This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

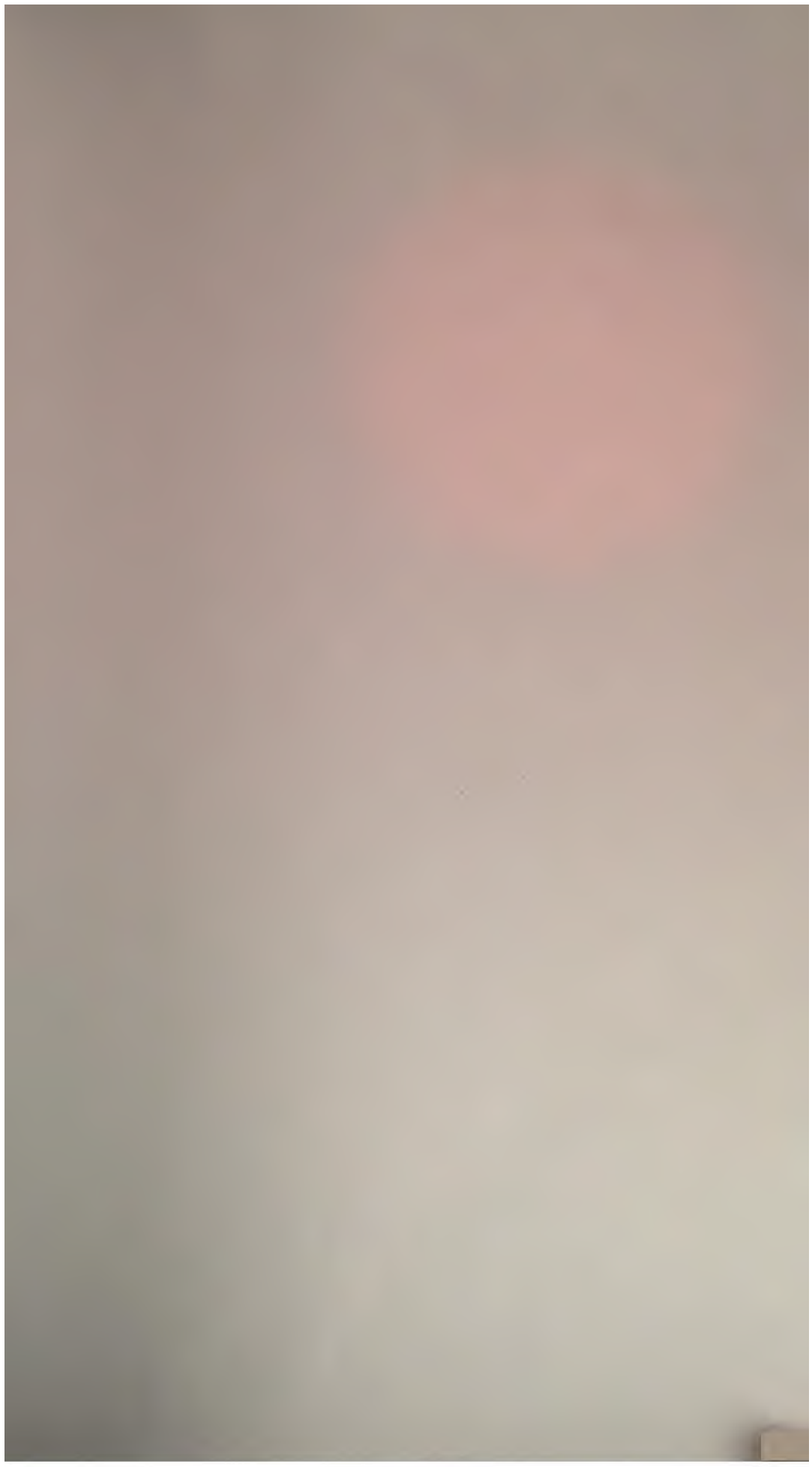
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

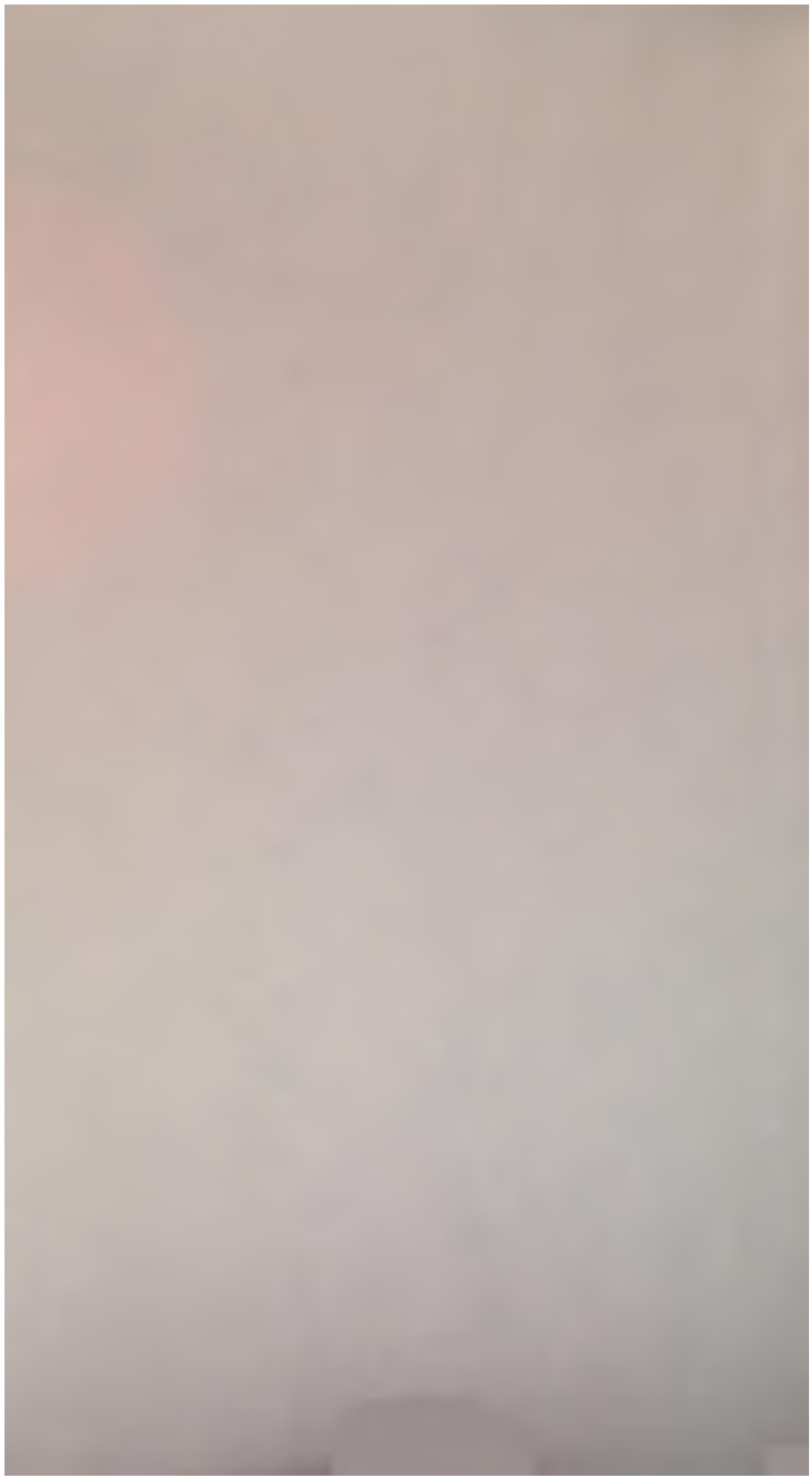
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES





CHRONIQUES ÉTRANGÈRES

RELATIVES

AUX EXPÉDITIONS FRANÇAISES,

PENDANT LE XIII^e^ SIÈCLE.

IMPRIMÉ

PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4

CHRONIQUES

ÉTRANGÈRES

RELATIVES

AUX EXPÉDITIONS FRANÇAISES

PENDANT LE XIII[e] SIÈCLE,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, ÉLUCIDÉES ET TRADUITES

PAR J. A. C. BUCHON.

ANONYME GREC. — CHRONIQUE DE LA PRINCIPAUTÉ FRANÇAISE D'ACHAIE.
(TEXTE GREC INÉDIT.)

RAMON MUNTANER. — CHRONIQUE D'ARAGON, DE SICILE ET DE GRÈCE.
(TRADUCTION NOUVELLE DU CATALAN.)

BERNAT D'ESCLOT. — CHRONIQUE DE PIERRE III ET EXPÉDITION FRANÇAISE DE 1285.
(TEXTE CATALAN INÉDIT.)

ANONYME SICILIEN. — CHRONIQUE DE LA CONSPIRATION DE J. PROCHYTA.
(TRADUITE DU SICILIEN.)

PARIS

AUGUSTE DESREZ, ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 50.

M DCCC XL.

WDR

DC 82

A_2B_9

A SON ALTESSE ROYALE

M^gr LE DUC D'ORLÉANS.

MONSEIGNEUR,

Une nourriture forte fortifie encore un estomac vigoureux; des études sévères sont l'aliment le mieux approprié à une ferme intelligence. Malgré les formes rudes, et pédantesques peut-être, qu'il me plaît de donner à ce volume, je ne crains donc point de le mettre sous les yeux de VOTRE ALTESSE ROYALE, persuadé que je suis qu'elle y trouvera, sous l'enveloppe inélégante de ces vieux chroniqueurs du XIII^e siècle, des hommes et des faits non vulgaires.

Si l'allure du *Chroniqueur anonyme grec* de notre principauté française d'Achaïe n'est pas toujours bien assurée à travers l'obscurité des âges, qui mieux que lui a bien mérité de la France en faisant revivre des temps marqués du sceau particulier de notre caractère national, et notre conquête par l'épée, et notre établissement amical par l'équité des lois et la tolérance des mœurs aux jours de la prospérité, et notre gaie et fière résistance aux jours de l'adversité? N'eût-il arraché à l'oubli que deux caractères, tel que celui de ce vieux guerrier goutteux, Jean de Catava, qui, ne pouvant plus manier la lance ni l'épée, se fait attacher entre les mains la bannière royale pour pouvoir la tenir ferme, puis, après avoir déclaré l'ennemi du Christ tout soldat qui, le voyant reculer ou trembler, ne l'égorgerait pas, marche intrépidement à la tête de 312 Français contre des milliers de Grecs et de Turcs frappés de terreur à sa vue; ou tel aussi que ce jeune et brillant Geoffroi de Ville-Hardoin-Caritena, qu'on retrouve partout où il y a un coup de lance à férir, une généreuse action à accomplir, une lâche pensée à frapper au cœur, ces deux noms seuls de plus à inscrire dans nos fastes nationaux lui assureraient déjà notre reconnaissance.

Après notre vieux chroniqueur grec, *Muntaner*, toujours ardent dans ses affections aragonaises comme dans ses haines françaises, sans cesser pourtant jamais d'être juste envers la bravoure indomptable de Charles d'Anjou, la pureté immaculée du caractère de son fils, le dédain du danger, l'indifférence à la mort de toute la chevalerie de France; d'*Esclot*, plus timide et plus impartial, mais dont le récit se colore au feu de toutes les grandes actions, des bourgeois comme des nobles, des ennemis comme des siens, et qui, par son défaut même de physionomie propre, s'empreint avec facilité de la physionomie de tous ses personnages; l'antique *chroniqueur anonyme sicilien de Prochyta*, digne de foi par la simplicité même de son récit, offriront tour à tour à VOTRE ALTESSE ROYALE de graves sujets de méditation; car, non moins que nos vertus, nos fautes passées sont une lumière pour l'œil qui sait voir, une leçon pour l'oreille qui sait entendre.

Et quel siècle, MONSEIGNEUR, fut jamais plus digne d'une étude respectueuse que le siècle où, en dehors de notre propre action, apparurent des souverains tels que Gengis-Kan, Innocent III, Robert Bruce, Frédéric II, Edouard I, Jacques-le-Conquérant; des savants tels que saint Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand, Roger Bacon; où la grande charte anglaise semait le germe de la liberté politique; où la ligue anséatique assurait la liberté du commerce européen, où la boussole se révélait pour guider un jour les navigateurs confiants vers de nouveaux mondes, où Nicolas Pisan restaurait

à la fois la peinture et l'architecture, où Cimabué ré-inventait la peinture, où le Dante apprenait à la poésie un langage digne de louer toutes les célébrités nées avec lui !

Quel siècle aussi pour la France, au dedans comme au dehors, que le siècle où la monarchie s'agrandissait de la Normandie, de la Touraine, de l'Anjou, du Maine, de l'Auvergne, du Vermandois, de l'Artois ; où nos conquêtes s'étendaient sur Naples, la Sicile, le Péloponèse, l'empire grec tout entier, régis par nos lois, nos mœurs, notre langue ; que le siècle, où surgissent comme de leurs propres éléments, des écrivains nobles et simples comme Ville-Hardoin et Joinville, ou gracieux et fins comme Thibaut, comte de Champagne, et Jean de Meun ; que celui où l'âme s'affermit à contempler un Suger et un Jacques Molay ; que celui enfin où la suprême autorité est exercée par des souverains tels qu'un Philippe-Auguste, le vainqueur de Bovines, un saint Louis, le glorieux vaincu de la Massoure !

A ces noms, MONSEIGNEUR, à l'idée que ce sont là les hommes que vous appelez du doux titre de père, votre tête peut se redresser avec fierté en présence de vos ennemis comme en présence de vos amis ; et nous, nous ne sommes pas moins fiers de les compter parmi nos concitoyens, nous souvenant toujours que leurs faiblesses étaient de l'homme, que leur grandeur n'était qu'à eux. Les hauts faits de ces nobles vies sont des jours d'éclat pour la vie d'une nation ; tous nous appartiennent, les faits les plus ignorés comme les plus célèbres, car le temps ne saurait jamais prescrire contre la gloire. Notre devoir, à nous autres pédants utiles, c'est de sonder avec conscience ces temps obscurs, d'y porter la lumière, d'en faire jaillir les vérités cachées, de replacer sous l'auréole les grands hommes méconnus, de rechercher d'un œil sûr si, dans cette grande bataille que nous livre l'oubli, nous ne retrouverions pas sur le champ de mort quelque victime abattue, mais pleine encore de sève et de vie. Le devoir du pays, c'est de ne se montrer ingrat envers aucun de ceux qui l'ont fait ce qu'il est, et de ne pas déshériter la postérité d'une gloire qui est le patrimoine de nos descendants comme le nôtre.

Ce dépôt de gloire et d'honneur national vous est confié, MONSEIGNEUR. Vos studieuses recherches témoignent de la sollicitude jalouse avec laquelle vous veillez à sa garde ; il ne dépérira pas entre vos mains ; l'avenir de VOTRE ALTESSE ROYALE ne mentira pas à son passé.

J'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble et très respectueux serviteur,

J. A. C. BUCHON.

Paris, 15 Juillet 1839.

NOTICE

SUR LA CHRONIQUE ANONYME DE MORÉE.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1825.

: connaissait jusqu'ici que d'une manière
arfaite les détails de la conquête des pro-
yzantines par les Français, du démembre-
s divers Etats de la Romanie et de la domi-
des souverains francs dans chacune de
uvelles possessions. Les événements seuls
pitale étaient connus avec quelque exacti-
savait bien à peu près l'époque de chaque
e, et la part que les plus illustres des con-
s francs avaient prise aux événements géné-
es choniqueurs byzantins sont assez cir-
ciés sur les querelles entre les empereurs
t les empereurs grecs, et oublient rare-
faire connaître ceux qui ont été favorables
traires à l'un des deux adversaires; mais
aisent sur l'administration intérieure des
es conquises, et rien jusqu'ici n'avait rem-
ne manière satisfaisante cette lacune histo-
L'infatigable Du Cange est bien loin lui-
d'être complet à cet égard.

outes les seigneuries démembrées de l'em-
Byzance, celle dont l'histoire est la plus
sante pour des lecteurs français est incon-
ement la principauté d'Achaïe ou de Morée.
ire immortelle des républiques anciennes du
nèse, et l'éclat qui les signale aujourd'hui à
naissance [1], ajoutent encore un lustre nou-
à la résistance que, seuls des Grecs, les Mo-
ont opposée à la pesante épée des croisés
is. Au premier signal de la guerre, les habi-
de Byzance, avilis par la longue flétrissure
spotisme impérial, et habitués à passer,
muette docilité d'un esclave, du joug d'un
in sous le joug d'un eunuque, se hâtèrent de
le genou et d'adorer leur nouveau maître.
ufs francs se partagèrent l'empire de Byzance
même facilité que les compagnons de Cor-
tès se distribuèrent l'empire du Mexique. La capitale fut bientôt dépouillée et soumise; mais les habitants des provinces se montrèrent moins dociles. Les Péloponnésiens surtout, habitués depuis longtemps à mépriser les ordres venus de Byzance et à se gouverner en quelque sorte sous la forme de municipalités indépendantes, se distinguèrent par la valeur qu'ils déployèrent contre l'invasion des chevaliers français. Les pays de plaine furent forcés de céder, mais la révolte se perpétua dans les montagnes. L'ancien territoire de Sparte nourrissait une race d'hommes aguerris, qui, après s'être constamment soustraits à la domination impériale, parvinrent également à se soustraire à la domination absolue des Francs, et qui plus tard ont su encore conserver un reste d'indépendance sous la domination ottomane. Les autres parties du Péloponnèse, domptées peu à peu, furent enfin soumises au système féodal qui régissait alors tout l'occident de l'Europe, et on vit surgir de ce sol classique de la liberté grecque des ducs d'Athènes et de Naxos, des comtes de Céphalonie, des palatins de Zante, des marquis de Bodonitza, des barons de Caritena, et tout l'attirail, si grotesque sur le sol grec, de la noblesse féodale. L'Eglise de Rome y multiplia ses évêchés, sans y étendre toutefois, fort heureusement pour la liberté de la Grèce d'aujourd'hui, ses conquêtes spirituelles; et les chevaliers du Temple et de l'Hôpital purent à leur gré s'enrichir aux dépens de leurs sujets schismatiques, plus odieux cent fois à leur ferveur orthodoxe que les infidèles eux-mêmes. La résistance honorable des Péloponnésiens des montagnes à nos grossiers mais braves ancêtres, et les institutions bizarres que ces modernes barbares avaient cherché à transplanter sur un sol qui leur convenait si peu, sont à peine mentionnées en passant dans les ouvrages écrits par les Grecs et par les Latins sur l'histoire de cette quatrième croisade.

Notre vieil et excellent chroniqueur Geoffroy de Ville-Hardoin n'a parlé avec quelques détails que de la conquête de la capitale, et n'a dit que peu de mots du reste de la Romanie. A peine mentionne-

rit en 1824.

t-il en passant les conquêtes faites en Morée par son neveu Geoffroy de Ville-Hardoin et son ami Eudes de Champ-Litte. Les puissants de l'armée, tels que Baudoin, comte de Flandre, devenu empereur de Constantinople ; Boniface, marquis de Montferrat, devenu roi de Thessalonique; Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne et de Romanie; Henri Dandolo, doge de Venise, avaient succédé en quelque sorte aux dignitaires de la cour byzantine, sans rien changer à l'étiquette établie, et laissaient les jeunes chevaliers s'aventurer dans les expéditions lointaines pour y gagner quelque gloire, quelque seigneurie ou quelque bon butin.

D'un autre côté, les historiens grecs, tels que Nicétas Choniates, Georges Pachymère et Georges Acropolite, avaient suivi la fortune des chefs de leur nation, auxquels l'adversité donna un éclat et une gloire réelle, que les délices de la pourpre avaient fait perdre à leurs prédécesseurs.

Il paraissait donc difficile de jeter quelque lumière sur les événements qui s'étaient passés dans ce petit coin de terre qui, à plusieurs reprises, a fixé l'admiration du monde par son génie, ses vertus et son patriotisme. L'homme le plus versé dans l'histoire byzantine, le savant Du Cange, avait compulsé, pour son *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, tous les chroniqueurs du Bas-Empire, et n'avait trouvé sur la Morée que quelques détails confus, épars le plus souvent dans les lettres des papes. Cet ouvrage est, il est vrai, le premier de Du Cange, et il n'a pas même profité autant qu'il eût pu le faire de la chronique catalane de Ramon de Muntaner, dont il a tiré un meilleur parti plus tard pour sa seconde édition que j'ai publiée d'après ses manuscrits. En étendant ses infatigables recherches pour son *Glossaire grec*, il trouva cependant dans la bibliothèque royale un manuscrit grec qui lui fournit de nombreux matériaux pour la langue grecque au moyen-âge. Il décrit ainsi ce volume dans son Index des auteurs grecs, inséré à la suite du Glossaire grec-barbare :

« De bellis Francorum in Moreâ seu Peloponeso, ab anno 1204 ad annum ferè 1300, ex Bibl. reg. 309. idem qui à Meursio laudatur, *de Bello Sacro*. Cujus libri præcipuum est argumentum de expugnatâ à Francis Constantinopoli ann. 1204, quod priore parte perstringit : posteriore verò fusiùs nostrorum in Moreâ bellum prosequitur, versibus politicis græco-barbaris. Vixit auctor circà ann. 1300 aut paulò antè. »

Cet ouvrage parut si intéressant à Du Cange qu'il voulait le publier en même temps que Nicéphore Grégoras. La mort l'empêcha de mettre projet à exécution, et il fut même forcé de la la publication de Nicéphore Grégoras à M. Bo

Ce dernier annonça à son tour, dans la pr de son édition de Nicéphore, qu'il publierait son quatrième volume ce même poëme grec bare ; mais ce projet n'eut pas plus de suite celui de Du Cange, et il mourut aussi avant d' publié même le troisième volume qu'il annon On sait cependant que l'un et l'autre de ces savants avaient dû faire des travaux sérieux cet ouvrage, car ils le citent tous deux à diffé tes fois dans leurs notes. Le savant comment de Georges Acropolite, Léon Allatius, le cite é ment avec éloge. Mais ce qu'ils ont laissé égard ne pouvait être d'aucun secours à ceux à leur exemple auraient voulu le publier, et le travail restait à faire en son entier.

Il existe à la Bibliothèque du roi deux ma crits complets de cet ouvrage : l'un, n° 2898, é écriture du quatorzième siècle et le plus an a appartenu à la bibliothèque d'Henri II. On encore sur la couverture les armes de Franc le chiffre d'Henri entrelacé avec celui de Dian Poitiers. Les vers y sont écrits à la suite l'u l'autre, ainsi que de la prose. Le poëme ind par Du Cange remplit la seconde moitié du lume, dont la première moitié contient un a poëme, aussi en grec vulgaire, sur la guer Thésée et des Amazones, probablement en im tion du sujet de la *Teseide* de Boccace. Le se manuscrit, n° 2753, est évidemment copié su premier. Il est fort récent et d'une écriture gre parfaitement lisible, mais très incorrecte.

Ce poëme, écrit en vers politiques, est divi deux livres : le premier, de onze cent quatre vi neuf vers, contient l'histoire de la prise de C tantinople par les Francs, et quelques mots les événements qui l'ont suivie; le deuxième l composé de sept mille deux vers, est entière consacré aux affaires du Péloponnèse, depui conquête qui en fut faite par Guillaume de Ch Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin, en 1205, qu'au règne d'Isabelle de Ville-Hardoin, sa pe fille, dans les premières années du quatorz siècle. L'auteur, qui est parfaitement au fait d géographie de la Morée et ne commet jamai cune erreur dans ses indications géographiq non-seulement du Péloponnèse et de toute la Gr mais des pays de l'Occident dont il a occasio parler, ne paraît pas aussi familiarisé avec les sources de la langue dans laquelle il écrit. On bien loin sans doute de s'attendre à trouver dan

ueur du quatorzième siècle la langue har-
e et régulière des beaux âges de la Grèce
; mais notre chroniqueur défigure cette
ngue beaucoup plus que ne l'avait fait au-
re écrivain avant lui. Le grec est sous sa
un patois mêlé de grec et de français,
ni la mélodie de l'un ni l'aisance de l'autre.
quante-six ans pendant lesquels les Francs
possédé l'empire de Byzance avaient suffi
figurer la langue des vaincus, et cette cor-
avait dû être plus grande encore dans le
rèse, conquis et gouverné en détail par des
ers français qui avaient morcelé ses vieilles
ques en autant de seigneuries et y avaient
it leur langue. Ramon de Muntaner, un des
ers de la Grande Compagnie catalane qui
secours d'Andronic et dépossédа le duc
es, nous explique parfaitement, dans la
ue catalane qu'il nous a laissée sur cette
ion, la cause de cette corruption de la lan-
ecque. « Toujours, depuis la conquête,
es princes de Morée ont pris leurs fem-
s les meilleures maisons françaises. Ainsi
les autres nobles et chevaliers établis en
qui ne se mariaient qu'à des filles issues de
ers français. Aussi disait-on que les meil-
gentilshommes du monde étaient ceux de
et on y parlait aussi bon français qu'à
. » Notre chroniqueur paraît avoir été un
d'origine franque, élevé dans la maison et
au service de quelqu'un de ces barons
s, en qualité de clerc. La conversation des
dans la salle d'armes lui aura inspiré de
heure l'estime qu'il manifeste en toute oc-
pour la franchise guerrière et son mépris
es petites fourberies trop habituelles aux
d'un despote. C'est là sans doute que, animé
récit des prouesses des vainqueurs, il aura
le projet de les célébrer, et c'est là aussi
ura puisé en partie cette habitude de mélan-
s nécessité les mots français aux mots grecs,
nière à en former en quelque sorte une nou-
angue.

gré ce mélange bizarre et sans goût dans son
son poëme mérite cependant de fixer l'at-
n, non-seulement par la nouveauté des faits
nous y révèle et par leur exactitude, mais
encore par l'arrangement bien entendu de tout l'ouvrage. Les événements y sont distribués avec méthode et racontés avec simplicité. Les formes de la narration sont variées, et le lecteur marche avec un plaisir non interrompu jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Trois choses principales sont à remarquer dans cette Chronique versifiée : 1° les faits, 2° la narration, et 3° la langue.

1° Les faits. On trouve ici les détails les plus circonstanciés sur le premier établissement des Français en Morée : on voit comment Geoffroy de Ville-Hardoin est entré en possession de la principauté ; comment Guy de La Roche fut nommé duc d'Athènes par le roi de France ; de quelle manière les chevaliers se distribuèrent les terres et quels droits ils conservèrent ; comment l'Eglise chercha à empiéter peu à peu sur l'autorité temporelle ; quelles étaient les places fortes et les villes existantes dans le Péloponnèse au moment de l'arrivée des Français ; quelles furent celles qu'ils y bâtirent ; comment la Morée fut d'abord inféodée à l'empire français de Constantinople, et ensuite au royaume de Naples, conquis par Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis ; comment le code féodal connu sous le nom d'Assises de Jérusalem fut introduit dans le pays ; comment se conservaient par des mariages et des communications journalières les relations avec la mère-patrie, et comment enfin était justifié le titre de *Nouvelle France* que le pape Honorius donnait dans ses lettres à l'empire de Romanie et de Morée. Dans les faits principaux connus jusqu'ici, le chroniqueur est en général parfaitement d'accord avec les autres historiens. Dans les faits qui étaient inconnus, on a un garant de sa véracité dans l'ensemble même et dans la liaison de ces faits, qui ne sont d'ailleurs démentis par personne. J'ai relevé en note les erreurs de détail qui ont pu lui échapper. Quant aux nombreux renseignements géographiques qu'il nous y donne, je les ai trouvés tous parfaitement exacts. Parmi les villes de Morée qu'il indique, la plus grande partie ont conservé le même nom, et si je n'ai pu trouver les autres sur aucune carte, ce n'est pas à dire qu'elles n'existassent pas alors, ou même qu'elles n'existent plus aujourd'hui, mais il faut l'attribuer surtout à l'insuffisance de nos cartes du Péloponnèse [1]. Les indi-

stemps de puys han haudes mullers dels millors ca-
França ; e axi mateix los altres richs homens e caval-
renen mullers, si donchs de cavallers de França no
n : per que hom deya, que la pus gentil cavalleria
era de la Morea : e parlaven axi bell frances com dins
. (Chronica dels reys d'Arago, c. 261.)

(1) L'excellent et si regrettable M. de Martignac n'était pas encore arrivé aux affaires, et l'expédition scientifique de Morée, expédition à laquelle nous devons les premiers travaux importants sur ce sujet ne devait avoir lieu par ses ordres que quelques années plus tard. (Note de cette 2e édit.)

cations de cette Chronique, qu'il sera sans doute aisé de vérifier avant peu [1], donneront, je l'espère, les moyens d'augmenter et de rectifier nos notions sur la géographie de la Grèce moderne et du moyen-âge.

2° La narration. Quoique écrit en vers, ce poëme ne s'élève presque jamais au-dessus du ton simple d'une narration en prose. A peine trouve-t-on, dans les huit mille cent quatre-vingt-onze vers qui le composent, trois ou quatre vers qui annoncent quelque élan poétique. Mais cette simplicité toute nue donne aussi un plus haut caractère de véracité à l'ensemble. Les faits de guerre n'y occupent pas une place exclusive, et on y retrouve avec plaisir des détails sur les affaires civiles, sur les négociations, sur la distribution des terres et sur l'administration des lois. Quand le chroniqueur fait parler ses personnages, il leur donne toujours un langage convenable à la situation. On trouve bien parfois dans ses discours quelques longueurs, mais jamais d'affectation ni d'emphase. En résumé, l'ouvrage entier se lit avec plaisir et avec fruit.

3° La langue. Si on compare ce chroniqueur aux auteurs byzantins de la même époque, on est étonné de ce mélange barbare de grec et de français, qui semble le désigner comme étranger à la Grèce. Les solécismes lui sont presque aussi ordinaires que les barbarismes. Quand il introduit de nouveaux mots, il le fait sans choix, et sans considérer si la langue grecque ne possède pas déjà pour le même objet des mots plus clairs et plus harmonieux. Sans sa connaissance parfaite de la géographie du pays, je serais tenté de le prendre pour quelque Français né en Grèce et familiarisé dès l'enfance avec la langue du pays, mais qui plus tard, parlant la langue de ses compatriotes français, serait parvenu ainsi à composer une sorte de patois de ces deux langues diverses. Toutefois, en examinant avec attention la situation du pays à cette époque, on voit que telle devait être alors la langue généralement parlée. Les Français étaient dispersés dans toute la principauté; ils s'alliaient à des femmes françaises et conservaient le langage français dans leurs châteaux et leurs cours de justice. Les hommes du pays conquis qui dépendaient d'eux immédiatement, et ceux qui avaient quelque faveur à en espérer, devaient donc chercher à parler la langue des maîtres. De ce mélange dut naître bientôt comme une nouvelle langue qui aurait peut-être acquis plus tard une forme prop Français eussent continué à y séjourne après la destruction presque complète des d'Athènes par la Grande Compagnie cata langue se débarrassa de leurs mots comme s'était affranchi de leur domination, et o trouve presque plus dans le grec actuel a mots français qui, il y a trois siècles, y ét pandus avec tant de profusion. J'ai cru q utile, à la fois comme étude historique e étude philologique, d'avoir une idée de cet gréco-française, et je donne à la suite de cet un Index qui contiendra tous les mots gr çais que j'ai retrouvés dans les 8,191 vers Chronique [1]. Afin même de mieux la faire c encore dans sa marche, je donnerai tout le premier livre [2], composé de 1,189 vers. Cet suffira pour faire apprécier le reste.

En comparant ce texte à ma traduction, que je me suis fait un devoir de traduire a téralement que possible. J'ai cru que ce st humble et même assez plat rendait mieux un peu gauche et un peu embarrassée de original.

Je ne terminerai pas sans donner des ments à M. Clonarès, et aux princes C Soutzo et Constantin Soutzo, aux lumiè quels j'ai souvent eu recours; à MM. D Remusat, dont le zèle éclairé pour les bien voulu faciliter mes recherches parmi nuscrits, et à M. Van Praet, dont aucune tunité ne peut lasser l'obligeance.

Afin de rendre cette Chronique aussi aussi utile que possible, j'essaierai à y join tard une carte du Péloponnèse tel qu'il ét En attendant j'ajoute à ce volume un In lieux et rivières mentionnés dans cette Ch et dont j'ai cherché autant que possible à ner la situation en la comparant aux noms et en les ramenant aux noms modernes [3]. je n'ai pu en fixer la position ni par la gé ni par l'histoire, je me suis contenté d'en les noms. L'ouvrage est terminé par un In personnes mentionnées dans la Chroniqu

A la suite de cette préface venait dans mière édition la dédicace suivante :

(1) Mes espérances ont été réalisées par les beaux travaux de M. Bory de Saint-Vincent et de ses collègues.

(1) Cet Index placé à la fin du volume a été con ment augmenté dans cette seconde édition.

(2) Dans ma première édition je m'étais en effet c publier le premier livre ou plutôt l'introduction, mais ci je publie pour la première fois le texte entier de la

(3) J'ai beaucoup augmenté cet index dans cett

(4) J'ai aussi considérablement augmenté cet ind

DÉDICACE.

LA PRINCESSE MARIE SOUTZO,

À [illegible]POLIS (1), SUR LES RIVES DU DNIESTER.

[illegible] enfin cette Chronique dont nous avons [illegible] ensemble. Aujourd'hui que vos com[illegible] redevenus eux-mêmes, renvoient à ceux [illegible] l'Occident qui les trahissent encore [illegible] qui contemplent leur lutte pénible et [illegible] avec l'indifférence de la servitude, la [illegible] avaient souillés et le despotisme [illegible] des Turcs, et la conquête insolente des [illegible], et l'avilissement plus flétrissant encore du [illegible]pire, vous aimerez à relire l'histoire d'une [illegible] où le silence de la soumission était encore [illegible] du moins quelquefois par les cris guerriers [illegible]fants indépendants de la Laconie. Aussi fa[illegible] avec la langue des chroniqueurs byzantins [illegible] celle d'Hérodote, de Thucydide et de Xé[illegible], et avec l'histoire de l'Occident qu'avec [illegible] l'Orient, vous verrez avec plaisir, dans ce [illegible]monument si longtemps oublié, les descen[illegible] de vos frères spartiates refuser de courber [illegible]devant les conquérants, et, après avoir bravé [illegible]ur tunique légère et leur flèche rapide l'é[illegible]cotte de mailles et la longue lance des che[illegible] français, finir par les repousser des plaines [illegible]châteaux-forts, et par y extirper les derniers [illegible] et de la féodalité qu'ils avaient voulu y [illegible]anter, et du jargon par lequel ils avaient [illegible]mmencé à corrompre la belle langue d'Ho[illegible]

[illegible]ne sont plus là les grossières institutions que [illegible]patriotes de ces chevaliers voudraient rap[illegible]jourd'hui chez vous, après s'en être dé[illegible] à leur tour, ainsi qu'on rejette en gran[illegible]les langes de l'enfance; ce n'est plus ce [illegible] informe qu'ils parlent eux-mêmes aujour[illegible]t que de beaux génies ont perfectionné à [illegible] votre langue antique. Ils savent qu'il faut [illegible]les peuples maîtres de puiser leurs institu[illegible]ans leur propre sein et que ce n'est point [illegible]de qu'on étend les conquêtes littéraires. [illegible]liberté, qui ne trahit jamais ceux qui sont [illegible]se sacrifier pour elle, créera à la fois chez [illegible]les institutions et les hommes, et avec les [illegible] actions naîtront spontanément les poëtes et les écrivains capables de les célébrer; la liberté, dit un grand poëte :

. . . . d'ogni ben madre feconda,
Solo delle grand' alme e giusto orgoglio,
Ch' ove in nobil cittade alto s' infonda,
Far può d' ogni vil solco un Campidoglio.
(CARLO BOSSI.)

« Abâtardie sous le Bas-Empire, corrompue par les Barbares de l'Occident au XIII[e] siècle, oubliée enfin de l'Europe et dégradée à vos propres yeux depuis la conquête turque de 1453, votre langue, que cultivaient encore en secret quelques-uns de ces esprits généreux qui ne désespèrent jamais des autres parce qu'ils ont la conscience d'eux-mêmes, va renaître aujourd'hui dans toute sa force et dans toute sa grâce. Vous avez une patrie, tous les biens vont y germer d'eux-mêmes.

« Cet heureux avenir se rapproche tous les jours davantage. Le courage des hommes a été exalté de tout le patriotisme de leurs mères, de leurs épouses et de leurs filles, et plus d'une femme grecque a dit comme vous : « Mieux être servante dans la Grèce libre que princesse dans la Grèce esclave. » Avec de tels sentiments, quel peuple ne triompherait et de la rage des hordes musulmanes et de l'intrigue de quelques ministres européens ! Que votre nation marche avec fermeté dans la voie qu'elle s'est ouverte d'elle-même ; tout ce qu'il y a d'âmes honnêtes et d'esprits éclairés parmi les nations les plus civilisées des deux mondes sympathise avec elle. Les Français, les Anglais et les Américains sont impatients d'ouvrir leurs rangs pour admettre au milieu d'eux le peuple grec régénéré.

« Votre ami, J.-A.-C. BUCHON. »

Paris, septembre 1825.

NOTICE

SUR

LA BRANCHE DES VILLE-HARDOIN DE MORÉE,

Dont il est question dans le deuxième livre de cette Chronique.

Les Ville-Hardoin sont originaires d'un village de Champagne situé à une demi-lieue de l'Aube, entre Bar et Arcis. Du Cange a donné une notice détaillée sur les deux branches de cette famille, l'une qui avait pour chef ce même Geoffroy, maréchal de Champagne et de Romanie, l'autre issue de son frère, duquel naquit Geoffroy, prince de Morée, dont il est question dans la Chronique dont je donne ici

[illegible] là, dit-on, qu'Ovide passa une partie de son exil. [illegible]alors si sauvages se couvrent aujourd'hui de villes

la traduction. La notice sur la première branche de cette famille, issue du maréchal de Champagne, aura naturellement sa place à la tête de mon édition de la Chronique du maréchal de Champagne. Voici ce que dit Du Cange sur la seconde branche; j'y ajoute ses additions d'après les manuscrits qu'il avait préparés et que j'ai entre les mains.

« Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne et de Romanie, eut un frère puîné qui fut Jean, seigneur de Ville-Hardoin. Celui-ci fut le chef d'une seconde branche de cette famille, laquelle ne fut pas moins illustre que celle des aînés. Il eut son partage sur la terre de Ville-Hardoin, et en tint le champart, à raison duquel il se qualifia seigneur de cette terre. Ce qui se reconnaît particulièrement d'un titre de l'an 1200, par lequel, avec cette qualité, il fait don à l'hôpital du Chêne, situé à demi-lieue d'Arcis-sur-Aube, d'un muid de blé sur son champart de Ville-Hardoin, laquelle donation fut agréée depuis et confirmée par Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne, son frère, comme chef seigneur, par des lettres du mois d'avril 1202. Une autre charte, des mêmes mois et an, fait mention de sa femme, nommée Célénie, et de Geoffroy, de Gautier et d'Eremburge, ses enfants, en même temps que d'Erard de Ville-Hardoin son neveu, fils de Geoffroy, maréchal de Champagne. Un titre du cartulaire de Cluny le fait encore vivant en l'an 1209.

« Geoffroy, fils aîné de Jean, seigneur de Ville-Hardoin, était chevalier dès l'an 1203, comme nous l'apprenons d'un titre de Jean, son père, qui se qualifie seigneur de Brandonvilliers, comme encore d'un autre, de l'an 1197, et de Célénie sa mère, pour l'hôpital du Chêne. Il fut l'un des nobles de Champagne qui prirent la croix pour le voyage de la Terre-Sainte en l'an 1199, où il s'achemina directement avec ceux qui prirent le chemin de Marseille; et après y avoir séjourné quelque temps il s'embarqua avec Renaut de Montmirail, Étienne du Perche et autres seigneurs, à dessein de s'en retourner en France, prenant la route de Constantinople, qui avait été nouvellement conquise par les Français. Mais le vent et la tempête l'ayant jeté sur les côtes de la Morée et au port de Modon, il fut obligé d'y demeurer tout l'hiver pour recalfater son vaisseau qui avait été endommagé. Durant son séjour en ce lieu, un seigneur grec, tirant avantage des désordres de l'empire, se joignit à lui; et l'un et l'autre s'étant réciproquement donné leur foi et juré alliance, ils conquirent ensemble plusieurs places dans cette province et étendirent bien avant leurs conquêtes. Toutefois Geoffroy de Ville-Hardoin en jouit peu de temps; car la mort de gneur grec étant survenue, son fils fit révo places contre lui et s'en rendit maître. G se voyant ainsi dépouillé de ce qu'il avait sur les Grecs, vint à l'armée du marquis d ferrat, qui était pour lors au siége de Napoli manie, où il trouva Guillaume de Champ-Lit de ses meilleurs amis, auquel il dit que, s'il passer avec lui dans la Morée avec quelque pes, il leur serait facile de faire de grandes tes, lui promettant de relever de lui la pa lui en ferait. Ils partirent ainsi de l'armée, sentement du marquis, menant avec eux ce valiers d'élite et autres bonnes troupes, et rent dans la Morée, où d'abord ils se saisi Modon qu'ils fortifièrent. Ce fut là où ils Michel Comnène duc de Duras, qui était ve une puissante armée à dessein de les assiég Modon. De là ils marchèrent vers Coron, et prise, Guillaume de Champ-Litte la donna à G de Ville-Hardoin, qui lui en fit hommage tant. Ils prirent ensuite la ville de Calan enfin se rendirent maîtres de toute la Mor l'Achaïe, qui demeurèrent en la possession d laume de Champ-Litte, qui s'en qualifia prin ques à sa mort arrivée vers l'an 1210 [1].

« Après son décès, Geoffroy de Ville-H qui prenait alors la qualité de sénéchal de nie, comme nous apprenons d'un titre de l'a et d'une épître du pape Innocent III [2], lui a en la principauté de Morée et d'Achaïe, à l il joignit les villes de Corinthe et d'Argo enleva sur Théodore, seigneur grec et succ de Léon Sgure. Les papes Innocent III et rius III parlent souvent de lui dans leurs qui sont pour la plupart relatives à des in des biens des églises [3], à raison desquelles courut l'excommunication des archevêques nes et de Thèbes, confirmée par le pape rius, et dont il ne fut absous qu'en l'an 1 n'ai pu apprendre le temps de sa mort [4] ni de la famille de sa femme, qui se nommait beth; j'ai vu seulement qu'il en eut au moin fils: Geoffroy, qui lui succéda en la principau chaïe, et Guillaume de Ville-Hardoin, qui go les Etats de son frère pendant son abse

(1) Voyez mes *Eclaircissements* sur la Morée.

(2) Liv. III, ep. 6; l. XIII, 15, 75.

(3) Liv. XIII, ep. 23, 24, 25, 148, 161, 170; XIV, 110; 65, 71; XVI, 98, 106; d'Honorius an 1217, N. 16; 1218 1219, 22; 1222, 10, 11, 13; 1224, 26.

(4) Voyez mes *Eclaircissements historiques, généalo numismatiques sur la principauté française de Morée et a pairies.*

la fille de Narjot de Touci, née du mariage
eigneur champenois avait contracté avec la
héodore Branas et d'Agnès de France, sœur
Philippe-Auguste. Je crois pareillement
i qui fut patriarche d'Antioche sous Mi-
ologue, et que Pachymère dit être issu de
amille des princes du Péloponnèse, fut
froy. Il raconte de lui qu'étant jeune,
désir de voyager, il passa en la Terre-
il s'enferma et prit l'habit de moine
des monastères du Mont Sinaï, qu'il
ς ἅγιος, d'où, après y avoir demeuré long-
vint trouver l'empereur Michel, qui le fit
monastère de Constantinople dédié à
igneur sous le titre de παντοκράτωρ. Il se ren-
suite dans le monastère de la Vierge sur-
τῶν ἐδάχων, dans Constantinople, d'où
é pour être promu au patriarcat d'Antio-
ant qu'il occupait cette dignité, le patriar-
Constantinople étant venu à vaquer, après
de Joseph Galesin, la plupart des suffra-
clergé l'appelèrent à cet éminent emploi
l y songeait le moins; et il lui eût été dé-
illiblement si quelques-uns des principaux
é ne se fussent portés avec passion pour
qui occupait deux des premières dignités
te-Sophie, et qui d'ailleurs était savant et
ul capable de pouvoir apaiser le schisme
vaillait en ce temps-là l'église grecque.
ffroy de Ville-Hardoin, deuxième du nom,
le Jeune, est qualifié de fils de Geoffroy
de l'île de Monçon, c'est-à-dire de la Mo-
Albéric, lequel ajoute qu'il épousa la qua-
fille de Pierre de Courtenay, empereur de
tinople. Elle s'appelait Agnès, comme l'on
d'une charte de l'empereur Baudoin II,
1247, par laquelle il dispose de la garde du
de Namur, et à qui elle devait être com-
son absence, ordonnant qu'au cas qu'il
mourir, au défaut de ses enfants, il soit mis
s mains de Marguerite, comtesse de Viane,
rainée; et si elle était pour lors décédée, à
ne sœur Agnès, princesse d'Achaïe. D'où il
ille premièrement: qu'Agnès vivait encore
e année-là, et qu'après la mort de son mari
otira en France; en second lieu, qu'Yolande,
comte de Viane ou de Vianden, dans les
es, n'était pas sœur du prince d'Achaïe,
Thomas de Cantimpré l'a mis en avant,
nièce, étant fille de cette Marguerite et du
Henri de Vianden. Le pape Grégoire IX
le privilége au prince Geoffroy d'entendre
se et le service divin dans les lieux qui
étaient sous l'interdit, par un rescrit de l'an 1231. Albéric écrit que Jean Vatatzes, empereur des Grecs en Asie, et Asan, roi de Bulgarie, s'étant ligués ensemble en l'an 1236 pour assiéger la ville de Constantinople sur Jean de Brienne, qui avait la tutelle du jeune Baudoin II, et prenait qualité d'empereur, Geoffroy, prince d'Achaïe, vint à son secours avec six-vingt vaisseaux de guerre, et força les ennemis qui en avaient plus de trois cents; et qu'après en avoir coulé quinze à fond il entra dans Constantinople avec cent chevaliers, trois cents arbalétriers et cinq cents archers, ayant laissé pendant ce temps le gouvernement de ses états à Guillaume son frère. Il ajoute que depuis que Jean de Brienne vint à Constantinople, il lui envoya tous les ans vingt-deux mille perpres, ce qui était une espèce de monnaie des Grecs, pour les employer à la levée des troupes; ce qui montre sa puissance. Baudoin II étant parvenu à l'empire après la mort de Jean, le pape Grégoire IX l'invita en l'an 1239, par une lettre qu'il lui écrivit à cet effet, à prendre les armes en sa faveur contre Vatatzes, lui proposant des indulgences. Le pape Innocent IV fit de même en l'an 1244, et, pour le porter davantage à donner ce secours, il consentit à lui continuer certains revenus des bénéfices de l'empire de Constantinople et de ses états, qui avaient été engagés à son prédécesseur par le pape Honorius III, pourvu qu'il voulût entretenir l'espace d'un an cent chevaliers à ses dépens dans les terres de l'Empire. Il y a lieu de croire qu'il décéda peu après, puisqu'en l'an 1247 Agnès sa femme était retournée en France, et que le fils qu'il eut d'elle[1], savoir Guillaume de Ville-Hardoin, se disait prince d'Achaïe et sénéchal de Romanie l'année suivante, comme nous l'apprenons de certaines lettres de lui, par lesquelles il met les fruits et les issues de ses terres qu'il avait à Ville-Hardoin, Brandonvilliers et autres lieux de Champagne, en la garde de Monsieur Vilain d'Aunoy, son cousin, maréchal de l'empire de Romanie. Ainsi c'est ce prince qui en cette année-là vint avec le duc de Bourgogne trouver le roi saint Louis en Chypre, pour passer avec lui en Egypte et au siége de Damiette, où il se trouva avec un secours d'hommes assez considérable. Il épousa Anne, fille de Michel-Ange Comnène, despote d'Étolie et d'Epire et prince de Thessalonique, et de Théodore Pétraliphe, issue originairement d'une famille française et provençale. Cette alliance l'attacha puissamment au parti de ce seigneur contre Michel Paléologue,

(1) Du Cange se trompe, Guillaume était frère de Geoffroy. (V. mes *Eclaircissements sur la principauté française de Morée.*)

qui le sollicita de sa part par ses ambassadeurs pour l'attirer au sien. Il se trouva, par suite de ce mariage, avec un bon nombre de soldats dans la guerre que le prince son beau-père eut contre cet empereur, en laquelle le prince de Thessalonique, ayant pris l'épouvante mal à propos, perdit une grande bataille contre Jean Paléologue, sébastocrator, qui conduisait les troupes de l'empereur son frère. Mainfroy, roi de Sicile, et Guillaume, prince d'Achaïe, prirent la fuite; mais Guillaume fut poursuivi chaudement et trouvé à Castoria, caché sous un monceau de foin, et reconnu, dit Acropolite, par les soldats, aux dents de devant qu'il avait extraordinairement grandes. Il fut de là conduit à l'empereur, qui le tint longtemps prisonnier. Anseau de Touci, vraisemblablement fils de Narjot et frère de Philippe, qui se qualifiait bail de l'empire de Constantinople, en l'an 1255, et Geoffroy, seigneur de Caritena, qui avait épousé la fille du duc d'Athènes, ses principaux chefs, furent aussi pris. Cette bataille fut donnée en 1259. Au mois d'août 1262, il fit son traité avec l'empereur Michel, par lequel il lui mit entre les mains ses places, savoir Monembasie, Maine [1], Hiéracion [2], Mysithre, Anaplion et Argos. Grégoras n'en nomme que quatre, et Sabellicus, après Blondus, qu'une [3]. Il promit en outre de lui faire hommage en qualité de vassal, et d'être à l'avenir fidèle aux empereurs grecs, sous peine d'encourir l'excommunication; ce qui se fit par l'extinction de la chandelle, circonstance que Pachymère remarque, comme n'étant pas en usage parmi les Grecs [4]: et pour marque de plus grande subjection, il accepta la charge de Grand-Domestique. Ce traité, quoiqu'exécuté selon sa teneur, dura peu de temps; car le prince Guillaume, ayant été dispensé par le pape de son serment, se révolta contre l'empereur, reprit les armes contre lui, et, à l'aide des Vénitiens, lui fit de nouveau la guerre. Mais il ne fut pas plus heureux que la première fois, Constantin, sébastocrator, frère de l'empereur, qui était gouverneur des places cédées par le prince, lui en ayant enlevé d'autres [5]. De son temps, l'empereur Baudoin II, cherchant de tous côtés des secours pour tâcher de rentrer dans la possession de l'Empire que Michel Paléologue lui avait enlevé, fit un traité avec Charles II, roi de Sicile, par lequel il lui céda, entre autres choses, la seigneurie directe de

(1) [illegible] ou Ma[illegible]
(3) Voyez la Chronique [illegible].
(4) Voyez à leur date les [illegible] de Pachymère [illegible] dans mes [illegible]
(5) Cette erreur est rectifiée par la Chron[illegible]

la principauté d'Achaïe et de la Morée, et [
lement de toutes les terres que Guillaume d
Hardoin tenait de lui. En conséquence
traité, qui se fit à Viterbe, en présence d
Clément IV, le vingt-septième jour de ma
1267, ratifié depuis par Catherine, sa petit
impératrice de Constantinople, par lettres
à Naples le treizième jour de mai, l'an 1274
les et ses successeurs prirent le titre de
d'Achaïe. De son mariage avec la princess
Comnène procéda une fille unique [1], Isab
Ville-Hardoin, princesse d'Achaïe et de la
Cette fille fut premièrement mariée par so
qui voulait s'appuyer de puissantes allian
résister aux Grecs, à Philippe, fils puîné d
les Ier, roi de Sicile. Mais ce jeune prin
décédé peu après, elle épousa en second
Florent de Hainaut, seigneur de Braine et
fils de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut,
de Hollande. Le nécrologe de l'église cat
d'Amiens leur donne le titre de prince et d
cesse d'Achaïe, et à Florent celui de grand-
table du royaume de Sicile. Leur obit y fu
par Jacques de Semur, chanoine de la même
leur aumônier : « *x. kal. febr. ob. magn
egregii domini D. Florentii de Hannoni
principis Achaiæ, regni Siciliæ magni c
buli, ac nobilissimæ dominæ D. Isabellæ
principatus principissæ consortis suæ.*
mariage naquit Mahaut, fille unique, qui
Louis, fils puîné de Robert II, duc de Bou

« Après le décès du prince Florent, Isab
veuve, reprit une troisième alliance avec P
de Savoie, prince de Piémont, fils de Tho
petit-fils de Thomas Ier, comte de Savoie.
riage se fit par l'entremise du pape Bonifa
au droit duquel Philippe, selon les histo
Savoie, posséda longtemps cette principaut

Tels sont les renseignements que Du Can
réunis sur cette seconde branche des Vil
doin. En lisant pour la première fois la ch
que je publie ici, on y trouve des renseign
beaucoup plus exacts et beaucoup plus circ
ciés : mais j'ai cru devoir donner ces note
Cange, afin de mieux prouver encore l'état d
où les hommes les plus savants étaient,
publication de cette Chronique, sur les
des Français de Morée, et les services q
rendre ce poëme, inédit jusqu'alors, à l'
de France aussi bien qu'à la géographi
Grèce.

(1) Guillaume eut deux filles de ce mariage. Ces e
Du Cange sont redressées dans mes *Éclaircissement*

PREFACE

CETTE DEUXIÈME ÉDITION,

LE DU TEXTE GREC DANS SON ENTIER.

a fin de 1824 que pour la première
cette curieuse Chronique. Le traité
ui reconnaît une Grèce, n'est que du
; la bataille de Navarin, qui délivra
orée de la présence des dominateurs
cs et arabes, n'est que du 20 octobre
e année 1827; l'expédition du corps
aise qui affermit la nationalité grec-
s d'août 1828, et enfin l'expédition
envoyée par un ministre dont l'esprit
it toujours ouvert aux plus nobles
l'aimable et gracieux M. de Marti-
it pour ses intéressantes explorations,
dence du colonel Bory de Saint-Vin-
mois de janvier 1829. On voit donc
nt où je publiais cette Chronique j'en
ux recherches de voyageurs qui n'a-
porter dans la connaissance du pays
ières incertaines et éparses. Aucun
l important, aucune exploration vrai-
ifique n'avait été ordonnée ni tentée
uvernement; car, depuis Du Cange, la
M. Bory de Saint-Vincent et les tra-
collègues, et tout récemment les sa-
erches de M. de Saulcy sur la numis-
antine, ont été les premiers travaux
et sérieux qui puissent faciliter les re-
r l'histoire des hommes et du sol de la
rne.

rs, comme nous l'étions tous, à quelques
éraires ou à des explorations sans suite
s ou de curieux, il m'était fort difficile
er à travers ce dédale géographique et
ie de noms de lieux et d'hommes dans
s plus obscurs. Mais si quelques erreurs
s excusables, elles le seraient beaucoup
urd'hui, bien qu'il reste encore beau-
ir et à éclaircir. Décidé à donner une
nplète du texte grec de cette Chroni-
premier j'avais fait connaître au public,
ième édition de ma traduction, j'ai dû
aucun effort pour satisfaire les exigen-
s difficiles à contenter. Il est antipa-
a nature de reculer devant un obstacle,
nature qu'il soit, dès qu'une fois je me
a route, et je suis au contraire assez
ccepter pour devise :

Adversa favent.

ière connaissance que j'eus de ce poëme historique me fut fournie par une note manuscrite de Du Cange. A la demande du ministre Colbert, ce savant avait rédigé, dès les premières années de son arrivée à Paris, vers 1670, le plan d'un recueil général des historiens de France. Dans ce plan, les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième volumes in-folio devaient être consacrés : le dix-septième aux historiens contemporains relatifs aux exploits des Français en Italie et en Sicile, le dix-huitième aux historiens qui avaient traité des exploits des Français en Orient et pendant les croisades, et le dix-neuvième enfin devait être réservé aux exploits des Français dans l'empire byzantin. Quelques notes, sous le titre de *Propositions à résoudre*, accompagnent ce plan. Parmi celles qui sont relatives au dix-neuvième volume, je trouvai la suivante :

« Comme ce qui s'est passé dans l'empire de Constantinople sous les empereurs français est une suite des guerres saintes où ceux qui conquirent cet empire entreprirent d'aller, s'étant arrêtés au siége de cette place par occasion, savoir si on ne comprendra pas dans ce recueil les auteurs, les épîtres et les actes qui concernent cette histoire, et si, en ce cas, on n'y ferait pas entrer *une histoire écrite en langue vulgaire et en vers politiques par un auteur qui vivait vers l'an* 1300, *et qui a traité particulièrement des guerres de nos Français au duché d'Athènes et dans la principauté de Morée, traitant au reste, en la première partie, des guerres saintes? Cette histoire est dans la Bibliothèque du roi et contient de fort belles circonstances des familles françaises, qui ne se trouvent pas ailleurs.* Il est vrai qu'on trouverait mal aisément un traducteur, à cause du grec vulgaire; mais en tout cas on pourrait la donner, pour la satisfaction des savants. »

Du Cange s'exagérait bien au-delà du vrai les difficultés de cette traduction. Non-seulement elle n'en avait aucune pour lui, puisqu'il cite cette Chronique à diverses reprises dans son Glossaire, de manière à montrer qu'elle lui était très familière, mais une connaissance médiocre de la langue grecque, unie à une connaissance plus approfondie des langues et des usages du moyen-âge, suffit pour la rendre intelligible.

Curieux d'obtenir quelques renseignements nouveaux sur cet ouvrage si intéressant, non moins pour notre histoire nationale que pour l'histoire de la Grèce, je parcourus les volumes de la Byzantine qui traitent de la même époque, pour savoir si aucun des doctes commentateurs n'aurait, dans ses notices biographiques, notes ou pré-

haute fonction dans la magistrature de
je parvins à faire de ce poëme une tradu
me sembla une fidèle reproduction de

Des recherches minutieuses parmi les
imprimés ou manuscrits qu'il m'était pos
le me procurer me permirent d'offrir c
travail comme une base utile et féconc
nouvelles recherches; car pour la pre
des faits aussi nouveaux que bien encha
laient l'examen.

Les Allemands s'empressèrent d'entrer
mine nouvelle. M. Zinkeisen en fit une
distinguée pour sa savante histoire de la
M. Fallmereyer donna une analyse co
détaillée de cette Chronique, d'après
tion, dans son histoire de la Morée au mo

Ce fut aussi avec cette Chronique en
M. Bublaie écrivit ses *Recherches géogr*
sur les ruines de la Morée, et que M. Bory
récemment parcourut la Morée, et put, dans
ressante relation, jeter quelques lumières
l'histoire des hommes, en même temps qu
naissances étendues dans les sciences natu
aident à décrire au vif l'histoire physique

Ces travaux préliminaires avaient
éclairci le terrain, et il m'était possible
le pied avec plus d'assurance et d'espére
leurs résultats d'une seconde édition. Je
avec une infatigable persévérance, et
dans ce volume le résultat de mes travau

Je n'avais publié que le texte de l'intr
je résolus de donner cette fois le texte
copie que j'avais fait faire il y avait un
d'années avait été faite avec le plus g
par un Grec qui était Helléniste aussi éru
habile copiste; nous l'avions collationnée e
semble, vers par vers, sur le manuscrit,
fait de plus une nouvelle collation sur
scrit de Berne. Cette copie m'offrait do
les garanties possibles dans l'état présen
ses. Mais, pour donner une garantie nou
bonne correction des épreuves d'après ce
je priai M. Dehèque, qui par sa famili
toutes les formes de la langue helléniq
un fils de la Grèce égaré sur le sol de F
vouloir bien revoir encore mes révisio
celles de l'imprimeur. J'ai donc tout lie
ser que le texte donné ici sera aussi co
le réclame le respect du manuscrit.

(1) Geschichte Griechenlands, vom Anfange ges
kunde bis auf unsere Tage. Leipzig, in-8, 1832.

(2) Geschichte der Halbinsel Morea während d
1835. Stuttgart und Tübingen. 2 vol. in-12.

revu aussi avec soin ma première traduc-
t j'en ai fait disparaître quelques erreurs
ées à un premier travail. Toutefois le sys-
énéral de traduction que j'avais adopté d'a-
n'a paru celui qu'il fallait conserver, et je
rien changé. Cette fidélité humble à une
timide et lente dans son allure était néces-
our reproduire le caractère de l'original.
premières notes étaient loin de me satisfaire
; je les ai presque totalement supprimées,
s remplacer par de nouvelles notes beau-
lus abondantes et puisées à des sources ou
les ou plus approfondies. Le grand ouvrage
pédition de Morée, le mémoire de M. Bo-
es ouvrages de M. Zinkeisen et de M. Fall-
r, et en particulier la savante carte de
ue M. Zinkeisen doit joindre à son second
, et dont il a bien voulu me communiquer
euve, et surtout aussi nos belles cartes du
le la guerre jointes à l'ouvrage de M. Bory
t-Vincent, m'ont soutenu et guidé dans les
ations géographiques. Pour les faits histo-
j'ai compulsé les récits faits en toute lan-
r les contemporains, et on trouvera dans
claircissements historiques, généalogiques
ismatiques sur la principauté française
ù les résultats de cette investigation. Enfin
nandé de nouveaux faits aux manuscrits de
ge, aux lettres des papes, au recueil des lois
es de Canciani, au riche dépôt de nos vieilles
dans les archives du royaume.

ait un moyen d'éclaircissement historique
souvent un appui si puissant dans les faits
tés: je veux parler de la numismatique. A l'é-
de ma première édition je n'avais fait aucun
à cette ressource, ne soupçonnant pas alors
e que je pouvais lui devoir; mais une meil-
direction imprimée depuis quelques années à
branche d'étude de nos antiquités nationales,
aux estimables auteurs de la Revue numis-
que française, prescrit et facilite en même
s ces travaux. M. Zinkeisen, qui se promène
vers l'obscur dédale de la Byzantine avec l'ai-
e d'un propriétaire opulent dans son enclos
uel, m'ouvrit le premier la voie de ces recher-
. Le chroniqueur grec, au nombre des conces-
faites par l'empereur de Constantinople à
froy II de Ville-Hardoin après son mariage avec
ur, énumère l'autorisation impériale de frap-
les tournois et des deniers.

χαράγειν τῶν τουρνεσίων μετὰ τῶν δηναρίων. (P. 64.)

même fait est avancé par Dorothée dans sa compilation extraite de notre Chronique, mais d'après un autre manuscrit.

Καὶ ἔδωκέ του καὶ θέλημα νὰ κάμνῃ καὶ μενίδαν ἰδικήν του εἰς τὸ ὄνομά του, εἰς τὸν τόπον του, ἤγουν εἰς τὸν Μωρέαν. (Page 474.)

Où donc étaient ces deniers tournois? M. Zinkeisen me communiqua l'empreinte de quelques-uns; j'en retrouvai quelques autres dans les ouvrages de Du By [1], de Marchand [2], de Théoph. Friedlaender [3], de Guichenon [4], de Cibrario [5]. Enfin M. Longpérier, si familier avec la numismatique des croisades, en retrouva deux au Cabinet des médailles; et M. Rollin, avec une complaisance que je ne saurais assez reconnaître, me confia toutes celles qu'il possédait dans son cabinet. Grâce à tous ces matériaux réunis, et qu'après l'étude la plus minutieuse des généalogies de l'époque j'ai pu classer dans son véritable ordre, j'offrirai dans mes *Éclaircissements historiques* la série complète des monnaies des princes réels et titulaires de Morée, celles des seigneurs directs et celles d'un des grands feudataires.

Restait la rectification des généalogies. Là j'avais à lutter contre ma confiance à adopter les recherches du savant Du Cange, et contre ma méfiance de moi-même toutes les fois que j'étais arrivé à une solution différente de la sienne. La vérité la plus claire et la mieux démontrée a pu seule me décider à me prononcer avec quelque indépendance de sa grave autorité, mais les faits de ce genre sont assez nombreux pour que j'en avertisse le lecteur. Au lieu de réserver ces tableaux pour mes *Eclaircissements* sur la principauté d'Achaïe, j'ai cru devoir les réunir à la présente édition.

Afin que rien en effet ne manquât à cette époque de ce qui pouvait l'éclaircir, après avoir réuni tous les témoignages que l'on retrouvera à leur date dans mes *Eclaircissements*, avec l'analyse, article par article, des Assises de Romanie, dont le chroniqueur invoque souvent le témoignage, j'ai terminé ce volume par trois index: 1° *Index philologique* destiné à faire connaître la plupart des mots de la langue de cette Chronique qui sont étrangers au pur langage de la Grèce, qu'ils soient de souche française, turque, latine ou catalane; 2° *Index géographique*, dans lequel sont recueillis tous les noms de lieux, à la fois dans la forme que le chro-

(1) Médailles et monnaies des barons, 2 vol. in-4o.

(2) Mélanges de numismatique et d'histoire; in-8. de 122 pages. Metz, chez de Villy, 1818.

(3) Numismata medii ævi inedita, commentariis ac tabulis illustravit Theoph. Friedlaender. Berolini, 1835.

(4) Histoire de Savoie, t. II.

(5) Documenti.

niqueur leur donne et dans celle à laquelle j'ai cru que les mots répondaient; 3° enfin *Index des noms d'hommes*, aussi avec la double forme, celle de l'original et la rectification faite par moi.

Le présent volume, réuni à mes *Éclaircissements sur la principauté d'Achaïe*, jettera, je l'espère, une lumière toute nouvelle sur ce sujet. L'histoire de notre établissement dans ces provinces démembrées de l'empire grec au XIII^e^ siècle était restée si obscure et si confuse que j'ai dû ne rien omettre de ce qui pouvait l'éclaircir et faciliter aux autres et à moi-même l'étude d'une époque si dramatique, si intéressante et parfois si glorieuse.

SUR LA PERSONNE DE L'AUTEUR

DE LA *CHRONIQUE MÉTRIQUE*

ET SUR L'EXTRAIT FAIT DE CET OUVRAGE PAR DOROTHÉE.

Dans aucun endroit de son poëme l'auteur de la Chronique métrique ne donne le moindre renseignement ni sur son nom, ni sur sa patrie, ni sur sa personne, ni sur l'époque où il a vécu; on ne peut donc arriver sur ces divers points qu'à des inductions plus ou moins probables ou vraisemblables.

Quant au nom, aucun auteur contemporain ni subséquent ne le mentionnant, il est inutile de chercher à le découvrir à l'aide des documents connus jusqu'ici.

L'époque où il a vécu se déduit de certains faits contenus entre des limites fort resserrées. Il mentionne lui-même des événements qui se sont passés en 1309, tel que la mort de Gautier de Brienne, qui, du droit de sa mère, avait succédé en 1308, dans le duché d'Athènes, à son cousin-germain Guillaume de La Roche, mort en novembre 1308, et de plus deux réflexions de lui me semblent n'avoir pu être écrites que vers l'an 1319 ou 1320.

« Le duc d'Athènes (Gautier de Brienne) fut, dit-il (p. 169), défait et tué (en 1309), et le duché fut occupé par la grande compagnie catalane *qui y règne encore aujourd'hui.* »

Ces mots, *qui y règne encore aujourd'hui*, indiquent que plusieurs années avaient dû s'écouler depuis la première occupation de 1309, mais non pas un nombre suffisant d'années pour que cette occupation de conquête se fût transformée en établissement permanent et garanti par des conquêtes plus étendues. Je place cette époque dans les dix années qui s'écoulèrent entre la première occupation et la conquête nouvelle du duché de Néopatras.

Dans un autre endroit, en parlant du mari[age] de Florent de Hainaut avec Isabelle de Ville-H[ar]doin, il dit (p. 192) :

« Un des articles portés dans le privilége (l'[acte] de concession de la principauté à Florent) *de[vait] faire le malheur du pays et était en même temps [une] injustice;* c'était que, si jamais la principauté [venait] à échoir à une fille, elle pourrait [être] seule; mais que, *si elle voulait se marier, elle [de]vait obtenir la permission du roi de Naples [en] régnant, faute de quoi elle serait déshéritée de [la] souveraineté de Morée et de toute principauté.* »

Or, ce fut en l'an 1317 que Mahaut de Hai[naut] devint victime la première des stipulations co[n]nues dans cet article, lorsqu'elle déclara au p[ape] et au roi de Naples avoir épousé en secret Hug[ues] de La Palisse, et qu'elle refusa la main de Jean Sicile, comte de Gravina; ce fut dans l'année s[ui]vante qu'elle fut emprisonnée au château de l'Œ[uf] et que Jean de Sicile prit malgré elle le titre de [son] mari et de prince d'Achaïe, tout en laissant sa p[ré]tendue femme en prison; et ce fut en 1324, [une] année avant la mort de Mahaut, qu'il se prése[nta] en Morée avec vingt-cinq galères armées en gue[rre] et ajouta à l'état de désordre du pays, en obtena[nt] il est vrai, une reconnaissance précaire dans [la] ville de Clarenza, mais sans pouvoir rien fonder [de] durable.

Si, aux remarques que je viens de faire sur l'[é]poque des derniers événements mentionnés dans la Chronique métrique, on ajoute que des deux manuscrits anciens que nous connaissons, l'un, celui de Copenhague, est de la fin du XIV^e^ siècle, et l'autre, celui de Paris, de quelques années plus récent, on en conclura forcément que c'est vers l'an 13[20] ou 1328 qu'il faut placer la rédaction de cet ouvrage, et que c'est à peu d'années de là, vers le milieu du XIV^e^ siècle, qu'a dû mourir l'auteur, puisque, avant la fin de ce même XIV^e^ siècle, les manuscrits de sa Chronique se répandaient déjà.

Il me semble être né, sinon sur le sol, du moins en partie de la race des conquérants, car à chaque instant il expose au mépris les défauts des Grecs qu'il fait contraster avec les qualités des Francs. La nature même de son esprit, éloigné de toute amplification et de toute déclamation, indique à lui une origine franque. Comment supposer qu'un Grec revienne à chaque instant sur des observations telles que celle-ci :

« Qui donc pourra se fier dorénavant à l'ami ou à la parole d'un Grec? » (p. 91.)

Des Francs du pays, hommes de vérité

les prétextes ne manquerout à ces Grecs. » (p. 167.)

l'autres réflexions dans le même sens à tout son récit.

rappeler que la conquête des Francs déjà à un siècle, et que trois générations ux avaient pu naître dans le pays. Le Baume de Ville-Hardoin, fils du pre- ant, était né lui-même en Morée, à et le chroniqueur nous apprend, sous ne, tout en ayant conservé, comme ses es, l'habitude franque de se promener habitude si étrangère à l'Orient, le nit facilement le grec [1].

grand nombre de mots français qu'il ouverait que, s'il était né sur le sol habitudes étaient franques. A quelle mmes appartenait-il? était-il clerc ou nc de pure race ou de mélange? c'est ce rait impossible de déterminer. J'aurais pouvoir présenter ici le tableau de cette itique de Morée telle que nos conquêtes uite; mais c'est un sujet qui demande éveloppements, et je les réserve pour e à part dans lequel je traiterai avec tte histoire de la domination française me et quatorzième siècles dans les pro- embrées de l'empire grec. Je me con- de quelques courts aperçus.

des Français qui s'empara de la Morée nit fort peu nombreuse et se composait classes d'hommes :

s supérieurs, chevetains, bers (hauts riches-hommes, comme les appellent et d'Esclot [2]), qui possédaient dans leur pays une puissance territoriale et qui contribuèrent à former plus tard les seigneuries supérieures, telles que les douze pairies d'Achaïe;

Les simples chevaliers et les écuyers non encore chevaliers, mais de race noble;

Les ecclésiastiques de tous les degrés qui formaient la milice organisée de l'Eglise latine;

Les chevaliers-moines de l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem, du Temple et de l'ordre Teutonique;

Les compagnies d'élite composées de lanciers et arbalétriers, tirés presque tous des hommes des corporations, conduits par des capitaines à eux;

Les sergents ou varlets, composés de croisés sortis de la bourgeoisie des villes, conduits probablement, soit par des bourgeois riches et illustres investis des hautes dignités dans les grandes communes, et portant dans le pays conquis le titre de *sergents de la conquête*, soit par des espèces de chefs de corporation;

Enfin les hommes des terres appartenant à la glèbe dans leurs pays respectifs et amenés par chaque seigneur à sa suite comme sa menée ou sa maison particulière;

Puis le cortége ordinaire de petits trafiquants et spéculateurs qui suivent une armée.

Arrivés dans le pays, les Francs y trouvèrent deux races d'hommes parfaitement distinctes : les Grecs qui habitaient les villes, où ils s'étaient réfugiés pour y trouver un abri contre les invasions de tous les Barbares, précipités successivement sur leurs plaines depuis le troisième siècle, ou qui avaient cherché un abri plus sûr dans les montagnes de la Laconie; les Slaves, conquérants déjà anciens [1], et d'autres conquérants plus nouveaux, qui s'étaient établis, sous le nom de Blaques, de Bulgares, de Zigues, etc., dans des villages fortifiés et sur la lisière des montagnes, et qui se répandaient dans les pays de plaine, comme travailleurs et fermiers.

a τὸν λίγει, il lui dit en grec. (p. 95.)

er distingue souvent dans sa chronique les classes hes-hommes, chevaliers, prélats, citoyens des vil- les forts et citoyens des bourgs, et d'Esclot place en tte société régulière une société irrégulière qu'on er partout sous d'autres noms. Voici le passage de if aux Almogavares, Adalils et Golfins d'Espagne : gents qui han nom *Almogavers* son gents que no fet de armes, ne no stan en viles ne en ciutats, tanyes e en boschs, e guerreien tots jorns ab entren dins la terra dels Serrayns una jornada o anyant e prenent dels Serrayns molts e de llur aço viven. E sofferen moltes malenances que als s no porien sostenir, que be passaren a vegades s menjar, si mester los es; e menjaran de les erps, que sol no s'en prehen res; e los *Adelils* quels en les terres els camins. E no apporten mes de o una camisa, sia stiu o ivern; e en les cames cales de cuyro, e als peus unes avarques de en bon coltell e bona correja e un fogur a la cinta, a una llança e dos darts, e un cero de cuyro en que aporten llur vianda. E son molt forts e molt laugers per fugir e per encalsar. E son Catalans e Aragonesos e Serrayns. E aquelles altres gents que hon apella *Golfins* son Castellans e Salagons e gens de parfunda Spanya; e son la major partida de paratge. E per ço com no han rendes, on han degastat o jugat, o per alguna mala feyta, fugen de llur terra ab llurs armes. E axi, com a homens que no saben altre fer, vehent se en la frontera dels ports de Muradal, qui son grans montanyes e forts e grans boscatges, e marquen ab la terra dels Serrayns e dels crestians e quens passa lo cami qui va de Castella a Cordova e a Sivilla, axi aquelles gents prenen crestians e Serrayns. E estan en aquells boscatges e aqui viven; e son molt grans gents e bones d'armes, tant quel rey de Castella non pot venir a fi. (*Bernat d'Esclot*, c. 79. p. 626.)

(1) Les Slaves étaient venus s'établir d'abord dans la Croatie et la Dalmatie, de 527 à 565.

Les seigneurs laïques et ecclésiastiques francs, de tous les degrés, se distribuèrent la terre en seigneuries, selon l'habitude de leur pays. Les autres classes de Francs se partagèrent les villes et dépossédèrent les Grecs. Bourgeois et serfs, tous formèrent une population unie par le même lien de patrie, et à laquelle il fallait bien que les seigneurs, qui avaient conquis avec eux et qui à chaque instant avaient à faire appel à eux contre les Grecs, voulussent faire une part plus large de liberté, les serfs vainqueurs ne pouvant évidemment être réduits au niveau des paysans grecs qu'ils avaient conquis. On sentit donc dès le premier moment le besoin de lois et d'institutions adaptées aux nouvelles conquêtes. Les mêmes circonstances s'étaient présentées cent ans avant, lors de la fondation en 1099 du royaume de Jérusalem. Les Francs du Péloponnèse et de Constantinople recoururent à l'expérience plus vieille des Francs de Jérusalem, qui leur envoyèrent leurs assises, et ces assises furent traduites en grec et déclarées lois du pays.

A peine les Francs étaient-ils établis en Morée qu'ils s'empressèrent de faire venir leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles, comme le fit Guy de La Roche, qui maria sa sœur à Hugues de Brienne. D'autres allèrent chercher des alliances de famille dans le royaume de Naples et dans la Sicile, devenus le domaine d'un frère de saint Louis (Charles d'Anjou). Muntaner, qui visita la Grèce dans les premières années du quatorzième siècle, mentionne ce fait, comme je l'ai déjà rappelé plus haut :

« Et toujours, dit-il (p. 502), depuis la conquête, les princes de Morée ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons de France; et il en a été de même des autres riches-hommes et des chevaliers, qui ne se sont jamais mariés qu'à des femmes qui descendissent de chevaliers de France. Aussi disait-on que la plus noble chevalerie du monde était la chevalerie de la Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris. »

Un manuscrit de la Bibliothèque du roi, n° 7222, sur vélin, qui contient des chansons avec musique, prouve l'exactitude de l'assertion de Muntaner. Dans ce volume, écrit certainement dans la dernière moitié du treizième siècle, se trouvent un grand nombre de chansons de chevaliers et d'hommes du peuple célèbres à cette époque, et dont les plus anciens vivaient certainement au plus tard en 1250. Quelques-uns portent des noms illustres dans la croisade de Constantinople; de ce nombre est le célèbre Quenes de Béthune, ami de notre chroniqueur Ville Hardoin, qui rapporte son noble et fier discours à l'empereur Alexis; puis le comte d'Anjou, le duc de Brabant, le comte de Bar, le ro
varre, le roi Jean de Brienne, empereur
stantinople; et de ce nombre aussi est u
de Morée désigné sous le seul nom de *l
de la Mourée*, mais dans lequel on doit r
tre Geoffroi Ier de Ville-Hardoin, neveu d
chal de Champagne et prince de Morée d
1218. C'est ce *prince de la Mourée* qui com
volume. Il paraît qu'après avoir copié le
couplet de chacune des deux chansons cit
la musique, l'intention du copiste était
scrire à la suite les autres couplets de
chansons, ou d'autres chansons sur le mêm
du même auteur, et à cet effet il avait la
feuillets blancs; mais l'intention du co
pas été réalisée alors, et les deux pages
remplies plus d'un siècle après par d'autr
sons tout-à-fait étrangères aux premières.
donc que les deux premiers couplets d
chansons du prince de la Morée, et enco
a-t-on pas eu entier, car le feuillet a été
La première commençait, selon la table,

Loiaus amours qui m'alume . . . . .

La seconde par :

Au nouviau tans. . . . . .

Voici ce qui reste de ces deux premi
plets :

Première chanson.

Loiaus amours qui m'alume. . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Et m'esmerveille où pris le hardiment
Comment m'osai de chanter enhardir.
Ce fait ma dame à cui sunt mi desir.
Se n'a de moi merci prochainement,
Morir m'esteut, por aimer loiaument.

Deuxième chanson.

Au novel tans, quant je voi la muance,
Qu'yvers remaint, nois et glace et gelée,
Cist oiseillon sunt en grant revelance;
Retentir fait lor chans bois et ramée.
De douçor est la terre enluminée;
Partot trueve-on flors de mainte semblance
Et por ce vueilh chanter, en espérance
Qu'autrement ne . . . . . vrée.

Mais malgré cette préférence si naturell
compatriotes pour la langue et pour les fe
leur patrie, la nécessité forçait souvent
recours à la langue du nouveau pays, e
aussi aux femmes de la nouvelle conqu
mélange des deux langues se forma une
grec bâtard dont notre chroniqueur nou
de très fréquents exemples réunis dans
saire; et du mélange des Francs avec les
du pays naquit une race mixte, comme le

uglis dans nos possessions d'Afrique. Cette
ixte prit le nom de Gasmule, dont je ne puis
rrir l'origine précise. Les lois données par
nitiens à Candie mentionnent comme diffé-
le *Vasmulo*, *Latino*, *Blaco*, *Griego;* je les
également mentionnés dans Pachymère.
mme Paléologue, dit-il, espérait beaucoup de
ur des *Gasmulins*, qui étaient *demi-Grecs et*
Francs, et qui avaient la prudente adresse
et la fougue courageuse des autres, il les em-
sur mer, reprit par leur moyen la plupart des
ur assigna des pensions, et excita par ses
its l'ardeur de leur courage. » (l. III, c. 9.)
osition politique de ces Gasmules ou Gas-
était évidemment fort précaire; leur nais-
d'une mère grecque les faisait repousser
par les bourgeois francs; leur naissance
ère franc leur faisait mépriser les Grecs.
les voit-on toujours en guerre avec les deux
. Dans un pays plus grand ils auraient,
e les Almogavares en Espagne, ou les Arma-
n Clephtes en Epire, trouvé un abri dans les
gnes; mais la terre leur manquant, ils se
corsaires, et on en trouve un grand nombre
es au service des empereurs grecs contre
ncs leurs pères.

it-ce à la race des Gasmulins qu'appartenait
chroniqueur? Je serais tenté de le croire.
est fort bien prouvé, c'est qu'il était catho-
romain, et sa chronique fournit de nombreux
ples de sa soumission au pape.

reste, que ce soit un Gasmulin catholique ou
anc pur, ce que je ne puis croire, car il l'au-
lit avec orgueil, sa chronique n'en est pas
s un des plus intéressants monuments de cette
ie. Son récit est simple, clair, facile. Les évé-
ats sont bien choisis et bien distribués. La
on et la guerre n'y ont pas une place presque
sive, comme dans les historiens byzantins ou
ronіqueurs occidentaux. Les détails person-
les lois, les mœurs y ont leur place. C'est en
culier pour notre histoire le monument le plus
entique et le plus curieux.

ant à la copie qui en a été faite, elle est due
blement à un Grec, qui a supprimé et déna-
quelques passages, soit par inattention, soit
qu'ils lui semblaient offensants pour son pays,
u'ils lui parussent trop éloignés des formes
ques et trop rapprochés des formes françaises;
orrections sont rarement heureuses. La co-
n manuscrit de Copenhague paraît plus an-
e et plus fidèle à la forme de l'ancienne lan-
mais ce manuscrit est malheureusement mu-
tilé au commencement et à la fin, et plusieurs pages ont été lacérées çà et là dans le cours de l'ouvrage. Le manuscrit de Berne est, comme je l'ai déjà dit, la reproduction de celui de Paris.

J'étais bien convaincu qu'il devait en exister d'autres manuscrits sur le sol même de la Grèce, lorsqu'il y a deux années j'en acquis la complète certitude. A mon retour des Pyrénées, je m'étais arrêté à Toulouse et parcourais les anciennes librairies pour y enrichir ma collection de livres et de pièces dans les divers dialectes du Midi. Une chronologie assez détaillée de l'histoire grecque, écrite en assez mauvais grec, attira mon attention. J'y cherchai si le compilateur n'aurait pas ajouté quelques moins maigres renseignements à ceux que donne le géographe Mélétius sur la situation de ce pays pendant notre occupation du XIII^e^ siècle. Quel ne fut pas mon étonnement quand j'y lus un extrait fort étendu et fort bien fait de la Chronique de Morée publiée pour la première fois par moi il y avait douze années! J'achetai ce volume et me mis à le lire avec plus d'attention. L'auteur est un nommé *Dorothée*, archevêque de Monembasie, sur lequel je n'ai pu trouver nulle part aucun renseignement, bien que Du Cange le nomme dans son Glossaire.

La première édition de la Chronologie de Dorothée fut publiée sur la fin du XVII^e^ siècle, fort probablement vers l'an 1684 ou 1685, car la dédicace, adressée au vaivode Zotos Zigaras, et qui se trouve dans toutes les éditions suivantes, est de 1684.

La deuxième édition fut publiée à Venise, en un volume in-4°, dans l'année 1713.

Enfin, la troisième édition, qui est celle que je possède, est aussi en un vol. in-4°, et elle a été imprimée à Venise en 1786. Cette édition contient quelques renseignements historiques de plus sur les doges de Venise.

L'ouvrage de Dorothée n'est cité ni par Du Cange dans son Histoire des empereurs français de Constantinople, ni par aucun des Allemands ou Français qui ont, à quelque époque que ce soit, parlé des affaires de la Grèce. Cela est d'autant plus surprenant, que ma publication de la Chronique de Morée a vivement éveillé l'attention des savants allemands sur ce sujet, et que MM. Ranke, Fallmereyer et Zinkeisen ont regardé comme désormais conquis à l'histoire les faits qui s'y trouvent mentionnés.

Eh bien! ces faits étaient mentionnés, et avec détails et d'une manière fort satisfaisante, dans les trois éditions successives de la Chronique de Dorothée, qui m'était restée inconnue à moi-même.

Dans le cours de son histoire, Dorothée traite en passant de la conquête de Constantinople par les Français en 1204 ; mais un chapitre particulier et additionnel est réservé, après la clôture de la Chronique, pour l'établissement français en Morée. Je donnerai ici le texte de ces deux morceaux. Comme c'est un extrait tout-à-fait servile de la Chronique de Morée, dont le volume que je publie contient le texte et la traduction, j'ai cru devoir me dispenser de traduire une seconde fois ces deux morceaux, écrits d'ailleurs dans une langue que la moindre attention fera comprendre.

Dans son premier morceau, après avoir raconté, presque avec les mêmes expressions que l'auteur anonyme de la Chronique métrique, l'expédition de la première croisade de 1097 sous Pierre l'Ermite, la prise de Jérusalem, le couronnement de Godefroy de Bouillon, dont le nom est ici défiguré κόντε (le comte) Φρενδεπούλιαν, au lieu de Κοντίφρις δὲ Πούλιον, qu'il place aussi comme notre chroniqueur en 6612, conformément à l'ère de Théophile, et après avoir raconté presque dans les mêmes mots aussi [1] son refus de porter la couronne royale, Dorothée passe à la narration de la quatrième croisade, celle de 1204, qui amena la prise de Constantinople.

Ὡσὰν ἤκουσαν οἱ χριστιανοὶ (la reprise de Jérusalem par les Sarrazins), οἱ ἀφεντάδες, ὁ Ντεπιάνκος [2] ὁ κόντες τῆς Καμπανείας, ὁ κόντες τῆς Φιλανδρείας [3], ὁ κόντες τῆς Ακούζας [4], καὶ ἄλλοι πολλοὶ ἀφέντας καὶ διὰ νὰ εἶναι πολλοὶ δὲν τοὺς γράφομεν καὶ τὰ ὀνόματα. Ὅμως ὡμοφώνησαν ὅλοι, καὶ ὁ πάπας μετ' αἰτοὺς, καὶ ἔκαμαν ὅρκους φρικτοὺς νὰ ὑπᾶσι νὰ πολεμήσουν τοὺς Σαρακηνούς. Καὶ ἔκαμαν γενεράλε τὸν κόντε τῆς Καμπανεσίας, ὀνόματι Τζεφρὲν [5], ὁποῦ ἦτον φρονιμώτατος, καὶ ἀνδρειώμενος καὶ ἄξιος διὰ φουσάτα. Καὶ ἐπέρασαν δύο μῆνες καὶ ἤλθέ του ἀσθένεια καὶ ἀπέθανε. Ἦτον τὸ γένος του ντε Βαλάρτος. Καὶ πολλὰ τὸν ἤλυ ὅλοι, καὶ ἔκαμαν κονσέγιον εἰς τὸ Πουργοῦνι [1]. Κα ἀφέντην καὶ γενεράλε τὸν Μπονιφάτζιον μαρκέζε ντὲ ράτο, ὁποῦ ἦτον ἀφέντης μέγας εἰς τὴν Ἰταλίαν, καὶ τὴν του εἶχε γυναῖκα ὁ ῥήγας τῆς Φράντζας [2]. Καὶ ἔτζ θηκαν ἀπ' ἐκεῖ οἱ ἀφεντάδες μὲ τὸν γενεράλε, καὶ τὴν Σαβόγιαν [3] νὰ ὑπᾶν εἰς τὴν Βενετίαν· καὶ ἔστειλ κρισιαρίους εἰς τὴν Βενετίαν πρὸς τὸν πρίντζιπα, νὰ εἶναι καὶ αὐτὸς ἕνας ἀπ' ἐκείνους τοὺς ἀφεντάδες θήσῃ διὰ τὸ ὄνομα τοῦ Χριστοῦ, νὰ ἐλευθερώσουν τ Τάφον ἀπὸ τὰς χεῖρας τῶν ἀσεβῶν, καὶ νὰ ἐτοιμά τέργα καὶ μεγάλα περάματα διὰ τὰ φουσάτα, καβαλερέοι δεκοκτὼ χιλιάδες, καὶ πεζοὶ ὀγδόντα χ

Καὶ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἦτονε πρίντζιπας ὁ μαρ Ντάντελος [4]. Ἐστερξαν δὲ οἱ Ἐνετοὶ νὰ κάμουν τὲ καὶ τὰ ἄλλα πλευσίματα, ἀμὴ ἔκαμαν μὲ τοῦς ἀφ ρίους, ὅσα μείνουν εὔκαιρα δίχως νὰ ἔχουν φουσά γεμίσουν, νὰ τοὺς τὰ πλερώνουν, ἤγουν τὴν ἔξοδον. Ν νὰ συναχθοῦν οἱ ἀφεντάδες, ἔγιναν καὶ τὰ κάτεργ πλευσίματα, καὶ ἦλθεν ὁ γενεράλες μὲ τὰ φουσάτ τοὺς ἀφεντάδες εἰς τὴν Ἐνετίαν. Καὶ ὁ κόντες τῆς Α τὸ φουσάτον του δὲν ἐπῆγεν εἰς τὴν Ἐνετίαν, διατὶ τόπον του ἐμπῆκεν εἰς τὰ ἐδικά του πλευσίματα μὲ τὸ φουσάτον, διατὶ ἀπ' ἐκεῖ τοῦ ἔπεφτε πλία εὐκολώ συμώτερα νὰ ὑπάγῃ εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα. Καὶ ἐμε τὰ πλευσίματα τῶν Ἐνετῶν εὔκαιρα, καὶ ἔγινε σκ μέγα, ὅτι ἐγύρευσαν τὰς ἐξόδους κατὰ τὴν συμφων εἶχαν. Τέλος δὲ εἰρήνευσαν μετὰ τούτου.

Εἰς τοῦτο ἰσύκωσαν κεφάλι τῆς Τζάρας οἱ ἄνθρ ὁποῦσι εὑρίσκονται εἰς τὴν Σκλαβουνίαν, καὶ ἠθέλησα μουν αὐθέντην ἐδικόν τους, καὶ ἔκαμαν. Καὶ ἔτζι τὴ οἱ ἀφεντάδες μὲ τὸν γενεράλην, καὶ τὴν ἔδωκαν τῶ διὰ τὴν ἔξοδεν τῶν κατέργων. Καὶ τότε ἔκαμαν κ νὰ ὑπᾶσι νὰ πολεμήσουν νὰ πάρουν τὴν Κωνσταντιν διατὶ τοὺς ἐγέλασεν ὁ βασιλεὺς ποτὲ, νὰ τὴν βασιλεύ

Καὶ τότε ἔστειλεν ὁ βασιλεὺς, ἦτοι ὁ ῥήγας τῆς Φ γράμματα νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, κα σουν τὸ ταξίδι τῶν Ἱεροσολύμων. Καὶ ἔτζι, ἐπῆγα Κωνσταντινούπολιν, καὶ εὗγαλαν τὰ φουσάτα τῆς καὶ τὰ κάτεργα τῶν Ἐνετῶν τοῦ πελάγου ἀπ' ἔξω τείχη, καὶ ἔδωκαν μέγαν πόλεμον καὶ φεβερὸν, κα λουμπάρδαις ἔκαμαν χαλάστριαις τὰ κάτεργα, κα καν οἱ Ἐνετοὶ εἰς τὴν πόλιν πρῶτοι ἀπὸ τοὺς ἄλλους

Καὶ τότε ἐμπῆκαν τὰ φουσάτα τὰ ἄλλα, καὶ ἔβα τιέραις [5], ἤτοι φλάμπουρα, εἰς τὰ τείχη, καὶ μὲ μεγά

(1) Voici ses expressions que l'on peut comparer avec celles de la Chronique métrique, page 4, deuxième colonne :

Τοῦτος δὲ ἐδείχθη τὴν ἀφεντίαν, ἀμὴ τὸ στέμμα τὸ χρυσοῦν δὲν ἠθέλησε ποτὲ νὰ βάλῃ εἰς τὴν κεφαλήν του, λέγοντας, ὅτι δὲν εἶναι ἄξιος, οὐδὲ πρέπει του ἐκεῖ ὁποῦ ἔστεψαν τὸν βασιλέα τῶν βασιλέων μὲ τὸ ἀκάνθινον στέμμα, τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν, νὰ στεφανώσουν ἕναν ἁμαρτωλὸν ὡσὰν ἐμένα. (Page 396.)

(2) Ce nom défiguré est là pour Thibaut, comte de Champagne, qui devait être en effet le chef de la quatrième croisade quand il fut frappé par une mort prématurée. (Voyez la Chronique du maréchal de Champagne, Geoffroy de Ville-Hardoin.)

(3) Baudoin, comte de Flandre.

(4) Probablement Saluces ; ce qui semblerait désigner le marquis de Montferrat.

(5) Il confond Thibaut, comte de Champagne, avec Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne ; et quelques lignes plus loin il nomme ce comte, ντὲ Βαλάρτος de Ville-Hardoin, deux mots dont l'imprimeur n'a fait qu'un.

(1) La Bourgogne. Si j'avais à faire des observatk logiques sur cette Chronique, j'aurais à rappeler ici tude de mots français qui s'y trouvent grécisés ; ma à rectifier que les noms propres.

(2) Dorothée adopte, comme on voit, l'erreur de no nique métrique.

(3) Détails puisés dans notre chroniqueur, qui n'o de mentionner ce passage par la Savoie.

(4) Henri Dandolo. (5) Bannières.

μι ταῖς τρουμπέταις καὶ τὰ ἄλλα παιγνίδια. Καὶ οἱ Φράγγοι τὴν Πόλιν, ἐγύρευσαν τὸν βασιλέα ῶραν, διατὶ ἔφυγεν. Οἱ δὲ Φράγγοι ἔταξαν μεματα ὅποιος τὸν παραδώση, καὶ μετὰ χαρίπολλὰ τὸν ἐπρόδωκαν τῶν Φραγγῶν. Καὶ αὐτοὶ, τὸν βασιλέα, ἐχάρησαν πολλὰ, καὶ ἐδιαλογίζουνταν τοῦ δώσουν. Καὶ ἔτζι ἦσαν τοῦ Λέοντος τοῦ ὶ εἰς τὴν κολώναν τὴν γλυπτὴν, ὁποῦ εἶχε ίας περὶ τῆς βασιλείας τῶν πόλεων. Καὶ ὸν ἐκρέμασαν αὐτὸν εἰς τὴν κολώναν. Κα τὸς Ἀλεξίου τοῦ βασιλέως, ἔτζι καὶ χειρότηρα μετὰ τοῦτου τὸν θάνατον, ἔκαμαν κονσίλιον, ἤτοι ἔπεσεν ὁ κλῆρος ἐπὶ Μπαλδοΐνον τὸν Φιλανὶ ἔστεψαν αὐτὸν βασιλέα. Μετὰ τοῦτο, νὰ ἔχουν μὲ τοὺς Ἐνετοὺς, καθὼς τὸ ἐπῆραν ὁμάδι, καὶ λύσῃ οἱ Ἐνετοὶ δὲν τὴν ἔπερναν.

ς δὲ τὴν βασιλείαν οἱ Ἐνετοὶ τῆς Κωνσταντινουπόξαν ὅλα τὰ ἅγια λείψανα καὶ τὰ ἐπῆραν, καὶ μικρὰ καὶ τρανὰ, ποτήρια ἐγκοσμημένα, βηαῖς, ἀέρας, καλύμματα ἐκλεκτὰ, τὰ πολύτιμα τῆς Ἁγίας Σοφίας καὶ ἄλλων μοναστηρίων καὶ ἐκφαιλόνια, ἐπιτραχήλια, ἐπιμάνικα, ὠράρια, εὐαγματα καὶ θαυμαστὰ, καὶ ὅλα τὰ βιβλία ἀπὸ βῶσαν γραμμένα. Ἐπῆραν δὲ καὶ δύο θυμιατὰ τὰ ια τῆς Ἁγίας Σοφίας, τὰ ὁποῖα νοῦς ἀνθρώπινος να κατακλάξῃ καὶ νὰ μετρήσῃ τὸ κάλλος καὶ τὴν τῶν θυμιατῶν, ἢ νὰ τὴν διηγηθῇ· ὁμοίως καὶ λον, ὁ ὁποῖος ἦτον ὅλος ἀργυροδιάχρυσος πολύτιμος ἀποστόλων καὶ προφητῶν, ἱεραρχῶν, μαρτύρων, τὰ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ τῆς Παναοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου· τὰ μανουάλια ροδιάχρυσα, τὸν τίμιον σταυρὸν ὁποῦ ἔκαμεν ὁ μέσταντῖνος, ὅταν ἐπολέμει μετὰ τοῦ Μαξιμιανοῦ, ὁποῦ ἄστρα τὴν νύκτα. Ἔλαβαν τὴν Ἁγίαν Εἰκόνα ὁποῦ ὁ Ἅγιος Λουκᾶς τῆς Θεοτόκου, τὰ χάλκινα ἄλογα, ὁποῦ ἐπροσήλωσαν οἱ βασιλεῖς· καὶ καθόλου, ὁ Ἅγιος Μάρκος, εἶναι ὅλα τῆς Ἁγίας Σοφίας. Ταῖς τῆς Ἁγίας Σοφίας, καὶ ἔβαλάν ταῖς εἰς τὸν Ἅγιον καὶ φαίνονται πολύτιμαις καὶ θαυμασταῖς. Ὥρισαν ωνσταντινούπολιν οἱ Ἐνετοὶ χρόνους νϛʹ· ἄλλοι λέας ή, καὶ ἡμέρας ιγʹ. Καὶ ὡσὰν εἶχαν τὴν Κωνπολιν οἱ Ἐνετοὶ, οἱ Ῥωμαῖοι οἱ βασιλεῖς ἦσαν εἰς τὴν , καὶ ἐκεῖ ἔστησαν τὰ βασίλεια. (Pag. 397 et 398.)

s ce court récit de la marche des croisés, e de Constantinople et du pillage de Sainte- pour enrichir Saint-Marc, le chroniqueur i de parler de l'empire fondé par les Latins succinctement les phases de l'empire grec , puis à Constantinople après l'expulsion des , et jusqu'à la conquête que Mahomet II fit e ville en 1453. Arrivé à cette époque, son offre des détails très circonstanciés sur seconde prise de Constantinople, sur le développement des conquêtes de Mahomet II dans le reste de l'empire grec et sur les successeurs de Mahomet II jusqu'au règne d'Abdoul-Achmet IV qui règna de 1774 à 1789. C'est à cette époque qu'a été terminée la dernière édition de cette Chronique, ainsi que nous l'apprend la dernière phrase relativ à Abdoul-Achmet :

Καὶ βασιλεύει ἕως τὴν σήμερον.

A la suite de cette histoire générale commence l'histoire particulière de la Morée depuis sa conquête par les Francs en 1205. C'est ce morceau d'histoire qui est un extrait souvent presque littéral de la Chronique métrique.

Ce qui me frappe plus particulièrement encore dans cet extrait donné par Dorothée de la Chronique de Morée, c'est qu'il s'y trouve un passage relatif aux limites assignées aux possessions des Français et des Grecs en vertu du traité de 1263, et relatif également aux forteresses bâties par chacun sur les limites de leurs territoires respectifs, et que ce morceau ne se retrouve ni dans le manuscrit de Paris ni dans le manuscrit de Copenhague. Dorothée a donc pu, dans la ville de Monembasie où il était métropolitain, consulter, au XVII[e] siècle où il écrivait, un manuscrit autre que les deux manuscrits cités. Ce manuscrit consulté par Dorothée existe peut-être encore en Grèce. Si ce manuscrit ne peut se retrouver, n'est-il pas possible d'en retrouver d'autres dans ce pays? C'est ce que j'ai le dessein d'aller moi-même vérifier sur les lieux.

On voit d'ailleurs que cette dernière partie de la Chronique de Dorothée a été écrite par lui sur de nouveaux matériaux, et quand tout le reste était déjà terminé, car il y revient sur des sujets qu'il avait précédemment traités et qu'il reproduit, en les complétant par des détails quelquefois peu essentiels, mais souvent aussi très importants. Ainsi, par exemple, il répète presque mot pour mot le pillage de Constantinople par les Vénitiens; seulement il en déplace l'époque. Ce qui prouverait à la fois que Dorothée a copié la Chronique métrique, et que les récits de cette Chronique n'allaient pas plus loin que l'arrivée de Florent de Hainaut comme prince de Morée en 1291, et ses premières campagnes contre l'empereur, c'est que Dorothée termine aussi son récit des affaires de Morée par le récit des mêmes événements. Quant aux aventures de Geoffroi de Brienne, cet épisode est comme un fragment additionnel du manuscrit de Paris, fragment qui ne se retrouve ni dans le manuscrit de Copenhague, ni dans la Chronique de Dorothée.

Voici ce second morceau.

Dans le cours de son
passant de la conqu
Français en 1204 ; mais
additionnel est réser
nique, pour l'établis
donnerai ici le texte d
c'est un extrait tout
de Morée, dont le
texte et la traduction
de traduire une seco
écrits d'ailleurs dans
attention fera comp

Dans son premie
conté, presque avec
l'auteur anonym
pédition de la prem
l'Ermite, la prise
de Godefroy de B
guré κόντε (le com
τίφρες δὲ Βεύ
chroniqueur
Théophile, et
mêmes mots
royale, Dand
trième crois
de Constanti

Ὡσὰν
par les S
τῆς Κα
Λεῦζας[4]
θὰν τοὺς
καὶ ὁ
ὑπᾶσι
ρῆλα
ἦτον
Καὶ

(1)
de la

, καὶ εὐγῆκαν
ησαν αὐτόν· καὶ
λα, νὰ ἔχουν τὰ πρά
καὶ πρῶτα. Ὡσὰν ἐπῆ
καὶ τὴν Βοστίτζαν[1],
ν ἀρμάδαν διὰ θαλάσσ
, καὶ αὐτὸς ἐπῆγε μετὰ φο
ἔξωθεν τῆς Κορίνθου ἐτέντ
ρον τῆς Κορίνθου ἀπάνω εἰ
, καὶ κάτω εἶναι χώρα θαυ
, μὲ πύργους καὶ μὲ τείχη
α τὸ γύρον. Καὶ τότε ὁ κόντε
καὶ ἔδωκαν πόλεμον τὰ φο
μπάρδαις καὶ μὲ ἄλλα ἄρματ
καὶ περιώρισαν[2] τὰ τείχη, καὶ δὲν
ωπον νὰ προβάλῃ ἀπ' αὐτά, διότι
πολλά. Τέλος ἐμπῆκαν καὶ ἐπῆρα
, καὶ τὴν ἐκυρίευσαν. Ὁ δὲ καπε
Ῥωμαίων, ὀνόματι Σγοῦρος, ὡς εἶδεν ὅτ
οἱ Φράγγοι, ἔφυγεν ἀπὸ τὴν Κόρι
ἐπῆγε καὶ ἐφυλάχθη ἀπάνω εἰς τὸ κάσ
Ὁ δὲ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος, ὡσὰν ἐπῆρ
, ὥρισε καὶ ἐδιαλάλησαν εἰς ὅλα τὰ
τῆς Κορίνθου, κάστρη, καὶ χώρας,
θέλουν θεληματικῶς νὰ ἔλθουν νὰ προσκ
, νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους, καὶ κ
νὰ μὴν ἔχουσι. Καὶ ἔτζη ἔδραμαν ἀπ
καὶ ἀπὸ ὅλα τὰ περίχωρα, καὶ ἐπ
σαν αὐτὸν διὰ αὐθέντην τους. Τὸν αὐτ
χρόνον, ὁποῦ ἐπῆραν οἱ Φράγγοι τὴν Κωνσ
πολιν, περάσωντας ἕνας χρόνος ὁποῦ
ὁ μισὲρ Γουλιέλμος κόντες εἰς τὸν Μωρέα
, τὸ ἔμαθεν ὁ ῥήγας τῆς Θεσσαλο
ὁ Μπονιφάτζιος[3], καὶ ἦλθε μὲ τὰ φουσάτα τ
κάμπον τῆς Θεσσαλίας[4], ἤγουν εἰς τὴν
σον[5], καὶ ἔσμιξε καὶ τὸν μισὲρ Τζεντ
λάρτου[6], ὁποῦ εἶχε καὶ αὐτὸς φουσάτα,
συμφώνησαν καὶ ἦλθαν καὶ αὐτοί, καὶ ἐμπ

(1) Επῆρε τὴν Βοστίτζαν, καὶ ἐκεῖ ἔστειλε.
(2) Επεριώρισαν.
(3) Boniface de Montferrat roi de Salonique.
(4) Τῆς Βλαχίας.
(5) Τὴν Λάρσον.
(6) Geoffroy de Ville-Hardoin.

ίαν, καὶ ἔσμιξαν τὸν κόντε μισὲρ
ς τὴν Κόρινθον. Καὶ τίς δύναται νὰ
πραῖς ὁποῦ ἔκαμαν τότες; Τρουμ-
λα παιγνίδια ἐλάλησαν[1] διάφορα,
λαις καὶ τουφέκια ἐβάρεσαν, καὶ
λά, καὶ φωτίκις ἔκαμαν, καὶ ἄλ-
εγάλαις. Καὶ ὡσὰν ἔσμιξαν τοῦτοι
παίδες, ἔκαμαν κονσέγιον, ἤγουν
αὶ ἐπῆγαν εἰς τὸ Ἄργος, καὶ ἀφῆ-
τὼ χώραν τῆς Κορίνθου ἀφέντην
καὶ ἐφύλαγαν· καὶ ὡσὰν ἦλθαν
ργος, ἐπολέμησαν καὶ τὸ ἐπῆραν.
ὁ καπετάνιος τῶν Ῥωμαίων, ὁποῦ
ἰς τὸ καστέλλιον τῆς Κορίνθου, ὡς
ράγγικον φουσάτον ἐμίσεψε καὶ
Ἄργος, ἐκατέβη τὴν νύκτα μὲ τέ-
ῆκεν εἰς τὴν κάτω χώραν τῆς Κο-
ποῦ ἐφύλαγαν οἱ Φράγγοι, καὶ
λους, καὶ ἐπῆρε τὴν χώραν. Καὶ
κόντες μισὲρ Γουλιέλμος, πολλὰ
αὐτὸς καὶ οἱ ἀφεντάδες ὁποῦ ἦσαν
ἱ ἦλθαν ἀντικρὺ τῆς Κορίνθου μὲ
ς, καὶ ἔκαμαν ἡμέρας ὀκτὼ ὁμάδι.
ήγας τῆς Θεσσαλονίκης ὁ Μπονι-
θέλει νὰ ὑπάγῃ εἰς τὴν Θεσσαλο-
ηγάτον του· καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ
Γουλιέλμος, ἐλυπήθη πολλὰ, καὶ
σε νὰ τοῦ βοηθήσῃ ἀπὸ τὰ εἰσοδή-
άτου του καὶ μὲ τὰ φουσάτα του.
η ὁ ῥήγας τὰ λόγια τοῦ κόντε μισὲρ
ἱ ἔδωκέ του ὅλα τὰ εἰσοδήματα τὰ
ν τὰ ντάτζια καὶ ἄλλα δικαιώ-
κς, τῆς Μοδονίτζας[2], καὶ τῆς Εὐ-
ἱ οἱ τόποι, ἤγουν τὰ κάστρη, ἦσαν
ὁ ῥηγάτον του· καὶ ἔκραξε τοὺς
άστρων τῶν τριῶν, καὶ τοὺς ἐπα-
τὲρ Γουλιέλμου νὰ τὸν γνωρίζουν
κσὰν τὸν ἑαυτόν του[3], καὶ νὰ τοῦ
τὸ ἀφεντικόν. Καὶ ἐπαρακάλεσεν
τὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ ἀπέμεινε μὲ τὰ
φουσάτα του εἰς βοήθειαν τοῦ κόντε μισὲρ Γου-
λιέλμου· καὶ ὁ ῥήγας ἐμίσεψε μὲ τὰ φουσάτα του,
καὶ ὑπῆγεν εἰς τὸ ῥηγάτον του εἰς τὴν Θεσσαλο-
νίκην· καὶ ὁ κόντε μισὲρ Γουλιέλμος μὲ τὸν ἄλλον
ἀφέντην τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ ἐμίσεψαν ἀπὸ τὴν
Κόρινθον μετὰ φουσάτα τους καὶ ὑπῆγαν εἰς τὴν
Ἀνδραβίδαν[1]· καὶ τῆς ὥρας ἔγραψαν γράμματα,
καὶ ἔστειλαν εἰς τὰ κάστρη τὰ μέσα τοῦ Μωρέως,
καὶ εἰς τὰς χώρας, ὅσοι θέλουν νὰ προσκυνή-
σουν, νὰ ἔχουν τὰ ῥοῦχά τους καὶ τὰ πράγματά
τους ἀνεμπόδιστα· εἰ δὲ ὅσοι παρθοῦν μὲ πόλεμον,
νὰ γένωνται[2] τὰ ῥοῦχά τους ἀφεντικὰ, καὶ νὰ τοὺς
ἀποκεφαλίζουν. Καὶ ἔτζη, ὡς εἶδαν[3] τὰ κάστρη
καὶ ἡ χώραις[4] τὸν φόβον αὐτὸν, ἔδραμαν οἱ ἄρ-
χοντες, οἱ πτωχοὶ[5], καὶ ὅλος ὁ λαὸς, καὶ ἐπροσ-
κύνησαν αὐτούς· καὶ ἔδωκάν τους ὁρισμοὺς νὰ
ἔχουν τὰ πράγματά τους ὡσὰν τὰ εἶχαν ἀπ' ἀρ-
χῆς, καὶ εἴ τι χάρισμα εἶχαν ἀπὸ τὴν βασιλείαν
τῶν Ῥωμαίων, νὰ τὸ ἔχουν. Καὶ ἔτζη ἐπροσκύνη-
σεν ὁ λαὸς, καὶ ἐπῆραν ὁρισμοὺς καὶ ἐπῆγαν εἰς
τοὺς τόπους των μὲ χαραῖς μεγάλαις. Μετὰ τοῦτο
ἐσυκώθησαν καὶ ὑπῆγαν εἰς τὸ κάστρον τοῦ Πον-
τικοῦ, καὶ ἐζήτησαν νὰ τοὺς παραδώσουν τὸ
κάστρον, καὶ ὁ ἀφέντης τοῦ κάστρου ἐκείνου καὶ
λαὸς δὲν ἠθέλησαν· καὶ ἔτζη ἐπολέμησαν καὶ
τὸ ἐπῆραν ἀπὸ σπαθίου, καὶ ἔβαλαν ἐκεῖ αὐθέν-
την ἀπὸ ἀνθρώπους ἐδικούς τους, καὶ φυλακάτο-
ρας· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγαν εἰς τὴν Ἀρκαδίαν καὶ
τὴν ἐπολέμησαν, καὶ ἐπῆραν τὸ καστέλλι[6], καὶ
τὸν πύργον, καὶ τὸ ἐκυρίευσαν· καὶ ἀφῆκαν καὶ
ἐκεῖ αὐθέντην καὶ φυλακάτορας· καὶ ἐσυκώθησαν
ἀπὸ τὴν Ἀρκαδίαν, καὶ ἐπῆγαν εἰς τὴν Μοθώ-
νην, καὶ ἤτονε ἔρημη, ὅτι τὴν εἶχαν οἱ Βενέτικοι
ἀπὸ καιρὸν χαλασμένην· καὶ ἀπὸ τὴν Μοθώνην
ὑπῆγαν εἰς τὴν Κορώνην, καὶ ἐπροσκύνησαν οἱ
Κορωναῖοι μὲ τὸν αὐθέντην τους, καὶ ἐπαράλα-
βον τὸ κάστρον, ὅτι ἦσαν ἀχαμνὰ καὶ τὰ τείχη
καὶ οἱ πύργοι. Ἐζήτησαν δὲ οἱ Κορωναῖοι νὰ

(1) Ἀδραβίδαν.
(2) Νὰ γένουνται.
(3) Ἴδαν.
(4) Ἡ χῶρις.
(5) Ἔδραμαν ἄρχοντες καὶ πτωχοὶ, ὅλος ὁ λαὸς, καί.
(6) Καστέλι.

ζας, Bodonitza (voy. l'Index géogr.).
ορμί του.

ἔχουν τὰ πράγματά τους ὡσὰν τὰ εἶχαν καὶ πρῶτα, καὶ ἔτζη τοὺς τὰ ἔδωκαν. Ἔβαλαν δὲ ἀφέντην εἰς τὴν Κορώνην καὶ φύλακας· καὶ αὐτοὶ ἐσυνάχθησαν ἀπ' ἐκεῖ καὶ ἐπῆγαν εἰς τὴν Καλαμάταν, καὶ ἐπροσκύνησαν οἱ Καλαματιανοί· καὶ ἐπῆραν ὅρισμὸν νὰ ἔχουν τὰ πράγματά τους, ὡσὰν τὰ εἶχαν τὰ ἄλλα κάστρη ὁποῦ ἐπροσκύνησαν. Ἔμαθε δὲ τοῦτο, τὸ κάστρον τοῦ Νικλήτου[1], καὶ ἡ Βελιγόστη μὲ ταῖς χώραις της, καὶ τῆς Λακεδαιμονίας, καὶ ἐμαζώχθησαν ἀπὸ τοὺς Λάκκους τὰ χωρία, καὶ ἐμαζώχθησαν πεζοὶ καὶ καβαλαρέοι χιλιάδες τέσσαρες εἰς τὸν Κούντουρον Ἐλαιῶνα. Ἔτζη ἔδραμαν ἐκεῖ καὶ οἱ ἀφέντες οἱ Φράγγοι μὲ τὸ φουσάτον τους, καὶ ἔδωκαν πόλεμον μέγαν καὶ φοβερὸν, καὶ ἐνίκησαν τοὺς Ῥωμαίους οἱ Φράγγοι, καὶ ἔσφαξαν πολλοὺς ἐξ αὐτῶν· καὶ αὐτὸν τὸν πόλεμον ἔκαμαν εἰς τὸν κάμπον οἱ Φράγγοι μὲ τοὺς Ῥωμαίους μόνον. Ὅμως ὡσὰν ἐνίκησε τὰ φουσάτα, ὥρισεν ὁ κόντες ὁ μισὲρ Γουλιέλμος νὰ ὑπάγουν[2] τὰ φουσάτα του εἰς τὴν Καλαμάταν· καὶ μὲ τὸν ἀφέντην τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ ἔκαμε συμβούλιον, καὶ μὲ τοὺς πρώτους τῶν Ῥωμαίων ποῦ νὰ πάγῃ νὰ πολεμήσῃ. Καὶ οἱ Ῥωμαῖοι τοῦ εἶπαν νὰ ὑπάγῃ νὰ πολεμήσῃ τὴν Βελιγόστην, καὶ τὸ Νίκλητον· καὶ τὸ Νίκλητον εἶναι εἰς[3] κάμπον, καὶ ἡ Βελιγόστη εἶναι εἰς χαμοβουνόν. Ὁ δὲ μισὲρ Τζεντεφρὴς εἶπεν, ὅτι νὰ ὑπᾶσιν εἰς τὸν Ἀρακλωβὸν, ὁποῦ κρατοῦν τὸν δρόμον, ὁ ὁποῖος ὀνομάζεται Σκορτά. Ἦτον δὲ μικρὸν καστέλλι, καὶ ὑπῆγαν εἰς αὐτὸ, καὶ ἐκεῖ τὸν ἔσωσαν γραφαῖς ἀπὸ τὸν ῥῆγαν τῆς Φραγγίας[4] καὶ ἀπὸ τοὺς συγγενεῖς του, καὶ τοῦ ἔγραφαν, ὅτι τὴν ὥραν ὁποῦ νὰ ἰδῇ ταῖς γραφαῖς, νὰ ἀφήσῃ τὸν πόλεμον, καὶ νὰ ὑπάγῃ εἰς τὸν τόπον του, ὅτι ὁ ἀδελφός του ἀπέθανε, νὰ πάρῃ τὴν ἀφεντίαν του. Καὶ ὡς ἀνέγνωσε τὰς γραφὰς, ἔκλαυσε πικρὰ, καὶ ἔκραξε τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ, ὁποῦ τὸν εἶχε πρωτοστράτορα, καὶ δύο ἀρχιερεῖς, καὶ δύο καπετάνιους, καὶ ἄλλους πέντε ἄρχοντας, καὶ εἶπέ τους τὴν λύπην του, νὰ γράψουν τοὺς τόπους του, ὁποῦ ἐπῆρεν εἰς Μωρέαν, καὶ τὸν λαὸν, καὶ τὰ πράγματα λαοῦ· καὶ ἔτζι τοῦ τὰ ἔδωκαν διὰ γράφου. αὐτὸς ὁ κόντες μισὲρ Γουλιέλμος ἔκραξε τὸ σὲρ Τζεντεφρὲ ἔμπροσθεν εἰς ὅλους τοὺς ἄρ τας καὶ εἰς τὰ φουσάτα, καὶ τοῦ εἶπεν. Ὅλ τὰ καλὰ καὶ τὴν τιμὴν καὶ τὰ κέρδη σου τὰ σες, ὁποῦ εἶχες νὰ πάρῃς ἀπὸ τὸν βασιλ Πόλεως τὸν Βαλδουβῖνον, ὁποῦ ἦσουν σύν ὅταν ἐπῆρε τὴν Πόλιν, καὶ διὰ ταῦτα τὰ ἔ καὶ τὴν εὐσπλαγχνίαν ὁποῦ ἔδειξες εἰς ἐμὲ, καὶ χαρίζω σου νὰ ἔχῃς κατὰ διαδοχὴν καὶ ρονομίαν τὴν Καλαμάταν καὶ τὴν Ἀρκαδ ὅλαις τους[1] ταῖς περιοχαῖς. Καὶ τοῦ ἔδωκε σύβουλλον[2], καὶ τοῦ εἶπε, νὰ εἶναι εἰς αὐτὸ στὸς καὶ ἀληθινὸς εἰς ὅλα, χωρὶς καμίαν ἐπ λὴν· καὶ τοὺς τόπους, ὁποῦ ἐπῆρα εἰς τὸν Μ ρέαν, σοῦ παραδίδω νὰ εἶσαι μπέης[3], καὶ παγένω εἰς τὴν Φραγγίαν εἰς τὴν πατρίδα καὶ εἰς ἕνα χρόνον θέλω στείλει ἀνθρώπους κούς μου· καὶ ὥς τε νὰ ἔλθουν οἱ ἄνθρωποι νὰ φυλάγῃς ὡσὰν νὰ ἤμουν καὶ ἐγὼ σωματ καὶ οἱ ἄνθρωποι θέλουν εἶσθαι συγγενεῖς καὶ ἂν δὲν θελήσῃ τινὰς νὰ ἔλθῃ, θέλεις εἶ ἐσὺ αὐθέντης. Εἰς ἕνα χρόνον τινὰς δὲν ἦλθ νὰ ὑπάγῃ· καὶ ἔτζι τοῦ εἶχε παραγγελίαν ν ναι κληρονόμος τῶν τόπων του, καὶ νὰ μοι τῶν συμβουλατόρων του τοὺς τόπους, καὶ ν νὰ εἶναι αὐθέντης των κατὰ τὸ χρυσόβου του. Καὶ αὐτὰ ὅλα τὰ ἔγραψαν, καὶ τὰ ὑπέ ψαν ὁ κόντες, οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ ὁ μισὲρ Τζε φρὲς, καὶ οἱ συμβουλάτοροι, καὶ οἱ ἄρχοντε Μωρέως ὅλοι. Καὶ ὁ κόντες μισὲρ Γουλιέ ἐμπῆκεν εἰς τὰ κάτεργα, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν νετίαν, καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγεν εἰς τὴν πα του εἰς τὴν Καμπανίαν, ἤγουν Φραγγίαν.

Ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἔμεινεν αὐθέντης Μωρέως, καὶ ὥρισε, καὶ ἐμαζώχθησαν οἱ ἄρ

(1) [illegible] Meli, appelé au[illegible] Palaeo-Meakli.
(2) [illegible]
(3) [illegible]
(4) Philippe-Auguste.

(1) Μὲ ὅλαις τους ταῖς.
(2) Χρυσόβουλλον.
(3) Bail, gouverneur (v. le Gloss. au mot Μπαΐλ
(4) [illegible]

τὰ φουσάτα εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν[1], καὶ κατὰ γνώμην τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου, ἐμέρασε τους εἰς τοὺς ἄρχοντας αὐτοῦ. Καὶ ὁ πρῶτος ἦτονε ὁ μισὲρ Γιλτιάρης ὁ ντὲ Ῥοζηέρ[2] ... ἔδωκέ τους φύαις[3] εἰκοσιτέσσαρες· φύαις ... πρόνοιαις[4], ἢ φέουδα, ἤγουν σπελίκια· ... ἐκεῖ κάστρον, καὶ τὸ ὠνόμασεν Ἰά[5] ... Τοῦ δὲ δευτέρου τοῦ μισὲρ Ῥεγοὺ ντὲ Τη[6] ... φύαις εἴκοσι δύο, εἰς τὰ Σκόδρα τοῦ ..., καὶ ἔκτισεν ἐκεῖ κάστρον, καὶ τὸ ὠνό... Καρύτενα[8]· καὶ τοῦ τρίτου, ὀνόματι μισὲρ ..., τὸ γένος του Ἀλαμάνος[9], τοῦ ἔδωκε ... Πάτραν μὲ ὅλην της τὴν περιοχήν. ... τετάρτου ἔδωκε τὸ κάστρον τῆς Βελιγόστης ... φύαις· καὶ τοῦ πέμπτου, ὀνόματι μισὲρ ...μου, ἔδωκε τὸ κάστρον τῆς Νικλήτου, ... μὲ ἔξη φύαις[10]· καὶ τοῦ ἕκτου, τοῦ μι... ντὲ Νιβελε[11], τοῦ ἔδωκεν ἔξη φύαις εἰς τὴν ...ν, καὶ ἐκεῖ ἔκτισε κάστρον, καὶ τὸ ὠνό... Γεράκι· καὶ τοῦ ἑβδόμου, τοῦ μισὲρ Τοὺ ...ρνά[12], ἔδωκε τὰ Καλάβρυτα[13] μὲ δώ... φύαις. Τοῦ δὲ ὀγδόου, τοῦ μισὲρ Ῥηγοῦ ντὲ ...[14], ἔδωκε νὰ ἔχῃ ὀκτὼ καβαλαριῶν φύαις εἰς ...τίτζαν. Τοῦ δὲ ἐννάτου, τοῦ μισὲρ Τοὺ ντὲ ...ντε, μισὲρ Δοῦκα ὀνομαζόμενος[15], εἰς τοὺς Λάκκους τέσσαρες φύαις, καὶ τὴν Λακεδαιμονίαν. Τοῦ δεκάτου, τοῦ μισὲρ Δανιὴλ[1], ἔδωκε τὸν Πασαβᾶν, καὶ τέσσαρες φύαις, καὶ φλάμπουρον νὰ βαστᾷ. Τοῦ δὲ ἑνδεκάτου, μισὲρ Ἰμπερτοὺ τζὴ Τρέμουλα[2], τέσσαρες φύαις, καὶ αὐτὸς ἔκτισε τὴν Χαλανρίτζαν[3]. Τὸ σπιτάλιον[4] τοῦ Ἁγίου Ἰωάννου, ἤγουν τὸ ξενοδοχεῖον, ἄλλαις τέσσαρες ἐδόθησαν καὶ εἰς τὸ μέρος τῆς Καλαμάτας, καὶ τῶν Ἀλαμάνων ἄλλαις τέσσαρες φύαις, καὶ τοῦ Τέμπλου τοῦ ξενοδοχείου ἄλλαις τέσσαρες· τοῦ μητροπολίτου τῆς παλαιᾶς Πάτρας μὲ τοὺς ἐκκλησιαστικούς του ἄλλαις ὀκτὼ φύαις, καὶ τοῦ ἐπι-

...ν Ἀνδραβίδαν. (2) Gautier de Ronchères. (3) Φύας. ...ας. (5) Ἀκόβα.

...γγες ντὲ Βριέρης, Hugues de Brières, dans la ... métrique.

...mme il s'agit ici des défilés de Scorta, il faut ...e dans la Chronique métrique (p. 47) : Εἰς ...τῶν τὸν δρόγγον.

Καρυτένα.

Guillaume Alaman.

La Chronique métrique nomme le quatrième , Mathieu Raimond.

Ντὲ Νιβέλε. Guy de Nevelet. Τοὺ est sans doute ... de Γοὺ ou Guy ; la Chron. métr. l'appelle Γγιοῦν.

Raoul de Tournai. Τοὺ est là pour Ῥοὺ.

Τὰ Καλάβριτα.

Hugues de l'Ile, Οὔγγες ντὲ Λέλε dans la Chr. metr. Suivant la leçon de la Chronique de Morée (p. 48), ... Hugues de l'Ile qui portait le surnom de ..., ou Charpigny, tandis qu'ici ce serait μισὲρ ... que la Chronique métrique nomme μισὲρ Λοῦκα. ... authentiques prouvent que c'était la seigneurie de Vostitza qui appartenait aux sires de Charpigny. La Chronique métrique désigne Gritzena comme chef-lieu du fief de Laconie, au lieu de Lacédémonia.

(1) Δανιὴλ me parait évidemment une faute du copiste qui aura lié ensemble deux mots à lui inconnus pour n'en faire qu'un qui lui était connu. La véritable leçon devrait être Δὲ ou ντὲ Νάουλη de Neuilly, ainsi que le donne la Chronique métrique (p. 48). Les seigneurs de Passava portaient en effet le nom de Neuilly.

(2) Imbert de La Trémouille. Il y eut en effet un Imbert de La Trémouille qui partit pour la quatrième croisade à cette époque. La Chronique métrique l'appelle Robert, et il me semble que la leçon du manuscrit suivi par Dorothée est ici préférable.

(3) Τὴν Χαλαστρίτζαν. Ces onze barons, savoir : 1. Gaultier de Ronchères, baron d'Akova ; 2. Hugues de Brières, baron de Carytena ; 3. Guillaume Alaman, baron de Patras ; 4. Mathieu Raimond, baron de Veligosti ; 5. Guillaume, baron de Nicli ; 6. Guy de Nevelet, baron de Gheraki ; 7 Raoul de Tournai, baron de Calavryta ; 8 Hugues de l'Ile, sire de Charpigny, baron de Vostitza ; 9. Lucas, baron de Lacédémonia (ou de Gritzena, dans le même pays de Laconie, suivant la Chronique métrique) ; 10. Jean de Neuilly, baron de Passava ; 11. Imbert de la Trémouille, baron de Chaladritza, réunis à Geoffroi de Ville-Hardoin, qui reçut en même temps de Guillaume de Champ-Litte les baronnies de Calamata et d'Arcadia et le baïlat de Morée, complétait le nombre douze, formèrent les douze hauts barons ou bers, suivant l'expression des Assises d'Achaïe, ou pairs du prince suivant le langage reçu, qui seuls possédaient le droit de faire bâtir des forteresses et de rendre la haute justice sans appel, ou justice par le sang. Ces douze pairies se modifièrent plus tard et prirent la forme que j'indique dans les tableaux annexés (Voy. aussi mes *Eclaircissements sur la principauté française d'Achaïe.*)

(4) Lisez τοῦ Σπιταλίου.

σκόπου τῆς Ὠλένης[1] φύαις τέσσαρες, καὶ τῆς Βελιγόστης, καὶ τοῦ Νικλήτου, καὶ τῆς Λακεδαιμονίας τὰ ὅμοια, φύαις τέσσαρες τοῦ καθ' ἑνός. Ταῦτα[2] εὑρέθησαν εἰς τὸ χρυσόβουλλον τοῦ κόντε μισὲρ Γουλιέλμου, τοῦ αὐθεντὸς τοῦ Μωρέως, ὁποῦ τὰ εἶχε γεγραμμένα καὶ βεβαιωμένα· οἱ δὲ καβαλαρέοι, νὰ ἔχῃ ὁ καθ' ἕνας μίαν φύαν, καὶ οἱ σαργένται νὰ ἔχουν φύαις δύο· τὸ ὁποῖον διὰ τὸ πλῆθος δὲν γράφομεν, τοὺς καβαλαρέους καὶ τοὺς σαργέντας μόνον ὡς εἴπαμεν. Ἀφόντις ἀνεγνώθη[3] τὸ χρυσόβουλλον, εἶπεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς, ὡς πρῶτος καὶ μπαΐλος τοῦ Μωρέως, πρὸς τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ πρὸς τοὺς ἄρχοντας ἐκεῖ εἰς τὴν σύνοδον· Ἰδοὺ ὁ καθ' ἕνας ἔχετε τὸν τόπον σας κατὰ τὸν ὁρισμὸν τοῦ χρυσοβούλλου, ἔχετε λοιπὸν καὶ βαστᾶτε φλάμπουρα· καὶ νὰ χρεωστῇ καθ' ἕνας νὰ ἔχῃ καβαλάρην ἕνα, καὶ δώδεκα σαργέντας· καὶ οἱ καβαλάροι, ὁποῦ ἔχουν καθ' ἕνας μίαν φύαν, ἀτός του νὰ χρεωστῇ νὰ δουλεύῃ διὰ τὸ φυέτον, ὡσαύτως καὶ οἱ σαργένται τῆς κοντότας[4], ὁ καθ' ἕνας νὰ δουλεύῃ μὲ τὸ κορμί του. Καὶ ἔτζι ἀποφάσισαν νὰ εἶναι εἰς πᾶσαν ἀνάκραξιν, διὰ φύλαξιν τοῦ τόπου· καὶ οἱ προνοιατόροι νὰ εἶναι ὁμοίως εἰς πᾶσαν ἀνάκραξιν, διὰ φύλαξιν τοῦ ἀφεντὸς, νὰ εὑρίσκωνται[5] καὶ νὰ εἶναι ἕτοιμοι πᾶσαν ὥραν καὶ καθ' ἡμέραν μετὰ ἅρματά τους, ὅπου νὰ τοὺς μηνύσῃ ὁ ἀφέντης νὰ εὑρεθοῦν, καὶ ὅπου τοὺς ὁρίσῃ· καὶ ἀπὸ τοὺς ἄνωθεν, κατὰ ταῖς φύαις ὁποῦ ἔχει, νὰ χρεωστῇ νὰ ἔχῃ τόσους καβαλαρέους μετ' αὐτοῦ εἰς πᾶσαν χρείαν πολέμου. Καὶ ἐβεβαίωσαν τοῦτο οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ ἀρχιερεῖς, καὶ ὅτι νὰ βαστοῦν καὶ φλάμπουρα εἰς ἀφορμὴν τῆς μάχης· καὶ εἰς τὴν βουλὴν τῆς ἀφεντίας, καὶ εἰς ταῖς κρίσες τοῦ τόπου νὰ εἶναι καὶ οἱ ἀρχιερεῖς, ὡσὰν καὶ οἱ φλαμπουραρέοι. Πλὴν εἰς κρίσιν καὶ εἰς συμβουλὴν, ὁποῦ νὰ θέλουν νὰ θανατώσουν ἄνθρ
κόψουν ἀπὸ τὰ μέλη του, καὶ εἰς ταῖς
σες, νὰ λείπουν οἱ ἐκκλησιαστικοὶ κ
εἰς τὴν βουλὴν, ἐπειδὴ αὐτὰ δὲν ἐδ
ἀρχιερέων κατὰ νόμον, διὰ νὰ μὴν τοὶ
διὰ τούτην τὴν ἁμαρτίαν. Ὥρισε δὲ τ
Τζεντεφρὲς νὰ ἑτοιμασθοῦν οἱ ἄρχον
ἀνθρώπους των, καὶ οἱ καβαλαρέοι καὶ
ται καὶ οἱ προνοιατόροι, καὶ ἄλλοι ὁπ
γραμμένοι, ὁποῦ πέρνουν πλερωμὴν τ
νὰ ἁρματωθοῦν· καὶ ἔτζι ἁρματώθηκα
γαν μὲ τὸν αὐθέντην εἰς τὴν Βελιγόστη
λέμησαν πόλεμον μεγάλον καὶ τὴν ἐπ
ὅσοι ἐπροσκύνησαν, ἔκαμαν καλὰ,
λοιποὺς ἔκοψαν· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπῆγαν
κλητον, καὶ ἐπολέμησαν αὐτὸ ἡμέρας
δὲν ἠθέλησαν νὰ παραδοθοῦν, καὶ αὐ
σισε νὰ ἀποθάνῃ, ἢ νὰ τὸ πάρῃ ἀληθ
ἀποκεφαλίσῃ μικροὺς καὶ μεγάλους·
ὡς ἤκουσαν, ἐπροσκύνησαν, μετὰ τοῦ
δώσῃ ὁρισμὸν νὰ ἔχουν τὰ πράγματ
εμποδίστως, καὶ ἔτζι τοὺς ἔδωκε· κ
ἐπῆγαν εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν, καὶ ἦτ
μεγάλον καὶ δυνατὸν, καὶ μὲ τείχη στ
πύργους. Καὶ ὡς ἐπῆγαν, ἄρχησαν π
γαν καὶ δυνατὸν, καὶ ἐπολέμησαν π
νύκτια, διατὶ δὲν ἤθελαν οἱ Λακεδαι
παραδοθοῦν· καὶ ὡσὰν ἐγνώρισαν,
τοὺς πάρει, ἔκαμαν συμφωνίαν, ὅτι νὰ
πειρασμὸν εἰς τὰ πράγματά τους, κα
νησαν. Καὶ ἔδωκέ τους χρυσόβουλλοι
λεν αὐθέντην καὶ φυλακάτορα εἰς τὴ
μονίαν· καὶ ὥρισε τὰ φουσάτα νὰ πᾶ
σεύσουν ὅλον τὸ μέρος τῆς Τζακονίαι
καὶ εἰς τὴν Μονεμβασίαν, καὶ εἰς
καὶ εἰς τοὺς ἄλλους τόπους, ὁποῦ δὲν ε
μένους. Καὶ ὡς ἔμαθαν οἱ ἄρχοντες
του, δὲν ἄφηκαν νὰ κουρσέψουν αὐτ
κάμουν τρόπον νὰ τοὺς πάρουν. Καὶ ἅ
σὲρ Τζεντεφρὲς νὰ ἰδοῦν, ποῖα κάστρη
κύνησαν, καὶ ἠῦραν τὴν Κόρινθον καὶ
καὶ τὴν Μονεμβασίαν, τὰ ὁποῖα κ
καλὰ ἁρματωμένα, καὶ δὲν ἔχουν π

(1) Τῆς Ἑλενης.
(2) Τοῦτα.
(3) Ἀναγνώσθη.
(4) Je pense qu'il faut lire κονγήστας, comme dans la Chronique métrique, c'est-à-dire *sergents de la conquête*. Comme ces deux mots sont d'origine française, le copiste aura dénaturé κονγήστας, faute de le comprendre.
(5) Νὰ εὑρίσκονται.

ρηθοῦν, ἀμὴ τοῦ εἶπαν, ἂν θέλῃ νὰ τὰ πάρῃ,
ὲν προσκυνήσουν, ἀμὴ νὰ εἶναι παντελεύθε-
ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν[1] παιδίων παιδίων τως.
ἔζησε τοὺς ἔκαμε χρυσόβουλλον ὡς ἤθελαν, καὶ
σύνησάν τον. Ὅμως ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς
καλὸς ἄνθρωπος, καὶ τὸν ἠγαποῦσαν ὅλοι
Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι διὰ ταῖς χάριτες ὁποῦ
ε καὶ ἔτζι ἐβουλεύθησαν οἱ ἄρχοντες οἱ Ῥω-
ι καὶ οἱ Φράγγοι νὰ κάμουν ἀφέντην τοῦ
ους τὸν μισὲρ Τζεντεφρέ. Ἐπειδὴ εἶχε πε-
ὸ χρόνος, ὁποῦ ἤθελε νὰ στείλῃ ὁ κόντες
πον, καὶ δὲν ἔστειλε, πρέπει νὰ εἶναι αὐ-
ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς, καθὼς εἶχε παραγγεί-
κόντες. Καὶ ἔστειλαν ἀμπασαδόρους εἰς τὴν
ίαν μὲ χαρίσματα μεγάλα καὶ πολλὰ εἰς
ρίγκιπον, ἐπειδὴ εἶχαν μεγάλην φιλίαν μὲ
σὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ ὄχι μόνον μὲ τὸν πρίγ-
εἶχε τὴν φιλίαν, ἀμὴ καὶ μὲ ὅλους τοὺς
άδες τῆς Βενετίας, καὶ ἔτζι ἐπαρακαλοῦσαν
ρίγκιπον νὰ ἐμποδίσῃ τὸν ἀφέντην, ὁποῦ
πέμψει[1] ὁ κόντες ὁ μισὲρ Γουλιέλμος, ἐπειδὴ
ὴν Βενετίαν θέλει νὰ ἔμπῃ εἰς κάτεργα, νὰ
ῃ εἰς τὸν Μωρέαν.

ὶ ὡσὰν ἐπῆγεν ὁ κόντες ὁ μισὲρ Γουλιέλ-
ὶς τὴν Φραγγίαν, ἐλυπήθη διὰ τὸν θά-
τοῦ ἀδελφοῦ του πολλὰ, καὶ ἔλαβε τὴν
κὴν του ἀφεντίαν, ὁποῦ εἶχεν ὁ ἀδελφός
αὶ ἐν τῷ ἅμα ἐκαβαλίκεψε, καὶ ἐπῆγε καὶ
πάνησε τὸν ἀφέντην τὸν ῥήγα τῆς Φράντζας
ὁ Παρίσι· καὶ ἐχάρη ὁ ῥήγας ὅταν εἶδεν
· καὶ ἔτζι ἐπῆγε τὸ γύρον ἀπὸ τοὺς δού-
καὶ ἀπὸ τοὺς κόντιδες, καὶ ἐχαιρέτησεν
ς· καὶ ἐδέχθησαν αὐτὸν μὲ τιμὴν μεγάλην,
ὅλοι ἦσαν συγγενεῖς του καὶ φίλοι του.
ὥστε νὰ γυρίσῃ εἰς τὸν τόπον τοὺ καὶ εἰς
ρεντίαν του ἄργησε· καὶ ὡς ἐπῆγε, τῆς ὥρας
ν αὐθέντην τοῦ Μωρέως ἕνα του ἐξάδελφον

ὀνόματι Ῥομπέρτον, καὶ ἔδωκέ του τὸ γράμμα,
ὁποῦ εἶχε συμφωνίαν μὲ τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ
καὶ μὲ τοὺς ἄρχοντας αὐτοῦ, ἤγουν τοῦ Μωρέως,
καὶ ἔτζι τὸν ἔστειλεν εἰς τὴν Βενετίαν, νὰ ὑπάγῃ
μὲ τὸ κάτεργον εἰς τὸν Μωρέαν. Καὶ ὅταν εὐγῆ-
κεν ἐτοῦτος ὁ Ῥομπέρτος[1] ἀπὸ τὴν Φραγγίαν, ἦτον
νοέμβριος μῆνας, καὶ ἔφθασεν εἰς τὴν Βενετίας
εἰς τὸ τέλος τοῦ γενναρίου. Καὶ ἐδέχθηκεν αὐ-
τὸν ὁ πρίγκιπος μετὰ πάσης χαρᾶς, καὶ ἔδειξέ
του πολλὴν ἀγάπην, καὶ ἔκαμέ του καὶ τραπέζαν.
Καὶ τί ἔκαμεν ὁ πρίγκιπος, διὰ νὰ τὸν ἐμποδίσῃ
τὸν Ῥομπέρτον; Ἔκραξε τὸν ἀρμιραλῆ, ὁποῦ εἶ-
ναι ἀπάνω εἰς τὰ κάτεργα καὶ εἰς τὰ καράβια,
καὶ τοῦ εἶπεν, ἂν τοῦ γυρεύσῃ ὁ Ῥομπέρτος κάτερ-
γον ἢ φούσταν νὰ ὑπάγῃ εἰς τὸν Μωρέαν, νὰ τὸν
ἐμποδίσῃ ὥστε νὰ ἔλθῃ ὁ μάρτιος μῆνας τεχνιέν-
τως. Καὶ ἔτζι ἔγινε. Τὸν μάρτιον ἡτοιμάσθη κά-
τεργον νὰ ὑπάγῃ εἰς τὴν Κρήτην, καὶ τὸν ἔβαλαν
εἰς αὐτὸ διὰ νὰ τὸν ῥήξουν εἰς τὸν Μωρέαν·
καὶ ὡσὰν ἐμπῆκεν ὁ Ῥομπέρτος εἰς τὸ κάτεργον,
ἔκραξεν ὁ ἀρμιραλῆς τὸν κόμην, καὶ τοῦ ἐπα-
ρήγγειλεν ἀπὸ μέρος τοῦ πριγκίπου κρυφὰ νὰ
ἀφήσῃ εἰς τοὺς Κορφοὺς τὸν Ῥομπέρτον μετέχνην,
καὶ νὰ μισεύσῃ, καὶ νὰ μὴ τὸν πάρῃ εἰς τὸ κά-
τεργον. Καὶ ὡσὰν ἔφθασαν[2] εἰς τοὺς Κορφοὺς,
εἶπεν ὁ κόμης τοῦ Ῥομπέρτου· Ἡμεῖς ἔχομεν δου-
λειὰν καὶ θέλομεν ἀργήσει ἐδῶ· καὶ ἂν ὁρίζῃς
νὰ ἔχῃς τὴν ἀνάπαυσίν σου μὲ τὸν ἄνθρωπόν σου,
πιάσε ἕνα σπῆτι, νίκιασέ το, καὶ κάθου· καὶ ὅταν
εἶναι ὁ καιρὸς νὰ μισεύσωμεν, σοῦ δίδω λόγον
νὰ ἔλθῃς εἰς τὸ κάτεργον νὰ παγένωμεν. Ὁ δὲ
Ῥομπέρτος ἐπίστεψε τοὺς λόγους τοῦ κόμητος,
καὶ εὐγῆκεν ἔξω, καὶ ἐκάθετο· καὶ ὡσὰν ἐκάμα-
σιν ἐκεῖ δέκα ἡμέραις, ἐσυκώθη τὸ κάτεργον μίαν
νύκτα, καὶ ἐμίσευσε, καὶ τὸν ἄφηκεν ἐκεῖ εἰς τοὺς
Κορφούς· καὶ τὸ πουρνὸν ὡσὰν ἐξημέρωσεν,
ἔμαθε πῶς ἐμίσευσε τὸ κάτεργον, καὶ πολλὰ ἐλυ-
πήθη μέχρι θανάτου· καὶ ἐγύρευε πλεύσιμον νὰ
ναυλώσῃ[3], νὰ τὸν ῥήξῃ εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ δὲν
ηὕρικσε, διότι ὁ κόμης εἶχε παραγγελίαν τοῦ

ηγαρίαν.
Ces détails sur les avantages personnels de Geoff-
Ville-Hardoin ne sont pas donnés d'une manière
inutieuse dans la Chronique métrique.
ἶχε παραγγείλῃ.
θλει πέψῃ.

(1) Robert, parent de Guillaume de Champ-Litte.
(2) Εὔθασαν.
(3) Νὰ ἀναβλώσῃ.

μπαΐλου τῶν Κορφῶν ἀπὸ μέρος τοῦ ἀρμηράλη τῆς Βενετίας, νὰ ὁρίσῃ νὰ μὴ τὸν πάρῃ κανένα πλεύσιμον· κρυφὰ τὸ ἔκαμαν νὰ μὴν τοὺς γνωρίσῃ τινάς.

Εἶχε δὲ μεγάλην ἀδημονίαν ὁ μισὲρ Ρομπέρτος καὶ λύπην, πῶς δὲν εὗρισκε βάρκαν νὰ περάσῃ εἰς τὸν Μωρέαν· καὶ ἔτυχε καὶ ἦλθε μία βάρκα μεγάλη ἀπὸ τὴν Πούλιαν εἰς τοὺς Κορφοὺς μὲ πραγματείαν, καὶ ἔτζι τὴν ἐναύλωσεν[1] ἀκριβά, καὶ ἐμπῆκε μέσα ὁ μισὲρ Ρομπέρτος μὲ τοὺς ἀνθρώπους του, καὶ ἔκαμαν ἄρμενα, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κεφαληνίαν, καὶ ἀπ' ἐκεῖ εἰς τὴν Ζάκυνθον, καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἦλθαν, καὶ τὸν εὗγαλαν εἰς τὴν Κλαρέντζαν[2] εἰς τὸν Μωρέαν· καὶ ὡσὰν εὐγῆκεν ἐκεῖ, ἔγραψεν εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Ἀνδραβίδας[3] νὰ τοῦ στείλῃ ἄλογα νὰ καβαλικεύσῃ καὶ αὐτὸς καὶ οἱ ἄνθρωποί του. Καὶ αὐτὸς εὐθὺς ἐπῆρε τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ ἄλογα, νὰ τιμήσῃ τὸν ἐξάδελφον τοῦ κόντε, καὶ ἐπῆγε, καὶ ηὗρεν αὐτὸν εὐθὺς, καὶ ἐσυναπάντησέ τον μὲ τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ μὲ ἄλλους χρησίμους ἀνδρας·. καὶ εἰς τὴν Κλαρέντζαν[4] ὡσὰν ἐπῆγεν, ὁ ἀφέντης τῆς Ἀνδραβίδας τὸν ἐδέχθη μετὰ πάσης χαρᾶς καὶ τιμῆς.

Καὶ ἔτζι ἐκαβαλίκευσε μὲ βίαν ὁ μισὲρ Ρομπέρτος, καὶ ἐδιάβη νὰ σμίξῃ τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ, διότι ἔμαθεν εἰς τὴν Κλαρέντζαν, πῶς κατὰ τὴν συνφωνίαν ὁποῦ εἶχαν κάμει μὲ τὸν μισὲρ Γουλιέλμον κόντε, εἶχε περάσει ὁ χρόνος νὰ στείλῃ ἀφέντην, καὶ ἔμεινε λυπημένος καὶ κατηχυμένος. Καὶ ὡσὰν ἐκαβαλίκεψεν εἰς τὴν Κλαρέντζαν, τοῦ ἔδωκεν ὁ ἀφέντης τῆς Ἀνδραβίδας ἄρχοντας καὶ στρατιώτας, καὶ τὸν ἐσυντρόφεψαν, καὶ ἔτζι ἐπῆγαν εἰς τὴν Καλαμάταν. Καὶ ὡς ἤκουσεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς πῶς ἦλθεν ἀφέντης τοῦ Μωρέως εἰς τὸ Νίκλητον, καὶ ἀπὸ τὸ Νίκλητον εἰς τὴν Λακεδαιμονίαν, ἦλθεν ἐν τῷ ἅμα καὶ τὸν ἐπροσκύνησεν ἐκεῖ, ὅτι ἤτονε κονεμένος εἰς τὰ ἀφεντικὰ παλάτια.

(1) Τὴν ἀνάβλωσιν.
(2) Τὴν Γλαρέτζαν.
(3) Τῆς Ἀνδραβίδας.
(4) Τὴν Γλαρέντζαν.

Καὶ ἐσυναχθησαν ὅλοι οἱ ἀρχιερ
ἄρχοντες τοῦ Μωρέως, καὶ τὸν ἐπρο
καὶ ὡσὰν ἐμαζώχθησαν ὅλοι οἱ προεστ
σαν χώραν, τότε εὔγαλαν τὸν ὁρισμὸ
αὐθέντην τὸν κόντε μισὲρ Γουλιέλμο
ἔγραφε, νὰ εἶναι ἀντὶ δι' αὐτὸν τὸν κ
Γουλιέλμον ὁ μισὲρ Ρομπέρτος, αὐ
μπαΐλος τοῦ Μωρέως. Καὶ ὡς ἤκουσε
ὁποῦ ἔλεγεν ὁ ὁρισμὸς, ὁ μισὲρ Τζεντε
σκύνησε, καὶ λόγον δὲν εἶπε. Τότες ἀπ
μέρος ἀπὸ τοὺς ἄρχοντας καὶ εἶπαν· τὶ
προσκυνοῦμεν, ἀμὴ συμφωνίαν εἶχα
κόντες μὲ τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ ἂς ἀ
ἡ συμφωνία εἰς τὸ μέσον νὰ τὴν ἀκούσ
ἔτζι ἐδιάλεξαν κριτάδες Ρωμαίους καὶ
καὶ τοὺς ἔδαλαν νὰ κρίνουν τὴν ὑπόθε
καὶ τῆς ὥρας ἤφεραν τὴν συμφωνίαν
ἀποφάσιζεν, ἂν δὲν εἶναι ἀφέντης ἐρχ
ἕνα χρόνον, νὰ εἶναι ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲ
Καὶ οἱ κριτάδες ἐμέτρησαν τὸν καιρὸν,
δεκαπέντε ἡμέρας περισσοτέρας, καὶ
σαν μὲ δικαιοσύνην νὰ εἶναι ὁ μισὲρ Τ
ἀφέντης καθολικὸς τοῦ Μωρέως κατὰ
φωνίαν. Καὶ ὡς ἤκουσεν ὁ μισὲρ Ρ
ἐπροσκύνησε τὸν μισὲρ Τζεντεφρὲ διὰ
τοῦ Μωρέως, καὶ τοῦ ἐζήτησεν αὐτὴν
φασιν νὰ τὴν ὑπάγῃ τοῦ κόντε μισὲρ Γο
καὶ τοῦ τὴν ἔδωκε. Καὶ ἔδωκέ του καὶ ἄ
τὸν ἐσυντρόφιασεν ἀτός του, καὶ τὸν ἐ
Ἀνδραβίδαν· καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐμπῆκεν εἰς τ
μον, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Βενετίαν· καὶ
ἐπῆγεν εἰς τὴν Φραγγίαν εἰς τὸν κόντε
εἶδεν ὁ κόντες τὸ γράμμα τῆς συμφω
τὸν καιρὸν ἀπερασμένον, καὶ τὴν ἀπόφ
κριτάδων, ἐσιώπησεν.

Ἔμεινε δὲ κυρίως ἀφέντης καὶ μπ
Μωρέως ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς, καὶ τὸν
πολλὰ ὅλοι ἀπὸ τὴν ταπείνωσιν ὁποῦ
ταῖς χάριτες ὁποῦ ἔκαμνε τῶν Ἑ
Ὅμως καὶ αὐτὸς, ὡς ἄνθρωπος ὁπο
ἔμελλε νὰ δώσῃ τὸ κοινὸν χρέος τοῦ
Τοῦ ἦλθεν ἀσθένεια βαρέα, καὶ ὡς

(1) Ας ἀναγνωστῇ.

ήσκει, ἔκραξε τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ ὅλους
ντας τῆς βουλῆς αὐτοῦ, καὶ ἔκαμε δια-
ἐδιώρθωσεν εἴ τι εἶχε νὰ κάμῃ. Εἶχε
υἱοὺς, τὰ ὀνόματά τους Τζεντεφρὲς ὁ
καὶ Γουλιέλμος ὁ δεύτερος ντὲ Καλα-
καὶ εἶχε γεννηθῇ εἰς τὴν Καλαμάταν,
τον τὸν ὠνόμασεν ἔτζι. Ἄφηκέ του αὐ-
τὴν διαθήκην τὴν Καλαμάταν μὲ ὅλην
περιοχὴν, ὅσον ἤτονε τὸ σύνορόν της,
πρώτου του υἱοῦ, τοῦ μισὲρ Τζεντεφρὲ,
ν ἐπίλοιπόν του τόπον, ὡσὰν τὸ ἴδιόν
νὰ εἶναι ἀφέντης, καὶ τὸν ἐπροσκύνη-
ἀφέντην τους ὅλοι οἱ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ
, Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι, καὶ ὅλος ὁ κό-
καὶ τότε ἀπέθανεν ὁ μισὲρ Τζεντεφρὲς ἀπὸ
ν, καὶ ἔθαψαν αὐτὸν ἐντίμως μετὰ παρ-

ὲ Θλίψιν μεγάλην οἱ δύο ἀδελφοὶ
Θάνατον τοῦ πατρὸς αὐτῶν· καὶ ὡσὰν
ἡ Θλίψις, καὶ ἐκάθησεν εἰς τὴν ἀφεν-
τοῦτος ἀδελφὸς, οἰκονόμησαν τὰ πράγ-
τὰ εἰρήνης καὶ δικαιοσύνης, καὶ τὸν
ν πολλὰ τὰ κάστρη καὶ ἡ χώραις.
βασιλεὺς τῆς Κωνσταντινουπόλεως,
ὁ Ῥομπέρτος, ἔστειλε λόγον εἰς τὸν ῥή-
Καταλωνίας[1] ὀνόματι, νὰ τοῦ δώσῃ τὴν
ι[2] του διὰ γυναῖκά του· καὶ ἔστερξε,
λε τοῦ βασιλέως χαρίσματα βασιλικὰ,
υγατρός του τῆς ἀρράβωνιαστικῆς του,
καὶ γυναῖκά του, καὶ νὰ τὴν στείλῃ μὲ
καὶ μὲ συνοδίαν νὰ τὴν εὐλογηθῇ. Καὶ
ασεν ὁ βασιλεὺς δύο κάτεργα, καὶ ἔβαλε
τέρα του μέσα μὲ συνοδίαν γυναικῶν κο-
καὶ γεροντισσῶν, καὶ μὲ πιστοὺς ἀνθρώ-
παλατίου αὐτοῦ, καὶ ἐμπῆκαν μέσα εἰς
γα, καὶ ἐμίσεψαν ἀπὸ τὴν Πόλιν, καὶ
εἰς τὴν Φραγγίαν. Καὶ ὡσὰν ἤλθαν εἰς

τὸν Μωρέαν, ἔραξαν εἰς τὸν λιμιῶνα τοῦ κάστρου τοῦ Ποντικοῦ, πλησίον τῆς Ὠλένης· καὶ ὡσὰν εὐγῆκαν οἱ ἄνθρωποι ἀπὸ τὰ κάτεργα ἔξω, τοὺς ἠρώτησαν τοῦ τόπου οἱ ἄνθρωποι ἀπὸ ποῦ ἔρχονται, καὶ ποῦ εἰπᾶσι[1], καὶ διὰ τί ὑπόθεσιν. Καὶ ἔτζι τοὺς εἶπαν· Διὰ τὴν ὑπανδρείαν τοῦ βασιλέως. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἄνθρωποι τοῦ τόπου, ἔδραμαν εὐθὺς καὶ τὸ εἶπαν τοῦ ἀφεντὸς τοῦ μισὲρ Τζεντεφρέ. Αὐτὸς δὲ ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐκαβαλίκευσε τῆς ὥρας, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὰ κάτεργα μὲ πλῆθος καβαλαρέων καὶ μετὰ παῤῥησίας μεγάλης· καὶ εὐθὺς ὡς ἔσωσεν, ἐπέζευσε καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸ κάτεργον ὅπου ἤτονε τοῦ βασιλέως ἡ Θυγατέρα, καὶ ἐπροσκύνησεν αὐτὴν μὲ πολύτιμα κανίσκια, καὶ μὲ χαρίσματα μεγάλα· καὶ ὡς εἶδε τὴν εὐμορφίαν της, τὸν ἐπῆρε φόβος καὶ τρόμος μέγας ἀπὸ τὸν ἔρωτα· καὶ ἔτζι τὴν ἐπαρακάλεσε νὰ εὐγῇ ἔξω εἰς τὸ κάστρον, νὰ περιδιαβάσῃ καὶ νὰ ἰδῇ τὸν τόπον, καὶ νὰ ἀναπαυθῇ ὀλίγας ἡμέρας ἀπὸ τὴν ζάλην τῆς Θαλάσσης, καὶ τότε νὰ μισεύσῃ. Καὶ ὡς ἤκουσε τοὺς λόγους τούτους ἡ βασιλοπούλα, εὐγῆκεν εἰς τὸ κάστρον μετὰ πάσης χαρᾶς· καὶ ὁ ἀφέντης ἔστειλε καὶ ὀρδίνιασε τὸ παλάτιον, καὶ τὴν ἐπῆγε μὲ τὴν συνοδίαν αὐτῆς. Καὶ ὡσὰν τὴν ἠγάπησεν ἡ καρδία του, ἐβουλήθη νὰ δοκιμάσῃ ἂν ἠμπορῇ νὰ τὴν πάρῃ διὰ γυναῖκά του· καὶ ἔκραξε τοὺς ἄρχοντας τῆς βουλῆς του, καὶ τοὺς εἶπε τὸ μυστήριον. Καὶ αὐτοὶ τὸν ἀνάγκασαν, καὶ ἔστειλαν διὰ ἐκλεκτότερον τὸν ἐπίσκοπον τῆς Ὠλένης, καὶ εἰπέ της ταῖς καλωσύναις τοῦ μισὲρ Τζεντεφρὲ, καὶ εἰπέ της καὶ τοὺς κινδύνους τῆς Θαλάσσης· καὶ αὐτὴ ἔστερξε τὰ λόγια τοῦ ἀρχιερέως, καὶ τὸν ἐπῆρε διὰ ἄνδρα της, καὶ ἔκαμαν τοὺς γάμους. Καὶ παρευθὺς ἔστειλε τὰ κάτεργα μὲ γραφαῖς εἰς τὸν βασιλέα τὸν πενθερόν του, πῶς ἐπῆρε τὴν Θυγατέρα του διὰ γυναῖκά του, καὶ τὸν παρακαλεῖ νὰ μὴν τὸ βαρεθῇ οὐδὲ εἰς αὐτὸν, οὐδὲ εἰς τὴν Θυγατέρα του, καὶ νὰ εἶναι δοῦλός του, καὶ ὄχι ὡσὰν γαμβρός του. Ὁ δὲ βασιλεὺς ὡς τὸ ἤκουσε, πολλὰ ἐλυπήθη τῆς ὥρας. Ὅμως ἔκαμε κονσίλιον μὲ τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ

Καταλωνίας. Le roi d'Aragon, comte de Cata-

n'était pas la fille, mais la sœur de Robert. partagé ici l'erreur de la Chronique métrique, se l'a fait aussi le rédacteur vénitien de assises ans son préambule.

(1) Pour ὑπάγει, ὑπᾶσι.

ἔδειξε τὸ νοάμμα ὁποῦ τοῦ ἔστειλεν ὁ γαμβρός του, καὶ τὸν ἐσυμβούλευσαν νὰ τοῦ συμπαθήσῃ, καὶ νὰ τὸν ἔχῃ ὡς υἱόν του. Ὁ δὲ βασιλεὺς, ἀκούσας τὴν βουλὴν ταύτην, ἐκαταπράϋνεν ἀπὸ τὴν λύπην καὶ τὴν πικρίαν ὁποῦ ἔλαβε, καὶ ἔστειλε γράμμα εἰς τὸν γαμβρόν του, ὅτι τὸν τάδε καιρὸν νὰ σμίξουν εἰς τῆς Θεσσαλίας[1] τὸν κάμπον, ἤγουν εἰς τὴν Λάρισσον[2], καὶ ἔτζι ἐκατέβη ὁ βασιλεὺς καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Λάρισσον, καὶ ὁ γαμβρός[3] του ἐπῆρε τὸν ἀφέντην τῆς Ἀθήνας τὸν μέγαν κύριν, καὶ ὑπῆγαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν βασιλέα εἰς τὴν Λάρισσον. Καὶ ὡς εἶδεν ὁ βασιλεὺς τὸν γαμβρόν του τὸν ἐκαταφίλησε, καὶ ἔδωκέ του διὰ δωρεὰν καὶ προῖκα τὰ Δωδεκάνησα καὶ ἔκαμέν τον πρίγκιπον[4], καὶ μέγαν δομέστικον εἰς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν· καὶ ἔδωκέ του καὶ Θέλημα νὰ κάμνῃ καὶ μονέδαν ἐδικήν[5] του εἰς τὸ ὄνομά του, εἰς τὸν τόπον του, ἤγουν εἰς τὸν Μωρέαν, καὶ ἄλλαις πολλαῖς δωρεαῖς τοῦ ἔδωκε, καὶ ἔτζι τὸν ἐπροσκύνησε καὶ ἦλθεν εἰς τὸν τόπον του.

Ὁ δὲ βασιλεὺς ὑπῆγεν εἰς τὴν Πόλιν. Ὁ δὲ μισὲρ Τζεντεφρὲς ὁ πρίγκιπος, ὡσὰν ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέαν, ἔκραξε τοὺς ἀρχοντάς του, καὶ ἐσυμβουλεύθη τί νὰ κάμῃ εἰς τὰ κάστρη, ὁποῦ δὲν εἶχε πάρει, καὶ τὰ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι, τὴν Κόρινθον, τὸ Ἀνάπλιον, καὶ τὴν Μονεμβασίαν· καὶ οἱ ἄρχοντες τοῦ εἶπαν, πῶς κάμνει χρεία νὰ κάμῃς φουσάτα πολλὰ νὰ τὰ πολεμήσῃς, καὶ κάμνει χρεία νὰ ἔχῃς βοήθειαν καὶ βίον πολὺν νὰ κρατῇς τὰ φουσάτα, καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ἔχουν εἰσοδήματα, τὸ τρίτον μέρος τοῦ Μωρέως, καὶ ἂς σοῦ βοηθήσουν, καὶ αὐτοὶ νὰ σοῦ δώσουν ἔξοδον νὰ βοηθηθῇς. Καὶ ἔτζι ἐμήνυσε τῶν ἀρχιερέων, καὶ δὲν τοῦ ἀπεκρίθησαν διὰ βοήθειαν, μόνον τοῦ ἐμήνυσαν, πῶς δὲν τοῦ χρεωστοῦν τίποτε, μόνον νὰ τὸν τιμοῦν διὰ ἀφέντην τους, καὶ νὰ τὸν προσκυνοῦν ὡσὰν πρίγκιπον. Ὁ δὲ πρίγκιπος, ὡς ἤκουσεν ὅτι δὲν τοῦ χρεωστοῦν τίποτε, ἐβαρέθη αὐτοὺς, καὶ ἔστειλε καὶ ἐπαράλαβεν ὅλα τα εἰσοδήματα, καὶ τὰ ἔπερνε νὰ κτίσῃ τὸ μοῦτζι μὲ ταῦτα τὰ εἰσοδήματα. Καὶ οἱ ἀρρεῖς ἀφόρεσαν τὸν πρίγκιπα, καὶ ὁ πρίγ ἔγραψε τὰ γενόμενα τοῦ πάπα, καὶ τὴν ὑπὸ τῶν ἀρχιερέων, καὶ ὅτι τὰ εἰσοδήματά τους ρε, καὶ κτίζει κάστρον. Καὶ ὡς ἤκουσεν ὁ πα τοῦ ἐσυγχώρησεν. Ἐκράτησε δὲ τὰ εἰσοδή τους τρεῖς χρόνους, ὥστε ὁποῦ ἐτελείωσε τ στρον, καὶ, ὡσὰν ἐτελείωσε τὸ κάστρον, ἔ τοὺς ἀρχιερεῖς, καὶ τοὺς ἔδωκε τὰ εἰσοδή τους, ἤγουν τὰ κανονικὰ τῶν ἐκκλησιῶν καὶ ἔκαμεν ἀγάπην, καὶ τὸν εὐλόγησαν κα χήθηκαν.

Ὅμως αὐτὸς ὁ πρίγκιπος, ὁποῦ ἐπῆρε τὴν Σ τέρα τοῦ βασιλέως, δὲν ἔκαμνε παιδί, καὶ μεγάλην λύπην· καὶ ἔβραμεν εἰς ἰατροὺς, πολλὰς κατασκευὰς ἔκαμεν, ἀμὴ δὲν ἔκαμε τί Καὶ ὡς εἶδε πῶς ἀποθνήσκει δίχως κληρονο ἔκραξε τὸν ἀδελφόν του τὸν ἀφέντην τῆς Κ μάτας, καὶ εἶπέ του· Ἀδελφὲ, ἐγὼ, θεωρεῖς, ἀσθενὴς καὶ ἀποθνήσκω[1] χωρὶς κληρονο καὶ παραγγέλλω σου νὰ πάρῃς γυναῖκα νὰ μῃς παιδία, νὰ κληρονομήσουν τοὺς τόπου πατρός μας, ὁποῦ ἐκοπίασε πολλὰ νὰ τοὺς κ καὶ ἐσὺ ἀπὸ τὴν σήμερον, μετὰ τὸν Θάνατόν νὰ εἶσαι ἀφέντης, καὶ πρίγκιπος, καὶ κληρον ὅλου τοῦ Μωρέως, καὶ πρίγκιπος νὰ λέγεσαι νὰ γράφεσαι· καὶ παραγγέλλω σου νὰ κάμῃς ναὸν μέγαν καὶ περιβόητον, καὶ νὰ τοῦ κ κελλία[2] καὶ πύργον μέγαν, καὶ νὰ βάλῃς ἱερ νάχους καὶ καλογέρους ἐκεῖ, καὶ νὰ τοὺς δ μούλκια νὰ εἶναι πολλὰ ἀναπαυμένοι, νὰ κ καλοῦν τὸν Θεὸν διὰ τὴν σωτηρίαν μας, κα κάμῃς μίαν λάρνακα, ἤγουν ἕνα μνῆμα ποὺ μον, ἐκεῖ νὰ βάλῃς τοῦ πατρός μας τὸ λείψ καὶ τὸ ἐδικόν μου. Καὶ ὡς εἶπεν αὐτὰ ἀπέθ καὶ ὁ ἀδελφός του ἔκτισε τὸν ναὸν εἰς τὴν Κ ρέντζα, καθὼς τοῦ ἐπαρήγγειλεν ὁ ἀδελφός τ

(1) Εἰς τῆς Βλαχίας τὸν κάμπον.
(2) Τὴν Λάρισσον.
(3) Non son gendre, mais son beau-frère.
(4) Τὸν καὶ πρίγκιπον καὶ.
(5) Voyez mes *Eclaircissements historiques, généalogiques et minéralogiques sur la principauté française d'Achaïe.*

(1) Ἀπεθνήσκω.
(2) Κέλια.
(3) Ce ne fut pas à Clarentza mais à Andravida,

Ὅσον ἔβαψαν τὸν ἀδελφόν του, ἔστεψαν οἱ
χωρεῖς, καὶ οἱ ἄρχοντες, καὶ ὁ λαός, τὸν μισὲρ
ιλιέλμον Καλαμάτας αὐθέντην, καὶ πολλὰ ἐλυ-
ησαν[1] τὸν ἀδελφόν του Ῥωμαῖοι καὶ Φράγγοι.
ὅσον δὲ τὸν μισὲρ Γουλιέλμον ἐπροσκύνησαν διὰ
ὅντων τους, καὶ ὡσὰν ἐκάθησεν[2] αὐτὸς εἰς τὴν
ανσίαν, εἶχι λύπην μεγάλην διὰ τὰ κάστρη,
οῦ τὰ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι, τὴν Κόρινθον,
Ἀνάπλιον, καὶ τὴν Μονεμβασίαν· καὶ ἔκαμε
βούλιον μὲ τοὺς ἄρχοντάς του, πῶς νὰ τὰ πάρῃ.
ρος ἔβγαλεν του βουλὴν, καὶ ἔστειλεν ἀμπασα-
ὸρ εἰς τὴν Βενετίαν, νὰ τοῦ δώσουν τέσσαρα
ατεργα ἁρματωμένα, διὰ νὰ σφαλίσῃ τὰς ἐμπα-
ς νὰ μὴν τοὺς ἔρχωνται βιτουάρια, ἤγουν
ρὰ, εἰς αὐτὰ τὰ κάστρη, καὶ ἂν τοῦ δώσουν τὰ
ατεργα, νὰ τοὺς χαρίσῃ τὴν Μοθώνην καὶ τὴν
όνην νὰ τὰ ἔχουν αἰώνια καὶ ἀπόσπαστα·
ὡσὰν ἐπάρῃ τὴν Κόρινθον, τὸ Ἀνάπλι, καὶ
Μονεμβασίαν, νὰ πᾶσι τὰ κάτεργα εἰς τὴν
σίαν, καὶ νὰ τοῦ στείλευν δύο ἁρματωμένα,
νὰ πληρώνῃ ταῖς ἔξοδαίς τους ὁ πρίγκιπος τοῦ
ρέως. Καὶ ἔγραψεν εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Ἀθή-
τὸν μέγαν κύριν, καὶ εἰς τὸν δοῦκαν τῆς
κ, καὶ εἰς τὸν ἀφέντην τῆς Εὐρίπου, καὶ εἰς
τοὺς ἀφεντάδες τῶν νησίων, καὶ εἰς τὸν
τὴν τῆς Μανδονίτζας[3], ὅτι νὰ ἔλθουν μετὰ
ατα τους, καὶ ἦλθαν καὶ ἐμπῆκαν εἰς τὸν
ὸν.

αὶ ἡ ἀφεντία τῆς Βενετίας ἔστειλε τέσσαρα
γα καλὰ ἁρματωμένα εἰς τὴν Κορώνην,
ς τὴν Κόρινθον ἔσμιξεν ὁ πρίγκιπος τοῦ
ους μὲ ὅλους τοὺς ἄνωθεν ἀφεντάδες, καὶ
ν μεγάλους πολέμους εἰς τὴν Κόρινθον, καὶ
; τῆς Κορίνθου ἐστενοχωρήθη[4] πολλὰ, ὅτι
ἀπὸ κανέναν τόπον δὲν εἶχαν καμίαν βοήθειαν,
μόνον ἦλθαν εἰς μεγάλην περίστασιν, ὅτι ἤθελαν
ἀποθάνῃ ἀπὸ πολλὰ ἐναντία. Καὶ ἔτζι εὐγῆκαν οἱ
προεστῶτες τῆς Κορίνθου, καὶ ἐπαρέδωκαν τὸ
κάστρον τοῦ πριγκίπου· καὶ ἔδοκέ τους χρυσό-
βουλλον νὰ εἶναι ἐλεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν[1],
καθὼς καὶ οἱ ἄλλοι τόποι, καὶ κανένα βάρος νὰ
μὴ δὲν ἔχουν. Καὶ ὡς ἔλαβεν αὐτὸς ὁ πρίγκιπος τὸ
κάστρον τῆς Κορίνθου, ἔβαλε μέσα ἀφέντην καὶ
φυλακάτορας εἰς αὐτό.

Ἔμαθε[2] δὲ ὁ πρίγκιπος, ὅτι πῶς ἔστειλαν οἱ
Βενέτικοι τέσσερα κάτεργα κατὰ τὴν ζήτησίν του,
καὶ ἔπεμψεν[3] ἐν τῷ ἅμα, καὶ ἐπαρέδωκε τὰ
δύο κάστρη τῆς Μοθώνης, καὶ τῆς Κορώνης,
καθὼς ἔταξεν[4] εἰς αὐτοὺς τοὺς Βενετίκους. Τότε
ἐμήνυσεν εἰς τὸν καπετάνιον τῶν κατέργων νὰ
πάρῃ τὰ κάτεργά του, νὰ ἔλθῃ νὰ ἀποκλείσῃ
διὰ Θαλάσσης τὸ Ἀνάπλιον. Καὶ ὡς εἶδεν ὁ κα-
πετάνιος τὸν ὁρισμὸν τοῦ πριγκίπου, ἐν τῷ ἅμα
ἐσυκώθη ἀπὸ τὴν Κορώνην, καὶ ἦλθεν εἰς τὸ
Ἀνάπλιον, καὶ ἐσφάλισέ το ἀπὸ πᾶσαν βοή-
θειαν καὶ τροφὴν, ὁποῦ τοῦ ἔμπαινεν ἀπὸ τὴν Θά-
λασσαν. Ἦλθε δὲ καὶ ὁ πρίγκιπος μὲ τοὺς ἄνωθεν
ἀφέντας, μετὰ φουσάτα διὰ[5] στερεᾶς, καὶ τὸ ἀπό-
κλεισαν. Καὶ ἦτον τότε ἀπριλλιος μῆνας, ὅταν
ἐπῆγαν καὶ τὸ ἐπολέμησαν· καὶ ὅλον τὸ καλοκαῖρι
δὲν ἔπαυσαν τοὺς πολέμους, καὶ δὲν ἠμπόρσαν
νὰ τὸ πάρουν, καὶ ἔτζι ἐπρόσμειναν τὸν χειμῶνα
τὰ κάτεργα διὰ Θαλάσσης καὶ τὰ φουσάτα τῆς
στερεᾶς, καὶ τὸ ἐπολεμοῦσαν ὅλον τὸν χειμῶνα.
Καὶ ἦλθε καὶ τὸ δεύτερον καλοκαῖρι, ἤγουν ὁ δεύ-
τερος χρόνος, καὶ δὲν ἔκαμαν τίποτε, καὶ εἶχαν
λύπην μεγάλην. Ὅμως ὁ λαὸς ἐστενοχωρέθηκε
πολλὰ ἀπὸ τροφὴν καὶ ἀπὸ ἄλλα πολλὰ καλὰ,
ὅτι ἦλθαν πολλοὶ νὰ ἀποθάνουν εἰς τὸν ἀποκλεισ-
μὸν ἐκεῖνον, καὶ δὲν ἐκαρτεροῦσαν βοήθειαν ἀπὸ
καμίαν ἀφεντίαν. Καὶ ἔτζι εὐγῆκαν ἀπὸ τοὺς πρώ-

Saint-Jacques (voy. p. 182 et le mot Ἀνδραβίδα index géographique), que se trouvait, suivant la
que métrique, le monument de famille des Ville-
a.

Καὶ πολλὰ τὸν ἐλυπήθηκαν τὸν ἀδελφόν.

Ἐλυθῆσαν.

C'est-à-dire le marquis de Bodonitza ; les autres
les Dalle Carcere de Vérone, barons Tierciers de
ont, et les Sanudo ducs de Naxos (voy. mes Généa-
ies 12 pairies d'Achaïe).

Ἐστενοχωρήθησαν.

(1) Ἐγκαρίαν.

(2) Tout cet alinéa de Dorothée doit avoir été pris à une autre source ou dans un autre manuscrit de la Chronique que les manuscrits connus.

(3) Ἔπεψεν.

(4) Τοὺς ἔταξεν αὐτούς.

(5) Φουσάτα τῆς στερεᾶς.

τους τοῦ Ἀναπλίου, καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον, καὶ ἔκαμαν συμφωνίαν μετ' αὐτὸν, ὅτι τὸ Ἀνάπλιον ἔχει καστέλλια δύο, ἀπάνω εἰς δύο τραχώνια τοῦ βουνοῦ, καὶ τὸ ἕνα νὰ εἶναι τοῦ πριγκίπου, καὶ τὸ ἄλλο τὸ ἀχαμνότερον νὰ εἶναι τῶν Ῥωμαίων· καὶ ἔτζι τὸ ἔστερξεν ὁ αὐτὸς πρίγκιπος, καὶ ἔδωκέ τους καὶ ἄλλα χαρίσματα, ὅτι νὰ εἶναι ἐλεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν[1] καὶ βάρος, καὶ αὐτὰ τὰ δύο κάστρη[2], ὁποῦ τὸ ἕνα εἶναι πρὸς τὸ μέρος τῆς ἀνατολῆς ἐλέγετο Φράγγικον, τὸ δὲ ἄλλο ὁποῦ ἦτον εἰς τὰ μέρη τῆς δύσεως ἐλέγετο Ῥωμαΐικον· καὶ ἔτζι ὀνομάζονται ἕως τὴν σήμερον.

Ἔβαλεν ἐκεῖ ἕναν ἀφέντην Φραντζέζον, ἄνθρωπον ἐδικόν του, ὁ ὁποῖος ἐπαντρεύθηκε καὶ ἐπῆρε γυναῖκα ἑνοῦ ἄρχοντος Θυγατέρα, ἀπὸ τῶν ἀρχόντων τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ ἦσαν ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέαν, τὴν ὁποίαν τὴν ἔλεγαν σιγνιώρα Μαρίαν. Καὶ ἦτον καὶ εὑρίσκετο ὁ αὐτὸς Φραντζέζος ἀφέντης τοῦ Ἀναπλίου καὶ ἔκαμε ταῖς ἅρμαις του, καὶ ταῖς ἔβαλεν ἀπάνωθεν εἰς ταῖς πόρταις τοῦ κάστρου, ὁποῦ χωρίζουν τὰ δύο κάστρη Φράγγικον καὶ Ῥωμαΐκον, καὶ φαίνονται ἕως τὴν σήμερον. Ὅμως ὡσὰν ἄνθρωπος καὶ αὐτὸς ἠσθένησε, καὶ ἀπέθανεν. Ἔμεινε δὲ ἡ αὐτοῦ γυναῖκα χήρα, ἡ σιγνιώρα Μαρία, καὶ ἦτον κρυφὰ[3] εἰς τὸ Ἀνάπλι, καὶ ὥριζε καὶ ἔκρινε καθὼς καὶ ὁ ἄνδρας αὐτῆς.

Ἔμαθαν δὲ οἱ Βενέτικοι τὸν Θάνατον τοῦ ἀφεντὸς τοῦ Ἀναπλίου, ἤγουν τοῦ Φραντζέζου, καὶ πῶς ἔμεινεν ἡ γυναῖκά του κυρὰ[4], καὶ ἐν τῷ ἅμα ἔστειλαν ἀνθρώπους κρυφῶς εἰς τοὺς πρώτους τοῦ Ἀναπλίου, οἱ ὁποῖοι ἦσαν ὁ Κα
τερὸς καὶ ὁ Καλοηθὴς, καὶ τοὺς ἔγραψαν γρ
ματα, καὶ ἔταζάν τους δωρεὰς μεγάλας, ἵνα
σιτεύσουν εἰς τὴν αὐτὴν σιγνιώρα Μαρίαν νὰ
παντρεύσουν μὲ ἕνα γεντιολόμον[1] ἐδικόν τ
καὶ ἔτζι ἐμεσίτευσαν τοῦτοι οἱ δύο εἰς αὐτὴν
σιγνιώρα Μαρίαν μὲ πᾶσαν γνῶσιν καὶ φρ
σιν, καὶ ἤῦραν καιρὸν καὶ τῆς ἀνάφεραν[2]
ὑπόθεσιν, καὶ εἰς τὴν ἀρχὴν δὲν ἐδέχθη τοὺ
γους τους διὰ νὰ παντρευθῇ. Ἡμέρᾳ δὲ τῇ
ἔκαμαν μὲ πολλοὺς τρόπους, καὶ ἔκαμαν
καὶ ἔστερξε, καὶ ἔδωκε τὸν λόγον της· καὶ τ
ὡς ἔλαβαν τὸν λόγον της βέβαια, παρευθὺς
στειλαν[3] εἰς τὴν Βενετίαν ἐγγράφως τὴν ὑπό
καὶ ὡς ἔλαβαν τὰ γράμματα, ἐχάρησαν π
καὶ τῆς ὥρας ἔστειλαν εἰς τὸ Ἀνάπλιον ἕνα γ
τιλόμον, μπάρπαρον τὸ γένος, μὲ φορέματα
στολίδια διάφορα πολύτιμα, καὶ ἔτζη τὴν
γήθη.

Ἔκαμε δὲ καιρὸν μετ' αὐτῆς, καὶ ἠσθένη
αὐτὴ ἡ σιγνιώρα Μαρία, καὶ ἀπέθανε, καὶ
ρονόμησαν αὐτὸ τὸ Ἀνάπλι αὐτοὶ οἱ Βενέτ
Ἦσαν δὲ χρόνοι τότε ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσε
α τ π Θ'. Τοῦτοι οἱ δύο ὁ Καματερὸς καὶ ὁ Κ
λοηθὴς εὐγῆκαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγ
πον, ὁποῦ ἔκαμαν ταῖς συμφωνίαις. Ὅμως
τὸ κάστρον ὁποῦ εὑρίσκεται εἰς αὐτὸ τὸ Ἀνά
τὸ ὁποῖον ὀνομαζέται τῶν Τόρων, ἦτον π
βουνόπουλον, τὸ ὁποῖον φαίνεται ἕως τὴν σήμ
ἔρημον χωρὶς κανένα κτίσμα, καὶ ἦτον εὐερ
σία τῶν ἀρχόντων· καὶ ὅταν ἔλαβαν αὐτοὶ
Βενέτικοι αὐτὸ τὸ κάστρον τοῦ Ἀναπλίου, ἔδω
τότε αὐτουνῶν μεγάλας εὐεργεσίας ἔξω εἰς τ
κάμπους, καὶ ἔλαβαν αὐτὸ τὸ κάστρον τὸ τρί
καὶ αὐτοὶ ἔκτισαν αὐτὸ, καὶ τὸ ὠνόμασαν
Τόρων. Ἀμὴ ὅταν ἐπῆρεν ὁ πρίγκιπος αὐτὸ τὸ
στρον τοῦ Ἀναπλίου, δὲν εἶχεν ἄλλον τόπον,
νον αὐτὰ τὰ δύο κάστρη· πλὴν ἡ κάτω χώρα
Ἀναπλίου, ὁποῦ φαίνεται τὴν σήμερον κτισμ

(1) Ἐγκαρίαν.

(2) Les quatre alinéas qui suivent contiennent des faits qu'on ne trouve pas dans la Chronique; le dernier, relatif à Bajazet, est évidemment ajouté par Dorothée lui-même; quant aux trois premiers qui commencent au récit de la Chronique métrique et s'étendent jusqu'en 1389, sont-ils tirés en partie de la Chronique elle-même, et alors Dorothée aurait possédé, comme je l'ai dit, un manuscrit différent des nôtres, ou sont-ils tirés d'un autre ouvrage? Je n'en connais aucun qui ait pu les lui fournir.

(3) Κερά.

(4) Pour κερά.

(1) Γεντιλόμον.

(2) Ἀνήφεραν.

(3) Παρευθὺς ἐν τῷ ἅμα ἀπέστειλαν.

(4) L'an 1389.

τὴν ἔκτισαν οἱ Βενετζιάνοι μὲ τείχη σι-
ὶ στερεά.
θησαν δὲ τὰ αὐτὰ τείχη ἀπὸ τὸν και-
ῦ ἦλθεν ὁ σουλτὰν Μπαγιαζίτης[1],
ίμησε, καὶ ἐπῆρε τὸ Νιόπακτον, τὴν
ν, καὶ τὴν Κορώνην, καὶ τὸν Ἀναβα-
καὶ ὡσὰν ἐπῆρε τὰ ἄνωθεν κάστρη, ἦλθε[2]
ὸ Ἀνάπλι νὰ τὸ πολεμήσῃ νὰ τὸ πάρῃ·
ποῦ εἶναι τώρα τὰ κάτω τείχη κτισμένα,
οι πάλλοι βαλμένοι καὶ καρφωμένοι·
θάλασσα ἀνέβαινεν ἕως ἀποκάτω εἰς αὐτὰ
κάστρη, εἰς τὸ Ῥωμαΐκον καὶ εἰς τὸ
ν, καὶ εἰς τὸν Τόρον. Ὅταν γὰρ ἦλθεν
σουλτὰν Μπαγιαζίτης νὰ πολεμήσῃ αὐτὸ
λι, Θεοῦ βοηθοῦντος, ἐμετάβαλε τὸν λο-
αὐτοῦ· καὶ ὡς εἶδεν αὐτὸ εἰς τὸ βουνὸν
κτισμένον, καὶ γύρωθεν θάλασσαν, καὶ
μα σιγοῦρα, ἄφηκεν αὐτὰ καὶ ἐμίσευσεν,
γεν εἰς τὸν θρόνον αὐτοῦ εἰς τὴν Κων-
ούπολιν. Τότε ὁ ἀφέντης τοῦ τόπου, ἤγουν
ζιάνος μὲ τὸν λαὸν ὅλον τοῦ Ἀναπλίου,
ασαν οἰκονομίαν, καὶ ἔκτισαν τριγύρου
[3] καθὼς φαίνονται ἕως τὴν σήμερον· καὶ
ποῦ ἦτον ἡ θάλασσα ἕως κάτω εἰς τὴν
ν κάστρων, τῶν βουνῶν ἔκαμαν πᾶσαν
καὶ εὔγαλαν τὴν θάλασσαν, διότι ἦτον
αι ἔρρηξαν[4] χῶμα πολύ, καὶ ἐκαταπλά-
ὴν θάλασσαν, καὶ ἔκτισαν ἀπάνω σπή-
ὁ ἀφέντης τοῦ τόπου ὁ Βενετζιάνος ἔδω-
γεσίας καὶ χαρίσματα πολλὰ τῶν χρι-
, ὁποῦ ἤρχουνταν ἀπὸ ἔξω καὶ ἐκατοικοῦ-
α εἰς τὸ Ἀνάπλι· καὶ ἔδωκε καὶ ταύτην
ω, ὅτι, ὅποιος ἦλθεν ἀπὸ ἔξω καὶ ἐκα-
εἰς τὸ Ἀνάπλι, καὶ κάμει ἑπτὰ χρόνους,
αι τζιταδῖνος, ἤγουν ἐντόπιος. Καὶ ὡσὰν
εν ὁ Τοῦρκος τὸν Μωρέαν, ἄφηναν οἱ
οι ἀπὸ τὰ κάστρη καὶ ἀπὸ τὰς χώρας τὰ
τους, καὶ τὰ ἄλλα τους πράγματα, καὶ
μερίαις τους, καὶ ἤρχουνταν φαμιλικῶς

αζίτης.
ι.
γύρου εἰς τὰ τείχη.
ιξαν.

καὶ ἔμπαιναν μέσα εἰς τὸ Ἀνάπλι, καὶ ἐκατοικοῦσαν καὶ ἐγένουνταν ἐντόπιοι, διὰ νὰ λείψουν ἀπὸ τὰ πάθη τῶν Τουρκῶν. Καὶ ὡσὰν ἦλθε μέσα εἰς τὸ κάστρον ὁ λαός, ἀπ' ἔξω καὶ ἀπὸ μέσα[1], ἔκτισαν σπήτια εὔμορφα, καὶ φαίνονται ἕως τὴν σήμερον· καὶ ἐγέμησεν ὅλος ὁ τόπος ἐκκλησίαις καὶ ὀσπήτια, ὁποῦ τὰ ἔχουν μέσα τὰ τείχη περιπλεμένα, καὶ ἔκαμαν καὶ παλάτι τοῦ ἀφεντός, καὶ φόρον, διότι εἰς τὴν κάτω χώραν ἦσαν ὀλίγα ὀσπήτια κτισμένα, ἐκεῖ ὁποῦ ἦτον ξηρά. Τῷ δὲ καιρῷ ὁποῦ ἐπῆρεν ὁ σουλτὰν Μεχμέτης[2] τὴν Εὔριπον, εἰς τοὺς χιλίους τετρακοσίους ἑβδομήντα[3] ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως, μηνὶ ἰουλίῳ, τελείως κάτω ὀσπήτιον κανένα δὲν ἦτον οὔτε τειχεῖον, οὔτε πόρτα. Ὅταν ἐκεῖ ἄρχησαν νὰ κτίσουν τὰ κάτω τειχεῖα τοῦ Ἀναπλίου, ἦσαν χρόνοι ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως[4] α φ β'. Ἀνάπλιον ἐκράζετο, διότι Ἀνάπλιος, ὁ ἀδελφὸς τοῦ Παλαμήδους, ἔκτισεν ἐκεῖνα τὰ δύο κάστρη ἀπάνω εἰς ἐκεῖνο τὸ βουνόν· καὶ αὐτὴ ἡ κάτω χώρα τοῦ Ἀναπλίου, καὶ ὁποῦ ἦτον ὅλη θάλασσα, τὸν παλαιὸν καιρὸν ἦτον ἀρσανᾶς τοῦ Ἄργους.

Ὅμως νὰ ἔλθωμεν περὶ τοῦ Μωρέως εἰς τὸ προκείμενον. Ὡσὰν ἐπῆρε τὸ Ἀνάπλιον αὐτὸς ὁ πρίγκιπος, εἶπε τῶν ἀφεντῶν ὁποῦ ἦσαν βοήθειά του, ὅτι νὰ ὑπάγουν καθ' ἕνας εἰς τοὺς τόπους αὐτῶν, καὶ εἰς τὴν ἀφεντίαν ὁποῦ ἔχουν, καὶ ὡσὰν περάσῃ ὁ χειμῶνας καὶ ἔλθῃ τὸ καλοκαῖρι, νὰ ἔλθουν ὅλοι οἱ αὐτοὶ ἀφέντες μὲ τὰ φουσάτα τους, νὰ ὑπάγουν νὰ πολεμήσουν τὸ κάστρον τῆς Μονεμβασίας· καὶ ἔτζη ἐπῆγαν καὶ ἔκαμαν τὸν χειμῶνα. Καὶ ὡσὰν ἦλθεν ἡ ἄνοιξις, ἤγουν τὸ καλοκαῖρι, ἦλθαν ὅλοι αὐτοὶ οἱ ἀφέντες εἰς τὰ λιβάδια τοῦ Νικλίου, ὅτι ἐκεῖ ἦτον ὁ πρίγκιπος, καὶ ἐκεῖ ἐμαζώχθησαν· καὶ τότε ἐκίνησεν ὁ πρίγκιπος μὲ τοὺς ἄνωθεν ἀφέντες καὶ μὲ τὰ φουσάτα τους, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Μονεμβασίαν. Τὰ δὲ τέσσαρα κάτεργα ὥρισε καὶ ἐπῆγαν διὰ θαλάσσης καὶ τὴν ἐσφάλισαν. Ὡσὰν ἐπῆγαν ἐκεῖ, ἐμήνυσεν ὁ

(1) Ἀπ' ἔξω μέσα.
(2) Μεχεμέτης.
(3) L'an 1470.
(4) L'an 1502.

πρίγκιπος τῶν Μονεμβασιώτων, ὅτι νὰ παραδοθοῦν, καὶ νὰ τοὺς κάμῃ ὅ, τι θέλουν· καὶ αὐτοὶ τελείως δὲν τὸν ἐδέχθησαν. Τότε ὁ πρίγκιπος ἐθυμώθη πολλὰ, καὶ ἔκαμεν ὅρκον, ὅτι ἀπ' ἐκεῖ νὰ μὴ δὲν εὔγῃ ἕως οὗ νὰ τὴν πάρῃ, καὶ τὸν λαὸν νὰ κόψῃ. Καὶ ἔτζη ἄρχησε τὸν πόλεμον, καὶ ἐβαροῦσαν ταῖς λουμπάρδαις τοῦ πριγκίπου, καὶ ἐχαλοῦσαν τὰ σπήτια, καὶ ἀνθρώπους ἐσκότωναν μέσα εἰς τὴν Μονεμβασίαν. Ἐπολέμουν δὲ αὐτὴν χρόνους τρεῖς, καὶ ὁ πόλεμος νύκτα καὶ ἡμέραν δὲν ἔπανεν. Ὅμως, ὡς εἶδαν οἱ Μονεμβασιώταις τὸ τέλος, ὅτι δὲν ἔχουν πλέον καμίαν δύναμιν νὰ πολεμοῦν μὲ τὸν πρίγκιπον, ἐμήνυσαν εἰς αὐτὸν ἔξω ὅπου ἦτον τεντωμένος, ὅτι ἂν θέλῃ νὰ τοῦ παραδώσουν τὸ κάστρον, νὰ τοὺς δώσῃ χρυσόβουλλον, ὅτι νὰ εἶναι πάντοτε ἐλεύθεροι ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν καὶ βάρος ἀφεντικὸν, καὶ ντάτζιον κανένα νὰ μὴ δὲν δίδουν, οὐδὲ δεκατίαις νὰ δίδουν εἰς τὰ πράγματα αὐτῶν, ἀμὴ νὰ εἶναι πάντα ἐλεύθεροι εἰς ὅλα.

Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπος, ἔλαβε χαρὰν μεγάλην καὶ τῆς ὥρας ἐγγράφως χρυσόβουλλον. τοὺς ἀπέστειλε μέσα εἰς τὸ κάστρον. Οἱ δὲ Μονεμβασιώταις ἔστειλαν ἀπὸ τοὺς πρώτους ἄρχοντας αὐτῶν, καὶ ἐπῆγαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν πρίγκιπον. Ὁ ἕνας ἦτον ὄνομα Μηνᾶς, ὁ δὲ δεύτερος ἦτον ὁ Δαιμονογιάννης, καὶ ὁ τρίτος ἦτον ὁ Νοταρᾶς[1]. Καὶ ὡς τοὺς εἶδεν ἠγκαλιάσθη αὐτοὺς, καὶ τοὺς ἐφίλησεν ὡς ἀδελφοὺς, καὶ ὄχι ὡς δούλους. Καὶ τῆς ὥρας ὥρισε καὶ τοὺς ἔνδυσαν φορέματα χρυσᾶ, καὶ ἄλλα πολύτιμα, καὶ χάριτες πολλαῖς τοὺς ἔκαμε, καὶ φέουδα τοὺς ἔδωκε νὰ τὰ ἔχουν κατὰ διαδοχὴν αὐτῶν καὶ τὰ παιδιά τους, τὸ μέρος τῶν Βατικῶν. Καὶ ἔτζη τοῦ ἐπαράδωκαν τὰ κλειδιὰ τοῦ κάστρου, καὶ τῆς ὥρας ἐμπῆκε μέσα καὶ τὸ ἐπαρέλαβε, καὶ ἔκαμε χαραῖς μεγάλαις. καὶ ἔκλεξεν ἀπὸ τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του ἕναν καὶ ἔβαλέ τον ἀφέντην, καὶ φυλακάτοραν[2] ἐκατέστησε μετὰ καπιτανίου. Καὶ εἴτι χρεία ἔκαμνεν εἰς αὐτὸ τὸ κάστρον, ἄλλοι καλλωπισμοὶ καὶ ἄλλα ἀναγκαῖ ἐξέφλησε καὶ τὰ ἔκτισε. Τότε εὐχαρίστη τῶν ἀφεντῶν, ὁποῦ τοῦ ἔκαμαν τὴν καὶ τὸν ἐβοήθησαν, καὶ ἐπαράλαβεν Μωρέαν, καὶ τὸν ἐμονάρχησε· καὶ ἔ δῶρα πολύτιμα, καὶ τοὺς ἀπέστειλε ἀφεντίαν τους, ἤγουν εἰς τὸν τόπον το

Καὶ ἀπὸ τὴν Μονεμβασίαν ἐκαβ αὐτὸς ὁ πρίγκιπος, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν μονίαν· καὶ ἐκεῖ ἔκαμε κονσέγιον μετὰ χόντων αὐτοῦ, καὶ τοὺς ἠρώτησε, ποῖος ἀρέσει διὰ νὰ κτίσῃ κάστρον δυνατὸν κ ρον· καὶ ἐσυμβούλευσαν αὐτὸν, ἀπὸ βουνὸν τῆς Λακεδαιμονίας, ὁποῦ ἀπέχ μίλια, ἐκεῖ νὰ τὸ κτίσουν, ὅτι δὲν εἶναι πος καλλιώτερος, καὶ δυνατώτερος ἀπ Καὶ ἤρεσέ του ἡ βουλή τους, καὶ ὁ τό τῆς ὥρας ὥρισε καὶ ἐμαζώχθησαν μασ ὑπουργοὶ, καὶ ἔφεραν πᾶσαν ὕλην, κ στην, καὶ πέτραις, ξύλα, καὶ ἄλλην ἰ τοῦ κτίσματος· καὶ ἔτζη ἄρχησαν καὶ ἔ κάστρον, καὶ τὸ ἐτελείωσαν, καὶ τὸ ἐ ὑψηλὸν καὶ εὐμορφότατον, καὶ τὸ Μιζηθρᾶν, διότι ὁ τόπος ἐκεῖνος ἔτζ Μιζηθρᾶς, καὶ Ἑλληνικὰ λέγεται Σπ Λακεδαιμονία εἶναι κάτω εἰς τὸν κάμ ἦτον κάστρον περιφανέστατον, καὶ εἶχ ἀνδρειομένους, ἀμὴ τὴν σήμερον εἶνα Ἐχάρη δὲ ὁ πρίγκιπος πολλὰ, ὅταν εἶ στρον καμωμένον καὶ ἐξεφλησμένον.

Μετὰ δὲ τὴν κτίσιν τοῦ αὐτοῦ κάστρ νὰ κτίσουν ἄλλο ἕνα κάστρον εἰς τὸν Μελιγκοῦ, καὶ νὰ κάμῃ γύροθεν εἰς ἐκεῖνο, κατὰ τόπους, περιφραγμοὺς, δι ριεύσουν ὅλους τοὺς τόπους ἐκείνους, ὁποῦ ἔμαθεν ὅτι αὐτὸς τόπος, ὁ ζυγὸς λιγκοῦ, εἶναι λόγγος πολλὰ μεγάλος, δυναταῖς κλεισούραις, καὶ χώραις μεγα ἀνθρώπους ὑπερηφάνους, κακοὺς, φον λῃστάδες, ἅρπαγας, καὶ Θεὸν δὲν φ ἀφέντην δὲν τιμοῦν, οὐδὲ προσκυνοῦ εἶναι ἀκέφαλοι, οἱ ὁποῖο. εἶναι οἱ Μ

(1) Les exemplaires connus de la Chronique métrique les appellent Μαμουνᾶς, Μονοιάννης et Σοφιανός. On voit que Dorothéo a dû avoir un autre texte entre les mains.

(2) Φυλακάτορας.

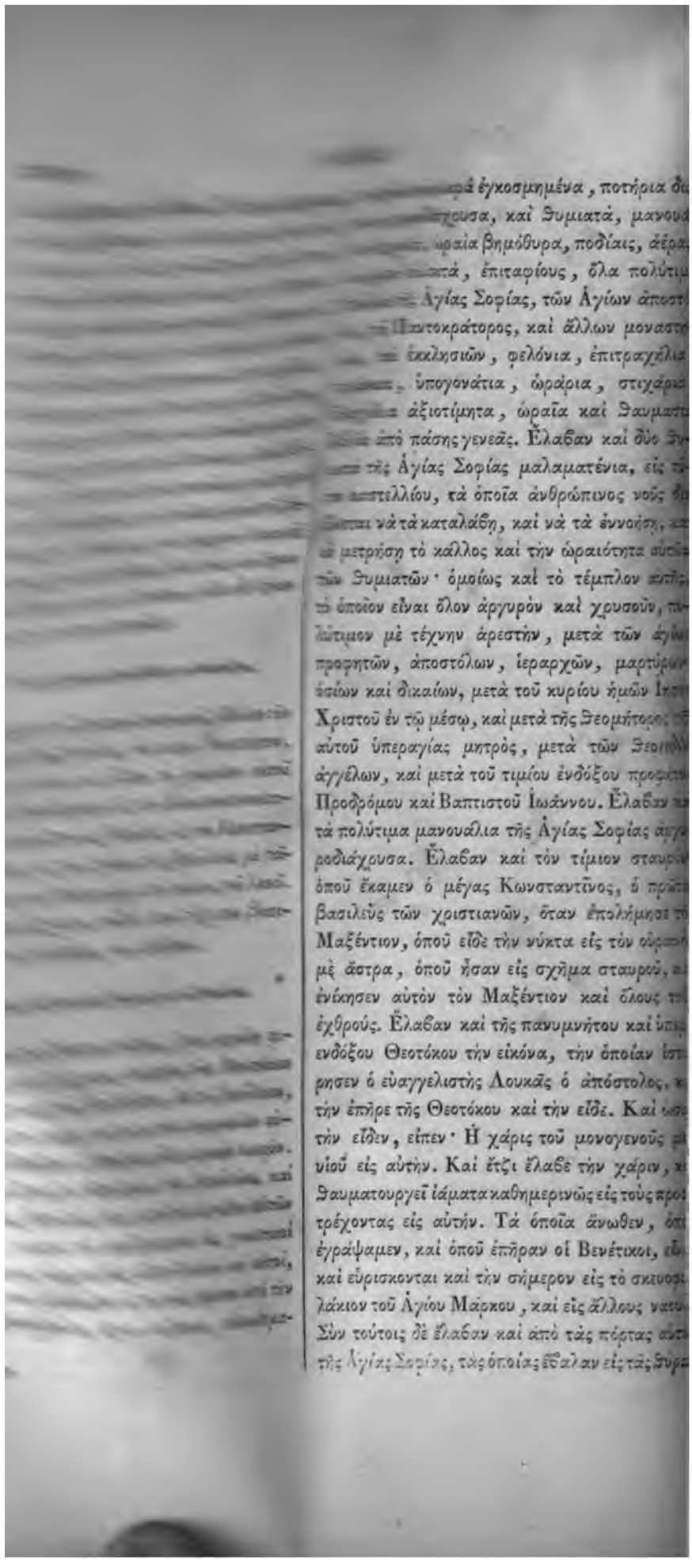
ι μέσα εἰς τὴν Μάνην, εἰς ἐκείνους τοὺς
ἱ σκληροὺς τόπους. Καὶ διὰ νὰ τοὺς τα-
αὶ δουλώσῃ, καὶ νὰ τοὺς φέρῃ εἰς τὴν
ην τῆς ἀφεντίας αὐτῆς[1] καὶ τῆς ἐξουσίας,
ὰσαν ὅλα τὰ κάστρη καὶ τὰς χώρας τοῦ
ὰς τὴν ὑποταγὴν αὐτοῦ, διὰ τοῦτο ὥρισε
α ἐκεῖ κάστρον. Καὶ ἔτζι ἐπῆγεν ἀτός
ὸς πρίγκιπος, καὶ εἶδε τὸν τόπον, καὶ
ἔκαμνε χρεία ἔκτισε τὸ κάστρον, καὶ
ὲ ἐκάλεσε, καὶ ἔτζι λέγεται ἕως τὴν σή-
ς δὲ εἶδαν τοῦτο οἱ αὐτοὶ Μανιάτες, ὅτι
στρον, καὶ περιφραγμοὺς ἔκαμεν εἰς τὰ
πεῖλαν ἀποκρισιαρίους εἰς τὸν πρίγκιπα,
πάνησαν αὐτόν, ὅτι πολλὰ τοὺς ἐμήνυ-
ήγκιπος, καὶ χάριτας τοὺς ἔδιδε πολλὰς
ὰν προσκυνήσουν, ἀμὴ τελείως δὲν τὸ
Ὅμως ὡσὰν ἔστειλαν αὐτοῖ οἱ Μανιάτες,
πάνησαν τὸν πρίγκιπον, ἐζήτησαν[2], ὅτι,
καὶ τοὺς δώσῃ χρυσόβουλλον, ὅτι νὰ εἶ-
ν ὑποταγὴν τῆς ἀφεντίας αὐτοῦ δοῦλοι
, καὶ τὰ παιδία αὐτῶν κατὰ διαδοχήν.
ος, ἔστωντας ὁποῦ ἔμαθεν ὅτι αὐτὸς ὁ
γὸς τοῦ Μελιγκοῦ, εἶναι λόγγος[3] πολλὰ
καὶ ἔχει δυναταῖς κλεισούραις, καὶ
εγάλαις, τοὺς ἔκαμεν ἐλευθέρους, κα-
εἶχε καὶ ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων,
υθέρωσεν ἀπὸ πᾶσαν ἐγγαρίαν, καὶ
δουν κανένα ἀφεντικὸν δικαίωμα, ἀμὴ
ς τάντα ἐλεύθεροι. Καὶ ἔτζι τοὺς ἔδωκε
λον, καὶ τὸν ἐπροσκύνησεν ὅλος ὁ τό-
ς τῆς Μάνης διὰ ἀφέντην τους καὶ κε-
ς. Ἡ Μάνη εἶναι ἐπισκοπὴ τῆς μητρο-
ονεμβασίας, ὁμως ἀπ' αὐτοὺς τοὺς
, ὁποῦ ἦλθαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν
, τοῦ εἶπαν, ὅτι ἂν θέλῃς νὰ ἔχῃς τὸν
γουν τὸν τόπον ὅλον, κτίσε κάστρον
γιαλὸν κοντὰ τῆς Γηστέρνας· καὶ ἔτζι
τὸ ἔκτισαν, καὶ τὸ ὠνόμασε Λεῦκτρον.
ν αὐτὰ τὰ τρία κάστρη, τὸν Μιζηθρὰν,
ιάνην, καὶ αὐτὸ τὸ Λεῦκτρον, καὶ ἐκυ-

ρίευσε καὶ ἐδούλωσεν ὅλον τὸν τόπον τοῦ Μωρέως, καὶ τότε ἐπερπάτει ἀπὸ τόπον εἰς τόπον, ὡς ἀφέντης καὶ πρίγκιπος ὁποῦ ἦτον.

Τοῦτος ὁ τόπος τῆς Μάνης, ἀκούσετε διατὶ ὠνομάσθη Μάνη. Οἱ ἄνθρωποι, ὁποῦ κατοικοῦν εἰς αὐτὴν, εἶναι φυσικὰ μισώδεις, καὶ κακοὶ ἄνθρωποι· καὶ διατὶ φυλάγουν τὴν μανίαν καὶ τὴν κακίαν μέσα εἰς τὴν καρδίαν, καὶ δὲν τὴν μεταβάλλουν ποτὲ εἰς ἀγάπην, διὰ τοῦτο ὠνομάσθη ὁ τόπος ἐκεῖνος Μάνη. Ὅμως, ὡσὰν ἐπῆραν οἱ Φράγγοι τὴν Κωνσταντινούπολιν, ἐπῆραν καὶ τὸ ῥηγάτον τῶν Ἱεροσολύμων, καὶ ἔβκλαν ἐκεῖ ῥήγαν. Καὶ ὡσὰν ἐκυρίευσαν, ἔκαμναν πολλοὺς συχνοὺς πολέμους καταπάνω τῶν Τουρκῶν καὶ τῶν Ἀράβων καὶ τῶν ἄλλων ἐχθρῶν. Καὶ ὡς ἔχασαν οἱ Ῥωμαῖοι τὴν βασιλείαν τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ἔφυγαν οἱ ἄρχοντες τοῦ παλατίου, καὶ ἄλλοι πολλοὶ ἀπὸ τοὺς πρώτους τῆς Κωνσταντινουπόλεως· καὶ τότε συμβούλιον ἔκαμαν ἀναμέσον αὐτῶν, ὅτι νὰ κάμουν βασιλέα, καὶ νὰ εἶναι καὶ νὰ εὑρίσκεται ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν, νὰ τὴν βασιλεύῃ, ἕως οὗ ὁ Θεὸς δώσῃ[1] νὰ λάβῃ πάλιν τὴν κυρίαν καὶ βασίλισσαν καὶ παλαιὰν πατρίδα αὐτῶν, καὶ βασιλείαν τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Καὶ ἐπειδὴ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων, Δοῦκας ὁ Μούρτζουφλος, ἔλαβε θάνατον ἀπὸ τοὺς Φράγγους, ὡμοφώνησαν ὅλοι μίαν βουλὴν, καὶ ἐψήφισαν βασιλέα Θεόδωρον τὸν Λάσκαριν τὸν γέροντα.

Καὶ ἔτζι εὐτρέπισαν τὸν βασιλικὸν θρόνον, ὁποῦ τὸν ἐπῆραν ἀπὸ τὴν Πόλιν, καὶ ὅλα τὰ βασιλικὰ φορέματα καὶ τὴν κορώναν, καὶ παλάτιον βασιλικὸν ἔκαμαν, καὶ εὐτρέπισαν αὐτό. Καὶ ἔτζι ἐπῆραν αὐτὸν τὸν ὑποψήφιον βασιλέα, καὶ ἐπῆγαν ἐν τῇ μητροπόλει Φιλαδελφείας, ὅτι ἐκεῖ ἔκαμαν τὸν θρόνον τοῦ βασιλέως, καὶ ἐκεῖ ἐκαθέζετο καὶ ἐφόρει τὴν βασιλικὴν κορώναν καὶ τὰ βασιλικὰ φορέματα· καὶ ἐστέφθη ἀπ' αὐτὸν τὸν μητροπολίτην τῆς Φιλαδελφίας βασιλεὺς Ῥωμαίων, Θεόδωρος Λάσκαρις ὁ γέροντας. Ἐβασίλευσε δὲ τοῦτος χρόνους ιή, καὶ ἦτον ἄνθρωπος εὐλαβὴς

(1) Ὁ Θεὸς νὰ δώσῃ.



υ Μάρκου· καὶ δὲν εἶναι ἡ καθολικαῖς
ἀμὴ εἶναι τῶν Παρακλησίων· ὅτι ἡ κα-
ῆσαν[1] πολλὰ μεγάλαις καὶ ὑπερθαύ-
. Καὶ οὐ μόνον τοῦτα ἐπῆραν, ἀμὴ καὶ
ίμαστον καὶ ἐξάκουστον Ἁγίαν Τρά-
ῆς Ἁγίας Σοφίας, τὴν πολύτιμον
ν, εὔγαλαν ἀπὸ τὸν ναὸν καὶ τὴν
καράβι. Καὶ καθὼς ἔκαμναν ἄρμενα
εἰς τὴν Βενετίαν, ὢ τοῦ θαύματος,
νήσου τοῦ Μαρμαρᾶ ἄνοιξε τὸ κα-
ἔπεσεν εἰς τὴν θάλασσαν ἡ Ἁγία Τρά-
ἐβούλησε, καὶ εἶναι ἐκεῖ ἕως τὴν σή-
Καὶ τοῦτο εἶναι φανερὸν, καὶ τὸ μαρτυ-
ὅτες, διότι ὅλον τὸ μέρος ἐκεῖνο, ὅταν
ρτοῦνα, ἡ θάλασσα ὅλη κάμνει κύ-
ρά· εἰς δὲ τὸν τόπον ὅπου εἶναι ἡ Ἁγία
εζα εἶναι γαλήνη, καὶ δὲν ταράσσεται
σα. Καὶ ὑπαγένουν τινὲς ἐκεῖ μὲ περά-
λαμβάνουν ἀπὸ τὴν θάλασσαν ἐκείνην,
ἡ Ἁγία Τράπεζα, καὶ μυρίζει θαυ-
μυρωδίαν ἀπὸ τὸ ἅγιον μύρον ὁποῦ
τῶν ἄλλων ἀρωμάτων. Ὅμως ὡς ἐβασί-
οἱ Βενέτικοι τὴν Κωνσταντινούπολιν,
σαν καὶ οἱ Ῥωμαῖοι τὴν Ἀνατολήν. Καὶ
ὡς ὁποῦ ἔγινε πρῶτος εἰς τὴν Ἀνατολὴν,
ράψαμεν ἄνωθεν, Θεόδωρος Λάσκαρις,
τὸ βασιλειόν του δέκα ὀκτὼ χρόνους
καὶ θεαρέστως, καὶ ἠσθένησε, καὶ ἀπέ-

βασιλείας Θεοδώρου τοῦ Λάσκαρη. Βασιλεία υἱοῦ Ἰωάννου τοῦ Βατάτζη.

τὸν θάνατον αὐτοῦ, ἔλαβε τὴν βασι-
μβρὸς αὐτοῦ, Ἰωάννης Δοῦκας ὁ Βα-
καὶ ἐβασίλευσε χρόνους τριάντα τρεῖς.
ὅλος κατοικητήριον Θεοῦ. Οὗτος ὁ βα-
κε χρυσόβουλλον, ὅτι μετὰ τὸν θάνα-
ἀρχιερέων νὰ μὴ δὲν ἁρπάζῃ τινὰς τὰ
ῶν, ὁποῦ τῶν ἤθελαν εὑρεθῆ, μόνον
πάντων τῶν κληρικῶν νὰ τὰ πάρῃ ὁ
ς ἐγγράφως, ἕως οὗ νὰ ἔλθῃ ἄλλος ἀρ-
ὰ τὰ πάρῃ ἐξ αὐτῶν. Εὐγῆκε δὲ τοῦτο τὸ
λλον εἰς τοὺς ἕξη χιλιάδες ἑπτακοσίου

τριάντα ἑπτὰ χρόνους ἀπὸ κτίσεως κόσμου, μηνὸς δεκεμβρίου. Εἰς τὰς ἡμέρας τούτου τοῦ βασιλέως, ὁ ἐπίσκοπος Δομένικος μετετέθη εἰς τὴν ἐπισκοπὴν Σταγῶνος. Ὁ ἀδελφὸς τούτου, ὁ κύρης Ἰωάννης, μετετέθη ἀπὸ τῆς ἐπισκοπῆς Ἐζέρου εἰς τὴν Ἔπακτον μητρόπολιν. Ὅμως ὁ βασιλεὺς ἀσθενήσας ἀπέθανε, καὶ ἐτάφη ἐντίμως παρὰ παντὸς τοῦ λαοῦ.

Τέλος τῆς βασιλείας Ἰωάννου τοῦ Βατάτζη.

Νὰ εἰποῦμεν δὲ καὶ περὶ τῆς βασιλείας τῶν Φραγγῶν. Ὡσὰν ἐβασίλευσαν οἱ Βενέτικοι μερικοὺς χρόνους, ἐσυκώθη ὁ υἱὸς[1] τοῦ Βαλδοβίνου, τοῦ πρώτου βασιλέως τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ ὥρισε τὴν Κωνσταντινούπολιν, νὰ λάβῃ τὸ βασίλειον αὐτῆς ἀπὸ τοὺς αὐτοὺς Βενετίκους, νὰ γένῃ αὐτὸς βασιλεὺς, καθὼς ἐσυμφώνησαν, ὅτι τόσον καιρὸν νὰ ἔχουν τὸ βασίλειον οἱ Βενέτικοι, καὶ τότε νὰ ἔλθῃ πάλιν εἰς αὐτὸν, ὡς πατρικόν του. Ὡς ἤκουσαν δὲ τοῦτο οἱ Βενέτικοι, ἔκαμαν τέχναις πολλαῖς, καὶ ἐξώδιασαν καὶ βίον πολὺν, μήπως καὶ ἀπομείνῃ τὸ βασίλειον αὐτῶν. Ἀμὴ ἀπέτυχαν ἀπὸ τὴν βουλὴν καὶ ἀπὸ τὸν σκοπὸν ὁποῦ ἐμετροῦσαν, διότι τὸ κονσέγιον τῆς πόλεως τῶν Φραγγῶν εἶδαν τὰς συμφωνίας, ὁποῦ εἶχαν ἀπ' ἀρχῆς ὁ βασιλεὺς Βαλδοβῖνος μετὰ τῶν Βενετίκων, καὶ τελείως δὲν εἶδαν δῶρα, οὐδὲ πρόσωπον, μόνον ἔδωκαν τὴν βασιλείαν τοῦ υἱοῦ Βαλδοβίνου.

Τέλος τῆς βασιλείας τῶν Βενετίκων. Βασιλεία τοῦ υἱοῦ Βαλδοβίνου.

Ἔλαβε δὲ τὴν βασιλείαν ὁ υἱὸς τοῦ Βαλδοβίνου, καὶ ἐκάθησεν εἰς τὸν βασιλικὸν θρόνον βασιλεὺς, καὶ ἐπέβλεπε τὴν βασιλείαν αὐτοῦ· καὶ πάντοτε ἐφυλάγετο καὶ ἐπρόσεχε, ἵνα μὴ γένῃ ἐπιβουλὴ εἰς αὐτὸν, καὶ χάσῃ τὴν βασιλείαν, καὶ ἔτρεμεν εἰς τὸ βασίλειον ὅπου ἐκαθέζετο, καὶ ἐφοβεῖτο πολλά. Λοιπὸν ὡσὰν ἀπέθανεν εἰς τὴν Ἀνατολὴν ὁ βασιλεὺς Ἰωάννης ὁ Δούκας ὁ Βατάτζης, ἔγινεν ὁ υἱὸς αὐτοῦ Θεόδωρος, καὶ ἐβασίλευσε χρόνους πέντε. Καὶ καταλαβὼν τὸν

(1) Même erreur que celle commise par la Chronique de Morée. Baudoin II était le frère, non le fils de son prédécesseur, qui était Robert de Courtenai et non Baudoin Ier.

[redacted]

ιτν [3]. Ὁ δὲ βασιλεὺς, ὡς ἔλαβε τὴν Κωνσ... πολιν, ἐχάρη πολλὰ, καὶ τὸν Θεὸν εὐ... σε, πῶς εἰς τὰς ἡμέρας αὐτοῦ τὸν ἠξίωσε ... αὐτὴν ἀπὸ τὰς χεῖρας τῶν Φραγγῶν. ... Προύσας, ὁποῦ ἔλαβεν ὁ σουλτάνος, ... μεγάλην, καὶ ἔκλαυσε καὶ ἐθρή... ... ἡ αὐτὴ παραχώρησις εἰς τὰς ἡμέ...

... τούτου τοῦ βασιλέως κυρίου ... Παλαιολόγου εἰς τὴν Κωνσταντι..., ἀφέντευε τὴν Ἑλλάδα ὅλην ὁ κύριος ... Κουτούνης [4] τὸ γένος του, και ἐλέγετο ... τῆς Ἑλλάδος. Ἑλλάδα λέγεται ἀπὸ τοῦ ... τὸ ποτάμι, καὶ ἡ Λάρισσα καὶ τὸ ..., καὶ παγένει τὴν Μοδονίτζαν, καὶ κατα... ...θεν, καὶ λέγεται Ἑλλάδα. Ἀπὸ δὲ ...στομίου τὸ ποτάμι καὶ ἡ Λάρισσα λέ... ...πέρα Θεσσαλία. Λοιπὸν ὁ δεσπότης ἐτοῦ... ...μαθεν ὅτι ὁ Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος ἔγινε ... εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν, τοῦ ἐκα... πολλὰ, διότι ἦτον ἄξιος καὶ φρόνιμος, ... μήπως καὶ πάρῃ καὶ τὸ βασίλειον ... καὶ ἐξολοθρεύσῃ αὐτὸν, καὶ ἔλεγε πολλὰ ... αὐτοῦ. Ὁ βασιλεὺς δὲ, ὁ αὐτὸς Πα...ς, ὡς ἔλαβε τὴν Κωνσταντινούπολιν, ...πα τοῦ δεσπότου τῆς Ἑλλάδος, καὶ ἔκαμε ..., καὶ ἀπέστειλε νὰ τὸν πολεμήσῃ. Καὶ ... δεσπότης ἔμαθε πῶς ὁ βασιλεὺς στέλλει ...τα καταπάνω του, καὶ ἔστειλε δωρή... ...γάλα εἰς τὸν πρίγκιπον τοῦ Μωρέως τὸν Γουλιέλμον νὰ τοῦ βοηθήσῃ· ὁμοίως ... εἰς ἄλλους ἀφένταις, ὅπου καὶ ἂν ἦσαν ... καὶ ἔτζι ἐσύναξε πολλὰ φουσάτα, καὶ ... μετὰ τοῦ βασιλέως τὰ φουσάτα ὡσὰν ... του. Καὶ δὲν ἐδυνήθησαν νὰ τὸν ..., μόνον ἐστράφησαν εἰς τὸν βασιλέα χω... ... νίκην, καὶ ὁ δεσπότης ἔμεινεν εἰς τὸν ... τοῦ πάλιν ἀφέντης. Ὁ δὲ πρίγκιπος τοῦ ... καὶ οἱ ἄλλοι ἀφέντες, ἐπῆγεν ὁ καθ' ... τὸν τόπον του, ἐκεῖ ὁποῦ ἀφέντευαν. ...τος ὁ δεσπότης τῆς Ἑλλάδος κύριος Ἰωάννης ἠσθένησε, καὶ εἶδε καὶ ἐπληροφορήθη ἀπὸ ἰατροὺς ὅτι ἀποθνήσκει. Καὶ εἶχε δύο υἱοὺς, τὸν ἕνα νόμιμον [1], καὶ τὸν ἄλλον νόθον [2]. Καὶ ὁ μὲν νόμιμος ἤκουε τὸ ὄνομά του Νικηφόρος, ὁ δὲ ἄλλος ὁ νόθος ἤκουε Θεόδωρος. Καὶ ἔκαμε κληρονόμον εἰς τὸ δεσποτάτον αὐτοῦ Νικηφόρον τὸν υἱὸν αὐτοῦ· ἀφῆκε δὲ καὶ τοῦ νόθου Θεοδώρου ἕνα μέρος. Τοῦτος δὲ ὁ Νικηφόρος δὲν εἶχε πρᾶξιν καὶ γνῶσιν, καθὼς τὸν πατέρα του, ἀμὴ ὁ νόθος εὐγῆκεν ἀνδρειομένος καὶ ἀξιώτατος. Λοιπὸν τοῦτος ὁ Νικηφόρος ἔκτισε τὴν Νέαν Πάτραν, καὶ κάστρον ἔκαμε διὰ φύλαξιν, καὶ ἄρχησε νὰ πολεμῇ μὲ τὸν ἀδελφόν του τὸν νόθον, διὰ νὰ τοῦ πάρῃ τὸν τόπον ἐκεῖνον, ὁποῦ τοῦ ἀφῆκεν ὁ πατέρας του. Τοῦτος ὁ δὲ ὁ ἀδελφός του ὁ νόθος εἶδεν, ὅτι δύναμιν δὲν ἔχει νὰ πολεμήσῃ μὲ τὸν ἀδελφὸν του τὸν Νικηφόρον, καὶ ἔκαμεν ὡς φρόνιμος. Καὶ ἐν τῷ ἅμα ἔδραμε καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν [3], καὶ ἐπροσκύνησε τὸν βασιλέα, καὶ ἔταξέ του νὰ τοῦ δώσῃ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ Νικηφόρον δεμένον εἰς τὰς χεῖρας αὐτοῦ. Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς ἐχάρη, καὶ ἠγκαλιάσθη αὐτὸν, καὶ ἔτζι τὸν ἔκαμε σεβαστοκράτορα εἰς ὅλα του τὰ φουσάτα. Ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ αὐτὸς Νικηφόρος δεσπότης τῆς Ἑλλάδος, ὅτι ὁ ἀδελφός του ὁ νόθος ἐπῆγε καὶ ἐπροσκύνησε τὸν βασιλέα, ἐσφάγη μέσα εἰς τὴν καρδίαν, ἵνα μὴ θανατώσῃ αὐτόν. Καὶ εἶχαν ἀδελφὴν εὐμορφοτάτην, καὶ χαριτωμένην ἀπὸ κεφαλὴν καὶ ὅλον τὸ κορμὶ, ὡς δευτέραν Ἑλένην τοῦ Μενελάου. Χωρὶς νὰ στολισθῇ, ἦτον στολισμένη ἀπὸ τὰ κάλλη της τὰ εὔμορφα, καὶ ἔδωκέ την γυναῖκα τοῦ μισὲρ Γουλιέλμου, τοῦ πριγκίπου τοῦ Μωρέως, διὰ νὰ τὸν ἔχῃ βοήθειαν εἰς τοὺς πολέμους· καὶ ἔδωκέ του προικίον ἑξήντα χιλιάδες ὑπέρπυρα, καὶ ἔκαμαν τὸν γάμον εἰς τὴν Παλαιὰν Πάτραν, καὶ ἐπῆρεν ὁ πρίγκιπος αὐτὴν διὰ γυναῖκά του εὐλογητικήν. Καὶ ἔτζι ἐπῆγεν ὁ ἀδελφὸς αὐτῆς Νικηφόρος εἰς τὸ δεσποτάτον αὐτοῦ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Ὅμως οἱ ἀφέντες τῆς

...nte dit 1350 ; il y a erreur d'un siècle.

... connu sous le nom de Coutroulis.

(1) Var. εὐγολιτικόν.

(2) Var. βαστάρδον.

(3) Constantinople n'était pas encore reprise par les Grecs ; elle ne le fut que deux ans après, en 1261. C'est la même erreur qu'a commise la Chronique de Morée.

Ἀθήνας[1], τῆς Μοδονίτζας, τῆς Εὐρίπου καὶ τῶν Δώδεκα Νησίων, ὁποῦ ἔδιδαν τέλη πρὸς αὐτὸν τὸν πρίγκιπον τοῦ Μωρέως, ὡς ἂν λέγομεν χαράτζι, ὡμοφώνησαν, καὶ ἠθέτησαν μὲ τοῦτο τὸν πρίγκιπον, καὶ ἐσύναξαν φουσάτα πολλά. Καὶ ἐμήνυσε καὶ τοῦ γαμβροῦ του τοῦ ἀφεντὸς τῆς Καριτήνου, διότι τοῦ μέγα κύρι τοῦ ἀφεντὸς τῆς Ἀθήνας τὴν ἀδελφὴν εἶχε γυναῖκα αὐτὸς τῆς Καριτήνου ὁ ἀφέντης, καὶ ἦτον ἄξιος τοῦ πολέμου. Ἦσαν δὲ τοῦτοι οἱ πέντε ὁποῦ ἐσυνάχθησαν καταπάνω τοῦ πριγκίπου. Καὶ ὅταν ἦλθεν ὁ καιρὸς νὰ δώσουν τὰ τέλη πρὸς αὐτὸν τὸν πρίγκιπον, τοῦ ἐμήνυσαν ὅτι δὲν τοῦ χρεωστοῦν κανένα τίποτες, οὐδὲ τοῦ δίδουν, μόνον τὸν ἔχουν ὡς ἕνα τους ἀδελφὸν, καὶ τέλη δὲν τοῦ δίδουν. Ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ πρίγκιπος, ἐθυμώθη πολλὰ, καὶ ἐν τῷ ἅμα ἀπέστειλεν εἰς ὅλον τὸ πριγκιπάτον του ὁλλάκιδες, καὶ ἔγραψεν εἰς τοὺς φλαμπουραρέους του, καὶ εἰς τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ εἰς ὅλους τοὺς καβαλαρέους, ὅτι, εἰς τὰς ἡ τοῦ μαΐου μηνὸς, νὰ εἶναι ὅλοι συνηγμένοι εἰς τοὺς κάμπους τοῦ Μεγαλίου[2]. Καὶ ἔτζι κατὰ τὸν ὁρισμόν του ἐσύναχθησαν. Καὶ ὡσὰν τὸ ἔμαθαν ἐτοῦτοι οἱ ἀφέντες, ἐμαζώχθησαν ὁμοῦ αὐτοί, καὶ ὁ πρίγκιπος τοῦ Μωρέως, καὶ ἐπῆραν τὰ φουσάτα τους καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κόρινθον, καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἦλθαν καὶ ἀπέρασαν τὴν σκάλαν τοῦ Μέγαρ. Καὶ ὁ μέγας κύρις καὶ οἱ ἄλλοι ἀφέντες μετὰ φουσάτα τους ἦλθαν καὶ ἐσυναπαντήθησαν εἰς τὸ βουνὸν τοῦ Καριδίου· καὶ ἐκεῖ ἔδωκαν πόλεμον μέγαν καὶ φοβερὸν, καὶ ἔγινε σφαγὴ πολλὴ καὶ θρῆνος εἰς τὰ φουσάτα. Καὶ τέλος ἐνίκησεν ὁ πρίγκιπος καὶ ὁ μέγας κύρις τῆς Ἀθήνας, καὶ οἱ ἄλλοι ἐτζακίσθησαν καὶ ἔφευγαν. Καὶ ὁ πρίγκιπος μὲ τὰ φουσάτα του τοὺς ἐκαταδίωχνε καὶ τοὺς ἐκατέσφαζε, καὶ ἔδραμαν καὶ ἐμπῆκαν μέσα εἰς τὴν Θήβαν καὶ ἐσφαλίσθησαν. Καὶ ὁ πρίγκιπος ἦλθεν ἀπ' ἔξω καὶ ἐτέντωσε, καὶ μὲ τὰ φουσάτα του ἐδιαγούμιζε τοὺς τόπους αὐτῶν. Ὡς δὲ εἶδαν τοῦτοι μέσα ἀπὸ τὸ κάστρον, ἤγουν ἀπὸ τὴν Θήβαν, ὅτι τοὺς νικᾷ καὶ τοὺς θανατώνει, [illegible] λαν τὸν μητροπολίτην, ἤγουν τῶν Θηβῶν [illegible] ἄλλους χρησίμους ἄνδρας, καὶ ἐπροσκά[illegible] τὸν πρίγκιπον ἀπὸ μέρος αὐτῶν· καὶ ἐζη[illegible] συμπάθιον καὶ ἔλεημοσύνην, καὶ εὐσπλα[illegible] νὰ κάμῃ εἰς αὐτοὺς νὰ τοὺ δεχθῇ, καὶ [illegible] ἔχουν πάλαι καθὼς τὸν εἶχαν ἀφέντην του[illegible] τὰ τέλη ἐκεῖνα νὰ τοῦ δίδουν, καὶ περισσό[illegible] καὶ πλέον νὰ μὴ δὲν φανοῦν ἐναντίοι του[illegible] παρήκοοι εἰς ὅ, τι τοὺς ὁρίσῃ. Ὁ δὲ πρίγκι[illegible] εἶδε τὸν ἀρχιερέα καὶ ἐκείνους τοὺς χρ[illegible] ἄνδρας, καὶ ἤκουσε τοὺς λόγους αὐτῶν, [illegible] πραΰνεν ὁ θυμὸς αὐτοῦ, καὶ ἡ ὀργὴ ὁπ[illegible] πρὸς αὐτοὺς νὰ τοὺς θανατώσῃ[1], καὶ ἐσυγ[illegible] σεν αὐτῶν. Τὸν δὲ ἀφέντην τῆς Καριτή[illegible] μισὲρ Τζεντερρὲ τὸν ἀνεψιόν του, ὠργίσ[illegible] σον, καὶ δὲν ἠθέλησε νὰ τοῦ συμπαθήσῃ, [illegible] ἦτον ἐπίβουλός του καὶ τὸν ἐπιβουλεύθη[illegible] ἐπῆγε καταπάνω του. Ὡς δὲ εἶδεν, ὅτι ὅ[illegible] συμπαθεῖ, ἔδεσε τὸν λαιμόν του μὲ τὸ καπί[illegible] τοῦ ἀλόγου, καὶ ἤφεράν τον γονατιστὸν, κ[illegible] ῥηξάν τον εἰς τὰ ποδάρια τοῦ πρίγκιπου, [illegible] ἔκραζε μὲ μεγάλην φωνὴν, ἐλεημοσύνην διὰ [illegible] οἰκτιρμοὺς τοῦ Θεοῦ. Ὁ δὲ αὐτὸς πρίγκιπος [illegible] φυσικὰ καλὸς εἰς τὴν γνώμην καὶ εὐσπλαγχ[illegible] καὶ ἐσυμπάθησεν αὐτὸν, καὶ δὲν τὸν ἐθανα[illegible] σεν· ἀμὴ τὸν τόπον του ἐπῆρε, διατὶ τὸν ἐπι[illegible] λεύθη χωρὶς καμίαν αἰτίαν. Καὶ ἔτζι ἐκα[illegible] κευσεν ὁ πρίγκιπος εἰς τὴν Θήβαν, καὶ ἐκα[illegible] λίκευσαν καὶ οἱ ἄλλοι ἀφεντες, καὶ ἔκαμαν [illegible] τοῦ συνοδίαν ὡς ἀφέντην τους, καὶ τὸν ἤφ[illegible] ἕως εἰς τὴν Ὕγκην· καὶ ἐκεῖ πάλιν ὑποσχέθη[illegible] ὅτι τὰ τέλη, ὁποῦ τοῦ ἔδιδαν, νὰ τοῦ τὰ δί[illegible] χωρὶς καμίας ἐναντιότητος, καὶ ἔτζι τὸν ἐπρο[illegible] νησαν. Καὶ τοὺς ἔδωκε θέλημα, καὶ ὑπῆγε [illegible] ἕνας εἰς τὸν τόπον αὐτοῦ. Μετὰ δὲ καιρὸν ὀλί[illegible] ἔδωκε πάλιν τοῦ ἀνεψιοῦ αὐτοῦ τὴν ἀφεντ[illegible] ἤγουν τὴν Καρίτηνον.

Ἐδὼ γράφομεν τὴν ἐπιβουλὴν, ὁποῦ ἔπαθεν ὁ ἐλεεινὸς π[illegible] κιπος ἀπὸ τὸν γυναικάδελφόν του τὸν Νικηφόρον, [illegible] δισπότην τῆς Ἑλλάδος.

Ἔστωντας νὰ γένῃ ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ τοῦ [illegible]

(1) Le seigneur d'Athènes ne revint de France que l'année suivante, et avec le titre de duc.

(2) C'est-à-dire Mégare. La lettre *l* remplace souvent la lettre *r*.

(1) Var. ἀποθάνῃ.

ὁ Θεόδωρος ὁ νόθος, ὁποῦ ἐγράψαμεν
σεβαστοκράτωρ τοῦ βασιλέως τῶν Ῥω-
χαὴλ τοῦ Παλαιολόγου, ἀνάφερε πρὸς
ία, ὅτι νὰ τοῦ δώσῃ τὰ φουσάτα, νὰ
λειμήσῃ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ τὸν δεσπό-
τὸν Νικηφόρον, νὰ τοῦ πάρῃ τοὺς τό-
. Καὶ ἔτζι τοῦ ἔδωκε θέλημα, καὶ
φουσατά. Καὶ εὐγῆκεν ἀπὸ τὴν πόλιν,
εἰς τὸ μέρος τῆς Ἀδριανουπόλεως. καὶ
σεν ὁ δεσπότης, αὐτὸς ὁ Νικηφόρος,
ἔστειλεν ἀποκρισαρίους εἰς τὸν γαμ-
τὸν πρίγκιπον τοῦ Μωρέως, λέγων-
ὁ ἀδελφός του, ὁ σεβαστοκράτωρ τοῦ βα-
χεται μὲ δύναμιν μεγάλην νὰ τὸν πο-
ἀκούσας δὲ τοῦτο ὁ πρίγκιπος ἐλυπήθη
καὶ ἐπῆρεν ὅλους του τοὺς πρώτους φλα-
ους καὶ ἄλλους πρωεστοὺς καὶ ἦλθεν
λαιὰν Πάτραν. Ἔτζι καὶ ὁ γυναικάδελ-
αὐτὸς ὁ δεσπότης Νικηφόρος, ἦλθεν ἀπὸ
α εἰς τὸ Νιόπακτον, καὶ ἐπέρασε μὲ
α εἰς τὸν Δράπανον, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν
Πάτραν, καὶ ἔσμιξε τὸν γαμβρόν του
πον, καὶ ἔκαμαν χαραῖς μεγάλαις,
καμαν κονσέγιον, καὶ ὡμοφώνησαν νὰ
πάνω τοῦ σεβαστοκράτορος, τοῦ νό-
εἶχε τὰ φουσάτα τοῦ βασιλέως. Καὶ
εν ὁ δεσπότης καὶ ἐπέρασεν εἰς τὸ Νιό-
αὶ ὑπῆγεν εἰς τὴν Ἄρταν, καὶ εἰς ἄλ-
ους, μαζώνωντας φουσάτα. Καὶ ὁ πρίγ-
ώθη ἀπὸ τὴν Παλαιὰν Πάτραν, καὶ
τὴν Ἀνδραβίδα, καὶ ἀπέστειλε καὶ ἦλ-
ου τὰ φουσάτα. Καὶ ἐμαζώχθησαν ἐκεῖ,
ρας ἐπέρασε μὲ πλευσίματα εἰς τὴν
ἀπὸ τὸν Δράπανον· καὶ ἐπῆγεν εἰς τὴν
καὶ ἔσμιξε τὸν αὐτὸν γυναικάδελφόν
σπότην μὲ τὰ φουσάτα του. Καὶ ἐπή-
σμίξουν τὸν σεβαστοκράτορα νὰ τὸν
ν. Καὶ ὡς ἐκίνησαν, ἦλθαν εἰς τὸ σύ-
βασιλέως ὁποῦ ἐχώριζε, καὶ ἦτον ἕνα
τὸ ὁποῖον τὸ λέγουν Σέρβεια, καὶ ἔπια-
πους ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἠρώτησαν, εἰς
ν εὑρίσκεται ὁ σεβαστοκράτωρ μὲ τὰ
ου· καὶ αὐτοὶ τοὺς εἶπαν, ὅτι συμὰ εἰς
τὴν Ἀδριανούπολιν, εἰς τοὺς μεγάλους κάμπους,
ἐκεῖ εὑρίσκεται τεντωμένος, καὶ καθέζεται, καὶ
θέλει νὰ ἔλθῃ ἐδῶ γυρεύωντάς σας. Ἀκούσας
τοῦτο ὁ πρίγκιπος καὶ ὁ δεσπότης, ἔλαβαν μέ-
γάλην χαράν, καὶ τοὺς λόγους τούτους εἶπαν καὶ
εἰς τὰ φουσάτα τους, καὶ τὰ ἐχαροποίησαν καὶ
τὰ ἐστερέωσαν· καὶ ἔτζι ἐκαβαλίκευσαν, καὶ ἦλ-
θαν εἰς τὰ μέρη τῆς Πελαγωνίας[1]. Καὶ τότε ὁ σε-
βαστοκράτωρ τὸ ἔμαθε, καὶ ἐχώρισε τοὺς καβα-
λαρέους, καὶ τοὺς ἔκαμε μὲ μερτικά, καπετα-
νέους εἰκοσιεπτά, καὶ ἐδώρθωσε καλὰ τὰ φου-
σάτα του. Καὶ ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον, ἐσυλλο-
γίσθη εἰς τὸν ἑαυτόν του καὶ εἶπεν· Ὅτι ἂν σμίξω
ἐγὼ μὲ τὸν πρίγκιπα τὸν γαμβρόν μου, καὶ μὲ
τὸν ἀδελφόν μου τὸν δεσπότην, νικοῦσί με, καὶ
πλέον εἰς τὸν βασιλέα δὲν ἔχω πρόσωπον, μόνον
ἐντροπὴν καὶ ὀνειδισμούς. Καὶ τὴς ὥρας γράφει
γράμματα πρὸς τὸν ἀδελφὸν του τὸν Νικηφόρον
τὸν δεσπότην, λέγωντας ἔτζι· Ἀδελφὲ, ἂν θέλῃς
νὰ ἔχῃς τὴν ἀφεντίαν, καὶ τὸ δεσποτάτον σου,
καθὼς τὸ εἶχες, καὶ νὰ γένῃς μέλος τοῦ βασι-
λέως νὰ σὲ τιμήσῃ, καὶ νὰ σὲ αὐξάνῃ περισσο-
τέρως, ὅταν ἔλθωμεν εἰς πόλεμον, φύγε σὺ μὲ τὰ
φουσάτα σου, καὶ ἄφες μὲ νὰ πολεμήσω τὸν
πρίγκιπον νὰ τὸν νικήσω, νὰ λάβω τιμὴν ἀπὸ τὸν
βασιλέα, καὶ θέλεις ἀναπαυθῇ καὶ ἐσύ. Καὶ ἔτζι
τοῦ ἔστειλεν ἄνθρωπον πιστὸν, καὶ ἔδωκέ του
κρυφῶς ἀπὸ τὸν πρίγκιπα τὴν γραφήν. Ὁ δὲ δεσ-
πότης, ὡς εἶδε τὸ γράμμα, ἔστερξε τὸν λόγον τοῦ
ἀδελφοῦ του καὶ τοῦ ἀπέστειλεν ἀπόκρισιν μὲ τὸν
ἄνθρωπον, ὁποῦ τοῦ ἔπεμψε τὸ γράμμα, καὶ
ἔστερξε μεθ' ὅρκου ὅτι νὰ τὸ κάμῃ. Καὶ ὡς ἔλα-
βεν ὁ σεβαστοκράτωρ τὸ γράμμα τοῦ ἀδελφοῦ
του, ἐχάρηκε πολλά· καὶ τῆς ὥρας ἐκαβαλλίκευσε
καὶ ἤρχετο εἰς τὴν Πελαγωνίαν, καὶ σαββάτῳ
ἡμέρᾳ ἔφθασε. Καὶ ἐπὶ τὴν αὔριον τὸ πουρνὸν
τὴν κυριακὴν, ἔσμιξαν τὰ δύο φουσάτα, τοῦ
σεβαστοκράτορος τοῦ μπαστάρδου ἀπὸ τὸ ἕνα
μέρος, καὶ τοῦ πριγκίπου καὶ τοῦ δεσπότου ἀπὸ
τὸ ἄλλο μέρος. Καὶ τότε ἔδωκαν ἡ τρουμπέταις
καὶ τὰ τύμπανα, καὶ ἄρχησαν νὰ πολεμοῦν. Ὁ
δεσπότης, κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν ὁποῦ ἔδωκε τοῦ

(1) Ces événements sont de l'année 1259.

ἀδελφοῦ του, ἐπῆρε τὸ φουσᾶτον του, καὶ ἔφυγε, καὶ ἄφηκε τὸν πρίγκιπον μοναχόν του μὲ τὸ φουσᾶτον του, χωρὶς καμίαν βοήθειαν. Ὅταν γοῦν εἶδεν ὁ πρίγκιπος τὴν ἐπιβουλίαν τοῦ γυναικαδελφοῦ του δεσπότου, ἐλυπήθη πολλὰ, καὶ εἶπε πρὸς τὸ φουσάτον του· Ὦ ἀδελφοί, βλέπετε τὴν ἐπιβουλίαν, ὁποῦ μᾶς ἔκαμεν ὁ δεσπότης, καὶ τώρα νὰ γυρίσωμεν ἡμεῖς νὰ φύγωμεν, νὰ ὑπᾶμεν εἰς τὸν Μωρέαν, δὲν καταδοδωνόμεσθεν, ὅτι ὅλους μᾶς σφάζουν διώχνοντας, διότι ἐτοῦτοι εἶναι πολλοί, καὶ ἡμεῖς ὀλίγοι. καὶ μηδὲν φανοῦμεν ἄνανδροι νὰ φύγωμεν, ἀμὴ ἂς πολεμήσωμεν ὡσὰν ἀνδρειομένοι, καὶ ἐλπίζω, ὅτι ἂν ἔχωμεν ὁμόνοιαν, ὁ ἕνας ἀπὸ ἡμὰς νὰ ξίζῃ διὰ εἴκοσι ἀπὸ τοὺς ἐχθρούς. Καὶ τότε ἄρχησαν καὶ ἔδωκαν πόλεμον φοβερὸν, καὶ ὁ ἀνδρειομένος ἐκεῖνος ἀφέντης τῆς Καριτήνου ἔδωκε πρῶτος εἰς τὸν πόλεμον, καὶ ἔκαμε μεγάλην φθορὰν εἰς τὸ Ῥωμαϊϊκον φουσάτον. Καὶ πολεμῶντας, ἐτζακίσθη τὸ κοντάρι του, καὶ ἔῤῥηξέ το, καὶ εὔγαλε τὸ σπαθί του, καὶ ἔκοπτε τοὺς Ῥωμαίους ὡσὰν χορτάρια εἰς τὸ λιβάδι. καὶ οἱ Φλαμπουραρέοι, καὶ ὅλον τὸ φουσάτον τοῦ πριγκίπου, ἐπολέμησαν δυνατὰ καὶ ἀνδρειωμένα. Ἀμὴ τί εἶχαν νὰ κάμουν εἰς τόσον πλῆθος; ἐκεῖ γοῦν ὁποῦ ἐπολεμοῦσαν, ἐσκοτώθη ὁ αὐτὸς ἀνδρειομένος ἀφέντης τῆς Καριτήνου, καὶ ἄλλοι πολλοὶ Φλαμπουραρέοι, καὶ ἄλλοι ἐξακουστοὶ ἀνδρειομένοι. Ἐβουλήθη δὲ ὁ πρίγκιπος νὰ πάρῃ μερικοὺς καβαλαρέους νὰ φύγῃ, ἀμὴ δὲν ἠμπόρεσεν, ὅτι τὸ πλῆθος τοῦ φουσάτου τῶν Ῥωμαίων τοὺς ἐτριγύρισε, καὶ τοὺς ἔβαλεν εἰς τὴν μέσην, καὶ δὲν εἶχαν ποῦ νὰ φύγουν, μόνον τοὺς ἐκατέσφαζαν μὲ ταῖς σαΐταις. Τέλος ἔδωκαν καὶ εἰς τὸ ἄλογον τοῦ πριγκίπου μὲ τὴν σαΐταν καὶ τὸ ἔσφαξαν, καὶ ἔπεσε. Καὶ ἔδραμαν καὶ τὸν ἔπιασαν τὸν πρίγκιπον ζωντανὸν, καὶ τὸν ἐπῆγαν εἰς τὸν σεβαστοκράτορα καὶ τὸν ἐπαρέδωκαν, ὁμοίως καὶ τοὺς ἄλλους ὁποῦ δὲν ἐσκοτώθησαν εἰς τὸν πόλεμον, καὶ ὅσους ἔπιασαν ἀπ' αὐτοὺς ζωντανούς. Ὅμως ὡσὰν ἐνίκησεν ὁ σεβαστοκράτωρ τὸν πρίγκιπα μὲ τὰ φουσάτα του, ὥρισε καὶ ἔστησαν ταῖς τέντας, καὶ ἡ τέντα ὁποῦ ἐκαθέζετο εἰς αὐτὴν ὁ σεβαστοκράτωρ εἶχε τέσσαρας στύλους. Τότε ἤφεραν ἔμπροσθέν τὸν πρίγκιπα, καὶ ὅλους τοὺς καβαλαρέους ὁ ἔπιασαν. Καὶ ὡσὰν εἶδε τὸν πρίγκιπα τὸν γ βρόν του, ἐσυκώθη ὀρθὸς, καὶ τὸν ἔπιασεν τὸ χέρι, καὶ τὸν ἐκάθισεν εἰς τὸ ἕνα μέρος αὐ καὶ γλυκέως τὸν ἐχαιρέτησε, καὶ τοῦ εἶπε· Γ βρέ μου, δὲν ἤσουν εἰρηνικὸς νὰ καθέζεσα τὸ πριγκιπάτον του, εἰς τὸν Μωρέαν, νὰ χ ρεσαι ὡς ἀφέντης, ἀμὴ ἦλθες καὶ ἐπιάσθης τὰ χέρια τοῦ βασιλέως; Ὁ δὲ πρίγκιπος τοῦ κρίθη φρονιμώτατα, καὶ τὸν εἶπε. Κύριε σεβα κράτωρ ἀδελφέ μου, ἐγὼ εἶμαι πρίγκιπος μικρὸς στρατιώτης, καὶ ἔδραμα νὰ πολεμ ἕνα μεγάλον βασιλέα, καὶ ἂν ἤθελα τὸν νι ἤθελεν εἶσται Θαυμαστὸν εἰς ὅλον τὸν κόσ πῶς ἐνίκησεν ὁ στρατιώτης τὸν βασιλέα. τ πῶς ἐνικήθη στρατιώτης ἀπὸ τοῦ βασιλέως εἶναι Θαυμαστόν. Ἐβαρέθη δὲ τοῦ πρίγκίπου λόγους ὁ σεβαστοκράτωρ, διατὶ ἐσύντυχε ὑπερηφάνειαν, καὶ δὲν τὸν ἐφοβήθη ὁποῦ εἶχε νικημένον εἰς τὰ χέριά του. Ὅμως ὁ βαστοκράτωρ ὥρισε καὶ ἔθαψαν ὅλους τοὺς τωμένους, καὶ τότε ἐκαβαλλίκευσε μετὰ φου του καὶ ἐπῆρε καὶ τὸν πρίγκιπον, καὶ ἐκε ὁποῦ ἐγλύτωσαν εἰς τὸν πόλεμον, καὶ ἐπῆγα τὴν Κωνσταντινούπολιν. Καὶ ὡσὰν ἐπέζευ ἐπῆρε τὸν πρίγκιπον ἀπὸ τὸ χέρι, καὶ ἐπῆγε τὸ παλάτι τοῦ βασιλέως. Καὶ ἔτζι ἐγονάτισ πρίγκιπος ὁμπρὸς εἰς τὸν βασιλέα, καθὼς εἶδε, καὶ τὸν ἐπροσκύνησε. Καὶ ὁ βασιλεὺς ἔπιασεν ἀπὸ τὸ χέρι, καὶ τὸν ἐσύκωσε, καὶ εἶπε· Καλῶς ἦλθες μὲ τοὺς συντρόφους σου πρίγκιπε. Καὶ τότε ὥρισε καὶ τὸν ἔβαλαν εἰς λακὴν μὲ τοὺς ἀνθρώπους του, καὶ ἔκαμεν μίαν ἑβδομάδα, καὶ μετὰ τὴν ἑβδομάδα ἤ ἤφεράν τον ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως, καὶ τὸν ἐ σκύνησε. Τότε τοῦ λέγει· Πρίγκιπε, ἐσὺ βλ ὅτι εἶσαι εἰς τὴν ἐξουσίαν μου, ἢ νὰ σὲ Θανατ ἢ νὰ σὲ ἀπολύσω, ὅμως συμβουλεύω σε νὰ κ τοῦτο· ὅτι νὰ σοῦ δώσω βίον πολὺν ὅ, τι Θέλε τὴν βασιλείαν μου, νὰ ὑπάγῃς καὶ νὰ ἀγορ τόπους εἰς τὴν Φραγγίαν νὰ καθέζεσαι, καὶ ἐ νὰ ἀφήσῃς τὸν Μωρέαν, ὁποῦ εἶναι ἐδικός

γκιπος τοῦ ἀπεκρίθη [illegible] ὁρισμός, ὅλοι τὸν
ὸν ὁρίζω, ἀμὴ εἶναι [illegible] ὀλίγος καιρός,
ἐκέρδεσαν μὲ τὸ [illegible], ὁποῦ εἶχε τὸ πριγ-
ταῦτα ἔκαμαν [illegible], μὲ τὴν γυναῖκά του
ἐγὼ ἐξουσίαν [illegible] τὴν θυγατέρα τοῦ μισὲρ
ξης. Ὡς δὲ [illegible], καὶ ἔμεινε χήρα εἰς
πολλά, καὶ τοὺς [illegible] τῆς τοῦ ῥηγός. Ἔκαμε δὲ
αὐτὸν καὶ τοὺς [illegible] ῥῆγας εἰς τὸν περιπόθητόν
ς χρόνους· καὶ [illegible] αὐτοῦ.
ἶχε νὰ τοὺς ἔλ [illegible] πῶς αὐτὴ ἡ κεράτζα Μπέτα,
τὴν θεχθῇ, ὅτι νὰ [illegible] τὸ πριγκιπάτον τοῦ πατρός της,
σῃ. Καὶ ἔτζι ἐμπ [illegible]
τοῦ δώσῃ τοῦ βασιλ [illegible] ἦσαν δύο φλαμπουραρέοι
, τὴν Μονεμβασία [illegible], ἄνθρωποι εὐγενικοὶ καὶ φρονι-
, καὶ τοῦ Μιζηθρᾶ [illegible] εἶχεν ὄνομα Τὲ Δρώνης[1], μέγας
αὶ τὰ ἅρματα, [illegible] καὶ ὁ ἄλλος Τζεντεφρὲς ΤὲΝτούρ-
πος. Καὶ ἔστερξε [illegible] εἶχε χρείαν ὁ πρίγκιπος ὁ μισὲρ
ς, καὶ ἔκαμαν [illegible] ἀπὸ τὸν ῥῆγαν, ἀπ' αὐτοὺς τοὺς δύο
ρον τῆς ἀγάπης [illegible] σαδόρους. Καὶ ἀπὸ τὴν τάξιν καὶ
, καὶ τὸ ἐθέχθη [illegible], τοὺς ἠγάπησεν ὁ ῥῆγας πολλά,
σαν σύντεκνοι. Κα [illegible], καὶ τοὺς εἶχεν εἰς τὴν κόρτε του
ν ἔλθῃ πόλεμος [illegible] του. Λοιπὸν ὁ μέγας κωντό-
του ὁ πρίγκιπος. [illegible] τοῦ ῥηγὸς ὀνόματι Φλώριος[3] ἔβλεπε τὴν
πρίγκιπον, πάλι [illegible] ὁποῦ[4] εἶχε πρὸς τούτους ὁ ῥῆγας, καὶ
ς, καὶ ποτὲ μήγ [illegible] αὐτὸς μεγάλην ἀγάπην καθαρὰν μὲ
πος. Καὶ ἔτζι ἔσ [illegible]. Ὅμως, ὡσὰν ἀπέθανεν αὐτὸς ὁ πρίγ-
ρύτους του ἄρχ [illegible] ὁ μισὲρ Γουλιέλμος[5], ὁ πατέρας τῆς Μπέ-
ημάτατον, καὶ ἀν [illegible] ἦλθαν αὐτοὶ οἱ δύο φλαμπουραρέοι εἰς τὸν
ς ἀξιώτατον [illegible] διὰ χρείαν αὐτῶν, ἔστωντας ὁποῦ ὥριζεν
αὶ ὁ πρίγκιπος [illegible] εἰς τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως. Καὶ
λδικούς του, [illegible] τοὺς εἶδεν ὁ μέγας κωντόσταυλος τοῦ ῥη-
εἰς χεῖρας τοῦ [illegible], διὰ νὰ τοὺς εἰπῇ τὸ μυστήριον, μή-
Καὶ ἔστὰ ἦλθε [illegible] καὶ κάμουν εἰς τὸν ῥῆγαν καὶ τοῦ δώσῃ τὴν
ε γραφήν, καὶ [illegible] του τὴν κεράτζα Μπέταν διὰ γυναῖκά
αὐτὰ κατὰ τὸ [illegible], καὶ μὲ τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως τὸ πα-
ς ἔλαβε τὸ γρ [illegible] της. Καὶ ἔτζι τοὺς ἐπαρακάλεσε, καὶ τοὺς
γραμα τὸν [illegible]
ος του, καὶ [illegible]
ὁ πρίγκιπος τ [illegible]

[illegible]

(1) C'est celui que la Chronique de Morée appelle Τζα-[illegible], nom abrégé, je pense, de Τζὰν δε Ρούς ou Ροίς, Jean de Roy.

(2) Geoffroi de Tournai, seigneur de Calavryta, un des douze pairs d'Achaïe.

(3) Var. Φλόρης. Florent de Hainaut, qui était grand-connétable du royaume de Naples.

(4) Var. ἠγάπα τούτους.

(5) En 1277 ou 1278.

Φράγγους, καὶ τοὺς ἐνίκησαν οἱ Φράγγοι τοὺς Ῥωμαίους, καὶ ἔσφαξαν πολλούς· καὶ πάλιν μετὰ ἡμέρας ἔδωκαν πόλεμον, καὶ ἔγινε μεγάλη σφαγὴ εἰς τὴν μέσην τους. ὅμως ἐχώρισαν τὰ φουσάτα, καὶ ἐπῆγαν καὶ ἀναπαύθηκαν. Τότε οἱ Σκορδιανοὶ ἠθέτησαν τὸν πρίγκιπα, καὶ ἐπῆγαν μὲ τοὺς Ῥωμαίους. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπος, ἔστειλε καὶ ἐξωλόθρευσε τὸν τόπον καὶ τὰς χώρας τῶν Σκορδῶν.

Λοιπὸν ὁ πρίγκιπος εἶδεν ὅτι δὲν ἔκαμε παιδὶ ἀρσενικὸν νὰ κληρονομήσῃ τὸ πριγκιπάτον, μόνον εἶχε μίαν θυγατέρα, καὶ τὴν ἔλεγαν Μπέτα[1], καὶ ἠβουλήθη ὅτι νὰ τὴν ὑπανδρεύσῃ μὲ τὸν υἱὸν τοῦ ὑψηλοτάτου ῥηγὸς τῆς Ἀνάπολις τοῦ ῥὲ Κάρλου, ὀνόματι Λούκιον, διὰ νὰ τὸν ἔχῃ βοήθειαν νὰ τὸν βοηθήσῃ, νὰ εὐγάλῃ καὶ νὰ ἀποδιώξῃ τοὺς Ῥωμαίους ἀπὸ τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως. Καὶ ἔτζι ἔκλεξεν ἀποκρισιαρίους νὰ στειλῃ εἰς τὸν ῥήγαν τὸν ἀφέντην τῆς Θήβας, ὀνόματι Νικόλαον Τὲ Σατ Ὦμερ[2], καὶ τὸν ἀρχιερέα τῆς Ὠλένης, καὶ τὸν Πιέρον Τὲ Ντόβαν[3], ἄνδρας φρονιμωτάτους καὶ λογίους, καὶ τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖ, γυρεύωντας διὰ τὸν υἱὸν τοῦ ῥηγὸς νὰ τὸν πάρῃ γαμβρὸν εἰς τὴν θυγατέρα του, καὶ νὰ τοῦ δώσῃ διὰ προικίον τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως, ὁποῦ εἶναι ἐδικόν του πατρικόν. Καὶ ἔτζι ἐμπῆκαν εἰς πλευσίματα οἱ ἀποκρισιάριοι, καὶ ἐπῆγαν εἰς τὸ Βροντίσι τῆς Πούλιας. Καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐπέρασαν εἰς Ἀναπολιν, καὶ ἐπῆγαν καὶ ἐπροσκύνησαν τὸν ῥήγα, καὶ τὴν ὑπόθεσιν τοῦ εἶπαν. Ὁ δὲ ῥήγας ἠρώτησε διὰ τὸν τόπον τοῦ Μωρέως, πῶς εἶναι, καὶ τί εἰσοδήματα ἔχει. Καὶ ὅλα τοῦ τὰ εἶπαν καταλεπτῶς καὶ τοῦ ἤρεσε, καὶ ἔστεροξε νὰ γένῃ ὁ γάμος, καὶ διὰ βέβαιον ἔστειλεν ἕναν ἐπίσκοπον ἐδικόν του, καὶ δύο ἄρχοντες, καὶ δύο καβαλαρέους, καὶ ἦλθαν μὲ τοὺς ἀποκρισιαρίους ὡς ἀπὸ μέρος τοῦ ῥηγὸς εἰς τὸν πρίγκιπον, καὶ ἔστησαν τὸν γάμον, καὶ ἔδωκαν πολλὰ δωρήματα τῶν ἀποκρισιαρίων τοῦ ῥηγός. Καὶ ἔτζι ὁ πρίγκιπος ἐπῆρε τὴν θυγατέρα του, καὶ ἐμπῆκεν εἰς τὸ κάτεργον, καὶ ἐπῆρε

(1) Var. κεράτζα Μπέτα; Isabelle.
(2) Nicolas de Saint-Omer (voy. mon Glossaire).
(3) Pierre de Douai (voy. Glossaire au mot Ντόβα).

καὶ ἀπὸ τοὺς ἄρχοντάς του, καὶ ἐπῆγ
Βροντίσι. Καὶ μήνυμα ἔστειλεν εἰς τὸν
ὅτι ἔφθασεν ὁ πρίγκιπος, καὶ τῆς ὥρας
λεν ἄλογα, καὶ συνοδίαν ἀρχόντων, καὶ
τισσων. Καὶ ὡσὰν ἐσύμωσαν εἰς τὴν Ἀ
εὐγῆκε καὶ ὁ ῥήγας καβαλάρης ἔξω μὲ
αὐλῆς[1], καὶ ἐσυναπάντησε τὸν πρίγκιπον
θαν εἰς τὸ παλάτι τοῦ ῥηγὸς εἰς τὴν πόρ
ἐπέζευσαν. Καὶ εἶχε τὸ παλάτι εὐτρεπ
καὶ τὸν ἀπέστειλεν ἐκεῖ καβαλάρην μὲ τ
δίαν αὐτοῦ, καὶ εἶχε φαγητὰ διάφορα,
παυσες μεγάλαις. Καὶ τὸ πουρνὸν ἐπῆγ
κιπος εἰς τὸ παλάτι τοῦ ῥηγὸς, καὶ ὡ
Καὶ ἐν τῷ ἅμα ἡτοίμασε, καὶ ἔγινεν ὁ
καὶ ἔκραξαν τὸν ἀρχιερέα τῆς Ἀνάπ
εὐλόγησε τὸν κὺρ Λούκιον[2], τὸν υἱὸν το
μὲ τὴν κεράτζα Μπέταν[3] τὴν θυγατέρα τ
κίπου, καὶ ἔκαμαν ἐκεῖ χαραῖς πολλαῖς
γάλαις, καὶ ἔκαμεν ὁ πρίγκιπος νὰ δ
τοῦ ῥηγός. Ἄργησε δὲ ὁ πρίγκιπος ἐκεῖ
ιε'. Καὶ ὁ βασιλεὺς ἀπεστέιλε τὸν ἀνε
μὲ φουσάτα εἰς τὸν Μωρέαν. Καὶ οἱ
τοῦ πριγκίπου, ὡς εἶδαν τὰ φουσάτα,
λόγον παρευθὺς εἰς τὸν πρίγκιπον, εἰς τ
πολιν ὁποῦ ἦτον. Καὶ ὡς τὸ ἤκουσεν,
ῥηγὸς, καὶ τοῦ ἔδωκε θέλημα νὰ ὑπά
ἔτζι ἦλθεν εἰς τὸ Βροντίσι, καὶ διὰ δέκα
ἦλθεν ἀπ' ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέαν. Ὁ δὲ ῥήγ
μὲ ἕνα του καπετάνιον ἄξιον, ὀνοματι
ρην, καὶ ἔδωκέ του ἑκατὸν καβαλαρ
τριακοσίους πεζοὺς, καὶ ἦλθαν μὲ μεγάλ
σίματα εἰς τὸν Μωρέαν, εἰς τὴν Κλα
καὶ εὐγῆκαν ἔξω. Καὶ ἔτζι ἐκίνησαν ν
νὰ σμίξουν τὸν πρίγκιπον. Καὶ ὡς τὸ
ὁ πρίγκιπος, ὅτι ἦλθεν ὁ καπετάνιος το
ἔδραμε νὰ τὸν συναπαντήσῃ. Καὶ εἰς τ
μὸν τοῦ Κλήκου εἰς τὴν Κλέρκοδον, ἐκε
παντήθηκαν ὁ πρίγκιπος μετὰ τοῦ καπ
καὶ ἐχαιρετήθησαν, καὶ ἔκαμαν χαραί

(1) Var. μὲ τὴν κόρτε του.
(2) Louis. Il était plus connu sous le nom de son second nom.
(3) Isabelle de Ville-Hardoin. Elle était âgée ou trois ans lors de ce mariage, en 1267.

ὶ ἐκεῖ ἐπῆραν βουλὴν ποῦ νὰ ὑπᾶν νὰ
ν. Καὶ ἔτζι ἐπῆγαν εἰς τὸ Νίκλι καὶ
ν, διότι εἶναι τόπος πλατὺς, καὶ διὰ νὰ
μὰ εἰς τοῦ βασιλέως τὸ φουσάτον. Τότε
ἐσυκώθησαν, καὶ ἐκαβαλλίκευσαν καὶ
ὶς τὴν Καρύτεναν, καὶ εὐγῆκεν ὁ ἀφέν-
Καρυτένης καὶ τοὺς ἐπροσκύνησε, καὶ
Εἰκιβάκην ἦλθεν ὁ μισὲρ Γαλτιέρης καὶ
σκώνησε. Καὶ ἔτζι ἀπέστειλε φουσάτα ὁ
ς, καὶ ὁ καπετάνιος τοῦ ῥηγὸς εἰς τὸ
ῶνον τῆς Τζακονίας, καὶ τὸ ἐκούρσευσαν
τὴν Τζακονίαν, διατὶ ἠθέτησαν τὸν πρίγ-
καὶ ἐπῆγαν μὲ τὸν βασιλέα. Ἔδωκαν δὲ
έγαν εἰς τὰ φουσάτα τοῦ βασιλέως.
ς ὁ πρίγκιπος καὶ αὐτὸς ὡς ἄνθρωπος ἤσθέ-
ἀπέθανε, καὶ ἔμεινε τὸ πριγκιπάτον του εἰς
οῦ συμπεθέρου τουτοῦ ῥηγὸς τῆς Ἀναπολις.
αθεν ὁ ῥήγας τὸν θάνατον τοῦ πριγκίπου,
πολλὰ, καὶ τῆς ὥρας ἔκαμε κονσέγλιον
τόπον τοῦ Μωρέως, πῶς νὰ τὸν κυβερ-
αὶ τὸ κονσέγλιον τοῦ ἔδωκε βουλὴν, ὅτι
ῃ τινὰ ἄνδρα πρακτικώτατον πεπαιδευ-
ὰ μπαΐλον, καὶ γοβερναδόρον εἰς ὅλον
κιπάτον. Καὶ ἔτζι ἔκλεξεν ἕναν ἄνδρα
πατον πεπαιδευμένον, ὀνόματι Ῥουσῆ,
του Δὲ Σουλὰ[1], καὶ ἔδωκέ του πενῆντα
καὶ διακοσίους ἄνδρας ἐκλεκτούς, διὰ νὰ
λῃ πρὸς φύλαξιν εἰς τὸ κάστρον τοῦ Μω-
ὁ δὲ ἐπροσκύνησε τὸν ῥῆγα, καὶ εὐγῆ-
τὴν Ἀνάπολιν, καὶ ἦλθεν εἰς τὸ Βρον-
αὶ ἐμπῆκεν εἰς μεγάλα πλευσίματα καὶ
εἰς τὴν Κλαρέντζα τὸν μάϊον μῆνα, καὶ
ἐκεῖ διὰ μήνυμα ὅλους τοὺς φλαμπου-
τοῦ πριγκιπάτου, καὶ τοὺς ἀρχιερεῖς,
ς καβαλλαρέους, καὶ τοὺς στρατιώτας
Καὶ ὡσὰν ἐμαζώχθησαν ὅλοι, ἀνοιξε τὸν
τοῦ ῥηγὸς καὶ τὸν ἐδιάβασαν, ὅτι νὰ
ων διὰ μπαΐλόν τους καὶ γοβερναδόρον,
δῶσουν ὅλα τὰ συνηθισμένα τέλη τὰ ἀρεν-
αὶ νὰ τὸν τιμοῦν καὶ νὰ τὸν ἔχουν ὅλοι,
νὰ ἦτον καὶ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ τοῦ ῥη-

gues de Sully, surnommé Rousseau, de la cou-
s cheveux. (Voy. mon Glossaire.)

γός. Καὶ ὡσὰν ἀνεγνώσθηκεν ὁ ὁρισμὸς, ὅλοι τὸν ἐπροσκυνήσαν. Ὅμως ἐπέρασεν ὀλίγος καιρὸς, καὶ ἀπέθανεν ὁ υἱὸς τοῦ ῥηγὸς, ὁποῦ εἶχε τὸ πριγκιπάτον του διὰ προικίον, μὲ τὴν γυναῖκά του τὴν κεράτζα Μπέταν τὴν θυγατέρα τοῦ μισὲρ Γουλιέλμου τοῦ πριγκίπου, καὶ ἔμεινε χήρα εἰς τὸ παλάτι τοῦ πενθεροῦ της τοῦ ῥηγὸς. Ἔκαμε δὲ καὶ μεγάλον θρῆνον ὁ ῥήγας εἰς τὸν περιπόθητόν του υἱὸν διὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ.

Ἐδῶ γράφομεν νὰ μάθετε, πῶς αὐτὴ ἡ κεράτζα Μπέτα, ὁποῦ ἐχήρευσεν, ἔλαβε τὸ πριγκιπάτον τοῦ πατρός της, καὶ ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέαν.

Τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἦσαν δύο φλαμπουραρέοι εἰς τὸν Μωρέαν, ἄνθρωποι εὐγενικοὶ καὶ φρονιμώτατοι, ὁ ἕνας εἶχεν ὄνομα Τὲ Δρώης[1], μέγας κωντόσταυλος, καὶ ὁ ἄλλος Τζεντεφρὲς Τὲ Ντούρναης[2]. Καὶ ὅταν εἶχε χρείαν ὁ πρίγκιπος ὁ μισὲρ Γουλιέλμος ἀπὸ τὸν ῥήγαν, ἀπ' αὐτοὺς τοὺς δύο ἔπεμπεν ἀμπασαδόρους. Καὶ ἀπὸ τὴν τάξιν καὶ γνῶσιν αὐτῶν, τοὺς ἠγάπησεν ὁ ῥήγας πολλὰ, καὶ τοὺς ἐτίμα, καὶ τοὺς εἶχεν εἰς τὴν κόρτε του ὡσὰν οἰκειακούς του. Λοιπὸν ὁ μέγας κωντόσταυλος τοῦ ῥηγὸς ὀνόματι Φλώριος[3] ἔζελπε τὴν ἀγάπην, ὁποῦ[4] εἶχε πρὸς τούτους ὁ ῥήγας, καὶ ἔκαμε καὶ αὐτὸς μεγάλην ἀγάπην καθαρὰν μὲ τοὺς αὐτούς. Ὅμως, ὡσὰν ἀπέθανεν αὐτὸς ὁ πρίγκιπος ὁ μισὲρ Γουλιέλμος[5], ὁ πατέρας τῆς Μπέτας, ἦλθαν αὐτοὶ οἱ δύο φλαμπουραρέοι εἰς τὸν ῥήγαν διὰ χρείαν αὐτῶν, ἔστωντας ὁποῦ ὥριζεν αὐτοὺς εἰς τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως. Καὶ ὡσὰν τοὺς εἶδεν ὁ μέγας κωντόσταυλος τοῦ ῥηγὸς, ἐχάρην, διὰ νὰ τοὺς εἰπῇ τὸ μυστήριον, μήπως καὶ κάμουν εἰς τὸν ῥήγαν καὶ τοῦ δώσῃ τὴν νύμφην του τὴν κεράτζα Μπέταν διὰ γυναῖκά του, καὶ μὲ τὸ πριγκιπάτον τοῦ Μωρέως τὸ πατρικόν της. Καὶ ἔτζι τοὺς ἐπαρακάλεσε, καὶ τοὺς

(1) C'est celui que la Chronique de Morée appelle Τζαδρεῦς, nom abrégé, je pense, de Τζὰν δὲ Ρεὺς ou Ρεὶς, Jean de Roy.

(2) Geoffroi de Tournai, seigneur de Calavryta, un des douze pairs d'Achaïe.

(3) Var. Φλόρης. Florent de Hainaut, qui était grand-connétable du royaume de Naples.

(4) Var. ἠγάπα τούτους.

(5) En 1277 ou 1278.

εἶπε τὸ μυστήριον καὶ τὴν βουλήν του. Καὶ αὐτοὶ ἐδέχθησαν τὸν λόγον τοῦ μεγάλου κωντοσταύλου μετὰ χαρᾶς μεγάλης, καὶ ἔταξαν αὐτῷ ὅτι νὰ τὸ κάμουν. Καὶ ἔτζι ηὗραν καιρὸν ἐπιτήδειον, καὶ ἄρχησαν ὁμιλίαν πρὸς τὸν ῥήγαν, καὶ ἤφεραν τὴν ὑπόθεσιν οὕτω τεχνιέντως. Δουλικῶς ἀναφέρομεν εἰς τὴν ἀφεντίαν σου, καὶ μὴ δὲν βαρεθῇς τοὺς λόγους μας, ὅτι οἱ δοῦλοι πρὸς τὸν δεσπότην μετὰ παντὸς θάῤῥους καὶ πληροφορίας συντυχένουν, ὅσον εἶναι διὰ συμφέρον τοῦ ἀφεντός τους. Ὅμως καὶ ἡμεῖς ὡς δοῦλοί σου λέγομεν πρὸς τὴν ἀφεντίαν σου, ὅτι εἰς τὸ πριγκιπάτον τὸ ἐδικόν σου τοῦ Μωρέως πέμπεις ἐπιτρόπους ἐδικούς σου νὰ ἐπιβλέπουν τὰ δικαιώματά σου, νὰ τὰ μαζώνουν νὰ σοῦ τὰ στέλλουν. Καὶ αὐτοί, ἔστωντας νὰ εἶναι μάχη, τὰ τρώγουν καὶ τὰ καταπίνουν, λέγοντες, ὅτι τὰ ἔξοδιάζουν εἰς ταῖς μάχαις, καὶ ἡ ἀφεντία σου τοὺς πιστεύεις, καὶ μεγάλην ζημίαν ἔχεις. Καὶ εἰς ἐτοῦτο ἔχομεν λύπην, καὶ κάμε καθὼς ὁρίζεις. Ἀμὴ μᾶς φαίνεται, ὅτι ἤθελεν εἶσται ὠφέλιμον εἰς τὴν ἀφεντίαν σου νὰ μὴ δὲν ζημιώνεσαι, νὰ ἤθελες ὑπανδρεύσῃ τὴν ὀρφανὴν ὁποῦ ἔχεις εἰς τὰ χέριά σου, καὶ τὴν νύμφην σου τὴν κεράτζα Μπέταν, τοῦ πριγκίπου τὴν Θυγατέρα, νὰ τὴν δώσῃς τινὸς χρησίμου ἀνδρὸς ἀξίου ἀπὸ τοὺς ἐδικούς σου ἀνθρώπους τοῦ παλατίου, ὁποῦ νὰ γροικᾷς νὰ εἶναι φρονιμώτατος, καὶ ἄξιος διὰ νὰ κυβερνῇ[1] αὐτὸ τὸ πριγκιπάτον τῆς νύμφης σου, καὶ τῆς ἀφεντίας σου. Καὶ ἔτζι ἐδέχθη τὸν λόγον ὁ ῥήγας μετὰ πάσης χαρᾶς, καὶ ἐσυμβουλεύθη μετ' αὐτοὺς, ποῖον ἄνδρα νὰ τῆς δώσῃ. Καὶ ἔτζι ἀνάφεραν τὸν μεγάλον κωντόσταυλον τὸν μισὲρ Φλώριον, καὶ ἄρεσε τοῦ ῥηγὸς ὁ λόγος τοῦτος, διὰ νὰ πάρῃ αὐτὴν τὴν κεράτζα Μπέταν τὴν νύμφην αὐτοῦ, τὴν Θυγατέρα τοῦ πριγκίπου. Καὶ ἔτζι ἔκραξεν αὐτοὺς καὶ τοὺς εὐλόγησεν ὁ μητροπολίτης τῆς Ἀνάπολις[2], καὶ ἐπῆρεν αὐτὴν εἰς τὸ σπῆτι αὐτοῦ ὡς γυναῖκά του. Καὶ ὡς ἔκαμε τὸν γάμον, ἔκραξεν ὁ ῥήγας τὸν αὐτὸν μισὲρ Φλώριον, καὶ τοῦ ἐπαράδωκε τὸ πριγκιπάτον αὐτοῦ τοῦ Μωρέως τῆς γυναικός του, νὰ τὸ ἔχῃ αὐτὴ ἡ γυναῖκά ὡς πατρικὸν αὐτῆς δικαίωμα, μὲ τοῦτο, ὅτι χρεωστῇ ὁ αὐτὸς πρίγκιπος, ὁ ἄνδρας τῆς κλη νόμησας, τῆς αὐτῆς κερᾶς Μπέτας, νὰ δ κάθε χρόνον τὰ τέλη τοῦ ῥηγὸς ἐκεῖνα, ὅ ἔταξεν ὁ πατέρας αὐτῆς, ὁ ποτὲ μισὲρ Γουλιέλμ Καὶ ἔτζι ἐπροσκύνησε τὸν ῥήγαν ὁ πρίγκι καὶ ἡ γυναῖκά του αὐτὴ ἡ κερὰ Μπέτα, κα πρίγκιπος ἐπῆγε μόνος του, καὶ ἀπεχαιρέτη ὅλους τοῦ παλατίου μεγάλους καὶ μικρούς. Κ ἔτζι ἡτοιμάσθη μὲ τοὺς ἀνθρώπους του καὶ λους καβαλαρέους καὶ πεζοὺς μὲ πλερωμὴν, ἔδωκε του ὁ ῥήγας ὁρισμὸν εἰς τὸν Μωρέαν τὸν μπαΐλον καὶ εἰς ὅλους τοὺς ἀφέντες, ὅτι πέμπει διὰ πρίγκιπον τοῦ Μωρέως μὲ τὴν γ ναῖκα αὐτοῦ κερὰ Μπέτα, νὰ ἔχῃ τὴν τιμὴν κληρονομίαν. Καὶ ἔτζι ἐκαβαλλίκευσε μὲ τ πριγκιπέσσαν τὴν γυναῖκά του μὲ ὅλην του δύναμιν, μὲ καβαλαρέους καὶ πεζοὺς, καὶ ἦλ εἰς τὸ Βροντίσι. Καὶ ἐμπῆκεν εἰς μεγάλα πλ σίματα, καὶ ἔκαμαν ἄρμενα, καὶ ἐμίσευσαν τὴν Πούλιαν, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κλαρέντζ καὶ εὐγῆκαν ἔξω καὶ ἐκάθισαν εἰς τὰ ἀφεντ παλάτια. Καὶ ὁ μπαΐλος ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν δραβίδαν, ὡς τὸ ἔμαθεν, ἔδραμε καὶ τὸν ἐπ σκύνησε, καὶ τὸν ἐδέχθη μετὰ πάσης χαρᾶς. ὁ πρίγκιπος ἐπῆγεν εἰς τὴν ἐκκλησίαν, ὁποῦ ναι ἡ Φανερωμένη, καὶ ἐκεῖ ἐσυνάχθησαν οἱ φλαμπουραρέοι, καὶ ὁ κόσμος ὅλος, καβαλ ρέοι, καὶ πεζοί, καὶ ἔδειξε τοὺς ὁρισμοὺς ῥηγὸς εἰς τοὺς ἀφέντες, καὶ εἰς ὅλον τὸν λα καὶ νὰ τοῦ παραδώσουν τὰ κάστρη καὶ ταῖς χ ραις, καὶ νὰ τὸν γνωρίζουν πρίγκιπόν τους. αὐτοὶ τοῦ ἐζήτησαν τὰ πράγματά τους, καὶ τα νὰ μὴ δὲν τοὺς ἐμποδίζῃ, οὐδὲ νὰ τοὺς ἀγ ρεύγῃ, κατὰ τὸ χρυσόβουλλον τοῦ ποτὲ πριγ που. Καὶ ὡς ἔλαβε τὸ πριγκιπάτον, ἤλλαξε ὀρφίκια ὅλα, καστελλάνους, καὶ ῥεγέντες κάστρων, καὶ εἰς ὅλαις ταῖς ἐξουσίαις ἔβα ἀνθρώπους ἐδικούς του. Καὶ ὡσὰν ἐδιώρθωσ πριγκιπάτον αὐτοῦ, ἔκαμε κονσέγιον, πῶς κάμῃ διὰ νὰ πορευθῇ εἰς τὸ πριγκιπάτον αὐτ ἔστωντας ὁποῦ ἦτον μάχη, καὶ τὰ φουσάτα

(1) Var. γοβερνάρῃ.

(2) Ce mariage eut lieu à Naples en 1291.

ών ἦσαν ἐκεῖ διὰ νὰ πολεμήσουν. Καὶ τὸ
που ἐσυμβούλευσεν, ὅτι νὰ κάμῃ ἀγάπην
ι εἰρηνεμένος μὲ τὸν βασιλέα. Καὶ ἔστει-
; τὴν Μονεμβασίαν εἰς τὸν ἀφέντην Κατα-
ών, ὁποῦ ἦτον ἀφέντης εἰς τὰ κάστρη τοῦ
ους τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἔστειλαν φοῦσταν
ιμίνην διὰ τὴν ἀγάπην. Καὶ ὡς τὸ ἔμα-
βασιλεὺς, τοὺς ἐδέχθη μετὰ πολλῆς χαρᾶς,
ην μεγάλη ἀγάπη μετὰ τοῦ βασιλέως καὶ
γπάτου, καὶ ἀναπαύθη ὁ λαὸς τοῦ Μω-
καὶ ἐδόξασαν τὸν Θεόν[1]. Καὶ ὁ βασιλεὺς ὁ
Μιχαὴλ, αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος, ἠσθένησε κα
ἀπέθανε[1].

La Chronique de Morée ne va que jusqu'aux évé-

nements de cette même année ; elle n'ajoute que quelques détails sur la reprise des hostilités qui suivit cette paix. Dorothée n'a pas donné cette partie, fort probablement parce que son manuscrit était, comme ceux de Paris et de Copenhague, interrompu au milieu du récit de cette campagne.

(1) Michel Paléologue était mort en 1283, huit ans avant l'arrivée de Florent de Hainaut en Morée, deuxième mari d'Isabelle de Ville-Hardoin, et prince d'Achaïe. (Voy. mes *Éclaircissements historiques, généalogiques et numismatiques sur la principauté française d'Achaïe et ses douze pairies.*)

NOTICE

SUR RAMON MUNTANER,

NÉ EN 1265, MORT EN 1336.

mariage avait donné au comte de Barcelonne, mond-Bérenger Ier, vers 1068, sur le revers is des Pyrénées, le Carcassez, le Rasez, le rans, le Comminge et une bonne partie du ssain ; un mariage donna aussi à son petit-aimond-Bérenger III, en 1112, le riche comté ovence ; et enfin un mariage de Pierre Ier, arpetit-fils de Bérenger III, avec Marie de Mont-r, à ce bel héritage, récemment accru de gon (en 1137), vint ajouter une nouvelle eurie sur ce revers des Pyrénées, la seigneu-e Montpellier. Ainsi, la Marche d'Espagne, Barcelonne était la capitale et qui depuis 864 été détachée par Charles-le-Chauve du mar-t de Septimanie pour devenir un gouverne-t séparé dont fut alors revêtu Wilfrid-le-Velu, a d'anciens liens avec nos provinces méri-ales, et ces rapprochements politiques éten-nt et fortifièrent encore les affinités littéraires e les deux pays. Le latin s'était modifié par un et vulgaire usage et était devenu la langue ne ; le roman tendit à son tour à se régu-er et à se modeler suivant les habitudes de ne population, de chaque classe, et, parlé par les de loisir, ne tarda pas à devenir langue lit-re. Les nuances, d'abord très faibles, entre les es reproductions de ce type unique, devin-peu à peu plus tranchées, selon le travail lectuel fait par chacun, et bientôt il y eut autant de langues qu'il y avait d'Etats séparés. C'est ainsi qu'en France le provençal, le languedocien et le béarnais, bien que sortis d'une source commune, ont cependant leur physionomie individuelle très caractérisée. C'est ainsi que le catalan des deux revers des Pyrénées, qui n'avait d'abord été que comme une émanation de la langue limousine, dont il porte encore le nom, s'éleva rapidement au rang de langue littéraire.

Dès la première moitié du douzième siècle un rapide essor fut donné à la langue catalane. Jacques-le-Conquérant, en arrachant successivement aux mains des Maures, en 1228, 1238 et 1266, l'île de Majorque, le royaume de Valence et celui de Murcie, les peupla de Catalans. « Aussi, dit Muntaner, vous pouvez être assurés que ceux qui habitent lesdits lieux parlent le plus beau catalan du monde. »

Le conquérant de Minorque, de Valence et de Murcie fut un des premiers écrivains qui essayèrent à modeler la prose de la langue catalane. Après avoir fait bâtir deux mille églises, fondé des écoles, réformé les lois dans les cortès d'Huesca, encouragé le commerce, créé partout des consuls, fécondé l'agriculture par l'introduction de nouveaux canaux d'irrigation régis par les lois maures sur les cours d'eau, il écrivit lui-même les annales de son règne et en fit déposer le manuscrit autographe au monastère de Notre-Dame de Poblet en Catalogne.

Le partage fait par Jacques Ier de ses divers

États entre ses deux fils, Pierre III et Jacques II, amena plus tard une nouvelle modification de la langue limousine. Au second fils, Jacques II, furent dévolus le Roussillon, la Cerdagne, Montpellier et les îles Baléares, et il établit sa capitale à Perpignan. Au premier furent donnés les royaumes d'Aragon et de Valence et le comté de Barcelonne, et il fixa son séjour tantôt à Barcelonne, et tantôt, et le plus souvent, à Valence. De son séjour à Valence vint le nom de valencien donné au limousin, modifié et adouci quelque peu dans ce climat plus doux. Les auteurs de ce pays exaltent au plus haut degré la supériorité du dialecte valencien sur tous les autres dialectes du limousin. Carlo Ros, dans un petit ouvrage en castillan intitulé *Origen y grandeza del idioma Valenciano*, déclare que rien n'est plus grossier que le dialecte catalan et plus poli que le dialecte valencien, attendu qu'à Valence homme, langue, fruit, tout se perfectionne. « En esta ciudad de Valencia, dit-il, o sia per influencia de astro, o per especial gracia, todas las cosas que en ella vienen, aunque lleguen ya buenas, se han de mejorar. »

Dans son enthousiasme patriotique Ros lui donne l'épithète de langue *apostolique*, parce qu'elle était comprise de tous les peuples lorsque l'apôtre saint Vincent Ferrer prêchait.

« La langue valencienne, dit-il (p. 51), fut donnée par le Saint-Esprit au bienheureux saint Vincent Ferrer comme un instrument pour sa prédication du jugement dernier, prédication qui lui était prescrite par Notre Seigneur pour la conversion des âmes. La voix de saint Vincent était vraiment apostolique, puisqu'elle renouvelait les miracles des apôtres; car quoique saint Vincent prononçât et articulât bien réellement l'idiome valencien, il était cependant compris de toutes les nations, des Grecs, des Allemands, des Sardes, des Hongrois, des Egyptiens, etc., des hommes, des femmes, des vieillards, des jeunes gens, des idiots et des simples. Cette voix peut donc véritablement s'appeler clairon ou trompette de l'Esprit-Saint, orgue de la Sagesse infinie, flûte de la Divinité. »

Il ajoute plus loin (p. 60 et 61) que ce miracle fait par Dieu pour saint Vincent Ferrer en faveur du valencien est bien plus extraordinaire que le miracle du don des langues fait aux apôtres; car si Dieu avait accordé aux apôtres la faculté de prêcher dans la langue de chaque peuple, il avait accordé à chaque peuple la faculté de comprendre Vincent Ferrer, qui ne leur parlait que pur valencien; « miracle, ajoute Carlo Ros, que Dieu ne fit pas en faveur des apôtres, et qu'il ne fit en faveur de sa propre mère, puisqu'en p rois de l'Orient elle parla à chacun dans langue, et n'obtint pas d'être comprise ne parlant qu'hébreu. »

Enfin une autre excellence de la lan cienne, suivant le même Ros (p. 62 et que, dans le coffre que la Vierge Marie elle-même à Elx, et qui renferme une im assomption, se trouve une explication valencienne de la cérémonie que la Vier que l'on célébrât annuellement en son « Ce fait, dit Ros, est connu de tout le certifié par différents écrits tirés des a Valence, où on garde encore ce précieu

Un autre Valencien non moins enth le docteur Vicente Marco, assure gravem nix Troyana, L. 4, c. 2) que le valencien des soixante-douze principales langues q lait à Babel avant la dispersion des langu

Je ne m'arrêterai pas à tracer ici l'hist raire de la langue limousine dans les c Barcelonne, le royaume de Valence, les I le Roussillon français; c'est un sujet q d'être étudié avec soin et développé avec Cette histoire littéraire est fort riche, et il de citer :

Au treizième siècle, la chronique en Jacques Ier[1] et de Bernard d'Esclot[2]; le dours Jordi, Manfredo Ermengol[3], Jaume Luiz de Averzo Torsimani[4];

Au quatorzième, la chronique de Ran taner et celle du roi Pierre IV[6], Raymo frère Arnaud Estaniol[7], frère François E le célèbre J. Martorell, auteur du roma ran-le-Blanc, qui, suivant Cervantes, e *soro de contento y una mina de pasa*

(1) Imprimée en totalité à Valence par Jean Me in-folio, et en partie (la conquête de Valence), dan Valence.

(2) Le texte original de Bernard d'Esclot était res n'en avait imprimé qu'une traduction castillane fort publie pour la première fois ce texte catalan en e près un manuscrit de la Bibliothèque royale. (Voye sur d'Esclot qui suit celle-ci.)

(3) *Lo Breviari d'amor*. (Bibl. de Madrid et de l'Es royale de Paris.)

(4) Trobes en que tracta dels llinatges de la c la ciutad de Valencia e son regne. Valencia, 1796 planches représentant les armes des familles.

(5) *Del gay saber*. (Bibl. de l'Escurial.)

(6) Insérée à sa date en entier dans la chron. de

(7) *Llibre del regimen dels princeps*. (Bibl. de PE

(8) *Scala Dei*, imprimée à Barcelonne (Diego Gu *Tractat dels Angels* (J. Rosenbach et D. Miguel, 1 *dones*, imprimé à Valence en 1484; Livre de Maxi primé un grand nombre de fois.

ète Jaime March, aïeul d'Ausias March ; inzième siècle, Jean-François Francis[1], isca[2], Jayme Roig[3], Ausias March[4], Ber- nollar[5], Pierre Tomich[6], l'auteur ano- charmant roman de Partenople de Blois[7], cent Ferrer et son frère[8], et tant d'autres. uzième siècle fut un siècle fécond pour la re catalane. L'art nouveau de l'imprime- it d'être apporté en Espagne par les ls, et si près de son berceau, avait déjà la sphère des connaissances humaines. bons esprits avaient été frappés des s avantages de cette découverte. Voici ce dans la *Cronica de España*, dédiée à la belle par Mosen Diego de Valera, qui se ême attaché à la maison de Pierre de , comte de Placenzia. Après avoir raconté lu connétable D. Alvaro de Luna, il dit : acabada esta compilacion en la villa del le sancta Maria, vispera de san Juan de l Señor de 1481 años, seyendo el abre- ella en hedad de 69 años, sean dadas in- racias a Nuestro Redemptor y a la gloriosa u madre, señora nuestra. . . . . hedad a pena cede ni lugar dar quiere a iglo de los que fueron antes del nuestro ; y porque las istorias cronicas, que por intervalos de tiempo, por guerras y otras lissensciones parescen ser sepultas y en- las sin fruto, a causa de la penuria de ori- y trasuntos que, por pereza o flaca libera- s intervenida, agora de nuevo, Serenisima Princesa de singular ingenio[1], adornada de toda doctrina, alumbrada de claro entendimiento ma- nual, asi como en socorro puestos, ocurren, con tanta maravillosa arte de escrivir, do tornamos en las hedades aureas, restituyendo nos por multipli- cacion codices, en conoscimiento de lo pasado, presente y futuro, tanto quanto ingenio humano conseguir puede, por nascion Alemanos muy es- pertos y continuos inventores en esta arte de im- premir, que, sin error, *divina* decir se puede. De los quales Alemanos es uno Michael Dachaver, de maravilloso ingenio y doctrina, muy esperto, de copiosa memoria, familiar de Vuestra Alteza, a espensa del qual y de Garcia del Castillo, vecino di Medina del Campo, tesorero de la hermandad de la cibdad de Sevilla, la presente istoria general en multiplicada copia, por mandado de Vuestra Al- teza, a honra del soberano y inmenso Dios, uno en esencia y trino en personas, e a honra de vuestro real estado, e instruccion y aviso de los de vuestros regnos e comarcanos, en vuestra muy noble e muy leal cibdad de Sevilla, fue empresa por Alonzo del Puerto, nel año del nascimiento de Nuestro Salvador J. C. de 1482 años. »

Cette nomenclature d'hommes distingués qui ont écrit en langue catalane, et parmi lesquels je citerai au premier rang d'utilité les deux chroni- queurs, Carbonell au seizième siècle et Pujades au dix-septième, a toujours été se grossissant jusqu'au dix-septième siècle, où ont encore été publiés de fort jolis vers de Vicente Garcia, curé de Vall- Fogona[2]. Le catalan n'est plus aujourd'hui que langue populaire, et il a été détrôné complétement par le castillan, devenu à la fois la langue officielle et la langue littéraire. C'est encore une langue parlée par une population fort nombreuse et fort intelligente, sur les deux versants des Pyrénées orientales ; mais elle n'est plus étudiée que comme une recherche curieuse.

Dans l'année 1836, le respectable et savant évê- que d'Astorga, D. Felix Torres Amat, comprit qu'il était nécessaire, avant que s'effaçassent les souve- nirs d'une gloire qui s'éteint, de profiter d'un reste de vie de la langue catalane pour appeler sur elle un renouvellement d'intérêt qui pût susciter d'u- tiles recherches, et il publia en langue castillane un excellent volume intitulé : *Memorias para ayudar a formar un dicionario critico de los*

he de los nobleses de los reys. (Bibl. du marquis de ;)

uls de la ciutat de Barcelona, desde l'any 1196 a l'any d. de Madrid, à la suite d'un manuscrit de Ramon ;)

re dels consells. Roig avait visité la cour de Char- décrit dans ce poëme, qui a été imprimé pour la fois à Valence en 1531, quelques-unes de ses aven- livre était destiné par lui à l'éducation de Balthazar neur de Callosa, son neveu. Il a été composé vers

us célèbre des poëtes catalans. Ses poésies ont été ois imprimées ; il s'en trouve un exemplaire ma- a bibliothèque de Perpignan.

ques-uns de ses vers ont été imprimés à Valence en 1497. D'autres se conservent parmi les manuscrits thèque royale de Paris et de celle de Carpentras.

ris dels reys d'Aragó e comtes de Barcelona (jus- imprimé à Barcelonne en 1491).

ris del compte de Partinoples (Taragonna, 1488).

Vincent Ferrer entretint une correspondance en lane avec le roi Martin d'Aragon, encore infant. Il Vannes en Bretagne en 1419. Son frère Bonifacio uteur d'une traduction de la Bible en langue ca-

(1) La reine Isabelle.

(2) Vicente Garcia, né en 1580, mourut en 1625. Ses poésies ont été plusieurs fois réimprimées depuis la première édition de 1700. L'édition la plus complète est, je pense, celle de 1820.

escritores catalanos y dar alguna idea de la antigua y moderna literatura de Cataluña [1].

Parmi ces monuments littéraires il en est deux qui ont pour la France un intérêt tout spécial. Le plus ancien est la chronique inédite de Bernard d'Esclot, sur laquelle on trouvera quelques notions à la suite de cet article; l'autre, écrit sans doute une vingtaine d'années après, est la chronique de Ramon Muntaner, qui, dans le récit le plus vif et le plus vrai, nous donne de précieux renseignements sur plusieurs des événements les plus importants de notre histoire nationale, tels que l'établissement de Charles d'Anjou à Naples et en Sicile, les Vêpres siciliennes, le duel entre les deux rois Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon, la campagne funeste de Philippe-le-Hardi en Catalogne, en 1285, les expéditions des Catalans en Grèce, et leur établissement dans le duché d'Athènes, possédé par la famille française des La Roche, puis par celle des Brienne établie dans le même siècle à Jérusalem, à Naples, à Constantinople et à Athènes. Pour mieux faire connaître ce spirituel et amusant chroniqueur, au petit nombre de renseignements que me fournissait le dictionnaire des auteurs catalans de l'évêque d'Astorga [2], j'en ai réuni quelques autres que l'excellent prélat avait bien voulu me donner ma visite à Barcelonne [1]. J'ai également l'article sur Ramon Muntaner dans la *B*

(1) Un volume in-4, sur deux colonnes.

(2) Voici ce court article :

MUNTANER (Ramon), natural de Peralada, segun lo afirma el mismo en el capitulo 2o, con estas palabras : « E per ço començ al feyt del dit s^r rey En Jacme com yol viu ; e assenyaladament essent yo fadri e lo dit s^r rey essent a la dita vila de Peralada hon yo naxqui, e posa en l'alberch de mon pare Joan Muntaner, qui era dels majors alberchs d'aquell lloch e era al cap de la plaça. E per ço ne compte yo aquestes coses que cascu sapia que yo viu lo dit s^r rey, e que pusch dir ço que d'ell viu e aconsegui. »

Y en el prologo dice : « Yo, Ramon Muntaner, nadiu de la vila de Peralada e ciutada de Valencia. » Da gracias a Dios de haberle librado en 32 batalles de mar y terra, presons y turments y persecucions. Salió de Peralada que no n'havia xj anys complits. Escribia en la edad de 60 años, y comenzó el libro a xv de maig de la encarnacio 1330.

« *Cronica o descriptio dels fets e hazanyes del inclit rey D. Jacme primer, rey d'Arago, de Mallorques e de Valencia, comte de Barcelona e de Muntpeller e de molt sos descendents; feta per lo magnifich En* RAMON MUNTANER, *lo qual servi axi al dit inclyt rey D. Jacme com a sos fills e descendents, es trova present a las coses contegudes en la present historia.* » Valencia, per la viuda de Juan Mey 1558; traducida al español, Barcelona, 1595.

Esta traducida, dice Caresmar, por D. Miguel Montade, rector de Villa-Nueva de la Guerba y racionero de la seo de Zaragoza. Pero es una traduccion bastante libre. Barcelona, en casa de Jaime Cortey, librater, any 1562. Esta obra contiene 298 capitulos divididos en tres partes : la 1era que contiene 105, es la *Cronica escrita por el rey D. Jaime*; la 2e, que contiene 115, es la *Conquista del reino de Valencia y la del reino de Murcia*; y la 3a que contiene 78 capitulos tiene : *Lo glorios rey En Jacme, quant hague olt los misatge Ca e de Palealogo, emperador dels Grechs, delibl ultra mar e conquerir lo sant sepulcre.* » En el ultimo : « enant per alcuns dies, com nos haguessem en cor « Poblet e de servir la mare de Deus a aquel loga « e fossem ja partits de Algecira, e fossem en Vale « crexque la malaltia e plasch a Nostre Senyor qu « plassem lo dit viatge que fer volem. E aqui en V « l'any de 1276, sex kalend. aug., lo noble En Jac « gracia de Deu rey d'Arago e de Mallorques e de Vale « de Barcelona e de Urgell, e senyor de Muntpeller, « quest segle. *Cujus anima, per misericordiam D* « *requiescat in pace, Amen.*

Finito libro, sit laus et gloria Christo.

Cuatro años despues se imprimió la cronica de M Barcelona en casa de Jayme Cortey en 1568 in-f. ; de c dice el s^r Castro en su Biblioteca, p. 613, que hay un la real biblioteca de Madrid. Se conserva otro en la bi los Descalzos de Barcelona, y otro en la de Santa otro en la libreria de D. Jaime Ripoll Vilamajor, de el qual esta dedicado al illustr. D. Ferrando Folch d y d'Anglasola, duch de Soma, comte de Olivito y d senyor de las baronies de Belpuig, de Linyola y d de la vall de Almonazir y gran almirant de Napols.

Zurita lo cita con muchas alabanzas (Lib. VI, ca lib. VII, c. 1.) Lupian Zapata publicó un *Nobiliario tias de Cataluna* en nombre de Muntaner. (Vease tonio o la carta de Pellicer, *Censura de historias* p. 682.) En tiempo de Muntaner no se estudiaba sol *Historia del rey D. Jaime de Arago*, con el catalog dos y conselleres de Barcelona, p. 13, ms. de la real.

Fue un excelente militar, y en su vejez exacto hi Asistió a 32 batallas de mar y tierra. En 1308, sost dad de Galipoli en la Tracia contra los Genoveses del oriente se quedó en Valencia donde se habia c señor de Xiuella, villa de aquell reyno y alli compuso y dió principio a la famila de su nombre. Fue sepu iglesia de Predicadores de Valencia en la capilla de

Su hijo se llamó Macario Muntaner (Diago, l. VII, rita dice que no fué muy exacto en notar los años de en que no asistió (l. IV), pero lo cita con muchas en los lugares citados (l. IV).

(1) Voici cet article qui n'est qu'une traduction Nicolas Antonio :

RAMON MONTANER. Nació en Peralada : fué su pad Montaner, ylustre y valeroso capitan, y en su gio diligente y exacto historiador. Entró en la milicia a de edad. Sirviendo baxo D. Pedro el Grande, Alfon y Federico rey de Sicilia se halló, como el dize, en dos batallas por tierra y mar, habiendo sido hecho y encerrado en calabozos y padecido muchos t aquella celebre expedicion de Aragoneses y Catalane estado baxo las ordenes de Federico, rey de Sicilia impacientes y deseosos de mas gloria, acabada la Sicilia, fueron al auxilio del emperador de los Grie nico Paleologo, tuvo D. Ramon Montaner la princip aquella campaña, venciendo con un puñado de exercitos enteros de Turcos. Manifestó su gran tale

[illegible] vetus de Nicolas Antonio[1]; mais les faits [illegible]'ont été fournis ainsi étaient en bien petit [illegible] et presque tous puisés dans le récit même [illegible]ntaner. J'ai recouru à la même source pour [illegible]ouver quelques notions plus abondantes et précises, et je présente ici le résultat de mon [illegible] travail.

Ramon Muntaner naquit en 1255[1] dans le bourg de Peralade[2], la plus ancienne ville, selon lui, qui depuis le temps de Charlemagne et de Roland fût purgée de la présence des Sarrazins[3], et où son père, Jean Muntaner, possédait, en haut de la place, une des plus belles maisons du lieu[4].

Les Muntaner de Peralade avaient sans doute accompagné le roi Jacques d'Aragon dans ses conquêtes de Majorque et de Valence à la suite du seigneur de Peralade, Dalmau de Rochabara, et y avaient reçu divers dons dans le pays conquis sur les Sarrazins, distribué par le roi Jacques à tous ceux qui l'avaient suivi dans ses guerres. C'est ainsi qu'une branche de la famille Muntaner se trouva possessionnée dans l'île de Majorque, où ses descendants existent encore, et que le père de Muntaner vint se fixer à Valence après la conquête de 1238, et devint un des notables citoyens de cette grande ville. Peralade paraît toutefois avoir été le séjour d'affection de la famille; le père de Muntaner y avait successivement donné l'hospitalité au roi Jacques d'Aragon[5], et en 1274 au roi de Castille[6]. Ramon Muntaner avait neuf ans à cette épo-

[illegible] y conservò la ciudad de Gallipolis de Tracia en y despues la isla de Gerves. Habiendo buelto a España [illegible] Valencia donde havia casado: y escrivió la historia [illegible] de los reyes de Aragon y de sus exercitos, con [illegible]: *Chronica, o descrip. dels fets e asanes del ynclit [illegible] primer, rey de Arago, de Mallorques e de Va[illegible] de sos descendents.* Se imprimiò en Valencia por [illegible] Juan Mei en 1558, fol.; en Barcelona 1562, fol. No se sa[illegible] tradujo despues en español e imprimiò en Barcelona fol. El manuscrito se hallaba en la biblioteca del conde de Olivares. Alguno le ha atribuido, no se con quel fun[illegible], *historia de los linatges de Cataluna.* Haze mencion [illegible] de Montaner, Zurita, lib. VI, c. 6, 13, y 19, y lib. VII, Escolano, lib. VII, cap. 3, y Muncada muchissimas [illegible] Antonio *Bib. vet.* lib. III, cap. 4, p. 38. Se halla [illegible]scrito casi del tiempo de Montaner en la bibl. de Po[illegible] se dize que viò y conociò al rey D. Jayme, y que Juan Montaner lo hospedò en su casa en Peralada. [illegible] de Xinella en Valencia, y alli compuso su historia [illegible]cipio en la familia de su nombre. Fuè sepultado en [illegible] de Predicadores de Valencia en la capilla de S. Ma[illegible] este nombre se llamò su hijo, etc. Diago, lib. VII,

[illegible] l'article de N. Antonio:

[illegible]ndus Muntaner Peraladæ in Cataloniâ et Joanne pa[illegible], strenuus fuit, superioris fine sæculi atque hujus [illegible] ac belli dux et in emeritâ senectute accuratus his[illegible] scriptor.

[illegible] puer sese militiæ addixit, ab eâ ætate Petri [illegible] ejus filiorum Alphonsi III et Jacobi II Aragoniæ, [illegible] amborum fratris, Siciliæ regum, castra secutus. [illegible] non in bellorum congressibus, quotquot auspiciis [illegible] facta sunt ducibus suis probata opera.

[illegible] (quod ipsimet referente credimus) 32 terrá mari[illegible] præliis. Sæpe captus, carceribus inclusus, mul[illegible] maceratus fuit, in expeditione illâ præci[illegible] Aragonensium et Catalanorum qui sub Fre[illegible] rege olim meruerant, quietisque impatientes et [illegible], pacato jam Siculo bello, in Orientem, Græcorum [illegible] Andronico Paleologo ægrè sese adversus Turcorum [illegible] opem et auxilium præstituri, classe vecti sunt, diu[illegible] cum ingratis amicis gesto bello, victoriam ferè [illegible] ab innumeris reportarunt, Raymundus magna [illegible] Gallipolim Thraciæ urbem, anno 1308, ab impressione [illegible], dum in Oriente adhuc versaretur; Meningim, [illegible] (los Gerves, aut Gelves vulgò) à Maurorum Frederici regis Siciliæ auspiciis, anno 1313 profectus

[illegible] reversus, Valentiæ, unde uxorem duxerat, [illegible], 60 jam annis natus rerum tempore suo ab Ara[illegible] regibus, et ab eorum subditis historiam anno [illegible] scribere aggressus fuit; quod et summâ fide [illegible], hoc est à se visorum enarrator, fecit, vernaculâ [illegible], quâ sic titulus concipitur:

[illegible] o descripcion dels fets e hazanyes del inclit rey D. Jaume primer, rey de Arago, de Mallorques, e de Valencia, e de molts de sos descendents.

Que edita fuit Valentiæ typis viduæ Joannis Mey, 1558 in-folio, indèque Barcinonæ, 1562, in-folio. Hanc nescio quis in sermonem Hispanum conversam. Barcinon etiam prodire fecit anno 1595, in-folio. Ms. fuit in bibliotheca comitis-ducis de Olivares. Nescio autem deferenda ne sit fides asserenti non nemini ac pro se laudenti Montanerii librum:

De los linages de Cataluna,

cum vix illius temporis quo vixit Montanerius hocce studium videatur. Meminit sæpè hujus viri cum laude Hieronimus Zurita, lib. VI, *Annal. Aragoniæ*, cap. 6, 13 et 19, et lib. VII, cap. 1; Gaspar Escolanus in *Historiâ Valentinâ*, lib. VII, c. 3; D. Franciscus de Moncada. Oson, comes, in libro: *Expedicion de Catalanos y Aragoneses contra Turcos y Griegos passim.*

(Nicolas Antonio Bibliotheca Hispana vetus, t. II. l. IX, c. 4, p. 145.)

(1) E com fiu aquest libre el comenci, la Deus merce! era en temps de lx anys; lo qual libre yo comence a xv jorns de maig del any de la Encarnacion de Nostre Senyor Deu Jesu-Crist MCCCXV (Prolech). S'il avait soixante ans au moment où il commença son livre en 1315, il était donc né en 1255.

(2) Yo, Ramon Muntaner, nadiu de la vila de Peralada e ciutada de Valencia (Prolech)..... E la dita vila de Peralada hon yo naxqui (capitol II).

(3) La pus antiga vila era Peralada que, del temps de Carles-Magnes e de Rotla en çà, no fo de Serrahins (c. CXXV).

(4) L'alberch de mon pare En Joan Muntaner, qui era dels majors alberchs d'aquell lloch e era al cap de la plaça (c. II).

(5) Per ço començ al feyt del dit senyor rey En Jacme, com yo l viu, e asenyaladament essent yo fadri; e lo dit senyor rey essent a la dita vila de Peralada posa en l'alberch de mon pare (c. II).

(6) E puix lo rey e la regina de Castella ensemps vengren ab tots albergar a Peralada. E aço se yo, per ço com yo era fadri, e lo dit senyor rey de Castella e la regina jagren aquella

que. Ce fut à peu d'années de là, probablement vers 1280, qu'il dut faire une course en France pour y voir Philippe-le-Hardi au moment où il se rendait aux conférences de Toulouse [1], et qu'à son retour il put voir à Perpignan le roi de Majorque et le prince de Tarente, fils du roi Charles de Naples [2].

Déjà Ramon Muntaner avait quitté Peralade à la mort du roi Jacques, en 1276, pour venir, avec sa famille, demeurer habituellement à Valence [3]. Ce ne fut toutefois que dix années après, et lorsque cette ville eut été entièrement ravagée par les Almogavares, au moment de l'invasion française de 1285, qu'il l'abandonna sans retour. Il exprime d'une manière simple et touchante ses regrets de quitter sa patrie.

« Aussi moi et tant d'autres, dit-il [4], qui y perdîmes la plus grande partie de notre avoir, n'y avons-nous plus remis les pieds, et nous avons couru le monde, cherchant fortune avec de grands maux et nous exposant à de grands dangers; et au milieu de ces aventures la majeure partie a succombé dans ces guerres de la maison d'Aragon. »

Ce doux souvenir de la patrie, anime souvent les récits de Muntaner et leur donne une grâce toute particulière. Je n'en citerai qu'un seul exemple, qui me semble digne de prendre place à côté des tableaux les plus nobles et les plus naïfs de l'antiquité.

« Sur les prouesses de ce riche-homme, En Guillaume Galeran de Cartalla, seigneur d'Ostalès, dit Muntaner [5], on pourrait, je vous le dis, faire un aussi gros livre que celui qu'on a fait [illegible] Lancelot du Lac. Et jugez si Dieu lui voulait bien! il fut al-cayd de Barbarie, et s'y trouva beaucoup de faits d'armes; puis il passa avec seigneur roi Pierre à Alcoyll et en Sicile; et comme je vous l'ai dit, il sut férir son coup lance dans toutes les affaires, si bien que, à ca de ses prouesses, le seigneur roi le créa comte Catanzaro; et Dieu enfin lui fit tant de grâce q jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans il contin à porter les armes; et puis il vint mourir dans s hôtel paternel et dans sa seigneurie d'Ostalès, sein de sa famille, dans la même chambre où était né. »

Muntaner était âgé de vingt ans lorsque s pays fut ravagé par une terrible guerre d'invasi dont le souvenir s'est conservé vivant jusqu'à l'i vasion de 1808, entreprise pour une cause à p près semblable et qui devait lui ressembler au par les résultats.

A la suite de la conquête de la Sicile sur l Français et sur Charles d'Anjou, à qui ce royau avait été donné par les papes, qui poursuivaient Mainfroy, roi des Deux-Siciles, le fils de l'emp reur Frédéric II, redoutable adversaire du sié romain, Pierre d'Aragon avait été excommunié p le pape, qui était d'origine française. Son royau avait été mis en interdit, ses sujets déliés du s ment de fidélité, et la couronne d'Aragon donn au second fils de Philippe-le-Hardi, Charles Valois, frère de Philippe-le-Bel et père de Philip de Valois. Une armée française, commandée p le roi Philippe-le-Hardi en personne, accompag de ses deux fils et du cardinal Chollet, légat pape, favorisée par une alliance avec le roi de M jorque, comte de Roussillon et seigneur de Mon pellier [1], passa les Pyrénées et se jetta dans Lampourdan. A cette nouvelle Pierre fit appel ses vassaux d'Aragon et de Catalogne, ainsi qu'a citoyens des villes, des bourgs et des château

nuyt en la cambra del alberch de mon pare, hon ya vos he comptat quel d'amunt dit senyor rey En Jacme d'Arago havia posat. Si que, per ço com lo rey de Castilla e la regina foren ensemps aquella nuyt, feu hon vij portals en l'alberch d'En Bernat Rossenyol quis tenia ab la casa de mon pare, hon lo rey passa a la cambra de la regina. E axi per vista, no per als, vos puch yo açó dir per cert (c. XXIII).

(1) Que yo mon cors viu, quel rey de França, en les sues selles que cavalcava, portava a quartons lo senyal del senyor rey d'Aragon, per amor del infant, e en l'altre quarto lo seu senyal de les flors; e axi mateix se feya l'infant (c. XXXVII).

(2) A la partença de la vista s'en ana lo princep de Taranto ab lo rey de Mallorques, hon yols viu amdosos entrar en Perpinya (c. XXXVII).

(3) Exi del lloch de Peralada que no n'havia encara xj anys complets (Prolech).

(4) Que yo e d'altres qui en aquella perdem gran res de ço que haviem, no hi som tenguts tornar puix; ans som anats per lo mon, cercant consell ab molt treball e ab molts perills quen havem passats; dels quals la major part ne son morts en les guerres aquestes de la casa d'Arago (c. CXXV).

(5) D'aquest rich hom, En Guillem Galceran de Cartalla, senyor d'Ostales, se pogra aytant gran libre fer de les proeses que ell feu, com feu de Lansalot del Llach. E pot hom co-

nexer Deus si li volia be: que ell fo al-cayt de Barbaris, e fo en molts feyts d'armes, e puys passa ab lo senyor rey Pere a Alcoyll e en Sicilia, hon feri, com yo-us he dit, en t los faffers, si que per sa proesa, lo feu lo senyor rey d'Arag compte de Catansar. E feu li Deus tanta de gracia qu'estu xc anys porta armes; e puys vench murir al seu alberch, seu lloch d'Ostalès, en la cambra hon naixque, entre seus (c. CXXVII).

(1) Pour bien faire comprendre la liaison historique néc saire entre les familles royales d'Aragon, de Majorque et Sicile, je crois devoir donner ici un court extrait de leur g néalogie, depuis le mariage de Pétronille, fille de Ramire Moine, avec Raimond Bérenger, comte de Provence, jusqu'à vieillesse de Muntaner. (*Voy.* l'arbre généalog. ci joint.)

ppel ne fut pas entendu. Des débats ré-
aient aliéné les cœurs à la fois des nobles
nunes, car il avait à tous arraché leurs
vilége ou de franchise qu'il avait fait brû-
s yeux : aux nobles, parce qu'ils étaient
s oppresseurs des communes placées à
le leurs châteaux ; aux communes, parce
n caractère impétueux, mais honnête, il
ndue de leurs libertés attentatoire au
justice, qui fut de tout temps sa vertu in-
. De là la formation de la célèbre Union
pour résister aux empiétements de la cou-
s Catalans, plus attachés de cœur à une
ndie avec eux-mêmes, n'allèrent pas si
les Aragonais ; mais quand Pierre les
lon leurs serments, de lui donner aide
rps, ils se présentèrent tous devant lui,
la main leurs lances sans fer, à la cein-
fourreaux vides de leurs épées, et cou-
lement de leurs armes défensives, la
la targe et l'armet [1], lui annonçant que,
ment à leurs serments, ils venaient lui
s corps, et que, dussent-ils tous perdre
étaient prêts à le suivre partout où il
t de les mener ; mais que, quant à défen-
e fer et le feu le roi qui avait lacéré et
les chartes et priviléges concédés pour
re défense, c'est ce qu'il n'obtiendrait ja-
x.

ne voulant pas qu'il fût dit que c'était le
ent qui le faisait céder, se décida à soute-
e, secouru seulement des gens de ses pro-
nes, réunis à tous ceux que put lui recru-
argent ou leur propre espoir de pillage,
habileté de son célèbre amiral Roger de
tte lutte fut pénible, mais glorieuse pour
peu les rangs de son armée se grossi-
ême temps que se diminuaient les rangs
La maladie devint le plus puissant de ses
; et, après quelques mois, Philippe-le-
rant, fut escorté par la générosité de
torieux, jusque sur le versant roussil-
s Pyrénées, et vint expirer à Perpignan.
i-même par les fatigues, Pierre mourut
is après Philippe, mais vainqueur et ré-
vec les siens.

m moment même où les derniers rangs de
roi de France descendaient de la cime des
espagnoles dans les plaines du Roussillon,
comme d'une escorte par le roi Pierre
lerie, que s'opéra, de la manière la plus
noble, cette complète réconciliation. Bernard d'Esclot nous peint le roi Pierre d'Aragon fixant sa tente sur un tertre, près du lieu où les Français avaient pris leur dernier campement ; là, rassemblant autour de lui ses barons, ses chevaliers et tous ceux qui voulaient l'entendre, il leur adressa ces mots que je traduis littéralement de d'Esclot :

« Barons, grand honneur nous confère en ce moment Notre Seigneur Dieu, non par un effet de nos mérites, mais par un effet de sa seule bonté ; car, comme vous l'avez tous vu, le roi de France était naguère entré dans ce pays avec grande joie et allégresse, et le voilà en ce moment qui en sort à grande perte de gens et d'avoir. Je me dois à moi-même de reconnaître que, si tant d'hommes de ma terre ont aussi éprouvé de grands maux sans raison et ont perdu ce qu'ils avaient, c'est pour moi et par moi qu'ils ont souffert, et que c'est moi surtout qui suis responsable de ce qui s'est passé, moi qui me suis toujours obstiné à rejeter tous vos conseils. Et cependant vos conseils étaient bons et loyaux, et tels que, si je les eusse sollicités au lieu de les rejeter, les maux faits par nos ennemis à moi-même et à vous auraient sans doute été moins grands qu'ils n'ont été. Et je vous le dis, si jamais homme conduisit avec désordre une grande entreprise, cet homme c'est moi. Mais Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, à qui déplaît l'enivrement du superbe et qui sourit à l'humilité de l'opprimé, a retiré sa main des Français et nous a relevés et restaurés dans nos affaires, et vous et moi. A qui ne l'aurait pas vu, on ne saurait, vous le savez, faire comprendre toutes les aventures, tous les désastres qui nous sont advenus en cette guerre ; et de tout cela, la merci Dieu ! il nous a bien pris. Après avoir senti et reconnu publiquement ma faute et la grâce que Dieu m'a faite, et la bonne aide que vous m'avez prêtée, et la bonne affection que vous m'avez de tout temps manifestée, je vous adjure et requiers tous que, de tout ce que j'ai jamais pu faire qui vous soit venu à déplaisir, vous veuilliez bien m'en donner un pardon plein, entier et sans délai. Et puisque Dieu nous a accordé un tel honneur que nous voyons ici devant nous humiliés et vaincus nos puissants ennemis, nombreux comme le monde, sachons, sans férir un seul coup, en tirer vengeance telle qu'à jamais ils apprennent à ne plus se hasarder à rien de semblable. Puisque Dieu a eu pitié de nous, ayons aussi pitié d'eux en ce moment suprême. Si tel est votre avis, je saurai faire exécuter votre volonté, et sinon dites-moi sans délai ce à quoi vous vous arrêtez. »

[1] sur Bernard d'Esclot, p. 670 et 671.

Il faut lire dans d'Esclot toute cette partie du récit. D'Esclot, homme de paix, à ce qu'il semble par quelques réflexions mêlées à son récit, attachait plus d'importance que Muntaner aux garanties données aux libertés civiles, et n'oublie rien d'important sur ces débats intérieurs. Muntaner est avant tout homme de guerre et ennemi de la domination étrangère, et tout ce qui gêne l'action royale le gêne lui-même, parce que, dans son esprit loyal et chevaleresque, il croit toujours cette action, non très éclairée, mais parfaitement honnête.

Les récits de ces deux hommes doivent donc être éclairés l'un par l'autre et fondus ensemble, si l'on veut avoir un compte-rendu exact et complet de cette célèbre expédition.

Muntaner n'indique en aucun endroit de sa chronique qu'il ait joué un rôle actif dans la guerre de 1285. Il dit bien avoir connu personnellement quelques-uns des acteurs principaux, tel par exemple que le Mercadière qui tua un chevalier [1]; mais il ne se met jamais lui-même en scène dans cette partie du drame. Ce qui fait supposer qu'il n'est pas resté oisif en ce moment difficile, c'est ce qu'il dit dans son prologue, qu'il s'est trouvé dans trente-deux combats sur terre ou sur mer [2].

Je le perds de vue depuis cette année 1285 jusqu'en l'année 1300, où je le vois se fiancer à Valence, à l'âge de trente-cinq ans [3], avec une jeune fille encore enfant, et partir pour la Sicile, où il fut fondé de pouvoirs du général templier Roger de Flor, et initié à toutes les affaires importantes qu'il eut tant sur terre que sur mer [4]. Je le retrouve là chef d'une connétablie employée au siége de Messine contre le duc de Calabre, petit-fils de Charles d'Anjou. « Et je peux bien vous raconter tout ce qui s'est passé, dit-il, car j'étais présent au siége, du premier jour jusqu'au dernier [5], avec ma connétablie. »

(1) En Peralada havia una fembra *que yo conegui e viu*, que havia nom Na Mercadera, per ço com tenia obrada de mercaderia (c. CXXIV).

(2) Es raho que faça moltes gracies a Nostre Senyor Ver Deus e a la sua beneyta mare, Madona Sancta Maria, e a tota la cort celestial, de la gracia e de la merce que m'ha feyta e de molts perills que m'ha gitat e escapat, axi de XXXIJ bataylles, entre de mar e de terra, en que som stat (Prolech).

(3) Il dit à l'an 1310 : « Ma muller, que havia affermada fadrina en la ciutat de Valencia, be havia X anys (c. CCLJ).

(4) De les quels maravelles (les prouesses des Catalans et Aragonais en Romanie, qui l'ont surtout décidé à écrire sa chronique) null hom tant verdaderament non poria recomptar la veritat com yo fas, qui fuy en Sicilia en la sua prosperitat (du templier Roger de Flor), procurador general seu, e cabi en tots los affers seus, els majors que ell feu, e per mar e per terra; que cascu m'en devets mills creure (c. CXCIII).

(5) E yo puch vos ho dir, que yo fui en lo setge del primer dia tro al darrer. E havia dejus ma conetablia de la Sancta-Clara entro al palau del senyor rey. Seguran en aquell lloch portaven mes d'affany quen nengu tat, si que assats nos daren que fer, qui per terr mar (c. CXCV).

(1) Yo mateix fui al dictar e a ordonar los dit (c. CXCIX).

(2) Voyez ci-joint, la généalogie des rois de Bulg

Après la paix de 1303, Muntaner fut du n de ceux qui s'attachèrent à la fortune de R Flor et partirent avec lui pour cette célèbre dition qui protégea en effet l'empire grec les menaces des Turcs, tous les jours de p plus rapprochés de Constantinople, mais qu guère moins de mal qu'elle en empêcha; Grande Compagnie catalane livra elle-mêm pire grec au pillage et finit par aller dresser se dans le duché et la ville d'Athènes, après e dépossédé les conquérants français.

Ce fut Muntaner qui, comme il nous l'ap assista à la rédaction et à l'ordonnance d conclu entre Roger et Andronic, pour ré conditions avant le départ [1].

Toute cette partie de la chronique de Mu est écrite avec autant d'exactitude que de les faits, les lieux, les hommes y sont retra vif et avec leur véritable physionomie. J'i gneusement comparé son récit avec celui d teurs grecs du temps, et j'ai toujours rec Muntaner l'avantage, non-seulement d'un plus judicieux et d'un caractère plus ferme aussi d'un jugement plus impartial envers s nemis eux-mêmes et d'un respect plus pera et plus laborieux de la vérité. Quant à la même du récit, il a sur tous une incontestab périorité; et je ne connais pas d'écrivain aucune exception, qui sache mieux que lui porter son lecteur au milieu des batailles chauffer au feu de ses propres passions.

Muntaner s'embarqua en Sicile avec son chef Roger de Flor, qui avait été pourvu de la d de mégaduc de l'empire et qui conduisait à C nic, sur trente-six bâtiments, 1500 cavaliers hommes de pied, sans y comprendre les ma la flotte. Ils relâchèrent d'abord à Monembv ils trouvèrent la solde stipulée avec l'empe se dirigèrent aussitôt sur Constantinople, arrivèrent au mois de septembre 1303. I épousa, suivant les conditions convenues, fille de Jean Asan, dixième roi de Bulgari après avoir été dépossédé du royaume p beau-frère, Tertère, s'était réfugié à Const ple, et y avait épousé Irène, sœur de l'em Andronic, de laquelle il avait eu Marie. [2]

les noces l'armée catalane passa en Asie par
aquelle de Cyzique, afin d'y faire tête aux
, qui avaient enlevé aux empereurs grecs
le trente journées de pays, et faisaient des
sions jusque sous les murs de Constantino-
Ils trouvèrent les Turcs à deux lieues du point
barquement, leur livrèrent bataille et les dé-
t, huit jours après avoir pris congé de l'em-
r. On était alors à la fin d'octobre, et dès le
er novembre l'hiver se déclara avec une telle
nsité que Roger se décida à passer l'hiver
ique, avec sa femme, qu'il avait envoyé cher-
à Constantinople.

peine le mois de mars 1304 fut-il arrivé que
reconduisit lui-même sa femme à Constan-
le, en rapporta le 15 mai la paie de ses trou-
et le 1er avril fit déployer sa bannière. Les
furent battus et repoussés, et Roger mar-
r Philadelphie, où il passa quinze jours, puis
de là à Nymphée, à Magnésie et à Thyrra.
dant ce temps, Bérenger de Rocafort, qui
refusé de livrer deux châteaux qu'il occu-
n Calabre avant d'avoir été payé de ce qui
it dû, à lui et à ses troupes, et que cette né-
ion avait empêché de quitter la Sicile en même
que Roger, venait d'arriver à Constantino-
t là l'empereur lui avait donné l'ordre d'al-
réunir à Roger partout où il le trouverait.
rt s'était donc aussitôt rendu à Chio, où il
rouvé le commandant de l'escadre de Roger,
quel il avait fait route pour le port d'Ania [2],
à il avait expédié un courrier à Roger pour
e part de son arrivée. « Roger, dit Munta-
fut très satisfait et voulut que j'allasse jus-
ia pour y prendre Berenger de Rocafort et
er jusqu'à la ville d'Ayasaluck [3], que l'Écri-
mme Éphèse. »

taner partit en effet avec son escorte, con-
t à Rocafort vingt chevaux de selle pour le
ramener avec lui, et tous vinrent à Ephèse, où, à quelques jours de là, arriva aussi Roger, qui après quelques jours de repos marcha sur les Turcs et poursuivit ses avantages jusqu'aux frontières d'Arménie. Le 15 août se donna contre les Turcs une nouvelle bataille, dans laquelle Muntaner assure que les siens eurent tout l'avantage. De là Roger revint à Ania, et, d'après l'ordre de l'empereur, quitta l'Anatolie, établit ses quartiers à Gallipoli et vint trouver l'empereur à Constantinople, avec quelques hommes de suite. L'empereur reconnaissant ou effrayé revêtit Roger de la dignité de César, et dès les derniers jours de décembre, Roger revint avec sa femme et ses beaux-frères passer le reste de l'hiver au milieu des siens à Gallipoli. Dès les premiers jours du printemps de l'année 1305, il devait retourner en Asie pour compléter la conquête de l'Anatolie et des îles que l'empereur voulait lui inféoder. Avant de se mettre en route, malgré les conseils de sa femme, grosse de sept mois, il voulut aller prendre congé de Michel, fils d'Andronic, qui était à Andrinople. Michel n'avait pu lui pardonner des succès qui faisaient sa propre humiliation, et Roger fut assassiné dans le palais du fils de l'empereur, le 28 mars 1305.

Muntaner était resté à Gallipoli avec le gros de l'armée catalane, qui se vit bientôt attaquée par les troupes impériales, mais qui tint bon, fortifia la ville, et fut en peu de temps en état de venger la mort de son chef sur les hommes et sur le pays, toutefois après un défi noble et courageux que Muntaner raconte avec une fière simplicité.

Un des plus braves d'entre eux, Berenger d'Entença, allié de la maison d'Aragon par la reine, s'aventura dans une excursion maritime et fut pris en trahison par les Génois, qui l'emmenèrent à Péra et de là à Gênes. En repassant devant Gallipoli, Muntaner, ami d'Entença, offrit en vain aux Génois dix mille perpres d'or pour sa rançon; tout fut inutile pour le moment. Privés ainsi de leurs deux chefs les plus capables, les Catalans ne trouvèrent plus qu'en Muntaner la loyauté de caractère, l'intelligence et l'esprit d'ordre, de conciliation et de fermeté à la fois qui pouvaient réunir en un seul faisceau toutes ces volontés violentes et diverses. Dans ce moment de trouble, la plupart étaient d'avis de quitter sur-le-champ Gallipoli et de se transporter avec toutes leurs nefs dans l'île de Lesbos, pour de là faire la guerre à l'empereur; l'autre avis qui fut celui de Muntaner, était, dit-il[1]: «..... Que grande honte serait à nous si, après avoir perdu deux hauts seigneurs et tant de braves

(1) V. Muntaner, c. CCXIX, p. 439.

fondateur de la race des Osmanlis, Osman, dès la fin
siècle, avait obtenu du sultan seljoucide d'Iconium
, le territoire de Khamidjahissar, qu'il avait conquis,
n de prince. Sa domination remplaça peu à peu celle
joucides, et 150 ans après anéantit celle des Grecs.
muner, t. I, p. 75 et suiv.) Afin d'éclaircir de la ma-
plus complète la situation politique de cette partie de
arrachée aux Grecs par les Seljoucides d'abord, puis
Turcs, je crois devoir ajouter ici, sous forme généalogi-
ique, un tableau de la marche de ces deux conquêtes.
es généalogies des Seljoucides et Osmanlis ci-jointes.)
y. l'atlas catalan de 1375 (t. XII des Notices des ma-
s de la Bibl. R.).

muner, l'appelle Alto-Lloch et l'atlas catalan Alto-

gens qu'on nous avait tués par si haute trahison, nous ne les vengions pas, ou si nous ne mourions pas avec eux ; qu'il n'y avait personne qui ne dût nous en lapider, surtout étant gens de haute réputation comme nous étions, et la justice étant de notre côté, et qu'ainsi il valait mieux mourir avec honneur que vivre avec déshonneur. Que vous dirai-je ? Le résultat du conseil fut : qu'il fallait décidément combattre et poursuivre la guerre, et que tout homme qui dirait autrement devait mourir. Afin de garantir encore mieux notre résolution, il fut arrêté que, sur chacune de nos galères, lins et barques, et sur notre nef, nous enlèverions deux planches du fond, afin que nul ne pût faire compte de se sauver par mer, et qu'ainsi chacun songeât à bien faire ; et tel fut le résultat de notre conseil. Ainsi nous allâmes aussitôt défoncer tous nos bâtiments ; et je fis faire sans délai une grande bannière en l'honneur de saint Pierre de Rome, pour être placée sur notre tour ; et je fis faire aussi une bannière royale aux armes du seigneur roi d'Aragon, une autre aux armes du roi de Sicile, et une autre en l'honneur de saint Georges ; ces trois-là pour les porter au combat et celle de saint Pierre pour rester à notre maîtresse tour ; et du jour au lendemain elles furent faites. »

Partout, à dater de ce moment, on voit Muntaner revêtu de la confiance des siens pour les postes les plus difficiles. Après la célèbre bataille d'Apros, au mois de juillet 1305, à laquelle il assista et dans laquelle fut défait le fils de l'empereur, tous revinrent à Gallipoli, et c'était sous l'autorité seule de Muntaner qu'était placée toute cette armée tant qu'elle était à Gallipoli.

« Gallipoli, dit-il, était le chef-lieu de toute l'armée, et moi j'étais à Gallipoli avec toute ma maison et tous les secrétaires de l'ost, et j'étais capitaine de Gallipoli ; et tant que l'armée y était, tous devaient reconnaître mon autorité, du plus grand au plus petit. J'étais de plus chancelier et trésorier de toute l'armée, et tous les secrétaires de l'ost réglaient avec moi ; de telle sorte qu'en nul temps ni à aucune heure aucun de ceux qui étaient dans l'ost ne savait combien nous étions, excepté moi. Et je tenais écriture pour savoir pour combien de chevaux bardés et pour combien de chevaux armés à la légère chacun prenait part, et il en était de même pour les hommes de pied ; si bien que c'était d'après mon registre que se réglaient les chevauchées. Et j'avais le cinquième du profit de toutes les courses, aussi bien courses de mer que chevauchées. Je tenais aussi le sceau de la compagnie ; car aussitôt que le césar Roger eut été tué et le mégaduc Bérenger d'Entença fait prison compagnie avait fait faire un grand sceau quel était le bienheureux saint Georges, et l tion portait : « Sceau de l'ost des Francs qui sur la Macédoine[1]. » Et ainsi Gallipoli fut l le chef-lieu de toute cette compagnie, sav dant sept ans que nous en fûmes les ma durant cinq ans desquels nous y vécûmes che-que-veux-tu, mais sans jamais semer, ni labourer. Et lorsque toute la compagnie nie dans cette ville, le sort tomba sur m rester à la garde de Gallipoli, des femme enfants, et de tout ce qui appartenait à la gnie. »

« La compagnie, ajoute-t-il ailleurs[2], s en trois corps échelonnés les uns après les savoir : Ferrand Ximénès à Madite ; moi Muntaner à Gallipoli, avec tous les hommes et autres, car Gallipoli était le point cen tout. Et là venaient tous ceux qui avaient de vêtements, d'armes ou d'autres choses, e en cette cité qu'ils trouvaient ce dont ils besoin ; et là venaient et demeuraient tous l chands, quels qu'ils fussent. Et à Rodosto et à était Rocafort avec tout le reste de la tro tous nous étions riches et à l'aise. Nous mions, ni ne labourions, ni ne cultivions gnes, ni ne les taillions, et cependant nou tions chaque année autant de vin qu'il n fallait pour notre usage, et autant de fro autant d'avoine ; et ainsi vécûmes-nous p cinq ans à bouche-que-veux-tu. »

Muntaner eut fort à faire pour défendre poli, car tous voulaient aller où les appel poir de la vengeance et du pillage. Malgré l belles promesses, il ne put retenir avec lui q trente hommes de pied et cent cavaliers. dit-il gaîment[3], je restai mal accompagné mes, mais bien accompagné de femmes ; car très certainement plus de deux mille femm tre unes et autres, avec moi. »

C'est avec ce faible renfort qu'il fut ob défendre Gallipoli contre les forces des Géno prétendaient protéger en Constantinople le de la commune de Gênes[4]. Il faut lire dans tauer lui-même le récit animé de ce siége, d

(1) Sagell de la host dels Franchs que regnen lo r Macedonia (c. CCXXVI).

(2) P. 446, c. CCXXIII.

(3) P. 449, c. CCXXVI.

(4) E lo desafiament fo aytal : que ell nos manava en de part del comu de Genova, que nos que exquessem jardi ; ço era l'imperi de Constantinoble que era ja comu de Genova (c. CCXXVIII).

itre son cheval et lui, ils reçurent treize
s.

tour de Berenger d'Entença de Catalogne
e, au lieu de leur rapporter une force nou-
rvint au contraire une cause d'affaiblisse-
ar la jalousie que lui portait Rocafort, qui
que son humble naissance le mettrait tou-
ns une situation inférieure à celle de Bé-
. Muntaner était incessamment occupé à les
nder, au grand hasard de sa personne,
u'il était, pour aller sans cesse des uns aux
de passer devant des forteresses ennemies
faisaient frontière. Ce fut en ce moment que
Fernand de Majorque fut envoyé en Grèce,
endre le commandement général, au nom
Frédéric de Sicile, qui avait fait avec lui un
ont Muntaner rapporte les clauses secrètes
e véracité qu'il m'a été facile de constater,
ce traité secret est conservé dans l'ancien
les chartes, aux archives du royaume [1].
ivée de l'infant, dont la mission était com-
ée à Muntaner en particulier par une lettre
ntielle du roi, ne put réunir les esprits; on
toutefois de se porter comme conciliateur
disposer à partir de Gallipoli qu'on avait
tement épuisée, pour aller chercher des lieux
pprovisionnés.

st vrai, dit Muntaner[2], que nous avions sé-
au cap de Gallipoli et dans cette contrée
t sept ans depuis la mort du césar; nous
s vécu pendant cinq ans à bouche-que-veux-
en même temps nous avions dévasté toute
rée à dix journées à la ronde et nous avions
les habitants, si bien qu'on ne pouvait plus
recueillir; il fallait donc forcément aban-
ce pays-là.»

t une lecture qui a tout l'intérêt d'un ro-
e chevalerie que celle du fragment de sa
que dans lequel Muntaner décrit la migra-
s Catalans de Gallipoli à Christopoli et au
ssandria, leur hivernage sur ce cap, leur
e à travers la Macédoine jusqu'au pied de
pe et de l'Ossa, et de là à travers les déli-
vallées de la Thessalie jusqu'à leur arrivée
duché d'Athènes, où ils livrèrent bataille
Gauthier de Brienne, qui y fut tué ainsi qu'un
nombre de chevaliers français, et enfin leur
e possession du duché d'Athènes.

tanер n'a pu raconter que fort sommaire-
e séjour des Catalans pendant près d'une an-
s les vallées de la Thessalie, mais on peut

l'ai rapporté en entier p. 457. (2) P. 460, c. CCXXXI.

suppléer à cette lacune par deux morceaux que l'on doit à un contemporain de Muntaner, le moine Théodule, plus connu sous le nom de Thomas Magister, déjà connu par d'autres ouvrages [1]. Ces deux fragments historiques se trouvent parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, n° 231 et n° 2629, d'après lesquels je publie, à la suite de cette Notice, le premier, qui est l'éloge d'un nommé Chandrinos, qui, pendant le séjour des Catalans en Thessalie, eut plusieurs rencontres avec eux. Théodule, en racontant la gloire de Chandrinos, nous fait connaître en même temps quelques détails tout-à-fait inconnus jusqu'ici sur le séjour des compatriotes de Muntaner près des cimes de l'Olympe. Le second est une lettre écrite par Théodule au philosophe Joseph sur l'invasion des Catalans qu'il nomme Italiens, et des Turcs auxquels il donne le nom de Perses [2].

Ramon Muntaner avait quitté ses compatriotes presque en sortant de Gallipoli; c'était lui qui, pendant que les autres se faisaient voie par terre, était chargé de l'escorte de mer.

«Il fut convenu, dit-il [3], que tous ensemble nous abandonnerions le pays, et que moi, sur les vingt-quatre lins que nous avions, parmi lesquels se trouvaient quatre galères (les autres étaient des lins armés), j'embarquerais tous les hommes de mer, toutes les femmes et tous les enfants, et que je m'en irais par mer jusqu'à la ville de Christopoli, qui est à l'entrée du royaume de Salonique, et qu'avant de partir je démolirais et incendierais le chateau de Gallipoli, le chateau de Madite et tous les lieux dont nous étions les maîtres.»

Sa commission exécutée avec décision et intelligence, Muntaner quitta Gallipoli et arriva à cette île de Tassos où le grand historien Thucydide passa de longues années. Elle était alors possédée par un de ses anciens amis, Ticino Zaccaria le génois qu'il avait autrefois aidé à se rendre maître de Phocée [4], où il acquit des richesses telles qu'après s'être acquitté de ses engagements avec Muntaner et lui avoir donné part au butin, il put de là en avant entreprendre des conquêtes pour lui seul. Parmi le

(1) Theoduli monachi, sive Thomæ Magistri *orationes* 4 et *epistolæ* 8, editore ac interprete Laurentio Normanno, Anno Christi 1695. Upsaliæ, Henricus Keyzer, grec et latin; et plusieurs autres ouvrages de grammaire.

(2) Le savant Boissonnade a publié ces deux morceaux d'après les mêmes manuscrits, en 1850, dans ses *Anecdota Græca è codicibus regiis* (t. II, p. 188 et 212), et il est inconcevable que M. Hoffmann, dans son Lexique bibliographique, etc., dont le troisième volume a paru en 1856, ait oublié de faire mention de cette publication parmi celles de Thomas Magister.

(3) P. 461, c. CCXXXI.

(4) Foya, dans Muntaner et dans l'atlas catalan de 1375.

butin se trouvaient surtout, suivant Muntaner, trois reliques précieuses. « L'une était un livre qui s'appelle l'*Apocalypse*, qui était écrit en lettres d'or de la propre main du bienheureux monseigneur saint Jean; et sur les couvertures il y avait une grande multitude de pierres précieuses; la deuxième, une chemise très précieuse et sans aucune couture, que madame sainte Marie fit de ses mains bénites, et c'était toujours cette chemise que portait monseigneur saint Jean quand il disait sa messe; la troisième était un morceau de la vraie croix, que monseigneur saint Jean évangéliste enleva de sa propre main de la vraie croix, et de la place même où J-C. avait appuyé sa précieuse tête. Et le morceau de la vraie croix était richement enchâssé dans l'or et entouré de pierres précieuses d'une valeur immense, et le tout était suspendu à une chaînette d'or que monseigneur saint Jean portait toujours à son cou. » L'Apocalypse et la chemise restèrent en lot à Zaccaria; Muntaner obtint le morceau de la vraie croix, qui plus tard lui fut enlevé, avec tout ce qu'il rapportait, par les Vénitiens. A l'aide de ses richesses, Zaccaria avait fini par se rendre maître du château et de l'île de Tassos, où Muntaner venait le visiter, et où il fut accueilli de lui de la manière la plus gracieuse. Aussi ajoute-t-il : « Le proverbe catalan est bien vrai qui dit : Oblige et ne regarde pas qui; car en ce lieu où je ne pensais jamais aller, j'éprouvai un grand plaisir, et le seigneur infant par moi, ainsi que toute notre compagnie [1]. »

Ce jour-là même y arriva de son côté l'infant Fernand, qui avait quitté l'armée catalane à la suite des intrigues de Rocafort et de la mort de Bérenger. Les nouvelles qu'il apporta décidèrent Muntaner à se séparer de ses anciens amis pour conserver sa foi à l'infant; mais il n'était pas homme à se séparer ainsi d'eux comme par surprise et sans avoir pris ses précautions pour la défense de ceux dont les intérêts lui étaient confiés. Il pria donc l'infant de l'attendre quelques jours à Tassos, où il recommanda à son ami Zaccaria de le bien traiter, puis il se rendit à l'armée, et là fit donner garantie à tous ceux qui n'étaient pas du parti dominant, ou les fit accompagner en lieu sûr en leur donnant chariots et barques pour eux et leurs effets, et il convoqua tous les chefs de l'armée pour leur reprocher hautement l'indignité de leur conduite et sa résolution formelle de se séparer d'eux.

« Et en présence de tous, dit-il [2] je rendis le sceau de la communauté dont j'étais le gardien, ainsi que tous les registres, et leur laissai aussi tous les secrétaires de l'ost et pris congé d'eux. En vain ils me prièrent de ne pas les quitter, et surtout Turcs et Turcopules nos alliés, qui vinrent à moi en pleurant et me conjurant de ne pas les abandonner; car ils me regardaient comme un père; la vérité est qu'ils ne m'appelaient jamais que *cata*, qui en langue turque signifie père. Et je dis aussi qu'en vérité je leur portais moi-même plus d'affection qu'à aucuns; car c'était sous mon autorité qu'ils avaient été placés à leur entrée, et ils avaient toujours eu plus de confiance en moi qu'en aucun autre de l'ost des chrétiens. Et moi je leur répondis, que pour rien au monde je ne consentirais à rester, ne pouvant faillir dans ma foi à mon seigneur infant qui était mon seigneur. »

Après avoir ainsi pris congé selon toutes les formes et avoir laissé ses amis dans ce pays tout neuf à exploiter, il vint rejoindre l'infant à Tassos, et tous deux passèrent par le duché d'Athènes, où régnait alors Guillaume II de La Roche, premier pair d'Achaïe, mari de la jeune Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin par son second mariage avec Florent de Hainaut, arrière petit-fils de Baudouin Ier de Constantinople. Ils débarquèrent d'abord à Armyros, où ils mirent tout à feu et à sang pour se venger des gens du pays qui avaient tué quatre hommes qu'y avait laissés l'infant pour faire du biscuit. D'Armyros ils allèrent à Scopelos qu'ils ravagèrent, puis au cap de Négrepont. Malgré les observations de Muntaner, l'infant s'obstina à passer par la ville de Négrepont, placée sous la domination d'un des seigneurs tierciers de la famille dalle Carceri [1], s'imaginant qu'il serait aussi bien accueilli à son retour qu'il l'avait été à son premier passage, et malgré tout le monde l'infant décida qu'il y passerait.

« A la male heure, dit Muntaner [2], nous prîmes cette route; et nous nous mîmes la corde au cou, de notre pleine science. C'est toujours grand danger de marcher avec fils de roi quand ils sont jeunes; car ils se trouvent de si bon sang qu'ils ne peuvent se persuader que pour rien au monde aucun homme doive leur faire de la peine. Et assurément cela devrait être ainsi si le monde connaissait ses devoirs; mais il les connaît si peu que rarement il rend à prince ce qu'il lui doit. Et il faut dire aussi que ce sont des seigneurs tels qu'on n'ose s'opposer à rien de ce qu'ils veulent décider; et c'est ce qui nous advint, et il nous fallut consentir à notre propre destruction. »

Il advint que, par malheur pour eux, venait d'arriver à Négrepont une flotte vénitienne à bord de

(1) V. p. 467. (2) V. p. 463.

(1) Voyez les 3e, 4e, et 5e pairies d'Achaïe, dans mes tables généalogiques. (2) V. p. 467.

s se trouvait un envoyé de Charles de Va-
re de Philippe-le-Bel et père de Philippe
is, depuis roi de France. Charles de Valois,
ivait pu obtenir l'Aragon, où il n'avait
été, comme le dit Muntaner, que roi du vent,
uit à s'en dédommager en donnant de la
à son titre d'empereur. Thibaut de Cepoi
voyé par lui pour préparer les voies; déjà,
rs années auparavant (1306), Thibaut avait
avec le doge vénitien Gradenigo un traité
encore aujourd'hui dans l'armoire de fer aux
s du royaume et scellé de la bulle d'or de
; et c'était en vertu de ce traité que Thi-

i ce traité, tel que je l'ai copié sur l'original, dans
de fer :

ne Domini Nostri Jesu-Christi, amen
ativitatis ejusdem 1306, die 19, intrante mense de-
quarte indictionis;

s exasperata conviciis, dolorosis afflicta puncturis,
ta Romana Ecclesia, unica sponsa Christi, mater nos-
execrabili inveterati scismatis dispendio, per quod
fraudis damnosa nequicia ab ipsâ, que est caput
um omnium et magistra super universas orbis
obtinens principatum, Grecorum Ecclesiam segrega-
um suorum implorat auxilium, cunctorumque quos
i et fervor fidei catholice accendit, querens presidia,
que succursum ut eamdem Grecorum Ecclesiam à
lo succisam in errorem et scissure, demum, proh
nstitutam, ad vere fidei disciplinam summâ diligen-
dâ et discretâ, alti consilii maturitate reducat.
t cum illustris et magnificus princeps dominus Karo-
Francie filius, Valesie, Alençonis, Carnoti, Andega-
nes, accensus zelo fidei ut ipsam Grecorum eccle-
m à malo timor Dei non revocat, virtute bellicâ ad
i disciplinam reducat et ad recuperacionem ipsius
ferventer intendat, attendens et sciens quod illustris
ficus dominus Petrus Gradonico, Dei gracià Venecie,
, atque Chroacie dux, dominus quarte partis et di-
dus imperii Romanie et potens commune anum Vene-
erga ipsam Romaniam Ecclesiam nulla tenuit vel
necessitas, dictum negocium ferventer et viriliter
antur, opem et operam efficacem apponere propo-
d prefatos dominum ducem et commune Venecie, no-
sapientes viros dominos Theobaldum de Cepoy mili-
Petrum dictum Le Riche, subdecanum Carnotensem,
ambaxatores, procuratores et nuncios speciales, cum
d sufficienti mandato ad tractandum, ordinandum,
ndum, paciscendum et confederandum, faciendum
ndum ordinaciones, convenciones, pacta et confedera-
cum predictis domino duce et communi Venecie, pro
rthodoxe fidei deffensione et dicti imperii recupera-
transmisit; et post plures tractatus habitos hinc et inde,
ens Deus qui concordias facit, suâ pietate partes eas-
ncordans, in subscriptam deduxit concordie unitatem.
idem, illustris et magnificus dominus Petrus Gradonico,
cià dux Venecie predictus, unà cum suis minori et ma-
ciis communis Venecie, ad sonum campane et voces
um more solito congregatis, et ipsa consilia et homi-
orum consiliorum unà cum domino duce predicto pro
communi Venecie ex unà parte, et suprascripti domini
ldus, miles, et Petrus, subdecanus Carnotensis, amba-

baut, de Cepoi faisait route avec dix galères véni-
tiennes et un lin armé. Outre ce traité, une autre

xatores, procuratores et nuncii suprascripti principis domini Karoli, sum habentes ad hoc mandatum, sigillo cereo rubeo pendenti ipsius munitum subter-annexi tenoris, procuratorio nomine ejusdem domini Karoli, ex parte alterâ, ad deffensionem fidei et recuperacionem ejusdem imperii Romanie quod nunc detinetur per Andronicum Paleologum et alios occupatores et detentores ejusdem imperii occupatum, pacta et convenciones et veram societatem, unionem et confederacionem perpetuò duraturam, secundùm infrà scriptum modum et formam, inter se concorditer inierunt.

In primis videlicet: quod illa pacta et convenciones que olim habita et facta fuerunt inter serenissimos principes dominum Phylippum condam imperatorem Romanie et dominum Carolum primum regem Sicilie ex unâ parte et dominum ducem et commune Venecie ex alterâ, super recuperacionem dicti imperii Romanie, sicut per omnia continent, ita simili modo nunc fuit et est firmatum inter supradictum dominum Karolum per se et suis heredibus et successoribus ex unâ parte et dictos dominum ducem et commune Venecie ex parte alterâ, super ipsius imperii recuperacionem, que debeant de cetero per jam'dictas partes inviolabiliter observari cum infrà scriptis mutacionibus, declaracionibus, addicionibus et substractionibus que per ordinem inferiùs declarantur; scilicet quod:

Quanquam in ipsis pactis et convencionibus supradictis, inter alia, sit certus specificatus numerus equorum et galearum ponendorum et ponendarum per partes, pro ipsius imperii recuperacione, si tamen ipsis videbitur partibus quod minor numerus equorum et galearum sit sufficiens pro ipsâ recuperacione, hoc remaneat in voluntate et beneplacito partis utriusque, hoc addito et eciam expresso, quod id quod partibus predictis videbitur esse sufficiens et in principio et quolibet tempore, tam de equis, equitibus et peditibus quam de galeis, per quamlibet partium teneri debeat pro hoc facto, usque ad guerram finitam.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, in nomine Domini, per ipsas partes debeat fieri passagium super recuperacionem predictam, à mense martii prius venturi in anteà usque ad unum annum indè venturum. Et fieri debeat apud Brundusium; quo loco et tempore dicte partes esse teneantur et debeant cum omnibus suis exercitibus et guarnimentis.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, totum navigium quod dictus dominus Karolus pro se, equis et gente suâ, accipere debebit pro hoc facto pro pecuniâ, vel precio, vel naulo, accipiet de Venecià pro precio, vel naulo competenti, si eisdem domino Karolo placebit accipere de Venecià; et de hoc certificabit dominum ducem et commune Venecie usque ad Pascam resurrectionis Domini primò venturam.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, si essent aliqui qui vellent factum predictum impedire et inimicari parti alter-utri, supradicte partes debeant se juvare ad invicem et facere de impedientibus seu inimicantibus tanquam de propriis inimicis.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, medio tempore usque ad predictum terminum ipsius passagii fiendi ponantur per dictas partes ad custodiam maris et terrarum nec non ad nocendum inimicis communibus in imperio, galee 12; in hunc modum, videlicet: quod 5 ipsarum sint benè armate in Venecià et due alie cum dimidià ubicumque placebit eidem domino Karolo ad expensas ipsius domini Karoli, et 4

pièce authentique fait foi de l'exactitude parfaite de tous les détails donnés ici par Muntaner. C'est

alie cum dimidiâ in Venetiâ pro commune Veneciarum ex dictâ pecuniâ communis Veneciarum.

Item placet eisdem partibus, concordant et volunt quod, pro parte dicti domini Karoli, accipiatur et ponatur magister seu capitaneus in galeis partis sue que armabuntur in Venetiâ, qui debeat esse de Venetiâ et facere expensas galearum ipsius domini Karoli, quas galeas habebit pro competenti precio à communi Venecie. Et si ydebitur dictis partibus ponere plures duodecim galeis, illud plus solvatur per dictas partes per ratam, ut suprà dictum est.

Item cum in pactis et convencionibus suprà dictis, olim habitis inter dictos dominum Philippum, olim imperatorem, et dominum Karolum primum regem Sicilie et dominum ducem et commune Venetie, contineatur quod dominus dux debeat personaliter in dicto ire passagio, dicte partes sunt in concordiâ et consentiunt quod dominus dux ire possit, vel alium per se mittere, sicut sibi et consilio Venecie videbitur.

Item dominus Karolus predictus procurabit suo posse ergà dominum regem Francie fratrem suum quod dominus rex predictus frater suus dicet quod inimicabitur inimicis negocii.

Et hec omnia et singula suprà dicta, dicti domini Theobaldus, miles, et Petrus, subdecanus Carnotensis, procuratores, ambaxatores et nuncii ipsius domini Karoli, et pro ipso et suis heredibus et successoribus, solenni stipulatione promiserunt et promittunt, et juraverunt et jurant, ad sancta Dei evangelia, se facturos et curaturos quod dictus dominus Karolus, cujus sunt nuncii, sicut inter ipsas partes actum et conventum est, predicta omnia ratifficabit et acceptabit, et tactis corporaliter sacrosanctis Evangeliis jurabit, se et suos heredes et successores predicta omnia et singula, quantum ad eum pertinet plenè et integrè attendere et inviolabiliter observare, et contrà ea vel eorum aliquid nullo modo, per se vel alios facere vel venire, et presenti publico instrumento et etiam instrumento coram eodem domino Karolo super hoc conficiendo, idem dominus Karolus, bullam suam seu sigillum faciet apponi, sicut dictus dominus dux, presenti instrumento coram dictis partibus confecto ejus bullam auream fecit apponi.

Dictus vero dominus dux, pro se et dictis suis consiliis et communi Venecie, eisdem dominis Theobaldo, militi, et Petro, subdecano, ambaxatoribus et nunciis ejusdem domini Karoli, solenni stipulatione similiter promisit et promittit, et juravit et jurat, ad sancta Dei Evangelia, tactis Scripturis, se et commune Veneciarum plenè et integrè, quantum ad eos pertinet, inviolabiliter observare, et contrà ea vel eorum aliquid, per se vel alios, nullo modo facere vel venire.

Tenor autem prenominati mandati supradictorum, domini Theobaldi militis et Petri subdecani Carnotensis, ambaxatorum et nunciorum ejusdem domini Karoli, de verbo ad verbum talis est.

Karolus, regis Francie filius, Valesie, Alençonis, Carnotis, Andegavieque comes, notum facimus universis, quod nos, dilectis et fidelibus consiliariis nostris, Theobaldo de Cepoy, militi, Petro dicto Le Riche, subdecano Carnotensi, et Petro de Herbovillâ, militi, quos ad nobiles et prudentes viros, ducem, consilium et commune Venecie pro certis negociis spectantibus ad recuperacionem nostri Constantinopolitani imperii destinamus, damus et concedimus plenariam potestatem et mandatum speciale tractandi, nomine nostro, et pro nobis ordinandi, conveniendi, pacisscendi, confederandi ordinaciones, convenciones, pacta et confederaciones, juramenti prestatione in animam nostram et penarum adjectione firmandi, cum duce, consilio et communi prefatis, super omnibus et singulis ad felicem recuperacionem imperii nostri predicti necessariis expediencia vel utilia, eis aut duobus ex eis, videbitur, omnia et singula faciendi quod nos, si essemus presentes, personaliter faceremus, ratum et gratum habituri quicquid per dictos consiliarios nostros vel duos ex eis factum, concordatum consilio et communi prefatis concordatum et firmatum fuerit in omnibus et singulis suprascriptis et dependentibus eisdem.

Datum Parisiis, anno Domini 1306, die 28 mensis ju

In quorum omnium testimonium presens publicum mentum, ad preces et requisicionem partium predict me infrascriptum Johannem, notarium, in publicam redactum, prefatus dominus dux jussit suâ bullâ au denti muniri.

Actum Venecie, in ducali palatio, in salâ ubi consu jus consilium civitatis Venecie congregari, presenti libus viris dominis Marco Grimaldo et Michaele Mauro curatoribus Sancti-Marci, et discretis viris dominis Almarico, plebano ecclesie Sancti-Geminiani, Tanto Venecie cancellario, presbitero Jacobo de Dho eccle Lucie, et presbitero Nicolao ecclesie Sancti-Jacobi de Venetiâ, Donato Lambardo et Jacobo Eccelini, ducatus Venecie scribis, testibus ad hoc vocatis et aliis.

Ego Johannes, filius quondam Marchesini Egidi, imperiali auctoritate judex ordinarius et publicus ducatus Venecie scriba, supradictis omnibus interfui juramentis, et rogatus, ad preces et requisicionem partium scripsi, et in publicam formam redegi, meo sigillo et nomine roboravi.

un compte-rendu de sa mission fait par Thi Cepoi lui-même, et qui était autrefois dép chambre des comptes [1].

Muntaner fut complétement pillé de tout, fant conduit prisonnier dans le duché d'A et renfermé au château de Saint-Omer, ville de Thèbes. Thibaut de Cepoi crut plus cruellement encore Muntaner en le sant à la grande compagnie catalane, d'a bruit qui courait que Muntaner avait empo lui une bonne partie du trésor de l'armée cette pensée de vengeance fut une occa triomphe pour Muntaner.

« Car aussitôt que ceux de la compagnie rent, dit Muntaner [2], Rocafort et tous les au vinrent me baiser et m'embrasser, et ils ple tous sur les pertes que j'avais faites. Et le et Turcopules accoururent tous et voulu baiser les mains, et commencèrent à ple joie, pensant que je venais pour rester av Et aussitôt Rocafort et tous ceux qui m'ac gnaient me conduisirent dans la plus belle qui fût là et me la firent livrer. Dès que je bli dans mon logement, les Turcs m'env vingt chevaux et mille perpres d'or, et les pules autant. Rocafort m'envoya un beau

(1) Je l'ai rapporté, note 2, page 467.

(2) V. p. 469.

ile, cent cafises d'avoine, cent quintaux de de la viande salée et des bestiaux de toutes Enfin il n'y eût ni adalil, ni chef d'almoga-ni le moindre individu de quelque valeur, m'envoyât ses présents, de telle sorte que, ils m'envoyèrent dans l'espace de trois jours, aurait bien estimer que cela valait quatre perpres d'or; si bien que Thibaut de Cepoi Vénitiens se trouvèrent fort déçus de m'avoir fà. »

tant avait à ménager la compagnie, dont il t se faire un point d'appui pour les projets rles de Valois, et il fut obligé de promettre ction complète des pertes occasionnées à ner; car la compagnie déclara que Muntaner té leur père et leur tuteur à tous depuis qu'ils partis de Sicile, et que tant qu'il avait été t nul mal ne leur était arrivé. On fit tout au pour décider Muntaner à rester; mais sur ut on lui donna une galère en propre, et il na à Négrepont réclamer ce qu'on lui avait Là on se montra, dit-il [1], fort désireux que je me contenter du vent, car quant aux effets je rien en recouvrer. » De Négrepont Muntaner tit à Thèbes, où il trouva le duc d'Athènes, de La Roche, malade de la maladie dont il t en novembre 1308, et il en obtint la permis-e passer deux jours dans la prison de son ami it. Il offrit même à l'infant de rester tout-à-près de lui; mais l'infant jugea plus utile à ses s d'expédier Muntaner en Sicile, au roi Fré-Muntaner s'arracha avec peine d'auprès de ais non pas sans avoir fait promettre à son ier, sur l'Evangile, de veiller sur sa vie[2]; puis t congé du duc d'Athènes, qui le combla de nts, et il retourna à Négrepont.

il s'embarqua et fit route par Spezzia, Mal-, le cap Malée, Porto-Quaglio, Coron et Sa-a; puis de là à Modon, sur la plage de Mata-a et à Glarentza; de Glarentza à Corfou, puis ile de Tarente, à la pointe de Leuca, le long ôtes de la Calabre et enfin à Messine.

ntaner alla aussitôt voir le roi dans sa maison isance de Castro-Nuovo, et passa plusieurs avec lui à s'occuper des affaires de l'infant. gea ensuite aux siennes et demanda permission rendre en Catalogne pour y prendre sa femme, aquelle il avait été fiancé sept ans auparavant, u'elle était encore enfant, dans la cité de Va-. Le roi lui donna toutes facilités possibles, et ner fit armer une galère à cent rames qui était à lui, s'approvisionna de tout, fit ses achats de noce, et alla prendre congé du roi à Monte-Albano, où le roi lui avait donné rendez-vous.

Depuis quelque temps Frédéric se trouvait dans un grand embarras au sujet de la possession de l'île de Gerbes sur la côte d'Afrique. Cette île avait été donnée à l'amiral Roger de Loria, et depuis sa mort les divers gouverneurs qu'on y avait envoyés avaient successivement été frappés par de tels désastres qu'on ne trouvait plus personne pour y aller. Le roi, qui connaissait la résolution et l'habileté de Muntaner, profita de sa présence en Sicile pour le conjurer de se charger de ce poste difficile; et quand Muntaner se présenta pour prendre congé, le roi lui conta tout son embarras.

« Aussi avons-nous pensé en notre âme, lui dit le roi [1], qu'il n'est personne en tout notre royaume qui puisse nous donner là-dessus aussi bonne assistance que vous, et cela pour bien des raisons; d'abord, surtout, parce que vous avez plus vu de guerres qu'homme qui soit en notre royaume; puis parce que vous avez longtemps gouverné des gens d'armes et savez comment il faut les conduire, puis vous connaissez la langue sarrazine, et vous pouvez ainsi sans truchement faire vos propres affaires, soit en ce qui concerne les espions, soit de toute autre façon, dans l'île de Gerbes; et enfin par beaucoup d'autres bonnes raisons qui sont en vous. »

Muntaner accepta, après avoir fait agréer au roi ses moyens de défense, et reçut l'investiture de l'île de Gerbes et de celle des Querquens [2], qu'il sut défendre avec un rare courage pendant le temps qu'il les posséda, deux ans comme gouverneur, trois ans comme seigneur. Ce morceau d'histoire, quoique fort court, est rempli de détails curieux et intéressants sur les mœurs des peuplades africaines. La tranquillité une fois rétablie dans l'île et l'administration de sa propriété assurée, après deux ans d'efforts, Muntaner laissa un de ses parents à la garde du château et obtint autorisation d'aller enfin chercher sa femme. Il vint en Sicile prendre congé du roi et partit pour Valence. Il aborda en route à Majorque, où il trouva le roi Jacques et l'infant Fernand, qui avait d'abord été envoyé par le duc d'Athènes au roi Robert de Naples, dont il avait été fort bien traité, et qui, par suite des négociations mises en mouvement par Muntaner, avait enfin été rendu à la liberté et à son pays natal. « Aussi, dit Muntaner [3], le seigneur roi son

. 471.
ge 471.

(1) P. 490.
(2) Sur l'atlas de 1375, *Cherchens*.
(3) P. 495.

père lui répéta-t-il souvent que j'étais, après lui, la personne au monde qu'il devait le plus chèrement aimer. »

Il partit ensuite pour Valence, y resta vingt-deux jours à faire célébrer son mariage, prit sa femme sur sa galère et fit voile vers Majorque. Jacques venait de mourir ; mais son fils Sanche ne se montra pas moins gracieux que son père pour Muntaner, et l'infant Fernand et lui comblèrent Muntaner et sa femme des plus riches présents. De Majorque Muntaner fit voile pour Minorque et de là pour la Sicile. Il laissa sa femme à Trapani ; alla voir le roi à Messine, passa quelques jours du mois de juillet auprès de lui à Monte-Albano, et lui remit deux beaux faucons de chasse de la part de l'infant Fernand. Comblé de nouveaux présents, il vint reprendre sa femme à Trapani et retourna dans sa seigneurie de Gerbes, où en vrai souverain il fit avec elle sa joyeuse entrée [1]. « Et, par la grâce de Dieu, nous y passâmes, ajoute-t-il, en bonne paix, joyeux et satisfaits, les trois ans pendant lesquels le seigneur roi m'avait accordé le château de Gerbes. »

Durant ces trois années de paix pour Muntaner, la guerre avait été renouvelée en Sicile par le roi Robert de Naples, et Fernand de Majorque était arrivé en Sicile pour secourir son ami le roi Frédéric contre son beau-frère le roi Robert de Naples. Une trêve négociée par les reines [2] ayant enfin mis un terme aux hostilités, Fernand de Majorque, qui n'avait qu'un établissement peu considérable, soit en Aragon, soit en Sicile, où Frédéric lui avait donné la ville de Catane, tourna de nouveau ses yeux sur la Morée.

La plus jeune des filles du prince Guillaume de Ville-Hardoin, Marguerite de Matagrifon, dont il est plusieurs fois question dans la Chronique de Morée, venait de perdre son mari, le comte d'Andria, de la famille des Baux, et il lui restait de lui une jeune fille âgée de quinze ans qui, en vertu du testament du prince Guillaume, avait aussi des droits éventuels à faire valoir sur la principauté de Morée. Marguerite résolut de remettre la défense de ses droits à un protecteur puissant, et songea à Fernand, qui pouvait être soutenu d'une alliance avec la compagnie catalane, par laquelle les Français venaient d'être dépossédés du duché d'Athènes. Apprenant donc que Fernand était en Sicile, elle envoya proposer la main de sa fille et ses prétentions sur la Morée à Fernand, qui accepta, sous la condition toutefois que la fille lui plairait. Marguer Ville-Hardoin amena donc sa fille à la cour de

« Et quand ils eurent vu la jeune Isabelle, dit taner [1], qui eût donné à l'infant le monde avec une autre femme, n'eût pas obtenu qu nonçât à cette jeune fille pour un tel échan il en était si ravi de plaisir qu'un jour lui p sait une année jusqu'à ce que l'affaire fût co si bien qu'il déclara au seigneur roi, que d ment il voulait que cette jeune fille fût sa fe et nulle autre au monde. Et ce n'est merveil en fut tellement enamouré, car c'était bien l belle créature de quatorze ans que l'on pût j voir, la plus blanche, la plus rose et la faite, et de plus pour son âge la plus habile qui fût au monde. »

Le mariage eut lieu au mois de février 131 Marguerite, belle-mère du prince, partit p mois après. Fernand se disposa à la suivre p tement avec des troupes suffisantes. Muntane en fut informé dans sa seigneurie de Gerbe voulut pas que sa longue expérience faillît da moment de crise à l'infant son ami. Il laiss gouvernement de Gerbes bien gardé, et arri Catane offrir ses secours à l'infant. La prin Isabelle était déjà fort avancée dans sa gross et elle accoucha, treize mois après son mariag premier samedi du mois d'avril 1315, de l'i Jacques de Majorque. Muntaner était débarqué de semaines auparavant, apportant à l'infant d ches présents en tapis de Tripoli, et en toutes tes de belles étoffes et de choses curieuse l'Afrique. Marguerite venait de mourir en M et sa fille mourut deux mois après en Sicile, suites de ses couches, trente-deux jours apr naissance de Jacques, en laissant son fils, et, au faut de son fils, son mari Fernand, héritier d droits sur la Morée. Il avait été convenu par taner avec l'infant, qu'après avoir remis l'fl Gerbes entre les mains du roi de Sicile il acc pagnerait l'infant en Morée. La mort de Mar rite et d'Isabelle ne fit que fortifier ce dés l'infant d'aller en personne s'assurer de la M qui allait lui être disputée par un concurrent doutable, Louis de Bourgogne, mari de Mat de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoi petite-fille, comme Isabelle de Matagrifon, du pr Guillaume, mais de la branche aînée. Toute en persévérant dans le projet d'y aller lui-m l'infant pensa que les services de Muntaner p raient lui être plus précieux encore ailleurs q

(1) Page 496.
(2) Page 498.

(1) P. 507.

. Il faut lire dans sa chronique[1] le morceau
ant dans lequel Muntaner raconte comment
it le chargea de conduire son fils Jacques, à
âgé de quelques mois, à sa grand'mère la
d'Aragon. La description des soins tout ma-
ls pris pendant le voyage de mer d'abord,
pour le transport par terre, par le vieux guer-
est toute remplie de naturel et de grâce[2]. Le
ître de la livraison de l'infant à sa grand'mère,
toute la solennité due, me paraît surtout plein
rme. Je ne sais si, malgré tous mes efforts
reproduire la marche simple et naïve du récit
al, j'aurai présenté un calque aussi exact
l'aurais voulu du gracieux tableau, que je vais
er comme exemple ici, du transport par terre
la remise de l'enfant aux mains de sa mère.
'vais, dit Muntaner[3], fait faire une litière sur
le étaient placés l'infant et sa nourrice; cette
t était couverte d'un drap enduit de cire et
ous d'une étoffe de velours rouge; et vingt
es à l'aide de lisières la portaient à leur
Nous fûmes, pour aller de Tarragone à Per-
n, vingt-quatre bons jours. Avant d'y arri-
nous trouvâmes frère Raimond Saguardia,
dix chevaucheurs que madame la reine de
que nous avait envoyés pour accompagner le
eur infant, dont nous ne nous séparâmes ja-
, et quatre huissiers de la maison du seigneur
Majorque, qui se tinrent avec nous jusqu'à
e nous fussions arrivés à Perpignan. Et, au
n, quand nous fûmes près de passer l'eau du
, tous les gens du Boulou sortirent; et les
notables prirent la litière à leur cou et firent
r ainsi le ruisseau au seigneur infant. Cette
même les consuls et un grand nombre de pru-
mes de Perpignan, et tout ce qui se trouvait
evaliers dans cette ville, vinrent au-devant
us; et il y en aurait eu bien plus encore si le
eur roi de Majorque n'eût pas été en France
ment. Nous fîmes ainsi notre entrée à tra-
la ville de Perpignan, au milieu de grands
urs qu'on nous rendait, et nous nous diri-
s vers le château où se trouvait madame la
mère du seigneur infant Fernand, et ma-
la reine, mère du seigneur roi de Majorque;
es deux, quand elles virent que nous mon-
ns château, descendirent à la chapelle. Et
nous fûmes parvenus à la porte du château,
entre mes bras le seigneur infant, et là, plein
véritable joie, je le portai devant les reines
qui étaient assises ensemble. Que Dieu nous accorde autant de joie qu'en éprouva la bonne reine quand elle le vit si bien portant et si gracieux, avec sa petite figure riante et belle, vêtu d'un manteau à la catalane et d'un paletot de drap d'or, et la tête couverte d'un beau petit battut du même drap! Lorsque je fus auprès des reines, je m'agenouillai et leur baisai les mains, et fis baiser par le seigneur infant la main de la bonne reine son aïeule. Et quand il lui eut baisé la main, elle voulut le prendre dans ses bras; mais je lui dis: « Madame, sous votre bonne grâce et merci, ne m'en sachez pas mauvais gré; mais jusqu'à ce que je me sois allégé de la charge que j'ai acceptée, vous ne le tiendrez pas. » La reine sourit et me dit qu'elle le trouvait bon. Alors je lui dis: « Madame, y a-t-il ici le lieutenant du seigneur roi? » Elle me répondit: « Oui, seigneur, le voici! » et elle le fit avancer. Et le lieutenant du seigneur roi était à cette époque Huguet de Totzo. Je demandai ensuite s'il s'y trouvait également le bailli, le viguier et les consuls de la ville de Perpignan, qui tous devaient aussi être présents. Puis je demandai un notaire public, et il s'y trouva. Il y avait, de plus, un grand nombre de chevaliers, et tout ce qui se rencontrait alors d'hommes notables à Perpignan. Et quand tous furent présents, je fis venir les dames, puis les nourrices, puis les chevaliers, puis les fils de chevaliers, puis la nourrice de monseigneur Fernand; et, en présence des dames reines, je leur demandai trois fois: « Cet enfant que je tiens dans mes bras, le reconnaissez-vous bien tous pour l'infant Jacques, premier né du seigneur infant Fernand de Majorque et fils de madame Isabelle, sa femme? » Et tous répondirent qu'oui. Je répétai la même demande par trois fois; et chaque fois ils me répondirent qu'oui et qu'il était bien certainement celui que je disais. Après avoir prononcé ces paroles, j'ordonnai au notaire de m'en dresser une charte publique. Après quoi je dis à madame la reine, mère du seigneur infant Fernand: « Madame, croyez-vous que ce soit là l'infant Jacques, fils de l'infant Fernand, votre fils, qu'il a eu de madame Isabelle, sa femme? — Oui, seigneur, » dit-elle. Et par trois fois aussi, en présence de tous, je lui fis la même demande; et trois fois elle me répondit qu'oui, et qu'elle le savait fort bien; et elle ajouta: « Oui, certainement, c'est bien là mon cher petit-fils, et comme tel je le reçois. » De toutes ces paroles je fis dresser également chartes publiques authentiques, avec le témoignage de tous ceux devant dits; et j'ajoutai alors: « Madame, en votre nom et au

e 511.
es 514 et 515.
ue.

nom du seigneur infant Fernand, déclarez ici que vous me tenez pour bon et loyal, et pour entièrement quitte et dégagé de cette charge et de tout ce à quoi j'en étais tenu envers vous et envers le seigneur infant Fernand, votre fils. » Et elle me répondit : « Oui, seigneur. » Je lui fis aussi la même demande par trois fois, et chaque fois elle me répondit qu'elle me tenait pour bon et loyal et quitte, et qu'elle me déchargeait de tout ce à quoi j'étais tenu envers elle et envers son fils. Et de cette déclaration je fis également dresser une charte publique. Tout cela ainsi terminé, je lui livrai à la bonne heure ledit seigneur infant. Elle le prit et le baisa plus de dix fois, et puis madame la reine jeune le baisa aussi plus de dix fois. Après quoi madame la reine-mère le reprit et le confia à madame Pierrette, qui était auprès d'elle. Ainsi partîmes-nous du château, et je m'en allai au logement où je devais demeurer, c'est-à-dire à la maison de Pierre, bailli de la ville de Perpignan. Tout cela eut lieu dans la matinée. Après mon repas, je retournai au château et remis les lettres dont m'avait chargé le seigneur infant Fernand, à madame la reine sa mère, et aussi celles que j'apportais pour le seigneur roi de Majorque, et m'acquittai du message qui m'avait été recommandé. Que vous dirai-je? Durant quinze jours je restai à Perpignan, et chaque jour j'allais voir deux fois le seigneur infant; et j'eus tant de peine à me séparer de lui que je ne savais que devenir; et j'y aurais été bien davantage si ce n'eût été de la fête de Noël qui arrivait. Je pris donc congé de madame la reine-mère, de madame la reine jeune, du seigneur infant et de toutes les personnes de la cour. Je payai tous ceux qui m'avaient suivi et ramenai madame Agnès d'Adri dans son pays et en son hôtel près de Banyols; et madame la reine se tint pour très satisfaite de moi et de tous les autres. Je m'en vins de là à Valence, où était mon hôtel, et j'y arrivai trois jours avant Noël, sain, joyeux et dispos, grâces à Dieu. »

Aussitôt sa mission terminée, et installé dans son hôtel à Valence, Muntaner ne songeait plus qu'à faire ses préparatifs pour aller rejoindre l'infant en Morée, lorsque son projet de voyage fut arrêté par la nouvelle de la mort de l'infant, qui ne précéda que de peu de semaines la mort de son concurrent Louis de Bourgogne.

A dater de cette année 1315 je ne retrouve plus Muntaner dans la vie active.

Sous l'année 1323 il rapporte quelques vers de sa composition adressés à l'infant Alphonse au sujet de son expédition de Sardaigne, qu'il raconte ensuite avec le talent qu'il met ordinaire décrire les batailles, mais avec plus de hai tre les communes qu'il n'en montre en partie de son ouvrage. Il se souvenait d'a attaqué par les Génois à Gallipoli, et pillé Vénitiens à Négrepont : aussi tonne-t-il ave contre la commune de Pise et contre toute publiques en général. Et ce n'est pas se dans son sermon en vers qu'il profite (stroph la liberté poétique pour les attaquer, ma dans son récit en prose.

« Les Pisans, dit-il [1], commirent un gra fait; car, après avoir fait prisonniers de Centelles et plusieurs autres, ils les tuè de pareils méfaits ils sont toujours prê commettre, eux et aussi tout homme des c nes : aussi est-ce déplaire à Dieu que d'a cune merci pour eux. »

« Je cesse, dit-il ailleurs [2], de vous parle affaires de Sicile pour vous entretenir des tromperies et toutes mauvaises choses qu'c ve toujours dans les hommes des commun je vous en ai conté une partie ; mais celui q drait mettre par écrit tous leurs mauva tout le papier qui se fabrique dans la ville tiva ne pourrait lui suffire. »

Muntaner n'accompagna pas l'infant A dans cette expédition de Sardaigne, mais il bua du moins à redresser la faute qu'on av de ne pas suivre ses conseils, en pressant ment des galères légères conseillées d'abo tilement par lui, puis redemandées par après le débarquement [3].

Après cette vie d'agitation, Muntaner ét plétement rentré dans la vie municipale, c celle de sa famille ; car Muntaner, quoiqu mandât en chef à des chevaliers, quoiq comme la souveraineté de Gerbes, avec breux chevaliers et hommes de haut ran parage sous ses ordres, ne fut cependan chevalier. S'il eût été armé chevalier, il pas manqué de le dire, lui qui énumère el si complaisamment et si patiemment tous furent armés lors du couronnement du phonse en 1328. Muntaner était simplemer table, mais un notable dans Valence, ville d'un royaume conquis par les efforts de sa

(1) Page 556.

(2) Page 541.

(3) De les quals vuyt galees de Valencia haguen l'onrat En Jacme Escriva e yo R. Muntaner que ar axis cumpli, que dins pochs dies les dites vuyt gal lencia foren armades e anaren a Barcelona (c. CC

ner fut l'ami de plusieurs rois et infants ; il
rain de Gerbes, l'un des trois chefs de la
ie *qui régnait sur le royaume de Macé-*
près avoir fait trembler les Turcs et les
ais il ne fut jamais qu'un bourgeois puis-
te existence était alors assez glorieuse et as-
our qu'on ne puisse pas apercevoir en lui la
race d'un sentiment envieux contre ceux
nt placés dans une hiérarchie sociale
e de la sienne. On le voit aux fêtes du
ment d'Alphonse, tenant sa place parmi
és de la bourgeoisie, comme s'il n'eût pas
trente-deux batailles par terre ou par mer.
nous rendîmes également à Saragosse
du couronnement, dit-il [1], nous autres
tions députés par la cité de Valence, es-
une suite nombreuse. Tous les jours nous
l'avoine à nos propres montures, qui
n nombre de cinquante-deux, et nous
ien cent douze personnes avec nous. Nous
nes des trompettes, des joueurs de tim-
es joueurs de nafils et de flûtes douces,
livrée royale et avec gonfanons royaux,
montés sur de beaux chevaux. Et chacun
six nous amenions avec nous nos fils et
eux en costume de tournoi. Nous tînmes
ouverte, depuis notre départ de Valence
jour de notre retour, pour tous ceux qui
t manger avec nous. Nous donnâmes à
des jongleurs de la cour des habits de
r et autres. Nous y apportâmes cent cin-
brandons de Valence, chacun de douze li-
nous les fîmes tout verts avec les écus-
aux. » Et plus loin [2] : « Nous autres
ns à Saragosse pour représenter la cité
ce, précédés de nos joûteurs ainsi que de
npettes, tambours, flûtes et autres instru-
tous les six rangés deux par deux, très ri-
t vêtus et chevauchant sur nos chevaux
nachés et en bel arroi, nos écuyers bien
ous partîmes de notre hôtel et commen-
otre fête. »

ne le roi sortit de l'église pour se rendre
au palais, Muntaner indique sa place à la
cortége [3].

autres rênes du cheval du roi, dit-il,
de soie blanche et avaient bien cinquante
longueur chacune, et étaient adextrées par
s-hommes, chevaliers et notables citoyens
traient à pied le seigneur roi ; et après
ceux-ci, nous l'adextrions nous autres six députés de Valence, et les six de Barcelonne, et les six de Saragosse, et les quatre de Tortose, et les députés des autres bonnes villes ; de sorte que les rênes étaient complétement tenues par les adextreurs qui s'avançaient à pied. »

Muntaner décrit avec la même exactitude le cérémonial du dîner.

« A une autre table, dit-il [1], s'assirent les évêques ; à une autre les abbés et prieurs ; et puis de l'autre côté, à droite, s'assirent tous les riches-hommes qui avaient été armés chevaliers ce jour-là ; puis s'assirent tous les chevaliers qui avaient été faits chevaliers nouveaux... ; après quoi nous autres notables citoyens nous fûmes tous arrangés pour nous asseoir ensemble et tous en fort bon ordre ; car nous eûmes chacun les places qui nous revenaient de droit. Et à chacun on assigna des serviteurs nobles, chevaliers et fils de chevaliers, pour les servir, ainsi qu'il appartenait à chacun, selon son rang et selon qu'il convenait à la solennité de la fête. »

Muntaner mourut, autant qu'il est possible de le conjecturer, vers 1336, et fut enterré à Valence, dans la chapelle de Saint-Macaire de l'église des Frères-Pêcheurs. Il laissa au moins trois enfants [2], dont un fils nommé Macaire, dont parle Diago [3].

La première édition de Muntaner en langue catalane parut à Valence en 1558, chez la veuve du flamand Joan Mey, in-folio ; une autre édition fut publiée quatre ans après, en 1562, à Barcelonne, aussi in-folio.

Le chanoine D. Miguel Montade en a fait en langue castillane une traduction ou plutôt une paraphrase qui a été imprimée à Barcelonne en 1595, et qui est bien loin de reproduire aucun des charmes de l'original.

Au commencement du XVII[e] siècle le comte de Moncada, écrivain habile, a extrait de la chronique de Muntaner l'épisode de la guerre de Grèce, et l'a, pour

[1] 553 et 556.
[2]
[3] 561.

(1) Page 562.

(2) Au moment où il fut menacé d'une invasion du roi Robert dans l'île de Gerbes (ch. CCLIX), il raconte les précautions prises par lui pour la sûreté de ses deux enfants et de sa femme, grosse d'un troisième. « E com yo ho sabi, no-liege a estar una nau d'En Lambert de Valencia, qui era a la ciutat de Capis, *Ventura Bona*, que fo mia ; e dona li a estar 300 dobles d'or ; e mis hi ma muller e dos fillets que hi havia ; la hu de dos anys e l'altre de vuyt mesos, e be accompanyada e ab gran res de les fembres del castell. E era prenys de cinch mesos. E ab la nau qui fo be armada yo la'n trames a Valencia costejant la Barbaria ; que 33 jorns esteguen en la mar de Gerbes a Valencia, hon vengueren salvament e segura, la merce de Deus ! »

(3) Diago, l. VII, c. 66.

ainsi dire, [traduit dans son *Expedicion de los Catalanos*. Malgré le mérite incontesté du comte de Moncada, le récit de Muntaner me paraît à la fois plus naïf, plus nerveux et plus pittoresque.

Muntaner n'avait jamais été traduit en français, lorsque dans l'année 1824 je résolus de réunir sa Chronique à ma collection des Chroniques nationales du treizième au seizième siècle, comme un complément nécessaire pour l'histoire de nos expéditions françaises dans les Deux-Siciles, en Grèce et en Catalogne.

Ne me fiant pas assez alors à moi-même pour en tenter une version satisfaisante, je cherchai autour de moi quelque Français familiarisé avec les dialectes du Midi. Un poëte languedocien, qui nous a laissé quelques poésies assez gracieuses, s'offrit à me donner une version littérale, et, n'osant pas croire qu'il me fût possible de rectifier le sens après lui, je me contentai de récrire cette traduction en langue française pour la rendre présentable, et le public français goûta beaucoup Muntaner ainsi transformé, et, le dirai-je, complétement défiguré ; mais je l'ignorais alors. Seulement, comme certains passages m'avaient paru fort mal rendus, et qu'en voulant rectifier je m'aperçus que je ne les comprenais pas bien, je m'adressai, comme je l'ai déclaré alors, au savant M. Puig-Blanch, qui voulut bien me donner quelques explications.

A peu d'années de là j'allai faire un voyage en Catalogne ; ce fut alors que je me convainquis combien ce premier essai était défectueux.

Décidé à republier Muntaner à la tête de ma nouvelle édition de nos Mémoires et Chroniques, je dus regarder comme non avenu tout ce qui avait été fait, et recommencer complétement l'œuvre d'une nouvelle traduction. Afin de ne pas être gêné par la phrase ancienne, j'adoptai un système de traduction complétement différent, de telle sorte qu'il n'est pas resté une seule phrase entière de la première traduction, et que je déclare celle-ci tout-à-fait mienne, telle qu'elle est. J'ai pensé qu'en traduisant Muntaner, écrivain naïf, pittoresque, rapide, il fallait chercher à reproduire, autant que possible, les qualités de mon modèle. La langue catalane, quoique suffisante pour exprimer convenablement toute pensée et toute action qui mettait alors la société en mouvement, n'avait pas cependant été élaborée d'une manière aussi rigoureuse que la nôtre : sa naïveté vient quelquefois de son embarras. Il me fallut recourir, non à notre vieille langue, qu'il eût fallu interpréter à son tour, non aux inversions antiques, qui eussent fatigué le lecteur, mais à ces formes simples et des, à ces répétitions négligées en apparence, semblaient le mieux répondre à l'effet prod mon original. J'ai voulu que le style de ma tra fût simple, et comme en négligé dans quelqu ties, pour que la force du récit pût saillir tage en relief dans les moments où l'auteu me et grandit avec le récit ; j'ai voulu en ma traduction fût, non une image réfléchie riginal, cela était impossible, mais au mo reflet exact, et dont les traits fussent encor distincts pour que la physionomie du modèle reconnaître. Ai-je réussi ? c'est au lecteur noncer. Voici le morceau de Théodule annon haut.

ΠΡΕΣΒΕΥΤΙΚΟΣ

πρὲς τὸν Βασιλέα Ἀνδρόνικον τὸν Παλαιολόγο

Ἀπολογητικὸς ὑπὲρ Χανδρηνοῦ.

Οὐ τὸ σεσυκοφαντῆσθαι Χανδρηνὸν ὑπ' θαυμάσαι τις ἂν, ὦ βασιλεῦ, τὸ δ' εἶναι, σ τοῦντος, τοὺς τὰ τοιαῦτα τολμῶντας. Ὁ μ εἰ καὶ παρὰ τὴν ἀξίαν δυστυχεῖ τὴν αὐτο οὐχ, ὅσον εἰς παράδειγμα, ἔστιν ἀνενεγκ μὴ καὶ παραμυθουμένους ἔχει τοὺς ταυ πονθότας. Ἀλλ' εἰ μὴ δίδως[1] εἰπεῖν, καὶ ραίνει ἐπιεικῶς ὅτι μὴ κατηγόρησαν πλε λαμπρότερος καὶ μείζων ἀνὴρ φανείη, σοὶ ζοντος, οὕτως ἔρρωται. Σὺ δὲ, παρ' ᾧ τ ἰσχυρὸν, καὶ ὃν τοῖς κακοῖς ἅπαντες ἴσμ ὁρῶς ἔχοντα μᾶλλον ἢ τοῦ καλοῦ καὶ ν ποιεῖταί τις ἕτερος λόγον, οὐκ ἂν εἰκότα ταῦτα περιορῶν, ἃ παντὸς μᾶλλον ἐχρὴ πτεύειν καὶ δημοτελεῖς μόνας ταύτας κῆρα ζειν ὡς ἀληθῶς· οὐ γὰρ δή που πρὸς μ ἔξωθεν πολεμίους ὅπως ἀμυνώμεθα πάντα δεῖ, καὶ στρατόπεδα συνάγειν καὶ ὅπλα σθαι καὶ συγκροτεῖν τὰς δυνάμεις, τοὺ μέσῃ τῇ πόλει δεινότερα τούτων ἐργαζομέ τοὺς οἰκείους ἐκπολεμοῦν, τούς γε μὴν νομίζειν οὐδὲ συμφορὰν τὸ κεκτῆσθαι τοσοῦτο μισεῖν, ὅσῳ καὶ ῥᾷον ἄν τις ἐκείνο λον ἢ τούτους φυλάξαιτο. Τὸ μὲν οὖν προσ

(1) Probablement : εἰ μοι δίδως εἰπεῖν, ou b διδιὼς εἰπεῖν.

(2) Variantes du ms., ὅπλοις. Ὅπλα du text faute de copiste.

λεῦ, τιμᾶσθαι Χανδρηνὸν τουτονὶ, καὶ πάνιοῦ μὲν τοῦτον ἐπαινοῦντας ὁρᾶσθαι, ὁμοῦ ῳ αὐτοῦ τούτου καὶ πρὸς σὲ λόγους ποιι, ὡς ἄρα πολλοῦ τινος ἄξιος φρενῶν τε λίᾳ, καὶ κρατῶν ἐν πολέμοις, ἃ παντὸς ν αὐτὸς αὐτῷ σύνοισθα. Τουτὶ γὰρ ἦν οὐκ ν μόνον τοῦ γιγνομένου τυγχάνειν, ἀλλὰ καὶ ἄλλους ἐπὶ τὰ ἴσα προτρέπειν. Ἐπεὶ δὲ πεφήτος οἷς τῶν κοινῶν ἔλασσον μέλει, καὶ διὰ φθονοῦσιν ἄνθρωπον, ᾧ τῶν ὑπὲρ ἡμῶν κινδύως αὐτὸς οἶσθα, μάλιστα συγχαίρειν ἐχρῆν, ἴσου, βασιλεῦ, μὴ, συναρπασθέντα τοῖς τούγοις, τὸν μὲν καὶ ἃ πάλαι τούτῳ σύνοιδας ῖσαι, τὰς δὲ τῶν συκοφάντων βλασφημίας ιοτέρας νομίσαι τῶν ἐν τούτοις δικαίων· ἀλλ' ἢ καὶ τοὺς παρὰ τούτου δεξάμενον λόγους, ν ἀδικῶν ἐλεγχθῇ, τότε κολάζειν καὶ τιιωρῷ τῶν ἐσχάτων· ἂν δ' ἔξω πάσης αἰτίας, ῷμαι, φανῆται, ἐπὶ τοὺς καταψευσαμένους θεν τὴν ὀργὴν ἐνεγκεῖν. Ἃ γὰρ ἂν οὗτος εἰ μεῖζων ἐφωράθη, δίκαιον ἦν ὑποστῆναι, τούτοὺς ἡλωκέναι πλημμελεῖν φωραθέντας·[1] πα μὲν ἵνα μὴ τοῖς ὁμοίοις ἐγχειρήσωσιν, ἐπειθ' ὅτι καὶ πάνδεινόν ἐστιν εἰ τοῖς πονητις οὕτω γ' ἂν χρῆσθαι τῇ φύσει δώσομεν, ς ὡς οὐ πείσονται κακῶς, ἂν μυριάκις ῶσι ψευσθέντες. Ἴσως μὲν οὖν ἄτοπόν τισι ποιεῖν, εἰ τῷ φεύγοντι κατὰ γένος προσήκων, ὑπὲρ αὐτοῦ χρῶμαι τοῖς λόγοις· οἰήσονται ς οὐ τοῦ δικαίου χάριν, οὐδὲ τοῖς πράγμασιν συνερῶν, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ πεφυκότος ἀνέστην, α μὲν οὐδὲν ἔχων λέγειν, τῇ δὲ τῶν λόγων πι καὶ παρασκευῇ μάλα θαῤῥῶν. Ἐγὼ δὲ ν αὐτῷ καὶ πάνυ τι διαφέρειν ὁμολογῶ· μὲν γε μὴν δέω διὰ ταῦτα φοβεῖσθαι, ὥσθ' αὐτοῦ τούτου καὶ μακρὸν πλοῦν ἐστειλάκαὶ τῶν ἐκ τοῦ πελάγους δυσχερῶν ἠνεσχόοὐκ αὐτὸ τοῦτο μόνον τὴν γιγνομένην ἐκὼς τῷ γένει συντέλειαν ἐν τῷ καλοῦντι ω, ἀλλά τι καὶ δεδιὼς πολὺ πλέον, μὴ περὶ οἰκείους θηριώδης δόξω καὶ δυσσεβὴς, ν πραγμάτων καὶ τοὺς ἔξω καλούντων, μόνος αὐτὸς ἡσυχάζοιμι· ἄνευ δὲ τούτων εἰ μὲν ἦν διελέσθαι, καὶ τὴν μὲν εὔνοιαν ἐνδεδεῖχθαι χωρὶς, ἔπειτα δὲ καὶ πρὸς τὸν ἀγῶνα συνάρασθαι τουτωὶ, ἦν ἂν ταῦτα, καὶ οὐκ ἂν ἦσαν προφάσεις τοῖς ἐπιθυμοῦσι κακίζειν. Εἰ δὲ τοῦτο οὐχ οἷόν τε, πῶς οὐκ ἐκ τῶν ἐνόντων παρίστασθαι τοῖς οἰκείοις παρὰ πάντα κινδυνεύουσι νόμον· οὔκουν γε οὐδεὶς οὕτως ἔξω καθάπαξ τοῦ δυστυχεῖν καὶ τῆς οὐκ ἀγαθῆς τύχης ἄπειρος, ὃς ἀγνοεῖ δήπου ὡς αἱ συμφοραὶ παντὸς μᾶλλον ἀπαιτοῦσι τοὺς εὔνους, καὶ τοὺς ἀγαθοὺς ἐντεῦθεν κρίνομεν. Καὶ μὴν εἰ μὲν πρὸς ἕτερον ὁντινοῦν ἐποιούμην τοὺς λόγους, ἦν ἂν ἐννοεῖν ὡς λόγοις παρακολουθήσας τοῖς ἐμοῖς, ἀλλ' οὐκ ἐν δίκῃ, τὰ τῆς ψήφου γε θεῖτο, ὅτι δ' ἅπαντες ἴσμεν ὡς καὶ τοὺς ἄγαν δεινοὺς οὐδὲν αὐτὸς ἀποφαίνεις δημηγορῶν, ὅς γε καὶ τοὺς Ὁμηρικοὺς παρελαύνεις ῥήτορας, τί ταῦτα λέγειν ἐχρῆν, ἀλλ' οὐ παντὶ σθένει συναγωνίζεσθαι; Δός δέ μοι μικρὸν, ὦ βασιλεῦ, τὸν λόγον ἀνενεγκεῖν, ἵν' ἰδεῖν ἔχῃς ἀρκούντως ὡς πόῤῥωθεν Χανδρηνὸς εἰς ἀγαθοὺς ἔφερε, καὶ οὐδὲν ἔσθ' ὃ μὴ τούτῳ χορηγεῖ πρὸς ἔπαινον· ἀλλ' ἐάν τε τὰ γένος εἴποις, πολλοῦ τίνος ἄξιον καὶ τῆς Ἀσίας πολλάκις ὥσπερεὶ πρόβολος ὤπται· ἐάν τε τοῦτον ἐξετάσῃς, εὑρήσεις οὐ τῶν προγόνων ἀξιόχρεων μόνον, ἀλλὰ καὶ συχνῷ τῷ τουτουὶ παριόντα, καὶ τῶν ἐκεῖθεν αὐτῷ πολλῶν καὶ μεγάλων παραδειγμάτων μείζω τοῖς ὅλοις ἀγωνιστήν. Καὶ οὔτ' ἐκείνων τοῖς ἰδίοις ἀγαθοῖς κοσμουμένων εἰς ὄνειδος καὶ ζημίαν ἐτελεύτησεν οὗτος, πλεῖστον ὅσον ἀπολειφθείς· ἀλλ' ἐξέτεινε τὴν μίμησιν εἰς ὑπερβολήν. Οὔτ' ἂν πάλιν οὗτος τοῖς ἐκ τοῦ γένους ἠγάπησε μόνοις ὥσπερ τις οἴκοθεν μὲν οὐ φανεὶς, τὸ δὲ πατρὸς ὀλυμπιονίκου εἶναι εἰς ἀρετῆς λόγον ἀποχρῶν εἶναι νομίζων· ἀλλὰ τὴν πατρῴαν ἀρετὴν μεγίστης εὐδοκιμήσεως ὑπόθεσιν κρίνας καὶ πρὸς τὰ μείζω παρασκευὴν, ὁμοῦ τε σφᾶς ὑπερῆρε καὶ πλεῖστον ἐφ' ἑαυτῷ φιλοτιμεῖσθαι παρέσχε· δῆλον δέ· ὧν γὰρ ἐπὶ τῆς Ἀσίας, ἐκεῖθεν γὰρ, ὡς ἔφην, αὐτῷ τὰ τοῦ γένους, καὶ τοῦτο μὲν στρατοπέδων, τοῦτο δὲ καὶ πόλεων ἄρχων ἐκ παίδων ἤδη, ὅσα μὲν εἰς λο-

[1] Var., φωραθέντα.

...τοὺς ἥκει καὶ τὸ βουλεύεσθαι, γερόντων ...κατεῖ· ὅτα δ' εἰς πολέμους καὶ μάχας καὶ ...ῶν εὐψυχίαν τῶν συνειλεγμένων ἁπάντων, οὐχ ὅπως τῶν ἀντιπάλων αὐτῶν, τῇ μὲν τῶν νόμων φυλακῇ τοὺς ἀρχομένους ἐπαύξων καὶ μετὰ τῶν εὐλαβεστάτων τιθείς, τῷ δὲ σκηπτοῦ δίκην ἐμπίπτειν τοὺς ἐχθροὺς καταπλήττων. Λεῖ μὲν ...κτώμενος δὲ οὐδ' εἰσάπαξ, οὐ μὴν οὐδ' ... ἀποχωρῶν· ἔσθ' ὅτε ἀμάχου μὲν τόλμης ... τοὺς οἰκείους, τρόμον δὲ τοῖς πολε... ἐμβαλλων· μόνος μὲν πρὸς πολλοὺς πολ...κις, πρὸς ἀριθμοῦ δὲ κρεῖττον πλῆθος πα...κινδυνεύμενος μετ' ὀλίγων, καὶ νίκας τὰς καλλίστας τε καὶ μεγίστας λαμβάνων· θαυμαζόμενος μὲν οἷς τοὺς παραπεσόντας πάντας ἀνήρει, θαυμαζόμενος δὲ καὶ οἷς τοὺς ἀπόντας μετριωτέρους καθίστη τῷ φόβῳ. Τοὐντεῦθεν οὐκέτ' εἰς χεῖρας ἰέναι, ἀλλ' οὐδ' ἐξιέναι τῆς σφετέρας τὸ παράπαν ἐτόλμων, ἀλλ', ἃ πρόσθεν ἔδρων οὗτοι τοὺς ἄλλους, ταῦτ' οὐκ ὀλιγάκις ὑπ' ἐκείνου παθόντες καὶ πειραθέντες ἔξω παντάπασι λογισμῶν, τὴν ἡσυχίαν ἔπειτ' ἄγειν ὤοντο δεῖν, ὥσπερ αὐτῶν, οἶμαι, κατεγνωκότες τὸ καὶ τὴν ἀρχὴν ἐγχειρίσον. Τοσοῦτον ἦν αὐτῷ παρὰ πάντων τὸ πρὸς τὰς μάχας ἀφεστηκός, καὶ τῶν οἰκείων μόνων, ἀλλ' ...ὴ καὶ τῶν πολεμίων αὐτῶν καὶ τούτων Περσῶν, οὐδὲ γὰρ τοῦτο μικρὸν εἰς προσθήκην, οὓς ἅπαντες ...μεν ἐν τοῖς ὅπλοις βιοῦντας καὶ ταύτην ἡγουμένους ῥᾳστώνην εἶσω βελῶν καθάπαξ ἑστάναι, ...τε καὶ σφᾶς πλέων, εἰ καὶ παράδοξον φάναι, νομίζειν ὑπ' αὐτοῦ νενικῆσθαι, ἢ περιγιγνομένους αὐτοὺς εἶναι τῶν ἄλλων, μεῖζον ἡγουμένους ... δεῖξαν τοὺς κεκρατηκότας λαμπρούς τινας ...χειν ἢ φαυλοτέρων αὐτοὺς ἥττας κοσμεῖσθαι. ...τοίνυν πολεμῶν μὲν οὕτως ἐκράτει, τὰ δ' εἰς ... ἑτέρων ἥττηθη· ἀλλὰ καὶ ταῦτα τῶν ἐν ... πολέμοις οὐκ ἀντίρροπα μόνον, ἀλλὰ καὶ ... τοῖς ὅλοις ἐδείκνυ ὥσπερ αὐτὸς αὐτὸν ...λλαττόμενος· καὶ σιωπῶ τά τ' ἄλλα καὶ τὸ φι...ν μὲν ἔχειν τοῖς ξένοις, ἡμέρως δὲ καὶ ... τοῖς οἰκείοις, καὶ χαίρειν μὲν εὐποιοῦντα ...τοὺς ἐν χρείᾳ, τίθεσθαι δὲ πανταχῇ τῷ δικαίῳ, καὶ τοῖς μὲν προσοῦσιν ἀγαθοῖς ἔχειν μέγα φρονεῖν, μὴ βούλεσθαι δὲ, ἀλλ' ἐπιεικ... μετὰ μεγαλοψυχίας διδόναι παντὸς μᾶλ... Ἐπαμυνώνδου. Ταυτὶ γὰρ, κἂν ἐγὼ λέγω, πάν... βοήσονται. Τοιοῦτος μὲν ἐπὶ τῆς Ἀσίας· τὰ ... εἰς Εὐρώπην ποῖός τις;

Πρῶτον μὲν πρὸς τὰς ἐπὶ Θράκης κα... εἰσκωμάσαντας Πέρσας καὶ Ἰταλοὺς[1], καὶ... πρὸς ἀλλήλους συστάσει Θράσους οὐκ ὀλί... πλησθέντας ὡς καὶ τὰ ἔσχατα ἀπειλεῖν, δε... τις συνέστη μάχη Ῥωμαίοις, καὶ πολεμεῖν ἐγ... σαν· εἰδότες ὡς, ἐὰν μὴ τάχιστα συμπεσόν... ἐξέλωσι σφᾶς, πολλῷ πλείοσιν αὖθις μαχοῦ... ται καὶ σχετλιωτέρων τῶν δευτέρων πειραθῆ... παρέσται· ὡς δὲ, συνερρωγότων ἑκατέρων τ... στρατοπέδων ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς, καὶ τῆς συμ... πλοκῆς θαυμαστῆς γεγονυίας, τὸ πλέον ἔσχ... οἱ Βάρβαροι· οὐ τῷ τὰ ἐς μάχην κρείττους ... εἶναι, τίς δ' ἂν εἴποι ταῦτα; τῷ δ' οὐστινασο... τῶν ὑφ' ἡμῖν τεταγμένων Βαρβάρων ἀθρόως ... ἐκείνους αὐτομολῆσαι· ὦ δεινοῦ πάθους ἐκείνο... πεπτώκασι μὲν ἡμῶν οὐκ ὀλίγοι, οἱ δὲ φυγό... ὁπηδήποτ' ἐχώρουν, μόνος δ' οὗτος ἐν πολλ... ἡττημένοις ἀήττητος διεγέγονε· μᾶλλον δὲ τ... σοῦτ' ἀπέσχε τοῦ ταὐτὰ πεπονθέναι, ὥστε κ... τῶν πολεμίων οὐχ ὅσους ἄν τις ἀγνοῆσαι κα... νεγκών, ἔστι δ' οὓς καὶ τραυματίας πεποιηκ... ὥσπερ ἀμφίβολον αὐτοῖς πεποιήκει τὴν νίκην καθ' αὑτὸν, ἐνδειξάμενος τοῦθ' ὅτι, κἂν αὖ... συνηνέχθη Ῥωμαίοις, τὸ γοῦν ἑαυτῶν ἀξίω... μένει, καὶ οὐδὲν μήποτε καθεῖλε τῶν πάντ... οὔτε μὴν καθαιρέσει· καὶ τοῦτο μὲν οὕτως. Ἐ... δὲ καὶ πρὸς Μακεδονίαν ἔδει τουτουσὶ διαβῆν... διαβαίνουσι μὲν καὶ στρατοπεδεύουσιν ἐν Παλλή... κἀκεῖθεν ἐξιόντες, ἐληίζοντο πάντα, καθάπερ Δεκελίας τὴν Ἀττικὴν Λάκωνες. Εὑρίσκουσι τοι κἀνταῦθα τὸν δεινὸν ἀνταγωνιστήν· ἔ... μήπω τοῦτο· ἀλλ' ὅτι, δεῦρο κεχωρηκότων, ἡμετέρας στρατιᾶς σὸς ἀδελφιδοῦς ἐπεστά... τά τ' ἄλλ' ὁποῖος ἀνὴρ καὶ τῶν ἐν στρατηγ... τῶν πάλαι Ῥωμαίων, προσθήσω δὲ καὶ τῶν ἀ... ταχοῦ γενομένων, ἁπλῶς μακρῷ πάντων ἄρι... οὐ λογίζεσθαι περὶ πραγμάτων μόνον καὶ

(1) Les Turcs et les Catalans.

ὡς τάχος περαίνειν· οὐδ' ὥστε τοῖς λο-
; τὸ μέλλον μαντείας κρεῖττον ὡς παρὸν
ν, καὶ περὶ τῶν ἀπορωτάτων τοῖς ἄλλοις
λοκούντων μάλα ῥαδίως αὐτοσχεδιάζειν
ν, ἀλλὰ καὶ πολέμους ἐκ παίδων πλεί-
α καὶ μεγίστους, τοὺς δ' αὐτοὺς καὶ τοῖς
δυσχερεῖς, εὖτε καὶ ὡς οὐκ ἄν τις
δυνεγκεῖν, ἄθ' ὑπὲρ πάντας ἔχων ἵππους
μῆσαι καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας· ὃ δὴ καὶ
ν τοῦ γένους σοι προσήκοντα τοῦτον
ρ σὰ γοῦν ταῦτα καὶ τοῦ κατὰ σὲ πράγμα-
ὔτος, πρὶν μὲν ἡ Χανδρηνὸν ἀφικέσθαι,
μὲν τισι λοχαγοῖς, ἐχρῆτο δ' οὐ μάλα
σαν, οὐδ' ἀξιόχρεως ὑπὸ τούτῳ τετάχθαι·
καὶ τοῖς πολεμίοις τοσοῦτον εἶχον αὐταρ-
ὥστε καὶ τούτοις, ὡς ἐγὼ φαίην ἄν, δι' ὧν
ιζοντο πρὸς τὰς μάχας, τὸ γοῦν καθ'
στρατήγουν, ἀγαπῶντες εἰ σώζοιντο,
δ' αὐτοῖς ἁπάντα παρὰ τοῦ στρατηγοῦ,
οικότες ἐῤῥᾳστωνευμένοις πρὸς μάχην.
δὲ εἰς τὴν ἐκείνων τάξιν ἰόντος, ὦ βασι-
καὶ προσλαβόντος Ἡρακλέους Ἰόλεων,
ἅπαντ' ἐκεῖνα πρὸς τοὐναντίον μετέ-
καὶ τοὺς ὑβριστὰς καὶ μείζω φρονοῦντας
πο φόβος, εἰς Παλήνην αὖθις συγκλείσας·
κ ἔτ' αὐτοῖς ἦν πλατεῖ στρατεύματι παν-
ι χωροῦντας τὸ προστυχὸν διαφθείρειν·
γνωσαν ἐλάττους ὄντες ἢ ὥστε Ῥωμαίοις
λαμεῖν δύνασθαι. Ὅσους μὲν ἀνεῖλε τῶν
ὧν αὐτίκα φανείς, καὶ πλῆθος αἰχμαλώτων
ι, καὶ σκύλα καὶ ὅπλα καὶ λάφυρα καὶ ἵππους
ας καὶ ὅτις, καὶ πάνθ' ὅσα ταυτησὶ τῆς μερί-
τις ἂν λέγῃ; Τοὺς γοῦν ἡμετέρους στρατιώτας
; μαροῦ τοῦθ' ὁρᾶν ἦν. Ἀλλὰ τοῦ μὴ στρα-
ώτην ἔχειν ἢ πρόσθεν οἱ Βάρβαροι δυσχε-
πες, ὡς εἰκός, ἅτε τῶν πολεμικῶν ὄντες
; καὶ τὴν περὶ ταῦτα σχολὴν δυστύχημα
πες, ἑτέραν ἐτράποντο. Λῃστείαις γὰρ
το, καὶ λόχους ἐποίουν ἐξ ἀφανοῦς καὶ
βασημάτων καὶ τῶν τούτοις ἑφεπομένων
αὐτοῖς ἦν οὐ μικρὸς στρατηγοσμένοις ὑπὸ
. Ὡς δὲ καὶ τούτοις ἅπαξ εὐτυχηκότες, οὐκ
ας κακῶς ἔπαθον, ἀπειρηκότες, οἶμαι, τοῖς

ὅλοις, καὶ μηδὲν ἔχοντες εἰς παραμυθίαν λοιπὸν,
τῶν μὲν ἀναγκαίων ἐπιλελοιπότων ἁπάντων,
ἐπὶ ξυροῦ δὲ ἀκμῆς τῶν πραγμάτων σφίσι κεκθε-
στηκότων, εὐθὺς Θετταλίας χωρεῖν ἔγνωσαν, ἐφ'
ᾧ γοῦν τοῖς ἐπιτηδείοις ἔχειν ἀφθόνοις χρήσασ-
θαι, καὶ ἅμα τῶν Χανδρηνοῦ χειρῶν, ἐμοὶ δοκεῖν,
ἀποστῆναι σπεύδοντες. Ἀλλ' οὔτ' αὐτοῖς πλέον
οὐδὲν ἦν εἰς ἀπαλλαγὴν τῆς ἀλλοδαπῆς εἰλημ-
μένοις, καί τοι σφόδρα δοκοῦν· οὐδ' αὖ σφίσιν
αὐτοῖς ἀμύνειν ἠδύναντο Θετταλοὶ καὶ πρὸς το-
σοῦτον παραβάλλεσθαι πλῆθος. Οὐ μὴν ἑτέρου
πρὸς ταῦτ' ἐδεήθησαν, ἀλλὰ καὶ τούτοις κακῶς
πράττουσι καὶ θορυβουμένοις ἐλθὼν Χανδρηνὸς
συνεμάχει, σοῦ τὴν ἐκείνων ἑλεήσαντος τύχην,
ἐπειδὴ πρεσβευόντας εἶδες, καὶ τοὺς Βαρβάρους
παρείλετο τὰς ἐλπίδας ἃς ἐπιστρατεύοντες εἶχον,
ἀπροσδοκήτως φανείς, ὥσπερ ἀνάγκη τινὶ καὶ
τύχῃ συγκεκληρωμένον, μηδ' ὁντινοῦν ἕτερον
τούτους, ἢ Χανδρηνὸν ἔχειν ἀντίπαλον. Τοσάδε
γοῦν κἀνταῦθα κατ' αὐτῶν ἔστησε τρόπαια καὶ
οὕτω περιφανῆ, νῦν μὲν ἀθρόοις ἐμπίπτων, νῦν δ'
ἐκ πολλῶν ὀλίγοις καὶ πολλοῖς κατ' ὀλίγους, ὥστ'
ἄδουσι μὲν ἐς δεῦρο ταὐτὸ Θετταλοί, ἄδουσι δὲ
σχεδὸν πάντες ἄνθρωποι. Ἕστηκε δὲ ὥσπερ τις
στήλη περιφανὴς ἐν ταῖς ψυχαῖς ἑκάστων ἡ
μνήμη, ὁμοῦ τε τὸν ἐργασάμενον κοσμοῦσα,
τούς γε ἄλλους εἰς εὐψυχίαν παρακαλοῦσα· καὶ τί
δεῖ πλείω [1] διεξιέναι; Εἰ μὴ γὰρ τὴν ταχίστην
εἰρήνης ἐπεθύμησαν, κἂν αὐτοῦ πάντες ἔπεσον
κακοὶ κακῶς ὀλωλότες. Νῦν δὲ σπονδὰς πρὸς Θετ-
ταλοὺς ποιησάμενοι, καὶ τοῦ Χανδρηνοῦ διὰ
ταῦτα μετὰ τοσούτων καὶ τηλικούτων τῶν ἄθλων,
ὥσπερ τινὸς Ἡρακλέους, ἐπανιόντος ἡμῖν, σφᾶς
τε αὐτοὺς ἐξείλοντο τοῦ κινδύνου, πεπαυμένης τῆς
μάχης δι' ἣν κακῶς ἔπραττον, καὶ τὴν καλλίστην
καὶ θαυμαστὴν ἐκείνην κατὰ τῶν προσχώρων
Ἰταλῶν ἀνείλοντο δίκην· μετὰ μὲν ὑπερηφάνου
παρασκευῆς αὐτοῖς ἐπιόντων, καὶ μὴ ὅτι τούτους,
ἀλλὰ καὶ Θετταλίαν πᾶσαν καὶ Μακεδονίαν
ἀπειλούντων ἐκτρίψειν· οὕτω δ' αὐτῶν παντά-
πασιν ἐκτριβέντων, ὡς μηδὲ πυρφόρον, τὸ τοῦ
λόγου, λελεῖφθαι. Οὐκοῦν ὅτε ταῦθ' οὗτοι κατώρ-

(1) Var., κλείσει.

ξουν, Χανδρηνὸς δήπου κατώρθου. Εἰ γὰρ οὐχ οἷόν τε σφᾶς εὐτυχῆσαι μὴ τυχόντας ἀδείας, ταύτην δὲ οὐκ ἂν μετέσχον μὴ τῶν ἐν χερσὶν ἀπηλλαχότες πραγμάτων· ἀπήλλαξαν δὲ, τοῦ Χανδρηνοῦ μεταστάντος· Χανδρηνὸς ἂν εἴη τῷ ὄντι καὶ τῆς νίκης ἐργάτης, ὁ καὶ παρασχὼν τὴν αἰτίαν. Ὡς δὲ οἱ μὲν ἐκποδὼν ἦσαν, καὶ ταύτην τοῦ θράσους ἔτισαν δίκην, ἃ τῶν ἄλλων πέρι κακῶς ἐβουλεύσαντο, ταῦθ' ὑπ' ἐκείνων αὐτοὶ καλῶς πεπονθότες· ἔδει δὲ τοὺς κεκρατηκότας οὐχ ὅσον ὅπλων καὶ ἵππων, ἀλλὰ καὶ πόλεων καὶ χωρῶν καὶ πάντων τῶν ἐκείνοις προσόντων αὐτοὺς γεγονότας κυρίους, ἔπειτ' ἐν σφίσιν αὐτοῖς ταυτὶ διελέσθαι, διείλοντα καὶ ταῦτα τρόπῳ τοιῷδε· οἱ μὲν ἐκ Σικελίας ὁρμώμενοι τὰς πόλεις ἐλόντες, αὐτοῦ που μένειν ἔτ' ᾤοντο δεῖν ἀντὶ τῶν ἀπολωλότων ταῖς τούτων γυναιξὶ καὶ παισὶν αὐτοὶ καταστάντες· ἵπποι δὲ καὶ ὅπλα καὶ πᾶσά τις πρὸς μάχην παρασκευὴ, Πέρσαις ἦν· εἶεν. Τοῦ δὲ Τριβαλλῶν ἄρχοντος τὰ πρὸς Ῥωμαίους ἠθετηκότος, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς μὲν Πέρσας περιϋποκίσασθαι[1] πειρωμένου, τῶν δ' ἡμετέρων ἥκιστ' ἐόντων, ἐπὶ γὰρ ἡμῶν ἐπειρᾶτο, ὅπλων ἐδεήσε καὶ χειρῶν· καὶ ξυμβαλόντες ἀλλήλοις ἐν τοῖς ἐκείνων ὁρίοις ἐμάχοντο. Τοῦ δὲ πολέμου καρτεροῦ γιγνομένου, καὶ τῶν μὲν Βαρβάρων τῇ τε τραχύτητι τοῦ χωρίου τότε ξυνήθεις αὐτοὺς εἶναι, μεγίστοις ὁρμητηρίοις καθ' ἡμῶν κεχρημένων καὶ μέτριον μηδὲν ἐννοούντων, ἡμῶν δ' εἰς τὸ μηδὲν ἤδη χωρούντων καὶ τοῖς ὅλοις ἀπορουμένων, οὕτω ταῦτα περιέστησε Χανδρηνός. Τοῦτο μὲν στρατηγικαῖς ἐπινοίαις, τοῦτο δὲ χειρῶν εὐψυχίᾳ καὶ τόλμῃ καὶ τῷ μόνος ἄνω καὶ κάτω θεῖν καὶ παρακελεύεσθαι[2], καὶ ἔργοις καὶ λόγοις μόνος ὥσπερ πᾶσιν ἐμπνεῖν, καὶ πρὸς τοσοῦτον ἤλασεν ἀρετῆς τε καὶ τύχης ὥστ' οὐ μόνον τὰς τῆς νίκης ἐλπίδας, ἀλλὰ καὶ τὰς αὐτοῦ τοῦ ζῆν σφῦδρ' αὐτοῖς περιεῖλε, τῶν μὲν οἰκείων μηδὲν' ἀποβεβληκὼς, τῶν δὲ πολεμίων τοὺς μὲν πλείους διειργασμένος, τραυματίας δὲ καὶ φυγάδας τοὺς λοιποὺς εἰργασμένος. Ὑπειδὴ πᾶσι τούτοις δέον αὐτὸν στεφανοῦσθαι καὶ γερῶν ἀπολαύειν, καὶ τοῖ αὐτὸν καὶ πολλοὺς ἑτέρους δι' αὐτὸν πράττ ὁ δὲ καὶ προσαπεστέρηται τῶν ὄντων, ὥσ τὰ ἔσχατα πεπονηρευμένος· καὶ εἰ μὲν προ ἐάλω, οὐκ οἶδ' ὅτι μεῖζον ἂν ἐπεπόνθει· ὑπὲρ ἡμῶν καὶ τῶν ἡμετέρων πραγμάτ παντὶ τῷ παρασχόντι φανερώτατα τῶν τ τῶν τε ἄλλων πάντων ἡγωνισμένος, καὶ μ προέμενος τὴν ψυχὴν, ἔπειτα κακὸς εἶναι ὁ τοὺς ὑπ' αὐτὸν στρατιώτας τῆς τε ἄλλης κ καὶ τῆς ἐς τοὺς πολεμίους ἀπαλλάξας κ καὶ πείσας τὸν ὑπὲρ τῆς κοινῆς ἀσφαλείας νατον προτιμότερον κρίνειν τῆς Ἀργανθων ζωῆς· καὶ πρὸς μὲν οὓς ἑκάστοτε παρεταξατ ὁρα ἀγαθὸν πάντα τοῦτον ἡγοῦνται καὶ θα ζουσι, καὶ τοῖς τε ἔχουσι συγχαίρουσι σφ αὐτοῖς τοιούτους δή τινας ἔχειν συνεύχονται. Ἐ δὲ, εἰ μηδὲν ἄλλο, μηδ' οὓς ὑπὲρ ἡμῶν πλείστ καὶ καλλίστους ἤνεγκεν ἄθλους, καὶ τὴν διὰ των θαυμαστὴν εὐψυχίαν· τὴν γοῦν παρ ἐχθρῶν μαρτυρίαν ὡς εἰκὸς αἰδεσθέντος[2], σ δαιοτέραν ταύτην τῶν συκοφαντῶν νομιο ἀλλὰ καταγνωσόμεθα μοχθηρίαν αὐτοῦ, μὴ λαμπρῶς ἐπαινοῖμεν, μοχθηρίαν πᾶς τι ἡμῶν καταγνοίη; σὺ δὲ μάχεσθαι μὲν καὶ μεῖν τοῖς αὐτὸς σαυτοῦ, καὶ κακῶς ποι καλῶς πάντων μάλιστα βούλοι, οὐκ ἂν δέ Ἐὰν δ' ἃ λέγουσιν οὗτοι πεισθῇς, καὶ τὰ τῶν κάνων στόματα περιῇ, πῶς οὐκ αὐτὸς τοῦτο πο καὶ συμμαχήσεις ὥσπερεὶ τοῖς ἐχθροῖς, ἃ σ αὐτοῖς συνεύξαιντ' ἂν οὗτοι, ταῦτ' αὐτὸς ἐν τοις τελῶν; Τίς γὰρ ἕθ' ὑπὲρ σοῦ προθύμως νιεῖται, καὶ παραβαλεῖται μὲν πρὸς κιν ὑπερφρονήσει δὲ τῆς ζωῆς, πάντα δὲ τἄλλα τερά σου νομιεῖ, ὁρῶν τὸν τῶν στρατηγῶν ἄρ μετὰ τὰς πολλὰς καὶ μεγάλας μάχας καὶ παια, καὶ τοὺς ἀνηρημένους Βαρβάρους, ὑπ τηρίων δή τινων δυστυχῶς ἑλαυνόμενον, κ ἀλαστόρων τῆς πολιτείας, εἰ μὴ σύ γε ἀ ἀλκὴν; καὶ μὴν εἰ μὲν ἅπαντες ἡμάρτομεν λῶς εὗρες ὅθεν ἡμᾶς τιμωρήσῃ, εἰ δ' οὐδέν

(1) Texte altéré.
(2) Var., παρακελευθεῖν.

(1) Var., Ὀργανθενικοῦ.
(2) Sans doute αἰδεσθέντες.

ἰσῶν τῇ Φιλίππου, μᾶλλον δὲ τῇ σαυτοῦ, ἀλλὰ τελείστην ὅσην αὐτῇ[1] περὶ σὲ τὸν ἀεὶ χρόνον ἐν σύνοισθα καὶ σπουδήν, καὶ πάντ' ἂν καὶ ῥᾳδίως ὑπὲρ τοῦ σοῦ συνεστῶτος, τί τὸν ἐν αὐτῇς ὡς ἀληθῶς πρόβολον ἐξαιρῶν, τοῖς ἐμοῖς ἀδίκως[2], καὶ Θύρας ἀνοίγεις τοῖς καθαιρεῖν σὰ βουλομένοις; Οὐ γάρ, εἰ πρὸς Χανδρηνὸν μόνον τὰ τῆς ὀργῆς ἔστι σοι, καὶ ταύτης λήσεται μόνος, ἀλλὰ τὰ πρὸς τοῦτον ὀξέα βέλη καὶ ἡμῶν ἅπτεται πάντων· καὶ οἷον ἂν τρόπον ὥσπερ Ἕκτορος πεπτωκότος, ἁπανταχεῖ τὸ Ἴλιον, ὃς ἀστραβὴς τούτῳ κίων ἦν Πάνδαρον ἦν, οὕτω καὶ τοῦδε δυστυχῶς ἐνόντος ἀνάγκη καὶ ἡμᾶς διεφθάρθαι συνέπεσθαι τῶν Βαρβάρων ἐπιδρομαῖς. Χωρὶς δὲ τούτου, ὡς μὲν οὐκ ἠδίκηκε, Χανδρηνὸν πολλαχόθεν τις κατίδοι, οὐχ ἥκιστα δὲ ἐκ τοῦ τοὺς ἐγκαλοῦντας, παρὰ τὸ μηδὲν ἔχειν ἰσχυρὸν εἰπεῖν, οὐδ' ὑμφανὲς ἐξελέγχειν βούλεσθαι· ὡς δὲ λῶν καὶ μεγάλων αἴτιος ἡμῖν ἀγαθῶν καὶ ν καὶ γενήσεται, τίς οὕτω θρασὺς καὶ τάδε φανερῶς φρονῶν, ὃς οὐκ ἂν, οἶμαι, μέγα σαι; ἀλλ' ἔστω, δεδόσθω τοῦτον ἐφ' ἃ μὴ δεῖ ελθεῖν καὶ χρήσασθαι θρᾴσει, καὶ μὴ καθ' ὧν βεδουλεῦσθαι. Πότερον οὖν εἰς λόγον ταῦθ' μεν, ἃ καὶ μόνον καὶ χρόνου τιν' αὐτῷ συνέβη ῥάχθαι, ἢ τὴν διὰ παντὸς εὐψυχίαν τοῦ βίου τοὺς ἀρετῆς γέμοντας πόνους, καὶ τὸ μάρτυρας ων τῶν ἔργων καὶ Ἑλληνας καὶ Βαρβάρους; πότερον ἅπασι χρηστὸς δι' ἐκεῖνα, ἢ, εἴ τί που προσέπταισε, φαῦλος; καὶ τὸ μὲν εἰσάπαξ νους ἰσχυρὸν, τὰ δ' εἰς τοσοῦτον καὶ ὄντα μημένα τοῦ χρόνου πρᾶγμ' οὐδὲν νομιοῦμεν; τὰς ψήφους οὐκ ἐκ τῶν προτέρων καὶ ὧν αὐτῷ νας ξυνίσασι θήσομεν, ἀλλ' ἐκ τῶν ὑστέρων ὧν οὐδεὶς ἔγνω τῶν πάντων, πλὴν τῶν κάπ' ἀπολουμένων τουτωνί, καὶ αὐτῶν ἐκ τἀφανῶν ἐπιόντων; οὐδ' ὃν εἰς ταὐτ' εἴποι τῶν εἰδόλογίζεσθαι. Ἐγὼ μὲν οὖν, εἰ καὶ τῷ ὄντ' ἐσάς ἐτύγχανε, καὶ τοῦ καλῶς ἔχοντος ἐῶν ὑρεικώς, οὐδ' οὕτως ἂν ἀπέσχον τοῦ μὴ οὐ πᾶσιν οἷς εἶχον θαυμάζειν τὸν ἄνδρα καὶ τίθεσθαι τὰ γιγνόμενα. Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ τὸν ἥλιον αἴσχιστον φαίημεν ἂν, ὅτι νεφέλαι δή τινες ἔσθ' ὅτ' αὐτὸν περιίσχουσιν· ἀλλ' ἐκ τῆς φύσεως ἀμέλει τοῦτον κρινοῦμεν, καὶ τῶν Ὀλύμπου πραγμάτων τὰ πρῶτα δώσομεν. Εἰδ' ἀνθρώποις ἀεί, κατ' Εὐριπίδην, ὁ μὲν πονηρὸς, οὐδὲν ἄλλο πλὴν κακός· ὁ δ' ἐσθλὸς ἐσθλὸς, οὐδὲ ξυμφορᾶς ὕπο φύσιν διέφθειρεν, ἀλλὰ χρηστὸς ἔστ' ἀεί· οὐκ ἄρα Χανδρηνὸς, χρηστός γε ὢν ἐξαρχῆς, φύσιν ἂν εἴη διεφθαρκώς· ἀλλὰ χρηστὸς μὲν ἐστ' ἀεί· πονηρὸς δὲ οὐκ ἔτι· ὥσπερ αὖ τοὐναντίον, εἰ πονηρὸς ἐτύγχανεν ὤν, οὐκ ἂν χρηστὸς ἐγεγόνει, ἐπειδή, φησὶν, ὁ πονηρὸς οὐδὲν ἄλλο πλὴν κακός· ὥστ' εἰ μὲν πονηρὸς, οὐ χρηστὸς, εἰ δὲ τῆς βελτίστης μερίδος ὡς ἀληθῶς, τοῦ παντὸς ἔδει γεγονέναι τῆς φαύλης· πῶς οὖν ὁ αὐτὸς ἡμῖν καὶ πονηρὸς καὶ χρηστός; Καὶ νῦν μὲν αὐτὸν ἐπαινοῦμεν, νῦν δὲ κακίζομεν, καὶ οὐκ αἰσχυνόμεθα αὐτοῖς ἡμῖν περιπίπτοντες ὥσπερ ἐν Ἀδηριταις, ἢ Μαρωνίτας τοὺς λόγους ποιούμενοι; Σκόπει δὲ κἀκεῖνα, ὦ βασιλεῦ· εἰ μὲν βδελυρίας πάλαι τούτῳ προσῆκε καὶ τοῦ πονηροτάτου κόμματος ἄνθρωπος ἦν, οὐχ ἃ νῦν ἐγκαλεῖται μόνον, ἀλλὰ καὶ πολλ' ἕτερα πρὸς τούτοις πρότερον εἴργαστο ἄν. Εἰ δὲ τὸν ἀεὶ χρόνον χρηστὸς καὶ ἐπιεικὴς, καὶ τοῦ καλοῦ καὶ δικαίου λόγον, εἴπερτις ἀνθρώπων, ἔθετο, οὔκουν ἔστ' οὐδείς, ὃς πώποτ' αὐτῷ δίκην ἀναισχυντίας εἰλήχει, τί τὰ μὴ προσήκοντα κατηγοροῦμεν αὐτοῦ, καὶ ἃ παντὶ μᾶλλον ἢ τούτῳ γιγνόμενα, καὶ οὐκ αἰσχυνόμεθα τὸν ἥλιον ἐσχάτης ἀγνωμοσύνης ποιούμενοι μάρτυρα, ὥσπερ ἂν εἰ καὶ Κέφαλον καὶ Ἀριστοφῶντα πονηροῦ τις ἔκρινε βίου, οἷς χρηστότητος οὕτως ἐμέλησεν, ὡς οὐχ ὅπως ἀλλήλοις ἀμφισβητεῖν ἀρετῆς, ἀλλὰ καὶ παράδειγμ' αὐτοὺς εἶναι τοῖς ἄλλοις τρόπων χρηστῶν; Οὐ τοίνυν τὸ διαβεβλῆσθαι μόνον αὐτὸς τοῦτο δεινὸν ἐπιεικῶς Χανδρηνῷ μηδὲν τοιοῦτον παρὰ πάντα πεπονθότι τὸν βίον, ἀλλὰ καὶ πολλῷ τούτου δεινότερον τὸ πάντα μὲν τὰ βελτίω, πονηρὸν δ' οὐδὲν αὐτῷ συνειδότα, καὶ πλείστους μὲν ἐπὶ τοῖς ἔργοις προσδοκῶντα στεφάνους, πάντας δ', ὡς εἰπεῖν, θαυμαστὰς ἔχοντα· ἔπειτ'

1) Var., αὐτήν.
2) Var., ἐνδίκως.

οὐχ ὅπως τοιοῦτον οὐδὲν ὑποστῆναι, ἀλλὰ καὶ τοιαῦτ' ἐγκεκλῆσθαι, ἃ ποταμῶν ἄνω καὶ τῆς αὐτοῦ φύσεως. Πῶς γὰρ οὐκ ἄτοπον καὶ ὑπερφυές, εἰ πραότητος μὲν καὶ δικαιοσύνης, καὶ πάντων, ὡς εἰπεῖν, τῶν καλλίστων ἐφ' οὕτω τοι ἤκων, ὡς ἐντεῦθεν γνωρίζεσθαι καὶ ταῦτ' εἶναι μᾶλλον πρόσρημ' αὐτῷ, τῶν δ' ἐναντίων μὴ ὅτι πεῖραν, ἀλλὰ καὶ τοὔνομα δυσχεραίνων, ὅ', οὐκ οἶδ' ὅπως, καὶ Θράσους ἔσχεν αἰτίαν, καὶ ταῦτ' ἐν τῷδε τῆς ἡλικίας, ὅτε καί, εἴτι που νεότητος ἐρύλλιον ἦν, ἔδει πεπαῦσθαι; δυοῖν τοίνυν ἀνάγκη θάτερον· ἢ ὡς οὐ τῶν φαύλων ἐστὶ τὸ θρασύνεσθαι, εἴπερ ὁ τῶν ἀνδρῶν ἄριστος θρασὺς παρ' αὐτοῖς, ἢ, εἰ τῶν φαύλων, ἄλλου κατηγόρημ' ἂν εἴη τόδε καὶ οὐκ αὐτοῦ, εἴπερ οὗτος τἀναντία τούτων καὶ περυκὼς καὶ πολιτευόμενος. Εἰ δὲ βούλει καὶ οὕτως. Εἰ μὲν καλὸν ἡ θρασύτης, καὶ Χανδρηνὸς ἂν εἴη τοιοῦτος ταύτῃ χρησάμενος, οὐκοῦν αἰτίας ἀλλ' ἐπαίνων ἄξιος· εἰ δὲ αἴσχιστον μὲν τοῦτο καὶ μανίας ἐγγύς, τοῦτο δὲ πάντες ὡς καλῷ κἀγαθῷ πάντα τὰ βέλτιστα καὶ βούλονται καὶ συνεύχονται, οὐχ ὁρῶ πῶς ἂν τινες μᾶλλον καταφανεῖς γένοιντο συκοφαντοῦντες, καὶ σφᾶς αὐτοὺς ὡς οὐκ ἀληθῆ λέγουσιν ἐξελέγχοντες, ἃ μὴ ἔξεστι λέγοντες· καὶ ὁ μάλιστ' ἄν τις ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ κατ' αὐτῶν εὔξαιτο, θαυμαστότερον τοῦτον ταῖς αἰτίαις δεικνύντες, ἢ εἰ πολλοῖς ἐχρῶντο κατ' αὐτοῦ τοῖς ἐπαίνοις. Πρῶτον μὲν γὰρ ἐν τῷ κατ' αὐτοῦ λέγειν τούτους ἃ μὴ δεῖ, διανίστανται πάντες ὑπὲρ αὐτοῦ λέγειν ἃ δεῖ· καὶ τούς γε δύο ἢ τρεῖς τούτων φληνάφους ὁ τῶν ἐγκωμίων ἐσμὸς παρασύρει· καὶ οὐδεὶς ὃς οὐχ ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ κατ' αὐτῶν γίνεται ῥήτωρ εὔπορος. Ἔπειτα εἰ τοῖς διὰ βίου πονηροτάτοις οὐκ ἄν τις ἐγκαλέσαι κακίαν τῷ συντετηκέναι καθάπαξ, ἀκόλουθον ἂν εἴη καὶ πᾶσα ἀνάγκη κατὰ τῆς ἑτέρας μερίδος, ἐάν τι σφαλῶσι μετ' ἀληθείας χρῆσθαι τῇ γλώττῃ. Οὔκουν οἷς μὲν αὐτὸν αἰτιῶνται, τούτοις ὡς ἔστι χρηστὸς βεβαιοῦσιν, οἷς δ' οὐ προσάγουσι πίστιν οἷς αἰτιῶνται, ἀλλ' ἁπλῶς ἄνω καὶ κάτω χωροῦσιν εἰκῇ, τούτοις αὐτὸν οὐκ εἰς ἀναιτίους μόνον, ἀλλὰ καὶ λαμπροτέρους ἢ πρόσθεν τιθέντες, ὑπ' αἰτίαν σφᾶς αὐτοὺς καθιστᾶσι, καὶ δίκην ταύτην παρ' αὐτῶν λαμβάνουσιν οὐ μεμπτήν, τ
κακοὶ καλῶς σφόδρα φανῆναι. Εἰ τοίνυν ὁ μὲ
οὐκ αἰτιῶν ἀνώτερος μόνον, ἀλλὰ καὶ χρηστὸ
παντάπασιν ὤπτο· οἱ δὲ, πονηροὶ καὶ μιαροὶ κα
συκοφαντοῦντες ἀτεχνῶς διὰ πάντων ἠλέγχθησαν
πῶς οὐκ ἀνάγκη τὸν μὲν καὶ τιμᾶσθαι καὶ σω-
ρεῶν ἀπολαύειν, καὶ μετὰ μείζονος ἢ πρόσθε
τοῦ σχήματος τοῖς πράγμασιν ὁμιλεῖν, τῶν τ
εἵνεκα τρόπων, τοῦ τε κακῶς ἀκοῦσαι, τοὺς δὲ κα
μισεῖσθαι καὶ δίκην ὑπέχειν τῆς βδελυρίας
μᾶλλον δὲ τὴν γιγνομένην ἐὰν ὑπόσχωσιν· ὑφέ
ξουσι δὲ εὖ οἶδα ὡς ἔδει γε καὶ πολλάκις· αὐτο
τε βελτίους ἔσονται τοῦ λοιποῦ, καὶ οὐδὲν ἔτ
οἶμαι τῶν πάντων τοῖς αὐτοῖς ἐγχειρήσειν, εἰδὼ
ἃ πείσεται· εἰ γάρ, εἴ γ' οἱ πρὸ τούτων ταὐτὰ
πλημμελοῦντες ἐτιμωροῦντο, οὐκ ἂν οὗτοι ταῦτ
ἔδρασαν, ἢ που τούτων νυνὶ κολασθέντων, ἄλλο
οὐ δράσει, εἰωθότων ὡς τὰ πολλὰ τῶν ἀνθρώπων
κἀν τοῖς χρηστοῖς κἀν τοῖς φαύλοις, παραδείγ-
μασι τοῖς φθάσασι χρῆσθαι. Σκόπει δὲ, ὦ βασι-
λεῦ, ὅσων ἡμῖν ἀγαθῶν ἐπὶ τοῦ παρόντος αἴτιο
ἔσῃ ταῦτ' εἰργασμένος· ἀρετήν τε γὰρ δόξει
περὶ πλείστου ποιεῖσθαι, καὶ συκοφαντίαν παροῦ
σαν μὲν ἀναιρεῖν, ἔσεσθαι δὲ μέλλουσαν ἴσχειν
Ταύτης δὲ γενομένης ἐκ μέσου, συναπέσται μὲ
καὶ ὁ λοιπὸς ὁρμαθὸς τῶν κακῶν, ἀντεισενεχ-
θήσεται δὲ πᾶν τὸ βέλτιστον, εἴπερ τὸ συκοφαν-
τίας ἀφεῖσθαι, κατὰ τὸν εἰρηκότα σοφόν, ἀρετὴ
ἐστ' ἐφόλιον πάσης· εἰ δὲ καὶ τὴν εὐδαιμονίαν
ἐπὶ σοῦ ταύτην εὐδαιμονήσαιεν αἱ πόλεις, κα
γένοιντο πάντες χρηστοί, τοῦτο οὖν σοι μείζο
ὅτου τις ἂν δή που καὶ φαίη. Καὶ οὔτε τὸ ξυμ-
πάσης, ὡς εἰπεῖν, τῆς οἰκουμένης κρατεῖν πρᾶγμ
τοσοῦτον, ὅ' ὑπὸ γῆν τε καὶ ὑπὲρ γῆν ἅπα
χρυσὸς οὐκ ἀντάξιος ἀρετῆς. Ταῦτα μὲν οὖν
Θεοῦ διδόντος, ὦ βασιλεῦ, καὶ συμβουλομένου
τάχιστ' ὑπάρξαι. Οἱ δὲ, τί γὰρ δεῖ πλείω περ
τούτων διεξιέναι ὡς εἶεν κακοί; εἰ μὲν ἐδεδοίκε
σαν τοὺς νόμους, οὐκ ἂν ταῦτ' ἔδρων παρὰ τοὺ
νόμους· νῦν δ' οἷς συκοφαντοῦντες ἐάλωσαν τ
τὰ μὴ ὄντα ὡς ὄντα συμπλάσαι, καὶ κακῶ
εἰπεῖν ὃν ἔδει κατὰ νόμους καλῶς, εἴπερ μάλιστ

(1) Var., τοῦ βουλομένου.

τιμᾶν τοὺς ἀρίστους, τούτοις ὡς οὐδ' ὁ-
ίσι μέλει τῶν νόμων ἔδειξαν· μᾶλλον δὲ,
νόμων οὐκ ὄντων, ἢ γράμματα ὅλως [1]
καὶ μήτε δικαστῶν ὀρθῶς δικαζόντων,
ν., ὅλως.

μήτε πονηρίας εὐθυνομένης, καὶ, τὸ μέγιστον, μὴ
σοῦ, ὦ βασιλεῦ, αἰεὶ τὰ βελτίω διὰ πάντων προ-
θυμουμένου, καὶ στρατοπέδοις τειχίζοντος τὴν
ἀρχὴν, ἐφ ᾧ πᾶσαν παντάπασιν ἐληλάσθαι κα-
κίαν, οὗτοι ταῦτ' ἐτόλμησαν· μᾶλιστα μὲν...

NOTICE

SUR BERNARD D'ESCLOT.

éritable forme du nom de Bernard d'Esclot
s connue d'une manière très précise. Le sa-
èque d'Astorga, D. Félix Torres Amat, dans
ctionnaire critique des écrivains catalans
onne, 1836), dit qu'on le trouve tour à tour
Aclot, Sclot, Desclot. Sa personne est plus
ueencore. Tout ce qu'en dit D. Félix Torres
'est qu'il était de famille noble et qu'il écri-
langue catalane l'histoire des événements de
ips.

hronique originale de Bernard d'Esclot n'a
été imprimée jusqu'ici. Seulement, en l'an
aphaël Cervera, qui s'intitule : *Ciudadano*
lo de Barcelonna y receptor del oficio de
o-Racional, en fit imprimer une traduc-
n plutôt un abrégé en langue castillane
onne, 1 vol. in-4°)

i fin du dernier siècle, au moment de nos
s de la Révolution, le gouvernement espa-
roulant agir sur l'esprit des habitants de la
gne par l'exemple de ce qu'avaient fait leurs
es, fit réimprimer (in-4°, Sancha, 1793) la
de la traduction de Cervera relative à l'ex-
n de Philippe-le-Hardi en 1285.

manuscrit original de d'Esclot existe, suivant
e d'Astorga, dans la bibliothèque des Car-
échaussés de Barcelonne. Une copie ancienne
aussi en manuscrit dans la bibliothèque du
is de Mondejar.

Bibliothèque roya'e de Paris en possède aussi
manuscrit (fonds Saint-Germain, n° 1581).
n petit in-folio écrit sur papier à deux co-
s, d'une écriture du quatorzième siècle, pro-
t de l'ancienne bibliothèque Séguier, léguée
32, par Henri du Cambout, duc de Coislin, à
ye Saint-Germain-des-Prés. Les titres des
tres sont écrits en lettres rouges, et il ne se
e aucun titre général. C'est ce manuscrit que
pié et fidèlement reproduit ici.

La Chronique de Bernard d'Esclot ne renferme l'histoire que de bien peu d'années, puisqu'elle ne comprend à proprement parler que le règne de Pierre (II de Barcelonne et III d'Aragon), qui succéda à son père Jacques-le-Conquérant le 16 novembre 1276, et mourut le 2 novembre 1285; mais ces neuf années sont marquées par des événements importants pour notre propre histoire : les vêpres siciliennes, l'expulsion des Français de Sicile par Pierre, les succès de son amiral Roger de Loria, la prise du prince royal de Naples, l'affaire du duel de Charles d'Anjou, son père, à Bordeaux, avec Pierre d'Aragon, l'excommunication de Pierre d'Aragon, la concession de son royaume par le pape à Charles de Valois, second fils de Philippe-le-Hardi, enfin la désastreuse invasion de Catalogne par Philippe-le-Hardi, et sa mort à Perpignan. Peu d'époques assurément offrent en si peu d'années un tel nombre de grands événements accumulés. C'est par là que la Chronique de Bernard d'Esclot doit être rangée parmi les monuments de notre histoire nationale.

Muntaner a retracé les mêmes événements, mais d'une manière à la fois plus incomplète et plus passionnée. Jamais Muntaner ne dit un mot des faits intérieurs ou extérieurs qui lui déplaisent, bien que, une fois un récit commencé, il rende cependant justice avec loyauté à la bravoure de ses ennemis. D'Esclot est beaucoup moins vif, beaucoup moins coloré, mais il cherche à rendre compte de tout avec impartialité. Si Muntaner omet à dessein les débats entre Pierre et les Catalans et Aragonais, d'Esclot enregistre avec fidélité les discours et les actes de chacun. Comme écrivain, il ne saurait sans doute être mis à côté du brillant et chaleureux Muntaner; toutefois il est loin d'être sans mérite. Je me contenterai d'en citer comme exemples: le récit des vêpres siciliennes, la description des almogavares, la des-

cription de l'arrivée de la flotte de Roger de Loria à Barcelonne, son entretien avec le comte de Foix, et le pathétique discours adressé, du haut d'un tertre qui domine la Junquière, par Pierre aux siens, au moment où les Français franchissent les dernières limites de son pays pour rentrer en France.

Je renvoie aux chapitres LXXVI, LXXXII et suivants pour les curieux détails qu'il donne sur les vêpres siciliennes. Quant aux almogavares, qui jouent un rôle si important dans Muntaner et d'Esclot, et qui sont mentionnés par la Chronique anonyme de Morée sous le nom de Catalans à l'occasion de leur invasion du duché d'Athènes, ce qu'il en a dit (V. p. 626 de d'Esclot, et note p. 13 de ma notice) suffit pour prouver tout le fruit qu'on peut retirer de la lecture attentive de sa chronique.

La peinture de la flotte de Roger de Loria rangée et pavoisée sur la côte de Barcelonne (p. 723) est un tableau tout disposé pour l'artiste.

« Quant lo rey d'Arago hach enteses estes noves (de l'arrivée de la flotte de Roger de Loria) fo molt alegre e pagat ; e ponyi lo cavall dels esperons e menal un poch pel pla e feu be semblants de hom alegre. E ab tant anas diner. E quant se fon dinat e hach dormit un poch, no triga poch mas que mantinent feu ensellar, e cavalca tot lo dia e la nit seguent, axi que a hora de matines tocades fo en Barcelona en son palau, e reposas aqui tro a lendema mati que era dissapte. E al mati ell cavalca riba mar per veure les galeres qui eren vengudes.

« E les galeres foren totes trenta la una prop l'altra de llats arrengades. E eren mils aparellades que galeres que hanch fossen ; car trobarets les totes pintades a senyal del rey d'Arago e de Sicilia ; e escuts que y havia tants, de popa tro a proa a dues parts, que no y podien mes caber. E entre dos scuts hi havia una ballesta ; puix estaven les bandories els penells per l'orla de les galeres, de popa tro sus en la proa a totes parts, e bells draps de preset vermell e de seda qui estaven estesos sobre los castells, en la popa de les galeres, que quaix no poria esser dit, tant clarament e tant noble eren aparellades. »

La conversation entre le comte de Foix et Roger de Loria, au sujet de la trêve que celui-ci refuse d'accorder au roi de France (p. 726), a l'allure un peu gasconne, mais n'en peint que mieux les hommes de ce temps.

« El comte de Foix e En Ramon Roger vengueren assegurats a parlar ab ell (avec Roger qui se trouvait à Cadaquès) per manament del rey de França e per demanar treves un temps ; e demanaren les a En Roger de Luria. E En Roger de Luria resp
los : que null temps no havria treves ab Frances
ne ab Prohençals, aytant com viu fos, encara qu
rey d'Arago les hi hagues. E el comte de Foix qui
oy fo irat e fello e dix axi :

« En Roger, fort sots mal e esquiu, que n
atorgariets vos treves a tan gran senyor com es l
rey de França. E guardats vos que no-us en penidat
Si tot vos havets hagut gran astre un temps sobr
mar, nol havrets tots temps ; que, ans que vingua u
any, fara fer lo rey de França 300 cos de galeres
e puix veurem lo vostre enfortiment on sera ; qu
be sabem que En Pere de Arago no les poria armr
ab tot son poder. — Senyor, ço dix En Roger, sa
la vostra honor, yo no son pas mal ne esquiu ; ma
dich vos encara ço que ja-us he dit : que no vu
haver treves ab lo rey de França. E quant deyt
que gran astre he hagut sobre mar un temps
yo-u agraesch a Deu quil m'ha donat ; e he spe
rança quel me dara encara, a defendre lo dret d
mon senyor lo rey d'Arago e de Secilia ; e ca
vendre lo tort que pren, no degudament. E nos
fets reguart, quant deyts quel rey de França l'altr
any armara 300 cos de galeres. Yo creu be qu
ell les pora armar, aquexes e mes encara. E yo,
honor de mon senyor lo rey d'Arago e de Sicilia
si el rey de França n'arma 300, yo n'armare 100
sens pus. E quant aquelles 100 haga armades, pen
ne de armar lo rey de França 300 o 10,000 sis vol
Que nom tem ques gose am mi atrobar en nengun
part ; ne sol nom pens que galera ne altre vexe
gos anar sobre mar, menys de guiatge del re
d'Arago. Ne encara no solament galera ne leny
mas no creu que negun peix se gos alçar sobr
mar, si no porta un escut a senyal del rey d'Arag
en la coha, per mostrar guiatge de aquell nobl
senyor, lo rey d'Arago e de Secilia. »

« E el comte de Foix, quant hach oyda la respost
d'En Roger de Luria, pres se a son-riure, etc. »

Je renvoie au dernier chapitre de d'Esclot pou
cette belle scène historique du roi d'Aragon vai
queur demandant excuse à ses vassaux des sacrif
ces que leur a coûtés la défense de sa cause pe
sonnelle, et humiliant sa fierté en leur rendant d
plein gré les libertés qu'il leur avait ravies dan
un moment de colère [1].

Rien dans la Chronique de Bernard d'Esclot n
pu me fournir le moindre renseignement sur s
personne. Le seul passage où il parle de lui s
trouve dans le chapitre CLIX, dans lequel, apri
avoir dit que l'arçon de la selle du roi d'Aragon f

(1) Je l'ai traduite dans ma Notice sur Muntaner, p. XLIX.

'un épieu ferré que ce roi brisa sur sa selle,
e avoir vu la selle du roi dans cet état.
p'en lo arço ne romas be tres dits. E de aço
noni cell qui aço recomta en aquest libre,
he la sella del rey e el ferre que hi era
.

s la publication de cette Chronique j'ai suivi
ment l'orthographe du manuscrit; seulement,
s le mot *hach* était écrit de trois manières :
hac et *ach*, je me suis contenté d'une seule,
ant d'ailleurs partout l'*h* dans le verbe *ha-*

ule modification que j'aie introduite est de
rvir d'apostrophes et de traits de division
ndre la composition d'un mot plus claire
teurs français. Ainsi :
fos pour *En Anfos*, sera imprimé *N'Anfos;*
n a En, *a'n; lin* pour *li en*, *li'n; sen* pour
s'en; yous pour *yo us*, *yo-us*. Si l'Académie
celonne se plaint de cette innovation faite
étranger dans une langue qu'il ne sait que
ier, cet étranger répondra qu'il a voulu évi-
es compatriotes quelques-unes des difficultés
vait rencontrées lui-même; et l'intelligence
cile de d'Esclot sera son excuse.
t aussi d'usage en catalan comme en portu-
intercaler des pronoms et adverbes entre le
d'un verbe et sa terminaison, comme par
le : *portarolosie*, je le leur y porterai. Dans
ce cas, et dans tous les cas semblables, j'ai séparé les diverses parties de ce mot pour aider à l'intelligence du sens, et j'ai imprimé *portar o-los-i-he.*

Pour rendre la lecture de cette Chronique plus aisée, j'ai donné en note l'explication des mots qui m'ont semblé les plus difficiles à reconnaître à la première vue; mais il faut toujours se rappeler que *lo*, *se*, *els*, *nos*, etc., s'incorporent aux mots qui précèdent, en s'abrégeant un peu, comme dans *ques* pour *que se*, *axis* pour *axi se*, *els* pour *e los*, *quens* pour *que nos*, *nols* pour *no los*, *partis* pour *parti se*, etc.

Enfin, pour empêcher une confusion qui eût nui à l'intelligence du texte, au lieu d'imprimer, suivant l'usage, *donassen*, *aportassen*, qu'on eût pu prendre pour la troisième personne du pluriel, j'ai fait imprimer *dona s'en*, *porta s'en*.

Avec un peu d'attention, tous ceux qui sont familiers avec notre vieille langue le seront bientôt avec la lecture de cette Chronique. J'ai cru devoir traduire Muntaner avec le plus grand soin, parce que sa Chronique abonde en détails les plus piquants et les plus essentiels pour bien faire connaître les mœurs et les usages de l'époque; mais le grand mérite de d'Esclot étant surtout l'exactitude des faits, et son style humble et facile n'offrant aucune entrave au lecteur, j'ai cru devoir me contenter de la reproduction de l'original, avec d'autant plus de raison qu'il n'avait jamais été publié jusqu'ici.

NOTICE

SUR LA CHRONIQUE DE J. PROCHYTA.

net et judicieux Giovanni Villani nous a laissé
es Chroniques un récit court, mais animé,
conspiration entreprise en 1282 par J. de
a, pour soustraire sa patrie à la domination
rles d'Anjou et des Français. Presque con-
nin de ce terrible drame, puisqu'il est mort
té, il a dû puiser ses renseignements et dans
estations de quelques témoins, et dans les
qui en ont sans doute été écrits à ce mo-
Le savant Sicilien Rosario Gregorio, voulant
ter autant que possible sa *Bibliothèque his-*
de Sicile sous les rois d'Aragon, et étonné de voir que ni Barthélemi de Neocastro, ni Nicolas Specialis, ni le chroniqueur anonyme publié par Martenne, ne disaient un seul mot de l'entreprise de J. Procida, et de ses négociations avec l'empereur Paléologue, avec le pape et avec le roi d'Aragon, parcourut toutes les bibliothèques de Sicile à la recherche d'un monument contemporain, et il parvint enfin à retrouver parmi les manuscrits de P. Carrera, dans la bibliothèque publique de Palerme, une chronique en ancienne langue sicilienne, uniquement relative à ce grand événement.

La narration de ce chroniqueur anonyme est simple et franche; son dialecte sicilien est élégant et pur, et ses assertions reçoivent une nouvelle autorité de sa connaissance exacte des hommes et des lieux. La comparaison qu'on fera de son récit avec celui de Ramon Muntaner et avec celui de Bernard d'Esclot donnera une nouvelle force au témoignage de l'un et de l'autre. Quelques lettres des papes, rapportées dans la collection de Martenne, et la fidélité avec laquelle Villani semble l'avoir suivi pas à pas, achèvent de prouver toute la valeur de cet antique monument littéraire.

L'abbé Francesco Paolo Filocamo, dans une *Histoire des Vêpres siciliennes* publiée à Palerme en 1821, a cherché à disculper ses compatriotes du massacre général qu'ils firent alors des Français leurs oppresseurs. Il n'avait besoin, pour motiver la nécessité d'un soulèvement, que de rapporter les fragments suivants de deux lettres de Clément IV. La première est tirée du *Trésor des anecdotes* de Martenne.

« Si ton royaume, écrivait Clément à Charles d'Anjou, est cruellement spolié par tes ministres, c'est à toi seul qu'on doit s'en prendre, puisque tu as conféré tous tes emplois à des brigands et à des assassins qui commettent dans tes Etats des actions dont Dieu ne peut supporter la vue... Ces hommes infâmes ne craignent pas de se souiller par des viols, des adultères, d'injustes exactions et toutes sortes de brigandages. . Tu cherches à m'attendrir sur ta pauvreté; mais comment puis-je y croire? Eh quoi! tu ne peux ou tu ne sais pas vivre avec les revenus d'un royaume dont l'al dance fournissait à un souverain tel que Frédé déjà empereur des Romains, de quoi satisfai des dépenses plus grandes que les tiennes, e quoi rassasier l'avidité de la Lombardie, de la cane, des deux Marches et de l'Allemagne enti et qui lui donnait en outre de quoi accum d'immenses richesses. »

L'autre lettre de Clément IV est tirée de naldus, tom. II, p. 159; elle est datée de Vite 5 mai, quatrième année de son pontificat.

« Je ne sais, lui dit-il, comment et pourqu t'écris encore comme à un roi, puisque tu prends aucun soin de ton royaume, qui se tro aujourd'hui sans chef, et ravagé par les Sarra ou par de perfides ennemis. Après avoir été pauvri par tes brigands de ministres, le voi jourd'hui dévoré par tes ennemis... Si les d seurs manquent, les spoliateurs ne manquent Si tu perds ce royaume par ta faute, ne te pas que l'Eglise s'expose à de nouveaux trava à de nouvelles dépenses pour te le faire ra Tu pourras alors retourner dans ton comté ditaire, et, flatté de l'inutile nom de roi, y a dre les événements. Peut-être comptes-tu sur courage et espères-tu que Dieu fera miracule ment pour toi ce que tu devrais faire toi-mê ou peut-être te fies-tu à la prudence que tu c posséder, et dont tu préfères les suggestions conseils de tout le monde? J'étais déterminé plus t'écrire sur ces affaires; si je te donne derniers avis, ce n'est que sur les instances notre vénérable frère Raoul, évêque d'Albe. »

Paris, 24 novembre 1859.

J. A C. BUCHON.

FIN DES NOTICES.

NOTE

SUR LE VERS POLITIQUE.

avons dit, page 11 de la préface, que la
pe de Morée était écrite en vers politiques;
semble nécessaire d'entrer dans quelques
ur cette partie de la métrique grecque
e, dont se sont occupés Isaac Vossius, *De*
rhythmi, p. 21 ; d'Orville, p. 432, tom. II,
Observationes miscellaneæ, Amsterdam ; et
viel, p. CXIX du Discours préliminaire des
populaires de la Grèce moderne.

le XIe siècle, le sentiment de la quantité
ique s'étant perdu, on substitua à l'iambique
iens un nouveau rhythme qui, au reste, ne
ni d'élégance ni d'harmonie. C'est de cette
que date le vers politique, qui est le grand
s Grecs modernes, leur vers héroïque, ou
eux dire national et indigène ; car ce mot
olitique, πολιτικός, est synonyme de Con-
politain de Πόλις, Constantinople. Ce sont,
t, les poëtes de cette ville, les Théodore
ne, les Manassès, les Tzetzès, les Phil
niers ont fait usage de ce mètre, ou qui, du
l'ont popularisé. Le vers politique a sept
demi, ou quinze syllabes, et deux hémisti-
tincts, dont le premier a quatre pieds ou
llabes et le second trois pieds et demi ou
labes. La quantité syllabique n'est pour rien
rmonie de ce vers ; tout le mécanisme en
dans la position de l'accent ; c'est un agen-
de syllabes accentuées d'une manière fixe
minée qui le constitue. Le premier hémisti-
accent obligé, indispensable sur la sixième
la huitième syllabe, d'où résulte dans le
cas un pied analogue au dactyle (¯ ˘˘), le
econd, une sorte d'anapeste (˘˘ ¯). Le second hémistiche a toujours l'accent sur la sixième syllabe, de manière à former un trochée final (¯ ˘). Les autres syllabes paires doivent être accentuées et forment comme des espèces d'iambes (˘ ¯), à l'exception de la première syllabe, qui peut avoir l'accent.

Notre chroniqueur n'est pas assez fidèle à la loi métrique de ce vers, et c'est ce qui prouve aussi qu'il n'était pas d'origine grecque. Connaissant bien la langue vulgaire, il n'avait pas acquis la délicatesse d'une oreille grecque, que blesse vivement tout accent qui s'égare sur une syllabe impaire, particulièrement sur une troisième ou onzième syllabe.

Les négligences dans l'accentuation et la supputation des syllabes, si nombreuses au premier coup d'œil dans cette chronique, diminueront en raison de l'habitude qu'on acquerra de lire le vers politique. Ainsi il y a des syllabes qu'il faut absorber dans la lecture, des mots de trois syllabes qu'il faut réduire à deux, des voyelles finales qu'il faut tantôt élider, tantôt conserver. C'est l'accent et le rhythme qui sont le régulateur suprême et qu'il faut avant tout consulter.

Ainsi, dans ce vers

1er hémistiche.				2e hémistiche.			
Τὸν Θεὸν | πρέπει | νὰ εὐχα | ριστῇς | ὁμοί | ως τὸ | ῥιζικόν | του.							
1	2	3	4	5	6	7	1/2

Θεὸν ne doit faire qu'une syllabe, νὰ εὐχα n'en doit faire que deux, au moyen de l'élision ν' εὐχα, et ῥιζικόν doit être lu ῥιζικόν, pour n'en faire aussi que deux.

Voilà ce que nous avions à cœur de dire sur le vers politique et sur la méthode à suivre pour le bien lire.

DIVERSES NOTIONS

SUR LES FEUDATAIRES ET LES FIEFS DE MORÉE.

Un acte dont Ducange nous a conservé l'extrait (p. 224, t. II de mon édit. de son Histoire de Constantinople), nous fournit des renseignements historiques sur les personnes et sur les affaires en Morée au quatorzième siècle. Une foule de prétendants se disputaient le titre de seigneur de la Morée, sans qu'aucun d'eux eût assez de puissance pour empêcher les autres de la piller en même temps que lui. C'était vers l'année 1344. A cette époque, les souverains de Sicile, d'Aragon, de Savoie, les ducs de Bourbon, les empereurs grecs de Constantinople, et jusqu'au chef turc Morbassan, prenaient le titre de s. de Morée, et ne voulaient posséder le pays que pour le piller. Dans ce moment de désordre, les seigneurs francs, possessionnés en Morée, envoyèrent des ambassadeurs à Jacques de Majorque, fils d'Isabelle de Matagrifon, petit-fils de Marguerite de Matagrifon, et arrière-petit-fils de Guillaume de Ville-Hardoin (voyez la généalogie des Ville-Hardoin), et le prièrent de faire valoir ses droits légitimes sur la principauté, en lui offrant de les appuyer de tout leur pouvoir. Ils lui exposèrent :

Qu'Isabelle de Ville-Hardoin, fille aînée de Guillaume, n'ayant laissé de son second mariage avec Florent de Haynaut qu'une seule fille nommée Mahaut, morte sans enfants, ses droits sur la principauté avaient passé, par suite de cette mort, et aussi du testament du prince Guillaume, dans les mains de Marguerite, duchesse de Matagrifon, sa cadette.

Que Marguerite n'ayant eu qu'une fille nommée Isabelle, mariée à Fernand de Majorque, père de Jacques, la principauté avait dû être la possession légitime de cette fille et de lui Jacques, fils de cette fille et de Fernand.

Ils s'engagèrent donc à le reconnaître comme seigneur et à lui obéir comme ses véritables vassaux aussitôt après son débarquement en Morée.

Cet acte fut expédié de la Roviata, au mois d'octobre 1344, indiction XIII.

Suivant Ducange, qui dit en avoir vu l'original, il porte les sceaux des seigneurs suivants :

Roger, archevêque de Patras;
Philippe de Jonvelle, seigneur de la Vostice, c'est-à-dire de Vostitza;
Nivelle (sans doute Nevelet);
Erard de Maure (sans doute Mavros), seigneur du château d'Arcadia et de Saint-Sauveur;
Alibert de Luc, seigneur de Basilicata;
Nigo de Misico;
Nicolas de Constata;
Asea de Tinini (peut-être Anceau de Toucy);
Jean Sinisgare;
Marc de Castel;
Nicolas de Perigourde;
Guilhem de Vindone (sans doute le descendant de Simon de Vidone);
Fasana de Nuvelle;
Georges Panore;
Georges Alamanne (plusieurs membres de la famille Alaman de Catalogne étaient possessionnés dans ce pays);
Nicolas de Autin;

tous chevaliers.

Nicolas de Biachau;
Marin Luc;
Guillem de Curtin;
Nicolas de Villier;
Nicolas Alamanons;
Simon de Lini;
Gauchier de Vas;
Franguli de Lussi;

ecuyers.

A cet acte était joint un mémoire pour justifier les droits du roi de Majorque sur cette principauté, et ce mémoire était terminé par l'état des barons vassaux de la principauté, entre lesquels, dit Ducange, sont :

Pierre Dalle Carceri et Barthelemy Ghisi, seigneurs de Négrepont;
Les chefs de la Grande Compagnie qui tenait le d
Nicolas Sanudo, duc de Nixia (Naxos);
Le comte de Brienne, duc d'Athènes et seigneur
Nauplie;
Les Vénitiens, seigneurs de Coron et Modon, m
hommage;
Robert, fils du prince de Tarente, seigneur d'u
Morée, et représenté pendant sa minorité par Bert
seigneur de Courteson, son vicaire général.

La pièce suivante, qui m'est envoyée des Archive
plétera ces renseignements sur les feudataires de M

1390, 11 décembre. — *Procura de' principali Prelati bili del Principato d'Achaja, in capo di Bartolomeo conno Scazani, e Gioanello Bortagni, per trattare loro nome con Amedeo di Savoja a riguardo del d'Achaja.*

In nomine Domini nostri Jesus-Christi, amen. An ejusdem millesimo trecentessimo nonagesimo, ind decima, die Dominico, undecimo mensis decembris de principatu Achaye, ego Ugolinus, filius quondan nini de la Turre de Mantuâ, publicus per Romanum riali auctoritate notarius, presenti scripto publico facio atque testor : quod, predicto die ejusdem ibidem Cristo pater dominus frater *Petrus Episcopus Coron Sancto-Superano generalis vicarius dicti principatus.*— *Zacharie miles, baronie Calandrice dominus et magn ipsius Principatus.*— Dominus frater *Jacobus de Ar sancte Marie Theothonicorum de dicto principatu t* et nomine reverendi venerabilis religiosi domini *Rulii Sciob, sacre domus ordinis predicti in dicto pr preceptoris, Rogerius de Navellis, canzelarius dicti pr* minus *Johanes Viristia* miles.—*Maynus de Polay.*—*Ni Johan Cucie de Speleto*, procuratores, actores, facto gestores, sindicos, ministros et deffensores et vicegere tos et indubitatos nuncios speciales reverendorum d torum, religiosorum, baronum militum et ligiorum versitatis hominum terrarum dicti principatus et c principatu degentis et militantis, habentes ad infras singula ac dependencia, emergencia et connexa ma num, prout constitit michi dicto notario publico insti scripto et subscripto manu mei dicti notarii, bullis p ioris et sanioris partis ipsorum dominorum, prelat rum, baronum, militum, ligiorum nobilium et universi ut est de consuetudine patrie, tam nomine eorum nomine et pro parte omnium et singulorum supra miter et concorditer nemine discrepante, sed eor gratuitâ et spontaneâ voluntate, in mei dicti notarii fisi de fide, prudentiâ, maturitate et virtute legali n Bartholamei Bombini et Jacobi Scazoni, dicti Roson Rostagni de Neapoli, licet absencium tamquam pres ordinaverunt, statuerunt et creaverunt ipsos et qu in solidum comuniter, semotim vel divisim, ita quod ditio melior non existat in eorum tam propriis n supra, et dicti principatus substitutos procuratores, cos, actores, factores negociorum gestores, locum certos et indubitatos yconomos et nuncios speci melius efficacius, et de jure dici et censeri potest; comparendum coram inclito et illustri domino don Sabaudia, principe Pyneroli, et cum eodem tractan dum, patizandum componendum, faciendum, affir mandum, conveniendum, jurandum conventiones, ju jussiones prestandum, prestari faciendum et recipi dum conventiones et pacta sub illis modis formis p obligationibus que dictis eorum substitutis, vel du debuntur, et ad obligandum bona ipsorum domino cium pro hiis que duxerint, promittenda privileg menta, scripturas et cautelas alias que pro predicti et singulis, et dependentibus, et connexis, et prors cessaria et opportuna videbuntur fieri rogandum,

Suite des notions sur les Feudataires et les Fiefs de Morée.

piendam, cum stipulationibus, promissionibus, obligam adictionibus juramenti, prestationibus nec non e, stipulationibus, cautelis et clausulis opportunis et ia alia et singula faciendum administrandum ac eri faciendum, et petendum que in predictis, et sin-lectibus, et connexis, et prorsus extraneis necessa-tam opportuna, et que ipsimet domini substituentes si presentes forent, etiam si talia essent que exige-ciale mandatum, cum plena libera et generali admi-potestate; promittentes dicti domini substituentes proprie quam nominibus quibus supra, firma, rata, perpetuò et observare ac haberi teneri, et observari dicti eorum substituti vel duo ex ipsis, in predictis dependentibus, et connexis, et prorsus extraneis nda, et non contrafacere vel venire de jure vel de vel extra, aliquâ ratione, causâ vel modo sub ypo-cione omnium et singulorum bonorum suorum pre-rorum ad penam et sub penâ ducatorum auri et pagiuta milia, imperiali curie aut alterius cujusque natio fieret, si secus per ipsos vel ipsorum alterum solvenda. Que pena tociens exigatur quociens in to-ne fuer t contrafactum; et nihilominus presens in-rum, et validum persistat, et in suo firmitatis ro-et. Et juraverunt dicti domini substituentes, tam priis quam nominibus quibus supra, ad sancta Dei poraliter tacta, de rato habendo omne totum et quic-s subetitutos ipsorum vel duos ex ipsis in premissis m dictum tractatum, patizatum, administratum, fac-um, affirmatum, compositum, conventum fuerit sive per declarantes et volentes expresse quod presens t fieri refici semel bis et tociens quociens opus fuerit millium, veritatis substanciâ non mutatâ, fidejubentes bstituentes pro dictis substitutis ipsorum et eorum nes ipsos et quemlibet ipsorum ab onere satisdandi runt expressè dicti domini substituentes, tam nomini-quam nominibus quibus supra, omnibus et singulis ju-ibus, constitutionibus, privilegiis, literis et rescriptis, mmunitatibus, franchisis, et juribus aliis quibuscum-s canonicis et civilibus quibus vel propter que pos-l facere in totum vel in parte contra presentis se-ti, et specialiter jus ligie, et illi etiam juri dicenti quod per penam pecuniariam, et e converso quod una per tur. Et pro predictis omnibus et singulis exequendis icti domini substituentes me supradictum notarium predictis confici publicum instrumentum, quod fac-anus mei notarii supradicti, et subscriptum ac solito e, sigillis pendentibus seu bullis ipsorum dominorum roboratum, prout est de consuetudine patrie. Et quia hominus frater Jacobus in predictis omnibus interfuit, e dicti domini magni preceptoris sigilavit. Et nos substituentes, ad cautelam certitudinem et eviden-m, presens instrumentum sigillari seu bulari fecimus si-nostris pendentibus, prout est de consuetudine prin-

ium quondam domini Johanini de la Turre de Mantuâ pra notarius, quia predictis omnibus et singulis dum-fierent rogatus et vocatus interfui, premissa omnia scripsi, et ad majorem cautelam me subscripsi et in signum apposui consuetum.

ini Episcopi Coronensis. — Domini Vicarij. — Do-Constabilis. — Domini Preceptoris. — Domini Can-Domini Johannis Viristie. — Moyni de Polay. — Nicho-. — Johannis Cucie de Spoleto.

Guichenon (Preuves de l'hist. de Savoie, p. 127 et 128) donne pour l'année suivante 1391 le dénombrement des domaines, fiefs et feux de la principauté d'Achaïe. Presque tous les noms sont évidemment corrompus dans le texte de Guichenon; mais les originaux me manquant, je suis obligé de le suivre exactement.

	feux.
La Voustice avec ses pertinences, lesqueulx tient le vicaire, où sont environ	200
Le Beguche. . . . . *id.*	40
Le Oriol. — Le frère de messieurs Assane le tient par sa femme.	120
Chastel-Neuf. — Nicod de Torant le tient par le vicaire.	300
Le Flacto. — Johent du Villart le tient par le vicaire.	24
Le Chastel de Les-Portes. — Jaco de Chypre le tient pour le vicaire	100
La Tour de la Gascogne. — Hugues d'Alex le tient	30
Saincte Elie. — Le vicaire le tient.	40
La Tour de Gosemee. — Prot de Unay la tient.	30
La Tour de la Christiana. — Jahant d'Ayon la tient	80
La Mandrice. . . . . *id.*	100
La Combe. — Le Moyne de Bollay la tient.	100
Lestala. — Et fu de messire Johant Misto, et la tient Bertromet Mota	40
La Biquoque. — Nycolo Lefort la tient.	40
La Tour, qui fu de messire Nycholas Moche	25
La Glace. — Pietre Gros la tient.	25
La Feuare. — Guillaume de La Forest la tient	150
Saint-Archangel. — Le vicaire la tient.	100
Le Gravenil. — Et fut de Messire Johan Misto.	200
La Turlada. . . . . *id.*	100
La Molines. . . . . *id.*	40

Les lieux du propre domaine en ladite princée.

Clairence. — Le vicaire la tient	300
Clarmont. — Barthelemy Bonvin la tient	
Bel-Veder. — Le vicaire la tient	50
Saint-Homer. . . *id.*	500
Porcellet.—Le seigneur de l'Arcadie la tient et s'est en l'estorte.	100
Trenetier. . . . . *id.*	400
Castel-de-Fer . . . . . *id.*	150
La Praye. . . . . *id.*	200
Druse. — Le vicaire la tient.	300
Port-Jone. — Le Moyne et Johant d'Ayne le tiennent.	
Calemate. — Le vicaire la tient.	300
Le Meyne. — Le Despote la tient	40
Beauregart — Le Moyne la tient.	50

Les hommages des barons.

Le duc d'Athènes. — Le duc de l'Archipelage. — Le duc de Leucade. — Le marquis de Boudenice. — Le comte de Cephalonie. — La comtesse de La Solle. — Le seigneur de l'Arcadie. — La Illa de Négrepont. — Le sire de La Calandrea. — La baronie de Patras. — L'évesque de Modon. — L'évesque de Coron. — L'evesque de l'Olene. — Le commandeur des Alemans. — Le commandeur de Rhodes.

Et plusieurs hommes liges, tant chevaliers comme escuers, lesqueulx seroit trop long a escrire.

On trouvera dans l'histoire de Cantacuzène (liv. III, § II et liv. IV, § XIII) quelques faits relatifs aux années 1341 et 1348. Cantacuzène y mentionne (liv. IV, § XIII, sur la fin) les excursions de l'amiral Roger de Loria, qui sont decrites avec assez de details par Muntaner. La lecture de ce chroniqueur catalan est indispensable aussi pour la connaissance des affaires grecques au quatorzième siècle. Les généalogies qui précèdent serviront à lier le récit du chroniqueur grec à celui du chroniqueur catalan.

EMPEREURS FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE.

Le comte de Flandre et de Hainaut.

Baudoin I, élu empereur en 1204, mort en 1206, marié à Marie de Champagne.

Henri d'Angre, empereur en 1206, mort en 1216, marié à 1 Agnès de Montferrat; 2 N. fille de Joannis, roi des Bulgares.

Yolande, mariée à **Pierre de Courtenay**, petit-fils de Louis VI, élu en 1216, mort avant d'arriver, en 1219

Eustache, marié à N... fille de Michel, despote d'Arta. à 32 ans.

Enfants de Baudoin I :

Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut.

Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, morte en 1280, mariée à 1 Bouchard d'Avesnes; 2 Guy de Dampierre. Elle eut du premier deux fils qui eurent le Hainaut. Elle eut du second trois fils et une fille, dont l'aîné eut la Flandre. Les deux fils qu'elle eut de Bouchard d'Avesnes sont :

Jean d'Avesnes, marié à Alix de Hollande. — Baudoin d'Avesnes.

Enfants de Jean d'Avesnes :

Jean, comte de Hainaut, en 1280, à la mort de sa grand'mère; son père était mort en 1256.

Quatre fils, l'un chevalier, les trois autres évêques.

Florent, seigneur de Braine et de Hall, grand-connétable du royaume de Sicile, né vers 1250, marié à Isabelle de Ville-Hardoin, devient *prince de Morée*. (Voyez la table des princes d'Achaïe.)

Enfants de Yolande et de Pierre de Courtenay :

Robert de Courtenay sur le refus de Philippe de Namur, son aîné, part de France en 1220, couronné à Constant. en 1221, meurt en 1228.

Agnès de Courtenay, mariée vers 1222, à Geoffroi II de Ville-Hardouin, prince de Morée. (Voyez la généalogie des princes d'Achaïe.)

Baudoin II, empereur à onze ans. On lui donne pour tuteur : **Jean de Brienne**, élu empereur à vie, de 1231 à 1237. Baudoin est dépossédé en 1261, meurt en 1273, marié depuis 1234, à Marie de Brienne, fille de J. de Brienne.

Philippe, empereur titulaire de Constantinople, meurt vers 1280, marié à Béatrice d'Anjou, fille de Charles I[er], roi de Naples.

Catherine meurt en 1308; mariée dès 1301, à *Charles de Valois*, frère de Philippe-le-Bel.

Catherine de Valois, mariée, en 1313, à *Philippe*, prince de Tarente, fils de Charles II, roi de Naples. Elle meurt vers 1346, après son mari.

Robert, marié à Marie de Bourbon (1), fille de Louis I[er], duc de Bourbon, et veuve de Guy de Lusignan de Chypre, meurt vers 1364, sans enfants.

Philippe de Tarente, marié à 1. Marie de Sicile, fille de Charles, duc de Calabre; 2. Elisabeth de Hongrie, fille d'Etienne, fils du roi Charles, meurt vers 1368, sans enfants.

Marg... Fran... fille ... Jacq... pr... le titre ... meu... marié à Agn... mort... san...

(1) Elle légua la principauté d'Achaïe dont elle avait la seigneurie directe, à son neveu Louis de Bourbon.

EMPEREURS GRECS DE CONSTANTINOPLE, AVANT LA CONQUÊTE.

Isaac Ange.	empereur le 12 septembre 1185	Déposé par Alexis son frère. . . . . le
Alexis III Ange, son frère.	empereur en 1195	Mis en fuite par les Latins. . . . .
Isaac, restauré, / Alexis IV, son fils, }	empereurs en 1203	Détrônés par Murtzuphle. . . . .
Murtzuphle.	empereur le 22 février 1204	Détrôné par les Francs. . . . . le

EMPEREURS GRECS A NICÉE PENDANT LA CONQUÊTE.

Théodore Lascaris, mari d'Anne Comnène, fille d'Alexis III, se fait empereur à Nicée.	en 1206	Meurt. . . . .
Jean III Ducas Vatatzes, mari d'Irène Lascaris, fille de Théodore Lascaris.	en 1222	Meurt. . . . .
Théodore III Ducas Vatatzes, son fils, surnommé Lascaris, du nom de sa mère.	en 1255	Meurt. . . . . en
Jean IV Ducas Vatatzes, fils de Théodore, surnommé aussi Lascaris.	en août 1259	Détrôné par Michel Paléologue. . . . . . le 1[er] ju

FAMILLE DES PALÉOLOGUES APRÈS L'EXPULSION DES LATINS.

Michel Paléologue, grand-connétable et grand-domestique, dépose Jean IV Ducas Vatatzes, lui fait crever les yeux et ... trône impérial à Nicée.	en 1260	
Il dépossède les Francs de Constantinople,	le 25 juillet 1261	Meurt. . . . . le 11 déce
Andronic II Paléologue, son fils.	en 1282	
Il s'associe son fils Michel.	en 1295	Michel meurt. . . . .
Il s'associe son petit-fils Andronic III, fils de Michel.	en 1325	Andronic II se fait moine en 1330 et meurt. . . . . Andronic III meurt. . . . .
Jean IV, fils de Michel, âgé de neuf ans.	en 1341	
Son tuteur, Jean Cantacuzène, s'associe à l'empire	en 1347	Jean Cantacuzène renonce à l'empire. . . . . . .
Jean V s'associe son fils aîné Andronic.	en 1371	Andronic IV renonce à la couronne. . . . .
Jean IV s'associe son second fils Manuel.	en 1373	Jean IV meurt. . . . .
Manuel reste seul empereur.	en 1391	
Il vient à Paris implorer les secours de Charles VI.	en 1400	Il abdique pour se faire moine et étudier les lettres sacré
Jean, fils aîné de Manuel II.	en 1425	Meurt. . . . . le 31 oc
Constantin XIV, surn. Dragases, 4[e] fils de Manuel II.	en 1448	Tué sur la brèche à la p. de Const. par les Turcs, le 29

ROIS DE SALONIQUE.

BONIFACE,
marquis de Montferrat en 1192; reçoit la Crète d'Alexis en 1203;
obtient dans le partage de l'empire, en 1204, d'abord les pays situés
au-delà du Bosphore, puis, par échange, le royaume de Salonique;
cède la Crète aux Vénitiens en 1205,
meurt en 1207.
marié à *a.* Éléonore de Savoie. — *b.* Marguerite de Hongrie.

- *a.* Guillaume, marquis de Montferrat en 1207, héritier de son frère au roy. de Salonique, marche à son secours en 1224, meurt en 1225, marié à Berthe de Gravesane.
  - Boniface, marié à Marguerite de Savoie, mort en 1254.
    - Guillaume cède Salonique en, 1284, à l'empereur Andronic son gendre, marié à *a.* Isabelle de Gloucester; *b.* Beatrix de Castille, mort en 1292.
      - Yolande ou Irène, mariée, en 1284, l'emp. Andronic Paléologue.
        - ...ure Paleologue, ...is de Montferrat, ...marié à ...ne de Spinola.
        - Deux fils et une fille.
      - Jean, marquis de Montferrat, mort sans enf. en 1306.
      - Une fille.
    - Une fille.
  - Deux filles.
- *a.* Agnès, mariée à *a.* Henry, empereur de Constantinople, mort en 1216; *b.* N...?
  - *b.* Hélène, mariée à Guillaume dalle Carceri, seigneur de Négrepont, déclaré, en 1243, roi de Salonique.
- *b.* Demetrius, né vers 1206, couronné par Henry, en 1209, dépossédé en 1222 par Théodore, despote d'Arta, revient avec son frère en 1224, chassé en 1225, mort sans enfants, en 1227; avait épouse N..., fille d'Othon de La Roche, seigneur d'Athènes. (V. la Généalogie des ducs d'Athènes.)

SEIGNEURS DE MESSÉNIE EN MORÉE.

(*Extrait de Ducange.*)

Alexis Mélissène Stratégopule
reprend Constantinople en 1261.

- Constantin. ...earis lui fait crever les yeux.
- N...,
  - Michel, seigneur de Castri et de Liconia, en 1325.
    - Leon, seigneur de Messénie.
      - Sicéphore, ...eur de Messénie.
        - Nicolas, ...arié à Thamar, ...hist. grec Phrauzès.
      - N..., mariée à Nicolas Francopule, maréchal.
        - Léon,
          - Marie, mariée à Antoine Acciaiuoli, duc d'Athènes.
    - N...
  - N..., mariée à N..., maréchal des Catalans, du duche d'Athènes.

COMTES DE ZANTE.

(*Extrait de Ducange.*)

N...,
épousa, en 1256, N...,
sœur de Théodore Ange,
despote d'Épire.

N...,
comte de Zante.

Jean,
comte de Zante,
comte de Céphalonie en 1304,
marié à Marie Comnène,
fille de Nicéphore, despote d'Etolie.

- Thomas, comte de Zante et de Céphalonie, despote d'Etolie et d'Acarnanie, tué par son frère; marié à Anne Paléologue, fille d'Andronic protovestiaire.
  - Nicéphore, despote d'Acarnanie, marié à Marie, fille de l'empereur Jean Cantacuzène.
  - Un fils.
  - Une fille.
- Jean tue son frère, s'empare de ses états, épouse sa veuve, est empoisonné par elle en 1335.

SEIGNEURS DE LESBOS.

(*Extrait de Ducange.*)

François Gattilusio
de Gênes,
épouse, en 1355,
N...,
sœur de Jean Paléologue,
qui lui donna Lesbos en dot,
meurt en 1375.

- Jacques, seig. de Lesbos, en 1396.
  - François, seig. de Lesbos, mort en 1455.
    - ...nique, ...r de Lesbos, ...é à N..., ...r de Chio.
    - Nicolas, seigneur de Lesbos.
    - Eugénie, morte en 1440.
    - Catherine, mariée à Const. Cant., empereur de Constantinople.
    - Une fille, mariée à Alexandre, empereur de Trébizonde.
- Nicolas, seig. d'Enos en Thrace.
  - Lucio, seig. d'Enos et Imbros, en 1455.

GÉNÉALOGIE DES BRIÈRE, seigneurs de Caritena.

Hugues de Brière,
seigneur de Caritena en 1210,
lors du partage.
|
N...
mariée au seigneur de Morena.
|
Geoffroi,
seigneur de Morena,
épouse Marguerite de Ronchères,
dame d'Akova et de Lisarea.
|
Hélène,
mariée à Vilain d'Aunoy,
seigneur d'Arcadia.
|

Érard, seigneur d'Arcadia.	Agnès, mariée à Étienne Mavros.
	Érard, seigneur d'Arcadia, mentionné par le chroniqueur grec.

GÉNÉALOGIE DES SAINT-OMER DE MORÉE.

Guillaume,
châtelain de Saint-Omer,
marié à Ida,
sœur de Jacques d'Avesnes,
qui le premier conquit Négrepont et l'abandonna.
|

Deux Guillaume et un Gautier, plus deux filles, tous étrangers à la Grèce.	Jacques qui épouse : 1. Clémence, sœur du comte Renaud de Dampmartin; 2. Elisabeth, veuve de Geoffroi Ier, prince de Morée.	Nicolas épouse N... fille d'Othon de La Roche, veuve de Démétrius, roi de Salonique.

Bélas, qui épouse : 1. la dame de Thèbes; 2. Marie, fille d'André de Hongrie, veuve d'Asan, roi de Bulgarie.	Guillaume.

Nicolas épouse : 1. la princ. d'Antioche; 2. Anne Ange Commène, veuve du prince Guillaume de Ville-Hardoin. (V. la Gén. des Ville-Hardoin.)	Othon.	Jean épouse la dame d'Akova. (V. la huitième pairie.)
		Nicolas.

GÉNÉALOGIE D

liés aux ducs de Naxos et

Léon de S
part de Vérone en 12
épous
fille du premier seigneur de Mo

Lionel,
marié à N. .
fille de Jean, comte de Cé
|
Gaspard,
marié à Marie Sanu
dame de Paros et d'Ant
(V. la Gén. des ducs de
|
Coursin,
marié à Cassian
fille d'un Zeno, seigneur
|

Dominique, seigneur de Paros, marié à Adriana, fille de Jean Crispo, duc de Naxos. (V. les ducs de Naxos.)	Nicola seigneur d'A

Jean, m. sans enf.	*Coursin*.	3 autres et 3 fille

Nicolas, m. sans enf.	*Berton*.	Jean.

Coursin, marié à N. Zeno, seig. d'Andros.	Adriana, mariée à Louis Bembo

Jean-François, épouse Thadea, fille de Jean, 20e duc de Naxos, dépossédé par les Turcs.	Plus 4 fils. à 2 (duc

Coursin. m. s. enf.	Marc.	Nicolas.
		François épouse Marguerite Loredan

Coursin épouse Adriana [illegible]onello, fille du consul de France à Naxos.	Philipp

François.	*Antoine* passe en France à 17 an en 1688; nommé cadet, puis cap dans le rég. de Picardi

Parmi les grands feudataires, il s'en trouve sept autres qui semblent avoir été des plus après les pairs. Je suis l'ordre donné dans la Chronique de Morée; ce sont :

Gauthier de Ronchères, seigneur d'Akova (voyez la huitième pairie), avec 24 f
Mathieu Remond, seigneur de Veligosti. . . . . avec 4
Guillaume, seigneur de Nicli. . . . . avec 6
Guy de Nevelet, seigneur de Gherakl. . . . . avec 6
Hugues de l'Ile, seigneur de Vostitza et de Chanpigny. . . . . avec 8
Lucas, seigneur de Gritzena. . . . . avec 4
Robert de La Tremouille, seigneur de Chalantritza. . . . . avec 4

Les autres fiefs furent distribués ainsi :

A l'Église :

Archevêché de Patras et son chapitre, 8 fiefs.
Evêché d'Olène. . . . . *ib.* . . 4
— de Modon. . . . . *ib.* . . 4
— de Coron. . . . . *ib.* . . 4
— de Veligosti. . . . *ib.* . . 4
— d'Amyclée. . . . . *ib.* . . 4
— de Lacedemone. . . *ib.* . . 4

Aux Ordres militaires :

Ordre de Saint-Jean de Jérusa
Ordre du Temple. . . . . .
Ordre Teutonique. . . . . .

Quelques feudataires, soit baronnets, soit simples barons, sont désignés dans la chron
tels que les seigneurs d'Arcadia, de Lisarea, de Morena, de Salona, de Score, de Catava
plusieurs hauts dignitaires, tels que le connétable Jadre, le maréchal Colinet et le chance
Vérules, qui, sous Philippe de Savoie, eut pour successeur le chancelier Benjamin. On le
place alphabétique dans mon *index* des noms.

…IE.

…, ou Calo-Jean
…e par les Francs),
…i en 1196,
…umet au pape,
légat en novembre 1204,
… l'empereur Baudoin,
…e de Salonique en 1207.

Une fille,
Henri de Flandre,
de Constantinople.

Scythide,
mariée à Vorylas,
son neveu.

Une fille.

4. Vorylas ou Phrorilas
(Burille par les Francs),
roi en 1207,
marié à Scythide sa tante ;
battu par les Francs en 1208,
détrôné par Jean, fils d'Asan,
son cousin-germain.

Ducange mentionne (Familles Byzantines, page 335) un Zacharias Centurione, qui, vers
… époque, prenait le surnom d'Asan, par suite sans doute du mariage de son père avec
…ille de cette famille. Malgré tous mes efforts pour retrouver la filiation exacte de ces
…turioni d'Achaïe, qui d'après l'arbre généalogique de la famille descendaient d'un pre-
… mariage d'Emmanuel Cantello (arrière-petit-fils de Lanfranco Cantello, mort en 1257),
…Eliana Centurione. Je ne puis retrouver que les renseignements suivants :

Dolomède Centurione Cantello,
né en 1336,
prince d'Achaïe,
marié, en 1364, à
Benedetta,
princesse du sang impérial,
veuve de Basile Gatilusio, seigneur de Lesbos.

Zacharias,
marié
à une fille de la maison Asan ?

Catherine,
mariée à
Thomas Paléologue,
despote de Morée.

Zacharias Azan,
tué par
…omas Paléologue.

Un fils,
tué par
Thomas Paléologue.

Une fille,
à laquelle
Thomas Paléologue
fait couper le nez
et les oreilles.

Une fille,
mariée
au comte de Zante,
noble franc.

…ère ;

…landre,
français
Henri.

N…,
mariée à
Melissènes.

…s Raoul,
…tique
…e.

Jean Ducas
(bâtard),
seigneur de Pélasgie et Phthiotie,
nommé sébastocrator,
s'allie avec le duc d'Athènes contre Paléologue
et contre Andronic,
appelé duc de Patras par les Francs.
(Il s'appelait Ducas et résidait à Patras.)
Marié à Tarona,
meurt en 1290.

Théodore,
bâtard,
mort en 1259,
à Castoria.

Jean,
sébastocrator,
épouse
…héophanie, fille du
…i d'Arménie ;
…ène, bât. d'Andron.
Meurt en 1332.

N…,

N…,
mariée à
Milutin,
roi
de Servie.

N…,
mariée à
Svestislas,
roi
de Bulgarie,
fils
de Tertère.

N…,
mariée à N…,
seigneur tiercier
de Négrepont.

s à 1188.

Guy.
Il n'est question de lui ni de ses descendants dans les affaires de Grèce.

autres enfants,
emburge, etc.,
as question dans
es de Grèce.

Une fille,
mariée à Geoffroy,
seigneur de Cicon,
fils d'Odon de Cicon
(près Ornans en Fr.-Comté),
croisé de Constantinople.

Geoffroy,
seigneur de Caritena.
(Le chroniqueur de Morée en fait un fils, au lieu d'un petit-fils du prince Geoffroy Ier.)
Marié à
Elisab. ou Hélène de La Roche(4),
sœur de Guy de La Roche,
premier duc d'Athènes.

358, à
Montferrat.

II. Théodore,
marié à Jeanne,
fille de Robert, comte de Bar.

Jean-Jacques

Yolande,
mariée à Amédée,
comte de Savoie.

s II.
ce avec Mathilde de Hainaut, et, sur son refus, l'avoir fait où elle meurt en 1325, il prend le titre de prince d'Achaïe ché de Duras, à son neveu, l'empereur ROBERT, fils de son vait épousé Catherine de Valois, sans que ses descendants re, par suite de la confusion entre la seigneurie directe et ipauté. Ainsi, on a dans cette branche :

CHARLES Ier,
prince direct en 1268.

II. L. Philippe,
prince d'Achaïe par fiançailles,
mort en 1277.

Jean,
comte de Gravina,
huitième fils,
prince par fiançailles,
vend, en 133., à Robert.

Louis.

Charles III,
roi de Naples.

Robert,
prince de Morée,
tué à Poitiers,
en 1356.

ME, QUATRIÈME ET CINQUIÈME PAIRIES (1).

Baronnies de Négrepont,

Divisées entre trois seigneurs appelés Tierciers.

RABAN DALLE CARCERI, de Vérone,
ployé avec Marc Sanudo dans une négociation
Crète à Andrinople, près de Boniface de Montferrat
conquiert Négrepont en 1206.

GUILLAUME,
marié à Hélène de Montferrat.
l devient, par ce mariage, roi de Thessalonique,
et partage Négrepont entre ses trois fils.

ANÇOIS, r de Chalcis égrepont).	CONRAD, seigneur de Lorea (Oreum).	BONIFACE, seigneur de Carystos. (Muntaner mentionne sa descendance, mais sans détails assez précis.)

JEAN,
orence Sanudo.
par ce mariage,
de Naxos.

ICOLAS,
de Négrepont
de Naxos.
ué en 1373
nçois Crispo.
s de Naxos.)

SIXIÈME PAIRIE.

Comté palatin de Céphalonie.

JEAN (2)
épouse Marie Comnène,
fille de Nicéphore, despote d'Arta,
sœur du bâtard Thomas, tué par lui en 1318,
pour dot de sa femme, Leucate, Zante et Céphalonie

homas.	RICHARD.	N..., mariée à Lionel de Sommariva. (V. la gen. des Sommariva.)

JEAN.

LÉONARD,
arié à N..., fille naturelle de Louis, roi de Naples,
meurt en 1375.

CHARLES,
marié à
rine des Baux, fille d'un seigneur de Duras de ce nom;
ique, fille de Suniscian, roi de Servie.
meurt en 1380.

ARLES II ue des enf. nat.	LÉONARD,	N..., mariée à N. Centurione, prince d'Achaïe.

CHARLES III.	Théodora, mariée en 1428 à Constantin Paléologue Dragasès, morte en septembre 1429, enterrée à Clarentza en Morée.

LEONARD, arié à Meliza, Lazare Brancovitz, pote de Servie.	ANTOINE, chassé par les Turcs en 1488.

CHARLES,
stérité est étrangère
oire de la Grèce.

icle XLIII des assises de Romanie donne le nom, sinon l'or-
ouze pairies d'Achaïe. « La justice par le sang, c'est-à-dire
stice, n'appartient, dit cet article, qu'aux *pairs du prince*,
1. Le duc d'Athènes, — 2. le duc de Naxos, — 3, 4, 5. les
urs tierciers de Négrepont, — 6. le marquis de Bodonitza,
te palatin de Céphalonie, — 8. le seigneur de Caritena, —
ur de Patras, — 10. le seigneur de Matagrifon, — 11. le
héréditaire, tant qu'il est en fonctions à l'armée, — 12. le
de Calavryta, qui est de la famille de Tournay. » L'art. XCIV
s une des plus hautes prérogatives des pairs, celle qui, en
r indépendance, a introduit le désordre dans le pays; la
ui, s'il n'est ber, ou *l'un des douze pairs* du prince, n'a le
tir château ou châteaux sur ses terres. Le ber est celui
 haute justice et évêché dans sa terre. »
ms le font Français (Ducange, note manuscrite); les autres,
la famille Tocco, qui vint s'établir de Bénévent à Naples,
ric II.

SEPTIÈME PAIRIE.

Baronnie de Calavryta.

RAOUL DE TOURNAY
reçoit cette seigneurie à l'époque de la conquête,
avec douze fiefs de cavaliers.

JEAN
accompagne le prince Guillaume à Naples.

GEOFFROI.

HUITIÈME PAIRIE.

Baronnie de Passava,

investie du maréchalat héréditaire d'Achaïe.

Jean de Neuilly*
reçoit le fief et le maréchalat à l'époque de la conquête.
épouse N..., dame d'Akova,
fille de Gauthier de Ronchères,
seigneur d'Akova.

N...,
dame de Passava et d'Akova,
mariée à
1. Guilbert de Score, seigneur de Lisaréa.
2. Jean de Saint-Omer.
(V. la Gén. des Saint-Omer.)

Du premier lit, Marguerite, dame d'Akova et de Lisarea, mariée à Geoffroi de Brienne. (V. la Gén. de cette branche des Brienne.)	Du deuxième lit, Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes, devient maréchal héréditaire, du droit de sa femme.

NEUVIÈME PAIRIE.

Marquisat de Bodonitza.

Bodonitza est située hors de la Morée, en Thessalie, près des Thermopyles. Honorius III mentionne, dans une lettre à l'année 1221 (Rinaldi, p. 492) un Guillaume, marquis de Bodonitza, comme bail ou régent de Thessalonique, et Zurita, à l'année 1372, un François-Georges, marquis de Bodonitza, comme gouverneur d'Athènes.

DIXIÈME PAIRIE.

Baronnie de Caritena.

Elle avait été donnée, au moment de la conquête, avec vingt-quatre fiefs, à Hugues de Brienne, dont on trouve la généalogie plus loin. Je ne sais comment elle fit alors retour à la principauté d'Achaïe. Le prince Guillaume la donna à Geoffroi son neveu, fils de sa sœur, mariée au seigneur de Cicon en Franche-Comté, près d'Ornans, qui était venu de Constantinople. Geoffroi n'ayant eu aucun enfant, ce fief, qui ne lui avait été rendu après sa révolte que sous la condition de réversibilité, fit encore une fois retour à la principauté, faute d'héritier de son corps.

ONZIÈME PAIRIE.

Baronnie de Patras.

Le premier possesseur de cette seigneurie fut Guillaume Alaman, qui la reçut au moment de la conquête. Elle fit, je ne sais comment, retour à la principauté, et le prince Guillaume la réunit au fief de Matagrifon et la donna à sa seconde fille Marguerite.

DOUZIÈME PAIRIE.

Baronnie de Matagrifon.

Guillaume de Ville-Hardoin avait construit sur la côte occidentale du Péloponèse le château de Matagrifon, destiné à contenir les Grecs. Il en fit un fief qu'il réunit à la seigneurie de Patras, pour en faire don à sa seconde fille Marguerite.

DEUXIÈME PAIRIE.

Duché de Naxos, Dodécanèse (douze îles), Cyclades (1) ou Archipel.

I. Famille des Sanudo.

1. Marc Sanudo
assiste, en 1204, à la prise de Constantinople;
s'empare, en 1207, de Naxos et des Cyclades;
meurt à 67 ans, en 1230.

2. Ange
meurt à 47 ans, en 1244.

3. Marc
meurt en 1263,
après avoir ajouté Milos au duché.

4. Guillaume
meurt à 40 ans, en 1283.

Marc.

Un fils.

8. Nicolas Sanudo Spezzabanda
devient duc de Naxos,
par son mariage
avec Florence.

5. Nicolas,
marié à Jeannette,
fille de N. Ducas Ange,
(veuve de Gui de La Roche)
et d'Hug. de Brienne,
meurt sans enfants.

6. Jean
meurt vers 1299.

Florence,
mariée à
7. Jean dalle Carceri,
seig. de Négrepont,
mort en 1310;
puis à
8. Nicolas Sanudo Spezzabanda,
mort le 17 janv. 1345.

Marc,
seigneur de Milos.

Florence,
mariée à
10. *François Crispo*,
qui hérite de Milos,
puis devient duc de
l'Archipel en 1372,
par l'assassinat de
Nicolas dalle Carceri.

Du premier mariage,
9. Nicolas Dalle Carceri,
seigneur de Négrepont,
duc de Naxos en 1345,
assassiné en 1372 par *François Crispo*.

Du deuxième mariage,
Marie,
mariée à Gaspard de Sommariva.
(V. la Généalogie des Sommariva.)

II. Famille des Crispo.

10. François Crispo,
duc de Naxos en 1372, par l'assassinat de *Nicolas*.

11. Jacques,
marié à Florence
de Sommariva,
fille
de Gaspard et de Marie
mort sans enf. en 1436.

12. Jean,
mort en 1450.

15. Guillaume,
seigneur de Namfio.

Nicolas,
seigneur de Santorin.

Marc,
seigneur de Nio
et de Therasia.

Pétr
mari
Pierre
taoble v

13. Jacques,
âgé de 18 a. en 1450,
majeur et duc
en 1494.

Adriana,
mariée
à Dominique
de Sommariva.

Florence,
qui renonce
à la succession.

16. François,
mort
en 1472

Dominique.

François.

14. Jean-Jacques,
né posthume,
mort à 13 mois.

17. Jacques,
mort à 53 ans,
en 1482.

18. Jean,
mort
en 1487.

Adriana,
mariée à
Louis Pisani,
qui devient ainsi
seigneur de Nio.

Florence,
mariée à
Domin. Pisani.

Pétrouille.

19. François,
mort vers 1508.

20. Jean
devient, en 1537,
tribut. de Soliman (2).

Catherine,
mariée à
Jean-Louis Pisani.

21. Jacques,
marie à Cécile,
sœur de Jean-François de Sommariva (3),
dépossédé par les Turcs en 1566;
se réfugie à Venise avec ses enfants.

Thadea,
dame de Nio et de Miconi,
mariée à
Jean-François de Sommariva.

Jean. François. Marc-Antoine. Adriana. Catherine. Cassiana.

(1) Les douze Cyclades étaient : Cythnos, Paros, Amorgos, Delos, Tinos, Ios, Seriphos, Miconos, Syros, Siphnos, Andros, Naxos. Les Sanudo y ajoutèrent depuis Milos et Santorin. Marc Sanudo fut employé par le doge Henri Dandolo pour négocier avec Boniface de Montferrat l'échange de l'île de Crète, que Boniface avait reçue de l'empereur Alexis.

(2) Il publia, cette même année 1537, une lettre latine adressée au pape et aux princes chrétiens, pour justifier sa faiblesse. Il y prend le titre de *Dux Ægei maris et Naxie*. On y trouve des renseignements curieux sur les expéditions des Turcs à cette époque.

(3) Voyez ci-joint la généalogie des Sommariva.

Trois fils,
Mikhaël, Arslan, Musa,
fondateurs de diverses branches en Perse, etc.

Israël.

Koutoulmisch
cherche à fonder, à l'aide des Turcomans,
un empire dans l'Asie-Mineure. Meurt en 1064.

Mansour.

1. Souleïman
obtient du sultan Malek Schah de s'étendre au-delà d'Antioche en 1074,
s'empare de Nicée en 1081, d'Antioche en 1085.

2. Daoud Kilidge-Arslan
règne à Iconium, fait des courses jusqu'à Smyrne,
parcourt l'archipel et est repoussé.
Meurt en 1106.

3. Malek Schah
(Saïsan)
meurt en 1107.

4. Masoud
lutte contre les croisés.
meurt en 1156.

5. Azeddin Kilidge Arslan II
conquiert la Cappadoce en 1173, fait la paix avec Saladin, partage son empire entre ses dix enfants.
Meurt en 1193.

6. Ghayaseddin Kaïkhosrew Ier
s'empare de la Lycaonie et de la Pamphilie,
détrôné par Rokneddin, s'enfuit en Arménie,
à Trébizonde, à Constantinople,
remonte sur le trône en 1202, meurt en 1211.

7. Rokneddin Soleïman
chasse son frère Keïkhosrew d'Iconium,
dépossède ses autres frères,
réunit leurs états à celui de Tocat,
meurt en 1202.

Kotbeddin à Siewas,
Mohieddin à Angora,
Moghaïaseddin, à Elbistan,
Mohieddin Barklarok à Nigisar,
Sandjar Schah à Amasia,
Moazeddin Keïsserschah à Malatia,
Noureddin Mahmoud à Césarée,
Schadjeddin à Héraclée.

9. Azeddin Keïkaous Ier, 1222.

10. Alaeddin Keïkobad Ier.
Le grand-père d'Osman se jette en Asie Mineure.
Mort en 1237.

8. Azeddin Kilidge Arslan III,
mort en 1205.

11. Ghayaseddin Keïkhosrew II, 1247.

12. Azeddin Keïkaous II,
Iconium, Angora, Antioche.
meurt en 1267.

13. Rokneddin Kilidge Arslan IV,
Césarée, Malatia, Erzeroun.
Meurt en 1267.

14. Aleddin Keïkobad II
meurt en 1267.

16. Masoud (1)
se réfugie à Constantinople avec sa femme, sa fille, sa sœur et un frère, retourne à Iconium,
meurt vers 1307.

N... (fille),
mariée à N.

Constantin Melek
se fait chrétien
à Constantinople.
Tué par les Catalans.

Féromourz.

15. Ghayaseddin
Kaïkhosrew III,
de 1267 à 1276.

Gazi-Thelebi
se sauve à Sinope
et y vit jusqu'en 1336.

N... fille,
se fait chrétienne
à Constantinople,
épouse l'émir Turcoman
Isaac Melek.

Isaac Melek
épouse la fille de Masoud.
Tué par les Catalans.

17. Aleddin III,
en 1307.

Ghayaseddin,
meurt en 1307.

(1) Masoud, fils d'Azeddin, retourna dans ses Etats en passant par Constantinople, où il avait laissé sa femme et sa fille en otage à l'empereur Andronic. La première lui fut rendue; mais l'empereur, qui avait promis la main de sa fille à Isaak Melek, chef des Turcopoles, le retint auprès de lui. Pour prix de son union avec la fille de Masoud, Isaak consentait à se séparer des Almogavares, ennemis de l'empire; mais il demandait en même temps qu'Andronic proclamât sultan le frère de Masoud, placé à Constantinople sous le nom de Constantin. Malgré la faiblesse du sultan d'Iconium, l'empereur, plus faible encore, n'osa lui accorder sa demande. Les Almogavares, ou Catalans, ayant découvert la trahison du chef des Turcopoles, s'en emparèrent au moment où il allait s'embarquer pour l'Asie-Mineure, ainsi que du néophyte Constantin Melek, frère de son beau-père. (Voyez les notes de Muntaner.)

Trois fils,
Mikhaël, Arslan, Musa,
fondateurs de diverses branches en Perse, etc.

Israël.

Koutoulmisch
cherche à fonder, à l'aide des Turcomans,
un empire dans l'Asie-Mineure. Meurt en 1064.

Mansour.

1. Souleiman
obtient du sultan Malek Schah de s'étendre au-
delà d'Antioche en 1074,
s'empare de Nicée en 1081, d'Antioche en 1085.

2. Daoud Kilidge-Arslan
règne à Iconium, fait des courses jusqu'à Smyrne,
parcourt l'archipel et est repoussé.
Meurt en 1106.

3. Malek Schah
(Saïsan)
meurt en 1107.

4. Masoud
lutte contre les croisés.
meurt en 1156.

5. Azeddin Kilidge Arslan II
conquiert la Cappadoce en 1172, fait la paix avec
Saladin, partage son empire entre ses dix enfants.
Meurt en 1193.

6. Ghayaseddin Kaikhosrew Ier
s'empare de la Lycaonie et de la Pamphilie,
détrôné par Rokneddin, s'enfuit en Arménie,
à Trébizonde, à Constantinople,
remonte sur le trône en 1202, meurt en 1211.

7. Rokneddin Soleiman
chasse son frère Keikhosrew d'Iconium,
dépossède ses autres frères,
réunit leurs états à celui de Tocat,
meurt en 1202.

Kotbeddin à Siewas,
Mohieddin à Angora,
Moghalaseddin, à Elbistan,
Mohieddin Barklarok à Nigisar,
Sandjar Schah à Amasia,
Moazeddin Keisserschah à Malatia,
Noureddin Mahmoud à Césarée,
Schadjeddin à Héraclée.

9. Azeddin Keikaous Ier,
1222.

10. Alaeddin Keikobad Ier.
Le grand-père d'Osman se
jette en Asie Mineure.
Mort en 1237.

8. Azeddin Kilidge Arslan III,
mort en 1205.

11. Ghayaseddin Keikhosrew II, 1247.

12. Azeddin Keikaous II,
Iconium, Angora, Antioche.
meurt en 1267.

13. Rokneddin Kilidge Arslan IV,
Césarée, Malatia, Erzeroun.
Meurt en 1267.

14. Aleddin Keikobad II
meurt en 1267.

16. Masoud (1)
se réfugie à Constantinople avec sa femme, sa fille,
sa sœur et un frère, retourne à Iconium,
meurt vers 1307.

N... (fille),
mariée à N.

Constantin Melek
se fait chrétien
à Constantinople.
Tué par les Catalans.

Féromourz.

15. Ghayaseddin
Kaikhosrew III,
de 1267 à 1276.

Gazi-Thelebi
se sauve à Sinope
et y vit jusqu'en 1356.

N... fille,
se fait chrétienne
à Constantinople,
épouse l'émir Turcoman
Isaac Melek.

Isaac Melek
épouse la fille de Masoud.
Tué par les Catalans.

17. Aleddin III,
en 1307.

Ghayaseddin,
meurt en 1307.

(1) Masoud, fils d'Azeddin, retourna dans ses Etats en passant par Constantinople, où il avait laissé sa femme et sa fille en otage à l'empereur Andronic. La première lui fut rendue; mais l'empereur, qui avait promis la main de sa fille à Isaak Melek, chef des Turcopoles, le retint auprès de lui. Pour prix de son union avec la fille de Masoud, Isaak consentait à se séparer des Almogavares, ennemis de l'empire; mais il demandait en même temps qu'Andronic proclamât sultan le frère de Masoud, placé à Constantinople sous le nom de Constantin. Malgré la faiblesse du sultan d'Iconium, l'empereur, plus faible encore, n'osa lui accorder sa demande. Les Almogavares, ou Catalans, ayant découvert la trahison du chef des Turcopoles, s'en emparèrent au moment où il allait s'embarquer pour l'Asie-Mineure, ainsi que du néophyte Constantin Melek, frère de son beau-père. (Voyez les notes de Muntaner.)

CHRONIQUE

DES

GUERRES DES FRANÇAIS EN ROMANIE ET EN MORÉE.

LIVRE I.

CHRONIQUE DE ROMANIE.

m récit important à vous faire, et j'es-
ous intéresser, si vous voulez bien me
l'oreille.

isément l'année 6612[1] de l'ère de la créa-
monde, arriva un grand événement, grâ-
coopération, à l'empressement, aux tra-
à l'influence du bienheureux frère Pierre
e[2], qui était venu faire un voyage en Sy-
me pèlerin[3] au tombeau de Jésus-Christ.
rin eut le cœur vivement attristé de voir combien les chrétiens qui desservaient le saint tombeau et le patriarche lui-même étaient maltraités par le peuple infidèle[4], par ces Sarrazins leurs maîtres. Lorsque le patriarche célébrait la messe et élevait en présence du peuple les vases consacrés, on les lui arrachait de vive force et on les jetait par terre. Osait-il[5] faire des observations, ces barbares le renversaient à leurs pieds et le maltraitaient indignement[6]. Le saint ermite ressentit avec douleur un tel af-

ΧΡΟΝΙΚΑ

ΤΩΝ

ΕΝ ΡΩΜΑΝΙΑ ΚΑΙ ΜΑΛΙΣΤΑ ΕΝ ΤΩ ΜΟΡΕΑ

ΠΟΛΕΜΩΝ ΤΩΝ ΦΡΑΓΚΩΝ.

ΒΙΒΛΙΟΝ ΠΡΩΤΟΝ.

ΧΡΟΝΙΚΑ ΤΗΣ ΡΩΜΑΝΙΑΣ.

ι σὲ ἀφηγηθῶ ἀφήγησιν μεγάλην,
ἴσης νὰ μ' ἀκροασθῇς, ἐλπίζω νὰ σ' ἀρέσῃ·
ἔτος ἦτονε ἀπὸ κτίσεως κόσμου
χιλιάδες δὲ καὶ ἑξάκις ἑκατοντάδες
δέκα ἐνιαυτοὺς [1], τόσον καὶ οὐχὶ πλέον,
ργειᾶς καὶ προθυμιᾶς, μόχθου πολλοῦ, τοῦ κόπου
ρίου ἐκείνου Φρὲ Πιέρου ἐρημίτου [2],
Όστις ἀπῆλθε 'ς τὴν Συριὰν, νὰ ἔχῃ προσκυνήσει [3],
Ἔσω εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον,
Καὶ ὡς ηὗρε τοὺς χριστιανοὺς ὁμοίως τὸν πατριάρχην,
Οἵτινες ἐδουλεύασιν ἐκεῖ τὸν ἅγιον τάφον,
Τὸ πῶς τοὺς ἀτιμόνασι τὸ ἀβάπτιστον ἔθνος [4],
Ἐκεῖνοι οἱ Σαρακηνοὶ ὁποῦ τὸν ἀφεντεῦαν,
Ὅταν λειτοῦργα κ' ὕψονε τὰ ἅγια ὁ πατριάρχης,
Μὲ δυνάμεις τὰ ἅρπαζαν, καὶ ἐρρίκτασί τα κάτω,
Καὶ ἂν ἦτον τόσ' ἀπότολμος [5] νὰ τοὺς ἀντιμιλήσῃ,
Εὐθὺς χάμο τὸν ἔρριπταν, πολλὰ τὸν τιμωροῦσαν [6]·

Notre chroniqueur adopte l'ère de Théophile (évê-
Antioche, de 168 à 186), d'après laquelle la nais-
le J.-C. tomberait l'an 5516 de la création, ou 5515
comptant pas l'année 0 du monde. Ainsi l'an 6612
ère répond à l'an 1096 de J.-C., année de la pré-
n de Pierre l'Ermite.

Φρὲ Πιέρου ἐρημίτου. Le chroniqueur fait du mot φρὲ,
rè des Italiens, un nom propre qu'il joint à Pierre.
L'épithète de *Pèlerin*, προσκυνητής, est un titre que ne manquent pas de conserver les Grecs qui ont fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre de même que les pèlerins mahométans à la Mecque conservent le titre de Hajji.

(4) Τὸ ἀβάπτιστον ἔθνος, le peuple non baptisé.

(5) Le manuscrit porte ἀπότημος. Il faut lire sans doute ἀπότομος ou ἀπότολμος.

(6) Voyez ces détails dans le livre I[er] de l'histoire des croisades de Guillaume de Tyr, collection de M. Guizot.

front ; il s'affligea, il pleura, et dit au patriarche et aux chrétiens : « En ma qualité de chrétien orthodoxe, je vous annonce et je vous jure que, si jamais la faveur du Dieu de gloire me permet de retourner dans l'Occident, j'irai en personne vers le très saint pape[1] et vers tous les rois chrétiens[2], et leur exposerai ce que je vois. Et j'espère, par la grâce du Christ tout clément, les déterminer à se rendre ici avec leurs troupes, pour chasser les Sarrazins du saint tombeau. »

Il revint de son pèlerinage déplorant vivement ces maux et arriva à Rome. Il raconta au pape[3] tout ce qu'il avait entendu et tout ce qu'il avait vu.

Dès que le pape entendit ce récit, il pleura amèrement ; il ressentit une tristesse profonde et ordonna immédiatement qu'on écrivît dans tous les royaumes[4]. Il se hâte lui-même d'exp dier des cardinaux[5], des légats[6] et des évêques roi de France[7] et dans les autres pays, parto où étaient des chrétiens, partout où ils dom naient. Il envoie à tous des bénédictions et d prières. A quiconque voudra aller en Syrie tombeau du Christ, il lui accorde l'absolutic de tous les péchés commis dès sa naissance.

Aussitôt que les chefs de l'Occident apprire la publication de cette indulgence[8], ils se hât rent de prendre la croix et de jurer sur le Chri de marcher en Syrie, pour en chasser ce peup barbare[9]. La réunion que les chrétiens formère fut très considérable. Il y eut quatre-vingt-hu mille cavaliers[10] et huit cent dix-huit mille fa tassins[11]. Ils passèrent par Constantinopl L'Anatolie[12] était alors occupée par les Turcs[13]

Ἰδόντας τοῦτο ὁ ἅγιος ἐκεῖνος ὁ ἁρπαίτης,
Μεγάλως ἐβαρέθηκεν, ἔκλαυσεν, ἐλυπήθη,
Καὶ εἶπε πρὸς τοὺς χριστιανοὺς καὶ πρὸς τὸν πατριάρχην·
« Ὡς χριστιανὸς ὀρθόδοξος, ὁμνύω σας καὶ λέγω,
« Ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς καὶ ἡ δόξα του ν' ἀποστραφῶ ς' τὴν Δύσιν
« 'Σ τὸν Πάπαν τὸν ἁγιώτατον [1] καὶ εἰς ὅλους τοὺς ῥηγάδαις[2]
« Βούλομ' ἐλθεῖν σωματικῶς, νὰ τοὺς εἰπῶ τὰ βλέπω
« Καὶ ὀλπίζω εἰς ἅλες Χριστεῦ νὰ τοὺς παρακινήσω,
« Νὰ ἔλθουν μὲ τὰ φουσάτα τους ἐδῶ 'ς τὸ μέρος τοῦτο,
« Νὰ εὐγάλουν τοὺς Σαρακηνοὺς ἐκ τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον ».
Ἀσιπὸν θρηνῶντας στράφηκε, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Ῥώμην·
Τοῦ πάπα[3] ἀφηγήθη του τὰ ἤκουσε καὶ εἶδε.
Καὶ ὁ πάπας ὡς τὸ τ' ἤκουσε τὸ πῶς τὸν ἀφηγᾶτον,
Ἔκλαυσε σφόδρα, λυπηρὰ, μεγάλως ἐλυπήθη,
Εὐθὺς ὁρίζει, γράφουσιν εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα [4].

Γαρδιναλέους [5] ἀπέστειλε, λεγάτους [6] κ' ἐπισκόπους
Εἰς τὸν ῥήγαν τῆς Φράντζας [7] τε καὶ τόπους τοὺς ἑτέρους,
Ἔνθα ἦσαν οἱ χριστιανοί, ὅπου καὶ ἀφεντεῦαν·
Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν εἰς αὖτους ἀποστέλλει,
Εἴ τις ἀπέλθῃ 'ς τὴν Συριὰν, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον,
Ὅσα καὶ ἂν ἁμάρτησεν, ἀφότου ἐγεννήθη,
Νὰ ἔχῃ τὴν συμπάθειαν εὐθὺς τῶν ἐπταισμάτων.
Ὡς τ' ἤκουσαν [8], οἱ σύμπαντες, οἱ ἀρχηγοὶ τῆς Δύσης,
Εὐθὺς ἐπῆραν τὸν σταυρὸν, κ' εἰς τὸν Χριστὸν ὁμῶσαν,
Ν' ἀπέλθουν, νὰ εὐγάλουσι τὸ γένος τῶν βαρβάρων [9].
Τῶν χριστιανῶν ἡ ἕνωσις ἐγίνετο μεγάλη·
Ὀγδοῆντα ὀκτὼ εὑρέθησαν χιλιάδες καβαλλάροι [10],
Καὶ ὀκτακόσιες δεκοκτὼ χιλιάδες οἱ πεζοί τους [11].
Ἐκ τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐκεῖθεν ἀπεράσαν.
Τὴν τόπον τῆς Ἀνατολῆς [12] Τοῦρκοι [13] τὸν ἐκρατοῦσαν·

(1) 'Σ τὸν πάπαν τὸν ἁγιώτατον. Ce ne fut qu'au concile de Clermont, tenu en 1095, dans lequel fut résolue cette croisade, que le nom de pape fut donné pour la première fois à l'évêque de Rome, à l'exclusion des autres évêques. Les évêques précédaient encore alors les cardinaux.

(2) Καὶ εἰς ὅλους τους ῥηγάδαις. Notre chroniqueur grécise souvent les mots français.

(3) Urbain II, pape de 1088 à 1099. C'est sous lui que fut fondé, en 1098, l'ordre de Cîteaux, tiré de l'ordre de Saint-Benoît, par saint Robert, abbé de Molesme.

(4) Εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα, mot grécisé du latin *regnum*.

(5) Γαρδιναλέους, mot grécisé.

(6) Λεγάτους, mot grécisé du latin *legatus*.

(7) Εἰς τὸν ῥήγαν τῆς Φράντζας. Le roi de France était alors Philippe Ier, arrière-petit-fils de Hugues Capet.

(8) Le bruit de la fin prochaine du monde s'était alors répandu et chacun était empressé de mettre ordre à ses affaires spirituelles.

(9) La croisade fut décidée au concile de Clermont e 1095. Les croisés portèrent pour signe de leur entrepri une croix sur l'épaule.

(10) Καβαλλάροι, mot grécisé. On sera étonné en lisa cette chronique du nombre de mots français qui, dès l siecle qui suivit la conquête, avaient déjà passé dans l langue grecque.

(11) Il serait possible que ce nombre ne fût pas tr exagéré. On sait que Pierre l'Ermite emmena avec l plus de 80,000 hommes dont 20,000 seulement, apr toutes sortes d'excès, arrivèrent à Constantinople ; q deux autres bandes traversèrent la Hongrie, et qu'il eut près de 600,000 croisés au siége de Nicée.

(12) Asie-Mineure.

(13) Les Turcs avaient été appelés par les Grecs po les aider dans leurs guerres civiles. Soliman Ier leur ch de la dynastie des Seljoucides, profita de cet appel po fonder, en 1074, dans l'Anatolie ou Asie-Mineure, nouvel empire aux dépens de l'empire grec. Nicée dev la capitale de ce royaume, que les géographies orienta

eur des Grecs [1], Alexis Vataces [2], voyant
ultitude de Francs, fit un arrangement
x. Il s'engagea par traité et par serment
chefs; il jura que si, à l'aide de Dieu, ils
nt chasser les Turcs et s'ils lui faisaient
le pays et les villes d'Anatolie, héritage de
s, lui-même en personne marcherait avec
Syrie, emmenant douze mille cavaliers
uite. Les Francs, hommes sincères en
rurent aux paroles de l'empereur et s'en-
nt par serment. Après avoir juré, ils se
èrent fidèles à leur parole. Ils passèrent
atolie; ils conquirent le pays [3], et le re-
aussitôt entre les mains d'Alexis Vata-
ui était alors empereur de toute la Ro-
[4].

qu'Alexis se trouva en possession des
t du pays, il conçut, d'accord avec son
l, un projet trompeur. Ils examinèrent
ble comment ils pourraient trouver un
te pour se dispenser du voyage de Syrie et ne pas s'exposer aux dangers. Alors l'empereur eut une entrevue avec les princes [5], chefs, et commandants de l'armée franque [6], et leur fit entendre ces paroles : « Je remercie d'abord Dieu, et vous en second lieu qui m'avez aidé à recouvrer mon héritage. Je vous prie cependant de vouloir bien consentir à m'accorder un délai [7] d'un mois, afin que je puisse approvisionner les places que vous avez conquises et réorganiser mes troupes pour qu'elles puissent m'accompagner. Prenant ensuite mon essor, je me hâterai d'aller vous rejoindre. »

Les Francs, en bons chrétiens, ne soupçonnèrent aucune ruse. Ils crurent à sa parole, et lui firent leurs adieux. Ils traversèrent l'Arménie et vinrent à Antioche. L'empereur resta et abandonna les Francs [8]. Il viola fallacieusement le serment qu'il leur avait fait et n'alla point avec eux, ainsi qu'il s'y était engagé. Voilà la faute que fit cet empereur, et tous les hommes de l'univers blâmèrent sa conduite.

ὺς γὰρ τῶν Ῥωμαίων [1], Ἀλέξης ὁ Βατάτζης [2],
πλῆθος τῶν Φραγκῶν, συμβίβασιν ἐπῆκεν·
συνθήκας ἔπηκε μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
ν τῆς Ἀνατολῆς, ὅπου ἦτον γονικόν του,
ὁ Θεὸς κ' εὐγάλουσι τοὺς Τούρκους ἀπ' ἐκεῖθεν,
παραδώσουσι τὸν τόπον καὶ τὰ κάστρη,
ως νὰ ἀπελθῇ μ' αὐτοὺς εἰς τὴν Συρίαν,
μετ' αὐτον δώδεκα χιλιάδαις καβαλλάρους·
γκει γὰρ οἱ ἄνθρωποι, ἀληθινοὶ εἰς πάντα,
σαν τοῦ βασιλεὼς τοὺς λόγους, καὶ ὤμωσάν του·
γκει ἀπὴν ὠμώσασι, τοὺς ὅρκους ἐβαστάξαν·
εἰς τὴν Ἀνατολὴν, τὸν τόπον ἐκερδῆσαν [3].
ν ἐπαράδωκαν Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην,
που τότες βασιλεὺς ὅλης τῆς Ῥωμανίας [4].
γὰρ ἐπαρέλαβε τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις,
ἔπηξε δολερὴν μετὰ τοὺς ἄρχονταίς του,
νὰ εὕρουν ἀφορμὴν, καὶ πῶς νὰ ἔχουν μείνει
ταξίδι τῆς Συριᾶς, καὶ νὰ μὴ κινδυνέψουν·
Ἐνταῦθα ἑνώθη ὁ βασιλεὺς μετὰ τοὺς πριγκηπάδαις [5],
Τοὺς κεφαλάδες καὶ ἀρχηγοὺς τοῦ Φράγκικου φουσάτου [6].
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτοὺς· ταῦτα τοὺς συντυχαίνει·
« Πρῶτον τὸν Θεὸν εὐχαριστῶ, δεύτερο ἐσᾶς ὁμοίως,
« Ὁποῦ μ' ἐβοηθήσετε, καὶ ἐπῆρα τὸ γονικόν μου·
« Ἐν τούτῳ σᾶς παρακαλῶ, νὰ ἦναι μὲ τὴν βουλήν σας,
« Δότε με μῆνα τέρμενο [7], ὅπως διὰ νὰ μείνω,
« Τὰ κάστρη, τὰ ἐκερδήσετε, νὰ τὰ ἔχω σιταρχήσει·
« Ν' ὀρθώσω τὰ φουσάτα μου, νὰ ἔλθουσι μετ' ἐμένα·
« Εὐθὺς ν' ὁρμήσω, ν' ἔρχωμαι, ἔνθα καὶ νὰ σᾶς εὕρω. »
Οἱ Φράγκοι, ὡς χριστιανοὶ, δόλον οὐκ ἐσκοπῆσαν·
Ἐπίστευσαν τὸν λόγον του, καὶ ἀποχαιρετοῦν τον.
Τὴν Ἀρμενιὰν ἐπέρασαν, εἰς Ἀντιοχειὰν ἀπῆλθον·
Καὶ ὁ βασιλεὺς ἀπέμεινεν, ἀπέργωσε [8] τοὺς Φράγκους·
Τὸν ὅρκον, ὁποῦ ὤμωσεν, ἔσφαλ', ἐπάτησέ τον,
Καὶ οὐκ ἀπῆλθε μετ' αὐτοὺς, καθὼς τοὺς εἶχ' ὀμόσει·
Ἴδε σφάλμα τὸ ἔπηκεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος·
Ὅλοι τοῦ κόσμου οἱ ἄνθρωποι τὸν ἐκατηγορῆσαν.

nt sous le nom de royaume de *Roum*, et qu'elles
t de l'Euphrate jusqu'au Bosphore, de la mer
jusqu'aux frontières de la Syrie.

Ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων. La translation du siége
pire de Rome à Byzance n'en avait pas fait chan-
dénomination, et les Grecs ont continué depuis à
le nom de Romains, Ῥωμαῖοι. Ce qui est assez cu-
c'est qu'en même temps les provinces méridionales
Italie prenaient aussi ce nom, par opposition aux
d'au-delà de la Loire.

Ἀλέξης ὁ Βατάτζης. Alexis Comnène, premier fils
Comnène et successeur de Nicéphore Botoniate.
couronné empereur en 1081.

(3) Nicée, capitale de l'Anatolie, fut conquise par les Francs sur les Turcs, le 20 juin 1097.

(4) Ancienne Turquie d'Europe, en y comprenant les parties que les Grecs viennent d'arracher au joug turc.

(5) Μετὰ τοὺς πριγκηπάδαις, mot grécisé.

(6) Τοῦ Φράγγικου φουσάτου, mot du Bas-Empire.

(7) Τέρμενο, terme, délai; mot grécisé.

(8) Le manuscrit porte ἄπερσε qu'on peut corriger en ἀπέργωσε, mot que notre chroniqueur emploie assez souvent dans le sens de *tromper*, *délaisser*. Non-seulement le premier mot n'est point un mot grec, mais en le conservant le vers serait, dans le second hémistiche, trop court d'une syllabe.

Lorsque les Francs arrivèrent à Antioche, ils eurent beaucoup à souffrir tant qu'ils n'eurent pas occupé cette ville. Après l'avoir prise [1], ils y passèrent l'hiver jusqu'au mois de mars; de là ils se dirigèrent vers les contrées de la Syrie, en pillant [2] et ravageant toutes les places et les villes dont ils s'emparaient. Ils livrèrent beaucoup de combats contre les Barbares, ainsi que nous l'avons trouvé rapporté en détail dans le livre de la conquête [3] de Syrie. Je vous rapporte sommairement ces choses pour vous en faire connaître l'ensemble, et je m'empresse de reprendre le fil de ma narration; car dès que les Francs eurent pénétré dans l'intérieur de la Syrie, ils suivirent en droite ligne le chemin de Jérusalem.

Les Francs attaquèrent sans délai cette ville; ils y entrèrent [4]; et après être parvenus au tombeau du Christ ils adressèrent des hymnes et des actions de graces au créateur de l'univers. Alors les chefs délibérèrent sur celui qu'ils devaient proclamer roi [5]. Plusieurs se disputaient cet honneur parce qu'ils avaient une haute opinion de leur pouvoir; mais les plus sensés d'entre les chefs, et le peuple eux, choisirent pour roi Godefroy de Bouil car il était le plus sage et le plus vertueu yeux de tous. Il fut donc déclaré seign roi de Syrie. Cet homme reçut la souver en sage, et s'opposa à ce qu'on plaçât s tête la couronne d'or, en disant: « Je n point digne d'un tel honneur. Dans ces où le Christ a porté une couronne d'épi ne convient pas à un pécheur d'orner son d'une couronne d'or. »

A peine l'autorité des Francs se fut-elle due dans le royaume de Syrie, je vous le connaissance de cause, il ne s'écoula pas ou dix ans que l'on vit arriver en grand bre du royaume de France [7], de l'Angleter de tous les autres royaumes de l'Occident, qui aimaient le Christ et qui avaient un vente piété. Tous se rendaient en Syrie, et pauvres, au tombeau du Christ, et s'y blissaient avec toute leur famille [8]. Les un naient y faire un pèlerinage; les autres chaient à y acquérir de la gloire.

Οἱ Φράγκοι ὅταν ἀπήλθασιν εἰς τὴν Ἀντιοχείαν,
Πολλὰ ἐκακοπάθησαν, ἕως νὰ τὴν ἐπάρουν.
Ἀφότου γὰρ ἐπήρασι τῆς Ἀντιοχειᾶς [1] τὴν πόλιν,
Ἐκεῖ ἐξεχειμάσασι μέχρι τὸν μάρτιεν μῆνα.
Κ' ἐκεῖθεν ἐξευγήκασι τὰ μέρη τῆς Συρίας,
Κουρσεύοντας [2], κερδίζοντας τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις.
Πολλοὺς πολέμους ἔπηκαν μὲ τὸ ἔθνος τῶν βαρβάρων
Καθὼς ἐγγράφως εὕραμεν λεπτῶς εἰς τὸ βιβλίον
Τῆς κουγγίστας [3] ὁποῦ ἔγεινε ἐτότες 'ς τὴν Συρίαν.
Καὶ ταῦτα γὰρ συνοπτικὰ σὲ γράφω νὰ μανθάνῃς·
Διατὶ σπουδάζω νὰ στραφῶ εἰς τὴν ἀφήγησίν μου.
Ἀφότου γὰρ ἐσέβησαν ἀπίσω εἰς τὴν Συρίαν,
Εἰς τὰ Ἱερσόλυμα ἐδιέβησαν ὁλόρθα.
Τὴν χώραν ἐπολέμησαν, ἐσέβησαν ἀπίσω [4].
Ἐπὴν γὰρ ἀπεσώσασιν εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον
Δόξαν καὶ ὕμνους ἔδωκαν τὸν ποιητὴν καὶ πλάστην.
Βουλὴν ἐπῆραν οἱ ἀρχηγοὶ, πεῖον νὰ πήσουν ῥήγαν [5].
Πολλοὶ ἐσυνερίζονταν, βίου εἶχαν μεγάλην δόξαν.
Οἱ δ' ὅλοι φρονιμώτεροι, καὶ τὸ κοινὸν μετ' αὐτους,
Τὸν Κοντεφρόνε ντὲ Μπουλιοῦ [6] ἔκλεξαν διὰ ῥήγαν,
Δι' οὗ ἦτον φρονιμώτερος, ἀνάρετος εἰς ὅλους·
Αὐθέντην τὸν ἐπῆκασι καὶ ῥήγαν τῆς Συρίας.
Ἐκεῖνος γὰρ ὡς φρόνιμος τὴν αὐθεντειὰν ἐδέχθη·
Τὸ γὰρ τὸ στέμμα τὸ χρυσὸν οὐδὲν τὸ ἐπαραδέχθη,
Εἰς τὸ κεφάλι του ποσῶς νὰ τοῦ τὸ ἔχουν βάλει·
Λέγων, « Οὐκ εἶμαι ἄξιος, οὔτ' ἔμπρεπον ὑπάρχει,
« Ἐκεῖ ὁποῦ ἐστέψαν τὸν Χριστὸν μ' ἀκάνθινον στεφάνι
« Νὰ στέψουσιν ἁμαρτωλὸν ἄνθρωπον μὲ χρυσίον. »
Καὶ ἀφοῦ γὰρ ἐπλάτυνε τῶν Φράγκων ἡ αὐθεντεία
Εἰς τὸ ῥηγάτον τῆς Συριᾶς, καθάρια σὲ τὸ λέγω,
Οὐδὲν ἐδιέβησαν ποσῶς πέντε ἢ δέκα χρόνοι,
Ἐκ τὸ ῥηγάτον τῆς Φραγκιᾶς [7] ἀπὸ τὴν Ἐγγλιτέρραν,
Καὶ ἀπὸ τὰ ἄλλα ἔτερα τῆς Δύσεως τὰ ῥηγάτα,
Ὅσοι ἀγαπεῦσαν τὸν Χριστὸν, καὶ εὐσεβείαν εἶχαν,
Πολλοὶ ἐπερνοῦσαν, ὑπάγαιναν, πλῆθος πτωχοί, πλευ
Εἰς τὴν Συριὰν ἀπέρχονταν εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον
Συμφάμιλοι [8] ὑπαγένασιν ἐκεῖ, καὶ κατοικεῦσαν,
Οἱ μὲν διὰ τὸ προσκύνημα, οἱ δὲ διὰ τὴν δόξαν.

(1) Antioche fut prise le 5 juin 1098.

(2) Κουρσεύοντας, du vieux mot français courir, ravager.

(3) . . . . . εἰς τὸ βιβλίον
Τῆς κουγγίστας.

Du mot français *conquête*. Il est difficile de savoir de quel livre il est question ici. Il est probable que cette grande expédition qui remua tous les esprits de l'Europe, fut bientôt écrite dans la langue de toutes les nations que le passage des croisés avait ébr

(4) Jérusalem fut prise le 15 juillet 1099 Guillaume de Tyr, liv. VIII, sur la fin, et le Tas

(5) Πεῖον νὰ πήσουν ῥήγαν, mot grécisé du latin

(6) Τὸν Κοντεφρόνε ντὲ Μπουλιοῦ. Nτ et Μπ son noncés aujourd'hui comme D et B.

(7) Ἐκ τὸ ῥηγάτον τῆς Φραγκίας, mot grécisé.

(8) Συμφάμιλοι, mot composé du latin *familia* la préposition grecque σύν.

Cent ans s'étaient déjà écoulés depuis que le passage[1] des Francs avait eu lieu, et on comptait précisément la 6716e année de l'ère de la création du monde[2], lorsque les comtes[3] que je vais nommer, avec plusieurs autres grands personnages de l'Occident, firent un serment ensemble et prirent la croix pour passer tous à la fois dans la Syrie, à Jérusalem et au tombeau du Christ[4] : le premier d'entre eux était Baudoin comte de Flandres[5]; le second était le comte de Champagne[6]; le troisième était le comte de Toulouse[7]. Je ne puis rapporter le nombre du peuple et des bannerets; ils étaient en trop grande multitude pour être énumérés. Les chefs réunis délibérèrent sur celui qu'ils devaient mettre à la tête de l'armée, et ils finirent par choisir le comte de Champagne.

Orné de tous les agréments de la jeunesse et de la beauté, habile dans les armes quoiqu'il ne fût que dans sa vingt-cinquième année[8], le comte de Champagne, à la prière de tous les chefs, accepta avec empressement ce haut office[9]. Tous résolurent alors de retourner dans leurs foyers, afin de se tenir prêts au commencement d'avril, et de se réunir ensuite pour marcher en Syrie.

Un mois ou deux s'étaient à peine écoulés depuis leur séparation lorsque mourut malheureusement le comte de Champagne, cet homme si éminent[10]. Cette nouvelle causa une vive affliction à tous les pèlerins[11], et leur douleur de cette mort fut telle qu'il s'en fallut peu qu'ils n'abandonnassent tout-à-fait leur voyage d'outre-mer[12]. Mais Dieu voulut que cette expédition eût lieu, afin que tant d'hommes puissants ne se trouvassent pas au dépourvu[13] et ne renonçassent pas à une si belle expédition.

Παρελθοσῶν γὰρ ἑκατὸν τῶν χρόνων πληρωμένων
Ἀφ'τοῦ γὰρ ἐγείνετο ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο [1]
(Τὸ ἔτος τότε ἔτρεχεν ἀπὸ κτίσεως κόσμου,
Ἓξ χιλιάδας, λέγω σε, καὶ ἑπτάκις ἑκατονταδάας
Καὶ δεκαεὶς ἐνιαυτοὺς [2], τόσον καὶ οὐχὶ πλέον),
Οἱ κόντοι [3] ἐκεῖνοι ἐνώθησαν, ὅπερ ἐδῶ ὀνομάζω,
Κ' ἄλλοι μεγάλοι ἄνθρωποι, ὁποῦ ἦσαν ἐκ τὴν Δύσιν,
Ὁποῦ ὡμώσασιν ὁμοῦ καὶ τὸν σταυρὸν ἐπῆραν,
Ὅπως ὁμοῦ περάσουσιν εἰς τῆς Συριᾶς τὰ μέρη,
Ἐκεῖ εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα εἰς τοῦ Κυρίου τὸν τάφον [4].
Πρῶτος ἦτον ὁ Παντουῆς, ὁ κόντος τῆς Φιλάνδριας [5]·
Τὸν δεύτερον ἐλέγασι τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας [6]·
Τὸν τρίτον γὰρ ὠνόμαζαν τὸν κόντον τῆς Τουλούζας [7].
Τὸ δὲ τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ καὶ τῶν φλαμπουριάρων
Ὁποῦ ἐκαπέρα νὰ τὸ εἰπῶ διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Ἐκεῖνοι ἐπῆραν ὁμοῦ εἱ κεφαλάδες ὅλοι,
Ἐκεῖ νὰ πᾶσιν κεφαλὴν ἐπάνω 'ς τὰ φουσάτα.
Ἐν τούτῳ ἀποδιαλέξαν τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας·
Διατὶ ἦτον ὑπερεπίστατος, εἰς τ' ἄρματα ἐπιδέξιος.

Ἄνθρωπος ἦτον νεούτζικος χρόνων εἰκοσιπέντε [8]·
Καὶ διὰ παρακάλεσιν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Τὸ ὀφίκιον [9] ἐπαράλαβε, μὲ πρεθυμιὰν τὸ πῆρε.
Ἐνταῦθα ἐπῆρασι βουλὴν, ὅτι νὰ ἀπελθοῦσιν
Ὁ καθεὶς εἰς τὸν τόπον του, νὰ οἰκονομηθοῦσιν,
Εἰς τὸν ἐρχόμενον καιρὸν, εἰς τὸ ἔμπα τοῦ ἀπριλίου,
Ἀμφότεροι νὰ σμίξουσι, ν' ἀπέλθουν 'ς τὴν Συρίαν.
Καὶ ἀφοῦ ἀπεχωρίσθησαν, 'ς τοὺς τόπους των ἀπῆλθον,
Οὐδὲν ἐβλίβησαν ποσῶς εἷς μήνας ἢ καὶ δύο,
Ἀπὸ ἁμαρτίας ἐγείνετο, κ' ἀπέθανεν ὁ κόντος,
Ἐκεῖνος ὁ παράξενος, αὐθέντης τῆς Τζαμπάνιας [10].
Θρῆνος καὶ θλῖψις ἐγείνετο 'ς ὅλους τοὺς πελεγρίνους [11],
Κ' ἀπὸ τὴν θλῖψιν τὴν πολλὴν ἤλθαν νὰ κινδυνέψουν,
Ν' ἀφήσουσι τὸ πέρασμα, κ' ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο [12].
Ἴδε ἁμαρτία ὁποῦ ἔγεινεν ὁ θάνατος τοῦ κόντου.
Ἐν τούτῳ ὡς ἤθελ' ὁ Θεὸς, καὶ ἐγείνη τὸ πασσάτζιο,
Ὅπως μὴν ἀπορήσουσι τόσοι μεγάλοι ἀνθρῶποι,
Νὰ μείνουν [13], καὶ ἀφήσουσι τοιοῦτον καλὸν ταξεῖδι·

(1) Τὸ πασσάτζιο, passage, mot français grécisé. On appelait alors la croisade le passage d'outre-mer, le Grand Passage. Plusieurs chroniques existent sous ce titre.

(2) D'après l'ère de Théophile, adoptée par notre chroniqueur, l'année 6716 de la création répond à l'an 1200 de J.-C.

(3) Οἱ κόντοι, mot grécisé, d'un mot français.

(4) Cette quatrième croisade fut prêchée par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, et organisée par le zèle d'Innocent III, monté sur le trône papal en 1198, à l'âge de trente-trois ans.

(5) Ὁ Παντουῆς, ὁ κόντος τῆς Φιλάνδριας. Baudoin IX, fils de Marguerite d'Alsace et de Baudoin V, comte de Hainaut. Il était né en 1171.

(6) Τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας. Thibaut III, onzième comte de Champagne, père du célèbre Thibaut si connu par ses jolies chansons, et ses amours vrais ou supposés avec la reine Blanche, mère de saint Louis.

(7) Τὸν κόντον τῆς Τουλούζας. Raimond VI était alors comte de Toulouse, mais il ne fut pas de cette croisade. Innocent III suscita au contraire presqu'en même temps une croisade contre lui. Guillaume de Tyr cite aussi Raymond comte de Toulouse et de Saint-Gilles parmi les croisés. Je n'y puis trouver que son antagoniste Simon de Montfort.

(8) Il n'avait que vingt-trois ans, étant né en 1177.

(9) Ὀφίκιον, office; mot grécisé, du latin *officium*.

(10) Thibaut mourut le 24 mai 1201.

(11) Οἱ πελεγρίνοι, mot grécisé, du latin *peregrinus*.

(12) L'auteur emploie toujours le mot πασσάτζιο.

(13) Quelques-uns avaient déjà engagé leurs terres.

Parmi eux se trouvait un habile chevalier[1], noble et sage au-dessus de tous les autres. Son nom était messire Geoffroy de Ville-Hardoin[2]. Il était grand-maréchal[3] de Champagne et de plus grand-chancelier[4] et premier conseiller du feu comte de Champagne. Il avait été des plus actifs à conseiller cette expédition, et lorsqu'il apprit la mort du comte, il prit sur lui tout l'embarras du passage d'outre-mer. Il calcula, en homme sage, que ce serait un grand malheur que de voir manquer par la mort d'un homme une expédition qui devait être le salut des chrétiens. Il comprit que ce serait une honte de renoncer à ce projet.

Il emmena avec lui deux chevaliers de son conseil, partit de Champagne et se dirigea sur la Flandre. Il trouva le comte Baudoin[5] extrêmement affligé de la mort du comte[6] de Champagne. Après s'être affligé avec lui, il entreprit avec prudence de le consoler. Il possédait si bien le don de la parole et savait si habilement insinuer ses conseils qu'il parvint à réorganiser l'expédition ; et lorsque le projet du passage d'outre-mer eut été renouvelé, le comte de Flandre lui donna un de ses chev pour l'accompagner près du comte de louse. Ils se mirent aussitôt en route et vèrent dans la Provence[7] où ils trouvère comte de Toulouse vivement affligé et pl dans la douleur[8].

Le comte lui déclara que son affliction pour motif la mort du comte de Champ et plus particulièrement encore l'inévi rupture de l'expédition pour laquelle il pris tous ses arrangements. Messire Geoff toujours plein de sagesse, le consola et sura que le comte Baudoin, le souverai Flandre[9] persistait toujours à vouloir e prendre le passage d'outre-mer, et que c même dans cette intention qu'il lui avait voyé un chevalier. « Il m'envoie aussi messire Geoffroy, pour vous informer d desseins, que je vous garantis sur ma paro viens réclamer votre assentiment, afin d'é à l'instant à ceux qui sont liés par le même ment, pour qu'ils viennent avec vous et vous vous réunissiez. Arrangez donc l'af ainsi que vous l'entendrez. »

Εἷς ἀπ' αὐτοὺς εὑρέθηκε χρήσιμος καβαλλάρης [1]·
Ἄνθρωπος ἦτον εὐγενής, φρόνιμος ὑπὲρ μέτρον·
Μισὲρ Τζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, Βιλλαρδουῆν τὸ ἐπίκλην [2]·
Καὶ μέγας πρωτοστράτορας [3] ἦτον εἰς τὴν Τζαμπάνιαν.
Αὐτὸς ἦτον ὁ μάστρερας [4] καὶ ὁ πρωτοσύμβουλός του
Ἐκείνου τοῦ μακαριτοῦ τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Ὁπού τὸν ἐσυμβούλευσε νὰ πήσουν τὸ ταξεῖδι·
Καὶ ὡς εἶδε τὸ ἐριζικόν, τὸν θάνατον τοῦ κόντου,
Ἀνέλαβε τὴν ὑπόθεσιν ἐκείνου τοῦ πασσάτζιου·
Ἐλόγισεν, ὡς φρόνιμος, ἁμαρτιὰ θέλει εἶσθαι,
Δι' ἕνὸς ἀνθρώπου θάνατον νὰ μείνῃ τὸ πασσάτζιο,
Ἴδ σωτηριὰ τῶν χριστιανῶν· ψέγος μέγα νὰ ἦτον·
Ἐπῆρε δυὸ καβαλλαρεύς, ὁπού εἶχε τῆς βουλῆς του,
Ἐκ τὴν Τζαμπάνιαν ἐξέβηκε, 'ς τὴν Φιλάνδριαν ἐδιέβη.
Εὗρε τὸν κόντον Μπατουῆν [5] μεγάλως λυπημένον
Διὰ τὴν θανὴν ὁποῦ ἔγεινε 'ς τὸν κόντε τῆς Τζαμπάνιας [6]·
Καὶ ἀφότου ἐσυνθλίβησαν ἀμφότερει οἱ δύο,
Μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος, παρηγορᾷ τὸν κόντον.
Καὶ τόσον ἤξευρε νὰ εἰπῇ, τόσον βουλὴν νὰ δώσῃ,

Εἴς τε ἐμεταστέρεωσε νὰ γένῃ τὸ πασσάτζιο·
Κ' ἀφοῦ τὸ ἐστερέωσαν, ὅτι νὰ τὸ πληρώσουν,
Ὁ κόντος Φλάνδρας τοῦ ἔδωκεν ἕνα του καβαλλάρην
Νὰ πάῃ μετ' αὗτον σύντροφος 'ς τὸν κόντον τῆς Τουλεύ
Εὐθὺς τὸν δρόμον ἔπιασαν, εἰς τὴν Προβέντζα [7] ὑπᾶσ
Τὸν κόντον γὕραν λυπηρόν· θλιμμένος ἦτον σφόδρα [8].
Τὸ μὲν ἦτον διὰ τὴν θανὴν τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Τὸ πλεώτερον, ὡς ἔλεγε, διὰ ἐκεῖνο τὸ πασσάτζιο,
Ὁποῦ οὕτως ἐσιάσθησαν, καὶ ἐδὰ 'ρθε, σκανδαλίσθη.
Καὶ τότες ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Παρηγορᾷ τον τὰ πολλὰ, καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸ πῶς ὁ κόντος Μπατουῆς, αὐθέντης τῆς Φιλάνδρας [9],
Θέλει, καὶ ἐστερέωσε νὰ γένῃ τὸ πασσάτζιο·
Διὰ τοῦτο ἀπέστειλεν ἐδῶ τὸν καβαλλάρην τοῦτον.
« Κ' ἐμέν' ὡσαύτως μετ' αὐτὸν (πληροφορίαν σὲ λέγω)
« Νὰ σὲ πληροφορήσωμεν, νὰ ἦναι τὸ θέλημά σου,
« Νὰ γράψωμεν καὶ τῶν ἄλλων, ὁποῦ εἶναι εἰς τὸν ὅρκον
« Νὰ ἔλθουν κ' ἐκεῖνοι μετ' ἐσᾶς, νὰ ἑνωθῆτε ἀλλήλως·
« Τὸ πρᾶγμα στερεώσετε, τὸ πῶς θέλετε πράξει. »

(1) Καβαλλάρης, mot grécisé, du français.

(2) Μισὲρ Τζεφρὲ Βιλλαρδουῆν.

(3) Μέγας πρωτοστράτορας.

(4) Μάστρορας, *magister*, maître. Le même que μάγιστρος, μαίστρος, μάστωρ et μάστρο. Voyez le glossaire grec de Ducange au mot μάγιστρος

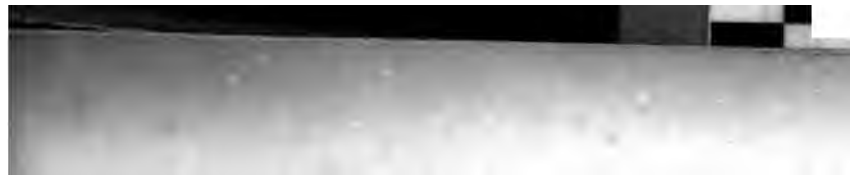
(5) Τὸν κόντον Μπατουῆν, appelé plus haut Παντουῆς.

(6) Il ne dit pas ici τὸν κόντε, mais τὸν κόντε, en gardant la désinence française.

(7) Προβέντζα, en latin *Provincia*.

(8) Il y a quelques variations entre ce récit et que nous a laissé le maréchal de Champagne lui-m mais ces légères erreurs sont assez faciles à concevoi un homme aussi éloigné que l'était notre chronique théâtre des événements.

(9) Αὐθέντης τῆς Φιλάνδρας. Le chroniqueur tâ souvent sur les noms étrangers et les donne de de trois manières différentes.



Prudent comme il l'était, le comte de Toulouse écouta ces paroles, et gagné par l'expérience de messire Geoffroy, il consentit à entrer dans ce projet et détermina l'endroit où ils devaient se réunir. A quoi bon vous rapporter des détails qui pourraient vous ennuyer? Les deux comtes se réunirent en Bourgogne[1]. Ils tinrent conseil avec les pèlerins pour savoir celui qu'ils devaient mettre à la tête des troupes. A la fin les plus sages des croisés résolurent et arrêtèrent que Boniface, seigneur de Mont-Ferrat[2], en serait nommé le chef. Ce seigneur était un guerrier célèbre et un des plus puissants souverains de l'Italie. Il avait une puissance redoutable et beaucoup de troupes sous ses ordres. Sa sœur était reine de France[3].

Les deux comtes, et plusieurs autres parmi les plus puissants des pèlerins, prièrent alors messire Geoffroy de se rendre auprès du marquis[4] et de faire tous ses efforts pour le décider à accepter le commandement, à marcher avec eux en Syrie et à se mettre à la tête de tous les pèlerins comme leur chef et leur commandant. Chacun des deux comtes lui donna un de ses chevaliers et s'engagea à ratifier tous les arrangements qu'il stipulerait. Alors messire Geoffroy alla prendre les chevaliers des deux comtes, et se dirigea sur le lieu où était Boniface.

Ils le trouvèrent dans la grande ville de Lantze[5]. Après être descendus de cheval et s'être un peu parés, ils vinrent auprès du marquis qu'ils saluèrent avec affabilité de la part des deux comtes et des autres pèlerins, et lui remirent d'abord les lettres qu'ils lui apportaient. Messire Geoffroy lui adressa la parole en ces termes : « Tous les croisés, le comte de Flandre[6] d'abord, et en second lieu le comte de Toulouse, et les nobles et plus hauts chefs de l'expédition, vous prient de consentir à être le capitaine[7] suprême de toutes les troupes. Ils vous ont tous choisi comme étant aussi sage que noble ; et ils comptent assez sur

Ὁ κόντος γὰρ, ὡς φρόνιμος, ἐκεῖνος τῆς Τουλούζας,
Ἀκούσας τοῦ μισὶρ Τζεφρὲ τοὺς λόγους καὶ τὴν πρᾶξιν,
Εἶδε ἰσυγκατάβασε, καὶ εἰς τὴν βουλὴν ἐσέβη.
Ἐν τούτῳ ἐδιόρθωσε τὸ ποῦ νὰ ἑνωθεῦσι.
Τίνα σὶ λέγω τὰ πολλὰ, νὰ τύχῃ νὰ βαρηέσαι;
Ἐς τὴν Πουργόνιαν [1] ἔσμιξαν ἀμφότερ' οἱ κοντάδες·
Βωλὴν ἐπῆραν ὁμοῦ μετὰ τοὺς πελεγρίνους,
Τὶ πρᾶν νὰ πήσευν κεφαλὴν ἐπάνω εἰς τὰ φουσάτα.
Ἐν τούτῳ οἱ φρονιμώτερει ὅλων τῶν πελεγρίνων
Ἔσαν, καὶ ἐσυμβούλευσαν νὰ γενῇ ὁ Μπονιφάζιος
Λιθέντης Μόντι Μευνφαράτ [2]· αὐθέντης μέγας ἦτεν·
Στρατιώτης γὰρ ἐξακουστὸς, πρῶτος τῆς Ἰταλίας·
Μέναμι εἶχε φοβερὰν, φουσάτα εἶχε πλεῖστα·
Ἀδελφὴ του εὑρίσκετον ἡ ῥήγαινα τῆς Φράντζας [3].
Ἐντεῦθα ἐπαρακάλεσαν ἐκεῖνοι οἱ δύο κόντοι,
Ὁμοίως καὶ ἄλλοι ἕτεροι πρῶτοι τῶν πελεγρίνων,
Ἐκεῖνον τὸν μισὶρ Τζεφρὲν, ν' ἀπέλθῃ 'ς τὸν μαρχίζην [4],
Νὰ πείσῃ τόσον πρὸς αὐτὸν, νὰ τὸν παρακαλέσῃ,
Ὅπως νὰ καταδέξεται τὴν ἀρχὴν νὰ πιάσῃ,

Ν' ἀπέλθῃ μ' αὐτοὺς 'ς τὴν Συριὰν, νὰ ἦναι πρῶτος 'ς ὅλους
Διὰ κεφαλὴν καὶ ἀριστὸν οἱ πάντες νὰ τὸν ἔχουν.
Οἱ δυὸ κοντάδες τῷ 'δωκαν πρὸς ἕνα καβαλλάρην·
Ὑπόσχεσιν ποῦ ἐποίησαν εἰς ὅσα καταστήσῃ.
Ἐν τούτῳ ὁ μισὶρ Τζεφρὶς ἀπέρχεται εἰς αὐτους·
Ἐπῆρε τοὺς καβαλλαρεὶους ἐκείνων τῶν δυὸ κόντων
Ὀρθὰ ἀπῆλθασιν ἐκεῖ, ὅπου ὁ Μπονιφάτζιος.
Εἰς τὴν Λάντζαν [5] τὸν εὗρασι· χώρα μεγάλη εἶναι·
Καὶ ἀφότου ἐπεζεύσασι, καὶ ἐδιόρθωσάν τους,
Εἰς τὸν μαρκέζην ἦρθασι, γλυκεὰ τὸν χαιρετοῦσιν
Ἐκ μέρους τῶν εὐγενικῶν ἐκείνων τῶν κοντάδων,
Εἶθ' οὕτως καὶ ἀπὸ τῶν λοιπῶν, ὅλων τῶν πελεγρίνων.
Πιττάκια, τὰ ἐβάσταζαν, πρῶτον τ' ἀποκομίσαν·
Καὶ ταῦτα τὸν ἐσύντυχε μισὶρ Τζεφρὶς ἐκεῖνος·
Ἄρχισεν, οὕτως λέγει τον· « Πάντες παρακαλοῦν σε,
« Ὁ κόντος Φλάνδρας [6] πρότερον, δεύτερον τῆς Τουλούζας,
« Καὶ ἀπέκει οἱ εὐγενικοὶ, οἱ πρῶτοι τοῦ πασσάτζιου,
« Ὅπως νὰ καταδέξησαι, νὰ γένῃς καπιτάνιος [7],
« Ὁμοίως καὶ διορθωτὴς εἰς ὅλα τὰ φουσάτα.

(1) Πουργόνια. Ils se réunirent à Soissons.

(2) Ὁ Μπονιφάτζιος, Λυθέντης Μόντι Μευνφαράτ, Boniface II, marquis de Mont-Ferrat, fils de Guillaume III et de Judith d'Autriche, sœur utérine de l'empereur Conrad.

(3) Ῥήγαινα τῆς Φράντζας. Boniface eut quatre frères et trois sœurs; mais je ne vois nulle part qu'il ait eu une sœur mariée au roi de France. Philippe-Auguste, qui occupa le trône de France de 1180 à 1223, eut trois femmes : Isabelle, fille de Baudoin, comte de Hainaut ; Isemberge, fille de Waldemar, roi de Danemarck, et Agnès de Méranie, fille de Berthold IV, duc de Méranie en Istrie. On voit aussi que le mot ῥήγαινα est tout-à-fait latin.

(4) Σ τὸν μαρκέζην, mot français grécisé.

(5) Λάντζα. Il s'agit probablement ici de la ville de Saluces qui est fort peu éloignée du Mont-Ferrat. Je ne puis trouver aucun autre nom de ville qui puisse s'en rapprocher de ce côté.

(6) Ὁ κόντος Φλάνδρας, troisième manière de gréciser le mot Flandre.

(7) Καπιτάνιος, mot grécisé.

vous pour croire que vous ne les abandonnerez pas. »

Le sage marquis leur répondit : « Je remercie les nobles chefs et tous les comtes [1] d'avoir bien voulu me confier un aussi haut office ; mais je ne puis répondre [2] à cet honneur qu'avec le consentement et la volonté de celui que j'ai pour maître et pour roi, mon beau-frère le roi de France, et de celle que j'ai pour reine et pour maîtresse, ma sœur la reine de France [3]. Que les pèlerins daignent donc attendre jusqu'à ce que je sois allé les voir et que j'aie obtenu d'eux leur consentement et une réponse sur ce qu'il leur plaira de m'ordonner. Je reviendrai ensuite et répondrai à leurs propositions. »

Le marquis se prépara sur-le-champ à son voyage. Il sortit de Latze [4], traversa les montagnes qui séparent la France de la Lombardie [5], continua sa route, arriva en France et trouva le roi et la reine à Paris [6].

Le marquis salua le roi et la reine qu'il trouva ensemble. Ceux-ci se réjouirent beaucoup lorsqu'ils virent le marquis, et la reine lui demanda : « Quelle cause vous amène ici, mon frère? votre arrivée subite ne peut manquer de m'étonner beaucoup. Jamais vous n'êtes venu, avec une si petite suite, nous visiter dans notre royaume. »

Le marquis raconta alors en détail l'affaire qui l'amenait auprès d'eux. Il dit comment les nobles comtes qui avaient juré sur le Christ de marcher en Syrie l'avaient sollicité de les accompagner au tombeau du Seigneur en qualité de chef et de capitaine général [7], et de se mettre à la tête de l'armée. « Je n'ai pas voulu, leur dit-il, répondre à ces propositions avant d'avoir obtenu l'assentiment et su la volonté de vous deux que je regarde comme mes seigneurs. Je suis venu exprès pour recevoir vos ordres et savoir ce que vous voulez que je ré ponde [8]. »

Le roi son beau-frère lui parla avec brièveté et lui donna cette réponse : « Je vous remercie, mon frère, marquis de Mont-Ferrat [9], je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en venant prendre le consentement de nous deux que vous aimez et qui sommes vos proches

« Ὡς εὐγενῆ καὶ φρόνιμον οἱ πάντες σὲ ἐκλέξαν,
« Καὶ ἐλπίζουν εἰς τὴν γνῶσιν σου, οὐ μὴ τοὺς ἔχεις λείψει. »
Ὁ μαρκίζης ἦτον φρόνιμος, οὕτω τοὺς ἀπεκρίθη·
« Εὐχαριστῶ τοὺς ἄρχοντας, ἅπαντας τοὺς κοντάδαις [1],
« Τὸ πῶς ἐκαταδίχθησαν τὸ ὀρίκιον νὰ μὲ δώσουν.
« Ἐγὼ γὰρ οὐδὲ δύναμαι ἀπολογιὰν [2] νὰ δώσω
« Ἄνευ βουλῆς καὶ θέλημα αὐθέντου μου τοῦ ῥήγα,
« Τὸν ἔχω αὐθέντην καὶ γαμπρὸν, τὸν ῥήγαν δὲ τῆς Φράντζας,
« Ὡσαύτως καὶ τῆς ῥήγαινας, κυρᾶς καὶ ἀδελφῆς μου [3].
« Ἂς ὑπομένωσι μικρὸν, εἰς αὖτους νὰ ἀπέλθω,
« Νὰ ἔχω βουλὴν καὶ απόκρισιν εἰς ὅ, τι μὲ ὁρίσουν·
« Καὶ μετὰ ταῦτα νὰ στραφῶ ἀπολογιὰν νὰ δώσω. »
Οἰκονομήθη πάρευθυς ἐκεῖνος ὁ μαρκίζης.
Ἀπ' τὴν Λάτζαν [4] ἐξέβηκεν, ἀπέρασε τὰ ὄρη,
Ὁπού τὴν Φράντζαν ἐχώριζαν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν [5].
Τσοῦτον γὰρ ὡδήγευσεν, ἀπῆλθεν εἰς τὴν Φράντζαν·
Ηὗρε τὸν ῥήγαν 'ς τὸ Παρὶς [6], τὴν ῥήγαιναν ὁμοίως·
Ὁμοῦ τοὺς ἐχαιρέτησε, καθὼς ἦσαν οἱ δύο.
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν, ὡς εἶδαν τὸν μαρκίζην.
Ἡ ῥήγαινα τὸν ἐρωτᾷ· « Ποῦ ἦσουν ἐδῶ, ἀδελφέ μου;
« Μεγάλως τὸ θαυμάζομαι, τὸ πῶς ἦλθες ἐνταῦθα.
« Ποτέ μου μοναξιώτερα οὐδὲν εἶδα νὰ ἔλθῃς
« Ἐδῶ εἰς τὸ ῥηγάτον μας διὰ νὰ μᾶς θέλῃς ἴδει. »
Ὅλα τῆς ἀφηγήθηκε, λεπτομερῶς τῆς εἶπε
Τὸν τρόπον, τὴν ὑπόθεσιν, τὸ πῶς ἦλθεν εἰς αὖτους·
Τὸ πῶς τὸν ἐξεζήτησαν οἱ εὐγενεῖς κοντάδες,
Ὁπού ὡμῶσαν εἰς τὸν Χριστὸν, εἰς τὴν Συρὶαν νὰ πᾶσι·
« Ὅπως ν' ἀπέλθω μετ' αὐτοὺς 'ς τοῦ Κυρίου τὸν τάφον
« Καπετάνος [7], ὁδηγὸς ἀπάνω εἰς τὰ φουσάτα·
« Καὶ οὐκ ἠθέλησα πσσῶς ἀπόκρισιν νὰ δώσω
« Ἄνευ βουλῆς, θελήματος ἐσᾶς τοὺς ἔχω αὐθέντας.
« Εἰς τοῦτο ἦλθα πρὸς ἐσᾶς νὰ μάθω ὁρισμόν σας,
« Τὸ πῶς ὁρίζετε σ' ἐμὲ ἀπόκρισιν νὰ δώσω [8]. »
Συντόμως τὸν ἐλάλησεν ὁ ῥήγας, ὁ γαμπρός του,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτὸν, ἀπόκρισιν τοιαύτην·
« Εὐχαριστῶ σε, ἀδελφὲ, ντὲ Μονφαρᾶ μαρκίζη [9],
« Εἰς τὴν τιμὴν ποῦ ἔπηκες, καὶ ἦλθες βουλὴν νὰ πάρῃς
« Ἀπὸ ἡμᾶς ποῦ ἀγαπᾷς, ποῦ εἴμεσθε δικοί σου.
« Ἐτοῦτο γὰρ καὶ φαίνεται, τιμή σου εἶναι μεγάλη,
« Ὅταν σὲ ἀνακεράζουσι, καὶ θέλουν σε δι' αὐθέντην,

(1) Il écrit indifféremment κοντάδες et κοντάδαις.

(2) Ἀπολογιά, congé; ailleurs, réponse.

(3) Ainsi que je l'ai dit plus haut, je ne vois pas que Philippe-Auguste ait pu épouser la sœur du marquis, puisqu'il avait alors pour femme Agnès de Méranie, qu'il répudia et qui en mourut de chagrin en 1201.

(4) Λάτζα. Le texte supprime ici le ν. Il s'agit sans doute, comme je l'ai déjà dit plus haut, de la ville de Saluces.

(5) Ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν.

(6) Σ τὸ Παρίς. Suivant les autres chroniqueurs, le marquis Boniface se rendit à Soissons.

(7) Καπετάνος, mot grécisé, comme καπιτάνιος.

(8) Ces détails ne sont nullement fournis par l'histoire.

(9) Ντὲ Μονφαρᾶ μαρκίζη.

C'est certainement une distinction éclatante que d'être choisi et demandé pour seigneur, pour chef et pour gouverneur, par des personnages aussi éminents. Remerciez-en Dieu et votre bonne fortune. Quant à moi, l'offre qui vous est faite me plaît beaucoup, et je vous engage à l'accepter avec confiance et empressement. Je vois et je sais fort bien qu'ils vous nomment à cause de moi, et pour que je vous fournisse des subsides et des troupes. Quoi qu'il en soit, mon frère, je vous l'ordonne et j'y tiens : ouvrez ma cassette et prenez-y autant que vous le voudrez. Je verrai aussi avec plaisir que tous ceux de mon royaume qui y sont disposés vous suivent en Syrie ; car c'est véritablement un honneur et une gloire pour tous les nôtres. »

Le marquis en homme sage écouta les paroles de son beau-frère. Il inclina la tête et salua respectueusement le roi. Il remercia d'abord Dieu et ensuite son beau-frère. Il prit autant d'argent et de troupes qu'on avait consenti à lui en accorder ; il vint demander au roi ses derniers ordres et partit bien préparé. Mais avant tout il embrassa la reine et lui dit : « Ma souveraine, accompagnez-moi de vos prières et que je parte avec vos vœux [1]. »

« Διὰ κεφαλὴν καὶ κυβερνὸν τόσον μεγάλοι ἀνθρῶποι,
« Τὸν Θεὸν πρέπει νὰ εὐχαριστῇς, ὁμοίως τὸ ῥιζικόν σου.
« Ἐμέν' ἀρέσει με πολλὰ, καὶ συμβουλεύω σέ το·
« Καὶ πᾶσί το ἀπόκοτα, μὲ προθυμιὰν μεγάλην·
« Ἐπλογίζομαι καλῶς, νἄξιύρω καὶ γνωρίζω,
« Ὅτι δι' ἐμοῦ τὴν ἀφορμὴν τὸ πολεμεῖν ἐκεῖνοι,
« Ὅπως νὰ ἔχῃς ἀπ' ἐμὲ βεβαίαν καὶ φουσάτα.
« Ἐν τούτῳ λέγω, ἀδελφέ, ὁρίζω καὶ ἀγαπῶ το·
« Ἀντᾶξι τὸ λογάρι μου, ἔπαρον, ὅσον θέλῃς·
« Ὅσοι ἀγαπεῦσι πρόθυμα ἀπ' ὅλον τὸ ῥηγάτον,
« Νὰ ὕπειν μ' ἐσὲ εἰς τὴν Συριὰν, θέλω καὶ ἀγαπῶ το·
« Ἔστι εἶναι δόξα καὶ τιμὴ ὅλων τῶν ἐδικῶν μας. »
Ἀκούσας γὰρ, ὡς φρόνιμος, ἐκεῖνος ὁ μαρκίζης
Ἔκλινε τὸ κεφάλι του, καὶ προσκυνᾷ τὸν ῥήγαν.
Πρῶτον τὸν Θεὸν εὐχαριστᾷ καὶ δεύτερον ἐκεῖνον.
Ἔπῆρεν ὅσα τοῦ ἔδωσε λογάρι καὶ φουσάτα·
Ἀπλησίαν τὴν ζήτησε, καὶ πρόθυμος ἀπῆλθε.
Τὸν ῥήγαναν ἀσπάσθηκε, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνην·
« Δέσποινά μου, εὐχήσου με, ν' ἀπέλθω μὲ εὐχήν σου. [1] »
Ἐντοῦτα ἀπῆλθε, στράφηκεν ἐκεῖ ὁποῦ ἦτον αὐθέντης,

Il partit alors et arriva où il avait sa seigneurie, dans le pays de Mont-Ferrat qu'il aimait beaucoup. Aussitôt son arrivée, il écrivit et envoya des messagers au comte de Flandre et au comte de Toulouse. Il leur manda qu'il était de retour d'auprès du roi de France et qu'il consentait et était prêt à faire ce qu'ils demandaient de lui, à les accompagner au saint tombeau où le Christ a été crucifié pour le genre humain. Ceux-ci lui firent savoir le lieu où tous devaient se rendre pour se concerter sur les pays qu'ils auraient à traverser. C'est en Savoie qu'ils se réunirent ; c'est là qu'ils fixèrent l'exécution de leur projet. Après avoir mûrement délibéré, ils s'arrangèrent entre eux et décidèrent de passer par Venise.

Alors les deux comtes et les autres chefs de l'armée prièrent messire Geoffroy de Ville-Hardoin, l'homme le plus distingué de leur conseil et le plus sage de l'armée, de se rendre à Venise pour préparer le voyage. On lui remit des ordres écrits avec les sceaux pendants [2]. Les grands l'investirent de leurs pleins pouvoirs et lui promirent de ratifier et d'exécuter ce qu'il aurait arrêté. Les deux comtes lui donnèrent chacun un chevalier. Le marquis lui en

'Σ τὸν τόπον τοῦ ντε Μονφαρᾶ, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα.
Πιττάκια γράφει παρευθὺς, μαντατοφόρους στέλλει
'Σ τὸν κόντον τῆς Φιλάνδριας καὶ ἐκεῖνον τῆς Τουλουζας,
Πῶς ἐκ τὸν ῥήγαν στράφηκεν, ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Φράντζαν,
Καὶ ἔχει βουλὴν καὶ προθυμιὰν νὰ πήσῃ τὸ ζητοῦσιν,
Εἰς συντροφιὰν τους νὰ ὑπᾷ ἐκεῖ 'ς τὸν ἅγιον τάφον,
Ὅπου ἐσταυρώθη ὁ Χριστὸς διὰ τ' ἀνθρώπινον γένος.
Εὐθὺς μαντάτα ἔστειλαν τὸ ποῦ νὰ σμίξουν ὅλοι,
Ὅπως νὰ ἐπάρωσι βουλὴν, τὸ πόθεν νὰ περάσουν.
Εἰς τὴν Σαβόε ἐνώθησαν, ἐκεῖ βουλὴν ἐπῆραν.
Ἀφοῦ ἐσυμβουλεύθησαν, ἰσιάσθησαν ἀλλήλως,
Τὸ πέρασμα νὰ πήσουσιν ἀπαὶ τὴν Βενετίαν.
Ἐνταῦτα ἐπαρακάλεσαν ἀμφότερ' οἱ κοντάδες,
Ὡσαύτως καὶ οἱ ἐπίλοιποι, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, τὸν πρῶτον τῆς βουλῆς τους,
Ὡς ἄξιον καὶ φρόνιμον ἀπ' ὅλον τὸ φουσάτον,
Ν' ἀπέλθῃ εἰς τὴν Βενετιὰν, τὸ πέρασμα νὰ ὁρθώσῃ.
Προστάγματα τὸν ἔπηκαν μὲ κρεμασταῖς ταῖς βούλλαις [2],
Τὴν δύναμίν τους τοῦ ἔδωκαν, καὶ ὑπόσχεσιν ἐπῆκαν,
Τὸ ὅ, τι ποιήσῃ νὰ στερχθοῦν, καὶ νὰ τὸ ἐκπληρώσουν.

(1) J'ai déjà expliqué qu'il y avait ici une erreur du chroniqueur grec, et que la reine de France à cette époque n'était nullement la sœur du marquis de Mont-Ferrat.

(2) Μὶ κρεμασταῖς ταῖς βούλλαις. Le mot βούλλα désigne le sceau attaché à un diplôme du souverain. Les décrets des empereurs d'Orient s'appelaient Chrysobulles, χρυσόβουλλα, comme ceux des empereurs d'Occident Bulles d'Or. Les rois de France, d'Espagne, de Hongrie, et beaucoup d'autres se servaient de sceaux attachés avec un fil de soie.

que leur demande était agréée par les Vé-
ns. Ils passèrent alors acte de cette con-
ion, le scellèrent d'un sceau et arrêtèrent
onditions du traité par des contrats pré-
portant : qu'au cas où les Francs n'arrive-
nt pas à Venise avec le nombre d'hommes
ssaire pour remplir les bâtiments préparés
les Vénitiens [1], ils n'en devraient pas moins
er sans difficulté le prix des bâtiments qui
eraient [2].

es chevaliers francs, après avoir donné
consentement à tous ces arrangements,
andèrent leur congé et firent leurs adieux
ne et à tous les Vénitiens. Ils sortirent de
se, traversèrent la Lombardie et parvin-
en Mont-Ferrat[3], où ils trouvèrent le mar-
auquel ils rapportèrent en détail tout ce
s avaient fait et les conventions qu'ils
nt stipulées avec les Vénitiens.

e marquis de Mont-Ferrat écouta leur rap-
avec plaisir et fut satisfait de leur con-
t. Alors les chevaliers firent leurs adieux
marquis Boniface, traversèrent la Lombar-
et ses hautes montagnes, et arrivèrent en

ρισιν τοὺς ἐδωκεν, οὕτως τοὺς συντυχαίνει,
ὡς τὸ πρᾶγμα ὁποῦ ζητοῦν. τῆς Βενετιᾶς ἀρέσει.
τάγματα ἐπήκασιν, ἔγραψαν, ἐβουλλώσαν·
τὸ ἀμαρώσασι μὲ συμφωνιαῖς μεγάλαις,
ἐν συμβῇ ὑπόθεσις, καὶ οὐδὲν ἐλθοῦν οἱ Φράγκοι
ι, καὶ οὐ γεμίσουσι τὰ πλευτικά τους ὅλα,
ὅλων ἀρματώσουσι δι' αὐτοὺς οἱ Βενετίκοι [1],
ἔξοδον τῶν πλευτικῶν, ποῦ θέλουν ἀπομείνει,
προφάσεως τινὸς νὰ τὴν ἔχουν πληρώσει [2].
αἱ ἀρίτευ ἐκπληρώσασι ταῖς συμφωναῖς ἐκείναις,
ὑγιὰν ἐπῆρασιν οἱ Φράγκοι καβαλλάρει,
θώκα ἀποχαιρίτησαν καὶ ὅλους τοὺς Βενετίκους,
Βενετιὰν ἐξέβησαν, τὴν Λουμπαρδιὰν ὠδεῦσαν·
ν Μονφαρᾶ [3] ἐσώσασι, καὶ τὸν μαρκέζην πῦραν·
τῶς τὸν ἀφεγήθκαν τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον,
ἔσα ἐκατέστησαν μετὰ τοὺς Βενετίκους.
ισόσας ταῦτα ὁ Μονφαρὰτ ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης,
ὅλως εὐχαρίστησε τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἐπῆκαν.
ύτῳ ἀποχαιρετῆσαν οἱ καβαλλάρει ἐκεῖνοι,
Μπονιφάτζιεν σὲ λαλῶ, ἐκεῖνον τὸν μαρκέζην·
Λομπαρδίαν πέρασαν, τὰ ὄρη τὰ μεγάλα,

[1] Οἱ Βενετίκοι, dans la géographie ancienne, Ἐνετοί.

[2] Les croisés avaient stipulé pour quatre mille cinq chevaliers ayant chacun deux écuyers, et vingt mille nes d'infanterie, et ils devaient payer deux marcs ent par homme et quatre par cheval.

[3] Σ τὸν Μονφαρᾶ, il réunit ici les deux mots.

Μπαντουὴν, autre manière d'écrire Baudoin ; les

Flandre auprès du comte Baudoin[4], auprès de cet homme doué d'une sagesse exquise. Le comte leur demanda une relation détaillée des conventions conclues avec la communauté[5] de Venise et s'informa s'ils avaient obtenu ce qu'ils désiraient. Lorsqu'ils lui eurent soumis les conventions conclues, il les approuva pleinement et en ressentit une vive joie.

Le comte[6] écrivit alors sans perdre de temps dans tous les royaumes où se trouvaient les croisés qui avaient juré sur le Christ d'aller en Syrie. Il les prévint des articles stipulés avec les Vénitiens et les invita à se disposer à partir incessamment.

Un obstacle intervint cependant dans les affaires des Francs. Tous les croisés ne mirent pas le même empressement à se diriger sur Venise ; les Provençaux[7] décidèrent, d'accord avec le comte de Toulouse, qu'ils feraient voile de leur propre pays, qui était favorable à un tel voyage puisqu'ils avaient des ports et des bâtiments.

Au retour de la belle saison, le comte de Flandre, tous les croisés de la France et le

Εἰς τὴν Φλάνδραν 'σώσασιν, ἐκεῖσε εἰς τὸν κόντον,
Σ ἐκεῖνον τὸν παμφρόνιμον, τὸν Μπαντουὴν [4] σὲ λέγω.
Λεπτομερῶς τοὺς ἐρωτᾷ τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἐπῆκαν
Μὲ τὸ κουμόν [5] τῆς Βενετιᾶς, ἂν ἔπηκαν τὸ θέλουν·
Καὶ ἀφοῦ τοῦ ἐπαράδωκαν τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἐπῆκαν,
Πολὺ καλὸν τοῦ ἐφάνηκε, χαρὰν πολλὴν τὴν εἶχεν.
Ὁ ῥήγας [6] γράφει παρευθὺς εἰς ὅλα τὰ ῥηγᾶτα,
Ὅπου ἦσασιν οἱ ἅπαντες οἱ πελεγρῖνοι ἐκεῖνοι,
Ὁποῦ ὠμῶσαν εἰς τὸν Χριστὸν, εἰς τὴν Συρὶαν νὰ πᾶσι
Τὰ εἴ τι ἐκατέστησαν μετὰ τοὺς Βενετίκους,
Εἰς τὸν ἐρχόμενον καιρὸν οἱ πάντες νὰ κινήσουν.
Εἰς τοῦτο ἐπροξεντήθκεν ἔμποδες εἰς τοὺς Φράγκους,
Καὶ ὅλοι οὐδὲν ὡρμήσασι νὰ πᾶν 'ς τὴν Βενετίαν·
Οἱ Προβεντζάλοι [7] ἐπῆρασι βουλὴν μετὰ τὸν κόντον,
Ἐκεῖνον ὁποῦ σὲ λαλῶ, αὐτὸν τῆς Τουλούζας,
Διατὶ ἦσαν εἰς τὴν θάλασσαν, καὶ εἶχαν πλευτικά τους,
Νὰ ἔχουν περάσει ἀπ' ἐκεῖ, δὶ οὗ εἶχαν τὸ 'πιδέξιον.
Καὶ ἐλθόντας ὁ νέος καιρὸς, καθὼς σὲ τὸ διηγοῦμαι,
Ὁ κόντος Φλάνδρας, καὶ ἅπαντες ἐκ τῆς Φραγκιᾶς τὰ μέρη,
Καὶ ὁ μαρκέσης Μονφαρὰτ, αὐτὸς ὁ Μπονιφάτζιος,
Ἀπὸ τὸ μέρος του καθεὶς, ἤλθαν εἰς τὴν Βενετίαν.

Grecs modernes désignent le son de notre *B* par μπ.

(5) Τὸ κουμόν, mot grécisé.

(6) Le manuscrit dit ὁ ῥήγας, le roi ; mais il y a là sans doute une erreur du copiste, et il faut lire ὁ κόντος, le comte.

(7) Οἱ Προβεντζάλοι. (Voir la note 7, p. 6.)

marquis Boniface de Mont-Ferrat arrivèrent séparément à Venise. Les Vénitiens, voyant que le comte de Toulouse ne se présentait pas avec ses troupes au rendez-vous convenu, et qu'il n'y avait pas assez de passagers pour remplir tous les bâtiments, firent beaucoup de difficultés, et ils se refusèrent même à transporter les Francs, jusqu'à ce que ceux-ci eussent exécuté les engagements convenus et payé le prix des bâtiments retenus pour la traversée [1]. Le duc de Venise, qui était un homme sage, s'affligeait beaucoup de tous ces obstacles, et il chercha tous les moyens possibles de calmer les esprits.

A l'époque dont je vous parle, Zara[2], ville de l'Esclavonie[3], était révoltée[4] contre Venise. Le doge parla à tous les chefs francs, d'abord à Boniface marquis de Mont-Ferrat qui était le commandant en chef, ensuite à Baudoin comte de Flandre, le plus puissant de tous : « Seigneurs, dit-il, si vous voulez faire cesser la discussion[5] qui est dans l'armée franque, promettez-nous de marcher avec vos forces contre Zara, ville de l'Esclavonie révoltée contre nous[6], et de nous aider à la remettre en mains de la république[7] ; nous vous tien quittes à ce prix des sommes que nous demandons pour les bâtiments que vous engagés. »

Les deux partis s'arrangèrent ainsi Francs consentirent à ce qu'on leur dema et le traité fut conclu. Le duc de Venise avec ses troupes à bord des bâtiments république préparés pour ceux des croi n'étaient pas venus[8], et ils partirent de V arrivèrent à Zara et entrèrent dans le por Francs descendirent alors en toute hâte timents et attaquèrent la ville avec arde la prirent d'assaut, la livrèrent aux Vén et se dégagèrent ainsi de leurs serments leurs promesses.

J'arrêterai ici le cours de ma narratio passer à un autre sujet, et je parlerai d stacles survenus à la marche des pèleri abandonnèrent leur expédition sur la S prirent la direction de la ville de Constanti de laquelle ils s'emparèrent.

A cette époque, la ville du grand em

Καὶ ὡς εἶδαν, ὅτι ἔλειπεν ὁ κόντος τῆς Τουλεύζας
Μὲ τὸν λαὸν τὸν ἕτερον ἀπὸ τὰ μέρη ἐκεῖνα,
Καὶ οὐκ ἦτον τόσος ὁ λαός, τὰ πλευτικὰ γεμώσουν,
Σκάνδαλον μέγα ἐγίνετον ἀπὸ τοὺς Βενετίκους,
Καὶ οὐκ ἤθελον ν' ἀφήσουσι τοὺς Φράγκους νὰ περάσουν,
Ὅσον νὰ ἐκπληρώσουσι ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Τὴν ἔξοδον τῶν πλευτικῶν, ὁποῦ νὰ τοὺς περάσουν[1]·
Ὁ δούκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Μεγάλως ἐλυπήθηκε τὸ σκάνδαλον ἐκεῖνο,
Ἐσκόπησε, βιάσθηκε, πῶς νὰ τὸ ἡμερώσῃ.
Λοιπὸν ἐκεῖνον τὸν καιρὸν, ὁποῦ σὶ ἀφηγοῦμαι,
Ἡ πόλις Τζάρα[2] εὑρίσκετον ἐκεῖ εἰς τὴν Σκλαβουνίαν[3],
Ῥοβελιμένη[4] εὑρίσκετον κατὰ τῆς Βενετίας·
Λαλεῖ καὶ λέγει τῶν Φραγκῶν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Τοῦ Μπονιφάτζιου πρότερον, ντὲ Μονφαρᾶ μαρκέζη,
Ὁποῦ ἦτον πρῶτος, κεφαλὴ εἰς ὅλον τὸ φουσάτον·
Δεύτερον πάλιν ἀπ' αὐτὸν τοῦ Μπαντουῒ ἐκείνου,
Τὸν κόντον Φλάνδρας σὶ λαλῶ, ὁποῦ ἦτον πρῶτος πάντων·
« Ἄρχοντες, λέγω πρὸς ἐσᾶς, ἂν θέλετε νὰ λείψῃ
« Τὸ σκάνδαλον[5] καὶ ἡ ταραχὴ, ὁποῦ εἶναι 'ς τὸ φουσάτον,
« Ἂν θέλετε, ὅτι νὰ γενῇ, καὶ νὰ ὑποσχεθῆτε,

(1) Tous ces détails sont conformes à ceux donnés par Ville-Hardoin lui-même.

(2) Τζάρα. (Voy. la Chronique de Ville-Hardoin.)

(3) Εἰς τὴν Σκλαβουνίαν, aujourd. partie de la Dalmatie.

(4) Ῥοβελιμένη, rebellée, mot grécisé.

(5) Τὸ σκάνδαλον. (Voir l'Index philologique.)

« Τὴν Τζάραν, ποῦ εἰς τὴν Σκλαβουνιὰν μᾶς ἔχει ῥοβολ
« Νὰ πολεμήσετε αὐτὴν μετὰ τὴν δύναμίν σας,
« Καὶ θὰ τὴν παραδώσετε εἰς τοῦ κουμοῦ[7] τὰς χεῖρα
« Ἡμεῖς νὰ σᾶς χαρίσωμεν τὴν ἔξοδον ἐτούτην,
« Ὁποῦ εἶναι γὰρ τῶν πλευτικῶν, ὁποῦ σᾶς τὴν ζητοῦ
Καὶ οὕτω συμβιβάζονται· οἱ Φράγκοι τὸ ἐστέρξαν
Ἔπηκαν ταῖς συνθήκαις τους καὶ ταῖς συμβάσεις του
Ὁ δούκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς ὁμοῦ μὲ τὸν λαόν του
Ἐσείσησαν 'ς τὰ πλευτικὰ, 'ς ἐκεῖνα ὁποῦ περσεῦαν[8]·
Ὡρμήσασι καὶ ἐξέβησαν ἀπὸ τὴν Βενετίαν·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Τζάραν ἤλθασιν, ἔπιασαν τὸν λιμένα.
Εἰς τοῦτο οἱ Φράγκοι πρόθυμα, μετὰ σπουδῆς μεγάλ
Πιέζουν ἐκ τὰ κάτεργα, τὴν χώραν πολεμοῦσιν·
Ἀπὸ σπαθιοῦ τὴν ἔπιασαν, τῆς Βενετιᾶς τὴν δίδυν,
Ἐπλήρωσαν τὸν ὅρκον τους καὶ τὴν ὑπόσχεσίν τους.
Ἐν τούτῳ θέλω ἀπ' ἐδῶ ὅπως νὰ τὸ σκολάσω,
Καὶ ἄλλο τοῦ νὰ ἄρξωμαι, τοῦ νὰ καταπιάσω·
Τὸ πῶς ἐγείνη ἔμπροσθεν αὐτῶν τῶν πελεγρίνων,
Καὶ ἀφῆκαν τὸ ταξειδί τους ἐκεῖνο τῆς Συρίας,
Καὶ ἀπῆλθεν, καὶ ἐκέρδησαν τὴν Κωνσταντίνου πόλι
Τότε, ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ὁποῦ ς' ἀναφηγοῦμαι,

(6) Le manuscrit porte ὁποῦ μας ῥοβολεύση. O adopter la correction que j'ai substituée dans le t il faut lire ῥοβολεῦσε pour ῥοβολεύση.

(7) Τοῦ κουμοῦ, de la communauté.

(8) Pour περισσεῦαν, qui étaient de reste, s dants.

antin était le séjour du souverain des Grecs, Vataces[1]. Celui-ci avait un frère fort ommé Alexis[2], qui fit crever les yeux à re Isaac Vataces et s'empara de l'empire. Vataces avait eu de son épouse[3], sœur de reur d'Allemagne, un fils appelé Alexis[4], caractère assez étrange. Dès que le fils que son oncle[5] avait crevé les yeux à son il prit aussitôt la fuite, et arriva en Alle-ne, où il rapporta en détail à l'empereur ncle[6], le funeste événement arrivé à son et comment son oncle parjure s'était em-de l'empire. L'empereur fut vivement af-et réfléchit mûrement aux secours qu'il ait lui donner.

on cher fils et neveu, lui dit-il, je ne puis oi-même dans l'affaire dont vous me par-ais j'apprends par des nouvelles récentes s troupes des Francs qui se dirigent sur ie vers le tombeau de Jésus-Christ sont déjà arrivées à Venise, et je pense que, si vous voulez agir de votre côté et promettre au Pape de Rome[7], au cas où il voudrait donner aux pèlerins l'ordre d'abandonner pour le moment leur expédition sur la Syrie pour aller soumettre Constantinople en votre nom, de tout faire pour que les Grecs reconnaissent l'Eglise de Rome sous l'empire que vous rétablirez dans cette capitale, et pour qu'ils marchent enfin d'accord avec nous dans la foi de Jésus-Christ, vous pourrez, je l'espère, recouvrer votre empire. »

Dès qu'Alexis Vataces eut entendu ces paroles, il promit de tout faire. L'empereur d'Allemagne s'empressa alors de faire écrire des lettres au Pape[8], et de lui détailler tout ce que je viens de vous rapporter. A quoi bon vous en dire davantage et fatiguer votre attention? Lorsque le Pape eut reçu cette nouvelle, il en fut vivement réjoui, et donna ordre d'écrire aussitôt aux pèlerins. Il expédia près d'eux un cardinal[9]

πλιν τοῦ βασιλέως, τοῦ μέγα Κωνσταντίνου,
λὰς γὰρ τῶν Ῥωμαίων Κυρσάκης ὁ Βατάτζης[1]
σπάδελφον κακεῖν, Αλἐξιεν[2] τὸν ἐλίγαν·
αλειὰν ἐτύφλωσε, τὴν βασιλειὰν ἐπῆρεν·
ς γὰρ ὁ βασιλεὺς, Κυρσάκης ὁ Βατάτζης,
ῆγὸς τὸν ἀδελφὸν[3] αὐτοῦ τῆς Αλλαμάνιας
οῦν παράξενεν, Αλἐξιεν[4] τὸν ἐλέγαν·
ν ἔτι ἐτύφλωσεν ὁ θεῖός[5] του τὸν πατήρ του,
μασάι ἀπ' ἐκεῖ, ὑπᾶ 'ς τὴν Αλλαμάνιαν·
ὸς τὸν θεῖόν[6] του ἔσωσε ῥήγαν τῆς Αλλαμάνιας
ὸς τοῦ ἀφηγήθηκε τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον,
ὸς ὁ θεῖος ὁ ἄνομες τὴν βασιλειὰν ἐπῆρε.
ῆγας, ὡς τὸ ἤκουσε, πολλὰ τὸ ἐλυπήθη
ασεν, ὡς φρόνιμος, πῶς νὰ τοῦ βοηθήσῃ.
ύτω λέγει πρὸς αὐτὸν· « Γιὲ καὶ ἀνιψιέ μου,
τί σὲ πόσω, εὐδὲν ἔχω, εἰς τοῦτο ὁποῦ μὲ λέγεις·
ας μαντάτα ἤκουσα (συντόμως μὲ τὰ 'φέραν),
ὰς τὸ κλῆθος τῶν Φραγκῶν, ὁποῦ ὑπᾶσι 'ς τὴν Συρίαν,
ὰ ἐἰς τὸν τάφον τοῦ Χριστοῦ, 'ς την Βενετιὰν εσῶσαν.

« Λοιπὸν ἐμένα φαίνεται, ἂν θέλῃς νὰ τὸ πήσῃς,
« Καὶ δυνηθῇς νὰ ὑποσχεθῇς τοῦτο τοῦ πάπα Ῥώμης[7],
« Ὅτι νὰ ὁρίσῃ τὸν λαὸν αὐτῶν τῶν πελεγρίνων
« Ν' ἀφήσουν τὸ ταξεῖδί τους ἐκεῖνο τῆς Συρίας,
« Νὰ πᾶν 'ς τὴν Κωνσταντινούπολιν, νὰ σὲ τὴν παραδώσουν,
« Νὰ πήσῃς τὸ βασίλειον σου, νὰ ἔχῃς τὴν αὐθεντείαν,
« Καὶ νὰ ποιήσῃς τοὺς Ῥωμαίους νὰ προσκυνοῦν τὸν πάπαν,
« Τῆς Ῥώμης γὰρ τὴν Ἐκκλησιὰν, σύμβασιν νὰ ποιήσουν,
« Νὰ ἦναι ἕνα μετ' ἐμᾶς εἰς τοῦ Χριστοῦ τὴν πίστιν.
« Οὕτως ἐλπίζω καὶ θαῤῥῶ νὰ ἔχῃς τὴν βασιλειὰν σου. »

Τοὺς λόγους ὡς τοὺς ἤκουσεν Ἀλέξιος ὁ Βατάτζης,
Ὅλα τὰ ὑποσχέθηκεν, ἔταξε νὰ τὰ πήσῃ.
Καὶ ὁ ῥήγας ὡς τὸ ἤκουσε, προθύμως ὑποσχέται·
Ὁρίζει, γράφουσι γραφαῖς, πιττάκια εἰς τὸν πάπαν[8]·
Λεπτομερῶς τὸν ἔγραψεν, ὡσὰν σὲ λέγω ἐνταῦθα.

Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ νὰ βαρῶ τὸν νοῦν σου;
Ὁ πάπας, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
Ὥρισε, γράφουν παρευθὺς κείνων τῶν πελεγρίνων·
Γαρδιναλίου[9] ἀπέστειλε, λεγάτον τὸν ἐπῆκεν.

1) Isaac l'Ange Comnène. Le chroniqueur l'appelle ράκης Βατάτζης. Il est facile de voir que Κυρσάκης ne abréviation de κὺρ Ἰσαάκης, seigneur Isaac. C'est pi explique comment Ville-Hardoin, Bernard le tré-r et tous les autres chroniqueurs l'appellent Kyrsace, ne ou Tyrsace.

2) Alexis Comnène, surnommé Andronic.

3) Isaac avait épousé Marguerite de Hongrie, fille du ier mariage de Béla III, roi de Hongrie, avec Agnès illon. Après la mort d'Isaac, Marguerite épousa en Boniface, marquis de Mont-Ferrat. Sa sœur du même mmée Constance, avait épousé en 1199 Prémislas, Bohème. Quant à l'empereur d'Allemagne, dont le iqueur suppose que Marguerite était sœur, il y avait alors trois concurrents à ce titre : Philippe de Souabe, Othon IV de Brunswick et Frédéric II. Philippe de Souabe avait épouse en 1196 Irène, fille d'Isaac et sœur d'Alexis. On voit que le chroniqueur a fait confusion dans l'établissement de la parenté.

(4) Alexis l'Ange.

(5) Ὁ θεῖος, d'où vient l'italien *zio* et l'espagnol *tio;* en vieux français on a dit aussi *tayon*.

(6) Philippe de Souabe était son beau-frère et non son oncle.

(7) Πάπα τῆς Ῥώμης, l'évêque de Rome; jusque-là le mot pape s'était appliqué à tous les évêques.

(8) C'était Innocent III.

(9) Γαρδιναλίου. C'était Pierre de Capoue.

en qualité de légat; il leur envoya sa bénédiction, et les pria d'abandonner l'expédition de Syrie et de se diriger vers Constantinople, afin d'y rétablir sur son trône le jeune Alexis, fils de l'empereur Isaac Vataces. Il déclara que ceux qui mourraient dans cette expédition obtiendraient l'absolution de leurs péchés, de la même manière que s'ils mouraient en combattant pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ.

Le cardinal légat chargé de ces ordres traversa la Lombardie, arriva à Venise, et s'embarqua pour passer à Zara. Alexis Vataces y arriva d'un autre côté, d'après les conseils de l'empereur d'Allemagne.

Dès que les pèlerins furent arrivés à Zara, on fit publier par des hérauts d'armes qu'ils eussent à se réunir pour entendre les ordres du Pape. Le légat leur adressa la parole et leur fit lire les lettres du Saint-Père. Il leur indiqua d'une manière précise la route de Constantinople[1], et chercha à leur prouver que cette expédition était beaucoup plus importante que celle de Syrie, attendu qu'il était bien plus avantageux de mettre d'accord les chrétiens entre eux, et de réunir les Grecs aux Francs[2], que d'aller en Syrie sans aucune espérance certain

Un grand nombre des croisés s'indignèrent d'une semblable proposition, et voyant que leurs chefs les plus éclairés étaient résolus à renoncer à la conquête de la Syrie pour prendre le chemin de Constantinople, ils retournèrent dans leur pays. Les indulgences accordées par le Pape et les discours du légat déterminèrent toutefois le plus grand nombre à l'entreprise de Constantinople.

Lorsque le duc de Venise et la communauté de cette république virent l'empressement des autres croisés pour cette entreprise, ils délibérèrent entre eux et résolurent d'y prendre part, car ils crurent que, puisqu'ils avaient des bâtiments de reste, ce serait une honte pour eux et un blâme pour la république de revenir à Venise sans rien faire. Ils s'arrangèrent donc avec les croisés, et arrêtèrent que, par attachement au très saint Père et pour l'honneur de Venise, ils accompagneraient les autres croisés à Constantinople. Cette résolution une fois prise, l'armée partit de Zara, prit le chemin de la Romanie, et arriva sous les murs de Constantinople. Les Francs débarquèrent, et les Vénitiens restèrent à bord de leurs bâtiments.

Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν ἀπέστειλεν εἰς αὐτους,
Ὅτι ἂν ἀφήσουν τῆς Συριᾶς ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδι,
'Σ τὴν Κωνσταντινούπολιν νὰ ὑπᾶν, νὰ βάλουν τὸν Ἀλέξιον,
Τοῦ βασιλέως τὸν υἱὸν ἐκείνου τοῦ Κυρσάκη,
'Σ τὸν θρόνον τὸ βασιλικὸν νὰ τὸν ἔχουν θρονιάσει.
Ὅσοι ἀποθάνουν εἰς αὐτὸ ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδι,
Νὰ ἔχωσι συμπάθιον ἀπὸ ταῖς ἁμαρτιαῖς τους,
Ὡσὰν νὰ ἀποθνήσκασι διὰ τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον.
Ὁ γαρδινάλις, ποῦ λαλῶ, ἐκεῖνος ὁ λεγάτος
Ἐπῆρε τὰ προστάγματα, ὥδευσι ἐκ τὴν Λευμπάρδιαν,
'Σ τὴν Βενετίαν ἔσωσε. . . . . .
Ἐσέβηκε σὲ κάτεργον, ἐδιαβῆκ' εἰς τὴν Τζάραν.
Ἐκ τὸ ἄλλο μέρος ἔσωσεν Ἀλέξιος ὁ Βατάτζης·
Ὁ ῥήγας τὸν ἀπέστειλεν ἀπὸ τὴν Ἀλλαμάνιαν.
Ἀφοῦ γὰρ ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν Τζάραν,
Ἐγίνετον διαλαλημὸς 'ς ὅλους τοὺς πελεγρίνους,
Νὰ συναχθοῦν ν' ἀκούσωσι τὸν ὁρισμὸν τοῦ πάπα.
Ἐτοῦτο τοὺς ἐσύντυχεν ἐκεῖνος ὁ λεγάτος,
Τοῦ πάπα τὰ προστάγματα ὥρισε καὶ ἀναγνῶσαν.
Λεπτομερῶς τοὺς ἔδειξε τὸν δρόμον τῆς Πολέως[1]·
Πῶς εἶναι διαφορετικὸν πλέον παρὰ τῆς Συρίας·
Ἐπεὶ εἶναι διὰ καλήτερον τοὺς χριστιανοὺς νὰ βάλουν

Εἰς πίστιν καὶ ἑμόνοιαν, τοὺς Φράγκους καὶ Ῥωμαίους[2],
Παρὰ νὰ ὑπάσι 'ς τὴν Συριὰν ἄνευ κἀμμιᾶς ἐλπίδος.
Πολλὰ ἐταραχεύθησαν τινὲς εἰς τὸ φρυσάτο.
Καὶ διατὶ ἰσιάσθησαν οἱ φρονιμώτεροί τους;
Ν' ἀφήσουν τὸν δρόμον τῆς Συριᾶς, ν' ἀπέλθουν εἰς τὴν πολ
Ἐστράφησαν εἰς τὴν Φραγκιὰν πολλοὶ ἀπὸ ἐκείνους.
Διὰ τοῦ πάπα τὴν εὐχὴν, καὶ διδαχὴν λεγάτου
Ἔπεσαν ὅλοι εἰς ὄρεξιν νὰ ὑπάσιν εἰς τὴν πόλιν.
Ὁ δούκας δὲ τῆς Βενετιᾶς τὴν προθυμιὰν ὡς εἶδεν,
Ὡσαύτως ὅλον τὸ κοινὸν τῆς Βενετιᾶς μετ' αὐτον,
Εἶπαν, ἐσυμβουλεύθηκαν νὰ ὑπάσιν εἰς τὴν πόλιν,
Ἀφοῦ εἶχασι τὰ πλευτικὰ ἐκεῖνα τὰ περίσσια·
Ἐπεὶ ἂν ἤθελαν στραφῆ 'ς τὴν Βενετιὰν ὀπίσω,
Ὡς ἐντροπὴ, καταγερὰ ἦτον τῆς Βενετίας.
Ἐν τούτῳ συμβιβάσθηκαν, καὶ οὕτως ἀφιρῶσαν,
Ὅτι διὰ τὸ συμπάθιον τοῦ ἁγιωτάτου πάπα,
Καὶ δεύτερον διὰ τιμὴν ὅλης τῆς Βενετίας
Νὰ ὑπᾶν καὶ αὐτοὶ εἰς συντροφιὰν αὐτῶν τῶν πελεγρίνων.
Καὶ ἀφοῦ ἐσυμβιβάσθηκαν ἅπαντες τοῦ φρυσάτου,
Ἐκ τὴν Τζάραν ἐξέβησαν, ὥρθωσαν, ὑπαγαίνουν·
Ὀρθὰ ὑπᾶν τῆς Ῥωμανιᾶς, ἔσωσαν εἰς τὴν Πόλιν.
Οἱ Φράγκοι ἐπεζεύσασιν εὐθὺς εἰς τὴν στερεάν·

(1) Τῆς Πολέως. le mot Πολις seul désigne emphatiquement la ville de Constantinople, comme *Urbs* désignait Rome, et comme *the Town* désigne Londres. Les Grecs disaient : Je vais à la ville; Ὑπάγω εἰς τὴν πόλιν ou 'ς τὴν πόλιν. Les Turcs ont réuni ces trois mots en un et en ont fait *Stam-boul* devenu pour eux le nom propre de Constantinople.

(2) C'est-à-dire l'Église grecque à l'Église latine.

is vous donner une description de la si-
de Constantinople. Elle ressemble à une
tine [1], car elle a la forme triangulaire.
ogles sont situés sur la mer; le troisième
vers la terre. Le rivage est profond et
non-seulement à quelque distance de la
mais jusque près de la côte, ce qui per-
x galères et aux bâtiments de toute es-
approcher de tous les points de la ville,
si ce n'étaient que de simples barques[2].
itiens, guerriers habiles et marins ex-
rés, construisirent d'une manière fort
ue des ponts volants qu'ils gardaient
de leurs vaisseaux et jetaient ensuite
dresse sur les murs. Le sabre à la main
la protection de leurs écus[3], ils s'avan-
ainsi jusqu'en dedans des murs. Les
attaquèrent du côté de la terre, mais ne
faire aucun dommage à la ville. Pour-
longs récits capables de vous ennuyer?
itiens entrèrent les premiers dans la
commencèrent une attaque le sabre à
. Le perfide Alexis, cet empereur bar-
lâche, se hâta de prendre la fuite et
passa à Scutari. Il quitta ainsi sa capitale, et se rendit en Anatolie [4].

Quand les jeunes seigneurs [5] de la capitale virent les Francs en grand nombre entrer dans la ville, ils se portèrent aussitôt sur la prison où était le vieil empereur Isaac Vataces. On lui ôta ses fers, on le conduisit au palais [6], et on le plaça sur son trône tout aveugle qu'il était.

Les Francs n'eurent pas plus tôt appris ce qui se passait par rapport à l'empereur, qu'ils s'adressèrent à messire Geoffroy, leur plus sage conseiller. Ils lui recommandèrent expressément, ainsi qu'à plusieurs autres hommes nobles, de se rendre auprès de l'empereur, de lui amener son fils Alexis, et de l'entretenir avec sagesse sur les actes et conventions stipulés par lui avec le Pape, afin de savoir si cela lui plaisait et s'il y consentait.

Les parlementaires se rendirent promptement auprès de l'empereur qu'ils trouvèrent assis sur son trône. Ils le saluèrent respectueusement de la part des chefs francs et lui rapportèrent en détail toutes les conventions que son fils avaient faites avec le pape de Rome, en lui

ώσι ἐστέκασιν ἀπάνω εἰς τὰ καράβια.
λλας γὰρ νὰ σοῦ εἰπῶ, πῶς κοίτεται ἡ χώρα·
τον τριπρόσωπιν [1] (τρίγωνος γὰρ ὑπάρχει),
μέρη 'ς τὴν θάλασσαν, τὸ τρίτον 'ς τὴν στεριάν.
τὸ βάθος τοῦ γιαλοῦ εἶναι βαθὺ καὶ μέγα,
ἀπὸ τὴς θάλασσας, ὁμοίως καὶ τοῦ λιμιῶνος,
ν' τύχῃ τὴς πόλεως, ὡς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι·
κέτεργα, ἀλλὰ δὲ ἠ κόκες, τὰ καράβια
ν μέχρις εἰς τὴν γῆν, ὡσὰν νὰ ἦταν βάρκες [2].
πάει, ὡς φρόνιμοι τεχνίτες τὴς θαλάσσης,
ψαν, μὲ φρόνησιν, μετὰ μεγάλης τέχνης,
ρα ἐστέκασιν ἄνω εἰς τὰ καράβια·
γεν καὶ μὲ φρόνησιν ἔβρηκαν εἰς τοὺς τοίχους,
σκαλέρια [3] καὶ σπαθιὰ ἐσέβαιναν ἀπέσω.
ἦσι γὰρ ἐκ τὴν στερεὰν ἦτεν ὁ πόλεμός τους·
ν ἰσχύσασι τοσῶς νὰ ἐλάψουσι τὴν πόλιν.
ἐλέγω τὰ πολλά, ἂν λάχῃ νὰ βαρνέσαις
πάσι ἐσέβησαν πρῶτον 'ς τὴν πόλιν ἀπέσω,
πόθε ἀπὸ σπαθιοῦ, ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι.
Ἀλέξις ὁ κακὸς καὶ ἄπιστος βασιλέας
, ὡς ἠμπέρεσε, περνᾷ εἰς τὸ Σκουτάρι,

Διέβη 'ς τὴν Ἀνατολὴν, [4] ἐξέβη ἐκ τὴν Πόλιν.
Εὐθὺς τὰ ἀρχοντόπουλα [5], τὰ ἦσαν τῆς Πολέως,
Τὸ ἰδοῦν τὸ πλῆθος τῶν Φραγκῶν, ποῦ ἐσέβησαν εἰς τὴν Πόλιν,
Γοργὸν ἐκαταλάβασι 'ς τὴν φυλακὴν ὁποῦ ἦτον
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ βασιλεὺς Κυρσάκης ὁ Βατάτζης,
Τὰ σίδερα τοῦ ἐξηβάλαν, εἰς τὸ παλάτι [6] ἀπῆλθε.
'Σ τὸν θρόνον τὸν ἐκάθισαν, σὕτως τυφλὸς ὡς ἦτον.
Οἱ Φράγκοι γὰρ ὡς ἤμαθον περὶ τοῦ βασιλέως,
Λαλοῦσι τὸν μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν πρωτοσύμβουλόν τους,
Μετὰ τοὺς ἄλλους ἄρχοντας, εὐγενικοὺς ἀνθρώπους·
Λεπτῶς τοὺς παράγγειλαν, 'ς τὸν βασιλεὰν ν' ἀπέλθουν,
Νὰ πάρωσι καὶ μετ' αὐτῶν Ἀλέξιον τὸν υἱόν του·
Νὰ τὸν συντύχουν φρόνιμα τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον,
Ταῖς συμφωνίαις ὁποῦ ἔπηκεν υἱός του μὲ τὸν πάπαν,
Ἂν ἓν' ὅτι ἀρέσουν τον, καὶ θέλῃ νὰ τὸ στέρξῃ.
Σπουδαίως ἀπῆλθαν εἰς αὐτὸν οἱ ἀποκρισιάρει·
Ηὗραν ἐκεῖ τὸν βασιλεάν· εἰς θρόνον ἐκαθέτον·
Τιμητικὰ τὸν χαιρετοῦν ἀπὸ τοὺς κεφαλάδαις·
Λεπτῶς τοῦ ἀφηγήθηκαν ταῖς συμφωνίαις ὅλαις,
Ὁποῦ ὁ υἱός του ἔπηκε μετὰ τοῦ πάπα Ῥώμης·
Ἂν ἀγαπᾷ καὶ ὀρέγεται νὰ ταῖς ἐστερεώσῃ.

Le manuscrit porte τριπρόσωμον, mot qui n'est pas
s l'ai corrigé ici en τριπρόσωπον, en me fondant sur
mblance de la forme du π avec le μ, ressemblance
it confondre assez souvent ces lettres aux copistes.
τριπρόσωπον signifie voile latine; ce qui peint en
position de Constantinople; le mot τρίγωνος, trian
gulaire, qui se trouve dans l'hémistiche suivant, l'explique d'ailleurs parfaitement.

(2) Βάρκες, mot grécisé, du latin *barca*.

(3) Τὰ σκευτάρια, du mot hellénique σκῦτος.

(4) Le 17 juillet 1203.

(5) Ἀρχοντόπουλα, fils d'archontes.

(6) Εἰς τὸ Πα[illegible]άτι, au t grécisé, du latin *palatium*.

demandant s'il lui plaisait de les confirmer. L'empereur Isaac Vataces leur répondit sagement en souverain qu'il était :

« Seigneurs, amis et frères, je consens, ainsi que mon fils et le roi d'Allemagne [1] l'ont jugé convenable, à ce qui a été stipulé. Dressez les actes, et je les scellerai de mon sceau. »

Les conventions une foi scellées, comme l'hiver était survenu, les chefs de l'armée des Francs résolurent de s'arrêter pendant la mauvaise saison à Constantinople, et de partir au commencement de mars pour se rendre en Syrie avec l'empereur d'après leurs arrangements. Pendant ce temps, et du consentement et de l'ordre d'Isaac Vataces, ils couronnèrent son fils empereur. Après avoir couronné Alexis Vataces comme empereur et maître de la Romanie, ils commencèrent à délibérer sur l'état des choses.

A peine deux ou trois mois s'étaient passés que plusieurs des grands de la capitale reprirent, conformément à l'ancien caractère grec, le cours de leurs ruses et de leurs perfidies. Ils s'adressèrent à l'empereur Alexis Vataces et lui tinrent ce discours :

« Maître et empereur, puisque Dieu vous a donné un trône, qui vous oblige d'aller vous exposer en Syrie? La distance d'ici à ces c trées est grande. Les approvisionnements et bâtiments nécessaires au transport coûtero considérablement. Une autre raison encore p forte! voulez-vous donc que nous périssi sur la haute mer en allant en Syrie? Ces Fra que vous voyez ici sont des hommes téméra légers et prêts à faire tout ce qui leur vien l'idée. Laissons-les aller à la malédiction Dieu, et nous, restons ici dans nos foyers. »

L'empereur, qui était encore un enfant n'avait aucune expérience du monde, conse trop facilement à ces conseils. Ils prirent d leur résolution sur la manière de se débarra des Francs.

« Laissons-les, se dirent-ils, encore quel temps, un mois au plus, jusqu'à ce qu'ils ai consommé les provisions qui leur restent, qu'ils tombent dans la disette et la fami Alors nous pourrons commencer à les exter ner. »

Ainsi ils délibérèrent, ainsi ils exécutèr Après environ un ou deux mois, ils voulur réaliser cette résolution inconsidérée dont il promettaient un grand succès. Ils fermèrent portes [3] de la ville, placèrent des gardes parto et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui

Ἐνταῦτα αὐτὸς ὁ βασιλεὺς Κυρσάκης ὁ Βατάτζης
Φρόνιμα ἀπεκρίθηκεν, ὡς βασιλεὺς ὁποῦ ἦτον·
« Ἄρχοντες, φίλοι καὶ ἀδελφοί, τὸ ἔπηκε ὁ υἱός μου,
« Καὶ ἀδελφός μου μετ' αὐτὸν ὁ ῥὴξ τῆς Ἀλλαμάνιας [1]
« Ἐγὼ τὸ θέλω καὶ ἀγαπῶ, στέργω τὸ μετ' ἐκείνους.
« Πήσιτε τὰ προστάγματα, καὶ ἐγὼ νὰ τὰ βουλλώσω. »
Ἀφότου γὰρ ἐγείνασιν ἡ συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Ἐστήσασιν οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ φραγκικοῦ φουσάτου,
Διὰ τὸ ἔμπα τοῦ καιροῦ, ποῦ ἐσέβη ὁ χειμῶνας,
Νὰ ἐξεχειμάσουσιν ἐκεῖ εἰς τῆς πόλεως τὴν χώραν·
Καὶ εἰς τὸν ἐρχόμενον καιρὸν εἰς τὸ ἔμπα τοῦ μαρτίου,
Νὰ ἔχουν κινήσει ἑνομοῦ μετὰ τὸν βασιλέα,
Εἰς τὴν Συρίαν ν' ἀπελθοῦν κατὰ ταῖς συμφωνίαις.
Μετὰ βουλῆς καὶ ὁρισμοῦ Κυρσάκη τοῦ Βατάτζη
Ἔστεψαν διὰ βασιλέα Ἀλέξιον τὸν υἱόν του·
Ἐν τούτῳ ἐσυμβουλεύθηκαν μετὰ τὸν βασιλέα,
Ἀφότου γὰρ ἐστέψασιν Ἀλεξιοντὸν Βατάτζην
Αὐθέντην τε καὶ βασιλέα ὅλης τῆς Ῥωμανίας.
Οὐδὲν ἐπέρασε πισῶς εἷς μήνας ἢ καὶ δύο,
Καθὼς εὑρίσκεται ἀπ' ἀρχῆς τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων
Εἰς δολιότητα πολλὴν, εἰς ἀπιστιαῖς μεγάλαις,
Τινες ἀπὸ τοὺς ἄρχοντας, τοὺς πρώτους τῆς Πολέως
Ἀπῆλθον πρὸς τὸν βασιλέα Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην,

(1) Ὁ ῥὴξ τῆς Ἀλλαμάνιας, nouvelle forme grecque donnée au mot *roi*, du latin *rex*.

Καὶ λέγουν σῦτως πρὸς αὐτὸν· « Δέσποτα, βασιλέα,
« Ἀφοῦ ὁ Θεὸς ὥρισε, καὶ ἔχεις τὴν βασιλειὰν σου,
« Τί σ' ἔφερεν, αὐθέντη μας, εἰς τὴν Συριὰν ν' ἀπέλθῃς;
« Πολὺ εἶν' τὸ διάστημα ἐδῶθεν 'ς τὴν Συρίαν·
« Ἡ ἔξοδαις, τὰ πλευτικὰ πολὺ θέλουν κοστήσει [2].
« Καὶ ἄλλο μεγαλότερον, πολλάκις νὰ χαθοῦμεν
« Εἰς τὸ πέλαγος τῆς θάλασσας θέλεις εἰς τὴν Συρίαν;
« Αὐτοὶ οἱ Φράγκοι ὁποῦ θωρεῖς, πολλὰ εἶν' θεληματάροι,
« Ὁμοίως κ' ἐλαφροκέφαλοι· εἴ τι τοὺς δόξῃ, κάμνουν.
« Ἂς τοὺς ἀφήσωμε, ἂς ὑπᾶν εἰς τοῦ Θεοῦ τὴν κατάραν,
« Καὶ ἡμεῖς ἂς ἀπομείνωμεν ἐδῶ 'ς τὰ γενικά μας ».
Ὁ βασιλεὺς, ὡς νεούτζικος, ἀπαίδευτος τοῦ κόσμου,
Γοργὸν ἐσυγκατάβηκεν εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην.
Εἶπαν καὶ πῶς νὰ πήσωμεν, νὰ τοὺς ἐξοφληθοῦμεν·
Ἂς τοὺς ἀφήσωμεν ὀλιγόν, κἀνένα μῆνα πλέον·
Ταῖς δοίκησαις ὁποῦ βαστοῦν νὰ ταῖς ἐξοδιάσουν,
Νὰ ἔλθουν εἰς πεῖναν καὶ εἰς λίμαν, νὰ μὴν ἔχουν τί νὰ φ
Καὶ ἀναρχίαν νὰ πήσωμε, νὰ τοὺς ἔχωμε ξαλείψει.
Καθὼς τὸ ἐβουλεύθηκαν, σῦτως καὶ τὸ ἐπῆκαν.
Ἀφοῦ ἐπλήρωσεν ὁ καιρὸς κανένας μῆνας, δύο,
(Εἶχαν τὸν λογισμὸν τρελλὸν, θαῤῥῶντας νὰ πρεκοφοῦν)
Ταῖς πόρταις [3] ἐσφαλήσασι, καὶ φύλαξαις ἐβάλαν.
Τοὺς Φράγκους ὁποῦ εὑρέθησαν τότε ἐντὸς τῆς πόλης

(2) Κοστήσει, mot grécisé, du verbe *coûter*.

(3) Ταῖς πόρταις, mot grécisé, du latin *porta*

ient dans l'intérieur de la ville. Les Grecs ; alors une conduite vraiment condam- à l'égard de chrétiens orthodoxes et mes sincères qui avaient souffert beau- le fatigues pour leur empereur et l'avaient i dans un empire qu'il avait perdu. Mais toujours clément et toujours juste, veilla n'aucun des nobles et des riches parmi ncs ne pérît dans le massacre de l'inté- de la ville. Il n'y mourut que de pauvres des hommes de métier et des valets.

sque les Francs entendirent le bruit sur- à la suite des massacres[1] de l'intérieur de e, ils s'armèrent sans perdre de temps, es de pied et cavaliers. Ils saisirent quel- recs qu'ils interrogèrent sur l'événement. alurent savoir comment cette querelle commencé. Ils apprirent alors la perfidie ecs envers leurs gens; car ceux qui con- ient la vérité leur apprirent l'origine de la le, et les motifs qui avaient engagé les à agir si perfidement. Ainsi instruits, les le l'armée franque engagèrent les Véni- garder la mer, et ils placèrent du côté de e des troupes considérables. Ils firent alors ir leurs trompettes, déployèrent leurs bannières, marchèrent en ordre, les fantassins d'un côté et les cavaliers de l'autre, et commencèrent à piller la ville. Ils se répandirent ensuite dans tout le pays, à travers les villes et villages de la Romanie, et détruisirent tout jusqu'à Andrinople[2]. Cette étendue de pays embrasse cinq jours de marche en partant de Constantinople. Lorsqu'ils furent rassasiés de butin et de profit, et eurent vu qu'ils avaient plus conquis qu'ils n'avaient à bord de leurs galères et de leurs vaisseaux, ils reprirent le chemin de Constantinople.

L'empereur Isaac Vataces, en apprenant cet événement, sentit un poids sur son âme et s'affligea profondément. Il n'avait pas soupçonné cette trahison qui avait été conseillée à son fils Alexis Vataces par des hommes ennemis de l'ordre et des lois. Il le fit appeler, le réprimanda, le traita durement et fut fortement courroucé contre lui.

« Dis-moi, lui cria-t-il les larmes aux yeux, dis-moi, maudit de Dieu, n'es-tu donc pas mon fils? Comment, maudit de Dieu et des saints, as-tu pu concevoir une perfidie et une trahison semblable contre des hommes qui t'ont fait nommer empereur? Tu mérites bien d'être re-

...αθὶ τοὺς ἔβαλαν, καὶ ἐκατάκοψάν τους.
...ὸν 'πεῦ ἔπηκαν ἐτότες οἱ Ῥωμαῖοι
...πανοὺς ὀρθοδόξους καὶ ἀληθινοὺς ἀνθρώπους,
... ἐπιασαν πολλὰ δι' αὐτὸν τὸν βασιλέα,
βασιλειάν τὸν ἔβαλαν ὁποῦ τὴν εἶχε χάσει.
; γὰρ ὡς εὔσπλαγχνος, ὡς δίκαιος 'ς τὰ πάντα,
...σαν ἡ χάρις του, εἰς τοὺς φόνους ἐκείνους,
...ὰς εὐγενικὸς ἐκ τοὺς πλουσίους Φράγκους
... οὐδὲν εὑρέθηκαν ἀπ' αὔτους εἰς τὴν πόλιν,
... καὶ ἄνθρωποι πτωχοί, τεχνίταις, ὑποχεῖροι.
; χώρας, Πόλεως οἱ λαλῶ, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
...ουσι τὴν ταραχὴν. τὸν σουβλισμὸν[1] τοῦ φόνου,
...ρδον καὶ τὰς φωνὰς αὐτῶν ὁποῦ ἐσκοτόναν,
...ς ἁρματώνονται πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
... ἐκ τοὺς Ῥωμαίους, ἠρώτησαν τὸ πρᾶγμα,
...ς ἐγίνη ἡ ἀρχὴ τὸ ἔπηκαν οἱ Ῥωμαῖοι,
...πιὰν ὁποῦ 'πηκαν ἄρτι εἰς τὸν λαόν τους.
... ὁποῦ τὸ ἤξευραν, ἐπληροφόρησάν τους
...σιν καὶ τὴν ἀφορμὴν, εἰς τί σκοπὸν τὸ ἐπῆκαν.
...ασαν οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ φράγκικου φουσάτου,
...τίκους ἔβαλαν, τὴν θάλασσαν φυλάττουν,
...σαν ἕτερον λαὸν πάλιν ἐκ τὴν στερέαν·
...ας ἕτερος λαὸς, τὸ πλῆθος τοῦ φουσάτου,
Ἔδωκαν τὰ σαλπίγγια, τὰ φλάμπουρα ἐξαπλῶσαν,
Τὰ ἀλόγια ἐχώρισαν, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Ἀπὸ τὴν Πόλιν ἄρχισαν ὡς διὰ νὰ τὴν κουρσεύουν
Τοὺς τόπους γὰρ καὶ τὰ χωριὰ τῆς Ῥωμανίας ὅλης
Μέχρι 'ς τὴν Ἀνδριανούπολιν[2] ἔδωσαν, ἐκουρσεῦψαν
(Πέντε 'μερῶν διάστημα εἶναι ἀπὸ τὴν Πόλιν).
Καὶ ἀφόντες ἐχορτάσασι κοῦρσος καὶ πλῆθος κέρδος,
Ἐγνώμιασαν καὶ ηὕρασιν, ὅτι πλέον ἐκερδῆσαν,
Παρ' ὁποῦ εἶχαν εἰς τὰ κάτεργα καὶ εἰς τὰ πλευτικά τους
Καὶ οὕτως ἐγυρίσασι καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Πόλιν.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ βασιλεὺς Κυρσάκης ὁ Βατάτζης,
Μεγάλως τὸ ἐβαρέθηκε, σφόδρα τὸ ἐλυπήθη·
Οὐκ ἤξευρεν οὐδὲ ποσῶς ἐκ τὴν δουλιὰν ἐκείνην,
Ποῦ τοῦ υἱοῦ του ἔδωκαν Ἀλέξιου τοῦ Βατάτζη
Αὐτοὶ οἱ θεοκατάρατοι, ἄνομοι δημεργέται.
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν Ἀλέξιον τὸν υἱόν του·
Μεγάλως τὸν ἀτίμωσεν, ἐχόλιασέ τον σφόδρα·
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν μετὰ πολλῶν δακρύων·
« Εἰπέ με, θεοκατάρατε (οὐκ εἶσαι σὺ υἱός μου),
« Πῶς τὸ ἐνθυμήθης, ἄπιστε τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν ἁγίων,
« Τὴν ἀπιστιὰν ὁποῦ ἔπηκες καὶ τὴν δημεγερσίαν
« Εἰς αὔτους ὁποῦ σ' ἔπηκαν καὶ εἶσαι βασιλέας;
« Οὕτως ἁρμόζει ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ σὲ κρατοῦν οἱ πάντες

(1) ...ουβλισμός, piqûre, embrochement, du latin *Subula*, petite broche.

(2) Ἀνδριανούπολιν. L'ancienne *Orestias*, rebâtie par Adrien, prit le nom de cet empereur.

gardé par tous les hommes comme aussi lâche que ce Judas Iscariote qui trahit le Roi de gloire. Je t'ordonne de me dire à l'instant quels sont ceux qui t'ont conseillé l'action honteuse dont tu viens de te rendre coupable. Tu as déshonoré la dignité d'empereur et la nation grecque. Qui donc osera désormais se fier à un Grec? »

Le fils, frappé de crainte et surpris par son père, ne put rien trouver à répondre. Il se vit donc forcé de nommer ceux qui lui avaient conseillé son funeste projet. L'empereur ordonna alors qu'on les amenât devant lui; il leur fit crever les yeux et les condamna à la prison. Il s'adressa ensuite à deux des grands officiers de son palais et leur ordonna d'écrire au marquis, aux comtes et à tous les chefs francs. Il s'excusa devant eux en leur déclarant, sous serment, qu'il n'avait jamais eu connaissance de la perfidie que son fils avait tramée d'accord avec ces perturbateurs publics.

« Je vous prie, ô grands, ajouta-t-il, de faire en sorte que la chose soit calmée, que le scandale se borne là et qu'il n'arrive aucun malheur de plus. Je tiens les perfides en prison. Je leur ai fait crever les yeux. Prenez-les, et faites-les juger vous-mêmes comme des perturbateurs et des traîtres devant Dieu et les saints. Pour moi, je resterai fidèle aux traités et aux conventions conclues entre nous et je les exécuterai sans aucune fraude. Que le butin fait par vous soit une compensation des massacres exécutés sur les vôtres. Quant à mon fils, trop jeune encore et sans expérience du monde, je vous prie, ô grands, en qualité de frères et d'amis, de le pardonner et de l'emmener combattre et mourir avec vous. Qu'il soit désormais comme votre frère, et que la paix, l'amitié et la concorde règnent entre nous. Vous avez passé l'hiver dans Constantinople. Voilà le printemps; partez pour la Syrie, et, d'après nos conventions, mon fils vous accompagnera. »

Les chefs de l'armée franque délibérèrent entre eux sur ces propositions et s'en accommodèrent, et l'amitié se rétablit comme auparavant entre eux et les Grecs. L'hiver se passa ainsi, et le mois de mars arriva. Les Francs firent leurs approvisionnements pour continuer leur pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ. L'empereur Alexis vint alors les trouver et leur adressa ces paroles :

« Grands, mes amis, mes frères, et mes chers compagnons, vous connaissez assez la malice du diable et comment il nous a tentés tous dans notre jeunesse. Moi, je suis un homme simple et novice, et n'ai aucune des qualités nécessaires à cette expédition à laquelle j'ai pourtant

« Ὡσὰν αὐτὸν τὸν ἄπιστον Ἰούδαν τὸν Σκαριώτην,
« Ὁποῦ οὗτος ἐπαράδωκε τὸν Κύριον τῆς δόξης.
« Γεργὸν ὁρίζω νὰ μοῦ εἰπῇς, τίνες σ' ἐσυμβουλεῦσαν
« Νὰ πήσῃς ὅσεν ἔπηκες, τὴν τόσην ἀπιστίαν.
« Ἀτίμησες τὴν βασιλειὰν, τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων.
« Πεῖς νὰ στέρξῃ ἀπὸ τοῦ νῦν Ῥωμαίου τινὸς ἀνθρώπου. »
Ἐκεῖνος ἐκ τὸν φόβον του καὶ ἐκ τὴν ἀσθενείαν του
Οὐκ εἶχε πῶς ν' ἀποκριθῇ· εἶπε καὶ μαρτυρεῖ τους
Ἐκείνους τοὺς πανάπιστους ὁποῦ τὸν ἐβουλεῦσαν.
Εὐθὺς ὁρίζει βασιλέας, καὶ φέρνουν τους ὁμπρός του·
Τοὺς ὀφθαλμοὺς τοὺς ἔβγαλε, 'ς τὴν φυλακὴν τοὺς βάνει.
Ταῦτα λαλεῖ δύο ἄρχοντας, πρώτους τοῦ παλατίου·
Ὁρίζει, γράφουν γράμματα 'ς ἐκεῖνον τὸν μαρκίζην.,
Ὡσαύτως καὶ εἰς τοὺς ἑτέρους κοντάδαις, κεφαλάδαις·
Ἐξαορμίσθη εἰς αὐτοὺς, μεθ' ὅρκου τοὺς ἐμήνα,
Ὅτι ποτὲ οὐκ ἤξευρε τὴν ἀπιστιὰν ἐκείνην,
Ὁποῦ ὁ υἱός του ἔπηκε μετὰ τοὺς δημεγέρταις·
« Παρακαλῶ σας, ἄρχοντες, τὸ πρᾶγμα νὰ πραΰνῃ·
« Ἂς λείψουσι τὰ σκάνδαλα· μηδὲν γένηται πλέον.
« Ἐδῶ κρατῶ τοὺς ἀπίστους 'ς τὴν φυλακὴν ἀπέσω·
« Τυφλοὺς τοὺς ἔχω· ἐπάρετε, ὁρίσετε· ἂς τοὺς κρίνουν
« Ὡς δημεγέρτας, ἀπίστους τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν ἁγίων.
« Ἐγὼ δὲ τὰ προστάγματα 'ποῦ ἔχομε ἀμφοτέρως,

« Συμφωνιαῖς καὶ ὁμολογα, κρατῶ τα ἀφιρωμένα·
« Στέργω νὰ τὰ πληρωσωμεν ἄνευ κανενὸς δόλου.
« Τὸ κοῦρσος ὁποῦ ἐπήκετε καὶ τὴν αἰχμαλωσίαν,
« Ἂς εἶναι ἐκεῖν' ἀνταμοιβὴ τοῦ φόνου τοῦ λαοῦ σας.
« Ὁ υἱός μου ὡς νεοῦτζικος, ἀπαίδευτος τοῦ κόσμου,
« Παρακαλῶ σας, ἄρχοντες, ὡς ἀδελφοὺς καὶ φίλους,
« Νὰ ἔχῃ τὸ συμπάθιον, μὲ σᾶς νὰ ἀποθάνῃ·
« Ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν νὰ ἔνῃ ὡς ἀδελφός σας·
« Ἂς ἔνε εἰρήνη εἰς ἡμᾶς, ἀγάπη καὶ ὁμόνοια.
« Ἐξεχειμάσετε ὁμοῦ ἐδῶ 'ς τὴν Πόλιν ἔσω·
« Καὶ εἰς τὸν καιρὸν τῆς ἀνοιξης νὰ πᾶτε 'ς τὴν Συρίαν·
« Ὁ υἱός μου νὰ ἔλθῃ μετ' ἐσᾶς κατὰ ταῖς συμφωνίαις. »
Ἤκουσαν ταῦτα οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ φράγκικου φυσάτου,
Βουλὴν ἐπῆραν ἑνομοῦ, ἰσιάσθησαν εἰς τοῦτο·
Ἐγείνη ἀγάπη εἰς αὐτοὺς, καθὼς ἦτεν καὶ πρῶτα.
Ἐν τούτῳ ἐξεχείμασαν, ἦλθεν ὁ μάρτης μήνας·
Οἱ Φράγκοι οἰκονομηθῆσαν, διὰ νὰ ὑπαγαίνευν
Ἐκεῖσε εἰς τὸ ταξειδί τους, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον.
Ἐνταῦτα ἐδιέβη εἰς αὐτοὺς ὁ βασιλεὺς Ἀλέξης,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτοὺς, ἐπαρακάλεσέ τους·
« Ἄρχοντες, φίλοι καὶ ἀδελφοὶ, συντρόφοι ἠγαπημένοι,
« Ἐσεῖς ἠξεύρετε καλὰ τὸν φθόνον τοῦ διαβόλου,
« Τὸ πῶς μᾶς ἐσκανδάλισεν εἰς τὴν νεότητά μας.

volonté de participer. Vous savez que
ecs vous sont contraires à cause du scan-
urvenu récemment, et qu'ils ne sont nul-
t disposés à se réunir aux Francs. C'est
oi je vous prie de vouloir bien m'accorder
e jours encore pour disposer mes troupes
tir et pour que je vienne vous rejoindre.»
s Francs, sans soupçon, se mirent en mar-
et allèrent en avant. Ils traversèrent la
d'Héraclée[1] et s'arrêtèrent non loin de cette
le. Quant à l'empereur Alexis Vataces,
ez, vous grands, Francs et Grecs, vous
uyez au Christ et avez été sanctifiés par le
me, venez apprendre une chose qui mon-
ns tout son jour la méchanceté et la per-
recques. Qui aura désormais de la con-
dans les Grecs? Qui ajoutera foi à leurs
nts, puisqu'ils n'ont aucun respect pour
puisqu'ils n'aiment pas leur souverain,
feignent d'affectionner leur prochain
ur le tromper?

ès que les Francs furent sortis de Con-
nople, un certain seigneur fort riche de
ville, appelée Mourtzouphle[2], voyant le
vieil empereur aveugle et son fils encore jeune,
conçut le projet criminel de s'emparer de l'em-
pire. Il s'adressa à quelques amis, parents et
voisins, hommes misérables et dans le besoin,
auxquels il communiqua son dessein. Ceux-ci,
trouvant le jeune empereur Alexis dans un mo-
ment où il était seul, le saisirent, lui crevèrent
les yeux, le mirent à mort[3], et couronnèrent
Mourtzouphle empereur. Quand plusieurs hom-
mes de la capitale virent le crime commis sur
l'empereur, ils armèrent des barques[4] à cin-
quante-deux rames, se mirent en mer, et ar-
rivèrent là où étaient les Francs qui se diri-
geaient sur la Syrie. Ils les informèrent de tous
les détails de la mort de l'empereur, et leur racon-
tèrent comment, après l'avoir assassiné, Mour-
tzouphle s'était emparé de l'empire. A cette
nouvelle les Francs s'affligèrent vivement et
se mirent à délibérer sur ce qu'ils avaient à
faire. A quoi bon vous en dire davantage et
vous dépeindre l'étonnement et l'affliction qui
saisirent les chefs francs à ce rapport? Les
plus sensés s'écriaient :

« Qui pourrait donc se fier aux paroles ou

ν ἐγὼ σφρίσκεμαι εἰς ὅλα μου ἀρχάρης,
οὐδὲ ἔχω τὰ πράγματα ὁποῦ μὲ κάμνουν χρείαν,
ς ὡς ἔχω θέλημα εἰς τὸ ταξεῖδι τοῦτο.
ἄλο πάλιν ἠξεύρετε, πληρεφορίαν σᾶς λέγω·
λλον πάλιν λογισμὸν κεῖτονται οἱ Ῥωμαῖοι
ὸ ἐναντίαλον αὐτὸ 'ποῦ ἔγεινε εἰς τὴν μέσην,
ροθυμιὰν σὺκ ἔχουσι νὰ σμίξουν μὲ τοὺς Φράγκους.
πὸτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, ἀξιῶ, παρακαλῶ σας,
χω σημερίδιεν ἀπ' ἐσᾶς ἡμέραις δεκαπέντε,
ρθώσω τὰ φουσάτα μου, καὶ νὰ σᾶς καταφθάσω. »
θράσαι τὸ ὀρθώσουσι, κίνευν καὶ ὑπαγαίνευν.
εν τὴν Ἀρακλειὰν[1] πάντα κοντὰ νὰ μίνευν.
ὲ τὸν βασιλέα Ἀλέξιεν τὸν Βατάτζην,
ετ γὰρ, ἄρχοντες, Φράγκοι τε καὶ Ῥωμαῖοι,
πιστέψετε εἰς Χριστὸν, καὶ βάπτισμα φορεῖτε·
ἰδῶ γ' ἀκούσετε ὑπόθεσιν μεγάλην,
ποίησιν τῶν Ῥωμαίων, τὴν ἀπιστιάν, τὴν ἔχευν.
ωρήσουσ εἰς αὐτοὺς, ὅρκον νὰ τοὺς πιστεύσῃ,
δὲν τὸ σέβονται, αὐθέντη σὺκ ἀγαπεῦσιν;
ν ἄλλον ἀγαπᾷ μόνον μὲ πονηρίαν.
ὲ οἱ Φράγκοι ἐξέβγασαν ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Πόλιν,
ας πλεύσιες ἄνθρωπες, ἄρχων ἀπὸ τὴν Πόλιν,
ζουφλον[2] τὸν ἐλέγασιν, οὕτως εἶχε τὸ ἐπίκλην)
ν γέρον βασιλέα, τὸ πῶς τὸν ἐτυφλῶσαν,

Καὶ πάλιν τὸν υἱὸν αὐτοῦ, τὸ πῶς ὑπῆρχε νέος,
Ἐσκόπησε μὲ πονηριὰν, τὴν βασιλειὰν νὰ λάβῃ.
Λαλεῖ τιναῖς του συγγενοὺς, φίλους γὰρ καὶ γειτόνους,
Τζάγδαρους καὶ λιμαντικοὺς, βουλὴν τοὺς ἐβουλεύθη.
Ἀλέξιον τὸν βασιλέα ἐπιάσαν καὶ τυφλῶσαν
(Εἰς μοναξιὰν τὸν ηὗρασι), καὶ ἐθανάτωσάν τον[3].
Ἐστέψασι τὸν Μούρτζουφλον, τὸ στέμμα τοῦ ἐβάλαν,
Ὠνόμασάν τον βασιλέα, οὕτως τὸν εὐφημῆσαν.
Ἐνταῦτα γὰρ ὡς εἴδασι τινὲς ἀπὸ τὴν Πόλιν
Τὸ ἄδικον τοῦ βασιλέως, τὸ ἄδικον τὸ ἐπῆκαν,
Βαρκέτα[4] ἁρματώσασι πενῆντα δυὸ κουπίων,
Ἐπλεύσασιν, ἐδώσασιν, ὅπου ἦσαν οἱ Φράγκοι,
Ἐκεῖ ὅπου ὑπάγαιναν 'ς τὰ μέρη τῆς Συρίας·
Λειπτομερῶς τοὺς εἶπασι, καὶ ἐπληροφόρησάν τους
Τοῦ βασιλέως τὸν θάνατον, τὸ πῶς τὸν ἐσκοτῶσαν,
Ὁ Μούρτζουφλος ὁ ἄπιστος τὴν βασιλείαν ἐπῆρεν.
Οἱ Φράγκοι ὡς τὸ ἤκουσαν, ἐθλίβησαν μεγάλως.
Ἀπαῦτο ἐπῆρασι βουλὴν, τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξει.
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ νὰ σὲ τὰ ψηλίζω;
Ἄκουσαν ταῦτα οἱ ἄρχοντες τοῦ φράγκικου φουσάτου,
Μεγάλως τὸ ἐθαύμασαν, καὶ σφόδρα τὸ λυποῦνταν,
Καὶ ἄρξονται νὰ λέγουσιν οἱ φρονιμώτεροί τους·
« Τίς νὰ πιστεύσῃ τῶν Ῥωμαίων εἰς λόγον ἢ εἰς ἔργον;
« Λέγουν, ὅτι εἶναι χριστιανοὶ, καὶ εἰς Θεὸν πιστεύουν·

Ἀρακλειάν.

Μούρτζουφλος. Il s'appelait Alexis Ducas. Il était issu
famille des Ducas, qui avait possédé quelque temps
de Constantinople, et il était alors Protovestiaire

de l'empire. Nicétas dit qu'il fut surnommé Murtzu-
phle, parce qu'il avait les sourcils presque réunis.

(3) Alexis fut étranglé le 8 février 1204.

(4) Βαρκέτα ἁρματώσασι, mots grécisés.

aux actions d'un Grec? Ils se prétendent chrétiens et disent qu'ils croient en Dieu. Ils nous blâment, nous autres Francs, et disent du mal de nous. Ils nous appellent chiens, et ils se vantent eux-mêmes. Ils se prétendent chrétiens et sanctifiés par le baptême; mais ce sont eux seuls qui assurent qu'ils croient au Christ, car ils vivent en effet avec les Turcs; ils mangent et boivent avec eux et n'en disent jamais de mal. »

Alors quelqu'un adressa la parole aux Francs et leur dit : « Un certain empereur, portant le nom de Léon[1], qui était philosophe et qui a fait des prophéties, a prédit à Constantinople beaucoup de choses merveilleuses. La plupart de ces prédictions ont été accomplies dans le temps où elles devaient s'accomplir; mais il y en a plusieurs dont le temps n'était pas venu et qui doivent se réaliser plus tard. Tout près de Sainte-Sophie s'élève, à une grande hauteur, un obélisque de marbre sur lequel sont sculptées beaucoup d'inscriptions. C'est de cet obélisque que, d'après les prédictions, doit être un jour précipité un empereur perfide de Constantinople[2]. Il paraît donc, ô grands, que l'époque de cette prédiction est arrivée. C'est pourquoi, puisque vous avez l'ob
lisque, et en même temps le rebelle, accompl
sez la prophétie de Léon le philosophe. »

Dès que les chefs entendirent ce discours,
s'étonnèrent beaucoup et amenèrent le vieill
avec eux pour leur montrer l'obélisque. Lor
qu'ils y furent arrivés et se furent assurés de l
prophétie, ils trouvèrent convenable de pun
l'empereur perfide; ils ordonnèrent donc qu'o
l'amenât devant eux. Ils le firent monter et l
précipitèrent du haut de l'obélisque en bas[3]. L
démons accoururent et emportèrent son âm

Après l'exécution de ce traître ils se mirent à d
libérer tous ensemble, grands et petits, comme
ils devaient régler ce qui était relatif à l'empir
Ils discoururent longtemps jusqu'à ce qu'ils pu
sent éclaircir l'affaire, et voici quelle fut la rés
lution définitive : ils examinèrent que leur exp
dition n'avait d'abord pour but que la Syrie; qu
par un ordre supérieur le très saint Pape leu
avait enjoint de renoncer à cette expédition
pour prendre le chemin de Constantinople, afi
d'y rétablir Alexis Vataces sur le trône, et il
l'avaient rétabli; que quelques hommes de l
nation grecque avaient massacré et mis à mor
cet empereur, et qu'il ne restait aucun descen

« Ἡμᾶς τοὺς Φράγκους μέμφονται, λέγουν, κατηγοροῦν μας·
« Σκύλλους μᾶς ὀνομάζουσι, καὶ ἀτοί τους ἐπαινοῦνται.
« Λέγουν, ὅτι εἶναι χριστιανοί, καὶ βάπτισμα φοροῦσιν·
« Αὐτοὶ καὶ μόνει λέγουσιν ὅτι εἰς Χριστὸν πιστεύουν·
« Μετὰ τοὺς Τούρκους κάθονται, ὁμοῦ τρώγουν καὶ πίνουν,
« Καὶ τίποτε οὐ λέγουσιν, οὐδὲ κατηγοροῦν τους. »

Ὁ κᾶτις λέγει πρὸς αὐτοὺς, οὕτως τοὺς συντυχαίνει,
Τὸ πῶς ὁ κᾶτις βασιλεὺς (κὺρ Λέων[1] τὸν ἐλέγαν)
Φιλόσοφος εὑρίσκετο, καὶ προφητειαῖς ἐπῆκε·
Πολλὰ πράγματα ἔπηκεν ἀπίσω εἰς τὴν Πόλιν.
Ὅλα ἐπληρῶσαν τὸν καιρὸν ὁποῦ 'μελλε νὰ ἔλθουν·
Καὶ ἄλλα πάλιν μέλλασι νὰ ἔλθῃ ὁ καιρός τους·
Λοιπὸν ἐκεῖ πλησίονα εἰς τὴν ἁγιὰν Σοφίαν
Ἔστεκε κιόνι φοβερὸν, μέγα πολλὰ ὑπῆρχε·
Πράγματα ἔπηκε γλυπτὰ, καὶ γράμματα ἐγράφαν·
« Ἀπέδω ἐκ τούτου τοῦ κιονιοῦ ὀφείλουσι κρημνίσει
« Τὸν βασιλέα τὸν ἄπιστον τῆς Κωνσταντίνου πόλης[2].
« Λοιπὸν, ὡς φαίνει, ἄρχοντες, ἡ προφητεία ἦλθεν.
« Ἀφοῦ τὸ κιόνι ἔχετε καὶ αὐτὸν τὸν δημεγέρτην,

« Τὴν προφητειὰν πληρώσετε τοῦ φιλοσόφου ἐκείνου. »
Τὸ ἀκούσουν το οἱ ἄρχοντες, μεγάλως ἐθαυμάσαν.
Ἐπῆρασι τὸν γέροντα, τὸ κιόνι νὰ τοὺς δείξῃ.
Καὶ ἀφοῦ ὑπῆγαν πρὸς αὐτὸ, καὶ ἐπλησφορήθηκαν,
Ἤρασιν ἐπιδέξιον τὸν ἄπιστον νὰ κρίνουν.
Ὥρισαν καὶ ἐφέραν τον, κ' ἐκεῖ τὸν ἀνεβάσαν·
Ἀπὸ τὸ ὕψος τοῦ κιονιοῦ κάτω τὸν ἐκρεμνίσαν[3].
Οἱ δαίμονες ἐφάνησαν, ἐπῆραν τὴν ψυχήν του.

Καὶ ἀφόντου ἐπληρώθηκε τοῦ δημεγέρτου ἡ κρίσι,
Βουλὴν ἐπῆραν ἐνομοῦ μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Τὸ πῶς νὰ διορθώσουσι περὶ τῆς βασιλείας.
Τὰ λόγια ἤσασι πολλὰ ἕως νὰ διακρίνουν·
Τὸ γὰρ εἰς τέλος εἶπασιν, οὕτως τὸ ἐσφαλῆσαν,
Ὅτι ἐπεὶ ὑπάγαιναν ἐκεῖθε εἰς τὴν Συρίαν,
Καὶ ὁ πάπας ὁ ἁγιώτατος μετ' ἐντολῆς μεγάλης
Τοὺς ὥρισε ν' ἀφήσουσιν ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδι,
Ν' ἀπέλθουν καὶ νὰ βάλωσιν Ἀλέξιον τὸν Βατάτζην
Εἰς τὸ θρόνον τῆς βασιλειᾶς, κ' ἐκεῖνοι τὸν ἐβάλαν·
Καὶ ἀπαύτου ἐκ τοὺς ἰδίους, ἐκ τῶν Ῥωμαίων τὸ γένος

(1) Κὺρ Λέων. Le seigneur Léon. Léon VI, surnommé le Philosophe, fils de Basile le Macédonien et couronné empereur après lui en 886. Il fut le premier qui appela les Turcs à son secours, et prépara ainsi l'asservissement de son pays.

(2) Les chroniqueurs parlent en effet de cette tradi-

tion, fort répandue à l'époque des croisades.

(3) Il s'agit ici de la colonne de marbre blanc appel colonne d'Arcadius ou de Théodose, qui existe encore Constantinople. Elle est haute de cent quarante-se pieds et représente en bas-relief les victoires d'Arcadi ou celles de son père Théodose.

de sa famille qui fût digne de régner. enons donc pour nous, se dirent-ils, le trône onstantinople et établissons-nous-y; cet re nous appartient justement, puisque nous en sommes emparés avec notre épée. »

orsque cette résolution eut été adoptée ils mpèrent de l'élection d'un empereur. Ils isirent douze chefs, tous très habiles et très s; six étaient prélats et six autres étaient aliers[1]. Ces douze firent serment de choi- n empereur sans intrigue et sans fraude, vec toute confiance en Dieu. Ils entrèrent ne cellule[2] où on les renferma jusqu'à ce s eussent arrêté leur choix. Cette délibé- n fut des plus orageuses. Longtemps ils battirent de paroles, car ils ne s'enten- t pas sur celui qu'ils devaient élever à la té d'empereur. Quelques-uns proposaient c de Venise et le vantaient comme un ne sage et habile et tout-à-fait digne de ire. Pendant l'orage qui éclatait entre quelqu'un vint donner cette nouvelle au de Venise. Celui-ci, en homme plein de se, se dirigea avec empressement vers les électeurs; il frappa légèrement à la porte, et, les priant de l'écouter, leur tint ce langage :

« Seigneurs, je vous prie, écoutez-moi. On vient de m'annoncer que quelques-uns d'entre vous, entraînés par leurs sentiments généreux, m'avaient, au sein de ce conseil, convoqué pour un objet aussi important que le choix d'un empereur, désigné comme digne de régner. Je les remercie beaucoup en ce qui me concerne et me trouve heureux d'avoir trouvé en eux des frères et de véritables amis, et Dieu les récompensera d'avoir parlé en faveur d'un frère. Mais j'avoue que je ne trouve pas en ma personne cette grâce glorieuse de Dieu qui eût pu m'en rendre digne, et je ne suis pas assez aveugle pour ne pas le reconnaître. Il est bien vrai que nous avons eu dans notre communauté de Venise plusieurs hommes d'un grand génie et d'un talent militaire aussi illustre que tous ceux des autres pays; mais aucun d'eux n'a jamais obtenu la faveur d'orner sa tête de la couronne impériale. C'est pourquoi je vous prie, comme frères et amis, de faire cesser cette nouvelle scandaleuse pour moi, et de mettre fin aux discours et aux débats relatifs à ma no-

ξαν, ἀπεκτεῖναν τὸν καὶ ἐθανάτωσάν τον,
ὰ ἓν ἄλλες ἀπ' αὐτοῦ ἄξιος βασιλείας,
ν κρατήσωμεν διὰ μᾶς, καὶ ἂς μείνωμεν ἐν ταύτῃ.
ίαειν τὴν ἐπῆραμεν, μὲ τοῦ σπαθιοῦ τὸ ξίφος.
ιστὶ τὸ ἀφιρώσασιν οὕτως, ὡσὰν τὸ λέγω,
ὸν ἐπῆραν ἐνομεῦ νὰ πήσουν βασιλέα.
ξαν δώδεκα ἄρχοντας, ἄξιους, φρονιμωτάτους·
ἔπαν ἀρχιερεῖς, καὶ εἷ ἓξ φλαμπουριάρει [1].
ίκας καὶ ὅρκους ἔπηκαν νὰ ἐκλέξουν βασιλέα
πιωσύνεν τοῦ λαοῦ ἄνευ τρόπου καὶ δόλου.
ιαν εἰσὶ κελλὶν [2], ἐκεῖ τοὺς ἀποκλεῖσαν,
; τοῦ νὰ πληρώσουσι τὸν βασιλέα τῆς πόλης.
ἀ ἐταραχεύθησαν ἀλλήλως μὲ τοὺς λόγους,
ᾳεῦ εἶκα ἴσιαζαν νὰ πήσουν βασιλέα·
τοὶς εἶλεγασι, καὶ σφόδρα ἐπαινοῦσαν
ἔπα γὰρ τῆς Βενετιᾶς φρόνιμον, ἐπιδέξιον·
α ὅτι ἄξιος ἕνι τῆς βασιλείας.
ἀπὸ τῆς τόσης ταραχῆς, ὁποῦ 'χασιν ἀλλήλως,
τως τὸ ἀπίσωσι τοῦ δούκα Βενετίας.
ῦος, ὡς παμφρόνιμος καὶ εἰς ἅλα ἐπιδέξιος,
ώς ἦλθεν εἰς αὐτοὺς τοὺς δώδεκα φρονίμους,

Τὴν θύραν ἀκριοκόντισε, διὰ νὰ τὸν ἀκεύσουν,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτούς· « Ἄρχοντες, εὐκρασθῆτε·
« Ὁ κάποιος λόγους μ' ἔφερεν, ἦλθεν, ἀπίσωσέ τους,
« Τὸ πῶς τινὲς ἀπὸ ἐσᾶς, ἀπὸ τῆς ἀρετῆς τους,
« Ὡς εὐγενεῖς καὶ φρόνιμοι, τὸ θέλημά τους λέγουν·
« Καὶ λέγουν λόγον δι' ἐμὲ περὶ τῆς βασιλείας,
« Ὅτι ἐγὼ εἶμαι ἄξιος νὰ γένω βασιλέας.
« Λοιπὸν ἐγὼ, ὡς φρόνιμους, φίλους καὶ ἀδελφούς μου
« Μεγάλως τοὺς εὐχαριστῶ· ὁ Θεὸς νὰ τοὺς τὸ στρέψῃ
« Τὸ εἴπασι καὶ λέγουσι δι' ἐμὲ τὸν ἀδελφόν τους.
« Ὅμως ἐγὼ ἀπὸ θεοῦ τὴν χάριν καὶ τὴν δόξαν
« Οὐδὲν εὑρίσκω εἰς ἐμὲ, λέγω 'ς τ' ὀνματόν μου
« Τοιαύτην ἀδιάκριτσιν, νὰ μὴν τὸ ἐγνωρίζω.
« Εἰς τὸ κοινὸν τῆς Βενετιᾶς ἐξέβησαν ἀνθρῶποι
« Γνώσεως μεγάλης καὶ στρατειᾶς, ὡσὰν καὶ εἰς τοὺς ἄλλους·
« Ἀλλὰ κανεὶς οὐκ ἔφθασε ποτὲ εἰς τόσην δόξαν,
« Τὸ στέμμα τὸ βασιλικὸν νὰ τοῦ ἔχουσι φορέσει.
« Ἐν τούτῳ σᾶς παρακαλῶ ὡς φίλους καὶ ἀδελφούς μου,
« Νὰ παύσουσι τὰ σκάνδαλα, ἡ ταραχὴ, τὰ λόγια,
« Τὰ ἐλαλήσετε δι' ἐμὲ νὰ γένω βασιλέας.
« Ἐπαίρνω ἐγὼ τοὺς λόγους τους καὶ ταῖς φωναῖς ὁποῦ εἶπαν,

Les douze électeurs étaient, du côté des Francs : **e, évêque de Soissons**; Conrad, évêque d'Halber- **Garnier, évêque de Troie**; Pierre, évêque de Beth- légat du pape); Jean, archevêque d'Acre; Pierre, **e Loca en Lombardie** (depuis patriarche d'Antio- che); du côté des Vénitiens : Vital Dandolo, amiral vé- nitien; Othon Quirini, Bertuccio Contarini, Nicolas Na- vagero, Pantaleon Barbo; Jean Baseggio (suivant d'autres, Jean Michali).

(2) Κελλίν, mot grécisé, du latin *cella*.

mination à l'empire. S'il est vrai que mes amis me donnent leurs voix et leurs suffrages, je leur demande de réunir ma voix à la leur. Ainsi réunis avec les autres membres du conseil, accomplissons la mission qui vous est confiée, et, pour terminer promptement l'élection, proclamons empereur le comte Baudoin[1], souverain naturel de la Flandre. C'est un homme noble et estimé de tous, et que toute l'armée juge digne de l'empire[2]. »

Le conseil des douze entendit ces paroles. Ils y consentirent et adoptèrent cette résolution. Ils se rendirent aussitôt, tous réunis, vers le palais de l'empereur. Ils ordonnèrent que tous les hommes de l'armée fussent rassemblés, pour qu'ils entendissent ce qu'ils avaient résolu relativement au choix de celui qui devait être proclamé empereur.

Quand tous les chefs de l'armée eurent été réunis dans le magnifique palais impérial, le plus sage des douze prit la parole et annonça : qu'avec la crainte de Dieu et l'attention la plus scrupuleuse on avait choisi le comte de F dre pour empereur de Constantinople e toute la Romanie.

Tous, grands ou petits, entendirent c communication avec beaucoup de satisfac et consentirent volontiers à ce que le co Baudoin fût empereur. Ils apportèrent la c ronne et le manteau[3] d'empereur et le cou nèrent et le proclamèrent souverain d'a l'usage reçu[4].

A la suite de ce couronnement, il s'éleva violent débat parmi les Lombards et les Fr çais[5] qui désiraient l'élection du marquis Mont-Ferrat. Alors le duc de Venise, mes Henri Dandolo, cet homme plein de sagesse, réunit aux autres chefs pour mettre fin scandale. Il amena avec lui le comte de T louse qui avait le don de la parole et sav apaiser les Croisés. En homme sage il leur d

« Chers seigneurs et chers frères, l'élect de l'empereur une fois arrêtée et l'empere lui-même proclamé, il serait inconvenant

« Καὶ θέτω ἀπάνω εἰς αὐτοὺς καὶ ἐγὼ τὸν ἐδικόν μου.
« Καὶ ἂς σμίξωμεν καὶ τῶν ἀλλῶν, νὰ πήσωμεν ἀμάδι
« Τῶν δώδεκα τὴν ἐκλογήν, νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα.
« Καὶ ἂς πήσωμεν διὰ βασιλέα τὸν κόντον Μπαλδουβίνον[1],
« Ὁπό 'ναι αὐθέντης φυσικὸς τῆς αὐθεντειᾶς τῆς Φλάνδρας·
« Διὸν εἶναι εὐγενὴς καὶ ἄξιος, χρήσιμος εἰς τοὺς πάντας,
« Καὶ ἄξιος διὰ βασιλεὺς ἀπ' ὅλον τὸ φουσάτον. [2] »
Ἤκουσαν ταῦτα οἱ δώδεκα, ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ὁποῦ 'σαν ὅλοι ἐκλεκτοὶ νὰ πήσουν βασιλέα,
Ἐνταῦτα ἐσυγκατέβηκαν, καὶ ὅλοι τὸ ἐστέρξαν.
Ἐκεῖθεν ἐσηκώθησαν, ὅπου ἦσαν συναγμένοι,
Εἰς τὸ παλάτι ἤλθασιν αὐτοῦ τοῦ βασιλέως·
Ἐκάλεσαν νὰ συναχθοῦν οἱ πάντες τοῦ φουσάτου,
Ν' ἀκούσουν τὴν ἀπόκρισιν, τὰ εἶπαν καὶ ὡρθῶσαν,
Τοῦ βασιλέως τὴν ἐκλογήν, ποῖος μέλλει νὰ γένῃ.
Ἐπὴν γὰρ ἐσυνάχθησαν οἱ πάντες τοῦ φουσάτου,
Εἰς τὰ λαμπρὰ παλάτια τοῦ βασιλέως ἐκείνου,
Ὁ εἷς ἀπὸ τοὺς δώδεκα, ὁ γνωστικώτερός τους,
Τὸν λόγον τοὺς ἐβάσταξεν, ἐφάνισε τὸ πρᾶγμα,
Τὸ πῶς μὲ φόβον τοῦ Θεοῦ, μὲ προσοχὴν μεγάλην,
Τὸν κόντον Φλάνδρας ἐκλεξαν διὰ βασιλέα τῆς Πολης,
Τῆς Πόλης καὶ τῆς βασιλειᾶς ὅλης τῆς Ῥωμανίας.
Ἤκουσαν ταῦτα οἱ ἄρχοντες, μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Σφόδρα τὸ ἠγαπήσασιν, ἐστερξαν καὶ ἀρέσαν,
Ὅτι ὁ κόντος Μπαλδουβὶν νὰ εἶναι βασιλέας.
Τοῦ βασιλέως ἤφεραν τὸ στέμμα καὶ τὸν σάκκον[3],
Ἤφεραν καὶ ἐστέψαν τον ὡς βασιλέα, σᾶς λέγω·
Καὶ εὐφήμισαν, ἐδόξασαν, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει[4].
Καὶ ἀφότου τὸν ἐστέψασι, καὶ ἐγείνη βασιλέας,
Σκάνδαλον μέγα ἐγίνετο καὶ ταραχὴ μεγάλη
Εἰς τοὺς Λουμπάρδους, σὲ λαλῶ, ὁμοίως καὶ εἰς τοὺς Φρα
Ὁποῦ ἠγαποῦσαν καὶ ἤθελαν νὰ γένῃ ὁ μαρκέσης. [(
Ἐνταῦτα, ὡς παμφρόνιμος, ὁ δοῦκας Βενετίας,
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Ἀρῆγος, Δάντολος τὸ ἐπίκλην,
Ἐβάλθη μετὰ ἕτερους τὰ σκάνδαλα νὰ παύσουν·
Ἐπῆρε γὰρ μεθ' ἑαυτοῦ τὸν κόντον τῆς Τουλούζας·
Οὗτος γὰρ ἤξευρε νὰ εἰπῇ, τόσον νὰ τοὺς πραΰνῃ·
Εἶπε καὶ καθωδήγευσεν, ὡς φρόνιμος ποῦ ἦτον·
« Ἄρχοντες, φίλοι καὶ ἀδελφοί, ἐπεὶ γὰρ ἐγενῆτον
« Ἡ ἐκλεξις τοῦ βασιλέως, ἐστέφθη καὶ ἐπληρώθη,
« Ἄσχημον πρᾶγμα καὶ ἄπρεπον, κατηγοριὰ μεγάλη,
« Ὅσοι τὸ εἰποῦν καὶ ἀκούσουν το 'ς τὴν οἰκουμένην ὅλην

(1) Μπαλδουβίνον, nouvelle manière d'exprimer le nom de Baudoin. Notre chroniqueur l'a déjà essayé de deux manières.

(2) Je ne trouve ni dans Ville-Hardoin, ni dans les autres chroniqueurs, aucun discours dont le ton soit aussi bien d'accord avec la position particulière et le caractère de Dandolo.

(3) Τὸν σάκκον, le sac, espèce de manteau propre empereurs byzantins.

(4) Baudoin, comte de Flandres, fut proclamé e reur de Constantinople, le 17 mai 1204.

(5) Φραντζέζοι· Ce nom s'est conservé à Const nople parmi les classes inférieures. Les autres class pellent les Français Γαλλοί.

ux de révoquer cette élection par pure ie, et ce serait un grand blâme pour tous tout l'univers, car ce choix n'a été fait et ereur n'a été couronné qu'à la suite de es discussions et par le vote d'hommes mandables. Je vous adresse donc la pa- et vous prie de faire cesser un scandale ne serait pas honorable pour vous. Puisque omte de Flandre est proclamé empereur Constantinople, que le marquis de Mont- at[1] soit nommé roi de Salonique[2] et de toutes dépendances, aussi bien que de tous les pays esquels cette ville exerce son autorité. » rsque les hommes de l'armée franque eu- entendu cette proposition, ils poussèrent ri retentissant d'approbation et se soumi- à l'élection de l'empereur. Ainsi la nomi- n du marquis Boniface à la royauté de ique fit cesser les débats et rétablit la paix. hommes francs engagèrent ensuite les douze électeurs à faire le partage de tous les pays de l'Asie et de toute la Romanie qui dépendaient de la capitale de l'empire. Le partage fut fait au sort, mais par lots proportionnés scrupuleusement au mérite et à la puissance de chacun et au nombre de troupes qu'il avait amenées dans cette conquête[3].

Venise eut en partage un quart des pays conquis, et la moitié du quart, c'est-à-dire la huitième partie de la ville de Constantinople et de la Romanie, ainsi que l'écrit le duc de Venise lui-même dans ses lettres et dans ses titres d'honneur[4].

Je ne manquerai pas de vous rapporter ici qu'à l'époque dont nous parlons, la Vlachie[5], toute la Hellade[6], Arta, Joannina et tout le Despotat[7], étaient gouvernés par Jean Vataces[8]. A peine eut-il appris que les Francs s'étaient emparés de la souveraineté de Constantinople, avaient couronné un empereur, occupé toutes

μὲ λόγον καὶ ἐκλογὴν τοιούτων μεγάλων ἀνθρώπων
ἔνε ἡ ἐκλογή, καὶ ἐστέφθη βασιλέας,
αὐτοῦ ἐμεταννώσετε, ὡς φαίνει διὰ φθόνον.
τοῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, ἀξιῶ, παρακαλῶ σας,
ὑψῶσι τὰ σκάνδαλα· οὐδὲν εἶναι τιμή σας·
ἐγίνη βασιλεὺς ὁ κόντος τῆς Φιλάντρας,
γίνη καὶ τοῦ Μονφερᾶ αὐτῆνος ὁ μαρκέζης[1]
ης καὶ αὐθέντης φυσικὸς τῆς Σαλονίκης πόλης[2]
ὅσα διαφέρει ἀπ' αὐτὴν καὶ ὅσα ἀφεντεύει. »
ἀκούσι τοῦτο ὁ λαὸς τοῦ φράγκικου φουσάτου,
γὴν φωνὴν ἐλάλησαν, ὅλοι τὸ ἐπροσκυνῆσαν.
τοῦτο τὸ ἐστέρξασι, καὶ ἐστέψασι τὸν ῥῆγαν,
ἐπαψάτζιον σὲ λαλῶ ἐκεῖνον τὸν μαρκέζην,
ασι τὰ σκάνδαλα, καὶ ἐγένετον εἰρήνη.
ταῦτα ὡρθώσασι τοὺς δώδεκα ἐκείνους,
ἐδιάξαν τὴν βασιλέα, τὴν μοιρασίαν νὰ ποιήσουν
Τοῦ τόπου τῆς Ἀνατολῆς καὶ ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Ὅσον διαφέρει τῆς Πόλεως, τῆς βασιλειᾶς σὲ λέγω,
Πρὸς τὴν ἀξίαν καὶ οὐσιὰν ἑνὸς γὰρ καὶ ἑκάστου,
Καὶ τὸν λαὸν ὁποῦ εἴχασιν εἰς τὴν κουγκέστα ἐκείνην[3].
Μὲ κλήρους καὶ μὲ προσοχὴν ἡ μοιρασία ἐγείνη.
Ἔτυχε γὰρ τῆς Βενετιᾶς τὸ τέταρτον μερίδιν,
Καὶ τὸ ἥμισον τοῦ τετάρτου, τὸ ὄγδοον σὲ λέγω,
Ἀπὸ τὴν χώραν Πόλεως καὶ ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Καθὼς τὸ γράφει ἀκόμα ὁ δούκας Βενετίας
Εἰς τὰς γραφὰς καὶ τὴν τιμὴν τῆς αὐθεντείας ποῦ ἔχει[4].
Λοιπὸν ἐτότες, σὲ λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
Ἦτον αὐθέντης τῆς Βλαχιᾶς[5] καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος[6],
Τῆς Ἄρτας, τῶν Ἰωαννινῶν καὶ ὅλου τοῦ Δεσποτάτου[7],
Ἰωάννην, τὸν ὠνόμαζαν Βατάτζης[8] τὸ ἐπίκλην.
Καὶ ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε, καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐπῆρασι τὴν αὐθεντείαν τῆς Πόλης,

(1) Ὁ μαρκέζης τοῦ Μονφερᾶ, nouvelle variation d'orthographe.

(2) Ῥῆγας τῆς Σαλονίκης πόλης, et plus loin Θεσσαλονίκης.

(3) Εἰς τὴν κουγκέστα ἐκείνην. C'est ainsi que les peuples du Nord se partagèrent les terres de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre; que plus récemment furent partagées les terres d'Irlande; que les Turcs prirent possession de la Romanie, ainsi que les Francs avaient fait avant eux, et que les Espagnols se distribuèrent le Nouveau-Monde avant de le connaître. La conquête de Constantinople ressemble beaucoup à celle du Mexique par Cortès.

(4) Le duc de Venise écrivait en tête de ses titres : *Dominus quartæ partis et dimidiæ imperii Romani*.

(5) La Vlachie désigne ici cette partie de la Grece située entre la Thessalie et l'Epire, et qui embrasse particulièrement les montagnes du Pinde.

(6) Partie de la Grèce comprise entre le Pénée, l'Achéloüs et les Thermopyles. (Pouqueville, Voyage dans la Grèce, t. I, p. 109.)

(7) Le Despotat paraît se composer de l'Epire, l'Acarnanie, l'Etolie et la Thessalie.

(8) Le chroniqueur confond ici Jean Asan, roi de Bulgarie, avec Michel, despote d'Arta, fils du sébastocrator Jean Ange Comnène. Jean Asan, appelé par les Latins, suivant la prononciation grecque, Joannis, fut celui qui battit Boniface et fit ensuite Baudoin prisonnier. Quant à Michel, fils du sébastocrator Jean, il s'était d'abord lié avec les Francs, puis se brouilla avec eux, et profita de la confiance qu'ils lui avaient montrée pour se créer une souveraineté particulière en Épire, sous le nom de despotat d'Arta.

les places fortes et distribué entre eux les diverses contrées de la Romanie, qu'il expédia aussitôt un messager en Cumanie[1] et fit venir dix mille Cumans d'élite parmi lesquels se trouvaient quelques Turcomans[2]. Tous étaient à cheval et bien armés, les uns de grandes lances[3] et les autres de javelines et de petites lances[4]. Il convoqua aussi toutes les troupes de son despotat et en forma une armée nombreuse et brave. Dès ce moment il commença à faire aux Francs une guerre désastreuse; il ne les attaquait jamais de front ni en plaine, mais par des embûches et des ruses, à la manière des Turcs. Une partie de son armée s'avançait, l'autre prenait la fuite. Il envoyait continuellement d'adroits espions chargés d'apprendre ce qui se passait chez les Francs.

Aussitôt que Jean Vataces eut appris que Boniface était nommé souverain de Salonique, il s'avanca pendant la nuit pour aller à sa rencontre. Il disposa des troupes choisies dans des positions avantageuses, et à la pointe du jour il plaça en avant deux cents hommes de ses troupes légères qui pillèrent les environs de cette place et firent un grand butin qu'ils rapportèrent dans leurs quartiers. Lorsque les Lombards du roi de Salonique les aperçurent, ils s'armèrent rapidement, montèrent à cheval et se portèrent en avant, leur roi à leur tête, comme des gens qui n'avaient aucune expérience de la tactique des Grecs. Ceux-ci, au nombre de vingt ou trente, étaient tantôt en avant et tantôt en arrière, et ceux qui s'étaient répandus dans la plaine pour piller partaient avec le butin, dans l'intention d'attirer les Lombards dans l'embuscade qu'ils avaient préparée. Les hommes disposés dans cette embuscade enveloppèrent donc tout à coup les Lombards et commencèrent à les assaillir à coups de flèches. Pendant ce temps les Cumans faisaient mine de prendre la fuite et se retournaient de temps en temps pour tirer sur les chevaux des ennemis. Dès que les Lombards et leur souverain, Boniface, roi de Thessalonique, se furent aperçus que l'ennemi les avait enveloppés et les assaillait à coups de flèches

Ἐστίψασι καὶ βασιλία, ἐπῆραν καὶ τὰ κάστρη,
Ταῖς χώραις ἐμερίσασιν ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Ἐνθὺς σπευδαίως ἀπίστειλεν ἐκεῖ εἰς τὴν Κουμανίαν[1].
Δέκα χιλιάδες ἦλθασιν ὅλοι ἐκλεκτοὶ Κουμάνοι,
Μὲ Τουρκεμάνους[2] ἐκλεκτούς· ὅλοι ἐκαβαλλικεύαν·
Ἄρματα εἶχασι καλὰ, γιαρίκια[3] ἐφορεῦσαν·
Οἱ μὲν κοντάρια ἐβάσταζαν, οἱ δ' ἕτεροι βεργέταις[4].
Ἐσύναξιν καὶ τὸν λαὸν τῆς αὐθεντειᾶς του ὅλης·
Φουσάτα ἰσύναξε καλὰ, πολλὰ καὶ ἀνδρειωμένα.
Ἄρχισε μάχην δυνατὴν νὰ πολεμῇ τοὺς Φράγκους·
Οὐχὶ ποτὲ εἰς πρόσωπον νὰ πολεμῇ εἰς κάμπον,
Ἀλλὰ μὲ τρόπον, μηχανιαῖς, ὡς πολεμοῦν οἱ Τοῦρκοι.
Ἐπέρασε δὲ ὁ εἷς, καὶ ἐγύρισεν ὁ ἄλλος.
Μὲ πονηρὰν ἀπίστειλε τοὺς καταπατητάδαις
Νὰ μανθάνουν ἀδιάλειπτα τὰ πράττουσιν οἱ Φράγκοι.
Καὶ ὡς ἔμαθε πληροφορὰν ποῦ ἦτεν ὁ Μπενιφάτζιος,
Ὁ ῥήγας τοῦ Σαλονικιοῦ (οὕτως τὸν ὠνομάζαν),
Ταῖς νύκταις ἐπερπάτησεν, ἕως νὰ σώσῃ ἐκεῖθε.
Τὰ ἐκρύμματα ἔβαλεν εἰς ἐπιδέξιους τόπους·
Καὶ ὡσὰν ἐξημέρωσε, καὶ ἐπλάτυνεν ἡ ἡμέρα,

Ὄρθωσε διακόσιους, ὁποῦ ἦσαν ἐλαφρίταις·
Ἔδραμαν καὶ ἐκούρσευσαν ὅλεν τὸ κάστρο ἐκεῖνε·
Τὸ κοῦρσε ἐπεριμάζωξαν, ἐπῆραν το, ὑπᾶσι.
Τόμευ οἱ Λεμπάρδοι τὸ εἶδασιν, ὁποῦ ἦσαν μὲ τὸν ῥήγαν
Σπουδαίως ἁρματόνενται, πεδεῦν, καβαλλικεύουν·
Ὁμοῦ ὁ ῥήγας μετ' αὐτοὺς ἐξέβηκεν εἰς αὖτους,
Ὡς ἄνθρωποι ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ῥωμαίων.
Ὀμπρὸς, ὀπίσω ἐξέβησαν πρὸς εἴκοσι καὶ τριάντα·
Καὶ ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἐκούρσευαν, ἔφευγαν μετὰ κοῦρσα,
Ἕως νὰ τοὺς προφέρωσιν ἀπίσω εἰς τὰς χωσίας.
Ἐνταῦτα ἀπεχώσιασαν γύρωθεν ἡ χωσίαις,
Καὶ τοὺς Λεμπάρδους ἄρχισαν, ὅπως νὰ τοὺς δεξεύσουν.
Ἔδειχναν, ὅτι φεύγουσιν ἐκεῖνοι οἱ Κουμάνοι,
Καὶ ἐγύριζαν ὀπίσω τους, τὰ φαρία ἐδεξεῦαν.
Οἱ δὲ Λεμπάρδοι ὡς εἶδασι μετὰ τὸν Μπενιφάτζιον,
Ἐκεῖνον τὸν αὐθέντην τους, ῥήγαν Θεσσαλονίκης,
Τὸ πῶς τοὺς ἐτριγύριζαν, καὶ ἐκαταδέξευάν τους,
Ὅλοι ὁμοῦ ἐσυνάχθησαν, νὰ ζήσουν, ν' ἀπεθάνουν.
Οἱ δὲ Κουμάνοι καὶ Ῥωμαῖοι οὐκ ἐπλησίασάν τους·
Μὲ τὰς σαγίτας[5] ἐκ μακρυὰ τοὺς ἐκαταδοξεῦαν·

(1) Κουμάνια. Selon Ducange, les Cumans habitaient sur les bords et à l'embouchure du Danube, dans la Moldavie, après être descendus du mont Caucase. Suivant d'autres, le nom de Cumanie comprend tout le pays arrosé par le Don, le Volga, le Nièper et les lacs, c'est-à-dire la Moscovie. Dans l'Atlas catalan de 1375 publié par moi (Notices des mss. de la Bibl. r., t. XII), la Cumanie est située sur les bords du Don ou Tanaïs et de la mer d'Azof. Les Cumans, suivant Thwrocs dans sa chronique hongroise, n'embrassèrent le christianisme que vers l'an 1[illegible] à la persuasion de Louis, roi de Hongrie.

(2) Suivant Jacques de Vitry (liv. I, c. 11), les Turcomans étaient ainsi appelés par les Grecs pour avoir leur origine de la Cumanie.

(3) Γιαρίκια, probablement le mot turc *djerid* gré

(4) Βεργέταις, vergettes, petites lances, mot grécisé latin *virga*.

(5) Μὲ τὰς σαγίτας, mot grécisé du latin *sagitta*.

nt leurs rangs avec la ferme déter-
de vaincre ou de mourir; mais les
t les Grecs ne s'approchèrent pas
ttaquer corps à corps. Ils se conten-
les assaillir de loin avec leurs flèches,
firent un grand carnage. Les Grecs
ent ainsi à combattre les Francs avec
vec adresse, selon leur manière de
r. Ils les harcelaient incessamment et
irent éprouver tous les maux de la
ndant trois années.

ns s'étaient déja écoulés[1] depuis la
de Constantinople, lorsque l'empe-
loin conçut l'idée de visiter la grande
drinople. A son arrivée dans cette
ii raconta la conduite du despote Jean
nvers le roi de Salonique.

è de ces événements, il convoqua aus-
roupes, en toute hâte, de toutes les
l'empire, et les fit venir à Andrinople.
quoi bon vous conterai-je tous ces fas-
tails? Je me fatigue moi-même à les
ur être bref, je vous dirai que le des-
l'empereur de Constantinople, Bau-
tant de mal qu'il en avait fait au mar-
quis roi de Salonique. Il les trompa par toutes sortes d'artifices et de piéges, et à la nouvelle qu'on fit répandre que les troupes du despote Calo-Jean[3] avaient commencé leurs excursions, les troupes franques se hâtèrent de sortir. Calo-Jean avait de plus envoyé cinq cents hommes en avant pour courir et dévaster toutes les campagnes, et surtout les environs d'Andrinople où était l'empereur Baudoin. Celui-ci ordonna alors à son maréchal[4] de marcher contre l'ennemi; la trompette sonna et les troupes montèrent à cheval. Il avait avec lui six cents Flamands[5] et trois cents Francs, tous hommes d'élite, tous cavaliers et parfaitement armés à la manière franque. Mais, hélas! un grand malheur leur arriva ce jour là; tous ces nobles hommes, fleur de la France, furent détruits d'une manière funeste, ne connaissant pas la manière de combattre des Grecs. Les principaux d'Andrinople vinrent alors auprès de l'empereur Baudoin, en lui disant:

« Notre saint maître, retenez vos troupes et ne leur permettez pas de sortir de la ville; car ces soldats que vous voyez venir pour piller nos campagnes, veulent nous détruire fur-

εἰς ἐθανάτωσαν, καὶ ἀποκτείνασί τους.
καὶ ἔμπροσθεν, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
καὶ μηχανιάν, ὡς τόχουν οἱ Ῥωμαῖοι,
τους ἐμαχεύθησαν· ἐπέρναν τους καὶ ἐδίδαν,
χουν παντοχοῦ ἡ μάχαις καὶ ἡ στρατείαις,
χάσασι τῶν τρῶν χρόνων τὸ τέλος.
τες ἐπληρώθησαν τρεῖς χρόνει καὶ ἀπάνω [1],
ῶς ὁ βασιλεὺς ὠρίχθη νὰ ἀπέλθῃ
δριανόπελιν· χώρα μεγάλη εἶναι.
ὡσαν ἐκεῖ, ὡσὰν σὲ τὸ διηγοῦμαι,
τὸ ἐμήνυσεν ἐκείνου τοῦ δεσπότου·
ὡς τὸ ἤκουσεν, ὡς τὸ ἐπληροφορέθη,
τσβαίως, σύντομα, μὲ προθυμιὰν μεγάλην
ἐσύνταξεν ὅλα του τὰ φουσάτα·
ν Ἀνδριανόπελιν γοργὸν ἐκαταφθάσαν.
λέγω τὰ πολλὰ, πολλάκις νὰ βαρπέσαι;
ῶ, ὡς περισσοὶ, βαρνόμαι νὰ τὰ γράφω.
ντομώτερον, διὰ κοντοτέρους λογους,
ὶ πληροφορῶ, ἀλήθεια σὲ τὸ γράφω,
τὸ ἔπραττεν ἐκεῖνου τοῦ μαρκίζη,
ας τοῦ ῥηγὸς, καθὼς τὰ ἀφηγήθην,

Τοῦ Βαλδουβῆ [2] τὸ ἔπηκε, τοῦ βασιλέως τῆς Πόλης·
Μὲ τὰς χωσιὰς καὶ μηχανιὰς οὕτως τοὺς ἐπλανῆσαν,
Καὶ ἐξέβηκαν εἰς τὴν φωνὴν καὶ ταραχὴν ἐκείνην,
Ὁποῦ εἶπαν, ὅτι ἐξέβησαν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα
Τοῦ Καλοϊάννη [3], σὲ λαλῶ, ἐκείνου τοῦ δεσπότου.
Πεντακοσίους ἔστειλεν ἐκεῖνος ὁ δεσπότης.
Ἔδραμαν καὶ ἐκούρσευσαν τοὺς κάμπους καὶ τοὺς τόπους
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν, ποῦ ἦτον ὁ βασιλέας.
Εὐθὺς ὁρίζει ὁ βασιλεὺς τὸν πρωτοστράτορά [4] του,
Καὶ τὰ σαλπίγγια ἔδωκαν· πηδοῦν, καβαλλικεύουν·
Εἶχε Φλαμέγγους [5] ἑξακοσίους καὶ τριακοσίους Φράγκους,
Ὁποῦ ἦσαν ὅλοι ἐκλεκτοὶ ἀπάνω εἰς τὰ φαρία.
Εἶχαν καὶ ἅρματα καλὰ, ὡς τὰ ἔχουσιν οἱ Φράγκοι.
Οὐκὶ ζημία τὸ ἐγένετον ἐκείνην τὴν ἡμέραν
Σ τοιούτους ἀνθρώπους εὐγενεῖς ἐκ τὸ ἄνθος Φραγκίας,
Τὸ πῶς ἐκαταλύθησαν, καὶ ἀδίκως ἀποθάναν,
Διὸν οὐκ ἤξευραν ποτὲ τὴν μάχην τῶν Ῥωμαίων.
Ἤρθασι γὰρ οἱ ἄρχοντες οἱ Ἀνδριανοπολῖται,
Καὶ λέγουν πρὸς τὸν βασιλέα· « Ἅγιέ μου δεσπότη,
« Κράτησε τὰ φουσάτα σου, ἔξω νὰ μὴ ἐξηβοῦσι.
« Ἐπεὶ αὐτοὶ, ὁποῦ θεωρεῖς, ὁποῦ ἦλθαν καὶ κουρσεύουν,

chroniqueur confond les deux expéditions de
r Andrinople; celle qui lui fut fatale eut lieu
: non en 1207.

δευβῆ, quatrième ou cinquième manière d'é-
n de Baudoin.

ge Calo-Jean Controlis, souveraine de Vlachie
arie. Le chroniqueur en parle avec plus de dé-
tails dans son second livre.

(4) Πρωτοστράτορα. C'était Geoffroy de Ville-Hardoin l'historien, qui était à la fois maréchal de Champagne et de Romanie. Il dit lui-même quelques mots de cette affaire (voyez sa relation à la fin du volume).

(5) Φλαμέγγους.

tivement, tandis que leurs troupes sont embusquées et nous attendent jusqu'à ce qu'ils puissent nous attirer ; car les Grecs ne combattent pas comme vous autres Francs ; ils ne s'arrêtent pas sur la plaine pour charger à coups de lance, mais ils tirent leurs flèches en fuyant. Gardez-vous donc, seigneur, de vous exposer avec eux. S'ils nous ont pris des chevaux, des moutons et des bœufs, c'est un emprunt que nous saurons bien leur faire restituer, si la fortune nous sourit. »

Cet avis déplut à l'empereur Baudoin qui leur ordonna avec humeur de ne plus répéter de semblables conseils, déshonorants pour eux et pour lui : « Quoi donc ! s'écria-t-il, je verrai de mes yeux mes ennemis ravager mon territoire et piller et détruire mes villes, et je resterai immobile ainsi qu'un homme mort ! et je supporterai patiemment une telle injure ! Plutôt mourir à l'instant même que de penser qu'ils pouront aller me diffamer ailleurs ! »

Aussitôt, d'après ses ordres, les trompettes sonnèrent aux champs[1]. Il répartit ses Francs en trois divisions ; il fit également trois divisions des Grecs et s'avança fièrement dans la plaine. Lorsque les Cumans, disséminés pour piller, s'aperçurent que l'ennemi marchai tre eux, ils s'en réjouirent vivement et f rent de prendre la fuite avec le butin avaient fait.

Les Francs, qui ne connaissaient pas l nière de combattre des Grecs, se mirent à donner la chasse et cherchèrent à les attei Les Cumans, sans interrompre leur fuit raient toujours leurs flèches sur les chevau les coursiers[3] des Francs. Quand ils virent les avaient attirés, tout à coup les embus des Turcs et des Cumans se montrère commencèrent également à tirer sur les vaux des Francs. Ceux-ci se disposaient, vant leur coutume, à leur livrer bataille à de lance et de sabre ; mais les Cumans se rèrent, sans jamais les approcher à portée lance et en se contentant de faire de pleuvoir leurs flèches sur eux ; ils en tu ainsi un grand nombre. Les chevaux raient, les cavaliers tombaient ; et les Cun armés de javelots turcs [4] et de massues d arrivèrent sur les cavaliers démontés et fr rent sur leurs casques légers [5]. L'empereur doin fut tué dans la mêlée [6], et ses tro anéanties. Les pertes de cette journée f

« Ὡς πλάνοι ἤλθασι κλεπτῶς νὰ μᾶς ἐξεμαυλήσουν·
« Τὰ δὲ φουσάτα, ὁποῦ ἔχουσιν, ὅλα εἶν' χωσιασμένα,
« Καὶ ἀναμένουν δι' ἐμᾶς ὡς νὰ μᾶς παρασύρουν.
« Λύτῆνοι γὰρ οὐ πολεμοῦν ὡσαν ἐσεῖς οἱ Φράγκοι,
« Εἰς κάμπον ν' ἀναμένουσι νὰ δώσουν κονταρίαις,
« Ἀλλὰ μὲ τὰ δεξάρια φεύγοντας πολεμοῦσι.
« Καὶ πρόσεχε, αὐθέντη μας, μηδὲν εὐγῇς εἰς αὔτους.
« Ἂν μᾶς ἐπῆραν ἄλογα, πρόβατα τε καὶ βόας,
« Ὡς δανεικὰ ἂς τὰ πάρουσιν, ἂν λάχῃ, νὰ τὰ στρέψουν. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ἐκατηγόρησέ το,
Χολιαστικὰ τοὺς ὥρισε πλέον νὰ μὴ τὸ εἰποῦσι,
Διότι πρᾶγμα λέγουσιν ἀπηγοριᾶς μεγάλης.
« Νὰ βλέπω μὲ τὰ ὀμμάτια μου ἐμπρός μου τοὺς ὀχθρούς μου
« Ὁποῦ ζημιόνουν, καταιλοῦν ταῖς χώραις μου, κουρσεύουν.
« Ἐγὼ νὰ στέκω ὡς νεκρὸς, καὶ νὰ τοὺς ὑπομένω.
« Κάλλιον ἔχω τὸν θάνατον, σήμερον ν' ἀποθάνω,
« Παρὰ νὰ ὑπᾶσιν ἀλλαχοῦ νὰ μὲ κατηγορήσουν. »
Ὥρισεν, ἐλαλήσασιν ὅλα του τὰ σαλπίγγια[1].
Εἰς τρί' ἀλάγια ἐχώρισε τοὺς Φράγκους, ὁποῦ εἶχε,
Καὶ τοὺς Ῥωμαίους εἰς ἄλλα τρία, καὶ ἐξέβησαν 'ς τὸν κάμπον.

Ὡς τοὺς εἶδαν οἱ Κουμανοί, αὐτοὶ ὁποῦ ἐκουρσεῦαν,
Τὸ πῶς ὑπᾶσιν εἰς αὐτοὺς, ἐχάρησαν μεγάλως·
Ἔδειξαν ὅτι φεύγουσι μὲ τὸ κοῦρσο ὁποῦ εἶχαν·
Καὶ οἱ Φράγκοι, ὡς ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ῥωμαί
Ἄρχισαν νὰ τοὺς διώχνωσιν, ὅπως διὰ νὰ τοὺς φθάσε
Καὶ ἐκεῖνοι πάλιν φεύγοντας, τοὺς ἐκαταδεξεῦαν
Τὰ ἄλογα[2] κα τὰ φαριὰ[3] ὁποῦ καβαλλικεύαν.
Τόσον τοὺς ἐπαράσυραν, καὶ ἐξεμαύλησάν τους,
Εὐθὺς ἐξεχωσίασαν οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Κουμάνοι.
Ἄρχισαν νὰ δεξεύουσι τῶν Φράγκων τὰ φαρία.
Οἱ Φράγκοι ἐλογίασαν πόλεμον νὰ τοὺς δώσουν
Μὲ τὰ κοντάρια καὶ σπαθιὰ, ὡς ἦσαν μαθημένοι·
Οἱ δὲ Κουμάνοι ἐφεύγασι, καὶ οὐδὲν τοὺς ἐπλησιάζαν·
Μόνον μὲ τὰ δεξάρια τους ἀπὸ μακριὰ δεξεύαν.
Τόσον ἐκαταδέξευσαν, ὥστε ἀπόκτειναν τους.
Ἐψόφησαν καὶ τά φαριὰ, οἱ καβαλλάροι ἐπίσαν·
Σαλίβαις εἶχαν τούρκικαις [4], ὁμοίως ἀπελατίκια·
Μ' ἐκεῖνα τοὺς ἐσύχναζαν ἀπάνω εἰς τὰ κασίδια [5],
Καὶ ἀπέκτειναν τὸν βασιλεὰ [6], καὶ ὅλα του τὰ φουσάτ
Ἴδε ζημιὰ τὸ ἐγένετο ἐκείνην τὴν ἡμέραν·

(1) Les troupes des Croisés avaient passé la semaine sainte à piller et à construire leurs machines de guerre. Quand tout fut prêt pour marcher, on défendit, sous peine de mort, à qui que ce fût de quitter son rang pour poursuivre les Cumans qui, ainsi que le leur avaient annoncé les Grecs, cherchaient à les attirer en fuyant. Le comte de Blois désobéit le premier à cette injonction et entraîna par sa témérité la perte du reste de l'armée.

(2) Ἄλογα, chevaux ordinaires.

(3) Φαρία, chevaux de prix, peut-être de ἱππάρ

(4) Σαλίβαις τούρκικαις, sorte de javelot court.

(5) Τὰ κασίδια, sorte de casques en cuir, du lat. *ca*

(6) Nicétas (c. 10) dit que Baudoin fut fait pris après la bataille d'Andrinople et conduit à Ternove

lement désastreuses ; et tout soldat bien
compatir au sort de ceux qui tombè-
ar ils périrent malheureusement et sans
u combattre leurs ennemis en face [1].

sque les Grecs, qui avaient suivi en très
nombre l'empereur Baudoin de la ville
rinople, virent l'empereur mort, ils pri-
aussitôt la fuite, se retirèrent dans les
agnes, et répandirent bientôt à Constan-
le la nouvelle que les Turcs venaient de
l'empereur. Le duc de Venise, qui se trou-
dans cette capitale [2], se hâta de réunir
roupes et d'accourir à Andrinople pour
ir les habitants et protéger la ville. Il
a promptement un messager dans l'Ana-

ρατώτης εὐγενὴς πρέπει νὰ τοὺς λυπᾶται,
πλέον ἄδικα χωρὶς νὰ πολεμήσουν [1].
ἱ Ῥωμαῖοι ὅπου ἦσασι μετὰ τὸν βασιλέα,
; τὴν Ἀνδριανόπολιν, ὀλίγοι γὰρ ἐλάβαν,
ἰδοῦν τὸν βασιλεὰ, τὸ πῶς τὸν ἀποκτεῖναν,
καὶ ἐστράφησαν, ἐσέβηκαν 'ς τὴν χώραν.
τα ἐστείλασιν εἰς Κωνσταντίνου πόλιν,
; ἐκαταλύσασι τὸν βασιλέα οἱ Τοῦρκοι.
ας γὰρ τῆς Βενετιᾶς εὑρέθηκεν ἐκεῖσε [2].
ρασέπα ἐσύναξε, 'ς τὴν Ἀνδριανόπολι ἦλθε,
μαχήση τὸν λαὸν, τὴν χώραν νὰ φυλάξῃ·
ως γὰρ ἀπέστειλεν εὐθὺς μαντατοφόρον
ς τὸν Ἀνατολὴν εἰς τὸν μισὲρ Ῥομπέρτον,
ὰφον [3] τοῦ βασιλεῶς τοῦ Βαλδουΐνου ἐκείνου.

tolie auprès de messire Robert, frère de l'empereur Baudoin [3], qui gouvernait dans ce pays [4] et possédait de grandes villes, de forts châteaux, ainsi que de nombreuses troupes et des bannerets expérimentés.

Ce dernier n'eut pas plus tôt appris que les Turcs avaient défait l'empereur, qu'il approvisionna ses places et arriva à Constantinople. Le duc de Venise y retourna aussi. On convoqua tous les bannerets qui avaient des seigneuries dans la Romanie, et lorsque tous furent réunis, ils mirent sur le trône Robert [5], frère de l'empereur Baudoin.

L'empereur Robert eut un fils qui portait aussi le nom de Baudoin [6], qui fut nommé em-

(Χώραις καὶ κάστρη αὐθέντευεν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἰμέρον [4],
Εἶχε φουσάτα δυνατὰ μ' αὐτὸν, φλαμπουριάρους.)
Ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς ἐκαταλύσασι τὸν βασιλέα οἱ Τοῦρκοι,
Τὰ κάστρη του ἐσιτάρχησε, καὶ ἀπῆλθεν εἰς τὴν πόλιν.
Ὁ δοῦκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς ἐστράφηκεν ἐκεῖσε,
Καὶ πανταχοῦ ἐμήνυσε διὰ φλαμπουριάρους,
Τοὺς πρώτους ὅπου αὐθέντευαν τότε τὴν Ῥωμανίαν.
Ἐπὴν γὰρ ἐσυνάχθησαν, ἐνώθησαν ἀλλήλως,
Ἐθρόνιασαν ὡς βασιλέα ἐκεῖνον τὸν Ῥομπέρτον [5],
Τοῦ βασιλέως τὸν ἀδελφὸν τοῦ Βαλδουΐν ἐκείνου.
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ μισὲρ Ἀρομπέρτος
Εἶχεν υἱὸν, τὸν ἔλεγαν κ' ἐκεῖνον Βαλδουΐνον [6],

e la Mysie ou Vlachie, et qu'après quelque temps
fit couper les pieds et les mains, et qu'on l'exposa
dans une vallée pour devenir la proie des loups.
e Acropolite (c. 12) prétend que Calojean lui fit
r la tête et se servit de son crâne comme d'un go-
, à l'exemple de Cramt, roi de Hongrie, qui selon
phane (p. 416) en avait usé ainsi avec l'empereur
hore. Suivant Albéric de Trois-Fontaines, le despote
a avait tué Baudoin en cédant aux conseils de sa
e dédaignée par l'empereur franc. D'autres préten-
qu'il échappa de sa prison et que ce fut véritablement
i se présenta en France vingt années plus tard, et
il traité comme un imposteur et mis à mort par l'or-
e la comtesse Jeanne. Le drame s'est emparé de cette

Cette bataille fut livrée le 14 avril 1205.

Dandolo était présent à la bataille d'Andrinople, et même lui qui, aidé du maréchal de Champagne ny de Ville-Hardoin, réunit les débris de l'armée et Constantinople une retraite honorable. Le vieux mourut de maladie le 14 juin de la même année st fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie.

Il y a ici confusion dans notre chroniqueur. Robert de Courtenay, dont il veut sans doute parler, était le frère de Baudoin II, qui lui succéda, et non de Baudoin Ier. Baudoin Ier eut pour successeur son frère Henry, dit d'Angre, qui était en effet alors en Asie, où il avait été appelé par les Arméniens et s'était déjà rendu maître de la ville d'Adramytte, aujourd'hui *Adramytti*, au fond du golfe du même nom.

(4) Le texte dit εἰς τὴν Ἰμέρον. Je ne comprends pas ce que signifie ce mot; j'avais d'abord pensé que le chroniqueur ayant fait ici une assez grande confusion de noms, il pouvait également avoir confondu Robert avec Philippe son frère aîné, qui était comte de Namur et que, ne sachant pas ce qu'était Namur, il avait écrit εἰς τὴν Ἰμέρον pour εἰς τὸν Νιμέρον. Mais je crois plutôt que par Ἰμέρον il aura désigné quelque ville d'Asie que je ne puis découvrir. On pourrait encore supposer qu'au lieu de εἰς τὴν Ἰμέρον il faudrait lire εἰς τὴν ἡμέραν, ce qui signifierait alors *dans l'Orient*, en prenant le mot *jour*, ἡμέρα, dans une acception poétique.

(5) Lisez, Henry.

(6) Il y a ici une nouvelle confusion. Baudoin II n'était pas fils, mais frère de l'empereur Robert de Courtenay, son prédécesseur à l'empire. Le chroniqueur omet ici deux

pereur après lui, et perdit ensuite l'empire[1].

Robert envoya, quelques années après, sa fille au roi d'Aragon[2], auquel il voulait la marier[3]. Le vaisseau qui la portait mouilla près du port de Ponticos en Morée. Ce port est dominé par un fort château dans lequel se trouvait à ce moment messire Geoffroy[4], seigneur de Morée, frère aîné du prince Guillaume[5]. Plein de ruse et d'adresse, il retint la fille[6] de l'empereur Robert et fit célébrer son mariage avec elle. L'empereur, en apprenant cette nouvelle, en fut vivement indigné; mais, comme vous le verrez dans le livre suivant, il finit par se raccommoder avec son gendre.

Cependant je terminerai ici le récit de ces événements, et je raconterai en quelques mots les tentatives faites par les Grecs pour reconquérir l'empire de Constantinople qu'ils avaient perdu, et dont les Francs, ainsi que nous l vons vu, s'étaient emparés.

Lorsque les principaux seigneurs d'entre l Grecs qui, après la prise de Constantinopl avaient quitté la Romanie pour se porter Anatolie, où ils avaient conservé tout l'éclat leur autorité, eurent mûrement considéré le position, ils choisirent pour souverain et pr clamèrent empereur Théodore Lascaris, be fils de l'empereur Isaac Vataces, dont il av épousé la fille[7]. Aussitôt après avoir été co ronné et proclamé empereur, Théodore Lasca approvisionna ses forteresses et prit à son s vice, moyennant un salaire, des Turcs, d Cumans, des Alains[8], des Zigues[9] et des Bulg res. Avec ce secours, l'empereur Lasca commença à attaquer vivement les Francs q occupaient les environs de Nicée[10], dans

Ὅς τις ἐγίνη βασιλεὺς, τὴν βασιλειὰν ἐχάσε[1].
Τὴν θυγατήρ του ἀπέστειλε, διαβὼν ὀλίγοι χρόνοι·
Τοῦ Ῥερράγὸν[2] τὴν ἔστειλε, γυναῖκα νὰ τὴν ἔχῃ[3].
Σ τὸν Ποντικὸν ἐπίασαν τὰ κάστρα λιμένα,
Ὁποῖον ἴν' εἰς τὸν Μορεὰν, κάστρον καλὸν ὑπάρχει.
Ἐκεῖ ἦτον ὁ μισὲρ Τζεφρὲς[4], αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ὁποῦ ἦτον πρῶτος ἀδελφὸς τοῦ πρίγκηπα Γουλιάμου[5]·
Μὲ μηχανιὰν, μὲ φρόνησιν ἔπιασεν, εὐλογήθη
Τὴν θυγατὴρ[6] τοῦ βασιλεῶς ἐκείνου τοῦ Ῥομπέρτου.
Καὶ ὁ βασιλεὺς, ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως ἐβαρύνθη.
Ὕστερον ἰσιάσθηκαν, καθὼς τὸ θέλεις μάθει
Ἐδῶ εἰς τοῦτο τὸ βιβλιὸν ἔμπροσθεν εἰς τὴν λέξιν.
Ἐν τοῦτῳ παύω ἀπ' ἐδῶ, θέλω νὰ τὸ σκολάσω
Τοῦτο τὸ ἀφηγούμενον, ἄλλο νὰ καταπιάσω·
Τὸ πῶς ἐπράξαν οἱ Ῥωμαῖοι, ἀφότου εἶξεπέσαν,

Καὶ ἔχασαν τὴν βασιλειὰν, τὴν Κωνσταντίνου πόλιν,
Τὸν χρόνον κεῖνον τὸν καιρὸν ποῦ ἔπιασαν οἱ Φράγκοι
Τότε Κωνσταντινούπολιν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι.
Ὡς εἶδαν οἱ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι, πρῶτοι τῆς Ῥωμανίας,
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολὴν ὅπου εἶχαν παῤῥησίαν,
Ἐκλεξαν δι' αὐθέντην τους, καὶ βασιλέα ἐπῆκαν
Ἐκεῖνον τὸν κὺρ Θεόδωρον, Λάσκαριν τὸν ἐλέγαν·
Γαμβρὸς ἦτον τοῦ βασιλεῶς Κυρσάκη τοῦ Βατάτζη,
Ὁποῦ εἶχε τὴν θυγάτηρ[7] του ὁμόζυγον γυναῖκα·
Καὶ ἀφότου τὸν ἐστέψασι, καὶ ἔπῆκαν βασιλέα,
Τὰ κάστρη του ἐσιτάρχησι, καὶ ἐῤῥόγευσι φουσάτα,
Τούρκους, Κουμάνους, Λαΐνους[8] Ζιγοὺς[9] γὰρ καὶ Βουλγέρ
Ἄρχισε τοῦ νὰ μάχεται μὲ προθυμιὰν μεγάλην
Τοὺς Φράγκους ὁποῦ εὑρίσκονταν εἰς τὸ μέρος τῆς Νικαίας

empereurs de Constantinople sur les cinq empereurs francs qui s'y sont succédé durant les cinquante-sept années de l'occupation. Les deux empereurs omis sont Henry, frère de Baudoin, d'abord régent, puis empereur de 1206 à 1216, et Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, marié à Iolande de Flandre, sœur des deux empereurs Baudoin et Henry. Pierre de Courtenay, nommé empereur en 1216, mourut en 1220, sans être entré à Constantinople.

(1) Baudoin II se sauva de Constantinople le 26 juillet 1261, au moment où les troupes grecques, conduites par Alexis Stratégopule, général de Michel Paléologue, y entraient par surprise. Il n'eut que le temps de quitter ses habits impériaux et de s'embarquer sur un petit bâtiment qui le transporta promptement hors du Bosphore.

(2) Le texte dit Ῥερράγὸν, comme si c'était un nom propre; mais il est probable qu'il aura fait un seul mot de deux mots francs qu'il ne comprenait pas, et qu'il faut lire δὲ Ἀραγὸν, roi d'Aragon. Voyez dans le second livre tous les détails relatifs à ce projet d'alliance, qui fut déjoué d'une manière si brusque par le prince de Morée.

(3) Cette fille, nommée Agnès, n'était pas fille, m sœur de Robert de Courtenay, étant née, ainsi que lui, Pierre de Courtenay et d'Iolande de Flandre.

(4) Geoffroy II de Ville-Hardoin. (Voyez le deuxi livre.)

(5) Τοῦ πρίγκηπα Γουλιάμου. Guillaume Ier de Vi Hardoin succéda à son frère.

(6) Lisez la sœur.

(7) Théodore Lascaris avait épousé Anne, deuxi fille d'Alexis l'Ange. Après la prise de Constantinopl se retira en Asie, s'empara de Nicée, y fonda une s veraineté, et s'y fit proclamer empereur en 1206.

(8) Peuplade scythique alors au-delà du Danube

(9) Nicéphore Grégoras nomme les Zicchi parmi peuplades scythiques. (L. 1, c. 5.)

(10) Nicée, dans l'ancienne Bithynie, patrie d'As piade, de Parthénius et d'Apollodore. C'est là que sembla en 328, par l'ordre de Constantin, le concile

hie[1], où régnait messire Robert[2]. Leur
ra trois ans et plus, jusqu'au moment
nt l'empereur Baudoin[3], et qu'on eut
Robert comme empereur[4]. Lascaris,
oir rempli le nombre d'années qui lui
ccordées par Dieu, mourut à son tour[5],
nt après lui, au moment où la mort
prendre, qu'un seul fils en bas âge[6].
eler Michel Paléologue, l'un des prin-
le la Romanie, homme honorable jus-
t réputé sage parmi les Grecs, et lui
a tutelle de son fils et la régence[7] de
Romanie. Celui-ci accepta sous ser-
aploi qu'on lui confiait, et se fit donner
Père du jeune empereur. Mais à peine
rain était-il mort que Paléologue fit
onner toutes les places, et y mit de
arnisons qui lui jurèrent fidélité. Il lia
aussi par serment tous les chefs et toutes les communautés de l'empire, combla de biens les uns, accorda des terres à d'autres; et lorsqu'il eut tout réglé à son goût, il fit mourir le jeune empereur, fils de Lascaris, en l'étranglant[8]. O action indigne d'un honnête homme, d'étrangler ainsi son souverain et de s'emparer de la souveraineté! Qui donc oserait dire qu'ils croient en Dieu, des hommes qui ne tiennent ni à la vérité ni à leurs serments! Hélas! que gagnent-ils donc à se rendre ainsi criminels devant Dieu? Leurs péchés les frappent d'aveuglement, amènent la ruine de leur nation, et la font captive de toutes les autres. Quel autre peuple au monde que le peuple Grec, se laisse aujourd'hui vendre comme des moutons[9]? mais chacun est payé d'après son

Ἀνατολὴν, ὁποῦ εἶν' ἡ Φιλαδέλφια[1],
καὶ αὐθέντευεν ὁ μισὶρ Ἀρομπέρτος[2].
πασεν ἡ μάχη τους χρόνους κἂν τρεῖς καὶ πλέον,
πτώθηκεν ὁ βασιλεὺς Βαλδουΐνος[3],
ν διὰ βασιλιὰ ἐκεῖνον τὸν Ῥομπέρτον[4].
βασιλεὺς ὁ Λάσκαρις ἐκεῖνος
κως ἠθέλησεν ὁ Κύριος τῆς δόξης.
ἦλθε τὸ κοινὸν τοῦ κόσμου ν' ἀποθάνῃ[5],
ἀνάλιωσεν, μειράκιον ὑπῆρχεν·
λάβασαν κὺρ Μιχαὴλ ἐκεῖνον,
λόγον σὲ λαλῶ, πρῶτον τῆς Ῥωμανίας,
σὶ φρόνιμον εἰς ὅλους τοὺς Ῥωμαίους,
παράδωκεν ἐκεῖνον τὸν υἱόν του,
ον τὴν αὐθεντειὰν[7] ὅλης τῆς Ῥωμανίας·
παράλαβεν ὅσα τὸν ἐπαραδῶκε·
ᾧ τοῦ βασιλεῶς ὥρισε νὰ τὸν λέγουν·
μετίστηκεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος,
ὅτις ὥρισε, τὰ κάστρη ἐσιταρχῆσαν,

Ἔθηκε φύλαξαις καλαῖς· 'ς τὸ ὄνεμά του ὠμῶσαν·
Τὸν ὅρκον ἐπαράλαβεν ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Ὡσαύτως γὰρ καὶ τοῦ κοινοῦ ὅλης τῆς βασιλείας·
Τοὺς μὲν γὰρ εὐεργέτησεν, ἄλλων χώρας ἐδῶκε·
Καὶ ὅσον ἐκατάστησε ταῖς ὄρεξαίς του ὅλαις,
Ἔπνιξεν[8], ἐθανάτωσε τὸν αὐθεντόπουλόν του,
Τοῦ Λάσκαρι γὰρ τὸν υἱὸν τοῦ βασιλέως ἐκείνου.
Ἰδὲ κακὸν τὸ ἔπηκεν ὁ ἄθλιος ἐκεῖνος,
Νὰ πνίξῃ τὸν αὐθέντην του, τὴν αὐθεντειὰν νὰ πάρῃ
Τίς νὰ ἀκούσῃ, νὰ εἰπῇ, ὅτι εἰς Θεὸν πιστεύουν
Ἄνθρωποι, ὁποῦ οὐδὲν κρατοῦν ἀλήθειαν οὐδὲ ὅρκον;
Φεῦ γὰρ καὶ τί κερδίζουσι, καὶ σφάλλουν τὸν Θεόν τους;
Καὶ πῶς τοὺς ἀπετύφλωσεν ἡ ἁμαρτιὰ ποῦ πράγουν·
Ὅτι τοὺς ἐξωλόθρευσεν ἀπὸ τὰ γενικά τους,
Καὶ ἐγείνονταν αἰχμάλωτοι τῆς οἰκουμένης ὅλης.
Ποῖον ἄλλο γένος σήμερον εὑρίσκεται εἰς τὸν κόσμον
Νὰ τοὺς πωλοῦν ὡς πρόβατα[9], μόνον καὶ τοὺς Ῥωμαίους;
Ὅμως ὡς πράττει ὁ καθεὶς, οὕτως ἀπολαμβάνει.

ur Arius et sur l'authenticité de quelques-uns de l'évangile.

αδέλφια.

ισὶρ Ἀρομπέρτος pour Ῥομπέρτος.

dolin Ier.

déjà expliqué la confusion où tombe le chroni-

odore Lascaris mourut en 1222, âgé de 45 ans. a encore une confusion ici. Le chroniqueur omet lèbre de Jean Vatatzes Ducas, qui épousa Irène, de Théodore Lascaris Ier, et qui fut désigné par père comme son successeur à l'empire, de la ière que lui-même avait succédé aux droits de ère Alexis, après la prise de Constantinople. Jean ut un seul fils, Théodore Lascaris II, et c'est ce Lascaris II qui laissa le fils âgé de huit ans question ici. Toutes ces erreurs prouvent que l'auteur de cette chronique est un Franc et non un Grec.

(7) Le texte dit αὐθεντειὰν, souveraineté; mais d'après l'histoire, et même uniquement d'après le sens des phrases qui suivent, il faut entendre par ce mot l'administration ou la régence de l'empire. Au reste ce ne fut pas Michel Paléologue, mais Georges Muzalon, que Théodore Lascaris II désigna par son testament comme tuteur de son fils et régent de l'empire. Aussitôt après la mort de l'empereur, Michel Paléologue souleva le peuple et se fit associer à l'empire le 1er décembre 1259.

(8) Il lui fit d'abord crever les yeux et l'enferma ensuite dans un monastère.

(9) La Grèce s'est rachetée et de l'avilissement de l'empire et de celui de l'esclavage turc par la lutte qu'elle vient de soutenir avec tant de gloire, et dans laquelle elle a reconquis au moins un peu d'indépendance et de nationalité.

propre mérite. Quittons ce sujet pénible, et terminons la tâche que j'ai commencée.

Après que Michel Paléologue eut fait mourir son jeune empereur, le fils de Lascaris, et qu'il se fut emparé de la souveraineté de Romanie, il réunit de nombreuses troupes composées de Turcs et de divers autres peuples[1], et commença contre les Francs, dans l'Anatolie, une guerre qui lui fut favorable; car l'empereur Robert n'était plus: la mort l'avait enlevé quelques années auparavant[2]. C'était son fils[3] qui régnait, et qui perdit l'empire par sa mauvaise conduite.

A cette époque Paléologue s'arrangea avec la communauté de Gênes[4] à laquelle il accorda la ville de Galata qui dépend de Constantinople, dont elle n'est séparée que par le golfe[5]. Les Génois y fondèrent une ville, y firent de grands établissements et conclurent avec l'empereur des traités[6] par lesquels ils étaient exempts de tout droit de péage dans l'intérieur de la Romanie, s'obligeant, de leur côté, à le secourir de leurs galères dans tout ses guerres, sous la condition cependant qu'il leur en paierait le prix et une légère gratification.

Paléologue arma[8] alors soixante galères et commença une guerre opiniâtre contre les Vénitiens, qui s'étaient alliés à Baudoin. Il se rendit maître de tous les passages de la mer et empêcha qu'on approvisionnât Constantinople. Lui-même se porta en personne dans les environs de Constantinople avec toutes les troupes qu'il put rassembler, et bloqua cette ville par terre et par mer.

Lorsque les Grecs de Constantinople virent les mesures prises par Paléologue, ils se concertèrent aussitôt avec lui, s'engagèrent par serment et le firent entrer dans la ville[9]. Dans cette extrémité, l'empereur Baudoin, voyant que les Grecs ne lui étaient pas fidèles, se réfugia avec tous ses Francs dans l'ancien palais[10]. Là attaqué par les Turcs et les Grecs et près d'être étroitement bloqué, il s'embarqua à bord d'un grand et beau bâtiment qu'il tenait tou

Τὴν λέξιν ὁποῦ ἄρχισα, θέλω νὰ τὴν ξορλήσω.
Ἀφοῦ γὰρ ἐθανάτωσεν ὁ Μιχαὴλ ἐκεῖνος,
Ὁ Παλαιολόγος σὲ λαλῶ, τὸν αὐθεντόπουλόν του,
Τοῦ βασιλέως τὸν υἱὸν τὸν Ἀάσκαριν ἐκεῖνον,
Καὶ ἔλαβε τὴν αὐθεντειὰν ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Φουσάτα γὰρ ἠσύναξε, Τούρκους καὶ ἄλλαις γλώσσαις [1].
Τὴν μάχην ἐπεχείρησε νὰ μάχεται τοὺς Φράγκους
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνατολήν, ὁποῦ εἶχεν ἐπιδέξιον·
Ἐκεῖσε γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ μισὲρ Ἀρομπέρτος
Οὐδὲν ἦτον εἰς τὸν καιρὸν τότε ὁποῦ σᾶς λέγω·
Διοῦ ἦτον ἀποθανὼν ὀμπρὸς ὀλίγους χρόνους [2],
Καὶ αὐθέντευεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ υἱός του [3],
Ὁποῦ ἔχασε τὴν βασιλειὰν μὲ τὴν κακὴν του πρᾶξιν·
Εἰς τοῦτο ἐσυμβιβάσθηκεν αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
Μὲ τὸ κουμεὶν τῆς Γένοβας [4], τὸν Γαλατὰν τοὺς δίδει,
Ὁποῦ εἶν' σιμὰ τῆς πόλεως, ἐκεῖθεν τοῦ λιμιῶνος [5].
Χώραν ἐπήκασιν ἐκεῖ, καὶ ἀπλίκην τους μεγάλην·
Ὅρκον, συνθήκας ἔπηκαν μετὰ τὸν βασιλέα [6],
Νὰ ἦν' ἀκουμερίκευτοι 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν·
Νὰ τοῦ βηηθοῦν μὲ κάτεργα εἰς ὅλαις του ταῖς μάχαις,
Νὰ ἔχουσι τὴν ῥόγαν τους καὶ τὴν φιλοτιμιὰν [7] τους.
Κάτεργα ἑξῆντ' ἁρμάτωσεν [8] αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος·
Ἄρχισε μάχην δυνατὴν μετὰ τοὺς Βενετίκους·
Διοῦ ἦσαν ἡ βοήθεια τοῦ Βαλδουβῆ ἐκείνου.
Ἐκράτησεν ἐξάπαντος τοὺς δρόμους τοῦ πελάγου,
Τοῦ νὰ μὴ φέρουσι ποσῶς σιτάρχησιν 'ς τὴν πόλιν.
Κ' ἐκεῖνος πάλιν πέρασε 'ς τῆς πόλεως τὰ μέρη
Μ' ὅσα φουσάτα ἠμπόρεσε τὰ ἔχῃ περισυνάξῃ·
Τὴν πόλιν ἐκατέκλεισε τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης.
Καὶ ὡς εἶδαν τοῦτο οἱ Ῥωμαῖοι, ὁποῦ ἦσαν εἰς τὴν πόλιν,
Συντόμως συμβιβάζονται μετὰ τὸν Παλαιολόγον,
Ὅρκους, συνθήκας ἔπηκαν, ἐμπάσαν τον 'ς τὴν πόλιν [9].
Καὶ ὡς εἶδε τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ὁ Βαλδουβῆς ἐκεῖνος,
Τὸ πῶς τὸν ἀπιστήσασι τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων
Ἐκεῖσε ἐκατάφυγε μετὰ τοὺς Φράγκους ὅλους,
Ὁποῦ ἦσαν τότε μετ' αὐτὸν, εἰς τὰ παλαιὰ παλάτια [10].
Ἐκεῖ τὸν ἐπολέμησαν οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Ῥωμαῖοι.
Ὡς εἶδε γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ Βαλδουβῆς ἐκεῖνος,
Τὸ πῶς τὸν ἀποκλείσασι 'ς τὸ παλαιὸν παλάτι,
Καράβι εἶχ' ἐξαίρετον (μέγα, λαμπρὸν ὑπῆρχεν),

(1) Le texte dit : et de diverses autres langues. Cette expression était admise dans l'ordre de Malte. Les chevaliers y étaient divisés par langues au lieu de l'être par peuples.

(2) Robert mourut en 1228.

(3) Baudoin II était frère et non fils de Robert.

(4) Τὸ κουμεὶν τῆς Γένοβας.

(5) Ce golfe s'appelle le golfe Cératique, par sa ressemblance avec une corne, en grec κέρας.

(6) Le 13 mars 1261; il était alors à Nicée (*voy.* Cantacuzène, liv. IV, c. 25).

(7) Τὴν φιλοτιμίαν, ce que nous appelons les épingles pot-de-vin, le pour-boire, en grec ancien libéralité, l gesse.

(8) Ἁρμάτωσεν, mot grécisé, du latin *armare*.

(9) Les Grecs, commandés par Alexis Stratégopule, néral de Paléologue, entrèrent dans Constantinople surprise, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, la nui 2 juillet 1261. Michel Paléologue était alors en Asie

(10) Παλαιὰ παλάτια, et plus bas, τὸ παλαιὸν παλ

't, emmena avec lui les trois mille
qu'il avait, sortit de Constantinople,
par mer à Monembasie [1]. Il y débarqua
ans l'intérieur de la Morée, où se trou-
s le prince Guillaume [2].
remière nouvelle de l'arrivée de l'em-
le prince vint à sa rencontre et lui fit
honneurs qu'il devait à sa qualité d'em-
audoin était fort empressé de se rendre
ent ; car il espérait être secouru par le
r l'Eglise et par le roi de France, et
l'eux des troupes et des secours consi-
qui le mettraient en état de rentrer à
nople [3].
'espérance de son retour prochain plu-
ses hommes restèrent en Morée avec
Guillaume, attendant toujours l'arrivée
de l'empereur qui, en passant, devait les reprendre en Morée. Voici les noms des chefs qui y restèrent. Le premier, était le sire Ancelin de Toucy [4]. Il était maréchal de Romanie ; le prince lui fit don d'Arcadia. Ceux qui restèrent ensuite furent : les sires du Plaissié [5] et les sires de Brassy [6], les quatre de Chappes [7] et les deux d'Aunoy [8], le sire de Les-Pigas [9], et plusieurs autres sergents [10]. Quelques seigneurs Grecs restèrent aussi ; mais je ne les nomme pas, pour ne pas trop allonger ma narration.

C'est ici que j'interrompral le récit des actions des deux empereurs Paléologue et Baudoin. Je me hâte de rentrer dans le sujet que j'avais en vue dans le commencement de mon histoire, et je reprends le fil de mon premier récit.

ρ ἐσέντεκε μ' ἄλλους τρεῖς χιλιάδαις.
ιεν ἐξέβησαν, τὴν θάλασσαν ἐπιάσαν·
τὴν Μενεβασιὰν [1], ἐκεῖ ἀπεσχολάσαν.
; τὸν Μορέαν, ἔσωσαν εἰς τὸν κάμπον.
' ὁ πρίγκηπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος [2].
διὰ πὸν βασιλιὰ, ἤλθε δ' ἀπάντησίν του·
τὸν ἐτίμησεν ὡς βασιλέα ὁποῦ ἤτον.
ἐσπούδαζε ν' ἀπέλθῃ εἰς τὴν Δύσιν,
λογιάζοντας νὰ τοῦ ἔχουν βοηθήσει·
τὴν ἐκκλησιὰν καὶ ὁ ῥήγας ὁ τῆς Φράντζας·
τοῦ δώσουσι καὶ συμμαχιὰν μεγάλην,
νὰ στραφῇ πάλιν ἐκεῖ εἰς τὴν Πόλιν [3].
ιμείνασι πολλοὶ ἐκ τὸν λαόν του
ν πρίγκηπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
νὰ τοὺς εὑρῇ ἐκεῖ ὁ βασιλέας
ια τὸ ἐμπάντεχαν τοῦ νὰ στραφῇ ἐκεῖθεν·

Ἐκεῖνει γὰρ ἀπέμιναν ὁποῦ τοὺς ὠνομάζαν,
Πρῶτος γὰρ ὁ σὶρ Ἀσελῆς, ντὲ Θεὺθ [4] εἶχε τὸ ἐπίκλην,
Ὁποῦ ἦτον πρωτοστράτορας τότε τῆς Ῥωμανίας·
Κ' ἐδῶκέ του ὁ πρίγκηπας δῶρον τὴν Ἀρκαδίαν·
Ἐνέμειναν οἱ ντὲ Πλαθὶ [5], καὶ αὐτοὶ οἱ ντὲ Βερήθιε [6]·
Οἱ ντὲ Ἀπὶ [7] ἦσαν τέσσαροι, οἱ ντὲ Ἀνὶ [8] ἦσαν δύο·
Ἄλλος ἦτο ντὲ Λεσπιγᾶς [9], καὶ ἄλλοι πολλοὶ σεργέντας [10]·
Καὶ ἄλλοι ἄρχοντες Ῥωμαῖοι ἐνέμειναν ἐκεῖσε,
Τοὺς ὁποίους οὐ νομάζω τους διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Ἐνταῦθα θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσω τὰ οὲ λέγω,
Ταῖς πράξαις ὁποῦ ἔπραξαν οἱ βασιλεῖς ἐκεῖνοι,
Ὁ Παλαιολόγος, ἀλλὰ δὴ καὶ ὁ Βαλδουθῆς ἐκεῖνος·
Διατὶ σπουδάζω νὰ στραφῶ εἰς τὸ προκείμενόν μου,
Καθὼς τὸ ἐπεχείρησα εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ λόγου,
Διὰ νὰ πληρώσω τῆς ἀρχῆς, τοῦ πρώτου λόγου τέλος.

tres disent dans l'Ile de Négrepont.
laume Ier de Ville-Hardoin.
loin II alla d'abord trouver Mainfroy, roi de
sita ensuite Urbain IV et saint Louis, et erra
les cours de l'Europe pendant plusieurs an-
avoir inutilement sollicité des secours et pro-
ière dans toute l'Europe, il mourut en l'an
e de cinquante-sept ans.
était pas Ancelin de Toucy, mais Vilain d'Au-
it seigneur d'Arcadia. (Voy. p. 213.)
ντὲ Πλαθί. Le θ des Grecs se prononce comme
glais et le ς des Andalous. Suivant Ducange
scrite des principautés et des royaumes de
de Cypre et d'Arménie et des familles qui les
, n°. 1224, suppl. à la Bibl. R.), les seigneurs du Plaissié descendaient de Thibaut d'Amiens, fils puîné de Dreux, châtelain d'Amiens, et frère de Pierre d'Amiens qui mourut, comme le raconte Ville-Hardoin, à la prise de Constantinople.

(6) Οἱ ντὲ Βερίθιε. On trouve plusieurs Brassy ou Bracheux parmi les Croisés.

(7) Οἱ ντὲ Ἀπί. Il y avait plusieurs Croisés du nom de Chappes, nom qui se rapproche assez du nom donné par le chroniqueur.

(8) Οἱ ντὲ Ἀνί. Je trouve deux chevaliers de ce nom parmi les Croisés : Vilain d'Aunoy et Guillaume d'Aunoy.

(9) Ντὲ Λεσπιγᾶς. Il est question d'un Français nommé Henry, seigneur de Las-Pigas, dans les Lignages d'outre mer.

(10) Σεργέντας, mot grécisé.

LIVRE II.

CHRONIQUE DE MORÉE.

Aimez-vous à connaître les exploits des braves et à recueillir une ample instruction? Si vous savez lire, lisez le récit de leurs exploits; si vous ne savez pas lire, asséyez-vous près de moi et écoutez; si vous êtes un homme de bon jugement, vous pourrez tirer un grand fruit des exemples que j'ai à vous citer. Avant vous, plusieurs de ceux qui ont accompagné les chefs francs dans leur expédition de Morée ont beaucoup appris dans leur commerce intime. Je commence donc mon récit.

Le comte de Champagne, cet homme extraordinaire dont je vous ai parlé dans le début de ce livre[1], ce célèbre guerrier qui avait conçu le projet de se rendre avec les autres chefs au tombeau du Christ, en Syrie, et
après avoir été choisi pour capitaine et
suprême de l'armée des Croisés, était
avant de jouir de sa nouvelle dignité,
deux frères plus jeunes que lui[2]. Dès
ceux-ci apprirent qu'au lieu d'aller en S
les Francs, par la permission du pape[3], ava
renoncé à leur première expédition pou
diriger vers Constantinople, et qu'ils ava
occupé la Romanie et s'y étaient établi
seigneurs[4], ils convinrent entre eux que
resterait dans la famille, et que l'autre se
drait en Romanie[5], afin d'y faire aussi quel
conquêtes.

Ces deux frères[6] se ressemblaient aussi

ΒΙΒΛΙΟΝ ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

ΧΡΟΝΙΚΑ ΤΗΣ ΜΩΡΕΑΣ.

Καὶ ἂν ἀγαπᾷς δὲ νὰ ἀκοῦς πράξαις καλῶν στρατιώτων,
Νὰ μάθῃς, νὰ παιδεύσαι, ἂν τύχῃ, νὰ προκόψῃς,
Εἰ μὲν ἠξεύρεις γράμματα, σύχν' ἀναγίνωσκέ τα·
Εἰ δὲ καὶ εἶσ' ἀγράμματος, κάθου σιμά μου, μάθε·
Καὶ ὀλπίζω, ἂν ἦσαι φρόνιμος, τοῦ νὰ διαφορέσῃς
Ἀπὸ τῆς ἀφηγήσεως τῶν παλαιῶν ἐκείνων,
Ὁποῦ ἤλθασι μετ' ἐκεινοὺς, ἐπρόκοψαν μεγάλως.
Ἐτοῦτο ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, ἄκουε νὰ σὲ λέγω·
Ὁ κόντες ὁ παφάξενος ἐκεῖνος τῆς Τζαμπάνιας,
Ὁποῦ τὸν εἶπα εἰς τὴν ἀρχὴν ἐτούτου τοῦ βιβλίου[1],
Ὁποῦ ἄρχισε τὸ πέρασμα, ἐκεῖνο τὸ πασσάτζο

Μὲ τοὺς ἄλλους τοὺς ἑτερους εὐγενικοὺς ἀνθρώπους,
Ν' ἀπέλθουσιν εἰς τὴν Συριὰν, εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφο
Καὶ ἐκλέξαν τὸν διὰ κεφαλὴν καὶ μέγαν καπετάνιον
Εἰς τὰ φουσάτα ὁποῦ εἶχασι τότε οἱ πελεγρίνοι,
Καὶ ἤλθέ τον ὁ θάνατος, καθὼς τὸ ἀφηγήθην,
Εἶχε καὶ δυὸ ἀδελφοὺς [2] δεύτερους ἀπ' ἐκεῖνον·
Καὶ ὡς ἦκουσαν καὶ ἔμαθαν, τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐκεῖνοι,
Πεῦ ὑπαγέναν εἰς τὴν Συριὰν, μὲ θέλημα τοῦ πάπα[3]
Ἀφῆκαν τὸ ταξεῖδί τους καὶ ὑπῆγαν εἰς τὴν Πόλιν,
Τὴν Ῥωμανιὰν ἐκέρδησαν καὶ ἐγίνηκαν αὐθέντας, [4]
Βουλὴν ἐπῆρασιν ὁμοῦ οἱ δύο αὐταδέλφοι,
Νὰ μείν' ὁ εἷς ἀπὸ κεινοὺς ἐκεῖ εἰς τὸ γενιόν τους,
Ὁ ἄλλος νὰ πᾶ στὴν Ῥωμανιὰν [5] τοῦ νὰ κερδήσῃ τόπον.
Ἀσπὸν ὡς ἓν' τὸ ῥιζικὸν, ἡ χάρις τῶν ἀνθρώπων,
Οἱ ἀδελφοὶ [6] ὁμοιάζουσιν εἰς πρόσωπον, εἰς χάριν·

(1) Thibaut III, onzième comte de Champagne, père du célèbre Thibaut IV, roi de Navarre, dit le Posthume et le Grand, qui composa de fort jolis vers français. Thibaut III avait été nommé chef de la quatrième croisade à l'âge de vingt-trois ans, en l'année 1200. Il mourut le 24 mai de l'année 1201.

(2) Thibaut III n'eut qu'un frère, Henri II, auquel il succéda dans le comté de Champagne, en 1197. Les deux frères champenois dont notre chroniqueur parle ici étaient bien, comme Thibaut, de la tige des comtes de Champagne, et en conservaient même le titre de *Champenois;* mais leur père, Eudes, fils de Hugues Ier et d'Élisabeth de Bourgogne, avait été déclaré illégitime par son père, qui se croyait impuissant. Eudes se retira à Champ-Litte en Bourgogne, terre de sa mère. Il eut de Sybille sa femme, fille de Josselin, vicomte de Dijon, trois fils: Eudes, Louis et Guillaume. Eudes mourut en 12
Constantinople. Une charte de l'an MCXCVI, du cart
d'Aubin, diocèse de Langres, fait mention d'un quat
frère nommé Hugues, décédé à cette époque. Ces q
frères étaient ainsi oncles à la mode de Bretagne, e
pas frères, de Thibaut III, arrière-petit-fils d'Étie
frère de Hugues Ier.

(3) Innocent III.

(4) De αὐτένθης, maître, en grec ancien, les Turc
fait *effendi*.

(5) La Romanie désignait alors l'empire grec
son entier.

(6) Il y avait, comme je viens de le dire, quatre
issus d'Eudes le Champenois, dit de Champ-Litte : l
l'ainé, qui mourut en 1204 à Constantinople, Louis,
laume et Hugues.

traits de leur figure que par la grâce de
rsonne. Le plus jeune avait cependant
courage, d'habileté et de talents que son
ls décidèrent que l'aîné resterait à la
la famille en Champagne, tandis que
jeune, nommé messire Guillaume de
-Litte[1], rassemblerait autant d'hommes
pourrait et se rendrait en Morée pour y
quelques conquêtes[2] de terres ou de villes
former un héritage de famille. Le comte[3]
alors à son frère tout l'argent comptant
ait, et lui dit : « Cher frère, puisque je reste
nds tout l'argent qui est dans notre trésor
ce que nous avons en commun, et pars
s vœux et ceux de toute notre famille ;
en la bonté de Dieu qu'il te fera réussir. »

τερώτερος καλὸς καὶ ἐπιδέξιος,
μος ἦτεν πολλὰ ὑπὲρ τὸν ἀδελφόν του.
θεσαν εἰ δυὸ, ὁ πρῶτος ν' ἀνεμείνῃ
τὸ γονικὸν ἐκεῖνο τῆς Τζαμπάνιας·
ττερες ἀπὸ τοὺς δυὸ (τὸν λέγουν μισὲρ Γουλιάμον,
τὸ ἐπάλλην του, ντὲ Σάλο [4] τὸν ἐλέγαν)
ρυσάτα ὁς ἠμπορεῖ, νὰ πάρῃ μετ' ἐκεῖνον,
καὶ αὐτὸς εἰς τὸν Μορεὰν, νὰ ἔχῃ κουγκεστήσει [2]
τσίους τίποτες, νὰ τὰ ἔχουν γονικά τους·
[3] γὰρ τοῦ ἔδωκεν ὅσον λεγάριν εἶχε,
ν· « Ἀδελφούτζικε, ἐπὴν ἐγὼ ἐδῶ μένω,
τὸ λεγάρι μας καὶ τὰ κοινά μας ὅλα
ωμεν μὲ τὴν εὐχὴν ἐμοῦ καὶ τῶν γονιῶν μας·

Guillaume commença donc à rassembler des hommes. Il envoya en Bourgogne[4], d'où lui vinrent beaucoup de compagnons. Les uns étaient de pauvres gens qui le suivaient pour un salaire, les autres étaient des hommes riches qui s'offraient à l'accompagner en qualité de bannerets[5], et à la condition que chacun d'eux pourrait se créer une conquête de famille. Ils arrivèrent à Venise[6], et après y avoir loué des bâtiments, ils se pourvurent de tous les objets utiles à leur voyage; ils s'embarquèrent et partirent au mois de mars[7].

Le premier mai ils arrivèrent en Morée et débarquèrent dans l'Achaïe, à environ quinze milles[8] en-deçà de Patras. Ils y établirent

« Ἐλπίζω εἰς ἔλεος Θεοῦ, ὅτι νὰ εὐτυχήσῃς. »
Εἰς τοῦτο ἐπερισύναξε καὶ ἐμάζωξε φουσάτα·
Εἰς Πουργουνίαν [4] ἔστειλεν, ἦλθαν πολλοὶ μετ' αὐτον·
Οἱ μὲν τὴν ρόγαν ἔπαιρναν, οἱ δ' ἄλλοι φλαμπουριάροι [5].
Ἦσαν καὶ πλούσιοι ἄνθρωποι, ἦλθασι μετ' ἐκεῖνον,
Ὁ καθεεὶς τοῦ λόγευτου νὰ ἔχῃ κουγκεστήσει·
Σ' τὴν Βενετιὰν [6] ἀπέσωσαν, τὰ πλευτικὰ ὡρμῆσαν·
Καὶ εὐθὺς τὰ οἰκενόμησαν ὅσα ἤθελαν εἰς χρείαν.
Τὸν μάρτιεν ἐπέρασαν, ἐδιέβησαν ἐκεῖθεν [7].
Εἰς τὸν Μορέαν ἔφθασαν στὴν πρώτην τοῦ μαΐου·
Ἐκεῖσε ἀπεσκάλωσαν, στὴν Ἀχαΐαν τὸ λέγουν,
Ποῦ ἔν' ἐδῶθεν τῆς Πατροῦ κὰν δεκαπέντε μίλια [8].
Εὐθὺς καστέλλι ἔστησαν ὅλον μὲ τὸ πλιθάρι·

[1] Est-ce messire Guillaume de Châlons, Σαλὸ, ou messire Guillaume de Sa-Lo? La corruption de Champ-Litte en ne paraîtra pas trop extraordinaire à ceux qui savent bien nous-mêmes aujourd'hui nous estropions les noms étrangers. Guillaume de Champ-Litte portait seulement le titre de Seigneur de la Marche; mais en survivant de son frère Eudes, il se qualifia de vicomte de Dijon, ainsi qu'on peut le voir dans une charte du cartulaire d'Aubin, dans laquelle il parle, comme nous le voir, de son projet de voyage à la Terre-Sainte, et dit qu'il avait alors du même nom que lui. Voici la charte :

Guillelmus de Chan-Lito, vicecomes Divionensis, omnibus præsentibus et futuris me, cum *iter transfretandi ipsi,* dedisse in eleemosynam, pro remedio animæ meæ et antecessorum meorum, Deo et fratribus Altæ-Combæ III solidos et dimidium Divionensis monetæ, quos habebam in vinearum quas in territorio de Mirandis possidebam annuatim mihi solvere tenebantur. Concessi etiam eisdem vineis custodiendis præpositos custodes omni tempore et de ipsis vineis vindemiandis bannum non habere. Dedi insuper nominatis fratribus plenariam potestatem in omnibus nemoribus meis, exceptâ forestâ de Ugos, liberè et pacificè possidendum ad opus usuum domûs quam apud Divionem possident, et exceptâ insuper forestâ de Osseaus et forestâ de Chevenne; hanc autem fieri laude et assensu *Odonis fratris mei. Guillelmus verò filius meus tunc temporis non loquebatur quum feci hanc eleemosynam.* — Hujus rei testes sunt frater Poncius Cellerarius Cistertiensis, Robertus Fardes presbyter, Aymo de S. Sequano, Aymo de Orgeolo, milites; Hugo Belluns de Corusio, præpositus meus. Et ut magis ratum habeatur, præsentem cartam sigilli mei munimine roboratam eis tradidi. — Actum est hoc anno ab incarnatione Domini MCCII.

(2) Le chroniqueur fait ici passer dans le grec un mot français, ainsi que cela lui arrive souvent : νὰ ἔχῃ κουγκεστήσει.

(3) C'est-à-dire l'aîné des deux frères, celui qui portait le titre de la famille.

(4) Πουργουνία.

(5) Φλαμπουριάρους, porte-étendards, porte-bannières; du mot φλάμπουρον, drapeau. (du latin *flammula*, flamme.)

(6) Βενετία.

(7) En 1205.

(8) Μίλιον était pris en ce sens dans le Bas-Empire.

aussitôt un château-fort, bâti de briques; car, à l'époque dont je parle, il n'existait encore que douze places fortes[1] dans la Morée et dans toutes ses dépendances.

A leur débarquement dans l'Achaïe ils tirèrent leurs chevaux des bâtiments et prirent deux jours pour le repos. Le troisième jour ils montèrent à cheval et s'avancèrent sur Patras. Ils cernèrent la ville et le fort, établirent leurs trébuchets[2] tout autour, firent avancer leurs arbalétriers[3] et commencèrent le combat. Les troupes étaient nombreuses, et l'attaque fut poussée avec vigueur; les Francs entrèrent tout d'abord dans l'enceinte extérieure de la place; aussitôt qu'ils s'en furent emparés, les habitants capitulèrent et livrèrent la forteresse, sous la condition que chacun conserverait sa maison et ses biens.

Lorsque les Francs furent maîtres de Patras, ils y établirent une garnison et fortifièrent la ville et le château d'hommes et d'armes, ainsi qu'il convient, et ils partirent pour l'Achaïe. Ils se concertèrent alors avec les Grecs du pays qui connaissaient les localités et les usages de chacune des provinces, et apprirent par eux que la plus belle contrée de la Morée était du côté d'Andravida[4]. La ville d'Andravida est située dans la plaine et ouverte de toutes parts, sans être défendue ni par des tours ni par des murailles. Les Francs se mirent en chemin et se dirigèrent sur cette ville, bannières déployées. A leur approche, les habitants informés de leur marche sortirent tous de la ville, grands et petits, tenant entre leurs mains des croix et des images des saints, et se soumirent à ce chef champenois qui, en homme sage, les accueillit gracieusement et leur promit qu'il ne permettrait pas qu'on leur fît aucun tort, qu'il leur conserverait toutes leurs propriétés et leur accorderait même des honneurs et des bienfaits. Les habitants lui jurèrent à leur tour de mourir ses serviteurs.

Ἐντότε γὰρ ὁποῦ λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
Ὁ τόπος ὅλος τοῦ Μορεὼς, ὅσεν καὶ περιέχει,
Οὐδὲν εἶχε καταπαντεῦ μόνον δώδεκα κάστρη [1].
Λοιπὸν ἀφοῦ ἐπέζευσαν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀχαΐαν,
Ἐξήβαλαν τὰ ἄλογα ἀπ' ἔσω ἐκ τὰ καράβια,
Καὶ δύο ἡμέραις ἔμειναν νὰ τᾶ ἔχουν ἀναπαύσει.
Ἐνταῦτα ἐκαβαλλίκευσαν, ὑπῆγαν εἰς τὴν Πάτραν·
Τὸ κάστρον ἐτριγύρισαν, ὡσαύτως καὶ τὴν χώραν·
Τὰ τριμπευτζέτα [2] ἔστησαν καταπαντεῦ τριγύρευ·
Τοὺς τζαγρατόρους [3] ἔβαλαν, τὸν πόλεμον ἀρχίσαν,
Καὶ ἐκ τοῦ πλήθους τοῦ λαοῦ καὶ θαρσεῦ πολέμου
Ἀπὸ τὸ πρῶτον ἐσέβησαν στὴν χώραν τὴν ἀπέξω·
Ἀφοῦ τὴν χώραν πήρασιν, ἐκεῖνοι δὲ τοῦ κάστρου
Εὐθὺς ἐσυμβιβάσθησαν, τὸ κάστρον παραδῶκαν
Μὲ τὰς συνθήκας καὶ ἀφορμὰς νὰ ἔχουν τὰ δικά τους
Ο καθεεὶς στὸ σπῆτί του καὶ εἰς τὸ γονικὸν του.
Ἀφοῦ τὴν Πάτραν πήρασι, ταῖς φύλαξαις ἔβαλαν,
Τὸ κάστρον ἐσιτάρχησαν, εἶθ' οὕτως καὶ τὴν χώραν
Ἀπὸ λαὸν καὶ ἅρματα, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει·

Καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἐστράφησαν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀχαΐαν.
Βουλὴν ἐπῆραν ἐνομοῦ τοὺς τεπικοὺς Ῥωμαίους,
Ὀποῦ τοὺς τόπους ἤξευραν, τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν.
Λέγουν καὶ συμβουλεύουν τους, πῶς ἐν' εἰς Ἀνδραβίδα
Ἡ χώρα ἡ λαμπρότερη εἰς τὸν κάμπον τοῦ Μορέως·
Ὡς χώρα γὰρ ἀπλυτὴ κοίτεται εἰς τὸν κάμπον·
Οὔτε πύργος, οὔτε τειχιὰ εἶναι ποσῶς εἰς αὔτην.
Εὐθὺς ὡρμήσασιν ἐκεῖ, εἰς αὔτην ὑπαγένευν.
Ἐξάπλωσαν τὰ φλάμπουρα τοῦ καθενὸς ἑκάστου.
Καὶ ἀφοῦ ἐπλησιάσασιν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα [4],
Οἱ Ἀνδραβισαῖοι ἔμαθαν, πῶς ἔρχονταν οἱ Φράγκοι,
Ἐξέβησαν μὲ τοὺς σταυροὺς, ὁμοίως μὲ τὰς εἰκόνας
Οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸν τῆς χώρας Ἀνδραβίδας,
Καὶ ἦλθαν, ἐπροσκύνησαν αὐτὸν τὸν Καμπανέσην.
Κ' ἐκεῖνος ὁ παμφρόνιμος καλὰ τοὺς ἀποδέχθη·
Ὅμωσεν, ὑποσχέθηκε νὰ μὴν τοὺς ἀδικήσῃ,
Οὔτε ζημίαν νὰ ἔχουσιν ἀπὸ τὰ γονικά τους,
Τιμὴν, δωρεαῖς νὰ ἔχωσιν, εὐεργεσιαῖς μεγάλαις.
Ὅλοι γὰρ τοῦ ὡμόσασι δοῦλοί του ν' ἀποθάνευν.

(1) Ces douze places fortes étaient : Patras, Corinthe, Argos, Anaplion, Ponticos, Arcadia, Coron, Calamata, Modon, Nicli, Lacedemonia et Mouembasia.

(2) Τριμπευτζέτα, trébuchets; machines de guerre usitées dans le moyen-âge.

(3) Ils sont nommés dans le texte τζαγρατόρους. Suivant Ducange, dans son Glossaire, τζάγρα signifie une arbalète. Dans quelques provinces de la Grèce, le mot τζάγρα signifie pointe; par extension aleine de cordonnier, et ensuite long fer d'arme de jet.

(4) Suivant Pouqueville, cette ville, qu'il appelle aussi Andravida, et que Lequien (Oriens christianus) nomme Andravitza ou Andravilla, est située sur l'emplacement de l'antique Cyllène. Les Francs, presque aussitôt après la conquête, y firent bâtir une église gothique, qui existe encore et qui fut jusqu'au quinzième siècle la métropole des évêques latins, sous l'invocation de Sainte-Sophie. M. Boblaye pense que Glarentza est l'antique Cyllène, et place avec raison Andravida plus avant dans les terres. La géographie de la Morée a été pour la première fois bien éclaircie par les honorables travaux de l'expédition française en Morée. Voyez l'intéressante relation historique de M. Bory de Saint-Vincent et le mémoire de M. Boblaye (*Expédition scientifique de Morée*, éditée par Levrault.

l eut tout disposé dans la ville d'An- l délibéra sur quel point il devait se il fut arrêté qu'on marcherait sur place formidable et supérieure à es de la Morée. Cette ville est comme domine tout le Péloponnèse, c'est-à- les contrées qui forment aujourd'hui « Si Dieu, lui dirent les habitants da, vous aide à prendre Corinthe, autres places de la Morée se soumet- ns sans combat et sans effusion de

apenois adopta cet avis, et se mit en laissant quelques troupes à Andra- s l'Achaïe et à Patras. Ses bâtiments 'ordre de le suivre par mer, tandis me, avec le reste de ses troupes, s'y en traversant Vostitza[1]. Arrivé vers ls établirent tout autour leurs tentes[2] ntonnements.

eau de Corinthe est bâti au sommet ntagne[3] si merveilleusement située saurait assez la louer. La ville est placée au bas de la montagne, dans la plaine, et est munie de tous côtés d'une enceinte et de murailles. Dans cette ville commandait un homme illustre et un guerrier très brave. Son nom était Sgure[4]. Lorsqu'il fut informé que les Francs marchaient sur Corinthe, il en fit sortir les femmes et les enfants, ainsi que tout le reste de ceux qui étaient hors d'état de porter les armes, et les fit monter dans le château de Corinthe. Lui-même, avec tous ceux qui étaient capables de prendre les armes, il resta dans la ville pour faire bonne défense.

Dès que le Champenois[5] fut arrivé devant Corinthe, il fit, comme je viens de le dire, cerner toute la ville. Le premier jour fut donné au repos. Le lendemain, de bonne heure, dès la pointe du jour, il fit sonner les trompettes et commença l'attaque. Les Francs firent avancer tout autour des murailles les trébuchets et leurs arbalétriers, qui tiraient contre les remparts avec tant d'impétuosité que personne n'osait se montrer aux créneaux pour voir la disposition des assiégeants. Ils dressèrent

ιατέστησε τὴν χώραν Ἀνδραβίδος,
μετ' αὐτοὺς τὸ ποῦ νὰ φουσατεύσῃ·
ιβόθκε στὴν Κόρινθον νὰ ὑπᾶσιν.
ρον φοβερὸν, τὸ κάλλιον τοῦ Μορέως,
ριλαιον, ὅπερ γὰρ αὐθεντεύει
ιεπόννησον, ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας.
σῃ ὁ Θεὸς τὴν Κόρινθον νὰ πάρῃς,
πρῃ τὰ ἕτερα τοῦ τόπου τοῦ Μορέως
καὶ πόλεμον θέλουσι προσκυνήσειν. »
ιβόθη ἡ βουλὴ, ἐκείνη ὅπου σὲ λέγω,
με λαὸν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
τὴν Ἀχαϊὰν, καὶ τρίτον εἰς τὴν Πάτραν,
πλευτικὰ νὰ ὑπᾶσι τῆς θαλάσσης,
τὸν ἕτερον λαὸν καὶ τὰ φουσάτα
ζεν[1] ὥρμησε, στὴν Κόρινθον ὑπάγει.
ιεις[2] ἔστησαν, ἐπιάσασι κατούναις.
ν γὰρ τῆς Κόρινθος εἶναι ἄνω εἰς ὄρος[3].
ιστον· τίς νὰ τὸ ἐγκωμιάσῃ;
ιρίσκεται κάτωθεν εἰς τὸν κάμπον,
Μὲ πύργους τε καὶ μὲ τειχιὰ καλὰ περικλεισμένη.
Ἀοιπὸν εὑρίσκετον ἐκεῖ, τότε ὅπου σὲ γράφω,
Ὁ κάποιος μέγας ἄνθρωπος καὶ φοβερὸς στρατιώτης·
Σγοῦρον[4] τὸν ὠνομάζασιν, οὕτως εἶχε τὸ ἐπίκλην·
Καὶ ὡς ἐπληροφορήθηκεν, ὅτ' ἔρχονται οἱ Φράγκοι,
Ἀπὸ τὴν χώρα ἐξέβαλε γυναίκαις καὶ παιδία,
Ὡσαύτως καὶ ἄλλον λαὸν, ἄρματα οὐ βαστάζον,
Καὶ ἄνω τοὺς ἀνέβασε στὸ κάστρον τῆς Κορίνθου.
Ἐκεῖνος δὲ ἀπέμεινεν ἐκεῖσε εἰς τὴν χώραν
Μ' ὅσοι βαστοῦσαν ἄρματα νὰ τὴν διαυθεντεύσῃ.
Ἀφότου γὰρ ἀπέσωσεν ἐκεῖ ὁ Καμπανέσης[5],
Καθὼς τὸ ἀφηγήθηκα, εἰς χώραν τῆς Κορίνθου,
Ἔβαλε τὰ φουσάτα του, καὶ ἐτριγύρισέ την·
Ἀφῆκεν, ἀναπαύθηκαν ἐκείνην τὴν ἡμέραν,
Καὶ τὸ πρωΐ τὴν αὔριον, ὡς ἦλθεν ἡ ἡμέρα
Ἔδωσαν τὰ σαλπίγγια, τὸν πόλεμον ἀρχίσαν·
Τὰ τριμπουτζέτα σύρασι γύρωθεν εἰς τοὺς τοίχους·
Ἡ τζάγραις οὐκ ἀφίνασιν ἄνθρωπον νὰ προκύψῃ
Ἔξω ἀπὸ τὰ δόντια, νὰ ἰδῇ, τίς τοὺς δοξεύει.

a. Vostitza est, suivant Pouqueville et Boblaye, ium où Agamemnon réunit les chefs grecs pour alition destinée à venger les Atrides de l'in- a cause ou le prétexte de l'expédition contre ive la cite comme le lieu où se rassemblait la hébens. (Pouqueville, tom. III, pag. 551 et

ur a grécisé le mot tente et en a fait τέντα. se qu'on appelait l'Acrocorinthe; Strabon en estime la hauteur à trois stades et demi.

(4) Σγούρος. Nicétas Choniatès, dans sa vie de Baudoin, dit que Léon Sgure, né à Napoli de Romanie, avait succédé à son père dans la tyrannie de cette ville, et qu'après s'être emparé d'Argos et de Corinthe, il chercha inutilement à se rendre maître d'Athènes, et prit Thèbes d'assaut. Il épousa Eudoxie, fille de l'empereur Alexis et veuve de Murtzuphle.

(5) Ὁ Καμπανίσις.

leurs échelles[1] contre les murs, entrèrent dans la ville et la prirent. Ceux qui se soumirent furent épargnés par le vainqueur ; ceux qui résistèrent furent passés au fil de l'épée. Léon Sgure, en homme sage et prévoyant, se retira dans la citadelle.

Aussitôt après la prise de Corinthe, le Champenois fit proclamer par des hérauts d'armes : que les habitants des contrées voisines de Corinthe qui voudraient le reconnaître et le recevoir comme seigneur, obtiendraient des honneurs et des bienfaits, mais que ceux qui préfèreraient continuer la guerre n'auraient aucun quartier. Lorsque les chefs et les communautés des villes apprirent cette nouvelle, tous, grands et petits, se présentèrent au chef franc. On vit venir ceux de Damala[2] et d'Hagion-Oros[3]. Ils jurèrent au Champenois de mourir ses serviteurs, et celui-ci leur fit à tous l'accueil le plus gracieux. Bientôt de toutes parts la nouvelle se répandit que les Francs s'étaient emparés de Corinthe et qu'ils avaient un s gneur admirable appelé le Champenois[4].

A la même époque où le Champenois, ai que je l'ai dit dans le prologue de ce liv débarquait dans l'Achaïe, une année ap la prise de Constantinople, il y avait a des troupes, en Vlachie[5], dans l'intenti de conquérir la Morée, Boniface[6], roi de Sa nique, qui y apprit des nouvelles du Cha penois. L'admirable messire Geoffroy de Vil Hardoin[7] était alors avec lui. A la premi nouvelle des exploits du Champenois, Bo face et lui résolurent de se diriger sur Corint pour le visiter. Aussitôt après cette délibé tion, ils se mirent en marche et vinrent à C rinthe où ils trouvèrent le Champenois. célébrèrent leur réunion par beaucoup de fê et de réjouissances, car ils avaient depuis lo temps un vif désir de se revoir, et ils concer rent ensuite ensemble de marcher sur Arg où ils arrivèrent avec leurs troupes.

Ταῖς σκάλαις[1], ὁποῦ εἶχασιν, ἔστησαν εἰς τοὺς τοίχους,
Εὐθὺς ἀπίσω ἐσέβησαν, ἐπίασαν τὴν χώραν.
Ὅσοι ἐπαραδώθηκαν, ἐλεημοσύνην ἤβραν·
Ὅσοι σταθῆκαν εἰς πόλεμον, ἐκ τὸ σπαθὶ ἀπεθάναν.
Ὁ Σγοῦρος γὰρ ὡς φρόνιμος καὶ πονηρὸς ὁποῦ ἦτον
Ἔφυγε, καὶ ἀνέβηκεν ἀπάνω εἰς τὸ κάστρον.
Ἀφοῦ οἱ Φράγκοι ἔπιασαν τὴν χώραν τῆς Κορίνθου
Ὁ Καμπανέσης ὥρισε, διαλαλημὸν ἐπῆκαν,
Ὅσοι ἐκ τὰ περίγυρα χωρίων τῆς Κορίνθου
Θέλουν νὰ προσκυνήσουσι, νὰ τὸν δεχθοῦν αὐθέντην,
Νὰ ἔχουν τιμὴν καὶ ἀναδοχὴν καὶ εὐεργεσιὰν μεγάλην.
Εἰ δὲ εἰποῦν νὰ πολεμοῦν, συγχώρησιν οὐκ ἔχουν.
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸν μετ' αὐτους,
Ἄρχισαν τοῦ νὰ ἔρχωνται μικροί τε καὶ μεγάλοι
Ἀπὸ τὸ μίρος Δαμαλᾶ[2] καὶ τοῦ Ἁγίου Ὄρους[3].
Τοῦ Καμπανέση ὡμωσαν δοῦλοί του ν' ἀπεθάνουν·
Κ' ἐκεῖνος τοὺς ἐδέχετο μετὰ περιχαρείας.
Καταπαντοῦ ἐπλάτυνεν ἐτότε τὸ μαντάτον,
Τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐπῆρασι τὴν χώραν τῆς Κορίνθου
Καὶ ἔχουν αὐθέντην θαυμαστὸν, τὸν λέγουν Καμπανέσην[4].
Τὸν χρόνον κεῖνον καὶ καιρὸν, ὁποῦ ἦλθε ὁ Καμπανέσης,

Καὶ ἐπέζευσε στὴν Ἀχαιὰν, καθὼς σὲ τὸ πρεῖπα,
(Σ' τοῦ βιβλίου τὸν πρόλογον, φαίνει με, σὲ τὸ γράφω,
Τὸ πῶς γὰρ μὲ τὸν πιασμὸν τῆς Κωνσταντινουπόλης
Χρόνον ἕνα καὶ μοναχὸν ἦλθεν ὁ Καμπανέσης,
Νὰ κουγκεστήσῃ τὸν Μορεὰν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι)
Ἀσιπὸν ὡσὰν ἠκούσθηκε, καὶ ἐδόθη τὸ μαντάτον,
Εὑρέθηκεν εἰς τὴν Βλαχιὰν[5] αὐτὸς ὁ Μπονιφάτζιος[6],
Ὁ ῥήγας Σαλονίκης τε μ' ὅσα φουσάτα εἶχεν·
Ὁμοίως εὑρέθη μετ' αὐτὸν ὁ ἐπαινετὸς ἐκεῖνος,
Τὸν ἔλεγαν μισὶρ Τζεφρὲ, Βιλαρδουῆν[7] τὸ ἐπίκλην·
Εὐθὺς ἐσυμβιβάσθησαν, τὸ ἀκούσει τὸ μαντάτον,
Ν' ἀπέλθουν εἰς τὴν Κόρινθον, νὰ ἰδοῦν τὸν Καμπανέσην·
Χαθὼς ἐπῆραν τὴν βουλὴν, αὕτως καὶ τὸ ἐπῆκαν,
Καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Κόρινθον, τὸν Καμπανέσην ἤβραν·
Χαραῖς μεγάλαις ἔπηκαν, ὅταν ἐκεῖ ἐσμίξαν·
Διτοῦ πολλὰ ἐπεθύμησαν νὰ ἐνωθοῦν ἀλλήλως.
Ἐκεῖ ἐπῆρασι βουλὴν ν' ἀπέλθουν εἰς τὸ Ἄργος.
Ἐπῆραν τὰ φουσάτα τους, ἐκίνησαν ἐκεῖθεν.
Τὸ κάστρον εἶναι εἰς βουνὶν πολλ' ἀναφορημένον·
Τῆς δὲ τοῦ Ἄργους πόλεως ἡ χώρα ἡ μεγάλη
Μέρα εἰς κάμπον κεῖτεται, ὡς τέντα ἁπλωμένη.

(1) Σκάλα, terme du Bas-Empire, conservé dans la langue actuelle, du latin *scala*.

(2) Damala est près de l'ancienne Trézène. Consultez sur la géographie de Morée le mémoire de M. Boblaye qui est le guide le plus sûr.

(3) Suivant Pouqueville Hagion-Oros est aujourd'hui un village de 80 familles albanaises chrétiennes.

(4) Ὁ Καμπανέσης. Albéric de Trois-Fontaines l'appelle aussi par le nom de *Campaniensis*.

(5) Βλαχία, partie de la Grèce située entre la Thessalie et l'Épire, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notes du premier livre, et qui embrasse particulièrem les montagnes de l'Épire. La partie où se trouvait a Boniface pouvait être les Vlacho-Choria qui font parti la Livadie.

(6) Ὁ Μπονιφάτζιος ὁ ῥήγας Σαλονίκης. Le marqui Mont-Ferrat, qui était devenu roi de Salonique ou pl de Thessalie après l'élection de Baudoin.

(7) Μισὶρ Τζεφρὲς Βιλαρδουὴς. Il est probable qu chroniqueur confond ici les deux Geoffroy de Ville-H

rteresse d'Argos est située sur une mon-
a pente rapide ; la ville d'Argos, qui est
rable, s'étend dans la plaine comme
te déployée. Les Francs attaquèrent la
y pénétrèrent.

itôt que Léon Sgure, ce guerrier célè-
tenait la citadelle de Corinthe, eut vu
upes françaises s'éloigner de la ville
archer sur Argos, il descendit de nuit
itadelle et entra dans Corinthe à la tête
s les hommes qu'il avait pu réunir, et il
grand carnage des Français qui occu-
la ville sans méfiance. Ceux qui se trou-
en bon état et purent s'armer, résistè-
n combattant ; mais les malades et le
e ceux qu'il surprit furent massacrés
tié.

: nouvelle parvint la même nuit au Champenois qui se trouvait alors à Argos, et qui ressentit un chagrin des plus vifs en songeant au sort des malades égorgés dans Corinthe. Il approvisionna bien la ville d'Argos et y laissa de bonnes troupes pour la garder, tandis que lui-même retourna à Corinthe où il séjourna six à huit jours avec le roi de Salonique, messire Boniface. Au bout de ce temps le roi de Salonique se disposa à prendre congé de lui; mais le Champenois le pria en grâce, avant son départ, de vouloir bien lui accorder quelques subsides et quelques avantages qu'il pouvait en sa faveur retrancher de son royaume. Messire Boniface, en homme noble et en roi comme il était, lui accorda en don la mense d'Athènes [1]; celui qui avait l'autorité dans Athènes portait le titre de Megas-kyr [2] qui venait des Hellènes. Il lui donna encore trois

γεροὺουν πόλεμον, ἐσέβησαν ἀπέσω.
ὕρος γὰρ ὁ ἐπαινετὸς, ἐκεῖνος ὁ στρατιώτης
τὸ κάστρον ἔστεκεν ἐκεῖνο τῆς Κορίνθου,
ως ἐμίσευσαν τὰ φράγκικα φουσάτα
α ἐκατέβηκεν, ἐσέβη εἰς τὴν χώραν
λαὸν ἠμπόρεσε νὰ πάρῃ μετ' ἐκεῖνον,
μεγάλην ἔποικε, φονοκοπιὸν στοὺς Φράγκους,
ἐν χώραν ἔστεκαν πολλ' ἀποθαρμένοι.
. γὰρ εὑρέθησαν ὑγεῖοι τὰ κορμιά τους,
ισαν, ἁρματώθησαν, πόλεμον τοὺς ἐδῶκαν·
ἦσαν ἀσθενεῖς, καὶ κοίτονταν εἰς ζάλην,
ὺς ἐκατέσφαξαν, οὐδένα ἐλεῆσαν·
: τὴν νύκτα τὴν αὐτὴν ἔσωσε τὸ μαντάτον,
μπανέσην, σὲ λαλῶ, ὁποῦ ἦτον εἰς τὸ Ἄργος.
ιάσθη λυπηρὰ διὰ τοὺς ἀῤῥωστημένους,
Ὁποῦ τοὺς ἐκατέσφαξαν ἀπέσω μὲ τὸ ξίφος·
Τὴν χώραν Ἄργους ἄφηκε καλὰ σιταρχημένην·
Καλοὺς στρατιώταις ἄφηκε τοῦ νὰ τήνε φυλάττουν·
Κ' ἐκεῖνος στρέμμα ἔπηκεν ἐκεῖθεν ἐν Κορίνθῳ·
Καὶ ἀφοῦ ἐστράφηκεν ἐκεῖ, ἄργησε μὲ τὸν ῥῆγαν
Ἐκεῖνον τοῦ Σαλονικοῦ τὸν μισὲρ Μπονιφάτζιον·
Ἡμέρας γὰρ κἂν ἕξ, ὀκτὼ ἐνέμειναν ἐκεῖσε·
Ὁ ῥῆγας γὰρ ἐζήτησεν ἀπολογιὰν νὰ πάρῃ.
Εἰς τοῦτο τὸν ἐζήτησεν ὁ Καμπανέσης χάριν,
βοήθειαν καὶ πρόβλεψιν νὰ ποίσῃ πρὸς ἐκεῖνον,
Νὰ τὸν βοηθήσῃ τίποτε ἀπὸ τὴν βασιλείαν.
Ἐκεῖνος δὲ, ὡς εὐγενὴς καὶ ῥῆγας ὁποῦ ἦτον,
Τοῦ ἔδωκε διὰ χάρισμα τῆς Ἀθηνᾶς τὸ μάντζε [1]·
Μέγαν κύρην [2] τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν,
Ἐκεῖνον ὁποῦ αὐθέντευεν ἐτότε τὴν Ἀθήναν·

oncle et le neveu. L'historien, qui est l'oncle, ra-
p'au moment où Boniface assiégeait Corinthe et
de Romanie, il apprit que Geoffroy son neveu, jeté
empête au port de Modon, s'était emparé de plu-
laces de la Morée, d'accord avec un Grec du pays;
Grec étant mort, son neveu Geoffroy vint trouver
e à Napoli de Romanie; que celui-ci lui offrit des
mais que le jeune Geoffroy préféra aller en con-
lui-même en s'associant à son ami Guillaume de
-Litte, dit le Champenois, auquel il offrit de relever
pour les terres qu'ils conquerraient ensemble. Ils
nt ainsi, selon le vieil historien français, laissant
e occupé du siége de Napoli, et marchèrent à Mo-
e tous les compagnons qu'ils avaient amenés.

Τῆς Ἀθηνᾶς τὸ μάντζε. Le mot mense ou mensa,
droit féodal, désigne certaine portion de terrain
demeure du maître. (*Voyez* Glossaire de la basse
de Ducange.) Quelquefois, suivant le Supplément
pentier, il s'étendait à la réunion de plusieurs
s de maîtres, avec les forêts, les eaux et tout ce qui en dépendait. On appelait *tenere ad mensam*, tenir sous certaines conditions et moyennant une redevance annuelle payée au possesseur du fonds. Ainsi le *dominium nobile*, c'est-à-dire la suprématie féodale, se trouvait séparée du *dominium utile*, ou possession matérielle. Le chroniqueur a constamment fait passer dans sa langue tous les termes féodaux.

(2) Μέγας κύρ, grand sire. Ce fut plus tard que les seigneurs d'Athènes prirent un autre titre, comme on le verra par la suite de cette chronique, qui donne une explication parfaitement naturelle des événements successivement arrivés dans la Morée pendant tout le temps de l'occupation. Si, avant de composer son Histoire de Constantinople sous les empereurs latins, qui fut son premier ouvrage, Ducange l'eût connue aussi bien qu'après l'impression de son Glossaire grec dans lequel il la cite souvent, il aurait eu moins de peine à débrouiller les premiers temps, et aurait laissé subsister moins d'erreurs sur tout ce qui concerne le Péloponèse. Il en a redressé une bonne partie dans la seconde édition qu'il en avait complétement préparée lui-même et

menses dans l'Euripe[1], et deux autres à Bodonitza[2], qui dépendaient de son royaume, et il ordonna que le Champenois en eût désormais la seigneurie. Le seigneur d'Athènes était de Bourgogne[3]. Les trois seigneurs de l'Euripe dont je viens de parler étaient de Vérone en Lombardie[4]. Le roi Boniface leur écrivit de venir le rejoindre, et, à leur arrivée, il les soumit au Champenois en leur ordonnant de le

Ἐκ τῶν Ἑλλήνων εἶχασι τὸ ὄνομα ἐκεῖνο.
Ὡσαύτως καὶ τὸν ἔδωκε τρία μαντζία Εὐρίπου[1],
Τῆς Μουντονίτζας[2] ἄλλα δύο, τὰ ἐκράτειεν ὁ μαρκέζης,
Νὰ τὰ κρατοῦσιν ἀπ' αὐτόν, καὶ αὐθέντην νὰ τὸν ἔχουν.
Ὁ αὐθέντης δὲ τῆς Ἀθηνᾶς ἐκ τὴν Βουργουνιὰν ἦτον[3].
Οἱ δὲ τοῦ Εὐρίπου, ὁποῦ λαλῶ, ἐκεῖνοι τρεῖς αὐθένταις
Ἐκ τὴν Βερόναν ἦσασιν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν[4].
Ὁρίζει ὁ ῥῆγας, γράφουσι νὰ ἔλθουν πρὸς ἐκεῖνον.
Ἀφοῦ γὰρ ἦλθασιν ἐκεῖ ποῦ ἦτον ὁ Καμπανέσης,

que j'ai publiée le premier conformément à l'exemplaire corrigé de sa main, déposé à la Bibl. R.; les derniers livres y sont presque entièrement refondus. (Voy. ma Collection des chroniques nationales, t. I et II.)

(1) L'Euripe est le détroit placé entre l'île d'Eubée et la Béotie, et dans lequel la tradition prétend qu'Aristote se précipita par désespoir de n'avoir pu deviner les causes du flux et du reflux. L'Euripe se prend ici pour la côte qui longe le détroit. Les trois seigneuries mentionnées ici paraissent être celles de Chalcis ou Négrepont, d'Oréos et de Carystos, dont le nom a été changé par les Italiens en Castel-Rosso, et par les Français en Château-Roux.

(2) Μουντονίτζα. Étienne de Byzance croit que Dodone et Bodone sont un même nom. M. Pouqueville pense que le canton de Bodonitza a pris son nom de la Dodone thessalique, dont Suidas plaçait le temple près de l'ancienne Larisse. Le Bodonitza mentionné dans le texte est près des Thermopyles.

(3) Le seigneur d'Athènes s'appelait Othon de La Roche, et ce ne fut que plus tard qu'il devint duc d'Athènes. Rhamnusio le prétend originaire de La Rocca, ville de Mont-Ferrat, sur le Tanaro. Albéric de Trois-Fontaines a été bien informé en le disant fils d'un Pons de La Roche en Bourgogne. Dunod, dans son Nobiliaire de Bourgogne, donne sur cette famille des renseignements dont j'ai vérifié l'exactitude sur les lieux. Othon, fils de Pons de La Roche, était seigneur de Ray en Franche-Comté. Il conquit Athènes, puis Thèbes, et quelques années après prit le titre de sire; il assiégea et prit Argos en 1212 et ne quitta le Levant, pour retourner dans ses terres de famille, qu'après 1220. Il laissa alors sa seigneurie à Guy, son neveu, fils de son frère cadet, Pons de La Roche. Un morceau de la vraie croix qu'Othon de La Roche avait rapporté de la Croisade s'est conservé jusqu'à nos jours, comme faisant partie de la substitution de la terre de Ray qui, par le mariage de la dernière héritière, Rose de Ray, avec Alexan-

reconnaître désormais pour seigneur. quoi il fit ses adieux au Champenois et Quant à Geoffroy de Ville-Hardoin[5], q venu avec le roi de Salonique, il pria le r moment de son départ, de vouloir bien l mettre de rester en Morée avec son se naturel[6] le Champenois auquel il était culièrement attaché.

Après que le roi de Salonique fut re

Ὁ ῥῆγας τοὺς ἐπαράδωκεν αὐθέντην νὰ τὸν ἔχουν·
Ἀπαύτου ἀπεχαιρέτησεν, ὁπῆ εἰς τὸν ἐδικόν του.
Ἐκεῖνος ὁ μισὶρ Τζεφρὲς[5] ὁποῦ ἦλθε μετ' ἐκεῖνον
Τὸν ῥῆγαν Σαλονίκης τε, ὡς ἦλθε νὰ μισεύσῃ,
Οὕτως γὰρ εἶπε πρὸς αὐτὸν καὶ ἐπαρακάλεσέ τον,
Νὰ ἔχῃ συμπάθειον ἀπ' αὐτόν, ἐκεῖ νὰ ἐναπομείνῃ
Μ' ἐκεῖνον τὸν αὐθέντην του, τὸν εἶχε φυσικόν του[6],
Τὸν Καμπανέσην οἱ λαλῶ, ὁποῦ πολλὰ ἐπόθει.
Ἀφόντου γὰρ ἐμίσευσεν ὁ ῥῆγας Σαλονίκης,

dre de Marmier, a passé aux héritiers de la famille M Dans une visite que je fis au possesseur actuel de marquis de Marmier, j'ai revu cette relique dépo sa mère dans l'église de Ray, mais comme prop famille, et j'ai retrouvé parmi les papiers un ti d'Athènes par lequel le duc prescrit à son frère de donner en son nom à l'église de Ray quelques ar terre en expiation de certaines fautes commises J'ai prié M. de Marmier de m'envoyer cet acte d vais conservé le souvenir. Si on peut le retrouver, j terai en Appendice.

(4) Ἐκ τὴν Βερόναν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν. Je dans la description des iles de l'Archipel, par le Dapper, qu'un certain noble de Vérone, appelé ou, selon d'autres, Reinier dalle Carceri, s'empar de Négrepont, et la vendit plus tard aux Vénitiens, e Spon et Wheeler citent l'inscription suivante, sur une colonne à Chalcis, aujourd'hui Négrepont montre qu'en effet cette ville avait des gouverneu tiens:

ANNO AB INCARNATIONE DNI. NRI. JHU. XRI.
MILLE CCLXXIII MES. MAIO OPUS FEC.
INCHOARI NOBIL. VIR DNUS NICOLAUS
MILLIONI BAJUL. NIGROPONTIS ET EJUS
CONSILIARII DNI MICHEL DE ANDRO ET
PETRUS NAVAJARO IN HONOREM DEI ET
BEATI MARCI EVAG.

C'est-à-dire : « L'an de l'incarnation de N. S 1273, noble seigneur Nicolas Millioni, bail de Né et ses conseillers, Michel d'Andro et Pierre de N ont fait commencer cet ouvrage au mois de mai, neur de Dieu et de saint Marc l'évangéliste. »

On trouve, près du rivage et du même côté, d'un vieux château fortifié.

(5) Neveu de l'historien.

(6) La famille de Ville-Hardoin était champe

ion royaume, Geoffroy, qui était resté
e Champenois, interrogea les princi-
Grecs[1] du pays qui connaissaient les
es, les places fortes et les villes de tout
pponèse, que nous nommons aujourd'hui
, et les pria de lui expliquer tout ce qui
relatif à l'état de toutes ces choses. Dès
nt suffisamment instruit par ces interro-
es, il adressa la parole au Champenois et
t :

eigneur, étranger à ce pays, j'ai consulté
incipaux Grecs qui sont avec vous. J'ai
d'eux le véritable état des choses et me
n quelque sorte assuré par mes yeux de
concerne les places fortes de Corinthe,
s et d'Anaplion[2] et de la force qu'elles
nt avoir. Si vous voulez vous arrêter à les
, vous perdrez tout le fruit de votre expé-
et serez ainsi déçu dans vos projets ; ces
étant fortes et bien approvisionnées, il
era impossible de les prendre ni par les
ni par la famine. Mais d'honnêtes habi-

tants du pays m'ont assuré que depuis Patras jusqu'à Coron[3] les villes sont situées sur un terrain plat[4] et qu'on n'y rencontre plus que des plaines et des forêts qu'il vous est facile de traverser avec vos troupes. Quand les villes seront conquises, les forts ne pourront résister longtemps. Donnez donc ordre à vos bâtiments de vous suivre par mer. Nous, nous avancerons par terre, et lorsque nous aurons opéré notre jonction, j'espère en la clémence de Dieu que nous ferons la conquête du pays. »

Le noble Champenois remercia vivement son maréchal[5] de l'avis qu'il lui ouvrait. Il donna ordre qu'on approvisionnât la ville de Corinthe, y laissa de bonnes troupes pour la garder, et, suivant les conseils de messire Geoffroy, se mit aussitôt en route. Ils arrivèrent à Patras, d'où ils marchèrent sur Andravida, où étaient réunis les principaux des plaines de la Morée. Messire Geoffroy en homme sage les convoqua tous et leur dit :

« Archontes[6], mes amis, mes frères et mes

' ὁ μισὲρ Τζεφρὶς μετὰ τὸν Καμπανέσην·
ιχεντας ἐρώτησε, τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους[1],
ὺς τόπους ἤξευραν, τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις,
ς Πελεπόννησος, ὅσον κρατεῖ ἡ Μορέας,
τοῦ ἑρμηνεύσουσι τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν.
ν ἐρώτησε καλὰ, καὶ ἐπληροφορήθη,
μπανέσην λάλησε, καὶ πρὸς ἐκεῖνον λέγει.
τε, ἐγὼ ὡς ξενικὸς ἄνθρωπος δὲ τοῦ τόπου,
ωσα τοὺς ἄρχοντας ὁποῦ 'ναι μετὰ σένα,
ὡς ἐπληροφορήθηκα ἀπ' αὐτους τὴν ἀλήθειαν,
ἴδα ὀφθαλμοφανῶς τὸ κάστρον τῆς Κορίνθου,
Ἄργους καὶ τοῦ Ἀναπλιοῦ[2], τὴν δύναμιν τὴν ἔχουν,
ὡς νὰ καθίζεσαι, νὰ τὰ παρακαθίζῃς,
ς τὰ ἐπιχείρησις, ἀπεργωμένος εἶσαι.
άστρη εἶναι δυνατὰ, καλὰ σιταρχημένα,
ώδεν τὰ δύνεσαι ποσῶς μὲ πόλεμον νὰ τὰ ἔχῃς.
γὰρ ἄμαθα καλὰ ἀπὸ καλοὺς ἀνθρώπους,
ὶ τὴν Πάτραν ἔμπροσθεν μέχρις εἰς τὴν Κορώνην[3]
ρας ἐν' ἁπλώτεραις[4], κάμποι δὲ καὶ δρυμῶνες,

« Ν' ἀπέρχεσαι ἐλεύθερα μὲ ὅλα τὰ φουσάτα.
« Καὶ ἀφοῦ κερδήσεις τὰ χωριὰ, καὶ νὰ σὲ προσκυνήσουν,
« Τὰ κάστρη ἐὰν μείνουσιν, ὡσότε νὰ βαστάξουν;
« Ὅρισεν γὰρ τὰ πλευτικὰ νὰ ὑπάσι τῆς θαλάσσης,
« Καὶ ἐμεῖς ἂς ὑπαγένωμεν ὅλοι ἐκ τὴν στερέαν·
« Καὶ ἀφοῦ σώσωμεν ἐκεῖ, ὅπου ἔχεις τὸν λαόν σου,
« Μὲ τοῦ Θεοῦ τὸ ἔλεος τὸν τόπον νὰ κερδήσῃς. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
Μεγάλως εὐχαρίστησε τὸν πρωτοστράτορά[5] του.
ὥρισε καὶ ἐσιτάρχησαν τὴν χώραν τῆς Κορίνθου·
Φουσάτα ἄφησε καλὰ, ὅπως νὰ τὴν φυλάττουν.
Καὶ ὡς τὸ εἶπεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, καὶ ἐκαθοδηγευσέ το,
Οὕτως καὶ τὸ ἐπλήρωσε, κ' ἐπῆρε τὴν ὁδόν του.
Ἀπαὶ τὴν Πάτραν ἤλθασι, στὴν Ἀνδραβίδα σῶσαν,
Ἐκεῖ ὁποῦ ἦσαν οἱ ἄρχοντες τοῦ κάμπου τοῦ Μορέως.
Ἐτότε ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Ἐσύναξε τοὺς ἄρχοντας, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἄρχοντες[6], φίλοι, ἀδελφοὶ καὶ καλοί μου συντρόφοι,
« Ἐσεῖς ὁρᾶτε, βλέπετε ἑτοῦτον τὸν αὐθέντην,

Le texte dit Ῥωμαίους, les Grecs ayant conservé
ns le nom de Romains depuis la translation de
re à Byzance.

Ἀνάπλιον, aujourd'hui Naupli, ou Napoli de Ro-

Κορώνη, l'ancienne Colonis, située sur le golfe de
ie (voyez Pouqueville, t. V, p. 113), à 15 milles
lon.

L'ancienne Colonis, aujourd'hui Petalidi, est en
ée dans la plaine; mais la nouvelle Coroné, dont
oire est limitrophe de celui de l'ancienne, est si-

tuée à mi-côte, et la citadelle est bâtie sur une hauteur qui domine tout le golfe messénien.

(5) Πρωτοστράτωρ, maréchal. Geoffroy, oncle de celui-ci, était maréchal de Romanie, tandis que le neveu n'était sans doute que maréchal de la Morée. Quelques-uns des chroniqueurs le désignent comme sénéchal de Romanie.

(6) C'est quelquefois le nom d'une magistrature; mais ici cela signifie uniquement les principaux habitants du pays.

bons compagnons! voyez-vous ce chef franc venu dans votre pays pour le soumettre? Ne croyez pas que son intention soit de faire du butin, de vous enlever vos bestiaux et vos biens, et de disparaître ensuite. Je sais que je vois en vous des hommes sensés, et je vais vous parler avec franchise. Voyez ces troupes! voyez l'éclat extérieur dont leur chef est environné! C'est un prince, c'est un roi dont le but est la conquête. Vous, mes amis, vous n'avez aucun chef qui puisse vous secourir. Si nos troupes se mettaient à parcourir et à piller votre pays, elles réduiraient en captivité les habitants de vos campagnes et massacreraient beaucoup de monde, et votre repentir serait alors inutile. Il convient donc de penser d'avance à ce qui serait plus avantageux pour vous. Venez et faisons ensemble un traité, afin d'éviter le pillage, la captivité et les massacres qui pourraient menacer vos familles. Vous qui êtes des hommes sensés et ne pouvez manquer d'avoir de l'influence sur les autres Grecs qui sont tous vos parents, vos amis ou vos compagnons, préparez leurs esprits et engagez-les à se soumettre de bonne volonté. »

Dès que les principaux des Grecs l'eurent entendu, ils le saluèrent respectueusement et envoyèrent leurs messagers partout où ils croyaient trouver quelqu'un de leurs paren ou de leurs amis. Ils les informèrent de ce q s'était passé et leur envoyèrent une garant du Champenois portant : que ceux qui vie draient le reconnaître conserveraient tout le patrimoine et qu'on leur accorderait mên quelque chose en sus, et que ceux qui auraie des talents et voudraient les rendre utiles nouveau souverain parviendraient aux pl grands honneurs.

Quand les principaux Grecs et la commu nauté du pays furent instruits de cette prop sition, ils commencèrent à affluer de tout parts pour venir reconnaître le Champenoi Les chefs de la Morée et de toute la Messaré se réunirent alors à Andravida et firent traité avec le Champenois aux conditions su vantes : les fils de familles distinguées[2], q avaient des priviléges, devaient les conserv en proportion de leurs biens. Les hommage et les avantages militaires devaient être répa tis dans la même proportion. Le surplus appa tenait de droit aux Francs. Quant aux hab tants des campagnes, ils devaient rester s le même pied qu'ils étaient sous la dominatio grecque.

On envoya alors six des principaux Gre et six des Francs pour faire le partage d

« Ὁποῦ ἦλθεν εἰς τοὺς τόπους σας, διὰ νὰ τοὺς κερδήσῃ·
« Μηδὲν σκεπεῖτε, ἄρχοντες, ὅτι διὰ κοῦρσον ἦλθε,
« Νὰ πάρῃ ζῶα, ῥοῦχά τε, καὶ τότε νὰ παγένῃ.
« Ὁρῶ σας γὰρ ὡς φρόνιμους, καὶ καθαρὰ σᾶς λέγω.
« Θωρεῖτε τὰ φουσάτα του, τὴν παρρησιὰν τὴν ἔχει·
« Λυθέντης εἶναι, βασιλεὺς, καὶ θέλει νὰ κερδήσῃ.
« Ἐσεῖς αὐθέντη οὐκ ἔχετε τοῦ νὰ σᾶς βοηθήσῃ.
« Καὶ ἂν δράμουν τὰ φουσάτα μας, τὸν τόπον σας κουρσεύουν,
« Νὰ αἰχμαλωτίσουν τὰ χωριὰ, καὶ νὰ σφαγοῦν ἀνθρῶποι·
« Ὕστερον τί νὰ πήσετε, ὡσὰν σᾶς μετανώσῃ;
« Λειπὸν ἐμένα φαίνεται διὰ καλήτερόν σας
« Νὰ πήσωμεν συμβίβασιν, νὰ λείψωσιν οἱ φόνοι,
« Τὰ κούρση κ' αἱ αἰχμαλωσιαῖς ἀπὸ τὰ γονικά τους·
« Καὶ σεῖς ὁποῦ εἴσθε φρόνιμοι, κ' ἠξεύρετε τοὺς ἄλλους,
« Ποῦ συγγενεῖς σας βρίσκονται, φίλοι σας καὶ συντρόφοι,
« Πήσετε πράξιν εἰς αὐτοὺς, διὰ νὰ προσκυνήσουν. »
Ὡς τ' ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες, ὅλοι τὸν προσκυνοῦσι·
Καταπαντόθεν ἔστειλαν τοὺς ἀποκρισαρίους,

Ἔνθα ἤξευραν, ὅτ' ἦσασι φίλοι καὶ συγγενεῖς τους·
Τὸ πρᾶγμα τοὺς ἐμήνυσαν, καὶ ἐπληροφόρησάν τους·
Ἀφροντισιὰν τοὺς ἔστειλαν ἀπὸ τὸν Καμπανίσην,
Ὅσοι θελήσουν νὰ ἐλθοῦν, νὰ ἔχουν προσκυνήσει,
Τὰ γονικά τους νὰ ἔχωσι, καὶ πλέον νὰ τοὺς δώσουν·
Ὅσοι ἀξίζουν καὶ ὠφελοῦν, τιμὴν νὰ ἔχουν μεγάλην.
Ὡς τ' ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸν ὁμοίως,
Ἄρχισαν καὶ ἐρχόντησαν, καὶ ὅλοι ἐπροσκυνοῦσαν.
Καὶ ἀφόντου ἐσυνάχθησαν ἐκεῖ στὴν Ἀνδραβίδα,
Τ' ἀρχοντολόγι τοῦ Μορεὼς καὶ ὅλης τῆς Μεσαρίας[1],
Ἐποίησαν συμβίβασιν μετὰ τὸν Καμπανίσην.
Ὅλα τὰ ἀρχοντόπουλα[2], ὁποῦ εἶχασι προνοίας,
Νὰ ἔχωσιν ὁ καθεεὶς πρὸς τὴν οὐσιὰν τὴν εἶχε
Τὴν ἀνθρωπιὰν[3] καὶ τὴν στρατιὰν τόσην τοῦ τὰ τοῦ μένῃ·
Τ' ἄλλο τὸ περισσότερον τὸ μοιράζουν οἱ Φράγκοι.
Καὶ εἰ χωριάταις τῶν χωριῶν νὰ στέκουν ὡς τοὺς πᾶραν.
Ἄρχοντας ἓξ ἐξήβαλαν καὶ ἄλλους ἓξη Φράγκους,
Ὅπως νὰ ἐμοιράσουσι τὸν τόπον καὶ προνοίας.

(1) Μεσαρέα. Probablement la partie intérieure du Péloponèse, l'ancienne Arcadie, si toutefois le manuscrit est correct et qu'on n'ait pas voulu ici désigner la Messénie, car ce nom ne se trouve ni dans Mélétius, ni dans Étienne de Byzance.

(2) Ἀρχοντόπουλα. Ce que nous appelions en vieux fra çais les Varlets, les fils de nobles.

(3) Le chroniqueur traduit ici par Ἀνθρωπιὰ le no français *hommage*. Plus souvent il se contente de le gr ciser et de dire ὁμάτζιον.

et des terres privilégiées. Tandis qu'on
upait de cette répartition, messire Geof-
, le maréchal, vint exposer au Champenois
s suivant :

Seigneur, lui dit-il, songez que vous êtes
ain de votre famille, que vous avez beau-
p de troupes de terre à entretenir à vos
, et que votre marine vous coûte encore
que vos troupes de terre. Je vous conseille
de ne pas perdre inutilement votre temps
le ménager le monde que vous avez. J'ai
is des principaux Grecs que non loin d'ici
ouve le fort de Ponticos[1], situé sur la mer;
là que nous devons diriger nos pas. Plus
sur la même direction, vient la place
cadia[2], et ensuite Coron; un peu plus
est Calamata[3]. Ces quatre places que
us nomme sont situées sur la mer. Pen-
que nous avons nos bâtiments, dirigeons-
donc de ce côté pour prendre les châ-
x qui dominent ces ports, afin d'occu-
toutes les situations avantageuses qu'il
nous sera possible d'avoir dans la contrée. »

Le Champenois et tous ceux qui faisaient partie de son conseil louèrent beaucoup l'avis ouvert par messire Geoffroy et l'adoptèrent. Ils mirent leurs troupes sur pied et firent avancer leurs bâtiments. Arrivés devant Ponticos, ils attaquèrent le château qui était très faible et le prirent d'assaut. Ils y établirent une bonne garnison; et, après avoir approvisionné la place, les bâtiments se mirent en mouvement et gagnèrent la haute mer, tandis que les troupes de terre se dirigeaient sur Arcadia où elles devaient rejoindre la flottille et se reposer quelques instants.

Arrivés devant Arcadia, ils étaient bien décidés à n'attaquer la ville que lorsque la flottille serait approchée et pourrait attaquer en même temps le château situé sur la mer et dominant le port; mais quelques troupes d'infanterie, ayant engagé le combat sans ordre, pénétrèrent dans les faubourgs de la ville d'Arcadia, et tuèrent à coups de sabre ceux qu'ils surprirent; le reste se sauva dans le château.

ά δσον ἐκατέστησαν αὐτὰ ὁποῦ σὲ γράφω,
ὲ πρωτοστράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
ὸν βουλὴν τὴν εἶχασι λέγει τοῦ Καμπανέση·
ήντα, πρέπει νὰ σκεπῇς καὶ νὰ ἔχῃς καταλάβει,
ήρίσασαι μακρειὰ ἀπὸ τὰ γενικά σου·
κέτα ἔχεις ἐδῶ πολλὰ ποῦ ἔν' εἰς ἔξοδόν σου·
πλευτικὰ ἀξίζουσι πλέον ἐκ τὰ φουσάτα·
τοῦτο λέγω πρὸς ἐσέ, καὶ συμβουλεύω σέ το,
ἵνα μὲ χάνῃς τὸν καιρὸν καὶ τὸν λαὸν τὸν ἔχεις.
ὼ πλερεφορήθηκα ἀπαὶ τοὺς ἄρχοντάς σου·
ὦ κεντὰ εὑρίσκεται τοῦ Ποντικοῦ[4] τὸ κάστρον,
ὅ' ἄνω εἰς τὴν θάλασσαν· ἐκεῖ ἂς ἀπελθοῦμεν.
πίσω ὅ' ἡ Ἀρκαδιὰ[5], εἶθ' οὕτως ἡ Κορώνη·
ιὰ ὀλίγον πρὸς ἐκεῖ ἔνι ἡ Καλαμάτα[6]·
ιάστρ' αὐτὰ τὰ τέσσερα ὁποῦ εἶπα καὶ ὀνομάζω
ὅ' ἄνω εἰς τὴν θάλασσαν, τοῦτο σὲ λέγω, αὐθέντη,
ς ἔχομεν τὰ πλευτικὰ, ἐκεῖ ἂς ἀπελθοῦμεν,
κάστρ' αὐτὰ νὰ πάρωμεν, ὁποῦ ἔχουν τοὺς λιμιῶνας,
τὸν μερικὸν ὁποῦ βολεῖ καὶ ἔχομεν ἐπιδέξιον. »

Ἤκουσαν τοῦτ' ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
Καὶ ὅλοι γὰρ οἱ ἕτεροι ὁποῦ ἦσαν τῆς βουλῆς του,
Τὸν σὶρ Τζεφρὲν ἐπαίνεσαν, τὸν λόγον του ἐστέρξαν.
Ὄρθωσαν τὰ φουσάτα τους, ὁμοίως καὶ τὰ πλοῖα·
Στὸν Ποντικὸν ἐσώσασι, καὶ πόλεμον ἐδῶκαν.
Τὸ κάστρον ἦτον ἀχαμνὸν, ἀπὸ σπαθιοῦ τὸ πῆραν·
Εἰς φύλαξιν ἐβάλασι καλὸν λαὸν ἀπέσω·
Καὶ ἀφότου ἐσταρχήσαν τοῦ Ποντικοῦ τὸ κάστρον,
Τὰ πλευτικὰ ἐκίνησαν, τὴν θάλασσαν ὑπᾶσιν,
Ἐκεῖνοι γὰρ ἐκ τὴν στερεὰν στὴν Ἀρκαδιὰν ἐδῶσκν,
Νὰ πιάσουσι τὰ πλευτικὰ, καὶ ἀνάπαυσιν νὰ ἔχουν.
Ἐνταῦτα ἐπῆρασι βουλὴν τὸ κάστρον νὰ πολεμήσουν
Ἐτότ' ἐκείνην τὴν φορὰν ὁποῦ ἐκεῖ εἰσῆλθον·
Καιρὸν ἔχουν τὰ πλευτικὰ νὰ ἔλθουν εἰς τὸ κάστρον,
Ποῦ ἔν' ἄνω στὴν θάλασσαν, καὶ ἔχουσι λιμένα·
Ὅμως τινὲς ἐκ τὸν λαὸν, ἀπὸ τὰ πεζικά τους,
Ἐδράξασιν εἰς πόλεμον, σεβαίνουν εἰς τὸ ἔξω·
Ὅσους ἐφθάσαν μὲ σπαθιὰ, ἀπέθαναν εὐθέως·
Ὅσοι δὲ πάλιν ἔφυγαν, ἐσέβησαν στὸ κάστρον.

[1] Τοῦ Ποντικοῦ τὸ κάστρον, le château de Ponticos. Fauquevillle appelle ce lieu Pundico-Castron, Château des Rats, et rapporte que ce nom lui vient de la ressemblance du cap sur lequel il est bâti avec un de ces animaux. Suivant lui, les gens du pays assurent que le château a été bâti par Geoffroy de Ville-Hardoin. Plus on avance dans la lecture de cette chronique, plus on sera convaincu de sa parfaite conformité avec les traditions locales. L'Arcadia occupe l'emplacement de l'ancienne Cyparissia. Cette ville, située au penchant des escarpements du promontoire Platanistas, et près de la rivière Néda, commande les chemins qui conduisent de l'Élide dans la Messénie. On avait cru jusqu'ici qu'Arcadia était l'ancien évêché de Christianopolis, mais M. Boblaye a trouvé les ruines de cette ville épiscopale au village de Christianos, à douze kilomètres au sud d'Arcadia. (Expéd. scient. en Morée, mém. de P. Boblaye, p. 116.)

(3) Calamata, située à dix minutes de la mer, au fond du golfe de Messénie, paraît avoir succédé à l'ancienne ville de Pheræ, où aboutissait la route directe de Sparte à la Messénie, suivant Tite-Live, et de Sparte à Pylos, suivant Homère. (Voyez le mém. de P. Boblaye, p. 104.)

Après ces événements, les Francs se mirent en marche du côté de Modon [1]. La place était déserte et toute bouleversée. Les Vénitiens l'avaient détruite quelque temps auparavant, parce que les Grecs, qui y avaient leur marine, entravaient, à l'aide de leurs bâtiments, les opérations maritimes des Vénitiens et sortaient de ce port pour porter dommage aux places vénitiennes. Les Francs sortirent ensuite de Modon et se dirigèrent sur Coron. Ils trouvèrent également cette place dans le plus mauvais état, aussi bien sous le rapport de ses murailles que de ses tours. C'était comme une espèce de caverne profondément enfoncée dans l'intérieur d'un rocher. La marine franque, à son arrivée, cerna la place. La cavalerie et l'infanterie commencèrent l'attaque par terre. Ils dressèrent leurs trébuchets, la serrèrent de près et ne permirent pas aux assiégés de se montrer sur les murailles. Effrayés du nombre des troupes franques et de leur audace guerrière, les assiégés capitulèrent et convinrent de rendre la place à condition que les Francs jureraient de leur conserver leurs maisons et toutes leurs propriétés. Le maréchal, m Geoffroy, n'hésita pas à leur assurer ces tages par serment, et les hostilités cess Les Francs entrèrent dans la place, en p possession, l'approvisionnèrent et y mire garnison. Ils partirent le lendemain, et a rent à Calamata. La place était peu h et avait assez bien l'apparence d'un co A leur arrivée ils l'attaquèrent et la p d'assaut. Les vainqueurs accordèrent à ville les mêmes avantages qu'aux autres p

Lorsque ces nouvelles parvinrent aux de l'intérieur du pays, de Nicli [2], de Veli et de Lacedemonia [4], tous se rassembl fantassins et cavaliers. Leurs bâtiments vèrent de Melingos [5]. Les habitants des vi de Laconie [6] y vinrent aussi en toute hâte, libérèrent sur la manière dont ils devaient battre l'ennemi. Ils se tinrent à Capsikia [7], l'endroit portant le nom d'Olivète [8] de Co ra. Leur armée s'élevait à quatre mille mes, fantassins et cavaliers.

Les Francs apprirent bientôt leurs m ments par les Grecs qui les accompagnai

Εἰς τοῦτο πάλιν ὥρθωσαν νὰ ὑπᾶν εἰς τὴν Μοθόνην [1].
Τὸ κάστρον ἦτον ἔρημον, καὶ ὅλο χαλασμένον,
Ὁποῦ τὸ ἐχαλάσασιν ὁμπρὸς οἱ Βενετίκοι·
Διοῦ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμαῖοι ἐκεῖ τὰ πλευτικά τους,
Ἐμπόδιζαν καὶ ἐκούρσευαν τῆς Βενετιᾶς τὰ κάστρη.
Καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐκίνησαν, ὑπᾶν εἰς τὴν Κορώνην.
Ηὗραν τὸ κάστρον ἀχαμνὸν ἐκ τείχων τε καὶ πύργων·
Εἰς βράχον ἦτον σπήλαιον πολλὰ ἀφιρωμένον·
Ὡς ἔσωσαν τὰ πλευτικά, τὸν γύρον ἐγυρίσαν·
Οἱ καβαλλάροι καὶ πεζοὶ τὸν πόλεμον ἀρχίσαν·
Τὰ τριμπουτζέτα ἔστησαν, καὶ ἐσυχνασάσι τους·
Καὶ ἄδειαν οὐκ εἶχασιν εἰς τοῖχον νὰ σταθοῦσι
Ἐκεῖνοι γὰρ οἱ Κορωναῖοι, ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸ κάστρον,
Τὸ ἰδεῖν τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ, τὸ θράσος τοῦ πολέμου,
Ἐλάλησαν καὶ εἶπασι συμπάθειον νὰ ἔχουν,
Τὸ κάστρον νὰ τοὺς δώσουσι, μόνον νὰ τοὺς ὁμώσουν,
Νὰ ἔχουσι τοὺς οἴκους των μετὰ τῶν γονικῶν τους·
Ὁ πρωτοστράτωρ τ' ἤκουσε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνες,

Εὐθὺς ὅρκον τοῦς ἔδωσεν, ὁ πόλεμος ἐπαύθη,
Οἱ Φράγκοι ἀπίσω ἐσέβησαν, τὸ κάστρον ἐπαραλάβα
Σιτάρχησιν ἐβάλασιν, ὁμοίως καὶ λαόν τους.
Τὴν αὔριον ἐκίνησαν, ὑπᾶν 'σ τὴν Καλαμάταν.
Τὸ κάστρον ἦτον μοναξόν, ὡς μοναστῆρι ἦτον·
Τόσον ἐπολεμῆσάν το, ἀπὸ σπαθὶ τὸ ἐπῆραν.
Μὲ συμφωνιαῖς τὸ ἔδωκαν αὐτοὶ ὥσπερ οἱ ἄλλοι.
Ὡς τὸ ἐμάθαν οἱ Ῥωμαῖοι ἀπίσω ἀπαὶ τὸ Νίκλι [2],
Ἐκεῖνοι τῆς Βελιγοστῆς [3] καὶ Λακεδαιμονίας [4],
Ὅλοι ὁμοῦ ἐσυνάχθησαν, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Ἐκ τὸν ζυγὸν τοῦ Μελιγγοῦ [5] ἦλθαν τὰ πλεύτικά τους·
Ἦλθαν τοῦ Λάκου [6] τὰ χωριὰ, ἐπέρνουσι τὰ κούρσα·
Εἶπαν καὶ ἐβουλεύθησαν, πῶς νὰ τοὺς πολεμήσουν.
Ἐκεῖ ἐπαρεσύρθησαν, τὸ λέγουν Καψικίαν [7],
Ὁποῦ τὸ λέγουν ὄνομα στὸν Κούνδουρου ἐλαιῶνα [8].
Χιλιάδαις ἦσαν τέσσαρες πεζοὶ καὶ καβαλλάροι.
Οἱ Φράγκοι γὰρ τὸ ἔμαθαν πάλιν ἐκ τοὺς Ῥωμαίους,
Ποῦ ἐπερπατοῦσαν μετ' αὐτοῦς, καὶ ἤξευραν τοὺς τόπο

(1) Μοθόνη, Modon, l'ancienne Méthone, est aujourd'hui défendue par un fort bâti sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, en face de l'île Sapienza.

(2) Νίκλι. M. Boblaye a prouvé que cette ville doit être placée à l'endroit où se trouve aujourd'hui Palæo-Moukli ou Tégée; je me suis conformé à ses consciencieuses et intelligentes observations.

(3) Βελιγοστή, sur l'Eurotas, près de l'ancienne Leuctre, aujourd'hui Leondari.

(4) Λακεδαιμονία. Près de l'ancienne Sparte.

(5) Μελίγγος. Les Mélinges étaient une ancienn slave dont on retrouve des restes dans le mont Taygè village de Tzaconie porte encore le nom de Meling

(6) Λάκος, altération de Λακωνία, Laconie.

(7) Καψικία. M. Zinkeisen le place près de l'an Mantinée, à l'ouest.

(8) Lieu planté d'oliviers, 'ς τὸν Κούνδουρου ἐλαι y a aussi dans la Mégaride une bourgade du nom d doura où l'on trouve encore beaucoup d'oliviers, mai vète de Condoura du texte est en Arcadie, près de Ca

connaissaient le pays; ils s'avancèrent ι, et le combat s'engagea entre eux. Les ιes n'étaient, à ce que je pense, qu'au nom- de sept cents hommes, fantassins et cava- ;. Avec ce petit nombre ils triomphèrent tant des Grecs, qui n'avaient pas hésité à mencer l'attaque contre un ennemi qu'ils aient si peu nombreux, mais qui s'en repen- nt profondément ensuite après la mauvaise e de leur tentative. Mais pourquoi vous porterais-je tous ces détails, et à quoi cela ι servirait-il? Les Francs gagnèrent la ba- :. La plus grande partie des ennemis furent , et il n'en échappa qu'un bien petit nom- C'est le seul combat que les Grecs livrè- à l'époque où les Francs soumirent la Morée. s que les Francs se furent rendus maîtres alamata, ils examinèrent le pays, qu'ils rèrent beau et parfaitement agréable, par riété de ses plaines, de ses collines, de ses et de ses prairies. Le Champenois ordon- lors à tous ses bâtiments de retourner au d'où ils étaient venus, attendu que les cipaux de la Morée lui assurèrent qu'ils avaient plus besoin, et il en fit, avant tout, endre les arbalétriers, ainsi que toutes les armes et les munitions. Il tint ensuite conseil pour décider sur quel point il devait marcher. Les Grecs, qui étaient des premiers de son conseil, l'engagèrent à se diriger d'abord sur Veligosti, et de là sur Nicli, deux des plus grandes villes de la Morée, qui étaient situées dans la plaine et dont il était facile de se rendre maître, et à se porter ensuite sur Lacedemonia; mais son maréchal, messire Geoffroy, lui conseilla de marcher plutôt sur Arcadia, et de prendre cette place pour agrandir son territoire. « Envoyons, dit-il, à Araclovon[1], où le défilé est le plus resserré, dans l'endroit appelé Scorta[2], et où se trouve un petit fort[3], situé sur une position escarpée et destiné à défendre le passage. On m'a dit que cette position est occupée par un brave guerrier de la famille des Boutzara, et qui porte le surnom de Doxapatris[4]. Quand nous serons maîtres de cette position et que nous aurons agrandi notre territoire, nous pourrons alors plus facilement marcher sur les autres places. »

Le Champenois se rendit à cet avis de son maréchal, et donna ordre aux trompettes de sonner aux champs. Tout le monde sauta à cheval, et on se mit en marche. Ils arrivèrent devant

τὺς ἐπαράσυραν, ἦλθαν καὶ ηὗρασί τους,
πόλεμον ἐδώκασιν οἱ Φράγκοι καὶ Ῥωμαῖοι·
ράγκοι μόνον ἦσασι, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι,
ν καὶ ἑπτακόσιοι· τόσους ἐγνωμιάζω.
πότε ἐσφάλαν οἱ Ῥωμαῖοι, τὸν πόλεμον ἀρχίσαν·
ρόκομιάν τοὺς ἄρχισαν, ὀλίγους τοὺς ἐβλέπαν·
ρο μετανόησαν, κακὸν πρᾶγμα ἐπῆκαν.
καὶ λέγω τὰ πολλά; καὶ τί διάφορόν μου;
πόλεμον ἐκέρδησαν τότε ἐκεῖν' οἱ Φράγκοι·
ας ἐκατασφάξασιν, ὀλιγὸν τοὺς ἐφύγαν·
ὸ μόνον τὸ πόλεμον ἐπῆκαν οἱ Ῥωμαῖοι
ὸν καιρὸν ὁποῦ ἐκέρδησαν οἱ Φράγκοι τὸν Μορέα.
ρόπου ἐκερδήσασι τὴν Καλαμάτα οἱ Φράγκοι,
ν τὸν τόπον ἔμνοστον, καλὸν, χαριτωμένον,
κάμπους γὰρ καὶ τὰ νερά, τὸ πλῆθος τῶν λιβάδων.
μπανέσης ὥρισεν ὅλων τῶν πλευτικῶν του,
ὺς ν' ἀπέρχεται ἐκεῖθεν, ὅθεν ἦτον·
ὸν πληροφόρησαν οἱ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι,
ὲν τὸν ἔκαμναν τίποτε χρεία ἀπ' ἄρτι·
, καὶ ἐξέβαλαν ἀπέσω ἐκ τὰ καράβια
ρισ καὶ ἄρματα ὁμοίως καὶ τζαγραδόρους·

Βουλὴν ἐπῆρε, ποῦ νὰ ὑπᾷ καὶ ποῦ νὰ ταξειδεύσῃ·
Εἰς τοῦτο εἶπαν οἱ Ῥωμαῖοι, οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του,
Νὰ πᾶν εἰς τὴν Βελιγοστὴν, καὶ ἀπαύτου εἰς τὸ Νίκλι·
Διοῦ εἶναι χώραις μείζονες εἰς ὅλον τὸν Μορέα·
« Μᾶλλον εἰς κάμπον κοίτονται· εὐθὺς τὰς θέλεις ἔχει·
« Καὶ ἀπαύτου πάλιν νὰ ἔλθῃς εἰς Λακεδαιμονίαν. »
Καὶ τότε ὁ πρωτοσράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Εἶπε καὶ ἐσυμβουλεύθη τους νὰ ὑπᾶν εἰς τὴν Ἀρκαδίαν,
Τὸ κάστρον νὰ ἐπάρωσιν, ὁ τόπος νὰ πλατύνῃ,
Νὰ στείλουν εἰς τὸ Ἀράκλεβον [1], ὁποῦ κρατοῦν τὸν δρόμον,
Ὦποῦ τὸ λέγουν τὰ Σκορτά [2]· μικρὸν καστέλλιν [3] ἔνι,
Ἀλλ' εἰς τραχόνιν κάθεται, τόπον ἀφιερωμένον.
Λέγουν ὁ κᾶποιος τὰ κρατεῖ ἀπὸ τοὺς Βουτζαράδαις·
Δοξαπατρῆν [4] τὸν λέγουσι, καλὸς στρατιώτης ἔνι·
Καὶ ἀφὸν αὐτὸ ἐπάρωμεν, καὶ νὰ πλατύνῃ ὁ τόπος,
Εἰς τοῦτο θέλομεν ὑπᾷ καὶ εἰς τὰ ἄλλα κάστρη.
Καθὼς τὸ ἐσυμβούλευσεν ὁ μισερὰν Τζεφρέες,
Ἔστερξεν ὅτι νὰ γενῇ ἀτός του ὁ Καμπανέσης·
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν ὅλα του τὰ σαλπίγγια·
Εὐθὺς ἐκαβαλλίκευσαν, ἐκίνησαν, ὑπάγουν·
'Σ τὴν Ἀρκαδίαν ἔσωσαν ὥρᾳ μεσημερίου·

Ἀράκλεβον. Mélétius cite ἡ Ἀρακωβός en Laconie. te du Dépôt de la guerre donne aussi Arakhova au Hagios Petros.
Défilé formé par les embranchements du mont Malevo. Zinkeisen l'indique dans sa carte historique de Grèce un peu au sud-est de Gardiki, près du Chelmos.
(3) Καστέλλιν, mot grécisé, du latin *castellum*.
(4) Δοξαπατρῆς, c'est-à-dire gloire de la patrie.

Arcadia à midi ; ils établirent leurs cantonnements, déployèrent leurs tentes dans la plaine et sommèrent les Grecs de rendre la place. Ceux-ci s'y refusèrent, se fiant sur ce que le château est situé sur un rocher d'un difficile accès, et qu'il est protégé par une tour très forte, bâtie du temps des Hellènes [1]. Ils étaient bien approvisionnés, et espéraient parvenir à repousser les attaques et à n'être pas obligés de se rendre. Ce jour entier se passa ; mais, à la pointe du jour suivant, le Champenois ordonna de dresser les trébuchets et de commencer l'attaque. D'un côté, la place était battue par les trébuchets ; de l'autre côté les arbalétriers l'attaquaient avec vigueur. Les Arcadiotes, en voyant cette attaque formidable, contre laquelle ils ne pouvaient tenir, élevèrent une voix haute, en demandant qu'on cessât le combat et qu'on les reçût à capitulation. Le maréchal, messire Geoffroy, fit aussitôt cesser les hostilités. Les Arcadiotes demandèrent à co server leurs franchises et leurs propriétés ; le leur promit sous serment, et la place fut l vrée.

Le Champenois ne s'arrêta que deux jou dans Arcadia, après en avoir pris possessio Sur ces entrefaites, des messagers, venant d la France [2] et portant des lettres, arrivèrent a Champenois et le saluèrent respectueusement il leur demanda de vive voix des nouvell de sa famille. Ceux-ci, tout consternés, l dirent, les larmes aux yeux [3] : « Apprend seigneur, que ton frère aîné, le comte Champagne [4], est mort. Les grands du pa et tous les bannerets [5], aussi bien que toute communauté de cette contrée, qui est ton hér tage, te saluent respectueusement, et te prie de retourner sur-le-champ dans ton pays, par qu'ils n'ont que toi pour seigneur naturel. I roi de France [6], dont tu relèves, désire vivemen

Ἐπίασαν κατεύναις τους, ὁ τὸν κάμπον ἐτεντῶσαν·
Τὸ κάστρον ἐζητήσασι, καὶ αὐτεὶ οὐδὲν τὸ δίδουν·
Διοῦ τὸ κάστρον κοίτεται ἀπάνωθεν σπηλαίου·
Εἶχαν καὶ πύργον δυνατὸν ἀπὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων [1],
Σιτάρχησι εἶχαν δυνατήν, ὥλπιζαν νὰ βαστάξουν
Τὴν μάχην καὶ τὸν πόλεμον, νὰ μὴ παραδεθοῦσιν.
Ἡμέρα ἐκείν' ἐπέρασεν, ἡ ἄλλ' ἐξημερόνει.
Ὁ Καμπανέσης ὥρισε, τὰ τριμπουτζέτα ἐστῆσαν,
Καὶ ἄρχισε νὰ πολεμῇ ἀπάνω εἰς τὸ κάστρον·
Ἐκ τὸ ἓν μέρος τ' ἔδερναν μετὰ τὰ τριμπουτζέτα,
Καὶ ἐκ τὴν ῥάχην ἔμπροσθεν ἦσαν οἱ τζαγρατόροι·
Ὡς εἶδαν οἱ Ἀρκαδινοί, ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸ κάστρον,
Τὸν πόλεμον τὸν δυνατὸν οὐκ ἠμποροῦν βαστάζει,
Στριγγὴν φωνὴν ἐλάλησαν, ὁ πόλεμος νὰ παύσῃ.
Συμβίβασιν ἐποίησαν τὸ κάστρον νὰ τοὺς δώσουν.
Εὐθὺς ὁ πρωτοστράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Τῶν ἀρχηγῶν του ὥρισεν ὁ πόλεμος νὰ παύσῃ.

Οἱ Ἀρκαδινοὶ ἐζήτησαν συμπάθιεν νὰ ἔχουν·
Ἀρροντησιὰν νὰ ἔχουσι μὲ τὰ ὑπηστατικά τους·
Ὅρκος ἐγείνετον εὐθὺς, καὶ ἐδώκασι τὸ κάστρον
Ἀφοῦ γὰρ ἐπαράλαβε τὸ κάστρον ὁ Καμπανέσης,
Οὐδὲν ἀργήσασιν ἐκεῖ, μόνον ἡμέρας δύο·
Καὶ σῦτως πάλιν ἔσωσαν εὐθὺς μαντατοφόροι·
Πιττάκια ἐξάσταξαν, ἐκ τὴν Φραγκίαν [2] ἦλθαν·
Τοῦ Καμπανέση τ' ἔδωκαν, καὶ ἐπροσκύνησάν τον.
Ἐκ στόματος τοὺς ἐρωτᾷ, νὰ τὸν εἰποῦν μαντάτα·
Ἐκεῖνοι ἦσαν λυπηροὶ, μετὰ δακρύων [3] λέγουν·
« Αὐθέντη μας, ἐγνώρισε, ἀπέθαν' ἀδελφός σου,
« Ὁποῦ ἦτον πρῶτος ἀπὸ σοῦ, ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας [4]
« Οἱ ἄρχοντες τοῦ τόπου σου, ὅλοι οἱ φλαμπουριάροι [5],
« Ὡσαύτως ὅλον τὸ κοινὸν, ὁποῦ ἦνι γενικόν σου,
« Παρακαλοῦν καὶ προσκυνοῦν, γοργὰ ἐκεῖ νὰ πάγῃς·
« Οὐκ ἔχουν ἄλλον φυσικὸν αὐθέντην μὸν ἐσένα·
« Αὐτὸς ὁ ῥήγας Φράντζας [6] τε, ὁποῦ κρατεῖς ἀπ' αὗτον,

(1) C'est sans doute la forteresse sur les ruines de laquelle les Vénitiens ont bâti celle qui existe aujourd'hui. Le témoignage de M. Pouqueville tendrait à confirmer ce fait. « J'aperçus de loin, dit-il, que les murs de la citadelle d'Arcadia, qui sont de construction vénitienne, reposent sur une maçonnerie que je crois hellénique. » (T. V, p. 87.)

(2) Φραγκία. Ce mot se prend tantôt pour la France seulement, et tantôt pour les pays de l'Occident.

(3) Les chevaliers de cette expédition se montraient, à ce qu'il paraît, fort souvent en larmes. Le chagrin, la piété, la joie, tout les faisait pleurer. « Sachez, dit no- « tre vieux Ville-Hardoin, que là eut mainte larme « pleurée de pitié. » — « Moult pleurant. » — Mainte « larme pleurée. » — « Si eurent moult pitié et pleurèrent « moult durement. » — « Y eut mainte larme pleurée d « pitié. »

(4) Ils étaient bien (comme je l'ai dit plus haut de la tige des comtes de Champagne, mais leur père ayan été déclaré illégitime, Thibault III, neveu de Hugues P leur grand-père, hérita du comté de Champagne. I trois fils d'Eudes avaient conservé leur nom de Champ nois, mais ils étaient devenus seigneurs de Champ-Litte vicomtes de Dijon. Le frère dont il est question ici dev s'appeler Louis, et il était le second fils de Eudes. Le frère aîné, Eudes, était mort à Constantinople en 120

(5) On a déjà vu et l'on reverra souvent ce mot grec φλαμπουριάροι.

(6) Ὁ ῥήγας Φράντζας. Le chroniqueur avait dit qu ques vers plus haut Φραγκία au lieu de Φράντζα.

retournes en toute hâte ; tous tes pa-
les chefs de l'Occident t'écrivent et
nt à revenir le plus tôt possible. »
que le noble Champenois entendit ces
es, il pleura amèrement, et ressentit
ur la plus vive ; il réunit alors les pre-
e son armée et messire Geoffroy son pre-
nseiller, et leur tint ce sage discours :
nds, mes amis, mes frères, mes compa-
braves guerriers, je prends Dieu à témoin
liction qui remplit mon cœur au sujet
ort de mon frère et de mon seigneur.
nd motif d'affliction vient me tourmen-
ore. Je vois avec une vive peine qu'au
t où je commençais à gagner de l'hon-
: de la gloire dans la Morée en pour-
mes conquêtes, et où j'étais en bon
de parvenir au terme de mes vœux,
nes espérances se trouvent renversées
en comble. Ce triste événement en-
us mes projets ; mais j'ai assez profité
a enfance par les conseils des hommes
, pour savoir me résigner et supporter
une adverse avec courage. Je vous
attendant, de m'aider de vos avis et de
uer ce que vous croyez le plus con-
e et le plus honorable à faire pour moi,

ἐγαπᾷ, βιάζεται γοργὰ νὰ καταλάβῃς.
γειῖς σου ἅπαντες, οἱ ἀρχηγοὶ τῆς Δύσης
γράφουν, καὶ ζητοῦν, σύντομα νὰ ἀπέλθῃς. »
ἄκουσεν ὁ εὐγενὴς αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
ὶ ἐλάλησαν τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου,
ὸν μισὲρ Τζεφρὲν, τὸν πρωτοσύμβουλόν του·
ὡς φρόνιμος, καὶ πρὸς ἐκείνους εἶπεν·
ντες, φῖλοι, ἀδελφοὶ, συντρόφοι, στρατιῶταις,
ὸν καλοῦμαι μάρτυρα 'σ τὴν θλῖψιν, ὁποῦ ἔχω,
θανὴν τοῦ ἐκεινοῦ αὐθέντη καὶ ἀδελφοῦ μου·
ν πάλιν θλίβομαι, ἔχω μεγάλην ἔννοιαν·
γὰρ τὸ ἄρχισα, καὶ ἤθελα εἰς τὸν Μορέαν
ν δόξαν καὶ τιμὴν, καὶ δόξαν νὰ κερδήσω·
ν τὸ ἀρχήνισα, καὶ ἔτρεχα εἰς τέλος,
τὴν ἐλπίδα μου, καὶ ἐγκρημνοβολίσθη·
ντίον ἦλθέ μου εἴδησις εἰς τοὺς τρόπους.
ς ἄκουσ' ἀπ' ἀρχῆς ἐκ παλαιοὺς ἀνθρώπους,
καὶ διατάσσουν μας (ὅλοι γὰρ δυστυχοῦμεν),
ν νὰ ἔχωμεν, καὶ ν' ἀδιαφορεύμεν.
ν λέγω πρὸς ἐσᾶς, ὅλους παρακαλῶ σας·
μὲ συμβουλεύσετε, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει,
ν πρᾶγμα ἔμπρεπον, νὰ ἴνῃ εἰς τιμήν μου,

ne donne le nom que de l'archevêché de Pa-
69).
n verra plus loin des détails sur ce livre de partage.

en même temps que pour vous tous qui m'avez accompagné ici. »

L'avis qui lui fut donné fut : d'ordonner que messire Geoffroy, assisté par deux archevêques[1] deux bannerets et cinq autres chefs, procédât au partage des terres et accordât à chacun un lot proportionné à la fortune qu'il possédait et aux troupes qu'il conduisait. Alors ces dix personnes se réunirent, et inscrivirent les soldats et les chefs de l'armée. Après avoir ensuite inscrit et divisé les terres, ils apportèrent les rôles[2] et les remirent entre les mains du Champenois. Tout le monde, et le Champenois lui-même, comblèrent les commissaires d'éloges. On vit avec étonnement et admiration que le premier conseiller du Champenois, messire Geoffroy, ne s'était fait allouer aucune part dans la conquête ; le Champenois le loua beaucoup de cette conduite désintéressée, aussi bien que de sa sagesse et de ses talents, et lui adressa le discours suivant :

« Messire Geoffroy, je sais d'une manière certaine, et je ne vous dis que la vérité, que c'est vous qui, dans le temps, avez concerté cette entreprise de la Grèce, et donné le conseil à mon frère[3] et seigneur de faire l'expédition de Syrie et d'en être le chef souverain. La

« Καὶ σᾶς, ὁποῦ εἶστε μετ' ἐμὲ, νὰ μὴν κατηγορήσουν. »
Εἰς τοῦτο ἐδόθη ἡ βουλὴ, καὶ ἐγείνετον ἔτσῦτο·
Νὰ ἔνι ὁ πρωτοστράτορας μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
Νὰ ἔχῃ δύο ἀρχιερεῖς[4] καὶ δύο φλαμπουριάρους
Καὶ ἄλλους πέντε ἄρχοντας, τοὺς τόπους νὰ μερίσουν,
Νὰ δώσουσι τοῦ καθενὸς πρὸς τὴν οὐσιὰν τὴν εἶχε,
Πρὸς τὸν λαὸν καὶ τ' ἅρματα, ὁποῦ εἶχε, τὰ φουσάτα.
Εἰς τοῦτο ἐκάθησαν ὁμοῦ οἱ δέκα ἐκεῖνοι μόνον,
Καὶ ἐκατεγράψαν τὸν λαὸν, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου.
Λοιπὸν ἀφῶν ἐγράψασι[5] τοὺς τόπους, καὶ ἐμερίσαν,
Τοῦ Καμπανέση τὰ ἔδωκαν, καὶ ἐπροσκόμισάν τα.
Ὅλοι τοῦς ἐπαινέσασι, καὶ αὐτὸς ὁ Καμπανέσης·
Διότι γὰρ οὐκ ἔγραφε στὴν μερισιὰν ἐκείνην
Τίποτε διὰ τὸν μισὲρ Τζεφρὲν τὸν πρωτοσύμβουλόν του·
Μεγάλως τὸ ἐθαύμασεν, εἶπε, καὶ ἐπαίνεσέ τον
Ταῖς πράξαις καὶ τὴν φρόνησιν, ταῖς χάραις ὁποῦ εἶχεν.
Ἐτσύτου τοῦ ἐλάλησε· « Μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν λέγει,
« Ἐγὼ ἠξεύρω βέβαια, ἀλήθεια σὲ τὸ λέγω,
« Ἐσὺ ἐπεχείρησες ἀρχὴν, καὶ τὴν βουλὴν ἐδῶκες
« Τότε ἐκεῖνον τὸν καιρὸν τοῦ αὐθέντου καὶ ἀδελφοῦ μου[6]
« Διὰ τὸ πασσάτζιο τῆς Συριᾶς, καὶ ἐτίθη καπετάνιος.
« Καὶ ὡς ἦλθεν ἀπὸ' ἁμαρτιὰς, καὶ ἀπέθανεν ἐκεῖνος,

(3) Il y a ici confusion dans les faits. Le chroniqueur confond Thibaut comte de Champagne avec son oncle qui fut le grand-père de la branche illégitime des Champ Litte

mort ayant frappé mon frère, vous n'avez pas voulu que cette cause fît manquer l'expédition. Vous avez excité le zèle des pèlerins ; vous êtes arrivé avec eux dans la Romanie, et avez conquis Constantinople [1]. C'est vous qui avez tout conseillé, tout concerté, tout disposé. A peine avez-vous appris que je venais d'arriver dans la Morée, que vous avez quitté la portion de conquête qui vous revenait, l'empereur Baudoin [2] et tous vos compagnons, pour venir me rejoindre. Ce serait une ingratitude à moi, et je mériterais le blâme des hommes, si je ne vous récompensais pas, comme il est juste et convenable que je le fasse. Je vous accorde donc, en toute propriété, Calamata et Arcadia avec leurs dépendances. »

Le Champenois revêtit [3] alors messire Geoffroy de cette propriété, et lui donna un anneau d'or; et, après lui avoir livré et constitué cette mense [4], il lui adressa de nouveau la parole et lui dit :

« Messire Geoffroy, dorénavant vous êtes mon homme lige [5]. Maintenant que vous tenez vos terres sous ma suzeraineté, votre devoir est de m'être fidèle sous tous les rapports. Je vous confierai de mon côté toutes mes affaires; et puisque je dois passer dans la France, je vous prie et je vous ordonne même de recevoir de moi et de tenir par affection pour moi tous les pays que j'ai conquis dans la Morée, sous la condition qu'ils me resteront en suzeraineté et que vous en serez le bail [6]. Vous gérerez en mon absence la souveraineté comme un autre moi-même. S'il me plaisait, dans l'espace d'un an à partir de ce jour, d'envoyer un mandataire choisi parmi mes proches parents, vous remettrez en ses mains le pays et la souveraineté, et vous conserverez vos propres terres. Mais si, après le terme d'une année écoulé, personne ne vient ici de ma part pour recevoir le pays, je veux, je désire, et je le proclame ici, que vous restiez souverain de la Morée, avec le droit de transmettre cette souveraineté aux vôtres. »

Messire Geoffroy, en homme plein de sagesse, s'inclina respectueusement devant le Champenois, et lui fit mille remerciments de l'honneur qu'il lui faisait, des éloges qu'il lui donnait et des dons précieux dont il le comblait, et il ac-

« Οὐδὲν ὑπέμεινες ποσῶς νὰ μείνῃ τὸ πασσάτζιο,
« Καὶ ἀπῆλθετε 'ς τὴν Ῥωμανιὰν, καὶ ἐπήρατε τὴν Πολιν.[1]
« Ὅλα γὰρ τὰ ποιήματα καὶ ταῖς μεγάλαις τάξαις
« Ἐσὺ ταῖς ἐσυμβούλευσες, καὶ ἐκατέστησές ταις.
« Καὶ ὡς ἔμαθες, ὅτ' ἦλθα ἐγὼ ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Τὴν μεῖραν ὁποῦ σ' ἔρχετον νὰ πάρῃς τῆς κουγκέστας,
« Τὸν βασιλεὰ τὸν Βαλδουΐνον,[2] καὶ ὅλους τοὺς συντρόφους
« Ὅλους τοὺς ἐλευθέρωσες, καὶ ἦλθες εἰς ἐμένα.
« Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἁμαρτιὰ, κατηγοριὰ μεγάλη,
« Καὶ οὐδὲν σὲ εὐεργέτησα, ὡς πρέπει καὶ τυχαίνει.
« Ἐν τούτῳ θέλω, δίδω σε νὰ ἔχῃς γονικόν σου
« Τὴν Καλαμάταν καὶ Ἀρκαδιὰν μὲ τὴν περιοχήν της. »
Μὲ δακτυλίδιον χρυσὸν εὐθὺς τὸν ῥεβεσθίζει [3].
Καὶ ἀφοῦ τὸν ἐπαράδωσε, κ' ἐπῆκέ του τὸ μάντζε [4],
Τότε τὸν μετελάλησε, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Μισὲρ Τζεφρὲ, ἀπὸ τοῦ νῦν ἄνθρωπος μ' εἶσαι λίζιος[5],
« Ἀφοῦ τὸν τόπον σου κρατεῖς ἀπαὶ τὴν αὐθεντειὰν μου·
« Καὶ πρέπει νὰ ᾖσαι εἰς ἐμὲ ἀληθινὸς εἰς πάντα,
« Καὶ πάλιν ἐγὼ νὰ σὲ θαῤῥῶ τὰ πάντα μου εἰς ἐσένα·
« Ἐπεὶ ὀφείλω νὰ διαβῶ ἐκεῖ εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Παρακαλῶ, ὁρίζω σε, διὰ τὴν ἐμὴν ἀγάπην,
« Τὸν τόπον, τὸν ἐκέρδησα ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Παράλαβε, καὶ κράτειε τον, νὰ στέκῃ δι' ἐμένα·
« Εἰς τρόπον δὲ καὶ ἀφορμὴν μπάϊλος [6] γὰρ νὰ ᾖσαι,
« Τοῦ νὰ κρατῇς τὴν αὐθεντειὰν ὡς περ ἐγὼ ἀτός μου.
« Καὶ ἂν μοῦ φανῇ καὶ ἀρέσῃ μου νὰ στείλω δίκαιόν μου
« Ἀπὸ δικούς μου συγγενεῖς ἔσω εἰς χρόνον ἕνα,
« Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν νὰ τοῦ τὰ παραδώσῃς,
« Καὶ ἐσὺ πάλιν νὰ κρατῇς τὸν τόπον ἀπ' ἐκεῖνον.
« Εἰ δὲ περάσει ὁ καιρὸς, τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
« Καὶ οὐδὲν ἐλθῇ ἐδῶ τινὰς τὸν τόπον νὰ ἐπάρῃ,
« Θέλω γὰρ καὶ ὁρέγομαι, καὶ ἐδῶ τὸ στερεόνω,
« Νὰ μείνῃς κύριος ἀπ' ἐμὲ αὐθέντης κληρονόμος. »
Ἐνταῦτα ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Τὸν Καμπανέσην προσκυνεῖ, μυριοευχαριστεῖ τον
Διὰ τὴν τιμὴν καὶ ἔπαινον, ὅπερ τοῦ ἐμαρτύρα,

et messire Geoffroy de Ville-Hardoin, maréchal de Romanie et de Champagne, l'historien, avec Geoffroy de Ville-Hardoin son neveu.

(1) Suite de la même erreur de noms. Les Grecs ont fait des deux Ville-Hardoin un seul Ville-Hardoin, comme autrefois leurs ancêtres firent de plusieurs Hercules un seul Hercule.

(2) Il l'appelle ici Βαλδουΐνον, *Baldovinus*.

(3) Le chroniqueur dit : ῥεβεσθίζει, il le revêtit, en grécisant le terme féodal.

(4) Τὸ μάντζε, terme féodal grécisé.

(5) Ἄνθρωπος λίζιος, le terme féodal *lige* est également grécisé ici.

(6) Μπάϊλος, bail, gouverneur; terme féodal qui désigne le gouverneur chargé de l'administration du pays en l'absence d'un grand vassal. On en a fait depuis le mot bailli, pour désigner ceux qui remplacent les seigneurs d'un ordre inférieur dans la perception de leurs revenus et l'exercice d'une partie de leurs droits.

at[1] et la souveraineté du pays, ainsi
npenois l'en priait. D'après leur or-
ventions furent écrites sur papier;
mèrent ensuite par serment, et ils y
ser leurs propres sceaux et ceux
ets, des prélats et des chefs de

toutes les conventions eurent été
hampenois partit de la Morée et ne
ener avec lui que douze chevaliers
gents[2]. Il s'embarqua à bord d'une
riva à Venise, d'où il se dirigea en
sur la Champagne[3], et messire
ta souverain dans le pays.
essire Geoffroy fut resté souverain
Morée, comme je viens de le dire,

il ordonna que tout son peuple se réunît dans la ville d'Andravida, qui était alors le siége de sa souveraineté. Tous se rendirent à son invitation, grands et petits. Il fit alors apporter le livre[4] de partage, dans lequel on avait dressé par écrit un état de ce qui avait été donné par le Champenois à chacun pour en jouir en propriété. Le premier porté sur ce livre était messire Gaultier de Ronchères; il avait vingt-quatre fiefs[5] de cavaliers dans le pays de Messarée. Il y établit un château qu'on nomma Acova[6], et qui porte encore ce nom.

Après lui, messire Hugues de Brières [7] avait dans les défilés de Scorta vingt-deux fiefs de cavaliers. Il reçut des priviléges, et fit bâtir dans ce pays un château appelé encore Caritena[8].

ν δωρεὰν ὁποῦ ἐπῆκεν εἰς αὐτον·
τον[4] τοῦ Μορέως, τὴν αὐθεντειὰν τοῦ τόπου
λαβεν, ὡς εἶπε ὁ Καμπανίσης.
χαρτὶ τῶν συμφωνῶν ἐκείνων·
ἐπέτυχαν, οὕτως τὰ ἐβουλῶσαν
ροι, οἱ ἀρχιερεῖς, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου.
ιτέστησε ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
ὠρθωσεν, ἐδιάβηκεν ἐκεῖθεν·
ποσῶς μετ' αὖτον νὰ ἐπάρῃ,
ιλλαρίους καὶ δώδεκα σεργέντας[2].
τέρασεν, ὑπάει τῆς Βενετίας,
ρθὶ ἐκεῖ εἰς τὴν Τζαμπάνιαν[3].
σὶρ Τζεφρὲς αὐθέντης εἰς τὸν τόπον
ἐνέμεινε μισὶρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
ὶ μπάϊλες, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
διὰ ὥρισι νὰ συναχθῇ ὁ λαός του,
ι τὸ σεραμὶ τῆς αὐθεντειᾶς ὁποῦ εἶχε·

Καὶ ὅσον ἐγείν' ἡ ἕνωσις μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Εἶπαν καὶ φέρουν τὸ βιβλιὸν[4], ποῦ ἦτον ἡ μοιρασία
Ἐγγράφως γὰρ τοῦ καθενὸς, τί τὸν ἐπαραδῶκαν
Νὰ ἔχῃ, νὰ νομεύεται παρὰ τοῦ Καμπανέση.
Εἰς τοῦτο εὑρέθησαν ἐκεῖ, ὁποῦ ἦσαν προνοιασμένοι·
Ὁ πρῶτος, ὁποῦ ἔγραφεν, ἦτον μισὶρ Γαλτιέρης,
Ντὲ Ῥουτζέρης τὸ ἐπίκλην του (οὕτως τὸν ὀνομάζουν)·
Εἶχεν εἰκοσιτέσσαρα καβαλλαριῶν φέη[5]·
Σ τὴν Μεσαρίαν τὰ ἔδωκαν· κάστρον καλὸν ἐπῆκε,
Καὶ ὠνόμασέ το Ἄκοβαν[6]· οὕτως τὴν λέγουν πάλιν.
Πάλιν ἀπαύτου ἐδόθησαν τοῦ μισὶρ Ῥούγγου[7] ἐκείνου
(Ντὲ Πριέρης τὸ ἐπίκλην του) εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν ῥοῦγγον·
Εἰκοσιδυὸ καβαλλαριῶν φέη τοῦ ἐπαραδῶκαν.
Τὸ παραλάβῃ ταῖς προνοιαῖς, ἔκτισε κάστρο ἐκεῖθες·
Καρίτεναν[8] τ' ὠνόμασεν· οὕτως γὰρ καὶ τὸ λέγουν.
Αὐτὸς ἐγέννησεν υἱὸν, μισὶρ Τζεφρὲ ἐκεῖνον,

τον, c'est la dignité de bail, μπάϊλες.
ις, mot grécisé.
Ducange, Guillaume de Champ-Litte, après
Morée, passa dans la Pouille, laissant pour
a Hugues de Champ, sans doute Champ-
imple pouvoir, » et il est, dit-il, à croire que
hamp-Litte mourut dans ce voyage; car en l'an
de Ville-Hardoin, sénéchal de la Romanie, lui
a la principauté d'Achaïe, comme on peut le
itres d'Innocent III, lib. XIII, epist. 25, 150
t de notre chroniqueur confirme tous ces faits
it et en les développant. Guillaume de Champ-
effet la Morée pour se rendre en France
laissa Geoffroy de Ville-Hardoin bail pour
nnée révolue, il envoya un de ses parents,
age nomme Hugues de Champ. On verra plus
e parent, appelé Robert dans la chronique,
noncer à ses prétentions et de laisser l'hé-
y de Ville-Hardoin. Dans sa seconde édition
en 1826 d'après ses manuscrits (2 v. in-8),

Ducange pense que Guillaume de Champ-Litte mourut en Italie en 1210, et il cite plusieurs actes de cette même année dans lesquels Geoffroy prend le titre de prince d'Achaïe.

(4) Un livre semblable fut dressé par Guillaume le bâtard immédiatement après la conquête de l'Angleterre; il est connu sous le titre de *Doomsday book*, livre de jugement. Il prononçait en effet le jugement d'expropriation des anciens habitants. La liste donnée ici paraît comme un fragment du livre de partage dressé par ordre du Champenois.

(5) Φέη, et plus bas φιέ, fiefs, terme féodal grécisé.

(6) Ἄκοβα, dans la Messénie, appelée par le chroniqueur Messarée et Messarie, sur le Xerillo Potamo. (*Voyez* Itin. de sir William Gell, pag. 74, et la carte jointe à mes *Éclaircissements*.)

(7) Le texte dit : Μισὶρ Ῥοῦγγος ντὲ Πριέρης; je crois qu'il faut lire : Μισὶρ Οὖγγος, messire Hugues. Quelque copiste peu attentif aura pris la lettre ρ de Μισὶρ pour l'ajouter au mot suivant.

(8) Καρίτενα est placé dans l'ancien pays des Trica-

Messire Geoffroy de Ville-Hardoin eut depuis un fils qui prit le nom de seigneur de Caritena, et qui devint un capitaine célèbre en Morée[1].

Le troisième baron porté sur le livre était messire Guillaume Alaman, auquel fut accordé en apanage Patras avec toutes ses dépendances.

On avait ensuite donné à messire M. Remond, en qualité de baronnie[2], le château de Veligosti avec un fief de quatre cavaliers et la condition de porter bannière.

Le livre donnait ensuite à un autre messire Guillaume[3] le château de Nicli avec six fiefs.

Un autre porté sur le livre était messire Guy de Nevelet. On lui donna six fiefs dans la Tzaconie[4], et il y fit bâtir un château appelé Guéraki[5].

On privilégia aussi messire Raoul de Tournay, et on lui donna Calavryta[6] et douze fiefs.

On donna aussi à messire Hugues d huit fiefs de cavaliers à Vostitza, et il donna alors son ancien nom de Charpign

Messire Lucas eut quatre fiefs en Lac les dépendances de Gritzena[8].

Messire Jean de Neuilly obtint Passava quatre fiefs et le droit de porter bannière çut aussi le titre de maréchal[10], avec la de léguer ce titre à ses descendants.

On donna quatre fiefs à messire Rober Trémouille. Il fit bâtir Chalatritza[11] et nom de cette seigneurie.

L'hôpital Saint-Jean reçut quatre fi quatre autres fiefs furent donnés au T sous la condition de lever bannière. On ensuite aux chevaliers de l'ordre teuton quatre fiefs en propriété dans le pays lamata.

Αὐθέντην τῆς Καρίτενας (σύτως τὸν ὠνομάζαν),
Ὁπού ἦτον εἰς τὴν Ῥωμανιὰν ἐξακουστὸς στρατιώτης[1].
Ἀπαύτου πάλιν ἔγραψε τρίτος μπαρούς[2] ἐκεῖνος,
Μισὲρ Γουλιάμον τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην Ἀλαμάνος·
Ἡ Πάτρα γὰρ τοῦ ἔγραφε νὰ ἔχῃ, ν' αὐθεντεύῃ,
Μὲ ὅλην τὴν διακράτησιν ἔγραφε νὰ τὴν ἔχῃ.
Ἀπαύτου ἐδόθη ἡ μπαρουνιὰ μισὲρ Ματέου ἐκείνου,
Ῥεμοὺν εἶχε τὸ ἐπίκλην του, σύτως τὸν ὠνομάζαν,
Τὸ κάστρον τῆς Βελιγοστῆς καβαλλαρίων τεσσάρων
Τὰ φέ νὰ ὑποκρατῇ, φλάμπουρον νὰ βαστάζῃ.
Ἀπαύτου πάλιν ἔγραφεν, ἄλλος μισὲρ Γουλιάμος[3]
Νὰ ἔχῃ τὸ κάστρον τοῦ Νικλεοῦ καὶ αὐτὸς μὲ ἓξ φέ.
Καὶ ἄλλος πάλιν ἀπαυτοῦ ἔγραφε εἰς τὸ βιβλίον,
Μισὲρ Γγισῦν τὸν ἔλεγαν, ντὲ Νίβελε τὸ ἐπίκλην,
Ἓξ φέ τοῦ ἐδόθησαν νὰ ἔχῃ στὴν Τζακωνίαν[4]·
Κάστρον γὰρ ἔκτισεν ἐκεῖ τὸ ὄνομα Γεράκι[5].

Τὸν μισερὸν Ῥου ντὲ Ντουρνᾶ ἐκρόνεισεν ὡσαύτ
Νὰ ἔχῃ τὰ Καλάβρυτα[6], καὶ φέ δεκαδύο.
Ὁμοίως ἔγραφε . . . μισὲρ Οὔγγος ντὲ Αἶλε
Νὰ ἔχῃ ὀκτὼ καβαλλαριῶν φέ εἰς τὴν Βοστίτζαν·
Ἄφηκε τὸ ἐπίκλην του, ντὲ Τζέρμπουνη[7] ὠνομάσθη.
Τὸν μισὲρ Λούκαν ἔδωσαν μόνον τέσσαρα φέ,
Τὸν Λάκον, τὴν περιοχὴν νὰ ἔχῃ τῶν Γριτζένων[8].
Τὸν μισὲρ Τζὰν δὲ Νάσυλη τὸν Πασσαβᾶν[9] ἔδω
Τέσσαρα φέ νὰ κρατῇ, φλάμπουρον νὰ βαστάζῃ,
Νὰ ἦναι πρωτοστράτορας[10], νὰ τὰ 'χῃ γενικὰ του.
Μισὲρ Ῥουμπέρτον δὲ Τρέμουλα τέσσαρα φέ ἔδ
Τὴν Χαλατρίτζαν[11] ἔκτισε, καὶ ἀφέντην τὸν ἔλεγαν.
Τοῦ Ἁγιο-Ἰωάννη τοῦ Σπηταλίου τέσσερα φέ ἔδ
Τοῦ Τέμπλου ἄλλα τέσσερα, φλάμπουρον νὰ βαστάζ
Εἶθ' σύτως γὰρ ἐδόθησαν καὶ αὐτῶν τῶν Ἀλλαμάνων
Τέσσαρα φέ νὰ κρατοῦν 'σ τὸ μέρος Καλαμάτας.

lons, sur l'Alphée, un peu au sud de l'anc. Mégalopolis.

(1) Il en sera souvent question dans la suite de cette chronique.

(2) Μπαροῦς, baron, terme féodal grécisé.

(3) Le chroniqueur ne donne pas son nom propre.

(4) Τζακωνία. Canton de la Laconie, appelé aussi le Magne, ἡ Μάνη. Sous le Bas-Empire on appelait ses habitants Chacons.

(5) Γεράκι. Guéraki est à quelques heures de distance des sources de l'Eurotas, près de l'ancienne Geronthræ. (*Voyez* la carte de Morée de sir William Gell, et celle du dépôt de la guerre.)

(6) « Calavryta, dit Pouqueville, est la première ville de l'Achaïe qu'on aperçoive dans le bassin du Cerynite, à peu de distance de la rive droite de ce fleuve. On prétend que sa fondation ne remonte qu'au temps de l'invasion de la Morée par Ville-Hardoin, qui regarda sans doute l'entrée des défilés du mont Chelmos comme un passage assez important pour y bâtir un fort, dont les ruines, q ques voyageurs ont prises pour celles de Cyn voient encore sur un escarpement des montagnes. » pag. 221.)

(7) Ντὲ Τζέρμπουνη de Charpigny.

(8) Τῶν Γριτζένων. C'est peut-être ce que Pou appelle le coli ou subdivision de Gritzianos (t pag. 34, note).

(9) Πασσάβα. C'est la ville de Πασσαβᾶς, l'a Γερηνία ou Ἐνόπη, mentionnée par Mélétius, chapitre περὶ τῆς Λακωνικῆς ἐπαρχίας. M. Zinkeis Passava dans sa carte entre l'ancien Gythium et l de Laconie qui se termine par le cap Tenare.

(10) Πρωτοστράτωρ, de πρῶτος et στρατός.

(11) Χαλατρίτζα. Aujourd'hui Chalandritza à distance de l'ancienne Tritée. (Voyez la carte de sen, celle du dépôt, celle de M. Boblaye, C.)

(12) Il les appelle les Allemands, Ἀλλάμανοι.

aétropolitain de Patras, avec son cha-
obtint huit fiefs de cavaliers.
re fiefs de cavaliers furent donnés à l'é-
d'Olène[2].
s furent donnés à l'évêque de Modon et
atres à celui de Coron.
derniers évêques reçurent de plus, cha-
eux fiefs de cavaliers pour leur chapitre.
donna à l'évêque de Véligosti, à celui
clée[3] et à celui de Lacedemonia, quatre
hacun.
registre[4] portait ensuite les noms de plu-
chevaliers qui avaient reçu le privilége
ief. Plusieurs sergents avaient été privi-
le même ; mais je passe leurs noms sous
pour ne pas trop allonger mon récit.
s avoir lu le registre, messire Geoffroy
da aux chefs, aux archevêques[5] et aux
s leur avis sur les règlements qu'il devait
relativement au service des nouveaux
giés, pour porter les armes quand il se-
cessaire, et garder le pays ; car il disait
stice que, si le pays conquis n'était gardé par les armes et par le service militaire, il serait bientôt perdu.

On établit alors, et on régla d'un commun consentement et avec beaucoup de prudence : que ceux qui avaient quatre fiefs devaient lever bannière et faire le service de bannerets, et que chacun serait tenu d'avoir sous sa bannière un chevalier et douze sergents. Ceux qui avaient plus de quatre fiefs devaient entretenir deux sergents à cheval ou un chevalier par chaque fief. Les chevaliers qui n'avaient qu'un fief devaient servir en personne pour leur fief ; c'est ce qui leur fit donner le nom de Sergents de la conquête.

Ils déterminèrent ensuite tout ce qui avait rapport à la guerre, d'abord en ce qui concernait la garde du pays conquis, et en second lieu la conquête de nouveaux pays. Pendant l'année composée de douze mois, chacun devait faire le service pendant quatre mois en garnison générale[6] dans l'endroit qu'il plairait au prince de lui désigner. Pendant quatre autres mois, chacun devait être à l'armée pour servir

ιώπου τῆς Πατρσῦς μετὰ τοὺς κανονίκους [1]
ι καβαλλαρίων τοῦ ἔδωκαν νὰ ἔχῃ.
πισκόπου Ὠλένας [2] τέσσαρα φίε ἐδῶκαν,
οῦ Μεθώνης ἄλλα δυὸ καὶ ἐκείνου τῆς Κορώνης
σαρα τοῦς ἔδωκαν μετὰ τοὺς κανονίκους.
όπου τῆς Βελιγοστῆς καὶ αὐτὸς τοῦ Ἀμυκλίου [3]
ς τέσσαρα εἴχασι σὺν Λακεδαιμονίας.
ησαν εἰς τὸν καιρὸν τοῦ Καμπανέση ἐκείνου
ως 'ς τὸ ῥητζίστρο [4] του, ὁποῦ ἦσαν προνοιασμένοι,
λλάρει ὁποῦ εἴχασιν ὁ καθεὶς ἕνα φίε,
εργένταις ἄλλα δυὸ, ὁποῦ ἦσαν προνοιασμένοι·
νὰς ἐσμάζομεν διὰ τὴν πολυγραφίαν.
γὰρ ἀναγνώσασιν ἐκεῖνο τὸ ῥητζίστρο,
ὁ μισὶρ Τζεφρὲς βουλὴν τῶν κεφαλάδων,
ς τῶν ἀρχιερέων [5] καὶ αὐτῶν τῶν ἐπισκόπων,
νὰ καταστήσουσι, καὶ πῶς νὰ κατορθώσουν
ξιν τε καὶ ἀφορμὴν, τὸ πῶς θέλουν δουλεύει
οπου εἶχαν ταῖς προνοιαῖς ὁποῦ ταῖς ἐπρονοιάσαν,
αστάξουν ἄρματα, τὸν τόπον νὰ φυλάττουν·
οὐδὲν φυλάττεται ὁ τόπος, ποῦ ἐκερδῆσαν,
ατα καὶ μὲ στρατειὰν, πάλιν τὸν θέλουν χάσειν·
όταν μὲ κοινῆς βουλῆς, διάκρισης μεγάλης,

Εἴπασι καὶ ὠρθώσασι, καὶ ἐπερίστησάν το,
Ὅτι ὅσοι καὶ ἂν εἴχασι πρὸς τέσσαρα τὰ φίε,
Φλάμπουρον νὰ βασταίνωσι, φλαμπουριάροι νὰ ἦναι,
Νὰ ὀφείλῃ ἔχειν ὁ καθεὶς μετὰ τὸ φλάμπουρόν του
Ἕνα καβαλλάρην μετ' αὐτὸν καὶ δώδεκα σεργένταις
Καὶ ὅσοι κρατοῦν καὶ ἔχουσιν ἄνω τῶν φιὲ τεσσάρων,
Νὰ δίδουν καὶ νὰ ἐκπληροῦν εἰς τὸ καθένα φίε
Σεργένταις δύο εἰς ἄλογα ἢ ἕνα καβαλλάρην·
Οἱ καβαλλάροι, ὁποῦ κρατοῦν πρὸς ἕνα φίε καθένας,
Ἀτός του ὀφείλει καὶ χρεωστεῖ δουλεύει διὰ τὸ φίε του,
Ὡσαύτως καὶ τοὺς λέγουσι Σεργένταις τῆς κουγκέστας.
Εἴπασι καὶ ὠρθώσασι, διοῦ εἶχαν εἰς μάχην·
Τὸ μὲν γὰρ νὰ φυλάττωσιν ἐκεῖνα τὰ ἐκερδῆσαν,
Καὶ ἄλλο νὰ κερδήσωσιν ἐκεῖνα τὰ οὐκ εἶχαν·
Ὅτι νὰ στέκεται ἡ δουλειὰ, τὸν χρόνον ὅλον λέγω
Ἐκ τοὺς μῆνας τοὺς δώδεκα, τοὺς ἔχει ὁ χρόνος ὅλος,
Νὰ ἐκπληρονῃ ὁ καθεὶς τοὺς τέσσαρης τοῦ μῆνας
Εἰς γαρνιζοῦν καθολικὴν [6], ἔνθα τοῦ αὐθέντη ἀρέσει·
Τοὺς δὲ τοὺς ἄλλους τέσσαρης νὰ πᾶνε εἰς τὸ φουσάτον,
Ὅπουθεν χρήζει, βούλεται τοῦ προνοιατόρου αὐθέντης·
Τὸ δὲ τὸ τρίτον τοῦ χρονοῦ, τοὺς τέσσαρης τους μῆνας,
Ὀφείλει ὁ προνοιάτορας νὰ ἦναι ὅπου θέλῃ.

e texte dit : avec ses chanoines, μετὰ τοὺς κανονίκους.
ένα, Olene, était un des cinq évêchés suffra-
e Patras. Suivant Mélétius, elle est vulgairement
Καμινίτζα. C'est l'ancienne ville d'Ὤλενος de

μυκλίου, l'ancienne Amyclée près de Sclavochoria.
ῥητζίστρο, mot grécisé ; du français registre, livre où l'on consigne les actes, les faits, *res gestæ*.

(5) Il semblerait qu'il y eut dès l'origine deux archevêques, quoiqu'il n'en nomme qu'un ici, celui de Patras.

(6) Εἰς γαρνιζοῦν καθολικήν. Le mot français garnison est grécisé par notre chroniqueur, qui entend par garnison générale le service de garnison dans l'intérêt général de la principauté.

là où son seigneur particulier le voudrait. Et enfin le privilégié pouvait passer les quatre mois restants où bon lui semblait. Mais comme le prince avait le droit de désigner sur les douze mois de l'année ceux qui lui convenaient le mieux, et qu'il devait avoir toujours la préférence, on pouvait dire qu'un chevalier était tenu de servir toute l'année. Les évêques, l'église, le Temple, les chevaliers hospitaliers[1] ne devaient être obligés à aucun service de garnison; seulement, dans une attaque contre l'ennemi, dans une excursion et dans toute guerre que le prince pouvait entreprendre ou qu'exigeait le besoin du pays, ils étaient tenus de faire partie de l'armée comme tous les autres privilégiés.

On régla encore dans le même chapitre que les évêques et les chefs ecclésiastiques[2] et tous autres chefs, seraient obligés à lever bannière pour cause de guerre. Quant à ce qui concernait l'administration du pays et les jugements à rendre dans leur arrondissement, ils devaient y prendre part aussi bien que les bannerets. Toutefois, dans un jugement de meurtre ou de sang, les évêques, conformément aux conve-

nances, ne pouvaient siéger parmi les jug

Messire Geoffroy ordonna alors à tous, gra
et petits, de se préparer à entreprendre u
expédition dans le but de conquérir ceux
pays sur lesquels ils avaient reçu des p
viléges[3], et d'établir le droit de conquête
ceux qu'ils avaient déjà gagnés. D'après
conseils des Grecs qui connaissaient le pa
l'armée se mit en marche tout droit vers V
gosti, où ils arrivèrent bientôt. Le fort de
nom était placé sur un monticule peu élev
les Francs le soumirent par la force.

De là ils se portèrent sur Nicli. Cette pl
est située dans la plaine. Lorsque les habita
virent approcher les troupes des Francs s
vies de leurs auxiliaires grecs, les chefs s'e
pressèrent de fortifier la ville d'hommes
d'armes. Les murailles de Nicli étaient ha
et fabriquées de chaux[4]; pendant trois jo
les habitants soutinrent le siége avec cour
et refusèrent obstinément de se rendre. A
messire Geoffroy fit apporter du bois pour c
struire des scrophes[5], et surtout des trê
chets; il jura avec serment qu'il ne partirait

Διὰ τοῦτο ὁποῦ εἴπασι, δουλεύει ὅλον τὸν χρόνον,
Εἶναι διὰ τὴν προτίμησιν τοῦ αὐθέντη ὁποῦ πέρνει
Ἐκ τοὺς μῆνας τοὺς δώδεκα νὰ πέρνῃ εἷους θέλει.
Οἱ δ' ἐπισκόποι καὶ ἐκκλησιὰ, τὸ Τέμπλον, τὰ Σπιτάλια [1]
Οὐδὲν ὀφείλουν ἐκπληρεῖ εἰς γαρνιζοῦν δουλείαν·
Τὸ δ' εἰς ἁρματοσυμμαχιὰν καὶ εἰς κεῦρσι καὶ πολέμους,
Ἔνθα ὁ αὐθέντης χρεωστεῖ, καὶ χρειὰ τοῦ τόπου κάμνει,
Ὀφείλουν εἶσθαι πανταχοῦ, ὡς καὶ οἱ προνοιατόροι.
Ὡσαύτως ἐκατέστησαν καὶ ἐν τούτῳ τὸ κεφάλαιον·
Ὅτι ἐπισκόποι, πρεστοι [2], ὅλοι οἱ κεφαλάδες
Φλάμπουρα νὰ βασταίνουσιν εἰς ἀφεντιὰν τῆς μάχης·
Τὸ δ' εἰς βουλὴν τὴς αὐθεντειὰς καὶ εἰς κρίσεις γὰρ τοῦ τόπου
Ὀφείλουν εἶναι καὶ αὐτοὶ ὡσὰν τοὺς φλαμπουριάρους,
Ἀνευθεν κρίσεις φονικαῖς καὶ κρίσεις τῶν αἱμάτων,
Ὅπουν οὐ πρέπει καμπεσῶς νὰ κρίνουν ἐπισκόποι.
Ὥρισεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Ὅλοι νὰ οἰκονομηθοῦν διὰ νὰ φουσατεύσῃ,
Τοὺς τόπους, τοὺς ἐπρόνοιασαν [3], νὰ τοὺς ἔχουν κερδήσει,

Ἐκείνους, ὁποῦ εἶχασι, τὸ νὰ τοὺς κουγκιστήσῃ.
Καὶ ὅσον ἐφουσάτευσαν, ὡρθωσαν νὰ ὑπᾶσι,
Μετὰ βουλῆς γὰρ τῶν Ῥωμιῶν, ὁποῦ ἤξευραν τοὺς τόπου
Ὁλόρθα 'ς τὴν Βελιγοστὴν ἐτότε ἀπεσῶσαν·
Εἰς χαμοζοῦνιν ἔστεκε τότε τὸ κάστρο ἐκεῖνο·
Μὲ πόλεμον τὸ ἐπῆραιν· ὀλίγοι ἐπρεσκυνῆσαν.
Ἀπαύτου ἐδιέβησαν ἐκεῖσε εἰς τὸ Νίκλιν·
Αὐτὸ εἰς κάμπον ἔστεκε. Καὶ ὡς εἶδαν τὰ φουσάτα,
Τὰ Φράγκικα καὶ τῶν Ῥωμιῶν, τὰ ἦσαν μετ' ἐκείνους,
Εὐθὺς πύργους ἀφέρωσαν οἱ ἄρχοντες Νικλίου
Μὲ τὸν λαὸν καὶ ἅρματα ὁποῦ εἶχασι μετ' αὐτους.
Οἱ τοῖχοι ἦσαν ὑψηλοὶ ὅλοι μὲ τὸν ἀσβέστην [4].
Στὸν πόλεμον ἐσταθῆσαν μὲ προθυμίαν μεγάλην.
Ἡμέραις τρεῖς ἐκράτησαν τὸν πόλεμον τοῦ κάστρου,
Καὶ οὐκ ἠθέλησαν ποσῶς τοῦ νὰ παραδοθοῦσιν.
Ὡς εἶδεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὁρίζει φέρουν ξύλα,
Νὰ πήσουν σκρόφαις [5], ἀλλὰ δὴ μᾶλλον καὶ τριπουτζέτα
Ὤμοσεν εἰς τὸν ὅρκον του ἀπέκει οὐ μισεύσει,

(1) C'est-à-dire l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem et celui de l'ordre teutonique.

(2) Il les appelle πρεστοι, dénomination encore usitée aujourd'hui.

(3) Les Francs avaient fait, en Grece comme à Constantinople, la distribution des terres sur la foi de la soumission future des habitants.

(4) On a vu auparavant que presque toutes les autres places du Péloponèse, parmi lesquelles il en compte douze au moment de l'arrivée des Francs, étaient bâties en tuiles.

(5) Σκρόφαις. Ducange ne cite pas ce mot dans Glossaire grec; mais on le trouve dans son Glos latin. « *Scrophæ* ou *scrofæ*, dit-il, est une machin guerre propre à ruiner les murailles des villes a gées. » *Willel. Tyrius*, liv. III, c. 5: Machinas ad fodiendum habiles et necessarias, quas vulgò *scr* appellant. *Lib. XVII, c.* 24. *Scrophas* quoque e dem contexunt materiâ, quibus impunè ad complan aggeres accedebatur. *Lib. XVIII, c.* 19. Ut *scropha* teriâ competenti intexerent, in quibus liberè deli

u'il n'eût pris de vive force le fort de
t que, s'il le prenait le sabre à la main,
rait grâce à aucune personne vivante.
e les Grecs qui étaient avec les Francs
rent ce serment, plusieurs d'entre eux,
ient des parents dans la place, les pré-
t aussitôt, et leur assurèrent qu'en effet,
: se rendaient pas, ils seraient tous pas-
fil de l'épée au moment de la prise de la
Les Nicliotes se décidèrent donc à se
, sous la condition qu'ils conserveraient
iens. Messire Geoffroy leur accorda leur
le; et après avoir pris possession de la
t l'avoir fait convenablement approvi-
; il marcha tout droit sur Lacede-

démonia était une grande ville bien gar-
ours et de murailles fabriquées de chaux;
itants s'étaient vigoureusement fortifiés,
ı ferme intention de ne pas se rendre.
t cinq jours les Francs tournèrent jour
en combattant sans interruption autour
place, et ils dressèrent les trébuchets
vaient amenés de Nicli. Enfin, après un

ερα ἀπὸ σπαθιοῦ τὸ κάστρον τοῦ Νυκλίου·
ὶ πάρῃ ἀπὸ σπαθί, ψυχὴν μὴ ἐλεήσει.
ῶσαν εἰ Ῥωμαῖοι, ὁποῦ ἦσαν μὲ τοὺς Φράγκους,
σαν καὶ συγγενεῖς ἐκεῖσε εἰς τὸ κάστρον,
τοὺς ἐμήνυσαν, καὶ ἐβεβαίωσάν τους,
ίστρο εὐ δώσουσι, καὶ νὰ παραδόσουσι,
ων τους ἀπὸ σπαθί, ὅλοι εἶν' θανατωμένοι.
ις ὡς τὸ ἤκουσαν αὐτοὶ εἰ Νυκλιώταις,
πῆραν ἐνεμεῦ, τὸ κάστρον ἐπαραδῶκαν,
..... νὰ ἔχουν τὰ γονικά τους.
καὶ ἐστάρχησαν τὸ κάστρο, ὡς ἁρμόζει·
ὰ τοῦτε ἐκίνησαν, ὁλόρθα ὑπαγαίνει
τὴν Λακεδαιμονιὰν· μεγάλη χώρα ἦτον,
τως τε καὶ μὲ τειχιὰ ὅλα μὲ τὸν ἀσβίστην.
ἀρ ἀφιρώθησαν, νὰ μὴ παραδόσουσιν.
πάντα ἔκραζαν εἰ Φράγκοι ἐκεῖ τὸν γύρον
ρον ἀδιάλειπτον ἡμέραν τε καὶ νύκτα.
πετζίτα ἐστήσασι, τὰ ἤφεραν ἐκ τὸ Νίκλιν·
ο τοὺς ἀπεκτείνασι, καὶ ἐχάλασαν τοὺς πύργους,

grand carnage et la destruction des tours, la ville, cédant à la force, capitula et obtint, par une convention garantie sous serment, que les habitants conserveraient leurs propriétés et leurs priviléges.

Messire Geoffroy établit en personne son quartier dans l'intérieur de la ville, et ordonna à ses troupes de ravager et de piller toutes les parties de la Tzaconie, qui s'étend jusqu'à la ville d'Elos[1], dans la direction de Vatica[2] et de Monembasia[3]. Alors les chefs de Lacedemonia, ainsi que ceux de Nicli, qui avaient des priviléges dans la Tzaconie et dans les autres lieux livrés aux courses des troupes franques, accoururent et prièrent messire Geoffroy d'ordonner à ses troupes de cesser le pillage, en lui promettant la soumission des villages et la reconnaissance de sa suzeraineté. Celui-ci, en homme sage, prit en considération les représentations des archontes et ordonna aux troupes de revenir. Il manda alors ceux des membres de son conseil qui étaient chargés d'établir les priviléges des chevaliers dans le pays conquis, et ceux-ci inscrivirent sur le registre

Μὲ βιὰν ἐπαραδόθηκαν, μὲ συμφωνίαις, μὲ ὅρκον,
Νὰ ἔχουσι τὰ σπήτια τους καὶ ταῖς προνοιαῖς ταῖς εἶχαν.
Ἐκεῖ ἀπίσω ἀπλίκευσε μισὲρ Τζεφρὲς ἀτός του·
Ὅρισε τὰ φουσάτα του, ἄρχισαν νὰ κουρσεύουν
Ὅλον τὸ μέρος Τζακωνιᾶς καὶ μέχρι εἰς τὸ Ἔλος[1],
Ἐκεῖσε εἰς τὰ Βατικὰ[2] καὶ εἰς τὴν Μονεβασίαν[3].
Ἐνταῦθα ἦλθαν οἱ ἄρχοντες τῆς Λακεδαιμονίας,
Ὡσαύτως γὰρ καὶ τεῦ Νικλιοῦ, ὁποῦ εἶχαν ταῖς προνοίαις
Ἐκεῖσε εἰς τὴν Τζακωνιὰν καὶ εἰς τοὺς ἑτέρους τόπους,
Ὁποῦ τοὺς ἐκουρσεύασιν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Καὶ εἶπαν τεῦ μισὲρ Τζεφρὲ, λέγουν, παρακαλοῦν τον,
Νὰ ὁρίσῃ τὰ φουσάτα του νὰ παύσουσι τὰ κούρσι,
Νὰ προσκυνήσουν τὰ χωριὰ, αὐθέντην νὰ τὸν ἔχουν·
Κ' ἐκεῖνος, ὡς παμφρόνιμος, ἤκουσε τῶν ἀρχόντων,
Καὶ ὥρισεν, ἐστράφηκαν ὀπίσω τὰ φουσάτα·
Ὅρισε δὲ καὶ ἦλθασιν ἄρχοντες τῆς βουλῆς του,
Ἐκεῖνοι ὁποῦ ἐπρόνοιαζαν ταῖς χώραις τῶν στρατιώτων·
Ἐγγράφως γὰρ τὰ ἔλαβαν εἰς τὸ ρητζίστρο ἀπίσω
Τὰ ὅσα ἐκερδήσασι, καὶ ὅσα ἐκυγκεστῆσαν

i ad suffodiendum aggerem introducerentur. *Ful-Cherrot. Lib. I, c.* 8. Machinis autem paratis, scilicet et *scrofis*, ad assiliendum se paraverunt. *aris*, an. 1226, petraria, balista, *scrofa*, catus. re encore ce mot mentionné dans les ouvrages du me siècle; il vient du mot *scrobs* et scrobis, ployé par Columelle et Pline. Sa racine est σπάπτω, creuser.

ς conserve le même nom. La nouvelle Hélos est placée à peu de distance de l'ancienne.

(2) Βατικὰ et Βάτικα, l'ancienne Βοιαί, suivant Mélétius, est dans la Laconie, à trois heures de Scutari et à une heure de Kolokythia. (*Voyez* sir William Gell, pag. 235, et la carte que j'ai dressée pour cette chronique d'après les ouvrages les plus récents.)

(3) Μονεβασία est devenu Monembasie et Napoli de Malvoisie, ainsi que les Italiens et les Français ont corrompu ce mot.

les nouveaux pays conquis depuis le départ du Champenois.

Il s'adressa alors aux premiers de la Morée et les interrogea avec exactitude sur les places qui lui restaient à soumettre; ceux-ci lui répondirent:

« Quatre places, seigneur, vous manquent encore; la première est Corinthe, la seconde Anapli, la troisième Monembasia, et la quatrième Argos. Toutes ces places sont très fortes et bien approvisionnées. Jamais vous ne pourrez les prendre par les armes. Si donc vous voulez les avoir, et désirez que nous autres Grecs nous mourions vos serviteurs, promettez-nous par serment, et faites-en dresser par écrit un acte que nous puissions léguer à nos enfants: que jamais aucun Franc ne nous forcera à changer de religion et à devenir Latins [1]. »

Messire Geoffroy accueillit leur demande et leur accorda l'acte qu'ils désiraient, et le fit écrire et sceller de son sceau [2].

Tout étant ainsi réglé entre les Francs et les Grecs, et messire Geoffroy ayant satisfait aux goûts et aux sentiments de chacune des deux nations, tous, grands et petits, commencèrent à concevoir pour lui un attachement sans bornes, que lui méritaient sa bienveillance et impartiale justice. Les plus sages d'entre examinèrent alors sur quel pied il conve d'établir la principauté de la Morée. « N avons, disent-ils, un souverain aussi bon sage sous tous les rapports. Qui sait si le Ch penois ne nous enverra pas de France q que jeune étourdi, mal élevé et sans dis tion, pour porter le désordre chez nous? dons plutôt celui que nous avons et que connaissons. » Ils s'adressèrent tous en eff lui-même et lui communiquèrent leur prop tion. Messire Geoffroy la repoussa comme juste et ne voulut pas l'accepter; mais on en dit tant, on le força tant, qu'on finit l'arracher à sa réserve et qu'il consentit à cepter. Il songea donc au mode d'exécutio aux moyens qu'il devait prendre pour en cher que l'homme qu'on attendait de Fr n'arrivât avant l'expiration du terme conv avec le Champenois. Il fit aussitôt parti chevalier jouissant de sa confiance intime, l'injonction de se rendre à Venise auprè duc [3], qu'il connaissait particulièrement et lequel il était intimement lié. Il lui envoya

Ἐκ τὸν καιρὸν ὁποῦ ἐμίσευσεν αὐτὸς ὁ Καμπανέσης.
Ἐλάλησι τοὺς ἄρχοντας, τοὺς πρώτους τοῦ Μορέως·
Ἠρώτησέ τους ἀκριβῶς νὰ τὸν πληροφορήσουν,
Τὸ τί κάστρη ἐνέμειναν, ὁποῦ δὲν ἐπροσκυνῆσαν·
Καὶ αὐτοὶ τὸν ἐσυντύχασιν ἀπόκρισιν τοιαύτην·
« Τέσσαρα κάστρη, αὐθέντη μας, σὲ λείπουσιν ἀκόμη·
« Τὸ ἕνα εἶν' ἡ Κόρινθος, τὸ δεύτερον τὸ Ἀνάπλιν,
« Τὸ τρίτον ἡ Μονεβασιὰ, τὸ τέταρτον τὸ Ἄργος·
« Πολλὰ εἶν' τὰ κάστρη δυνατὰ, πολλὰ σιταρχισμένα·
« Μὲ πόλεμον οὐ δύνασαι ποτὲ νὰ τὰ ἐπάρῃς·
« Ἀσιπὸν ἂν θέλῃς, αὐθέντη μας, τὰ κάστρη νὰ ἐπάρῃς,
« Καὶ ἡμεῖς τὸ γένος τῶν Ῥωμιῶν δοῦλοί σου ν' ἀπαιθάνουν,
« Τοῦτο ζητοῦμεν, λέγομεν, μεθ' ὅρκου νὰ μᾶς πίσῃς,
« Ἐγγράφως νὰ τὸ ἔχωμεν ἐμεῖς καὶ τὰ παιδιά μας,
« Ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν Φράγκος μὴ μᾶς βιάσῃ,
« Ν' ἀλλάξωμεν τὴν πίστιν μας, καὶ Φράγκοι [1] νὰ γενοῦμεν. »
Ὡς ἤκουσε μισὲρ Τζεφρὲς, καλὰ τοὺς ἀπεδέχθη·
Μεθ' ὅρκου τὸ ἐποίησεν, ἐγγράφως τὸ στερεύνει [2].
Ἀφοῦ ἀποκατέστησε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Τὰ πάντα ὅλα πράγματα Φράγκων τε καὶ Ῥωμαίων,
Τοῦ καθενὸς τὴν ὄρεξιν καὶ τὰ πρενειασματά τους,
Τόσον τὸν ἠγαπήσασι μικροί τε καὶ μεγάλοι,

Ὅτ' ἦτον ὑπολητικὸς, εἰς ὅλους δικαιοκρίτης·
Ὅλοι βουλὴν ἐπῆράσιν οἱ φρονιμώτεροί τους,
Τὸ πῶς νὰ ἦν' ἡ αὐθεντειὰ τοῦ τόπου τοῦ Μορέως·
« Αὐθέντην ἔχομεν καλὸν, φρόνιμον εἰς τοὺς πάντας·
« Παροῦ νὰ ἔλθῃ ἐκ τὴν Φραγκιὰν ὁ κάποις βουχελόγος,
« Ἀπαίδευτος, ἀδιάκριτος, καὶ νὰ μᾶς σκανδαλίσῃ. »
Εἰς τοῦτο ἦλθαν πρὸς αὐτὸν, τοὺς λόγους ἀπεσῶσαν·
Ἐκεῖνος ἐδιέλυσε πολλὰ τὴν ἁμαρτίαν,
Καὶ οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς, αὐτὸ νὰ τὸ ποιήσῃ.
Ὅμως τόσον τὸν εἶπασι, τόσον τὸν ἐδιάσαν,
Ὅτι τὸν ἐξηλώσασιν ἐκ τὴν διάκρισίν του·
Ἐσυγκατέβη νὰ γενῇ, τὸ πρᾶγμα νὰ πληρώσῃ·
Εἰς τοῦτο γὰρ ἐσκόπησε, τὸ πῶς νὰ τὸ ὁρθώσῃ,
Μὲ ποταπὴν ὑπόθεσιν νὰ ἔχουν ἐμποδίσει
Ἐκεῖνον ὁποῦ ἐπάνταιχαν νὰ ἔλθῃ ἐκ τὴν Φραγκίαν·
Νὰ ἐμποδισθῇ μὲ τίποτε τρόπον νὰ μὴ ἀπαισώσῃ
Ἐντὸς τὸ τέρμενον αὐτὸ, ὁποῦ εἶπε ὁ Καμπανέσης.
Εἰς τοῦτο ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Καβαλλάρην ἀπέστειλεν (εἰσώψυχον τὸν εἶχεν).
Ἐδιέβη εἰς τὴν Βενετιὰν ὁλόρθα εἰς τὸν δοῦκαν [3]·
Φιλίαν, ἀγάπην εἶχασι καὶ γνωριμιὰν μεγάλην·
Δωρήματα τὸν ἔστειλεν, ἀξιοπαρακαλεῖ τον,

(1) Le texte dit: A devenir Francs, c'est-à-dire à embrasser le rite latin catholique que professaient les Francs.

(2) Pour cet acte de tolérance envers les Grecs schismatiques, et pour la fermeté de son caractère dans ses relations avec le clergé catholique romain, Geoffroy de Ville-Hardoin encourut les censures de Rome; mais tinua à agir dans l'intérêt des populations soumi Rome céda.

(3) Pierre Ziani succéda à Henry Dandolo, m 4 juin 1205, à Constantinople.

nts et le pria d'imaginer quelque obstacle arrêter dans sa marche celui que le Champ s devait envoyer. Il expédia aussi un chevalier en France près des amis et des nts qu'il avait en Champagne.

laisse messire Geoffroi et passe à ce qui con- e messire Guillaume le Champenois [1], et ra- er comment ce dernier arrangea ses affai- à son arrivée en France au sein de sa fa- e.

près être parti, comme nous l'avons vu, de orée, il arriva en France, dans la Champa- qu'il désirait vivement revoir ; il fut par- ment accueilli par les siens. Les quinze iers jours de son arrivée furent consacrés epos. Il partit ensuite pour aller voir le e France [2] ; il le trouva avec les grands de ur à Paris, où il célébrait la Pentecôte, ès l'usage des Latins [3]. Le roi reçut le mpenois avec de grands honneurs et le fé- sur ses exploits dans la Romanie. Il fut ment bien accueilli des nobles, ducs et comtes qui accompagnaient le roi, et dont plusieurs étaient ses parents. Le roi l'admit à succéder au fief de sa famille [4], et il retourna en qualité de souverain dans son pays, où il mit ordre à ses affaires.

Huit mois s'étaient écoulés avant qu'il songeât à l'arrangement stipulé entre messire Geoffroy et lui relativement à la Morée. Il comptait toujours avec confiance que, dès qu'il enverrait un des siens, messire Geoffroy le reconnaîtrait comme souverain et lui remettrait le gouvernement du pays. En attendant, il délibéra avec les siens sur la personne qu'il convenait d'envoyer en Morée comme souverain et comme son homme. Il avait un cousin nommé Robert [5], très jeune encore, mais plein d'excellentes qualités. C'est lui que le Champenois revêtit [6] de tous ses pouvoirs, et auquel il concéda la souveraineté de la Morée. Il fit aussitôt écrire les privilèges [7] et les lettres de délivrance qu'il devait emporter en Morée, et lui donna aussi beaucoup d'argent et une suite [8] composée de

ίση πράξιν τίποτε, καὶ ἔμποδος νὰ γένη
όσον ὁποῦ ἔμελλε νὰ στείλῃ ὁ Καμπανέσης.
ως γὰρ ἀπέστειλεν ἄλλον εἰς τὴν Φραγκίαν
λους του καὶ συγγενεῖς ὁποῦ εἶχε εἰς τὴν Τζαμπάνιαν·
ταῦτα παύω ἀπ' ἐδῶ νὰ λέγω καὶ νὰ γράφω
ἀφίνω τὸν μισὲρ Τζεφρὲν καὶ νὰ σὲ καταλέξω
εἰπω τὸν εὐγενικὸν τὸν κόντον τῆς Τζαμπάνιας [1],
ως ἐκατοικόδωσεν, ἀφοῦ ἐκεῖ ἀπῆλθεν,
ἐδιώξε εἰς τὴν Φραγκιὰν ἐκεῖ εἰς τὸ γονικόν του.
οῦ γὰρ ἐδιεξῆλθεν αὐτὸς ὁ Καμπανέσης
ἀπὸ τὸν τόπον τοῦ Μορεῶς, εἰς τὴν Φραγκιὰν ἀπῆλθεν,
τὴν Τζαμπάνιαν ἔσωσεν, ὅπου πολλὰ ἐπεθύμα.
ἀ τὸν ἀπεδέχθησαν ἐπεῖν οἱ ἐδικοί του·
ὁποῦ γὰρ ἀναπαύθηκε κἂν δεκαπέντε ἡμέραις,
, ἐδιώξε σ' τὸν ῥῆγαν δὲ τῆς Φράντζας [2].
τὸ Παρίσι τὸν ηὗρηκε μετὰ τοὺς ἄρχονταίς του·
Πεντηκοστὴν ἑώρταζεν, ὡς τὸ ἔχουσιν οἱ Φράγκοι [3].
ὴ μεγάλην ἔπιασε τοῦ Καμπανέση ὁ ῥῆγας,
ἡ τὸν εἶδε καὶ ἔπιασε στρέμμα ἐκ τὴν Ῥωμανίαν·
ως καὶ οἱ εὐγενεῖς δουκάδες καὶ κοντάδες,
Ὁποῦ ἦσασι συντρόφοι του, ἀλλὰ καὶ συγγενεῖς του·
Καὶ ὅσον ἐκαταχαρῆσαν ἐκεῖσε ἀμφοτέρως,
Τὸ μάντζι [4] ὁ ῥῆγας τοῦ ἔπηκε διὰ τὸ γονικόν του·
Καὶ ἀφῶν ἦλθε εἰς τὸν τόπον του, καὶ ἐστράφη δι' αὐθέντην,
Διορθώνοντα τὸν τόπον του καὶ ταῖς ὑποθεσαίς του,
Μῆνες ὀκτὼ ἐπέρασαν, τόσους τοὺς ἐγνωμιάσαν·
Εἰς τοῦτο ἐνθυμήθηκε ταῖς συμφωνιαῖς, ὁποῦ εἶχε
Μ' ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲν διὰ τοῦ Μορεῶς τὸν τόπον·
Ἐλπίδα εἶχε δυνατὴν, μέγα θάῤῥος εἰς αὖτον,
Ὅτι τὸ στείλει του τινὰ ἀπαὶ τοὺς ἐδικούς του,
Νὰ τὸν δεχθῇ ὡς αὐθέντην του, τὸν τόπον νὰ τοῦ δώσῃ·
Εἰς τοῦτο ἔπηκε βουλὴν μετὰ τοὺς ἐδικούς του,
Ποῖον νὰ στείλῃ εἰς τὸν Μορεὰν αὐθέντην καὶ δίκαιόν του.
Εἶχε τινὰ ἐξάδελφον, τὸν ἔλεγαν Ῥουμπέρτον [5].
Ἄνθρωπος ἦτον νεούτζικος, ἐξαίρετος εἰς πάντας·
Ακλεῖ και ῥεβεστίζει [6] τον ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας
Ἀπὸ τὸν τόπον τοῦ Μορεῶς, τὴν αὐθεντειὰν τοῦ ἐδῶκε·
Ὅρισε καὶ ἐγράψασιν ὅλα τὰ προβελέντζια [7],
Ὡσαύτως τὰ παραδοτικὰ, τὰ 'μελλε νὰ ἐπάρῃ·
Λογάριν τοῦ ἔδωκε πολὺ, καὶ φαμιλιὰν [8] μετ' αὖτον,

(1) Le chroniqueur l'appelle ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας, on a vu (n. 2, p. 32) la cause naturelle de son erreur.

(2) Cette visite eut lieu entre 1206 et 1208, puisqu'on ar les lettres d'Innocent III, que Geoffroy de Ville- in était établi prince de la Morée en 1210, et que mme resta huit mois avant de faire aucun préparatif e donner un successeur. Le roi de France était alors pe-Auguste, qui régna de 1180 à 1223.

(3) Le texte dit : des Francs.

(4) Le texte dit : Il lui établit sa mense en qualité d'héritage.

(5) C'est celui que Ducange (voyez note 3, p. 17 de cette chronique) nomme Hugues.

(6) Ῥεβεστίζει, mot féodal grécisé.

(7) Προβελέντζια, mot féodal grécisé.

(8) Φαμιλιὰν, mot grécisé, du latin *familia*, qui signifie la suite, le personnel de la maison, les gens s'ajoutant à la famille; en vieux français, *la mesnie*.

quatre chevaliers et de vingt-deux sergents.

Robert partit de la Champagne au commencement de novembre; mais lorsqu'il fut en Savoie et se disposa à traverser les montagnes, il trouva les neiges si épaisses et si fortes entre la France et la Lombardie qu'il lui fut impossible de passer. Il fut ainsi retenu plus d'un mois dans ce pays; il traversa enfin les montagnes, entra dans la Lombardie et parvint à Venise à la fin de janvier, espérant y trouver une galère pour passer en Morée.

Dès que le duc de Venise fut informé que Robert, cousin du comte, était arrivé de Champagne et voulait se rendre en Morée, il fit venir en secret son amiral[1], et lui enjoignit de refuser des bâtiments pour qu'il pût se rendre en Morée, et de mettre ainsi tous les obstacles possibles à son départ. De son côté, le duc fit beaucoup d'honneurs et d'amitiés à Robert pour l'amener plus aisément à s'abandonner à lui et à se laisser tromper. A force de discours doucereux, de bonnes manières et de prétextes, il parvint à le retenir deux mois à Venise. Il lui donna ensuite une galère destinée pour la Crète[2], et ordonna au comite[3], qui commandait cette galère, de le mettre à terre à s passage à Corfou.

La chose arriva ainsi qu'il était convenu Quand la galère fut arrivée devant le fort d Corfou, le comite dit à Robert : « Ma galè vient d'être percée dans la cale, et j'ai besoi de la raccommoder et de la calfater[4]; faite donc, mon frère, retirer tous vos effets, afi que le bâtiment en devienne plus léger, et qu je puisse le faire calfater plus aisément. »

Robert s'imagina que tout cela était parfai tement vrai, et il ordonna qu'on transportâ aussitôt ses effets dans la ville, où il se loge lui-même dans une hôtellerie. Mais lorsque l plus grande partie de la nuit se fut passée e que le coq de la galère eut fait entendre so cri, on donna le coup de sifflet du départ et o mit à la voile.

Dès qu'il fit plus grand jour et que Robert s fut éveillé, on lui apprit que la galère était pa tie. A cette nouvelle il s'affligea vivement; i vit le piége et s'aperçut qu'on l'avait trompé Il chercha donc une barque à noliser, et l trouva bientôt. Mais comme messire Geoffroy seigneur de la Morée, avait rendu quelque

Καβαλλαρίους τέσσερους, καὶ εἰκοσιδυὸ σεργέντας.
Ἐκ τὴν Τζαμπάνια ἐξήβγκε 'ς τὸ ἕμπα νεμβρίου·
Ὅταν ἦλθε 'ς τὸ Σαβοΐ, τὰ ὄρη νὰ περάσῃ,
Τὸ χιόνι κύρε δυνατὸν, πολλὰ πηκτὸν εἰς ἄκρην,
Ὁποὺ χωρίζει τὴν Φραγκιὰν ἀπαὶ τὴν Λουμπαρδίαν,
Καὶ οὐκ ἠμπόρεσε ποσῶς ὡς διὰ νὰ περάσῃ.
Εἰς τοῦτο ἄργησεν ἐκεῖ μῆνα ἕνα καὶ πλέον·
Ὅταν ἠμπόρεσε νὰ ἐλθῇ, τὰ ὄρη νὰ περάσῃ,
Ἐξῆλθεν εἰς τὴν Λουμπαρδιὰν, ὡδήγευσε καὶ ἦλθε·
Ἔς τὴν Βενετίαν ἔσωσε 'ς τὸ τέλος γενναρίου,
Ἐλπίζοντας νὰ εὕρῃ ἐκεῖ κάτεργον νὰ περάσῃ.
Ὁ δούκας γὰρ τῆς Βενετιᾶς, ὡς ἐπληροφορήθη
Ὅτι ὁ Ῥουμπέρτος ἔφθασεν, ἐξάδελφος τοῦ κόντου,
Ἐκ τὴν Τζαμπάνιαν ἔρχεται, ὑπάγει εἰς τὸν Μορέαν,
Καλεῖ τὸν ἀμιράλην[1] του, καὶ μυστικῶς τὸν λέγει
Τὸ πρᾶγμα, τὴν ὑπόθεσιν τοῦ νὰ τὸν ἐμποδίσῃ,
Νὰ μὴν τὸν δώσῃ πλευτικὸν, εἰς τὸν Μορέαν νὰ ἔλθῃ.
Ὁ δούκας τὸν ἐλάλησεν ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Τιμὴν τοῦ ἔπηκε πολλὴν καὶ φιλοπροσωπίαν,
Ν' ἀποθαῤῥήσῃ εἰς αὐτὸν, καὶ νὰ τὸν ἀπεργώσῃ·
Καὶ τόσον τὸν ἐκράτησε μὲ τοὺς καλοὺς τοὺς λόγους,
Μὲ τρόπους τε καὶ ἀφορμαῖς, μὲ πρόφασαις μεγάλαις,

Ὅτι ἄργησε 'ς τὴν Βενετιὰν πλέον ἀπὸ δυὸ μῆνας.
Μετὰ ταῦτα τὸν ἔδωκε κάτεργο ἁρματωμένον,
Τὸ ἔτυχεν ὡς νὰ ὑπᾷ ἐκεῖσε εἰς τὴν Κρήτην[2]·
Καὶ ὥρισε τὸν κόμμην[3] του, τὸν κύρην τοῦ κατέργου,
Εἰς τοὺς Κορφοὺς διαβαίνοντας, ἐκεῖ νὰ τὸν ἀφήσουν.
Λοιπὸν, ὡσὰν σὲ τὸ λαλῶ, ἐγείνετο τὸ πρᾶγμα·
Καὶ ὡς ἔφθασε τὸ κάτεργον εἰς τῶν Κορφῶν τὸ κάστρον,
Ὁ κόμμιτος ἐλάλησεν ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Καὶ λέγει τον· « Τὸ κάτεργον ἔσπασεν ἀπεκάτω,
« Καὶ χρῄζομεν νὰ εὐθυασθῇ, νὰ τὸ καλαφατίσω[4]·
« Λοιπὸν, καλέ μου ἀδελφὲ, τὰ ῥοῦχά σου ἂς ἐβγάλουν
« Ν' ἀλαφρωθῇ τὸ κάτεργον, νὰ τὸ καλαφατίσω.»
Καὶ ἐκεῖνος ἐλογίσθηκεν, ἀλήθεια τὸ λέγει,
Καὶ ὥρισε καὶ εὔγαλαν τὰ ῥοῦχά του εἰς τὸ κάστρον
Καὶ αὐτὸς ἐκεῖ ἀπλίκευσεν εἰς τὸ ξενοδεχεῖον.
Ὅταν ἐπέρασε ὁ καιρὸς, τὸ πλέον δὲ τῆς νύκτας,
Καὶ ἐλάλησεν ὁ πετεινὸς ἐκεῖνος τοῦ κατέργου,
Ἔδωκαν τὴν σφυρίστραν των, καὶ εὐθέως ὑπαγένει·
Καὶ ὅταν ἐξημέρωσε, καὶ ἤνωσεν ὁ Ῥουμπέρτος,
Ἐξύπνισαν καὶ εἶπάν του, τὸ κάτεργον ὑπάγει.
Ὡς ἐπληροφορήθηκεν, ἄρχισε νὰ λυπᾶται·
Εἰς τοῦτο ἐγνώρισε καλὰ, δημεγερσιὰν ἐπῆκαν·

(1) Ἀμιράλης et ἀρμιράλιος, amiral, mot tiré de l'arabe émir.

(2) Pendant tout le XIIIe et le XIVe siècle, les Vénitiens et les Génois eurent un commerce très actif avec les diverses îles de l'Archipel et les ports d'Afrique et d'Asie situés sur la Méditerranée et la mer Noire. Voyez dans l'Atlas catalan de 1374, (n. des mss. XII), les noms d'un grand nombre de leurs comptoirs.

(3) Τὸν κόμμην, mot grécisé, et plus loin ὁ κόμμιτος.

(4) Νὰ τὸ καλαφατίσω, mot altéré du grec ancien,

ces au chevetain[1] de Corfou, celui-ci fit r au maître de la barque, et lui défendit tête de prendre Robert à son bord.

ndant ce temps, la galère vénitienne, qui voile pour la Crète, avait mis à bord un hommes à Saint-Zacharias, près de la e Glarentza[2], avec des lettres qui annon- comment Robert était arrivé à Venise; nt le duc avait retardé son départ pen- leux mois, et comment il avait été mis à à Corfou par la galère vénitienne qui se t en Crète. Messire Geoffroy se trouvait a ville d'Andravida, au moment où le n lui apporta ces lettres. Il accueillit le er avec distinction et lui fit de beaux s. Il fit ensuite venir le chevetain de la 'Andravida, et lui donna des ordres dé- sur ce qu'il devait faire quand Robert y ait. Lui-même il partit d'Andravida ller à Vlisiri, où il voulait attendre des les de Robert.

on côté, quand Robert se fut aperçu de die du Vénitien, il fit tout son possible pour trouver promptement une barque qui le transportât en Morée, avant que l'année du contrat fût expirée. Une barque arriva par hasard alors de la Pouille; il fit ses conditions, monta à bord, et se fit bientôt débarquer à Saint-Zacharias. Son premier soin fut de demander où se trouvait le bail[3] de la Morée. Sur la réponse qui lui fut faite, qu'il était à Andravida, il envoya à pied un sergent pour lui chercher des chevaux, afin de se rendre lui-même dans cette ville. Mais à son arrivée le sergent n'y rencontra pas messire Geoffroy qui en était parti pour aller dans une autre ville. Il n'y trouva que le chevetain d'Andravida, auquel il annonça que Robert, cousin du Champenois, et destiné par lui à posséder la souveraineté de la Morée, venait d'arriver à Saint-Zacharias et lui demandait des chevaux pour venir à Andravida.

A cette nouvelle, le chevetain emmena avec lui tous les habitants, les archontes comme les bourgeois d'Andravida, et se dirigea tout droit sur Saint-Zacharias. Tous firent de grandes réjouis-

προσφορήθηκε, καὶ ἐνόησε τὸν δόλον,
ι, καὶ ηὗρηκε βάρκαν τοῦ νὰ ναυλώσῃ·
ιτάνος[1] τῶν Κορφῶν, ὡς ἦτον ξενιασμένος
ὐθέντην τοῦ Μορεῶς μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον,
ὶ ἐλάλησαν τῆς βάρκας τὸν αὐθέντην·
ροφωνεύει τον ἀπάνω εἰς τὸ κομμίν του,
περάσῃ καμπόσως ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον.
ς δὲ τὸ κάτεργον, ὁποῦ εἰς τὴν Κρήτην ἐδιέβη,
ὴκαν ἄνθρωπον 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν,
ῦ εἶναι σήμερον ἡ χώρα τῆς Γλαρέντζας[2]·
ύκαν ἐβάσταινεν αὐτὸν τῆς Βενετίας
ι εἰς τὸν μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον τοῦ Μορέως,
ὄντα, γράφοντα δι' ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
κατήντησεν ἐκεῖ εἰς Βενετίαν,
τὸν ἐμποδίσασιν ἐκεῖσε μῆνας δύο,
πάλιν τὸν ἔρριξεν εἰς τῶν Κορφῶν τὴν νῆσον
γον τῆς Βενετιᾶς, ὁποῦ πάγει εἰς τὴν Κρήτην.
δραβίδα εὑρέθηκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐτότε.
ερε ὁ Βενέτικος ἐκεῖνα τὰ πιττάκια,
ύλην τοῦ ἔδωκε, καὶ ἐφιλοδώρησέ τον·
κιβιτάνον του αὐτὸν τῆς Ἀνδραβίδας,
ὸν ἐπαράγγειλε τὸ πῶς θέλει ποιήσει,
ίσῃ καὶ ἔλθῃ ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος.
ς γὰρ ἐξέβηκε ἀπὸ τὴν Ἀνδραβίδα,

'Σ τὸ Βλιζιρὶ ἐδιέβηκε 'ς τὸ νὰ περιαναμένῃ,
Ἕως να μάθῃ τίποτε δι' ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον.
Ἀφότου γὰρ ἐγνώρισεν ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος
Τὸν τρόπον τῆς δημεγερσιᾶς, ὁποῦ τὸν ἀπεργῶσαν
Οἱ Βενετίκοι, σὲ λαλῶ, ὁποῦ σὲ ἀφηγοῦμαι,
Πολλὰ ἐβιάσθη νὰ εὑρῇ βάρκαν τοῦ νὰ περάσῃ,
Ὅπως νὰ σώσῃ εἰς τὸν Μορεὰν 'ς τὸ τέρμενον ὁποῦ εἶχε·
Τοῦ κατὰ τύχην ἔρχετον βάρκα ἀπὸ τὴν Πούλιαν·
Ἐπραγματεύθη, ἐσέβηκεν ἀπέσω εἰς τὴν βάρκαν,
Καὶ ἤφερέ τον ἕως ἐκεῖ 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν·
Ἠρώτησε νὰ τὸν εἰποῦν τὸ ποῦ εἶναι ὁ παῖλος[3]·
Καὶ εἰς τὸν ἀποκρίθηκε, 'ς τὴν Ἀνδραβίδα εἶναι·
Σεργέντην ἕνα ἔστειλεν ἄλογα νὰ τοῦ φέρῃ·
Τὸ πεζοδρόμι νὰ ὑπᾷ, ἕως ἐκεῖ νὰ σώσῃ.
Οὐκ ηὗρε τὸν μισὲρ Τζεφρὲν (ἀλλοῦ' τον διαβασμένος)·
Τὸν κιβιτάνον ηὕρηκε τῆς χώρας Ἀνδραβίδας·
Ἐνταῦτα τὸν ἐλάλησεν, εἶπέ του τὰ μαντάτα,
Τὸ πῶς 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαριὰν εὑρίσκεται ὁ Ῥουμπέρτος,
Ὁ ἐξάδελφος καὶ συγγενὴς τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
Ὁποῦ ἦλθε δὲ αὐθέντης σας ἐσᾶς τῶν Μοραΐτων·
Ἄλογα νὰ τοῦ δώσετε, νὰ καταλάβῃ ἐνταῦθα.
Ὁ κιβιτάνος παρευθὺς, τὸ ἀκούσει τὸ μαντάτον,
Ἐπῆρεν ὅλον τὸν λαὸν, ὁποῦ εἶχε ἐκεῖ μετ' αὐτον,
Τοὺς ἄρχοντας καὶ βουργισιοὺς ὅλης τῆς Ἀνδραβίδας,

ο, boucher, ou κατασφαλτόω, enduire de bitume.
κιβιτάνος. *Voyez* au mot κιβιτάνος le Glossaire de Ducange, qui s'autorise de cette chronique. ec raison que ce mot vient du vieux mot frantain, employé souvent par Brunetto Latini, par Froissart, par Alain Chartier et par tous nos vieux auteurs.

(2) Γλαρέντζα, près de l'ancienne Cyllène, conserve le même nom. (Voy. la carte de la *Morée au moyen-âge*)

(3) Ὁ παῖλος, mot grécisé qu'on retrouve sous la forme de μπαῖλος.

sances lorsqu'ils virent Robert, et cherchèrent à lui montrer par leur bon accueil et leur extérieur, qu'ils aimaient beaucoup à le voir leur seigneur et à vivre sous son administration ; ils l'emmenèrent ensuite avec eux, toujours en lui faisant fête, et le conduisirent à Andravida, où ils le firent demeurer. Robert, à son tour, manifestait par une figure joyeuse toute la bienveillance qu'il avait pour eux ; il accueillait également bien tout le monde, disait à tous des choses flatteuses, comptant et espérant bien qu'eux l'auraient bientôt pour seigneur, et que lui les aurait pour serviteurs.

Sur ces entrefaites, quelqu'un l'informa des conditions du traité conclu entre le Champenois et messire Geoffroy, bail de la Morée, et lui dit que, si le terme d'une année s'écoulait avant qu'il eût rejoint messire Geoffroy, il aurait perdu sa peine et aurait fait inutilement le voyage de la Morée. Robert, à cette nouvelle, exigea du chevetain de lui fournir des chevaux pour aller promptement trouver le bail, et un guide pour l'y conduire. Il fallut bien que le chevetain obéît à cet ordre ; il lui donna donc des guides et une suite. Lui-même se rendit en personne à Vlisiri en sa compagnie, espérant y rencontrer le bail.

Messire Geoffroy, à qui on avait appris démarches de Robert depuis son arrivée Saint-Zacharias, quitta aussitôt Vlisiri, et ma cha vers Calamata. Là, apprenant égalem que Robert venait vers lui, il partit avec to sa suite pour Veligosti, où il arriva à midi.

Ceux qui accompagnaient Robert se dirig rent tout droit sur Calamata; de là ils repriré leurs chevaux et revinrent sur leurs pas. R bert resta tout seul à Calamata. Il s'adres alors au chevetain du château de Calamata, le pria de lui procurer des chevaux pour all rejoindre messire Geoffroy, bail de la Mor Le chevetain lui fit avoir des chevaux et l donna des guides, qui le conduisirent à Vel gosti; mais il n'y trouva plus le bail, qui dé était parti pour Nicli.

Les Calamatiotes retournèrent chez eux, Robert resta comme un homme délaissé, sa pouvoir trouver de chevaux pour continuer route. Cependant le chevetain de Veligosti pa vint enfin à lui procurer des chevaux, qui le co duisirent à Nicli.

A son arrivée à Nicli, les messagers fure envoyés à Lacedemonia, où venait de pas messire Geoffroy, et lui annoncèrent qu' cousin du Champenois, nommé Robert, ven

Καὶ ἐκεῖ ὀρθὰ ἐδιέβησαν 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν.
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν, ὡς εἶδαν τὸν Ῥουμπέρτον,
Καὶ πρόσοψιν τὸν ἔδειξαν, ὅτι πόλλ' ἀγαποῦσαν
Νὰ ἔλθῃ, νὰ 'ναι αὐθέντης τους, νὰ ζήσουν μετ' ἐκεῖνον·
Εἰς τοῦτο τὸν ἐπῆρασι μετὰ χαρᾶς μεγάλης,
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα ἔσωσαν, ἐκεῖ τὸν ἀπλικεῦσαν.
Ἐκεῖνος μὲ σπεριχάρειαν πλάγγνος ἔδειξε μέγα,
Καὶ ὅλους τοὺς ἐδέχετο, καὶ ἐκαλολόγιζέ τους,
Σκοπῶντας, καὶ λογίζοντας, δούλους του νὰ τοὺς ἔχῃ,
Καὶ αὐτοὶ πάλιν αὐθέντην τους νὰ ἔχουσιν ἐκεῖνον.
Εἰς τοῦτο εὑρέθη κάποιος, καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸν τρόπον καὶ ταῖς συμφωνιαῖς, ταῖς εἶχε ὁ Καμπανέσης
Μ' ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, τὸν μπάϊλον τοῦ Μορέως,
Ὅτ' ἂν περάσῃ ὁ καιρὸς, τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
Νὰ σμίξῃ τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, τὴν αὐθεντείαν νὰ ἔχῃ,
Ἔχασε καὶ τὸν κόπον του καὶ τὰ ἦλθε νὰ γυρεύῃ.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ εὐγενὴς ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος,
Τοῦ κιβιτάνου ἐζήτησεν ἄλογα νὰ τοῦ δώσῃ,
Ὅπως ν' ἀπέλθῃ σύντομα ἐκεῖσε εἰς τὸν μπαΐλον,
Καὶ νὰ τοῦ δώσῃ ὁδηγὸν, ἐκεῖ νὰ τόνε σύρῃ.
Ὁ κιβιτάνος ἦτον χρειὰ νὰ πήσῃ θέλημά του.
Ἄλογα δὲ τοῦ ἔδωκεν, ὁμοίως καὶ συντρόφους·
Ἀτός του μετ' αὐτὸν ὑπᾷ ἕως εἰς τὸ Βλιζίρι,
Ἀπάνοντα καὶ λογίζοντα ἐκεῖ νὰ εὕρουν τὸν μπαΐλον.
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς τὸ ἀκούσιν τὸ μαντάτον,
Ὅτ' ὁ Ῥουμπέρτος ἔσωσε 'ς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν,
Εὐθὺς ἀπέκει ἐξέβηκεν, ὑπάει τῆς Καλαμάτας·
Πάλιν ἐκεῖσε ἔμαθεν, ὅτ' ἔρχεται ὁ Ῥουμπέρτος,
Ἐκίνησεν, ἐδιέβηκε μετὰ τὴν φαμελίαν του
Ὁλόρθα 'ς τὴν Βελιγοστὴν, τὸ μεσημέρι ἐσῶσεν.
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἦσασι μ' ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον,
Ὀρθὰ τὸν ἐδιάβασαν ἐκεῖ εἰς τὴν Καλαμάταν·
Ἀπέκει ἐπῆραν τ' ἄλογα, κ' ἐστράφησαν ὀπίσω,
Καὶ ὁ Ῥουμπέρτος ἔμεινεν ἐκεῖσε μοναχός του.
Τὸν κιβιτάνον ἐλάλησε τοῦ κάστρου Καλαμάτας,
Παρακαλεῖ καὶ λέγει τον ἄλογα νὰ τὸν δώσῃ,
Νὰ πάγῃ 'ς τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, τὸν μπαΐλον τοῦ Μορέως·
Ἐκεῖνος, ὡς ἠμπόρεσεν, ἄλογα τοῦ ἐδῶκε,
Καὶ ὁδηγοὺς τὸν ἔδωκεν, ὁποῦ τὸν ὡδηγεῦσαν·
Ὑπᾶν εἰς τὴν Βελιγοστὴν, τὸν μπαΐλον οὐκ ηὗραν·
Εἰς τὸ Νικλὶ, τοῦ εἴπασιν, εἶναι διαβασμένος.
Ἐκεῖνοι οἱ Καλαματιανοὶ ἐνέμειναν ὀπίσω,
Ἐγύρισαν 'ς τὰ σπήτια τους ἐκεῖ εἰς τὴν Καλαμάταν.
Ὁ δὲ Ῥουμπέρτος ἔμεινεν ὡσὰν ἀπορημένος,
Ὅτι ἄλογα οὐκ εὕρηκε νὰ πάρῃ μετ' ἐκεῖνον.
Ὅμως, ὡσὰν ἠμπόρεσεν, αὐτὸς ὁ κιβιτάνος
Εὗρεν, ἐδώκεν ἄλογα, κ' ὑπάγει εἰς τὸ Νίκλιν.
Ἀφότου γὰρ ἀπέσωσε 'ς τὸ Νίκλιν ὁ Ῥουμπέρτος,
Μαντατοφόροι ἀπῆλθασι 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν,
Ὅπου ἦτον ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, καὶ ἐβεβαίωσάν τον,
Πῶς εἰς τὸ Νίκλιν ἔσωσε τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας
Ἐξάδελφος ποῦ εὑρίσκεται, Ῥουμπέρτον τον καλοῦσι.

er à Nicli. Messire Geoffroy, en homme prit alors son parti, et emmena avec lui s habitants, grands et petits, qui se trou- à sa suite, et vint à la rencontre de Ro- qu'il accueillit avec beaucoup d'honneur narques d'affection; il lui montra devant monde beaucoup de joie de son arrivée, eur retour ensemble à Lacedemonia, il préparer un logement convenable dans ison du gouvernement. Le lendemain, n'il fit jour, Robert, en homme qui était dans l'intention de prendre en main la raineté du pays, fit dire au bail, messire oy, de vouloir bien convoquer dans l'hô- gouvernement les premiers et les plus gués de ceux qu'il avait avec lui, afin ndre les ordres dont le Champenois l'a- ait porteur. Messire Geoffroy obéit à ses , et lorsque tous les grands se furent réu- eurent pris place pour entendre lecture ttres du Champenois, il fit lever le chan- , s'avança avec lui au milieu de l'assem- et lui ordonna de lire les priviléges dont t était porteur. Après avoir lu et fait ître les lettres par lesquelles le Cham- donnait à Robert la souveraineté de e Péloponèse, tant que contient le pays orée, il fit lire de même les ordres adressés à tous les chefs pour qu'ils eussent à reconnaître Robert pour leur seigneur.

Lecture faite de toutes les lettres, messire Geoffroy se leva, et, en présence de toute l'assemblée, s'inclina humblement pour obéir aux ordres du Champenois; il fit ensuite apporter les conventions écrites, conclues avec le Champenois, et par lesquelles il était déclaré : qu'il lui donnait la Morée, sous la condition de la tenir comme son bail et son homme; et que si, dans l'intervalle d'une année et d'un jour, le Champenois lui-même, ou quelqu'un de ses parents en son nom, se présentait pour reprendre l'autorité, messire Geoffroy serait tenu de lui remettre et le pays et la souveraineté, mais que, si au contraire personne ne se présentait avant l'expiration de ce terme, messire Geoffroy serait alors, sans retour, héritier du pays et de la souveraineté.

Lecture faite de ces divers actes du Champenois, messire Geoffroy se leva, et adressant la parole aux prélats et aux bannerets, il dit :

« Vous venez d'entendre, seigneurs, les conventions et les ordres de mon souverain le Champenois. Je vous prie donc et je vous conjure de prononcer, en chrétiens qui craignent Dieu et sont amis de la vérité, sur le traité qui lie le

Τζεφρὲς ὡς φρόνιμος, τὸ ἀκούσει τὸ μαντάτον,
ἐπῆρε μετ' αὐτὸν μικρούς τε καὶ μεγάλους,
καὶ ἀπ' εὑρέθησαν ἐκεῖ εἰς τὴν συντροφιὰν του,
πῆλθεν εἰς συναπαντὴν ἐκείνου τοῦ Ῥουμπέρτου.
τιμὴν καὶ πρόβλεψιν ἐσυναπάντησέ τον.
μεγάλην τοῦ ἔπηκεν ἐνώπιον τῶν πάντων.
φότου ἀπεσώασεν 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν,
ἀπλικεύσαν τον 'ς τῆς αὐθεντειᾶς τοὺς οἴκους.
ς ἐξάδελφός τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας.
ντας τὸν λογισμὸν τὴν αὐθεντειὰν νὰ λάσῃ,
φρώσει τὸ πρωΐ, καὶ λάμψειν ἡ ἡμέρα,
καὶ ἠλθῆσαν μισὲρ Τζεφρὲ τοῦ μπαΐλου,
ἶπεν τοὺς πρὸς αὐτὸν, νὰ ὁρίσῃ τοῦ νὰ ἔλθουν
ὅτι καὶ εἱ καλήτερει, ὁποῦ ἦσαν μετ' ἐκεῖνον,
ὅλα τὰ προστάγματα τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας,
ριωμοὺς, τοὺς ἤφερε μετ' αὗτον ἀπ' ἐκείνον.
τῳ ὁ μισὲρ Τζεφρὲς τον ὁρισμόν του ἐπῆκε.
τον ἐσηκώθησαν ἐκεῖ οἱ πάντες ὅλοι,
πεν ν' ἀκροασθοῦν τὰ ἔγγραφα τοῦ κόντου.
πζύπερεν ἐσήκωσε, τὸν ἤφερε μετ' αὗτον·
ξελίζια, τὰ ἤφερεν, ὥρισε ν' ἀναγνώσουν.
ἱ ἀναγνώσασι, καὶ ἐφάνισαν τοὺς λόγους,
ὁ κόντος τοῦ ἔδωκε τὴν αὐθεντειὰν τοῦ τόπου,
ς Πελοπόννησος, ὅσον κρατεῖ ὁ Μορέας,

Ἀπαύτου πάλιν ἔδειξε, καὶ ἀνάγνωσεν ὁμοίως
Προστάγματα καὶ ὁρισμοὺς 'ς ὅλους τοὺς κεφαλάδαις
Τοῦ νὰ δεχθοῦν δι' αὐθέντην τους ἐκεῖνον τὸν Ῥουμπέρτον·
Καὶ ὅσον ἀναγνώθησαν τὰ ἔγγραφα ἐκεῖνου,
Σηκόνεται μισὲρ Τζεφρὲς ἐνώπιον τῶν πάντων,
Καὶ χαμηλὰ ἐπροσκύνησε τοὺς ὁρισμοὺς τοῦ κόντου·
Καὶ εὐθὺς ὁρίζει, ἤφεραν τοὺς ὁρισμοὺς, ὁποῦ εἶχε.
Ταῖς συμφωνιαῖς καὶ ἔγγραφα, τὰ εἶχεν ἐκ τὸν κόντον,
Τὸ πῶς τοῦ ἐπαράδωκε τὸν τόπον τοῦ Μορέως.
Νὰ τὸν φυλάττῃ ὡς μπαΐλος, καὶ δίκαιός του νὰ ἦναι,
Καὶ ἀπέσω εἰς τὸ τέρμενον χρόνου καὶ μιᾶς ἡμέρας,
Ἂν ἔλθῃ ὁ κόντος ἢ ἕτερος ἀπὸ τοὺς συγγενούς του,
Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν νὰ τοῦ τὴν παραδώσῃ·
Εἶ τα περάσει ὁ καιρός, τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου,
Καὶ οὐδὲν ἔλθῃ ἀπ' αὐτοὺς, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
'Σ τὸν τόπον καὶ τῆς αὐθεντειᾶς νὰ ἦναι κληρονόμος
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς χωρὶς ἀμφιβολίας.
Καὶ ἀφότου ἀνεγνώσθησαν τὰ ἔγγραφα ἐκεῖνα,
Ἡ συμφωνιαῖς ὁποῦ ἔπηκεν ὁ κόντος τῆς Τζαμπάνιας,
Εἰς τοῦτο ἐσηκώθηκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος,
Καὶ λέγει τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ τοὺς φλαμπουριάρους·
« Ἐσεῖς ἠκούσετε, ἄρχοντες, τοῦ αὐθέντου μου τοῦ κόντου
« Ταῖς συμφωνιαῖς καὶ ὁρισμοὺς ὁποῦ μ' ἐπαράδωκεν.
« Εἰς τοῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς. παρακαλῶ, καὶ ὁρκίζω

Champenois et moi, et de déclarer de quel côté est le droit. Je prie aussi messire Robert, comme homme noble et comme mon souverain, de s'attacher aussi scrupuleusement que moi à ce qui est stipulé. Quant à vous, seigneurs, prononcez avec justice, ainsi qu'il convient de le faire. Qu'aucune espèce de considération pour moi ne vous fasse départir de votre impartialité; mais jugez avec la crainte de Dieu. »

Le noble Robert donna son adhésion à ce discours; il les engagea de son côté à prononcer d'après la vérité et avec la crainte de Dieu, et promit de se soumettre à leur décision. Les prélats et les bannerets relurent alors en détail et avec la plus scrupuleuse attention les conventions écrites. Ils calculèrent l'espace de temps écoulé, et trouvèrent qu'il s'était écoulé quinze jours au-delà du terme fixé pour que Robert remît entre les mains du bail, messire Geoffroy, les lettres du Champenois, et que celui-ci fût tenu de lui restituer la souveraineté du pays. Ils s'adressèrent donc aux deux prétendants et leur dirent :

« Seigneurs, nous trouvons dans les conventions faites avec le Champenois, qui nous sont présentées par vous et qui portent son sceau et notre sceau à tous, que : pour des raisons à l particulières, et d'après certaines conventio stipulées et fort importantes, il a laissé messi Geoffroy comme son homme dans le pays. L délai convenu étant expiré, vous avez perd votre droit. Dans tout l'univers, partout où v vent des chrétiens, les conventions écrit l'emportent sur les lois et sur les formes ju diciaires. »

Lorsque Robert entendit cet arrêt, il fu frappé d'une si vive douleur qu'il ne put pa venir à répondre un seul mot. Messire Geo froy, au contraire, se leva aussitôt, et av beaucoup d'affabilité et de marques d'affec tion, remercia les arbitres, ainsi qu'il est d'u sage dans toutes les cours[1] seigneuriales d remercier ceux qui rendent la justice.

Aussitôt l'affaire jugée, et l'arrêt qui l'auto risait à rester maître de la Morée[2] rendu par l commissaires, messire Geoffroy fit de grand honneurs à Robert, et lui dit :

« Mon seigneur et mon frère, ayez le bo esprit de ne pas vous attrister d'un arrê émané de la justice. N'est-ce pas d'elle que cha cun tient ce qui lui appartient? Si vous voule rester avec moi en Morée, je vous traiterai e frère, et vous donnerai une part convenabl

« 'Σ τὸν ὅρκον τὸν ἐπήκετε 'σ τὸν κόντον καὶ εἰς ἐμένα,
« Ὡς χριστιανοὶ φοβούμενοι τὸν Θεὸν καὶ τὴν ἀλήθειαν,
« Νὰ εἰπῆτε καὶ νὰ κρίνετε, τὸ δίκαιον ποῦ εἶναι·
« Ὡσαύτως γὰρ παρακαλῶ καὶ τὸν μισὲρ Ρουμπέρτον,
« Ὡς εὐγενῆ καὶ αὐθέντην μου, 'ς τὸ δίκαιον νὰ σταθοῦμεν·
« Νὰ κρίνετε τὸ δίκαιον, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει.
« Μηδὲν θωρεῖτε εἰς ἐμὲ, ἄδικον νὰ εἰπῆτε,
« Ἀλλὰ μὲ φόβον τοῦ Θεοῦ μᾶς κρίνετε τὸ δίκαιον. »
Ὡς τ' ἤκουσεν ὁ εὐγενὴς ἐκεῖνος ὁ Ρουμπέρτος,
Εὐθὺς ἐσυγκατάβηκε, καὶ εἶπε νὰ τὸν κρίνουν·
Καὶ ὡς περ γὰρ νὰ τὸ εἰποῦν μὲ τοῦ Θεοῦ τὸν φόβον,
Ἐκεῖνος δὲ νὰ τὸ στερχθῇ, καὶ νὰ τὸ προσκυνήσῃ.
Ὡς τ' ἤκουσαν οἱ ἀρχιερεῖς, οἱ φλαμπουριάρει ὅλοι,
Ἔπιασαν καὶ ἀνέγνωσαν τὰ ἔγγραφα ἐκεῖνα·
Ἄρχισαν γὰρ λεπτομερῶς μὲ προσοχὴν μεγάλην·
Εἰς τοῦτο ἐλογάριαζαν τὸ τέρμενον τοῦ χρόνου·
Καὶ ηὗραν, ὅτι ἐπέρασε ἡμέραις δεκαπέντε
Τὸ τέρμενον, τὸ ἔτρεχε νὰ ἔλθῃ ὁ Ρουμπέρτος,
Νὰ παραδώσῃ τὰ ἐγγραφα τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας
Τὸν μπάϊλον τὸν μισὲρ Τζεφρὲ, τὸν τόπον νὰ τοῦ δώσῃ.
Εἰς τοῦτο ἐλάλησαν τοὺς δυὸ, καὶ πρὸς ἐκείνους λέγουν·
« Αὐθέντα, ἡμεῖς εὑρίσκομεν 'ς τοὺς ὁρισμοὺς τοῦ κόντου,
« Ποῦ ἔπηκε ταῖς συμφωνιαῖς ποῦ εἴδαμεν ἐνταῦθα,

(1) Κούρτι, mot grécisé, de l'italien *corte*.

« 'Σ ταῖς ὁποιαις ἔνι ἡ βεῦλλα του καὶ ἡμῶν ὅλων μετ' αὐτον
« Τὸ πῶς μὲ τρόπον καὶ ἀφορμὴν, μὲ συμφωνιαῖς μεγάλαις
« Ἄφηκε τὸν μισὲρ Τζεφρὲν δίκαιον εἰς τὸν τόπον·
« Καὶ ἐπέρασε τὸ τέρμενον, καὶ δίκαιον οὐκ ἔχεις·
« Καὶ ὅθεν εἶναι χριστιανοὶ 'ς τὴν οἰκουμένην ὅλην,
« Τὸν νόμον καὶ ταῖς ἀγωγαῖς ἡ συμφωνιαῖς τὰ κλίνουν. »
Εἰς τοῦτο ὡς τὸ ἤκουσεν ἐκεῖνος ὁ Ρουμπέρτος,
Ἐκ τὴν πικρίαν τὴν πολλὴν, τὴν εἶχεν ἡ καρδιά του,
Οὐδὲ ποσῶς εὐώδωσεν ἀπόκρισιν νὰ δώσῃ.
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς εὐθέως ἐσηκώθη,
Μὲ προσοχὴν, πρακτηκὰ ὅλους εὐχαριστεῖ τους,
Ὡς τὸ ἔχουσι συνήθειαν τῶν αὐθεντῶν ἡ κούρτας[1]
Νὰ εὐχαριστοῦσιν ἐκεινοὺς ὁποῦ τὸ δίκαιον κρίνουν.
Ἀφοῦ ἡ κρίση ἐγείνετον, ἡ ἀπόφασις ὁμοίως
Νὰ μείνῃ ὁ μισὲρ Τζεφρὲς αὐθέντης εἰς τὸν τόπον
Ὅλης τῆς Πελοπόννησος, τὸν λέγουσι Μορέαν[2],
Τιμὴν μεγάλην ἔπηκεν ἐκείνου τοῦ Ρουμπέρτου,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτὸν· « Αὐθέντη, ἀδελφέ μου,
« Πρόσεχε, μὴ τὸ βαρεθῇς τὸ ἔδωκεν ἡ κρίσις·
« Ὅτι τὸ δίκαιον ἀπ' αὐτὴν οὕτως τὸ ἔχει ὁ κόσμος.
« Ἂν θέλῃς γὰρ καὶ προθυμῇς νὰ μείνῃς μετ' ἐμένα
« Ἐδῶ εἰς τὸν τόπον τοῦ Μορέως, νὰ ς' ἔχω ἀδελφόν μου,
« Καὶ τὸ κερδήσωμεν ὁμοῦ, νὰ ἔχῃς τὸ σὲ τρέχει. »

(2) Le texte dit : le Péloponèse qu'on appelle Morée

de tout ce que nous pourrons conquérir ensemble. »

Robert, atteint d'un vif dépit, dédaigna d'accepter cette proposition. Messire Geoffroy lui donna alors un grand banquet, où il invita tout le monde, grands et petits. On mangea, on but et on joua à la javeline. Les danses et la musique se continuèrent sans fin. Robert de Champagne adressa alors la parole à messire Geoffroy et lui dit : « Je vois bien que je ne puis obtenir la souveraineté de ce pays ; faites-moi donc donner des chevaux et des compagnons afin que je me mette en route. » Il demanda ensuite à tous les chefs, aux prélats et aux principaux du pays, de vouloir lui donner un acte scellé par eux, et contenant l'arrêt qu'ils avaient rendu et la copie de la convention faite entre le Champenois et le noble messire Geoffroy, afin de pouvoir les emporter avec lui en France, et les montrer au roi, à tous les seigneurs et au Champenois [1], pour qu'ils ne prissent pas son retour comme une plaisanterie et un jeu d'enfant. Tous s'y prêtèrent avec plaisir et lui donnèrent ces actes scellés par eux. Messire Geoffroy lui fit de nombreux présents, l'engagea à demander tout ce qui pouvait lui être utile, lui promit de faire tout ce qui pourrait lui être agréable, et le pria de le considérer comme tout-à-fait à lui. Il l'accompagna ensuite en personne jusqu'à la ville d'Andravida, où Robert s'embarqua à bord d'une galère et retourna en France.

Après le départ de Robert, messire Geoffroy resta souverain de la Morée et s'en fit donner le titre [2] ; il régla l'administration des affaires du pays en souverain légitime, et ne négligea aucun effort pour agrandir convenablement son territoire. La nature le soumit enfin à la nécessité commune, et le temps arriva pour lui de passer dans un autre monde. A ses derniers moments [3] il convoqua les capitaines et les prélats, et en homme prudent fit devant eux ses dispositions testamentaires, par lesquelles il réglait l'administration du pays ; il les fit mettre par écrit, et scella le tout. Messire Geoffroy avait deux fils ; le premier portait le nom de son père, messire Geoffroy ; le second s'appelait Guillaume de Calamata, ainsi nommé de ce qu'il était né dans le château de Calamata. Il laissa ce dernier sei-

Ἐκεῖνος ἐκ τὴν θλίψιν του οὐδὲν ἐκαταδέχθη·
Εἰς τοῦτ' ὁ μισὲρ Τζεφρὲς κάλεσμα μέγα ἐπῆκε,
Καὶ ἔπαντας ἐκάλεσε μικροὺς τε καὶ μεγάλους·
Ἐφάγασιν, ἐπίασιν, ἐξυλοκονδαρίσαν·
Χαρὰ, παιγνίδια ἔπηκαν, ὅσ' ἀριθμὸν οὐκ εἶχαν.
Ἐκεῖνος ὑπερῶ σὶ καλῶ, Ῥουμπέρτος δὲ Τζαμπάνιας
Λαλεῖ τον, τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Ἐγὼ ἔμπω ἀπ' ἐδῶ αὐθεντείαν οὐκ ἔχω·
» Ἂς μου συντρόφους καὶ ἄλογα, διὰ νὰ ὑπαγένω. »
Ὅπως γὰρ ἔζητησεν ἄλων τῶν κεφαλάλων,
Καὶ τῶν ἀρχιερέων τε καὶ χρήσιμων ἀνθρώπων,
Εἰς τὴν βουλὴν καὶ ἐξόρλησιν ἐκείνην, τὴν ἐπῆκαν,
Ἐκεῖ νὰ τοῦ πιστώσουσι, νὰ τὸ ἔχουν βουλλώσει,
Τί πῶς ἐκρίναν καὶ ἔπασι τὴν κρίσιν ὑπερῶ εἶδαν·
Ἐβ' οὕτως καὶ τὸ ἀντίγραμμα τῆς συμφωνιᾶς ἐκείνης,
Ὁπού ἐποίησαν ἐμοῦ ὁ κόντος τῆς Τζαμπανιας
Μετὰ τῶν εὐγενέστατον μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον,
Διὰ τὰ βαστάζῃ μετ' αὐτὸν ἐκεῖ εἰς τὴν Φραγκίαν,
Διὰ νὰ τὰ δείξῃ τοῦ ῥηγὸς καὶ ὅλων τῶν κεφαλάδων,
Ὁπού ἦσαν τότε ἐς τὴν Φραγκιὰν, τοῦ κόντου τῆς Τζαμπάνιας[1],
Διὰ νὰ μαθὲν τὸν δίξωνται ὡς χωρικὸν τὸ πρᾶγμα.
Μετὰ χαρᾶς τὰ ἔπηκαν, ὅλοι τὰ ἐβουλλώσαν.

Ἀπαύτου γὰρ τὸν ἔδωκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Δωρήματα, χαρίσματα διάφορα, παμπλεῖστα.
Δουλητικὰ καὶ φρόνιμα ὑπόσχεσαις τοῦ ἐπῆκε,
Νὰ τὸν ὁρίζῃ πάντοτε, νὰ ἔνῃ ἐδικός του.
Εἰς τοῦτο τὸν ὡδήγευσε, καὶ συντροφιὰν τοῦ ἐπῆκεν,
Ὁμοῦ ἐδιάβη μετ' αὐτὸν ἕως τὴν Ἀνδραβίδα·
Καὶ ἐσίβηκε εἰς τὸ κάτεργον, ὑπάγει εἰς τὴν Φραγκίαν.
Καὶ ἀφότου ἐδιέβηκεν ἐκεῖνος ὁ Ῥουμπέρτος·
Ἐκ τὸν Μωρέαν, καὶ ἔμεινε μισὲρ Τζεφρὲς αὐθέντης,
Ὥρισε νὰ τὸν λέγουσιν αὐθέντην τοῦ Μωρέως[2]·
Τοὺς τόπους καὶ ὑπόθεσαις, ταῖς εἶχε νὰ ὁρθώσῃ,
Ἀλλέως ταῖς κατέστησεν, ὡς φυσικὸς αὐθέντας·
Ἠγωνιζέτο, ἐκόπιαζε πάντα νὰ τὰ αὐξαίνῃ.
Ἀεισὸν ὡς ἕνι φυσικὸν οἱ πάντες ν' ἀποθνήσκουν,
Ἦλθε κ' ἐκείνου ὁ καιρὸς ν' ἀπέβῃ ἐκ τὸν κόσμον[3].
Καλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς ἐπισκόπους ὅλους·
Ἔκαμε διάταν ῥοβερὴν, ὡς φρόνιμος ὑπερῶ ἦτον·
Τὰ πάντα ἐδιόρθωσε, γράφει καὶ ἐβουλλωσέ τα.
Εἶχε καὶ δύο γὰρ υἱοὺς, τὸν πρῶτον ὠνομάζαν,
Μισὲρ Τζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, τ' ὄνομα τοῦ πατρός του·
Τὸν δεύτερον ἐλέγασι Γουλιάμον Καλαμάτην,
Ὅτι ἐγεννήθηκεν ἐκεῖ ἐν κάστρῳ Καλαμάτας.

(1) Il l'appelle constamment le comte de Champagne. Il a expliqué la source de cette erreur.

(2) Jusque-là il avait porté le titre de bail, et ne commença à prendre le titre de souverain qu'en 1208.

(3) La mort de Geoffroy Ier de Villehardoin, seigneur de Morée, dut avoir lieu entre les années 1213 et 1216.

gneur de la place de Calamata et de toutes les dépendances de cette châtellenie [1], car cette contrée était un héritage propre de la conquête de sa famille [2]. Il s'adressa ensuite avec beaucoup d'affabilité aux capitaines, aux prélats et aux chevaliers, et leur recommanda de reconnaître pour souverain légitime en sa place messire Geoffroy, son fils aîné, et de se rappeler toujours sa conduite à leur égard et l'affection qu'il leur avait montrée. Pendant qu'il était occupé à régler ces choses et beaucoup d'autres, la mort le surprit. Que Dieu daigne lui pardonner!

Tout le pays fut vivement affligé de cette mort, car il s'était fait chérir de tous par sa sagesse et par la douceur de son administration. Mais dès qu'il fut enterré et que l'affliction se fut un peu calmée, ils entrèrent tous en conseil, grands et petits [3], et reconnurent messire Geoffroy, son fils, pour leur souverain.

Dès que messire Geoffroy II eut été rec
comme souverain, il commença à tenir la
duite d'un sage guerrier. Également bie
tentionné pour tous, il était plein d'activi
montrait le plus grand empressement à
menter sa réputation; sur ces entrefaite
survint une affaire que je vais vous rappo

L'empereur de Constantinople, Robert [4]
régnait en Romanie, avait fait avec le roi
ragon et de Catalogne [5] une convention de
riage pour sa fille [6]. On avait donc emba
celle-ci avec deux galères et une suite brilla
Plusieurs chevaliers et seigneurs l'accon
gnaient dans son voyage. Les galères vin
mouiller devant le château de Ponticos da
Morée, tout près de la ville d'Andravida.
fortune voulut que messire Geoffroy, le so
rain de la Morée, se trouvât alors tout prè
là dans la ville de Vlisiri. On vint lui dire

Αὐθέντην γὰρ τὸν ἄφηκε 'ς τῆς Καλαμάτας κάστρον
Μὲ ὅλης τῆς περιοχῆς τοῦ καστελλανικίου [1]·
Αὐτὸ γὰρ ἦτον ἴδιον τῆς γονικῆς κευγκίστας [2].
Ὥρισε, μὲ προφώνησιν γλυκείαν τοὺς παραγγέλλει
Τοὺς κεφαλάδαις, ἀρχιερεῖς καῖ τοὺς καβαλλαρίους,
Νὰ ἔχουν τὸν μισὲρ Τζεφρόε αὐθέντην, κληρονόμον,
Καὶ νὰ ἐνθυμοῦνται πάντοτε τὴν πολιτειάν, τὴν εἶχε,
Τὸ σπλάγχνος, καὶ φιλανθρωπιὰν ὁποῦ εἶχεν εἰς πάντας·
Καὶ ὅσον ἐκατέστησεν αὐτὰ καὶ ἄλλα πλέα,
Μετέστη, καὶ ἀπόθανεν (ὁ Θεὸς τὸν συγχωρήσοι)·
Καὶ ὅσον ἐμετέστησεν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
Θρῆνος πολὺς ἐγείνετον εἰς ὅλεν τὸν Μορέαν,
Ὅτι τὸν εἶχαν ἀκριβόν, πολλὰ τὸν ἠγαποῦσαν
Διὰ τὴν καλήν του αὐθεντειάν, τὴν ὑρόνησιν, τὴν εἶχε.
Ἀφοῦ γὰρ τὸν ἐκήδευσαν, καὶ ἐπράῦνεν ἡ θλίψις,
Ὅλοι βουλὴν ἐπήρασι μικροί τε καὶ μεγάλοι [3],
Καὶ ἔστεψαν αὐθέντην τους μισὲρ Τζεφρὲν ἐκεῖνον.
Καὶ ὅσον ἐπαράλαβε τῆς αὐθεντειᾶς τὴν δόξαν,

Ἄρχισε νὰ περιπατῇ, ὡς φρόνιμος στρατιώτης·
Πολλὰ ἦτον προθυμώτατος, φιλάνθρωπος εἰς ὅλους,
Καὶ σφόδρα γὰρ ἐσπούδαζε ν' αὐξάνῃ τὴν τιμήν του.
Εἰς τοῦτε ἦλθε ὑπόθεσις (ἄκουσε νὰ σὲ λέγω),
Ὅτι ὁ Ῥουμπέρτος [4] βασιλεὺς τῆς Κωνσταντίνου πόλης,
Ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Ῥωμανιὰν βασιλεὺς καὶ αὐθέντης,
Συνθήκας καὶ συμβίβασιν, τρόπον συμπεθερίας
Ἔκαμε μὲ τὸν ῥὲ Ῥαγοῦν [5], ῥήγαν τῶν Κατελάνων,
Νὰ πάρῃ διὰ γυναῖκα του τοῦ βασιλεὼς θυγάτηρ [6]·
Σ κάτεργα δυὸ τὴν ἔθεκαν μετὰ τιμῆς μεγάλης·
Καβαλλαρίοι καὶ ἄρχοντες μὲ ταύτην ὑπαγέναν·
Ἦλθαν καὶ ἐξεβήκασι 'ς τοῦ Πονικοῦ τὸ κάστρον,
Ὁποῦ εἶναι δὲ εἰς τὸν Μορεάν, σιμὰ 'ς τὴν Ἀνδραβίδα·
Καὶ ὡς ἔσι 'τον τὸ ῥιζικόν, καὶ ἔμελλε τὸ πρᾶγμα,
Εὑρέθη ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, ὁ αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ἐκεῖ πλησιόν, τὸ λέγουσι χώραν τοῦ Βλιζιρίου·
Σπουδαίως τὸν ἐδώκασιν ἐκεῖσε τὸ μαντάτον,
Τὸ πῶς ἀπεσκαλώσασι δυὸ κάτεργα ἐκεῖσε

(1) Τοῦ καστελλανικίου, mot grécisé.

(2) C'est-à-dire formait son domaine privé, distinct de son domaine princier.

(3) Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Ville-Hardoin n'avaient amené avec eux pour conquérir la Morée qu'un bien petit nombre de chevaliers. Dans ce pays, étranger aux chevaliers aussi bien qu'aux hommes d'armes de leur suite, toutes les fois que les Francs avaient à délibérer sur un sujet relatif au maintien de la conquête, toute l'armée était naturellement appelée à dire son avis.

(4) Je crois que le chroniqueur grec commet ici une erreur, et qu'il ne s'agit pas ici de Robert de Courtenay, mais de Pierre de Courtenay, son père. Pierre de Courtenay fut élu empereur de Constantinople, à la mort d'Henry, en 1216, et mourut en 1218.

(5) Le texte dit : τὸν Ῥεραγοῦν, ῥήγαν τῶν Κατελά
comme si *Réragos* était le nom propre du roi des C
lans; on aura fait un seul mot des mots *Rey de Aragon.*
question de Jacques ou Jayme Ier, dit le Conqué
monté sur le trône en 1213 et né en 1208. Il avait
huit ans à l'époque mentionnée.

(6) Robert n'eut jamais d'enfants. Pierre de Co
nay eut au contraire un assez grand nombre d'en
de ses deux femmes, et je trouve dans Ducange qu'A
qu'il avait eue de sa seconde femme Yolande, sœu
empereurs Baudoin et Henry, fut mariée à Geoffr
Ville-Hardoin II. L'art de vérifier les dates nomme
nore cette fille, qui est celle dont le chroniqueur pa

galères venaient de mouiller dans le port de cos, et que sur l'une d'elles était la fille de ereur Robert[1] que l'on conduisait au roi talogne[2]. A cette nouvelle messire Geoffroy rta promptement à sa rencontre, descendit neval et entra dans la galère. Il salua la le l'empereur et la pria de débarquer pour omener dans la ville, et s'y reposer au s pendant deux jours et se rembarquer en-. La jeune fille consentit volontiers à débar-avec les chevaliers qui l'accompagnaient, e entra dans la ville. Le premier jour s'était écoulé et le second avait commencé. Quel-uns des amis particuliers et des conseillers lus intimes de messire Geoffroy lui dirent :

Seigneur, vous êtes ici maître et souverain Morée, mais à quoi vous serviront tous vantages qui vous ont coûté tant d'efforts, us n'avez pas d'héritier auquel vous puis-les transmettre? Il n'y a ici, en Morée, une femme qui vous convienne pour épouse. puisque Dieu l'a ainsi ordonné et qu'il vous a amené cette noble fille, prenez-la, faites célébrer votre mariage avec elle, et faites-la notre souveraine. Si l'empereur son père venait d'abord à s'en fâcher, il finira, nous en sommes convaincus, par se raccommoder avec vous. »

On engagea tant, on força tant messire Geoffroy, qu'il s'adressa aux plus estimés des conseillers qu'il avait avec lui, et leur demanda à tous leur avis sur ce point difficile. Tous lui répondirent : « Seigneur, ce mariage nous plaît beaucoup, et nous vous engageons à le faire sans différer. »

L'évêque d'Olène[3] fut chargé de porter la parole et d'engager la fille de l'empereur à prendre messire Geoffroy pour mari. Il mit en avant beaucoup de bons et subtils arguments pour lui prouver qu'il valait beaucoup mieux épouser messire Geoffroy que ce roi de Catalogne dans les états duquel on la conduisait. Mais à quoi bon vous entretenir de tant de détails qui pourraient vous ennuyer? On dit tant de bonnes raisons à la jeune fille, on la pressa tant qu'elle consentit enfin, et le mariage fut conclu[4].

ν λιμένα Πεντικοῦ, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
βατοῦν τοῦ βασιλεὼς ἐκείνου τοῦ Ῥουμπέρτου[1]
υγατέρα, καὶ ὑπᾶν 'ς τὸν ῥῆγα Κατελόνιας[2]·
ἄκουσε ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, γοργὰ ἐκεῖ ὑπάγει,
ι ἐκ το ἄλογον, 'ς τὸ κάτεργον ἐμβαίνει,
μετᾶ τοῦ βασιλεὼς αὐτὴν τὴν θυγατέρα·
ιαλεῖ, ἀξιώνει την 'ς τὴν γῆν νὰ ἀπεζεύσῃ,
νὰ σεβῇ εἰς τὸ κάστρον του, νὰ περιδιαβάσῃ,
ναπαυθῇ ἡμέραις δυὸ, καὶ ἀπέχει νὰ ὑπάγῃ·
κείνη ἡ εὐγενικὴ μὲ τὴν βουλὴν, ὁποῦ εἶχεν,
μα μετα χαρᾶς, ἐσέβη εἰς τὸ κάστρον.
ν ἡμέρα ἐπέρασεν, ἡ ἄλλη ξημερόνει·
ἐκ τοὺς ἰδίους του καὶ συμβουλάτοράς του
ι τὸν μισὲρ Τζεφρὲν, καὶ συμβουλεύουσί τον·
ἐντη, ἐσὺ εὑρίσκεσαι ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
ὰ ἔχεις τὸν τόπον τοῦ Μορεὼς, ὁποῦ τὸν αὐθεντεύεις·
ὰ ἂν οὐ ποιήσῃς τέκνον σου νὰ τὸν κληρονομήσῃ,
ὠφελοῦν τα πράγματα, καὶ τὰ ἀγωνιέσαι;
ὐδὲν εὑρίσκεται γυναῖκα νὰ ἐπάρῃς·
ὰ ἀφοῦ ἐπρόσταξε ὁ Θεὸς, καὶ ἤφερέ την ἐδῶ,
« Ἔπαρε, εὐλογήσου την, καὶ ποῖσε την κυρά μας.
« Καὶ ὁ βασιλεὺς ὁ κύρης της, ἂν ἔναι καὶ χολιάσῃ,
« Καὶ βαρεθῇ το τίποτες, πάλιν νὰ τὸ ἀγαπήσῃ. »
Τόσον τὸν ἀναγκάσασι, τόσον τὸν ἐβιάσαν,
Λαλεῖ τοὺς ἐντιμότερους, ὁποῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,
Βουλὴν ἐζήτησεν ὅλων νὰ τοῦ τὴν ἔχουν δώσει·
Καὶ ὅλοι ἓν τὸν εἴπασι, καὶ ἐσυμβούλευσάν τον·
« Ἀφέντη μας, ἀρέσει μας· ποῖσε το ἀκωλύτως. »
Ὁ ἐπίσκοπος τῆς Ὤλενας[3] ἐβάσταξε τὸν λόγον,
Καὶ ἐσύντυχε τῆς θυγατρὸς αὐτῆς τοῦ βασιλέως,
Νὰ πάρῃ τὸν μισὲρ Τζεφρὲν ἄνδρα καὶ σύμβιόν της·
Πολλοὺς τρόπους τῆς ἔδειξε φρόνιμους, ἐπιδέξιους,
Τὸ πῶς ἐμέλλε νὰ γενῇ ἡ συμπεθεριὰ ἐκείνη
Κάλλιον 'ς τὸν αὐθέντην μας παροῦ 'ς τὸν ῥῆγαν κεῖνον,
Ὅπου τὴν ὑπαγένασιν ἐκεῖ εἰς τὴν Κατελόνιαν·
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, εὔκολα νὰ ὀκνίζῃς;
Τόσα τῆς εἴπασι πολλὰ, τόσον τὴν ἀναγκάσαν,
Ὅτι ἐσυγκατέβηκε, καὶ ἐγείνετον ὁ γάμος[4].
Καὶ ἀφοῦ γὰρ εὐλογήθηκε, καὶ ἔκαμαν τὴν χαράν τους,
Τὰ κάτεργα τοῦ βασιλεὼς ἐστρέψασι εἰς τὴν Πόλιν.

(1) Il faut lire Pierre, qui devint empereur dans cette année 1216.

(2) Il dit ici seulement : 'Σ τὸν ῥῆγα Κατελόνιας. Précédemment il a dit roi d'Aragon, et il le dira plus bas re. Jayme I[er] était en effet roi d'Aragon et comte de elone en Catalogne. (*Voyez* Bofarull, *los condes de elona*, t. II.)

(3) L'évêque d'Olène était un des cinq évêques suffrans de l'archevêché du vieux Patras. Les quatre autres évêques étaient ceux d'Amyclée, Modon, Coron et Andravida. Lequien (*Oriens Christ.*) ne donne la liste de ces évêques que depuis Guillaume, évêque en 1261, sous Guillaume de Ville-Hardoin.

(4) Le mariage des filles des empereurs de Constantinople avec les rois d'Aragon parait avoir été de tout temps fort difficile à effectuer. En 1174, Eudoxie, sœur d'Alexis II étranglé par ordre d'Andronic et fille de Manuel Comnène, avait été envoyée par son père, avec des ambas-

Après la célébration du mariage et toutes les fêtes données à cette occasion, les galères retournèrent à Constantinople, et les chevaliers firent à l'empereur un rapport circonstancié sur ce qui s'était passé. L'empereur en fut vivement indigné, et s'il eût eu alors les moyens de se venger et que les circonstances eussent été favorables, il aurait prouvé à messire Geoffroy toute l'inconvenance et toute la grossièreté de sa conduite, lui qui épousait ainsi une fille sans le consentement de son père et déjouait ses projets de s'allier par un mariage avec le roi d'Aragon [1], qui devait lui fournir des troupes pour combattre les Grecs. La conduite de messire Geoffroy avait par là déçu toutes ses espérances, et l'avait privé de tous les avantages sur lesquels il comptait.

Cependant messire Geoffroy, seigneur de la Morée, en homme habile et bien élevé, ne tarda pas à envoyer des courriers à l'empereur de Constantinople pour l'informer de ce qui était arrivé et comment il était devenu son gendre.

Il lui assura que dans sa conduite il n'ava nullement cédé aux suggestions de l'orgueil, qu'il avait été bien éloigné de vouloir faire au cun tort à l'empereur, mais que son motif vé ritable avait été l'avantage considérable d'un telle alliance. En effet, éloigné de sa nation de sa famille, et ne pouvant trouver en Moré une épouse qui convînt à son rang, il avai pensé qu'il lui était utile d'avoir dans la Roma nie, où il était, aussi bien que l'empereur, e guerre continuelle avec les Grecs, un supérieu qui dirigeât sa conduite dans les pays conqui par son épée et où il commandait en souverain Que si l'empereur désirait un dédommagemen pour prix de l'alliance de sa fille, il s'offrait être son lige [2], et à relever de lui pour le terri toire et la souveraineté de la Morée; que s' avait besoin qu'il l'aidât de ses troupes et mêm de son corps, il était à ses ordres toutes les fo qu'il en serait requis ou qu'on aurait besoin d lui; car il désirait que l'empereur et lui ne fis sent désormais qu'un, et qu'ils pussent réuni

Ἀειπομερῶς τὸν εἶπασιν οἱ καβαλλάροι ἐκεῖνοι
Τὸ πρᾶγμα, τὴν ὑπόθεσιν, καθὼς ἐκαταστάθη·
Ὡς τ' ἤκουσεν ὁ βασιλεὺς, μεγάλως ἐθαρέθη.
Ἂν εἶχε γὰρ τὴν δύναμιν, καὶ εἶχεν ἐπιδέξιον,
Δείξει του ἤθελε καλὰ μισὲρ Τζεφρὲ ἐκείνου,
Τὸ πῶς τοῦ ἔπηκεν ἄσχημον καὶ χωρατιὰν μεγάλην,
Νὰ εὐλογηθῇ θυγάτηρ του ἄνευ θελήματός του·
Ἐπεὶ καὶ τὸν ἐμπόδισε 'ς ἐκεῖνο, τὸ ἐσκόπα,
Νὰ πήσῃ τὴν συμπεθεριὰν καὶ ταῖς συμβίβασαίς του
Μετὰ τὸν ῥὲ ντὲ Ραγοῦν [1] καὶ νὰ ἔχῃ ἀπ' αὖτον
Λαὸν, φουσάτα, δύναμιν εἰς μάχην τῶν Ῥωμαίων·
Καὶ τώρα τὸν ἐμπόδισε, καὶ εὑρέθη κομπωμένος.
Ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ὡς φρόνιμος, διακριτικὸς, παιδευτικὸς ὡς ἦτον,
Οὐδὲν ἐπῆκεν ἄργιαν τοῦ νὰ πολυμερήσῃ,
Σπουδαίως πιττάκια ἔγραψε, μανταποφόρους στέλνει
Ἐκεῖσε εἰς τὸν βασιλεὰν ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Πόλιν,
'Σ ἐκεῖνο ὁποῦ ἔπηκε, καὶ ἐγείνετον παιδίν του·

Οὐδὲν τὸ ἔπηκε εἰς κακὸν, οὐδ' εἰς ἀλαζονείαν,
Ἀλλ' εἰς ὄρεξιν τὸ ἔπηκε καὶ εἰς καλὸν μεγάλον,
Ὡς ἄνθρωπος ποῦ εὑρίσκεται ἐντὸς τῆς Ῥωμανίας,
Μακρέα ἀπὸ τὸ γένος του καὶ ἐκ τὸ γονικόν του,
Καὶ οὐκ ἤβρισκεν οὐδὲ ποσῶς γυναῖκα νὰ ἰπάρῃ,
Ὡς ἔπρεπε, καὶ ἄρμοζεν πρὸς τὴν οὐσιὰν τὴν εἶχε·
Θωρῶντας καὶ εὐβλέποντας, τὸ πῶς ἐκεῖνος ἦτον
Ἀπέσω εἰς τὴν Ῥωμανιὰν, καὶ εἶχε μεγάλην μάχην
Μετὰ τὸ γένος τῶν Ῥωμιῶν, ὡσὰν καὶ ὁ βασιλέας,
Οὐκ εἶχε ἄνω του πρωτοστὸν, ὡς νὰ τὸν διερθόνῃ·
Μὲ τὸ σπαθὶ ἐκέρδησε τὸν τόπον, τὸν ἐκράτειε·
Λοιπὸν νὰ θέλῃ ὁ βασιλεὺς τοῦ νὰ τὸν ἔχῃ πήσῃ,
Εἰς τρόπον τῆς ἀνταμοιβῆς τοῦ πράγματος τὸ πῆκε,
Καὶ ἐπῆρε τὴν θυγάτηρ του ὁμοζυγον γυναῖκα,
Λίζιες [2] του νὰ δουλωθῇ, καὶ νὰ κρατῇ ἀπ' αὖτον·
Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν ὁποῦ εἶχε τοῦ Μορέως
Καὶ ἂν χρήζῃ τὰ φουσάτα του, ὁμοίως καὶ τὸ κορμίν του,
Ὅταν ὁρίσῃ, καὶ χρειασθῇ, νὰ ἦναι εἰς ὁρισμόν του,

sadeurs pour épouser Alphonse, roi d'Aragon. Celui-ci, voyant qu'on tardait trop à lui amener la princesse, épousa Sanche de Castille. Cependant Eudoxie, qui, comme la fiancée du roi de Garbe (Gerbe en Afrique), avait été retenue en chemin par les Pisans, arrive enfin à Montpellier avec un prélat et deux ambassadeurs grecs, et apprend que son futur mari a conclu mariage ailleurs. Le jeune seigneur de Montpellier, don Guillem ou Guillaume, fils de la duchesse Mathilde, se présenta pour réparer l'impolitesse du roi d'Aragon, et quoique les ambassadeurs, disent les chroniques, tinssent à grande honte et abaissement que la fille d'un empereur se mariât avec un homme qui n'était ni roi ni fils de roi, le jeune D. Guillem fit si bien, en promettant aux uns de loger leur maîtresse dans une maison digne d'un prince et à la jeune fille de l'aimer comme un homme qui n'é tait pas prince, qu'il parvint à la persuader, et le mariag se célébra sans qu'on crût indispensable d'en prévenir le père de la nouvelle mariée. (Voyez *Idée de la ville de Montpellier*, par Pierre Gariel, t. II, p. 240 et suivantes Marie, fille d'Eudoxie et de Guillem de Montpellie épousa Pierre d'Aragon, père du roi Jacques, qui devi épouser la princesse de Constantinople mentionnée da le texte.

(1) Il dit ici μετὰ τὸν ῥὲ ντὲ Ραγοῦν, ce qui confirm ma conjecture énoncée note 1, p. 60.

(2) Λίζιες, mot grécisé; du français, *lige*.

forces pour faire des conquêtes sur les

npereur[1] ne voulut pas lui répondre avant r pris l'avis des siens. Il convoqua alors efs et les premiers de son conseil, leur a l'affaire en détail, leur montra les let- : messire Geoffroy, seigneur de la Morée, développa ses propositions. Les chefs dé- ent longtemps avec l'empereur et consi- nt[2] la question sous toutes ses faces. ius sages du conseil lui dirent enfin : que le seigneur de la Morée promet de r homme lige de l'empire de Constanti- de relever de vous pour son pays, et de ses forces aux vôtres pour combattre vos is partout ou vous les trouverez, il nous : convenable d'établir la paix et la bonne entre les deux souverains de la Romanie. lliance de famille est même plus avan- e qu'une alliance avec le roi d'Aragon, si loin de nous. Puisque messire Geoffroy

se soumet et offre de relever de vous pour le pays qu'il a conquis, il nous paraît convenable qu'on lui réponde, de la part de l'empereur : qu'il ait à venir le trouver dans la Vlachie, afin de cimenter cette alliance. »

L'empereur suivit ce conseil et se rendit bientôt lui-même dans la place de Larisse[3]. Messire Geoffroy passa à travers Thèbes, et emmena avec lui celui qui était alors seigneur d'Athènes, et qui portait le nom de Mégas-Kyr, et relevait de lui pour le pays et la souveraineté qu'il tenait en Morée[4].

A la jonction de ces deux souverains à Larisse, ils firent de grandes réjouissances, et eurent de fréquentes entrevues dans lesquelles ils réglèrent ce qui suit :

1° L'empereur donna pour dot en présent à messire Geoffroy toute la Dodécanèse[5], pour laquelle il devait relever de lui.

2° Il l'honora du titre de prince[6], qu'il porta toujours depuis.

. μετ' αὐτον ἐν ὁμεῦ, καὶ νὰ κρατοῦν τὴν μάχην,
ρεστίζουν τοὺς Ῥωμιοὺς μὲ τὰ φουσάτα, τὰ 'χουν
τας ταῦτα ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνες ὁ Ῥουμπέρτες [1],
βλησε ποσῶς ἀπόκρισιν νὰ στρέψῃ,
ἔχῃ τὴν βουλὴν μετὰ τοὺς ἐδικούς του·
τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του,
: τοὺς ἀφηγήσετον, καὶ τὰς γραφὰς τους δείχνει,
μπᾶ μισὶρ Τζεφρὲς, αὐθέντης τοῦ Μορέως·
γὰρ ἐσυντύχασι, τὴν πρᾶξιν ἐσιδῆραν [2]
κάδαις ἐνομεῦ μετὰ τὸν βασιλέα.
τι εἰ γνωστικώτεροι λέγουν καὶ συμβουλεύουν,
ρεῦ ὑπόσχεται αὐθέντης τοῦ Μορέως
γλίζις ἄνθρωπος τῆς βασιλειᾶς τῆς Πόλης,
τον του νὰ ὑποκρατῇ ἀπαὶ τὸν βασιλέα,
ἔχῃ μὲ τὸν βασιλεὰ, ὁμεῦ νὰ πολεμοῦσιν
τοὺς ἀντιδίκους τους, ἔνθα νὰ τοὺς εὑρεῦσι,
καὶ ἁρμόζει νὰ γενῇ εἰρήνη καὶ φιλία
α καὶ εἰς τοὺς δυὸ αὐθέντας Ῥωμανίας,
αι ἐπιδεξιώτερη αὐτὴ ἡ συμπεθερία,

Παρεῦ εἰς τὸν ῥήγαν ντὲ Ῥαγεῦ πεῦ εἶναι τόσον μακρέα.
Ἀφότου γὰρ δουλόνεται καὶ πρὸς τὸν βασιλέα,
Τὸν τόπον, τὸν ἐκέρδησε, νὰ τὸν κρατῇ ἀπ' αὐτον,
Εἰς τοῦτ' ἂς γείνῃ ἀπόκρισις πρὸς τὸ μισὲρ Τζεφρέ,
Εἰς τὴν Βλαχιὰν νὰ σμίξουσιν, ἕνωσιν νὰ ποιήσουν.
Εἰς τοῦτο ἦλθε ὁ βασιλεὺς ἐν κάστρῳ τῆς Λαρίσσου [3].
Καὶ ἐκεῖνος ὁ μισὲρ Τζεφρὲς, αὐθέντης τοῦ Μορέως,
Ἀπαὶ τὴν Θήβαν διέβηκε, καὶ ἐπῆρε καὶ μετ' αὐτον
Αὐτὸν ὁπεῦ αὐθέντευε τότε εἰς τὴν Ἀθήναν·
Μέγαν κύρην [4] τὸν ἔλεγαν, ἀπ' αὐτου γὰρ ἐκράτειε
Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν ὁπεῦ εἶχε 'ς τὸν Μορέα.
Εἰς τὴν Λάρισσον ἐνώθησαν μετὰ τὸν βασιλέα.
Χαραῖς μεγάλαις ἔπηκαν, ἀφότου γὰρ ἐσμίξαν·
Καὶ μετ' ἐκείναις ταῖς χαραῖς ὁμοῦ τερα ἐσυντύχαν,
Εἶπαν καὶ ἐδιόρθωσαν ἐτοῦτο ὁπεῦ σὲ γράφω·
Πρῶτον τὸν δίδει ὁ βασιλεὺς διὰ δωρεὰν καὶ πρεῖκα
Ὅλην τὴν Δωδεκάνησον [5], νὰ τὴν κρατῇ ἀπ' αὐτον·
Δεύτερον τὸν ἐτίμησε πρίγκηπα [6] νὰ τὸν λέγουν·

Le texte grec le nomme toujours père au lieu de
e cette princesse.
Ἐσιδῆραν a été conservé par respect pour le ma-
; c'est une altération de ἐσυντῆραν, due sans doute
itude d'écrire le *d* des francs par ντ.
Larisse est située sur le Pénée, à neuf lieues de la
a côté de Platamona; à douze du port de Volo,
leux de Salonique, cinquante-quatre d'Athènes,
ept de Janina, et cent quatorze de Constantinople.
eville, t. III, p. 37 et 38.)
on a vu plus haut que le marquis Boniface, roi de
mique, avait placé les seigneurs de Thèbes et
es sous la suzeraineté des seigneurs de la Morée.

Nos vieux chroniqueurs traduisent les mots grecs μέγας κύρης par Grand-Sire.

(5) Τὴν Δωδεκάνησον. On appelait ainsi les Cyclades, qui, suivant Strabon, liv. 10, étaient d'abord au nombre de douze, mais qui furent plus nombreuses ensuite. Ces douze îles étaient (*Apud Eustath.*): Cythnos, Paros, Amorgos, Délos, Tinos, Ios, Sériphos, Myconos, Syros, Siphnos, Andros et Naxos. (Voy. Etienne de Byzance, περὶ πόλεων καὶ δήμων, p. 231, note 93.) Plus tard, lorsque la république de Venise se fut emparée de Naxos, elle y établit un duc de la famille des Sanudo, qui commandait à toutes les Cyclades.

(6) Πρίγκηπα. Ils s'appelait auparavant seigneur, αὐθέντης.

3° Il le nomma Grand domestique [1] de toute la Romanie.

4° Il lui donna le droit de guerre dans la province qu'il gouvernait.

5° Il l'autorisa à frapper des tournois [2] et des deniers [3].

6° Il devait enfin relever de lui pour tous les pays où il commandait.

Il lui donna ensuite par écrit les usages [4] qu'avait établis dans son royaume son frère Baudoin [5], roi de Jérusalem. Après avoir ainsi tout réglé ensemble, ils prirent congé l'un de l'autre. L'empereur s'en alla tout droit à Constantinople, messire Geoffroy s'en retourna dans la Morée, comblé de gloire et fort satisfait d'avoir ainsi arrangé les choses et obtenu tout ce qu'il désirait.

Au retour du prince [6] Geoffroy dans la Morée, son excellente épouse, la princesse [7] d'Achaïe, fille de l'empereur, informée que son mari venait de se réconcilier avec son père, en rem Dieu, et fit de grandes réjouissances. Le p Geoffroy demanda alors l'avis de ses chel les mesures à prendre pour s'emparer des p que les Grecs occupaient encore dans sa cipauté, telles que Monembasia, Corinthe, et Anapli.

Les premiers de son conseil lui rép rent :

« Vous savez, monseigneur, que les é possèdent environ le tiers de toute la p pauté de Morée. Elles se tiennent aujour fort tranquilles, goûtant les douceurs du r et ne craignant rien de la guerre que nou sons avec les Grecs. Nous croyons donc, seigneur, qu'il convient de les inviter à aider de leurs troupes dans l'attaque des p ennemies qui nous restent à prendre ; et si n'obéissent pas, nous vous conseillons de leurs priviléges. »

Τρίτον μέγαν Δομέστικον [1] ὅλης τῆς Ῥωμανίας·
Καὶ τέταρτον νὰ πολεμῇ 'ς τὸν τοπον τὸν ἐκράτειε·
Τὸ χαραγιὸν τῶν τουρνεσιῶν [2] μετὰ τῶν δηναρίων [3]·
Τὸν τόπον, τὸν αὐθέντευε, νὰ τὸν κρατῇ ἀπ' αὗτον.
Καὶ ἀφοτου γὰρ τὸν ἔδωκεν ἐγγράφως τὰ συνήθια [4],
Ὁποῦ τὰ ἔχει ἐπάρχνε ἐκεῖνος ἀδελφός του,
Ὁ Βαλδουΐνος [5], ὁ βασιλεὺς τῶν Ἱεροσολύμων·
Καὶ ἀφοῦ ἀποκατέστησαν αὐτὰ, ὁποῦ σὲ λέγω,
Ἀπαιλογιὰν ἐπῆρασιν ὁ εἷς ἀπαὶ τον ἄλλον·
Ὁ βασιλεὺς ἐδιώδηκεν ἐλοῦθα εἰς τὴν Πολιν·
Μισὶρ Τζεφρὲς ἐδιέβηκεν ὀπίσω εἰς τὸν Μορέαν
Μὲ δόξαν τε καὶ μὲ χαρὰν, ὡς ἔπρεπεν ἀγάπην,
Τὰ ὡρέγετο καὶ ἤθελε, καὶ τὰ πολλὰ ἐπεθύμα.
Ἀφοῦ ἦλθεν εἰς τὸν Μορέα ὁ πρίγκηπας [6] Τζεφρός,
Ἔμαθεν ἡ ἐξαίρετος ἐκείνη ἡ γυνὴ του,
Πριγκήπισσα [7] τῆς Ἀχαΐας, τοῦ βασιλεὼς θυγάτηρ,

Τὸ πῶς ἰσιάσθη ὁ πρίγκηπας μετὰ τὸν βασιλέα,
Τὸν Θεὸν εὐχαρίστησε, χαρὰν μεγάλην ἔπῆκεν.
Εἰς τοῦτο γὰρ ὁ πρίγκηπας μισὶρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος
Καλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, ὡς νὰ τὸν συμβουλεύσουν
Τὸ πῶς νὰ πάσῃ νὰ γενῇ περὶ τὰ κάστρη ἐκεῖνα,
Ὁποῦ ἐκρατοῦσαν οἱ Ῥωμιοὶ μέσα εἰς τὸ πριγκηπάτον,
Μονεβασιὰν, τὴν Κόρινθον, τὸ Ἄργος καὶ τ' Ἀνάπλι·
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθησαν οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του·
« Ἐσὺ ἠξεύρεις, αὐθέντη μας, ἡ ἐκκλησιαῖς κρατοῦσι
« Κοντὰ τὸ τρίτον τοῦ Μορέως ὅλου τοῦ πριγκηπάτου·
« Κάθονται, ἀναπαύονται, τίποτες οὐ φοβοῦνται
« Τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχομεν ἐμεῖς μὲ τοὺς Ῥωμαίους.
« Ἀσπόν, αὐθέντη, λέγομε, καὶ συμβουλεύομέ σε,
« Νὰ τοὺς καλέσῃς, μὲ ἅρματα νὰ ἔρθουν νὰ βοηθήσουν
« Τὰ κάστρη, ὁποῦ μᾶς μάχονται, νὰ τὰ 'χομεν κερδί
« Εἶτα σὺδὲν ἀκούσουσι, κράτησε ταῖς προνοιαῖς τους

(1) Μέγας δομέστικος. C'était une des grandes charges de la cour de Byzance.

(2) Τουρνεσίων, mot grécisé, de livres *tournois*.

(3) Δηναρίων, du latin *denarius*.

(4) Les *Assises et bons usages du royaume de Jérusalem* furent rédigés d'abord par l'ordre de Godefroy de Bouillon, aussitôt qu'il se fut rendu maître de Jérusalem, en 1099, pour servir à l'administration du pays conquis. La rédaction des assises que nous possédons est plus récente, ayant été recompilée de nouveau, en 1368, par Philippe d'Ibelin, seigneur de Jaffa. L'édition française de ce livre, qui est le véritable code féodal, a été donnée par la Thaumassière d'une manière fort incorrecte et fort incomplète. Le savant et respectable M. Agier avait projeté, avant la révolution, d'en publier une meilleure édition, d'après le manuscrit qui a servi à la traduct l'*Alta e bassa corte* donnée par Venise au royau Cypre. Son parent, M. Duplès, a bien voulu m muniquer ses notes. Quant au manuscrit de Veni été transporté aux archives auliques de Vienne. L vernement autrichien l'envoya à Paris il y a peu d' pour qu'une copie plus nette en fût tirée. Les Assi le monument le plus précieux de notre droit féod

(5) Βαλδουΐνος. Le chroniqueur a été trompé ressemblance des noms. Baudoin, roi de Jérusale tait nullement le frère de l'empereur de Constan mentionné ici, puisqu'il vivait un siècle avant.

(6) Le chroniqueur lui donne toujours mainte titre de prince, ὁ πρίγκηπας Τζεφρός.

(7) Πριγκήπισσα, c'est la forme italienne *princ*

nce goûta fort cet avis ; il manda les
a sa présence, et réclama leurs secours
iance dans l'attaque des places dont il
ntreprendre la conquête. Ces secours
consister en hommes et en armes desti-
arde du pays et à l'attaque de la place
mbasia. Les prélats lui répondirent :
rait aucun secours de ce genre à récla-
x, et qu'ils ne lui devaient qu'honneur
t, et que quant au reste ils tenaient
essions du pape dont ils relevaient [1].
fit alors saisir tous les pays et tous
ces et privilèges qu'ils possédaient. Il
rien retirer lui-même des revenus de
ices ecclésiastiques, mais il les em-
aire bâtir la place de Chloumoutzi [2].
ls excommunièrent le prince et main-
ur excommunication. Le prince de
etint leurs revenus pendant trois ans,
qu'il eût terminé la place de Chlou-
es prélats continuaient toujours à lan-
xcommunications contre lui et contre
habitants de la principauté. Enfin,
prince eut terminé cette place ainsi
sirait, il envoya au très saint pape à

πας, ὡς τὸ ἔκευσι, μεγάλως τὸ ὠρέχθη.
ιξαν τους, καὶ ἦλθαν ἐμπρεσθέν του·
ς συμμαχιάν, ὅλοι νὰ βοηθήσουν,
ὁπεῦ μᾶς μάχονται, νὰ τὰ 'χομεν κερδήσει·
ίτα καὶ ἅρματα, τὸν τόπον νὰ φυλάξουν,
ὲς Μονεβασιᾶς νὰ τὸ 'χευν πολεμήσει.
εῦ ἀπεκρίθησαν, οὐδὲν τὸ ἐχρωστοῦσαν,
, πρεσκώνησιν ὡς πρίγκηπα ὁπεῦ ἦτον·
, καὶ κρατεῦν, εἶχάν τα ἐκ τὸν πάπαν [3].
ις ἐμήνυσεν, ὥρισεν, ἐκρατῆσαν
τόπους, ταῖς προνοιαῖς, ἔνθα ταῖς ἐκρατοῦσαν·
ἤθέλησε ποσῶς τίποτε νὰ ἐπάρῃ
ιαν τῶν προνοιῶν ὅλων τῶν ἐκκλησίων,
καὶ ἄρχισαν νὰ κτίζουν τὸ Χλουμοῦτζι [2].
τοι ἀφώριζαν τὸν πρίγκηπα ἀενάως
ς τοὺς ἐκράτησεν ὁ πρίγκηπας τοὺς τόπους
πάτου σὲ λαλῶ ὅλων τῶν ἐκκλησίων,
ἐπέκτισε τὸ κάστρον τὸ Χλουμοῦτζι·
τὸν ἀφώριζαν καὶ πάντας πριγκηπάτου.
ὸ ἐπλήρωσεν, ὡς ἤθελε καὶ ἠγάπα,
ος [4] ἔστειλε καὶ δυὸ καβαλλαρίους

tous les pays conquis par les peuplades ca-
maines, ces discussions ont toujours suivi de
sement de la conquête.
ιοῦτζι, aujourd'hui appelé par les Italiens
ese (voyez Coronelli et Pouqueville). Sir
(*Itinerary of the Morea*) l'appelle Chlomouki.

ON. DE MORÉE.

Rome des frères mineurs [3] et des chevaliers, chargés de lui exposer : comment le prince Geoffroy étant en guerre avec les Grecs dans la Romanie, il avait prié les églises, les métropolitains, les prélats, le Temple et l'Hôpital [4], de l'aider dans cette guerre, et comment, sur leur refus, il avait saisi leurs propriétés et leurs bénéfices dans la principauté ; qu'il n'avait voulu toucher en rien lui-même à leurs revenus, mais les avait employés à bâtir une place très forte et propre à protéger à la fois les habitants de cette contrée et le port du lieu sur lequel cette forteresse était bâtie ; que cette place était tellement située et fortifiée que, si les Francs étaient à différentes reprises chassés de la Morée, ils pouvaient toujours la reconquérir par là. Le prince terminait ses excuses en priant le pape de lui rendre sa bienveillance et de lui accorder un plein pardon. « Car, ajoutait-il, si par suite de ces divisions les Grecs s'emparaient de la Morée, ils ne permettraient jamais l'existence des églises latines [5]. »

Le très saint pape, informé de tous ces faits, envoya sans délai un pardon général au prince Geoffroy. Celui-ci en adressa de vives actions

'Σ τὸν πάπαν τὸν ἁγιώτατον ἐκεῖσι εἰς τὴν Ῥώμην,
Παρακλῶντας, λέγοντας, τὸ πῶς εἶναι εἰς μάχην,
Καὶ μάχεται μὲ τοὺς Ῥωμαιοὺς ἐκεῖ εἰς τὴν Ῥωμανίαν·
'Σ τοῦτο ἐπαρακάλεσε ταῖς ἐκκλησιαῖς, ποῦ εἶναι
Μητροπολίταις, ἀρχιερεῖς, τὸ Τέμπλον, τὸ Σπιτάλι [4],
Πῶς νὰ τὸν βοηθήσουσι 'ς τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχει·
Εἰς τοῦτο τοὺς ἐκράτησε τοὺς τόπους, ταῖς προνοίαις,
Τὰ εἶχαν καὶ ἐκρατούσασι ς' ὅλεν τὸ πριγκηπάτον·
Καὶ οὐκ ἠθέλησε ποσῶς τίποτε νὰ ἐπάρῃ
Ἀπὸ τὰ τέλη καὶ δευλειαῖς ὅλων τῶν ἐκκλησίων,
Ἀμὴ ἔσαλε καὶ ἔκτισαν κάστρον ἀφιρωμένον,
Ὁπεῦ φυλάττει τὸν λαὸν καὶ τοῦ Μορεὼς λιμένα·
Πολλάκις ἂν ἐχάνασιν οἱ Φράγκοι τὸν Μορέαν,
Μετὰ τοῦ κάστρου ἐκεινοῦ τὸν ἤθελαν κερδήσειν.
« Διὰ τοῦτο σὲ παρακαλῶ ὡς ἁγιώτατον πάπαν,
« Νὰ ἔχω τὴν ἀγάπην σου, καὶ νὰ μὲ συμπαθήσῃς·
« Ἐπῆν ἂν ἐπαῖραν οἱ Ῥωμαῖοι τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
« Οὐδὲν ἀφίνασι ποσῶς ταῖς ἐκκλησιαῖς τῶν Φράγκων [5]. »
Καὶ οὕτως, ὡς τὸ ἔμαθεν ὁ ἁγιώτατος πάπας,
Συμπάθιον ἔστειλεν εὐθὺς τοῦ πρίγκηπα Τζέφρέ.
Ἀφῶν εἶδεν ὁ πρίγκηπας τοῦ πάπα τὴν συμπάθιον,

(3) Le chroniqueur en fait un seul mot et les appelle φρεμινουρέους, précisant ainsi deux mots différents, l'un *frà*, abréviation de *frate* ou *frère*, et l'autre *mineur*. Les frères mineurs étaient alors souvent employés dans les ambassades.

(4) Τὸ Σπιτάλι, l'hôpital Saint-Jean de Jérusalem.

(5) Le texte dit : Des églises des Francs.

de grâce au Dieu de gloire[1]. Il invita alors le métropolitain de l'ancienne Patras[2] et ses évêques suffragants[3], ainsi que le commandeur[4] du Temple et celui de l'Hôpital, à se rendre chez lui; il leur fit voir l'ordre du pape et son absolution, relative aux bénéfices qu'il avait saisis sur eux, et leur dit ensuite avec beaucoup d'affabilité :

« Par Jésus-Christ! ce n'est pas moi qui ai eu tort en cette affaire; le plus grand tort doit

Μεγάλως εὐχαρίστησε τὸν Κύριον τῆς δόξης[1]·
Ἀπαύτου γὰρ ἐμήνυσε νὰ ἔλθῃ ὁ μητροπολίτης,
Ἐκεῖνος τὸν ἐλέγασιν ὁ τῆς παλαιᾶς Πάτρας[2],
Ὁσαύτως οἱ ἐπίσκεποι[3] ποῦ εἶναι μετ' ἐκεῖνον,
Τὸν κομμεντούρην[4] τοῦ Τεμπλιοῦ μετὰ τοῦ Σπηταλίου·
Τὸν ὁρισμὸν τοὺς ἔδειξε τοῦ πάπα, τὴν συμπάθειον·
Σ αὐτὸ ὁρίζει καὶ ἔγραψαν τοὺς τόπους, τοὺς ἐπῆρε,
Καὶ μετὰ τοῦτο τοὺς λαλεῖ φρόνιμα μὲ εἰρήνην·

être rejeté sur vous. Ne voyez-vous pas les Grecs, Dieu nous en préserve! s'empa du pays que nous occupons dans la Roma ne vous permettraient jamais d'avoir des é ni de posséder des bénéfices, ni d'avoir de vinces[5], ils arracheraient d'entre vos main vos biens et vous tueraient. Je sais bien n'est pas convenable, et je n'en fais certes demande, que vous teniez garnison, comm astreints à le faire les autres chefs féodaux,

« Οὐδὲν πταίω, μὰ τὸν Χριστὸν· ἐσεῖς πταίετε πλέον
« Ἐπεὶ πρέπει νὰ ἠξεύρετε, καὶ νὰ τὸ ἐγροικᾶτε,
« Ὅτι ἂν ἐπαῖρεν οἱ Ῥωμιοὶ (ὁ Θεὸς νὰ μὴν τὸ δώσῃ
« Τοὺς τόπους ὁποῦ ἔχομεν ἐδῶ εἰς τὴν Ῥωμανίαν,
« Οὔτε ἐσᾶς ἀφίνασι νὰ ἔχετε ἐκκλησίαις,
« Τοῦ νὰ κρατῆτε ἐδῶ προνοιαῖς, νὰ ἔχετε προβέντζια
« Ἀλλ' οὕτως σᾶς ἠθέλασι φονεύσει καὶ ἀκληρώσει·
« Λοιπὸν ἐγὼ οὐδὲν ζητῶ· οὐδὲν δίκαιον ἐστ

(1) Ducange, dans ses notes sur la famille des Ville-Hardoin, attribue les querelles avec le pape à Geoffroy Ier. Il est assez probable qu'elles auront pu commencer à cette époque. On sait en effet que, dès 1208, l'empereur de Constantinople, Henry, avait rendu un édit, renouvelé en 1210, pour s'opposer aux envahissements des terres par les églises; que les prélats de ce pays avaient voulu se soustraire à l'obligation où ils étaient, même en France, de conduire en personne à l'armée leur contingent d'hommes, proportionné à l'importance des fiefs de leur église (Innocent III, liv. XIII, p. 163), et que tous les seigneurs français, et Geoffroy surtout, s'opposèrent à ces prétentions. Innocent fit déclarer en 1212 l'édit de l'empereur Henry nul et frivole; mais, malgré ses excommunications, les seigneurs de la Morée et de la Thessalie maintinrent leur droit. Honorius III releva en 1223 Geoffroy de Ville-Hardoin II des excommunications lancées contre lui par les évêques de Thèbes et d'Athènes.

(2) Τῆς παλαιᾶς Πάτρας, pour la distinguer de Νέα-Πάτρας.

(3) Ces évêques étaient ceux d'Amyclée, Modon, Coron, Olène et Andravida.

(4) Τὸν κομμεντούρην, mot grécisé.

(5) Προβέντζιαις. Le chroniqueur prend ce mot dans l'acception ecclésiastique, et l'entend comme les chrétiens du rit latin entendaient le mot *provincia*, c'est-à-dire la métropole d'où un archevêque étendait sa juridiction sur les évêques suffragants. Le patriarcat de Constantinople du rit latin comprenait 32 provinces :

1° Celle d'*Athènes* a dans Lequien 23 suffrag. qui étaient les évêques de Négrepont, des Thermopyles, de Mégare, de Daulis, d'Aulon en Laconie, de Zorcon, de Carysto (en Eubée), de Coronée (en Béotie), d'Andros, de Scyros, de Zea, d'Egine, de Cythnos, de Salona (Amphis-e) et de Rea?

2° Celle de *Césarée*, pas de suffragant connu.

3° Celle de *Corfou*, *idem*.

4° Celle de *Corinthe*, 10 suffragants, qui étai évêques de Céphalonie, Zante, Malvoisie, Damala, Giménès? Argos, Lacedemonia, Maina et Christia

5° Celle de *Crète* ou *Candie*, 10 suffragan étaient les évêques de Chiron? Sitia, Arcadia (Calamona, Agria, Cissamos, Cantania, Aria? D tamon, Hierapetra.

6° Celle de *Cyzique*, 4 évêques suffragants, ces dramytta, Libari? Proconnèse, Parium.

7° Celle de *Dyrrachium* (Durazzo), 5 évêques de Kernos? Prisca, Croia, Lyssus et Candavia.

8° Celle d'*Éphèse*, 3 suffragants, les évêques d game, Dimitri (Antandros) et Auréliopolis.

9° Celle d'*Andrinople*, 3 suffragants, les évêq Sozopolis, Scopelos et Agathopolis.

10° Celle d'*Héraclée*, 8 suffragants, les évêq Panion, Selymbria, Mizinum, Gallipoli, Cherso Rodosto, Peristasi et Bizia.

11° Celle d'*Hiérapolis*, 1 évêque suffragant, d'Ancyre.

12° Celle de *Larisse*, 8 suffragants, les évêq Gardiki, Dimicos, Démétrias, Sidonia, Nazora? C Lidoriki, Thèbes (Zeituni).

13° Celle de *Macra*, pas de suffragant connu.

14° Celle de *Mitylène*, *idem*.

15° Celle de *Naupacte* (Lépante), 4 suffraga évêques de Buthronto, Nicopolis, Crona? Acta?

16° Celle de *Naxos* et *Paros*, 2 suffragants, l ques de Santorin et de Thera et Zéa réunis.

17° Celle de Néopacte? pas de suffragant conn

18° Celle de *Néopatras*, 1 suffragant, l'évê Lavata?

19° Celle de *Nicomédie*, 2 suffragants, les évê Chalcédoine et de Césarée.

20° Celle du *Vieux Patras*, 5 suffragants, les

ervïez dans les autres occasions pour la du pays[1]; mais vous devez nous prêter vo ours, aussi bien quand il s'agit du siége des occupées par nos ennemis que quand il l'une excursion contre eux. Dans toutes casions enfin où nous avons à faire un en commun pour le maintien de notre ête, nous devons nous réunir tous pour de du pays; car vous, vous ne signifiez t vous ne pouvez rien sans nous. Quant aisie que j'ai faite des revenus de vos s, je n'en ai rien retenu pour moi; tout a mployé à construire, dans l'intérêt du la place de Chloumoutzi que vous voyez, i est d'une telle force que, quand même serions chassés à plusieurs reprises de la , la possession de ce seul point suffirait nous faire regagner le reste. Je vous prie maintenant, en votre qualité de Pères de l'Eglise, de vouloir bien me donner votre absolution ainsi que le pape m'a donné la sienne. Soyons dorénavant d'accord ensemble. Secourez moi dans les affaires militaires, ainsi qu'il convient; je vous accorderai de mon côté tous les secours dont vous pourrez avoir besoin. » Ils se pardonnèrent alors réciproquement et se réconcilièrent, et les ecclésiastiques lui promirent de se soumettre à sa volonté.

Le prince Geoffroy n'eut pas le bonheur de pouvoir laisser son héritage à un fils. Frappé par la loi de la nature, qui veut que tout ce qui naît doive mourir un jour, il fut en proie aux douleurs d'une maladie mortelle. Prévoyant sa mort prochaine il fit venir auprès de lui son frère Guillaume, et lui dit avec affection :

« Mon très aimé et très bon frère, je vois que le terme de ma vie approche et que je vais vous laisser héritier souverain de tout ce que

λαμπᾶτε γαρνιζοῦν, ὡσὰν τοὺς πρενσιατόρους[1]·
εἰς ἄλλαις ἀφορμαῖς, εἰς φύλαξιν τοῦ τόπου,
μμαχιὰν κάστρου τινὸς, ὁποῦ ἔνι σεγγυασμένον
τὰς ἀντιδίκους μας, πρέπει νὰ μᾶς βοηθῆτε.
ως καὶ εἰς φουσάτευμα, ν' ἀπέλθωμεν εἰς κούρση·
ἐς ἄλλαις ὑπόθεσαις, διὰ συμμαχιὰν τοῦ τόπου,
ι νὰ ἤμεθα ὁμοῦ τὸν τόπον μας φυλάττειν·
ἰσεῖς χωρὶς ἡμᾶς ποσῶς οὐ χρηματεῖτε.
καὶ ἂν ἐκράτησα τῆς ἐκκλησιᾶς τοὺς τόπους,
ν ἐπῆρα τίποτε, διάφορα νὰ ἔχω·
η, κάστρον ἔπηκα εἰς σωτηριὰν τοῦ τόπου·
ίως ἂν ἐχάναμεν τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
ὶ τὸ κάστρον Χλουμουτζιοῦ τὸν θέλομεν ἐπάρει·
ώτω σᾶς παρακαλῶ ὡς ἐκκλησιᾶς πατέραις,
ω τὴν συμπάθιον, ὡσὰν καὶ ἐκ τὸν πάπαν·
ἐκαὶ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν ἂς ἔχωμεν ὁμόνοιαν·
ρέχετέ με εἰς ἄρματα, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει·
« Ἐγὼ πάλιν νὰ σᾶς βοηθῶ εἰς ὅσον ἔνι χρεία. »
Εἰς τοῦτο ἐσυμπαθίσθησαν, καὶ ἐποίησαν ἀγάπην·
Καὶ ἔταξαν ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ ἔνι εἰς θέλημά του.
Ἀφότου γὰρ ἐγείνετον αὐτὸ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Αὐτὸς ὁ πρίγκηπας Τζεφρόες οὐδὲν εἶχε τὴν χάριν
Νὰ ἔχῃ τέκνον τίποτε, ν' ἀφήσῃ κληρονόμον.
Ὡς ἔνι γὰρ τὸ φυσικὸν 'ς τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
Καὶ ὅσοι γεννῶνται, ὀφείλουσι θάνατον ἀποθάνει,
Ἔπεσε καὶ ὁ πρίγκηπας εἰς ζάλην τοῦ θανάτου.
Ὡς εἶδε καὶ ἐνόησεν ὅτι ἀποθάνει θέλει,
Τὸν ἀδελφόν του ἐλάλησεν ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν, φιλοπαρακαλεῖ τον·
« Ἀδέλφι μου γλυκύτατον καὶ πολυαγαπημένον,
« Ἐγὼ ὁρῶ, ἐπλήρωσεν ὁ χρόνος τῆς ζωῆς μου·
« Καὶ ἐσὺ ἀπομένεις ἐδῶ αὐθέντης, κληρονόμος
« Ἀπ' ὅσον γὰρ ἐκέρδησεν ὁ αὐθέντης πατήρ μας
« Μὲ βιὰν καὶ μόχθον δυνατὸν, ὡς τὸ ἠξεύρουν πάντες.

ycléc, de Modon, Coron, Olène et Andravida.

' Celle de *Philippe*, 2 suffragants, les évêques de bia? et Christopolis.

' Celle de *Rhodes*, 5 suffragants, les évêques de Ni- Milo, Carpathe, Tine et Micone, et Chios.

' Celle de *Sardes*, 1 suffragant, celui de Tripoli.

' Celle de *Sébaste* (Cabira en Arménie), 2 suffra- les évêques de Sébastopolis et Béryte.

Celle de *Serrhes*, 1 suffragant, l'évêque de Zichna.

' Celle de *Smyrne*, 1 suffragant. l'évêque de Phocée.

Celle de *Thèbes*, 2 suffragants, les évêques de Cas t de Zaratoria?

Celle de *Thessalonique*, 1 évêque suffragant, celui de (ancienne Pydna en Macédoine, aujourd'hui Citro).

Celle de *Trajanopolis*, 1 évêque suffragant, celui ainm.

Celle de *Trébizonde*, pas de suffragant connu.

31° Celle de *Verisi?* (en Macédoine ou en Thrace), 4 suffragants, les évêques de Rusium? Apt? Kiptalis? et Meda?

32° Celle de *Zichia* (en Scythie), 11 suffragants, les évêques de Caffa, Soldaia, Sara, Chemach, Sibula, Tanis, Chersonnèse, Bosphore, Matriga? Syba? et Lucuca?

Lequien cite ensuite (*Or. Christ.*) 20 autres siéges épiscopaux non compris dans cette liste : ce sont ceux de Abos? Ajaccio (en Cilicie), Arca, Abidos, Ancyre, Buccovia, Ceretus? Cumanie, Dionysiopolis, Dimitaque? Hiéropolis, Kiew, Moscou, Natura? Nea? Nelis? Perga? Russie, Scopias et Smolensk.

(1) Voyez le texte, page 50, qui précise les droits de chacun et exempte formellement le clergé et les ordres militaires du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem du service de garnison, en les astreignant tous en même temps, chefs militaires et ecclésiastiques, à se réunir à l'armée, soit dans les excursions, soit pour la défense du pays.

notre père et seigneur a conquis à force de peines et de travaux, comme tout le monde le sait. Une idée, mon bon frère, tourmente mon esprit. J'ai toujours eu le projet de bâtir une église pour en faire un monastère et y déposer les restes de notre père et seigneur; mais jamais il ne m'a été possible d'accomplir ce vœu. Je vous engage donc et je vous prie, mon bon frère, que, puisqu'il ne m'a pas été donné de réaliser ce projet, vous vouliez bien acquitter mon vœu; en récompense vous obtiendrez la bénédiction de ce père et seigneur si regretté. Faites ensuite placer ses restes dans un tombeau, et que les miens reposent près des siens. Prenez de plus, mon bon frère, toutes les mesures convenables pour que ce monastère ait de bons desservants, qui y trouvent une honnête existence et nous mentionnent dans leurs prières pendant les siècles des siècles. Je termine enfin, mon bon frère, en vous conseillant d'épouser une femme en mariage légitime, pour en avoir des enfants qui héritent des pays conquis par les efforts de notre père. »

Ayant ainsi fait toutes ses dispositions, il li-

« Ἀσπὸν, ἀδέλφι μου καλὸν. ἐγὼ εἶχα εἰς τὸν νοῦν μου
« Νὰ οἰκοδομήσω ἐκκλησιὰν, νὰ πήσω μοναστῆρι,
« Νὰ θέσω τὸ ἅγιον λείψανον τοῦ αὐθέντου καὶ πατρός μας·
« Καὶ οὐδὲν τὸ ἐκατευόδωσα ἐκ τῶν ἁμαρτιῶν μου·
« Διὰ τοῦτο ἀξιόνω σε, πολλὰ παρακαλῶ σε,
« Ἐπεὶ οὐδὲν εὐόδωσα νὰ τὸ ἔχω ποιήσει,
« Πῆσέ το, ἀδελφούτζη μου (νὰ ἔχῃς τὴν εὐχὴν του
« Ἐκείνου τοῦ πολυπόθητου αὐθέντου καὶ πατρός μας)·
« Καὶ ἂς βάλουσι τὸ λείψανον ἐκεῖ εἰς τὸ κιβοῦριν.
« Ἀπαύτου πάλι ἂς βάλουσι πλησίον τὸ ἐδικόν μου.
« Καὶ ὄρθωσε, καλὲ ἀδελφὲ, νὰ ἔχῃ τὸ μοναστῆρι
« Ψάλταις καλοὺς καὶ λειτουργοὺς, νὰ ἔχουν τὴν ζωήν τους,
« Τοῦ νὰ μᾶς μνημονεύωσιν εἰς αἰῶνας αἰῶνος.
« Καὶ μετὰ τοῦτο, ἀδελφὲ, λέγω καὶ συμβουλεύω
« Νὰ πάρῃς καὶ γυναῖκα σου νὰ ἓν ὁμόζυγός σου,
« Ὅπως ποιήσῃς μετ' αὐτὴν τέκνα καὶ κληρονόμους
« Τοῦ νὰ κληρονομήσουσι τὸν κόπον τοῦ πατρός μας. »
Ἀφότου ἐδιόρθωσεν ὁ πρίγκηπας Τζεφρόης
Τὰ πάντα, ὅσα ἔπρεπε καὶ ἤθελεν ἀτός του,
Τὸ πνεῦμα ἐπαράδωκεν εἰς χεῖρας τοῦ Κυρίου [1].

vra son âme entre les mains de son Créat

Les prélats et les bannerets couronn
alors pour prince messire Guillaume, frè
prince Geoffroy. Le nouveau souverain
tra plus d'habileté, de sagesse et d'ac
qu'aucun des hommes nés dans le pays
Romanie. Plein de douceur et d'humani
s'acquit en peu de temps l'affection de tou
moment où il prit les rênes du gouvernem
les Grecs occupaient encore les places de
nembasia, de Corinthe et d'Anapli, tout
d'Argos. Ces places dominaient les ports
cipaux de la Morée, et, par leur situatio
bâtiments de l'empereur des Grecs [2] pouv
les approvisionner et y débarquer des trou
Cet état de choses excita une vive indign
dans le cœur du prince, et il déclara qu'
méritait pas de porter le titre de prince
Morée, tant que ces places ne seraient pas
quises. Il réfléchit d'abord mûrement à ce
jet, demanda ensuite l'avis de ses consei
Le résultat de leur délibération fut que le p
n'étant pas pourvu des bâtiments néces
pour tenir la mer et empêcher l'approvisio

Εἰς τοῦτο οἱ ἀρχιερεῖς, οἱ φλαμπουριάροι ἔλεσι
Ἐστιψαν διὰ πρίγκηπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Τὸν ἀδελφὸν τοῦ πρίγκηπος ἐκείνου τοῦ Τζεφρόη,
Ὅς τις πολλὰ ἐξέβγκεν ἄνθρωπος ἐπιδέξιος,
Φρόνιμος καὶ κοπιαστὴς εἰς ὅλους τοὺς ἀνθρώπους,
Ὁπού νὰ ἐγεννήθηκαν εἰς τὸ μέρος Ῥωμανίας·
Καὶ ἦτον καὶ φιλάνθρωπος, πάντες τὸν ἠγαποῦσαν.
Ἀφότου ἐπαράλαβε τὴν αὐθεντειὰν τοῦ τόπου,
Εὗρε, καὶ ἐκρατούσασιν ἀκόμη οἱ Ῥωμαῖοι
Τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς καὶ ἐκεῖνο τῆς Κορίνθου,
Ὡσαύτως καὶ τοῦ Ἀναπλιοῦ, πλησίον δὲ τοῦ Ἄργους,
Τὰ ὁποῖα κάστρη εἶχασι τοὺς πρώτους τοὺς λιμιῶνας,
Ὅπου ἔρχονταν τὰ πλευτικὰ τοῦ βασιλεὼς Ῥωμαίων,
Καὶ ἠφέρασι σιτάρχησιν καὶ ἀνθρώπους τῶν ἁρμάτων [3]
Ἰδὼν ἐν τούτῳ ὁ πρίγκηπας, πολλὰ τὸ ἐβαρύνθη·
Λέγει, ἐὰν οὐδὲν ἔχῃ τα, τὰ κάστρη γὰρ ἐκεῖνα,
Οὐδὲν πρέπει νὰ τὸν λαλοῦν πρίγκηπα τοῦ Μορέως.
Εἰς τοῦτο ἀτὸς του ἐσκόπησεν, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον·
Ἐζήτησε καὶ ἄλλων βουλὴν ὁποῦ ἦσασι μετ' αὐτον·
Ὅτι ἂν οὐκ ἔχῃ πλευτικὰ τὴν θαλασσαν κρατῆσαι,

(1) Je trouve le nom de Geoffroy mentionné dans des lettres d'Honorius III (l. VIII) de l'année 1225; dans des lettres de Grégoire IX, de 1237 (l. X); puis par Ducange en 1254, 1256, 1259 et 1245, (voy. mon édition de son Hist. de Constantinople, t. I, p. 219, 225 et 253.) La date de sa mort est incertaine. Ducange mentionne pour la première fois son frère Guillaume comme prince d'Achaïe en l'an 1255 (t. II, p. 515 de mon édition).

(2) Après la prise de Constantinople par les L
plusieurs des Grecs les plus puissants de la cour byz
avaient pris le titre d'empereur. Il veut sans doute
ici de Jean Ducas Valaces, qui en 1222 avait succ
Théodore Lascaris, à Nicée. David Comnène régn
même temps à Trébizonde, et Théodore l'Ange Comn
Thessalonique, pendant que Robert de Courtenai
se contenter de la ville de Constantinople.

places, il lui était impossible de les
ans s'en être muni. Il envoya alors
gers[1] auprès du duc de Venise, et
rec la communauté de cet État un
: conditions suivantes : La commu-
ait fournir au prince quatre bonnes
n armées, jusqu'à ce qu'il se fût em-
onembasia et d'Anapli, et lui, de son
it céder en propriété perpétuelle à la
té de Venise les places de Coron et
, avec leurs villages et dépendances;
enise fournissait au prince deux ga-
la garde du pays, et payait la solde
ge, le prince n'étant tenu qu'aux frais
ien.

ngement conclu, le prince ordonna de
ge[2] de Corinthe; il fit écrire au sei-
thènes, qui portait encore le titre de
, pour qu'il eût à se rendre au siége de
il manda ensuite le duc de Naxos[3], les
eurs d'Euripe[4] et ceux des autres îles[5],
également de se rendre au siége avec
leurs troupes bien armées. Aussitôt leur arrivée, le prince commença le blocus de la place.

La montagne sur laquelle est située la citadelle de Corinthe est large à sa base, haute et escarpée. La citadelle est placée sur la partie la plus élevée. Au midi de la citadelle est un monticule surmonté d'un plateau, mais escarpé partout et entouré de ravins profonds. Ce fut là que le prince fit bâtir un château, qu'on appela Montesquiou, et qui conserve encore aujourd'hui ce nom[6]. De l'autre côté de la montagne, au nord, le mégas-kyr fit bâtir un autre fort pour lui-même. On les approvisionna et on y plaça des arbalétriers[7] armés de boucliers. Par ce moyen on serra les Corinthiens si étroitement, qu'ils ne pouvaient plus se procurer de bois, ni recevoir aucun approvisionnement; ils n'avaient plus que l'eau des fontaines et des puits, qui est toujours abondante sur la montagne et dans l'intérieur de la citadelle, et dont personne ne pouvait les priver.

Si je voulais donner les détails de tout ce qui

αι στράχησις εἰς τὰ εἰρημένα κάστρη,
εύει τα· ἄλλος δ' ἔχει τὰ θέλει.
ους [1] ἔστειλε εἰς τὸν δοῦκα Βενετίας,
:ν μὲ τὸ κομμοῦν, οὕτως ἐσυμφωνῆσαν·
ὥσῃ τὸ κομμοῦν, ἕως οὗ νὰ κερδήσῃ
τῆς Μενεδασιᾶς καὶ αὐτὸ τοῦ Ἀναπλίου,
τρτα καλὰ μὲ τὴν ἀρμάτωσίν τους·
ι δώσῃ τοῦ κομμοῦν τὸ κάστρον τῆς Κορώνης
ι καὶ περιοχήν, ὁμοῦ μὲ τὴν Μεθώνην,
ἰς κληρονομιὰν κομμοῦν τῆς Βενετίας·
ὁ καὶ ἔμπροσθεν, κερδαίνοντα τὰ κάστρη,
στα [2] Βενετιά διὰ φύλαξιν τοῦ τόπου
ο μοναχὰ, νὰ ἔχουν τὸν λαόν τους·
τους νὰ ἐκπληρῇ τὴν ἔξοδόν τους ὅλην,
πανάτικα, ἄνευ τῆς ῥόγας μόνον.
ς, ὡς ἐδιόρθωσεν ὁ πρίγκηπας ἐτοῦτο,
ι νὰ γενῇ τὸ σάντζο [3] τῆς Κορίνθου·
ζει, γράφουσιν αὐθέντην τῆς Ἀθήνας
ν τὸν ἔλεγαν ἐκεῖνον τὸν αὐθέντην),
ἰς βοήθειαν ἐς τὸ σάντζο τῆς Κορίνθου.

Ἀπαύτου πάλιν ἔστειλε ἐς τὸν δοῦκα τῆς Ἀξίας [3],
Ἐς τοὺς τρεῖς αὐθέντας Εὐρίπου [4] καὶ ὅλων τῶν νησίων [5],
Νὰ ἔλθουσι μὲ ἅρματα καὶ δύναμιν φουσάτου·
Καὶ ἀφότου ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε τὰ φουσάτα,
Ἐδιόρθωσεν ὁ πρίγκηπας τὸν παρακαθισμόν του.
Ἀεὶπὸν ὡς ἐνὶ τὸ βουνὶν τοῦ κάστρου τῆς Κορίνθου
Πλατὺ καὶ μέγα φοβερὸν, καὶ ἄνω ἐνὶ τὸ κάστρον,
Εὑρίσκεται πρὸς μεσημβρίαν ἐκεῖνου δὲ τοῦ κάστρου
Ὀκάτι ἕνα βουνόπλατον, τραχόνι γὰρ καὶ σπήλαιον,
Ἐνταῦθα ὁρίζει ὁ πρίγκηπας, καὶ ἄνω κτίζουν κάστρον·
Μούντε Σκοῦβε τὸ ὠνόμαζαν, οὕτως τὸ λέγουν πάλιν [6].
Καὶ ἀπὸ τὴν ἄλλην μεριὰν, τὸ λέγουσι πρὸς ἄρκτον,
Ὁ μέγας κύρης ἔπηκε κάστρον ἐκεῖ ἐδικόν του·
Ἐλάβασι σιτάρχησιν, σκευταροτζαγρατόρους [7]·
Καὶ τόσον τοὺς ἐστένευσαν τοὺς Κορινθιοὺς εἰς τοῦτο,
Ὅτι ἄδειαν οὐκ εἶχασι, ξύλα διὰ νὰ πάρουν,
Οὐδὲ ποσῶς σιτάρχησις ποῦποτε νὰ τοὺς ἔμπῃ·
Μόνον τὸ ὕδωρ τὸ πολὺ τῶν βρύσων καὶ πηγάδων,
Ὁποῦ εἶναι ἄνω ἐς τὸ βουνὶν ἀπέσω εἰς τὸ κάστρον,
Μόνον αὐτὸ εἶχασι πολὺ· καὶ τίς νὰ τοὺς τὸ ἐπάρῃ;

ste dit : Μανταταφόρους, mot composé du mot
t du mot français *mandat*.
ντζο, mot grécisé. (Voy. la n. 1 de la p. 70.)
ικα τῆς Ἀξίας. Marc Sanudo subjugua les îles
Milos, Paros et Érine (Σαντορίνη ou Ἁγία Εἰ-
mme Théra) et prit le titre de duc de Naxos.
axos possédait douze îles, d'où sa souveraineté
le appelée la Dodécanèse.
vu plus haut que le véronais Raban dalle Car-
es conquérants de l'île d'Euripe, l'ancienne
Eubée, l'avait enlevée en 1210 aux Vénitiens.

(5) André et Jérôme Ghisi s'étaient emparés de Scyros et de Mycone; Pierre Giustiniani et Domenico Michieli, de Céos; Philippe Navagero, de Lemnos; Marin Dandolo, d'Andros.

(6) Ce château n'existe plus.

(7) Σκευταροτζαγρατόρους, mot composé de σκευτάριον, écu, bouclier, et de τζάγρα qui en Épire signifia primitivement un buisson d'épines, puis alène de cordonnier, et par extension flèche.

se passa au siége de Corinthe, le récit pourrait fatiguer mes lecteurs. Je me contente donc de dire qu'après avoir supporté, dans l'intérieur de la citadelle, les plus pénibles privations, les Grecs, voyant enfin qu'ils n'avaient plus de secours à espérer de nulle part, capitulèrent et rendirent la place, sous la condition de conserver leurs priviléges, ainsi que les autres Grecs de la principauté. Le prince Guillaume, aussitôt après avoir occupé cette place importante, la munit de vivres, d'hommes et d'armes. Il adressa ensuite la parole au mégas-kyr et aux autres chefs, et leur tint ce discours plein de sagesse :

« Mes compagnons, mes amis et mes frères, nous devons rendre des actions de grâces d'abord au Christ et ensuite à sa divine mère de la faveur qu'ils nous ont faite en nous rendant maîtres de la meilleure partie de la Morée. Il ne nous reste plus à conquérir qu'une petite partie du pays; ce sont les places d'Anapli et de Monembasia. Si cela vous est agréable, puisque nous voilà tous réunis, nous allons tenir conseil ensemble sur les mesures à prendre pour nous emparer de force de ces places.

Les plus distingués de l'armée décidèrent alors que ces deux places étant situées sur mer et ayant des ports, il fallait les assiéger à la fois par terre et par mer.

Pendant qu'on était encore assemblé en conseil, les quatre galères vénitiennes arrivèrent à Coron. A cette nouvelle le prince et tous les autres chefs ressentirent la joie la plus vive. Les conditions auxquelles Venise accordait ses galères étant acceptées, on expédia à Coron pour faire livrer aux Vénitiens cette place avec toutes ses dépendances, et la place de Modon. Tous les villages qui relevaient immédiatement de la juridiction du prince, devaient à l'avenir être possédés par le duc de Venise. Dans cette cession ne se trouvaient pas compris les terres et les fiefs des seigneurs féodaux.

Dès que les Vénitiens eurent été mis en possession de la place de Coron et de ses dépendances, les galères vénitiennes se dirigèrent tout droit sur Anapli, et bloquèrent la place par mer. Le prince y marcha de son côté avec toutes ses troupes. L'été se passa ainsi, et l'h

Ἀειπὸν ἂν ἤθελα λεπτῶς ὅλα νὰ σὲ τὰ γράψω,
Ὅσα καὶ ἂν ἐγείνησαν 'ς τὸ σέντζο τῆς Κορίνθου,
Πολλὰ ἤθελαν βαρεθῆ αὐτοὶ, ὁποῦ τ' ἀκούσει·
Ἀλλὰ ἐκ τὴν πολλὴν στένευσιν ὁποῦ εἶδαν ἐκεῖ ἔσω,
Ὅτι ποθὲν οὐκ ἠμποροῦν νὰ ἔχουσι βοήθειαν,
Ἔπισαν εἰς συμβίβασιν, καὶ ἔδωκαν τὸ κάστρον
Μεθ' ὅρκου καὶ μὲ συμφωνιαῖς νὰ ἔχουν ταῖς προνοίαις,
Καθὼς περ καὶ οἱ ἄτεροι Ῥωμιοὶ τοῦ πριγκηπάτου.
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸ κάστρον τὸ βασιλικὸν ἐκεῖνο τῆς Κορίνθου,
Ὅρισε, καὶ ἐβάλασι σιτάρχησιν μεγάλην
Ἀπὸ λαὸν καὶ ἄρματα, ὡς πρέπει καὶ ἁρμόζει.
Εἰς τοῦτο λαλεῖ πρότερον ἀρχὴ τὸν μέγαν κύρην,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἅπαντας ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Καὶ οὕτως εἶπε πρὸς αὐτοὺς μετὰ μεγάλης γνώμης
« Συντρόφοι, φίλοι, ἀδελφοί, πρέπει νὰ εὐχαριστοῦμεν
« Πρῶτον τὴν δόξαν τοῦ Χριστοῦ, δεύτερον τῆς Θεοτόκου,
« Τὴν χάριν ποῦ ἔδωκαν, καὶ ἔχομεν κερδεμένον
« Τὸ κάλλιον μέρος τοῦ Μορέως· ὀλίγον γὰρ μᾶς λείπει,
« Τὸ κάστρον γὰρ τοῦ Ἀναπλιοῦ καὶ τῆς Μονεβασίας·
« Αὐτὰ ἰδοὺ μᾶς λείπουσι, καὶ ἄνε σᾶς ἀρέσῃ,
« Ἐδῶ ὁποῦ εὑρίσκεσθε, ἐμεῖς ἂς βουλευθοῦμεν,
« Πῶς γὰρ νὰ τὰ ἐπάρωμεν, πῶς θέλομεν ποτήσει,
« Νὰ πολεμήσωμεν καὶ αὐτὰ, νὰ τὰ ἔχωμεν κερδήσει. »
Εἰς τοῦτο οἱ ἐντιμότεροι εἶπαν καὶ ἀφιρῶσαν,
Ὅτι ἐπὴν εὑρίσκονται ἀμφότερα τὰ κάστρη
Εἰς ἀκρωτῆριν θάλασσας, καὶ λιμιῶνα ἔχουν,
Πρέπει νὰ τὰ σιγγιάσωμεν[1] τῆς γῆς καὶ τοῦ θαλάσσου.
Εἰς τοῦτο καθεζόμενοι εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην,
Τὰ κάτεργα τὰ τέσσερα ἤλθαν εἰς τὴν Κορώνην.
Τὸ ἀκούσει το ὁ πρίγκηπας, μεγάλως τὸ ἐχάρη·
Ὡσαύτως τὸ ἐχάρησαν οἱ κεφαλάδαις ὅλοι.
Ἐκείνους ὁποῦ ἤφεραν ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Καὶ καβαλλάρην ἔστειλαν ἐκεῖ εἰς τὴν Κορώνην,
Τὸ κάστρον ἐπαράδωκαν, νὰ ἦναι τῶν Βενετίκων
Μὲ ὅλην τὴν διακράτησιν, ὁποῦ κρατεῖ ἡ Μεθώνη[2].
Ὅσα χωρία κυρίσκοντο, ὅλα τὰ εἶχεν ἡ κούρτη,
Νὰ τὰ ἔχῃ καὶ νομεύεται ὁ δούκας Βενετίας,
Ἄνω τῶν τόπων καὶ προνοιῶν ὁποῦ εἶχαν οἱ προνειατόροι.
Καὶ ἀφοῦ γὰρ ἐπαράλαβαν τότε οἱ Βενετίκοι
Τὸ κάστρον, τὴν περιοχὴν, τὰ μέρη τῆς Κορώνης,
Ἀπῆλθασι τὰ κάτεργα ὁλόρθα εἰς τ' Ἀνάπλι.
Τὸ κάστρον ἐσυντζίασαν ἐκ μέρος τῆς θαλάσσης,
Καὶ ὁ πρίγκηπας ἐκ τὴν στερεὰν μὲ τὰ φουσάτα ὅλα.

(1) Σεγγιάσωμεν, de l'italien *assediare*, ou du latin *cingere*, plus bas ἐσυντζίασαν, comme σέντζο de la page 69 sont des mots également grécisés, et de la même origine.

(2) D'après l'acte de partage rapporté dans la chronique de Dandolo, liv. X, c. 3, on voit que les Vénitiens avaient déjà obtenu Coron et Modon; mais il y avait probablement ensuite quelques difficultés, qui se terminèrent au moyen de l'arrangement proposé par Guillaume de Ville-Hardoin.

mmença. Ils établirent alors leurs quar-
hiver autour de la place, en continuant de
uer par terre et par mer; et lorsque le
temps fut revenu et qu'on entrait déjà
l'été, Anapli, étroitement resserrée et
evant aucun secours, entra en pourpar-
apitula et se rendit. Des deux châteaux
ur des hauteurs escarpées, l'un, aux
s de la capitulation, fut livré aux Francs;
ond, qui était le moins fort, fut conservé
recs. Les conventions furent jurées, écri-
scellées de part et d'autre.

fois maître d'Anapli, le prince offrit
mpressement au mégas-kyr la propriété
taire des territoires d'Anapli et d'Ar-
de leurs forteresses, et le pria d'accepter
sent comme récompense de l'appui qu'il
ait prêté dans le siége de Corinthe, et plus
par l'espoir de l'engager ainsi à l'aider
prise de Monembasia.

ès l'occupation d'Anapli, le prince se
du mégas-kyr, qui retourna directement
bes, où il faisait sa résidence. L'hiver
passé, le prince Guillaume envoya ses
messagers pour engager le mégas-kyr, les trois seigneurs d'Euripe, le duc de Naxos, les seigneurs des autres îles, le comte de Céphalonie [1], et tous les chefs de la principauté de la Morée, à se réunir, bien approvisionnés d'armes et de vivres, pour marcher contre Monembasia dont il voulait faire le siége. La place ne pouvant être prise de force, à cause de sa situation, il voulait, en la bloquant par terre et par mer, l'obliger à se rendre par famine.

A la belle saison, vers le mois de mars, les troupes arrivèrent de tous côtés, et se réunirent sur les prairies situées dans les plaines de Nicli assignées pour lieu de rendez-vous. De là, elles marchèrent sur Monembasia, et les quatre galères vénitiennes firent voile en suivant la côte, et fermèrent la mer. Le prince établit alors son blocus, et [2] resserra Monembasia aussi étroitement qu'on renferme le rossignol dans sa cage. Les habitants de Monembasia, qui connaissaient d'avance l'intention du prince de bloquer leur place, avaient pris tous les moyens pour l'approvisionner à temps; bien fournis de tout, ils ne faisaient que fort peu de cas de l'armée fran-

καῖρι ἐπέρασεν, ἐσέβη ὁ χειμῶνας·
χειμάσασι τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης.
ἐγύρισε ὁ καιρὸς, καὶ ἦλθε τὸ καλοκαῖρι,
τὸ κάστρον Ἀναπλεῦ, πῶς ἐνι ἀποκλεισμένον.
δὲν εἶχασι ποσῶς βοήθειαν κἀμμίαν,
εἰς συμβάσασιν, καὶ ἔδωσαν τὸ κάστρον.
πῶλια κύρισενταν ἄνω εἰς δυὸ τραχόνια·
ἐπ' ἐσυμβιβάσθησαν νὰ δώσουν τὸ ἓν καστέλλι,
τὸ ἐχαμνότερον νὰ τὸ κρατοῦν οἱ Ῥωμαῖοι.
ἐν καὶ πρόστάγματα ταῖς συμφωνιαῖς ἐπῆκαν.
ἀφότου ἐπαρέλαβεν ὁ πρίγκηπας τὸ Ἀνάπλιν,
ἐθυμᾶν τὸ ἐχάρισε τότε τοῦ μέγα κύρη,
ἦχε εἰς κληρονομιὰν ἐκεῖνο καὶ τὸ Ἄργος·
ἔφη τὸν ἐχάρισεν ὁ πρίγκηπας τὸν μέγαν κύρην,
ἐκεῖ καὶ τὸ Ἄργος τε, ἐμοῦ τὰ δύο κάστρη,
τὰ τὸν συνδρομὴν, ὁπού ἔπρεπεν ἑτότες
κύρης σὲ λαλῶ εἰς τὸν πιασμὸν Κορίνθου,
, ὅτι ἀπάντιχεν ὁ πρίγκηπας μὲ ταῦτα,
θέσῃ εἰς τὸν πιασμὸν κάστρου Μονεβασίας·
τὸν ἀρσὺ ἐπίασε τὸ κάστρον τὸ Ἀνάπλιν,
πρὸς ἐδιαίτησε μετὰ τὸν μεγαν κύρην.
ἐκαχωρίσθησαν, ἐδιαίτη ὁ μέγας κύρης
εἰς τὴν χώραν του, τὴν λέγουσι γὰρ Θήβαν.
ὃν ἐπέρασε ὁ καιρὸς, λέγω σε, ὁ χειμῶνας,

Μαντατοφόρους ἔστειλεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος,
Γραφὴν καὶ παρακάλεσιν πρῶτον τὸν μέγαν κύρην,
Τοὺς τρεῖς αὐθέντας Εὐρίπου, τὸν δοῦκα τῆς Ἀξίας,
Καὶ ὅλους γὰρ τοὺς ἄτερους αὐθέντας τῶν νησίων,
Τὸν κόντον τῆς Κεφαλονιᾶς [1], καὶ ὅλους τοὺς κεφαλάδαις
Τοῦ πριγκηπάτου τοῦ Μορέως, μικρούς τε καὶ μεγάλους,
Νὰ ἔρχωνται μὲ ἅρματα καὶ σιταρχιὰν μεγάλην·
Σ τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς βουλεύεται ν' ἀπίλθῃ·
Διοῦ ἐνι ἀπολέμητον, θέλει νὰ τὸ καθήσῃ,
Τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης γὰρ θέλει νὰ τὸ φυλάξῃ
Φύλαξιν τε καὶ κάθισμα, ἕως νὰ τὸ ἐπάρῃ.
Καὶ ἀφοῦ ἄνοιξε ὁ καιρὸς ἀπαὶ τὸν μάρτιον μῆνα,
Καταπαντὸθεν ἤρθασιν ἐκεῖσε τὰ φουσάτα.
Εἰς τὰ λιβάδια τοῦ Νυκλιοῦ, ἐκεῖσε εἰς τοὺς κάμπους,
Ἐγένετον ἡ σύναξις ἐκείνων τῶν φουσάτων·
Καὶ ἀπ' ἐκεῖ ἐδιαίτησαν εἰς τὴν Μονεβασίαν·
Τὰ κάτεργα τὰ τέσσαρα ἦλθαν τῶν Βενετίκων·
Ἐστάθησαν ἐκ τὸν γιαλὸν, τὴν θάλασσαν κρατοῦσι·
Καὶ ὥρθωσεν ὁ πρίγκηπας τὸν παρακαθισμόν του·
Μὲ τέτοιον τρόπον καὶ ἀφορμὴν τὴν ἐπαρακαθῆσαν
Τότε σου[2] τὴν Μοναβασιὰν ὡς 'ς τὸ κλουβὶν τ' ἀηδόνι·
Ἄνθρωποι τῆς Μονεβασιᾶς, ὡς ἤξευραν 'ς τὸ κάστρον,
Ὅτι ἔρχεται ὁ πρίγκηπας νὰ τοὺς παρακαθήσῃ,
Ἐποίησαν τὴν σιτάρχησιν κατὰ τὴν δύναμίν τους·

κόντες τῆς Κεφαλενίας. Je vois dans Coronelli 224 un nommé Gaïo, qui était seigneur de Cé-, en fit don à la république de Venise. Il y eut plus tard des comtes de Céphalonie de la maison de Tocco.

(2) Τότε σου, locution vulgaire répétée neuf vers plus bas Ποτέ του. Ici σου, του, sont des particules explétives.

que. Ils espéraient même, et déjà ils répandaient ce bruit, que l'ennemi, convaincu de l'impossibilité de les prendre de cette manière, ne tarderait pas à lever le blocus et à partir. Le prince, de son côté, irrité de leur orgueil, et plein de colère et d'indignation, jura sur son épée de ne pas quitter son poste qu'il ne fût maître de la place. On y établit aussitôt trois ou quatre trébuchets qui tiraient jour et nuit sans interruption sur la ville, abattaient les maisons et tuaient les hommes. Mais à quoi bon vous rapporter tant de détails, et vous raconter minutieusement ce que le prince fit à Monembasia, et dans quel état se trouvaient les assiégés? Pour abréger le récit, je me contenterai de vous dire: qu'après le serment fait par le prince de ne pas quitter Monembasia qu'il n'eût pris et la hauteur et le fort, le siége dura encore trois ans. Les assiégés, manquant de toute espèce de subsistances et presque forcés de se dévorer les uns les autres, mangèrent des souris et des chats; mais enfin, se trouvant réduits aux dernières nécessités, et voyant la mort devant eux, ils se décidèrent à faire leur soumission. Ils demandèrent alors à capituler avec le prince Guillaume, et lui proposèrent de se mettre à lui et à ses descendants, sous la dition qu'il respecterait leurs biens et pri ges, ainsi que ceux de leur famille, et qu'i seraient tenus de le servir que par mer, e cevant toujours une solde pour l'équipa leurs bâtiments, et de plus, une légère ré pense [1].

Le prince leur accorda toutes leurs de des, qu'il fit rédiger par écrit et sceller d sceau. Les serments prêtés de part et d'a trois des principaux citoyens de Monem prirent les clefs de la forteresse de Monem et les portèrent au prince. L'un s'appelait mounas, le second Monoïannis, et le de Sophianos; tels étaient les noms des trois f les les plus distinguées de Monembasia à époque. Ils saluèrent le prince, qui leur f très gracieux accueil. En homme sage e bile qu'il était, il leur fit cadeau de chevau coursiers[2], et d'habillements tout d'or et d' late[3], et leur accorda aussi des terres du cô Vatica[4].

Beaucoup de Grecs, jusque-là rebelles, vaient alors de la Tzacouie et se soumett

Καὶ εἰς ψῆφον οὐκ εἶχασι τὰ Φράγκικα φουσάτα·
Ἐπάντιχαν, καὶ ἔλεγαν γοργὸν νὰ ὑπαγένουν,
Ν' ἀφήσουσι τὸν καθισμὸν, τὸν τοὺς παρακαθῆσαν.
Καὶ ὁ πρίγκηπας ἐβλέποντας τὴν τόση ἀλαζονείαν,
Ἀπὸ χολῆς του καὶ θυμοῦ ὥμωσε τὸ σπαθίν του,
Ποτέ του ἀπέκει μὴ διαβῇ, ἕως τὸ κάστρον πάρῃ.
Τὰ τριμπουτζίτα ἔστησαν (ἦτονε δύο, τρία),
Καὶ ἔβριπταν ἀδιάλειπτα ἡμέραν τε καὶ νύκτα·
Ὁσπήτια ἐχαλεύασαν, καὶ ἀνθρώπους ἐφονεῦαν.
Τί νὰ σὶ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ τί νὰ σὲ τὰ γράφω,
Τὰ ἔπηκεν ὁ πρίγκηπας εἰς τὴν Μονοβασίαν,
Καὶ πάλιν πῶς ἐδιάγασιν οἱ Μονοβασιώταις;
Ὅμως διὰ κοντότερον νὰ τὸ διαμπνεύσω.
Καθὼς τὸν ὅρκον ἔπηκεν ὁ πρίγκηπας ἐτότε,
Ὅτι ποτὲ οὐ μὴ διαβῇ ἐκ τὴν Μονοβασίαν
Ἕως νὰ πάρῃ τὸ βουνὶν, ὁμοίως καὶ τὸ κάστρον,
Εἰς τοῦτο ἔπηκεν ἐκεῖ τρεῖς χρόνους ἢ καὶ πλέον·
Ἐκεῖνοι τῆς Μονοβασιᾶς οὐκ εἶχαν πῶς νὰ πήσουν·
Ἐφάγασι καὶ ποντικοὺς, ὁμοίως καὶ γατία·
Τὸ τί νὰ φᾶν οὐκ εἶχασι, μόνον ὁ εἷς τὸν ἄλλεν.
Καὶ ὡς εἶδαν τὴν στενοχωρὶαν, τὸν θάνατον ἐμπρός τους,
Βουλὴν ἐπῆραν ἐνομοῦ νὰ ἔχουν προσκυνήσει·

Συμβίβασιν ἐζήτησαν τοῦ πρίγκηπα Γουλιάμου,
Νὰ ἦναι πάντα μὲ αὐτὸν μὲ τὴν κληρονομιάν τους,
Ἐγγυόσατοι, ἐλεύθεροι ὅλοι μὲ τὰ ἐδικά τους,
Νὰ μὴ χρεωστοῦν εἰς δούλευσιν, ἄνευ 'ς τὰ πλευτικά
Ἔχοντας τὴν ῥόγαν τους καὶ τὴν φιλοτιμιάν [1] τους·
Ὁ πρίγκηπας ταῖς ἔκαμεν ἐγγράφως βουλλωμέναις
Ταῖς συμφωνιαῖς, ὑπόθεσαις, ὁποῦ τοῦ ἐζητοῦσαν.
Καὶ ὅσον ἐπαράλαβε τὰ ὁρκωματικά τους,
Τρεῖς ἄρχοντες ἀπὸ κεινοὺς ἐπῆραν τὰ κλειδία
Τοῦ κάστρου τῆς Μονοβασιᾶς, τοῦ πρίγκηπα τὰ ἔφεραν
Ὁ ἕνας ἦτον Μαμουνᾶς, ἄλλος δὲ Μονοϊάννης,
Ὁ τρίτος ἦτον Σοφιανός· οὕτως τὸν ὠνομάζαν.
Αὐταῖς ἦσαν ἡ τρεῖς γενεαῖς ἡ εὐγενικώτεραίς τους
Ὁποῦ ἦσαν 'ς τὴν Μονοβασιὰν εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον.
Τὸν πρίγκηπα ἐπροσκύνησαν, καλὰ τοὺς ἀπεδέχθη,
Ὡς φρόνιμος, διακριτικὸς, ὁποῦ ἦτον εἰς τοὺς πάντας·
Εὐεργεσιὰν τοὺς ἔδωκεν ἄλογα καὶ φαρία [2],
Καὶ ῥοῦχα γὰρ ὁλόχρυσα σκαρλάτα [3] μετ' ἐκεῖνα·
Καὶ πρόνοιαις τοῦς ἔδωκε 'ς τὸ μέρος τῶν Βατίκων [4].
Ὁμοίως ἐκ τὴν Τζακωνιὰν, ποῦ ἦσαν ῥοβολιμένοι,
Ὁλόδρομα ἐρχόντησαν, ὅλοι ἐπροσκυνοῦσαν·
Καὶ ὁ πρίγκηπας ὡς φρόνιμος ὅλους τοὺς ἐχαιρέτα,

(1) Le mot φιλοτιμία, qui déjà se trouve en grec ancien avec la signification de *libéralité*, *largesse*, répond ici comme nous l'avons déjà dit, à notre mot *épingles*, *pourboire* ou *pot-de-vin*; c'est ce qu'on accorde assez généralement au-delà des marchés convenus.

(2) Ἄλογα sont des chevaux ordinaires, Φαρία, de p

(3) Σκαρλάτα, mot grécisé.

(4) Du côté de Vatica en Tzaconie.

qui leur faisait à tous le plus gracieux
acun selon son rang.
voir réglé tout ce qui était relatif à la
Monembasia et à ses dépendances, le
illaume congédia les troupes et les
nitiennes et retourna à Lacedemonia.
ensuite les chefs de son armée, qui
lèrent, après cette campagne de trois
rre et par mer (la guerre contre Mo-
avait en effet duré aussi longtemps),
lier tout son monde, grands et petits,
rier de retourner chacun dans leurs
r goûter le repos, tandis que lui res-
ceux qui formaient sa maison pour
ver à Lacedemonia.
ce donna en effet congé à toute son
resta, ainsi que je viens de le dire. Il
ensuite, avec toute sa maison, dans
s de Monembasia, à Hélos [1], à Passava
s contrées voisines. Il passait ainsi
à parcourir ces pays, et il y trouvait
de plaisir.
tour qu'il fit dans ces contrées, il
une lieue de Lacedemonia, un petit
situé d'une manière pittoresque au-
dessous d'une plus haute montagne. Cette situation lui parut convenable pour y placer un fort; il en fit en effet construire un sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra [2], qu'il porte encore aujourd'hui. Il en fit une belle place, et un fort des plus imprenables. Ayant appris des gens du pays que le défilé des Melinges [3] était une route de grande importance défendue par des gorges fortifiées, et que dans l'intérieur se trouvaient de grandes villes occupées par des hommes fiers qui n'étaient pas accoutumés à se courber devant un maître, il songea au moyen de les réduire à son obéissance. Ses conseillers furent d'avis que, puisque le fort de Mésithra était achevé et qu'il dominait par là le passage du défilé des Melinges, il devait en faire construire un second sur une autre position dans les environs de ces montagnes, afin de pouvoir plus aisément se rendre maître de tout le pays. Le prince monta donc à cheval, traversa Passava, et arriva dans le Magne [4]. Là, il trouva un rocher d'un aspect terrible situé sur un cap; cette situation lui plut, et il y fit bâtir un fort, auquel il donna le nom de Maïna [5], qu'il porte encore.

ἀπεδίχετον πρὸς τὴν οὐσιάν τὴν εἶχαν.
ἐκατέστησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
τῆς Μονοβασιᾶς μετὰ τῶν περιχώρων,
πελόγιασαν ὅλα του τὰ φουσάτα,
ι τὰ κάτεργα, τὰ ἦσαν τῆς Βενετίας·
πράφτασε 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν·
ἰδαις λάλησε βουλὴν νὰ τὸν βουλεύσουν·
ὸν ἀποκρίθησαν, καὶ ἐσυμβούλευσάν τον,
σαν πολλὰ τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης
ὲρ τρεῖς ἐστάθησαν εἰς τὴν Μονοβασίαν),
ἀπολογιὰν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
εἰς τὰ ὀσπήτια τους τοῦ νὰ καλοπαθήσουν·
κρατας μετ' ἐκεινοὺς, ὁποῦ ἦσαν φαμιλλιά του
τὴν Λακεδαιμονιὰν, ἐκεῖ νὰ ξεχειμάσῃ.
θέχσαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
σεν ὁ πρίγκηπας, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι·
ἐκαβαλλίκευσε μετὰ τὴν φαμιλλιά του,
ἐκ τὰ χωριὰ 'ς τὸ μέρος Μονοβασίας,
[1], εἰς τὸν Πάσαβαν καὶ εἰς τοὺς ἐκεῖσε τόπους.
ἐπίρχετον, καὶ ἀπέρνα τὸν καιρόν του·
ἐγύρισε καλὰ τὰ μέρη ἐκεῖνα ὅλα,

Εὗρε βουνὶν παράξενον, ἀπόκομμα εἰς ὄρος,
Ἄνωθεν Λακεδαιμονιᾶς, κἀνένα μίλλι πλέον·
Ἐκεῖ τὸν ἄρεσε πολλὰ νὰ πήσῃ δυναμάριν·
Ὥρισεν, ἄνω εἰς τὸ βουνὶν ἔκτισαν ἕνα κάστρον,
Καὶ Μεζιθρᾶ [2] τ' ὠνόμασε, καὶ οὕτως καὶ τὸ λέγουν·
Λαμπρὸν κάστρον τὸ ἔπηκε, καὶ μέγα δυναμάριν.
Λοιπὸν διατὶ τὸν εἴπασιν οἱ ἄνθρωποι τοῦ τόπου,
Ὅτι ὁ ζυγὸς τῶν Μελιγγῶν [3] πολλὰ ἔνι δρόμος μέγας,
Καὶ ἔχει κλεισούραις δυναταῖς, ὁμοίως μεγάλαις χώραις,
Ἀνθρώπους ἀλαζονικοὺς, κ' οὐ σέβονται αὐθέντην,
Ἐκατεσκόπησε πολλὰ, τὸ πῶς νὰ τοὺς κυριεύσῃ.
Ἐν τούτῳ εἶπε πρὸς αὐτὸν καὶ ἡ βουλὴ ὁποῦ εἶχεν,
Ὅτι ἐπὴν ἐγείνετον τοῦ Μιζιθρᾶ τὸ κάστρον,
Καὶ ἔνι ἀπάνω εἰς τὸν ζυγὸν, τῶν Μελιγγῶν τὸν δρόγγον,
Νὰ πήσῃ καὶ ἄλλο γύρωθεν ἐκείνων τῶν βουνίων,
Ὅπως νὰ κυριεύσωσιν ἐκείνους γὰρ τοὺς τόπους.
Εἰς τοῦτο ἐκαβαλλίκευσεν ὁ πρίγκηπας ἀτός του,
Ἐπέρασε τὸν Πασαβᾶν, ἐδιέβη εἰς τὴν Μάνην [4]
Ἐκεῖ ηὗρε σπήλαιον φοβερὸν εἰς ἀκροτῆρι ἀπάνω.
Διοῦ τὸν ἄρεσε πολλὰ, ἔπηκεν ἕνα κάστρον,
Καὶ Μάνη [5] τὸ ὠνόμασε, καὶ οὕτως τὸ λέγουν πάλιν.

(1) On retrouve encore, suivant Boblaye (page 94), ... de cette ville du moyen-âge à Priniko. L'an... était plus à l'est, mais assez rapprochée.
(2) Aujourd'hui Mistra, aussi en Laconie.
(3) Tribu Slave.
(4) L'ancienne Eleuthéro-Laconie.
(5) Ὁ Μιζηθρᾶς (*sic*) καὶ ἡ Μάνη εἶναι κτίσματα τοῦ Πρίγκιπος, dit Mélétius, p. 370. Ici les conjectures de M. Boblaye, presque toujours si ingénieuses, ne me semblent pas devoir être adoptées. Il place le Maïna, construit par Ville-Hardouin, près de Mezapo, l'ancienne Μεσσάπολις de Pausanias, dans le petit village de Mina, où l'on

Lorsque les principaux du pays et les capitaines du passage s'aperçurent que les Francs avaient bâti ces deux places, ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les capitaines les plus opulents proposèrent de tenir ferme et de ne pas se soumettre, tandis que la plupart des habitants et toute la communauté proposèrent de reconnaître le prince, sous la condition qu'il leur conserverait leurs droits et ne pourrait établir de seigneuries dans le Magne, ainsi qu'il l'avait fait dans les villes situées dans les plaines.

« Que pouvons-nous faire, disaient-ils, maintenant que ces deux places nous renferment chez nous et que nous ne pouvons plus faire d'excursions pour fournir à notre subsistance ; car ici, dans nos montagnes, nous n'avons pas de ressources suffisantes? »

Les principaux du pays et les capitaines du passage, voyant les dispositions de la communauté, prirent le parti de capituler. Ils envoyèrent des messagers auprès du prince Guillaume. Ils demandèrent à se conserver indépendants, sans qu'on pût jamais établir des seigneuries chez eux, non plus qu'on ne l'avait fait chez leurs pères, et à ce que tout ce qu'on exigeât d'eux fût le service militaire, service qu'ils avaient coutume de faire auparavant pour l'empereur des Grecs. Le prince accepta ces conditions, les confirma, et les leur envoya écrites et scellées de sceaux pendants.

La soumission des défilés des Melinges une fois opérée, plusieurs de ses conseillers furent d'opinion que, pour mieux contenir tous les défilés, il était nécessaire de faire construire un fort sur le rivage, près de Ghisterna. Le prince les crut, et fit aussitôt construire un château auquel il donna le nom de Leutron [1]. A l'aide de ces trois places, de Leutron, de Mésithra et du Vieux Magne [2], il soumit entièrement toute la contrée des Slaves [3], et put tranquillement parcourir toute la principauté qu'il avait conquise et sur laquelle il régnait.

Je vais interrompre ici mon récit des hauts faits de Guillaume, prince d'Achaïe, et parler de ce qui concerne Théodore Lascaris, empereur des Grecs, qui régnait alors dans l'Anatolie [4] ; car Constantinople était occupé

Καὶ ὅταν εἶδαν οἱ ἄρχοντες, οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ δρόμου,
Τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἔπηκαν αὐτὰ τὰ δύο κάστρη,
βουλὴν ἐπῆρασιν ὁμοῦ τὸ πῶς θέλουν ποιήσει·
Ἐν τούτῳ λέγουν οἱ ἀρχηγοί, ὁποῦ τὸν πλεῦτον εἶχαν,
Ὅτι νὰ στέκουν ἀφιρὰ, νὰ μὴ διεβυλωθοῦσι·
Τὸ δὲ, τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ καὶ τὸ κοινὸν τοῦ τόπου
Εἶπαν καὶ ἔδωκαν βουλὴν, ὅτι νὰ προσκυνήσουν·
Μόνον νὰ ἔχουσι τιμὴν, δεσποτικὰ μὴ κάμνουν,
Ὡσὰν τὰ κάμνουν τὰ χωριὰ, ὁποῦ εἶναι εἰς τοὺς κάμπους·
« Ἐπῆν καὶ μᾶς ἀπόκλεισαν αὐτὰ τὰ δύο κάστρη,
« Καὶ οὐκ ἔχομεν ἐπάδειαν νὰ κάμνωμεν νὰ ζοῦμεν,
« Οὐδὲν ἔχομεν δύναμιν νὰ ζοῦμεν εἰς τὰ ὄρη. »
Ἰδόντες δὲ οἱ ἄρχοντες, οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ δρόγγου,
Πῶς τὸ κοινὸν ἠθέλησαν νὰ ἔχουν προσκυνήσει,
Οὐκ εἶχαν, πῶς νὰ πήσουσι, καὶ ἔπεσαν εἰς δρόμον.
Μαντατοφόρους ἔστειλαν 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
Συμβίβασιν ἐζήτησαν, ἀπάτητοι νὰ ἦναι,
Τέλος οὔτε δεσποτικὰ νὰ πήσουσι ποτέ τους,
Καθὼς οὐδὲν τὸ ἔπηκαν πώποτε οἱ γονοί τους·
Προσκύνημα νὰ δώσουσι, δουλείαν τῶν ἁρμάτων,

Ὃς περ τὸ ἐποιούσασι μετὰ τὸν βασιλέα·
Ταῖς συμφωνίαῖς ἐστερέωσεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμες,
Ἐγγράφως ταῖς ἀπέστελε μὲ κρμαστὰς ταῖς βεύλλαις
Καὶ ἀφότου ἐπροσκύνησε τῶν Μελιγγῶν ὁ δρόμες,
Τινὲς ἀπ' αὖτους εἶπασι τοῦ πρίγκηπας Γουλιάμου,
Ἂν θέλῃ, ὅλον τὸν ζυγὸν νὰ ἔχῃ εἰς θέλημά του,
Νὰ πήσῃ κάστρον 'ς τὴν θάλασσαν πλησίον τῆς Γκστέρνας.
Καὶ ὁ πρίγκηπας ἐπίστευσεν αὐτῶν ὁποῦ τὸ εἶπαν,
Ἤρισε καὶ ἐκτίσασι, καὶ Λεῦτρον [1] τὸ ὠνομάσαν·
Καὶ ἀφότου γὰρ ἐκτίσασι τὰ κάστρη, ὁποῦ σὲ λέγω,
Τὸ Λεῦτρον καὶ τὸν Μαζιθρᾶν καὶ τῆς παλαιᾶς Μάνης [2],
Ἐδούλωσε τὰ Σκλαβικὰ [3], καὶ ἐκαταδούλωσε τα.
Ἐπεριπάτει, ἐχαίρετον τὸ πριγκηπάτον ὅλεν,
Ὅσεν τὸ ἐκυρίευσε, καὶ αὐθέντευσέ το ὅλεν·
Ἐν τούτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσωμαι τοῦ λέγειν
Περὶ τοῦ πρίγκηπα Ἀχαΐας, ἐκείνου τοῦ Γουλίαμου,
Καὶ θέλω ν' ἀφηγήσωμαι περὶ τοῦ βασιλέως
Κὺρ Θεοδώρου Λάσκαρι, τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων,
Ποῦ ἦτον 'ς τὴν Ἀνατολὴν [4] τοὺς χρόνους γὰρ ἐκείνους·
Ὅτι εἰς τὴν Πόλιν εὑρίσκετον Φράγκες γὰρ βασιλέας,

voit, dit-il (p. 92), dans les églises quelques sculptures du moyen-âge. Je mettrais à cet endroit le Vieux Magne, Παλαιὰ Μάνη de la chronique, et je placerais le Maïna de Ville-Hardoin, qui était bâti sur *un rocher d'un aspect terrible situé sur un cap*, précisément dans l'enceinte crénelée indiquée par M. Boblaye (p. 90), ou plutôt au sommet du plateau de Korogonianika et non loin du port d'Achille, aujourd'hui *Porto Quaglio*, nom corrompu du mot Ἀχιλλέως.

(1) L'ancien Λεῦκτρον en Laconie, qu'il ne faut pas confondre avec Leuctres, τὰ Λεῦκτρα, en Béotie, célèbre par la victoire d'Épaminondas. Le Λεῦκτρον de Laconie est devenu le village de Leftro. (Boblaye, p. 93.)

(2) Le village de Mina. Voyez la note précédente.

(3) Les Melinges et les Ezérites, race slave.

(4) Τὴν Ἀνατολὴν doit se prendre ici pour l'Asie. Théodore Lascaris régnait à Nicée.

par un empereur franc, appelé Baudoin, comme je l'ai rapporté dans le livre précédent. On a vu dans ce livre que Théodore Lascaris, en mourant, laissa un fils en bas âge [1], dont l'éducation fut confiée à Michel Paléologue, le premier d'entre les Grecs de la Romanie, et que Paléologue fit étrangler ce jeune prince et s'empara de l'empire de toute la Romanie. Lorsque Ange Calo-Jean Coutroulis [2], alors despote d'Hellade [3], apprit l'assassinat du jeune prince par Paléologue et son usurpation de l'empire, il ressentit une vive affliction et une douleur profonde, et fit un serment terrible de ne jamais reconnaître pour empereur ce Paléologue qui s'était tyranniquement emparé de l'empire et ne pouvait le conserver. Il ajouta qu'il ne voulait plus de lui ni pour parent ni pour ami. Cette nouvelle blessa l'orgueil de Paléologue, qui jura que, s'il pouvait passer en Europe [4], il tirerait bientôt vengeance de ses mépris. Mais Constantinople étant alors occupée par Baudoin, il lui était impossible de passer en occident. Aussi, dès qu'il se fut emparé de cette capitale [5], qu'il eut passé à Galata, et y eut rétabli le siége de l'empire grec, s'empressa-t-il de mettre de nombreuses troupes sur pied par terre et par mer, et il commença une guerre opiniâtre contre le despote d'Arta. Celui-ci, en homme habile, fit de grands préparatifs de défense, et prit à son service les troupes franques, le prince Guillaume, le seigneur d'Athènes et les seigneurs d'Euripe, qui, moyennant un salaire convenu, le secoururent dans cette guerre.

Sur ces entrefaites, le despote Jean mourut, et laissa pour héritier de son despotat son fils Nicéphore [6]. Il avait un autre fils bâtard [7]

Καὶ Παντοῦ τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν,
Καθὼς φαίνεστε ἐδῶ ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Τὸ πῶς ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ὁποῦ ἦτον βασιλέας
Κὺρ Θεόδωρες ὁ Ἀάσκαρης εἰς τοὺς Ῥωμαίους ὅλους,
Καὶ ἔλεγέ του ὁ θάνατος, καὶ ἄφηκε τὸν υἱόν του [1],
Κ' ἦτον παιδὶν ἀνήλικον, καὶ νὰ τὸ ἀναθρέψῃ
Κὺρ Μιχαὴλ, ποῦ σε λαλῶ, ὁ μέγας Παλαιολόγος,
Ὅπ ἦτον πρωτύτερος ἄρχων τῆς Ῥωμανίας,
Καὶ ἐκεῖνος, ὡς ἠθέλησε νὰ πάσῃ ἁμαρτίαν,
Ἐπῆξε καὶ ἐθανάτωσε τὸν αὐθεντόπουλόν του,
Καὶ ἐκράτησε τὴν βασιλειὰν ὅλης τῆς Ῥωμανίας.
Ἐκεῖνος δὶ ὁ Ἄγγελος ὁ Καλοϊωάννης [2],
Κυρτεύων τὸ ἐπίκλην του, δεσπότης τῆς Ἑλλάδος [3],
Πῶς ἔπαιε, πῶς ἔπραξεν αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος,
Καὶ ἐφόνευσε τὸν βασιλέα, τὴν βασιλειὰν ἐπῆρεν,
Ἐλύπη καὶ ἐχαλάσθη, μεγάλως τὸ ἐλυπήθη,
Ὅμως ἐπῆρε φρένιμον, ποτὲ τὸν Παλαιολόγον
Νὰ μὴ τὸν τζάκῃ βασιλέα, αὐθέντην μὴ τὸν ἔχῃ·
Ἀρότου μὲ τυραννικὴν ὑπόθεσιν ἐπῆρε
Τὴν βασιλείαν τῶν Ῥωμαίων, οὐ πρέπει νὰ τὸν ἔχῃ

Αὐθέντην, οὐδὲ φίλον του, ἀλλ' οὐδὲ συγγενῆ του.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς αὐτὸς, ὁ Παλαιολόγος,
Μεγάλως ἐθαρρύνθηκε, πολλὰ κακὸν τοῦ ἐφάνη,
Καὶ εἶπεν, ἂν εἶχε τὴν ὁδὸν, νὰ ἐπέρασε 'ς τὴν δύσιν [4],
Γοργὸν πολλὰ τὸν ἤθελε θλίψει, ἀλλὰ καὶ βλάψει·
Ἀλλὰ διατὶ εὑρίσκετο τότ' ἔσω εἰς τὴν Πόλιν
Ὁ Βαλδουβίνος βασιλεὺς, κ' εἶχε τὴν αὐθεντείαν,
Οὐδὲν εἶχε τὴν δύναμιν 'ς τὴν δύσιν νὰ περάσῃ.
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησε τὴν Κωνσταντίνου πόλιν [5]
Καὶ ἀπέρασε 'ς τὸν Γαλατᾶν, καὶ εἶχε τὴν βασιλείαν,
Ὥρθωσε καὶ ἐφουσάτευσε τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης,
Ἄρχισε μάχην δυνατὴν μὲ τὸν δεσπότην Ἄρτας·
Καὶ αὐτὸς, ὡς ἦτον φρόνιμος, καλὰ ἐδιερθώθη·
Τοὺς Φράγκους γὰρ ἐβρόγευσε, τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
Καὶ τὸν αὐθέντην Ἀθηνῶν, καὶ τοὺς Εὐριπιώτας·
Μὲ αὐτοὺς ἐδουλεύθηκε, καὶ ἐπέρασε τὴν μάχην.
Ἐν τούτῳ ἦλθε θάνατος κὺρ Ἰωάννου τοῦ δεσπότου,
Καὶ κληρονόμον ἄφηκε υἱόν του κὺρ Νικηφόρον [6]·
Εἶχε καὶ ἕτερον υἱὸν, ὁποῦ ἦτονε μπαστάρδος [7],
Καὶ ἔδωκέ του εἰς τὴν Βλαχιὰν ἕνα καλὸν μερίδιν,

(1) Jean Lascaris. Voyez la fin du premier livre.

(2) Michael Ange Comnène Manuel Coutroulis (voyez Ducange, *Familiæ augustæ Byzantinæ*, p. 209 et suiv.). Il mourut en 1267.

(3) L'Hellade comprenait l'Épire, la Thessalie, l'Acarnanie et l'Étolie; Arta était la capitale de ce despotat et lui a donné son nom.

(4) Le texte dit : εἰς τὴν Δύσιν, dans l'Occident, par opposition à Ἀνατολή, Levant, qu'on a vu plus haut pour signifier l'Asie.

(5) Suivant Pachymère, Constantinople fut reprise par les Grecs le 25 juillet, jour de Sainte-Anne, de l'année 6769 de la création du monde, indiction 4, ou 1261 de J.-C. Michel Paléologue était alors à Météoron en Asie. Il fit son entrée triomphale dans cette ville le 15 août de la même année 1261.

(6) Calo-Jean eut trois fils légitimes: Nicéphore Ange Comnène, Jean Ange Comnène et Démétrius Ange Comnène Ducas Michel Coutroulis, et trois filles: Anne Ange, mariée à Guillaume de Ville-Hardoin; Hélène Ange, mariée à Mainfroy, roi de Sicile, et N. Ange, mariée au domestique Alexis Raoul; et deux bâtards, Théodore Ange Comnène et Jean Ange Comnène. Nicéphore, l'aîné de ses enfants, eut en partage toute l'Étolie, la Thesprotie, l'Acarnanie, la Dolopie, Corfou, Céphalonie et Ithaque. Nicéphore mourut vers l'année 1288 (Ducange, *Familiæ augustæ Byzantinæ*, p. 210).

(7) Μπαστάρδος, mot grécisé, de l'italien *bastardo*.

auquel il accorda dans la Vlachie une seigneurie consistant en villes et en places fortes. Ce bâtard portait le nom de Théodore Ducas [1], et devint plus tard un guerrier aussi prudent et aussi habile que brave. A la mort de son père il conçut le projet de s'emparer de la Vlachie et de la moitie du Despotat. Il fit bâtir la forteresse de Néopatras, et commença alors une guerre opiniâtre avec son frère, le despote Nicéphore; et comme les Francs avaient pris le parti de ce dernier, Théodore alla trouver l'empereur Paléologue à Constantinople, et lui fit les promesses qui pouvaient le plus le flatter, telle que celle de lui livrer, pieds et poings liés, comme un rebelle, son frère Nicéphore. Paléologue le nomma alors sébastocrator [2] de toute la Romanie et plaça toute l'armée grecque sous ses ordres, pour qu'il pût mettre facilement une fin prompte à tous ses démêlés avec le despote d'Arta, et il le combla d'honneurs et de bienfaits.

Dès que le despote d'Arta eut appris que son frère s'était révolté contre lui et s'était allié à l'empereur de Constantinople, son ennemi en ressentit une profonde douleur et ma tous ses chefs pour avoir leur avis sur le p qu'il devait prendre. Son conseil l'engage donner sa sœur [3] en mariage au prince Guill me, en l'assurant que s'il avait une fois prince pour frère et pour allié, il n'avait ri à craindre d'une guerre quelle qu'elle fût a l'empereur. D'après leur avis il envoya aup du prince Guillaume des messagers adroits, se rendirent sans délai en Morée. Ils y arra gèrent tout ce qui concernait le mariage et dot, et revinrent bientôt après trouver le d pote pour lui faire part de leurs arrangemen La dot de la jeune fille devait être de soixa mille perpres [4], que le despote donna au prin sans y comprendre les parures de maria et les présents. On ne tarda pas à célébrer l' nion, qui eut lieu dans l'ancienne Patras. D puis cette alliance de famille, le prince et despote conçurent l'un pour l'autre une gran affection. Ils s'entendirent parfaitement tout, et lorsque le despote avait besoin de que

Χώραις καὶ κάστρη δυνατὰ, καὶ νὰ τὰ αὐθεντεύῃ.
Κὺρ Θεόδωρον [1] τὸν ἔλεγαν, Δεύκαν τὸ παρανόμιν.
Ἐκεῖνος γὰρ ἐξέβηκε καλὸς εἰς τ' ἅρματά του·
Στρατιώτης ἦτον φοβερὸς, φρόνιμος, ἐπιδέξιος·
Καὶ ὡς εἶδεν, ὅτι ἀπέθανεν ἐκεῖνος ὁ πατήρ του,
Ἠθέλησεν, ὠρέχθηκε νὰ ἐπάρῃ τὴν Βλαχίαν,
Ὁμοίως καὶ τὸ ἥμισον ἀπὸ τὸ Λεσποτάτον.
Ἔπηκε κάστρον δυνατὸν, τὸ λέγουν νέαν Πάτραν,
Καὶ ἄρχισε μάχην δυνατὴν μετὰ τὸν ἀδελφόν του,
Κὺρ Νικηφόρον σὲ λαλῶ, αὐτῆνον τὸν δεσπότην·
Καὶ διατὶ ἐβοηθούσασιν οἱ Φράγκοι τὸν δεσπότην,
Ἐδιέβη ὁ κὺρ Θεόδωρος ἐκεῖ εἰς τὸν βασιλέα
Εἰς τὴν Κωνσταντινόπολιν, τὸν μέγαν Παλαιολόγον.
Πολλὰ τὸν ὑποσχέθηκε, καὶ ἔταξε νὰ πάσῃ·
Τὸν ἀδελφόν του ἔταξε νὰ δώσῃ, τὸν δεσπότην,
Δεμένον, ὡς πανάπιστον, καὶ νὰ τὸν προσκυνίσῃ·
Σεβαστοκράτορ [2] τὸν ἔπηκεν ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
Καὶ τὰ φουσάτα τοῦ ἔδωκε νὰ τὰ ἔχῃ ἐξουσίαν,
Νὰ μάχεται, δικάζεται μὲ τὸν Δεσπότην Ἄρτας
Μεγάλως τὸν ἐτίμησεν, εὐεργεσιαῖς τὸν δίδει.
Καὶ ὡς εἶδε τὴν πληροφορὶαν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Τὸ πῶς τὸν ἐβουλεύσασιν αὐτὸς ὁ ἀδελφός του,

Καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸν βασιλὰ, ὁποῦ ἦτον ὁ ἐχθρός του,
Μεγάλως ἐλυπήθηκε, δειλία τὸν ἐπῆρε·
Τοὺς ἄρχοντάς του ἐλάλησεν, ὡς νὰ τὸν συμβουλεύσουν·
Καὶ ὅλοι τὸν ἐσυμβούλευσαν τὴν ἀδελφήν [3] νὰ δώσῃ
Διὰ γυνὴν ὁμόζυγον τοῦ πρίγκηπα Γουλιάμου·
Ἐπεὶ ἂν ἔχῃ τὸν πρίγκηπα βοηθὸν καὶ ἀδελφόν του,
Οὐδὲν ψηφᾷ τοῦ βασιλεὼς τὴν μάχην, εἶαν ἐνι.
Καὶ ἀφοῦ ἐπῆρε τὴν βουλὴν μετὰ τοὺς ἄρχοντάς του,
Μαντατοφόρους ἔστειλε 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμεν·
Ἄνθρωποι ἦσαν φρόνιμοι, γοργὸν καὶ τὸ ἐπῆκαν·
Ταῖς συμφωνιαῖς ἐπῆκαν ταις, ταῖς πρσίκαις καὶ τοῦ γάμου·
Γυργὸν στρέμμα ἐπείησαν ἐκεῖ πρὸς τὸν δεσπότην,
Ὅλα τοῦ ἀφηγήθησαν, ἐκ στόματος τοῦ εἶπαν,
Τὸ πῶς ἐκαταστήσασι τὴν ὑπανδρειὰν ἐκείνην·
Ἐξῆντα χιλιάδαις πέπιρα [4] ἦτον γὰρ τὸ προικίον
Τὸ ἔδωκε τοῦ πρίγκηπος ἐτότε ὁ δεσπότης
Δι' ἐκείνην τὴν παράξενον τὴν ἀδελφήν του λέγω,
Ἄνευ γὰρ τὰ στολίσματα καὶ τὰ χαρίσματά της·
Οὐδὲ ποσῶς ἀργήσασι τὸν γάμεν νὰ ποιήσουν.
Ἐκεῖ εἰς τὴν Πάτραν τὴν παλαιὰν ἐγείνετον ὁ γάμος.
Καὶ ἀφοῦ ἐσυμπεθέρευσαν πρίγκηπας καὶ ὁ δεσπότης,
Πολλὰ γὰρ ἀγαπήθησαν καὶ εἴχασι τὸ ἕνα·

(1) Théodore Ange Comnène mourut avant son frère, en 1289. Il est sans doute question ici de son frère Jean Ange Ducas Comnène, qui obtint dans sa succession la Pélasgie, la Phtiothie, la Locride, et que les Francs appelaient duc de Patras. Il mourut en 1290.

(2) Je vois dans Nicéphore Grégoras que c'était Jean Paléologue, second frère de Michel Paléologue, qui était revêtu de la dignité de sébastocrator, la seconde de l'em pire. Le chroniqueur aura confondu cette dignité ave celle de protostrator ou maréchal.

(3) Anne Ange.

(4) Monnaie d'or des empereurs de Constantinople. (V. l Gl. grec de Ducange, au mot ὑπέρπυρον, son Gl. latin a mot *hyperperum* et son Mém. sur les monnaies bizantines

troupes, il obtenait du prince autant mes d'armes [1] qu'il lui était nécessaire. ais interrompre un instant mon récit re- a despote d'Arta, pour reprendre le fil des nents relatifs au prince Guillaume. De- conquête de la place de Monembasia, qui complété l'agrandissement de sa souve- é, ce prince n'était plus en guerre avec me. Mais alors les bannerets et les che- s de la Morée commencèrent à se faire rre entre eux, ce qui obligea chacun à r des places et des forts qui lui appartins- n propre. Quand ces forts furent con- ı, les seigneurs abandonnèrent les noms portaient en France [2], pour prendre le es pays où ils commandaient.

asserai maintenant au récit de la dissen- ui éclata entre Guillaume, prince de la , et messire Guillaume de la Roche, sei- d'Athènes. On a vu dans mon premier ue, dans le temps où Boniface, marquis de Mont-Ferrat et roi de Salonique, était arrivé à Corinthe pour y avoir une entrevue avec le Champenois, alors seigneur de la Morée, il lui avait accordé en hommage-lige, d'abord Athènes, en second lieu l'Eurîpe, et enfin Bodonitza [3]. Comme jusqu'à cette époque le prince, aussi bien que son père et son frère [4], avaient toujours fait la guerre d'accord avec les autres chefs, ils vivaient tous en parfaite harmonie entre eux; mais lorsque le prince Guillaume se fut établi en souverain dans sa principauté d'Achaïe, il fit dire au Mégas-Kyr [5] de venir lui faire hommage. Il fit dire la même chose aux seigneurs de l'Euripe et de Bodonitza. Ces derniers se réunirent pour délibérer sur cette demande, et lui répondirent qu'ils ne le reconnaissaient que comme un compagnon d'armes, et que, quant à l'hommage qu'il réclamait, ils ne lui en devaient aucun et ne consentiraient jamais à lui céder sur ce point [6].

Le prince fut vivement indigné de cette ré-

ν ἤθελε συμβῇ εἰς χρείαν τοῦ δεσπότου,
κ ἐκ τοῦ πρίγκηπα καὶ ἀνθρώπους τῶν ἁρμάτων [1]
ὶλι καὶ ἔχῃζεν, εἶχεν εἰς θέλημά του·
ὑτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσω ἐδῶ ὀλίγον
συντύχω νὰ εἰπῶ ἐκ τὸν δεσπότην Ἄρτας,
σᾶς ἀφηγήσωμαι ἀφήγκσιν τοιεύτην
ὁ πρίγκηπος Μορεὼς ἐκείνου τοῦ Γουλιάμου·
γὰρ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
τρὸν τῆς Μενεβασιᾶς, αὐξήνθ' ἡ αὐθεντειά του·
χε γὰρ νὰ μάχεται μὲ ἄνθρωπον τοῦ κόσμου.
χπεζηρίαρι τοῦ Μορεὼς, ὁμοίως οἱ καβαλλάροι
ισι νὰ πολεμοῦν, κάστρη καὶ δυναμάρια
ιαῖς 'ς τὸν τόπον του νὰ κάμνῃ τὸ ἐδικόν του·
σὰν τὰ ἐκατάσταιναν αὐτὰ τὰ δυναμάρια,
τὰ ἐπωνόμια τους, τὰ εἶχαν ἐκ τὴν Φραγκίαν [2],
τίρνασι τοῦ τόπου τους τ' ὄνομα, τὸ ἐβάναν.
χε θέλω νὰ σᾶς εἰπῶ, πῶς ἄρχισεν ἡ μάχη
ὸν πρίγκηπα Μορεὼς ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον
ι αὐθέντην Ἀθηνῶν ἐκεῖνον τὸν μισὶρ Γουλιάμον
ι Ῥίζε τὸ ἐπύλιν του, οὕτως τὸν ὠνομάζαν.
ιόνον γὰρ καὶ τὸν καιρὸν καὶ ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,

Il dit ici : Ἀνθρώπους τῶν ἁρμάτων, locution tout-française.

Comme l'usage des noms propres n'était pas encore nt généralement, les chevaliers qui en France avaient ὶ leur nom de baptême le titre de leur terre, conti- d à suivre cette méthode, et leurs noms francs devin- : la sorte des noms grecs avec la forme franque. C'est se Robert de la Trémouille s'appela Robert de Cha- , Jean de Neuilly s'appela Jean de Passava.

Μουντονίτζα, et plus bas Μουντονίτζα, Bodonitza, s Thermopyles, en face de Négrepont.

Ὁποῦ ἤκουσες καὶ εἶπασιν ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Τὸ πῶς ἦλθε 'ς τὴν Κόρινθον αὐτὸς ὁ Μπονιφάτζιος,
Μαρκέζης δὲ Μονφαρᾶς, ὁ ῥήγας Σαλονίκης,
Εἰς τον αὐθέντην τοῦ Μορεὼς τὸν Καμπανίσι ἐκεῖνον,
Καὶ ἐκεῖνος τὸν ἐχάρισεν ὁμάτζιο καὶ λιζίαν
Πρῶτον αὐτὸ τῶν Ἀθηνῶν, δεύτερον τῆς Εὐρίπου,
Καὶ τρίτον πάλιν λέγεται αὐτὸ τῆς Μουντονίτζας [3].
Καὶ διοῦ εἶχεν ὁ πρίγκηπας μάχην, ὡσὰν σᾶς εἶπα,
Ὡσαύτως καὶ ὁ πατέρας του καὶ ἐκεῖνος ὁ ἀδελφός του [4],
Πολλὰ καλὰ ἐδιάβαξαν οἱ πάντες 'ς τὸν καιρόν τους·
Λοιπὸν ὡσὰν αὐθέντευσεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸ πριγκηπάτον Ἀχαΐας, καὶ εἶχέ το ἐξουσίαν,
Τὸν μέγαν κύρην [5] ζήτησεν ὁμάτζιο νὰ τοῦ πήσῃ,
Ὡσαύτως καὶ τῆς Εὐρίπου καὶ αὐτὸν τῆς Μουντονίτζας.
Καὶ ἐκεῖνοι γὰρ ἐνώθησαν, καὶ εἶπαν ἀμφοτέρως·
Βουλὴν ἐπῆραν ἐνομοῦ, καὶ ἀπόκρισιν τοῦ δίδουν,
Ὅτι οὐκ ἐγνωρίζουν τον, μόνον καὶ σύντροφόν τους,
Ὡς δὲ διὰ ὁμάτζιο τίποτε οὐκ χρωστοῦν τον,
Ἀλλ' οὐδὲ καταδέχονται ὁμάτζιο νὰ τοῦ πήσουν [6].
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, πολλὰ τὸ ἐβαρύνθη,
Καὶ ἐφάνη του ἀνόρεκτον· ἐπῆρε τὴν βουλήν του,

(4) Il avait pour père Geoffroy Ier, et pour frère Geoffroy II.

(5) Grand Sire, titre du seigneur d'Athènes.

(6) Le marquis Boniface, qui, dit Nicolas Choniates (éd. de Bonn, p. 840), « tenait toute la côte maritime depuis Thessalonique jusqu'au-dessous d'Armyro, ainsi que toute la plaine de Larisse, et recevait un tribut de l'Hellade et du Péloponèse, » avait, comme on l'a vu pages 37 et 38 de cette chronique, concédé au Champenois Champ- Litte son droit seigneurial sur la Morée, et lui avait en outre soumis comme vassaux les seigneurs d'Athènes, de

ponse. Il assembla aussitôt son conseil pour communiquer ce refus pénible pour lui. On fut d'avis qu'il devait marcher contre eux et les combattre comme des rebelles qui avaient manqué à leur allégeance. Il fit en conséquence écrire dans toute la principauté, aux bannerets, aux chevaliers, aux évêques, au Temple, à l'Hôpital, et à tous les bourgeois[1], en les prévenant qu'ils eussent à se rendre sans faute dans les premiers jours de mai à Nicli.

Le Mégas-Kyr n'eut pas plus tôt appris que le prince se préparait à marcher contre lui avec toutes ses forces qu'il écrivit à tous ses amis pour les prier de le secourir dans la guerre qu'il allait avoir contre le prince. Celui de tous ses parents et amis qui lui était le plus attaché était le seigneur de Caritena[2], homme de la plus grande bravoure et que tout le monde redoutait en Romanie. Il avait épousé la sœur du Mégas-Kyr[3]. Celui-ci lui écrivit et le pria en

frère de ne pas l'abandonner, car il n'av
d'espoir qu'en lui.

A cette nouvelle le brave seigneur de Ca
tena balança longtemps dans son esprit sur
qu'il avait à faire. Devait-il prêter secours
prince dont il était l'homme-lige et le par
de chair (car le prince de la Morée était
oncle), ou au Mégas-Kyr son beau-frère? Ap
avoir hésité longtemps, il se décida enfin p
le plus mauvais des deux partis, et pour le p
contraire à son honneur, et il déclara q
préférait s'exposer à tout plutôt que d'ab
donner son beau-frère. Ce qui le décida surt
à prendre ce parti, ce fut la persuasion où
était que le prince son oncle lui pardonner
facilement le tort de sa conduite. Il se mit al
à rassembler des troupes de toutes parts: ce
levée d'hommes extraordinaire étonnait t
le monde. Le prince, qui comptait bien v
son neveu combattre en sa faveur, vit avec
plus grand plaisir tous ses préparatifs; mais

Καὶ ἡ βουλὴ τοῦ ἔδωκε, νὰ ἔχῃ φουσατεύσει,
Καὶ εἰς αὐτοὺς νὰ ἀπελθῇ, καὶ νὰ τοὺς πολεμήσῃ,
Ὡς ἀντιστάταις, ἄπιστους, ὁποῦ εἶναι πρὸς ἐκεῖνον.
Εἰς τοῦτο ὁρίζει, γράφουσιν ὅλων τοῦ πριγκηπάτου,
Φλαμπουραριῶν, καβαλλαριῶν, ὅλων τῶν ἐπισκόπων
Τοῦ Τέμπλου καὶ τοῦ Σπηταλιοῦ, ὅλων τῶν βουργησαίων[1]·
Σ' τὸ Νίκλι τοὺς ἐμήνυσε νὰ ἦναι συναγμένοι
Μαΐου εἰς ταῖς ἀρχαῖς χωρὶς ἀμφιβολίας.
Ὡς τὸ ἤκουσε, καὶ ἔμαθε τοῦτο ὁ μέγας κύρης,
Τὸ πῶς εἰς αὖτον ἔρχεται ὁ πρίγκηπας Μορέως
Ἀπάνω του διὰ πόλεμον μὲ ὅλα τὰ φουσάτα,
Καταπαντοῦ ἐμήνυσεν, ἔνθα ἂν εἶχε φίλον·
Παρακαλεῖ, ἀξιόνει τους τοῦ νὰ τὸν βοηθήσουν
Σ' τὸν πρίγκηπα ὁποῦ 'ρχεται, ὅπως νὰ πολεμήσῃ·
Ὁ συγγενὴς ὁ κάλλιες καὶ φίλος, τὸν εἶχε τότε,
Ἦτονε ἀνδρειότατος, αὐθέντης Καριτένου[2],
Ὀποῦ τὸν ἐτρομάσασι 'ς ὅλην τὴν Ῥωμανίαν.
Τὴν ἀδελφὴν του ὁμόζυγον εἶχε διὰ γυνή του·
Ὁ μέγας κύρης[3] ἔγραψε, μηνᾷ, παρακαλεῖ τον,

Ὡς ἀδελφός του γνήσιος, ὅπως νὰ μὴν τοῦ λείψῃ·
Ἐπεὶ 'ς ἐκεῖνον ἤλπιζε, καὶ εἶχε τὸ θάῤῥος ὅλον.
Ὡς τὸ ἤκουσ' ὁ ἀνδρειότατος αὐθέντης Καριτένου,
Πολὺν σκοπὸν ἐσκόπιζε τὸ πῶς νὰ ἔχῃ πράξει·
Εἰς ποῖον πρῶτον ν' ἀπελθῇ, νὰ τοῦ ἔχῃ βοηθήσει,
Τοῦ πρίγκηπος, ποῦ εὑρίσκετον λίζιος του αὐθέντης
Καὶ συγγενής του σαρκικὸς (θειός του γὰρ ὑπῆρχεν),
Ἢ τοῦ μεγάλου τοῦ κυροῦ, του γυναικαδέλφοῦ του·
Καὶ ὅσον ἐκατασκέπισεν, εἰς ἐκλογὴν ἐπῆρεν
Ἐκεῖνο τὸ χειρότερον, τὸ οὐκ ἦτον τῆς τιμῆς του.
Εἶπεν, ὅτι καλήτερον νὰ χάσῃ τὴν τιμὴν του,
Παροῦ νὰ λείψῃ ἐκεινεῦ τοῦ γυναικαδέλφεῦ του·
Ἐτοῦτο δὲ ἐσκόπησε τότε 'ς τὸν λογισμόν του,
Ὅτι ἂν λείψῃ τοῦ πρίγκηπος, διότι ἦτεν θειός του,
Νὰ ἔχῃ τὴν συμπάθειαν, 'λαφρὰ νὰ τοῦ πιράσῃ.
Εἰς τοῦτο ἐδιάσθηκε φουσάτα νὰ συνάξῃ·
Καὶ ἀκούσθηκε καταπαντοῦ, ὅλοι τὸ ἐθαυμάσαν·
Καὶ ὁ πρίγκηπας τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ἐχάρη,
Θαῤῥῶντας καὶ ἐλπίζοντας ἐκεῖ νὰ ὑπᾶν μετ' αὖτον·

l'Euripe et de Bodonitza. Guillaume de Ville-Hardoin était donc dans son droit.

(1) Βουργησαῖοι, mot grécisé que nous avons déjà vu.

(2) Geoffroy, seigneur de Caritena, était, comme on le voit ici et comme l'a déjà dit le chroniqueur (page 48), neveu du prince Guillaume. Dunod le fait fils d'Odon de Cicon (château près d'Ornans en Franche-Comté), dont on trouve le nom parmi les Croisés de 1204. Il donne à sa femme, sœur de Guillaume de La Roche, le nom d'Hélène, tandis que Ducange la nomme Isabelle. Après la mort de son premier mari, le seigneur de Caritena, elle épousa Hugues de Brienne, de qui elle eut Gautier de Bryenne, duc d'Athènes du droit de sa mère. (Voyez p
la généalogie de Geoffroy de Caritena, l'arbre généalogi
des Ville-Hardoin joint à cette chronique.)

(3) Othon de la Roche, premier seigneur français d
thènes, en retournant prendre possession de son fief
Ray en Franche-Comté, après l'année 1220 (voyez not
p. 38 de cette chronique), avait laissé sa seigneurie à G
de Ray son neveu, fils de son frère puîné Pons de La R
che. Guy eut un seul fils, nommé comme lui Guy ou Gu
laume, qui lui succéda dans le duché d'Athènes, épo
Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoi
de Florent de Hainaut, et mourut sans enfants en 13

r de Caritena, sans perdre de temps, se
. tête de ses troupes, et passa à Thèbes,
uva le Mégas-Kyr occupé à rassembler
lats. En voyant arriver son beau frère,
crut gagner en sa personne la moitié
vers. Tous deux célébrèrent leur ren-
par de grandes réjouissances qui de-
ientôt être suivies d'un repentir amer.
pprenant la conduite coupable de son
le prince fut profondément affligé, d'a-
rce que le seigneur de Caritena avait la
ion du meilleur chevalier de la Romanie,
ut parce qu'il était son neveu et qu'il
it à la foi due à lui, qui était son sei-
pour se joindre à son ennemi. Toutefois,
me sage, il prit bientôt son parti et se
. Il mit aussitôt son armée sur pied et
iva à Corinthe. Il traversa de vive
e défilé de Mégare et s'empara de tous
ages.

que le Mégas-Kyr vit que le prince avait
e défilé de Mégare, et que, maître de ce
e, il s'avançait dans son pays à sa ren-
, il s'en affligea d'abord, mais il se mit
t à la tête de ses troupes et marcha con-

νος ἐδιάσθησε, καὶ ὑπᾶ 'ς τὸν μέγαν κύρην·
με τὰ φουσάτα του, ἐδιέβη εἰς τὴν Θήβαν·
ιν κύρην εὗρεν, καὶ ἰσύναξε φουσάτα·
ἴδεν ὅτι ἔφθασεν ἐκεῖνος ὁ γαμπρός του,
ω, ὅτι ἐπέρδησε τὸ ἥμισυ τοῦ κόσμου·
ιεγάλην ἔκπαν, ὕστερον ἐμετανῶσαν.
ὁ πρίγκηπας ὡς ἔμαθε τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον
μεῦ του τοῦ κακοῦ, τοῦ αὐθέντου Καριτένες,
τὸ ἐφάνη βαρετός, ἐθλίβη το μεγάλως,
τὸν διὰ τὴν ἀκοήν, ὁποῦ 'χεν εἰς τὸν κόσμον,
ν καλλιώτερος 'ς ὅλους τοὺς στρατιώταις,
ιεν εἰς τὴν Ῥωμανίαν τοὺς χρόνους γὰρ ἐκείνους,
λον, τὸ χειρότερον, ἐποῦ ἦτον ἀνεψιός του·
έντα του ἀπίστησε, καὶ εἰς τὸν ἐχθρόν του ὑπάγει·
ις ἦτον φρόνιμος, παρηγορήθη μόνος,
ιασε τὰ φουσάτα του, 'ς τὴν Κόρινθον ἀπῆλθε·
μεν ἐπέρασε τὴν σκάλαν τῶν Μεγάρων·
μεν ἐκέρδησεν ἐκείνην τὴν κλεισοῦραν.
ρας κύρης τὸ ἔμαθεν, ἐθλίβη το μεγάλως,
ρ ἐπέρασεν ὁ πρίγκηπας τὴν σκάλαν,
ἐς τὸν τόπεν του, καὶ ὑπᾶ γυρεύωντάς τον.
ὲ φουσάτα του, καὶ ἦλθεν εἰς ἀπαντήν του·
ἐσυναπαντήθησαν εἰς τὸ ὄρος τὸ Καρύδιν·
μεν ἀρχίνησαν εἰς τὸ βουνὶν ἀπάνω·

ιεσὶρ Γγιπὶρ ντὶ Σκὸρ. Je ne puis découvrir ce
as aucune liste des chevaliers de la quatrième
.
échal.

tre lui. Les deux armées se rencontrèrent sur la montagne de Carydi; un combat eut lieu sur le sommet de cette montagne, et Dieu, qui est toujours impartial et toujours juste, donna la victoire au prince.

Dans ce combat mourut un banneret, messire Guibert de Score[1], qui avait épousé légitimement la fille de messire Jean de Passava. Après la mort de son premier mari, elle épousa, légitimement aussi, messire Jean de Saint-Omer; de ce mariage naquit un fils qui devint fameux dans la suite, sous le nom de messire Nicolas de Saint-Omer, et fut seigneur de Thèbes, et grand protostrator[2] de toute la principauté. Un grand nombre de sergents et de chevaliers moururent aussi dans cette bataille.

Le Mégas-Kyr prit la fuite et se dirigea vers Thèbes avec ceux qui purent le suivre; le seigneur de Caritena accompagna son ami. C'est ainsi que le prince défit dans les montagnes de Carydi le Mégas-Kyr, messire Nicolas de Saint-Omer et ses frères, les trois frères du Mégas-Kyr[3], tous guerriers et chevaliers fameux, chacun levant bannière, messire Thomas seigneur de Salona[4], les trois seigneurs

Καὶ ὁ Θεὸς ἕνι δίκαιος, καὶ κρίνει δικαιοσύνην·
Καὶ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας τὸν πόλεμον ἐκεῖνον.
Ἐκεῖσε ἐσκοτώθηκεν ἕνας φλαμπουριάρης·
Μισὶρ Γγιπὶρ τὸν ἔλεγαν, ντὶ Σκὸρ[4] εἶχε τὸ ἐπίκλην,
Ὅς τις εἶχε τοῦ μισὶρ Τζὰν δὶ Πασαβᾶ θυγάτηρ
Γυναῖκά του ἰυλογητικὴν, καὶ ὕστερον ἐπῆρεν
Εἰς ἄνδρα εὐλογητικὸν τὸν μισὶρ Τζὰν ἐκεῖνον,
Ντὶ Σὰντ Ὁμὶρ τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην εἶχεν οὗτος·
Καὶ ἐπήκασιν ἀμφότεροι, τ' ἀνδρόγυνον ἐκεῖνο,
Ἕνα υἱὸν ἐξαίρετον, τὸν θαυμαστὸν ἐκεῖνον
Μισὶρ Νικολὸν ντὶ Σὰντ Ὁμὶρ, τῆς Θήβας τὸν αὐθέντην
Καὶ μέγαν πρωτοστράτορα[2] ὅλου τοῦ πριγκηπάτου·
Ὡσαύτως ἐσκοτώθησαν 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον
Σεργέντας καὶ καβαλλαριοὶ πλῆθος πολλὰ εἰς ἄκρον.
Ὁ μέγας κύρης ἔφυγεν, ἐδιέβη εἰς τὴν Θήβαν
Μὲ ὅσους τὸν ἠκολούθησαν καὶ ὑπῆγαν μετ' ἐκεῖνον·
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ὁμοῦ μετ' αὐτὸν ἦτον·
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδησεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Τὸν μέγαν κύρην εἰς πόλεμον ἐκεῖ εἰς τὸ Καρύδιν,
Μισὶρ Νικολὸν ντὶ Σὰντ Ὁμὶρ μετὰ τοὺς ἀδελφούς του,
Ὡσαύτως καὶ τρεῖς ἀδελφοὺς[3] ὁποῦ εἶχε ὁ μέγας κύρης,
Ὁποῦ ἦσαν ὅλοι ἐπαινετοὶ στρατιῶται, καβαλλάροι,
Καὶ ὁ καθεὶς ἐβάσταζε φλάμπουρον ἐδικόν του·
Ὁ αὐθέντης γὰρ τοῦ Σάλονος [4], μισὶρ Ντομᾶς ἐκεῖνος,

(3) Les trois frères du Grand Sire ne sont indiqués dans aucune des chroniques que j'ai consultées.

(4) Τοῦ Σάλονος, l'ancienne Amphissa, capitale des Locriens-Ozoles.

d'Euripe et le marquis [1], chacun levant aussi bannière. Je passerai sous silence, afin d'éviter les longueurs, les noms des autres chevaliers qui prirent part à cette affaire.

Le prince, en homme sage, se voyant maître du champ de bataille, poursuivit les ennemis à la tête de ses troupes et en fit un grand carnage. Bientôt il les força à se renfermer dans Thèbes et ordonna à ses troupes d'établir leurs tentes [2] autour de la ville. Les troupes pillèrent les campagnes et firent un grand nombre de prisonniers. Les primats du pays, tels que le métropolitain de Thèbes et plusieurs autres avec lui, voyant [3] les désordres commis par l'armée ennemie, et unis par leur attachement pour les parents qu'ils avaient dans ces contrées, engagèrent le Mégas-Kyr et tous les seigneurs qui avaient leurs possessions de ce côté et devaient voir avec peine les ravages qu'on y faisait, à entrer en accommodement avec le prince, et parvinrent enfin à les y déterminer. Le Mégas-Kyr jura alors au prince que, s'il faisait cesser le pillage et la destruction, et s'il se retirait sur les frontières de Corinthe, il irait lui-même le retrouver à Nicli, pour lui faire hom mage; et que, quant au tort qu'il lui avait f en prenant les armes contre lui, il promett de se soumettre à la réparation que la justi déterminerait. Les bannerets intervinrent alo comme garants que le Mégas-Kyr se présent rait à Nicli dans le terme convenu.

Cet arrangement conclu, le prince se po sur Corinthe, d'où il passa tout droit à Nic Le Mégas-Kyr se mit aussi en route de s côté, emmenant avec lui ses bannerets et u suite honorable et brillante, et arriva à Ni où le prince Guillaume l'attendait.

A son arrivée, il retrouva tous les chefs la principauté, et entra avec eux chez le prin Tous tombèrent à ses genoux en le priant vouloir bien pardonner au Mégas-Kyr la fa qu'il avait faite en portant les armes contre l Le prince se laissa fléchir, et accorda noble ment le pardon au Mégas-Kyr, qui lui fit l'hon mage qui lui était dû. Il le baisa sur la bouch et la réconciliation fut complète. Il déclara e suite aux chefs présents que, quant à la rép ration du tort que le Mégas-Kyr lui avait f

Οἱ τρεῖς αὐθέντας Εὔριπου, καὶ ἐκεῖνος ὁ μαρκέζης[1],
Αὐτοὶ ἐβαστεῦσαν φλάμπουρα, ἴδιον ὁ καθένας·
Οἱ δ' ἄλλοι οἱ καβαλλαρικὶ ὁποῦ 'ς τὸν πόλεμο ἦσαν,
Οὐδὲν τοὺς γράφομεν ἐδῶ διὰ τὴν πολυγραφίαν.
Ὁ πρίγκηπας ὡς φρόνιμος μὲ τὰ φουσάτα ὅλα,
Τὸ ἰδεῖν τὸ πῶς ἐκέρδησε τὸν πόλεμον ἐκεῖνον,
Διώχνοντα καὶ σφάζοντα ἐτότε τοὺς ἐχθρούς του,
'Σ τὴν Θήβαν τοὺς ἀπέσωσε καὶ ἐκατασφάλησέ τους·
Ὥρισε καὶ ἐτέντωσαν [2] τὸ γύρεν τοῦ φουσάτου·
Ταῖς χώραις ἐκουρσεύασι, καὶ αἰχμαλώτιζάν τους·
Ἰδόντα [3] γὰρ οἱ πρεσταὶ ἐτότε τὸ φουσάτον,
Ὁποῦ ἠγάπουν καὶ εἶχασιν ἐκεῖ τοὺς ἰδικούς τους,
Τὸν μέγαν κύρην, ἀλλὰ δὴ ὁμοίως καὶ τοὺς ἄλλους,
Ποῦ ἦσαν ἐκεῖσε μετ' αὐτὸν καὶ ἔχαναν τὰ χωριά τους,
Μητροπολίτης τῆς Θήβου καὶ ἄλλοι πολλοὶ μετ' αὐτον,
Ἐβάλθησαν εἰς μεσιτειὰν, ὅτι νὰ συμβιβάσουν
Τὸν μέγαν κύρην, ἀλλὰ δὴ καὶ ὁποῦ ἦσασι μετ' αὐτον·
Καὶ τόσον ἐβιάσθησαν, ἐσυμβιβάσασί τους.
Ὁ μέγας κύρης ὥμωσε τοῦ πρίγκηπος ἐτότε,
Νὰ παύσουσι τὰ κούρσι τους καὶ ὁ ἐξολισμός τους,
Καὶ ἐκεῖνος εἰς τὸν ὅρκον του 'ς τὴν Κόρινθον ν' ἀπέλθῃ,
Θέλει εἰς τὴν χώραν τοῦ Νικλιοῦ νὰ τοῦ ποιήσῃ ὁμάτζιο,
Καὶ εἰς ὅσον καὶ τοῦ ἔπταισε, καὶ ἔπτκε πρὸς αὐτον,
Τὰ ἄρματα τὰ ἐβάσταξε 'ς τὸν πρίγκηπα ἀπάνω,

Νὰ πήσῃ τὴν ἀνταμοιβὴν, ὡς ἀπαιτεῖ τὸ δίκαιον.
Οἱ φλαμπουριάρει ἐσέβησαν ἐτότε ἐγγυτάδαις,
Ὅπως 'ς τὸ Νίκλι νὰ ἐλθῇ ἐντὸς γὰρ τοῦ τερμένου.
Καὶ ὅσον ἐκατίστησεν αὐτὸ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ἐκίνησεν ὁ πρίγκηπας, 'ς τὴν Κόρινθον ὑπάγει.
Ἀπέκει ἐβιέβηκεν ὁλόρθα εἰς τὸ Νίκλιν.
Καὶ ὁ μέγας κύρης παρευθὺς ὥρθωσε καὶ ἐπῆρε
Μετ' αὖτον τοὺς φλαμπουριαρεὺς ἐκείνους ὁποῦ εἶχε.
Τιμητικὰ καὶ εὐγενικὰ ἀπῆλθε γὰρ ἐτότε·
Ὁλόρθα ἐβιέβηκε 'ς τὴν χώραν τοῦ Νικλίου,
Ἐκεῖ ὅπου τὸν ἀνάμενεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμας.
Καὶ ὡς ἀπέσωσεν ἐκεῖ 'ς τὸ Νίκλι ὁ μέγας κύρης,
Καὶ ἐνώθη μὲ τοὺς ἄρχοντας ὅλου τοῦ πριγκηπάτου,
Ὁμοῦ 'ς τὸν πρίγκηπα ὀρθὰ ἐβιέβησαν μετ' αὖτον·
'Σ τὸ γόνατά του ἔπεσαν ὅλοι παρακαλῶντα,
Νὰ συμπαθήσῃ τὸ ἔπταισε τότε ὁ μέγας κύρης,
Διοῦ ἐβάσταξε ἄρματα εἰς πόλεμον μετ' αὖτον·
Καὶ ἐκεῖνος ὡς εὐγενικὸς καὶ φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Καλῶς τὸν ἐσυμπάθησε τότε τὸν μέγαν κύρην·
Καὶ εἰς αὐτὸ τὸν ἔπτκε τ' ὁμάτζι τὸ ἐχρώστα·
Εἰς τὸ στόμα τὸν ἐφίλησε [4], καὶ ἐποίησεν ἀγάπην,
Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρισεν ἐμπρὸς τοὺς κεφαλάδαις,
Ὡς διὰ τὴν ἀνταμοιβὴν τοῦ πταίσματος τὸ ἔπτκε,
Καὶ ἐβάσταξιν ἄρματα ἀπάνω κατ' ἐκείνου,

(1) Ὁ Μαρκέζης. Le marquis de Bodonitza.

(2) Ἐτέντωσαν. Ils dressèrent leurs tentes; mot franc grécisé, de *tente*, d'où le chroniqueur a fait aussi τέντα.

(3) Ἰδοντα pour ἰδόντας, comme à l'autre colonne παρακαλῶντα pour παρακαλῶντας, est la forme vulgaire participe indéclinable; dans la langue littérale on d ἰδόντες, παρακαλῶντες.

(4) Usage admis dans les réceptions de chevalier.

nt les armes contre lui, il s'en rappor-
décision du roi de France [1], qu'il pre-
r arbitre. Le Mégas-Kyr jura alors de
rmer exactement aux ordres du prince.
affaire une fois arrangée, les prélats,
s du pays et le Mégas-Kyr lui-même
nt messire Geoffroy, seigneur de Cari-
hart au cou, en présence du prince.
mirent à ses genoux et le conjurèrent
pitié de lui, et de vouloir bien lui ac-
on pardon. Le prince repoussa leurs
t se montra inflexible, en faisant va-
ute que celui-ci avait commise en s'al-
Mégas-Kyr, alors son ennemi, et en
nant son seigneur naturel. Ils renou-
cependant leurs prières avec tant d'in-
'ils finirent par fléchir son cœur. Le
rdonna donc au seigneur de Caritena,
u, mais sous la condition expresse de
r que de lui pour les pays qu'il lui
t d'être désormais son homme. Après
gement, les jeunes chevaliers firent
les fêtes et réjouissances, formèrent

τὸν ῥήγαν νὰ κριθῇ 'ς τῆς Φράντζας [1] νὰ τὸν κρίνουν.
ρας παρευθὺς ὑπόσχεσιν ἐδῶκε,
ὁ πρίγκηπας, αὐτὸς νὰ τὸ πληρώσῃ.
ις ἐκατέστησαν αὐτὸ, ὅπου σᾶς λέγω,
αὶ ἄρχοντες, ὁμοίως ὁ μέγας κύρης
ν μισὲρ Τζεφρὲν, αὐθέντην Καριτένου,
ίστρι εἰς τὸν λαιμὸν, 'ς τὸν πρίγκηπα ὑπᾶσι·
διέμενεν, παρακαλοῦν τον ὅλοι,
νὰ γενῇ, ὡς νὰ τὸν συμπαθήσῃ·
γκηπας οὐκ ἤθελε, πολλὰ τοὺς ἀντιστάθη·
ἔδειχνε ἀφορμὴν, ὡς ἦτον ἡ ἀλήθεια,
ς, ὁποῦ ἔπηκε, καὶ ἐπῆρε καὶ ἐδιέβη
ῥὸν, τὸν σὲ λαλῶ αὐτὸν τὸν μέγαν κύρην,
ν διεβίβασε τὸν φυσικὸν αὐθέντην.
ν ἐκάθησαν, πολλὰ παρακαλῶντα,
αὶ ἄρξοντες, εἰ κεφαλάδαις ὅλοι,
ν τὸν πρίγκηπα εἰς ἐλεημεσύνην
πω τῆς Καρίτενας αὐτοῦ τοῦ ἀνεψιοῦ του·
ἐσυμπάθησε μὲ τοῦτον γὰρ τὸν τρόπον,
πω τὸν ἔστρεψε νὰ τὸν κρατῇ ἀπαὶ τότε,
διὰ τοῦ πρίγκηπος νὰ ἔνι ἐδικός του.
ᾶς ἐγίνασι συμβίβασαις ἐκείναις,
ηλὴν ἔπηκαν οἱ νέοι καβαλλάροι·
ις[2], κοντάρια ἐτζάκισαν, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν
ήφησαν καλὰ, ἐλίνησαν ἐκεῖθεν·

dit ici : ὁ ῥήγας τῆς Φράντζας au lieu de τῆς
, comme il l'a dit plus haut.
ύστρας, mot grécisé, du mot français joûte.
τὸ Βρεντῆσι. Brindes ou Brindisi, en latin *Brun-*
lus, la géographie de Strabon Βρεντήσιον, dans

des joûtes[2] et rompirent des lances. Le Mégas-Kyr et les seigneurs d'Euripe prirent ensuite congé du prince à cause de l'hiver qui s'approchait, et se retirèrent dans leurs possessions.

Dès le mois de mars, quand vint la belle saison, le Mégas-Kyr arma deux galères, à bord desquelles il s'embarqua, et arrivé à Brindes[3], il loua alors des chevaux, continua sa route en toute hâte, et arriva à Paris où il trouva le roi[4] célébrant la fête de la Pentecôte. Il salua humblement le roi qui l'accueillit avec beaucoup d'honneur en apprenant qu'il venait de la Romanie. Le prince Guillaume avait envoyé par un de ses chevaliers un rapport écrit sur la conduite du Mégas-Kyr. Le chevalier, après avoir salué le roi, lui remit la lettre du prince Guillaume. Le roi la fit lire, et comprit la raison pour laquelle le prince Guillaume l'avait rendu arbitre dans l'affaire du Mégas-Kyr. Il vit bien qu'il ne lui avait envoyé le Mégas-Kyr que pour honorer le roi de France aux yeux du monde.

Il appela donc à son conseil tous les chefs qui

Ὁ μέγας κύρης ἐζήτησεν, αὐθέντας τῆς Εὐρίπου,
Ἀπολογιὰν τοῦ πρίγκηπος, κινοῦν καὶ ὑπαγένουν·
Διοῦ ἔρχετον ὁ καιρὸς ἐτότε ὁ χειμώνας.
Ὁ μέγας κύρης ἔμεινε νὰ ἔχῃ ἐξεχειμάσει·
Καὶ ὡς ἦλθεν ὁ νέος καιρὸς ἀπὸ τὸν μάρτιον μῆνα,
Κάτεργα δυὸ ἁρμάτωσε, καὶ ἐσίβηκεν εἰς αὗτα,
Εἰς τὸ Βροντῆσι [3] ἀπέσωσεν, ἐπέζευσεν ἐκεῖσε·
Ἄλογα δ'άνου ἀγόρασε, καὶ ἐβάλθη εἰς τὸν δρόμον·
Καὶ τόσον ὥδευσε καλὰ, ἔσωσε 'ς τὸ Παρίσι·
Τὸν ῥήγαν πῦρηκεν ἐκεῖ [4], ἑορτὴν μεγάλην εἶχε,
Τὴν λέγουσι Πεντηκοστὴν, ἐώρταζεν ὁ ῥήγας·
Δευλωτικὰ τὸν προσκυνᾷ τὸν ῥήγα ὁ μέγας κύρης·
Καὶ ἐκεῖνος τὸν ἐδέξατο μετὰ τιμῆς μεγάλης,
Διοῦ ἔμαθεν, ὅτι ἔρχετον ἀπαὶ τὴν Ῥωμανίαν·
Ὁ πρίγκηπας ἀπέστειλε μ' ἕνα του καβαλλάρην
Ἐγγράφως εἴ τι ἔπηκε τότε ὁ μέγας κύρης.
Τον ῥήγαν ἐπροσκύνησεν αὐτὸς ὁ καβαλλάρης,
Καὶ τὸ πιττάκιν ἔδωκε τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου·
Καὶ ὁ ῥήγας τὸ ἐδέχθηκεν, ὥρισε καὶ ἀναγνώσθη,
Καὶ ἀφ' οὗ ἐγρείκησε καλὰ ὁ ῥήγας γὰρ τὴν πρᾶξιν,
Ὁποῦ ἔπηκε τοῦ πρίγκηπος τότε ὁ μέγας κύρης·
Ὁ ῥήγας δὲ ὡς φρόνιμος ἐγνώρισεν ἐνταῦτα,
Τὸ πῶς ὁ πρίγκηπας Μορεὼς διὰ τὴν τιμὴν τοῦ κόσμου,
Διὰ τοῦτο καὶ ἀπέστειλε τὸν μέγαν κύρην 'ς αὗτον.
Εἰς τοῦτο ὥρισεν εὐθὺς, οἱ κεφαλάδαις ἦλθεν,

celle de Mélétius Βρεντήσιον, est une ville d'Italie, dans le royaume de Naples, avec un port sur la mer Adriatique.

(4) Ce fait a dû se passer vers l'an 1255 ou environ, sous saint Louis, qui régna de 1226 à 1270. Aucun autre historien byzantin ni français ne mentionne ce fait.

se trouvaient réunis à Paris à l'occasion de cette fête, et après leur avoir exposé en détail la faute commise par le Mégas-Kyr envers le prince de Morée et le tort qu'il lui avait fait, il leur demanda leur avis. Ils délibérèrent quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement informés des faits. Ils adressèrent ensuite la parole au Mégas-Kyr et au chevalier, et firent mettre par écrit la réponse qu'ils venaient de leur faire de vive voix. Le Mégas-Kyr se tenait debout pendant cette allocution; un baron fut ensuite chargé de prendre la parole au nom de la cour, et dit au chevalier du prince :

« Ecoutez bien, frère et ami, la réponse que vous fait la cour de France[1]. Si le Mégas-Kyr eût fait hommage à son seigneur le prince Guillaume, et qu'ensuite il eût porté les armes contre lui et l'eût combattu sur le champ de bataille et face à face, d'après la loi ses biens seraient confisqués, et la justice exigerait qu'il fût déshérité, lui et sa famille, de tous les biens et de toute l'autorité qu'il tenait de son suzerain[2]. Mais, d'après le rapport écrit que vo
nous avez apporté et l'exposé que vous av
fait vous-même de vive voix, il ne paraît pas
la cour que le Mégas-Kyr ait jamais réalisé s
hommage au prince de Morée, son seigneur, d'
il suit que sa faute n'entraîne pas la confisc
tion. Toutefois, comme le Mégas-Kyr sava
bien avoir reçu ordre de son premier souv
rain, le roi de Salonique[3], de faire hommag
au prince, il ne devait pas prendre les arm
contre lui et combattre son seigneur. Ma
considérant : que le prince Guillaume a envo
le Mégas-Kyr à la cour de notre seigneur, q
celui-ci s'est empressé d'offrir un dédommag
ment, qu'il est venu en France avec beaucou
de dépenses et de fatigues, et que le voyag
de Romanie en France est long et pénibl
et, de plus, en l'honneur d'un aussi gran
seigneur que le roi de France, nous croyo
que cette réparation suffit, et nous vous d
clarons absous. »

Lorsque le baron eut achevé ce discours, l

Ὅπου ἦσαν τότε εἰς τὸ Παρὶς 'ς τὴν ἐρτὴν ἐκείνην·
Ὅλων χρειὰν ἐζήτησε τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν·
Πολλὰ λεπτῶς ἐσύντυχαν τὸ πταίσιμον, τὸ ἐπῆκεν
Ὁ μέγας κύρης, σὶ λαϊῶ, τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου·
Καὶ ὅσον ἐλάλησαν πολλὰ, πᾶσι τὴν ἀλήθειαν·
Τὸν μέγαν κύρην ἐλάλησαν, ὁμοίως τὸν καβαλλάρην·
Ἀπόκρισιν τοὺς ἔδωκαν ἀμφοτέρων τῶν δύο·
Ἐκ στόματος τοὺς εἶπασιν, ἐγγράφως τὰ ἔδωκαν·
Ὁ μέγας κύρης ἔστεκε, καὶ ἤκουε τοὺς λόγους.
Ἕνας μπαρεὺς ἐδάσταξε τὰ λόγια τῆς κυρτης·
Τὸν καβαλλάρην ἐλάλησε, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Ἄκουσε, ὥρε, ἀδελφέ, κατάλαβε τοὺς λόγους,
« Τὸ τί σὲ ἀποκρίνεται τῆς Φράντζας γὰρ ἡ κυρτη[1]·
« Εἰ μὲν ἦτον, ὅτι νὰ κρατῇ ἐδῶ ὁ μέγας κύρης
« Τὸ ὁμάζι του αὐθέντου του, τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου,
« Καὶ μετὰ τοῦτο ἐδάσταξεν ἅρματα πρὸς ἐκεῖνον,
« Καὶ εἰς καιρὸν ἐπολέμησεν εἰς πρόσωπον μετ' αὐτον,
« Ὁ νόμος ἀκληρίζει τον, καὶ ἡ κρίσις ἀπαιτεῖ τον,
« Νὰ ἦναι ἀκληρονόμητος αὐτὸς καὶ ἡ γενεά του
« Ἀπ' ὅσον τόπον καὶ αὐθεντειὰν ἐκράτειεν ἀπ' ἐκεῖνον[2].

« Ἀλλὰ ὡς λέγει τὸ ἔγγραφον, τὸ ἤρερες ἐνταῦθα,
« Καὶ εἶπες καὶ ἐκ στόματος εἰς τὸ ἐμφανὲς τῆς κούρτης,
« Ὅτι ποτὲ οὐκ ἔπηκεν ὁμάζι ὁ μέγας κύρης
« Τοῦ αὐθέντου του, τοῦ πρίγκηπος ἐκείνου τοῦ Μερέως,
« Οὐδὲν φέρνει τὸ πταίσιμον εἰς ἀκληριὰν τὸ πρᾶγμα.
« Ὅμως ὅτι πᾶξυρεν ἀπὸς του ὁ μέγας κύρης,
« Καθὼς εἶχε τὸν ὁρισμὸν ἐκ τὸν πρώτον του αὐθέντην,
« Τὸν ῥήγαν Σαλονίκης[3] δὲ, ὁμάζι νὰ τὸν πίσῃ,
« Οὐδὲν ἐτύχανε ποσῶς ἅρματα νὰ βαστάξῃ,
« Ἀλλ' οὐδὲ μάχην τίποτες πρὸς αὖτον τὸν αὐθέντην·
« Λοιπὸν ἀφῶν ἀπίστευλεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
« Τὸν μέγαν κύρην ἕως ἐδῶ 'ς τοῦ αὐθέντου μας τὴν κούρτη
« Καὶ ἦλθεν ἀπὸς του πρόθυμα ἀνταμοιβὴν νὰ πίσῃ,
« Καὶ ἦλθεν μὲ ἔξοδον πολλὴν, μὲ κόπον καὶ μὲ μάχθην,
« Καὶ τὸ ταξεῖδι εἶναι μακρεά, ὡς ἔνι ἡ ἀλήθεια,
« Τοῦ νὰ ἔλθῃ ἐκ τὴν Ῥωμανιὰν ἐδῶ εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Καὶ πάλιν γὰρ διὰ τιμὴν τοιούτου μεγάλου αὐθέντου,
« Ὡς ἔνι ὁ αὐθέντης μας ἐδῶ, ὁ ῥήγας δὶ τῆς Φράντζας,
« Ἀρμόζει ἡ ἀνταμοιβή, ἂς ἔν' συμπαθημένες. »

Καὶ ὡσαν ἐπλήρωσε ὁ μπαρεὺς αὐτὸ, ὅπου σὲ γράφω,

(1) Ἡ κούρτη τῆς Φράντζας. Il est impossible d'être plus français en grec.

(2) Ces décisions féodales n'étaient stipulées en France dans aucun code écrit. L'usage faisait loi; mais on a vu que lorsque les Francs eurent fondé deux empires hors de France, l'un à Jérusalem et l'autre plus tard à Constantinople, ils assemblèrent une commission choisie pour déclarer quel était l'usage dans la mère-patrie, et ils rédigèrent un code de ces diverses déclarations. La bibliothèque royale de Paris possède sous le n° 1390 un manuscrit qui contient la traduction grecque d'une partie de c
Assises. Il paraît écrit avec une plume de roseau sur
papier de coton. Le copiste a écrit les mots sans acce
et conformément à la prononciation. Ainsi ὁμαίς est éc
ομαις, δικαίς, δικαις. Il y a d'ailleurs beaucoup de lac
nes et plusieurs endroits rongés des vers. Ce manuscrit
contient que la deuxième partie des Assises.

(3) Boniface, marquis de Mont-Ferrat, roi de Th
salonique. (Voyez, pages 57 et 58 de cette chronique
récit de cette cession de suzeraineté.)

s-Kyr ôta son chaperon, et fit une ré- : modeste ; il remercia le roi et la cour, et ensuite la cour de vouloir bien écrire au e sa décision et la sentence qu'elle venait ndre. Le roi fit aussitôt dresser cet acte ; ffaire étant terminée, il dit au Mégas-Kyr beaucoup de bienveillance :

Puisque vous êtes venu de si loin, et avec de dépenses, dans mon royaume de Franl ne serait pas convenable que vous repassiez sans avoir obtenu de moi quelque e et quelque faveur. Dites-moi donc harnt ce que vous désirez que je fasse de bien vous. »

rsque le Mégas-Kyr eut entendu cette proion, il s'inclina respectueusement devant i et le remercia mille fois ; il se recueilsuite un moment pour penser et il répon-

Je remercie votre couronne et votre royaule la bonne disposition que vous me monà m'accorder des faveurs. Je m'adresse :, monseigneur, avec confiance à votre saint pouvoir pour vous informer que la seigneurie d'Athènes, que je possède, ayant été anciennement gouvernée par un duc, il me serait agréable, si cela vous plaisait, que vous voulussiez bien ordonner qu'on me donnât désormais le titre de duc. » Le roi accueillit sa demande, et, conformément à ses ordres, on le fit monter sur le trône, dans l'intérieur du palais[2].

J'interromprai ici ma relation de ce qui concerne le roi de France et le duc d'Athènes[3], et je raconterai comment le prince de la Morée, Guillaume, alla en Pélagonie [4] avec ses troupes.

Vous avez vu plus haut comment le despote Koutroulis s'allia au prince de la Morée et lui donna sa sœur en mariage[5] ; comment, par suite de cette alliance de famille, l'amitié s'établit entre le prince et le despote[6] et entre leurs deux peuples, aussi intimement que s'ils eussent été tous nés d'une même mère ; comment la guerre de l'empereur contre le despote prit à cette époque une nouvelle force, et comment enfin le grand sébastocrator Théodore Ducas continuait toujours ses efforts contre son frère. Le

ἀπασμά του ἐξήβαλε, καὶ φρόνιμα ἀπεκρίθη·
ήγαν εὐχαρίστησεν, ὁμοίως καὶ τὴν κούρτην·
μετ' αὐτὰ δεόμενος, τὴν κούρτην ἐπαρακάλει
γράψῃ πρὸς τὸν πρίγκηπα τὴν τήρησιν τῆς κούρτης,
ρίσιν, ὁποῦ ἔκριναν, καὶ τὴν ἀπόφασίν τους.
ὁ ῥήγας, ὡς εὐγενικὸς, ὥρισεν, ἔπηκάν το·
αὶ ἀφῶν ἐπῆκαν τὰ χαρτιὰ, καὶ ἐγένετον τὸ τέλος,
;του ὁ ῥήγας ἐλάλησε τότε τὸν μέγαν κύρην,
λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν μετὰ γλυκέας γνώμης·
ὸ ἦλθες ἐκ τὸν τόπον σου ἐδῶ εἰς τὴν Φραγκίαν
κόπον καὶ μὲ ἔξοδον ἐδῶ εἰς τὴν βασιλειάν μου,
ὰ οὐκ ἤθελε εἶσθαι ἔμπρεπον νὰ διαβῇς ὀπίσω,
ρὶς νὰ λάβῃς ἀπ' ἐμοῦ ἀνταμοιβὴν καὶ χάριν·
:τοῦτο λέγω πρὸς ἐσὲ, ἀπόκοτά με ζήτα,
τι γὰρ θέλεις ἀπ' ἐμοῦ νὰ σὲ εὐεργετήσω. »
ἴκασ τοῦτο ὁ φρόνιμος οὗτος ὁ μέγας κύρης,
ῥῆγα ἐπροσκύνησε, μυριοευχαριστεῖ τον·
τι μικρούτζικον, καὶ οὕτως ἀπεκρίθη·
ευχαριστῶ τὸ στέμμα σου, ὁμοίως τὴν βασιλειάν σου[1],
ἔχεις τὴν ὄρεξιν τοῦ νὰ μ' εὐεργετήσῃς·

« Εἰς τοῦτο λέγω, αὐθέντη μου, τοῦ κράτους σου τοῦ ἁγίου,
« Τὴν αὐθεντειὰν τῶν Ἀθηνῶν, ὁποῦ ἔχω καὶ κρατῶ την,
« Εἴ τις τὴν εἶχεν ἔκπαλαι δοῦκα τὸν ὠνομάζαν·
« Καὶ ἂν ἦναι ἀπὸ τοῦ λόγου σου καὶ ἐκ τοῦ ὁρισμοῦ σου,
« Ἀπὸ τώρα καὶ ἔμπροσθεν δοῦκα νὰ μὲ λαλοῦσι. »
Καὶ ὁ ῥήγας ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ἀπεδέχθη·
Ὥρισεν, ἐθρονιάσαν τον εἰς τὸ παλάτι ἀπέσω[2].
Εἰς τοῦτο θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ παύσωμαι τοῦ λέγειν
Περὶ τὸν ῥήγαν Φράντζας δὲ καὶ Ἀθηνῶν τὸν δοῦκα[3]
Καὶ θέλω ν' ἀφηγήσωμαι καὶ νὰ σὲ καταλέξω,
Τὸ πῶς ὁ πρίγκηπας Μορεὼς ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Ἐπιάσθη 'ς τὴν Πελαγονιὰν [4] αὐτὸς καὶ ὁ λαός του.
Καθὼς ἠκούσετε ἐδῶ ὀπίσω 'ς τὸ βιβλίον,
Τὸ πῶς ἐσυμβιβάσθηκε Δεσπότης ὁ Κουτρούλης
Μετὰ τὸν πρίγκηπα Μορεὼς ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Τὴν ἀδελφήν του ἔδωκεν ὁμόζυγον γυνήν του[5]·
Ἐξ αὐτὴν τὴν συμπεθεριὰν ἐπλήθυνε ἡ ἀγάπη
Ἀνάμεσον τοῦ πρίγκηπος καὶ ἐκείνου τοῦ Δεσπότου[6]·
Οὕτως γὰρ ἠγαπούντησαν αὐτοὶ καὶ ὁ λαός τους,
Ὥς περ νὰ ἦσαν ἐνομοῦ ὅλοι ἀπὸ μιὰν μάνναν·

) Formules du protocole byzantin.

) Les rois seuls étaient portés sur le pavois en dehors lais.

) Le chroniqueur ne le mentionnera plus maintenant ms ce nom de duc d'Athènes. Il est, comme je l'ai dit, historien byzantin ou français qui mentionne le fait ransformation du titre de mégas-kyr en celui de duc, 'a aucune objection sérieuse à faire à sa narration.

) Cette province est située sur les confins de la Macédoine et de l'Albanie.

(5) Comme toutes ces alliances de famille jettent le lecteur dans un véritable dédale, je joins à cette chronique des tableaux généalogiques pour les principales familles grecques ou franques, et j'ai tâché de les rendre aussi succincts et aussi clairs que possible. J'y renvoie le lecteur désireux de sortir de ces perplexités.

(6) Michel, despote d'Etolie, dit Georges Acropolite (édition de Bonn, p. 174 et 182) enorgueilli de la double

despote prit alors la résolution de faire autant de mal que possible à l'empereur, et fit sur-le-champ écrire en Morée au prince Guillaume, auquel il envoya des messagers pour l'engager à consentir à une entrevue avec lui, afin qu'ils concertassent ensemble le moyen d'attaquer plus sûrement l'empereur de Constantinople.

Le prince emmena aussitôt avec lui ses chevaliers et ses bannerets, et passa tout droit dans l'ancienne Patras ; le despote de son côté se dirigea sur Lépante [1]. Il passa ensuite par Drépanon [2] et arriva à Patras, où il rejoignit le prince son beau-frère. Ces deux princes et leurs peuples passèrent quelques jours dans les fêtes, et se réunirent ensuite en conseil avec leurs chefs et avec les plus habiles de ceux qui les accompagnaient. Le despote prit le premier la parole pour exposer ses sujets de plainte et le tort que lui avait fait son frère le sébastocrator. Quand il eut exposé ses sujets de plainte, les hommes les pl sages du despotat donnèrent un conseil funest et dont ils eurent beaucoup à se repentir dar la suite. Leur avis fut : que les deux frères, l despote et le prince, se dirigeassent avec toute leurs troupes, à travers la Vlachie [3], sur l Romanie, pour la courir et la ravager, et qu s'ils rencontraient l'armée impériale ou le sé bastocrator lui-même, ils n'avaient qu'à l'atta quer en plaine [4], et que leur victoire était cer taine.

Une fois cette disposition adoptée, le despot retourna à Arta et envoya partout des ordre pour réunir ses troupes. Le prince retourna à Andravida, et envoya également ses ordre pour que tous, grands et petits, fantassins e cavaliers, se préparassent à marcher tout armés. Le moment du rendez-vous était fixé à l'ouverture de la belle saison, aussitôt après les froids de l'hiver, et dès qu'on aurait fait la

Λοιπὸν ὅσον ἐπλήθυνε τοῦ βασιλεὼς ἡ μάχη,
Καὶ ἀγωνιέτον πάντοτε κὺρ Θεόδωρος ὁ Δούκας,
Ὡ μέγας σεβαστοκράτορας τότε πρὸς τὸν δεσπότην,
Καὶ ὁ δεσπότης σκύπησε τὸν βασιλειὰ νὰ βλάψῃ.
Ὁρίζει, γράφουν γράμματα, μαντατοφόρους στέλνει
Ἐκεῖσε οὖν εἰς τὸν Μορειὰν 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
Ὅπως νὰ γένῃ ἕνωσις, νὰ σμίξουσιν εἰ δύο,
Βουλὴν νὰ πάρουσιν ὁμοῦ διὰ δουλειᾶς μεγάλης,
Νὰ βλάψουσι τὸν βασιλειὰ, καὶ νὰ τὸν ζημιώσουν.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, ὡς τὸ ἐπληροφορήθη,
Ἐπῆρε τοὺς καβαλλαριοὺς καὶ τοὺς φλαμπουριάρους,
Ὁλόρθα ἐδιέβησαν εἰς τὴν παλαιὰν Πάτραν·
Εἰς τὸν Ἔπακτον [1] ἀπίσωσεν ἐτότες ὁ δεσπότης·
Ἀπαὶ τὸν Δρέπανον [2] περνᾷ, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Πάτραν·
Ἐνώθη μὲ τὸν πρίγκηπα ἐκεῖνον τὸν γαμπρόν του·
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκαν αὐτοὶ καὶ ὁ λαός τους·
Καὶ ὅσον ἐπεριχάρησαν καλὰ εἰς ὄρεξίν τους,
Ἐκάθησαν ἀμφότεροι μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
Μὲ ὅλους τοὺς γνωστικώτερους, ὁποῦ εἴχασι μετ' αὔτους·
Εἰς τοῦτο ἤρξε νὰ λαλῇ ἐκεῖνος ὁ δεσπότης,

Νὰ λέγῃ παραπόνεσαις καὶ ταῖς ζημιαῖς, ταῖς εἶχεν
Ἐκ τὸν σεβαστοκράτορα αὐτὸν τὸν ἀδελφόν του·
Καὶ ὅσον ἀποπλήρωσε ταῖς παραπόνεσαίς του,
Ὅλοι οἱ γνωστικώτεροι ἀπὸ τὸ Δεσποτάτον
Βουλὴν ἐδῶκαν δολερὴν, ὕστερον ἐματανῶσαν,
Ὅπως νὰ φουσατεύσουσιν εἰ δύο αὐταδέλφοι,
Δεσπότης μὲ τὸν πρίγκηπα μὲ ὅσα φουσάτα ἔχουν,
Καὶ νὰ περάσουν τὴν Βλαχιὰν [3], 'ς τὴν Ῥωμανιὰν νὰ εἶσαν,
Νὰ δράμουν, νὰ κουρσέψουσιν ὅλην τὴν Ῥωμανίαν,
Καὶ ἂν εὕρουν εἰς συναπαντὴν, τοῦ βασιλεὼς φουσάτα,
Αὐτὸν τὸν σεβαστοκράτορα νὰ τὸν συναπαντήσουν,
'Σ τὸν κάμπον [4] νὰ πολεμήσουσι, καὶ θέλουσι νικήσει·
Καὶ ἀφοῦ ἐπῆραν τὴν βουλὴν, καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ὁ δεσπότης ἐστράφηκεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἄρταν·
Καταπαντοῦ ἀπίστειλε φουσάτα νὰ συνάξῃ·
Καὶ ὁ πρίγκηπας ἐστράφηκεν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα·
Καταπαντοῦ ἀπίστειλε νὰ οἰκονομεῦνται πάντες,
Μικροὶ, μεγάλοι, μ' ἅρματα, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
Εἰς τὴν ἄνοιξιν τοῦ καιροῦ, διαβόντα ὁ χειμῶνας,
Ἀφοῦ πασχάσουσιν ὁμοῦ, εἰς τὸν ἀπρίλιον μῆνα,

alliance qu'il venait de faire non-seulement avec le roi de Sicile, Mainfroy, mais avec Guillaume, prince d'Achaïe, se décida à entreprendre la guerre. Mainfroy lui envoya quinze cents de ses meilleurs cavaliers ; le prince d'Achaïe y vint en personne avec une troupe nombreuse de Francs du Péloponèse et ils marchèrent contre le sébastocrator Jean, frère de l'empereur. Suivant Pachymère (éd. de Bonn l. I, c. 31, p. 83) Mainfroy, son gendre par Hélène sa fille, lui envoya trois mille cavaliers germains, et le prince Guillaume, son autre gendre par Anne sa fille, arriva en personne avec toutes ses forces. Nicéphore Grégoras (l. III, c. v, p. 71, éd. de Bonn.) rapporte aussi le même fait sous l'année 1259, et fait venir Mainfroy en personne. Georges Phranza (l. I, c. IV, p. 4 du manuscrit de la Bibl. royale) fait aussi venir Mainfro lui-même. Pachymère et Acropolite sont souvent plus exact et circonstanciés. (Voyez ma Notice en tête de ce v lume.)

(1) Ἔπακτον, Naupacte, Ναύπακτος ἀπὸ τῆς ναυπηγί (Géogr. de Mélétius, p. 330), plus connue sous le nom d Lépante.

(2) Δρέπανον, village de Morée et mouillage dans golfe de Lépante ou de Corinthe.

(3) Βλαχία, aujourd'hui canton de Patradgik.

(4) 'Σ τὸν κάμπον, mot grécisé du latin *campus* de l'italien *campo*.

Ils devaient se rendre au mois d'avril à
ida, d'où ils pourraient marcher sur la
ie.

espote et le prince offrirent une solde à
ui voudraient marcher avec eux, et ras-
rent autant de troupes qu'ils purent. Le
erator de son côté approvisionna ses
et les mit en bon état de défense, aussi
ce qui concernait le nombre des hom-
la garnison qu'en ce qui concernait les
Il ordonna que les habitants de la cam-
ent à se renfermer dans chaque
ant qu'elle en pourrait tenir et autant
raient bien armés. Le reste devait se
sur les montagnes avec les bestiaux
taient chargés de garder.

rromprai encore une fois le récit de ce
relatif au sébastocrator pour reprendre
l'histoire du despote et du prince de la
Guillaume, et je parlerai de leurs pré-
dans la guerre qu'ils méditaient.

que l'hiver fut passé, et qu'avec le mois
arriva la saison nouvelle, où les ros-
commencent leurs concerts et que la na-
ut entiere se rejouit et se pare[1], le prince Guillaume, qui était plus. éloigné que le despote du théâtre de la guerre, envoya dans l'île d'Euripe et dans toutes les îles pour rassembler ses troupes; il partit ensuite de Pyrgos[2], traversa le golfe de Lépante, et marcha tout droit vers le lieu où était le despote. Ils firent leur jonction avec toutes leurs troupes à Arta, où ils ne restèrent qu'un jour. Le lendemain ils prirent le chemin de Jannina[3], d'où ils passèrent dans la Vlachie, et ils s'y arrêtèrent pour attendre les troupes qui venaient d'Euripe et des îles ainsi que de Thèbes et d'Athènes et le seigneur de Salona. Ils vinrent tout droit par Sidéroporton[4], et trouvèrent déjà le prince dans l'intérieur de la Vlachie. Ils opérèrent leur jonction dans les plaines de Thalassinum[5].

Les principaux seigneurs délibérèrent ensuite sur ce qu'ils avaient à faire et sur le point où ils devaient marcher. Quelques-uns émirent l'avis de bloquer Néapatra et Zeitouni[6] et les places les moins fortes; mais les plus sensés et les plus habiles dans l'art de la guerre s'opposèrent à cette résolution, en alléguant que, si on faisait arrêter les troupes à bloquer les places, on

νὰ ἔρχωνται ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
ιράσουν νὰ ὑπᾶν 'ς τὰ μέρη Ῥωμανίας.
ότης καὶ ὁ πρίγκηπας ἐρρήξασι τὴν ρόγαν,
νὰ συνάξουσιν ὅσα ἠμποροῦν νὰ ἔχουν·
σεβαστοκράτορας ἐτοῦτα τὰ μαντάτα,
α του ἐσιτάρχησε, καὶ ἀφίρωσέν τα σφόδρα
, ἀπὸ τροφὴν, νὰ ζοῦν καὶ νὰ φυλάττουν·
ινὸν τοῦ λαοῦ, ὁποῦ ἦτον 'ς τὰ χωρία,
διώρθωσε νὰ σέβουν εἰς τὸ κάστρον,
ῶνται νὰ σεβοῦν, καὶ ἄρματα νὰ ἔχουν·
ν' ἀπέρχωνται ἀπάνω εἰς τὰ ὄρη,
ὁποῦ εἴχασιν ἐκεῖσε νὰ φυλάττουν.
ῦτο βούλομαι ἐδῶ νὰ παύσωμαι τοῦ λέγειν
εβαστοκράτορα κὺρ Θεόδωρον ἐκεῖνον,
φομαι νὰ σᾶς εἰπῶ δι' ἐκεῖνον τὸν δεσπότην
τὸν πρίγκηπα Μορεὼς ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
ποῖσαν καὶ ἔπραξαν 'ς τὴν μάχην ὁποῦ ἀρχινῆσαν.
ἐπέρασε ὁ καιρὸς, ἐκεῖνος ὁ χειμῶνας,
ασε ὁ νέος καιρὸς ἀπὸ τὸν μάρτιον μῆνα,
γιοῦν νὰ κελαδοῦν τὰ λέγουσιν ἀηδόνια,
ονται, εὐτρεπίζονται τὰ πάντα γὰρ τοῦ κόσμου[1],

Ὁ πρίγκηπας γὰρ τοῦ Μορεὼς, ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος,
Ὅς τις ἦτον μακρύτερα παρὰ ἐκεῖνον τὸν δεσπότην,
Ἀπέστειλε εἰς τὴν Εὔριπον καὶ εἰς ὅλα τὰ νησία,
Καταπαντοῦ ἐσύναξεν ὅλα του τὰ φουσάτα,
Ἐπέρασε τὴν θάλασσαν τοῦ Ἐπάκτου ἐκ τὸν Πύργον[2],
Καὶ ὀλόρθα ἐδιέβηκεν ὅπου ἦτον ὁ δεσπότης·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἄρταν ἔσμιξαν μὲ ὅλα του τὰ φουσάτα·
Οὐδὲ ποσῶς ἀργήσασι μόνον καὶ μιὰν ἡμέραν·
Τὴν δεύτερην ἐκίνησαν, 'ς τὰ Ἰωάννινα[3] ὑπᾶσιν·
Εἰς τὴν Βλαχιὰν ἐδιέβηκαν, καὶ ἐκεῖσε ἀναμεῖναν,
Ὅπως νὰ ἔλθη ὁ λαὸς τοῦ Εὐρίπου, τῶν νησίων·
Τῆς Θήβας καὶ τῶν Ἀθηνῶν, ὁ αὐθέντης τοῦ Σαλόνου
Ἀπαὶ τὸ Σιδερόπορτον[4] ἐδιέβησαν ὀλόρθα,
Καὶ ηὗρασι τὸν πρίγκηπα ἀπέσω εἰς τὴν Βλαχίαν.
'Σ τὸν κάμπον τοῦ Θαλασσινοῦ[5] ἡνώθησαν ἀλλήλως.
Καὶ ἀφῶν ἐνώθησαν ὁμοῦ ὅλα του τὰ φουσάτα,
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ ὅλοι οἱ πρῶτοι αὐθένταις,
Τὸ πῶς νὰ πράξουν, ποῦ νὰ ὑπᾶν, καὶ ποῦ νὰ φουσατεύσουν.
Τινὲς ἀπ' αὔτους εἴπασι, τὴν Πάτραν, τὸ Ζητοῦνι[6]
Νὰ βάλουν τὰ φουσάτα τους νὰ τὸ παρακαθήσουν,
Τὰ κάστρη τ' ἀχαμνώτερα νὰ τὰ ἔχουν πολεμήσει.

es ornements poétiques ne sont pas ordinaires à notre
hroniqueur, qui est habituellement fort sobre
nts.

Pyrgos, ville de l'Élide, à deux ou trois lieues au
l'embouchure du Rouphias, l'ancien Alphée.
Jannina, aujourd'hui capitale de l'Épire.

(4) Je ne puis trouver cette ville, qui était probablement un lieu de débarquement sur la côte de Thessalie, près de l'embouchure du Pénée.

(5) Aujourd'hui Alassona, non loin de la vallée de Tempé.

(6) Ζητοῦνι, ville de Thessalie au nord de l'ancien Sperchius, vers son embouchure dans le golfe de Zeitouni,

ne pourrait en tirer aucun fruit pour la campagne. « Il vaudrait beaucoup mieux, disaient-ils, que nous pénétrassions dans la Romanie pour piller et ravager les terres de l'empereur. Si nous le rencontrons lui-même, attaquons-le avec la protection de Dieu, et si la faveur divine nous donne la victoire, il nous sera facile de prendre Salonique; et, à notre retour, nous occuperons la Vlachie, où nous passerons l'hiver. Quant au reste, nous agirons selon les circonstances; car si le peuple et les villes de la Vlachie apprennent que nous avons combattu l'ennemi et obtenu la victoire, toutes les places se soumettront à nous sans difficulté. »

Les principaux de l'armée s'entendirent alors entre eux, et détachèrent mille cavaliers et trois mille fantassins qu'ils réunirent aux premiers pour piller le pays; ils les répartirent en trois divisions, et leur donnèrent l'instruction de parcourir les campagnes pendant le jour pour les ravager, et, vers le soir, à l'approche de la nuit, de se réunir tous dans le même lieu. Ces trois divisions furent ainsi détachées du corps d'armée et ouvrirent la marche en pillant et ravageant toute la Vlachie. Ces coureurs

Οἱ δέ, οἱ φρονιμώτεροι, παιδευτικοὶ τῆς μάχης,
Οὐδὲν ἐσυγκατέβηκαν εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην·
Ἐπεὶ ἂν ἐβάλθη ὁ λαὸς νὰ πολεμοῦν τὰ κάστρη,
Οὐδὲν ἐκατευόδωναν τίποτε διαφορέσειν·
« Ἀλλὰ κάλλιον διάφορον, ποῦ θέλομεν ποιήσει,
« Ἐνὶ τοῦ νὰ ἀπέλθωμεν ἐδῶ εἰς τὴν Ῥωμανίαν,
« Κουρσεύοντα, ζημιόνοντα τόπους τοῦ βασιλέως·
« Καὶ ἂν εὕρωμεν τὸν βασιλεὰ εἰς κάμπον ν' ἀναμείνῃ,
« Μὲ τοῦ Θεοῦ τὴν δύναμιν θέλομεν πολεμήσει·
« Καὶ ἂν εὐδοκήσῃ ὁ Θεὸς, καὶ δώσῃ μας τὸ νίκος,
« Πολλὰ ἐλαφρὰ νὰ πάρωμεν τὸ μέρος Σαλονίκης.
« Καὶ ὅταν νὰ στρεφώμεσθε, νὰ πάρωμεν τὴν βλαχίαν,
« Νὰ ἐξεχειμάσωμεν ἐδῶ, καὶ πάλι ὡσὰν ἰδοῦμεν·
« Ὅτι τ' ἀκούσει ὁ λαὸς, τὸ κάστρον τῆς Βλαχίας,
« Τὸ πῶς ἐπολεμήσαμεν, καὶ ἐπήραμεν τὸ νίκος,
« Ὅλα τὰ κάστρη παρευθὺς μᾶς θέλουν προσκυνήσει. »
Εἰς τοῦτο ἐσυμβιβάσθησαν οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου·
Εἰς τοῦτο ἐχωρίσασι χίλιους καβαλλαρίους
Καὶ τρισχιλίους γὰρ πεζοὺς, νὰ ὑπᾶσι μετ' ἐκείνους,
Καὶ νὰ ὑπᾶσιν ἔμπροσθεν κουρσεύοντα τὸν τόπον.
Τρεῖς σύνταξαις τοὺς ἔπηκαν, καὶ ἐπροφώνευσάν τους
Νὰ περπατοῦν ὁλημερῆς, τὸν τόπον νὰ κουρσεύουν,
Καὶ ἀφοῦ ἔλθῃ ὁ ἑσπερινὸς, καὶ νὰ κοντεύῃ ἡ νύκτα,
Νὰ περισυμμαζώνωνται εἰς ἕνα τόπον ὅλοι·
Ἀπαύτου γὰρ ἐχώρισαν ταῖς σύνταξαίς τους ὅλαις,
Εἰς τὴν ὁδὸν ἐβάλθησαν, ἄρχισαν νὰ ὁδεύουν,

(1) Sans doute le nom d'un passage dans le mont Olympe.

devançaient toujours l'armée de toute une
née. Après avoir dévasté cette province, il
versèrent les limites qui la séparent de l'e
et qui portent le nom de Catécalou[1]; ils re
trèrent sur leur chemin la place de Servi
arrêtèrent quelques habitants de cette
qu'ils interrogèrent sur les dispositions d
nemi. Ceux-ci assurèrent que le sébastoc
avec toute l'armée de l'empereur Michel P
logue, les attendait près d'Andrinople, da
grandes plaines, et qu'il devait marcher à
rencontre dans cette direction. « Nous cr
même, ajoutèrent-ils, qu'il a passé près d
lonique. »

Le prince et le despote, à ces paroles,
éclater une vive joie en présence de l'a
pour prouver la bonne disposition où ils é
de livrer bataille. Ils se réunirent aussit
conseil pour délibérer sur ce qu'ils avai
faire, et le résultat de cette délibératio
qu'ils marcheraient sans délai sur le
occupé par l'armée ennemie. Ils espé
obtenir une victoire facile sur eux, et
fortune les favorisait, ils comptaient bie
ter maîtres de la Romanie. Ils mont

Κουρσεύοντα, ζημιόνοντα τὸν τόπον τῆς Βλαχίας·
Καὶ πάντα οἱ κουρσάτοροι ἐμπρὸς γὰρ ὑπαγέναν·
Μιᾶς ἡμέρας διάστημα ἐτόσον τοὺς ἀπεῖχαν.
Καὶ ὅσον ἐκουρσεύσασι τὰ μέρη τῆς Βλαχίας,
Ἐπέρασαν τὸ σύνορον, ὁποῦ χωρίζει ὁ τόπος
Τοῦ βασιλεὼς ἐκ τὴν Βλαχιὰν (Κατεκαλοῦ[1] τὸν λέγου
Καὶ ἐμβῆκαν εἰς τοῦ βασιλεὼς τοὺς τόπους, νὰ κουρσεύ
Ἕνα κάστρο κυρήκασι, τὸ λέγουν εἰς τὰ Σέρβια[2],
Καὶ ἀνθρώπους ἐπιάσασιν ἐκ τὸ καστέλλι ἐκεῖνο·
Ἠρώτησαν νὰ τοὺς εἰποῦν, τὸ τί μαντάτα ἤξεύρευν·
Καὶ αὐτοὶ τοὺς ἀποκρίθηκαν, καὶ ἐβεβαίωσάν τους,
Πῶς ὁ σεβαστοκράτορας μὲ τὰ φουσάτα ὅλα
Κὺρ Μιχαὴλ τοῦ βασιλεὼς ὁμοῦ σᾶς ἀναμένουν
Σιμὰ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν εἰς τοὺς μεγάλους κάμπους
Καὶ ἦτον χρεία νὰ ἐλθῇ ἐδῶ γυρεύοντάς σας·
Ἐλπίζομεν νὰ ἐπέρασε σιμὰ τὸ Σαλονίκι.
Ἀκούσας ταῦτα ὁ πρίγκηπας, ὡσαύτως καὶ ὁ δεσπ
Χαρὰν μεγάλην ἔδειξαν ἐτότε τοῦ λαοῦ τους,
Ὅτι ἀγαποῦν καὶ ὀρέγονται νὰ ἔχουν πελεμήσει·
Βουλὴν ἐπῆραν παρευθὺς, τὸ τί νὰ ἔχουν πήσει·
Καὶ ἡ βουλὴ τοὺς ἔδωκεν, ἐλόρθα νὰ ὑπᾶσιν
Ἐκεῖ ὅπου εὑρίσκονται ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Νὰ πολεμήσουν μετ' αὐτούς· ἐλπίζουν να νικήσευν·
Καὶ εἰ μὲν ἔλθῃ ρίζικὸν, τὸν πόλεμον κερδήσει,
Ἐλπίζουν ν' ἀναμείνωσιν αὐθέντας Ῥωμανίας·
Καὶ τόσο ἐκαβαλλίκευσαν, ὅτι ἔσωσαν ἐκεῖσε,

(2) Servia, en Macédoine, a conservé son nom.

à cheval, et arrivèrent dans la Pélagonie. itôt que Théodore Ducas, souverain de la ie et sébastocrator de toute la Romanie, pris que le prince et le despote s'avan- contre lui[1], il répartit son armée en urs divisions, et donna à chacun de ses andants des instructions précises sur la ite qu'ils devaient tenir. Il avait avec lui on deux mille Cumans, qui, formant ses es les plus légères, montèrent à cheval pour rvir d'avant-garde et éclairer le pays. En- venaient trois cents Allemands. Il rangea eux les Hongrois, et en fit une autre di- . Après eux venaient les Serviens et les res. Il marchait lui-même ensuite à la es Grecs et des Turcs[2]. Dans cette répar- des différents corps, on trouva vingt-sept ons de cavaliers.

homme prudent et subtil, Théodore fit ubler tous les habitants des villes et vil- et leur ordonna de conduire leurs bœufs, t chevaux, sur le sommet des montagnes, nière que, de loin, ces paysans pussent l'apparence d'un corps de cavalerie. Et e pendant la nuit chacun était tenu d'al- une torche, les montagnes paraissaient

ίρη τῆς Πελαγονιᾶς τὸ λέγουν καὶ ὀνομάζουν.
ης ὁ κὺρ Θεόδωρος ὁ Δούκας τῆς Βλαχίας,
ν σεβαστοκράτορας ὅλης τῆς Ῥωμανίας,
ασεν ὅτι ἔρχονταν ὁ πρίγκηψ καὶ ὁ δεσπότης[1],
τὰ ρουσάτα του, ἀλάγια ἐχωρίσαν·
ασι τοῦ καθενὸς ἀπαὶ τοὺς κεφαλάδαις
ἄξιν γὰρ καὶ τὴν στρατειάν, ὁποῦ ἔπρεπε νὰ πτίσῃ·
ντας εἶχε μετ' αὐτοῦ κἂν δύο χιλιάδαις·
σαν ἐλαφρότεροι ἀπ' ὅλα τὰ ρουσάτα,
ἐκαβαλλίκευσαν, τὸν τόπο ἀποσκεπάσαν.
ω γὰρ ἀπέρχονταν τριακόσιοι Ἀλλαμάννοι.
ὄγρους ἐδιόρθωσεν, ἔπηκαν ἄλλο ἀλάγιν.
ἐ αὐτοὺς ἐρχόντησαν αἱ Σέρβοι καὶ οἱ Βουλγάροι·
ι ἀκεῖνος ἔρχετον μὲ Ῥωμαίους καὶ Τούρκους[2].
ν δὲ ἐχώρισεν ὅλα του τὰ ἀλάγια,
ετὰ ὡρίσθησαν ἀλάγια καβαλλάροι.
ρόνμις καὶ πονηρὸς, ὁποῦ ἦτον εἰς τὰ πάντα,
ς ὅλα τὰ χωριὰ, ἤλθασιν οἱ χωριάταις,
τὰ γελάδια τους, ὀνικὰ καὶ φοράδια,
ἐκαβαλλίκευσαν ἀπάνω ἐκ τὰ βουνία,
όντα ἀπὸ μακρυὰ, ὅτ' εἶναι καβαλλάροι·
ι νύκτα ἀνάπτασιν ὁ καθεὶς ἑστίαν,
όντά σευ τὰ βουνὰ καὶ οἱ κάμποι ὅτι ἐκαιόνταν.

es derniers événements, qui sont de l'année 1259, ntés fort en détail par les auteurs grecs contem-

tout en feu. Il enjoignit de plus à tout son monde, grands et petits, aussi bien à ceux de l'armée comme aux habitants des campagnes, de pousser de hauts cris tous à la fois, afin qu'on prît ces cris pour le bruit du tonnerre qui faisait trembler la terre.

Il choisit ensuite plusieurs hommes affidés qui, d'après ses instructions, devaient faire semblant de déserter à l'ennemi avec armes et bagages et débiter les nouvelles les plus fausses au prince et au despote, en faisant toujours un grand éloge de l'armée impériale, et en exagérant adroitement les choses de dix pour un. Ceux-ci débitèrent en effet tant de faux rapports que l'armée du despote tomba dans un grand découragement.

Le sébastocrator s'adressa encore à un homme de son conseil, et lui promit des priviléges et de grandes richesses s'il voulait faire semblant de déserter auprès du despote, pour lequel il lui donna en secret une lettre, en l'engageant de plus à lui parler de vive voix pour mieux le persuader de la vérité de ce qu'il disait. Celui-ci prit la lettre, se mit en chemin et vint à marches forcées vers le despote avec lequel il eut un entretien secret. Cet homme sub-

Ἀπαύτου πάλιν ὥρισε μικρούς τε καὶ μεγάλους,
Οὕτως καὶ τὰ ρουσάτα του, ὡσὰν καὶ τοὺς χωριάταις,
Ὁμόφωνως εἰς μιὰν φωνὴν ἐστρίγγιζαν, ἐφωνάζαν·
Ἐφαίνονταν ὅτι βρονταῖς τὸν κόσμον ἐσαλεῦαν.
Ἀπαύτου πάλιν ὡρθωσεν ἀνθρώπους ἐδικούς του,
Ἐπαιρναν ῥοῦκα καὶ ἄλογα, ἔφευγαν, ὑπαγέναν
Ἐκεῖ εἰς τὸν πρίγκηπα Μορεὼς, ὁμοῦ εἰς τὸν δεσπότην,
Καὶ ἐλέγαν τους τὰ ψέμματα τὰ οὐκ ἦσανε ἀλήθεια·
Τοῦ βασιλεὼς τὸν λαὸν εἰς σφόδρα ἐπαινοῦσαν,
Καὶ ἤξευραν καὶ ἔλεγαν διὰ τὸ ἕνα δέκα·
Καὶ τόσα τοὺς ἀπόσωσαν ψεματινὰ μανδάτα,
Ὅτι πολλὰ ἐδειλίασαν οἱ δεσποτάτοι ὅλοι.
Ἀπαύτου πάλιν ἐλάλησεν ἄνθρωπον τῆς βουλῆς του·
Πρόνοιαις, χρήματα πολλὰ ἐτάχθη καὶ ὑποσχέθη,
Νὰ φανηθῇ ὅτι ἔφυγε, καὶ ὑπάγει 'ς τὸν δεσπότην.
Γραφὴν τὸν ἔδωκε κρυφὰ νὰ δώσῃ τοῦ δεσπότου,
Νὰ τὸν εἰπῇ ἐκ στόματος, ὅλα νὰ τὰ πιστεύσῃ.
Ἐπῆρε τὸ πιττάκιν του, καὶ ἐβάλθη εἰς τὸν δρόμον,
Σπουδαίως ἐπεριπάτησεν, εἰς τὸν δεσπότην ἦλθε·
Κρυφιῶς ἀπῆλθε πρὸς αὐτὸν, καὶ μοναξὰ τὸν λέγει.
Ὁ κλέπτης ἦτον πονηρὸς καὶ μηχανὸς εἰς σφόδρα·
Καὶ ὡς κλαίοντα ἀρχήνησε, καὶ λέγει τοῦ δεσπότου·
« Αὐθέντη, ἐδῶ μὲ ἔστειλεν ὁ αὐθέντης ἀδελφός σου,

(2) Suivant Pachymère il avait aussi avec lui un corps de Persans. J'ai donné dans ma Notice les extraits des auteurs byzantins relatifs à cette bataille décisive.

til et plein de ruses commença à parler au despote en versant des larmes.

« Seigneur, lui dit-il, votre frère m'envoie auprès de vous pour vous communiquer un secret. Il est vrai, et lui-même il l'avoue, que c'est par un sentiment d'envie et par suite de sa propre inexpérience des hommes que vous vous êtes brouillés ensemble. Vous vouliez avoir la Vlachie; lui, voulait avoir le Despotat. C'est depuis ce moment que la haine a germé entre vous deux qui êtes frères, et a amené le spectacle scandaleux de deux frères armés l'un contre l'autre. Il est résulté de là que votre frère mon maître, voyant que vous vous avanciez contre lui pour lui enlever la Vlachie, et ne sachant, dans cette extrémité, que résoudre et où donner de la tête, a eu recours à l'appui de l'empereur votre ennemi, qui venait d'apprendre que vous aviez réuni toutes vos forces, et qu'après avoir fait un frère du prince de la Morée en lui donnant votre sœur, vous l'aviez appelé à votre secours avec toute son armée. En cela, seigneur, vous avez suivi un mauvais conseil. Qui donc a pu vous aveugler au point de vous faire renoncer au repos et abandonner votre pays pour venir combattre l'empereur jusque dans la Romanie?

Να σε ειπώ μυστήριον τὸ τί σὲ συμβουλεύει·
Αλλὰ α ἐνι, αὐθέντη μου, καὶ ἐκεῖνος μαρτυρεῖ το,
Ο.. ἀπο φθόνου καὶ ζηλειᾶς καὶ ἀνάγνωσης ἀνθρώπων
Εβουλθητε εἰς σκάνδαλα καὶ εἰς τὴν συνεργίαν·
Εσυ ἐζητας τὴν Βλαχιὰν, καὶ αὐτὸς τὸ Δεσποτάτον·
Και ἀπ αὐτῆς τῆς ἀφορμῆς ἐπλήθυνεν ἡ μάχη
Εσω τε, εσᾶς τοὺς ἀδελφοὺς, καὶ ἦτον ψέγος μέγα·
Και ἐμαχεσθεν ἀμφότεροι οἱ δύο αὐτοαδέλφοι.
Λειπον, αὐθέντη μου καλὰ, αὐθέντης μου ὁ ἀδελφός σου,
Εἰς ἔδραμες ἀπάνω του νὰ πάρῃς τὴν Βλαχίαν,
Οὐκ εἶχε γὰρ πῶς νὰ γενῇ, οὐδὲ τὸ ποῦ νὰ δώσῃ,
Ἐπρόσφυγε 'ς τὸν βασιλεὰ, ὁποῦ εἶναι ἀντίδικός σου,
Καὶ ὡς ἔμαθεν ὁ βασιλεὺς, ὅτι φουσάτα κάμνεις,
Τὸν πρίγκηπα γὰρ τοῦ Μορεὼς ἔπηκες ἀδελφόν σου,
Τὴν ἀδελφήν σου τοῦ ἔδωκες ἐμζυγὸν γυναῖκα,
Καὶ ἐπῆρες εἰς βοήθειαν σου ὅσα φουσάτα ἔχει·
Κακὴν βουλὴν ἐπήρετε. Ποῖος σᾶς τὴν ἐδῶσεν;
Ἀφήσετε τοὺς τόπους σας καὶ τὴν ἀνάπαυσίν σας,
Νὰ ἔλθετε 'ς τὴν Ῥωμανιὰν, 'ς τοῦ βασιλεὼς τοὺς τόπους·
Τίς εἶσαι ἐσὺ, νὰ μάχεσαι, δέσποτα, βασιλέα;
Τέτοιους πόσους, ὡσὰν ἐσὲ, ἔχει εἰς τὴν ἐξουσιάν του·

Qui êtes-vous donc, ô despote, pour oser po
ter les armes contre un empereur qui a tant
provinces sous son pouvoir? Daignez m'écout
et vous fier à moi. Des armées considérabl
s'avancent ici à votre rencontre. L'empere
compte dans son armée cinq cents Alleman
d'élite, environ trois mille Hongrois tous arm
de javelots, et quatre mille Bulgares et Servien
Tous les Grecs de la Romanie font partie
l'armée, et il amène de plus des Turcs sa
nombre de l'Asie. Quoique le prince de la M
rée ait réuni ses forces aux vôtres, vous n'a
rez à opposer à l'armée impériale qu'un homm
contre deux cents. Votre frère, seigneur, assu
que, bien qu'un emportement funeste vous
brouillés ensemble, il n'aime personne au mon
plus que vous. C'est cette sincère affecti
pour vous qui le fait s'attendrir sur votre sor
Vous savez combien l'empereur Michel Palé
logue[1] nourrit de haine contre vous. Si vous l
livrez bataille, peut-être y périrez-vous malhe
reusement; mais si vous survivez et que vo
soyez remis vivant entre les mains de l'emp
reur votre ennemi, jamais vous ne verrez pl
Arta ni votre Despotat. Votre frère mon maît
a donc pris en considération l'embarras

« Λειπὸν, αὐθέντη μου καλὰ, ἄκουσον, πίστευσόν με·
« Πολλὰ φουσάτα ἔρχονται ἐδῶ νὰ σὲ ἀπαντήσουν·
« Ἔχει Ἀλλαμάνους ἐκλεκτοὺς καλὰ πεντακοσίους,
« Οὔγγρους χιλιάδαις κᾶνε τρεῖς, ὅλους μὲ τὰ δοξάρια·
« Βουλγάρους, Σέρβους ἔχει ἐδῶ κὰν τέσσεραις χιλιάδαις·
« Ῥωμαίους ἐκ τὴν Ῥωμανιὰν ὅλους ἐδῶ τοὺς ἔχει,
« Τούρκους ἐκ τὴν Ἀνατολὴν, ὁποῦ ἀριθμὸν οὐκ ἔχουν·
« Διοῦ γὰρ καὶ ὁ πρίγκηπας ἔρχεται μετ' ἐσένα,
« Πάλιν τοῦ βασιλέως ἐν' 'ς τὸν ἕνα διακόσιοι·
« Εἰς τοῦτο λέγει, δέσποτα αὐθέντη μου, ὁ ἀδελφός σου,
« Ὅτι ἂν ἐμαχήσθητε ἀπὸ φθορὰν δαιμόνου,
« Οὐκ ἔχει καλλιώτερον ἄλλον φίλον 'ς τὸν κόσμεν·
« Καὶ ὡς ἀγαπῶντάς σε πολλὰ, μεγάλως σὲ λυπᾶται·
« Ἰξεύρεις πάλιν, πῶς ἐσὲ κακεύει ὁ βασιλέας
« Τῆς Ῥωμανιᾶς, κὺρ Μιχαὴλ αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος [1]·
« Καὶ ἂν ἐλθῇς εἰς πόλεμον εἰς τόσα τὰ φουσάτα,
« Πρῶτον πορεὶς ἀπ' ἁμαρτιᾶς νὰ χάσῃς τὸ κορμί σου,
« Καὶ δεύτερον, χειρότερον, ἂν πίσῃς εἰς τὰς χεῖρας
« Τοῦ Παλαιολόγου βασιλεὼς αὐτοῦ ποῦ σὲ κακεύει,
« Ποτὲ τὴν Ἄρταν οὐ θεωρεῖς, οὔτε τὸ δεσποτάτον·
« Εἰς τοῦτο λέγει, αὐθέντε μου, αὐτὸς ὁ ἀδελφός σου,

(1) Michel Paléologue ne devint empereur que dans l'année qui suivit cette bataille. Le bâtard Michel Ange Manuel Commène Contoulis avait été créé despote par Jean III Ducas Vatace. Il se révolta, comme on le voit, contre l'empereur Théodore, qui envoya contre lui le gra connétable ou grand domestique, Michel Paléologue, p lequel le despote et le prince furent battus. (Voyez Notice en tête de ce volume.)

position, et il vous conseille de partir ous les jeunes seigneurs du Despotat et ›urner dans votre patrie pour y garder ices. Lors même que dans cette retraite erdriez quelques-unes de vos troupes, es remplacerez quand vous voudrez, si estez maître de votre pays[1]. »

s avoir rapporté ces paroles et bien s, toujours les larmes aux yeux, ce perperçut que le despote commençait à se effrayer, et il demanda son congé; mais ote le retint jusqu'à ce qu'il se fut entrerec le prince à ce sujet. Il manda en seux jeunes gens, et leur dit : « Allez surap trouver le prince de ma part, et priezenir promptement ici, car j'ai besoin de Les deux jeunes gens coururent dans la a prince et lui donnèrent cet avis, et le se hâta de se lever et de se rendre dans : du despote. Le perfide envoyé, qui s'y t encore, recommença de nouveau son :, qu'il répéta en détail au prince, de la nanière qu'il venait de le faire au despote. Il prit enfin congé, retourna auprès du sébastocrator, et lui raconta ce qu'il avait fait avec le despote et comment celui-ci lui avait promis de partir dans la nuit. Théodore fut vivement réjoui de cette nouvelle, et la communiqua aussitôt à ses conseillers les plus intimes, qui n'en eurent pas moins de joie. Le despote d'Hellade, au contraire, était plongé dans l'affliction; il délibéra d'abord avec le prince sur ce qu'il avait à faire. Tous deux convoquèrent ensuite tous leurs chefs; et, après leur avoir fait prêter serment de ne rien divulguer de ce qu'on allait leur communiquer, le despote prit la parole, et raconta en détail tout ce qu'il avait appris par l'homme perfide que le rusé sébastocrator lui avait envoyé.

Parmi ces chefs, les uns crurent que le rapport de l'envoyé était vrai; les autres pensèrent qu'il était faux d'un bout à l'autre. Le seigneur de Caritena[2], ce fameux guerrier, était ému de honte à la seule idée d'une fuite, et prétendit que le vilain[3] qui avait fait ce rapport de la part du despote en avait menti. « Toutes

ε μετὰ συμβουλὴν ν' ἀφήσῃς, νὰ ἐγλύσῃς
ἐ τ' ἀρχοντόπουλα, ὁποῦ εἰν' τοῦ Δεσποτάτου·
με εἰς τὸν τόπον σου, τὸ κάστρον νὰ φυλάττῃς.
ὰὶ ἂν χάσῃς τίποτε ἀπὸ τὰ πεζικά σου,
ιεις τὴν αὐθεντειὰν, κ' εἶσαι 'ς τὸ Δεσποτάτον,
ιοσάτα οὐ λείπουν σε, νὰ ἔχῃς ὅσα θέλεις[1]. »
ς γὰρ ὁ ἀσεβὴς ὁποῦ ἔλεγεν ἐτοῦτα,
ιῶντα ἔλεγε, θρηνῶντα ἀφηγεῖτον.
ἀπεπλήρωσεν αὐτὰ καὶ ἄλλα πλέον,
ὰ, ἐγνώρισε, ἐδειλίασε ὁ δεσπότης·
υ ἐζήτησεν, ὅτι νὰ ὑπαγένῃ·
της τὸν ἐκράτησεν ὡς νὰ συντύχῃ αλλήλως
ι πρίγκηπα ἐμοῦ, νὰ μάθῃ τὰ μαντάτα.
ιδόπουλά του δυὸ, καὶ μοναξιὰ τοὺς λέγει·
εἰς τὸν πρίγκηπα, 'πέτε τον ἀπὸ μένα,
ς σύντομα ἕως ἐδῶ· βιαστικὰ τὸν χρήζω. »
ισόδαξαν γοργὸν, 'ς τὸν πρίγκηπα ὑπᾶσι·
ν ὡς ἐπλήρωσαν, σύντομα ἐσηκώθη,
ργὸν ἐσέβηκε 'ς τὴν τένταν τοῦ δεσπότη,
ο ἦτον ὁ ἀσεβὴς αὐτὸς ὁ δημεγέρτης·
α λεπτομερῶς τοῦ πρίγκηπος τὰ εἶπεν,
ἀφηγήθηκεν, ὡσὰν καὶ τοῦ δεσπότου·
υ ἐζήτησεν, ἐδιέβη ὅθεν ἦλθε.

Λεπτομερῶς τὰ ἐδήλωσε τοῦ σεβαστοκράτορου
Τὴν πρᾶξιν ὁποῦ ἔπηκεν ἐκεῖ εἰς τὸν δεσπότην,
Καὶ πῶς τοῦ ὑποσχέθηκε νὰ φύγῃ αὐτὴν τὴν νύκτα.
Τὸ ἀκούσει ὁ κὺρ Θεόδωρος, μεγάλως τὸ ἐχάρη.
Λαλεῖ τοὺς γνωστικώτερους ὁποῦ 'χε τοῦ φουσάτου,
Ὅλα τοὺς ἀφηγήθηκε, χαρὰν μεγάλην ἐπῆκαν·
Καὶ ὁ δεσπότης, σὲ λαλῶ, ἐκεῖνος τῆς Ἑλλάδας
Μεγάλην θλίψιν ἔπηκεν ἀπαὶ τὸν δημεγέρτην·
Λαλεῖ τοῦ πρίγκηπος γοργὸν, ὁμοῦ βουλὴν νὰ πάρουν,
Πῶς νὰ ποιήσουσιν ὁμοῦ, καὶ τί νὰ ἔχουν πράξει.
Λαλοῦν τοὺς κεφαλάδαις τους, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου·
Ἐβάλαν τους καὶ ὤμοσαν νὰ κρύψουν τὴν βουλήν τους.
Ἀφότου γὰρ ἐγείνετον ὅρκος τῶν κεφαλάδων,
Εἰς τοῦτο ἄρξε νὰ λαλῇ, καὶ νὰ τοὺς ἀφηγῆται
Ὁ δεσπότης λεπτομερῶς ἐκεῖνα τὰ μαντάτα,
Καθὼς τὰ ἀφηγήσετον ἐκεῖνος ὁ δημεγέρτης
Ἐκ τὸν σεβαστοκράτορα ὅλον μὲ πονηρίαν.
Ὡς ἤκουσαν οἱ ἄρχοντες, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
Οἱ μὲν εὐθὺς ἐπίστευσαν ἀλήθειαν, τὰ ἐλέγαν·
Οἱ ἕτεροι ἐλέγασι· ψεῦδος ἔνι τὰ πάντα.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας[2], ὁ ἐξάκουστος στρατιώτης,
Ἐντράπη τόσον τὸ φυγιὸν, μεγάλως ἐταράχθη,
Καὶ εἶπεν, ὅτι ψέματα εἶπεν ὁ χωριάτης[3],

icéphore Grégoras parle de l'envoi du messager ı nombre des motifs qu'il fit valoir, l'ambition de ı et de Ville-Hardoin, qui voulaient, dit-il, se par- Etats du despote et avaient même envoyé à Pa- les lettres dans lesquelles ils lui proposaient un arrangement à ce prix. Pachymère attribue la désunion de l'armée alliée à l'insolence des chevaliers de la suite du prince de Morée, qui insultèrent la femme du chef grec.

(2) On a vu que c'était le neveu du prince Guillaume.

(3) En grec ὁ χωριάτης, paysan.

ces paroles, ajouta-t-il, ne sont que des fanfaronnades des Grecs, qui ont toujours l'habitude de se vanter et de dire du mal de leurs ennemis. Arrêtons-nous ici dans ces plaines, et s'ils viennent nous attaquer, recevons-les avec courage. N'ayez rien à redouter de leur grand nombre. Une armée désordonnée, composée de plusieurs nations qui ne parlent pas la même langue, ne saurait jamais être parfaitement unie. Si nous sommes moins nombreux, nous parlons du moins la même langue et nous sommes tous comme des frères. Ce moment va prouver si nous sommes des braves. »

La majorité des chefs avait déjà cédé à la peur et ne voulut pas se rendre à l'avis du seigneur de Caritena. Il fut enfin arrêté par le conseil que cette nuit même, aussitôt que la lune se serait fait entrevoir et que tout le monde serait livré au sommeil, chacun profiterait de la lumière de cet astre pour partir aussi secrètement et aussi silencieusement que possible, afin d'éviter toute espèce de danger. Ce plan de fuite une fois arrêté par le conseil, chacun se rendit dans son cantonnement [1]. Mais le brave seigneur de Caritena était profondément troublé et de la honte de fuir et de celle d'abandonner ses soldats. Il commença à rouler dans sa tête comment il pourrait les secourir et échapper au crime de les avoir sacrifiés injustement. Dans son agitation il s'arrêta près de sa tente, et avec un bâton qu'il tenait à la main il frappa fortement sur le poteau, en s'écriant : « Poteau ! soutiens bien la tente qui me couvre, et dis-lui d'ajouter foi à mes paroles. Je l'aime trop pour la laisser exposée au danger. Il a été décidé entre le prince et le despote : que nous, les chefs de l'armée, nous partirions dans la nuit et abandonnerions le menu peuple à tous les dangers. Je te dis donc, ô ma chère tente, de ne pas croire qu'il en soit autrement. Prends tes mesures pour ton salut et tâche d'échapper au danger [2]. »

A ce discours extraordinaire la frayeur s'empara des troupes et le désordre se mit partout. Bientôt le bruit s'en répandit de bouche en bouche. Le prince, saisi d'indignation, manda devant lui le seigneur de Caritena et lui dit avec amertume :

« Imprudent ! comment pourras-tu justifier ce que tu viens de faire ? Comment as-tu pu trahir ton serment et divulguer la décision du conseil ? Ta conduite est bien légère, et tu as commis une grande faute. »

Ὁποῦ ἤλθε καὶ ἀφηγήσετον ἐκεῖνα τοῦ δεσπότου·
« Ὅλα οἱ λόγοι εὔκαιροι, καυχήματα Ῥωμαίων,
« Ὁποῦ ἐπαινοῦνται ὁλαστενοῖ, καὶ ψέγουν τοὺς ἐχθρούς τους·
« Ἀλλὰ ἂς σταματήσωμεν ἐδῶ εἰς τοὺς κάμπους τούτους·
« Καὶ ἂν ἔλθουν νὰ πολεμήσουσιν, ἐμεῖς ἂς τοὺς δεχθοῦμεν·
« Μὴ κροτισθῆτε τίποτε, ἂν ἦναι πλεώτεροί μας·
« Ὅτι λαὸς πολύπλοκος εἰς διαφόραις γλώσσαις
« Ποτὲ καλὴν συμβίβασιν οὐκ ἔχουσιν ἀλλήλως·
« Ἡμεῖς γὰρ καὶ ἂν ἤμεσθε λιγώτεροι ἀπ' αὐτους,
« Ἀλλ' εἴμεσθε ὡς ἀδελφοί, καὶ γλῶσσαν μιὰν λαλοῦμεν·
« Καὶ τώρα θέλομεν φανῆ, ἂν ἤμεσθε στρατιῶται. »
Ἐκεῖνοι οἱ περισσότεροι, ἐκ τὸν φόβον ὁποῦ εἶχαν,
Οὔτε ποτὲ γὰρ ἤκουσαν τοῦ αὐθέντου Καριτένος,
Ἀλλ' εἰς τὸ τέλος εἴπασι, καὶ οὕτως τὸ ἀφιρῶσαν,
Ὅτι τὸ ἔλθει τὸ βραδὺ, νὰ ἔβγῃ τὸ φεγγάρι,
Νὰ κοιμηθῇ ὅλος ὁ λαὸς, νὰ μὴν τοὺς ἐννοήσουν,
Τὸ πλεὸν κρυφῶς καὶ σιγαλὰ ὁποῦ νὰ ἠμπορέσουν
Νὰ ὀρθωθοῦν, τοῦ φεγγαριοῦ νὰ ἔχουσι κινήσειν,
Νὰ φύγουν, ὅσον ἠμποροῦν, ὅπως μὴ κινδυνεύσουν.
Καὶ ὅσον ἐπλήρωσε ἡ βουλὴ διὰ νὰ ἔχουν φύγει,
Ὁ καθεὶς ἐδιέβηκεν εἰς τὴν αὐτοῦ κατοῦναν [1].
Εἰς τοῦτο ὁ ἀνδρειότατος αὐθέντης Καριτένου
Ἐπόνεσε ἡ καρδία του, καὶ σφόδρα ἐλυπήθη,
Τὸ ἓν διὰ τὴν ἐντροπὴν, ἄλλο διὰ τὸν λαόν του.

Ἐσκόπησεν ὡς φρόνιμος, πῶς νὰ τοὺς βοηθήσῃ,
Νὰ μὴ χαθοῦσιν ἄδικα, καὶ ἔχει ἁμαρτίαν.
'Σ τὴν τένταν του ἐστάθηκε, κρατεῖ ῥαβδὶ 'ς τὸ χέρι·
'Σ τὸν στύλον κρούει μὲ τὸ ῥαβδὶ, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Στύλε μου, κράτειε δυνατὰ τὴν τέντα ποῦ μὲ σκέπει,
« Καὶ εἰπέ την ἀπὸ μέρος μου, μηδὲν τὸ ἀπιστήσει,
« Ὅτι πολλὰ τὴν ἀγαπῶ, οὐ θέλω νὰ κινδυνεύσῃ.
« Ἡμεῖς βουλὴν ἐπήραμεν ὁ πρίγκηψ καὶ ὁ δεσπότης,
« Νὰ φύγωμεν ἀποσπεροῦ οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου·
« Τὸν λιὸν λαὸν ν' ἀφήσωμεν νὰ ἔχῃ κινδυνεύσει.
« Δι' αὖτο λέγω πρὸς ἐσέ, τέντα μου ἠγαπημένη,
« Μή πως καὶ ἀπιστήσῃς το, ὅτι ἀλλέως εἶναι·
« Σκόπησε νὰ σωτηρευθῇς, ὅπως μὴν κινδυνεύσῃς [2]. »
Καὶ ὁ λαὸς ὡς τὸ ἤκουσεν, ὁποῦ ἦσασι μετ' αὖτον,
Τὸν λόγον δὲ τὸν θαυμαστὸν, τὸ οὐκ ἤκουσαν ποτέ τους,
Ὅλοι εἰς φόβον ἔπεσαν, καὶ εἰς ταραχὴν μεγάλην·
Ἀπ' ἄνθρωπον εἰς ἄνθρωπον ἐπλάτυνεν ὁ λόγος·
Ὁ πρίγκηπας τὸ ἤκουσεν, ἐχόλιασε μεγάλως.
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν τοῦ αὐθέντου Καριτένος·
Λέγει του χολιαστικά· « Ἦτον καλὸν τὸ ἐπῆκες;
« Τὸν ὅρκον, ὁποῦ ἔπηκες, καὶ τὴν βουλὴν ἐμοίως
« Νὰ τὰ φαυλίσῃς φανερὰ, νὰ μᾶς ἀποσκεπάσῃς;
« Οὐδὲν ἐπῆκες φρόνιμα· λάθος μέγα ἐπῆκες. »
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας τὸν πρίγκηπα ἐλάλειεν·

(1) Εἰς τὴν αὐτοῦ κατοῦναν, mot grécisé du mot français cantonnement.

(2) Aucun de ces détails ne se trouve dans les autres écrivains grecs.

seigneur de Caritena lui répondit : « Je
as commis une grande faute, et je suis
à combattre contre quiconque me blâ-
, et à repousser victorieusement les re-
es de tout autre que vous, qui êtes mon
ur-lige et auquel je dois obéissance.
à ceux qui ont donné le conseil de fuir
bandonner ici notre armée, je les re-
tous comme des lâches et des misérables.
eulent se montrer dignes d'être cheva-
qu'ils portent les armes comme de vrais
efs, dont ils usurpent le nom ! »
prince sentit toute la vérité de ces paro-
, plein de honte, il se repentit vivement
t ce qui venait de se passer. Il ordon-
nc à son maréchal de faire proclamer
ous les rangs : que l'armée n'eût rien à
re de ce bruit de fuite qui s'était répan-
u'un tel bruit était dénué de tout fonde-
et que le lendemain, Dieu aidant, ils li-
ent bataille à l'ennemi.

Moraïtes furent pleins de joie à la nou-
le cette bataille qu'ils désiraient. Mais les
s du Despotat en furent contristées. Les
aux chefs s'adressèrent au despote et lui
: « Que voulez-vous donc faire, seigneur?
z-vous que nous mourions tous ici avec

σχέλμα σὺκ ἔπηκα· τὶς ἂν μὲ ἔχῃ μέμψῃ,
ὡς νὰ διαφεντευθῶ, καὶ νὰ τὸν πολεμήσω,
εἰπῇ, ὅτ' ἔσφαλα, ἄνευ τῆς αὐθεντειᾶς σο
'σει αὐθέντης μου λίζιος· σὐδὲν σὲ ἀντιτῶμαι·
'ὅσι εἶπαν νὰ φύγωμεν, καὶ τὸν λαὸν ν' ἀφοῦμεν,
ὃς τοὺς ἔχω καὶ ἄτυχους· σὺ πρέπει νὰ ἦναι αὐθέντας,
βαστάζουν ἅρματα, στρατιῶται νὰ τοὺς λέγουν. »
ὑ ἔκευσιν ὁ πρίγκηπας, ἐνόησεν, ὅτι ἐντράπη,
κέσει δυνατὰ εἰς ὅσον γὰρ ἐγαίνη·
τὸν πρωτοστράτορα, ὁρίζει τον, καὶ λέγει,
ᾧ διαλαλημὸν εἰς ὅλεν τὸ φουσάτον,
μὲ ἀκούσῃ τίποτες, καὶ φοβηθῇ κἂν ὅλως·
ῆσες ποῦ ἐλαλήθησαν εἰς ὅλον τὸ φουσάτον
ς πιστεύσῃ γὰρ τινάς· ψέματα εἶν' μεγάλα·
ἂν θέλῃ ὁ Θεὸς, θέλουσι πολεμήσει.
ἔκευσαν οἱ ἅπαντες τότε οἱ Μοραΐται,
ἀλὰ τὸ ἐχάρησαν, πολλὰ τὸ ἐπιθυμοῦσαν.
δεσπετάτοι, ὅσ' ἦσασιν, ἐθλίβησαν μεγάλως·
εσούτην ἐδιέβησαν πάντες οἱ μεγιστάνοι·
ς τὸν εἶπαν μοναξά· « Τί ἔν' αὐτὸ, τὸ κάμνεις;
ει ν' ἀπεθάνωμεν ἐδῶ ὁμοῦ μ' ἐσένα;

es réflexions, dans lesquelles le chroniqueur mé-
peu la nation grecque, me semblent indiquer une
franque, car ce serait se montrer trop bon cour-

vous? Gardez-vous bien d'écouter ces malheureux Francs de la Morée, qui prétendent que le courage de leurs troupes n'est point abattu et qu'elles demandent le combat avec ardeur. »

Le despote répondit : « Ce que nous avons arrêté dans le conseil, je l'exécuterai. Les Moraïtes peuvent parler et agir comme bon leur semble. Que quelques-uns d'entre vous aillent donc trouver les troupes du Despotat et leur annoncent que dès ce soir, à la première apparition de la lune, nous partirons tous en silence pour retourner dans nos foyers. S'il en est parmi eux qui désirent les combats, qu'ils attendent ici jusqu'à demain, et ils trouveront ce qu'ils cherchent. »

Les Grecs du Despotat exécutèrent en effet cette résolution, et quittèrent leurs cantonnements au commencement de la nuit; conduite bien criminelle de la part du despote, puisque c'était à sa prière seule que le prince Guillaume et la fleur des nobles hommes de son pays étaient accourus de la Morée, où ils jouissaient d'un repos parfait et d'une puissance indépendante, pour le secourir dans une guerre qui lui était personnelle! et lui, il les abandonnait lâchement entre les mains de leurs ennemis [4]!

« Οὐδὲν ἀκούεις τοὺς ἄτυχους τοὺς Φράγκους τοῦ Μορέως,
« Τὸ πῶς σὺκ ἐδειλίασαν τὰ πλήθη τῶν φουσάτων,
« Ἀλλὰ μᾶλλον ἀφιρόνονται τοῦ νὰ τοὺς πολεμήσουν. »
Ὁ δεσπότης τοὺς ἐσύντυχε, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἐγὼ κρατῶ τὸ εἶπαμεν καὶ εἴ τι βουλὴ ἐγείνη·
« Καὶ οἱ Μοραΐταις ἂς λαλοῦν, καὶ ἂς πήσουν ὡς κελεύσουν
« Βάλετε ἕναν ἀπὸ σᾶς νὰ πάγῃ 'ς τὸ φουσάτον
« Τοῦ Δεσποτάτου, σᾶς λαλῶ, προφώνευσιν νὰ πήσῃ,
« Τ' ὡς ἐσπερώσει μοναχὰ, νὰ ἔβγῃ ἡ σελήνη,
« Ὅλοι ὁμοῦ ἂς κινήσωμεν μετὰ σιγῆς μεγάλης,
« Καὶ ὀρθὰ ἂς ὑπαγένωμεν ἐκεῖ εἰς τὰ γονικά μας·
« Καὶ ὅ που ἔχει θέλημα καὶ ὄρεξιν τοῦ πολέμου,
« Ἂς μείνῃ αὔριον ἐδῶ, καὶ ναῦρη τὰ γυρεύει. »
Οὕτως τὸ ἐπῆκαν οἱ Ῥωμιοὶ, λέγω, τοῦ Δεσποτάτου·
Τ' ὡς ἐσπερώσει, ἔφυγαν ὅλοι ἐκ τὸ φουσάτον·
Ἔδε ἁμαρτιὰ τὴν ἔπηκεν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Νὰ ἐξεβάλῃ ἐκ τὸν Μορεὰν τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον
Μὲ τὸ ἄνθος τῶν εὐγενικῶν ἀνθρώπων τοῦ Μορέως,
Ὁποῦ εἴχασιν ἀνάπαυσιν καὶ μονοκρατορίαν·
Ὑπῆγαν εἰς βοήθειαν εἰς μάχην ὁποῦ εἶχε·
Τότε τοὺς ἐλευθέρωσεν εἰς χεῖρας τῶν ἐχθρῶν του [4].

tisan que d'imiter si bien le superbe mépris des conquérants pour la nation conquise à laquelle on appartient. Opinions et style, tout annonce un Franc dans notre chroniqueur.

Qui donc pourra se fier dorénavant à l'amitié et à la parole d'un Grec?

L'homme perfide qui avait tramé ces ruses, voyant le despote partir avec toutes ses troupes et le prince rester seul avec les siens, regagna promptement le camp du sébastocrator pour lui rapporter la nouvelle de ce départ. Le sébastocrator plein de joie mit en ordre toutes ses divisions, se plaça à leur tête et se dirigea tout droit sur la Pélagonie. Ils partirent le samedi en s'approchant toujours de l'armée du prince de Morée, et le dimanche, de bonne heure, le combat commença.

Lorsque le prince apprit de son côté la fuite du despote et se vit dans la Pélagonie seul avec ses propres troupes de la Morée contre toute l'armée impériale qui marchait contre lui, en homme sage et en brave guerrier qu'il était, il adressa ce discours aux chefs de son armée et à tous les chevaliers francs et grecs, en leur donnant des conseils d'un ton plein d'affabilité et en cherchant à les consoler :

« Mes compagnons, leur dit-il, mes amis, mes frères, mes enfants, Dieu m'est témoin de la douleur que me fait éprouver la conduite de mon beau-frère le despote, qui m'a trompé comme un enfant et m'a amené ici C'étai affection pour lui et dans l'intérêt de ma pre gloire que, le voyant menacé de pér d'être dépossédé par son frère le sébastocr qui, après lui avoir pris la Vlachie, voula core usurper sur lui le Despotat, je me sui à la tête de mes troupes et de vous tous, c liers, qui êtes mes hommes-liges, et que j entré dans son alliance et lui ai donné m cours. Et lui, après nous avoir amenés da Romanie, il nous livre à son frère comm das livra le Christ aux Juifs! Mais puisqu péchés nous ont conduits au milieu de no nemis, et que, comme vous le voyez, sommes ici bien loin de la Morée, je dois prévenir de ne pas songer à une retrai nous serait d'abord impossible de l'exécut lors même qu'elle nous serait facile, ne se il pas honteux que nous, qui sommes des g riers, nous prissions la fuite comme des mes? Tenons donc de pied ferme ici, co des soldats aguerris. Défendons à la fois e tre vie et notre honneur, ainsi que doit le tout homme qui porte des armes. Les enn qui se présentent contre nous sont un r de différents peuples, et parlent différentes

Ποῖος ν' ἀκούσῃ ποῦποτε Ῥωμαίου, νὰ πιστεύσῃ
Δι' ἀγάπην καὶ φιλίαν του καὶ διὰ κἀνένα πρᾶγμα.
Ἐκεῖνες ὁ πανάπιστος, ὁ μίγας δημιεργίτης,
Ὁποῦ τὰ ἐμαγείρευσεν αὐτὰ ὁποῦ σᾶς λέγω,
Τὸ ἰδεῖ γὰρ, ὅτι ἔφυγεν ἐκεῖθεν ὁ δεσπότης
Μὲ τὰ φουσάτα τὰ ἤφερεν ἀπὸ τὸ δεσποτάτον,
Καὶ ἐνεμεινεν ὁ πρίγκηπας μόνον μὲ τὰ δικά του,
Σπουδαίως ἐδιέβηκεν ἐκεῖ εἰς τὸ φουσάτον,
Εἰς τὸν σεβαστοκράτορα, ὅλα τοῦ ἀφηγήθη,
Πῶς ὁ δεσπότης ἔφυγε μὲ τὸν λαὸν του ὅλον,
Καὶ ἄφηκε τὸν πρίγκηπα μόνον μὲ τοὺς ἰδίους·
Σεβαστοκράτωρ ὡς ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
Τ' ἀλάγια ἐδιόρθωσεν, ἐκίνησαν εὐθέως·
Ὁλόρθα 'ς τὴν Πελαγονιὰν, ὥρισεν, ὑπαγίνουν·
Σαββάτου ἡμέρα ἐκίνησαν, τὸν πρίγκηπα ἐπλησιάσαν·
Τὴν κυριακὴν γὰρ τὸ πρωῒ πρὸς πόλεμον ὀρθόνουν.
Ἀφοῦ εἶδεν ὁ πρίγκηπας, πῶς ἔφυγε ὁ δεσπότης
Καὶ ἐπληροφορήθηκε τὸ ἔργον ὁποῦ ἐπῆκε,
Καὶ ἔμεινεν εἰς Πελαγονιὰν οὕτως ἀπεργωμένος
Μόνον μὲ τὰ φουσάτα του, τὰ εἶχε τοῦ Μορέως,
Ἤξευρεν, ὅτι ἔρχεται τοῦ βασιλεὼς φουσάτον,
Ὡς φρόνιμος καὶ εὐγενὴς ποῦ ἦτον καὶ στρατιώτης,
Καλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου,
Καὶ ὅλους τοὺς καβαλλαρίους, Φράγκους τε καὶ Ρωμαίους,
Καὶ ἄρξετο νὰ τοὺς λαλῇ καὶ νὰ τοὺς συντυχαίνῃ.
Γλυκιὰ τοὺς ἐνουθέτησε, καὶ ἐπαρηγόρησέ τους·
« Συντρόφοι, φίλοι, ἀδελφοί, ὡς τέκνα ἠγαπημένα,

« Γινώσκει το γὰρ ὁ Θεὸς, πῶς εἶμαι τεθλιμμένος
« Εἰς τοῦτο ὁποῦ μᾶς ἔπηκε δεσπότης ἀδελφός μου
« Καὶ ἀπέργωσέ με ὡς παιδὶ, καὶ ἤφερέ με ὧδε.
« Ἐγὼ, διὰ τὴν ἀγάπην του καὶ διὰ τὴν τιμήν μου,
« Εὐβλέποντα τὸν θάνατον, τὴν ἀκληριὰν, τὴν εἶχεν
« Ἐκ τὸν σεβαστοκράτορα, αὐτὸν τὸν ἀδελφόν του,
« Ὅποῦ ἐπῆρε τὴν Βλαχιὰν, τὸ Δεσποτάτον ἔζήτα,
« Ἐπῆρα τὰ φουσάτα μου καὶ ἐσᾶς τοὺς ἰδικούς μου,
« Καὶ ἦλθα εἰς συμμαχίαν του τοῦ νὰ τὸν βεβηώσω.
« Καὶ ὅσον μὲ ἐπρόφερεν ἐδῶ εἰς τὴν Ῥωμανίαν,
« Οὕτως μᾶς ἐπαράδωκεν αὐτοῦ τοῦ ἀδελφοῦ του,
« Ὡς ὁ Ἰούδας τὸν Χριστὸν αὐτῶν τῶν Ἰουδαίων.
« Διὰ τυῦτο λέγω πρὸς ἐσᾶς, ὅλους παρακαλῶ σας,
« Ἀφοῦ μᾶς ἔφερε ἡ ἁμαρτιὰ ἐδῶ εἰς τοὺς ἐχθρούς μας
« Ἐξεύρετε, ὅτι μακρὰ εἴμεσθε τοῦ Μορέως,
« Καὶ ἂν θέλετε νὰ φύγωμεν, οὐδὲν κατευοδοῦμεν·
« Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἄσχημον, κατηγοριὰ 'ς τὸν κόσμον,
« Ἀφοῦ στρατιῶται εἴμεσθε, νὰ φύγωμε, ὡς γυναῖκες·
« Ἀλλ' ἂς σταθοῦμε ὡς ἄνθρωποι στρατιῶται παιδευ
« Τὸ πρῶτον ἂς φυλάξωμεν, ὡς πρέπει, τὴν ζωήν μας
« Δεύτερον πάλιν ἀπ' αὐτοῦ τὸν ἔπαινον τοῦ κόσμου,
« Ὡς τὸ ἀγαποῦσιν ἅπαντες ὁποῦ ἄρματα βαστάζουν·
« Ἐκεῖνοι ὁποῦ ἔρχονται ἐδῶ τοῦ νὰ μᾶς πολεμήσουν,
« Ὅλοι εἶναι πολυσύναχτοι ἀπὸ διαφόρας γλώσσας·
« Καὶ θέλω νὰ τὸ ξεύρετε, τινὰς μὴν τὸ ἀπιστήσῃ,
« Καὶ ὁ λαὸς πολύπλοκος καὶ πολυσυναγμένος
« Ποτε καλὴν συμβίβασιν οὐκ ἔχουσιν ἀλλήλως.

)es parties si dissemblables, croyez-moi, ent jamais former un bon ensemble. Nous, traire, nous sommes, il est vrai, moins ux qu'eux, mais nous nous connaissons ous sommes du même rang [1], nous som- s égaux, nous devons nous aimer comme is et des frères. Et si nous nous portons autre l'affection que nous nous devons, de nous vaudra quinze de nos ennemis. te cette armée, je ne fais cas que des Al- s. Ils sont au nombre de trois cents, et ont ête le duc de Carinthie [2]. Je sais que la e division qui ouvre la marche est celle mands ; nous devons donc, en guerriers ientés, faire tous nos efforts pour re- leur choc impétueux. Si Dieu nous sur eux la victoire, le centre de l'ar- a pour nous comme des corneilles pour ons. Je pense donc que notre première doit être composée d'hommes d'élite, de aguerris et craignant la honte plus que . Le seigneur de Caritena, mon neveu, andera. J'espère en Dieu d'abord, et ensuite en son courage, qu'il se conduira en bon chevalier. »

On suivit les conseils du prince pour la répartition des divisions de l'armée amenée par lui en Pélagonie. Bientôt les Grecs se montrèrent dans la plaine, ayant à leur tête le régiment allemand. A leur première vue, le seigneur de Caritena marcha contre eux en faisant abaisser les lances. Le premier qui fut atteint de sa lance fut le duc de Carinthie [3]. Il lui asséna un coup si à plein sur la poitrine qu'il l'étendit tout roide sur la terre, lui et son cheval [4]. Il en abattit ensuite deux autres à ses côtés, qui étaient ses parents. Malheureusement sa lance se brisa en morceaux dans ses mains. Il tira alors son épée et continua à donner sur les Allemands. Tous ceux qui se présentaient à lui étaient taillés en pièces, sans qu'aucun pût en échapper. Ses compagnons d'armes l'environnaient et combattaient à ses côtés, et l'exemple de l'intrépidité de chacun ajoutait à l'enthousiasme de tous. Les Allemands tombèrent tous, tués et massacrés par les Français.

Lorsque le sébastocrator vit de sa place que

γὰρ καὶ ἂν ἥμισυ ὀλιγοστοὶ ἀπ' αὐτους,
ιστα ἐγνώριμοι καὶ μιᾶς οὐσιᾶς [1] ἀνθρῶποι·
εἶπε, ὡς φίλει καὶ ἀδελφοί, ἀλλήλως ν' ἀγαπᾶσθε·
ἔχομεν ἡμεῦ ἀγάπην, ὡς ἁρμίζει,
ις ἀπὸ ἐμᾶς νὰ χρῄζῃ δεκαπέντε
ι ἔρχενται ἐδῶ τεῦ νὰ μᾶς πολεμήσευν.
ρεντίζω ἀπ' αὐτοὺς, μόνον τεὺς Ἀλλαμάννευς·
ποι εἶναι μοναξά, καὶ ἔχουσιν αὐθέντην,
τὸν λέγευν τ' ὄνομα τὸ ἐπίκλην Καρεντάνον [2]·
ᾳ εἰς πληροφοριάν, τὸ πρῶτόν τους ἀλάγι
Ἀλαμάννους ἔχουσι νὰ ἔλθουν νὰ πολεμήσευν·
νὰ πέσωμεν ἡμεῖς ὡς φρόνιμοι στρατιῶται,
λαμάννων τὴν φορὰν, τὸν πόλεμο ἀπαντήσει·
δώσῃ ἡ χάρις τοῦ Θεοῦ, καὶ ἐπάρωμεν τὸ νίκος,
λους ἕλους ἔχομεν, ὡς φάλκονες κουρεύναις·
το λέγω πρὸς ἐσᾶς, τὸ πρῶτόν μας ἀλάγι
ωμεν καλλιώτερον, ὅλο ἐκλεκτεὺς ἀνθρώπους·
ρουσι νὰ πολεμοῦν, νὰ ἐντρέπωνται τὸν κόσμον,
ἦναι ἐπάνω εἰς αὐτοὺς, ὡς κεφαλὴ καὶ αὐθέντης,
τας τῆς Καρίτενας, αὐτὸς ὁ ἀνεψιός μευ·
ἔμε πρῶτον 'ς τὸν Θεὸν, δεύτερον 'ς τὴν στρατειάν του,
τρέξῃ φρόνιμα, ὡσὰν καλὸς στρατιώτης. »

Ὡς τὸ εἶπεν ὁ πρίγκηπας, οὕτως καὶ τὸ ἐπῆκαν.
Ἐχώρισαν τ' ἀλάγια, ταῖς σύνταξαις ὁποῦ εἶχαν.
'Σ τὴν χώρισιν τῶν ἀλαγιῶν, 'ς ταῖς σύνταξαις ποῦ ἐπῆκεν
Ὁ Γουλιάμος πρίγκηπας εἰς τὴν Πελαγονίαν,
Αὐτεῦ καὶ ὅλοι οἱ Ῥωμιοὶ ἔσωσαν εἰς τὸν κάμπον·
Τὸ πρῶτο ἀλάγι, τὸ εἶχασιν, ἦταν οἱ Ἀλλαμάννοι·
Τὸ ἰδεῖν τους ὁ ἐξάκουστος αὐθέντης Καριτένου,
Ὀλόρθα εἰς αὐτους ὥρμησεν, ἔσκυψαν τὰ κοντάρια·
Τὸν πρῶτον, ὁποῦ ἀπάντησεν, ἔδωκε κονδαρέαν·
Ἦτον αὐτὸς ποῦ τὸν λαλοῦν δεῦκα τῶν Καρεντάνων [3]·
'Σ τὸ στῆθος τὸν ἐβάρεσε γεμάτην κονδαρέαν,
Μὲ τὸ φαρὶ [4] τὸν ἔῤῥιψε 'ς τὴν γῆν ἀποθαμμένον·
Μετ' αὖτα ἀπόδειρε ἄλλους δυὸ, ὁποῦ 'ταν συγγενεῖς του·
Τὸ κοντάρι, τὸ ἐβάσταζεν, ἐγείνη δυὸ κομμάτια·
Εὐθὺς πολλὰ ὀγλίγορα ἔσυρε τὸ σπαθί του,
Καὶ ἄρξετον ὁ πόλεμος μετὰ τεὺς Ἀλλαμάννους·
Καὶ ὅσοι ἔρχονταν ὁμπρὸς τεῦ νὰ τὸν πολεμήσουν,
Ὅλους τεὺς ἐκατέκοπτεν· οὐκ ἔγλυε κανένας.
Καὶ ὡς ἤβλεπαν οἱ ἄτεροι, ὁποῦ 'σαν μετ' ἐκεῖνον,
Ἀνάροι ὅλοι ἐβάλθηκαν, καὶ προθυμιὰν τεῦ ἐκάμναν·
Τεὺς Ἀλλαμάννους ἔσφαξαν, καὶ ἐθανάτωσάν τους.
Εἰδὲ ὁ σεβαστοκράτορας ἐκεῖθεν, ὅπου ἦτον,

[1] ἰας οὐσίας, d'une même qualité, ou substance.
[2] τὸν λέγευν τ' ὄνομα τὸ ἐπίκλην Καρεντάνον. On a un nom propre comme si le duc s'appelait le Carentanos. Cette erreur se trouve réparée un peu
Ulric III, fils de Bernard, était duc de Carinthie r de Carniole, de l'année 1250 à l'année 1269.
[3] ἐκ τῶν Καρεντάνων. On voit qu'ici l'erreur se trouve redressée. Ce n'est plus le duc Carentanos, mais le duc des Carentaniens ou Carinthiens.
(4) Je ne vois pas qu'Ulric ait été présent à cette bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y fut pas tué, puisque la charte par laquelle il dépossèda son frère date de l'année 1268. Aucun autre des historiens byzantins ne fournit d'aussi nombreux détails.

les Allemands lâchaient pied et que le découragement commençait à les troubler, il accourut promptement sur le point où se trouvaient les divisions hongroises; il leur ordonna de tirer leurs flèches et s'écria résolument [1] :

« Que la crainte de frapper les Allemands qui sont des nôtres ne vous arrête pas. Déjà je vois que ce dragon de seigneur de Caritena les a tous déconfits. Si vous ne voulez tirer que sur des Français, vous ne parviendrez jamais à les mettre en désordre. Frappez sur le gros de la bataille et tâchez surtout de faire périr les chevaux, afin que les cavaliers tombent avec eux et que nous les abattions avant qu'ils nous détruisent. Qu'importe que les Allemands en souffrent? Il vaut mieux qu'ils périssent seuls que de voir toute notre armée anéantie. »

Les Hongrois suivirent les ordres qui leur étaient donnés et commencèrent à tirer indistinctement sur les Français et sur les Allemands. Les Cumans s'avancèrent en même temps de leur côté et tirèrent sur l'armée française. A quoi bon vous donner des détails superflus? Ils détruisirent tous les chevaux des Français et des Allemands, et abattirent les cavaliers. L'intrépide seigneur de Caritena tomba lui-même avec son cheval. A cette vue, le sébastocrator,

Ἱὼς οἱ Ἀλλαμάννοι ἐσπάραξαν, καὶ ἐπήρασι τὸ δεῖλες,
Γοργὸν σπουδαίως ἐδραμεν ὅπου ἦσασιν οἱ Οὔγγροι,
Ὁρίζει τους νὰ σύρνωσιν ἐκεῖ μὲ τάς σαγίτας,
Καὶ εἶπέ τους ἀπόσκεπα [1]· « Μὴ παρατηρῆτε
« Τοὺς Ἀλλαμάννους κἂν ποσῶς, διοῦ ἔνι δικεί μας·
« Ἐπεὶ ὡς βλέπω καὶ θωρῶ, ὁ δράκοντας αὐτῆνος,
« Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, κακὰ τοὺς ὑπαγένει·
« Καὶ ἂν θέλετε νὰ σύρνετε μόνον γὰρ εἰς τοὺς Φράγκους,
« Οὐδὲν κατευοδόνετε εἰς ζάλην νὰ ἐλθοῦσιν·
« Ἀλλὰ ἐμοῦ ὅλοι σύρνετε 'ς τὸν πόλεμον ἀπάνω,
« Νὰ σφάξετε τὰ ἄλογα, ὅπου καβαλλικεύουν,
« Νὰ πέσουν οἱ καβαλλαροὶ ἀπάνω ἐκ τὰ φαρία,
« Καὶ εὐθὺς νὰ τοὺς πατάξωμεν, μὴ πρὶν μᾶς θανατώσουν·
« Καὶ ἂς ἀπεθάνουν ἐνομοῦ μετὰ τοὺς Ἀλλαμάννους·
« Κάλλιον ἂς χαθοῦν μόνοι τους, παροῦ ὅλα τὰ φουσάτα. »
Καὶ οἱ Οὔγγροι, ὡς ὡρίσθησαν, οὕτως κα' τὸ ἐπῆκαν·
Ἤρχισαν καὶ ἐδέξευαν τοὺς Φράγκους καὶ Ἀλλαμάννους·
Καὶ ἐκ τὴν ἄλλην τὴν μεριὰν ἦλθαν καὶ οἱ Κουμάνοι,
Καὶ ἐδέξευαν ἀμφότεροι τὰ Φράγκικα φουσάτα·
Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ, καὶ πῶς νὰ τὸ δηλώσω;
Ὅλους τοὺς ἵππους ἔσφαξαν Φράγκων καὶ Ἀλλαμαννων·
Ὅλους εὐθὺς ἐκρέμνισαν, λέγω τοὺς καβαλλάρους·
Καὶ οὕτως ἔπεσι καὶ αὐτὸς ὁ θαυμαστὸς στρατιώτης,

(1) Ἀπόσκεπα pour ἀπόσκεπτα, même signification que ἀσκέπτως, sans examen, sans hésiter, en grec ancien.

qui suivait tous ses mouvements et qui le connut, poussa un cri retentissant, accou vers lui, défendit que personne n'attentât à vie et lui dit :

« Seigneur de Caritena, mon frère, av qu'on ne vous égorge, rendez-vous à moi; vous jure sur mon âme que vous n'avez rie craindre. » Il en renouvela le serment sur épée, et le seigneur de Caritena se rendit.

Lorsque cet intrépide guerrier se fut ren on baissa sa bannière à l'endroit où il fut p Mais le sébastocrator la releva de sa main e remit entre les mains d'un homme de sa su en lui recommandant de la prendre sou garde et de la lui conserver.

Aussitôt que le prince Guillaume s'était ap çu que, dès le commencement de l'attaque pétueuse et meurtrière du seigneur de Carit contre les Allemands, le sébastocrator avait avancer les Hongrois et les Cumans, et avait recommandé de tirer particulièrement les chevaux, il était accouru lui-même p porter secours au seigneur de Caritena et e pêcher qu'il ne succombât. Mais la multitu des troupes ennemies et l'épaisseur de leurs ches [2] étaient telles que les chevaux tombai partout et renversaient les cavaliers. Ainsi

Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁμοῦ μὲ τὸ φαρί του.
Τότε ὁ σεβαστοκράτορας εἶδε καὶ ἐγνώρισέ τον·
Στριγγέαν φωνίτζαν ἔσυρε, καὶ ἔδραμεν εἰς αὐτον,
Μὴ σύρῃ εἰς αὐτον πλέον τινὰς, ἀπάνω εἰς τὴν ζωήν του·
Λέγει ὁ σεβαστοκράτορας· « Αὐθέντη Καριτένη,
« Μὴ πρὶν σὲ σφάξουν, ἀδελφὲ, 'ς ἐμένα παραδώσου·
« Ἀπάνω εἰς τὴν ψυχίτζα μου, δεῖλον κανένα μὴ ἔχῃς. »
Εἰς τὸ σπαθί του ὤμωσε ταῦτα, ἐπαραδόθη.
Ἀφοῦ ἐπαραδόθηκεν ὁ θαυμαστὸς ἐκεῖνος,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁ ἐξακουστὸς στρατιώτης,
Τὸ φλάμπουρόν του ἔπεσεν ἐκεῖ ὅπου τὸν ἐπιάσαν·
Σεβαστοκράτορας αὐτὸς ἀπός του ἐσήκωσέ το,
Ὁκάτινα τὸ ἔδωκεν ἀπὸ τὴν φαμιλιάν του,
Νὰ τὸ βαστᾷ προσεκτικὰ, καὶ νὰ τοῦ τὸ φυλάττῃ.
Ὡς εἶδε γὰρ ὁ πρίγκηπας τὴν πενηριὰν, τὴν εἶχε
Τότε ὁ σεβαστοκράτορας εἰς τὴν ἀρχὴν τῆς μάχης,
Ὅταν ἐσμίξασιν ὁμοῦ ὁ αὐθέντης Καριτένου
Καὶ οἱ Ἀλλαμάννοι, σὲ λαλῶ, καὶ ἐσφάζονταν ἀλλήλως,
Τὸ πῶς τοὺς Οὔγγρους ὤρθωσεν, ὁμοίως καὶ τοὺς Κουμά
Καὶ εἰς αὐτοὺς ἐδόξευαν, νὰ χάσουν τ' ἄλογά τους,
Εἰς αὐτους ἐκατέβηκεν, ὅπως νὰ τοῦ βοηθήσῃ
Τοῦ αὐθεντὸς Καρίτενας, νὰ μὴν τὸν ἀπεκτείνευν.
Τὸ δὲ τὸ πλῆθος τοῦ λεοῦ καὶ τὸ σαϊτολάσι [2]

(2) Τὸ σαϊτολάσι, mot hybride, du latin *sagitta*, e grec ἔλασις, de ἐλαύνω.

s et entourés d'ennemis de toutes parts,
ant plus que faire, plutôt que de mourir
ment, il leur fallut, bon gré mal gré, se
tous prisonniers aussi bien que le prince
me. Les simples soldats seuls échappè-
arrivèrent dans la Vlachie. Le reste fut
dépouillé par l'ennemi.
bataille terminée et les Francs faits pri-
rs, le sébastocrator fit dresser les tentes.
de son cantonnement était soutenue par
colonnes. Il y entra et convoqua tous
s et les principaux de son armée. Il
ensuite ordre d'amener devant lui le
Guillaume, le seigneur de Caritena et
s chevaliers. Il prit honorablement le
par la main, le salua avec affabilité et
seoir auprès de lui. « Soyez le bienvenu,
-il, mon frère et beau-frère[1]. Depuis
ps j'avais un désir extrême de vous voir,
ésir est enfin satisfait. »
it de l'autre main le seigneur de Cari-
t le fit asseoir honorablement de l'autre
rès de lui. Lorsque tous furent assis, et
tente fût remplie des chevaliers et des
chefs, le sébastocrator adressa la parole
nce et lui dit :
en jure par le Christ, prince mon frère
beau-frère, vous deviez remercier Dieu

et les saints de ce qu'ils ont fait pour vous, en vous rendant, vous et vos parents, maîtres de la Morée, où vous régniez avec gloire. Vous deviez jouir en paix de votre seigneurie, et ne pas chercher à déshériter les autres de leurs biens. Dites-le-moi ici : quel tort ai-je eu a votre égard, quelle injure vous ai-je faite pour que vous marchiez contre moi dans le dessein de me dépouiller de ce qui m'appartient? Mais c'était peu de me faire la guerre, à moi votre voisin, à moi dont vous aviez épousé la sœur; vous avez voulu encore marcher contre le saint empereur mon seigneur, pour vous emparer de sa souveraineté et devenir empereur à sa place. Ouvrez donc aujourd'hui les yeux, et apprenez combien mon souverain est plus puissant que vous et est plus véritablement chrétien; car Dieu, qui règle tout d'après la justice, vous a livrés entre ses mains et soumis à sa volonté; et de même que vous vouliez le dépouiller de sa souveraineté, de même il va vous expulser de la Morée, qui ne vous appartient pas; car c'est lui qui, de père en fils, est le souverain de toute la Romanie. »

Lorsqu'il eut fini ce discours, le prince lui répondit sagement en langue grecque :

« Seigneur sébastocrator et mon beau-frère[2], votre position est sans doute supérieure à la

Ἄρξε ὁ σεβαστοκράτορας, τὸν πρίγκηπα ἐλάλειε·
« Μὰ τὸν Χριστόν, καλὲ γαμπρέ, πρίγκηπα, ἀδελφε μου,
« Πολλὰ ἔπρεπε νὰ εὐχαριστῇς τὸν Θεὸν καὶ τοὺς ἁγίους,
« Ὅταν ἐδῶκεν ὁ Θεὸς ἐσὲ καὶ τῶν γονεῶν σου,
« Νὰ ἤσθε αὐθέναις τοῦ Μορεὼς, νὰ ἔχετε τὴν δόξαν·
« Ἔπρεπε ν' ἀναπαύουσουν ἐκεῖ εἰς τὴν αὐθεντειάν σου,
« Καὶ νὰ μηδὲν ἐγύρευες ἄλλους νὰ ἀκληρίσῃς.
« Εἰπέ με, τί σὲ ἔπταισα, καὶ τί κακὸν σ' ἐποῖκα,
« Καὶ ἦλθες ἀπάνω εἰς ἐμὲ νὰ πάρῃς τὸ δικόν μου;
« Καὶ πάλιν οὐδὲν σ' ἄρεσε νὰ ἔλθῃς εἰς ἐμένα,
« Ποῦ εἶμαι μ' ἐσένα γείτονας, καὶ ἔχεις τὴν ἀδελφήν μου,
« Ἀλλ' ἦλθες 'ς τὸν αὐθέντην μου, τὸν ἅγιον βασιλέα,
« Νὰ πάρῃς τὸ βασίλειον, νὰ γένῃς βασιλέας.
« Εἰς τοῦτο πρέπει νὰ ἐγροικᾷς, καλὰ νὰ τὸ σκεπτίσῃς
« Ὁτι εἶναι καλλίων σου καὶ χριστιανὸς 'σ ἀλήθειαν.
« Καὶ ὁ Θεὸς, ποῦ ἔν' κριτὴς, καὶ κρίνει εἰς τὸ δίκαιον,
« Σὲ ἤφερε 'ς τὰς χεῖρας του, ἔχει σε εἰς θέλημά του·
« Καὶ ὡσὰν ἐγύρευσες ἐσὺ ἐκεῖνον ν' ἀκληρίσῃς,
« Σὲ θέλει ἐβγάλει ἐκ τὸν Μορεὰν, ὅπου οὐκ ἔχεις δίκαιον
« Ὁτι ἐκεῖνος ἔν' γονικὸς αὐθέντης Ῥωμανίας. »
Καὶ ὅσον ἀποπλήρωσεν αὐτὰ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ὁ πρίγκηπας, ὡς φρόνιμος, ῥωμαΐκα τὸν λέγει·
« Κύρη σεβαστοκράτορα, καὶ γυναικάδελφέ μου[2],

π τὰ ἄλογα, πίπτουν οἱ καβαλλάροι·
ν ἠρέθησαν πεζοὶ μέσα εἰς τὰ φουσάτα,
πέσουν οὐκ εἴχασιν, ἂν θέλουν καὶ μὴ θέλουν,
θάνουν ἄδικον θάνατον εἰς τὸν κόσμον,
ραδόθησαν, καὶ ὁ πρίγκηπας ἀτός του·
γλύτωσε τινὰς, μόνον πτωχολογία.
ωσαν, ἔφυγαν, ἦλθαν εἰς τὴν Βλαχίαν·
λειπτοὺς ἐσκότωσαν, καὶ ἐρρουχολόγησάν τους·
ἔπαυσι ὁ πόλεμος, καὶ ἐπήρασι τοὺς Φράγκους,
πεφάτωρ ὥρισε, καὶ ἔστησαν ταῖς τέντας.
τῆς κατούνας του τέσσερους στύλους εἶχεν·
τὴν ἐστήσασιν, ἐσίδωσαν ἀπέσω·
ἦλθαν οἱ ἄρχοντες, ὅλοι του οἱ κεφαλάδαις·
ἐρρέξει, ἠρέρασι τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
ντὸν Καρίτενας, τοὺς καβαλλάρους ὅλους·
ἐπίασι τὸν πρίγκηπα ἐκ τὸ χέρι,
τὸν ἐχαιρέτησε, σιμά του τὸν καθίζει·
ἦλθες, ἀδέλφι μου, καλῶς ἦλθες, γαμπρέ μου[1]·
ἐπεθύμουν νὰ σὲ ἰδῶ, καθὼς σὲ ἔλεπω τωρα. »
ω χέρι ἔπιασε τὸν αὐθέντην Καριτένου,
τὸν ἔβαλεν, εἰς τὸ πλευρὸν του ἐκάτζεν·
ησαν ἐμοῦ, καὶ ἐγήμισεν ἡ τέντα
ς τῶν καβαλλαρίων καὶ ὅλων τῶν ἀρχόντων,

[1] prince avait épousé Anne Ange, sa sœur

(2) Γυναικάδελφε, frère de ma femme.

mienne en ce moment, et vous permet de parler avec aisance, car je suis votre prisonnier; mais dussiez-vous me faire mettre à mort sur la place, je ne puis résister à vous dire au moins une partie de la vérité. Il ne convient pas à un homme bien né de se vanter et de déprécier ses ennemis, quand la fortune contraire les a placés dans ses fers, comme moi dans les vôtres. Mais ce qui est plus odieux encore, c'est de blâmer les autres d'une faute dont on est seul coupable. Si j'ai cherché, mon frère, à exhausser mon honneur et à augmenter mes richesses et ma gloire, vous ne devriez que m'en louer, et n'aurais été digne de blâme que si j'eusse attaqué un de mes parents et cherché à dépouiller de leurs biens mon propre sang et les amis de mon sang. Je ne suis qu'un prince, et un faible guerrier, et cependant ce n'est pas contre un de mes parents qu'on m'a vu marcher, mais bien contre un empereur, contre le souverain d'un des États les plus puissants du monde, contre un homme célèbre par son courage entre les guerriers. Il était donc glorieux à moi, simple guerrier, de m'attaquer à un empereur; et d'ailleurs cet empereur est de la race et de la nation grecque, et je n'ai aucune parenté avec lui. Mais vous qui êtes le propre frère du despote, vous ne vous êtes pas contenté de ce que, sur les biens de votre père, il vous abandonnait en toute propriété la Vlachie, cette portion si i tante de l'héritage paternel; vous avez vou vous emparant aussi du Despotat, le dép de tout et le laisser pauvre et sans ress Vous avez commis un crime plus grand e c'était peu que de l'attaquer seul, quoiqu sin et allié, ainsi que cela arrive dans le m vous êtes accouru vers l'empereur, ce pu souverain que vous connaissiez pour so nemi personnel; vous avez sollicité son all et en avez obtenu des forces considérable d'accabler entièrement votre frère et de pouiller. Il ne vous sied nullement, mon et c'est même une honte pour vous, de p de ce moment où la fortune contraire de bats m'a fait tomber entre vos mains et votre prisonnier, pour me faire ici, devan de personnages nobles, les reproches le durs et les plus injustes, et de vous déch de vos propres fautes pour les rejeter s qui n'en suis pas coupable. »

A ce discours du prince, à cette manifes de fierté avec laquelle lui répondait un p nier assez imprudent pour oublier les fer portait, le sébastocrator s'enflamma de l vive indignation, et s'il n'eût été en prése plusieurs personnages nobles, francs et g se fût sans doute, dans son courroux, p

« Πολλὰ ἐχεις τὴν προτίμησιν μεγάλην ἀπὸ μένα
« Ὀρεκτικὰ τοῦ νὰ λαλῇς, διοῦ εἶμαι εἰς φυλακήν σου·
« Ἀμμὴ εἰς τόσο ἂν ἔμελλε 'ς τὸν τόπον ν' ἀποθάνω,
« Οὐ μὴν ἀφήσω μὴν εἰπῶ μέρος ἐκ τὴν ἀλήθειαν.
« Οὐ πρέπει τῶν εὐγενικῶν ἀνθρώπων νὰ καυχῶνται,
« Οὔτε νὰ ψέγουσιν ἐχθρὸν, καὶ φέρει τον ἡ τύχη
« Νὰ τὸν κρατοῦν εἰς φυλακὴν, ὡσὰν κρατεῖς ἐμένα·
« Καὶ πάλι ἄλλο χειρότερον, νὰ ψέγῃ ἄλλον εἰς πράγμα,
« Τὸ ἔχει ἐκεῖνος εἰς αἰτιὰν, καὶ ἕνι καταπιασμένος.
« Ἐγὼ, ἀδελφὲ, ἂν ἐγύρευα ν' αὐξήσω τὴν τιμήν μου,
« Τὸν πλοῦτον, καὶ τὴν δόξαν μου, πρέπει νὰ μ' ἐπαινῇτε·
« Μόνον μὴν ἦναι ἄδικον νὰ πέρνω συγγενῆ μου,
« Νὰ ἀκληρῶ τὴν σάρκα μου, τοὺς σαρκικούς μου φίλους.
« Αὐτὸς ἐγὼ εἶμαι πρίγκηπα, ἕνας μικρὸς στρατιώτης,
« Καὶ ἰδέτε με, οὐκ ἔδραμα ἀπάνω εἰς συγγενῆ μου,
« Ἀλλ' ἔδραμα εἰς βασιλεὰ, ποῦ εἶναι αὐθέντης μέγας,
« Ποῦ ἔχει κράτος, αὐθεντειὰν μεγαλην εἰς τὸν κόσμον·
« Εἶναι εἰς ἀνδριὰν ἐξάκουστος ἀνθρώπων τῶν στρατιώτων·
« Καὶ εἶναι τιμή μου καὶ ἔπαινος νὰ πιάνωμαι μετ' αὐτον·
« Διοῦ αὐτὸς ἓν' βασιλεὺς, καὶ ἐγὼ μικρὸς στρατιώτης·
« Καὶ πάλιν εἶναι ἐκ τῆς φυλῆς, τοῦ γένους τῶν Ῥωμαίων,
« Καὶ οὐ μετέχω μετ' αὐτὸν συγγένειαν καμμίαν·
« Σὺ δὲ, ὁποῦ εὑρίσκεσαι αὐτάδελφος δεσπότου,
« Μὲ τέτοιον τρόπον καὶ ὁρμὴν, ὡσὰν ἐσὺ ἠξεύρεις,

« Οὐδὲν ἀρκεῖ τὸ σ' ἔδωκεν ἀπὸ τὸ γονικόν του,
« Νὰ τὸ κρατῇς εἰς αὐθεντειὰν τὸν τόπον ποῦ σ' ἔδω
« Ἤγουν τὸν τόπον τῆς Βλαχιᾶς, ποῦ εἶναι κάλλιον μ
« Ἀλλ' ἐβουλήθης παντελῶς νὰ τοῦ τὰ ἀκληρώσῃς,
« Νὰ πάρῃς ἐκεῖνο, τὸ κρατεῖ, ὅλεν τὸ Δεσποτάτον,
« Καὶ αὐτὸς νὰ ἕνι τζάγδαρος, ἔρημος εἰς τὸν κόσμο
« Ἔπηκες καὶ ἄλλο πλεώτερον, μεγάλην ἁμαρτίαν·
« Διότι οὐδὲν ὑπέμεινες νὰ μάκεισαι μετ' αὐτον,
« Ὡς συγγενὴς καὶ γείτονας, ὡς τὸ ἔχει γὰρ ὁ κόσμος,
« Ἀλλ' ἔδραμες 'ς τὸν βασιλεὰ, ποῦ εἶναι αὐθέντης μ
« (Διοῦ τὸν εἶχε ἀντίδικον, καὶ ὠχθρεύετον μετ' αὐτ
« Τοῦ νὰ σὲ δώσῃ συμμαχιὰν καὶ δύναμιν φουσάτου
« Νὰ τὸν βυθίσῃς παντελῶς, καὶ νὰ τὸν ἀκληρίσῃς.
« Καὶ οὐδὲν πρέπει, ἀδελφὲ, οὐδὲ τιμὴ σου ἕνι,
« Διοῦ μὲ ἤφερε ἡ ἁμαρτιὰ καὶ ἡ τύχη τῆς στρατείας
« Καὶ ἔπεσα εἰς χεῖρας σου, καὶ εἶμαι εἰς φυλακὴν σου
« Νὰ μ' ὀνειδίζῃς ἄσχημα, ἀδίκως, παρὰ λόγον
« Ἐδῶ εἰς τόσα πρόσωπα εὐγενικῶν ἀνθρώπων,
« Νὰ ἐκδύνεσαι τὰ πράγματα καὶ ταῖς ὑπόθεσαίς σε
« Καὶ βάνῃς ταις ἀπάνω μου, τὸ οὐδὲν 'ς ἐμὲ τυχαίνε
Ὡς ἤκουσε σεβαστοκράτορας τοῦ πρίγκηπος τοὺς λ
Τὸ πῶς τὸν ἀποκρίθηκε μ' ἀλαζονειὰν μεγάλην,
Καὶ οὐκ ἐδιακρίθηκε, διοῦ ἕνι εἰς φυλακὴν του,
Μεγάλως τὸ ἐθαρύνθηκε, σφόδρα τὸ ἐλυπήθη·

acte déshonorant pour le prince; mais ces hommes nobles s'aperçurent du changement de la physionomie du sébastocrator et courroux prêt à éclater, ils cherchèrent bonnes paroles et par de douces manières calmer son indignation, et ils parvinrent les concilier.

Sébastocrator se reposa dans la Pélagonie avec son armée. Il consacra deux jours à r les morts et à soigner les blessés; il se mit en route avec son armée pour se à Constantinople, où était l'empereur. mena aussi honorablement avec lui le qui chevauchait à ses côtés et couchait même lit que lui[1]. Arrivés à Constan-, le sébastocrator prit le prince Guillaume main et entra avec lui au palais. L'empereur était assis sur son trône, au milieu de jeunes seigneurs qui l'environnaient de parts. Le prince se jeta d'abord aux genoux de l'empereur pour le saluer; mais celui-homme sage et noble, le prit par la main releva. « Que le prince de la Morée, » et tous ses compagnons soient les bienvenus ici! » Il le fit asseoir quelques instants, et, d'après son ordre, on le conduisit ensuite avec beaucoup d'honneur dans sa prison. On plaça dans la même prison le seigneur de Caritena et tous les bannerets, afin qu'en vivant réunis ils se consolassent mutuellement.

Après une semaine d'emprisonnement, l'empereur fit amener le prince, avec les chevaliers de sa suite, dans son palais[2], et adressant la parole au prince, il lui dit :

« Prince, vous le voyez de vos propres yeux, vous voilà entre mes mains et dans mes fers. Je puis à mon gré vous délivrer ou vous faire mourir. Soyez bien convaincu que lors même que vous seriez en personne dans la Morée, où vous régniez, vous ne pourriez soutenir longtemps cette guerre que vous avez commencée contre moi, et qu'avant peu de temps, en vous attaquant par terre et par mer, je vous aurais expulsé de la Morée et aurais repris un pays qui m'appartient par droit d'héritage. Si donc, profitant moi-même de ce moment où, vous et tous les seigneurs qui vous ont accompagné, vous êtes mes prisonniers, je voulais envoyer

ἐρ ἐθυμώθηκε 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον·
ν, δι' ἀφορμὴν τῶν εὐγενῶν ἀνθρώπων,
ρίσκονταν ἐκεῖ, Φράγκων τε καὶ Ῥωμαίων,
αὶ πάσειν ἤθελε τοῦ πρίγκηπα ἀσχημίαν·
εἶδαν οἱ εὐγενεῖς, ποῦ ἦσαν ἐκεῖ μετ' αὖτους,
ορφὴν καὶ τὸν θυμόν τοῦ σεβαστοκράτορου,
ν μὲ λόγια, μὲ τρόπους καλωσύνης,
ῆναν τὴν κάκωσιν, καὶ ἔβαλαν τους 'ς ἀγάπην.
ο ἀναπαύθησαν εἰς τὴν Πελαγονίαν,
εβαστοκράτορας με τὰ φουσάτα του ὅλα,
; δύο ἔπεσαν νὰ θάψουν τοὺς νεκρούς τους,
ιάσουν τὰς πληγὰς, ὅσ' ἦσαν λαβωμένοι,
τὰ φουσάτα του, κινάει νὰ ὑπαγένῃ[1]
Κωνσταντινόπολιν, ὅπου ἦταν ὁ βασιλέας·
αὶ τὸν πρίγκηπα τιμητικὰ μετ' αὖτον·
ἐκαβαλλίκευε, μετ' αὖτον ἐκοιμᾶτον·
ὡδηγεύσασιν, ἔσωσαν εἰς τὴν Πόλιν·
ου ἐπεσώσασιν, ἐπέζευσαν ἐκεῖσε·
σεβαστοκράτορας τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
χέρι τὸν κρατεῖ, εἰς τὸ παλάτι ἐσῶσαν.
ὡς ἐκάθετον ἀπάνω εἰς τὸ θρονίν του·
τ' ἀρχοντόπουλα, καὶ ὁ βασιλεὺς ἐν μέσῳ·
ας γονατιστὰ τὸν βασιλεὰ προσκύνα·
ιλεὺς, ὡς γνωστικὸς καὶ εὐγενὴς, ὁποῦ ἦτον,
Ἀπαὶ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, καὶ ἀπάνω τὸν σηκόνει·
« Καλῶς ἦλθες ὁ πρίγκηπας μετὰ τῆς συντροφιᾶς σου. »
Ὥρισε καὶ ἐκάθησεν ἐκεῖ μικρὸν μετ' αὖτον·
Ἀπαύτου ὁρίζει ὁ βασιλεὺς, ἐπῆράν τον ἀπέκει,
'Σ τὴν φυλακὴν τὸν ἔβαλαν μετὰ τιμῆς μεγάλης.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας καὶ ὅλοι οἱ φλαμπουριάροι
Ἐκεῖ μετὰ τοῦ πρίγκηπος τοὺς ἔβαλαν νὰ ἦναι,
Νὰ ἔχουσιν ὁμόνοιαν, καὶ νὰ παρηγοροῦνται
'Σ τὴν φυλακὴν ὅπου ἦσασιν ἔσω τοῦ βασιλέως.
Καὶ ὡς ἔπηκε 'ς τὴν φυλακὴν αὐτὴν τὴν ἑβδομάδα,
Ὥρισε γὰρ ὁ βασιλεὺς, τὸν πρίγκηπα ἠφέραν,
Ὁμοίως τοὺς καβαλλαριοὺς, ὁποῦ ἦσασι μ' ἐκεῖνον,
Ἐκεῖ ὅπου 'τον ὁ βασιλεὺς ἀπάνω 'ς τὸ παλάτι[2],
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκηπα ὁ βασιλεὺς ἀτός του·
« Πρίγκηπα, ἐσὺ θεωρεῖς, ἀτός σου τὸ εὐβλέπεις,
« Πῶς εἶσαι εἰς τὴν φυλακὴν, ἔχω σε 'ς ἐξουσιάν μου,
« Ἂν θέλω νὰ 'λευθερωθῇς, ἂν θέλω ν' ἀπαιθάνῃς·
« Καὶ λέγω σε εἰς πληροφοριὰν, καὶ μὴ τὸ ἀπιστήσῃς·
« Ἂν ἦσουν γὰρ εἰς τὸν Μορεὰν, ἐκεῖ ὅπου ἦσουν αὐθέντης,
« Νὰ εἶχες μάχην μετ' ἐμὲ, ὡσὰν τὸ ἐπιχειρίσθης,
« Οὐδὲν ἠμπόρηες ἐκ μακρυὰ μὲ ἐμὲ νὰ ὑπομείνῃς,
« Νὰ μὴ σ' ἐξήβαλλα ἀπ' ἐκεῖ τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσης,
« Νὰ ἐπῆρα ἐγὼ τὸν τόπον μου, ποῦ ἔνι γονικόν μου·
« Λοιπὸν ἐπὴν εὑρίσκεσαι ἐδῶ 'ς τὴν φυλακήν μου,

[1] ...age des anciens chevaliers qui s'est perpétué jusqu'au ...ième siècle.

[2] ...e texte dit : ἀπάνω 'ς τὸ παλάτι, en haut dans le palais. La prison était sans doute dans une sorte de caveau du même palais, conformément aux coutumes du moyen-âge, mais non à Constantinople.

une armée contre la Morée, en expédiant une partie de mes forces par mer à bord de mes galères, et le reste par terre, combien ne me serait-il pas facile de m'emparer de votre pays dépourvu de troupes et de vous l'enlever? Mais puisque vos aïeux ont dépensé des sommes considérables pour conquérir la Morée que vous tenez d'eux, je vous engage, prince, plutôt que de perdre le fruit de tous ces sacrifices et d'être entièrement dépouillé de vos biens, à prendre dans mes trésors, vous et les chevaliers qui vous accompagnent, tout l'argent que je veux bien vous offrir, comme compensation. Vous recouvrerez alors votre liberté, et pourrez, de cet argent, acheter en France de nouvelles terres, pour les posséder à perpétuité vous et vos enfants; mais laissez-moi la Morée qui m'appartient, et quittez ce pays; car si j'étais assez imprudent pour vous délivrer de votre prison et vous laisser établir en Morée, comme vous étiez établis auparavant, vous ne sauriez jamais rester en paix, ni vous, ni vos enfants, et vous ne pourriez consentir à manger tranquillement votre pain [1]. »

Lorsque le prince eut entendu ces paroles [2], il se recueillit un instant pour répondre ave de mesure. Prenant alors la parole après pereur, il lui dit :

« Despote, saint empereur, je prie ta sance [3] de vouloir bien excuser la répon je vais te faire comme étranger et homme rant que je suis. Tu m'ordonnes [4] de te r le pays et la souveraineté que j'ai dans l rée, et d'accepter, moi et mes compagn présents, une partie de tes trésors, pou tourner en France, y acheter des ter nous y reposer; je te répondrai en peu de sur ce que je puis faire, et cette réponse la vérité tout entière. Dusses-tu me r cinquante-cinq ans [5], tu n'obtiendras rien chose de moi que ce que je vais te di pays de la Morée, seigneur, n'était ni l priété de mon père, ni celle de mon grand et elle ne m'appartient pas en propre à même, de manière qu'il me soit permis de der ou de la rendre. Ce pays a été conquis p pée de ces nobles hommes qui vinrent de F en Morée avec mon père, comme amis et pagnons d'armes. Ils se sont ensuite parta terres, la balance à la main, et chacun

« Ἐσὺ καὶ ὅλος ὁ λαὸς, ποῦ ἔνι ἐδῶ μ' ἐσένα,
« Ἂν θέλω ἄρτι νὰ ἔστειλα φουσάτα γὰρ ἐκεῖσε,
« Νὰ στείλω μὲ τὰ κάτεργα νὰ πάσυν διὰ θαλάσσης,
« Ἀπαύτου πάλι ἐκ τὴν στερεὰν, τῆς γῆς διὰ νὰ πᾶσιν,
« Ἐπεὶ ἔνι ὁ τόπος σου γυμνὸς ἀπὸ φουσάτα,
« Νὰ τὸν ἐπάρουν εὔκολα, ἐσὺ νὰ τόνε χάσῃς·
« Ἐν τούτῳ λέγω, πρίγκηπα, καὶ συμβουλεύομαί σε,
« Διοῦ οἱ γονεῖς σου ἐκτήσασαν, καὶ ἐξώδιασαν λογάριν,'
« Διὰ νὰ κερδήσουν τὸν Μορεάν, καὶ σὺ γὰρ ἀπ' ἐκείνους,
« Παρεῦ νὰ χάσῃς τὰ κρατεῖς, νὰ ᾖσαι ἀκληρημένος,
« Ἔπαρε ἐκ τὸ λογάριν μου (πολὺ νὰ σὶ χαρίσω)
« Ἐσὺ καὶ οἱ καβαλλάροι σου, ὁποῦ 'ναι μετ' ἐσένα,
« Νὰ σᾶς ἐβγάλω ἀπὸ 'δῶ, νὰ σᾶς ἐλευθερώσω·
« Καὶ σύρτε, ἀγοράσετε χώραις εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Νὰ ἔχετε παντοτεινὰ ἐσεῖς καὶ τὰ παιδιά σας·
« Ἐπεὶ ἂν σᾶς ἐξεβάλλα ἐδῶ ἐκ τὴν φυλακήν μου,
« Νὰ ᾖσθε πάλιν '; τὸν Μορεὰν, καθὼς ἦσθε καὶ πρῶτα,
« Ποτὲ σας νὰ μὴν ἔχετε ἐσεῖς καὶ τὰ παιδιά σας
« Ἰρήνην οὔτε ἀνάπαυσιν νὰ φᾶτε τὸ ψωμί σας [1]. »

Ὁ πρίγκηπας γὰρ ἤκουσε τοῦ βασιλέως τοὺς λόγους [2],
Ἐσκέπτσι ν' ἀπεκριθῇ, ὅπως μὴ ἔχῃ σφάλει.
Καὶ εἶπε καὶ ἐπλήρωσε τὰ ἐλάλει ὁ βασιλέας.
Ἄρξατο πάλι ὁ πρίγκηπας νὰ λέγῃ πρὸς ἐκεῖνον·

« Δέσποτα, ἄγια βασιλεῦ, τὸ κράτος σου δεόμαι [3],
« Ὡς ἄνθρωπος ξενωτικὸς καὶ ἀπαίδευτος ποῦ εἶμαι,
« Νὰ ἔχω τὴν συμπάθειον ἀπόκρισιν νὰ δώσω.
« Ἀφεῦ ἐοίζει, δέσποτα, τὸ κράτος τῆς βασιλειᾶς σου
« Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειάν, ὁποῦ ἔχω εἰς τὸν Μο
« Νὰ σὲ τὰ δώσω, αὐθέντη μου, λογάρι νὰ μὲ δώσῃς
« Ἐμὲ καὶ τῶν συντρόφων μου, ποῦ ἔνι μετ' ἐμένα,
« Καὶ ἡμεῖς νὰ ὑπαγένωμεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Φραγκίαν,
« Καὶ τόπους ν' ἀγοράσωμεν, νὰ μένωμεν εἰς αὐτους,
« Τὸ δύναμαι ν' ἀποκριθῶ, δύναμαι καὶ νὰ πίσω·
« Θέλω ποιήσει ἀπόκρισιν, καὶ δίξου τε εἰς ἀλήθειαν·
« Ἐπεὶ ἀνομὲ κρατῆς '; τὴν φυλακὴν πενῆντα πέντε χρ
« Ποτὲ ἀπ' ἐμὲ σὺκ ἠμπορεῖς νὰ ἔχῃς ἄλλο πρᾶγμα·
« Μόνον τοῦτο ὁποῦ δύναμαι λέγω τῆς βασιλειᾶς σου
« Ὁ τόπος γὰρ, αὐθέντη μου, ἐκεῖνος τοῦ Μορέως,
« Οὐδὲν τὸ ἔχω γονικὸν, οὔτε παπουδικόν μου,
« Τοῦ νὰ τὸν ἐχῶ εἰς ἐξουσιάν, νὰ δώσω, νὰ χαρίσω.
« Τὸν τόπον ἐκερδήσασιν οἱ εὐγενεῖς ἐκεῖνοι,
« Ποῦ ἦλθασιν ἐκ τὴν Φραγκιὰν ἐκεῖ εἰς τὸν Μορέαν
« Ὁμοῦ μὲ τὸν πατέρα μου, ὡς φίλοι καὶ συντρόφοι.
« Μὲ τὸ σπαθὶν ἐκέρδησαν τὸν τόπον τοῦ Μορέως,
« Καὶ οὕτως τὸν ἐμοίρασαν ἀλλήλως μὲ τὸ ζύγι·
« Τοῦ καθενὸς ἐδώκασι πρὸς τὴν οὐσιάν, τὴν εἶχεν,

(1) Traduction littérale de νὰ φᾶτε τὸ ψωμί σας.

(2) Cet entretien ne put avoir lieu que deux ans après sa défaite dans la Pélagonie, car ce ne fut qu'en 1261 que Michel Paléologue chassa les Francs de Constantinople.

(3) Formule de la cour Byzantine.

(4) Mot à mot, la puissance de ta souveraine donne.

(5) Traduction littérale.

ne part proportionnée à sa puissance. épartition faite, ils ont choisi et désigné re comme l'homme le plus sage et le onoré, pour être chef sur eux tous[1]. ls ont établi en même temps des con- s et des chartes dressées par écrit[2], et lesquelles il ne pouvait à lui seul[3] res- ire de rien faire au monde, et il devait suivre le conseil et la volonté de tous ses compagnons[4]. Ainsi donc, seigneur, tu vois bien que, de ce que mes ancêtres ont contribué à conquérir ce pays par leur épée, il ne s'ensuit pas que j'aie le pouvoir de rien céder des pays que je gouverne[5], attendu que la charte de la conquête s'y oppose. Mais d'après les usages reçus entre les chevaliers, et relatifs aux prison-

« Ἄνευ βουλῆς καὶ θέλημα ὅλων του τῶν συντρόφων[4].
« Ἀσπὸν, αὐθέντη, βασιλεῦ, ἐγὼ ἐξουσιὰν σὰκ ἔχω
« Νὰ δώσω πρᾶγμα τίποτε ἐκ τὸν τόπον ὁποῦ ἔχω
« (Διοῦ τὸν ἐκερδήσασι μὲ τὸ σπαθὶ οἱ γονεῖς μας)
« Πρὸς τὰ συνήθια τὰ ἔχομεν[5], τὰ ἐπῆκαν ἀμφοτέρως.
« Ἀλλὰ, ὡς ἓν' συνήθιον, τὸ ἔχουν οἱ στρατιῶται,

τὰ ταῦτα ἔκλεξαν ἀμφότερως οἱ πάντες
μασι φρονιμώτερον καὶ τιμιώτερόν τους,
μασι τὸν πατέρα μου ὡς ἀρχηγὸν εἰς ὅλους[1].
ρωταῖς, στοιχήματα, τὰ ἐβάλασιν ἐγγράφως[2],
ἐχῃ δύναμιν κἀμμιὰν νὰ μίνῃ μοναξός του[3],
δέποτε πρᾶγμα γὰρ εἰς τὸν κόσμον

ς ἀρχηγὸν εἰς ὅλους. Jamais le droit de souverai- ilité n'a été analysé dans aucun auteur avec plus i et de vérité que notre chroniqueur ne le fait ici par le souverain de la Morée.

ici la véritable charte du pays, le contrat social société nouvelle.

τὰ μίνῃ μοναξός του, il ne pourrait rester seul, le pouvoir absolu.

'est ainsi que se sont établies toutes les souverai- s les pays conquis; c'est ainsi que les Francs s'or- nt dans la Gaule, les Visigoths en Espagne, les t plus tard les Normands en Angleterre, et les Jérusalem. Le plus récent de ces établissements le conquérant est celui dont il est question dans ronique. Voilà pourquoi des vérités, défigurées temps éloignés de nous, s'y présentent d'une ma- ière, dans une conquête qui ne date que du e siècle, c'est-à-dire deux siècles après l'établisse- s Normands en Angleterre.

nalyse parfaite des pouvoirs souverains dans les la souveraineté s'est conservée parmi la race con- e. Dans l'origine, le chef ne pouvait porter atteinte rité de la conquête sans la permission de ses com- , ou plutôt de cette espèce d'état-major qui com- a tête de l'armée, le reste des soldats étant tiré es de la terre des fiefs, ou de stipendiés. A cet état- joignirent plus tard, comme autorité influente, liers de l'armée, devenus prélats ou évêques; et corps toujours souverain, toujours agissant, qui formé les parlements. En Sicile, l'ancien parle- nt même retenu jusqu'aux noms qui démontraient ne, et il se composait d'abord d'un *Braccio mi- baronale*, classe militaire, et *Braccio ecclesias- ne* ecclésiastique, auxquels vint se joindre plus *Braccio domaniale*, classe d'hommes du domaine. st passé en Sicile à l'époque de la conquête nor- trop d'affinité avec ce qui est raconté dans cette e pour qu'il ne soit pas utile de le rapporter ici s que j'en ai dit ailleurs en 1820 :

« L'établissement de l'ancien parlement sicilien sur les mêmes bases que les autres parlements des monarchies dites constitutionnelles doit son origine à la même cause, c'est-à-dire à la conquête et à l'établissement du pouvoir féodal.

« Lorsque, dans l'année 1060, les barons normands, conduits par Roger, fils de Tancrède de Haute-Ville et frère de Robert Guiscard, conquérant de Naples, eurent chassé les Sarrazins de la Sicile et se furent substitués à la jouissance de toutes les propriétés des vaincus, deux difficultés se présentèrent dans le maintien de leur nouvelle propriété : il leur fallait d'abord se mettre en état de résister au peuple sicilien asservi, et se prémunir ensuite contre les prétentions, soit de leur chef, soit des officiers les plus puissants de leur parti. De là la nécessité d'une réunion fréquente de ces barons, composant en quelque sorte l'état-major de l'armée victorieuse. Cette assemblée, destinée seulement à la protection de l'armée, était la seule qui existât dans le principe.

« L'influence extraordinaire du clergé catholique, les prétentions exorbitantes des papes, la part active qu'ils prenaient à toutes les affaires, la présence continuelle des missionnaires et prédicateurs au milieu des camps, firent bientôt appeler les évêques et les abbés aux délibérations; et rien ne put se décider sans l'assistance de cette partie ecclésiastique de l'assemblée.

« Lorsque toutes les mesures de sécurité avaient été discutées et convenues, il ne restait plus pour les mettre à exécution qu'à lever sur les sujets les sommes nécessaires; ce qui s'opérait dans les villes libres par le ministère du magistrat nommé par les habitants, et partout ailleurs à l'aide de l'officier ou agent particulier de chaque propriétaire.

« Quand il fallait entreprendre une guerre, établir des châteaux-forts, construire des routes, fournir en un mot à tous les besoins de l'armée d'occupation, les sujets payaient de leur bourse sans être admis à examiner la validité ou la nécessité des demandes

« Cependant les barons, de temps en temps, dans l'in-

niers de guerre, nous t'offrons pour notre rançon des perpres[1] et de l'argent. Daigne proportionner ta demande aux moyens de chacun de nous, afin que nous puissions nous racheter et sortir de prison. Si tu acceptes notre offre, seigneur et saint empereur, chacun fera tous ses efforts pour te donner ce qu'il possède. Si tu ne veux pas accéder à cette proposition, tu nous tiens dans les fers, fais de nous ce que tu voudras. »

A ce discours l'empereur s'enflamma de courroux, et dit au prince avec indignation :

« Prince, vous prouvez bien ici que vous êtes un Franc ; vous avez tout l'orgueil qu'on reconnaît en eux. C'est cet orgueil qui a fini par les perdre, et qui a hâté leur complète destruction ; c'est ce même orgueil qui vous a amené vous-même dans cette prison et vous a livré entre mes mains. Je vous jure comme empereur, et tenez cela comme bien certain, que jamais vous ne sortirez d'ici pour de l'argent. Jamais, pour prix de votre délivrance, je n'accepterai de rançon pécuniaire. »

L'empereur le fit alors saisir et reconduire dans sa prison. Tous ceux qui étaient présents, les Francs aussi bien que les Grecs chargés de sa garde, manifestèrent au prince leur mécontentement de son orgueil et on le mena en prison. Il y resta trois ans avec les siens, faisant toujours tous ses efforts pour être mis à rançon.

Quand tous virent enfin qu'ils ne pourraient jamais sortir de prison et obtenir leur liberté par une rançon pécuniaire, le prince, du consentement du seigneur de Caritena et des autres bannerets, convint avec l'empereur de lui rendre, pour prix de leur liberté à tous, la forteresse de Monembasia, celle du Vieux-Magne, et la belle forteresse de Mesithra[2], sous la condition de pouvoir sortir de sa prison avec

« Τὸν πιάσουσιν εἰς πόλεμον καὶ φυλακίσουσί τον,
« Μὲ πέρπιρα[1] καὶ χρήματα ἐξαγοράζουσί τον,
« Ἂς τὸ διακρίνῃ, αὐθέντη μου, τὸ κράτος τῆς βασιλειᾶς σου,
« Πρὸς τὴν οὐσιὰν τοῦ καθενὸς ὁποῦ εἶμεσθεν ἐνταῦθα,
« Νὰ δώσῃ, νὰ ἐξαγορασθῇ, ἐκ τὴν φυλακὴν νὰ ἔβγῃ·
« Καὶ ἂν θέλῃς τοῦτο, δέσποτα, ἅγιε βασιλία,
« Νὰ βιασθοῦμεν ὁ καθεὶς τὸ δύναται καὶ σώζει·
« Εἴ τα καὶ οὐδὲν σὲ φαίνεται, τοῦτο διὰ νὰ πήσῃς,
« Ἐδῶ μᾶς ἔχεις εἰς φυλακὴν, καὶ πῆσε, ὡς κελεύεις. »
Ἀκούσας ταῦτα ὁ βασιλεὺς, μεγάλως ἐθυμώθη
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκηπα μετὰ θυμὸν μεγάλον·
« Πρίγκηπα, φαίνεται καλὰ, ὅτι Φράγκος ὑπάρχεις·
« Ἐπεὶ ἔχεις τὴν ἀλαζονειὰν, τὴν ἔχουσιν οἱ Φράγκοι·
« Διὸ τοὺς Φράγκους πάντοτε ἡ ἀλαζονειὰ τοὺς χάνει,
« Καὶ φέρνει τους ᾽ς ἀπώλειαν ἀπαὶ τὸν λογισμόν τους·
« Ὡσὰν καὶ ἐσένα ἤφερεν ἐδῶ ἡ ἀλαζονειά σου,
« Καὶ ἦλθες εἰς τὰς χεῖρας μου ἐδῶ εἰς τὴν φυλακήν μου.
« Καὶ ἐγὼ σ' ὀμνύω, ὡς βασιλεὺς, κράτει το εἰς ἀλήθειαν,
« Ὅτι ποτέ σου μὴ ἐβγῇς ἐδῶθεν διὰ δηνάρια,
« Νὰ πουληθῇς διὰ χρήματα, νὰ ἐβγῇς διὰ λογάριν. »
Ὥρισε εὐθὺς ὁ βασιλεὺς, καὶ ἁρπάξαν τον ἐκεῖθε,
Ἐκεῖ τὸν ἐδιαβάσασι, 'ς τὴν φυλακὴν ὅπου ἦτον.
Τὸ ἀκούσουσι τὸν βασιλεὰ ὅσοι ἔστεκαν ὁμπρός του,
Οἱ Φράγκοι γὰρ καὶ οἱ Ῥωμαῖοι, ὁποῦ τὸν ἐφυλάγαν,
Ἁρπάξασι τὸν πρίγκηπα ὡσὰν μὲ ἀλαζονείαν.
Τρεῖς χρόνους ἔπηκεν ἐκεῖ μὲ ὅλους τοὺς ἐδικούς του,
Βιαζόμενος ν' ἀγοράσθῇ μ' ὑπέρπιρα, λογάριν.
Ἀφοῦ εἶδε καὶ ἐγνώρισεν αὐτὸς καὶ οἱ ἐδικοί του,
Ὅτι ποτὲ διὰ πέρπιρα, οὔτε διὰ λογάριν
Οὐδὲν τοὺς δίδει ἐλευθεριὰν, ἐκ τὴν φυλακὴν νὰ ἔβγουν,
Μὲ τὴν βουλὴν καὶ θέλημα αὐθέντου Καριτένου,
Καὶ τῶν λοιπῶν φλαμπουραρῶν ἐσυμβιβάσθη οὕτως·
Νὰ δώσουσι τοῦ βασιλεὼς διὰ τὴν ἐλευθεριάν τους
Τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς καὶ τῆς παλαιᾶς Μάνης,
Τὸ τρίτον καὶ ἐμμορφότερον, τοῦ Μεζιθρᾶ τὸ κάστρον[2]
Μὲ οὗτον τρόπον καὶ συμφωνιὰν, νὰ ἔβγῃ μὲ τὸν λαόν του,

térêt de leur domaine, et le roi dans l'intérêt du domaine royal, faisaient venir devant eux quelques-uns de ces hommes du sol et de ces magistrats urbains, pour les questionner sur la manière la plus convenable de lever des impôts sur eux-mêmes sans s'appauvrir. Par degrés, quand ces demandes devinrent plus fréquentes, que les vaincus furent accoutumés à contempler leurs maîtres de plus près, que l'extension des cités et du commerce eut donné plus d'indépendance aux bourgeois, ces hommes mandés devant l'assemblée hasardèrent quelques observations sur l'énormité des taxes ; ils firent quelques stipulations ; ils profitèrent des besoins pressants des barons pour obtenir quelques concessions avantageuses à eux et aux leurs. Peu à peu l'habitude fut convertie en droit, et aux deux premières classes de l'assemblée vint s'en joindre une troisième qui entra en partage de toutes ses délibérations.

(1) Πέρπιρα. (*Voyez* Ducange : *Gloss. ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, au mot *hyperperum* ; et le même *Dissertatio de imperatorum Constantinopolitanorum numismis*. C'était une monnaie d'or qui s'appelait des différents noms de hyperperum, hypperus, perpera, perperum, perparus et perpra. Elle se trouve plusieurs fois désignée dans le traité de mariage entre Ferrand, fils du roi de Majorque et Isabelle, fille de Guillaume, prince d'Achaïe (d'Achaïe, *Spicileg.*, t. VIII, p. 273). Ramon de Muntaner, dont la donne la chronique catalane traduite à la suite de cel chronique grecque dans ce volume, dit : (ch. 221 et non 12 comme le porte le Gloss. de Duc.) : *E n'ach de rescat a milia perpres d'or ; e val una perpra X sous barcelonas*

(2) Ces trois places étaient du domaine particulier

tous ses gens, grands et petits. Ces conventions furent ensuite dressées, écrites et scellées [1].

L'empereur avait alors un fils en bas âge, qu'il voulait baptiser. Il engagea le prince à tenir son fils sur les fonts de baptême [2]. C'était, à ce qu'il pensait, un moyen certain de confirmer leurs conventions, de prévenir toute guerre qui pourrait éclater plus tard, et d'assurer leur bonne harmonie; de telle sorte que si jamais l'un d'eux était menacé ou attaqué, l'autre viendrait à son secours, à la tête de toutes ses forces [3].

Ce traité une fois conclu, le prince et ceux qui étaient avec lui chargèrent le seigneur de Caritena d'aller en personne en Morée, pour faire délivrer entre les mains du jeune fils de l'empereur, qu'il amenait avec lui, les places mentionnées plus haut.

Le prince, en acceptant ces conditions, nourrissait toujours l'arrière-pensée d'employer tous les artifices possibles pour reprendre les places qu'il allait livrer. Il voyait qu'il n'y avait aucun autre moyen de se tirer de prison, lui et les siens: et en rompant un jour les ser-

Μὲ ἔσως ἦσαν μετ' αὐτὸν, μικροί τε καὶ μεγάλοι.
Καὶ ἔσυ ἐκαπαστίστησαν ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις
Ἐγγράφως ταῖς ἐπήκασι, καὶ ὠμόσασιν ὡσαύτως [1].
Ὁ βασιλεὺς εἶχεν υἱὸν μειράκιον νὰ βαπτίσῃ·
Τὸν πρίγκηπα ἐζήτησεν, καὶ ἔπηκαν συντεκνίαν [2]·
Ἐταῖς συμφωνιαῖς, ταῖς ἔπηκαν, ἦτον καὶ τοῦτο μέγα,
Μὲ μάχην νὰ μὴ ἔχουσιν, ἀγάπην νὰ κρατοῦσι·
Καὶ ἂν ἤθελ τίποτε ἐναντιὸν τινὸς ἀπαὶ τοὺς δύο,
Νὰ τὸν μαζίξῃ γὰρ τινὰς, καὶ μάχην νὰ τοῦ κάμνῃ,
Νὰ τὸν βοηθῇ ὁ ἕτερος μὲ ὅλην τὴν δύναμίν του [3].
Καὶ ἀρότου ἐκατίστησαν ἐτοῦτα ὁποῦ σὶ λέγω,

Τὸν αὐθέντην Καρίτενας ἐδιόρθωσαν ἀλλήλως·
Ὁ πρίγκηπας καὶ οἱ ἕτεροι, ὁποῦ ἦσαν μετ' ἐκεῖνον,
Τοῦ νὰ ἀπέλθῃ 'ς τὸν Μορέαν σωματικῶς ἀπός του,
Τὰ κάστρη, ὁποῦ σᾶς γράφω ἐδῶ, νὰ τὰ ἔχῃ παραδώσει
Τοῦ βασιλεὼς παιδόπουλου τὸ ἔφερνε μετ' αὐτον·
Ἐτούταις δὲ ταῖς συμφωνιαῖς, ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ἐποίησαν ὁ πρίγκηπας μὲ τὴν βουλὴν, τὴν εἶχεν·
Εἰς τοιοῦτον τρόπον καὶ σκοπὸν καὶ λογισμὸν τὸ ἔπηκεν,
Ὅτι, ἀφοῦ θέλει ἐβγῇ ἐκ' τὴν φυλακὴν ποῦ ἦτον,
Ἤθελε πράξει τίποτε μὲ τρόπον καὶ μὲ τέχνην,
Τὰ κάστρη αὐτὰ, τὰ ἴδιά, πάλιν νὰ τὰ κερδήσῃ·

prince. Monembasia avait été conquise, et le Magne et Maïthra bâties par lui. Il pouvait donc à la rigueur les livrer, s'il préférait sa liberté au salut de son pays et de ses compagnons de la Morée. Cependant on voit qu'il ne l'on faire sans l'agrément préalable de tous les chefs prisonniers avec lui. On verra plus tard que cette cession ne se fit pas sans de grandes difficultés, le besoin du maintien de la conquête enlevant au propriétaire de la terre le droit d'y introduire l'ennemi et de mettre ainsi en danger les terres des possesseurs voisins. Au reste, tous ces principes du droit féodal sont développés et expliqués en détail dans le code féodal destiné à la Romanie. On a vu page 64, qu'à l'époque du mariage de Geoffroy de Villehardoin avec la fille de l'empereur de Constantinople, ce dernier, entre autres présents, lui fit don du Livre des Usages établis par Baudoin à Jérusalem. J'ai dit quelques mots (note 4 de la même page) de ce livre intitulé les *Assises et bons usages de Jérusalem*. Cet ouvrage, rédigé d'abord en français, fut traduit en langue grecque et en langue italienne pour l'usage de la Romanie et de la principauté d'Achaïe. La traduction grecque est conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque royale. La traduction italienne, ou plutôt une nouvelle rédaction appropriée à l'usage des conquérants de la Morée, a été imprimée par Canciani dans sa collection des *Barbarorum leges antiquæ*, d'après un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc. Elle occupe de la page 495 à la page 530 de son 3e volume in-folio, et est intitulée : *Liber consuetudinum imperii Romaniæ in Venetorum et Francorum ditionem reducti, confirmatus in usum principatus Achaïæ*. En tête on lit:

« Questo si è lo libro de le uxance de lo imperio de Romania, ordenade e stabilide al tempo de li serenissimi signuori lo conte Balduin de Flandre, miser Bonifacio marchexe de Monteferrato, miser Erigo Dandolo, doxe de Veniexia e molti altri baroni, in lo tempo che fo conquistado lo imperio de Constantinopoli. » Les trois premiers chapitres forment une sorte de préambule historique qui est d'autant plus curieux qu'il y est fait mention, comme dans notre chronique grecque, d'un *livre de la conquête* qui paraît avoir été comme un guide entre les mains des chroniqueurs de ce temps et qui nous est complétement inconnu aujourd'hui, et que de plus les faits relatifs au mariage du prince avec la fille de l'empereur y sont racontés avec les mêmes détails et les mêmes erreurs qui ne peuvent provenir que d'une source commune. (Voyez page 143 en note)

(1) Nicéphore Grégoras (l. IV, c. 1) dit que le prince donna par ce traité Monembasia, Maina près de Leutron, que les Grecs appelaient autrefois cap Ténare, et Sparta, ville principale de la Laconie. Pachymère (livre Ier, ch. 31) y ajoute Gheraki, et dit qu'on laissa dans le doute la propriété d'Anaplion, d'Argos et de tout le pays qui entoure Ghisterna, pays étendu et fertile. (Voyez mes

(2) Cette même circonstance est rappelée par Pachymère (l. I, c. 31), mais Grégoras n'en parle pas

(3) Les autres conditions furent, suivant Pachymère, que le prince se déclarerait vassal, δοῦλος, de l'empire, et accepterait une dignité de la cour de Byzance. La dignité qui lui fut conférée fut celle de grand-domestique.

ments qu'il avait faits, il pensait qu'on ne pourrait avec raison l'accuser de parjure, puisqu'il y avait été forcé par l'occasion, que l'église d'ailleurs autorise à en agir ainsi[1] et que les hommes sensés l'en loueraient.

Le vaillant seigneur de Caritena sortit de Constantinople accompagné de ceux des officiers impériaux qui étaient envoyés avec lui pour recevoir les places. Ils firent leur voyage par terre, traversèrent la Romanie, entrèrent dans la Vlachie et arrivèrent à Thèbes. C'est là qu'ils trouvèrent le Mégas-Kyr de retour d'auprès du roi de France[2], auquel le prince Guillaume l'avait envoyé comme je l'ai dit plus haut, et qui était revenu avec une nouvelle dignité que ce roi lui avait accordée en ajoutant à ses titres celui de duc d'Athènes. Lorsque le duc vit arriver son beau-frère le seigneur de Caritena, qu'il aimait tendrement, il lui fit la meilleure chère, ainsi qu'on fait à un frère. Il l'interrogea sur ce qui s'était passé pendant son absence et fut vivement affligé d'apprendre que,

Ἀφοῦ οὐδὲν ἠμπόρεσε μὲ τίποτε ἄλλον τρόπον
Νὰ ἐξεβῇ ἐκ τὴν φυλακὴν αὐτὸς καὶ οἱ ἐδικοί του,
Τοὺς ὅρκους ὁποῦ ἔπηκε 'ς τὴν φυλακὴν ὅπου ἦτον,
Τίποτε δὲν τὸ ἔβλαβαν νὰ τὸν κρατοῦσι φιόρκον,
Ὡσὰν τὸ ὁρίζει ἡ ἐκκλησιὰ καὶ οἱ φρόνιμοι τὸ λέγουν[1].
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁ ἐξακουστὸς ἐκεῖνος,
Ἀπὸ τὴν Πόλι ἐξέβηκε μὲ αὐτοὺς τοῦ βασιλέως,
Ὁποῦ τοὺς ἀποστέλνασι τὰ κάστρη νὰ τοὺς δώσουν.
Ἐκ τὴν στερεὰν ἤλθασι, τὴν Ῥωμανιὰν περνοῦσιν,
Ἐσώσασιν εἰς τὴν Βλαχιὰν, καὶ ἐσῶσαν εἰς τὴν Θήβαν·
Καὶ ηὗραν ὁποῦ εἶχε ἐλθῆ ἐτότε ὁ μέγας κύρης
Ἀπὸ τὸν ῥήγαν Φράντζας[2] τε, ὅπου τὸν εἶχε στείλει,
Καθὼς τὸ ἠκούσετε ἐδῶ, ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος,
Μετὰ ἀξίαν καὶ τιμὴν τὴν τοῦ ἔδωκεν ὁ ῥήγας,
Νὰ τὸν λαλοῦν καὶ λέγουσι τῶν Ἀθηνῶν ὁ δούκας·
Ὡς εἶδεν, ὅτι ἔσωσεν ὁ δούκας τὸν γαμπρόν του,
Τὸν αὐθέντην Καρίτενας, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα,
Χαρὰν μεγάλην ἔπηκεν, ὡς ἀδελφὸς ὁποῦ ἦτον·
Καὶ ἀφότου τὸν ἐρώτησε καὶ ἐπληροφορέθη,
Τὸ πῶς ἐσυμβιβάσθηκεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος,
Νὰ ἐξεβῇ ἐκ τὴν φυλακὴν, τοῦ βασιλεὺς νὰ δώσῃ
Τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς καὶ τῆς μεγάλης Μάνης,

pour se délivrer des prisons de l'empereur, prince s'était engagé par un acte écrit à l livrer les places de Monembasia, du Grand-M gne et de Mesithra. Il déclara même ouvert ment au seigneur de Caritena : qu'il ne pouva d'aucune manière approuver cette convention attendu que, si l'empereur était une fois maît de ces trois places, il acquerrait une tro grande prépondérance dans le pays et pourrai à l'aide des troupes de terre et de mer qu'il expédierait, expulser les Francs de la Morée l'occuper lui-même tout entière.

Le seigneur de Caritena demeura une se maine à Thèbes avec le duc. Ils se prome naient[3] tous les jours ensemble et se réjouis saient comme des personnes qui ressentent u vif plaisir de se revoir et de se retrouver réu nis. Ils partirent ensuite tous les deux, traver sèrent Corinthe et arrivèrent à Nicli. C'est l qu'ils trouvèrent la princesse avec toutes le dames[4] du Péloponèse qu'on appelle aujour d'hui Morée. Elles s'y étaient réunies pour dé

Ὡσαύτως καὶ τὸν Μεζιθρᾶν, νὰ τὰ ἔχῃ ὁ βασιλέας·
Καὶ οὗτος, ὡς τὸ ἤκουσε, μεγάλως τὸ ἐλυπήθη,
Καὶ οὕτως τὸν ἐλάλησε, καὶ φανερὰ τὸν εἶπεν,
Ὅτι διὰ τρόπον τίποτε τοῦτο οὐδὲν τὸν ἀρέσει,
Νὰ παραλάβῃ ὁ βασιλεὺς αὐτὰ τὰ τρία κάστρη,
Τὸ ὅτι εἶχε ὁ βασιλεὺς ἐτότε μέγαν κράτον,
Καὶ τῆς θαλάσσης καὶ στερεᾶς φουσάτα διὰ νὰ στείλῃ.
Καὶ ἐβγάλῃ μας ἐκ τὸν Μορεὰν, αὐτὸς νὰ τὸν ἐπάρῃ.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ἐστάθη μὲ τὸν δοῦκα·
Μίαν ἑβδομάδα ἔπηκαν ἐκεῖσε εἰς τὴν Θήβαν,
Καὶ ἐπεριδιάβαζαν, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν,
Ὡς ἄνθρωποι ὁποῦ εἶχασιν ἐπιθυμιὰν μεγάλην
Νὰ ἰδῇ ὁ εἷς τὸν ἕτερον, καὶ νὰ χαροῦν ἀλλήλως.
Μετὰ ταῦτα ἐδιέβησαν ἀμφότεροι οἱ δύο,
Ἐκ τὴν Κόρινθον ἐπέρασαν, καὶ ἦλθεν εἰς τὸ Νίκλιν·
Ἐκεῖ ηὗραν τὴν πριγκίπησσαν μὲ ὅλαις ταῖς κυράδαις[4]
Ὅλης τῆς Πελοποννήσος, τὸν λέγουσι Μορέαν,
Ὁποῦ εἶχαν πήσειν σύναξιν νὰ ἐπάρουν τὴν βουλήν τους
Εἰς τὰ μαντάτα, τὰ ἤκουσαν τῶν τρῶν κάστρων ἐκείνων,
Ὁποῦ ἔδιδεν ὁ πρίγκηπας τότε τοῦ βασιλέως,
Νὰ ἔβγῃ ἐκ τὴν φυλακὴν αὐτὸς καὶ ὁ λαός του,
Οἱ πάντες ὅλοι τοῦ Μορέως, 'ς τὴν φυλακὴν ὅσοι ἦσαν·

(1) Ὡσὰν τὸ ὁρίζει ἡ Ἐκκλησία, comme l'Église le veut. Telle était alors l'immorale idée qu'on se faisait du pouvoir de l'Église romaine. Les papes avaient habitué à cette monstruosité par les fréquentes dispenses ou injonctions données pour de semblables violations de la foi promise, et rien n'a peut-être plus contribué à avilir leur autorité. Pachymère rapporte en effet (l. I, c. 32) que le pape Alexandre IV fut le premier à délier le prince de ses ser ments, avant même que celui-ci en eût fait la demande.

(2) Τὸν ῥήγαν Φράντζας, saint Louis, roi de 1226 1270.

(3) Se promener a toujours été une habitude étrangè à ce pays, et cette remarque seule annonce un Franc.

(4) Ταῖς κυράδαις, les femmes des seigneurs.

rer[1] sur la nouvelle qu'elles venaient de re- oir de la cession de trois places que le prince ait à l'empereur pour se tirer de prison, lui ous les hommes de Morée captifs avec lui. dames, femmes de ces chefs, réunies alors e la princesse dans la place de Nicli, y te- ient seules des conférences et n'avaient d'au- s hommes avec elles que le Logothète[2], sire Leonart et messire Pierre de Douay, omme le plus prudent de la principauté, qui s deux assistaient au conseil.

Dès que le duc d'Athènes et le seigneur de ritena furent arrivés en Morée, ils se dirigè- t aussitôt vers Nicli, où ils vinrent voir les es qui étaient toutes réunies dans le palais e la princesse. La princesse les salua tous x avec affabilité, et demanda d'abord au eur de Caritena comment se portait le ce ainsi que tous ses hommes prisonniers à stantinople, et quel arrangement ils avaient clu pour se racheter et revenir dans leurs rs. Le seigneur de Caritena lui raconta s comment le prince et les bannerets avaient bord fait tous leurs efforts pour se racheter c de l'argent, mais que l'empereur ayant é sur son âme que jamais ils n'obtiendraient leur liberté par ce moyen, ils s'étaient vus forcés de faire avec lui un traité par lequel ils lui livraient trois seulement des places fortes de la Morée : Monembasia, le Grand-Magne et Mesithra ; qu'alors ils avaient conclu la paix, s'étaient liés par la parenté du baptême[3], et s'étaient engagés par serment à ne jamais se faire la guerre l'un à l'autre.

Le Mégas-Kyr prit alors la parole et dit à la princesse et à tous ceux qui étaient présents :

« Tous les hommes de la principauté, grands et petits, savent assez mes débats avec mon seigneur le prince, et comment j'ai repoussé comme injuste la sommation qu'il me faisait de devenir son homme-lige et de relever de lui pour un pays et une souveraineté qui était mon héritage. J'ai même pris les armes contre lui et l'ai combattu. Mais, revenu de mon erreur, je me suis enfin soumis à l'expiation qu'il m'a lui-même ordonnée. Il serait donc possible que, parmi les hommes présents ici, il s'en trouvât quelques-uns qui pensassent que je garde rancune à mon seigneur le prince à cause de ce qui s'est passé. Ils se tromperaient cependant, car je ne parle ici que d'après la vérité. Soyez tous assurés que, si l'empereur était une fois

ἦσαν ἡ ἀρχόντισσαις, ἐκείναις ἡ γυναῖκες,
μὲ τὴν πριγκίπισσαν εἰς τοῦ Νικλιοῦ τὸ κάστρον,
λόγους ἐκατέφερναν[1], καὶ ἐπέρνασι βουλήν τους·
ἄνδρες γὰρ οὐκ εἴχασι νὰ ἦναι ἐκεῖ μὲ ταύταις,
καὶ τὸν μισὲρ Λινὰρτ, ὁποῦ ἦτον λογοθέτης[2],
μισὲρ Πιέρον ντὲ Τεβᾶς, τὸν φρόνιμον ἐκεῖνον,
ἦτον φρονιμώτερος ὅλου τοῦ πριγκηπάτου·
οἱ δύο εὑρέθησαν εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην.
ἐπισώσασιν ἐκεῖνοι οἱ δύο αὐθένταις,
δὲ τῶν Ἀθηνῶν καὶ αὐθέντης Καριτένου,
εἰς τὴν χώραν τοῦ Νικλιοῦ ὀλόρθα ἀπεσῶσαν·
ἐδιώξησαν νὰ ἴδουσι ταῖς κυράδαις,
μὲ τὴν πριγκήπισσαν ὅλαις εἰς τὸ παλάτι·
τους ἡ πριγκήπισσα, γλυκεὰ τοὺς χαιρετίζει,
νὰ ἐρωτᾷ τοῦ αὐθέντου Καριτένου,
ἦτον ὁ πρίγκηπας μετὰ τοὺς ἰδικούς του
τῆς Πόλεως, καὶ τί πρᾶξιν ἐποῖκεν
ἐκ τὴν φυλακὴν, νὰ ἔλθουν 'ς τὰ δικά τους.
τῆς Καρίτενας ἄρξετο νὰ τοὺς λέγῃ,
ὁ πρίγκηπας καὶ οἱ φλαμπουριάροι
ἐκεῖ τὴν φυλακὴν, νὰ δώσουσι λογάριν,

Καὶ ὁ βασιλεὺς τοὺς ὤμωσεν ἀπάνω εἰς τὴν ψυχήν του,
Ποτὲ μὴ ἐξέβουν ἀπὸ 'κεῖ διὰ δῶρα λογαρίου,
Καὶ ἐκεῖνοι βιαζόμενοι ἐκ τὴν φυλακὴν νὰ φύγουν,
Ἰσιάσθησαν, καὶ δίδουν τον τὰ τρία κάστρη μόνον,
Τὸ κάστρον τῆς Μονοβασιᾶς καὶ τῆς μεγάλης Μάνης
Ὡσαύτως καὶ τοῦ Μεζιθρᾶ, νὰ ἔχῃ ἰδικά του·
Ἀγάπην ἐποιήσασι, καὶ συντεκνιὰν ὁμοίως[3],
Μὲ ὅρκον ἀφιρώσασιν, μάχην ποτὲ μὴ ἔχουν·
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν αὐτὸς ὁ μέγας κύρης,
Καὶ εἶπε τῆς πριγκήπισσας καὶ ὅσων ἐκεῖ ἦσαν·
« Ἀλήθεια ἔν', τὸ 'ξεύρουσι μικροί τε καὶ μεγάλοι
« Τὸ πῶς ἐσκανδαλίσθηκα μὲ τὸν ἐμῶν αὐθέντην,
« Τὸν πρίγκηπα, καὶ ἔλεγα, μὲ ἄδικον μ' ἐζήτα,
« Λίζιος του διὰ νὰ γενῶ, καὶ νὰ κρατῶ ἀπ' αὖτον
« Τὸν τόπον καὶ τὴν αὐθεντειὰν, ποῦ ἔχω γονικόν μου,
« Καὶ ἄρματα ἐβάσταζα, καὶ ἐπολέμησά τον·
« Ἀλλ' ὕστερον ἐγνώρισα, ὅτι ἔσφαλα πρὸς αὖτον,
« Καὶ ἔποικα τὴν ἀνταμοιβὴν, ὡς τὸ ὥρισεν ἀτός του.
« Εἰς τοῦτο ἂν τύχῃ νὰ θαῤῥοῦν τινὲς, ὅτι κακεύω
« Τοῦ αὐθέντου μου τοῦ πρίγκηπα δι' αὐτὸ ὁποῦ σᾶς λέγω,
« Ἀλλ' εἰς ἀλήθειαν τὸ λαλῶ, κρατεῖτε ἀπὸ μένα,

(1) On sait que presque tous leurs maris avaient été prisonniers en Pélagonie.

(2) Il y avait plusieurs espèces de Logothètes (*voyez* ...). Celui dont il est question ici devait remplir des fonctions analogues à celles de trésorier et de chancelier.

(3) Le père naturel et le père spirituel, ou parrain, contractent une espèce de parenté, puisque tous deux ont un même fils.

maître de ces trois places, il ne garderait pas les serments qu'il a faits, et qu'il enverrait contre la Morée des troupes considérables afin de nous chasser et de nous dépouiller de nos biens. Connaissez donc maintenant la foi que je porte à mon prince. Je vous déclare et je vous jure que je suis prêt à tenir prison à sa place. S'il faut de l'argent[1] pour sa rançon, je vais mettre mon pays en gage pour en obtenir et pour délivrer mon seigneur-lige[2]. »

Le seigneur de Caritena se leva après lui, et, adressant la parole à la princesse, en présence du Mégas-Kyr, il dit :

« Madame, nous avons, pendant notre emprisonnement, pris en considération tout ce que le Mégas-Kyr vient de vous exposer, et nous avons examiné, et nos moyens de délivrance et les dangers qui nous menaçaient. Ce n'est qu'après avoir mis à l'épreuve l'orgueilleuse opiniâtreté de l'empereur que nous avons fait usage de notre dernière ressource. Considérant que la place de Monembasia avait été conquise par le prince lui-même, ainsi que tout le monde le sait; que celle du Magne et de Mesithra avaient été bâties par lui; nous avons cru qu'il serait aussi par trop injuste que le prince et les siens finissent leurs jours dans une prison plutôt que de renoncer à des places quises et bâties par lui. D'ailleurs, en so de prison, le prince retrouvera son pays, e suite, Dieu aidant, il reconquerra peut un jour les places qui lui appartenaient cette malheureuse expédition. Je vous dé en attendant, et c'est moi qui m'y engage jamais, par considération pour quelque h que ce soit, et par complaisance pour de v raisons, fruit de l'imagination, je ne soul que mon souverain reste plus longtem prison. Le serment qu'il a fait, je l'acco rai. Je vais de ce pas livrer les places mises, et le dégager de tout danger[3]. »

Le Mégas-Kyr prit de nouveau la par repondit au seigneur de Caritena :

« Par le Christ! mon cher frère, je n' que la vérité. Croyez-vous donc que si l'emp apprenait, et s'il en était bien convaincu nous ne lui rendrions pas les places fortes demande, il mangerait notre prince à la c au sel[4], et qu'il n'aimerait pas mieux rec une bonne somme d'argent pour le remett liberté? Le prince est peut-être tellemen cupé de sa sûreté personnelle qu'il ne s qu'à son retour; mais moi, je vous dé qu'il vaudrait cent fois mieux qu'il péri

« Ὅτι ἂν ἐπάρῃ ὁ βασιλεὺς αὐτὰ τὰ τρία κάστρη,
« Τοὺς ὅρκους ὅπου ὥμοσεν οὐδὲν τοὺς θέλει στερξει.
« Τόσα φουσάτα καὶ λαὸν ἐδῶ θέλει ἀποστείλει,
« Καὶ ἀπ' ἐδῶ μᾶς θέλουσι διώξει καὶ ἀκληρώσει.
« Λοιπὸν νὰ ἐγνωρίσετε τὴν πίστιν ὁποῦ ἔχω,
« Ἐγὼ ἐμπῶ 'ς τὴν φυλακὴν, καὶ ὁ πρίγκηπας νὰ ἔβγῃ.
« Εἴτ' εἶναι διὰ χρήματα, διὰ χρείαν ὑπερπίρων[1],
« Νὰ βάλω ἐγὼ τὸν τόπον μου σημάδι διὰ λογάριν,
« Καὶ ἂς πληρωθῇ ἡ ἀγορὰ τοῦ αὐθέντου μου τοῦ λίζιου[2]. »
Ἐνταῦτα ἐσηκώθηκε ὁ αὐθέντης Καριτένου,
Καὶ λέγει τὴν πριγκήπισσαν ἐμπρὸς τὸν μέγαν κύρην·
« Κυρά μου, αὐτὸ ὁποῦ σὶ λαλεῖ ἐδῶ ὁ μέγας κύρης,
« Ὅλα τὰ ἐσυντύχαμεν ἐκεῖ εἰς τὴν φυλακήν μας,
« Τοὺς τρόπους καὶ τὰ κίνδυνα, τά ἠμποροῦν νὰ ἔλθουν.
« Ἀλλ' εἴδαμεν τόσα ἀφιρὸν τοῦ βασιλεὺς τὸ πεῖσμα,
« Εἴπαμεν οὕτως ἐνομοῦ, καὶ ἐσυμβιβάσαμέν το·
« Τὸ κάστρον τῆς Μονεβασιᾶς, ἠξεύρουν το οἱ πάντες,
« Ὁ αὐθέντης μας ὁ πρίγκηπας τὸ ἐκέρδησεν ἀτός του·
« Τῆς Μάνης μὲ τοῦ Μιζιθρᾶ ἐκτίσε τα ἐκεῖνος·

« Καὶ ἤθελεν εἶσθαι ἁμαρτιὰ, κατηγοριὰ μεγάλη,
« Ν' ἀπόθανεν εἰς φυλακὴν αὐτὸς καὶ οἱ ἐδικοί του
« Διὰ κάστρη, τὰ ἐκέρδησε καὶ ἔκτισεν ἐκεῖνος.
« Ἂς ἔβγῃ ἐκ τὴν φυλακὴν, τὸν πιασμὸν τὸν ἔχει,
« Καὶ μετὰ ταῦτα ὁ Θεὸς τοῦ θέλει βοηθήσει,
« Νὰ λάβῃ καὶ τὰ κάστρη του, νὰ ἴνῃ ἐδικά του·
« Ἐν τούτῳ λέγω πρὸς ἐσᾶς, κρατεῖτε ἀπὸ μένα,
« Ὅτι διὰ ἄνθρωπον τινὰ, ὁποῦ εἶναι εἰς τὸν κόσμον,
« Οὐδὲ διὰ λόγον καὶ ἀφορμαῖς, ταῖς ἔχει πᾶσα ἦνας,
« Καὶ ἀφήσω τὸν αὐθέντην μου, 'ς τὴν φυλακὴν νὰ ἦνα
« Τὸν ὁρκισμὸν τὸν ὥρισε θέλω νὰ τὸν πληρώσω,
« Νὰ δώσω γὰρ τὰ κάστρη του, ἐκ τὸν πειρασμὸν νὰ ἔβ
Ἀπαύτου ἐμετασύντυχε πάλιν ὁ μέγας κύρης
Αὐθέντου τῆς Καρίτενας, οὕτως τὸν ἀποκρίθη·
« Μὰ τὸν Χριστὸν, καλὲ ἀδελφὲ, ἀλήθειαν σὶ τὸ λέγω,
« Ἂν τ' ἔμαθεν ὁ βασιλεὺς, νὰ τὸ ἐπληροφορήθη,
« Τὸ πῶς οὐδὲν τὰ δίδομεν τὰ κάστρη, τὰ γυρεύει,
« Οὐδὲν χρῄζει τὸν πρίγκηπα μὲ ἄλας νὰ τὸν φάγῃ[4].
« Ἀλλὰ νὰ ἐπάρῃ ὑπέρπυρα, καὶ νὰ τὸν ἐλευθερώσῃ·

(1) Ὑπερπίρων, des perpires ou des hyperpires. Voyez une note précédente, p. 100.

(2) Τοῦ αὐθέντου μου τοῦ λίζιου. Le mot lige s'appliquait aussi bien au devoir du seigneur-lige qu'a celui de l'homme-lige.

(3) Le texte dit : Ἐκ τὸν πειρασμὸν νὰ ἔβγῃ, afin soit débarrassé des tentations du démon; qu'il soit t cette épreuve, de ce mauvais pas.

(4) Traduction littérale de τὸν πρίγκηπα μὲ ἄλ τὸν φάγῃ.

e de faire perdre aux Francs de la
s héritages gagnés au prix de la sueur
pères. C'est ainsi que fit le Christ, lors-
sentit à la mort pour délivrer les âmes
ce humaine des supplices de l'enfer
à tous. Il vaut mieux qu'un homme
ne d'en voir périr des milliers à cause
Quant à moi, je me suis déchargé de
e pensais, et j'ai dit la vérité. Vous,
re, faites ce qu'on vous a ordonné de

suite de cette conférence, le seigneur
na, qui portait les signes[1] que le prince
donnés pour les montrer aux châte-
artit de Nicli, emmenant avec lui l'of-
périal chargé de recevoir les places au
'empereur. Il arriva à Mesithra, qui
rée la première. De là il se porta sur
asia et ensuite sur le Magne. Quand il eut
se de ces trois places, il donna en otage[2]
reur la fille du seigneur de Passava,
Jean de Neuilly, maréchal de toute la
uté, et la sœur de Jadre, grand-con-
le toute la principauté. Toutes les deux
ansportées en otage à Constantinople,

et le prince fut mis en liberté avec tous ses che-
valiers et bannerets, grands et petits, qui fu-
rent accueillis en Morée avec les plus grandes
réjouissances.

Lorsque le prince retourna en Morée et eut
été parfaitement bien reçu de tout le monde,
comme il désirait vivement revoir et inspecter
ses places, il ne resta pas longtemps dans le
même lieu; mais il emmena avec lui tous les
chevaliers de sa suite et parcourut le pays,
visitant partout les places et les villes. Ils pri-
rent leur route tout droit sur Lacedemonia,
dans le dessein de voir en passant toute la Mo-
rée. Le prince ne marchait pas tout seul comme
un pauvre guerrier, mais il faisait ses tournées
en prince et bien accompagné. Tous ceux qui
l'aimaient et désiraient le revoir à son retour
accouraient de toutes parts pour se joindre à
son escorte, les uns armés, les autres désarmés.
Quand les Grecs du parti impérial le virent, du
haut des remparts de Mesithra, s'avancer ainsi
accompagné, ils pensèrent aussitôt que les
Francs venaient avec les gens de leur parti
pour les attaquer. Ils eurent des pourparlers
avec les chefs des défilés des Mélinges, et ils

» λέγω πρὸς ἐσὲ, καὶ κράτει το, ὡς θέλεις,
πόπα ὁ πρίγκηπας τὸ τί ἠμπορεῖ νὰ ἐλθῃ,
νὰ ἀπιθάνειν ἐκεῖνος μοναξός του,
ι χάσουν οἱ λοιποὶ, οἱ Φράγκοι τοῦ Μορέως
ὰ, τὰ ἐκέρδησαν μὲ κόπον οἱ γονεῖς τους.
ίπσι ὁ Χριστὸς, τὸν θάνατον ἐγεύθη,
στρώσῃ τὰς ψυχὰς τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων
ώνιον κόλασιν, πεῦ ὑπάγεναν οἱ πάντες·
ἵς ν' ἀποθάνε, παρεῦ χίλιοι δι' αὗτον.
ορτόνομαι, καὶ λέγω τὴν ἀλήθειαν.
ἀδελφέ μου, ποίησον ἐκεῖνο τὸ σ' ὡρίσεν. »
γὰρ ἐπλήρωσε τὴν συντυχιὰν ἐκεῖνος,
ς τῆς Καρίτενας, πεῦ ἐβάστα τὰ σημάδια[1],
ὁ πρίγκηπας νὰ δώσῃ τῶν καστελλάνων,
ὖλι ἐκίνησι, καὶ εἶχε μετ' ἐκεῖνον
ὡς τὸν ἄρχοντα, τὸν ἔστειλε μετ' αὗτον
νὰ τοῦ δώσουσι διὰ τὸν βασιλέα.
τὸν Μεζιθρᾶν, αὐτὸν ἐδῶκε πρῶτον,
Μονεβασιὰν, καὶ τρίτεν δὲ τὴν Μάνην.
ταρίδωκε τὰ κάστρη, ὁπεῦ σὲ λέγω,
ὄψιδαν[2] τοῦ βασιλέως νὰ δώσῃ
ίρα ἐκεινοῦ τοῦ Μπάσαβα τοῦ αὐθέντου,
πρωτοστράτορας ὅλου τοῦ πριγκηπάτου
ὲν τὸν ἐλέγασι, ντὶ Νέσυλη τὸ ἐπίκλην),
αὶ τὴν ἀδελφὴν τοῦ Τζάδρου γὰρ ἐκείνου,

Πεῦ ἦτον μέγας κοντόσταυλος τοῦ πριγκηπάτου ὅλου·
Αὐταῖς ταῖς δύο ἐδιάβασαν ὀψίδαις εἰς τὴν Πόλιν·
Καὶ ἐξήβαλαν τὸν πρίγκηπα καὶ τοὺς καβαλλαρίους
Καὶ ὅλους τοὺς φλαμπουριαριοὺς, μικροῦς τε καὶ μεγάλους,
Καὶ ἤλθασιν εἰς τὸν Μορεὰν μετὰ χαρᾶς μεγάλας.
Ὡς ἦλθε δὲ ὁ πρίγκηπας ἐτότε εἰς τὸν Μορέαν,
Καλὰ τὸν ἀποδέκτησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι.
Ὡς εἶχε γὰρ ἐπιθυμιὰν νὰ ἰδῇ καὶ νὰ γυρεύσῃ
Τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις του, ὁπεῦ πολλὰ ἐπεθύμα,
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς ἐκεῖσε νὰ ἀργήσῃ·
Ἐπῆρε τοὺς καβαλλαριοὺς, ὁπεῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,
Καὶ ὑπάγενεν εὐθλείποντα τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις·
Καὶ ὁλόρθα ἐδιάβηκε 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν.
Ὡσὰν ἠγάπα καὶ ἤθελε νὰ ἴδῃ τὸν Μορέαν,
Οὐδὲν ὑπῆγε μοναξὸς, ὡσὰν πτωχὸς στρατιώτης,
Ἀλλ' ἐδιέβη, ὡς πρίγκηπας, καλὰ συντροφεμένος·
Ἐκεῖ ὅπου τὸν ἀγαπεῦν καὶ ἐπεθυμούσασί τον,
Ἄλλοι ἔτρεχαν, ὑπάγεναν ἐκεῖ εἰς συντροφίαν,
Ἄλλοι ἐβαστεῦσαν ἅρματα, ἄλλοι χωρὶς ἁρμάτων.
Καὶ ὡς τοὺς εἶδαν οἱ Ρωμιοὶ, πεῦ ἦσαν τοῦ βασιλέως,
Ἐκεῖθεν ἐκ τὸν Μηζιθρᾶν ἀπίσω ἀπαὶ τὸ κάστρον,
Ἐλόγισαν, ἐσκόπησαν, ὅτι μάχην γυρεύουν
Οἱ Φράγκοι γὰρ μετ' ἐκεινοὺς, ἤγουν δὲ τοὺς Ρωμαίους.
Τῶν ἀρχηγῶν ἐμήνυσαν τῶν Μελιγγῶν τοῦ δρόγγου
Συμβίβασαν ἐποίησαν, καὶ ὅρκους ἐπωμῶσαν,

[1] badge ou cachet qui servait à faire recon-
naître la légitimité de la mission.

(2) Διὰ ὄψιδαν, mot grécisé, du latin *obses, obsidis*; en grec ancien ὅμηρος.

s'arrangèrent avec eux. Ces derniers leur jurèrent de prendre le parti de l'empereur et d'abandonner les Francs[1]. Ils envoyèrent aussitôt des messagers à Monembasia, et prévinrent dans leur lettre, d'une manière positive, un certain Cantacuzène, chef des Grecs impériaux dans la Morée, que le prince avec toute son armée avait commencé les hostilités contre l'empereur. Celui-ci ajouta foi à leurs paroles et arma aussitôt un bâtiment, à bord duquel il envoya à Constantinople des messagers qui informèrent l'empereur que le prince de la Morée Guillaume avait rompu ses serments, commencé les hostilités dans la Lacédémonie, à la tête de toute son armée, et fait des incursions dans le pays de l'empereur.

Le grand Paléologue ajouta foi aux nouvelles qu'on lui annonçait, et fut aussi étonné qu'indigné d'apprendre que le prince violait aussi promptement les serments qu'il avait faits avec lui, pour commencer une guerre acharnée dans la Morée. Il envoya en Tur-

Νὰ στέκουν διὰ τὸν βασιλεὰ, ν' ἀρνήσωνται τοὺς Φράγκους[1].
Μαντατοφόρους ἔστειλαν εἰς τὴν Μονεβασίαν
Εἰς κάποιον Κατακουζηνὸν, ὁποῦ ἦτον κεφαλή τους·
Ἔγραψαν καὶ ἀφίρωσαν καὶ ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγκηπας μὲ ὅλα τὰ φουσάτα,
Τὴν μάχην ἐπιχείρισε κατὰ τοῦ βασιλέως.
Ἐκεῖνος τὸ ἐπίστευσε, καὶ ξύλον ἁρματόνει·
Μαντατοφόρους ἔστειλε, καὶ ἀπῆλθεν εἰς τὴν Πόλιν,
Ἐκεῖσε εἰς τὸν βασιλεὰ, καὶ ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς ὁ πρίγκηπας Μορεὼς, ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος,
Ἐπάτησε τὸν ὅρκον του, καὶ ἄρχισε τὴν μάχην
Ἐκεῖ 'ς τὴν Λακεδαιμονιὰν μὲ ὅλα τὰ φουσάτα·
Τοὺς τόπους γὰρ τοῦ βασιλεὼς ἄρχισε νὰ κουρσεύῃ.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ βασιλεὺς, ὁ μέγας Παλαιολόγος,
Ἐπίστευσε τὰ λόγια τους, τὰ τοῦ εἶχανε μηνύσει·
Μεγάλως τὸ ἐθαυμάσθηκε, καὶ ἐβάρυνέ του σφόδρα,
Τὸ πῶς οὕτως καταγοργῆς ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Ἐπάτησε τὸν ὅρκον του, ποῦ ὥμωσε μετ' αὐτον,
Καὶ μάχην ἄρχισε ζεστὴν ἐκεῖ εἰς τὸν Μορέαν.
Εἰς τὴν Τουρκίαν[2] ἔστειλε, καὶ ἐβρόγευσε φουσάτα·

quie[2] pour y avoir des troupes salariées, et o
tenir mille cinq cents hommes d'élite. Il lui a
riva aussi environ deux mille hommes de tro
pes asiatiques. Il mit à leur tête son cous
Macrynos, et lui ordonna de se porter, av
les troupes qu'il lui confiait, en Morée, cont
son compère[3] le prince Guillaume. Il lui r
commanda de ne pas épargner l'argent q
pourrait être nécessaire à lui ou à ses troupe
et de ne mettre dans son expédition ni reta
ni négligence d'aucune sorte. « Car, lui di
il, puisque le prince a commencé le premi
les hostilités et a violé les serments que no
avions juré tous les deux, il est juste qu'il e
porte la peine et le blâme. » Il lui donna e
suite des blancs-seings et une bulle d'or[4], e
lui dit: « Prends, Macrynos, tous ces décrets e
blanc avec toi; et si la nécessité se présen
d'accorder des priviléges et des avantage
proportionnés à la puissance de ceux qui
serviront dans cette guerre, ordonne qu'on l
remplisse selon que tu le trouveras convena

Χίλιους ἐπῆρεν ἐκλεκτοὺς, καὶ ἄλλους πεντακόσιους·
Ἦλθαν καὶ ἀνατολικοὶ κἂν ἄλλαις δυὸ χιλιάδες·
Ἐξάδελφόν του ὥρθωσε, καὶ κεφαλὴν τὸν βάνει·
Κὺρ Μακρυνὸν τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν
Λαλεῖ τον καὶ ὁρίζει τον νὰ ἐπάρῃ τὰ φουσάτα
Ἐκεῖνα, τὰ τὸν ἔδειξε, νὰ ὑπάγῃ 'ς τὸν Μορέαν,
Νὰ πολεμᾷ, νὰ μάχεται μετὰ τὸν σύντεκνόν του[5],
Ἐκεῖνον τὸν ἐλέγασι πρίγκηπα Γουλιάμον·
Ὁρίζει δὲ καὶ λέγει τον, διὰ τίποτε λογάρι,
Ὁποῦ νὰ χρῄζῃ μετ' αὐτὸν φουσάτα νὰ γυρεύσῃ,
Μὴ ἀκριβεύθῃ, ὀκνήσῃ το, μὴ ὅλως ἀμελήσῃ,
Ἀλλ' ἂς βιασθῇ μὲ πρεθυμιὰν τὸν τόπον νὰ κερδήσῃ·
« Ἐπὴν ἀφοῦ ὁ πρίγκηπας ἀρχίνησε τὴν μάχην,
« Ὁποῦ ὡμώσαμεν οἱ δυὸ, ἀγάπην νὰ κρατοῦμεν,
« Ἐκεῖνος ἔχει τὴν ἁμαρτιὰν, ἐκεῖνος καὶ τὸ ψέγος. »
Χαρτία ἄγραφα ἐβούλλωσε μὲ τὸ χρυσόβουλόν του[4],
Καὶ λέγει οὕτως· « Μακρυνὲ, ἐπάρε τα μ' ἐσένα·
« Ἂν κάμῃ χρειὰ, προνοιάσματα, εὐεργησιαῖς νὰ πήσῃς
« Πρὸς τὴν οὐσίαν καθενὸς, καθὼς εὕρῃς εἰς αὐτους,
« Ὁρίζε, καὶ ἃς γράφουσιν εἰς αὐτα τὰ χαρτία. »

(1) Pachymère et Nicéphore Grégoras, après avoir mentionné la délivrance du prince et la remise des places, gardent le silence sur les troubles qui éclatèrent presque immédiatement après en Morée. Notre chroniqueur est le seul historien qui nous donne des détails aussi précis. Ces troubles étaient inévitables avec l'organisation politique qui résultait de la conquête. Le prince n'était que le chef de douze de ses égaux, qui étaient: le duc d'Athènes, le duc de Naxos ou de la Dodécanèse, les trois seigneurs de l'Euripe, le marquis de Bodonitza, le comte de Céphalonie, le baron de Caritena, le seigneur de Patras, celui de Ma tagrifon, celui de Calavryta et le maréchal héréditai d'Achaïe. (Art. XLIII des Assises de Romanie.) De pl il y avait à côté d'une population bourgeoise de Fran une population libre de Slaves, et une autre populati libre et esclave de Grecs.

(2) Εἰς τὴν Τουρκίαν, aujourd'hui la Caramanie.

(3) Τὸν σύντεκνόν του, le parrain de son fils.

(4) Décret impérial, lettre par laquelle les empereu de Constantinople conféraient certains droits.

I lui accorda aussi une bulle d'or par e il invitait les habitants des défilés élinges et de la Tzaconie à prendre les Les troupes s'embarquèrent sur de stéri- nte sorte de petits bâtiments et passèrent r à Monembasia ; et c'est ainsi que com- la guerre dans la Morée, entre l'empe- le prince, qui étaient compères.

itôt que Macrynos fut dans le port de basia, il fit débarquer ses troupes et en- à la ville. Il demanda aussitôt le nom s qui commandaient dans les défilés linges et dans la Tzaconie, et leur fit à tous par écrit les intentions de l'em- . Vatica et la Tzaconie se soumirent à e, et les défilés des Mélinges se révoltè- lement contre le prince de la Morée.

que celui-ci eut appris ces nouvelles, et nt Macrynos était arrivé en Morée, ommencé les hostilités, et courait et ait son pays, il envoya des messagers as-Kyr, dans l'Euripe et dans les îles, s engager tous à venir à son secours urs troupes ; mais les seigneurs de ces pays désobéirent, et refusèrent de se rendre à son appel [1]. Le prince, fortement courroucé contre eux, se mit cependant à la tête de ses propres troupes de la Morée, et arriva à Nicli. Là, ayant appris que la Tzaconie, Vatica et le défilé des Slaves [2] s'étaient révoltés, son conseil ne fut pas d'avis qu'il marchât contre eux, car la population de ce pays est très nombreuse, et il n'avait que fort peu de troupes avec lui. On lui conseilla de garnir [3] ses places, de bien les approvisionner, de les fortifier parfaitement, et d'aller lui-même en personne à Corinthe, pour tâcher de persuader le Mégas-Kyr, les trois seigneurs d'Euripe, le marquis de Bodonitza et les seigneurs des îles, de marcher avec lui. Ainsi que le conseil lui en avait été donné, il se dirigea vers Corinthe ; mais toutes ses pensées ne tendaient qu'à livrer une bataille en rase campagne, s'il pouvait rencontrer le commandant impérial Macrynos.

Aussitôt que ce dernier se fut aperçu que les pays dont nous venons de parler s'étaient soumis, il écrivit des lettres et envoya des messagers à l'empereur de Constantino-

γγου καὶ τοῦ Μελιγγοῦ χρυσόβουλλον ἐπῆκε,
καὶ τῆς Τζακωνιᾶς, ἄρματα νὰ βασταίνουν.
ργα ἐσιάσασιν, καράβια καὶ ταρίταις,
θαλάσσης ἦλθασιν εἰς τὴν Μονοβασίαν·
ς γάρ ὡς τὸ λαλῶ, καὶ ὡς τὸ ἀφηγοῦμαι,
μάχη εἰς τὸν Μορέαν, νὰ μάχωνται οἱ δύο,
ς, ὁ πρίγκηπας, ὁποῦ ἦσαν καὶ συντέκνοι.
ς ἔσωσεν ὁ Μακρυνὸς εἰς τὴν Μονοβασίαν,
ε ἐκ τὰ κάτεργα ἐκεῖνος ὁ λαός του·
τὴν Μονοβασιὰν ἦλθε μὲ τὰ φουσάτα·
ε τὰ ὀνόματα τῶν ἀρχηγῶν ὁποῦ ἦσαν
δρόγγον τοῦ Μελιγγιοῦ, ὁμοίως τῆς Τζακωνίας·
ἔστειλε γραφὰς ἀπαὶ τὸν βασιλέα·
ὰ ἐπροσκύνησαν, ὁμοίως ἡ Τζακωνία,
ς γὰρ τοῦ Μελιγγοῦ, ἐκεῖνοι ἐῤῥοβελεῦσαν.
ς ἔμαθεν ὁ πρίγκηπας ἐτοῦτα τὰ μαντάτα,
ἦλθεν ὁ Μακρυνὸς, καὶ ἄρχισε τὴν μάχην,
ραις του ἐκούρσευε, καὶ ἐζημίονέ ταις,
φόρους ἔστειλεν ἐκεῖ εἰς τὸν μέγαν κύρην,
ιπον, εἰς τὰ νησιά, νὰ ἔλθουν νὰ βοηθήσουν
σάτα, τὰ εἶχασι, τοῦ νὰ τὸν συμμαχήσουν·

Καὶ αὐτοὶ τὸν ἐπαρήκουσαν, καὶ οὐδὲν ἦλθαν ἐνταῦθα [1]·
Ὁ πρίγκηπας ἐχόλιασε μεγάλως πρὸς ἐκείνους·
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, ἐκεῖνα τοῦ Μορέως,
Καὶ εἰς τὸ Νίκλι ἔσωσε μὲ τὸν λαὸν τὸν εἶχε·
Καὶ ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε, τὸ πῶς ἐῤῥοβελεῦσαν
Ἡ Τζακωνιὰ, τὰ Βατικὰ καὶ τῶν Σκλαβῶν ὁ δρόγγος [2],
Οὐδὲν τοῦ ἔδωκε ἡ βουλὴ νὰ πάγῃ πρὸς ἐκείνους,
Διοῦ ἦταν πολὺς λαὸς, καὶ αὐτοὶ ἦσαν ὀλίγοι·
Ἀλλὰ βουλὴν τοῦ ἔδωκαν τὰ κάστρη νὰ γαρνίσῃ [3],
Νὰ σιταρχήσῃ δυνατὰ, καλὰ νὰ τ' ἀφιρώσῃ,
Καὶ ἀτός του σωματικῶς 'ς τὴν Κόρινθον ν' ἀπέλθῃ,
Ὅπως νὰ πείσῃ νὰ ἔλθῃ ἐκεῖθε ὁ μέγας κύρης,
Οἱ τρεῖς αὐθένταις Εὐρίπου, καὶ αὐτῆνος ὁ μαρκέσης
Τῆς Μουντουνίτζας, σὲ λαλῶ, οἱ αὐθένταις τῶν νησίων·
Καὶ ὡς ἐδόθη ἡ βουλὴ, 'ς τὴν Κόρινθον ὑπάγει·
Τὸ θάῤῥος δὲ τοῦ πρίγκηπος καὶ ὁ λογισμὸς ποῦ εἶχεν
Ἦτον νὰ δώσῃ πόλεμον, εἰς κάμπον νὰ τὸν εὕρῃ,
Τὴν κεφαλὴν τοῦ βασιλέως, τὸν Μακρυνὸν ἐκεῖνον.
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ Μακρυνὸς, ὡς εἶδεν ἀπὸ πρώτης,
Τὸ πῶς τὸν ἐπροσκύνησαν οἱ τόποι, ὁποῦ σᾶς γράφω,
Καθίζει, γράφει γράμματα, μαντατοφόρους στέλλει

s douze seigneurs que j'ai désignés dans une note e précédente, d'après les Assises de Romanie, s seuls qui possédassent, au même degré que le s qu'on appelait *la vendett di sangue*, la ven- t la justice par le sang, c'est-à-dire le droit de res ; et leurs prétentions à l'indépendance, suite isation du système féodal, donnèrent lieu, là comme partout, aux déchirements intérieurs les plus propres à augmenter les forces de l'ennemi.

(2) Τῶν Σκλαβῶν ὁ δρόγγος ; c'est le même qu'il a appelé auparavant le défilé des Mélinges. Les Mélinges étaient de race Slavonne.

(3) Νὰ γαρνίσῃ, mot grécisé, du français *garnir*, d'où est venu le mot *garnison*.

ple; il lui annonçait qu'aussitôt son arrivée en Morée avec toutes ses troupes, grâce à la protection de Dieu et à la bénédiction de l'empereur, il avait gagné le tiers de la Morée sans tirer l'épée, « et si l'empereur, ajoutait-il, veut bien m'envoyer un nouveau renfort de troupes, j'espère, à la faveur de l'appui de Jésus-Christ et des saintes bénédictions de l'empereur, pouvoir conquérir tout le reste du pays. »

L'empereur ressentit une vive joie à cette nouvelle, et dit au Grand-Domestique qui était son frère[1] : « Voulez-vous, mon frère, marcher sur la Morée; voici mille hommes tous cavaliers, tous hommes choisis que vous emmènerez avec vous. Accordez-leur tel salaire qu'ils voudront. Que Cantacuzène se joigne avec vous, car c'est un guerrier fameux et justement estimé. Hâtez-vous de vous rendre en Morée pour rejoindre Macrynos que j'y ai déjà envoyé afin de conquérir tout le pays. »

Le Grand-Domestique ayant reçu les ordres de l'empereur son frère ne perdit pas de temps. Il recruta la fleur des troupes de la Romanie, s'embarqua à bord de galères et autres bâti

ments de transport, et arriva à Monembas quinze jours après. A son débarquement il app que Macrynos se trouvait à Mesithra à la tête ses troupes pour faire le blocus de Lacedem nia, et qu'un jour lui suffirait pour se réunir lui; il se hâta donc de se mettre en marche, passa rapidement dans la Lacédémonie où rejoignit Macrynos. Ils délibérèrent ensui sur ce qu'ils avaient à faire, et ayant appr que le prince se tenait à Corinthe, ils pens rent qu'il y avait toute son armée. Il fut do décidé qu'ils se dirigeraient dans l'intérieur d la Morée, qu'ils espéraient trouver dégarnie d troupes, et tâcheraient de la reconquérir. I firent alors la répartition de leurs troupe Leur cavalerie montait à six mille hommes do ils firent dix-huit régiments, c'est-à-dire tro régiments par chaque mille. Leur infanteri était innombrable, car ils avaient réuni tout les troupes de Dragalivos et de la Tzaconi celles du defilé des Mélinges et du Grand-Ma gne. Les Scortins[2] étaient aussi révoltés réunis à eux.

Ils marchèrent d'abord dans la direction d Chelmos[3], et s'avancèrent sur Veligosti où il

Ἐκεῖσε εἰς τὸν βασιλεά, ὁποῦ ἦτον εἰς τὴν Πόλιν,
Τὸ πῶς ἦλθεν εἰς τὸν Μορεὰν μὲ τὰ φευσάτα ὅλα,
Καὶ ὁ Θεὸς εὐδόκησεν, ἡ εὐχὴ τοῦ βασιλέως,
Καὶ ἐκέρδησε χωρὶς σπαθὶ τὸ τρίτον τοῦ Μορέως·
« Λοιπὸν ἂν θέλῃ ὁ βασιλεὺς φευσάτα νὰ μὲ στείλῃ
« Ἄλλα πολλὰ πλεώτερα, παρεῦ τὰ μὲ ἐδῶκεν,
« Ἐλπίδας ἔχω 'ς τὸν Χριστὸν, 'ς τὴν ἁγίαν εὐχήν σου,
« Τὸν τόπον ὅλον τοῦ Μορέως νὰ τὸν ἔχω κερδήσει. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ βασιλεὺς, μεγάλως τὸ ἐχάρη·
Τὸν μίγαν τὸν δομέστικον, ὁποῦ ἦτον ἀδελφός του[1],
Ἐλάλησέ τον· « Ἀδελφέ, θέλεις νὰ ὑπαγένῃς
« Ἐκεῖσε γὰρ εἰς τὸν Μορεὰν, ἔπαρ' μὲ σὲ χίλιους,
« Ὅλους ἀπάνω εἰς ἄλογα, καλὰ ἐκλελεγμένους·
« Ῥῆξον καὶ ῥόγα ὑπέρπυρα, καὶ δός τους ὅσα θέλουν·
« Ἂς ἔλθῃ ὁ Κατακουζηνὸς, καὶ ἂς ἐνῇ μετὰ σένα,
« Διότι ἔνι ἐξάκουστος, ἐπαινετὸς στρατιώτης·
« Καὶ σπούδαξον γοργότερον, ὅπως νὰ βοηθήσῃς
« Τὸν Μακρυνὸν τὸν ἔστειλα, καὶ τὸν Μορεὰν κερδήσῃς. »
Ὁ μίγας ὁ δομέστικος, τὸ ἀκούσει τὰ μαντάτα
Τὰ ὥρισεν ὁ βασιλεὺς, αὐτὸς ὁ ἀδελφός του,
Ἐσπούδαξεν, ἐβρόγευσε τὸ ἄνθος τῆς Ῥωμανίας·

Ἐσέβησαν 'ς τὰ κάτεργα, ὅμοιως εἰς τὰ καράβια,
Καὶ ἦλθαν 'ς τὴν Μονεβασιὰν εἰς δεκαπέντε ἡμέρας.
Ἀφότου γὰρ ἐπέζευσε δομέστικος ἐκεῖνος,
Καὶ εἶπάν τον 'ς τὸν Μεζιθρὰν στέκεται μὲ φευσάτα,
Ὅπου παρακαθίζεται τὴν Λακεδαιμονίαν,
Καὶ καθ' ἑκάστη ἐκδέχετον νὰ ἔλθῃ ἡ αὐθεντιά σου·
Καὶ ἐκεῖνος ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐσπούδαξεν, ἐδιέβη
Δαρτὸς 'ς τὴν Λακεδαιμονιὰν, τὸν Μακρυνὸν ἐνώθη,
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ, τὸ πῶς θέλευν ποιήσει.
Ἔμαθαν, πῶς ὁ πρίγκηπας 'ς τὴν Κόρινθον ὑπῆρχεν·
Ἐσκέπτησαν, ὅτι μ' αὐτὸν ἔχει τὸν λαὸν του ὅλον·
Εἰς τοῦτο ἐδόθη ἡ βουλὴ, νὰ ὑπᾶν εἰς τὸν Μορέαν,
Νὰ εὕρουν τὸν τόπο ἀπόσκεπον, καὶ θέλουσι κερδήσει.
Τοῦ φευσάτου τ' ἀλάγια ἐχώρισαν ἐναῦτα·
Ἓξ χιλιάδες εὑρέθησαν, ὁποῦ ἦσαν καβαλλάρει·
Ἀλάγια κάμνουν δεκοκτὼ, πρὸς τρία ἡ χιλιάδα·
Τὰ πεζικά τους εἴχασι πλῆθος γὰρ ὑπὲρ μέτρον·
Ἐπεὶ εἶχαν τοῦ Δραγαλιβεῦ σὺν τὰ τῆς Τζακωνίας,
Τοῦ Δρέγγου καὶ τοῦ Μελιγγοῦ καὶ τῆς μεγάλης Μάνης·
Οἱ Σκερτινοὶ[2] ἐρρεβέλευσαν, καὶ ἦσαν μετ' ἐκείνους.
Ἐκίνησαν, ἐρχόντησαν ἐκ τοῦ Χελμοῦ[3] τὰ μέρη·

(1) Après la victoire de 1259 sur le prince de la Morée, Michel Paléologue avait nommé despote Jean son frère, auparavant sébastocrator; le grand domestique fut fait César; Constantin, son autre frere, qui était César, fut fait sébastocrator. (Pachymère et N. Grégoras.)

(2) C'étaient aussi des tribus slaves qui habitaient l défilés de Scorta dans la Tzaconie.

(3) Le mont Chelmos a conservé son nom. (Voyez carte de Morée du dépôt de laguerre.)

nt pied à terre. Ils brûlèrent le marché
e[1] et ne conservèrent que le château. Le
main, ils arrivèrent dans la plaine de Ca-
a. Le surlendemain, ils parvinrent à Lido-
Ils descendirent tout droit le long des ri-
e l'Alphée[2] et attendirent à Osiva une di-
n de Turcs. Après avoir, ô monstrueux
e! brûlé le monastère de cette ville, ils
ndirent à Prinitza[4], mirent pied à terre et
èrent leurs tentes.
la vue de cette multitude de troupes les
ins[5] se soumirent aussitôt à eux, ce qui
ne grande faute de leur part, et ils leur
rent de guides pour marcher en avant.
laisserai ici le Grand-Domestique pour
conter la bataille livrée à Prinitza, et dans
le trois cents Français battirent toutes les
es de l'empereur.
vous ai déjà rapporté plus haut que le
e s'était porté sur Corinthe, dans l'inten-
le décider le duc d'Athènes et les sei-
s des îles, avec leurs troupes, à l'aider de
lliance, laissant dans la Morée pour le
remplacer, comme son homme et son bail, un chevalier aussi sage qu'expérimenté. C'était un guerrier intrépide et habile au maniement des armes; mais il était malheureusement attaqué d'une grave maladie chronique, d'un rhumatisme violent qui l'empêchait de tenir entre ses mains ni l'épée ni la lance. Dès que ce vaillant homme apprit qu'une armée impériale commandée par le Grand-Domestique s'avançait contre lui, il se hâta de parcourir toutes les plaines de la Morée et de réunir toutes les troupes qu'il put avoir. Après les avoir réunies, il les fit compter. Elles ne montaient qu'à trois cent douze hommes. Il se mit à leur tête et marcha dans la direction de Cresthène[6] à la rencontre de l'armée impériale qui s'avançait du côté des plaines de la Morée. A la première nouvelle de l'arrivée de l'armée impériale à Prinitza, il suivit les rives de l'Alphée, et dès qu'il eut vu de loin les cantonnements de l'armée ennemie, il passa derrière elle afin de s'en approcher plus sûrement. Arrivé dans une gorge très étroite appelée Agrédi Kounoupitza, il vit toutes les

ς τὴν Βελιγοστὴν, ἐκεῖσε ἐπεζεῦσαν·
τὸ ἐμπόριον [1], τὸ κάστρον μόνο ἀφῆσαν·
ὅλην 'μέραν ἔβλασι 'ς τὸν κάμπον Καριτένου·
ἴριον ἐκίνησαν, ἦλθαν 'ς τὴν Λιδωρίαν [2].
ραπόταμιν Ἀλφεῶς [3] ἐλόρθα ἐκατέβη·
Ὅσσον ἐμεινεν ἀλάγι ἐκ τοὺς Τούρκους·
πατῆρεν ἄκαψαν· ἴδε ἁμαρτιὰν μεγάλην.
τα ἐκατέβασαν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πρινίτζαν [4]·
ἐπεζεύσασιν, ἐστήσασι ταῖς τέντας·
ς γὰρ οἱ Κόρτυνοι [5] τὸ πλῆθος τοῦ φουσάτου,
ὅλα ἐπροσεύνησαν (λάβος μέγα ἐπῆκαν)
πίσω τοὺς ὠδήγουσαν, καὶ ἐπροδόδησάν τους.
ὅτι γὰρ ἀφίνω ἐδῶ τοῦ μέγα δεμεστίκου,
ὅλα νὰ ἀφηγηθῶ καὶ νὰ σὶ καταλίξω
ὅλον πεῦ ἐγαίνετον ἐτότε εἰς τὴν Πρινίτζαν·
ίσω Φράγκοι ἐκέρδησαν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα.
σὶ τὸ ἀφηγήθηκα ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
ἴδεν ὁ πρίγκηπας 'ς τὴν Κόρινθον ἐτότε
ὰ ἐβάσῃ νὰ ἐλθῇ τῶν Ἀθηνῶν ὁ δούκας,
ὰν σιδέντας τῶν νησιῶν μὲ τὰ φουσάτα ὁπεῦ 'χαν,
ρακαλέν τεῦ πρίγκηπες τεῦ νὰ τεῦ βοηθήσουν,

Καὶ ἄφησεν εἰς τὸν Μορειὰν δίκαιον του καὶ μπαΐλον·
Ἄνθρωπος ἦτον φρόνιμος, παιδευτικὸς εἰς ἄκρον,
Στρατιώτης γὰρ ἀπόκοτος, εἰς ἅρματα τεχνίτης·
Ἀσθένειαν εἶχε φοβερὴν, ἦτονε ῥεματιάρης,
Καὶ οὐδὲν ἠμπόρειε νὰ κρατῇ σπαθὶν οὐδὲ κοντάρι·
Καὶ ὡς ἔμαθε πληροφοριὰν, ὅτι ἔρχεται φουσάτον,
Τεῦ βασιλεὼς τὸ ὠδήγευσι δεμέστικος ὁ μέγας,
Ἐβιάσθη, ἐπερισύναξε 'κ τὸν κάμπον τοῦ Μορέως
Ὅσα φουσάτα ἠμπόρεσε καὶ ὅσα ἐδυνήθη·
Καὶ ὅσον τοὺς ἐσύναξεν, εἶδέ τους, πόσοι εἶναι.
Τριακόσιοι καὶ δώδεκα εὑρέθησαν καὶ μόνον·
Ἐπῆρε τους καὶ ἀνέβαινε τὰ μέρη τῶν Κρεστένων [6],
Γυρεύοντα κάτέρωσε, πεῦ εἶναι τὰ φουσάτα
Τεῦ βασιλεὼς, πεῦ ἔρχονταν 'κ τὸν κάμπον τεῦ Μορέως·
Ὡς ἔμαθεν, ὅτι ἔσωσαν ἐκεῖ εἰς τὴν Πρινίτζαν,
Τὸ παραπόταμον τεῦ Ἀλφεῶς ἐβάλθη νὰ ὑπάγῃ·
Καὶ ὡς εἶδε τὴν καρφολασιὰν ἐκείνου τεῦ φουσάτου,
Ἐδιέβη ἐξοπίσω τους, γυρεύει νὰ τοὺς εὕρῃ·
Καὶ ὅταν ἦλθε καὶ ἔσωσε σὲ μιὰν στενὴν κλεισοῦραν,
Ὅπερ τὸ ὀνομάζουσι τὸ Ἀγρέδι Κουνουπίτζας,
Καὶ εἶδαν τοὺς κάμπους ἐκεινοὺς γεμάτους τὰ φουσάτα

Τὸ ἐμπόριον, endroit où l'on dépose les marchandises au moment du débarquement, entrepôt.

Λιδωρίκι, dans le canton actuel de Liodora, à la pointe du delta formé par les deux branches de l'Alphée supérieur, près des ruines de Theutis, dans l'ancienne Élide. (Boblaye, 151.)

Ἀλφεῦς, en grec ancien Ἀλφειός, s'appelle Rouphia.

Πρινίτζα, probablement le lieu désigné aujourd'hui sous le nom de Vinitza, et de Vilitza dans la grande carte du voyage de Morée de Bory Saint-Vincent. Il faut trop souvent avoir recours ici à la géographie conjecturale. (Voyez ma carte.)

(5) Οἱ Κόρτυνοι, les mêmes que les Scortins.

(6) Krestena, sur la rive gauche de l'Alphée, tandis que Prinitza est sur la rive droite, à peu près à la même distance du fleuve.

plaines occupées par les troupes ennemies. Il était encore de très bonne heure. C'était le moment où le jour commence à poindre, et la vue de cette vaste armée lui apparut ainsi tout d'un coup.

Messire Jean de Catava, ce célèbre guerrier, ne se laissa point effrayer par la multitude de ses ennemis. Sa figure en parut au contraire toute rayonnante, et plein d'une sage prévoyance, il adressa ces paroles à ses compagnons d'armes :

« Seigneurs, frères, amis et chers compagnons, c'est à ce moment qu'il vous convient de vous réjouir tous et de rendre grâce à Dieu d'avoir bien voulu nous conduire dans une position aussi avantageuse pour triompher de troupes si nombreuses qu'à peine pouvons-nous les découvrir toutes. Et gardez-vous, chers compagnons, de vous laisser effrayer à la vue de cette multitude d'ennemis. Leur grand nombre même tournera contre eux. Ils seraient bien plus à craindre pour nous s'ils étaient moins nombreux, mais tous hommes de même race. Eux sont tous étrangers et viennent de terres différentes. Ils n'ont pas d'ailleurs l'expérience des combats avec les Francs[1]. Ne craignons pas de nous montrer ici ; mais attaquons-les fièrement et inopinément avec nos lances. Leurs chevaux ne sont pas bien dressés, et le choc d'un seul des nôtres pourrait abattre quinze des leurs. Rappelez-vous, s gneurs et amis, que ce pays a été conquis p les travaux et l'épée de nos frères. Si nous pr nons aujourd'hui la ferme résolution de d fendre chacun notre corps, pour prouver à n adversaires que nous sommes de vrais chev liers experts au métier des armes, et ensuite conserver nos héritages de conquête, no triompherons, n'en doutez pas, de tous n ennemis. Que si nous ne tenons pas cette h norable conduite, nous ne méritons plus de po ter le nom d'hommes d'armes ; nous ne so mes plus dignes de conserver nos priviléges nos honneurs. Considérez de plus, amis et che compagnons, que si Dieu et la fortune des a mes nous faisaient la grâce de vaincre le frè de l'empereur grec avec toutes ses troupes, bataille rangée et l'épée à la main, que gloire de cette journée durerait aussi longtem que l'arche restera sur le mont Ararat, et to ceux qui un jour entendraient conter nos explo nous loueraient à jamais. Quant à moi, je puis, comme vous le savez et comme vous voyez, manier ni la lance ni l'épée. Mais saurai bien ne pas rester oisif. Je me char de porter la bannière du prince. Liez-la seul ment entre mes mains, afin que je puisse

(Ταχύτζι ἦτον ἀκομὴ, ὥρα ἀνατελμάτου),
Αἰφνίδια ἐφάνησαν εἰς τὰ φουσάτα ἐκεῖνα.
Ὁ μισὶρ Τζὰν ντὲ Καταβᾶς, ὁ φοβερὸς στρατιώτης,
Τίποτε οὐ δειλίασε διὰ τὸ πολὺ φουσάτον·
Περίχαρος ἐγείνετον, λαλεῖ τὴν συντροφιάν του,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτοὺς μὲ πρόβλεψιν μεγάλην·
« Αὐθένταις, φίλοι, ἀδελφοὶ, συντρόφοι ἠγαπημένοι,
« Ὅλοι πρέπει νὰ χαίρεσθε, καὶ τον θεὸν δοξάζειν,
« Ὅτι ὁ θεὸς μᾶς ἤφερεν εἰς ἐπιδέξιον τόπον,
« Τόσα φουσάτα ἄφαντα νὰ τὰ ἔχωμεν κερδήσει·
« Προσέξετε, καλοὶ ἀδελφοὶ, τινὰς μὴ δειλιάση,
« Διοῦ ἔνι πλῆθος τοῦ λαοῦ, ὅτι κάλλιον μᾶς ἔνι,
« Παροῦ νὰ ἦσαν ὀλιγοὶ καὶ μιᾶς φυλῆς ἄνθρωποι.
« Ἐτοῦτοι εἶν' ἀπόξενοι ἀπὸ διαφόρους τόπους,
« Καὶ εἶναι καὶ ἀπαίδευτοι νὰ μάχωνται μὲ Φράγκους[1].
« Μηδὲν ὀκνήσωμεν ποσῶς νὰ μᾶς ἀποσκεπάσουν·
« Ἐξάφνης ἂς τοὺς δώσωμεν ὅλους μὲ τὰ κοντάρια.
« Τὰ ἄλογα, τὰ ἔχουσιν, ὅλα εἶναι παρίππια,
« Ἑνὸς φαρίου μας φορὰ νὰ ῥήξη δεκαπέντε.
« Καὶ πάλιν λέγω, ἀδελφοὶ, ἐτοῦτο, καὶ θυμῶ σας
« Τὸν κόπον ὁποῦ ἔβαλαν οἱ αὐθένταις οἱ ἀδελφοί μας
« Τοὺς τόπους, τοὺς μᾶς ἄφηκαν, νὰ ἔχουσι κερδήσει.
« Καὶ ἂν οὐκ ἐβάλωμεν βουλὴν τὴν σήμερον ἡμέραν
« Ὁ καθεεὶς τὸ σῶμα του νὰ τὸ διαυθεντεύη,
« Νὰ δείξωμεν εἰς ἄρματα, ὅτι εἴμεσθε στρατιώταις,
« Καὶ ἀπαύτου νὰ φυλάξωμεν ὅμοιως τὰ γονικά μας·
« Καὶ ἂν οὕτως οὐδὲν ποιήσωμεν, ὡσὰν ἐγὼ σᾶς λέγω,
« Οὐδὲν πρέπει νὰ μᾶς κρατοῦν ἀνθρώπους τῶν ἁρμάτων,
« Οὔτε προνοιαῖς νὰ ἔχωμεν, οὔτε τιμὴν καθόλου.
« Ἰδέτε πάλιν δεύτερον, αὐθένταις καὶ συντρόφοι,
« Ὅτι ἂν μᾶς δώση ὁ Θεὸς καὶ ἡ τύχη μας ἐτοῦτο,
« Τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλεὼς καὶ τοῦτα τὰ φουσάτα
« Μὲ πόλεμον καὶ μὲ σπαθὶ νὰ ἔχωμεν κερδήσει,
« Ἕως οὗ στέκει ἡ κιβωτὸς 'ς τοῦ Ἀραρὰτ τὸ ὄρος,
« Θέλει στέκει τὸ ἔπαινος τῆς σήμερον ἡμέρας,
« Ὁποῦ μᾶς θέλουν ἐπαινεῖ ὅσοι νὰ τὸ ἀκούσουν.
« Ἐγω γὰρ ὡς τὸ βλέπετε, καὶ ἠξεύρετε 'ς ἐμένα,
« Οὐ δύναμαι τοῦ νὰ κρατῶ σπαθὶν οὐδὲ κοντάριν,
« Τοῦ νὰ σταθῶ εἰς πόλεμον, νὰ ἔχω πολεμήσει·
« Ἀλλὰ νὰ ποιήσω δι' ἐσᾶς τούτην τὴν προθυμίαν·

(1) Les Francs étaient couverts d'armes défensives, l'armure des Grecs était purement offensive. Les Francs pouvaient donc plus facilement résister à leur attaque, tandis qu'eux ne pouvaient pas aussi bien résister à la longue la et à la pesante épée des Francs. C'est ainsi qu'un petit no bre d'hommes couverts d'acier triomphait d'une multitu

ferme. J'aperçois d'ici la tente du Grand-stique; je vous jure sur le Christ d'y her tout droit. Et si quelqu'un d'entre me voit reculer ou trembler, je le déclare mi du Christ s'il ne m'égorge pas. »

Grand-Domestique était alors assis dans ate, dressée sur un monticule assez élevé, de Prinitza. En découvrant tout à coup la troupe des Francs, il s'écria d'un ton d'assurance: « Voilà donc un petit déjeuqu'on nous sert. » Aussitôt il donna or- trois régiments de cavalerie, composés able de mille hommes, de s'avancer à la ntre des Francs. Les trois régiments mont aussitôt à cheval, et marchèrent en t. Les Francs les reçurent de pied ferme lance à la main. A ce premier choc le des Francs fut démonté; mais, par une r particulière de la Divinité, aucun d'eux eut de coup de lance ni de blessure. Ceux avaient été portés à terre remontèrent tôt à cheval, tirèrent leurs sabres, et s'érent sur les Grecs qu'ils taillèrent en pièIl se passa longtemps avant qu'on pût voir ancs se dégager du milieu des Grecs. Mes- Jean de Catava ne s'arrêta pas à combattre les régiments grecs qui s'étaient avancés contre lui, mais il marcha impétueusement en avant, en se portant sur la tente même du Grand-Domestique, qu'il apercevait de loin. Des hommes de l'armée grecque rapportèrent alors qu'ils avaient vu un cavalier monté sur un cheval blanc et armé d'une épée nue et flamboyante, qui marchait devant les Francs, et assurèrent et jurèrent que c'était saint Georges lui-même. D'autres prétendirent que c'était l'immaculée Sainte-Vierge, patronne du monastère d'Isova [1], que l'armée grecque avait incendié dans sa marche. Quelques autres attribuèrent la présence d'un saint à la tête des Francs à ce que l'empereur avait violé ses serments, et avait fait attaquer le prince Guillaume, sans que celui-ci lui en eût donné sujet, mais s'en rapportant uniquement à de faux rapports et à des nouvelles perfides, sur la foi desquels il avait expédié des troupes contre le prince et cherché à le dépouiller. Aussi Dieu, le dominateur suprême, avait abandonné les Grecs, et les Francs avaient triomphé dans cette journée.

Le combat avait commencé à trois heures [2]. Les Francs arrivèrent à midi devant la tente où restait le Grand-Domestique, qui de là tenait

πρίγκιπας τὸ φλάμπουρον θέλω νὰ τὸ βασταίνω·
ὁ χέρι μου τὸ θέσετε, νὰ τὸ κρατῶ στερέα.
τένταν τοῦ δομέστικου θεωρῶ την ἀπ' ἐδῶθεν.
ω σας εἰς τὸν Χριστὸν ὀλόρθα ἐκεῖ ν' ἀπέλθω.
εἴς ἰδῆ τοῦ νὰ τραπῶ ἢ καὶ νὰ δειλιάσω,
ρὸν τὸν ἔχω τοῦ Χριστοῦ, ἐὰν οὐδὲν μὲ σφάξῃ. »
μέγας γὰρ δομέστικος 'ς τὴν τένταν του ἐκαθέτον,
ἦτον εἰς ἄνω βουνὸν εἰς τὸ χωριὸν Πρινίτζας.
ς ἐφανερώθησαν αἰφνίδια οἱ Φράγκοι,
ον λόγον ἔλεγε μὲ προθυμιὰν μεγάλην·
γευματίτζι γὰρ μικρὸν εὐβλέπω, ὅτι μᾶς ἦλθεν. »
, ἐκαβαλλίκευσαν ἀλάγια τρία μόνον,
ς ἐπάνω 'ς τ' ἄλογα τοὺς Φράγκους νὰ πατήσουν·
; ἐκαβαλλίκευσαν, ἐσυναπάντησάν τους·
τοὺς ἔσμιξαν ὅλους μὲ τὰ κοντάρια.
πρῶτο ὁποῦ ἐδέβρισαν, ἔπεσαν ἐκ τοὺς Φράγκους
τὸ τρίτον ἀπ' αὐτοὺς ὅλοι ἐκ τὰ φαρία.
χάριν τοῦ Θεοῦ, κανεὶς ἀπὸ τοὺς Φράγκους
ς οὐκ ἔπιασε, κανεὶς οὐκ ἐλαβώθη.
, ὁποῦ ἔπεσαν, εὐθὺς καβαλλικεύουν,
σπαθία ἔσυραν, καὶ τοὺς Ῥωμαίους σφάζουν.
ὥρα πολλὴ, ποῦ ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι,
ἐφαίνοντα ποσῶς μέσα ἐκ τοὺς Ῥωμαίους·

Ἐκεῖνος δὲ ὁ μισὲρ Τζὰν, ὁ Καταβᾶς σὲ λέγω,
Οὐδὲν ἀνέμεινε ποσῶς νὰ πολεμῇ τοὺς Ῥωμαίους·
Ὀλόρθα πάντα ἐσπούδαζε νὰ σώσῃ εἰς τὴν τένταν,
Ποῦ ἐθεώρει ἐκ μακρεὰ, αὐτοῦ τοῦ δομεστίκου.
Τινὲς, ὁποῦ ἤσασιν ἐκεῖ 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον,
Εἶπαν καὶ ἐμαρτύρησαν, πῶς εἶδαν καβαλλάρην·
Ἄσπρο ἄλογον τὸν ἔφερε, γυμνὸν σπαθὶν ἐβάστα·
Πάντα ὑπήγενεν ἐμπρὸς ἐκεῖ ὅπου ἦσαν οἱ Φράγκοι.
Καὶ εἶπαν, ἀφιρώσασιν, ἅγιος Γεώργης ἦτον·
Ἄλλοι εἶπαν, ὅτι ὠργίσθη τους ἡ πάναγνος Θεοτόκος,
Ὁποῦ 'τον εἰς τὴν Εἴσοβαν [1] 'ς τὸ μοναστῆρι ἐκεῖνο,
Τὸ ἔκαψαν τότε οἱ Ῥωμαῖοι εἰς τὸ ταξεῖδι ἐκείνων·
Καὶ ἄλλοι πάλιν ἔλεγαν, ὅτι ἡ φιορκία
Τοῦ ὅρκου ὁποῦ ἐπάτησεν ὁ βασιλεὺς ἐτότε,
Τὸν ὅποιον γὰρ ἔπηκε τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου·
Καὶ ἄνευ τινὸς πταίσματος νὰ 'τον καταπατήσῃ,
Διὰ λόγους ψευματερινοὺς καὶ δωρεανὰ μαντάτα
Ἀπέστειλε φουσάτα του, τὸν πρίγκηπα μαδίζει·
Δι' αὐτὸ τοὺς ἐγκατέλιπε Θεὸς ὁ παντοκράτωρ,
Καὶ οἱ Φράγκοι τοὺς ἐκέρδησαν ἐκείνην τὴν ἡμέραν.
Ἀπὸ ὥρας τρίτης [2] ἄρχισεν ὁ πόλεμος ἐκεῖνος,
Καὶ οἱ Φράγκοι ἀποσώσασιν ὥρα μεσημερίου
'Σ τὴν τένταν ὅπου ἐκάθετον δομέστικος ὁ μέγας.

[1] Εἴσοβαν, ce même lieu est appelé plus haut Ὅσοβα, ... (Voyez ma carte.)

[2] Il est probable que l'on comptait alors les heures à l'italienne, en commençant à les compter depuis le lever du soleil. Ainsi, dans cette saison, trois heures répondaient à huit ou neuf heures du matin.

toujours les yeux fixés sur le corps qu'il avait porté en avant, pour voir ce que devenaient les Francs de la Morée ; et comme il ne voyait plus alors que des Grecs et croyait bien les Francs anéantis, il leva les yeux au ciel et rendit grâces à Dieu. Mais au moment où ses yeux étaient encore tournés vers cette armée, voilà que tout d'un coup apparaissent les bannières des Francs. Le Grand-Domestique les reconnaît, et voit qu'elles se dirigent sur sa tente, où les Francs avaient aperçu le sceptre du commandement. Il pousse aussitôt un cri aussi élevé qu'il peut le faire entendre, et appelle les pallicares [1] de sa suite : « Qu'on m'amène, dit-il, à l'instant mon coursier, mon turcoman [2]. Ne voyez-vous pas les bannières des Francs, qui déjà sont arrivées sur nous et nous attaquent ? »

A peine ses hommes eurent-ils vu les sabres des Francs, nus, flamboyants et tout teints du sang des Grecs, que chacun se hâta de prendre la fuite, emportant avec soi tout ce qu'il pouvait emporter. Mais l'un d'eux, plein de sens et d'honneur, accourut près d'un cheval tout enharnaché, qui était un des meilleurs coursiers du Grand-Domestique, l'amena à son maître et l'aida à le monter. Là se trouvait un homme du pays, qui connaissait fort bien les environs de Prinitza

Ὁ μέγας γὰρ δομέστικος ἐκεῖθεν ἐκ τὴν τένταν
Τὸ βλέμμα του εἶχε πάντοτε ἐκεῖ πρὸς τὸ φουσάτον,
Νὰ ἰδῇ τὸ τί ἐγίνονταν οἱ Φράγκοι τοῦ Μορέως.
Πεῦ ποτε Φράγκον οὐ θεωρᾷ, μόνον καὶ τοὺς Ῥωμαίους.
Τὰς χεῖράς του ἐσήκωσε, καὶ τον Θεὸν δοξάζει,
Σκοπῶντα, λογιζόμενος, ἐχάθηκαν οἱ Φράγκοι.
Καὶ οὕτως ὡσὰν ἔστεκε, καὶ ἐθώρειε τὸ φουσάτον,
Ἐξάφνης ἐφανίσθησαν τὰ φλάμπουρα τῶν Φράγκων·
Ἐγνώρισε τὰ φλάμπουρα τοῦ Φράγκικου φουσάτου,
Πεῖοι 'ς τὴν τένταν ἔρχονταν, ὅπου ἔβλεπαν τὸ σκῆπτρον
Τοῦ βασιλέως ἀδελφοῦ τοῦ μέγα δομεστίκου·
Φωνὴν μεγάλην ἔσυρεν, ὅσον καὶ ἂν ἐδυνῆτον,
Ἐκείνων τῶν παλληκαριῶν [1], ὅπου 'σαν μετ' ἐκεῖνον·
« Φέρτε γοργὸν τὸ ἱππάρι μου, αὐτὸν τὸν Τουρκομάνον [2]·
« Θεωρεῖτε φλάμπουρα Φραγκῶν, ὅπου μᾶς ἐπετρῶσαν. »
Καὶ αὐτοὶ, ὡς εἶδαν τὰ σπαθιὰ γυμνὰ, ἐκλαμπρυσμένα,
Ἀπὸ τὸ αἷμα τῶν Ῥωμιῶν ἦσαν αἱματωμένα,
Ὁ καθεεὶς ἐσπούδαξε νὰ δώσῃ τὸν ἑαυτόν του,
Καὶ εἰς φυγὴν ἐβάλθησαν, ὅθεν ἠμπορεῖ καθένας.
Ὀκάποιος ἦτον φρόνιμος, καὶ ἀγάπα τὴν τιμήν του,
Ἔδραμε, φέρνει ἄλογον, τὸ ἔστεκε στρωμένον,

et qui guida et accompagna le Grand-Dom
tique dans sa fuite. Ils traversèrent d'abo
Levitza, d'où ils se rendirent à Capelos [3]. Ils p
rent ensuite leur direction à travers des lie
sauvages, pour qu'on ne pût pas les découvri
et après avoir marché ainsi avec beaucoup
circonspection et d'habileté, ils parvinrent
Mesithra, où le Grand-Domestique était fo
impatient d'arriver. Quant aux troupes gre
ques réunies à Prinitza, elles n'eurent pas pl
tôt vu les Francs arriver en bataille devant l
tentes, que toutes se débandèrent, et cherchère
à qui mieux mieux à regagner leurs foye
Elles trouvèrent un grand obstacle à leur ma
che précipitée dans la forêt de Prinitza ; car
pays est d'un accès difficile et tout couvert
bois. C'est de ce côté que les troupes grecqu
s'étaient sauvées. Les Francs, qui les avaie
poursuivies jusque-là, furent aussi forcés
s'arrêter harassés de fatigue. En voyant l'e
nemi prendre la direction des montagnes, i
cessèrent leur poursuite et retournèrent s
leurs pas. Les Francs gagnèrent mille chevau
dans cette affaire.

Lorsque les habitants des villages voisins e
rent appris cette défaite des Grecs, ils accouru
rent aussi, grands et petits, sur le champ d

Πεῦ ἦτον τὸ καλήτερον μεγάλου δομεστίκου·
Ἐβόηθησε τὸν αὐθέντην του, πηδάει, καβαλλικεύει·
Ὀκάποιον πῦρεν ἄνθρωπον ἐντοπιὸν ἐκεῖσε,
Ὁπεῦ καλὰ γὰρ ἤξευρε τὰ μέρη τῆς Πρινίτζας·
Ἐκεῖνος τὸν ὡδήγευσε, καὶ συντροφιὰν τεῦ ἔπῆκεν.
Ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Λέβιτζαν 's τὴν Κάπελον [3] ἀπῆρε·
Ἀπ' ἄγριους τόπους ἐπέρασε νὰ μὴν τὸν ἐγνωρίσουν·
Καὶ τόσα ἀπῆλθε φρόνιμα μετὰ πιδιξιωσύντς,
'Σ τὸν Μηζιθρᾶν ἀπέσωσεν ὅπου πολλὰ ἐπεθύμα.
Τὰ δὲ φουσάτα τῶν Ῥωμιῶν, τὰ ἦσαν 's τὴν Πρινίτζαν,
Τὸ ἰδοῦν τοὺς Φράγκους ἔσωσαν 's ταῖς τέντσαις τῶν Ῥωμαίων
Ὅλοι ἐβάλθηκαν εὐθὺς νὰ ὑπᾶνε 's τὰ δικά τους.
Ἔμποδεν μέγαν πῦρασι τὰ δάση τῆς Πρινίτζας,
Αὐτοὺς τοὺς τόπους τοὺς κακοὺς πολλὰ καὶ δασωμένους·
Ἐκεῖ ἐγλύσαν οἱ Ῥωμιοὶ καὶ ὅλεν τὸ φουσάτον·
Καὶ οἱ Φράγκοι ἀπεστάθησαν ἐκ τεῦ πολλεῦ τεῦ κόπου·
Ὡς εἶδαν δὲ, ὅτι ἔφυγαν, καὶ ἐπῆραν τὰ βουνία,
Ἄφηκαν νὰ τοὺς διώχνουσιν, ἐστράφησαν ἐπίσω.
Χίλια ἄλογα ἐκέρδησαν ἐτότες ὧν οἱ Φράγκοι.
Ὡς τὸ ἔμαθαν οἱ ἄνθρωποι ἐκεῖθε ἐκ τὰ χωρία,
Μικροὶ, μεγάλοι ἤθραμαν νὰ ἔχουσι καρδήσι,

(1) Παλληκαρίων. Ducange, dans son Glossaire, fait dériver le mot pallicare, si usité aujourd'hui dans les chants nationaux de la Grèce, de l'ancien mot hellénique Πάλλαξ, adolescent. M. Fallmerayer remarque que le substantif arabe *balpgh*, jeune homme, est employé dans le même sens par les Turcs, les Persans et les Arabes.

(2) Cheval de race turque, fort estimé pour sa légèreté

(3) Ces positions ne sont pas indiquées sur les cartes,

, pour profiter de ce que l'armée grecque
ıbandonné dans son camp.
'rancs se dirigèrent alors sur Servia ; car
e d'une telle fatigue et avec l'ample butin
enaient de faire, ils ne pouvaient s'avan-
loin Le lendemain ils arrivèrent à Vlisiri.
ire Jean de Catava, ce guerrier gout-
it écrire des lettres et envoya des mes-
ın prince de la Morée à Corinthe, et
ıa tous les détails de l'engagement et de
ille de Prinitza, lui racontant ce qu'il
it lui-même, et l'avantage que les Francs
obtenu sur l'ennemi. A cette nouvelle,
e leva les yeux au ciel et rendit grâces
et à l'immaculée Sainte Vierge. Sa joie
ndant mêlée d'un regret. Tout en se
ant de la victoire remportée par ses
, il était fâché de n'avoir pas été lui-
résent à cette affaire.
rand-Domestique fut vivement affligé
faite, et peu s'en fallut que la douleur
nduisît au tombeau. Mais près de lui se
alors un certain homme noble et in-
'ranc de nation et né dans l'intérieur du
s Francs[1]. Il arrivait alors de Constan-
d'où l'empereur l'avait envoyé en mes-
près du Grand-Domestique. Il entreprit
nsoler par ces paroles :

ωμιῶν τὰ πράγματα νὰ ἔχουν διαφρήσει.
ηκει γὰρ ἐμείνασιν ἐτότε εἰς τὰ Σέρβια·
ἤλλαν νὰ ἔλθοῦν, νὰ μείνουν παρακάτου,
ἐκαντο νὰ ὑπᾶν, ὅτ' ἦσαν κεπιασμένοι,
τὸ κέρδος τὸ πολὺ τὸ εἶχασι κερδήσει.
εὗρισεν ὑπᾶν ὀρθὰ εἰς τὸ Βλιζίρι.
ᾧ Τζὰν δὲ Καταβᾶς, ὁ ποδαγρὸς στρατιώτης,
, ἐρίζει, γράφουσι, μαντατοφόρους στέλνει
; τὸν πρίγκηπα 'ς τὸ κάστρον τῆν Κορίνθου.
ῥῶς ἐδήλωσε τὴν πρᾶξιν καὶ τὸ πρᾶγμα
γάνη ὁ πόλεμος ἐκεῖνος τῆς Πρινίτζας,
ὡ ὅπου ἔπραξε, τὸ νίκος ὁποῦ ἐλάβαν.
πως, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐσήκωσε τὰς χεῖρας,
θεὸν ἐδόξασε, τὴν πάναγνον Θεοτόκον.
μέρες ἐχάρηκεν, ἐκ τὸ ἄλλο ἐλυπήθη
ιεῦ ἐνίκησεν ἐτότες ὁ λαός του,
ι ἐλυπήθηκε, διεῦ οὐδὲν εὑρίθη.
ις ὁ δεμίστικες σφόδρα τὸ ἐλυπήθη,
ὶ λύπεν τὴν πολλὴν ἦλθε διὰ ν' ἀπεθάνῃ.
ἔσιες εὐγενὲς, ἄνθρωπος παιδευμένος
ἦτον τὸ γένος του ἀπίσω ἐκ τὴν Φραγκίαν[1],

τὴν Φραγκίαν. La France se prend souvent pour
ys des Francs, l'Occident.

« Au nom du Christ, seigneur, pourquoi vous affliger si profondément? Ne savez-vous pas que la fortune des combats est entre les mains du hasard, et que souvent l'adresse et la ruse triomphent de la force et de la bravoure? Vous avez vu vous-même tout l'avantage d'un stratagème habile, lorsque le sébastocrator remporta la victoire dans la Pélagonie[2]. Il se garda bien alors de ne compter que sur le nombre considérable de ses troupes; mais laissant de côté leur vaillance, il eut recours à la ruse. Qui ne sait pas, partout l'univers, l'habileté des Francs à manier la lance et l'épée? Le prudent sébastocrator, qui les connaissait, fit donc avancer les Allemands, pour en venir d'abord aux mains avec les Francs, ralentir leur fougue et supporter leurs premiers coups de lance. Aux Allemands il fit succéder les Hongrois, les Turcs et les Cumans, qui tirèrent indistinctement leurs flèches sur la mêlée, et qui, frappant à la fois et les Allemands et les Francs, tuèrent tous les chevaux et décidèrent ainsi de la victoire. S'il n'eût pas eu alors ces archers qui tuèrent les chevaux, jamais il n'eût obtenu la victoire. Vous, seigneur, autant du moins que je puis le savoir par le rapport des chefs de votre armée qui ont pris part à cette affaire, vous avez commis une faute dans le combat livré contre les

Ἀπαὶ τὴν πόλιν εἶχε ἐλθεῖ, ἀπαὶ τὸν βασιλέα
Μαντατοφόρες εἰς αὐτὸν), ἐπαρηγόριζέ τον.
« Αὐθέντη, διὰ τὸν Χριστὸν, τί θλίβεσαι τοσοῦτον;
« Ἠξεύρεις ὅτι εἰς ῥιζικὸν κεῖται ἡ στρατεία·
« Κ[illegible]ποιες πράττει πονηρὰ καὶ μετὰ μηχανίαν
« Τοὺς ἀνδρειωμένους καταιλεῖ, καὶ τὴν ἀνδριὰν νικάει·
« Εἶδες εἰς τὴν Πελαγονιὰν[2] ἡ μηχανιὰ, τί ἔπῆκε
« Τότε ὁ σεβαστοκράτορας, καὶ ἐκέρδησε τὸν κάμπον·
« Οὐδὲν ἐτήρησε νὰ εἰπῇ, πολλὰ φουσάτα εἶχεν,
« Ἀλλὰ ἐβάλθη εἰς πονηριὰν, καὶ τὴν ἀνδριὰν ἀφῆκεν·
« Ἐτοῦτο οἱ πάντες ἐξεύρουσι 'ς ὅλην τὴν οἰκουμένην,
« Εἰς τὸ κονδάρι καὶ σπαθὶν καλοὶ εἰσὶν οἱ Φράγκοι·
« Διεῦ ὁ σεβαστοκράτορας, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
« Τοὺς Ἀλλαμάνους ἔβαλε, καὶ ἔσμιξαν μὲ τοὺς Φράγκους.
« Τοῦ ν' ἀπαντήσουν τὸν θυμὸν, ταῖς κονδαριαῖς τῶν Φράγκων·
« Τοὺς Οὔγγρους ἔβαλε ἀπ' αὐτοὺς, τοὺς Τούρκους καὶ Κουμά-
« Ὅλους ἐκαταδόξευαν Φράγκους καὶ Ἀλλαμάνους, [νους,
« Καὶ τὰ φαρία ἔσφαξαν, τον πόλεμον ἐκερδῆσαν·
« Ἐὰν ἡ σαΐτας ἔλειπαν, πεῦ ἔσφαξαν τὰ φαρία,
« Ποτὲ οὐδὲν ἐκέρδαιναν τὸν πόλεμιν ἐκεῖνον.
« Εἶδες, αὐθέντη μου καλὲ, πῶς ἔσφαλες εἰς τοῦτο,

(2) Voyez cette bataille page 98.

Francs à Prinitza. Vous placiez toute votre confiance dans le nombre des troupes que vous voyiez autour de vous ; et parce que les Francs n'étaient qu'en petit nombre, vous les méprisiez et dédaigniez de les combattre, ce que ne fait jamais un guerrier prudent ; car, quelque brave que soit un guerrier, toujours son courage doit s'appuyer sur la prévoyance et le stratagème, et quand il attaque son ennemi, son attention tout entière doit être concentrée sur ce moment décisif. Vous le savez (et c'est une vérité consacrée par la sagesse), l'art et la ruse triomphent du courage. Si vous eussiez employé tous vos archers à tirer sur les chevaux des Francs, au moment où vous les voyiez marcher sur vous, vous les eussiez mis en désordre et eussiez remporté sur eux une victoire complète ; mais vous avez, dit-on, ordonné que mille lances marchassent sur eux, espérant ainsi les détruire en un instant, et en cela vous n'avez suivi que le conseil de votre courage. Je ne fais du moins que rapporter ici ce que je tiens de vos chefs. Mais un Franc à cheval vaut vingt Grecs, et vous ne l'avez que trop vu par ce qu'ils ont fait à Prinitza. En hommes prudents et habiles au métier des armes, quand ils virent la multitude de vos troupes, ils pénétrèrent aussitôt jusque dans leur sein, comm avec la lance, et tirèrent ens tuant de tous côtés vos soldat mesurer avec eux. Les Fra guerre à la manière des lou dans les parcages et dispers vous affligez donc pas de ce ver. Ainsi va la fortune des gne et l'autre perd. Console maintenant un autre plan. l vos troupes, et prenez les me vous procurer à la fois du pro afin de contre-balancer le ma survenu. Je viens d'apprendr arrivé à Andravida, et que les amenées sont retournées d Marchez tout droit contre lui s'il a l'imprudence de s'avanc tre, prenez bien garde à ne p impétuosité. Sachez recourir à tagèmes. Ne le combattez pa contentez-vous de faire avanc d'arcs, et faites-les tirer sur Francs, afin de renverser le sort veut que ce prince tombe vous pouvez regarder le pays

Le Grand-Domestique s'en

« Ἐκεῖ ὅπου σ' ἐπολέμησαν οἱ Φράγκοι εἰς τὴν Πρινίτζαν,
« Καθὼς μὲ τὸ ἀφηγήθησαν οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου,
« Ὀπού 'σασιν ἐκεῖ μ' ἐσὲ 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον ;
« Ἡ αὐθεντιά σου ἐθάρρευσε 'ς τὰ πλήθη τοῦ φουσάτου,
« Ὀπού ἐβλεπες, ὅτ' ἤσασι μετὰ τὴν αὐθεντιάν σου,
« Τοὺς Φράγκους ἐπεριφρόνησες, διοῦ ἦσαν ὀλίγοι,
« Καὶ σὺκ ἐψήφησες ποσῶς, πῶς νὰ τοὺς πολεμήσῃς·
« Τὸ ὁποῖον πρᾶγμα οὐ ποιοῦν οἱ φρόνιμοι στρατιῶταις·
« Ἐπεὶ ὅσον ἕνι ὁ ἄνθρωπος στρατιώτης ἀνδρειωμένος,
« Πρέπει νὰ ἔχῃ μηχανιὰν καὶ φρόνεσιν μετ' αὗτον,
« Νὰ πολεμῇ πρεσεχτικὰ ἀπάνω εἰς τὸν ἐχθρόν του·
« Ἐπεὶ λέγουν οἱ φρόνιμοι, ὡς ἕνι ἡ ἀλήθεια,
« Ὅτι ἡ τέχνη καὶ ἡ πονηριὰ νικοῦσι τὴν ἀνδρίαν.
« Ἂν εἶχες βάλει, αὐθέντη μου, ἐτότες τοὺς σεξιώταις
« Τὸ ἰδῇς τοὺς Φράγκους, ἔρχονταν ἐτότε πρὸς ἐσένα,
« Νὰ εἶχαν σφάξει τὰ φαριά, τὰ ἐκαβαλλικεῦαν,
« Ἐκέρδιζές τους παρευθὺς, εἶχές τους νικημένους·
« Ἀλλ' ὥρισες, ὑπήγασι κονδάρια χίλια 'ς αὗτους,
« Σκοπῶντας, λογιζόμενος, ἔχεις τους κερδεμένους·
« Τὸ ὁποῖον πρᾶγμα ἔπηκες τὸ θέλημά σου, αὐθέντη.
« Ὡς τὸ εἶπαν, πάλιν λέγουν το, οὕτως ἐν' ἡ ἀλήθεια.
« Ἀξίζει Φράγκος εἰς φαρὶ διὰ εἴκοσι Ῥωμαίους.
« Ἰδὲς, αὐθέντη, τί ἔπηκαν οἱ Φράγκοι 'ς τὴν Πρινίτζαν·
« Ὡς φρόνιμοι, παιδευτικοὶ, ὁποῦ ἦσαν τῆς στρατείας,
« Τὸ ἰδοῦν τὸ πλῆθος τοῦ λαοῦ, φουσάτον ὁπού εἶχες,

« Εὐθὺς 'ς τὴν μέσην ἐσέβηκαν, μὲ τὰ
« Καὶ τὰ σπαθία ἔσυραν, τοὺς ἐδικεύς
« Καὶ οἱ δικοί σου σὺκ εἶχασι δύναμιν
« Οὕτως τὸ ἔπηκαν αὐτοὶ, ὡς πολεμι
« Ὀπού σεβαίνουν 'ς τὸ μανδρὶ, τὰ πρ
« Λοιπὸν μηδὲν τὸ θλίβεισαι ἐτοῦτο ὁπ
« Διότι εἶναι πάντοτε συνήθιον τῆς στρ
« Ὥραν κερδαίνειν, διαφορᾶν, καὶ ἄλλ
« Παρηγορήσου, αὐθέντη μου, πίασε
« Ὅρισε τοῦ νὰ συναχθοῦν ὅλα σου τὰ
« Καὶ σκόπησε νὰ τιμηθῇς, καὶ νὰ δι
« Τὸ πρᾶγμα, ὁποῦ ἐγείνετον, πάλιν
« Ἐγὼ ἔμαθα, ὁ πρίγκηπας ἦλθε 'ς τὴ
« Καὶ τὰ φουσάτα, τὰ ἔφερεν, ἱστράφ
« Σύρε ὁλόρθα εἰς αὐτὸν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀ
« Καὶ ἂν ἔχῃ τόσην ἁμαρτιάν, εἰς πόλι
« Μηδὲν βαλθῇς μὲ ἀλαζονειὰν τοῦ νὰ
« Μόνον μὲ τέχνην, μηχανὴν, πολέμησ
« Μηδὲν τὸν πήσῃς πόλεμον ποσῶς μὲ
« Ἀλλὰ τοὺς Τούρκους ὅρισε, ὁποῦ βα
« Τοῦ νὰ σεξεύουν τὰ φαριὰ, νὰ πίσου
« Καὶ ἂν τύχῃ ἀπὸ ῥιζικοῦ τὸν πρίγκι
« Ἀφοῦ τὸν πιάσῃς, ἔχεις τον, κερδίζε

Ὁ μέγας ὁ δομέστικος ἐπίστευσε τ
Λαλεῖ τοὺς πρώτους ἄρχοντας, ὁποῦ

du Franc. Il réunit ses principaux chefs, ur communiqua ce discours qu'ils trouvèrent plein de sagesse. Le Grand-Domestique ensuite assembler tous les chefs de l'armée, et ordonna de se tenir prêts à marcher en masse sur la ville d'Andravida, où était le prince. Il s'adressa ensuite à Cantacuzène et à Macrynos, auxquels il fit part de tout ce que le Franc lui avait dit, et de la résolution que son conseil avait approuvée; mais ces deux généraux lui répondirent :

« Ne vous inquiétez en rien, Grand-Domestique, notre seigneur. L'avantage que les Francs ont eu sur vous ne porte aucune atteinte à votre honneur. La faute en doit retomber sur nous plutôt encore que sur vous, et nous désirerions ardemment qu'une victoire prouvât à l'empereur que nous ne sommes ni peu fidèles à sa cause, ni peu attachés à sa personne; mais la saison s'avance, le temps est mauvais, et il nous serait difficile de nous conduire en guerriers prudents. D'ailleurs, nous ne savons pas même à combien se monte le nombre des soldats que nous avons perdus et de ceux qui nous restent; nous ne savons pas quelles sont celles des troupes qui ont conservé leurs chevaux. Puisque l'été est passé et que nous sommes entrés dans l'hiver, pendant lequel il convient que les armées se reposent, attendons la belle saison. Alors nous saurons-nous du nombre de nos troupes. Si Dieu et la fortune nous donnent vie jusqu'au mois de mars, jusqu'à cette saison de l'année où nos troupes organisées de nouveau pourront se présenter au combat, alors, seigneur, marchons contre le prince partout où nous pourrons le rencontrer, et sachons enfin nous venger ou mourir. »

Le Grand-Domestique leur répondit : « Dieu sait, mes amis, mes frères et mes compagnons, combien le souvenir d'avoir été défait par un simple chevalier me tourmente et me déchire. Si au moins nous eussions été attaqués et même battus par le prince en personne, qui est un grand homme et un guerrier célèbre, j'aurais eu encore quelque sujet de consolation; mais m'avouer à moi-même que le frère de l'empereur a été battu en plaine par un pauvre chevalier podagre, et, ce qui est pis encore, que trois cents Francs ont battu des milliers de Grecs, voilà ce dont je ne puis me consoler. »

Le Grand-Domestique, Macrynos, Cantacuzène et tous les autres chefs de l'armée, s'assemblèrent alors en conseil pour considérer ce qu'ils avaient à faire et arrêtèrent le plan à suivre.

L'hiver se passa. Le mois de mars arriva et la belle saison revint, pendant laquelle les hommes se mettent en mouvement et marchent aux combats. Ce fut alors que le frère de l'empereur commença à donner ses ordres. Le lieu du

ν ἀφηγήσετον τὸ τί εἶπεν ὁ Φράγκος.
ακούσασι, καλὴν βουλὴν ἐδῶκεν.
ἦλθεν οἱ ἀρχηγοὶ, οἱ πρῶτοι τοῦ φουσάτου·
ἄρχονταις· « Γοργὸν σπουδάξετε νὰ ὑπᾶμεν
ι ἔνι ὁ πρίγκηπας εἰς χώραν Ἀνδραβίδος. »
ατακουζηνὸν, τὸν Μακρυνὸν ὁμοίως·
ρηγήθησαν, ὅσα τὸν εἶπε ὁ Φράγκος,
γένετον τὴν βουλὴν, τῶν ἀρχηγῶν ὁμοίως.
ἐν ἀπεκρίθησαν, καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον·
ὑμᾶς, αὐθέντη μας, μεγάλε δομεστίκε.
ραίνῃ, ἐντροπὴν μᾶς ἔπηκαν οἱ Φράγκοι·
ένετον 's ἐμᾶς, ὡσὰν καὶ εἰς ἐσένα,
μεν νὰ ἐπιάσαμεν τὸ πρᾶγμα διὰ τιμήν μας,
λάσῃ ὁ βασιλεὺς ἀπίστους, δημεγέρταις·
ίδαμεν τὸν καιρὸν, τὸ ἀσύστατον τοῦ χρόνου,
ι χρεία νὰ πράξωμεν, ὡς φρόνιμοι στρατιώταις·
ια οὐ 'ξεύρομεν, τίνες οἱ σκοτωμένοι,
γλυτώσασι, καὶ τίνες ἄλογα ἔχουν·
καλοκαίριον ἐπέρασεν, ἐδιέβη·
ικατέλαβε, σκολάζουν τὰ φουσάτα·
ομεν καιρὸν, νὰ ἰδοῦμεν τὸν λαόν μας·
ώς καὶ ἡ τύχη μας νὰ ζοῦμεν ἕως τὸν μάρτην,
« Εἰς ἄνοιξιν γὰρ τοῦ καιροῦ, ποῦ ἁρμόζει τοῦ φουσάτου,
« Νὰ οἰκονομοῦνται εἰς ἅρματα, νὰ τρέχουν εἰς τὴν μάχην,
« Ἐτότε γὰρ, αὐθέντη μου, ἂς οἰκονομηθοῦμεν·
« Ὅπου εὕρωμεν τὸν πρίγκηπα, εἰς αὖτον ἂς ὑπᾶμεν,
« Ἂς ἀποθάνωμεν ὁμοῦ, ἢ ἂς ἐκδικηθοῦμεν. »
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος εἰς τοῦτο ἀπεκρίθη·
« Ὁ Θεὸς τὸ ἠξεύρει, φίλοι μου, συντρόφοι, ἀδελφοί μου·
« Τοῦτο μὲ σφάζει ὁ λογισμὸς, καὶ τρώει τὴν καρδιάν μου,
« Δι' οὗ μᾶς ἐκαταίλησεν ἕνας καλὸς στρατιώτης·
« Ἂν εἶχα μὲ τὸν πρίγκηπα μαδήσει, ἢ πολεμήσει,
« Ὁποῦ ἔνι μέγας ἄνθρωπος, ἐξάκουστος στρατιώτης,
« Καὶ ἐνίκησέ με εἰς πόλεμον, παρηγοριὰν τὸ εἶχα·
« Τὸ δὲ νὰ λέγουν κάποιος πτωχὸς καὶ ῥεματιάρης
« Ἐνίκησε τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλεὼς 's τὸν κάμπον,
« Καὶ πάλιν ἄλλο πλεώτερον, χειρότερο ἀπ' ἐκεῖνο,
« Τριακόσιοι ἐκέρδησαν χιλίους τῶν Ῥωμαίων. »
Καθὼς ἐπῆραν οἱ ἄρχοντες εἰς τὴν βουλὴν ἐκείνην,
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος, καὶ ὁ Μακρυνὸς ὁμοίως,
Ἀκόμη ὁ Κατακουζηνὸς, ὁ ἐξάκουστος στρατιώτης,
Οὕτως τὸ ἐδιόρθωσαν, καὶ ἀφιρώσασί το·
Ἐπέρασε γὰρ ὁ καιρὸς, ἐδιέβη ὁ χειμῶνας,
Ἦλθεν ὁ μῆνας τοῦ μαρτιοῦ, ἡ ἄνοιξη τοῦ χρόνου,

rendez-vous fut assigné dans les plaines de Sapico[1], où se trouvent de vastes prairies et de belles fontaines[2]. Il réunit beaucoup de troupes de divers pays, telles que l'infanterie de la Tzaconie, du défilé des Mélinges et de tous les lieux qui s'étendent jusqu'à Monembasia et aux défilés de Scorta. Il répartit alors les divisions, et tous se mirent en marche. Ils campèrent le soir à Caritena, descendirent ensuite l'Alphée, et passèrent devant Prinitza. A la vue de ces lieux, ils se rappelèrent avec douleur l'échec qu'ils y avaient éprouvé, et continuèrent leur marche, en faisant retentir leurs menaces contre les Francs, et en se promettant bien de ne plus s'exposer à un pareil malheur; et s'ils venaient aux mains avec l'ennemi, de lui lancer de loin leurs javelots et leurs flèches, pour le détruire plus sûrement. Ils s'informèrent ensuite où ils pourraient trouver le prince Guillaume, et apprirent qu'il les attendait à Andravida, où il était campé avec toutes ses troupes. Le Grand-Domestique s'adressa alors aux chefs de l'armée, et les consulta sur ce qu'il avait à faire. Les hommes du pays, qui connaissaient les lieux et les passages, l'engag à ne pas marcher directement sur Andra attendu que les chemins sont étroits, et qu arbalêtriers pourraient lui faire beaucou mal. Ils le firent passer de préférence pr Serviana[3], et il campa sur la hauteur à l'or dans le lieu où se trouve une petite égli diée à Saint-Nicolas. Cet endroit porte le de Mesisceli. C'est là qu'on dressa la tent Grand-Domestique. Le revers de ces haut et les plaines situées à leurs pieds, furent bi couverts de troupes. Ils s'y établirent da soirée, et y passèrent la nuit.

Le lendemain matin, vers l'heure où se le soleil, arriva aussi le prince avec toute troupes, cavaliers et fantassins. Il les ré en plusieurs divisions, et en composa trois c en s'avançant vers Serviana, où étaient pés les Grecs. Chacun eut ordre de se prêt à combattre.

Le premier corps d'armée des Grecs, sui la répartition qu'ils avaient faite de leurs t pes, était commandé par Cantacuzène, g rier des plus distingués. Il s'avança en de

Ὅπου κινοῦνται ἅπαντες εἰς ἅρματα καὶ μάχην.
Ὁ ἀδελφὸς τοῦ βασιλεὼς ὥρισε τὰ φουσάτα·
Ἡ ἕνωσις ἐγείνετον 'ς τοῦ Σαπικοῦ [1] τοὺς κάμπους,
Εἰς τὰ λιβάδια τὰ πλατειὰ, 'ς ταῖς ἐμνοσθαις ταῖς βρύσαις [2]·
Φουσάτα ἐσύναξε πολλὰ ἐκ διαφόρευς τόπους,
Τὸ πεζικὸν τῆς Τζακωνιᾶς, τοῦ Μελιγγεῦ τοῦ δρόγγου,
Καὶ μέχρι εἰς τὴν Μονοβασιὰν καὶ τῶν Σκορτῶν ὁ δρόγγος·
Ἐχώρισαν τα ἀλάγια, ὥρμησαν, ὑπαγένευν·
Ἐκεῖ εἰς τὴν Καρίτεναν ἔμειναν τὴν ἑσπέραν·
Τὸ παραπόταμον Ἀλφεὼς ὁλόρθα ἐκαταιβαῖναν·
Ἐκ τὴν Πρινίτζαν ἐπέρασαν, καὶ εἶδασι τὸν τόπον·
Ἐθυμήθηκαν τὸ ἔπαθαν 'ς τὸν τόπον γὰρ ἐκεῖνον·
Πάντα ὑπᾶσι, λέγωντα, τοὺς Φράγκους φεβερίζουν,
Τὸ πρᾶγμα, ὁποῦ ἔπαθαν, οὐ μὴ τὸ πάθουν πλέον·
Ἂν ἔλθουσιν εἰς πόλεμον, νὰ δώσουν κονδαρέας,
Μὲ ταῖς σαγίταις βούλενται ὅλους νὰ θανατώσουν·
Κατερωτοῦν, ποῦ νὰ εὑρεῦν τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον·
'Σ τὴν Ἀνδραβίδα ἔμαθαν, ὅτι τοὺς ἀναμένει,
Στέκει ἐκεῖ καὶ ἀκαρτερεῖ μὲ ὅσα φουσάτα ἔχει·
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος λαλεῖ τοὺς ἀρχηγούς τους·

Βουλὴν τοὺς ἐξεζήτησε τὸ πῶς διὰ νὰ πραξῇ·
Καὶ ἐκεῖνοι γὰρ οἱ τοπικοὶ ἄνθρωποι, ὁποῦ ἠξεῦραν
Τοὺς τόπους καὶ διαβατὰ, τοιούτην βουλὴν τοῦ δίδαν
Ὅτι μὴ τύχῃ καὶ διαβῇ ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
Διοῦ εἶναι τὰ ἔμπατα στενὰ, καὶ διὰ τοὺς τζαγραδέρα
Ὁλόρθα τὸν ἐβιάβασαν 'ς τὰ Σερβιανὰ [3] πλησίον·
Ἀπάνω πρὸς ἀνατολὰς ἐκεῖ τὸν ἀπλικεῦσαν·
Μικρὴ ἐκκλησιὰ εἶναι ἐκεῖ, ἅγιον Νικόλαν λέγουν·
Εἰς τὸ Μεσήσκλι τὸ λαλοῦν τοῦ τόπου τὸ ἐπίκλην·
Ἐκεῖ ἔστησαν τὴν τέντα του, καὶ ἁπλικεύσασί τον·
Τὰ πλάγια ὅλα ἐγέμωσαν καὶ οἱ κάμποι τὰ φουσάτα·
Ἐκεῖ ἐσπερῶσαν, καὶ ἔμειναν ἐκείνην τὴν ἑσπέραν.

Τὴν αὔριον ξημερόνοντα, ὥρα ἀνατελμάτου,
Ἦλθεν ἐκεῖ ὁ πρίγκηπας μὲ τὰ φουσάτα ὅλα·
Οἱ καβαλλάροι καὶ πεζοὶ ὅλοι μετ' αὐτὸν ἦλθαν·
Ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια του, τρεῖς σύνταξαις ἐπῆκαν·
Ἐξέβη εἰς τὰ Σερβιανὰ ἐκεῖ πρὸς τοὺς Ῥωμαίους,
Καὶ ἔστεκαν ἡ σύνταξαις ἕτοιμαις τοῦ πολέμου·

Τὸ πρῶτο ἀλάγιν τῶν Ῥωμιῶν, ἡ σύνταξις, ὁποῦ 'χ
Ἦταν τοῦ Κατακουζηνοῦ, τοῦ θαυμαστοῦ στρατιώτη

(1) La carte dressée par Lapie sur les observations des généraux Foy, Guilleminot et Tromelin, indique une ville de Sapico dans le Magne, près de Vatica; mais le Sapico du texte doit être situé plus au nord dans le centre de la Tzaconie. La grande carte du voyage de Morée n'indique aucune ville de ce nom dans cette partie de la Tzaconie.

(2) Les fontaines ont de tout temps été chères aux Grecs. Dans tous les chants populaires on retrouve les ces de cette espèce de culte, et les Naïades et les Nér sont encore regardées par le peuple comme des div tutélaires.

(3) *Serviana* serait-elle la même ville que *Servia*, tionnée page 113, sur la route de Prinitza à Vlisiri, aller à Andravida?

gne de bataille, monté sur son coursier. ait un carquois[1], et tenait une massue [2]. Il s'avança ainsi entre les Francs et opre corps d'armée, et fit rapidement es tours en allant et en revenant, et en faire d'élégantes courbettes à son r. Lorsqu'il eut parcouru trois fois ace, il descendit de son cheval, en fit n autre qu'il monta, et commença à se ter fièrement aux Francs, allant et ve- t faisant écumer son coursier fougueux, pour montrer qu'il méprisait le petit e des troupes des Francs, et pour relever riorité des Grecs, dont l'armée était bien mbreuse que la leur. Mais comme il che- it ainsi en avant et en arrière, son cour- nporta, prit le mors aux dents, et entraîna lier tout près du prince de Morée. Là, le cheval de Cantacuzène s'étant embarras- une ronce, il tomba avec son cavalier. vue, les troupes du prince accoururent, rent le cavalier et s'emparèrent du che- Grand-Domestique et Macrynos, voyant érir sous leurs yeux le guerrier qui était l'âme de l'armée, se crurent frappés en temps que lui[3]. Les Grecs accoururent t, et se rendirent maîtres du cadavre de Cantacuzène. Ils firent ensuite sonner les trompettes de retraite et partirent.

Le prince voulait d'abord marcher contre les Grecs, mais ses compagnons le retinrent, en lui représentant que si les Grecs revenaient, nombreux comme ils étaient, ils pourraient envelopper toute la cavalerie française, et la détruire aisément par le nuage épais de flèches qu'ils feraient pleuvoir ; ainsi, le prince pourrait être immolé lui-même, et tout son pays et ses troupes perdus avec lui. D'après ce conseil, le prince s'arrêta, et retourna dans ses foyers à Andravida, tandis que le Grand-Domestique se porta tout droit avec son armée dans les plaines de Nicli, cerna d'abord la place, et la fit étroitement bloquer.

C'est dans ce lieu qu'arriva au Grand-Domestique un événement malheureux auquel il était loin de s'attendre. Les Turcs, qui étaient avec lui, au nombre d'environ mille hommes[4], lui demandèrent le salaire qu'ils prétendaient leur être dû depuis six mois. Le Grand-Domestique alors, profondément affligé de voir que, loin de parvenir à la conquête de la Morée et à la victoire dont il se flattait, il était au contraire revenu déshonoré, après avoir perdu une bonne partie de son armée, fit aux Turcs une ré-

ι τὸ ἀλάγιν του ἀπάνω εἰς τὸ φαρίν του,
καρκάσια[1] ἐβάσταζε, τὸ πελατίκι[2] ἐκράτει,
μέσον τῶν Φραγκῶν καὶ τὸ δικόν του ἀλάγι
α καὶ ἔρχετον, φιμίζοντα δρομαίως·
ν ἀπῆλθε τρεῖς φοραῖς μὲ τὸ ἄλογον ἐκεῖνο,
, ἐμετασέλωσε, καὶ ἀνέβη ἄνω εἰς ἄλλο,
μοι νὰ εὐθυμίζεται ὀμπρὸς ἀπὸ τοὺς Φράγκους,
ηγαινέρχετον, φιμίζοντα τὸ φαρίν του,
αφρόνιον τῶν Φραγκῶν, διοῦ ἦσαν ὀλίγοι,
ἔπαρσιν τῶν Ῥωμιῶν, διότι πολλοὶ ἦσαν
λαὸς, καὶ φαίνονταν πλεὸν παρὰ τοὺς Φράγκους.
ὑπηγαινέρχετον, τρέχοντα τὸ φαρίν του·
γιν ἐθυμώθηκε, ἐπῆρε τὸν καβαλλάρην,
ντὰ εἰς τὸν πρίγκηπα ἀπίσω εἰς ἕνα βάτον
κλώθη τὸ ἄλογον, καὶ ἔπεσαν οἱ δύο.
ὁ λαὸς τοῦ πρίγκηπος, ἐδράμασιν ἐκεῖσε,
καβαλλάρην ἔσφαξαν, τὸ ἄλογον ἐπῆραν·
ὁ μέγας δομέστικος, καὶ ὁ Μακρυνὸς ὁμοίως,
ἐχάθη ἡ κεφαλὴ, ὁποῦ εἶχαν τὰ φουσάτα,
Ἴσως ὥσπερ εἰ ἀπέθαναν ἐκεῖνοι[3].

Ἐδράξασιν, ἐπῆραν τον οὕτως ἀποθαμμένον·
Ἐδῶκαν τὰ σαλπίγγια τους, ἐπῆραν ὑπαγένουν.
Ἠθέλησεν ὁ πρίγκηπας νὰ δράμῃ εἰς τοὺς Ῥωμαίους,
Καὶ ἄλλοι τὸν ἀνάκοψαν, καὶ ἐμποδίσασί τον·
Λέγουν, ὅτι ἂν γυρίσωσιν ἐτότε οἱ Ῥωμαῖοι,
Καὶ τριγυρίσουν τὰ ἄλογα μὲ τὸ σαϊτολάσι,
Πολλὰ ἐλαφρὰ τοὺς θέλουσι σκοτώσει, καὶ κερδήσει,
Καὶ θέλει χάσει ὁ πρίγκηπας πρῶτον τὸν ἐμαυτόν του,
Ἀπαύτου γὰρ τὸν τόπον του καὶ τὸν λαόν του ὅλον.
Ἀκούσας τοῦτο ὁ πρίγκηπας, ἀπόμεινεν ἐκεῖσε,
Καὶ ἐστράφη εἰς τὸ σπῆτιν του ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα.
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος μὲ τὰ φουσάτα ὅλα
Ὀλόρθα ἐδιέβηκεν εἰς τοῦ Νικλιοῦ τοὺς κάμπους·
Τὸ κάστρον ἐτριγύρισε, καὶ ἐπαρακάθισέ το·
Ἐκεῖ τὸν ηὗρε ῥιζικὸν, τὸ οὐκ ἔλπιζε νὰ ἔλθῃ·
Οἱ Τοῦρκοι ὁποῦ 'σαν μετ' αὐτὸν, καμμία χιλιάδα[4],
Ἐζήτησαν τὴν ῥόγαν τους, ἕξη μηνῶν ἐλέγαν·
Καὶ ὁ μέγας ὁ δομέστικος, ὡσὰν ἦτον θλιμμένος,
Σκοπῶντα νὰ λάβῃ τὸ ἤθελε, κέρδος, χαρὰν καὶ νίκος,
Καὶ ἐστράφηκε μὲ ἀτιμιὰν μᾶλλον δὲ καὶ ζημίαν,

(1) ... καρκάσια ou ταρκάσια, car on se servait égale- ... mot Tarcaissum ou Carcaissum, dans le moyen- ... remplacer celui de *Pharetra*, Φαρέτρα, des Grecs ...tins. Les Français en ont fait carquois, écrit aussi ...cois, d'où le mot grec est sans doute venu.

(2) Πελατίκι, arme empruntée des Turcs. Voyez Crusius, *Turco-Græcia*, et notre index philologique.

(3) Le texte dit : Il leur parut comme si eux-mêmes venaient d'être tués.

(4) Les Grecs les habituèrent ainsi à les conquérir.

ponse extrêmement fière et leur dit avec sévérité:

« Ne rougissez-vous pas de honte de venir me demander un salaire, après vous être enrichis dans le pays de l'empereur par le butin fait sur les Francs, et par les avantages que vous a procurés l'empereur? Lorsque vous êtes arrivés en Morée, vous étiez tous pauvres, mal vêtus, et presque nus; mais depuis que vous êtes dans l'empire, grâces à la bénédiction de l'empereur, les avantages dont il vous a gratifiés et le butin que nous avons fait sur les Francs vous ont rendus des hommes riches, tandis que l'empereur n'a rien gagné par votre entremise. Nommez-moi, je le veux, les avantages que vous lui avez procurés, et je consens à vous accorder votre salaire; autrement, soyez certain que vous ne le recevrez jamais de ma main. »

A ce discours les Turcs s'écrièrent : « Que veulent dire ces paroles, seigneur, et que signifient ces reproches? Dans quel combat avons-nous été placés, sans que nous fissions œuvre de nos armes? Nous avons marché avec vous sur Prinitza, où étaient les Francs; mais vous n'avez pas voulu nous employer dans ce combat. Vous avez préféré faire avancer les chefs Grecs pour attaquer les Francs à coup de lance, et vous avez vu l'avantage qu'ils ont obtenu et l'honneur dont ils se sont couverts. Avez-vous jamais entendu citer un peuple qui ait combattu les Francs avec la lance ou bre, et les ait vaincus? Quant à nous, le se que nous ayons fait ce jour-là a été de ger la honte des Grecs, et d'être obligés après le combat. Vous nous avez ensu menés à Andravida, faisant retentir v naces contre le prince que vous prétendi loir anéantir. Nous sommes enfin arri présence des Francs; mais à peine les l tout disposés à accepter le combat, éta à la portée de nos flèches, que vous avez l'ordre de faire retraite et de fuir com femmes, et tout cela à cause de la mo seul individu, qui est tombé victime de pre imprudence. Avons-nous jamais fuite ou désobéi à vos ordres, quand vo avez donné le signal du combat? Ainsi puisque vous retenez injustement notre et notre solde, nous vous demandons notre Retenez notre paie si vous le voulez; no saluons, et nous allons faire la guerre ail

Ils rentrèrent aussitôt dans leurs can ments et se mirent en conseil. Ils levèr suite leurs quartiers, montèrent à cheva mirent en route. Ils reprirent le chemin quel ils étaient venus, et parvinrent à Ca où ils passèrent la nuit.

Dès que le Grand-Domestique eut été i que les Turcs, qui étaient les meilleures troupes, étaient partis, et qu'ils étaien

Τῶν Τούρκων ἀλαζονικὰ ἀπόκρισιν ἐπῆκε,
Καὶ λέγει των μετὰ χαρᾶς καὶ μετὰ αὐστηρίας·
« Ἄνθρωποι σὺκ εἶστε νὰ ἐντρέπεσθε, ῥόγαν νὰ μὲ ζητᾶτε
« Ἐκεῖ ὁποῦ πλουτύνετε 'ς τοῦ βασιλεὼς τὸν τόπον
« Μὲ τῶν Φραγκῶν τὰ πράγματα καὶ μὲ τοῦ βασιλέως;
« Ἐσεῖς γὰρ ὅταν ἤλθετε ἐδῶ εἰς τὸν Μορέαν,
« Εἴσθε πτωχοὶ καὶ τραχηλοὶ καὶ ἐξεγυμνωμένοι·
« Καὶ ἀφότου ἤλθετε ἐδῶ 'ς τοῦ βασιλεὼς τὸν τόπον,
« Ἐκ τῆς εὐχῆς τοῦ βασιλεὼς καὶ ἐκ τῆς αὐθεντείας,
« Καὶ ἐκ τὰ κούρση τὰ πολλὰ, τὰ ἐπήκαμεν 'ς τοὺς Φράγκους,
« Ἐσεῖς πολλὰ ἐπλουτύνετε, καὶ ὁ βασιλεὺς τί ἔχει;
« Εἰπέτε μας τὸ διάφορον, καὶ ἐπάρετε τὴν ῥόγαν·
« Ἀλλὰ ποτέ σας ἀπ' ἐμοῦ ῥόγαν μηδὲν δεχθῆτε. »
Οἱ Τοῦρκοι, ὡς τὸ ἤκουσαν, στριγγὴν φωνὴν ἐσύραν·
« Τί ἐν' τὸ λέγεις, αὐθέντη μας; τί μᾶς κατονειδίζεις;
« Εἰς ποιὸν πόλεμον μᾶς ἔβαλες, καὶ οὐδὲν ἐπολεμοῦμεν;
« Εἰς τὴν Πρινίτζαν ὑπήγαμεν, ὅπου ἤσασιν οἱ Φράγκοι,
« Καὶ οὐδὲν μᾶς ἄφησες ποσῶς νὰ 'χωμεν πολεμήσει,
« Ἀλλ' ἔβαλες τοὺς ἄρχοντας, ὁποῦ 'χες, τοὺς Ῥωμαίους,
« Τοὺς Φράγκους ἐπολέμησαν, καὶ ἐδῶκαν κονταρία·
« Ἰδὲ τί ἐδιαφόρησαν καὶ τί τιμὴν ἐλάβαν·
« Καὶ ποιὸν ἠκούσατε ποτὲ, Φράγκον νὰ πολεμήσῃ

« Μὲ κονδάρι ἢ μὲ σπαθὶν, νὰ τὸν ἔχῃ νικήσει;
« Ὅμως ἡμεῖς διὰ τοὺς Ῥωμαιοὺς ἐντράπημεν τέλειως,
« Καὶ ἐφύγαμε ἐκ τὸν πόλεμον ἐκείνην τὴν ἡμέραν.
« Καὶ πάλιν μᾶς ἐδιάβασες ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα·
« Τὸν πρίγκηπα ἐφοβέριζες, διὰ νὰ τὸν ἐξαλείψῃς.
« Καὶ ἀφότου ἐδιαβήμεν, καὶ ἤλθαν 'ς ἡμᾶς οἱ Φρ
« Ἡτοιμασμένοι εἰς πόλεμον, ὡς σύρμα δεξαρίου,
« Διὰ ἑνὸς ἀνθρώπου σκετωμὸν, ποῦ ἐχάθη μὲ πτεῖσ
« Ὅρισες καὶ ἐστράφημεν, ἐφύγαμε, ὡς γυναῖκες.
« Πότε μᾶς ὅρισες ποσῶς νὰ ἔχωμεν πολεμήσει,
« Καὶ ἐπαρατρέψαμεν ποτὲ, καὶ ἐπαρακεύσαμέν σο
Ἀμὴ ὅσον κρατεῖ τὴν ῥόγαν των, λέγω καὶ τὸν μισ
Ἀπολογιὰν τὸν δίδουσιν εὐθὺς νὰ ὑπαγένευν·
« Καὶ ἂς μᾶς, αὐθέντη, ἀπὸ τοῦ νῦν ἀπολογιὰν μᾶ
« Καὶ ἀφοῦ τὴν ῥόγαν μας κρατεῖς, ἡμεῖς σὲ προσκ
« Καὶ ὑπαγένομε ἀλλαχοῦ, νὰ ζοῦμε ὡς στρατιῶτε
Εἰς τὴν κατούναν ἤλθασιν, εὐθὺς βουλὴν ἐπῆραν.
Ὀρθόνουν τὴν κατούναν τους, πηδοῦν, καβαλλικεύου
Καὶ οὕτως ἐδιώρθωσαν, καὶ τὴν ὁδὸν πιάνουν.
Εἰς τὰ ὀπίσω ἐστράφησαν, ἦλθαν τῆς Καριτένου.
Ἐκεῖσε ἐκατούνευσαν ἐκείνην τὴν ἐσπέραν.
Ὡς τὸ ἔμαθε ὁ δομέστικος, ὡς τὸ πληροφορήθη,

ître du service auprès du prince de la Mo-
on ennemi, il en fut vivement affligé, et il
lit même courir après eux pour les déter-
r à revenir; mais quelques-uns de ceux
taient alors avec lui lui représentèrent
y allait de son honneur, et qu'il ne con-
t nullement au frère de l'empereur de cou-
rès les Turcs. Et d'ailleurs qui lui répon-
que les Turcs irrités ne tourneraient pas
mes contre lui et ne pourraient pas
quer, le combattre et le vaincre complé-
nt? ce qui serait en effet un événement
le de le couvrir de honte. Ils l'engagèrent
à envoyer plutôt quelques chefs auprès
pour leur parler, et pour chercher à les
r par des paroles bienveillantes, en leur
ttant de leur payer leur solde convenue,
légère récompense en sus de celle à la-
ls avaient droit. On leur envoya, en
deux seigneurs de Constantinople, aux-
on donna quelques guides qui les condui-
auprès des Turcs.

arrivèrent le même soir à Caritena et y
rent les Turcs déjà cantonnés. Ils vin-
ne près de Mélik [1], qui était leur chef,
rencontrèrent dans sa tente. Ils lui ap-

portèrent des compliments de la part du Grand-Domestique, frère de l'empereur, aussi bien que de la part de tous les autres chefs, et lui dirent combien ils avaient été surpris de voir les Turcs se séparer d'eux pour de vaines paroles. « Vous avez oublié, lui dirent-ils, et votre serment, et le service que vous avez promis à l'empereur, et pour lequel vous êtes venus ici. Revenez sur vos pas, seigneur, et nous vous jurons que vous serez payé sans retard de tout ce qui vous est dû. »

Mélik, s'étant consulté avec tous les chefs des troupes turques, répondit ainsi à ces deux seigneurs : « Le frère d'un empereur ne doit jamais violer la parole qu'il a donnée à qui que ce soit. Nous répondrons donc, seigneurs et compagnons, à ce que vous venez de nous dire : que le Grand-Domestique nous a déclaré lui-même, et de la manière la plus positive, qu'il ne voulait pas nous payer notre solde. Allez maintenant lui déclarer de notre part que jamais nous ne retournerons ni ne le servirons, attendu que jamais nous n'avons trouvé la vérité en lui. Nous avons ouï dire que, bien différents de lui, les Francs sont toujours vrais, et nous allons les rejoindre et vivre avec eux [2]. »

ἤρθαι ἐκίνησαν ἐκεῖθεν, καὶ ὑπαγένευν,
ν οἱ καλύτεροι ὅλου του τοῦ φουσάτου,
πρίγκιπα ὑπᾶν, πεῦ εἶναι καὶ ἐχθρός του,
τὸ ἔπαρθεν, ἤθελε νὰ ἀπιλθῇ
ξαπίσω τους, ὡς διὰ νὰ τοὺς στρίψῃ.
ὁπεῦ 'σασιν ἐκεῖ ἐτότες μετ' ἐκεῖνον,
ἐσυμβούλευσαν, οὐδὲν εἶναι τιμή του,
πίσω τῶν Τουρκῶν, αὐτάδελφος βασιλέως·
Τοῦρκοι εἰς θυμὸν, πολλὰ χολιασμένοι,
ν νὰ ὁρμήσουσι, καὶ νὰ τὸν πολεμήσουν,
ς τὸν πολεμεῖν νὰ τὸν ἔχουν νικήσει,
ἔσθαι ἔπρεπεν, πρᾶγμα κατηγορίας·
ίσῃ ἄρχονταις νὰ πάγουσιν εἰς αὐτους,
ς συντύχουσι, νὰ τοὺς καλεσογήσουν,
ῶν ὑπόσχεσιν, ὅπως νὰ τοὺς πληρώσῃ
καὶ φιλετιμιὰν, ὅσην χρωστοῦν νὰ ἔχουν.
ας ἐξόρθωσι, πεῦ ἦσαν ἐκ τὴν Πόλιν,
μὲν τοὺς ἔδωσεν, ἐδιάβασαν εἰς αὗτους.
ἀρίτενα ἔσωσαν ἐκείνην τὴν ἐσπέραν·
ας ὥρασιν ἐκεῖ, ὁπεῦ ἦσαν πεζευμένοι.
ἤσαν [1] ἐδιάβηκαν, ὁπεῦ ἦτον κεφαλή τους,

Ἐπέζευσαν, ἐδιάβησαν 'ς τὴν τένταν του ὁλόρθα·
Χαιρετισμὸν τεῦ εἶπασιν ἐκ μέρος δομεστίκου,
Τοῦ βασιλεὼς τοῦ ἀδελφεῦ, καὶ ἐκ τ' ἀρχοντολόγι·
« Πολλὰ γὰρ καὶ θαυμάζονται, ἐτοῦτο πῶς ἐγείνη,
« Καὶ ἐχωρίσετε ἀπ' ἐμᾶς διὰ λόγια καὶ μόνον·
« Ἀφήκετε τὸν ὅρκον σας καὶ τὴν δουλότητά σας,
« Ποῦ ἔχετε 'ς τὸν βασιλεὰ καὶ ἤλθετε δ' ἐκεῖνον·
« Στραφῆτε ὀπίσω, ἄρχοντες, 'ς τὸν ὅρκον μας ἀπάνω
« Νὰ πληρωθῆτε παρευθὺς τὴν ῥόγαν ἀκεραίαν »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ἀτός του ὁ Μελήκης,
Ὡσαύτως καὶ οἱ προεστοὶ τεῦ Τούρκικου φουσάτου
Εἶπαν καὶ ἀπεκρίθησαν τοιεύτους γὰρ τοὺς λόγους·
« Οὐ πρέπει ἀδελφὸς βασιλεὼς νὰ ἐβγαίνῃ ἐκ τοὺς λόγους,
« Ὁπεῦ εἶπε καὶ ὑποσχέθηκεν ἀνθρώπου γεννημένου·
« Εἰς τοῦτο λέγομεν ἐμεῖς, ἄρχοντες καὶ συντρόφοι,
« Ὁ μέγας ὁ δομέστικος ἀτός του μᾶς τὸ εἶπε,
« Καὶ ἀφίρωσε τὸν λόγον του τεῦ νὰ μὴ μᾶς πληρώσῃ·
« Σύρτε, εἰπέτε του ἀπὸ μᾶς, ποτὲ νὰ μὴ στραφεῦμεν,
« Οὔτε νὰ τὸν δουλεύσωμεν ἡμέραν τῆς ζωῆς μας·
« Ἀεῦ ποτὲ εὐκ κῦραμεν ἀλήθειαν εἰς αὗτον·
« Τοὺς Φράγκους γὰρ ἀκούσαμεν ὅτι κρατοῦν ἀλήθειαν [2],

[1] Μελήκην. Nicéphore Grégoras cite un Melek
e du sultan Aza-Eddin, qui l'avait exilé.
ette occasion le chroniqueur s'applique à faire
supériorité du caractère franc, et cette tendance
me semble un indice de plus de son origine
franque. Muntaner rapproche souvent aussi dans sa chronique la similitude de bravoure et de franchise entre les Francs et les Turcs, pour l'opposer aux défauts contraires dans les Grecs asservis du Bas-Empire. (V. dans la chron. de Muntaner les c. 194 à 244, relatifs à l'expéd. de Romanie.)

Les deux seigneurs voulurent alors s'en retourner, mais un Turc, leur ami, leur conseilla de rester cette nuit avec eux, pensant que les Turcs pourraient bien changer d'avis et consentir à retourner avec eux dans le camp grec.

Cependant les Turcs, qui avaient un vif désir de rejoindre le prince Guillaume pour lui offrir leurs services, firent sonner, dès le grand matin, leurs nombreuses trompettes et leurs clairons[1]. Ils levèrent aussitôt leurs tentes, se mirent en route, en suivant les bords de l'Alphée, et continuèrent à s'avancer de Perigardi à Vlisiri. Dès qu'ils furent arrivés à Servia, Mélik fit venir deux Turcs de sa suite, fort expérimentés et parlant la langue grecque, et les envoya, suivis d'une escorte de douze autres Turcs, auprès du prince à Andravida, pour lui annoncer le motif qui amenait les Turcs auprès de lui.

Le prince Guillaume les accueillit avec beaucoup de distinction. Les Turcs lui racontèrent le motif pour lequel ils avaient quitté le service du frère de l'empereur et étaient venus auprès de lui, sur la réputation de sa bonne conduite dans ses fonctions de prince et de sa gloire comme chef d'armée. « Nous voulons, lui d rent-ils, vous secourir, autant qu'il est en nou dans la guerre que vous font les Grecs; e nous avons assez vu et appris que cette guer n'était fondée de leur part sur aucune rais légitime, et il convient de n'attaquer son e nemi que quand on a le bon droit de son côt Si donc, seigneur prince, vous avez besoin nos services, nous nous engageons à no réunir à vous pendant un an, en qualité d'a chers; mais si vous n'avez pas besoin de nou nous vous prions, en votre qualité de seigne et de prince, de vouloir bien ordonner qu' nous laisse le passage libre pour retourner da l'Asie[2], qui est notre patrie. »

En homme sage et bien élevé, le prince o donna à messire Ancelin de Toucy, qui ét fort versé dans la langue turque[3], d'aller à le rencontre. Celui-ci partit, en effet, à la tê de trois cents hommes, tant chevaliers que se gents, et arriva à Vlisiri, où il trouva les che des troupes turques. Mélik se réjouit beaucou de le voir auprès d'eux. « Depuis bien lon temps, lui dit-il, seigneur et frère, je désir vivement vous voir; car vous êtes un des pl

« Καὶ ὑπᾶμεν νὰ τοὺς εὕρωμεν, νὰ ζήσωμεν μετ' αὗτους. »
Οἱ ἄρχοντες ἠθέλησαν ὀπίσω νὰ στραφοῦσιν·
Ὀκάποιος Τοῦρκος φίλος τους εἶπε καὶ ἐβούλευσέ τους,
Νὰ μείνουν ἐκεῖσε μετ' αὐτοὺς ἐκείνην τὴν ἑσπέραν·
Καὶ ἂν τύχῃ, νὰ μετανώσουσιν οἱ Τοῦρκοι νὰ στραφοῦσιν.
Οἱ Τοῦρκοι γὰρ ὡς εἶχασιν ἐπιθυμιὰν μεγάλην,
Ν' ἀπέλθουν εἰς τὸν πρίγκηπα, ὅπως νὰ τὸν δουλεύσουν,
Ἀπὸ ταχία τὸ πρωῒ ἔδωκαν τὰ σαλπίγγια,
Τὰ Τούρκικα τὰ βούκκινα[4], τὰ εἶχαν πολλὰ πλῆθος·
Σηκόνουν ταῖς κατσύναις τους, ἐβάλθηκαν 'ς τὸν δρόμον
Ὀρθὰ τὸ παραπόταμον τοῦ ποταμοῦ τ' Ἀλφέως·
Ἐκ τὸ Περιγάρδιν ἤλθασιν ἐκεῖ πρὸς τὸ Βλιζίρι·
Καὶ ἀφότου ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὰ Σέρβια,
Λαλεῖ ὁ Μελήκης Τούρκους δυὸ φρόνιμους ὁποῦ ἦσαν,
Ὁποῦ ἐσυντυχαίναισι Ῥωμέϊκα τὴν γλῶσσαν·
Ἐδῶκέ τους καὶ συντροφιὰν ἄλλους δώδεκα Τούρκους,
'Σ τὸν πρίγκηπα τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα,
Νὰ τὸν εἰποῦν τὴν ἀφερμὴν, ὅτι ἔρχονται εἰς αὗτον·
Καὶ ὅταν ἔφθασαν ἐκεῖ 'ς τὸν πρίγκηπα Γουλιάμον,
Πολλὰ τοὺς ὑπεδέξατο μετὰ τιμῆς μεγάλης.
Ἐνταῦτα τοῦ ἀφηγήθησαν, διὰ τί τρόπον ἀφῆκαν
Τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλεώς, καὶ ἔρχονται πρὸς αὗτον
Διὰ τὴν καλήν του αὐθεντειὰν, τὸν ἔπαινον ὁποῦ εἶχε
'Σ τὴν μάχην, ὁποῦ μάχεται μετὰ τὴν αὐθεντιάν σου·
« Νὰ σοῦ βοηθήσουν, ὡς δυνηθοῦν, κατὰ τὴν δύναμίν τους
« Διοῦ ἔχουσιν εἴδησιν, καὶ ἤξεύρουν τὴν ἀλήθειαν,
« Ὅτι μὲ τρόπον ἄδικον σὲ μάχονται οἱ Ῥωμαῖοι·
« Καὶ πρέπει πάσα ἄνθρωπος, ὁποῦ ἄρματα βασταζει,
« Μὲ τὴν ἀλήθειαν τὸν ἐχθρὸν νὰ μάχεται τοῦ πρέπει·
« Λοιπὸν, αὐθέντη πρίγκηπα, ἂν χρῄζῃς τὴν δουλειάν μας,
« Ἡμεῖς νὰ σὲ δουλεύσωμεν χρόνον ἕναν δοξάτον·
« Εἴτε καὶ οὐ χρῄζεις μας ποσῶς, καὶ οὐδὲν σᾶς κάμνει χρε
« Ἵνα αὐθέντην καὶ πρίγκηπα παρακαλοῦμεν οὗτως,
« Νὰ ὁρίσῃς νὰ μᾶς δώσουσι στράταν τοῦ νὰ ὑπᾶμεν
« 'Σ τὸν τόπον τῆς Ἀνατολῆς[2] 'ς τὸν τόπον τὸν δικόν μας.
Καὶ ὁ πρίγκηπας, ὡς φρόνιμος καὶ καλοπαιδευμένος,
Καλεῖ τὸν μισὲρ Ἀσελῆ, ντὲ Θεὺθ εἶχε τὸ ἐπίκλην,
(Διότι ἦτον ἄνθρωπος ἄξιος, παιδευμένος,
Ταῖς τάξαις ἤξευρε καλὰ, τὴν γλῶσσαν τῶν Ῥωμαίων[3]),
Καὶ ὡρισέ τον νὰ ὑπᾷ εἰς ἀπαντὴν τῶν Τούρκων·
Ἐπῆρε δὲ καβαλλαριοὺς μετ' αὗτον καὶ σεργέντας
Εἰς ἀριθμὸν τριακόσιους, καὶ ἦλθε 'ς τὸ Βλιζίρι·
Ἐκεῖ ηὗρε τοὺς ἄρχοντας τοῦ Τούρκικου φουσάτου·
Χαρὰν μεγάλην ἔπαιξεν ἐκεῖνος ὁ Μελήκης·
« Πολλὰ ἐπιθύμουν νὰ σὲ ἰδῶ, κύρη μου, ἀδελφέ μου,
« Διοῦ εἶσαι ἐκ τὴν Ῥωμανιὰν ἄνθρωπος παιδευμένος,

(1) Le texte les appelle τὰ Τούρκικα τὰ βούκκινα, buccins turcs. Le mot βούκκινα est encore un mot grécisé.

(2) Les Turcs étaient encore nomades.

(3) Le texte dit : dans la langue grecque. Mais il y a certainement ici une erreur, qui est rectifiée dans la ponse qui suit de Mélik à Ancelin de Toucy : « et vous e naissez de plus la langue turque et pouvez parler nous. » (Page 121.)

célèbres chevaliers de la Romanie, et vous connaissez de plus la langue turque et pouvez parler avec nous. » Mélik termina son discours en lui expliquant la cause qui l'avait amené auprès des Francs. Messire Ancelin de Toucy lui répondit avec politesse : « Soyez le bienvenu, frère et ami. Depuis longtemps aussi je désirais vous voir réuni avec nous. » Après s'être ainsi mutuellement félicités à Vlisiri, ils prirent la route d'Andravida, où ils arrivèrent le soir.

Le prince sortit de la ville, accompagné de ses chevaliers, pour aller à leur rencontre. Ils se rejoignirent tous ensemble sur les rives de l'Eliacos[1]. Les Turcs, selon leur usage, descendirent de cheval et saluèrent respectueusement le prince. Mélik et Salik seuls, qui étaient leurs chefs et qu'accompagnait messire Ancelin de Toucy, ne descendirent point de cheval comme les autres. Le prince Guillaume les salua fort honorablement, leur tendit la main et ils se mirent en marche. Les Turcs n'attendirent pas leur arrivée à Andravida pour parler au prince ; tout en continuant leur route à cheval, ils commencèrent à lui exposer leurs plaintes et à lui rendre compte des raisons qui les avaient amenés auprès de lui. « Le Grand-Domestique, lui dirent-ils, nous a retenus et notre salaire et nos épargnes, prix de notre engagement, sans que nous ayons été coupables de notre côté de la moindre faute ou que nous ayons jamais manqué au respect dû à l'empereur. Alors, en soldats loyaux, nous avons déclaré que nous prenions congé des Grecs et nous sommes sortis de leur camp ouvertement et en plein jour. Aujourd'hui, seigneur, nous venons ici pour être tout à vous et vous servir avec fidélité, comme le font de vrais soldats ; et lorsque nous vous aurons servi ainsi que vous nous l'indiquerez, nous vous demandons pour toute récompense et pour tout bienfait, la permission de retourner dans notre patrie. La vérité est, seigneur, que nous ne sommes pas venus ici pour nous reposer et perdre notre temps. Mettez donc aujourd'hui vos troupes sur pied, et dès demain matin nous marcherons contre les Grecs et contre ce perfide frère de l'empereur. Jamais nous n'avons trouvé de vérité en lui. Il nous amusait sans cesse par de vaines paroles, et a fini, comme vous le voyez, par retenir notre salaire. Aussi, seigneur, nous ne vous demandons que de venir avec nous près de son camp. Là arrêtez-vous et reposez-vous ; nous saurons bien combattre seuls la race des Grecs [2]. »

« Καὶ ἀξεύρεις καὶ τὰ Τούρκικα νὰ μᾶς τὰ συντυχαίνῃς. »
Ἀκούτου ἄρξε νὰ λαλῇ καὶ νὰ τὸν συντυχαίνῃ
Τὸ τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ πῶς ἤλθαν ἐνταῦθα.
Καὶ ἰσὸς ἀπωκρίθηκε μετὰ πιδεξιωσύνην·
« Καλῶς ἦλθες ὁ φίλος μου, καλῶς ὁ ἀδελφός μου·
« Πολλὰ ἐπεθύμουν νὰ σὲ ἰδῶ ἐδῶ 'ς τὴν συντροφιάν μου. »
Καὶ ἀφοῦ ἐκαταχάρησαν ἐκεῖ εἰς τὸ Βλισίρι,
Στὴν Ἀνδραβίδα ἐσώσασιν ἐκείνην τὴν ἐσπέραν.
Ὁ πρίγκηπας ἐξέβηκεν εἰς ἀπαντὴν τῶν Τούρκων·
Ἰσὸς μετ' αὐτὸν ἐνομοῦ ζλοι του οἱ καβαλλάρει·
Στὸν ποταμὸν τὸν Ἐλιακὸν [1] ἐκεῖσε ἀπαντοῦνται·
Οἱ Τοῦρκοι γὰρ ἐπέζευσαν, ὡς τὸ ἔχουν συνήθειαν,
Τὸν πρίγκηπα προσκύνησαν, ὡς πρέπει καὶ τυχαίνει,
Ἰσὸς ὁ Μέλὶκ καὶ ὁ Σαλὶκ, ὁποῦ 'σαν προεστοί τους,
Τοὺς ὁπλίτας ἐκράτησε μισὶρ Ἀσίλης ἐκεῖνος,
Καὶ σὰν ἐπεζεύσασιν, ὡσὰν οἱ ἄλλοι Τοῦρκοι.
Τρομπιὰ τοὺς χαιρετᾷ ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος·
Ἰσὸς τὲς χεῖρες τοὺς κρατεῖ, ἐθάλθησαν νὰ ὁδεύσουν·
Οἱ Τοῦρκοι οὐκ ἀνέμειναν, ὅσον νὰ κατευνεύσουν,
Ἀλλὰ καβαλλικεύοντα, ἄρχισαν, συντυχαίνουν,
Νὰ λέγουν πρὸς τὸν πρίγκηπα τὴν παραπόνεσίν τους,
Τὸ τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, πῶς ἤλθασιν ἐκεῖσε,
Τὸ πῶς γὰρ τοὺς ἐκράτησε δεμέστικος ὁ μέγας
Τὴν ῥόγαν καὶ εἰκονομιὰν, ὅπερ ἐξεδουλεῦσαν·
Καὶ οὐδὲν τὸν ἔπτηκαν ποτὲ κἀμμίαν πονηρίαν,
Οὔτε ἀνυπολήπτησαν τὸν βασιλιὰ κανόλως·
« Ἀπολογιὰν ἐπήραμεν ἀπ' αὐτὸν ὡς στρατιῶται·
« Ἡμέραν δὲ καὶ φανερὰ ἐξήβημεν ἀπ' αὐτόν,
« Καὶ ἤλθεμεν ἕως ἐδῶ νὰ 'μεθεν ἐδικοί σου,
« Νὰ σὲ δουλεύσωμεν πιστά, ὡς τὸ ἔχουν οἱ στρατιῶταις.
« Καὶ ὅταν σὲ δουλεύσωμεν εἰς θέλημα ἐδικόν σου,
« Δι' ἀνταμοιβὴν καὶ εὐαργεσιὰν ἐτοῦτο σὲ ζητοῦμεν,
« Νὰ ἔχωμεν τὴν ἄδειαν, νὰ ὑπᾶμεν τὴν ὁδόν μας·
« Ἡμεῖς ἀλήθεια, αὐθέντη μας, οὐκ ἤλθαμεν ἐνταῦθα,
« Διὰ νὰ σκολάσωμεν ποσῶς, να χάνεται ὁ καιρός μας.
« Σήμερα, αὐθέντη, ὄρθωσε ὅλα σου τὰ φουσάτα,
« Καὶ τὸ πρωῒ ἂς κινήσωμεν νὰ ὑπᾶμεν 'ς τοὺς Ῥωμαίους,
« Σ τοῦ βασιλεὼς τὸν ἀδελφὸν, τὸν ἄπιστον ἐκεῖνον·
« Ποτὲ ἀλήθειαν εἰς αὐτὸν οὐκ ἤβραμεν οὐδόλως·
« Μὲ λόγους μᾶς ἐδιάβαζε, τὴν ῥόγαν μᾶς ἐπῆρεν.
« Ἐν τούτῳ, αὐθέντη, θέλομεν, καὶ τοῦτο σὲ ζητοῦμεν·
« Ἔλα μὲ ἐμᾶς ἕως ἐκεῖ, καὶ στέκου, καὶ ἀναπαύου,
« Καὶ ἐμεῖς νὰ πολεμήσωμεν τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων [2]. »

(1) Ἐλιάκος, appelé aujourd'hui Igliako ou rivière de Gastouni. C'était autrefois le Pénée, qui traversait Elis.

(2) On voit que déjà les Turcs commençaient à comprendre le peu de danger qu'il y avait à attaquer les Grecs impériaux, et cependant il s'écoula près de deux cents ans encore jusqu'à la conquête de Constantinople.

Le prince, aussi bien que tous les bannerets et les simples chevaliers, fut très satisfait de ce discours. Il adressa la parole à messire Ancelin de Toucy, son premier conseiller, et lui ordonna de faire tenir toutes les troupes prêtes à partir le lendemain matin, et à marcher tout droit sur le camp des Grecs commandés par le Grand-Domestique, dans la Lacédémonie. Ainsi l'ordonna le prince, ainsi fut-il exécuté. Le lendemain matin ils partirent d'Andravida, et les Turcs assurèrent le prince qu'au premier combat livré contre le Grand-Domestique, ils se faisaient forts de le vaincre. A la sortie d'Andravida, les Turcs formèrent l'avant-garde. Ils avaient pris des guides du pays et s'en servirent pendant quatre jours. Au cinquième jour, ils arrivèrent à Coprinitra, près d'Arcadia. Les Turcs s'y arrêtèrent et prirent leurs quartiers dans l'endroit appelé Mountra, où il y a une très belle fontaine. Après s'y être arrêtés quelques instants, ils vinrent et assurèrent que, le lendemain samedi, ils engageraient le combat tout près de là, dans les montagnes qu'on voyait de leurs cantonnements. Ils eurent ensuite un entretien avec les Francs qui leur servaient de guides, et prièrent les chefs de les conduire au lieu où était le prince Guillaume, auquel il voulaient communiquer une chose qui lui sera aussi utile qu'honorable. A leur demande le guides montèrent à cheval et conduisirent le chefs Turcs, Mélik, Salik et quinze autres, a prince Guillaume. Celui-ci, en les voyant arri ver, se leva pour leur faire honneur et leur dit « Que mes frères, que les Turcs soient les bien venus! »

Les Turcs le saluèrent respectueusement, lui dirent : « Sachez, prince notre seigneur, tenez pour certain que, demain samedi, nou voulons engager le combat dès la pointe d jour. Nous ne sommes venus ici que pour vou en prévenir. » Ils firent ensuite leurs adieux a prince et retournèrent dans leurs quartiers.

Le prince, à ce discours, convoqua près d lui les chefs de l'armée, et leur demanda leu conseil sur la conduite qu'il devait tenir. Me sire Ancelin émit le premier son avis, et dit « J'ai appris d'un homme que j'avais envoy comme espion, que le frère de l'empereur, l Grand-Domestique, était arrivé avec toutes se troupes à Veligosti[1], et qu'aussitôt qu'il ava appris notre marche contre lui, il avait fait oc cuper tous les passages et toutes les gorges d

Ἀκούσας τοῦτο ὁ πρίγκηπας, μεγάλως τὸ ἐχάρη,
Ὡσαύτως οἱ φλαμπουριαροὶ καὶ ὅλοι οἱ καβαλλάροι·
Ἀαλεῖ τὸν μισὲρ Ἀσελῆν, τὸν πρωτοσύμβουλόν του,
Παρακαλεῖ, ὁρίζει τον νὰ ὀρθώσῃ τὰ φουσάτα,
Τοῦ νὰ κινήσουν τὸ πρωῒ νὰ ὑπᾶσι τὴν ὁδόν τους,
Ὁλόρθα νὰ ὑπάγουσιν, ὅπου ἦσαν οἱ Ῥωμαῖοι,
Ὁ μέγας ὁ δομέστικος, 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν·
Ὡς τὸ ὥρισεν ὁ πρίγκηπας, οὕτως καὶ ἐτελείσθη·
Καὶ τὸ πρωῒ ἐκίνησαν ἀπαὶ τὴν Ἀνδραβίδα.
Οἱ Τοῦρκοι ἐπληροφόρησαν τὸν πρίγκηπα ἀλήθεια,
Ὅτι εἰς τὸν πρῶτον πόλεμον, τὸν θέλουν πολεμήσει
Μὲ τὸν μέγαν δομέστικον, θέλουσι τὸν κερδήσειν.
Λοιπὸν ὡσὰν ἐξήβησαν ἀπαὶ τὴν Ἀνδραβίδα,
Οἱ Τοῦρκοι πάντα ὑπήγεναν προστέλα τοῦ φουσάτου·
Προβόδους εἶχαν τοπικοὺς, ὁποῦ τοὺς ὡδηγοῦσαν·
Καὶ τόσον ὡδηγεύσασι, μετὰ ἡμερῶν τεσσάρων
Σ' τὴν Κοπρινήτραν ἔσωσαν, πλησιὸν τῆς Ἀρκαδίας.
Οἱ Τοῦρκοι ἀπεσώσασι, καὶ ἔπηκαν κατούναις,
Ὅπου τὸ λέγουσι Μουντρᾶς, ἔχει πανώραιαν βρύσιν·
Καὶ ἀφοῦ ἐπίζευσαν ἐκεῖ, καὶ ἔπηκαν ταῖς κατούναις,
Ηὗραν, ὡς τὸ ἐφανέρωσαν, καὶ ἦτον ἡ ἀλήθεια,
Τὸ αὔριον, τὸ σάββατον, θέλουσι πολεμήσει
Ἐκεῖ πλησιὸν εἰς τὰ βουνὰ, τὰ ἔλειπαν ἀπ' ἐκεῖ.

Ἀαλεῖν τοὺς Φράγκους, ἔρχονται, ὁποῦ εἶχασι πρεβόδου
Καὶ λέγουσι τοὺς ἄρχοντας· « Σύρετέ μας ἐκεῖσε,
« Ὅπου ἔνι ὁ πρίγκηπας· χρῄζομεν τοῦ συντύχει
« Διὰ ὄφελός του καὶ τιμὴν, τὸ μέλλει διὰ νὰ ἔχῃ. »
Καὶ ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ πρόβοδοι, πηδοῦν, καβαλλικεύουν,
Ἐπῆρασι τοὺς ἄρχοντας τοὺς Τούρκους μετ' ἐκείνους,
Τὸν Μελήκην καὶ τὸν Σαλὴκ καὶ ἄλλους δεκαπέντε,
Ἐδιέβησαν 'ς τὸν πρίγκηπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμεν.
Τὸ ἰδεῖν τους γὰρ ὁ πρίγκηπας, ἐπροσηκώθκέ τους·
« Καλῶς ἦλθαν οἱ Τοῦρκοί μου, καλῶς οἱ ἀδελφοί μου. »
Καὶ ἐκεῖνοι ἐπροσκύνησαν, καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον·
« Γίνωσκε, αὐθέντη πρίγκηπα, ἀπὸ ἡμᾶς τὸ κράτειε·
« Αὔριον, σάββατον, πρωῒ θέλομεν πολεμήσει.
« Εἰς τοῦτο ἦλθαμεν ἐδῶ, διὰ νὰ σὲ τὸ εἰποῦμεν. »
Εἰς τοῦτο ἀποχαιρέτησαν, ἐστράφησαν ὀπίσω.
Ὡς πρίγκηπας, ὡς τὸ ἤκουσι, καλεῖ τοὺς κεφαλάδας
Ὁλων βουλὴν ἐζήτησι, πῶς θέλουσι ποιήσει.
Ἐν τούτῳ ὁ μισὲρ Ἀσελῆς ἔδωκε τὴν βουλήν του.
Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκηπα· « Αὐθέντη, νὰ ἠξεύρῃς,
« Ἐγὼ ἔμαθα ἀπὸ ἄνθρωπον καὶ καταπατὴν μου,
« Ὁ ἀδελφὸς τοῦ βασιλεὼς, δομέστικος ὁ μέγας,
« Ἦλθεν εἰς τὴν Βελιγοστὴν [1] μὲ ὅλα του τὰ φουσάτα,
« Διοῦ ἔμαθεν, ἐρχόμεθα νὰ ὑπάγωμεν ἐκεῖσε,

(1) Veligosti est placée par Mélétius dans l'Arcadie. M. Boblaye a trouvé des ruines du moyen-âge à Léondari, et pense que ce sont les ruines de Veligosti. Il croit assez vraisemblable que Léondari a succédé à Leuctron, ville l'ancienne Aegytis, qui formait la frontière de l'Arcad près de la Messénie et de la Laconie. (Boblaye, p. 170.)

nt élevé que l'on nomme la Longue
. Je demande donc, seigneur, que les Turcs
squ'ici, ont marché à l'avant-garde,
placés au centre de nos troupes, afin de
ssurer qu'ils ne prendront pas la fuite au
nt de l'attaque; car ce désordre pourrait
re tous nos plans et nous faire perdre la
le. Si vous voulez bien, seigneur, en don-
rdre, je me placerai à la tête de la pre-
colonne qui servira d'avant-garde. Les
formeront le centre, et vous, vous con-
l'arrière-garde. Je chargerai moi-même
ant de toutes nos colonnes, et j'ai la con-
dans le Christ miséricordieux d'ac-
lir une action telle qu'elle plaira à Dieu
s sera agréable à vous-même. »

prince donna son adhésion entière à cette
ition et lui répondit : « Ce que vous ve-
me dire, sire Ancelin[2], me plaît beau-
Répartissez nos colonnes, et que les
soient placés au centre. »

sire Ancelin se rendit alors auprès des
, auxquels, en homme prudent, il adressa
roles flatteuses. « Frères et amis, leur dit-il,
nce désire que, puisque vous êtes étran-
t ne pouvez comme nous connaître le
je me charge de la conduite de la première

πάσιν τὰ διαβατὰ καὶ ὅλαις ταῖς κλεισούραις,
εἰς τὴν ῥάχην τὴν ψηλὴν, Μακρὺ Πλάγι [1] τὸ λέγουν.
αὐτὸ θέλω, αὐθέντη μου, οἱ Τοῦρκοι, ὑποῦ ὑπᾶσιν
ρὸς εἰς τὰ φουσάτα μας, νὰ ὑπάγουν εἰς τὴν μέσην,
ίχῃ γὰρ καὶ κρατισθοῦν, καὶ εἰς τὸ φυγιὸν βαλθοῦσι,
χάσωμεν τὸν πόλεμον, καὶ ὅλον τὸν λογισμόν μας.
τοῦτο, λέγω, αὐθέντη μου, ἂν ἦναι ὁρισμός σου,
ρῶτε ἀλάγι νὰ ἔχω ἐγὼ ἀπ' ὅλα τὰ φουσάτα,
ὡς τὴν μέσα εἰ Τοῦρκοι ἂς ἦν', καὶ ἐσὺ 'ς τὴν ὀπισθέλαν.
νὰ ὑπάγω ἔμπροσθεν ἀπ' ὅλα τὰ ἀλάγια·
ζω εἰς ὅλους Χριστοῦ νὰ πάσω τέτοιαν πρᾶξιν,
ὄν' ἀρίσῃ τοῦ Θεοῦ, καὶ σὺ νὰ τὸ ἀγαπήσῃς. »
τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, μεγάλως τὸ ἀπεδέχθη·
ιμου, σὶρ Ἀσελῆ [2], νὰ γένῃ, ὡς τὸ εἶπες.
ιεν τὰ ἀλάγια, καὶ ἂς ἦν' μέσον οἱ Τοῦρκοι.
ὅτε ὁ σὶρ Ἀσελῆς ἐδιόδη εἰς τοὺς Τούρκους,
ιλλόγησεν αὐτους, ὡς φρόνιμος ὑποῦ ἦτον·
ήγει· « Φίλοι, ἀδελφοί, ὁ πρίγκηπας προσταζει,
ἅπαν ἀκούσετε, τὸν τόπον οὐ γροικᾶτε,
ρῶτε ἀλάγι νὰ ἔχω ἐγὼ, ὀμπρὸς νὰ ὑπαγένω,

colonne et que je forme l'avant-garde. Vous, vous marcherez après moi, tandis que le prince conduira après vous l'arrière-garde. Je compte sur vous pour nous porter secours partout où nous en aurons besoin. »

Les Turcs se tinrent honorés de cette proposition, et montèrent à cheval pour continuer leur marche. Messire Ancelin, à la tête de sa colonne, déboucha de la plaine de Calami, se porta vers la Longue Côte, et fit halte un instant pour dire à ses troupes :

« Seigneurs, amis et frères, sachez d'une manière certaine que le frère de l'empereur nous attend, avec toutes ses troupes, dans ces montagnes que vous voyez d'ici et dont il occupe toutes les gorges. Je vous engage donc à vous bien tenir sur vos gardes, et à ne pas vous troubler, au cas où l'ennemi tomberait inopinément sur nous; mais sachez, en hommes d'honneur et en guerriers, tenir ferme dans l'attaque. Distinguez-vous comme des braves doivent le faire. Rendez-vous dignes des louanges de toute l'armée, et rappelez-vous bien que, si Dieu nous condamnait à être vaincus, notre défaite entraînerait la perte de toute la principauté. »

Les soldats lui promirent de mourir tous

« Ἐσεῖς νὰ ἔρχεσθε ἀπ' ἐμὲ, καὶ ὁ πρίγκηπας ἀπαύτου.
« Καὶ ὅπου καὶ ἂν κάμῃ χρεία ἐσᾶς, νὰ βοηθῆτε. »
Καὶ οἱ Τοῦρκοι, ὡς τὸ ἤκουσαν, εἰς ἔπαινον τὸ ἐπῆραν·
Εἰς τοῦτο ἐκαβαλλίκευσαν, ἐβάλθησαν νὰ ὁδεύσουν·
Ὥρμησε ὁ μισὲρ Ἀσελῆς μὲ τὸ δικόν του ἀλάγι·
Ἐκ τὸ Καλάμι ἀνήβηκεν, ὑπάγει 'ς τὸ Μακρὺ Πλάγι·
Ἐστάθη ὀλιγούτζικον, καὶ λέγει τὸν λαόν του·
« Ἄρχοντες, φίλοι, ἀδελφοί, ἠξεύρετε 'ς ἀλήθειαν,
« Ὅτι ἀδελφὸς τοῦ βασιλεὼς μὲ τὰ φουσάτα, τὰ ἔχει,
« Ἐδῶ εἰς τοῦτα τὰ βουνὰ, εἰς τούταις ταῖς κλεισούραις,
« Ὅπου ὑπάγομεν ἐμεῖς, ἐδῶ μᾶς ἀναμένει.
« Διὰ τοῦτο σᾶς παρακαλῶ νὰ ἔχετε τὸν νοῦν σας,
« Ἂν ἔλθουν ξάφνης εἰς ἡμᾶς, ποσῶς μὴ κρατισθῆτε,
« Ἀλλ' ὡς ἀνθρῶποι φρόνιμοι ποῦ 'σθε καὶ στρατιῶται,
« Στερεῶς σταθῆτε εἰς πόλεμον, ὡσὰν ἀνδρειωμένοι,
« Νὰ ἐπάρετε τὸν ἔπαινον ἀπ' ὅλον τὸ φουσάτον.
« Ἐπεὶ ὁ Θεὸς μὴ ἔδωκεν, ὅτι νὰ μᾶς νικήσουν,
« Ἐχάναμεν τὸν πόλεμον καὶ ὅλον τὸ πριγκηπάτον. »
Καὶ ἐκεῖνοι, ὡς τὸ ἤκουσαν, ὑπόσχεσιν ἔπῆκαν
Τοῦ ν' ἀποθάνουν ἐνωμοῦ διὰ τὴν τιμὴν τους ὅλοι.

J'ai cru indispensable de dresser une carte de la Mo moyen-âge pour la meilleure intelligence de cette que; trop souvent il m'a fallu me contenter de con s. Je renvoie à cette carte, en appelant sur elle une e qui puisse m'éclairer en même temps que le lecteur.

(2) Σὶρ Ἀσελῆ, selon la forme franque. Dans le commencement de sa chronique, l'auteur se servait toujours du mot μισέρ; il emploie maintenant quelquefois le mot σίρ, soit quand il fait adresser la parole à un seigneur franc, soit quand il le désigne.

pour conserver leur honneur. Les trompettes sonnèrent. Ils commencèrent à monter le revers de la Longue Côte et arrivèrent à Phanéromène. Parvenus à ce point, ils se trouvèrent au sommet de la montagne et se montrèrent. Les embuscades grecques s'élancèrent alors et fondirent avec ardeur et impétuosité sur les Francs. Comme les Grecs étaient de beaucoup plus nombreux, ils ébranlèrent d'abord les Francs et les firent reculer sur la pente, environ un bon jet de flèche. Les Grecs continuèrent leur poursuite, et commencèrent à les faire tomber sous leurs coups; mais messire Ancelin fit alors entendre une voix éclatante : « Enfants, s'écria-t-il, compagnons d'armes, marchons en avant, et ne leur montrons pas le dos. » Les Francs s'arrêtèrent tout à coup à cette voix et firent face aux Grecs. Ils les chargèrent à leur tour, la lance et l'épée à la main, et les repoussèrent, en remontant la côte, jusqu'à Phanéromène. Le bruit que les Grecs firent dans cette déroute fut entendu du reste de leurs troupes. Un autre corps accourut pour les appuyer, et le nombre considérable des Grecs dirigé contre les Francs les força de nouveau à reculer, comme la première fois, un bon jet de flèche. Je ne vous dis ici que l'exacte vérité, ils rompirent les rangs des Francs comme des faucons dissipent des corneilles. Enflam d'indignation à ce spectacle, messire Ancel cria à ses compagnons : « Que faites-vou seigneurs? N'avez-vous pas de honte? Pens vous donc que ce soient là des jeux d'enfant Croyez-vous jouer aux barres? Mourons pl tôt que de montrer le dos à l'ennemi. Comp gnons, chargez tous avec moi. »

Les Francs rougirent à la voix de leur ch et se sentirent animés d'une nouvelle vigue Tous marchèrent sur les Grecs, et commenc rent l'attaque le sabre à la main. Les Grecs f firent autant de leur côté; mais à la fin i furent repoussés, et regagnèrent en fuyant sommet du monticule.

Les Turcs, qui venaient après l'avant-gar des Francs, en seconde colonne, accoururen au bruit que les Grecs faisaient dans leur d route et gagnèrent en toute hâte le revers d la montagne. Cette vue accéléra encore la fui des Grecs, et les Turcs en poussèrent leur at taque avec plus d'ardeur. Le bruit et le déso dre des deux premières divisions grecques, ai vi vement poursuivies, fit perdre tout courage au autres divisions placées en embuscade, et tou se mirent à fuir dans la plus grande confusio

Messire Ancelin, qui avait un frère nomm César[1] détenu en prison à Constantinople, d

Ἔδωκαν τὰ σαλπίγγια, ἄρχησαν ν'ἀνεβαίνου..
Τὸ ἀνήβα τοῦ Μακρυπλαγιοῦ, ἦλθαν 'ς τὴν Φανερωμένην,
Καὶ πρόκυψαν καὶ ἔσωσαν ἀπάνω εἰς τὴν ῥάχην
Ἐπήδησαν τὰ ἐγκρύμματα ἐκείνων τῶν Ῥωμαίων·
Μὲ ταραχὴν καὶ προθυμιὰν ἐπήδησαν εἰς αὐτους·
Διοῦ ἦσαν καὶ πλειότεροι, ἐσπάραξαν τοὺς Φράγκους·
Ἕναν καλὸν δοξόβολον τοῦ κατεφόρου ἀπῆλθαν·
Ἐσφάζαν καὶ ἐδιῶχναν τους τὸ ἀλάγι τῶν Ῥωμαίων.
Φωνὴν μεγάλην ἔσυρε μισὲρ Ἀσελῆς ἐκεῖνος·
« Παιδιὰ, συντρόφοι, ἀπάνω τους· μηδὲν τοὺς ἐντραπεῦμεν. »
Οἱ Φράγκοι ἐμεταστάθησαν, στρέφοντας τοὺς Ῥωμαίους·
Μὲ τὰ κονδάρια καὶ σπαθιὰ ἐδράμασι πρὸς αὐτους·
'Σ τὴν ῥάχην τοὺς ἀνέβασαν ἐκεῖ εἰς τὴν Φανερωμένην.
Καὶ ἐκ τῆς τόσης ταραχῆς, τὴν ἐκάμναν οἱ Ῥωμαῖοι,
Ἠκούασαι τὸν θόρυβον τὰ ἄλλα τους ἀλάγια,
Ἐδραμιεν ἄλλη σύνταξις, ἦλθε νὰ βοηθήσῃ·
Καὶ ἐκ τὸ πλῆθος τῶν Ῥωμιῶν, ὁποῦ ἔδραμαν 'ς τοὺς Φράγκους,
Δεύτερον τοὺς ἐκρότισαν, καὶ ὀπίσω τοὺς ἐστρέψαν
Ἕνα δοξόβολον καλὸν, μὰ ἀλήθειαν σὲ λέγω·
Καὶ σῦτως τοὺς ἐσύντριβαν, ὡς φάλκονες κουρσύναις.
Ἐνταῦτα ὁ μισὲρ Ἀσελῆς ἐστίκιζε μεγάλα,
Καὶ λέγει τῶν συντρόφων του· « Ἄρχοντες, τί ἐνι τοῦτο ;

« Οὐδὲν ἐντρέπεσθε ποσῶς νὰ παίζετε, ὡς κοπέλια ;
« Ὡσὰν παιγνίδιν παίζομεν, τὸ λέγουσιν Ἀμπάρα·
« Σήμερον νὰ ἀποθάνωμεν, παροῦ νὰ ἐντραποῦμεν·
« Ὅλοι μετ' ἐμοῦ δράμετε ἀπάνω εἰς τοὺς ἐχθρούς μας. »
Εἰς τοῦτο οἱ Φράγκοι ἐτράπησαν ἀπὸ ἐκεινεῦ τὸν λόγον,
Καὶ ὅλοι ὁμοῦ ἐπροθύμησαν, εἰς τοὺς Ῥωμιοὺς ἐδράμαν·
Μὲ τὰ σπαθιὰ τοὺς ἄρχισαν, καὶ ἐκεῖνοι πάλι ἐτούτους.
Καὶ εἶδον ἐτοῦτο οἱ Ῥωμιοὶ, ἐτέθησαν εἰς κρότος·
Φεύγοντα γὰρ ἀνέβησαν μέχρι τὴν ἄνω ῥάχην.
Οἱ Τοῦρκοι, ὁποῦ ἔρχονταν 'ς τὸ δεύτερον βλέ,
Ὡς ἤκουσαν τὸν θόρυβον ποῦ ἐκάμναν οἱ Ῥωμαῖοι,
Σπουδαίως τὸν ἀνήφεραν ἀνέβηκαν, ἐσῶσαν·
Καὶ οἱ Ῥωμαῖοι, ὡς εἶδασιν, ἐπέρασι τὸ κρότος.
Ἐβάλθησαν μὲ προθυμιὰν, καὶ ἐδιώχνασί τους·
Καὶ ὡς ἤκουσαν τὸν θόρυβον, τὸ κρότος τοῦ φυσάτου,
Τὰ ἄλλα ἀλάγια τῶν Ῥωμιῶν, ὁποῦ 'σαν χωσιασμένα.
Ὅλα ἐβαλθῆσαν εἰς φυγιὸν, φεύγουσιν ἔνθα βλέπουν.
Τότε ὁ μισὲρ Ἀσελῆς λαλεῖ τοὺς ἐδικούς του,
(Ἐπεὶ εἶχεν ἕναν ἀδελφὸν, Καίσαρην[1] τὸν ἐλέγαν,
'Σ τὴν πολιν τὸν ἐβάσταζαν, 'ς τὴν φυλακὴν ἀπίσω),
Καὶ λέγει· « Τὶ ἔνι ἡ ἁμαρτιὰ, ποῦ γίνεται εἰς ἐμένα,
« Νὰ μὴ πιασθῇ ἐκ τοὺς ἄρχοντας, ἀπαὶ τοὺς κεφαλάδας

(1) Le frère d'Ancelin de Toucy avait probablement été fait prisonnier dans la Pélagonie en 1259, ou peut-être avait-il été envoyé à Constantinople comme un de otages réclamés pour le prince Guillaume.

alors aux siens : « Quel malheur me poursuit ! Aucun des chefs grecs n'a été pris dans ce combat, et un ou deux auraient suffi pour les échanger contre mon frère César de Romanie, détenu en prison à Constantinople, dans les anciens palais [1] ! »

Un de ses sergents appelé Pierre Cumain, entendant ces paroles, lui demanda ce qu'il obtiendrait de lui s'il lui faisait avoir un chef grec. « Tout ce que vous demanderez, lui répondit sire Ancelin, sauf mon corps et mon honneur. » Le sergent, tenté par la magnificence de cette promesse, lui dit : « Venez donc avec moi, et je vais vous le montrer. » Il conduisit alors messire Ancelin sur une hauteur, d'où on dominait une caverne située entre deux montagnes et enfoncée dans un ravin et dans l'endroit où est bâti aujourd'hui le fort de Gardiki [2].

[« Regardez là-bas, seigneur, tout au milieu de ce ravin ; ce sont le Grand-Domestique et Cavaléritzès [3], et plus loin, dans l'intérieur de la caverne, c'est Macrynos. Des Turcs les tiennent entre leurs mains et parlent avec eux ; ils les accablent, à ce qu'il semble, à la fois de reproches et d'outrages. Comme le Grand-Domestique leur a retenu leur solde ils le traitent en ennemi. » Dès que messire Ancelin fut parvenu sur un tertre qui dominait le ravin, il vit en effet ces chefs et les reconnut à l'éclat de leurs armes. Aussitôt il fit entendre une voix retentissante et cria aux Turcs : « Que faites-vous là, camarades et frères ? Gardez-vous de manquer à l'honneur militaire, et amenez-moi à l'instant ces prisonniers sous bonne et fidèle garde. » Les Turcs n'eurent pas plutôt reconnu sire Ancelin à ses armes qu'ils dirent à leurs prisonniers : « Marchons à la voix qui nous appelle. » Ils les désarmèrent

«Ἕνας ἢ δύο νὰ ἀλλαχθῇ αὐθέντης ὁ ἀδελφός μου,
«ὁ Καίσαρης τῆς Ῥωμανιᾶς, ποῦ τὸν κρατοῦν 'ς τὴν Πόλιν
«ἀπέσω εἰς τὴν φυλακὴν εἰς τὰ παλαιὰ παλάτια [1] ; »
Ἐτοῦτο ὡς τὸ ἤκουσεν ὀκάποιος σεργέντης
(Πιερὴν Κουμαῆν τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνόμαζαν)·
«Τί νὰ 'χω, αὐθέντα, ἀπ' ἐσὲ, νὰ σὲ τοὺς ἔχω δείξει ; »
Λέγει του ὁ σὶρ Ἀσελῆς· « Ὅσον θέλεις νὰ ἔχῃς,
«ἄνευ τὸ σῶμά μου αὐτὸ, καὶ πρᾶγμα τῆς τιμῆς μου. »
Τὸ ἀκούσειν τὴν ὑπόθεσιν ἐκεῖνος ὁ σεργέντης,
Τὸ τί τὴν ὑπεσχέθηκε σὶρ Ἀσελῆς ἐκεῖνος,
Λέγει τον· « Ἔλα μετ' ἐμὲ, ποῦ εἶναι, νὰ σὲ δείξω. »
Ἐπῆρέ τους, ἐδιέβηκεν ἄνω εἰς σπήλαιον ἕνα,
Ποῦ ἦτον ἔσω εἰς δύο βουνὰ, ἔσω εἰς μίαν λαγκάδα,
Ἐκεῖ ὅπου ἔνι σήμερον τὸ κάστρον τὸ Γαρδίκιν [2].

. . . .

(*Lacune du manuscrit de Paris.*)

. . . .

(1) Le palais des Blaquernes.

(2) Ici se trouve dans le manuscrit grec de Paris, et dans la copie qui en a été faite, une lacune que j'avais signalée dans ma première édition. Le manuscrit de cette même chronique provenant de l'ancienne bibliothèque de Bongars, et qui se trouve maintenant à Berne, a été copié sur le même manuscrit, et j'y ai trouvé la même lacune. Le manuscrit de la bibliothèque de Copenhague est le seul qui offre le moyen de la combler. Une page de ce manuscrit, mutilé au commencement et à la fin, a été arrachée un peu plus haut, et y forme aussi une lacune comblée par le manuscrit de Paris, de sorte qu'en cet endroit les deux manuscrits se complètent l'un par l'autre. La lacune dans le manuscrit de Paris est de cinquante-deux vers ; j'en place la traduction dans le texte français entre deux crochets. Quant au texte grec, un habile professeur de l'université de Paris, M. Landois, philologue grec fort distingué, en prépare dans ce moment, pour la collection allemande de la Byzantine, une édition qui figurera certainement sans désavantage à côté des autres éditions critiques données par ses confrères les érudits allemands.

(3) Le texte dit Καβαλλαρίτζης. Quel est ce Cavaléritzès ? Ce ne peut être évidemment ici qu'une désignation personnelle, répétée dans trois passages, à peu de vers de distance, de manière à ne laisser aucun doute. Dans ma première édition j'avais adopté l'interprétation de Ducange, qui citait le troisième passage, le seul dans lequel le manuscrit de Paris reproduit ce mot, et j'avais traduit d'après lui : *la cavalerie*. C'était évidemment une erreur ; mais le mot nouveau Cavaléritzès substitue une question historique à une question philologique, et je ne puis découvrir quel est ce Cavaléritzès qui, aussitôt après la mort de Cantacuzène, pouvait l'avoir remplacé et être devenu un personnage important dans l'armée grecque, où il paraît être cité à côté des deux autres chefs, le Grand-Domestique et Macrynos. Peut-être y a-t-il dans le texte du manuscrit de Paris, après la mort de Cantacuzène, une courte lacune dont je ne me suis pas aperçu, et dans laquelle le chroniqueur aura introduit ce Cavaléritzès comme successeur de Cantacuzène. Un membre de la noble famille des Cavaleritzès de Byzance fut, suivant Pachymère, délégué de la puissance impériale en Morée ; c'est de ce Cavaleritzès qu'il doit être question ici ; mais il y a lacune dans le manuscrit au moment où l'auteur l'aura mis en scène.

donc, les firent monter à cheval, et, servant d'escorte à leurs captifs, ils les amenèrent en présence de messire Ancelin. Celui-ci leva les mains au ciel, glorifiant Dieu de ce que ses vœux étaient enfin accomplis et de ce qu'il allait pouvoir racheter son frère [1]. Il prit possession de ses prisonniers, fit sonner la trompette du départ pour rassembler ses gens, se mit en route avec eux et arriva plein de joie à Veligosti. Sire Ancelin abandonna ses prisonniers au prince, et le prince lui adressa les plus vifs remercîments sur ce don précieux. Dès que les divers corps de l'armée française furent réunis à Veligosti, on fit le dénombrement des prisonniers que chacun avait amenés, afin d'en savoir exactement le nombre total. Le résultat du dénombrement fut que les Français possédaient, vivants entre leurs mains, les prisonniers suivants : Le Grand-Domestique, Macrynos et Cavalléritzès [2]; plus, trois cent cinquante-quatre archontes de premier ordre, et cinq mille trente, et plus, archontes de dignité inférieure et soldats. Le prince ordonna que ses troupes prissent un peu de repos à Veligosti; elles s'y reposèrent donc ce jour-là. Le lendemain arrivèrent à Veligosti, au camp du prince, tous les archontes du pays de Scorta qui avaient pris part à la dernière révolte. Ils supplièrent le prince d'avoir pitié d'eux et de leur accorder leur pardon, et tous les chevaliers francs se joignirent à eux pour obtenir de lui qu'il accédât à leur demande. Le prince, toujours plein de sagesse et de bonté, et qui était un seigneur doux, clément et affable envers tous, leur accorda sur-le-champ leur pardon, mais il leur fit jurer qu'à l'avenir ils ne se rendraient plus coupables d'un tel acte de félonie et lui resteraient toujours fidèles. Le surlendemain le prince ordonna qu'on amenât en sa présence tous les prisonniers grecs; il voulait les voir de ses propres yeux et avoir un entretien avec le Grand-Domestique et avec les principaux chefs [3].]

On amena donc devant lui le Grand-Domestique, frère de l'empereur, qu'il désirait beaucoup voir et qu'il était assez heureux pour tenir comme prisonnier. A son arrivée, le prince Guillaume se leva de sa place, le salua avec affabilité, et, le prenant par la main, le fit asseoir auprès de lui. Les chefs francs s'assirent ensuite, et le prince, prenant la parole, exposa au Grand-Domestique : Que les Francs avaient fait avec l'empereur un traité confirmé par des serments réciproques, et d'après lequel les deux parties contractantes devaient désormais vivre perpétuellement en paix et bonne amitié, et ne jamais briser les liens de la parenté spirituelle établie entre l'empereur et le prince; que l'empereur, violant le premier ses serments, avait commencé les hostilités, et ravagé et ruiné le pays du prince par ses incursions et des combats livrés avec des troupes nombreuses; que cette faute de l'empereur était une des plus graves qu'il eût pu commettre; que Dieu, suprême vengeur de toutes les injustices, ayant vu la conduite coupable de l'empereur et le grand carnage qui s'en était suivi, s'était courroucé contre lui, et qu'il en était résulté le malheur dont le Grand-Domestique était victime. « C'est cette conduite coupable de l'empereur, poursuivit-il, qui vous a réduit, seigneur et frère, à l'état où vous êtes. Les armées de cavaliers et de fantassins que vous avez amenées dans les plaines de Prinitza

Ἐνταῦθα ἠφέρασιν ὁμπρὸς δομέστικον τὸν μέγαν,
Τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλέως, ὁποῦ πολλὰ ἐπεθύμα,
Νὰ τὸν ἰδῇ, ὡς ἐτύχαινε νὰ ἔνι εἰς φυλακήν του.
Τὸ ἐλθεῖν, ἐπροσκώθη τον, γλυκειὰ τὸν χαιρετίζει,
Καὶ ἀπαὶ τὸ χέριν τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει·
Καὶ εἰς αὐτὸ ἐκάθησαν ὅλοι οἱ κεφαλάδαις·
Καὶ οὕτως ἤρξε νὰ λαλῇ, τοῦ δομεστίκου λέγει,
Πῶς γὰρ τὸν ὅρκον ἔπηκαν μετὰ τὸν βασιλέα,
Νὰ στέκουν πάντοτε ὁμοῦ, νὰ ἔχουσιν ἀγάπην,
Τὴν συντεκνιὰν [4], τὴν ἔπηκαν, ποτὲ νὰ μὴ τὴν λάθουν·
Καὶ ἐκεῖνος γὰρ τὸ ἔσφαλε, καὶ ἐξέβη ἐκ τὸν ὅρκον,
Τὴν μάχην ἐπεχείρησε, καὶ ἀπίστειλε φουσάτα·
Τὸν τόπον ἐκαταίλησε μὲ κούρσα καὶ μὲ μάχαις·
Τὸ ὁποῖον ἔσφαλε πολλὰ ὡς βασιλεὺς ποῦ ἦτον·
Ταῦτα θωρῶντα ὁ Θεὸς, ἐκδικητὴς τῶν πάντων,
Τὴν ἁμαρτίαν, τὴν ἔπηκε, καὶ τὴν φονοκοπίαν,
Ἐχόλιασεν, ὠργίσθη τον. Ἰδὲς, τὸ τί ἐγείνα·
Τοῦ βασιλεὼς ἡ ἁμαρτιὰ 'ς ἐσέναν κατεστήθη·
Ἰδὲς, κύρη καὶ ἀδελφὲ, πόσα φουσάτα εἴχες,
Καβαλλαρίους καὶ πεζοὺς, 'ς τὸν κάμπον τῆς Πρινίτζας·

(1) Celui qui a été mentionné plus haut comme étant dans les prisons impériales.

(2) Voici ce nom qui se présente une deuxième fois; c'est certainement le Cavalléritzès de Pachymère.

(3) Ici se termine la lacune comblée par le texte de Copenhague.

(4) On a vu que le prince de Morée avait été le parrain ou le père spirituel du fils de l'empereur.

t nombreuses; vous veniez avec tout l'é-'un empire, et comptiez bien vous rendre e de la Morée; mais trois cents de mes s ont remporté la victoire sur vous, et it un grand carnage de vos troupes. Au-hui encore vous voyez, mon frère, l'échec us est arrivé à la Longue Côte, malgré ltitude de vos troupes. Loin de moi la pen-e tirer vanité de ces avantages; mais je grâce à Dieu, le grand redresseur de s torts, d'avoir bien voulu faire justice, que vous le voyez. »

sque le prince Guillaume eut terminé ce rs, le Grand-Domestique prit la parole à ur et lui répondit : « Ma présente posi-rince de la Morée mon frère, ne me per-s de vous dire tout ce que je voudrais t ce qu'il me conviendrait de répondre ette circonstance. Vous le savez, je suis prisonnier et vous me tenez dans vos lais dussiez-vous faire à l'instant tomber e, je répondrai au moins à une partie de vous venez de me dire, et je repousserai cusations personnelles. Il ne sied jamais me noble de se vanter, quand la fortune risé ses armes et a conduit entre ses mains ui qu'il combattait; car les chances de rre sont, vous le savez, variables ici-bas. à ce que vous avez dit contre mon sei-l'empereur des Grecs : je vous le déclare, le plus grand tort est de votre côté. Tout le monde sait que le pays de la Morée n'est point vôtre. Vous ne le possédez que par un héritage dont la source est injuste, et uniquement par le droit de la force. Ce pays est le légitime héritage de l'empereur de Romanie. Vos ancêtres, en arrivant ici, ont, par une oppression tyrannique, usurpé sur l'empereur le pays que vous occupez. Vous n'avez pas sans doute perdu toute mémoire du jour où l'ambition et la mauvaise fortune vous firent tomber entre les mains de l'empereur mon saint maître, et vous conduisirent dans les prisons de Constantinople? Si l'empereur l'eût voulu alors, il eût pu faire de vous tout ce qu'il voulait; mais, toujours humain et toujours inspiré par une douceur chrétienne dans sa conduite avec tout le monde, il vous a généreusement et honorablement tiré de votre prison. Vous êtes alors revenu dans la Morée, et vous n'avez pu vous y tenir en repos. Réunissant aussitôt des troupes, vous vous êtes armé, vous avez passé dans la Lacédémonie pour ravager le pays, vous avez couru après une vaine gloire, vous vous êtes rendu coupable de perfidie envers l'empereur, vous avez foulé aux pieds tous vos serments, et avez tenu une conduite tout opposée à celle que vous aviez juré de tenir. Si vous eussiez conservé le souvenir du malheur que vous avez essuyé dans la Pélagonie, vous ne tireriez pas vanité

ρημίαν ἦλθετε, νὰ ἐπάρῃς τὸν Μορέαν·
αι Φράγκοι εὑρέθησαν, ὁποῦ ἦσαν ἐδικοί μου·
ρων ἐκέρδησαν, καὶ ἐσᾶς ἐκατασφάξαν·
ρα πάλιν, ἀδελφὲ, εἰς τὸ Μακρὺ τὸ Πλάγιν,
ἐπάθετε μὲ ὅσα φουσάτα εἴχες·
α καυχοῦμαί το, οὔτε ἐπαινοῦμαι ἀτός μου,
Θεὸν εὐχαριστῶ, τὸν μέγαν δικαιοκρίτην,
ἐδικαίωσεν, ὡς τὸ εἴδετε ἀτοί σας.
ν ἀπεπλήρωσεν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
ἀπηγήθηκε καὶ εἶπε τοῦ δομεστίκου,
πάλιν νὰ λαλῇ δομέστικος ὁ μέγας,
πρὸς τὸν πρίγκηπα ἀπόκρισιν τοιάδε·
ἔχω μὲν, ἀδελφὲ, πρίγκηπα τοῦ Μορέως,
νὰ λαλῶ, ὅσα συμφέρει εἰς τοῦτο,
μαι 'ς τὴν φυλακὴν, καὶ ἔχεις με δεμένον·
νὰ μοῦ ἤθελες εὐθὺς κόψει τὴν κεφαλήν μου,
ἀφήσω νὰ εἰπῶ, ἀπόκρισιν νὰ δώσω
ὅσα ἐμίλησες, διοῦ ἔν' κατηγοριά μου·
ἔπει γὰρ εὐγενικοῦ ἀνθρώπου νὰ καυχᾶται,
οῦ δώσῃ εἰς πόλεμον ἡ τύχη νὰ κερδήσῃ,
ρῃ τον εἰς χεῖράς του, νὰ ἔν' εἰς ἐξουσιάν του,
ὁποῦ μάχεται, καὶ ἔχει τον ἐχθρόν του·
« Ὅτι τῆς μάχης τὰ ῥιζικὰ κοινὰ εἶναι εἰς τὸν κόσμον·
« Καὶ τοῦτο, τὸ ἐλάλησες διὰ τὸν ἐμὸν αὐθέντην,
« Τὸν βασιλεὰ τῶν Ῥωμιῶν, ἄδικον μέγα ἔχεις·
« Ὅτι οἱ πάντες 'ξεύρουν το, ὡς ἔνι ἡ ἀλήθεια,
« Ὅτι ὁ τόπος τοῦ Μορεὼς οὐδὲν ἔναι ἐδικός σου·
« Μὲ ἄδικην κληρονομιὰν, μὲ δυναστειὰν τὸν ἔχεις·
« Τοῦ βασιλεὼς τῆς Ῥωμανιᾶς ἔναι γονικαρχία·
« Καὶ μὲ ἁμαρτιὰν τυραννικὴν ἦλθασιν οἱ γονεῖς σου,
« Καὶ ἔπιασαν τοῦ βασιλεὼς τὸν τόπον, καὶ κρατεῖς τον.
« Ἰδὲς τὸ ποῦ σὲ ἤφερεν ὁ φθόνος καὶ ἡ ἁμαρτία
« Ἐκεῖ 'ς τὰς χεῖρας (τοῦ) βασιλεὼς, τοῦ ἁγίου μου αὐθέντου·
« Καὶ ἂν ἤθελεν ὁ βασιλεὺς, εἶχε τὴν ἐξουσίαν
« Νὰ πήσῃ, ὅσον ἤθελεν, ἐτότε εἰς ἐσένα.
« Ἀλλὰ ὡς ἔνι ἐλεήμονας, χριστιανὸς εἰς πάντας,
« Μετὰ τιμῆς σ' ἐξέβαλεν ἀπαὶ τὴν φυλακήν του·
« Καὶ ἦλθες ἐδῶ εἰς τὸν Μορεὰν, ποσῶς οὐκ ἀναπαύθης,
« Εὐθὺς φουσάτα ἐσύναξες, καὶ ἀτός σου ἁρματώθης,
« Ἐδιέβης 'ς τὴν Λακεδαιμονιὰν διὰ ν' ἀφανίσῃς κόσμον.
« Εὔκαιρην δόξαν ἔδειξες ν' ἀποφανῇς εἰς τοῦτο·
« Τὸν βασιλέα ἀπίστησες, ἐπάτησες τὸν ὅρκον,
« Τὸ ἐναντίον ἔπηκες εἰς ὅσον ὑπεσχέθης.
« Καὶ ἂν ἐθυμάσουν τὰ ἔπαθες εἰς τὴν Πελαγονίαν,

de votre succès présent, et ne verseriez pas tout le blâme sur les autres; car dans toutes les choses humaines, et surtout dans la guerre, la fortune est variable. Mais mon infortune et la douleur de me voir captif m'ont poussé à dire plus que je ne devais. Je vous prie donc de m'excuser, vous et tous les chefs présents ici. »

Le prince lui répondit avec calme et sagesse: « Je sais, Grand-Domestique mon frère, que la douleur seule de votre position vous a fait tenir ce langage, et je l'excuse comme venant d'un homme noble tombé en mon pouvoir. Mais si partout ailleurs et dans toute autre occasion un homme jouissant de sa liberté[1] eût osé m'appeler parjure et me reprocher de fouler aux pieds mes serments, fût-ce l'empereur lui-même, il faudrait que je me coupasse la gorge avec lui. Vous êtes mon captif, et je dois tout excuser. Cependant tout le monde sait que la faute de cette guerre ne peut être rejetée sur moi. L'empereur a été trompé par de faux rapports des perfides Grecs de Monembasia. Il a ajouté foi à leurs trompeuses nouvelles, et a envoyé ses troupes contre moi. C'est lui qui, le premier, a commencé la guerre et s'est rendu coupable de la violation des traités. Ma puisse le Dominateur des mondes lui pardonner cette faute! car je suis convaincu qu'il a été entraîné par d'autres, et n'a commencé les hostilités que pour s'en être trop fié à leurs rapports. »

Ils se turent alors tous les deux, et rejetèrent le blâme de cette affaire sur les habitants de Monembasia. Le même soir, le prince ordonna de disposer toutes ses prisons, et il envoya chacun de ses captifs dans une prison adaptée à son rang. Il envoya à Chlomoutzi[2] le Grand-Domestique et sa suite, ainsi que Cavalléritzès[3]. Les autres prisonniers furent répartis dans différentes places. Après quoi, il convoqua tous les chefs militaires et autres sages hommes[4] de son armée, pour délibérer avec eux sur ce qu'il avait à faire, et pour savoir sur quel point il devait se diriger, et comment il fallait s'y prendre pour assurer le succès de leur entreprise. Une partie du conseil fut d'avis que toute l'armée retournât dans ses foyers pour s'y reposer des longues fatigues de la guerre; mais les plus sages, qui n'étaient pas moins las de ces con-

« Ποτὲ νὰ μὴ ἐκαυχάσουνε, ἄλλον νὰ ἐκατηγόρας·
« (Ἐπεὶ) τοῦ κόσμου τὰ ἐνάντια καὶ τῆς στρατειᾶς ὁμοίως...
« Ὅμως σὰν ἦφερε ὁ καιρὸς, τῆς φυλακῆς μου ἡ θλίψις,
« Καὶ εἶπα περισσότερον τὰ οὐκ ἔπρεπε νὰ εἴπω,
« Συμπάθιο ἀς ἔχω ἀπὸ σοῦ καὶ ἀπὸ τοὺς κεφαλάδαις. »
Ὁ Πρίγκηπας, ὡς φρόνιμος, οὕτως τὸν ἀποκρίθη·
« Σὺ, ἀδελφὲ δεμέστικε, γινώσκω, ἀπὸ πικριά σου
« Εἶπες καὶ ἐλάλησες πολλὰ, καὶ ἐγὼ σοῦ τὰ ὑπομένω,
« Ὡς ἄνθρωπος εὐγενικὸς, ποῦ εἶσαι 'ς τὴν φυλακήν μου.
« Εἰ δὲ καὶ ἦτον ἀλλαχοῦ, νὰ εἶχες ἐλευθερίαν[1],
« Νὰ εἴπεις, ἐφιόρκησα 'ς τὸν ὅρκον τὸν ἐπῆκα,
« Ἂν ἦτον ἀτός του ὁ βασιλεὺς, νὰ ἐσφάζομεν μετ' αὖτον.
« Διότι εἶσαι 'ς τὴν φυλακὴν, εἶσαι συμπαθημένος·
« Οἱ πάντες γὰρ ἠξεύρουν το, ἐγὼ σφάλμα οὐκ ἔχω.
« Ὁ βασιλεὺς διὰ ψέματα, τὰ τοῦ ἔστειλαν ἐδῶθε
« Οἱ Ῥωμαῖοι οἱ ἄπιστοι ἐκ τὴν Μονεβασίαν,
« Ἐπίστευσε τὰ λόγια τους, καὶ ἔστειλε φουσάτα,
« Καὶ ἄρχισε νὰ μάχεται, καὶ ἔπηκεν ἁμαρτίαν·
« Καὶ ὁ παντοκράτορ ὁ Θεὸς τοῦ νὰ τὸν συμπαθήσῃ·

« Ὅτι ἔχω εἰς πληροφορὶαν ἄλλει τὸν ἀπεργῶσαν,
« Καὶ ἐπίστευσε τὰ λόγια τους, καὶ ἀρχίνησε τὴν μάχην. »
Ἀπαύτου γὰρ ἐσίγησαν ἀμφότερα τὰ μέρη,
Καὶ ἔβριξαν τὴν κατηγοριὰν εἰς τοὺς Μονεβασιώτας.
Καὶ μετὰ ταῦτα ὁ πριγκηπας ἐκείνην τὴν ἐσπέραν
Ὥρισεν, ἐδιόρθωσαν ταῖς φυλακαῖς, ὁποῦ εἶχε,
Καὶ τὸν καθέναν ἔβαλε πρὸς τὴν οὐσιὰν τὴν εἶχεν·
Εἰς τὸ Χλωμοῦτζι[2] ἀπέστειλε δομέστικον τὸν μέγαν
Καὶ τοῦ αὐτοῦ τὴν συντροφιὰν καὶ τὸν Καβαλλαρίτζην[3],
Τοὺς ἄλλους γὰρ ἀπέστειλε 'ς τὰ ἕτερα τὰ κάστρη·
Καὶ ὡσὰν τοὺς ἀπέστειλεν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
Ὥρισε καὶ ἐλάλησαν ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Ὁμοίως τοὺς γνωστικώτερους[4], τοὺς εἶχε τὸ φουσάτον·
Βουλὴν ἐπῆρε μετ' αὐτοὺς, τὸ πῶς θέλουσι πράξειν,
Ποῦ νὰ ἀπέλθουν, ποῦ νὰ πᾶν, καὶ πῶς διὰ νὰ πείσουν·
Οἱ μὲν ἐλέγαν ν' ἀπελθοῦν εἰς τὰ ἐσπίτιά τοῦς,
Ὁ καθεὶς ν' ἀναπαυθῇ, ὅτ' ἦσαν κοπιασμένοι·
Οἱ δὲ, οἱ φρονιμώτεροι, ὁποῦ 'σαν πενεμένοι,
Ὡρθώσασι νὰ ἀπελθοῦν 'ς τὴν Λακεδαιμονίαν·

(1) C'est-à-dire, qui ne fût ni mon prisonnier ni celui d'un autre.

(2) Χλωμοῦτζι, ou Κλεμοῦτζι, place édifiée par Geoffroy II de Ville-Hardoin, sur la route de Clarentza à Gastouni, au sud-ouest et à trois lieues d'Andravida. (Voyez page 65 de cette chronique.)

(3) Voici la troisième fois que ce nom se représente. C'est l'exemple qu'avait cité Ducange, d'après le manuscrit de Paris.

(4) Le besoin de bons conseils faisait sans doute mettre au milieu des chevaliers, soit de simples hommes d'armes, soit des Grecs du pays, alliés avec eux.

es hostilités, pensèrent que l'armée devait iger sur la Lacédémonie. Ce pays offre mbreuses ressources pour le maintien et sistance d'une armée, et toutes les choses vie y sont abondantes. Ils étaient ainsi ée de faire le siége de Mesithra; et si ard pouvait leur fournir les moyens rendre maîtres de cette place, il leur de- facile de ressaisir tout le pays.

prince adressa alors la parole à messire in, son premier capitaine, et à messire le Catava, son maréchal, et leur ordon- tout disposer pour que l'armée pût se en route et se rendre dans la Lacédé- , conformément à l'avis adopté par le l.

deux chefs prirent soigneusement toutes esures nécessaires, et le lendemain, de heure, ils arrivèrent à l'endroit désigné. urent aussitôt des informations inatten- ur l'état des choses, et apprirent que la re partie des habitants grecs de la contrée passé, ainsi que toute leur famille, dans ce de Mesithra. Le prince fut extrême- fâché de voir que le pays avait été aban- par tous les habitants du fort de Lace- nia et des campagnes, et il ordonna aussi- dans son dépit, que les maisons et biens ux qui avaient émigré fussent donnés à d'autres habitants, qui étaient des Francs du pays, hommes de vérité, et dans lesquels on pouvait avoir beaucoup plus de confiance que dans les premiers. Il prescrivit aussi à ses troupes de courir et de ravager ces campagnes et les environs, partout où on s'était révolté contre lui. Il approvisionna ensuite la ville de Lacédémonia, y plaça une garnison, et donna ordre d'y faire toutes les constructions et fortifications nécessaires.

Ses troupes se répandirent dans le pays, et pillèrent Vatica, Hélos et toute la contrée, jusqu'à Monembasia. Elles parcoururent de là Dragaligos et toute la Tzaconie, qu'elles pillèrent, ravagèrent et détruisirent complétement. Toute la Lacédémonie était bien approvisionnée, et les troupes qui furent envoyées de ce côté s'enrichirent autant qu'elles voulurent.

Le prince Guillaume avait l'intention de passer l'hiver dans la Tzaconie; mais, ainsi que cela arrive souvent dans les choses humaines, on songe à une chose et on en rencontre d'autres, si bien que les chances nouvelles qui se présentent finissent par entraver tous nos premiers projets. A peine un mois entier s'était-il écoulé depuis le moment où le prince avait commencé ses opérations, qu'il reçut la nouvelle que les Scortins s'étaient de nouveau révoltés, et qu'après avoir embrassé le parti des Grecs, ils avaient

τι ἡ χώρα εὔκολη δι' ἀνάπαυσιν φουσάτου,
χει τὰ πράγματα πλήθια διὰ ζωήν τους,
καὶ νὰ διακρατοῦν τοῦ Μεζιθρᾶ τὸ σέντζιο·
ν τύχῃ νὰ εὕρωσιν ὁδὸν νὰ πιάσωσι τὸ κάστρον,
ι ἠμπορέσουσι τὸν τόπον νὰ κερδέσουν.
ς τὸν μισὲρ Ἀσιλῆ, ὁ πρίγκηπας ἐλάλει,
τον πρῶτος ἀρχηγὸς εἰς ὅλα τὰ φουσάτα,
ὲρ Τζὰν δὲ Καταβᾶ τὸν πρωτοστράτορά του·
αὐτοὶ νὰ ὀρθώσουσι, νὰ ἐξέβουν τὰ φουσάτα,
ν 'ς τὴν Λακεδαιμονιὰν, καθὼς τὸ ἐσυμβουλεῦσαν.
ι αὐτοὶ, ὡς προθυμώτατοι, ὤρθωσαν, ἐκινῆσαν,
ὸ αὔριον πρωῒ ἐσώσασιν ἐκεῖσε.
ὼ γὰρ ἀποσώσασι, τάδε μαντάτα ηὗραν·
ι γὰρ οἱ πλεώτεροι τῆς χώρας γὰρ ἐκείνης
σωσφάμηλοι 'ς τοῦ Μεζιθρᾶ τὸ κάστρον.
ῶν ηὗρεν ὁ πρίγκηπας εὔκαιρην δὲ τὴν χώραν
ὸ κάστρον τὸν λαὸν, τοὺς τοπικοὺς ἐκείνους,
ς τὸ ἐβαρέθηκε, πολὺ κακὸν τοῦ ἐφάνη·
ώρθωσι, τὰ σπίτια τους ἐδῶκεν
ν, ποῦ ἔβαλε νὰ μένουσιν ἀπίσω,
Φράγκοι τοπικοὶ, ἄνθρωποι τῆς ἀληθείας,
ι θάῤῥος εἰς αὐτοὺς πλέον παρὰ 'ς ἐκείνους.

Ἀπαύτου ὁρίζει τὸν λαὸν, νὰ τρέχουν νὰ κουρσεύουν
Ταῖς χώραις, τὰ περίχωρα, ποῦ 'σαν ῥοβελεμένα.
Τὴν χώραν ἐσωτάρχησε τῆς Λακεδαιμονίας·
Λαὸν ἔθεκεν εἰς αὐτὴν, ὁρίζει νὰ τὴν κτίζουν,
Καὶ νὰ τὴν δυναμώνουσιν ἐξ ὅτι κάμνει χρεία.
Ἔδραμαν τὰ φουσάτα του τὰ Βάτικα, τὸ Ἕλος,
Καὶ μέχρις 'ς τὴν Μονοβασιὰν, ἐκούρσεψαν τὸν τόπον·
Ἀπαύτου τὸν Δραγάλιγον καὶ ὅλην τὴν Τζακωνίαν
Ἐκούρσεψαν καὶ ἀφάνισαν, τοὺς τόπους ἐρημῶσαν·
Τὴν χώραν ἐσωτάρχησαν, ἐπλούτυναν οἱ ἄνθρωποι,
Ὁποῦ ἔβαλεν ὁ πρίγκηπας νὰ μένουν εἰς τὴν χώραν·
Ἐπεὶ καὶ ἐλογίζετο νὰ ξεχειμάσῃ ἐκεῖσε.
Ὡς δὲ εἶναι τὰ ῥιζικὰ καὶ ἡ τύχη τῶν ἀνθρώπων,
Ἄλλα σκοπεῦσι νὰ γενοῦν, καὶ ἄλλα τοὺς εὑρίσκουν·
Πολλὰ ἐμποδίζει ὁ κίνδυνος, ποῦ ἔρχεται τοῦ ἀνθρώπου·
Οὐδὲν ἐπέρασε ποσῶς σῶος γὰρ ἕνας μῆνας,
Μαντάτα τοῦ ἠφέρασι τοῦ πρίγκηπος Γουλιάμου,
Οἱ Σκορτινοὶ ἐῤῥοβέλευσαν καὶ ὑπᾶν μὲ τοὺς Ῥωμαίους,
Ἔβαλαν παρακαθισμοὺς 'ς τὸ κάστρον τοῦ Ἀρακλόβου,
Ὁμοίως 'ς τὴν Καρίταιναν ἐβάλασι φουσάτα,
Εἰς λογισμὸν νὰ τὰ κρατοῦν διὰ τὸν βασιλέα.
Τὸ ἀκούσει γὰρ ὁ πρίγκηπας ἐτοῦτα τὰ μανδάτα

formé le blocus de la place d'Araclovon, et jétés des troupes à Caritena, dans le dessein d'occuper ces deux places et de les conserver au nom de l'empereur. A cette nouvelle, le prince munit la place de Lacedemonia [1] de toutes les troupes et de toutes les choses nécessaires, et se mit à la tête de son armée, avec laquelle il arriva à Veligosti. Il réunit alors ses chefs, et délibéra avec eux sur la manière de pénétrer dans les défilés de Scorta, pays que ses montagnes, ses ravins et ses gorges étroites rendent d'un très difficile accès. Il adressa alors la parole à messire Ancelin, ce guerrier expérimenté, et lui dit avec une grande effusion d'amitié : « Vous avez déjà, mon frère et mon compagnon, fait pour moi beaucoup de choses. Grâce à la sagesse de vos avis et de vos conseils, j'ai obtenu de grands avantages et de nombreux succès dans les combats. Tout le monde connaît les services que vous m'avez rendus dans cette guerre contre l'empereur. Je m'adresse donc encore à vous, frère, ami et parent, et vous prie de m'aider dans cette affaire, et de tâcher avec moi de réparer tout le mal et tout le chagrin que m'a causé mon neveu, le seigneur de Caritena, ce grand perturbateur, qui, abandonnant ce pays et moi son oncle, dont il tient sa seigneurie de Caritena, est allé afficher sa honte dans le royaume de Pouille. Aidez-moi, je v prie encore, contre la perversité et les muti ries de ces Scortins sans foi, de ces perfides belles qui après mon pardon se sont enc une fois révoltés. Mettez sur pied les Tu que nous avons ici parmi nos troupes; voyez-les dans les défilés de Scorta. Qu'ils b lent et ravagent les maisons et les villag que tous les hommes qu'ils feront prisonni soient à l'instant massacrés, et que tout butin qu'ils prendront leur appartienne. »

Messire Ancelin, homme plein d'habile comprit promptement toute la douleur qu prouvait le cœur du prince, et lui pro d'exécuter ses ordres. « Seigneur, lui dit en cherchant à le calmer, ne vous chagri pas; je ferai tout ce que vous désirez, et v serez satisfait de moi. » Il s'adressa alors a chefs turcs, et particulièrement à Mélik, premier d'entre eux, et leur communiqua en tail la volonté du prince, qui leur ordonnait pénétrer dans les défilés de Scorta, et il ajo que, tout le butin qu'ils feraient, ils pourrai se le partager entre eux.

A ces paroles Mélik manifesta une vive jo et répondit qu'il allait s'empresser d'exécu les ordres du prince. Tous les Turcs firent même éclater leur joie. Mélik les partagea

Τὴν χώραν ἐσωτάρχησε τῆς Λακεδαιμονίας [1]
Ἀπὸ λαὸν καὶ πράγματα νὰ ἔχουν τὴν ζωήν τους,
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, 'ς τὴν Βελιγοστὴν ὑπῆγε.
Ἀκλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τοὺς πρώτους τοῦ φουσάτου,
Βουλὴν ἐπήρασιν ὁμοῦ, τὸ πῶς θέλευν ποιήσει,
Νὰ σεῦσουν 'ς τὸν δρόγγον τῶν Σκορτῶν, ὅτι ἔναι σκληρὸς ὁ τόπος
Ἀπὸ βουνὰ καὶ ἔμπατα καὶ ἀπὸ στεναῖς κλεισούραις·
Ἀκλεῖ τὸν μισὲρ Ἀσελῆ, τὸν φρόνιμον στρατιώτην,
Καὶ λέγει τον ὁ πρίγκηπας μετὰ πολλὴν ἀγάπην·
« Ἐσύ, ἀδελφὲ καὶ σύντροφε, πολλὰ ἔπηκες διὰ μένα
« Μὲ τὴν βουλὴν καὶ φρόνεσιν ὁπού 'χω ἀπὸ σένα·
« Μεγάλα κατορθώματα, στρατιωτικαῖς δουλείαις
« Ἔπηκες καὶ ὠφελήθηκα, οἱ πάντες τὸ ἐγνωρίζουν,
« 'Σ τὴν μάχην ὁποῦ ἔχομεν μετὰ τὸν βασιλέα.
« Διὰ τοῦτο πάλιν, ἀδελφέ, φίλε καὶ συγγενῆ μου,
« Ἀξιῶ καὶ παρακαλῶ νὰ πήσῃς καὶ ἐτοῦτο
« Διὰ τὸ κακὸν καὶ τὴν χολὴν ὁποῦ μοῦ ἔπηκε ὁ ἀνεψιός μου,
« Αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁ μέγας δημεγέρτης,
« Ὁποῦ ἄρηκε τὸν τόπον του καὶ ἐμένα, ποῦ 'μαι θεῖος του,
« Καὶ ὁποῦ κρατεῖ τὴν αὐθεντειάν, ὁπού 'χει, ἀπὸ μένα,
« Ἐδιέζη νὰ πουπεύεται εἰς τὸ ὀργάτον Πούλιας·

Ὡσαύτως δὲ διὰ τὴν κάκωσιν καὶ τὴν δημεγερσιν
« Τῶν Σκορτινῶν τῶν ἄπιστων, αὐτῶν τῶν δημεγέρτων,
« Ὁποῦ ἀπιστῆσαν ἀπὸ μὲ ὑπὲρ φερῶν γὰρ δύων
« Τοὺς Τούρκους ὁποῦ ἔχομεν ἐδῶ 'ς τὴν συντροφιάν μας
« Νὰ τοὺς ὀρθώσῃς νὰ σεβοῦν εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν δρόγγο
« Νὰ καψουν, νὰ ἐξαλείψουσιν ὁσπήτια καὶ χωρία·
« Καὶ ὅσους ἀνθρώπους πιάσουσιν, εὐθὺς νὰ ἀπιθάνουν,
« Καὶ ὅσον κερδέσουν ἀπ' αὐτοὺς ἂς ἦναι διὰ δικόν τους.
Ἐν τούτῳ ὁ μισὲρ Ἀσελῆς, ὡς φρόνιμος ὁποῦ ἦτον,
Ἐγνώρισε τὸν πρίγκηπα, τὸ πῶς ἔναι θλιμμένος,
Καὶ εἶπε καὶ ὑποσχέθη του τὸ ὁρίζει νὰ πληρώσῃ·
Γλυκὰ τὸν ἀποκρίθηκεν· « Αὐθέντη, μὴ χολιάζῃς·
« Καὶ ἐγὼ νὰ πήσω τὸ ἠγαπᾷς, ὁποῦ σοῦ θέλει ἀρέσει. »
Τοὺς ἀρχηγοὺς ἐλάλησε, πρῶτον δὲ τὸν Μελίκην·
Τοῦ πρίγκηπος τὸν ὁρισμὸν λεπτῶς τοὺς ἀφηγήθη.
Τὸ πῶς ὁρίζει νὰ ὑπᾶν εἰς τῶν Σκορτῶν τὸν δρόγγον,
Καὶ ὅσον κοῦρσον θέλουσι τοῦ νὰ διαφορέσουν,
Νὰ ἔχῃ μὲ τοὺς Τούρκους του, νὰ ἔναι ἐδικόν του.
Ὁ Μελὴκ, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
Ἀπόκρισιν τοῦ ἔδωκε πρόθυμα νὰ τὸ πήσῃ·
Χαιράμενοι ἐγείνησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι.

(1) Le texte dit τὴν χώραν, le pays. Τῆς Λακεδαιμονίας χώρα se prend ici tantôt pour pays et tantôt pour ville ; de même que Λακεδαιμονία signifie tantôt la ville et ta la province de Lacédémonie.

divisions, qui devaient marcher séparé-
, et messire Ancelin leur donna des guides
armi les gens du pays.
s Turcs se jetèrent aussitôt dans les défi-
e Scorta, parcoururent toutes les cam-
s, brûlant et dévastant le pays, et taillant
ces tous ceux qu'ils rencontraient armés.
qui se soumirent furent traités avec hu-
té et amenés devant le prince auquel ils fu-
livrés. Les chefs scortins, voyant l'état dé-
ré des choses, gagnèrent les hauteurs des
agnes [1]. [Là ils délibérèrent sur le parti
avaient à prendre, et dépêchèrent au prin-
envoyé pour lui demander grâce et merci ;
rant qu'ils ne s'étaient nullement révoltés
e lui, mais que les motifs de leur conduite
t tout différents, puisque] ils ne s'étaient
réunis que pour se décider sur ce qu'ils
nt à faire après la défaite de l'armée grec-
abandonnés comme ils l'étaient par le sei-
de leur pays, le seigneur de Caritena.
prince refusa d'abord de se rendre à leurs
ications ; mais les grands et les chefs, qui
rvaient de l'affection, et même une véri-
amitié pour le seigneur de Caritena, prièn-
nstamment le prince d'accorder un géné-
pardon à tous ces hommes qui se présen-

λήτα τοὺς ἔπεσε, νὰ ἦναι χωρισμένοι·
Ἀσιὰς τοῦ ἔδωσε προσόδους ἐκ τὸν τόπον.
ῶκεσαν εἰς τὰ Σκορτὰ οἱ Τοῦρκοι καὶ κουρσέψαν,
ν καὶ ἐξάλειψαν τὸν τόπον καὶ τὰς χώρας·
μὲ ἅρματα ἔπιασαν, ὅλους ἐκατακόψαν,
σὸν ἐπροσπέσαν 'ς αὐτούς, ἐλεημοσύνην νὰ ὕραν·
ρίγκηπες τοὺς ἤφεραν, καὶ ἐπαράδιδάν τους·
τὰν εἶδαν οἱ ἄρχοντες οἱ Σκορτινοὶ ἐτοῦτο,
ἐ ὄρη ἐφύγασιν, εἰς τὰ ψηλὰ βουνία [1].
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
ν ἐπῆραν ἐνεμοῦ, τὸ πῶς θέλουσι πράξειν....
τὸ μάχην τῶν Ῥωμιῶν, αὐτοῦ τοῦ βασιλέως·
ιεσιν αὐθέντης τοὺς, αὐτὸς τῆς Καριτένου....
τὶ ἤκουσεν ὁ πρίγκηπας, εὐθὺν τοὺς ἀπεδέχθη·
μεγάλοι ἄνθρωποι, ἔλοι οἱ κεφαλάδαις,
χω σπλάχνος καὶ φιλιὰν 'ς τὸν αὐθέντην Καριτένες,
ίγκηπα παρακαλοῦν καὶ δέονται πρὸς αὐτον,
καθίσῃ τὸν λαὸν, ἀφοῦ τοῦ ἱπροσπέσαν·

taient en suppliants devant lui. Le prince accueillit enfin leurs prières et se rendit à leurs désirs. Sans perdre de temps, il envoya un messager à Mélik, et l'engagea à faire cesser le pillage et à revenir auprès de lui. Celui-ci revint en effet, au premier ordre, à Veligosti, présenter ses respects au prince qui lui fit le meilleur accueil.

Le prince Guillaume licencia alors toutes ses troupes, et chacun se retira pour aller se reposer dans ses foyers. Lui-même il rentra dans le pays de la morée avec sa suite. Les Turcs l'y accompagnèrent, et lorsqu'il fut de retour chez lui, ils demandèrent leur congé, conformément aux arrangements stipulés entre eux et lui lors de leur arrivée à Andravida. La retraite des Turcs causa un vif chagrin au prince, qui leur paya leur solde complète, et y joignit pour Mélik une gratification et des présents, en le priant de rester avec lui encore six mois, après lesquels il pourrait se retirer s'il le voulait. Mélik lui répondit en s'inclinant avec respect : « Prince et puissant seigneur, je vois avec plaisir que mes services ne vous ont pas été inutiles, et que vous en avez retiré quelque fruit ; mais lorsque je me suis engagé au service du Grand-Domestique, je ne devais rester

Ὁ πρίγκηπας τοὺς ἤκουσε, θέλημα τοὺς ἐπῆκεν·
Εἰς τὸν Μελὴκ ἀπόστειλε σπουδαίως μανταποφόρον,
Ν' ἀφήσῃ τὰ ἐκούρσευε, καὶ πρὸς αὐτὸν νὰ ἔλθῃ·
Καὶ ἐκεῖνος, ὡς τὸ ἤκουσε, 'ς τὴν Βελιγοστὴν ἦλθε,
Τὸν πρίγκηπα ἐπροσκύνησε· καλὰ τὸ ἀποδέχθη.
Εἰς τοῦτο ἀπολόγιασεν ὁ πρίγκηψ τὸν λαόν του,
Καὶ ἐδιέβη ὁ καθεὶς εἰς τὴν ἀναπαυσίν του.
Αὐτὸς τοῦ Μορεὼς ἐπῆγενε μετὰ τὴν φαμιλιάν του.
Οἱ Τοῦρκοι ἐπῆγασιν ὁμοῦ ἐκεῖσε μετ' ἐκεῖνον·
Καὶ ἀφοῦ ἐσώασιν ἐκεῖ, ἀπολογιὰν ζητοῦσι
Τοῦ πρίγκηπος, καθὼς ἦτον ἡ συμφωνιὰς ταῖς εἶχαν
Ἐπότε ὅταν ἦλθασιν ἀρχῆ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα.
Πολλὰ τοῦ ἐφάνη βαρετὸν ὁ ἀποχωρισμός τους·
Ἔλυσεν, ἐπλερῶσάν τους τὴν ῥόγαν ἀκεραίαν·
Καὶ τὸν Μελὴκ φιλοτιμᾷ, καὶ ξένια τὸν ἔδωκε·
Παρακαλεῖ, καὶ λέγει τον τοῦ νὰ σταθῇ μετ' αὖτον
Ἑξαμηναῖον μοναχά, καὶ τότε νὰ ὑπαγένῃ·
Καὶ ἐκεῖνος ἀποκρίθηκεν, ὑποκλιτὰ τὸν λέγει·
« Αὐθέντη μέγα, πρίγκηπα, ὀλπίζω, ἡ δούλευσί μου
« Ὄφελον σὲ ἐποίησε καὶ διάφορον ἐμοίως·
« Ὅταν ἐσυμβιβάσθηκα μετὰ τοῦ δεμεστίκου,
« Χρόνον τὸν ὑποσχέθηκα νὰ πήσω μετ' ἐκεῖνον·

Ici se trouve dans le manuscrit de Paris une lacune
vers, suppléée par le manuscrit de Copenhague. Je

place la traduction de cette lacune dans le texte, entre deux crochets.

qu'un an avec lui, et voici déjà deux ans que je suis absent de mes foyers, et mes compagnons d'armes ne me permettraient pas de rester plus longtemps dans ce pays. Je vous prie donc, seigneur, de ne pas me forcer à rester ici, car j'ai fait le serment de revenir à cette époque auprès de mes parents. »

Le prince, en entendant ce discours, cessa d'insister; il leur fit à tous de nombreux dons d'amitié, et leur fournit des guides chargés de les accompagner jusque dans la Vlachie [1]. Toutefois, quelques-uns d'entre eux n'hésitèrent pas à rester en Morée. D'après l'ordre du prince on les baptisa [2]. Il fit deux d'entre eux chevaliers, et leur accorda des fiefs. Ils se marièrent ensuite, et eurent des enfants qui sont encore établis dans la Morée, à Bournabos et à Renta.

Je vais maintenant quitter ce sujet, et rapporter ce qui concerne ce célèbre guerrier, le seigneur de Caritena, et raconter sa conduite antérieurement à cette affaire.

Dans le temps que le prince était en guerre avec l'empereur des Grecs et avec le frère de l'empereur, ainsi que je viens de le rapporter, le seigneur de Caritena, qui était regardé comme un des premiers chevaliers du monde, et d la réputation de bravoure était répandue d tous les royaumes, succomba à la tentation démon, et se laissa (malheur commun à be coup d'autres sages guerriers) prendre d'am pour la femme d'un certain chevalier co sous le nom de messire Jean de Catava [3]. Il leva cette femme de la Morée, et l'emmena Pouille, sous prétexte d'un pèlerinage dans couvents de ce pays. Il prétendit d'abord a visiter Saint-Nicolas à Rome, et ensuite l'A change Michel, dans le vaste couvent de ce n situé sur le sommet d'une montagne voisine Manfredonia [4]. Le roi Mainfroy [5] gouvern alors la Pouille, et était roi de Sicile et de t tes les parties de ce royaume. Lorsqu'il eut pris, par le rapport de quelques personnes, q le seigneur de Caritena, cet homme célè dans le métier des armes par toute la Roma était venu en Pouille, il s'en étonna beauco et s'informa du motif qui l'y amenait et d qu'il voulait y faire. Les gens de sa suite qui trouvaient dans le pays dirent au roi : que l seigneur venait en pèlerinage dans les sa couvents de son royaume, et que de là il

« Καί τώρα ἐδιχρόνησα, πεῦ λείπω ἐκ τὰ δικά μου·
« Καὶ αὐτοὶ ὁπεῦ 'ναι μετ' ἐμέ, ὅλη ἡ συντροφία,
« Οὐδὲν μ' ἀφίνουν νὰ σταθῶ ἐδῶ 'ς τὸν τόπον τεῦτον·
« Καὶ δίρμαί σε, αὐθέντη μου, μηδὲ μὲ τὸ βιάσῃς·
« Ἐπεὶ ὅρκον ἔχω νὰ στραφῶ ἐκεῖ εἰς τὰ γονικά μου. »
Ἰδὼν ἐτεῦτο ὁ πρίγκηπας, οὐδὲν τὸν πολυδιάζει·
Χαρίσματα τὸν ἔδωκε, φυτδωριαῖς μεγάλαις·
Μὲ πρόβοδους τοὺς ἔστειλε, καὶ ὑπᾶσι 'ς τῆς Βλαχίας [1].
Ἀλήθεια τεῦτο ἐγένετον, ὅτι τινὲς ἀπ' αὐτους
Ἐνίμειναν εἰς τὸν Μορεὰν μὲ πρεθυμιὰν ἐτότε,
Καὶ ὥρισεν ὁ πρίγκηπας καὶ ἐβαπτίσασί [2] τους·
Ἔπηκε δυὸ καβαλλαριτοὺς, ἐδώκέ τους προνοίαις·
Γυναίκαις τοὺς ἐδώκασι, καὶ ἔπηκαν παιδία,
Ὁπεῦ 'ναι ἀκόμη 'ς τὸν Μορεὰν, 'ς τὸν Βεύρναβον κει 'στὴν Ρέντα.
Ἐν τεύτῳ ἀφίνομεν ἐδῶ ταῦτα, τὰ ἀφηγοῦμεν,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ δι' αὐτὸν τὸν στρατιώτην,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρίτενας, τὴν πρᾶξιν τὴν ἐπῆκε,
Πεῦ ἦταν ἐκείνους τοὺς καιρεὺς 'ς τεῦ πρίγκηπος τὴν μάχην,
Ἐς τὸν καιρὸν τὸν σὲ λαλῶ, κ' ἠκεύσετε τὸ λέγω.
'Σ τὴν μάχην ὁπεῦ εἴχασιν ὁ πρίγκηπας Γουλιάμος
Μὲ τῶν Ρωμιῶν βασιλεὰ καὶ μὲ τὸν ἀδελφόν του,

Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας, ὁπεῦ τὸν ἐκρατεῦσαν
Ἕναν ἐκ τοὺς καβαλλαριοὺς τοὺς πρώτους γὰρ τεῦ κόσμου,
Στρατιώτης ἦτον 'ξάκουστος εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ἀπὸ ἁμαρτιᾶς δαιμονικῆς, διὰ γυναικὸς ἀγάπην,
Τὸ ἔπαθαν καὶ ἄλλοι πολλοὶ φρόνιμοι στρατιῶται,
Ὀκάτινες καβαλλαριοῦ γυναῖκα ἐρωτεύθη,
Τεῦ μισὲρ Τζὰν ντὲ Καταβᾶ [3], εὕτως τὸν ὠνομάζαν·
Ἐπῆρέ την ἐκ τὸν Μορεὰν, ἐδιέβη εἰς τὴν Πεύλιαν·
Λέγουν νὰ προσκυνήσουσιν ἐκεῖ 'ς τὰ μοναστήρια,
'Σ τὸν ἅγιον Νικόλαον, 'ς τὸ παῖ νὰ σώσῃ εἰς τὸν Ρώμην,
Εἶθ' εὕτως 'ς τὸν Ἀρχάγγελον, 'ς τὸ μέγα μοναστῆρι,
Ὁπεῦ εἶναι ἄνω εἰς τὸ βουνὶν πλησιὸν τῆς Μανφρεδόνιας [4].
Ὁ ῥὴ Μαφρὲς [5] εὑρίσκετον ἐτότε εἰς τὴν Πεύλιαν,
Ῥήγας, αὐθέντης Συκελιᾶς, καὶ ὅλου τεῦ ῥηγάτου·
Καὶ ὡς ἤκουσεν ἀπὸ τιναῖς, πεῦ ἦλθαν καὶ εἶπασί του,
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρίτενας ἦλθεν ἐκεῖ εἰς τὴν Πεύλιαν,
Ὁ ἐξάκουστος 'ς τὰ ἅρματα 'ς ὅλην τὴν Ρωμανίαν,
Πολλὰ τὸ ἐθαυμάσθηκεν, ἐρώτησε, τὸν τρόπον
Νὰ μάθῃ καὶ τὴν ἀφορμὴν, τί ἤθελεν ἐκεῖσε.
Τινὲς, ὁπεῦ τὸ ἤκουσαν ἀπὸ τὴν φαμιλιὰν του,
Νὰ προσκυνήσῃ, λέγουσι, 'ς τὸ ἅγιον μοναστῆρι,

(1) Il y avait aussi des Turcs déjà établis dans une partie de ce pays.

(2) La bravoure des Francs en fesait des frères pour les Turcs.

(3) C'était ce guerrier goutteux dont il est question plus haut.

(4) Bâtie par Mainfroy, dont elle prit le nom.

(5) Mainfroy fut roi de Sicile, duc de Pouille et pri de Capoue, de l'an 1254 à l'an 1265. Il était fils nat de Frédéric II et oncle du jeune Conradin, son pup qu'il dépossé da de la couronne.

à Rome. Mais un autre homme, bien
qui tenait le secret d'un de ses parents
lui-même de la suite du seigneur de
rapporta au roi qu'il s'était pris d'a-
ur la femme d'un chevalier, l'avait
e la Morée, et l'avait amenée avec lui
r de son amour et vivre sans crainte

Mainfroy fut vivement affligé d'ap-
cette conduite honteuse d'un aussi
errier, et envoya aussitôt un cheva-
accompagné, pour dire de sa part à
Geoffroy, seigneur de Caritena, de se
ers le roi qui avait à lui parler. Sur
lation, messire Geoffroy monte aussi-
val, et arrive avec toute sa suite au-
oi. Le roi Mainfroy se lève à son ap-
prend par la main, le fait asseoir à
, et commence à l'interroger sur ce
venu faire en Pouille. Le seigneur de
ui dit : qu'il était venu faire un pèleri-
s les saints monastères, pour remplir
u'il avait fait lors de son emprisonne-
nstantinople par l'empereur des Grecs.
oi lui répondit : « Je m'étonne qu'un
ui jouit de votre réputation, et qui est
dans le métier des armes, ait pu pren-

dre une résolution semblable, et ait abandonné le prince Guillaume, son seigneur, au moment d'une guerre aussi importante, et lorsqu'on avait un si grand besoin de troupes pour repousser l'attaque de l'empereur de Constantinople. Jamais un homme noble, et encore moins un guerrier qui jouit d'une aussi brillante renommée que vous, ne doit se souiller d'un mensonge; une telle faute est véritablement affligeante pour tout cœur noble. Apprenez, seigneur de Caritena, et tenez pour certain que je connais le véritable motif qui vous amène ici, et je vous jure, sur le Christ, que j'en suis douloureusement affecté, à cause de la réputation dont vous jouissez. Votre conduite est tout-à-fait inconvenante, et je répugne à la nommer par son nom. Toutefois, mon amitié pour vous me fait un devoir de la blâmer en votre présence, afin de vous la faire mieux connaître. Vous avez abandonné votre seigneur pendant la guerre qui se continue en Morée ; vous avez foulé aux pieds tous vos serments; vous êtes à la fois infidèle et parjure envers votre seigneur-lige. Et, chose inconvenante et perfidie indigne! vous avez enlevé la femme d'un chevalier, sa femme légitime[1], et vous courez le monde avec elle; et cependant vous étiez lié par des

; τὸ ῥηγάτον του, νὰ ὑπᾷ καὶ εἰς τὴν Ῥώμην.
ολες ἄνθρωπος, ὁποῦ ἦτον πεδευμένος,
ρωτήσεινε ἐκάποιον συγγενῆ του,
ε τὴν φαμιλιὰν τοῦ αὐθέντου Καριτένους,
βαλλαριοῦ γυναῖκα ἐρωτεύθη,
ὰ τὸν Μορέαν, καὶ ἤλθεν ἐδῶ μετ' αὐτήν,
τῇ καὶ χαίρεται καὶ στέκεται μετ' αὐτήν.
εί το ὁ ῥὴ Μαφρὲς μεγάλως ἐθαρύνθη,
τὴν ἐντροπὴν τοῦ μεγάλου στρατιώτου.
ἀπέστειλαν καλὰ συντροφευμένον
τὸν μισὶρ Τζεφὲ αὐθέντην Καριτένου,
ος τοῦ ῥηγὸς λέγει παρακαλεῖ του,
ἵ νὰ τὸν ἰδῇ, χρῄζει νὰ τὸν συντύχῃ·
ὡς τὸ ἤκουσε, πηδᾶ καβαλικεύει,
ω τὴν φαμιλιὰν διέβη εἰς τὸν ῥήγαν.
γὰρ ὁ ῥὴ Μαφρὲς, ἐπροσκώθηκέ τον,
ι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει
ι τὸν ἐρωτᾷ τὸ πῶς ἦλθεν ἐνταῦτα.
; ἀσκρίθηκεν, ἦλθε νὰ προσκυνήσῃ
πήρια τὰ ἔταξεν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πόλιν,
ς τοῦ βασιλεὼς τὴν δύναμιν ἀπέσω.
ς ἀπεκρίθηκεν οὕτως, τὸν συντυχαίνει·

« Θαυμάζομαι στὴ γνώσι σου, στὸν ἔπαινον τὸν ἔχεις,
« Ὅτι εἶσαι εἷς τ' ἅρματα ἐξακουστὸς στρατιώτης,
« Καὶ ἄφηκες τὸν αὐθέντην σου τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον
« Εἰς τέτιαν μάκην δυνατὴν καὶ χρείαν τοῦ φουσάτου
« Ὁποῦ ἔχει μὲ τὸν βασιλεὰ τῆς Κωνσταντίνου πόλης.
« Οὐ πρέπει νὰ ἔνι εὐγενὴς ἄνθρωπος ψεματάρης,
« Οὔτε στρατιώτης ὡς ἐσὺ ὁποῦ εἶσαι παινεμένος·
« Καὶ πᾶς ἄνθρωπος εὐγενὴς πρέπει νὰ τὸ βαριέται,
« Καὶ νὰ τὸ θλίβεται πολλὰ ὅταν ἀκούσῃ σφάλμα.
« Αὐθέντη τῆς Καρίτενας, θέλω νὰ ἐγνωρίσῃς
« Καὶ κράτει το εἰς πληροφορὶαν, ἐξεύρω τὴν ἀλήθειαν
« Τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ πῶς ἦλθες ἐνταῦτα,
« Καὶ θλίβομαί το, μὰ τὸν Θεὸν, εἰς τὸν ἔπαινον τὸν ἔχεις.
« Τὸ πρᾶγμα ἔνι ἄσχημον, βαριοῦμαι νὰ τὸ λέγω·
« Ὅμως διὰ τὴν ἀγάπην σου θέλω νὰ τὸ φαυλίσω,
« Νὰ τὸ ἐγνωρίσῃς ἀκριβὰ τὸ πρᾶγμα τὸ ἔπῆκες.
« Ἄφησες τὸν αὐθέντην σου 'ς τὴν μάχην ὁποῦ ἔνι,
« Καὶ ἐπάτησες τὸν ὅρκον σου, ὁποῦ εἶσαι ὁμοσμένος,
« Καὶ εἶσαι ἄπιστος ἐπίορκος ς' τὸν λίζιόν σου αὐθέντην·
« Καὶ πάλιν ἄλλον ἄσχημον δημηγερσιὰν μεγάλην
« Ἐπῆρες τοῦ καβαλλαριοῦ ὀδύνως τὴν γυναῖκα[1],
« Τὴν ὁποίαν εἶχεν ὁμόζυγον καὶ περπατεῖς μὲ ταύτην,

ige, suivant le vieux texte vénitien des *Uxance*, er serment de : Non fazer à la dona ni à la fia or vilania del corpo, ni zaxer cum quelle car-

nalemente, se zo non fosse per maridazo, ni a soa sorella, tanto como ella è damixella o che ella sia in caxa del so signor, ni sofrir à so poder che altui lo faza. (*Uxance* 3.)

serments réciproques avec lui [1]. Vous voyez donc que votre conduite est connue. Je vous accorde toutefois un délai assez long encore, le terme de quinze jours, pour quitter mon pays et retourner en Morée secourir le prince votre seigneur dans sa guerre contre l'empereur des Grecs. Mais si, ce terme écoulé, je vous trouve dans mon royaume, je vous jure sur ma couronne et par mon ame que je vous fais à l'instant trancher la tête. »

Lorsque messire Geoffroy, seigneur de Caritena, eut entendu ce discours, et dès qu'il vit que le roi connaissait sa conduite coupable et lui avait même expliqué en détail la faute qu'il avait commise, la honte qu'il ressentit d'abord de ces reproches l'empêcha de parler. Il ne savait d'ailleurs que dire pour sa défense. Il répondit toutefois du mieux qu'il put :

« Seigneur roi, vous voyez un suppliant qui tombe à vos genoux et se prosterne devant vous. Tout ce que vous m'avez dit et raconté est vrai. Moi-même, je sens toute la gravité de ma faute. Je m'humilie et je remercie vot royauté, et je vais partir sans retard pour r tourner promptement auprès de mon seigne le prince Guillaume. »

Il prit alors congé du roi, retourna dans so logis, emmena toute sa suite, et partit auss tôt pour se rendre à Brindes [2]. Il y trouva u galère toute prête, à bord de laquelle il s'em barqua, et il arriva, après un voyage de vingt-tro jours, à Glarentza [3]. Il s'informa aussitôt où pourrait trouver le prince : un homme bien in struit de ce qui se passait lui assura que le prin Guillaume était à Andravida, où il avait conv qué une assemblée de tous les chefs, des pr lats et des bourgeois, grands et petits. Cet assemblée était alors occupée à délibérer su une nouvelle qu'ils venaient de recevoir, et i discutaient sur le parti qu'ils devaient prend dans l'affaire que je vais vous raconter.

A l'époque dont je parle, le comte d'Anjou seigneur de Provence [4], avait eu de la comtesse sa femme, trois belles filles [6]. Il maria la pre-

« Ὁποῦ ἔχεις ὅρκον [1] μὲ ταῦτον κ' ἐκεῖνος μὲ ἐσένα.
« Ἀσπὸν ἰδοὺ ἕνι γνωστὸν, τὸ αἴτιον τὸ ἔχεις.
« Σὲ δίδω τέρμενο μακρὺ ἡμέραις δεκαπέντε,
« Νὰ λείπῃς ἐκ τὸν τόπον μου, νὰ πᾶς εἰς τὸν Μορέα,
« Τοῦ πρίγγιπος τοῦ αὐθέντου σου εἰς τὴν μάχην νὰ βοηθήσῃς
« Ὁποῦ ἔχει μὲ τὸν βασιλέα ἐκεῖνον των Ῥωμαίων.
« Εἰ δὲ εὑρεθῇς εἰς τὸν τόπον μου διαβόντα τὸ τερμένον
« Ὀμνύω σε εἰς τὸ στέμμα μου, ς' τὴν ψυχήν μου ἐπάνω,
« Ὁρίσει θέλω παρευθὺς τὴν κεφαλήν σου κόψουν.
Τὸ ἤκουσέ το ὁ μισὲρ Τζεφρὲς αὐθέντης Καριτένου
Τὸ πῶς τὸν ἀποσκέπασεν ὁ ῥήγας ἀπατός του,
Καὶ εἶπέ το το πταίσιμο τὸ σφάλμα ὁποῦ εἶχε,
Καὶ ἐκ τῆς αἰσχύνης καὶ ἐντροπῆς ὁποῦ εἶχεν ἐκ τὸν ῥήγαν,
Ἡ συντυχιά του ἐκόνδευσε, τὸ τί λαλήσει οὐκ εἶχε.
Ὅμως ὅσεν ἠμπόρεσε τὸν ῥήγαν ἀπεκρίθη·
« Αὐθέντη ῥήγα, δέομαι, πίπτω καὶ προσκυνῶ σε,
« Ὅσα μὲ εἶπες καὶ λαλεῖς ὅρισές τα μὲ δίκαιον.
« Ἐπεὶ ἀτός μου εὑρίσκω τὸ πταίσιμον τὸ ἔχω.
« Καὶ προσκυνῶ, εὐχαριστῶ τὸ στέμμα τῆς βασιλειᾶς σου,

« ἐγὼ παρευθὺς νὰ διαβῶ σύντομα νὰ ὑπαγένω
« Ἐκεῖ εἰς τὸν αὐθέντην μου τὸν πρίγγιπα Γουλιάμεν.»
Ἀπολογιὰν ἐζήτησεν· ὁ πρίγγιπας τοῦ τὴν δίδει,
Ἐστράφη εἰς τὴν κατούναν του, πέρνει τὴν φαμιλιάν του,
Σπευδαίως ἀπέκει ἐμίσευσεν, ἐπῆγεν εἰς τὸ Βρεντίσι[2].
Κάτεργον κῦρεν ἕτοιμον, ἐσέβησαν ἀπαίσω,
Εἰς τὴν Γλαρεντζαν[3] ἔσωσε μέσα εἰς τρεῖς ἡμέρας.
Τὸν πρίγγιπα ἠρώτησε ποῦ διὰ νὰ τὸν εὕρῃ,
Καὶ ἐκεῖνος ὁποῦ ἤξευρε ἐπληροφόρησέ τον,
Ὡς τὴν Ἀνδραβίδαν εὑρίσκεται ὁ πρίγγιπας Γουλιάμες.
Σύναξιν εἶχε δυναπτὴν μὲ ὅλους τοὺς κεφαλάδες
Ἀρχιερεῖς καὶ βεσργισεοὺς, μικροὺς τε καὶ μεγάλους.
Βουλὴν ἐπέρνασεν ἐμοῦ δι' ἐκεῖνα τὰ μανδάτα,
Καὶ εἶχαν ἐσυντύχιναν τὸ πῶς διὰ νὰ πράξουν,
Εἰς τὸν καιρὸν τὸν σὲ λαλῶ, ποῦ λέγω κ' ἀρχεῦμαι.
Κόντον τ' Ἀντζὼ τὸν ἔλεγαν αὐθέντην τῆς Πρεβέντζας[4],
Εἶχε μὲ τὴν γυναῖκα του ἐκείνην τὴν κοντέσα[5]
Τρεῖς θυγατέραις[6] εὐμορφαις ὁποῦ ἦσασι παιδιά του.
Τὴν πρώτην γὰρ ὑπάνδρευσεν ὁποῦ 'τον κληρονόμος

Mais cette obligation n'existait que du lige au seigneur et nullement entre les feudataires eux-mêmes, à moins qu'il n'y eût entre eux confraternité d'armes.

(1) La confraternité d'armes, mentionnée plus haut.

(2) Le chroniqueur a grécisé la forme italienne *Brindisi*.

(3) Les ducs anglais de Clarence prennent leur nom de cette ville.

(4) Raymond Bérenger, dont notre chroniqueur veut parler, était comte de Provence et de Forcalquier, mais non comte d'Anjou. Ce qui lui a fait commettre cette erreur, c'est que sa fille ayant épousé Charles, frère de saint Louis, investi par celui-ci des comtés du Maine et d'Anjou, il a cru qu'il avait reçu à la fois l'Anjou et la Provence de sa femme.

(5) Raymond Bérenger avait épousé en 1220 Béatrix, fille de Thomas, comte de Savoie.

(6) Il eut quatre filles, qui toutes furent reines : l'aînée, Marguerite, épousa saint Louis, roi de France; la seconde épousa Henri III, roi d'Angleterre; la troisième Sancie, épousa Richard, duc de Cornouailles, frère d'Henri III et depuis roi des Romains; et enfin la quatrième fut mariée à Charles d'Anjou, qui devint ensuite roi d

e, qui était l'héritière, avec le frère puîné oi de France [1], appelé messire Charles, ore guerrier. Celui-ci hérita, par ce iage, de la seigneurie d'Anjou et de tout omtat [2]. Sa deuxième fille épousa le roi France [3], et la troisième et dernière [4] fut mariée au roi d'Angleterre. Le comte de Provence ne vécut que peu de temps après avoir marié ses trois filles [5], ainsi que je vous le rapporte, et messire Charles, frère du roi de France, devint son héritier à sa mort, attendu que son épouse était l'aînée [6] des sœurs [7].

ἀδελφὸν τὸν δεύτερον τοῦ ῥηγὸς δὲ τῆς Φράντζας [1],
ᾧ Κάρλεν τὸν ἔλεγαν, ἐξακουστὸς στρατιώτης·
ς ἐκληρονόμησε μὲ τὴν ὁμοζυγόν του
κόντσα τ' Ἀντζου τὴν αὐθεντιὰν καὶ ὅλο τὸ κοντάτον [2]·
δεύτερον ἐπῆρε τὴν ὁ ῥήγας δὲ τῆς Φράντζας [3],
τρίτον καὶ τὴν ὕστερην [4] ὁ ῥήγας Ἐγγλιτέρας·

Καὶ ἀφέτου γὰρ ὑπάνδρευσεν ὁ κόντος τῆς Προβέντζας
Ταῖς θυγατέραις τούταις τρεῖς [5], καθὼς τὸ ἀφηγοῦμαι,
Διαβὼν ὀλίγος ὁ καιρὸς, ἀπέθανεν ὁ κόντος,
Καὶ ἔμεινε 'ς τὸν τόπον του αὐθέντης κληρονόμος
Ὁ μισὲρ Κάρλος ὁ ἀδελφὸς τοῦ ῥήγα δὲ τῆς Φράντζας,
Διατὶ ἦτον πρώτη ἀδελφὴ [6] ἀπὸ ταῖς τρεῖς ἐκείναις [7].

les. Le Dante attribue à son ministre Romée l'honneur es quatre alliances :

Quattro figlie ebbe, e ciascuna reina,
Ramondo Berlinghieri; e ciò li fece,
Romeo, persona umile e peregrina:
.....
Indi partissi povero e vetusto.
E se 'l mondo sapesse 'l cuor ch' egli ebbe,
Mendicando sua vita a frusto a frusto,
Assai lo loda, e più lo loderebbe.
(*Paradis.* ch. VI, derniers tercets.)

e Dante, presque contemporain des faits mention- puisqu'il était né en 1265, vingt ans seulement après ort de Raymond Bérenger, commet ici une erreur répandue dans son siècle poétique et ami du merveil-, erreur qui a été accréditée par le moine des îles r et par Nostradamus, dans leurs Vies des plus célè- Poètes provençaux, au nombre desquels ils placent mond Pérenger. M. Raynouard, t. V, p. 121 de son ix de Poésies originales des Troubadours, cite en ef- le lui une pièce en forme de tenson entre *carn* et *ia* et un tenson avec Arnaud. L'erreur du Dante t d'une équivoque sur le nom de Romée de Ville- ve, ***Romeo*** et ***Romieu*** désignant en italien et en pro- al un pèlerin qui vient de faire le voyage de Rome ar extension tout autre pèlerinage. Voici comment commentateurs de Dante expliquent le fait : Un gen- omme inconnu, revenant du pèlerinage de Saint-Jac- de Compostelle, arriva chez le comte de Provence, ravi de sa bonté généreuse, s'attacha bientôt à son ser- e. Il montra tant de capacité et de sagesse que le prince confia l'administration de ses finances. Les soins, l'é- omie du nouveau ministre triplèrent le revenu de at, de manière que Bérenger put non-seulement tenir our brillante, mais soutenir glorieusement la guerre tre le comte de Toulouse, qui avait quatorze comtes r vassaux. Le mariage des quatre filles du comte mit mble aux services du pèlerin. Cependant il n'échappa t à l'envie et à la méchanceté des courtisans. Leurs mies déterminèrent Bérenger à lui demander ses mptes. Il les rendit et prouva son intégrité. « Monsei- r, dit-il ensuite, je vous ai servi longtemps; j'ai mis un tel ordre dans vos finances que votre état est devenu très considérable de petit qu'il était. La malice de vos barons vous engage à me payer d'ingratitude. J'étais un pauvre pèlerin quand je suis venu à votre cour, j'ai vécu honnêtement des gages que vous m'avez donnés; faites-moi rendre mon mulet, mon bourdon et ma panetière, et je m'en retournerai comme je suis venu. » Selon les mêmes auteurs, le comte touché de ces paroles voulut retenir le pèlerin; mais il résista aux sollicitations; il partit et on n'a jamais su ce qu'il était devenu. (Millot, hist. litt. des Troubadours, t. II, Biographie du comte de Provence.) Des investigateurs scrupuleux, doués d'une imagination moins poétique, ont prouvé que toute cette relation n'était qu'une fable. Le comte de Provence, par son testament daté de 1238, sept ans avant sa mort, laissa la tutelle de ses filles et la régence à son ministre Romieu de Ville-Neuve dont la famille était fort connue dans le Midi, et le testament de ce ministre, daté de 1250, était conservé dans les archives de Vence et prouvait à la fois sa naissance, sa parenté et son opulence.

(1) Béatrix, qui après la mort de son père épousa Charles d'Anjou, fut bien en effet l'héritière, d'après le testament de Raymond Bérenger; mais elle n'était que la quatrième fille.

(2) L'Anjou avait été confisqué par Philippe-Auguste, grand-père de saint Louis, sur Jean Sans-Terre, après le meurtre d'Arthur de Bretagne, et il était resté depuis ce temps entre les mains des rois de France. Saint Louis en investit son frère Charles le 27 mai 1246. Charles avait épousé en 1245, l'année même de la mort de Bérenger, sa fille Béatrix, déclarée, comme je viens de le dire, seule héritière du comté de Provence.

(3) On vient de voir que Marguerite, qui épousa saint Louis, était l'aînée.

(4) Des quatre filles de Raymond Bérenger, Éléonore, épouse d'Henri III, était la seconde.

(5) Il mourut avant le mariage de la dernière. Ce fut Romieu de Ville-Neuve qui la maria à Charles d'Anjou.

(6) Dans le manuscrit il y a πρῶτοι ἀδελφοί, un de ces iotacismes qui résultent si fréquemment de la similitude de prononciation entre ει et η.

(7) J'ai expliqué qu'il hérita par suite du testament.

A cette époque, l'empereur d'Allemagne, Frédéric, était aussi roi de Sicile et seigneur de Pouille [1]. Il avait attaqué le pape [2], et lui avait pris la Campanie. Il lui avait ensuite enlevé la souveraineté de Rome, et l'avait forcé à s'enfuir de cette ville et à se réfugier à Venise, afin d'éviter la mort. Le pape fut tellement courroucé, aussi bien que toute l'Église, qu'il ordonna qu'on cessât tout chant sacré en son honneur [3], qu'on ne célébrât le service divin ni pour lui ni pour les pays placés sous sa domination [4]; qu'on ne baptisât plus les enfants; qu'on ne dit plus les prières des morts, et qu'on ne célébrât plus de mariages. Partout l'univers, dans toutes les églises, dans tous les couvents, les prélats et les chefs d'église prononcèrent l'excommunication contre lui.

L'empereur Frédéric avait un fils bâtard appelé Mainfroy [5], prince de Salerne, et il avait sa souveraineté dans le territoire de Capoue. Après la mort de Frédéric [6], on couronna pour roi de Sicile Mainfroy [7], qui régna comme son père, et occupa le même pays avec la même suzeraineté. Ainsi que son père, Mainfroy souilla l'Eglise; mais, après un certain temps, que je crois peu considérable [8], on engagea le pape à retourner à Rome.

Ces événements n'étaient pas inconnus à messire Charles, comte d'Anjou et seigneur de Provence, qui était, comme je viens de le dire,

Ασιπὸν ἐκεῖνον τὸν καιρὸν, κ'ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὁ Φρεδερίγος [1] βασιλεὺς αὐτὸς τῆς Ἀλαμανίας
Αὐθέντευεν τὴν Σικελιὰν ἐκεῖνο τὸ ῥηγᾶτο,
Σύν τε τῆς Πεύλιας σὶ λαλῶ εἶχε τὴν αὐθεντίαν·
Τὸν πάπαν [2] ἐδυνάστευεν καὶ ἐπῆρε τὴν Καμπανίαν·
Ἀκόμη γὰρ ἐπῆρέ του τὴν αὐθεντιὰν τῆς Ῥώμης·
Τὸν πάπαν γὰρ ἐξώρισε, καὶ ἤρυγεν ἐκεῖθεν·
Σ'τὴν Βιντετιὰ ἐκατέφυγε νὰ μὴ τὸν θανατώσειν·
Καὶ εἰς αὐτὸ γὰρ ἐφύρησεν ὁ πάπας καὶ ἡ Ἐκκλησία·
Ἐκεῖνον καὶ τοὺς τόπους των ὁπού 'σαν μετ' ἐκείνου
Καμμία ἐκκλησία οὐ ψάλε τον, ἀλλ' οὐδὲ ἐλειτουργᾶ τον [3],
Παιδία οὐδὲν ἐβάπτιζαν, νεκροὺς οὐδὲν ἐψάλαν,
Οὔτε ποτὲ ἀνδρόγυνον καθόλου εὐλογοῦσαν [4]·
Πάντα τὸν ἀφωρίζασι 'ς ὅλαις ταῖς ἐκκλησίαις,

'Σ τὰ μοναστήρια σὶ λαλῶ, οἱ χριστιανοὶ γὰρ ὅλοι,
Ἀρχιερεῖς καὶ προεστοὶ ὅλης τῆς οἰκουμένης.
Ὁ Φριδερίγος βασιλεὺς εἶχεν υἱὸν παστάρδον,
Μαφρούς [6] ἦτεν τὸ ὄνεμα, πρίγκηπας τοῦ Σαλέρνου
Τῆς Κάπυας τὴν κράτησιν εἶχε τὴν αὐθεντίαν·
Ἀπέθανεν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ Φιρδερίγος [8],
Καὶ ἔστεψαν τὸν ῥοὴ Μαφραὶ ῥήγαν τῆς Σικελίας [7]
Ὅπη αὐθέντευε καὶ αὐτὸς, ὡσὰν καὶ ὁ πατήρ του,
Τοὺς τόπους καὶ τὴν αὐθεντιὰν τὰ ἐκράτει καὶ ἐκεῖνος·
Τὴν ἐκκλησιὰν ἐμεύρτευσε καθὼς καὶ ὁ πατήρ τ'ψ·
Καὶ ὅσα πέρασε καιρὸς κάμπωσος, ὡς εἰκάζω,
Τοῦ πάπα ἐσυγκρότησαν, καὶ στράφη εἰς τὴν Ῥώμην [8].
Καὶ ἤξευραν καὶ ἐγνώριζεν αὐτὸν ὁ μισὲρ Κάρλες,
Ὁ κόντο Τάντζος, τὸν ἔλεγαν αὐθέντη τῆς Προβέντζας·

(1) Frédéric II, surnommé Roger, était fils de l'empereur Henri VI et de Constance, fille de Roger, roi de Sicile. Il naquit le 26 décembre 1194, fut élu roi des Romains en 1196, avant son baptême; devint roi de Sicile en 1198, empereur d'Allemagne en 1220, roi de Jérusalem en 1226, et il mourut le 4 décembre 1250, dans la cinquante-septième année de son âge. Le savant Pierre des Vignes, dont il nous reste plusieurs lettres fort curieuses et quelques vers, était son chancelier. Les débats entre Fréderic II et Grégoire IX ont été racontés avec beaucoup d'impartialité et présentés d'une manière fort dramatique dans l'excellent ouvrage de M. Raumer sur la maison des Hohenstauffen, dont Frédéric II est l'un des plus illustres représentants.

(2) D'abord Grégoire IX qui l'avait déclaré déchu de l'empire et avait offert sa couronne à plusieurs souverains, et ensuite Innocent IV qui le déposa à son tour et fit élire à sa place roi des Romains, en 1246, Henri Raspon, qui reçut le surnom de *roi des prêtres* à cause de son élection, et mourut l'année suivante. Le sujet de leur débat est la grande querelle des investitures qui troubla si longtemps l'Europe. (Voy. Raumer, Geschichte der Hohenstauffen.)

(3) L'interdit avait été fulminé par Grégoire IX d'abord, et ensuite par Innocent IV, avant que Frédéric dirigeât ses armées contre lui. Grégoire IX avait dit dans une de ses bulles que Dieu avait confié aux papes la souveraineté temporelle et spirituelle du monde. Innocent IV, qui anathématisait Frédéric avec tant de caprice avait été intimement lié avec lui.

(4) C'est-à-dire que ses États furent mis en interdit pouvoir terrible et dangereux à celui même qui le possède, comme tout ce qui est sans contrôle.

(5) Mainfroy avait été nommé par son père prince de Tarente et non de Salerne. Comme un indice de plus de l'origine occidentale de notre chroniqueur, on remarquera qu'il reproduit ici la désinence française du nom de Mainfroy, plutôt que la désinence italienne du vrai nom, *Manfredi*.

(6) Φιρδερίγος, Φριδερίγος et Φριδερίγες, trois manières différentes de traduire Frédéric.

(7) Frédéric II eut pour successeur au trône de Sicile son fils Conrad, frère légitime du bâtard Mainfroy. Conrad couronné en 1250, mourut en 1254. La couronne passa à son fils mineur Conradin, qui fut détrôné par son oncle Mainfroy, régent du royaume; Mainfroy devint ainsi roi de Sicile en 1258.

(8) Il fut excommunié dès l'an 1259 par Alexandre IV mais cette excommunication produisit peu d'effet.

roi de France, et un guerrier terrible
mé par tout l'univers. Avec le consen-
les prélats et des cardinaux, on envoya
le lui ; on lui offrit des bénédictions et
es; on lui fit de grandes promesses s'il
e rendre auprès du pape et combat-
froy, tyran de l'Eglise, et l'exterminer.
gagea à mettre à sa disposition tout le
Saint-Pierre; à prêcher une croisade
terminer tous ceux qui croyaient au
t avaient reçu le baptême à marcher
ordres; à lui donner le sceptre de l'E-
omme un héritage qu'il pourrait trans-
ses enfants ; à l'honorer du titre de
lui conférer la couronne de Sicile, au-
ce royaume pouvait embrasser de ter-
ritoire, et la souveraineté de toute la Pouille [2].

Lorsque messire Charles, ce célèbre guerrier, frère du roi de France, vit toutes les promesses que le très saint pape lui faisait, sa première pensée fut cependant de refuser d'entreprendre cette expédition; car il craignait d'engager le roi de France, son frère, dans une guerre avec les Allemands [3] et les Gibelins, et de l'induire au péché par le scandale, le carnage et la destruction qui pourraient résulter d'une guerre entre les chrétiens. Sur ces entrefaites survint un incident que je vais vous rapporter.

A ce moment, le roi de France conçut le projet de faire des réjouissances publiques et de convoquer une brillante réunion des siens. Il écrivit à son beau-frère, le roi d'Angleterre [4],

ς γὰρ τοῦ ῥηγὸς, καθὼς σὲ ἀφηγήθην,
πώτης φεβερὸς ἐξακουστὸς 'ς τὸν κόσμον·
λὴν τῶν ἀρχιερεῶν καὶ τῶν γαρδιναλέων
πῆλνευν εἰς αὐτὸν, τοιάδε τοῦ μηνεῦσιν,
παρακάλεσιν, ὑπόσχεσιν μεγάλην,
ἔλθῃ πρὸς αὐτὸν, τὴν μάχην νὰ καταπιάσῃ
οὴν τε Μαφραὶ, τύραννον Ἐκκλησίας,
σῃ μετ' αὐτὸν καὶ νὰ τὸν ἐξαλείψῃ·
Πέτρευ τὸν θησαυρὸν καὶ ὅλον του τὸ λογάριν
εἰς ἐξουσίαν του, φουσάτα νὰ συναξῃ,
ωρὸν νὰ ἐπάρωσιν ὅσ' εἰς Χριστὸν πιστεύουν,
ἦλθει μετ' αὐτὸν ὅσοι εἶναι βαπτισμένοι·
ν γὰρ τῆς Ἐκκλησιᾶς [1] νὰ τοῦ τὸ παραδώσῃ,
εἰς κληρονομιὰν αὐτὸς καὶ τὰ παιδιά του,
τὸν τιμήσωσι, τὸ στέμμα νὰ τὸν βάλουν

Νὰ ἦναι ῥήγας τῆς Σικελιᾶς καὶ ὅλου τοῦ ῥηγάτου
Ὅσον ἡ διακράτησις ὁμοίως καὶ τῆς Πούλιας [2].
Ὡς τὸ ἄκουσεν ὁ θαυμαστὸς ἐκεῖνος ὁ ἀνδρειωμένος,
Μισὶρ Κάρλος ὁ ἀδελφὸς τοῦ ῥήγα δὲ τῆς Φράντζας,
Τὸ τὸν ὑπεσχέθη καὶ ἔγραψεν ὁ ἁγιώτατος πάπας,
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς νὰ τὸ καταπιάσῃ.
Τὸν ῥήγαν ἐκεῖνον τῆς Φράντζας τε ὁποῦ 'τον ἀδελφός του
Τὸν θέλει βάλῃ 'ς ταραχὴν καὶ μάχην δὲ μεγάλην
Μετὰ τοὺς Ἀλαμάνους [3] τε καὶ μὲ τοὺς Γηπιλήνους,
Καὶ ἤθελεν ἔχει ἁμαρτιὰ διὰ τὰ φονεκοπία,
Τῆς μάχης τῶν χριστιανῶν ἐξαλεσμὸν καὶ φθόνους·
Εἰς τοῦτο ἐξῆλθεν ὑπόθεσις ἐτσύτη ὁποῦ σὲ γράφω.
Ὁ ῥήγας αὐτὸς τῆς Φράντζας τε ὀρέγεται νὰ πήσῃ
Χαρὰν καὶ κάλεσμα λαμπρὸν μετὰ τοὺς ἐδικούς του.
Τὸν σύγγαμβρόν του ἐμήνυσε ῥήγαν τῆς Ἐγγλιτέρας [4],

ntend probablement par là l'espèce de protecto-
êrêts du peuple contre les papes, créé en 1144
ent II, avec le titre de sénateur, dignité dont fut
rles sous le titre de sénateur perpétuel de Rome.
fut Urbain IV qui, l'an 1264, fit offrir à Char-
la couronne de Sicile. Innocent IV l'avait déjà
en 1254 à Edmond, frère d'Henri III d'Angle-
rouve dans la nouvelle édition des *Fœdera* de Ry-
mée 1254, un très grand nombre d'actes relatifs
nsaction.

Allemands composaient ce qu'on appelait le
in, opposé au parti guelfe. L'empereur Henri V
sans enfants en 1235, la diète des princes alle-
emblée à Mayence pour nommer son successeur,
ntagée entre deux maisons dès longtemps riva-
s divisions bouleversèrent l'Italie et l'Allemagne
noms même devinrent dans la suite des distinc-
rti. Les quatre derniers empereurs étaient sortis
on qui gouvernait le duché de Franconie, qu'on
antôt par le nom de Salique et tantôt par celui
de Geibelinga ou Waiblinga, château situé dans les montagnes de la Souabe, près de Stuttgardt, d'où cette maison était peut-être sortie. Ses partisans furent ensuite appelés *Gibelins*. Une autre maison puissante originaire d'Altdorf possédait à cette époque la Bavière ; comme elle eut à sa tête sucessivement plusieurs princes qui portaient le nom de Guelfe ou Welf, elle fut elle-même, ainsi que ses partisans, désignée par celui de *Guelfe*. La maison des Gibelins avait eu de longues guerres avec l'église, les Guelfes s'en étaient déclarés les constants protecteurs. De là ce nom de Gibelin pour désigner le parti des empereurs allemands contraire aux papes, et celui de Guelfe pour désigner le parti des papes et tous ceux qui leur étaient favorables. Ces noms survécurent à la grande inimitié de l'empire et du sacerdoce, et désignèrent par la suite : le nom de Gibelin, le parti contraire à l'indépendance italienne; le nom de Guelfe, le parti de l'indépendance. (Sismondi, Hist. des républiques italiennes, t. II, p. 21.—Le Dante.—Raumer)

(4) Henri III, qui avait épousé Éléonore, sœur de Marguerite, femme de saint Louis.

une lettre d'amitié, dans laquelle il le priait avec instance de venir avec la reine, sœur de sa femme, le visiter à Paris, pour y passer quelques jours agréablement avec lui. Le roi d'Angleterre accepta cette invitation, qui provenait d'une amitié sincère, et fut charmé de l'idée de revoir le roi de France, et de se réjouir avec lui. Il amena avec lui la reine son épouse, et tous deux arrivèrent à Paris, bien accompagnés [1]. Ils y firent de grandes réjouissances, comme les rois ont coutume de le faire. Un jour, c'était un dimanche, au milieu de tout l'éclat des fêtes, les deux sœurs reines, la seconde, qui était reine de France, et la troisième qui était reine d'Angleterre, étaient réunies ensemble. Au moment où elles étaient assises dans la chambre [2] de la reine de France, arriva la comtesse de Provence [3], leur sœur, qui avait hérité de tout l'héritage paternel. Quand les deux reines la virent arriver, elles se levèrent d'abord de leur siége, et s'assirent ensuite ensemble ainsi qu'il est d'usage parmi les femmes. Pendant qu'elles étaient assises, la reine de France, qui était la seconde, adressa la parole à sa sœur aînée, la comtesse, et lui dit : « Il ne vous convient pas, ma bonne sœur, quoi vous soyez l'aînée [4], de vous asseoir à côté nous, attendu que vous n'êtes que comte tandis que nous sommes reines [5], et que c'e nous que l'honneur et la supériorité apparti nent. »

A ce discours, la noble comtesse fut te ment mortifiée et saisie de honte qu'elle se l aussitôt de sa place, se rendit dans son hô et entra dans sa chambre, en fondant en l mes. Un instant après arriva le comte de P vence, qui demanda du dehors où était la c tesse. Quelqu'un lui répondit qu'elle était d sa chambre. Le comte alors entra libreme et sa noble épouse, s'apercevant de son app che, se hâta d'essuyer ses yeux avec son m choir. Le comte s'aperçut que sa femme a pleuré, et lui dit d'un ton de compassio « Qu'avez-vous à pleurer, comtesse? » Cell voulut d'abord nier la chose et ne pas avo ce qui lui était arrivé; mais le comte fit em dre avec colère un serment terrible : « Si v ne m'avouez pas à l'instant, lui dit-il, le m tif de vos pleurs, je saurai vous en puni vous donner juste cause de pleurer. »

φιλετικῶς τὸν ἔγραψεν, ἀξίως παρακαλεῖ τον
Νὰ ἔλθῃ μὲ τὴν ῥήγαιναν τὴν γυναικαδελφήν του,
Νὰ τὴς Παρὶς νὰ ἐσμίξωσι, νὰ κάμουν τὴν χαρήν του,
Καὶ ἐκεῖνος τὸ ἐδέξατο εἰς εἰλικρινῆ ἀγάπην.
Νόστιμον τοῦ ἐφάνηκε νὰ σμίξουν νὰ χαροῦσιν.
Ἐπῆρε τὴν γυναῖκά του τὴν ῥήγαιναν ἐκείνην,
Καὶ εἰς τὸ Παρίσι ἀπόσωσαν καλὰ συντροφευμένοι [1].
Χαραῖς μεγάλαις ἔπηκαν ὡς τὸ ἔχουν οἱ ῥηγάδες,
Καὶ μιὰν ἡμέραν κυριακὴν, ἦσαν χαραῖς μεγάλαις,
Οἱ δυὸ ἀδελφαὶ αἱ ῥήγαινες ἐνώθησαν ἀλλήλως,
Οἱ δεύτερη τῆς Φράντζας ἐν, ἡ τρίτη τῆς Ἐγγλιτέρας·
Καὶ ὡσὰν ἐκαθεζόπησαν 'ς τὴς ῥήγαινας τὴν τζάμπραν [2]
Ἦλθε καὶ ἡ ἀδελφὴ κόνταισα τῆς Προβέντζας [3],
Ὁποῦ ἦτον κληρονόμησα 'ς ὅλον τὸ γενικόν τους.
Τὸ εἶδόν την, ὅτι ἔρχεται, ἐπροσηκώθησάν την.
Ἐκάθησαν γὰρ ἐνομοῦ ὡς τὸ ἔχουν αἱ γυναῖκες,
Καὶ ὅσον ἐπεριγίνετον καθόμενες.....
Τῆς Φράντζας δὲ ἡ ῥήγαινα ἡ δεύτερη ἐκείνη
Λέγει τῆς πρώτης ἀδελφῆς ἐκείνης τῆς κονταίσας
« Οὐ πρέπει σευ, καλὴ ἀδελφὴ, ἀλλὰ καὶ πρώτη ἂν ἦσαι [4],
« Μετ' ἐμᾶς νὰ καθίζεσαι, ἐπὴν κοντίσα ἦσαι.
« Ἡμεῖς ῥιναῖς ἤμεσθεν [5], καὶ ἄλλη δέξα μᾶς πρέπει »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ἡ εὐγενικὴ ἐκείνη ἡ κονταίσα,
Ἀπὸ πικρίας καὶ ἐντροπῆς ἐκεῖθεν ἐσηκώθη,
Εὐθὺς καὶ ἐδιέβηκε, 'ς τὸ σπῆτί της ἀπῆλθεν,
Ἐσέβη εἰς τὴν τζάμπραν της μετὰ πολλῶν δακρύων.
Καὶ μετὰ ταῦτα ἀνέφανεν ὁ κόντος τῆς Προβέντζας,
Ἐρώτησεν ἀπέξωθεν ποῦ εἶναι ἡ κονταίσα,
Ὁκάτις ἀπεκρίθηκεν, ὅτι 'ς τὴν τζάμπραν ἔναι.
Ὁ κόντος γὰρ ἐλεύθερα ἐσέβηκεν ἀπίσω.
Τὸ νόησεν ἡ εὐγενικὴ ὅτι ἔρχεται ὁ κόντος,
Τὰ ἐμμάτια της ἐσφόγγιζεν μὲ τὸ ἀναπετάριν.
Ὁ κόντος δὲ ἐνόησεν, ἔκλαιεν ἡ κονταίσα,
Καὶ λέγει της μετὰ χολῆς· « Τί κλαίεις, *ε!* κονταίσα; »
Ἐκείνη, ἠθέλησε νὰ ἀρνηθῇ, νὰ μὴ τὸ ἐμολογήσῃ·
Ἐκεῖνος εὐθέως, ὠμοσεν, ὅρκον φρικτὸν ἐπῆκεν·
« Ἂν οὐκ εἴπῃς τὸ σύντομα, τὸ τί ἦναι τὸ κλαίεις,
« Ποίσει σὲ θέλω τιμωριάν, ἀληθινὰ νὰ κλαύσῃς. »
Ἐκείνη γὰρ φοβουμένη, εἶπέ του τὴν ἀλήθειαν,
Τὸ πῶς ἀπῆλθε νὰ ἰδῇ ταῖς δυό της ἀδελφάδαις,

(1) Le roi d'Angleterre vint en effet faire un voyage en France avec la reine et Sancie, sa belle-sœur, mais ce fut dans l'année 1254, et dix années par conséquent avant l'époque dont il s'agit. (Mathieu Paris, année 1254.)

(2) Τὴν τζάμπραν, mot tiré du français, *chambre*.

(3) Il manque un pied ou deux syllabes au premier hémistiche de ce vers, et un pied et demi ou trois syll quatre vers plus bas.

(4) On a vu que la reine de France était l'aînée, comtesse de Provence la quatrième.

(5) Après avoir grécisé le mot latin *regina*, le chr queur grécise le mot français *reine*.

comtesse, saisie de frayeur, lui avoua la vérité tout entière: « J'étais allée, lle, voir mes deux sœurs. Je me suis assise rs côtés, afin de m'égayer avec elles; mais œur cadette, la reine de France, voyant je m'asséyais sur le même rang qu'elles et ur faisais pas de déférence en leur qualité eines, a commencé à me dire : « Il ne vous ıvient pas, ma bonne sœur, d'être assise à :é de nous, et de vouloir tenir le même rang la même dignité que nous; car il est juste étant reines nous recevions de plus grands ıneurs qu'une comtesse, une duchesse, ou ıte autre femme. » Lorsque j'entendis ces les, je sentis une douleur profonde, et vins dans ma chambre, où je pleurai abon- nent. »

entendant ce récit le comte fit un serment le, et dit à la comtesse son épouse : « Je jure par le Christ et par sa mère de ne entrer dans votre lit que je ne vous aie fait couronnée. » Il sortit aussitôt de chez lui [1], a trouver le roi de France, son frère, qui omenait avec son beau-frère le roi d'An- gleterre. Il le prit à part, et lui dit : « Seigneur roi et frère, vous devez savoir que le très saint pape de Rome m'a écrit plusieurs fois, et m'a envoyé sa bénédiction et ses prières, en m'engageant à me rendre à Rome, me promettant, si je voulais déclarer la guerre au roi Mainfroy et l'attaquer avec mes troupes, de me faire déclarer roi de Sicile et de me reconnaître comme défenseur de l'Eglise de Rome. Jusqu'ici j'avais refusé de me jeter dans une semblable entreprise, et Dieu m'est témoin que j'agissais ainsi pour ne pas vous engager dans une guerre et ne pas vous exposer au malheur d'avoir à combattre l'empereur d'Allemagne aussi bien que tout le parti des Gibelins. Mais je cède enfin à l'idée d'entreprendre aujourd'hui cette guerre. Je me prosterne donc à vos pieds, et vous prie, comme mon seigneur et comme mon frère, de m'accorder d'abord votre permission, et ensuite des secours, de l'argent et des troupes, afin que je puisse partir avec honneur, et ainsi qu'il convient à mon rang. »

Le roi de France accueillit avec bienveillance cette proposition, et répondit à son frère

ἐκπζα ἐμεῦ μ' αὐταῖς νὰ περιδιαβάσω·
διατὶ ἐκάθισα ἰσόπρα μὲ ταύτας,
οὐδὲν ταῖς ἐτίμησα διεῦ ἦσαν ῥηγίναις,
ἀμὰ μου ἡ δεύτερη ἡ ῥήγινα τῆς Φράντζας
κ., ὅτι νὰ λαλῇ, οὕτως μὲ συντυχαίνει.
πρέπει σου, καλὴ ἀδελφὴ, νὰ κάθεσαι μετ' ἐμᾶς
στὰ εἰς ἕναν βαθμὸν, οὐ εἰς ἀξίαν τοιαύτην·
ὁ ἀρμόζει νὰ ἔχωμεν ἀξίαν πλειοτέραν,
ᾳ' ἐὺ κονταίσα ἡ δεύκισα ἡ ἄλλη καμμία γυναῖκα.
ἐγὼ ἐκεύσω τε, εὐθὺς εθλιβέ το μεγάλως,
εὐθὺ ἐδῶ εἰς τὴν τζάμπραν μου, καὶ ἔκλαυσα πολλάκις.»
πως ὡς τὸ ἤκουσεν, ὅρκον φριχτὸν ἐπῆκεν·
νὰ σι εἰς τὸν Χριστόν, εἰς τὴν αὐτοῦ μητέρα,
πρωνὰ μὴ κεμηθῶ ὁμάδι μετ' ἐσένα,
ᾳ νὰ πάσω νὰ γενῇς ῥήγαινα μὲ τὸ στέμμα [1]. »
ὡς ἐξέβη ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἐπῆγεν εἰς τὸν ῥήγαν,
ὁ ἀδελφόν του, σὲ λαλῶ, τὸν ῥήγαν δὲ τῆς Φράντζας,
ἐστριδιάζαζε μετὰ τὸν σύγγαμβρόν του,
ήγαν ὅπερ λέγασιν αὐτὸν τῆς Ἐγγλιτέρας.
με τον εἰς μιὰν μεριὰν, ἄρχισε νὰ τὸν λέγῃ·

« Αὐθέντη ῥήγα καὶ ἀδελφὲ, πρέπει καλὰ νὰ τἀξεύρῃς,
« Τὸ πῶς ὁ ἁγιώτατος ὁ πάπας ὁ τῆς Ῥώμης
« Πολλαῖς φοραῖς ἀπέστειλε μαντάτα εἰς ἐμένα,
« Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν νὰ ἀπέλθω εἰς τὴν Ῥώμην
« Ἂν θέλω τὴν μάχην νὰ πιάσω μετὰ τὸν ῥὴ Μαῶρέν,
« Νὰ πολεμήσω μετ' αὐτὸν εἰς κάμπεν μὲ φουσάτα,
« Καὶ ῥήγαν με ὑπόσχεται νὰ γένω Σικελίας,
« Νὰ ἦμαι καὶ διαφέστορας τῆς ἐκκλησίας Ῥώμης·
« Κ' ἐγὼ ποτὲ οὐκ ἤθελα νὰ τὸ καταπιάσω,
« Ὁ Θεὸς τὸ ἐξεύρει, διὰ σὲ, νὰ μὴ σὲ βάλω εἰς μάχην,
« Καὶ κόλασιν νὰ μάχεσαι μὲ τὸν ῥήγαν Λλαμάνιας,
« Ὡς τ' οὕτως καὶ τὸ μέρος του μὲ ὅλους του Γιπελήνους.
« Λοιπὸν, αὐθέντη, ἦλθέ μου βουλὴ νὰ τὸ ποιήσω.
« Δέομαί σε καὶ προσκυνῶ, ὡς αὐθέντη ἀδελφόν μου,
« Νὰ ἔχω ὁμπρὸς τὸν ὁρισμὸν αὐτὸν τῆς αὐθεντιᾶς σου,
« Καὶ ἀπέκει καὶ βοηθειαν, λεγάριν καὶ φουσάτα,
« Να ἀπέλθω τιμητικὰ ὡς πρέπει τῆς τιμῆς μου. »
Ὁ ῥήγας ὡς τὸ ἤκουσε, καλὰ τὸ ἀπεδέχθη,
Καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτὸν, λέγω τὸν ἀδελφόν του·
« Ευχαριστῶ τὸν Βασιλέα, ποῦ ἔπηκε τὸν κόσμον,

[1] Le récit de notre chroniqueur est parfaitement me à celui des chroniqueurs français du même t. Tous rapportent que ce fut l'ambition qu'eut sa e d'être reine, ainsi que l'étaient ses sœurs, qui dé- harles d'Anjou à accepter l'offre du pape. Giovanni i, auteur contemporain, parle de l'humiliation que tit la comtesse de Provence : « Per essere reina (dit- . VI, c. 90) impegnò tutti i suoi giojelli, e richiese tutti i baccellieri d'armi di Francia e di Provenza, che fossono a sua bandiera a farla reina; e ciò fece maggiormente per un dispetto e disdegno che portava; cioè che, poco tempo dinanzi, le sue tre maggiori sirocchie, che tutte tre erano reine, l'aveano fatta sedere un grado più basso di loro, onde con gran duolo se ne richiamò a Carlo suo marito, il quale le rispose: *Contessa, datti pace, che io ti farò tosto maggiore reina di loro.*

en ces termes . « Je remercie le Roi Créateur de l'univers de vous avoir inspiré l'idée d'une entreprise d'où doit résulter un grand honneur, et qui doit faire le salut du monde[1]. J'en appelle à témoin le Dieu de gloire ! dès longtemps j'avais envie de vous la conseiller, et je n'étais retenu que par la crainte de vous faire croire que je voulais vous éloigner de moi ; mais puisque le Dieu de gloire vous l'a inspiré, puisque vous vous êtes décidé de vous-même à la mettre à fin, disposez de mes trésors et de mon peuple. Salariez de bonnes troupes pour les décider à vous suivre. Que la bénédiction de Dieu, celle du Saint-Père et de moi-même qui suis votre frère, vous accompagnent et vous soutiennent partout où vous irez ! J'espère en Dieu et en votre prudence que vous vous conduirez de manière à honorer l'Eglise, moi, vous et toute notre famille. »

Le comte, qui était un homme prudent et habile, remercia le roi comme son seigneur et frère. Il arrangea ensuite ses affaires, se procura de l'argent, rassembla beaucoup de troupes composées d'hommes expérimentés et braves, tant fantassins que cavaliers, fit ses adieu au roi de France, et passa en Provence. Il pré para ses bâtiments, monta à bord[2] et arriva Rome dans l'espace d'un mois.

Rome n'est située qu'à douze milles de la mer Lorsque Charles d'Anjou eut débarqué ave toutes ses troupes, ses chevaux, ses coursier de main, ses armes et tous ses bagages, il fi tout charger sur des chars et des mulets, et o se mit en marche pour se rendre à Rome

Aussitôt que le pape[3] fut informé que messir Charles, seigneur de Provence, était arriv avec de brillantes troupes, la fleur de la France il leva les mains au ciel et remercia Dieu et le apôtres saint Pierre et saint Paul qui avaien inspiré au comte la pensée de venir à son se cours contre les tyrans et les ennemis de l'E glise, pour mettre enfin un terme aux désor dres et aux actes de despotisme qu'ils exer çaient, et le replacer lui-même paisiblemen sur le trône de Rome. Afin même de mieu prouver au comte toute la joie que son arrivé lui causait, et stimuler encore son activité, l pape lui-même monta à cheval avec tous se

« Ὁποῦ σ' ἔδωκε τὴν βουλὴν ἐτούτην νὰ τὸ πήσῃς,
« Διοῦ ἕνι πρᾶγμα τῆς τιμῆς καὶ σωτηριὰ τοῦ κόσμου[1].
« Εἰς τοῦτο ἐβγάνω μαρτυριὰν τὸν κύριον τῆς δόξης,
« Τὸ πῶς εἶχα τὴν ὄρεξιν νὰ σὲ τὸ συμβουλεύσω.
« Καὶ πάλιν ἐπροκρίνομουν μὴ τύχῃ καὶ σκοπήσῃς,
« Ὅτι θέλω νὰ λείπεσαι ἀπὸ τὴν συντροφιάν μου.
« Λοιπὸν ἀφοῦ σὲ ὡδήγησεν ὁ κύριος τῆς δόξης,
« Καὶ θέλεις ἀπὸ λόγου σου νὰ τὸ καταπιάσῃς,
« Ἔπαρον ἐκ τὸ λογάρι μου καὶ ἀπὸ τὸν λαόν μου,
« Φευσάτα ρόγευσε καλὰ νὰ ἔχῃς μετ' ἐσένα.
« Καὶ ὁ Θεὸς καὶ ἡ εὐχὴ ἐκείνου τοῦ πατρός μας,
« Εἴθ' οὕτως καὶ ἡ ἐμὴ εὐχή, ὁποῦ 'μαι ἀδελφός σου,
« Νὰ ἔνῃ εἰς βοήθειάν σου ἔνθα ἂν ὑπαγαίνῃς,
« Καὶ ἔχω ἐλπίδα εἰς τὸν Θεὸν 'ς τὴν γνῶσιν, ὁποῦ ἔχεις,
« Νὰ πήσῃς πρᾶγμα τῆς τιμῆς πρῶτον τῆς Ἐκκλησίας,
« Καὶ μετὰ ταῦτα ἐμὲν καὶ σὲν καὶ ὅλων τῶν ἐδικῶν μας. »

Ὁ κόντος γὰρ ὡς φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον καὶ 'πιδέξιος
Τὸν ῥήγαν εὐκαρίκησεν ὡς αὐθέντη ἀδελφόν του,
Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρθωσεν, ἐπῆρε καὶ λογάριν,
Φευσάτα ἐσύναξε πολλὰ ἀνθρώπους παιδευμένους,
Καβαλλαραίους καὶ πεζοὺς ἀνθρώπους ἀνδρειωμένους.
Τὸν ῥήγαν ἀποκαιρέτησεν, ἐδιέβη εἰς τὴν Προβέντζαν,
Τὰ πλεύτικά του ὥρθωσε, καὶ ἐσιέβηκαν εἰς αὖτα[2]
Καὶ εἰς τὴν Ῥώμην ἔσωσεν ἔσω εἰς ἕνα μῆνα.
Δώδεκα μίλια εὑρίσκεται ἡ θάλασσα ἐκ τὴν Ῥώμην,
Καὶ ἀφῶν ἐπίζευσεν εἰς τὴν γῆν ἐξέβη ὁ λαός του,
Τὰ ἄλογα καὶ τὰ φάρια καὶ ἡ ἁρματοσίαις,
Καὶ ὅλαις ταῖς οἰκονομιαῖς, ὅσαι ἀνεβασταίναν.
Ὅρισε, καὶ ἐφόρτωσαν σ' ἁμάξια καὶ μουλάρια,
Καὶ κίνησαν ν' ἀπέρχωνται ὁλόρθα εἰς τὴν Ῥώμην.
Τὸ ἀκούσει εἰς πληροφοριὰν ὁ πάπας ἐκ τὴν Ῥώμην[3]
Ὁ μισὶρ Κάρλες ἔρχεται ὁ αὐθέντης τῆς Προβέντζας
Μετὰ φευσάτα τὰ λαμπρὰ τὸ ἄνθος τῆς Φραγγίας,
Ἐσήκωσε τὰς χεῖράς του, καὶ τὸν Θεὸν δοξάζει,
Τὸν ἅγιον Πέτρον ἀλλὰ δὴ καὶ τὸν ἅγιον Παῦλον,
Ὁποῦ τὸν ἐγκαρδίωσαν, καὶ ἦλθεν εἰς βοήθειαν
Εἰς τοὺς τυράννους καὶ ἐχθροὺς ὅλης τῆς Ἐκκλησίας,
Νὰ λείψωσι τὰ σκάνδαλα, ἡ τυραννιαῖς, ποῦ κάμνει,
Καὶ ἐκεῖνος νὰ ἀναπαύεται εἰς τὸ σκαμνὶ τῆς Ῥώμης.
Εἰς τοῦτο ὁ πάπας ἐκ τὴν χαρὰν, ὁποῦ 'χε διὰ τὸν κόντον,
Καὶ διὰ νὰ δώσῃ προθυμιὰν τοῦ κόντου, καθὼς πρέπει,
Ἀτός του ἐκαβαλίκευσε μὲ τοὺς γαρδιναλίους,
Ὁμοίως μὲ τοὺς εὐγενεῖς ἀνθρώπους ἐκ τὴν Ῥώμην,

(1) Saint-Louis avait refusé la couronne de Sicile qui avait été offerte à un de ses fils.

(2) Charles s'embarqua le 15 mai 1265 avec quatre-vingts voiles. On trouvera quelques détails plus circonstanciés sur ce qui concerne Charles d'Anjou dans la Chronique de Ramon Muntaner qui suit celle-ci ; je me contenterai de relever les erreurs matérielles que le chroniqueur a pu commettre dans cette espèce d'épisode de son histoire

(3) Gui Foucaut, Français de nation, devenu pape en 1265, sous le nom de Clément IV.

aux et la noblesse de Rome, vint à la ren-
: du comte de Provence[1] et lui rendit les
rands honneurs dans cette entrevue.
arrivant à Rome, chacun se retira dans
gement. Le pape envoya ensuite auprès
nte cinq cardinaux, quatre métropolitains
ze évêques, qui le prièrent avec instance
rendre auprès du Saint-Père, qui désirait
rler. Ils l'accompagnèrent en lui rendant
orte d'honneurs. A son approche, le pape
a de son siége, le prit par la main, et le
eoir à ses côtés. « Soyez le bienvenu,
-il, noble homme, sang de France, dé-
r des chrétiens, fils de l'Eglise. » Il lui
da ensuite des nouvelles du roi de Fran-
étant informé par lui des intentions de
re, il l'en remercia, et loua beaucoup le
avoir bien voulu contribuer aux besoins
lise, et d'avoir consenti à une expédition
ssentielle à son honneur et à sa propre
qu'au repos des chrétiens et de toute
e. Après s'être entretenus ainsi de tout
les intéressait, le comte retourna dans
gement. Le pape de Rome invita ensuite
monde, grands et petits, à se réunir à
us ceux qui étaient venus avec le comte,

ἦλθεν εἰς συναπαντὴν τοῦ κόντου τῆς Προβέντζας[1].
ἀγάλλεν του ἔπηκεν εἰς τὴν ἕνωσιν ἐκείνην.
ἀφότου ἀποσώσασιν εἰς τὴν Ῥώμην εἰς τὸ κάστρον,
εἶς ἐπέζευσεν εἰς τὴν αὐτοῦ κατοῦναν.
ὅτου ἐπεζεύσασιν, ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
ἐς γὰρ ἀπίστειλε πέντε γαρδιναλίους,
πολίτας τέσσαρας καὶ δώδεκα ἐπισκόπους,
κόντον τοὺς ἀπίστειλεν, ἀξίως παρακαλοῦν τον,
νὰ ἐκεῖ νὰ τὸν ἰδῇ μετ' αὐτὸν νὰ συντύχῃ.
ε τὸν ἠφέρασι μετὰ τιμῆς μεγάλης.
ς τὸν νὰ τὸν ἰδῇ ἐπροσκυνήθηκέ τον,
χέρι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει·
ἦλθεν ὁ εὐγενὴς, τὸ αἷμα τῆς Φραγγίας,
στιανῶν διαφέστορας, υἱὸς τῆς Ἐκκλησίας.
νὰ τὸν ἐρωτᾷ μανδάτα ἐκ τὸν ῥήγαν,·
λφόν του σὶ λαλῶ, ἐκεῖνον δὲ τῆς Φράντζας.
του ἀφήγησέν τῳ τοῦ ῥήγα τὰ μανδάτα,
ἐχαρίστησε, μυρίο ἐπαινᾷ τον,
πέργησε 'ς τῆς Ἐκκλησιᾶς τὴν χρείαν·
ν πρᾶγμα νὰ ἦν τιμὴ καὶ ὄφελός του,
στιανῶν ἀνάπαυσις, καὶ ὅλης τῆς Ἐκκλησίας.
του ἐσυντύχασι, καὶ εἶπαν τὰ ἐχρῆζαν,
δὲ ἐστράφηκεν ἐκεῖ εἰς τὸ πέζευμά του.
ὲ ταῦτα ὥρισεν ὁ πάπας γὰρ τῆς Ῥώμης,

et tous les nobles de Rome, formèrent ainsi une cour plénière et une assemblée des plus brillantes, et se rendirent à l'église de Saint-Pierre, où le pape célébra la messe. Les prières terminées, il sortit du sanctuaire, et couronna messire Charles roi de Sicile, en lui plaçant de sa propre main une couronne d'or sur la tête, et tous, grands et petits, le saluèrent roi par acclamation.

A peine Charles fut-il devenu roi de Sicile que, ne voulant pas perdre son temps, il vint trouver le pape, et lui dit : « Saint-Père et seigneur, je ne suis pas venu ici pour me reposer, ainsi qu'une femme, mais bien pour faire la guerre au roi Mainfroy et aux Gibelins, ennemis de l'Eglise et excommuniés. Je ne serais pas assez orgueilleux pour penser que seul je pusse mener cette guerre à bonne fin ; mais, puisque vous êtes sur le trône de Rome et que vous m'avez déclaré le défenseur de l'Eglise, envoyez vos ordres dans tous les royaumes, et invitez ceux qui croient au Christ, et sont ainsi sous votre dépendance, à accourir à votre secours avec leurs troupes, pour combattre les ennemis de l'Eglise. »

Le pape de Rome approuva la proposition du

Καὶ ἐκάλεσε τοὺς ἅπαντας μικρούς τε καὶ μεγάλους,
Κάλεσμα ἔπηκε φρικτὸν, καὶ κούρτη δὲ μεγάλην,
Καὶ ἐκάλεσεν ὅσει ἦλθασιν ἐτότε μὲ τὸν κόντον,
Ὁμοίως καὶ ὅλους τοὺς εὐγενεῖς ἀνθρώπους ἐκ τὴν Ῥώμην,
'Σ τοῦ Ἅγιου Πέτρου τὴν ἐκκλησιὰν ἐλειτούργησεν ὁ πάπας·
Καὶ ἀφότου ἐλειτούργησε, καὶ ἐξέβηκε τὸ θῆμα,
Τὸν μισὲρ Κάρλον ἐστεψε ῥήγαν τῆς Σικελίας
Μετὰ χρυσοῦ τοῦ στέμματος ἀτός του γὰρ ὁ πάπας.
Ἐφήμασάν τον οἱ ἅπαντες μικροί τε καὶ μεγάλοι.
Ἀφοῦ ἐστέφθη ὁ μισὲρ Κάρλος ῥήγας τῆς Σικελίας,
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς νὰ χάνῃ τὸν καιρόν του,
Ἦλθε 'ς τὸν πάπαν, λέγει τον· « Αὐθέντη πάτερ ἅγιε,
« Ἐγὼ ἐδῶ οὐδὲν ἦλθα νὰ κάθωμαι ὡς γυναῖκα,
« Ἀφῶν ἐκαταπίασα τὴν μάχην μὲ τὸν ῥήγαν,
« Αὐτὸνεν δὲ τὸν ῥοαὶ Μαφραὶ καὶ μὲ τοὺς Γιπελίνους,
« Ὁποῦ εἶναι ἐχθροὶ τῆς Ἐκκλησιᾶς καὶ ἕνει ἀφωρισμένοι.
« Ἐγὼ οὐ καυχῶμαι, οὐ δύναμαι μόνος νὰ πολεμήσω,
« Ἀλλὰ ἀφῶν ἐσὺ κάθεσαι εἰς τὸ σκαμνὶ τῆς Ῥώμης,
« Καὶ ἔπηκες διαφέστορα ἐμὲ τῆς Ἐκκλησίας,
« Ὥρισε, στεῖλε πανταχοῦ εἰς ὅλα τὰ ῥηγᾶτα
« Ὅσει πιστεύουν εἰς Χριστὸν, καὶ ἕνει εἰς τὸν ὁρισμόν σου,
« Ὅλει νὰ σὲ βοηθήσωσι, μετὰ φουσᾶτα ποῦ ἔχουν,
« Νὰ πολεμήσουν τοὺς ἐχθροὺς, ποῦ ἕνει τῆς Ἐκκλησίας. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ ἅγιος ὁ πάπας ὁ τῆς Ῥώμης

[1] ment était alors à Viterbe, mais il envoya deux
s pour le remplacer auprès de Charles, qui était ar-
rivé à Rome, le jour des Rois de l'année 1266. (Voyez la chronique de Giov. Villani.)

roi, et envoya des lettres et des messagers par tous les royaumes et par tout l'Occident, avec ses bénédictions et ses prières, en invitant tous les chrétiens à le secourir contre les ennemis et les tyrans qui avaient souillé l'Eglise. Beaucoup de troupes, à cet appel, accoururent de tous les royaumes. Les Guelfes arrivèrent aussi de l'Italie. Quand toutes les troupes furent rassemblées à Rome, le roi les répartit en corps d'armée séparés. Il leur donna ensuite l'ordre de quitter la ville de Rome, et lui-même, revêtu de ses armes brillantes, qu'il portait avec beaucoup d'élégance, il se rendit auprès du pape, se mit à genoux devant lui, et lui demanda sa bénédiction. Le pape la lui accorda, et plaça sur son côté gauche la croix qu'il venait de faire faire pour lui, et que lui et toutes ses troupes devaient toujours porter dans cette expédition. Il donna ensuite sa bénédiction à toute

Καλὸν πολλὰ τοῦ ἐφάνηκε, τὸ ἐλάλησεν ὁ ῥήγας·
Εὐθὺς ὁρίζει γράφουσι, στέλλει μανδατοφόρους
Εἰς τὰ ῥηγᾶτα πανταχοῦ, εἰς ὅλην τὴν Φραγγίαν,
Εὐχὴν καὶ παρακαλεσιν νὰ τὸν ἔχουν βοηθήσῃ
Εἰς τοὺς τυράννους καὶ ἐχθρούς, ὁπού τὸν ἐμουρτεῦσαν.
Φουσάτα ἤλθασι λαμπρὰ ἀπ' ὅλα τὰ ῥηγᾶτα,
Ἐκ τὴν Ἰταλιὰν ἤλθασιν, ὅσοι ἦσαν γὰρ εἰ Γέλφοι·
Καὶ ἀφ' αὐτοῦ ἐσυνάχθησαν ὅλοι ἐκεῖ εἰς τὴν Ῥώμην,
Ὁ ῥήγας ἐδιαμείρασε τοῦ καθε ἑνὸς τὸ ἀλάγιν,
Καὶ ὥρισε νὰ ἐξεβοῦν ἀπὸ τῆς πόλεως Ῥώμης,
Καὶ ἐκεῖνος ἁρματώθηκεν, ὡς ἔπρεπε καὶ ἁρμαίζει.
Ἁρματωμένος τ' ἄρματα ἐδιέβη εἰς τὸν πάπαν,
Γονατιστὰ ἐζήτησε νὰ δώσῃ τὴν εὐχήν του,
Καὶ ὁ πάπας τὸν εὐλόγησε, καὶ τὸν σταυρὸν τὸν ἐπῆκεν,
Ὥρισε καὶ ἔθεσάν τον εἰς τὸ ἀριστερόν του πλάγι,
Τοῦ ἁγίου σταυροῦ τὴν τύπωσιν νὰ τὴν βαστᾶν μετ' αὐτον,
Ὁμοίως καὶ τὰ φουσάτα του, μικροί τε καὶ μεγάλοι·
Τοὺς ἅπαντας εὐλόγησεν, εὐχήθηκε καὶ εἶπεν,

l'armée, et déclara que le Christ toujours v
vant et le pape accordaient une absoluti
plénière à tous ceux que l'épée moissonner
dans cette expédition. Après toutes les bénédi
tions du pape, le roi se mit aussitôt en marc
et se dirigea sur la Pouille [1].

Lorsque le roi Mainfroy eut appris que
roi Charles marchait contre lui, il manda d
troupes d'Allemands, et il lui en vint en effet
nombreuses, de bonnes et de braves. Il lui
vint aussi de la Lombardie et de la Toscan
contrées qui étaient de son parti, du parti gibeli
Il lui en vint encore de la Sicile, ainsi que
la Calabre. Les troupes de ce roi étaient i
nombrables [2]. Il marcha à leur tête à Bénéven
pour attendre le roi Charles, qui y arriva bie
tôt. Une grande bataille eut lieu entre les de
armées [3]. Dieu voulut que la balance penchât
côté de la justice [4], et le grand roi Charles g

Ὅσοι ἀπεθαίνουν ἐκ τὸ σπαθὶ εἰς τὸ ταξεῖδι ἐκεῖνο
Νὰ ἔχωσι συμπάθιον ἐκ τὸν Χριστὸν τὸν ζῶντα,
Καὶ ἐκ τὸν πάπαν ἀλλαδὴ ἀπαὶ ταῖς ἁμαρτιαῖς τους·
Καὶ ἀφῶν ἐπῆρε τὴν εὐχὴν ὁ ῥήγας ἐκ τὸν πάπαν,
Ἐξέβησαν καὶ ἤλθασιν ὁλόρθα εἰς τὴν Πεούλιαν [1].
Ὡς τὰ ἤκουσεν ὁ ῥοὶ Μαφραὶς ἐτοῦτα τὰ μανδάτα,
Ὅτι ἔρχεται ἐπάνω του αὐτὸς ὁ ῥήγας Κάρλος,
Ἀπέστειλε καὶ ἤλθασι φουσάτα Ἀλαμάνων,
Φουσάτα πλεῖστα καὶ καλὰ ὅλα ἀνδρειωμένα,
Ὡσαύτως καὶ ἐκ τὴν Λουμπάρδιαν καὶ ἀπαὶ τὴν Τοσκάνη
Ὁπού ἦσαν εἰς τὸ μέρος του, ὅσοι ἦσαν Γιπιλῆνοι [2],
Ἐκ τὴν Σικελιὰν ἤλθασι καὶ ὅλοι ἐκ Καλαβρίαν.
Τόσα φουσάτα ἐσύναξεν, ὅτι ἀριθμὸν οὐκ εἶχαν.
Σ' τὸν Βεννιβάτ ἐστέκετον καὶ ἐπάντεχεν τὸν ῥήγαν.
Καὶ τόσον τὸν ἀνάμεινεν, ὅτι ἦλθε καὶ ἐκεῖνος.
Ἐκεῖ δύο ἐπολέμησαν μὲ ὅλα τὰ φουσάτα. [3]
Καὶ ὡς ἦτον θέλημα Θεοῦ, καὶ ἦτον καὶ τὸ δίκαιον,
Τὸν δίδει ὁ Θεὸς τὴν εὐτυχιὰν, ἐπαίρνει καὶ τὸ δίκαιον [4],

(1) Le jour même de son arrivée à Rome, Charles fut couronné roi de Sicile et de Pouille, et en sortit immédiatement pour marcher par la Campanie au-devant de l'armée de Mainfroy.

(2) Suivant la relation animée de G. Villani, si Mainfroy eût seulement attendu un jour ou deux pour livrer bataille, c'en était fait de l'armée de Charles déjà tourmentée par la famine, et auquel il ne restait plus de ressources pécuniaires pour y porter remède. Encore quelques jours, et Mainfroy eût pu agglomérer les divers corps d'armée qu'il avait disséminés en divers lieux, et qui revenaient auprès de lui à marche forcée, des Abruzzes, de la Calabre et de la Sicile; mais, ajoute G. Villani *a cui Dio vuole male gli toglie il senno*. Mainfroy voulut attaquer sur-le-champ. Il fit trois corps de bataille, le premier com
posé d'Allemands, au nombre de douze cents cavaliers; l
second composé de Toscans et Lombards, dont Villani n'éva
lue pas le nombre; le troisième commandé par Mainfroy en
personne et composé d'hommes de la Pouille et des Sar
razins de Nocera. Ce dernier corps était de quatre
cents cavaliers, sans y comprendre les piétons et archer
sarrazins qui étaient en grand nombre. (G. Villani, l. VI
ch. 7.)

(3) Le combat eut lieu le dernier vendredi de février
1266, près de Bénévent, sur les bords du fleuve Calor
dans une plaine nommée par les Français le Champ-Flo
ry, et par Villani la *Pietra a Roseto*.

(4) Au peu de sympathie que notre chroniqueur mo

gna la bataille; Mainfroy fut tué[1]. Ceux de ses soldats qui lui survécurent, se soumirent au roi Charles, et le reconnurent pour souverain; et depuis ce moment, celui-ci régna en paix, comme souverain des royaumes de Sicile et de Pouille.

Je vais reprendre ici mon récit relatif à Guillaume, prince de Morée, et je dirai sa conduite avec le noble seigneur de Caritena. A son retour du voyage dans le royaume de Sicile et de Pouille, dont j'ai parlé dans ce livre, le prince lui pardonna et lui rendit la seigneurie pour laquelle il relevait de lui, mais sous la condition, stipulée par écrit, qu'elle ne serait transmissible qu'à ses héritiers en ligne directe.

Le prince continuait alors à Nicli la guerre contre l'empereur des Grecs, et il en était de cette guerre comme de la plupart des guerres, où les chances sont souvent partagées et où l'on a aujourd'hui des succès, demain des revers. Ce serait sans doute un véritable tourment que de vouloir rapporter dans ce livre tous les détails de ces affaires. Mais pour me soulager un peu dans mes récits et soulager aussi mon lecteur, je me suis imposé le devoir de ne choisir que la fleur des événements et des transactions qui ont porté un fruit. Une fois avertis de l'obligation que j'ai contractée, écoutez-moi donc, et apprenez les événements.

Dès que le prince Guillaume eut su que le roi Charles avait vaincu le roi Mainfroy, et qu'il lui avait coupé la tête[2], et s'était emparé de toute sa seigneurie et de son royaume, il en fut vivement réjoui, parce que cette victoire était utile à la race des Français à laquelle il appartenait, et de plus, parce que ce souverain de la même race devenait voisin de sa principauté de Morée. Une idée vint alors s'emparer de son esprit. Il délibéra dans l'intérieur de son âme que, puisque l'empereur de Constantinople avait pris racine[3] en Morée, et que sa puissance menaçait de s'étendre, il ne pourrait jamais, seul et avec

Ἐκέρδισε τὸν πόλεμον ὁ μέγας ῥήγας Κάρλος.
Ἐκαὶ ἐσκοτώθη ὁ ῥὶξ Μαφραΐς, τὸν πόλεμον ἔχασε [1],
Καὶ ἐπὶ ἀνεμείνασι, λέγω ἐκ τὸν λαὸν του,
Ἐκεῖνοι ἐπροσκύνησαν τὸν μέγαν ῥήγαν Καρλον.
Καὶ οὕτως ἀπεμείνασιν 'ς ἀνάπαυσιν καὶ εἰρήνην
Ῥήγας αὐθέντης Σικελιᾶς καὶ τοῦ ῥηγάτου Πουλίας.
Ἐδῶ ἄρξομαι νὰ λαλῶ καὶ νὰ σᾶς ἀφηγοῦμαι
Περὶ τὸ πρίγγιπα Μωρέως ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμον,
Πῶς ἐπῆε καὶ ἔπραξεν εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον,
Ὅτε ἐστράφη ὁ εὐγενὴς ὁ αὐθέντης Καρπαίνου
Ἐκ ῥηγάτου Σικελιᾶς ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Πουλιαν,
Ἐκαὶ σὲ τὸ ἀφηγησάμεσν ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
Ὅτι τὸν ἐσυμπάθησεν ὁ πρίγγιπας ἀπὸς του,
Τὸν τόπον του γὰρ ἔστρεψεν, ὅπερ ἐκράτει ἀπαί του.
Εἰς τρῖπον δὲ καὶ συμφωνιὰν, καθὼς καὶ τὸ ἐστῆσαν,
Ἐκ τὸν κρατῇ εἰς κληρονομιὰν μόνον καὶ τὸ κορμίν του.
Ὅπερ καὶ τοῦ τὸν ἔστρεψεν, ἐκεῖσε εἰς τὸ Νίκλιν,
Ἐφέρνιτον ὁ πρίγγιπας μετὰ τὸν βασιλέα.
Ἐκ τὰ ἔχουν τὰ συνήθη τῆς μάχης, ἔνθα εἶναι,

Τὰ μὲν καιροὺς κερδαίνουσι, τὰ δὲ ἔχουν ζημίαις.
Τὸ ὁποῖον εἶσθαι ἤθελε κόλαση δὲ μεγάλη,
Ἐὰν ὅλα νὰ ἔγραφα εἰς τὸ βιβλίον ἐτοῦτο.
Ἀλλὰ διὰ τὸ λαφρότερον ἐμὲν, ὁποῦ τὸ γράφω,
Καὶ ἐσὲν, ὁποῦ αὐκραζεσαι, καὶ ὁποῦ ἀναγνώσκεις,
Ἐβιάσθην καὶ ἀνθολόγησα, καὶ ἔγραψα τοιούτως,
Ταῖς πράξαις καὶ ὑπόθεσαις ὁποῦ καρπὸν βαστάζουν.
Εἰς τοῦτο ἄκουε ἀπ' ἐδῶ καὶ μάθε τὰ συμβάντα.
Ὁ πρίγγιπας ὡς ἤκουσε καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς ὁ ῥήγας Κάρολος ἐνίκησεν ἐτότε
Τὸν ῥὶξ Μαφραὶν εἰς πόλεμον, τὴν κεφαλήν του ἔκυψε [2],
Καὶ ἐπῆρέ του τὴν αὐθεντιὰν καὶ ὅλον τὸ ῥηγάτον,
Μεγάλως τὸ ἐχάρηκε, καὶ σφόδρα τὸ ἐδέχθη
Διὰ τὸ γένος τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ ἦτον γὰρ ἐκεῖνος,
Ἐπλήσιασεν εἰς τὸν Μωρεὰν εἰς τὸν ἐδικόν του τοπον.
Ἐν τούτῳ ἐσκόπησε βουλὴν ἔσω 'ς τὸν λογισμόν του,
Εἶπεν, ἐδιακρίθηκεν οὕτως, ὡσὰν σὲ λέγω,
Ὅτι, ἀφῶν ὁ βασιλεὺς 'ς τὴν Κωνσταντινούπολη
Ἐῤῥιζωσεν [3], εἰς τὸν Μωρεὰ ἅπλωσεν ἡ αὐθεντιά του,

Ire pour les souffrances des Grecs et des autres peuples, et à mon enthousiasme pour tout ce qui concerne les Français, je serais tenté de croire qu'il descendait de quelques-uns de nos compatriotes, et que né dans le pays il avait pu se familiariser avec la langue grecque sans renoncer à son admiration pour la langue encore barbare de la France, dont il cherchait à *enrichir* l'idiome hellénique. Il est évident aussi par un grand nombre de passages de sa chronique qu'il professait le culte catholique, ce qui le rapprochait encore des occidentaux par ses sympathies religieuses. Franc et catholique, quoiqu'il résidât en Grèce, sa patrie était ailleurs; la patrie des fervents catholiques est à Rome.

(1) Sabas Malaspina raconte que Mainfroy, ayant été renversé de son cheval, fut tué par des *Ribauds* à l'âge de trente-trois ans. Villani dit qu'il périt de la main d'un Français, et que son corps ne fut retrouvé que trois jours après, par un ribaud qui mit le cadavre en travers sur un âne, en criant : « Qui veut acheter le roi Mainfroy. » (Villani, liv. VII, ch. 9.)

(2) On a vu que Mainfroy était mort dans le combat; ce fut Conradin que Charles fit plus tard décapiter sur l'échafaud.

(3) Par l'occupation des trois places fortes cédées après la défaite de 1259 dans la Pélagonie. (Voyez pag. 100.)

ses propres troupes, le chasser de sa principauté, dont les forces étaient trop peu nombreuses; mais que puisque Dieu avait voulu que le roi Charles fût venu établir une seigneurie tout près de lui, dans la Pouille; que la Providence lui avait refusé à lui-même un fils qu'il pût laisser pour prince naturel du pays, au moment où la mort viendrait le frapper, et qu'il n'avait que des filles pour héritières, il serait convenable pour lui d'établir une alliance de famille avec le très puissant roi Charles, en lui donnant sa fille pour bru, et qu'ainsi il obtiendrait des troupes exercées et des forces suffisantes pour chasser l'empereur de sa principauté. Après avoir longtemps médité sur cette idée, le prince convoqua les chefs et leur exposa son avis. Ceux-ci considérèrent alors les moyens de parvenir à l'accomplissement de cette négociation; car le roi Charles était noble et puissant, et le prince Guillaume ne possédait que peu; mais un de ceux qui se trouvaient présents dans le conseil

Ποτὲ οὐδὲν τὸν ἤθελεν ἐβγάλῃ ἐκ τὸν τόπον
Ἐκεῖνος μόνος μοναχὸς μὲ τὸν λαὸν τὸν ἔχει,
Ἐὰν οὐκ εἶχε δύναμιν ἀπὸ ἄλλην αὐθεντίαν.
Λοιπὸν ἀφότου ὁ Θεὸς ἐπρόσταξε καὶ ἦλθε
Τοῦ ῥήγα Κάρλου ἡ αὐθεντιὰ ἐκεῖ πλησιὸν 'ς τὴν Πούλιαν,
Ὁ Θεὸς οὐδὲν τὸν ἔδωκεν υἱὸν διὰ κληρονόμον
Νὰ ἀφήσῃ εἰς τὸν τόπον του διὰ φυσικὸν αὐθέντην,
Ὅταν τοῦ ἔλθῃ τὸ κοινὸν, ἡ ὥρα τοῦ θανάτου,
Μόνον καὶ θηλυκὰ παιδιὰ ἔχει διὰ κληρονόμους,
Εἰ μὲν ἦδη καὶ δυνηθῇ συμπεθεριὰν νὰ πήσῃ
Μετὰ τὸν ὑψηλότατον αὐτὸν τὸν ῥήγαν Κάρλον,
Τὴν θυγατέρα, σὲ λαλῶ, τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμου,
Νὰ ἔπερνε διὰ νύμφην του αὐτὸς ὁ ῥήγας Κάρλος,
Ἤθελεν ἔχει δύναμιν φουσάτα ἀνδρειωμένα
Νὰ ἐβγάλε τὸν βασιλιὰ ἀπὸ τὸ πριγγιπάτον.
Καὶ ἀφὼν ἐσκύπησε καλὰ ὁ πρίγγιπας ἀτός του,
Ἤρισε καὶ ἐλάλησαν ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Καὶ εἶπε καὶ ἀφηγήθηκεν ἐκείνην βουλήν του.
Καὶ ὅσοι τὸ ἠκούσασι καὶ ἐσύντυχαν ἀλλήλως,
Πολλὰ ἐδιακρίνασι ταῖς ἀρχαῖς ἐκείναις,
Τοὺς τρόπους, πῶς νὰ ἠμπορῇ νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα·

du prince émit un avis important. Cet hom
sage s'appelait messire Nicolas de Saint-Ome
Il était seigneur de Thèbes, et était fort esti
pour sa prudence. Il s'avança donc, et don
son avis au prince. « Prince, lui dit-il, si vo
voulez mettre à fin cette affaire, je prends
moi de conclure votre alliance avec le
Charles, pourvu que vous consentiez à sui
mes conseils. Tout le monde sait que vo
père, uni avec les nôtres, a conquis la Mor
appelée aujourd'hui du nom de principau
C'est par l'épée seule que nous avons conq
ce pays, placé aujourd'hui sous notre domi
tion. Votre père ne l'a reçu de personne et
relevait pour sa souveraineté d'aucun indivi
Il ne la tenait que de Dieu et de son épée. Lo
que votre père passa dans l'autre monde,
que messire Geoffroy[2], votre frère, succéda
sa seigneurie, vous savez comment il retint
fille de l'empereur Robert[3], que celui-ci
voyait en mariage au roi d'Aragon; ce

Διοῦ ἦτον ὁ ῥήγας εὐγενὴς καὶ πλεύσιες εἰς ἄκρον.
Καὶ ὁ πρίγγιπας ἦτον μικρὸς πρὸς τὴν οὐσιάν, τὴν εἶχε.
Λοιπὸν εἰς τοῦτο ἐσύντυχεν ὡς γνωστικὸς ἀπ' αὐτους,
Ὅστις εὑρέθη 'ς τὴν βουλὴν τοῦ πρίγγιπος ἐτότε,
Μισὲρ[1]Νικόλαον τὸν ἔλεγαν τὲ Σατόμερ [4] τὸ ἐπίκλην·
Αὐθέντης ἦτο τῆς Θηβοῦ, μεγάλην γνῶσιν εἶχε,
Καὶ εἶπε πρὸς τὸν πρίγγιπα, οὕτως τὸν συμβουλεύει.
« Εἰ μὲν θελήσῃς, πρίγγιπα, ἐτοῦτο νὰ ποιήσῃς,
« Ἐγὼ τὸ ἐπαίρνω ἐπάνω μου, ἂν πιάσῃς τὴν βουλήν μας,
« Νὰ πληρωθῇ ἡ συμπεθεριὰ μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρλον.
« Ἀλήθεια ἐνι, τὸ ξεύρουσι, πάντες τὸ ἐγνωρίζουν,
« Αὐθέντης ὁ πατέρας σου μετὰ καὶ τοὺς γονεῖς μας,
« Ἐκέρδισε γὰρ τὸν Μορέα, τὸ λέγουν πριγγιπάτο,
« Μὲ τὸ σπαθὶ τὸ ἐκέρδισεν ὅσον ὑπεκρατοῦμεν·
« Καὶ αὐθέντης ὁ πατέρας σου τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
« Οὐδὲν τὸν ἔχει ἀπὸ τινὰ νὰ τὸν κρατεῖ ἀπ' ἐκεῖνον,
« Ἐκ τὸν Θεὸν καὶ ἐκ τὸ σπαθὶ εἶχε τὴν αὐθεντίαν.
« Καὶ ὅσον ἐμετεστάθηκεν αὐθέντης ὁ πατήρ σου,
« Καὶ αὐθέντευσε μισὲρ Τζεφραῖς [2] αὐθέντης ὁ ἀδελφός σ
« Ἐκράτησε τοῦ βασιλεὼς ἐκείνου τοῦ Ῥομπέρτου[3]
« Τὴν θυγατέρα τὴν ἔστειλε τοῦ ῥεῖ Ῥάγου γυναῖκα,

(1) Guillaume, châtelain de Saint- Omer, eut plusieurs enfants de son mariage avec Jeanne d'Avesnes; son fils puîné, Nicolas de Saint-Omer l'ancien, épousa la veuve de Démétrius, roi de Thessalonique, fille d'Othon de la Roche, seigneur de Thèbes et d'Athènes, de laquelle il eut deux fils, Abel, appelé aussi Bela, et Guillaume, qui mourut sans postérité. Il est probable qu'au moment où Othon de la Roche appela à sa succession son neveu Guy de Ray (voyez les tables généalogiques ci-jointes), il voulut avantager sa fille en lui laissant la seigneurie de Thèbes qu'il avait

conquise. Ce serait ainsi que la seigneurie de Thèbes est
échue à Abel, fils aîné de Nicolas de Saint-Omer et de la fi
d'Othon de la Roche. Abel eut trois fils, Nicolas de Sai
Omer, Othon et Jean de Saint-Omer. Nicolas, dont il
question dans le texte, épousa plus tard Marie d'Antioc

(2) Geoffroy II.

(3) J'ai expliqué cette erreur dans mes notes, pages
et 61. Une chose curieuse est que cette même erreur
trouve reproduite dans un ouvrage dont j'ai déjà pa
c'est le *Liber consuetudinum imperii Romaniæ, in* e

fit sans délai célébrer son mariage avec
: comment, pour compenser la faute

ἐν συλλογίσεως, καθὼς τὸ ἐξεύρεμεν ὅλοι·
μοιβὴν τοῦ βασιλέως, διτοῦ ἔσφαλεν εἰς αὐτον,

qu'il avait commise envers l'empereur, obtenir
son amitié et assoupir l'affaire, il conclut un

Νὰ ἔχῃ ἀγάπην πρὸς αὐτὸν, τὸ πρᾶγμα νὰ πραύνῃ,
Ἐποίησε τὴν συμβίβασιν, καὶ ἐγίνη ἄνθρωπός του,

***Francorum ditionem redacti, concinnatus in usum
tis Achaiæ*** renfermant les articles de l'ancien code
n 1453 par la république de Venise. Cet ou-
i a été publié par Canciani dans son troisième
us ***Barbarorum leges antiquæ***, d'après le manu-
it de la bibliothèque Saint-Marc, est précédé de
tion suivante tirée du même manuscrit :

***i è lo libro de le Uxance de lo imperio de Ro-
, ordenade et stabilide al tempo de li serenissimi
i lo conte Balduin de Flandre, miser Bonifacio
exe de Monteferrato, miser Herigo Dandolo
le Venexia, et molti altri baroni, in lo tempo
conquistado lo imperio de Constantinopoli.***

e la sancta citade de Jerusalem fo conquistada
stiani et per la fede de Christo, per lo confortar
ir de Piero Heremita, in l'anno de la Incarnation
o-Signor Jesu-Christo MXCIX. li principi e li ba-
nali l'haveva conquistada, si elege re del dicto
le Jerusalem, lo ducha Gotifredo de Boion. Et
e have rezevuda la signoria, lo non volse esser
ni nominarse re del ditto regname, ni etiamdio
portar corona de auro là che lo re de li re, lo
o, Nostro-Signor Jesu-Christo, portò corona de
zorn[illegible]de la sua sancta passion; avanti se volse
de spine, de corona facta de paia. Et cusi vo-
dicto ducha Gotifredo meter in bon stado e
lo lo dicto regname, azoche tute maniere de
dando et vegnendo et romagnando in lo dicto
fusse governadi et vardadi et mantegnudi per
raxon et per justitia, ello have conseglio cum lo
e de ladicta citade de Jerusalem et cum li altri
rincipi et siguori et savii homeni, li quali se tro-
r li, de diverse terre et de diversi paesi; et do-
tuti de le uxance et costumi de le lor provincie
tuto quello che zascaduno disse et che ello pote
der, ordenadamente fe meter in scriptis. Et da
nti lui et davanti miser lo patriarcha et de tuti li
cipi et barogni che fo à la dicta conquista, si li fe
examinare. De li qual, per conseglio de tuti, fo
stabilido uxance et assise, le quale se deveva man-
tegnir et guardar in lo dicto regname de Jerusa-
si stabeli in lo dicto regname do corte seculare;
hiama l'*alta corte* et l'altra *bassa corte*, zo è la
li Burgexi, à la qual ello stabeli uno homo per
rnador et justixier in lo luogo de lui, lo qual fo
vis-conte. Et si stabeli che el fosse judice de
e à li baroni et cavalieri et feudadi, li quali te-
la lui per lo homazo over sagramento che quelli
o. Et de la *bassa corte* de li burgexi, lo fe ve-
xi de li plu liali che el potè trovar in la citade

et li plu savii, et felli zurar in lo sagramento de la bur-
gexia, si come è scrito et devisado in lo gran libro de le
burgexie. Et si determenò el dicto re, che li cavalieri et
li afeudadi fosse menadi e zudegadi per l'alta corte, e
l'altra gente, i qual non voleva che fosse menadi per l'alta
corte, fosse menadi e zudegadi per la corte de li burgexi.
Et cusì fo facto, de comun acordo del signor et de li soi
barogni. Et da può stabeli le dicte uxance et assisse, si
come è dicto de sovra; et per li altri re et signori che suc-
ciede in lo dicto regname fo mantegnude, et per plusor
volte fo amendate, perche le cose le qual elli vedeva et
cognosseva che fosse bone, si le azonzeva.

*Come apresso la conquista de Jerusalem per lisovra dicti
signori, si fo mandado à lo re de Jerusalem et lo pa-
triarcha, pregandoli che li mandasse le usanze loro,
sapiendo che per quelle elli se voleva rezer, perche
quelle era usance de conquista.*

Et apresso la conquista de la sancta citade de Jerusa-
lem, lo anno de la Incarnation del Nostro-Signor miser
Jesu-Christo 1195, quando lo conde Balduin de Flandres,
miser Bonifacio marchexe de Monteferrato, miser Herigo
Dandolo doxe de Venexia, et li altri baroni et principi de
Franza si conquistò la citade de Constantinopoli, elesse
imperador et signor de lo imperio de Constantinopoli et
de Romania lo conte Balduin de Flandres, et vogliando
metter lo dicto imperio de Romagnia in bon ponto et in
bon stado, et che li homeni et lo so povolo et tuti magniere
de zente, andando et vegnendo in dicto imperio de Ro-
magnia fosse governadi et menadi per justitia et dreto de
raxon, et imperzoche la citade de Constantinopoli si è
acircondada de pluxor generacion de zente, et special-
mente de zente che non son obedienti à la leze de Roma,
et altra zente che vene à la dicta conquista; et perche lo
non poria ben rezere lo dicto imperio, se non per le
uxance et assisse che sono in le parte de ponente; si fo
conseiado de mandar in Jerusalem à lo re et à lo patriar-
cha, pregandoli che li mandasse le sue usanze et assisse,
conzo-sia-che li se voleva rezere per quelle, che le fò
uxance de conquista. Et cusì li fo mandade, et poi fo le-
zude avanti tutti li baroni, et confermado de rezerse per
lo dicto muodo et per quelli capituli che fosse plu neces-
sarii per lo dicto paixe de Romagnia. Cusì fo ordenado
et zurado per tuto lo so imperio de tenir et guardar le dicte
uxance à tuto lo suo poder.

*Come, da può la morte de lo imperador Balduin, miser
Roberto de Flandres so frar fo facto imperador, et mi-
ser Zefre de Ville-Arduin prexe la fia de miser Ru-
berto per moier.*

Et apresso la morte de lo imperador Balduin, miser

traité avec lui, devint son homme, et releva de l'empereur pour sa seigneurie. Tel fut l'accommodement conclu par votre frère, qui devint homme-lige de l'empereur. Par là il ne pouvait plus servir aucune autre cause que celle de l'empereur même. Puis donc que votre frère, dans son propre intérêt et pour arriver au but de ses désirs et en retirer quelque utilité, vous a donné cet exemple, conduisez-vous de même à l'égard du roi Charles, afin d'arriver aussi au but de vos désirs, et en retirer quelque profit. Si vous vous engagez à ratifier cette promesse, que je ferai en votre no je prends sur moi de faire consentir le roi Cha les avec empressement à cette alliance. »

Le prince et ceux de son conseil donnère de grands éloges à cet avis, et l'approuvère entièrement. Cette proposition fut arrêtée conseil, et en conséquence messire Pierre Douay et l'évêque d'Olène[1], qui jouissaie dans la principauté d'une grande réputati de sagesse, furent choisis pour être envoyés message auprès du roi. Ils se mirent en rout et arrivèrent par mer à Brindes, d'où ils pa

« Τοῦ νὰ κρατῇ τὸν τόπον του ἀπαὶ τον βασιλέα.
« Ασιπὸν ἐτότε ἔπηκεν ὁ ἀδελφὸς σου ἐκεῖνο,
« Καὶ ἐγίνετο τοῦ βασιλεὼς ὡς ἄνθρωπός του λήζιος,
« Καὶ οὐδὲν ἠμπόρει ἄλλον τινὰ ἐκεῖνος νὰ δουλεύσῃ,
« Μόνον καὶ αὐτὸς ὅλα στενὸς εἰς αὐτὸ νὰ ποιήσῃ.
« Ασιπὸν ὡσὰν τὸ ἔπηκεν ἐκεῖνος διὰ συμφερόν του,
« Διὰ νὰ πληρώσῃ ὄρεξιν καὶ ν' ἀδιαφορήσῃ,
« Οὕτως το πήσε καὶ ἐσὺ μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρλον,
« Διὰ νὰ πληρώσῃς ὄρεξιν καὶ ν' ἀδιαφορήσῃς.
« Καὶ εἰ μὲν τὸ πήσῃς, σε καλῶ, ἐπάνω μου τὸ πέρνω,

« Ὁ ῥήγας μετὰ πρεθυμιὰν μὲ ἐσὲ νὰ συγγενεύσῃ. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας, καὶ ἐκείνης τῆς βουλῆς του,
Ὅλοι τὸν ἠγαπήσασι, πολλὰ τὸν ἐπαίνεσαν,
Καὶ ἀφῶν ἐδόθη ἡ βουλὴ, καθὼς τὸ ἀφηγούμαι,
Τὸ πρᾶγμα ἐστερεώθηκε, καὶ ὡς αὐτὸ ἐστάθη,
Τὸν ἐπίσκοπον τῆς Ὥλενας[1] μὲ τὸν μισὶρ Πιέρρη,
Ντὲ Ντέβας τὸ ἐπίκλην του, οὕτως τὸν ὠνομάζαν,
Τὸν ἐκράτευσαν φρόνιμον 'ς τὸ πριγγιπάτεν ὅλον,
Αὐτοὺς ἔκλεξαν, νὰ ὑπᾶν 'ς τὸν ῥήγαν ἀπεκρισάρει·
Ὥρθωσαν καὶ ἐπέρασαν ἐκεῖθεν ἐκ τὸ Βροντῆσι,

Roberto de Flandres, so frar, fo facto Imperador; lo qual have uno fio et una fiola; et quello fiolo have nome Balduin; et da poi la morte del padre si fo imperador longamente, ma può ci parse, e si andò in ponente, sicome in lo *Libro della Conquista* apertamente se declara.

In quel tempo lo dicto miser Roberto imperador si mandava soa fiola à lo re de Aragon; et cusì come le galie, le qual portava la dicta dona, arivano al castel del l'elveder, et mi-er Zefre de Ville-Arduin, lo primer frar del principo Guelmo de lor, era apellato andar in la Morea, et vogliando far honor à la filia de lo imperador, fè tanto che la dona de le galie desente à terra. E perche lo dicto miser Zefre non haveva moier, ello si la spoxa la dicta dona per lo conseio di soi barogni. De la qual cosa nassete molte guerre et molti scandali intro lo dicto miser Roberto imperador et lo dicto miser Zefre de Ville-Arduin. Apresso lo dicto miser Zefre tanto sape far et procazar, che in l'anno de la Incarnation del Nostro-Signor miser Jesu-Christo, mille...., lo mexe de marzo, lo imperador Roberto et miser Zefre fo insembre in la citade de Larissa à la Blachia, et insembre se acordà in tal maniera che, per paxion facta intra elli do, lo imperador Roberto si dona à lo dicto miser Zefre de Ville-Arduin le ixole de Romagnia che se clama Arcipelago, et si lo fa Gran-Siniscalco de lo imperio de Romagnia e appellasse principo de Achaia, et ordena che lo principo dovesse tegnir lo principado de lo imperador. Cusì li fè homagio à lo imperador, et da può ordena et zura de tegnir et mantegnir le Usanze et Costume de lo imperio de Romagnia per tuto lo paise, cusì ordenadamente como è scripto et devisado in questo libro.

Plusieurs faits fort curieux résultent de cette identité entre la chronique et les *Uxance d'Achaia* : le premie c'est que tous deux assurent avoir eu pour guide cou mun un ouvrage écrit avant eux sur cette conquête, appelé, par le chroniqueur grec : Βιβλίον τῆς κευγγίστα par l'italien : *Libro della Conquista*, et q[illegible] ce livre e probablement la source de leurs communes erreurs. Qu est ce livre? en quelle langue a-t-il été écrit? où se trouv t-il? C'est un problème qu'il m'est jusqu'ici impossible d résoudre; ce que je puis assurer, c'est que le chroniqueu grec, comme le rédacteur vénitien des *Uxance*, qui n' probablement fait que traduire une rédaction grecque o française plus ancienne, n'ont voulu faire allusion à aucu des ouvrages connus de nous. Le second fait, c'est l'au torité nouvelle donnée par là à notre chroniqueur, auto rité qui ne pourra manquer de s'accroître à mesure qu je prouverai que toutes les décisions légales qu'il men tionne sont tirées du texte même des *Uxance*, et qu quelquefois même ce dernier ouvrage rapporte, en preuv de la loi, les faits mentionnés par le chroniqueur lui-même, comme je le ferai voir un peu plus loin. On se convaincra, après avoir lu ces remarques, que l chroniqueur anonyme n'est pas moins familier avec le lois qu'avec l'histoire de ce pays de conquête, qui avai reçu le nom de *Nouvelle-France*. Ces deux connaissanc étaient alors nécessaires à un chevalier, qui était à l fois juge et soldat; et j'en tire une preuve de plus qu notre chroniqueur a dû être un Franc attaché au servic de quelque seigneur franc.

(1) Cet évêque paraît être Guillaume de Pontoise, d'a bord prieur de la Charité-sur-Loire, puis abbé de Cluny enfin évêque d'Olène en 1250.

auprès du roi qu'ils trouvèrent à Naples. aluèrent respectueusement, et lui remi- s lettres dont ils étaient porteurs. Le écrivait dans ces lettres qu'il priait le ccorder toute confiance à ce que ces ersonnages lui diraient de sa part.

oi, après avoir lu les lettres, les fit ap- n particulier, et leur demanda ce qu'ils t à lui dire. Les deux envoyés lui expli- t alors en détail l'objet de leur mission sir qu'avait le prince de conclure une e de famille avec lui, si Dieu et le roi nt bien y consentir, afin que désormais issent plus qu'un. Le roi leur répondit n délibérerait.

nvoqua à cet effet tous ses chefs et les s les plus expérimentés de son conseil, fit part de la proposition du prince. Le discuta l'affaire, et décida que les en- eraient introduits pour qu'on pût enten- ux tous les détails de cette proposition. e ces derniers eurent été introduits, on manda à quel titre le prince Guillaume ait la Morée, qui il avait pour suzerain, ys était la Morée, et quels secours lui t nécessaires. Messire Pierre, qui con- t parfaitement tout ce qui concernait la Morée, fut chargé de répondre à ces questions. Il raconta donc tout ce qui s'y était passé depuis le commencement jusqu'à la fin.

Lorsque le roi et son conseil eurent appris de quels secours pouvait avoir besoin la principauté de la Morée, tous les conseillers furent d'avis que le roi devait conclure cette alliance, qui était fort avantageuse. Le roi se rendit à leur avis, et prit sur-le-champ les mesures nécessaires pour la conclusion de cette alliance. Un évêque, deux bannerets et deux autres chevaliers furent chargés de se rendre auprès du prince Guillaume pour lui porter la réponse du roi.

Ces envoyés partirent, et arrivèrent à Brindes ou ils trouvèrent des bâtiments qui leur étaient destinés, et à bord desquels ils s'embarquèrent et arrivèrent à Glarentza. Ils rencontrèrent le prince Guillaume à Andravida. L'évêque d'Olène et messire Pierre s'adressèrent les premiers au prince, et lui rapportèrent en particulier les arrangements qu'ils avaient pris avec le roi. On invita ensuite les envoyés du roi Charles à venir exposer l'objet de leur mission. Ceux-ci déclarèrent au prince de la Morée : que le roi consentait volontiers à cette alliance de famille, aux conditions proposées, et

, καὶ ἀπῆλθασιν ὁλόρθα εἰς τὸν ῥήγαν,
ἐπῆραν τὸν τόρασι, καὶ ἐπροσκύνησάν τον.
ἐδείσταζαν, καὶ ἐπροσκόμισάν τα,
ρασι καὶ ἐλέγασιν ὅλα νὰ τὰ πιστεύσῃ,
ου ἀρηγηθῇ καὶ ἐκ στόματος λαλήσῃ.
γὰρ ἐπαράλαβεν ὁ ῥήγας τὰ πιτάκια,
ήγας φέρνειν τους εἰς τόπον κατ' ἰδίαν.
τος νὰ ἐρωτᾷ τι θέλειν νὰ ποιήσουν,
ἡ ὡς ἦσαν φρόνιμοι ἄρχισαν νὰ τὸν λέγουν,
ρὸς τῷ ἔπασι τὸ θέλουσιν ἐκεῖσι,
ρ τοῦ πρίγγιπος, ἂν θέλῃ ὁ Θεὸς καὶ ὁ ῥήγας,
ᾶν νὰ πίσωσι, τὸ ἕνα νὰ γενοῦσι.
ν ἔκευσε καλὰ ὁ ῥήγας ἃ τὸν εἶπαν,
ν τοὺς ἔδωκε νὰ ἐπάρῃ τὴν βουλήν του.
ὲ ὁ ῥήγας ὥρισε, λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις,
πους καὶ καλήτερους. τοὺς εἶχε τῆς βουλῆς του,
ὡς τοὺς ἔδειξε τοῦ πρίγγιπος τοὺς λόγους,
ν ἐπέρνουσαν νὰ ποιήσῃ μετ' ἐκεῖνον·
ἐβαιελέγησαν ἐπάνω 'ς τὴν βουλήν τους,
ἐσυμβουλεύθηκαν. εἶπασι γὰρ ἐτοῦτο,
ν νὰ ἐρωτήσωσι τοὺς ἀποκρισαρίους,
ν καὶ νὰ ἀκούσωσιν ὅλα τους τα μανδάτα.
ς τοὺς ἐλάλησαν, ἄρχισαν καὶ ῥωτοῦν τους,
ως γὰρ τοῦ Μωρεὼς ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
ρατεῖ τὸν τόπον του καὶ ποῖον ἔχει αὐθέντην,

Τί τόπος ἔνι ὁ Μωρεὰς, καὶ τί ἠμπορεῖ νὰ χρήξῃ.
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν αὐτὸς ὁ μισὲρ Πιέρης,
Ὁποῦ ἤξευρε καὶ ἐγνώριζε τὰ πάντα τοῦ Μωρέως·
Τὰ πάντα τὸν ἀφηγήθηκεν ἀπὸ ἀρχῆς εἰς τέλος.
Καὶ ἀφῶν ὁ ῥήγας τὸ ἤκουσεν, ὁμοίως καὶ ἡ βουλή του,
Τὸ πρίγγιπατον τοῦ Μωρεὼς τί ἠμπορεῖ νὰ χρήξῃ,
Ὅλοι τὸν ἐσυμβούλευσαν νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα,
Διότι ἐγνωρίσασιν ἕνι διάφορόν τους.
Εἰς αὐτὸ ὁ ῥήγας ὥρισε νὰ πληρωθῇ ἡ βουλή του
Καὶ ἀφῶν ὁ ῥήγας ἔστερξε συμπεθεριὰ νὰ γένῃ,
Ἐπίσκοπον ἐδιώρθωσε καὶ δύο φλαμπουριάρους,
Καὶ ἄλλους δύο καβαλαριοὺς, ὁποῦ ἦσαν μετ' ἐκείνους,
Ἀποκρισάριοι νὰ ὑπᾶν 'ς τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον
Νὰ στρέψωσιν ἀπόκρισιν τὸ θέλημα τοῦ ῥήγα.
Ἐκεῖθεν γὰρ ἐκίνησαν, ἦλθαν εἰς τὸ Βροστῆσι,
Τὰ πλεύτικα εὑρήκασι καὶ ἦσαν ὡρθωμένα,
Ἐσέβηκαν ἀμφότεροι, καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Γλαρέντζαν.
'Σ τὴν Ἀνδραβίδαν κύρηκασι τὸν πρίγγιπα Γουλιάμεν·
Ὁ ἐπίσκοπος τῆς Ὥλενας μὲ τὸν μισὲρ Πιέρην
Τὸν πρίγγιπα ἐλάλησαν, καὶ μοναχὰ τὸν λέγουν
Τα ὅσα ἐδιώρθωσαν καὶ πῆκαν μὲ τὸν ῥήγαν.
Μετ' αὐτὰ ἐλαλήσασι καὶ τοὺς μανδατοφόρους,
Ὁποῦ ἦλθασι μετ' ἐκείνους ἀπὸ τὸν ῥήγαν Κάρλον.
Εἰς τοῦτο ἐσυντύχασι τὰ εἴχασι νὰ εἰποῦσι,
Ἀπὸ τὸν ῥήγαν εἶπασι τοῦ πρίγγιπος Μωρέως,

qu'il priait le prince de vouloir bien amener celle de ses filles qui était l'héritière de la principauté, et qui portait le nom d'Isabelle, au-

Τὸ πῶς ἀρέσει τοῦ ῥηγὸς, ὀρέγεται καὶ θέλει
Νὰ πληρωθῇ ἡ συμπεθεριὰ 'ς ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Ὅπως νὰ ἐπάρῃ ὁ πρίγγιπας αὐτοῦ τὴν θυγατέρα,
Ὁποῦ ἦτον κληρονόμησα, τὴν ἔλεγαν Ζαμπέαν,
Νὰ ὑ τάγῃ εἰς τὴν Ἀνάπολιν νὰ ἐσμίξῃ μὲ τὸν ῥήγαν,

près de lui à Naples, pour que son fils l'épo sât, et afin de faire en personne hommage sa principauté, et la relever du roi Charles.

Νὰ εὐλογηθῶσι τὰ παιδιὰ, νὰ λάβῃ ὁ υἱὸς τοῦ ῥήγα
Τὴν θυγατέρα, σὶ λαλῶ, τοῦ πρίγγιπος Γουλιέλμου,
Καὶ μετὰ ταῦτα ὁ πρίγγιπας νὰ πάσῃ τὸ ὁμαγιάζι
Τοῦ νὰ κρατῇ τὸν τόπον του ἀπὸ τὸν ῥήγαν Κάρλον.

(1) Il y a ici une légère erreur. A l'époque de son mariage avec Anne, fille de Pierre de Courtenay, Geoffroy de Ville-Hardoin, frère aîné de celui dont il est question ici, avait fait hommage de sa principauté aux empereurs de Constantinople, ainsi qu'on a pu le voir dans notre chronique, p. 64. Depuis ce temps la suzeraineté de la Morée était restée annexée à l'empire latin. Lorsque Baudoin fut obligé de quitter Constantinople pour aller demander des secours aux puissances chrétiennes, à son passage dans le royaume de Naples, il céda sa suzeraineté à Charles d'Anjou, moyennant certains secours que celui-ci s'engagea à lui donner. Cet acte, fait sous la sanction et en présence du pape Clément IV, est daté de Viterbe en 1267. La cession ne venait donc pas originairement de Guillaume de Ville-Hardoin. Ce qui a pu tromper le chroniqueur c'est qu'en effet à cette époque Guillaume ratifia cette cession et vint faire hommage à Charles d'Anjou, au fils duquel il maria sa fille. Voici ce traité :

Extrait du Trésor des chartes du roi, Layette Empereurs de Constantinople, et du registre du même Trésor coté xlix.

In nomine Domini, amen. Nos Carolus Dei gratiâ rex Siciliæ, ducatûs Apuliæ et principatûs Capuæ, Andegaviæ, Provinciæ et Forcalquerii comes, per præsens scriptum notum facimus, tam præsentibus quàm futuris, quod : cùm Græcorum superbia plus solito diebus nostris cresceret, serenissime princeps domine Balduine Dei gratiâ fidelissime in Christo imperator a Deo coronate, Romaniæ moderator, et semper Auguste, faventis temporis tumefacta sufragio, contra vos vestrumque imperium crudeliter insurgente, Michael Palialogus schismaticus, imperatoris sibi nomen usurpans, post varias et multiplices ejusdem lacerationes imperii, suo et aliorum invasorum temporibus attentatas, imperialem urbem Constantinopolitanam, in quâ thronus imperii et imperialia insignia resident, et quæ vobis de totâ ejusdem imperii terrâ ferè sola remanserat, vobis atque Latinis in illâ morantibus ejectis exinde, totumque imperium, *excepto principatu Achaiæ et Moreæ, cujus etiam principatûs partem sibi non modicam subjugaverat*, ad habendum ejus residuum, cunctis suis studiis viribusque laborans violenter, in fidei orthodoxæ injuriam occupasset, vos ac quamplures catholicos mundi, principes et magnates, ad quosdam videlicet per solemnes nuntios, et ad quosdam personaliter assumpto labore, propter hoc recursum habentes, nec speratum in eis invenientes auxilium ; tandem considerato inter cætera quod, propter regni nostri potentiam et vicinitatem, nobis non solùm ad succurrendum imperio, sed et occurrendum per recuperationem ejus thodoxæ fidei, ac terræ sanctæ, periculis promptior et cacior est facultas, ad nos personaliter accessistis; et tendentes tunc reipublicæ christianitatis, eisdem fidei terræ sanctæ consulere, quàm vestris utilitatibus pro dere, ac attendentes fore vobis et successoribus ves longè utilius, per nostrum (divinâ potentiâ suffragan subsidium, imperium ipsum recuperare deperditum, qu de ipsius recuperatione totaliter desperare, ut nostrum id quod non sufficitis per vos ipsos, nec alterius juva sufficiens invenitis, adjutorium habeatis : post multos t tatus hinc indè habitos, nobiscum devenistis ad in scripta conventiones et pacta, consensu firmata mutuo solemni ac legitimâ stipulatione vallata. Nos siquidem, ad grande prædictarum fidei et terræ sanctæ discri quàm ad miserabilem ipsius desolationem imperii, vemque vestri statûs abjectionem piam compassionem bendo, considerando etiam quod prædictum imperi quod sacro-sanctæ Romanæ Ecclesiæ communis matris bile membrum existit, ab ejus corpore per schisma separatum ; ac cupiendo ut membrum ipsum per nostr Deo favente, ministerium, suo restituatur corpori et solidetur ac reintegretur eidem, ob reverentiam ipsius clesiæ, et etiam animæ nostræ salutem, tam pium tam utile negotium assumentes, vobis vestro vestrorum hæredum nomine, legitimè ac solemniter stipulanti pro nobis, nostrisque in regno Siciliæ hæredibus, prom mus, ad recuperandum et acquirendum præfatum im rium, dare nostris sumptibus sive stipendiis, infrà annorum, computandorum ex nunc, spatium (quod n liceat usque ad unum alium annum, si nobis videbi prorogare), duo millia equitum armatorum, in quo utique numero principatûs Achaiæ et Moreæ milite equites computentur, nisi hos, vel noster in regno Si hæres, prosecutionem hujusmodi negotii duxerimu personis propriis assumendam. Tunc enim licebit n seu ipsi hæredi, negotium ipsum personaliter prosequ tibus, quamcumque voluerimus nobiscum ducere mil vel equitum comitivam. Hujusmodi autem duo millia tum per unum annum integrum, præter tempus quo iverint et indè rediverint, in eodem imperio ad dicti secutionem negotii morabuntur. Nos autem, vel d hæres, prænuntiabimus vobis anteà, ad minus per menses, tempus quo hujusmodi equitum numerum ter hoc ad ipsum imperium voluerimus destinare. Qu nos infrà hujusmodi sex annos contingat, quod Deus

accepta ces propositions avec l'accueil le plus honorable aux

πρίγγιπας, μεγάλως τὸ ἀποδέχθη,
μασι τοὺς ἀπεκρισαρίους,

envoyés, auxquels il distribua de grands présents et des dons d'amitié. Ceux-ci retournèrent

Δωρήματα τοὺς ἔδωκε, φιλοτιμιαῖς μεγάλαις.
Καὶ ὡρθωσαν, ἐστράφησαν ἐκεῖσε εἰς τὸν ῥήγαν,

edere, dictus noster hæres, ad complenem hujusmodi et vobis vestrisque succemittitur, observandum inviolabiliter tem nostro hæredi hujusmodi sex annorum annum, sicut et nobis, et etiam usquè ad opter novitatem dominii, si voluerit, liceat autem onus quod pro ipsius imperii recuimus attendentes, prætereà nobis nostri isdicto hæredibus, in præsentiâ sanctissimi Clementis diviná providentiâ papæ quarti, nsentiente, et ad infrascripta auctoritatem is, datis, conceditis, et donatis ex nunc *ti principatûs Achaiæ et Moreæ, ac totam net quocumque titulo, seu tenere debet a erio Guillermus de Villa-Harduini prin-Moreæ*, ac imperialia, et quælibet alia e habetis seu habere possetis, aut vobis possent quoquomodo competere in feudo, rà prædictis *feudum, principatum et jura ab ipso separantes imperio,* eaque omnia is, vestrisque successoribus, et eodem imdicantes : ita quod nos et nostri in regno feudum, principatum et jura ipsa in ca- principales domini, nec vos, nec succ, nec aliquem alium in illis vel pro illis ntes, libera, immunia et exempta ab ipso cumque servitii onere teneamus, et per- *Idemque princeps, et ii qui post eum m et principatum habuerint, eorumque dem principatu et terrâ, nos et nostros in æredes superiores et dominos (sicut re- s hactenùs) recognoscant, ac solummodo nostris hæredibus ad homagia et alia s vobis et ipsi tenebantur, hactenùs de r.* Ceditis insuper, datis, conceditis et dorisque in prædicto regno hæredibus totam ichalicius despotus dotis seu quocumque tradidit et concessit Helenæ filiæ suæ re- Manfredi olim principis Tarentini, et fredus, et quondam Philippus Chinardus dicti regni ammirato gerebat) dum vive- ; omnesque insulas ad dictum imperium idi pertinentes, exceptis iis quatuor, vi- a, Samo, Lango et Chio : quas vobis, vesibus, et eidem imperio reservatis. Conce- s et nostris in prædicto regno hæredibus, s ipsi, præter feudum, principatum, ter- alia superius, habeamus plenè et integrè mnium illorum quæ de prædicto imperio o dicti nostri equites in ipso imperio pro

recuperatione et acquisitione morabuntur, eidem, vel etiam post ipsum annum quandocumque a nostris, nostrorumve in dicto regno Siciliæ hæredibus, equitibus, et gente vestrâ, simul vel separatim ab alterutris, recuperari poterunt, vel in ipso acquiri, sive in demaniis, sive in feudis. vel aliis rebus aut juribus quibuscumque consistant, reliquis duabus partibus et præter illas urbe Constantinopolitanâ ac prædictis quatuor insulis, vobis vestrisque successoribus reservatis. In quibus utique duabus partibus includentur et computabuntur. si qua promisistis vel jam concessistis, vel promittetis, seu concedetis deinceps quibuscumque personis, communitatibus, sive locis, ratione subsidii, vel auxilii impendendi vobis ad recuperationem, seu acquisitionem imperii supradicti, seu aliâ quâcumque ratione, occasione, vel causâ, tertiâ parte nostrâ per ea in nullo penitùs diminutâ, sed remanente ab illis omnibus liberâ penitùs et immuni. Hujusmodi autem tertiam partem quandocumque et ubicumque in ipso imperio, ejusque pertinentiis acquirendorum seu recuperandorum habebimus, in eâ ipsius imperii parte, in quâ nos vel nostri in prædicto regno hæredes æstimabimus seu reputabimus nos eamdem tertiam partem cum ipso regno. *feudo principatûs Achaiæ ac Moreæ* aliisque præmissis terris, posse tenere commodiùs et habere : ita quod etiam in terrâ memorati despoti, ac in regnis Albaniæ et Serviæ liceat nobis, nostrisque in regno Siciliæ hæredibus (si voluerimus), hujusmodi tertiam partem eligere, aut etiam obtinere. Ad hæc si forsan illi duo cum quibus aliquas conventiones habetis super regno Thessalonicensi, in earumdem conventionum observatione defecerint, vultis et consentitis quod ipsum regnum Thessalonicense, omne dominium et quælibet jura quæcumque in eodem regno Thessalonicensi habetis vel habere debetis, nos nostrique in prædicto regno hæredes, in casum prædictum, plenissimè, si voluerimus, habeamus in prædictâ tertiâ nostrâ computanda. Memoratam itaque terram præfatæ Helenæ a suo patre datam, et quam dicti Manfredus et Philippus Chinardus (ut prædiximus) tenuerunt, omnes quoque præmissas insulas, exceptis quatuor prædictis, vobis et vestris successoribus reservatis, præmissam etiam tertiam recuperandorum, seu acquirendorum (ut superiùs est expressum), nec non et dictum regnum Thessalonicense in casu in quo idem regnum ad nos nostrosque in regno Siciliæ heredes pervenire debet, dominium quoque ipsorum omnium, jura etiam imperialia, et quælibet alia jura quæcumque in illis habetis, seu habere possetis, aut vobis competunt vel competere possent, ex nunc nobis, nostrisque in regno Siciliæ hæredibus cedlitis, datis, conceditis, et donatis, omnia ea et singula prorsùs ab ipso separantes imperio, et a vobis

ensuite auprès du roi, et lui annoncèrent que ses conditions avaient été acceptées, et que le prince avait adhéré à toutes, et se prép venir en personne à Naples pour conclu

Τὰ πάντα ἀφηγήθησαν ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Πῶς ἀρίσει τοῦ πρίγγιπα νὰ ποιήσῃ μὲ ταῖς ῥήγλαις,

Καὶ εἰκονομεῖται νὰ ἔλθῃ νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα.
Καὶ ὁ πρίγγιπας ἀπίστειλε 'ς τὴν Ἔβριπον εὐθέως,

vestrisque successoribus et eodem imperio totaliter abdicantes, ita quod nos et nostri in regno Siciliæ hæredes ea in capite et tanquam principales domini, nec vos nec successores vestros, nec aliquem alium, in illis superiorem habentes, libera, immunia, et exempta ab ipso imperio ejusque dominio, et cujuscumque servitii onere teneamus, et perpetuò habeamus; et barones, et burgenses, et alii eorum omnium, nos et nostros in regno Siciliæ hæredes, principales superiores, et principuos dominos recognoscant, sicut vos et vestros in ipso imperio prædecessores recognoverunt, seu recognoscere tenebantur; ac nobis et ipsis hæredibus nostris in omnibus pareant et intendant, et de illorum demaniis, feudis, fructibus, redditibus et proventibus, honoribus, jurisdictionibus et quibuslibet aliis juribus respondeant, sicut unquam melius vobis, vel hujusmodi prædecessoribus vestris, et eidem imperio responderunt, vel respondere debebant. *De prædictis quoque feudo et juribus quæ habebatis in principatu prædicto,* ac de omnibus aliis concessis nobis et nostris in regno Siciliæ hæredibus, prout superiùs continetur, nos tam nostro quàm ipsorum nostrorum hæredum nomine, *per vestrum annulum præsentialiter investitis,* concedentes nobis, eisdemque nostris hæredibus plenam licentiam et liberam facultatem intrandi et apprehendendi, et tenendi possessionem ipsorum omnium et singulorum in casibus superiùs declaratis, ac in eisdem casibus de illis tanquam de acquisitis nobis legitimè disponendi pro nostræ arbitrio voluntatis. Ob prædictam quoque habendi à nobis, eisdemque nostris hæredibus adjutorii causam, vultis, consentitis, et expressè conceditis quod : si vos et Philippum, charissimum filium vestrum, seu alios a nobis et eodem Philippo per rectam lineam descendentes, absque justo et legitimo hærede de proprio corpore (quod absit!), mori contingat, memoratum imperium cum omnibus honoribus, dignitatibus, demaniis, feudis, jurisdictionibus, juribus, et pertinentiis suis ad nos nostrosque in regno Siciliæ hæredes, plenariè devolvatur : et in illum casum imperium ipsum ex nunc nobis eisdemque nostris hæredibus ob prædictas causas ceditis, datis, conceditis et donatis nobis, eisdemque nostris hæredibus, intrandi, acquirendi, habendi, et retinendi possessionem ipsius imperii, ac omnium pertinentiarum ipsius licentiam et facultatem similem conceditis. Ut autem ad ipsius recuperationem et acquisitionem imperii affectus nos efficacior inducat et urgeat, dispensatione a sede apostolicâ super hoc priùs obtentâ, actum est inter nos, et expressè contentum, quod Philippus filius vester prædictus ducet in uxorem Beatricem, filiam nostram, cùm nubilis erit ætatis. Ad quod, et etiam ad contrahenda cum ipsâ sponsalia, cùm id ætas patietur, ipse idem Philippus se adstrinxit corporaliter su-

per hoc præstito juramento. Nos etiam vobis legit pulantibus promittimus, nos curaturos et factur fide, pro posse nostro, quod præfata filia nostra Philippum filium vestrum in legitimum recipiet hal maritum, quodque cùm ad id apta fuerit, contrahet lia cum eodem, et quod serenissima domina Beatri Siciliæ, consors nostra, in hocce consentiet, et se ce et facturam quod hujusmodi sponsalia et matri sortientur effectum, solemniter repromittet; ac e per hoc præstabit corporaliter juramentum. Præm omnia et singula, prout sunt narrata, et ob caus riùs memoratas, vos nec dolo nec fraude induct vi maturè coacti, sed vestrâ liberâ et spontaneâ v nomine vestro et hæredum ac successorum vestro bis, nomine nostro, et nostrorum in regno Sicili dum legitimè stipulantibus, promittitis adimplere et inviolabiliter observare, ac bonâ fide curare et aliis observari, et contrà ea vel eorum aliquod, vel in partem, per nos vel per alium nullo unqu pore, dolo, fraude, ingenio, arte vel machination Specialiter autem promittitis vos curaturos ac bonâ fide, quod serenissima domina imperatrix C nopolitana, consors vestra, iis omnibus expressè co et hypothecarum jus, seu quodcumque aliud in rebus sibi competit, absolute remittet, et jurabit unquam tempore contra illa vel illorum aliquod, alium, dolo, fraude, arte, ingenio, vel machinati turam, suas super iis patentes litteras concedendo tiatis insuper ex certâ scientiâ specialiter et exp ceptioni dolî, et omnibus aliis quibuscumque excep et specialiter beneficio et auxilio constitutionis i prohibet possessionem propriâ autoritate intrar rere, seu etiam adipisci, et omni cujuslibet alte stitutionis juris scripti et non scripti, specialis et auxilio, per quæ vel quorum aliqua præmissa, præmissorum renovari possent, vel impediri, aut libet impugnari, et specialiter beneficio restitutio tegrum, si quod vestro vel rei publicæ dicti im quocumque alio nomine posset quomodolibet i Renuntiatis etiam singulariter et expressè omni quod vobis vestrisque successoribus contrà prædi ex eo competere, quod in ipsis principum, baro magnatum ejusdem imperii, nec fuit requisitus venit assensus, seu quod nobis, vel prædictis su redibus, non est facta corporalis traditio præ Pro iis autem omnibus et singulis, ut præmittit plendis, et perpetuò ac inviolabiliter observand prædictus Philippus filius vester, de vestrâ expre tiâ et voluntate iis omnibus et singulis consenti solemniter suo suorumque hæredum nomine,

envoya alors dans l'île d'Euripe, d'où
mena une galère bien armée. Une autre
ut préparée à Glarentza ; et toutes les
ons qui convenaient à son rang illustre
rminées, il s'embarqua à bord des ga-
ec sa fille Isabelle et toute sa suite. Il
alement amené autant de chevaliers
rait jugé nécessaire. Ils débarquèrent à
louèrent des chevaux, continuèrent
te par terre, et arrivèrent à Naples où
it le roi.

ue le roi eut été informé que le prince
s de la ville, il monta lui-même à che-
nt à sa rencontre. Il le prit d'abord par
la main, et il revint à ses côtés, en lui rendant des honneurs qui étonnèrent tout le monde. Tous deux descendirent de cheval dans l'intérieur du palais, et le prince fut logé, d'après les ordres du roi et ainsi qu'il convenait, dans un appartement d'honneur. Le lendemain le roi, pour honorer son hôte, invita tous les nobles de la ville au banquet qu'il lui donna. Il tint ensuite une cour plénière, et fit faire de nombreuses réjouissances, après quoi chacun se retira.

Le lendemain de ce jour, le prince vint faire sa visite au roi, qui donna ordre de convoquer tous les chefs. On recommença dans le conseil à traiter des conventions entre les deux

› κάτεργον καλὰ ἁρματωμένον,
ερέν:ξαν ἔρθασε καὶ ἄλλο ἁρματώσαν,
› ὡς ἔπρεπε τοιούτου μεγάλου ἀνθρώπου·
:ὰ κάτεργα μετὰ τῆς θυγατρός του,
ξαν Ζάμπειαν, καὶ μὲ τὴν φαμιλιάν του,
καβαλαρικὺς, ὅσους ἔκαμνε χρεία.
› ἀπεσκάλωσαν ἐκεῖ εἰς τὸ Βρετῆσι,
ς ἀγόρασι, καὶ τὴν ὁδὸν ἐπίασι,
ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὸν ῥήγαν,
τὴν Ἀνάπολιν, ποῦ ἦτον ἡ κατοικιά του.
; ὡς τὸ ἤκουσε καὶ ἐπληροφορήθη,
α ὁ πρίγγιπας ἐκεῖ πλησιὸν τῆς πόλης,
ἐβαλίκευσεν, ἦλθεν εἰς ἀπαντήν του,
ι τὸν κρατεῖ, ὠδεύασιν οἱ δύο,
ὅλον τοῦ ἔπηκεν· οἱ πάντες τὸ ἐθαυμάσαν·

Ὁμοῦ γὰρ ἐπεζεύσασιν εἰς τοῦ ῥηγὸς τοὺς σίκους,
Ὥρισε καὶ ἀπλεικεῦσάν τον τιμητικά, ὡς πρέπει.
Ἐκάλεσέ τον νὰ γευθῇ τὴν αὔριον μετ' αὐτον,
Καὶ διὰ τιμὴν τοῦ πρίγγιπος ἐκάλεσε τοὺς πάντας,
Ὅλους γὰρ τοὺς εὐγενικοὺς, ὁποῦ 'σαν εἰς τὴν πόλιν.
Κούρτην μεγάλην ἔπηκε, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν,
Καὶ ἀφῶν ἐχάρησαν καλὰ ἐκείνην τὴν ἡμέραν,
Ὁ κάθε εἷς ἐδιέβηκεν, εἰς τὸ ἀπλοίκημά του.
Τὴν αὔριον ὁ πρίγγιπας ἐδιέβη εἰς τὸν ῥήγαν·
Ὁρίζει ὁ ῥήγας ἤλθασιν ὅλοι οἱ κεφαλάδες.
Ἐκάθησαν εἰς τὴν βουλὴν, ἤρξαν νὰ συντυχαίνουν.
Εἰς τοῦτο ἔλθασιν ἐκεῖ καὶ οἱ ἀπεκρισάριοι,
Ὁποῦ ἦσαν εἰς τὸν πρίγγιπα ἐκεῖσε εἰς τὸν Μωρέα,
Καὶ ἤρξασι νὰ λέγωσι, καὶ οὕτως νὰ λαλῶσι,
Τὸ πῶς ἀπῆλθαν εἰς τὸν Μωρεὰν εἰς τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον

stris hæredibus repromittens, et suas super hoc
s patentes concedens litteras, præstantes, et nos
tamus corporaliter juramentum. Prætereà actum
um est inter nos et vos quod antiquo juri quod
ere dicuntur in terrâ prædictâ imperii, nullum
sa vel præmissorum aliquod præjudicium ge-
d autem in hujusmodi vestrâ et ipsius Philippi
promissione, juramento, ut præmittitur, robo-
n, et specialiter est expressum, quod vos, et
vester, ad recuperationem et acquisitionem
perii omnem pro viribus dabitis opem et ope-
decumque, et quandocumque poteritis, pro-
d id habere subsidium, ac omne in personis et
à posse per vos et amicos vestros consilium et
pponetis. Denique consentitis et placet vobis,
eratus summus pontifex præmissa omnia vali-
, confirmet et roboret, quarumcumque sen-
ne pœnarum, et aliarum quarumlibet securita-
itatum adjectionibus, de quibus viderit expe-
rum actum est inter vos et nos, et expressè
, quod altera partium non observante hujus-
ationes et pacta, reliqua ad observationem ip-
mè teneatur. Ut igitur hujusmodi conventio-
, aliaque præmissa omnia et singula plenum
ac perpetuum robur obtineant firmitatis, præsens scriptum seu privilegium exinde fieri et Aureâ Bullâ typario nostræ majestatis impressâ jussimus communiri. Actum Viterbii in camerâ memorati domini Clementis, papæ quarti, in præsentiâ ejusdem domini papæ, præsentibus etiam venerabilibus viris magistris Petro, archidiacono Senonensi, ejusdem domini papæ camerario, Berardo de Neapoli apostolicæ Sedis notario, et Gaufrido de Bellomonte, cancellario Baiocensi, ac nobilibus viris Henrico de Soliaco, Barallo, domino Baucii, regni Siciliæ magno justiciario, Joanne de Braysilva ejusdem regni marescallo, Gaufrido de Bourlemont, Joanne de Clariaco, Alfanto de Tarascone, ejusdem domini papæ nepote, Milone de Galatas, militibus, et *Leonardo de Verulis, cancellario principatûs Achaiæ*; mense maii, vicesimo septimo die ejusdem mensis, x. Indict., anno Dom. MCCLXVII, pontificatus verò prædicti domini Clementis papæ IV anno iij, et regni nostri anno ij feliciter. Amen. Datum per manum Roberti de Baro, regni Siciliæ protonotarii.

Ce traité, comme on voit, est signé au nom de l'empereur Baudoin par Milon de Galatas, son chancelier, et au nom du prince de Morée, par Léonard de Verules, chancelier ou logothète de la principauté d'Achaïe, dont parle notre chroniqueur, p. 105, sous le nom de Ανάρτ.

parties. On manda les messagers envoyés précédemment auprès du prince en Morée. Ceux-ci racontèrent en détail le voyage qu'ils avaient fait pour conclure avec le prince une alliance de famille, ce qu'ils avaient réglé à ce sujet, et jusqu'à quel point ils avaient mené l'affaire dont ils avaient été chargés; et ils terminèrent en disant que, puisque le Roi de gloire avait voulu que le prince Guillaume fût venu auprès du roi de Naples, on devait s'en remettre à ces deux souverains personnellement pour la conclusion d'une affaire qui intéressait à la fois et leur propre honneur et le repos de leurs peuples. Quand ils eurent terminé ce qu'ils avaient à dire relativement à cette alliance, le prince prit la parole et raconta comment, suivant le désir du roi, il était venu à Naples avec sa fille, tout prêt à exécuter ce qui avait été réglé dans la Morée entre lui et les envoyés du roi.

Le roi répondit : que tout ce que venait de dire le prince était parfaitement vrai, et que lui-même désirait et voulait accomplir ce mariage conformément aux conventions stipulées.

Ils déterminèrent ensuite la rédaction c
ticles, et firent amener les jeunes gens.
chevêque de Naples, qui était métropc
consacra leurs fiançailles, et le maria
célébré aussitôt après Le prince fit alor
mage au roi Charles pour son pays. Il
pouilla de sa souveraineté en faveur d
qui, à son tour, en revêtit son propr
messire Louis[1]. Messire Louis, de son
rendit le même pays à son beau-père,
qu'il en jouît toute sa vie.

Ces affaires ainsi réglées, le prince res
core quinze jours avec le roi Charles à N
où on lui donna des fêtes brillantes. S
entrefaites, il reçut de Morée la nouvelle
neveu de l'empereur de Constantinople
arrivé à Monembasia, amenant avec l
troupes de Cumans, de Turcs et de Gre
contrées de Lycie, et que le peuple de M
saisi de crainte, le pressait de hâter son r
Il se rendit aussitôt auprès du roi, auq
communiqua en détail toutes ces nouvell
lui demanda son congé pour retourner au

Μὲ τοῦ ῥηγὸς τὸν ὁρισμὸν διὰ τὸ συμπεθέρι,
Καὶ τί ἀποκατάστησαν, καὶ εἰς τί ποσὸν τὸ ἤφεραν
Τὸ πρᾶγμα, τὴν ὑπόθεσιν, ἐνῷ ἦσαν σταλμένοι.
« Ἀοπὸν ἀφοῦ ἐπρόσταξεν ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης,
« Καὶ ἦλθε γὰρ ὁ πρίγγιπας ἐδῶ εἰς τὴν βασιλειάν σου,
« Ἀνέμεινεν ὑπόθεσις 'ς ἐσᾶς τοὺς δύο αὐθέντας
« Τὸ πρᾶγμα νὰ τελειώσετε εἰς τρόπον γὰρ τοιοῦτον,
« Ὅποῦ νὰ ἔνῃ εἰς τιμὴν ἐσᾶς τῶν δύο αὐθέντων,
« Καὶ εἰς δοξαν καὶ ἀνάπαυσιν ἐσᾶς καὶ τῶν λαῶν σας. »
Καὶ ὅσον ἀποπλήρωσε τοὺς λόγους γὰρ ἐκείνους
Τὸ ὅσον εἶχαν νὰ εἰποῦν διὰ τὴν συμπεθερίαν,
Ὁ πρίγγιπας ἀρχίνησε νὰ λέγῃ νὰ ἀφηγᾶται
Τὴν πρᾶξιν δὲ καὶ τὴν ἀρχὴν τὸ πῶς τὸ πρᾶγμα ἦρξε,
Καὶ πῶς ἀπὸ τοῦ ὁρισμοῦ καὶ θέλημα τοῦ ῥήγα
Ἦλθεν ἐκεῖ καὶ ἤφερε μὲ αὐτὸν τὴν θυγατέρα του.
Καὶ ἦτον νὰ πήσῃ ἕτοιμος τὰ ὅσα ἐπαράστησαν
Οἱ ἀπεκρισάροι τοῦ ῥηγὸς μὲ αὐτὸν εἰς τὸν Μωρέα.
Καὶ εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ ῥήγας ἀπ' ἀτός του,
Ὅσον εἶπεν ὁ πρίγιγπας ἀλήθεια οὕτως ἔνι,
Καὶ θέλει καὶ ὀρίγεται νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα,
Καθὼς τὸ ἰσυνέβασαν, καὶ ὅσον γὰρ ἔστησαν.
Καὶ ἀφῶν ἀποπληρώσασι καὶ εἶπαν τὰ κεφάλαια,
Ὥρισε καὶ ἠφέρασιν ἐκεῖσε τὰ παιδία.

Ὁ ἀρχιερεὺς τῆς Ἀνάπολης, μητροπολίτης ἦτεν,
Ἐκεῖνος ἀρράβωνισεν ἐτότε τὰ παιδία.
Καὶ ἀφοῦ ἀρράβωνησε καὶ ἔπηκαν τὸν γάμον,
Ἐπρόσμεν ὁ πρίγγιπας ὁμάτζιο τὸν ῥήγαν,
Τοῦ νὰ κρατῇ τὸν τόπον του ὑπαὶ τὸν ῥήγαν Κάρλεν·
Ἐκδέδωκε τὸν τόπον του καὶ τοῦ ῥηγὸς τὸν δίδει.
Καὶ ὁ ῥήγας ἠρτζέστισεν ἐνταῦθα τὸν υἱόν του
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Λοὴν ἀπὸ τὸ πριγγιπάτον[1].
Ἐκεῖνος πάλιν τὸ ἔστρεψεν ἀπαὶ τὸν πενθερόν του,
Νὰ κρατῇ νομεύεται εἰς τὴν ζωὴν του ὅλην.
Καὶ ἀφῶν ἀπεκατέστησαν αὐτὰ, ὁποῦ σᾶς λέγω,
Ἐπῆκεν ἐκεῖ ὁ πρίγγιπας ἡμέρας δεκαπέντε
Μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρουλον, χαραῖς μεγάλαις εἶχαν.
Εἰς τοῦτο ἦλθαν ἐκ τὸν Μωρειὰ τοῦ πρίγγιπος μανδά
Τὸ πῶς ἦλθε τοῦ βασιλεῶς εἰς τὴν Μονεμβασίαν
Ὀκάποιες του ἀνεψιὸς, καὶ ἤφερε φευσάτα
Κουμάνους, Τούρκους καὶ Ῥωμαιοὺς ἐκ τῆς Αυκιᾶς τὰ
Καὶ ἔχουν φόβον εἰς τὸν Μωρειὰ οἱ ἄνθρωποι τοῦ Μο
Τὸν πρίγγιπα παρακαλοῦν συντόμως νὰ ὑπάγῃ.
ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας, ἀπῆλθεν εἰς τὸν ῥήγαν,
Καὶ εἶπέ τον λεπτομερῶς ἐκεῖνα τὰ μανδάτα,
Ἀπολογιὰν ἐζήτησε νὰ ὑπάγῃ τοῦ Μωρέως
Διὰ συμμαχιὰν καὶ δύναμιν τοῦ τόπου, τοῦ λαοῦ του

(1) Louis, qui était l'aîné des enfants de Charles d'Anjou, mourut dans l'île de Cypre, l'an 1248, quelques jours après sa naissance. Le nom du prince qui épousa Isabelle de Morée est Philippe, fils cadet de Charles d'Anjou. Ptolomée de Lucques (liv. XXII, Hist. eccles. ch. 40) dit que le mariage se fit en 1269. Giovanni Villani d (liv. VII, ch. 1) que Philippe devint prince de la par sa femme, *per la moglie fu prenze della* Voyez aussi le chapitre 262 de Ramon de Mu qui embrouille un peu toutes les généalogies.

rée secourir son peuple et ravitailler ses
. Le roi approuva la résolution du prince
ourner dans son pays pour le mettre en
le résister à ses adversaires. Le prince
nc congé de lui, monta à cheval, et ar-
. Brindes où ses galères l'attendaient. Il
arqua, et parvint en dix jours à Glarent-
où il passa à Andravida.
nouvelle de l'arrivée du prince répandit
dans le cœur de tous les habitants de la
et les remplit d'audace contre l'ennemi.
tres furent expédiées sur tous les points,
engager les chevetains des places à
onne garde avec leurs garnisons respec-
car l'ennemi venant les combattre, ils
nt garnir les places et mettre le peuple
t de garder son propre pays ainsi que les
res. Il ne se reposa que pendant quatre
Après quoi, ses chefs, convoqués par
, s'étant rendus autour de lui, il monta à
et se dirigea avec eux vers ses différen-
ces, qu'il mit en bon ordre de défense[1] et
t de repousser aisément les attaques de
ni.

Le roi[2] Charles, plein d'une amitié sincère et d'une vive affection pour le prince Guillaume son allié, et renommé par son habileté dans l'art de la guerre, considéra que, puisque l'empereur de Constantinople avait envoyé des troupes dans la Morée contre le prince, il devait lui-même l'aider de ses secours. Il fit donc venir un de ses chevaliers, homme expérimenté dans l'exercice des armes, Galeran de Brie[3], et lui dit : « Je veux que vous alliez en Morée porter secours au prince de Morée, mon allié, à la tête de cent soldats salariés, à cheval, de deux cents fantassins, tous hommes d'élite, de cent arbalétriers, et le reste écuyers. J'ordonne qu'ils reçoivent d'avance une solde de six mois, et que vous soyez investi des fonctions de bail et de capitaine. Préparez-vous donc, et partez sans délai. Les bâtiments sont déjà prêts et vous attendent à Brindes. Embarquez-vous et partez pour la Morée, afin de porter vos secours au prince. Faites-lui mille compliments de ma part, et dites-lui bien que s'il a besoin de plus de troupes, il n'a qu'à m'en prévenir, et je les lui enverrai aussitôt. »

ίστρα των νὰ ἀπέλθῃ, τοῦ νὰ τὰ σωταρχήσῃ.
ήγας ὡς τὸ ἤκουσεν, εἶπε· « Καλῶς ὑπάρχει,
πήγῃς εἰς τὸν τόπον σου, καὶ ὄρθωσιν νὰ ποιήσῃς,
τοὺς ἀντιδίκους σου ὅπως νὰ τὰ φυλάξῃς. »
τα ἐπῆρεν ὁ πρίγγιπας ἀπολογιὰν ἐκ τὸν ῥήγαν,
ἐκαβαλίκευσεν, ἦλθεν εἰς τὸ Βροντῆσι,
κάτεργα ἕτοιμα, ἐσέβησαν ἀπίσω,
ε ἡμέραις ἔσωσεν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν
ἐκαβαλίκευσεν εὐθὺς εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν.
ἤκουσεν οἱ ἅπαντες τοῦ τόπου τοῦ Μωρέως,
ἦλθεν ὁ πρίγγιπας, ἐχάρησαν μεγάλως,
ἐπῆραν δυνατὸν ἀπάνω τῶν ἐχθρῶν τους,
παντόθεν ἔστειλαν γραφαῖς τῶν κυβερνάνων,
νὰ φύλαξιν καλὴν ὅλοι μὲ τὸν λαόν τους,
ἡ ἐκεῖνος ἔρχεται διὰ νὰ συμμαχήσῃ,
τρα νὰ γαρνίσωσι, καὶ τὸν λαὸν φυλάξῃ,
σιν νὰ φυλάττωσι τὸν τόπον καὶ ταῖς ἄκραις.
ν ἀναπαύθηκε καὶ τέσσαραις ἡμέραις,
ραλάβων ἔγραψε καὶ τῶν καβαλαρίων,
ἐκεῖσε εἰς αὐτὸν, εὐθέως καβαλικεύει,
τους, ἐβιάσθηκαν ἀπὸ τὰ κάστρα ὅλα,
νὰ ἔχωσι φύλαξιν κατὰ τόπον[4],
παφυλάττωνται ἀπαὶ τοὺς ἀντιδίκους.

Ὁ ῥήγας ὡς παμφρόνιμος, αὐτὸς ὁ ῥεῖ[2] Κάρλος,
Ἀπαὶ τὸ σπλάγχνες τὸ πολὺ, τὴν ζέσιν ὁποῦ εἶχε
Πρὸς τὸν αὐτὸν συμπεθερὸν τὸν πρίγγιπα Γουλιάμεν,
Καὶ ὡς ἦτον καὶ παιδευτικὸς τῆς μάχης τῶν φουσάτων,
Ἀφῶν ἐξέβη ὁ πρίγγιπας καὶ ἐκεῖθεν ἐβιέβη,
Ἐσκόπισεν, ἐλόγιασεν, ἀφῶν ὁ βασιλίας
Ἔστειλεν εἰς τὸν Μωρεὰ φουσάτα ἐδικά του
Νὰ μάλωνται τὸν πρίγγιπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμεν,
Εἰς τοῦτο κάμνει χρείασις νὰ ἔχῃ συμμαχίαν,
Εὐθὺς ὁρίζει καὶ λαλεῖ ἕναν του καβαλάρην,
Ὁποῦ ἦτον γὰρ παιδευτικὸς στρατιώτης εἰς ταῖς μάχαις,
Μισὲρ Γαλτιέρην[3] τὸν ἔλεγαν, ντὲ Βρὴ εἶχε τὸ ἐπίκλην,
Λέγει τον : « Θέλω νὰ ὑπᾷς ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέα,
« Εἰς συμμαχιὰν τοῦ πρίγγιπος ποῦ ἔνι συμπεθερός μου
« Μὲ ρογατόρους ἑκατὸν ἐπάνω εἰς τὰ φάρια.
« Καὶ διακόσιους πεζοὺς, ὅλοι ἐκλεκτοί καὶ ἔντιμοι.
« Οἱ ἑκατὸν τζαγράτορει καὶ οἱ ἄλλοι σκευταράτοι.
« Ὁρίζω νὰ ἔνῃ ἑξάμηνον ὅλοι τους πληρωμένοι.
« Νὰ ἦσαι ἐσὺ ἐπάνω του μπάηλος καπετάνος.
« Καὶ εἰκονόμησου παρευθὺς, ὑπάγαινε σπουδαίως,
« Τὰ πλεύτικα ἔνει ἕτοιμα ἐκεῖ εἰς τὸ Βροντῆσι,
« Καὶ σέβα μέσα εἰς αὐτὰ, ἄγωμεν ἐκεῖ εἰς τὸν Μώρεαν,
« Εἰς συμμαχιὰν τοῦ πρίγγιπος, πολλὰ μὲ τὸν χαιρέτα,

[1] Vers incomplet dans son second hémistiche.
[2] Le chroniqueur se sert dans le même vers des deux ήγας et ῥεῖ.
[3] Le nom qui lui est donné est sujet à de fréquentes as : ici c'est Γαλτιέρης, Gautier ; à la page 151 c'est Γαλέρας et Γαλερᾶς ; à la page 156 c'est Γαλεράνες, Galeran, autre forme de Gaultier, ou Gualterius. D'autres auteurs le nomment Gautier de Sully et non Gautier de Brie. Je lui laisse le nom de Galeran pour le distinguer du seigneur d'Acova, appelé aussi Gautier, seigneur de Ronchères-

Le chevalier, qui était un homme prévoyant, eut bientôt terminé tous ses préparatifs, et, conformément aux ordres du roi, il partit pour Brindes où il s'embarqua, et il arriva à Glarentza en trois jours. Le prince Guillaume était alors à Vliziri. Messire Galeran lui envoya six messagers, dont quatre étaient sergents et deux chevaliers. Il lui annonçait par eux qu'il venait de la Pouille par ordre du roi, avec des troupes, pour se réunir à lui et lui porter secours.

Dès que le prince eut appris que messire Galeran[1], ce bail, venait de la part du roi et amenait avec lui une troupe brillante de cavaliers et de fantassins, il ressentit une vive joie ; et pour faire honneur au bail du roi, il monta aussitôt à cheval, et escorté de ses propres troupes, il se dirigea tout droit vers le lieu où le bail s'était arrêté ; mais le chevalier, informé de l'arrivée du prince, monta promptement à cheval avec ses compagnons, tous armés, fantassins et cavaliers, et vint à la rencontre du prince Guillaume qu'il trouva tout près de la rivière Eliacos[2], dans l'endroit appelé Crisova.

Tous deux se réjouirent de cette rencontre, Galeran le premier salua le prince de la part du roi, et lui dit : « Le roi m'a envoyé pour vous porter secours en qualité d'allié, avec les troupes que vous voyez. Il espère qu'elles vous mettront en état de résister à l'empereur de Constantinople. Si vous avez besoin de plus de troupes, donnez-lui-en avis et il vous les fera passer. » Le prince remercia le roi de sa fidélité à son alliance et des secours qu'il lui envoyait.

Arrivé à Glarentza, le prince fit chercher des chevaux pour que chaque soldat pût marcher plus à l'aise en plaçant dessus ses effets et ses armes. Après avoir ainsi satisfait les Français envoyés à son secours par le roi, il réunit les hommes de son conseil, pour délibérer sur le pays qu'il pouvait laisser à eux-mêmes, et ceux qu'il devait occuper pour mieux résister aux Grecs ses ennemis. On arrêta dans le conseil, que l'on partirait de là pour se porter le long de l'Alphée. Tous les chevetains étaient déjà arrivés dans l'endroit appelé Isova, amenant avec eux toutes les troupes qu'ils avaient

« Καὶ εἰπέ τον ἀπὸ μέρος μου ἂν χρήζῃ πλειὸ φουσάτα
« Ἂς ἔχω εἴδησιν μικρήν, εὐθέως νὰ τὰ στείλω. »
Ὁ καβαλάρης παρευθὺς ὡς φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον,
Οἰκονομήθη ἕτοιμα, ὡς τὸ ὥρισεν ὁ ῥήγας,
Ἐξέβη ἐκ τὴν Ἀνάπολιν, ἦλθεν εἰς τὸ Βροντῆσι,
Εὗρεν ἐκεῖ τὰ πλεύτικα, ἐσέβησαν ἀπίσω,
Εἰς τὴν Γλαρέντζαν ἔσωσαν ἔσω εἰς τρεῖς ἡμέραις.
Ὁ πρίγγιπας εὑρέθηκεν ἐτότε εἰς τὸ Βλιζῆρι.
Μισὶρ Γαλέρας τοῦ ἔστειλε μανδατοφόρους ἕξι·
Σεργέντες ἦσαν τέσσερες καὶ οἱ δύο καβαλάροι.
Ἐμήνυσε λιπτομερῶς, πῶς ἦλθεν ἐκ τὴν Πούλιαν,
Μὲ τοῦ ῥηγὸς τὸν ὁρισμὸν, μὲ ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Εἰς συμμαχιὰν τοῦ πρίγγιπος, βοήθειαν νὰ τῷ δώσῃ.
Ὅταν ὁ πρίγγιπας ἔμαθε τὸ πῶς ἦλθεν ὁ μπάϊλος,
Οὗτος ὁ μισὶρ Γαλερᾶς[1], ὁποῦ ἦλθεν ἐκ τὸν ῥήγαν,
Καὶ ἤφερε καὶ μετ' αὐτὸν τὸ ἔκλαμπρον φουσάτον,
Καβαλαρίους καὶ πεζοὺς, ὁποῦ ἦλθασιν ἐκεῖσε,
Ἔφάνη τον πολλὰ καλὸν, ἐχάρηκε μεγάλως,
Διὰ νὰ πάσῃ γὰρ τιμὴν τοῦ μπάϊλου διὰ τὸν ῥήγαν.
Εὐθὺς ἐκαβαλίκευσε μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχεν,
Ἀπῆλθεν ὁλόρθα εἰς αὐτὸν, ὅπου ἦτον στανεμένος.
Τὸ ἤκουσεν ὁ καβαλάριος, ὅτι ἔρκεται ὁ πρίγγιπας,
Εὐθέως ἐκαβαλίκευσε μετὰ τὴν συντροφιὰν του
Ἀρματωμένοι ὅλοι τους πεζοὶ καὶ καβαλάροι,
Καὶ ἦλθαν εἰς συναπαντὴν τοῦ πρίγγιπα Γουλιάμου

'Σ τὸν ποταμὸν τὸν Ἐλιακὸν[2] 'ς τὴν Κρήσαιβαν τὸ λέγουν.
Ἐκεῖνοι συναπαντήθησαν, ἐχάρησαν μεγάλως·
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ Γαλερᾶς τὸν πρίγγιπα ἐχαιρέτα
Ἐκ τὸ μεράδιν τοῦ ῥηγὸς, καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·
« Ὁ ῥήγας μὲ ἀπέστειλε τοῦ νὰ σὲ συμμαχήσω
« Μὲ τὸν λαὸν, ποῦ θεωρεῖς, μετὰ μοῦ ἀποστέλλει
« Εἰς συμμαχιὰν, διὰ νὰ ἔνῃ τοῦ τόπου σου βοήθεια
« Διὰ τὴν μάχην, τὴν ἔχετε μετὰ τὸν βασιλέα·
« Καὶ πάλιν ἂν χρήζῃς πλειότερον, μήνα του νὰ σὲ στείλῃ. »
Ὁ πρίγγιπας ὡς φρόνιμος εὐχαριστεῖ τὸν ῥήγαν
'Σ τὴν συμμαχιὰν, τὴν ἔστειλεν, ὁμοίως καὶ βοήθειαν.
Καὶ ἀφὸν ἀπόσωσαν ὁμοῦ οἱ δύο εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Ὁ πρίγγιπας γὰρ ὥρισεν ἄλογα νὰ εὑρῶσιν,
Ὅπως διὰ νὰ δώσωσιν τῶν αὐτῶν ῥογατόρων
Πρὸς ἕνα δὲ τοῦ καθενὸς, καὶ νὰ τοὺς ἀναπαύσουν,
Καὶ νὰ βαστοῦν τὰ ῥοῦχά τους καὶ ταῖς ἁρματωσιαῖς τους
Ἀφότου οἰκονόμησεν ὁ πρίγγιπας τοὺς Φράγγους,
Ὁποῦ ἦλθαν εἰς βοήθειαν, τοὺς ἔστειλεν ὁ ῥήγας,
Βουλὴν ἐπῆρε μετ' αὐτοὺς, ὁποῦ εἶχε τῆς βουλῆς του,
Ποίαν ὁδὸν νὰ πιάσωσι, ποῖον μέρος νὰ πιάσουν,
Εἰς τοὺς ἐχθροὺς, ὁποῦ ἔχουσι, τὸ γένος τῶν Ῥωμαίων·
Καὶ ἀφὸν ἐπῆραν τὴν βουλὴν, ἐκίνησαν ἐκεῖθεν,
'Σ τὸ παραπόταμον τοῦ Ἀλφειοῦ ἐκεῖ γὰρ ἀπέσωσαν,
Τὸ λέγουν εἰς τὴν Εἴσσαν οἱ κυβερνάνοι ὅλοι,
Μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχασιν, ὁμοίως οἱ φλαμπουριάροι.

(1) La maison de Brie, à laquelle appartenait Galeran, avait aussi une branche en Chypre.

(2) L'ancien Pénée, appelé aujourd'hui Igliako, qui traversait l'Élide et coulait à Élis.

assembler. Les bannerets se réunirent aussi
s. Ils se pourvurent de provisions pour
mois, et délibérèrent sur l'endroit où ils
ient établir leur camp. Il fut décidé qu'on
rigerait sur Nicli; car le pays étant plat,
troupes s'y disposeraient plus à l'aise, et
l'armée pourrait attaquer les Grecs en se
oyant, et revenir plusieurs fois à la charge,
était nécessaire. Le prince comptait sur
rmée et sur l'appui de la Providence pour
pher des Grecs, espérant bien, si Dieu lui
rdait la victoire, pouvoir aisément occu-
oute la principauté. L'armée fut alors ré-
e en divisions, et se mit en marche, et ar-
le même soir d'Isova dans le beau fort de
ena. A la nouvelle de l'approche du prince
ses troupes, le seigneur de Caritena monta
tôt à cheval avec les siens, et vint à sa
ntre. Messire Gautier [1], seigneur d'Acova,
ndit aussi de sa seigneurie avec toutes ses
es. Après avoir opéré cette jonction à Ca-
a, on fit l'énumération des troupes de cha-
et il se trouva que les deux seigneurs ban-
s de Caritena et d'Acova avaient cent cin-
te hommes à cheval, tous hommes d'élite
erriers expérimentés.

Pendant que l'armée était campée dans les plaines de Caritena, le prince Guillaume ordonna au seigneur de cette place, à celui d'Acova et aux autres chefs de l'armée, de se réunir en conseil, et il leur demanda leur avis sur le pays où ils devaient établir leur camp. Le seigneur de Caritena prit le premier la parole, celui d'Acova lui succéda, et tous deux conseillèrent de se porter sur Nicli, ainsi que cela avait déjà été arrêté dans le premier conseil. Le seigneur de Caritena dit alors aux chefs de l'armée que, connaissant le chef mis par l'empereur à la tête de ses troupes pour un homme hautain et plein d'une confiance exagérée dans son armée, il ne doutait pas qu'il ne montrât un vif empressement à accepter le combat partout où l'on voudrait, soit dans la plaine, soit sur les montagnes. « Si Dieu, ajouta-t-il, permet qu'il engage le combat avec nous, et que nous remportions la victoire, nous pouvons arracher toute la Morée aux mains des Grecs. »

L'armée fut alors répartie en différents corps, et se mit en marche, ayant les coureurs en tête. Ils entrèrent à Gardilivon, et ravagèrent la Tzaconie, qui s'était révoltée et avait embrassé le

[1] Gautier de Rosiers.

[2] Les Bannerets seuls pouvaient bâtir des forts.

parti de l'empereur. Pendant les cinq jours que les troupes passèrent à piller, elles firent un butin immense, et elles retournèrent ensuite à Nicli. Le chef de l'armée impériale se tenait avec toutes ses troupes dans la Lacédémonie, d'où il ne sortit pas. Si vous me demandez la raison qui l'y retenait, je vous répondrai qu'il en avait reçu l'ordre formel. L'empereur Michel Paléologue lui avait expressément prescrit de tenir les Grecs sur les montagnes, d'y défendre le pays, de ne combattre que de loin avec les flèches, et de n'engager la bataille avec les Français que quand il trouverait l'occasion favorable et quand la ruse ou le hasard le placerait dans une situation plus avantageuse.

Lorsque le prince Guillaume eut appris cet ordre de l'empereur, il s'adressa aux chefs de son armée pour leur demander conseil. La plupart furent d'avis de marcher tout droit sur le lieu où était le général de l'armée impériale, et de lui livrer bataille pour en finir; mais les plus sensés des chefs présents au conseil n'approuvèrent pas ce plan. Ils dirent que le pays qui sépare Nicli de la Lacédémonie étant boisé, hérissé de montagnes et entrecoupé de gorges étroites, cette situation donnait un grand avantage aux archers qui, des hauteurs, pouvaient rer sur les hommes et les chevaux sans qu'on p leur faire aucun mal. Le prince s'adressa alo à messire Galeran, au seigneur de Caritena à celui d'Acova, ainsi qu'à tous les chefs noble et leur demanda de nouveau ce qu'ils croyais convenable de faire. Quelques-uns d'entre eu proposèrent de se tenir à Nicli pour cerner l Grecs dans le pays de Mesithra, et les emp cher d'en sortir pour ravager le pays; d'occ per en même temps les passages, et de les bi garder pour que le général des troupes impéri les ne pût s'avancer dans l'intérieur ni dans l environs de Scorta, ni vers Argos, ni da la Messarée[1], attendu que s'ils s'en allaient laissaient le pays tout découvert et mal gard les Grecs pourraient le parcourir et le ravag Toutefois le prince et les plus prudents de s conseillers ne purent s'entendre sur cette pr position, parce que messire Galeran et ses tro pes salariées ne trouvaient pas de vivres à ach ter en cet endroit, ni pour eux ni pour leu chevaux, ainsi que cela arrive quelquefo dans les armées.

Le prince ordonna alors d'approvisionner place de Nicli de tout ce dont elle avait besoi

Κεῦρσεν μεγάλον ἴπηκεν, ὁπεῦ ἀριθμὸν δὲν εἶχεν,
Ἡμέραις πέντε ἐκούρσευαν ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐστράφησαν ἐκεῖσε εἰς τὸ Νῆκλι.
Ἡ κεφαλὴ τοῦ βασιλεὼς μὲ ὅσα φουσάτα εἶχεν
Ἤτον εἰς τὴν Λακεδαιμονιὰν, ἀπ' ἐκεῖ οὐκ ἐξέβη·
Ἂν μὲ ἐρωτήσῃ καὶ τινὰς διὰ τί τρόπον τὸ ἐπῆκεν;
Ἐγὼ τὸν ἀποκρίνομαι, διεῦ ἐρισμὸν τὸ εἶχε.
Τὸν ὥρισεν ὁ βασιλεὺς κὺρ Μιχαὴλ ἀτός του,
Εἰς τὸ βουνὶ τοὺς ὥρισε νὰ στέκουν οἱ Ῥωμαῖοι,
Τὸν τόπον νὰ φυλάττουσιν ὅλο μὲ τὰ δεξάρια,
Καὶ ὅταν εὕρουσι καιρὸν μὲ μηχανὴν καὶ τρόπον
Νὰ ἔχουν τὴν προτίμησιν, νὰ πολεμοῦν τοὺς Φράγγους.
Ἀφεῦ ἔμαθεν ὁ πρίγγιπας τὸν ὁρισμὸν ἐκεῖνον,
Καλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, τὸ νὰ τὸν συμβουλεύσουν.
Καὶ οἱ μὲν ἀπ' αὐτοὺς εἶπασι, τοιοῦτην βουλὴν ἔδωκαν,
Νὰ ἐπάρῃ τὰ φουσάτα του, καὶ νὰ ὑπάγῃ ὁλόρθα,
Ὅπου γὰρ ἦνει τοῦ βασιλεὼς ἡ κεφαλὴ, ἐκεῖσε
Νὰ πολεμήσῃ μετ' αὐτὸν, νὰ τὸν καταδικάσῃ·
Οἱ δὲ οἱ γνωστικώτεροι, ὁπεῦ' σαν μετ' ἐκεῖνον,
Οὐδὲ ποσῶς τὸ ἔστερξαν οὕτως νὰ τὸ ποιήσουν,
Λέγοντας τὸ διάστημα, τὸ ἔνει ἀπαὶ τὸ Νῆκλι
Ἕως τὴν Λακεδαιμονιὰν, ἔνει δασώδης τόπος,
Βουνιὰ καὶ στενολάγγαδα, ὅπου βολὴ δεξιώτων,
Νὰ στέκουν νὰ δεξεύουσιν ἡμᾶς καὶ τὰ ἄλογά μας,
Καὶ ἡμεῖς νὰ μὴ δυνάμεθα νὰ ὠφέλεμεν ἐξ αὐτους·
Εἰς τοῦτο λαλεῖ ὁ πρίγγιπας τὸν μισὶρ Γαλεράνεν,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρήταινας καὶ ἐκεῖνον τῆς Ἀκόβου,
Ὡσαύτως καὶ τοὺς εὐγενεῖς ὅλους τοὺς κεφαλάδαις,
Βουλὴν ἐζήτησε νὰ εἰποῦν τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξειν·
Εἰς τοῦτο εἶπασι τινὲς νὰ στέκουν εἰς τὸ Νῆκλι,
Νὰ κατακλείσουν τοὺς Ῥωμαίους 'ς τεῦ Μυζηθρᾶ τὰ μέρη,
Μὴ ἔχουν πέθεν ἐξεβῆ τοὺς τόπους νὰ ζημιώσουν,
Καὶ νὰ κρατοῦν τὰ διαβατὰ, τὸν τόπον νὰ φυλάττουν,
Νὰ μὴ περάσῃ ἡ κεφαλὴ αὐτὴ τεῦ βασιλέως
Καὶ πήσῃ τίποτε ζημιὰν εἰς τῶν Σκόρτων τὰ μέρη,
Οὔτε 'ς τὸ Ἄργος ἀλλαδὴ οὔτε 'ς τὴν Μεσαρέαν[1].
Ἐπεὶ, ἂν ὑπᾶσιν ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἀφήσωσι τὸν τόπον,
Ἀπρόσκεπτον ἀφύλακτον νὰ ἔχουν οἱ Ῥωμαῖοι,
Νὰ δράμουν νὰ κουρσεύσωσι, τοὺς τόπους νὰ ῥημάξουν·
Εἰς τέλος γὰρ ὁ πρίγγιπας καὶ οἱ γνωστικώτεροί τους
Οὐδὲν ἐσυμβιβάσθησαν οὕτως νὰ τὸ ποιήσουν·
Ὡς διὰ τὸν μισὲρ Γαλερᾶν καὶ διὰ τοὺς ῥογατέρους
Διεῦ τροφὴν οὐκ εὗρισκαν οὔτε τὰ ἄλογά τους,
Νὰ εὑρίσκουν ν' ἀγοράσωσιν εἰς τὸ ἔχουν τὰ φουσάτα·
Εἰς τοῦτο ὁρίζει ὁ πρίγγιπας τὸ Νῆκλι νὰ σωταρχήσ
Ἀπὸ ὅλα τὰ πράγματα, ὁπεῦ τὰ εἶχε χρείαν,

(1) Est-ce là le nom particulier d'une division territoriale, ou le chroniqueur désigne-t-il seulement par ce mot l'intérieur de la Morée comme de tout autre pay que je pourrais appeler la partie méditerranéenne?

mma pour commandant messire Jean elet avec cent chevaux, cent arbalécent écuyers et trois cents archers. chargea de se tenir dans la place et de rir les environs et les plaines de Nicli Veligosti, aussi bien que les environs lmos[2], afin d'empêcher les Grecs d'y pépour ravager le pays ou livrer bataille. s avoir établi cette garnison et assuré la du pays de Nicli, le prince Guillaume se la tête de ses propres troupes, se dirigea rentza, et licencia le reste de l'armée. Le r de Caritena et sa suite, ainsi que le roi de Naples, messire Galeran, accoment le prince. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre à Glarentza, le prince manda en sa présence le logothète messire Léonard[3], qui était de la Pouille, et le seigneur de Caritena, et leur dit : « Vous voyez les honneurs que m'a rendus le roi de Naples, et toute l'affection qu'il m'a témoignée en m'envoyant Galeran avec des troupes salariées, pour porter secours à la principauté. Dites-moi donc, je vous prie, ce que je puis faire pour répondre à cet honneur et à ce bienfait ; car ce renfort seul nous a pu mettre en état de marcher contre l'armée impériale et son chef. »

En demandant ce conseil, le prince avait particulièrement en vue de prouver sa reconnaissance pour la conduite du roi de Naples. Il

ι Τζὰν δὲ Νιβαλὲτ ἄφηκε κυβετάνον[1]
ἵγων ἑκατὸν νὰ στέκουν μετ' ἐκεῖνον,
ματόρους ἑκατὸν, καὶ ἑκατὸν σκουταράτους,
φάτους τριακοσιοὺς νὰ στέκωνται ἐκεῖσε,
ατρέχουν τοῦ Νηκλιοῦ τὰ μέρη καὶ τοὺς κάμπους,
ι τὴν Βελιγωστὴν καὶ τοῦ Χέλμου[2] τὰ μέρη,
ράσουν οἱ Ῥωμαῖοι διὰ κούρσον διὰ μάχην,
άσωσι ζημιὰν 'ς τοῦ πρίγγιπος τὸν τόπον.
ρῶν ἀποκατέστησεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος
ζὸν καὶ φύλαξιν τὸ μέρος τοῦ Νηκλίου,
φουσᾶτα του, εἰς τὴν Γλαρέντζαν ὑπάγει,
ς ἀπολογίασεν ὅλα του τὰ φουσᾶτα.
ς τῆς Καρύταινας μετὰ τὴν φαμιλιάν του
ι τὸν πρίγγιπα ὁμοῦ μετὰ τοῦ μπάηλον,
μισὲρ Γαλερᾶν, ποῦ ἦτον διὰ τὸν ῥῆγαν·
πεζεύσασιν ὁμοῦ εἰς τὴν Γλαρέντζαν·

Ἀφότου ἀπεσώσασι καὶ ἀπέζευσαν ἐκεῖσε,
Ὥρισε γὰρ ὁ πρίγγιπας λαλοῦν τὸν λογοθέτην[3],
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Λινάρτ, ὁποῦ ἦτον ἐκ τὴν Πούλιαν,
Τὸν αὐθέντην τῆς Καρύταινας, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἰδέτε σπλάγχνος καὶ τιμὴν, τὴν μὲ ἔδωκεν ὁ ῥῆγας,
« Καὶ ἔστειλε τὸν Γαλερᾶν μετὰ τοὺς ῥογατόρους
« Εἰς συμμαχιὰν καὶ βοήθειαν ὅλου τοῦ πριγγιπάτου·
« Ἐν τούτῳ λέγω πρὸς ἐσᾶς, δότε με τὴν βουλήν σας,
« Τὸ τί τιμὴν καὶ εὐεργεσιὰν νὰ ποιήσωμεν εἰς αὖτον·
« Ἐπειδὴ εἴδετε καλὰ διὰ τὸν λαὸν αὐτῖνον
« Ἐδιέβημεν γυρεύοντας νὰ τῶχωμεν μαδίση
« Μὲ τὸν λαὸν τοῦ βασιλεὼς καὶ μὲ τὴν κεφαλήν του. »
Καὶ ἀφῶν ἐσυμβουλεύθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος
Τὸ τί τιμὴν καὶ εὐεργεσιὰν νὰ πήσῃ μετ' ἐκεῖνον,
Διὰ τιμὴν γὰρ τοῦ ῥηγὸς ἐλογίασε τὸ πλέον,
Εὐθὺς λαλεῖ πρὸς αὖτονε τὸν μισὲρ Γαλεράνον,

pelé page 48 Νίβελι, et descendant de ce Guy de ui fit bâtir le château de Guéraki en Tzaconie.

était une forteresse bâtie sur le mont Chelmos, non sources de l'Iri ou Iris, l'ancien Eurotas. « A trois s à l'est de Bélémina, dit M. Boblaye (page 76), ne haute montagne rocheuse nommée Khelmos, ommet est couronné de ruines du moyen-âge, substructions d'une forteresse que M. Blouet a s de construction polygonale. Elle est consacrée Irène, et les démogérontes de Kolinaes m'ont des traditions relatives à un grand massacre des de l'Hélos dont ce lieu aurait été le théâtre. teresse antique défendait l'embranchement des de Sparte, d'un côté a la Parrhasia, de l'autre alia. Elle est mentionnée dans la chronique de sa première édition) sous le nom de Chelmos. »

y avait deux officiers civils pour la principauté : le protovestiaire, chargé de la vente des reveprincipauté ; le trésorier ou logothète, chargé cette et de leur distribution. Ce dernier prenait om de chancelier, et c'était, comme on le voit, le Vérules qui occupait cet office. Il y avait de plus un capitaine d'armes, appelé ailleurs *bajulus*, bail. Les *Uxance* fixent leurs divers droits.

Art. 169..... Li oficiali de lo principo se intende, protovestiario et tesauriere de miser lo principo, et capitanio d'arme.

Art. 171..... Al protovestiario apartien la vendition de li rendedi del principo; à lo tesauriere appartien la recolition de li denari et la distribution.

Il y avait de plus sous le capitaine d'armes, *bajulus* ou bail, deux capitaines de justice placés à Glarentza et à Andruzza, et des chevetains ou chastelains placés au nom du prince dans certaines places fortes, en dehors desquelles ils n'avaient aucune sorte de juridiction, et ils devaient être assistés des liges dans leurs jugements. Les termes des *Uxance* sont formels :

Art. 177..... Si lo delicto se commetesse en luogo là che lo signor principo havesse capitanio per far justitia como è Clarentza et Andruxa.

9. Nissuno de' officiali de miser lo principo ha alguna jurisdicion in li Franchi homeni, over in le sue cose, se non lo capitanio de alguna castellania, cum li homeni legii di quella castellania.

adressa ensuite la parole à messire Galeran, et lui dit en présence de tous :

« Mon seigneur, le roi, en vous envoyant ici avec les troupes destinées à secourir la principauté, a conféré un grand honneur et un grand bienfait à moi et à tout mon peuple. Je vous prie donc, mon ami, de recevoir de moi, en récompense du service qui m'a été rendu par lui, l'office de bail et de gouverneur. Gouvernez désormais toute la principauté, d'abord au nom du roi, et ensuite au mien, pour l'avantage et l'honneur de nous tous et de vous-même. »

A cette proposition, la première idée de messire Galeran fut de répondre au prince : qu'il ne pouvait s'établir dans le pays, et qu'il songeait à retourner en Pouille ; mais pensant ensuite à l'honneur que lui faisait le prince en l'établissant bail du pays au nom du roi, il répondit : « Seigneur, puisque telle est votre volonté, j'accepte ce que vous me proposez, et je ferai tous mes efforts pour le bien faire. » Le prince prit son gant [1], et sire Galeran fut établi bail principauté durant toute la vie du prince laume.

J'interromprai ici le récit de ces événen et passerai à ce qui concerne le roi Charl la guerre qu'il fit avec Conradin [2], neve l'empereur Frédéric et cousin du roi Main Après que le roi Charles eut conquis les ro mes de Pouille et de Sicile et tué le roi M froy dans le combat, il s'était emparé de royaume et y vivait en paix. Mais un ce noble très illustre d'Allemagne, nommé C din, neveu, comme je viens de le dire l'empereur Frédéric et cousin du roi Main apprepant que ce dernier était mort et q roi Charles qui l'avait combattu et défait s emparé de la souveraineté, cédant à ses pr désirs et à la volonté des siens, résolut d'e prendre la guerre et de s'avancer da

Καὶ ταῦτα τὸν ἐσύντυχεν ἐνώπιον τῶν πάντων·
« Ἐσίνα ἀπέστειλεν ἐδῶ αὐθέντης μας ὁ ῥήγας
« Μὲ τὸν λαὸν, ποῦ ἔφερες εἰς συμμαχίαν τοῦ τόπου
« Τὸ ὁποῖον ἐδέχθηκα εἰς δόξαν μου μεγάλην,
« Βοήθειαν καὶ εὐεργεσίαν ἐμοῦ καὶ τοῦ λαοῦ μου·
« Εἰς τοῦτο θέλω, φίλε μου, ἀξίως παρακαλῶ σε,
« Δι' ἀνταμοιβὴν γὰρ τῆς τιμῆς, ὁποῦ ἔπηκεν ὁ ῥήγας,
« Νὰ παραλάβῃς ἀπὸ ἐμὲν τ' ὀφίκιον τοῦ μπαϊλάτου,
« Νὰ ἦσαι μπάϊλος κύβερνες ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
« Ἐκ μέρος πρῶτον τοῦ ῥηγός, δεύτερον ἀπὸ μένα,
« Νὰ κυβερνᾷς τὸν τόπον μας ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
« Εἰς τιμὴν μας καὶ αὔξησιν ὁμοίως καὶ ἰδικήν σου. »
Ἀκούσας ὁ μισὲρ Γαλερᾶς, ἦλθεν ἀμπρὸς 'ς τὸν νοῦν του
Νὰ ποιήσῃ πρὸς τὸν πρίγγιπα ἀπόκρισιν τοιαύτην,
Τὸ πῶς γὰρ οὐκ ἐδύνατο ἐκεῖνο νὰ τὸ πήσῃ
Σκοπῶν καὶ λογιζόμενος τοῦ νὰ στραφῇ 'ς τὴν Πεύλιαν.
Καὶ πάλιν ἐκατασκόπησε καὶ εἶπε πρὸς τὸν νοῦν του,
Ὅτι ἀφῶν ὁ πρίγγιπας τὸν βάνει διὰ τὸν ῥήγαν
Διὰ μπάϊλον 'ς τὸν τόπον του, τιμὴ του ἔνι μεγάλη,
Καὶ εἶπε πρὸς τὸν πρίγγιπα· « 'ς τὸν ὁρισμόν σου, αὐθέντη,
« Νὰ πήσω ὅσον μὲ λαλεῖς 'ς τὴν δύναμίν μου ὅλην. »

Εἰς τοῦτο εὐθὺς ὁ πρίγγιπας ἐπαίρνει διὰ τὸ χεῤῥέρτ
Ἔστεψε τὸν σὶρ Γαλερᾶν μπάϊλον τοῦ πριγγιπάτου,
Καὶ ἦτον μπάϊλος 'ς τὴν ζωὴν τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμ
Ἐν τούτῳ παύω ἀπ' ἐδῶ τοῦτο τὸ ἀφηγοῦμαι,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ περὶ τοῦ ῥήγα Κάρλου.
Τὸν πόλεμον τὸν ἔπηκε μετὰ τὸν Κονραδῖνον [2],
Τὸν ἀνεψιὸν, σὲ λαλῶ, βασιλεὼς Φερδερήγου,
Ὁμοίως καὶ ἐξάδελφος τοῦ ῥοὴ Μαφραὶ ἐκείνου
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδισεν αὐτὸς ὁ ῥήγας Κάρλες
Τῆς Πεούλιας τε καὶ Σικελιᾶς ἐκεῖνα τὰ ῥηγᾶτα,
Καὶ ἐσκότωσεν εἰς πόλεμον τὸν ῥοὴ Μαφραὶ ἐκεῖνον,
Ἐκράτει τα ῥηγᾶτα του μὲ ἀνάπαυσιν καὶ εἰρήνην·
Ὀκάποιος μέγας εὐγενὴς ἀπαὶ τὴν Ἀλαμανίαν,
Ὀνόμαζάν τον Κονραδῆν, ὁποῦ ἀνεψιὸς ἦτον
Τοῦ Φερδερήγου βασιλεὼς, καὶ ἐξάδελφος ὁμοίως
Ἐκείνου γὰρ τοῦ ῥοὴ Μαφραὶ, ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ὡς ἤκουσε καὶ ἔμαθε, καὶ ἐπληροφορήθη,
Τὸ πῶς ὁ ῥήγας Κάρουλος μετὰ φουσάτα, ποῦ εἶχεν,
Εἰς κάμπον ἐπολέμησε μὲ τὸν ἐξάδελφόν του,
Τὸν ῥοὴ Μαφραὶ ἐνίκησε, τὴν αὐθεντιὰν ἐπῆρεν,
Ὡρέχθη κ' ἀναγκάσθηκεν, εἶπε τοὺς ἰδικούς του

(1) L'investiture se faisait de plusieurs manières. Les *Uxance* déterminent (art. 68 et 136) les différentes formes de l'investiture et du serment. Le bail devait prêter serment avant d'entrer en office. Aucun bail, dit l'article 136, ne peut être reconnu comme tel qu'après avoir prêté serment : Che lui observerà et farà observar a tuto suo poder de li soi oficiali le franchexie et uxance de lo imperio de Romania.

Art. 68. Lo homagio se prestarà per lo legio in questo modo : Che lo legio die tegnir le man zonte et destexe, et meterle in le man intro del signor, digando che ello devien so homo legio.... Può appresso se farà sagra de la terra de plan homaio contra tutti homeni che viver et morir, et guardar la persona del siguor, et soa moier, et de li soi fioli, et li soi castelli et l'hon

In quella fiada lo signor die responder che lo so legio et prometerli servar et mantegnir la raxo et può si *lo baxa*, et finalmente si lo investi de l per lo capuzo, o *per lo guando*, o cum algun cosa.

(2) Il était fils de Conrad IV, empereur d'Alle et neveu de Mainfroy et de Frédéric II.

pour combattre le roi Charles et venger
t de son cousin. Dans cette intention,
ourut toute l'Allemagne, sollicitant tous
ices et seigneurs de l'aider de leurs se-
et de l'accompagner dans la Pouille
ombattre le roi Charles et venger la
u roi Mainfroy. Tous lui promirent de
rnir des troupes et de marcher avec lui
i Pouille.

ssembla ainsi une puissante armée com-
le fantassins et de cavaliers, partit de
agne, et pénétra dans la Lombardie où
'a les Gibelins[1], ces tyrans de l'Eglise et
s du pape. Conradin les engagea à pren-
armes, et ils le suivirent avec empresse-
animés du désir de combattre à ses cô-
ju'à la mort. Les Gibelins étaient atta-
ix Allemands et détestaient les Français.
arvenu ainsi à réunir une armée innom-
il répartit ses troupes et sépara son
rie de sa cavalerie, et de la Lombardie
rigea sur la Pouille.

on côté, lorsque l'illustre roi Charles
ris que Conradin s'occupait à réunir une
armée pour marcher contre lui, en homme sage et en guerrier habile qu'il était, il ne négligea rien de ce qui était nécessaire, et se garda bien de mépriser son ennemi. Il informa aussitôt son frère le roi de France[2] de ce qui se préparait, et lui demanda des secours et des troupes françaises aguerries. Le roi de France communiqua l'affaire à son frère le comte d'Artois[3], et lui ordonna de réunir deux mille chevaliers, l'élite de la France, et d'aller au secours de leur frère le roi Charles, de ce digne et célèbre guerrier.

Le roi Charles avait également envoyé dans son pays de Provence, et en avait fait venir soixante bâtiments et terides chargés de troupes et de chevaux.

D'un autre côté, le très saint pape de Rome, informé que Conradin marchait contre l'Eglise pour détruire son pays et ses villes, s'adressa au roi Charles, et lui dit :

« Puisqu'il est certain que Conradin marche contre l'Eglise, je vous permets de puiser dans les trésors de l'apôtre Pierre et de l'Eglise de Rome. Désirez ou demandez, et ces trésors se-

ικτεύσῃ νὰ ἐλθῇ ἐκεῖσε εἰς τὴν Πούλιαν,
μήσῃ ἐνομοῦ μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρλον,
ελθῇ τὸν θάνατον τοῦ αὐτοῦ ἐξαδέλπου·
ο ἐπεριπάτησεν ὅλην τὴν Ἀλαμανίαν,
παρακάλεσε τοὺς ἀρχηγοὺς καὶ αὐθέντας,
ιδεντεύασι τότε τὴν Ἀλαμανίαν,
βοηθήσουν νὰ ὑπᾶν μετ' αὐτὸν εἰς τὴν Πούλιαν,
μάσουν ἐνομοῦ μετὰ τὸν ῥοὴ Κάρλον,
ι ἐκδικήσωσι τὸν ῥοὴν Μαφραὶ ἐκεῖνον.
ν ὑπεσχέθησαν λαὸν τοῦ νὰ τὸν δώσουν,
τ' αὐτὸν ἦλθασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν Πουλίαν.
ξέπεμψιν λαὸν πεζοὺς καὶ καβαλάρους,
ὰ τὸν τόπον του ἀπαὶ τὴν Ἀλαμανίαν,
ὲν εἰς τὴν Λουμπαρδίαν, εὗρε τοὺς Κηπιλίνους[1],
ράνους, τῆς Ἐκκλησιᾶς, ποῦ ἦταν ἐχθροὶ τοῦ πάπα·
παρακάλεσεν, ὑπῆγαν μετ' ἐκεῖνον
ημὸν καὶ ὄρεξιν, μ' αὐτὸν νὰ ἀποθάνουν.
αμάνους εἶχασι κάλλιον ἀπαὶ τοὺς Φράγγους.
ποσάτα ἐσύναξεν, ὅτι ἀριθμὸν οὐκ εἶχαν·
ἦτου ἐσυνάχθησαν ὅλα του τὰ φουσάτα,
ι τὰ ἀλόγια χώρια τὰ πεζικά του,
ε τὴν Λουμπαρδίαν, καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Πουλίαν.
ασεν ὁ ἐξακουστὸς ἐκεῖνος ὁ ῥοὴ Κάρλος,

Τὸ πῶς ὑπερεσύναξεν ὁ Κονράδης ἐκεῖνος
Φουσάτα νὰ ἔλθῃ πρὸς αὐτὸν τοῦ νὰ τὸν πολεμήσῃ,
Ὡς ἦτον γὰρ παμφρόνιμος στρατιώτης εἰς τὰ πάντα,
Οὐδὲν ἔγινεν ἄμελος νὰ τὸν καταφρονήσῃ·
Γοργὸν σπευδαίως ἀπέστειλεν ἐκεῖ εἰς τὸν ἀδελφόν του,
Λέγω τὸν ῥήγαν Φράντζας[2] τε, καὶ νὰ τὸν βοηθήσῃ
Φουσάτα ἐκ τὸν τόπον του, παιδευτικοὺς στρατιώτας.
Ὁ ῥήγας ὡς τὸ ἤκουσε, λαλεῖ τὸν ἀδελφόν του
Τὸν κόντον ντὲ Ἀρτόϊσι[3], λέγει τον τὰ μανδάτα,
Καὶ ὁρίσας τον παρευθὺς νὰ πάρῃ δυὸ χιλιάδαις
Καβαλαρικοὺς εἰς ἄλογα ἐκ τὸ ἄνθος τῆς Φράντζας,
Νὰ ἀπέλθῃ εἰς βοήθειαν τοῦ ῥήγα τοῦ ἀδελφοῦ τους,
Τοῦ ῥήγα Κάρλου ἐξακουστοῦ καὶ ἀξίου στρατιώτου.
Εἰς τοῦτο πάλιν ἀπέστειλεν ἐκεῖνος ὁ ῥοὴ Κάρλος
Ἐκεῖσε εἰς τὸν τόπον του, ὁποῦ ἦτον ἡ Προβέντζα,
Ἐξήντα κάτεργα ἤλθασι καράβια καὶ καρίτες,
Ποῦ ἐβάσταζαν τὸν λαὸν ὁμοίως τὰ ἄλογά τους.
Πάλιν ὁ ἁγιώτατος ὁ πάπας ὁ τῆς Ῥώμης,
Ὡς τὸ ἤκουσε καὶ ἔμαθεν ἐκεῖνα τὰ μανδάτα
Πῶς ἔρχεται ὁ Κονραδῆς κατὰ τῆς Ἐκκλησίας,
Τοὺς τόπους καὶ ταῖς χώραις της τοῦ νὰ ταῖς καταλύσῃ,
Τὸν ῥήγαν Κάρλον ἐλάλησε, καὶ λέγει τον· « Γιέ μου,
« Ἀφῶν καλὰ ἐμάθαμεν πληροφοριὰν τὸ πρᾶγμα,

[1] ...après être resté trois mois à Vérone, Conradin, ...it dirigé vers la côte de Gènes, fut aidé par les ...s se rendit par mer à Pise au mois de mai 1268. ...es Gibelins d'Italie se réunirent à lui, et malgré les ...mications du pape, il entra en vainqueur à Rome.

Le 10 août de la même année, il partit de Rome et prit le chemin des Abruzzes.

(2) Saint-Louis.

(3) Robert, comte d'Artois, frère de Saint-Louis et second fils de Louis VIII et de Blanche de Castille.

ront à vous. Salariez autant de troupes que vous en pourrez trouver, et conservez la souveraineté et les droits de l'Eglise[1]. »

Le roi, en homme plein de sagesse, remercia le pape. Il le salua respectueusement en s'inclinant jusqu'à terre, et le pape lui donna sa bénédiction.

D'après les ordres du pape on écrivit aussitôt dans tous les royaumes des lettres qui furent portées par des cardinaux et des prélats. Le pape envoyait partout sa bénédiction, et priait les souverains de le secourir, soit en venant en personne avec leurs troupes et leur peuple, soit en faisant passer des forces au roi Charles, qui portait le gonfanon de l'Eglise de Rome, afin qu'il pût la défendre et conserver ses droits.

Le roi Charles écrivit aussi à Guillaume, prince de la Morée, et le pria affectueusement de venir à son secours avec les hommes de son pays et les troupes qu'il pouvait avoir. Le prince fut vivement affligé parce qu'il craignait Conradin, dont il avait appris que les forces étaient très nombreuses. Aussitô invitation reçue, il envoya donc auprès néral de l'empereur de Constantinople, qu à Mesithra, et conclut avec lui une d'une année, afin de pouvoir rester en pendant cet espace de temps. Il régla e que ses premiers et ses meilleurs gue l'élite de la Morée, iraient avec lui au s du roi. C'étaient entre autres le seigneu cova, le grand-connétable Jadre, m Jean de Tournay[2] et d'autres chevalie nombre de quatre cents et tous à chev sans perdre de temps, il passa tout dr Despotat à Brindes. Il y acheta tous le vaux qu'il put trouver, se mit en route, riva à Bénévent avec les siens.

Lorsque le roi reçut la nouvelle de l'a du prince, il sortit pour aller à sa renc Il le salua avec aménité et lui tendit la A la vue des belles troupes qu'il amenai lui, il le remercia vivement et ils s'en r rent ensemble. Il l'informa ensuite que C din était arrivé et avait pénétré dans la P

« Ὅτι ὁ Κονράδης ἔρχεται 'ς τὴν Ἐκκλησιὰν ἐπάνω,
« Ἐγὼ σὲ δίδω ἐξουσιὰν ἔπαρε ἐκ τὸ λογάριν
« Τοῦ Πέτρου τοῦ Ἀπόστολου τῆς Ἐκκλησίας Ῥώμης,
« Ὅσον κελεύεις καὶ ἀγαπᾷς, ὅλ' εἶναι εἰς θέλημά σου,
« Καὶ ῥάγευσε φουσάτα σου, ὅσα ἠμπορεῖς νὰ εὕρῃς,
« Καὶ φύλαξε τῆς Ἐκκλησιᾶς [1] τὸν τόπον καὶ τὸ δίκαιον. »
Ὁ ῥήγας ὡς παμφρόνιμος εὐχαριστεῖ τὸν πάπαν,
Καμὸ τὸν ἐπροσκύνησε, καὶ κεῖνος τὸν εὐχήθη·
Εἰς τοῦτο ὁρίζει παρευθὺς ὁ πάπας γὰρ τῆς Ῥώμης,
Γραφαῖς γράφει, ἀπίστειλεν εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
Ἀπόστειλε γαρδιναλιοὺς καὶ ἀρχιερεῖς, ὡσαύτως
Εὐχὴν καὶ παρακάλεσιν, τοῦ νὰ τὸν βοηθήσουν
Ὅλοι φουσάτα καὶ λαόν, 'ς τὴν συντροφιὰν νὰ ὑπᾶσι,
Τοῦ ῥηγὸς γὰρ τοῦ Κάρουλου τοῦ νὰ τοὺς ἀποστείλουν,
Ὁποῦ κρατεῖ τὸ φλάμπουρον τῆς Ἐκκλησίας Ῥώμης,
Τὰ δίκαια ὅλα νὰ κρατῇ, καὶ νὰ διαφυλάττῃ.
Ὁ ῥήγας Κάρλος ἔστειλεν, αὐτὸς ὁ μέγας Κάρλες
Εἰς τοῦ Μωρεὼς τὸν πρίγγιπα ἐκεῖνον τὸν Γουλιάμεν,
Παρακαλῶν τον φιλικῶς τοῦ νὰ τὸν βοηθήσῃ
Μὲ τὸν λαὸν τοῦ τόπου του, μὲ τὰ φουσάτα τὰ ἔχει.
Καὶ ὁ πρίγγιψ ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐθλίβετο μεγάλως
Καὶ ἐφοβήθη δυνατὰ διὰ τὸν Κονραδῖνον,
Ἐπεὶ ἤκουε τὴν δύναμιν τὸ πλῆθος τῶν φουσάτων.

Ὁμοίως τὸ ἐγρείκησεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος,
Ἀπίστειλε τοῦ βασιλεὼς τὴν κεφαλὴν, ὅπου ἦτεν
Ἐκεῖσε εἰς τὸν Μεζηθρᾶν, ἰμήνυσί τον εὐτως.
Τρέβαν ἔπηκαν μετ' αὐτὸν ἀγάπην χρόνον ἕνα,
Διὰ νὰ στέκῃ ὁ τόπος του εἰρηνοποιημένος.
Εἰς τοῦτο ἐδιώρθωσε νὰ ὑπάγῃ μετ' ἐκεῖνεν
Τοὺς πρώτους καὶ καλήτερους, τὸ ἄνθος τοῦ φουσάτο
Ἀρχὴν ἐπῆρε μετ' αὐτον αὐθέντην τῆς Ἀκόβου,
Τὸν μέγαν τὸν κοντόσταυλον τὸν Γζάδρον γὰρ ἐκεῖνε
Τὸν μισὲρ Τζὰν τε τοῦ Τουρνᾶ [2] καὶ ἄλλους καβαλλ
Εἰς ἀριθμὸν τετρακοσιοὺς ἐπάνω εἰς τὰ φάρια.
Οὐδὲν ἔπηκεν ἄρχητα, ἀπαὶ τὸ Δεσποτάτον
Ἐπέρασεν, ἐδιέβηκεν ὀρθὰ εἰς τὸ Βροντῆσι·
Ὅσα ἄλογα τοὺς ἔλειπαν, τζύραν καὶ ἀγόρασέν τα.
Ἐνταῦθα ἐκαβαλίκευσαν καὶ ὥδευσαν τοσοῦτως,
'Σ τὸν Πενεδὲτ ἀπίσωσαν ἐκεῖσε εἰς τὸν ῥήγαν.
Ὁ ῥήγας ὡς τὸ ἤκουσεν, ὡς τὸ ἐπληροφορήθη,
Πῶς ἔρχεται ὁ πρίγγιπας, ἐξῆλθ εἰς ἀπαντήν του,
Γλυκὰ τὸν ἐχαιρέτησεν, ἐπιάσθηκαν ἀλλήλως,
Καὶ ἀπὸ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ τὸν πρίγγιπα ὁ ῥήγας.
Τὸ εἶδε τὸν εὔμορφον λαόν, ὁποῦ ἦτερε μετ' αὐτον,
Πολλὰ τὸν εὐχαρίστησε, καὶ ἐχάρησαν ἀλλήλως.
Εἰς τοῦτο τὸν ἐσύντυχε, καὶ ἐπληροφόρησέ τον,

(1) Clément IV avait prononcé contre Conradin, comme contre l'empereur Frédéric, un anathème qui devait être promulgué dans toutes les églises de la chrétienté. Un curé de Paris proclama ainsi l'interdit contre Frédéric : « J'ai ordre de dénoncer l'empereur comme excommunié ; j'ignore pourquoi. J'ai appris seulement qu'il y avait un grand différend entre lui et le pape ; je ne saurais quel côté est le bon droit. En conséquence, autu je le puis, je donne ma bénédiction à celui des d a raison et j'excommunie celui qui a tort. »

(2) Seigneur de Calavryta, un des douze pai chaïe. (Voyez l'article 43 des *Usance*.)

te de forces très nombreuses qu'il avait
es avec lui. Ce dernier demandait en
artout où il pourrait rencontrer le roi
s, et en cherchant l'armée de ce souve-
s'avançait et s'en approchait peu à peu [1].
le prince Guillaume, qui connaissait par
ence la manière de combattre de la Ro-
et tous les stratagèmes et les ruses em-
par les Grecs et les Turcs, prit avec lui
u'il affectionnait le plus, se mit à cheval
ta avec eux sur une colline dans l'inten-
e bien examiner l'armée de Conradin.
l il eut tout observé avec attention, il
ra un grand étonnement et dit aux che-
qui l'avaient accompagné : « Venez près
i, compagnons, venez voir des troupes
, nombreuses et formidables. L'armée
s ennemis me semble le double de celle
. »

gagna aussitôt le camp, et à son retour
au roi : « Croyez à ce que je vais vous

dire, mon seigneur, car je vous en garantis la vérité. Moi-même, accompagné de guerriers expérimentés, je viens d'observer l'armée ennemie, et il me semble que Conradin a une armée double de la nôtre. Ses troupes sont brillantes ; je les ai bien vues et bien examinées. Vous n'ignorez sans doute pas, seigneur, que les Allemands sont un peuple sans chef régulier, et sont tous volontaires [2]. Lorsqu'ils font la guerre, ils n'ont ni but fixe ni bon ordre militaire, et ils marchent au combat en véritables étourdis. Je vous engage donc, mon seigneur et maître, si votre royauté y consent, à ne pas les combattre à la manière des Francs, car dans ce cas nous perdrions la bataille, mais par stratagème et par ruse, suivant la manière employée par les Turcs et les Grecs en Romanie. Si nous adoptons ce moyen, j'espère en Dieu et en la justice de notre cause que nous obtiendrons la victoire [3]. »

Le roi, qui était lui-même un guerrier plein

ἦλθεν ὁ Κονραδῖς, καὶ ἐσίδη εἰς τὴν Πούλιαν
μεν πολλοῦ λαοῦ, ὁπού 'χε μετ' ἐκεῖνον.
πάντας ἔρχεται, γυρεύοντας τὸν ῥηγαν,
ον τὸν ἠύρευσιν, ἐπλήσιασε μετ' αὐτον [1].
ὧν ἐπλησιάσασι τὰ δυὸ φουσάτα ἐκεῖνα,
μπας ὁπού ἤξευρε τῆς Ῥωμανιᾶς ταῖς μάχαις
ιχαναῖς καὶ πονηραῖς, ὁπόχουν οἱ Ῥωμαῖοι
Τοῦρκοι, ὁπού τοὺς ἔμαθαν νὰ ἤξεύρουσι ταῖς μάχαις,
μετ' αὐτον ἐκείνους, ὁπού ἤθελε καὶ ἠγάπα·
ιβαλίκευσαν, μετ' αὐτον ὑπαγαίνουν,
σαν, ἐδιεῦκσαν ἀνω εἰς ἓνα ὄρος,
μωμάσωσι, νὰ ἰδοῦν καὶ νὰ σκοπεύσουν
ράδινω τὸν λαον, καὶ τί φουσάτα εἶχε.
ὧν τοὺς ἐγνωμίασε, μεγάλως ἐθαυμάσθη,
ἐρ τοὺς καβαλαρεύους, ὁπού 'χε μετ' ἐκεῖνον,
μι τους· « Συντροφοι μου, ἐλάτε ἐδῶ νὰ ἰδῆτε,
ἐτα βλέπω φοβερὰ πλεῖστα καὶ ἀνδρειωμένα,
κεῖνα νὰ ἔχωσι διπλὰ παρὰ τὸν ῥηγαν. »
τοῦτε ἐπῆρε, ἐστράφηκεν ὀπίσω εἰς τὸ φουσάτον.
πίσωσεν ἐκεῖ ὁ πρίγιπας Γουλιάμος·

« Ἤξευρε, αὐθέντη μου, καλὰ, ἐγὼ πληροφορῶ σε.
« Ἐπεὶ ἐκεῖθεν ἔρχομαι, ὁπού εἶδα τὰ φουσάτα
« Τὴν δυναμιν καὶ τὸν λαόν, ποὺ ἔχει ὁ Κονραδῖνος·
« Στρατιώτας εἶχα μετ' ἐμὲν ἀνθρώπους παιδευμένους
« Καὶ εἶδαμεν, πληροφορίαν καθάριαν ἐγνωμιάσαν·
« Λογιάζω νὰ ἔχῃ ὁ Κονραδῖς εἰς τὰ φουσάτα, ποὺ εἶδε,
« Διπλᾶ φουσάτα παρ' ἡμᾶς· λαμπρὸς λαὸς ὑπάρχει.
« Εἰς τοῦτο λέγω, αὐθέντη μου, καὶ ἐσὲν οὐδὲν λανθάνει,
« Οἱ Ἀλαμάνοι εὑρίσκονται σάμπρεν εἰς τὸν κόσμον
« Ἕνας λαὸς ἀλέγαλος, ὅλοι θελματάρται [2],
« Καὶ ὅταν ἔλθουν εἰς πόλεμον νὰ ἔχουν πολεμήσῃ,
« Καμμιὰν ὁρμὴν οὐκ ἔχουσι, τάξιν καλὸν στρατιώτου,
« Οὕτως ἔρχονται εἰς πόλεμον ὡσὰν παραπαρμένοι.
« Λοιπὸν αὐθέντη, λέγω σε, ἂν θέλῃ ἡ βασιλειά σου,
« Μηδὲν τοὺς πολεμήσωμεν ὡς πολεμοῦν οἱ Φράγγοι,
« Καὶ χάσωμεν τὸν πόλεμον διοῦ ἦναι πλειότεροι·
« Ἀλλὰ ἂς τοὺς πολεμήσωμεν μὲ μηχανὴν καὶ τέχνην,
« Ὡς πολεμοῦν 'ς τὴν Ῥωμανίαν οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Ῥωμαῖ·
« Καὶ ἂν τὸ πάσωμεν, ὡς λαλῶ, εἰς τὸν Θεὸν ὀλπίζω
« Σ' τὸ δίκαιον, ὁποὺ ἔχομεν, νὰ μᾶς ἐλθῇ τὸ νίκος [3]. »

[1] Au moment où Conradin s'avançait par les Abruzzes
ouver aucune garnison qui l'arrêtât Charles assié-
ans Nocera les Sarrazins qui s'étaient révoltés. A
e de Conradin il leva le siége, marcha à sa ren-
contra à Aquila et s'approcha de l'armée de Con-
qui était campée dans les plaines de Saint-Valen-
dont il n'était séparé que par la rivière.

[2] Idée française, *volontaire*, est traduite ici par un mot grec modernisé dans sa désinence, θελματάρτ. Suivant Villani (l. VII, c. 20), ce fut à Allard de Valéri, chevalier français, qui arrivait de la Terre-où il avait combattu plus de vingt ans, que Charles fut redevable de ce conseil.

« Lo re Carlo, dit-il, avea di sua gente tra Franceschi e Provenzali e Italiani meno di tre mila cavalieri; e però veggendo che Curradino avea troppo più gente di lui, e quasi due tanti, per consiglio del buono e savio messere Alardo di San Valeri, cavaliere francesco di gran senno e prodezza, il qua'e di que' tempi era arrivato in Puglia tornando dalla Terra-Santa d'oltre-mare, il quale disse al re Carlo che, se volia essere vencitore li convenia usare maestria di guerra più che forza, il re Carlo, confidandosi molto nel senno di messer Alardo, al tutto li commise il reggimento dell' oste e della battaglia. »

de sagesse, répondit au prince en ces termes : « Sachez, prince, mon frère, mon ami et mon allié, qu'il n'est aujourd'hui aucun stratagème et aucun artifice que je ne sois prêt à employer contre mon ennemi, pourvu que j'y voie un moyen de le vaincre et de conserver ma souveraineté. Puis donc, mon cher allié, que vous avez l'expérience des guerres de Romanie, et que vous connaissez les ruses employées par les Turcs, voici mes troupes, arrangez-les avec prudence à votre gré. »

Le prince lui répondit : « Puisque vous consentez, mon seigneur, à ce que je m'en charge, et à ce que nous agissions avec prudence et artifice, écoutez les moyens que je vais vous proposer; s'ils vous paraissent bons, je les mettrai en pratique. Les Turcs et les Grecs ne sont pas, comme les Francs, des hommes que l'on puisse combattre en face; ils ont toujours recours à la ruse; et puisque vous trouvez bon que nous usions des mêmes moyens, voici le plan qu'il nous faut suivre. Le pays où nous sommes campés est un pays fermé [1], et n'est pas une plaine vaste et unie, propre au genre de guerre que l'on fait en France et dans tous les autres royaumes. Choisissons dans notre armée des hommes légèrement montés, p dents et aussi habiles à poursuivre l'enne qu'à fuir rapidement à cheval. Formons troi ou quatre divisions de cette cavalerie légè et faisons-la marcher contre les Allemands. C derniers, qui sont très impatients d'engager combat, marcheront avec ardeur, j'en s certain, contre ces trois divisions. Les nôt devront agir avec prudence et les laisser av cer, et aussitôt qu'ils seront près d'eux, ils f ront semblant de fuir [2] et les attireront dans direction de nos tentes. Arrivés près de no camp, les nôtres ne devront pas y entre mais fuir en toute hâte et passer de l'aut côté, en se maintenant cependant toujou réunis et en prenant garde à ne pas se di perser. Je connais bien les Allemands, l Lombards et les Toscans. Quand ils aperc vront dans l'intérieur de nos tentes nos habi nos effets et nos brillantes armures, ils ces ront de poursuivre nos troupes et entrero dans les tentes pour piller nos effets. Nou de notre côté, après avoir distribué notre arm en deux corps, nous placerons des embuscad dans des positions avantageuses. Je ne deman pour moi que les troupes qui sont venues av

Καὶ ὁ ῥήγας ὡς παμφρόνιμος στρατιώτης, ὁποῦ ἦτον,
Τὸν πρίγγιπα ἐλάλησεν, οὕτως τὸν ἀπεκρίθη·
« Γίνωσε, πρίγγιπα ἀδελφέ, φίλε καὶ συγγενή μου,
« Οὐκ ἔνει πρᾶγμα σήμερον εἰς τὸν παρόντα κόσμον
« Ἢ φρόνησις ἢ μηχανιά, ἢ πιδεξιωσύνη,
« Ὁποῦ νὰ μὴ τὴν ἔπηκα εἰς τὸν ἐχθρόν μου ἐπάνω,
« Μόνον νὰ τὸν ἐνίκησα, νὰ πάρω τὴν αὐθεντίαν.
« Λοιπόν, καλέ μου συγγενῆ, ὡς φρόνιμος, ὁποῦ ἦσαι
« Ἀφότου ἐπαιδεύθηκες 'ς τὴς Ῥωμανιᾶς ταῖς μάχαις,
« Ἠξεύρεις καὶ ταῖς μηχανιαῖς, ταῖς ἔχουσιν οἱ Τοῦρκοι,
« Ἐδῶ ἔχεις τὰ φουσάτα μας, καὶ ὡς θέλεις ὀρθωσέ τα. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος·
« Αὐθέντη, ἀφῶν ὀρέγεσαι, καὶ θέλεις νὰ τὸ πήσω,
« Να πράξωμεν μὲ φρόνησιν καὶ μετὰ μηχανίαν,
« Ἄκουσον πρῶτον νὰ εἰπῶ τὴν πρᾶξιν ὁποῦ λέγω,
« Καὶ ἂν σὲ φανῇ καλόν, οὕτως νὰ τὸ ὀρθώσω.
« Εἰς τοῦτο ἤρξε νὰ λαλῇ, καὶ νὰ τὸν ἀφηγεῖται,
« Τὸ πῶς οἱ Τοῦρκοι καὶ οἱ Ῥωμιοὶ οὐκ ἔνι στρατιῶταις
« Νὰ πολεμοῦν εἰς πρόσωπον, ὡσὰν ἡμεῖς οἱ Φράγγοι,
« Διότι ἔχουν πονηριὰν καὶ πολεμοῦν με τέχνην·
« Καὶ ἀφῶν ὀρίζες νὰ γενῇ νὰ πράξωμεν, ὅ λέγεις,
« Νὰ σὲ διδάξω νὰ εἰπῶ τὸ πῶς θέλομεν πράξει·
« Ὁ τόπος, ὅπου εἴμεσθα ἔναι κλασωδὴς τόπος [4],

(1) Les Abruzzes.

(2) Villani dit que ce fut Allard de Saint-Valéri qui fut chargé des dispositions militaires, et qu'il fit trois corps de

« Καὶ οὐκ ἔναι διὰ πόλεμον κάμπος πλατὺς καθάρις,
« Ὡς πολεμοῦν εἰς τὴν Φραγγιὰν καὶ εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα.
« Διὰ τοῦτο ἂς χωρίσωμεν ἐξ ὅλον τὸ φουσάτον
« Ἀνθρώπους ἐλαφρότατους, φρονίμους, παιδευμένους,
« Νὰ διώξουν καὶ νὰ φύγωσιν εἰς ὀλίγα δρομέους,
« Ἀλάγια τρία τέσσαρα θέλω νὰ τοὺς χωρίσω [3],
« Νὰ τοὺς ὀρθώσω καὶ νὰ ὑπᾶν ἐκεῖ εἰς τοὺς Ἀλαμάνους.
« Ἐκεῖνοι ὡς ἦναι πρόθυμοι πολλὰ εἰς τὸν πολεμοῦντα,
« Ἠξεύρω μετὰ πρεθυμιᾶς θέλουν ἔλθῃ πρὸς αὐτούς,
« Καὶ αὐτοὶ ἂν ἦναι φρόνιμοι ἂς τοὺς ἀφίνευν νἄλθουν.
« Τὸ πλησιάσευν, τοὺς ἀδειξουν, ὅτι φεύγουν [3],
« Καὶ εὐτοὶ γὰρ ἂς ἔρχωνται ὁλόρθα εἰς ταῖς τέντας,
« Καὶ τὸ νὰ σώσωσι πλησιὸν, ἴσω μηδὲν σεβοῦσιν,
« Ἂς πιλαλοῦν καὶ ἂς διαβοῦν ἀπαὶ τὸ ἄλλο μέρος,
« Καὶ πάντα ἂς ἔνῃ μαζωκτὰ μὴ τύχῃ καὶ σκερπίσευν.
« Ἐγὼ ἐγνωρίζω καθαρὰ αὐτοὺς τοὺς Ἀλαμάνους
« Καὶ τοὺς Ἀσυμπάρδους ἀλλαδὴ, ὁμοίως καὶ τοὺς Τοσκάν
« Ὅταν ἰδοῦν ταῖς τέντας μας, ταῖς φορεσιαῖς, τὰ ῥοῦχα
« Καὶ τὰ λαμπρὰ τὰ πράγματα, ποῦ ἔχομεν 'ς ταῖς τέντα
« Ν' ἀφήσουν νὰ διώχνωσιν αὐτοῦνοι τὸν λαόν μας,
« Καὶ εἰς ταῖς τέντας μας νὰ σεβοῦν, τὰ ῥοῦχά μας νὰ ἐπάρ
« Ἡμεῖς εἰς δύο ἀλάγια ἂς χωρίσωμεν εἰς δύο,
« Νὰ βάλωμεν ἐναρύματα εἰς τόπους ἐπιδεξίους·

bataille. « Il quale messere Alardo ordinò della ge del re Carlo tre schiere. » (Même chapitre.)

(3) Vers incomplet et altéré.

la Morée, et que je connais bien. Quand dettes, placées sur les montagnes, verᵉs Allemands entrés dans nos tentes et rangs rompus pour aller à leur butin, nneront leurs trompettes pour nous en r avis; nous sortirons alors de nos emles et nous marcherons contre eux, vous ôté, et moi de l'autre, chacun de nous es troupes. En même temps, les quatre ns légères reviendront sur leurs pas ausu'elles auront entendu le son des trom-. Nous envelopperons ainsi nos ennemis, es attaquerons avec ardeur, et après que s aurons dispersés et que nous aurons rs divisions en désordre, il nous sera de les détruire en peu de temps. »

roi admira le plan que lui proposait le et approuva tout. Se tournant ensuite i, il lui dit : « Je vous prie, mon frère, de vouloir bien mettre a exécution tout ce que vous venez d'exposer, car ce plan me plaît beaucoup. »

Le prince s'adressa ensuite aux chevetains qui commandaient les divisions. Il arrangea tout de concert avec le roi. Les quatre divisions légères furent choisies. On instruisit les chefs en particulier de la manière dont ils devaient se conduire. Le roi et le prince euxmêmes se mirent à la tête des corps qui restaient, et firent placer les embuscades dans les positions avantageuses où elles devaient se tenir[1].

Les quatre divisions partirent alors, et marchèrent tout droit sur l'armée de Conradin. Lorsque ce chef allemand apprit que le roi s'avançait près de ses tentes pour lui livrer combat, il partagea son armée en quatre corps pour que chaque nation combattît à part. La bataille fut livrée à Bénévent[2], pays tout fermé

ζω νὰ ἔχω μετ' ἐμὲν μόνον καὶ τὸν λαόν μου,
ρα ἐκ τὸν Μωρεὰ, διὰ τὶ τοὺς ἐγνωρίζω·
ὢν ἴδοῦν αἱ βίγλαις μας ἐκεῖσε ἐκ τὰ ὄρη,
μάνει ἐσέβησαν ἀπίσω εἰς ταῖς τένταις,
ορπίσουν τὰ ἀλάγια εἰς κέρδες νὰ βαλθοῦσιν,
ουσι τὰ βούκινα, νὰ γρουκήση ὁ Ἀλαμάνος
ωμεν ἐκ ταῖς χωσιαῖς, νὰ δράμωμεν εἰς αὔτους,
αὶ τὴν μίαν μεριὰν, καὶ ἐγὼ ἀπαὶ τὴν ἄλλην
φουσάτα καὶ λαὸν, τὸν ἔχομεν μετά 'μας.
δε τὰ τέσσαρα τὰ ἐλαφρὰ ἀλάγια
ουσι τὰ βούκινα, ὀπίσω νὰ στραφῶσι,
ρεω νὰ τοὺς δώσωμεν ὅλοι μὲ προθυμίαν.
ὢν τοὺς ἐξαλώσωμεν καὶ σκορπίσουν τὰ ἀλάγια,
λαφρὰ καὶ σύντομα θέλουσι κινδυνεύση. »
υ γὰρ ἐπλήρωσιν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος
ὰ ἀφηγήθηκε καὶ εἶπε πρὸς τὸν ῥήγαν,
ὡς τὸν ἤκουσεν, ἐπαίνεσέ τον σφόδρα,
τὸν ἐσύντυχεν, ὅλον καλὸν τὸν ἐφάνη,
ἐφη πρὸς τὸν πρίγγιπα καὶ λέγει πρὸς ἐκεῖνον·

« Παρακαλῶ σε, ἀδελφὲ, ὡσὰν τὸ ἀφηγήθης,
« Νὰ τὸ ὀρθώσῃς νὰ γενῇ, ἐπεὶ πολλὰ μοῦ ἀρέσει. »
Καὶ ὁ πρίγγιπας, ὡς τὸ ἤκουσε, λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις,
Τοὺς κουβεντάνους σὲ λαλῶ, ποῦ εἶχασι τὰ ἀλάγια,
Ὁμοῦ ἐδιωρθώσασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ὁ ῥήγας,
Ἐχώρισαν τὰ ἀλάγια τὰ τέσσαρα, τὰ εἶπα,
Τοὺς κεφαλάδαις καὶ ἀρχηγοὺς λαλοῦσι κατὰ μόνας,
Εὐθὺς τοὺς ἐδιώρθωσαν τὸ πῶς διὰ νὰ πράξουν.
Ἐκεῖνοι ἐπῆραν τὸν λαὸν τὰ ἐλοιπὰ ἀλάγια,
Τὰ ἐναρύματα καὶ ταῖς χωσιαῖς ἔθηκαν εἰς τοὺς τόπους,
Ὅπου ἔπρεπε νὰ στέκωνται, καὶ ἦτον ἐπιδέξιο[1].
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐκίνησαν τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Ὀλόρθα ἐπηγαίνασιν ἐκεῖ εἰς τοὺς Κονραδίνους.
Ὁ Κονράδης ὡς ἔμαθεν, ὅτι ἔρχεται ὁ ῥήγας
Ἐκεῖσε πρὸς ταῖς τένταις του τοῦ νὰ τὸν πολεμήσουν,
Ὥρισεν, ἐχωρίσθησαν τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Χώρια τους κάθε μιὰ φυλὴ νὰ ἔχουν πολεμήσῃ.
Ἐκεῖνος γὰρ ὁ πόλεμος 'ς τὸ Πονιβὲντ[2] ἐγίνη,
Ὅπου ἦν τόπος συγκλειστὸς πλάγια καὶ λαγγάδια,

s chroniqueurs napolitains partagent l'honneur rnières dispositions entre Guillaume de Villeet Allard de Saint-Valéry. Le Dante ne nomme l :

E là da Tagliacozzo
Ove senz' arme vinse 'l vecchio Alardo.
Enfer, chant XXVIII, 6ᵉ terzet.

ani, en parlant des dispositions faites par Allard al de l'engagement, dit :

Carlo, col fiore di sua baronia, di quantità di cavalieri, fece riporre in aguato dopo un colla vallicella; e col re Carlo rimase il detto mesle di San Valeri *con messere Guiglielmo di uino, prenze della Morea, cavaliere di grande valore*. (G. Villani, lib. VII, c. 26.)

(2) Ce ne fut pas à Bénévent qu'eut lieu cette bataille. Conradin, qui voulait en effet se diriger par cette ville pour secourir Nocerà dont Charles faisait le siége, fut arrêté par son rival, qui accourut au-devant de lui et le rejoignit dans l'Abruzze ultérieure, à Tagliacozzo, près d'Aquila et à cinq lieues du lac Fucino. Le chroniqueur grec a confondu cette bataille avec celle qui fut livrée à Mainfroy et qui eut lieu en effet sous les murs de Bénévent. Bourdigné, dans sa chronique d'Anjou, défigure le nom de Tagliacozzo en celui de La Glatise. On voit que notre anonyme n'est pas le seul qui ait mérité le reproche de défigurer les noms propres. La bataille de Tagliacozzo eut lieu le 23 août 1268.

et entrecoupé de ravins et de gorges. Les Allemands restèrent d'abord comme tout stupéfaits; car avant d'avoir vu les troupes du roi Charles, ils furent tout à coup surpris par les quatre divisions mises en avant pour les attirer. Croyant que le reste de l'armée suivait, ils se mirent à marcher en avant avec toute l'ardeur et l'impétuosité qu'ils mettent dans leurs attaques. Mais au moment où ils étaient prêts à en venir aux mains et à faire usage de la lance, les quatre divisions tournèrent pied et prirent la fuite en se dirigeant vers les tentes. Les Allemands voyant que les Français fuyaient devant eux, et animés par l'ardeur du combat, commencèrent à les poursuivre et arrivèrent à leur suite jusque près des tentes. Là, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, les Français passèrent sur le côté, et continuèrent leur fuite au-delà du camp. Les Allemands, voyant devant eux les tentes abandonnées, des armes brillantes, des effets et de l'argent, cessèrent leur poursuite et se jetèrent sur les tentes où ils se mirent à piller les effets, à briser les coffres qui contenaient l'argent, et à enlever tout ce qu'ils trouvaient. Dans leur soif de butin ils en vinrent même à se battre entre eux le sabre à la main.

Quand les vedettes des Français virent conduite des Allemands [1], elles sonnèrent les trompettes, et les embuscades, qui comprirent ce signal, se présentèrent aussitôt, ayant à la tête le prince et le roi, dont l'un venait d'un côté et l'autre d'un autre côté. Les quatre divisions des Français, qui avaient feint de prendre la fuite, revinrent également à leurs cantonnements, et les Allemands furent enveloppés de toutes parts. Les fantassins français avec leurs arbalètes et leurs arcs, massacrèrent les Allemands comme on tue des sangliers.

Il n'y eut que peu d'Allemands qui échappèrent au carnage; mais les Toscans et les Lombards, qui connaissaient le pays et avaient des amis pour les guider, se sauvèrent en plus grand nombre. Conradin fut pris, et on lui trancha la tête. Ses assassins étaient quelques Napolitains [2] qui lui en voulaient, et qui préféraient avoir le roi Charles pour souverain.

Καὶ εἰς αὐτὸ ἀπεργώθησαν τότε οἱ Ἀλαμάνοι,
Διότι οὐκ ἐζλέπασι τοῦ Κάρλου τὰ φουσάτα.
Ἐξαίφνης τοὺς ἐπέτρωσαν τὰ τέσσαρα ἀλάγια
Ἐκεῖνα, τὰ ἐπηγαίνασι νὰ τοὺς ἐξαμολίσουν.
Καὶ ἐκεῖνοι ἐλεγίσθηκαν, ὅτι ἔρχονται καὶ ἄλλα,
Διτοῦ ἐζάλθησαν ἐμπρὸς νὰ ἔρχωνται πρὸς αὐτεύς
Μὲ πριθυμιὰν καὶ σύντομα, ὡς τὸ ἔχουν τὰ φουσάτα·
Καὶ ὡς ἦλθαν νὰ ἐσμίξωσι νὰ δώσουν κονδαρίαις,
Ἐγύρασιν εἰς τὸ φυγιὸν τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Καὶ ἐζάλθησαν νὰ ἔρχωνται ὀνόρβα εἰς ταῖς τέντσις·
Οἱ Ἀλαμάνοι, ὡς εἶδασι τοὺς Φράγγους ὅτι φεύγουν,
Τοῦ πολέμου ἐθυμώθησαν, ἄρχισαν νὰ φωνάζουν.
Καὶ ὅσον τοὺς ἐδίωξαν, ἔσωσαν εἰς ταῖς τέντσις·
Οἱ Φράγγοι ἐπεράσασι, καθὼς εἶχαν τὸν λογὸν,
Ἐκ τὸ πλευρὸν ἐδιέβησαν, ἐπέρασαν ἀπίσω·
Οἱ Ἀλαμάνοι, ὡς εἶδασι ταῖς τέντσις, ὅπου ἐστέκαν
Μὲ τὰ λαμπρὰ τὰ ἄρματα, τὰ ῥοῦχα, τὸ λογάριν,
Ἄρπαν νὰ διώχνωσι τοὺς Φράγγους, ὅπου ἔφευγαν,
Καὶ εἰς ταῖς τέντσις ἐβράμαν, ἐσίδηκαν ἀπίσω,
Ἄρχισαν νὰ σακρπίζωσι, νὰ ἐπαίρωσι τὰ ῥοῦχα,

Εἰς τὰ σεντσύκια, πεῦχασιν ἀπέσω τὸ λογάριν,
Ἐτζάλισαν, ἐπαίρασιν ἐξ αὐτὰ ὅτι κἄρασιν.
Ἀλλήλως ἐμαχέντισαν μὲ τὰ σπαθία 'ς τὰ χίρια
Εἶδαν αἱ ὄψεις τῶν Φράγγων ταῖς πράξεις τῶν Τουδέσκων
Ἐλάλησαν τὰ βούκινα, ἐνώσαν αἱ χώσιαις,
Καὶ ἐξω ἐξεβήκασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ὁ ῥήγας.
Ὁ εἷς ἀπαὶ τὴν μιαν μερὰν, ὁ ἄλλος ἀπαὶ τὴν ἄλλην.
Ἐκεῖνοι, ὁπού ἔφευγαν, τὰ τέσσαρα ἀλάγια,
Ὀπίσω στρέμμα ἔκαμαν ἐκεῖ πρὸς ταῖς καπεύναις.
Τὸν γύρον ἐτριγύρισαν ὅλους τοὺς Ἀλαμάνους,
Ἐσώσασι μετὰ πεζικὰ, μὲ τζάγραις καὶ δεζάρια,
Οὕτως τοὺς ἐκατάσφαξαν ὡς ἀγριοχειρίδια·
Ὀλίγοι γὰρ ἐγλύτωσαν ἀπὸ τοὺς Ἀλαμάνους.
Τότε οἱ Τεσκάνοι ἀλλαδὴ, ὁμοίως καὶ οἱ Λομπάρδοι
Πολλοὶ ἀπ' αὐτοὺς ἔφυγαν, διτοῦ ἤξευραν τὸν τόπον,
Καὶ ἄλλοι εἶχαν φῶτους τους καὶ αὐτοὶ τοὺς ὡδήγησαν.
Τὸν Κονραδῖνον ἔπιασαν, τὴν κεφαλὴν του ἐκόψαν
Τινὲς ἐκ τὴν Ἀνάπολιν [2], ὁπού τὸν ἐκάκιναν,
Διότι ἀγαπούσασι τὸν ῥήγαν νὰ ἦναι αὐθέντης.
Σ' τὸ ξίφος δὲ τοῦ κονδαριοῦ τὴν κεφαλὴν του ἤφιραν.

(1) Des *Tudesques*, du mot *Deutsche*. Il leur donne plus haut le nom d'Allemands, faisant appel tantôt à une langue et tantôt à une autre. Les Italiens se servent du mot *Tedeschi*.

(2) Le récit de notre chroniqueur est dans tous ses détails conforme à celui des historiens italiens, à l'exception de ce seul fait. Conradin, le duc d'Autriche et plusieurs autres prirent la fuite par le chemin de la Maremme, déguisés en paysans, et arrivèrent à Asturi maison de campagne des seigneurs de Frangipani, située pr Rome. Giovanni Villani raconte qu'au moment où, avoir été reconnus, ils étaient déjà à bord d'une p barque qui devait les conduire dans la Sicile, en p révoltée en leur faveur, « uno delli detti Infragnipa era in Asturi, veggendo, ch' erano gran parte Tedes belli huomini e di gentile aspetto, e sappiendo della fitta di Curradino, avisossi di guadagnare e essere ric

rta la tête de Conradin sur la pointe lance, et on la présenta au roi Charles a homme noble et sage, fut vivement é de ce meurtre[1]. Il se courrouça contre ui en étaient les auteurs, et dit, en préle tout le monde : qu'il eût préféré perdre ses meilleures provinces plutôt que de onradin mort ainsi, et que, s'il eût pu le posivant entre ses mains, son intention était ombler d'honneurs ; car ce guerrier génélont la noble audace avait voulu venger du roi Mainfroy son cousin, ne méritait perdre la tête[2].

que le combat fut terminé, le roi fit transférer dans les différentes places fortes les ennemis pris vivants. Quant au butin fait par les siens, il ordonna que chacun gardât ce qu'il avait pris, et retint pour lui-même la tente de Conradin soutenue par dix colonnes, ses armes brillantes, ses habits et son argent. D'après l'ordre du roi, le prince Guillaume reçut la tente du duc de Carinthie[3], ses armes et son argent, comme un présent et un droit sur sa part des dépouilles.

Le butin fait après la victoire ainsi distribué, et les troupes récompensées, le roi licencia l'armée, et chacun se retira dans ses foyers. Il retint toutefois auprès de lui le prince Guillau-

ρηγὸς τὴν ἔδωκαν, ἐπροσεκόμισάν την.
ὡς εὐγενικὸς καὶ φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον,
ὰν τὸν ἐφάνηκε, μεγάλως τὸ ἐβαρύνθη[1],
νους ἐχόλιασεν, ὁποῦ ἔπηκαν τὸ ἔργον,
ρὰ ἐλάλησεν, οἱ πάντες τὸ ἤκουσαν,
γάσα καὶ ἤθελε κάλλιον νὰ εἶχε χάση
ὶ ταῖς χώραις του ταῖς καλειότεραῖς του,
οῦ ἐσκότωσαν τὸν Κονράδην ἐκεῖνον·
τὸν εἶχε ζωντανὸν πιάση εἰς τὰς χεῖρας,
λλὰν ἐβούλετο ὡς διὰ νὰ τὸν πίση,
ν εὐγενὴς ἄνθρωπος στρατιώτης,
στρατιωτικὰ τοῦ νὰ ἐξεκδικήση
τον τοῦ ῥοὴ Μαφραὶ ποῦ ἦτον ἐξάδελφός του,
ν τὸ ἐξεδούλωσε νὰ χάσῃ τὸ κεφάλι[2].
ο γὰρ ἐπλήρωσεν ὁ πόλεμος ἐκεῖνος,
Τοὺς ζωντανοὺς, τοὺς ἔπιασαν, ὥρισε δὲ ὁ ῥήγας,
Ὅλους ἐδιαμοίρασεν, ἔστειλεν εἰς τὰ κάστρα.
Τὸ κέρδος, ὁποῦ ἐκέρδισαν, ὥρισεν εἰς ἐκεῖνο,
Ὁ καθεὶς τὸ ἐκέρδισε, νὰ ἔνει ἐδικόν του.
Τὴν τέντα δὲ τοῦ Κονραδῆ, ὁποῦ εἶχε δέκα στύλους,
Καὶ τὰ λαμπρά του ἅρματα, τὰ ῥοῦχα καὶ λογάρι
Ἐκράτησε διὰ λόγου του ὁ ῥήγας νὰ τὰ ἔχῃ.
Καὶ τὴν κατοῦνα τοῦ δουκὸς ἐκείνου ντὲ Καρετάνου[3]
Νὰ εἶχεν εἰς τὴν τένταν του ἅρματα καὶ λογάρι,
Ὥρισε καὶ ἐδώκασι τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον
Δι' εὐεργεσίαν λόγου του μερίδι τοῦ πολέμου.
Καὶ ἀφότου εὐεργέτησε τοὺς στρατιώτας ὅλους,
Καὶ ἐμέρισε τὸ νίκος του, τὸ κοῦρσο, τὸ ἐπῆρεν,
Ὥρισεν ἀπελόγιασαν ὅλα του τὰ φουσάτα,
Καὶ ἐδιέβη ὁ καθεὶς ἐκεῖσε, ὅθεν ἦλθε.

letti signori, e saputo di loro essere e come erano Curradino e il duca d'Osterich, si li menò prigioni Carlo ; per li quali prigioni lo re Carlo donò al li Infragnipani terra e signoraggio alla Pilosa, trà Benevento. » Charles forma une commission qui a ses prisonniers à mort, comme traîtres à la couennemis de l'Église. Ils furent exécutés sur le marlaples, le 29 octobre 1268.
es sentiments de Charles d'Anjou étaient bien s, puisque, après avoir fait condamner et exécuter , il le fit enterrer comme excommunié. Plusieurs s dignes de foi assurent que Charles avait consment IV sur sa conduite à l'égard de Conradin, pape lui ayant répondu par ce peu de mots : *Vita i mors Caroli, mors Corradini vita Caroli*, il pas à le faire exécuter. L'Art de vérifier les dates e fait, assez bien démontré toutefois par Gian- IX, ch. 2. L'arrêt fut prononcé par Robert de des juges, qui fut tué au moment même par Roéthune, comte de Flandre. Cet événement est ra- Giovanni Villani avec une simplicité qui expli- le siècle.
udice che condannò Curradino, Roberto, figl'o del conte di Fiandra, genero del re Carlo, come ebbe letta la condannagione di Curradino, li diede d'uno stocco, dicendo che a lui non era licito di sententiare a morte si grande e gentile signore ; del quale colpo il giudice, presente il re, cadde morto ; *e non ne fu parola*, però che Roberto era grande appo il re ; e parve al re e a tutti baroni, *che elli havesse fatto come valente signore.* » (G. Villani, l. VII, c. 29.)

(2) Au lieu d'exposer les sentiments de Charles d'Anjou, le chroniqueur rend ici l'impression que dut produire sa mort sur l'esprit du peuple ; tous les chroniqueurs du temps nous disent en effet que le trépas d'un si jeune homme fit verser partout des larmes abondantes. On l'aimait de toute la haine qu'on portait à Charles d'Anjou, dont l'insolence et la cruauté appelèrent quelques années plus tard sur la tête des Français la terrible représaille des Vêpres siciliennes, dont on lira une relation à la suite de ce volume, d'après un chroniqueur sicilien contemporain.

(3) Il est évident que le chroniqueur veut parler ici du jeune Frédéric, duc de Zeringhen, ami et parent de Conradin, et qui fut décapité en même temps que lui. Il prétendait, du droit de sa mère, à l'Autriche et à la Carinthie.

me, et le ramena avec lui à Naples pour qu'il vît la reine et sa propre fille Isabelle, mariée au fils du roi Charles. Dès leur arrivée à Naples, le roi loua beaucoup le prince, et releva son mérite devant la reine, et lui avoua que c'était par sa prudence et ses savantes dispositions militaires qu'il était parvenu à remporter la victoire et à triompher de ses ennemis les Allemands. La reine, en femme noble, remercia beaucoup le prince, lui fit rendre toute sorte d'honneurs, et le combla de présents. Le roi, de son côté, eut pour lui de si grands égards que tout le monde admira la noblesse de ses procédés. Il le retint près de lui, et il se fit de grandes réjouissances.

Le prince resta environ vingt-trois jours auprès d'eux. Le roi désirait beaucoup le retenir plus longtemps, pour passer le temps agréablement avec lui; mais le prince reçut alors des nouvelles fâcheuses de la Morée, et apprit que ses ennemis les Grecs avaient rompu la trêve et recommencé la guerre. A cette nouvelle, il vint trouver le roi et lui demanda son congé, afin de retourner en Morée et prévenir les dangers qui menaçaient son pays. Le roi vit ce départ avec peine; mais réfléchissant que c'était véritablement par l'effet des sages dispo prises par le prince de Morée qu'il avait porté la victoire sur Conradin et conser souveraineté sur le royaume de Pouille, e sidérant que le prince avait dû faire de gr dépenses pour toutes les troupes qu'il amenées à son secours de la Morée, il l frit en retour de l'argent, de l'or et de nom dons. Il lui fit présent de vingt de ses mei coursiers, et y ajouta des armes et des mes, tels que, cinquante cavaliers d'élite e cents arbalétriers. Tous ces soldats, aus fantassins que cavaliers, furent salariés six mois par le roi, qui les mit aux ord prince de Morée, pour le secourir dans sa g contre les Grecs.

Quand tout ce que le prince avait obte roi de Naples eut été préparé, troupes, a chevaux, tentes et argent, il demanda et fit ses adieux au roi. Il se rendit de N à Brindes, où, d'après les ordres du r trouva des bâtiments tout préparés. Il s'e qua aussitôt avec tout son monde, et arr Glarentza dans la Morée.

Les habitants de la Morée n'eurent pas tôt appris que le prince venait d'arriver

Τὸν πρίγγιπα ἐκράτησεν, ἐπῆρέ τον μετ' αὗτον
Διὰ νὰ ἰδῇ τὴν ῥήγαιναν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Ὁμοίως τὴν θυγατέρα του ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν,
Ποῦ εἶχε τοῦ ῥηγὸς ὁ υἱὸς ἐμπζυγον γυναῖκα.
Καὶ ἀφότου ἀπεσώασαν ὁ πρίγγιπας καὶ ῥήγας
Ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἀνάπολιν ἀμφώτεροι οἱ δύο,
Ὁ ῥήγας ἤρξα νὰ λαλῇ τῆς ῥήγαινας νὰ λέγῃ,
Νὰ ἐπαινῇ τὸν πρίγγιπα, πολλὰ νὰ τὸν ἀξιόνῃ,
Τὸ πῶς ἀπαὶ τὴν γνῶσίν του καὶ τὴν διόρθωσίν του
Ἐκέρδισε τὸν πόλεμον, ἐπῆρε καὶ τὸ νίκος
Ἀπὸ τοὺς ἀντιδίκους του αὐτοὺς τοὺς Ἀλαμάνους.
Ἡ ῥήγαινα ὡς εὐγενικὴ τὸν πρίγγιπα εὐχαρίστα,
Τιμὴν μεγάλην τὸν ἔπηκε, δωρήματα τοῦ ἐδῶκεν.
Ὁ ῥήγας πάλιν τὸν ἔκαμε τόσην τιμὴν μεγάλην,
Τοῦ πρίγγιπος φιλανθρωπιὰν οἱ πάντες ἐθαυμάζαν,
Ἐκράτησέ τον μετ' αὐτὸν μετὰ χαραῖς μεγάλαις.
Ἡμέραις ἔπηκεν ἐκεῖ εἴκοσι τρεῖς καὶ πλέον,
Καὶ εἶχεν ὄρεξιν καλὴν νὰ τὸν κρατῇ μετ' αὗτον
Νὰ χαίρωνται οἱ δύο ὁμοῦ πολὺν καιρὸν ἀκόμα.
Εἰς τοῦτο ἦλθαν ἐκ τὸν Μωρέα τοῦ πρίγγιπος μανδάτα,
Τὸ πῶς οἱ ἀντίδικοι τοῦ ἐκεῖνοι οἱ Ῥωμαῖοι,
Ἀπίσωσεν ἡ τρέβα τους, καὶ ἄρχισαν τὴν μάχην.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας, ἀπῆλθεν εἰς τὸν ῥήγαν,
Ἀπολογιὰν ἐζήτησε νὰ πάγῃ τοῦ Μωρέως,
Μὴ κινδυνεύσῃ ὁ τόπος του, καὶ πάθῃ καὶ ζημίαν·
Ὁ ῥήγας ἐλυπήθηκε, πολλὰ βαρὺ τοῦ ἐφάνη,

Ὡς ἤξευρεν, ἐγνώρισε, καὶ ἦτον ἡ ἀλήθεια,
Ὥστε ἐκ τὴν διόρθωσιν τοῦ πρίγγιπος Μωρέως
Ἐκέρδισε τὸν πόλεμον τοῦ Κονράδη ἐκείνου,
Καὶ ἔμεινέ του ἡ αὐθεντιὰ, τῆς Πεύλιας ῥηγάτον·
Ἐλόγιασε τὸν πρίγγιπα, ὅτι εἶχεν ἐξωδεύσῃ
Εἰς τὸν λαὸν, τὸν ἤφερεν ἐτότε ἐκ τὸν Μωρέα
Εἰς συμμαχιὰν καὶ δεύλευσιν βοήθειαν πρὸς ἐκεῖνον,
Ὅρισε καὶ ἐδῶκάν τον ἀπ' ἴσω ἐκ τὸ λογάριν
Χρυσάφι, χρήματα πολλὰ εἰς πλῆθος τὸν ἐδῶκε,
Φάρια τὸν ἔδωκεν ἑκατὸν ἐκ τὰ καλήτερά του.
Ταῦτα πάλιν ἐδῶκέ του εἰς ἅρματα καὶ ἀνθρώπους,
Πενῆντα ἄνθρωπει εἰς φάρια ἔλει ἐκλεκτοὶ στρατιῶτας,
Καὶ τζαγρατόρους διακοσιοὺς, καὶ ἦσαν πληρωμένοι
Διὰ ἕξι μῆνας ἔλει τους πεζοὶ καὶ καβελάροι,
Νὰ τοὺς ἐπάρῃ εἰς τὸν Μωρέαν νὰ στέκουν μετ' ἐκεῖνον
Νὰ τὸν βοηθοῦν, νὰ μάχωνται ἐκείνους τοὺς Ῥωμαίους.
Ὅλα τὰ πράγματα αὐτὰ τοῦ ἔδωκεν ὁ ῥήγας
Φουσάτα, ἅρματα, φάρια, ταῖς τέντας καὶ λογάρι·
Ἀπολογιὰν ἐζήτησε καὶ ἀποχαιρέτησέ τον,
Ἐξέβη ἐκ τὴν Ἀνάπολιν, ἦλθαν εἰς τὸ Βροντῆσι,
Καὶ πῦραν τὰ πλοῖα ἕτοιμα, ὡς τὸ ὥρισεν ὁ ῥήγας,
Ἀπ' ἴσω εἰς αὐτὰ ἐσέβηκαν μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχεν,
Εἰς τὴν Γλαρέντζαν ἔσωσαν 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως
Ὡς τὸ ἤκουσαν οἱ ἅπαντες ἐκεῖνοι οἱ Μωραΐται
Πῶς ἔσωσεν ὁ πρίγγιπας, ἦλθαν εἰς τὴν Γλαρέντζαν
Ὑγιεῖς σωστοὶ, οὐκ ἔλειπαν μόνον καὶ τρεῖς ἀπ' αὗτους

c tous les siens, à l'exception de trois
ı'il avait perdus, et qu'il était com-
its et de richesses gagnées dans la
tre Conradin, que tous, grands et
lirent grâce au Seigneur. Les indi-
ıe de la Morée s'en réjouirent. Le
orma alors du vrai motif de la rup-
trève. Les hommes les mieux in-
annoncèrent que c'étaient les Grecs
commencé la guerre, sur le bruit
répandu, et cru vrai par quelques-
ıvait été tué dans la guerre entre
t le roi de Naples. Le prince s'écria :
es prétextes ne manqueront à ces
Grecs. Leur inclination à rompre
ients leur suggérera toujours les
se satisfaire. » Il s'adressa ensuite
r de Caritena, et lui dit : « Prenez
mon cher neveu, les Francs que
ı amenés de la Pouille, et que le roi
à notre secours, et allez avec eux
nton de Scorta pour garder notre
vager celui de l'ennemi. »
Geoffroy, seigneur de Caritena, re-
re avec plaisir, espérant, à l'aide de
ı, pouvoir protéger efficacement le
'rancs, et ravager celui des Grecs.

Dès son arrivée, il établit ses troupes dans le canton de Scorta, les distribua en différents corps, et fixa leurs cantonnements. Il les plaça particulièrement dans la bourgade d'Arachova-la-Grande[1], située sur l'extrême frontière des défilés de Scorta, et du côté du pays occupé par les Grecs[2].

Mais un malheur funeste se fit sentir alors. A peine un mois s'était-il écoulé qu'il se manifesta dans l'armée une grave maladie provenant des eaux froides du pays. Cette maladie était la dyssenterie qui gagna tous les Français cantonnés dans la bourgade d'Arachova, et qui en fit périr un grand nombre. Le seigneur de Caritena ne prit pas un instant de repos. Il était constamment à la tête de ceux qui se portaient bien et étaient en état de porter les armes et de monter à cheval, et il allait attaquer les Grecs qui souvent l'attaquaient à leur tour.

Mais la fortune vint bientôt porter un coup funeste aux Francais de la Morée. Le seigneur de Caritena, ce célèbre guerrier, tomba malade d'un délire grave ; et la nécessité de la nature triompha de lui et l'emporta au tombeau. Cette mort fut un véritable malheur pour tous les habitants de la Morée et causa la plus

λεβτον φοβερὸν, τὸν ἐκέρδισαν ἐκεῖσε,
ν τὸν ἐκέρδισαν ἀπὸ τὸν Κονραδῖνον,
δοξασαν μικρεί τε καὶ μεγάλοι,
σαν χαρὰν οἱ τοπικοὶ Μωρίως.
ἐρώτησε νὰ μάθῃ τὴν ἀλήθειαν,
ἡ ἀφορμὴ, καὶ ἐσκανδαλίσθη ἡ τράβα·
ὑποῦ ἤξευραν, ἐπληροφόρησάν τον,
ιέχνη ἄρχισαν ἐκεῖνοι εἰ Ῥωμαῖοι,
τινὲς, καὶ ὠλπίζαν 'ς ἀλήθειαν,
ὁ πρίγγιπας 'ς τὸν πόλεμον ἐκεῖνον,
ἔσασιν ὁ πρίγγιπας καὶ ὁ ῥήγας.
ηρίθησε ὁ πρίγγιπας, καὶ εἶπε·
ιαῖς σὺ λείπουσι τῶν ταπεινῶν Ρωμαίων,
τὴν φιορκιάν, ἔχουσι καὶ τοὺς τρόπους. »
ὁ πρίγγιπας τὸν αὐθέντη Καρηταίνου,
ν· « Καλὰ ἄνεψε, ἔπαρον μετ' ἐσένα
γους, τὲς ἠφέραμεν ἡμεῖς ἀπὸ τὴν Πούλιαν,
αργάτησεν εἰς βοήθειάν μας ὁ ῥήγας·
εἰς τὰ Σκόρτα μὲ ἐσένα εἰς τὴν μάχην,
τοῦ τόπου μας, καὶ εἰς βλάβην τῶν ἐχθρῶν μας. »
ως μισὴρ Τζεφραῖς, αὐθέντης Καρηταίνου,
ἐκεδέχθηκε, λίαν καλὸν τοῦ ἐφάνη,

Ἀγγίζοντας ἐλπίζοντας μὲ τὸν λαὸν ἐκεῖνον
Νὰ ζημιώσῃ τοὺς Ῥωμαίους, καὶ τόπον του φυλάξῃ.
Ἐπῆράν τους καὶ ἦλθασιν εἰς τῶν Σκόρτων τὰ μέρη.
Ἐκεῖ τοὺς ἐδιώρθωσε νὰ κατοικοῦν νὰ στέκουν
Εἰς τὸ χωριὸν, τὸ ἔλεγαν Ἀράχεβαν μεγάλην [1],
Ὀπού νι ἄκρη τῶν Σκόρτων ἐκεῖ πρὸς τοὺς Ῥωμαίους [2].
Εἰς τοῦτο ἐσυνέβηκαν ἐξ ἁμαρτιᾶς μεγάλης,
Καὶ οὐκ ἐπέρασαν πολλοὶ μῆνες, ἄλλο δὲ πλεὸν ἐφάνη
Ἐκ τὰ κρύα νερὰ, τὰ εἶχεν αὐτὸς ὁ τόπος·
Τὸ κοιλιακὸν τοὺς ἐκόλλησε, κ' ἀπέθαναν οἱ Φράγγοι
Ἐκεῖνοι, ὁπού ἦσαν εἰς χωρὶὸν Ἀραχόβου.
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρήταινας ἀνάπαυσιν οὐκ εἶχεν,
Εἰς ὅσους ἦσαν ὑγιεῖς, ὁπού ἔμειναν ἀπ' αὐτους,
Τοῦ νὰ βαστοῦσιν ἄρματα καὶ νὰ καβαλικεύουν,
Μὲ αὐτὸν ἀεὶ τοὺς ἔσυρνε, καὶ ἐπήγαινεν εἰς μάχην,
Καὶ ἐπολέμησαν τοὺς Ρωμαίους, καὶ ἐκεῖνον οἱ Ῥωμαῖοι.
Ἐνταῦθα ἐσυνέβηκεν ἀπαὶ τὸ ῥειζικόν τους
Εἰς δυστυχιὰν τῶν Φραγγῶν ἐτότε τοῦ Μωρίως·
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρήταινας ὁ ἐξακουστὸς ἐκεῖνος
Ἔπεσεν εἰς ἀσθένειαν καὶ ζάλην βαρυτάτην,
Καὶ ἐνίκησε τὸ φιλικὸν, ὁπού ἔχουν οἱ ἀνθρώποι.
Ἐπῆρέ τον ὁ θάνατος· ἐδὲ ζημιὰν μεγάλην,

ova-la-Grande est située dans le voisinage du
» ou Zarex en Tzaconie, à l'ouest de cette
montagne et au sud d'Hagios-Petros. (Voyez ma carte.)

(2) Sur le revers des montagnes de la Laconie.

vive affliction aux Français. Le prince regretta profondément son neveu. Tous les hommes grands et petits le pleurèrent. Même les oiseaux s'attristèrent sur son sort. Ce fut là une grande perte pour la Morée. Comme il ne laissait malheureusement aucun héritier qui pût lui succéder dans la possession de ses places fortes et de sa seigneurie de Morée, son héritage fut divisé en deux parties; l'une revint au prince, en sa qualité de seigneur suzerain; l'autre fut accordée en douaire[1] à sa veuve.

Cette dame[2] était sœur de messire Guillaume, duc d'Athènes[3], qui portait le titre de Mégas-Kyr, titre transmis depuis les Hellènes. Après le nombre voulu de mois et de jours, le Mégas Kyr envoya des messagers prudents dans le royaume de Pouille, auprès du comte de Brienne, appelé sire Hugues, et qui était comte de L
Il fut convenu qu'il épouserait la sœur d
gas-Kyr, la dame de Caritena. Cet ar
ment conclu, le comte de Brienne pass
la Morée, et arriva dans la ville d'Andr
Le Mégas-Kyr s'y rendit aussi de T
Ils s'entendirent entre eux sur ce qu'il y
à faire, et envoyèrent chercher la da
Caritena, que le comte de Brienne é
Après avoir pris possession des forts et de
qui appartenaient à cette dame dans la
il l'emmena avec lui dans la Pouille.

Il ne s'écoula pas un long espace de
avant que, par la volonté du Seigneur, la
devint enceinte du comte Hugues son m
mit au monde un bel enfant, auquel on
le nom de Gautier[5]. Avec le temps, cet
devint un homme illustre à la guerre et

Πεῦ ἦλθε τότε εἰς τὸν Μωρέα, καὶ λύπην εἰς τοὺς Φράγγους.
Ἐθλίβετον ὁ πρίγγιπας πολλὰ τὸν ἀνεψιόν του·
Οἱ πάντες γὰρ ἐκλαύσασι μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Τὰ ὄρνεα τὰ ἄλλα καὶ αὐτίνα ἐκλαυσάν τον.
Ἰδὲ ζημιάν, πεῦ ἔγεινεν ἐτότε εἰς τὸν Μωρέα.
Ἰς ἦτον δὲ ἀπὸ ἁμαρτιάς, καὶ οὐκ εἶχε κληρονόμον,
Νὰ ἀφήσῃ τέκνον ἀπ' αὐτὸν νὰ τὸν κληρονομήσῃ,
Τὰ κάστρα καὶ τὴν αὐθεντιάν, ὁπεῦ εἶχε 'ς τὸν Μωρέα,
Τὸν τόπον του ἐμοίρασαν, ἔπηκαν μοῖραις δύο·
Τὸ ἓν ἐπῆρεν ὁ πρίγγιπας διὰ τὴν αὐθεντίαν,
Τὸ ἄλλο ἡ γυναῖκά του διὰ τουάριν [1], ὁπεῦ εἶχεν.
Ἐκείνη δὲ ἀρχόντισσα [2] ἀδελφὴ εὑρισκέτον
Τεῦ μισὲρ Γουλιάμου [3] ἐκείνευ τῶν Ἀθηνῶν τεῦ δούκα,
Μέγαν κύρην τὸν ἔλεγαν, ὄνομα τῶν Ἑλλήνων.
Ἀφεῦ ἐπέρασε καιρὸς μηνές τε καὶ ἡμέραις
Ὁ μέγας κῦρης ἔστειλεν εἰς τὸ ῥηγάτον Πεούλιας

Μανδατοφόρους φρόνιμους 'ς τὸν κόντον δὲ Πριέρε,
Τὸν σὲρ Ῥούγγεν τὸ ὄνομα, κόντος ἦτον τεῦ Λέτζε [4].
Συμβίβασιν ἐπήκασι νὰ πάρῃ τὴν ἀδελφήν του
Ὁμοζυγον γυναῖκά του κυρὰν τῆς Καρητσίνου.
Ἀφῶν ἐσυμβιβάσθησαν, ἀπέρασεν ὁ κόντος,
Ἦλθεν ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέαν εἰς χώραν Ἀνδραβίδαν·
Ὁ μέγας κύρης ὅμοιεν ἦλθεν ἀπαὶ τὴν Θήβαν.
Καὶ ὅταν γὰρ ἐνώθησαν εἰς κάστελλον ἀλλήλως,
Ἀπέστειλαν καὶ ἦλθεν ἐκεῖ κυρὰ τῆς Καρητσίνου,
Καὶ ἐκεῖ τὴν εὐλογήθηκεν ὁ κόντος δὲ Πριέρης.
Ἀφότου γὰρ ἐκέρδισε τὰ κάστρη καὶ ταῖς χώραις,
Ὁπεῦ εἶχε τῆς ἀρχοντιᾶς ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέα,
Ἐπῆρέ την, ἐπέρασεν, ἐδιέβη εἰς τὴν Πεούλιαν.
Καὶ οὐκ ἐπέρασε καιρὸς, ὡς ἤθελεν ὁ κύριες,
Ἐσύλλαβεν ἡ ἀρχόντισσα ἀπὸ τὸν κόντον Οὔγγεν,
Ἔπηκεν υἱὸν ἐξαίρετον Γαλτιέρην [5], τὸν ἐλέγαν,

(1) Le chroniqueur grécise le mot français douaire. D'après les *Usance*, la veuve avait eu douaire la moitié du fief, lors même qu'elle n'eût été qu'une seule nuit dans le lit de son mari.

XXXV. Segondo le uxanze de lo imperio de Romagnia, la femna legia et de plan homazió, da può la morte del marido, ha per lo so duario o per la soa dota, la mita del feo, over de li fei, del castello o castelli, et de la jurisdicion del marido, li qual lo marido possideva quando li fè lo matrimonio, et zasesse insembre in uno lecto una fiada solamente.

(2) Appelée Hélène ou Isabelle.

(3) Guillaume de la Roche, duc d'Athènes, neveu d'Othon de la Roche auquel il succéda vers 1225, et père de Guillaume II, dont il sera question plus loin. Guy Ier, frère d'Hélène ou d'Isabelle, avait été appelé de la terre de Ray, en Franche-Comté, par son oncle le mégas-kyr Othon de la Roche, pour succéder à sa seigneurie. Voy. les généal. des principales familles franques jointes à cette chr

(4) Hugues, comte de Brienne et de Lecce, d
de Gautier IV, comte de Brienne et de Lecce,
1244, et de Marie de Cypre, fille du roi Hu
Lusignan. Il fut le grand-père de Gautier VI,
table de France, mort en 1356 à la bataille de
Hugues, comte de Brienne, avait accompagn
les d'Anjou dans la conquête de Naples, et
lui avait donné, l'an 1269, les seigneuries de L
Saint-Donat, de Tripuzzo et de Tereuzano, dans
d'Otrante, à titre de comté. Au reste ces mêm
avaient été déjà données, avec la principauté de
par Innocent III, à son aïeul Gautier, lors de son
avec Albérie, fille de Tancrède, roi de Sicile.

(5) Gautier V, qui depuis devint duc d'Athènes
du connétable de France Gautier VI. On verra s
faits, dont notre chroniqueur était contemporain,
chronique de Muntaner qui suit celle ci.

meux par ses faits d'armes dans tous les
mes de l'Occident. Et lorsque, dans la
des temps, messire Guy de la Roche,
d'Athènes, vint à mourir, la souverai-
de ce pays tomba en partage à Gautier [1],
u comte Hugues, qui était cousin de ce
ire Guy et qui vint prendre possession
léga-Kyrat [2], et s'installer dans le pays
nalité d'héritier et de nouveau duc d'A-
s.

cette époque les Catalans [3], qui avaient
e nom de la Grande Compagnie [4], venaient
iver dans le pays d'Armiros [5]. C'est là que
vait conduits messire Guy, duc d'Athènes,
tait convenu avec eux d'attaquer la Mo-
Il espérait avec leur secours la soumettre
mparer de la souveraineté en faisant va-
les droits de son épouse Mathilde [6] qui
ait l'héritière. Il prétendait que le prince

εἰς τὰ ἄρματα πρόθυμος 'ς τὴν στρατείαν,
ωστὸς καὶ θαυμαστὸς 'ς τῆς δύσης τὰ ῥηγάτα·
ἐπέρασι καιρὸς, διέβησαν καὶ χρόνοι,
σαν ὁ μισὲρ Γῆς τὸ ἐπίκλην ντὲ Λαρότζε,
πεῦ τὸν ἐλέγασι τῶν Ἀθηνῶν ὁ δούκας,
σαν ὁ τόπος του, ἡ αὐθεντία, τὸν εἶχε,
ὁ τοῦ Ὀόγγου τὸν υἱὸν ἐκεῖνον τὸν Γαλτιέρην [1],
ὅπου ἐξάδελφος τοῦ μισὲρ Γῆ ἐκείνου,
ἀδέν, ἐπαράλαβε τὸ μεγάλο κυράτον [2].
δοῦκας Ἀθηνῶν αὐθέντης κληρονόμος,
μαν, ὅτι ἤλθασιν ἐτότε οἱ Κατελάνοι [3],
τοὺς ὠνομάζασι μεγάλην συντροφίαν [4],
ι εἰς τὸν Ἀλμυρὸν [5], ὁπού τοὺς εἶχε φέρει
κας δὲ τῶ. Ἀθηνῶν ὁ μισὲρ Γῆς ἐκεῖνος
ησμὸν καὶ συμφωνιὰν νὰ ἔλθῃ 'ς τὸν Μωρέα,
ὅπου νὰ κερδίσωσι, νὰ πάρῃ τὴν αὐθεντίαν
ὰ τὴν γυναῖκά του, ὁπού ἦτον κληρονόμος,
ν, τὴν ὠνόμαζαν καὶ ἔλεγαν Μαργέταν [6].

(1) Du droit de sa mère Isabelle de la Roche.
(2) En 1308.
(3) Le marquis d'Aytone, qui a écrit d'après Muntaner
ire de cette expédition des Catalans, dit qu'ils af-
ent de se dire Français au lieu de Catalans, parce
était un nom moins odieux.
(4) Voyez dans ce volume le récit de Ramon de Mun-
un des chefs de la Grande Compagnie, qui a écrit
nique de cette expédition en langue catalane.
(5) Armyro était un port appartenant au duc d'Athè-
mon Muntaner fixe l'époque de ce débarquement.
s veritat, dit-il, que nos haviem estat al cap de Galipol
pella contrada vii anys despuix que'l Cesar (Roger)
. » (Voy. ch. 235.)
(6) Guy de la Roche, duc d'Athènes, avait épous

son parent [7] retenait injustement la principauté d'Achaïe qu'il réclamait comme son héritage. Lorsqu'à son arrivée le duc Gautier trouva dans le pays cette Grande Compagnie, à laquelle s'étaient réunis plus de mille Turcs, il convint avec eux de porter la guerre en Romanie, afin de s'emparer de la Vlachie. Mais lorsqu'ils se furent emparés de la place de Domocos [8], une grande dissension et des symptômes de jalousie se manifestèrent entre les Catalans et le duc. Les Catalans conçurent une vive haine contre le duc d'Athènes, et celui-ci, excité à la fois et par cette fierté naturelle aux Français et par les mauvais conseils qu'on lui donna, s'engagea dans une bataille où il fut défait, et eut la tête tranchée [9]. Le Méga-Kyrat, son pays, fut alors occupé par la Compagnie catalane qui y règne encore aujourd'hui [10]. Ce combat eut lieu le lundi [11] 15 mars de l'an 6817

Ὁ πρίγγιπας ὁ πάραντος [7] βαστᾷ τὸ γονικόν του
Τὸ πριγγιπάτον Ἀχαΐας μὲ τρόπον ἀδικίας.
Λοιπὸν ὡς ἤρθηκεν ἐκεῖ ὁ δοῦκας Γαλτιέρης,
Ὅτι ἐκεῖσε ἤλθασιν ἐκείνη ἡ συντροφία
Καὶ εἴχασι καὶ μετ' αὐτοὺς Τούρκους χιλίους καὶ πλέον,
Ἐσυμβιβάσθησαν μ' αὐτοὺς μὲ συμφωνίαις μεγάλαις
Νὰ μάχωνται τὴν Ῥωμανιάν, καὶ τὴν Βλαχίαν νὰ πάρουν.
Καὶ ὅσον ἐκερδίσασι τοῦ Δομοκοῦ [8] τὸ κάστρον,
Ἐσείσησαν εἰς σκάνδαλα καὶ εἰς μεγάλην μάχην.
Οἱ Κατελάνοι ἐσύμπεψαν καθολικὰ εἰς τὸν δοῦκαν,
Καὶ ἐκεῖνος ἀπὸ ἀλαζονιᾶς, ὡς τὸ ἔχουσιν οἱ Φράγγοι,
Ἀπὸ βουλῆς τοῦ τῆς κακῆς, τὴν ἔδωκαν οἱ ἄλλοι,
Ἐβάλθηκεν, ἐπολέμησε, τὸν πόλεμον ἔχασεν,
Ἐπ' ἀσθῃ εἰς τὸν πόλεμον, τὴν κεφαλήν του ἐκόψαν [9],
Ἐπῆραν καὶ τὸν τόπον του, τὸ μεγάλο κυράτον,
Καὶ ἕνει αὐθέντατ σήμερον ἐκείνη ἡ συντροφία [10].
Ὁ πόλεμος ἐγίνετο ἡμέραν γὰρ δευτέραν [11],
Ἔστας δεκαπέντε, τοῦ μηνὸς ὁποῦ τὸν λέγευν μάρτην,
Ἐν ἔτει τρέχοντι χρόνων ἀπὸ κτίσεως κόσμου.

Mathilde ou Mahaut de Hainaut, âgée à peine de six à huit ans. Mahaut de Hainaut était fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de son second mari Florent de Hainaut. Mahaut épousa en secondes noces Louis de Bourgogne.

(7) Ὁ πάραντος, mot grécisé du français *parent*, ou du latin *parens*.

(8) Tous ces faits sont rapportés aussi par Ramon de Muntaner, le marquis d'Aytone, Nicéph. Grégoras dans son livre VII, et Pachymère.

(9) Selon l'usage des Turcs, en combattant; ce fait eut lieu dans l'année 1309.

(10) Elle conquit ensuite le duché de Néopatras.

(11) Ἡμέραν δευτέραν, locution suivie aussi par les Portugais, qui disent *primeira feria*, *segunda feria*, au lieu de nos noms de jour.

de la création du monde, la septième indiction [1].

J'arrête ici le récit de ce qui concerne le comte de Brienne et le duc d'Athènes, et je vais reprendre le récit de ce qui est arrivé au prince Guillaume.

On se rappelle qu'après sa sortie des prisons de Constantinople, il était convenu avec l'empereur de lui remettre en otage la sœur du grand-connétable Jadre et la fille du seigneur de Passava, maréchal de la principauté [2]. Pendant que ces dames étaient à Constantinople pour le prince, il arriva que le seigneur d'Acova, messire Gautier de Ronchères, mourut sa enfant qui pût hériter de ses domaines. ne laissa après lui qu'une petite nièce, fille d sa sœur et du maréchal messire Jean de Pa sava. Cette fille s'appelait madame Marguerit A l'époque de la mort du seigneur d'Acov dont elle était héritière, elle était à Constanti nople, où le prince l'avait envoyée pour otag à sa place. Cette circonstance l'ayant empêché de se présenter au prince dans le terme convenu pour en obtenir l'investiture [3] de la seigneuri d'Acova son héritage, le prince retint cette sei

Ἐξάκις χιλιάδων δὲ καὶ διακοσίων τε,
Καὶ σὺν αὐτῷ καὶ δεκαεπτὰ, ἑβδόμης δὲ ἰνδίκτου [1].
Εἰς τοῦτο παύω ἀπ' ἐδῶ περὶ τὸν κόντον ἐκεῖνον,
Καὶ ἐκ τὸν δεῦκαν Ἀθηνῶν νὰ λέγω καὶ νὰ γράφω,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ ἀφήγησιν ἑτέραν,
Τί ἐσυνέβη εἰς καιρὸν τοῦ πρίγγιπες Γουλιάμου.
Ὅταν ἦτον εἰς φυλακὴν τῆς Κωνσταντινουπόλης,
Καὶ ἐξέβη μὲ ταῖς συμφωνιαῖς, ὁποῦ ἔπηκεν ἐτότε,
Ἔδωκε γὰρ καὶ ὄψιδαις τοῦ βασιλεὼς ἐτότε,
Τὸν Τζάδρον γάρ, τὴν ἀδελφὴν τοῦ μέγα κοντοσταῦλου,
Καὶ τὴν θυγατέρα ἐκείνην τοῦ Μπασαβᾶ τοῦ αὐθέντου,
Ὁποῦ ἦτον πρωτοστράτορας ὅλου τοῦ πριγγιπάτου [2].
Ἀειπὸν ὡς ἦσαν ὄψιδες αἱ ἀρχόντισσαις ἐκεῖναις

Ἐκεῖ διὰ τὸν πρίγγιπα, ἐν Κωνσταντινουπόλιν,
Ἔτυχε καὶ ἀπέθανεν ὁ αὐθέντης τῆς Ἀκόβου,
Μισὶρ Γαλτιέρην τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην Ντὲ Ῥεζιέρης,
Καὶ οὐκ εἶχε κληρονόμον του ἀπὸ τὸν ἑαυτόν του
Μόνεν τοῦ πρωτοστράτορος τὴν θυγατέρα ἐκείνην,
Τοῦ μισὶρ Τζὰν δὲ Πασαβᾶ, ποῦ εἶχε τὴν ἀδελφήν του
Ὁμοζυγον γυναῖκά του, καὶ ἔπηκε θυγατέρα,
Τὴν ὠνόμαζαν καὶ ἔλεγαν μαντάμαν Μαργαρίταν.
Διότι ἦτον ὄψιδα ἐτότε εἰς τὴν Πόλιν,
Τὴν ἔβαλεν ὁ πρίγγιπας διὰ τὸν ἑαυτόν του,
Καὶ οὐκ εὑρέθη εἰς τὸν Μωρέα 'ς τὸ τέρμενεν ἀπ' ἔσω,
Τοῦ νὰ ὑπᾶ 'ς τὸν πρίγγιπα, καὶ νὰ τὴν ῥεβιστήσῃ [3]
Τῆς Ἄκοβας τὴν αὐθεντιάν, ὅπου ἦτον κληρονόμος,

(1) Au lieu de suivre ici, comme il l'avait fait précédemment (Voy. pages 1 et 5), l'ère de Théophile, évêque d'Antioche, d'après laquelle la naissance de J.-C. tombe l'an 5516 de la création, notre chroniqueur a adopté cette fois l'ère mondaine de Constantinople, suivie encore aujourd'hui par l'église grecque et d'après laquelle la naissance de J.-C. tombe l'an 5508 de la création. Ainsi l'an 6817 répond à l'an de J.-C. 1309, calcul conforme à celui donné par *l'Art de vérifier les dates*.

(2) Jean de Neuilly, seigneur de Passava, était maréchal héréditaire de la principauté (voy. p. 48), et en cette qualité était un des douze grands feudataires qui avaient droit de haute justice sans appel et pouvaient bâtir des forts dans leur seigneurie. Le texte des Assises définit clairement ces droits, et quels sont ceux auxquels ils sont réservés.

XLIII. A far vendetta de sangue non se convien, se non a li eguali de miser lo principo, zo è : a lo ducha de Atene, al signor de Nixia, a li terzieri de Nigroponto, a la signor de la Bondenitza, al conte de Cephalonia, al signor de Charoutayna (Caritena), à quello de Patras et de Matagrifon, a lo marescalco, infina che lo è in lo exercito sovra li soldadi, et a lo signor de Colovrata (Calavryta) che fò de Tornay, etc.

XCIV. Nesuno baron over feudatario, chi che se sia, può edificar castello in lo principato de Achaia senza licentia del principo, salvo se lo sera Signor o Ber de terra, o de li XII Baroni, li quali ha dreto e zusto imperio, lo qual puo edificar castello e castelli in la propria terra. Ber d terra è clamato quelli che ha jurisdition de sangue e ve covado in la terra soa.

(3) Le texte des *Uxance del principato d'Achaïa* e fort clair à ce sujet, et ce qu'il y a de curieux, c'est qu le fait sur lequel ce texte de loi s'appuie est précisémen le fait mentionné ici par notre chronique, ce qui ajou une grande valeur non-seulement à ce récit du chro niqueur, mais à tout l'ensemble de sa narration, en prou vant à la fois et ses lumières et son exactitude habituelle

XXXVI. Quando lo vaca alguno feo in lo qual al guni die succieder, quello che ha raxon in lo dicto feo, lo die domandar infra XL zorni, altramente li perde l fructo de quello anno. Et se ello non lo domandarà in fra anno et zorno, siando lui in lo principato, lo perd eziandio se de alguno impazzamento lo fosse impazzad legitimamente; et lo plu proximo del morto si lo succederi se ello lo domandarà avanti che sia passado anno et se no de la morte del signor del feo; et se ello serà fuora d principado, ello ha de termene do anni et do zorni; e quando lo vignerà infra lo dicto termene et offerirà lo ho magio, la terra li die esser assignada. Tal termeni exian dio si die observar se la serà la parte feudal uno villa over poca terra feudal. Si cone, ajoute le manuscrit d Venise, advene nella madre de miser Nicolò, de qua indi dro marescalcho del principato, la qual perde la baron de Matagrifon quando la era in prexon de Palcologo Mi chael, si come dixe alguni e si fò provato.

:; et quand plus tard madame Marguerite[1] de Constantinople où elle était restée, : je l'ai dit, en qualité d'otage du prince me, et réclama la seigneurie d'Acova, le lui répondit : que puisqu'elle avait laissé l'année et le jour fixés par les usages du n cas de succession, sans se présenter r pour la réclamer, elle avait perdu s droits qu'elle pouvait y avoir et qu'il rien à lui donner. Cette réponse surprit st la dame, qui s'attendait d'autant à une pareille mesure, que c'était à la u prince qu'elle avait été mise en otage, c'était lui-même qui l'y avait envoyée, l devait bien savoir qu'il n'y avait au- aute de sa part ; car si elle fût restée ille en Morée, elle n'eût jamais manqué is relatives à la succession aux fiefs. tre restée comme otage pour lui en pri- le ne devait donc pas s'attendre à rece- lui une semblable réponse et de pareils es.

que madame Marguerite et ses conseil- furent assurés que le prince refusait de lui rendre justice, elle partit et revint chez elle profondément affligée. Un mois et quelques jours après, elle retourna auprès du prince, accompagnée d'un conseil et de quelques amis, et réclama encore une fois la place d'Acova avec ses dépendances ainsi que toute la baronnie. Elle répéta ensuite une seconde et une troisième fois ses réclamations ; mais le prince lui fit toujours la même réponse que la première fois. Madame Marguerite, reconnaissant enfin qu'il lui était impossible d'obtenir justice du prince, pria tous ses amis et parents de l'aider de leurs conseils, et de lui indiquer ce qu'elle avait à faire pour reconquérir ses droits et ne pas être déshéritée. Les plus sages de ses amis lui conseillèrent d'épouser un homme puissant et sage, et d'une haute naissance, qui, par sa propre puissance et le secours de ses parents, pût la replacer dans son héritage. La dame, en femme prudente, consentit à ce mariage. Les principaux membres de sa famille y contribuèrent de tous leurs efforts, et elle épousa enfin un homme d'une haute naissance, messire Jean de Saint-Omer[2], frère du noble

ν ὁ πρίγγιπας τὴν αὐθεντιὰν δι' αὖτον.
ἦλθεν ἡ ἀρχόντισσα μανδάμα[1] Μαργαρίτα,
ὁ πούτον ὄψιδα διὰ τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον,
ν ἐξεζήτησε τὴν αὐθεντιὰν Ἀκόβου,
ας τὴν ἔδωκεν ἀπόκρισιν τοιούτην,
ἐπέρασεν ὁ χρόνος καὶ ἡ ἡμέρα,
τῆς ἐξέπεσε τὸ γονικὸν ἐκεῖνο,
ὶς τὴν κούρτην οὐδὲν ἦλθε νὰ τὸ ἐξεζητήσῃ,
σε τὰ τέρμινα τοῦ τύπου τὰ συνήθη,
αιον, ἔχασέ το, τίποτε οὐδὲν τῇ δίνει.
σεν ἡ ἀρχόντισσα, μεγάλως τὸ ἐθαυμάσθη,
ιζε ποτὲ 'ς τὸν πρίγγιπα νὰ εὕρῃ
γὰρ ἀπόκρισιν, ὡσὰν τῆς ἀποκρίθη·
εἰς τὴν φυλακὴν ὄψιδα δι' ἐκεῖνον·
δὲ τὴν ἔβαλε, φταίσιμον οὐκ ἐπῆχεν·
ἤτον εἰς τὸν Μωρεὰ εἰς τὴν ἀνάπαυσίν της,
ν ἀπέλειπε νὰ σφάλῃ εἰς τὸ ἔθος·
ὶ ὁ πρίγγιπας τὴν ἔβαλε δι' αὖτον
ι εἰς τὴν φυλακὴν, οὐδὲν ἐθάῤῥει εἰς αὖτον,
τρόπους ἀφορμαῖς καὶ ἀπόκρισιν νὰ πήσῃ.
ὅταν ἐγνώρισε μανδάμα ἡ Μαργαρίτα,
ὅσοι μετ' αὐτὴν οἱ συμβουλάτορές της,
γγιπας Μορέως οὐδὲν τῆς δίδει δίκαιον,
ἐδιάβηκε 'ς τὸ σπῆτί της θλιμμένη·
ἐπέρασε καιρὸς ἕνας μῆνας καὶ πλέον,

Ἐστράφη ἡ ἀρχόντισσα 'ς τὸν πρίγγιπα Μωρέως,
Μὲ τὴν βουλὴν καὶ συντροφιὰν, ὁποῦ εἶχε μετ' ἐκεῖνον,
Ἀνάκραξε καὶ ἐζήτησε τὸ κάστρον τῆς Ἀκόβου
Μὲ τὴν περιοχὴν αὐτῆς καὶ ὅλην τὴν παρουνίαν,
Ἔπηκε γὰρ καὶ δεύτερην ἀνάκραξιν καὶ τρίτην,
Καὶ ὁ πρίγγιπας τὴν ἔστρεψεν ἀπόκρισιν τοιούτην,
Ὡσὰν τὴν πρώτην τὴν φορὰν ἐκράταεν ἕνα στίχον·
Ἀφότου γὰρ ἐγνώρισε μανδάμα Μαργαρίτα,
Ὅτι ποτὲ ἀπὸ τὸν πρίγγιπα δίκαιον οὐδὲν εὑρίσκει,
Ὅλους ἐπαρακάλεσε φίλους καὶ συγγενεῖς της,
Ὅπως νὰ τὴν βουλεύσωσι, τὸ πῶς νὰ ἔχῃ πράξει,
Μὴ χάσῃ δὲ τὸ δίκαιον της, καὶ πέσῃ εἰς ἀκληρίαν·
Τότε οἱ φρονιμώτεροι, ὁποῦ τὴν ἠγαποῦσαν,
Ὅλοι τὴν ἐσυμβούλευσαν τοῦ νὰ ἐπάρῃ ἄνδρα
Ἄνθρωπον μέγαν φρόνιμον ἀπὸ ὑψηλὴν γενέαν,
Καὶ ἐκεῖνος μὲ τὴν γνῶσίν του καὶ μὲ τοὺς ἰδικούς του
Σὲ θέλει βάλῃ εἰς νομὴν ἀπαὶ τὸ γονικόν σου.
Εἰς τοῦτο ἡ ἀρχόντισσα ὡς φρόνιμη, ὁποῦ ἦτον,
Ἐσυγκατέβη ἔστερξεν, ὅτι νὰ πάρῃ ἄνδρα·
Εἰς τοῦτο ἐσυνήργησαν οἱ πρῶτοι τῆς γενεᾶς της·
Καὶ ἐπῆρεν ἄνδρα φρόνιμον ἀπὸ ὑψηλὴν γενέαν,
Αὐτάδελφον τοῦ εὐγενοῦς σὲρ Νικόλου ἐκείνου,
Ντὲ Σαντομὲρ τὸν ἔλεγαν τῆς Θήβας τὸν αὐθέντην,
Τὸν μισὲρ Τζὰν τὸ ὄνομα ντὲ Σαντομὲρ ἐκεῖνον[2],
Εἶχαν καὶ τρίτον ἀδελφὸν, ἔλεγαν μισὲρ Ῥότον·

ricise le mot *madame*.
famille des châtelains de Saint-Omer était une des plus puissantes de la Flandre et du Hainault. Voici ce que rapportent les chronologies recueillies par l'ordre

sire Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes. Ils avaient un troisième frère appelé messire Othon. Messire Jean, après son mariage, prit l'office de maréchal qui était héréditaire dans la famille de sa femme. Ces seigneurs de Saint-Omer étaient d'une illustre extraction. Leur père messire Abel de Saint-Omer [1] avait épousé la sœur du roi de Hongrie dont il avait eu ces trois fils, qui étaient aussi cousins-germains du duc d'Athènes.

Messire Jean de Saint-Omer ne voulut pas laisser s'écouler un long temps sans faire ses réclamations sur l'affaire d'Acova. Il pria ses frères de l'accompagner, et ils vinrent avec lui en Morée. Ils trouvèrent le prince à Glarentza, occupé avec ses chefs à mettre ordre à l'administration de la principauté. Les deux premiers jours de leur arrivée ils ne parlèrent pas de leurs affaires, mais se réjouirent avec les Moraïtes. Ces deux jours passés, messire Jean se présenta devant le prince, accompagné de ses deux frères et de sa femme l'héritière d'Acova. La dame déclara alors au prince qu'elle se présentait pour réclamer l'héritage de tous les biens de sa famille, et qu'elle désignait messire Jean son mari comme son avoué [2], conformément aux usages reçus, et messire Jean adressa à l'instant même la parole au prince, et lui dit :

« Mon seigneur, prince de Morée, je vous prie, en votre qualité de suzerain et d'héritier, de vouloir bien convoquer tous les chefs [3], barons et chevaliers liges de la Morée, pour entendre la requête que j'ai à vous présenter, et prononcer sur mon affaire une décision con-

Καὶ ἀφῶν τὴν αὐλεγτίθηκεν ὁ μισὶρ Τζὰν ἐκεῖνος,
Τὸ ὀφίκιον ἐπαράλαβε τοῦ πρωτοστρατοράτου,
Ὁποὺτον διὰ γονικὸν τῆς γυναικός του ἐκείνης.
Αὐτίνοι οἱ ντὲ Σαντομὶρ αὐγενικοὶ γὰρ ἦσαν·
Ἡ μήτηρ τους εὑρίσκετον τοῦ ῥήγα τῆς ωὐγγρίας,
Αὐτάδελφή του νόμιμος, τὴν εἶχεν ὁ πατήρ τους
Ἐκεῖνος ὁ μισὶρ Ἀμπελαὶ [1] ἐμοῦγον γυνῆν του,
Καὶ ἔπηκαν οἱ δύο ἐμοῦ αὐτοὺς τοὺς τρεῖς αὐθέντας,
Τὸν δεῦκαν δὲ τῶν Ἀθηνῶν αὐτὸν ὁ μέγας κύρης.
Εἶχεν αὐτάδελφους γὰρ τρεῖς, καὶ ἦσαν ἐξάδελφοι
Μετ' ἐκείνους ντὲ Σαντομὶρ πρώτον βαθμὸν σὲ λέγω.
Ἐδοῦς αὐτὸς ὁ μισὶρ Τζὰν δὲ Σαντομὶρ ἐκεῖνος
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς τοῦ νὰ μακρημερεύσῃ
Ἡ ὑπόθεσις τῆς Ἀκοβας, νὰ μὴ τὴν ἀναφεράξῃ·
Τοὺς ἀδελφούς του ἤξωσε, καὶ ἦσαν ἐμοῦ μετ' αὐτον,
Εἰς τὸν Μωρέα ἀπόσωσαν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν.
Ἐκεῖ τοὺραν τὸν πρίγγιπα μετὰ τοὺς καβαλάδας,

Ὁποῦ ἐσυγχαίνασιν ὑπόθεσαις, ταῖς εἶχαν·
Ἡμέραις δύο ἔπηκαν, τίποτε γὰρ οὐκ εἶπον,
Ἐπαίζαν, εἶχασι χαρᾶς μετὰ τοὺς Μωραΐταις.
Ἀναβαίνοντας δὲ ἡμέραις δυὸ, ἦλθεν ὁ μισὶρ Τζάνης
Μετὰ τοὺς δύο ἀδελφοὺς δὲ σαντομὶρ ἐκεῖνους,
Καὶ μὲ τὴν γυναῖκά του, ὁποῦ ἦτεν κληρονόμος·
Ἦλθαν ὁμπρὸς 'ς τὸν πρίγγιπα, ἐφάνησαν εἰς αὐτον,
Ὡς ἦτεν κληρονόμισσα τοῦ γονικοῦ της ὅλου,
Ἐνταῦθα ἐφανέρωσε τὸν ἄνδρα της ἐκεῖνον
Ὡς ἄνδρα της καὶ ἀφωὶρ [2], ὡς τὸ ἔχουν τὰ συνήθια.
Τῆς ὥρας γὰρ ἐλάλησεν ὁ μισὶρ Τζὰν ἐκεῖνος·
« Αὐθέντη πρίγγιπα Μωρέως, ἀξιὸ παρακαλῶ σε.
« Ὡς αὐθέντης, ποῦ εὑρίσκεσαι ἤδη ὡς κληρονόμος [3],
« Νὰ ὁρίσῃς καὶ νὰ συναχθοῦν οἱ καφαλάδαις ὅλοι [4],
« Φεουδατουριάροι τοῦ Μωρέως οἱ λήζιοι καβαλάροι,
« Ὡς νὰ ἀκούσῃς μετ' αὐτοὺς, τὰ ἔχω νὰ λαλήσω,
« Εἰς δίκαιον νὰ μὲ κρίνετε, ἀπίψασιν νὰ λάβω,

de Baudoin d'Avesnes sur les Saint-Omer de Grèce. Notre chroniqueur est parfaitement bien informé, comme on le voit : Quartus filius Guillelmi castellani sancti Audomari et Idæ, Jacobus nomine, uxorem duxit nomine Clementiam, sororem comitis Rainaldi de Dammartin. Quâ sine hærede defunctâ, cum comite Hannoniæ et Flandriæ Balduino ivit Constantinopolim, et ibi duxit principissam Achaiæ in uxorem, ex quâ nullum genuit hæredem. Quintus, nomine Nicolaus, cum aliis ivit in Græciam, et ibi duxit uxorem reginam Thessalonicæ, sororem Willelmi de Rupe ducis Athenarum, ex quâ duos genuit filios.

Quorum primogenitus, nomine *Bilas*, fratre suo *Willelmo* sine hærede mortuo, uxorem duxit dominam Thebarum et tres filios ex eâ genuit : *Nicolaum*, *Ottonem* et *Joannem*.

Hic *Nicolaus* patri succedens, uxorem duxit principissam Achaiæ.

(1) Appelé aussi Belas. (Voy. la Gén. des Saint-Omer.)

(2) L'avouerie, d'après l'article 89 des *Usages*, appartient à celui dans les mains duquel doit arriver la succession. Les devoirs de l'avoué sont fixés par l'article 83.

LXXXIII. Zascadun avoier, chi chel sia, o miser lo principe, over altri, die rezever per lo servixio al qual lo è tegnudo al signor del feudo, li frueti et li rendedi del feo del quello è avoier; et è tegnudo de dar vita et vestido al pupill del qual ello è avoier, et governar la terra. Et se lo rezeverà alguna cosa inzustamente oltra le speve del servixio del pupillo et le sue in procurar li facti del pupill ello è tegnudo de restituirli a quello de chi lo è avoier. Veramente se lo pupillo rezeve algun danno in la terra per fraudo o ingano over negligentia de lo avoier, avoier li è tegnudo de refarlo.

(3) Quand les droits n'avaient pas été réclamés à temps par le plus prochain héritier naturel, le prince devenait l'héritier du fief.

(4) Les feudataires avaient le droit de réclamer cour plénière, c'est-à-dire assemblée générale de tous les chefs et non pas seulement du conseil habituel du prince.

ıux principes de la justice. Que ce juge-
ɔit rendu d'après les Usages de la Morée.
eux aucune grâce et ne demande que
'oit. »

rince lui répondit : « J'y consens avec
. Puisque vous ne réclamez que la jus-
suis prêt avec ma cour à vous satis-

rès les ordres du prince, les bannerets
les chevaliers de la Morée se réunirent
église de Sainte-Sophie à Andravida, où
ce se rendit aussi. Alors messire Nicolas
nt-Omer, seigneur de Thèbes, se leva.
de sa main droite sa belle-sœur madame
erite, épouse de son frère, et dit au prince
lorée :

ous les hommes de la principauté savent
ité que ma belle-sœur, qui se présente ici
la cour, est la nièce du seigneur d'Acova,
lle de sa sœur. A la mort de ce seigneur,
laissa aucun enfant pour hériter de lui,
ame se trouvait à Constantinople en qua-
ıage, ainsi que vous le savez fort bien,
igneur, vous pour le compte duquel elle y
ar suite de cet empêchement, ne se trou
lus dans le pays lors du terme voulu,

elle ne put se présenter devant le prince dans le délai de quarante jours[1], fixé par les Usages de toute la principauté. Il n'y a en cela nulle faute de sa part ; car retenue en otage par l'ordre du prince, elle ne pouvait venir se conformer aux usages que lorsque le prince l'aurait fait revenir dans son pays. Aussitôt son retour, elle se présenta en effet devant vous et reclama son droit; mais vous, vous lui répondites qu'elle n'avait plus aucun droit. Plusieurs fois elle a répété ses réclamations, et jamais vous n'avez voulu convoquer une cour pour prononcer sur sa réclamation. Vous lui parliez en autocrate; et elle, de son côté, comme une femme sans volonté et sans mari, elle s'en retourna chez elle désespérée, attendant que la Providence lui envoyât ses secours. La Providence lui a enfin envoyé secours, et elle appartient à un homme illustre et de noble maison, qui saura bien, comme tout homme noble doit le faire, lui faire rendre les droits qui lui reviennent. C'est dans cette intention qu'ils se présentent tous deux devant vous. Je me présente avec eux, et en ma qualité de frère je leur offre mes services, à l'un comme héritier, à la femme comme avoué, et je réclame de vous

συνήθια τοῦ Μωρέως θέλω νὰ ἔχω κρίσιν,
κἀμμίαν σὺ ζητῶ, εἰμὴ τὸ δίκαιον μόνον. »
ὅτι ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας ἀπὸς του,
ιι τὸν· « Μετὰ χαρᾶς, ἀπιζήτα εἰς δίκαιον,
ς μὲ τὴν κούρτην μου νὰ σὲ τὸ ἐκπληρώσω. »
ιεὐὺς ὁ πρίγγιπας, ἦλθαν οἱ φλαμεσυριαροι,
οἱ καβαλαρεῖ, ὁπού ἦσαν τοῦ Μορέως,
ἦλθεν ἐμοῦ εἰς τὴν ἁγίαν Σοφίαν,
ἀνεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀναδαβίδαν·
ι ἐσηκώθηκεν αὐτὸς ὁ μισὶρ Νικόλας,
μὲ τὸν ἔλεγαν, τῆς Θήβας ὁ αὐθέντης,
ἔβγὰν τὸ χέρι του τὴν νύμφην του ἐκράτει,
ιρεῦ του ἡ γυνὴ τὴν μανδάμαν Μαργαρίταν,
ι πρὸς τὸν πρίγγιπα αὐθέντην τοῦ Μορέως·
ι ἔνι, ὡς ἠξεύρουσι πάντες τοῦ πριγγιπάτου,
ιμου, πεθὲ ἔνει ἐδῶ ἐνώπιον τῶν πάντων,
ιρίσεται τοῦ αὐθέντου τῆς Ἀκοβοῦ.
ιληῆς του ἔνει παιδὶ ἡ ἀδελφή μου αὐτὴ·
ἐπέθανε χωρὶς παιδὶ καὶ κληρονόμον,
βούρις, αὐθέντη μου, ὅτ' ἦτον δι' ἐσένα
τοῦ τὴν ἔβαλες 'ς τὴν Πόλιν γὰρ ἀπὸς σου,

« Καὶ οὐκ εὑρέθηκεν ἐδῶ 'ς τὸ τέρμινον τοῦ χρόνου,
« Νὰ ἦλθῃ νὰ φανερωθῇ ἐμπρὸς 'ς τὴν αὐθεντιάν σου,
« Ὡς τὸ ἔχουν τὰ συνήθια ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
« Εἰς ἡμέραις τεσσαράκοντα[1] καὶ πληρῶσιν τοῦ χρόνου,
« Εἰς ὁποιον πρᾶγμα οὐκ ἔσφαλεν, οὐτ' ἔπταισε κἂν ὅλως,
« Ἀφῶν ἦτον 'ς τὴν φυλακὴν, ὁπού τὴν εἶχες βάλει,
« Καθὼς ἦτον διὰ ὄψιδα ἀπὸ τοῦ ὁρισμοῦ σου·
« Καὶ ὅτε τὴν ἐξέβαλες, καὶ ἦλθεν εἰς τὸν τόπον,
« Εὐθὺς γὰρ ἐκατάλαβε, καὶ ἐμπρεσθά σου ἦλθε,
« Καὶ ἐφανερώθη εἰς ἐσέν, καὶ ἐζήτησε τὸ δίκαιον,
« Καὶ ἐσὺ τὴν ἀπεκρίθηκες, δίκαιον γὰρ οὐκ ἔχει,
« Καὶ πάντα ἐσυχνοέρχετον, ἐζήτησε τὸ δίκαιον,
« Καὶ ἐσὺ ποτὲ οὐκ ἤθελες κούρτην νὰ τὴν κρατήσῃς,
« Ὡς αὐτεξούσιος ἔνεγες, δίκαιον γὰρ οὐκ ἔχει·
« Καὶ ἐτσύτη ὡς ἀβούλευτη, γυναῖκα χωρὶς ἄνδρα,
« Ἐστρέφετο 'ς τὸ σπίτι της ὡσὰν ἀπιγνωσμένη,
« Καὶ ἀνέμενε νὰ τῆς ἔλθῃ ἐκ τὸν Θεὸν βοήθεια.
« Θεοῦ εὐδεκεύοντος, σήμερον ἔνει ὑπανδρευμένη
« Εἰς ἄνθρωπον εὐγενικὸν ἀπὸ γενεᾶς μεγάλης,
« Το δίκαιον, πεθὲ τῆς ἔρχεται, νὰ τὸ φυλάξῃ αὐτὸς,
« Ὡς πρέπει πᾶσα εὐγενῆ ἄνθρωπον νὰ τὸ πάσῃ.

[1] après l'article 36 des *Usance* (page 170), l'hé- [1] en cas de présence dans la principauté, de deux ans et
ı en effet se présenter dans les quarante jours, deux jours en cas d'absence, il est dépossédé du fief. Cette
ı de perdre le revenu d'une année du fief; et loi, qui retenait les possesseurs de fiefs dans les pays con-
présente pas dans le terme d'un an et un jour quis, est appelée par les *Usance* loi de conquête.

justice. Ils vous prient donc instamment, par mon organe, de leur rendre ce qui leur est dû, et de les remettre en possession de leur héritage de famille, c'est-à-dire de la forteresse ainsi que des dépendances de la baronnie d'Acova. Ils sont prêts de leur côté à faire pour vous tout ce qu'ils vous doivent relativement à leur service et à leur hommage-lige [1].

Le prince répondit à messire Nicolas de Sain Omer : « Nous avons bien entendu en détai ainsi que notre cour, le discours que vous v nez de prononcer et l'affaire que vous no présentez. Nous avouons et déclarons qu'il e bien vrai que c'est à cause de nous, et pour u

« Διὰ τοῦτο ἤλθασιν ἐδῶ ὁμπρὸς 'ς τὴν αὐθεντιάν σου,
« Καὶ ἐγὼ μετ' αὐτοὺς ἐνεμοῦ ὡς ἀδελφὸς, ὁποῦ εἶμαι,
« Καὶ παραφρίζω καὶ τοὺς δυὸ τὸν ἕνα κληρονόμον,
« Ὁ ἄλλος ὡς ἀβεβαίρης τῆς τὸ δίκαιον ζητῶντας.
« Παρακαλοῦν δεόμενοι τοῦ νὰ τοῦς ἔχῃς δώσει,
« Καὶ νὰ τοὺς βάλῃς εἰς νομὴν, τὸ γονικὸν τους νἄχουν,
« Ἀπὸ τὸ κάστρον, περιχὴν τῆς μπαρουνίας Ἀκόβου,
« Καὶ αὐτῖνοι εἶναι ἕτοιμοι νὰ πήσουν πρὸς ἐσένα
« Ὅσον χρωστοῦν εἰς λήζιον δουλείαν καὶ ὁμάζιον [1]. »

Εἰς τοῦτο ἀποκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας ἀτός του,
Λέγει τοῦ μισὲρ Νικολοῦ ἐκείνου ντὲ Σαντομέρη·
« Ἡμεῖς ἠκούσαμεν λιπτῶς καὶ ἡ κεύρτη μας ὁμείως
« Τοὺς λόγους, τοὺς ἐσύντυχες, καὶ τὴν ὑποθεσίν σου·
« Καὶ μαρτυροῦμεν, λέγομεν ἀλήθειαν, τὸ εἶπες,
« Διὰ ἐδικήν μου ἀφορμὴν διὰ ἐδικὸν τρόπον
« Ἔχασεν, ἀκληρήθηκεν ἡ ἀρχόντισσα αὐτίνη

(1) Aussitôt qu'un feudataire arrivait à une sucression de fief, il était tenu de faire hommage à son seigneur. L'art. III des *Uxance* détermine le mode de serment et la nature des obligations. Il est nécessaire d'avoir le texte sous les yeux pour bien suivre cette discussion légale.

III. Quando lo afeudado devien homo legio del signor, ello die dir : « Signor, io devegno vostro homo legio de tal feo (et nominar de qual feo lo è, zoè per quello che ello li fa lo homagio); io vi prometto a salvarve et guardarve como mio signor contra tute persone et contra tute cose che viver et morir possa. » Et lo signor die responder : « Et io ve recheio, in la fe de Dio et in la mia. » *Et si lo die basar in la bucha* in segno de fe. Ma se quello o quella che fa lo homagio a lo cabo signor, si come è dicto de sovra, ha facto legia avanti ad altro homo o femena, che non sia homo al cabo signor, o ad homo chel sia, ello die salvar a far lo homagio; et la caxon si è, perche alguno che è homo de uno altro, non può appresso far homagio a altri, se ello non salva lo so primo signor, over se ello non lo fa per so licentia et combiato; altramente lo mentirerà de soa fe a quello a chi ello è homo primer. Et qui fa homagio ad altri che al cabo signor de cose che sia a sua terra, lo die far in la magniera sopra dita.

Ni non se die far homagio se non ad uno signor, per che uno homo non puo far oltra una legia senza so gran falire. Et homo che fa homagio ad altri che a quello de chi è homo legio, è tegnudo al so signor per la fede che lui li da per lo homagio che lui li a fato, de salvarlo et guarentarlo incontra tute persone et tute cose che possa viver et morir; et cusi lo promete a far homagio.

Et per questo appare che ello non è tegnudo de meter o far meter man in lo so corpo ni in la soa persona, ni anche consentir o sufrir a suo poder che altri la meta.

Ni non die prender o far prender al so poder alguna cosa del so signor de chi lo è homo legio.

Ni non die conseiar homo ni femena contra so signor, salvo s'ello l'havesse dato al so conseio.

Ni non die per homo o per femena mostrar oldir parole in corte, s'ello non è a conseio de quello a qui lo se met in esguardo, o in cognosanza de cose che sia contra lo signore.

Ni non die far a so saputo procazar la onta del so signor ni lo so damazo, ni sofrir ni consentir a so poder ch altrui lo faza; ni etiamdio a la dona ni a la fia del so s gnor vilania del corpo, ni zaxer cum quella carnalment se zo non fosse per maridazo; ni a soa sorella, tanto com ella è damixella o che la sia in caxa del so signor, ni s frir a so poder che altrui lo faza.

Et si die lialmente conseiar lo so signor de quello ch li domandarà conseio.

Ni lo signor non die meter o far meter man a la per sona de lo afeudado, o à lo feo, se zo non è per sguard o per cognosanza de corte. Et si è tegnudo el signor al homo ligio per la fede che è intro loro, de tute cose d vanti dite, de le qual l'homo è tegnudo al so signor, lo signor a ello, perche dentro lo siguor et l'homo è fed et la fede die esser comuna a li do de le cose avanti dict Et zaschun die salvar soa fede l'uno inverso l'altro ferm mente et integramente.

Et tanto plu die l'homo esser tegnudo a lo signor, ch lo homo die intrar per trar de prexon lo so signor, s sera requirido per parte del so signor o de li soi me sazi.

Et zaschuno homo è tegnudo per soa fede al so signo se lo trova in bexogno de facto d'arme, a pié incontr li soi inimixi, o in luogo ch'el sia in pericolo de morte, meter tuto lo so poder per meter lo à chavalo, ov trarlo de quello pericolo; et se altramente lo non puo fa se li die dar lo so cavallo o altro, se ello lo requiero, et s dar lo a montar suso.

Et chi schivasse far al suo signor alguna di queste co ello mente de soa fede verso lui. Et se lo signor lo po provar per raxon de corte, ello porà far de lui et de sue cose como de homo che ha mentito de soa fede.

Et chi attende far al so signor alguna de le die cose, lo signor si è tegnudo per soa fede de liberar

qui nous est personnelle, que cette
i perdu ses droits et a été privée de son
e de la seigneurie et du fort d'Acova.
nant, nous vous demandons si vous dé-
ue je vous fasse justice selon la loi, ou
réclamez une faveur et une grâce de
mme de votre prince, en faisant valoir
tait à cause de moi qu'elle était hors du
t n'avait pu se présenter dans la princi-
our faire valoir son droit au terme pres-
r les Usages [1]. »

ire Nicolas de Saint-Omer fit alors au
la réponse suivante :

igneur prince de Morée, je vous prie de
que si j'étais convaincu que ma sœur ne
fondée dans ses réclamations du fort et
ronnie d'Acova, je n'aurais pas dédaigné
s les demander comme une grâce. Mais
droits sont évidents, ainsi que vous le
ien vous-même C'était pour vous que
r était détenue et ne pouvait sortir de

Constantinople pour venir réclamer en Morée son héritage d'Acova. Je ne vous demande donc point une grâce, mais une justice, conformément à ce que la loi prescrit. »

Le prince Guillaume lui dit alors : « Puisque vous n'avez pas besoin d'une grâce de ma part et que vous n'invoquez que la justice de la cour, je vous déclare en vérité que ce serait pour moi un péché devant Dieu et un juste sujet de blâme aux yeux des hommes, si je ne me conformais pas à la demande que vous me faites de vous rendre justice. Je veux donc que la chose soit décidée d'une manière régulière, et que les Usages du pays soient consultés avec attention et discernement. Mais pour ne tomber dans aucune erreur et éviter tout reproche, je veux convoquer tous les bannerets, prélats et chevaliers de la principauté de Morée, et leur soumettre cette affaire pour qu'ils prononcent un jugement avec la crainte de Dieu, et conformément aux Usages que l'empereur Ro-

μὸν καὶ αὐθεντιὰν τοῦ κάστρου τῆς Ἀκόβου·
ἐτο ἀπεκρίνομαι, λέγω, καὶ ἐρωτῶ σε,
ζητᾶς νὰ πάσωμεν τὸ δίκαιον κατὰ νόμους,
ἢς ζητᾶς διὰ χάριτα καὶ διὰ κρίσιν αὐθέντου,
ιτεδίσθη δι' ἡμᾶς, καὶ οὐδὲν εὑρέθη ἐνταῦθα,
ἰρ εἰς τὸν τόπον μας, τὸν λέγουν πριγγιπάτον,
ι εἰς τὰ τέρμινα 'ς τοῦ τόπου τὰ συνήθια [1],
λελάσῃ ὡς ἔτυχε καὶ ὡς ἔπρεπε δικαίου. »
ῦτο ἀπεκρίθηκε μισὶρ Νικόλος οὗτος,
ερὶς τὸν πρίγγιπα ἀπόκρισιν τοιάνδε·
πρίγγιπα Μωρειώς, λέγω τὴν αὐθεντιάν σου,
ας καὶ ἐγνώρεζα μετὰ πληροφορίας,
ρά μου, ὀπὸν ἐδῶ, οὐδὲν ζητᾶμεν δίκαιον,
ὼ ἦτεν ἓν πρέπον, νὰ ἐζητοῦμεν χάριν·
δίκαιον ἔνει ὀρθὸν, ὡς τὸ ἠξεύρεις ἀτός σου.
ρά μου ἐστέκετον εἰς φυλακὴν δι' ἐσένα,
αδύνατον πισῶς νὰ ἐξέβη ἀπ' ἐκεῖ,

« Νὰ ἔλθῃ ἀνακραζοντας τὸ γενικὸν Ἀκόβου.
« Εἰς τοῦτο δὲ οὐδὲν ζητῶ χάριν τοῦ νὰ μὲ δώσῃς,
« Μόνον τὸ δίκαιον ὡς ἔνει, καὶ ὁρίζει το ὁ νόμος. »
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Εἶπε τὸν μισὶρ Νικολὸν δὲ Σαντομὲρ ἐκεῖνον·
« Ἀφῶν οὐ χρῄζεις χάριτα νὰ ἔχῃς ἀπὸ μένα,
« Καὶ θέλεις ἀνακράζει με μὲ δίκαιον τῆς κούρτης,
« Λέγω καὶ μαρτυρῶ σέ το, ἀλήθειαν τὸ ἀφιρόνω,
« Ὅτι ἁμαρτιὰ ἔν' ἀπὸ Θεοῦ, καὶ ψέγος ἀπὸ ἀνθρώπων
« Ἤθελαν εἶσθαι εἰς ἐμὲν, ἂν ἔλειψα ἐκ τούτου·
« Διὰ τοῦτο θέλω νὰ γενῇ τὸ πρᾶγμα ἀφιρωμένον
« Μὲ προσοχὴν καὶ διάκρισιν, τοῦ τόπου τὰ συνήθια·
« Ὅμως μὴ σφάλω τίποτε καὶ ἔχω κατηγορίαν,
« Καὶ θέλω τὸ νὰ συναχθοῦν ὅλοι τοῦ πρίγγιπάτου
« Φλαμπουριάροι, ἀρχιερεῖς, καὶ ὅλοι οἱ καβαλάροι,
« Νὰ βάλω τὴν ὑπόθεσιν εἰς αὐτοὺς νὰ τὴν κρίνουν
« Μὲ φόβον ἀοράτου Θεοῦ καὶ εἰς τοῦ τόπου τὰ συνήθια,

poder quello o quelli li quali è metudi hostaxii
n liberation.

ma l'homo è tegnudo al suo signor de intrar plezo
de tanto quanto val el so feo. Et chi de questo
so signor, io credo ch'ello die perder lo so in
llo è vivo. Et se caso avignesse che lo homo
stasio o plezo per lo so signor, rezevesse algun
r la soa dita plezaria, lo signor è tegnudo de res-
gni danno, et questo per la fede a la qual lui è

possédé de tout droit à un fief qui viendrait à vaquer s'il ne se présente pas dans l'intervalle de deux ans et deux jours, et le fief est donné à l'héritier qui suit. Il ne peut faire valoir aucun empêchement en excuse de son absence :

Ma, ajoutent les *Uxances*, si lo signor die sucieder, lo puo prolongar lo termene a tuta soa voluntade. C'est-à-dire, le prince peut, à sa volonté, accorder dans ce cas l'héritage au réclamant; mais s'il l'accorde, c'est une faveur et non une justice. C'est là sans doute ce que le prince Guillaume voulait dire en demandant à Nicolas de Saint-Omer s'il réclamait *justice* ou *faveur*.

kant l'article C des *Uxances* : « Tout individu
la principauté, même avec permission, est dé-

bert[1] nous a transmis lors de ses arrangements avec son gendre[2]. »

Le prince fit donc écrire des lettres à tous les bannerets, chevaliers et liges de la principauté, qui arrivèrent à Glarentza et se réunirent pour juger l'affaire conformément aux usages. Le prince dit alors à messire Nicolas de Saint Omer : « Je désire savoir quel est l'avocat qui doit défendre votre sœur et parler pour elle devant la cour. » Nicolas de Saint-Omer répondit qu'il voulait l'être lui-même, et qu'il se chargerait de faire valoir pour elle tout ce que la loi lui offrait de favorable relativement à l'affaire de la baronnie d'Acova. Le prince lui répondit : « Puisque vous vous chargez des fonctions d'avocat dans l'affaire de la dame Marguerite, moi de mon côté, par amitié pour vous et pour vous tenir compagnie, je me déclare l'avocat chargé de défendre les droits de la cour. »

Il s'adressa alors au chancelier messire Léonard[3], originaire de la Pouille, qui était un homme sage et très instruit, ami intime du prince et son premier conseiller. Il lui remit la verge du commandement qu'il tenait entre ses mains, et que portent tous les princes ou seigneurs du monde, et lui dit : « Je vous confère la puissance que je possède, afin que vous présidiez la cour et rendiez justice conformément à la loi, avec l'avis et l'assistance de ceux qui composent la cour. Je vous en sur le Christ et sur le salut de votre âme, de bien vous que tous ceux qui siégent dans cette cour, de tenir autant aux droits de la dame Marguerite qu'à ceux de la cour. Ne vous laissez entraîner ni par la crainte ni par l'a Je vous enjoins sur votre âme de prendre garde à ne pas vous laisser induire en er car moi, par affection pour messire Nico Saint-Omer, et pour lui tenir compagn vais faire le rôle d'avocat et soutenir lui les droits de la cour. »

Messire Nicolas commença ensuite le mier à exposer l'affaire dès son origine, à-dire en racontant comment la seig d'Acova était échue à la maréchale d'Achai dame Marguerite, ainsi que nous l'avon porté plus haut ; et enfin tous les motifs les incidents et toute la marche de l'affai

Quand messire Nicolas eut terminé son

« Τὰ ἔδειξαν ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ Ῥομπέρτος[1],
« Ὅταν ἐσυμβιβάσθησαν ὁμοῦ μὲ τὸν γαμβρόν του[2]. »
Ἐνθαῦτα ὁρίζει ὁ πρίγγιπας καὶ ἔγραψαν πιτάκια
Εἰς ὅλους τοὺς φλαμουριαρεὺς ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
Ὁμοίως εἰς τοὺς καβαλαρεὺς καὶ ὅλους τοὺς ληζίους.
Ἦλθαν καὶ ἐσυνάχθησαν ὅλοι εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Καὶ ἐκάθισαν νὰ κρίνωσιν, ὡς ἔνει τὰ συνήθια.
Ἐνταῦθα εἶπεν ὁ πρίγγιπας τοῦ μισὲρ Νικολάου·
« Θέλω νὰ μάθω ἀπὸ σοῦ ποῖος ἔναι ἀβουκάτος
« Νὰ χρεωστῇ καὶ νὰ λαλῇ διὰ τὴν ἀδελφήν σου,
« Καὶ νὰ βαστᾷ τὸν λόγον της νὰ συντυχαίνῃ εἰς κούρτην. »
Καὶ ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκεν ἀτός του θέλει εἶσθαι,
Νὰ λέγῃ ν' ἀποκρίνεται, ὡσὰν διαφέρει ὁ νόμος
Δι' ἐκείνην τὴν ὑπόθεσιν τῆς μπαρονίας Ἀκόβου.
Εἰς τοῦτο ἀποκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας, καὶ εἶπεν·
« Ἀφῶν ἐσὺ ἀποδέχεσαι νὰ ἦσαι ἀβοκάτος
« Ὡς διὰ τὴν ὑπόθεσιν τῆς ντάμας Μαργαρίτας,
« Καὶ τὸ διὰ τὴν ἀγάπην σου καὶ διὰ τὴν συντροφιάν σου
« Νὰ σὲ ποιήσω συντροφιάν, καὶ νὰ βαστῶ ἀβοκάτος
« Νὰ διαυθεντεύω νὰ κρατῶ τὰ δίκαια τῆς κούρτης. »
Εὐθὺς λαλεῖ ὁ πρίγγιπας αὐτὸν τὸν λεγομένην
Μισὲρ Ἀνάρδον[3] τ' ὄνομα, ἀπαὶ τὴν Πουλίαν ἦτον,
Ἄνθρωπος ἦτον φρόνιμος καλὰ γραμματισμένος,

Ὡς τὸ ἔχουσιν οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ κόσμου οἱ αὐθέντας,
Ἔδωκέ τον, καὶ λέγει τον· « Ἐγὼ σὲ παραδίδω
Ἐκεῖνον εἶχεν υἱόψυχον καὶ πρῶτον τῆς βουλῆς του.
Τὴν βέργαν δὲ καὶ τὸ ραβδὶ τὸ ἔβαστα εἰς τὸ χέρι,
« Τὴν αὐθεντίαν, τὴν κρατῶ, νὰ στίνῃς διὰ τὴν κούρτ
« Νὰ κρίνῃς δὲ καὶ νὰ κρατῇς τὸ δίκαιον, μὲ τὸν νόμ
« Μὲ τὴν βουλὴν καὶ συντροφιάν, ὅσοι εἶναι εἰς τὴν α
« Καὶ ὁρκίζω σε εἰς τὸν Χριστὸν εἰς τὴν ψυχήν σου ἐ
« Ἐσὲν καὶ ὅσοι καθέζονται μετ' ἐσοῦ εἰς τὴν κούρτ
« Τὸ δίκαιον τῆς ἀρχόντισσας τῆς ντάμας Μαργαρίτ
« Νὰ τὸ κρατήσετε καλά, καθάπερ καὶ τῆς κουρτῆς,
« Μὴ σαλευθῆτε τίποτε διὰ φόβον καὶ φιλίαν·
« Προσέχετε μὴ σφάλετε ἐπάνω εἰς τὴν ψυχήν σας·
« Ἐπεὶ ἐγὼ διὰ συντροφιὰν καὶ ἀγάπην τοῦ ἀδελφεῦ
« Μισὲρ Νικολεῦ ντὰ Σαντομὲρ θέλω ν' ἀβοκατεύσω,
« Ἐκ τὸ ἄλλο μέρος νὰ κρατῶ τὸ δίκαιον τῆς κούρτ
Εἰς τοῦτο ἐπεχείρησεν αὐτὸς ὁ μισὲρ Νικόλας
Νὰ λέγῃ τὴν ὑπόθεσιν τὸν τρόπον τῆς δουλείας,
Τὸ πῶς γὰρ καὶ ἐξέπεσεν ἡ αὐθεντία Ἀκόβου,
Τὸ τῆς πρωτοστρατόρισσας τῆς ντάμας Μαργαρίτα
Καθὼς καὶ τὸ ἠκούσετε ἐδῶ εἰς τὸ βιβλίον,
Τοὺς τρόπους καὶ ταῖς ἀφορμαῖς, καὶ τὴν καθεδηγίαν
Ἀφότου ἀπεπλήρωσε τὰ εἴχε νὰ λαλήσῃ,

(1) On a déjà vu que ce n'était pas la fille de Robert de Courtenay, mais de Pierre de Courtenay, qu'avait épousée Guillaume de Ville-Hardoin. (Voyez note 1, page 61 de ce volume.)

(2) Geoffroy II de Ville-Hardoin, frère de Guil

(3) Léonard de Vérules.

rince prit la parole à son tour, et
s ses motifs et toutes ses raisons en
à ce que messire Nicolas avait avan-
ıe cela est établi par les règlements
: les tribunaux, et de manière à ce
ı puisse dire ce qu'il croit utile à sa
ès que chacun eut parlé longtemps
ıment, le prince fit apporter le li-
ıges[1], et il expliqua en détail ce qui
ıenu ; comment, au cas où le suze-
ſait prisonnier par l'ennemi et jeté
rs, son homme-lige doit, si le suze-
ılame, se rendre en prison comme
ı place, pour obtenir sa mise en li-
ınment le suzerain doit ensuite de son
ver tous ses moyens pour faire sortir
ɔn homme-lige qui a pris sa place[2].
ıx qui siégeaient alors dans la cour
vis que, puisque c'était pour lui
échale avait été mise en otage, elle
ɔ, par cette distinction particulière,
uer son héritage du fort d'Acova et
ndances. Mais le prince ouvrit de
livre de la loi, et développa un cha-

pître par lequel il prouva que, selon les termes de l'Assise, elle était engagée par un devoir indispensable à se constituer otage, et que d'un autre côté il était déclaré formellement par l'assise que, puisqu'elle ne s'était pas trouvée en Morée dans les termes voulus par l'usage, elle n'avait plus aucun droit à réclamer son héritage.

Les juges changèrent alors d'opinion, et reprenant la parole ils déclarèrent : que, puisque la dame était tenue d'entrer en prison lorsque son seigneur-lige le demandait, aux termes des Assises, et qu'elle ne s'était pas présentée, dans le délai voulu, en Morée au prince pour réclamer ses droits, elle avait perdu tous ses droits du jour même où ce délai était expiré. Ils déclarèrent donc toutes les réclamations de la dame mises au néant.

Le prince et messire Nicolas furent alors invités à se présenter devant la cour. Le chancelier, qui tenait la place du prince, prit la parole et leur annonça que la cour seigneuriale avait décidé que le fort d'Acova était perdu pour elle et gagné pour le prince, ainsi

ı ἄρχισεν ὁ πρίγγιπας νὰ λέγῃ,
τους ἀφορμαῖς καὶ λόγους ἐναντίους
καὶ ἐλάλησεν μισὲρ Νικόλας ἐκεῖνος,
ἡ διάταξις καὶ ὅλα τὰ δικαστήρια,
ὁ κάθε εἷς, τὸ ἠξεύρει εἰς ὄφελόν του.
: πολλὰ, καὶ ἐπλήθυναν οἱ λόγοι,
ίγγιπας, ἤφεραν τὸ βιβλίον[1],
ετσεμερῶς λέγει καὶ ἑρμηνεύει,
ας ἄνθρωπος χρεωστεῖ νὰ πήσῃ τοῦτο,
αὐθέντου μου νὰ τὸν ποιήσῃ ἐχθρός του,
ῃ εἰς φυλακὴν εἰς τιμωρίαν σιδήρου,
ὐθέντης του, καὶ νὰ τὸν ἀνακράζῃ,
ᾳ φυλακὴν εἰς ὄψιδα δι' ἐκεῖνον,
ı αὐθέντην του ἀπὸ δεσμωτηρίου,
έντης του χρεωστεῖ νὰ τὸν ἐβγάλῃ
ı ἄνθρωπον, ποῦ ἐξέβη δι' ἐκεῖνον[2].
ἐκεῖ ἤσασιν ἐτότε εἰς τὴν κούρτην,
ισαν, ἔλεγαν διὰ κρίσιν μεγάλην,
ρατόρισσα ἐτύχαινε νὰ ἔχῃ
ἰ περιοχὴν τοῦ κάστρου τῆς Ἀκόβου,
ı τὴν ἔβαλεν ὁ πρίγγιπας δι' ἐκεῖνο

Ὄψιδα καὶ εἰς φυλακὴν ἀπ' ἔσω εἰς τὴν Πόλιν.
Τὸ φέρει γὰρ ὁ πρίγγιπας τοῦ νόμου τὸ βιβλίον,
Ἐστάθη, ἀφιρώθηκεν εἰς τὸ κεφάλαιον ἐκεῖνο,
Καὶ ἀπόδειξε μὲ τὸ βιβλίον τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
Ὅτι μὲ δίκαιον χρεωστικὸν ἐχρεώστει νὰ πήσῃ,
Κ' ἂν δὲν τῆς τρέχῃ τίποτες, δικοῦ γὰρ οὐκ εὑρέθη
Τοῦ νὰ ζητήσῃ δίκαιον 'ς τὸ γονικὸν ἐκεῖνο
Ἀπ' ἔσω εἰς τὸ τέρμινον, τὸ ἔχουν τὰ συνήθια.
Ἐμετάπιασαν ὅλοι τους, ἐστράφησαν καὶ εἶπαν,
Ὅτι ἀφῶν ἐτύχαινε, καὶ ἐχρεώστειε νὰ τὸ πήσῃ,
Νὰ σέβῃ εἰς τὴν φυλακὴν, εἰ μὲν τὸν ἀνακράζει
Ὁ αὐθέντης ὁ λιζιος, τὸ γράψουν τὰ συνήθια,
Καὶ οὐκ εὑρέθη εἰς τὸν Μωρεὰ 'ς τὸ τέρμινον ἀπ' ἔσω,
Νὰ ἐμφανισθῇ εἰς τὸν πρίγγιπα νὰ τὸν ζητήσῃ δικαίον,
Καὶ ἐπέρασαν τὰ τέρμινα, τὸ δίκαιόν της ἔχασεν·
Ἔδωκαν τὴν ἀπόφασιν, ὅτι ἔρημα γυρεύει.
Ἐλάλησαν τὸν πρίγγιπα καὶ τὸν μισὲρ Νικόλαν,
Καὶ ἤλθασιν ἀμφώτεροι ἐνώπιον τῆς κούρτης·
Ὁ λεγεθέτης, ποῦ ἦτονε τοῦ πρίγγιπος δίκαιος,
Ἐκεῖνος τοὺς ἐσύντυχε καὶ ἐβάσταξε τὸν λόγον,
Τὸ πῶς ἡ κούρτη ἐκέρδισε τὸ κάστρον τῆς Ἀκόβου,

te dit simplement τὸ βιβλίον, comme nous
le. Il s'agit du livre des Assises et bons
principauté.
cette obligation réciproque telle qu'elle se
es *Usance* :
ser lo principo, fosse prexo de li nimixi (che

Dio non voglia!) et lo dicto signor se potesse recatar, ei puo meter per lo suo recato hostaxii de li soi homini legii, infina che se recolierà li denari per lo suo recato ; et recolti li danari, lo signor è tenudo de trar quelli legii, over meter altri hostaxii in luogo de quelli à li enimici ; ma in altro caxo non li può meter contra soa volontade.

que cela était prouvé d'une manière précise par le livre des Usages, tel qu'il avait été rédigé dès le commencement de sa formation.

Quand le prince eut entendu cet arrêt, il remercia la cour, ainsi que cela est usité, et prit congé; mais le maréchal messire Jean de Saint-Omer ne voulut pas remercier la cour. Tous les grands et les bannerets prirent congé du prince, et chacun se retira comme il voulut et où l'appelaient ses affaires.

Le prince dit ensuite au chancelier avec un grand discernement : « Je vous jure devant le Seigneur, mon chancelier, que le jugement qui vient d'être rendu, et par lequel la dame Marguerite a été déshéritée de la seigneurie du fort et des dépendances d'Acova, m'a fait d'autant plus de peine que je sais fort bien que c'est moi qui l'ai envoyée en prison à Constantinople, et que c'est là ce qui l'a empêchée de se présenter, dans le délai voulu, devant ma cour pour réclamer son héritage d'Acova. Voici comment il m'est arrivé d'être cause de ce malheur. Lorsqu'on m'apprit, pendant l'époque de l'emprisonnement de madame Marguerite, que le seigneur d'Acova venait de mourir, l'idée vint de prendre entre les mains le livre des sises, et de lire le passage que je vous ai fait tendre devant la cour. En lisant cet artic vis que, puisque la maréchale se trou à Constantinople comme otage en ma plac ne pouvait venir se présenter à la cour dan délai fixé par les Usages, il était conforme arrêts de la justice qu'elle fût déshéritée de droits. Je fis cependant une distinction, et je dis en moi-même que, puisque c'était en nom qu'elle était en prison et perdait l'héri qui lui était échu, ce serait un grand péch un grand blâme pour moi de lui faire ce t Je pensai donc que, pour réparer le tort qu lui faisais, je devais lui donner la moitié d baronnie d'Acova, et conserver l'autre moiti propriété pour ma plus jeune fille Margueri Mais vous avez vu avec quelle audace et qu présomption ces Saint-Omer se sont prése ici. Leur conduite m'affecta vivement, et cœur en murmura ; et c'est pour cette ra que je demandai alors à messire Nicolas, si tait une faveur ou une justice qu'il venait a

Λειτομερῶς τὸ ἐδειξε τοῦ νόμου τὸ βιβλίον,
Ὅπερ ἔγραψαν ἀπ' ἀρχῆς τοῦ νόμου τῶν συνηθίων.
Το ἄκουσέ το ὁ πρίγγιπας, ὡς τὸ ἔχουσιν αἱ κούρταις,
Τὴν κούρτην εὐχαρίστησεν, ἀπολογιὰν ἐπῆρε.
Τῷ δὲ ὁ πρωτοστράτορας ὁ μισὲρ Τζὰν ἐκεῖνος
Οὐδὲν ἠθέλησε ποσῶς εὐχαριστιὰν νὰ δώσῃ.
Μετὰ ταῦτα ὅλει οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ φλαμουριάροι
Ἀπολογιὰν εἶχήτησαν, ὁ πρίγγιπας τοὺς δίδει·
Ἐδιέβησαν ὁ κάθε εἷς, πεῦθελαν καὶ ἠγάπαν,
Ὅπου ἐχρεώστει νὰ ἀπελθῇ ἕκαστος ἀπὸ κείνους.
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐλάλησεν ὁ πρίγγιπας τὸν λογοθέτην,
Μονάξα τὸν ἐσύντυχε μὲ διάκρισιν μεγάλην·
« Ὁμνύω σε, λογοθέτη μου, ἐνώπιον Κυρίου,
« Πολλὰ μ' ἐφάνη βαρετὸν ἡ κρίσις, ὅπου ἐγίνη,
« Καὶ ἀκληρήθη ἡ ἀρχόντισσα ἡ ντάμα Μαργαρίτα
« Ἀπὸ τὸ κάστρον καὶ αὐθεντιὰν περιοχῆς Ἀκοῦου,
« Διοῦ ἐγνωρίζω αἰσθητὰ, καὶ ἠξεύρω εἰς ἀλήθειαν,
« Ὁτι ἐγὼ τὴν ἔβαλα 'ς τὴν φυλακὴν, ὅπου ἦτον,
« Καὶ εἰς αὐτὴν τὴν ἀφορμὴν οὐδὲν εὑρέθη ἐνταῦθα
« 'Σ τὰ τέρμινα καὶ εἰς τὸν καιρὸν, ὁποῦ ἔπρεπε νὰ ἦναι,
« Νὰ ἐμφανισθῇ εἰς τὴν κούρτην μου, καὶ νὰ ἐξιζητήσῃ
« Τῆς Ἀκοῦου τὴν αὐθεντιὰν, ὁποῦ ἔνει γονικόν της,
« Καὶ ἐτούτην γὰρ τὴν ἁμαρτιὰν νὰ σὲ εἰπῶ πῶς ἐγίνη·
« Ἐτότε ὅταν ἤρασι, καὶ εἶπαν τὸ μανδάτο,

« Τὸ ὅτι γὰρ ἀπόθανεν ὁ αὐθέντης τῆς Ἀκοῦου,
« Διοῦ 'τον εἰς τὴν φυλακὴν μανδάμα Μαργαρίτα,
« Ὑποῦ ἦτεν κληρονόμισσα ὡς ἔνει ἡ ἀλήθεια,
« Μὲ ἤφερεν ἡ ὄρεξις, καὶ ἔπιασα τὸ βιβλίον
« Ἐκεῖνο, τὸ ἐγράφασι τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
« Καθὼς καὶ τὸ ἠκούσετε ὁμπρὸς, πεῦ ἀνεγνώσθη.
« Λοιπὸν ὡς ἐλογίσθηκα, καὶ πῦραμεν τὸν νόμον,
« Ἀφῶν ἡ πρωτοστρατόρισσα κυρίσκετεν εἰς τὴν Πόλιν
« Εἰς φυλακὴν καὶ ὄψιδαν, ὁποῦτον δι' ἐμένα,
« Καὶ οὐκ ἠμπόρεσε νὰ ἐλθῇ νὰ ἐμφανισθῇ εἰς τὸν κάρ
« Ἀπ' ἔσω εἰς τὰ τέρμινα, τὰ ἔχομεν συνήθια,
« Δίκαιον ἦτον ν' ἀκληρωθῇ ἀπαὶ τὸ γονικόν της,
« Ἐν τούτῳ ἐδιακρίθηκα, καὶ εἶπα εἰς λογισμόν μου,
« Ὅτι, ἀφῶν εὑρίσκετον εἰς φυλακὴν δι' ἐμένα,
« Καὶ ἔχανε τὸ γονικὸν, ὁποῦ εἶχεν ἐξεπίσει πάλιν,
« Ἁμαρτία καὶ μίμψιμον ἤρχετεν εἰς ἐμένα,
« Ἐὰν εἰς τοῦτο ἐβουλήθηκα, ὅπως διὰ νὰ ποτήσω,
« Καὶ νὰ τῆς δώσω τὸ ἡμισὸν τῆς μπαρονιᾶς Ἀκοῦου,
« Πάλιν τὸ ἄλλο ἡμισὸν νὰ δώσω Μαργαρίτας [6]
« Τῆς θυγατρός μου τῆς μικρῆς, νὰ τὸ ἔχῃ γονικόν της.
« Καὶ εἶδες, ὅτι ἦλθασιν αὐτοὶ οἱ ντὶ Σαντάρες
« Μὲ παῤῥησιὰν καὶ ἔπαρσιν καὶ ἀλαζονιὰν μεγάλην,
« Πολλὰ μ' ἐφάνη βαρετὸν, ἐκάκισεν ἡ καρδιά μου,
« Καὶ δι' αὐτὸ ἠρώτησα μισὲρ Νικολὸν τότε,

(1) Il lui donna en effet une partie de l'ancien fief d'Acova, et en le réunissant à d'autres fiefs de son domaine, il en forma la baronie de Matagrifon dont elle fut titulaire.

Plus tard il la déclara par son testament héritière sœur aînée Isabelle dans la principauté, au cas où Is mourrait avant elle sans laisser d'enfants légitimes

le ma cour. Il me répondit avec fierté n'avait pas besoin d'une grâce de ma et ne venait demander que ce qui appar- de droit à la dame Marguerite. J'ordon- nc qu'on apportât le livre des Assises et s de la Morée, pour que l'on prononçât nous et que son orgueil fût confondu; et voyez que, d'après la déclaration des des liges, la dame Marguerite a été dés- e. Je sais d'une manière certaine, d'après egistre[1], qu'il est parfaitement exact que la nie d'Acova avec ses dépendances contient quatre fiefs de cavaliers[2]. Prenez avec Colinet qui est le maréchal de toute la principauté[3]; réunissez les anciens de la baronnie d'Acova; faites-leur apporter le livre de pratique[4], et faites ensemble le partage de toute la baronnie. Partagez-la en trois parties, et placez-en la meilleure partie dans l'une des trois. Par exemple, sur huit fiefs, séparez-en cinq et les meilleurs pour le revenu. Sur les hommages, choisissez et mettez de côté les trois plus hauts, et faites dresser un privilége franc[5], qui portera que j'offre ce fief d'Acova, contenant le tiers de la baronnie, à la dame Marguerite, comme une faveur que j'accorde à elle et à ses enfants. »

Le chancelier exécuta avec empressement

ει ἐκ τὴν κούρτην μου χάριτα ἢ μὲ δίκαιον·
ιῶνες ἀπεκρίθηκε μὲ ἀλαζονιὰν μεγάλην,
ρ' ἐμέν' οὐκ ἔχρῃζε χάριτα οὐδεμίαν,
τὸ δίκαιον, τὸ ἤρχετον τῆς ντάμας Μαργαρίτας.
ι διὰ τοῦτο ὥρισα καὶ ἤφεραν τὸ βιβλίον,
ει ὁ νόμος τοῦ Μωρέως, καὶ γράφει τὰ συνήθια,
ι κριθῶμεν μετ' αὐτὸν, ἡ ἀλαζονιὰ νὰ λείψῃ·
ίτως μὲ τὴν τήρησιν τῆς κούρτης τὸ λήζιον
ἴσως, ἐξεκληρώθηκεν ἡ ντάμα Μαργαρίτα·
τῳ ἐγὼ λεπτομερῶς ἠξεύρω εἰς ἀλήθειαν,
ὡς τὸ ῥετζίστρον[1] μου γράφει ἐν ἀκριβείᾳ,
παρονιὰν τῆς Ἀκοβας μὲ τὴν περιοχήν της,
ναι εἴκοσι τέσσαρα φίη καβαλαρίων[2].
πε θέλω, ἂν μ' ἀγαπᾷς, ἔπαρε τὸν Κολινέτον,

« Ὁποῦ ἔνει πρωτοστράτορας ὅλου τοῦ πριγγιπάτου[3],
« Καὶ ἂς ἔλθωσιν οἱ γέροντες τῆς μπαρονιᾶς Ἀκόβου,
« Καὶ ἂς φέρωσι τὰ πρακτικὰ[4], ὁποῦ ἔχουσι μετ' αὐτους,
« Καὶ πήσετε τὴν μοιρασιὰν ὅλης τῆς μπαρονίας.
« Τὸ τρίτον γὰρ μερίσετε, καὶ ἀνθολογήσετέ το,
« Ἐνῶ ἔρχονται φίη ὀκτὼ, θέλω νὰ ἦναι τὰ πέντε,
« Ἀλλὰ τὰ καλλειότερα δημόσια γὰρ τοῦ τόπου,
« Καὶ ἀπὸ τὰ ὁμάζτια τὰ πρῶτα γὰρ τὰ τρία,
« Καὶ βάλε νὰ μὲ γράψωσι φράγγικον πρεβελέγιον[5],
« Τὸ πῶς τὰ δίδω ἐγὼ αὐτὰ τὰ φίη τῆς Ἀκόβου,
« Τὸ τρίτον γὰρ τῆς μπαρονιᾶς, τῆς ντάμας Μαργαρίτας,
« Διὰ χάριν διὰ δοσμάνεον αὐτῆς καὶ τῶν παιδιῶν της.»
Ὁ λογοθέτης παρευθὺς μὲ προθυμιὰν μεγάλην
Τοῦ πρίγγιπος τὸν ὁρισμὸν ἐπλήρωσεν εὐθέως,

'est le livre dont il est parlé dans le commence- : cette chronique (p. 47) et dont le contenu rap- lui du *Doomsday*.

es fiefs étaient divisés en fiefs d'infanterie et fiefs lerie, suivant la nature de leurs services. Les fiefs lerie étaient plus riches et leurs obligations plus s, et le prince ne pouvait faire peser cette charge feudataires si cela n'était exprimé dans le texte de i de leur fief. Il y avait même quelques dispenses x. Voici l'article des *Uxance* :

'III. Lo signor può constrenzer lo feudatario a cavallaria, zoè se lo feo è in tal stado che possa ir cavallaria. Ma se per guerra lo serà gastado, in- e non possa servir la cavallaria, lo non die esser o, ma ello die servir à lo signor de la persona, def- i lo servicio secondo che lo feo è diminuido per la Et se lo feo non serà de cavallaria, et sia de quanto or che se voglia, lo non die esse constreto a caval- etiamdio se lo padre de quello feudatario fosse alier.

est-à-dire le capitaine d'armes, un des trois fonc- s de la principauté, tels qu'ils sont mentionnés Assises.

st-à-dire le livre dans lequel on consigne le résultat des délibérations des assemblées publiques.

(5) C'est-à-dire un fief d'hommage simple, différent de l'hommage de feudataire et d'un ordre inférieur. Voici les trois articles dans lesquels on spécifie cette différence.

XLVII. Se alguna terra feodal sia conceduda ad alguno, et in le lettere de la concession non sia nominado lo donatario ligio, el se intende esser de plano homagio.

XLII. Tutti li feudatarii et de plano homagio del principado de Achaia può cognoscer de li caxi civil de li soi villani; ne villani non se può apellar de algun modo.

LXXII. La différence entre l'homme-lige et l'homme de simple hommage est :

L'homme de simple hommage est tenu d'accepter de son seigneur un office honorable ; le lige, non.

Le lige est du conseil du seigneur ; l'homme de simple hommage, non.

La femme-lige peut se marier sans le demander au seigneur, en lui donnant le tiers des revenus de la première année, ou la valeur; la femme de simple hommage doit obtenir permission.

Le lige, si sa terre est saisie par le seigneur, a un an et un jour pour déposer plainte ; l'homme de simple hommage a quarante jours.

Le lige a une cour; l'homme de simple hommage, non.

l'ordre du prince. Il scella lui-même ce privilége et le lui apporta. Le prince le lut et l'approuva de tout point. Il leva la couverture[1] de son lit de justice, le plaça par-dessous, et dit ensuite au chancelier : « Allez en personne, et faites venir ici la dame Marguerite. Dites-lui que j'ai besoin d'elle et désire lui parler. » Le chancelier partit aussitôt pour exécuter son message. A l'arrivée de la dame, le prince lui dit : « Je prends Dieu à témoin, ma chère fille, que mon intention et ma ferme volonté étaient de vous faire une courtoisie, et de vous accorder une grâce sur l'héritage de la baronnie d'Acova qui eût dû vous revenir. C'est pour cela que, quand vous vous êtes présentée devant la cour, j'ai demandé au vieux messire Nicolas s'il sollicitait de moi une justice ou une faveur. Mais par fierté et par présomption, ce seigneur prétendit n'avoir besoin d'aucune faveur de ma part, et ne demanda de la cour qu'un acte de justice. C'est là ce qui m'a engagé à présenter le livre des Assises à la cour pour qu'elle prononçât entre nous conformément aux lois. La cour, comme vous l'avez entendu, a décidé que je n'avais rien à vous rendre. Cependant, comme c'était pour moi que vous étiez à Constantinople au moment où la baronnie vous est échue, j'ai bien voulu, par affection et par compassion, diviser la baronnie d'Acova, et vous en donner le tiers comme une nouvelle inféodation pour vous et vos enfants. »

Le chancelier prit alors le privilége et le remit entre les mains du prince, qui de son côté fit approcher la dame Marguerite : « Venez, ma fille, lui dit-il, que je vous donne l'investiture. » La dame s'approcha de lui et reçut l'acte. Le prince tira alors son gant et la revêtit[2]. Celle-ci, en femme noble, reçut cette donation avec grâce, remercia le prince, le salua humblement, prit congé de lui et se retira à son hôtel. Elle y trouva messire Jean, son mari, et s'empressa de lui raconter les détails

Τὸ προβελέγιον ἐβούλωσεν ἀτός του ὁ λογοθέτης.
Τοῦ πρίγγιπος τὸ ἔφερε καὶ ἐπροσεκόμισέ τον·
Ὁ πρίγγιπας τὸ ἀνέγνωσε, πολλὰ καλὸν τοῦ ἐφάνη,
Τὸ κορβερτῆρι[1] ἐσήκωσεν αὐτὸ τοῦ κρεββατίου,
Ἀποκάτω τὸ ἔθεσε, λέγει τοῦ λογοθέτου·
« Σύρε ἀτός σου, φέρε ἐδῶ τὴν ντάμαν Μαργαρίταν,
« Εἰπέ την ἔτι, χρῄζω την, θέλω νὰ τὴν συντύχω. »
Καὶ ὁ λογοθέτης παρευθὺς ἐδιέβη, ἔφερέ την,
Καὶ ὡς ἀπόσωσεν ἐκεῖ, ὁ πρίγγιπας τὴν λέγει·
« Τὸν Θεόν μου ἐβγάνω μάρτυρα, καλή μου θυγατέρα,
« Τὴν ὄρεξιν τὸ θέλημα, τὴν εἶχα εἰς ἐσένα,
« Νὰ σὲ ποιήσω κουρτεσιὰν καὶ χάριτα ὁμοίως
« Σ' τὸ γονικόν, τὸ σὲ ἔρχεται, τὴν μπαρονιὰν Ἀκόβου·
« Ἐπειδὴ αὐτὸν ἠρώτησα τὸν γέρω μισὲρ Νικόλαν
« Ἐτότε, ὅταν ἤλθετε ἐνώπιόν μου 'ς τὴν κούρτην,
« Τί μὲ ζητεῖ πρωτήτερον, καὶ ὁρέγεται νὰ πήσω,
« Κ' ἂν δίκαιον κ' ἂν χάριτα ἤθελεν ἐκ τῶν δύο,
« Καὶ ἐκεῖνος ἀπὸ ἀλαζονιὰν καὶ ἔπαρσιν, τὴν εἶχεν,
« Οὐδὲν ἐχρειάσθη χάριτα νὰ λάβῃ ἀπὸ ἐμένα,
« Μόνον τὸ δίκαιον ἤθελε νὰ λάβῃ ἐκ τὴν κούρτην,
« Καὶ ἐγὼ δι' αὐτὸ ἤφερα τὸν νόμον τοῦ βιβλίου,
« Τῆς κούρτης τὸ ἐπαράδωσα, μετ' αὐτὸ μὲ ἐκρίναν·
« Καὶ ἀφῶν ἡ κούρτη μ' ἔκρινε τὸ τί σὲ πήσω οὐκ ἔχω,
« Ὅμως ἐγὼ διὰ χάριτα ἐξεύρω το εἰς ἀλήθειαν,
« Ὅτι δι' ἐμέν' εὑρέθηκας ὄψιδα εἰς τὴν Πόλιν,
« Ὅταν γὰρ σεῦ ἐξέπεσεν ἡ μπαρονία Ἀκόβου,
« Ἔχοντα τὴν διάκρισιν καὶ σπλάγχνες εἰς ἐσένα,
« Ἐχώρισα καὶ δίδω σε τὸ τρίτο τῆς Ἀκόβου,
« Τῆς μπαρονιᾶς νέον δόσιμον ἐσένα καὶ τῶν παιδιῶν σου. »
Ὁ λογοθέτης ἄπλωσε, τὸ προβελέγιον ἐβγάνει,
Τοῦ πρίγγιπος τὸ ἔδωκεν, ἐπῆρέ το 'ς τὰς χεῖρας,
Καὶ ὁ πρίγγιπας ἐλάλησε τὴν ντάμαν Μαργαρίταν·
« Ἔλα ἐδῶ, θυγάτηρ μου, τοῦ νὰ σὲ ῥεβεστίσω. »
Καὶ ἐκείνη τὸν ἐσίμωσε, καὶ τὸ χαρτὶ τῆς δίνει,
Ἐβγάνει τὸν χερόρτην του, μὲ αὐτὸν τὴν ῥεβεστίζει[2],
Καὶ ἐκείνη ἡ εὐγενικὴ μετὰ χαρᾶς τὸ ἐπῆρε
Μὲ χαμηλὸν προσκύνημα καὶ εὐχαριστιὰν μεγάλην·
Εἰς τοῦτο ἀποχαιρέτησε, 'ς τὸ σπῆτί της ἐδιέβη,
Εὗρεν ἐκεῖ τὸν μισὲρ Τζὰν τὸν ἄνδρα της ἐκεῖνον,
Χαρὰν μεγάλην τοῦ ἔδειξε, λεπτομερῶς τοῦ εἶπε

(1) Τὸ κορβερτῆρι, mot grécisé. On était assez habitué alors à tout placer sur le lit; cet usage s'est conservé fort longtemps, puisqu'on trouve dans les instructions données sous le règne d'Henri VIII, par un duc de Northumberland, sur la manière de remplir les fonctions de gentilhomme de la chambre, qu'on doit empêcher de déposer les manteaux et les chapeaux sur le lit du roi.

(2) On a vu dans l'article 68 des *Usances* (pag. 158, note 1) que la formule de l'investiture était de se servir tantôt du gant et tantôt d'autre chose, comme d'un anneau. Le vieil auteur du roman de *Gérard de Roussillon* *duc de Bourgogne*, fait aussi mention de cette investiture avec le gant. On lit page 86, dans le manuscrit 184, in-fol. de la bibliothèque de l'Arsenal, qui contient ce roman en vers français :

Et les mist en saisine, par son *gand* hautement
De trestoutes leurs terres et leur grant chasement.

Et dans le même roman en vers provençaux, page 8 recto de la même bibliothèque, n° 183, in-folio, cop sur le manuscrit du roi, 7991, in-8°, le vers suivant

El reis lhi dona un feu; son *gan* lhi en baila.

ce qui s'était passé dans son entrevue
rince, et comment il lui avait fait don
de la baronnie d'Acova. Dès que mes-
a apprit cette nouvelle, il s'en réjouit
t, leva les mains au ciel, et remercia
ce qu'en opposition de toutes ses espé-
l avait obtenu une si bonne part de la
d'Acova.

avoir réglé cette affaire, le prince or-
chancelier d'inscrire un second privi-
prenant les deux autres tiers du fort
pendances de la baronnie d'Acova, en
u'il les donnait en héritage à sa propre
guerite. Ce privilége une fois écrit et
le remit entre les mains de sa fille,
l'investiture et la mit en possession,
t des vœux pour qu'elle pût conserver
ge.

ilieu de toutes ces occupations, et
eut fait tout ce que je rapporte ici et
utres choses, le prince Guillaume, cé-

dant à la loi commune, paya son tribut à la nature et but la coupe de la mort. Il venait de passer à Calamata qu'il désirait vivement revoir, parce qu'il y était né et que c'était son propre domaine. Le Champenois[1] l'avait donné en propriété légitime et en héritage[2] à son père, le vieux messire Geoffroy de Ville-Hardoin. Une maladie mortelle le surprit dans cette ville. Aussitôt il envoya ses ordres pour que les bannerets, les prélats et prud'hommes de toute la principauté eussent à se réunir. Il les pria de lui conseiller ce qu'ils trouvaient convenable qu'il fît à ses derniers instants. On examina tout avec attention; et, d'après les dispositions qu'on arrêta, le prince nomma le grand-connétable Jadre bail de la Morée[3]; il écrivit au roi Charles et le pria de gouverner avec justice et affection, d'abord ses filles et ensuite tous les hommes de la principauté, grands et petits, qui devaient lui être soumis; de protéger les couvents de l'Eglise latine et

, ὁπεῦ ἔπρεπεν ἐκεῖ, ὁπεῦ ἐδιέβη,
, τὴν ἔλαβε ἐκ τεῦ πρίγγιπα Γουλιάμου,
ὅσον εἶπεμεν, τὸ τρίτον τῆς Ἀκόβου.
σεν ὁ μισὲρ Τζὰν, τὰς χεῖράς του ἐπῆρε,
ρλὴν ἔπρεπε, καὶ τὸν Θεὸν δεξάζει,
ὐδὲν ὥλπιζε, ποτὲ οὐδὲν ἀθάρρει,
ρίδα ἢ αὐθεντιὰν ς' τὴν μπαρωνιὰν Ἀκόβου.
γὰρ ὁ πρίγγιπας ἔπρεπε τὰ σὲ γράφω,
τὸν ἐλέλησε, καὶ εἶπέ του νὰ πήσῃ
βελέγιον ἀπὸ τὰ δυὸ μερίδια
ω τῆς περιοχῆς τῆς μπαρωνιᾶς Ἀκόβου,
δίδει γονικὸν τῆς θυγατρός του ἐκείνης
ἄριτας σὲ λαλῶ, οὕτως τὴν ὠνομάζαν.
δούλωσάν τον, λαλεῖ την, δίδει τῆς το,
ἐρεβέστισε, καὶ εἰς νομὴν τὴν βάνει,
τὲ τὸ κρατῇ, νὰ τὸ κληρονομήσῃ.
το γὰρ ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος,
ὅλα, ποῦ λαλῶ, καὶ γράφω, καὶ ἀφηγοῦμαι,
πλεῖστα καὶ πολλὰ τὰ οὐ δύναμαι νὰ γράφω,
πρᾶγμα φυσικὸν ς τὸν γένος τῶ ἀνθρώπων,

Καὶ ὅσοι γεννῶνται, γεύονται ποτήριον τοῦ θανάτου,
Ἦλθε τοῦ πρίγγιπα καιρὸς τὸ χρέος νὰ πληρώσῃ,
Νὰ τελειώσῃ τὸ κοινὸν ποτήριον τοῦ θανάτου,
'Σ τὴν Καλαμάταν ἐδιέβηκεν, ὅπου εἶχε πόθον μέγαν,
Διοῦ ἐκεῖ ἐγεννήθηκε, κ' εἶχε τὸ γονικόν του·
Ἴδιον γὰρ καὶ φυσικὸν τὸ ἔδωκεν ὁ καμπανέσης[1]
Εἰς γονικὸν κληρονομιὰν[2] ἐκείνου τοῦ πατρός του,
Τοῦ γένους τοῦ μισὲρ Τζεφρὲν, Βιλάρτου ἦτον ἐπίκλην.
Ἐκεῖσε ἐκατάπεσεν εἰς ζάλην τοῦ θανάτου,
Κατα παντοῦ ἀπέστειλε νὰ ἔλθουν οἱ φλαμεσυριάρσι,
Ἀρχιερεῖς καὶ γνωστικοὶ ὅλου τοῦ πριγγιπάτου,
Ὅλους ἐπαρακάλεσε τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν
Νὰ πήσῃ πρᾶγμα ἔμπρεπον εἰς τέλος τῆς ζωῆς του.
Τὴν διάκρισίν του ἔπηκαν, διάταξιν μεγάλην.
Τὸν μέγαν του Κοντόσταυλον τὸν Τζάνδρον γὰρ ἐκεῖνον
Ἐδιόρθωσε, καὶ ἄρηκε μπάϊλον 'ς τὸν Μωρέα[3].
Τὸν ῥήγαν Κάρλον ἔγραψε, πολλὰ τὸν ἠξίωσέ τον,
Πρῶτον ταῖς θυγατέραις του καὶ ὅλους τοῦ πριγγιπάτου·
Μικροὶ μεγάλοι ἅπαντες νὰ ἦναι παραδωμένοι,
Νὰ τοὺς κρατῇ νὰ κυβερνᾷ ὅλους μὲ δικαιοσύνην,

illaume de Champ-Litte, dont il a été question
mencement de ce second livre.
yez page 46.
devoirs du bail sont déterminés par les Assises.
VI. Aucun bail ne peut être reconnu en cette
après avoir prêté serment : Che lui observera
servar a tuto suo poder de li soi officiali le
e Uxance de lo imperio de Romania.
te des *Uxance* se trouve une addition de sire Ni-
anvilla (Jonvelle), bail de la principauté, qui

porte :"

Le chevalier feudataire obligé au service personnel pour toute l'année, aura, à la fin de l'année. 800
L'écuyer. 400
S'il est de simple fief :
Le chevalier. . . . . 600 } hyperpères.
L'écuyer. . . . . 300 } (ὑπέρπυρα.)
Ceux qui sont payés ont :
Par mois, pour deux chevaux . . 8
Pour trois. 12

aussi ceux de l'Eglise grecque; de conserver les dotations et les priviléges des monastères qu'il avait fait construire lui-même, afin qu'on y priât jour et nuit pour le salut des chrétiens sanctifiés par le baptême; de ne permettre à personne de les attaquer ni de les inquiéter sur tous les avantages qu'il leur avait conférés; de conserver de même tous les dons faits par lui aux hommes qui l'avaient servi avec zèle et persévérance, et de veiller à ce que personne ne pût les inquiéter. Il ordonna de plus qu'après sa mort, et aussitôt que cela serait possible, on eût à placer ses ossements séparés dans un cercueil, à les transporter à Andravida, dans l'église de Saint-Jacques qu'il avait fait construire et qu'il avait donnée aux chevaliers du Temple, et à le déposer dans le monument qu'il avait élevé à son père, de manière que son frère se trouvât à la droite, lui à la gauche, et que leur père occupât le milieu. Il établit aussi des priviléges pour quatre chapelains qui devaient s'y tenir constamment et sans pouvoir s'absenter, et y chanter et dire des messes pour le repos des âmes de sa famille et la sienne. Il ordonna même, par ses dernières volontés et sous peine communication de l'Eglise, que person monde n'eût à inquiéter ces chapelains.

Toutes les dispositions que je rapporte bien d'autres encore que je ne puis raconte prises, il rendit son âme qui fut emport des anges. Priez tous pour lui, car c'ét bon prince. Tout le monde doit viveme gretter qu'il n'ait point eu d'enfant m son sang pour succéder à ce qu'il avait avec beaucoup de fatigues. Il n'eut q filles et perdit ainsi tout le fruit de ses tr car une femme ne saurait jamais être ad succéder à la souveraineté depuis la m tion lancée contre la femme[1]. Il ne co donc pas à un souverain de se réjouir q n'obtient que des filles pour héritières, gendre que Dieu lui donnera deviendra de toute sa souveraineté et de toute sa

Après la mort du prince Guillaume, le connétable messire Jadre, devenu bail Morée, écrivit des lettres et envoya de sagers à Naples où était le roi Charles; forma en détail de la mort du prince et d des choses. Le roi fut vivement affecté d

Τὰ μοναστήρια τῶν Φραγγῶν ὅμοιως καὶ τῶν Ῥωμαίων,
Τὰ ἔπηκε καὶ ἀνάστησε τοῦ νὰ παρακαλοῦσι
Τὸν βασιλιὰ τῶν οὐρανῶν νυκτός τε καὶ ἡμέρας,
Νὰ σώζωνται οἱ χριστιανοὶ, ὁποῦναι βαπτισμένοι,
Τὰ ψυχικὰ, τὰ ἔχουσι μετὰ πρεσβελεγίων,
Ποῦ ἔπηκε τοῦ καθενὸς τινὰς μὴ τὰ ἐμποδίσῃ,
Μηδὲ ἐνοχλήσῃ τίποτε εἰς ὅσα τοὺς ἔδωκεν,
Ἰσαύτως γὰρ ταῖς δωρεαῖς, ὁποῦ ἔπηκεν ἀνθρώπων,
Ὁποῦ τὸν ἐβουλεύασι μετὰ πρεθυμιὰν καὶ κόπον,
Μὴ τοὺς ἐνοχλήσῃ τίποτε ἄνθρωπος γεννημένος.
Ὥρισεν, ἐπαρήγγειλεν, ἀφότου ἀποθάνῃ,
Μὴ 'μπρὸς περάσῃ ὁ καιρὸς ἐκεῖνος καὶ ὁ χρόνος,
Τὰ ὀστία του μοναχὰ νὰ θέσουν εἰς σενδοῦκι
'Σ τὸν ἅγιον Ἰάκωβον ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν,
'Σ τὴν ἐκκλησιὰν, τὴν ἔπηκε, καὶ ἔδωκε 'ς τὸ Τέμπλος,
Τὸ κηβοῦρι, ὁποῦ ἔπηκεν, ὅπου ἦτον ὁ πατήρ του,
Εἰς τὴν δεξιάν του τὴν μεριὰν ἵνει ὁ ἀδελφός του.
Καὶ αὐτὸν νὰ θέσωσι ζερβὰ, καὶ ὁ πατήρ του ἐσω.
Ὥρθωσεν, ἐπρενσίασε τέσσαρας καπελάνους
Νὰ στέκουν ἀδιάλειπα ἐκεῖσε, νὰ μὴ λείπουν,
Νὰ ψάλλουν καὶ νὰ λειτουργοῦν ὡς διὰ ταῖς ψυχαῖς των.
Εἰς ἐντολὴν καὶ ἀφορισμὸν ὥρισεν, ἔγραψάν το,
Ποτέ μὴ ἔχουν σκάνδαλον ἀπὸ ἄνθρωπον τοῦ κόσμου.
Καὶ ἀφότου ἐδιώρθωσεν αὐτὰ τὰ ἀρηγεῦμαι,

Καὶ ἄλλα πλέον πράγματα τὰ οὐ δύναμαι γράφω,
Τὸ πνεῦμα του ἐπαράδωκεν, οἱ ἄγγελοι τὸ ἐπῆραν.
Ὅλοι τὸν μνημονεύετε, καλὸς αὐθέντης ἦτον.
Ἰδὲ ἁμαρτιὰν, τὸ ἔγινε, τὸ πρέπει νὰ λυποῦνταν,
Διότι οὐδὲν ἄφηκεν ἐξ αὐτὸν κληρονόμον,
Ἤγουν ἀρσενικὸν παιδὶ, τοῦ νὰ κληρονομήσῃ
Ἐκεῖνο, τὸ ἐκέρδισε μὲ κόπον ὁ πατήρ του.
Ἀμὴ ἔπηκε θηλυκὰ καὶ ἐχάθη ἡ δεύλευσίς του,
Ἐπεὶ τὸ θηλυκὸν παιδὶ εἰς κληρενομιὰν αὐθέντου
Ποτὰ στερκτὸ οὐκ εὑρίσκεται τοῦ νὰ κληρονομήσῃ,
Ἀφοῦ ἐξ ἀρχῆς ἐγένετο κατάρα εἰς ταῖς γυναῖκας[1].
Καὶ οὐ πρέπει του νὰ χαίρεται ποτέ του γὰρ αὐθέν
Ὁποῦ διὰ κληρονομιὰν ἔπηκε θυγατέραις·
Ἐπεὶ ὅλην τὴν αὐθεντιὰν καὶ δόξαν, ὁποῦ ἔχει,
Τὸν γαμβρὸν τοῦ δώσῃ ὁ Θεὸς, θέλει τοῦ τὴν ἐπάρ

Ἀφότου γὰρ ἀπόθανεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
Ὁ μισὶρ Τζάνης ὁ Τζαδροῦς κοντόσταυλος ὁ μέγας,
Ὅπερ γὰρ καὶ τὸν ἄφηκε μπάϊλον 'ς τὸν Μωρέα,
Εὐθὺς πιττάκια ἔγραψε, μανδατοφόρους στέλλει
Ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἀνάπολιν, ὅπου ἦτον ὁ ῥήγας Κάρλος
Λεπτομερῶς τοῦ ἐμήνυσε, καὶ ἐπληροφόρησέ τον
Τὸν θάνατον τοῦ πρίγγιπος καὶ τὴν κατάστασίν του·
Καὶ ὁ ῥήγας, ὡς τὸ ἄκουσε, μεγάλως ἐλυπήθη,
Ὥρισε δὲ καὶ ἦλθασιν οἱ πρῶτοι τῆς βουλῆς του,

(1) Les antiquaires qui ont écrit sur la loi salique et sur les causes de l'exclusion des femmes de la couronne, dans les royaumes fondés par les Francs, n'ava encore songé à remonter au péché originel.

il convoqua tous les premiers de son
: leur demanda leur avis sur la ma-
t il devait gouverner la Morée. Ses
s furent d'avis qu'il devait y envoyer
e sage et expérimenté dans les armes
ail et gouverneur, avec plein pou-
tout administrer selon les vœux et
pos des indigènes. Le choix du roi
ur ces fonctions sur un chevalier
usseau de Sully[1], homme prudent et
rrier. Il lui donna cinquante cava-
iés et deux cents arbalétriers, tous
l'élite, et lui recommanda expressé-
es employer à la garde des places de
Il le fit ensuite accompagner d'une
n de prélats, de bannerets et de che-
écrivit des lettres dont il le chargea.
ortit alors de Naples avec sa suite
à Glarentza vers la fin de mai. Il en-
voya aussitôt aux prélats du pays et à tous les chevaliers les lettres dont le roi l'avait chargé. Il leur écrivit aussi de sa part en les engageant à se rendre le plus tôt possible à Glarentza pour prendre connaissance des ordres qu'il leur apportait de la part du roi. A la réception de ces lettres ils partirent en effet, et à leur arrivée ils se réunirent tous, grands et petits, et ouvrirent et lurent les lettres par lesquelles le roi ordonnait à tous les hommes de la Morée de recevoir Rousseau de Sully pour bail, et à tous ceux qui étaient ses liges et lui devaient hommage, de faire hommage de leurs fiefs à Rousseau de Sully, comme s'il était le roi lui-même. Les prélats et les bannerets, à la réception de ces ordres, délibérèrent aussitôt sur ce qu'ils avaient à répondre ; le métropolitain de Patras, nommé Benoît[2], fut choisi pour porter la parole au nom de tous. Il dit alors au bail : que

τεὺς ζήτησε τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν
ον τοῦ Μωρέως, πῶς νὰ τὸν κυβερνήσῃ·
τοῦ εἶπασιν, ὅπως διὰ νὰ στεῖλῃ
ενεμώτατον στρατιώτην παιδευμένον,
μπάιλος κύβερνες εἰς τὸν τόπον,
ὴν ἔδειαν νὰ κυβερνᾷ τοὺς πάντας
αὶ ἀνάπαυσιν τῶν τοπικῶν ἀνθρώπων·
ώρωσεν ἕνα του καβαλάρην,
νομαζασι, ντὶ Σουλῆ τὸ ἐπίκλην [1],
ον εὐγενὴς στρατιώτης παιδευμένος,
ους τοῦ ἔδωκε πενῆντα εἰς φαρία,
όρους διακοσιοὺς ἐκλεκτοὺς γὰρ εἰς ἄφορν,
γὰρ ὥρισεν ὁ ῥήγας ἀπ' ἀτός του,
διὰ φύλαξιν τῶν κάστρων τοῦ Μωρέως·
τὸν ἔστειλε, μετ' αὐτὸν τὸν ἐπῆρεν,
αμεσυριαρεῖς καὶ εἰς τοὺς καβαλάρους·
ὸν ἔγραψεν ἐκ μέρους ἐδικεῦ του.
τὸν Ἀνάπαλιν μὲ τὸν λαὸν, τὸν εἶχεν,
ράντζαν ἔσωσε 'ς τὸ τέλος τοῦ Μαΐου·

Τὸ σῶσι γὰρ, ἀπέστειλε 'ς τοὺς ἀρχιερεῖς τοῦ τόπου,
Εἰς ὅλους τοὺς καβαλαριοὺς γραφαῖς τε καὶ πιττάκια
Τοῦ ῥηγὸς τὰ ἐβάσταζε καὶ εἶχε μετ' ἐκεῖνον·
Ὡσαύτως γὰρ τοὺς ἔγραψεν ἐκ μέρους ἰδικοῦ του
Ὅπως νὰ καταλάβωσιν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Νὰ ἰδοῦσι τὰ προστάγματα, τὰ ἤφερεν ἐκ τὸν ῥήγαν·
Καὶ ἐκεῖνοι ἐκαταλάβαν, τὸ λάβαν τὰ πιττάκια,
Καὶ ὅσον ἐσυνάχθησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Ἄνειξαν τὰ προστάγματα, καὶ ἀνεγνώσασί τα,
Τὸ πῶς ὁ ῥήγας ὥρισεν ἅπαντας τοῦ Μωρέως
Τὸν Ῥοῦσον ἐκεῖνον ντὶ Σουλῆ νὰ τὸν δεχθοῦσι μπαΐλον,
Καὶ ὅσοι εἶναι λῆξιοι, καὶ χρειωστοῦν ὁμάζι,
Τοῦ Ῥούσου νὰ τὰ πήσωσι διὰ τὰ γονικά τους,
Ὥσπερ νὰ ἦτον ἐλεστὶ, ὡς ὁ ῥήγας γὰρ ἀτός του.
Καὶ ὅσον ἀνεγνώσασι τοὺς ὁρισμοὺς ἐκείνους
Φλαμεσυριάροι, ἀρχιερεῖς καὶ ὅλοι οἱ καβαλάροι,
Εὐθὺς βουλὴν ἐπήρασι, πῶς νὰ ἀποκριθῶσι·
Μητροπολίτης τῆς Πατρεῦ, ὄνομα Βενεδέκτος [2],
Ἐκείνονε ἐκλέξασι δι' ὅλους νὰ συντύχῃ·

ngu l'appelle à tort Soliman de Rossi. Son vrai
gues de Sully et *Rousseau* n'était qu'un sur-
la couleur de ses cheveux. C'est ce qu'attestent
ts tout-à-fait diverses. L'une est un acte de
lequel on le trouve sous son nom et son sur-
dictus Rufus de Soliaco, signant comme té-
gement pris par Catherine de Constantinople
marier sans l'agrément de Charles d'Anjou et
ns. (Ducange, t. II de mon édition p. 320.)
rité est celle de Pachymère qui aura probable-
Ducange en erreur en écrivant Sully, Σελυμᾶς
ully-le-Magne, à cause de sa haute taille),
dique parfaitement bien que *Rousseau* n'est
a

« Le roi Charles, dit-il, nomma pour commander cette expédition sur Constantinople (en 1281) un homme qui surpassait tous les Francs en orgueil, nommé Ῥὼς Σελυμᾶς, homme d'une taille extraordinaire, d'un esprit hautain, toujours prêt à s'emporter dans les conseils. Ses cheveux étaient d'un blond ardent; il portait insolemment la tête haute et tous ses mouvements indiquaient un homme passionné. C'est de sa chevelure et de sa figure colorée qu'il avait, à ce que je crois, pris le nom de Ῥώς, *Rousseau*. (Pachymère, L. VI, c. XXXII, p. 284, éd. de Venise.)

(2) Ce Benoît est peut-être le huitième archevêque de Patras, dont le nom est laissé en blanc dans l'*Oriens Christianus*, et qui succéda à Guillaume et précéda Nicolas Ier dans cet archevêché.

tous les seigneurs de la Morée, grands et petits, se soumettaient aux ordres transmis dans les lettres du roi; qu'ils acceptaient toutes ses conditions, accueillaient le bail qu'il leur envoyait et le tenaient comme l'image du roi lui-même ; mais que, quant à l'hommage-lige qu'il leur ordonnait de faire à lui comme bail, ils ne le feraient jamais, attendu que cela était contraire aux Assises et Usages de la Morée, rédigées et jurées lors de la conquête par ceux qui avaient conquis le pays. Ces Assises et Usages portent que : quand le prince ou seigneur du pays viendra dans le temps fixé prendre sa souveraineté, il devra se présenter en personne dans l'intérieur de la principauté et jurer avant tout au peuple de la Morée, en mettant la main sur l'Evangile du Christ, de le gouverner avec justice et conformément aux Usages du pays, et de n'inquiéter personne dans ses priviléges; et ce n'est que quan prince aura prêté serment conformément Assises, que les liges de la principauté dront lui faire leur hommage[1]. L'homm lige se fait en s'embrassant sur la bouche cet hommage est réciproque, car le p doit foi à son lige aussi bien que le lige l doit de son côté, et il n'y a aucune diffé dans la nature de leurs obligations, sauf l neur et la gloire qui appartiennent au suzer Dans le cas où le prince se trouvait éloig dans un autre pays, et se faisait remp par un fondé de pouvoir chargé de rec les hommages dus par ses liges, les hom liges de la Morée pouvaient refuser de fair hommage et ce service à d'autres qu'à lui e sonne et dans l'intérieur du pays[4]. « D'après lois, » dirent-ils au bail, « les hommes-lig la Morée vous prient de ne pas prend

Εἰς τοῦτο ἐπεχείρησε, καὶ λέγει πρὸς τὸν μπαΐλον,
Τὸ πῶς οἱ ἄρχοντες Μωρέως μικροί τε καὶ μεγάλοι
Τοὺς ὁρισμοὺς καὶ τὰς γραφὰς, τὰ ἤλθαν ἐκ τὸν ῥήγαν,
Ὅλοι τὰ ἐπροσκύνησαν, καὶ δέχονται, τὰ ὁρίζει,
Τὸν μπαΐλον, τὸν ἔστειλε, κ' ἐκεῖνον δέχονταί τον
Νὰ τὸν κρατοῦν ἀντίτυπον ὡσὰν νὰ ἦτον ὁ ῥήγας·
Τὸ δὲ ὁμάζιον καὶ ληζιὰν, τὸ ὥρισε νὰ πήσουν,
Τοῦ μπαΐλου ἐκείνου ντὲ Σουλῆ ποτὰ οὐδὲν τὸ κάμνουν,
Διοῦ σφάλουν τὰ συνήθια καὶ νόμους τοῦ Μωρέως,
Τὰ ἔχουν ἐκ τὴν κευγγίστα τους, τὰ ὥμοσαν καὶ τα ἔγραψαν
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ἐκέρδισαν τὸν τόπον τοῦ Μωρέως·
Ὁρίζουν γὰρ, ὅτι ὁ πρίγγιπας τοῦ τόπου ὁ αὐθέντης,
Ὅταν τοῦ ἔλθῃ ὁ καιρὸς τὴν αὐθεντιὰν νὰ λάβῃ,
Σωματικῶς νὰ ἐπέρχεται ἐντὸς τοῦ Πριγγιπάτου,
Νὰ ὁμόσῃ πρῶτον τοῦ λαοῦ, ὁποῦ ἐνει 'ς τὸν Μωρέα,
Εἰς τὸ Εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ τὴν χεῖρά του νὰ θέσῃ,
Νὰ τοὺς κρατῇ 'ς τὸ δίκαιον εἰς Μωρέως τὰ συνήθια,

'Σ τὴν σφραγίδα, τὴν ἔχουσι, νὰ μὴ τοὺς σκανδαλίσῃ,
Καὶ ἀφῶν ὁμόσῃ ὁ πρίγγιπας οὕτως, ὡσὰν τὸ λέγει,
Νὰ ἄρξωνται οἱ ἅπαντες ληζιοι τοῦ πριγγιπάτου
Νὰ κάμνουν τὰ ὁμάζια εἰς τὸν πρίγγιπα ἐκεῖνον [1],
Καὶ ἡ ληζιὰ, ποῦ γίνεται, φιλοῦνται εἰς τὸ στόμα [2].
Καὶ ἔναι τὸ πρᾶγμα ἀμφώτερον ἐπέκεινα τῶν δύο·
Οὕτως χρεωστεῖ ὁ πρίγγιπας πίστιν εἰς τὸν ληζιον,
Ὡσὰν ὁ ληζιος πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔνει διαφορία [3],
Ἄνευ ἡ δόξα καὶ τιμὴ, ὁπόκει πᾶς αὐθέντης.
Ἡελλάκις δὲ ὁ πρίγγιπας νὰ ἦτεν εἰς ἄλλον τόπον,
Νὰ ἤθελε νὰ ἔδανεν ἄλλον τινὰ δίκαιόν του,
Νὰ παραλάβῃ τῶν ληζιῶν ὁμάζια, τὰ χρεωστοῦσι,
Οὐδὲν χρεωστοῦσιν οἱ ἄνθρωποι ληζιοι τοῦ Μωρέως
Ἄλλου τινὸς νὰ πήσωσιν ὁμάζιον καὶ δουλείαν,
Εἰ μὴ μόνον τοῦ πρίγγιπος ἕως 'ς τὸ πριγγιπάτο [4].
« Εἰς τοῦτο σὲ παρακαλοῦν οἱ λήζιοι τοῦ Μορέως,
« Μηδὲν δεχθῇς εἰς βάρος σου ἐτοῦτο, ποῦ σὲ λέγουν,

(1) Ces obligations du prince envers les liges et des liges envers le prince forment les deux premiers articles des *Uxance* :

I. In prima che, per le Uxance predicte, miser lo principo de Achaia, così lo presente come quello che die avegnir, debia far homagio ligio et fidelitade a lo sovra scrito miser lo imperador de Constantinopoli et sagramento in mani de li suo barogni, homeni legii, fideli et de li altri soi subditi, che li manteguerà, et mantegnir et guarentar farà quello per soi officiali a tuto so poder tute le franchexie et Uxance de lo imperio de Romaguia.

II. Et da può che miser lo principo haverà facto sagramento a li baroni soi, si come è dicto de sovrà, li dicti baroni et homeni legii è tegnudi de far al dicto miser lo principo homagio et ligia de fidelitade. Et li altri afeudadi die far homagio, et li altri subditi sagramento de fidelitade.

Ma se lo dicto principo volesse far dar el dicto sagra per so procurator o per soi procuratori, over sel no in lo principato, nessun de li soi subditi è tegnudi li legia over sagramento (p. 174.)

(2) Voyez l'article III.

(3) Ce sont les termes exprès de l'art. III, aux renvoie. Il est difficile d'exprimer plus nettement l'é qui existait alors entre tous les membres qui compo le corps social; car à cette époque les nobles, les lats et les souverains formaient à vrai dire toute l ciété. Alors les droits étaient bien définis et l'égalité incontestable entre tous; chaque acte public for souverain à se ressouvenir des limites de son rité.

(4) J'ai donné le texte de cette loi à la suite de l relatif au bail.

part ce qu'ils mettent en avant. Ils
ent être tous déshérités de leurs biens,
brûlés vifs, plutôt que d'être dé-
e leurs lois; mais, pour l'honneur du
r qu'il ne pense pas que c'est à cause
sonnellement que nous en agissons
s ce que nous allons vous dire. Nous
e la principauté a changé de maître
ourd'hui entre les mains du roi notre
mais, lors même que notre devoir
faire ce que vous demandez, nous
ents ici avec votre seigneurie, nous
pas le pouvoir de le faire sans la
lu duc d'Athènes, des trois seigneurs
du duc de Naxos et du marquis de
[1]. Toutefois, pour éviter les longs
puisque vous êtes investi de l'auto-
l et que vous n'êtes pas le souverain
ui pourrait réclamer l'hommage, se
ecter des Grecs indigènes et leur

ν νὰ τοὺς ἔκαψαν ἢ νὰ τοὺς ἀκληρήσουν,
·εἰς ἐβγάλωσιν ἐκ τα συνήθιά τους.
το νὰ γενῇ διὰ τοῦ ῥηγὸς τὴν δόξαν
πῆσῃ τίποτε, ὅτι δι' αὐτὸν τὸ κάμνουν.
ου ἄλλαξε τοῦ πρίγγιπος ἡ αὐθεντία,
ιν 'ς τὴν αὐθεντιὰν τοῦ αὐθέντου μας τοῦ ῥήγα,
τὴν δύναμιν νὰ ἐπήκαμεν ὁμάζιν,
ῦ εἴμεσθε ἐδῶ μὲ τὴν εὐγενιάν σου,
τὴν ἐξουσιὰν ἄνευ νὰ ἦσαν καὶ ἄλλοι,
ῆρες πρότερον τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας,
θήνταις Εὔριπου καὶ τῆς Ἀξιᾶς ὁ δοῦκας,
νίτζας ἀλλαδὴ ἐκεῖνος ὁ μαρκέσης [1].
ίψουν τὰ πολλὰ, ἂν ἔνει θέλημά του,
ιπᾶλες σήμερον, καὶ ἔχεις ἐξουσίαν,
αι αὐθέντης φυσικὸς ὁμάζιον νὰ σὲ πᾶσουν,
ς θάῤῥος σου 'ς τοὺς τοπικοὺς Ῥωμαίους,
ι πάλιν εἰς ἐσὲ νὰ τοὺς κρατῇς εἰς δίκαιο.

t les pairs du prince et hauts justiciers dont
plus haut. Les trois seigneurs de l'Euripe
rois fils de Guillaume dalle Carceri. Lorsque
lalle Carceri, fils de Ruban, conquérant de
sa Hélène de Montferrat, et devint par ce ma-
Salonique, il divisa l'Eurípe en trois seigneu-
trois fils. (Voyez la généalogie des ducs de
ecompagne cette Chronique.)
ndiqué, d'après l'article 171 des *Usance*, ces
s. Le protovestiaire, le trésorier, appelé aussi
u logothète, et le capitaine d'armes avaient
inérale. Sous le capitaine d'armes étaient
ux provéditeurs qui rendaient la justice au
ce à Glarentza et à Andruzza (art. 177 des
t les châtelains, qui n'avaient d'autorité que
ur de leur forteresse. Cette autorité était d'ail-

inspirer de la confiance en leur montrant la volonté de les gouverner conformément aux lois, veuillez consentir à faire avec nous un accommodement avec la crainte de Dieu. Jurez donc le premier sur l'Evangile du Christ que vous nous gouvernerez d'après les lois du pays, et ces seigneurs jureront ensuite à leur tour de rester fidèles au roi et à vous. »

Rousseau de Sully consentit aussitôt à ce serment réciproque et l'arrangement fut conclu. On fit apporter les saints Evangiles; le bail jura le premier, et les liges prêtèrent ensuite serment d'être les serviteurs fidèles, d'abord du roi Charles, puis de ses successeurs, conformément aux lois du pays.

Rousseau prit alors le baïlat et commença à s'acquitter de son office. Il déplaça les anciens officiers et les remplaça par de nouveaux. Il changea le protovestiaire, le trésorier, les provéditeurs [2] des forteresses et les châ-

« Ἂς γένεται κατάθεσις εἰς τοῦ Θεοῦ τὸν φόβον,
« 'Σ τὸ εὐαγγέλιον τοῦ Χριστοῦ ὁμόσον ἐσὺ πρῶτον
« Νὰ μᾶς κρατῇς καὶ κυβερνᾷς 'ς τοῦ τόπου τὰ συνήθια,
« Καὶ μετὰ ταῦτα ἀπὸ σοῦ ἐτοῦτοι νὰ σὲ ὁμόσουν
« Νὰ ἦναι πιστοὶ ἀληθινοὶ 'ς ἐσένα καὶ εἰς τὸν ῥήγαν. »
Τὸ ἀκεύσῃ ὁ Ῥοῦσο ντὲ Σουλῆς ὅτι νὰ γένῃ ὅρκος,
Εὐθέως ἐσυγκατάβηκε καὶ ἐσιάσθησαν εἰς τοῦτο,
Ὥρισε, καὶ ἠφέρασι τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον.
Πρῶτον ὀμνύει ὁ μπάϊλος, τότε οἱ ἰδικοί τους
Νὰ ἦναι δοῦλοι καὶ πιστοὶ πρῶτον 'ς τὸν ῥήγαν Κάρλον,
Τότε εἰς κληρονομίαν του, ὡς ἔνει τὸ συνήθιον.
Εἰς τοῦτο ἐπαράλαβεν ὁ Ῥοῦσος τὸ μπαϊλάτον,
Καὶ ἄρξε τὸ ὀφίκιον του εἰς ἔργον νὰ τὸ βάνῃ,
Ὀφικιάλους ἄλλαξεν, ἔβανεν ἄλλους νέους,
Πρωτοβεστιάριν ἄλλαξεν, ὁμοίως τριζουριέριν [2],
Τοὺς προβεδούρους τῶν καστρῶν, τοὺς καστελλάνους ὅλους,
Τοὺς τζαγραδόρους ἔβαλεν, ἐμοίρασεν ἐκ τὰ κάστρα,

leurs fort limitée, comme on le voit par l'article IX, que j'ai déjà cité en ce qui les concerne, et comme on peut en conclure du peu d'autorité du prince, qui était plutôt le chef d'une aristocratie qu'un autocrate. Je me contenterai d'en rapporter quelques exemples tirés du code.

XXIII. De usanza et consuetudine de lo imperio de Romagnia, miser lo principo non puo meter a li soi feudatarii, over a li franchi homini, ni a li villani de quelli, taie ni colte, per alguna condicion ni per che nome se sia, in alguno caxo, senza conseio et consentimento cosi de li legii et feudati, come etiamdio de li altri franchi, per utilitade de lo paixe Et in quella fiada, chi consente a quello si è obligadi, et chi non consentirà non serà obligadi.

L'exception est, pour marier sa fille et pour se racheter s'il est pris : alors il peut mettre un impôt sur les hommes de simple hommage et sur les autres habitants.

telains. Il répartit ses arbalétriers dans les places et régla ensuite les affaires du pays. La souveraineté du roi s'agrandit alors au nom du prince messire Louis[1], fils du roi et mari d'Isabelle, fille du prince Guillaume.

Mais peu de temps s'était écoulé lorsque, par suite du grand nombre de péchés qui pesaient sur la Morée et la privaient du bonheur de conserver un bon prince, messire Louis, mari d'Isabelle, mourut. Cette mort fut d'autant plus malheureuse qu'il manifestait toutes les dispositions qui pouvaient faire espérer un bon prince. Il était frère cadet du jeune roi Charles[2] et fils du vieux roi Charles[3]. Après la mort de messire Louis la souveraineté de la malheureuse Morée revint entre les mains du roi Charles[4].

Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρθωσι τοῦ τόπου ταῖς δουλείαις.
Ἀφότου γὰρ ἐπλάτυνεν ἡ αὐθεντιὰ τοῦ ῥήγα,
Εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πρίγγιπος μισὲρ Λεῖν ἐκείνου [1],
Ὀποὖτον τοῦ ῥηγὸς υἱὸς καὶ ἄνδρας τῆς Ζαμπέας
Τῆς θυγατρὸς τοῦ πρίγγιπος ἐκείνου τοῦ Γουλιάμου,
Οὐδὲν ἐπέρασι ποσῶς πολὺς καιρὸς εἰς τοῦτο
Ἀπὸ ταῖς πλείσταις ἁμαρτιαῖς, ὁπὄχεν ὁ Μωρέας,
Καὶ εὐδὲν ἔχουν ῥιζικὸν νὰ ἔχουν καλὸν αὐθέντην,
Ἀπόθανεν ὁ μισὲρ Λεῖς ὁ ἄνδρας τῆς Ζαμπέας,
Ὀποῦ τὸν ἐφημίζασι πρίγγιπα τοῦ Μωρέως.
Ἰδὲ ἁμαρτιὰ ὁποῦ ἔγινεν εἰς τὸν θάνατον ἐκείνου,
Διοῦ ἐδείχνεν εἰς το φανὴ νὰ γένῃ καλὸς αὐθέντης.
Αὐτάδελφος ἦτον δεύτερος τοῦ ῥήγα Κάρλου ἐκείνου [2],
Τοῦ νέου δὲ υἱὸς αὐτοῦ τοῦ γέροντος ἐκείνου [3].
Ἀφότου γὰρ ἀπόθανε μισὲρ Λεῖς ἐκεῖνος,
Ἀνέμεινεν ἡ αὐθεντιὰ τοῦ ἁμαρτωλοῦ Μωρέως
Ἔς τὰς χεῖρας καὶ εἰς αὐθεντιὰν ἐκείνου τοῦ ῥὲ Κάρλου [4].

XVII. Se lo signor volesse mandar algun di li soi baroni over legii fuora del principato per alguna ambassada che partegnisse à comuna utilitade del principato, ello e tegnudo de obedir la voluntà del signor, rezevando lui le spexe del signor; ma se ello lo volesse mandar per soa propria utilitade, lo non puo far lo contra soa voluntade.

XIX. Se miser lo principo haverà alguno so castello in la frontiera de li inimici, lo non puo impegnar a li inimici, ni destruzer quello senza conseio et consentimento de li soi homeni legii.

LX. Da puo che alguno fendatario legio serà stato investido del suo feo, lo signor li puo dar licentia de poder star fuora del principato, quanto li plaxerà, ni non li vien algun perzudixio in la terra investida, benche in quello de investir incorerave perjuditio: sel non tornasse infra do anni et do zorni.

CXI. Le seigneur est tenu de donner permission de quitter la principauté dans trois cas: si une succession vient à vaquer hors de la principauté; si le feudataire vient

Je terminerai ici le récit de ce qui concer le roi Charles et son frère messire Loui prince de Morée, et je raconterai ce qui con cerne le Mégas-Kyr qui était duc d'Athènes e excellent seigneur, et se nommait messir Guillaume de la Roche. Je parlerai aussi d comte de Brienne, messire Hugues, comte d Lecce, qui tenait du roi Charles son comt dans la Pouille, ainsi que je l'ai rapport plus haut.

Lorsque le duc d'Athènes revint de France[5] le prince Guillaume avait déjà été fait prison nier dans la Pélagonie, et se trouvait à Con tantinople où l'empereur des Grecs[6] le tena renfermé; ce duc n'était pas encore marié. I s'arrangea quelque temps après avec le sébas tocrator[7] Théodore, seigneur de Vlachie, e

Εἰς τοῦτο παύω ἀπ' ἐδῶ αὐτὰ τὰ ἀφηγοῦμαι
Περὶ τὸν ῥήγαν Κάρλον τε μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ του,
Τὸν ἔλεγαν μισὲρ Λοῖν πρίγγιπα τοῦ Μωρέως,
Καὶ θέλω νὰ ἀφηγηθῶ περὶ τὸν μέγαν κύρην,
Ὀποῦ ἦτον δοῦκας Ἀθηνῶν, καλὸς αὐθέντης ἦτον,
Μισὲρ Γουλιάμον ὄνομα, τὸ ἐπίχλην ντὲ λὰ Ῥοζὲ·
Ὡσαύτως πάλιν νὰ εἰπῶ περὶ τὸν κόντον Μπρίενναν,
Μισὲρ Οὔγγον τὸ ὄνομα, κόντος ἦτον ντὲ Λεύτζε,
Τὸ ἐκράτει ἐκ τὸν Κάρουλον τὸν ῥήγαν εἰς τὴν Πεούλιαν.
Τὸν χρόνον ἐκεῖνον καὶ καιρὸν ὁποῦ σᾶς ἀφηγήθην
Ἐδῶ ὀπίσω εἰς τὸ βιβλιὸν ἐτοῦτο, ὁποῦ λέγω,
Ὅταν ὁ δοῦκας Ἀθηνῶν ἐστράφη ἐκ τὴν Φραγγίαν [8],
Εὗρεν, ὅτι ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Ἐπιάσθη εἰς τὴν Πελαγονιὰν, καὶ ἦτον εἰς τὴν Πελιν·
Τοῦτον ἐκράτει ὁ βασιλεὺς [6] εἰς φυλακὴν ἀπ' ἔσω.
Ὁ δοῦκας γὰρ τῶν Ἀθηνῶν τότε γυναῖκα οὐκ εἶχε,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐσιάσθηκε μὲ σεβαστοκράτορον [7],

à mourir; s'il veut aller au Saint-Sépulcre ou aux te beaux des apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jacq

(1) Il s'appelait Philippe et mourut fort jeune, en 12

(2) Charles II.

(3) Charles Ier d'Anjou, frère de saint Louis.

(4) Les rois de Naples possédaient déjà la seigneurie recte en vertu du traité de 1267; par la mort de Phili ils succédèrent aussi au domaine réel.

(5) On a vu dans le cours de ce livre qu'il y avait envoyé par le prince Guillaume Ier en expiation de révolte. Je donne à la suite de ma notice deux actes gnés par Guy de la Roche pendant son voyage en Fra ils sont tous deux du mois de février 1260. Il dut pa avant la guerre de Pélagonie de 1259, et ne revint q moment où, après l'entrée de Michel Paléologue à C tantinople, en 1261, le prince Guillaume traita de rançon. (Voyez la chronique à l'année 1261.)

(6) Alors Michel Paléologue.

(7) Deuxième dignitaire de la cour de Byzance.

ı̲a gracieuse fille dont il eut un fils, mes-
r de la Roche[1] qui, après la mort de son
it les rênes du gouvernement et devint
hènes; il garda aussi le titre grec de Mé-
. Après s'être bien établi et être devenu
r[2], il s'arrangea avec la princesse de
madame Isabelle, dont il relevait pour
s et qui était sa suzeraine, et il épousa
ommée Mahaut[3]. Il vécut quelques an-
ore, après que le prince Guillaume avait
sé dans un autre monde, et que la
tait échue au roi Charles. Le premier
ce roi envoya en Morée fut Rousseau
; mais, quelque temps après, Guillaume,
hènes, lui succéda en qualité de bail et
ire général de toute la principauté.
i envoya de la Pouille ses pouvoirs
els il occupa l'office du baïlat, et fut
roi tout le temps de sa vie. C'est à
oque que fut reconstruite la place de
que les Grecs avaient détruite dans
s de Scorta; le Mégas-Kyr lui-même
en personne à cette construction jusqu'à ce qu'elle eut été complétement achevée.

Quelque temps après la mort vint frapper la comtesse, épouse du comte de Brienne et sœur de messire Guillaume, duc d'Athènes, et qui avait été, comme je l'ai dit plus haut, épouse en premières noces du célèbre et vaillant seigneur de Caritena. Cette dame eut du comte de Brienne un fils d'un excellent naturel, nommé Gautier, qui devint un preux chevalier et se rendit célèbre dans tous les royaumes. Il fut tué plus tard par la compagnie Catalane à Armyros[4]. Guillaume, duc d'Athènes[5], mourut peu de temps après la comtesse, et sa mort fut une calamité publique, car il était aussi sage qu'humain envers tout le monde; aussi une affliction profonde régna-t elle dans la principauté.

Je vais rapporter maintenant les événements qui ont précédé tous ceux dont je viens de parler. Le comte Hugues de Brienne eut le goût de voyager et passa de la Pouille en Morée, d'où il se dirigea tout droit sur Thèbes pour voir la duchesse et la consoler de son veuvage,

κὺρ Θεόδωρον αὐθέντην τῆς Βλαχίας,
θυγατέρα του εὐλογητικὴν γυναῖκα,
ν ἀμφότεροι τὸ ἀνδρόγυνον ἐκεῖνο,
νομάζασι μισὲρ Γὴ ντὲ λὰ Ῥόζε[1],
μετὰ τὴν θανὴν ἐκείνου τοῦ πατρός του
ἐγένετον τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας,
αν τὸν ἔλεγαν τῆς Ῥομανιᾶς ἐπίκλην·
ωστάθηκε, καὶ ἔγινε καβαλάρης[2],
ὶ τὴν πριγγίπισσαν τὴν δάμαν τὴν Ζαμπέαν,
ει τὸν τόπον του ἀπ' αὐτὴν, καὶ ἦν κυρά του,
θυγατέρα τῆς εὐλογητικὴν γυναῖκα,
τὴν ἐλέγασιν, οὕτως τὴν ὠνομάζαν·
οστάθηκεν ὁ πρίγγιπας Γουλιάμος,
νους ὀλίγους, καθὼς ηὕραμεν ἐγγράφως.
ἐξέπισεν ὁ Μωρέας τοῦ ῥήγα Κάρλου ἐκείνου.
ον μπαΐλον ἔστειλαν ἐτότε εἰς τὸν Μωρέα,
ὅσος ντὲ Σουλῆς, καὶ μετ' αὐτὸν ἐγίνη
δὲ τῶν Ἀθηνῶν ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
βαλάριος τζεναρὰλ ὅλου τοῦ πριγγιπάτου·
ῦ ἀπόστειλε τὸ πρόσταγμα ἐκ τὴν Πούλιαν,
ι ἐπαράλαβε τ' ὀφίκιον τοῦ μπαϊλάτου,
μπαΐλος τοῦ ῥηγὸς εἰς τὴν ζωήν του ὅλην,
εἰς τὴν ἡμέραν του ἔκτισε τὴν Δημάτραν,

Τὸ κάστρον, ὁποῦ 'ς τὰ Σκορτὰ ἐχάλασαν οἱ Ῥωμαῖοι·
Ἀτός του ἐστάθηκεν ἐκεῖ τότε ὁ μέγας κύρης,
Ἕως οὗ ἐπληρώθηκε τὸ κάστρον τῆς Δημάτρας.

Διαβόντας ὀλίγος καιρὸς, ἀπόθανεν ἡ κοντέσσα,
Τοῦ κόντου ντὲ μπρένα ἡ γυνὴ, ὁποῦ ἀδελφὴ ἦτον
Τοῦ δούκα δὲ τῶν Ἀθηνῶν τοῦ μισὲρ Γουλιάμου,
Ὁποῦ ἦτον πρώτη συμβία τοῦ θαυμαστοῦ στρατιώτου
Τοῦ αὐθέντου τῆς Καρήταινας, καθὼς τὸ ἀφηγήθην.
Ἐκείνη ἡ ἀρχόντισσα ἔπηκε μὲ τὸν κόντον
Υἱὸν ἐξαίρετον παιδὶ, τὸ ὠνόμασαν Γαλτιέρην·
Ἔζησε καὶ ἐγένετον ἄξιος καβαλάρης,
Στρατιώτης γὰρ ἐξακουστὸς εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα·
Ἐκεῖνον τὸν ἐσκότωσαν 'ς τὸν Ἀλμηρὸν[4] ἡ κομπάνια.
Ἀφότου γὰρ ἀπόθανεν ἐκείνη ἡ κοντέσσα,
Διαβόντα ὀλίγος ὁ καιρὸς, ἀπέθανε καὶ ἐκεῖνος
Ὁ δοῦκας γὰρ τῶν Ἀθηνῶν[5], τὸν ἔλεγαν Γουλιάμον.
Ζημιὰ μεγάλη ἐγίνετον ἀπὸ τὸν θάνατόν του,
ὁποῦ ἦτον φρόνιμος πολλὰ, φιλάνθρωπος εἰς ὅλους·
Μεγάλη θλίψη ἐγένετον 'ς ὅλον τὸ πριγκιπάτο.

Ἐνταῦθα ἐσυνέβηκεν, ἄκουσον τί ἐρίνη,
Ὁ κόντος Οὔγγος ὠρέχθηκεν ἐκεῖνος ντὲ Πριένη
Ἐκ τὴν Πουλιὰν ἐπέρασεν, ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέα
Ἀπ' αὐτὸν ἐδιάβηκεν ὁλόρθα εἰς τὴν Θήβαν,

ez la généalogie des ducs d'Athènes, à la tête
ronique.
Francs conservèrent comme on voit leurs usages
ys de leur conquête.
éviation de Marguerite.

(4) En 1309. On a déjà parlé de cet événement dans le cours de cette chronique. Il est raconté avec détail dans la chronique catalane de Ramon de Muntaner qui suit.

(5) Il est question ici de Guillaume de la Roche, frère de la comtesse de Brienne.

car elle venait de perdre son mari, qui était messire Guillaume, duc d'Athènes, son beau-frère. Il la visita en effet et s'entretint avec elle. Il resta à Thèbes plusieurs jours dans l'intention de la consoler; mais en s'entretenant ils finirent par s'entr'aimer. Le comte épousa alors la duchesse sa belle-sœur avec des arrangements fort avantageux pour lui. Ils eurent de ce mariage une fille à laquelle ils donnèrent le nom de Jeannette, et quand elle fut en âge nubile on la maria à messire Nicolas de Sanudo, duc de Naxos [1]. Jeannette et son mari, le duc Nicolas, ne vécurent jamais en bonne intelligence ensemble, et ils n'eurent malheureusement aucun enfant auquel ils pussent laisser l'héritage de la forteresse et des îles [2] qui appartenaient à messire Nicolas [3]. Quant à Hugues, comte de Brienne, par suite de son mariage avec la duchesse d'Athènes, il occupa tout le pays et la souveraineté du Méga-Kyrat. Deux ans après, la comtesse mourut et le comte Hugues revint dans son pays, en Pouille, laissant son enfant en bas âge, nommé Guy de la Roche [4]. Quand cet enfant eut terminé son éducation et fut parvenu à l'âge de majorité il prit possession de la souveraineté du Méga Kyrat, devint chevalier et se conduisit en bon seigneur. Il s'acquit une brillante renommée dans tous les royaumes; mais malheureusement il tomba dans la débauche et Dieu ne lui accorda aucun enfant pour lui succéder dans le pays et la souveraineté qui lui appartenaient.

Après la mort du prince Guillaume de Villehardoin, la princesse son épouse, qui était sœur du despote Nicéphore, seigneur d'Arta, resta veuve en Morée où elle possédait beaucoup de domaines, aussi bien que dans la châtellenie de Calamata; car elle avait dot de seigneurie dans le pays de Mania, à Pla tanos, à Glyki et dans plusieurs autres endroits.

Le vieux messire Nicolas de Saint-Omer, qui était d'une haute noblesse et fort riche, ayan

Ὅπως νὰ ἰδῇ τὴν δούκισσαν νὰ τὴν παρηγορήσῃ,
Ὅτι ἐχήρευσε κοντὰ ἀπαὶ τὸν μισὶρ Γουλιάμον
Ἀπὸ τὸν δοῦκαν Ἀθηνῶν τὸν γυναικαδελφόν του·
Ἀφότου ἔσωσεν ἐκεῖ, εἶδεν ἰσύντυχέ την,
Ἐσταθῆ ἡμέραις ἱκαναῖς, λέγει παρηγορᾷ την.
Τόσον ἰσύντυχαν ὁμοῦ, ὠρέχθη εἷς τὸν ἄλλον·
Μετὰ συμβίβασιν καλὴν ὁ κόντες εὐλογήθη
Τὴν συγγάμβρισσάν του, σὲ λαλῶ τοῦ δούκα τὴν γυναῖκα·
Ἀφότου γὰρ ἐσμίξασιν, ὡς τὸ ἤφερε τὸ φέρος,
Ἐκείνη ἐγγαστρώθηκεν, ἔπηκε θυγατέρα,
Τζανέταν τὴν ὀνόμασαν, οὕτως τὴν ἐλαλοῦσαν.
Ὅσον ἐκαταστάθηκε, καὶ ἔφθασε τοῦ νόμου,
Ἄνδρα γὰρ τῆς ἐδώκασι τὸν μισὶρ Νικολάον,
Τὸ ἐπίκλην ἦτον ντὲ Σανοῦς, δοῦκας ἦτον Ἀξίας [1].
Ποτὲ καλὴν συμβίβασιν οὐκ εἴχασιν οἱ δύο,
Ἀπὸ ἁμαρτίας ἔγινε, τέκνον οὐκ ἐποιοῦσαν,
Ν' ἀφήσουν κληρονόμον τους τὸ νὰ τοὺς ἀναπαύσουν
Σ' τὸ κάστρον καὶ εἰς τὰ νησιὰ [2], τὰ εἶχε μισὶρ Νικόλας [3].
Ὁ κόντος Οὔγγος ντὲ Πριένε ἀφότου εὐλογήθη
Τὴν δούκαιναν τῶν Ἀθηνῶν, τὸν τόπον ὅλον ἐπῆρε,
Τὴν αὐθεντίαν δὲ ὅλην τοῦ μεγαλοκυράτου.

Διαβόντα δύο χρονιῶν, ἀπόθανεν ἡ κοντέσσα·
Ὁ κόντο Οὔγγος ἐδιόδηκε 'ς τὸν τόπον του 'ς τὴν Πούλια
Ἄφηκεν υἱὸν μειράκιον τὸν Γυισοῦν ντὲ λὰ Ῥόντζε [4]·
Ἀφότου ἀνεθράφηκε, καὶ ἐγίνετεν τοῦ νόμου,
Τὴν αὐθεντίαν ἔλαβε τοῦ μεγαλοκυράτου,
Καβαλάριος ἐγίνετον, καλὸς αὐθέντης ἦτεν,
Μεγάλην δόξαν καὶ τιμὴν εἶχεν εἰς τὸ ῥηγάτον,
Πλὴν ἦτον ἀπὸ ἁμαρτιὰς καὶ ἔπεσεν εἰς πορνίαν.
Ὁ Θεὸς οὐδὲν τὸν ἤδωκε παιδὶ εἰς κληρονόμον,
Νὰ ἀφήσῃ εἰς τὸν τόπον του 'ς τὴν αὐθεντιάν, τὴν εἶχεν
Ἀφότου γὰρ ἀπόθανεν ὁ πρίγγιπα, Γουλιάμες,
Ἔμεινεν ἡ πριγγίπισσα ἐκείνη ἡ γυνή του,
Ὁπού ἦτον δὲ αὐτάδελφη ἐκείνου τοῦ δεσπότου,
Τοῦ Νικηφόρου, λέγω σε, αὐθέντου δὲ τῆς Ἄρτας,
Εὑρίσκετον γὰρ ἡ αὐτὴ εἰς τὸν Μωρέα χήρα,
Καὶ εἶχε πλεῖστα δὲ χωριὰ 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
Ὡσαύτως 'ς τὸ καστελανίκιον αὐτὸ τῆς Καλαμάτας.
Εἶχε γὰρ καὶ αὐθέντευε τὸ Μανιατοχῶρι,
Τὸν Πλάτανον καὶ τὸ Γλυκὺ καὶ ἄλλα χωριὰ μὲ ταῦτα.
Ἐνταῦθα ὁ μισὶρ Νικολὸς ὁ γέρων ντὲ Σαντομέρ,
Ὡς ἦτον μέγας εὐγενὴς, καὶ εἶχε πολὺ λεγάριν,

(1) Voyez la généalogie des ducs de Naxos

(2) Le duc de Naxos était en même temps souverain des Cyclades et se disait souverain de la mer Égée. Égéopélage, corrompu en celui de Agio-pélage (mer sainte), et Archipélage, devenu Archipel. Bondelmonti, dans son livre *des îles de l'Archipel*, donne au mot *Archipel* une autre étymologie que Agio-pélage: « Dicitur *Archipelagum* mare quasi *dominus maris*. » Son commentateur, M. de Sinner, y ajoute cette remarque: « Ubinam hoc nomen, apud classicos haud usurpatum, primùm occurrat me latet

(3) Voyez, pour l'histoire des ducs de Naxos, un volume intitulé : *Histoire nouvelle des anciens ducs autres souverains de l'Archipel.* Paris, 1698, in-12.

(4) Sa femme l'avait eu d'un premier mariage avec Guy Ier de la Roche. Hugues avait aussi un fils de son premier mariage avec la sœur de Guy Ier. Il s'appelait Gautier de Brienne et était resté en Sicile. De leur second mariage ils eurent Jeannette, mariée depuis à Nicolas Sanu

ır ces entrefaites sa première épouse,
sse de la ville d'Antioche[1] qui lui ap-
grandes richesses, prit alors, en homme
prudent qu'il était, des arrangements
rincesse de Morée et l'épousa. Il s'é-
rs en Morée où il vint avec elle. Par
les richesses et sa puissance nouvelle
en état de faire construire à Thèbes
u de Saint-Omer; il y fit bâtir une
n si magnifique qu'un empereur eût
ablir avec toute sa maison, et il l'or-
s belles peintures; mais les Catalans
nt ces beaux édifices par la crainte
aient de voir le Mégas-Kyr, messire
duc d'Athènes, s'y établir lui-même.
n étaient emparés qu'après les plus
forts, et cette possession leur donna
de se rendre maîtres du Mégalo-Ky-
hiens de Catalans commirent un grand
détruisant une si belle forteresse[2].

εθάνει τε ἡ πρώτη του γυναῖκα,
πρεγγίπισσα τῆς πόλης Ἀντιοχείας [1],
σίνεν βλαβε πλεῦτον λογάριν σφόδρα,
καὶ φρόνιμος ἰσιάσθη καὶ ἐπῆρεν
πρεγγίπισσαν ὁπεῦ ἦτον τοῦ Μωρέως,
ἐὐλεγητικὴν εὐθὺς τὴν εὐλογέθη·
ὰ 'ς τὸν Μωρειὰ, καὶ ἦτον μετ ἐκείνεν·
σότευ τεῦ πολλοῦ τὴν αὐθεντιὰν τὴν εἶχε
τεῦ ντὲ Σαντομὲρ, ὁπεῦ 'τον εἰς τὴν Θήβαν,
ἐκτίσαν τε, καὶ ἀφίρωσάν το σφόδρα,
ἔπεμε 'ς αὐτὸ διὰ ἕνα βασιλέα,
ἐ ἐπέζευσε μετὰ τὴν φαμελιάν του.
ἐκτίσαν το, καὶ ἐκατιστόρησάν το.
ἐχάλασαν ἐκεῖνοι οἱ Κατελάνοι
ὸν, τὸν εἶχασιν ἀπαὶ τὸν μέγαν κύρην,
δὲ τῶν Ἀθηνῶν, τὸν ἔλεγαν Γαλτιέρην,
ἐ ἐκάπιασε καὶ ἐσέβησαν εἰς αὔτο,
σῦνο ἐκέρδισε τὸ μεγαλο κυράτον.
ιὰν, τὴν ἔπιασεν οἱ σκύλοι Κατελάνοι,

Messire Nicolas fit aussi construire un petit fort dans le pays de Mania, dans l'intention de protéger cette contrée contre les attaques des Vénitiens. Il fit ensuite bâtir la place de Navarin[3] dans l'intention d'obtenir du roi[4] d'en faire un fief pour son neveu, le grand-maréchal[5] messire Nicolas.

A la mort du Mégas-Kyr, qui vécut longtemps, le baïlat de la Morée passa entre les mains de la Trémouille, seigneur de Chalantritza[6]. Quand la Trémouille eut exercé quelque temps l'emploi de bail, le roi envoya de la Pouille des ordres par lesquels il confiait cette dignité à messire Nicolas de Saint-Omer. Ce dernier administra habilement les affaires, gouverna paisiblement le pays et se montra aussi supérieur aux autres par sa sagesse que par sa noblesse.

Je vais maintenant m'occuper de ce qui concerne Isabelle, fille de feu le prince Guil-

Καὶ τέτοιον κάστρον ἐχάλασαν καὶ μέγαν δυναμάρην [2].
Ὡσαύτως ἔπηκε ἔκτισεν αὐτὸς ὁ μισὲρ Νικόλας
Σ τὴν χώραν τεῦ Μανιατοχωριοῦ ἕνα μικρὸν καστέλι
Διὰ φύλαξιν τεῦ τόπευ του κατὰ τῶν Βενετικῶν,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἔκτισε τὸ κάστρον τεῦ Ἀβαρίνου [3]
Εἰς λογισμὸν καὶ εἰς σκεπὸν νὰ ποιήσῃ πρὸς τὸν ῥήγαν [4],
Καὶ νὰ τὸ δώσῃ κληρονομιὰν ἐκείνου τεῦ ἀνεψιοῦ του
Τοῦ μεγαπρωτοστάτωρος [5] μισὲρ Νικόλα ἐκείνου.
Εἰς τοῦτο ἴδραμε καιρὸς, ἀπόθανε ὁ μέγας κύρης,
Ὁπεῦτον μπαΐλος 'ς τὸν Μωρειὰ, καὶ μετ' αὐτὸν ἐτέθη
Τρέμουλαν τὸν ἐλέγασιν αὐθέντην Καλανδρίτζας.
Ἀφῶν γὰρ ἐπαράλαβεν ὁ Τρέμουλας [6] ἐκεῖνος,
Ἀπίστειλε προστάγματα ὁ ῥήγας ἐκ τὴν Πεούλιαν
Μισὲρ Νικολεῦ ντὲ Σαντομὲρ νὰ ἔνῃ ἐκεῖνος μπαΐλος,
Καὶ εὕτως τὸ ἐπαράλαβεν ὀφίκιον τοῦ μπαϊλάτου·
Ἔπραττε δὲ καὶ ὥρθονε τὸν τόπον εἰς εἰρήνην,
Ὡς εὐγενὴς καὶ φρόνιμος, πεῦ ἦτον ἐπάνω 'ς ὅλους.
Ἐνταῦθα θέλω νὰ εἰπῶ, νὰ γράψω, καὶ νὰ λέγω,
Διὰ ἐκείνην τὴν Ζάμπειαν, ὁπεῦ ἦτον θυγατέρα

[1] ...las de Saint-Omer avait épousé en premières ...e, fille de Boëmond VI[e] du nom, prince d'An... Tripoli, et de Sibylle, fille d'Aïthon, roi d'Ar... n'en eut pas d'enfants.

[2] ...z dans ma notice le récit de la prise de Thèbes ...es par les historiens grecs, et la chronique de ...à la suite de celle-ci.

...probablement le vieux Navarin, le nouveau ...ti par les Turcs. On y voit encore une cha... ...à Saint-Nicolas.

[4] ...si de Naples, suzerain de la Morée.

[5] ...maréchal héréditaire, par son mariage avec ...la Jean de Neuilly; office fort différent de ...réchal temporaire ou capitaine d'armes.

(6) Les *Uxance* mentionnent un La Tremouille qui perdit, à ce qu'il paraît, son fief pour crime de trahison.

XVIII. Se alguno cometesse tradimento contra so signor et dapuo quello tradimento ello fa ad alguno alguna donacion, se caxo advegnisse che lo muora avanti che contra de lui, per le soe nequitie, sie procedudo per sguardo, la donacion val; e s'el muor avanti ch'el sia desreditado per sguardo de la corte del so superior, lo fiol de quello o lo plu proximo die succieder in li beni de quello, si como deverà ve haver succedudo se quello caxo non fosse seguido: si come advene a miser *Nicolas de Trimola*, che fò traditor; et perche lo non fo desheredità lo in vita soa, dapuo la soa morte socciede miser *Aymo de Reus* et madona *Margarita de Zofalonia*, in uno feo lo qual se clama *Micopoli*.

laume, qui portait le titre de souveraine de la Morée, et je dirai comment, par le secours de la Providence, elle rentra dans son héritage et fut princesse de toute l'Achaïe.

A l'époque dont je parle ici [1], cette princesse se trouvait à Naples avec le roi Charles [2] qui, conformément aux traités conclus entre le prince Guillaume, le vieux roi Charles [3] et le prince Louis [4], fils de ce dernier roi et mari d'Isabelle, possédait la suzeraineté de la Morée. Il y avait alors en Morée deux nobles chevaliers qui étaient bannerets : l'un était le grand-connétable Jadre, établi dans la principauté de Morée ; l'autre, messire Geoffroy de Tournay. Le roi qui les avait pris en affection et les honorait d'une manière particulière, nomma le grand-connétable Jadre grand-amiral de toute la principauté. Ces deux chevaliers venaient fréquemment à Naples à la cour du roi. Le roi de Naples avait alors à sa cour un frère du comte de Hainaut, nommé messire Florent [5]. Ainsi qu'il arrive souvent parmi les hommes qu'ils se prennent d'amitié entre eux et rompent ensuite ces liens d'affection, messire Florent se plut dans la société de ces deux chevaliers Moraïtes, messire Jean Jadre et messire Geoffroy de Tournay. Pendant le cours de cette amitié qui les unissait, messire Florent, en homme sage, dit à ces deux chevaliers :

« Mes amis et mes frères, si vous voulez que je vous reste attaché toute la vie comme compagnon et comme ami, faisons serment de ne

Ἐκείνου τοῦ μακαρίτου τοῦ πρίγγιπος Γουλιάμου,
Τὴν ἔλεγαν καὶ ὠνόμαζαν αὐθέντριαν τοῦ Μωρέως,
Τὸ πῶς τὴν ἤφερεν ὁ Θεὸς, καὶ ἐστράφη 'ς τὸ γονικόν της,
Καὶ ἐγίνητον πριγγίπισσα ὅλης τῆς Ἀχαΐας.
Ἐτότε ἐκεῖνον τὸν καιρὸν [1], ὁποῦ σᾶς ἀφηγοῦμαι,
Ἤτονε ἡ πριγγίπισσα ἐκείνη ἡ Ζαμπέα
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνάπολιν μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρλον [2],
Καὶ ὁ ῥήγας γὰρ αὐθέντευεν ἐτότε τὸν Μωρέα
Γὶς τρόπον καὶ εἰς ἀφορμὴν 'ς ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Ὁποῦ ἔπηκεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος ὁ Γουλιάμος
Μετὰ τὸν ῥήγαν Κάρουλον τὸν γέρων τὸν πατέρα του [3],
Ὁμοίως διὰ τὸν πρίγγιπα τὸν ἀδελφὸν του ἐκεῖνον,
Τὸν ἔλεγαν μισὶρ Λελὶν [4] τὸν ἄνδρα τῆς Ζαμπέας.
Ἦσαν ἐτότε εἰς τὸν Μωρέα εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον
Δύο εὐγενεῖς καβαλαροὶ, ὀπού σαν φλαμουριάροι,
Ὁ ἕνας ἦτον ὁ Τζαδρούς κοντόσταυλος ὁ μέγας,
'Σ τὸ πριγγιπάτο τοῦ Μωρεὼς ἦτον ἐτότε ἐκεῖνος,
Ὁ ἄλλος ὁ μισὶρ Τζεφρὲς τὸ ἐπίκλην ντὶ Τουρνάε·

Ὁ ῥήγας τοὺς ἠγάπησε, καὶ σφόδρα τοὺς ἐτίμα,
Τὸν μέγαν τὸν κοντόσταυλεν τὸν Τζάδρεν γὰρ ἐκεῖνεν
Μέγαν ἀμιράλην τὸν ἔπηκεν ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
Καὶ ὡσὰν ἐπηγαινώρχονταν οἱ καβαλάροι ἐκεῖνοι
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνάπολιν εἰς τοῦ ῥηγὸς τὴν κούρτην,
Ἦτεν τοῦ κόντου ντὶ Ναϊνάυτ ὁ ἀδελφὸς ἐκεῖσε,
Μισὲρ Φλωρὰν [5] τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ἐλαλοῦσεν,
Ὁποῦ ἦτον μέγας κοντόσταυλος εἰς ὅλον τὸ ῥηγάτον·
Καὶ ὡς τὸ ἔχουν κοσμικὸν τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
Καὶ ἀλλήλως συμβιβάζονται, καὶ πολεμοῦν φιλίαν,
Ἀρέχθη, ἐφιλεύθηκε, μισὲρ Φλωρᾶς ἐκεῖνος
Τοὺς καβαλαριοὺς ἐκεινοὺς τοὺς δύο Μωραΐτας,
Τὸν μισὲρ Τζάν τε τὸν Τζαδροῦν, καὶ ἐκεῖνεν ντὶ Τουρνάι,
Καὶ μέσα εἰς αὐτὴν τὴν φιλιὰν, τὴν εἶχασιν ἀλλήλως,
Μισὲρ Φλωρᾶς ὡς φρόνιμος λέγει τῶν δύο ἐκείνων·
« Ὦ φίλοι μου καὶ ἀδελφοὶ, ἂν χρῄζετε εἰ δυό σας
« Εἰς τὴν ζωήν σας νὰ μ' ἔχετε φίλον καὶ σύντροφόν σας,
« Ὅρκον νὰ πήσω πρὸς ἐσᾶς νὰ μὴ ἀποχωρισθῶμεν,

(1) Ce fut en 1291 que Florent de Hainaut épousa Isabelle de Ville-Hardoin, dont il eut une fille, nommée Mahaut, qui naquit en 1293. Florent mourut vers l'an 1297. (Voy. mes *Éclaircissements*, etc.)

(2) Charles II, délivré de sa prison en novembre 1288.

(3) Charles Ier d'Anjou, mort le 7 janvier 1285.

(4) Au lieu de *Louis* il faut lire *Philippe*.

(5) Florent de Hainaut, seigneur de Braine et de Hall au comté de Hainaut, grand-connétable du royaume de Sicile. Il était fils puiné de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et d'Alix de Hollande. Il est mentionné dans les livres de Baudoin d'Avesnes, à la suite de la généalogie de sa famille, en qualité de prince de Morée, ainsi que dans l'extrait latin que Jacques de Guise donne de ces mêmes livres. Voici l'extrait français des livres de Baudoin : « Monseigneur Jehan d'Avesnes, fils de la comtesse Marguerite (fille de Baudoin de Constantinople) qu'elle avoit conchu de monseigneur Bouchard d'Avesnes au vivant de sa mère, se maintint très noblement, et suivoit joustes, behours, tournois et tous aultres esbatemens chevalereux, et menoit très grant train, et faisoit grans despens; dont on chantoit de lui :

Pour le sacrement d'amour
Jehan d'Avesne donnoit tout.

Il print à femme la sœur Willequin d'Allemaigne, qui estoit conte de Hollande de son héritage. Il eult de sa femme sept fils, dont l'aisné eult nom *Jehan*, qui fut conte de Haynault après le dechès de la comtesse Marguerite sa taye; car son père, messire Jehan, mourut devant sa mère; le second fils monseigneur Jehan d'Avesnes eut nom *Baudoin*; le tiers *Florens*, et fut *prince de la Morée;* le quart *Guillaume* et fut évesque de Cambray; le quint *Bouchard*, et fut évesque de Mès; le sixiesme eut nom *Guy* et fut évesque d'Utret; le septiesme *Jehan* et fut aveugle. » (117e hist. f. 156, du man 148 de l'Arsenal. II du Panthéon.) L'extrait latin donné par Jacques de Guise dit : « Tertius filius vocatus est Florentius, et fuit princeps *de la Mourée*. » (Tome XIV, p. 467.)

séparer et de vivre entre nous
s. Le roi, je le sais, vous aime et
te avant tous; si donc vous avez
r moi l'amitié que je me flatte de
spirée, parlez lui pour que j'épouse
aine, la dame Isabelle, veuve de
âchez de lui prouver par des dis-
en vérité que la Morée est dans
pétuel de guerre, et qu'en y en-
me il le fait, des officiers, il court
perdre; car ces hommes ne cher-
ur propre intérêt. Ainsi la princi-
e peu à peu et court de grands
roi dépense ses trésors pour l'en-
ys, et d'autres en profitent. Pour-
auprès de lui, comme dans une
ritière de la principauté? Chacun
ici et il ferait un acte aussi hono-
ntageux pour lui s'il mariait Isa-
chevalier noble, de son rang, qui
à la Morée et sût la garder avant
out-à-fait épuisée et perdue pour
. Mais je ne m'appesantirai pas
ieux détails; faites tous vos ef-
au roi avec adresse et tâchez de
r qu'il est de son avantage d'ac-
proposition. Si vous parvenez au
la conclusion de cette affaire, je
s que vous pouvez regarder et la

Morée et moi-même comme tout-à-fait à vous; je porterai le titre de prince, mais vous serez les véritables souverains du pays. »

Messire Jadre et messire Geoffroy approuvèrent beaucoup cette proposition, lui promirent de prendre tous les moyens d'arranger cette affaire et lui dirent qu'ils espéraient en Dieu de la faire réussir.

Ils guettèrent donc le moment où le roi serait en bonne humeur pour lui en parler. Ils trouvèrent en effet l'occasion et lui firent des ouvertures; ils lui donnèrent beaucoup de bonnes raisons; ils lui montrèrent que toute la principauté était en danger, qu'elle était épuisée et courait à sa ruine, attendu qu'il n'y avait pas de prince qui y veillât en personne. « Vous envoyez, poursuivirent-ils, dans la Morée un bail et des soldats mercenaires, mais ils ne font que tyranniser les pauvres et commettre des injustices envers les riches; ils ne cherchent que leur propre intérêt, et le pays se ruinera certainement si vous ne prenez soin d'y placer un homme à qui vous le donniez en propriété, qui ait l'administration générale de tout ce qui le concerne et ait un intérêt direct à augmenter le bonheur du pays. Soyez certain que sans cela vous perdrez toute la principauté. Puisque vous avez, ô roi notre souverain! un héritier du pays dans la personne de la dame

ἀδελφοί, νὰ ζήσωμεν ἀλλήλως·
καθαρὰ, ὁ ῥήγας ἀγαπᾶ σας,
ς ἐρώτησιν καὶ εἰς τὴν βουλήν του πρώτους,
χετε 'ς ἐμέν' ἀγάπην, ὡς ἐλπίζω,
δι' ἐμὲ νὰ πάρω τὴν κυρὰν σας
ιαν Ζάμπειαν ὁμόζυγον γυναῖκα,
ν ἀφορμαῖς καὶ τρόπους ἀληθείας,
; τεῦ Μωρεὼς εὑρίσκεται εἰς μάχην,
, χάνεται μὲ τοὺς ὁρκιαλέους·
'ιάφορεν τὸ ἐδικόν τους πάντες,
άντα φθείρεται, ῥιχᾶ καὶ κινδυνεύει,
ει ἔξοδον, καὶ ἄλλει διαφορεῦσι,
ὶ ἁμαρτιὰ, νὰ ἔχῃ τὸν κληρονόμον,
εἰς φυλακὴν· ὁ κόσμος τὸ θαυμάζει,
ῃ ψυχικὸν καὶ ἔπαινόν του μέγαν
νὰ ὑπάνδρευσε μὲ ἕνα καβαλάρην,
εὐγενικὸν, ποῦ νὰ ἦτον τῆς τιμῆς του,
ἐφύλαττε τὸν τόπον τεῦ Μωρέως,
ήσῃ παντελῶς, καὶ χάσουν τον οἱ Φράγγοι.
ι τὰ πολλὰ, ἂν τύχῃ, νὰ βαρυέσθε;
ι ὡς φρόνιμοι, εἰπέτε πρὸς τὸν ῥήγαν,
'ακρίνετε νὰ ἔλθῃ εἰς θέλημά σας·
κόσετε ὡς φρόνιμοι, ποῦ εἶσθε,

« Καὶ πληρωθῇ ἡ ὑπόθεσις, καὶ γίνεται τὸ πρᾶγμα,
« Τὸ πριγγιπάτον νὰ ἔνῃ δι' ἐσᾶς, κ' ἐγὼ νᾶμαι δικός σας,
« Ἐμὶ νὰ λέγουν πρίγγιπα, καὶ ἐσεῖς νὰ εἶσθε αὐθέντα. »
Ἀκούσας τοῦτο ὁ Τζαδρεῦς, μισὲρ Τζιφρὲς ὁμοίως,
Πολλὰ τὸ ἀγαπήσασιν, ὑπόσχεσιν ἐπῆκαν,
Ὅτι νὰ βάλωσι βουλὴν, τὸ πρᾶγμα νὰ γυρεύσευν.
Καὶ ἔχευν ἐλπίδα εἰς Θεὸν νὰ τὸ κατευοδώσευν.
Ἐνταῦθα ἐπρόσεξαν καιρὸν νὰ εὕρωσι τὸν ῥήγαν
Εἰς ὥραν τῆς καλογνωμιᾶς ὅπως νὰ τὸν συντύχευν,
Καὶ ὅταν εὗραν τὸν καιρὸν, ἐσύντυχαν ἀλλήλως,
Πολλοὺς τρόπους τὸν εἶπασι, καὶ ἀφορμαῖς τὸν ἐδείξαν,
Τὸ πῶς ὁ τόπος τεῦ Μωρεὼς ὅλον τὸ πριγγιπάτον
Κινδυνεύει καὶ ἀπορεῖ, καὶ ἔνει εἰς ἀπώλειαν,
Διότι λείπει ὁ πρίγγιπας, ὁποῦ ἦτον πάντα εἰς αὐτο.
« Ἐσὺ ἀποστέλλεις εἰς τὸν Μωρεὰν μεταῖλον καὶ ῥογατέρους,
« Καὶ τυραννεῦσι τοὺς πτωχοὺς, τοὺς πλούσιους ἀδικεῦσι,
« Τὸ διάφορόν τους πελιμεῦν, καὶ ὁ τόπος ἐρημεῦται.
« Ἐὰν μὴ βάλῃς ἄνθρωπον νὰ ἔνῃ κληρονόμος,
« Νὰ στέκεται καθελικὸς νὰ κυβερνᾷ τοὺς πάντας,
« Νὰ ἔχῃ εὔνοιαν καὶ σκιπὸν τὸν τόπον νὰ αὐξαίνῃ,
« Καὶ ἔχει τὸ πληροφοριὰν, τὸ πριγγιπάτον χάνεις.
« Λοιπὸν, αὐθέντη ῥήγα μας, ἐσὺ ἔχεις κληρονόμος
« Αὐτὴν τὴν δάμαν τὴν Ζάμπειαν τεῦ πρίγγιπος θυγατέρα,

Isabelle, fille du prince Guillaume, mariez la à un homme noble et à un guerrier distingué qui tienne la principauté de vous; vous ferez ainsi une action honorable et qui vous tournera à profit, et tous ceux qui en entendront parler vous béniront de l'avoir faite.»

Pourquoi vous fatiguer par de longs détails? Les chevaliers dirent tant de choses au roi, ils le pressèrent par des raisons si fortes, qu'il consentit à la conclusion de l'affaire; en sorte que messire Florent épousa en mariage légitime la dame Isabelle, et obtint la principauté pour la posséder comme son propre héritage et la transmettre à ses descendants. On dressa par écrit toutes les conditions et tous les articles de la tenure. On fixa ce que le prince devrait au roi, et respectivement ce que le roi devrait au prince. Un des articles portés dans le privilége devait faire le malheur du pays. et était en même temps une grande injustice : c'était que, si jamais la principauté venait à échoir à une fille, elle pourrait régner seule; mais que, si elle voulait se marier, elle devait obtenir la permission du roi de Naples alors régnant, faute de quoi elle serait déshéritée de la souveraineté de la Morée et de toute la principauté. Cet article fut assurément très funeste.

On confirma ensuite ces conventions, et roi fit aussitôt conclure le mariage. Ainsi mes sire Florent épousa la dame Isabelle, fille d prince Guillaume. Ce mariage fut célébré av beaucoup de pompe, de réjouissances et d frais. Les nouveaux mariés furent conduits l'église, où le métropolitain de Naples les bén selon l'usage. Le roi revêtit alors Isabell comme héritière naturelle de toute la princi pauté. Il donna de même l'investiture à mes sire Florent, qu'il fit placer sur le trône d prince, et le revêtit du titre de prince d'Achaïe

Les fêtes du mariage étant terminées, mes sire Florent se mit en route pour partir de l Pouille et se diriger avec pompe vers la Morée Il fit ses salutations respectueuses au roi don il prit congé, fit ses adieux aux comtes et au chevaliers, augmenta sa suite en engageant e en prenant de nouveaux mercenaires à s solde, et amena des chevaliers et des seigneur à cheval au nombre de plus de cent, ainsi qu trois cents arbalétriers. Il arriva à Brindes e y trouva ses bâtiments, à bord desquels il s rendit à Glarentza. Le bail de la Morée, le vieu messire Nicolas de Saint-Omer, qui se trouvai alors à Andravida, dès la première nouvelle d l'arrivée du prince se hâta de monter à cheva

« Καὶ δός την ἄνδρα εὐγενικὸν καὶ μίγαν στρατιώτην,
« Τὸ πριγγιπάτο νὰ κρατῇ ἀπὸ τὴν βασιλειάν σου,
« Καὶ θέλεις κάμῃ ψυχικὸν καὶ διάφορόν σου μέγα,
« Καὶ ὅσοι τὸ ἀκούσωσι, θέλουν σὲ ἐπαινέσῃ. »
Τί νὰ σᾶς γράφω τὰ πολλὰ, καὶ τί νὰ σᾶς τὰ γράφω
Τὰ ὅσα εἶπαν τοῦ ῥηγὸς ἐκεῖνοι οἱ καβαλάρηδες;
Τόσον ἐσύντυχαν τοῦ ῥηγὸς, τόσον τὸν ἀναγκάσαν,
Ὅτι ἰσυγκατέβηκε νὰ πληρωθῇ τὸ πρᾶγμα,
Νὰ ἐπάρῃ ὁ μισὶρ Φλωρᾶς ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν
Γυναῖκα εὐλογητικὴν, νὰ ἔχῃ τὸ πριγγιπάτον,
Ὡς ἴδιον γονικὸν αὐτοῦ νὰ τὸ κληρονομήσῃ.
Ταῖς συμφωνίαις ἔγραψαν λεπτῶς καὶ τὰ κεφάλαια,
Τὸ τί ἐχρεώστει ὁ πρίγγιπας νὰ κάμῃ πρὸς τὸν ῥήγαν,
Καὶ ὁ ῥήγας πρὸς τὸν πρίγγιπα, ὁ εἷς γὰρ πρὸς τὸν ἄλλον.
Ἕνα κεφάλαιον ἔγραψαν 'ς τὸ πριβιλέγι ἐκεῖνο,
Ὑπου γὰρ ἦτον ἁμαρτιὰ καὶ ἄδικον μεγάλον,
Ὅ, τι κολλάκις καὶ συμβῇ, καὶ ἔλθῃ τὸ πριγγιπάτον
Εἰς κληρονομιὰν θηλυκῶν, γυναῖκα νὰ αὐθεντεύσῃ,
Νὰ μὴ τολμήσῃ νὰ ὑπανδρευθῇ εἰς ἄνθρωπον τοῦ κόσμου
Ἄνευ θήσεως καὶ ὁρισμοῦ, ὅπους ἔνει ῥήγας.
Κὶ δὲ εὑρεθῇ καὶ πάσῃ τοι, νὰ ἦν' ἀκληρωμένη
Ἐκ τὴν αὐθεντιὰν τοῦ Μωρεὼς ἀπὸ τὸ πριγγιπάτον.
Ἴδε ἁμαρτιὰν, ποῦ ἔγινε 'ς ἐκεῖνο τὸ κεφάλαιον.
Μετὰ ταῦτα ἀφιρώσασι τὰ σύμφωνα ἐκεῖνα·
Ὥρισε ὁ ῥήγας παρευθύς, καὶ ἔπηκαν τὸν γάμον,

Καὶ εἰς τοῦτο εὐλογήθηκε μισὶρ Φλωρᾶς ἐκεῖνος
Τὴν θυγατέρα πρίγγιπος ἐκεῖνην τὴν Ζαμπέαν.
Ὁ γάμος γὰρ ἐγίνετο μετὰ τιμῆς μεγάλης
Μὲ χαρμοσύνην καὶ χαρὰν καὶ ἔξοδον μεγάλον,
Καὶ οὕτως τοὺς ἐσέβασαν 'ς τὴν ἐκκλησιὰν ἀπ' ἔσω.
Ὁ μητροπολίτης, σὲ λαλῶ, ποῦ εἰς τὴν Ἀνάπολιν ἦτεν,
Ἐκεῖνος τοὺς εὐλόγησε κατὰ τὴν συνηθείαν·
Καὶ ὁ ῥήγας ἐρεβέστισεν ἐκείνην τὴν Ζαμπέαν,
Ὡς κληρονόμος φυσικὸς 'ς ὅλον τὸ πριγγιπάτον,
Ὁμοίως ἐρεβέστισε μισὶρ Φλωρᾶν ἐκεῖνον.
Πρίγγιπα τὸν ἐθρόνιασε νὰ λέγεται Ἀχαΐας.
Ἀφὸν ἐπλήρωσε ἡ χαρὰ, τοῦ πρίγγιπος ὁ γάμος,
Ὥρθωσεν ὁ μισὶρ Φλωρᾶς νὰ ἔβγῃ ἀπαὶ τὴν Πούλιαν,
Τιμητικὰ μὲ παρρησιὰν νὰ ἔλθῃ εἰς τὸν Μωρέαν,
Τὸν ῥήγαν ἐπροσκύνησεν, ἀπολογιὰν ἐπῆρε,
Τοὺς κόντους καὶ καβαλαριοὺς ἀποχαιρέτησέ τους,
Τὴν φαμελιάν του αὔξησεν, ἐρόγευσε καὶ ἄλλους,
Εἶχεν ἐπάνω εἰς ἄλογα καβαλαριοὺς, σιργέντας,
Ἐπάνω γὰρ τῶν ἑκατὸν καὶ τριακοσιοὺς τζαγρατόρτους.
Εἰς τὸ Βρεντῆσι ἀπόσωσεν, εὗρε τὰ πλευτικά του,
Ἐσέβηκε γὰρ εἰς αὐτὰ, ἦλθεν εἰς τὴν Γλαρέντζαν.
Ὁ μπαΐλες δὲ τοῦ Μωρεὼς ὁ γέρων μισὶρ Νικόλας
'Σ τὴν Ἀνδραβίδαν εὑρίσκετον, τῶμαθε τὸ μαντάτο,
Εὐθὺς ἐκαβαλίκευσεν, ἦλθεν εἰς τὴν Γλαρέντζαν,
Τὸν πρίγγιπα ἐπροσκύνησε, καὶ ὅσοι ἦσαν μετ' αὐτου,

et arriva à Glarentza, où il présenta ses salutations respectueuses au souverain et à ceux qui l'accompagnaient. Le prince lui fit un brillant accueil; et après avoir réuni tout le monde dans l'église du couvent des frères mineurs [1], il convoqua tous les chefs, grands et petits, et leur fit voir les ordres du roi dont il était porteur. Il les remit d'abord entre les mains du bail, et lui montra que le roi, dans ses lettres, lui ordonnait de remettre entre ses mains les places et la souveraineté de toute la Morée et de la principauté. Il tira ensuite la commission [2] par laquelle le roi prévenait par écrit tous les Moraïtes, liges et chevaliers, grands et petits, qu'ils eussent à reconnaître messire Florent pour prince et souverain, et à lui rendre l'hommage-lige que chacun devait au prince pour les fiefs et héritages qu'il tenait de lui, sous la réserve toutefois de la foi et de l'hommage-lige qu'ils devaient au roi. On fit alors apporter les saints Évangiles, et on dit au prince : « Jurez d'abord que vous nous gouvernerez avec justice et conformément aux lois du pays, et que vous n'inquiéterez personne dans les franchises qu'il possède [3], et nous ferons ensuite notre serment; car telle est la coutume que nous tenons de nos pères. »

Le prince jura sur les saints Évangiles de gouverner les Moraïtes en respectant les franchises et les usages qu'il trouvait dans le pays [3]; et, son serment fait, les chevaliers et les bannerets lui rendirent l'hommage-lige que chacun lui devait suivant son fief, et sous la réserve des droits et des serments dus au roi. Le bail livra alors les places et la souveraineté du pays à messire Florent, qui devait les relever du roi.

Après avoir reçu tous les hommages, le prince changea tous les officiers, en commençant par les châtelains et les sergents des places fortes, qu'il remplaça par d'autres à lui. Il nomma aux emplois de protovestiaire, de trésorier, de provéditeur des places fortes et à toutes les autres charges. D'après les conseils du vieux messire Nicolas de Saint-Omer, du grand-connétable messire Jean de Jadre, de messire Geoffroy de Tournay et de tous les autres liges, grands et petits, il commença ensuite à régler les affaires du pays. Il vit que toute la Morée avait été épuisée par les soldats salariés et par les employés du roi, et il les consulta sur ce qu'il y avait à faire pour

Ὁ πρίγγιπας τὸν ἔπρεπεν ἀναδοχὴν μεγάλην·
Καὶ ἔσον ἐκατώρθωσεν ὁ πρίγγιπας τὸν λαόν του
Ἐπῆε εἰς τὴν ἐκκλησιάν, πεῦ ἦνε οἱ φραμενόροι [1],
Ὅπου, ἐσυνάχθησαν μικροί τε καὶ μεγάλοι,
Καὶ ἔδειξε τοὺς ὁρισμούς, τοὺς ἔστειλεν ὁ ῥήγας,
Τοῦ μπαΐλου τὰ ἔδωκεν ἀπ' ἴσω εἰς τᾶς χεῖρας,
Καὶ ὁ ῥήγας τὸν ὥριζεν, ἐγγράφως τὸν ἐμήνα,
Τί πριγγιπάτον τεῦ Μωρέως νὰ τεῦ τὸ παραδώσῃ,
Τὰ κάστρη καὶ τὴν αὐθεντιὰν ὅλευ τοῦ πριγγιπάτου.
Ἀπ' αὐτὸ ἐβγαίνει κομισιὸν [2] τὸ πῶς ἐμήνα ὁ ῥήγας,
Διόντα διὰ γραφῆς ὅλων τῶν Μωραΐτων
Ἀζῶν καὶ καβαλαριῶν μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Νὰ ἔχουν τὸν μισὲρ Φλωρᾶν πρίγγιπα καὶ αὐθέντην,
Τὸ ὁμάζιον καὶ τὴν λῃζιάν, ὁπεῦ χρεωστεῖ καθένας
Ἀπ πρεντάις καὶ γονικά, ὁπεῦ κρατεῦν ἀπ' αὖτον,
Νὰ πίστιον πρὸς τὸν πρίγγιπα, σωζομένου τεῦ ὅρκου,
Τὴν πίστιν γὰρ καὶ τὴν λῃζιάν, ὁπεῦ χρεωστεῦν τεῦ ῥήγα.
Ἐς τοῦτ ὁρίζει, ἤφεραν τὸ ἅγιον Εὐαγγέλιον,
Καὶ λέγουσι τεῦ πρίγγιπα· « Πρῶτον ἰσὺ ὁμοσές μας,
« Νὰ μᾶς κρατῇς εἰς δίκαιον 'ς τεῦ τόπου τὰ συνήθια,
« Εἰς τὴν φραγγιάν, τὴν ἔχομεν, νὰ μὴ μᾶς σκανδαλίσῃς,
« Καὶ μετὰ ταῦτα πάλιν ἡμεῖς νὰ πήσωμεν τὸν ὅρκον,
« Ἐπεὶ συνήθειαν τῶχομεν οὕτως ἐκ τοὺς γονεῖς μας. »

Καὶ ὤμοσεν ὁ πρίγγιπας 'ς τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον
Τεῦ νὰ κρατῇ τοὺς ἅπαντας ὅλους τοὺς Μωραΐτας
Εἰς φραγγιὰν καὶ συνήθειαν, καθάπερ καὶ τοὺς εὗρε [3],
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐπήκασιν ὁμοίως οἱ καβαλάροι
Οἱ φλαμουριάροι ἅπαντες τὸ ὁμάζιον καὶ λῃζίαν,
Ὁπεῦ ἐχρεώστει ὁ καθεὶς διὰ τὸ φέον, τὸ εἶχε,
Σωζομένου τὸ δίκαιον καὶ τεῦ ῥήγὸς τὸν ὅρκον.
Ἐν τούτῳ ἐπαράδωκεν ὁ μπαΐλος τὸ πριγγιπάτον,
Τὰ κάστρη καὶ τὴν αὐθεντιὰν νὰ τὰ κρατῇ ἐκ τὸν ῥήγαν.
Καὶ ἀφότου ἐπαράλαβεν ὁ πρίγγιπας τὰ ὁμάζια,
Τὰ ὀφίκια ὅλα ἄλλαξε, πρῶτον τοὺς καστελάνους,
Καὶ τοὺς σεργένταις τῶν καστρῶν, καὶ ἔβαλεν ἐδικούς του.
Πρωτοβεστιάριν ἔβαλεν, ὁμοίως καὶ τρεζορτιέρην,
Καὶ πρεβεδοῦρον τῶν καστρῶν καὶ ὅλαις ταῖς ἐξουσίαις.
Ἄρξετον δὲ μὲ τὴν βουλὴν γέρου μισὲρ Νικόλα
Καὶ μισὲρ Τζάνε τεῦ Τζαδροῦ τοῦ μεγακοντοσταύλου,
Ὡσαύτως τεῦ μισὲρ Τζιφρὲ ἐκείνου τε Τουρνάε
Καὶ τῶν ἐτέρων του λῃζίων μικρῶν τε καὶ μεγάλων,
Ταῖς πράξαις καὶ ὑπόθεσαις ἐδιώρθωνε τεῦ τοπου.
Εὗρε δὲ καὶ ὁ πρίγγιπας τεῦ τόπου τὸ δημόσιον
Ἐξηλειμένον παντελῶς ἀπὸ τοὺς ῥογατόρους,
Καὶ τεῦ ῥηγὸς ταῖς ἐξουσιαῖς ὁπεῦ τὸν ἐρημώσαν,
Ὅλων βουλὴν ἐζήτησεν τὸ πῶς νὰ ἔχῃ πράξειν,

(1) Notre chroniqueur a déjà grécisé ces deux mots en s'en faisant qu'un, tantôt sous la forme de φρεμενόροι, tantôt sous celle de φλαμενόροι.

(2) Le mot français est ici grécisé sans autre façon.

(3) J'ai rapporté plus haut, p. 184, ce serment d'après le texte même des Assises.

y porter remède. Les plus sensés lui firent entendre que, s'il continuait à entretenir la guerre avec les Grecs, le pays ne pouvait qu'aller en s'épuisant toujours davantage, et que, s'il voulait le remettre en bon état, il devait conclure une paix durable et sûre avec eux, et s'engager mutuellement par serment avec l'empereur que chacun resterait toujours en paix.

Cet avis fut communiqué au conseil et accepté par tous. Le prince envoya donc deux messagers auprès du chef impérial des Grecs de Morée. Il lui fit part de ses intentions pacifiques, et l'invita à lui communiquer à son tour ses intentions, au cas où il aurait les mêmes vues. Le chef impérial agréa cette proposition. Il donna des éloges à la sagesse du prince, et en homme noble et prudent il lui répondit que, conformément à l'habitude de l'empereur de préposer chaque année un nouveau commandant à la tête de ses possessions de Morée, il allait être avant peu de temps remplacé par un autre général, et que, puisqu'il voulait conclure une paix durable et sincère pour une longue suite d'années, il se chargeait, par amitié pour le prince et par zèle pour le repos du pays, d'en faire part lui-même à l'empereur, maître, et qu'il espérait en Dieu que l'em reur agréerait cette proposition. Il expédia effet un messager à Constantinople, auprès l'empereur, pour lui exposer en détail, et les lettres qu'il portait et de vive voix, qu prince Florent, qui venait d'arriver en Mo avait demandé à faire avec lui une paix rable qui permît enfin aux habitants fran et grecs de jouir de quelque repos. L'em reur accueillit d'abord cette proposition; u cependant on ne fit rien ensuite pour con mer cette paix, ainsi que je vous le rappo rai plus bas, et comme vous allez l'appren

A l'époque dont je vous parle, l'emper Michel Paléologue rassembla des troupes p marcher contre Arta [1], et détruire et boule ser, s'il lui était possible, tout le Despotat. despote d'Arta [2] de son côté, ayant appris l'empereur faisait des préparatifs pour u cher contre lui par terre et par mer, réunit chefs et leur demanda leurs conseils sur qu'il avait à faire dans l'intérêt de la con vation du pays. Les plus sensés l'engagère faire un arrangement avec messire Flor

Καὶ ὅλοι οἱ φρονιμώτεροι ἐσυμβουλεύσασί τον,
Ὅτι ἂν θέλῃ νὰ κρατῇ μάχην μὲ τοὺς Ῥωμαίους,
Ἀκόμη καὶ χειρότερον θέλει ἀπορήσει ὁ τόπος,
Ἀλλὰ ἂν θέλῃ καὶ βούλεται τὸν τόπον ν' ἀναστήσῃ,
Ἀγάπην ἃς πήσῃ μετ' αὐτοὺς εἰρηνικὴν στερέαν,
Νὰ ὁμόσῃ μὲ τὸν βασιλέα νὰ στέκῃ πάντα ἀγάπη.
Ἐτότε ἐδόθη ἡ βουλὴ καὶ ἔστερξάν το ὅλοι.
Ἀπέστειλεν ὁ πρίγγιπας μαντατοφόρους δύο
Ἐν τὴν περιέχουσαν κεφαλήν, ὁποῦ ἦτον τῶν Ῥωμαίων,
Ἐτότε γὰρ τοῦ βασιλεὼς ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Δηλώνοντα, ἂν ὀρέγεται νὰ πήσωσιν ἀγάπην,
Νὰ τοῦ μηνύσῃ ἀπόκρισιν νὰ μάθῃ τὴν βουλήν του.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ἡ κεφαλή, καλὸν καὶ τοῦ ἐφάνη,
Ἐπαίνεσε καὶ τὸν πρίγγιπα διὰ φρόνιμον αὐθέντην.
Ἐν τούτῳ γὰρ ὡς εὐγενὴς καὶ φρόνιμος, ὁποῦ ἦτον,
Ἀπέστειλε τοῦ πρίγγιπος ἀπόκρισιν τοιάδε,
Τὸ πῶς ἦτον τὸ τέρμινον κοντὰ νὰ τὸν ἐβγάλουν,
Νὰ ἔλθῃ ἄλλη κεφαλή, καὶ αὐτὸς νὰ ὑπαγαίνῃ,
Καθὼς ἐν' τὰ συνήθια, τὰ κάμνει ὁ βασιλέας.
Καὶ καθὲ χρόνον κεφαλὴν ἄλλασσε 'ς τὸν Μωρέα.
Ἀλλὰ ἀφ' ὧν ὀρέγεται ἀγάπην νὰ ποιήσῃ,
Νὰ ἔ' στερεὰ ἀδιάλειπτη, εἰς ὅσους χρόνους χρῄζει,
Ὡς διὰ τὴν ἀγάπην του καὶ ἀνάπαυσιν τοῦ τόπου,
Τοῦ αὐθεντὸς τοῦ βασιλεως νὰ τὸ παραδηλώσῃ,

Ἐπεὶ ἔχω ὀλπίδα εἰς τὸν Χριστὸν πολλὰ νὰ τὸ ἀγαπήσ
Ἐν τούτῳ γὰρ ἡ κεφαλὴ ἀποκρισάρην στέλλει
Εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐκεῖ εἰς τὸν βασιλέα,
Λεπτομερῶς τὸν ἐμήνυσεν ἐκ στόματος καὶ ἐγγράφως,
Τὸ πῶς ὁ πρίγγιπας Φλωρᾶς ἦλθεν εἰς τὸν Μωρέα
Ἀγάπην στερεὰν ἐζήτησε νὰ πήσῃ μετ' ἐκεῖνον,
Τοῦ νὰ ἔχωσιν οἱ ἄνθρωποι Φράγγοι τε καὶ Ῥωμαῖοι
Ἀνάπαυσιν εἰρηνικὴν νὰ ζήσουν μετὰ εἰρήνης·
Καὶ ὡς βασιλεὰς τὸ ἤκουσε, καλὰ τὸ ἀπεδέχθη,
Ἀλλὰ τίποτε οὐκ ἔπηκεν 'ς αὐτίνην τὴν ἀγάπην,
Καθὼς ὁμπρὸς νὰ τὸ εἰπῶ καὶ ἐσὺ νὰ τὸ ἀκούσῃς.
Ἐν δὲ τοὺς χρόνους καὶ καιροὺς ἐκείνους, ὁποῦ λέγω,
Ὁ βασιλεὺς κὺρ Μιχαὴλ αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
Φυσᾶτα εἰσενόμησε νὰ στείλῃ πρὸς τὴν Ἄρταν [1],
Τὸ δεσποτᾶτον, ἂν δυνηθῇ, ῥήμαξῃ καὶ χαλάσῃ.
Καὶ ὁ δεσπότης ὡς ἔμαθεν ἐκεῖνος δὲ τῆς Ἄρτας [2],
Τὸ πῶς εἰκονομίζετον ὁ βασιλεὺς ἐκεῖνος
Νὰ ἔλθουσιν ἐπάνω του τῆς γῆς καὶ τῆς θαλάσσου,
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του, καὶ ἐπῆρε τὴν βουλήν των,
Ἠρώτησέ τους ἀκριῶς τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν
Μὲ ποῖον τρόπον καὶ ἀφορμὴν τὸν τόπον νὰ φυλάξῃ·
Εἰς τοῦτο οἱ φρονιμώτεροι, ὁποὺ τὸν συμβουλεύουν,
Νὰ πήσῃ γὰρ συμβίβασιν καὶ συμφωνίαις καὶ τρόπον
Μετὰ τὸν πρίγγιπα Μωρεὼς μισὲ Φλωρᾶν ἐκεῖνον,

(1) Il s'agit ici non pas du conquérant de Constantinople, Michel Paléologue mort le 11 décembre 1282, au retour de son expédition d'Orient, et au moment où il avait résolu de réunir toutes ses forces pour ramener à l'obéi l'occident de l'empire, mais de son petit fils.

(2) Nicéphore Ange Ducas Comnene,

Morée, pour l'engager à se joindre à
es troupes. D'après ce conseil, le des-
ya comme messagers deux seigneurs
rudents et des premiers de son con-
rédiger des lettres de créance qu'il
, et les investit du plein pouvoir de
par tous les moyens possibles, un
c le prince Florent, époux légitime de
a princesse Isabelle, fille de sa sœur [1].
ssagers partirent d'Arta pour la Mo-
trouvèrent le prince qui siégeait en
ec ses chefs. Ils lui remirent leurs
créance, et lui firent leurs complin-
nom du despote leur maître. Ils lui
ent ensuite avec détail et de vive voix
ui les amenait dans son pays. Mais
ter les détails oiseux et arriver au
la question, un traité fut conclu par
despote s'obligeait à envoyer son
s, qui s'appelait Thomas [2], en otage
prince, jusqu'à son retour en Morée
troupes, sans vain prétexte et sans
e despote se chargeait de plus de la
e l'entretien de toutes les troupes que
amènerait avec lui.

Ces conventions ainsi réglées, les envoyés retournèrent auprès du despote, auquel ils rapportèrent : qu'ils venaient de conclure un traité par lequel le prince Florent s'obligeait à venir à son secours à la tête de cinq cents hommes d'élite, les meilleurs de toute sa principauté. Ils amenèrent ensuite avec eux le fils du despote qu'ils environnèrent de toutes sortes d'honneurs; ils le conduisirent en Morée dans la ville d'Andravida, et le remirent entre les mains du prince pour qu'il le gardât, conformément à ses désirs. Le prince l'envoya dans la place de Chlomoutzi, et recommanda qu'on le traitât avec honneur, et qu'on le retînt comme otage jusqu'à son retour en Morée Les envoyés apportèrent en outre au prince la solde de trois mois de ses troupes, à partir du moment où l'empereur Paléologue devait commencer contre le despote d'Arta cette guerre si chaude qu'il lui fit par terre et par mer.

Dès que le despote apprit que les hostilités étaient commencées, il prit conseil des siens, et s'occupa avec beaucoup d'activité de ses moyens de défense. De même qu'il avait fait un traité avec messire Florent, prince de Mo-

τὰ φουσάτα του, καὶ νὰ τὸν συμμαχήσῃ.
σθη ἡ βουλὴ, μαντατοφόρους στέλλει
ις φρονίμους τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς του,
πριστάγματα, ἐγγράφως τοὺς τὰ δίδει,
του καὶ ἐξουσιὰν τοὺς ἔδωκε νὰ πήσουν
οῦν καὶ δυνηθοῦν μὲ τὸν Φλωρᾶν ἐκεῖνον,
α γὰρ τοῦ Μωρεὼς, ποῦ εἶχε τὴν ἀνεψιάν του
αζυγεν ἀδελφῆς του θυγάρτην,
ὠνόμαζαν πριγγίπισσαν Ζαμπέαν [1].
ισάρει ἐξέβησαν εὐθὺς ἀπὸ τὴν Ἄρταν,
ς τὸν Μωρεὰ, τὸν πρίγγιπα γὰρ πῦραν,
τὸν του ἔπαιρνε μετὰ τοὺς κεφαλάδαις,
, τὰ εἶχασιν, ἐπροσεκόμισάν τα,,
ος τὰ ἔδωκαν, καὶ ἐχαιρέτησάν τον
ῦ εὐθέντου τους ἐκείνου τοῦ δεσπότου·
; τοῦ εἶπασιν ἐκ στόματος, τὰ εἶχαν,
καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ ἤλθασιν ἐκεῖσε.
φήσω τὰ πολλὰ, νὰ ἔλθω εἰς τὸ τέλος,
ἐβάσθηκαν νὰ δώσῃ ὁ δεσπότης
ος διὰ νὰ βαστᾷ ὄψιδα τὸν υἱόν του,
εν κὼρ Θωμᾶν [2], ὡς οὗ νὰ ὑποστρέψουν,
φῇ ὁ πρίγγιπας 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως
ι φουσάτα του ἄνευ τρόπου καὶ δόλου,
ὁ πρίγγιπας τὴν ῥόγαν τοῦ δεσπότου,

Μὲ ὅσα φουσάτα δυνηθῇ νὰ ἐπάρῃ μετ' ἐκεῖνον.
Καὶ ἀφῶν ἑκατωρθώσασι ταῖς συμφωνιαῖς ἐκείναις,
Οἱ ἀποκρισάρει ἐστράφησαν ἐκεῖ εἰς τὸν δεσπότην,
Καὶ εἶπαν καὶ ἀφίρωσαν, τὸ πῶς ἑκατωρθῶσαν
Νὰ ἔλθῃ ὁ πρίγγιπας Φλωρᾶς μὲ πενταχόσιους πρώτους
Καὶ μὲ τοὺς καλλιώτερους ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
Εἰς συμμαχιὰν καὶ δύναμιν ἐκείνου τοῦ δεσπότου·
Καὶ μετὰ ταῦτα ὥρθωσαν, καὶ ἐπήρασιν ἐκεῖνον
Τοῦ δεσπότου γὰρ τὸν υἱὸν μετὰ τιμῆς μεγάλης,
Καὶ ὑπῆγαν τον εἰς τὸν Μωρεὰ, ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδαν,
Τοῦ πρίγγιπος τὸν ἔδωκαν νὰ πήσῃ, ὡς κελεύει,
Καὶ ὁ πρίγγιπας τὸν ἔστειλε 'ς τὸ κάστρον τὸ Χλωμοῦτζι,
Νὰ στέκεται μετὰ τιμῆς ὄψιδα εἰς τὸ κάστρον,
Ἕως νὰ πήσῃ ὁ πρίγγιπας στρέμμα εἰς τὸν Μωρέα·
Ἤφεραν καὶ τοῦ πρίγγιπος τὴν ῥόγαν τοῦ λαοῦ του,
Τρίων μηνῶν τοὺς ἔδωκαν, τόσον τοὺς ἐπλήρωσαν
Τὸν χρόνον ἐκεῖνον καὶ καιρὸν καὶ ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὁποῦ ἄρχισεν ὁ βασιλεὺς ὁ μέγας Παλαιολόγος
Τὴν μάχην ἐκείνην τὴν ζεστὴν μὲ τὸν δεσπότην Ἄρτας,
Καὶ τῆς θαλάσσης καὶ τῆς γῆς ἐβάλθη τὰ τὸν βλάψῃ.
Ἐνταῦθα ὡς τὸ ἤκουσεν ἐκεῖνος ὁ δεσπότης,
Ἐσκόπησε, ἐβουλεύθηκε μετὰ τῆς βιᾶς μεγάλης,
Μὲ πᾶσα τρόπον καὶ ἀφορμὴν νὰ φυλαχθῇ ἀπ' ἐκεῖνον·
Καὶ ὡσὰν ἐσυμβιβάσθηκε μὲ τὸν Φλωρᾶν ἐκεῖνον

[1] Nous avons vu que Guillaume de Ville-Hardoin avait épousé la sœur du despote d'Arta.

[2] Thomas Ducas Comnène, fils de Nicéphore et d'Anne Paléologue, fille d'Eulogie, qui était sœur de Michel Paléologue.

rée et mari de sa nièce, il résolut d'en faire un autre avec le comte Richard, seigneur et comte de Céphalonie[1], et lui donna sa fille aînée pour qu'il la retînt comme otage jusqu'à son retour[2]. Ce comte fut invité à venir en personne, avec toutes ses troupes, porter secours dans cette guerre au despote, qui s'engageait de son côté à le solder lui et ses troupes. Il arriva en effet aussitôt après cet arrangement à la tête de cent cavaliers, tous hommes d'élite et guerriers consommés. Le prince de Morée passa de Glarentza sur le Despotat. A la première nouvelle de son arrivée, le despote sortit pour aller à sa rencontre, et lui adressa aussitôt le compliment suivant : « Soyez le bienvenu, prince mon bon neveu. C'est maintenant que je suis convaincu de toute votre affection de parent pour moi. » Lorsqu'ils se furent assez embrassés à la grecque, ils partirent et se dirigèrent tout droit sur Arta. Le comte de Céphalonie arriva d'un autre côté.

Qui pourrait décrire toute la joie que manifesta le despote, lorsqu'il vit les Francs dans son pays? Il crut avoir gagné tout l'empire. Le prince fut logé dans l'hôtel du despote, tandis que celui-ci se retira dans l'intérieur du fort. Tous les chefs furent ensuite distribués avec tous les honneurs dus au rang de chacun, surtout les chevaliers et les sergents nobles.

Le despote, avec les grands et les chefs de toutes ses troupes, alla faire visite au prince dans le logement qui lui avait été donné pour lui-même, ainsi que pour le comte Richard, le maréchal, les bannerets et les chevaliers. Tous étaient alors assemblés en conseil et discutaient sur les moyens à employer dans cette guerre où ils étaient venus au secours du despote. Lorsqu'ils virent entrer le despote, tous se levèrent, et ils s'assirent ensuite tous également.

Le despote fut vivement réjoui de trouver le prince et son conseil occupés des moyens les plus propres à faire réussir son entreprise; et dès qu'ils eurent tous repris leurs places, ainsi que je viens de le dire, le despote prit la parole le premier, et dit au prince et aux autres chefs qu'il les remerciait, comme ses amis et comme ses frères, de la tendresse et de l'amitié sincère

Τὸν πρίγγιπα δὲ τοῦ Μωρεῶς, ποῦ εἶχε τὴν ἀνεψιάν του,
Οὕτως ἔπηκεν ὥμοιον μὲ τὸν κόντον Ῥιτζάρδον [1],
Ὁποῦ ἦτον γὰρ τῆς Κεφαλληνιᾶς αὐθέντης γὰρ καὶ κόντος [2].
Ἔδωκέ του διὰ ὄψιδα τὴν πρώτην του θυγατέρα,
Νὰ τὴν κρατῇ εἰς ἀφίρωσιν, καὶ ἐκεῖνος νὰ περάσῃ
Ἀτός του γὰρ σωματικῶς μὲ ὅλα τὰ φουσάτα
Τοῦ νὰ τὸν βοηθήσωσιν 'ς τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχει,
Καὶ νὰ ἔχῃ τὴν ῥόγαν του αὐτὸς καὶ ὁ λαός του.
Ἀφότου ἐσυμβιβάσθησαν ἐκεῖνος καὶ ὁ κόντος,
Ἐπέρασε μὲ ἑκατὸν εἰς ἄλογα ἱππάνω
Ἀνθρώπους ὅλους ἐκλεκτοὺς στρατιώτας τῶν ἁρμάτων,
Καὶ ἀφότου ἐπέρασεν ὁ πρίγγιπας Μωρέως
Ἐκ τὴν Γλαρέντζαν, σὲ λαλῶ, καὶ ὑπᾷ εἰς τὸ Δεσποτάτον.
Ὡς τὸ ἔμαθε καὶ ἤκουσεν ἐτότε ὁ δεσπότης,
Πῶς ἔρχετον ὁ πρίγγιπας, ἐξέβη εἰς ἀπαντήν του·
« Καλῶς ἦλθεν ὁ πρίγγιπας, καλῶς ὁ ἀνεψιός μου,
« Τώρα ἐβλέπω καὶ θεωρῶ τῶν συγγενῶν μου σπλάγχνος. »
Καὶ ὅσον ἐκαταχόρτασε φιλήματα Ῥωμαίων,
Ἐκίνησαν, ἐβιάβησαν ὁλόρθα εἰς τὴν Ἄρταν,
Καὶ ὁ κόντος τῆς Κεφαλονιᾶς ἦλθεν ἐξ ἄλλο μέρος.
Καὶ τίς νὰ ἔγραψε λεπτῶς, τὸ τί χαρὰν ἐπῆκε,
Τὸ εἶδεν τοὺς Φράγγους ἦλθασιν ἐτότε ὁ δεσπότης;

Ἐφάνη του, ὅτι ἐκέρδισεν ὅλην τὴν βασιλείαν.
Ἀπλίκευσαν ὁ πρίγγιπας 'ς τοὺς οἴκους τοῦ δεσπότου,
Καὶ ὁ δεσπότης ἔστεκεν ἀπ' ἔσω εἰς τὸ κάστρον.
Ἐνταῦθα ἀπλικεύσασιν οἱ κεφαλάδες ὅλοι
Τιμητικὰ, ὡς ἔπρεπε τοῦ καθενὸς ἑκάστου,
Καὶ τότε οἱ καβαλαρέοι καὶ οἱ εὐγενεῖς σεργένται.
Ὁ δεσπότης, μὲ τοὺς ἄρχοντας καὶ ὅλον τὸ φουσάτον,
Ἐπῆγαν εἶδαν τὸν πρίγγιπα ποῦ ἦτον πεζευμένος
Μὲ τὸν Ῥιτζάρδον κόντον τε καὶ μὲ τὸν πρωτοστρατόρε
Μὲ ὅλους τοὺς φλαμπουριάριους καὶ μὲ τοὺς καβαλάρους.
Ὁμοῦ γὰρ ἐσυντύχαιναν, καὶ ἔπαιρναν βουλήν τους,
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἤθελαν νὰ πήσουν διὰ τὴν μάχην,
Ποῦ ἦλθαν νὰ βοηθήσωσιν ἐτότε τοῦ δεσπότου.
Καὶ ὡς εἶδαν, ὅτι ἦλθεν ἐκεῖ ἀτός του ὁ δεσπότης,
Εὐθὺς ὅλοι ἐσηκώθησαν, καὶ ἐκάθισαν ἀλλήλως.
Πολλὰ τοῦ ἐφάνηκε καλὸν ἐτότε τοῦ δεσπότου,
Ὅταν κῦρε τὸν πρίγγιπα ὁμοῦ μὲ τὴν βουλήν του,
Καὶ ἐκάθοντανε εἰς βουλὴν τὸ πῶς νὰ ἔχουν πρᾶξιν.
Ἀφότου ἐκαθίσασιν ἀλλήλως, ὡς τὸ λέγω,
Ἄρξετον δὲ τοῦ νὰ λαλῇ ἀτός του ὁ δεσπότης,
Νὰ λέγῃ πρὸς τὸν πρίγγιπα καὶ εἰς τοὺς ἄλλους ὅλους
Τὸ πῶς τοὺς εὐχαρίστησεν ὡς φίλους καὶ ἀδελφούς του,

(1) Il s'appelait Richard III de Tocco. Le père Coronelli dit que ce fut ce Richard, qu'il appelle le marquis Ricciardo de' Tocchi, qui fonda l'évêché de Céphalonie et y érigea un chapitre de chanoines. (Description de la Morée, 2e partie, p. 36.)

(2) Il est probable que ce fut cette fille qui fut mariée ensuite au fils du comte Richard, nommé Jean, comte palatin, sire de Céphalonie et de Zante, comme on peut le voir dans un acte de 1304, signé de ce Jean. (Voyez la notice à l'année 1304.)

avaient fait preuve en accourant avec
mpressement pour le secourir dans la
ue l'empereur venait de lui déclarer. Il
alors, en braves guerriers et en hom-
bles et prudents qu'ils étaient, de lui
leurs conseils sur les moyens à prendre
conduire avec honneur et gloire,
er la louange des hommes. « Si Dieu,
a-t-il, nous accorde la victoire, ja-
aucun Franc ni aucun Grec ne son-
attribuer cette gloire à moi seul qui
ve en guerre avec l'empereur; c'est
i en recevrez tous les éloges et tous les
s; tout le monde sait, en effet, en Ro-
u'il n'existe pas de guerriers supérieurs
çais de la Morée; car vous possédez
ême degré la prudence et l'art de la
»

d le despote eut cessé de parler, le
rit la parole et lui répondit : « Des-
on seigneur et cher oncle, je vous re-
les louanges que vous venez de donner
ves et nobles guerriers qui sont venus
moi dans votre Despotat. Ne croyez pas
oit l'appât de la solde que vous leur

γος, ὅπου ἔδειξαν, τὴν καθαρὰν ἀγάπην,
α μὲ προθυμίαν τοῦ νὰ τὸν βοηθήσουν
χεν, ὅπου ἄρχισεν ἐτότε ὁ βασιλέας.
τοὺς παρακαλεῖ ὡς ἄξιους στρατιώτας,
ς καὶ φρονίμους, τοῦ νὰ τὸν συμβουλεύσουν,
ν πρᾶγμα ἔμπρεπον, νὰ ἔν' διὰ τιμήν τους,
ον καὶ τὸν ἔπαινον νὰ ἔχουν καὶ τὴν δόξαν,
δώσῃ ὁ Θεὸς καὶ ἐπάρωσι τὸ νίκος,
ποστίσῃ γὰρ τινὰς, μηδὲ τοῦτο λογίσῃ
δώσῃ ἔπαινον Φράγγος τε ἢ Ῥωμαῖος,
ν τὴν ἀφορμὴν τοῦ βασιλεὼς τὴν μάχην,
μὴν καὶ ἔπαινον ἐσᾶς τὴν θέλουν δώσῃ·
ρίζουν ἅπαντες 'ς ἔλλην τὴν Ῥωμανίαν,
ὰ ὑρίσκονται κάλλιοι στρατιῶται,
τοὺς Φράγγους τοῦ Μωρεὼς, καθὼς ἐνει ἀλήθεια·
πε τὴν φρόνησιν καὶ τὴν στρατειὰν εἰς ἄκρον. »
γὰρ ἐπλήρωσε τοὺς λόγους ὁ δισπότης,
ὲ ὁ πρίγγιπας ἀπόκρισιν καὶ λέγει·
ε, δισπότη μου, θεῖε μου ἠγαπημένε,
τῶ τοὺς λόγους σου τὸν ἔπαινον τὸν εἶπες
τους τοὺς καλοὺς τοὺς εὐγενεῖς στρατιώταις,
σήμερον ἐμοῦ ἐδῶ εἰς τὴν συντροφιάν μου.
ροφορῶ σέ το, καὶ κράτει το 'ς ἀλήθειαν,

lais, souldiers ou soudoyers, répond dans notre expression employée dans le texte grec.
α γαίτονι γαίτων. Alcman, λθ'.

avez envoyée en Morée qui les a décidés à vous offrir leurs secours en qualité de militaires salariés[1]; car cette solde ne leur suffirait même pas à payer les armes et les chevaux qu'ils ont dû acheter pour venir vous secourir d'une manière honorable au moment du besoin. Quant à moi, je vous assure, et vous pouvez m'en croire, que c'est uniquement par affection pour vous, par suite de nos liens de parenté, et par ces égards de bon voisinage[2] qui engagent des voisins à se secourir mutuellement, que je suis accouru à votre secours. Peut-être ai-je cédé aussi à cette habitude qu'ont les Français de courir aux armes toutes les fois qu'ils entendent parler d'une bataille dans laquelle ils peuvent être utiles; car ce sont de braves guerriers qui préfèrent l'honneur et la louange des hommes au butin, à l'argent et aux salaires. Voilà dans quelle intention nous sommes accourus auprès de vous; et soyez assuré, mon bon oncle, que la plupart d'entre les nobles guerriers que vous voyez ici, seraient venus, s'ils l'eussent pu, à leurs propres frais et sans exiger de vous une épingle[3]. Tous sont accourus en amis et en hommes nobles pour vous offrir leurs services dans le

« Ὅτι διὰ τὴν ἀγάπην σου καὶ τὴν ἀνάκρασίν σου,
« Ἦλθον ἐτοῦτοι μετ' ἐμέν' ἐδῶ εἰς τὴν βασιλειάν σου,
« Καὶ μὴ λογίσῃς τίποτε, ὅτι διὰ χρειὰν ῥόγας,
« Ὁποῦ καὶ τοὺς ἀπόστειλες ἐκεῖ εἰς τὸν Μωρέα,
« Ἤλθασιν ὡς ῥογάτορει [4], ὅπου νὰ σὲ δουλεύσουν·
« Ἐπεὶ ἡ ῥόγα, τὴν ἔλαβαν, οὐδὲν τοὺς σώζει μόνον
« Τοῦ νὰ πληρώσουν ἅρματα καὶ ἄλογα, ὅπου ἠγοράσαν,
« Νὰ ἔλθωσι τιμαριτικὰ 'ς τὴν χρείαν, ὅπου ἔχεις.
« Καὶ ἐτοῦτο λέγω δ' ἐμὲ, καὶ κράτει το ἀλήθειαν,
« Ὡς διὰ τὴν ἀγάπην σου καὶ συγγενότητά μας,
« Διοῦ εἴμεθεν καὶ γείτονες [5] καὶ πρέπει νὰ βοηθοῦμεν
« Ὁ εἷς τὸν ἄλλον γείτονα ὅταν τοῦ κάμνῃ χρεία·
« Πάλιν διὰ τὸ σύνηθον τὸ ἔχουν πάντα οἱ Φράγγοι,
« Ὅταν ἀκούσουν 'ς ἅρματα, ὅτι νὰ κάμνουν χρείαν,
« Εἰς μάχαις πάντα τρέχουσι, διοῦ ἐνει στρατιῶται,
« Καὶ κάλλιον ἔχουν τὴν τιμὴν, τὸν ἔπαινον τοῦ κόσμου,
« Παροῦ τὰ κούρση ἢ χρήματα, ἢ ῥόγαν νὰ ἐπάρουν,
« Καὶ εἰς ἐτοῦτον τὸν σκοπὸν ἐδῶ ἤλθαμεν 'ς ἐσένα.
« Καὶ κράτει το, καλὲ θεῖε μου, 'ς ἀλήθειαν τὸ λέγω,
« Ἐὰν εἴχασι τὴν δύναμιν οἱ πλέον ἀπαὶ τούτους,
« Ὁποῦ θεωρεῖς ὅτι ἐνει ἐδῶ οἱ εὐγενεῖς στρατιῶται,
« Ἀπὸ ἐδικοῦ τους νὰ ἔπιναν τὴν ἔξοδόν τους ὅλην,
« Καὶ ἀπὸ σοῦ μὴ ἐπήρασιν ἕνα μικρὸν βελόνιν [6],

(3) Le texte dit *une petite aiguille*. La locution familière par laquelle je traduis le grec est très répandue en France parmi le peuple.

besoin que vous avez d'eux. Ils vous promettent en attendant, et je vous promets avec eux, que nous ne quitterons pas le Despotat sans avoir combattu les troupes impériales entrées dans votre pays, et avoir reçu la mort ou l'avoir donnée à nos ennemis. »

Le despote remercia beaucoup le prince. Ils prirent ensuite conseil sur ce qu'ils avaient à faire. La discussion fut longue, et il fut enfin decidé que, dès le lendemain matin, on mettrait les troupes en marche, et qu'on se dirigerait tout droit d'Arta sur Joannina, où ils avaient appris que les troupes ennemies étaient arrivées. Tous se réjouirent de l'espérance que les Grecs consentiraient à accepter le combat, et ils priaient Dieu de vouloir bien leur inspirer une semblable résolution. Les hérauts d'armes proclamèrent aussitôt de la part du despote, du prince et du maréchal, que toutes les divisions des Francs eussent à se tenir prêtes à marcher sous les bannières du grand-maréchal de Morée partout où on le verrait se porter. Le lendemain matin les divisions se mirent en marche, se dirigeant sur Joannina.

Le Grand-Domestique, qui commandait les troupes de l'empereur et avait plein pouvoir d'agir, fut informé que le prince de Morée et comte de Céphalonie étaient arrivés à Arta a toutes leurs troupes salariées par le despot qu'ils s'avançaient tout droit pour l'attaq Aussitôt il s'adressa aux premiers de son c seil et leur demanda leur avis. On décida ce serait une honte et un grand blâme pour s'ils partaient de cette place, et qu'il v mieux s'y tenir jusqu'à ce qu'on fût parf ment informé de ce qui se passait. Peu de te s'écoula avant qu'ils apprissent d'une man certaine que les Francs étaient arrivés à et marchaient tout droit sur Joannina. A c nouvelle, le Grand-Domestique et toutes troupes, sans attendre une nouvelle délib tion, levèrent leurs tentes et quittèrent l quartiers. Ils se mirent en marche et parti précipitamment, et sans autre disposition taire que celle que chacun trouvait à pr de prendre. Ils ne déployèrent pas leurs b nières, ils ne livrèrent aucune bataille, ils se mirent en déroute et prirent la fuite le chemin qu'ils avaient suivi en venant d Vlachie, comme si les Francs les eussent pour vis la lance à la main, ou pire encore. De l térieur de la place de Joannina on les vit m

« Ἀλλὰ ἦλθασιν ὡς φίλοι σου ὡς εὐγενεῖς, ὁποῦ ἔνει,
« Νὰ σὲ δουλεύσουν εἰς τὴν χρειὰν, ποῦ θεωροῦν ὅτ' ἔχεις.
« Ἐν τούτῳ ὑπόσχονται αὐτοὶ καὶ ἐγὼ ἐμοῦ μετ' αὐτους,
« Μὴ διαζῶμεν ἀπ' ἐδῶ ἀπὸ τὸ δεσποτάτον
« Ἕως νὰ πολεμήσωμεν μὲ τὰ φουσάτα ἐκεῖνα
« Τὰ στέκονται εἰς τὸν τόπον σου αὐτὰ τοῦ βασιλέως,
« Ἢ νὰ γευθοῦμεν θάνατον, ἢ ἐκεῖνοι ν' ἀποθάνουν. »
Ἐνταῦθα ἀπεκρίθηκε τὸν πρίγγιπα ὁ δεσπότης,
Εὐχαριστῶντά του πολλὰ αὐτὸς καὶ ἄρχοντές του,
Εἰς ὅσον γὰρ ἐλάλησεν ὡς εὐγενὴς, ὁποῦ ἔνει,
Καὶ οὕτως ἐπήρασι βουλὴν τὸ πῶς νὰ ἔχουν πραξειν
Τὰ λόγια, τὰ εἶπασι πολλὰ, τὰ ἐλαλῆσαν,
Τὸ δὲ τὸ τέλος εἶπασι νὰ ὀρθώσουν τὰ φουσάτα·
Ἐπὶ τὴν αὔριον τὸ ταχὺ νὰ ἐξέβουν ἐκ τὴν Ἄρταν,
Ὁλόρθα εἰς τὰ Ἰωάννινα νὰ ἀπέλθουν ἐκεῖσε
Ὅπη ἐκεῖ ἐμάθασιν, ὅτι ἦσαν τὰ φουσάτα·
Καὶ ἂν θελήσουν οἱ Ῥωμαῖοι νὰ ἔχουν πολεμήσῃ,
Αὐτῖνοι εἶν' χαιράμενοι, καὶ ὁ Θεὸς νὰ δώσῃ.
Εὐθέως ἐδιαλάλησαν ἐκ μέρους τοῦ δεσπότου,
Καὶ τότε, ἐκ τοῦ πρίγγιπες καὶ ἐκ τοῦ πρωτοστρατώρου,
Νὰ εἶν' τ' ἀλάγια ἕτοιμα οἱ Φράγγοι καὶ οἱ Ῥωμαῖοι,
Νὰ ἀκολευθοῦν τὰ φλάμπουρα τοῦ μεγαπρωτοστράτορος
Τὰ τοῦ Μωρέως, λέγω σε, ἔνθα ἂν ὑπαγαίνῃ.
Εἰς τοῦτο αὔριον ταχὺ ἐκίνησαν, ὑπάγουν
Ὀρθὰ 'ς τὰ Ἰωάννινα ἀλάγια τοῦ φουσάτου.
Ὁ μίγας ὁ δομέστικος, ποῦ ἦτον τοῦ βασιλέως
Ἐπάνω εἰς τὰ φουσάτα του κεφαλὴ καὶ αὐθέντης,
Ὑπῆγασι καὶ εἶπαν τον, ἐπληροφόρησάν τον,
Τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγγιπας ἐκεῖνος τοῦ Μωρέως
Καὶ ὁ κόντος τῆς Κεφαλονιᾶς μὲ ὅλα τὰ φουσάτα,
Ἔτ' τὴν Ἄρταν ἀποσώσασι 'ς τὴν ῥόγαν τοῦ δεσπότου,
Ὀρθὰ εἰς αὐτῖνον ἔρχονται τὸ νὰ τὸν πολεμήσουν.
Λαλεῖ τοὺς κεφαλάδαις του τοὺς πρώτους τῆς βουλῆς τω
Βουλὴν ἐπήρασιν ἐμοῦ τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξειν,
Καὶ οὕτως ἀριρώσασι, καὶ ἐβεβαίωσάν τον,
Ὅτι ἐὰν ἐμίσευσαν ἀπαὶ τὸ κάστρον ἐκεῖνο,
Μεγάλη τους κατηγοριὰ ἤθελ' εἶσθαι καὶ ψέγος,
Ἀλλὰ νὰ στέκωσιν ἐκεῖ νὰ μάθουν τὴν ἀλήθειαν.
Μετὰ ταῦτα τοὺς ἤφεραν ἀληθινὰ μαντάτα,
Τὸ πῶς οἱ Φράγγοι ἔσωσαν, καὶ ἔνει εἰς τὴν Ἄρταν,
Καὶ εἰς τὸ κάστρον ἔρχονται ὀρθὰ τῶν Ἰωαννίνων.
Τὸ ἄκουσέ το ὁ δομέστικος καὶ ὅλα τὰ φουσάτα,
Τὸ πῶς οἱ Φράγγοι ἔσωσαν, καὶ ἔνει εἰς τὴν Ἄρταν,
Οὐδὲν ἀνάμειναν πισῶς κἀμμίαν βουλὴν νὰ πάρουν,
Εὐθέως ἐξετέντωσαν, καὶ ὤρθωσαν ταῖς κατεύναις,
Ἀφίδια, ὡς εὑρέθησαν, ἐκίνησαν ὑπάγουν,
Οὔτε φλάμπουρα ἐσήκωσαν, οὐ πόλεμον ἐδῶκαν,
Ἀλλ' ὥσπερ νὰ τοὺς ἐδίωχναν οἱ Φράγγοι μὲ κονδάρια,
Οὕτως καὶ ἀσχημότερα ἐβάλθησαν, ἐφεύγαν
Τὴν στράταν, ὁποῦ ἦλθασιν ἀπ' ἔσω ἐκ τὴν Βλαχίαν.
Τὸ εἶδόν τους ἐκ τὰ Ἰωάννινα, ἀπ' ἔσω ἀπὸ τὸ κάστρο
Ἐγνώρισαν, ἐσκόπησαν, ὅτι οἱ Ῥωμαῖοι φεύγουν.

n désordre, et l'on s'aperçut qu'ils étaient
. Lorsque le despote apprit qu'ils fuyaient
i murs de Joannina, il s'en réjouit beau-
t accourut avec empressement auprès du
auquel il communiqua ces nouvelles.
tendez-vous donc pour les poursuivre?»
s le prince, et aussitôt il donna ordre au
al Nicolas de Saint-Omer de réunir les
et de répartir les divisions de manière à
r leur marche, et à arriver assez promp-
à Joannina, pour y atteindre les Grecs
u'ils fussent trop éloignés et donnassent
peine à poursuivre. L'armée arriva le
me à Joannina, où elle trouva les quar-
Grecs que les Francs occupèrent. Le des-
si que les bannerets et les premiers de
, vinrent à la tente du prince, où ils pri-
eil sur ce qu'ils devaient faire. Ils ar-
qu'ils devaient poursuivre sans relâche
i qui fuyait, et l'attaquer, selon qu'ils le
nt tous, et au cas où ils ne l'attein-
pas, ravager le pays de l'empereur en
e.

ndemain matin ils se mirent en marche
oute qu'avaient prise leurs adversaires.
ce fit alors prier le despote de passer au-
lui, et l'invita à envoyer quelques-uns
gens au Grand-Domestique, comman-
l'armée ennemie, pour lui dire, de la
part du prince et du despote, qu'ils l'attendaient sur le champ de bataille pour se mesurer avec lui, et qu'il n'était pas digne d'un aussi brave guerrier que lui de venir chercher le combat et de se mettre aussitôt en retraite pour revenir sur ses pas au moment même où il l'avait trouvé.

Ceux qui reçurent l'ordre de porter cette demande partirent avec rapidité, et atteignirent bientôt les Grecs. Ils leur crièrent de loin qu'ils venaient en message, et demandèrent à être reçus pour rendre compte de la mission qu'ils avaient acceptée sous serment. Le Grand-Domestique donna ordre de les introduire près de lui avec un sauf-conduit, et ils lui dirent: «Le prince et le despote saluent votre seigneurie, et vous préviennent, en amis et en frères, que, puisque vous avez trouvé ceux que vous cherchiez, ils croient qu'il est de votre honneur de les attendre dans la position que vous jugerez la plus avantageuse pour vous, afin de leur donner le temps d'arriver avec leurs troupes et de pouvoir se mesurer avec vous. Faites donc, en homme sage et noble, ce qui convient à votre honneur, et n'écoutez pas les conseils de ceux qui voudraient vous entraîner à des choses indignes de vous. Autrement vous tomberiez dans la honte, et mériteriez les reproches de l'empereur, qui ne manquerait pas de vous accabler de sa disgrâce. »

ος καὶ ἔμαθεν ἐτότε ὁ δεσπότης,
ωμαῖοι ἔφυγαν ἐκ τῶν Ἰωαννίνων,
ς ἐγίνατον, δρομέως ἐδιώξη
ἦτον ὁ πρίγγιπας, λέγει τον τὰ μαντάτα.
ί τε ὁ πρίγγιπας, λέγει τον. « τί ἀναμένεις; »
πρωτοστράτορα ἐκεῖνον ντὲ Χαντομέρη,
νὰ συναχθοῦν ὅλα μας τὰ φουσάτα.
για χωρίσετε, σπουδαίως ἂς ὑπαγαίνουν
ς τὰ Ἰωάννινα νὰ φθάσωμεν τοὺς Ῥωμαίους,
μακρύνουν ἀπ' ἐμᾶς, καὶ κελασθοῦμεν πλέον. »
, ἐπάγαιναν, ἔσωσαν τὴν ἐσπέραν,
ἐ Ἰωάννινα, ὁποῦ ἦσαν αἱ κατεῦναις,
ὑταῖς ἀπλίκευσαν, καὶ ἔμειναν οἱ Φράγγοι.
ὅταν τοῦ πρίγγιπος ἀπῆλθεν ὁ δεσπότης,
οἱ φλαμεσυριαροὶ καὶ οἱ πρῶτοι τεῦ φουσάτου,
πέρασιν ὁμεῦ, τὸ πῶς νὰ ἔχουν πράξειν,
ς ἐφρώσασι κατώπισθε νὰ τρέχουν
ὑσεῦ ἔφευγαν, καὶ ἂν τύχῃ νὰ τοὺς σώσουν,
ώσουν μετ' αὐτὺς, καθὼς τὸ ἠγαπεῦσαν.
ὲν τοὺς σώσουσι, θέλουσι δὲ κουρσεύσειν
ς τόπους βασιλεὺς ἐκεῖ εἰς τὴν Ῥωμανίαν.
ν αὔριον τὸ πρωΐκινουν καὶ ὑπαγαίνουν,
ἦταν τὴν ὁδὸν ἐλόρθα ὡδηγεῦαν.

Ὁ πρίγγιπας ἐλάλησε, καὶ ἦλθεν ὁ δεσπότης,
Καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτὸν νὰ ὀρθώσῃ τὸν λαόν του,
Νὰ εἰποῦσι τοῦ δομεστικοῦ τοῦ πρώτου τοῦ φουσάτου
Ἐκ μέρους γὰρ τοῦ πρίγγιπος ὁμοίως καὶ τοῦ δεσπότου,
Τὸ πῶς τοὺς ἀνακράζουσι καὶ νὰ τοὺς ἀναμείνουν,
Νὰ παραδιαβάσωσιν ἀλλήλως εἰς τὸν κάμπον·
Ἐπεὶ οὐκ ἦτον ἄξιον 'ς τοιοῦτον καλὸν στρατιώτην
Νὰ ἔλθῃ γυρεύοντα στρατειὰν καὶ τρόπον τοῦ πολέμου,
Καὶ ἀφὼν εὗρε τὸν πόλεμον ἕτοιμον, νὰ μισεύσῃ.
Ἐκεῖνοι, ὁποῦ ὡρίσθησαν νὰ ὑπᾶν εἰς τοὺς Ῥωμαίους,
Γοργὸν πολλὰ ἐσπούδασαν, σύντομα τοὺς ἐφθάσαν,
Ἀπὸ μακρόθεν τοὺς λαλοῦν μαντατοφόρει ἔνει,
Καὶ νὰ τοὺς δέξωνται νὰ εἰποῦν τὸ ἔνει ὡρκισμένει.
Ὥρισεν ὁ δομέστικος, ἀφροντισιὰν τοὺς δίδουν,
Ἦλθαν καὶ ἐπλησίασαν, καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον.
« Τὴν εὐγενειάν σου χαιρετοῦν πρίγγιπας καὶ ὁ δεσπότης,
« Ὡς φίλον δὲ καὶ ἀδελφὸν, ἐτοῦτο σὲ μηνοῦσιν·
« Ἀφὼν πῦρες τὸ ἤθελες, καὶ ἐκεῖνο, τὸ ἐγυρεῦες,
« Παρακαλοῦν σε, ἀνάμεινε εἰς τόπον ἐπιδέξιον,
« Νὰ ἔλθουν μὲ τὰ φουσάτα τους νὰ ἔχετε πολεμήσει.
« Καὶ ὡς φρόνιμος καὶ εὐγενὴς ποίησον τὴν τιμήν σου,
« Μὴ σὲ ἀναγκάσωσι τινὲς, καὶ πάθῃς ἀτιμίαν,
« Καὶ πίσῃς εἰς κατηγοριάν, καὶ ὁ βασιλεὺς χολιάσῃ. «

Le Grand-Domestique répondit : « Je fais mes compliments au prince de Morée et au despote, comme à des frères et à des amis. Prévenez-les de ma part que si toutes mes troupes eussent été disposées à suivre mon commandement, je n'aurais pas manqué de me rendre à leur invitation; mais j'ai dans mon armée des Turcs et des Cumans dont les chefs refusent d'obéir à mes ordres. »

Les messagers, après cette réponse, revinrent sur leurs pas. Partout sur leur chemin ils rencontraient des traîneurs, des chevaux qu'on avait abandonnés parce qu'ils étaient harassés de fatigue, des armes et toutes sortes d'effets jetés par les troupes en fuyant. Ils prirent avec eux tout ce qu'ils purent, rejoignirent leur propre armée, et rapportèrent la réponse du Grand-Domestique. Quand le prince et le despote apprirent que l'ennemi continuait toujours à fuir de toutes ses forces, ils donnèrent ordre à leurs troupes de courir le pays. Tout le pays de l'empereur fut en effet bientôt détruit et dévasté. Ils firent un grand butin et causèrent d'autant plus de dommages au pays que les habitants se croyaient parfaitement en sûreté sachant que l'armée impériale bloquait la place de Joannina. Ce malheur leur arriva donc inopinément, et ils eurent beaucoup à souffrir des excursions des cavaliers qui ravageaient le pays.

A peine deux jours s'étaient-ils écoulés qu'on apporta au despote la nouvelle que les ennemis étaient arrivés dans le golfe d'Arta avec soixante galères génoises [1], et qu'ayant débarqué à Prévéza, ils dévastaient le pays et se dirigeaient tout droit sur Arta. Le despote s'affligea vivement de cette nouvelle, parce qu'on lui assurait que ces bâtiments génois étaient à la solde de l'empereur [2], et qu'ils s'avançaient contre lui pour lui faire tout le dommage possible. Le despote passa alors promptement auprès du prince, et lui communiqua ses craintes que l'ennemi ne vînt occuper son pays. Le prince lui répondit : « Vous savez, seigneur et oncle, que je n'ai quitté la Morée et ne suis venu que pour vous secourir dans la guerre où vous vous trouvez engagé. Ordonnez donc, tant que je serai dans le Despotat, tout ce dont vous aurez besoin, et je suis prêt à le faire. »

Ἐκεῖνος ἀπεκρίθηκε, καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·
« Ἐγὼ τὸν πρίγγιπα Μωρεὼς ὁμοίως καὶ τὸν δεσπότην,
« Ὡς ἀδελφοὺς καὶ φίλους μου, πολλὰ τοὺς χαιρετίζω,
« Καὶ εἰπέ τους εἰς πληροφοριὰν ἐκ μέρος ἐδικόν μου,
« Ὅτι ἂν ἦτον ὁ λαὸς τοῦ βασιλεὼς, ὁποῦ ἔχω,
« Εἰς ἐδικόν μου θέλημα, νὰ ἔπηκα, τὸ ὁρίζουν.
« Ἀμὴ ἐδῶ εὑρίσκονται Τοῦρκοι τε καὶ Κουμάνοι,
« Ὁποῦ ἔχουν κεφαλάδαις τους καὶ ἐμέν' οὐκ ἐφροντίζουν. »
Τὸ ἤκουσαν τὴν ἀπόκρισιν, ἐστράφησαν ὀπίσω,
Στριφόμενοι εὑρήκασι καὶ ἄλλους πολλοὺς ἀνθρώπους,
Ποῦ εἶχαν ἄλογα ἔρημα, τὰ ἦσαν ἀποσταμένα,
Καὶ ἄλλων πολλῶν τὰ ἅρματα, ὁμοίως καὶ ταῖς κατούναις,
Ὁποῦ τὰ ἔῤῥιχταν φεύγοντα ἐκεῖνα τὰ φουσάτα,
Καὶ ἐπῆραν, ὅσα ἠμπόρεσαν καὶ ἤλθαν εἰς τὸ φουσάτον,
Καὶ εἶπαν τὴν ἀπόκρισιν τοῦ μέγα δομεστίκου.
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγγιπας ὁμοίως καὶ ὁ δεσπότης,
Ὅτι ὑπᾶσι φεύγοντα, ὅσον νὰ ἠμπορεῦσιν,
Ὥρισαν τὰ φουσάτα τους, καὶ ἐβάλθησαν εἰς κοῦρσον,
Ἐξήλειφαν, καὶ ἐρήμεναν τόπον τοῦ βασιλέως,
Πολὺ κοῦρσεν ἐποίησαν, ζημίαν εἰς τοὺς τόπους.
Ὁ τόπος ἦτον ἄρσες, εἰ ἄνθρωπει ἀπεθαῤῥοῦσαν
Διὰ τὰ φουσάτα, τὰ ἔστεκαν 'ς τὸ κάστρον Ἰωαννίνων,

Καὶ ἐξάφνως τοὺς ὑπόπισαν, μέγα κακὸν ἐπᾶθαν.
Ἐκείνη ἡ ἱππεδρομὴ τὸ κοῦρσον, ὁποῦ ἐγίνη,
Οὐδὲν ἐπελυπάρασε μόνον καὶ δύο ἡμέραις,
Εὐθὺς μαντάτα ἤφεραν ἐτότε τοῦ δεσπότου,
Τὸ πῶς ἐκαταλάβασιν εἰς τὸν κόρφον τῆς Ἄρτας,
Κάτεργα ἐξῆντα ἤλθασι, τὰ ἔνει τῶν Γενουβέσων [1],
'Σ τὴν Πρέβεζαν [2] ἀποζευσαν, κουρσεύουν τὰ χωρία,
Καὶ ὥρμησαν καὶ ἔρχονται ὁλόρθα εἰς τὴν Ἄρταν·
Τὸ ἀκούσῃ δὲ καὶ μάθῃ το ἐτοῦτο ὁ δεσπότης,
Μεγάλως τὸ ἐβαρίθηκε, καὶ σφόδρα ἐλυπήθη,
Διεῦ τὸν ἐπληροφόρησαν, ὅτι ἔν' τοῦ βασιλέως,
Τὰ εἶχε ῥογεύσῃ ἀπ' αὐτοὺς, λέγω τοὺς Γενουβέσους,
Καὶ ἔρχονται ἐπάνω του, ζημίαν νὰ τοῦ κάμευν·
Εἰς τοῦτο ἐδιάβηκε σύντομα ὁ δεσπότης
Ἐκεῖ, ὁποῦ ἦτον ὁ πρίγγιπας, καὶ εἶπέ του τὰ μαντάτα,
Καὶ εἶχε φόβον ἄμετρον μὴ πιάσωσι τὴν χώραν·
Εἰς τοῦτο ἀπεκρίθηκεν ὁ πρίγγιπας καὶ εἶπε·
« Γίνωσκε, θεῖε αὐθέντη μου, ἀλήθειαν σὲ τὸ λέγω,
« Ἐγὼ διὰ τοῦτο ἦλθα ἐδῶ, καὶ ἄφηκα τὸν Μωρέα,
« Νὰ εἶμαι εἰς βοήθειαν σου 'ς τὴν μάχην, ὁποῦ ἔχεις·
« Λοιπὸν ἕως εὑρίσκεμαι ἐδῶ εἰς τὸ Δεσποτάτον,
« Ὅριζε, εἴ τι χρῄζεσαι, καὶ ἐγὼ νὰ τὸ πληρόνω· »

(1) On appelait alors en français les Génois Genevois, de l'italien *Genova*.

(2) Un traité conclu à Ninfée en 1261, entre Michel Paléologue et les Génois, fixe à cinquante le nombre des galères qui devaient être fournies à l'empereur sur sa demande, et déterminer la solde que celui-ci devait payer à tous les Génois employés à bord. Voyez mes *éclaircissements hist.* ce traité si favorable au commerce de Gê

s le despote le remercia vivement et ordonna aussitôt à son maréchal de

» εὐχαρίστησι μεγάλως ὁ δισπότης·
ὁ πρίγγιπας τὸν πρωτοστράτωρά τον,

s ce vers se trouve une lacune dans le ma- Paris. Je l'avais indiquée dans ma première s pouvoir en déterminer l'étendue; mais le e Copenhague donne après ce vers quatre- vers relatifs à cette même campagne d'Arta, ite à ce récit. Après ces quatre-vingts vers, de Copenhague se termine brusquement et re tronquée après ces mots : « Ils arrivèrent t dans le canton de Vonitza, » (p. 208) sans des derniers feuillets du manuscrit de Paris, nt épisode de Geoffroy de Brienne, qu'on va texte. Il paraît même que le récit de la cam- mpereur contre le despote Nicéphore est loin lètement terminé. Tel qu'il est, le morceau ne partie de cette lacune est cependant im- je le rétablis dans la traduction. Ce manuscrit que, bien que tronqué au commencement, au fin, n'en est pas moins fort intéressant. Non- style grec est meilleur que celui du manuscrit écriture plus rapprochée du commencement du siècle, époque à laquelle écrivait le chroni- quelques lacunes du manuscrit de Paris y sont me on l'a vu pages 125 et 131, et certains plus développés. Parfois, il est vrai, ce ne sont trois vers ajoutés; mais quelquefois aussi les modifications sont beaucoup plus essentielles. ra par les deux exemples que je vais rapporter. e 194, première colonne, les onzième et dou- du texte grec :

:α, ἂν ὁρίγεται νὰ πάωσιν ἀγάπην
ὁ μηνύσῃ ἀπόκρισιν νὰ μάθῃ τὴν βουλήν του,

cés par huit vers. Après avoir dit, comme le e Paris, que « Le prince envoya deux messa- du chef impérial des Grecs de Morée; » au lieu qui suit, le manuscrit de Copenhague ajoute : argea de lui communiquer (*au chef impérial* t de lui dire: que le prince de Morée venait cette partie du pays soumise à la domination ; qu'il avait trouvé ce pays désert et entiè- pé, et qu'on lui avait répondu que c'était là e la guerre faite par l'empereur à la princi- telle est en effet l'œuvre de la guerre : les ntrées du monde, la guerre les détruit et les solitude; que si donc il désirait faire amitié ce de Morée, il eût à lui faire connaître ses chef impérial, etc. » (*Le reste comme dans de Paris.*)

me page 194, à la deuxième colonne, une importante est fournie par le manuscrit de faire sonner les trompettes afin de se mettre en retraite[1].

Τὰ σαλπίγγια νὰ δώωσι, νὰ πήσουν στρέμμα ὀπίσω[1].
(*Lacune du manuscrit de Paris.*)

Copenhague. Après avoir dit que le chef annuel impérial de la Morée allait être remplacé par un autre qui pourrait être porteur de la volonté impériale, et qu'il était donc utile « d'expédier un messager à Constantinople auprès de l'empereur, pour lui exposer en détail et par les lettres qu'il porterait et de vive voix, que le prince Florent, qui venait d'arriver en Morée, avait demandé à faire avec lui une paix durable, qui permît enfin aux habitants français et grecs de jouir de quelque repos, » le manuscrit de Paris termine brusquement son récit pour passer au despote d'Arta, comme on le voit dans les sept vers suivants (9 à 15 de la 2e col.) :

Καὶ ὡς βασιλεὺς τὸ ἤκουσε, καλὰ τὸ ἀπεδέχθη,
Ἀλλὰ τίποτε οὐκ ἔπηκεν 'ς αὐτίνην τὴν ἀγάπην,
Καθὼς ὁμπρὸς νὰ τὸ εἰπῶ καὶ ἐσὺ νὰ τὸ ἀκούσῃς.
Ἐν δὲ τοὺς χρόνους καὶ καιροὺς ἐκείνους, ὁποῦ λέγω,
Ὁ βασιλεὺς κὺρ Μιχαὴλ αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
Φουσάτα οἰκονόμησε νὰ στείλῃ πρὸς τὴν Ἄρταν,
Τὸ δισποτάτον, ἂν δυνηθῇ ῥημάξῃ καὶ χαλάσῃ.

Au lieu de ces vers, le manuscrit de Copenhague donne une addition toute nouvelle et fort intéressante dont voici le sens :

« A cette nouvelle (*des intentions pacifiques du nouveau prince de Morée*) l'empereur fut charmé. Le nouveau chef qu'il allait envoyer en Morée était un certain noble seigneur de la cour impériale, nommé Philanthropinos, faisant partie des douze familles du palais; ce fut lui qu'il chargea de faire connaître sa réponse à messire Florent, prince et seigneur de Morée. Dès son arrivée en Morée, Philanthropinos envoya un messager au prince et le chargea de la réponse de l'empereur. Il lui faisait savoir : que lui-même était arrivé comme chef impérial en Morée, et qu'il avait reçu l'ordre de son souverain d'aller le trouver, et d'avoir un entretien avec lui au sujet de la paix que le prince demandait à conclure. Le prince lui envoya dire aussitôt, par deux chevaliers porteurs de ses serments écrits et d'un sauf-conduit, qu'il eût à se rendre à Andravida. Philanthropinos prit avec lui les plus expérimentés des chefs impériaux, et, accompagné d'une suite honorable, il se rendit à Andravida, où le prince était déjà arrivé, accompagné aussi de ses chefs, les plus habiles qui fussent alors en Morée. Dès que le prince et Philanthropinos furent réunis, ils entrèrent aussitôt en conférence au sujet de la paix qu'ils voulaient conclure. Ils mirent par écrit les divers chapitres de la trêve et les jurèrent, le prince le premier, puis le chef impérial ensuite. Le prince lui adressa alors la parole en ces termes : « Je vous prie, mon ami, de ne pas recevoir mes paroles avec déplaisir; je vais vous parler et m'expliquer avec franchise. Vous voyez

de vos yeux que je suis seigneur et prince en Morée; que je puis y faire tout ce que bon me semble; que ma volonté y est respectée et immuable; que je ne suis soumis à aucune nécessité étrangère, et que mon pouvoir se maintiendra aussi longtemps que cela pourra me convenir. Il n'en est pas ainsi de votre seigneurie, mon frère, vous le savez; vous ne gouvernez ce pays qu'à terme, et vous ne pouvez rien faire qui dure au-delà de ce terme. Ainsi comme c'est moi, moi le seigneur et maître perpétuel de ce pays, qui ai signé en personne, il convient que ce soit aussi l'empereur qui signe en personne. Je désire donc qu'il fasse dresser un acte scellé de la bulle d'or, afin que je le conserve entre mes mains pour sûreté de la paix, de même que vous avez entre vos mains mes lettres scellées de mon sceau. Le chef impérial répondit alors : « Messire, votre puissante seigneurie dit la vérité; je le déclare, tout ce que vous dites est parfaitement vrai. Si donc vous voulez que tout se fasse conformément à ce que vous demandez, ordonnez à deux de vos chevaliers de venir avec moi. Je les ferai accompagner par deux nobles seigneurs grecs, et j'écrirai à mon saint maître pour lui faire part de ce que désire et demande votre seigneurie, afin qu'il ordonne qu'on mette par écrit les chapitres de la trève, qu'il les fasse sceller de la bulle d'or, et qu'il fasse lui-même, en présence des deux chevaliers envoyés par vous, un serment conforme à celui que vous avez fait. » Le prince ayant entendu ces paroles, les approuva fort, et donna l'ordre à messire Jadre, son grand-connétable, et à messire Geoffroy d'Aunoy, seigneur d'Arcadia, de se rendre tous les deux à Constantinople, auprès de l'empereur. Philanthropinos lui-même s'y rendit avec eux. L'empereur leur fit un très gracieux accueil. Il trouva fort désirable de conclure la trève et la paix avec le prince de Morée, à cause des grandes dépenses que lui occasionnaient les troupes qu'il était obligé d'envoyer dans ce pays pour résister aux Français. Il fit aussitôt écrire les chapitres de la trève, fit rédiger son serment et le scella de la bulle d'or; puis, en présence des deux chevaliers, il jura en personne de s'y conformer, et le remit entre leurs mains. Ils le prirent, revinrent en Morée, et le donnèrent au prince qui le reçut avec de vives démonstrations de joie. Lorsque la trève et la paix furent ainsi garanties entre l'empereur et le prince de Morée, celui-ci, en homme sage qu'il était, se livra tout entier à l'administration de son pays et au développement de toutes les ressources qui s'y trouvaient. Il vivait en paix avec ceux des Grecs qui étaient sujets de l'empereur, et tous prospérèrent, Français et Grecs. L'empereur s'étant ainsi assuré les moyens de vivre en bonne paix avec le prince de Morée, se décida bientôt à attaquer le despote d'Arta, Kyr Nicéphore. Il nolisa soixante galères génoises et leur ordonna de mettre à la voile et de sortir de la Morée pour entrer dans le golfe

[A ce signal, les escadrons commencèrent leur mouvement en arrière. Dans l'endroit où ils dressèrent leurs tentes, ils formèrent de leurs cavaliers trois divisions et un corps de mille cavaliers et ordonnèrent à ceux-ci de se porter en toute hâte au secours d'Arta, « dans la crainte,

d'Arta, de débarquer dans l'intérieur du Xéroméron, près d'Arta, et de courir et ravager tout le pays. Il fit aussi avancer en même temps par terre quatorze mille hommes de cavalerie et trente mille d'infanterie; car on en comptait tout autant. Ces troupes partirent de la Romanie, traversèrent la Vlachie et arrivèrent sous les murs de Joannina, devant le château de Lambros. Ils y dressèrent aussitôt leurs tentes pour en faire le siége. Le fort de Lambros est très élevé. Il est construit dans un marais et tout entouré du grand lac Ozeros. Les habitants y entrent au moyen d'un pont, et on ravitaille la place à l'aide de barques; et pourvu que ce fort soit approvisionné suffisamment, les habitants pensent que le monde entier ne pourrait s'en rendre maître. Ici je cesse de vous parler de l'empereur, et je vais vous conter la conduite du despote. »

Tous ces détails sont, comme on le voit, fort intéressants pour l'histoire des dernières années du treizième siècle et de la domination française en Morée, et se lient fort naturellement avec les faits suivants, qu'ils expliquent. Les détails géographiques sont, comme tous ceux donnés par cette chronique, d'une exactitude parfaite, et quoique les lieux n'aient pas conservé les mêmes noms, on peut presque toujours les reconnaître par la description qui en est donnée. Ainsi le château de Lambros, par exemple, est le château du Lac, qui commande Joannina; le grand lac Ozeros (*ozeros* est un mot slave qui signifie *lac*) est le lac de Joannina, et non le Grand-Ozeros, situé beaucoup plus loin. A tout prendre, cette chronique est une des plus intéressantes des auteurs byzantins, et je me félicite d'avoir le premier mis tous les amis de l'histoire en état de l'apprécier. En la republiant une seconde fois, et en mettant le premier au jour le texte tout entier, au bas de ma traduction, j'ai moins pour but l'avancement de la philologie grecque, dont je suis juge peu compétent, que celui de notre histoire nationale dans tous ses embranchements, étude à laquelle a été dévouée la meilleure partie de ma vie. La partie philologique de cette chronique va d'ailleurs être traitée d'une manière tout-à-fait satisfaisante, puisqu'un professeur aussi éclairé et aussi scrupuleux que M. Landois se charge de publier le texte du manuscrit de Copenhague dans un volume de la Byzantine de Bonn.

Au reste, bien que j'aie été le premier à publier en entier cette chronique, plusieurs autres avant moi lui avaient rendu justice. Outre Ducange, qui l'a souvent citée dans son précieux Glossaire grec, il m'est tombé l'année dernière entre les mains, chez M. de la Reynaudie libraire de Toulouse, une histoire en grec moderne, que j'ai aujourd'hui en ma possession, et qui contient une analyse rigoureuse et suivie de cette chronique, analyse certainement faite sur un autre manuscrit que ceux de Copenhague et de Paris, ou celui de Berne qui est la reproduction de ce dernier, puisque j'y trouve, sur les l

ince, que la flotte génoise ne nous y
, pendant que nous de notre côté nous
ons en droite ligne par derrière. » Alors
irent en marche et allèrent sans s'ar-
pendant les troupes de l'empereur qui
à bord des galères génoises débarquè-
lles arrêtèrent des gens du pays et leur
èrent où était le despote, et s'il avait
i des forces imposantes et quelques
étrangères. Ceux-ci les informèrent
ce qui venait de se passer; ils leur di-
e le prince de Morée et le comte de
nie étaient arrivés avec toutes leurs
et qu'aussitôt leur arrivée, sur la nou-
l leur fut donnée que le Grand-Domes-

tique était arrivé de son côté et assiégeait la place de Joannina, ils s'étaient mis en mouvement pour marcher directement sur lui; mais que le Grand-Domestique, apprenant leur approche, avait levé le siége et avait pris la fuite; qu'alors ceux-ci s'étaient mis vivement à sa poursuite pour l'atteindre; « et depuis peu, ajoutèrent-ils, on nous a dit qu'ils avaient taillé ses troupes en pièces et qu'ils revenaient de ce côté et qu'ils sont même sur le point d'arriver. » A ces nouvelles, les chefs des galères qui avaient fait débarquer leurs trébuchets et leurs échelles de siége pour aller attaquer la place d'Arta, les firent précipitamment replacer à bord de leurs terides [2]. A ce moment on leur

possessions françaises et grecques en Morée et
ses autres points, des détails qui n'existent pas
manuscrits que je cite ici. L'histoire grecque dont
t intitulée :

Ἱστορικὸν πιριέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους, ἀρχόμενον ἀπὸ κτίσεως κόσμου μέχρι τῆς ἐνεστανταντινουπόλεως καὶ τῶν ἀκολούθων σουλτανων, μὲν ἐκ διαφόρων ἀκριβῶν ἱστοριῶν καὶ εἰς τὴν ὕστεραν μετεγλωττισθέν. — Παρὰ τοῦ ἱερωτάτου κυροῦ Μονεμβασίας, κυρίου ΔΩΡΟΘΕΟΥ. Un vol. éd., Venise, 1743; 2e éd., Venise, 1786.

t voir à la suite de ma notice les morceaux de
nique qui sont évidemment tirés de la Chroni-
que, bien qu'elle n'y soit jamais nommée ou
et dont l'insertion dans cette compilation his-
e Dorothée, avait été jusqu'ici inaperçue.

révéza.

texte grec dit τιρίτις. Les terides étaient des
oats de transport. C'est un mot d'origine ca-
uvent employé par Ramon de Muntaner dans
que qui suit celle-ci. Il est probable qu'après
ions des Catalans au commencement du XIVe siè-
terreur qu'ils portèrent dans les provinces de
grec, ce mot usité par eux aura passé dans la
ecque. La Chronique de Muntaner qui suit
plication de beaucoup de termes relatifs à ces
à leurs manœuvres. On trouvera dans la note,
, tout ce qui concerne les personnes composant
d'un vaisseau au XIIIe siècle, et pour compléter
n, je donne ici les stipulations entre saint Louis
ois, qui font connaître tout ce qui compose le
l'un navire à la même époque.

ur coté 456-24 des Archives du royaume contient
tre la république de Gênes et le roi saint Louis,
la commune s'engage à faire faire pour 14,000 l.
leux vaisseaux destinés au voyage d'outre-mer,
Je donnerai ici tout ce qui dans ce traité est
à notre objet.

s rex liberè permittet extrahi et eximi homi-

nibus Januæ et nunciis ipsorum arbores et antennas atque timones et timonarias ad cosum et pro cosu dictarum duarum navium, de forestâ domini regis que vocatur foresta de Anglis. »

Suivant les prescriptions données par saint Louis, voici quelle devait être la composition du vaisseau.

« Primò videlicet, quod quelibet navis debet esse longitudinis in carinâ cubitorum 31, longitudinis de flodâ in flodam cubitorum 50, altitudinis in sentinâ palmorum 17 1/2, altitudinis in primâ cooperta palmorum 9, altitudinis in secundâ cooperta palmorum 8, altitudinis in orlo palmorum 5, amplitudinis in mediâ navi palmorum 40 1/2.

« Item, debet habere barcham unam, canterium, barchas duas de parascalmo et gondolam unam, furnitas de omni sartiâ et apparatibus ad ipsas barchas pertinentibus.

« Item, timones duos, qui debent esse laborati et affetati palmorum 9.

« Item, arborem unam de prorrâ, longitudinis cubitorum 51, grossitudinis palmorum 15 minus 1/4; et debet esse dicta arbor affaitata palmorum 12 1/2.

« Item, arborem unam de medio, longitudinis cubitorum 47, grossitudinis palmorum 12 minus 1/4; et debet esse affaitata dicta arbor palmorum 11 1/2.

« Item, antennas de prorrâ pecias 3, quarum 2 debent esse pro qualibet cubitorum 41 et sunt penne; alia verò pecia debet esse cubitorum 35; et debet esse car. grossitudinis palmorum 7 1/2; et debent esse affaitate palmorum 7 1/4.

« Item, antennas de medio pecias 2, una quarum debet esse longitudinis cubitorum 37, alia cubitorum 32, grossitudinis palmorum 7 minus 1/4; et debent esse affaitate palmorum 6 1/2.

« Item, antennas pro velono, pecias 3, 2 quarum debent esse longitudinis pro qualibet cubitorum 38, alia verò cubitorum 30; et debent esse grossitudinis pro qualibet palmorum 7 minus 1/4 et affaitate palmorum 6 1/2.

« Item, debet habere centanaria quadringenta canabis

apporta la nouvelle que les troupes franques arrivaient en effet. Aussitôt ils envoyèrent prévenir leurs propres troupes, dispersées çà et là pour courir le pays et qui déjà avai vagé la contrée, brûlé les villages et ment pillé le canton de Vagenetia, sit

lumbardi filati et comissi pro sarciâ navis et barchæ faciendâ et complendâ.

« Item, debet habere vela sex cotoni infrascriptarum mensurarum, videlicet : pro artimono, cubitorum 66, velum unum terzarolium cubitorum 61, velum unum cubitorum 56, velum unum cubitorum 52.

« Item, velum unum de medio, cubitorum 58, velum unum cubitorum 52, de medio. Quorum duo vela sint de cotono massilie, videlicet : terzarolium de prorrâ et velonum de prorrâ.

« Item, debet habere ancoras ferri 26, videlicet ancoras 20 que sint pro quâlibet cantariorum 8, et ancoras 6 que sint cantariorum, 10 pro qualibet.

« Item, debet habere vegeces pro aquâ tenendâ pro mezaroliis 2,000.

« Item, debet esse navis quelibet parata et furnita de stabulariis ad sufficientem pro portandis equis 100.

« Item, debet habere pro onneranda nave in portu Januæ festos 14 pro qualibet nave.

L'acte qui suit, annexé au même dossier, est encore plus détaillé.

In nomine Domini. Amen. Nos Johannes de Marino et Conradus Panzanus, cives Janue, naulizamus et locamus vobis, dominis Johanni Poilevilani, militi, magistro Henrico de Campo-Repulso, clerico, et Guillermo de Morâ, nunciis et ambaxatoribus domini regis Francorum (sicut apparet per litteras dicti domini regis, roboratas ejusdem domini regis sigillo, tenor quorum inferiùs continetur) navim unam que vocatur Bona-ventura, de mensuris infrà scriptis et cum sarciâ et rebus rescriptis et cum marinariis 38 et que est in schario varaginis : que navis debet esse :

Longa per carenam cubitos 25.

Et de rodâ in rodam cubitos 38.

Alta in sentinâ palmos 14 minus 1/4.

In coopertâ primâ inferiori, alta palmos 9 minus 1/3.

In correorum palmos 6 1/2.

Alta in orlo palmos 4.

Ampla in coopertâ palmos 30.

Sarcia infrascripta.

Arbore de prorrâ, longitudinis cubitorum 40, grossitudinis palmorum 8, furnita ejus sarciâ ad sufficienciam.

Arbore de medio, longitudinis cubitorum 37, grossitudinis palmorum 7 1/2 cum suâ sarciâ ad sufficientiam.

Que arbores sunt et esse debent sane.

Anthenarum peciis 7 bonis et sannis et convenientibus dicte navi.

Sarcia de canavo in summa centanana 124.

Velis 5 de cotono, novis, convenientibus dicte navi.

Anchoris 18 de canteriis, 5 usque in 6 pro qualibet.

Timonibus 2, grossitudinis palmorum 7 pro qualibet, anis et convenientibus dicte navi.

Barchis 2 de paleschalmo, furnitis remis et omnibus furnimentis suis.

Rucis pro aquâ pro mezaroliis 1,000.

Quamquidem navim de dictis mensuris et cu bus aliis et singulis suprà dictis ipsi navi necessar dominis ambaxatoribus nomine dicti domini re mus sive naulizamus, finito precio librarum 2,4 nensium... Pro suprà dicto itaque precio sive m mitto et convenio vobis dictis dominis ambax dicto nomine, quod dictam navim ità furnitam e ratam omnibus rebus sive necessariis ut dictum ducam et consignabo, sive conduci et consignat vobis, seu mandato domini regis, in Aquis-mort die octo mensis Madii proximò venturi, anno 1270, sannam et stagnam coopertis, et compl tello et staiariis pro equis ponendis, et cum aliis et singulis suprà dictis, et demum cum effe nium rerum necessariarum ipsi navi ad bonum tum, sicut expedit habere navim ultrà mare tra in Passagio cum equis et peregrinis. Et tali suprà dictum est, dictam navim vobis dictis amb bus dicto nomine promittimus habere paratam ductam ad dictum locum de Aquis-mortuis u dictum terminum.

Insuper promittimus et convenimus vobis di baxatoribus, quod honerabimus seu honerari nostris expensis in dictâ nave omnes illas res qu seu dicto domino regi placuerit in ipsâ navi pos poni facere, et quod non honerabimus sive hon ciemus vel permittamus honerari aliquas res in absque scientiâ dominis regis seu ejus mandati.

Item, promittimus et convenimus vobis dicto quod jurabimus si in dictâ navi fuerimus, sive il dictâ nave fuerint jurabunt, ad sancta Dei evang vare et custodire dictum dominum regem et suam et omnes res suas et gentis sue, et eidem nibus obedire et complere, et viagium quod ide nus rex facere voluerit :

Insuper ei pacto incontinenti apposito, promit conveniemus vobis dicto nomine, quod, ex quo dic de mandato domini regis vel ejus nuncii, separa de dicto loco de Aquis-mortuis, si voluntas fueri regis vel ejus nuncii quod dicta navis applicare d aliquam insulam vel portum vel alium locum, bendo consilio vel expectare, quod illuc cum illâ teneamur si fuerimus, et illi qui in dictâ navi fu teneantur et ibi expectare. Et si necesse fuerit similiter discaricare res et equos, reducere seu re cere in ipsâ navi, salvo quod intelligatur, et t dictas res et equos honerare et exhonerare usque sive littus mare.

Si fortè contingerit dictum dominum regem

mer, après y avoir fait des prisonniers. remiers des cavaliers francs qui arrivè- ırent les mille cavaliers du despote dé- pour se porter en avant. Tous ceux qu'ils rent à terre, Grecs et Génois, et qui résistè- ls les passèrent au fil de l'épée et firent les prisonniers. Ceux qui étaient à bord des génoises prirent alors conseil entre eux nt ils pourraient incommoder le despote. us sages et les plus expérimentés dirent : savez tous, et il convient de vous le rap- quelles sont les volontés de l'empereur. avez qu'il a ordonné au Grand-Domes- le se mettre en marche avec ses troupes trer dans le Despotat par terre, pendant us nous y porterions par mer, afin s prêter un mutuel secours, autant que ux le pourraient permettre. Mais puis- 'est enfui sans livrer de combat et qu'il ené ses troupes sur lesquelles nous de- compter, et que, comme vous le voyez, ce de Morée et le comte de Céphalonie rrivés avec leurs Francs et se sont réunis pote, comment pourrions-nous, nous qui s que des troupes de pied, porter le dans l'intérieur du pays. Vous avez vu nt nous venons de perdre les soldats que ıvions débarqués et qui ont été surpris troupes du despote composées de cava- Toutefois, restons dans notre station jus- 'arrivée du despote. Nous pourrons voir ous-mêmes le nombre des troupes du de Morée et en donner avis au saint eur. » Au moment où ils étaient encore à rer, arrivèrent le despote et le prince eurs troupes. Lorsqu'ils surent que les Gé- 'avaient pas marché sur Arta, le despote rempli de joie ; et en apprenant que les s étaient encore dans le port [1], il se dis- pensa de donner l'ordre de courir le pays. Lorsque le prince en eut aussi été informé, il dit au despote : « Puisque les galères génoises sont encore dans le port, ne mettons pied à terre nulle part jusqu'a ce que nous soyons arrivés en leur présence avec toutes nos trou- pes, hommes de pied et cavaliers. Là, dressons nos tentes vis-à-vis les galères, afin de bien garder le lieu et les empêcher de débarquer et de nous causer quelque dommage ; car au- trement ce serait une honte pour nous. » Ainsi que l'ordonna le prince, ainsi fut-il exécuté ; les trompettes sonnèrent, l'armée se mit en marche et parvint au port, dans lequel se trouvaient les galères des Génois. Là ils dressèrent leurs tentes et prirent leurs canton- nements. A cette vue les galères tirèrent les an- cres et prirent la haute mer. Le despote déli- béra alors avec le prince, pour savoir ce qu'il devait faire et comment il devait agir. Le prince, en homme expérimenté, dit au despote, « Il me semble, mon cher oncle, que nous devons res- ter dans ce même endroit où nous sommes campés, afin de les empêcher d'effectuer un débarquement, ou de commettre le moindre dégât ou même de faire de l'eau. Envoyez aussi vers les troupes stationnées en dehors de nos cantonnements pour qu'elles aient à garder également la côte et les empêcher de faire du dégât. » Ainsi ordonna le prince, ainsi fit le des- pote. Les Grecs et les Génois qui étaient sur les galères à la solde de l'empereur, voyant tout ce qui se passait, s'en émerveillaient et se deman- daient où le prince avait trouvé des troupes si considérables et si belles et toute cette armée. Ils en louèrent grandement le prince, et dirent que lui seul avait pu organiser l'expédition et la conduite de cette armée, formée à la disci- pline des Francs et à la tactique de l'Occident.

ım, dictam navim ibidem tantum detineri, quo ret quod yemaret, quâ occasione illius yemationis, et solvetis nobis, seu dari et solvi facietis in ipso alibi ubi yemaret ipsam navim, facto domini regis, 60 turonenses per centum summe dicti nauli, sci- ras 960 turonenses.

ser promittimus et convenimus vobis dictis am- bus, quod in dicto loco dictam navim iterum ho- ras seu honerari faciemus omnibus illis rebus que t dicto domino regi, cum barchis dicte navis melius fieri potuerit, et demum cum ipsâ navi et is ibo ad illum locum ad quem placuerit domino regi vel ejus mandato. Et ibidem, si necesse fuerit, ex- honerabo sive exhonerari faciemus ipsam navim ut dic- tum est, etc.

(Les pouvoirs des ambassadeurs sont datés : Apud sanc- tum Germanum in Laxâ, die Jovis post octavam Pasche anno 1269.)

L'acte est daté ainsi :

Actum Janue in domo Guillelmi de Cura, 1269, in- dictione 11, die 8 Madii-Junii inter nonas et vespras ; testes octo.

(1) De Prévéza.

Ceux des galères, voyant donc que là où se tenaient le prince et le despote il leur serait impossible de commettre aucun dégât, se réunirent en conseil. « Eloignons-nous d'ici, se dirent-ils, et portons-nous par un autre lieu sur la terre ferme, là où nous puissions débarquer avec sécurité; et s'il se peut nous ferons du butin et ravagerons le pays; car il serait vraiment honteux pour nous de retourner à Constantinople sans avoir fait aucun dégât dans le pays du despote. » Ainsi fut résolu, ainsi fut-il fait. Ils levèrent donc les ancres et prirent les rames, et ils arrivèrent promptement dans le canton de Vonitza [1].]

Dans le temps de l'administration du vieux messire Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes et bail de Morée, un certain noble Français, originaire de Champagne, portant le nom de messire Geoffroy de Brienne, et cousin germain du seigneur de Caritena, ayant appris que ce seigneur venait de passer dans l'autre monde sans laisser d'héritier, conçut l'idée de se rendre en Morée pour réclamer la seigneurie de Caritena [2]. Il mit ses domaines en gage, emprunta de l'argent pour entretenir huit sergents et les emmener avec lui, prit des certificats des prélats et des seigneurs, qui attestèrent p leurs seaux qu'il était bien le cousin légitime de sang de messire Geoffroy, seigneur de Ca tena, fit des préparatifs dignes de sa naissan se mit à la tête de ses huit sergents, et par de la Champagne, en se dirigeant sur Napl où il trouva le roi. Il lui fit voir les certific dont il était porteur, et déclara que, conformé ment aux usages reçus parmi les Francs, il v nait, en sa qualité de parent et de chef de famille, prendre possession de son héritage, faire son hommage tel qu'il est exigé par la l Le roi, après avoir entendu ce discours et ses certificats, fit écrire au bail de Morée, vieux messire Nicolas de Saint-Omer, pour tous les seigneurs de Morée eussent à se réu et à former une cour plénière, chargée d'ex miner les certificats apportés de la France messire Geoffroy. Au cas où cette cour trou rait ses réclamations justes et fondées, elle ét autorisée à le mettre en possession du fort Caritena et de ses dépendances, et à lui en d ner l'investiture.

Quand la cour réunie à Glarentza eut vu certificats de messire Geoffroy et l'ordre roi, elle donna lecture de toutes les pièces

Εἰς τὸν καιρὸν τῆς ἐξουσιᾶς τοῦ γέρου μισὲρ Νικόλα
Ἐκείνου τοῦ ντὲ Σαντομὲρ τῆς Θήβας τοῦ αὐθέντου,
Ὁποῦτον μπαΐλος 'ς τὸν Μωρεὰ ἐκείναις ταῖς ἡμέραις,
Ὀκάποιος Φράγγος εὐγενὴς ἦτον ἐκ τὴν Τζαμπάνιαν,
Μισὲρ Τζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, τὸ ἐπίκλην ντὲ Πριέρε,
Ἐξάδελφος ἦτον ἐκεινοῦ τοῦ αὐθέντου Καρηταίνας,
Καὶ ἤκουσε καὶ ἔμαθεν, ὅτι ἐμεταστάθη
Ὁ αὐθέντης τῆς Καρήταινας, ποῦ ἦτον ἐξάδελφός του,
Καὶ οὐκ ἀνέμεινε ἀπ' αὐτοῦ παιδί του κληρονόμος·
Ἦλθέ του ὄρεξις καλὴ νὰ ἀπέλθῃ εἰς τὸν Μωρέα,
Καὶ νὰ γυρεύσῃ τὴν αὐθεντιὰν τοῦ αὐθέντου Καρηταίνου· [2]
Τὸν τόπον του ἐσημάδευσεν, ὑπέρπερα ἐδανείσθη,
Σεργέντας ὀκτὼ ἐῤῥόγευσε, καὶ εἶχε μετ' ἐκείνου,
Ἀπὸ ἀρχιερεῖς καὶ ἄρχοντας ἐπῆρε μαρτυρίαν
Ἐγγράφως μὲ ταῖς βούλαις τους, τὸ πῶς ἐμαρτυροῦσαν,
Ὅτι ἦτον ἐξάδελφος γνήσιος κατὰ σάρκα
Τοῦ αὐθέντου τῆς Καρήταινας μισὲρ Τζεφρὲ ἐκείνου·
Οἰκονομήθη εὐγενικὰ, ἐπῆρεν ὀκτὼ σεργένταις,
Ἐξέβη ἀπὸ τὸν τόπον του, ἐβάλθη νὰ ὁδεύῃ,
Ἦλθεν εἰς τὴν Ἀνάπολιν, καὶ ηὗρηκε τὸν ῥῆγαν,
Ταῖς μαρτυρίαις του ἔδειξεν ἐκείναις, ταῖς ἐβάστα,
Καὶ ἦλθε πρὸς τὸ σύνηθες, τὸ ἔχουσιν οἱ Φράγγοι,
Ὡς γενικάρχους συγγενεῖς νὰ ἔχῃ τὸ γονικόν του,
Τὸ ὁμάζι ἐπρεζέντισεν, ὡς τὸ ἔχουσι συνήθειον·
Ὁ ῥῆγας ὡς τὸ ἤκουσε, καὶ εἶδε ταῖς μαρτυριαῖς του,
Ὥρισε, καὶ ἐγράψασι 'ς τὸν μπαΐλον τοῦ Μωρέως,
Ἐκείνου τοῦ ντὲ Σαντομὲρ τοῦ γέρου μισὲρ Νικόλα,
Ὅπως νὰ ἔλθουν ἅπαντες ἄρχοντες τοῦ Μωρέως,
Νὰ πήσουν κούρτην δυνατὴν νὰ ἴδουν ταῖς μαρτυρίαις,
Ὁποῦ ἐβάστα ἐκ τὴν Φραγγιὰν μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος·
Καὶ εἰ μὲν εὕρουν, ὅτι ζητᾷ μὲ τρόπον δικαιοσύνης
Τὸ κάστρον τῆς Καρήταινας μὲ τὴν περιοχήν της,
Νὰ τοῦ ἔχῃ δώσει τὴν νομὴν, καὶ νὰ τὸν ῥεβεστίσῃ.
Καὶ ὡς εἴδασι ταῖς μαρτυριαῖς τὸν ὁρισμὸν τοῦ ῥῆγα
Ἡ κούρτη, ὁποῦ ἤσασιν ἐκεῖ εἰς τὴν Γλαρέντζαν
Ἀνάγνωσε ταῖς μαρτυριαῖς, ὁποῦ ἤφερε μετ' αὐτου·
Ἀφῶν ἐσύντυχαν πολλὰ, εἶπαν καὶ ἀναφέραν
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἔπηκεν αὐθέντης Καρυταίνου,

(1) Vonitza est située sur la langue de terre qui forme au midi le golfe d'Arta. Ici se termine le manuscrit de Copenhague. Il est évident que le récit du chroniqueur devait être plus complet et s'étendre au moins jusqu'à la mort de Michel Paléologue. Il ne paraît pas que la chronique allât au-delà. La compilation de Dorothée, extraite évidemment de cette chronique, se termine aussi, p les événements de Morée, à l'année 1282. (Voyez morceau de Dorothée dans ma notice.)

(2) Les événements qui ont fourni le sujet de cet é sode sont antérieurs à l'arrivée de Florent de Hainaut Morée; mais je ne puis en déterminer l'année précise.

lors une assez longue discussion, dans la-
on rendit particulièrement compte de la
te qu'avait tenue le seigneur de Caritena,
'il s'était révolté et avait passé à Thèbes
é du Mégas-Kyr, avec lequel il était venu
al et armé faire la guerre au prince
me son souverain naturel, dont il re-
pour son fort de Caritena et pour tout
maine. Comme il avait manqué à sa foi
it révolté contre son souverain, il avait
hérité, lui et ses descendants. Quelque
après, les grands de la principauté obtin-
pendant du prince, par leurs instantes
, que ses propriétés lui seraient rendues,
condition qu'il ne les posséderait qu'à
e domaine transmissible seulement aux
s nés de son corps. Tous ces faits exa-
messire Geoffroy fut invité à se présen-
l'évêque d'Olène prit la parole, et lui
a de point en point la décision de la
fondée sur la conduite qu'avait tenue le
ur de Caritena, conduite qui l'avait fait
iter lui et sa famille, conformément aux
reçus dans tous les royaumes, et d'après
s tout homme qui manque à sa foi et
les armes contre son souverain est privé,
a famille, de ses terres et de sa souve-
. « Ainsi, dit l'évêque en terminant,
voyez, mon ami, que vous n'avez aucun droit à faire valoir à l'appui de la demande que vous nous faites. »

Quand messire Geoffroy de Brienne entendit la décision qu'on rendait contre lui, en opposition à toutes ses espérances, il revint dans son logis et s'assit tout seul, pleurant et se lamentant comme s'il eût perdu tout le royaume de France qui eût été sien. Après deux jours, il se mit à agiter dans son esprit et à considérer quelle serait sa position s'il retournait en France sans avoir réussi dans son projet. Il vit que tout le monde se rirait de lui et le blâmerait d'être revenu sans aucun autre résultat que d'avoir dépensé son argent. Il se dit donc en lui-même: « Plutôt mourir que de revenir sans rien faire et sans profit. »

Il fit alors connaissance avec un certain homme du pays, et prit de lui les renseignements les plus exacts sur les places du pays de Scorta, telles que Araclovon et Caritena, sur leur situation, sur la nature de leurs fortifications, sur la force de chacune, et sur les troupes qui les gardaient[1]. Cet homme, qui connaissait fort bien les deux places, lui donna les renseignements les plus circonstanciés. Messire Geoffroy bâtit là-dessus son projet. Il s'avança dans l'intérieur de la Morée, et arriva à Xénochori[2]. A son arrivée en cet endroit, il feignit de tomber dangereusement malade, et dit à tout

ῳ ἐξ͂ρεβόλευσε, καὶ ἐδιέβη εἰς τὴν Θήβαν,
ι καὶ ἐπολέμησε μετὰ τὸν μέγαν κύρην,
μένος εἰς φαρίν, τὸν πρίγγιπα Γουλιάμον,
τε αὐθέντης φυσικός, καὶ ἐκράτει ἀπ' ἐκεῖνον
ριν τῆς Καρήταινας καὶ ὅλον του τὸν τόπον,
ε τὸν αὐθέντην του καὶ ἐγίνη δημεγέρτης,
τοῦτο ἀκληρήθηκεν αὐτὸς καὶ ἡ γενεά του·
ὰ ταῦτα οἱ ἅπαντες ὅλου τοῦ πριγγιπάτου
γγικα ἐδεήθησαν καὶ ἐπαρακάλεσάν τον,
ρεψε τὸν τόπον του μὲ συμφωνιὰν καὶ τρόπον,
ι νὸν τὸ ἔδωκα νὰ τὸ κληρονομήσῃ
ι τέκνον ἀπ' αὐτὸν νὰ ἔνῃ ἐκ τὸ κορμί του·
ο ἐκαλέσασι μισὲρ Τζεφρέν, καὶ ἦλθεν.
πος τῆς Ὤλενας ἐβάσταξε τὸν λόγον,
ί τον λεπτομερῶς τὴν τήρησιν τῆς κούρτης,
ξιν, ὁποῦ ἔπηκεν αὐθέντης Καρυταίνου,
τὸν ἀκληρήσασιν αὐτὸν καὶ τὴν γενεάν του
συνήθεια, τὰ ἔχουσιν εἰς ὅλα τὰ ῥηγάτα,
ρωπον ἄπιστον νὰ ἔνῃ δημεγέρτης·
νὰ ἀκληρᾶται αὐτός, ἔπειτα ἡ γενεά του,
ν τόπον καὶ αὐθεντιάν, ὅσον κρατεῖ καὶ ἔχει·
ε, φίλε μου καλέ, λέγω σε τὴν ἀλήθειαν,
« Δίκαιον ἐσένα οὐκ ἔρχεται εἰς τοῦτο, ποῦ ζητάεις. »
Ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος ντὲ Πριέρες,
Πῶς ἐπῆρεν ἀπόφασιν ἐκ τὸν σκοπὸν, ὁποῦ εἶχεν,
Ἐδιέβη εἰς τὴν κατοῦναν του, καὶ ἔκατζεν, κατὰ μόνας,
Πολλὰ ἔκλαυσεν, ἐθρήνησεν, ὡσὰν νὰ εἶχε χάσει
Ὅλον τὸ ῥηγάτον τῆς Φραγγιᾶς νὰ ἦτον ἐδικόν του·
Διαβόντα δὲ ἡμέρας δυὸ, ἐβάλθη νὰ σκοπίζῃ,
Νὰ ἀναβάνῃ λογισμοὺς, πῶς ἠμπορεῖ νὰ πράξῃ,
Ἐὰν διαβῇ εἰς τὴν Φραγγιὰν ἐξ οὗ νὰ κάμῃ ἔργον,
Ὅλοι τὸν θέλουσι γελᾷ, μέμφεσθαι, καὶ ὀνειδίζει,
Διοῦ ἐστράφη ἄνεργος, τὴν ἔξοδόν του χάσεν·
Εἰς τοῦτο εἶπε πρὸς αὐτὸν· « Κάλλιον νὰ ἀποθάνω,
« Παροῦ νὰ μείνω ἄνεργος, νὰ μὴ διαφορέσω. »
Ὀκάποιον εὗρε τοπικὸν ἄνθρωπον, καὶ ἐφιλεύθη,
Ἠρώτησέ τον, ἀκριβῶς νὰ τὸν πληροφορήσῃ,
Τὰ κάστρη, τὰ ἔνει 'ς τὰ Σκορτὰ, τὸ Ἀράκλοβον πῶς στεκει,
Ὡσαύτως ἡ Καρύταινα, πῶς ἔνει καμωμένα,
Τίνα ἔνει δυναμώτερα, καὶ τί λαὸν νὰ ἐπάρουν[1]·
Καὶ ἐκεῖνος, ὁποῦ ἤξευρε τὰ δύο κάστρη ἐκεῖνα,
Λεπτομερῶς τὸν ἑρμήνευσε, καὶ ἐκαθωδήγησέ τον.
Ἀφότου ταῦτα ἤκουσεν, ἐπῆρε τὸν σκοπόν του,
Ἐκίνησε πρὸς τοῦ Μορεὰ, ἦλθε 'ς τὸ Ξενοχώριν[2],

(1) Voyez pour ces limites la compilation de Dorothée.

(2) Le pays des étrangers.

le monde qu'il était attaqué de la dyssenterie. Il s'informa où il pourrait trouver à boire de l'eau de citerne, qui est astringente et arrête les cours de ventre. Un homme du pays lui apprit qu'il y avait d'excellentes citernes dans la place d'Araclovon, et que c'était là qu'il devait envoyer demander de l'eau. Il s'adressa alors à un de ses sergents qu'il affectionnait beaucoup et dans lequel il avait la plus grande confiance, et lui dit : « Prends un flacon [1], et va au château d'Araclovon. Tu diras au châtelain que je le prie de me faire donner de l'eau de sa citerne comme médicament. C'est un médecin qui me l'a prescrit comme chose fort utile. Cependant songe à entrer adroitement dans la place pour t'informer de l'état des issues et du nombre des soldats de la garnison, afin de m'en instruire à ton retour. Prends bien garde surtout que personne au monde ne sache rien de ce que je te dis. »

Le sergent se rendit au château, où il trouva le châtelain. Il le salua très humblement de la part de son maître, et le pria de lui faire donner de l'eau de la citerne; ce que le châtelain ordonna aussitôt. Le sergent entra dans l'intérieur de la citadelle, et l'examina bien. A son retour, il rapporta à messire Geoffroy ce qu'il avait vu. Dix jours s'écoulèrent, et messire Geoffroy continuait toujours à dire qu'il était fort malade; et son sergent se rendait tous le jours dans la place pour lui en rapporter d l'eau fraîche. Il fit dire ensuite au châtelai qu'il le priait instamment de venir lui parle Le châtelain se rendit aussitôt auprès du ch valier, qui l'accueillit avec reconnaissance, l expliqua sa maladie, et le pria de le recev dans la place avec un de ses chambellans, de lui donner une chambre pour y jouir quelque repos et se procurer aisément l'eau toute fraîche de la citerne. Le reste de suite devait rester hors du fort.

Le châtelain, qui ne se doutait d'aucu ruse, promit aussitôt de le recevoir dans fort. Le lendemain messire Geoffroy y entr amenant avec lui quelques effets. On dres un lit, et il se reposa dans sa chambre, n'ayan avec lui qu'un seul sergent. Le reste de sa su était dans la partie de la ville située hors de forteresse. Le chevalier se fit ensuite apporter reste de ses effets, parmi lesquels étaient cach ses armes, et continuait toujours à garder lit. Il invitait de temps en temps le châtelain dîner avec lui, et lui faisait les plus grand démonstrations d'estime et d'amitié, dans l'i tention de lui inspirer une sécurité plus aveu gle et de parvenir plus aisément à le tromper Dès qu'il pensa lui avoir inspiré assez de co fiance et crut le moment favorable, il invi

Καὶ ὅταν ἔσωσεν ἐκεῖ, εἶπεν, ὅτι ἐζαλίσθη·
Τὸ κειλιακὸν τὸν ἔπιασεν, ἔλεγε τῶν ἀνθρώπων,
Ἐρωτᾷ πεῦ νὰ εὕρῃ νερὸν νὰ πίνῃ ἀπὸ γηστέρναν,
Διότι ἔνει στυπτικὸν καὶ στήνει τὴν κοιλίαν·
Ὀκάπτιος τεῦ ἐρμήνευσεν, ὁπεῦ ἦτεν ἐκ τὸν τόπον,
Ὅτι εἰς τὸ Ἀράκλεβεν ἔνει καλαῖς γηστέρναις,
Καὶ ἂς στείλῃ νὰ τεῦ δώσωσιν ἐκ τὸ νερὸν ἐκεῖνο.
Ἐλάλησε σεργέντην του ἕνα, ὁπεῦ τὸν ἠγάπα,
Ὁπεῦ εἶχε τὸ μυστήριον του πολλὰ ἀποθαῤῥεμένον,
Λέγει. « Ἔπαρε φλασκὶ [1], ἄγομεν εἰς τὸ κάστρον,
« Λέγω εἰς τὸ Ἀράκλοβον, καὶ εἰπὲ τὸν καστελάνον,
« Τὸ πὼς τὸν παρακαλῶ νὰ ὁρίσῃ νὰ μὲ δώσουν
« Ἐκ τῆς γηστέρνας τὸ νερὸν ὡς διὰ ἰατριάν μου,
« Μὲ τὸ ἐρμήνευσεν ἰατρὸς καὶ ὠφελεῖ με·
« Καὶ πρόσεξε ὡς φρόνιμος νὰ ἐσέβῃς εἰς τὸ κάστρον,
« Πῶς στέκουν καὶ τὰ ἔμπατα καὶ πόσει τὸ φυλάττουν,
« Νὰ μὲ τὸ εἰπῇς 'ς τὸ στρέμμα σου, νὰ μὲ τὸ ἐρμηνεύσῃς,
« Καὶ μὴ τολμήσῃς νὰ τὸ εἰπῇς ἀνθρώπου γεννημένου· »
Εἰς τοῦτο ὁ σεργέντης του ἀπῆλθεν εἰς τὸ κάστρον,
Τὸν καστελάνον εὕρηκε, γλυκειὰ τὸν χαιρετίζει,
Ἐκ μέρους τεῦ αὐθέντου του ἐπαρακαλέσεί τον,

Νὰ ὁρίσῃ νὰ τὸν δώσωσι νερὸν ἐκ τὴν γηστέρναν·
Καὶ ὁ καστελάνος παρευθὺς ὥρισεν ἔδωκέν τον.
Ἐσέβη ἀπ' ἔσω εἰς τὸν γουλᾶν, καὶ ἐκαταστόχαξέ τον·
Ἐστράφη εἰς τὸν μισὶρ Τζεφρὶν, καὶ εἶπέ τον, ὅσον εἶδε.
Καὶ δέκα ἡμέρας ἔπηκε, καὶ ἔλεγε, ζαλὴν ἔχει,
Καὶ πάντα ὁ σεργέντης του ὑπάγαινε 'ς τὸ κάστρον,
Καὶ ἤφερνέ τον τὸ νερὸν ἔγκαιρον νὰ τὸ πίνῃ,
Καὶ μετὰ ταῦτα ἐμήνυσε τὸν καστελάνον οὕτως,
Παρακαλεῖ ἀξιόνει τον νὰ ὑπᾷ νὰ τὸν συντύχῃ·
Καὶ ὁ καστελάνος παρευθὺς ἦλθε 'ς τὸν καβαλάρτν.
Τὸ εἶδέ τον ὁ μισὶρ Τζεφρὶς, γλυκειὰ τὸν ἀπεδέχθη,
Εἶπέ τον τὴν ἀσθένειαν του, καὶ ἐπαρακάλεσέ τον,
Νὰ τὸν δεχθῇ εἰς τὸ κάστρον του μὲ ἕνα τζαμπελάνον,
Καὶ νὰ τὸν δώσῃ τζάμπραν του, νὰ κείτεται ἐκεῖσε,
Ὡς διὰ νὰ πίνῃ τὸ νερὸν ἔγκαιρον τῆς γηστέρνας.
Ἡ φαμελιά του ἦτερη νὰ ἔνῃ τοῦ ἔξω κάστρου.
Ὁ καστελάνος παρευθὺς ὡς μὴ σκεπῶντα δόλον,
Εἶπε καὶ ὑπεσχέθη τον νὰ τὸν δεχθῇ εἰς τὸ κάστρον.
Καὶ τὴν ἡμέραν δεύτερην μισὶρ Τζεφρὶς ἐδιέβη,
Ἐπῆρε καὶ τὰ ῥοῦχά του, καὶ ἐσέβη εἰς τὸ κάστρον,
Ἐποίησε κρεββάτιν του, ἐκοίτετον 'ς τὴν τζάμπραν,

(1) De l'italien *fiasco*. Voyez l'Index philologique placé à la suite de ce volume.

de lui tous ses sergents, sous prétexte
ulait faire son testament, par la crainte
la mort terminer la maladie qui le tour-
. Il leur fit alors jurer dans sa chambre
r le secret sur ce qu'il allait leur com-
r et de l'aider dans l'exécution du
u'il méditait. Après avoir obtenu leur
, il leur tint ce discours : « Mes com-
, mes amis et mes frères, vous m'avez
gné en Romanie, et vous savez com-
été forcé de mettre mes domaines en
ur venir d'une manière digne de moi
pays où j'espérais et comptais bien
en possession de la seigneurie de Ca-
de ses dépendances; car cette place
é bâtie par mes parents. Vous savez
t comment ces honnêtes Moraïtes
héritée et m'ont dépouillé de ces pro-
Une affliction des plus vives s'empara
J'eus honte de moi-même, et mon
serra d'amertume. Alors, comptant
vous, je conçus l'idée d'une tentative
e que je vais vous expliquer, et qui
si vous voulez bien m'aider, ainsi que
e. Cette place que vous voyez est très
très petit nombre de gens suffit à sa
arce qu'elle est bien construite et bien
approvisionnée. De plus, elle est située dans l'intérieur du pays de Scorta qu'elle domine. Emparons-nous donc de ce fort, et déclarons que nous voulons le vendre au général de l'empereur grec. Je ne doute pas que quand le bail de la Morée apprendra cette nouvelle, il ne se trouve très heureux de transiger avec nous, et de nous donner le fort de Caritena en échange des défilés de Scorta, et ne préfère me voir occuper Caritena plutôt que de voir Araclovon vendu aux Grecs; car si les Grecs venaient à occuper cette place, ils se rendraient maîtres et des défilés de Scorta et de toute la principauté. »

A cette proposition, ses sergents se concertèrent entre eux et examinèrent les moyens d'exécution les plus propres à parvenir à leur but. Messire Geoffroy prit les derniers arrangements. Il dit à ses sergents, qu'il avait appris qu'il y avait hors de la place une taverne où l'on vendait du vin, et où le châtelain allait quelquefois, et que souvent même il s'y arrêtait pour boire avec les autres. « Voici donc ce qu'il me paraît convenable de faire. Nous avons dans la place beaucoup de pain et de biscuit. L'eau et les armes ne nous manquent pas. Allez vous promener près de la taverne, deux ou trois des plus adroits d'entre vous et invitez le châtelain

στεν μεναξὸν εἶχεν ἐκεῖ μετ' αὖτον·
ι τὰ φαμελιὰ 'ς τὸ ἐξώχωρεν γὰρ ἦσαν.
ἠρέρασι τὰ ῥοῦχά του εἰς τὸ κάστρον,
ω εἰς τὰ ῥοῦχα του εἶχε τὰ ἅρματά του.
ἐκείτεσεν πάντα εἰς τὸ κρεββάτιν,
ιάνεν ἐλάλειε, καὶ ἔτρωγε μετ' αὖτον,
ν καὶ ἀναδοχὴν ἔδειχνεν εἰς ἐκεῖνον,
ίσῃ πρὸς αὐτὸν, καὶ νὰ τὸν ἀπεργώσῃ.
τὸν ἀποθάῤῥεσι, καὶ εὗρε τὸν καιρόν του,
τοὺς σιργέντσαις του, ὁποῦ ἦσαν ἐδικοί του,
ὅτι διάταξιν θέλω δὶὰ νὰ πήσω,
ς τὸν θάνατον 'ς τὴν ἀσθένειαν, τὴν ἔχω.
ὡμόσαν του κρυφίως εἰς τὸ χαλί του,
ν τὸ τοὺς θέλει εἰπεῖν, καὶ νὰ τὸν συνεργήσουν,
τὸ ἐσκόπτησιν, νὰ τὸ κατευοδώσῃ·
ο τὸν ὡμόσασιν, ἄρξετ' να τοὺς λέγῃ. "
ι, φίλοι, ἀδελφοί, ὁποῦ θέλετε μετ' ἐμοῦ
τὰ μέρη Ῥωμανιᾶς, ἠξεύρετε τὸν τρόπον,
ισθὴν καὶ βάλα τὸν τόπον μου σημάδιν,
ιδῶ τιμητικὰ εἰς θάῤῥος καὶ ἐλπίδα,
τὴν Καρήταιναν μὲ τὴν περιοχήν της,
ν ἐκτίσασιν ἐκεῖνοι οἱ συγγενεῖς μου·
τε, ἀκούσετε τοὺς τίμιους Μωραΐτας,
ὰ ἐκλεπρήσασι καὶ ἐβγάλασιν ἀπ' αὖτο·
μαι, ἐντρέπομαι, πικρὰν μεγάλην ἔχω.

« Εἰς τοῦτο ἐγὼ ἐσκόπτησα μὲ ἐδικόν σας θάῤῥος,
« Μόνον νὰ μὲ βοηθήσετε ὡς ἔχω ταῖς ἐλπίδαις,
« Νὰ πήσω πρᾶγμα φοβερὸν ὡς θέλετε ἀκούσῃ.
« Τὸ κάστρον τοῦτο βλέπετε, τὴν δύναμιν τὴν ἔχει,
« Ὀλίγοι ἄνθρωποι δύνανται, ὅπως νὰ τὸ φυλάττουν,
« Ἐπεὶ ἔχει 'σωκράτησιν, καὶ ἔνει ἀφιρωμένον,
« Ἔσω εἰς τὸν τόπον τῶν Σκορτῶν κεῖται καὶ αὐθεντεύει.
« Ἂς τὸ κρατήσωμεν δι' ἡμᾶς νὰ ἔνῃ ἐδικόν μας,
« Νὰ εἰποῦμεν, ὅτι θέλομεν νὰ τὸ ἔχωμεν πωλήσῃ
« Τῆς κεφαλῆς τοῦ βασιλεὼς ἐκείνων τῶν Ῥωμαίων.
« Λογίζομαι, τὸ ἀκούσῃ το ὁ μπαΐλος τοῦ Μωρέως,
« Νὰ ἔνῃ πολλὰ χαιράμενος νὰ ἰσιασθῇ μετ' ἐμᾶς,
« Τὸ κάστρον τῆς Καρήταινας μὲ τὸν Σκορτῶν τὸν ῥόγγον
« Νὰ μὲ το δώσῃ νὰ κρατῶ, νὰ τὸ ἔχω ἐδικόν μου,
« Παρεῦ νὰ δώσω τῶν Ῥωμαίων τὸ κάστρον Ἀρακλόβου.
« Ἐπεί, ἂν εἶχαν οἱ Ῥωμαῖοι ἐτοῦτο τὸ καστέλι,
« Ἐλέβδαιναν καὶ τὰ Σκορτὰ καὶ ὅλον τὸ πριγγιπάτον. »

Τὸ ἀκούσουν οἱ σεργέντσαις, ἰσιάσθησαν ἀλλήλως,
Ἐδιάκριναν, πῶς νὰ γενῇ καὶ πῶς νὰ τὸ πληρώσουν·
Εἰς τοῦτο ὁ μισὶρ Τζεφρὲς ἐδιώρθωσε τὸ πρᾶγμα,
Λέγει τους· « Ἐγὼ ἤκουσα, αὐτοῦ ἔξω ἐν' ταβέρνα,
« Ὅπου πωλειέται τὸ κρασὶ, καὶ ἐβγαίνει καστελάνος,
« Καὶ κάθεται πολλαῖς φοραῖς καὶ πίνει μὲ τοὺς ἄλλους.
« Λοιπὸν ἐμένα φαίνεται νὰ πράξωμεν ὡς λέγω.
« Ἐπεὶ γὰρ ἔχομεν ἐδῶ ψωμὶν καὶ παξιμάδι,

avec le connétable[1], et les meilleurs sergents de la place. Vous avez assez d'argent ; achetez une grande quantité de vin au tavernier, et abreuvez-les-en jusqu'à ce que vous les ayez enivrés. Quant à vous, prenez-y bien garde, et faites attention à ne pas boire beaucoup de vin; car autrement nous serions déjoués dans toutes nos espérances. Dès que vous vous serez aperçus qu'ils sont ivres, que l'un d'entre vous, le premier qui le pourra, sorte et vienne me trouver ici. Un autre le suivra, et successivement tous ses compagnons. Prenez alors le portier, et jetez-le hors du fort. Prenez les clefs, fermez la porte, et montez aussitôt sur les murs de la porte pour la garder et empêcher qu'on ne la brûle, qu'on n'entre et qu'on ne nous fasse prisonniers. »

Les sergents exécutèrent l'entreprise de la même manière que messire Geoffroy le leur avait prescrit. Les Français se soulevèrent, comme je viens de le dire, et s'emparèrent du fort. Messire Geoffroy ordonna alors qu'on en fît sortir les gardes, qui n'étaient qu'au nombre de douze, et pris parmi les Grecs du pays, et il chargea l'un d'eux d'une lettre dans laquelle il écrivait au général de l'empereur de Constantinople. d'accourir aussi promptement

« Νερὸν πολὺ καὶ ἅρματα, ὁποῦ μᾶς κάμνουν χρείαν.
« Ἐβγᾶτε 'ς τὴν περιδιάβασιν αὐτοῦ εἰς τὴν ταβέρναν·
« Θίλετε πάγει δύο ἢ τρεῖς οἱ πιδεξωτερεί σας,
« Τὸν καστελάνον κράξετε μετὰ τὸν κοντοσταῦλον [1]
« Καὶ τοὺς σεργέντας μετ' αὐτοὺς ὅλους τοὺς καλυτέρους.
« Δηνάρια ἔχετε πολλὰ, δότε τοῦ ταβερνάρη,
« Ἐπάρετε πολὺ κρασὶ, καὶ πίνετε μετ' αὔτους,
« Καὶ τόσον τοὺς ποτίσετε, ὅσον ποῦ νὰ μεθύσουν.
« Καὶ σεῖς καλὰ προσέχετε, μὴ πίνετε μετ' αὔτους·
« Τόσον κρασὶ, καὶ χάσωμεν τὰ ἐλπίζομεν κερδήσῃ.
« Καὶ ἀφῶν τοὺς ἐγνωρίσετε, ὅτι ἔνει μεθυσμένοι,
« Ὁ ἕνας ὁ πρῶτος ἀπὸ σᾶς ἃς ἔβγῃ εὐθὺς ἐκεῖθεν,
« Ἐδῶ εἰς τὸ κάστρον ἃς ἐλθῇ, καὶ μετ' αὐτὸν ὁ ἄλλος,
« Καὶ τὸν πορτάρην πιάσετε καὶ ῥίψετέ τον ἔξω,
« Καὶ τὰ κλειδία ἐπάρετε καὶ κλείσετε τὴν πόρταν,
« Εὐθεὼς ἐπάνω εἰς τὰ τειχιὰ τῆς πόρτας ἀνεβῆτε,
« Τὴν πορταν νὰ φυλάξετε, νὰ μὴ τὴν πυρπολήσουν,
« Καὶ καύσωσι καὶ σεῦσιν ἐδῶ καὶ πιάσωσί μας. »

Ὡς τὸ ὥρισε μισὲρ Τζεφρὲς, καὶ ἐδιώρθωσέ το,
Οὕτως καὶ τὸ ἐποίησαν ἐκεῖνη φαμηλιά του.
Οἱ Φράγγοι ἐρρεβόλευσαν, καὶ ἐπίασαν τὸ κάστρον·
Ὥρισεν ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ταῖς φυλακαῖς ἐβγάλαν·
Δώδεκα γὰρ εὑρέθησαν χωριάταις καὶ Ρωμαῖοι.
Ἕνα λαλεῖ ἐκ τοὺς Ρεμιοὺς, καὶ γράφει του πιτάκι,

que possible auprès du fort d'Araclovon q
venait d'occuper, car il avait le dessein de l
vendre et de le lui livrer.

Le général des troupes impériales reçu
une grande joie à cette nouvelle; il ré
promptement ses troupes, et s'avança en t
hâte vers le fort. Il occupa le passage de l
phée, dans la position appelée Aplos, qui
située sur la rive du fleuve. C'est là qu'il
ploya ses tentes et campa avec ses troupes.

A la nouvelle de la prise d'Araclovon, le
telain, appelé Philocalos, envoya aussitôt
chevetain de la ville, messire Simon de
done, deux messagers qui vinrent lui ann
cer, à Arachova même où il se trouvait a
ses troupes, la rébellion de messire Geof
de Brienne, en lui disant que ce dernier ve
vendre au général de l'empereur grec le
qu'il venait d'occuper.

Messire Simon monta aussitôt à cheval a
ses troupes, et envoya partout des ordres
qu'il lui vînt d'autres hommes de tous c
Il cerna ainsi la place d'Araclovon, pour
pêcher qu'il n'y entrât aucun homme ni
cune chose de la part des Grecs impéria
Messire Simon expédia ensuite des messa
auprès du bail de Morée, messire Nicola

Σ τοῦ βασιλεὼς τὴν κεφαλὴν τὸ ἀπέστειλε μ' ἐκείνες.
Γράφοντα οὕτως πρὸς αὐτὸν σπευδαίως ἐκεῖ νὰ ἔλθῃ,
Σ τὸ κάστρον, τὸ ἐκέρδισε ἐκεῖνος τοῦ Ἀρακλέους,
Νὰ τὸ πωλήσῃ ἐκεινοῦ, καὶ νὰ τὸ παραδώσῃ.
Καὶ ἐκεῖνος ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως,
Γεργὸν σπουδαίως ἐσύναξεν ὅλα του τὰ φουσάτα,
Ἐκίνησεν, ἐρχίτεψε σπευδῇ, ὅσον ἠμπόρει,
Καὶ ἦλθε, καὶ ἐκατέλαβε 'ς τὸ πέραμα τοῦ Ἀλφεὸς,
Ἐκεῖ εἰς τὸ παραπόταμον, εἰς τὸν Ἁπλὸν τὸ λέγουν,
Ἐκεῖ ταῖς τέντας ἔστησεν, ἤτον μὲ τὸ φουσάτον.
Καὶ οὕτως ὡς ἐγένετον ὁ πιασμὸς Ἀρακλέους,
Ὁ καστελάνος παρευθὺς, Φιλόκαλον τὸν λέγουν,
Σ τὸν κεφετάνον ἔστειλε μαντατοφόρους δύο,
Μισὲρ Σιμοῦν τὸν ἔλεγαν τὸ ἐπίλην ντὲ Βιδόνε.
Ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀράχωβαν ἦτον μὲ τὸν λαόν του.
Τὸ πρᾶγμα δὲ τὸν εἶπασι καὶ τὴν δημεγερσίαν,
Ποῦ ἔπηκε μισὲρ Τζεφρὲς ἐκεῖνος ντὲ Πριέρε,
Τὴν πρᾶξιν, ὁποῦ ἔπηκε, καὶ ἐπίασε τὸ κάστρον,
Νὰ τὸ πωλήσῃ βούλεται τῆς κεφαλῆς Ῥωμαίων.
Τὸ ἀκούσῃ το μισὲρ Σιμοῦς, εὐθὺς καβαλικεύει
Μὲ ὅσον λαὸν εὑρέθηκε τότε ἐκεῖ μετ' αὔτον,
Καταπαντοῦ ἐμήνυσε νὰ ἔρχονται φουσάτα,
Καὶ οὕτως ἐτριγύρισαν τὸ κάστρον Ἀρακλέους,
Καὶ μὴ δὲ φέρουν τίποτε, νὰ ἔμβουν ἐκ τοὺς Ῥωμαί

(1) Ici ce mot signifie chef, capitaine d'une connéta- blie ou compagnie. (Voyez mon Glossaire de Froissa

Omer, qui se trouvait alors à Glarentza, informer que messire Geoffroy de Brienne d'occuper le fort d'Araclovon, et avait n général de l'empereur, en lui offrant vendre la place s'il lui envoyait de l'ar- l ajoutait qu'il fallait que messire Nico- ourût promptement avec ses troupes s secourir et empêcher la perte de la Le bail partit en effet avec toutes les s qu'il avait autour de lui, et expédia en temps ses ordres partout, pour que les s eussent à se réunir sur ce point. En t à Araclovon, il trouva le chevetain, Simon, bloquant le fort avec ses trou- occupant les passages pour empêcher sonne pût arriver du côté de l'armée le, et il le loua beaucoup de ces disposi- es troupes des Français arrivaient cepen- tous côtés, et elles occupèrent les défi- orta qu'elles étaient chargées de garder. ail, apprenant d'une manière certaine Grecs impériaux avaient pris position i, sur les rives de l'Alphée, donna or- messire Simon, chevetain de Scorta, de prendre toutes ses troupes, c'est-à-dire celles du défilé de Scorta, de Calamata, de Périgardi, d'Alandritza et de Vostitza, pour se diriger à leur tête sur Isova, occuper le passage de Ptéra, sur les rives de l'Alphée, le garder et empêcher les Grecs de pénétrer dans l'intérieur du canton de Scorta.

Messire Simon suivit les ordres du bail, et vint à la tête de ses troupes occuper cette position où il se campa en face de l'armée impériale. Le bail, en homme prudent, et d'accord avec son conseil, ordonna à deux chevaliers d'aller à Araclovon, et de dire à messire Geoffroy que s'il rendait cette place à la souveraineté royale[1], ainsi qu'il l'avait trouvée, on lui pardonnerait la conduite qu'il avait tenue, et que d'ailleurs il ne devait pas penser à garder cette place pour lui-même, ou à la vendre à un autre. « Dites-lui bien, ajouta-t-il, que malgré tous ses efforts pour tenir solidement cette place, je préférerai, et nous préférerions tous, mourir ici plutôt que de nous éloigner avec nos troupes avant d'avoir abattu de fond en comble tous les murs du fort, et de l'avoir enseveli lui-même

γὰρ ἀπόστειλε μισὲρ Σιμοῦς ἐκεῖνος
ρέρους παρευθὺς 'ς τὸν μπαΐλον τοῦ Μωρέως,
ἰρ Νικολὸν ντὲ Σαντεμὲρ, ποῦ ἦτον εἰς τὴν Γλαρέντζαν·
ιν του ἐμήνυσε καὶ ἐπληροφόρησέ τον
ι κάστρον ἔπιασεν ἐκεῖνο τοῦ Ἀρακλόβου
μισὲρ Τζεφρὲς τὸ ἐπίκλην ντὲ Πριέρης,
ιαι τῆς κεφαλῆς τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων,
ἰρωσιν ὑπέρπυρα τὸ κάστρον νὰ τοῦ δώσῃ,
χεται μετὰ σπουδῆς μετὰ φουσάτα, ὅπου ἔχει,
ηχήσῃ παρευθὺς μὴ χάσωσι τὸ κάστρον.
υσεν ὁ μπαΐλος, ἐκίνησεν εὐθέως
ουσάτα εὑρέθηκαν, τὰ εἶχεν ἐκεῖ μετ' αὔτον,
ιαι κατακαντοῦ νὰ ἔρχωνται φουσάτα.
ιθε 'ς τὸ Ἀράκλοβον, καὶ ηὗρε τὸν κιβητάνον
ν μισὲρ Σιμοῦν μὲ ὅσα φουσάτα εἶχε,
ον ἐπαρακάθητον, καὶ ἐπίασε τοὺς δρόμους,
μὴ ἔλθῃ ἄνθρωπος τινὰς ἐκ τοὺς Ῥωμαίους,
ν εὐχαρίστησεν αὐτὸν τὸν κιβητάνον.
παντόθεν ἔρχονταν τὰ φράγγικα φουσάτα,
γον ὅλον τῶν Σκορτῶν ἐπιάσαν καὶ φυλάξαν,
ἤφεραν ἀληθινὰ ἐτότε τοῦ μπαΐλου,
ιαταλάβασι τῶν Ῥωμιῶν τὰ φουσάτα
ποτάμιον τοῦ Ἀλφειῶς, εἰς τὸν Ἄπλον τὸ λέγουν.

Ἐνταῦθα ὁρίζει, ἐλάλησαν μισὲρ Σιμοῦν ἐκεῖνον
Τὸν κιβητάνον τῶν Σκορτῶν, καὶ ὁρίζει νὰ ἐπάρῃ
Τὸν ὅλον του δὲ τὸν λαὸν ἤγουν Σκορτῶν τοῦ δρόγγου,
Τῆς Καλαμάτας ἀλλαδὴ καὶ τοῦ Περιγαρδίου,
Τῆς Ἀλανδρίτζας ἀλλαδὴ ὁμοίως καὶ τῆς Βοστίτζας,
Νὰ ἀπέλθῃ εἰς τὴν Εἴσωβαν 'ς τὸ πέραμα τῆς Πτέρης,
'Σ τὸ παραπόταμον τοῦ Ἀλφειῶς νὰ στέκῃ νὰ φυλάττῃ,
Νὰ μὴ περάσουν οἱ Ῥωμαῖοι ἐκ τῶν Σκορτῶν τὰ μέρη.
Ἐνταῦθα ὁ μισὲρ Σιμοῦς, ὡς τὸ ὥρισεν ὁ μπαΐλος,
Ἐπῆρε τὰ φουσάτα του, καὶ ἀπῆλθε γὰρ ἐκεῖσε,
Καὶ ἔστεκε κατὰ πρόσωπον ἐκείνων τῶν Ῥωμαίων.
Ὁ μπαΐλος γὰρ ὡς φρόνιμος μὲ τὴν βουλὴν, τὴν εἶχεν,
Ἐλάλησε δυὸ καβαλαρέους, ὁρίζει τους νὰ ἀπέλθουν
Ἐκεῖ εἰς τὸ Ἀράκλοβον 'ς τὸ κάστρον νὰ ζητήσουν
Ἐκεῖνον τὸν μισὲρ Τζεφρὲν τοῦ νὰ τοῦ ἐπιστρέψῃ
'Σ τὴν αὐθεντίαν τοῦ ῥηγός[1], καθὼς τὸ ηὗρε καὶ ἦτον,
Καὶ εἰς τοῦτο, ὁποῦ ἔπηκε, συμπάθιον νὰ τὸν πιάσῃ,
Μηδὲ σκοπήσῃ τίποτε τὸ κάστρον νὰ κρατήσῃ,
Νὰ τὸ κρατῇ διὰ λόγου του, ἢ ἄλλου νὰ τὸ δώσῃ·
« Εἰπέ τον εἰς πληροφορίαν νὰ τὸ κρατῇ στερέα,
« Πρῶτον νὰ λάβω θάνατον, καὶ ὅλοι ἐσεῖς μὲ ἐμένα,
« Παροῦ νὰ διάβω ἀπ' ἐδῶ μὲ ὅσα φουσάτα ἔχω,
« Ἕως νὰ χαλάσω τὰ τειχιὰ ὁλοτελῶς τοῦ κάστρου,

ι roi de Naples, seigneur supérieur de la Morée. de son fils Philippe, mari d'Isabelle, en 1277, prince de Morée avait été conféré à l'héritier e de Naples, qui le conserva jusqu'à ce qu'il passât à Florent de Hainaut par suite de son mariage cette même Isabelle. (Voyez dans ma notice, à l'année 1283, une citation du chroniqueur catalan Bernard d'Esclot dont la chronique se trouve dans ce volume.)

sous les ruines qui l'écraseront de leur chute. »

Les deux chevaliers partirent, s'approchèrent, demandèrent une trève, firent signe de loin qu'on ne tirât pas sur eux, et déclarèrent qu'ils étaient envoyés par le bail pour s'entretenir avec messire Geoffroy d'un arrangement qui intéressait son repos et son honneur. Messire Geoffroy se réjouit de cette nouvelle, et se montrant sur la muraille, il demanda aux chevaliers ce qu'ils avaient à lui dire. « Le bail de Morée, lui répondirent-ils, vous salue en ami, et ne peut voir sans étonnement la conduite que vous avez tenue dans cette affaire, et qu'après le traitement honorable que vous aviez reçu dans ce fort, vous l'ayez pris, vous le reteniez entre vos mains, et vous veuilliez le vendre au général de l'empereur grec. Il vous prie donc, et nous vous prions tous avec lui, de ne pas vous laisser entraîner par une idée de déception, et par la vaine gloire de ce monde. Tous sont étonnés de l'action que vous venez de faire. La rébellion ne sied pas à un homme noble tel que vous, et vous ne deviez pas même laisser un tel projet s'emparer de votre esprit. Nous tous, les Français de ce pays, nous avons été vraiment honteux de cette entreprise, et nous en sommes encore affligés. Nous savons bien que vous y avez été entraîné par le chagrin de n'avoir pu obtenir la baronnie de Caritena dans le défilé de Scorta, que vo comptiez posséder, et par l'humiliation de vo trouver déçu dans vos espérances ; mais n ne doutons pas cependant que vous ne v repentiez de l'action que vous venez de fai Nous vous conseillons donc avec instance rendre ce fort avant d'y être contraint d'u manière peu honorable pour vous, et vous tiendrez en échange votre pardon, des bien et des honneurs. Ne nourrissez pas de pr caché, et songez bien que vous ne pourrez sister à nos forces. Le bail vient d'envo chercher des ingénieurs, ouvriers de Ven pour construire des trébuchets qui abattr vos murailles, et vous enseveliront sous le débris dont la chute vous écrasera. »

Messire Geoffroy leur répondit : « Seigneu vous m'avez injustement privé de mon hé tage, et vous n'avez mis en avant, vous au Moraïtes, que de vains prétextes et de misé bles chicanes. Le ressentiment et l'afflict que j'en ai éprouvé m'ont poussé à la condu que je viens de tenir. Je sais fort bien, et suis tout prêt à le reconnaître, qu'elle ne m pas fort honorable ; et puisque vous me co seillez avec tant d'instance, je vous rends place, sous la condition que la décision relati à ma succession sera portée en appel à la c du roi ; je me soumettrai à tout ce qu'elle di

« Νὰ τὸν πετρώσω ἀπ' ἔσω ἐκεῖ, καὶ νὰ τὸν θανατώσω. »
Εἰς τοῦτο γὰρ ἀπήλθασιν ἐκεῖνοι οἱ καβαλάροι,
Σ' τὸ κάστρον ἐπλησίασαν, καὶ τρέβαν ἐζητῆσαν,
Ἐλάλησαν ἀπὸ μακρυά, μὴ σύρουσιν εἰς αὐτους,
Λέγοντα δὲ ὁ μπαΐλες τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖσε
Τοῦ νὰ συντύχουν ἑνεμοῦ μὲ τὸν μισὲρ Τζεφρέ
Δι' ἀνάπαυσίν του καὶ τιμὴν, ἂν θέλῃ νὰ τὸ πήσῃ.
Ὡς τὸ ἤκουσε μισὲρ Τζεφρὲς, περύχαρος ἐγίνη,
Ἐστάθη ἐπάνω 'ς τὸ τειχίον, καὶ ἠρώτησε, τί θέλουν.
Λέγουν· « Ὁ μπαΐλος σὲ μηνᾷ, ὡς φίλον χαιρετᾶ σε,
« Θαυμαζει εἰς τὴν γνῶσιν σου 'ς τὴν φρόνησιν, τὴν ἔχεις,
« Εἰς τὴν τιμὴν, τὴν σ' ἔπηκεν εἰς αὐτὸ τὸ καστέλιν,
« Πῶς τὸ ἐπίασες καὶ κρατεῖς, θέλεις νὰ τὸ πωλήσῃς
« Πρὸς τῶν Ῥωμαίων κεφαλὴν αὐτὸν τοῦ βασιλέως.
« Εἰς τοῦτο σὲ παρακαλεῖ, καὶ ὅλοι ἡμεῖς μετ' αὔτον,
« Μὴ σὲ πλανέσῃ ὁ λογισμὸς, τοῦ κόσμου γὰρ ἡ δόξα·
« Ἐπεὶ τοῦτο, τὸ ἔπηκες, οἱ πάντες τὸ θαυμάζουν.
« Οὐκ ἔπρεπέ σε ὡς εὐγενῆ τρόπος δημεγερσίας,
« Οὔτε νὰ τὸ ἐνθυμίζεσουν εἰς ἔργον νὰ τὸ πήσῃς,
« Ἐπεὶ τὸ γένος τῶν Φραγγῶν, ὁποῦ εἴμεθεν ἐνταῦθα,
« Διὰ τ' ἐσένα εὐτράπημεν, καὶ εἴμεθεν θλιμμένοι.
« Λοιπὸν ἡμεῖς ἠξεύρομεν ἀπὸ πικρὰς τὸ ἐπῆκες,
« Διοῦ ἐθάῤῥεις καὶ ὥλπιζες νὰ ἔχῃς τὴν μπαρούνιαν
« Τῆς Καρηταίνου τῶν Σκορτῶν, καὶ εὑρέθης λαθασμένος
« Καὶ ὅσον ἐπῆκες εἰς αὐτὸ, ξεύρομεν, ἐμετάνωσές το.
« Διὰ τοῦτο λέγομεν πρὸς σὲ, καὶ συμβουλεύομέν σε,
« Μὲ τὸ καλὸν μὲ τὴν τιμὴν στρέψε τὸ κάστρον ὀπίσω,
« Καὶ θέλεις ἔχει εὐεργεσιὰν, τιμὴν μετὰ συμπάθιον,
« Μηδὲ λογίσῃς τίποτε μὲ τρόπον σκεπασμένον·
« Πρόσεχε, ὅτι οὐ δύνασαι ἀντισταθῇς εἰς τόσον.
« Ἐπεὶ ὁ μπαΐλος ἔστειλε νὰ ἔλθουν πελεκάνοι,
« Τεχνίταις γὰρ Βενέτικοι νὰ πήσουν τριπουντζέτα,
« Αὐτὰ τὰ βλέπεις τὰ τειχιὰ, ὅλα νὰ τὰ χαλάσουν,
« Νὰ σᾶς πετρώσουν ὅλους σας καὶ νὰ σᾶς θανατώσουν.
Ἐνταῦθα ὁ μισὲρ Τζεφρὲς ἄρξετον νὰ τοὺς λέγῃ·
« Ἄρχοντες, ἀδικεῖτε με εἰς τὸ ἐγενικόν μου
« Μὲ πρόφασες καὶ ἀφορμαῖς ἐσεῖς οἱ Μωραΐταις,
« Καὶ ἐγὼ ἀπὸ παραπόνεσιν καὶ θλῖψιν, ὁποῦ ἔχω,
« Ἐπῆκα, τὸ ἐβλέπετε, ἀπὸ πικριὰς μεγάλης.
« Καὶ ἠξεύρω, ἐγνωρίζω το, εἰς ἀτιμιὰν μου τῶχω.
« Ὅμως ἀφῶν τὸ λέγετε καὶ συμβουλεύετέ με,
« Ἐγὼ τὸ κάστρον στρέφω το μὲ συμφωνιὰν καὶ τρόπον
« Νὰ βάλωμεν τὴν κρίσιν μας εἰς τοῦ ῥηγὸς τὴν κεύρτην
« Καὶ ὡς τὸ διακρίνουσι νὰ τὸ ἔχω πρεσκυνήσει.
« Ἐγὼ ὡς ἦλθα γὰρ ἐδῶ 'ς τὸν τόπον τοῦ Μωρέως,
« Ἠγάπησα καὶ ἠθέλησα νὰ εἶμαι ἐδῶ μετ' ἐσᾶς.

le ne suis venu en Morée que dans l'in-
d'y vivre avec vous. Abandonnez-moi
ne propriété qui m'y fasse vivre; car
ent j'aurais honte de retourner en Fran-
s parents, mes amis et mes voisins me
eraient de n'avoir agi dans mon voyage
ée que comme un enfant. »
discours que les chevaliers tinrent alors
ire Geoffroy, et ceux que celui ci leur
it, sont trop longs pour les rapporter ici,
-même je m'ennuie de les écrire. En der-
ultat, messire Geoffroy s'arrangea avec
rendit la place, et obtint comme héri-
nanissible le fief de Morena. On le ma-
dame Marguerite, niece du seigneur
a, qui avait pour héritage le fief de Li-

saréa. Ils eurent, grâce à Dieu, de leur mariage, une fille appelée Helène.

Cette Hélène fut mariée avec le temps à messire Vilain d'Aunoy, seigneur d'Arcadia[1], et ils eurent par la suite un fils nommé Erard et une fille nommée Agnès.

Agnès épousa ensuite messire Etienne Mauros et ils eurent aussi des fils et des filles; mais de toute cette famille il n'est resté qu'un seul héritier, qui est cet Erard, seigneur d'Arcadia. Il a enrichi les orphelins, réjoui le cœur des veuves, et tous les pauvres et indigents ont été comblés de ses bienfaits. Souvenez-vous de lui dans vos oraisons, car c'était un bon seigneur.[2]

FIN.

ι τέσσαν να κρατῶ νὰ ἔχω τὴν ζωήν μου,
ω αἰσχύνης ἐντροπῆς νὰ ὑπάγω τῆς Φραγγίας,
ιλῶν οἱ συγγενεῖς οἱ φίλοι καὶ οἱ γειτόνοι,
α εἰς τὸν Μωρειὰ, καὶ ἔπραξα ὡς κοπέλιν. »
ι τὸ εἶπασιν ἐκεῖ ἐκεῖνοι οἱ καβαλάροι
τὸν μισὲρ Τζιφρὲν καὶ ἐκεῖνοι μετ' ἐκείνους,
ι λέγει περισσοὶ, βαρυεῦμαι νὰ τὰ γράφω.
μισὲρ Τζιφρὲς, καὶ ἔστρεψε τὸ κάστρον,
τὸν του εἰς γενικὸν τῆς Μόραινας τὸ φύον,
τῶ ἐδώκασι τὴν ντάμαν Μαργαρίταν,
ι ἐξεδίφισσα τοῦ αὐθέντου τῆς Ἀκόβου,
εἰς γενικαρχιὰν τὸ φέον τῆς Ανσαρέας.
εανδρεύσασι, καὶ ἔσμιξαν οἱ δύο,
ὡς ἔδωκε παιδὶν, καὶ ἦτον δὲ κορίτζι,

Ἐλένην τὴν ὠνόμασαν καὶ ὕστερον ὑπανδρεύθη
Μὲ τὸν μισὲρ Βιλάον ντὲ Ἀνσὲ, αὐθέντην τῆς Ἀρκαδίας[1].
Καὶ ἐκεῖνοι πάλιν ἔπηκαν υἱὸν καὶ θυγατέρα,
Ἀραρδος ἔκουεν ὁ υἱὸς, Ἀνέζα ἡ θυγατέρα,
Τὴν ὁποιὰν τὴν εὐλογήθηκε ὅτ' ὁμάζιον γυναῖκα
Ὁ μισὲρ Στένης τὸ ὄνομα ὁ Μαῦρος τὸ ἐπίκλην.
Καὶ ἐκεῖνοι πάλιν ἔπηκαν υἱοὺς καὶ θυγατέραις.
Ἀπὸ ὅλους εἷς ἀπέμεινε, τὸ ἦτον κληρονόμος,
Ἀράρδον τὸν ὠνόμαζαν, αὐθέντης Ἀρκαδίας.
Ἐπλούτηναν τα ὀρφανὰ, ἐχάρησαν αἱ χῆρες,
Οἱ πένητες καὶ οἱ πτωχοὶ πολὺ λεγάρι ἔπῆκαν
Εἰς τὸν καιρὸν, ὁποῦ λαλῶ, τοῦ αὐθέντου Ἀρκαδίας.
Ὅλοι τὸν ἐμνημονεύετε, καλὸς αὐθέντης ἦτον[2].

ΤΕΛΟΣ.

ii rectifié dans une note, page 31, l'erreur du
eur qui donnait cette seigneurie d'Arcadia à An-
Toucy. Beaucoup d'autres témoignages attes-
ffet que c'est à la famille d'Aunoy que fut donnée
urie d'Arcadia; et la généalogie placée ici dans
rient encore les confirmer.

i se termine le manuscrit de Paris, et cette fin
bien la clôture de tout le poëme, sans laisser
qu'il y manque rien de ce qu'a voulu y insérer
Les lacunes qui se trouvent dans le manuscrit,
minées çà et là dans la chronique. J'ai pu en
quelques-unes; il en reste probablement d'au-
je ne puis combler; de ce nombre est le récit de
d'Arta dans lequel j'ai rétabli la partie donnée
manuscrit de Copenhague, mais qui est encore
t. Les historiens byzantins m'ont fourni quelques
ues, en même temps que la confirmation des faits
ans cette chronique. On trouvera année par an-
ans notice, la réunion de toutes ces autorités
s contemporaines. Le morceau de Dorothée,
el je clos les citations et qui contient à la fois
de ce poëme et des détails tout nouveaux sur
s des possessions entre les Francs et les Grecs

en Morée, prouve qu'outre les manuscrits connus, il doit exister de notre chronique quelques autres manuscrits qu'on trouverait probablement en Grèce.

Cette conviction de la nécessité de visiter en personne tous ces lieux conquis ou fondés par des hommes qui nous appartiennent, et de la presque certitude d'y trouver de nouveaux faits à ajouter à nos annales et probablement de nouvelles gloires à ajouter à nos gloires, me détermine à faire le voyage d'Orient et à y suivre pas à pas les traces qu'ont pu y laisser les nôtres. De grandes lacunes existent dans cette partie de notre histoire. Des travaux précieux ont sans doute préparé la voie: Ducange, par son Histoire de Constantinople sous les empereurs français; M. Bory de Saint-Vincent, par son magnifique et curieux ouvrage sur la Géographie et l'Histoire naturelle de la Morée; M. de Saulcy, par son excellent travail sur la Numismatique byzantine; mais une foule de données manquent encore pour recomposer en entier l'intéressant édifice, tout français, qui surgit tout à coup sur les mers de Grèce, comme résultat de la croisade de 1200 et au moment où Saladin venait de nous arracher Jérusalem. Où trouver les éléments de l'histoire de tous ces royaumes, de toutes ces seigneuries, démembrés alors de l'empire grec? La

chronique de Morée que j'ai publiée nous a révélé beaucoup de faits sur l'histoire intérieure de cette belle principauté; mais que sont devenus tous ces états confédérés ou indépendants, jusqu'au moment où tous passèrent sous l'inflexible niveau de servitude des Turcs? Que sont devenues toutes ces îles, couvertes d'une population si intelligente et si active, sous la rude main de nos Francs? Ce vaste ensemble ne nous apparaît que confus, parce que tous les détails nous en sont inconnus. Le volume que je publie contribuera sans doute à éclaircir quelque peu ce nuage, puisque pour la première fois on pourra y suivre l'organisation féodale, légale et politique d'un vaste pays, qu'on y retrouvera et les monnaies frappées sous tous les princes (voyez les planches à la suite de la notice), et l'existence des douze pairies qui contrebalançaient l'autorité du prince, et les lois féodales rendues vivantes par les applications qui en sont faites; et, avec la chronique de Muntaner, les guerres intestines faites par les vainqueurs entre eux pour se disputer la propriété des vaincus. Toutefois beaucoup reste à trouver, et c'est pour aplanir la voie aux autres et à moi-même que j'ai résolu d'aller étudier les faits sur les lieux. Paris et Copenhague possèdent dans leurs bibliothèques deux leçons différentes du poëme le plus curieux écrit sur cette époque. Comment supposer qu'on ne retrouve pas en Morée, surtout dans les montagnes du Magne, ou dans une des cent îles qui émaillent l'Archipel, un seul exemplaire du même ouvrage? Des familles françaises s'y sont conservées, et on n'y retrouverait aucun de ces monuments qui survivent aux familles mêmes dont ils perpétuent l'illustration! Cela me semble impossible; et la compilation de Dorothée est un témoignage parlant en faveur de mon opinion, puisqu'elle offre un extrait de notre poëme grec d'après un manuscrit plus complet que les nôtres. Ce manuscrit existait à la fin du dix-septième siècle, époque de la rédaction compilation de Dorothée, et peut-être à Monembas il était métropolitain. Si ce poëme existe, comment trouverait-il pas d'autres monuments du même gen châteaux ont sans doute été détruits par la guerre, églises et les couvents fondés à la même époque ont ra!ement été respectés, et leurs archives peuvent nou des détails curieux sur la vie intérieure de la princ peut-être sur ses rapports religieux et politiques a autres seigneuries de même race. J'ai donc cru bi venu de faire cette investigation historique avec chances de succès; j'ai pensé de plus que mes étu cédentes me permettaient plus qu'à tout autre d'e d'amener ces heureux résultats; et je me suis adr vieille amitié de M. le comte Molé pour le prier de conder dans la réalisation d'un projet qui me sembl utilité réelle et générale. Je ne sais encore si M. l Molé, dans le jugement duquel j'ai foi entière, ne fendra pas contre ma demande, par la crainte exa de céder plutôt au laisser-aller d'une affection pers qu'au sentiment bien entendu de l'utilité publique comme c'est le public qui doit juger en dernier re de l'à-propos de mon projet et de sa bonne exé j'ai cru devoir insérer ici en entier ma lettre à M. le Molé. Par là j'aurai appelé l'attention sur une nécessaire à prendre, et si ce n'est moi qui suis ch la mettre en œuvre, un autre ne saurait manquer promptement appelé; et enfin, si mon projet et m obtenons faveur ensemble, le public pourra pro plus tard avec inflexibilité, si mes actes ont été con à mes paroles, les résultats conformes aux espéran

A M. LE COMTE MOLÉ,

PRÉSIDENT DU CONSEIL, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, 26 octobre 1838.

MONSIEUR LE COMTE,

Tous les lambeaux de la gloire française lispersés sur tous les points du monde et à ravers tous les siècles font partie de l'héritage le la génération présente, qui en doit compte aux générations futures. Si, faute d'un respect suffisant, l'oubli venait à couvrir quelque fait digne de mémoire, nous nous rendrions coupables d'ingratitude envers les services passés, en même temps que nous porterions atteinte à ce dépôt de gloire qui appartient à l'avenir c à nous. Napoléon écrivait à son frère Lou

« Vous devez comprendre que je ne n pare pas de mes prédécesseurs, et que, d Clovis jusqu'au Comité de Salut Public, tiens solidaire de tout, et que le mal qu' de gaîté de cœur contre les gouvernemen m'ont précédé, je le tiens comme dit dan tention de m'offenser. »

Cette susceptibilité nationale est le p d'une nation qui sent sa valeur; car une n

pas un point seul dans le temps, c'est
ble de toutes les générations qui ont été
r les mêmes sympathies, qui ont pour-
s mêmes idées, combattu, souffert ou
é pour la même cause, vécu en un mot
ême vie. Cette solidarité de toutes les
et de tous les hommes de France les uns
s autres a été fort bien comprise par le
l a voulu réunir dans Versailles tous les
et toutes les gloires. Je ne viens donc
ve qui sorte des bonnes habitudes repri-
tout depuis huit ans, en appelant votre
de sur une des époques les plus glo-
, mais les plus obscures, de notre histoire.
les années 1204 et 1205, des Bourgui-
des Champenois, des Flamands se dé-
t de leur pèlerinage armé vers Jérusa-
rivent sous les murs de Constantinople,
nt un empire, en fondent un autre, se
ent, en royaumes, en principautés, en
ies de tout nom, les vastes lambeaux de
de ancien qui a porté la première civi-
sur tous les rivages de la Méditerranée,
duisent nos mœurs rudes et honnêtes,
ngue, nos lois. Renversés sur un point,
s se recomposent sur un autre ; et, pen-
ns de deux siècles, une Nouvelle France
e son point d'appui dans les plus belles
de la Méditerranée.

lus glorieuse partie de ce monde anti-
Péloponèse, devient la propriété d'une
de Champagne, les Villehardoin, qui se
specter au loin comme au près, donnent
les, fondent des villes, maintiennent la
ce, frappent monnaie, mêlent leur sang
des familles royales de Sicile-Anjou, de
, d'Aragon, et forcent les peuples vain-
x-mêmes à reporter sur la patrie de leurs
rants l'admiration qu'inspirent la fran-
de leur caractère, l'intrépidité de leur
e, leur simplicité dans la victoire, leur
l'âme dans les revers.

avons-nous fait pour conserver, pour
evivre des souvenirs si glorieux pour
A peine l'érudit le plus minutieux peut-
urd'hui retrouver leurs traces et recon-
quelques traits isolés ces grandes et im-
es physionomies. Cette lacune de notre
e nationale m'avait frappé déjà depuis
nps, et je réclamais partout une histoire
expéditions dans l'empire grec au trei-
zième siècle, histoire qui me fît connaître ce que sont devenues ces différentes provinces entre nos mains, depuis le jour où elles ont été démembrées de l'empire grec jusqu'à celui où elles sont tombées entre les mains des Turcs. Ducange a fait de trai savantes recherches sur cette voie, mais on n'avait pas alors les ressources faciles à aller chercher aujourd'hui. Un monument qui m'était indiqué dans ses écrits m'a aidé à faire quelques pas de plus sur la même voie que lui.

Il existait à la Bibliothèque royale un vieux poëme inédit en langue grecque sur nos expéditions en Orient. Le premier je le publiai, il y a douze ans, et quand notre expédition militaire et scientifique fut envoyée en Morée, j'en remis des exemplaires à plusieurs des savants qui la composaient, en les engageant à diriger leurs recherches de ce côté tout français. Mais comment se décider à aller étudier en Grèce autre chose que la Grèce? Comment, en présence de tant de chefs-d'œuvre de l'art, se condamner à l'investigation de grossières ruines d'églises, couvents ou châteaux francs du treizième siècle? Comment renoncer à l'espoir de retrouver une tragédie de Sophocle, un seul vers inconnu de ce bel idiome grec, pour user sa vue à la lecture d'une vieille charte vermoulue, écrite peut-être en latin barbare? Comment abandonner une fouille qui peut vous procurer une de ces belles monnaies au type si pur et si noble, pour ne découvrir qu'un denier tournois à l'empreinte grossière du clocher de Saint-Martin de Tours, et frappée au nom d'un Bourguignon, d'un Champenois ou d'un Savoyard? Mes désirs toutefois n'ont pas été tous stériles, et souvent, dans le bel ouvrage de M. Bory de Saint-Vincent ou l'intéressant mémoire de M. de Boblaie, je trouve mention d'un monument français surmonté des fleurs de lys au milieu de bois d'oliviers consacrés à la déesse protectrice d'Athènes.

Désireux de compléter mes premiers essais, je me suis livré avec persévérance à de nouvelles recherches. Depuis un an, j'ai préparé une nouvelle édition de ce vieux poëme, et j'ai fait appel à tout pour l'éclaircir : chartes, chroniques en toutes langues, lettres pontificales, lois, cartes et médailles. Aussi ai-je déjà obtenu quelques résultats assez satisfaisants, et suis-je parvenu à recomposer l'organisation politique

et sociale de cette Nouvelle France. J'ai passé en revue toutes ses institutions; j'ai comparé les monnaies de tous ses princes, et suivi de l'œil toute leur histoire, jusqu'aux dernières lueurs qui s'en échappent au moment des luttes avec les aventuriers catalans qui nous succèdent au duché d'Athènes.

Mais cette chronique et celles qui l'éclaircissent et la complètent, aussi bien que les travaux exécutés par moi ou par d'autres jusqu'à ce moment, ne sont encore que des jalons posés dans ce terrain douteux; c'est la première pierre de l'édifice qui reste à construire. Les matériaux doivent être d'abord rassemblés et complétés; puis un investigateur laborieux et patient pourra les critiquer, les choisir et les mettre en œuvre. Je désire concourir pour ma part d'une manière plus active à cette utile recherche; vous pouvez féconder mes travaux. Mon projet peut se résumer ainsi :

Visiter tous les lieux détachés par les au treizième siècle, de l'empire grec, e formés en principautés séparées;

Rechercher sur les lieux, les mon d'architecture barbare, les chroniqu chartes, les lois, les monnaies, les m souvenirs;

Rassembler ensuite et comparer ent toutes ces notions nouvelles, et cherche bler une lacune dans nos annales na en écrivant une Histoire de la dominat Français au treizième et au quatorzièm dans les provinces démembrées de l grec.

Tel est le plan que j'ai conçu et que prie de vouloir bien m'aider à réaliser.

J'ai l'honneur d'être votre plus hu dévoué serviteur,

J. A. C. BUCHO

CHRONIQUE

DU TRÈS MAGNIFIQUE SEIGNEUR

RAMON MUNTANER.

PROLOGUE,

des les grâces que Dieu fit à l'auteur et qu'il ceux qui l'aiment du fond de leur cœur.

le Notre Seigneur, vrai Dieu, Jésus-le sa benoite mère, madame sainte e tous ses benoits saints et saintes.

devoir de chacun de rendre grâces Dieu, et à sa benoite mère, des biens it. Bien loin de tenir cette recon-ecrète, on doit même la manifester es, afin que tous y prennent bon s'efforcent de bien faire et de bien on peut tenir pour vérité certaine t bien, pense bien, agit bien, en re-me récompense de Dieu; et qui fait e et ne s'amende, le contraire lui Que chacun fasse donc, autant qu'il tourner le mal en bien; car rien à Dieu. J'aime beaucoup une pa-ns le royaume de Sicile, quand un en discussion avec un autre: *Laisse che que Dieu te voit.* Ainsi chacun de se persuader que Dieu le voit et lui est caché.

e tous les hommes du monde, moi, ntaner, natif du bourg de Péralade le Valence, je suis tenu de rendre bien à Notre Seigneur, vrai Dieu, et à sa re, madame sainte Marie, et à toute ste, des faveurs et des biens qu'ils rtis, et des nombreux périls aux-ont arraché; entre autres de trente-deux combats sur terre ou sur mer où je me suis trouvé; des emprisonnements et fatigues supportées par mon corps pendant les guerres que j'ai faites, et de bien d'autres malheurs que j'ai éprouvés et dans mes biens et de toute manière, ainsi que vous pourrez le savoir en lisant les faits qui se sont passés de mon temps. Je me dispenserais volontiers sans doute de raconter toutes ces choses; mais il est de mon devoir de les raconter, et principalement pour que chacun apprenne qu'il ne peut échapper à tant de périls sans l'aide et la grâce de Dieu et de sa benoite mère, madame sainte Marie. Je veux donc que vous sachiez comment je sortis de Péralade avant d'avoir encore onze ans accomplis, et comment je fis et entrepris ce livre à l'âge de soixante ans, avec la grâce de Dieu; et je le commençai le quinzième jour du mois de mai de l'année treize cent vingt-cinq de l'incarnation de Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ.

CHAPITRE PREMIER.

Comment, étant en son lit, En (1) Ramon Muntaner eut une vision qui lui fit entreprendre cet ouvrage.

Je me trouvais un jour en un mien domaine nommé Xiluella, dans les environs de Valence; là, étant en mon lit et dormant, m'apparut un vieillard vêtu de blanc, qui me dit: « Muntaner,

(1) EN pour les hommes et NA pour les femmes est un signe particulier aux langues catalane et limousine. Il répond au Don des Espagnols. C'est une expression de respect qui se met devant les noms d'hommes. (*V. Marca Hispanica*, l. 3, c. 9.)

lève toi et songe à faire un livre des grandes merveilles dont tu as été le témoin, et que Dieu a faites dans les guerres où tu as été; car il plaît au Seigneur que ces choses soient manifestées par toi. Sache que pour quatre raisons principalement Dieu a prolongé ta vie, t'a conservé en bonne santé et te mènera à une fin heureuse : la première est, qu'ayant possédé sur terre comme sur mer bien des commandements où tu aurais pu faire le mal, tu ne l'as pas fait; la seconde, parce que tu n'as jamais voulu rendre le mal pour le mal à ceux qui sont tombés en ton pouvoir; au contraire, bien des hommes éminents sont tombés entre tes mains après t'avoir fait beaucoup de mal, et ils se sont crus morts pour être tombés en tes mains; et toi, rendant d'abord grâces à Dieu de la faveur qu'il te faisait, au moment où ils se tenaient pour morts et pour perdus, tu as eu souvenir du vrai Dieu, Notre Seigneur; tu les as délivrés de ta prison et tu les as rendus à leur pays, sains et saufs, vêtus et appareillés selon leur état; la troisième raison est, qu'il plaît à Dieu que tu racontes ces merveilleuses aventures, car il n'est aucun homme vivant qui puisse le dire avec autant de vérité; la quatrième enfin, pour que tout roi d'Aragon, quel qu'il soit, s'efforce à l'avenir de bien faire et de bien dire, en apprenant dans tes récits toutes les grâces conférées par Dieu à eux et à leur nation, pour qu'ils soient bien convaincus que leurs affaires iront toujours prospérant de plus en plus, tant qu'ils suivront la voie de la justice et de la vérité, et qu'ils voient et connaissent que Notre Seigneur a toujours favorisé la justice; car celui qui a pour but la justice, soit dans la paix, soit dans la guerre, Dieu l'exauce, lui donne la victoire et le fait triompher, avec un petit nombre de troupes, de troupes nombreuses qui, s'enorgueillissant en leur méchanceté, se confient plus en leur propre pouvoir qu'en celui de Dieu. Ainsi donc, lève-toi, commence ton livre au mieux que Dieu t'a donné. » A ces paroles je m'éveille, pensant trouver le prud'homme qui me parlait ainsi, et je ne vis personne. Aussitôt je fis le signe de la croix sur mon front, et restai quelques jours sans vouloir entreprendre cet ouvrage. Mais un autre jour, dans le même lieu, je revis en songe le même prud'homme, qui me dit : « O mon fils, que fais-tu? pourquoi dédaignes-tu mon commandement? Lève-toi, et fais ce que je t'ordonne. Sache que si tu obéis, toi, tes enfants, tes parents, tes amis en recueilleront le bon mérite devant Dieu en faveur des peines et des soins que tu te seras donnés, et toi tu en recueilleras le bon mérite devant tous les seigneurs qui sont issus et sortiront de la maison d'Aragon. »

Aussitôt il fit sur moi le signe de la croix, et appela la bénédiction de Dieu sur moi, ma femme et mes enfants, et moi je commençai à écrire mon livre. Et je prie chacun d'ajouter foi à ce que je vais raconter, car tout est ici vérité, et que personne n'en doute. Toutes les fois qu'on entendra parler de grandes batailles et de hauts faits d'armes, qu'on se mette bien dans l'esprit que la victoire ne dépend que de la volonté de Dieu et non de celle des hommes. Pour moi, j'ai toujours pensé que la Compagnie des Catalans ne s'est soutenue si longtemps en Romanie que par deux choses qu'ils ont observées de tout temps et qu'ils observent encore; la première c'est que, quelque victoire qu'ils aient remportée, ils ne l'ont jamais attribuée à leur valeur, mais à la volonté et à la bonté de Dieu; la seconde, c'est qu'ils ont toujours maintenu la justice entre eux; ces deux choses ont toujours été dans leur cœur, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand.

Or, vous autres seigneurs qui lirez cet ouvrage, je vous engage à avoir toujours en votre cœur ces deux choses particulièrement. Mettez les en pratique chaque fois que l'occasion s'en présentera, et Dieu vous protégera dans vos entreprises; car qui mesure le pouvoir de Dieu et le pouvoir des hommes, doit penser qu'il n'est rien sans Dieu. Ce livre est donc fait principalement en l'honneur de Dieu, de sa benoîte mère et de la maison d'Aragon.

CHAPITRE II.

Dans lequel l'auteur réclame l'attention de ses lecteurs sur la matière dont il doit parler, c'est-à-dire sur les faits et les prouesses de la maison d'Aragon.

Je commencerai par la grâce que Dieu fit au très haut seigneur roi En Jacques, par la grâce de Dieu roi d'Aragon. Il était fils du très haut seigneur En Pierre, roi d'Aragon[1],

(1) Alphonse II, père de Pierre, possédait, au moment de sa mort, en 1196, la souveraineté de l'Aragon et de la Catalogne, celle du comté de Provence, du Béarn, du Roussillon, de la

s haute dame madame Marie de Mont-
qui fut une très sainte personne et aussi
Dieu qu'aux hommes. Elle était elle-
u plus haut lignage du monde, sortant
aison de l'empereur de Rome[1], par
ar ses aïeux.

mmence ma chronique avec le roi En
, parce que je l'ai vu moi-même. J'é-
re fort jeune lorsque ledit seigneur roi
bourg de Péralade, lieu de ma nais-
t logea à l'hôtel de mon père, En Jean
r, qui était un des plus grands hôtels
roit et situé au haut de la place. Je ra-
s choses afin que chacun sache que
e roi, et que je puis dire ce que j'ai vu
ce qui est arrivé depuis; car je ne me
ier que de ce qui s'est passé de mon
e parlerai d'abord de lui et des faits du
t seigneur En Pierre, son fils aîné, par
de Dieu roi d'Aragon, et du très haut
En Jacques, roi de Majorque, égale-
dudit seigneur roi. Ensuite je parlerai
aut seigneur En Alphonse, fils du très
igneur roi En Pierre; puis du très
gneur roi En Jacques, fils du roi En
puis du très haut seigneur roi En Fré-
ils dudit seigneur roi En Pierre; puis
très haut seigneur infant En Pierre,
e. Ensuite je parlerai du très haut sei-
fant En Alphonse, premier né dudit
roi En Jacques; puis du seigneur in-
Pierre, fils dudit seigneur roi En Jac-
is du seigneur infant En Raimond Bé-
fils dudit seigneur roi En Jacques.
je parlerai du seigneur infant En Jac-
emier né du seigneur roi de Majorque;
seigneur infant En Sanche, fils dudit
roi de Majorque; puis du seigneur
n Fernand, fils dudit seigneur roi de
e; puis du seigneur infant En Philippe,
it seigneur roi de Majorque. Ensuite
parlerai du seigneur infant En Jacques,

[1] Bigorre, du Comminge, de Carcassonne, de Béziers et
lier. Pierre II, son fils aîné, hérita d'une grande par-
domaines, et épousa, en 1204, Marie, fille de Guil-
neur de Montpellier, et de cette même Eudoxie,
inople, que son père avait dû épouser. Marie avait
lemment mariée à Bernard, comte de Cominge;
riage avait été rompu à cause de leur parenté.
xie était fille de Manuel Comnène, empereur de
ople, de 1143 à 1180, et sœur d'Alexis II Comnène,
r l'ordre d'Andronic Ier après trois ans de règne.

fils du seigneur infant En Fernand de Majorque.

Et quand j'aurai parlé de tous ces seigneurs, et raconté les honneurs que Dieu leur a accordés à eux et à leurs sujets, on pourra voir combien Dieu les a comblés de grâces, eux et leurs peuples. Et s'il lui plaît il départira les mêmes faveurs à tous leurs descendants et aux descendants de leurs sujets. Puissent ceux-ci se complaire toujours à se rappeler la puissance de Dieu; puissent-ils ne pas trop se confier en leur mérite, en leur valeur, ni en leur bonté, mais reconnaître que tout est dans la main de Dieu!

CHAPITRE III.

Comment les prud'hommes et les consuls de Montpellier furent toujours attentifs à prévenir les maux qui pouvaient arriver à leur ville, et comment la naissance du seigneur roi En Jacques fut l'effet d'un miracle et vraiment l'œuvre de Dieu.

Il est manifeste que la grâce divine est et doit être répandue sur tous ceux qui descendent dudit seigneur roi En Jacques d'Aragon, fils du seigneur roi En Pierre d'Aragon et de très haute dame madame Marie de Montpellier, car sa naissance fut l'effet d'un miracle et vraiment l'œuvre de Dieu; et pour l'instruction de tous ceux qui liront ce livre, je vais raconter ce miracle.

La vérité est que ledit seigneur roi En Pierre prit pour femme et reine ladite dame madame Marie de Montpellier, à cause de sa haute noblesse et de sa haute vertu, et aussi parce que sa puissance s'accroissait par là de la ville de Montpellier et de sa baronnie, qui était un franc-aleu. Avant ce mariage et depuis, le roi En Pierre, qui était jeune, faisait la cour à d'autres belles dames nobles et délaissait son épouse; il venait même souvent à Montpellier sans s'approcher d'elle, ce qui faisait beaucoup de peine à ses sujets et surtout aux prud'hommes de la ville. Si bien qu'étant venu une fois à Montpellier, il s'enamoura d'une noble dame de la ville pour laquelle il faisait des courses, des joutes, des tournois et des fêtes, et il fit tant qu'il rendit sa passion publique. Les consuls et les prud'-hommes de Montpellier, qui en furent instruits, mandèrent près d'eux un chevalier qui était un des intimes confidents du roi dans de telles affaires, et lui dirent que, s'il voulait faire ce qu'ils lui diraient, ils le rendraient à jamais riche et fortuné. Il répondit : « Faites-moi con-

naître vos désirs, et je vous promets qu'il n'est chose au monde que je ne fasse en votre honneur, sauf de renier ma foi. » On se promit mutuellement le secret. « Voici, dirent-ils, ce qui en est : vous savez que madame la reine est une des dames les plus honnêtes, les plus vertueuses et les plus saintes du monde. Vous savez aussi que le seigneur roi ne s'approche point d'elle, ce qui est un grand malheur pour tout le royaume. Madame la reine supporte cet abandon avec beaucoup de bonté et ne laisse pas apercevoir la peine que cela lui cause; mais une telle séparation nous est très funeste; car si le seigneur roi venait à mourir sans héritier, ce serait une source de grand déshonneur et de grande calamité pour tout le pays, et principalement pour la reine et pour Montpellier; car la baronnie de Montpellier tomberait en d'autres mains, et nous ne voudrions à aucun prix que Montpellier fût détaché du royaume d'Aragon. Et, si vous le voulez, vous pouvez nous aider en cela. — Je vous dis de nouveau, répliqua le chevalier, qu'il n'est rien de ce qui pourra être honorable et profitable à votre ville, à monseigneur le roi et à madame la reine Marie, et à leurs peuples, que je ne fasse volontiers, si cela est en mon pouvoir. — Puisque vous parlez ainsi, nous savons que vous êtes dans la confidence du seigneur roi, quant à l'amour qu'il a pour telle dame, et que vous agissez même pour la lui faire obtenir. Nous vous prions donc de lui dire : que vous avez réussi, qu'il l'aura enfin, et qu'elle viendra le trouver secrètement dans sa chambre, mais qu'elle ne veut absolument point de lumière pour n'être vue de qui que ce soit [1]. Cette nouvelle lui fera grand plaisir. Et lorsqu'il sera retiré en son appartement et que chacun aura quitté la cour, vous vous rendrez ici auprès de nous, au consulat; nous nous y trouverons, les douze consuls, avec douze autres chevaliers et citoyens des plus notables de Montpellier et de la baronnie, et madame Marie sera avec nous, accompagnée de douze dames des plus honorables de la ville et de douze demoiselles. Elle nous accompagnera près du seigneur roi, et nous emmènerons avec nous deux notaires des plus notables, l'official de l'évêque, de noines et quatre bons religieux. Les h les femmes et les filles porteront cha cierge à la main et l'allumeront au mo madame la reine Marie entrera dans la bre du roi. Tout le monde veillera là à jusqu'à l'aube du jour. Alors vous ouv chambre, et nous entrerons tous le cier main. Le seigneur roi sera étonné; ma lui raconterons tout ce qui a été fait, lui montrerons que c'est la reine Mar ragon qui repose auprès de lui, et nous rons que nous espérons en Dieu et en la Vierge Marie qu'ils auront, lui et la rei gendré cette nuit un enfant qui donner Dieu et à tout le monde, et que son rè sera glorifié, si Dieu veut bien lui fair grâce. »

(1) Bernard d'Esclot, dans le chapitre 3 de sa chronique catalane manuscrite, parle de ce même échange; mais il attribue la négociation avec le chevalier à la reine elle seule, et place la scène dans un château voisin de Montpellier.

CHAPITRE IV.

De la réponse que fit le chevalier aux consuls de Mo ainsi que des prières et oraisons qui furent faite l'accord conclu entre eux et la reine au sujet de leu

Le chevalier ayant ouï leur projet, q juste et bon, dit : qu'il était prêt à faire qu'on lui proposait, et qu'il ne se laisser rêter ni par la crainte de perdre l'affec seigneur roi, ni même de se perdre lui- et qu'il se confiait au vrai Dieu que ce qu été résolu viendrait à une bonne fin, et pouvait compter sur lui. « Seigneurs, ajou puisque vous avez une si heureuse idée, j prie que, pour l'amour de moi, vous quelque chose. — Nous sommes prêts, di avec bienveillance, à faire tout ce que vou demanderez. — Eh bien! seigneurs, c'e jourd'hui samedi que nous avons entam affaire au nom de Dieu et de madame S Marie-de-Valvert; je vous prie et conseill que lundi, tout individu, quel qu'il soit Montpellier, se mette en prières, que t clercs chantent des messes en l'honneur dame sainte Marie, et que cela se contin rant sept jours, en l'honneur des sept qu'elle a eues de son cher fils, et pour nous fasse obtenir de Dieu que nous joie et contentement de cette action, et q naisse un fruit, pour que le royaume d'A le comté de Barcelonne et d'Urgel, la ba de Montpellier et tous autres lieux soient vus d'un bon seigneur. » Il promit que s'

nsi, il arrangerait les choses, pour que soirée du dimanche suivant tout se omme ils l'avaient arrangé, et qu'en it on fît chanter des messes à Sainte-es-Tables et à madame Sainte-Marie-ert. Tous s'y accordèrent.

aussi décidé que le dimanche où la urait lieu tous les gens de Montpellier aient aux églises, qu'ils veilleraient et nt pendant tout le temps que la reine près du roi, et que tout le samedi, l'entreprise, ils jeûneraient au pain et à nsi fut-il ordonné et arrangé. Comme ils décidé ils allèrent trouver madame Ma-ontpellier, reine d'Aragon, et lui firent tout ce qu'ils avaient résolu et disposé. répondit : qu'ils étaient ses sujets bien-t qu'on savait qu'il n'y avait pas au le conseil plus sage que celui de Mont-et que tout le monde ne pouvait man-ssurer qu'elle devait s'en tenir à leurs n'elle regardait leur arrivée chez elle la salutation de l'ange Gabriel à ma-inte Marie, et que, comme par cette n le genre humain avait été sauvé, de lle désirait que par leurs résolutions ils plaire à Dieu, à madame sainte Marie e la cour céleste, et que ce fût pour la t le salut de l'âme et du corps du roi, ême et de tous leurs sujets. « Puisse tout -elle, s'accomplir! *Amen.* » Ils se reti-oyeux et satisfaits. Vous pensez bien que toute la semaine ils furent tous, et prin-ent la reine, dans le jeûne et la prière.

CHAPITRE V.

t le roi ne devina point quel était le but des prières jeûnes dont il était témoin; et comment la chose vint eureuse fin, quand le roi eut reconnu auprès de qui il ait eu déduit.

us faut dire maintenant comment il se re que le roi ne se douta de rien, quoi-cun fût occupé à prier et à jeûner pen-ute la semaine. Je réponds à cela, qu'il té ordonné par tout le pays de faire jour des prières pour obtenir de Dieu paix et l'affection se maintinssent entre t la reine, et que Dieu leur accordât un ur le bien du royaume. Cela avait été ment observé tout le temps que le roi ontpellier. Et quand on le disait au sei-gneur roi, il répondait : « Ils font bien; il en arrivera ce qui plaira à Dieu. »

Ces bonnes paroles du roi, de la reine et du peuple, furent agréables à Dieu, et il les exauça ainsi qu'il lui plut. Vous saurez ci-après pourquoi le roi, ni personne, excepté ceux qui avaient assisté au conseil, ne connaissaient la véritable cause des prières, offrandes et messes qui eurent lieu pendant les sept jours de cette semaine.

Cependant le chevalier s'occupa du projet convenu et amena à bonne fin ce qui avait été décidé, comme vous l'avez ouï. Le dimanche, pendant la nuit, quand tout le monde fut couché dans le palais, lesdits vingt-quatre prud'-hommes, abbés, prieurs, l'official de l'évêque et les religieux, ainsi que les douze dames et douze demoiselles, tous un cierge à la main, se rendirent au palais avec les deux notaires, et tous ensemble parvinrent jusqu'à la porte de la chambre du roi. La reine entra; mais tous les autres restèrent en dehors, agenouillés et en oraison pendant toute la nuit. Le roi et la reine étaient pendant ce temps en déduit, car le roi croyait avoir auprès de lui la dame dont il était amoureux. Pendant toute cette nuit toutes les églises de Montpellier restèrent ouvertes, et tout le peuple s'y trouvait réuni, faisant des prières, selon ce qui avait été ordonné. A la pointe du jour, les prud'hommes, les prélats, les religieux et toutes les dames, chacun un cierge à la main, entrèrent dans la chambre. Le roi, qui était au lit auprès de la reine, fut très étonné. Il sauta aussitôt sur son lit et prit son épée à la main; mais tous s'agenouillèrent et lui dirent les larmes aux yeux : « Par grâce, seigneur, daignez regarder auprès de qui vous êtes couché. » La reine se montra; le roi la reconnut. On lui raconta tout ce qui avait été fait, et il dit : « Puisque c'est ainsi, Dieu veuille accomplir vos vœux! »

CHAPITRE VI.

Comment le seigneur roi partit de Montpellier, et comment madame la reine accoucha d'un fils qui fut nommé En Jacques, et couronné roi d'Aragon; comment il épousa la fille de don Ferdinand, roi de Castille, et ensuite la fille du roi de Hongrie, de laquelle il eut trois fils.

Ce même jour le roi monta à cheval et partit de Montpellier. Les prud'hommes retinrent auprès d'eux six des chevaliers que le roi affectionnait le plus, et en même temps ils ordon-

nèrent que tous ceux qui avaient été présents à la cérémonie ne s'éloignassent plus du palais ni de la reine, non plus que les dames et demoiselles qui y avaient assisté, jusqu'à ce que les neuf mois fussent accomplis. Les deux notaires firent de même; ceux-ci avaient dressé, en présence du roi, un acte public de tout ce qui s'était passé pendant la nuit. Le chevalier qui avait secondé les vues des magistrats demeura aussi auprès de la reine. Ils passèrent tout ce temps en grand contentement avec elle; mais la joie fut au comble quand ils s'aperçurent que Dieu avait permis que leur plan vînt à bonne fin; car la reine était enceinte, et au bout de neuf mois, selon les lois de la nature, elle mit au monde un beau garçon très gracieux, qui naquit pour le bonheur des chrétiens et surtout de ses peuples[1]. Jamais Dieu ne départit à aucun seigneur des grâces plus grandes et plus signalées. Il fut baptisé à l'église de Notre-Dame Sainte-Marie-des-Tables de Montpellier, au milieu de la joie et du contentement universels. Il reçut, par la grâce de Dieu, le nom d'En Jacques; il régna longtemps, obtint de brillantes victoires et ajouta beaucoup à la prospérité de la foi catholique et de ses vassaux et sujets.

L'infant En Jacques crût et embellit plus dans l'espace d'un an qu'aucun autre ne le fait en deux; il ne s'écoula pas bien longtemps que le bon roi, son père, mourut[2], et il fut couronné roi d'Aragon[3], comte de Barcelonne et d'Urgel, et seigneur de Montpellier. Il épousa la fille du roi don Ferdinand de Castille, de laquelle il eut un fils, nommé En Alphonse, qui promettait d'être un seigneur de grand cœur et de grande puissance, s'il eût vécu; mais il mourut avant son père, ce qui fait que je n'en parlerai plus.

La reine, mère dudit infant En Alphonse, était morte depuis longtemps, n'ayant été que peu de temps avec le roi[4]. Le roi prit ensuite pour femme la fille du roi de Hongrie[1] dont il eu fils et trois filles; l'aîné fut nommé l'infa Pierre[2], le second l'infant En Jacques[3] troisième l'infant En Sanche, qui fut ar que de Tolède. Des trois filles l'une fu de Castille[4], l'autre reine de France[5], et l épousa l'infant don Manuel, frère du roi d tille. Chacune de ces deux reines eut, vant du roi En Jacques, une nombreuse g tion de filles et de garçons. Il en fut de de l'infant En Pierre et de l'infant En Ja et le roi En Jacques eut le bonheur de v postérité. Mais revenons à l'histoire dod gneur roi En Jacques, lequel fut, je le di vérité, un roi plein de vaillance, de grâ de vertus. Vous avez déjà vu comm naissance avait été l'ouvrage de Dieu; c fut jamais un miracle éclatant et manifes fut bien celui-là. Aussi tous les rois qui o gné sur l'Aragon, Majorque et la Sicile, e de ses descendants qui y régneront, pe faire compte qu'ils sont rois aussi de de vertu et de nature. Comme Dieu créés, aussi il les a élevés et les élèvera mais au-dessus de tous leurs ennemis. Le Père, mettant de côté tous les autres roi terre, rendrait donc un éminent servic chrétienté s'il se liguait et s'unissait étroit avec ceux-ci qui, au moyen des dons d et des trésors de l'église qui leur seraient nis, conquerraient au Saint-Père la terre tre-mer et mettraient au néant tous les i les; car ce que Dieu a fait en faisant le roi En Jacques d'Aragon, il ne l'a poi en vain, mais bien pour sa gloire et so vice; et cela est bien prouvé jusqu'à ce j sera prouvé encore par la suite, s'il plaît à Or, celui qui veut s'opposer à ce que fait se travaille vainement; aussi d'autan puissants seront les hommes qui lutteron

(1) Le 2 février 1208, nouveau style.

(2) Pierre II mourut le 13 septembre 1213, à la bataille de Muret. Il cultiva avec succès la poésie provençale.

(3) Son père, Pierre II, couronné roi, à Rome, le 11 novembre 1204, par le pape Innocent III, avait été le premier souverain d'Aragon qui fut couronné. Ses prédécesseurs, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans, se mariaient, étaient faits chevaliers et prenaient le titre de roi.

(4) Marie mourut au mois d'avril 1218, à Rome où elle s'était retirée.

(1) Yolande, fille d'André, roi de Hongrie, et d'Yol Courtenay. Il l'épousa le 8 septembre 1235 à Barcelon

(2) Il succéda à son père Jacques Ier, le conquéra les royaumes d'Aragon et de Valence.

(3) Il obtint, avec le titre de roi, l'île de Majorque, sillon et Montpellier.

(4) Elle épousa Alphonse X, roi de Castille.

(5) Isabelle, fille de Jacques Ier, épousa Philippe-l fils de saint Louis, le 28 mai 1262, à Clermont en Au Elle mourut d'une chute de cheval, à Cosenza en Cal retour d'Afrique, le 28 janvier 1271, à l'âge de vingt-qu Philippe-le-Bel naquit de ce mariage.

descendants de ce seigneur, d'autant
nteusement échoueront-ils ; car celui
pose à ce que Dieu veut et fait ne peut
détruire.
i donc, seigneurs d'Aragon, de Majorque
cile, qui descendez de ce saint roi En
, que Dieu fit naître par la vertu de sa
on miraculeuse, soyez toujours fermes
r et unis de volonté, et vous abaisserez
emis et commanderez à tous les souve-
monde. Que les langues des méchants
iennent point à vous désunir, car cette
n diviserait ce que Dieu a uni. Soyez
s de ce que Dieu vous a donné et vous
encore ; et gardez en votre cœur ce
s avez entendu, pour que vous puissiez
mprendre que vous êtes l'œuvre de Dieu
Dieu est plein envers vous de vérité, de
rde et de justice.

'RISE DE MAJORQUE.

CHAPITRE VII.

ente sommairement les grandes prouesses du roi En
; et comment, n'ayant pas encore vingt ans, il s'em-
Majorque par la force de ses armes.

que chacun sache quelles furent les
faveurs de Dieu envers le roi En Jac-
Aragon pendant sa vie, je vais vous en
mmairement une partie. Je ne veux pas
faire un détail circonstancié par ordre,
qu'on a déjà fait beaucoup de livres sur
ses conquêtes, son courage, ses efforts
prouesses ; ainsi je vous conterai cela
gé, pour pouvoir mieux venir ensuite à
re dont j'ai à vous entretenir.
que je vous l'ai déjà dit, jamais il ne
uquel, pendant sa vie, Dieu ait accordé
de faveurs qu'au roi En Jacques. Je
raconterai une partie. D'abord sa
ce fut l'effet d'un grand miracle, ainsi
s l'avez vu ; ensuite il fut le prince le
n, le plus sage, le plus généreux et le
uiturier ; aussi fut-il, plus qu'aucun autre
é de tout le monde, de ses sujets com-
étrangers, et de tous ceux qui vivaient
de lui ; et tant que durera le monde on
ajours : « Le bon roi En Jacques d'A-
» En outre, il aima et craignit Dieu
es choses ; et celui qui aime Dieu aime
aussi son prochain, et est juste, vrai et miséricordieux ; et il fut amplement pourvu de toutes ces qualités, et fut en même temps le meilleur homme d'armes qui fût jamais. J'ai été témoin de toutes ses qualités, et je puis les affirmer, aussi bien que tous ceux qui furent dans le cas de le voir et d'entendre parler de lui. Dieu lui fit de plus la haute faveur de lui accorder d'excellents enfants et petits-enfants, soit filles, soit garçons, et de les voir de son vivant, ainsi que je vous l'ai raconté. Dieu lui accorda encore la satisfaction de faire, avant l'âge de vingt ans, la conquête du royaume de Majorque et de l'enlever aux Sarrazins, après bien des peines et des travaux qu'il souffrit, lui et les siens, soit dans les combats, soit par la disette, les maladies et autres contre-temps, ainsi que vous pouvez le voir dans le livre qu'il composa sur la prise de Majorque[1]. J'ajoute à cela que cette conquête se fit de la manière la plus courageuse et la plus hardie qui fut jamais employée pour s'emparer d'une ville comme Majorque, qui est une des fortes villes du monde et la mieux défendue par ses murailles. Comme le siége dura longtemps au milieu du froid, de la chaleur, de la disette, il fit faire, par le bon comte d'Ampurias, une excavation par la quelle la ville fut minée ; une grande portion de la muraille s'écroula le jour de Saint-Silvestre et de Sainte Colombe, en l'an douze cent vingt-huit ; et par cette brèche le roi, l'épée à la main, à la tête de ses troupes, pénétra dans la ville ; et la bataille fut terrible dans la rue nommée aujourd'hui Saint-Michel. Le seigneur roi reconnut le roi sarrazin, se fit jour jusqu'à lui avec son épée et le saisit par la barbe ; car il avait juré de ne point quitter ces lieux qu'il ne tînt par la barbe le roi des Sarrazins. Ainsi exécuta-t-il son serment.

CHAPITRE VIII.

Où il est dit pourquoi le seigneur En Jacques étant devant Majorque fit le serment de ne point quitter ces lieux qu'il n'eût pris par la barbe le roi des Sarrazins ; et comment, après avoir pris Majorque, Minorque et Yviça, il en reçut des tributs, et quels furent les chrétiens qui les premiers peuplèrent l'île de Majorque.

Le roi fit ce serment parce que ledit roi sar-

(1) Le roi Jaime ou Jacques a écrit lui-même en catalan une chronique de son temps, imprimée à Valence en 1557, in-folio. La conquête de Majorque forme le second livre.

razin avait lancé des captifs chrétiens sur l'armée, avec ses trébuchets, et il plut à notre Seigneur Jésus-Christ qu'il vengeât leur mort. Lorsqu'il se fût emparé de la ville tout le royaume se soumit à lui, à l'exception de l'île de Minorque qui est à peu près à trente milles de Majorque; mais le Moxérif de Minorque se reconnut son homme et son vassal et convint avec lui de lui payer un certain tribut chaque année. Il en fut de même de l'île d'Yviça, qui est à soixante milles de Majorque. Chacune de ces îles est bonne et puissante; elles ont l'une et l'autre cent milles et elles étaient bien peuplées de bonnes gens maures.

Le roi en agit ainsi parce qu'il ne pouvait y séjourner plus longtemps, attendu que les Sarrazins du royaume de Valence faisaient beaucoup d'incursions dans ses terres, et que ses sujets en souffraient tant de dommages qu'il était obligé d'aller à leur secours; voilà pourquoi il quitta alors ces deux îles et n'en chassa pas les Sarrazins dans cette saison. Il les y laissa aussi parce que son monde lui était nécessaire pour peupler la cité et l'île de Majorque. La population d'une île aurait ainsi souffert de celle des autres. Ce parti lui parut le meilleur, et il laissa ces deux îles peuplées de Sarrazins, bien sûr de les conquérir quand il voudrait. Après avoir pris ladite cité et l'île, il leur accorda de plus grandes franchises et libertés qu'à aucune autre ville du monde; aussi est-ce aujourd'hui une des plus nobles cités de l'univers, pleine des plus grandes richesses et peuplée de Catalans, tous de bon lieu. Les successeurs de ceux-ci forment de nos jours la population la plus honorable et la plus à l'aise qui soit au monde.

DE LA CONQUÊTE

DU ROYAUME DE VALENCE.

CHAPITRE IX.

Comment le seigneur roi En Jacques, après la prise de Majorque, s'en retourna en Catalogne et résolut de faire la guerre au roi de Valence; comment il prit Valence et ce royaume, et dans quel espace de temps il fit la prise et la conquête de Murcie.

Ayant terminé cette conquête il retourna en Catalogne et puis en Aragon; et dans chacune de ces provinces il tint ses cortès, et d ses barons et à ses sujets de riches prés de grandes franchises et libertés, ainsi qu'i fait à Majorque. Ne pensez pas qu'il sé ni qu'il perdit son temps en ces différents au contraire, il alla promptement à T sur la frontière, et commença la guerr le roi sarrazin de Valence et avec tous le razins du monde, et sur terre et sur Il supporta le vent, la pluie, les orag faim, la soif, le froid et le chaud, et s'en conquérant sur les Sarrazins villes, châ et bourgs, dans les montagnes et dan plaines. Cela dura si longtemps que, du où il partit de Majorque jusqu'au mome il assiégea et prit la cité de Valence, il s'é plus de dix ans. De la conquête de la c Majorque à celle de Valence, il y a juste dix ans, ni plus ni moins.

Ayant pris la cité de Valence, ce qui a la ville du jour de Saint-Michel, l'an mil cent trente-huit, il la peupla de ses propre jets. Il poussa ses conquêtes et prit tout le du royaume de Valence; et, se dirigeant r royaume de Murcie, il prit ensuite Algè qui est une des plus fortes, des meilleures et belles villes du monde; puis le château de V va, ainsi que la ville; ce château est un des beaux que possède aucun roi; la ville est gra bonne, riche et entourée de fortes murailles s'empara ensuite du château de Cosenta de la ville d'Alcoy, d'Albayda, de Penagui de bien d'autres lieux qu'il serait trop d'énumérer.

Il fit en même temps des trèves avec l coup de barons sarrazins qui étaient e royaume, afin de pouvoir peupler les d lieux dont il s'était emparé. Toutefois, avec lesquels il traitait lui rendaient comp bout de l'année. Il prit aussi le château ville de Cullera, qui est sur le rivage de la Il se rendit maître du château de Corbera la ville d'Alfandech et de ses trois châte Il s'empara également de Bayren, qui e bon château; il prit Palma, Villallonga, bollet, Gallinera, le val de Logar, le v Xalo, le val de Xébéa, Alcala, Denia, Lo C Polop, Carbona, Guvaix, Berdia, Calp, God Confrides, Castel-Hortgeta, Finestrat et d'autres châteaux et villes qui sont de ce après quoi il prit Saria, Elocau, Castel-

et le château de Ségorbe, la ville de Xé-
autres lieux de ces contrées. Il s'empara
art, Manizes, Paterna, Ribarroja, Vila-
t, Gest, Benaguazir, Llyria, Xiva, Bu-
Macastre, Madrona, Xullell, Viladejora
sept châteaux dans une vallée. Il occupa
os, Lombay, Anguera, Castalla, Tibi,
ona, Torres-Torres, Albes où sont plus
châteaux, et bien d'autres lieux que je
énumérerai pas parce que, ainsi que je
i dit ci-dessus, vous les trouverez dans
de la conquête[1]. Toutefois, avant d'a-
s Valence, il s'était emparé de beaucoup
lieux, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Ce-
je vous nommerai quelques-uns de ces
qui sont très importants, et qui pour-
chacun se comparer à une cité. D'abord,
ant de Tortose, du côté de la côte, il
Amposta, qui alors était un lieu royal;
au d'Ulldecona, Peniscola, Orpesa,
, Borriana, Almesora, Xilches, Alme-
all de Segon, Murviedro et le Puig; puis
terre ferme, Vall de Roures, Morella,
Mathieu, Cervera, Vall Frayguera, la
Salçadella, les Caves, les Cabanes, El-
, Vilafames, le château de Montornes,
, Nulles, le château d'Uxo et sa vallée,
agne et la rivière de Millas, où sont
châteaux-forts; et le château et la ville
, où il y a autant de tours que de jours
année. Il avait déjà conquis tout ce dont
ai déjà parlé, ainsi que bien d'autres
x qui sont nommés dans le livre de la
e.

qu'il eut fait toutes ces conquêtes et mis
le bon ordre partout, il voulut aller
les royaumes d'Aragon et de Catalogne,
és de Roussillon, de Cerdagne et de Con-
que son cousin germain, le comte Nu-
chès, qui était passé à Majorque avec
avait laissé. Il alla aussi visiter Mont-
visite qu'il avait grand plaisir à faire.
tous les lieux où il se rendait, il faisait
es processions et rendait grâces au
qui l'avait garanti de tous les dangers.
on lui offrait des jeux, des bals, des
r chacun s'empressait de l'honorer et
laire. De son côté, il accordait des fa-

veurs et faisait des présents, et en si grande quantité que ceux qui lui ont succédé, ou leurs héritiers, en ressentent encore les bons effets.

CHAPITRE X.

Comment les Maures du royaume de Valence, secondés par les rois de Murcie et de Grenade, se soulevèrent; et comment le seigneur roi En Jacques, étant en Catalogne, envoya son fils, l'infant En Pierre, avec une troupe de cavaliers; et comment Montesa fut prise et le royaume pacifié.

Le roi étant ainsi occupé, les Sarrazins du royaume de Valence, malgré les trèves et la paix qui existaient entre eux et lui, voyant que ledit roi était éloigné, et qu'avant qu'il n'arrivât ils pouvaient recouvrer bien des lieux et des châteaux, conçurent, d'après le conseil et l'assistance des rois de Murcie et de Grenade, le projet de se soulever contre lui. Ils se renforcèrent au moyen des châteaux dont ils purent s'emparer, et ils en prirent un bon nombre avant que les chrétiens s'en fussent aperçus. Ils coururent le pays, emmenèrent bien des chrétiens captifs, et firent beaucoup de mal. Bientôt le lieutenant du royaume, les riches-hommes[1], les cités, villes et autres lieux, envoyèrent des messages au roi, et lui donnèrent connaissance de tout ce qui se passait. Il en fut très mécontent, et voulut que l'infant En Pierre, son fils aîné, allât au royaume de Valence, et emmenât avec lui une compagnie de cavaliers de Catalogne et d'Aragon. Il lui donna en même temps tout pouvoir sur toutes choses, comme si c'était lui-même.

Ledit seigneur infant En Pierre, qui était un des chevaliers du plus haut et du meilleur cœur qui furent jamais au monde et qui naîtront jamais, comme je le crois, reçut ce pouvoir avec grande satisfaction, et prit congé du roi son père, qui le bénit, fit sur lui le signe de la croix et lui souhaita tout le bonheur possible.

Il se rendit à Valence avec les riches-hommes, les chevaliers et les hommes de pied de Catalogne et d'Aragon. Arrivé à Valence, il organisa ses riches-hommes, ses chevaliers, citoyens, almogavares[2], varlets des menées et

toire de la conquête de Valence forme le troisième
a Chronique catalane du roi Jacques.

(1) Les riches-hommes formaient dans les royaumes chrétiens d'Espagne l'ordre supérieur de la noblesse.

(2) C'était le nom que portait aux treizième et quatorzième siècles l'infanterie aragonaise. Les savants ne sont pas d'accord sur le sens de ce mot; les uns le font venir de l'arabe, où le radical *Garaf*, composé en *Almugavarin*, signifie guerrier. Cette étymologie est la plus vraisemblable. D'autres as-

t les grandes largesses qui eurent lieu, et
'autres choses que je passe sous silence,
e cela a été décrit. De cette demoiselle,
le Constance, l'infant En Pierre eut bon
e d'enfants, dont quatre garçons et deux
rvécurent à leurs père [1] et mère [2], savoir:
nts En Alfonse [3], En Jacques [4], En Frédé-
En Pierre [6]. Chacun d'eux fut un des plus
princes du monde; ils furent bons à la
et en toutes leurs actions, comme vous le
par la suite, à mesure que nous aurons à
l'eux ainsi que des filles, dont l'une, ainsi
l'ai dit, fut reine de Portugal [7], l'autre
me de Robert [8], roi de Jérusalem. Le
Jacques fit épouser à l'infant En Jacques
du comte de Foix, le plus éminent et le
the baron du Languedoc [9]; elle se nom-
sclarmonde, et fut une dame des plus
de la meilleure vie, et des plus honnê-
monde. De grandes et honorables fêtes
données à l'occasion de ces noces, par
ns de Catalogne, d'Aragon, de France,
cogne et de tout le Languedoc. L'infant
ques eut de cette dame beaucoup de fils et
s; quatre garçons et deux filles survécu-
leurs père et mère, de même que cela
a avec l'infant En Pierre. Le premier fils
mé En Jacques, le second En Sanche, le
me En Ferdinand et le quatrième En Phi-
Je vous raconterai en temps et lieu ce
cun d'eux fit pendant sa vie. L'une des
t mariée à don Juan, fils de l'infant don
l de Castille; l'autre épousa le roi Ro-
lont il a été ci-dessus fait mention, qui
pour femme après la mort d'Yolande,
seigneur roi En Pierre. Je vous racon-
quand temps et lieu sera, la vie de tous
ints.

re mourut le 12 novembre 1285.
ance mourut à Barcelonne l'an 1300.
ques devint roi d'Aragon et de Valence, et comte de
ne
ques fut d'abord roi de Sicile, et succéda à son frère
à la couronne d'Aragon en 1291.
déric devint roi de Sicile après le départ de son frère

ne épousa Guillelmine de Moncade, fille de Gaston,
de Béarn.
beth, mariée à Denis, roi de Portugal.
nde épousa Robert, fils de Charles II, roi de Naples
maison.
ant Jacques épousa Esclarmonde de Foix, sœur de
mard II, le 4 octobre 1275, à Perpignan.

Après avoir marié ses deux fils, il fit le troisième, l'infant En Sanche, archevêque de Tolède. Ce dernier fut bon et pieux, et réputé dans son temps comme un des plus dignes, des plus saints et des plus honnêtes prélats du monde. Il aida beaucoup à accroître la sainte foi catholique en Espagne, causa beaucoup de mal et d'abaissement aux Sarrazins, et finit par périr en les combattant; aussi peut-on le mettre au rang des martyrs, puisqu'il mourut en voulant maintenir et élever la foi catholique.

Le roi En Jacques d'Aragon, voyant terminées toutes ces choses qui honoraient son règne, en fut grandement satisfait.

CHAPITRE XII.

Comment le roi Don Alphonse de Castille vint pour la première fois dans le royaume de Valence, avec la reine sa femme et ses fils, pour voir le roi d'Aragon, et le bon accueil que celui-ci lui fit; des traités qu'ils conclurent relativement à la conquête du royaume de Murcie, et comment le roi En Jacques se chargea de s'en emparer.

Je vais vous dire comment le roi de Castille vint à Valence avec la reine sa femme et ses fils. Le roi En Jacques d'Aragon alla au-devant de lui jusqu'aux frontières du royaume. Il avait donné des ordres partout pour que tous ceux qui venaient avec le roi de Castille n'eussent rien à acheter, mais qu'ils eussent bouche en cour pour tous les vivres dont ils auraient besoin. On leur donna en effet en abondance tout ce qu'ils demandaient ou qu'ils pouvaient désirer. Les coureurs, qui se présentaient de leur part dans les différentes places, recevaient aussitôt des moutons entiers, des chevreaux, des quartiers de veau et de vache, du pain, du vin, des chapons, des poules, des lapins, des perdrix et autres volatiles; de sorte que les gens des lieux où ils se trouvaient vivaient presque pour rien, tellement tout se vendait à bon compte. Toutes ces dépenses se continuèrent pendant plus de deux mois que le roi de Castille resta à Valence ou dans le royaume; pendant lequel temps il ne dépensa pas un denier de son argent, non plus que ceux qui étaient avec lui. Vous pensez bien que pendant tout ce temps les rois, les reines, les infants, comtes, vicomtes, barons, prélats, chevaliers, venus en grand nombre de tous les royaumes, et les citoyens et hommes de mer, vécurent en grands déduits et grandes réjouissances.

Un jour, le roi d'Aragon et le roi de Castille

étant ensemble, le roi d'Aragon dit: « Mon père, il vous souvient que, quand vous me donnâtes votre fille pour femme, vous me promîtes de m'aider à faire la conquête du royaume de Murcie. Il est certain que vous avez bonne part en ce royaume; car vous avez conquis Alicante, Elxe, le Val d'Elda et de Novelda, Asp, Petrer, Crivilent, Favanela, Callosa, Oriola, Guardamar, jusqu'aux champs de Montagut dans l'intérieur des terres, et sur la mer, Carthagène, Alama, Lorcha, Mula, Caravacha, Senagy, Bulles, Nogat, Libreny, Villena, Almansa, et bien d'autres châteaux de ce royaume, qui depuis sont à vous et font partie de votre conquête. Puis donc que Dieu vous a fait la grâce de vous laisser conquérir le royaume de Valence, je vous prie, aussi vivement qu'un fils peut prier son père, de m'aider à achever la conquête dudit royaume. Et quand tout sera conquis, vous aurez les lieux de votre propre conquête et nous les nôtres; car ce royaume cause un grand préjudice à nous et à tous nos domaines. » Le roi d'Aragon lui répondit: qu'il était satisfait de ce qu'il venait de lui dire; que tout cela était vrai; qu'il allât donc dans son pays et avisât au soin de ses autres frontières, attendu qu'il se chargeait de la conquête de Murcie, et jurait devant lui qu'il ne se passerait pas longtemps avant qu'il eût pris la cité et une grande partie du royaume.

Le roi de Castille se leva, le baisa à la bouche et lui dit: « Mon père et mon seigneur, je vous rends grâces de ce que vous m'avez dit. Puisqu'il en est ainsi, je retournerai dans la Castille, et je mettrai en bon état toutes les frontières qui sont du côté du royaume de Grenade, principalement Cordoue, Ubeda, Jaen, Baessa et la frontière de Séville. Quand je serai bien assuré qu'aucun mal ne peut venir du royaume de Murcie, je me défendrai bien contre les rois de Grenade et de Maroc et tous leurs aidants. Le seul grand péril auquel mon pays pût être exposé était du côté du royaume de Murcie; mais par la suite, avec l'aide de Dieu et de sa benoite mère madame sainte Marie, vous m'en garantirez. » D'après ces conventions le roi de Castille retourna dans ses terres, et le roi d'Aragon l'accompagna au-delà de ses frontières, et fournit à tous ses besoins et à ceux de ses gens, ainsi que nous l'avons déjà dit.

CHAPITRE XIII.

Comment, après le départ du roi de Castille, le roi Ja réunit ses barons et riches-hommes, et leur fit pa qu'il avait promis au roi de Castille; comment l'infant En Pierre courir le royaume de Murcie; et de butins qu'il fit en ce royaume.

Je laisserai à présent le roi de Castil est retourné en son pays et en ses royau je vous parlerai du roi d'Aragon, qui se sait à entrer dans le royaume de Mur tint enfin conseil avec ses fils et ses bar tous furent d'avis que, d'après la pr qu'il avait faite au roi de Castille et qu exposa, il fallait entrer en Murcie. C d'eux promit de le suivre à ses frais et ri et de ne pas lui faillir tant qu'il leur re un souffle de vie, et jusqu'à ce qu'il e miné cette conquête. Le roi en fut très j et les remercia beaucoup. Il ordonna sa lai à l'infant En Pierre de faire une cou Murcie, pour reconnaître tout le roy L'infant En Pierre eut donc une belle composée de riches-hommes et de cheval Catalogne, d'Aragon, de Valence, de cit d'hommes de mer et d'almogavares. Ils a par terre et par mer ravageant à leur v et brûlant tout le pays, demeurant dans c lieu jusqu'à ce qu'ils l'eussent épuisé et Ils firent ainsi dans tous les environs d'Ali Nompot, Aquast, de même qu'à Elx, au Va da, au Val de Novelda, à Villena, Asp, Petr villent, Catral, Favanella, Callosa, Guar et Oriola. Ils poussèrent jusqu'au châte Montagut qui est dans les environs de M Là ils ravagèrent et dévastèrent tout. sarrazin de Murcie marcha contre eux toutes ses forces, tant infanterie que cav Le seigneur infant se tint pendant deux en bataille rangée, sans que le roi de M osât se mesurer avec lui; et assurém seigneur infant aurait lancé sur lui sa lerie, sans les canaux d'irrigation q paraient les deux armées; mais ces c étaient si nombreux et les eaux si abon que la chose ne fut pas possible. Néanmoi eut de beaux faits d'armes, principalemen une incursion que fit le seigneur infant e leur tua dix cavaliers genetaires[1]. Et p où il brochait des éperons, ne pensez pas cun ennemi osât l'attaquer corps à corps

(1) C'est-à-dire montés sur genêts ou petits chevaux

tôt qu'on l'avait reconnu. Que vous dirai-je? Il demeura un mois entier dans ce royaume, brûlant et détruisant; et tous ceux qui étaient avec lui s'enrichirent par les grandes prises qu'ils firent en prisonniers des deux sexes, aussi bien qu'en effets et bestiaux qu'ils emmenèrent. De sorte que le seigneur infant envoya bien au roi son père mille têtes de gros bétail, vingt mille de menu bétail, mille prisonniers sarrazins et autant de sarrazines. De ces captifs le roi en donna un grand nombre au pape et aux cardinaux, ainsi qu'à l'empereur Frédéric, au roi de France, aux comtes et barons et à ses amis; et il offrit les femmes à la reine de France sa fille[1], aux comtesses et autres dames de distinction. Enfin il les donna tous et n'en garda pas un seul. Le Saint-Père, les cardinaux et autres seigneurs du monde chrétien en furent extrêmement charmés. et firent de grandes processions en l'honneur de Dieu qui avait accordé au seigneur infant une belle victoire.

CHAPITRE XIV

Comment le seigneur infant En Pierre revint du royaume de Murcie; des fêtes que lui donna le roi En Jacques; et comment le roi décida d'aller en Aragon et de laisser pour son lieutenant et pour chef suprême de tout le royaume de Valence le seigneur infant En Pierre.

Ensuite le seigneur infant, suivi de son armée, vint dans la cité de Valence, où il trouva son père, qui lui fit bon accueil et de grandes fêtes. Après les fêtes, le roi prit en particulier l'infant, et lui dit de lui raconter tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il l'avait quitté. L'infant obéit. Le roi s'aperçut qu'il ne lui parlait jamais de ce qu'il avait fait lui-même dans cette guerre. L'infant avait même défendu à chacun d'en faire mention.

Le roi fut très satisfait de ce qui lui était raconté. Il fut charmé surtout du bon sens et du jugement de son fils. Il lui demanda ce qu'il croyait qu'on dût faire de cette conquête et s'il lui semblait qu'il fût temps de commencer. « Mon père, dit l'infant, ce n'est point à moi à vous donner des avis, à vous qui êtes plein de sagesse. Toutefois je vous dirai ce que j'en pense, après quoi vous ferez ce que vous prescrira votre propre jugement, et Dieu saura bien vous éclairer. Je pense donc que vous feriez bien d'aller visiter l'Aragon, la Catalogne et Montpellier, ainsi que vos autres domaines. Pour moi, je resterai sur les frontières, et je ferai à nos ennemis une telle guerre qu'ils n'auront pas le loisir de semer, et que, s'ils le font, ils ne recueilleront pas. Au bout d'un an vous pourrez revenir à Valence avec toutes vos forces, au mois d'avril, époque où l'on récolte en ce pays les premiers grains et où se fait la moisson des orges, et marcher ensuite sur Murcie, dont vous formerez le siége. Tandis que vous serez là, je parcourrai le pays et garderai les passages, afin que le roi de Grenade ne puisse pas venir au secours de Murcie. Et ainsi vous détruirez la ville et le royaume. — Je tiens votre avis pour bon, dit le roi, et je veux que la chose soit faite comme vous l'avez décidé. »

Aussitôt il envoya ses ordres par écrit dans tout le royaume de Valence aux riches-hommes aussi bien qu'aux prélats et autres hommes, aux chevaliers, aux bourgeois, pour que chacun fût rendu à jour nommé dans Valence. Ses ordres furent exécutés. Au jour désigné, tous étant réunis dans l'église cathédrale de madame Sainte-Marie de Valence, le seigneur roi fit un beau discours où il dit de fort bonnes choses appropriées aux circonstances. Il ordonna à tous de reconnaître pour chef et commandant le seigneur infant En Pierre. Il leur enjoignit de lui obéir comme à lui-même. Enfin il le laissa pour son vicaire-majeur et fonde de pouvoir dans tout le royaume de Valence. Tous le reçurent et le reconnurent avec plaisir comme chargé de tous les pouvoirs de son père.

De son côté l'infant fut très satisfait d'être revêtu de ces pouvoirs, sachant surtout qu'il restait en un lieu où il pourrait se distinguer journellement par de beaux faits d'armes. Mais il n'en faisait rien paraître, pour que son père ignorât le grand désir qu'il avait d'éprouver son courage; car si le roi eût pu prévoir la dixième partie des périls auxquels son fils devait s'exposer dans ces deux royaumes, il ne l'aurait point laissé aller, dans la crainte de le perdre. Il tenait donc les périls auxquels il s'exposait dans ses faits d'armes si bien cachés que son père les ignorait entièrement. Il pensait, au contraire, que son fils conduisait la guerre avec prudence et maturité de jugement; telle était son idée. Mais au moment du combat l'infant ne savait

[1] Isabelle, mariée à Philippe-le-Hardi.

leurs terres jusqu'à Montpellier, afin qu'ils y trouvassent des vivres, et tout ce qui leur était nécessaire ; et les ordres furent tels, que jamais seigneur ne fut si bien traité avec sa suite qu'ils ne le furent. Dès l'instant que le roi de Castille entrerait sur leurs terres, jusqu'à ce qu'il eût quitté Montpellier, il ne devait avoir, ni lui ni personne de sa suite, rien à dépenser ; et il y fut pourvu aussi abondamment qu'on l'avait fait précédemment pour lui dans le royaume de Valence. Et si bien que le roi de Castille et la reine, et tous ceux qui les accompagnaient, s'émerveillaient comment le pays de Catalogne pouvait suffire à de telles dépenses ; car ils ne s'imaginaient point que les terres du roi d'Aragon fussent aussi abondantes et aussi fertiles, ainsi que vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXIII.

Comment le roi En Jacques se disposa à se rendre au concile ; et des fêtes qu'il fit au roi de Castille qui passait chez lui pour s'y rendre aussi.

Laissons cet objet auquel nous reviendrons, et parlons du roi d'Aragon. Quand il eut, de concert avec les infants, ordonné toutes ces choses, il songea aux moyens de se rendre au concile d'une manière honorable, avec d'autant plus de raison que les cardinaux et autres personnages du conseil du pape lui avaient fait dire : que le Saint-Père avait en partie désiré réunir ce concile pour jouir du plaisir de voir le roi d'Aragon, avec deux gendres aussi grands que l'étaient le roi de France et le roi de Castille, et aussi les reines ses filles et ses petits-enfants ; qu'il voulait jouir du bonheur de contempler l'effet de l'œuvre de Dieu dans la naissance miraculeuse procurée audit roi d'Aragon ; et qu'il voulait que le roi, qui était un des hommes les plus sages, les plus prudents et les plus braves du monde, tînt conseil avec lui, et se préparât avec toute la chrétienté à aller outre-mer contre les infidèles.

Quand le seigneur roi eut ordonné son voyage, il songea à aller au-devant du roi de Castille, et à aller en personne au royaume de Valence pour examiner si on avait bien pris soin de pourvoir à tous les besoins. Il fut instruit de tout, et fut convaincu qu'il n'y avait pas moyen de mieux faire ; alors le roi et les infants s'approchèrent du lieu par où le roi de Castille devait entrer.

Le roi de Castille, la reine et les infant instruits que ledit seigneur roi et ses infants disposaient à les recevoir avec pompe et distinction, se hâtèrent d'arriver. A leur entr sur la terre du roi d'Aragon, ils trouvère le seigneur roi et les infants qui les reçure avec plaisir et avec joie, et les gens du r d'Aragon firent de grandes fêtes et proce sions. Du jour de leur entrée jusqu'à leur a rivée à Valence, il s'écoula douze jours. D qu'ils furent arrivés à Valence, il se fit tant jeux, de réjouissances, de tournois, carrous de chevaliers, danses de sauvages, cavalcade parades d'hommes d'armes, courses de galèr et de lins que les gens de mer faisaient aller p la grande rue sur les charrettes, et enfin ta de combats de taureaux et mascarades, et c jeux étaient si nombreux dans les lieux où roi et la reine devaient passer, qu'étant de cendus à l'église de Saint-Vincent faire leu dévotions en arrivant, il fut nuit noire ava qu'ils fussent rendus de là au palais, où le r avait ordonné de loger le roi de Castille. l reine et les infants eurent aussi des logemer convenables. Que vous dirai-je ? Les fêtes Valence durèrent quinze jours ; de telle sor que nul artisan ou autre n'y fit le moind ouvrage ; car les jeux, les fêtes et les dans se renouvelaient chaque jour.

On serait étonné d'apprendre quelle était l bondance des vivres que le roi d'Aragon fais distribuer aux gens du roi de Castille. Si voulais vous en faire le détail, cela me mè rait trop loin, et je n'arriverais que tard à m but. Je vous dirai donc qu'ils partirent de V lence et allèrent à madame Sainte-Marie Puig de Murviedro ; ensuite à Borriana, C tello, Cabanyes, Coves et Saint-Mathieu ; suite à Ulldecona et à la cité de Tortosa ; on les fêta comme en celle de Valence ; il demeurèrent six jours. Ensuite, ils allèrent col de Balaguier, et passèrent par Saint-Geor car alors le village de la fontaine de Per n'existait pas. De là ils allèrent à Cambril puis à la ville de Taragone.

Il serait impossible de dire les fêtes et honneurs que leur firent l'archevêque de T gone et les deux évêques de sa province, sont de la seigneurie d'Aragon. Les ab

les réduisait en captivité et ravageait
opriétés. Soyez assurés qu'il ne naquit
ils de roi qui fût plus brave, plus cou-
plus beau, plus sage ni plus adroit de
membres. Aussi peut-on dire de lui
'est ni ange ni diable, mais homme
. Et c'est avec raison qu'on lui appli-
vieux proverbe, pusqu'il est réelle-
homme accompli en toutes grâces.
ce temps, le roi son père, joyeux et
allait visitant tous ses pays.

CHAPITRE XVI.

le seigneur roi revint à Valence au jour indiqué, grandes forces, et forma le siege de la ville de comment il s'en rendit maître par capitulation; et année ces choses se passèrent.

nps prescrit, le roi se rendit dans le
de Valence avec une partie de ses
l entra à Valence mieux appareillé et
par terre et par mer que jamais nul
pour marcher contre un autre roi.
étra ensuite par mer et par terre dans
me de Murcie, tenant la mer afin que
es fussent toujours pourvues de vivres.
château et la ville d'Alicante, et Elx,
s autres lieux que je vous ai ci-devant
, qui sont entre les royaumes de Va-
de Murcie, et mit le siege à la ville
e, belle, noble et forte cité, environ-
cellentes murailles, mieux que ville
e. Arrivé devant la cité, il ordonna le
manière que nul ne pût y pénétrer
côté. Que pourrais-je vous raconter?
dura si longtemps que les Sarrazins
nt à capituler avec lui, à condition
mettraient au roi d'Aragon la moitié
té, et conserveraient l'autre moitié,
sa suzeraineté. Aussi fit-on par le
la ville une rue qui est une des plus
soit en aucune ville du monde. Cette
rande et large; elle commence à l'en-
se tient le marché, en face des Frères
s, et va jusqu'à la grande église de ma-
nte-Marie; dans cette rue sont la pel-
es changes, la draperie et beaucoup
établissements. Lorsque cette ville eut
divisée en deux parties, le roi peupla
de ses gens. Mais les Sarrazins tardè-
de temps à s'apercevoir que la bonne
ce ne pouvait durer entre eux et les
chrétiens dans la même cité; ils supplièrent donc le roi de vouloir bien prendre leur propre moitié de la cité, de la peupler comme bon lui semblerait, et de leur donner un terrain qu'ils pussent entourer de murailles pour s'y mettre en sûreté. Le roi satisfit avec plaisir à leur demande, et leur donna un terrain hors de la ville, et ils l'entourèrent de murailles. On nomma ce lieu Rexacha, et ils s'y établirent.

Or, cette cité de Murcie fut prise par le roi En Jacques d'Aragon, en l'an douze cent soixante six [1].

CHAPITRE XVII.

Comment Murcie fut peuplée de Catalans; comment le roi En Jacques livra toute sa portion au roi de Castille, son gendre; et comment, de retour à Valence, il fit tenir une cour plénière dans laquelle il nomma procureur et vicaire général du royaume d'Aragon et de Valence l'infant En Pierre, et de Majorque l'infant En Jacques.

Après avoir pris ladite cité et l'avoir peuplée de Catalans, il en fit de même pour Oriola, Elx, Guardamar, Alicante, Carthagène et autres lieux. Ainsi, vous pouvez être assurés que tous ceux qui habitent Murcie et lesdits lieux sont de vrais Catalans, parlent le plus beau catalan du monde, et sont tous de bons hommes d'armes et prêts à tout, et on peut dire que c'est un des plus agréables royaumes du monde. Je vous dis en vérité que ni moi ni nul autre ne pouvons connaître deux meilleures et plus excellentes provinces en toutes choses que les royaumes de Valence et de Murcie.

Quand ledit seigneur roi eut peuplé Murcie et les autres lieux, il abandonna sa portion au roi de Castille, son gendre, afin qu'il pût se défendre en toute occasion, et qu'ils pussent se soutenir l'un l'autre. Il remit principalement à son gendre l'infant don Manuel, Elx, le val d'Elda et de Novelda, Asp et Petrer. Le roi don Alphonse de Castille créa aussi ledit infant don Manuel adelantat [2] de toute sa portion, afin que ces terres étant ainsi réunies pussent se défendre contre les Maures. Le roi d'Aragon en livrant sa part du royaume à don Alphonse de Castille et à son gendre l'infant don Manuel, y mit la condition, qu'au moment où il les réclamerait elles lui seraient rendues. Ils le promirent et en dressèrent des chartes en bonne

(1) Valence avait été prise en septembre 1238 et Murcie fut prise en février 1266, ancien style, ou 1267, nouveau style.
(2) En castillan, *adelantado*, gouverneur.

forme. C'est ainsi que la maison d'Aragon a recouvré lesdits domaines, ainsi que je vous le dirai quand il en sera temps.

Lorsque le roi d'Aragon eut peuplé tous ces pays et les eut confiés à son gendre, il alla à Valence, où il fit réunir ses cortès. Elles furent très nombreuses et bien composées. Là se trouvèrent ses fils, qui furent bien contents de se réunir au roi leur père et aux riches-hommes, barons, prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes. La fête fut brillante, et toute la cité fit de grandes réjouissances. Dieu avait fait tant de grâces au roi et à ses enfants qu'il n'est point étonnant qu'ils se réjouissent en Dieu.

Dans cette cour plénière, le roi ordonna de reconnaître pour procureur et vicaire général d'Aragon, de Valence et de toute la Catalogne, jusqu'au col de Paniças, le seigneur infant En Pierre; il créa aussi vicaire et procureur général du royaume de Majorque, de Minorque et Yviça, du comté de Roussillon, du Conflent, de la Cerdagne et de Montpellier, l'infant En Jacques, afin que tous deux y vécussent comme seigneurs avec les reines leurs épouses, leurs infants et infantes, et afin que leurs pays fussent mieux régis et mieux gouvernés, et afin de pouvoir lui-même, de son vivant, apprécier l'ordre, le bon sens et la bonne conduite de chacun; car il est certain qu'on ne peut bien connaître un homme, de quelque condition qu'il soit, que quand on lui a remis le pouvoir en main. C'est quand on a donné le pouvoir à quelqu'un qu'on peut savoir de quoi est capable un homme ou une femme; voilà pourquoi ledit seigneur voulait agir ainsi. En même temps, il voulait jouir du repos et aller visiter ses terres.

Après que ces choses furent ainsi ordonnées, les cortès se séparèrent très satisfaites pour aller chacun à ses affaires, et le roi alla visiter ses terres, plein de joie et de contentement. Et là où il savait que se trouvaient les reines ses belles-filles et ses petits-enfants, il allait les visiter et gracieuser, et se réjouissait beaucoup avec eux et avec elles.

CHAPITRE XVIII.

Comment le seigneur infant En Pierre fit chevaliers les nobles En Roger de Loria et En Conrad Llança, et fit épouser à En Roger de Loria la sœur d'En Conrad Llança.

Ledit seigneur infant En Pierre avait en sa maison deux fils de chevaliers qui étaient venus avec la reine Constance sa femme. L'un nommé En Roger de Loria, était de très bonne famille, et issu de seigneurs bannerets. Sa mère s'appelait Bella ; elle avait élevé ladite reine Constance, et était venue avec elle en Catalogne; elle était sage, bonne et honnête. Elle resta là tout le temps que vécut la reine. Son fils, nommé Roger de Loria, continua à rester auprès d'elle, et fut élevé à la cour. Il était encore enfant quand il vint en Catalogne. La baronnie était en Calabre, et contenait vingt-quatre châteaux d'une pièce; et le lieu principal de cette baronnie a nom Loria. Ledit En Roger de Loria ayant grandi devint un très bel homme. Il était fort aimé du roi, de la reine et de toute la cour. Il vint en même temps avec la reine un autre jeune enfant de famille honorable, fils de comte, et parent de la reine; on le nommait En Corral Llança; il vint aussi une de ses sœurs, encore toute enfant, qui fut élevée auprès de ladite reine. Ce En Corral Llança était un des hommes du monde les plus beaux, les mieux parlants et les plus instruits, de sorte qu'on disait alors que le plus beau catalan était le sien et celui d'En Roger de Loria. Cela n'est pas étonnant puisqu'étant venus tout enfants en Catalogne ainsi que je vous l'ai dit, et ayant habité les diverses villes de Catalogne et de Valence, ils ce qui leur semblait bon et beau langage l'adoptèrent; aussi l'un et l'autre furent-ils des Catalans les plus parfaits et les mieux parlants la langue catalane.

Le seigneur infant En Pierre les fit tous deux chevaliers, et donna pour épouse au En Roger de Loria, la sœur d'En Conrad Llanca, laquelle était sage, bonne et honnête. De sa femme il eut un fils nommé Roger qui lui survécut, et qui eût été un homme d'un grand mérite s'il ne fût mort à l'âge de vingt-deux ans. Nous parlerons de lui dans la suite; car il se passa de si grandes choses durant sa vie qu'il faut bien que nous parlions de lui en temps et lieu.

Ils eurent aussi trois filles, qui furent d'excellentes personnes; l'aînée épousa le noble don Jacques de Xirica, neveu du roi En Pierre; il fut un des plus hauts barons, et des plus distingués d'Espagne, par son père et par sa mère, et un excellent homme; l'autre fut mariée au noble En Not de Moncade; et la troisième,

comte de Santo-Severino, lequel lieu de Santo-Severino est une principauté. Ladite sœur d'En Corral Llança mourut après avoir eu ces quatre enfants; ce qui fut un grand malheur à cause de son mérite, et surtout pour ses enfants, qui étaient encore tout petits. Ensuite ledit noble En Roger de Loria prit pour femme la fille d'En Béranger d'Entença, qui est d'une des maisons les plus distinguées de l'Aragon et de la Catalogne. Il en eut deux garçons et une fille qui lui survécurent. Je cesse de vous parler en ce moment du noble En Roger de Loria; nous reviendrons à lui par la suite, car ses actions furent telles qu'il faudra bien que je vous en parle; et on peut dire qu'il n'exista jamais un homme à qui, sans être fils de roi, Dieu accordât tant de faveurs, et qui fit tant d'honneur à son seigneur dans toutes les choses qui lui étaient ordonnées.

CHAPITRE XIX.

Comment, après avoir obtenu l'attention, comme cela est juste, l'auteur raconte le grand combat que le noble En Corral Llança livra, avec quatre galères, à dix galères du roi de Maroc.

Je viens parler encore un peu de son beau-frère En Corral Llança, au sujet d'une belle action qu'il fit, par la grâce de Dieu et du roi En Pierre d'Aragon. La vérité est que le règne du roi En Pierre ne doit venir que plus tard[1]. Je veux vous raconter ce fait maintenant; cela est aussi bien ici que plus loin, et je le fais ainsi parce qu'ayant occasion de parler de ces deux riches-hommes, il me vient mieux à point de parler ici de la belle action du noble En Corral Llança que cela ne me viendrait plus tard; car pourvu qu'on raconte un fait vrai, on peut le placer où bon semble dans un livre; et d'ailleurs, je pourrais avoir à en parler au moment où cela interromprait le fil de ma narration; au surplus, ceci est une histoire très courte. Je prie donc chacun de m'excuser si je trouve bon de raconter ici et non en un autre lieu cette chose, avant le temps où on devrait la placer. Si l'on m'interroge là-dessus, je répondrai que, d'après ce que j'ai déjà dit, je me tiens pour excusé. En quelque lieu que cela se trouve, je vous déclare que tout ce que je vais écrire est chose véritable, n'en faites aucun doute; je vous raconte donc la grâce que Dieu fit à ce riche-homme En Corral Llança.

Le seigneur roi d'Aragon devait recevoir à perpétuité un tribut du roi de Grenade, du roi de Tlemcen et du roi de Tunis; et comme ce tribut ne lui avait pas depuis longtemps été envoyé, le roi fit armer à Valence quatre galères, dont il donna le commandement à En Corral Llança. Celui-ci alla au port de Tunis, à Bugia, et sur toute la côte, ravageant et détruisant les ports. Il vint sur les côtes du royaume de Tlemcen, en une île nommée Alabiba, pour y prendre de l'eau. Dans le même temps, dix galères de Sarrazins du roi de Maroc vinrent aussi prendre de l'eau. Ces dix galères de Sarrazins étaient des mieux armées et montées par les meilleurs Sarrazins qui jamais fussent armés; elles avaient déjà fait beaucoup de mal aux lins[1] chrétiens, et emportaient un grand nombre de captifs, ce qui était un grand péché.

Les galères d'En Corral Llança voyant venir les dix galères sarrazines, elles sortirent de leur station. Les Sarrazins, qui avaient déjà eu connaissance de ces galères, les ayant aperçues, crièrent, dans leur langue: « Aur! aur[2]! » et vinrent vigoureusement sur elles. Les galères d'En Corral Llança se mirent à louvoyer, se rallièrent, et tinrent conseil. « Seigneurs, dit En Corral Llança, vous savez que la faveur du Seigneur accompagne toujours le roi d'Aragon et ses sujets; vous savez les victoires qu'il a remportées sur les Sarrazins; et le roi d'Aragon est présent avec nous sur ces galères, puisque voici son étendard qui le représente; ainsi, puisqu'il est avec vous, la grâce de Dieu vous aidera et vous donnera la victoire. Il serait bien déshonorant pour ledit seigneur et pour la cité de Valence, d'où nous sommes tous, que nous prissions la fuite devant ces chiens, ce que ne fit jamais aucun des sujets du roi d'Aragon. Je vous engage donc à vous rappeler le pouvoir de Dieu et de madame sainte Marie, notre sainte foi catholique, et l'honneur du roi et de la cité de Valence et de tout le royaume, et à attaquer vigoureusement leurs galères, amarrés comme nous sommes. Conduisons-nous aujourd'hui de manière à ce qu'on parle de nous à jamais. Assurément nous les vaincrons, et acquerrons beau-

[1] Pierre III, dit le Grand, roi d'Aragon en 1276.

(1) Je conserverai ce vieux mot français, qui répond exactement au mot catalan. Le lin était plus petit que la galère

(2) Ce qui répond au *huzza* ou *houra* des peuples du Nord.

coup de biens. Toutefois nous avons sur eux un grand avantage, c'est que nous pouvons, à notre gré, ou nous retirer, ou les forcer au combat. Que chacun de vous dise donc son avis, moi j'ai dit le mien, et je vous dis encore, vous prie et vous requiers au nom du roi et de la cité de Valence, de férir sus. »

Alors ils s'écrièrent tous : « Férons ! férons ! ils sont à nous ! » En disant cela, ils se préparent au combat ; les Sarrazins en font autant. En Corral Llança vogue sur eux, mais comme bride en main, si bien que plusieurs des Sarrazins dirent à leur capitaine que les galères venaient à lui pour se rendre. Un très grand nombre d'entre eux le pensait ainsi, parce qu'ayant sur leurs vaisseaux d'excellents chevaliers, ils n'imaginaient pas que les chrétiens fussent assez fous pour les attaquer ; mais l'amiral des Sarrazins, qui était un marin expérimenté, qui avait assisté à bien des combats, et avait éprouvé ce qu'étaient les Catalans, secoua la tête, et leur dit : « Barons, vous avez une folle idée ; vous ne connaissez pas comme moi les gens du roi d'Aragon ; soyez certains qu'ils viennent à nous bien et savamment pour nous combattre, et prêts à mourir s'il le faut ; malheur au fils de bonne mère qui les attendra ! Et comme ils sont résolus de vaincre ou de mourir, mettez-vous bien dans la tête que, si chacun de nous ne fait pas aujourd'hui son devoir, nous sommes tous morts ou captifs. Et plût à Dieu que je fusse à cent milles loin d'eux ! Mais puisque nous sommes ici, je me recommande à Dieu et à Mahomet. »

Alors il fit sonner les trompettes et les nacaires ; et, en poussant de grands cris, ils commencèrent une attaque vigoureuse. De leur côté, les quatre galères chrétiennes, sans pousser un cri, sans dire une parole, et sans confusion, s'élancèrent au milieu des galères ennemies ; le choc fut terrible ; la bataille dura du matin jusqu'au soir, et nul ne songea à manger ni à boire ; mais le vrai Dieu notre Seigneur, sa bienheureuse mère, d'où proviennent toutes les grâces, et la bonne étoile du roi d'Aragon, firent obtenir la victoire aux nôtres ; de sorte que les dix galères furent battues et prises, et tous les hommes captifs ou tués. Grâces soient rendues à l'auteur de cette œuvre ! Les vainqueurs délivrèrent les chrétiens captifs qu'ils trouvèrent à bord, et leur donnèrent à chacun une portion du butin égale à celle qu'ils avaient gagn eux-mêmes, et retournèrent comblés d'honneu et de gloire à Valence, emmenant avec eux l galères et beaucoup de Sarrazins captifs, do un grand nombre s'étaient cachés sous le pa du navire.

CHAPITRE XX.

Où il est raconté comment le roi donna des récompenses a veuves des chrétiens morts dans cette bataille ; comm les bons seigneurs font les bons vassaux ; et combien en heureux d'être sujet de la maison d'Aragon plutôt que toute autre.

Le roi leur fit la faveur de leur accord tout le butin qu'ils avaient fait, ne s'en voul réserver ni le quint ni la plus petite part Il voulut que les femmes et les enfants de ce qui étaient morts en ce combat eussent leur p tion comme ceux qui avaient survécu, et to furent fort satisfaits ; cela parut si juste à ch cun, qu'ils en conçurent un plus vif désir bien faire ; ils le témoignèrent bien dans les t tions et batailles qui suivirent, ainsi que je v le dirai. Cela vous prouve que les bons seigne contribuent beaucoup à faire les bons vassa et les seigneurs d'Aragon encore plus que les tres ; car on dirait, non pas que ce sont leurs m tres, mais leurs amis. Si on pensait combien autres rois sont durs et cruels envers leurs p ples, et combien de grâces au contraire les r d'Aragon prodiguent à leurs sujets, on devr baiser la terre qu'ils foulent. Si l'on me c mande : « En Muntaner, quelles faveurs f donc les rois d'Aragon à leurs sujets, plus les autres rois ? » Je répondrai premièreme qu'ils tiennent les riches-hommes, nobles, p lats, chevaliers, citoyens, bourgeois, et g des campagnes, plus en vérité et en droit qu'aucun autre seigneur du monde ; cha peut devenir riche sans avoir à craindre q lui soit rien demandé ni pris au-delà de la r son et de la justice, ce qui n'est pas ainsi c les autres seigneurs ; aussi les Catalans et Aragonnais sont plus hauts de cœur, parce q ne sont point contraints dans leurs actions nul ne peut être bon homme de guerre s'il n haut de cœur. Leurs sujets ont de plus cet av tage, que chacun d'eux peut parler à son gneur toutes les fois qu'il se met en tête d parler, et il en est toujours écouté avec bien lance et en reçoit la réponse la plus gracie D'un autre côté, si un riche-homme, un

un honnête bourgeois veut marier sa
t les prie d'honorer la cérémonie de
sence, ces seigneurs se rendront, soit à
, soit ailleurs, où il plaira à celui qui
ite. De même si quelqu'un meurt, ou
célèbre son anniversaire, ils s'y ren-
comme s'il était de leurs parents; ce
: font pas assurément les autres sei-
. De plus, dans les grandes fêtes, ils in-
nombre de braves gens, et ne font pas
té de prendre leurs repas en public et
: même lieu où mangent tous les invités,
n'arrive nulle part ailleurs. Ensuite, si un
omme, un chevalier, prélat, citoyen,
ois, laboureur ou autre, leur offre en pré
s fruits, du vin ou autres objets, ils ne
pas difficulté d'en manger; et dans les
ux, villes, hameaux et métairies, ils ac-
t les invitations qui leur sont faites, man-
: qu'on leur présente, et couchent dans
mbres qu'on leur a destinées. Partout où
t à cheval, dans les villes, lieux et cités,
ontrent à leurs peuples; et si de pau-
ens, hommes ou femmes, leur crient de
er, ils s'arrêtent, ils les écoutent, et les
dans leurs besoins. Que vous dirai-je
ils sont si bons et si affectueux envers
ujets, qu'on ne saurait le raconter, tant
urait à écrire; aussi, leurs sujets sont
d'amour pour eux, et ne craignent point
rir pour élever leur honneur et leur puis-
, et aucun obstacle ne peut les arrêter,
il supporter le froid et le chaud et courir
s dangers. Voilà pourquoi Dieu favorise
ctions et leurs peuples, et leur accorde
:toires. Il en sera de même à l'avenir,
ait a Dieu, et ils triompheront de tous
nnemis. Je laisse là cette matière, et je
s à parler du roi d'Aragon et de ses ex-
s enfants.

CHAPITRE XXI.

t le roi En Jacques d'Aragon reçut un bref du pape
e rendre au concile qui eut lieu dans la cité de Lyon; et
ut le roi Alphonse de Castille lui fit dire qu'il désirait
ire au concile et passer sur ses terres.

oi En Jacques ayant longtemps séjourné
s terres, ainsi que les infants En Pierre
Jacques, il arriva un message au roi
on, qui lui annonçait que le pape réu-
nirait un concile général dans la cité de Lyon, sur le Rhône, et qu'il priait tous les rois de la chrétienté de s'y rendre, eux ou leurs chargés de pouvoirs. Le roi se disposa à y aller, et comme il songeait à la manière la plus honorable de s'y rendre, il reçut des envoyés du roi Alphonse de Castille, son gendre, qui lui faisait part de l'intention où il était de se trouver au concile et de traverser ses terres avec la reine et plusieurs de ses infants, et qu'il avait deux raisons pour passer par chez lui : la première, que la reine ainsi que ses fils désiraient beaucoup de le voir, lui et les infants; l'autre raison était que, des affaires importantes devant se traiter au concile, il souhaitait, avant de s'y rendre, recevoir ses avis, comme ceux d'un père, ainsi que ceux des infants En Pierre et En Jacques, qui étaient pour lui comme des frères.

Le roi et les infants furent bien aises d'apprendre cette nouvelle; et, par les mêmes messagers du roi de Castille, ils lui envoyèrent de grandes sommes d'argent, et lui firent dire que son arrivée leur ferait grand plaisir, et qu'il pouvait disposer de leur pays comme du sien propre; qu'on le priait seulement de faire savoir par où il voulait passer et le jour où il arriverait.

CHAPITRE XXII.

Comment le roi Alphonse de Castille fit savoir au roi d'Aragon qu'il désirait passer par Valence, et dans quel temps.

Les envoyés du roi de Castille s'en retournèrent chargés des présents du roi et des infants, pour les bonnes nouvelles qu'ils leur avaient apportées. Ils s'en retournèrent en Castille, satisfaits et contents, avec les envoyés que le roi d'Aragon et les infants adressaient au roi de Castille; ils furent bien accueillis par le roi, la reine, les infants Fernand et Sanche, et tous les autres, surtout quand on connut le résultat de leur mission et que l'on eut ouï tout ce qu'ils racontaient.

On combla de présents les envoyés du roi d'Aragon, et on envoya rendre grâce à lui et aux infants de leurs offres, et leur dire qu'ils entreraient par le royaume de Valence, en fixant l'époque.

Le roi d'Aragon et les infants en eurent un grand plaisir, et ils commencèrent à donner des ordres partout où ils devaient passer par

i, et grand nombre de moines et autres astiques, les reçurent avec de grandes ions, en chantant et louant Dieu. Ils nt huit jours à Taragone, et se rendirent à Sarbos et puis à Villefranche, qui est le et excellente ville. On les y fêta et on autant d'honneur que dans une cité. Ils rent deux jours et de là ils allèrent à lément et à Barcelonne. Je n'ai pas besoin dire comment ils y furent reçus; il se- ficile de le raconter. Comme Barcelonne lus belle et la plus opulente cité du sei- oi d'Aragon, vous pouvez vous imaginer furent ces fêtes. Tout se passa là comme s autres cités. Ils y demeurèrent dix ensuite ils se rendirent à Granioles, à ich, et d'Hostalrich à la cité de Gironne. r fut donné des fêtes, il n'est pas besoin re; les bourgeois seuls, sans parler des ers qui sont nombreux dans cette con- rent tant et tant que tout le monde en né. Ils y demeurèrent quatre jours; ils t ensuite à Basquera et à Pontons; après roi, la reine et tout leur monde, vinrent Peralade. Je sais cela, parce que j'étais fant, et le roi et la reine couchèrent cette ns une chambre de la maison de mon ù je vous ai déjà dit qu'avait reposé le oi d'Aragon. Et pour que le roi et la e Castille fussent ensemble cette nuit, ans la maison de Bernard Rossinyol, qui tenante à celle de mon père, sept portes e le roi pût passer de son logement dans bre de la reine. Ces choses, je puis vous ifier, non pour les avoir entendu dire, our les avoir vues.

éjournèrent pendant deux jours à Pera- arce qu'En Dalmau de Rochabara, sei- de Peralade, avait supplié le roi d'A- de permettre qu'il le reçût un jour à le; et le roi, qui l'aimait beaucoup, lui il resterait un jour à Peralade pour ses s, et que le jour suivant il le lui accor- par faveur spéciale. Dalmau l'en remer- ucoup; et il devait bien le faire, car c'est isfaction que le roi n'accorda ni à riche- ni à prélat qui fût en Catalogne, si ce lui seul; et pour cela Dalmau lui fut très

s avoir passé deux jours à Peralade joie et dans les fêtes, ils allèrent à la Jonquière, au Boulou et à Mas, très joli endroit qui appartenait au Temple; de là ils entrèrent à Perpignan. Ne me demandez point les fêtes qu'on leur y fit; elles durèrent huit jours. De là ils se rendirent à Salses, à Villefranche et à Narbonne. Amaury de Narbonne leur fit de grandes fêtes et des réjouissances; car lui et le seigneur infant En Jacques d'Aragon avaient épousé deux sœurs, filles du comte de Foix. Ils demeurèrent deux jours à Narbonne. Ils allèrent ensuite à Béziers, à Saint-Thibéry, à Loupian et à Montpellier. Mais les jeux et les fêtes qui eurent lieu à Montpellier surpassèrent tous les autres. Ils y restèrent quinze jours; ils envoyèrent de là leurs messagers au pape et reçurent sa réponse; après quoi, ayant résolu de prendre leur chemin par la France, ils partirent de Montpellier. Dorénavant je vous parlerai de ce qui fait l'objet de cet ouvrage, savoir: de l'honneur et des grâces que Dieu a faits à la maison d'Aragon; et comme j'entends que cette matière soit telle qu'elle serve à la gloire et à l'honneur de la maison d'Aragon et de ses sujets, j'en ferai mention. Ne croyez pas que ce que cela a coûté au roi et à ses infants soit peu de chose; cela est au contraire d'une telle valeur que toute la Castille ne pourrait le payer de quatre ans. Vous qui lisez ce livre et qui ignorez quelle est la puissance du roi d'Aragon, sachez qu'elle est telle que le roi de France aurait bien de la peine à y résister; et si ses trésors pouvaient y suffire, le cœur lui manquerait, et il se tiendrait pour battu. Toutefois le roi d'Aragon en fut autant satisfait que si, tout ce qu'il dépensait, il l'eût reçu en don ou en secours du pape ou autre. Mais Dieu aide à bon cœur; aussi Dieu lui aide-t-il et l'honore-t-il dans toutes ses entreprises. Or, laissons aller le roi de Castille, qui se rend au concile, et parlons du roi d'Aragon.

CHAPITRE XXIV.

Comment le seigneur roi En Jacques partit pour aller au concile; comment il y fut reçu par tous ceux qui s'y étaient rendus; et comment il reçut du pape, des cardinaux et des rois plus d'honneurs qu'aucun des rois qui s'y trouvèrent.

Quinze jours après que le roi de Castille fut parti de Montpellier, le roi d'Aragon se rendit au concile. A son arrivée à Lyon sur le Rhône, il y fut reçu avec éclat, et il n'y eut roi, comte, baron, cardinal, archevêque, évêque,

abbé ou prieur, qui ne sortit pour aller au-devant de lui et le recevoir. Le roi de Castille, avec ses infants, précéda tout le monde d'un jour. Quand il fut devant le pape, celui-ci sortit de sa chambre, le baisa trois fois sur la bouche, et lui dit : « Mon fils, grand gonfalonier et défenseur de la sainte Eglise, soyez béni et bienvenu. » Le roi voulut lui baiser la main, mais le pape ne le permit pas; et il l'invita, lui et les siens, pour le lendemain; ce qu'il n'avait fait à aucun des rois qui étaient arrivés; de sorte que ledit seigneur roi reçut de la part du Saint-Père, des cardinaux et des rois qui se trouvaient là, plus de marques d'honneur, et plus de dons et de grâces que nul autre roi présent audit concile. Le concile s'ouvrit aussitôt que le roi d'Aragon fut arrivé. Mais de ce qui s'y fit et traita je n'en dirai rien; car ce n'est point le sujet de mon livre[1]. Je dirai seulement que le roi d'Aragon obtint tout ce qu'il demanda; de sorte qu'il fut satisfait de son séjour, et s'en retourna chez lui, content et joyeux. Je vous dirai que le roi de Castille y était aussi allé, parce qu'il espérait être empereur d'Allemagne[2]; mais il ne put réussir, et s'en retourna en son royaume; et à son retour et jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Castille, le roi d'Aragon le fit défrayer à son passage sur ses terres, autant et plus abondamment qu'il ne l'avait été en venant. Il ne revint point du côté par lequel il était sorti; mais il passa par Lérida et l'Aragon. Il serait trop long de vous décrire les fêtes qu'on lui fit encore. Il retourna en Castille, avec la reine et les infants, et ses sujets eurent bien du plaisir à le revoir au milieu d'eux. Je laisserai là le roi de Castille, qui est rentré dans ses terres et est avec la reine et ses infants, et je retournerai au roi En Jacques d'Aragon.

(1) Grégoire X s'était rendu à Lyon dès le mois de novembre 1273, dans l'intention d'y réunir l'année suivante un concile général. Philippe-le-Hardi vint lui rendre visite au mois de février 1274, et Grégoire profita habilement de la déférence que lui témoignait le roi de France pour en obtenir Avignon et le comtat Venaissin, cédés d'abord au Saint-Siége en 1229 par Raymond VII, mais rendus depuis à Raymond par Grégoire IX. Ce concile, dont le but était de subvenir aux besoins de la Terre-Sainte et de réunir les Églises grecque et latine, s'ouvrit en mars 1274, et fut clos le 17 juillet suivant.

(2) Le roi de Castille avait espéré que Grégoire disposerait en sa faveur de la dignité impériale, à laquelle les électeurs venaient d'appeler Rodolphe de Hapsbourg en octobre 1273; mais le pape obtint de larges concessions de Rodolphe et il le confirma dans la possession de l'empire.

CHAPITRE XXV.

Comment, après être revenu du concile et avoir visité ses terres, il voulut voir comment ses enfants avaient gouverné; comment il en fut très satisfait, fit reconnaître pour roi d'Aragon l'infant En Pierre, et pour roi de Majorque et de Minorque l'infant En Jacques, et ordonna qu'on leur prêtât serment.

Le roi En Jacques accompagna le roi de Castille jusqu'à ce qu'il eût été hors de son territoire. Celui-ci, avec ses enfants et la reine, rendit mille grâces au roi d'Aragon; et lui, comme bon père, leur donna sa bénédiction. Alors il alla visiter ses royaumes et ses domaines, comme pour prendre congé de ses sujets, parce qu'il voulait consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et à l'accroissement de la sainte foi catholique. Ainsi que, dans sa jeunesse, il était allé avec courage et prudence contre le royaume de Valence, de même il voulut marcher contre le royaume de Grenade, afin que les noms de Dieu et de la sainte Vierge Marie y fussent célébrés et loués. En visitant toutes ses terres, il examina le gouvernement de ses enfants; il en fut satisfait, et loua Dieu de lui avoir donné de tels enfants. Il convoqua les cortès d'Aragon à Saragosse. Là se rendirent les barons et leur suite, les prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes. Les cortès étant assemblées, le roi tint de bons et notables discours. Il voulut que l'on reconnût pour roi d'Aragon le seigneur infant En Pierre, et pour reine son épouse la reine Constance, dont j'ai déjà parlé et qu'on leur prêtât serment[1]. Ainsi qu'il le commanda, ils le jurèrent tous avec grande satisfaction. Il n'est pas besoin de vous dire que l'on fit de grandes fêtes durant la tenue de ces cortès, vous pouvez bien l'imaginer. Après avoir prêté serment à l'infant En Pierre et à la reine, on se rendit à Valence. Là il tint aussi des cortès et on reconnut l'infant En Pierre comme roi de Valence et sa femme comme reine. On alla ensuite à Barcelonne, et là on prêta serment à l'infant En Pierre comme comte de Barcelonne et seigneur de toute la Catalogne.

(1) Suivant Bofarull (t. II, p. 236), Jacques avait déjà fait son testament, en 1272; il abdiqua en faveur de son fils, 6 juillet 1276 à Alcira, et mourut à Valence le 27 juillet 12[illegible]. Cet acte du 6 doit être postérieur à celui dont parle ici Muntaner, et qui n'était qu'une sorte de reconnaissance de leur droit futur d'héritage.

femme la reine comme comtesse. Après l nomma son fils, l'infant En Jacques, roi jorque, Minorque et Yviça, et comte de illon, du Conflent, de la Cerdagne, et ur de Montpellier. Toutes ces choses étant ées par la grâce de Dieu, il retourna à ce, dans l'intention dont je vous ai fait qui était d'employer le reste de sa vie à croître et multiplier la sainte foi catholi- t à abaisser et à abattre la foi de Ma-

CHAPITRE XXVI.

t le roi En Jacques fut malade à Xativa; comment les ins tuèrent Garcia Ortis, lieutenant du fondé de pou- oyal et vicaire général du roi En Pierre dans le me de Valence.

dant son séjour dans la cité de Valence, délassait par la chasse et autres amuse- Souvent, en chassant, il allait visitant les ux et maisons de campagne du royaume. dant qu'il était à Xativa Dieu permit mbât malade de la fièvre, et il fut si ma- l'il ne pouvait se lever. Tous les médecins urèrent mal, surtout parce qu'il était âgé de quatre-vingts ans. Vous comprenez u'un vieillard ne peut suivre le même de vie qu'un homme jeune; toutefois il va tout son bon sens et son excellente re.

Sarrazins de Grenade, avec lesquels il n guerre, ayant appris qu'il était malade, nt avec mille cavaliers et grand nom- gens à pied jusques à Alcoy. Ils eurent ncontre avec Garcia Ortis, qui était lieu- du fondé de pouvoir royal dans le ne de Valence; ils se battirent avec lui sa bonne troupe, qui était de deux cents s à cheval et cinq cents piétons. Dieu per- l'en cette rencontre Garcia Ortis périt n grand nombre de ses compagnons.

itôt que le roi qui était dans son lit, ap- tte défaite, il s'écria : « Sus, sus, ame- oi mon cheval et préparez-moi mes ar- le veux marcher contre ces traîtres de ins qui me croient mort. Ils ne se dou- as que je saurai encore les exterminer Et il était si résolu que, dans sa colère, ait se dresser sur son lit, mais il ne le

CHAPITRE XXVII.

Comment le roi En Jacques, étant affaibli par la maladie, se fit porter sur une litière avec sa bannière, pour aller combattre les Sarrazins; et comment, avant son arrivée, l'infant En Pierre y était allé si fort brochant qu'il les avait vaincus.

Il leva alors les mains au ciel et dit : « Seigeur, pourquoi permettez-vous que je sois ainsi privé de mes forces? Eh bien donc! ajouta-t-il, puisque je ne puis me lever faites sortir ma bannière, et qu'on me porte sur une litière jusqu'aux lieux où sont ces Maures perfides. Ils ne pensent plus que je suis de ce monde; mais ils n'auront pas plus tôt aperçu la litière qui me porte, qu'à l'instant nous les aurons vaincus, et tous seront bientôt pris ou tués. »

Ainsi qu'il avait commandé il fut fait; mais son fils, l'infant En Pierre, l'avait prévenu et s'était jeté au milieu d'eux. La bataille fut rude et sanglante; et cela devait être, car contre un chrétien il y avait quatre Sarrazins. Malgré cette supériorité de nombre, l'infant En Pierre s'élança brochant si impétueusement au milieu d'eux qu'il les mit en déroute. Deux fois il eut son cheval tué sous lui, et deux fois deux de ses cavaliers descendirent pour lui donner leurs chevaux pour qu'il remontât, et eux restèrent démontés. Enfin, dans cette action, tous les Sarrazins furent pris ou tués. Au moment où l'on élevait sur le champ de bataille la bannière du seigneur roi En Jacques, lui-même parut porté sur sa litière. Le roi En Pierre fut très fâché de voir là son père, parce qu'il craignait que cette fatigue ne lui devînt funeste; il brocha des éperons, vint à lui, mit pied à terre, fit déposer la litière et la bannière, baisa les pieds et les mains de son père, et lui dit en pleurant : « Oh! mon seigneur et père, qu'avez-vous fait? ne saviez-vous pas que je tenais votre place et qu'il n'était pas nécessaire de vous hâter? — Ne dites point cela, mon fils, répondit le roi; mais que sont devenus ces maudits Sarrazins? — Grâces au ciel et à notre bonne fortune, mon père, ils sont tous morts ou prisonniers. — Me dites-vous la vérité, mon fils? — Oui, mon père. » Alors il leva les mains au ciel, remercia Dieu, baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna maintes et maintes fois sa bénédiction.

CHAPITRE XXVIII.

Comment le roi En Jacques, après s'être confessé et avoir reçu le corps précieux de Notre Seigneur Jésus-Christ, rendit son âme à Dieu; et de la coutume observée par les fondateurs de Majorque jusqu'à ce jour.

Le roi En Jacques ayant vu cela et rendu grâces à Dieu revint à Xativa, et le roi En Pierre, son fils, l'accompagna Quand ils furent arrivés à Xativa, on fut bien joyeux de cette nouvelle victoire due à la faveur de Dieu; mais on était en même temps très affligé de voir le mauvais état du seigneur roi. Cependant il fut convenu entre le roi En Pierre et les barons et prélats de Catalogne, chevaliers, citoyens et prud'hommes de Xativa et autres lieux, qu'en témoignage de la joie dont cette victoire remportée par son fils remplissait le cœur du seigneur roi, on transporterait toutes les fêtes à Valence. Ainsi fut-il exécuté.

Quand ils furent à Valence, toute la cité vint au-devant du roi En Jacques; on le porta au palais, où il fut confessé plusieurs fois; il communia, reçut l'extrême-onction et prit dévotement tous ses sacrements. Après quoi, plein de joie en son cœur, et voyant la bonne fin que Dieu lui avait accordée, il fit appeler les rois ses fils, ainsi que ses petits-fils, leur donna à tous sa bénédiction, et les endoctrina et prêcha, car il avait tout son bon sens et toute sa mémoire; il les recommanda tous à Dieu, croisa ses mains sur sa poitrine, et dit l'oraison que Notre Seigneur vrai Dieu prononça sur la croix; et aussitôt cette oraison terminée, son âme se dégagea de son corps, et, joyeuse et satisfaite, gagna le saint paradis.

Ainsi mourut le roi En Jacques, le sixième jour de juillet [1] 1276; il voulut que son corps fût porté au monastère de l'ordre de Poblet; ce sont des moines blancs placés au milieu de la Catalogne. Les gémissements et les cris retentirent aussitôt par toute la cité; il n'y avait riche-homme, varlet de suite, chevalier, citoyen, ni dame ou demoiselle, qui ne suivissent sa bannière et son écu, accompagnés de dix chevaux auxquels on avait coupé la queue; et tout le monde allait pleurant et criant.

Ce deuil dura quatre jours dans la cité; ensuite tous ceux qui étaient invités à assister au convoi accompagnèrent le corps. Et dans tous les lieux, châteaux et villes où il avait été accueilli au milieu des éclats de la joie et des plaisirs, il fut accueilli au milieu des cris et des pleurs.

Ce fut avec de semblables démonstrations de douleur que son corps fut transporté au monastère de Poblet. Là se trouvèrent des archevêques, évêques, abbés, prieurs, abbesses, prieuresses, religieux, comtes, barons, varlets de suite, chevaliers, citoyens, bourgeois et gens de toutes conditions du royaume; tellement, qu'à six lieues de distance les bourgs et les chemins ne pouvaient les contenir. Les rois ses fils, les reines et ses petits-fils s'y rendirent. Que vous dirai-je? l'affluence fut si grande qu'on n'a jamais vu une foule si considérable assister aux obsèques d'aucun seigneur quel qu'il soit; enfin après les plus nombreuses processions, au milieu des cris, des pleurs et des prières, il fut mis en terre. Dieu veuille, dans sa miséricorde, recevoir son âme! *Amen.* Je suis bien assuré qu'il est au nombre des saints du paradis, et chacun doit ainsi le croire.

Cette cérémonie terminée, les rois retournèrent chez eux, ainsi que les comtes, barons et autres. Et nous pouvons bien dire de ce seigneur : qu'il fut heureux, même avant que de naître, que sa vie fut de même et que sa fin fut encore meilleure.

J'approuve fort les fondateurs de Majorque qui ont ordonné que chaque année, le jour de Saint-Sylvestre et Sainte-Colombe, jour où le roi avait pris Majorque, on ferait dans la cité une procession générale dans laquelle on porterait la bannière dudit seigneur roi, et que dans cette journée on priât pour son âme, et que toutes les messes qui seraient chantées ce jour-là dans la ville et dans toute l'île seraient pour l'âme du roi et pour qu'on conjurât le ciel de protéger et défendre ses descendants, et de leur donner victoire contre leurs ennemis. Or, je supplierai notre roi d'Aragon, si tel était son bon plaisir, d'ordonner que les prud'hommes de la cité de Valence fissent de même tous les ans, le jour de Saint-Michel, une procession générale pour l'âme dudit seigneur roi, et pour l'accroissement et la prospérité perpétuelle de ses descendants, et pour qu'il leur donne victoire et honneur sur tous leurs ennemis; et cela par

(1) Suivant Bofarull le 27 juillet

te cité fut prise la veille de la Saint-Mi-
r le roi En Jacques. Ce jour-là tous les
et les religieux feraient des prières et
aient des messes pour l'âme du roi En
s. Je voudrais encore que le lendemain,
dre du roi et des magistrats de la ville,
it à perpétuité de grandes charités.
acun s'efforce donc de son mieux à faire
bien possible, et il en sera récompensé
utre monde et honoré dans celui-ci : et
aucun acte de charité qui se fasse à Va-
u ailleurs qui ne soit récompensé par
ui fait croître et multiplier les biens de
ui les font.
ase de parler du roi En Jacques pour
le son fils aîné, En Pierre, roi d'Aragon
lence, comte de Barcelonne, ainsi que de
scendants, chacun en son temps et lieu.

CHAPITRE XXIX.

, après la mort du roi En Jacques, ses deux fils fu-
ronnés rois, c'est-à-dire l'infant En Pierre roi d'A-
Valence et Catalogne, et l'infant En Jacques roi de
se, Minorque et Cerdagne ; et comment la Catalogne
ieux que toute autre province.

oi En Jacques étant trépassé de cette
infants En Pierre et En Jacques furent
nés rois. L'infant En Pierre se rendit
gosse, où il convoqua les cortès; on
ça la couronne d'Aragon sur la tête
a plus grande solennité, au milieu des
et des fêtes. Il serait trop long de vous
r les grâces et les dons qui s'y firent.
voir été couronné en Aragon il vint à
e; les cortès y furent également nom-
. Il y vint, de toute la Castille, une
quantité de personnes qui reçurent des
et des présents considérables. Là il
couronne du royaume de Valence. Il se
ensuite à Barcelonne, où il y eut des
nombreuses et beaucoup d'autres per-
; il fut fier et charmé de recevoir la
de par laquelle il fut créé comte de Bar-
et seigneur de toute la Catalogne.
n ne s'imagine pas que la Catalogne soit
vince peu importante; sachez au con-
ue le peuple de cette contrée est géné-
nt plus riche qu'aucun autre que je sa-
aie vu, quoique bien des gens préten-
'il soit pauvre. Il est vrai qu'on ne voit
n Catalogne, comme ailleurs, des hom-
mes puissants posséder de très grandes richesses en argent, mais la plus grande partie du peuple est dans l'aisance plus que partout ailleurs; les habitants vivent dans leurs maisons, en compagnie de leur femme et de leurs enfants, avec plus d'ordre et d'abondance domestique que tout autre peuple. Vous serez en outre étonnés de ce que je vais vous dire, et cependant si vous observez bien, vous trouverez que cela est vrai ; c'est que nulle part il n'y a autant de gens qui parlent un seul et même langage qu'il y en a en Catalogne. Quant aux Castillans, la Castille proprement dite est petite et peu peuplée ; et dans le royaume de Castille, où il y a de nombreuses provinces, chacun parle une langue différente ; et ils sont aussi divisés par là entre eux que les Catalans le sont des Aragonais, quoiqu'ils aient tous le même seigneur. Vous trouverez pareille diversité en France, en Angleterre, en Allemagne ; les différentes provinces de la Romanie, habitées par des Grecs, tous sujets de l'empereur de Constantinople, vous offriront la même différence, ainsi que la Morée, le royaume d'Arta, la Blaquie[1], le royaume de Salonique, la Macédoine, l'Anatolie, et bien d'autres provinces, entre lesquelles vous trouverez autant de différence dans le langage qu'entre la Catalogne et l'Aragon. Il en est de même dans tous les autres pays du monde. Quant aux Tartares, on les dit très nombreux, mais ils ne le sont pas; ils paraissent nombreux, et ont soumis beaucoup de nations, parce que jamais vous ne trouverez de Tartares qui s'occupent d'aucun travail des mains, et qu'ils vont sans cesse guerroyant et marchant en corps d'armée avec leurs femmes et leurs enfants. Pensez si les Catalans n'en pourraient pas faire autant, eux qui sont plus nombreux qu'eux et qui le sont même deux fois autant, car je vous ai parlé vrai sur les Catalans; bien des gens pourront s'en étonner et traiter de fables ce que j'en ai dit ; mais qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est la pure vérité.

Lorsque le roi En Pierre eut été couronné roi par la grâce de Dieu, il alla visiter ses terres. On peut bien dire de lui que jamais il ne'xista seigneur qui ait livré aussi peu de personnes à la mort et qui ait été aussi redouté

(1) La Blaquie ou Vlachie est la partie de la Grèce située entre la Thessalie et l'Epire.

pour sa justice et craint de tous ses gens. Il mit tout son royaume en si bonne paix que les marchands et autres personnes pouvaient aller partout avec sécurité, avec leurs sacs de florins et de doublons.

De son côté l'infant En Jacques se rendit à Majorque et se fit couronner roi au milieu des plus grandes fêtes et au contentement général; il alla ensuite en Roussillon et à Perpignan; il prit la guirlande des trois comtés de Roussillon, de Conflucnt et de Cerdagne. Il réunit de nombreuses cortès et il y vint une grande multitude de barons de Catalogne, d'Aragon, de Gascogne et du Languedoc; là se firent de riches présents. Il alla ensuite à Montpellier et entra en possession de la seigneurie et baronnie de cette cité. Et puis chacun d'eux régna en son royaume avec justice et vérité, au gré de Dieu et de leurs peuples.

CHAPITRE XXX.

Comment le seigneur roi En Pierre déposa Mira-Boaps, roi de Tunis, qui ne voulait pas payer le tribut, et mit à sa place son frère Mira-Busach; et comment En Corral Llança commanda deux galères dans cette expédition.

Je retourne au roi En Pierre, qui alla visiter ses royaumes et toutes ses terres. Se trouvant à Barcelonne il pensa qu'il devait recevoir le tribut qu'était tenue de payer la maison de Tlemcen. Le Mostanzar qui, après le Mira-Molin de Maroc et après Saladin, sultan de Babylone, était le meilleur sarrazin du monde, étant mort, le roi pensa qu'il ne devait point négliger d'exiger ce tribut. Il réunit un grand nombre de ses conseillers, et surtout le noble En Corral Llança, et en présence de tous il lui dit: « En Corral, vous savez qu'à la mort du Mostanzar, qui était un grand ami de notre père, vous êtes allé à Tunis demander le tribut l'année passée. Vous saurez qu'ils ne nous ont pas encore envoyé ce tribut, et il paraît même qu'ils veulent persévérer dans cette conduite; il est bon de les en faire repentir et de montrer quelle est notre puissance. Nous avons donc résolu de déposer celui qui est roi, et de déclarer Mira-Busach, son frère, seigneur et roi; nous ferons ainsi un acte de justice et nous honorerons la maison d'Aragon, de telle manière que chacun pourra dire, que nous avons placé un roi à Tunis parce que la chose était juste. — Seigneur, répondit En Corral Llança, veuillez nous raconter l'affaire et nous di pourquoi vous avez pris la résolution d' agir ainsi, afin que tous puissent en être instru complétement, et là-dessus chacun pourra vo dire ce qu'il en pense pour votre honneur. Le roi lui répondit: « Vous dites bien. Je ve donc que vous sachiez, qu'ainsi que je l'ai dé dit, le Mostanzar fut un grand ami de notre pèr et que chaque année il lui adressait son trib et des joyaux précieux. Il est mort et n'a p laissé d'enfant, mais seulement deux frère l'aîné est nommé Mira-Busach et le plus jeu Mira-Boaps. Il avait envoyé dans le Leva Mira-Busach, l'aîné des frères, avec une grand troupe de chrétiens et de Sarrazins pour mett le pays à composition, et Mira-Boaps éta resté à Tunis. A la mort du Mostanzar, q avait laissé son royaume à Mira-Busach, Mira Boaps se trouvant à Tunis n'attendit point so frère et se fit roi de Tunis, et il tient le royaum contre tout droit et toute justice; mais Mira Busach, ayant appris la mort de son frère le roi se hâta de partir pour Tunis. Mira-Boaps, s chant qu'il était en chemin, lui fit dire qu si sa vie lui était chère, il n'approchât pas, e qu'il sût bien que, s'il persistait, il lui ferait co per la tête. Mira-Busach s'en retourna donc Cabès, et il y est encore, ne sachant ce qu' doit faire. Or nous ferons bien de favoriser l justice et en particulier de faire exécuter l volontés du Mostanzar. Nous ferons donc a mer dix galères, et nous voulons que vou En Corral Llança, vous en soyez le chef et c pitaine; et vous irez directement à Cabès, j porterez nos lettres à Mira-Busach, à Benma gan, à Benatia et à Barquet; ce sont les tro barons les plus grands et les plus puissants q soient à Miqui, et ils nous ont, eux et leu pères, de grandes obligations; et comme not père fit dans le temps de grands présents a Mostanzar, roi de Tunis, qui est mort, ils f ront tout ce que vous leur demanderez et dir de notre part. Vous vous arrangerez avec eu pour que, avec toutes leurs forces, ils ma chent par terre avec Mira-Busach devant Tu nis; vous les y précéderez avec les galère vous ravagerez entièrement le port de Tuni et vous vous emparerez de tous les navires lins qui s'y trouveront, soit chrétiens, soit sa razins, et prendrez tous ceux qui y arriveron et vous investirez la cité, de manière qu'elle

recevoir ni secours ni vivres, soit par
oit par mer. Vous porterez secrètement
res que nous écrivons à Mafer, père
aps. Quand les habitants de la cité ver-
disette qu'ils éprouvent, ils se soulè-
contre le Moaps, surtout quand vous
rez que jamais nos dix galères, et même
il est nécessaire, ne quitteront leur port,
n'on n'aura pas reconnu pour seigneur
roi Mira-Busach, à qui ce titre est dû.
e qu'avec l'aide de Dieu les choses iront
ne je l'ai résolu. » En Corral Llança et
eux du conseil dirent que c'était fort
osé et parlé; et ainsi que l'avait voulu
eur roi, ainsi fit-on.

CHAPITRE XXXI.

Le roi En Pierre fit armer dix galères et chargea En Llança des conventions et traités qu'il devait faire Mira-Busach; et comment les ordres du roi furent ex.

oi fit aussitôt armer cinq galères à Bar-
e et cinq à Valence. On peut dire qu'elles
si bien armées qu'elles pouvaient faire
que vingt galères de tout autres gens.
elles furent prêtes, En Corral Llança,
de s'embarquer, alla prendre congé du
était à Lerida. Le roi lui remit ses let-
fit rédiger article par article tout ce
rait à exécuter. Entre autres choses com-
dans les articles, il s'y trouvait: que, dès
rait eu sa conférence avec Mira-Busach,
rgan, Benatia, Barquet et les Moaps qui
à Cabès, et arrangé l'entrée à Tunis,
le serment de Mira-Busach et la confir-
du témoignage des autres aussi par ser-
et avec foi et hommage, stipulant que, dès
rait roi de Tunis, il paierait le tribut dû
ce jour, et qu'à dater de ce même jour les
Tunis prenaient à jamais l'obligation de
ce tribut à tout roi d'Aragon et comte de
onne; et que tous les Moaps signassent
témoins. De plus il serait stipulé: que par
l'alcade-majeur qui commanderait aux
ns de Tunis devait être un riche-homme
valier du roi d'Aragon; qu'il serait nom-
le roi d'Aragon et pourrait en tout
renvoyé ou changé à la volonté du-
d'Aragon; qu'en quelque lieu où ils fis-
guerre, ils porteraient la bannière du roi
d'Aragon, et que, soit qu'ils fussent avec le roi, soit qu'ils combattissent seuls, tous seraient tenus de protéger cette même bannière à l'égal de celle du roi de Tunis; de plus, le collecteur de la gabelle du vin, qui est une grande charge, devait être un Catalan qui pourrait être nommé par ledit seigneur roi d'Aragon, parce que la moitié de ce droit devait appartenir au roi d'Aragon. De plus le roi d'Aragon pourrait nommer des consuls chargés de faire rendre justice aux marchands catalans, aux patrons des navires et aux mariniers qui venaient à Tunis et dans tout le royaume, et il y en aurait aussi un autre à Bugia.

Ledit Mira-Busach promit alors par écrit au roi d'Aragon et à ses gens toutes les choses ci-dessus mentionnées, et bien d'autres franchises qui se trouvent toutes dans les chartes, et le roi les fit confirmer encore quand il fut dans Tunis et reconnu roi.

En Corral Llança, muni de ces lettres et instructions, quitta le roi, alla prendre cinq galères à Valence et se rendit à Barcelonne où il trouva les cinq autres. Il s'embarqua avec la grâce de Dieu, et accomplit au point et à l'heure tout ce que le roi lui avait ordonné, et au-delà. Que vous dirai-je? Il placa sur le trône de Tunis Mira-Busach, de la manière dont le roi le lui avait prescrit; et il fit bien plus, car, en entrant dans Tunis, il ne se contenta pas de placer la bannière du seigneur roi sur la porte de la ville, mais il la plaça sur la tour qui est au-dessus de la porte. Et quand il eut fait confirmer les articles du traité ci-dessus mentionné et reçu le tribut complet, et bien des joyaux riches et magnifiques en sus du tribut envoyé par le roi de Tunis au roi d'Aragon, il s'en retourna en battant toute la côte jusqu'à Ceuta et s'emparant d'un grand nombre de navires, lins et barques des Sarrazins, de sorte que nul ne fit mieux ce qui lui était confié. Il s'en retourna ainsi chargé de richesses en Catalogne et trouva le roi à Valence. Le roi lui fit très bon accueil. Et de l'avoir et des joyaux qu'il avait apporté le roi lui en fit une bonne part, à lui et à tous ceux des galères; si bien que, avec ce qu'ils avaient gagné dans ce voyage et avec ce que le roi leur donna, ils furent tous riches et à leur aise. Voyez donc les heureux commencements que Dieu accorda à notre r[illegible] aussitôt après son couronnement. Ne

parlons plus de lui en ce moment, nous saurons bien y revenir en son temps; parlons aujourd'hui de l'empereur Frédéric et de ses fils, car cela convient à l'objet de notre ouvrage.

CHAPITRE XXXII.

Comment l'empereur fut en guerre avec l'Eglise, et comment la paix fut faite, à condition qu'il irait outre mer à la conquête de la Terre-Sainte; comment le comte d'Anjou fit la conquête de la Sicile, et quelle fut la cause de cette entreprise.

Il est certain que l'empereur Frédéric[1] fut un homme du plus illustre sang et qu'il fut le plus sage et le plus valeureux des hommes; il fut élu empereur d'Allemagne avec l'aveu et par la volonté du Saint-Père. Son élection eut lieu où elle devait être faite, et ensuite elle fut confirmée à Milan et puis à Rome, tant par le Saint-Père que par tous ceux à qui il appartenait de le faire. Il entra donc en possession légitime de tout ce qui tenait à l'empire d'Allemagne; mais comme, ainsi qu'il plaît à Dieu, nul ne peut avoir toute joie et tout contentement en ce monde, le diable fit naître la discorde entre lui et le pape[2]. De quel côté fut le tort, je ne saurais le dire; je ne vous en dirai donc rien, si ce n'est que la guerre crût et s'envenima entre le pape et l'empereur, et cela dura longtemps. Ensuite ils firent la paix, à condition que l'empereur partirait pour la conquête de la Terre-Sainte et serait le chef de tous les chrétiens qui s'y rendraient, et qu'ainsi l'empire resterait sous son gouvernement et en sa puissance. Là-dessus il fit le voyage d'outre-mer avec de grandes forces; il eut des succès et s'empara de plusieurs villes et autres lieux appartenant aux Sarrazins[3]. Après y avoir fait un assez long séjour, il s'en revint. Je ne vous dirai point par la faute de qui ni par quelle raison, mais si vous cherchez bien vous trouverez qui vous le dira. A son retour la guerre recommença entre lui et l'Eglise. Vous ne connaîtrez point non plus sur qui doit retomber la faute de cette guerre, car il ne m'est pas donné d'en parler; je vous dirai seulement qu'elle dura tout le temps que Frédéric vécut[1]. A sa mort il laissa trois fils les plus sages et les meilleurs de tous les princes à l'exception du roi En Jacques d'Aragon dont je vous ai parlé. Il donna à l'un d'eux, nommé Conrad, ce qu'il avait eu en Allemagne de son patrimoine. L'autre, qui avait nom Mainfroi, fut fait roi et héritier de la Sicile, de la principauté, de la terre de Labour, de la Calabre, de la Pouille et de la terre d'Abruzze, ainsi que je l'ai raconté ci-devant. Le troisième fut roi de Sardaigne et de Corse; on l'appelait le roi Enzio. Enfin chacun d'eux gouverna son pays avec grande foi et grande droiture; cependant le clergé fit tous ses efforts pour les dépouiller de tous leurs biens, conformément à la sentence rendue par le pape contre leur père; et ils excitèrent tout roi chrétien à s'en emparer; mais ils n'en trouvèrent aucun qui voulût le faire principalement parce que le saint roi Louis de France, qui régnait alors, avait été l'allié et le bon ami de l'empereur Frédéric, ainsi que le roi Edouard d'Angleterre et le roi de Castille et aussi le roi En Pierre d'Aragon qui avait épousé la fille dudit Mainfroi, et qu'aussi il n'y avait pas en Allemagne un baron qui ne fût leur parent; de sorte que, pendant longtemps ils ne trouvèrent personne qui voulût s'emparer des biens de ces princes.

(1) Frédéric II, roi de Sicile, fut couronné empereur à Rome le 22 novembre 1220, par le pape Honorius III, successeur d'Innocent III, qui déjà l'avait fait élire roi des Romains; Frédéric renouvela alors le serment qu'il avait fait, deux années auparavant, d'aller à la Terre-Sainte.

(2) Frédéric, conformément à son vœu, s'était embarqué une première fois à Brindes pour la Terre-Sainte, le 8 septembre 1227; mais le mal de mer l'ayant empêché de continuer son voyage, Grégoire IX furieux l'excommunia.

(3) Après avoir cédé au pape Grégoire et s'être enfin embarqué, l'empereur entra à Jérusalem en 1229 et y prit lui-même sur l'autel la couronne de roi de Jérusalem. Pendant ce temps, Grégoire avait publié une croisade contre lui et avait envahi ses états. (Voy. Raumer, hist. des Hohenstaufen.)

(1) Frédéric II mourut à Florenzuola, en Pouille, le 13 décembre 1250, dans la cinquante-sixième année de son âge.

(2) Il avait épousé trois femmes, 1° en 1209, Constance, fille d'Alphonse II, roi d'Aragon, dont il eut Henri, qu'il fit élire roi des Romains en 1220, à l'âge de sept ans; 2° en 1225, Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, dont il eut Conrad, qu'il fit élire roi des Romains en 1237, à l'âge de neuf ans et qui fut empereur après lui; 3° en 1235, Ysabelle, fille de Jean roi d'Angleterre, dont il eut Henri, roi titulaire de Jérusalem et Marguerite, femme d'Albert, margrave de Thuringe et de Misnie. Il eut aussi plusieurs enfants naturels: Enzio, qui nomma roi de Sardaigne et qui mourut en prison à Bologne en 1272; Manfroi, roi de Sicile; Anne, épouse de l'empereur grec Jean Vatace; et Blanchefleur, morte le 26 juin 1270, dont le tombeau se trouvait dans l'église des Dominicains de Montargis. Muntaner a confondu les enfants légitimes et bâtards.

ette époque le roi Louis de France[1] m frère nommé Charles, et qui était d'Anjou[2]. Les deux frères avaient pour s deux filles du comte de Provence, -germain du roi En Pierre d'Aragon. Du de ce comte de Provence le roi Louis de avait épousé sa fille aînée[3]; après la comte de Provence il restait une de ses marier, et le roi de France la fit donner iage à son frère avec toute la comté de ce[4]. Après ce mariage, la reine de désira voir sa sœur la comtesse, et la- ntesse eut le même désir de voir la reine r; en conséquence la reine pria le comte er avec lui sa femme en France quand irait en Anjou, pour qu'elle pût la voir. te et la comtesse y consentirent. Bien- rès le comte amena sa femme à Paris, ent le roi et la reine. La reine fit réunir r honneur une cour brillante; on appela s comtes et des barons avec leurs épou- a cour étant remplie de comtes, de ba- le comtesses et de baronnes, il fut fait s pour la reine seule, et à ses pieds fu- lacées la comtesse sa sœur et les autres es. La comtesse de Provence fut si que sa sœur ne l'eût pas fait asseoir à elle, qu'elle faillit laisser éclater sa dou- près y être restée très peu d'instants, t qu'elle était indisposée et désirait ren- a son appartement; la reine ni personne la retenir, et, arrivée chez elle, elle se a lit, soupira et pleura amèrement[5]. Le , apprenant que la comtesse s'était reti- s attendre l'heure du repas, en fut affli- r il aimait sa femme plus que ne pouvait cun seigneur ou tout autre homme; il son lit et la trouva pleurant et encore mée de colère. Il pensa qu'on lui avait elque chose qui pût lui déplaire, l'em- et lui dit: « Ma chère amie, qu'avez-vous? Vous a-t-on dit quelque chose qui vous déplaise? Qui que ce soit qui l'eût osé, vous en seriez promptement vengée. »

La comtesse, sachant qu'il l'aimait plus que chose du monde, ne voulut point le laisser dans l'incertitude et lui répondit: « Seigneur, puisque vous me le demandez je vous le dirai, car je n'ai rien de caché pour vous. Quelle femme au monde a plus de raison d'être affligée que moi, puisque j'ai reçu aujourd'hui le plus cruel affront que jamais femme noble ait pu recevoir? Vous êtes frère du roi de France de père et de mère; je suis aussi, de père et de mère, la sœur de la reine de France[1]; et aujourd'hui que toute la cour était réunie, la reine, se plaçant seule sur son siége, m'a fait asseoir à ses pieds avec les autres comtesses; de quoi je suis fort dolente et me tiens comme déshonorée. Partons donc dès demain, je vous en conjure, et retournons dans nos terres, car pour rien je ne consentirai à m'arrêter plus longtemps ici. »

Le comte lui répondit: « Comtesse, ne prenez pas cela en mauvaise part, car l'usage veut, à la cour de France, qu'aucune dame ne puisse siéger à côté de la reine, si elle n'est reine elle-même. Toutefois reprenez courage, car je vous jure par le sacrement de la sainte Eglise et par l'amour que j'ai pour vous, qu'avant qu'il soit un an vous serez reine, vous aurez la couronne en tête et pourrez vous asseoir sur le siége de votre sœur; je vous en fais le serment en apposant ce baiser sur votre bouche. »

La comtesse fut un peu consolée, mais pas jusqu'au point de bannir toute douleur de son cœur, et quatre jours après elle prit congé du roi et de la reine et retourna en Provence avec le comte. Le roi fut bien fâché d'un aussi prompt départ. Dès que le comte et la comtesse furent revenus en Provence, le comte fit armer cinq galères et alla trouver le pape à Rome[2]. Le pape et les cardinaux, n'ayant pas été prévenus, furent étonnés de le voir; toutefois on le reçut honorablement et on lui

nt Louis.
arles ne devint qu'après son mariage, par un don de is, comte d'Anjou et du Maine.
nt Louis épousa, en mai 1234, à Sens, Marguerite, fille mond Béranger, comte de Provence.
ymond Béranger I mourut le 19 août 1245, et Charles Béatrice, sa troisième fille, le 19 janvier 1246.
même fait est raconté par Giovanni Villani, liv. V, t par la Chronique de Morée qui précède celle-ci. ages 138 et 139 de ce volume.)

(1) Ses autres sœurs furent aussi reines, car Eléonore, deuxième fille de Raymond Béranger IV, avait épousé, en 1236, Henri III, roi d'Angleterre, et Sancie, sa quatrième fille, épousa, en 1244, Richard, duc de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre et qui fut depuis roi des Romains.

(2) Charles d'Anjou passa en Italie l'an 1265, et fut investi du royaume de Naples par Clément IV, qui était alors à Viterbe.

fit de grandes fêtes. Le lendemain il fit prier le pape de réunir son collége, parce qu'il désirait l'instruire du sujet de son arrivée. Le pape fit ce qu'il lui demandait, et quand tous les cardinaux furent assemblés on lui fit dire de se présenter. Il vint; on se leva; on lui offrit un siége honorable et digne de lui, et quand tout le monde fut assis, il s'exprima ainsi :

CHAPITRE XXXIII.

Comment le comte d'Anjou se présenta au pape et lui demanda la permission de faire la conquête de la Sicile; comment le pape la lui accorda et lui donna la couronne dudit royaume; comment dès ce jour il prit le titre de roi, jour fatal, né pour le plus grand malheur de la chrétienté.

« Saint-Père, j'ai appris que vous aviez ordonné à tout roi et à tout fils de roi chrétien de s'emparer du pays du roi Mainfroi, et que tous vous ont dit non; mais moi, pour votre honneur et celui de la sainte Eglise romaine et de la sainte foi catholique, j'accepte l'offre de cette conquête telle que vous l'avez faite à tous les rois; et voilà pourquoi je me suis rendu ici. Je n'ai pris conseil ni de mon frère, le roi de France, ni de qui que ce soit; tout le monde ignore le but de mon voyage. Pourvu que vous consentiez à payer les frais avec les trésors de la sainte Eglise, je suis prêt à entreprendre sans retard cette conquête; car si vous ne pouviez, Saint-Père, me fournir les fonds nécessaires, je ne pourrais rien entreprendre; mes forces et mes biens ne sont pas tels qu'ils puissent y suffire; car vous n'ignorez pas que le roi Mainfroi est un des plus puissants seigneurs du monde, qui vit le plus somptueusement et possède une bonne et nombreuse cavalerie. Il sera donc indispensable de commencer cette entreprise avec de grandes forces. »

Le pape se leva et alla le baiser sur la bouche en lui disant : « O fils de la sainte Eglise, sois le bienvenu ! Moi, de la part de Dieu, et par le pouvoir que je tiens de saint Pierre et de saint Paul, je te rends grâces de l'offre que tu viens de me faire. Dès ce moment je te mets sur la tête la couronne de Sicile, je te fais maître et seigneur, toi et tes descendants, de tout ce que possède le roi Mainfroi, et je te déclare que, des fonds de saint Pierre, je fournirai à tout ce qui te sera nécessaire jusqu'à ce que cette conquête soit terminée. »

Cela lui fut octroyé dès le jour mên funeste pour les chrétiens ! Car cette d fut cause que toutes les terres d'out furent perdues pour eux, et que le roya natole tomba au pouvoir des Turcs, enlevé même bien d'autres terres à l'e de Constantinople; elle a causé et ca mort de bien des chrétiens; aussi peut-appeler ce jour, un jour de pleurs et leurs.

Le comte sortit du consistoire la c sur la tête et une autre couronne en s laquelle lui avait été donnée par le pa qu'en arrivant dans ses terres il pût la sur la tête de la comtesse. C'est ce qu' arrivant à Marseille; et il la couronna prit dès ce jour pour lui-même le nou Charles. Le pape avait envoyé avec lui dinal qui, de la part du Saint-Père et d Charles, devait placer la couronne de S la tête de la comtesse, et cela fut ainsi

Après avoir terminé ces choses à R prit congé du pape et des cardinaux, retourna à Marseille, où il trouva la co qui fut heureuse et satisfaite de ce qu'elle et surtout de se voir couronnée reine. A la le roi Charles et la reine sa femme en France, et se rendirent à Paris, et le prirent toujours place sur le même ce qui fit grand plaisir à l'une et à l'aut si elles furent satisfaites, le roi de eut un grand déplaisir de ce qu'avait fa Charles, et s'il eût pu éviter de le l'aurait évité volontiers. Toutefois il vait abandonner son frère, et il le sec aida de tout ce qu'il put. Tous les ba France le secondèrent, les uns de l gent, les autres de leur personne; d qu'il réunit des forces considérables, contre le roi Mainfroi et entra da royaume.

CHAPITRE XXXIV.

Comment le roi Charles entra en Sicile, vainquit et Mainfroi dans une bataille, parce que les troupes passèrent du côté du roi Charles; et comment l de tout le pays dudit Mainfroi, roi de Sicile.

Le roi Mainfroi, sachant que le roi marchait contre lui, se disposa, comme lant prince qu'il était, et alla l'attendre

son royaume avec toutes ses forces. On
ua de part et d'autre fort vigoureuse-
Il n'est point douteux que la victoire eût
ıportée par le roi Mainfroi, si ce n'eût été
comte de Caserta, le comte de la Serra, et
barons qui se trouvaient à l'avant garde,
ment du combat, passèrent du côté du
arles, et tournèrent leurs armes contre
igneur, le roi Mainfroi. Cette action dé-
ta les troupes du roi Mainfroi, mais lui
ıt nullement abattu, et fondit valeu-
ent là où il vit flotter la bannière du
arles. En ce lieu où se trouvaient les
ois, la bataille fut âpre et cruelle; elle
epuis le matin jusqu'au soir. Dieu vou-
e le roi Mainfroi y perdit la vie. A la
es troupes de ce roi, ne le voyant plus,
nt en déroute et s'enfuirent chacun en
ys. Cette bataille eut lieu le vingt-sept
douze cent soixante-six [1]. Ainsi le roi
s fut maître du royaume. Je ne ferai
ention de ces choses ni de la manière
les se sont faites, attendu qu'elles n'ont
rapport avec ce que je dois raconter. Je
is seulement qu'après cette bataille il se
maître de la Sicile et de tous les pays
uvernait le roi Mainfroi.

CHAPITRE XXXV.

t le roi Conradin vint d'Allemagne avec une grande
pour venger la mort de ses deux frères, et comment le
arles, s'étant emparé de sa personne, lui fit trancher
à Naples, et resta sans opposition maître de la Sicile.

de temps après, le roi Conradin [2] vint d'Al-
ne avec une grande armée, dans l'inten-
'attaquer le roi Charles et de venger les
Iainfroi et Enzio [3], qui avaient été tués
bataille. A un jour fixé, le combat eut lieu
eux, et Dieu voulut que le roi Conradin
tu et le roi Charles vainqueur. Il s'empara
mp de bataille et de la personne de Con-
et il lui fit couper la tête à Naples, ce
fut gravement blâmé par tous les princes
nde et par tous autres gens. Enfin, il
ainsi, et depuis il n'eut en son pays

[1] Tagliacozzo, dans le royaume de Naples
[2] fils de l'empereur Conrad.
[3] Enzio, frère de Mainfroi, n'était pas à cette bataille; fait
prisonnier le 26 mai 1249 par les Bolonais, il fut retenu en pri-
sonnier jusqu'à sa mort, en 1272.

aucune opposition de qui que ce fut; et per-
sonne n'osa songer à venger ces princes,
jusqu'à ce qu'enfin le roi En Pierre d'Aragon,
pour l'honneur de la reine sa mère et de ses en-
fants, conçut le projet de les venger. Je sus-
pendrai ce récit pour le moment; nous y re-
viendrons en temps et lieu, et je vais recommen-
cer à parler du seigneur roi En Pierre d'Arra-
gon.

CHAPITRE XXXVI.

Comment le roi En Pierre alla régler et mettre en ordre son
royaume; comment il fut satisfait de la bonne conduite
d'En Corral Llança; et du bon ordre que doit introduire
le roi d'Aragon dans l'établissement de ses galères.

Ledit roi En Pierre alla examiner son royaume
et fut très charmé de ce qu'avait fait le noble
En Corral Llança, qui avait, d'après ses ordres,
établi un roi à Tunis, comme vous l'avez vu. Il
fit arranger ses arsenaux aussi bien à Valence
qu'à Tortose et à Barcelonne, de manière que les
galères fussent à couvert, et il en fit autant dans
tous les lieux propres à recevoir des galères.
Je désirerais beaucoup que le seigneur roi d'A-
ragon prît à cœur ce que je lui dirai, qui serait:
de former quatre arsenaux pour sa marine, et
établis à permanence; deux seraient destinés au
service régulier, et les deux autres pour les cas
d'urgence. Les deux premiers et plus impor-
tants seraient à Barcelonne et à Valence, où se
trouve un plus grand nombre de marins qu'en
toute autre cité; et les deux arsenaux d'urgence,
l'un à Tortose, bonne et noble cité, sur la fron-
tière de Catalogne et d'Aragon, où l'on pourrait
armer vingt-cinq galères sans que personne s'en
aperçût avant qu'elles fussent hors du fleuve;
l'autre à Cullera, où on pourrait faire venir tous
les hommes que l'on voudrait avoir de Mur-
cie, d'Aragon, et beaucoup de la Castille, sans
que personne s'en doutât. Ces galères, ainsi ar-
mées et équipées, pourraient mettre en mer. Je
ne connais, en vérité, pas de prince ni de roi
au monde qui possède deux arsenaux aussi
beaux et aussi abrités que seraient ceux de
Tortose et de Cullera. Pourquoi, seigneur roi
d'Aragon, ne demandez-vous pas à vos ma-
rins ce que leur semble de mon projet? je suis
bien certain que tous ceux qui ont du bon sens
diront que j'ai raison. A l'arsenal de Tortose se
rendraient les gens de Catalogne et d'Aragon;

à l'arsenal de Cullera tous ceux de Valence, de Murcie et des frontières, et des lieux voisins de la Castille. En chacun de ces endroits vous formeriez un arsenal avec 5,000 livres de dépense, et chaque arsenal pourrait contenir vingt-cinq galères; Valence, dans l'arsenal maritime, aussi vingt-cinq, et Barcelonne vingt-cinq; de sorte que vous pourriez avoir cent galères prêtes à vous servir contre vos ennemis. Ajoutez à cela que les vingt-cinq de Tortose et les vingt-cinq de Cullera peuvent être armées sans que l'ennemi les aperçoive avant qu'elles soient hors du fleuve. Faites, seigneur, ce qu'un bon administrateur doit faire, et dans votre pays plein de riches-hommes et de chevaliers, vous exécuterez avec de petits moyens ce que d'autres ne pourront exécuter avec des moyens beaucoup plus considérables. Et tout cela comment? par de bons soins et une bonne administration. Or, seigneur roi, ayez de bons soins et une bonne administration, et vous viendrez à bout de tout ce que vous vous mettrez en tête de faire. Souvenez-vous seulement toujours de Dieu et de sa puissance, et puis quand il sera besoin, il vous aidera à accomplir votre volonté et à former l'arsenal de Barcelonne et celui de Valence. Si vous prenez ces mesures, croyez qu'avec l'aide de Dieu vous soumettrez les Sarrazins, et même les chrétiens qui voudraient s'opposer à vos royales volontés et à celles des vôtres. S'ils osent le faire, vous saurez promptement les punir, car votre pouvoir est bien plus grand que le monde ne le pense. Vous pouvez vous en convaincre en jetant les yeux sur le livre qui fait mention des conquêtes faites par votre père, sans croisade et sans secours pécuniaire de l'Eglise; car plus de vingt mille messes se chantent aujourd'hui et tous les jours dans un pays que le roi a conquis sans secours et sans croisade de l'Eglise; car c'est sans croisades ni aide de l'église qu'il a conquis les royaumes de Majorque, Valence et Murcie; et cependant l'Eglise tire de ces trois royaumes plus de dîmes et de prémices qu'elle ne pourrait en retirer de cinq autres royaumes. La sainte Eglise romaine, ou ceux qui la gouvernent, devraient donc songer combien elle est redevable de sa grandeur à la maison d'Aragon, et avoir quelque reconnaissance pour ses descendants. Mais ce qui me console, c'est que si le pape et les cardinaux ne sont point reconnaissants envers eux, notre seigneur Dieu, roi des rois, a bonne mémoire, et les aide dans leurs besoins et les fait prospérer de plus en plus.

CHAPITRE XXXVII

Comment le roi En Pierre d'Aragon résolut de venger la mort du roi Mainfroi et de ses frères les rois Conradin et Enio; comment il se rendit en France pour voir la reine sa sœur; et de son intimité avec le roi de France.

Le seigneur roi En Pierre d'Aragon, ayant eu connaissance des batailles et des victoires au moyen desquelles le roi Charles avait fait sa conquête, en fut fâché et indigné, par suite de la grande affection qu'il avait pour la reine sa femme et pour ses enfants [1]. Et il se dit bien en son cœur que jamais il n'aurait joie jusqu'à ce qu'il en eût tiré vengeance. Il prépara donc en lui-même, ainsi que doit le faire un sage prince dans ses grands desseins, tout ce qu'il devait faire pour cela; il songea au commencement, au milieu et à la fin de son entreprise, car autrement on ne parvient à rien; et comme un des plus sages seigneurs du monde, il médita sur ces trois choses: la première, qui était celle à laquelle il avait le plus besoin de penser, c'était, avant de rien commencer, de savoir qui pourrait l'aider, ou contre qui il aurait à se garder; la seconde était de se procurer les fonds nécessaires; et la troisième d'agir si secrètement que nul ne pût connaître ses projets que lui-même. Comme il savait bien que son projet était tel que personne ne serait de son avis, car ce n'était rien moins que de faire la guerre contre l'Eglise, qui est toute la puissance des chrétiens, et contre la maison de France, qui est la plus ancienne maison royale qui soit en la chrétienté, et que cependant il avait résolu en son cœur d'entreprendre la guerre contre toute deux, il ne doutait pas que, s'il eût demandé avis à quelqu'un, il ne se fût trouvé personne au monde qui le lui eût conseillé; aussi, se confiant uniquement en Dieu et dans le bon droit qu'il voulait soutenir, il se résolut à ne compter que sur sa propre tête, sur son droit et son bon jugement, et sur l'aide de Dieu pour venger le père et les oncles de madame la reine sa

(1) Pierre avait épousé, en 1260, à Montpellier, Constance, fille de Mainfroi, détrôné par Charles d'Anjou. Mainfroi avait donné la Sicile en dot à sa fille.

l'aïeul et les grands-oncles de ses
)n peut s'imaginer dans quelle dou-
la reine depuis qu'elle avait appris
son père et de ses oncles, et le roi En
ait sa femme plus que toute chose du
ıe chacun se souvienne de ce qu'a dit
ol : « Celui-là a la guerre près de lui
chez les siens ; mais il l'a plus près
si elle est dans son conseil. » Quand
ndait soupirer la reine, ces soupirs
ent le cœur. Ayant donc calculé tous
, il décida que ce serait par lui que
vengeance, et que c'était à lui seul à
ais il ne voulut en faire part à qui
; il songea donc à pourvoir aux trois
t je vous ai déjà entretenus, savoir :
ent, que nul ne pût venir attaquer
me ; secondement, de réunir l'argent
à son projet ; troisièmement, que son
fût connu de personne. Il tourna d'a-
egards sur la maison de France.
ai qu'étant encore enfant, et du vi-
n père, il était allé en France pour
i et la reine sa sœur. Il avait pensé
ant à ce moment, il ne perdrait pas
, et que son absence ne ferait point
frontières du côté des Sarrazins,
ls ne peuvent faire la guerre pen-
er, étant peu à l'aise, mal vêtus,
leux que personne au monde. Il alla
s en France au mois de janvier ; il
ıvec honneur, joie et contentement
le France ; il y séjourna deux mois,
ites et les plaisirs. Là il prit part aux
x tournois avec les chevaliers et fils
iers qui étaient venus avec lui, et
des comtes et des barons de France
ient pour lui plaire. Que vous dirai-je?
ı une telle intimité entre ledit seigneur
e roi de France, qu'ils communièrent
ıtre d'une même hostie consacrée, et
nt foi et hommage, et firent le ser-
l'un ne s'armerait contre l'autre en
qui que ce fût au monde, et qu'au
ils s'aideraient et se secoureraient
ent envers et contre tous. L'amitié
ux aussi intime qu'elle puisse l'être
ı frères ; tellement que j'ai vu de mes
i de France porter à la selle de son
r un canton, les armes du roi d'Ara-
noignage d'amitié envers ledit infant
et de l'autre ses propres fleurs de lys ; et l'in-
fant en faisait de même. Enfin, ledit infant s'en
retourna très satisfait du roi de France et de
la reine sa sœur. Je vous ai parlé de ceci parce
que nous aurons dans la suite occasion de rap-
peler cette alliance, qui aura rapport à notre
sujet.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment le roi En Pierre se tint pour assuré du roi de France ; comment le seigneur roi de Majorque se plaignit à son frère le roi En Pierre de certains torts que le roi de France lui faisait à Montpellier ; et comment, à ce sujet, les trois rois se virent à Toulouse avec le prince de Tarente ; et des conventions qui eurent lieu entre eux.

Je cesserai de parler de cet objet, et revien-
drai à vous entretenir des affaires qui survin-
rent au roi d'Aragon, il se rappela donc les
accords et les serments entre lui et le roi de
France, et il lui sembla qu'il devait se tenir pour
bien assuré de la maison de France et que
rien ne pouvait lui advenir de mal de ce côté,
à cause de la foi du serment, et ensuite à cause
de leurs obligations réciproques ; car il avait des
fils déjà grands qui étaient les neveux de ce roi.
Il se tint donc comme bien assuré de la maison de
France. Au moment où il était occupé de toutes
ces idées, le roi de Majorque vint le voir et se plai-
gnit des grands dommages et nouveautés que
faisait le roi de France à Montpellier et dans cette
baronnie. Ils envoyèrent leurs messagers à ce
sujet au roi de France [1], et le roi de France,
qui désirait beaucoup les voir, et surtout le roi
En Pierre d'Aragon, leur répondit : qu'il irait
à Toulouse ; qu'ils n'eussent qu'à s'y rendre et
que là ils se verraient ; que si toutefois ils dési-
raient qu'il se transportât à Perpignan ou à Bar-
celonne, il le ferait volontiers.

Les deux rois frères furent très satisfaits de
cette réponse, et lui firent dire que l'entrevue
aurait lieu à Toulouse. Chacun se disposa donc
à s'y rendre. Le roi Charles, qui devait as-
sister à cette réunion, envoya au roi de France
son fils, qui était alors prince de Tarente [2] et de-
vint roi à la mort de son père, et il pria le roi
de France de l'amener avec lui à cette en-

(1) Philippe-le-Hardi, qui avait succédé à saint Louis, son père, en 1270.

(2) Charles, prince de Tarente, fit véritablement un voyage en France en 1280 ; mais, suivant Nangis (Chron de Philippe III), il était retourné au-delà des Alpes, au moment de la conférence de Toulouse.

trevue. Il fit cela, parce qu'il n'y avait personne au monde dont il se défiât comme du roi En Pierre d'Aragon. Il fit prier le roi de France, qui était son neveu, de prendre des mesures telles, dans cette réunion, qu'il n'eût rien à craindre du roi d'Aragon. Il agissait surtout ainsi parce qu'il avait dessein d'aller en Romanie, attaquer l'empereur Paléologue[1], qui s'était, emparé de l'empire de Constantinople contre toute justice, puis que l'empire appartenait de droit aux enfants de l'empereur Baudoin, neveux du roi Charles; mais il craignait que pendant son absence le roi d'Aragon ne s'emparât de son royaume. Que vous dirai-je ? A cette entrevue[2] se rendirent ces trois rois et ledit prince. Et si jamais rois se fêtèrent et se réjouirent entre eux, ce fut bien ceux-là; mais le prince ne reçut point un bon accueil de la part du roi En Pierre d'Aragon, qui se montra au contraire fort sauvage et fort rude envers lui, de sorte que le roi de France et celui de Majorque prirent un jour le roi d'Aragon à part dans sa chambre, et lui demandèrent comment il se faisait qu'il ne parlât jamais au prince, et qu'il devait bien savoir que ce jeune homme était son proche parent, étant fils de sa cousine, fille du comte de Provence, qu'il avait pour femme sa proche parente, fille du roi de Hongrie[3], et qu'il y avait ainsi entre eux beaucoup de liens; mais malgré tous leurs efforts ils ne purent rien obtenir.

Le prince convia les rois de France, d'Aragon et de Majorque; mais le roi En Pierre ne voulant pas accepter, il fallut renoncer au festin. Toutefois le roi de Majorque traitait le prince honorablement, et le prince lui rendait la pareille. Quand leurs conférences furent closes, le prince s'en alla avec le roi de Majorque, et je les vis entrer ensemble à Perpignan. Là on leur fit de grandes fêtes, et le roi de Majorque l'y retint pendant huit jours. Je laisse le prince et reviens aux conférences.

(1) Michel Paléologue s'était emparé, le 25 juillet 1261, de la ville de Constantinople, conquise en 1204, par les Francs. Charles d'Anjou, en 1280, avait préparé une expédition contre lui; et ce fut pour l'éloigner de tout projet sur Constantinople et le retenir dans son pays par les nouveaux embarras qu'il y retrouverait, que Paléologue encouragea Jean de Procida qui était venu le voir à sa cour. Les Vêpres siciliennes furent dues en partie aux encouragements de Paléologue.

(2) Elle eut lieu au mois de septembre 1280.

(3) Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie.

Après quinze jours de fêtes on songea aux affaires. Enfin le roi de France promit et jura aux rois d'Aragon et de Majorque : que, dans aucun temps, ni par échange, ni autrement, il ne songerait à faire aucun échange avec l'évêché de Maguelonne, et qu'il ne se mêlerait nullement des affaires de Montpellier; il confirma de plus la bonne amitié qui régnait entre le roi de Majorque et lui, amitié formée lors du voyage en France du roi d'Aragon lorsqu'il était encore infant. Cet arrangement, et plusieurs autres bonnes conventions étant terminées, ils se séparèrent. Le roi de France s'en alla par Cahors et Figeac en France; le roi En Pierre retourna en Catalogne; et le roi de Majorque se rendit comme je vous l'ai dit, à Perpignan avec le prince.

CHAPITRE XXXIX.

Comment le roi de Majorque fut déçu par le roi de France qui échangea l'évêché de Maguelonne et prit possession de Montpellier, au grand regret des prud'hommes.

D'après les promesses du roi de France, le roi de Majorque fut tranquille sur le sort de Montpellier; et cependant, malgré ces assurances, il fut trompé par le roi de France, qui fit un échange avec l'évêché de Maguelonne contre ce que ledit évêque possédait à Montpellier. Après quoi il entra à Montpellier pour y prendre possession de ce qui appartenait audit évêché. Les prud'hommes n'y voulaient absolument pas consentir et étaient résolus de se laisser tuer plutôt que de permettre que le roi de Majorque reçut un semblable tort du roi de France. Le roi de France fit convoquer son armée à Montpellier, et il y arriva un nombre infini de troupes, tant à pied qu'à cheval; mais les prud'hommes se préparèrent à se défendre avec vigueur. Le roi de Majorque, instruit de cette affaire, crut devoir laisser le roi de France entrer en possession, n'imaginant pas, d'après leur liaison, leur amitié et leurs engagements réciproques, qu'il voulût le priver de la possession de la ville. Il envoya donc ordre aux prud'hommes de ne point s'opposer à la prise de possession, et le leur ordonna, sous peine de trahison, ne voulant point se brouiller avec le roi de France. Il les exhorta à se rassurer en ajoutant, qu'ils sussent qu'il y avait entre lui et le roi de France de tels engagements et un

son qu'il ne pouvait douter de rentrer
ment dans son droit.
rud'hommes de Montpellier obéirent,
à regret, aux ordres du roi de Major-
rtout à cause de la bonne assurance
ttait en avant. Voilà comment le roi de
trompa le roi de Majorque. Celui-ci
France et vit cette fois-là et plusieurs
e roi de France; mais chaque fois celui-
it en avant quelque prétexte, disant
pouvait le faire pour le moment, mais
int bien pour certain qu'il le ferait in-
ent; et, avec ces belles paroles, il le
a vie durant; et ainsi ont fait tous les
'rance jusqu'à ce jour. Et il ne leur a
de prendre possession de la portion de
, mais ils se sont emparés de tout le
la ville. Quelle fraude plus manifeste a
u lieu? Aussi vous pouvez être certains
ur ou l'autre une grande guerre amè-
grands maux; les rois d'Aragon et
que ne l'endureront point, et je crois
coûtera cher à la maison de France.
u, dans sa miséricorde, juge selon
e et le droit qui ont été violés en ceci!
-en donc le jugement à Dieu, qui
en punir les coupables selon la justice
ité, et parlons du roi En Pierre d'A-
i compta sur les promesses du roi de
mais qui fut dupé, ainsi que l'avait été
Majorque, et d'une manière bien plus
puisque l'objet était beaucoup plus im-
Toutefois, avant que la tromperie faite
l'Aragon eût son entier effet, Dieu le
bien, ainsi que vous allez l'apprendre.

CHAPITRE XL.

**Le roi En Pierre voulut s'assurer des intentions de la
de Castille; et comment, ayant appris la mort de
don Ferdinand, roi de Castille, il s'y rendit, prit
fils dudit roi et les mit au château de Xativa; com-
ent après, le roi don Sanche de Castille vint voir le
ierre; et comment les deux rois firent entre eux
traités.**

i En Pierre se croyant assuré de la
de France après les conférences de Tou-
oulut s'assurer aussi des intentions de la
de Castille et vint en Aragon. Le roi don
e de Castille avait eu de sa femme, sœur
En Pierre d'Aragon, entre autres en
fants deux fils; l'aîné, nous l'avons déjà dit, fut nommé don Ferdinand, et l'autre don Sanche. Il maria l'aîné à la fille du roi Louis de France, sœur du roi Philippe, lequel avait épousé la fille du roi d'Aragon. Alphonse de Castille et Philippe de France étant beaux-frères, ayant épousé chacun une fille du roi En Jacques d'Aragon, arrangèrent le mariage du fils aîné du roi de Castille avec la sœur du roi Philippe, nommée Blanche[1], sous la condition qu'après la mort du roi Alphonse il serait roi de Castille, puisqu'il était l'aîné de ses fils. L'infant Ferdinand eut de madame Blanche deux fils, le roi Alphonse et l'infant Ferdinand. Et après avoir eu ces deux enfants, l'infant Ferdinand leur père mourut de maladie, ainsi qu'il plut à Dieu; ce fut grand dommage, car il était bon et droiturier.

Le roi d'Aragon fut très affligé de la mort de son neveu, qu'il aimait comme s'il eût été son fils; il avait bien raison en cela, car l'infant Ferdinand n'aimait personne au monde autant que son oncle le roi d'Aragon. Peu de temps après, le roi d'Aragon entra en Castille avec une petite troupe, et en trois jours et quatre nuits fit bien huit journées de marche et se rendit là où étaient les deux fils de l'infant Ferdinand, les prit, les emmena au royaume de Valence et les plaça dans le château de Xativa où il les fit élever comme il appartenait à des fils de roi. Il fit cela par deux raisons particulièrement: la première, fondée sur sa grande affection pour leur père, qui était son désir que nul ne pût faire aucun mal à ces infants; et la seconde, afin que, si son neveu, l'infant don Sanche, se conduisait mal à son égard, il eût dans ces infants la possibilité de créer un roi de Castille. Il pensa que, de cette manière, il lierait et plierait à ses volontés la maison de Castille. En apprenant cette nouvelle, le roi de Castille fut fort satisfait, mais je crois bien que l'infant don Sanche ne le fut pas. A quelque temps de là, le roi de Castille fit jurer à un grand nombre des riches-hommes de son royaume de reconnaître après sa mort l'infant don Sanche pour roi. Quand cela fut fait, l'infant vint voir son oncle, le roi d'Aragon, qui l'aimait aussi beaucoup et lui dit: « Mon père

(1) Blanche, fille de saint Louis, mariée à Ferdinand, dit de la Cerda, fils d'Alphonse X.

et seigneur, vous n'ignorez pas que le roi de Castille mon père m'a fait prêter serment par un grand nombre des riches-hommes de son royaume; mais quelques-uns l'ont refusé par la raison qu'ils avaient déjà juré de reconnaître pour roi l'infant don Ferdinand, mon frère, après la mort de notre père. A présent, seigneur et père, vous devez penser qu'il convient mieux que je sois roi qu'aucun de mes neveux. Je vois que cela est en vos mains, ainsi je vous supplie de m'être favorable en cela; et si vous ne vouliez pas me seconder, veuillez du moins ne pas m'être contraire; car, si vous ne vous y opposez point, je ne crains pas que personne au-dessous de Dieu puisse m'enlever la couronne. »

Le roi, qui aimait son neveu comme son fils, lui répondit: « Neveu, j'ai bien compris ce que vous m'avez dit, et je puis vous assurer que, si vous voulez être envers nous ce que vous devez être, je ne vous serai pas contraire; mais cela sous la condition que vous ferez ce que je vous prescrirai, et que vous me le jurierez par serment et hommage. — Mon père et seigneur, répondit-il, demandez ce que vous voulez que je fasse, et tout ce que vous demanderez je suis prêt à le faire aujourd'hui et toujours; et je vous en fais serment et hommage comme il convient à fils de roi. — Eh bien! répliqua le roi, je vous dirai ce que vous avez à faire. Premièrement, vous me promettrez que dans tous les temps vous me ferez bonne aide avec toutes vos forces contre qui que ce soit au monde, et que jamais vous, ni aucun des vôtres, vous n'agirez contre moi ni contre mes royaumes, sous aucun prétexte, et en faveur d'aucune personne que ce soit. Secondement, vous me promettrez que, quand vos neveux seront grands et en âge de raison, vous leur ferez dans vos royaumes une part telle qu'ils se tiennent pour bien traités. — Seigneur, vous me dites des choses qui sont justes et bonnes et selon mon honneur, et je vous déclare que je suis dans l'intention de les sanctionner ainsi que vous le demanderez. »

Ces conventions furent sanctionnées comme il avait été dit, par serment et hommage, et consignées dans des actes publics, après quoi l'infant don Sanche s'en retourna très satisfait en Castille. Il dit à son père ce qui s'était passé; celui-ci fut aussi fort satisfait, et il confirma au roi d'Aragon tout ce que son fils lui avait promis.

Je les laisse à présent pour parler du roi En Pierre, qui eut un très grand plaisir de ce qu'il avait fait, se tenant ainsi pour assuré de la maison de Castille.

CHAPITRE XLI.

Comment le roi, de retour à Valence, trouva des envoyés du roi de Grenade qui demandait une trêve, qu'il lui accorda pour cinq ans; et comment il s'occupa à recueillir de l'argent dans tous ses royaumes.

Arrivé dans le royaume de Valence, il trouva des envoyés du roi de Grenade [1] qui demandait une trêve et lui envoyait des joyaux et des présents considérables. Le roi En Pierre, voyant que ses projets avaient un heureux commencement, accorda la trêve pour cinq années. Certes, il n'y eût consenti pour rien au monde s'il n'eût toujours eu présent à la pensée de venger les rois Mainfroi, Conradin et Enzio, et ce fut ce projet de vengeance seul qui le décida à faire ladite trêve. Cela fait, il vit qu'il avait accompli la première de ses trois propositions qui était de s'assurer que de nulle part ne pourrait venir dommage à son pays, et qu'il pouvait en toute confiance entreprendre l'expédition qu'il avait conçue. Il songea alors au second point, qui était de se procurer des fonds. Il manda à tous ses vassaux de le seconder de leurs moyens pécuniaires, attendu qu'il avait à faire un voyage qui serait d'une grande utilité à lui et à ses peuples; et il était tellement connu d'eux comme honnête et bon, qu'ils étaient bien assurés qu'il ne leur faisait pas de vaines promesses, et chacun lui accordait tout ce qu'il demandait, Il mit partout ses royaumes des sixièmes et autres aides qui s'élevaient à des sommes considérables; et tous ses sujets les payèrent exactement. Je le laisserai recueillant cette aide dans tous ses pays, et reviendrai au roi Charles.

(1) Muhamad II avait succédé en 1273 sur le trône de Grenade à son père Muhamad Aben Alahmar Ier. Muhamad régna de 1273 à 1302. (*Voyez* Conde, *historia de la dominacion de los Arabes en Espana*, tom. III, pag. 55 et suiv.)

CHAPITRE XLII.

prince de Tarente, après l'entrevue de Toulouse, auprès du roi son père, et lui raconta le mauvais Il avait eu du roi En Pierre; et comment le roi En tant en ses seules forces, ne se mit point en peine pourrait faire ledit roi En Pierre.

le prince de Tarente eut quitté Tou- e rendit auprès de son père, le roi qui lui demanda ce qui s'était passé conférences. Son fils lui raconta com- i de France et le roi de Majorque l'a- norablement reçu, mais ajouta que le gon n'avait jamais voulu se familia- lui et s'était toujours montré rude et son égard. Le roi Charles en fut fâ- mprit bien que c'était une épine qu'il œur, comme il s'en était déjà douté; ayant grande confiance en ses cheva- a sa puissance, il se dit en son cœur ait rien à redouter de lui. Il pouvait er ainsi, puisqu'il possédait quatre que n'avait aucun autre roi. Premiè- était regardé comme le plus habile courageux prince du monde, depuis u roi En Jacques d'Aragon; la se- se était que, possédant tout ce qui artenu au roi Mainfroi, il était le roi issant qui fût alors; troisièmement il e de Provence et d'Anjou; et enfin il teur de Rome et vicaire général de Toscane, de la Lombardie et de la l'Ancône, et de plus vicaire général pays d'outre-mer, et chef suprême es chrétiens qui se trouvaient outre- si que des Ordres du Temple, de l'Hô- les Allemands[2], aussi bien que des teaux, villes et de toutes les nations es qui y étaient ou pourraient y ve- ait aussi l'appui du Saint-Père et de Eglise romaine qui comptaient sur lui ur grand gonfalonier et gouverneur. e côté il avait encore pour lui la mai-

son de France, car son frère le roi Louis, avant sa mort, avait recommandé son frère Charles au roi Philippe qui devenait roi de France; il comptait donc sur lui comme il l'eût fait sur son frère Louis, s'il eût vécu. Ainsi en considérant sa puissance il ne pouvait redouter le roi En Pierre; il énuméra bien son pouvoir en son cœur, mais il ne songea pas à celui de Dieu. Or, celui qui se confie plus en sa puissance qu'en celle de Dieu peut être certain que Dieu lui fera sentir sa force, et donnera à connaître et à comprendre à tout le monde qu'il n'y a rien de réel que la puissance de Dieu; mais j'ai tant parlé déjà de cette puissance de Dieu qu'il ne m'est plus nécessaire d'en parler. Or ce roi se reposait ainsi dans l'espoir de ses forces.

CHAPITRE XLIII.

Où l'on raconte quelle fut la cause qui fit révolter l'île de Sicile contre le roi Charles; comment ledit roi assiégea Messine; et comment Boaps s'insurgea contre son frère Mira-Busach, et se fit couronner roi de Bugia.

Etant plein de ces hautes pensées, il avait placé dans toute l'île des officiers qui ne faisaient et disaient que tout mal et tout orgueil. Il ne leur semblait pas qu'il y eut au monde d'autre Dieu que le roi Charles, de sorte qu'ils ne respectaient ni Dieu ni homme; et ils faisaient tant et tant que c'était une merveille que les Siciliens ne les égorgeassent, plutôt que de souffrir tout ce que leur faisaient ces Français. Entre autres méfaits il arriva le suivant: Il y a à Palerme, auprès du pont de l'Amiral, une église dans laquelle, à toutes les fêtes de Pâques, se rendent pour la bénédiction toute la ville et principalement toutes les femmes de Palerme. Un jour de Pâques donc[1], il se trouva qu'avec les autres femmes y allèrent plusieurs nobles dames qui étaient fort belles. Les sergents français sortirent et trouvèrent ces belles dames qui arrivaient, accompagnées de nobles jeunes gens, leurs parents. Les Français, pour avoir un prétexte de mettre la main où ils voudraient à ces belles dames, prétendirent que les jeunes gens portaient des

raité de 1267 les empereurs de Constantinople lui leurs droits, en ne se réservant que les îles de os, Cos et Chio; et le mariage de son fils Philippe e de Ville-Hardoin, princesse d'Achaïe, lui assurait réelle de la Morée, dont il n'était, par la concession e de Geoffroy de Ville-Hardoin, que le seigneur Voyez ce traité, note 1, pag. 148.)
ers de l'ordre Teutonique.

(1) Le 30 mars 1282, lendemain de Pâques, eut lieu le soulèvement de Palerme, qui fut suivi bientôt de l'insurrection générale des Siciliens contre les Français. Le massacre presque général qui en fut fait est connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*.

armes, et ils les visitèrent. Voyant qu'ils n'en avaient pas, ils les accusèrent de les avoir confiées aux dames, et, comme pour s'en assurer, ils mirent la main sur elles et leur prirent la gorge et touchèrent partout. D'autres hommes, qui étaient avec d'autres femmes, virent ce qui se passait et aussi que les Français frappaient ces jeunes gens de nerfs de bœuf, et que ceux-ci prenaient la fuite, et ils s'écrièrent: « Ah! Dieu le Père! qui pourrait supporter tant d'insolence? » Ces clameurs parvinrent à Dieu, et il voulut que vengeance fût tirée de cette action et de tant d'autres, si bien qu'il enflamma le courage de ceux qui étaient présents à cet acte d'orgueil, et ils s'écrièrent: « Qu'ils meurent! qu'ils meurent! » A peine ce cri eut-il été poussé que tous, à coups de pierre, se ruèrent sur les sergents français et les tuèrent. Après les avoir tués, les Siciliens rentrent dans Palerme en s'écriant, hommes et femmes: « Mort aux Français! » Tout le monde courut aussitôt aux armes, et tous les Français trouvés dans Palerme furent mis à mort. Les gens de Palerme désignèrent alors pour leur capitaine messire Aleynep, qui était un des hommes les plus honorés parmi les riches-hommes de Sicile; après quoi, ayant formé un corps d'armée, ils parcoururent tous les lieux où ils savaient qu'il y eut des Français, et visitèrent toute la Sicile; et tant qu'on trouva des Français il en fut tué. Que vous dirai-je? toute la Sicile se souleva contre le roi Charles; on tua tous les Français qu'on put rencontrer; il n'en échappa pas un de ceux qui étaient en Sicile[1]. Cela advint par la miséricorde de Dieu qui souffre bien pendant un temps le pécheur, mais qui fait tomber le glaive de sa justice sur les méchants qui ne veulent point s'amender. C'est ainsi qu'il en frappa ces maudits orgueilleux qui dévoraient le peuple de Sicile, peuple toujours bon et soumis envers Dieu et envers ses seigneurs; ce qu'il est aujourd'hui, car il n'est pas au monde de peuple qui ait été, soit, et, s'il plaît à Dieu, sera toujours plus loyal envers les seigneurs qu'il a eus depuis ce temps, ainsi que vous l'apprendrez.

(1) Un seul gentilhomme français fort estimé, nommé Porcelet, fut épargné au milieu des massacres. (Voyez à la suite de cette chronique la chronique de Procida, et la chronique catalane de Bernard d'Esclot qui était aussi contemporain.)

Quand le roi Charles fut instruit du dommage qu'il venait d'éprouver, il fut violemment courroucé. Il réunit aussitôt une grande armée, et vint assiéger Messine par terre et par mer[1]; et cette armée était si nombreuse qu'il y avait quinze mille hommes de cavalerie, de l'infanterie sans nombre, et cent galères; et cela contre une cité qui alors n'était point murée; il semblait donc qu'elle dût être prise à l'instant, vu son peu de défense; mais ce peu voir n'était rien, comparé au pouvoir de Dieu qui gardait et protégeait les Siciliens dans leur bon droit.

Je laisse le roi Charles assiégeant Messine, et vais parler de la maison de Tunis et de ce qui s'y passa.

Mira-Busach ayant été fait, comme vous l'avez vu plus haut, roi par les mains du roi En Pierre d'Aragon, son frère Boaps s'en alla à Bugia et à Constantine, et, avec l'appui de ces deux villes, il s'éleva contre son frère Mira-Busach et se fit couronner roi de Bugia. Chacun des deux frères resta en son royaume; et plus tard quand Boaps, roi de Bugia et de Constantine, mourut, il laissa pour roi de Bugia son fils aîné, Mira-Bosecri, et pour seigneur de Constantine son second fils, Bugron.

CHAPITRE XLIV.

Comment Bugron, fils de Boaps et roi de Constantine, envoya des députés au roi d'Aragon pour lui faire dire qu'il voulait se faire chrétien et devenir son homme, et lui donner Constantine et tout son pays; et de l'immense armement que fit le roi En Pierre pour passer à Alcoyll.

Après cela, ledit Mira-Bosecri voulut s'emparer de Bugron et lui ravir son héritage. Celui-ci, apprenant ce dessein, vit bien qu'il ne pourrait se défendre à moins qu'il n'eût recours au roi d'Aragon. Il lui fit dire qu'il désirait se faire chrétien par ses mains, et que ledit seigneur roi n'avait qu'à se rendre à Alcoyll qui est le port du pays de Constantine, et qu'aussitôt il lui livrerait la ville de Constantine qui est la plus forte ville du monde, et que lui se ferait chrétien, lui remettrait toutes les terres qu'il possédait, et se déclarerait son homme, son filleul, son vassal; et il le conjurait au nom de Jésus-Christ de recevoir ce qu'il lui offrait, car il n'agissait ainsi que par

(1) Charles arriva le 16 juillet 1282 devant Messine.

u l'avait prescrit à son âme et à son

oi ayant entendu ces choses, que lui
: le seigneur de Constantine par ses
rs, leva les mains au ciel et dit : « Sei-
rai Dieu ! louanges et grâces vous soient
de ce que vous faites en ma faveur.
votre merci que si cela doit arriver
tre gloire et pour le bien de mon royau-
hose vienne à bonne fin ! »
essagers étaient deux chevaliers sarra-
prudents qui feignirent d'être venus
rachat de quelques captifs, et ils rem-
eur mission si secrètement qu'il n'y eut
oi qui en sut rien. Le roi manda deux
ds sages et prud'hommes ; il leur dit
ger un navire de leurs marchandises et
pour Alcoyll avec le navire. Les deux
s partirent avec eux, emmenant dix
u'ils avaient rachetés pour cacher qu'ils
lans cette intrigue. Le roi ordonna à
chands, quand ils seraient à Alcoyll,
er jusqu'à Constantine avec une partie
archandises, de voir Bugron, et de sa-
ce que ces messagers avaient dit était
si le roi voulait découvrir la vérité,
archands étaient prud'hommes et ses
ès ; il leur commanda, sous peine de
de leurs corps et de leurs biens, de ne
fier à personne. Comme il le commanda,
-il fait.
és à Constantine, ils racontèrent le fait
n, et alors le roi et Bugron furent éga-
assurés de leurs intentions mutuelles.
occupa dès lors à faire construire des
s galères, des lins et des barques pour
ter des chevaux, et sur toute la côte
e grands travaux de navires et d'im-
apprêts pour tout ce qui est nécessaire
ge d'un tel seigneur, de sorte que, par
royaumes, chacun était émerveillé de
ds préparatifs. A Collioure les forge-
faisaient que des ancres, et tout ce
vait de charrons en Roussillon étaient
Collioure, où ils construirent des nefs,
ques et galères. Il en était de même à
Torella, Palamos, Saint-Féliu, Saint-
-Marestin. Quant à Barcelonne, il n'est
in de dire quelle peine on s'y donnait
vail qu'on y faisait. On faisait de même
one, Tortose, Paniscola, Valence ; enfin
sur toute la côte de la mer. Dans l'intérieur on faisait des balistes, carreaux, crocs, lances, dards, cuirasses, chapeaux de fer, jambards, cuissarts, écus, pavois et mangonneaux ; sur la côte se faisaient des trébuchets ; dans les carrières et ailleurs on préparait des pierres propres à être lancées ; les travaux étaient si grands que le bruit s'en répandit dans tout le monde.

CHAPITRE XLV.

Comment le roi de Majorque et l'infant don Sanche prièrent le roi En Pierre de leur dire quelles étaient ses intentions ; et comment le roi En Pierre refusa de le dire ; seulement il confia son pays à l'infant don Sanche.

Le roi de Majorque alla vers le roi d'Aragon ; il le pria de lui communiquer ce qu'il avait résolu de faire, offrant de le suivre partout avec toutes ses forces. « Frère, je ne désire pas, lui répondit le roi, que vous me suiviez, mais bien que vous demeuriez et preniez soin de tout mon royaume. Au reste, je vous prie de n'être point fâché si je ne vous découvre pas mes projets ; car s'il était quelqu'un au monde à qui je voulusse ouvrir mon cœur, ce serait à vous ; mais je ne puis vous faire part du but de ce voyage. Je vous prie aussi de ne pas prendre en mauvaise part si je n'accepte l'aide ni le secours de personne au monde, sauf celui de Dieu, de mes vassaux et de mes sujets. »

Là-dessus le roi de Majorque n'insista pas davantage ; le roi de Castille, et son neveu l'infant don Sanche, firent la même démarche. L'infant don Sanche vint même à ce sujet le voir en Aragon, et lui offrit, de la part de son père et de la sienne, de le suivre en personne avec toutes leurs forces, et ajouta qu'il pouvait avoir trente ou quarante galères de Séville et de ses autres ports, bien armées et appareillées. Que vous dirai-je ? La même réponse lui fut faite qu'à son frère le roi de Majorque, excepté qu'il dit qu'il lui recommandait le soin de son royaume comme à quelqu'un qu'il regardait comme son fils. Le seigneur infant lui répondit : qu'il acceptait volontiers cette recommandation et qu'il n'avait qu'à prévenir tous ceux qu'il laissait munis de ses procurations, que, dès qu'ils auraient besoin de quelque secours que ce fût, ils le lui fissent dire, et que, toutes affaires cessantes, il se rendrait près d'eux en personne avec toutes ses forces. Le roi d'Ara-

gon en fut très charmé; il l'embrassa plus de dix fois, après quoi ils prirent congé l'un de l'autre. L'infant retourna en Castille et rendit compte au roi son père de tout ce qui s'était passé entre eux. « O Dieu! s'écria le roi, quel cœur de seigneur au monde est comparable à un cœur pareil! »

Peu de temps après le roi don Alphonse de Castille mourut, et l'infant don Sanche lui succéda; mais je laisse là le roi don Sanche de Castille et retourne au roi d'Aragon.

CHAPITRE XLVI.

Comment, après le départ de l'infant don Sanche, le roi En Pierre commença à reconnaître les côtes de la mer, à faire préparer des biscuits et autres objets, et à envoyer ses ordres écrits à tous ceux de ses sujets qui devaient le suivre.

Aussitôt après le départ de l'infant don Sanche, le roi d'Aragon alla parcourir toutes ses côtes pour inspecter les travaux. Il ordonna à Saragosse, Tortose, Barcelonne et Valence, de faire du biscuit; et il fit venir à Tortose une grande quantité d'avoine et de froment, et il en fit tellement venir que Tortose ne pouvait le contenir, et qu'on fut obligé de construire des barraques en bois pour l'y déposer. En même temps il écrivit à tous les riches-hommes de son royaume qu'il voulait qu'ils vinssent avec lui dans cette expédition, et qu'ils eussent à se préparer à le suivre avec tant de cavaliers, tant d'arbalétriers et tant de piétons; et à chacun il faisait parvenir, soit dans leurs terres, soit là où ils voulaient, tout l'argent dont ils avaient besoin. Il ordonna que personne n'eût à s'occuper de s'approvisionner de viande, de vin, ni d'orge, parce qu'il aurait soin d'avoir tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Le roi faisait cela, afin qu'ils n'eussent à s'occuper chacun que du harnois de leur personne et qu'ils arrivassent bien armés et équipés.

La chose alla ainsi, car on ne vit jamais jusqu'ici aucun voyage de mer aussi bien approvisionné de harnois de corps, de chevaux, d'arbalétriers, et de gens de pied, et de marins, que le fut celui-ci. Les ordres furent si bien donnés qu'il s'y trouva vingt mille almogavares, tous de la frontière, et huit mille arbalétriers des pays d'en haut. Le roi voulut avoir auprès de lui mille chevaliers, tous de haut parage, un grand nombre d'arbalétriers de Tortose, d'Aragon et de Catalogne, et de vari de menées[1]. Que vous dirai-je? L'armeme était si considérable que tous les rois et s gneurs du monde, soit chrétiens, soit sarr zins, qui avaient des possessions maritimes, tenaient sur leurs gardes et craignaient beau coup pour leur pays; car nul homme né vivant au monde n'était instruit de ses projets

CHAPITRE XLVII.

Comment le pape, le roi de France et autres princes chrétien envoyèrent leurs messagers devers le roi d'Aragon, priant de leur dire quelles étaient ses intentions; et com ment chacun d'eux reçut la même réponse.

Le pape lui envoya dire qu'il le priait de lu découvrir ce qu'il voulait faire, ajoutant que s'il se découvrait à lui, il pourrait bien alle en tel lieu où il serait lui-même disposé à lu offrir et de l'argent et des indulgences. Le ro lui répondit : qu'il lui était infiniment obligé d ses offres, mais qu'il le priait de ne pas s'offens s'il ne pouvait en ce moment lui communiquer ses projets; que sous peu il le pourrait, e qu'alors il réclamerait ses secours en argent e en indulgences, mais qu'il voulût bien l'excuser pour le présent. Les messagers du pape lui rapportèrent cette réponse; sur quoi il dit : « Se ma foi! voici que nous aurons un second Alexandre. »

Il vint au roi d'Aragon d'autres messagers de la part du roi de France, son beau-frère, avec une demande pareille à celle faite par le pape, et ils s'en retournèrent avec une pareille réponse.

Il en vint aussi du roi d'Angleterre et de bien d'autres princes, et tous reçurent une même réponse; il en fut du pape et des rois comme des comtes. Je ne dis rien des princes sarrazins, mais chacun d'eux était épouvanté, craignant que l'orage ne tombât sur lui. C'était la chose la plus merveilleuse du monde que la grande quantité de phares, de signaux et de gardes qui étaient disséminés sur toute la terre de Barbarie. Les gens du roi de Grenade disaient à leur seigneur : « Seigneur, comment ne fortifiez-vous pas Bera, Alméria, Serveni Monecha et Malaga, car certainement c'est sur vous que tombera le roi d'Aragon. — Fol

(1) Maynada, en français *mesnie*, *menée*, suite d'un seigneur et aussi du roi.

e vous êtes, leur disait le roi, que me
us? Ignorez-vous que le roi d'Aragon
a une trève de cinq ans avec moi, et
vous qu'il veuille enfreindre sa pro-
Non, ne le croyez point; c'est un homme
et de si haut cœur, que pour rien au
il ne voudrait manquer à sa parole.
Dieu qu'il voulût me permettre d'aller
i avec toutes mes forces, soit qu'il mar-
ntre les chrétiens, soit qu'il attaquât les
ns! car en vérité je vous le dis, je le
à mes frais et à mon péril. Ainsi,
moi, abandonnez ces soupçons; je ne
is que dans tout mon pays il soit placé
le garde de plus pour cela. La maison
n est la maison de Dieu, la maison de
e foi et de la vérité. »

vous dirai-je? tout l'univers avait les
xés sur les ailes déployées de ce sei-
our savoir où il abattrait son vol. Mais
ce soit qui pût en avoir peur, Bugron
entait une vive joie. Je laisse de côté
es diverses conjectures, et vais parler
d'Aragon et de ses mesures pour l'ins-
et la dépêche du tout.

CHAPITRE XLVIII

**le roi En Pierre, après avoir terminé ses visites, tint
ès à Barcelone, dans lesquelles il régla les affaires du
e, et fit amiral son fils En Jacques-Pierre, qu'il char-
surveiller les travaux qui se faisaient en Catalogne,
e la construction des galères; et comment, au jour
ut le monde fut réuni au port Fangos.**

t seigneur roi ne cessait de visiter, exa-
et hâter tous ses ouvrages. Aussi avan-
tout, à cause de lui, plus rapidement
t jours qu'on n'aurait pu le faire dans
e d'un mois s'il ne fût allé inspecter les
x en personne. Or, voyant que tout était
e terminé, il convoqua ses cortès à Bar-
et là il régla les affaires de son royaume
bjets relatifs à son expédition. Il créa
un fils naturel qu'il avait et qui se nom-
n Jacques-Pierre, jeune homme très
le et fort capable en toutes choses. Ledit
ques-Pierre prit le bâton d'amiral, et
a vice-amiral un chevalier catalan de
nne maison, nommé En Cortada, bon
e d'armes et plein de bon jugement et
rience sur tout ce qui était propre à la
erie. Après cela il fixa au 1er mai le jour
auquel tous ceux qui devaient être du voyage seraient rendus au port Fangos[1] tout armés et prêts à s'embarquer. Il ordonna qu'En Raymond Marquet et En Bérenger Mallol seraient chargés de faire pousser avec vigueur les travaux de Catalogne, aussi bien galères que barques et nefs. Il désigna en chaque lieu de bons marins pour tenir l'œil aux préparatifs qui se faisaient pour le passage aux lieux de leurs résidences. Dans Valence le seigneur En Jacques-Pierre qui était du royaume de Valence, se chargea de hâter les préparatifs de la flotte aussi bien que des cavaliers, des almogavares et des arbalétriers du pays d'en haut. Que vous dirai-je? en tous lieux, soit de la côte, soit de l'intérieur, le roi voulut que les troupes et les travaux fussent rapidement poussés, afin qu'au jour désigné tout fût réuni et par mer et par terre, ceux-ci à Tortose, ceux-là au port Fangos. Que vous dirai-je de plus? Tout le monde s'y rendit avec la meilleure volonté; ceux qui devaient emmener cent balistes en emmenèrent deux fois autant, et les varlets les suivirent, sans même qu'on le voulût, et refusèrent de recevoir un sou de solde. Tout ce qu'il y avait de captals au royaume d'Aragon, en Catalogne et Valence, et les syndics de toutes les cités s'y rendirent aussi. Le roi arriva et campa devant le port Fangos, où toute la flotte était réunie avec tout ce qui était nécessaire au voyage, de sorte que le roi, les comtes, barons, chevaliers, almogavares et varlets de menées n'avaient plus qu'à s'embarquer.

CHAPITRE XLIX.

Comment le roi En Pierre fit publier que son dessein était de s'embarquer au port Fangos et de prendre congé; et comment le comte de Pallars, au nom de tous, pria le roi de lui dire quelles étaient ses intentions, ce qu'il ne voulut point faire; et des précautions qu'il prit pour en faire part aux patrons et mariniers.

Le roi s'étant assuré que tout était prêt, nefs, galères et autres vaisseaux, en fut rempli de joie. Il fit publier alors à son de trompes : que tous gens de tous états eussent à se rassembler pour entendre ce que le seigneur roi avait à leur dire, et qu'après leur avoir parlé il voulait prendre congé et s'embarquer. A cette annonce, tous se rendirent à l'assemblée, prélats, riches-

(1) Ce port est maintenant fermé par les alluvions de l'Ebre.

hommes, chevaliers et toutes autres personnes. Lorsque tous furent réunis, le roi monta sur un échafaud en bois qu'il avait fait construire à une hauteur suffisante pour que tout le monde pût le voir et l'entendre, et vous pouvez croire qu'il fut attentivement écouté. Il commença à parler et à dire de très bonnes paroles, appropriées à la circonstance, à ceux qui devaient le suivre comme à ceux qui devaient rester. Lorsqu'il eut terminé son discours, le noble En Arnaut Roger, comte de Pallars, qui était du voyage, lui dit :

« Seigneur, tous vos gens, aussi bien nous autres qui partons avec vous que ceux qui demeurent, ont entendu avec beaucoup de plaisir les bonnes paroles que vous leur avez dites, et tous ensemble nous vous supplions humblement de nous dire et découvrir où votre volonté est d'aller. » Et il ajouta : qu'il n'y aurait nul inconvénient à leur faire part de ce dessein puisqu'on était si près du moment de l'embarquement; que ce serait une satisfaction pour tous, aussi bien ceux qui étaient de l'expédition comme ceux qui resteraient, et qu'en même temps les marchands et autres bonnes gens se prépareraient pour porter à l'armée des approvisionnements de vivres et autres rafraîchissements, et enfin que les villes et cités continueraient à lui envoyer des aides et secours de toutes sortes.

Le roi répondit : « Comte, je veux que vous sachiez, vous et tous ceux qui sont ici comme ceux qui ne s'y trouvent pas, que, si j'étais persuadé que ma main gauche sût ce que doit faire ma droite, je me couperais ma main gauche. Or donc, qu'il ne soit plus question de cela; mais que ceux de vous qui doivent me suivre se disposent à s'embarquer. »

Quand le comte et les autres eurent ouï d'aussi hautes paroles, ils ne répliquèrent point; toutefois ils dirent : « Ordonnez, seigneur, et nous obéirons. Veuille notre Seigneur vrai Dieu, et madame sainte Marie et toute la cour céleste, que vos projets s'accomplissent à leur honneur et accroissement, ainsi qu'à votre propre honneur et à celui de tous vos sujets! Puissent-ils nous accorder la faveur de vous servir de telle manière que Dieu et vous en soyez satisfaits! »

Là-dessus, le comte d'Ampurias, le vicomte de Rocaberti et autres riches-hommes qui n'étaient pas du voyage, dirent : « Seigne gnez permettre que nous aussi nous n barquions avec vous, et pour rien au m nous laissez ici, car nous sommes tout partir aussi bien que ceux qui ont dé l'ordre écrit de se rendre à ce voyage.

Le roi répondit au comte, au vicomt autres : « Nous sommes très reconnais votre offre et de votre bonne volonté, m nous contenterons de vous répondre, q nous servirez autant en restant ici que tres en nous accompagnant. »

Ayant ainsi parlé, il les bénit, les sig et les recommanda à Dieu. Et si jamais tendit des pleurs et des cris, ce fut au r des adieux. Le roi, qui de tous les prin jamais existèrent était bien celui qui avai de force d'âme, ne put s'empêcher de pl se leva et alla prendre congé de la reine infants; il leur fit mille amitiés, les a leur donna sa bénédiction. On lui avi paré un fin armé, et il s'embarqua ac gné d'autant de bénédictions et d'acti grâces que seigneur en reçût jamais. L fut embarqué chacun se disposa à en fa tant; si bien qu'en deux jours tout le fut à bord; et, sous le bon plaisir de no gneur vrai Dieu, de madame sainte M de tous les benoîts saints et saintes, il tous voile du port Fangos pour ce bon v l'année de l'incarnation de notre Seigne Dieu Jésus-Christ, douze cent quatre deux. Quand tous eurent fait voile, il s va plus de cent cinquante voiles d'u d'autre espèce. Lorsqu'ils furent parv vingt milles en mer, l'amiral En Jacques alla avec un fin armé à toutes les nef galères, longues barques, petites barques mit à chaque chef un ordre scellé et cac sceau du roi, clos et fermé par ledit r Il ordonna à chaque patron de pren route du port Mahon dans l'île de Mir d'entrer tous dans ledit port et de s'y chir, et lorsqu'ils seraient sortis du po hon, et à la distance de dix milles en d'ouvrir l'ordre, mais non pas plus tô peine de forfaiture de leur personne, apr ils suivraient la route que ledit seigne leur désignait dans son ordre. On fit l'amiral avait prescrit.

CHAPITRE L.

**la flotte du roi En Pierre entra à Mahon, port de
e; et de la grande méchanceté que le Moxérif de
e fit au roi En Pierre, ce qui fut cause qu'on coupa
En Bugron.**

**ntrèrent tous au port de Mahon et s'y
irent. Le Moxérif de Minorque vint
t lui dit : « Seigneur, que souhaitez-
Ordonnez ce que vous voulez que je
t si vous venez pour vous emparer de
suis prêt à vous obéir. »
l lui répondit : « Ne craignez rien, nous
ns pas dans l'intention de faire ennui
à vous ou à votre île, soyez-en con-
»
loxérif se leva, lui baisa les pieds et lui
grâces, et aussitôt il fit livrer au roi et à
flotte une quantité si prodigieuse de ra-
sements, qu'il serait bien difficile de les
er, et que le roi en eut en telle abondance
affirent pour plus de huit jours. Toute-
commit une bien mauvaise action; car
nuit il fit partir pour Bugia une barque
montée par des Sarrazins, pour annon-
toute la côte : que le roi était avec toute
dans le port de Mahon; qu'il pensait
'ils iraient à Bugia, et qu'ils devaient
garde à eux. En Bugron, seigneur de
tine, ayant, ainsi que les autres, ap-
ite nouvelle, en éprouva la plus grande
un homme puisse éprouver, et, au lieu
discret, il s'abandonna au mouvement
qu'il ressentait, et fit part de ce qu'il
ans le cœur à quelques amis intimes et
arents auxquels il se confiait de tout.
cela aussi afin de se disposer à faire ce
vait promis au roi; mais l'un de ceux à
'était confié répandit la chose par toute
et en fit part aux cavaliers sarrazins de
qui étaient avec lui. Que vous dirai-je?
e soulevèrent avec grande rumeur et lui
ent la tête, ainsi qu'à douze autres qui
d'intelligence avec lui. Ils envoyèrent
un messager au roi de Bugia pour qu'il
mparer de la cité et de toute la terre, et
ainsi.
cesserons maintenant de parler d'eux
ndrons au roi d'Aragon.

CHAPITRE LI.

Comment le roi En Pierre aborda au port d'Alcoyll, et comment il apprit la mort d'En Bugron, ce qui l'affligea beaucoup; du grand nombre de Moabites qui se réunirent, tandis que les nôtres se fortifiaient; et des hauts faits d'armes qu'ils firent, au moyen des heureux secours que leur fournit la Catalogne.

Le roi ayant fait rafraîchir sa flotte partit de Mahon; et quand on fut à dix milles en mer, chacun ouvrit l'ordre écrit dans lequel se trouva la notification de se rendre au port d'Alcoyll; ils prirent terre à la ville d'Alcoyll. Les habitants voulurent s'enfuir; mais un petit nombre seul y parvint. Cependant on fit mettre à terre tous les chevaux, et ainsi tous les hommes entrèrent. Aussitôt que toutes les troupes furent débarquées, le roi demanda aux Sarrazins qui avaient été pris récemment des nouvelles d'En Bugron. Ceux-ci lui racontèrent ce qui s'était passé, ce dont le roi fut très affligé; cependant, comme il était venu, il voulut que son voyage s'accomplît au plaisir de Dieu et de la sainte foi catholique. Il ordonna de construire un mur avec des pieux liés au moyen de cordes passées dans des anneaux, et d'en entourer la ville et l'armée. Il fit descendre des vaisseaux les maçons qu'il avait amenés et ils formèrent de terre battue les barrières et les chemins par lesquels les ennemis pouvaient arriver en dehors de ces murailles. Tandis qu'on s'occupait de ces ouvrages il se réunit aux environs plus de trente mille cavaliers sarrazins, et une si grande quantité de gens de pied que la plaine et les montagnes en étaient couvertes. Les maudits Morabites allaient prêchant et criant par toute la Barbarie et répandant leurs absolutions sur leur méchante race. Dans l'espace d'un mois il s'y rendit plus de cent mille hommes à cheval et une quantité innombrable d'hommes à pied. Le comte de Pallars, voyant une si grande réunion de gens, fit construire un fort en bois et en terre, sur une hauteur voisine de la ville d'Alcoyll, et de là, avec quelques autres, il fondait tous les jours sur les ennemis, de sorte que ce monticule fut nommé le Mont de l'Escarmouche[1]. Là se faisaient chaque jour de tels faits d'armes qu'on ne pourrait pas les compter; enfin quiconque eût aimé à voir ce que c'est que le courage et l'audace d'un seigneur pouvait se satisfaire en allant en ce lieu.

(1) Puig de Picabaralla.

Quand on était au fort de la mêlée, si le roi voyait que les chrétiens eussent le dessus, il s'élançait au plus épais des ennemis, et frappait de tous côtés. Ne croyez pas que jamais Alexandre, Rolland ni Olivier aient pu faire des exploits pareils à ceux que le roi faisait chaque jour, et, à ses côtés, tous les riches-hommes, chevaliers, almogavares et hommes de mer qui s'y trouvaient. Chacun peut s'imaginer combien il était nécessaire au roi et à tout son monde que cela fût fait ainsi, puisqu'ils se trouvaient en un lieu non défendu, au milieu d'une plaine, sans remparts et sasn murailles, si ce n'est la palissade dont j'ai parlé; et ils avaient en face d'eux des rois, fils de rois, barons et moaps sarrazins, qui étaient la fleur de tous les Sarrazins du monde et qui n'étaient venus que pour anéantir les chrétiens. Si ceux-ci se fussent montrés endormis dans leur guet, vous pensez qu'on les eût réveillés par des sons de bien mauvais augure pour eux; aussi fallait-il qu'ils se gardassent bien de la moindre négligence; et là où étaient les plus beaux faits d'armes et le plus grand danger, là se trouvait avec le plus de plaisir le roi ainsi que les siens. Jamais aussi armée ne fut mieux approvisionnée de tous biens que celle-là et l'abondance allait toujours croissant. Lorsqu'on sut en Catalogne que le roi était à Alcoyll, chacun, comme s'il eût dû obtenir des indulgences, ne songeait qu'à charger les nefs et lins d'hommes, de provisions de bouche, d'armes et de secours de toutes sortes. Ils faisaient si bien, qu'il y arrivait quelquefois vingt et trente voiles chargées de toutes choses, tellement que le marché y était mieux pourvu qu'en aucun lieu de la Catalogne.

Quand le roi eut reconnu tout le pays et se fut assuré des forces des Maures et Sarrazins, il pensa qu'il serait facile de s'emparer de la Barbarie, si le pape voulait l'aider et de son argent et de ses indulgences; il vit que jamais les chrétiens ne s'étaient trouvés en meilleure position; que jamais roi de France ni d'Angleterre, jamais le roi Charles, jamais enfin aucun roi chrétien qui eût fait le voyage d'outre-mer ou fût allé à Tunis, au moyen des croisades et des trésors de l'Eglise, n'avait occupé autant de pays en Barbarie qu'il le faisait en ce moment; que de Giger à Bona il n'osait paraître un Sarrazin, et qu'au contraire, sur toute la côte les chrétiens apportaient, sans être inquiétés, du bois mée; qu'ils y tenaient leurs bêtes sans qu'i Sarrazin osât s'en approcher; que les chr au contraire faisaient des incursions à ch trois et quatre journées, et enlevaient des mes et du bétail, et que les Sarrazins n'o s'éloigner de leur armée, craignants d'être tôt captifs. En effet nos gens en enlevaien que jour quelques-uns; aussi pendant un il s'en faisait journellement des encans coyll, de telle sorte que le roi et l'armée gardaient comme en toute sûreté; et vraiment une chose merveilleuse. Quelq le roi poussait son cheval en avant avec cents cavaliers seulement, et laissait les aux barrières; et avec ces cinq cents ho brochants avec lui, il faisait éparpiller le razins, de manière à ce qu'il n'y en eût qui ne fût séparé des siens; et il s'en alors un tel carnage, que ce serait une f que de le raconter. Ils en prenaient aus telle quantité, que pour un double on ac un Sarrazin. Ainsi tous les chrétiens étai ches et satisfaits, et le roi par-dessus to autres.

Je cesserai de vous entretenir de ce d'armes de tous les jours pour vous parl pensées qui occupaient le roi.

CHAPITRE LII.

Comment le seigneur roi Pierre étant à Alcoyll envoya En Guillem de Castellnou au pape, pour le prier de l der par son argent et la prédication d'une croisade, pouvoir faire la conquête de la Barbarie.

Le roi, voyant que les choses allaient s et étaient si honorables pour la chrétient donna au noble En Guillem de Castel honorable captal[1] de Catalogne et son p de se rendre auprès du Saint-Père, à Rom deux galères. Il mandait audit noble : de barquer aussitôt et de se rendre à Rom s'arrêter nulle part jusqu'à ce qu'il fût pa auprès du pape; de saluer lui et tous les naux de sa part; de le prier de faire ass son consistoire, ayant à parler en pr

(1) Le titre de captal était connu aussi dans le La Le captal de Buch, allié de la maison de Foix, premier rang des héros du quatorzième siècle. Ce rait avoir été plus général de l'autre côté des Pyrén

e tous les membres, de la part du roi En Pierre. L'assemblée une fois réunie, il devait aler encore une fois de sa part le pape et ous les cardinaux, et dire :

« Saint-Père, monseigneur En Pierre, roi d'Aragon, vous fait savoir qu'il est en Barbarie, n un lieu nommé Alcoyll, et qu'il pense qu'à l'aide de ce lieu il peut se rendre maître de toute la Barbarie. Si vous voulez bien, Saint-Père, le seconder au moyen de votre argent et de vos indulgences, il s'écoulera peu de temps avant qu'il ait accompli en grande partie ce dessein; et je vous dis qu'avant trois mois il sera maître de la ville de Bona, dont int Augustin fut évêque, et ensuite de la ville Ciger. A l'aide de ces deux villes, situées sur côte près d'Alcoyll, l'une au levant et l'autre couchant, il ne tardera pas, aussitôt après avoir conquises, à s'emparer de toutes celles se trouvent le long de la côte. Et le pays de barie est tel, que qui est maître des côtes, maître de la Barbarie entière; et ces gens là nt tels que quand ils se verront serrés de si , la plupart se feront chrétiens. Saint-Père, eigneur roi vous requiert donc, au nom de eu, de lui rendre ce seul service, et dans peu temps, s'il plaît à Dieu, les revenus de la nte Eglise s'élèveront plus haut qu'ils ne se nt jamais élevés. Et vous voyez déjà à quel nt le roi son père a fait croître lesdits reve- de la sainte Eglise, sans qu'il ait eu en cela cun secours de personne. Voilà, Saint-Père, qu'il demande et requiert, et il vous prie de point tarder.

« Si par hasard il vous répondait : « Pour- n'a-t-il point dit tout cela aux envoyés que s lui avons adressés en Catalogne? » vous ndrez : « C'est qu'alors, Saint-Père, il n'é- as encore temps de vous dévoiler son secret, ni à qui que ce fût, puisqu'il avait promis é à Bugron de ne le communiquer à aucun me au monde; ainsi, Saint-Père, vous ne ez lui en savoir mauvais gré. » Enfin, s'il fusait à nous accorder aucun secours, pro- de notre part, et déclarez dans cette pro- tion : que, s'il ne nous envoie pas le secours nous lui demandons, ce sera par sa faute que nous aurons à revenir dans notre aume. Il doit savoir, lui et tout le monde, malgré notre puissance nous n'avons pas d'argent pour pouvoir séjourner long-temps ici. Dieu veuille l'éclairer et lui bien faire savoir ce que nous avons en pensée, qui est que, dans le cas où il nous accorderait les secours que nous lui demandons, nous emploierons tous les jours de notre vie à faire fructifier la sainte foi catholique, et spécialement dans le pays où nous sommes venus. Je vous ordonne donc de remplir cette mission le plus habilement possible. »

— « Seigneur, répondit le noble En Guillem de Castellnou, j'ai bien compris ce que vous m'avez ordonné de dire et de faire, et, avec l'aide de Dieu, je m'en acquitterai de manière à ce que vous en soyez satisfait et m'accordiez votre bénédiction et vos grâces. Je prie Dieu de vous soutenir, de vous garder de tout mal et de vous accorder victoire sur tous vos ennemis. Si toutefois, seigneur, cela était de votre bon plaisir, vous avez ici beaucoup d'autres riches-hommes plus habiles que moi, vous pourriez les envoyer à ma place, et j'en rendrais grâce à Dieu et à vous; car alors je ne me séparerais pas de vous; et je vous vois tous les jours vous exposer dans de tels lieux, que ce serait pour moi une grande douleur de ne pas m'y trouver à côté de vous. »

Le roi sourit et lui dit : « Je ne doute pas, En Guillem, que vous ne préférassiez beaucoup rester ici plutôt que de partir; quant aux délices que vous m'accusez de trouver dans les faits d'armes, nous pouvons vous compter comme un de ceux de la Catalogne et de tous nos royaumes qui les recherchent aussi le plus vivement; mais tranquillisez-vous et comptez qu'à votre retour vous trouverez encore tant à faire que vous pourrez vous en passer la fantaisie. Nous avons une telle confiance en vous que nous sommes persuadés que dans cette ambassade, ainsi qu'en de plus grandes choses, vous vous tirerez d'affaire aussi bien qu'aucun de nos barons. Partez-donc; que Jésus-Christ vous conduise et vous ramène sain et sauf auprès de nous! »

Là-dessus ledit noble s'inclina jusqu'à terre et voulut lui baiser les pieds. Le roi ne le souffrit point; mais il lui donna la main et le baisa à la bouche. Aussitôt, deux galères étant préparées et armées, il s'embarqua et partit. Dieu le conduise à bien! Je le laisse aller, et parlerai du roi d'Aragon et de ses grands faits d'armes qui avaient lieu tous les jours à Alcoyll

CHAPITRE LIII.

Comment les Sarrazins se disposaient à livrer une grande bataille et détruire la bastide du comte de Pallars ; et comment leur projet fut dévoilé par un Sarrazin du royaume de Valence.

Un jour les Sarrazins décidèrent de venir en corps de bataille attaquer la bastide[1] du comte de Pallars, et de l'emporter ou de périr tous. Comme ils avaient pris cette résolution, un Sarrazin qui était du royaume de Valence vint, pendant la nuit, le dire au roi. « Quel est le jour où l'on doit faire cette attaque? demanda le roi. — Nous sommes au jeudi, répliqua le Sarrazin, eh bien! c'est dimanche matin qu'ils ont choisi pour leur expédition, parce qu'ils savent que c'est pour vous un jour de fête, et qu'ils pensent qu'alors vous et vos barons vous serez tous à la messe; et pendant ce temps ils feront leur pointe. »

Le roi lui dit: « Va à la bonne aventure; je te sais bon gré de ce que tu m'as dit, et tu peux croire qu'aux lieux où tu es né tu seras enrichi par nous au-dessus de tes amis. Nous désirons que tu restes parmi ces gens-là et que tu nous fasses part de tout ce qu'ils feront ; samedi au soir sois auprès de nous pour nous dire ce qui aura été résolu. — Seigneur, dit-il, je serai auprès de vous. »

Le roi lui fit donner vingt doubles d'or et il partit. Il ordonna ensuite aux gardes et vedettes qui veillaient la nuit, de laisser passer cet homme toutes les fois qu'il viendrait à eux et leur dirait : *Alfandech!* car il était natif de la ville d'Alfandech. Là-dessus il s'éloigna.

Le roi rassembla son conseil et lui fit part de ce qu'avait dit le Sarrazin, et ordonna à ses vassaux et sujets de se tenir prêts, parce qu'il voulait attaquer les ennemis. Si jamais armée fut joyeuse, c'est celle-là, et les jours leur paraissaient une année.

(1) J'emploie de préférence ce vieux mot français, non dans l'acception nouvelle de *maison de plaisance* que lui donnent les modernes provençaux, mais dans le sens que lui donne Froissart, dans cette phrase qui s'applique tout-à-fait à la construction faite ici par le comte de Pallars : « Ils avaient fait charpenter une bastide de gros merrien, à manière d'une recueillette. »

CHAPITRE LIV.

Comment des envoyés de Sicile vinrent trouver le roi, pl de douleur et de tristesse ; de la réponse satisfaisante q leur fit ; et comment les Français sont cruels là où ils ont pouvoir.

Tandis qu'on était occupé de ces choses, vit venir du côté du levant deux barques armé et bien tenues; elles arrivèrent directem au port avec des pavillons noirs et y abordèr Si vous désirez savoir quelles étaient ces b ques, et par qui elles étaient montées, je v dirai que c'étaient des Siciliens de Palerme. s'y trouvait quatre chevaliers et quatre citoy envoyés par la communauté de Sicile ; c'éta des hommes sages et expérimentés. Dès q eurent pris terre, ils vinrent trouver le roi; s'agenouillèrent, baisèrent trois fois la terre, traînèrent à genoux jusqu'à lui, et se jetère ses pieds, et les lui serrèrent; et tous les h criaient à la fois : « Seigneur, merci ! » et lui l saient les pieds. On ne pouvait les en arrach Tout ainsi que la Madeleine, lavait les pied Jésus-Christ de ses larmes, ainsi lavèrent ils pieds du roi de leurs larmes. Leurs cris, le gémissements et leurs pleurs faisaient pit ils étaient entièrement vêtus de noir. Que v dirai-je! Le roi se retirant en arrière leur d « Que voulez-vous? qui êtes-vous ? d'où ven vous ? — Seigneur, dirent-ils, nous sommes d terre orpheline de Sicile, abandonnée de Di de tout seigneur et de toute bonne aide terr tre; malheureux captifs, nous sommes pr hommes, femmes et enfants, à périr tous a jourd'hui, si vous ne nous secourez. Nous v nons, seigneur, vers votre royale majesté de part de ce peuple orphelin, vous crier grâce merci. Au nom de la passion que notre Seign a soufferte sur la croix pour le genre humai ayez pitié de ce malheureux peuple; daigne secourir, l'encourager et l'arracher à la doul et à l'esclavage auxquels il est réduit. Vous d vez le faire, seigneur, par trois raisons: la p mière, parce que vous êtes le roi le plus n et le plus juste qui soit au monde; la secon parce que la Sicile et tout le royaume app tient et doit appartenir à la reine votre épou et après elle à vos fils les infants, comme ét de la lignée du saint empereur Frédéric et saint roi Mainfroi, qui étaient nos légitim seigneurs. Ainsi, selon Dieu, madame la re

Constance, votre épouse, doit être notre reine, et vos fils et les siens doivent être nos rois et seigneurs; la troisième raison enfin, parce que tout saint homme de roi est tenu de secourir les orphelins, les mineurs et les veuves, et que la Sicile est veuve par la perte qu'elle a faite d'un aussi bon seigneur que le saint roi Mainfroi, et que les peuples sont orphelins, puisqu'ils n'ont ni père ni mère qui puisse les défendre, si Dieu, vous et les vôtres ne venez à leur aide. Les créatures innocentes qui sont dans cette île et n'attendent que la mort, sont comme des mineurs en bas-âge, incapables de se conduire dans ce grand péril. Ainsi donc, saint seigneur, aye pitié de nous et viens prendre possession d'un royaume qui appartient à toi et à tes enfants; arrache-le des mains de Pharaon; et, comme Dieu délivra le peuple d'Israël des mains de Pharaon, ainsi tu peux délivrer ce peuple de la main des plus cruelles gens qui soient au monde; car il n'est pas au monde de plus cruelles gens que ne le sont les Français là où ils ont le pouvoir.»

Le roi, touché de leur malheur, les fit lever et leur dit: « Barons, soyez les bienvenus. Il est vrai que ce royaume revient à la reine notre épouse, et ensuite à nos enfants. Nous sommes bien fâchés de vos tribulations; nous avons entendu ce que vous étiez chargés de nous dire, et tout ce que nous pourrons faire en votre faveur, nous le ferons. »

Ils répliquèrent: « Que le Seigneur Dieu vous conserve et vous fasse avoir pitié de nous, misérables! Voici des lettres de chacune des cités de Sicile, ainsi que des riches-hommes, chevaliers, villes et châteaux, tous prêts à vous obéir comme à leur seigneur et roi, ainsi qu'à tous vos descendants. »

Le roi prit les lettres, au nombre de plus de cent; il ordonna de bien loger ces députés, et de fournir, à eux et à leur suite, tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

CHAPITRE LV.

Comment le Sarrazin de Valence vint, la veille du combat, dire au roi En Pierre de se tenir prêt; comment on se prépara et comment on remporta la victoire; et comment les Siciliens furent ravis d'être témoins de la bravoure des troupes du roi.

Laissons là les envoyés et revenons aux Sarrazins qui se disposaient à venir le dimanche attaquer la bastide du comte de Pallars. Le samedi au soir le Sarrazin revint vers le roi et lui dit: « Seigneur, soyez prêt, ainsi que votre monde, à la pointe du jour, car l'armée sera en campagne. — J'en suis bien aise, » dit le roi; et il donna aussitôt l'ordre qu'à l'aube du jour les chevaux fussent armés, et que les hommes, soit almogavares, soit gens de mer, soit même varlets des menées, fussent tous appareillés et réunis aux barrières, et qu'aussitôt que les trompettes et les nacaires du roi se feraient entendre, et que l'étendard serait déployé, tout homme s'écriât: « Saint George et Aragon! » et fondît à l'instant sur l'ennemi, et qu'en attendant tous allassent se reposer; mais chacun était si joyeux, qu'à peine put-on dormir cette nuit-là. Au point du jour tout le monde fut prêt, cavaliers et gens à pied, et se trouva auprès du roi, hors des barrières.

A l'avant-garde était le comte de Pallars, le noble En Pierre-Ferdinand d'Ixer, et autres riches-hommes.

Quand il fut jour, les Sarrazins marchèrent en bataille et en bon ordre contre la bastide du comte de Pallars, au Mont de l'Escarmouche; mais dès qu'ils aperçurent les chrétiens ainsi préparés, ils furent confondus et se tinrent tous pour morts; et ils auraient volontiers tourné le dos, s'ils l'eussent osé.

Que vous dirai je? le roi, voyant qu'ils hésitaient et restaient immobiles, donna ordre à l'avant-garde d'attaquer. L'étendard fut déployé; les trompettes et nacaires se firent entendre, et l'avant-garde attaqua. Les Sarrazins tinrent bon, si bien que les chrétiens ne pouvaient les enfoncer, tant ils étaient nombreux et serrés. Le roi chargea avec l'étendard et alla férir au milieu d'eux; et les Maures se débandèrent tellement que, de toute leur avant-garde, il n'en échappa pas un seul. Il mourut là un grand nombre de Sarrazins. Le roi voulut alors franchir une montagne qui était devant lui, mais le comte de Pallars et les autres riches-hommes s'écrièrent: « Pour Dieu, seigneur, n'avancez pas, car si vous le faites, Alcoyll et le camp sont perdus, car il ne s'y trouve que des femmes, des enfants et des malades; et si ce malheur nous arrivait, nous n'aurions aucun moyen de nous procurer des vivres. Ainsi, seigneur, au nom de Dieu, songez à votre propre personne, car nous la prisons plus que le monde entier. »

Le roi était si ardent à poursuivre les Sarrazins que rien de tout ce qu'on lui disait ne le pouvait toucher; cependant il sentit enfin que ce qu'on lui disait était la vérité. Il s'arrêta donc au pied de la montagne et fit sonner la trompette; chacun se rapprocha de lui, après quoi on retourna gaîment et en bon ordre à Alcoyll et on leva le camp. Les chrétiens gagnèrent tellement dans cette journée qu'ils furent tous à leur aise pendant tout le voyage. Les Sarrazins furent si épouvantés qu'ils se retirèrent à plus d'une lieue au-delà de la place qu'ils occupaient ordinairement. Quoiqu'il leur vînt tous les jours un tel nombre de gens qu'on n'eût pu les compter, ils ne furent cependant pas assez hardis pour oser revenir au même lieu où ils s'étaient trouvés. Le roi fit brûler les cadavres des Sarrazins, pour empêcher que l'endroit où avait eu lieu cette rencontre ne devînt malsain.

Je laisse là le roi, et les chrétiens et les Sarrazins, et vais vous entretenir du noble En Guillem de Castellnou. Je veux néanmoins vous dire avant tout, comment les Siciliens furent émerveillés en voyant ce que le roi et ses troupes avaient fait et faisaient chaque jour, de sorte qu'ils disaient entre eux : « Si Dieu permet que ce roi vienne en Sicile, les Français seront tous morts ou vaincus, et nous serons hors de tout danger; car nous sommes émerveillés de ce qui vient de se passer, et jamais on ne vit de troupes aller comme celles-là au combat avec plaisir et contentement, tandis que les autres y marchent par force et avec crainte. » L'étonnement qu'ils en avaient était vraiment sans bornes.

CHAPITRE LVI.

Comment le noble En Guillem de Castellnou revint de la mission qui lui avait été confiée auprès du pape; et comment la réponse fut, que le pape ne voulait en rien seconder le roi En Pierre.

Le noble En Guillem de Castellnou, à son départ d'Alcoyll fit route pour Rome avec les deux galères, et alla trouver le pape. Quand il fut devant le pape et le consistoire, il fit et dit tout ce dont le roi l'avait chargé. Quand le pape l'eut entendu, il répondit, ainsi que le roi En Pierre l'avait prévu : « Pourquoi le roi ne nous a-t-il point communiqué, quand il était en Catalogne, ce qu'il nous fait dire à présent ? » Ledit noble lui fit la réponse que le roi l avait prescrite. Que vous dirai-je ? Le pape l répliqua que, s'étant alors caché de lui, il n' obtiendrait à présent ni argent, ni croisad ni rien du tout. Alors ledit noble protesta de manière que le roi lui avait dit de le faire, et pl de colère et d'indignation, il prit congé du pap et ajouta ces paroles à celles que le roi lui avi prescrit de dire : « Saint-Père, je m'en retour avec la cruelle réponse que vous me fait Plaise au Seigneur vrai Dieu, que si cette r ponse attire des malheurs sur la chrétient cela retombe sur votre âme et sur l'âme de to ceux qui vous ont conseillé et vous consei lent cette réponse! » Ensuite il s'embarqua se rendit à Alcoyll. Le roi le vit avec plaisir alla le recevoir, car il l'aimait beaucoup et l'e timait pour son courage et ses autres qualité Il réunit son conseil et voulut connaître la r ponse qu'il apportait; il en rendit compte. L roi voyant la dureté du pape leva les mai vers les cieux et dit : « Seigneur vrai Die maître et souverain de toutes choses, daign seconder mes desseins; vous savez que m intention était de venir ici et d'y mourir à vot service. Mais vous savez bien que je ne pu me maintenir seul; faites donc, par votre grâ et merci, que votre protection et vos conse descendent sur moi et les miens. » Ensuite il pr tous les membres du conseil de songer à qu'ils auraient à lui conseiller de faire, et d qu'il y réfléchirait de son côté. On se sépara chacun rentra dans sa demeure.

CHAPITRE LVII.

Comment de nouveaux députés de Messine et de Palerme v rent trouver le roi En Pierre à Alcoyll, avec encore plus pleurs et de douleur que les premiers; et comment l'amir tout d'une voix, cria merci au roi En Pierre, pour qu'il v lût bien secourir les Siciliens.

A quatre jours de là, il arriva deux autr barques armées, venant de Sicile, avec sem blable message que les premières, mais d'u manière bien plus triste encore. Dans l'u d'elles étaient deux chevaliers et deux citoyen de Messine qui était assiégée par le roi Charl ainsi que vous l'avez vu, et ils étaient tous à le point d'être pris et tués; l'autre barque, v nant de Palerme, portait également deux ch valiers et deux citoyens qui venaient aussi av

voirs de toute la Sicile. Ils avaient
les autres des vêtements noirs, ainsi que
les et des pavillons noirs. Pour une la-
ion qu'avaient faite les autres, ceux-ci
t quatre fois autant, de sorte que tous
istants en eurent une telle pitié, qu'ils
ent tous à la fois : « Seigneur, en Si-
eigneur, en Sicile! Pour l'amour de
e laissez pas périr ce pauvre peuple qui
partenir à vos enfants. »
riches-hommes, voyant quel était le dé-
toute l'armée, allèrent trouver le roi,
ntrits, et lui dirent : « Seigneur, que
ous? Au nom de Dieu, ayez pitié d'un
infortuné qui vient vous crier merci; il
as de cœur si dur au monde, chrétien
azin, qui n'en eût pitié. Nous vous en
chèrement; et vous devez encore plus
entir porté par les raisons que ces gens
t déjà données, qui sont de toute vérité,
à cause de la dure réponse que vous
ue du pape. Croyez que tout ceci vient
, car si Dieu voulait que votre dessein
r en ce lieu s'accomplît, il aurait inspiré
l'idée de vous seconder; mais il a voulu
re demande vous fût refusée, afin que
assiez secourir un peuple misérable. Ce
s démontre encore que telle est la vo-
Dieu, c'est que la voix du peuple est la
Dieu et que voici tout votre peuple de
mée qui crie qu'on le mène en Sicile.
ndez-vous donc, seigneur? Nous vous
ns, en notre nom et au nom de toute
, que nous vous suivrons et périrons
gloire de Dieu et pour votre honneur,
la restauration du peuple de Sicile;
mmes tous prêts à vous suivre sans

CHAPITRE LVIII.

le seigneur roi En Pierre d'Aragon consentit à passer
avec toute sa suite pour secourir cette île, et com-
y arriva en trois jours.

i, entendant ces choses merveilleuses et
la bonne volonté de son armée, leva les
a ciel et dit : « Seigneur, c'est en votre
r et pour vous servir que j'entreprends
ge ; je me recommande à vous, moi et
s. » Et il ajouta : « Eh bien! puisque Dieu
et que vous le voulez, partons, sous la
garde et avec la grâce de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour céleste, et allons en Sicile. » Et tous s'écrièrent : Aur! aur[1]! Et ils s'agenouillèrent et chantèrent à haute voix le *Salve Regina*.

Cette même nuit on expédia les deux barques pour la Sicile avec cette bonne nouvelle. Le lendemain, le roi fit tout embarquer, hommes, chevaux et tout ce qui était à terre; et le dernier qui s'embarqua ce fut lui. Quand l'embarquement fut terminé, ce qui fut l'affaire de trois jours, les deux autres barques siciliennes armées s'en retournèrent, pour dire qu'elles avaient vu le roi d'Aragon mettre à la voile. Que Dieu nous envoie un contentement pareil à celui que l'on éprouva en Sicile à l'arrivée de cette nouvelle! Mais laissons le roi faisant bonne route pour la Sicile et parlons des Sarrazins d'Alcoyll[2].

CHAPITRE LIX.

Comment les Sarrazins n'osèrent de quatre jours s'approcher d'Alcoyll; et des grandes réjouissances qu'ils firent quand ils surent que les chrétiens étaient partis.

Les Sarrazins, voyant les voiles qui étaient en mer, crurent que c'était une autre flotte qui venait en aide au roi d'Aragon. Pendant quatre jours ils n'osèrent pas venir à Alcoyll, par crainte de quelque supercherie; enfin ils s'en approchèrent peu à peu, et, étant convaincus que les chrétiens s'étaient éloignés, ils firent de très grandes fêtes et se réjouirent beaucoup. Ils s'en allèrent ensuite chacun chez eux en versant bien des larmes et déplorant la perte de leurs parents et de leurs amis. Et on en parlera longtemps en Barbarie, et ils redouteront plus la maison d'Aragon qu'aucune autre au monde. Mais laissons-les là et revenons au roi d'Aragon.

(1) Cri des Arabes adopté par les almogavares et par ceux qui grossissaient leurs rangs. C'est, comme je l'ai déjà dit, le huzza des Anglais et le houra des peuples du Nord.

(2) Ces mêmes faits sont racontés avec moins de détails, mais aussi d'une manière plus impartiale, dans la chronique catalane de Bernard d'Esclot, qui suit celle-ci.

CHAPITRE LX.

Comment le roi En Pierre passa en Sicile et arriva au port de Trapani; des grandes fêtes qu'on lui fit; et comment il y fut reconnu pour seigneur et couronné roi.

Le roi d'Aragon fit une traversée heureuse autant qu'on puisse le désirer; en peu de jours il prit terre à Trapani, le troisième du mois d'août de l'an douze cent quatre-vingt-deux. Vous pouvez voir d'après cela le temps qu'il demeura à Alcoyll, puisqu'il y était à la fin du mois de mai et qu'il arriva à Trapani le troisième d'août. Je ne pense pas qu'un autre roi, quel qu'il soit, eût pu, avec ses seules forces, séjourner à Alcoyll aussi longtemps. Aussitôt qu'il eut pris terre à Trapani, il se fit dans la Sicile une illumination générale; c'était vraiment merveilleux. Les prud'hommes de Trapani envoyèrent des courriers de tous les côtés, et ce fut une merveille que la joie qui éclata partout; et ils avaient bien raison, puisque Dieu leur avait envoyé le saint roi d'Aragon pour les délivrer de leurs ennemis et être leur guide. Ainsi que Dieu envoya Moïse au peuple d'Israël et lui confia la verge miraculeuse, de même à un signal que fit le roi d'Aragon il délivra le peuple de Sicile; on peut voir par là que ce fut l'œuvre de Dieu. Quand le roi et les troupes eurent débarqué à Trapani, il n'est pas besoin de vous dire la joie que chacun en ressentit; les dames et demoiselles venaient en dansant au-devant du roi, et s'écriant : « Bon et saint seigneur, que Dieu te donne vie et victoire afin que tu puisses nous délivrer de la main de ces Français maudits ! » Et tout le monde allait ainsi chantant, et nul ne faisait œuvre de ses mains de la joie qu'ils avaient.

Que vous dirai-je? Dès qu'on l'apprit à Palerme on lui envoya une grande partie des riches-hommes de la ville avec des sommes considérables pour être distribuées à ses troupes. Le roi ne voulut rien accepter, disant que tant qu'il n'en aurait pas besoin il n'accepterait rien, et qu'il avait apporté assez d'argent avec lui, mais qu'ils pouvaient être assurés qu'il était venu pour les recevoir comme ses vassaux et les défendre contre tout le monde.

Il se rendit à Palerme; tous les habitants vinrent bien quatre lieues au-devant de lui, et on peut dire qu'il n'y eut jamais autant de joie et d'aussi belles fêtes; et là, avec de grandes processions, des jeux, et l'allégresse des femmes et des enfants, tous accueillirent le roi et l'escortèrent au palais impérial. Tous les gens qui l'accompagnaient furent dignement logés. Au moment où le roi y arrivait par terre, la flotte s'y rendit par mer. Lorsque chacun fut satisfait, les prud'hommes de Palerme expédièrent des messagers à toutes les cités, villes et châteaux, et aux syndics de tous les lieux, pour qu'on apportât les clefs et les pleins pouvoirs de chaque endroit, attendu qu'on devait livrer les clefs au roi comme seigneur, lui prêter foi et hommage et le couronner roi et seigneur; et cela fut fait ainsi.

CHAPITRE LXI.

Comment le roi En Pierre envoya dire au roi Charles de sortir de ses terres et de son royaume; et comment le roi Charles répondit, que pour lui ni pour nul autre il n'en sortirait.

Cependant le seigneur roi envoya quatre riches-hommes au roi Charles qui était devant Messine, comme vous l'avez déjà vu, et lui fit dire : qu'il lui mandait et ordonnait de sortir de son royaume; qu'il n'ignorait pas que ce royaume ne lui appartenait point, mais bien à la reine d'Aragon sa femme et à ses enfants; qu'il songeât à vider le pays; et que s'il ne le voulait faire il le défiait, et qu'il se tînt pour averti qu'il saurait le chasser bien loin.

Que vous dirai-je? les envoyés allèrent vers le roi Charles et lui firent part de leur message. Le roi Charles entendant cela se dit à lui-même : « Enfin le voilà donc réalisé, ce dont tu t'étais toujours méfié, et le proverbe est bien vrai qui dit : « On meurt du mal dont on a peur. » Tu ne peux désormais, tant que tu existeras, vivre en paix, car tu as affaire au meilleur chevalier et au plus grand cœur du monde. Mais à présent, advienne que pourra, il faut que ce soit ainsi. »

Après être resté longtemps à réfléchir, il répondit aux messagers : qu'ils pouvaient se retirer; que pour lui il n'entendait renoncer ni son royaume ni pour le roi d'Aragon ni pour qui que ce fût au monde, et que le roi sût bien qu'il avait entrepris une chose dont il le ferait repentir. Les messagers retournèrent au seigneur roi à Palerme. Celui-ci, sur cette réponse, se d

marcher sur Messine par terre et par
s Siciliens qui le virent s'appareiller
ndèrent : « Que faites-vous, seigneur?
is, répondit-il, attaquer le roi Charles.
om de Dieu! répliquèrent les Siciliens,
t pas sans nous. »

CHAPITRE LXII.

le roi En Pierre ordonna que tout homme de quinze
de ans se trouvât à Palerme bien armé et approvi-
sour un mois; et comment il envoya de ses compa-
i secours de Messine.

tôt on fit publier par toute la Sicile que
mme âgé de quinze à soixante ans se
Palerme sous quinze jours, avec ses
et son pain pour un mois: tel fut l'or-
roi d'Aragon. En attendant il envoya
lle almogavares à Messine; ils y entrè-
uit, et marchèrent chacun leur besace
s; ne croyez pas qu'ils amenassent avec
un train d'équipages : chacun portait
dans sa besace, ainsi qu'est la coutume
gavares. Quand ils vont en chevauchée
nt un pain pour chaque jour de chevau-
ais rien de plus; et avec leur pain, de
des herbes, ils ont tout ce qu'il faut
urs besoins. Ils eurent des guides du
il connaissaient les montagnes et les
. Que vous dirai-je? Il y a six journées
me à Messine, et dans trois jours ils y
endus ; ils y entrèrent pendant la nuit
côté nommé *la Caperna*, où les femmes
sine avaient fait un mur qui existe en-
Ils s'introduisirent si secrètement dans
que l'armée ne s'en aperçut pas. Lais-
à Messine et retournons au roi d'A-

CHAPITRE LXIII.

le roi En Pierre fut couronné roi de Sicile à Pa-
s comment il sortit de Palerme pour aller au secours
ne.

rmées étant réunies à Palerme, ainsi
oi l'avait ordonné, tous conjurèrent le
vouloir bien accepter la couronne du
e. Il y consentit; et par la grâce de
roi En Pierre d'Aragon fut, avec grande
é, et au milieu de la joie générale, cou-
ronné à Palerme[1] roi de Sicile. Après son couronnement il se rendit à Messine avec toutes ses forces de terre et de mer. Je cesse un instant de parler de lui pour vous entretenir des almogavares, qui étaient entrés à Messine.

CHAPITRE LXIV.

Comment les habitants de Messine furent bien fâchés, quand ils virent les almogavares aussi mal accoutrés; comment les almogavares, voyant cela, firent une sortie et tuèrent plus de deux mille hommes dans le camp du roi Charles; et comment les Messinois furent honteux de leur jugement.

Lorsqu'on apprit à Messine que les almogavares étaient entrés dans la ville pendant la nuit, Dieu sait la joie et le reconfort qui furent par toute la cité. Le lendemain matin, les almogavares se disposèrent au combat. Les gens de Messine, les voyant si mal vêtus, les espardilles aux pieds, les antipares[2] aux jambes, les rézilles sur la tête, se mirent à dire : « De quelle haute joie sommes-nous descendus, grand Dieu? Quels sont ces gens qui vont nus et dépouillés, vêtus d'une seule casaque, sans bouclier et sans écu? Si toutes les troupes du roi d'Aragon sont pareilles à celles-ci, nous n'avons pas grand compte à faire sur nos défenseurs. »

Les almogavares qui entendirent murmurer ces paroles, dirent : « Aujourd'hui on verra qui nous sommes. » Ils se firent ouvrir une porte, et fondirent sur l'armée ennemie avec une telle impétuosité, qu'avant même d'être reconnus ils y firent un carnage si horrible que ce fut merveille. Le roi Charles et ses gens crurent que le roi d'Aragon était là en personne. Enfin, avant qu'on sût avec qui on avait affaire, ceux de l'armée eurent perdu plus de deux mille des leurs, qui tombèrent sous les coups des almogavares. Ceux-ci prirent et emportèrent dans la ville tout ce qui tomba entre leurs mains, et rentrèrent sains et saufs.

Quand les gens de Messine eurent vu les prodiges qu'avaient faits ces gens-là, chacun emmena chez lui plus de deux cavaliers; ils les honorèrent et les traitèrent bien; hommes et femmes furent rassurés; et cette nuit-là il se fit de si belles illuminations et de si grandes fêtes que toute l'armée ennemie en fut ébahie, affligée et effrayée.

(1) Pierre fut couronné roi de Sicile, le 2 septembre 1282, à Palerme.

(2) Pièce qui couvrait le devant de leurs jambes

CHAPITRE LXV.

Comment le roi Charles, instruit que le roi d'Aragon venait à Messine avec toutes ses forces, passa à Reggio; et comment les almogavares mirent le feu aux galères que le roi Charles faisait préparer pour passer en Romanie, ce dont le roi En Pierre fut très fâché.

Pendant la nuit, le roi Charles reçut un message par lequel on lui apprenait que le roi d'Aragon venait par terre et par mer avec toutes ses forces et celles de la Sicile, et qu'il n'était pas à plus de quarante milles. Le roi Charles, homme de fort bon sens et très entendu dans les faits d'armes et autres affaires, sachant cela, pensa que si le roi d'Aragon venait, ce n'était pas sans que quelqu'un de sa propre armée en fût instruit, et que, comme ils avaient trahi le roi Mainfroi, ils pourraient bien le trahir à son tour. Il craignait que la Calabre ne se révoltât. Il s'embarqua donc pendant la nuit et passa à Reggio. A la naissance du jour ceux de Messine s'aperçurent qu'ils étaient partis; mais il en restait cependant encore un bon nombre.

Les almogavares fondirent sur ceux qui restaient et qui n'étaient point embarqués; piétons ou cavaliers, tous périrent. Puis ils coururent aux tentes, et y gagnèrent un tel butin que Messine en fut riche à jamais; quant aux almogavares, ils faisaient aller les florins comme des menus deniers. Puis ils se rendirent à l'arsenal de Saint-Salvator, où se trouvaient toute prêtes à partir plus de cent cinquante galères et longues barques que le roi Charles faisait préparer pour passer en Romanie, comme vous l'avez vu ci-devant, et ils mirent le feu à toutes. L'incendie fut si considérable qu'on eût dit que le monde entier était embrasé. Le roi Charles, qui voyait cela de Catona où il était, en fut très affligé. Que vous dirai-je? Des messagers allèrent au-devant du roi d'Aragon et de Sicile, et le trouvèrent à trente milles de Messine. Ils lui racontèrent toute l'affaire, ainsi qu'elle s'était passée, et il en fut très fâché, parce qu'il désirait combattre le roi Charles, et qu'il était venu dans cet espoir, lui et son armée. Toutefois, il crut que tout était pour le mieux, que Dieu l'avait voulu ainsi, et que seul il sait quel est le mieux. Il entra à Messine; et si on l'avait fêté à Palerme, ce fut bien autre chose à Messine. Les fêtes durèrent plus de quinze jours; mais au milieu des fêtes le roi ne négligeait point les affaires. Trois jour son arrivée à Messine, vingt-deux de lères armées y entrèrent. Je vais parler Charles, et je laisserai là le roi d'Arago

CHAPITRE LXVI.

Comment le roi Charles s'était fait débarquer à Cat de mieux réunir ses gens; et comment les alm tuèrent tous ceux qui étaient restés en arrière; quoi le roi Charles ne voulut point attendre la bat le roi En Pierre se disposait à lui livrer.

Le roi Charles, ayant abandonné le s Messine au commencement de la nuit, se barquer à Catona, qui est la terre la pl sine de l'autre côté du détroit, puisqu'il que six milles de distance de Catona à M Il se décida à cela afin que les galères fis plus grand nombre de voyages pendant Toutefois, elles n'en firent pas un tel qu'il ne restât encore au point du jour be de gens de pied et de cheval à emb Tous ceux-là tombèrent sous les co deux mille almogavares qui étaient à M L'armée du roi Charles ne put enlever n ni les tentes ni les vins, vivres et pro Aussi, tandis que les almogavares étaient à poursuivre les troupes qui étaient rest Messinois enlevaient les effets des tente les almogavares se dépêchèrent tellement leur monde, qu'ils eurent le temps de part au pillage du camp. Ils avaient déjà en dépouillant ceux qu'ils venaient de tu d'argent qu'on ne pouvait le compter; imagine bien que celui qui fuit ou veut s' quer ne laisse en arrière ni or ni argen qu'il prend tout avec lui. Ceux don tuèrent emportaient tout leur avoir; voil quoi les almogavares gagnèrent un infini.

Vous pouvez savoir combien était nom l'armée que le roi Charles avait à M puisque, ayant cent vingt galères et un titude innombrable de lins armés et ques côtières qui pouvaient passer six chevaux à la fois, toutes ces emba ne purent toutefois, pendant toute la n fire à transporter tout le monde. C'éta tant au mois de septembre, où les nu égales aux jours; et la traversée, ain l'ai déjà dit, n'est que de six milles.

ins de mes lecteurs pourraient igno-
ie c'est que six milles, je leur dirai
i près de Saint-Renier de Messine au
ona, qu'on distingue d'un côté à l'au-
roit un homme à cheval, et qu'on peut
a du côté du levant ou du ponent.
nc combien c'est près, et combien
vait être nombreuse, puisqu'une nuit
ire à tant de navires pour transporter
ndividus. Aussi, bien des gens ont
oi Charles de n'avoir point attendu le
;on pour lui livrer bataille. Mais ceux
issent le roi Charles disent, qu'aucun
u monde ne se conduisit jamais avec
gesse, et cela par les raisons que j'en
onnées : d'une part, il se méfiait des
raignait d'en être trahi; d'un autre
nnaissait le roi En Pierre comme le
chevalier du monde, et savait qu'il
vec lui de si bons chevaliers de son
e jamais le roi Artus n'en eût de
s à sa fameuse Table-Ronde; il savait
e ce roi était accompagné de plus de
mille fantassins de sa terre, dont
alait autant qu'un cavalier. Instruit
ces choses, il fit prudemment de pren-
rti le plus sûr; il comptait d'ailleurs
orces étaient si considérables qu'en
mps il aurait recouvré tout ce qu'il
ors. Que vous dirai-je? Certainement
meilleur parti; car s'il eût attendu, il
u et tué. Dieu veillait en effet au salut
'Aragon, de ses gens et de ceux qui
ppelé.

CHAPITRE LXVII.

roi Charles donna ordre à toutes ses galères de
chez elles; comment le roi d'Aragon les fit pour-
les siennes, qui les attaquèrent et les battirent; et
l prit Nicotera.

Charles se trouvant à Catona avec
es troupes qui avaient pu y débarquer
a nuit, ordonna au comte d'Alençon,
, frère de Philippe, roi de France,
à Catona avec une grande partie de
rie; il alla lui-même à la cité de
: donna congé à ses galères pour
e rendissent chez elles; ce qu'elles
e joie. De cent vingt galères qui étaient
qui étaient de la Pouille prirent la route de Brindes, et les autres, au nombre de quatre-vingts, prirent la route de Naples. Le seigneur roi d'Aragon voyant tout cela de Messine, appela son fils En Jacques-Pierre, et lui dit : « Amiral, mettez en votre place sur les vingt-deux galères que nous avons ici le noble En Pierre de Quaralt et votre vice-amiral En Cortada; qu'ils poursuivent cette flotte et qu'ils l'attaquent. Ce sont des gens qui fuient et ont déjà le cœur abattu; c'est d'ailleurs un mélange de beaucoup de nations diverses, qui s'accordent mal. Soyez assuré que ces vaisseaux ne se tiendront pas unis, et qu'ils seront vaincus. — Seigneur, lui répondit En Jacques-Pierre, permettez que je ne mette personne en mon lieu dans de telles affaires, mais que j'y aille en personne; comme vous le dites, ils seront tués ou pris; laissez-moi donc en avoir l'honneur. »

Le roi répliqua : « Nous ne voulons pas que vous y alliez, parce que vous aurez à donner vos soins au reste de notre flotte. »

Le noble En Jacques-Pierre resta, quoiqu'avec grand regret, et donna ses ordres aux galères conformément à la volonté du roi; et aussitôt les gens s'embarquèrent avec grande joie en criant : Aur! aur!

Les habitants de Messine et les autres Siciliens qui se trouvaient dans cette ville, étaient bien étonnés de voir que le roi envoyât vingt-deux galères contre quatre-vingt-dix galères et plus de cinquante autres bâtiments qu'il y avait, entre longues barques, lins armés et barques côtières. Ils s'approchèrent du roi et lui dirent : « Que faites-vous, seigneur? Vous envoyez vingt-deux galères contre ces cent cinquante voiles qui se retirent. — Barons, leur dit le roi en se prenant à sourire, vous connaîtrez aujourd'hui la puissance de Dieu, et comment elle se signalera dans cette affaire; laissez-nous faire et qu'on se garde bien de s'opposer à notre volonté, car nous avons une telle confiance en la puissance de Dieu et en notre bon droit, que, fussent-ils deux fois aussi nombreux, vous les verriez également aujourd'hui tous vaincus et détruits. — Seigneur, répondirent-ils, votre volonté soit faite. »

Le roi monta aussitôt à cheval, se rendit au bord de la mer et fit sonner la trompette, et chacun s'embarqua gaîment. Alors le roi et l'amiral montèrent sur les galères. Le roi les

giles, qu'il ne se dédira pas de ce qu'il aura dit; après cela, revenez avec nos envoyés, et nous vous donnerons pareillement notre gage et nous ferons le même serment. En un jour je prendrai ma décision et choisirai entre les trois partis qu'il m'offre; et quel que soit le parti que je prenne, je suis prêt à y tenir bon. Ensuite nous déciderons lui et moi devant quel souverain nous devons livrer ce combat, et le jour suivant nous en dresserons accord. Après avoir désigné le juge de la bataille, nous prendrons le plus bref délai pour nous tenir prêts à combattre. — Tout ceci nous plaît » dirent les envoyés.

Les messagers des deux rois passèrent à Messine et vinrent près du roi d'Aragon. Les messagers du roi Charles s'acquittèrent des ordres dont ils avaient été chargés; et quand ils eurent terminé, le roi d'Aragon leur répondit : « Dites au roi Charles, que tout ce que lui ont dit nos envoyés nous le leur avions ordonné; et afin qu'il n'en doute point, ni vous non plus, je vous le répéterai. » Et il leur répéta les mêmes paroles, sans une de plus sans une de moins, que ses envoyés avaient dites au roi Charles. « Eh bien! roi, dirent les messagers, donnez-nous donc votre gage en présence de tous. » Le roi prit alors une paire de gants que tenait un chevalier, et les jeta en présence de tout le monde. Les envoyés du roi Charles ramassèrent le gage et dirent : « Roi, jurez, foi de roi, sur les saints Evangiles, que vous ne reculerez pas, et que si vous le faites, vous vous déclarez à tous pour vaincu, et comme faux et parjure. » Le roi fit apporter les saints Evangiles et le jura, ainsi qu'ils le lui demandaient; ensuite il ajouta : « Si vous pensez qu'il y ait encore quelque chose à faire pour confirmer ma parole, je suis prêt à le faire. — Il nous semble, lui dirent les porteurs du message, que toute confirmation est accomplie. » Et ils retournèrent aussitôt avec les envoyés dé roi d'Aragon vers le roi Charles, à Reggio, et lui rendirent compte de tout ce qu'avait fait et dit le roi d'Aragon.

Le roi Charles remplit les mêmes formalités que le roi d'Aragon relativement au gage et aux serments, et les messagers du roi d'Aragon emportèrent les gages. Ainsi, la chose fut arrêtée de manière à ce qu'il fût de toute impossibilité de reculer. Le roi Charles en fut très satisfait; et il devait l'être, puisqu'il détourna ainsi les mauvaises dispositions de ceux laient se soulever contre lui, et qu qu'il avait imaginé s'accomplit. Aussi avec raison, que jamais le roi d'Arag joué dans aucune autre guerre que da ci. Cela lui advint par deux raisons mière, qu'il avait affaire avec un r expérimenté en toutes choses; car je vous sachiez que l'expérience est d'u poids dans toutes les affaires du m le roi Charles avait eu à soutenir de guerres, était âgé et pesait mûrement projets. Sans doute le roi d'Aragon étai tout autant que lui de toutes qualités e avantages; mais il était jeune, son s bouillant, et il n'avait pas tant épuisé de reux sang que l'avait fait le roi Charles. fit pas qu'on songe au moment présent prince, ainsi que tout autre individu, brasser à la fois dans sa pensée le pass sent et l'avenir; s'il fait ainsi, et qu' temps il prie Dieu de le seconder, il est suré de réussir dans ce qu'il entrepre roi d'Aragon au contraire ne considéra que deux choses, le passé et l'avenir, de côté le présent. Si sa pensée se fût ar le présent, il se fût bien gardé de cons combat, car il eût vu aussi, que ce pré tel que le roi Charles s'en allait perdant royaume, et qu'il était dans une positio cile, qu'il ne pouvait manquer d'en v remettre au pouvoir du roi d'Aragon, ce dernier eût un coup à férir ou la moi pense à faire, puisque tout le pays éta point de se soulever.

Ainsi, vous, seigneurs, qui vous ferez livre, rappelez-vous d'avoir dans vos des riches-hommes, des chevaliers et toyens, et toute autre sorte de gens, les autres des personnes d'un âge aient beaucoup vu et entendu et beauc tiqué les affaires. Ils sauront bien disti meilleur de deux biens et le moins ma deux maux. Je me tais là-dessus, car souverains du monde sont d'un sang et si bons par eux-mêmes que, s'ils mal conseillés, ils ne feraient jamais pût déplaire à Dieu. Et lors même qu nent leur adhésion au mal, ils ne cr le faire; mais c'est qu'on leur dit et qu fait entendre des choses qu'ils imagi

voiles, s'écrièrent : «Ah ! Seigneur ! ieu ! qu'est-ce cela ? Voilà la flotte rles qui, après s'être emparée des oi d'Aragon, revient sur nous. »

i était levé, car il se levait cons- l'aube du jour, soit l'été, soit l'hi- it ce bruit et demanda : « Qu'y a-t-il ? es cris dans toute la cité ? — Sei- répondit-on, c'est la flotte du roi revient, bien plus considérable que est partie, et qui s'est emparée de . »

manda un cheval, le monta et sortit suivi à peine de dix personnes. Il long de la côte, où il voyait en ientation les hommes, femmes et les encouragea et leur dit : « Bon- e craignez rien, ce sont nos galères at la flotte du roi Charles qu'ils ». Et tout en chevauchant sur le a mer, il continuait à répéter ces tous ces gens s'écriaient : « Dieu u seigneur, que cela soit ainsi ! » dirai-je ? Tous les hommes, fem- fants de Messine couraient à sa at l'ost[1] de Sicile le suivait aussi. a Fontaine d'Or, le roi voyant le e tant et tant de voiles, qui arri- c un vent de sud-est, réfléchit un t dit à part soi : « Puisse le Sei- , qui m'a conduit ici par sa grâce, bandonner, non plus que ce mal- upie ! »

l'il était dans ces pensées, un lin tout isé des armes du seigneur roi d'A- monté par En Cortada, survint là était le seigneur roi, que l'on voyait e d'Or, enseignes déployées, à la tête erie et avec tous ceux qui l'avaient seigneur roi fut transporté de joie en ce vaisseau avec sa bannière, c'est aut pas demander. Le roi s'approcha t En Cortada sauta à terre et dit au eur, voici vos galères qui vous amè- ces autres-ci que nous avons prises. t prise, brûlée et détruite, et il y a péri x cents chevaliers français. » A ces descendit de cheval et s'agenouilla.

[1] ruée ; c'est un mot de notre vieille langue qui raient moderne.

Tout le monde suivit son exemple. Ils commencèrent à entonner tous ensemble le *Salve Regina*, et bénirent et louèrent Dieu de cette victoire, car ils ne la rapportaient point à eux, mais à Dieu seul. Que vous dirai-je ? le roi répondit à En Cortada, qu'il fût le bienvenu. Il lui dit ensuite de s'en retourner sur ses pas, et d'ordonner à tous les bâtiments de se réunir devant la douane en louant Dieu, et en faisant leur salut. Il fut obéi, et les vingt-deux galères entrèrent les premières, traînant chacune après soi plus de quinze galères, lins et barques ; ainsi elles firent leur entrée à Messine, toutes pavoisées, et avec l'étendard déployé, traînant sur la mer les enseignes ennemies. Jamais par terre ni par mer on ne vit ni n'entendit une telle allégresse. On eût dit que le ciel et la terre étaient en guerre ; et tous ces cris étaient les louanges et la glorification de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour céleste.

Quand on fut à la douane, qui est dans le palais du seigneur roi, on chanta à pleine voix le *Laudate Dominum ;* et les gens de mer et les gens de terre y répondirent, mais d'une telle force, ma foi ! qu'on pouvait entendre leurs voix de la Calabre. Que vous dirai-je ? On débarqua au milieu de cette fête et de ces transports d'allégresse, et tous les Siciliens élevaient leurs voix vers les cieux, en s'écriant : « Seigneur Dieu notre père, béni soyez-vous de nous avoir envoyé de tels hommes pour nous délivrer de la mort ! On voit bien, Seigneur, que ces gens sont proprement vôtres ; car ce ne sont point des hommes, mais des lions ; et chacun d'eux est parmi les autres hommes ce que sont les lions parmi les autres animaux. Loué et béni soyez-vous, ô Dieu ! de nous avoir donné un tel seigneur, avec d'aussi braves gens ! »

Que vous dirai-je ? les réjouissances furent si grandes qu'on n'en vit jamais de pareilles. Nous laisserons cela de côté pour le moment, et nous parlerons du roi Charles, du comte d'Alençon et de leurs gens.

CHAPITRE LXIX.

Comment le roi Charles se prit à rire quand on lui dit que les galères du roi En Pierre allaient chassant ses galères ; et du grand chagrin qu'il éprouva en apprenant que ses galères avaient été prises.

Le roi Charles, ayant su que les vingt-deux galères du roi d'Aragon approchaient de sa

flotte, se signa, du grand étonnement qu'il en eut, et dit : « O Dieu, quels insensés! qui vont ainsi se précipiter à la mort! Le proverbe est bien vrai qui dit : Que tout le bon sens d'Espagne est dans la tête des chevaux; car les hommes n'ont pas de bon sens, tandis que les chevaux espagnols sont pleins de bonnes qualités et les meilleurs chevaux du monde. » Le lendemain, quand il vit entrer tant de voiles à l'embouchure du Phare, lui et le comte d'Alençon [1], qui était à Catona, et qui les avait vues le premier, et l'avait envoyé dire au roi Charles, à Reggio, crurent que la flotte revenait en ramenant les vingt-deux galères qu'elle avait sans doute prises, et qu'elle voulait les présenter au roi Charles. Ainsi crurent le roi et le comte; mais en voyant toutes ces voiles entrer à Messine, et apercevant ensuite la grande illumination qui se faisait dans cette ville, ils demeurèrent stupéfaits; et lorsqu'ils surent la vérité du fait, ils dirent : « Qu'est-ce cela, grand Dieu! Quelles gens sont-ce donc là qui sont venus fondre sur nous! Ce ne sont point des hommes, mais des diables d'enfer. Puisse Dieu nous faire la grâce d'échapper de leurs mains! » Je les laisse là avec leur douleur et leur effroi, et je m'en retourne à la fête de Messine.

CHAPITRE LXX.

Comment les almogavares et les varlets des menées prièrent instamment le roi de leur permettre d'aller à Catona, attaquer le comte d'Alençon; comment le roi accéda à leur demande; et comment ils tuèrent ledit comte.

Que vous dirai-je? Les gens de mer qui étaient allés sur les galères gagnèrent tellement que, s'ils eussent su le conserver, ils eussent été à jamais dans l'aisance, eux et les leurs.

Les almogavares et les varlets de suite [2], ayant vu le riche butin qu'avaient fait les gens de mer, en conçurent beaucoup d'envie; ils allèrent donc trouver le roi et lui dirent : « Se vous voyez que les gens de mer ont bi gagné et n'ont pas l'air de faire cas de l' si bien que ceux qui nous voient si ma pensent que nous ne valons rien; il e nécessaire, seigneur, que vous nous l'occasion de faire quelque gain. »

Le roi leur répondit qu'il le ferait vo quand l'occasion s'en présenterait. « E dirent-ils, seigneur, le moment est ar nous pouvons devenir tous riches, en fai choses qui vous seront si honorables et filables que jamais vassaux n'en firent reilles à leur seigneur. — Voyons donc roi, de quoi s'agit-il? — Seigneur, ré rent-ils, le comte d'Alençon, frère du France et neveu du roi Charles, est à avec une nombreuse cavalerie. Veuill gneur, faire sonner les trompettes, et galères appareillent, ce qu'elles feront champ avec plaisir, les gens de mer n' pas à rester dans l'inaction. Dès qu'elles prêtes, nous monterons sur les galères, et nous aurons pris le repos de la nuit, le res nous débarqueront un peu après m Catona, vers le ponent, de manière qu'elle sent faire deux voyages avant l'aube. tôt débarqués, avec l'aube nous fondro l'ennemi; et nous ferons, s'il plaît au Sei de tels exploits que Dieu, vous et ceux qu veulent du bien vous vous en réjouirez; et nous en serons riches et dans l'abondance vous conjurons donc, seigneur, d'ordonn faveur que ce soit une chevauchée royale, nous n'ayons à donner ni cinquième ni qu ce soit de notre butin. Il doit vous être ag de nous voir tous espérer en Dieu, que d viendra le jour où nous ferons de si gr choses et où nous tirerons une telle veng de la mort du roi Mainfroi et de ses frère vous en serez à jamais satisfait, vous vôtres. Vous voyez bien, seigneur, que s tuons le comte d'Alençon et tant de bon valiers de France et d'autres pays qu là avec lui, que nous aurons pris une larg de vengeance. — Je suis très satisfait de solution que vous avez conçue, leur dit gr le roi; allez donc, soyez bons et vaillan conduisez-vous de telle manière que n'ayons jamais qu'à vous louer. Il est c que si vous vous conduisez avec prudence

(1) Pierre, comte d'Alençon, fils de saint Louis, avait, en 1282, accompagné Charles en Pouille avec Robert, comte d'Artois, et les comtes de Boulogne et de Dampmartin. Il mourut la même année dans le royaume de Naples.

(2) « *Il millite*, dit Rosario Gregorio (*Discorsi*, t. I, p. 86), *nei tempi feudali valeva* IL CAVALIERE, *l'uomo armato à cavallo, e* SERVIENTI *chiamaronsi i fanti.* » J'ai cru devoir laisser à cette espèce d'infanterie de suite et assez irrégulière son ancienne désignation de *servents de maynada*, varlets des menées ou de la suite des chevaliers.

ères vous auront débarqués jusqu'à
i soient revenues de leur second
que dès le point du jour vous com-
tre attaque, tout ce que vous avez
t s'éxécuter.—Seigneur, s'écrièrent-
-nous, bénissez-nous, laissez-nous
les trompettes donnent le signal, et
l'amiral de faire louvoier deux lins
manière à intercepter les avis que les
ourraient recevoir. — Eh bien! dit
ez bénis de la main de Dieu et de la
allez à la bonne aventure et à la
Dieu et de sa bienheureuse mère;
s vous garantir de tout mal et vous
victoire! » Là-dessus ils lui baisè-
eds et se retirèrent.

eur roi manda l'amiral, lui dit de faire
es galères, et lui raconta tout le pro-
al obéit. Je vous dirai, sans plus de
ie ce qui avait été décidé devant le roi
nent accompli; de sorte qu'à l'heure
, les galères eurent fait deux voyages
rté les almogavares et les varlets de
qu'elles revinrent pour un troisième
ar il restait encore tant de monde à
ier de Messine, pour passer à Catona,
upes montaient sur les galères comme
ait d'aller danser, et danser à des
milieu des festins et de la joie. Ne
onter tous à la fois sur les galères,
ent sans nombre dans des barques,
de se noyer, si bien que plus de
es barques furent si chargées qu'elles
mergées. Les galères et un grand
e barques ayant terminé leurs deux
e jour commença à paraître; nos trou-
ièrent tout doucement et en silence
a, et certains capitaines désignés eu-
de se rendre directement, et sans s'ar-
tre chose, avec leurs compagnies, au
tel de Catona, où était logé le comte
. Les autres devaient fondre sur la
autres sur les tentes et les barques qui
l'entour; car la ville n'avait pu les
ous.

avait été ordonné fut exécuté. Que
i-je? au jour naissant, chacun fut à
, les trompettes des almogavares et
des varlets de suite donnèrent le
tous s'élancèrent ensemble. Ne me
point avec quelle impétuosité ils at-
taquèrent; jamais troupe ne férit avec une pareille impétuosité. Les gens de l'armée du comte se levèrent, ne sachant point ce qui était arrivé; mais les almogavares et varlets férirent sur eux si vivement, qu'il ne put en échapper un seul. Ceux qui étaient chargés de se rendre au logement du comte d'Alençon y arrivèrent, et firent une attaque vigoureuse. Toutefois ils eurent beaucoup à faire, car ils y trouvèrent trois cents chevaliers à pied, tout armés, qui formaient le guet du comte. Mais peu leur valut; tous furent, en peu d'instants, taillés en pièces. On trouva le comte qui s'armait avec dix chevaliers qui défendaient la porte de sa chambre et ne laissaient entrer personne; mais que vous dirai-je? les almogavares montèrent au-dessus, et commencèrent à briser le plancher. Les chevaliers s'écrièrent alors: « Arrêtez, arrêtez! c'est le comte d'Alençon qui est ici; prenez-le en lui laissant la vie, il vous donnera plus de quinze mille marcs d'argent. » Mais les autres crièrent : « Point de prisonniers! il faut qu'il meure, pour venger les meurtres faits par le roi Charles. » Que vous dirai-je? tous les dix chevaliers périrent à la porte de la chambre, comme de braves gens, et le comte d'Alençon fut massacré.

Pendant qu'on était au plus chaud de la mêlée, les galères arrivèrent de leur troisième voyage, suivies d'un grand nombre de barques. De nouvelles troupes débarquèrent, et firent une grande boucherie de tous les Français parce qu'ils se trouvaient avec le frère du roi de France. Que vous dirai-je? Avant la troisième heure du jour ils les eurent tous tués et massacrés. Un courrier se rendit à Reggio. Le roi Charles, apprenant cette nouvelle, crut que le roi d'Aragon avait passé le détroit; il fit mettre tout son monde sous les armes, et se tint dans la cité de Reggio tout prêt à se défendre. Comme on ignorait ce qui se passait, nul habitant n'osait sortir de la ville. En attendant, les almogavares et varlets de suite s'embarquèrent sur les nombreuses barques et galères venues de Messine, de manière qu'en un voyage ils les amenèrent tous, et avec une telle quantité d'or et d'argent, aussi bien que de vaisselle, de ceintures, d'épées, de florins et autres monnaies d'or et d'argent, d'étoffes, de chevaux, de mulets, de palefrois, de harnais, de tentes, d'habillements, de couvertures de lit, que ce serait un

travail sans fin de les compter. Que vous dirai-je? on peut bien assurer que jamais chevauchée ne produisit une telle quantité d'or, d'argent ou d'effets. Qu'irai-je vous conter encore sur cette expédition? Le plus mince homme qui y fut gagna sans fin et sans mesure; et il y paraissait bien à Messine, car les florins s'y dépensaient plus facilement qu'on ne faisait auparavant les plus petites monnaies. Ainsi les gens de Messine y devinrent si riches qu'on n'y a plus jamais vu depuis aucun pauvre.

Je cesserai de parler de cette expédition, qui fit si grand plaisir au seigneur roi. Il dut en être satisfait par beaucoup de raisons, et entre autres parce que les Siciliens prisaient plus un de ses gens que six cavaliers d'une autre nation. Et cela leur avait inspiré un tel courage que cinquante Siciliens, secondés seulement par dix Catalans, n'auraient pas craint deux cents hommes de telle autre troupe que ce fût.

Mais je cesse quelques instants de vous entretenir du seigneur roi pour revenir au roi Charles.

CHAPITRE LXXI.

Comment le roi Charles, apprenant la mort du comte d'Alençon, en ressentit une vive douleur; et comment il résolut de se venger du roi En Pierre.

Le roi Charles, instruit de la mort du comte d'Alençon, de tous les grands seigneurs et chevaliers, et de tous ceux enfin qui se trouvaient avec lui, en ressentit un chagrin qu'on ne saurait décrire, sachant surtout que c'étaient des gens de pied qui avaient fait cette expédition. Il songea à ce qu'il pourrait faire, et fit prévenir toutes ses troupes de se tenir prêtes, afin que si le roi d'Aragon passait la mer, il tirât vengeance de cette mort. Il se montra plein de confiance devant ses gens; mais il avait bien autre chose au cœur; on peut dire de lui que c'était le plus habile homme de guerre de son temps. Il devait l'être par bien des raisons; la première, parce qu'il était du plus noble sang du monde; ensuite, parce qu'il avait toujours vécu dans les camps; qu'il s'était trouvé avec le roi Louis de France, son frère, au passage d'outre-mer de Damiette et à celui de Tunis, et que dans les guerres qu'il avait faites il avait remporté bien des victoires en Toscane, en Lombardie et en beaucoup d'autres lieux. Et qu'on ne pense pas qu'il suffise à un prince d'être bon homme d'armes, il lui faut encore de l'intelligence, de la sagesse et de l'habi et il doit savoir saisir le moment favor pour sa guerre. Vous n'ignorez pas que l'E gile dit : que l'homme ne vit pas seulemen pain[1]; ainsi un prince ne peut être reg comme pair parfait, parce qu'on dira seulen qu'il est bon homme d'armes; car il a be de bien d'autres qualités. Or, on peut dire le roi Charles était très bon homme d'armes non-seulement très habile au métier des arm mais aussi très bon en toutes autres choses en donnera la preuve à tout l'univers, par résolution qu'il va prendre dans cette circo stance si difficile, où on le verra concevoir exécuter un projet qui doit être regardé com demandant plus de valeur et d'intelligence q s'il eût remporté de nouvelles victoires, au brillantes que celles qu'il avait obtenues sur roi Mainfroi et sur le roi Conradin. Si vous demandez, pourquoi cela? il m'est facile de vo répondre : que lorsqu'il remporta ces victoir il était en pleine prospérité; tandis qu'en moment-ci, il était en péril et dans un état f embarrassant, et par plusieurs causes : la p mière, parce qu'il avait perdu tout moyen d'a sur mer; la seconde, qu'il avait perdu le com d'Alençon avec la plus grande partie des baro et chevaliers dans lesquels il se confiait le plu d'un autre côté, il pouvait avoir à craindre q la Principauté, la Calabre, la Pouille l'Abruzze, ne se soulevassent contre lui, à cau de la conduite indigne qu'y avaient tenue l officiers qu'il y avait envoyés. Il réfléchit do à ce danger et à bien d'autres qui le mena çaient; savoir : qu'il avait pour adversaire prince le plus vaillant du monde, et qui com mandait aux troupes les plus braves, les pl promptes à braver la mort et les plus dévoué à leur seigneur, et qui toutes se laisseraie mettre en pièces mille fois, plutôt que de so frir que l'honneur de leur seigneur reçût moindre atteinte. Il était donc indispensab pour lui d'avoir en ce moment de l'intelligenc de la force et de l'habileté. Que vous dirai-j Pendant la nuit, tandis que les autres dormaien il veillait et pensait, plus sagement que ne l jamais nul autre roi, à son propre salut et à recouvrement de son royaume.

(1) Mais Jésus lui répondit (au diable) : Il est écrit : l'hom ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui s de la bouche de Dieu. — Evangile de saint Matthieu, chap. verset 4.)

CHAPITRE LXXII.

nt fait mention du parti que prit le roi Charles dans rémité; et comment il envoya au roi En Pierre un i il résulta un rendez-vous de bataille entre les s; et comment les princes et les seigneurs doivent ns leurs conseils des hommes mûrs et qui connais- affaires.

ma ainsi et se dit : « Le roi d'Aragon est e le plus habile et le plus haut de cœur existé depuis Alexandre; et s'il est d'honneur, comme il est venu sur tes ms te prévenir par un défi, il doit s'en . Tu lui enverras donc des messagers ccuser; et il devra sans délai s'excuser ille, soit de son corps contre le tien, lix contre dix, ou de cent contre cent. l aura donné sa parole il ne reculera n au monde. Tu choisiras le combat de ntre cent; et cela sous la garantie du ngleterre [1]. Nous promettrons chacun rendre, dans un délai bref et fixé, à x. Quand le jour de la bataille sera pris i en sera informé, ceux qui se sont sou- arrêteront en disant : Pourquoi nous ions-nous puisque le roi d'Aragon va e contre le roi Charles. S'il était vaincu ions tous écrasés par la puissance du roi . » Tout le pays sera donc tranquille ne bougera jusqu'à l'issue de la bataille; a déjà un bien, si à dater d'aujourd'hui ce moment, personne ne bouge. » Ce ne fois conçu, qui est bien la plus sage haute pensée que pût former un prince. ille détresse, il choisit pour messagers mes les plus honorables et il les envoya l'Aragon à Messine. Il leur ordonna de roi, devant toute sa cour, soit de ses it Siciliens ou autres, qu'ils ne voulaient er qu'en présence de tous; et lorsque plenière serait réunie, alors, en présence , ils devaient le défier.

nvoyés se rendirent à Messine et sui- les ordres de leur seigneur. Lorsque la t complète, ils dirent : « Roi d'Aragon, harles nous envoie vers vous et nous e de vous dire : que vous avez failli à i, parce que vous êtes entré dans son ne lui déclarer la guerre. » Le roi d'A-

[1] rois d'Angleterre possédaient alors l'Aquitaine, de- riage d'Henri II, en 1153, avec Eléonore d'Aquitaine, par Louis-le-Jeune.

ragon, enflammé de colère et de fureur, répondit : « Dites à votre maître, que nos envoyés seront chez lui aujourd'hui même et lui répondront en face, ainsi que vous autres vous avez prononcé cette accusation à notre face; retirez-vous. »

Lesdits envoyés se retirèrent sans prendre congé du roi, s'embarquèrent sur un lin armé qui les avait amenés, retournèrent auprès du roi Charles, et lui rendirent la réponse du roi d'Aragon.

Il ne s'écoula pas six heures ce jour même, avant que le roi En Pierre n'eût envoyé au roi Charles, sur un autre lin armé, deux chevaliers, qui se présentèrent devant le roi Charles et lui dirent sans le saluer : « Roi Charles, notre seigneur le roi d'Aragon vous fait demander, s'il est vrai que vous ayiez donné ordre à vos envoyés de lui dire les paroles qu'ils ont prononcées devant lui ? » Le roi Charles répondit : « Oui, sans doute; et je veux que vous sachiez de notre propre bouche, le roi d'Aragon, vous autres et le monde entier, que nous avons donné ordre qu'on lui dise ces propres paroles; et nous les répétons ici en votre présence de notre propre bouche. »

Alors les chevaliers se levèrent, et l'un d'eux dit : « Roi, nous vous répondons, de la part de notre seigneur le roi d'Aragon : que vous mentez par la gorge, et qu'il n'a rien fait en quoi il ait failli à sa foi; mais il dit que vous, vous avez failli à votre foi quand vous êtes venu attaquer le roi Mainfroi, et quand vous avez fait assassiner le roi Conradin; et si vous dites que non, il vous le fera avouer corps pour corps. Et quoiqu'il ne dise rien contre votre bravoure et qu'il sache bien que vous êtes un vaillant chevalier, il vous donnera le choix des armes à cause des années que vous avez de plus que lui. Et si cela ne vous convient pas, il vous combattra dix contre dix, cinquante contre cinquante, ou cent contre cent; et nous sommes prêts à signer l'acceptation de ce combat. »

Le roi Charles à cette parole fut rempli de contentement; il vit que la chose allait selon son désir, et il répondit : « Barons, les envoyés qui sont allés aujourd'hui chez vous y retourneront avec vous, et sauront du roi s'il a dit ce que vous nous avez rapporté de sa part; s'il l'a fait, qu'il donne son gage devant nos envoyés, et qu'il jure, foi de roi, sur les quatre saints Evan-

, et qui sont souvent tout le contraire.
à eux, devant Dieu ils en sont excusés,
s misérables qui les trompent ainsi et qui
onnent le change en demeurent chargés,
orteront la peine dans l'autre monde.

CHAPITRE LXXIII.

raconte que le combat entre les deux rois devait avoir Bordeaux, de cent contre cent, devant Edouard, roi terre; comment le bruit de ce combat fut répandu ut le monde; et comment le roi Charles demanda, en lieu, la suspension des hostilités, ce que refusa le roi gon.

nd les choses furent ainsi arrêtées, et un des deux rois ne put se dispenser de abat, le roi Charles fit dire au roi d'Ara- u'il avait pensé, que chacun d'eux étant g le plus noble, ils ne devaient pas se avec un nombre d'hommes au-dessous à pour chacun, et qu'il ne doutait pas ceptation de cette proposition, car alors rrait dire, quand tous deux se présente- chacun avec cent chevaliers, que sur ce de bataille se trouvaient les meilleurs iers du monde; cela fut donc ainsi con- e part et d'autre. Ensuite le roi Charles à son adversaire : qu'il avait pensé que Edouard d'Angleterre[1] était celui de tous du monde qui convenait le mieux à cha- ux, étant un des rois les plus débon- t un des bons chrétiens, et possédant la Bordeaux, voisine de leurs royaumes ifs. Par toutes ces considérations il lui it bon que ce fût sous sa garantie, et dite ville de Bordeaux que le combat eût ée, sous peine de trahison, au jour fixé, devait être rendu en personne à Bor- et que jour pour jour, et aussi sous peine ison, le champ devait être ouvert; que à lui, ce prince et cette ville lui parais- e prince et la ville les mieux appropriés but; que toutefois, si le roi d'Aragon t quelque chose de meilleur, de plus sûr s deux parties et qui abrégeât encore le n'avait qu'à parler; et s'il l'approuvait, signât, avec les mêmes obligations par t faites précédemment, entre les mains nvoyés, et qu'il en ferait autant entre ns des siens.

nvoyés se rendirent auprès du roi d'A- t lui firent part de leurs instructions.

[1] Edouard Ier.

Le roi d'Aragon, ayant pris connaissance de ces propositions, telles que je vous les ai rapportées, les tint pour bonnes. Il lui sembla que le roi Charles avait fait un bon choix et relativement au nombre des combattants et relativement à la désignation du roi d'Angleterre pour arbitre et de la ville de Bordeaux pour lieu du combat. Il n'y voulut contredire en rien, et il signa toutes les propositions de la manière ci-dessus mentionnée; seulement il y ajouta une clause : ce fut de faire serment, et d'exiger que le roi Charles fît aussi le même serment, sous les peines convenues entre eux, qu'aucun d'eux n'amènerait à Bordeaux ni un plus grand nombre de chevaliers ni plus de force que les cent chevaliers qui devaient tenir le champ. Cela fut accepté par le roi Charles, et chacun d'eux le jura et le signa. Ainsi furent réglés par des actes signés : le nombre des champions, le lieu, le juge, et le jour du combat de ces deux princes.

Je laisse cette affaire pour vous entretenir de la renommée qui s'en répandit par tout le pays et par tout le monde, si bien que chacun en attendait l'exécution pour savoir quelle en serait l'issue, car tous se taisaient ne voulant se prononcer contre aucun des deux rois. Le roi Charles fit dire au roi d'Aragon que, s'il le jugeait convenable, il lui semblait bon à lui-même qu'il y eût trève jusqu'à l'issue du combat. Le roi d'Aragon lui fit répondre : que, tant qu'il respirerait, il ne voulait avoir avec lui ni paix ni trève, mais qu'il lui déclarait qu'il lui ferait et pourchasserait tout le mal possible, et qu'il n'en attendait pas moins de lui; qu'il se tînt pour bien informé au contraire qu'il l'attaquerait bientôt en Calabre, et que s'il le voulait, il n'était pas besoin de se rendre à Bordeaux pour se combattre. Le roi Charles entendant cela vit bien qu'il n'était pas prudent à lui de demeurer plus longtemps en ce pays, et cela par trois raisons : la première, qu'il avait perdu tout moyen de tenir la mer et ne pouvait recevoir des approvisionnements; l'autre, qu'il savait que le roi d'Aragon voulait venir l'attaquer, ainsi qu'il l'avait entendu; et l'autre, afin d'aller faire ses préparatifs pour se trouver à Bordeaux au jour fixé. Il partit donc de Reggio, se rendit à Naples et de là à Rome, où il alla voir le pape, laissant en sa place son fils le prince de Tarente. Je le laisse auprès du pape et reviens au roi d'Aragon.

CHAPITRE LXXIV

Comment le roi En Pierre d'Aragon mit en liberté douze mille hommes qu'il avait pris au roi Charles, leur donna des vêtements et leur dit de se rendre dans leur pays.

Quand le roi d'Aragon eut arrêté par écrit le jour du combat, il appela l'amiral, et lui dit de placer sur cinquante-une de ces grandes barques croisières que les galères avaient amenées de Nicotera, tous les prisonniers qui avaient été faits sur le roi Charles. Il ordonna aussi au majordome de faire faire à chacun desdits prisonniers une robe, une chemise, des braies, un chapeau à la catalane, une ceinture, un couteau à la catalane, et de leur donner un florin d'or pour leur voyage, et de leur faire savoir qu'aussitôt après leur sortie de prison ils eussent à s'acheminer chacun vers son pays. Aussitôt ces ordres reçus, l'amiral monta à cheval et fit en bonne conscience choix des meilleures barques, et y fit placer du pain, de l'eau, du fromage, des oignons et des aulx pour l'approvisionnement de cinquante personnes pendant quinze jours. Lorsque tout fut disposé, on fit réunir ces hommes dans la prairie, hors de la porte Saint-Jean, et assurément ils étaient bien plus de douze mille. Le roi monta à cheval, alla à eux, les fit habiller ainsi que nous l'avons rapporté, et leur dit : « Barons, il est certain qu'on ne peut vous compter comme une faute le mal qu'a fait le roi Charles, ni même d'être venus ici avec lui. Ainsi, au nom de Dieu, nous vous en absolvons; retirez-vous chacun chez vous. Mais je vous ordonne et vous conseille qu'à moins d'y être forcés, vous ne reveniez plus combattre contre nous. » Alors ils s'écrièrent tous : « Pieux et bon seigneur, Dieu vous donne longue vie et nous donne la grâce de vous voir empereur! »

Tous mirent les genoux en terre et entonnèrent ensemble le *Salve Regina;* après quoi l'amiral les fit embarquer, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du roi. Ils se rendirent donc dans leur pays. Que Dieu nous donne une joie pareille à celle qu'ils éprouvèrent eux-mêmes, et leurs amis lorsqu'ils les revirent. La renommée de cette action se répandit dans le monde; aussi tous, amis ou ennemis, prièrent-ils Dieu en faveur du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE LXXV.

Comment le roi En Pierre passa en Calabre pour attaquer le roi Charles; comment il se rendit au port de Catona, où il apprit que ce roi était parti; comment il s'empara de Reggio et de bien d'autres châteaux et cités, et régla toutes choses en Sicile et en Calabre; et comment l'infant En Jacques-Pierre, son fils, fut mis au nombre de ceux qui devaient prendre part au combat des cent.

Après avoir agi ainsi, le seigneur roi fit publier : que chacun se disposât à s'embarquer, soit cavaliers, soit gens de pied, avec du pain pour un mois; il leur faisait savoir que son intention était de passer le lundi suivant en Calabre pour attaquer le roi Charles. C'était le jeudi que cette publication avait lieu. Il faisait dire aussi que, s'il plaisait à Dieu que le roi Charles acceptât la bataille, le voyage à Bordeaux deviendrait inutile, et qu'il en serait fort charmé. A cette annonce tous eurent une grande joie et s'appareillèrent pour le départ. Le roi Charles apprenant ces préparatifs, vit bien que la chose devenait sérieuse; ainsi par cette raison, et parce qu'il ne pouvait plus tenir la mer, comme je l'ai remarqué, ni se procurer de provisions de bouche, il se décida à partir et à ne point attendre le roi d'Aragon. Celui-ci passa avec toutes ses forces en Calabre, et prit terre à Catona, pensant y trouver le roi Charles; mais on lui apprit qu'il était parti, ce dont il fut fort mécontent; il dit alors : « Puisque nous voilà de ce côté de la mer, du moins que ce ne soit pas en vain. » Il alla à Reggio, dont il forma le siége; il ne se passa pas deux jours que les habitants, après avoir vivement combattu, se rendirent à discrétion et on lui livra tous les Français qui se trouvaient dans la ville. Le roi d'Aragon les renvoya, ainsi qu'il avait fait des autres prisonniers. Après avoir pris Reggio, il s'empara de Calanna, La Motta, les châteaux-forts de Saint-Lucido, de Sainte-Agathe, de Pentedattile d'Amendolea et de Bova. Que puis-je vous dire? autant ils en attaquaient, autant ils en prenaient. Les cavaliers armés et les almogavares faisaient des incursions de trois et quatre journées dans l'intérieur des terres, et avaient quelquefois des rencontres avec les détachements de chevaliers que le roi Charles avait laissés dans ces différents lieux. Mais écoutez ce que je vais vous dire. Si cent hommes

et cinq cents hommes de pied des gens d'Aragon eussent rencontré cinq cents s et trois ou quatre mille fantassins , ceux-ci eussent été tous pris ou tués. tres leur avaient inspiré une telle ter- u'au seul cri : Aragon! ils étaient à vaincus et se tenaient pour morts. Si ulait raconter tous les hauts faits des du roi d'Aragon dans la Calabre., on rait suffire à les écrire.

oi était satisfait si jamais on le fût. Il a quinze jours en Calabre, et dans cet le temps il s'empara de toute la côte, de jusqu'à Gerace, et il s'en réjouissait; rsqu'il songea au temps désigné pour at et à l'époque où il devait se mettre e pour y aller, il lui fallait avoir bien s idées.

s avoir passé ainsi ces quinze jours en Ca- parcourut le pays, enseignes déployées; son lieutenant général en Calabre, mit ipes dans les châteaux et autres lieux ait pris, et y laissa tous ses hommes , aussi bien almogavares que varlets ées; il y laissa également cinq cents s, tous Catalans ou Aragonnais, et re- à Messine avec le reste de sa cava- rrivé à Messine il régla tout ce qui con- la Sicile. Dans chaque lieu il mit des convenables; à Messine et autres lieux a des capitaines, des justiciers et des justiciers. Il nomma commandant de la le Mazzara messire Alaymo; il fit une ion de tous les emplois publics entre es-hommes et chevaliers de Sicile d'une les Catalans et les Aragonnais de l'au- t-à-dire qu'en chaque emploi il mettait dan, un Aragonnais et un Latin. Il fit n qu'ils pussent se rapprocher les uns res. Ayant ainsi mis ordre aux affaires et de la Calabre, il voulut régler les maritimes; il fit appeler l'amiral et -Pierre son fils, et lui dit : « En Jacques- vous savez que nous devons nous bat- r fixé avec le roi Charles. Le temps est squ'à ce moment. Nous avons toute ce en vous et en votre bonne bra- et nous désirons que vous veniez avec que vous soyez du nombre de ceux qui t dans le champ avec nous. Renoncez votre office d'amiral, car il ne nous paraît pas honorable pour nous ni pour vous que vous continuiez à remplir l'office d'amiral. Un amiral communique nécessairement avec toute sorte de gens, et cela ne serait point bien. Il est donc à propos que, comme vous êtes notre fils, et que nous vous portons une grande affection, vous n'ayiez plus rien de commun avec ces sortes de personnes. » Le noble En Jacques-Pierre lui répondit : « Je vous rends grâce, ô mon père et seigneur, de l'honneur que vous voulez bien me faire de me mettre au nombre de ceux qui entreront en lice à vos côtés, et je prise cette faveur bien plus haut que si vous m'eussiez donné le meilleur comté de votre royaume. Disposez donc, seigneur, de mon office d'amiral, de ma personne et de ce que je puis posséder, ainsi qu'il vous plaira. Non! jamais rien ne m'a donné une satisfaction pareille à celle que me fait éprouver la grâce que vous me faites. » En disant cela, il déposa le bâton d'amiral entre les mains du roi.

CHAPITRE LXXVI.

Comment le seigneur roi nomma amiral le noble En Roger de Loria, et ordonna tout pour aller à Bordeaux pour le combat; et comment, ayant pris congé de chacun, il passa en Catalogne avec quatre galères remplies de catalans.

Le roi fit venir le noble En Roger de Loria qu'il avait fait élever auprès de lui; il le fit mettre à genoux devant lui et lui dit : « Madame Bella votre mère a bien servi la reine notre épouse; quant à vous, vous avez été jusqu'à ce jour élevé près de nous et vous nous avez bien servi. Ainsi, avec la grâce de Dieu, nous vous donnons le bâton d'amiral; soyez donc dès à présent notre amiral en Catalogne, Valence et Sicile, et dans tous les pays que nous possédons ou dont Dieu nous accordera la conquête. »

Le noble En Roger de Loria se jeta à terre et baisa les pieds et puis les mains du roi; il prit ensuite le bâton, avec si bonne aventure que, plaise à Dieu que tous ceux à qui le roi confie ses emplois s'en acquittent aussi bien que ledit noble le fit; car on peut dire avec vérité, que jamais vassal en aucun emploi ne fit plus d'honneur que lui à son seigneur; et il se conduisit de cette manière depuis le moment où le bâton lui fut remis jusqu'à celui où il trépassa de cette vie.

A la réception dudit amiral, il se fit à Mes-

sine des fêtes, des jeux et danses, tant et tant que ce serait merveille de pouvoir les raconter. Après quoi le roi fit assembler un conseil général dans l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, à Messine. Là il parla bien et sagement et noblement, et exhorta et conjura chacun, tant Catalans et Aragonnais que Latins, à s'aimer et à s'honorer, à n'avoir jamais d'altercations les uns avec les autres, mais à s'aimer comme frères. Après ces recommandations et beaucoup d'autres bonnes paroles, il ajouta : « Vous savez que l'époque est fort rapprochée où nous devons nous trouver en bataille contre le roi Charles; et pour la seigneurie du monde entier, nous ne manquerions point au rendez-vous. Nous vous engageons donc en attendant à être pleins de confiance et d'assurance. Nous laissons parmi vous une si grande quantité de braves gens que seuls ils seraient en état de vous défendre contre le roi Charles; ainsi vous pouvez être en sécurité sous la garde de Dieu. Nous vous promettons que, dès que nous serons rendus en Catalogne, nous vous enverrons la reine notre épouse et deux de nos fils, pour que vous sachiez bien que ce royaume et vous-même vous nous êtes aussi chers que l'est la Catalogne et l'Aragon. Soyez assurés que, tant que le monde durera, nous ne vous faudrons pas, et que nous vous regardons comme nos propres sujets nés. Nous vous promettons aussi que, si nous sortons vivants du combat, nous nous rendrons aussitôt ici, à moins qu'il ne nous survienne quelque affaire qui exige impérieusement notre présence; mais alors dans tous les temps nos yeux seront sans cesse tournés vers vous. »

Là-dessus il signa et bénit tout le monde et prit congé d'eux. Alors vous eussiez vu des pleurs et entendu des cris lamentables : « Bon seigneur, que Dieu vous conserve et vous donne victoire! Puissions-nous en tout temps avoir de bonnes nouvelles de vous! » Le roi descendit de la tribune du haut de laquelle il avait parlé; et vous eussiez vu quelle foule il y avait à lui baiser les pieds et les mains, car il fallait que tous lui baisassent les pieds ou les mains. On le suivit jusqu'au palais, sans qu'il lui fût possible de monter à cheval. Il ne le voulait pas non plus, parce qu'il voyait accourir de toutes les rues des dames et demoiselles qui baisaient la terre au-devant de son passage, ne pouvant parvenir à lui baiser les pieds et l mains. Que pourrai-je ajouter? Il avait com mencé à parler dès le matin du haut de la tri bune, et avant son arrivée au palais il étai nuit close. Enfin ni lui ni aucun de ceux qu étaient là n'avaient songé à boire ni à manger, et aucun d'eux ne pouvait se rassasier de le voir.

Quand il fut au palais, les trompettes et la nacaires commencèrent à se faire entendre, et tous ceux qui voulurent y manger mangèrent; car, pendant tout le séjour du roi d'Aragon en Sicile, aucune porte ne fut close à personne, aucune table ne fut interdite à celui qui voulait y prendre place. Le seigneur roi se mit donc à table, et tous les autres qui s'y assirent avec lui furent honorablement traités.

Le lendemain le roi fit venir l'amiral et lui dit : « Amiral, faites armer sur-le-champ vingt-cinq galères, et placez sur chacune un comite[1] catalan et un comite latin, quatre nochers catalans et autant de latins, et ainsi pour les timoniers[2]; que les rameurs soient tous Latins et les arbalétriers tous Catalans; et nous voulons que par la suite, toutes les flottes que vous mettrez en mer soient ainsi, et que vous ne changiez rien à cette disposition. Faites dresser aussitôt le pavillon d'enrôlement[3], et payez ces vingt-cinq galères et deux lins pour quatre mois, car nous entendons nous rendre en Catalogne avec ces galères. »

Il dit cela en présence de tous. L'amiral exécuta aussitôt les ordres du roi. A la nuit, le roi le manda vers lui et lui dit : « Amiral, gardez le secret sur ce que je vais vous confier; je veux

(1) Le traité de 1264, entre les Génois et l'empereur des Grecs donne beaucoup de lumières sur l'état des armements maritimes à cette époque, et l'antique traduction française jointe au texte latin fixe la nature des offices, en même temps que la solde en détermine l'importance, ainsi qu'il suit :

Comites (les comites) unius cujusque galeæ.	VI	perpres	et 1/2.
4 nautileni, nocherii (nochiers)	III	—	et 6 kar, en tout 18
40 supersalientes (seursaillants)	II	—	et 1/2, en tout 100
Panetarius (panetier).	I	—	et 18 kar.
108 Vogueril (vogueors). .	I	—	et 18 kar. en tout 180

(2) Le texte dit : *proers*, hommes de la proue.

(3) Quand on préparait une expédition, on dressait pavillon, et on faisait appel à tous ceux qui voudraient s'enrôler qui étaient payés par la trésorerie, appelée en catalan *taula* qui répond à l'ancien *échiquier* en Normandie. Le mot d'échiquier est encore conservé dans ce sens en Angleterre.

nmande aussi chèrement que notre af-
vous est chère. Parmi toutes ces galères
ı choisirez quatre que vous monterez de
gens, tous Catalans, sans un seul Latin
cune autre nation. Vous ferez semblant
envoyer à Tunis et vous les expédierez
ani, où je me trouverai d'ici à vingt-
jours (et il lui compta les journées
ırait à faire); nous les trouverons là;
ıonterons sur les quatre galères et nous
ns à la garde de Dieu et de madame
Marie. Que ceci soit secret et que rien
ranspire. Vous resterez avec les autres
ı pour garder l'île, ainsi que les troupes
ıt en Calabre. — Seigneur, lui demanda
il, au nom de Dieu que ne peut-il pas
: si vous passez en Catalogne avec un si
ombre de galères? — N'en parlons plus,
roi, cela sera ainsi. — Permettez-moi
our l'amour de Dieu, seigneur, de vous
sur ces quatre galères. — Non, dit le roi,
e parole de plus; nous le voulons ainsi.
ıeur, dit l'amiral, qu'il soit fait ainsi
us le commandez. » Que vous dirai-je?
: que le roi avait prescrit, et quand tout
t le roi prit congé, sortit de Messine,
a toute la Sicile. Il se rendit à Palerme
lui fit les plus grandes fêtes; il y réunit
seil général, ainsi qu'il l'avait fait à Mes-
Il leur tint les mêmes discours; et les
pleurs et gémissements et cris le suivi-
epuis l'église principale, où s'était réuni
seil, jusqu'au palais. Là comme avant,
nes et demoiselles allèrent au-devant de
sant la terre devant sa face, lui donnant
énédictions et lui souhaitant toute sorte
ns. Après quoi le roi partit de Palerme
endit à Trapani. Il serait impossible de
lire le nombre infini de personnes qui
rirent, car au sortir de Messine il vint
ultitude de gens de tous les côtés qui
aient à sa suite. Dans chaque endroit où
ait, on l'invitait à prendre tout ce dont il
esoin, tant lui que les gens qui l'accom-
ent, de quelque condition qu'ils fus-
ue vous dirai-je? A Trapani il assem-
: autre conseil, et ce conseil fut plus
eux que partout ailleurs. Il dit ici ce qu'il
it ailleurs, et cette réunion eut le même
t que les autres.

même jour, pendant que le roi était à la tribune à haranguer le peuple, arrivèrent à Trapani les quatre galères, avec un lin armé que l'amiral avait ajouté. En Ramon Marquet et En Béranger Mayol, dans lesquels le roi avait grande confiance, commandaient les quatre galères. Dès que les galères furent arrivées, les prud'hommes de Trapani leur firent fournir des rafraîchissements en abondance. Ce même jour le roi, au milieu des pleurs et des cris des gens de Trapani, s'embarqua à la bonne aventure. On ne laissa monter sur les galères que les personnes qui avaient été désignées par lui; elles étaient peu nombreuses, afin que les galères en fussent plus légères. Le roi s'embarqua donc et mit à la voile avec la grâce de Dieu; puisse-t-il par sa merci le conduire à bon port! Nous cesserons pour un moment de parler du seigneur roi, je saurai bien revenir à lui; qu'il aille à la bonne aventure. Il laissa toute la Sicile en bon état, tant par terre que par mer, ainsi que tout ce qu'il avait dans la Calabre. Parlons du roi Charles.

CHAPITRE LXXVII.

Comment le roi Charles alla trouver le pape et lui demanda, en présence de tout son sacré collége, de le secourir contre le roi d'Aragon, au moyen d'un interdit, d'une croisade et des trésors de l'Eglise.

Le roi Charles, arrivé auprès du pape, le pria de faire réunir son consistoire, parce qu'il désirait lui parler ainsi qu'à tous les cardinaux. Ainsi fut-il fait comme il l'avait requis. Le roi avait agi de cette manière, parce que c'était aussi en présence de tout le consistoire qu'il avait reçu l'ordre de la conquête, et que tous lui avaient promis unanimement appui et secours. Lorsque le pape et le saint collége furent réunis, le roi parla ainsi: « Saint-Père, et vous autres tous de ce consistoire, vous savez que je n'ai entrepris la conquête de la terre du roi Mainfroy que pour l'honneur de la sainte Église, comme je vous le déclarai dans le temps. Alors vous promîtes, et tout votre collége fit la même promesse, de m'aider et de me secourir contre tous ceux qui voudraient me troubler dans ma conquête; et vous vous engageâtes à me fournir l'argent et tout ce qui pourrait m'être nécessaire. Or vous savez, Saint-Père, et vous autres tous présents ici, que j'ai accompli tout ce que j'avais promis. Je

n'ai considéré aucun péril pour moi, ni pour mes parents, ni mes amis, ni mes vassaux. Or le roi d'Aragon, à votre grande injure, est venu nous attaquer, et il nous a enlevé la Sicile et une grande partie de la Calabre, et nous ravira tous les jours de nouveaux pays, si Dieu et vous n'y pourvoyez. Vous devez le faire, Saint-Père, et vous autres tous seigneurs, par quatre grandes raisons : la première, parce que vous l'avez promis; la seconde, parce que le roi d'Aragon, en agissant comme il l'a fait, s'est rendu coupable envers vous. Après la réponse si dure que vous avez faite au noble En Guillem de Castelnou, il s'est mis en mouvement comme un homme qui, privé du soutien que vous lui refusiez, n'a plus qu'à prendre conseil de lui-même dans toutes ses affaires; ce qu'il n'aurait certainement pas fait si vous l'eussiez secondé, ainsi qu'il vous en sollicita par des raisons si bonnes et si justes que, je ne dirai pas seulement vous, mais tous les rois de la chrétienté eussent certainement dû le seconder; car jamais roi n'entreprit si haute chose; et il la soutint plus longtemps que les cinq plus puissants rois chrétiens du monde n'auraient pu le faire. C'est donc pour cette faute qu'il s'est mis en mouvement et est venu en Sicile, où les Siciliens se sont grandement humiliés devant lui et l'ont demandé pour roi. Vous savez de plus qu'il devait croire raisonnablement que ce royaume n'échapperait pas à sa femme et à ses fils. Toutefois si vous lui eussiez accordé sa demande de secours, je suis certain qu'il n'aurait point abandonné une entreprise si bien commencée. C'est donc vous, Saint-Père, qui êtes cause de notre malheur, lequel est d'autant plus grand que, quand nous n'aurions perdu que le comte d'Alençon, notre neveu, c'est là une telle perte que rien ne pourrait la réparer; et outre cette mort nous avons également perdu une multitude de braves parents et de sujets du roi de France notre neveu, et jamais sans doute nous ne pourrons les venger. J'ajouterai pour troisième raison que, si vous ne vous opposez incontinent à lui par un interdit exprès, dirigé contre lui et contre ceux qui le secondent, il fera tant que vous le verrez entrer dans Rome. Veuillez accorder des indulgences plénières à tous ceux qui marcheront contre lui et qui nous seconderont, et condamnez à la confiscation complète de tout ce qu'ils possèdent ceux qui s'armeront en sa faveu Aussitôt que votre sentence sera proclamée, n'est pas douteux que les rois de Castille, Majorque, d'Angleterre, et les autres rois de chrétienté qui pourraient être dans l'intentic de soutenir le roi d'Aragon, ne s'en abstie nent et n'osent en rien se montrer favorabl à sa cause. Il y en aura même peut-être q voudront gagner l'indulgence; mais quan même ils n'auraient pas le désir de l'obtenir de nous venir en aide, du moins ils ne nou nuiront en rien. Enfin, ma quatrième demand est, qu'avec les trésors de la sainte Église d Saint-Pierre, vous fournissiez suffisammen aux frais de cette guerre et à nous, aussi bie que le roi de France qui est grand gonfalonie de la sainte Église, et que vous l'engagie qu'aussitôt la publication de votre croisad contre le roi d'Aragon, il se dispose à attaque ses terres. Ces quatre demandes mises à exécu tion, nous viendrons bien à bout du roi d'Ara gon, de manière à lui enlever son royaume e l'empêcher d'envoyer aucun secours en Sicile.»

CHAPITRE LXXVIII.

Comment le Saint-Père, le pape Martin, accorda au roi Charl ce qu'il lui demandait; et comment il porta une sentence d'in terdit contre le seigneur roi En Pierre et ses partisans; e comment il accorda indulgence plénière à tous ceux qu marcheraient contre ledit roi En Pierre.

Le pape lui répondit : « Fils de la sainte Église, nous avons bien entendu tout ce que vous nous avez dit; et comme nous nous sommes engagé à vous seconder, nous allons répondre à vos quatre demandes. Sur la première, nous dirons : qu'il est vrai que nous sommes convenu avec vous de vous porter aide et secours de tout notre pouvoir contre tous ceux qui vous attaqueraient, et nous le ferons bien volontiers. Vous avez dit ensuite, que c'est notre faute si le roi d'Aragon est allé en Sicile : et nous en convenons. Lorsque nous lui refusâmes sa demande, nous savions bien qu'il agissait plus par sa propre volonté que par raison; nous reconnaissons donc cette faute, et que nous sommes tenus de vous soutenir de toutes nos forces. Quant au troisième objet de votre demande, c'est-à-dire la croisade et l'interdit, nous vous promettons de les décréter et publier avant que vous vous éloigniez de nous. Le quatrième point, qui consiste dans la demande de fonds, et d'appel au roi de France en sa qua

grand gonfalonier de la sainte Église, ferons de grand cœur, et nous sommes s à vous fournir, ainsi qu'au roi de , l'argent nécessaire. Ayez donc bon e et réconfortez-vous, car la sainte ccomplira entièrement vos désirs. »

ite chaque cardinal prit la parole, et nfirmèrent ce que le pape avait promis. Charles fut plein d'espoir et de conten- , leur rendit grâces de ces bonnes ré- , et les pria de hâter l'expédition de choses, parce qu'il devait se rendre en auprès de son neveu [1] pour l'engager à nir des secours, et de là aller avec lui aux. Le pape fit si bien qu'en peu de avait publié sa sentence et la croisade le roi d'Aragon et ses royaumes, et tous ceux qui lui fourniraient des se- et accordé en même temps des indul- plénières à tous les individus qui s'ar- nt contre ledit roi. Telle fut la sentence nonça le pape Martin, Français de nais- . On dit qu'il n'est jamais sorti de la e Rome que des jugements équitables; ous devons tous le croire; car les prê- ui sont les administrateurs de la sainte nous disent : *Sententia pastoris, justa sta, timenda est.* Le jugement du pas- iste ou injuste, doit être respecté; tout chrétien doit le croire de même; aussi je persuadé. Or cette assistance de l'É- it très puissante, et la plus grande que accordât jamais à aucun prince, et doutable qu'il n'en fut jamais pour tout n. Ensuite le pape accorda au roi Charles oi de France tout l'argent dont ils pu- oir besoin. Ainsi le roi Charles prit congé e et des cardinaux, et se rendit en France.

CHAPITRE LXXIX.

Le roi Charles requit le roi de France et les douze de le conseiller et aider dans ses affaires; comment le France, n'osant y accéder, à cause du serment qui le roi En Pierre, fut délié dudit serment et de toutes ses ses par le légat du pape Martin.

première entrevue du roi de France et du roi Charles, ils sentirent l'un et l'autre se renouveler la douleur de la mort du comte d'Alençon. Ce deuil dura deux jours, tant pour eux que pour leurs gens. Le troisième jour, le roi Charles eut un entretien avec le roi de France, son neveu, et les douze pairs. Le conseil étant assemblé, le roi Charles se leva et fit retentir sa plainte touchant le grand déshonneur et le grand dommage que lui avait fait le roi d'Aragon; et il requit le roi et les douze pairs d'aide et de conseil, les priant de ne pas l'abandonner dans une aussi grande nécessité que celle où il se trouvait. Il ajouta qu'ils n'ignoraient pas qu'il était fils de roi de France et ne faisait qu'une même chair et un même sang avec eux; que jamais la maison de France n'avait délaissé aucun membre sorti de son tronc, et qu'ainsi dépourvu comme il était, le roi son neveu et eux tous étaient tenus de le secourir. Quant au conseil qu'il demandait d'eux, c'était de savoir ce qu'il devait faire, relativement au combat qu'il avait provoqué dans de si pressantes nécessités, combat qui devait avoir lieu à Bordeaux, et dont le jour était si prochain [1]. Il les priait donc sur ces deux points de l'autoriser à compter sur eux.

Il se tut. Le roi de France se leva et dit. « Oncle, nous avons bien entendu ce qui vous est advenu, ce que vous nous avez raconté, et ce que vous requérez, et nous vous répondons : que, par plusieurs motifs, nous devons maintenant vous secourir et vous donner nos avis. C'est nous qui avons, plus que personne au monde, une grande part au déshonneur qui vous a frappé, ainsi qu'à la perte que vous avez faite, et particulièrement par la mort de notre frère le comte d'Alençon, qui nous a été enlevé par une mort si indigne. Toutefois, malgré toutes les raisons que nous avons de nous décider en votre faveur, comme je viens de le dire, nous ne savons cependant à quoi nous résoudre, car nous sommes engagés par serment avec notre beau-frère, le roi d'Aragon, de le secourir envers et contre qui que ce soit au monde, et sous quelque prétexte que ce puisse être de ne jamais marcher contre lui; et de son côté ce serment est réciproque à mon égard; ainsi donc dans cette circonstance nous ne savons que vous dire. »

ppe-le-Hardi, qui avait succédé, en 1270, à saint

s de Brion, né à Mont-Epiloix, près de Bavon, en ne, élu pape sous le nom de Martin IV, le 22 fé- , à Viterbe, mort à Padoue le 28 mars 1285.

(1) Le combat avait été fixé au mois de juin 1283

Alors un cardinal, légat du pape et chargé de tous ses pouvoirs, se leva et dit : « Seigneur roi, que cette difficulté ne vous arrête pas; je suis chargé des pouvoirs du Saint-Père, et vous savez que tout ce que le pape lie sur la terre est lié dans les cieux, et que tout ce qu'il délie sur la terre est délié dans les cieux ; ainsi, moi, de la part de Dieu et du Saint-Père apostolique, je vous dégage de tout serment et de toute promesse que vous pouvez avoir faite à votre beau-frère En Pierre d'Aragon ; et au sortir de cette assemblée je vous en ferai une bonne charte, avec les sceaux pendants, afin que vous vous regardiez par la suite pour délié de tout ce que vous lui avez promis. Bien plus, je vous requiers, au nom du Saint-Père, de vous disposer à attaquer ledit roi d'Aragon ; et j'accorde à vous et à tous ceux qui vous suivront l'absolution de tous péchés et pénitences, et j'excommunie tous ceux qui seront contre vous. Demain je publierai cela dans tout Paris, et ensuite le ferai publier dans tous les pays du monde chrétien [1]. Je dois ajouter aussi, de la part du Saint-Père, qu'il vous sera donné aide du trésor de saint Pierre, et qu'il vous sera fourni tout ce dont vous avez besoin ; ainsi donnez vos secours et vos avis à votre oncle le roi Charles, ici présent, puisque vous le pouvez faire désormais sans que rien s'y oppose. »

CHAPITRE LXXX.

Comment le roi de France promit au roi Charles de l'aider de sa personne et de ses gens contre le roi d'Aragon, et résolut d'aller avec lui à Bordeaux ; et de la perfidie qu'il prépara contre le seigneur roi d'Aragon, laquelle fut confirmée par les douze pairs de France.

Le roi de France répondit alors : « Cardinal, nous avons bien entendu ce que vous avez dit de la part du Saint-Père; nous savons que c'e la vérité : c'est là notre créance, et telle do être celle de tout chrétien orthodoxe. Nous nou regardons donc comme dégagé de toute pro messe faite à notre beau-frère le roi d'Aragon et puisqu'il en est ainsi, nous répondrons à l'instant sans réserve à notre oncle le ro Charles sur le secours qu'il nous demande e sur le conseil relatif au combat qui doit avoi lieu entre lui et le roi d'Aragon. Nous vous dirons d'abord, notre oncle, que nous vous défendrons de notre personne et de celle de nos gens contre le roi d'Aragon et les siens, tant que vie sera en nous; et nous vous le jurons et promettons sous l'autorité du cardinal qui représente ici le Saint-Père apostolique. Et nous agissons ainsi en l'honneur de la sainte Égli et en notre propre honneur; car nous sommes tenus étroitement envers vous, et nous avons à venger la mort de notre frère le comte d'Alençon. Ensuite nous vous conseillons de ne pa manquer, pour quoi que ce soit, de vous rendre à Bordeaux au jour du combat. Nous irons en personne avec vous, et si bien accompagné que nous ne pensons pas que le roi d'Aragon ose s'y présenter ce jour-là ; et s'il le fait il est perdu. Le roi d'Angleterre, ni qui que ce soi au monde, ne pourrait lui être en aide. »

Le roi de France se tut, et le roi Charles pri la parole : « Seigneur et neveu, dit-il, nous vous rendons grâce, de la part de la sainte Eglise et de la nôtre, de vos offres ainsi que des bons conseils que vous nous donnez relativement au combat. Mais nous craignons que le roi d'Aragon ne puisse dire quelque chose contre notre bonne foi, si nous y allons ainsi accompagné ; car les conventions faites entre nous deux sont écrites et enregistrées par A, B, C. »

Le roi de France répliqua : « Il ne peut rien dire contre votre bonne foi, car nous avons déjà lu les conventions arrêtées entre vous, et sur le point dont il est question, il y est dit : que vous n'y amènerez pas au-delà des cent chevaliers qui doivent entrer au champ avec vous et lui il prend de son côté le même engagement. Vous n'y conduirez, vous, que les cent qui doivent entrer en lice à vos côtés, mais nous, nous y conduirons qui bon nous semblera, n'étant engagé par aucun contrat. Il ne peut se douter de cette affaire, ainsi vous n'aurez pas vic

(1) Martin IV, à la demande de Charles d'Anjou, excommunia Michel Paléologue, empereur de Constantinople, comme schismatique et hérétique ; il excommunia les Palermitains à cause du massacre des Vêpres siciliennes, et excommunia enfin, en 1282 et 1283, Pierre, roi d'Aragon, pour s'être emparé du royaume de Sicile. Une croisade fut prêchée contre ce roi ; et les peuples fanatisés s'y portèrent avec tant d'ardeur, que plusieurs y vinrent même sans armes, n'ayant pu s'en procurer ; les pierres qu'ils trouvèrent sous la main leur en tinrent lieu, et ils répétaient, en les jetant, le même calembourg latin sur lequel s'appuie la suprématie de la chaire de saint Pierre : « Je jette cette pierre contre Pierre d'Aragon, pour gagner l'indulgence. » Ce monarque anathématisé n'en fut pas moins victorieux et du pape et des croisés.

ıgagements. — Il est certain, dit le roi
:s, que telles sont nos conventions; fai-
ionc ainsi que vous le conseillez. »
légat se leva, rendit grâces au roi de
e de la part du Saint-Père apostolique et
ıré Collége. Il le signa et lui donna sa
iction; après quoi, une grande partie des
pairs de France, là présents, se levèrent,
mèrent tout ce que le roi de France avait
promirent de lui faire aide de tout leur
et de tout leur pouvoir en faveur du
arles, et de suivre le roi de France à leurs
t à leurs risques et périls, pour obtenir
gence.
ınd chacun eut parlé, le roi Charles se
dit : « Seigneur roi, nous avons peu de
pour nous rendre à Bordeaux; nous lais-
ici le légat qui ne s'éloignera pas de
et nous irons en Provence, où nous amè-
soixante chevaliers de France que nous
déjà choisis en notre âme, pour entrer
, si le combat a lieu, en leur adjoignant
ıte chevaliers de Provence; et avec ces
hevaliers, sans plus, nous serons dans
ıux huit jours avant l'époque désignée.
de votre côté, vous règlerez votre voyage
vous l'entendrez; car nous ne pouvons
devons rien dire sur votre manière de
rendre. »
roi de France répondit que c'était très
t qu'il pouvait aller régler ses affaires;
ıvait, quant à lui, comment il devait se
ire. Là-dessus ils s'embrassèrent et pri-
ıtuellement congé l'un de l'autre.
ıisse ici le roi de France et le légat, qui
aque jour publier la croisade de tous cô-
je vous entretiendrai du roi Charles.

CHAPITRE LXXXI.

t le roi Charles fit armer vingt-cinq galères, qui pour commandant Guillaume Cornut, dans l'inten- les envoyer à Malte à la recherche d'En Roger de afin de l'attaquer et de l'amener mort ou vif.

s avoir pris congé du roi de France, Charles se rendit à Marseille avec les te chevaliers français qu'il avait choisis me. Arrivé à Marseille, il fit appeler au- lui Guillaume Cornut, un des hommes s considérés de Marseille et d'une des ciennes maisons; il lui ordonna de faire lui préparer la solde des enrôlements, et d'armer vingt-cinq galères de gens d'une bravoure éprouvée, tous Marseillais et de la côte de Provence, de manière qu'il n'y eût pas un seul homme d'aucune autre nation que de vrais Provençaux, et de les bien munir de comites, de nochers et de pilotes en double armement, et qu'il songeât que chacun de ces gens fût un lion. Il le nomma capitaine et commandant en premier de cette flotte. Il lui enjoignit de partir immédiatement, de se diriger du côté de la Sicile, de visiter le fort de Malte, et d'y rafraîchir son monde. « Après quoi, dit-il, cherchez En Roger de Loria, qui n'a pas plus de dix-huit galères, car le roi d'Aragon n'en a fait armer que vingt-deux, et sur ce nombre il en a emmené quatre avec lui en Catalogne; il ne peut donc lui en rester que dix-huit au plus; et si nous pouvons les enlever, la mer est à nous; car tout ce que le roi d'Aragon a de bons marins se trouve sur ces dix-huit galères. Il faut qu'elles ne vous échappent point. Ne paraissez donc plus devant nous jusqu'à ce que vous les ayez tous pris ou tués. »

Guillaume Cornut se leva, alla baiser les pieds du roi, et lui dit : « Seigneur, je vous rends grâces de l'honneur que vous me faites, et je vous promets de ne plus paraître à Marseille, ou devant vous, jusqu'à ce que je vous amène morts ou prisonniers En Roger de Loria avec tous ceux qui composent cette flotte. — Eh bien donc, dit le roi, songez à vous arranger de manière à être parti avant huit jours, sous peine de perdre notre affection. — Il sera fait comme vous le commandez » dit Guillaume Cornut.

Alors il s'occupa de faire armer les vingt-cinq galères, et de remplir en tout les volontés du roi. Je vais vous parler de lui jusqu'à ce qu'il ait accompli son bon voyage : puissent les Maures faire de tels voyages! Je cesse de parler du roi Charles, et saurai bien y revenir en temps opportun.

Ledit Guillaume Cornut arma en effet les vingt-cinq galères, et ce furent, sans nul doute, les mieux armées qui sortirent jamais de la Provence. Il y plaça bien soixante hommes de sa famille et de bons et notables gens de Marseille, et prit la voie de Naples. Pendant sa course de Naples il rafraîchit ses équipages. Ensuite il prit la voie de Trapani avec vingt-deux galères, et trois furent envoyées par l'em-

bouchure du Phare pour prendre langue. Il choisit pour cela les trois mieux montées en rameurs, et leur donna rendez-vous au château de Malte, où elles devaient le trouver; il leur prescrivit de s'y rendre sans retard, et les premiers arrivés y attendraient les autres.

CHAPITRE LXXXII.

Comment l'amiral En Roger de Loria, après avoir couru les côtes de Calabre et s'être rendu maître de villes et villages, s'empara des trois galères que l'amiral marseillais avait envoyées pour s'informer d'En Roger de Loria; et comment ledit En Roger alla lui-même à la recherche des Marseillais.

Je vais cesser un instant de vous parler d'eux pour revenir à En Roger de Loria, qui avait armé les vingt-cinq galères, ainsi que le roi d'Aragon le lui avait ordonné. Sur ces vingt-cinq il en avait envoyé quatre et un lin à Trapani, au roi d'Aragon, comme vous l'avez vu. Il lui restait donc vingt-une galères armées, et de plus deux lins, toutes bien montées de Catalans et de Latins. Après qu'elles furent ainsi disposées, et qu'il eut envoyé les quatre au roi, à Trapani, et que le roi fut parti, lui, avec ses vingt-une galères et les deux lins, parcourut toutes les côtes de la Calabre jusqu'à Castella, près du golfe de Tarente. Il prit terre en beaucoup de lieux sur son chemin, et s'empara de plusieurs villes et bourgs et dudit lieu de Castella qu'il fortifia. Dans cette course ils firent un grand butin, et ils auraient pu faire bien du mal s'ils l'eussent voulu. Mais les Calabrois venaient dire à l'amiral : « Veuillez ne pas nous causer de dommage, car vous pouvez être assuré que notre intention est, si, par la grâce de Dieu, le saint roi d'Aragon sort vainqueur du combat qu'il a à soutenir contre le roi Charles, de devenir tous les siens. Ne nous faites donc pas le mal que vous pourriez nous faire. »

L'amiral, voyant qu'ils ne voulaient et disaient que tout bien, s'arrangea pour leur faire aussi peu de mal qu'il lui était possible. Et, en vérité, les gens de ce pays étaient alors si stupides en fait d'armes, que si cent almogavares eussent rencontré mille de ces pauvres gens, ils les eussent pris tous mille, car ils ne savaient de quel côté se tourner; et au contraire, les almogavares et varlets de suite qui suivaient l'amiral étaient si adroits, que, dans l'espace d'une seule nuit, ils entraient dans l'intérieur du pays, à quatre-vingt ou cent milles de distance, et ramenaient vers la me tout ce qu'il leur plaisait d'enlever; de sort qu'ils firent un gain immense. Et si l'on pre nait la peine de le compter, la liste en serai si longue qu'on s'ennuierait à l'entendre. Je passe donc sur les sommes; car, en vérité, dans cette seule sortie que fit l'amiral avec les vingt-une galères et les deux lins, vous pouvez compter qu'ils firent plus de trente courses dans lesquelles ils rencontrèrent des corps de cavalerie et d'infanterie qu'ils mirent tous en déroute. On en pourrait faire un gros livre; mais il suffit que je vous dise le nombre des courses. Enfin l'amiral, après avoir couru toute la Calabre, fait de beaux faits d'armes et ramassé un grand butin, s'en retourna à Messine.

Etant au cap dell'Armi, à l'entrée de l'embouchure du Phare, du côté du levant, à la pointe du jour, il rencontra les trois galères de Provençaux que Guillaume Cornut, l'amiral de Marseille, avait envoyées pour prendre langue. Les deux lins armés qui précédaient En Roger de Loria, aperçurent ces galères qui s'étaient mises en station pour passer la nuit, et attendaient pour avoir des renseignements. Aussitôt que les deux lins armés les eurent découvertes, ils s'en revinrent à rames sourdes vers l'amiral, et lui en firent part. Celui-ci échelonna ses galères, et arma les trois galères, de manière à ce qu'elles ne pussent lui échapper; ensuite il se porta lui-même de sa personne en avant pour les aborder avec trois de ses galères. Mais celles-ci, se fiant plus en leurs rames qu'à Dieu et en leurs armes, ramèrent pour prendre la fuite. L'amiral fondit sur elles. Que vous dirai-je? En tournant, elles aperçurent d'autres galères ennemies qui venaient à elles; elles furent bientôt vaincues et prises, et voilà comment elles obtinrent les renseignements qu'elles cherchaient, car elles purent bien dire qu'elles savaient d'une manière certaine où était En Roger de Loria. Dès qu'il fut jour, l'amiral qui les avait prises voulut savoir toute leur affaire, et il le sut sans que rien pût lui en être caché. Il s'en alla aussitôt à Messine, amenant les trois galères, poupe en avant et pavillons traînants. Ce même jour il fit mettre à terre tout ce qui se trouvait sur ses galères, ainsi que les blessés et malades qu'il pouvait avoir, et se rafraîchit de nouvelles troupes. Le lendemain, il partit de Messine avec ses vingt-une galères et le

s, et prit la voie de Malte. Que vous
il arriva le même jour à Syracuse,
de se procurer des nouvelles sur les
provençales. Une barque venue de l'île
, près de Malte, lui dit qu'elles étaient
L'amiral sortit de Syracuse et alla jus-
p Pessaro dans la journée, et s'y arrêta
ser la nuit. Dès la naissance du jour il
toyant le rivage et alla jusqu'au cap
liara. Il tint cette voie pour que, si les
es Provençaux avaient quitté Malte, il
s perdre jamais de vue, bien qu'il sût
rois galères qu'il avait prises devaient
dre là; mais il ne voulait pour rien
e qu'elles pussent lui échapper.
il fut arrivé à la fontaine de Scicli, il
tout son monde; et le fort, ainsi que
ers arrosés des environs de Scicli, lui
it des rafraîchissements en abondan-
un se remit, se délassa, et mit ses ar-
tat. Les arbalétriers préparèrent les
e leurs arbalètes; enfin, on fit tout ce
nécessaire. Dans cette soirée, ils eu-
viandes, du pain, du vin et des fruits
e abondance; car ce pays de Scicli
s plus agréables et des plus fertiles
e. Ils s'approvisionnèrent d'eau, qui y
onne et très salubre; enfin ils se tin-
bien disposés et en ordre de bataille.
tous eurent soupé et fait leurs pro-
'eau, l'amiral les harangua et leur
lles paroles appropriées à la circon-
l leur dit entre autres choses : « Ba-
nt le jour vous serez au port de Malte,
trouverez vingt-deux galères et deux
nçaux armés. C'est la fleur de la Pro-
l'orgueil des Marseillais. Il faut donc
un de nous ait courage sur courage
ur cœur, et que nous fassions en
aisser à jamais l'orgueil des Marseil-
le tout temps ont, plus que tout au-
igné les Catalans; il faut que de cette
ienne grand honneur et grand profit
ragon, ainsi qu'à la Catalogne. Une
ns-là vaincus, la mer est à nous. Or
chacun songe à bien faire. » Ils ré-
à l'amiral : « Marchons, et certaine-
ent à nous. Voilà venu ce que nous
longtemps désiré, une occasion de
re avec eux. » Et tous commencèrent
nsemble le cri de : « Aur! aur! »

CHAPITRE LXXXIII.

Comment l'amiral En Roger de Loria vint au port de Malte, et reconnut la flotte marseillaise; et comment il se montra présomptueux dans l'ordonnance de la première bataille qu'il livrait.

Ils s'embarquèrent et emmenèrent une barque de huit rames qu'ils trouvèrent à Scicli, afin de pouvoir secrètement examiner le port; et quand ils furent tous embarqués, ils se mirent en mer avec le vent qui s'élevait de terre; et avant l'heure de matines, ils furent rendus devant le port. Aussitôt, les deux lins armés s'avancèrent à rames sourdes pour épier l'intérieur du port; et devant les lins, à environ un trait d'arbalète, s'avançait la barque à huit rames. Les Provençaux de leur côté avaient placé aux deux pointes qui sont à l'entrée du port deux lins en vedette. La barque avec ses rames sourdes passa si secrètement au milieu de l'ouverture du port qu'elle arriva devant le fort sans être aperçue; elle vit les galères qui étaient là en station, les voiles larguées; elle les compta toutes et en trouva vingt-deux, plus deux lins qu'elle découvrit, chacun en vedette à une des pointes du port, avec leurs voiles larguées. Elle sortit ensuite du port et trouva les deux lins de l'amiral En Roger qui étaient en station, tirant des bordées au milieu de l'ouverture du port. Elle se rendit aussitôt auprès de l'amiral, à qui ils racontèrent ce qu'ils en avaient vu.

L'amiral fit à l'instant disposer son monde et placer les galères en ordre de bataille. A peine fut-on préparé que le jour parut. Ils crièrent tous à l'amiral : « Férons sur eux, ils sont à nous! » Mais l'amiral fit alors une chose qui doit lui être comptée plutôt comme un accès de folie que comme un acte de raison. Il dit : « A Dieu ne plaise que je les attaque, tout endormis qu'ils sont; mais que les trompettes et les nacaires se fassent entendre pour les éveiller, et je les attendrai jusqu'à ce qu'ils soient préparés au combat; car je ne voudrais pas que personne pût dire que, si je les ai vaincus, c'est parce qu'ils étaient endormis. » Tous s'écrièrent alors : « L'amiral a bien parlé! »

L'amiral se conduisit ainsi, parce que c'était le premier combat qu'il livrait depuis qu'il avait été créé amiral, et il voulait par là prouver son courage et la valeur des hommes qu'il commandait. Il fit donc sonner les nacaires et les trom-

pettes, et toutes ses galères entrèrent dans le port en prenant par la gauche et amarrées les unes aux autres. Les Provençaux s'éveillèrent à leur male heure, et l'amiral En Roger, levant la rame, dit : « Attendez, attendez qu'ils soient tous prêts à combattre. » Il descendit du fort environ cent hommes de haut parage, entre Provençaux et Français, qui entrèrent dans les galères; si bien qu'ils en furent beaucoup plus forts qu'avant, comme il le parut bien par la bataille.

Lorsque Guillaume Cornut, l'amiral marseillais, vit la présomption de l'amiral En Roger de Loria, qui aurait pu les tuer tous et les prendre sans coup férir, il s'écria d'une voix si haute que tous l'entendirent : « Qu'est-ce ceci, grand Dieu! quelle race est-ce là? ce ne sont pas des hommes, mais des diables qui ne demandent qu'à se battre, car ils pouvaient nous avoir tous sans aucun risque pour eux, et ils ne l'ont pas voulu. » Il ajouta : « Allons, seigneurs, tenez ferme contre ces gens que vous avez à combattre C'est aujourd'hui que paraîtra ce que vous savez faire. Voilà le moment qui va décider à jamais de l'audace des Catalans, de la gloire des Provençaux, ou de la honte de nous tous, tant que le monde existera. Que chacun pense à bien faire, car voilà que nous avons trouvé ce que nous allions chercher en partant de Marseille; et il n'a pas même fallu chercher ces gens, puisqu'ils sont venus vers nous. Maintenant, que l'affaire aille donc comme elle pourra, il n'y a plus un moment à perdre. »

Il fit alors sonner les trompettes et déployer les grandes voiles; et bien appareillé et en bon ordre de bataille il marcha avec ses galères contre celles d'En Roger de Loria, qui fondirent également sur les siennes. Elles allèrent férir si vigoureusement l'une contre l'autre au milieu du port, que toutes les proues furent brisées, et la bataille fut terrible et sanglante. Que vous dirai-je? contre le jeu que faisaient les lances des Catalans, contre la force avec laquelle étaient jetés leurs traits il n'y avait aucune défense possible; car il y eut des dards qui perçaient l'homme, la cuirasse et toutes les autres défenses, et des coups de lance qui traversaient l'homme et passaient de l'autre côté du pont de la galère. Quant aux arbalétriers il n'est besoin de vous en parler, car c'était des arbalétriers d'enrôlement d'élite, et si bien qu'ils ne lançaient pas de trait qui ne t homme ou ne le mît hors de combat, c dans ces combats en bataille rangée qu' surtout merveille. Aussi tout amiral de gne ferait-il acte de folie, quand il veu des rameurs surnuméraires[1] à bord de lères, d'en prendre plus à bord que vi lères sur cent, pour que celles-ci aille rapidement à la découverte, tandis arbalétriers d'enrôlement se tiennent dressés et bien ordonnés, et qu'ainsi peut tenir devant eux.

Que vous dirai-je? la bataille comm soleil naissant et dura jusqu'au sole chant, et elle fut la plus terrible qu'on mais vue. Quoique les Marseillais eus vantage d'une galère et eussent été renf cent hommes du pays, qui étaient de du fort de Malte, ils furent à la fin ob céder. Lorsque le soir fut arrivé, les Prov avaient perdu trois mille cinq cents h il n'en restait donc que bien peu sur le

Quand les Catalans virent que ceux-c fendaient si vivement, ils crièrent fort à haute voix : « Aragon! Aragon! à l'ab à l'abordage! » Tous reprirent une nou gueur, se jetèrent à l'abordage sur les marseillaises et tuèrent tout ce qui se tr les ponts. Que vous dirai-je? parmi les bl autres qu'ils précipitèrent en bas il n'en pa pas plus de cinq cents vivants, et une grande partie de ceux-là mour des suites de leurs blessures. L'amiral G

(1) En catalan *tersols*. A chaque rame étaient att rameurs; et pour remplacer ceux des rameurs q fatigués, on tenait en réserve des rameurs surnumé pelés *tersols*, comme qui dirait, attachés en tiers d'une rame. Pour occuper ces rameurs jusqu'au i ils étaient appelés à remplacer les rameurs, ou leur l'office d'arbalétriers. Muntaner désapprouve cett et pense qu'ainsi on n'avait pas d'arbalétriers d'en gens, fatigués eux-mêmes du service de la rame, n'a le bras si dispos et si exercé à manier l'arbalète. Il les réserve pour ceux des bâtiments destinés à é flotte et qui, en cas de besoin, devaient forcer de il fixe à vingt sur cent le nombre de ces bâtiments tenir en réserve pour cette marche plus rapide. autres bâtiments de guerre, il veut qu'on y place triers d'élite, enrôlés pour ce seul service, tous se semble, tous parfaitement exercés et toujours prê avec habileté lorsque l'action commence.

, tous ses parents et amis qui se trou- auprès de lui, ainsi que les gens de haut et d'honneur, furent tous mis en pièces. 'empara des vingt-deux galères et de l'un armés; l'autre prit la fuite et gagna la mer; et comme il était mieux en rames x de l'amiral En Roger, il alla à Naples à Marseille, où il raconta le malheu- ccès de leur expédition. Le roi Charles, renant ce désastre, en fut très mécon- dolent, et tint son affaire pour perdue. que l'amiral En Roger se fut rendu des vingt-deux galères et du lin, il fit ers la pointe du port du côté du ponent, ébarquer son monde. Chacun reconnut mpagnon, et on trouva que la perte to- ait été de trois cents hommes tués, et on deux cents blessés, dont la plupart nt. L'amiral déclara : que tout ce que avait gagné lui appartenait franche- t quittement, qu'il leur abandonnait tous its que le roi et lui pouvaient y avoir, il lui suffisait pour le seigneur roi et ui de réserver les galères et les prison- Tous s'empressèrent de lui en rendre Cette nuit ils songèrent à se bien traiter; lemain ils en firent autant, et aussitôt édièrent la barque armée à Syracuse, aire connaître la victoire que Dieu leur ccordée. L'amiral ordonna par sa lettre ficiers qui y résidaient pour le seigneur envoyer aussitôt de nombreux courriers ine et dans toute la Sicile, pour répandre onne nouvelle. Cela fut ainsi exécuté. ieu nous donne une joie pareille à celle éprouva dans toute la Sicile!

niral fit aussi préparer le lin armé qu'il nlevé aux Provençaux, et l'expédia au r roi et à madame la reine en Cata- Ce lin passa à Majorque, et de là se ren- arcelonne, d'où on expédia un courrier neur roi, à madame la reine, aux infants tout le pays du seigneur roi d'Aragon; utile de vous dire la joie qu'en ressen- le seigneur roi et madame la reine. En temps le lin provençal se rendait à Mar- et il y raconta ce qui était advenu. Le n fut si profond dans tout le pays, qu'il ncore et durera au-delà de cent ans. aissons cela et revenons à l'amiral En de Loria.

CHAPITRE LXXXIV.

Comment l'amiral En Roger de Loria s'empara de Malte et de Gozzo; et de la grande fraternité qui dès lors s'établit entre les Catalans et les Siciliens.

L'amiral ayant fait reposer ses troupes pendant deux jours, s'en alla bannières déployées jusqu'à la ville de Malte et se disposait à l'attaquer, mais les principaux citoyens vinrent le prier, au nom de Dieu, de ne leur causer aucun dommage, en ajoutant que la ville se mettrait sous la sauvegarde et protection du roi, et qu'ils se rendraient à lui pour faire et dire tout ce qu'il commanderait. L'amiral entra dans la ville avec son monde, reçut l'hommage de la cité et de toute l'île, et leur laissa deux cents Catalans pour les défendre contre la garnison du fort. Un bien plus petit nombre encore aurait suffi, car cette garnison avait perdu dans la bataille la majeure partie des siens, et surtout des plus braves. Il vint ensuite, bannière déployée, assiéger le fort; mais voyant qu'il ne pouvait rien faire sans trébuchets, il leva le siége avec le dessein d'y revenir promptement, et d'y tenir un tel siége qu'il ne le quitterait plus jusqu'à ce qu'il s'en fût rendu maître. Les bonnes-gens de la ville de Malte donnèrent mille onces de joyaux en présent à l'amiral : ainsi il fut content d'eux et eux de lui. Ils fournirent aussi tant de rafraîchissements à la flotte qu'ils leur suffirent jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Messine. Tous ces arrangements terminés, l'amiral marcha sur l'île de Gozzo, attaqua la ville, s'empara des faubourgs, et au moment où, après être maître des faubourgs, il se préparait à forcer la ville, elle se rendit au seigneur roi. En Roger y entra et reçut leur serment et hommage pour le roi, et laissa, pour garder à la fois la ville et le château, cent Catalans.

Après qu'il eut mis ordre à tout, tant dans la ville que dans l'île de Gozzo, les habitants de Gozzo lui donnèrent cinq cents onces de joyaux, et fournirent aux galères de grands rafraîchissements. L'amiral se retira satisfait d'eux, et eux furent également satisfaits de lui. Il suivit ensuite la voie de Sicile et prit terre à Syracuse; là on lui fit de grands honneurs et on lui donna de brillantes fêtes, et on lui fournit de grands approvisionnements. Puis il alla à Jaci et à Taormina. Partout il fut fêté et tel

lement pourvu de provisions fraîches qu'ils ne savaient plus où les placer. Et en chaque lieu où il arrivait, il faisait tirer les galères qu'il avait prises, la poupe en avant et les pavillons traînants dans la mer, et c'est ainsi qu'ils entrèrent à Messine. Ne me demandez pas la fête ni les illuminations qui eurent lieu; la joie y fut telle qu'elle dure encore et durera à jamais. C'est alors que les Siciliens se regardèrent comme sauvés et en toute sûreté, ce qu'ils n'avaient point pensé jusqu'à ce moment. Alors ils connurent bien la valeur de l'amiral et des Catalans, qu'ils n'avaient encore pu juger, et les prisèrent et les redoutèrent. Dès lors il se forma dans Messine des unions de mariage entre les Siciliens et les Catalans, et ils furent, sont et seront à jamais entre eux comme frères. Que Dieu maudisse ceux qui voudraient jamais troubler cette fraternité et affection qui est si heureuse pour tous deux. Jamais deux nations ne se convinrent aussi bien que celles-ci. Je laisse là notre amiral, pour revenir au roi d'Aragon.

CHAPITRE LXXXV.

Comment le roi d'Aragon partit de Trapani pour se rendre au combat de Bordeaux, en côtoyant la Barbarie; et comment il s'aboucha avec les gens d'Alcoyll, qui lui assurèrent que, lors de son expedition avec sa flotte, les Sarrazins avaient perdu plus de quarante mille soldats.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon fut parti de Trapani avec les quatre galères et le lin armé, il fit dire à En Roger Marquet et à En Béranger Mayol, de prendre la route de la Goletta, parce qu'il voulait côtoyer la Barbarie et aller à la ville d'Alcoyll, pour voir si les habitants y étaient revenus, et ce qu'on y faisait ou disait. Cela fut ainsi exécuté. Etant à la Goletta, le roi, suivi d'un bon nombre de personnes, alla à la chasse aux bouquetins, qui y sont très sauvages; il était un des meilleurs chasseurs du monde pour toute bête sauvagine et il avait toujours aimé la chasse de montagne. Ils furent si heureux dans cette chasse aux bouquetins, qu'ils approvisionnèrent abondamment les galères, et c'est la meilleure et plus grasse chair du monde; et ils en tuèrent autant qu'il leur sembla bon.

Après s'être rafraîchis un jour à la Goletta ils s'en vinrent, côtoyant la Barbarie, jusque devant la ville d'Alcoyll. Tous les habitants qui y étaient revenus, ainsi que l hommes qui y étaient restés pour la ga prirent les armes et vinrent sur le rivage. galères étaient en panne, les enseignes ployées. Le seigneur roi monta de sa pers sur le lin armé, et dit : « Approchons de te et portez les écus en avant, car je veux pa à ces gens. — Ah! seigneur, lui dirent En ger Marquet et En Béranger Mayol, que v lez-vous faire? Envoyez-y l'un de nous, ou chevalier qui saura, aussi bien que v même, recueillir les nouvelles que vous dés savoir. — Non, dit le roi, cela ne nous s blerait pas aussi bon, si nous ne les en dions pas nous-même. »

Aussitôt le vaisseau fit mouvoir ses ra et lorsque le seigneur roi fut à la portée trait, il envoya à terre un gabier qui pa fort bien le sarrazin, pour leur dire de lai sauf-conduit au lin, parce qu'il désirait l parler; qu'ils ne tirassent pas sur lui, et le lin ferait de même avec eux. « Si l'on demande, ajouta-t-il, de qui sont les gal tu répondras qu'elles appartiennent au d'Aragon, et qu'elles vont en message Catalogne; si on t'en demande davantage, répondras, que ce chevalier qui va sur le v seau de la part des envoyés satisfera à le demandes. »

Le gabier alla à terre et fit ce que le roi avait ordonné. Les Maures lui donnèrent garantie qu'il désirait, et ils envoyèrent a lui un des leurs, qui parlait très bien, et partit avec le gabier, monta avec lui jusque le lin et apporta le sauf-conduit. Le sauf-c duit reçu, le lin s'approcha du rivage, et qu cavaliers sarrazins entrèrent à cheval dans mer, vinrent jusqu'à la poupe du lin, et m tèrent à bord. Le seigneur roi les fit ass devant lui, leur fit donner à manger, et l demanda des nouvelles de ce qu'avaient fai dit les Maures, après le départ du roi. Ils pondirent : que pendant les deux premi jours qui suivirent le départ du roi nul n'a osé s'approcher de la ville, parce qu'ils avai cru que les voiles qui paraissaient en m étaient une flotte qui venait en aide au d'Aragon. « Dites-moi maintenant, leur manda le seigneur roi, après le jour de la taille, se trouva-t-il un grand nombre morts? — Certainement, dirent-ils; et il

nous avons bien perdu plus de qua-
ille hommes d'armes. — Comment cela
-il? reprit le seigneur roi; nous qui
avec le seigneur roi d'Aragon, nous
pas cru qu'il y eût plus de dix mille
— Bien certainement, dirent-ils, il y
plus de quarante mille; et nous vous
que la presse était si grande à fuir, que
s s'écrasaient les uns les autres; et si,
lheur, le roi eût franchi cette monta-
us étions tous morts, et il n'en eût pas
é un seul. — Mais comment le seigneur
-il franchi la montagne, tandis que
riez disposé de la cavalerie pour fondre
rille et sur le camp, dans le cas où il
fait — Rien de cela, dirent-ils; nous
trop abattus, et entre nous jamais il
rait eu assez d'accord pour espérer
ir la victoire. Nous vous répétons donc,
pour notre malheur, le roi eût été au-
la montagne, nous étions tous perdus,
ys conquis; car il n'eût rencontré au-
sistance, et se fût emparé de Bona, de
ıtine, de Giger, de Bugia et puis d'une
partie des villes de la côte. »

ela le roi leva les yeux au ciel et dit :
eur Dieu le père, ne pardonnez point
ute à celui qui en a été coupable; tirez-
ɛance, et puissé-je en être bientôt le
»

intenant dites-moi, ajouta le roi, ces
veulent-ils beaucoup de mal au roi
n? — Du mal, répliquèrent-ils? à Dieu
e; ils lui veulent au contraire plus de
'à prince qui soit au monde, chrétien
re; et de bonne foi, nous vous assurons
fût resté ici jusqu'à ce jour, ses grandes
sont si connues parmi nous que plus
ante mille personnes, hommes, femmes
nts, auraient reçu le baptême et se
données à lui. Nous vous attestons har-
sur notre foi et sur celle du roi Mira-
, que tous marchands et mariniers et
tre personne appartenant au roi d'Ara-
vent venir en toute assurance à Alcoyll
tout le pays du roi Mira-Boséeri; nous
surons par la foi que Dieu a mise en
ous pouvez nous en croire; car nous
ici présents, nous sommes chefs et sei-
le ces gens et de ce lieu et de Giger,
es parents du roi Mira-Boséeri, et nous
vous attestons que c'est la pure vérité.—Puis-
que vous êtes, dit le roi, des hommes si distin-
gués, comment avez-vous pu vous confier ainsi
à nous? — Nous n'avons pu croire que des
gens du roi d'Aragon fussent capables de tra-
hison, car cela ne s'est jamais vu; aussi vous
êtes les seuls au monde auxquels nous eussions
voulu nous confier, car Dieu a doué les rois
d'Aragon et leurs gens d'une telle vertu qu'ils
gardent leur foi aux amis et aux ennemis. Mais
à présent que nous avons satisfait à vos de-
mandes, veuillez nous dire où est le roi d'Ara-
gon, ce qui s'est passé, et ce qu'il a fait depuis
qu'il s'est éloigné de ces lieux? »

Alors le seigneur roi leur raconta ce qui lui
était arrivé depuis son départ d'Alcoyll. Ils en
furent émerveillés et dirent : « C'est assuré-
ment le plus parfait chevalier qui soit au
monde, ainsi que le plus brave, et s'il vit long-
temps, il soumettra le monde entier. »

Ils furent donc très satisfaits de tout ce qu'ils
venaient d'apprendre, prirent congé du sei-
gneur roi, et le prièrent d'attendre jusqu'à ce
qu'on lui eût envoyé des rafraîchissements, di-
sant, qu'en l'honneur du seigneur roi d'Aragon,
ils remettraient des approvisionnements aux
galères présentes ainsi qu'à toutes celles des
siennes qui pourraient passer, et voudraient
bien s'arrêter.

Le seigneur roi les remercia beaucoup, leur
fit remettre des présents dans les galères où ils
s'embarquèrent, et les fit conduire à terre. A
peine étaient-ils débarqués, qu'on envoya sur
des barques à nos galères dix bœufs, vingt
moutons, tout le pain qui se trouva cuit, du
miel, du beurre, et beaucoup de poisson; quant
au vin, ils n'en avaient point. Le roi leur fit
présent de deux tonneaux de vin de Mena, l'un
de vin blanc et l'autre de vin rouge, qu'ils
prisèrent plus que si on leur eût donné de
magnifiques chevaux.

CHAPITRE LXXXVI.

Comment, après avoir demeuré un jour à Alcoyll, le roi prit le chemin de Cabrera et Yvïça; comment il aborda au Grao de Cullera au royaume de Valence; et comment il envoya des lettres aux cent chevaliers qui devaient se trouver au combat avec lui.

Après être resté un jour à Alcoyll pour faire rafraîchir son monde, le roi se mit en mer à la nuit à la faveur du vent de terre. Il eut

beau temps, et prit la voie de Cabrera, où il fit de l'eau. Il se dirigea ensuite par Yviça, aborda au Grao de Cullera et débarqua. L'allégresse et la joie se répandirent aussitôt dans Cullera, et de Cullera on expédia sur-le-champ des courriers à Sajoncosa, où se trouvaient madame la reine et les infants, et ensuite par tout le pays. A mesure qu'on recevait la nouvelle de l'arrivée du roi, on faisait partout des processions et des illuminations, et on rendait grâce à Dieu qui ramenait sain et sauf ce bon seigneur.

Arrivé à Cullera, il vint au Grao, où il séjourna pendant deux jours, et se rendit ensuite à la cité de Valence. N'allez pas me demander les fêtes qu'on lui fit, car je puis vous assurer que, de toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, aucune n'avait ressemblé en rien à celles-là. Que vous dirai-je? Pendant que tout le monde était à se réjouir, le roi songeait à ses affaires, et en particulier à l'affaire de la bataille. Il ne perdit pas une heure, pas une minute. Il fit aussitôt faire des lettres pour tous ceux qui devaient se trouver au combat avec lui, et dont il avait dressé la liste ; car tandis qu'il était en mer, il y avait pensé et avait pris leurs noms par écrit. Il remit cette liste à ses secrétaires, afin qu'ils fissent savoir à chacun, de sa part, qu'ils devaient être arrivés tel jour à Jaca, tout prêts à entrer en lice; et tout fut exécuté selon ses ordres. Les courriers allèrent de tous côtés. Il avait choisi cent cinquante combattants, au lieu de cent dont il avait besoin, afin que, lorsqu'ils seraient arrivés à Jaca, s'il s'en trouvait quelqu'un de malade, il pût toujours réunir les cent, avec lesquels il irait à Bordeaux.

Chacun se prépara de son mieux, comme s'il devait se trouver au combat; car aucun ne se doutait qu'il fût porté d'autres lettres que pour cent d'entre eux. Nul homme n'en savait rien que le seigneur roi lui-même et deux secrétaires qui avaient écrit les lettres de leur propre main, et auxquels le seigneur roi avait recommandé, et sous peine de la vie, qu'on tînt cette disposition dans le plus grand secret, et qu'aucun homme ne sût qu'il y avait plus de cent personnes mandées. Et ce fut un grand trait de sagesse de la part du roi; car si ceux qui étaient appelés eussent cru qu'il y en avait plus que le nombre, chacun aurait été en doute de savoir s'il ne serait pas rejeté par l dès lors ils ne se fussent pas préparés tant de zèle et d'aussi bon cœur qu'ils l chacun étant bien convaincu qu'il ét tainement un des cent.

CHAPITRE LXXXVII.

Comment le roi En Pierre envoya le noble En Cruylles au roi d'Angleterre pour s'assurer s'il rait le champ; et comment il apprit du sénéch deaux, que le roi de France venait avec douze mil pour le mettre à mort.

Après le départ de toutes ces lettres choisit des messagers parmi les hom plus distingués du pays, afin de les en Bordeaux, et entre autres le noble En de Cruylles, et le chargea d'aller dema roi d'Angleterre s'il lui garantirait le ch s'il n'aurait rien à craindre à Bordeau cunes autres gens. Le noble En Gilb donc congé du seigneur roi, se rendit deaux, et quelques mots du seigneur suffirent pour le mettre au fait; car : qu sage messager, peu de paroles suffise noble En Gilbert était un des plus sa valiers de toute la Catalogne

Il est certain que, lorsque le combat d rois fut stipulé, ils convinrent entre eu qu'ils enverraient en même temps, ch son côté, des messages au roi Edouar gleterre, l'un des plus preux seign monde, pour le prier de présider au et que le champ fût à Bordeaux. Se pressantes prières, le roi d'Angleterre et consentit à garder et à assurer le c Bordeaux. Ainsi le fit-il dire à chacu rois, par le retour de leurs propres e ajoutant, qu'il se trouverait en personn deaux. Le roi d'Aragon s'imaginait d le roi d'Angleterre était à Bordeaux, pourquoi il lui envoyait en toute assu noble En Gilbert de Cruylles. En Gilb comptait aussi l'y trouver, ne le re point, et se présenta devant son sé homme noble et vrai, et lui fit son m tout comme il l'aurait fait au roi d'Ang « Il est vrai, seigneur En Gilbert, lui celui-ci, que monseigneur le roi d'An a assuré le champ de bataille et a pr s'y rendre en personne; mais ayant ap le roi de France venait à Bordeaux et

ouze mille cavaliers armés, et que le roi
s y arriverait le même jour, le roi d'An-
e a bien vu qu'il ne pourrait point ga-
la sûreté du champ, et il n'a plus voulu
uver. Il m'a donc chargé de faire dire au
ragon que, aussi cher qu'il a son honneur
ie, il ne vienne point à Bordeaux, parce
it d'une manière certaine que le roi de
vient à Bordeaux dans l'intention de met-
ort le roi d'Aragon et tous ceux qui l'ac-
gneront; si bien qu'aujourd'hui même
lais envoyer un messager au seigneur roi
on pour lui en faire part; mais puisque
tes venu, je vous le dis, afin que vous en
z connaissance au roi par un message,
vous restiez vous-même ici, pour vous
r par vos propres yeux de la vérité de
je vous dis, et pour que vous puissiez,
ar jour, lui faire savoir ce dont vous
émoin. »

noble En Gilbert, en homme habile qu'il
onda de plusieurs manières le sénéchal
avoir ce qu'il avait dans l'âme. Il le
toujours bien porté en faveur du roi
on; et plus il l'éprouvait, plus il le trou-
rne dans sa façon de penser. Quand il
bien assuré de la loyauté du sénéchal et
bonne affection pour le roi d'Aragon, il
maître au seigneur roi, par plusieurs
rs, expédiés par différentes routes, ce
i avait déclaré le sénéchal.

courriers étaient au nombre de quatre,
quatre arrivèrent le même jour à Jaca,
trouvèrent le seigneur roi d'Aragon, qui
it rendu rapidement, car de deux jour-
en avait fait une; et ne pensez pas qu'il
t nulle part, pour fête ou réjouissance
lui fit.

qu'il eut entendu ce que le noble En Gil-
faisait dire de la part du roi d'Angleterre
énéchal, il en fut vivement affligé. Néan-
tous les chevaliers arrivèrent précisé-
n jour qu'il leur avait fixé, et sur les
inquante il n'en manqua pas un seul, et
y arriva bien armé et bien appareillé,
u'il convenait à de tels personnages.
t que tout cela se préparait, le roi se
à Saragosse pour visiter la cité et voir
e la reine et les infants. Et s'il y eut
fête, il n'est besoin de le dire, car ja-
fut vue nulle part sur terre telle joie
ni telle fête. Il resta quatre jours avec sa famille; puis il prit congé de madame la reine et des infants, les signa et leur donna sa bénédiction.

A son retour à Jaca, il reçut, le jour même, quatre autres courriers que lui envoyait En Gilbert, pour lui faire savoir : que le roi de France et le roi Charles étaient entrés ensemble à Bordeaux, tel jour, avec tant et tant de chevalerie, comme vous l'avez déjà appris, et qu'ils avaient dressé leurs tentes auprès du lieu où devait être le champ clos destiné au combat des deux rois, à la distance de moins de quatre traits d'arbalète; si bien que le roi de France ainsi que le roi Charles venaient chaque jour au champ avec beaucoup de gens, pour examiner comment tout était disposé. Vous pouvez croire que c'était le champ le mieux disposé qui fut jamais. Au haut du champ clos était une chapelle où devait siéger le roi d'Angleterre, et à l'entour devaient être placés les chevaliers auxquels serait confiée la garde du champ. Le seigneur roi en apprenant ces nouveaux détails fut encore plus affligé qu'auparavant; il envoya des courriers à En Gilbert, lui mandant de lui faire connaître les vrais sentiments du sénéchal à son égard. En Gilbert lui en dit la vérité, et lui fit savoir en toute assurance qu'il n'était pas d'homme au monde qui eût plus d'affection pour aucun seigneur que n'en avait pour lui le sénéchal, et qu'il pouvait s'en tenir pour bien convaincu. Le roi apprenant cela se regarda comme sauvé ; mais je laisse là le roi d'Aragon, et vais vous entretenir du roi de France et du roi Charles.

CHAPITRE LXXXVIII.

Comment le roi Charles sut se faire de nombreux partisans, comment il envoya le comte d'Artois au Saint-Père pour lui demander de l'argent, et le chargea de défendre la Calabre et de faire le plus de mal possible aux Siciliens; et comment il fut à Bordeaux le jour désigné.

Lorsque le roi Charles eut fait armer les vingt-cinq galères de Guillaume Cornut et qu'elles furent parties de Marseille, et qu'il eut choisi les quarante chevaliers de Provence qui devaient se rendre au champ avec lui, il se conduisit aussi sagement que l'avait fait le roi d'Aragon en désignant cent cinquante chevaliers; et il fit expédier plus de trois cents lettres

pour divers chevaliers, parmi lesquels il voulait prendre ceux qui tiendraient le champ avec lui, comme étant des hommes dans lesquels il mettait toute affection et confiance. Parmi ces chevaliers il se trouvait des Romains, des habitants de chaque cité de Toscane et de Lombardie, des Napolitains, des Calabrois, des habitants de la Pouille, des Abruzzes, de la Marche, du Languedoc et de la Gascogne. Et chacun d'eux tenait pour vérité, d'être si prisé et si aimé du roi Charles qu'il voulait réellement l'avoir avec lui pour tenir le champ. Il avait bien pris soin d'y mettre un plus grand nombre de Français et de Provençaux; et il fit ceci afin que dans tous les temps eux et ceux qui naîtraient d'eux se persuadassent qu'ils possédaient toute l'affection du roi Charles, et qu'ainsi ils prissent partout son parti; et chacun d'eux était l'homme le plus puissant dans son lieu. Ainsi qu'il le pensa, ainsi advint-il; car les plus chauds partisans et la plus grande force que le roi Robert[1] posséda à Rome, en Toscane, en Lombardie et autres lieux, lui est venue de ce que chacun disait : « Mon père était un des cent chevaliers qui devaient tenir champ avec le roi Charles contre le roi d'Aragon. » Ils se prisaient beaucoup de ce choix; et ils devaient le faire, si la chose eût été telle qu'ils le pensaient. Voyez donc comment, sans que cela lui coûtât rien, il sut se gagner tant d'amis à lui et aux siens. Vous pouvez juger par là que le roi d'Aragon et le roi Charles étaient tous deux fort habiles; mais le roi Charles l'emportait en longue pratique, à cause du bon nombre d'années qu'il avait de plus que le roi d'Aragon.

Quand le roi Charles eut arrangé le tout, il donna ses ordres à ses barons, parents et amis, et principalement au comte d'Artois[2], fils de son neveu, pour qu'il se rendît à Naples avec un grand nombre de cavaliers, le pape devant lui fournir tout l'argent nécessaire. Il lui recommanda de défendre la Calabre, de faire armer des galères à Naples, et avec les vingt-cinq galères de Provence de courir la Sicile, pour y causer tout le dommage qu'il pourrait, qu'il serait impossible au roi d'Aragon porter aucun secours. Tout fut fait s ordres. Après ces dispositions prises, i de son côté pour Bordeaux, tandis qu de France s'y rendait du sien; de sor arrivèrent l'un et l'autre à Bordeaux convenu entre eux, ainsi que je vou qu'En Gilbert de Cruylles l'avait fait sa seigneur roi d'Aragon. Voilà donc le France et le roi Charles à Bordeaux, qu'ils ont fait dresser leurs tentes, ainsi vous l'ai dit. Laissons-les là et reven roi d'Aragon.

(1) Petit-fils de Charles, roi de Naples de 1309 à 1345, et qui par conséquent occupait le trône au moment où Muntaner écrivait sa Chronique en 1325.

(2) Robert d'Artois, fils de Robert Ier, qui était fils du roi Louis VIII de France, et frère de saint Louis et de Charles d'Anjou.

CHAPITRE LXXXIX.

Comment le seigneur roi d'Aragon se disposa à se Bordeaux au jour fixé pour le combat, sans que en sût rien; et du notable et merveilleux courag ploya pour sauver son serment.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon e vu la bonne volonté que lui portait le sé il décida que pour rien au monde il lirait à se rendre à Bordeaux, au jour d et à se trouver sur le champ; mais il chose si secrète, qu'il ne la confia à qui fût. Ensuite il appela un notable ma nommé En Dominique de la Figuera, Saragosse, homme loyal, prudent, sage cret. De tout temps ce bon homme avai commerce de chevaux dans la Gascogn Navarre; il les tirait de la Castille et l duisait partout de ce côté en Bordelais le Toulousain. C'était un riche marcha tirait quelquefois jusqu'à vingt ou trent vaux à la fois de Castille pour les amen dits lieux. Vous devez croire qu'il con bien tous les chemins qui existaient d provinces, routes royales ou de trave plaines ou de montagnes. Il n'y avait où que fût dans cette partie de l'Arago la Catalogne, de petit sentier qu'il ne beaucoup mieux que les gens mêmes d et il était au fait de tout cela par u usage, car souvent il était obligé de so chemins connus, afin de sauver ses che cause de certains riches-hommes, qui auraient été bien aises de s'en emparer guerres qu'ils avaient à faire.

ıd En Dominique de la Figuera fut arrivé
du roi, celui-ci le mena dans une cham-
part et lui dit : « En Dominique, vous
ue vous êtes notre sujet, et que de tout
nous vous avons toujours fait honneur à
t aux vôtres. Nous voulons aujourd'hui
mployer dans une chose telle que, si Dieu
grâce veut qu'elle réussisse, nous vous
tant de bien que vous et les vôtres vous
ı votre aise à jamais. »
s mots En Dominique se leva, alla bai-
pieds du roi et lui dit : « Seigneur, or-
, je suis prêt à obéir à votre commande-
»
dessus le seigneur roi prit un livre con-
les saints Évangiles et lui dit : « Jurez
us ne parlerez à homme vivant de ce
vais vous dire. » Il le jura aussitôt et lui
mage des mains et de la bouche. Après
roi lui parla ainsi : « Voici, En Domi-
ce que vous aurez à faire : vous pren-
ingt-sept de nos chevaux que je vous
erai ; vous en enverrez neuf en trois en-
différents sur la route que nous ferons
Bordeaux, trois en chaque lieu ; vous
irez neuf autres sur le chemin que nous
ons prendre en revenant par la Navarre,
utres neuf sur le chemin que nous pour-
rendre en revenant par la Castille. Notre
on est, au jour fixé pour le combat, de
rouver à Bordeaux en personne et de la
re suivante. Vous, vous irez à cheval
e si vous étiez le seigneur, et nous vous
ns comme votre écuyer, monté sur un
cheval, un javelot de chasse à la main.
urons avec nous En Bernard de Pierre-
le monté sur un autre cheval, avec une
le trousse ; il portera notre trousse qui
gère, puisqu'elle ne contiendra que notre
le parade et l'argent nécesaire à la dé-
. Il portera aussi à la main un autre ja-
de chasse. Nous chevaucherons tout le
ans nous arrêter nulle part ; à la nuit,
mier son de l'angelus, nous nous arrê-
dans une auberge, nous mangerons et
prendrons le repos de la nuit. Au pre-
coup de matines nous aurons les autres
ux que vous aurez tenus tout disposés ;
s sellerez, et nous les monterons ; et nous
de même partout. Je serai votre écuyer ;
s tiendrai l'étrier quand vous monterez à
cheval et je découperai devant vous à table. En Bernard de Pierre-Taillade sera chargé de panser les chevaux. Il faut que de cette manière, à notre départ, de trois journées nous n'en fassions qu'une, et qu'à notre retour nous allions bien plus vite encore. Nous ne devons pas revenir par la même route que nous aurons prise en allant, et nous voulons que cela soit ainsi. Voyez donc quel chemin sera le plus sûr pour aller, puis prenez les neuf chevaux, et remettez chacun des neuf chevaux à un écuyer de vos amis auquel vous puissiez vous fier, et que chacun n'ait qu'une simple couverture à sangles. Expédiez-les ensuite au relais où nous devons les trouver pour changer. Que les écuyers ne sachent rien de ce que font les autres ; mais envoyez-les trois par trois à chacun des lieux désignés, et ainsi de tous ; et que chacun d'eux croie que vous n'envoyez que les trois dont il fait partie. Dites-leur que vous envoyez ces chevaux pour les vendre, et qu'ils aient à vous attendre en tel lieu, et qu'ils ne s'en éloignent sous aucun prétexte ; qu'ils aient grand soin d'eux et des chevaux, et que tous les trois se tiennent dans une même auberge. Pour nous trois, nous logerons dans une autre auberge, afin qu'ils ne me voient pas, car ils pourraient me reconnaître. Disposez donc toutes choses comme je vous ai dit, et que personne n'en sache rien. Je donnerai mes ordres pour qu'on vous livre les chevaux trois par trois, de sorte que ceux qui feront la remise des chevaux ne sauront pas ce que nous en voulons faire ; car nous leur dirons seulement, que notre volonté est de vous les livrer, pour que vous les fassiez essayer au dehors, afin de reconnaître celui qui sera le meilleur pour nous. »

En Dominique de la Figuera répondit . « Seigneur, tout s'accomplira selon vos ordres ; dès à présent remettez-vous-en sur moi de toutes les dispositions à prendre ; et puisque je connais vos intentions, j'ai foi en Dieu que j'y donnerai accomplissement de manière que Dieu et vous en serez satisfaits. Avec l'aide de Dieu ayez ferme espérance, et je vous conduirai à Bordeaux par telle route, que nous n'aurons rien à craindre à l'aller et qu'il en sera de même au retour. Songez seulement à faire choix d'un homme qui me livre les chevaux. — C'est bien dit, répliqua le roi ; allez de l'avant. »

Alors il fit appeler le chef de son écurie, et

lui dit : qu'aussi chère qu'il avait son affection et sous peine de la vie, il se gardât de révéler à qui que ce fût rien de ce qu'il allait lui dire, car lui et En Dominique de la Figuera étaient seuls dans le secret.

Le chef des écuries répondit : « Seigneur, ordonnez, j'obéis. — Allez sur-le-champ, lui dit le roi, et trois chevaux par trois chevaux, livrez-en vingt-sept à En Dominique de la Figuera; et qu'ils soient choisis parmi les meilleurs que nous ayons. — Seigneur, dit le chef des écuries, laissez-nous faire En Dominique et moi; j'ai en ce moment en mon pouvoir bien soixante-dix chevaux, entre ceux que vous ont envoyés les rois de Majorque et de Castille, ou autres, et nous deux nous saurons bien choisir les vingt-sept meilleurs, bien que tous soient si bons qu'il y aurait peu à choisir. — Allez; à la bonne heure, dit le roi! »

Ils allèrent, et firent chacun ce que le roi leur avait ordonné. Ensuite le roi fit disposer dix chevaliers qui devaient partir chacun séparément, et les envoya à Bordeaux, un chaque jour, les adressant à En Gilbert de Cruylles. Chacun d'eux apportait un message à En Gilbert et un au sénéchal de Bordeaux; et tous étaient chargés de demander au sénéchal, s'il assurait la personne du seigneur roi, car il était disposé à se rendre à Bordeaux au jour du combat. Il faisait ceci par deux raisons : premièrement, afin que sur la route on s'accoutumât à voir passer tous les jours des couriers du roi d'Aragon, puis pour voir si, en allant ou en revenant, ils n'éprouveraient aucun obstacle ou embarras d'aucune espèce, et enfin pour avoir chaque jour des nouvelles; l'autre raison était la suivante : il n'ignorait pas que le sénéchal avait ordre de faire tout ce que lui ordonnerait le roi de France, sauf néanmoins qu'il avait mandement exprès du roi d'Angleterre de ne souffrir, sous quelque prétexte que ce fût, que la personne du roi éprouvât mal ni dommage; et c'était parce que le roi d'Angleterre savait que ce sénéchal était tout corps et âme avec le roi d'Aragon, ainsi qu'avait toujours été tout son lignage, que, dès qu'il avait appris que le combat devait avoir lieu, il l'avait fait sénéchal de tout le Bordelais. A mesure donc que le sénéchal recevait un message du roi d'Aragon, il allait en faire part au roi de France; et le roi de France le chargeait de lui écrire de venir, que le champ était disposé et que le roi Charles tout appareillé. Mais le sénéchal lui écrivait au contraire : que, si chère comme il ava vie, il n'y vînt pas; qu'il en serait justifié yeux de Dieu et de tout le monde; et que c' parce que le roi d'Angleterre avait bien vu ne pourrait répondre de la sûreté de sa sonne, qu'il n'avait pas voulu venir à Borde et qu'ainsi pour rien au monde il ne s'ave rât d'y venir. Par ce moyen donc, le ro France recevait journellement de ces nou les, et il n'était pas de jour qu'il n'arrivât courrier; et il était ainsi entretenu dan croyance que le sénéchal écrivait dans le qu'il lui prescrivait, et dans la persuasion le roi d'Aragon arriverait.

Tout fut ordonné et continué ainsi, et le j du combat approcha. Le seigneur roi d'Ara fit appeler En Bernard de Pierre-Taillade, du noble En Gilbert de Cruylles, se renfe dans une chambre avec lui et avec En Dom que de la Figuera, lui fit part de son proj lui ordonna de garder le secret. Celui-c promit aussi bien que En Dominique. Il l ordonna de se tenir prêts à partir cette même; puis il fit dire au chef des écuries, tenir prêts et sellés avec les selles d'En Do nique, les trois chevaux désignés, et de me sur le premier la selle de trousse. Tout fut a disposé, et nul ne fut initié dans le mys qu'eux trois et le chef des écuries; car le savait bien que personne n'eût consenti voir courir un tel hasard; mais lui, il avai cœur si haut et si loyal, qu'il n'aurait pas vo pour rien au monde ne pas se trouver su lice au jour marqué. Voilà pourquoi il ne v lut pas qu'aucun homme du monde en rien, pas même son fils aîné, l'infant En phonse, qui était auprès de lui. Que vous di je de plus? Au coup de minuit sonnant, il levèrent; le chef des écuries avait préparé trois meilleurs chevaux. Le seigneur roi m sur l'un des chevaux, portant devant lu robe de parade d'En Dominique de la Fig et un javelot de chasse en main, vêtu en sous d'une bonne cotte de mailles comp des épaulières et de la camisole, le tout vert d'un surtout de toile verte; la robe portait était en mauvais état et vieille, il de plus un chaperon et une visière avec rézille de fil blanc sur la tête. En Berna

Pierre-taillade était vêtu de même et portait la trousse, c'est-à-dire une valise qui pesait bien peu, et il avait un javelot de chasse en main. En Dominique de la Figuera était équipé en seigneur, comme il avait coutume de le faire, et chevauchait bien houssé. Il avait un grand chapeau pour le soleil et des gants; enfin il était paré dans toutes les règles. En Bernard de Pierre-taillade portait un grand sac qui pouvait contenir six fouaces, afin de pouvoir manger pendant le jour, et boire de l'eau en tel lieu où ils ne seraient vus de personne.

Ils partirent ainsi de Jaca sous la garde de Dieu; et ils allaient si rapidement qu'entre la dernière heure de la nuit, le jour, et ce qu'ils prenaient sur la nuit suivante, ils faisaient trois journées. Ils arrivaient toujours à l'auberge pour reposer jusqu'à l'heure de prime. Pendant le jour ils ne mettaient pied à terre en nul lieu habité et descendaient seulement pour boire; car ils mangeaient leur pain à cheval en faisant route. Au bout de leur journée ils trouvaient trois autres chevaux; alors En Dominique allait avec son hôte à l'auberge où ils étaient. Ceux qui avaient conduit lesdits chevaux avaient grand plaisir à le voir, et lui demandaient comment il était ainsi arrivé si tard dans la nuit; et il leur répondait que c'était pour que les chevaux ne marchassent pas durant la chaleur.

Tandis qu'il était là avec ses gens, le roi et En Bernard de Pierre-taillade préparaient le repas. Quand En Dominique supposait que les préparatifs du repas pouvaient être terminés, il venait à l'auberge retrouver le seigneur roi et En Bernard de Pierre-taillade, et faisait rester ceux avec lesquels il se trouvait, en leur disant, que le lendemain matin il viendrait les voir. De retour au logis, il trouvait le couvert mis; le seigneur roi lui versait l'eau pour laver les mains, et En Bernard pansait les chevaux. Quand En Dominique était servi de la soupe, et que le roi avait découpé devant lui, En Bernard revenait, et le roi et lui mangeaient ensemble à une autre table. Ils prenaient ainsi leurs repas, et vous pensez bien qu'il n'y avait pas de grands discours, chacun n'étant occupé qu'à porter les morceaux à sa bouche. Aussitôt leur repas terminé, ils allaient se reposer jusqu'à l'heure de matines. A l'heure de matines ils se levaient; En Dominique allait conduire les trois chevaux à l'auberge ou se trouvaient les autres, faisait ôter les selles pour les mettre sur ceux qui étaient frais, et ordonnait à son monde d'en avoir grand soin; puis ils montaient à cheval. Et ils continuèrent de faire ainsi tous les jours, de même qu'ils avaient fait le premier jour.

CHAPITRE XC.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon entra au champ à Bordeaux et le parcourut, le jour désigné pour le combat; comment il fit attester par écrit qu'il avait comparu de son corps; et comment, ayant parcouru toute la lice, il n'y trouva personne.

Ils allèrent si bien qu'ils se trouvèrent à une demi-lieue de Bordeaux à l'heure où la cloche[1] du soir annonçait l'angelus. Ils allèrent à la demeure d'un chevalier ancien et prud'homme, grand ami dudit En Dominique, qui les reçut très bien. Après souper ils allèrent dormir. Au matin, dès l'aube du jour, ils se levèrent, montèrent à cheval et se rendirent du côté du champ; et ce jour était précisément le jour où la bataille devait avoir lieu. Ils envoyèrent aussitôt leur hôte à En Gilbert de Cruylles, qui était logé hors de la ville dans l'auberge la plus voisine de la lice. Ils le chargèrent de lui dire que En Dominique de la Figuera et un chevalier du roi d'Aragon se trouvaient chez lui, où ils avaient passé la nuit, et qu'ils le priaient de venir aussitôt leur parler.

L'hôte alla alors trouver En Gilbert, qui déjà était levé, et lui fit part de son message. En Gilbert qui savait que c'était précisément ce jour-là que les rois devaient se présenter dans la lice, était tout inquiet, et se douta de ce qu'il allait voir, connaissant comme il le faisait le cœur si haut et la foi si pure du roi d'Aragon. Il monta donc aussi à cheval, avec l'hôte seulement, sans prendre personne avec lui. Et dès qu'il fut auprès d'eux et eut reconnu le roi, il changea tout à coup de couleur; toutefois il était si prudent qu'il ne laissa rien paraître, à cause de l'hôte. Le seigneur roi le prit en particulier, et laissa l'hôte avec En Dominique et En Bernard. Lorsqu'ils furent seuls, En Gilbert lui dit: « Ah! seigneur, qu'avez-vous

(1) Le mot catalan *seny* cloche, s'est conservé dans notre langue dans le composé tocsin, de *tocar seny* toucher, frapper la cloche.

fait, et comment vous êtes-vous jeté en telle aventure?—En Gilbert, répondit le roi, je suis bien aise que vous sachiez que, quand j'aurais su y perdre mon corps, je n'aurais, pour quoi que ce soit au monde, laissé d'y venir. Ainsi épargnons-nous là-dessus de plus longs discours. Vous m'avez fait dire que je pouvais me fier au sénéchal; allez donc le trouver, et dites-lui que se trouve ici un chevalier du roi d'Aragon qui désire lui parler, et qu'il ait à amener avec lui un notaire et six chevaliers tout à lui, sans plus; et cela sans retard. »

En Gilbert alla incontinent trouver le sénéchal, et lui répéta les propres paroles du roi. Le sénéchal alla vers le roi de France, et lui dit : « Seigneur, un chevalier vient d'arriver ici de la part du roi d'Aragon et désire me parler; et avec votre permission, je vais me rendre auprès de lui. »

Le roi de France, qui était accoutumé à recevoir chaque jour de telles demandes, répondit : « Allez donc, à la bonne heure; et quand vous vous serez entretenu avec lui, faites-nous savoir ce qu'il vous aura dit. — Je le ferai, seigneur. » Alors le sénéchal prit avec lui le notaire le meilleur et plus expérimenté qui fut à la cour du roi d'Angleterre, et six chevaliers des plus notables de sa compagnie; et lorsqu'ils furent rendus au champ, ils y trouvèrent le seigneur roi, En Bernard de Pierre-taillade et En Dominique de la Figuera. Le sénéchal entra dans la lice avec ceux qui l'avaient accompagné, ainsi que l'hôte qui était venu avec le roi, et En Gilbert qui avait accompagné le sénéchal.

Quand le sénéchal fut entré au champ, le seigneur roi alla au-devant de lui et de ses compagnons et le salua de la part du seigneur roi, et celui-ci lui rendit son salut avec courtoisie. « Sénéchal, dit le roi, je comparais ici devant vous pour le seigneur roi d'Aragon; car c'est aujourd'hui le jour que lui et le roi Charles avaient fixé, en promettant sous serment qu'à ce jour précis ils se présenteraient en lice. Je vous somme donc de me déclarer, si vous pouvez garantir la sûreté du champ et la personne du roi d'Aragon, au cas où il viendrait se présenter aujourd'hui en lice. —Seigneur, dit le sénéchal, je vous réponds en peu de mots, de la part de mon seigneur le roi d'Angleterre et en mon nom : que je ne pourrais vous garantir la sûreté du lieu; et je vous déclare au contraire, a nom de Dieu et du roi d'Angleterre : que nou le regardons comme excusé, et que nous l tenons pour bon et loyal et quitte de son enga gement, attendu que nous ne pourrions le ga rantir en rien; nous savons au contraire comm chose certaine que, s'il se présentait ici, rie ne saurait empêcher que lui, aussi bien qu ceux qui viendraient avec lui, n'y périssen tous; car voici que le roi de France et le ro Charles sont ici avec douze mille cavaliers armés. Vous pouvez donc imaginer comment mon seigneur le roi d'Angleterre et moi nous serions en état de le garantir. — Donc, dit le seigneur roi, je vous prie qu'il vous plaise, sénéchal, que procès-verbal soit dressé de cette déclaration, et que vous ordonniez à votre notaire de la mettre sur-le-champ par écrit. »

Le sénéchal dit que cela lui plaisait, et il en donna l'ordre. Le notaire écrivit donc aussitôt tout ce qu'avait dit le sénéchal; et lorsqu'il en vint à demander au roi quel était son nom, le roi dit au sénéchal : « Sénéchal, me garantissez-vous, moi et ceux qui sont ici avec moi?— Oui, seigneur, répondit-il, sur la foi du roi d'Angleterre. » Alors le roi jette aussitôt son chaperon en arrière, et lui dit : « Sénéchal, me reconnaissez-vous ? » Le sénéchal le regarda, reconnut que c'était le roi d'Aragon et voulut mettre pied à terre; mais le seigneur roi ne le permit pas et le fit au contraire rester à cheval; puis il lui donna sa main à baiser; le sénéchal la baisa et dit : « Ah! seigneur, qu'avez-vous fait? — Je suis venu, répondit le roi, pour sauver mon serment; et je veux que tout ce que vous avez dit, aussi bien que tout ce que je dirai moi-même, le notaire l'écrive tout au long; et comment j'ai comparu en personne et comment j'ai parcouru tout le champ. »

Alors il frappe son cheval de l'éperon, fait tout le tour de la lice, et la traverse ensuite par le milieu, en présence du sénéchal et de tous autres qui se trouvaient présents. Pendant ce temps-là, le notaire rédigeait son acte; et tandis qu'il écrivait tout ce qui était relatif à l'affaire, en justification du roi et en toute vérité le roi ne cessait de chevaucher à travers tout le champ, de manière qu'il le parcourut tout entier, son javelot de chasse à la main et chacun s'écriait : « Grand Dieu ! quel chevalier est celui-ci ? Non, jamais ne naquit ch

ui lui fût comparable corps pour corps »
nt ainsi parcouru le champ à plusieurs
s, tandis que le notaire dressait son acte,
endit à la chapelle[1], descendit de son
qu'il tint par la bride, fit sa prière à
récita les oraisons qui doivent être dites
ette circonstance, et loua et bénit Dieu
u'il l'avait conduit, ce jour-là, de ma-
remplir son serment.
qu'il eut terminé son oraison, il revint
r le sénéchal et les autres personnes. Le
, qui avait écrit tout ce qu'il avait à écrire,
ecture en présence du seigneur roi, du
al et des autres, et prit leur témoignage
le ce qui avait été fait : comment le sei-
roi avait par trois fois déclaré au séné-
e, s'il voulait lui garantir le champ, il res-
pour remplir les conditions du combat;
nt trois fois le sénéchal lui avait ré-
que non; tout cela fut écrit; et com-
bravement, sur son cheval, son javelot de
en main, il avait fait tout le tour du
, l'avait traversé par le milieu, et de côté
, et comment il était allé faire son orai-
a chapelle. Et quand tout cela fut rédigé
rme d'acte public, le seigneur roi requit
chal d'ordonner au notaire de faire deux
de ces actes, répartis par A. B. C.
, lui dit-il, restera entre vos mains, sé-
; et quant à l'autre vous la remettrez
ous à En Gilbert de Cruylles. — Sei-
dit le sénéchal, je l'ordonne ainsi au no-
je veux donc que tout ceci soit fait, et
ccomplira. »
s ces mesures arrêtées, le roi prit le séné-
r la main, se mit en route et alla jus-
maison où ils avaient couché. Quand ils
devant la tourelle de la maison, le sei-
roi dit au sénéchal : « Ce chevalier nous
beaucoup d'honneur et de plaisir en son
c'est pourquoi nous vous prions qu'en
onneur, le roi d'Angleterre et vous-même
si fassiez tel don que lui et tout son li-
y trouvent accroissement. — Seigneur,
it le sénéchal, il en sera fait ainsi. » Le
er accourut pour baiser la main au sei-
roi. Après ces paroles le seigneur roi dit
au sénéchal : « Attendez un moment, que
ende prendre congé de la dame qui nous
a, cette nuit, si bien reçus. — Seigneur, dit le sénéchal, faites à votre plaisir; c'est l'effet de votre courtoisie. » Le roi mit donc pied à terre et alla prendre congé de cette dame. Et quand la dame sut qu'il était le roi d'Aragon, elle se jeta à ses pieds, et rendit grâces à Dieu et à lui de l'honneur qu'il leur avait fait.

Après avoir ainsi pris congé de la dame, le roi remonta à cheval et se mit en route avec le sénéchal et l'emmena bien une lieue loin, toujours en conversant avec lui et le remerciant de la bonne volonté qu'il avait trouvée en lui. Ensuite le sénéchal dit à En Dominique de la Figuera : « En Dominique, vous connaissez les chemins; je vous conseille que pour rien au monde vous ne retourniez ni par où vous êtes venus, ni par la Navarre; car je sais que le roi de France a écrit de tous côtés, qu'à dater d'aujourd'hui on arrête tout homme qui appartiendrait au roi d'Aragon, soit qu'il vienne, soit qu'il s'en retourne. — Vous dites bien, seigneur, répondit En Dominique, et s'il plaît à Dieu, nous y mettrons ordre. »

Là-dessus ils prirent congé les uns des autres; et le seigneur roi partit avec la grâce de Dieu, et prit la route de la Castille; je cesserai pour le moment de parler du seigneur roi d'Aragon et je retournerai à vous parler du sénéchal, du roi de France et du roi Charles.

CHAPITRE XCI.

Comment le sénéchal de Bordeaux alla dire au roi de France et au roi Charles que le roi d'Aragon s'était rendu au champ à Bordeaux; de la grande peur qu'ils en eurent; et comment ils furent fort soucieux.

Lorsque le sénéchal eut quitté le roi d'Aragon, lui ainsi que les personnes qui se trouvaient avec lui accompagnèrent En Gilbert de Cruylles à sa demeure. Ensuite, avec toutes les mêmes personnes, il se rendit auprès du roi de France et du roi Charles, et leur raconta tout ce qui s'était passé : comme quoi le roi d'Aragon était entré au champ; comme quoi, pendant que le notaire dressait son acte il avait parcouru à cheval tout le tour du champ et l'avait traversé par le milieu et de côté en côté; comme quoi il était descendu de cheval pour faire son oraison à la chapelle; enfin tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait dit. En entendant ces choses les rois se signèrent plus

e, comme on l'a vu plus haut, à l'extrémité de la lice.

de cent fois, et le roi de France dit aussitôt : « Il est nécessaire que tous nos gens soient de guet cette nuit, que tous les chevaux soient tenus tout bardés, que mille chevaux bardés soient chargés du guet de la nuit, et que tous soient sur leur qui-vive ; car certainement vous verrez que cette nuit il viendra férir sur nous. Vous ne le connaissez pas comme moi ; c'est le meilleur chevalier qui soit au monde et celui dont le cœur est le plus haut. Vous pouvez voir ce qui en est, par l'action extraordinaire qu'il vient de faire. Ainsi, sénéchal, ordonnez le guet de vos gens, et nous ferons ordonner celui de notre ost. » Le sénéchal répondit au roi : « Seigneur, il sera fait ainsi que vous l'ordonnez. »

Le roi de France dit au roi Charles : « Allons voir le champ et examinons les traces des pieds de son cheval ; et voyons si ce que dit le sénéchal est bien vrai. — Je le veux bien, répondit le roi Charles ; je vous dis que c'est la chose la plus merveilleuse et le plus haut acte de chevalerie que jamais chevalier ait osé entreprendre, soit accompagné, soit seul, de pénétrer ainsi dans le champ du combat ; ainsi tout homme peut bien en douter. — Seigneurs, dit le sénéchal, ne doutez nullement de ce que je vous dis ; voici le notaire qui a dressé le procès-verbal, et les six chevaliers qui en ont été les témoins, lesquels connaissaient depuis longtemps le roi d'Aragon. Voici aussi le chevalier chez lequel il a logé cette nuit, et pour lequel il a fait l'acte le plus brave et le plus courtois qu'on vit jamais faire à aucun seigneur ; car il a voulu, avant de partir, aller prendre congé de la dame, épouse de ce chevalier, et il est monté aux appartements, comme s'il eût été dans le lieu le plus sûr du monde. Et tous ces chevaliers ont été les témoins de tous ces faits. — En vérité, reprit le roi de France, voilà une haute valeur, un noble courage et une grande courtoisie. »

Ils chevauchèrent et arrivèrent au champ, et aperçurent la trace des pieds du cheval, et se convainquirent de la vérité de tout ce que le sénéchal leur avait dit. Que vous dirai-je? Le bruit s'en répandit dans l'armée et par tout le pays ; et pendant cette nuit vous auriez vu des feux partout, et tous les hommes rester armés, et les chevaux tout bardés, et cette nuit nul homme ne dormit dans l'ost. Le lendemain les deux rois levèrent leurs tentes, partir semble et allèrent jusqu'à Toulouse, où vèrent le cardinal nommé Panbert[1], l pape, monseigneur Philippe, fils aîné d France, et monseigneur Charles, son f firent grande fête à leur père et autan Charles. Et lorsque le roi de France Charles eurent raconté au cardinal ce fait le roi d'Aragon, il en eut grande n et se signa plus de cent fois. « Ah ! Dieu, t-il, quel grand péché a été commis par Père et par nous tous quand nous lu conseillé de ne donner aucune aide à un gneur ! car c'est un autre Alexandre qu raît en ce monde. »

Je cesserai de parler du roi de Fran roi Charles et du cardinal, et reviendrai du roi d'Aragon.

CHAPITRE XCII.

Comment le roi d'Aragon revint au milieu de ses passant par la Castille ; et de la grande joie qu'il sentirent tous, et particulièrement madame la re fufan.ts.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon e congé du sénéchal et des personnes qui avec lui, il se mit en route par le chem lui indiqua En Dominique de la Figuer s'en allèrent en faisant tout le tour de tières de Navarre, mais en passant toujo les terres du roi de Castille. En Domin conduisait par les lieux où il savait qu vaient trouver les chevaux. Ainsi qu'ils fait à la sortie, ainsi firent-ils au retou de cette manière qu'ils arrivèrent à la Soria, à Seron de Seron, et ensuite à quilla, qui est le dernier endroit de la C sur la frontière d'Aragon. De là ils se re à Verdejo. Ici le seigneur roi fut recon on lui fit de grandes fêtes et réjouissa cela dura deux jours. Dès que cette n fut répandue dans les environs, tous l à cheval ou à pied de ce pays se ré au seigneur roi pour l'accompagner. Ai corté, il se rendit à Calatayud ; et si fêtes magnifiques lui furent données, bien là.

Le seigneur roi expédia à l'instant de

(1) Il est nommé Jean Cholet dans l'histoire de R t. I, p 147.

tous les côtés ; il écrivit surtout au sei-
nfant, à tous les chevetains de Calatayud
ut l'Aragon, et aux cent cinquante che-
qui devaient assister au combat, d'être
à Saragosse le dixième jour après avoir
s lettres ; qu'il s'y trouverait et qu'il y
it ses cortès. Cela fut annoncé dans tout
n. Et si jamais on vit éclater une vive
fut celle que manifestèrent à Jaca le
r infant et tous ceux qui s'y trouvaient.
nde procession eut lieu, où assistèrent
prélats de Catalogne et d'Aragon. Ils
ent le *Laudate Dominum*, et bénirent
la grande grâce qu'il leur avait faite,
leur seigneur le roi avait pu échapper
grands périls et était revenu avec un
honneur, après un acte qui devait à
honorer la maison d'Aragon.
s les fêtes, chacun se retira où il voulut ;
manière à se trouver à Saragosse au
é.
eigneur infant En Alphonse, et la plus
partie des riches-hommes, chevaliers et
allèrent auprès du seigneur roi à Cala-
Ne me demandez pas que je vous fasse
ndre la joie qu'éprouvèrent madame la
les infants, et tous ceux de Saragosse,
ils apprirent que le roi était à Jaca.
gosse et dans tout le pays on avait été
quiet, car on ne savait ce qu'était de-
seigneur roi, et on n'avait pu en dé-
aucune trace jusqu'à ce que lui-même
ce n'était donc pas merveille s'ils étaient
nquiétude.
esse de parler du roi d'Aragon et vais
le l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE XCIII.

**L'amiral En Roger de Loria fit assiéger le château
e par son beau-frère En Mainfroi Lança ; et com-
dit amiral prit Lipari.**

me vous l'avez déjà entendu, après la
de l'amiral et les fêtes de Messine, il
er trente galères, parce qu'il avait ap-
'on armait à Naples toutes celles qui s'y
ient ; il voulait donc se tenir prêt, et
ourquoi il fit armer ces trente galères.
qu'elles furent armées, il eut nouvelle
les de Naples ne sortiraient pas encore
de tout un mois, parce qu'il devait s'y embar-
quer plus de quatorze comtes ou autres seigneurs
bannerets, avec de la cavalerie, qui amenaient
leurs chevaux sur des hurques[1] et des galères.
Il pensa sagement qu'il ne lui convenait pas de
rester en attendant dans l'inaction. Il fit donc
venir son beau-frère En Mainfroi Lança, et
lui ordonna de monter sur les galères avec cent
chevaliers, mille almogavares et cent hommes
de mer ; tous devaient le suivre emportant leurs
tentes et quatre trébuchets ; puis ils avaient à
se rendre au château de Malte et à en faire le
siége jusqu'à ce qu'ils s'en fussent rendus maî-
tres.

Ainsi ordonné, ainsi fut fait. Ils montèrent
sur les galères, ils allèrent au château de
Malte ; ils en firent le siége et songèrent à jouer
de leurs trébuchets. Quand les trébuchets fu-
rent disposés à terre, l'amiral fit dire à ceux de
la cité de Malte et de l'île, et à ceux de Gozzo,
d'apporter des denrées à vendre aux assié-
geants ; ce qu'ils firent volontiers, car ils
avaient peur d'être saccagés par ceux du châ-
teau. L'amiral ayant mis ordre à tout et ayant
laissé pour chef son beau-frère En Mainfroi
Lança, qui était un chevalier très brave et très
habile, se décida à s'éloigner d'eux. Il leur
donna deux lins armés et deux barques armées,
afin qu'en cas de besoin ils l'envoyassent aussitôt
prévenir ; il prit ensuite le chemin de Trapani,
renforça et visita tous les établissements de l'in-
térieur jusqu'à ce qu'il arrivât à Lipari. Là il fit
débarquer son monde et ordonna l'attaque de la
ville. Ceux de la ville de Lipari, voyant les gran-
des forces de l'amiral et sa ferme volonté de les
tailler en pièces, se rendirent au seigneur roi
d'Aragon et à l'amiral en son nom. L'amiral
fit donc son entrée dans la ville avec tout son
monde, reçut de chacun foi et hommage, et fit
rafraîchir ses troupes. Puis il fit choix de deux
lins armés, et les envoya chacun séparément
pour prendre des informations. Il envoya aussi
deux barques armées, montées par des hom-
mes de Lipari, qui devaient aussi aller pren-
dre langue pour savoir où était la flotte de
Naples. Laissons-le là pour l'instant et reve-
nons au roi d'Aragon.

(1) Hurque est un mot de notre ancienne langue qui signifie
proprement longs bateaux de transport. C'est le même mot
qu'emploie Muntaner.

CHAPITRE XCIV.

Où il est rendu compte de la manière dont les cortès furent tenues à Saragosse et à Barcelonne; comment le roi d'Aragon y confirma sa volonté d'envoyer la reine et les infants en Sicile; et comment il fit de grands présents aux cent cinquante chevaliers qui avaient été désignés pour combattre à ses côtés au champ.

Lorsque le seigneur infant, les riches-hommes, les chevaliers et les prélats se virent réunis auprès du seigneur roi à Calatayud, ils eurent une très grande joie de se retrouver les uns les autres. En Dominique de la Figuera et En Bernard de Pierre-taillade leur racontèrent en détail tout ce qui leur était arrivé; si bien que tous tinrent la chose comme très belle et rendirent grâces à Dieu qui les avait garantis d'un tel danger. Le roi se rendit avec eux tous à Saragosse. Les fêtes que donnèrent madame la reine, les infants et tous les habitants furent des plus belles, et elles durèrent quatre jours sans que personne songeât à faire œuvre de ses mains. Quand la fête fut passée, le roi ordonna qu'au second jour d'après chacun se tînt tout préparé. Ce jour-là, En Gilbert de Cruylles arriva de Bordeaux, apportant les actes qui avaient été dressés au milieu du champ, scellés et bullés du scel du sénéchal. Le roi en fut très satisfait, aussi bien que tous les autres. En Gilbert raconta ce qu'avaient fait le roi de France et le roi Charles, quand ils eurent appris que le roi d'Aragon avait été à Bordeaux; comme quoi ils avaient fait leur guet pendant la nuit et comme quoi ils étaient partis le lendemain. Le seigneur roi et tout le monde en rirent de bien bon cœur. Au jour désigné par le roi, chacun fut prêt. Et quand tous furent appareillés, le seigneur roi leur adressa un discours et leur dit beaucoup de belles paroles. Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté le port de Fangos; leur dit comment il s'était rendu au lieu du combat et comment ses adversaires avaient manqué à leur parole. Il remercia particulièrement tous ceux qui devaient tenir le champ avec lui, pour la bonne grâce avec laquelle ils s'étaient présentés. Il dit ensuite, comment il avait résolu d'envoyer en Sicile la reine, l'infant En Jacques et l'infant En Frédéric, et cela pour deux raisons : la première était, que tous les Siciliens en auraient grande joie et en seraient plus fermes dans leur attachement; la seconde, qu'il pensait que la reine en serait bien aise; les priait donc de le conseiller là-dessus. E outre, il ajouta qu'il avait appris que le pap avait publié contre lui une excommunicatio et une croisade, et que le roi de France avai promis de faire aide au roi Charles; de quoi i s'émerveillait grandement; « car, dit-il, les en gagements qui nous lient l'un à l'autre sont s forts que je n'aurais jamais cru que cela pût être vrai. Ainsi donc je vous demanderai auss vos conseils sur cette affaire. »

Le roi cessa de parler. L'archevêque de Tarragone se leva alors, et répondit à tout ce qu'avait dit le seigneur roi. Il rendit grâces et louanges à Dieu de l'avoir sauvé de tels dangers. Quant au fait de madame la reine, il répondit: qu'il tenait pour bon tout ce qu'avait proposé le seigneur roi, qui était de l'envoyer en Sicile avec les deux infants, et il appuya cela par de très bonnes raisons. Quant au fait du pape et du roi de France : « Je suis d'avis, dit-il, que vous ayez des messagers éminents et sages, et que vous les envoyiez au Saint-Père apostolique et à tous les cardinaux; que d'autres messagers soient envoyés au roi de France, et que vous leur ordonniez de dire en votre nom et que vous aurez arrêté dans le conseil. »

Quand ce prélat eut achevé de parler, des riches-hommes d'Aragon et de Catalogne, d'autres prélats, des chevaliers, des citoyens, des syndics des villes et autres lieux[1] se levèrent successivement, et tous tinrent pour bon ce qu'avait dit l'archevêque et le confirmèrent. Ensuite les cortès se séparèrent avec grande allégresse et en union et concorde parfaites.

Le roi fit de riches présents aux cent cinquante riches-hommes et chevaliers qui étaient venus à Jaca dans l'intention d'entrer en lice. Il les défraya de toutes leurs dépenses en chevaux, armes et frais de route d'allée et de retour. Ainsi, chacun se retira très satisfait du roi; et ils devaient l'être, car jamais ne fut seigneur qui sût comme lui bien traiter tous ses vassaux chacun selon son mérite. Lorsqu'En Dominique de la Figuera eut rendu les vingt-sep

(1) On voit que dans ces cortès, régulièrement convoqué tous les ordres de citoyens sont représentés. Il fut décidé dans les cortès de 1283 que les cortès générales seraient convoqué tous les ans. Le terme de la convocation fut étendu à de ans, par une décision des cortès, rendue en 1307, sous le règ de Jacques II.

x au maître des écuries du seigneur roi, eur roi fit don de ceux-là, et de plus de nts autres, aux riches-hommes et che- qui étaient venus en son honneur de ne, d'Aragon et du royaume de Va- ans avoir reçu de lui l'ordre écrit d'en- ns la lice. Que vous dirai-je? Il ne vint ca un seul homme tant soit peu distin- 'il ne reçût du seigneur roi don ou fa- ais les dons les plus magnifiques furent cent cinquante chevaliers désignés. Et us partirent joyeux et fort satisfaits du r roi, et chacun revint dans ses terres. igneur roi demeura encore huit jours à se avec madame la reine et les infants. gea avec madame la reine et les infants, et eux tous iraient ensemble à Barcelon- cepté, dit-il, l'infant En Alphonse, qui ira us. » Et là ils devaient tous s'embarquer. me la reine était d'un côté fort satisfaite yage, mais de l'autre elle en était fâchée elle s'éloignait du seigneur roi. Mais le r roi lui promit, qu'aussitôt qu'il le t, il viendrait la rejoindre, ce qui la rta un peu.

igneur roi se rendit donc à Barcelonne seigneur infant; ils passèrent par Lé- furent grandement fêtés en tous lieux; s fêtes de Barcelonne furent les plus es; il se passa bien huit jours sans qu'on tre chose que jeux et danses. Dès que eur roi fut arrivé à Barcelonne, il en- s messagers à tous les barons de Cata- chevaliers et citoyens, pour que, quinze près la date de sa lettre, ils fussent réu- rcelonne; et comme il avait commandé, t exécuté. Le seigneur roi de Majorque, re, n'eut pas plutôt appris que le sei- roi était à Barcelonne, qu'il vint l'y , et très vif fut le festoiement que les ères se firent l'un à l'autre.

ur fixé pour les cortès, le seigneur roi ir tout le monde au palais royal de ne, et là il leur dit exactement tout ce ait dit aux cortès de Saragosse; et tout alement approuvé. Le roi fit pareille- aucoup de dons et de faveurs aux riches- , aux chevaliers, aux citoyens et aux des villes; et tous se retirèrent con- satisfaits.

gneur roi et son conseil décidèrent, qu'on enverrait au pape des messagers habiles et émi- nents; il fut aussi décidé qu'on en enverrait d'autres au roi de France. Lorsqu'ils eurent été choisis, on leur fournit les fonds nécessaires pour accomplir dignement leur mission; on leur fit expédier acte de tous les articles écrits et de tout ce qu'ils devaient prendre avec eux. Ils prirent congé du roi et partirent à la bonne heure.

CHAPITRE XCV.

Comment madame la reine et les infants En Jacques et En Frédéric prirent congé du roi d'Aragon; comment l'infant En Alphonse et l'infant En Pierre prirent congé de la reine; et comment le roi de Majorque et les riches-hommes adextrèrent[1] madame la reine jusqu'au rivage.

Lorsque le roi eut expédié ses messagers, il fit venir En Raimond Marquet et En Bérenger Mayol, et leur donna ordre de faire armer la nef d'En P. d'Esvilar, nommée *la Bonne Aventure*, et une autre nef des plus grandes qui fussent à Barcelonne après celle-là; de les faire doubler de cuir, et de mettre sur chacune d'elles deux cent hommes de combat, les meilleurs qui seraient dans Barcelonne; d'y placer des bouées, des ancres, des arganeaux, des châteaux mouvants; d'armer les hunes et de les faire couvrir de cuir; enfin d'y placer tout ce qui est nécessaire à l'armement d'un navire, et d'armer de plus quatre galères, deux lins et deux barques, qui tous ensemble devaient aller de conserve, parce qu'il voulait envoyer en Sicile madame la reine, et avec elle l'infant En Jacques et l'infant En Frédéric, et de plus cent chevaliers, sans compter ceux de leur maison, et enfin, outre les gens de mer, cinq cents arbalétriers bien armés et cinq cents varlets, afin que les nefs et galères fussent bien appareillées et pussent rafraîchir d'un nouveau renfort l'île de Sicile.

Ainsi que le roi l'avait commandé, En Raimond Marquet et En Bérenger Mayol l'exécutèrent; et certes ils augmentaient plutôt que de diminuer; car c'était à eux surtout que le roi en avait donné la charge et ils étaient les capitaines de cette expédition.

Quand tout fut préparé, conformément aux ordres du roi, madame la reine et les infants arrivèrent; on leur fit grande fête. Le seigneur

(1) Accompagner avec honneur en donnant la droite, c'est un vieux mot, mais compris de tout le monde. Le mot *destrier*, cheval d'honneur, a la même racine.

roi donna ordre qu'on s'embarquât sous la garde de Dieu, et chacun s'embarqua. Tout étant disposé, madame la reine prit congé du seigneur roi dans ses appartements; et on peut s'imaginer combien fut tendre cette séparation, car jamais il n'y eut entre mari et femme autant d'amour qu'il y en avait et qu'il y eut de tout temps entre eux. Lorsque madame la reine eut pris congé du seigneur roi, les deux infants entrèrent dans la chambre du seigneur roi, et se jetèrent à ses pieds. Le seigneur roi les signa, les bénit cent fois, leur donna sa grâce et sa bénédiction, les baisa sur la bouche et leur dit beaucoup de bonnes paroles, surtout à l'infant En Jacques, qui était l'aîné, puisqu'il avait et qu'il a heureusement encore sept ans de plus que son frère En Frédéric. Il était déjà de bon entendement, et très sage et entendu en toutes choses de bien, de telle sorte qu'on peut lui appliquer ce qui se dit en Catalogne : *Que, pour piquer, l'épine doit naître aiguë.* De même il paraissait bien dès son enfance qu'il serait un jour plein de sagesse; et s'il le faisait espérer alors, il l'a bien prouvé par la suite, et il le démontre chaque jour; car jamais ne naquit plus sage prince, ni mieux élevé, plus courtois, meilleur en faits d'armes, enfin plus accompli en toutes choses qu'il l'a été, l'est encore et le sera longtemps, s'il plaît à Dieu, qui lui accordera, j'espère, une longue et heureuse vie.

L'infant En Jacques écouta bien et mit en œuvre toutes les bonnes paroles du seigneur roi son père; l'infant En Frédéric en fit autant, aussi bien que le permettait sa jeune intelligence, et retint bien tout ce que lui disait le seigneur roi; et on peut dire aussi de lui tout ce que j'ai dit de l'infant En Jacques; car ils sont l'un et l'autre si bons envers Dieu, envers le monde, envers leurs peuples et envers tous leurs sujets, que l'on ne saurait en nommer ou en trouver de meilleurs.

Le roi leur ayant donné ses grâces et sa bénédiction, les baisa une autre fois sur la bouche, et eux lui baisèrent les pieds et les mains, et sortirent de l'appartement. Le seigneur roi resta bien quatre heures tout seul, sans vouloir permettre que personne fût admis auprès de lui. Ce que le roi avait fait, madame la reine le fit également dans un autre appartement avec l'infant En Alphonse et l'infant En Pierre. Elle les signa, leur donna sa bénédiction et les baisa sur la bouche à plusieurs repr
s'inclinèrent et lui baisèrent les pie
mains, et gravèrent dans leur mémoir
les bonnes paroles qu'elle leur avait di
bonnes instructions qu'elle leur avait
Après cela le seigneur roi de Major
comtes, barons, prélats, chevaliers et
se disposèrent à partir, mais la reine l
à entrer dans la cathédrale, voulant
elle-même les grâces de sainte Eulal
saint Aulaguier.

Ils entrèrent donc dans la cathédr
prosternèrent devant sainte Eulalie et s
laguier. Puis l'archevêque de Tarragon
huit évêques et autres qui se trouvaien
rent beaucoup de bonnes oraisons sur l
madame la reine et des infants. Quand
fut fait et que madame la reine eut ter
oraisons, les montures furent préparée
se rendit sur le rivage de la mer. Le seig
de Majorque adextrait la reine à che
naient ensuite le comte d'Ampurias, le
de Rocaberti, En Raimond Folch, vic
Cardona, qui l'adextraient à pied; pu
coup d'autres riches-hommes de Cata
d'Aragon, au nombre de plus de cinqua
l'entouraient à pied, ainsi que les consul
celonne et beaucoup d'autres citoyens;
nait tout le peuple en foule, hommes,
filles, enfants, versant des larmes et pri
pour madame la reine et les infants, e
pliant de les garantir de tous maux,
porter sains et saufs en Sicile. Que vo
je? il eût fallu avoir un cœur bien dur
pas pleurer en ce moment.

Arrivé à la mer, le seigneur roi de M
descendit de cheval, aida madame la
mettre pied à terre et la fit entrer avec
infants dans un bel esquif[1] appartenant à

(1) Le texte se sert de l'expression de barque de qui répond à celle de *barca de parascalmo* dans le clu par saint Louis avec les Génois (*voy.* note 2, pag deuxième colonne), et à *barca de paleschalmo* d'u du même marché (*voy.* la note p. 204 à la deuxièm Voici ce qu'on trouve dans le Glossaire latin de D mot *Palescarmus*:

Palescarmus. — Navigii genus. Georg. Stella Genuens. ad annum 1399 apud Murator., t. 17, co vestrâ etiam comitivâ duxistis septem aut octo pa brigantinos aut *palescarmos* vocata, pluribus fulci ris, etc. Italis *paliscalmo* et *palischermo* est scaph Gallicè, *esquif*.

uyait bien garni de nattes de paille pour
quand les deux infants qui partaient
ɛrent de leurs deux frères qui res-
ous eussiez été ému de compassion
ir. On ne pouvait les arracher des
ns des autres ; il fallut que le seigneur
ajorque sortît de sa barque pour les
n pleurant lui-même. Il fit entrer les
n Jacques et En Frédéric dans la bar-
ait madame la reine ; et aussitôt après
déposés, il remonta dans sa barque
nte d'Ampurias, En Dalmau de Ro-
: En Raimond Folch, vicomte de Car-
aussitôt il donna l'ordre du départ.
ɛença donc à voguer, et madame la
tourna, se signa, bénit ses enfants,
le peuple, puis tout le pays ; puis les
firent manœuvrer les rames, et on se
a grande nef, nommé *la Bonne Aven-*
que la reine et les infants se furent
le terre, on fit embarquer les dames
elles dans d'autres barques qu'on te-
prêtes, puis des riches-hommes et
liers avec elles pour les accompagner
aire honneur ; et avec la grâce de
arrivèrent sur la nef, aussi bien que
r roi de Majorque, le comte d'Ampu-
icomte de Rocaberti et le vicomte de
qui avaient escorté la reine à bord.
nontèrent les dames et demoiselles
ent suivre la reine.
mond Marquet répartit toutes les au-
nnes sur l'autre nef et sur les autres

monde étant embarqué, En Raimond
et En Béranger Mayol vinrent au sei-
de Majorque, lui baisèrent la main et
. : « Seigneur, signez-nous, bénissez-
is faites-vous descendre à terre, et
ous partir sous la garde de Dieu. »
oi de Majorque prit en pleurant congé
ne la reine et des infants, les signa et
a sa bénédiction très tendrement en
et le comte et les vicomtes en firent

avoir pris enfin congé, ils sortirent
, et la nef étant sur sa petite ancre,
es novices à leur poste, le nocher
lut. Aussitôt le salut fait, il ordonna
oiles, et à l'instant la nef fit voiles,
lle tous les autres vaisseaux. Et lors-
que la nef eut fait voile, c'était sur toute la plage de tels cris de : « Bon voyage, bon voyage ! » qu'il aurait semblé que le monde éclatait.

Dès qu'on eut fait voile, le seigneur roi de Majorque se fit mettre à terre avec les barons et les riches-hommes, et tous montant à cheval se rendirent au palais, où ils apprirent que le seigneur roi était encore dans sa chambre avec les deux infants, En Alphonse et En Pierre. Le seigneur roi ayant appris le retour du roi de Majorque, des comtes et des barons, sortit de sa chambre ; les trompettes sonnèrent, et on alla se mettre à table. Chacun s'efforça de paraître gai et content, pour distraire le roi et les infants de leur douleur. Après avoir mangé on se leva, et on passa dans l'autre salle où on fit venir des jongleurs de toute sorte pour se divertir. Que vous dirai-je ? La journée se passa ainsi. Je ne vous parlerai plus d'eux, mais de la reine, des infants et de leur flotte.

CHAPITRE XCVI.

Où on raconte le bon voyage que firent la reine et les infants ; et comment toute la flotte fut conduite par la main de Dieu.

Les galères, les nefs et les lins ayant fait voile, Dieu qui conduisit les trois mages et leur envoya une étoile pour les guider, envoya aussi l'étoile de sa grâce à ces trois personnes, c'est-à-dire à madame la reine, à l'infant En Jacques et à l'infant En Frédéric. Aussi peut-on comparer ces trois personnes aux trois rois qui allèrent adorer Notre Seigneur. L'un des rois mages s'appelait Balthasar, l'autre Melchior et le troisième Gaspard. Par Balthasar, l'homme le plus pieux qui naquit jamais, et aussi agréable à Dieu qu'au monde, on peut entendre madame la reine, qui est la plus pieuse, la plus sainte, la plus gracieuse femme qui fût jamais ; l'infant En Jacques peut être comparé à Melchior, qui fut l'homme le plus rempli de justice, de courtoisie et de vérité qui fût jamais ; on peut donc les comparer ensemble puisque l'infant En Jacques possède toutes ces qualités ; quant à l'infant En Frédéric, vous pouvez le comparer à Gaspard, qui était un frais adolescent et le plus bel homme du monde, et sage et droiturier. Donc, ainsi que Dieu voulut conduire ces

trois rois, ainsi conduisit-il ces trois personnes et tous ceux qui les accompagnèrent; et aussitôt, au lieu de l'étoile des mages, il leur donna un vent aussi favorable qu'ils auraient pu le lui demander, et ce bon vent ne les abandonna point jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sains et saufs au port de Palerme.

CHAPITRE XCVII

Comment madame la reine et les infants prirent port à Palerme, et des grands honneurs qu'on leur rendit

Lorsque les habitants de Palerme apprirent que madame la reine et les deux infants étaient là, si la joie fut vive, je ne vous le dirai pas et n'ai pas besoin de vous le dire; car eux et tous les habitants de l'île se regardaient presque comme perdus, et dès ce moment ils se tinrent pour sauvés. Ils envoyèrent à l'instant des courriers par toute la Sicile, et tous les gens de Palerme, hommes, femmes, enfants, sortirent pour se rendre à Saint-George, où ils débarquèrent. Madame la reine, en mettant pied a terre, se signa, leva les yeux au ciel, baisa la terre en pleurant, et puis marcha à l'église de Saint-George, et là fit sa prière, ainsi que les infants. Alors toute la ville de Palerme sortit, et on amena plus de cinq cents montures. On présenta à la reine un palefroi blanc, doux et très beau, et on y plaça les harnais appartenant à la reine. A l'aide des barques on fit aussi sortir des galères deux palefrois qui s'y trouvaient, avec deux autres très richement enharnachés, pour les deux infants; on en sortit aussi trois mules et trois palefrois très beaux de la reine, et ensuite vingt mules et palefrois bien enharnachés aussi, pour les dames et demoiselles qui accompagnaient la reine. On retira encore, soit des galères, soit de l'autre nef où n'était point madame la reine, au moins cinquante chevaux d'Espagne, tous beaux et bons, qui appartenaient aux chevaliers venus avec madame la reine et les infants. Quand tout cela fut débarqué, les barons, les chevaliers, les personnes de distinction de Palerme, les dames, demoiselles et jeunes damoiseaux, vinrent à la reine et lui baisèrent les pieds et les mains; et tous ceux et toutes celles qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle baisaient la terre et s'écriaient: « Bienvenus soient madame la reine et les seigneurs infants! » La joie était si écla bruit des trompettes, des cymbales, de res et autres instruments, était si ret qu'il semblait que le ciel et la terre allaie ler. Madame la reine monta à cheval, le infant En Jacques l'adextra, aussi à che sire Alaymo, messire Jean de Calat messire Mathieu de Termini et bien riches-hommes l'adextraient à pied. P les habitants de Palerme allaient da chantant devant elle, louant et glorifi qui les leur amenait. De l'autre côté de l'accompagnait à cheval l'infant En F puis venaient toutes les dames et de qui l'avaient suivie, et les chevaliers, les personnes de leurs maisons. De te qu'il n'y avait à cheval que la reine et infants et ceux qui étaient arrivés ave que tous les autres allaient à pied. Ils au milieu de cette joie au palais roy avant d'y arriver, la reine désira qu'on à la grande église de l'archevêché, pou grâces à madame sainte Marie : et c ainsi. Arrivés à la porte de l'église, ordonna que personne ne descendit de qu'elle, les deux infants et deux dame lèrent devant l'autel de madame sainte et là ils firent leurs oraisons, puis rem à cheval, et on se rendit avec les mo moignages d'allégresse au palais. On r pied à terre, et la reine entra dans la du palais, qui est une des riches chap monde; là aussi elle et les infants fire oraisons. Ils montèrent ensuite dans l partements, s'appareillèrent et se parèr trompettes sonnèrent, et on se mit à t on envoya aux galères et aux nefs des chissements en telle abondance qu'ils e bien pour huit jours. Que vous dirai fêtes durèrent plus d'une semaine, pen quelle on ne fit que danser et se réjou fut de même dans toute la Sicile.

CHAPITRE XCVIII.

Comment En Raimond Marquet et En Béranger May rent au roi En Pierre pour lui faire savoir que la infants étaient arrivés heureusement à Palerme.

Aussitôt qu'on eut pris terre, et que et les infants eurent été si bien acc conduits au palais, En R. Marquet et E

ger Mayol envoyèrent les deux lins armés en Catalogne, chacun séparément, avec des lettres dans lesquelles ils faisaient savoir le jour où on avait débarqué à Palerme, la manière dont on avait été reçu, le temps qu'on avait eu, et comme quoi tout le monde se portait bien et était plein d'allégresse.

Les deux lins partirent de Palerme et arrivèrent sans encombre en Catalogne, où ils prirent terre à Barcelonne. Là ils trouvèrent le seigneur roi En Pierre, qui avait dit qu'il n'en partirait pas qu'il n'eût reçu de leurs nouvelles. Les lins arrivés à Barcelonne, ces lettres furent remises au seigneur roi. Quand il en eut pris lecture et que les gens des deux lins eurent raconté comment ils étaient arrivés sains et saufs, et l'honorable réception qu'on leur avait faite, le roi fit faire une procession et rendre grâces à notre seigneur vrai Dieu de la faveur qu'il leur avait accordée. Je cesse un instant de vous parler du seigneur roi, pour vous entretenir de madame la reine et des infants.

CHAPITRE XCIX.

Comment madame la reine résolut de tenir les cortès à Palerme; et comment messire Jean de Procida parla dans ces cortès en faveur de madame la reine et des infants; et comment on la déclara reine et dame légitime.

La fête ayant duré bien huit jours à Palerme, et madame la reine, ainsi que les infants, étant bien remis des fatigues de la mer, madame la reine tint conseil avec messire Jean de Procida[1], qui était venu avec elle, et était un des plus savants hommes du monde. Elle appela aussi En Corral Llança, qui l'avait suivie, et autres riches-hommes et chevaliers venus avec elle; les infants En Jacques et En Frédéric furent aussi appelés; le conseil étant réuni, la reine demanda ce qu'elle avait à faire. Messire Jean et autres lui donnèrent le conseil d'écrire à toutes les cités et villes de l'île : qu'elles eussent à envoyer des syndics et des chargés de pouvoirs à Palerme, de manière que, dix jours après la réception des lettres, ils fussent arrivés à Palerme pour assister aux cortès que la reine voulait tenir; et de mander la même chose à tous les riches-hommes et chevaliers de la Sicile. « Puis, ajoutèrent-ils, quand tous seront réunis, vous leur direz ce qu'il convient de leur dire. »

Madame la reine et l'infant En Jacques tinrent cet avis pour bon et le suivirent. Et quand vint le jour convenu, et que tous furent arrivés à Palerme, ils se réunirent, au son de la cloche, dans la grande salle verte, où on avait dressé un siége pour la reine, et d'autres pour les infants et pour les riches-hommes et chevaliers; toutes les autres personnes indistinctement s'assirent par terre, où on avait étendu des tapis.

La nuit précédente, la reine et les infants avaient appelé messire Jean de Procida, et lui avaient fait connaître ce qu'il aurait à dire. Ils le chargèrent de porter la parole pour madame la reine et les seigneurs infants, et de présenter les lettres que le seigneur roi d'Aragon adressait à toute la communauté de Sicile sous forme de proclamation, et celles qu'il écrivait en particulier aux riches-hommes de chaque endroit.

Quand tout le monde fut réuni, la reine se leva et dit : « Barons, messire Jean de Procida va vous parler en notre nom; ainsi, veuillez écouter ce qu'il vous dira, et faites compte que nous vous le disons nous-mêmes »

Elle s'assit alors, et messire Jean se leva; et comme il était un des plus savants hommes du monde, il dit beaucoup de très belles paroles. Entre autres choses il leur dit : « Barons, monseigneur le roi d'Aragon vous salue très chèrement et vous adresse cette lettre, à vous et à toute la communauté de Sicile. Faites-la lire sous forme de proclamation, et quand elle sera lue et que vous saurez ce qu'il vous mande, alors, au nom de madame la reine et des seigneurs infants, je vous dirai ce que j'ai à dire. »

Alors il remit la lettre à messire Mathieu de Termini, qui la prit et la plaça sur sa tête; après quoi, avec grand respect, il baisa le cachet et l'ouvrit en présence de tous; et quand il l'eut ouverte il la lut de manière à ce que chacun pût bien l'entendre.

La substance de cette lettre était : qu'il leur donnait sa bénédiction et leur faisait savoir qu'il envoyait vers eux la reine Constance, sa femme et leur dame naturelle. Il leur disait qu'ils eussent à la tenir pour dame et pour reine, et de lui obéir en tout ce qu'elle com-

(1) Jean de Procida, qui avait puissamment soutenu le roi d'Aragon, fut nommé chancelier du royaume de Sicile.

manderait; qu'il leur envoyait en même temps les infants En Jacques et En Frédéric ses fils, et les leur recommandait; et voulait que, après la reine et lui, ils regardassent et tinssent l'infant En Jacques comme leur chef suprême et seigneur en sa place, et en celle de la reine sa mère; et que, comme il n'était pas possible à la reine d'assister tous les jours et à toute heure au conseil, ils voulussent bien, dans les affaires du conseil ou dans toute autre chose, délibérer et décider de concert avec le seigneur infant En Jacques; qu'à la réserve de ses seuls ordres, ils ne fissent rien sans en avoir reçu autorisation de la reine ou de l'infant, au nom du roi; et qu'ils fussent persuadés qu'ils trouveraient dans ledit infant tant de sagesse qu'ils en seraient tous satisfaits.

La lecture de la lettre étant terminée, messire Alaymo se leva et répondit pour tous: « Madame et reine, soyez la bienvenue; bénie soit l'heure où vous êtes arrivée au milieu de nous, vous et les seigneurs infants; béni soit le roi d'Aragon, qui, pour notre garde et défense, vous a envoyée vers nous. Ainsi nous prions tous Notre Seigneur Dieu, Jésus-Christ, sa benoîte mère et ses bénoîts saints, qu'ils accordent une longue vie au seigneur roi, à vous, madame et reine, et à tous vos infants; qu'il prenne nos jours pour allonger les vôtres; et qu'il prête longtemps votre présence à nous et à tous vos peuples. Et vous, madame et reine, en notre nom et en celui de tous ceux qui ne sont point ici présents, à dater de ce jour nous vous acceptons comme notre dame et reine pour faire et dire tout ce que vous nous ordonnerez; nous acceptons aussi les infants comme devant être nos seigneurs après le seigneur roi; nous acceptons principalement le seigneur infant En Jacques pour chef supérieur et seigneur, au lieu et place du roi et de vous. Et, pour plus ferme garantie, moi, en mon nom et au nom de toute la communauté de Sicile, je jure, par Dieu et sur les saints Evangiles, de tenir et accomplir tout ce que j'ai dit; et ainsi le jureront tous ceux qui sont ici présents, pour eux-mêmes et pour les lieux qui les ont chargés de leur mandat[1]. »

Il se leva, baisa la main à madame la rei et aux infants. Chaque syndic, riche-homn chevalier et notable citoyen imita son exempl après quoi messire Jean de Procida se le pour parler au nom de la reine: « Barons, dit- madame la reine rend grâces à Dieu, et elle vo remercie de la bonne volonté que vous lui av témoignée. Elle vous promet qu'en tout temp tant en général qu'en particulier, elle vous a mera, honorera, secourra de tout son pouvoi ainsi que le feront le seigneur roi et les infant en tout ce qu'elle pourra et qui sera bon e honnête. Voici la prière qu'elle vous fait et l'or dre qu'elle vous donne: « Vous reconnaîtrez à dater de ce jour, vous dit-elle par m voix, l'infant En Jacques pour votre seigneur, à la place du roi son père et de nous-mêmes. Comme il ne nous est pas possible de parcourir les différentes terres du royaume, il visitera lui-même tous ces lieux en bon seigneur; il ira à la guerre et pourvoira à toutes les affaires,

(1) « Le parlement sicilien était déjà régulièrement composé de ses trois chambres ou bras: le bras militaire, le bras ecclésiastique et le bras domanial. Le bras militaire se composait des anciens *commilitones*, ou grands barons et vassaux directs de la couronne; on y joignit successivement, sous les rois aragonais, tous les propriétaires qui pouvaient fonder sur leurs terres un bourg de quarante feux. Cette classe était héréditaire de mâle en mâle par rang de primogéniture. Le bras ecclésiastique comprenait tous les évêques, prélats et abbés commandataires. La suppression de l'emploi entraînait la suppression de la place dans cette chambre. Le bras domanial se composait de tous les fondés de pouvoirs des villes incorporées et terres domaniales. Les délégués ou syndics étaient élus par les soins du conseil municipal de chaque bourg.

« Ce parlement était annuel, et quelquefois il était convoqué extraordinairement. Chaque année, avant sa dissolution, il choisissait quatre membres tirés de chacune de ses trois branches, pour former une espèce de tribunal représentatif du parlement, tribunal composé de douze membres, sous le titre de députés du royaume, fondés de pouvoir du parlement. Cette députation était chargée de la répartition des impôts arrêtés en parlement général, de leur recouvrement, de leur envoi au gouvernement, de la protection des libertés nationales et du droit particulier de faire des représentations au roi, au nom du parlement, et même de s'opposer à l'exécution de toutes les ordonnances royales attentatoires aux prérogatives de la nation.

« Sous Charles V, le parlement cessa d'être annuel et ne fut plus convoqué que tous les quatre ans; mais il resta investi du droit de proposer, pour quatre ans seulement, la nature et la quotité des impôts et d'en faire la répartition.

« Ces formes constitutives furent violées pour la première fois en 1810. Une nouvelle constitution fut promulguée en 1812. Les restaurations de 1814 ont entraîné le renversement de nouvelles constitutions, sans que les peuples aient pu obtenir depuis d'être remis en possession de leurs droits anciens, que les souverains ont usurpés presque par toute l'Europe, au mo ment ou la générosité des nations s'empressait à rétablir par tout leurs trônes renversés. » (Voyez *Documents historiques s les derniers événements arrivés en Sicile*, par J.-A.-C. Buch

ts d'armes comme aux autres faits; car
nts sont d'une si brave maison que ce que
d'eux apprécie par-dessus tout au mon-
t d'être bon homme d'armes. Tels ont été
urs ancêtres, tels ils seront eux-mêmes
qui naîtront d'eux, s'il plaît à Dieu. Il
t donc que vous ayez le plus grand soin
surtout de l'infant En Jacques, qui dé-
va entrer dans vos affaires et dans vos
. L'infant En Frédéric est encore si jeune,
us ne voulons point qu'il soit séparé
, jusqu'à ce qu'il soit plus grand. »
ire Alaymo se leva alors, et, au nom de
épondit à madame la reine et aux infants:
ce que madame la reine ordonne sera, au
ésir de Dieu, ponctuellement exécuté;
e que Dieu, notre seigneur le roi d'Ara-
ns, madame la reine, vos infants, vos
vos sujets, vous en serez tous satis-

essus, la reine les signa, et leur donna
ces et sa bénédiction. Chacun se leva et
a chez soi joyeux et content. Messire
ar remit les lettres adressées à chaque
à chaque riche-homme en particulier.

CHAPITRE C.

. madame la reine et les infants se rendirent par Messine, où se réunit un parlement; et comment rent la nouvelle de la prise du château de Malte par e En Mainfroi Lança.

choses étant terminées, madame la reine
nfants se rendirent par terre, avec leur
gnie, à Messine, à petites journées. En
lieu on leur faisait si grand'fête que
merveille de l'ouïr; et ainsi ils allaient
re et à petites journées, accompagnés
q cents arbalétriers, des cinq cents al-
ares armés, et de tous les chevaliers bien
et leurs chevaux en main. Si bien que
s habitants en avaient grande joie et y
ent grand courage; et il faisait beau à
ut le cortége.

Palerme on leur avait fait grand'fête, on
fit bien plus encore à Messine, sans
omparaison. Ces fêtes durèrent plus de
jours, et pendant ce temps on ne s'oc-
aucun travail. Pendant ces quinze jours
il la nouvelle que le noble En Mainfroi
avait pris le château de Malte, qui s'é-
tait rendu à lui sous sa bonne merci; et cette nouvelle augmenta encore les plaisirs de la fête. Madame la reine et les infants en furent remplis de joie; et ils avaient bien raison d'être joyeux, car c'est un château très royal et très fort. Et ce château et cette île séyent aussi bien à l'île de Sicile que le fait la pierre précieuse à la bague.

Les fêtes une fois terminées, madame la reine convoqua dans la ville de Messine un parlement composé de gens de la cité, de la plaine de Melazzo et de la côte jusqu'à Taormino. Quand tous furent assemblés, messire Jean de Procida parla au nom de la reine et des infants, et dit beaucoup d'excellentes paroles, et donna à tous grand confort et grande joie; si bien que tout le monde se retira fort satisfait de madame la reine et des infants.

CHAPITRE

Comment le seigneur roi En Pierre, après le départ de la reine et des infants, avait résolu de ne point quitter Barcelonne qu'il n'eût reçu de leurs nouvelles, lesquelles lui étaient arrivées promptement.

Lorsque madame la reine et les infants eurent mis à la voile de Barcelonne, le seigneur roi de Majorque demeura huit jours avec le seigneur roi d'Aragon, aussi bien que tous les riches-hommes et barons; après quoi le seigneur roi de Majorque prit congé du seigneur roi d'Aragon et s'en retourna à Perpignan, avec le comte d'Ampurias et En Dalmau de Rocaberti, qui sont ses voisins. Ensuite partirent tous les riches-hommes de Catalogne et d'Aragon. Mais le seigneur roi resta à Barcelonne, parce qu'il avait à cœur de ne point s'éloigner qn'il n'eût reçu des nouvelles de madame la reine et des infants. Et il le fit ainsi. Je vous ai dit plus haut comment il reçut des nouvelles par les deux lins armés; aussitôt il en écrivit au seigneur roi de Majorque et à tous ses riches-hommes et aux cités et royaumes, afin qu'ils fissent des processions et rendissent grâces à Dieu.

CHAPITRE CII.

De l'entrevue du seigneur roi d'Aragon avec le roi de Castille don Sanche, où le seigneur roi d'Aragon voulut connaître les intentions du roi don Sanche, qui furent de le seconder contre qui que ce fût au monde.

Ayant reçu ces bonnes nouvelles, le roi parcourut ses royaumes et alla visiter le roi de Castille son neveu, qui, sachant qu'il se trouvait en Aragon, lui avait fait dire le désir qu'il avait de le voir. Il y consentit ; ils se virent à Farisa, et là ils se fêtèrent grandement l'un l'autre, et le roi de Castille surtout montra bien de la joie de voir son oncle.

Après les fêtes, le seigneur roi d'Aragon le prit en particulier dans une chambre et lui dit : « Mon neveu, vous avez appris, je pense, comment l'Eglise a, contre toute raison, rendu sentence contre nous [1]. Et cela est arrivé parce que le pape est Français, et vous pensez bien qu'étant de la même nation que le roi Charles il lui donne toute aide et toute faveur; vous pouvez vous en convaincre dès ce moment, puisque, avant de nous avoir cité, il nous a déjà condamné. D'un autre côté, le roi de France, notre beau-frère, lié avec nous par de forts engagements, a cependant promis aide et appui au roi Charles, son oncle. Il avait déjà d'ailleurs bien fait voir ce qu'il avait dans l'âme, en accompagnant contre nous le roi Charles à Bordeaux, suivi de douze mille cavaliers armés. Je tiens donc pour certain que je vais avoir à soutenir une guerre et contre l'Eglise et contre la France, et je désire savoir de vous-même en quelles intentions vous êtes à cet égard. »

Le roi de Castille lui répondit : « Mon oncle, tout ce que vous venez de me dire, je le savais déjà comme une chose certaine, et c'est une des causes qui m'ont fait vous demander cette entrevue. Je n'ignore pas que vous avez envoyé des messagers, et je crois bien qu'ils vous apporteront des nouvelles de guerre. P seigneur et oncle, je vous promets, en nos engagements réciproques, enga que je vous confirme même aujourd'h serment et hommage de bouche et de que je ne vous faudrai ni de ma person toutes mes terres, et que vous m'aurez de tout mon pouvoir contre qui que ce monde. Aussitôt que vos envoyés se retour, faites-moi connaître les nouvell vous apporteront; et si c'est la guerr vous apportent, nous nous disposero guerre. Il me semble qu'en réunissant vo et les nôtres, celles du roi de Majorqu roi de Portugal, nous pouvons bien n fendre contre eux; et je pense même nous conduisons la guerre avec vigueu pourrons recouvrer promptement la Na et même aller au-delà. Ainsi, seigneur e ayez bon espoir et soyez joyeux et cont

Et certes il disait vérité; car si ces qua d'Espagne qu'il désignait, et qui sont chair et même sang, étaient bien unis, i raient à craindre aucune autre puissa la terre.

En entendant ainsi parler son neve de Castille, le seigneur roi d'Aragon se baisa plus de dix fois, et lui dit : « Mon je n'attendais pas moins de vous. Je s satisfait, et je vous rends mille grâce bonne offre que vous me faites, et j'ai vous que vous le ferez comme vous le

Après cet entretien, ils se séparèrent rent congé l'un de l'autre, aussi affectueu que père et fils peuvent le faire. Le roi tille retourna dans son royaume, et le r ragon en fit autant. Il ne voulut rien f nouveau avant le retour des messager avait envoyés au pape et au roi de F Laissons là le roi d'Aragon, et parlons de France, du roi Charles et du cardin

(1) Le pape Martin IV (Simon de Brion) avait fulminé une excommunication contre Pierre III, le 18 novembre 1282, après les vêpres siciliennes et l'expédition de Sicile. Il la renouvela en 1283, en déclarant Pierre III déchu du trône, en publiant une croisade contre lui et en donnant l'investiture du royaume à Charles de Valois, deuxième fils de Philippe-le-Hardi et neveu de Pierre par Élisabeth sa mère. Pierre III, sûr de ses sujets, s'émut peu de sa déchéance et prit par ironie le titre de « Soldat aragonais, père de deux rois et maître de la mer. »

(1) Sanche VII, roi de Navarre, un des vainqueurs (Navas de Toloza), se voyant sans enfants, avait adop son successeur son neveu Thibaut, comte de Ch fils de Blanche sa sœur. Malgré les réclamations de le-Conquérant, qui fit valoir une adoption subsé sa faveur, Thibaut devint roi de Navarre en 1234 fille du second fils de Thibaut et héritière de la avait été mariée en 1275 à Philippe, fils de Philippe et quoique ce mariage ne fût solennisé qu'en 1284, à bas-âge de Jeanne, la Navarre n'en était pas moins un annexe de la couronne de France.

CHAPITRE CIII.

at le roi de France et le roi Charles décidèrent d'en- monseigneur Charlot, le plus jeune fils du roi de e, avec le cardinal, vers le pape. pour qu'il lui fît don yaume d'Aragon; ce que le pape Martin, né Français, ccorda.

rsque les fêtes qu'on faisait à Toulouse le roi de France et pour le roi Charles fu- terminées, ils se réunirent avec le cardinal, monseigneur Philippe et avec monseigneur les, tous les deux fils du roi de France, voir ce qu'ils auraient à faire. Il fut dé- que le roi Charles se rendrait avec le inal auprès du pape, et qu'ils amèneraient eux le plus jeune fils du roi de France, né Charles, afin que le pape fît don à celui- i royaume d'Aragon et lui en posât la cou- e sur la tête. Ainsi fut-il fait; ce qui fut pénible à monseigneur En Philippe, son , qui était plus attaché au roi d'Aragon, ncle, qu'à homme du monde, après son ; mais quant à monseigneur Charles, il it, en aucun temps, porté nulle affection maison d'Aragon.

roi de France retourna à Paris, et le roi es et le cardinal, emmenant avec eux eigneur Charlot, s'en allèrent à Rome er le pape. Aussitôt leur arrivée, le pape a le royaume d'Aragon à monseigneur lot et lui en mit la couronne sur la tête; at cour plénière et on fit de grandes ré- ances. On peut citer à ce propos ce dicton talogne; quand quelqu'un dit : « Je vou- bien que ce lieu fût à vous; » l'autre ré- : « Il paraît qu'il ne vous coûte pas beau- . » Et ainsi le peut-on dire du pape : qu'il sait bien que le royaume d'Aragon ne lui it pas cher, puisqu'il en faisait si bon hé. Et ce fut bien de toutes les donations nation faite pour le plus grand malheur hrétiens.

and tout cela fut fait, monseigneur Char- tourna en France avec son père, et le car- les accompagna, et le roi de France fit le fête pour leur arrivée; ce que ne fit pas eigneur Philippe, qui dit : « Qu'est-ce, mon ? on prétend que vous vous faites appeler Aragon? — Cela est vrai, répondit Char- : suis en effet roi d'Aragon. » Et Philippe pondit : « Sur ma foi! mon frère, vous oi du chapeau de la façon du cardinal. Quant au royaume d'Aragon, jamais vous n'en aurez un seul point; car notre oncle le roi d'Aragon en est roi et seigneur; et il est plus digne de l'être que vous, et il le défendra contre vous de telle sorte que vous pourrez bien apprendre que vous n'avez hérité que du vent. »

Ces deux frères eurent là-dessus de grandes altercations, et la chose eût été poussée bien plus loin si ce n'eût été de leur père le roi de France qui les sépara. Les fêtes écoulées, le cardinal dit au roi de France, de la part du pape, qu'il eût à se disposer à marcher en personne contre le roi d'Aragon, pour mettre en possession de ce royaume son fils, qui en avait été couronné roi. Et le roi de France lui répondit : « Faites-nous apporter de l'argent, cardinal, et faites prêcher de tous côtés la croisade; et laissez-nous le soin du reste. Nous saurons bien nous pourvoir de marins et de troupes de terre; nous ferons construire cent cinquante galères; nous aurons soin de préparer tout ce qui est nécessaire à cette expédition, et nous vous promettons, foi de roi! que, de ce mois d'avril en un an, nous serons entrés sur les terres du roi d'Aragon avec toutes nos forces. »

Là-dessus, le cardinal et Charlot, roi du chapeau, furent très joyeux et satisfaits de ce qu'avait dit le roi de France. Il en fut de même du roi Charles, qui était resté auprès du pape, et pourchassait de toutes parts pour se procurer de la cavalerie et d'autres troupes avec lesquelles il pût se rendre à Naples et de là se porter contre la Sicile. Laissons-les là, à faire de tous côtés leurs efforts, et parlons des messagers que le roi d'Aragon avait envoyés au pape et au roi de France.

CHAPITRE CIV.

Comment les messagers du seigneur roi d'Aragon furent mal accueillis par le Père apostolique; et de la dure réponse qu'ils eurent de lui et du roi de France.

Les messagers du roi d'Aragon, étant partis de Barcelonne, allèrent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent auprès du pape. Assurément vous avez vu dans d'autres temps des envoyés du roi d'Aragon mieux reçus que ne le furent ceux ci à la cour du pape; toutefois ils s'en soucièrent peu, et se présentèrent devant le pape et lui dirent : « Saint-Père, le seigneur roi d'Aragon

vous salue, vous et votre collége, et il se recommande à votre grâce. »

Le pape et les cardinaux se turent, sans daigner faire aucune réponse. Les messagers, voyant qu'on ne répondait point à leur salutation, reprirent ainsi : « Saint-Père, le seigneur roi d'Aragon vous fait dire par nous qu'il s'émerveille grandement que Votre Sainteté ait donné sentence contre lui, et que vous vous soyez si fortement avancé contre lui et son royaume sans avoir fait préalablement la moindre citation; c'est vraiment là une chose merveilleuse. Et il est tout prêt, Saint-Père, à se soumettre à votre pouvoir et à celui des cardinaux, en s'engageant à faire droit au roi Charles et à tout autre qui aura quelque réclamation à faire contre lui; et il est prêt à le signer et à le faire signer par cinq ou six rois chrétiens, qui se porteront garants envers votre cour et Votre Sainteté qu'il fera droit à toutes les justes réclamations qui lui seront faites par le roi Charles et par tout autre. Ainsi donc il requiert et supplie Votre Sainteté et tous les cardinaux d'être ouï dans son droit, et que vous révoquiez la sentence portée contre lui, sentence qui, sauf votre honneur, est comme non avenue. Si, par aventure, il ne se conformait pas à l'engagement qu'il offre de prendre, alors, en qualité de Saint-Père, vous serez autorisé à procéder contre lui; et certes ce n'est pas lui qui se déroberait à ses engagements; et la sainte Eglise ne saurait dire qu'il l'ait jamais fait. »

Les messagers se turent à cette parole, et le pape répondit : « Nous avons bien entendu ce que vous venez de dire, et nous vous répondons, que nous ne reculerons en rien dans ce que nous avons fait; car, dans tout ce que nous avons décidé contre lui, nous avons procédé avec justice et avec raison. » Et là-dessus il se tut.

L'un des messagers, qui était chevalier, se leva alors et dit : « Saint-Père, je m'émerveille grandement de la dure réponse que vous nous faites. On voit bien que vous êtes de la même nation que le roi Charles, et que ses paroles sont écoutées, approuvées et soutenues bien différemment de celles du roi d'Aragon, qui, sans aide ni secours de l'Eglise, a plus fait pour l'agrandissement de la sainte Eglise que depuis cent ans ne l'avaient fait tous les rois du monde. Et il lui aurait conquis bien davantage encore, si ces mêmes indulgences c donnez contre lui vous les eussiez acc ceux qui lui seraient venus en aide dan barie. Et c'est la dure réponse que vous alors qui le décida à en partir, ce qui grand dommage pour la chrétienté. Ai Saint-Père, pour l'amour de Dieu, ad la réponse que vous nous donnez. »

Le pape répliqua : « Voici notre répon que nous ne changerons rien à ce qui e

Là-dessus les envoyés se levèrent t semble et dirent : « Saint-Père, voici de d'où il constate que nous avons pouvoi gner, au nom du seigneur roi d'Arago ce que nous avons dit. Nous vous prio qu'il vous plaise de prendre son enga signé. — Nous n'en prendrons rien, r le pape. »

Aussitôt les quatre envoyés se pou d'un notaire et dirent : « Saint-Père, ain puisque telle est votre réponse, au n seigneur roi d'Aragon, nous faisons a votre sentence au vrai Dieu notre Seign est notre seigneur à tous, ainsi qu'au bi reux saint Pierre; et nous requérons ce ici présent de dresser acte de cet appel.

Le notaire se leva, reçut la déclaratio pel et en dressa un acte authentique. Père, ajoutèrent les envoyés, nous pe encore au nom du roi d'Aragon, et nous ne pouvons attendre de vous aucune nous vous déclarons que tout le mal qu les siens pourront commettre en sa d doit retomber sur votre âme et sur l'â tous ceux qui vous ont donné un tel c et que l'âme du roi d'Aragon et de t siens n'en souffriront aucunement; ca sait bien que rien de ce qui s'y fera ne être imputé à faute à lui ou à ses gens. N rédigez-nous un autre acte de cette d tion. » Et ainsi le fit-il sur-le-champ présence.

Le pape répliqua : « Nous avons sévi ment contre votre roi. Et sachez comm certaine, que celui qui ne le croit pas es dit et excommunié; car chacun sait, savoir, que de la cour du pape ne sortit une seule sentence qui ne fût juste. Il e de toute vérité que celle ci aussi est p ment juste; et ne le fût-elle pas, n changerions rien; ainsi, retirez-vous. »

ıvoyés s'éloignèrent du pape fort mé-
, et retournèrent en Catalogne au sei-
ıi, et lui rendirent compte de tout ce
avait été dit aussi bien que de ce qu'ils
dit et fait eux-mêmes. Le seigneur roi
s yeux au ciel, s'écria : « Seigneur Dieu
je me recommande entre vos mains
mes peuples, et je me soumets à votre
ıt. »
rous dirai-je? si les messagers envoyés
lu pape rapportèrent de mauvaises ré-
ceux qui avaient été auprès du roi de
en reçurent de tout aussi mauvaises, et
rent pareillement. Et quand ils se furent
s devant le roi et lui eurent fait le rap-
leur mission, il répondit : « Maintenant,
rive ce qu'il pourra ; pourvu que Dieu
e nous, nous n'avons rien à craindre
puissance. »
veux plus vous parler de ces messages ;
trop à faire si je voulais vous racon-
ces détails ; il me suffit de vous en
ı le sommaire et la substance. Je reviens
'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE CV.

**l'amiral En Roger de Loria déconfit trente-six ga-
n battit et prit vingt-cinq qui étaient sorties de Na-
e huit comtes et six autres seigneurs bannerets,
ention de débarquer à Cefalù.**

avez vu comment ı amiral En Roger de
près s'être rendu maître de Lipari,
ıvoyé deux lins armés et deux bar-
mées, pour avoir nouvelle de ce qui se
A peu de jours de là ces bâtiments re-
chacun en particulier, et annoncèrent :
nte-six galères étaient sorties de Naples
ı grand nombre de comtes et de barons ;
remorquaient un si grand nombre de
, qu'on y comptait bien au-delà de trois
ıevaux ; et qu'une nombreuse cavalerie
es rejoindre par terre jusqu'à Amantea.
ıvalerie allait se faire débarquer à Ce-
ause du château de ce nom, un des forts
ıx de Sicile, et qui tenait encore pour le
rles ; mais la cité, qui est bâtie au pied
ontagne, ne tenait pas pour lui, et ils
ıt pour s'emparer de la cité de Cefalù et
les forces dans le château. Après avoir
ıé la cavalerie, ils devaient retourner à
ı et renouveler leurs voyages jusqu'à
ce qu'ils eussent tout transporté. Certainement ils eussent fait ainsi si Dieu n'y eût mis ordre, et en bonne foi ils furent bien près de causer de grands dommages à la Sicile.

L'amiral En Roger n'eut pas été plus tôt instruit de cette nouvelle, qu'il fit sonner les trompettes et réunit tous ses gens à la poupe des galères. Là il leur raconta tout ce qu'il avait appris, les harangua et leur dit beaucoup de belles paroles, et, entre autres choses : « Barons, vous avez appris que madame la reine d'Aragon était arrivée en Sicile et avait amené avec elle les infants En Jacques et En Frédéric, ce dont nous devons tous avoir grande joie et grande allégresse. Il faut donc faire en sorte qu'avec l'aide de Dieu nous nous emparions de ces galères et de ces gens qui s'en viennent pleins d'un tel orgueil. Chacun peut s'imaginer que là où sont huit comtes et six autres seigneurs bannerets, là doit se trouver orgueil et aussi puissance. Il faut donc aujourd'hui redoubler aussi de courage ; car, sur ma foi ! il y aura grand honneur pour nous tous à nous battre avec gens si valeureux. » Tous à ces mots s'écrièrent : « Allons, allons ! le jour nous semble une année, jusqu'à ce que nous soyons aux prises avec eux. »

La trompette sonna aussitôt et tous s'embarquèrent, allèrent à la bonne heure et firent route vers Stromboli, et de Stromboli s'abritèrent dans une cale de la Calabre, et arrivèrent en droiture à Amantea ; de Stromboli ils se dirigèrent vers Scimoflet[1], puis à Sentonnocent[2], à Cetraro, à Caustrecuch[3] et à Maratea. Lorsqu'ils furent à la hauteur de la cité de Policastro, ils aperçurent du cap Palinure la flotte des comtes. A peine l'eurent-ils aperçue qu'ils s'écrièrent tous : « Aur! aur ! » Ils se formèrent en bel ordre de bataille et marchèrent sur leurs ennemis. En voyant arriver la flotte de l'amiral En Roger, enseignes déployées, les comtes, soyez-en sûrs, en éprouvaient une grande joie ; mais s'ils en ressentaient un grand plaisir, les chiourmes des galères n'en avaient pas autant. Il leur fallut cependant manœuvrer comme des forçats, car ils n'osaient désobéir aux ordres qu'il plaisait aux comtes et aux autres barons de leur donner. Ainsi tout prêts à

(1) Je ne puis retrouver ce nom.
(2) Même remarque.
(3) Même remarque.

combattre, ils se portèrent en avant ; et si jamais on vit gens attaquer avec vigueur, ce fut bien eux. Au milieu de la mêlée, il fallait voir les coups tomber partout, et manœuvrer les arbalétriers catalans enrégimentés ; et croyez bien qu'il n'y avait aucun de leurs traits qui portât à faux. Que vous dirai-je? c'est une rude entreprise de vouloir lutter contre le pouvoir de Dieu, et Dieu était avec l'amiral et avec les Catalans et Latins qui l'accompagnaient. Rien n'y valut, haut parage ni éclat ; les Catalans y déployèrent une telle vigueur que les galères des comtes furent vaincues. Celles seules qui purent se dégager de la mêlée se sauvèrent. Il y eut onze galères qui purent s'échapper ; mais si maltraitées qu'elles n'avaient lieu ni loisir de crier *Laus Domino*, et qu'elles ne songèrent qu'à la fuite. L'amiral les voyant s'éloigner détacha six de ses galères à leur poursuite, et elles les suivirent jusqu'au château de Pisciotta. Là elles s'échouèrent, mais il se trouva tant de chevaliers à cet endroit de la côte qu'on ne put en prendre aucune ; autant valut toutefois, car ces chevaliers, dont les seigneurs étaient sur les galères, s'écrièrent en les voyant : « Ah ! traîtres, comment avez-vous pu abandonner de si honorables chevetains que ceux qui se trouvaient sur les galères? » et en disant cela ils les exterminèrent tous.

L'amiral, avec ses galères, redoubla d'efforts, et tous s'écrièrent : « Aragon ! Aragon ! à l'abordage ! à l'abordage ! » et ils s'élancèrent sur les galères. Tous ceux qui furent trouvés sur les ponts furent mis à mort, à l'exception des comtes et des barons qui avaient échappé vivants du combat et qui se rendirent à l'amiral. Ainsi l'amiral fit prisonniers les comtes, barons et autres gens des vingt-cinq galères qui n'avaient pas été tués, et s'empara des galères et de tout ce qu'elles contenaient ; et il envoya ensuite vers les barques qui transportaient les chevaux. On les prit toutes et il n'en échappa peut-être pas dix ; et ces dix s'étaient échappées au moment le plus chaud de l'action et s'étaient réfugiées au château de Pisciotta. L'amiral fut très satisfait de s'être ainsi rendu maître des vingt-cinq galères qui étaient restées, ainsi que des barques et lins, et de plus de tous les comtes et barons, à l'exception du comte de Montfort, d'un frère de ce comte, et de deux de ses cousins germains qui se laissèrent tailler en pièces plutôt que de consentir à se rendre. Ils firent bien en cela, car ils savaient trop qu'aussi bien n'auraient-ils pu échapper, et qu'ils auraient très certainement perdu la tête s'ils eussent été pris vivants. Mais tous les autres comtes et barons se rendirent à l'amiral.

Après ce succès l'amiral fit route vers Messine, d'où il envoya sans délai un lin armé en Catalogne au seigneur roi, et un autre en Sicile à madame la reine et aux seigneurs infants. Si la joie fut vive en l'un et l'autre lieu, c'est ce que vous n'avez pas besoin de me demander, car chacun de vous peut bien l'imaginer. Vous pouvez vous imaginer aussi combien eurent de profit tous les gens de la flotte du roi d'Aragon. Ils gagnèrent tous tellement, du plus grand au plus petit, que ce serait une grande affaire de le dire. L'amiral laissa à chacun tout le pourchas qu'il avait pu faire, et c'était par de semblables concessions qu'il doublait leur courage. Il imita en cela ce que le roi avait fait pour les dix galères de Sarrazins qu'En Corral Llanç avait déconfites, ainsi que vous l'avez précédemment entendu. Ainsi donc, tout amiral, chef ou commandant d'hommes d'armes, doit faire tous ses efforts pour tenir toujours en joie et en richesse tous ceux qui sont avec lui. En leur enlevant le gain qu'ils peuvent faire, on leur enlève le courage, et à l'occasion cela se retrouve. Bien des chefs se sont perdus, d'autres se perdront encore, faute de largesse et de générosité, tandis que ceux qui ont ces qualités leur ont dû souvent leurs victoires et leurs honneurs.

Remplis de joie, comme vous venez de l'apprendre, ils arrivèrent à Messine ; et si jamais on fit fête, ce fut là, car jamais fête plus grande ne se donna dans ce monde. Les seigneurs infants En Jacques et En Frédéric sortirent à cheval, et se rendirent avec beaucoup de personnes de distinction à la Fontaine-d'Or, et toute la ville de Messine y accourut. Lorsque l'amiral aperçut les infants, il monta sur une barque qui le porta à terre. Il s'approcha du seigneur infant En Jacques et lui baisa la main ; mais le seigneur infant le baisa sur la bouche. Il en fut de même du seigneur infant En Frédéric. L'amiral dit au seigneur infant En Jacques : « Seigneur, quels ordres avez-vous à me donner? — Retournez à bord de vos galères

›s réjouissances, allez ensuite saluer le
puis allez faire votre révérence a ma-
reine ; et ensuite nous nous entendrons
ns et avec notre conseil sur ce que vous
faire. »
iral retourna donc aux galères et fit
· ses fêtes. Toutes les galères, barques
ont on s'était emparé furent tirées poupe
it et enseignes traînantes. Quand on
nt la douane, on poussa de grands cris
s *Domino*, et tout Messine répondit à
, de telle manière qu'il semblait que le
la terre allaient s'abîmer. Après cela
descendit à la douane, entra au palais,
re sa révérence à madame la reine,
ois fois la terre devant elle, avant de
ber, et puis lui baisa la main.
me la reine le reçut avec joie et avec la
e chère du monde ; et comme il était
e sa révérence à madame la reine, il
si faire sa révérence à dame Bella sa
t sa mère, en pleurant de bonheur, le
plus de dix reprises. Elle le pressait si
ent qu'on ne pouvait l'arracher de ses
afin la reine se leva et alla les séparer ;
oi l'amiral, avec la permission de ma-
reine et de dame Bella sa mère, se
ns son logement, où on lui fit de belles
fit placer les comtes et les barons au
de Matagrifon [1], et les fit bien enfer-
ons grésillons [2], et y ordonna de sûrs
quant aux chevaux, au nombre de trois
les fit remettre à l'infant En Jacques,
'il en disposât ainsi que bon lui sem
Mais au lieu de les envoyer dans ses
le seigneur infant En Jacques en donna
l'amiral, et distribua les autres aux
barons, chevaliers et notables citoyens,
garder un seul pour son usage, à l'ex-
de quatre beaux palefrois qui s'y trou-
t dont il fit présent à son frère l'infant
éric.
cela fait, le seigneur infant En Jacques
on conseil au palais. L'amiral y fut
ainsi que toutes les autres personnes
posaient le conseil. Et quand tous fu-

rent réunis, madame la reine envoya dire au seigneur infant En Jacques de se rendre avec son conseil en sa présence ; et tous s'y rendirent. Et quand ils furent devant la reine, elle lui dit : « Mon fils, je vous prie, pour l'amour de Dieu, avant que vous preniez aucun parti sur les prisonniers, de faire mettre en liberté tout ce qui s'y trouve de la principauté, ou de la Calabre, ou de la Pouille, ou des Abruzzes, et de les renvoyer chacun chez eux, ainsi que l'a fait le seigneur roi votre père pour ceux qui avaient été pris à Catona et à la déconfiture des galères de Nicotera ; car, croyez-le bien, mon fils, votre père, vous et moi, nous pouvons être assurés qu'aucun d'eux ne marchera volontairement contre nous ; et s'ils le font, c'est qu'ils y sont forcés, n'ignorant pas qu'ils sont nos sujets. Et si on pouvait ouvrir le cœur de chacun d'entre eux, on y trouverait certainement écrit le nom de notre aïeul l'empereur Frédéric, celui de notre père le roi Mainfroi, le nôtre et celui de vous tous ; ce serait donc un péché que de faire périr ces gens-là quand ils tombent en notre pouvoir. — Madame, lui répondit l'infant, il sera fait ainsi que vous commandez. » Et aussitôt, en présence de la reine, le seigneur infant En Jacques donna ordre à l'amiral de le faire ainsi, et l'amiral répondit que leurs ordres seraient exécutés.

Je n'ai pas besoin d'ajouter autre chose, sinon qu'on se conforma exactement aux mesures prises à l'égard des autres par le seigneur roi ; et le grand renom et le grand los de la bonté et de la piété de madame la reine s'en répandit par tout le pays et par tout le monde.

Cette demande ainsi octroyée, le seigneur infant et son conseil allèrent tenir leur délibération dans la salle accoutumée pour tous les conseils ; et il fut arrêté qu'en ce qui concernait les comtes, barons ou chevaliers, on ne déciderait rien sans l'assentiment du seigneur roi d'Aragon ; et qu'on armerait sans délai une galère sur laquelle on expédierait au seigneur roi en Catalogne des messagers qui lui porteraient le nom de tous les prisonniers ; puis le seigneur roi en déciderait ce que bon lui semblerait. Ainsi qu'il fut convenu, ainsi fut-il exécuté ; la galère fut armée et expédiée de Messine. Je cesserai de vous parler ici de la galère, et vous entretiendrai d'un autre fait qui ne doit pas être passé sous silence.

au construit par Richard-Cœur-de-Lion, près de
l'époque de son voyage en Terre-Sainte, pour te-
ect quelques Grecs de Sicile. Ce mot est composé
er, tuer, et *Griffon*, qui désigne les Grecs dans no-
ngue. Il en existait un du même nom en Morée.
ue l'on mettait aux mains des prisonniers.

CHAPITRE CVI.

Comment messire Augustin D'Availles, Français, alla avec vingt galères du prince de Matagrifon à Agosta, laquelle il prit et saccagea; et comment le commandant de ces vingt galères s'enfuit à Brindes, par la grande peur qu'il eut d'En Roger de Loria.

Il est vérité que, pendant que cette flotte des comtes était ainsi traitée à Naples, un riche-homme nommé messire Augustin D'Availles, qui était Français et fort puissant, conçut le dessein de faire à lui seul quelque coup d'éclat qui tournât à l'honneur de lui et des siens, et qui pût être agréable au roi Charles, en faveur de qui il était parti de France. Il se présenta au prince et lui dit : « Prince, je sais que vous avez à Brindes vingt galères ouvertes en poupe. Veuillez les faire armer; et quand toutes seront prêtes, faites courir le bruit que vous voulez m'envoyer en Morée avec de la cavalerie, et mettez-y du monde, de gré ou de force; et moi, avec trois cents hommes à cheval, tous de mon pays et de mes parents, je monterai avec de bons chevaliers sur les galères; vous me ferez conduire en Sicile, à Agosta[1], où se trouve un bon port et un bon et beau château que j'ai tenu pour votre père. Le roi d'Aragon ne songe point à le faire garder et la ville a de mauvaises murailles. J'y serai bientôt entré avec les chiourmes des galères; et ainsi nous attaquerons la Sicile d'un côté tandis que le comte de Brienne, le comte de Monfort et les autres comtes qui sont allés à Cefalù l'attaqueront d'un autre : de cette manière nous mettrons toute l'île à feu et à sang et nous reconforterons tous les châteaux qui tiennent encore pour vous. Tandis qu'En Roger de Loria est hors de Sicile nous pourrons faire en toute sûreté cette expédition que j'ai conçue. »

Que vous dirai-je ? Le prince, qui connaissait messire Augustin D'Availles pour un excellent chevalier et un homme très expérimenté, crut ce qu'il lui disait et lui octroya sa demande; et, ainsi qu'il l'avait conçu, ainsi l'exécuta-t-il.

Tandis que l'amiral était à Lipari tout fut disposé; ils partirent de Brindes, arrivèrent à la ville d'Agosta, l'attaquèrent, la prirent et la saccagèrent. Quand ils eurent pris terre ils demandèrent dans quel état se trouvait l'île de Sicile; et quelques hommes qu'ils avaient à Agosta le dirent au capitaine des galères faisait cette question et qui était de Brind mais les Français arrivaient avec un tel org qu'ils ne se souciaient de prendre aucune inf mation et ne songeaient qu'à brûler et à détru la ville. Le commandant des galères toutefo qui avait toujours la terreur panique d'En Ro de Loria empreinte au fond du cœur, deman tout secrètement des nouvelles, et ceux q interrogea lui répondirent : « Seigneur, so certain qu'il y a aujourd'hui trois jours que l miral est venu à Messine. » Et ils lui racontèr toute l'affaire. Aussitôt le capitaine des gall alla trouver messire Augustin D'Availles et dit : « Messire Augustin, si vous le trou bon, cette nuit, avec les galères, j'irai Calabre et je prendrai la troupe que je trou rai sur la plage de Pentedattile et que le pri vous aura envoyée; ainsi vous serez mieux condé; car moi ici avec les galères je ne v serais d'aucune utilité. » Les Français s des gens qui ne connaissent rien aux affai de mer, et croient tout ce qu'on veut bien l dire là-dessus. Aussi messire Augustin lui pondit-il, qu'il pouvait s'en aller à la bo aventure, mais qu'il eût à être promptement retour. Je n'ai plus besoin de m'arrêter à v parler de son départ; car si messire Augu parlait à l'aventure, ce n'était pas à un pa seux qu'il parlait. Cependant messire Augu D'Availles fit fort bien de lui donner autorisa de partir, car s'il ne la lui eût pas donnée, le ca taine n'en serait pas moins parti cette nuit mê sachant bien, puisque les choses se passa comme on le lui avait raconté, qu'ils éta venus à la male heure. Il débarqua donc to les provisions et tout ce qui appartenait chevaliers, et pendant la nuit il mit en m N'allez pas croire qu'il se souciât d'aborde la plage de Pentedattile, mais il regagna pidement[1] la haute mer, fit voile vers la delle Colonne et ne s'arrêta que quand il fut rivé à Brindes. Là il laissa les galères dev l'arsenal; chacun alla où bon lui sembla; et y en a encore quelques-uns vivants, soyez qu'ils fuient encore.

Laissons-les à présent qu'ils ont mis galères en lieu bon et sûr, et revenons au

(1) Entre Syracuse et Catane.

(1) *En rendo.* Le vieux mot français *randon*, rapidité même origine.

ıfant En Jacques et à l'amiral En Roger
a.

CHAPITRE CVII.

messire Augustin D'Availles fut pris, après avoir été vaincu par le seigneur infant En Jacques.

que le seigneur infant et l'amiral eurent
que messire A. D'Availles avait ravagé
é Agosta, le seigneur infant En Jacques
ır sa bannière avec bien sept cents hom-
cheval et trois mille almogavares et un
ombre de gens à pied de Messine, et il
en droite ligne sur Agosta. L'amiral fit
tout son monde sur les galères; et il n'é-
besoin de les prier beaucoup ni de les for-
ils s'embarquaient en toute hâte à qui
nieux avec joie et satisfaction. Aussitôt
rent embarqués, ils allèrent au port d'A-
se hâtèrent de monter à la ville sans at-
'infant; et il fallait voir les beaux faits
qui se faisaient parmi les rues! Que vous
? Il y avait tel coup de dard lancé de la
ın almogavare qui perçait d'outre en
ɔmme et cheval, à travers les armures,
s tout. Et il n'est pas douteux que l'a-
les eût tous mis en déroute et tués ce
ne; mais il était nuit au moment où
s'engagea, et ils furent obligés d'aban-
cette joûte. A la pointe du jour le sei-
fant arriva avec son ost devant le châ-
assiégés montèrent en telle hâte dans
au qu'ils ne purent y introduire ni
ni vivres, même pour trois jours; aussi
lèrent-ils comme perdus. Là-dessus le
infant commanda l'attaque; et si ja-
vit attaquer vigoureusement force
ɔrce, ce fut bien là. Le château est
le plus fort que je connaisse en plaine.
té on ne peut le regarder comme tout-
plaine, car il est sur une côte fort éle-
leux côtés au-dessus de la mer; d'un
lessus de la mer qui forme son port,
e au-dessus de la mer de Grèce [1]; et
ıe pouvait assurément le prendre avec
a lance. Aussi le seigneur infant En

sienne. Agosta est sur une langue de terre qui
la direction du nord au sud, et dont un côté
un port en serrant la mer le long de la côte de
t l'autre est battu par la mer Ionienne.

Jacques fit-il dès le lendemain dresser deux trébuchets qu'on sortit des galères. Messire A. D'Availles se voyant dans cette dangereuse position se tint pour complétement déconfit, ayant déjà perdu plus de cent chevaliers et un grand nombre de gens de pied, et n'ayant plus de provisions. Il envoya donc deux chevaliers au seigneur infant pour implorer sa merci et le prier de le laisser sortir et de le faire transporter en Calabre, s'engageant à ne jamais prendre les armes contre lui.

Le seigneur infant, mû d'une honnête compassion, de l'amour de Dieu et de pure gentillesse, répondit qu'il le laisserait volontiers aller de sa personne, et sous la condition de lui faire en tout temps tout le mal que ledit Augustin pourrait; mais que quant à chevaux, harnois, ni rien qui fût au monde, qu'il se tint pour bien certain qu'à l'exception de leurs vêtements, ils n'en emporteraient rien. En entendant ce que les messagers lui rapportèrent de la réponse de l'infant, messire Augustin leur demanda si personne ne l'avait conseillé. Ils répondirent que non, mais qu'il avait répondu ainsi sans se consulter avec personne: « Ah! Dieu! s'écria messire Augustin, quel péché n'est-ce pas, avec une telle maison et avec de si bons et de si loyaux chevaliers, de vouloir pourchasser leur dommage; je vous dis qu'il a plus fièrement répondu que ne fit jamais aucun prince. Ainsi qu'il soit donc fait comme il lui plaît. »

Et le seigneur infant signa ces conditions, et il le fit sachant bien combien cela déplairait à l'amiral et à tous les autres, car ils auraient beaucoup mieux aimé les voir mourir; mais le seigneur infant jugea qu'en l'honneur de Dieu il était mieux de les traiter ainsi. Il ordonna donc à l'amiral de les débarquer en lieu bon et sûr et qui fût au pouvoir du roi Charles. Ils s'embarquèrent, ainsi qu'il avait été convenu; et quand ils furent embarqués, le seigneur infant envoya à messire Augustin dix chevaux pour lui et neuf riches-hommes de ses parents qui étaient avec lui, et à chacun il envoya toutes ses hardes de corps, et ordonna à l'amiral, aussitôt qu'il les aurait débarqués, de les leur remettre de la part du seigneur infant.

Quand l'embarquement fut terminé, le seigneur infant fit appeler l'amiral et lui dit: « Amiral, vous prendrez douze galères bien armées, dont

nous nommons commandant En Bérenger de Vilaragut; et, lorsque vous aurez déposé à terre ces gens-ci, vous retournerez à Messine, et En Bérenger de Vilaragut prendra la route de Brindes. S'il peut rencontrer les vingt galères qui ont porté ces gens-ci à Agosta, qu'il les attaque, et j'espère qu'avec la volonté de Dieu il me les amènera. — Seigneur, repondit l'amiral, tout sera fait suivant vos ordres; et je vois avec plaisir que vous mettiez ces galères sous le commandement d'En Bérenger de Vilaragut, car c'est un chevalier expérimenté et brave en tous faits. »

Là-dessus En Bérenger de Vilaragut fut appelé; le seigneur infant En Jacques lui fit part de ses intentions et lui dit de s'embarquer et de se disposer à bien faire. En Bérenger lui baisa la main et lui rendit mille grâces. Il s'embarqua avec une bonne suite de cavaliers et d'hommes de pied, et prit congé du seigneur infant et de ceux qui étaient avec lui. Ils se rendirent à la plage de Pentedattile; l'amiral déposa devant le château messire Augustin et sa compagnie; puis il lui donna, de la part du seigneur infant, les dix chevaux pour son usage et pour les barons ses parents qui se trouvaient avec lui, aussi bien que les hardes de leur corps et les harnais de leurs chevaux.

Messire Augustin et ses compagnons, en voyant une telle courtoisie, s'écrièrent : « Ah! Dieu! que fait donc le pape avec ses cardinaux, et que ne déclare-t-il le roi d'Aragon et ses infants seigneurs du monde entier? » Ils rendirent mille grâces à l'amiral et le prièrent de les recommander au seigneur infant, et de lui dire de se tenir pour certain que, touchés de ses bontés, jamais, tant qu'ils vivraient, ils ne porteraient les armes contre lui.

Arrivé à Naples, messire Augustin et ses compagnons trouvèrent le prince fort triste et fort mécontent de ce qui était advenu aux comtes, et le récit de messire Augustin doubla encore sa douleur, tant qu'il alla jusqu'à dire : « Il vaudrait bien mieux pour le roi Charles, notre père, qu'il arrangeât cette affaire; car si elle se mène par la guerre, je regarde tout comme perdu. »

Je parlerai plus tard de l'amiral qui retourna à Messine, et d'En Vilaragut qui se sépara de lui avec douze galères bien armées, deux lins armés et deux barques; en ce moment je cesse de parler de ce qui les concerne et je r seigneur infant En Jacques.

CHAPITRE CVIII.

Comment le seigneur infant En Jacques mit en d'Agosta, le fortifia et le peupla de Catalans il s'empara de Soterrera et du château de Ce

Il est vérité que quand l'amiral et ger de Vilaragut se furent éloignés d infant avec ces gens, le seigneur infa tre le château en état, le fortifia et le fit aussi construire un mur qui renfer des deux tiers du côté du château. La effet trop longue et conséquemment n et plus difficile à défendre, ce qui a sa perte. Après avoir donné l'ordre truire ce mur, il fit publier dans tou donna aussi l'ordre de faire publier la Sicile : que tous ceux qui avaient é sac d'Agosta eussent à y revenir. M sement il n'en avait survécu qu'un nombre. Ensuite il fit crier dans l'o donna qu'on publiât dans toute la Si tout Catalan qui désirerait se fixer n'eût qu'à venir, et qu'il lui serait bonnes possessions, franches et quitte Il en vint beaucoup, lesquels y sont en ou ceux qui sont issus d'eux. Après c visiter Syracuse, Noto et toute la vallé de là à Soterrera, dont le château tena pour le roi Charles; mais il y ordon siége qu'en peu de jours il se rendit. P à Cefalù et fit mettre le siége au châ tenait également pour le roi Charle semblablement ne tarda pas à se re ainsi il jeta hors de la Sicile tous ses e puis il revint à Messine, où lui furent grandes fêtes par madame la reine, pa En Frédéric, et par tous.

Je cesserai de vous parler du seigne et reviendrai à En Bérenger de Vilara

CHAPITRE CIX.

Comment le noble En Bérenger de Vilaragut, ave galères, prit un grand nombre de nefs et terides les, et ravagea Gallipoli, Villanova et la Pouille.

Lorsqu'En Bérenger de Vilaragut e l'amiral, il fit route vers le cap delle

u jour il arriva à Cotrone, où il
s nefs et un très grand nombre de
artenant au roi Charles, et toutes
le provisions de bouche qu'il en-
cavalerie, pensant qu'elle était en-
:ile. En Bérenger les enveloppa aus-
prit toutes, puis les mit en mer et les
lessine; il fit route de là vers Tarente,
a aussi un bon nombre de bâtiments
et expédia à Messine. Il fit ensuite
le cap de Leuca, et prit et ravagea
Gallipoli. Dans chaque lieu il avait
lles des galères qui devaient déjà être
. Brindes depuis huit jours, car elles
nt arrêtées nulle part; aussi allait-il
ourant les côtes, pour n'être pas venu
it, et il entrait partout où il croyait
s trouver. De Gallipoli il vint à Otran-
et fort agréable cité, et y trouva
ort un grand nombre de bâtiments
empara et qu'il expédia à Messine.
a jusqu'au port de Brindes, et s'avan-
s jusqu'à la chaîne; et, ne pouvant
lus loin, il fit dire au commandant
s que, s'il voulait sortir et accepter la
l'attendrait pendant trois jours; ce
n effet; et il l'attendit pendant trois
s le port sans que personne osât sortir
ontre. Quand il vit qu'ils étaient bien
ne pas sortir, il s'éloigna pendant la
Brindes, et alla ravager Villanova et
Pouille et puis le bourg de Monopoli;
avoir tout ravagé il prit en tous ces
ad nombre de bâtiments qu'il expédia
:; puis il alla courir l'île de Corfou,
également les nefs et terides qu'il y

utes ces expéditions, et qu'il eut fait un
ense, il s'en retourna à Messine, con-
isfait, ainsi que tous ses compagnons.
nt ils devaient l'être; car lui et tous
it des profits incalculables. A Messine
a reçu. comme on peut le croire, par
la reine, par les seigneurs infants et
al, enfin par tout le monde, et on lui
fête.

es passées, le seigneur infant ordonna
de faire réparer toutes les galères et
du monde pour quarante galères; car
qu'on armât quarante galères, ayant
à Naples il y en avait cinquante en
armement. Ainsi comme il l'ordonna, ainsi fut-il exécuté.

Je vais quitter en ce moment madame la reine et les seigneurs infants, ainsi que l'amiral occupé à faire réparer les quarante galères et à faire des enrôlements, et revenir au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CX.

Comment le seigneur roi d'Aragon, ayant connu le résultat de la bataille des comtes et ce qu'avait fait En Vilaragut, voulut mettre ordre à ses affaires, et envoyer dire à l'infant ce qu'il devait faire des comtes.

Il est vérité que quand le roi d'Aragon eut appris et la victoire de la bataille des Comtes (ainsi nommée, et qui gardera toujours ce nom à cause du nombre de comtes qui étaient sur la flotte), et ce qui avait eu lieu à Agosta, et ce qu'avait fait En Vilaragut, il en éprouva grande joie et grande satisfaction, et remercia et bénit Dieu de la grâce qu'il lui avait accordée. Il songea aussitôt à régler ses affaires. Les messagers qu'il avait envoyés au pape et au roi de France lui ayant ensuite fait leur rapport, il vit bien que ce n'était point là un jeu, que de voir deux aussi grandes puissances se disposer à venir l'attaquer sur ses terres, outre la croisade publiée contre lui par le pape, et au nom de laquelle d'autres pourraient bien se joindre aux deux premiers. Il fit alors convoquer à Saragosse des cortès pour tout l'Aragon. Et lorsque les cortès furent réunies, le roi leur dit beaucoup de fort belles paroles et leur raconta la grâce que Dieu lui avait faite dans l'heureuse bataille des Comtes.

La galère qui avait apporté la nouvelle de cette victoire était arrivée à Barcelonne plusieurs jours auparavant, et le roi l'avait réexpédiée de nouveau, et avait mandé au seigneur infant ce qu'il devait faire des comtes, des barons et des autres chevaliers qu'il tenait prisonniers. Nous n'avons rien à dire de ceci, et nous ne nous arrêterons pas même à en faire mention; car le seigneur roi était si prudent qu'il faisait toujours choix de la meilleure résolution à prendre; on fit donc ce qu'il ordonna, et non autrement. Il sut fort bon gré à madame la reine de ce qu'elle avait fait des menues gens.

Quand le seigneur roi eut fait part de toute

cette première affaire à l'assemblée, il leur raconta également l'affaire d'Agosta, et tout ce qu'avait fait En Berenger de Vilaragut. Après leur avoir communiqué tous ces détails et dit beaucoup de belles paroles analogues à la circonstance, il leur dit ce qu'avaient fait ses messagers avec le pape, et ce que lui avaient dit ceux envoyés au roi de France; comme quoi le pape avait lancé une sentence contre lui et ses adhérents; comme quoi il avait fait donation de son royaume à son neveu Charlot, fils du roi de France; comme quoi le roi de France faisait de grands préparatifs de terre et de mer, et avait juré qu'à partir de ce mois d'avril en un an il serait avec toutes ses forces en Catalogne; qu'ainsi donc il priait tous les riches-hommes, prélats, chevaliers, citoyens, gens des villes et des châteaux, de l'aider de leurs conseils et de leurs secours.

Quand il eut terminé son discours, ceux qui étaient désignés pour répondre se levèrent et dirent : qu'ils avaient bien entendu tout ce qu'il venait de leur annoncer; qu'ils remerciaient et bénissaient Dieu de l'honneur et de la victoire dont il l'avait favorisé; que d'un autre côté ils étaient fort mécontents de ce que le Saint-Père Apostolique avait prononcé et fait contre lui, et ne l'étaient pas moins du roi de France; que cependant ils avaient foi que Dieu lui serait en aide, attendu que lui et ses gens étaient dans leur droit et ses ennemis dans leur tort; que Dieu, qui est toute vérité, toute droiture et toute justice, le protégerait certainement, et confondrait les superbes et les orgueilleux qui s'élevaient contre lui; que, quant à eux, ils lui offraient de le soutenir et le seconder tant que corps et biens pourraient y suffire; qu'ils étaient prêts également à recevoir la mort, et à la donner à tous ceux qui oseraient l'attaquer; et qu'ils le priaient et le conjuraient de se tenir en joie et en espérance, afin de soutenir l'espoir et le courage de tous les siens; de fortifier ses frontières du côté de la France; de faire construire des galères; de préparer enfin tout ce qui était nécessaire à la défense de son royaume, et de s'occuper de la garde de ses autres frontières. « Quant à celles de l'Aragon, limitrophes de la Navarre et de la Gascogne, ajoutèrent-ils, nous saurons bien les garder nous-mêmes, et les défendre de telle manière que, s'il plait à Dieu, vous n'aurez, seigneur, qu'à vous en féliciter, et que vos enn prendront qu'ils ont affaire à gens e leur donner bien du mal[1]. »

En entendant les belles offres que les barons d'Aragon, chevaliers, cit gens des villes et châteaux, et la b ponse qu'ils lui faisaient, le seigneu très satisfait d'eux tous.

CHAPITRE CXI.

Comment le roi En Pierre marcha contre Eustache, de Navarre, qui avait pénétré dans l'Aragon, a mille chevaux; et comment ledit Eustache se tout son monde.

Avant que le seigneur roi, les rich mes, et tous ceux qui avaient été co pour les cortès, fussent partis de Sa nouvelle certaine leur vint qu'Eustach verneur de Navarre pour le roi de était entré en Aragon à la tête de qua chevaux bardés; qu'il s'était emparé d d'Ull, où commandait un nommé d'Arteda, excellent chevalier d'Aragon prouva bien par la défense de la tour c il se conduisit si bravement que jamai lier en aucun fait d'armes n'eût pu faire et si bien que sa prouesse même lui s vie; car quelque mécontentement qu'é Eustache de cette vigoureuse résistanc fendit que pour rien au monde on n'a

(1) Ce fut dans les cortès de Saragosse, en 13 divers ordres de l'Etat réunis obtinrent du roi Pi titution de leurs droits antiques et la confirmation leur constitution, par l'acte connu sous le nom d social. Ils réussirent, dit Zurita, à reconquérir le parce qu'ils furent tous d'accord. Les riches-hom chevaliers, les commerçants et les classes inférieures lement ardents à réclamer leur prééminence et leur étaient convaincus que le pays d'Aragon n'était pa sance parce qu'il était fort, mais parce qu'il était l volonté de tous était de périr avec la liberté. Des teurs furent ensuite nommés pour assurer l'exé promesses royales et rendre au *Justicia* les prérog on avait voulu dépouiller cet office si important, temps que les hommes qui avaient droit à sa juridi faut chercher dans Muntaner que les faits militaire intéresse la chevalerie. Il est trop bon courtisan pe per des reformes politiques et sociales.

(2) Eustache de Beaumarchais, envoyé par Philipp en Navarre pendant la minorité de Jeanne de Na s'était retirée à Paris avec sa mère, et qui, le 16 épousa Philippe-le-Bel, fils aîné de Philippe-le-Hardi

disant que ce serait trop grand dom-
aire mourir un si brave chevalier. Et
empara de lui vivant par force; après
ache l'envoya à Toulouse, au Château
is, pour qu'on le livrât à Toset de San-
n avait la garde. Mais Ximenès D'Arte-
ien par sa prouesse qu'il s'échappa et
en Aragon; et de retour de sa prison,
coup de mal aux Français. Mais je le
on aurait trop à dire s'il fallait racon-
les prouesses, entreprises hardies et
courage que firent en ces guerres et
l'autres les chevaliers de Catalogne et
, et certes le temps ne suffirait pas à
. On dit en Catalogne : à l'œuvre on
le mérite du maître. Il est facile de
qu'ont fait en général les Catalans
agonais, et par là de reconnaître ce
t en somme; car s'ils n'étaient braves
ts, ils n'auraient pas exécuté tant de
oses qu'ils ont faites et qu'ils font en-
les jours, avec l'aide et par la grâce
Aussi ne convient-il de parler en par-
le personne, si ce n'est des chefs qui
ner les ordres.

ôt que le seigneur roi et ceux qui se
nt avec lui eurent entendu les récits de
asion, on fit appel à tous, et la bannière
ur roi sortit de Saragosse avec les che-
t les conseils des cités et des villes d'Ara-
ous voulurent suivre la bannière du sei-
i. Depuis que l'Aragon fut habité, ja-
e se trouva un aussi grand nombre de
ens réunis ensemble; et de telle sorte
rité ils auraient suffi à détruire, je ne
ai pas les forces réunies par Eustache,
tes celles du roi de France lui-même,
eussent été.

igneur roi, avec plaisir et contente-
e dirigea vers le point où il savait
cet ost d'Eustache; et il fit telle di-
u'un jour, à l'heure de complies, il se
out près de l'ost d'Eustache, tout
e de la Navarre; car aussitôt qu'Eus-
ait appris des nouvelles du seigneur
était hâté de s'en retourner, et déjà
ur roi n'était plus qu'à une lieue de
orte que chacune des armées eut des
de l'autre. Pendant la nuit le roi ha-
on monde, les exhorta à bien faire et
eaucoup de belles paroles. Il leur dit :
qu'à la pointe du jour, tous, avec la grâce de Dieu et de madame sainte Marie, pensassent à suivre sa bannière et à se conduire avec courage, parce qu'il voulait attaquer ses ennemis, qui jamais auparavant n'avaient eu une assez folle audace pour mettre les pieds sur son territoire. Quand le seigneur roi eut parlé, chacun lui répondit que c'était bien; toutefois la chose tourna de manière qu'Eustache avait eu le temps de se retirer sain et sauf en Navarre avec tout son monde, ce dont le roi fut bien fâché. Jamais, depuis qu'il fut né, il n'avait éprouvé un tel mécontentement; et je n'en dirai pas plus, car certes il en devait être ainsi, lorsqu'il apprenait qu'Eustache était rentré en toute sûreté en Navarre. Le seigneur roi s'en alla de là à Barcelonne, où il convoqua ses cortès, et il prescrivit à tous ceux de la Catalogne de s'y trouver au jour désigné.

CHAPITRE CXII.

Comment le seigneur roi d'Aragon expliqua à En Raimond Marquet et à En Béranger Mayol pourquoi il faisait faire si peu de galères pour s'opposer au pape, au roi de France et au roi Charles; et de la réponse qui lui fut faite dans les cortès de Barcelonne.

Cependant les riches-hommes, les prélats, les chevaliers, les citoyens et hommes des villes avaient été convoqués pour se rendre aux cortès. Le seigneur roi fit appeler En Raimond Marquet et En Béranger Mayol, qui étaient de retour de Sicile avec les galères qui avaient accompagné madame la reine et les seigneurs infants, et leur ordonna de faire construire incontinent dix galères, afin de ne pas se trouver au dépourvu de galères; mais En R. Marquet et En B. Mayol lui répondirent : « Que dites-vous, seigneur? savez-vous que vos ennemis font faire cent vingt galères? et vous, vous n'en commandez que dix! — Ne savez-vous pas, répliqua le roi, que nous en avons en Sicile quatre-vingts, qui nous arriveront tout armées quand nous voudrons nous en servir. — Cela est vrai, seigneur, mais nous trouverions bon que vous fissiez faire ici au moins cinquante galères; car on ne sait pas si celles qui sont en Sicile pourront se trouver ici à point et précisément au moment du besoin, et si elles ne seront pas retenues en Sicile par les affaires qui pourraient y survenir. Les forces de l'Église, celles du roi de France, celles du roi Charles et de

leurs adhérents sont si considérables qu'elles nous donneront assez de besogne çà et là, lors même que nous aurions cinquante galères réparties entre Valence, Tortose, Tarragone et Barcelonne, et elles en donneraient à beaucoup plus si nous les avions Mais toutefois, seigneur, si vous nous ordonnez de faire construire seulement cinquante galères, que nous armerons en Catalogne, nous avons foi en Dieu et en votre bonne fortune que nous viendrons à bout de tous vos ennemis. — Vous parlez bien, prud'hommes, leur dit le seigneur roi ; mais il vaut beaucoup mieux que nos ennemis pensent que nous n'avons rien ici, que de croire que nous y ayons quelques forces maritimes, et que ces forces s'élèvent précisément à cinquante galères ; car alors les leurs marcheraient réunies ; et ce serait forte chose et grand danger pour nous d'avoir à combattre contre toutes leurs galères ensemble ; car elles sont montées par un grand nombre de bonnes gens, Provençaux, Gascons, Génois et beaucoup d'autres. Mais quand ils sauront que nous n'en avons pas ici plus de dix, ils viendront en toute assurance et ne feront nul cas de nos forces et marcheront divisés ; et alors vous, avec vos dix galères, vous irez férant çà et là à votre aise. Et cependant qu'ils continueront à se maintenir dans le dédain de nos forces, nos galères reviendront de Sicile, et iront férir là où sera réunie la plus grande portion de leur flotte. Et c'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu et en ne laissant paraître que fort peu de forces, nous viendrons à bout de tous nos ennemis. Dans la guerre il faut que l'homme se recommande à Dieu, et qu'ensuite, avec l'aide du Seigneur, il choisisse le meilleur parti et le plus profitable, et qu'on renonce à ce qu'on ne peut obtenir. »

En entendant ces paroles, En R. Marquet et En B. Mayol dirent : « Seigneur, excusez-nous nous avons voulu vous donner nos avis, car est bien certain que nous, et cent hommes comme nous, nous n'arriverions pas à la hauteur de vos pieds ; nous voyons que ce que vous dites est très raisonnable, et nous allons ordonner la construction de dix galères, ainsi que vous, seigneur, vous l'avez commandé. — Allez donc à la bonne heure, dit le roi, et tenez bien secret tout ce que je vous ai confié. — Seigneur, dirent-ils, comptez sur nous. » Et ils lui baisèrent la main et allèrent faire exécuter ce que le seigneur roi leur avait ordonn

Cependant les cortès se réunirent, et chacu se trouva à Barcelonne au jour désigné par roi. On se rendit au palais royal. Le seigneu roi répéta tout ce qu'il avait dit dans les corté de Saragosse, et ajouta beaucoup de belles par les appropriées à la circonstance [1]. Lorsque l seigneur roi eut cessé de parler, l'archevêque d Tarragone se leva et dit beaucoup de fort belle paroles. Il dit entre autres choses : « Seigneur je vous déclare en mon nom et en celui de tou les prélats de notre archevêché, clercs, séculier et réguliers, que nous ne pouvons vous donner aucun avis relativement aux faits de guerre, ni encore moins en opposition à la sentence d'interdit que le Saint-Père a prononcée contre vous ; veuillez donc ne pas nous demander de conseil ; mais arrangez-vous pour que nous vivions au plus étroit possible de nos besoins. »

Le roi, comprenant ce que l'archevêque avait voulu dire, reconnut par là ses excellentes dispositions envers lui, ainsi que celles des autres prélats et clercs, et la vive affection qu'ils désiraient lui témoigner ; car ce que l'archevêque avait dit était dit à bon entendeur, et signifiait en réalité, que le seigneur roi s'emparât de tout ce qui appartenait à l'église et s'en aidât dans sa guerre ; mais il l'avait dit de manière à ne pouvoir en être repris ni par le pape ni par qui que ce fût. Et en vérité l'intention de tou ce qu'il y avait de prélats et clercs sur la terre du seigneur roi était bien que, pendant tout le temps que la guerre durerait, ils fussent réduits pour vivre au plus strict nécessaire et que le roi disposât de tout le reste.

Le seigneur roi répondit à l'archevêque : qu'il avait entendu ce qu'il lui avait dit ; qu'il le tenait pour excusé, lui et tous les autres prélats et clercs ; qu'il reconnaissait qu'ils avaient raison, et qu'ainsi ils pouvaient se retirer à la bonne heure, et que lui resterait avec les chevetains, chevaliers, citoyens et envoyés des villes à traiter des affaires de la guerre. Là dessus l'archevêque et les autres prélats et clercs sortirent du conseil et se retirèrent chacun dans leurs terres ; et le roi continu

(1) Ces cortès se tinrent au mois de janvier 1284, nouv. Les Catalans firent valoir les mêmes réclamations que les Ar gonais, et obtinrent confirmation de leurs anciens privile et abolition de plusieurs ordonnances désastreuses pour pays.

es cortès avec les autres personnes. ie l'archevêque et les prélats eurent salle, les riches-hommes, chevaliers, et envoyés des villes se levèrent, cha- n son rang et selon qu'ils devaient par- i jamais on fit au seigneur roi, à Sar- une bonne réponse d'aide et de conseil. rtout dans ces cortès qu'il lui fut ré- ar tous en général avec beaucoup plus ement que jamais. Et comme ils l'a- ien offert, ils l'exécutèrent encore insi que vous l'apprendrez par la suite.

fut très satisfait de cette réponse faite ; il les remercia et leur fit de grands insi les cortès se séparèrent dans le nd accord entre le seigneur roi et ses et sujets; et tous, satisfaits des pa- roi, retournèrent chez eux.

l les cortès se furent séparées, le sei- i s'en alla à la cité de Gironne, et fit seigneur roi de Majorque, son frère, irait le voir, et le priait de se rendre à é, ou bien que, s'il le voulait, il se ren- -même à Perpignan. Le seigneur roi que lui répondit qu'il irait le trouver à et il y vint en effet peu de jours après. eur roi se porta au-devant de lui jus- nt de Sarria [1]; et s'ils se firent fête autre, il n'est besoin de le dire, car peut bien croire que l'un des frères nde joie de voir l'autre. Ils entrèrent ns Gironne au milieu des fêtes, et ce e seigneur roi de Majorque et sa com- nangèrent avec le seigneur roi d'Ara- même le lendemain et le troisième quatrième jour le seigneur roi de Ma- nvita le seigneur roi d'Aragon et sa ie. Le cinquième jour le seigneur roi a voulut que le seigneur roi de Major- geât avec lui ; et après avoir entendu , les deux frères, sans être accompa- personne, entrèrent dans une chambre et l'heure de nonne était bien passée s'ils en sortissent et prissent leur repas. dirent et ce qu'ils réglèrent entre eux, ue personne ne peut savoir ; beaucoup assurèrent toutefois, que le seigneur agon avait laissé au seigneur roi de Majorque, son frère, la liberté de prendre parti pour le roi de France et de lui faire aide contre lui-même. Chacun de ces deux frères était en effet fort expérimenté et n'ignorait pas que, Montpellier, le comté de Roussillon, le Conflent et la Cerdagne seraient à jamais perdus s'ils agissaient autrement ; car l'habitude de la maison de France est de ne rien rendre de ce qu'elle prend pendant la guerre. Le roi de Majorque perdrait donc ainsi toutes ses terres ; et ils savaient bien que Montpellier, le comté de Roussillon, le Conflent et la Cerdagne n'étaient pas en état d'être défendues contre le roi de France, et qu'il valait mieux aviser à les conserver. Ainsi ils se séparèrent sans que personne pût rien savoir de ce qu'ils s'étaient dit. Seulement les personnes expérimentées le conjecturèrent ainsi, et les Français en eurent de tout temps eux-mêmes le soupçon.

Après avoir pris congé l'un de l'autre, le seigneur roi d'Aragon retourna à Barcelonne et le seigneur roi de Majorque à Perpignan. Laissons là ces deux rois, et revenons à l'infant En Jacques et à l'amiral En Roger de Loria.

CHAPITRE CXIII.

Comment l'amiral En Roger de Loria côtoya toute la Calabre, et des grandes prouesses qu'il fit ; comment il fit prisonnier le prince de Matagrifon, fils aîné du roi Charles, et fit rendre la liberté à madame l'infante, sœur de la reine d'Aragon ; et du grand tribut qu'il imposa aux habitants de Naples.

Lorsque l'amiral, d'après les ordres du seigneur infant, eut fait mettre en état les quarante galères et réuni les chiourmes et tout le reste des équipages, composés, ainsi qu'il lui avait été prescrit, moitié de Latins et moitié de Catalans, avec des arbalétriers, tous Catalans enrégimentés, pour toutes les galères, à l'exception de six galères légères où étaient placés des rameurs surnuméraires [1] ; qu'il eut fait mettre à bord le pain et toutes autres choses nécessaires, et qu'enfin les galères furent bien pourvues de tout ce qu'il leur fallait, avec la grâce de Dieu, le seigneur infant ordonna à l'amiral de faire embarquer tout son monde. La trompette parcourut toute la ville, et chacun s'embarqua avec bon courage et bonne volonté ; et quand ils furent embarqués, l'amiral alla

-Mayor, ou le grand pont sur le Ter, près de

(1) *Tersols*, en français *tierciers*. Voyez la note de la page 288.

prendre congé de madame la reine et des infants, et madame la reine le signa et le bénit.

Le seigneur infant prit à part l'amiral et lui parla ainsi : « Amiral, nous trouvons bon que vous preniez la direction de Naples et que vous fassiez en sorte de vous emparer, s'il est possible, de l'île d'Ischia; car une fois maîtres d'Ischia, nous pourrions facilement détruire Naples. — Seigneur, répondit l'amiral, signez-nous, bénissez-nous, et laissez-nous faire; car nous espérons, avec la grâce de Dieu, faire de telles choses qu'on en parlera à jamais. » Là-dessus l'amiral lui baisa la main et prit congé du seigneur infant En Frédéric et des autres personnes, et on s'embarqua.

Quand ils furent embarqués, il s'y trouva quarante galères, quatre lins armés et quatre barques armées, et ils firent leurs adieux et partirent à la bonne heure.

Ils côtoyèrent la Calabre, et en débutant ils prirent Scalea. Ils trouvèrent au port de Saint-Nicolas de Scalea quatre nefs et beaucoup de terides qui faisaient leur chargement de bois pour des rames, mâts et antennes de galères et lins, afin de les transporter à Naples. Puis il s'empara d'Amantea, finnafreddo[1], Saint-Lucido [2], Cetraro, de la cité de Policastro, qu'il mit à feu et à sang; puis de Castello dell'Abate, et mit en état toutes ces places. Vous pouvez bien croire que depuis que ceux de Calabre savaient que le combat de Bordeaux n'avait pas eu lieu, ils se rendaient tous sans beaucoup se défendre; chacun était de cœur et d'âme avec le roi d'Aragon, et haïssait les Français à mort; et ils le donnèrent bien à connaître, quand le seigneur infant passa en Calabre, que depuis longtemps ils ne désiraient rien tant que ce voyage.

Lorsque l'amiral eut fait toutes ces prises, nouvelle en vint au prince, qui en fut fort mécontent. L'amiral se dirigea ensuite vers Naples, avec la précaution de prendre langue partout. Arrivé devant Naples, il ordonna qu'on se rangeât en ordre de bataille en échelonnant les galères. Et tous étant bien armés et appareillés, il s'approcha du môle à deux portees d'arbalètes. Il eût pu s'avancer plus près encore, car personne n'était là pour s'y opposer; mais il agit en cela de fort bon sens, pour pas les détourner de monter sur leurs galère car son but était qu'ils pussent armer tout ces galères qu'ils avaient dans le port, et ven lui livrer bataille.

Quand ceux de Naples virent arriver l galères de l'amiral, c'était là qu'il fallait entei dre les cris de l'alarme universelle. Les clo ches mises en branle dans toute la ville d Naples faisaient un tel vacarme que le ciel e la terre semblaient se confondre. Le prince s rendit au môle avec la cavalerie, fit sonner l trompette, et publier que, sous peine de la vie, chacun s'embarquât sur les galères. Mais on avait beau publier et republier, aucun ne voulait s'embarquer. A cette vue, le prince, transporté de colère, monta le premier de sa personne sur les galères. Quand les comtes, les barons, les chevaliers, les citoyens, et tous les autres, virent le prince sur les galères, saisis de honte, ils se résolurent d'y monter eux-mêmes bien appareillés et bien armés. Que vous dirai-je? On arma trente-huit galères et un grand nombre de lins et de barques; et quand elles furent armées, elles se mirent en mouvement pour marcher vers l'amiral. L'amiral fit semblant de fuir et résolut de les attirer au dehors, de telle sorte qu'il ne pût lui échapper une seule galère. Lorsqu'il vit qu'il les tenait enfin au large, il fit volte-face. Ceux-ci, en le voyant retourner sur eux, perdirent de leur ardeur à le poursuivre et levèrent leurs rames.

L'amiral en fit autant. Il fit amarrer ensemble toutes ses galères, et se mit en ordre de bataille : le prince fit de même; après quoi ils s'attaquèrent galère contre galère. Et si jamais il y eut terrible bataille sur mer, ce fut bien là, car on ne peut pas même lui comparer la bataille des Comtes ni celle de Malte. Que vous dirai-je? La bataille dura depuis tierce jusqu'à vêpres. Mais contre la volonté et la puissance de Dieu, personne ne saurait résister; et la puissance comme la volonté de Dieu étaient et sont toujours avec le seigneur roi d'Aragon et avec les siens. Donc le roi Charles et le prince n'étaient rien contre lui; et notre seigneur Dieu donna la victoire à l'amiral et aux siens. Tous s'écrièrent à la fois : « Aragon! Aragon Sicile! à l'abordage! » Dans cet élan vigoureux ils balayèrent bien trente galères; mais après

(1) Ximo-fici.

(2) sur la cote de calabre.

yé celles-là, ils ne pouvaient s'em-
a galère du prince, ni de celles qui
ent, tant il s'y trouvait d'hommes
t de haut parage, qui préféraient
utôt que de voir le prince prisonnier.
ne leur valut ; ils ne purent résister
temps et furent enfin vaincus ; et là
t la plus grande partie des comtes,
hommes de parage qui se trouvaient
bien que la galère du prince resta
s que personne pût s'en rendre mai-
iral s'écria alors : « Victoire ! vic-
t chacun se jeta sur la galère du
balaya toute la proue ; l'amiral s'y
-même l'épée à la main.

ils furent vers le milieu de la galère,
rs qu'il fallait voir de beaux faits
t de beaux coups donnés et reçus,
it que ce fut grand merveille, et que
qui étaient sur le pont de la galère
y périrent. L'amiral se présenta de-
ince, qui se défendait mieux que roi,
ou quelque chevalier que ce fût, et
de si beaux coups qu'aucun homme
t s'en approcher. Et certes il eût pré-
ir plutôt que de vivre, tant sa fureur
de ; si bien qu'il y eut des chevaliers
l qui s'approchèrent, lances abais-
voulaient l'en frapper ; mais l'amiral
« Barons, arrêtez, c'est le prince !
eux l'avoir vivant que mort. »

ce entendant ces mots, et voyant que
nse était superflue, se rendit à l'ami-
si tous furent pris ou tués.

la bataille gagnée, l'amiral dit au
« Si vous voulez conserver la vie, vous
s choses à faire à l'instant ; et si vous
fusez, faites compte que la mort du
din sera vengée au moment même.
igez-vous de moi, dit le prince ? Si je
ire, je le ferai volontiers. — Je veux,
l'amiral. que vous me fassiez venir
i la fille du roi Mainfroi, sœur de ma-
eine d'Aragon, que vous avez en votre
au château de l'Œuf, avec les dames
elles de sa suite qui se trouvent avec
le plus que vous me fassiez rendre le
t la ville d'Ischia. »

nce répondit qu'il le ferait volontiers.
aussitôt un de ses chevaliers à terre,
armé, qui ramena madame l'infante,
sœur de madame la reine, avec quatre demoiselles et deux dames veuves. L'amiral les reçut avec grande joie. Il mit genou en terre et baisa la main de madame l'infante. Après cela il fit route vers Ischia avec toutes ses galères ; et quand ils furent arrivés à Ischia, ils trouvèrent la ville dans la désolation, parce que la plus grande partie des gens d'Ischia avaient péri ou avaient été faits prisonniers dans la bataille.

Le prince donna ordre de remettre à l'amiral la ville et le château ; ce que les habitants firent aussitôt sans beaucoup se faire prier, dans l'espoir de recouvrer ceux de leurs amis qui avaient été pris sur les galères. L'amiral reçut le château et la ville, et y laissa quatre galères bien armées, deux lins et environ deux cents hommes. Il fit sortir des galères tous ceux de ses prisonniers qui étaient d'Ischia, leur donna la liberté sans rançon et leur distribua les vêtements des autres ; ce dont les gens d'Ischia furent fort joyeux et se sentirent tout confortés. Il donna ensuite l'ordre à celui qu'il laissait pour commander aux quatre galères et aux deux lins armés, de ne permettre à qui que ce fût d'entrer à Naples ou d'en sortir sans son laissez-passer ; tous ceux qui entreraient devaient payer tant par navire, lin ou marchandise ; et ceux qui en sortiraient devaient payer un florin d'or par tonneau de vin, et deux florins par tonneau d'huile ; et tous les autres objets étaient soumis ainsi à une taxe fixe. Tout cela s'accomplit, et beaucoup plus, car ils resserrèrent tellement les habitants de Naples que le commandant d'Ischia avait dans la ville de Naples même son facteur, qui recevait les droits sur tous les objets ci-dessus désignés. Tous, pour sortir de Naples, devaient être munis d'un laissez-passer de lui, faute de quoi ils étaient arrêtés et perdaient leur vaisseau ou lin avec la marchandise.

Ce fut le plus grand honneur qu'un roi pût s'attribuer sur un autre roi, que celui qu'assuma ici le seigneur roi d'Aragon sur le roi Charles. Et le roi Charles fut contraint de le souffrir, en faveur même des habitants de Naples, qui eussent été perdus s'ils n'eussent pu vendre et expédier leurs denrées.

Après ces règlements, l'amiral fit voie pour Procida et pour l'île de Caprée, et s'empara de toutes ces îles, qui lui firent hommage ainsi que l'avaient fait les gens d'Ischia ; et il rendit

à chaque endroit les prisonniers qu'il leur avait faits. Tout cela terminé, l'amiral envoya un lin armé en Catalogne au seigneur roi d'Aragon, et un autre en Sicile, pour annoncer ces heureuses nouvelles. Dieu nous donne une joie semblable à celle qu'on ressentit dans chacun de ces lieux!

Si le roi d'Aragon, toute la Catalogne, l'Aragon, le royaume de Valence éprouvèrent une vive joie, aussi bien que madame la reine, les infants, et toute la Sicile, la douleur qu'éprouva le roi Charles ne fut pas moins vive, lorsqu'il apprit ces événements à Rome, où se trouvaient le pape et tous ceux de leur parti; mais ceux du parti gibelin éprouvèrent au contraire grande joie et satisfaction.

Lorsque les deux lins armés expédiés par l'amiral se furent éloignés, ce même Seigneur tout puissant qui lui avait donné la victoire lui accorda aussi un temps si favorable qu'en peu de jours il fut rendu à Messine. Lorsqu'il fut arrivé à la Tourrette, les transports d'allégresse commencèrent, et il s'y fit les plus brillantes fêtes qu'on ait jamais faites. Les infants, escortés de tous les chevaliers montés sur leurs chevaux et de tout le peuple de Messine, vinrent à sa rencontre à la Fontaine-d'Or. L'amiral traînait avec ses galères les galères qu'il avait prises, poupe en avant et bannières traînantes. Arrivé devant la Fontaine-d'Or, l'amiral aperçut l'infant, se jeta dans une barque armée, et vint à terre. Les infants le voyant venir s'approchèrent de lui; l'amiral s'avança, leur baisa la main, et chacun d'eux s'inclina pour le relever et le baisa à la bouche. L'amiral demanda au seigneur infant En Jacques ce qu'il ordonnait qu'on fît du prince, et le seigneur infant lui répondit: « Retournez sur vos galères et faites votre joyeuse entrée. Nous serons au palais avant vous pour y recevoir l'infante notre tante, et là nous tiendrons conseil avec vous et avec nos autres conseillers pour savoir ce qu'il convient de faire du prince et des autres. »

L'amiral revint sur ses galères et fit sa joyeuse entrée dans le port de Messine. La flotte arriva jusqu'au palais, faisant retentir sans interruption les cris de *Laudamus*. La ville répondait à ces cris, car c'était un jour de grande gloire pour tous ceux qui voulaient du bien à la maison d'Aragon, et de grand deuil pour les autres. Ces *Laudamus* une fois cessés, l'amiral fit mettre les échelles en terre à la douane du

ce moment madame la reine sortit du pa
les infants montèrent sur les galères, et a
lirent leur tante avec de grands témoi
de joie, puis ils descendirent avec elle
barcadère, où l'amiral avait fait placer
échelles garnies deçà et delà de barres d
de manière que madame l'infante et les de
fants qui marchaient de front avec elle de
rent ensemble au débarcadère. Dès qu'ils
descendus au débarcadère, madame la r
sœur, qui se tenait au pied de l'échelle,
s'embrassèrent; et elles se tinrent si étroit
embrassées, se baisant l'une l'autre et fo
en larmes, qu'on ne pouvait les séparer.
grande pitié de les voir; et ce n'était pa
veille, car depuis qu'elles ne s'étaient vue
avaient perdu le roi Mainfroi, la rein
mère, le roi Conradin et le roi Enzio leu
cles, et bien d'autres honorés parents et
tes. Enfin les infants et l'amiral les sépar
et ainsi toutes deux main en main mon
au palais, où on leur fit de grandes r
sances. De somptueux repas étaient pré
et tous furent splendidement reçus et se

Avant le repas, le seigneur infant or
à l'amiral de faire mettre le prince au ch
de Matagrifon, de faire garder les comtes
barons par des chevaliers qui leur donne
leurs maisons pour prison, et d'envoy
autres dans les prisons ordinaires. Ain
prescrivait le seigneur infant, ainsi fut-i
cuté et accompli dans l'espace de deux

Après les fêtes, le seigneur infant fit
tous les riches-hommes de Sicile, aux c
liers, aux citoyens et gens des villes et
lieux, qu'ils eussent à envoyer des syndic
gés de pleins pouvoirs. Le jour de la réu
Messine fut fixé à deux mois après la da
lettres; et il fixa un aussi long terme,
qu'il fallait ce temps pour envoyer un
sager au seigneur roi d'Aragon et recev
ordres sur ce qu'on devait faire du pri
des autres prisonniers de marque. Quan
menues gens, madame la reine les avi
mettre en liberté et renvoyer chacun ch
ainsi qu'elle avait fait précédemment d
tres.

Le seigneur infant et l'amiral firen
sans délai disposer une galère, et ils envo
au seigneur roi d'Aragon deux chev

ui faire savoir comment ils ayaient fait
nce prisonnier et l'avaient renfermé à
rifon sous bonne garde, et pour le prier de
r ce qu'il voulait qu'on fît de lui, aussi
ue des comtes et barons. Ils lui envoyè-
ussi par écrit le nom de chacun d'eux. La
partit et trouva à Barcelonne le sei-
roi, qui avait été déjà instruit de la vic-
par le fin que l'amiral lui avait expé-
qui en conséquence s'était rendu à Bar-
e, pensant bien qu'il lui arriverait promp-
t d'autres messages de Sicile.
eur arrivée à Barcelonne, ils firent leur
et il s'était réuni une si grande quantité
nde sur la place, tous répondant à la
salut par leurs cris de joie, qu'on eût dit
monde allait crouler. Les envoyés mirent
t pied à terre, allèrent trouver le seigneur
palais, lui baisèrent les pieds et la main,
irent les lettres dont ils étaient porteurs,
firent part de leur message. Le seigneur
reçut avec grande joie et fit distribuer
nds rafraîchissements à la galère. Ce jour
il expédia les affaires si bien qu'ils par-
le lendemain et furent en peu de jours
ine, où ils trouvèrent madame la reine,
gneurs infants et l'amiral, et leur remi-
s lettres que le seigneur roi leur adres-
e qu'elles contenaient, je ne puis vous le
mais ce qui s'ensuivit relativement au
et aux autres personnes, le montre as-
ır tout ce que fit le seigneur infant à l'é-
lu prince et des autres, il le fit en con-
é des ordres du seigneur roi; et il mon-
e telle sagesse dans sa conduite envers le
que tout homme put bien voir que le
ait l'effet de la grande sagesse qui ap-
ait au seigneur roi.

CHAPITRE CXIV.

Il les cortès furent convoquées à Messine; comment nce fut condamné à mort; et comment le seigneur En Jacques, après avoir fait publier la sentence de par toute la Sicile, fut touché de pitié et ne voulut a faire mettre à exécution.

jour prescrit pour la convocation des
arriva et elles se réunirent. Le seigneur
fit publier un conseil général et ordonna
it homme eût à se rendre devant le palais de Messine, aussi bien ceux de la cité généralement que tout autre homme, riches-hommes, chevaliers et syndics de tous les lieux de Sicile, et tous les prud'hommes. Dès qu'ils furent tous réunis, le seigneur infant, qui était un des plus sages princes du monde et des mieux parlants, qui le fut depuis, qui l'est encore et le sera tant qu'il vivra, se leva et dit :

« Barons, nous vous avons tous convoqués, parce que, comme vous le savez, nous tenons ici à Matagrifon le prince, fils aîné du roi Charles, qui est en notre prison. Or donc, vous savez tous que le roi Charles, son père, s'est emparé de l'héritage du bon roi Mainfroi, notre aïeul et votre seigneur légitime, et que le roi Mainfroi périt dans le combat, et avec lui le roi Enzio son frère. Vous avez su aussi comment le roi Conradin, notre oncle, est venu d'Allemagne dans l'intention de venger leur mort et cette usurpation; mais, selon la volonté de Dieu, lui et tous ses gens furent défaits par ledit roi Charles. Vous savez aussi que ledit roi Conradin tomba vivant entre ses mains. Vous savez enfin qu'il se conduisit envers lui avec la plus grande cruauté que jamais roi ou fils de roi exerçât sur un aussi vraiment gentilhomme que l'était le roi Conradin, issu du plus noble sang du monde, et qu'il lui fit trancher la tête à Naples. D'après cette grande cruauté, vous pouviez connaître quelle punition Dieu lui infligerait et quelle vengeance il en tirerait. Vous êtes ceux qui avez le plus souffert de dommage et de honte de toutes ces choses, aussi bien par la mort de votre seigneur naturel et de ses frères que par les pertes que vous avez faites chacun de vous de vos parents et amis. Puis donc qu'il a plu à Dieu que ce soit par vous que vengeance en soit tirée, j'ai mis ici en votre pouvoir la chose la plus chère que le roi Charles possède dans ce monde, son fils. Jugez-le, et prononcez telle sentence qui vous paraîtra juste. »

Là-dessus le prince alla s'asseoir, et messire Alaymo, désigné par tous pour répondre en leur nom à ce que proposerait le seigneur infant, se leva et dit :

« Seigneur, nous avons bien entendu ce que vous venez de nous dire, et nous savons que le tout s'est passé en toute vérité comme vous nous l'avez exposé. Nous rendons grâces à Dieu et à notre seigneur le roi d'Aragon de ce

qu'il a bien voulu nous envoyer un aussi sage seigneur que vous l'êtes pour nous gouverner à sa place. Et puisqu'il vous plaît, seigneur, que ce soit par nous que soit tirée vengeance et de la mort du roi Conradin et du dommage porté sur nous par le roi Charles, je dis, pour moi, seigneur : que le prince doit subir la mort que son père a fait subir au roi Conradin. Et ainsi comme je l'ai dit, que chacun des barons, chevaliers et syndics des terres se lève ; et si mon avis leur paraît bon, qu'ils confirment cette sentence et qu'on la rédige par écrit ; et que ce que chacun dira, il le dise pour lui et pour toute la communauté de Sicile, car elle est représentée ici. Et s'il est quelqu'un qui veuille dire autrement, qu'il se lève ; pour moi, ce que j'ai dit, je le confirme en mon nom et au nom de tous les miens. »

Cela dit, il cessa de parler ; mais, avant que personne se levât, tout le peuple de Messine se leva et tous s'écrièrent à la fois : « Il a bien dit ! il a bien dit ! et nous le disons tous : Qu'il ait la tête coupée ; nous nous conformons à tout ce qu'a dit messire Alaymo. » Là-dessus se leva l'amiral, qui savait d'avance comment l'affaire tournerait, et il dit : « Barons, ainsi que messire Alaymo l'a proposé, que chacun se lève pour soi, riches-hommes, chevaliers et syndics ; et une fois la sentence approuvée de tous en général, qu'on l'écrive. »

Il appela alors deux notaires des plus expérimentés de Messine et deux juges, et il dit aux juges de dicter la sentence, et aux notaires d'écrire l'avis de chacun, pour en conserver éternellement la mémoire ; la chose eut lieu ainsi. Lorsque tout eut été accompli, l'amiral ordonna d'en faire lecture en présence de tous. Quand lecture en eut été faite et que chacun eut prononcé la sentence, tant pour soi que pour les lieux qu'il représentait, l'amiral demanda à toute l'assemblée en général, si elle approuvait ladite sentence. Tous répondirent : « C'est ce que nous voulons, et nous le confirmons pour nous et pour toute la communauté de l'île de Sicile. » Alors on se retira, et chacun s'en alla chez soi, bien persuadé que justice serait faite le lendemain. Mais le seigneur infant En Jacques, après que la sentence eut été prononcée et confirmée, voulut user de miséricorde, car il ne voulait pas rendre le mal pour le mal, se rappelant la parole de l'Évangile qui dit : que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais version. Ainsi, lui ne voulut point la prince, mais il désira que par lui pût la paix et la concorde, sachant bien qu'il n'avait aucune faute en rien de ce vait fait son père, le roi Charles. Il a contraire ouï dire qu'il avait été fort tent de la mort du roi Conradin, et c'vérité. Il se rappelait aussi qu'il éta che parent du roi son père, et puisqu parent de son père, il l'était aussi de lui-

CHAPITRE CXV.

Comment le seigneur infant En Jacques envoya le p aîné du roi Charles, en Catalogne, au roi d'Ar père.

Si bien que le lendemain le seigneu manda l'amiral et lui dit : « Amiral, fai parer la plus grande nef des Catalans, celles qui se trouvent ici ; joignez-y qu lères et deux lins armés, et nous enve prince à Barcelonne, au seigneur roi d notre père. — Seigneur, dit l'amiral, vo bien ; la chose sera ainsi. »

Dès que la nef, les galères et les lin armés, on y plaça le prince sous bonne garde. Ils partirent de Messine ; le ven vorable, et en peu de jours ils arrivèren celonne, où ils trouvèrent le seigneur seigneur roi ordonna aussitôt que le pri renfermé au château-neuf de Barcelon y mit bonne garde.

Je laisse le prince en bon lieu et sûr viens au seigneur infant En Jacques e miral.

CHAPITRE CXVI.

Comment le seigneur infant En Jacques passa en C la conquit, ainsi que la principauté, jusqu'à Cas Abate, et aussi d'autres villes et lieux.

Le prince étant embarqué, le seigneu ordonna à l'amiral de faire armer quara lères, attendu qu'il voulait passer en C et y conduire la guerre de telle sorte q s'aperçût pas que le seigneur roi son manquât. L'amiral éprouva une grand voir dans le seigneur infant En Jacqu bon entendement et tant de courage et gueur. Il n'eut garde de l'en détour

ouva au contraire, et lui répondit : « Sei-
, c'est bien dit ; faites préparer votre ca-
ie et votre infanterie, et regardez les ga-
comme prêtes. »
seigneur infant fit convoquer aussitôt tou-
s osts de Catalans et d'Aragonais qui se
aient en Sicile, excepté ceux qui avaient
ues emplois, ou qui gardaient les châ-
. En peu de jours ils furent tous prêts et
s à Messine, et le prince passa en Calabre
mille chevaux bardés, et cent armés à la
, à la manière des génetaires [1]. Il y avait
une grande quantité d'almogavares et de
s des menées. Des quarante galères que l'a-
fit armer, vingt étaient ouvertes en poupe
tenaient quatre cents cavaliers et un grand
re d'almogavares. Ainsi, avec la grâce de
le seigneur infant En Jacques allant par
et l'amiral par mer, ils s'en allèrent, pre-
ités, bourgs, châteaux et autres lieux. Que
dirai-je? si je voulais vous raconter le
n détail, ainsi que je l'ai fait plusieurs
e papier me manquerait ; car il se fit de
ux actes de chevalerie et de si beaux faits
es dans chacun des lieux qu'ils parcoururent que dans aucune histoire du monde on
mais lu de plus belles chevauchées et de
randes merveilles que n'en firent les gens
igneur infant et ceux de l'amiral. Il en
us de cent parmi les riches-hommes et
evaliers catalans et aragonais de cette ex-
on, dont les prouesses et actes de bravoure
aient fournir matière à des romans plus
illeux que n'est celui de Godefroi [2] ; et
, au lieu de cent, je pourrais bien dire
J'en pourrais dire tout autant des gens
d. Quant à l'amiral, il n'est besoin d'en
; tous ses faits furent autant de mer-
, et il se serait regardé comme un
e mort si, en tout lieu où s'exécutait un
ait d'armes, il n'était pas là pour enlever
homme le prix de la bravoure. Que vous
e? Tels furent le courage et l'audace
chevaleresque du seigneur infant En
es que, depuis le moment où il passa en
e jusqu'à celui de son retour en Sicile,
conquête de la Calabre entière, à l'ex-
du seul château-fort de Stilo, placé
e haute montagne auprès de la mer.

Outre la Calabre, il prit dans la principauté tout ce qui s'étend jusqu'à Castello dell' Abbate, à trente milles de Salerne, et l'île d'Ischia, comme vous l'avez déjà vu, et de plus celles de Procida et de Capri ; à quoi il faut ajouter, du côté du Levant, la cité de Tarente, toute la principauté, tout le cap de Leuca, la cité d'Otrante et Lecce, qui est à vingt-quatre milles de Brindes.

Si on vous racontait aussi toutes les belles actions que fit à Otrante le noble En Béranger d'Entença, beau-frère de l'amiral, ainsi que d'autres, vous seriez émerveillés de les entendre ; car ils parcoururent toute la Pouille, l'île de Corfou, le despotat d'Arta, Avlona et l'Esclavonie. Et comme, à l'aide des galères stationnées à Ischia pour le roi d'Aragon on levait un tribut sur toutes les nefs qui entraient à Naples ou en sortaient, de même à l'aide de celles qui étaient à Otrante pour le seigneur roi d'Aragon et pour l'infant on tirait un tribut de toute nef ou lin qui passait par le golfe de Venise, à l'exception de celles qui entraient à Venise ou en sortaient, parce que ladite ville et la communauté de Venise étaient en paix avec le seigneur roi d'Aragon.

Que personne ne s'étonne de m'entendre parler d'une manière si sommaire de ces grandes conquêtes. Je ne m'y arrête pas avec plus de détails parce que déjà en sont faits des livres qui traitent particulièrement pour ces divers endroits de la manière dont on s'en est emparé, et d'ailleurs cela me mènerait trop loin.

Lorsque le seigneur infant eut terminé la conquête de toute la Calabre et de tous les autres lieux, il fit don de plusieurs desdits lieux à des riches-hommes, à ses chevaliers, à de notables citoyens, à des adalils, à des almogavares et à des chefs de menées. Il mit toutes les frontières en bon état ; et revint ensuite en Sicile, où madame la reine, l'infante sa tante, l'infant En Frédéric et tous les habitants le revirent avec grande joie et plaisir ; et de là en avant l'île de Sicile ne se ressentit en rien de la guerre. Les troupes des frontières, stationnées en Calabre, dans la principauté et dans la Pouille, continuaient à mener la guerre de ce côté, et faisaient un grand butin, et venaient dépenser leur argent à Messine.

[1] aliers montés sur petits chevaux appe es genets.
[2] lefroi de Bouillon, qui prit Jérusalem.

CHAPITRE CXVII.

Comment l'amiral En Roger de Loria courut l'île de Gerbes, la Romanie, Chio, Corfou, Céphalonie, et comment les Sarrazins de Gerbes reçurent autorisation du roi de Tunis de se rendre au seigneur roi d'Aragon.

Après que le seigneur infant fut de retour à Messine, l'amiral, avec son autorisation, se rendit en Barbarie, en une île nommée Gerbes, appartenant au roi de Tunis ; il la ravagea et fit plus de deux mille captifs, Sarrazins ou Sarrazines, qu'il emmena en Sicile ; il en fit passer aussi quelques-uns à Majorque et en Catalogne, et fit un tel butin que les frais d'armement et d'expédition des galères furent largement payés. Il fit ensuite un autre voyage et alla en Romanie, et courut les îles de Metelin [1], Stalimène [2], les Formans [3], Tino, Andros, Miconi, puis l'île de Chio, où se fait le mastic, et prit la ville de Malvoisie [4], et revint en Sicile avec un butin si considérable qu'il y avait de quoi satisfaire cinq flottes semblables à la sienne. Il courut aussi l'île de Corfou et brûla et ravagea tous les environs du fort ; et puis courut Céphalonie et tout le duché [5]. Enfin, tous ceux qui le suivirent s'enrichirent tellement qu'ils ne voulaient admettre à leur table de jeux que ceux qui se présentaient avec des pièces d'or ; et s'ils n'avaient que de la monnaie d'argent, on ne les recevait qu'autant qu'ils apportaient au moins mille mares.

Peu de temps après, l'amiral revint à l'île de Gerbes, et enleva encore bien plus de gens qu'il n'avait fait la première fois, de manière que les Maures de Gerbes vinrent trouver leur seigneur le roi de Tunis, et lui dirent : « Tu vois, seigneur, que tu ne peux nous défendre contre roi d'Aragon, et c'est au contraire pour t'av prêté foi, à toi qui es chargé de nous défen que nous avons eu deux fois notre île cou par l'amiral du roi d'Aragon, et que nous avi perdu frères, parents, femmes, fils et filles. Ne te conjurons donc, seigneur, de nous dégag de notre foi, afin que nous puissions nous so mettre à sa souveraineté, et ainsi nous vivro en paix, et toi tu nous feras bien et merci ; sa quoi, seigneur, tu peux faire compte que l'î sera bientôt toute dépeuplée. »

Le roi de Tunis consentit à ce qu'ils deman daient et les dégagea de leur foi. Et ils expé dièrent des messagers au roi d'Aragon, et s soumirent à l'amiral en son nom. L'amiral y fi élever un beau fort qui s'est tenu, se tient et s tiendra avec plus de gloire pour les chrétien qu'aucun autre château du monde.

Gerbes est une île qui se trouve au milieu d la Barbarie, puisque, si vous calculez bien, i y a autant de distance de Gerbes à Ceuta qu de Gerbes à Alexandrie. Et ne croyez pas qu ce soit complétement une île, car elle est si rap prochée du continent que, si ce passage n'étai fortifié et défendu par les chrétiens, il pourrai y passer cent mille hommes à cheval et autan à pied, sans que les cavaliers eussent de l'eau à hauteur des sangles des chevaux. Aussi faut-il que tout homme qui aura à commander à Gerbe soit pourvu de quatre yeux, de quatre oreille et d'une cervelle sûre et ferme, et cela par beau coup de raisons : d'abord parce que le plus pro che secours des chrétiens qui puisse lui par venir est de Messine ; et de Gerbes à Messin il y a cent milles ; et qu'ensuite Gerbes a de fo proches voisins, comme Gelimbre, Margam Jacob Ben-Atia, Ben-Barquet, les Debeps, e autres barons alarps [1], tous très puissants e troupes à cheval ; et si le capitaine de Gerbe venait à avoir les yeux appesantis par le som meil, il ne manquerait pas de gens qui le réveil leraient bien vite et avec un fort mauvais brui

Lorsque l'amiral eut mis fin à toutes ses ex péditions, il s'occupa de bien faire radoub toutes ses galères ; car il avait appris que le r de France en faisait construire un grand nom bre. Mais je laisse là l'amiral pour vous entr tenir du roi de France, du roi Charles et leurs adhérents.

(1) Lesbos.

(2) Lemnos.

(3) Je ne puis trouver dans aucune ancienne carte le nom de ces îles.

(4) Monembasia en Morée

(5) Voyez la Chronique de Morée qui précède (p. 65). On donnait le nom de *duché*, sans ajouter aucune autre désignation, au duché de Naxos ou de la Dodécanèse, composé des anciennes Cyclades. C'était la famille vénitienne des Sanudo qui possédait cette seigneurie, qui relevait des princes d'Achaïe. (Voyez la Chronique de Morée et l'Histoire des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel. Paris, 1698, in-12.) Ce n'est certainement pas ici de ce duché de Dodécanèse qu'il est question, mais plutôt du dapostat d'Aartu, situé sur le continent opposé. Muntaner est fort exact dans ses désignations géographiques, bien que les noms soient souvent moins reconnaissables que les lieux.

(1) Les Arabes Bedouins

CHAPITRE CXVIII.

Comment le roi Charles eut recours au pape et au roi de France, et passa à Naples avec deux mille chevaliers; comment ledit roi trépassa de cette vie, et comment le gouvernement du royaume passa aux mains des fils du prince, qui se trouvait alors prisonnier à Barcelonne.

Le roi Charles ayant appris la fâcheuse nouvelle de la captivité du prince et de la bataille des Comtes, aussi bien que le fait d'armes d'Agosta et les autres pertes qu'il avait essuyées et essuyait tous les jours, eut recours au pape et ensuite au roi de France, et s'occupa d'ourdir et d'organiser tout ce qu'il put contre le roi d'Aragon. Il se disposa aussi à retourner à Naples, craignant beaucoup que cette ville ne se revoltât; et avec lui partirent le comte d'Artois et autres comtes, barons et chevaliers, au nombre de bien deux mille. Ils allèrent si bien par leurs journées qu'ils arrivèrent à Naples; et ils y arrivèrent dans de telles circonstances, que certainement de ces deux mille chevaliers il n'en retourna pas deux cents en France; tous les autres périrent dans la guerre en Calabre ou à Tarente. En un seul jour il périt à Otrante plus de trois cents chevaliers, un pareil nombre à Tarente, et plus de cinq cents dans la plaine de Saint-Martin. Que vous dirai je? Ils ne se rencontraient en aucun lieu avec les Catalans et les Aragonais qu'ils ne fussent battus ou tués. C'était bien l'œuvre de Dieu, qui abaissait leur orgueil et exaltait l'humilité du roi d'Aragon, de ses enfants et de ses peuples. Vous pouvez bien le croire, en considérant le grand nombre de prisonniers qu'en l'honneur de Dieu ils laissèrent aller quittes et libres; et on ne peut en dire autant du roi Charles, car jamais il ne relâcha aucun prisonnier qui fût tombé en son pouvoir ou au pouvoir des siens; bien au contraire, tout autant qu'il en prenait, il leur faisait couper les poings et crever les yeux. L'amiral et les gens du roi d'Aragon avaient longtemps supporté ces énormités sans les commettre eux-mêmes; mais considérant enfin le détriment qui résultait pour eux de cette conduite, l'amiral se décida à user de représailles, en faisant aussi couper les poings et crever les yeux aux prisonniers qui lui tombaient entre les mains. Les ennemis voyant cela s'amendèrent, non pour l'amour de Dieu, mais par crainte de l'amiral. Il en est ainsi de bien des gens, dont on tire meilleur parti en leur faisant du mal qu'en leur faisant du bien. Il vaudrait mieux assurément que chacun se corrigeât soi-même de son mauvais vice par amour ou crainte de Dieu que d'attendre les effets de sa colère.

Que vous dirai-je? Tous les jours venaient au roi Charles de semblables nouvelles; si bien qu'on disait que jamais ne fut seigneur au monde qui, après avoir eu tant de prospérités, éprouvât tant de malheurs sur la fin de sa vie. Chacun doit donc s'efforcer de se garder de la colère de Dieu; car contre la colère de Dieu rien ne peut résister. Que vous dirai-je? Etant tombé dans une telle série de maux, il plut à notre Seigneur Dieu de terminer ses jours et qu'il trépassât de cette vie[1]. On peut dire de lui que le jour où il mourut fut celui où mourut le meilleur chevalier du monde, après le seigneur roi d'Aragon et le seigneur roi de Majorque; je n'excepte que ces deux-là. Ainsi son royaume se trouva, en raison de sa mort, dans un grand embarras, car le prince héritier de son royaume[2] était prisonnier à Barcelonne. Toutefois le prince avait plusieurs enfants; entre autres il avait trois garçons assez grands, savoir: monseigneur Charles, monseigneur Louis qui fut par la suite frère mineur, puis évêque de Toulouse, et mourut évêque; il est aujourd'hui canonisé par le Saint-Père apostolique, et sa fête est chômée dans tous les pays chrétiens. Après eux venait un autre fils qui s'appelait et s'appelle encore duc de Tarente.

Ces trois fils, conjointement avec le comte d'Artois et les autres hauts barons de leur sang, gouvernèrent son pays[3], jusqu'à ce que le prince fût rendu à la liberté; et il en sortit à la paix[4], ainsi que vous l'apprendrez; mais je cesse de vous parler du roi Charles et de ses petits-enfants qui gouvernèrent le pays, et je vais vous parler du roi de France.

(1) Charles d'Anjou mourut à Foggio, le 7 janvier 1285, n. st.

(2) Charles eut de Beatrix, comtesse de Provence, sa première femme, trois fils: Charles, qui lui succéda; Louis-Philippe prince d'Achaïe, mort en 1277 (voyez la Chronique de Morée), et Robert, mort en 1266; et trois filles: Blanche, femme de Robert de Béthune, comte de Flandres; Béatrix, mariée à Philippe de Courtenai, et Isabelle, femme de Ladislas-le-Cumain, roi de Hongrie. Il n'eut pas d'enfants de sa seconde femme, Marguerite, comtesse de Tonnerre.

(3) Le royaume fut administré pendant la captivité de Charles IV, par Robert II, comte d'Artois, en qualité de régent, d'accord avec le cardinal de Sainte-Sabine, nommé légat par le pape Martin IV.

(4) Au mois de novembre 1288.

EXPÉDITION DE PHILIPPE-LE-HARDI EN CATALOGNE.

CHAPITRE CXIX.

Comment le roi de France envoya le légat du pape et le sénéchal de Toulouse au roi de Majorque, pour demander passage sur son territoire; et comment il se disposa à pénétrer avec toutes ses forces en Catalogne et par terre et par mer.

Les galères que le roi de France avait ordonnées étant terminées[1], les provisions ayant été préparées à Toulouse, à Carcassonne, à Béziers, à Narbonne et aux ports de Marseille et d'Aigues-Mortes, il envoya le cardinal légat et le sénéchal de Toulouse à Montpellier, pour s'entendre avec le seigneur roi de Majorque afin que ses troupes pussent passer en paix sur son territoire. Le seigneur roi de Majorque se rendit à Montpellier. Le cardinal l'admonesta et lui fit de grandes offres de la part du Saint-Père, et le sénéchal en fit autant de la part du roi de France. Leurs exhortations auraient cependant produit peu d'effet[2], sans la convention faite à Gironne entre les seigneurs rois d'Aragon et de Majorque; et d'après laquelle les deux frères étaient tombés d'accord, que le roi de Majorque laisserait passer les troupes françaises sur ses terres, et cela par deux fortes raisons: la pr mière, que le roi de Majorque ne pouvait nu lement empêcher les Français d'entrer e Roussillon, et que si c'était de vive force qu'il y entraient, Montpellier, le Roussillon, le Con flent et la Cerdagne étaient à jamais perdus pou lui; la seconde raison était que, s'ils n'entraien point par là, ils passeraient par la Navarre ou pa la Gascogne, et y trouveraient un bien meille passage que par le Roussillon, car ils avouaien eux-mêmes que c'était une assez rude tâche d pénétrer en Catalogne par le Roussillon. Telle furent les raisons qui décidèrent le roi de Ma jorque à faire ce que désiraient le pape[1] et l roi de France. Le cardinal et le sénéchal re tournèrent fort satisfaits vers le roi de Franc croyant avoir partie gagnée. Et de la mêm manière qu'ils avaient annoncé le résultat d leurs négociations au roi de France, ils l communiquèrent à Charles[2], roi du chapeau, e l'écrivirent au pape qui en fut fort content. L roi de France fit payer la solde de six mois au riches-hommes, aux chevaliers, aux homme des compagnies de pied et aux marins et autres car l'argent ne leur manquait pas, le pape leu fournissant les trésors qu'il avait amassés pou aller attaquer les infidèles d'outre mer, et qu ne servirent que contre le roi d'Aragon. Vou verrez aussi comment ces trésors fructifieron

(1) L'histoire de l'expédition entreprise par Philippe-le-Hardi, en 1285, contre Pierre III, a été écrite d'une manière fort détaillée par Bernard d'Esclot, écrivain catalan, contemporain de cette expédition. Bernard d'Esclot est souvent partial en faveur des siens, mais il était bien informé. Une traduction de cette partie de sa Chronique en langue castillane fut réimprimée comme morceau de circonstance à l'occasion de la guerre de 1793 entre l'Espagne et la France. Toute l'histoire de d'Esclot, qui se termine avec cette guerre, avait déjà été imprimée en castillan par Raphaël Cervera (in-4., Barcelonne, 1616). L'original catalan n'a jamais été publié; il en existe un manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris, fonds Saint-Germain, 1581. C'est celui d'après lequel j'ai fait la copie de cette chronique, telle qu'on la retrouvera à la fin de ce volume.

(2) Ramon Muntaner, grand ami de Don Pèdre, se tait sur les différends entre les deux frères, mais l'histoire est là pour suppléer à ses omissions. Don Pèdre avait vu avec peine, ainsi que les Aragonais, le démembrement des deux couronnes en faveur de son frère, et, malgré les injonctions formelles du testament de son père, il avait forcé ce frère de lui prêter hommage et cherchait à le déposséder de ses États.

(1) Le pape avait excommunié Pierre III à la suite de sa con quête de la Sicile sur Charles d'Anjou, et l'avait déclaré déch de la couronne d'Aragon; il avait donné ce royaume à Charle deuxième fils de Philippe-le-Hardi, que Muntaner appelle, qu ques lignes plus bas: Charles, roi du Chapeau (allusion a cardinal) et roi du Vent. Philippe-le-Hardi, qui avait vu s oncle, Charles d'Anjou, grâce à une semblable généroslté d souverain pontife, s'emparer aisément de la Sicile sur Manfr crut qu'il ne lui serait pas moins facile de conquérir pour s fils un pays aussi empressé que l'avait souvent été la Ca logne d'obéir au pape; mais Pierre tint bon, et Philippe mourut. Les historiens français ont cru sauver sa gloire le faisant mourir de ce côté des Pyrénées.

(2) Charles, deuxième fils de Philippe-le-Hardi, auquel pape avait donné la couronne d'Aragon, mais qui ne put mais la prendre (v. ch. 130. de B. d'Esclot).

pape ayant poussé le roi de France, et
temps étant venu, l'oriflamme sortit de
; et quand on fût arrivé à Toulouse,
ima qu'il venait bien certainement avec
de France dix-huit mille chevaux bardés
nombre infini d'hommes de pied. Il y
aussi par mer cent cinquante grosses
s et plus de cent cinquante nefs chargées
visions de bouche, et des lins et des te-
t des barques sans nombre. Que vous di-
? Les forces que le roi de France menait
ui étaient si grandes que tous disaient là,
naissant la puissance de Dieu : « Le
France emmène avec lui une telle force
ura bientôt conquis toute la terre du roi
on. » Et Dieu y était ainsi méconnu, et
mentionnait même pas son nom; on ne
de rien autre chose que de la puissance
de France. Si quelqu'un venait à parler
neur roi d'Aragon, et disait : « Que de-
a le roi d'Aragon et son royaume? » ses
épondaient : « Dieu est tout puissant, et
ien le défendre, lui et son droit. » Ainsi
imploraient la puissance de Dieu, tandis
autres la méconnaissaient. Aussi vous
comment notre seigneur vrai Dieu usera
pouvoir, qui est au-dessus de tous les
pouvoirs; car il a pitié de ceux qui le
nt et se courrouce contre les orgueilleux
re ceux qui le méconnaissent.
ons de nous entretenir du roi de France
es grandes armées, qui sont à Toulouse
ribuées par tout le pays, et parlons du
r roi d'Aragon.

CHAPITRE CXX.

**t le seigneur roi En Pierre envoya des messagers à
veu le roi don Sanche de Castille, pour le requérir de
de ses chevaliers; et comment ses troupes se reu-
ent col de Panissas pour s'opposer à ce que le roi de
pénétrât en Catalogne.**

oi d'Aragon ayant appris que le roi de
était sorti de Paris, qu'il avait déployé
mme, et qu'il s'approchait avec de gran-
ces de terre et de mer, envoya aussitôt
nagers à son neveu, le roi don Sanche
tille, pour lui faire savoir avec quelles
forces immenses le roi de France s'avançait contre lui, et en conséquence de leurs accords, le requérir de lui faire aide de sa chevalerie, disant que s'il le faisait, il devait tenir pour certain qu'il livrerait bataille au roi de France.

A la réception de ce message, le roi de Castille répondit aux envoyés : qu'ils pouvaient s'en retourner, et qu'il allait se préparer de manière à faire telle aide au seigneur roi son oncle, qu'il s'en tiendrait pour satisfait. Sa réponse fut bonne, mais les faits furent nuls, puisqu'il ne lui envoya pas aide d'un seul chevalier ni d'un seul piéton; de sorte que le roi d'Aragon fut entièrement déçu en ce qu'il attendait de lui, ainsi qu'il le fut à l'égard de son beau-frère le roi de France. Et ainsi, au moment où il avait besoin de tous ses amis terrestres, il se vit abandonné; mais, en bon et sage seigneur et le meilleur chevalier du monde, il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur vrai Dieu, c'est à vous que je recommande et mon âme et mon corps, et mes peuples et mes terres. Puisque tous ceux qui devaient me secourir m'ont abandonné, daignez, Seigneur, me secourir vous-même et protéger moi et mes peuples. Signez-les et bénissez-les ! »

Tout exalté et animé de l'amour de notre Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ, il commanda qu'on sellât son cheval et que tout homme prêt au combat se revêtit de ses armes, car lui-même voulait s'armer. Aussi le même jour se montra-t-il armé dans la ville de Barcelonne, et y fit-il célébrer de grandes fêtes, et des réjouissances en l'honneur de Dieu. Et par là il encouragea si bien ses gens que déjà ils eussent voulu se montrer en armes contre leurs ennemis; et un jour de délai leur paraissait une année d'attente.

Les fêtes étant terminées à Barcelonne, le roi envoya dans tout l'Arragon des messagers aux Aragonais, afin qu'ils prissent leurs mesures pour que ni du côté de la Navarre ni du côte de la Gascogne ne pût venir aucun dommage à son royaume. Il envoya en même temps par toute la Catalogne ses lettres de commandement à tous riches-hommes, chevaliers, citoyens et gens des villes, pour qu'ils eussent à se rendre tout armés au col de Panissas, car c'est là qu'il se proposait d'aller à la rencontre du roi de France pour lui fermer l'entrée de son pays. Sur cet ordre, tous, au jour fixé, fu

**flamme ne se déployait que dans les guerres contre
es. Ici il s'agissait d'une sorte de croisade puisque
rchait contre un prince excommunié.**

rent réunis au col de Panissas. Là ils dressèrent leurs tentes, aussi bien que le seigneur roi et l'infant En Alphonse, avec un grand nombre des chevaliers de Catalogne.

Quand ils furent tous réunis, le seigneur roi ordonna que le comte d'Ampurias avec ses gens gardât le col de Banyols et le col de la Massane; le comte d'Ampurias plaça les compagnies de Castellon au col de Banyols, et les autres au col de la Massane, et le comte avec ses chevaliers alla visiter les uns et les autres à plus d'une demi-lieue. Chacun de ces passages était si fort qu'on n'avait pas à craindre que personne y passât. Il mit d'autre part le vicomte de Rocaberti à la garde du Pertus; et le seigneur roi lui-même, avec le reste de ses gens, demeura au col de Panissas[1]. En chaque lieu on s'était précautionné de marchands et autres gens qui apportassent à vendre tout ce dont on pourrait avoir besoin. Tous les passages furent ainsi bien gardés et bien munis de tout. Je laisse là le roi d'Aragon et son armée, et reviens au roi de France et au roi de Majorque.

CHAPITRE CXXI.

Comment le roi de France essaya de forcer le passage de Panissas; comment lui et son armée eurent beaucoup à souffrir; et de la grande cruauté qu'ils exercèrent contre le clergé et les habitants d'Elne, dans la fureur qu'ils éprouvèrent à cause de ce qui leur était arrivé.

Quand le roi de France eut réuni tout son monde et sut que tous étaient bien pourvus de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et que sa flotte était toute appareillée et embarquée (c'était en l'année 1285, au mois d'avril), il se rendit en Roussillon. A son entrée en Roussillon, le seigneur roi de Majorque vint au-devant de lui; le roi de France lui fit grand accueil, et le roi de Majorque le lui rendit à lui et à ses fils, qui étaient ses neveux, lesquels avaient accompagné leur père[2]; c'est à savoir monseigneur En Philippe, l'aîné de ses fils, qui était bien fâché et bien désolé de tout ce que faisait son père, et monseigneur En C roi du chapeau, qui en était très satisfai qu'il tenait beaucoup à être roi d'Aragon rendirent ensemble à Perpignan, et tou mée du roi de France campa de Perpign qu'au Boulou; si bien que journellem gens de l'ost du roi d'Aragon couraient jusqu'à leurs tentes, en tuaient et en pr un grand nombre, et leur causaient be de dommages. Que vous dirai-je? Le France resta en cet état pendant quinze ne sachant quel parti prendre. Un jou il se décida à s'approcher du col de Paniss tenter le passage; mais lorsqu'il fut au B et qu'il eut examiné le lieu par lequel il lait passer, et qu'il eût vu toute la mo couverte des tentes de l'ost du roi gon, il maudit celui qui lui avait cons marcher par ce passage. Toutefois, il un jour l'essayer, et jamais on ne fit si fo car tout à coup fondirent sur son avant- plus de cinquante mille hommes, almog et varlets des menées, de telle sorte qu' voyait rouler du haut de la montagne e hommes et chevaux. Et ils reçurent tant d mage ce jour-là qu'ils y perdirent bien m valiers et une quantité innombrable de p Le roi de France voyant revenir ainsi se pes mal menées et en déroute, sans qu'il possible de les secourir, s'écria : « Qu'e grand Dieu! je suis trahi? » Alors monsei Philippe se tournant vers son frère Ch « Beau frère, lui dit-il, voyez avec quels neurs vous accueillent les habitants de royaume. »

Charles ne répondit rien, tant son ch était vif; mais le roi leur père qui avai entendu répondit avec grande colère : « T vous, sire Philippe, car ils font une chos ils auront à se repentir. — Ah! Sire! Sire cria monseigneur Philippe, j'ai plus à votre honneur ou votre honte et votre mage que ne l'ont le pape et les cardinau vous ont pourchassé cette bonne auba vous et à mon frère, qu'ils ont fait roi du car, dans leurs déduits et au milieu des pl ils se soucient bien peu des dangers et des mages qui vous sont réservés. »

Le roi de France ne répliqua rien, se

(1) Le col de Panissas est un défilé des Pyrénées-Orientales, impraticable aujourd'hui. Il est situé sur le versant opposé de la montagne qui forme le col de Pertus. Le fort de Bellegarde domine aujourd'hui ces deux cols.

(2) Marie de Brabant, seconde femme de Philippe-le-Hardi, était restée à Carcassonne avec beaucoup de dames de la cour qui avaient suivi aussi l'armée pour avoir leur part des indulgences réservées à tout ce qui se déclarait contre un prince excommunié. Le légat Jean Cholet accompagna le roi de France.

(1) Perpignan était devenue la capitale du nouveau r de Majorque.

e son fils disait la vérité ; mais il était
d pour se repentir. Que vous dirai-je?
'armée fut obligée de rétrograder vers
our se tenir toujours rapprochée de la
de Tech. Le seigneur roi de Majorque
que le roi de France marchait vers Elne,
aux habitants de le recevoir procession-
nt. Alors l'évêque et tous les ecclésiasti-
rtirent pour le recevoir ; mais, au lieu de
ier devant la croix, les Français, furieux
ıi leur était arrivé, se ruèrent sur eux,
rent en pièces clercs, laïques, femmes et
. Jugez à présent avec quelle dévotion
espect pour leurs indulgences ils s'ache-
t à cette expédition, et comment notre
r vrai Dieu aurait pu supporter une si
cruauté sans en tirer vengeance!

i cette nouvelle ne fut pas plus tôt répan-
ns toute la Catalogne qu'elle redoubla
ge de tous les habitants, qui virent bien
lait mieux mourir tous en les combat-
ıtôt qu'un seul d'entre eux se rendît à de
ns. Après cette abominable action ils res-
bien encore quinze jours sans savoir à
décider. La flotte pendant ce temps était
à Collioure. Que vous dirai-je? Le roi de
eut l'intention de s'en retourner ; mais
e voulut pas permettre qu'il échappât à
narché, et il leur donna au contraire les
de passer, afin qu'ils allassent périr
s mains de leurs ennemis.

CHAPITRE CXXII.

quatre moines fournirent au roi de France le moyen trer en Catalogne par le col de la Massane ; et com- quatre jours, ils construisirent une telle route que rreurs y moulaient toute chargées.

re moines qui étaient de Toulouse, et
rouvaient dans un monastère près d'Ar-
inrent au roi de France. L'un d'eux était
lu lieu. Ils étaient là parce que ce mo-
est suffragant du monastère de la Grasse,
à Narbonne, et il y vient toujours un
ce lieu. Les rois d'Espagne feraient
e sages, s'ils ne permettaient pas qu'il
r leurs terres un seul prélat qui ne fût
oyaume.

et abbé dit au roi de France : « Seigneur,

a (Elne), rex de precepto legati, omninò destruxit, nnes qui intùs erant, juvenes, senes, clericos, mu- rvulos. (Chronique de Saint-Bertin.)

moi et ces moines, nous sommes nés en votre royaume, et vos sujets. Nous verrions donc avec grande douleur que vous fussiez contraint de vous retirer avec si grand déshonneur ; et ainsi, seigneur, si vous le désirez, nous vous indiquerons un lieu par où vous pourrez passer. A la vérité, ce lieu est très fort ; mais, par cette raison, on dédaigne de s'en occuper, et personne ne se trouve là pour s'opposer à vous. Il peut se faire qu'il y ait là cinquante hommes de garde ; mais vous, seigneur, qui avez beaucoup de gens munis de hoyaux, de houes, de pieux, de haches, envoyez un riche-homme à vous avec mille chevaux bardés, et que beaucoup de gens de pied marchent en avant avec lesdits instruments et tracent un chemin. Ils peuvent être précédés d'un millier de piétons, afin que, si les travailleurs étaient aperçus, on eût affaire d'abord à ces hommes armés, et que ceux qui travailleraient ne fussent point obligés de se déranger de leur ouvrage. Ainsi, seigneur, vous pourrez passer sûrement, vous et toutes vos troupes ; car si une fois vous avez mille de vos soldats en un lieu qui domine ce passage, personne au monde ne pourra vous l'enlever ni vous empêcher de monter tous, vous et votre chevalerie. » Le roi de France lui répondit : « Abbé, comment savez-vous cela?—Seigneur, dit-il, parce que nos hommes et nos moines vont tous les jours en ce lieu-là pour y prendre du bois et de la chaux ; souvent aussi les gens de pied qui ont à se rendre au comté de Barcelonne passent par ce chemin. Le lieu dont je vous parle, seigneur, se nomme le Col de la Massane. Demandez au comte de Foix, qui connaît le pays, et à En Raymond Roger, et vous trouverez que tout est ainsi que je vous le dis. — Nous ne le demanderons à personne, répliqua le roi de France, nous nous fions à vous ; et cette nuit même nous ferons ce que nous avons à faire. »

Aussitôt il fit appeler le comte d'Armagnac, qui avait sous ses ordres une bonne troupe de cavaliers et de piétons. Il fit venir aussi le sénéchal de Toulouse et leur ordonna à tous deux de se tenir prêts à minuit à suivre ces frères avec mille chevaux bardés et deux mille piétons de Languedoc, et de se pourvoir sur-le-champ de tout ce qu'il y avait dans l'ost d'hommes munis de houes, de hoyaux, de pieux et de haches, et d'aller faire ce que leur diraient les moines,

Et ainsi qu'il leur fut commandé, ainsi fut-il exécuté.

A minuit, le comte d'Armagnac, le sénéchal et tout leur monde suivirent les frères et commencèrent à faire le chemin. Arrivés à la montagne, les deux frères précédaient les gens de pied par l'ancien sentier, tandis que l'abbé et l'autre frère, avec les gens du monastère, qui connaissaient parfaitement bien cette montagne, restaient avec ceux qui travaillaient à la route. Que vous dirai-je? A la pointe du jour les deux mille piétons eurent atteint le haut du col sans avoir été aperçus par ceux qui y étaient de garde que quand ils furent devant eux. Mais s'ils avaient fait mauvaise garde, ils y reçurent de bonnes taillades; car de cinquante qu'ils étaient, il n'en échappa pas plus de cinq qui vinrent porter l'alarme et s'enfuirent vers l'ost de Castellon au col de Banyols. Aussitôt que l'ost de Castellon entendit le cri d'alarme, tous coururent aux armes. Le hasard voulut que le comte d'Ampurias fût allé à Castellon pour mettre en état les lieux et les châteaux qu'il avait à garder, et avec lui étaient allés la plus grande partie de la chevalerie et autres braves gens de Castellon.

Ceux qui étaient placés à la garde du col de Banyols marchèrent alors vers le col de la Massane; et en levant les yeux ils aperçurent bientôt un grand nombre de gens qui déjà étaient montés; et jugeant qu'ils ne pouvaient plus rien y faire, ils rétrogradèrent vers le col de Banyols, et arrivés au-delà de Tornavels, où il y en avait quelques-uns, ils levèrent leurs tentes, et s'en retournèrent chacun chez eux.

Ils envoyèrent aussitôt au seigneur roi d'Aragon, au col de Panissas, pour lui faire savoir que les Français étaient passés par le col de la Massane. Le roi ne pouvait le croire, et envoya mille almogavares à la découverte de ce côté. Ceux-ci trouvèrent que le passage était déjà occupé par des forces nombreuses; mais ils se dirent: « Pour rien au monde nous ne devons nous retirer sans avoir pris langue. Attendons ici la nuit; et, à l'aube du jour nous férirons au milieu d'eux; nous leur ferons de grands dommages, et nous en enlèverons trois ou quatre vivants, que nous amènerons, pour qu'ils puissent raconter au roi d'Aragon comment la chose s'est passée. »

Tous tinrent cet avis pour bon, et pendant le reste de la journée et la nuit suivant tinrent cachés.

Je reviens maintenant à l'armée du France. Tout se passa ainsi que l'avai noncé l'abbé et les moines. Aussitôt que valerie fut arrivée en haut du col, on en toute hâte et en toute joie des messa roi de France, pour le prévenir qu'o maître du passage sans aucun conte que le chemin était si bien réparé q charrettes pouvaient y passer; qu'ainsi s'y rendît lui-même avec toute l'armée.

Que vous dirai-je? Le roi de France ravi; il fit aussitôt déployer l'oriflam donna ordre à l'armée de monter. Vo qu'est la puissance; dans l'espace de jours on y avait fait une route telle charrettes toute chargées y montaient.

Le lendemain, à la pointe du jour, les gavares vinrent férir sur eux. Un bruit vantable en retentit jusqu'à l'ost du France, si bien que l'on crut que le roi gon y était arrivé en personne. Vous eus alors chevaliers et piétons se troubler; croyaient perdus; et sans doute ils l'é été, s'il fût arrivé seulement trois mille gavares.

Que vous dirai-je? Les deux mille va Languedoc tinrent bon assez longtem s'emparèrent d'un coteau et se défendire qu'à ce qu'il fût jour, sans vouloir aban la position. Quand le jour eut paru, on çut que ceux qui avaient fait ce cou taient qu'en bien petit nombre, et c'es qu'il se fit des prodiges de valeur; les et les traits des almogavares jouèrent bi jeu. Que vous dirai-je? Les almogavares les troupes considérables qui étaient dé nies et celles qui continuaient toujours ter, et que déjà il s'y trouvait plus de mil vaux bardés, se replièrent par une crê montagne, emmenant avec eux plus personnes notables et après avoir tué mains ou précipité du haut de la m plus de trois mille hommes de pied ou de Ils reprirent ensuite leur voie, s'en allè roi d'Aragon, lui contèrent ce qu'ils fait, et lui amenèrent tous leurs prisonni racontèrent le fait ainsi qu'il s'était pas

Le roi d'Aragon fit publier dans toute l que tous eussent à plier les tentes et que

ât chez soi. Tous obéirent à ses ordres. Le
r roi, le seigneur infant En Alphonse, le
de Pallars, le vicomte de Cardona, le
e de Rocaberti, et autres riches-hommes
aliers de Catalogne, revinrent à Péralade;
pprirent par un homme venu du monas-
Saint-Quirch, situé dans la plaine qui
au bas de la montagne du col de la Mas-
ue le roi se trouvait audit monastère avec
a chevalerie. Que vous dirai-je? Le roi
nce s'arrêta huit jours au monastère de
uirch, ne voulant point faire un pas en
usqu'à ce que toute sa cavalerie et son in-
e, ses charrettes et tout son bagage ne fus-
êts, et que sa flotte ne fût arrivée au port
es, le meilleur port de la Catalogne, et
d que toute la marine du monde pourrait
r. Il faisait cela afin que les vivres ne
it lui manquer.

CHAPITRE CXXIII.

t le roi de France marcha avec toutes ses forces sur de dont il forma le siége; et des prouesses du sei- infant En Alphonse.

nd toute l'armée fut passée, et que tous
réunis à Saint-Quirch, l'ost marcha en
de bataille, comme si elle eût eu à livrer
bat. Ils marchèrent ainsi en bon ordre et
quipés tout droit sur Péralade et cam-
l de Garigellas jusqu'à Garriga, de Garriga
guarnera et de Valguarnera à Puyamilot.
tous se trouvèrent dans cette belle plaine
it Péralade; et jamais on ne put mieux voir
e du roi de France qu'on la vit des murs
ralade. Aussi, lorsque le roi d'Aragon les
si tous réunis, il leva les yeux au ciel, et
: « Seigneur vrai Dieu, que vois-je devant
Je n'aurais jamais pensé que dans tout le
e on pût en un jour réunir autant de trou-
Il aperçut en même temps toute la flotte
it au golfe de Roses, et qui était infini-
nombreuse; et il ajouta : « O mon Dieu!
abandonnez pas, et que votre assistance
vec moi et avec mes peuples! »
e seigneur roi d'Aragon fut émerveillé de
ctacle, tous ceux qui le virent ne le furent
oins. Le roi de France lui-même et ceux
aient avec lui en eurent grande merveille,
ne s'étaient jamais vus réunis ainsi tous
s; et dans cette plaine il n'y a pas un seul

arbre; ce sont partout des labours et des champs de blé. Péralade est placée de telle maniere que sur l'un des côtés s'étendent, jusqu'à une moitié de la ville, les champs en labour, et de l'autre côté sont les ruisseaux qui passent près des jardins, ce qui est une fort belle chose. Et il n'est pas étonnant qu'il y eût là une si grande réunion de gens, puisqu'il y avait plus de vingt mille chevaux bardés, à la solde du roi de France et de l'Église, et plus de deux cent mille hommes de pied, sans compter encore tant et tant de gens de cheval et de pied accourus pour gagner des indulgences; car il y avait indulgence de toute peine et faute. Aussi la multitude y était-elle sans fin.

Lorsqu'ils furent campés, que leurs tentes furent dressées, et que la flotte eut pris la ville de Roses, ils distribuèrent leurs vivres dans les maisons. Le seigneur roi d'Aragon dit alors à l'infant En Alphonse de prendre cinq cents cavaliers et une compagnie de gens de pied, et de fondre sur l'armée ennemie. L'infant En Alphonse en eut la plus vive joie du monde. Il appela le comte de Pallars, le comte d'Urgel, le vicomte de Cardona, En Guillaume d'Anglesola et le vicomte de Rocaberti, et leur dit de s'appareiller, car il voulait au jour naissant férir sur l'armée ennemie. Tous à cette nouvelle ressentirent un grand plaisir.

Le seigneur roi fit venir le comte d'Ampurias, qui s'était rendu auprès de lui aussitôt qu'il avait appris que les Français étaient passés; il appela aussi les autres riches-hommes, et leur dit : « Barons, tenons-nous prêts à nous armer comme eux, à monter à cheval et à nous rendre aux barrières, afin que, si les nôtres ont besoin de secours, nous puissions leur être en aide. — Seigneur, dit le comte et dirent-ils tous, vous dites bien. »

Le matin, dès l'aube du jour, le seigneur infant En Alphonse sortit de Péralade avec la cavalerie en bon ordre, et alla férir sur un coin de l'armée, au moment où le jour paraissait. Tous les jours un corps de mille chevaux bardés était chargé de faire le guet pour la garde de ladite ost. A peine l'attaque fut-elle commencée que vous eussiez vu les tentes abattues, et plus de mille hommes de pied qui avaient suivi nos cavaliers, tuer les gens, briser les coffres et mettre le feu aux baraques. Que vous dirai-je? Grandes furent les clameurs! les mille

cavaliers bardés du guet accoururent, et c'était là qu'il fallait voir les faits d'armes ! si bien qu'en peu d'heures les gens du seigneur infant eurent tué plus de six cents hommes d'armes sur les mille cavaliers qui formaient le guet ; et il n'en eût pas échappé un seul, si le comte de Foix, le comte d'Astarac, le sénéchal de Mirepoix, le seigneur Jourdain de Ilsle, Roger de Cominge, et toute la chevalerie du Languedoc, ne fussent accourus bien armés et en bon ordre de bataille ; car ne pensez pas qu'ils arrivassent comme ont l'habitude de le faire les nôtres, sortant à mesure qu'on les appelle, sans que l'un attende l'autre ; mais d'un bon pas, en chevaliers plein d'assurance et de bravoure, et en bon ordre de bataille, ils marchèrent sur la bannière du seigneur infant. Et le seigneur infant, tout chaud de bravoure comme il était, voulait qu'on brochât de l'éperon pour aller férir sus ; mais le comte de Pallars s'y opposa. Que vous dirai-je ? Envis[1] pouvait-il être retenu d'aller férir ; tant qu'enfin le comte de Pallars l'alla saisir au frein de son cheval et lui dit : « Eh ! seigneur, que voulez-vous faire ? Vous ne nous ferez pas ce mauvais tour ! » Et aussitôt il le fit retourner et ils réunirent toute leur compagnie.

Pendant ce temps, le seigneur roi était sorti de Péralade avec le comte d'Ampurias et le reste de la cavalerie, pour recevoir le seigneur infant. Que vous dirai-je ? Ils rentrèrent en bon ordre dans les barrières de Péralade, et le dernier qui y rentra avec la bannière fut En Dalmau de Rocaberti, seigneur de Péralade, et avec lui En Raimond Folch, vicomte de Cardona, aussi avec sa bannière ; car tous deux étaient chargés de l'arrière-garde. Et avec la grâce de Dieu, ils rentrèrent sains et saufs et satisfaits à Péralade, après n'avoir perdu que trois cavaliers et environ quinze hommes de pied, tandis qu'ils avaient tué plus de huit cents cavaliers et un nombre infini de gens de pied. Que vous dirai-je ? Ils eurent tellement à besogner que tous les jours on voyait aux barrières des engagements de cavaliers et d'hommes de pied, et tant et tellement qu'il y avait bien raison d'en être émerveillé.

(1) J'essaie à reproduire ce vieux mot français si souvent employé par Froissart et par les bons écrivains de ce siècle, mais abandonné depuis sans avoir été remplacé par un équivalent. Il vient du mot latin *invitus*, malgré lui.

Et cela dura cinq jours, et on ne per
un seul de ceux qui sortaient de Péral
y rentraient du côté des jardins[1] ; et to
tant de Français qui s'y engageaient, ils
tués ; et jamais il ne sortit aucun hom
l'ost du roi de France qui ne fût pris o
C'est le lieu le plus fort du monde ; et nul ne
rait y pénétrer qu'il n'y périt, si les g
Péralade le voulaient bien ; car nul n'e
naît bien le chemin, s'il n'est né et s'il
élevé dans la ville.

Je veux vous conter une chose merve
et qui toutefois est aussi digne de créan
si vous l'eussiez vue de vos propres yeu

CHAPITRE CXXIV.

Comment une femme de Péralade, vêtue en homme, une lance en main, une épée à la ceinture et u bras, prit un chevalier français brave et revêtu d armures.

Il y avait à Péralade une femme que j
et connue, nommée La Mercadière[2],
qu'elle avait un magasin de marchandise
tait une femme très vive et grande et for
jour, pendant que l'armée française était
Péralade, elle sortit de la ville et alla à u
jardin pour cueillir des choux, et elle se
d'une robe d'homme, prit une lance,
l'épée, saisit un écu au bras et alla ainsi
trée à son jardin. Pendant qu'elle y éta
entendit le bruit de campanelles[3] et s'éme
de ce que cela pouvait être ; et aussitôt elle
là ses choux et s'en alla du côté d'où ve
bruit, pour voir ce que c'était. Elle rega
aperçoit dans la rigole qui séparait son ja
celui du voisin un chevalier français av
cheval bardé, dont tout le poitrail était g
campanelles et qui allait çà et là, sans sav
où sortir. Elle qui le voit, se hâte de gag
passage, agite sa lance et lui en donne
coup dans la cuisse qu'elle traverse la cu
la selle, et blesse le cheval. L'animal se s
blessé se lève de ses pieds de devant, p
pieds de derrière, tellement que le cheva
eût été renversé s'il n'eût été affermi p
chaîne sur sa selle. Que vous dirai-je ? E

(1) *La orta*. On appelle ainsi un jardin coupé par de d'irrigation et destiné aux potagers et aux vergers, position à *jardi* qui est un jardin de fleurs ordinaire.

(2) *Na Marcadera*.

(3) Grelots

l'épée à la main, va se placer à une autre ouverture, frappe le cheval à la tête, et le cheval en fut tout étourdi. Que vous dirai-je? Elle saisit le cheval par la bride et s'écrie : « Chevalier, vous êtes mort si vous ne vous rendez. » Le chevalier, qui se tient pour mort, jette l'estoc qu'il portait, et se rend. Elle ramasse l'estoc, retire la lance de sa cuisse, et l'amène ainsi à Péralade; ce qui causa une grande satisfaction au seigneur roi et au seigneur infant; et ils lui firent raconter plusieurs fois la manière dont elle avait pris un chevalier. Que vous dirai-je? le chevalier et les armes furent bien sa propriété. Le chevalier se racheta au prix de deux cents florins d'or qu'elle en eut. Vous pouvez juger par là si la colère de Dieu n'était pas sur les Français!

CHAPITRE CXXV.

Comment le seigneur roi, l'infant En Alphonse, les riches-hommes et les barons sortirent de Péralade pour aller mettre le royaume en état, et de la grande méchanceté que les almogavares firent à Péralade en la mettant à feu et à sang.

Quand ces six jours furent passés, tous les comtes, riches-hommes et barons dirent au seigneur roi : qu'il n'était pas bon que lui ni l'infant restassent plus longtemps en ce lieu ; qu'ils devaient aller donner leurs soins au pays; que le comte d'Ampurias et le vicomte de Rocaberti iraient renforcer leurs châteaux, parce qu'à l'aide de ces châteaux ils pourraient occasionner de grands dommages à l'ennemi ; que, Raimond Folch, vicomte de Cardona, qui avait offert de fortifier et de défendre la cité de Gironne, irait préparer et organiser tout dans ladite ville, et qu'il suffisait qu'il restât à Péralade deux riches-hommes avec leur suite. Que vous dirai-je? Cela fut ainsi décidé, et le seigneur roi voulut que le comte de Pallars et En Guillaume d'Anglesola restassent à Péralade, ainsi qu'En A. de Cortsavi et En Dalmau de Castellnou, qui était alors fort jeune, et ne s'éloignait jamais du seigneur roi. Et on peut dire qu'il y avait alors à Péralade quatre riches-hommes qui étaient des meilleurs chevaliers du monde. Ensuite il fut ordonné qu'En A. de Cortsavi et En Dalmau de Castellnou allassent renforcer leurs châteaux, parce qu'il y avait assez du comte de Pallars et d'En Guillaume d'Anglesola pour rester à Péralade.

Ainsi donc, dès le matin, et de grand jour, le comte d'Ampurias partit pour son comté afin d'y mettre en état les châteaux et autres places, et le vicomte de Cardona alla à Gironne, dans laquelle il s'enferma. Il débarrassa la ville des femmes et des enfants; il prit en sa compagnie beaucoup de notables chevaliers qui l'aimaient de cœur, et beaucoup de notables citoyens, et il mit sur un bon pied la cité de Gironne et la tour de Gironelle.

Le vicomte de Rocaberti partit également pour fortifier ses châteaux, ainsi que le comte de Castellnou, En Gesbert, et A. de Cortsavi qui accompagna le noble En Dalmau de Castellnou. Les choses étant ainsi arrangées, ils prirent en pleurant congé du seigneur roi d'Aragon, qui se disposa à partir le lendemain.

Il convoqua un conseil général à Péralade : il y prit la parole et dit beaucoup de fort belles paroles; il les conforta, les anima, les requit de bien faire, puis prit congé d'eux en annonçant que le lendemain matin il se mettrait lui-même en marche avec le seigneur infant. Tous recommencèrent à pleurer, et ils le bénirent, et allèrent lui baiser les mains, à lui et au seigneur infant, si bien que les prud'hommes de Péralade lui dirent : « Seigneur, n'ayez aucune crainte pour cette ville. La place est bien forte et bien pourvue de vivres et d'hommes; et s'il plaît à Dieu, nous ferons si bien que nous retiendrons le roi de France comme derrière une barrière, de telle sorte qu'il n'ira pas plus loin ; et s'il le fait, nous lui couperons les barrières et les chemins, et lui enlèverons tout moyen d'avoir des vivres. » Le seigneur roi les remercia beaucoup de ce qu'ils lui promettaient.

Que vous dirai-je? les almogavares qui étaient avec le roi étaient au nombre de bien cinq mille, et le seigneur roi avait ordonné qu'il en restât mille à Péralade. Ceux des almogavares de la compagnie du seigneur roi qui étaient désignés pour rester, furent fort dolents d'avoir à quitter leur compagnie pour rester à Péralade. L'idée du butin que leurs camarades pourraient faire sur les Français pendant leurs courses nocturnes leur allait au cœur, et ils résolurent de faire prendre au roi un autre avis ; et vous entendrez la grande méchanceté qu'ils firent. Lorsque ce vint la mie-nuit, et quand le seigneur roi et le seigneur infant furent sortis de Péralade et qu'ils pouvaient être arrivés ou à Villa-Bertran ou à Figuères, ils s'en vont mettre

le feu à plus de cent endroits de la ville, et s'écrient : « Au feu! sauvez-vous! sauvez-vous! » Que vous dirai-je? Les bonnes gens de la ville, qui étaient dans leurs lits, entendant ces cris d'alarme et voyant la ville en flammes, ne songent qu'à courir, l'un à son fils, l'autre à sa fille, le mari au secours de sa femme et de ses enfants; et pendant ce temps les almogavares se mettent à piller et ravager. Que vous dirai-je? La ville fut tellement embrasée qu'à l'exception des murailles, il n'y resta sur pied que deux hôtels. Et ce fut un bien grand dommage, car Péralade était la plus ancienne ville qui depuis le temps de Charlemagne et de Roland fut purgée de la présence des Sarrazins. Et il est vrai aussi que ce fut par Charlemagne que fut fondé le monastère de Saint-Quirch; et quoiqu'il soit sur un autre territoire que celui de Péralade, c'est-à-dire dans le comté d'Ampurias, il le donna à Péralade. Et tandis que le feu était à la ville, tous les habitants en sortirent, et il n'y resta personne, si ce n'est une bonne femme, nommée La Batelière [1], qui alla à l'autel de Sainte-Marie, dans laquelle elle avait grande dévotion, et dit que là elle voulait mourir. Et comme elle avait bien dit, elle fit bien aussi, par amour pour Notre-Dame.

Pendant cette nuit, le roi de France et toute son ost, qui voyaient ce grand incendie, s'en émerveillèrent fort, et toute la nuit ils restèrent sur leurs chevaux bardés; et quand ce vint qu'il fit jour, et qu'ils aperçurent toute la ville en flammes, ils virent bien qu'elle était abandonnée. Ils y entrèrent et ils éteignirent le feu comme ils purent. Et ceux qui avaient bon cœur déploraient qu'une si belle et bonne ville fût consumée par les flammes. Et aussi il y en avait entre eux d'une autre opinion, de sorte que les bons éteignirent le feu et les mauvais le rallumaient. Ils arrivèrent aussi à l'église, et trouvèrent cette bonne femme, qui embrassait l'image de madame Sainte-Marie. Mais voici venir les maudits Picards, la pire race de l'armée; et ils taillèrent en pièces cette bonne femme ainsi agenouillée devant l'autel, puis ils attachèrent leurs chevaux aux autels et commirent toute sorte de sacriléges, dont Dieu sut bien les récompenser, comme vous l'apprendrez plus tard.

Quand le seigneur roi d'Aragon, le seigneur infant et tous surent que la ville de P avait ainsi été détruite, ils en furent tr gés; mais les circonstances étaient telle n'y pouvaient porter aucun remède. Il en qu'à jamais tout roi d'Aragon, quel qu est tenu de faire beaucoup en faveur de de Péralade en général, et de ses ancien tants en particulier. Ainsi le seigneur d lade, qui était au service du roi d'A perdit, comme le roi put bien le savoi ce qu'il possédait. Aussi, moi et tant d qui y perdîmes la plus grande partie d avoir, n'y avons-nous plus remis les pi puis, et nous avons couru le monde, ch fortune avec de grands maux et nou sant à de grands dangers; et au milieu aventures la majeure partie a succomb ces guerres de la maison d'Aragon.

CHAPITRE CXXVI.

Comment le comte de Castellon, suivi de vingt vail mes, alla demander au seigneur roi ce qu'il devai Castellon; et comment le seigneur roi leur permit dre au roi de France et les dégagea de leurs serm

Lorsque le roi d'Aragon eut quitté P et Villa-Bertrand, il prit par la Saline [1] min de Castellon, où il trouva le comte savait que faire depuis qu'il avait appr cendie de Péralade. Les gens de Castellon dans la même inquiétude, sachant bien q ralade étant désemparée comme elle l'éta pourraient plus résister aux forces du France, tandis que, si Péralade eût cons moyens de résistance, ils comptaient bie ferme; et ainsi, entre elles deux, ces vil raient donné fort mauvaise aventure au

Si bien que les prud'hommes de C n'eurent pas plus tôt appris que Péralad été incendiée par les almogavares, qu' rent trouver leur seigneur le comte et l lèrent ainsi : « Dites, seigneur, dites au r ragon qui s'approche, que si lui ou ses liers veulent entrer dans notre ville, ils p le faire; mais nous ne souffrirons pas qu' almogavare y mette le pied; car ils fera nous ce qu'ils ont fait de Péralade. No prions de nous conseiller ce que vous que nous fassions. Si vous le voulez, no mes prêts à abandonner Castellon, et suivre avec nos femmes et nos enfants; e

(1) *Na Palomera*, la femme du matelot gabier.

(1) Etang sale près de Castellon.

mêmes nous mettrons le feu à notre ville, car nous aimons mieux l'incendier nous-mêmes et emporter ce que nous pourrons, que si les almogavares venaient nous saccager, de la même manière qu'ils l'ont fait des bons habitants de Péralade; car à mesure que ceux-ci fuyaient, emportant avec eux leurs hanaps d'argent, ou leurs choses précieuses, ou leurs effets, aussitôt qu'ils étaient loin des portes de la ville, les almogavares les leur enlevaient; et ce ne saurait être le bon plaisir du seigneur roi ni le vôtre qu'ils en fassent autant de nous. »

Le comte leur répondit : « Prud'hommes, j'irai trouver le roi. Que vingt d'entre vous y viennent avec moi pour parler au nom de la ville, et nous verrons alors ce que le seigneur roi désirera et commandera; et tout ce qu'il prescrira, je veux que cela soit fait. — Seigneur, vous dites bien, » répliquèrent ils.

Le comte monta à cheval, et vingt prud'hommes des plus notables de Castellon partirent avec lui; ils trouvèrent le seigneur roi tout près de là. Le comte et les prud'hommes le prirent en particulier; on appela l'infant En Alphonse et les riches-hommes qui s'y trouvaient. Alors les prud'hommes répétèrent devant eux à leur seigneur le comte tout ce qu'ils lui avaient déjà dit.

Après les avoir écoutés, et qu'ils eurent terminé leurs explications, le comte dit au seigneur roi : « Seigneur, vous avez bien entendu ce que m'ont dit ces prud'hommes; et moi, seigneur, je leur répondrai devant vous ce que je leur ai répondu en votre absence. Et je leur dis, que ce que vous, seigneur, vous jugerez bon de faire et d'ordonner d'eux et de tout le comté, ma volonté est que cela soit exécuté. Et si vous voulez, seigneur, que ma main y mette le feu, de mes mains incontinent j'y mettrai le feu; car tant qu'il y aura vie en mon corps, je ne sortirai pas de votre voie. — Nous avons bien entendu, répondit le seigneur roi, tout ce que les prud'hommes de Castellon vous ont dit; et nous vous déclarons à vous et à eux : que nous sommes si affligés de la destruction de Péralade, que nous voudrions avoir donné dix fois ce que valait Péralade, et que cela n'eût point eu lieu. Mais les circonstances sont telles que nous ne pouvons point sévir contre ceux qui ont agi ainsi; et nous reconnaissons que nous et nos successeurs nous sommes tenus à jamais de rendre au seigneur de Péralade et à toute la communauté ce qu'ils ont perdu. Nous n'ignorons point qu'ils n'avaient mérité en rien d'éprouver un tel désastre, puisque cette guerre a lieu pour soutenir nos droits et ceux de nos enfants, et nullement pour rien qui touche ces pauvres gens; aussi nous regardons-nous devant Dieu et devant les hommes comme obligés à restitution; et si Dieu nous tire avec honneur de cette guerre, nous ne manquerons pas, nous et les nôtres, d'en faire bonne réparation aux leurs. Si donc nous nous croyons tenu d'agir ainsi, comment pourrions-nous vouloir que Castellon fût détruit? Vous pouvez bien croire que pour rien au monde nous ne le voudrions. Je conviens avec eux, que si Peralade n'eût pas été détruite, Castellon aurait pu tenir, et qu'entre ces deux villes où il y a tant de bonnes gens, et à l'aide des autres places, ils auraient tenu bon, protégés par les châteaux d'alentour garnis de nos troupes, et qu'ils auraient pu long-temps donner à faire aux ennemis. Mais puisque ce désastre de Péralade nous est survenu, nous reconnaissons que Castellon ne peut tenir contre les forces du roi de France. Ainsi donc, je consens et demande que vous donniez autorisation aux prud'hommes de Castellon, de se rendre au roi de France. Je vous relève, vous et eux, de toute obligation dont vous êtes tenus envers moi, et vous engage à faire de même envers eux pour tout ce à quoi ils étaient obligés envers vous. »

Le comte se tourna alors vers les prud'hommes, et leur parla ainsi que le seigneur roi le lui avait prescrit. Si jamais on vit de la douleur et des larmes, ce fut bien là; et cela n'est point merveille, car c'était une dure séparation. Ensuite le seigneur roi avec le comte, l'infant et toute sa suite, se rendirent à Gironne.

Ceux de Castellon firent réunir le conseil général et rendirent compte de ce qu'ils avaient fait. Avant de sortir du conseil, ils firent choix de l'abbé de Roses et de celui de Saint Pierre, et les envoyèrent à l'armée du roi de France et au cardinal; et ceux-ci prièrent le cardinal d'être leur médiateur près du roi de France. Il répondit qu'il le serait volontiers. Déjà le roi de France et lui faisaient plus blanche farine qu'ils n'avaient coutume de faire; car il y avait bien déjà trois mois qu'ils avaient payé la solde des troupes, et cependant ils n'avaient encore pris aucune place, de gré ni de force. Ils en étaient

tout hors d'eux-mêmes, car ils s'étaient imaginé que, dès qu'ils auraient franchi les passages des montagnes, tout le pays accourrait à eux pour se rendre, et ils avaient éprouvé tout le contraire; et plus les gens les connaissaient, moins on les prisait. Et certes il n'y a aucun royaume du monde où telle chose fût advenue, excepté la Catalogne, l'Aragon et le royaume de Valence; et il n'en est aucun qui, se voyant investi par une si nombreuse multitude de gens, et armée en sus d'un interdit et d'indulgences, ne se fût sur-le-champ soumis. Aussi furent-ils grandement trompés dans leurs présomptions; car ils ne croyaient pas avoir à lutter contre des hommes si déterminés.

Le cardinal fut donc volontiers médiateur entre les prud'hommes de Castellon et le roi de France, qui les reçut sauvement et sûrement sous la couronne de France sous la condition de n'en être tenus que comme ils l'étaient du comte. Il fut en outre convenu que toutes les portes de leur ville seraient fermées, excepté deux, et que nul individu de l'armée n'y serait reçu, s'il n'était porteur d'un permis. On leur donna enfin bien dix penonceaux pour les placer sur les portes et sur les murailles, en signe de sauvegarde. Le roi de France leur accorda par grâce spéciale que, si par aventure, il s'en retournait sans avoir conquis le royaume d'Aragon, dès le moment où il serait hors du col de Panissas, ils ne seraient plus tenus de rien envers lui. Les abbés revinrent à Castellon avec cet engagement signé.

CHAPITRE CXXVII

Comment le roi de France mit le siége devant Gironne, et de la grande méchanceté et cruauté que l'amiral des galères du roi de France exerça à Saint-Féliu.

Ceci étant terminé, le roi de France alla mettre le siége devant Gironne. Les galères vinrent à Saint-Féliu; mais les nefs et les vivres restèrent au port de Roses, car depuis que Castellon s'était rendu, elles n'avaient plus rien à craindre. En arrivant à Saint-Féliu, l'amiral des galères du roi de France trouva que tous les habitants avaient pris la fuite dans les montagnes, et il fit publier, que tous les gens qui étaient de Saint-Féliu et voudraient aumône n'avaient qu'à venir, et il la leur ferait. Alors tous les malheureux, vieux, pauvres, femmes ou enfants, s'en revinrent en grand nombre à Saint-Féliu. Quand il vit qu'il n'en arrivait plus, il fit placer dans des maisons, puis il y fit mettre le les fit tous brûler. Voilà l'aumône qu'il fi pouvez imaginer si la fumée de cet hol s'éleva vers le ciel! Je ne vous en dirai p sur ce fait; le raconter seulement est douleur. Béni soit Dieu, qui souffre lon le mal, mais qui à la fin sait prendre de t droite vengeance

Je laisse le roi de France assiéger Gi et reviens au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CXXVIII.

Comment le seigneur roi En Pierre mit Besalu en é que les châteaux des environs de Gironne, au m quels ses troupes causaient de grands dommages roi de France; et de la valeur d'En Guillaume G Cartalla.

Quand le seigneur roi d'Aragon eut fa tre en état la ville de Gironne, il y plac commandant et pour chef En Raimond vicomte de Cardona, et il laissa auprès d notables chevaliers et citoyens. Voyant roi de France avait fait établir ses tentes posé le siége, il partit et se porta à Besal mettre la ville en état de défense, de mê les châteaux qui étaient à l'entour de Gi de telle manière que plus d'une mauvai tinée était donnée à l'ost de France hommes que le roi d'Aragon avait placés châteaux et autres lieux nouvellement fo et ils enlevèrent ou détruisirent maints convois qui allaient de Roses à Gironne les hommes d'armes gagnaient tant et t les Français et en détruisaient tant, et sommaient tant, et faisaient sur eux bons faits de chevalerie[1] et d'almogava que, comme je vous l'ai dit à l'occasion faires de Calabre, j'aurais trop à faire les énumérer, et que je me contentera mentionner en somme. Et en vérité je dis, ils les serraient de si près que les F ne pouvaient s'éloigner de l'ost, ni po fourrager, ni pour faire du bois, sans escorter d'un grand nombre de leurs che Et ceux de la ville faisaient aussi de le de fréquentes sorties et leur donnaien coup de mal. Il n'y avait pas de jou

(1) Bravoure des gens à cheval.
(2) Bravoure des gens à pied.

ur fissent quitter leurs repas par trois ou re fois, et ils ne leur permettaient jamais ûter un bon sommeil, de sorte que le dor- t le manger ne leur profitaient guère. Et ait bien que la colère de Dieu tombait sur car tant et tant de malédictions vinrent les llir, que ce fut la plus terrible contagion amais Dieu envoyât contre aucunes gens. seigneur roi d'Aragon avait donc mis en tat Besalu et les autres places à l'entour ronne, et avait posté toute l'almogava- et les varlets de suite sur cette frontière. pensez pas qu'ils fussent peu nombreux, s'y trouvait bien cinquante mille hommes, lmogavares que varlets de suite, et bien cinq chevaliers, et bien encore cinq cents au- ommes à cheval des gens de Gironne; si ue la frontière était tellement gardée que s armée ne fut plus étroitement resserrée e l'était celle du roi de France. Jamais troupe ne fit de plus grands butins que ne nt les gens envoyés par le seigneur roi d'A- sur les Français. J'aurais aussi bien des merveilleuses à vous raconter de tout ce rent les assiégés contre l'armée du roi de e.

si le seigneur roi d'Aragon avait tout é lui-même et laissé pour chef de ses gens gneur infant En Alphonse, et avec lui le d'Ampurias, le vicomte de Rocaberti, le te de Castelnou, A. de Cortsavi, En Guil- d'Anglesola et En Galeran de Cartalla, r d'Ostalès et de Pontons, l'un des meil- hevaliers qui jamais furent en Espagne. prouva bien en plus d'une occasion, en e et en Sicile, où, avec l'aide de Dieu, es victoires furent dues à ses sages con- à ses bonnes dispositions. Et, sur les es de ce riche-homme, En Guillaume n, on pourrait, je vous le dis, faire un os livre que celui qu'on a fait sur Lan- du Lac. Et jugez si Dieu lui voulait du Il fut alcayd[1] de Barbarie, et s'y trouva coup de faits d'armes; puis il passa avec gneur roi à Alcoyll et en Sicile; et là, je vous l'ai dit, il sut férir son coup de lans toutes les affaires; si bien que, à de ses prouesses, le seigneur roi le créa de Catanzaro. Dieu enfin lui fit tant de que, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix

[1] Gouverneur.

ans, il continua à porter les armes; et puis il vint mourir dans son hôtel et dans sa seigneurie d'Ostalès, au sein de sa famille, dans la même chambre où il était né.

CHAPITRE CXXIX.

Comment En Raimond Marquet et En Béranger Mayol, avec l'approbation du seigneur roi d'Aragon, entreprirent, avec onze galères et deux lins, de s'emparer de vingt-cinq galères du roi de France qui se trouvaient à Roses; et comment le seigneur roi envoya à Naples vers l'amiral.

Le seigneur roi d'Aragon voyant ses frontières en si bon état et les affaires de la guerre si bien réglées et avec si bonnes troupes, et qu'ainsi il donnerait fort à faire à ses ennemis, partit pour Barcelonne. Aussitôt après son arrivée dans cette ville, il fit venir En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, et leur dit : « Prud'hommes, qu'avez-vous fait? — Seigneur, répondirent-ils, vous trouverez ici douze galères armées et quatre lins armés, savoir : les dix nouvelles galères que vous avez ordonné de faire construire, et deux vieilles galères qui étaient ici, et que nous avons fait radouber. — C'est bien, répliqua le roi. Dites-moi, maintenant ce que vous entendez faire avec ces galères. — Seigneur, dit En Raymon Marquet, nous allons vous le dire. Il est vérité que nous avons eu et que nous avons encore nos espions à Roses et à Cadaquès, deux places qu'occupent en ce moment les Français; nous en avons aussi à Saint-Féliu; et nous avons appris par eux, d'une manière certaine, que les galères du roi de France réunies dans ces trois ports sont au nombre de cent soixante, sur les quelles l'amiral du roi de France a ordonné que soixante, bien armées, resteraient toujours auprès de lui, réunies à Saint-Féliu. Cinquante autres galères, armées aussi, sont chargées d'aller et venir avec son vice-amiral de Saint-Féliu à Roses, sans autre chose à faire que de faire charger des vivres à bord de nombreuses barques et lins qu'elles mènent avec elles de Roses à Saint-Féliu, et qu'elles escortent ensuite à leur retour. De plus, ils en ont envoyé vingt-cinq à Narbonne, à Aiguemortes et à Marseille, pour faire venir des vivres, afin que les nefs et lins ne cessent jamais de venir sous aucun prétexte. Quant aux vingt-cinq dernières elles restent au port de Roses, bien armées et bien appareillées, pour garder le port. Celui qui les commande est un bon chevalier, nommé G. de Lodève. Tel est, seigneur, l'arran-

gement établi dans ces galères par l'amiral du roi de France. Nous avons pensé, si vous le trouvez bon, seigneur, qu'avec ces douze galères que nous avons et nos quatre lins nous mettrons en mer; et quand nous serons à la hauteur du Cap-de-Creus, nous resterons en mer; puis nous louvoierons, et pendant la nuit, nous nous approcherons de Cadaquès. J'ai arrangé avec un nommé En Gras, qui est l'homme le plus notable de Cadaquès, et dont les deux neveux ont été élevés avec moi, que toutes les nuits ils aient à se trouver à la pointe du port Ligat, pour pouvoir de là communiquer avec eux. Et j'ai arrangé aussi qu'En Gras aurait quatre hommes à lui, qui ne feraient autre chose qu'aller et venir de Roses à Cadaquès, et lui rendre compte tous les jours de ce qui s'y fait. Nous avons appris par ce moyen que les cinquantes galères étaient parties de Saint-Féliu depuis bien quatre jours pour se rendre à Roses; et quand elles sont à Roses, cinq jours après elles en sont expédiées. Étant ainsi instruits de ces choses, nous voulons entrer dans le golfe de Roses, et à l'aube du jour nous fondrons sur ces galères qui sont au nombre de vingt-cinq; et une fois à la pointe du port, nous espérons qu'avec l'aide de Dieu et de votre bonne fortune nous pourrons nous emparer de ces galères, ou nous y périrons tous. Soyez certain, seigneur, que nous y allons d'un tel cœur que nous y serons tous mis en pièces ou que nous les aurons. La miséricorde de Dieu est si grande et le bon droit que vous et nous, seigneur, nous soutenons, est si évident, que nous n'avons aucune crainte de faillir dans notre tentative, et qu'au contraire nous avons foi en Dieu qu'il abattra l'orgueil et la méchanceté de ces mauvaises gens. Ainsi donc, seigneur, permettez et ordonnez que nous partions, et que demain nous puissions sortir d'ici. »

Le roi fut satisfait de la bonne volonté de ces deux prud'hommes. Il vit que tout cela était œuvre de Dieu, ne lui semblant pas qu'ils fussent hommes à se mettre d'eux-mêmes si grande affaire au cœur. Il leur fit bonne chère et leur répondit en riant : « Prud'hommes, nous nous tenons pour satisfaits de vous, de votre bon entendement et de votre audace; il nous plaît qu'ainsi soit comme vous l'avez conçu. Ayez donc toujours confiance en Dieu, et Dieu nous tirera tous avec honneur, nous et vous autres, de cette affaire et de toutes les autres, car il n'en sera autre chose que ce que voudra la puissance de Dieu. Mais, prud'hommes, c'est avec peine que je dois vous dire que nous vous priverons de la première galère et de deux lins, attendu que nous voulons les expédier en Sicile, à la reine, à l'infant En Jacques et à l'amiral, pour leur faire prendre notre situation, et leur transmettre notre ordre pour que l'amiral ait à se rendre vers nous avec cinquante ou soixante galères armées; et vous, de votre côté, vous lui indiquerez de notre part et selon vos avis la route qu'il aura à tenir et comment il doit gouverner, et surtout de ne point différer. Instruisez-le des dispositions prises par l'amiral du roi de France. Puis ce dernier divise ses forces nous en viendrons à bout, Dieu aidant; et si une fois ils avaient perdu la mer, ils auraient bientôt perdu la terre et avec la terre aussi leurs corps. C'est maintenant, prud'hommes, que vous pouvez voir que nous avons dit est arrivé : que, quand les gens du roi de France sauraient que nous n'avions pas beaucoup de galères, ils diviseraient eux-mêmes leurs forces navales; ce qu'ils n'auraient certainement pas fait si nous en avions eu cinquante. Et ainsi, avec l'aide et la volonté de Dieu, notre projet viendra à bonne fin. Quant à la galère, nous voulons qu'elle aille au milieu du golfe, sans s'approcher de la Barbarie ni de la Sardaigne. Les deux lins au contraire, l'un par la Barbarie l'autre par la Sardaigne. Et ainsi par l'une l'autre voie ils recevront nos ordres, chacun d'eux portant des lettres pareilles. D'ici à demain au soir faites tout disposer de manière qu'ils soient partis. Nous, de notre côté, nous ordonnerons à notre chancelier de faire les lettres que vous lui indiquerez. Nous allons aussi faire faire à l'instant les lettres que nous voulons envoyer à la reine, à l'infant et à l'amiral; et nous leur dirons qu'ils aient la même foi en vos lettres qu'aux nôtres, et que ce que vous conseillerez à l'amiral de faire pour votre voyage, il le fasse sans rien y changer en quoi que ce soit.—Seigneur, dirent-ils, ne vous tourmentez pas d'être forcé de nous priver de la galère et des deux lins, car tout ce que vous avez pensé est bien pensé; et nous, avec la volonté de Dieu, nous ferons aussi bien, sans la galère et ces deux lins, que nous aurions avec ce renfort de plus. »

Le seigneur roi fit venir le chancelier, et

a de préparer les lettres et de faire faire
que lui diraient En Raymond Marquet
éranger Mayol, et d'écrire à l'amiral
t à venir incontinent avec cinquante ou
e galères armées, et qu'il n'y mît aucun
sous peine d'encourir la disgrâce du
r roi.

ême jour, toutes les lettres furent écri-
es et scellées.

ur côté, En Raymond Marquet et En
r Mayol écrivirent à l'amiral de la part
neur roi, et, selon leur avis, de pren-
oie de Cabrera, et, quand il serait ar-
Cabrera, qu'il envoyât de là un lin à
nne; qu'il évitât de donner aucune nou-
lui et de son voyage, mais que le mes-
lât directement à la maison d'En Ray-
Marquet; que là il trouverait ledit En
nd Marquet et En Béranger Mayol, qui
ent savoir ce qu'il avait à faire et le che-
'il aurait à tenir; et que, s'ils n'étaient
ux-mêmes à Barcelonne, il y trouverait
n renseignement que s'ils y étaient pré-

Ainsi firent-ils.

alère et les deux lins embarquèrent leurs
ii prirent congé du seigneur roi et de
urs amis. Chacun songea à suivre la
ui lui était tracée, et ils partirent avec
e de Dieu.

CHAPITRE CXXX

En Raymond Marquet et En Béranger Mayol prirent du seigneur roi d'Aragon pour aller s'emparer des cinq galères du roi de France, qui étaient à Roses; et ils les battirent et prirent toutes.

artirent; mais personne ne savait quelle
ur destination. La chose n'était connue
seigneur roi, d'En Raymond Marquet,
éranger Mayol, du chancelier et du se-
e qui avait écrit les lettres. En Ray-
Marquet et En Béranger Mayol s'embar-
t sur les onze galères et deux lins qui
nt. Et vous pouvez croire que jamais
ne furent mieux pourvues d'excellents
s de mer, sans chevaliers ni fils de che-
(car il n'y en avait pas un à bord), que
rent ces onze galères. Ils prirent congé du
r roi, qui les signa, les bénit et les recom-
à la garde de Dieu. Ils s'embarquèrent
irent à ramer en louvoyant en mer, de
e à faire penser qu'ils prenaient la voie
de Sicile; mais lorsqu'ils furent à une distance suffisante pour qu'on ne pût les apercevoir de la Catalogne, la brise de mer s'étant mise au frais garbin, ils donnèrent les voiles et se dirigèrent vers le cap de Creus. Que vous dirai-je? Pendant ce jour-là, pendant la nuit et le lendemain matin, ils tinrent la mer et arrivèrent dans les eaux du cap de Creus, à environ vingt-cinq milles sur le cap. Dès que le soleil fut couché, avec le vent donnant dans les voiles, ils s'approchèrent de terre dans la direction de Cadaquès, car le vent de terre était passé au large au sud-sud-est; si bien qu'à l'heure exacte ils se trouvèrent aux deux îlots près de Cadaquès. Alors En Raymond Marquet, avec l'un des lins armés, fit déposer à la pointe du port Ligat deux cousins-germains d'En Gras, qui étaient avec lui. Ceux-ci étaient déjà convenus avec En Gras qu'ils lui feraient un signal aussitôt qu'ils seraient arrivés près de ses deux neveux. En Gras pouvait bien agir ainsi, parce qu'il était chef et commandant de Cadaquès, pour le comte d'Ampurias; il la tenait aussi pour le roi de France, mais il exécutait en ceci les ordres du comte d'Ampurias. Et celui qui est chef et commandant d'une ville ou d'un château peut, de nuit et de jour, faire à sa volonté. Aussi, ses deux neveux, ainsi que ses deux cousins, qui étaient arrivés avec En Raymond Marquet, pouvaient faire secrètement leurs affaires, sans avoir à s'inquiéter de rien. Ces deux cousins d'En Gras s'étant rendus à Cadaquès et ayant fait leur signal, aussitôt les deux neveux d'En Gras sortirent pour aller avec eux, et tous quatre ensemble vinrent trouver En Raymond Marquet et En Béranger Mayol. Dieu voulant favoriser les desseins du roi d'Aragon et rabaisser l'orgueil des Français, tous arrivèrent si à point, qu'il ne fallait pas un instant de plus ni de moins. En voyant ces deux neveux d'En Gras, En Raymond Marquet leur dit : « Barons, soyez les bienvenus! Que me direz-vous de nouveau de nos ennemis? — Seigneur, soyez bien certain que jamais hommes ne vinrent plus à propos que vous n'êtes venus en ce moment. Sachez qu'hier matin, cinquante galères sont parties de Roses avec grand nombre de barques et de lins, et à la faveur du vent de terre, ils ont mis en mer, et en dérivant ils ont changé de route; et hier ils ont navigué tout le jour; et nous les avons aperçus qui avaient doublé

le cap d'Aygua-Freda. — Bien donc, dit En Raymond Marquet. Et de Roses, que nous en direz-vous? — Seigneur, répondit l'un de ces deux frères, neveux d'En Gras, j'allai hier à Roses, et, après le départ des cinquante galères, il n'y est resté que vingt-cinq galères qui sont assurément très bien appareillées et armées, et montées par de bons chevaliers et hommes de mer et de bonnes gens; elles gardent le port, et le capitaine est un noble homme de Provence, nommé G. de Lodève. — Bien! dirent En Raymond Marquet et En Béranger Mayol; et la nuit, où se placent-elles? — Seigneur, répondit le même, chaque soir, quand elles ont fait leur salut du soleil couchant, elles vont se placer à la pointe en dehors du port, et s'y tiennent avec les voiles larguées, et restent là jusqu'au lendemain matin, au lever du soleil; et elles observent le même ordre chaque jour; j'ai couché plus de dix nuits à bord des galères, par partie de plaisir, avec des connaissances que j'y ai, et j'ai toujours vu qu'on suivait les mêmes dispositions. — Ainsi donc, prud'hommes, que nous conseillez-vous de faire? — Nous vous prions, dirent-ils, puisque vous êtes décidés à marcher sur eux et à les combattre, de nous permettre de monter à bord avec vous autres; et, sans aucun doute, si vous vous le mettez bien en tête, et que Dieu vous aide, ils sont à vous. — Barons, reprirent En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, c'est assez que ces deux cousins germains, qui sont vos parents, soient avec nous, il ne serait point à propos que vous quittassiez votre oncle En Gras. Et soyez bien assurés que, si Dieu nous favorise et nous fait merci, vous aurez meilleure part que si vous étiez avec nous. Allez donc à la bonne aventure; avec l'aide de Dieu nous serons demain matin aux prises avec eux; et saluez votre oncle de notre part. — Seigneur, dirent-ils, vous nous feriez bien plus haute faveur, si vous nous emmeniez avec vous. — Il n'en sera rien, répliquèrent En Raymond Marquet et En Béranger Mayol; ce n'est pas dans les batailles que naissent les hommes, et nous ne voudrions pas que le prud'homme En Gras pût voir qu'on vous fît faire plus qu'il n'est de son plaisir de faire. »

Cela dit, ils les recommandèrent à Dieu, et les deux jeunes gens retournèrent raconter à leur oncle En Gras ce qu'ils avaient fait et dit; et le prud'homme En Gras s'écria: « Seigneur vrai Dieu, béni soyez-vous, vous qui êtes et la justice! secondez-les, donnez-le toire, et préservez-les de tout mal! il eut ainsi parlé, ses deux neveux pr eux vingt varlets, et en suivant tout rivage, ils se placèrent de manière moins de la bataille.

A l'aube du jour, les galères se mi guer, et se dirigèrent vers les ving lères ennemies. Les deux lins de Guillaume de Lodève les aperçurent avoir compté le nombre des galère trouver l'amiral et lui dirent : « Seign vous, faites armer vos gens; voici q devant nous onze galères et deux lir certainement les onze galères et le d'En Raymond Marquet et d'En Mayol, car nous avons reçu nouvel départ de Barcelonne. »

Guillaume de Lodève fit aussitôt trompettes et les nacaires et armer monde. Cependant le jour parut, et se virent les unes les autres. G. de hisser les voiles, et se dirigea sur le lères qui se tenaient en dehors, pour trop près de la côte [1]. Il s'avança do avec quinze de ses galères amarrées et les dix autres venaient en poupe, tenir toutes au milieu, de manière à cune ne pût lui échapper; et assurém là une bonne ordonnance de bataille En R. Marquet et En B. Mayol, ils fir rer leurs galères avec de longs câ firent autant de leurs avirons, afin q nemis ne pussent point pénétrer au leurs galères, jusqu'au moment où draient amener leurs avirons et en mains. Et cela se fit ainsi.

Je veux que chacun sache, et je ici ce que j'ai éprouvé par expérience sieurs batailles; c'est que ce sont

(1) M. Tasto, qui s'est occupé avec persévéra du catalan, sa langue native, qui l'a comp patois anciens et modernes du midi de la France e de l'Espagne, et qui s'est familiarisé avec les lie et les usages propres à éclaircir ce sujet, a b donner l'explication de ce chapitre, et M. Palet a achevé de dissiper l'obscurité que, sans leurs soi tout ce morceau et ceux du même genre rel rine et aux détails de l'office d'arbalétrier en p raient eu pour moi.

nrôlés qui décident des batailles lorsque
res ont amarré leurs avirons. Tout ami-
commandant de galères catalan, fera
ie sage de ne pas avoir de tierciers[1] sur
res, mais bien des arbalétriers enrôlés;
arbalétriers d'enrôlement sont toujours
pos de corps et ont toujours leurs arbalè-
uits bien armés et empennés. Et pendant
matelots voguent, eux se tiennent tout
ec leurs arbalètes. Les arbalétriers ca-
ont si bien dressés qu'au besoin ils sau-
abriquer une arbalète; chacun sait la
, faire une flèche, une batterie, une
une torsade, l'attacher et faire enfin
qui concerne les arbalétriers; car en
ie on ne reçoit personne comme arba
vant qu'il sache faire, d'une pièce à
tout ce qui tient à l'office d'arbalétrier.
acun d'eux porte tous ses outils dans
se, comme s'il devait faire office d'ou-
arbalètrerie, ce qui n'a lieu chez au-
tre nation; mais les Catalans l'appren-
mamelle, ce que ne font pas les gens
es pays. Voilà pourquoi les Catalans
plus habiles arbalétriers du monde.
raux et commandants des flottes cata-
ivent donc donner toute leur sollicitude
cette adresse singulière, qu'on ne
oint chez d'autres, ne se perde pas chez
avoir soin de la mettre en œuvre. Il ne
ic pas que d'aussi habiles arbalétriers
posés à remplir les places des rameurs
; car s'ils le font, ils perdent leur per-
ans l'arbalète.
oduction de ces arbalétriers d'enrôle-
le plus à bord un autre avantage; c'est
nd ils aperçoivent qu'un gabier ou un
de banc est harassé ou veut boire ou
, tout aussitôt ils se présentent et ma-
rame par plaisir jusqu'à ce que l'autre
e qu'il avait à faire et soit reposé. Ainsi,
arbalétriers sont constamment frais et
t contribuent à faire reposer la chiour-

Je ne dis pas que dans une flotte il ne soit très bon qu'il y ait dix galères sur cent où se trouvent des tierciers, afin qu'ils puissent plus promptement donner la chasse aux galères qui se présentent; il suffit donc qu'il y en ait vingt-deux sur notre flotte et non plus[1].

En R. Marquet et En B. Mayol avaient déjà l'expérience de ce que je dis ici, et manœuvrèrent comme doivent manœuvrer des galères de Catalans. Les galères étaient donc proue contre proue; et ils avaient de plus contre eux les autres dix qu'ils avaient en poupe, mais qui ne pouvaient pénétrer leur ligne de bataille à cause des rames qui étaient toutes amarrées. Et sur les proues et sur les poupes vous eussiez vu s'agiter des lances et voler des traits lancés de la main de vrais Catalans, qui traversaient tout ce qu'ils atteignaient; les arbalétriers aussi manœuvraient si bien leur arc qu'il n'était pas un trait qui fît faux but. Ceux qui montaient les galères de Guillaume de Lodève restaient là l'épée ou l'estoc en main sans pouvoir rien faire autre chose; et s'il y en avait aucun qui se fût muni d'avance de lance ou dard, ils en manœuvraient si mal qu'ils frappaient tout aussi souvent avec l'aristeuil[2] qu'avec le fer de la lance.

La bataille se maintint ainsi jusqu'à ce que En R. Marquet et En B. Mayol eurent vu que les ponts des galères des ennemis eussent été en bonne partie balayés par les arbalétriers qui les avaient tous grièvement blessés, et ceux même qui restaient sur les ponts n'étaient plus que des gens démoralisés, et qui avaient plus de besoin de se faire panser que de combattre.

A cette vue ils firent alors sonner la trompette de leur galère; c'était un signal convenu d'avance, qu'aussitôt que la trompette d'En R. Marquet et d'En B. Mayol se ferait entendre, tout le monde devait amener les avirons, et qu'on devait aborder l'ennemi par les flancs, et cela se fit ainsi.

Dès que les galères furent entremêlées, il fallait voir les grands coups d'épées, d'estocs et

rvait à bord des bâtiments catalans un seul rang de
à chaque côté du vaisseau; deux rameurs étaient
chaque rame, et pour remplacer le rameur fatigué
a réserve un troisième rameur, appelé ici tiercier,
dans ses moments de liberté remplissait l'office d'ar-
ces arbalétriers d'emprunt, Muntaner préfère de
létriers et en donne de bonnes raisons. (Voyez la
ote.)

(1) D'après la disposition de Muntaner qui veut dix galères montées de rameurs tierciers sur cent galères, les vingt-deux galères avec rameurs tierciers qu'il prescrit ici pour la flotte catalane entière, feraient monter le nombre des galères catalanes, à l'époque de la rédaction de sa chronique, à deux cent vingt.

(2) Vieux mot français qui signifie bois de la lance et qui répond précisément au mot catalan *aristol*.

de masses d'armes qui se distribuèrent. Les arbalétriers d'enrôlement quittèrent leurs arbalètes et s'élancèrent pour en venir aux prises avec leurs ennemis. Que vous dirai-je? Du moment où l'abordage se fût opéré, la bataille fut terrible et sanglante; mais enfin les Catalans, avec l'aide de Dieu qui veillait sur eux, demeurèrent vainqueurs, et s'emparèrent de toutes les galères. Il périt certainement dans ce combat, du côté de G. de Lodève, plus de quatre mille hommes, et du côté des Catalans jusqu'à cent, mais pas plus.

Après cette victoire et après avoir fait prisonnier G. de Lodève et quelques autres chevaliers, mais en bien petit nombre, qui étaient restés vivants, et encore bien grièvement blessés tous, ils tirèrent les galères en dehors du port; et lorsqu'ils furent tous en dehors ils vinrent à une pointe de terre, près de Cadaquès; là ils mirent pied à terre et ils se rafraîchirent avec grande joie et bonheur, et après avoir gagné grand butin. Les deux neveux d'En Gras, avec leurs vingt varlets, vinrent alors à eux. En R. Marquet et En B. Mayol envoyèrent à En Gras mille florins d'or et autres mille à ses neveux. Et cela se fit sans qu'aucun de ces vingt varlets qui étaient avec eux en sussent rien; même lorsque les neveux d'En Gras s'approchèrent, ils demandèrent un sauf-conduit, comme avec gens qu'ils n'auraient jamais connus; et cela se fit ainsi pour qu'aucun de ces vingt varlets ne pût dans la suite les accuser. Leurs deux cousins germains, qui se trouvaient à bord des galères, eurent aussi un grand butin; mais, outre le butin qu'ils avaient eu par eux-mêmes, En R. Marquet et En R. Mayol leur donnèrent à chacun deux cents florins d'or et bien d'autres choses. Ainsi, les neveux d'En Gras retournèrent à Cadaquès bien satisfaits; ils donnèrent à leur oncle ses mille florins et lui contèrent tout ce qui s'était passé. Le prud'homme en eut grande joie, mais il n'osa en faire aucun semblant.

CHAPITRE CXXXI.

Comment, après avoir reconnu leurs prisonniers et s'être rafraîchis, les gens d'En R. Marquet s'embarquèrent; et comment les cinquante galères de l'amiral du roi de France, ayant eu connaissance de la perte des galères, poursuivirent En R. Marquet, mais ne purent l'atteindre.

Les troupes des galères étant rafraîchies, et chacun ayant reconnu les prisonnie avait faits et son butin, la trompette on s'embarqua. Maintenant il faut q sachiez que, tandis que le combat d avait lieu, deux barques armées étaie prévenir les cinquante galères de c passait. Elles les trouvèrent au-delà d'Aygua-Freda, dans une anse nom Tamarin [1], qui est le débarcadère de Pa et elles leur firent part de ces nouvel sitôt les cinquante galères firent volte- Roses, et lorsqu'elles eurent doubl d'Aygua-Freda, elles aperçurent en galères ennemies qui traînaient après vingt-cinq galères et qui faisaient mê

En R. Marquet qui était un des bo du monde, s'était bien attendu à ce q c'est que les gens de Roses enverraien ques vers les cinquante galères et le revenir; voilà pourquoi, pendant la n en mer avec le vent de terre, aussi r que ce vent put le porter, afin que, a quante galères revenaient sur lui, il ter de la brise de mer, prendre le vent, et forcer de voiles, vent en pou arriva.

Lorsque les cinquante galères l'eure ainsi que je l'ai dit, elles firent force vers lui, car elles étaient bien mo R. Marquet et En B. Mayol les viren prirent bien que, s'ils continuaient après eux toutes les vingt-cinq galè pourraient pas s'échapper. Le vent déjà plus frais, cessa tout-à-fait, et v galères et deux lins firent voile, laiss tres et conservant le dessus du ve qu'elles purent. Les cinquante galères témoins de cette manœuvre, voyant q fraîchissait, pensèrent bien qu'elles raient jamais les atteindre, car el çaient très rapidement, toujours ave du vent. Il fallut donc qu'à leur gr ils s'en retournassent à Roses, et ils rent toutes les nefs et lins tellement rés que, s'il y eût eu seulement onze

(1) Pour bien suivre l'histoire de cette campa logne, il est nécessaire d'avoir sous les yeux l'at ordre du maréchal Gouvion-Saint-Cyr pour so marches et positions du 7e corps de la grande a les campagnes de 1808 et 1809 en Catalogne.

Catalans[1] ils auraient anéanti et in-
ute la flotte. Ils renforcèrent donc la
laissèrent vingt-cinq de leurs galères,
tres vingt-cinq allèrent à Saint-Féliu
arques et les lins qu'ils avaient laissés
n.

CHAPITRE CXXXII.

oi de France et ses gens furent bien mécontents
pprirent qu'ils avaient perdu vingt-cinq galères;
t le roi se courrouça contre le cardinal de ce
ardi et prepare cette guerre.

le France et le cardinal, ayant ap-
nouvelles, se tinrent pour morts.
ont ces démons, dit le cardinal, qui
ent tant de dommages? — Cardinal,
le roi, ce sont les gens les plus
monde envers leur seigneur; vous
riez la tête avant de les faire consentir
eigneur, le roi d'Aragon, perdît son
Et vous verrez et par terre et par
and nombre de ces coups d'éclat[2].
ourquoi je vous dis que c'est là une
prise que nous avons faite, et moi et
'est en effet vous qui êtes en partie
le tout ceci; car c'est vous qui avez
réparé l'affaire, de concert avec notre
oi Charles. Ces gens et leurs hauts
fait mourir avec grand chagrin[3].
lle nous préserver du même sort! »
dinal ne sut que répondre, car il
n que le roi lui disait vrai, et ils gar-
silence l'un et l'autre.

l'amiral du roi de France apprit ces
, je n'ai pas besoin de vous dire quelle
yeur; cependant il voulut, quand les
galères feraient leur voyage de
iu à Roses, y aller lui-même et s'y
avec quatre-vingt-cinq galères. Les
q galères devaient toutefois rester en
ce à Roses, et cela eut toujours lieu
la suite. L'amiral En Roger de Loria

ne des onze galères catalanes remorqua à sa suite
res qu'elles avaient prises; ce qui porta à vingt-
bre des grosses voiles; et les deux lins n'eurent
r aucun bâtiment, afin d'être plus libres dans leur

ur met assez souvent ses propres sentiments
che du roi de France.
s d'Anjou mourut à Foggia, le 7 janvier 1285. Char
aîné, était alors prisonnier. Ce fils eut de son
te, fille d'Etienne V, roi de Hongrie, mort le 25

devait donc avoir à combattre avec un plus grand nombre de bâtiments réunis que ne l'avaient pensé le roi d'Aragon, En R. Marquet et En B. Mayol. Je laisse là l'amiral du roi de France pour parler d'En R. Marquet et d'En B. Mayol, et de leurs belles manœuvres de mer.

CHAPITRE CXXXIII.

Comment En R. Marquet prit la voie de Barcelonne avec les vingt-deux galères; comment, lorsqu'elles furent reconnues par les habitants, la joie fut grande; et comment elles furent mises en bon état, et tous les hommes payés pour quatre mois

En R. Marquet et En B. Mayol, voyant que les galères avaient cessé de leur donner la chasse, forcèrent de voiles, serrèrent à l'ouest et prirent la voie de Barcelonne. Que vous dirai-je? ils voguèrent ce jour-là et la nuit suivante, et le lendemain, à heure de tierce, ils furent en vue de Barcelonne. Lorsque les gens de la ville les aperçurent, ils craignirent beaucoup que les onze galères n'eussent été prises, si bien qu'ils en étaient tout soucieux; mais le roi, à qui elles tenaient autant à cœur qu'à qui que ce fût, monta à cheval et se porta sur le rivage de la mer, suivi d'une nombreuse chevalerie. Il les observa, et compta qu'il y avait vingt-deux grosses voiles et deux lins. « Barons, dit-il, bon courage et réjouissez-vous; ce sont nos galères qui en amènent onze autres, et voici leurs deux lins qui abordent. »

Chacun regarda, compta et partagea la conviction du roi. Pendant ce temps les hommes des deux lins prirent terre. Ils allèrent au seigneur roi dont ils avaient appris la présence sur le rivage, et lui firent part de la bonne nouvelle, et le seigneur roi leur fit distribuer de bonnes étrennes.

Lorsque les galères furent près de terre, elles abattirent les voiles et amenèrent à la côte toutes en même temps, traînant après elles les galères prises, poupe en avant et pavillons

mars 1323, neuf fils et cinq filles; les fils sont : Charles Martel, roi de Hongrie; Louis, évêque de Toulouse; Robert, roi après son père; Philippe, prince de Tarente, empereur titulaire de Constantinople; Raymond Béranger, comte de Provence; Jean, mort jeune; Tristan, prince de Salerne, mort jeune; Jean, prince titulaire de Morée, tige des ducs de Duras; Pierre, duc de Gravina. Les cinq filles sont : Marguerite, femme de Charles de Valois; Blanche, femme de Jacques II, roi d'Aragon; Eléonore, femme de Ferdinand, roi de Sicile; Marie, femme de Sanche, roi de Majorque, et Béatrix, mariée à Azzo VIII, marquis d'Est et de Ferrare, et ensuite à Bertrand de Baux.

traînants. La joie fut grande à Barcelonne. En R. Marquet et En B. Mayol sortirent de leur bâtiment, allèrent au roi et lui baisèrent les pieds. Le roi se baissa pour les relever, les embrassa et leur fit bonne chère et beau semblant, et ils lui dirent : « Seigneur, qu'avez-vous à nous ordonner? — Je veux, dit le seigneur roi, que vous laissiez à chacun son butin, sans en prélever aucun droit, que les galères et les prisonniers soient nôtres, mais que tout le reste vous appartienne à vous autres ; faites-en le partage entre vous et donnez-en ce qui vous paraîtra convenable aux bons hommes sursaillants[1] qui ont été avec vous. »

Là-dessus ils lui baisèrent encore les pieds, revinrent avec grande joie aux galères et annoncèrent à leur monde la faveur que le seigneur roi leur faisait. Tous se mirent à crier : « Que le Seigneur Dieu vous donne vie ! » et chacun sauta lestement sur le rivage avec tout ce qu'il avait gagné. Cela fait, En R. Marquet et En B. Mayol retournèrent auprès du seigneur roi et lui dirent : « Seigneur, si vous l'approuvez, nous ferons tirer les vingt-deux galères à terre pour les faire radouber, car toutes en ont besoin. — Vous dites bien, dit le roi, mais faites arborer notre étendard à la trésorerie et payez tous vos gens pour quatre mois, et dès que les galères seront radoubées songez à l'armement, afin que, si l'amiral arrivait, vous pussiez partir avec lui. — Seigneur, répondirent-ils, cela sera fait ; ayez bon courage désormais et soyez sûr que si même l'amiral n'arrivait pas, nous autres, avec la grâce de Dieu, nous saurons les confondre tous avec ces vingt-deux galères. — Dieu le veuille ! » reprit le roi.

On s'occupa donc de tirer les galères à terre et de les radouber ; on tint bureau pour le paiement des troupes, et chacun reçut sa solde de quatre mois. Après avoir mis ordre à tout, le seigneur roi sortit de Barcelonne et retourna où était le seigneur infant En Alphonse, les chevetains, les chevaliers, et tous ceux qu'il avait laissés à la garde des frontières ; et, suivi d'un petit nombre d'hommes à cheval et de quelque peu de gens de pied, il alla des uns aux autres pour reconnaître ce qui se faisait.

(1) Le mot catalan *sobresalents*, de l'original, est reproduit exactement dans la forme latine *supersalientes*, et dans la forme française sursaillants, qui toutes deux se retrouvent dans l'acte cité, en note, page 280.

CHAPITRE CXXXIV.

Comment, le jour de madame Sainte-Marie d'août, le roi l'Aragon, à la tête de deux cents almog battit contre quatre cents chevaliers français, eu embuscade avec le comte de Nevers ; et cou vainquit et tua ledit comte.

Un jour donc, ce fut le jour de madan Marie d'août, le seigneur roi s'en al pointe du jour, vers Besalu, tomba embuscade de quatre cents chevaliers Un convoi de vivres devait venir de Ro mée française ; et comme d'ordinaire chements de cavalerie ou d'infanterie assaillir les convois en cet endroit, o placé ces chevaliers pendant la nuit pouvoir les en châtier.

Le seigneur roi s'en allait cheva s'entretenant de la satisfaction qu'il en voyant qu'en chaque endroit de ses ses gens revenaient riches et à leu moyen des chevauchées multipliées saient tous les jours contre les Franç lesquelles ils leur tuaient beaucoup et gagnaient sans fin, si bien que c était joyeux et satisfait. Comme il a devisant et sans être sur ses garde qui n'agit jamais que pour notre bie garder le seigneur roi de mort et de arriva donc que les almogavares qui l' gnaient, au nombre d'environ deux ce suivaient les ravins des montagnes, fi deux ou trois lièvres. En voyant lièvres, les almogavares commencère ser de grands cris et de hautes cla seigneur roi et ceux qui étaient av nombre d'environ soixante hommes mirent à l'instant la main à leurs arm ginant que les almogavares avaient de la cavalerie ; et en même temps le qui s'étaient tenus bien cachés, se cr couverts, sortirent à l'instant de leu cade. Le seigneur roi qui les aperç « Barons, tenons ferme et replions nos hommes de pied ; car voici une cavalerie qui s'est postée là pour nous Que chacun pense donc à bien fair ferons aujourd'hui une chose dont parlera à jamais, avec l'aide de notre vrai Dieu Jésus-Christ. » Tous rép « Seigneur, par votre grâce, perm que nous prenions position sur cette

manière que votre personne soit en sû-
us ne craignons rien pour nous, mais
ent pour votre personne. Et quand
z là-haut vous verrez comment nous
ous nous en tirerons.— Dieu me garde,
, de changer de chemin à cause de ces

ɔt ceux des almogavares qui étaient
voisins du roi se replièrent sur le sei-
ui, mais ils ne se trouvaient pas plus
ntaine au moment de l'attaque. Ils
t leurs lances par le milieu. Le roi s'é-
t brochant le premier et alla férir avec
sur le premier qu'il rencontra, et il le
tel coup à travers le milieu de son écu
ut pas besoin de lui chercher un méde-
il met l'épée à la main et frappe de çà
se faisant si bien jour que nul n'osait
: en face aussitôt qu'on l'eût reconnu
ps. Tous ceux qui étaient avec lui se
rent si bien qu'aucun chevalier n'eût
lus beaux faits d'armes qu'ils y firent.
x almogavares, il est bon que je vous
ls se mêlaient tellement parmi eux
s demi-lances qu'il ne resta bientôt
seul cheval à éventrer. Ils ne firent
près avoir émoussé leurs dards ; car
en qu'il n'y en avait pas un seul qui,
ard, n'eût tué son chevalier ou son
puis avec leurs demi-lances ils firent
s. Le seigneur roi se trouvait tantôt
t là, tantôt à droite, tantôt à gauche ;
rtout, et il férit tant et tellement de son
lle vola en éclats. Il saisit alors sa masse
qu'il faisait jouer mieux qu'homme du
t accosta le comte de Nevers, qui était
le cette troupe[1], et lui donna de sa
armes un tel coup sur son heaume
atlit à terre. Il se retourna aussitôt
missier de sa maison[2] qui ne le quittait

nais reconnaître quel est ce comte de Nevers ; Jean de saint Louis, devenu comte de Nevers par son se Yolande, était mort devant Tunis le 3 août 1270, avait porté le comté de Nevers en 1272 à Robert re, dit de Béthune, qui devint comte de Flandres ais, fils d'Yolande et de Robert, à la mort de sa de, en 1280, succéda au comté de Nevers sous la m père; mais Louis ne mourut qu'en 1322.

. C'étaient des officiers inférieurs des maisons me nos anciens buffetiers, dont le costume et le ncore conservé en Angleterre parmi les officiers s édifices publics. Les macips, dont le nom vient pas, et qu'on nommait En Guillaume Escrivan de Xativa, lequel était monté sur un cheval légèrement armé à la génetaire[1] et lui dit : « Guillaume, descends de cheval et tue-le. » Celui-ci mit pied à terre et le tua. Quand il l'eut tué, malheureusement pour lui, il vit luire une épée fort riche que portait le comte, et il la lui déceignit ; mais pendant qu'il la lui déceignait, un chevalier du comte, voyant que celui-ci avait tué son maître, vint à lui et lui asséna un coup si violent au milieu des épaules qu'il l'étendit mort sur la place. Le roi se retourna, et, s apercevant que le chevalier venait de tuer En Guillaume Escrivan, il lui donna un tel coup de sa masse d'armes sur sa salade de fer qu'il lui fit jaillir la cervelle par les oreilles, et à l'instant il tomba à terre mort. Et à cet endroit, à l'occasion de la mort du comte, vous auriez vu de bien terribles coups portés et reçus. Le seigneur roi voyant son monde si pressé, se laissa aller à pleine course sur les ennemis, et se fit si bien jour qu'il tua de sa main, en peu d'instants, plus de quinze chevaliers ; croyez bien que ceux qu'il atteignait, il lui suffisait d'un seul coup pour en finir.

Au milieu de la mêlée un chevalier français, irrité du dommage que leur faisait le roi, va sur lui l'épée en main, et lui coupe d'un coup les rênes de son cheval, si bien que pour ce coup le seigneur roi crut bien que c'en était fait de lui. Nul chevalier ne devrait aller au combat sans avoir une double paire de rênes, les unes en cuir, les autres en chaînes de fer, et celles-ci recouvertes de cuir. Que vous dirai-je ? Le seigneur roi s'en alla ainsi à l'abandon, car le cheval le menait tantôt ici, tantôt là. Quatre almogavares qui se tenaient auprès du seigneur roi s'approchèrent enfin et nouèrent les rênes de son cheval. Le seigneur roi, qui avait bien retenu dans son esprit le chevalier qui lui avait coupé les rênes, se porta du côté où il l'avait vu se diriger, et il le récompensa si bien du plaisir qu'il lui avait fait, qu'il lui épargna la peine de couper jamais d'autres rênes ; car il le laissa

sans doute de *mancipium*, étaient particulièrement chargés de l'office de concierges des châteaux et dans les cérémonies publiques ils portaient une sorte de masse d'armes couronnée des armes d'Aragon.

(1) Les genetaires étaient des cavaliers montés sur genets ou petits chevaux d'Espagne, dont l'armure était fort legère. Les genetaires étaient la cavalerie légère de cette époque

mort auprès de son seigneur le comte. Et lorsque le seigneur roi se fût rejeté de nouveau dans la mêlée, c'était là qu'il fallait voir férir et charger; car il y avait dans la compagnie du seigneur roi des riches-hommes et chevaliers tels qu'on n'en vit jamais dans aucuns faits d'armes, et chacun, ce jour-là, fit merveilles pour sa part. Que vous dirai-je ? Un jeune chevalier de Trapani, nommé Palmieri Abbate, que le seigneur roi, pendant son séjour en Sicile, avait admis dans sa maison, et qui jamais n'avait assisté à un seul fait d'armes, valut autant en cette occasion que l'eût fait Roland, s'il eût vécu. Et tout cela venait du grand amour qu'on portait au seigneur roi, et aussi parce qu'on le voyait si bien faire de ses mains; car ce que faisait le seigneur roi n'était véritablement pas œuvre de chevalier mais proprement œuvre de Dieu. Ni Galaor, ni Tristan, ni Lancelot, ni autres chevaliers de la Table-Ronde, quand tous ensemble auraient été réunis, s'ils n'eussent eu avec eux qu'une troupe aussi peu nombreuse que celle qu'avait le roi d'Aragon, n'auraient pu faire, en un seul jour, contre ces quatre cents chevaliers, tous vaillants, tous la fleur de l'armée du roi de France, autant de beaux faits qu'en exécutèrent le seigneur roi d'Aragon et ceux qui l'accompagnaient. Que vous dirai-je? Les Français voulurent se replier vers une colline, mais le seigneur roi brocha sur celui qui portait la bannière du comte et lui porta un si rude coup de sa masse d'armes sur le heaume, qu'il l'abattit à terre roide mort, et les almogavares s'arrachèrent en lambeaux la bannière ennemie.

Les Français, voyant leur bannière renversée, se réunirent en peloton; mais le seigneur roi fondit sur eux avec tous les siens. Que vous dirai-je? Les Français s'étaient emparés d'un monticule, et s'étaient si étroitement serrés les uns contre les autres que le roi, ni aucun des siens, ne put les pénétrer. La bataille continua toutefois jusqu'à la nuit noire, et il ne restait plus des Français que quatre-vingts chevaliers. Et le seigneur roi dit alors : « Barons, il est nuit, et maintenant nous pourrions, en voulant les frapper, nous blesser les uns les autres; ainsi replions-nous. »

Lorsqu'ils se furent repliés sur un autre monticule, ils virent venir à eux bien cinq cents chevaliers français, avec leurs bannières. Si vous me demandez qui c'était, je v pondrai que c'étaient trois comtes, pa comte de Nevers, qui craignaient p cousin, allé en embuscade, et qui, ne pas vu de retour à midi, heure à la devait être revenu à l'ost, étaient par la permission du roi de France, ler à sa recherche. Ils aperçurent d ces chevaliers sur un monticule, et p d'Aragon sur un autre; ils marchère tôt vers leurs gens, qui vinrent a d'eux. Ils apprirent la mauvaise fortu nue aux leurs, et se rendirent là où morts le comte et bien six autres d rents. Ils enlevèrent leurs corps en de grands cris, et, pleurant amèreme marchèrent toute la nuit, jusqu'à ce q sent arrivés à leur ost.

Quand ils furent de retour, c'étai fallait voir le deuil, et les pleurs, et l bien qu'on eût cru que le monde allait En Raymond Folch, vicomte de Card se trouvait dans Gironne, mit dix ho campagne pour s'informer de ce qui s Ceux-ci s'emparèrent de deux ho l'armée, qu'ils emmenèrent dans la Raymond Folch demanda à ces deux ce que signifiaient ces cris et ces pleur le récit qu'ils lui firent de ce qui s'é sé, il ordonna aussitôt de faire de gr luminations par toute la cité de Giro

Je les laisse maintenant en repos e à parler du seigneur roi d'Aragon. Le roi disait alors aux siens : « Barons, ici la nuit, et au jour nous lèverons l reconnaîtrons quels sont les cheva nous avons perdus; car ce serait gr honneur à nous d'abandonner ainsi de bataille — Seigneur, lui répondi qui étaient avec lui, que dites-vous là? il pas de ce que vous avez fait aujourd sait si, par aventure, vous n'auriez faire demain. »

Le seigneur roi répliqua que pour lèverait le champ, et ne voulait pas lui pût reprendre.

Lorsque le jour parut, les autres a res, qui parcouraient les montagnes, rent le seigneur roi, ainsi que plus de hommes de sa cavalerie; et le seigneur gnes déployées, s'avança sur le cham

eulement de ceux qui avaient pris
c lui au combat, ne permettant a nul
y descendre. Ceux donc qui avaient
ı levèrent le champ, et y gagnèrent
i précieux harnais qu'ils en furent à
à jamais. Le seigneur roi fit reconnaî-
ens, et vit qu'il avait perdu douze ca-
. en G. Escrivan, qui périt à cause de
épée qui lui avait fait envie. Vous
nc que chacun doit bien se garder,
dure la bataille, d'avoir autre chose
ne le désir de la victoire, qu'il ne doit
d'envie ni pour or, ni pour argent, ni
de ce qu'il voit, et que son seul sou-
être de mettre la main sur son enne-
s'il est vainqueur, il aura assez de
and on lèvera le champ, sinon tout
urait pris lui porterait peu de pro-
ut y resterait avec sa personne. Ayez
œur à ce que je vous dis ; et si vous
Dieu saura vous tirer toujours à votre
du champ de bataille.
ıvèrent aussi qu'il avait perdu vingt-
ımes de pied. Et vous pouvez penser
. fait d'armes il y eut là, de ce si peu
ontre un si grand nombre de cheva-
qu'il y resta morts plus de trois cents
s français ; et de ceux-là, l'opinion de
t qui assistèrent à cette bataille est
igneur roi en tua bien de ses mains
ixante. Ils enlevèrent donc du champ
e les harnais et l'argent ; quant aux
, on ne put en retirer un seul du
ar il n'y en avait pas un qui n'eût
à huit coups de lance.
ncur roi s'en alla alors à Besalu ; et
frontière tous les habitants étaient
riches et à leur aise, comme cela se
ır les autres frontières. Que vous
Après que le seigneur roi eut re-
ıt ce qui se passait, il s'en vint à Hos-
à était le seigneur infant En Alphonse.
esse un instant de vous parler de lui,
à madame la reine, au seigneur in-
acques, à l'amiral, et enfin à la galère
ux lins que le seigneur roi leur expé-
rcelonne.

CHAPITRE CXXXV.

Comment la galère et les deux lins que le roi envoya à madame la reine, aux infants, et à l'amiral En Roger de Loria, arrivèrent à Messine ; comment ledit amiral en repartit avec soixante-onze galères ; et comment à Las Hormigas il déconfit la flotte du roi de France et lui prit cinquante-quatre galères.

Quand la galère et les deux lins expédiés en Sicile par le seigneur roi d'Aragon furent partis de Barcelonne, chacun d'eux prit la route qui lui avait été désignée. Ils allèrent tant qu'enfin ils arrivèrent à Messine, où ils trouvèrent la reine, les infants et l'amiral, et leur remirent les lettres du roi et celles d'En Raimond Marquet et d'En Béranger Mayol. Aussitôt le seigneur infant donna ordre à l'amiral de faire armer, sans retard, toutes les galères qui avaient été mises en état. L'amiral fit sonner la trompette et publier que tout homme vînt toucher la paie de quatre mois, et chacun la reçut avec plaisir. Que vous dirai-je? En quinze jours, il arma soixante-six galères qui se trouvaient radoubées, car il ne voulut pas attendre qu'il y en eût davantage, fit embarquer tout son monde qui partit avec grande joie, et prit congé de madame la reine et des infants. Et il mit cette grande hâte [1] à s'en aller pour que nouvelle ne pût venir à personne de ce qu'il faisait. Et pendant ces quinze jours, il ne fut permis à aucune voile de sortir de la Sicile qui pût se diriger vers le ponent. Il fit voile vers Cabrera, et eut bon vent, de sorte qu'il y fut bientôt parvenu ; et de là il envoya au roi, à Barcelonne, un des lins qu'on lui avait expédiés. Le lin y trouva En Raymond Marquet et En Béranger Mayol, qui aussitôt lui répondirent par la même voie : de se diriger sur le cap d'Aygua-Freda, et qu'il trouverait dans les eaux de ce cap quatre-vingt-cinq galères qui étaient au port de Roses, et qu'ainsi donc il se hâtât, avant qu'on pût rien savoir sur lui ; que tout ce qu'ils savaient, c'était que, d'après les avis de leurs espions, il les trouverait dans ces parages ; et ils ajouterent qu'eux-mêmes, avec toutes les galères radoubées à Barcelonne, le rejoindraient bientôt.

(1) Notre vieux mot *coite*, d'où *coiter*, *coitement*, hâte-hâter, hâtivement, sort de la même famille que le mot de texte catalan *cuytar* ; les dictionnaires des deux langues se confondent souvent.

Le lin armé partit donc avec cette réponse, et pendant ce temps En Raymond Marquet et En Béranger Mayol armèrent seize galères dont le radoubage était terminé, et embarquèrent tout leur monde.

Le lin trouva l'amiral en mer, et dès que celui-ci eut pris connaissance de la lettre d'En Raymond Marquet et d'En Béranger Mayol, il fit route vers le cap d'Aygua-Freda; à la nuit il prit terre à Las Hormigas[1] et y prit le repos de la nuit. Il voulut que chaque galère tînt prêts trois fanaux, l'un à la proue, l'autre au milieu, et un troisième à la poupe, pour que si les galères du roi de France se présentaient pendant la nuit, tous les fanaux fussent à l'instant allumés, afin de pouvoir reconnaître leurs propres galères, et que d'un autre côté les ennemis crussent que pour chaque fanal il y avait une galère. Cette précaution amena le gain de l'affaire; car le tout arriva comme il l'avait prévu. A l'approche du jour, la flotte du roi de France passa dans les eaux du cap avec un fanal sur l'avant. Aussitôt que l'amiral la vit arriver à lui, il fit armer tout son monde. En attendant il envoya deux lins armés à la découverte. Ils revinrent bientôt, et lui dirent que c'était la flotte entière du roi de France. L'amiral la suivit et se plaça entre elle et la terre; et quand ils furent bien près, tout à coup les fanaux furent allumés tous à la fois, et il se jeta au milieu d'eux. C'était alors qu'il fallait voir voler les lances et les dards, et manœuvrer les arbalétriers d'enrôlement. Que vous dirai-je? Avant qu'il fût jour, l'amiral En Roger de Loria les avait déconfits; et ils étaient au nombre de cinquante-quatre galères, plus quinze des Pisans qui se jetèrent à la côte. Seize autres, appartenant aux Génois, tout épouvantées, s'échappèrent de conserve et sans attendre leur reste gagnèrent la haute mer et retournèrent dans leur pays. Au grand jour, l'amiral reconnut les galères, et vit qu'il y en avait d'échouées sur le rivage, et il trouva que c'étaient des galères des Pisans qui s'étaient enfoncées sur la grève. Les matelots de l'amiral en enlevèrent tout ce qu'ils y purent trouver et y mirent ensuite le feu.

(1) Petits îlots entre Palamos et Palafurgell, ou plutôt entre le cap Gros et le cap Saint-Sébastien. Voyez la carte du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

CHAPITRE CXXXVI.

Comment En Raymond Marquet et En Bérang réunirent à l'amiral, le jour même de la batail il leur livra toutes les galères dont il s'était comment ledit amiral prit vingt-cinq autres g de France, qui se trouvaient à Roses, et com qua et prit Roses.

Après cette expédition, l'amiral fit Roses. Que vous dirai-je? Le jour m bataille avait été livrée, En Raymon et En Béranger Mayol rejoignirent l'heure de vêpres. Celui-ci leur livra galères qu'il avait prises, et leur dit par Palamos et Saint-Féliu, d'y pre ce qu'ils y trouveraient de navires, et ner le tout à Barcelonne, avec les g de se hâter, car pour lui il irait à R s'emparer de tous les navires qui y aussi bien que des vingt-cinq galè toutes les provisions de bouche qui terre, et qu'il ne partirait de Roses s'en être rendu maître.

En Raymond Marquet et En Bérang exécutèrent tout ce que l'amiral leur donné. Ils allèrent aussitôt à Palar Saint-Féliu et prirent tout ce qui s'y de navires. A Saint-Féliu ils débarqu brûlèrent toutes les provisions qu'on déposées; car ceux qui y étaient re l'ordre du roi de France avaient tou fuite. En Raymond Marquet et En B Mayol expédièrent dix hommes, par d côtés, au seigneur roi-d'Aragon, à Ho pour lui apprendre cette bonne nouv hommes avaient ordre d'aller ensuite lonne et de répandre la même nouv tout le pays. Cela fait, En Raymond et En Béranger Mayol se dirent : « A ici l'amiral; car bien qu'il nous ait dit Barcelonne, il vaut mieux que nous n'y qu'avec lui, et que l'honneur arrive à q partient. » Ils firent ainsi et donnèrer un grand témoignage de leurs bons égar qu'En Raymond Marquet et En Bérang eurent quitté l'amiral, celui-ci prit le de Roses. Les habitants de Roses crur c'était leur flotte; et les vingt galère rent en mouvement et allèrent au-de poussant de grands cris de joie. L'a arborer le pavillon du roi de France,

attirer en mer, et aussi pour que les
ne pussent lui échapper en se faisant
Aussitôt qu'elles furent près de lui,
t faire force de rames, abattit à l'in-
avillon et hissa celui du roi d'Ara-
ette vue, les ennemis voulurent tour-
e; mais l'amiral En Roger de Loria
eux. Que vous dirai-je? Il les prit
res et gens. Ensuite il entra au port de
il trouva plus de cent cinquante bâ-
ntre lins, nefs et terides [1], et il s'em-
ut. Il débarque ensuite sur la côte, où
ent bien cinq cents chevaliers français
nd nombre de convois d'équipages
ir transporter les provisions. Il fond
d'eux et les déconfit si bien qu'il
plus de deux cents chevaliers. Les
ec tous les gens qui purent les sui-
irent vers Gironne. Là ils trouvèrent
France, qui avait déjà reçu nouvelle
is succès de ses affaires, et ceux-ci
tèrent ces mauvaises nouvelles de

l attaqua la ville de Roses, la prit
en bon état, à cause des grands ap-
nements qui s'y trouvaient; et, cela
it la route de Barcelonne et trouva à
u En Raymond Marquet et En Bé-
ayol qui lui dirent pourquoi ils l'a-
tendu, et il en fut très satisfait; il
ussitôt tous les bâtiments, aussi bien
e lins, nefs et terides, à Barcelonne,
ait bien que la mer était sienne et qu'il
solument rien à craindre.

CHAPITRE CXXXVII.

miral, ainsi qu'En R. Marquet et En B. Mayol, re-
t à Roses; et de la grande joie qu'éprouvèrent
Castellon, mais qu'ils n'osèrent point faire pa-
la raison que les deux Infants du seigneur roi de
se trouvaient alors à Paris.

t l'amiral, avec En Raymond Marquet
ranger Mayol, et toutes les galères
etourna à Roses, pensant bien que le
ance ne pourrait continuer le siége,

[1] catalan *tarides* et *terides*, qui désigne de longues
passé dans la langue grecque moderne avec la
ion, après la grande expédition des Catalans en
la Chronique de Morée qui précède, et le glos-

et qu'il serait à propos de se porter avec tous les gens de mer, au col de Panissas pour avoir part au butin et aux prisonniers. Ainsi qu'il le pensa, ainsi l'exécuta-t-il; il alla à Roses et de Roses sur les hauteurs de Castellon.

Si les gens de Castellon et de toute la contrée furent satisfaits, ne me le demandez point. La joie était au comble à Péralade; elle n'était pas moins grande en Roussillon; mais les habitants n'osaient la faire paraître, attendu que le roi de France tenait alors à Paris deux fils du roi de Majorque, savoir, l'infant En Jacques, qui était l'aîné, et l'infant En Sanche, qui venait après lui. Voilà pourquoi le roi de Majorque [1] ni ses sujets n'osaient faire paraître combien leur était agréable l'honneur que Dieu accordait aux armes du roi d'Aragon.

Je cesserai en ce moment de vous parler de l'amiral, qui se dispose à se rendre au col de Panissas, par où il savait que le roi de France devait se retirer avec ses troupes, et je vais revenir au seigneur roi d'Aragon. Je vous certifie toutefois que, de tout ce qui lui était arrivé et de la situation dans laquelle se trouvaient le seigneur roi d'Aragon et le roi de France, il en envoya bon compte en Sicile par un lin armé.

CHAPITRE CXXXVIII.

Comment le seigneur roi d'Aragon alla au col de Panissas pour écraser les Français; comment le roi de France étant tombé malade leva le siége de Gironne, et, avant de mourir, pria son fils Philippe de retourner en France; et comment le seigneur roi d'Aragon lui fit la grâce de le laisser passer sain et sauf.

Aussitôt que le seigneur roi eut appris cette nouvelle, avec toutes les troupes tant à pied qu'à cheval qui garnissaient ses frontières, il marcha vers le col de Panissas, afin que le roi de France ni un seul homme de son armée ne pût lui échapper. Le roi de France, instruit de tout ce qui s'était passé, leva le siége de Gironne, tout malade et tout en détresse comme il était, et s'en vint dans la plaine de Péralade où il rallia tous ses gens; et certes il trouva à peine dans toute son ost trois mille chevaux bardés,

(1) Muntaner omet à dessein toutes les injures faites par le roi Pierre d'Aragon au roi Jacques de Majorque son frère, injures qui amenèrent celui-ci à prendre secrètement parti avec le roi de France. On parvient à retrouver la vérité en comparant son récit avec celui de B. d'Esclot qui suit.

et il n'y restait presque plus de gens d'armes à pied, car tous étaient morts, soit dans les combats, soit par les maladies, si bien qu'il se regarda comme perdu. Quant au cardinal, ne m'en demandez rien; il aurait, je vous assure, volontiers absous le roi d'Aragon de toute pénitence et de tout péché, pourvu qu'il le laissât sortir sain et sauf de son royaume. Que vous dirai-je? Le roi de France fut si affligé, que, se trouvant déjà malade, son mal empira. Il fit venir ses fils en sa présence et dit à monseigneur Philippe: « Vous avez toujours été plus sage que nous; si nous vous eussions cru, nous ne mourrions pas si promptement, car avant que cette nuit soit passée nous serons morts, et nous n'aurions pas perdu tant de braves gens qui, par notre faute, sont morts ici ou y mourront. Aussi, nous vous donnons notre grâce et notre bénédiction, et nous vous conjurons que pour rien au monde ces bonnes gens de Castellon et de tous les autres lieux qui se sont rendus à nous ne reçoivent de vous ou des vôtres aucun mauvais traitement; mais de les dégager de tout ce à quoi ils étaient tenus envers nous, afin que chacun revienne à son seigneur, comme ils étaient auparavant. Nous vous donnons aussi le conseil d'envoyer secrètement un messager à votre oncle le roi d'Aragon, le priant de vous donner passage et de vous laisser aller sauvement vous et votre frère ainsi que mon corps mort; car je suis bien assuré que, s'il le voulait, pas un seul d'entre vous ne pourrait échapper, et que vous y seriez tous morts ou prisonniers. Nous savons que le roi d'Aragon vous veut tant de bien, et qu'il sait que vous lui voulez aussi tant de bien vous-même, qu'il ne vous dira pas non; ainsi vous ferez du bien à mon âme et à la vôtre. De plus, mon cher fils, je vous prie de m'octroyer un don. — Seigneur, lui répondit-il, tout sera fait en cela comme vous le désirez; et, quant au don, demandez seulement tout ce qu'il vous plaira et je suis prêt à exécuter. — C'est bien, mon fils. Béni soyez-vous de Dieu et de moi! Apprenez, mon fils, quel est le don que je désire de vous: c'est que vous ne veuilliez aucun mal à votre frère Charles qui est ici, pour avoir voulu s'emparer du royaume de votre oncle, qui était aussi le sien[1]. Vous n'ignorez pas que ce n'a point été sa faute, mais bien la nôtre du roi Charles votre oncle. Je vous au contraire, de l'aimer et de l'honore un bon frère doit aimer son frère; n'êtes que deux frères et tous deux de mère[1], issue d'une des plus illustres royales qui soit au monde, et dans laq les plus parfaits chevaliers; vous de l'aimer bien tendrement. Je vous prie faire tous vos efforts pour que la mai ragon vive en paix avec la maison d et avec le roi Charles, et que le prin cousin, soit délivré de sa prison[2]; e voulez bien y donner vos soins, la fera. »

A ces mots il s'approcha de lui, le l la bouche, en fit autant à Charles et les brasser l'un l'autre; ensuite, levant au ciel, il demanda le corps de Jésus- le reçut avec une grande dévotion; pui donner l'extrême-onction. Après avoi les sacrements que doit recevoir un b tien, il croisa les mains sur sa poitrin « Seigneur vrai Dieu, je recommande prit entre vos mains, » et il passa ain ment et fit une bonne fin, l'an do quatre-vingt-cinq, à la fin du mois de bre[3].

Si vous désirez savoir où il mourut dirai que ce fut en un hôtel d'En Simo nova, chevalier, hôtel situé au pied jamilot, près de Villanova, à moins c lieue de Péralade.

Aussitôt que le roi de France fut mo

(1) Il lui avait été donné par le pape après le décret d'interdiction fulminé contre Pierre.

(1) Philippe (le Bel) et Charles de Valois (souche étaient tous deux les fils d'Isabelle, fille du roi Jac gon et sœur de Pierre II. Philippe-le-Hardi, après l sa femme Isabelle, avait épousé Marie de Brabant, il eut Louis comte d'Evreux (souche des comtes rois de Navarre), et deux filles.

(2) Charles, fils de Charles d'Anjou, roi de Naple fait prisonnier avec l'armée, dans un combat na Roger de Loria, en juin 1284. Il ne fut délivré de qu'en novembre 1288.

(3) Bernard d'Esclot, dont on trouvera la chr suite de celle-ci, raconte que le roi de France mo pignan, le lendemain du jour où il y était rentré avec le (Voyez son avant-dernier chapitre.) Le récit de c conforme à celui des historiens français; ils font r lippe à Perpignan, le 5 octobre 1285. Son fils Phil mieux protéger son père mourant, avait peut-êtr pandre le bruit qu'il était mort; et Muntaner a ain la croyance commune.

ie son fils exigea que l'on cachât cet
ient. Cependant il envoya secrètement
ssagers au seigneur roi d'Aragon son
qui se trouvait alors au col de Panissas,
it part de la mort de son père, le priant
ment de le laisser passer lui et ses gens ;
valait mieux pour lui qu'il fût roi de
qu'aucun autre.

itôt après la réception de ce message,
neur roi d'Aragon en fit, dit-on, pré-
on frère le seigneur roi de Majorque,
it à Suelo, à deux lieues de l'ost et du
il se trouvait lui-même, et il l'engagea à
-devant de son neveu, le roi Philippe de
, avec sa chevalerie et les troupes du
lon, pour le recevoir à la Cluse, afin d'em-
que les almogavares et les hommes de
ui étaient déjà arrivés au col de Panissas
miral En Roger de Loria, ne pussent le
e entièrement, tandis qu'ainsi, en se pla-
n-deçà du Perthus et du col[1], il empê-
de son mieux qu'on ne s'approchât du
ù serait l'oriflamme ; il ajouta que, de son
ferait dire à son neveu, le roi de France,
nir toujours près de l'oriflamme, et qu'en
t ainsi, lui et son frère, chacun de leur
npêcheraient leurs gens de leur faire au-
mal qu'ils l'auraient pu sans cela.

i comme l'ordonna le roi d'Aragon,
ut-il fait et accompli, et il en informa
reu le roi de France.

nd monseigneur Philippe, roi de France,
que le seigneur roi d'Aragon lui donnait
nce à lui, à son frère et à ceux de ses
ui seraient auprès de lui, et que l'ordre
nné au roi de Majorque de se trouver
ne avec sa chevalerie, il s'occupa de ce
rait à faire de son côté. Il fit appeler le
l et son frère et leur dit : « J'ai reçu
e du roi d'Aragon notre oncle. Il me
voir qu'il me donne assurance à moi, à
ère et à tous ceux qui passeront à mes
avec l'oriflamme ; mais qu'il ne peut
ner aucune assurance pour le reste de
ttendu que ses troupes sont si nombreu-
e personne au monde ne pourrait les
ir. Je vois donc avec peine que nous al-

[1] ne, où le roi de Majorque devait se placer, était en effet es Pyrénées, c'est-à-dire sur le versant septentrional, e la France.

lons perdre une grande partie des hommes qui nous restent. — Seigneur, dit le cardinal, puisqu'on vous fait cette faveur, songez à passer vous-même, car votre personne et celle de votre frère sont plus précieuses que celles de tous les autres ensemble. Ainsi ne tardons pas et songeons à passer, et tous ceux qui mourront ici iront tout droit en paradis. »

CHAPITRE CXXXIX.

Comment le roi Philippe de France avec son frère, le corps de son père, le cardinal et l'oriflamme, sortirent de Catalogne, et du grand dommage que leur causèrent les almogavares en tuant leurs gens et brisant leurs coffres.

Monseigneur Philippe appela ses barons et forma une avant-garde dans laquelle marchait d'abord le comte de Foix avec cinq cents chevaux bardés. Il s'avançait ensuite lui-même, avec l'oriflamme, son frère, le corps de son père, et le cardinal ; et avec eux allaient jusqu'à mille chevaux bardés ; puis venaient tous les équipages, les menues gens et les gens de pied. A l'arrière-garde venait enfin tout ce qui avait survécu du reste de la cavalerie et qui se composait d'environ quinze cents chevaux bardés. Ils se mirent ainsi en mouvement de Pujamilot, dans le dessein d'arriver le jour même à la Jonquière ; et c'était précisément ce jour-là que l'amiral, avec tous ses gens de mer, venait de se poster au col de Panissas. Pendant cette nuit, Dieu sait quelle nuit eurent les Français ! et pas un d'entre eux ne quitta ses armes et ne ferma l'œil, et on n'entendit de tous côtés que lamentations et gémissements, car les almogavares, varlets et gens de mer vinrent férir jusque dans les tentes, tuant les gens et brisant les coffres ; et avec ces brisements violents des coffres, vous eussiez entendu plus de fracas qu'à vous trouver dans une forêt où mille hommes à la fois ne seraient occupés qu'à faire tomber le bois sous leurs coups.

Pour le cardinal je vous assure bien qu'à partir de l'instant où il sortit de Péralade, il ne fit autre chose que dire ses oraisons ; car jusqu'à Perpignan il était poursuivi par la terreur incessante d'être à chaque instant égorgé. Ainsi se passa toute cette nuit.

Le lendemain matin, le seigneur roi d'Ara-

gon fit proclamer, que chacun eût à suivre sa bannière, et que, sous peine de la personne, nul ne s'avisât de férir avant que sa bannière ne férît elle-même et que les trompettes et les nacaires se fussent fait entendre. Ainsi chacun se replia sous la bannière du seigneur roi d'Aragon.

Lorsque le roi de France eut disposé l'arroi de son ost, et que son avant-garde passa le Pertus, le seigneur roi d'Aragon les laissa passer sans les inquiéter; mais tous les gens du seigneur roi d'Aragon criaient : « Férons, seigneur, férons! » Et le seigneur roi les retint pour que cela n'arrivât pas. Vint ensuite l'oriflamme avec le roi de France son neveu, avec son frère, et avec le corps de leur père, et avec le cardinal, comme vous avez déjà vu que cela avait été disposé. Ils se préparaient à passer par ledit lieu du Perthus. A cette vue les gens du seigneur roi d'Aragon crièrent encore et à grands cris : « Seigneur, honte! honte seigneur! férons! » Et le seigneur roi d'Aragon tint plus ferme encore, jusqu'à ce que le roi de France fut passé, aussi bien que ceux qui s'avançaient avec lui près de l'oriflamme.

Mais lorsque les équipages et les menues gens commencèrent à passer, je ne crois pas qu'il fût possible au seigneur roi ni à aucun autre de leur faire entendre raison; si bien qu'un seul cri se fit entendre dans toute l'ost du seigneur roi d'Aragon : « Férons! férons! » A l'instant tous fondirent sur eux. C'était alors qu'il fallait voir le brisement des coffres et le pillage des tentes, et des robes d'or et d'argent, et de l'argent monnoyé, et de la vaisselle précieuse, et de tant et tant de richesses que tout homme en devint riche qui put s'y trouver. Que vous dirai-je? Qui passa avant le convoi, bien lui en prit, car des bagages et de tous les chevaliers de l'arrière-garde il n'en échappa pas un; tous les hommes furent tués et tous les effets saccagés. Dès le premier choc, les cris avaient été si forts qu'on les entendait de quatre lieues; si bien que le cardinal, qui les entendit aussi, dit au roi de France : « Qu'est ceci, seigneur? nous sommes tous morts. — Soyez certain, répondit le roi, que notre oncle le roi d'Aragon n'aura pu contenir ses troupes, car il avait déjà assez de peine à protéger notre retraite. Vous avez pu entendre, au moment où passait notre avant-garde, comment tous lui criaient : « Férons, seigneur, férons! » et vous avez vu com il les retenait lui-même avec un épi chasse[1] qu'il avait en main; et puis quand passions nous-mêmes comment ils s'écri « honte! honte! seigneur, férons! féron comment il se donnait plus de mal encor les retenir. Enfin, lorsque nous avons e chi le passage, et que ses gens ont aper équipages qui leur éblouissaient les cause de nos belles robes qui s'y trou cette fois il ne lui aura plus été possibl retenir. Ainsi donc, faites compte que, ceux qui sont restés en arrière, il n'en éch pas un seul; et songeons, nous autres, notre retraite. »

Cependant ils passèrent le Perthus; col situé au-dessus d'une rivière qui cou lieu[2], ils aperçurent le seigneur roi de que avec sa chevalerie et un grand nom gens de pied du Roussillon, du Conflen la Cerdagne, et il se tenait sur le col, l nière royale déployée. Le cardinal, en le s'approcha du roi de France, et s'écria seigneur, qu'allons-nous devenir? voici roi d'Aragon qui vous devance. »

Le roi de France, qui était instruit les arrangements convenus entre les r ragon et de Majorque, lui répondit : « N gnez rien; c'est notre oncle le roi de Ma qui vient pour nous faire bonne compa Le cardinal en eut bien grande joie, ma s'en tenait pas toutefois pour trop r Que vous dirai-je? Le roi de France s' vers le roi de Majorque, et le roi de M s'avança aussi à sa rencontre, et tou s'embrassèrent et se baisèrent. Ensuite de Majorque embrassa et baisa mons Charles et puis le cardinal. Et le cardi « Ah! seigneur roi de Majorque, que arriver de nous? allons-nous périr ic roi de Majorque, qui le vit si changé leur qu'on l'eût pris pour un mort, s'empêcher de sourire, et lui répondit gneur cardinal, ne redoutez rien; no garantissons sur notre tête que vo parfaitement sain et sauf. » Ce ne fi lors qu'il se tint pour tout-à-fait ras jamais de sa vie il n'éprouva pareille

(1) Long bâton ferré des deux côtés.
(2) La rivière de la Cluse.

ensuite en route. Et les huées et les
ens du roi d'Aragon retentissaient
le fracas dans les montagnes qu'on
e le monde s'écroulait. Que vous di-
tout où ils purent trotter ils allèrent
ot, après avoir passé le village de la
un ne se crut vraiment bien en sûreté
ju'ils fussent parvenus au Boulou. Le
ice passa cette nuit au Boulou avec
mpagnie; mais le cardinal se hâta de
route de Perpignan, sans se soucier,
s autres, d'attendre l'arrière-garde
ent laissée derrière eux; car, les gens
ragon les auraient aussi envoyés tous

main, le roi de France avec le corps
e, et avec son frère et le roi de Ma-
ne les quitta pas, se rendit à Perpi-
pendant huit jours, le roi de Ma-
rvut aux besoins de tous, et chaque
il fit chanter des messes pour l'âme
France; et tous les jours on passait
sion autour du corps, et on faisait
es qui duraient jour et nuit. Pendant
ips qu'ils furent sur ses terres, le roi
que fit constamment brûler à ses dé-
grands brandons de cire. Il fit enfin
neurs au corps du roi de France, à
tous ceux de leur suite et au cardi-
la maison de France devrait lui en
ais obligée, non moins que la cour de

us dirai-je? Après avoir passé huit
rpignan et avoir bien repris ses forces,
ent en route. Le roi de Majorque les
na jusqu'à ce qu'ils fussent au delà
ntières, et fit pourvoir à tous leurs
près quoi il prit congé d'eux et re-
Perpignan. Les Français s'en allèrent
ix état que, par cent hommes il n'y
s dix qui ne périssent de maladie. Le
arut aussi tellement étourdi de peur
r ne put jamais lui sortir du corps, jus-
ie, peu de jours après, il en mourut
en paradis rejoindre tous ceux qu'il
nvoyés avec ses indulgences. Que
-je? ils s'en retournèrent dans un si
tat qu'aussi longtemps que le monde
n'entendra jamais en France et dans
ourtour prononcer le nom de Cata-
n ne se rappelle ce désastre. Je vais
cesser de vous parler d'eux et vais vous entretenir du roi d'Aragon et de ses gens.

CHAPITRE CXL.

Comment le seigneur roi d'Aragon revint à Péralade, remit en état tout le pays, et fit beaucoup de dons et de grâces; comment il donna ordre à l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampurias avec toutes les provisions de bouche et le vin qui s'y trouvaient; et comment il alla à Barcelonne, où se firent de grandes fêtes.

Quand l'oriflamme fut passée, ainsi que nous l'avons dit, et que les troupes du roi d'Aragon eurent pris ou tué tous ceux des gens du roi de France qui étaient restés en arrière, et eurent acquis tout un monde de richesses, le roi d'Aragon revint à Péralade. Il fit rétablir et restaurer la ville, y fit rentrer tous les habitants, et leur fit de grands dons et faveurs. Il en fit autant à Gironne, et l'amiral se rendit à Roses. Le seigneur roi d'Aragon donna alors l'ordre à l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampurias, et de lui donner toutes les provisions de bouche et tout le vin qui s'y trouvaient, ce qui était d'une valeur très considérable, et cela fait de s'en aller à Barcelonne. De son côté, après avoir mis tout en ordre à Gironne, le seigneur roi se rendit aussi à Barcelonne, et ordonna à chacun de retourner chez soi. Et ainsi tous retournèrent joyeux, contents et riches, dans leurs terres. Le seigneur roi partit pour Barcelonne avec le seigneur infant et avec tous les riches-hommes, à l'exception de ceux auxquels était confiée la défense des montagnes et des passages. Et Dieu voulut que le jour même où le roi fit son entrée à Barcelonne, l'amiral y arrivât avec toutes les galères, ainsi qu'En R. Marquet et en B. Mayol; et là il y eut si grande fête à Barcelonne que rien de semblable ne se vit jamais dans aucune ville, si bien que le premier dimanche des fêtes le seigneur roi convint de tirer trois traits au but à chaque course, le seigneur infant En Alphonse autant, et les autres portaient les armes. Et la joie était telle qu'il y en avait pour tout le monde. Mais cette joie commençait tous les matins par Dieu, car chaque matin ils faisaient des processions par toute la ville pour louer et glorifier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite. Ainsi, jusqu'à l'heure du dîner[1], tout le temps était em-

(1. On dînait alors à midi.

ployé à louer et à bénir Dieu, et à lui rendre grâce ; et après le dîner on se livrait à divers plaisirs. Que vous dirai-je ? La fête dura huit jours entiers.

CHAPITRE CXLI.

Comment le seigneur roi d'Aragon envoya l'infant En Alphonse à Majorque avec de grandes forces de cavaliers et d'almogavares, pour s'emparer de la cité, attendu que le Saint-Père méditait de rendre le roi de France maître de l'île de Majorque, laquelle le seigneur roi En Pierre voulait garder.

Quand les fêtes furent terminées, le roi fit venir le seigneur infant En Alphonse et l'amiral, et leur dit : « Infant, notre intention est que vous vous prépariez immédiatement à partir avec cinq cents cavaliers ; l'amiral ira avec vous, et vous assiégerez Majorque. Les choses seront disposées de manière que, peu de jours après votre arrivée, la ville sera rendue, ainsi que toute l'île, aussi bien que l'île d'Yviça. Ne tardez point, et que cela soit exécuté sans délai. »

Le seigneur infant lui répondit : « Ce que vous ordonnez sera fait. Me voici préparé ; ordonnez ceux que vous voulez qui m'accompagnent. »

L'amiral, qui était un chevalier très expérimenté, dit au roi : « Vous plaît-il, seigneur, de me pardonner une demande que je veux vous faire ? — Parlez avec assurance, dit le roi. » Il dit donc : « Seigneur, daignez dire à votre amiral la raison qui vous meut à nous faire partir pour Majorque. — Vous dites bien, dit le seigneur roi, et je veux que vous et l'infant en soyez instruits. Il est vérité que nous avons appris, par les lettres de quelques amis que nous avons à Gênes, à Venise et à Pise, que le pape prétend machiner pour que le roi de France obtienne du roi notre frère, de gré ou de force, l'île de Majorque ; et la manière dont il compte l'y forcer, est en se servant de deux de ses fils, les deux aînés, qui sont retenus à Paris. Il veut que, s'il refuse de livrer cette île de bon gré, on lui dise que, s'il ne la livre pas, on tranchera la tête de ses deux infants, et qu'on lui enlèvera en même temps Montpellier, le Roussillon, le Conflent et la Cerdagne. Et pour couper court, je crains que mon frère n'ose lui dire non. Il est donc nécessaire que dans cette occasion nous protégions et notre frère et nous et notre royaume ; car, au moyen de Ma se pourrait prendre toute la Catalogne, des communes qui en ont grande jalousi se joindraient volontiers à nos ennemis pour de l'argent, prêteraient leur aide et au roi de France. Nous avons donc fai ceci à notre frère le roi de Majorque ; qu'il partage notre conviction et qu'il l'ordre à quelques-uns des prud'homm ville de faire semblant de se laisser forc rendre, après peu de jours de résistan rente, tout le pays à l'infant notre cette manière vous serez promptemen de la ville, et le roi de Majorque no sera hors de péril, et nous hors de t quiétude ; car si une fois les forces d France et des communes y pénétraien le roi de Majorque n'y rentrerait. Il vac pour notre frère que ce soit nous qu pions que lui-même ; car dès que nous qu'il possèdera lui-même ses enfants d dans leurs pays, nous la lui rendrons — Seigneur, répondit l'amiral, vous a une sage pensée, et pour vous et po de Majorque ; et je vous avouerai qu'i chose m'effrayait en cette guerre, c' l'île de Majorque ne fût contre nous. — donc ! dit le seigneur roi, amiral, song rendre avec les galères à Salou, et disposer des lins pour transporter tout vous aurez besoin. Que l'infant parte à même pour Tarragone, et nous lui e des riches-hommes et des chevaliers feront bonne compagnie, jusqu'au nc cinq cents. Nous voulons qu'En Corra qui est fort expérimenté et très bien p aille avec vous autres. Vous lui or d'entrer dans la ville, de s'aboucher prud'hommes, aussi bien qu'En Esber diona, qui a beaucoup vu et étudié vie. Faites en sorte que nos gens ne pas un chou et ne dévastent rien. Tou rangé pour que, peu de jours après votre la cité vous soit remise, puis immédi après l'île tout entière. Mais il est bon ne se fasse pas incontinent ; mais qu'il sent y être forcés, de manière que les ne puissent avoir le moindre soupçc notre frère le roi de Majorque ; car les sa personne nous sont aussi à cœu nôtres, et ceux de ses fils autant qu

ıx des nôtres. Voilà pourquoi il était re, pour lui et pour nous, de mettre p de prudence dans nos démarches, vu à qui nous avons affaire. Dieu veuille, grâce, donner aide à nos efforts; et ı ciel qu'ils se conduisent envers ere le roi de Majorque avec autant de i qu'il se conduit et se conduira à leur t nous en éprouverons grande joie; ais nous n'avons trouvé en lui que rité et toute loyauté. Nous sommes même père et de la même mère, lui et il ne peut jamais se trouver en nous de sentiment ni pour cause de nos amis ause de nos ennemis; car, quels qu'enque l'on ait, jamais il n'est permis à de violer sa foi. Allez donc à la bonne

ral prit aussitôt congé du roi, alla uer et fit route pour Salou avec toutes es, aussi bien qu'En R. Marquet et En l, avec toutes les leurs. Au bout de urs, le seigneur infant prit aussi congneur roi son père, qui lui donna ses sa bénédiction, et il se rendit à Tarraseigneur roi lui envoya de la cavaleux mille almogavares. Cela fut ainsi afin qu'il parût qu'ils pouvaient s'emr force de la cité et de l'île; et si on rendu avec peu de troupes, il eût été manifeste que c'était par la volonté e Majorque qu'elles se rendaient, ce ıu être fort dangereux, ainsi que nous déjà dit. Je cesserai maintenant de retenir du seigneur infant et de l'amise disposent à s'embarquer, et je reroi d'Aragon.

HAPITRE CXLII.

après avoir pris connaissance de la lettre du seii d'Aragon, le roi de Majorque envoya, par une rmée, des lettres secrètes au noble En Pons Sason lieutenant à Majorque; et comment le seigneur erre vint à Xativa pour délivrer ses neveux et faire onse roi de Castille.

ôt qu'ils furent partis, le seigneur roi ı écrivit de sa propre main une lettre e Majorque. Ce qu'il lui manda, vous ous l'imaginer, après ce que je viens apprendre. Quand le roi de Majorque les lettres du seigneur roi d'Aragon son frère, il expédia à Majorque une barque armée, avec des lettres écrites de sa main et adressées au noble En Pons Saguardia, son lieutenant dans l'île de Majorque. Il en adressa d'autres, aussi fort secrètement, à quelques autres prud'hommes de Majorque. Ce qu'il leur manda, je n'en sais rien, mais chacun de vous peut aisément se l'imaginer.

Aussitôt que le seigneur roi d'Aragon eut reçu réponse du seigneur roi de Majorque, il partit joyeux et satisfait de Barcelonne pour aller à Salou, afin d'aider et de faire dépêcher promptement le seigneur infant. Son intention était d'aller ensuite au royaume de Valence, pour retirer de Xativa don Alphonse et don Ferdinand de Castille, ses neveux, et faire roi de Castille don Alphonse, afin de bien se venger de son neveu le roi don Sanche de Castille, qui lui avait failli au besoin, et ne lui avait rien tenu de ce qu'il avait promis; et par là il voulait s'en venger, de manière à ce que le monde entier en prît exemple.

CHAPITRE CXLIII.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon, partant de Barcelonne pour se rendre à Xativa, tomba malade d'un refroidissement; comment, étant à Villefranche de Panades, la fièvre le prit; et comment il fit son testament et reçut le précieux corps de Jesus-Christ.

A son départ de Barcelonne il se leva de grand matin et prit un grand froid; et avec ce refroidissement lui vint un tremblement de fièvre; et il se trouva si incommodé dans la route qu'il fut forcé de s'arrêter à Saint-Clément. On envoya aussitôt à Barcelonne chercher maître Arnaud de Villanova et autres médecins; et le matin ils firent prendre de son urine et la regardèrent[1]; et tous d'un commun accord assurèrent que ce n'était qu'un refroidissement et que ce n'était rien. Le même jour il monta à cheval et alla jusqu'à Villefranche de Panades. Là le mal devint plus violent et la fièvre fut très forte. Quand la fièvre se fut calmée, il fit venir son secrétaire pour toutes les choses secrètes, et fit ce jour-là son testament[2], fait bien régulièrement et en bonne

(1) Ancienne méthode employée par la médecine pour reconnaître une maladie.

(2) Suivant Bofarull (t. II, p. 215,) Pierre II avait fait son testament à Port-Fangos le 7 des calendes de janvier 1282, en nommant pour ses exécuteurs testamentaires celui qui se-

forme. Le lendemain il le relut; il fit de même le surlendemain. L'ayant enfin bien relu et bien arrangé à sa volonté, il le fit publier, et prit pour témoins des prélats, des riches-hommes, des chevaliers, des citoyens notables et des hommes des villes. Après quoi il se confessa à plusieurs reprises à l'évêque, à l'abbé de Sainte-Croix, aux frères prêcheurs, aux frères mineurs, et déchargea bien sa conscience; puis reçut plusieurs fois son Sauveur, avec grande dévotion, en présence de tous ceux que la chambre pouvait contenir; et il le reçut avec d'abondantes larmes qui s'échappaient de ses yeux; et tous les assistants fondaient aussi en larmes. Après cela, le mal s'aggravant toujours, la nouvelle s'en répandit bientôt de tous côtés et parvint au seigneur infant En Alphonse, qui déjà s'était embarqué; mais, en l'apprenant, il pensa qu'il devait se rendre auprès de son père.

Dès qu'il fut arrivé et que le roi le vit, il lui dit : « Infant, qui vous a donné le conseil de venir vers nous? Êtes-vous un médecin qui puisse nous donner un avis dans notre maladie? Vous savez bien que non, et que votre présence ne nous est point utile ici. Même s'il plaît à Notre Seigneur vrai Dieu que nous trépassions en ce moment de cette vie, aussi peu y serez-vous utile; car nous avons déjà fait notre testament et l'avons publié. Songez donc à vous en retourner, et embarquez-vous à la bonne heure. Votre départ est une très bonne œuvre envers Dieu, envers votre royaume et envers celui de notre frère le roi de Majorque, et le moindre retard pourrait nous tourner à grand dommage. »

Sur ces paroles, l'infant lui baisa les pieds et les mains; le seigneur roi le baisa sur la bouche, lui donna sa bénédiction, et le signa plus de dix fois. L'infant se mit aussitôt en route et alla s'embarquer à Salou, avec la grâce de Dieu.

rait archevêque de Tarragone au moment de sa mort, Josbert, évêque de Valence, Rodrigue Pierre Ponce, commandeur d'Alcaniz, Arnaud d'Alagon, Arnaud de Foces et Guilbert Cruylles; et il désigna le monastère de Sainte-Croix, de l'ordre de Cîteaux, pour le lieu de sa sépulture.

CHAPITRE CXLIV.

Comment le seigneur infant En Alphonse passa d Majorque; comment il assiégea la cité, et pe après entra en pourparlers avec les prud'homm

A peine se fut-il embarqué que le terre souffla, et tous firent voile. Il promptement arrivés dans l'île de M et prirent terre à la pointe Perasa. L barquèrent les chevaux; et le seigneu avec toute la chevalerie et les almo alla camper aux tours Lavaneras. s'y rendit aussi avec toutes les galère

Dès que tout le monde fut débarqu gneur infant fit publier, sous peine d que personne ne s'avisât de commett dégât ni dommage dans les terres cult à quoi que ce fût. Cela fait, peu de jou on entra en pourpalers, de sorte qu ral Lança vint plusieurs fois dans la nom du seigneur roi d'Aragon, pour s nir avec le lieutenant et les prud'ho chaque instant il allait de la cité au infant, puis retournait dans la cité laisse là dans leurs conférences, et re seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CXLV.

Comment le roi En Pierre d'Aragon fit publier une s son testament, en présence de l'archevêque de Ti devant huit évêques; et comment il laissa l'in phonse héritier universel du royaume d'Aragon talogne et du royaume de Valence, et l'infant J roi de Sicile.

Le lendemain du jour où l'infant s'él son père, le seigneur roi voulut que s ment fût publié une seconde fois en p de l'archevêque de Tarragone, qui se auprès de lui, avec bien huit évêqu sujets du seigneur roi d'Aragon, et de des prieurs, des ecclésiastiques, et de hommes, des chevaliers, des citoyen hommes des villes. Lorsque tout le m en présence du seigneur roi, lecture du testament à haute voix et de man chacun pût l'entendre. Il laissa pour teurs testamentaires l'archevêque de T ne [1], l'évêque de Barcelonne, l'abbé de Croix, des riches-hommes et des ch tous bons, sages et discrets, et bons c

(1) Il s'appelait D. Bernard Olveha.

connaissance desquels il était bien no-
ıe tous ses torts lui avaient été pardon-

ulut par son testament que son corps
:rré au monastère de Sainte-Croix,
monastère de moines situé à six lieues
dudit lieu de Villefranche. Il laissa le
r infant En Alphonse héritier univer-
oyaume d'Aragon, de la Catalogne et
ume de Valence. Il lui laissa aussi tous
s qui appartenaient à la couronne d'A-
ıu comté de Barcelonne et au royaume
ıce dans les quatre parties du monde[2].
tre côté, il recommandait par son tes-
à l'infant En Alphonse madame la reine
, lui prescrivant de la traiter pendant
vie en dame et en reine, de se confor-
jours à ses volontés, et de l'aimer et de
r comme devait le faire un fils pour la
e des femmes, et la plus sainte des
l lui recommandait aussi le seigneur
n Pierre, son plus jeune frère, lui im-
e devoir de le diriger par ses conseils
ntretenir ainsi qu'il convenait à un fils
Il lui léguait aussi la protection de sa
lande[3], avec la recommandation de lui
our mari un roi qui fût de noble sang.
re part il laissa le royaume de Sicile
ıs les droits qui pouvaient lui apparte-
s les quatre parties du monde, au sei-
fant En Jacques, qui venait après l'in-
Alphonse pour la naissance, avec cette
que si l'infant En Alphonse mourait sans
de légitime mariage, le royaume d'A-
ragon, la Catalogne, le royaume de Valence, avec tous les droits qui appartenaient au royaume d'Aragon, à celui de Catalogne et au royaume de Valence, reviendraient à l'infant En Jacques, de la même manière qu'il les laissait à l'infant En Alphonse; et que si, par malheur, l'infant En Jacques mourait avant l'infant En Alphonse, le royaume de Sicile passerait à l'infant En Frédéric, qu'il recommandait aussi à l'infant En Jacques, afin qu'il lui donnât l'état qui appartient à un fils de roi. Il recommandait également à l'infant En Jacques de traiter toute sa vie madame la reine en dame et en reine, et de l'aimer et honorer comme il avait ordonné à l'infant En Alphonse de le faire, et de même pour l'infante madame Yolande, leur sœur, à laquelle il était tenu de donner pour mari un roi de haut lignage.

Le testament contenait en outre bien d'autres clauses qu'il n'est pas utile de rappeler puisqu'elles n'ont point de rapport à mon sujet[1].

Ce testament ayant été lu et publié, le seigneur roi demanda à tous les assistants, comme à ses loyaux sujets, de leur dire si ce testament leur paraissait bon, et tous l'approuvèrent unanimement, car il était certainement fait avec sagesse et maturité, et après longue délibération, ainsi qu'il convenait à un tel seigneur, qui était le seigneur le plus prudent du monde et le plus expérimenté en toutes choses.

Tout étant ainsi réglé et publié, le seigneur roi se sentit tout conforté, et chacun croyait même que son état s'était beaucoup amélioré. Mais le lendemain le mal empira; c'était la veille de la Saint-Martin. Tout ce jour et la nuit suivante il souffrit beaucoup. Le lendemain[2], jour du bienheureux saint Martin, très gracieux et digne chevalier de Dieu, il plut à Notre Seigneur d'appeler dans son royaume le seigneur roi En Pierre d'Aragon, le meilleur chevalier du monde, le plus sage et le plus gracieux en toutes choses, qui jamais ait existé, et celui qui réunissait en sa personne plus de perfections que qui que ce fût au monde.

d'Aragon se justifia devant eux d'avoir résisté au
éclara cependant que, désirant donner satisfaction
ris qu'il pouvait avoir eus envers l'Église qui l'avait
lé, et voulant agir en bon chrétien, il demandait à
s; et l'archevêque de Tarragone lui donna à l'in-
olution (Bofarull, t. II, p. 244).

dote (Melpomène) blâmait la division du monde en
s, et faisait de l'Égypte une quatrième partie. Il avait
puisé cette idée dans ses voyages en Égypte.
recs faisaient aussi de la Grèce une quatrième par-
de. Ici Muntaner ne prétend pas, à leur exemple,
tour de la péninsule une quatrième partie du
division du monde en quatre parties ou climats,
l'explique ailleurs, répond uniquement aux quatre
inaux : *levant*, *couchant*, *nord* et *midi*, et nulle-
divisions conventionnelles du globe.

ua à Yolande 50,000 livres barcelonnaises qui de-
ervir de dot.

(1) Bofarull cite de plus une dot de 40,000 morabatinos à s
fille Isabelle, reine de Portugal, en sus de ce qu'il lui avait déjà
donné, le legs fait à la reine Constance sa femme de la vais-
selle et des joyaux et meubles de la chambre royale, et le
don fait à D. Jacques, de ses terres de Ribagorza et Pallars, avec
dépendance féodale de son frère (Bofarull, t. II, p. 215).

(2) Le 2 novembre 1285 (Bofarull, t. II, p. 244).

Il laissa quatre fils[1], les plus sages et les meilleurs en faits d'armes et en tous autres faits, les plus courtois et les mieux élevés qui fussent au monde. Il laissa aussi deux filles[2] dont l'une était reine de Portugal et l'autre jeune fille[3].

Pendant sa vie il sut se venger de tous ceux qui avaient fait tort à lui ou à ses enfants; il triompha de tous ses ennemis; il fit croître et multiplier la foi catholique; il vainquit et tua un grand nombre de méchants Sarrazins. Que vous dirai-je? Dans aucune légende vous ne lirez que Dieu ait jamais accordé tant de grâces et tant de faveurs à aucun autre roi; et une faveur de plus fut, qu'à sa mort ses fils se trouvaient en âge de régner, de sorte que la maison d'Aragon ne fut jamais exposée un seul jour à être forcée d'interrompre ce qu'il avait commencé. Si bien que Dieu, voyant qu'il ne lui était plus indispensable, tant il avait de bons fils, voulut qu'il arrivât en son sein ce benoît jour-là, de compagnie avec le bon saint Martin. Sa mort s'approcha donc; et quand il connut que sa fin était prochaine, il prit congé de tous, leur recommanda la reine et les infants, puis il les signa et les bénit.

CHAPITRE CXLVI.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Aragon trépassa de cette vie, et fut enterré au monastère de Sainte-Croix; et comment les exécuteurs testamentaires envoyèrent une galère à Majorque au seigneur roi En Alphonse d'Aragon, et en Sicile au seigneur roi En Jacques, roi de Sicile.

Après les avoir bénis, il se fit donner une croix qui était devant lui; il la prit en ses mains, pleurant avec grande dévotion, et dit une très belle oraison. Puis il leva les yeux au ciel, se signa trois fois, embrassa la croix, la prit dans ses bras, les croisa et dit: « Seigneur notre père, vrai Dieu Jésus-Christ, en vos mains je recommmande mon esprit; daignez, par la sainte Passion que vous avez bien voulu souffrir, recevoir mon âme en paradis, avec le bienheureux seigneur saint Martin, dont tou les chrétiens célèbrent aujourd'hui la fête, e avec tous les autres bienheureux saints. »

Ces paroles achevées, il leva les yeux a ciel et son âme se sépara de son corps, l'a douze cent quatre-vingt-cinq, le jour de Saint-Martin, escortée de tous les autres saints. E comme s'il eût été un enfant sans tache, il al prendre place au milieu des anges du paradis Dieu, par sa grâce, veuille que ce soit ainsi Nous ne devons point douter qu'il ne soit ave le bienheureux saint Martin et avec tous le autres saints en paradis; car jamais chrétien n fit une plus belle fin que lui et n'eut une plu vive contrition[1].

Quand le seigneur roi fut trépassé de cett vie, il fallait ouïr les cris, les lamentations e le deuil! Jamais on n'en entendit et on n'e fit de pareils. Et pendant que tout le mond s'abandonnait aux pleurs, ceux des exécuteu testamentaires qui se trouvaient sur les lieu avaient déjà fait armer une galère à Barcelonn au moment où ils avaient vu que le roi éta fort mal; et dès qu'il eut trépassé ils firen choix d'un chevalier bon et sage, lui remiren deux copies authentiques du testament du se gneur roi, et lui ordonnèrent d'aller sur-le champ s'embarquer à Barcelonne, à bord de l galère qu'il y trouverait toute préparée, de l diriger sur Majorque et de se rendre là où i trouverait le seigneur roi En Alphonse d'Ara gon; et lorsqu'il serait arrivé, que nul ne mi pied à terre que lui seul et qu'on ne laissi personne s'approcher de la galère. Alors il de vait aller parler avec le seigneur roi et avec l'a miral uniquement, leur annoncer la mort du sei gneur roi d'Aragon, et remettre au seigneur ro une des deux copies du testament. Aussitô après avoir rempli cette commission, il devai faire route pour la Sicile, et il devait être arriv en Sicile avant que personne ne pût l'y avoi devancé; et quand il serait arrivé en Sicile, i devait annoncer à madame la reine, au sei gneur roi En Jacques de Sicile, et au seigneu infant En Frédéric, la mort du seigneur roi, e remettre au seigneur roi En Jacques l'autr copie du testament.

Le chevalier répondit, qu'il était prêt à en

(1) Alphonse, Jacques, Frédéric et Pierre.

(2) Isabelle et Yolande.

(3) Il eut aussi un assez grand nombre d'enfants naturels, dont deux fils et une fille d'une femme appelée par Bofarull dona Maria; trois fils et une fille de dona Inès Zapata; et, dit-on, une autre fille, nommée Blanche, mariée avec D. Hugues Ramon Folch-le-Vieux, vicomte de Cardona (Bofarull, t. II, p. 247).

(1) Muntaner a peur qu'on ne s'autorise de l'excommunication passée pour lui refuser le paradis, et c'est là ce qui lui fait mettre tant d'insistance sur ce sujet

urs ordres. Il alla à Barcelonne, trouva re toute appareillée, s'embarqua, fit à t manœuvrer les rames et partit.

sserai pour le moment de vous parler galère et reviens à vous parler du seiroi d'Aragon. Ainsi que je l'ai dit, la fut grande et se répandit de tous côtés, messagers l'annonçaient partout. Le in il se trouva là plus de mille per- et plus de cinq mille habitants de Tarra- de toutes les campagnes de Panades. nce fut si grande que la foule ne pou- tenir dans Villefranche, ni à deux lieues ur. Le lendemain on porta le corps grandes processions, au monastère de roix, et là on célébra l'office avec ip de pompe, parce qu'il avait reçu tion et avait observé les commande- e la sainte Eglise; et il y eut des prédi- et on fit toute la solennité qui conve- n tel seigneur. Et vous eussiez vu, de- moment où il trépassa jusqu'à celui où is en terre, plus de dix mille personnes ellement avec de gros cierges à la main. le seigneur roi eut été mis en terre, ournèrent chez eux, et partout ils trou- grand deuil et grandes lamentations. ur sa merci, veuille avoir son âme! Amen. ort, celui qui eût été un autre Alexan- eût seulement vécu dix années de plus. is maintenant cesser de vous parler de viens à l'envoyé qui s'en va sur la ga- lajorque et en Sicile.

CHAPITRE CXLVII.

on reçut à Majorque et en Sicile la nouvelle de la seigneur roi En Pierre; et de la douleur et des gémts des habitants de Messine.

que la galère eut quitté Barcelonne, elle de jours à se rendre à Majorque, où elle le seigneur roi d'Aragon En Alphonse rs Lavaneras. L'envoyé fit exactement que lui avaient prescrit les exécuteurs ntaires du seigneur roi, et il fit même ur il se revêtit de ses vêtements les plus our débarquer; et il fit fort sagement en proverbe des bonnes gens est donc bien i dit: « Envoie un sage et ne lui dis pas a à faire. » Aussi je vous dis que tout r, toute cité ou toute ville doivent mettre ur attention, quand ils font choix d'un messager, de le choisir le plus intelligent possible, car bon messager fait honneur à son seigneur ou à sa commune, et amène toujours toute chose à bonne fin.

Après avoir parlé avec le seigneur roi et avec l'amiral, l'envoyé se rembarqua et fit route vers la Sicile; et en peu de temps il arriva en Sicile et y trouva madame la reine, le seigneur roi En Jacques, roi de Sicile, et l'infant En Frédéric, à Messine. Il leur communiqua la nouvelle et fit tout ce dont il avait été chargé. Aussitôt que la mort du seigneur roi fut connue et publiée, et que le testament eut été lu à Messine, vous eussiez vu des pleurs et entendu des lamentations dans toute la Sicile et dans toute la Calabre; et ils restèrent bien huit jours au moins à le pleurer.

CHAPITRE CXLVIII.

Comment l'infant En Jacques fut couronné roi de Sicile à Palerme; des grandes fêtes qui y furent faites; et comment il fit armer vingt galères, dont il nomma capitaine En Béranger de Sarria.

Le deuil étant fini, le seigneur roi manda par toute la Sicile et la Calabre: que chacun se rendît, à un jour désigné, à Palerme pour la fête, car il se ferait couronner roi de Sicile et de tout le royaume. Des lettres partirent de tous les côtés; et lorsque les lettres furent expédiées, le seigneur roi, madame la reine sa mère et l'infant En Frédéric, allèrent à Palerme, et dès leur arrivée on y commença de très grandes fêtes. Cependant arriva le jour désigné par le roi; et avec grande fête et grande allégresse le seigneur roi En Jacques prit la couronne du royaume de Sicile[1] avec tant d'heur et une telle faveur de Dieu, que jamais ne fut roi qui se montrât plus gracieux et plus heureux qu'il l'a été, l'est encore et le sera longtemps envers ses gens[2], s'il plaît à Dieu. Et certes, après

(1) Jacques fut couronné à Palerme le 2 février 1286

(2) Jacques n'occupa le trône de Sicile que de 1285 à 1291. Son frère aîné Alfonse, roi d'Aragon et comte de Catalogne, étant mort inopinément sans laisser d'héritiers, Jacques, conformément au testament de son père, lui succéda en Aragon et en Catalogne, et son frère Frédéric, conformément aussi au même testament confirmé par un second testament d'Alfonse son frère aîné, en date du 2 mars 1287, et par un troisième de son frère Jacques, daté de Messine, 15 juillet 1291, obtint la couronne de Sicile. Jacques II, dit le Juste, devint roi d'Aragon et mourut à Barcelonne le 2 novembre 1327. Voyez les derniers chapitres de cette chronique, qui paraissent avoir été ajoutés un peu plus tard par Muntaner.

son couronnement, les habitants de la Calabre et de la Sicile eussent-ils semé des pierres, ils auraient récolté de bon froment ou de l'orge. Et en vérité, dans la Sicile ou dans la Calabre, il y avait plus de vingt châteaux de riches-hommes qui menaient plus grand train que ne fait un roi, et tous étaient fort opulents. Sa cour aussi était brillante et abondante en tout trésor et en tout bien ; aussi pouvait-on bien appeler le seigneur roi « Le roi En Jacques le Bienheuré. »

La fête terminée, il revint à Messine et fit aussitôt armer vingt galères et en nomma capitaine un chevalier qu'il aimait beaucoup, nommé En Béranger de Sarria. Ils étaient deux frères de ce nom : le dit En Béranger de Sarria, qui était l'aîné, et l'autre nommé En Vidal de Sarria. Et certes on peut dire de chacun d'eux ce que je vous ai déjà dit d'En G. Galeran: qu'on pourrait faire tout un livre de leurs prouesses et de leurs faits d'armes et de chevalerie, mais principalement de ceux dudit En Béranger, qui était, qui a été et qui est encore le chevalier le plus généreux de cœur qui fût jamais dans toute l'Espagne. Il y a eu, à la vérité, un seigneur qui le lui a bien appris, et ce seigneur est le roi de Sicile, qui ensuite, avec le temps, le fit noble, ainsi que vous l'apprendrez dans la suite, en temps et lieu.

CHAPITRE CXLIX.

Comment le noble En Béranger de Sarria, avec vingt galères, parcourut toute la côte d'Amalfi jusqu'au fief de Rome, et prit galères, lins et barques.

Les vingt barques que devait commander En Béranger de Sarria étant armées, il lui ordonna de s'embarquer, de prendre la direction de Naples et de savoir ce qui s'y passait, puis de se diriger vers Scicli et de battre toute la côte jusqu'au fief de Rome [1], et, après être revenu de cette course, de passer en Calabre, car il voulait faire savoir aux ennemis que le roi d'Aragon n'était pas mort, et que si jusque-là ils avaient eu un roi à combattre, ils auraient maintenant à résister à deux, qui se confondaient en un seul, de cœur, de corps et de volonté.

Lorsque le roi eut dit ces paroles, En Béranger de Sarria prit congé de lui, de madame la reine et de l'infant En Frédéric, et il s'embarqua à la bonne heure et à la garde de Dieu. Il battit toute la Calabre et vint au cap de Palinure; du cap de Palinure il regagna la haute mer et fit voie pour la côte d'Amalfi, peuplée de la plus mauvaise race et des plus méchants corsaires du monde, surtout en un lieu qu'on nomme Pasitano. Il pensa qu'en courant cette côte il rendrait trois grands services au seigneur roi de Sicile et à ses gens, aussi bien qu'au seigneur roi d'Aragon et à ses gens. Premièrement, il les vengerait des dommages que ces gens leur avaient causés pendant les guerres précédentes ; secondement, une fois détruits, ils ne pourraient plus mal faire à l'avenir; troisièmement, ce serait le plus beau fait d'armes et le plus aventureux qui de longtemps eût été entrepris de ce côté.

Ainsi qu'il se l'était mis en tête, ainsi il le fit et il l'accomplit ; et il y aborda dès avant l'aube du jour ; et tout son monde fut à l'instant débarqué près de la cité Saint-André d'Amalfi et se mit à parcourir toute la montagne. Pendant quatre jours qu'il y fut, il mit à feu et à sang Majori, Minori, Ravello et Pasitano, et enfin tout ce qui était dans la montagne [1]. Il allait partout, bannière déployée, brûlant et saccageant tout ce qu'il rencontrait. Il surprit dans leurs lits la méchante race des habitants de Pasitano, et il en fit autant d'eux, et mit le feu aux galères et aux lins qu'ils avaient tirés sur la grève, et n'en laissa pas un, ni là ni sur aucun point de la côte. Après avoir tout brûlé et saccagé, il s'embarqua et alla à Sorrento où il en fit tout autant. Il en eût fait autant à Castellamare, si ce n'eût été qu'un nombreux corps de chevaliers venait d'y arriver de Naples. Que vous dirai-je? Il entra jusque dans le port de Naples y prit nefs et lins et en brûla d'autres, puis battit toute la côte jusqu'au fief de Rome, et prit partout nefs, lins et galères, qu'il envoya e

(1) Il ne s'agit ici ni de Benévent ni de Ponte-Corvo, qui ne furent donnés au pape que longtemps après, mais du comté de Fond Voici ce que je trouve à cet egard dans les *Diurnali di Messer Matteo di Giovenazzo*. Je suis l'excellente édition donnée par M. le duc de Luynes, accompagnée d'un précieux commentaire :

« Lo di de santo Andrea se sappe che lo re Manfredo era junto à Capua et à Sassa et cha fece venire allo *Contato de Fundi* sette stendardi di gente d'arme ; et cosi *terao alla Santa Chiesa chillo contato*, che nce l'havea donato lo imperatore Federico ; et li havea dato lo fine dello Garigliano per confine. »

Je ne trouve dans aucun autre auteur des détails sur cette donation et sur cette reprise.

(1) Appelée des Tramonti, entre Amalfi et Nocera.

ugez de la grande alarme qui régnait
le la côte et jusqu'à l'embouchure du
Rome[1], car il y prit tout ce qu'il y
le lins. Au tumulte qui se faisait, le
nanda ce que signifiait tout ce bruit.
Père, lui répondit-on, c'est un cheva-
sicile, nommé En Béranger de Sarria,
enu de Sicile avec vingt galères et qui
et saccagé toute la côte d'Amalfi, et a
port de Naples et toute la côte; et par-
qu'au fief de Rome, il a enlevé galères,
arques, et rien ne peut tenir devant
ı! Dieu! dit le pape, qu'est-ce donc que
est contre autant de diables qu'on a à
and on lutte contre la maison d'Ara-
chacun de ces chevaliers de Catalogne
rai diable incarné auquel rien ne peut
ni sur terre, ni sur mer. Plût à Dieu
sent réconciliés avec l'Eglise! Ce sont
e qui nous ferions la conquête du monde
ons à bas tous les infidèles. Je prie donc
rétablir la paix entre l'Eglise et eux.
u pardonne au pape Martin qui les a
oussés de l'Eglise; mais, si cela nous
ble, bientôt, s'il plaît à Dieu, nous fe-
sorte de les réconcilier, car ce sont des
n courageux et pleins de hautes quali-
'y a que peu de jours qu'ils ont perdu
, qui était le meilleur chevalier du
et je crois bien qu'ainsi seront ses fils
mencent à faire de cette manière. »

CHAPITRE CL.

le roi En Jacques de Sicile passa en Calabre pour
r, et comment il se rendit maître de tout le pays,
du château de Stilo.

l En Béranger de Sarria eut fait toutes ces
, il retourna en Sicile, chargé de grand
t y trouva le roi qui fut très satisfait de
qu'il avait fait; et les Siciliens ne le
as moins à cause des grands dommages
r faisaient journellement éprouver les
ins. Aussitôt que les galères furent re-
à Messine, le seigneur roi passa en Ca-
rec une nombreuse suite, et alla visi-
es ses possessions. Et autant qu'il y
pays par lesquels il faisait ses che-
s, et qui ne fussent pas siens, autant
it-il qui se soumettaient à lui; si bien
que très certainement, si l'amiral se fût trouvé là avec la flotte, il aurait pu à ce moment entrer tout droit dans la ville de Naples. Que vous dirai-je de plus? Il s'empara entièrement de toute la Calabre, à l'exception du château de Stilo, ainsi que je vous l'ai déjà dit, de Tarente, de la principauté, du cap de Leuca et d'Otrante, bonne cité et archevêché, et au-delà même de la principauté, jusqu'à Saint-Hilario, à près de trente milles.

Lorsque le roi eut conquis tout ce qui était autour de lui, il alla se déduisant et chassant par toute la Calabre; car c'est bien la province la plus saine, la plus agréable en toutes saines choses, et la mieux fournie des meilleures eaux et des meilleurs fruits du monde. Et il y avait parmi les habitants de la Calabre beaucoup de riches-hommes et chevaliers de Catalogne, d'Aragon et du pays même; et le seigneur roi allait d'invitation en invitation et de plaisir en plaisir. Tandis qu'il s'en allait ainsi se déduisant, En Béranger de Sarria arriva à Messine avec les galères, et il avait aussi fait grand butin dans sa course; mais laissons-le et parlons du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLI.

Comment le seigneur roi d'Aragon, ayant appris la mort de son père, se hâta de telle manière qu'il s'empara promptement de Majorque et d'Yviça, et revint à Barcelonne où on lui fit fête.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon eut reçu le message qui lui annonçait la mort de son père, il dépêcha tellement ses affaires que, deux jours après l'arrivée du message, la ville de Majorque se rendit à lui, et le noble En Pons de Saguardia se retira au Temple. Deux jours après la reddition de la cité, on publia la mort du seigneur roi En Pierre et on fit lecture de son testament; et vous y eussiez vu et entendu les pleurs, les lamentations et les cris les plus douloureux du monde. Que vous en ferai-je plus long conte? Le deuil dura bien six jours, pendant lesquels nul dans la cité ne fit œuvre de ses mains.

Après le deuil, le noble En Pons de Saguardia se rendit au seigneur roi, et le seigneur roi le reçut sain et sauf, et le fit débarquer, avec tous ceux des siens qui voulurent le suivre, à Collioure, et de Collioure il s'en alla à Perpignan. Le roi de Majorque l'accueillit très bien

[1] ouchure du Garigliano qui lui servait de limite.

et le fit traiter avec beaucoup d'honneur; et il devait bien le faire, car En Pons de Saguardia l'avait toujours bien servi, et il était un des meilleurs chevaliers du monde.

Après avoir renvoyé En Pons de Saguardia, le roi En Alphonse nomma pour son chargé de pouvoirs, dans la cité et dans l'île, En Gesbert de Mediona, et lui laissa de bonnes troupes; puis il prit congé de la cité et de tous les prud'hommes de dehors qui s'étaient rendus auprès de lui, et partit et fit route vers Yviça.

Il est bon de dire que, tandis qu'il assiégeait la cité de Majorque, il avait envoyé à Yviça pour connaître l'intention des habitants et savoir s'ils se rendraient à lui; et les prud'hommes lui avaient promis que, ce que ferait la cité de Majorque, ils le feraient aussi. Voilà pourquoi il alla à Yviça; et les prud'hommes le reçurent aussitôt avec de grands honneurs. Il entra dans le château et y demeura deux jours, et y laissa pour châtelain un très sage et digne chevalier, nommé En Lloret. Il prit ensuite congé d'eux et passa à Barcelonne; là on lui fit de grandes fêtes. De Barcelonne il envoya par tous ses royaumes, et fit dire aux riches-hommes, citoyens et hommes des villes, de se trouver à Saragosse, à un jour désigné.

CHAPITRE CLII.

Comment l'amiral En Roger de Loria parcourut toute la côte de Provence et ravagea Serignan, Agde et Vias, épargnant les femmes, les enfants au-dessous de quinze ans et les hommes au-dessus de soixante ans.

Lorsque le seigneur roi eut expédié de tous côtés ses lettres pour qu'on se rendit à Saragosse, où il voulait célébrer des fêtes en prenant la couronne, l'amiral vint à lui et lui dit : « Seigneur, vous avez donné cinquante jours de délai jusqu'à ce qu'on fût réuni à Saragosse, aux fêtes de votre couronnement, et je verrais avec peine que les équipages des galères restassent ici dans l'inaction. Ainsi donc, sous la grâce de Dieu et votre bon plaisir, j'irai parcourir toute la côte d'ici à Marseille, et je ferai en sorte, avec l'aide de Dieu, d'être de retour à temps pour assister aux fêtes de votre couronnement. — Vous dites bien, » lui répondit le seigneur roi.

Lorsqu'il fut à la hauteur du cap de Leucate il approcha de la plage du Grau de Serignan[1]. Là, dès la pointe du jour, il débarqua son monde, se mit à la tête de cent hommes à cheval; et, dès qu'il fit jour, ils arrivèrent à Serignan, y entrèrent et la ravagèrent ainsi que les environs. L'alarme en courut dans le pays et parvint à la ville de Béziers, qui n'est qu'à deux lieues de là. Aussitôt les troupes de Béziers sortirent de la ville et marchèrent dans la direction de Serignan; et tout bien compté avec ceux des autres pays qui vinrent se joindre à l'ost de Béziers, il y avait bien là trente mille personnes.

L'amiral dit à ses gens : « Barons, c'est aujourd'hui que la maison d'Aragon et ses gens vont gagner à jamais, dans ce pays, honneur et renommée de bravoure. Ces gens que vous voyez sont des malheureux, aisés à tuer et qui ne se sont jamais trouvés en face d'un homme animé par la fureur du combat. Chargeons donc sur eux à fond, et vous verrez soyez en sûrs, que ces gens n'ont que des épaules à nous montrer. La chevauchée sera royale[1] et tout ce que chacun gagnera sera bien à lui. Nous défendons toutefois à qui que ce soit, de cela sous peine de haute trahison, de s'emparer de cheval ou effets avant que le combat soit terminé. »

Tous adhérèrent à la proposition de l'amiral; cependant l'ost s'approchait d'eux, croyant qu'il n'y avait qu'à les attacher et les emmener. Quand elle fut assez approchée pour que les dards pussent faire leur manœuvre et les arbalétriers frapper au but, les trompettes et les nacaires sonnèrent. L'amiral, avec ses cavaliers, fondit sur la cavalerie ennemie, composée bien de trois cents hommes français ou gens du pays. De leur côté les almogavares, qui étaient au nombre d'environ deux mille, firent jouer leurs dards, dont pas un seul ne manqua de tuer un homme ou de le blesser à mort; et les arbalètes tirèrent toutes à la fois. De telle sorte que le choc de l'amiral et de sa troupe fut si violent au premier abord, aux cris de : Aragon! Aragon! que tout à coup leurs adversaires tournèrent le dos, aussi bien les gens à cheval que les gens à pied. L'amiral et les siens s'élancèrent au milieu d'eux. Que vous dirai-je? Cette chasse dura jusqu'à une demi-lieue de Béziers; et elle aurait duré jusqu'à la ville; mais la nuit s'approchait et l'amiral craignait de n'avoir plus as

(1) Dans le département de l'Hérault.

(1) C'est-à-dire franche de tout droit.

ur retourner aux galères, car ils se
t sur une plage, la pire de toutes les
soit du levant au ponent. Il contint
ens et leur fit rebrousser chemin. Et
tournant ils levèrent le champ, et il ne
emander le grand gain qu'ils y firent.
de la nuit, ils se trouvèrent sur la plage
le leurs galères, et ils brûlèrent et
at tout Serignan, à l'exception de
madame Sainte-Marie de Serignan
s belle.

e Béziers et des environs se réuni-
iers. Ils avaient perdu tant de monde
ent bien que, si l'amiral revenait le
, ils ne pourraient défendre la
e lui, à moins d'un secours étranger.
rent donc cette nuit donner l'alarme
le pays, afin qu'on vint défendre la
éziers, car ils avaient perdu la ma-
ie de leur monde. Ils pouvaient bien
toute sûreté, car sur dix il n'en re-
leux; et tous ceux-là étaient morts
'amiral, après avoir reconnu tout son
t perdu plus de sept hommes de pied.
ain matin il arriva à Béziers beau-
monde; mais l'amiral s'en souciait
près minuit il s'embarqua avec tous
Dès l'aube du jour il se trouva au
de; là, il débarqua son monde; les
gères et les lins armés remontèrent
nal de Vias, et les grosses galères se
à la cité d'Agde. Dans chacun de ces
emparèrent de tous les lins et barques
ouvèrent.

l, avec la moitié de sa cavalerie, la
almogavares, et une bonne partie
rmes des galères, marcha sur la cité
prit et la saccagea entièrement. Il
pas souffrir qu'on y tuât femme ni
ais tous les hommes de quinze à soi-
furent massacrés, et tous les autres
Il mit à feu et à sang toute la ville, à
de l'évêché, car il ne permit jamais
aucun dommage aux églises ni qu'on
t aucune femme. Sur ces deux points
ontra toujours une grande sévérité
nit jamais qu'on fît le moindre dom-
e église, ni qu'on y enlevât la valeur
n. Il ne voulut jamais non plus qu'au-
ne fût déshonorée, dépouillée, ni tou-
sa personne. Aussi Dieu lui en ren-

dit-il bonne récompense, car il lui accorda des victoires pendant sa vie, et une bonne fin à l'heure de sa mort.

L'autre portion des troupes marcha sur Vias, les uns par terre, les autres par le chenal en amont. Ils saccagèrent également tout Vias et prirent tout ce qui s'y trouvait, lins et barques, et il y en avait bon nombre en amont du chenal. L'alarme se répandit bien vite aussi dans tout le pays. Les gens de Saint-Thibery, de Loupian et de Gigean y arrivèrent par mer; mais arrivés près d'Agde, les nouvelles leur vinrent comment, la veille, avaient été traités ceux de Béziers, et là-dessus ils songèrent à s'en retourner; mais ils ne se hâtèrent pas assez pour que les hommes à cheval et les almogavares n'en atteignissent plus de quatre mille, qu'ils firent périr à coups de lance, puis ils retournèrent à Agde, où ils restèrent quatre jours, mettant tout à feu et à sang.

Cela fait, l'amiral fit rembarquer ses troupes et se dirigea vers Aigues-Mortes; là il trouva des nefs, lins et galères, qu'il prit et envoya à Barcelonne. Il se rendit ensuite au cap de la Spiguera[1]. Arrivé à cette hauteur, il les avait mis hors d'état de savoir de ses nouvelles, mais chacun dans le pays pensa qu'il était retourné en Sicile. A la nuit, à la faveur du vent de terre, il se mit en mer en naviguant aussi rapidement que possible, mais de manière à ce qu'on ne pût l'apercevoir pendant le jour, et le lendemain, aussitôt que la brise de mer eut soufflé, il s'approcha du cap de Leucate, y aborda de nuit, y trouva, entre barques et lins, plus de vingt bâtiments tous chargés de bonnes marchandises, et il les prit tous et les envoya à Barcelonne.

A la pointe du jour il entra par le Grau de Narbonne; et il y trouva aussi des lins et galères, et les mit tous en mer. Que vous dirai-je? Le butin que firent lui et tous ceux qui l'accompagnaient fut vraiment sans bornes; et ils en auraient bien plus fait encore, s'il n'eût eu hâte de retourner en Catalogne pour se trouver à temps au couronnement du roi. Il sortit donc du Grau de Narbonne avec tous les bâtiments qu'il avait pris et fit route pour Barcelonne. Mais laissons ici l'amiral En Roger de Loria et parlons du seigneur roi d'Aragon.

(1) Je ne puis retrouver ce nom.

Agata et à Reggio, et rentra enfin à Messine où il trouva le seigneur roi En Jacques de Sicile, madame la reine sa mère et le seigneur infant En Frédéric. S'il lui fut fait grande fête, c'est ce qu'il ne faut pas demander, car jamais fête si belle ne lui fut faite en aucun lieu. Madame la reine ressentit grande joie de sa visite, et l'accueillit et l'honora plus encore qu'elle ne le faisait habituellement; mais dame Bella, sa mère, en ressentit plus grande joie, satisfaction et plénitude de cœur que tous les autres.

Le seigneur roi de Sicile lui fit aussi de grands honneurs et lui donna châteaux et autres lieux, et lui conféra un tel pouvoir, que l'amiral pouvait faire et défaire, sur terre et sur mer, tout ce qu'il voulait. Et ainsi le seigneur roi de Sicile se tint pour fort bien servi par lui. Je cesse de vous parler du seigneur roi de Sicile et de l'amiral, et reviens à parler du seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit publier dans son ost de Catalogne, qu'il la ferait payer pour quatre mois; et comment il entra avec ses osts en Roussillon, pour voir si les Français avaient pénetré en Lampourdan.

Lorsque le roi d'Aragon, étant à Barcelonne, fut instruit qu'un grand nombre de troupes du Languedoc se disposaient à entrer dans le Roussillon et le Lampourdan, il fit publier dans ses osts de Catalogne qu'il allait faire donner quatre mois de solde, et que chacun fût rendu, à un jour désigné, dans la ville de Peralade. Tous, riches-hommes, chevaliers, citoyens et gens des villes, arrivèrent au jour fixé à Péralade, bien et bellement appareillés.

Avant de partir de Péralade, le seigneur roi envoya l'infant En Pierre en Aragon, en qualité de gouverneur et de chef supérieur, afin que, si qui que ce fût voulait entrer en Aragon par la Navarre, il fût là pour s'y opposer.

Ces choses réglées, et les osts réunies à Péralade, il entra en Roussillon. Mais, arrivé au Boulou, il apprit qu'il n'y avait point pénétré d'étrangers; et, par les ravins de la montagne, il se rendit à Collioure, et de là en Lampourdan. Je ne vous dirai pas que les gens du Languedoc n'eussent eu l'intention d'entrer en Catalogne; mais lorsqu'ils surent que le seigneur roi était en Roussillon, chacun s'en retourna chez soi et en fut pour le sien

CHAPITRE CLXI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit une joûte à Figuières de deux cents contre deux cents; et comment il combattit contre le vicomte de Rocaberti et En Gilbert de Castellnou.

De retour à Péralade, le seigneur roi donna congé à toutes ses osts, et chacun rentra chez soi. Privé ainsi de la possibilité de se battre contre ses ennemis, il ordonna du moins un tournoi à Figuières et voulut qu'il y eût quatre cents combattants, savoir deux cents de son côté et deux cents avec En Gilbert de Castellnou et le vicomte de Rocaberti, qui étaient les chefs du parti opposé au sien. Il y eut là les plus belles fêtes et les plus beaux faits d'armes qu'on eût vus en tournois depuis le roi Artus.

Après ces fêtes, le seigneur roi revint à Barcelonne. Chaque jour c'étaient nouvelles joûtes et tournois, jeux et exercices militaires, parades, soulas et jeux de toute espèce, et tout le pays allait de plaisir en plaisir et de bals en bals.

CHAPITRE CLXII.

Comment des messagers du pape et des rois de France et d'Angleterre arrivèrent au seigneur roi d'Aragon pour le demander de faire la paix et de leur rendre le roi Charles qu'il tenait prisonnier.

Tandis qu'on se livrait à tous ces soulas messire Boniface de Salamandrana vint trouver le seigneur roi, de la part du pape, qui demandait au seigneur roi de vouloir bien faire la paix; et la même requête lui était faite de la part du roi de France. Ils demandaient de plus qu'on leur rendît le roi Charles, qui était prisonnier, et que le seigneur roi lui donnât sa fille en mariage.

Pendant cette négociation arriva à Barcelonne messire Jean de Grailly[1], de la part du roi Edouard[2] d'Angleterre, qui lui demandait aussi de se rapprocher de lui par un mariage, savoir que le roi d'Aragon épousât sa fille[3]; et dans ce cas il se ferait médiateur entre lui et

(1) Jean de Grailly, captal de Buch, de la maison de Foix, sénéchal du Bordelais, au nom du roi d'Angleterre.

(2) Edouard Ier.

(3) Pendant la vie de son père Pierre II, et Alphonse n'étant encore qu'infant, un mariage avait été convenu entre lui et Eléonore d'Angleterre, fille d'Édouard Ier et d'Eléonore de Castille, à Huesca l'année 1282 (Bofarull. t. II, p. 249).

jours et plus, pendant lequel temps on
ue chanter, se réjouir, et faire des jeux
rtissements.
fêtes étant terminées, l'amiral prit con-
seigneur roi et s'en vint à Valence. Il
connaître ses châteaux, villes et lieux,
en possédait de très notables et très
et envoya un lin armé à En Jean de
our qu'il eût à revenir. Le lin armé le
en Barbarie, où il avait fait une sortie
unis et Alger, y avait causé un grand
e, pris plus de trois cents Sarrazins,
eu et à sang plusieurs endroits, et en-
x Sarrazins bon nombre de lins et de
Sur l'ordre de l'amiral son oncle, En
Loria s'en revint, et peu de jours après
à Valence. Aussitôt qu'il fut de re-
miral l'accueillit avec beaucoup de joie
tisfaction, et lui ordonna de faire ap-
r les galères, parce qu'il voulait se
en Sicile. Ainsi qu'il fut ordonné, ainsi
xécuté ; et lorsque l'amiral eut terminé
l avait à faire dans le royaume de Va-
il s'embarqua à la grâce de Dieu et fit
ers la Barbarie, voulant, en s'en allant,
tout le pays et y enlever tout ce qu'il
de Sarrazins. Je cesse de vous parler
iral, qui se dirigea vers la Barbarie, et
vous parler du seigneur roi d'Aragon,
à Saragosse.

CHAPITRE CLVI.

Le seigneur roi En Alphonse d'Aragon résolut de le manque de foi du roi don Sanche de Castille en- a père En Pierre, d'enlever de Xativa les enfants de don Ferdinand de Castille, et de proclamer l'un oi de Castille.

eigneur roi d'Aragon avait donné à l'a-
les lettres pour les porter à madame la
a mère en Sicile, ainsi qu'au seigneur
Jacques et au seigneur infant en Fré-
es frères. Cela fait, et toutes les fêtes
es, il fit venir devant lui l'infant En
son frère, et tout son conseil, et lui dit
ence de tous : « Mon frère, lorsque
ère le roi En Pierre partit de Barce-
on désir et sa volonté étaient, si Dieu
nait sain et sauf à Valence, de retirer
a les fils de l'infant don Ferdinand de
et de proclamer roi de Castille don Alphonse, qui est l'aîné, afin de se venger par là de son neveu le roi don Sanche de Castille, qui s'est rendu si coupable envers lui, et qui, au moment du plus grand besoin, lui a failli de tout ce à quoi il était tenu. Puisque Dieu n'a point permis que, durant sa vie, notre père pût accomplir sa vengeance, c'est à nous de le venger, à nous d'accomplir son dessein, comme l'eût fait le roi notre père en personne. Je veux donc que l'on choisisse deux chevaliers, qui aillent trouver le roi don Sanche et le défient en notre nom, à cause de ce que je viens de dire, et que vous, infant, vous vous prépariez incontinent, avec cinq cents chevaliers de Catalogne, autant de l'Aragon, et deux cents hommes à cheval du royaume de Valence, armés à la genetaire[1]; de telle sorte qu'aussitôt nos messagers revenus de Castille, vous soyez prêts à entrer en Castille et à mettre à feu et à sang tous les lieux qui ne voudront pas se soumettre à nous, au nom de don Alphonse, fils de l'infant don Ferdinand de Castille. Vous emmènerez aussi avec vous vingt mille hommes de pied pris parmi nos almogavares. Cela fait, nous irons au royaume de Valence, nous retirerons ces infants de Xativa, nous réunirons nos armées, et nous entrerons ensemble en Castille, et ferons tant qu'ils deviendront rois de Castille, avec l'aide de Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ, qui aide au bon droit. »

Le roi ayant cessé de parler, le seigneur infant En Pierre se leva et dit : « J'ai bien entendu ce que vous m'avez dit, et je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous a donné un tel cœur et une telle volonté que cette vengeance que le seigneur roi notre père avait en volonté d'exercer vous l'accomplissiez vous-même, et témoigniez ainsi de la valeur et des grandes qualités qui sont en vous. Ainsi, seigneur frère, je m'offre à faire et à dire en cette affaire et en toute autre tout ce qu'il sera en votre volonté de me commander, et vous ne me trouverez jamais en défaut en rien. Songez donc à préparer toutes vos autres affaires et à envoyer vos défis; moi je m'occuperai de réunir les riches-hommes et chevaliers de Catalogne, d'Aragon et du royaume de Valence, et j'entrerai en Castille avec les levées que vous, sei-

(1) Armés à la legere, du mot *genet*, petit cheval.

gneur, vous aurez prescrites, et même avec beaucoup plus ; et soyez sûr, seigneur, que j'y entrerai d'un tel cœur, d'une telle détermination, et avec de tels gens que, dût le roi don Sanche venir contre nous à la tête de dix mille hommes, il nous trouvera prêts à accepter la bataille. »

En entendant ces paroles, le seigneur roi prit par la main le seigneur infant En Pierre, qui était assis près de lui, mais plus bas, le baisa et lui dit : « Infant, nous attendions de vous une semblable réponse, et nous y avons pleine foi. »

CHAPITRE CLVII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon, ayant pris conseil, résolut de défier le seigneur roi don Sanche de Castille, et envoya deux chevaliers avec les défis ; et comment l'infant En Pierre se prépara à entrer en Castille.

Le seigneur roi ayant parlé ainsi, les membres du conseil se levèrent ; et le premier qui se leva lui dit : « Seigneur, loué et remercié soit Notre Seigneur vrai Dieu, qui a accordé tant de grâces à vos royaumes que de les avoir pourvus de bons seigneurs, vaillants, intrépides, accomplis en toute bonne chose et allant toujours de bien en mieux, ce qui doit nous rendre tous heureux et satisfaits. Voici, seigneur, la première entreprise que vous projetez depuis votre couronnement, et c'est l'entreprise la plus haute que jamais seigneur ait conçue; et cela par quatre raisons : la première, parce que vous entreprenez une guerre avec un des plus puissants seigneurs du monde, et votre plus proche voisin ; la seconde, que vous êtes déjà en guerre avec l'Eglise romaine, avec la maison de France et avec la puissance du roi Charles : c'est comme dire avec le monde tout entier ; la troisième, que vous devez tenir pour assuré que, lorsque le roi de Grenade vous verra sur les bras de si rudes affaires, il ne manquera pas de rompre les trèves qu'il a faites avec le roi votre père ; et pour quatrième raison enfin, que tous les hommes des communes du monde, voyant que l'Eglise est contre vous, vous seront tous contraires. Ainsi, seigneur, faites compte que vous avez guerre aux deux plus grandes puissances du monde. Néanmoins, puisque vous avez cette guerre à cœur, et qu'en outre vous soutenez justice et vérité, faites compte aussi que Dieu, qui est ju vérité, sera pour vous. Et comme il a fa tir le seigneur roi votre père avec gran neur de toutes ses guerres, il vous en également bien, vous et nous tous. J déclare donc, en mon nom et en celui mes amis, que je m'offre à vous autant peut me durer, et qu'en rien de ce que sède je ne vous faillirai. Et je vous pr gneur, que là où vous verrez et saurez le plus périlleux, là vous comptiez sur aussi de prendre et de vous aider de que moi et mes amis nous possédons. plus encore ; prenez mes fils et mes fi toutes les fois que cela vous sera néc livrez-les en otage là où bon vous sem

Ce riche-homme ayant cessé de par autre se leva et dit les mêmes choses.

Que vous dirai-je ? L'un après l'aut levèrent tous ; chacun s'offrit avec la plénitude de cœur qu'avait fait le prem

Le seigneur roi leur rendit mille gr leur dit beaucoup de belles paroles. En élut deux chevaliers, l'un catalan et aragonais, pour les envoyer en Castille les défis. Aussitôt le seigneur infant, a quitter l'Aragon, fit inscrire les cinq ce valiers qui devaient le suivre. Et s'il eû en avoir, non pas cinq cents, mais deu il les aurait eus ; car il n'eut à sollici sonne ; tous venaient au contraire s'offr et le supplier qu'il lui plût de les emmen lui ; mais il n'en voulut pas plus que ne l fixé le seigneur roi.

Cela fait, il partit pour la Catalogne ; tous les riches-hommes et chevaliers d logne vinrent pareillement s'offrir à ainsi, en peu de jours, il eut son nom cinq cents chevaliers et un grand nom varlets de suite[1].

Quant au royaume de Valence il n' besoin de vous en parler, car partout le seigneur infant, tous accouraient i pour s'offrir à lui. Et ainsi il eut bient la compagnie dont il avait besoin, et t mieux équipés qu'on vît jamais suivre l gneur ; et à tous il fixa un jour pour se à Calatayud en Aragon.

Je laisse là le seigneur infant et vais ner au seigneur roi

(1) Qui formaient les troupes à pied.

CHAPITRE CLVIII.

le seigneur roi En Alphonse reçut la couronne du de Valence et retira ses cousins de Xativa, con- décida d'entrer en Castille avec toutes ses osts, et , etant arrive sur la terre de Castille, il reçut un du comte d'Ampurias, qui le prévenait que les Fran ient mine d'entrer en Lampourdan.

vérité que, lorsque le roi eut ordonné que devait faire le seigneur infant, et ses messagers au roi de Castille pour , il s'en vint au royaume de Valence. ıtrée dans Valence, on lui fit la plus ête. Au jour convenu, tous les barons yaume, chevaliers et hommes des villes, dirent tous. Et quand tous furent ainsi qu'un grand nombre d'autres per- il reçut avec grande solennité la cou- u royaume de Valence.

ue la fête fut terminée, il se rendit à t il retira du château don Alphonse et linand, fils de l'infant don Ferdinand lle; et fit faire une belle bannière aux u roi de Castille, et ordonna un bon de gens à pied et à cheval avec lesquels ait d'un côté en Castille avec don Al- tandis que l'infant En Pierre y entre- 'autre.

ınt que les cortès étaient rassemblees en nt, Dieu voulut que le seigneur infant re tombât grièvement malade. Et sur- p fut envoyé au seigneur roi un cour- la part des riches-hommes et chevaliers . étaient réunis à Calatayud, pour lui de- ce qu'ils devaient faire.

ɔi n'en fut pas plus tôt instruit qu'il en ı un grand chagrin. Il vit que ce qu'il y mieux à faire pour lui était de se rendre à ud, et d'y mener don Alphonse et don ınd, pour que de là ils fissent leur entrée ille tous ensemble. Il leur fit donc dire de re.

ôt il partit en effet pour Calatayud, en ant à toute son ost de le suivre; et peu de ɔrès il y arriva avec un nombre considé- hommes. Voyant que le seigneur infant ɔas encore guéri, et que son mal était au re empiré, il prit le parti de ne pas retar- ı longtemps son entrée; et il avait bien deux mille chevaux pesamment armés, ts chevaux armés à la légère, et cent mille hommes de pied. Il voulut que don Alphonse de Castille eût le commandement de l'avant-garde, et que sa bannière marchât la première. Il fit cela, parce que tous les barons de Castille et toutes les villes et cités avaient juré de reconnaître pour seigneur l'infant don Ferdinand leur père, après la mort de don Alphonse, roi de Castille; et c'était la raison qui avait décidé le roi Philippe de France à donner pour femme à l'infant don Ferdinand madame Blanche, sa sœur, ce qu'il n'aurait point fait s'il eût pensé que les enfants issus de ce mariage ne seraient pas rois de Castille. Ainsi, en bon ordre, ils entrèrent en Castille à environ huit journées, et ils marchèrent directement là où ils savaient qu'était le roi don Sanche leur oncle.

Le roi don Sanche s'y était sans doute bien attendu, car il avait avec lui bien douze mille chevaux armés et tout un monde de gens à pied. Le roi d'Aragon, sachant qu'il avait tant de cavalerie, et que les deux armées n'étaient qu'à une lieue l'une de l'autre, lui envoya un message, pour lui signifier: qu'il était venu venger le manque de foi dont il s'était rendu coupable envers le bon roi son père, et faire roi son neveu don Alphonse, qui devait l'être; qu'ainsi donc, s'il était ce que doit être tout fils de roi, il eût à s'avancer pour avoir bataille avec lui.

A cette nouvelle, le roi don Sanche fut grandement mécontent; toutefois il vit bien que tout ce que le roi d'Aragon lui faisait dire était vrai, et que personne ne consentirait à prendre les armes contre le roi d'Aragon et contre son neveu, mais qu'au contraire on était disposé à les défendre contre tout assaillant.

Le roi d'Aragon l'attendit dans le même lieu durant quatre jours, sans vouloir s'éloigner de ce lieu que le roi don Sanche n'en fût parti; et alors seulement il songea à s'en retourner, saccageant et brûlant toutes les villes et lieux qui ne voulaient point reconnaître don Alphonse de Castille. Il y eut cependant une bonne ville, nommée Séron, près de Soria, et beaucoup d'autres lieux qui se rendirent à lui. Aussitôt il leur fit prêter serment à don Alphonse, comme roi de Castille; et il le laissa dans les lieux qui s'étaient soumis, avec bien mille hommes à cheval et un grand nombre de gens à pied, soit almogavares, soit gens de mer, et leur remit tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il or-

donna ensuite qu'au cas où il aurait besoin d'aide, toutes les frontières d'Aragon se tinssent prêtes à lui porter secours et assistance à l'instant même. Et, sans nul doute, il aurait en ce moment enlevé toute la Castille au roi don Sanche s'il n'eût reçu un message arrivé en toute hâte, de la part du comte d'Ampurias et du vicomte de Rocaberti, qui lui mandaient: qu'un grand nombre de troupes du Languedoc se disposaient, d'après l'ordre du roi de France, à pénétrer dans le Lampourdan, et qu'ils le conjuraient d'accourir à leur secours. Le seigneur roi se vit donc forcé par cette nouvelle de sortir de Castille, et il laissa ledit don Alphonse de Castille et don Ferdinand dans les lieux qui s'étaient soumis à eux, après les avoir mis en bon état et bien fortifiés, comme vous l'avez déjà entendu.

Que vous dirai-je? Ils continuèrent à y rester; mais au moment où le seigneur roi d'Aragon retourna en Catalogne et en Aragon, il y avait bien près de trois mois qu'il restait en Castille; jugez donc s'il y a jamais eu roi au monde qui, par sa bonté, ait autant fait pour un autre roi qu'il fit alors pour ces infants. A son arrivée à Calatayud, il trouva le seigneur infant En Pierre beaucoup mieux, et il l'emmena avec lui en Catalogne où il lui donna sur son royaume un pouvoir égal au sien, car il l'aimait plus que chose du monde; et l'infant méritait bien d'être aimé ainsi, car il était sage, beau et bon en tous faits.

Je cesserai de vous parler pour le moment du seigneur roi et du seigneur infant, qui se trouvent en Catalogne, et je vais vous entretenir de l'amiral.

CHAPITRE CLIX.

Comment l'amiral En Roger de Loria, allant en Sicile, ravagea les terres de Barbarie, parcourut l'île de Gerbes et Tolometta, remporta la victoire de Matagrifon, se battit à Brindes contre les Français, leur enleva le pont, et arriva à Messine où on lui fit fête.

Il est vérité que, quand les Français eurent été mis en déroute et chassés de la Catalogne, le seigneur roi En Pierre était allé à Barcelonne, et avait donné à l'amiral et aux siens l'île de Gerbes, à quoi il avait ajouté des châteaux et de beaux et bons lieux dans le royaume de Valence. L'amiral s'en alla donc très satisfait, par plusieurs raisons; et nul ne pouvait en effet être plus content que lui, si ce n'est que la mo du seigneur roi En Pierre lui causait un gran chagrin. Je vous ai déjà raconté comme qu il prit congé du seigneur roi En Alphons comme quoi il alla à Saragosse, puis au roya me de Valence, pour visiter tous ses domaine et comme quoi enfin il s'embarqua et prit route par la Barbarie. Là, en s'en allant p la Barbarie, il ravagea tout le pays et s'empa de nefs et lins; et, à mesure qu'il les prena il les envoyait aussitôt à son agent à Valenc Il alla parcourant ainsi les côtes de Barba jusques à Gerbes. Quand il fut arrivé à Gerb il mit toute l'île en bon état, et puis il cour tout le port de Ris[1] qui est en terre ferme, et l gens de Ris se soumirent à lui et consentire à lui payer tout ce que lui avait payé l'île Gerbes, et à se soumettre à lui aux mêmes co ditions qui avaient été acceptées par l'île Gerbes.

Cela fait, après avoir rafraîchi son mond il fit route vers Tolometta, en suivant la côt et ainsi, en remontant de ce côté, il fit m nette de toutes les barques, enleva beaucou d'esclaves mâles et femelles, et de nefs et lin tout chargés d'épiceries, qui venaient d'Alexa drie et allaient à Tripoli. Il prenait tout; et d puis qu'il avait passé au-delà de la côte d Tunis, il faisait expédier le tout à Messin Que vous dirai-je? Il s'empara de la cité d Tolometta et la mit toute sens dessus dessou à l'exception du château, qui a de fortes m railles, et qui est occupé par des Juifs. Il l'a taqua durant un jour; au second jour, comm il avait disposé les échelles pour l'escalad ceux de dedans demandèrent à entrer en a commodement et lui donnèrent une for somme en or et en argent, ce qui lui val beaucoup mieux que s'il l'eût brûlée ou rav gée; car, une fois incendiée, jamais person ne l'aurait plus habitée; et il comptait bi tous les ans en recevoir tribut. Tout cela rég il quitta Tolometta et fit route vers la Crète. prit terre à Candie et y rafraîchit sa flotte, p s'en alla battant la Romanie et portant le v vage en tous lieux. Puis il passa par la bou

(1) L'atlas catalan de 1374 indique près de l'île de Ge *Scala de Ris*, le débarcadère de Ris, et *Port-Ris* sur l'emp ment de l'ancienne Girgis, aujourd'hui Zarzis.

oll[1], prit terre à Porto-Quaglio[2], puis Coron où les Vénitiens lui donnèrent lants rafraîchissements[3], puis de Coron n[4], et de là à la plage de Matagrifon[5] rit terre. Tous les gens du pays, à pied eval, marchèrent contre lui en si grand qu'il y avait bien cinq cents chevaliers [6] et une multitude de gens de pied, et ils èrent en bataille. Lui, fit sortir des ga- chevaux, qui étaient bien au nombre cinquante; et bien armés et appareillés ésentèrent aussi en bataille rangée. Il ieu d'accorder la victoire à l'amiral, sorte que les Français et les gens du rent tous pris ou tués; aussi, à dater de , la Morée fut-elle fort dépeuplée de hommes. Après ce combat il vint dans le Clarentza, y fit rester de ses gens et en eaucoup d'argent, puis il s'éloigna et ager et piller la cité de Patras, Céphaduché[7] et toute l'île de Corfou qu'il jà ravagée une autre fois; puis de là il a vers la Pouille, et aborda à Brindes. tte dernière ville il fut sur le point d'être car, le jour qui précéda celui de son il y était entré un grand nombre de rs français, sous le commandement de art qui était venu pour garder Brindes

et toute cette contrée contre En Béranger d'Entença qui occupait Otrante et courait tout le pays. Au moment où l'amiral débarquait avec ses troupes, les chevaliers sortaient de Brindes par Sainte-Marie-des-Champs.

En voyant tant de chevaliers qui étaient bien au nombre de plus de sept cents hommes à cheval, tous Français, l'amiral se trouva tout déçu; toutefois il recommanda son âme à Dieu, réunit tous ses gens en masse et alla férir sur les ennemis avec une telle impétuosité qu'il les força de se replier du côté de la ville, et les repoussa jusqu'au pont de Brindes; c'est là qu'il faisait beau voir les prouesses des chevaliers du dedans et du dehors.

Les almogavares voyant cette mêlée, et s'apercevant que les Français tenaient ferme, coupèrent leurs lances par le milieu et se jetèrent au milieu d'eux, éventrant les chevaux et tuant les cavaliers. Que vous dirai-je? Ils s'emparèrent du pont, et seraient entrés avec eux si le cheval de l'amiral n'eût été tué.

Lorsque l'amiral se releva on vit de fiers coups de dards et de lances, et, du côté des Français, de grands coups de leur longue épée. Que vous dirai-je? Malgré leurs efforts on fit relever l'amiral; un de ses chevaliers mit pied à terre et lui donna son cheval. Quand il fut monté, on vit encore de plus grands efforts. Enfin les gens de l'amiral se rendirent maîtres du pont, et ils seraient entrés dans la ville avec ceux qui s'y retiraient, si les portes n'en eussent été à l'instant closes. Enfin l'amiral retourna joyeux et satisfait vers ses galères; on leva le champ et on trouva qu'il avait été tué quatre cents chevaliers ennemis et une foule innombrable de gens de pied; ils firent tous un grand butin, et le roi Charles eut à envoyer d'autres chevaliers pour remplacer ceux-ci, car assurément En Béranger d'Entença, ni ceux qui étaient avec lui à Otrante, n'avaient plus rien à en craindre.

Après ces choses, l'amiral alla à Otrante, où lui furent faits de grands honneurs et de belles fêtes. Il y rafraîchit sa troupe et paya quatre mois de solde, au nom du roi de Sicile, aux cavaliers et aux hommes de pied qui étaient avec En Béranger d'Entença; de là il se rendit à Tarente, où il paya également la troupe. Puis il alla à Cotrone, à Le Castella, à Gerace, à Amandolea, à Pentedattilo, au château de Santa-

ès la direction du voyage de Roger de Loria, ce lésigner le passage entre l'île de Cérigo (Cythère) éridionale de Morée. Je ne puis trouver aucun nom proche de celui qu'il donne à ce passage.

ien Portus Achilleus (ὁ Ἀχίλλειος λιμήν) dans l'Eleuie. Voyez l'excellent mémoire de M. Boblaie, p. 89.

ame de Ville-Hardoin avait, depuis peu d'années, saion régulière de ces deux villes aux Vénitiens.

aner l'appelle *Mocho* et *Moncho*; c'est le nom que aussi Alberic et presque tous les auteurs du temps, Voyez mes *éclair.* pour la citation d'Albéric.) Le nom lle était devenu, pendant les Croisades, celui de la re qu'on trouve désignée par le nom de *Monconis* staner la désigne toujours sous celui de Morée.

ame de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe, avait fait t endroit un château pour tenir les Grecs en res- la note p. 315), et l'avait érigé en seigneurie pour fille Marguerite.

rançais étaient alors maîtres de la Morée, comme de Nouvelle-France.

it sans doute ici du despotat d'Arta qui est quelque- à cette époque sous le nom de *duché* de Neopatras par confusion avec le nom de la famille *Ducas* qui despotat. Les Catalans s'en emparèrent plus tard le duc de Neopatras est devenu un des titres des gne

rsaires, la sainte Eglise de Rome, le ance et le roi Charles, pour lui faire me paix avantageuse.

ous dirai-je? Lorsque messire Boniface u le contenu du message de messire Grailly, et que messire Jean eut sien, ils se rapprochèrent l'un de l'au- réunirent. Messire Boniface s'aperçut que le seigneur roi d'Aragon préfé- pprocher du roi d'Angleterre plutôt oi Charles; aussi conçut-il que c'était voie surtout avant toute autre, qu'on parvenir à faire paix et à tirer le roi le prison. Il fit donc son affaire prin- -même de se réunir à messire Jean de our traiter du mariage avec la fille du gleterre. Que vous en dirai-je da- ? Les négociations se menèrent de tant de manières qu'il serait trop ous en rendre compte; si bien qu'en- re Boniface et messire Jean de Grailly nt: que messire Boniface retournerait pe et vers le roi de France, et messire s le roi d'Angleterre; que chacun compte de ce qu'ils avaient traité en- t de ce qu'ils pouvaient faire, et qu'à ésigné ils se trouveraient l'un et l'autre se pour se communiquer mutuelle- réponses qu'ils auraient reçues. Ils lonc congé du seigneur roi d'Aragon llèrent où ils étaient convenus.

se de vous parler des envoyés qui s'en cun leur chemin, et vais de nouveau retenir du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CLXIII.

seigneur roi En Jacques de Sicile résolut de passer re et dans la principauté avec toutes ses osts et de r Naples et Gaëte.

ue l'amiral fut de retour à Messine, vous l'avez entendu, il fit radouber s galères. Un jour le seigneur roi de appeler l'amiral et tout son conseil, lit: « Barons, nous avons pensé que ons bien d'armer quatre-vingts corps s, et nous, de notre personne, avec vaux armés et trente mille almoga- nous diriger sur Naples et de faire efforts pour conquérir cette ville, pendant que le roi Charles est prisonnier en Catalogne. Et si nous pouvons prendre Naples, de là nous irons mettre le siége devant Gaëte; car si nous pouvions avoir Gaëte elle nous vaudrait encore mieux que Naples. »

L'amiral et tous les autres approuvèrent fort le projet du seigneur roi, et chacun se disposa incontinent au départ. L'amiral fit arborer le pavillon d'enrôlement, et le seigneur roi fit inscrire tous ceux qui devaient marcher avec lui. Le tout étant disposé, le seigneur roi convoqua les cortès à Messine, et il fixa le jour où les riches-hommes, chevaliers et syndics des cités et des villes de toute la Sicile et de la Calabre devaient se trouver réunis dans cette ville. Au jour désigné, madame la reine se trouva elle-même à Messine avec le seigneur roi et le seigneur infant En Frédéric, et tous se réunirent dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. Le seigneur roi prit la parole et dit beaucoup de belles choses. Il leur dit : que son intention était de marcher sur la principauté; qu'il leur laissait madame la reine pour dame et maîtresse, en son lieu et place; qu'il laissait aussi l'infant En Frédéric, qui, avec le secours du conseil qu'il lui avait choisi, devait régir et gouverner tout le royaume, et qu'il leur ordonnait de le regarder comme un autre lui-même. Ayant dit cela, et bien d'autres belles paroles appropriées à la circonstance, il s'assit. Les barons du pays se levèrent alors, et dirent qu'ils étaient tout prêts à faire tout ce qu'il leur ordonnait. Les chevaliers, les citoyens et hommes des villes en dirent autant. Après quoi le conseil se sépara, et peu de jours après le seigneur roi passa en Calabre avec ses troupes.

L'amiral, de son côté, réunit toutes les galères, aussi bien que d'autres lins, terides et barques, pour transporter les vivres et tout ce qui était nécessaire. Quand tout fut ordonné et apparcillé, l'amiral partit de Messine avec toute la flotte, et se rendit en Calabre, au palais de Saint-Martin, où se trouvait le seigneur roi, avec la cavalerie qui y était venue de Sicile, ainsi que les riches-hommes, chevaliers et almogavares qu'il avait fait venir de la Calabre, de manière que tous fussent réunis près de lui au jour fixé. Le seigneur roi s'embarqua alors avec tous ceux de ses gens qu'il avait désignés pour le voyage, et, avec la

grâce de Dieu, fit route vers la principauté. Je cesse un instant de vous parler de lui et reviens à ses ennemis.

CHAPITRE CLXIV.

Comment le comte d'Artois, instruit du grand armement qui se préparait en Sicile, se prépara à venir avec toutes ses forces, et avec les secours du Saint-Père, à Naples et à Salerne.

Aussitôt que ses ennemis eurent appris les préparatifs qui se faisaient en Sicile, ils pensèrent sur-le-champ que tout cela était destiné à attaquer Naples et Salerne. Le comte d'Artois et beaucoup d'autres barons qu'il y avait dans le royaume, au nom du roi Charles, vinrent donc avec toute leur puissance à Naples et à Salerne; et il s'y trouva un grand nombre de chevaliers, car le pape avait envoyé grande aide en hommes et en argent. Ils renforcèrent donc ces deux cités, de telle sorte qu'on ne pût les prendre, tant que tous n'auraient point été exterminés. Mais revenons au roi de Sicile, qui, après s'être embarqué, alla visitant toutes les places de la côte jusqu'à Castello dell' Abate, à trente-quatre milles de Salerne, comme je l'ai déjà dit.

CHAPITRE CLXV.

Comment le seigneur roi En Jacques de Sicile fit route pour Salerne, et comment l'amiral côtoya toute la côte d'Amalfi, enleva toutes les nefs et terides du port de Naples, et assiégea Gaëte.

Ayant visité Castello dell' Abate, le seigneur roi En Jacques fit route vers Salerne, et il fallait voir le tumulte que son approche occasionnait partout; on eût dit que le monde croulait. L'amiral mit poupe en terre devant les rochers qui sont en face de la ville, et là, au moyen des arbalètes, il causa de grands dommages. Pendant tout ce jour et la nuit suivante il conserva cette position; le lendemain il s'éloigna de Salerne et s'en alla côtoyant toute la côte d'Amalfi. L'amiral fit débarquer des almogavares, qui mirent à feu et à sang beaucoup d'endroits qu'on avait remis sur pied depuis qu'ils avaient été détruits par En Béranger de Sarria; puis, s'éloignant de la côte, ils prirent la voie de Naples; et à Naples il fallait entendre le bruit de toutes les cloches mises en branle, et voir la cavalerie sortait de partout. Mais en dépit de gens qu'il y avait, en dépit de tant de liers, il n'y en eut pas encore assez p l'amiral n'enlevât pas tout ce qu'il y nefs et terides dans le port.

Ils restèrent trois jours devant la vil se dirigèrent sur Ischia; là ils descend reconnurent la ville et le château, dont fit grande estime quand il l'eut reconn chia il se dirigea sur Gaëte; et là il fit quer hommes et chevaux, et mit le si vant la ville par terre et par mer, et f ser quatre trébuchets qui tous les jours dans la ville; et il s'en serait sans dout ré, si deux jours avant il n'y était ent hommes à cheval des troupes du roi qui tinrent vigoureusement la cité.

Que vous dirai-je? Le siége fut pous force, et ils assiégèrent tellement la les assiégés eurent beaucoup à souffrir; dant ce temps, les gens du seigneur ro cile couraient tous les jours la campag nétrant jusqu'à la distance de trois et journées, et y faisaient les plus royal vauchées du monde, enlevant tout, per effets, or et argent, mettant à feu et à bourgs, hameaux et habitations, et en nant tant et tant de bétail que souve l'ost on tuait un bœuf pour en avoir l et un mouton pour en avoir le foie. E avaient telle abondance de viandes avait de quoi s'émerveiller qu'un pa fournir autant de bétail que l'ost en c mait.

Laissons le seigneur roi de Sicile au s Gaëte, et parlons du seigneur roi d'Ara

CHAPITRE CLXVI.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon eu trevue avec le roi d'Angleterre et épousa la fille d'Angleterre; et des grandes fêtes, jeux et danses q lieu.

Messire Boniface et messire Jean de ayant pris congé du seigneur roi d'A chacun se rendit là où il était convenu Qu'ai-je besoin de vous en dire davant allèrent tant par leurs journées qu'ils rent, l'un vers le pape et le roi de Fr l'autre vers le roi d'Angleterre; et ils c

ent leur affaire à bonne fin, et ils arrangè-
ent que le roi d'Aragon aurait une entrevue
ec le roi d'Angleterre à un lieu nommé Olo-
n, qui est en Gascogne [1], et l'entrevue fut
cidée. Au jour fixé, le roi d'Angleterre, avec
reine sa femme et l'infante sa fille, se trou-
rent audit lieu d'Oloron. Le seigneur roi
Aragon et le seigneur infant En Pierre s'y
uvèrent aussi avec une nombreuse suite de
hes-hommes, de chevaliers, de citoyens et
mmes des villes, tous richement équipés et
pareillés de beaux habillements et de beaux
mois. Messire Boniface de Salamandrana et
sire Jean de Grailly y allèrent également.
belles fêtes furent données par le roi d'An-
terre au seigneur roi d'Aragon, au seigneur
nt En Pierre et à toute leur suite. Que
s dirai-je? La fête dura bien huit jours
nt qu'on songeât à parler d'aucune affaire;
is dès que la fête fut terminée on entra en
férence, et enfin le seigneur roi d'Aragon
a son engagement de mariage avec la fille
roi d'Angleterre, qui était bien la plus belle
a plus gracieuse jeune fille du monde [2]. Les
ouailles faites, la fête recommença plus belle
ore qu'auparavant. Le seigneur roi d'Ara-
fit dresser un mât très élevé, et à plusieurs
ises il y lança des traits avec tant d'adresse
les Anglais et autres, ainsi que toutes les
es, en étaient fort émerveillés; ensuite on
les parades, des tournois, des joutes et des
d'armes de toutes sortes. Puis il fallait
tous les chevaliers et les dames en danse,
quelquefois les deux rois eux-mêmes avec
reines et avec des comtesses et autres gran-
dames. L'infant et les riches-hommes des
x nations y dansèrent aussi. Que vous di-
je? Cette fête dura bien un mois; un jour
eigneur roi d'Aragon dinait avec le roi
gleterre, et un autre jour le roi d'Angle-
e allait dîner chez le seigneur roi d'Aragon.

Dans le département des Basses-Pyrénées.
Éléonore, fille d'Édouard Ier. (Voyez Rymer, *Fœdera*, à
e 1287.) Éléonore était trop jeune pour que la consom-
n du mariage eût lieu en ce moment; elle fut renvoyée à
es années plus tard et n'eut jamais lieu, Alphonse-le-
l étant mort avant le retour des messagers envoyés pour
er sa femme. (Bofarull, t. II, p. 290.)

CHAPITRE CLXVII.

Comment le roi d'Angleterre négocia la mise en liberté du roi Charles; et comment ledit roi Charles, étant encore en prison, il lui vint une vision dans laquelle il lui était prescrit de chercher le corps de madame sainte Marie-Madeleine, et comment il le trouva en effet dans le lieu désigné par la vision.

A la fin de toutes ces fêtes, le roi d'Angleterre tint conseil très étroit avec le seigneur roi d'Aragon, et avec messire Boniface de Salamandrana et messire Jean de Grailly, pour traiter de la mise en liberté du roi Charles. Il y eut à ce sujet beaucoup de choses dites pour et contre de part et d'autre; mais enfin on en vint à cette conclusion : qu'on donnerait sur-le-champ au seigneur roi d'Aragon cent mille marcs d'argent, que le roi d'Angleterre prêta au roi Charles; et il fut arrêté : que le roi Charles sortirait de prison, et qu'il jurerait, sur sa parole royale, que, dans un délai fixé, il aurait arrangé la paix entre l'Eglise, le roi de France et lui d'une part, et les seigneurs rois d'Aragon et de Sicile de l'autre, et que jusqu'à cette époque le roi Charles donnerait trois de ses fils et vingt fils de riches-hommes pour tenir prison en son lieu et place.

Le roi d'Angleterre se rendit garant de tou tes ces conditions [1], et le seigneur roi d'Aragon consentit à tout, en honneur de son beau-père le roi d'Angleterre, si bien qu'il fit incontinent délivrer le roi Charles de sa prison [2]. Il y eut bien des gens qui prétendirent que, quand le roi Charles serait libre, il n'enverrait aucun de ses enfants pour le remplacer; mais ceux-là ne disaient pas bien, car assurément ce roi Charles II, qui était prisonnier du seigneur roi d'Aragon, fut et était alors un des plus excellents seigneurs du monde; et la guerre avec l'Aragon lui avait déplu de tout temps; et il était un des plus pieux et des plus droituriers seigneurs qu'il y eût; et il y parut bien par la faveur que Dieu lui fit, car il lui vint en vision l'ordre de chercher aux Martigues, en Provence, le corps de madame sainte Marie-Madeleine; et dans le lieu désigné par la vision il fit creuser à plus de vingt lances sous terre, et il y trouva le corps de la bienheureuse madame

(1) Voyez Rymer, *Fœdera*, à l'année 1287.
(2) A la fin d'octobre 1288.

sainte Marie-Madeleine [1]. Et on peut bien imaginer et croire que, s'il n'eût pas été aussi bon et aussi juste, Dieu ne lui aurait point fait une telle révélation.

Après être délivré de sa prison, le roi Charles partit avec le roi de Majorque, qui lui rendit de grands honneurs à Perpignan. Mais je laisse le roi Charles, et je vais vous parler du seigneur roi d'Aragon et du roi d'Angleterre.

CHAPITRE CLXVIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon partit d'Oloron accompagné du roi d'Angleterre; et comment le roi Charles eut une entrevue avec le roi de Majorque et le roi de France.

Toutes ces choses terminées, le seigneur roi d'Aragon partit d'Oloron, et prit congé de la reine d'Angleterre et de sa fille la reine d'Aragon, sa femme et fiancée [2]. Au départ il y eut un grand nombre de joyaux donnés de part et d'autre. Le roi d'Angleterre accompagna ensuite le seigneur roi d'Aragon jusqu'en son royaume; puis ils prirent congé l'un de l'autre, comme un père prend congé d'un fils, et chacun retourna dans ses terres.

Après avoir fait sa visite au roi de Majorque, le roi Charles alla visiter le roi d'Angleterre et lui donna de grands remercîments pour tout ce qu'il avait fait pour lui. Avant de le quitter, il lui remboursa les cent mille marcs d'argent qu'il avait comptés pour lui au roi d'Aragon. Le roi d'Angleterre le pria d'envoyer sans délai au roi d'Aragon les otages qu'il avait promis en son nom, et celui-ci assura qu'il n'y manquerait pour rien au monde; et ils prirent ainsi congé l'un de l'autre. Le roi d'Angleterre, de retour chez lui, s'occupa de négocier la paix entre la sainte Eglise et le roi de France et le roi d'Aragon son gendre.

Je cesse de vous parler ici du roi d'Angleterre, et reviens au roi Charles, qui s'en va en Provence pour arranger ce qu'il avait promis au roi d'Angleterre.

(1) Suivant la tradition, Marthe, Marie-Madeleine et Lazare, après la mort de Jésus-Christ, se réfugièrent en Provence. C'est là que Charles II y retrouva leurs corps.

(2) Elle devait ne lui être renvoyée que quand elle serait en âge nubile.

CHAPITRE CLXIX.

Comment le roi Charles envoya ses trois fils avec vi nobles hommes de Provence, pour otages, au roi et comment, ayant appris que le roi de Sicile fais de Gaëte, il demanda des secours au roi de Fra Saint-Père.

Il avait à Marseille trois de ses fils, monseigneur Louis, monseigneur Ro monseigneur Raimond Béranger, qui é cinquième fils [1]; et tous les trois, ave fils de nobles hommes de Provence, il voya à Barcelonne au seigneur roi d'A pour tenir prison en sa place. Le seigr d'Aragon les reçut et les envoya à Ciur ils furent gardés comme si le roi Charl été lui-même. Après avoir accompli tc quoi il s'était engagé, le roi Charles France et eut une entrevue avec le France, et lui demanda un secours en ca parce qu'il avait appris que le roi de Si sait le siége de Gaëte. Le roi de France corda tous les secours et aides qu'il mandait, tant en troupes qu'en argent. tit de France avec une nombreuse cav alla trouver le pape, à qui il demanda a secours, et le pape lui accorda tout demandait; et avec toutes ces forces i Gaëte; et là vint aussi son fils aîné Martel, avec de très grandes forces.

Il se trouva là réuni tant de gens qu sans compte et sans nombre; et certai si l'amiral et les autres barons qui auprès du seigneur roi de Sicile, y consenti, il leur aurait présenté la b mais ils ne voulurent d'aucune manière sentir, et se retranchèrent au contra fortement dans les positions de siég avaient prises. Le roi Charles assiégea seigneur roi de Sicile, et de son côté le s roi de Sicile tenait assiégée la ville de G tirait dessus avec ses trébuchets, et tirait aussi sur le seigneur roi de Sici survint le roi Charles qui assiégea à s les assiégeants, et tirait sur eux avec buchets, tandis que les assiégeants lu taient de leur côté de la même manie

(1) Giov. Villani nomme Robert, Raymond-Béran (L. VII, ch. 124). L'Art de vérifier les dates désigne bert et Jean; et ces deux autorités fixent la ranç marcs au lieu de 100,000.

tait là qu'il faisait beau voir chaque jour les faits d'armes des gens du roi de Sicile d'une part contre ceux de la ville et de l'autre contre l'ost du roi Charles ; c'était vraiment miracle de les voir. Que vous dirai-je ? Cela dura fort longtemps, et le roi Charles, voyant que cette affaire lui tournait à grand dommage, que le seigneur roi de Sicile finirait par s'emparer de la ville, et que s'il était une fois maître de la ville, c'en était fait de toute la principauté et de la Terre de Labour, fit proposer une trêve au seigneur roi de Sicile, et lui envoya à cet effet ses messagers. Il lui mandait par sa lettre : qu'il réclamait une trêve pour un temps donné, et que ce qui lui dictait cette demande était un scrupule de conscience, car c'était contre sa conscience qu'il se présentait en armes devant lui et le tenait assiégé, attendu qu'il avait promis sur serment au seigneur roi d'Aragon, qu'aussitôt sa sortie de prison il ferait tous ses efforts pour avoir avec lui bonne paix et bonne amitié ; qu'il était dans l'intention de remplir sa promesse, si Dieu lui donnait vie, et qu'il serait beaucoup mieux de traiter de la paix pendant une trêve qu'en continuant à se faire la guerre.

Dès que le seigneur roi de Sicile eut pris connaissance de la lettre que lui envoyait le roi Charles, sachant que tout ce qu'il lui mandait était la vérité, et sachant aussi qu'il y avait dans le cœur du roi Charles tant de bonté et tant d'affection, qu'il traiterait en bonne foi de la paix et bonne amitié à conclure entre eux, il consentit à la trêve. Les conditions de cette trêve furent réglées ainsi : le roi Charles devait d'abord se retirer ; puis, quand il serait éloigné avec tous ses gens, le seigneur roi de Sicile devait se rembarquer avec tout ce qu'il avait du sien à ce siége.

Le tout fut ainsi accompli : le roi Charles en alla à Naples avec toute son ost ; puis le seigneur roi de Sicile fit son embarquement à son tour, et retourna en Sicile, à Messine, où on lui fit de belles fêtes. L'amiral désarma ses galères. Ensuite le seigneur roi de Sicile alla visiter ses royaumes et toute la Calabre, et l'amiral l'accompagna ; et ils ne songèrent qu'à se déduire à chasser, et ils conservèrent fort longtemps tout le pays en paix et en grande justice. Je cesse de vous parler d'eux et retourne au seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLXX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon se mit en tête de conquérir Minorque, et l'envoya dire à son frère le seigneur roi de Sicile, ainsi qu'à l'amiral En Roger de Loria, pour qu'il eût à venir avec quarante galères armées ; et comment il vint et alla conquérir Minorque.

Quand le roi d'Aragon fut parti d'Oloron et revenu dans ses terres, il pensa qu'il serait honteux pour lui que les Sarrazins possédassent l'île de Minorque ; qu'il devait donc les en chasser et en faire la conquête ; qu'il fallait ôter cette peine à son oncle le roi de Majorque ; et qu'il valait mieux qu'il lui rendît ensuite l'île de Minorque habitée par des chrétiens, que s'il eût laissé les Sarrazins continuer à l'habiter. Il envoya donc des messagers au moxerif[1] de Minorque, lui signifiant qu'il eût à évacuer promptement cette île, et que, s'il s'y refusait, il pouvait regarder comme certain qu'il la lui enlèverait de force et lui en ferait payer la peine sur sa personne et celle de tous ses gens. Le moxerif de Minorque lui fit une froide réponse. Le seigneur roi pensa alors à venger le seigneur roi son père de la trahison que lui avait faite le moxerif lorsqu'il avait publié en Barbarie le voyage que son père allait y faire, ce qui fit couper la tête à Bugron et nous fit perdre Constantine, ainsi que vous l'avez entendu ci-devant.

Le seigneur roi expédia aussitôt des messagers à son frère le seigneur roi de Sicile, le priant de lui envoyer l'amiral avec quarante galères armées. Il écrivit aussi à l'amiral de se hâter et de se rendre sans délai à Barcelonne avec les galères.

Ainsi comme le seigneur roi d'Aragon avait fait dire à son frère et à l'amiral, ainsi fut-il exécuté. L'amiral arma les quarante galères et vint à Barcelonne ; il y était pour la Toussaint, et y trouva le seigneur roi qui avait déjà disposé tous les cavaliers et tous les almogavares qui devaient passer avec lui. Il y avait bien cinq cents bons cavaliers sur chevaux bardés, et trente mille almogavares. Avec la grâce de Dieu, ils s'embarquèrent à Salou et allèrent de là à la cité de Majorque, où ils se trouvèrent tous réunis quinze jours avant Noël. L'hiver fut si rude qu'on n'en vit jamais de pareil par les vents, les pluies et les rafales. Que vous dirai-je ? Il fit un hiver aussi rude que si on

(1) Intendant.

eût été sur la mer de Tana[1], car il y eut des matelots qui de froid perdirent le bout des doigts.

J'ai à vous raconter maintenant un bel exemple. C'est un miracle qui eut lieu pendant ce mauvais temps, miracle que j'ai vu, aussi bien que nous tous, et je veux vous le raconter afin que chacun se garde de la colère de Dieu.

CHAPITRE CLXXI.

Ou on raconte le grand miracle qui eut lieu à l'occasion d'un almogavare de Segorbe qui voulut manger de la viande la veille de Noël

Il est vérité qu'il se trouvait, réunis ensemble, vingt almogavares qui étaient de Ségorbe, ou des environs; et ils étaient logés au porche de Saint-Nicolas de Portopi; et la veille de Noël, dix d'entre eux pourchassèrent en sorte d'avoir du bétail pour le manger leur jour de Noël. Ils apportèrent quatre moutons, les firent écorcher et les suspendirent au porche. L'un de ces compagnons, qui était de Ségorbe et qui avait joué et perdu, dans sa colère prit un quartier de mouton et le mit à la broche. C'est la coutume des Catalans que, la veille de Noël, tout le monde jeûne et ne mange qu'à la nuit. Ces almogavares allèrent donc chercher des choux, des poissons et des fruits, pour manger ce jour-là. Etant arrivés le soir à ladite auberge du porche Saint-Nicolas de Portopi, ils virent, auprès du feu où ils devaient prendre leur repas, ce quartier de mouton à la broche; ils s'en émerveillèrent fort et s'en indignèrent, et s'écrièrent: « Quel est celui qui nous a mis ici au feu ce quartier de mouton? » et celui-là répondit que c'était lui qui l'avait mis. « Pourquoi cela? dirent-ils. — Parce que, répliqua-t-il, je veux, cette nuit même, manger de la viande à la honte de la fête de demain! »

Ceux-ci le réprimandèrent vivement, et pensèrent que, bien qu'il le dît, il n'en ferait rien. Ils apprêtèrent donc leur souper et mirent la table. L'autre prit une touaille[2] et s'assit de l'autre côté du feu, et déploya sa touaille. Et tous commencèrent à rire et à plaisanter, croyant bien qu'il faisait ainsi pour se moquer d'eux. Quand tous furent assis et eurent commencé à manger, celui-ci prit son qua mouton, le mit devant lui, le découpa, « Je vais manger de cette viande à la h la fête de cette nuit et de demain. » premier morceau qu'il porta à sa bouc à coup lui apparut un homme si gr grand qu'il touchait de la tête aux pou porche; et de sa main pleine de cendr donna un tel coup sur la figure qu'il le r à terre. Et quand il fut renversé à t s'écria trois fois: « Sainte-Marie, ayez p moi! » Et là il resta comme mort, per tous ses membres et ayant perdu la v compagnons le relevèrent et l'étendir une couverture, où il resta comme m qu'à minuit. Au chant du coq il reco parole et demanda des prêtres. Le curé glise de Saint-Nicolas vint, et il se c très dévotement. Le matin du jour de force de prières et d'instances qu'il fit porta à l'église de madame Sainte-M Majorque. Là il se fit placer devant l'au tout le monde venait le voir; et il était qu'il ne pouvait s'aider d'aucun de ses bres, ni se mouvoir, et il avait entiè perdu la vue; et en pleurant il conjur le peuple de prier Dieu pour lui; et deva le monde, confessait ses péchés et ses e témoignant la plus grande contrition et vive douleur, si bien que tous, hom femmes, en avaient grande pitié. Et il donné que tous les jours, dans ladite ég thédrale, on dirait pour lui le *Salve Regi* qu'à ce qu'il fût mort ou guéri. Que vous de plus? Cela dura jusqu'au jour de l'A tion[1]; et ce jour, au moment où la cat était pleine de monde, quand le prédicat fini son sermon, il exhorta tout le pe prier madame Sainte-Marie de vouloi implorer son benoît cher fils pour qu saint jour il fît un miracle en faveur pécheur, et il leur dit à tous de s'agen pendant que les prêtres chanteraient le *Regina*. A peine l'eut-on entonné que me poussa un grand cri, et tous ses m se disloquèrent et se mirent en un tel m ment que six prêtres avaient peine à le r A la fin du *Salve Regina*, tous ses os fir tendre un grand craquement, et, en p

(1) La mer d'Azof, ainsi appelée de la ville commerçante de *Tana*, très fréquentée alors par la marine des Pisans et des Génois. L'atlas de 1374, indique même près de Tana un comptoir appelé *Port-Pisani*.

(2) Serviette, vieux mot français, encore usité.

(1) Le 6 janvier, appelé jour de l'Apparition ou phanie.

t le peuple, il recouvra la vue, et ses
es reprirent leur place et leurs mouve-
ons et réguliers; et lui et tout le peuple
nt grandes grâces à Dieu d'un si beau
, que Dieu et madame Sainte-Marie
nt de leur manifester, et le pauvre homme
tourna ainsi chez lui sain et droit.
ous tous qui entendrez raconter ce mi-
i public et si manifeste, faites-en votre
redoutez le pouvoir de Dieu et efforcez-
e bien faire; et gardez-vous surtout de
de paroles, de rien faire contre le nom
, ni de madame Sainte-Marie, ni des
saints et saintes, ni des fêtes ordonnées
ainte Eglise romaine.

CHAPITRE CLXXII.

. une grande tempête surprit le roi d'Aragon et sa
e mo eut où il allait conquérir Minorque; comme
it tout l'île et de quelle manière; et comment, en
tournant en Sicile, il fut encore battu de la tempête,
ut la mer jusqu'à Trapani.

viens au seigneur roi d'Aragon. Lors-
t célébré ses fêtes de Noël dans la ville
orque, il fit embarquer tout son monde
ute pour Minorque. A peine le seigneur
t-il à vingt milles en mer, et non loin
de Minorque, qu'une tempête survint
ersa tellement toute sa flotte que ce fut
ngt galères seulement qu'il prit terre au
hon.
oxerif de Minorque, qui s'était bien pré-
la défense et avait reçu de grands se-
le Barbarie, alla à sa rencontre avec
es forces jusqu'à la poupe de ses galères;
vait constamment avec lui bien cinq
hommes à cheval et quarante mille
s de pied. Le seigneur roi se trouvait avec
rces dans l'île des Connils[1], et tout prêt
r son débarquement. Cet orage dura
it jours, pendant lesquels aucun des siens
e rejoindre. A la fin, cependant, le temps
it, et peu à peu arrivèrent au port de
, tantôt deux galères, tantôt trois nefs,
ce qu'enfin tous les bâtiments y arri-
comme ils purent.
que le seigneur roi d'Aragon vit qu'il y
eux cents chevaux armés d'arrivés, il
a de faire débarquer tous les chevaux,
s les troupes descendirent des vais-

x mot français encore usité dans quelques provinces
s.

seaux à terre. Le moxerif voyant contre quelle puissance il allait avoir à combattre, alla au château de Mahon et là réunit toutes ses forces.

Le seigneur roi, qui avait déjà quatre cents chevaux armés d'arrivés et une partie des almogavares, dit à l'amiral et aux autres riches-hommes qui se trouvaient là, qu'il ne voulait pas attendre qu'il lui fût arrivé plus de monde. L'amiral et les autres le conjurèrent en grâce qu'il ne fît pas ainsi, et d'attendre tous ses chevaliers; mais il répondit qu'on était au cœur de l'hiver et que les galères souffriraient beaucoup, que, pour rien au monde, il n'attendrait plus longtemps, et qu'on eût à marcher à la rencontre du moxerif.

Le moxerif descendit en ordre de bataille dans une belle plaine, près du château de Mahon. Dès que les osts furent en présence l'une de l'autre, le seigneur roi chargea en bel ordre avec tout son monde. Le moxerif en fit autant contre le seigneur roi d'Aragon. La bataille fut terrible, car les habitants de l'île étaient de vaillants hommes d'armes, et il y avait aussi de bonnes troupes turques, que le moxerif avait à sa solde. La bataille fut si acharnée que chacun avait assez à faire; mais le seigneur roi, qui était un des meilleurs chevaliers du monde, chevauchait brochant de l'éperon çà et là, et tout cavalier qu'il pouvait atteindre était à l'instant abattu; si bien que toutes ses armes en furent brisées, à l'exception de sa masse d'armes avec laquelle il faisait de si beaux coups que nul n'osait tenir devant lui. Enfin, par la faveur de Dieu, et grâce à ses prouesses et à celles de ses troupes, il remporta la victoire. Le moxerif prit la fuite et s'enferma dans le château avec vingt de ses parents, et tous les autres furent tués.

Le roi fit lever le champ à son monde et alla mettre le siége devant le château dans lequel le moxerif était entré; et cependant arriva tout le reste de la flotte du seigneur roi. Et quand le moxerif vit ces forces si considérables du roi, il lui envoya des messagers pour demander grâce et merci, le priant de permettre que lui, avec ses vingt parents, leurs femmes et leurs enfants, se retirât en Barbarie, n'emportant avec eux que leurs vêtements et des vivres jusqu'au lieu de leur destination, et à ces conditions, il lui remettrait le château de Mahon et la ville de Ciutadella.

Le seigneur roi voyant que, sans autre opposition, il pouvait ainsi se rendre maître de l'île entière, lui octroya sa demande, et le moxerif lui remit le château de Mahon et la ville de Ciutadella, ainsi que tous les autres lieux de l'île, et lui livra tous les trésors qu'il possédait. Le roi lui donna une nef qu'il nolisa de Génois entrés par hasard au port de Mahon pour aller charger du sel à Yviça, et à bord de cette nef il plaça le moxerif avec environ cent personnes, tant hommes que femmes ou enfants. Le seigneur roi paya la nef et y fit mettre des provisions suffisantes. La nef s'éloigna du port si mal à propos qu'elle fut assaillie par la tempête et alla échouer en Barbarie, de manière qu'il n'en échappa pas un seul. Vous voyez par là, quand notre Seigneur Dieu veut détruire une nation, avec quelle facilité il le fait; gardons-nous donc tous de sa colère, et souvenons-nous comment la roue de la fortune tourna contre le moxerif et sa race, qui étaient seigneurs de cette île depuis plus de mille ans[1].

Quand le seigneur roi eut renvoyé le moxerif et son lignage hors de l'île, il se rendit à Ciutadella, et fit prendre toutes les femmes et les enfants dans toute l'île, ainsi que les hommes qui restaient encore vivants, et ils étaient en fort petit nombre, car tous étaient morts dans la bataille. Et quand tous les hommes, femmes et enfants eurent été pris dans toute l'île, on trouva que le nombre s'en élevait à quarante mille; et il les fit livrer à En Raimond Calbet, un des notables hommes de Lérida, lui confiant en chef le soin de les faire vendre, et lui adjoignant des officiers placés sous ses ordres à cet effet. Une grande partie furent envoyés à Majorque, puis en Sicile, en Catalogne et ailleurs; et, dans chaque lieu, les personnes et les effets furent vendus publiquement à l'encan. Après cela, le seigneur roi ordonna de construire, au port de Mahon, une ville entourée de bonnes murailles. Il plaça comme son chargé de pouvoir dans toute l'île En Pierre de Lebia, notable citoyen de Valence, et lui donna tout pouvoir de distribuer l'île aux Catalans qui viendraient la peupler, en lui recommandant de la peupler de braves gens; et En Pierre de Lebia le fit ainsi. Et assurément l'île de Minorque est aujourd'hui peuplée de si bonnes gens catalans qu'aucun lieu ne saurait être mieux h celui-là.

Le seigneur roi ayant ordonné se dans toute l'île, prescrit de la peuple gné pour chef et capitaine En Pierre homme sage et avisé, il s'en vint à où on célébra sa bienvenue par de be Il visita toute l'île de Majorque avec et En Galeran d'Anglesola, et autre hommes qui l'accompagnaient; puis de Majorque et envoya toute la fl l'amiral en Catalogne, et lui-même, av galères, se dirigea vers Yviça qu'il v siter. Là on lui fit beaucoup de fêtes meura quatre jours, puis retourna e gne, prit terre à Salou, et de Salou s Barcelonne, où il retrouva l'amiral était débarqué avec toute la flotte.

L'amiral prit congé du roi et ret Sicile. Dans ce voyage il éprouva tempête, dans le golfe de Lyon, que t galères furent dispersées; et les un poussées jusque sur la côte de Barba tres sur celle de la principauté, et l'a cette fois, en grand danger; mais, a de Dieu, qui en tant de lieux lui av aide, il parvint sain et sauf à Trapar de jours après, il recouvra toutes ses

Quand toutes furent réunies à Tra transporta à Messine où il retrouva le roi et tout son monde qui lui fit gra Il désarma à Messine et suivit la cou car le seigneur roi de Sicile ne faisait l'amiral n'en fût informé. Ils véc grande joie et en grand déduit, visit la cour toute la Calabre et la princi Tarente, et tous les lieux dépendant d cipauté. Je cesserai pour un instant parler du seigneur roi de Sicile et je re seigneur roi d'Aragon.

CHAPITRE CLXXIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse envoya se à Tarascon pour traiter de la paix avec le roi Cl ment la paix s'y fit, ainsi que le seigneur roi voulait, au très grand honneur du seigneur roi comment le seigneur roi En Alphonse tomba abcès

Le roi revenu à Barcelonne, où on belles et honorables fêtes, alla visiter royaume. Quand il fut en Aragon il don Alphonse de Castille et don Ferdi

(1) Les Sarrazins ne s'emparèrent de l'Espagne qu'en 712.

et leur donna beaucoup du sien. Il les
sur un bon pied, poussant la guerre
leur oncle, et gagnant tous les jours du
. Il alla ainsi visitant toutes les fron-
et tous les jours lui arrivaient en toute
s envoyés du pape, du roi de France et
d'Angleterre, pour traiter de la paix avec
était le roi d'Angleterre qui pressait
ces négociations, parce qu'il désirait
année suivante, le mariage entre sa fille
oi d'Aragon se consommât, et il poussait
ses de toutes ses forces; et il faut avouer
une vérité, qu'autant en faisait le roi
s, pour se conformer à ce qu'il avait
.

ant firent le roi Charles et le roi d'An-
e que le pape envoya à Tarascon, en
ce, un cardinal avec le roi Charles, pour
de la paix à conclure avec le roi d'A-
Arrivés à Tarascon, ils dépêchèrent des
ers au roi d'Aragon pour l'engager à
r un fondé de pouvoir qui traitât de la
edit seigneur roi vint à Barcelonne pour
er d'ordonner les préparatifs de ce traité;
t son arrivée, il convoqua ses cortès, et
à chacun de se rendre à un jour dési-
Barcelonne; et ainsi qu'il commanda
t-il accompli.

cortès étant réunies et assemblées au
lu roi, il leur exposa : comment le roi
et le cardinal étaient arrivés à Taras-
omment ils le requéraient d'y envoyer
dés de pouvoir qui négociassent la paix
x; comment lui ne voulait rien faire
conseil de ses barons, chevaliers, ci-
et hommes des villes, qui devaient exa-
de quels messagers on aurait à faire
et quels pouvoirs on leur conférerait;
insi, tout ce qui serait stipulé par les
s, le roi et tout le monde pussent le te-
r bon et valable.

t de se séparer, on convint que les en-
eraient au nombre de douze, savoir:
ches-hommes, quatre chevaliers, deux
-ès-lois, deux citoyens et deux hommes
es. On régla le nombre de compagnons
yers que chacun devait emmener, et
nna que tout fût fait ainsi qu'il avait
té, et cela se fit ainsi. Quarante per-
entre riches-hommes, chevaliers, ci-
t hommes des villes, furent chargées de
diriger le tout. Il fut ordonné de plus que nul ne partît de Barcelonne que les envoyés ne fussent allés à Tarascon et n'en fussent revenus, afin qu'on ne pût savoir ce qu'ils auraient fait; et cela fut octroyé. Le tout ainsi octroyé, ces quarante personnes se réunissaient deux fois le jour à la maison des frères prêcheurs, et examinaient et décidaient ce qui devait se faire; et chaque jour, ce qu'ils avaient décidé ils le présentaient au seigneur roi, et lui il y corrigeait ce qu'il croyait pouvoir être amélioré, en seigneur bon et sage qu'il était, et dont la volonté n'était inspirée que par l'esprit de vraie charité, par la justice et par toutes les autres vertus. Les envoyés furent élus, et on ordonna de quelle manière ils devaient s'y rendre pour le plus grand honneur du roi et de ses royaumes, et on leur donna copie des articles et des pouvoirs nécessaires. Et quand ils furent élégamment équipés, on leur donna un majordome tel qu'il convenait à une telle ambassade.

Ils partirent de Barcelonne; et certainement, entre leurs chevaux de main, leurs propres montures et celles de leurs compagnons et de leurs écuyers, et les chevaux qui conduisaient les équipages, il y avait bien cent chevaux. Et tous les envoyés étaient des hommes notables, bons et sages; et ils allèrent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent à Tarascon. Le seigneur roi était resté à Barcelonne avec toute sa cour; et si jamais on vit nulle part jeux et soulas sous toutes les formes, joutes et tournois, tir au mât, exercices d'armes, parades, danses de chevaliers, de citoyens, d'hommes des villes et de tous les métiers de la cité, qui multipliaient toutes les sortes de jeux et s'abandonnaient à toutes les joies, ce fut bien là surtout qu'il fallait le voir. Chacun ne songeait qu'à se divertir, et à se déduire, et à faire ce qui pouvait être agréable à Dieu et au seigneur roi.

Lorsque les messagers arrivèrent à Tarascon ils furent très bien accueillis par le roi Charles, par le cardinal et par les ambassadeurs qui s'y trouvaient déjà de la part du roi de France; mais surtout par les quatre messagers qu'y avait envoyés le roi d'Angleterre. Ceux qui seront curieux de savoir les noms des divers envoyés, ce que le cardinal leur dit de la part du Saint-Père, ce qu'ils lui répondirent, enfin tout ce qui fut fait depuis le commence-

ment jusqu'au jour du départ, peuvent consulter le récit qu'en a écrit En Galeran de Vilanova, sous le titre de *Gesta*, et il y trouvera tout rangé par ordre[1]. Qu'il lise en particulier ce que répondit, entre autres, En Aymon de Castell-Auli, qui était l'un des envoyés du seigneur roi d'Aragon. Si vous me demandez pourquoi je cite plus particulièrement En Aymon de Castell-Auli qu'aucun des autres, je vous dirai que c'est parce qu'il répondit plus lièrement et d'une manière plus chevaleresque qu'aucun autre; et s'il y eut aucun bien de fait, ce bien se fit à cause des paroles qu'il prononça.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à leurs conférences; elles durèrent longtemps[2]. A la fin, ils prirent leur congé, et partirent avec ce qu'ils avaient fait, et trouvèrent le seigneur roi à Barcelonne. Là, en présence de toute la cour plénière réunie, ils rendirent compte du résultat de leur mission, tellement que le seigneur roi et son conseil en furent très satisfaits; si bien que la paix avait été arrangée aussi honorablement et aussi avantageusement que le voulaient le roi et ses gens, et aussi au grand honneur du seigneur roi de Sicile. Ainsi, de là à peu de jours devait se consommer le mariage de l'infante, fille du roi d'Angleterre, avec le seigneur roi d'Aragon; mais Notre Seigneur vrai Dieu voulut que les choses allassent d'une manière différente de ce qui avait été résolu à Tarascon. Chacun est bien convaincu que Notre Seigneur vrai Dieu est toute vraie droiture et toute vraie vérité, aussi nul homme ne peut-il et ne sait-il pénétrer ses secrets; et là où en leur faible entendement les hommes s'imaginent que, des choses voulues par Dieu va sortir un grand mal, il en sort un grand bien. Aussi personne ne doit-il s'inquiéter de rien de ce qu'il plaît à Dieu de faire. Il faut donc que, chaque chose qui arrive nous la prenions en bien et en confort, et que nous louions et remerciions Dieu de tout ce qu'il nous donne.

Ainsi, au moment des plus grandes fêtes, de la plus vive allégresse, des plus joyeux déduits de Barcelonne, il vint en plaisi de tout changer en tristesse; car le sei En Alphonse tomba malade d'un abc déclara au haut de la cuisse. Il ne l pour cela de tirer au mât et de se n exercices d'armes; car il était l'un ardents qui fût à tous les genres d'e et même il ne fit aucun cas de cet abc la fièvre s'y mêla-t-elle et le tourme dant dix jours si violemment que t homme en serait mort.

(1) Je n'ai pas retrouvé cette relation à Barcelonne, où les archives d'Aragon sont rangées dans l'ordre le plus admirable et confiées au savant Bofarull, dont le zèle et la complaisance égalent les lumières.

(2) Voyez Rymer, *Fœdera*, à l'année 1291, p. 745, t. II, de la nouvelle édition.

CHAPITRE CLXXIV.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Arago cette vie, des suites d'un abcès qu'il eut au haut c

Sentant son mal s'aggraver, il fit sc ment avec le plus grand soin, tel q pourrait mieux faire aucun autre roi fit lire une première et une seconde foi couta avec attention. Il laissa le roy seigneur roi En Jacques de Sicile, son son corps à l'ordre des frères mineurs celonne; il se confessa plusieurs fois ses péchés avec vive contrition, reç Sauveur et fut oint de l'extrême-onctio avoir reçu tous les sacrements de l Eglise, il prit congé de tous, se fit d croix et l'adora très dévotement en ri des larmes abondantes; il croisa ses appuyant la croix sur sa poitrine, yeux au ciel et dit : « Entre tes mains Seigneur Jésus-Christ, je recomman âme. » Il fit le signe de la croix, se b même et son peuple et son royaume, e nant la croix embrassée et disant beau saintes oraisons, il trépassa de cette

(1) Peu d'heures avant sa mort, dit Bofarull (t. Alphonse donna deux codicilles (Archives d'Arag du règne d'Alphonse), dans lesquels il ratifiait l fait le 2 mars 1287, par lequel, conformément aux ordonnées par son père, il appelait à la couron son frère Jacques, roi de Sicile, et à celle de Sicil Frédéric. Il déclara en même temps ses amours Douce, fille de Bernard de Caldès, citoyen de Barce recommanda instamment à son successeur, elle posthume qu'elle portait dans son sein pour qu'il l norablement; et voulut, comme raconte aussi Ram son corps fût enterré dans l'église des frères m Barcelonne.

otre Seigneur Jésus-Christ douze cent e-vingt-onze, le dix-huitième jour de

jamais on vit en une cité une grande dou- ce fut bien le jour où l'on perdit un si eigneur. Ainsi qu'il l'avait ordonné, il fut en grande procession, à l'église des frères urs, et là il fut enterré. Dieu veuille, dans nté, avoir son âme! Nous ne pouvons r qu'il ne soit avec Dieu dans son saint lis, car il a quitté ce monde parfaitement e, n'ayant jamais approché d'aucune e; son désir était de se présenter vierge à pouse, et ainsi ne se soucia-t-il jamais ne autre femme[1].

CHAPITRE CLXXV.

t le comte d'Ampurias et autres riches-hommes fu- choisis pour aller en Sicile, afin de ramener en Cata- le seigneur roi En Jacques de Sicile; et comment me la reine sa mère, et l'infant En Frédéric son frère rent comme gouverneurs et chefs de la Sicile et de la re.

and le corps fut inhumé, on fit lecture tament; ensuite on arma quatre galères. mte d'Ampurias, avec d'autres riches- es, chevaliers et citoyens, furent choisis ller en Sicile et en ramener le seigneur acques; et aussitôt, en effet, le comte s et les autres personnes désignées ar rent pour aller en Sicile et en ra- r l eigneur roi En Jacques, qui devait eig r et roi d'Aragon, de Catalogne et ya e de Valence.

nte ant, les barons, les riches-hommes, s hommes des villes, ordonnèrent que t E Pierre serait chargé du gouverne- de ces royaumes, avec le secours d'un l lui fut donné, jusqu'à ce que le sei- r En Jacques fût arrivé en Catalogne; eur infant En Pierre régit et gouverna ne avec autant de sagesse qu'aurait e le prince le plus expérimenté.

nte d'Ampurias et ses compagnons de

position du codicille d'Alphonse, en faveur de sa donna Douce de Caldès, et de l'enfant posthume ait dans son sein, sont un peu en contradiction ificat de pureté immaculée que Muntaner donne à ; mais Muntaner veut absolument pour ses amis, les gnes, le plus haut trône dans ce monde et la meilleure paradis dans l'autre.

voyage étant embarqués, ils allèrent si rapidement, tantôt par un vent, tantôt par un autre, tantôt à voiles, tantôt à rames, qu'en peu de temps ils prirent terre à Trapani. Là ils apprirent que madame la reine, le seigneur roi En Jacques et le seigneur infant En Frédéric étaient à Messine. Pendant leur voyage à Messine, ils ne levèrent point bannière; ils allèrent à la douane, et sortirent sans pousser un seul *laus Domino;* et quand ils furent en présence de madame la reine, du seigneur roi et du seigneur infant, le comte annonça en pleurant la mort du seigneur roi En Alphonse. Et si jamais il y eut deuil et pleurs, ce fut bien à ce moment. Que vous dirai-je? deux jours entiers dura ce grand deuil.

Après ces deux jours, le comte pria madame la reine et le seigneur roi de convoquer le conseil général, et aussitôt le seigneur roi fit proclamer un conseil général; et tous se réunirent à Sainte-Marie-la-Nouvelle

Là, en présence de tous, le comte fit proclamer le testament du seigneur roi En Pierre, dans lequel était cette clause : que si le seigneur roi En Alphonse mourait sans enfants, le royaume d'Aragon devait retourner au roi En Jacques avec la Catalogne et le royaume de Valence, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Il fit ensuite proclamer le testament du seigneur roi En Alphonse, qui léguait aussi tous ses royaumes au seigneur roi En Jacques son frère, roi de Sicile. Et quand lecture eût été faite des deux testaments, le comte et les autres envoyés requirent le seigneur roi qu'il eût pour bon de se préparer à partir pour la Catalogne, afin de prendre possession de ses royaumes. Le seigneur roi répondit : qu'il était prêt à partir, mais qu'il voulait avant tout régler de quelle manière l'île de Sicile et la Calabre, et le reste du pays auraient à se gouverner après son départ, et puis qu'il se mettrait en route sans retard. Cette réponse plut à tous. Aussitôt le seigneur roi donna ordre à l'amiral de faire armer trente galères; et sans délai l'amiral dressa le pavillon d'enrôlement, et fit appareiller les trente galères et les fit mettre en ordre de départ. Le seigneur roi envoya ensuite en Calabre et dans toutes les autres parties de son territoire, ordre à tous les riches-hommes, chevaliers, syndics des cités et des villes, de se rendre aussitôt auprès de lui à Messine.

Quand ils furent réunis à Messine, il les ha-

rangua et leur dit beaucoup de belles choses; il leur ordonna de garder et recevoir madame la reine pour gouvernante et pour dame, et de regarder également pour chef et seigneur l'infant En Frédéric à l'égal d'un autre lui-même, et de faire tout ce qu'il désirerait et prescrirait comme ils le feraient pour sa propre personne.

Tous le promirent incontinent, et il les signa et les bénit, et prit congé d'eux. Chacun en pleurant lui baisa les mains et les pieds. Ils allèrent ensuite baiser les mains de l'infant En Frédéric, après quoi ils prirent congé d'eux et retournèrent en Calabre et dans les autres lieux, en faisant éclater leurs regrets du départ du seigneur roi. Tous éprouvaient toutefois une vive joie de l'accroissement de puissance qui lui était survenu, et aussi d'avoir un aussi bon chef que celui qu'il leur avait laissé, c'est à savoir le seigneur infant En Frédéric son frère.

CHAPITRE CLXXVI.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon s'embarqua à Trapani pour passer en Catalogne et débarqua à Barcelonne, où il fit célébrer des messes pour l'âme du roi En Alphonse son frère, et à Sainte-Croix pour l'âme du seigneur roi En Pierre son père, et comment il fut couronné à Saragosse, et promit aide à don Alphonse de Castille.

Tout cela terminé, le seigneur roi prit congé de toute la communauté de Messine en général, et leur fit les mêmes recommandations qu'il avait faites à ceux de Calabre. De là il alla à Palerme, où il avait également convoqué tous ses barons de Sicile, les chevaliers et les syndics des cités et des villes. Et quand tous furent réunis, il leur dit beaucoup de belles choses, comme il avait fait aux autres, et leur fit les mêmes commandements. Après quoi il prit congé de tous et alla à Trapani.

Cependant l'amiral était arrivé avec les galères. Madame la reine, le seigneur infant En Frédéric, et tous les barons de Sicile, s'y trouvèrent aussi. Là le seigneur roi En Jacques prit congé de madame la reine sa mère, qui lui donna sa bénédiction; il prit ensuite congé du seigneur infant En Frédéric et l'embrassa plus de dix fois, car il l'aimait très affectueusement, et cela par plusieurs raisons : d'abord parce qu'il était son frère de père et de mère, ensuite parce que le seigneur roi son père le lui avait recommandé, et enfin parce qu'il l'avait élevé lui-m
que l'infant En Frédéric lui avait touj
obéissant comme un bon frère doit l'
vers son aîné; aussi le portait-il toujour
tueusement en son cœur, et le laissa-t-il
neur et seigneur dans tout le royaume.
enfin congé de tout le monde et s'en
sous la garde de Dieu[1], emmenant av
comte d'Ampurias, les autres ambassa
l'amiral, qui ne se séparaient pas de lui.
rent en mer, et Dieu leur accorda un ve
rable, si bien qu'en peu de jours ils ar
en Catalogne, et, avec la grâce de Dieu
barquèrent à Barcelonne. Ce fut bien
grande grâce de Dieu qui fut octroyé
peuples, d'obtenir pour roi et seigneu
seigneur que le roi En Jacques; et ce jo
paix et la bienveillance vinrent hal
royaume et toutes les terres du seigr
d'Aragon. Et comme il avait été tout g
et tout fortuné pour ses peuples de Sici
fut-il fortuné et plein de toutes bonne
pour le royaume d'Aragon, toute la C
et le royaume de Valence, et pour tou
tres lieux qui lui appartenaient.

Aussitôt que le seigneur roi En Jac
Sicile eut débarqué à Barcelonne, si d
fêtes lui furent faites, il n'est pas besoin
le dire. Toutefois, avant que les fêtes c
çassent, il fit réunir tout le monde au
mineurs, et là il paya son tribut de pl
messes, de services religieux et d'offra
le corps du seigneur roi En Alphonse, s
Cela dura quatre jours, après quoi la fê
mença, et si complète qu'on eût dit que
en était ébranlée; et cette fête dura quin
et la fête passée il partit de Barcelonne
alla par Lérida à Saragosse; et dans
lieu on lui faisait de grandes fêtes

Mais à sa sortie de Barcelonne, le
lieu qu'il visita fut Sainte-Croix, et là i
aussi ses devoirs pieux au corps de so
puis il continua son chemin, comme je
déjà dit, vers Saragosse. Là on lui fit l
plus belle sans comparaison qui y fût

(1) Avant son départ, il fit, le 15 juillet 1291 à M
presence de plusieurs des grands du pays, un testa
lequel, à défaut d'enfant mâle de sa descendance,
à la succession des deux couronnes d'Aragon et
partagées suivant l'ordre de primogéniture, les de
ses frères, Frédéric et Pierre (Bofarull, t. II, p. 251)

t il y prit la couronne sous d'heureux
s.
s la fête du couronnement, il eut une en-
avec don Alphonse de Castille qui vint le
i Aragon, et le seigneur roi lui donna
nt du sien. Et don Alphonse le conjura
t de sa grâce et de sa merci de ne pas
onner, puisqu'il était assez malheureux
oir perdu le seigneur roi En Alphonse;
e roi eût vécu seulement deux ans de
tenait pour certain qu'il l'aurait fait sei-
le toute la Castille, et maintenant, si le
Jacques ne le secourait pas, il regardait
ire comme perdue.
igneur roi le réconforta, et lui dit de te-
r certain qu'il ne l'abandonnerait pas et
i donnerait tous les secours qu'il pour-
i donner. Don Alphonse en ressentit
ip de joie et fut très satisfait du roi, et il
a en Castille, à Séron et autres lieux de
ndance.

CHAPITRE CLXXVII.

le seigneur roi En Jacques d'Aragon vint à Valence, la couronne du royaume; comment des envoyés du Sanche de Castille vinrent le trouver, pour lui de- d'établir la paix entre lui et le roi de Castille et ses

eigneur roi d'Aragon parcourut ensuite
Aragon et vint à Valence, où on lui fit
e grandes fêtes; et il y reçut la couronne
oyaume.
lis qu'il allait ainsi visitant ses terres, il
va de la part du roi don Sanche de Cas-
n cousin-germain, de notables messa-
t ils saluèrent très affectueusement ledit
r roi d'Aragon de la part du roi don
, son cousin-germain, qui lui faisait dire:
vait grande joie de son arrivée, et le
comme son cher cousin pour lequel il
aucoup d'affection, de faire la paix avec
l'assurant que lui de son côté était dis-
le soutenir contre tous les hommes du
Il ajoutait: que le roi En Alphonse lui
it la guerre et l'avait mis en danger de
ses royaumes et avait voulu les donner à
eux, qui ne lui appartenaient pas d'aussi
e lui; qu'il en avait été fort émerveillé,
ant pas avoir failli à aucun devoir en-
; et qu'il le priait donc de ne pas conti-
gir envers lui comme l'avait fait le roi
En Alphonse son frère, mais de considérer les puissants liens de devoir réciproque qui existaient entre eux.

Le roi répondit très courtoisement aux envoyés, en seigneur qui a été et qui est encore[1] des plus courtois et des mieux élevés en toutes choses que jamais fût aucun seigneur. Il leur dit qu'ils étaient les bienvenus, et ajouta que le roi don Sanche ne devait pas s'étonner de ce qu'avait fait le roi En Alphonse. « Le roi En Alphonse a agi en cela en bon fils qui voulait venger le grand manque de foi commis par le roi don Sanche envers le seigneur roi notre père, et je vous dis que nous aussi nous avons partagé à cet égard toutes les idées de notre frère; mais puisque le roi don Sanche demande la paix il nous plaît de la lui accorder. » Et les messagers répondirent: « Oui, seigneur, cela est vrai; et nous ajouterons une chose de la part du roi don Sanche: c'est qu'il offre à vous faire amende, à votre estimation, de tout ce en quoi il peut avoir failli envers le seigneur roi votre père; et cette amende, seigneur, sera telle que vous la fixerez vous-même; et il est prêt à vous donner cités, châteaux, villes et tous autres lieux, et à vous faire toute réparation honorable que vous déclarerez qu'il doit vous en faire. »

Le seigneur roi répondit: « Que, puisqu'il parlait si bien, il se tenait pour satisfait; qu'il ne voulait de lui cités, châteaux ni autres lieux; que, grâces à Dieu, il avait tant et de si bons royaumes, qu'il n'avait faute de ce que possédait un autre; qu'il lui suffisait d'apprendre qu'il se repentait de sa conduite envers le seigneur roi son père; mais qu'il exigeait de lui qu'il donnât une part dans la terre de Castille aux infants ses neveux, savoir, à don Alphonse et à don Ferdinand, car pour rien au monde il ne les laisserait sans protection. »

Les messagers lui dirent qu'ils allaient partir avec ces paroles. Et ainsi ils s'en retournèrent vers le roi de Castille, et lui racontèrent tout ce que leur avait dit le seigneur roi d'Aragon, et lui dirent la grande bonté et la sagesse qui était en lui. Le roi de Castille en fut très satisfait et

(1) Jacques, surnommé le Juste, mourut à Barcelonne à l'âge de 66 ans, le 2 novembre 1327 (Bofarull, t. II, p. 257), deux ans après l'année où Muntaner commença cette chronique, terminée par le récit des obsèques de Jacques et du couronnement de son successeur.

leur ordonna de retourner auprès du seigneur roi d'Aragon, et de lui dire qu'il était prêt à faire en toutes choses ce qu'il ordonnnerait. Que vous dirai-je? les messagers allèrent tant de fois de l'un à l'autre, que la paix fut convenue entre les deux parties. Don Alphonse et don Ferdinand, désiraient eux-mêmes avoir la paix avec leur oncle le roi don Sanche, et ils se tinrent pour satisfaits du don qu'avait stipulé en leur faveur le seigneur roi d'Aragon de la part du roi de Castille, sous la condition qu'ils renonceraient à leur prétention à la couronne. Sur ces bases on tomba d'accord. Une entrevue du seigneur roi d'Aragon et du roi de Castille fut décidée, et chacun d'eux s'efforça de se montrer à ce rendez-vous avec le plus grand éclat possible.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon fut arrivé à Calatayud avec une nombreuse suite de riches-hommes, de prélats, de chevaliers et de citoyens, apprenant que le roi de Castille était à Soria et qu'il y avait amené avec lui madame la reine, et qu'il s'y trouvait aussi l'infant don Jean, frère du roi don Sanche, et beaucoup d'autres riches-hommes, il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée de la reine à Soria que, par courtoisie et pour faire honneur à la reine, il voulut aller à Soria avant qu'ils vinssent à Calatayud. Le roi de Castille, en apprenant que le roi d'Aragon s'approchait, alla au-devant de lui l'espace de plus de quatre lieues; et là le roi d'Aragon fut accueilli très honorablement, ainsi que toute sa suite; et tout le temps qu'ils furent à Soria, on n'y fit que fêtes et réjouissances. Quand les fêtes furent terminées, le seigneur roi d'Aragon voulut s'en retourner, et pria le roi et la reine de Castille de venir avec lui à Calatayud, et ils répondirent qu'ils le feraient bien volontiers. Et ainsi tous s'en vinrent ensemble à Calatayud où, depuis le moment de leur entrée en Aragon jusqu'au jour de leur départ et leur retour en Castille, le seigneur roi d'Aragon fit pourvoir à l'entretien du roi de Castille, de la reine et de toutes les personnes de leur suite. Et je puis vous dire comme chose certaine, que toutes provisions et autres choses qu'on a ou qu'on puisse nommer, de tout cela le seigneur roi d'Aragon en faisait des parts si abondantes qu'il y en avait plus qu'on n'en pouvait consommer. Aussi voyait-on sur les places publiques donner deux deniers de pain pour un denier; et pour six deniers on avait autant de chevreau, de cochon, de ton, d'avoine, de poisson frais ou sal n'en eût eu partout ailleurs pour deux vous eussiez trouvé toutes les places c de valets de pied qui les revendaient, sorte que les Castillans, les Galliciens gens en grand nombre qui étaient là s' veillaient. Un jour, le roi mangeait ch de Castille, avec le roi et la reine, et main ils allaient manger chez lui; si chaque jour la fête était si belle que c'é veille de le voir.

Que vous dirai-je? ils restèrent do ensemble à Calatayud, et pendant ce t paix fut conclue et signée entre eux. aussi paix faite entre le roi de Castille veux; il leur donna en Castille tant qu'ils s'en tinrent pour satisfaits; et il cièrent, comme ils devaient bien le fai d'Aragon; car, si ce n'eût été de lui, raient très certainement rien eu.

Après avoir séjourné pendant treiz Calatayud en grande concorde, bonn amitié, ils partirent, et le seigneur roi accompagna le roi et la reine de Castil ce qu'ils fussent hors de l'Aragon. Et, je vous l'ai déjà dit, le seigneur roi d'A fournir à l'entretien de tous jusqu'à fussent au-delà de ses frontières; et pen dant tout ce temps, on ne put s'aperc seule fois que les rations diminuassen allaient au contraire s'augmentant et rant de jour en jour.

Quand ils furent aux limites des det mes, ils prirent mutuellement congé l'autre avec bonne amitié et concorde la grâce de Dieu qui avait tout condu et la reine de Castille s'en retournèrent et satisfaits de la paix qu'ils avaient f le seigneur roi d'Aragon, et aussi de avait été conclue avec leurs neveux, don Sanche avait eu grand' peur qu'ils levassent tout son royaume, ce qui se tainement arrivé si le roi d'Aragon l'e mais le seigneur roi d'Aragon préféra entre eux tous la paix et l'affection, à liens intimes qui existaient entre eux avec lui.

Je vais cesser de vous entretenir Castille, et vous parlerai du seigneur r gon et de Sicile.

CHAPITRE CLXXVIII.

le seigneur roi En Jacques d'Aragon et de Sicile tout son royaume en paix, et comment il apaisa les qui s'élevaient dans les cités et dans les villes, et ement celles qui existaient à Tortose entre les is, les Carbons et les Puix.

l les deux rois se furent séparés et eu- congé l'un de l'autre, le roi d'Aragon visiter toutes ses terres, joyeux et sa- edressant et réparant tout. Il eut ainsi le temps établi la paix et la concorde t le royaume; et depuis qu'il a pris la e d'Aragon, de Catalogne et de Valence, n maintenu et maintient sa terre en paix e, que, de nuit comme de jour, chacun r en tous lieux les épaules chargées , sans rencontrer personne qui lui fasse e. Il mit également la paix et la con- tre tous ses barons, qui de tous temps abitués à se guerroyer. Il étouffa aussi s factions, de manière qu'il ne pût exis- ne division factieuse dans les villes et . A Tortose, qui est une bonne cité, il isté de tout temps de grandes inimitiés partis des Garridels, des Carbons et des in de pouvoir les contenir et les châtier, ngea avec En Guillaume de Moncade, édait le tiers de Tortose, et lui donna ose en échange; il fit de même pour ce sédait le Temple. Et quand toute la sienne, il maîtrisa de telle manière les , qui de gré, qui de force, que c'est au- i l'une des cités les plus calmes et faciles r de toute la Catalogne; et il fit ainsi ucoup d'autres endroits.

sse le seigneur roi d'Aragon, qui s'en redressant ses royaumes, et je vais rler du tournoi que donna l'amiral En e Loria à Calatayud, au moment où rois s'y trouvaient réunis; car ce tour- é une des choses les plus merveilleuses it jamais vues en aucun temps.

CHAPITRE CLXXIX.

l'amiral En Roger de Loria tint un tournoi à Ca- et comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon elle et le roi de Castille y assistèrent, ce qui fut un grand honneur.

vérité que, pendant que les rois étaient yud, comme vous l'avez vu, les Cas- tillans demandèrent: « Quel est donc cet amiral du roi d'Aragon à qui Dieu a accordé tant d'honneurs? » On le leur montra; et ils en furent tellement émerveillés que, partout où il allait, il était suivi de cent ou deux cents chevaliers ou autres gens, comme un autre serait suivi de deux ou trois personnes; si bien qu'ils ne pouvaient se rassasier de le voir.

L'amiral, pour faire honneur au roi et à la reine de Castille, fit publier qu'il donnerait un tournoi à Calatayud, et fit établir les lices pour la joute. Au bout du champ il avait fait construire un château en bois, d'où il devait sortir à l'approche d'un chevalier. Le premier jour où le tournoi eut lieu, il voulut être seul à tenir la lice pendant toute la journée contre tout homme qui voudrait jouter. Là se trouvèrent le seigneur roi d'Aragon, le roi de Castille, don Jean, fils de l'infant don Manuel, don Diego de Biscaye, et autres barons de toutes les terres et royaumes du pays de Castille, des riches-hommes d'Aragon, de Catalogne et du royaume de Valence, et même de Gascogne, et bien d'autres personnes qui s'y étaient rendues pour voir les joutes, et particulièrement pour voir ce que ferait l'amiral; car tout le monde en parlait.

Toute la plaine de Calatayud, dans laquelle la lice du tournoi était dressée, était tellement remplie qu'on avait peine à s'y tenir; et si l'on ne s'était alors trouvé en hiver, il aurait été impossible d'y rester. Au moment de la joute il y eut un peu de pluie.

Lorsque les rois et tout le monde fut en place, arriva un chevalier chercheur d'aventures, très bien équipé, faisant bonne contenance et prêt à entrer en lice. Aussitôt que les gardes du château de bois l'aperçurent, ils sonnèrent de la trompette; et aussitôt l'amiral sortit du château, richement et élégamment équipé et paraissant bien un chevalier de haut parage. Et si quelqu'un me demande: « Quel était donc ce chevalier chercheur d'aventures? » je répondrai que c'était En Béranger Augustin d'Anguera, de la cité de Murcie, chevalier vaillant, audacieux, et l'un des plus beaux chevaliers d'Espagne. Il était de la suite du roi de Castille, grand, fier et bien pris dans sa taille. Il faut dire aussi que l'amiral était un des meilleurs chevaucheurs et un des plus beaux cavaliers du monde.

Que vous dirai-je? Les fidèles[1] apportèrent deux lances très grosses, qu'ils présentèrent à En Béranger d'Anguera, pour qu'il choisît celle qu'il voulait, et ils remirent l'autre à l'amiral. Puis les fidèles se placèrent au milieu de la barrière[2] et donnèrent le signal qu'on laissât aller. Les adversaires s'élancèrent pour aller à la rencontre l'un de l'autre. Et à voir venir ces deux chevaliers on pouvait bien dire que c'étaient des chevaliers de grande valeur ; car jamais chevaliers ne se présentèrent mieux à leur avantage ni plus fièrement.

En Béranger Augustin d'Anguera férit l'amiral sur le canton de devant de l'écu, et sa lance en vola en éclats. De son côté, l'amiral férit sur son heaume et lui porta un tel coup sur la visière, que le heaume lui vola de la tête à la distance de plus de deux longueurs de lance, et sa lance fut brisée en cent morceaux ; et en frappant sur la visière du heaume, l'amiral l'avait fait entrer si avant sur la face d'En Béranger Augustin d'Anguera, qu'il lui enfonça le nez de telle sorte que jamais il ne put depuis reprendre sa place naturelle ; et le sang lui découlait avec une telle force, du milieu de la face et des narines, que tout le monde le crut mort. Toutefois il se tint si chevaleureusement, que malgré le coup terrible qu'il avait reçu, il ne s'effraya de rien. Les deux rois, qui l'aimaient beaucoup, accoururent à lui, et craignirent de le trouver mort, en le voyant ainsi couvert de sang et le nez rompu et écrasé, et lui demandèrent comment il se sentait. Et il leur répondit qu'il se trouvait fort bien et n'avait aucun mal. Ils firent ramasser son heaume jeté à terre, et ordonnèrent de cesser le tournoi, ne voulant pas qu'il en fût rien de plus, de crainte qu'il n'en résultât quelque rixe.

L'amiral, au son de ses trompettes et nacaires retourna, armé comme il était, à son hôtel, suivi de toute la foule, aussi bien des Castillans que des autres qui disaient : qu'il méritait bien l'honneur dont Dieu l'avait comblé en tant de lieux, et qu'il était un des bons chevaliers du monde. Et l'honneur lui en reste, et sa bonne renommée est connue par toute la terre de Castille. Je cesse ici de vous parler de l'amiral, et reviens aux affaires du seigneur roi d'Aragon et de Sicile.

(1) Chevaliers choisis pour cet office, qui demandait une impartiale justice.

(2) Les combattants étaient séparés par une barrière garnie d'une tenture de toile, et faisaient leurs evolutions l'un en dedans, l'autre en dehors.

CHAPITRE CLXXX.

Comment l'amiral En Roger de Loria retourna en Sicile et passa en Calabre avec le seigneur infant En Frédéric; et comment ils gouvernèrent le pays avec justice et vérité.

Le roi d'Aragon ayant mis bon ordre aux affaires de Castille et de toutes ses terres, ordonna à l'amiral de retourner en Sicile, et de se tenir auprès de l'infant En Frédéric. Il voulut qu'ils eussent toujours cinquante galères appareillées, de telle sorte qu'il n'y eût plus qu'à y faire monter les équipages au cas où cela serait nécessaire, et qu'il allât avec le seigneur infant visiter toute la Calabre et autres parties du royaume ; et qu'ils gouvernassent tout le pays en vérité et en justice. Ainsi comme le seigneur roi l'avait ordonné, ainsi fut-il exécuté.

L'amiral se rendit dans le royaume de Valence, et y visita toutes ses villes et châteaux ; puis de Valence il s'en vint par mer à Barcelonne avec toutes les galères qu'il lui plut d'emmener de Valence à Barcelonne ; puis il prit congé du roi, s'embarqua et alla en Sicile. Il passa par Majorque et Minorque, et courut toutes les côtes de Barbarie, prenant nefs et lins, et saccageant les villes et habitations des Sarrazins ; et, avec grand butin et grande joie, il s'en revint en Sicile. Il trouva à Palerme madame la reine et le seigneur infant En Frédéric, qui le reçurent avec les plus vives démonstrations de plaisir.

Il leur remit les lettres du seigneur roi ; et quand ils eurent appris par ces lettres la paix que le seigneur roi avait faite avec le roi de Castille, tous les habitants de Sicile et du royaume en furent remplis de joie.

L'amiral alla avec le seigneur infant En Frédéric visiter toute l'île de Sicile ; puis ils passèrent en Calabre et en firent autant. Pendant leur séjour en Calabre, arrivèrent des messagers qui leur annoncèrent que Charles Martel, fils du roi Charles[1], était trépassé

(1) Charles Martel, roi de Hongrie, était le fils aîné du Charles II de Naples et de Marie de Hongrie, fille d'Etienne A la mort de Ladislas son frère, en 1290, Marie, sœur de dislas, qui avait épousé Charles II de Naples, obtint du p que son fils aîné serait couronné roi de Hongrie. Cha

et il en fut fait grand deuil par tous lui voulaient du bien ; car c'était un seigneur. Charles Martel laissa un fils qui est encore roi de Hongrie, et une née madame Clémence, qui depuis fut France. Le seigneur infant En Fré- ussitôt part au seigneur roi d'Aragon : de Charles Martel.

rai de vous parler du seigneur infant ie, du seigneur roi d'Aragon et de la arles Martel, et je viens à vous par- Charles.

CHAPITRE CLXXXI.

roi Charles voulut faire la paix avec la maison et comment, à ce sujet, le Saint-Père envoya, ec le roi Charles, un cardinal au roi de France, faire la paix avec la maison d'Aragon ; comment r Charles n'y voulut pas consentir, à moins que s ne lui fit donation du comté d'Anjou.

le roi Charles sut la mort de son ut fort affligé ; et il devait l'être, car et vaillant; mais, en bon chrétien , il se dit en son cœur, que Dieu ne it de telles infortunes que parce qu'il ue la guerre subsistât encore entre aison d'Aragon ; aussi songea-t-il à our que de toute manière la paix pût ec le seigneur roi d'Aragon. Il alla ouver le pape, et lui dit qu'il le priait, e ou d'autre, d'établir finalement la la sainte Église, la maison de France e part, et la maison d'Aragon de l'au- ant que, quant à lui, il ferait tout ce rait faire pour y parvenir.

lui répondit : qu'il parlait bien et sa- ue, si on pensait au pouvoir que pos- rs le roi d'Aragon, on verrait qu'il en effet tout le monde : d'abord il e l'Espagne à ses ordres ; puis le roi re agirait aussi, s'il voulait, à son plai- ie tout le Languedoc ; et qu'ainsi il était de faire définitivement la paix. Le onc venir messire Boniface de Sala- et lui ordonna de travailler à la né-

gociation de ladite paix. Celui-ci répondit qu'il le ferait volontiers, et qu'il espérait, avec le secours de Dieu, amener la chose à bonne fin.

Si bien que le pape, en même temps que le roi Charles et messire Boniface allaient en France, envoya avec eux un cardinal au roi de France, lui conseillant et le priant de faire la paix avec la maison d'Aragon, conjointement avec le roi Charles, ajoutant que la sainte Église était disposée à faire de son côté tout ce qui leur conviendrait.

Le roi Charles, messire Boniface et le cardinal prirent congé du pape et allèrent vers le roi de France, et ils le trouvèrent à Paris, et auprès de lui son frère monseigneur Charles, qui se faisait appeler roi d'Aragon.

Quand ils eurent parlé au roi de France et à monseigneur Charles, le roi de France leur dit : que la paix lui serait fort agréable, et qu'il y mettrait du sien autant qu'il serait en lui. Mais monseigneur Charles répondit le contraire, disant, que pour rien au monde il ne renoncerait au royaume d'Aragon ; de sorte qu'il y eut grande contestation à ce sujet entre le roi Charles et lui. Enfin ils convinrent avec le roi de France, qui y mit beaucoup de bienveillance que le roi Charles lui donnerait tout le comté d'Anjou qu'il possédait en France, et qui est un noble et bon comté ; et chacun peut bien le croire, puisque le roi Charles son père, fils du roi de France, l'avait reçu en héritage. Monseigneur Charles lui abandonna à son tour le droit qu'il possédait sur la couronne d'Aragon, et qu'il avait reçu en don du pape Martin, et le roi Charles fut autorisé à en faire à sa volonté. Et la chose s'accomplit et se fit ainsi. Et c'était là ce qui s'opposait à la paix plus que qui que ce fût au monde. Que personne ne s'avise donc de dire que la paix avec le roi d'Aragon ne coûta que fort peu au roi Charles, comme vous pourrez l'entendre dire par la suite ; elle lui coûta au contraire ledit comté d'Anjou, qui est une fort belle possession.

Tout ceci ainsi réglé, le roi Charles, le cardinal et messire Boniface, munis des pleins pouvoirs du roi de France et de monseigneur Charles son frère, s'en vinrent en Provence ; et de Provence ils envoyèrent messire Boniface en Catalogne au seigneur roi d'Aragon pour lui rendre compte de tout. Que vous dirai-je? Messire Boniface fit tant d'allées et de venues

e Clémence, fille de l'empereur Rodolphe. Il ne de l'Italie, où il mourut (à Naples), en 1295, à s Martel laissa trois enfants : Charles-Robert ou mence, qui épousa Louis-le-Hutin, roi de France, ariée à Jean II, dauphin de Viennois.

des uns aux autres, qu'il en vint à conclusion de sa négociation, et que les conditions de paix furent acceptées par chacune des parties. Telle fut en somme la manière dont se négocia cette paix, car si je voulais en donner tous les détails, cela seul ferait un plus gros livre que n'est le mien. Ainsi donc la paix fut faite aux conditions suivantes : le pape devait révoquer la sentence rendue par le pape Martin contre le seigneur roi d'Aragon, et l'absoudre, lui et tous ceux qui lui prêtaient et lui avaient prêté leur aide de quelque manière que ce fût, de toute mort d'homme et de tout pillage fait sur l'ennemi, dans les termes les plus favorables qu'on pourrait l'entendre.

D'autre part, monseigneur Charles de France, et le roi Charles pour lui, renonça à la donation qui lui avait été faite du royaume d'Aragon ; et d'autre part enfin il consentait qu'il y eût paix et concorde dudit seigneur roi d'Aragon avec le roi de France et ses alliés, avec la sainte Église romaine et avec le roi Charles.

De plus, comme le roi Charles donnait sa fille aînée, nommée Blanche, en mariage au seigneur roi d'Aragon, le seigneur roi d'Aragon renonçait au royaume de Sicile, sous la condition que le pape lui donnait en échange la Sardaigne et la Corse. Et il n'était point tenu de remettre la Sicile au roi Charles, ni à la sainte Église; mais il devait l'abandonner; et la sainte Église si elle voulait, ou le roi Charles, pouvaient s'en emparer[1]; quant à lui il n'était tenu à rien autre chose. D'autre part il rendait au roi Charles ses fils qu'il retenait prisonniers, aussi bien que les autres otages.

Ainsi les envoyés vinrent trouver le roi d'Aragon avec ces conditions de paix, en disant qu'ils rempliraient ces conditions avec lui, et que lui aurait aussi à faire ce qui est rapporté ci-dessus, et qu'il s'en consultât avec les siens ; que quant à eux, ils ne pouvaient rien faire autre chose[2].

Là-dessus le seigneur roi d'Aragon fit convoquer ses cortès à Barcelonne. Pendant qu'on était ainsi réuni en parlement, le roi don Sanche de Castille mourut de maladie[3], et laissa trois fils : le premier, don Ferdinand, qui eut le royaume de Castille; l'autre, don Pè l'autre, don Philippe. Il laissa aussi u Et quand le roi d'Aragon apprit la mor de Castille, il en fut fort affligé et lui un service funéraire, ainsi qu'il était devoir de le faire.

(1) Muntaner appuie sur cette forme d'abandon pour préparer une excuse de la prise de possession de la Sicile par Frédéric.

(2) Cette paix fut conclue le 20 juin 1295.

(3) Don Sanche mourut le 25 avril 1295 à Tolede

CHAPITRE CLXXXII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon co paix conclue entre lui et le roi Charles et la France; du mariage qui eut lieu entre ledit se Jacques d'Aragon et madame Blanche, fille du ro et comment le fils aîné du roi Charles et le fils de Majorque renoncèrent à la royauté et entrè l'ordre de monseigneur saint François.

Les cortès étant réunies, le seigneur conseil avec ses barons, prélats, che citoyens et hommes des villes, et enfin fut conclue de la manière que vous l'a entendu. Les envoyés retournèrent ve Charles et vers le cardinal, qu'ils trou Montpellier, et ils signèrent toutes le tions de cette paix; après quoi tous en avec l'infante madame Blanche qu' menèrent très honorablement escorté vinrent à Perpignan. Pendant qu'ils ar à Perpignan, le seigneur roi d'Arago l'infant En Pierre et un grand nombre nobles chevetains de Catalogne et d'A se rendirent à Gironne. Alors le seign envoya le noble En Béranger de Sar trésorier et conseiller, à Perpignan, av pouvoir de signer de nouveau ces dif conditions de paix aussi bien que le mar pour voir avant tout la jeune fille.

Quand ledit noble fut arrivé à Perpi fut fort bien accueilli par le roi Charles seigneur roi de Majorque et par toutes le personnes. Et dès qu'il eut vu la jeune fill tint pour très satisfait, si bien qu'il sig sitôt, au nom du seigneur roi d'Aragon, e et le mariage. Dès que le seigneur roi d' en eut été informé, il revint à Gironne, a avec lui les fils du roi Charles et les otages. Arrivé à Gironne, le seigneur compagnie des trois fils du roi et des otages, et escorté de toute sa chevaler tout ce qu'il y avait de dames et dem de rang en Catalogne, s'en vint à Figu

De l'autre côté, le roi Charles, la jeu le cardinal et tout le monde s'en vinre ralade; et lui et toute sa suite allèrent

éralade et Cabanes, au monastère de
eliu. Là le seigneur roi d'Aragon envoya
Charles ses enfants et tous les otages,
gneur infant En Pierre les accompagna
ce qu'ils fussent auprès de leur père. Et
s il y eut joie dans le monde, elle éclа-
ut dans cette première entrevue entre
harles et ses fils ; et les barons de Pro-
t de France en firent éclater tout au-
recouvrant leurs fils, qui étaient égale-
a otage ; mais de toutes les joies, la joie
vive fut celle que fit éclater madame
e en revoyant ses frères, et eux en re-
leur sœur.

vous dirai-je? Il se trouvait telle mul-
le monde de part et d'autre à Péralade,
ses, au monastère de Saint-Féliu, à Fi-
, à Vila-Bertrand, à Alfar, à Vila-Tenim,
eguer, à Castellon d'Ampurias et à Vila-
ue toute la campagne en était remplie.
l'Aragon fit distribuer ration complète
es choses à tout individu, aussi bien
r que particulier, et il y eut grand sou-
rand déduit entre ces rois. Le seigneur
agon alla visiter le roi Charles et l'in-
femme, et il lui posa sur la tête la cou-
a plus belle et la plus riche qui ait ja-
né tête de reine; dès ce moment on
reine d'Aragon. Que vous dirai-je?
ux furent magnifiques qu'ils se donnè-
uns aux autres. Il fut arrêté, avec la
e Dieu, qu'ils entendraient la messe au
ère de Vila-Bertrand[1], et que les noces
nt célébrées. Là le seigneur roi fit éle-
salle en bois, la plus belle salle qui eût
té faite de bois. Le monastère est par lui-
n noble et beau et bon lieu. Et comme
été ordonné, tout fut accompli. Tous se
audit monastère de Vila-Bertrand.
fut splendide et gaie, et par plusieurs
d'abord à cause de ce mariage qui se
à la bonne heure, car on peut bien
jamais ne se réunit ensemble un cou-
en assorti de mari et de femme. Quant
eur roi En Jacques d'Aragon, je puis
e que c'est bien le plus gracieux sei-
e plus courtois, le plus sage et le meil-
leur en faits d'armes qui fût jamais, et aussi un des meilleurs chrétiens du monde. Quant à madame la reine Blanche, c'était la plus belle dame, la plus sage et la plus chérie de Dieu et de ses peuples qui jamais possédât aucun royaume, et la meilleure chrétienne du monde; en elle était la fontaine de toutes grâces et de toutes bontés. Aussi Dieu leur accorda-t-il sa grâce ; car jamais ne furent mari et femme, de quelque rang qu'ils fussent, qui tant s'aimassent. Aussi peut-on bien vraiment l'appeler des noms que lui donnèrent les gens de Catalogne, d'Aragon et du royaume de Valence qui l'appelaient « La Sainte Reine, dame Blanche de Sainte Paix; » car, en effet, la sainte paix et toute bonne fortune vinrent par elle à toute la terre. Et comme vous l'apprendrez bientôt, il naquit d'elle un grand nombre de fils et de filles[1], qui tous furent et sont bons envers Dieu et envers le monde.

Les fêtes durèrent bien huit jours après le mariage accompli, pendant lesquels tous restèrent réunis; ensuite ils prirent mutuellement congé les uns des autres, et le roi Charles s'en retourna avec ses fils. Quand ils furent au col de Panissas, le seigneur roi de Majorque vint à leur rencontre, et ils entrèrent ensemble au Boulou, et du Boulou allèrent à Perpignan. Le seigneur roi de Majorque les y retint huit jours, pendant lesquels il s'établit une telle intimité entre monseigneur Louis, fils du roi Charles, et l'infant En Jacques, fils aîné du roi de Majorque, qu'ils se promirent, dit-on, de faire chacun ce que l'autre ferait, et qu'ils furent d'accord de renoncer tous les deux aux royaumes qui devaient leur échoir en partage, et d'entrer dans l'ordre de monseigneur saint François. Peu de temps après, monseigneur Louis, fils du roi Charles, se mit dans cet ordre. Il renonça à son héritage, devint évêque de Toulouse[2] contre son gré, et mourut à peu de temps de là, et fut canonisé par le pape à cause des nombreux miracles que Dieu opéra par lui, soit durant sa vie, soit après sa mort, et aujourd'hui on célèbre sa fête dans toute la chrétienté.

L'infant En Jacques, fils du roi de Majorque, qui était un excellent prince et l'aîné de sa fa-

ertrand était une dépendance du vicomté de Ro-
Catalogne; ce mariage y eut lieu le 29 octobre

(1) Cinq fils et cinq filles.

(2) Louis fut nommé en 1296 évêque de Toulouse, puis évêque de Pamiers, et mourut le 19 août 1297, à 33 ans. Le pape Jean XXII le canonisa par bulle de l'an 1317.

mille, et qui devait régner, se fit aussi frère mineur, et renonça à la couronne. Et quand il sera trépassé de cette vie, je crois bien qu'il sera lui aussi au nombre des saints du paradis; car il semble que plus on fait pour Dieu, plus on doit espérer d'en être récompensé, et qu'ainsi celui qui, pour se consacrer à Dieu, abandonne un royaume dans ce monde, doit avoir le royaume céleste en compensation, pourvu que sa vie ait été toujours continente, bonne et pure jusqu'à la fin, sans faire et dire que tout bien[1].

Je laisse là ces deux bons et dignes seigneurs frères mineurs, et reviens au roi Charles, qui prit congé du roi de Majorque et revint en son pays avec ses enfants, tous sains et saufs.

Le roi d'Aragon alla avec madame la reine à Gironne, puis de Gironne à Barcelonne, et parcourut tous ses royaumes. Et le glorieux accueil et les fêtes qu'on lui faisait dans tous les lieux où il passait, il n'est pas besoin que vous me le demandiez, car vous pouvez l'imaginer de vous-même, en songeant que, non-seulement le royaume avait recouvré la paix, mais aussi les sacrements de la sainte Église[2], comme messes et autres offices, ce dont toutes gens étaient fort désireux. Quelle joie et quel bonheur ne devaient-ils donc pas ressentir tous!

CHAPITRE CLXXXIII.

Comment madame la reine Blanche pourchassa du seigneur roi En Jacques d'Aragon, afin qu'il donnât des terres à l'infant En Pierre, et qu'il le mariât; et comment il prit pour femme madame Guillelmine de Moncade.

Tandis que le seigneur roi allait se déduisant et parcourant ses royaumes avec madame la reine, le seigneur infant En Pierre ne quittait point madame la reine, qui dit au seigneur roi: qu'il devrait chercher à honorer son frère l'infant et lui accorder de quoi tenir une maison digne de son rang, et qu'il devrait aussi lui chercher une femme telle qu'il lui convenait. Le seigneur roi obtempéra à ses prières et lui conféra un très noble héritage, et lui en mariage une des plus nobles dem qui fût en Espagne, parmi celles qui n' pas filles de roi. C'est à savoir madame mine de Moncade, fille de Gaston de Béa possédait de grandes richesses, et, seulen Catalogne, avait en bons châteaux, vi lieux, plus de trois cents chevaliers.

Les noces furent brillantes et belles; madame la reine, toute la Catalogne bonne partie de l'Aragon y assistèrent; et elles furent terminées, le seigneur roi av dame la reine d'un côté, et l'infant En avec madame Guillelmine de Moncade d tre, s'en allèrent se déduisant et parc tout le royaume

(1) Jacques, fils aîné du roi Jacques II, dit le Juste, et de Blanche de Naples, renonça à la couronne et à sa belle fiancée, Léonore de Castille, le 28 décembre 1319, avec l'approbation de son père, pour entrer dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et y mourut profès à Tarragone vers l'an 1333 (Bofarull, t. II, p. 254).

(2) L'interdit jeté sur lui et sur tout le royaume avait été levé

CHAPITRE CLXXXIV.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon en messagers en Sicile à En Raymond Alamany et à ragut pour qu'ils eussent à abandonner la Sicile; mênt les habitants s'emparèrent des châteaux lieux pour l'infant Frédéric.

Cependant le seigneur roi d'Aragon ses messagers en Sicile à En Raymond Ala qui était maître-justicier du royaume de et à En Vilaragut, qui était maître-ès-d et à tous les autres, pour qu'ils eussent à donner tous les châteaux, villes et autre de la Sicile et de la Calabre, et de toutes verses parties du royaume, en leur presc de bien se garder de faire remise d'aucun lieux à qui que ce fût; mais lorsqu'ils ab naient un château, ils devaient crier de porte du château, avec les clefs à la main a-t-il personne ici de la part du Saint-Pè veuille recevoir ce château pour ledit Sai et la sainte Eglise? » Ils devaient répéter jusqu'à trois fois en chaque lieu. Si dans l valle de ces trois criées, il ne paraissait pe qui voulût recevoir le lieu au nom de la Eglise, ils devaient en laisser les port vertes, et les clefs dans les serrures, et tirer.

Cela fut ainsi exécuté, et nul ne paru

(1) Pierre mourut le 30 août 1296 sans avoir eu d' Guillelmine de Moncade, qui était fille de ce Gaston VII qui donna en dot le vicomté de Béarn à sa fille lo lors de son mariage avec Roger Bernard de Foix. chronique en langue béarnaise que j'ai publiée dan tion

oir la remise au nom de la sainte
du Saint-Père[1]. Ils se retirèrent donc,
ore qu'ils partaient, les gens de l'en-
nparaient des châteaux et autres lieux
fant En Frédéric. Ainsi En Raymond
, En Vilaragut, et tous ceux qui étaient
: la Sicile au nom du roi d'Aragon, se
t, s'embarquèrent sur des nefs et ga-
vinrent trouver en Catalogne le sei-
i, qui les accueillit très bien, donna à
l'eux de bonnes indemnités pour ce
aient abandonné du leur en Sicile, et
oigna son contentement de la manière
ıvaient exécuté ses ordres.
e seigneur roi d'Aragon remplit toutes
tions de la paix, et il n'y faillit en rien,
la sainte Eglise et le pape se tinrent
satisfaits.
se le roi d'Aragon, pour vous parler
ıt En Frédéric et de l'amiral qui ne l'a-
quitté.

CHAPITRE CLXXXV.

le seigneur infant Frédéric prit possession du
de Sicile, et assigna un jour auquel tous devaient
ls à Palerme; et comment, avec une grande solen-
it la couronne dudit royaume.

e Jean de Procida et les autres mem-
:onseil du roi, barons, chevaliers, ci-
: bommes des villes de Sicile, apprirent
omment le seigneur roi les avait aban-
et ils engagèrent le seigneur infant En
à songer à s'emparer de tout le pays;
le Sicile et le royaume tout entier lui
té substitués d'après les termes du tes-
u seigneur roi En Pierre son père; et si
ur roi En Jacques l'avait abandonné,
t pu renoncer par là qu'au droit qu'il
t lui-même. « Mais quant au droit que
possédez par vous-même, seigneur, il
s lieu à y renoncer; et nous ne pensons
as que cette prise de possession par
sse lui déplaire. Il doit lui suffire d'a-
ompli ce qu'il s'était engagé à faire par
itions de la paix. »

ser cherche à premunir ici en ami le roi d'Aragon
accusation de mauvaise foi qui lui fut faite par le
r Charles II son beau-père, pour les avoir jouées dans
e.

Que vous dirai-je? il fut ainsi convenu par tous; et on trouva, en consultant les docteurs et les savants, qu'il pouvait justement s'emparer de ce que le seigneur roi son père lui avait laissé par substitution. Là-dessus, il envoya par toute la Sicile, la Calabre et par tous les lieux dépendants de ce royaume, et on prit possession, en son nom, des villes, châteaux, lieux et cités. Cependant un jour fut désigné auquel tous les chevetains, chevaliers, syndics des cités et des villes, devaient se réunir à Palerme; car il voulait se faire couronner roi, et recevoir leur serment à eux tous. Au jour désigné, tous furent réunis à Palerme, et il s'y trouva un très grand nombre de Catalans, d'Aragonais, de Latins, de Calabrois, et bien d'autres personnes des divers lieux des royaumes. Lorsque tous furent réunis au palais royal, c'est-à-dire à la salle verte de Palerme, l'amiral prit la parole et leur dit beaucoup de belles choses relatives aux circonstances dans lesquelles ils étaient engagés, et entre autres choses il leur dit: que, par trois raisons, leur nouveau seigneur était bien réellement ce troisième Frédéric annoncé par les prophéties, comme devant arriver un jour et devenir le maître de l'empire et de la plus grande partie du monde. Et les trois raisons étaient: qu'en premier lieu il était bien certain qu'il était le troisième fils qui fût né du roi En Pierre; en second lieu, il était le troisième des Frédéric qu'on ait vu gouverner la Sicile; et en troisième lieu qu'il serait le troisième Frédéric élu empereur d'Allemagne. Et ainsi donc on pouvait à bon droit l'appeler Frédéric III, roi de Sicile et de tout le royaume, car le royaume lui appartenait.

A l'instant tous se levèrent en s'écriant: « Dieu donne vie à notre seigneur le roi Frédéric III, seigneur de Sicile et de tout le royaume. » Aussitôt les barons se levèrent et lui prêtèrent serment et hommage. Puis tous les chevaliers, citoyens et hommes des villes en firent autant; après quoi, en grande solennité, ils se rendirent, selon l'usage, à la cathédrale de la ville de Palerme, et avec grande bénédiction il y reçut la couronne[1]. Ainsi, la couronne en tête, un globe dans la main droite et le sceptre dans la main gauche, et revêtu des habits royaux, il s'en alla, chevauchant depuis la

(1) Le 25 mars 1296.

grande église de Palerme jusqu'au palais, au milieu des jeux et des plus vives réjouissances qui aient jamais été faits à aucun couronnement de roi. Arrivés au palais, des tables furent dressées pour tous les assistants, et chacun y prit place. Que vous dirai-je? La fête dura quinze jours, pendant lesquels dans tout Palerme on ne fit que s'ébattre, danser, chanter et se livrer à tous les divertissements. Des tables étaient continuellement dressées au palais, et y mangeait qui voulait.

Lorsque les fêtes furent enfin terminées et que chacun fut retourné chez soi, le seigneur roi s'en alla visitant toute l'île de Sicile, puis en Calabre et dans tous les autres lieux. Madame la reine Constance et toutes les personnes de sa suite avaient eu l'absolution du pape[1]. Aussi tous les jours allait-elle entendre la messe, car le pape avait été tenu de donner cette absolution, d'après les conditions du traité de paix conclu par le roi d'Aragon avec lui. Par suite du même traité, madame la reine quitta la Sicile avec dix galères et alla faire un pèlerinage à Rome. Elle prit congé du roi de Sicile, le signa et lui donna sa bénédiction, ainsi que doit faire une bonne mère envers son fils. Quand elle fut arrivée à Rome, le pape lui fit rendre de grands honneurs et lui accorda tout ce qu'elle lui demanda. Elle resta dans cette ville, et chaque jour elle allait cherchant des indulgences, en femme qui était la meilleure chrétienne qu'on connût au monde. Messire Jean de Procida ne la quittait point, et elle resta à Rome à gagner des indulgences jusqu'à ce que le seigneur roi d'Aragon vînt à Rome voir le pape et traiter de la paix entre le roi Charles et le roi de Sicile son frère, comme vous le verrez par la suite. Et alors il emmena madame la reine Constance en s'en retournant en Catalogne. Et quand madame la reine Constance fut en Catalogne, elle fit beaucoup de bien pour l'âme du seigneur roi En Pierre son mari et pour la sienne; elle fonda de nombreux monastères et fit beaucoup d'autres bonnes choses. Et elle mourut à Barcelonne, léguant son corps, comme l'avait fait son fils le roi En Alphonse, à la maison des frères mineurs, et mourut revêtue de la robe des sœurs mineures. Et assurément chacun peut avoir f qu'elle repose avec Dieu dans sa gloire[1]. J cesse de vous entretenir du roi de Sicile et d madame la reine Constance, et je reviens a seigneur roi d'Aragon.

(1) Elle avait été comprise dans l'interdit jeté sur le roi Pierre d'Aragon son mari et sur ses Etats, et en fut relevée après le traité de paix conclu par son fils le roi Jacques.

CHAPITRE CLXXXVI.

Comment le seigneur roi d'Aragon rendit au roi de Majorq son oncle, les îles de Majorque, Minorque et Yviça, et a auprès du pape pour traiter de la paix entre son frère, roi Frédéric, et le roi Charles; et comment le roi de Ca fille defia le seigneur roi En Jacques d'Aragon.

Le seigneur roi d'Aragon, voyant qu'il éta en paix avec tout le monde, jugea à propos d rendre au roi de Majorque son oncle les îl de Majorque, Minorque et Yviça; puis, comm je vous l'ai déjà dit, le seigneur roi d'Arag alla une première fois voir le pape à Rom après la conclusion de la paix. Le pape et l cardinaux lui rendirent de grands honneur aussi bien que tous les Romains, et on lui re dit aussi beaucoup d'honneurs à Gênes et Pise; mais dans cette visite il ne put obtenir conclusion de la paix entre le roi Charles et roi de Sicile. Il retourna donc en Catalogn où il remmena madame la reine, ainsi que l'ai raconté.

A quelque temps de là le seigneur roi d'A ragon envoya des messages à l'amiral en Sici pour lui dire de se rendre en Catalogne, et l'a miral se rendit incontinent à son appel. Puis, pe de temps s'écoula avant que le seigneur roi d'A ragon ne partit de Catalogne avec une flot nombreuse, pour aller une seconde fois trouv le pape, afin de conclure définitivement la pai entre le roi Frédéric et le roi Charles. Dès q tout fut près, de Palamos où il s'embarqua envoya prier le roi de Majorque son oncle d se trouver à Collioure, car il désirait y ave une entrevue avec lui; et le seigneur roi d Majorque s'y rendit incontinent. Le seigne roi d'Aragon partit donc de Palamos avec ce cinq galères. Et pendant leur séjour à Colliou il eut une entrevue avec le roi de Majorque s oncle; et dans cette entrevue ils se firent gra accueil l'un à l'autre; et le seigneur roi d'Ar gon lui rendit l'île de Majorque, et celles Minorque et d'Yviça. Ils reconfirmèrent l

(1) La reine Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, r rut à Barcelonne en 1302.

t leur amitié, comme eussent pu faire un
t un fils, ce qui fit grand plaisir à tous
ui leur voulaient du bien; et le seigneur
ragon chargea les nobles En Raymond
et En Béranger de Sarria de lui remettre
n lieu et nom lesdites îles, ce qui fut fait
ompli.

seigneur roi partit, et il se donna beau-
de peine dans ce voyage sans pouvoir
ant jamais parvenir à effectuer la paix
le roi Charles son beau-père et le roi Fré-
on frère, et il retourna en Catalogne, où
prouvèrent un grand plaisir en voyant
ieu les leur ramenait sains et saufs, lui
ame la reine.

esserai de vous parler des affaires de Si-
reviendrai au roi Don Ferdinand de Cas-
il, mal avisé qu'il était, défia le seigneur
ragon; du reste, il ne s'écoula pas bien
mps avant que la paix fût conclue avec
Charles. Quelques personnes diront sans
: « Comment se fait-il donc qu'En Mun-
passe si sommairement sur ces faits? »
'était à moi qu'ils adressaient cette ques-
e leur dirais: qu'il est des demandes qui
itent pas de réponse [1].

CHAPITRE CLXXXVII.

Comment la guerre se ralluma entre le seigneur roi En Jacques d'Aragon et le roi Ferdinand de Castille; comment l'infant En Pierre entra en Castille avec grande puissance, et assiégea la ville de Léon; et comment le seigneur roi En Jacques résolut de pénétrer par le royaume de Murcie, tant par terre que par mer.

Quand le seigneur roi d'Aragon se représenta à l'esprit le défi que lui avait envoyé le roi de Castille, il en eut grand'honte et se dit qu'il lui était nécessaire de l'en faire repentir. Il ordonna donc au seigneur infant En Pierre de se tenir prêt à entrer en Castille avec mille chevaux armés et cinquante mille almogavares, et lui prescrivit de pénétrer en Castille par l'Aragon, tandis que lui y entrerait par le royaume de Murcie, aussi avec de très grandes forces. Que vous ferai-je plus long récit? Ainsi que le seigneur roi l'avait ordonné, ainsi s'accomplit-il. Le seigneur infant En Pierre entra en Castille avec mille chevaux armés, catalans et aragonais, et environ cinquante mille hommes de pied; et il pénétra dans la Castille à la distance de neuf journées, et assiégea la cité de Léon, et fit tirer sur la ville ses trébuchets.

Mais je laisse là l'infant En Pierre assiégeant la cité de Léon, qui est dans l'intérieur de la Castille, à la distance d'environ huit journées des frontières de l'Aragon; et je vais vous parler de nouveau du seigneur roi d'Aragon, qui pénétra dans le royaume de Murcie avec de grandes forces, et y entra à la fois par terre et par mer.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon prit de vive force la ville d'Alicante et le château, ainsi que bien d'autres châteaux et villes de Murcie, et la plus grande partie du royaume; et comment, ayant mis tout en état, il laissa pour son lieutenant le noble En Jacques Pierre, son frère.

La première place du royaume de Murcie devant laquelle il se présenta, fut Alicante. Il attaqua la ville et la prit, puis monta au château, qui est un des plus beaux châteaux du monde· et le seigneur roi l'attaqua avec tant d'ardeur, que lui-même de sa personne il escalada la montagne jusqu'en amont, suivi d'un grand

stauer n'aime pas à parler des faits qui sont peu glo-
er la maison d'Aragon, et de ce nombre est précisé-
laire dont il s'agit. Jacques d'Aragon alla aussi à Rome
, mais sur la citation du pape, et pour s'excuser de la
ution des clauses du traité relatives à la Sicile, et
ener son frère Frédéric, de gre ou de force, à une ré-
on moins de la Calabre. Le pape lui fit avoir en abon-
'or qu'il demandait et il alla trouver à Naples son
e Charles II; et après sommation faite à son frère, il
t à Charles II pour l'attaquer, à l'aide de Roger de
il avait fait revenir près de lui. Les talents de Roger
procurèrent de grands succès contre les Siciliens qui,
r fureur, firent trancher la tête au jeune Jean de Loria,
l'amiral, fait prisonnier par eux. C'est un de ces faits
tauer se garderait bien de dire. Après de nouveaux
s remportés en 1299 sur son frère, qu'on l'accusait
ulé échapper au moment où il pouvait le faire prison-
ques comprit que sa position était trop équivoque, entre
père que son devoir et ses promesses lui comman-
soutenir, et un frère dont ses intérêts lui faisaient
le succès, et, poursuivi par les reproches de tous, il
le saisir le premier prétexte venu pour retourner en
Frédéric fit depuis une courte paix avec Charles II
ant sa fille Eléonore au mois de mai 1312; mais
vie, soutenu par la haine portée aux Français par les
, il fut en guerre avec les Français de Naples, et finit
erver la Sicile à sa famille en abandonnant la Calabre

sous la menace de l'excommunication papale. (Villani, t. VIII, chap. 29.)

nombre de cavaliers qui avaient mis pied à terre, et arriva jusqu'à la porte du château. A peu de distance de la porte se trouvait un pan de muraille qui avait été abattu et jeté en dedans ; c'est par là qu'ils envahirent le château par force d'armes. Et soyez bien certain que le seigneur roi de sa personne y aurait été le premier, si ce n'eût été d'un bon et expert chevalier de Catalogne nommé En Béranger de Puixmolto, qui tira le seigneur roi et lui dit : « Ah! seigneur! qu'est-ce à dire? Laissez-nous entrer les premiers. » Le seigneur roi ne l'écouta seulement pas et se porta en avant; mais ledit En Béranger de Puixmolto fit un grand saut en avant, et un autre chevalier le suivit. Là, ceux de dedans se présentèrent pour se défendre ; et très certainement ces deux chevaliers y seraient morts, si ce n'eût été que le seigneur roi de sa personne, l'épée en main, l'écu embrassé, sauta aussi dedans, et il fut le troisième qui y entra. Et quand le seigneur roi fut sauté dedans, En Béranger de Puixmolto et l'autre chevalier qui virent le roi si près d'eux redoublèrent d'efforts. Le seigneur roi se couvrit de son écu, et un chevalier de l'intérieur, qui était compagnon d'En Nicolas Péris, l'alcade du château, et était un homme grand et fort, lança contre le roi l'épieu ferré de chasse qu'il tenait en main, et férit un tel coup dans le premier canton de l'écu, qu'il pénétra dedans de plus d'une demi-palme. Le seigneur roi marcha sur lui en avant ; et comme il était jeune, ardent, vigoureux, il lui porta un tel coup de son épée sur le milieu du crâne, que l'armet de mailles dont il avait la tête couverte ne lui servit de rien, et qu'il le pourfendit jusqu'aux dents. Il arrache ensuite son épée de la tête de cet homme, et va en férir un autre, et d'un tel coup qu'il en fit voler à terre le bras avec tous les muscles. Que vous dirai-je? Le seigneur roi en dépêcha assez de sa main sur la place, et pendant ce temps les troupes arrivaient et pénétraient par le portail.

En Béranger de Puixmolto ne quittait point le seigneur roi, et faisait aussi de si beaux faits d'armes que c'était merveille. Que vous dirai-je? Accompagné d'un grand nombre de chevaliers qui étaient entrés après le seigneur roi, il alla à la porte où était En Nicolas Péris, l'alcade, qui, l'épée dans la main droite et les clefs dans la main gauche, se défendit très bien ; mais peu lui valut, et il fut mis en pièces.

Quand tout le château fut pris, le se roi défendit que l'alcade fût enterré dan metière, mais il le déclara traître, et on fi son corps aux chiens. Ainsi, seigneurs, qui lirez mon livre, gardez-vous, si vou vez, d'avoir à garder aucun château pour gneur ; car celui qui s'est chargé de la d'un château pour un seigneur doit avoi mièrement à cœur de conserver ce châ son seigneur, et secondement de pou sortir à son honneur et à celui de son li Et ce n'est pas cela qui est aujourd'hui à tous ceux, et en grand nombre, qui re la garde d'un château ; mais la première à laquelle ils songent est de faire leur et ils se disent ainsi : « Je reçois tant garde de ce château; et avec tant je tro un écuyer qui me le gardera ; il me reste tant par an. » Ceux qui calculent ainsi ca follement ; car il y a bien des exemples d chevaliers et d'autres braves qui y sont après s'y être ruinés, et que leur seig cependant flétris du nom de traîtres. Par ple ce chevalier, alcade d'Alicante, nom Nicolas Péris, y périt en le défendant, t vie fut en lui et tant que vécurent ce étaient avec lui ; mais comme il n'y te autant de troupes qu'il devait y tenir, le roi de Castille lui payait la solde, et q employait pas ce qu'il recevait chaque du roi de Castille, pour chacun de ces fut flétri du nom de traître. Je vous dis que c'est un des postes les plus danger monde de tenir un château pour un sei en quelque profonde paix qu'on soit; jour ou une nuit, voici que vous arri chose qu'on n'aurait jamais pu prévoir.

Ledit seigneur roi prit donc ce châ en confia la garde à En Béranger de Puix en quoi il eut grandement raison, car il bien mérité. Il descendit ensuite dans l et En Raymond Sacomana, En Jacques ger et En Saverdun, qui étaient des p d'Alicante, et tous les autres, prêtèrent s et hommage au seigneur roi de lui li ville d'en-bas; car quand ils virent que teau avait été pris, ils comprirent bie ne pouvaient plus l'empêcher d'entrer ville ; et certes, si le château n'eût pas jamais ils ne se seraient rendus au seign Aussi Dieu et le roi de Castille et tout le

arent pour excusés; et quand le roi
e le sut, il les déclara bons et loyaux,
ı au contraire Nicolas Péris traître,
l'avait fait le seigneur roi d'Aragon,
endant contre lui cette sentence de
avait agi en seigneur juste et valeu-

ıvoir pris ses dispositions pour la dé-
licante, le seigneur roi alla à Elx, et
et la battit avec ses trébuchets. Et
ɹu'il y tenait son siége, il s'empara de
'allée d'Elda, de Novelo, de Nompot,
Petrer et de la Mola. Il eut aussi Cri-
dont le raïs[1] vint à lui et se fit son
son vassal. Il prit Favanella, Callosa
ımar. Que vous dirai-je? Il tint si
ı son siége à Elx qu'il parvint à s'en
ıître, et elle se rendit à lui. Puis il
d'Oriola et du château, que lui rendit
: Ruys de Saint-Sabria, qui en était
orsqu'il eut vu que la ville d'Oriola
due. Et il fut bien inspiré de lui livrer
ı sans combat et sans frais; car c'est
ıs forts et royaux châteaux d'Espagne.
ez bien par là que ce chevalier fit un
e de bonté et de courtoisie, en ren-
ı un tel château au seigneur roi.
ıussi le château de Montaigu, les cités
:, de Carthagène, de Lorca et de Mo-
en d'autres lieux. Il est vrai que la
ıde partie appartenaient et devaient
r audit seigneur roi à juste titre, selon
l'avez déjà pu apprendre en lisant la
de Murcie.
le seigneur roi fut maître de la cité de
de la plus grande partie du royaume,
ı le pays en bon état de défense, et y
ır son lieutenant le noble En Jacques
n frère, en lui donnant une bonne et
ne chevalerie.

CHAPITRE CLXXXIX.

ı seigneur roi En Jacques d'Aragon apprit que
ı Pierre, son frère, était mort à Léon, ainsi qu'En
d'Anglesola; et comment ils revinrent en Aragon,
déployées.

le seigneur roi fut de retour au royau-
ılence, il reçut la nouvelle que son

ındant, mot arabe.

frère, l'infant En Pierre, était mort de maladie au siége de Léon, ainsi qu'En Raymond d'Anglesola. Le seigneur infant, durant sa maladie, avait mis aussi parfaitement ordre à sa conscience qu'il appartient à tout chrétien de le faire. Il avait reçu très dévotement tous les sacrements de la sainte Église, en chrétien pur et sans tache qu'il était; car il n'avait jamais connu de femme charnellement, à l'exception de madame Guillelmine de Moncade, sa femme. En quittant cette vie, il fit la plus belle fin que chrétien puisse faire, pria qu'on ne fît aucun deuil pour sa mort jusqu'à ce que l'armée fût de retour en Aragon avec sa dépouille mortelle, et demanda aussi qu'on inhumât à ses pieds En Raymond d'Anglesola, comme celui qui à la vie et à la mort lui avait fait si bonne compagnie.

L'ost leva le siége de Léon avec le corps du seigneur infant En Pierre et celui d'En Raymond d'Anglesola, et retourna en Aragon, enseignes déployées.

Quand ils furent arrivés en Aragon, le seigneur roi apprit ce qui s'était passé et fut fort affligé de la mort du seigneur infant, et il lui fit rendre les derniers honneurs, comme un bon frère doit faire à son cher et bon frère. L'infant fut bien regretté. Dieu, par sa bonté, veuille recevoir son âme, comme il doit recevoir celle de tout seigneur bon, juste et droiturier!

Je cesse de vous parler ici du seigneur roi d'Aragon, et retourne aux affaires de Sicile.

CHAPITRE CXC.

Comment deux chevaliers de Catane et messire Virgile de Naples rendirent la cité de Catane au duc Robert, fils aîné du roi Charles, que le seigneur roi En Jacques d'Aragon avait laissé à Catane lorsqu'il était allé une seconde fois vers le pape.

Lorsque le seigneur roi d'Aragon eut laissé le duc Robert à Catane[1], et fut venu une seconde fois d'Aragon pour s'entendre personnellement avec le pape, il se rendit à Naples et de là en Sicile. Mais il ne put parvenir à faire la paix entre le seigneur roi de Sicile son frère et le roi Charles son

(1) Muntaner passe sur tous ces événements aussi rapidement que sur des charbons ardents. Il se garde bien de raconter la guerre entre les deux frères, comme chose qui lui déplaît fort. Ce sont là de ces faits pour lesquels il répond aux questionneurs : « qu'il y a des questions qui ne méritent pas de réponse. »

beau-père. Le duc Robert, fils aîné du roi Charles, demeura en Sicile, dans la cité de Catane, car messire Virgile de Naples et deux chevaliers la lui avaient livrée. Paternò, Adernò, et autres lieux, s'étaient aussi rendus à lui.

La guerre était très animée en Sicile, car le duc y avait un grand nombre de chevaliers. Il y avait bien trois mille chevaux armés, tandis que le seigneur roi de Sicile n'avait pas plus de mille Catalans et Aragonais; et cependant les gens du seigneur roi de Sicile remportaient tous les jours quelques avantages sur eux.

CHAPITRE CXCI.

Comment trois barons vinrent de France, à la tête de trois cents chevaliers, en aide au roi Charles, et dans l'intention de venger la mort de leurs parents; et comment, voulant pourchasser la mort du comte Gallerano et de don Blasco d'Alagon, ils pourchassèrent leur propre mort.

Il arriva à cette époque que trois barons de France vinrent en Sicile en aide au roi Charles et pour venger la mort de leurs parents qui avaient péri dans la guerre de Sicile au temps du seigneur roi En Jacques. Ces trois barons amenaient avec eux trois cents chevaliers, tous d'élite et des meilleurs de France; et ils prirent le nom de Chevaliers de la Mort. Ils se rendirent à Catane avec le cœur résolu et la ferme volonté de se rencontrer bien décidément avec le noble En Guillaume Gallerano, comte de Catanzaro, et avec don Blasco d'Alagon, qui tenaient pour le seigneur roi de Sicile, et ils en firent le serment.

Lorsqu'ils furent à Catane, chacun les appelait les Chevaliers de la Mort. Que vous dirai-je? Ils furent informés un jour que le comte Gallerano et don Blasco se trouvaient en un château de Sicile nommé Gagliano [1]. Aussitôt les trois cents chevaliers, en très bel arroi, et suivis de bon nombre d'autres qui voulurent les accompagner, se portèrent sur Gagliano.

Le comte Gallerano et don Blasco étant prévenus que ces chevaliers étaient arrivés dans la plaine de Gagliano, reconnurent la troupe qu'ils avaient auprès d'eux, et trouvèrent qu'ils n'avaient pas plus de deux cents hommes à cheval et de trois cents hommes à pied. Ils résolurent toutefois d'aller avec décision leur livrer bataille. Dès l'aube du jour ils so de Gagliano en bataille rangée, tromp nacaires sonnant.

Les Chevaliers de la Mort, en les voy nir, reconnurent aussi leur monde, et s vèrent bien cinq cents hommes à chev gens de cœur, et un grand nombre de g pied, qui étaient de leurs terres. Aussi les deux osts se furent aperçues, les alm res du comte Gallerano et de don Bla crièrent : « Aiguisez vos fers! » Et au instant tous à la fois s'en vont frappan les fers des lances et des dards au mil pierres, et en font jaillir tant de feux monde en paraissait tout illuminé, et c naire semblait être d'autant plus éclata n'était qu'à la première pointe du jo Français, à cette vue, s'émerveillèrent demandèrent ce que cela voulait dire; chevaliers qui étaient parmi eux et s jadis trouvés avec les almogavares en dans divers faits d'armes, leur dirent tait la coutume des almogavares, et que, fois qu'ils entraient en bataille, ils aig ainsi leurs fers; si bien que le comte d ne, qui était un de ces comtes an France, s'écria : « Ah Dieu! qu'est- que cela? c'est avec de vrais diables q nous trouvons; car, qui aiguise ainsi l sa lance montre bien qu'il a le cœur se battre. Voilà donc que nous avon ce que nous venions chercher. » Là-d se signa, se recommanda à Dieu, et ils cèrent les uns sur les autres rangés en

Le comte Gallerano et don Blasco n rent former ni avant-garde ni arrière mais ramassant toute leur cavalerie su che, et tous les almogavares sur la d allèrent ainsi férir contre l'avant-gar mie, et avec une telle impétuosité de ch eût dit que le monde en croulait. La ba terrible. Les almogavares manœuvrèr pertement leurs dards que c'était vraie que ce qu'ils faisaient; car à peine avaie nétré entre les rangs ennemis, qu'ils av par terre plus de cent hommes des l en tuant le chevalier ou le cheval; puis i leurs bois de lances en tronçons et ève les chevaux, se faisant voie au mili avec la même aisance que s'ils se fus menés dans un jardin. Le comte Gal

[1] Près de Nicosia, dans le centre de la Sicile.

:o s'attaquèrent aux bannières des
de telle manière qu'ils les renversè-
s à terre. C'est alors que vous eussiez
ıux faits d'armes et de beaux coups
reçus. Jamais si peu de combattants
nt bataille si sanglante; et jusqu'à
e pouvait encore juger qui avait l'a-
i ce n'est que les bannières françaises
tes abattues, à l'exception de celle du
Brienne, qui avait lui-même relevé la
sque son porte-bannière eut été tué,
:onfiée à un autre chevalier.
les Catalans et les Aragonais virent
ançais tenaient si vigoureusement,
cri se fit entendre entre eux, et tous
la fois : « Aragon! Aragon! » Ce
chauffa tous d'une nouvelle ardeur;
ent cette fois si vigoureusement, que
hose la plus merveilleuse du monde.
ait plus que quatre-vingts Français,
t position sur un tertre. Là le comte
et don Blasco vinrent les attaquer.
dirai-je? Tous emportèrent avec eux
l'ils avaient apporté de France; car
t pris le nom de Chevaliers de la
ous reçurent la mort. Des trois cents
et de tous ceux qui les avaient ac-
s, il n'échappa que cinq hommes à
ardés, qui étaient de Catane, et qui les
compagnés pour leur servir de guides.
tous furent morts, la troupe du comte
et de don Blasco prit possession du
vous pouvez être assurés qu'ils y firent
ense butin que tous ceux qui avaient
: bataille en furent riches à toujours.
ıurent ceux des leurs qui leur man-
t trouvèrent qu'ils avaient perdu jus-
t-deux hommes à cheval, et trente-
nmes à pied; et ainsi, joyeux et satis-
sitôt qu'ils eurent levé le champ, ils
: à Gagliano. Entre Gagliano et Trai-
éposèrent leurs blessés et les firent
ıer.
:velle de cette rencontre parvint au
roi de Sicile, qui se trouvait à Nico
:n éprouva une vive joie, lui et tous
ui désiraient du bien.
rième jour après la bataille, le comte
et don Blasco allèrent reconnaître

au nord-est de Gagliano.

Paternò et Adernò, et prirent bon nombre de Français qui étaient venus de Catane dans les forêts pour se procurer du fourrage et du bois; et il s'y trouvait bien deux cents chevaliers français qui étaient venus à la garde de ces voitures d'équipages, et tous furent tués ou faits prisonniers.

Il y eut un grand deuil à Catane pour la perte des Chevaliers de la Mort. Le roi Charles et le pape éprouvèrent aussi une grande douleur en apprenant cette nouvelle, si bien que le pape dit : « Nous pensions avoir fini, et nous n'avons rien fait. Il paraît que celui-ci défendra aussi bien la Sicile que l'ont fait son père et son frère. Et tout jeune qu'il est, il montrera bien de quelle maison il est sorti; aussi je crois bien que, si la paix ne vient pas mettre fin à tout cela, nous n'avons à recevoir de ce côté que du dommage. »

CHAPITRE CXCII.

Comment le roi Charles envoya son fils, le prince de Tarente, en Sicile avec douze cents chevaux armés et cinquante galères; et comment il fut battu à Trapani par le seigneur roi En Frédéric de Sicile, fait prisonnier et renfermé au château de Cefalù.

Quand le roi Charles apprit cette nouvelle, il fit appareiller, à Naples, son fils le prince de Tarente, et lui donna douze cents chevaux armés, soit Français, soit Provençaux, soit Napolitains, tous gens de cœur. Il fit préparer cinquante galères, toutes ouvertes en poupe, et ces troupes s'y embarquèrent. Le roi Charles ordonna à son fils de se rendre à l'instant en droite ligne à la plage du cap Rolland, au château de Saint-Marco, à Castallo et à Francavilla; car il valait mieux débarquer en toute sûreté sur son propre territoire que de se présenter en ost à part dans tout autre endroit. Il ajouta que là il trouverait une nombreuse cavalerie du duc [1] qui se joindrait bientôt à lui, et qu'ils pourraient de plus retirer d'abondants rafraîchissements des lieux qui tenaient pour eux; et qu'enfin de là ils pourraient, en tout temps, marcher sur Catane par un pays qui tenait pour lui. Et assurément le roi Charles indiquait la droite voie, si on eût voulu le croire; mais Jeunesse s'accorde rarement avec Sagesse, et n'écoute que Volonté

[1] Robert, duc de Calabre, frère du prince de Tarente.

Le prince s'embarqua donc à Naples avec tout ce monde, prit congé du roi Charles son père, qui le bénit, le signa, et lui recommanda de bien faire, lui et tous ceux qui étaient avec lui. Tous lui baisèrent les mains, s'embarquèrent et firent voile pour Trapani.

Mais voyez comme ils se souvinrent de ce que le roi Charles leur avait dit! Tous dirent au prince: «Seigneur, prenons terre le plus loin que nous pourrons du duc; et puis nous marcherons, bannières déployées, vers Catane, mettant à feu et à sang tout ce qui s'offrira devant nous. Ce serait grande honte à vous de vous réunir sitôt au duc; car il paraîtrait que vous n'osez rien entreprendre par vous-même.»

Le prince prêta l'oreille à ces conseils, oubliant tout ce que le roi Charles lui avait recommandé, et il vint à Trapani. Au moment où les voiles passèrent devant le cap de Gallo, les vedettes les aperçurent faisant route vers Trapani, et en prévinrent aussitôt par un message le roi de Sicile qui était à Castro-Giovanni, situé au milieu de l'île, et d'où l'on peut se transporter rapidement çà ou là. Dès qu'il sut que le prince faisait route vers Trapani, il envoya ordre à ses barons, dans toute la Sicile, de se rendre à Calatafuni, où il se trouverait. Il l'envoya dire aussi à En Huguet d'Ampurias, qui était à Reggio en Calabre; et dès que chacun eut reçu le message, tous se disposèrent à se rendre auprès du roi.

Le prince avait un temps si favorable, qu'avant que le seigneur roi eût réuni tout son monde, il avait pris terre aux canaux de Trapani, entre cette ville et Mazzara. Il fit débarquer ses chevaux et tout son monde, marcha sur Trapani et l'attaqua. Mais il ne put rien y faire et y éprouva au contraire de grands dommages. Il quitta donc ce lieu et marcha sur Mazzara. Le seigneur roi avança à sa rencontre avec les troupes qu'il avait sous la main, et qui n'étaient composées en tout que de six cents chevaux armés et trois mille almogavares. Il y avait avec le roi: le comte Gallerano, don Blasco, don G. Raymond de Moncada, En Béranger d'Entença et autres bons et braves chevaliers.

Quand les deux osts furent en présence, elles se mirent chacune en ordre de bataille. Le comte Gallerano, don G. Raymond de Moncade et don Blasco formaient l'avan seigneur roi de Sicile. Les gens de placés à l'aile droite et la cavalerie à Aussitôt que les almogavares se vire férir, ils poussèrent leur cri: «Ai fers.» Et tous frappèrent en même leurs lances par terre et firent jaillir celles. On eût dit une grande illumi tous les gens de l'armée du prince vantèrent fort, quand ils en surent aussi bien que l'avaient fait les Chev Mort.

Cependant les deux avant-garde chèrent et se heurtèrent d'un man goureuse que ce fut merveille. D vant-garde du seigneur roi de Sicile le seigneur roi, qui était fort bien bien monté, bouillant, jeune, b homme d'armes, ne voulut pas att longtemps, et chevaucha tout droit la bannière du prince, et y férit av vigueur, et asséna de sa main un t lance sur le porte-bannière du pri bannière et homme, il culbuta tout à terre et en monceau. C'était là qu'il de beaux faits d'armes. Le prince lement jeune, grand, fier, ardent, vi un des bons chevaliers du monde; de que c'était merveille de voir ce que l roi et lui faisaient de leur personne. dirai-je? Le prince voulut relever sa et tout ce qu'il y avait de bons chev côté et de l'autre se réunirent dans Le seigneur roi ne voulait pas s'éloi mêlée, et luttait de toute sa puissanc la bannière du prince ne fût pas rele

Dans ce conflit, le seigneur roi e se rencontrèrent face à face, et se rent, et en eurent tous les deux gran fallait les voir tous deux combattr corps; car certes chacun d'eux po avoir bien trouvé son compagnon. tèrent de telle manière que chacun d l'autre tout ce qu'il portait d'armes. seigneur roi donna un tel coup de d'armes sur la tête du cheval du pr en resta tout étourdi et alla rouler Aussitôt que le prince fut tombé, u nommé En Martin Péris d'Aros, qu que c'était le prince, mit pied à terre le tuer. Et le seigneur roi s'écria: «M

e le tue point. » Mais don Blasco l'en-
t dit : « Tuez-le. » Et le seigneur roi
ore : « Qu'on ne le tue pas ! »
n que le seigneur roi voulut descendre
val, et Martin Péris d'Aros s'écria :
eur, ne démontez point ; je saurai bien
garder ; et on ne le tuera pas puisque
voulez ainsi. » On peut bien dire que ce
le roi fut comme un bon parrain pour
e ; car c'est par Dieu et par lui que vie
onservée. Dieu veuille qu'il lui en rende
écompense, bien qu'il soit juste que
ble soutienne sa cause !
ue le prince sut que c'était le sei-
oi avec lequel il avait eu si chaude af-
se rendit à lui. Le seigneur roi le re-
da audit Martin Péris d'Aros, et à son
Pierre d'Aros, et à En Garcia Ximenès
. Après cette recommandation faite,
arut le champ de bataille, la masse
en main, partout où la mêlée était
paisse. Et il fit de si beaux faits d'ar-
jour-là, qu'il donna à connaître à tous
ait bien le digne fils du bon roi En
et le petit-fils du bon roi En Jacques.
s dirai-je ? Aussi terrible allait-il à tra-
champ de bataille, abattant chevaliers
t rouler les chevaux, que se préci-
lion parmi les animaux. Quant aux
vares, je vous dirai le coup que fit un
eux, nommé Porcel, que j'ai eu en-
ns ma compagnie en Romanie. Avec
couteau à tailler les viandes, celui-là
n tel coup à un cavalier français que
ère et la jambe s'en allèrent ensemble,
nsuite l'arme s'enfonça bien d'une
lme dans le flanc du cheval. Pour les
e dards, je ne saurais vous les décrire.
tel coup de dard qui, en atteignant le
r par son écu, perçait l'écu et le che-
arni de ses armes d'outre en outre. En-
ictoire fut gagnée, et tous les gens du
urent étendus morts sur la terre ou faits
iers.
itôt après la victoire, le seigneur roi en-
Trapani, à Mazzara, à Calatafuni, à Cas-
are et à Alcamò, avec ordre que chacun
t du pain et du vin ; car il voulait rester
jour-là au champ, et que ses troupes
possession du champ, et que tout ce
que individu aurait gagné lui appartînt
en propre ; lui ne voulait pour sa part que le prince et les seigneurs bannerets qui avaient été faits prisonniers ; quant aux autres, ils devaient appartenir à ceux qui les avaient gagnés et pris.

Les rafraîchissements arrivèrent bientôt au champ en grande abondance, et tous mangèrent et burent à volonté. Le seigneur roi y fit aussi dresser ses tentes et y mangea avec ses riches-hommes. Là, sous une belle tente, il fit aussi déposer le prince ; on lui défit ses armes et on fit venir les médecins du seigneur roi, qui lui pansèrent une grande blessure de longue épée qu'il avait reçue au visage, ainsi que d'autres blessures ; on lui servit ensuite à manger d'une manière somptueuse, et le seigneur roi recommanda de le bien soigner. Ce jour-là, tous se reposèrent sur le champ de bataille sous les tentes, et les troupes levèrent le champ ; si bien qu'il n'y eut aucun homme qui n'eût gagné tant que sans fin. A la nuit le seigneur roi et toute l'armée, satisfaits et joyeux, entrèrent à Trapani avec le prince et les prisonniers ; et ils y demeurèrent quatre jours. Puis le seigneur roi ordonna de conduire le prince au château de Cefalù, de le garder et de le bien soigner. Quant aux riches-hommes prisonniers, il les fit répartir dans les divers châteaux et les recommanda à différents chevaliers. Ainsi qu'il avait commandé, ainsi fut-il exécuté.

Le prince fut conduit, à petites journées, à Cefalù ; et il eut une garde digne d'un tel seigneur. Tout cela réglé par le seigneur roi, les chevaliers retournèrent chacun à leur poste sur les frontières.

Je cesse de vous entretenir du seigneur roi, pour vous parler du duc et du roi Charles.

CHAPITRE CXCIII.

Comment le roi Charles et le Saint-Père firent dire au roi Philippe de France d'envoyer son frère messire Charles en Sicile, le pape voulant lui venir en aide avec le trésor de Saint-Pierre, ce qui fut accordé par le roi et les douze pairs de France.

Le duc ayant appris la grande défaite et l'emprisonnement de son frère et le grand dommage qu'il avait éprouvé, vous pouvez croire qu'il en fut vivement affligé, et le roi Charles par-dessus tous les autres ; et toutes les nobles maisons de Naples furent orphelines

de leurs chefs. Le pape, aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, en fut aussi très affligé. Et s'il avait bien parlé en apprenant la perte des Chevaliers de la Mort, il en dit bien cette fois deux fois autant; car il déclara, qu'il regardait le trésor de Saint-Pierre comme épuisé si on ne faisait la paix avec le roi Frédéric. Il envoya donc un cardinal au roi de France, avec des messagers du roi Charles, qui y allaient en même temps pour prier le roi de France d'envoyer son frère, messire Charles, en Sicile, en aide du duc, disant que, s'il ne le faisait, il se tînt pour dit que le duc était obligé de faire de ces deux choses l'une : ou il serait forcé d'abandonner tout ce qu'il possédait en Sicile, ou bien il serait pris ou tué. Quant au pape, il promettait de donner à messire Charles, sur les trésors de l'Église, la solde qui lui conviendrait pour lui et pour les chevaliers qu'il mènerait avec lui, et il l'engageait à amener avec lui, s'il le pouvait, cinq mille cavaliers, assurant qu'il leur fournirait tout l'argent nécessaire.

Les envoyés du roi Charles et le cardinal se rendirent en France, et exposèrent la chose au roi de France et aux douze pairs. Et là il fut décidé : que pour rien au monde le roi Charles ne serait point abandonné, ni lui ni ses fils, par la maison de France ; car le déshonneur et le dommage éprouvés par ledit roi intéressaient plus la maison de France qu'aucune autre. Et je vous dis qu'ils avaient bien raison, et que si les autres rois du monde faisaient de même, et donnaient aide à ceux qui sont issus d'eux, ils s'en trouveraient bien mieux et en seraient plus redoutés qu'ils ne le sont quand ils les abandonnent.

Il fut donc décidé que messire Charles viendrait en personne, et qu'il tâcherait d'avoir les riches-hommes et chevaliers qu'il jugerait à propos, et que l'Église paierait tout.

Si bien que messire Charles accepta volontiers l'entreprise de Sicile, où, si cela lui plaisait, il avait la faculté de s'y fixer ; et cela lui convenait assez. Après avoir adopté la donation du royaume d'Aragon, au détriment du roi En Pierre son oncle, il acceptait ainsi maintenant l'entreprise contre le seigneur roi de Sicile, son cousin-germain ; mais les deux dons devaient lui tourner à mal. Et chacun peut voir ce qui résulte de tels actes d'ingratitude ; car il y a cent ans que la maison de France ne fait rien qui tourne à son honneur, mais bien à sa h ainsi arrivera-t-il toujours à ceux qu vent pas la vérité et la justice.

Je cesserai ici de vous parler du roi qui va cherchant à réunir les troupes vent passer avec lui en Sicile, et je vo tiendrai d'un vaillant homme, humbl vance et de naissance, qui, par sa p s'éleva en peu de temps plus haut que jamais nul homme jusqu'ici. Et j'ai plus volonté de vous en parler en ce que tous ces faits dont va suivre le rent des faits grands et merveilleux e tants, et qui doivent être cités à l'hon maison d'Aragon. Et ce qui m'a en gra tie excité à écrire ce livre, c'est pour ra grandes merveilles advenues par ce vail me, et les grandes victoires que les Cata Aragonais ont eues en Romanie, et qui lui leur origine. Et ces merveilles nu aussi réellement les rapporter au vr puis le faire ; car, au temps de sa pr j'étais en Sicile son lieutenant géné chef de toutes les affaires les plus im qu'il eût, tant sur mer que sur ter donc vous devez tous beaucoup mie croire.

CHAPITRE CXCIV.

Où on raconte le commencement de frère Roger, s'éleva si haut, et les grandes prouesses qu'il fit

La vérité est que l'empereur Frédé un fauconnier qui était d'Allemagne nom Richard de Flor[2], et fut très bel et il lui donna pour femme la fille d'u de la ville de Brindes, qui était un hon riche ; si bien que, entre ce que l'emp donna et ce qu'il reçut de sa femm grandement riche. De cette dame il fils ; l'aîné eut nom Jacques de Flor, jeune eut nom Roger de Flor. Au t

(1) Frédéric II, qui a écrit un livre sur la chas

(2) Son vrai nom allemand était Richard Blum, duit par un équivalent italien. C'était alors l'us duire ainsi les noms ; plus tard on s'est contenté gurer. Villani appelle le routier anglais Hawk-wo *in Bosco*, en traduisant un nom propre. A l'époq naissance, beaucoup de savants se sont empres duire eux-mêmes leur nom en grec et en latin, et connus que sous cette nouvelle forme.

n vint au royaume de Sicile[1], l'aîné pas plus de quatre ans, et ledit Roger s d'un an. Leur père était bon homme et voulut se trouver à la bataille de n contre le roi Charles, et dans cette il mourut. Quand le roi Charles se fut maître du royaume, il confisqua tous les ceux qui avaient pris part à la bataille, e partie ni de la maison de l'empereur, le du roi Mainfroi; si bien qu'il ne resta es enfants et à leur mère que ce que la vait apporté en dot; car ils furent dé- du reste de leur héritage. Or, en ce es nefs des Messinois venaient relâcher s. Là venaient hiverner aussi ceux de e, qui voulaient transporter hors du des pèlerins ou des provisions; car sinois possédaient et possèdent encore p de grands établissements à Brindes oute la Pouille et par tout le royaume. qui venaient hiverner commençaient rintemps à faire leur chargement pour Acre, et prenaient des chargements de , ou d'huile, ou de vin, ou de toutes sortes de graisses ou de froment. Assurément c'est le lieu le plus propre au passage d'outre-mer, qui soit dans toute la chrétienté; et de plus, situé sur une terre abondante en tous

à dire dans les Deux-Siciles, ou le royaume de prement dit. Conradin y vint en 1267.

suivant donne de curieux détails sur les charge- clerius. C'est un traité de saint Louis avec la com- arseille pour un voyage à faire outre-mer en 1247. d'un cahier des Archives du royaume, qui con- s marches faits aussi par saint Louis avec les Genois struction et le nolis de navires destinés à son voyage de 1270.

quibus continetur quod Guicelmus de Mari et Templo, sindici universitatis Massiliensis, iniverunt re Andreâ Pollino, priore sancte domus Ierosoli- et ejus sociis, nuncils domini regis, convenciones de 20 navibus conducendis pro passagio domini regis. e Domini. Amen.

lonis ejusdem 1246, indict. 4, et 14 kalendarum sep- convenciones inhite inter fratrem Andream Polli- em sancte domus hospitalis Jerosolimitani in Fran- rem Raynaldum de Vicherio, preceptorem milicie Franciâ, et dominum Raynaldum Gallardi militem la Francie et dominum Guillermum de Reis militem, m de Parisius ejusdem domini regis clericum, dicto domino rege destinatos, nomine dicti domini o eo, ex unâ parte, et Guicelmum de Mari et Pe- Templo, sindicos universitatis Massiliensis, nomine ersitatis, ex alterâ, super navibus à communitate conducendis ad transfretandum, sunt tales.

quod, dicti sindici, nomine dicte universitatis, con- dictis nunciis, se habituros, ad passagium dicti do- quod erit à festo beati Johannis Baptiste proximo venturo in unum annum, 20 naves paratas et bene sarciatas omnibus necessariis suis, ad cognicionem 4 proborum virorum, quorum dictus dominus rex 2 eliget et dicti sindici, nomine dicte universitatis, alios 2

Que naves debent esse 6 amorum vel infrà; et debent esse predicte naves ad portum Aquarum Mortuarum ad plus tarde in octabis predicti festi sancti Johannis, scilicet ab octabis festi sancti Johannis proximo venturis usque ad unum annum, nisi justo impedimento remaneret.

Qui predicti 4 probi viri habeant potestatem discernendi super omnibus questionibus que contingerent emergi, tam super plateis navium quam super aliis, inter dominos navium et dictum dominum regem, vel alium gerentem in predictis negociis vices ejus. Et si plus esset receptum à dictis dominis navium pro plateis quàm deberet recipi, domini navium tenerentur illud restituere domino regi, ad cognicionem predictorum; et si minus esset datum quàm deberet, illud teneretur solvere dominus rex, ad cognicionem predictorum vel gerens vices ejus.

Item, convenerunt predicti sindici dictis nunciis, quod, receptis à dicto domino rege et approbatis convencionibus dictarum navium supra dictis, quod in dicto passagio habebunt 10 galeas propriis expensis communitatis Massiliensis, in qualibet quarum erunt ad minus 25 homines bene muniti balistis et allis necessariis, que galee ibunt in dicto viagio usque ultrà mare, vel ubicunque exercitus domini regis portum fecerit. Et ex tunc dictus dominus rex possit eas retinere si voluerit, ad expensa, suas, dando eis competens loguarium seu mercedem. Et dicti nuncii, nomine dicti domini regis, convenerunt dictis sindicis, nomine dicte universitatis recipientibus, pro naulo seu conduccione dictarum navium, prestare pecuniam sub hac formâ.

Scilicet, pro quolibet equo seu qualibet equitaturâ, et pro aquâ et pro portaturâ dicto equo seu equitature necessariâ, et pro garnamentis et necessariis dicti equi, et pro scutifero, 3 marchas argenti sterlingorum, aut 53 solidos et 4 denarios turon. pro qualibet marchâ, quod sit in electione conductoris.

Item et de plateis conventum est sub hac formâ, scilicet:

Quod debent prestare pro qualibet plateâ castelli et subtus castelli et paradisi et pontis et subtus pontis, singulis 4 libris tur;

Et pro qualibet plateâ cohoperture superioris et medie, singulis 60 sol. tur.;

Et pro qualibet plateâ inferioris cohoperture navis, singulis 40 sol. tur.;

Cujus totius pecunie dicte loguacionis seu noli convenerunt dare medietatem in festo sancti Andree proximo venturo, apud Parisius, secundum quantitatem navium quam dicent vel promittent se habituros ad passagium predictum dicti sindici nomine dicte universitatis; quam quantitatem navium debent exprimere dicti massilienses tempore solucionis supradicte, et aliam medietatem dicte conduccionis seu nauli convenerunt solvere ab instanti Ascensione domini usque ad annum, apud Parisius, vel pro naulo totius navis dare pecuniam sub hac forma.

biens et assez proche de Rome; et il s'y trouve le meilleur port du monde, car les maisons s'avancent jusque dans la mer.

Par la suite, lorsque ledit enfant Roger eut environ huit ans, il advint qu'un prud'homme, frère servant du Temple, nommé frère Vassal, lequel était natif de Marseille et était commandeur d'une nef du Temple, et bon marin, vint hiverner pendant une saison à Brindes avec sa nef; et il fit lester sa nef et la fit radouber en Pouille. Pendant qu'il faisait radouber sa nef, cet enfant Roger allait çà et là par la nef et par les œuvres, avec la même légèreté que s'il eût été un petit mousse; et tout le jour il était avec eux, car la maison de sa mère était très voisine du lieu où la nef se tenait en relâche. Ce brave frère Vassal s'attacha tellement audit enfant Roger, qu'il l'aimait comme s'il eût été son fils. Il le demanda à la mère, et lui dit que, si elle le lui confiait, il ferait son possible pour qu'il fût un brave Templier. La mère, voyant qu'il était un prud'homme, le lui confia volontiers, et lui le reçut.

L'enfant Roger devint le plus expert novice en mer; c'était merveille de le voir monter aux cordages et exécuter toutes les manœuvres. Si bien que, quand il eut quinze ans, il fut tenu, en ce qui concerne la pratique, pour un des bons marins du monde; et quand il eut vingt ans, il fut bon marin de théorie et de navigation. Si bien que ce brave frère Vassal lui laissait faire de la nef à toutes ses volontés. Le grand-maître du Temple, qui le vit si ardent et si brave, lui donna le manteau de Templier et le fit frère servant.

Peu de temps après qu'il eût été reçu frère Templier, le Temple acheta des Génois une grande nef, la plus grande qui eût été faite en ce temps-là; et elle avait nom *le Faucon*, et on la confia audit frère Roger de Flor. Cette nef navigua longtemps habilement et avec grande valeur, si bien qu'avec sa nef frère Roger se trouva à Acre; et l'ordre du Temple fut si satisfait du service de cette nef, que de tant et tant de nefs qu'il y avait, on n'en aimait aucune autant que celle-là.

Or, ce frère Roger fut le plus généreux homme qui naquît jamais, et on ne saurait le comparer que le Jeune Roi [1]; tout ce qu'il gagnait, il le partageait en don entre les notables chevaliers du Temple, ou avec beaucoup d'amis qu'il savait ainsi se faire. Dans ce temps-là on perdit Acre, et il était alors au port d'Acre avec sa nef; et il reçut à bord des dames, des jeunes filles avec de grands trésors et un grand nombre de braves gens; et puis il transporta tout le monde à Mont-Pelerin et ainsi gagna sans fin dans ce voyage. Et quand il fut revenu de ce côté de la mer, il donna beaucoup d'argent au grand-maître et à tous ceux qui avaient du pouvoir au Temple. Quand cela fut

Scilicet, pro nave qualibet tante magnitudinis et capacitatis quam admodum est navis que dicitur *Comitissa*, del Hospital, cujus mensuracio sub cirografi scripturâ remanet penes dictos nuncios et penes dictos sindicos, convenerunt dare 1300 marchas sterlingorum bonorum et legalium.

Et si contingeret dictas naves minores vel majores esse dicta nave que vocatur *Comitissa*, dicta summa 1300 marcharum argenti augeretur vel diminueretur secundum mensuracionem dicte navis. Et pro qualibet marchâ si placet, dabuntur 53 sol. et 4 denar. turn.;

Et solucio predictarum marcharum seu turonensium debet fieri terminis et modis suprà dictis.

Item, fuit actum inter dictos sindicos et dictos nuncios quod, receptis peregrinis et equis et omnibus eis necessariis in dictis navibus locatis per plateas, domini navium teneantur recipere et portare in dictis navibus rec peregrinorum, sub istâ formâ, scilicet:

Quintale farine pro 3 sol. tur. et quintale carnium pro 2 sol. tur. et millarrolam vini pro 3 sol. tur.

Item fuit actum et expressim dictum inter eosdem nuncios et sindicos, quod, ex quo dicte naves arripuerint viagium suum versus partes transmarinas et placuerint eò quo dictus dominus rex destinaverit, vel aliàs ubi portum fecerit voluntate suâ, predicte naves discaricare libere sint et prorsus absolute, et domini dictarum navium possint cum eis ubi voluerint ire et navigare, prout eis videbitur expedire.

Premissa autem omnia convenerunt predicti nuncii cum predictis sindicis, si dicto domino regi infrà quindenam beati Michaelis proximò venturam placuerit et ea confirmaverit, et rata habere et tenere promiserit. Quod si factum non fuerit à dicto domino rege, et si predicti sindici infrà quindenam non erunt certificati, ex tunc dicte convenciones pro nullis haberentur; verum si dominus rex predicta approbaverit et rectificaverit, ut supra dictum est, quod tunc ipse debeat declarare et designare quam condicionem dictarum navium ipse elegerit, vel illarum que ab eo conducentur, per plateas, vel earum que totaliter abeo conducentur. (Tiré des Archives du royaume, Trésor des Chartes, J. 456. n° 24)

(1) Muntaner veut probablement parler d'Alphonse III q ne fut, il est vrai, roi d'Aragon qu'en 1327 à la mort de s frère Jacques II, et deux ans après la rédaction de ce chronique, mais qui, pendant la vie de son père, avait traite par lui tout-à-fait royalement, et c'est probablement pa que son père existait encore que, pour le distinguer de l ou l'appelait *lo rey jove*.

nvieux l'accusèrent auprès du grand- isant qu'il possédait de grands tré- lui étaient restés de l'affaire d'Acre; e le grand-maître s'empara de tout put trouver du sien, et puis voulut aussi de sa personne; mais lui en fut et il abandonna sa nef dans le port de et il s'en vint à Gênes, où il trouva messire Ticino Doria, et autres amis qu'il avait su se faire; et il emprunta d'eux de quoi acheter une bonne galère, nommée *l'Olivette*, et l'arma fort bien. Avec cette galère il vint à Catane trouver le duc[1] et s'offrit à lui de tout ce qu'il possédait, et sa galère et sa personne. Le duc ne l'accueillit bien ni de fait ni de parole, et il y resta trois jours sans pouvoir obtenir une bonne réponse. Au quatrième jour, il se présenta devant lui et lui dit : « Seigneur, je vois qu'il ne vous est pas agréable que je sois à votre service; sur quoi je vous recommande à Dieu, et je vais chercher un autre seigneur auquel mes services puissent plaire. » Le duc lui répondit qu'il allât à la bonne aventure.

Aussitôt il s'embarqua et vint à Messine, où il trouva le seigneur roi Frédéric, et se pré-

du récit de Muntaner, ami particulier de Roger nant dans toutes ses grandes affaires, ainsi qu'il ui-même, je crois devoir donner ce que raconte ec Pachymère, qui déclare n'être ici que l'écho de e publique. La traduction du président Cousin tement libre et incomplète, et si peu fidèle aux hymère aussi bien qu'à la forme que revêtent ces ne puis me dispenser de traduire moi-même ce suivant l'original pied à pied, car la traduction ilte Possin n'est elle-même qu'une véritable pa-

de septembre suivant, dans la seconde indic- a ville de Constantinople vit (et plût à Dieu qu'elle ais vu !) arriver le catalan Roger avec sept nefs tenaient en propre, et une flotte de ses associés, atalans et almogavares, au nombre bien de huit it été précédé par Fernand Ximenès qui faisait rnée de Roger. Fernand Ximenès était toutefois e, et ceux qu'il conduisait étaient des gens à lui ; s avoir été appelé qu'il était arrivé pour com- e auxiliaire contre les Turcs, au cas où l'empereur trouverait bon, toutefois, moyennant une solde oger, lui, était arrivé sur l'appel qu'on lui avait

n homme dans la fleur de l'âge, d'un aspect ter- t dans tous ses gestes, bouillant dans toutes ses eux vous en dire quelques mots, selon que je les dire moi-même, et si mes paroles s'éloignent un rité, ce n'est pas l'écrivain qui se sera trompé, public qui a porté ces faits jusqu'à lui.

était donc en Syrie, à Ptolemaïs (Acre), pendant que célèbre parmi les villes, était encore debout, et gé parmi les frères du Temple. Lorsque cette e par les Éthiopiens (Égyptiens) et fut entièrement , ayant soustrait de l'argent de son monastère du n ayant acheté de longues nefs, se mit en course ins, et, transformé en pirate formidable, il s'as- nd nombre de compagnons; il n'aspirait qu'aux rts. Fier, ainsi que ses associés, de la richesse ue leur procuraient toutes leurs courses sur mer, ment redouter cet Ordre des frères du Temple. t par le nombre de ses nefs, il se présenta à Fré- it reçu de Mainfroi la Sicile, et en même temps, sorte d'héritage de famille, l'excommunication t qui à cause de cela était en débats et en guerre Charles. Moyennant une solde convenue, il se rvice avec les siens; et pendant quelque temps ndement en aide à Frédéric. Mais cette guerre

prit fin, et, à la faveur d'une alliance de mariage, les combattants conclurent la paix. Il fut décidé que le frère du roi recevrait Catherine en mariage; et le pape l'ayant couronné empereur et le proclamant souverain, mais sans terre (δίχα τέρας), excita en lui l'espérance de recouvrer Constantinople au moyen de sa femme issue de Baudoin. Lorsque Frédéric eut été ainsi réconcilié avec l'Église, le pape envoya auprès de lui pour réclamer Roger; mais Fréderic, voyant bien qu'il n'était ni juste ni convenable de livrer un homme qui lui avait rendu de tels services dans ses moments de nécessité, et surtout quand tous les deux savaient qu'on lui réservait de terribles châtiments, crut donner une assez grande preuve de soumission à l'un et d'amitié à l'autre, en montrant au pape qui le réclamait, qu'il lui retirait sa faveur et ne le conservait pas auprès de lui, à Roger en lui annonçant, qu'il était libre de s'enfuir et de chercher un abri où bon lui semblerait. Ce fut dans ces circonstances que, tout le reste lui manquant, Roger envoya auprès de l'empereur lui demander de s'attacher à son service, en lui annonçant qu'il avait avec lui un nombre d'hommes suffisant pour être en aide à l'empereur, là où il lui serait indiqué d'aller. Et en réalité, comme il le parut bien, Roger était doué des qualités les plus nobles et du cœur le plus intrépide, et surtout d'une habileté et d'une activité toute merveilleuses à conduire cette bande d'hommes perdus, et à en obtenir, ainsi qu'il l'avait annoncé, les plus grandes choses. L'empereur, que la nécessité avait déjà forcé a se servir d'auxiliaires étrangers, saisit cette proposition comme un don du ciel, et envoya des messagers munis de ses bulles d'or pour l'engager à son service, lui et les siens. A lui, il promit de l'honorer de la qualité de mégaduc et de lui donner en mariage sa nièce Marie, fille d'Azan; à ceux qu'il amenait avec lui, il promettait et la solde la plus brillante et tout ce qui leur serait nécessaire pour la guerre; car, comme je l'ai dit, il ne pouvait compter sur les Grecs qui s'étaient dispersés en Occident, cherchant l'esclavage comme leur seul moyen d'existence. » (Pachymère, Andronic, liv. V, ch. 12.)

(1) Robert, duc de Calabre, troisième fils de Charles II.

senta à lui et lui offrit ce qu'il avait offert au duc; et le seigneur roi l'accueillit fort gracieusement et accepta son offre. Bientôt il l'attacha à sa maison et lui assigna bonne et honorable solde; et lui et tous ceux qui étaient venus avec lui firent hommage au roi. Si bien que le frère Roger, en voyant le bel et honorable accueil que lui avait fait le seigneur roi, s'en tint pour très satisfait.

Quand il eut été huit jours avec le seigneur roi et eut fait reposer son monde, il prit congé du seigneur roi, fit route pour la Pouille, et s'empara en chemin d'une nef toute chargée de vivres, que le roi Charles envoyait au duc, à Catane. Il la fit aussitôt monter par des gens à lui, et transporta sur sa galère tous les hommes de ladite nef; et il envoya à Syracuse cette nef qui était à trois ponts et chargée de grains et autres provisions. Il prit ensuite dix terides, également chargées de vivres, que le roi Charles envoyait au duc; et avec ces terides il s'en vint à Syracuse, et ravitailla cette ville, où il y avait grande disette de vivres; et avec sa galère il alla approvisionner aussi le château d'Agosta.

Que vous dirai-je? Avec cette capture il approvisionna ainsi Syracuse, le château d'Agosta, Lenti et toutes les autres places occupées par les gens du seigneur roi, et qui étaient aux environs de Syracuse. Il fit aussi vendre les provisions à Syracuse à bon marché, et en envoya à Messine; et avec l'argent il paya les soudoyers qui étaient au château de Syracuse, dans la cité d'Agosta, à Lenti, et dans toutes les autres places; de sorte qu'il paya tout le monde, les uns en argent, les autres en denrées, pour six mois. Ainsi il approvisionna tout, et il lui resta encore, du butin qu'il avait fait, environ huit mille onces. Il revint à Messine, et envoya au seigneur roi, qui parcourait en ce moment la Sicile, mille onces en beaux carlins; et il paya les soudoyers qui étaient avec le comte de Squillace, et à Calanna, à la Motta, au château de Santa-Agata, à Pentedattilo, à Amandolea et à Gerace; c'est à savoir, les uns en argent et les autres en vivres, également pour six mois. Outre sa propre galère il en arma quatre autres qu'il tira de l'arsenal. Et dès qu'il les eut armées, il prit une seconde fois la route de la Pouille, et s'empara à Otrante de la nef d'En Béranger Samuntada, de Barcelone, qui était chargée de froment appartenant au roi Charles, grande nef à trois ponts que le roi Ch voyait à Catane. Il la fit monter par et l'envoya à Messine, et fit grande l cette cité avec toutes les autres nefs dont il s'empara; car il en envoya, ai gés de vivres, plus de trente. De sorte rait chose infinie d'énumérer le butin q aussi le bien qu'il fit à Messine, à Reggic la contrée; ce fut vraiment une gran

Quand il eut fait tout cela, il acheta quante bons chevaux, avec lesquels des écuyers catalans et aragonais, q dans sa compagnie; il attacha cinq catalans et aragonais à sa maison; et beaucoup d'argent, il alla où était le roi, qu'il trouva à Piazza, et là il lui de mille onces en espèces. Il en don don Blasco et à En G. Gallerano, et à ger d'Entença surtout, avec qui il se l amitié qu'ils firent entre eux frater mes et mirent en commun tout ce q vaient posséder.

Que vous dirai-je? il n'y eut ni rich ni chevalier qui ne reçût de ses dons toutes les forteresses où il venait, il p soudoyers leur solde pour six mois renforça le seigneur roi, et restaura s monde qu'un homme en valait plus ne pouvaient valoir. Le seigneur roi v mérite, le créa vice-amiral de Sicile e de son conseil, et lui donna le châtea le château d'Alicata et les revenus de

Le frère Roger, voyant les honneu comblait le seigneur roi, lui laissa s gnie de cavaliers, à laquelle il donna deux chevaliers, dont l'un s'appelait ger de Mont-Roig, Catalan, et l'autr Roger de la Matine, et il leur remit d pour subvenir à leurs dépenses et à to ils pourraient avoir besoin. Il prit ens du seigneur roi, s'en vint à Messin cinq galères et un lin, et se disposa à al toute la principauté, la plage romain la rivière[1] de Pise, de Gênes, de de Catalogne, d'Espagne et de Ba tout ce qu'il trouvait, amis ou enn argent ou bonnes marchandises qu'il ger sur ses galères, il le prenait. Au faisait des reconnaissances de sa det

(1) La côte

l'à la paix ils seraient remboursés; aux , il prenait pareillement tout ce qu'il de bon sur eux, et laissait les lins et les es, car jamais il ne faisait de mal aux es; et chacun s'en allait ainsi, fort sa- lui. Si bien qu'en ce voyage il gagna , or, argent et bonnes marchandises, ue les galères pouvaient en porter.

ce butin il retourna en Sicile, où tous yers, hommes de cheval et hommes de ttendaient, comme les Juifs attendent e. Arrivé à Trapani, il entendit dire uc était venu contre Messine, et qu'il assiégée par mer et par terre; il vint yracuse, et là il désarma. Et si les sol- vaient toujours attendu avec grande e, lui songeait aussi à les bien traiter; homme qu'il rencontra, soit homme al, soit homme de pied, soit garde de , en Sicile ou en Calabre, il leur paya velle solde de six mois. De cette ma- us les soudoyers étaient de si bonne vo- un seul en valait deux. Puis il fit ve- mpagnie, lui paya également sa solde, envoya de plus au roi ainsi qu'à tous s-hommes de grands secours d'argent.

CHAPITRE CXCV.

le duc Robert[1] assiégea Messine avec toutes ses comment à cette nouvelle le seigneur roi Frédéric à Messine don Blasco et le comte Gallerano avec urs; et comment le duc Robert passa en Calabre, furent très fâchés tous ceux de Messine

vérité que le duc sut que Messine n'était approvisionnée de vivres, et crut pou- serrer étroitement; il pensa qu'en allant ost à Catane, et en faisant rester sa ns les eaux de cette place, ni lin ni ne pourraient entrer, soit à Messine, eggio, et qu'ainsi il pourrait à la fois ux siéges; il lui était en effet particu- t facile de resserrer Messine, de ma- e qu'aucun secours ne lui arrivât par r il occupait Melazzo, Monforte, Casti- rancavilla, Jaci et Catane. Il mit donc ières en état; il plaça des renforts à à Paternò, à Adernò, à Cesaro et aux eux, et s'en vint à Messine avec toute ée navale, composée de plus de cent galères. Il prit terre à Rocamador, et puis s'en vint au bourg, là où se tient le marché, et mit tout à feu et à sang; et puis s'en vint à l'arsenal, où il incendia deux galères; mais les autres furent mises à l'abri assez à temps.

Que vous dirai-je? chaque jour il nous livrait de grandes batailles. Et je puis bien vous le dire, car je fus présent au siége, du premier jour jusqu'au dernier, et j'avais établi ma connétablie[1] depuis la tour de Sainte-Claire jusqu'au palais du seigneur roi; et nous y fûmes inquiétés plus qu'on ne le fut dans aucun autre lieu de la ville, si bien qu'ils nous donnaient fort à faire et par terre et par mer.

Cependant le seigneur roi de Sicile ordonna alors à don Blasco et au comte Gallerano de se tenir prêts avec sept cents hommes à cheval, l'écu au cou, et avec deux mille almogavares, pour se porter au secours de Messine, et de ne pas revenir qu'ils n'eussent combattu le duc. Ne croyez pas qu'aucun d'eux hésitât, car ils étaient tous également de grand cœur. Dès qu'ils furent à Trip, ils nous mandèrent que, le matin suivant, dès l'aube du jour, ils seraient avec nous devant Messine, et que nous attaquassions d'un côté tandis qu'ils attaqueraient de l'autre l'ost du duc. Nous nous disposâmes donc avec grande allégresse à partir le matin suivant et à attaquer; mais pendant la nuit, le duc fut informé de notre projet; et dès qu'il fut jour, tous étaient déjà passés en Calabre, sans qu'il restât autre chose que quelques tentes qu'ils n'avaient pu enlever; car le jour les avait surpris.

Dès que l'aube parut, don Blasco, le comte Gallerano et toute leur troupe, tous prêts pour la bataille, se trouvaient sur la montagne qui domine Matagriffon, et ceux de la cité se tenaient tout prêts à exécuter leur sortie; mais quand ils regardèrent, ils ne trouvèrent plus personne, car tous avaient passé à Catona et s'y étaient logés. Don Blasco et le comte Gallerano avec leur troupe entrèrent à Messine, et tous furent bien fâchés de n'avoir pu livrer bataille; si bien qu'En Xiver de Josa, qui portait la bannière du comte Gallerano, leur envoya à Catona un jongleur pour leur chanter des couplets, dans lesquels il leur faisait savoir : qu'ils étaient prêts, et que, s'ils voulaient revenir à Messine, on leur laisserait prendre terre

e Calabre.

[1] Compagnie [illegible]

en toute sûreté, et puis qu'on les combattrait ensuite. Ils n'en voulurent rien faire; car ils redoutaient ces deux riches-hommes, plus qu'aucune personne qui fût au monde; et ils avaient raison de le faire, car ils étaient très excellents chevaliers et de grande valeur, et ils les avaient vaincus dans bien des batailles.

CHAPITRE CXCVI.

Comment Messine étant en danger de se rendre par famine, elle fut ravitaillée par frère Roger avec dix galères chargées de froment; et comment le duc, le lendemain de ce ravitaillement, fut forcé de lever le siége et de retourner à Catane.

Le siége dura tant, que Messine fut en danger de se rendre par famine; et pourtant le seigneur roi y était entré deux fois, et chaque fois il y avait introduit plus de dix mille bêtes chargées de blé et de farine, et beaucoup de bétail; mais tout cela n'était rien. Le blé qui venait par terre produisait bien peu d'effet; car, au moment où il arrivait, la compagnie et la cavalerie qui les escortaient en avaient déjà mangé une grande partie; et ainsi la cité était toujours dans la disette. Frère Roger était bien informé de tout cela. Outre six galères qu'il avait à Syracuse, il en acheta quatre qui se trouvaient entre Palerme et Trapani, et appartenaient à des Génois, et il eut ainsi dix galères; il les chargea de blé à Sciacca, s'en vint à Syracuse, et attendit qu'il s'élevât un fortunal[1] de sud-est ou de sud. Et le fortunal s'éleva avec tant de violence que la mer en était couleur de sang[2]. Aussi, nul autre qu'un aussi bon marin que lui n'eût osé penser à faire voile de Syracuse, comme il le fit aussitôt après le repos de la nuit; et dès l'aube du jour, il se trouvait à l'entrée du phare. Ceci est la plus grande merveille du monde, que rien puisse tenir à l'entrée du phare, avec un coup de vent de sud-est ou de sud; car les courants y sont si impétueux, et la mer y est si forte, que rien n'y peut résister; et lui, avec sa galère, il se disposa à passer le premier avec son artimon bâtard qui avait été bientôt troué.

Dès que les galères du duc le virent, tous commencèrent à siffler, et voulurent lever les ancres; mais on ne put y parvenir. Et ainsi les dix galères de frère Roger entrèrent à M toutes sauves et sûres, et il n'y a pas homme que lui au monde qui fût sorti s son honneur d'une telle affaire.

Aussitôt après son entrée dans Messi crier le blé à trente tarins la salmée, quoi coûtât plus de soixante tarins avec les qu'il eût pu le vendre à dix onces la s s'il l'eût voulu. Ainsi Messine fut rav et le lendemain le duc leva le siége et tourna à Catane. On peut voir par là seigneurs du monde doivent bien se g dédaigner personne; car, voyez quels gra vices rendit ce gentilhomme au seigneu Sicile, qui l'avait accueilli avec courto quel préjudice il causa au duc, pour le m accueil qu'il en avait reçu.

CHAPITRE CXCII.

Comment messire Charles de France passa en Si quatre mille cavaliers, prit terre à Termini et Sciacca, où, de quatre mille hommes, il n'en p que cinq cents, tous les autres étant morts de m

La levée du siége de Messine causa joie et grande satisfaction à toute la Sic toute la Calabre, aussi bien au seigneur r ses barons. Mais le roi Charles et le pap en grande inquiétude et en grande peu duc ne fût perdu, lui et tous ceux qui avec lui. Ils s'occupèrent donc d'env toute hâte des messagers à messire Charl qu'il se préparât à venir.

Messire Charles vint donc à Napl amena quatre mille cavaliers soldés par Dès qu'il fut à Naples, il se disposa à sur les galères que le duc lui avait envo sur d'autres que le roi Charles avait fait rer à Naples, et sur les lins, nefs et ter s'y trouvaient, et vint prendre terre à T Là il se fit de grandes fêtes; et, pour be mencement, il y eut de grandes rixes e Latins, les Provençaux et les Françai grandes qu'il y fut tué rapidement plus mille personnes. Ils partirent cependant mini et allèrent assiéger la ville de Scia la côte extérieure[1] de la Sicile. C'est ment la plus faible ville et la moins bie de la Sicile; et cependant ils y restèr longtemps à faire jouer leurs trébuchet

(1) Vieux mot français pour ouragan. Il est employé par Rabelais et tous les auteurs anciens.

(2) Effet de la lumière des éclairs.

(1) Extérieure par rapport au royaume de Naples

e, que le seigneur roi d'Aragon au-
rt affligé, s'il eût assiégé une telle
ıettre plus d'un mois à la prendre,
ou de force. Et eux, ils n'y purent
et même dans l'endroit où leur siége
us resserré et par mer et par terre, il
nuit par la plage un chevalier de
ıommé En Simon de Vall-Guarnera,
deux cents hommes à cheval de
;e et beaucoup de gens de pied. Et
En Simon fut entré dans la place,
ıt de telle manière que les habi-
raignirent plus le siége, et ils firent
re éprouver de grandes pertes aux
s.

ıs dirai-je? le siége dura jusqu'à ce
e Charles de France et le duc eussent
les maladies presque tous leurs cava-
grande partie de leurs gens de pied;
rte qu'entre tous ils n'eussent cer-
pas pu réunir cinq cents hommes à

:HAPITRE CXCXVIII.

ıt l'entrevue du seigneur roi Frédéric de Sicile e Charles, près Calatabellotta; comment la paix ıt conclue; et comment le seigneur roi Frédéric maria avec la fille du roi Charles, nommée

?rédéric était avec toutes ses forces,
eues de là, en un lieu nommé Calata-
ıt là étaient avec lui le comte Galle-
sa compagnie, et En Hugues d'Am-
mte de Squillace, En Béranger d'En-
ı G. R. de Moncada, don Sanche
frère du seigneur roi Frédéric, frère
essire Mathieu de Termini, messire
Lança, et beaucoup d'autres riches-
chevaliers qui, tous les jours, criaient
ur roi : « Allons à Sciacca et prenons
harles et le duc, car certainement
ons le faire sans danger. » Et le sei-
répondait : « Barons, ne savez-vous
roi de France est notre cousin-ger-
essire Charles aussi ; comment pou-
donc me conseiller d'aller prendre
harles, bien que cela soit en notre
is à Dieu ne plaise que nous fassions
éshonneur à la maison de France, ni
st notre cousin-germain! Si, aujour-d'hui, il est contre nous, une autre fois peut-être il sera avec nous. »

Et pour rien qu'ils lui dirent, ils ne purent en tirer autre chose. Que vous dirai-je? messire Charles vint à le savoir; et quand il le sut, il pensa en lui-même et dit : « O Dieu! quelle douce bonté coule dans les veines de cette maison d'Aragon! Si je m'en souviens bien, le roi Philippe mon frère et moi nous serions morts en Catalogne[1], pour peu que le roi En Pierre, notre oncle, l'eût voulu; et d'après ce que nous lui faisions, il aurait eu grande raison de vouloir que nous y mourussions. Et voici maintenant que le roi Frédéric son fils en agit de même envers moi; car certes je sais bien qu'il est en sa main de nous avoir tous, ou morts ou prisonniers; mais il s'en abstient par courtoisie et par bonne nature; et son bon cœur seul ne le lui a pas permis. Mon ingratitude a donc été grande de marcher contre lui. Et puisque leur bonté a été telle envers notre méchanceté, il convient qu'enfin je ne parte pas de Sicile que je n'aie fait la paix entre la sainte Eglise, lui et le roi Charles[2]. »

Or il est vrai que tout cela était dans la main de messire Charles, car il avait plein pouvoir du pape pour que, haut et bas, tout ce qu'il ferait, soit pour la guerre, soit pour la paix, fût à l'instant confirmé par le Saint-Siége, et il avait de semblables pouvoirs du roi Charles. Il envoya donc aussitôt ses messagers à Calatabellotta, et demanda une entrevue au seigneur roi Frédéric, en désirant qu'elle eût lieu entre Calatabellotta et Sciacca. L'entrevue fut accordée, et chacun d'eux s'y trouva. Ils se baisèrent et s'embrassèrent, et tout ce jour-là ils restèrent ensemble tout seuls en conférence. A la nuit chacun retourna d'où il était venu, et ordre fut donné de laisser les tentes préparées pour le lendemain; et le lendemain matin ils revinrent au même lieu.

Que vous dirai-je? ils traitèrent tout seuls ensemble de la paix; et ils y comprirent le duc

(1) Dans la campagne de 1285, lors de l'invasion de Philippe-le-Hardi.

(2) Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel désirait d'ailleurs réunir tous ses efforts pour que son titre d'empereur de Constantinople ne fût pas un vain nom. Boniface VIII l'avait engagé à faire valoir ses droits sur cette couronne, comme mari de Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudoin II, empereur de Constantinople.

et ceux des autres qu'il leur plût d'y comprendre; et la paix fut faite aux conditions suivantes : le roi Charles abandonnait l'île de Sicile au roi Frédéric, et lui donnait en mariage Eléonore [1], qui était et est encore une des plus sages chrétiennes, et la meilleure qui fût au monde, si ce n'est madame Blanche, sa sœur, reine d'Aragon; et le roi de Sicile abandonnait au roi Charles tout ce qu'il avait conquis dans la Calabre et dans tout le royaume. Ces conditions signées de part et d'autre, il fut convenu que l'interdit de la Sicile serait levé; si bien que tout le royaume en eut grande joie. On leva donc le siége de Sciacca, et messire Charles et ses gens se rendirent par terre à Messine, où ils furent bien accueillis partout. Le duc alla aussi faire l'abandon de Catane, ainsi que des autres places qu'il possédait en Sicile, puis il s'en vint à Messine, et le seigneur roi fit de même.

Le seigneur roi rendit de grands honneurs à messire Charles, et fit venir le prince d son de Cefalù et le remit entre les m messire Charles, et là se fit une très fête. Messire Charles et ceux qui étaien avec lui prirent tous congé du seigneu s'en allèrent par la Calabre, que le r rendit.

A peu de temps de là, le roi Charles avec beaucoup de pompe madame l'in Messine, où se trouva le seigneur roi Fr qui la reçut en grande solennité. Et là, sine, dans l'église de Sainte-Marie-la-N il la prit pour femme [1]; et ce jour fut le terdit de toute la terre de Sicile par un l pape qui était archevêque et qui y vint de la part du saint-père, et on remit à tous les péchés commis pendant la gue même jour fut posée la couronne sur la madame la reine de Sicile, et on fit à l la plus grande fête qui fût jamais célébré

EXPÉDITION DE ROMANIE.

CHAPITRE CXCIX.

Comment frère Roger commença a s'occuper du passage de Romanie et envoya des messagers à l'empereur de Constantinople pour lui faire savoir qu'il était prêt à passer auprès de lui avec les Catalans, et pour lui demander de lui donner en mariage sa nièce, fille du roi Azan, avec le titre de mégaduc, ce qui lui fut accordé par l'empereur.

Au milieu du bruit de cette fête si brillante, et au moment où tout le monde ne songeait qu'à se réjouir, frère Roger était en grande pensée sur ce qui devait advenir tôt ou tard, et il était le plus habile homme du monde à voir venir les choses de loin; il se disait donc ainsi en lui-même : « C'en est fait de ce seigneur aussi bien que des Catalans et des Aragonais, car je vois bien qu'il ne leur pourra rien donner, et eux lui feront souffrir de grands embarras. Tout le monde sait ce qu'ils sont. Or, nul ne peut vivre sans manger et boire; et comme ils n'obtiendront rien du seigneur roi, ils seront forcés de prendre; et à la fin ils ravageront tout le pays, et eux-mêmes finiront par y périr tous un à un. Il faut donc, puisque tu as si bien servi jusqu'ici le seigneur roi, qui de son côté t'a a tant d'honneurs, que tu tâches de lui e ces gens de dessus les bras, à son honne l'avantage de tous tant qu'ils sont. » Il aussi à lui-même, et se dit : qu'il ne ser bon pour lui de rester en Sicile; que, d ment où le seigneur roi était en paix av glise, le grand-maître du Temple, appuy propre insistance de la mauvaise volon lui portaient le roi Charles et le duc, ne querait pas de le réclamer du pape, et q le seigneur roi aurait à faire de deux l'une : ou de le livrer pour obéir au pape, s'exposer à une nouvelle guerre, et qu'il rait bien pénible que le roi éprouvât affront à cause de lui. Après s'être fait t raisonnements, qui étaient justes, il alla t le seigneur roi, le prit à part dans une cha lui communiqua toutes les pensées qui lui venues à l'esprit; et quand il les lui eut tées il ajouta : « Seigneur, j'ai pensé que, vouliez m'aider de votre côté, je pourr

(1) Eléonore était la troisième fille de Charles II, roi de Naples

(1) Boniface VIII avait refusé pendant une année d ver cet arrangement, mais il finit par céder; le ma lieu à Messine au mois de mai 1302.

ous tirer d'affaire, vous et tous ceux s ont servi, et moi-même. »

gneur roi lui répondit qu'il avait pour tout ce qu'il avait imaginé, et qu'il le y pourvoir de telle manière que lui y fût me, et que cela tournât à profit à ceux qui tservi; que du reste il était disposé et prêt onner toute l'assistance qu'il pourrait.

bien! donc, seigneur, dit frère Roger, tre bon plaisir, j'enverrai deux chevar une galère armée auprès de l'empereur tantinople, et je lui ferai savoir que je posé à aller vers lui avec telle compacheval et de pied qu'il voudra, tous Cat Aragonais, pourvu qu'il leur donne n et solde. Je sais qu'il a grand bece secours, car les Turcs lui ont pris trente journées de pays; et avec autre troupe il ne fera autant qu'avec les s et Aragonais, et surtout avec ceux-ci fait cette guerre contre le roi Charles. »

igneur roi lui répondit : « Frère Roger, us connaissez mieux que nous en ces , il nous paraît toutefois que votre idée ie; ainsi, ordonnez tout ce qu'il vous et tout ce que vous ordonnerez, nous tiendrons pour satisfait. »

ela frère Roger baisa la main au sei- ɔi, le quitta, retourna en son logis, et y at le jour à mettre ordre à ses affaires. igneur roi et les autres se livraient aux et aux divertissements de la fête.

d vint le lendemain, il fit appareiller re, choisit deux chevaliers dans lesquels confiance, et leur raconta tout ce qu'il édité. Il leur dit de plus, que les conformelles sur lesquelles ils avaient à nétaient : qu'on lui donnât en mariage la e l'empereur[1]; qu'on le créât de plus c de l'empire[2]; que l'empereur fît payer quatre mois d'avance à tous ceux qu'il emmènerait, à raison de quatre onces le mois par cheval armé, et d'une once le mois par homme de pied; qu'il leur continuât cette solde pour tout le temps qu'ils voudraient rester, et que l'argent de la première solde se trouvât à Malvoisie. Il leur donna acte de toutes ces conditions dressées article par article, tant de ces premières bases que de tout ce qu'ils auraient à faire. Et je suis informé de tous ces détails parce que moi-même j'assistai à la rédaction et à l'ordonnance desdits articles. Et par sa procuration il leur donna pouvoir suffisant de signer toutes choses en son nom, aussi bien le mariage que toutes les autres affaires. Et certes, les chevaliers dont il avait fait choix étaient pleins de sagesse et d'expérience. Dès qu'ils eurent compris ce dont il s'agissait, peu d'explications leur suffirent; tout fut cependant dressé avec ordre.

Aussitôt qu'ils furent expédiés, ils prirent congé de frère Roger, qui tint la chose pour faite, parce qu'il avait grand renom en la maison de l'empereur, et qu'au temps où il conduisait la nef de l'Ordre du Temple nommée *le Faucon*, il avait rendu de nombreux services aux nefs de l'empereur qu'il avait rencontrées outre-mer, et qu'il parlait fort couramment le grec. Ce qui avait encore ajouté à sa réputation en Romanie et par tout le monde, était l'aide qu'il avait donnée si efficacement au seigneur roi de Sicile. Il s'appliqua donc sérieusement à se procurer des compagnons. En Béranger d'Entença, qui était avec lui en fraternité d'armes, lui promit d'abord de le suivre, puis En Ferran Ximenès d'Arenos, En Ferran d'Aunès, En Corberan d'Alet, En Martin de Logran, En P. d'Aros, En Sanche d'Aros, En Béranger de Rocafort, et beaucoup d'autres chevaliers catalans et aragonais. Quant aux almogavares, il en eut bien quatre mille, qui, depuis le temps du seigneur roi En Pierre jusqu'à ce jour, avaient continué à faire la guerre en Sicile; si bien qu'il en fut très satisfait. Et cependant il secourait chacun de ce qu'il pouvait, pour qu'ils pussent patiemment attendre.

La galère alla si bien qu'en peu de jours elle arriva à Constantinople, où elle trouva l'empereur Kyr[1] Andronic, et son fils aîné, Kyr Mi-

:, fille d'Azan, roi des Bulgares, et d'Irène, sœur d'Anuntaner estropie le nom du roi Azan en celui de et *Lantzaura*. Du reste les Grec ont fait subir les tilations aux noms catalans On a vu que Fernand appelait dans Pachymère Φαρέντας Τζιμῆς; Berannça est appelé par Nicéphore Μπικέριος Τέτζας, leurs allemands ou français eussent pu rendre naissable en l'écrivant du moins Μπικέριος ντΈντζας. l-duc; c'était la quatrième dignité de l'empire de a première était celle de sebastocrator, la seconde ar, la troisième celle de protovestiaire.

(1) Muntaner fait habituellement précéder les noms des hauts personnages grecs du titre d'honneur *Kyr*, seigneur.

chel. Quand l'empereur eut entendu le message, il en fut très satisfait, et il accueillit fort bien les envoyés. Enfin la chose advint comme frère Roger l'avait demandée, c'est-à-dire que l'empereur consentit à ce que frère Roger eût pour femme sa nièce, fille du roi Azan[1]; et aussitôt l'un de ces chevaliers en signa le contrat au nom de frère Roger. Après quoi il consentit que toute la troupe qu'amènerait frère Roger, fût à la solde impériale, à raison de quatre onces par cheval armé, deux onces par cheval équipé à la légère, et une once par homme de pied; quatre onces aux comites de la chiourme, une once aux nochers, vingt tarins aux arbalétriers et vingt-cinq tarins aux chefs de proue[2]. Cette solde devait être régulièrement payée de quatre mois en quatre mois; et en tout temps, si quelqu'un voulait s'en retourner en Occident, il devait faire son compte, recevoir ce qui lui était dû, et avoir en sus deux mois de solde pour frais de retour. Frère Roger devait être mégaduc de tout l'empire; et l'office de mégaduc équivaut à prince et seigneur de tous les soldats de l'empire, et confère autorité sur l'amiral et sur toutes les îles de la Romanie, ainsi que sur toutes les places maritimes.

L'empereur envoya à frère Roger, pour lui et ses descendants mâles, le privilége de cet office de mégaduc, par une bulle d'or bien signée, et lui fit porter en même temps le bâton du mégaducat, la bannière et le chapeau; car tous les grands officiers de Romanie ont un chapeau particulier, et nul autre n'ose en porter de semblable. Il fut aussi convenu qu'à Malvoisie ils trou la paie stipulée et tout ce dont ils po avoir besoin à leur arrivée.

qu'il écrit *Xor*, de la même manière qu'il place *En* devant les noms des Catalans, et *Don* devant les noms des Castillans.

(1) *Filla del emperador Lantzaura*, dit Muntaner. Azan, beau-frère d'Andronic et père de Marie, était non empereur, mais roi des Bulgares.

(2) J'ai donné dans la note de la page 280, d'après les clauses d'un traité de Michel Paleologue avec les Génois (traité que l'on trouvera en entier dans mes *éclair.*), les noms de ces divers offices maritimes et leur solde respective. Cet acte et les divers traités de saint Louis avec les Génois que j'y ai ajoutés, d'après les manuscrits des Archives du royaume que j'y publie pour la première fois, donnent les renseignements les plus curieux sur l'état de la marine à cette époque. Voici, suivant un traité de 1261, comment les provisions étaient fixées pour chaque bâtiment :

90 Q. de biscuit valant 14,000 liv. de Romanie.
10 muids de fèves, selon le muid de Constantinople.
6 Q. de Gênes de chair salée, valant 960 liv. de Romanie.
1 de fromage de 1,000 liv. de Romanie.
240 mitres de vin, mesure de Nisi en Romanie.

CHAPITRE CC.

Comment les envoyés de frère Roger revinrent d tinople à Messine, munis de tous actes néces tous priviléges; comment il fut fait mégaduc Romanie; et comment le seigneur roi Frédéri lui fit donner dix galères et deux lins, et le fo gent et de provisions suffisantes.

Les envoyés joyeux et satisfaits s'en nèrent ainsi en Sicile avec tous leurs signés en bonne forme. Ils trouvère Roger à Alicata, lui rendirent compte ce qu'ils avaient fait et lui remirent l léges de toutes choses, et le bâton, et peau, et la bannière, et le sceau du mé Nous lui donnerons donc désormais le mégaduc.

Quand le mégaduc eut reçu toutes ces il alla vers le seigneur roi, qu'il trouv lerme avec madame la reine, et leu compte de tout ce qui avait été fait. Le roi en fut très joyeux; et incontinent il ner au mégaduc dix galères de l'arsenal lins, et les fit radouber et appareiller p Le mégaduc en avait déjà huit qui lui naient en propre; et ainsi il eut dix-hui et deux lins. Il nolisa de plus trois gran et un grand nombre de terides et autre fit publier de tous côtés : que tout hom devait faire l'expédition avec lui eût à s à Messine. Le seigneur roi fournit à tout ce qu'il put d'argent, et donna, par personne, à tout homme, femme ou en s'en allait avec le mégaduc, soit Catal Aragonais, un quintal de biscuit et di de fromage par chacun; et pour qua sonnes, un bacon[1] salé, des aulx et des

CHAPITRE CCI.

Comment frère Roger, mégaduc de Romanie, pri seigneur roi de Sicile, et passa, avec deux mille cavaliers armés, et cinq mille almogavares et Romanie

Ainsi tous se réunirent avec leurs fe leurs enfants, joyeux et satisfaits du

(1) Vieux mot français pour porc. On appelle e dans plusieurs parties de la France la viande de p

roi, car jamais ne fut seigneur qui se conduisit avec les gens qui l'avaient suivi mieux qu'il ne le fit, en tant qu'il était en son pouvoir, et encore plus; car chacun doit savoir que le seigneur roi n'avait pas de trésor, et qu'il sortait de guerres si rudes que rien ne lui restait.

Les riches-hommes et les chevaliers s'embarquèrent, et les chevaliers et autres hommes de cheval eurent double ration de toute chose. En Béranger d'Entença ne put être prêt à cette époque, non plus qu'En Béranger de Rocafort, parce qu'En Béranger de Rocafort occupait dans la Calabre deux châteaux, qu'il n'avait pas voulu rendre à la paix, avant d'être payé de la solde due à lui et à sa troupe. Il ne put donc s'embarquer aussitôt que les autres; mais Ferran Ximenès d'Arenos, En Ferran d'Aunès, En Corberan d'Alet, En Pierre d'Aros, En Pierre de Logran et beaucoup d'autres chevaliers et adalils[1] et almogavares, s'embarquèrent en ce moment; et quand tous furent embarqués, il y avait bien, entre galères, lins, nefs et térides, environ trente-six voiles. Il y avait mille cinq cents hommes de cheval inscrits, pourvus de toutes choses, excepté de chevaux, et bien quatre mille almogavares, et mille hommes de pied, sans y comprendre les rameurs et matelots qui faisaient partie de la flotte. Tous ces derniers étaient Catalans ou Aragonais, et emmenaient avec eux leurs femmes ou leurs maîtresses et leurs enfants. Ainsi ils prirent congé du seigneur roi, et partirent à la bonne heure de Messine avec grande joie et satisfaction[2].

(1) Les adalils étaient les guides des almogavares. Ce mot vient de l'arabe *dalil*, guide (voy. Bernard d'Esclot, c. 77).

(2) Suivant Pachymère (liv. V, c. 13, p. 237, éd. de Venise), l'empereur avait recommandé à Roger de lui amener non-seulement les siens, mais tout ce qu'il pourrait outre cela recruter; et il y en eut une telle quantité, attirés par l'espoir de la bonne paie de l'empereur, que Roger n'eut ni assez de vaisseaux pour les transporter, ni assez d'argent pour noliser les bâtiments nécessaires, et qu'il fut forcé de s'adresser aux Génois. En leur exhibant les diplômes de l'empereur, il en obtint environ mille écus d'or, qu'il s'engagea à leur rembourser aussitôt après son arrivée à Constantinople. Les Génois ne lui avancèrent pas tout cet emprunt en argent, mais ils en imputèrent une bonne partie sur le nolis des bâtiments de transport qu'ils lui fournissaient. Roger arriva avec les siens à Constantinople au mois de septembre 1303.

Voici comment Nicéphore Grégoras rend compte de ces premiers arrangements (je traduis sur l'édit. grecque in-folio).

« Ces arrangements convenus, les deux rois Charles II de Naples et Frédéric de Sicile (qu'il appelle, comme Pachymère, Θευδερίχος) déposèrent les armes et conclurent la paix. Les auxiliaires de Frédéric (les Catalans) durent donc songer comment ils trouveraient désormais à gagner leur vie; car ils ne possédaient ni maisons ni terres qui réclamassent les soins de leur présence; c'étaient des gens venant de divers lieux, pauvres et besogneux, qui, menant sur les mers une existence vagabonde, s'étaient réunis pour vivre de la vie des pirates. Leur chef Roger conçut l'idée d'envoyer à l'empereur Andronic des messagers pour lui annoncer que, s'il le trouvait bon, ils étaient prêts à s'engager à son service contre les Turcs. Cette offre ayant été agréée avec empressement par l'empereur, Roger partit aussitôt de Sicile emmenant avec lui deux mille hommes, dont mille étaient appelés Catalans, parce que la plupart étaient de la Catalogne, et les autres mille étaient des almogavares; c'est le nom que les Latins donnent à leurs troupes de pied, et que Roger donna aussi à ceux qu'il amenait avec lui. Aussitôt son arrivée, l'empereur lui donna en mariage sa nièce Marie, fille d'Asan, et lui conféra la dignité de grand-duc. Mais peu de temps après, un autre Catalan, nommé Béranger d'Entença, ayant été appelé par Roger, il donna à Roger la dignité de César, et à Béranger d'Entença celle de grand-duc. Quant aux dépenses qu'il fit, soit pour l'habillement, les présents et les approvisionnements, soit pour la solde d'eux tous, elles dépasserent tellement toute mesure que le trésor en fut promptement épuisé (liv. VII, c. 3). »

CHAPITRE CCII.

Comment le mégaduc prit terre à Malvoisie et passa à Constantinople, où il fut bien accueilli par l'empereur et son fils, et comment les Catalans et les Génois eurent une querelle, dans laquelle moururent trois mille Génois.

Dieu leur donna un bon temps, et en peu de jours ils prirent terre à Malvoisie. Là ils trouvèrent qu'on leur fit grand accueil, et on leur fournit de grands rafraîchissements de toutes sortes. Ils y trouvèrent aussi un ordre de l'empereur, de se rendre directement à Constantinople; et ainsi firent-ils.

Ils partirent de Malvoisie et s'en allèrent à Constantinople. Et lorsqu'ils furent à Constantinople, l'empereur le père et son fils les reçurent avec grande joie et grand plaisir, aussi bien que tous les gens de l'empire. Mais si ceux-là étaient satisfaits, les Génois en étaient très fâchés, parce qu'ils voyaient bien que, si ces gens s'établissaient dans l'empire, c'en était fait des honneurs et de la domination qu'ils y exerçaient eux-mêmes[1]; car jusque-là l'empereur n'avait rien osé faire que ce qui leur plaisait, et de là en avant on ne ferait plus aucun cas d'eux. Que vous dirai-je? Les noces se firent. Le mégaduc prit pour femme la nièce de l'empereur, qui était une des belles filles et des plus

(1) Gênes avait obtenu dès 1155 un comptoir à Constantinople.

sages personnes du monde, et qui avait environ seize ans. Ces noces se célébrèrent avec grande joie et grande satisfaction; et on paya à chaque homme sa solde pour quatre mois.

Tandis que cette fête se célébrait avec si grande pompe, les Génois par leur orgueil soulevèrent des rixes avec les Catalans, si bien qu'il s'ensuivit une mêlée fort vive; et un méchant homme, nommé Roso de Finale, prit la bannière des Génois et vint devant le palais des Blaquernes. Nos almogavares et nos hommes de mer sortirent à leur rencontre, et jamais le mégaduc, ni les riches-hommes, ni les chevaliers, ne purent les retenir [1]. Ils arrivèrent au dehors de la ville avec un pennon royal; et avec eux allèrent seulement environ trente écuyers sur des chevaux armés à la légère. Et quand ils furent les uns près des autres, les trente écuyers brochèrent des éperons et allèrent férir là où était la bannière, et abattirent à terre ce Roso de Finale, et les almogavares férirent alors au milieu d'eux. Que vous dirai-je? Ce Roso de Finale et plus de trois mille Génois y périrent. Et tout cela l'empereur le voyait de son palais, et il en avait grande joie et plaisir; si bien qu'il dit devant tous: « A présent, les Génois qui « se sont soulevés avec tant d'orgueil ont trouvé « leurs adversaires; et c'est fort bien que les « Catalans se soient armés pour punir les fautes « des Génois. »

Lorsque la bannière des Génois eut été abattue à terre et que Roso fut mort, ainsi que d'autres hommes notables, les almogavares, toujours tuant leurs ennemis, se disposaient à aller ravager Péra, qui est une ville particulière des Génois [1], et dans laquelle étaient tous leurs tr sors et toutes leurs marchandises. Quand l'e pereur vit qu'ils s'en allaient ravager Péra, appela le mégaduc et lui dit: « Mon fils, all « à vos gens, et faites-les revenir. S'ils ravage « Péra, c'en est fait de l'empire, car ces Gén « ont beaucoup à nous, aux barons et aux a « tres personnes de l'empire. » Aussitôt le m gaduc monta à cheval, et, la masse d'armes main, suivi de tous les riches-hommes et ch valiers qui étaient venus avec lui, il s'ava vers les almogavares, qui se disposaient d à envahir Péra, et les fit revenir; et l'empere en demeura fort satisfait et joyeux.

Le lendemain il leur fit donner à tous une n velle solde et leur fit dire de se disposer à passe Bouche-d'Avie [2] pour marcher contre les Tur qui sur ce point avaient enlevé à l'empereur pl de trente journées de pays, avec beaucoup bonnes cités, villes, châteaux, qu'ils avaient s mis et rendu tributaires. Et ce qui était pl douloureux encore était que, si un Turc voul avoir pour femme la fille du plus notable ha tant de ces cités, villes ou châteaux qui l étaient soumis, il fallait que le père, la m et les amis la lui donnassent; et lorsqu'il n sait des enfants, si c'étaient des mâles ils faisaient Turcs et les faisaient circoncire, com le sont les Sarrazins, et si c'étaient des fi elles pouvaient choisir la loi qu'elles voulai Voyez en quelle douleur et en quel abaisseme ils étaient, au grand déshonneur de la ch tienté. Par là vous pouvez connaître s'il é urgent que cette compagnie y passât; et s tout en voyant, qu'en vérité les Turcs avai tant conquis, qu'ils venaient jusque deva Constantinople en ost réglée, et qu'il n'y av entre deux qu'un bras de mer qui n'a pas pl de deux milles de large; et ils tiraient leurs ép et menaçaient l'empereur, et l'empereur pe vait voir tout cela. Jugez dans quelle douc il devait vivre; car si les Turcs avaient eu

(1) Suivant Pachymère (liv. V, c. 14), au moment où les Catalans allaient partir pour Cysique, leurs créanciers génois se présentèrent à Roger et lui réclamèrent le remboursement de leur emprunt. Roger les renvoya à l'empereur. Les Génois déclarèrent qu'ils ne connaissaient que lui et qu'il était un débiteur de mauvaise foi; l'empereur, qui jusqu'alors avait fait difficulté de payer la dette, apprenant ce qui se passait, se hâta de tout promettre et envoya le drungaire de sa flotte, Etienne Muzalon, pour empêcher une rixe; mais déjà on était aux mains, et Muzalon, qui se présenta à cheval au milieu d'eux, périt lui-même dans la mêlée. Les Catalans avaient transformé le monastère de Saint-Côme en une citadelle dont ils faisaient leurs sorties et où ils opéraient leur retraite. Les Génois, à l'aide de tables, de tonneaux, de boucliers, de sable et de tout ce qu'ils purent trouver, se retranchèrent sur le rivage, et ce fut avec beaucoup de peine qu'après un grand carnage de part et d'autre l'empereur et Roger purent rétablir l'ordre.

(1) Les Génois n'avaient pas pris part, comme leurs ri les Vénitiens, à la conquete de Constantinople par les Fr en 1204; aussi, dès que Michel Paléologue fut rentré dans ville en 1261, ils firent valoir leurs services et succédèr tous les avantages dont avaient joui jusque-là les Vénitien fut alors qu'ils fondèrent leurs établissements de Pera Galata sur les terres que leur céda Paléologue (Voy. Sanl Colonia dei Genovesi in Galata, t. I, p. 64, et *Serra*, Stor Genova, t. II, p. 127 et suiv.).

(2) Détroit d'Abydos.

ents pour passer ce bras de mer, ils au-certainement conquis Constantinople.

CHAPITRE CCIII.

it le mégaduc passa dans l'Anatolie, et prit terre au 'Artaki, à l'insu des Turcs. Comment il les combattit, acha à la captivité toutes les terres qui avaient été es par les Turcs, et alla hiverner à Artaki.

ez quels gens sont les Grecs, et combien tait courroucé contre eux! Kyr Michel, é de l'empereur, était passé à Artaki [1] ouze mille hommes à cheval et bien cent ommes de pied, et cependant ils n'osèrent livrer bataille aux Turcs, et il dut s'en ier avec grande honte. En ce même lieu ti où il avait été, et d'où il avait dû re- l'empereur envoya le mégaduc avec sa gnie, qui n'était pas de plus de mille cinq hommes à cheval et de quatre mille s de pied.

nt leur départ de Constantinople, le mé- voulut que l'empereur donnât une sienne à En Ferran d'Aunès et le fît amiral de e. Et le mégaduc fit cette demande afin sûr que ses galères seraient toujours s par les hommes de mer qu'il avait s, et que les Génois ni autres n'osassent nter contre les Catalans dans tout l'em- t que, quand il ferait avec son ost quel- pédition par terre, les galères se trouvas- u lieu désigné, munies de vivres et de ions fraîches. Tout fut si bien ordonné i que personne n'aurait pu y ajouter au- mélioration; ainsi, au moyen des galères, t des îles et des autres terres et lieux mes, tout ce qui était nécessaire à lui et roupe.

que tout fut ordonné, ils prirent congé pereur, s'embarquèrent et se rendirent d'Artaki sur le continent opposé [2], pour léger contre les Turcs qui voulaient ab- nt s'en emparer, car c'est un lieu fort le. Tout ce cap est défendu par un mur uit sur le cap d'Artaki, du côté du con- d'Asie, où il n'y a pas un demi-mille de r d'une mer à l'autre. Au-delà de ce dé- le cap se prolonge sur une assez grande étendue où se trouvent plus de vingt mille habitations, fermes, métairies ou maisons.

Les Turcs maintes fois étaient venus pour attaquer ce mur, et s'ils eussent pu s'en rendre maîtres ils auraient ravagé tout le cap [1]; c'est pourquoi le mégaduc avec toute sa troupe prit terre en cet endroit, et les Turcs n'en surent rien. Dès qu'ils eurent pris terre, ils apprirent que les Turcs y étaient venus combattre ce même jour. Le mégaduc demanda s'ils étaient loin de là, et on lui dit qu'ils étaient à deux lieues environ, et se trouvaient placés entre deux fleuves. Aussitôt le mégaduc fit publier que chacun se tînt prêt le lendemain matin à suivre sa bannière. Il faisait porter avec la cavalerie sa bannière et celle de l'empereur; les almogavares portaient un pennon aux armes du seigneur roi d'Aragon, et l'avant-garde de la colonne un pennon aux armes du roi Frédéric. Ainsi les portèrent-ils lorsqu'ils firent hommage au mégaduc.

Le matin, avec bonne volonté et grande joie, ils se levèrent de si bonne heure qu'à l'aube du jour ils arrivèrent au torrent, le long duquel les Turcs étaient campés avec leurs femmes et leurs enfants; et ils férirent avec une telle impétuosité sur eux, que les Turcs furent bien émerveillés de ces gens, qui avec leurs dards leur portaient de tels coups que rien ne pouvait y résister. Que vous dirai-je? Dès que les Turcs se furent armés, la bataille fut terrible; mais que leur servit leur courage? Le mégaduc, avec sa troupe à cheval et à pied, s'était jeté si rudement sur eux qu'ils ne purent résister. Toutefois, ils ne voulaient pas fuir, à cause des femmes et enfants qu'ils avaient là, ce qui leur perçait le cœur, et ils préféraient mourir; si bien qu'on ne vit jamais hommes faire de telles prouesses. Cependant, à la fin, tous, avec leurs femmes et leurs enfants, furent faits prisonniers, et il périt ce jour-là, parmi eux, plus de trois mille hommes de cheval et plus de deux mille de pied [2].

yzique. Michel, fils d'Andronic, qui avait vu avec rrivée des Catalans, avait quitté cette ville, et il revint stinople en juin 1304 (Pachymère, liv. V, c. 17).
ncienne presqu'île de Cysique.

(1) Pachymère (liv. V, c. 16) trace le tableau le plus déplorable des malheurs qui affligeaient l'empire et surtout Constantinople. Tous les jours on voyait arriver à Constantinople des Grecs qui venaient du continent voisin d'Asie, chassés par la terreur de l'épée des Turcs, et allant chercher un abri, soit dans les villes et places fortes de l'empire, soit dans les îles de l'Archipel; et Constantinople était pendant ce temps dévastée par la famine et toutes les maladies qui arrivent à la suite de la misère.

(2) Ni Pachymère ni Nicéphore ne parlent de cette première

Ainsi le mégaduc et ses gens prirent possession du champ, et ne laissèrent en vie nul homme au-dessus de dix ans ; puis ils s'en retournèrent à Artaki pleins de joie. Ils mirent sur les galères les esclaves mâles et femelles, ainsi que beaucoup d'objets précieux, dont la plus grande partie était destinée à l'empereur. Lui, il envoya les esclaves et un grand nombre de choses précieuses à l'impératrice et au fils de l'empereur, ainsi qu'à sa femme ; et chacun des riches-hommes, adalils et almogavares, envoya aussi ses présents à madame la belle-mère du mégaduc. Et cela eut lieu le huitième jour après qu'ils eurent quitté l'empereur ; de sorte que ce fut une grande joie et une grande satisfaction pour tout l'empire, et principalement pour l'empereur, pour madame, belle-mère du mégaduc, et pour madame sa fille ; et tout le monde en effet devait s'en réjouir. Mais si ceux-là en ressentirent de la joie, les Génois en eurent grande douleur ; et Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, en conçut aussi grand déplaisir et grande envie, si bien que dès ce jour en avant il couva sa colère contre le mégaduc et sa compagnie [1], et il eût préféré perdre l'empire plutôt que de les avoir vu remporter une telle victoire ; car lui-même y était allé avec un nombre considérable d'hommes et avait été repoussé deux fois. Ce n'est pas qu'il ne fût de sa personne un des bons chevaliers du monde, mais Dieu a frappé les Grecs d'une telle malédiction que tout homme peut les confondre. Et cela provient de deux péchés signalés qui dominent en eux : l'un est, qu'ils sont les hommes les plus orgueilleux du monde, et il n'y a personne au monde dont ils fassent cas en rien, si ce n'est d'eux-mêmes, qui ne valent pourtant absolument rien ; l'autre est, qu'ils ont pour leur prochain moins de charité que qui que ce soit dans ce monde ; car, lorsque nous étions à Constantinople, les gens qui fuyaient d'Anatolie devant les Turcs erraient et gisaient sur le fumier à Constantinople, et criaient famine ; et il n'y avait aucun des Grecs qui, pour l'amour de Dieu, voulût leur rien donner ; cependant il y avait abondance de toutes sortes de vivres ; les almogavares seuls émus de grand'pitié, partageaient avec eux tout ce qu'ils avaient à manger. Si bien qu'à cause de ces charités que nos gens leur faisaient, partout où les nôtres transportaient leur ost, plus de deux mille pauvres Grecs, dépouillés de tout par les Turcs, suivaient l'ost par-derrière, et venaient partout avec nous. Ainsi vous pouvez comprendre combien Dieu est irrité contre les Grecs. Le proverbe du sage dit : « Ceux à qui Dieu veut mal, il leur enlève d'abord la raison [1]. » Ainsi les Grecs sont frappés par la colère de Dieu ; car, puisque ne valant absolument rien ils croient cependant autant valoir que tous les autres gens du monde, puisque de plus ils n'ont aucune charité envers leur prochain, il paraît bien par là que Dieu leur a entièrement enlevé toute raison.

Quand ceci fut fait, le mégaduc, avec toute sa compagnie, se prépara à marcher sur les Turcs par l'Anatolie, afin d'arracher à l'esclavage les cités, châteaux et villages que les Turcs avaient subjugués. Lorsque le mégaduc et ses gens furent prêts à partir d'Artaki, c'était le premier jour de novembre [2], et il commença à faire le plus rigoureux hiver possible, tant de pluies et de vent que de froid et de mauvais temps ; et les fleuves grossirent tellement que nul homme ne pouvait les passer. Il tint donc son conseil et se décida à passer la saison d'hiver dans ce lieu d'Artaki, qui est un endroit délicieux en toutes choses ; car dans le reste du pays il fait le plus grand froid du monde, et il y tombe plus de neiges que partout ailleurs, puisqu'à dater des premiers jours de neige jusqu'en avril, il ne fait rien autre chose que neiger. En décidant donc d'hiverner en celle d'Artaki, il eut la meilleure idée qu'on pût avoir.

Il commença par faire choix de six hommes notables du pays et de deux chevaliers catalans, deux adalils et deux almogavares, et ces douze étaient chargés de fixer à tout rich

bataille des Catalans, bien qu'il soit facile de voir par leur texte qu'elle doit avoir eu lieu, et doit avoir tourné, comme le rapporte Muntaner, à l'avantage des Catalans. Il paraît seulement par leur récit que, si les Catalans étaient terribles contre leurs ennemis, ils n'étaient guère moins redoutables à leurs nouveaux amis ; « car, dit Nicephore, ils regardaient la propriété d'autrui comme la leur et traitaient hommes et femmes en esclaves. »

(1) Pachymère (ch. 17) mentionne aussi cette sourde haine qui commençait à naître entre Michel et le Catalan Roger, et il l'attribue à la conduite désordonnée tenue par la compagnie catalane envers les habitants de Cysique, après l'avantage remporté sur les Turcs.

(1) *Quos vult perdere Deus dementat.*

(2) Ils étaient arrivés en septembre 1303, c'est-à-dire semaines auparavant.

homme, puis ensuite aux chevaliers et aux almogavares, un logement convenable à chacun; et ils ordonnèrent que l'hôte de chacun devait fournir pain, vin, avoine, viande salée, fromage, légume, lit, et tout ce dont ils avaient besoin. A l'exception de la viande fraîche et des assaisonnements ils devaient enfin les fournir de tout.

Ces douze hommes fixèrent un prix raisonnable à chaque chose et ordonnèrent que chaque hôte eût une taille[1] pour toutes choses avec celui qui logerait en sa maison, et que cela se continuât ainsi depuis le premier du mois de novembre jusqu'à la fin du mois de mars. A la fin de mars chacun aurait à compter avec son hôte, devant les douze ou l'un d'eux; et autant ils auraient pris, autant on leur décompterait sur leur solde; et ce serait la caisse militaire qui rembourserait le bonhomme, maître de la maison; si bien que les hommes de la compagnie et les Grecs furent également satisfaits de cette mesure. Et ils reçurent ordre de passer ainsi leur saison d'hiver.

Le mégaduc envoya à Constantinople pour chercher la mégaduchesse, et ils passèrent là l'hiver avec grande joie et grand plaisir. Ensuite le mégaduc ordonna que l'amiral avec ses galères et tous les hommes de mer allât hiverner à l'île de Chio, qui est une île très agréable; c'est là que se fait le mastic, et on n'en fait en aucun autre lieu du monde. Il les envoya hiverner en ce lieu, parce que les Turcs, avec leurs barques, parcouraient ces îles. Et ainsi ils gardèrent toute cette contrée et allaient visitant toutes les îles. De cette manière ils passèrent tout cet hiver en joie, déduit et soulas les uns et les autres[2]. Et lorsque le mois de février fut passé, le mégaduc fit publier par tout le pays d'Artaki, que chacun comptât avec son hôte, en y comprenant tout le mois de mars, et qu'il fût prêt à suivre la bannière le premier jour d'avril.

(1) Comme les boulangers en ont encore une; c'est un morceau de bois divisé dans sa longueur en deux parties que l'on rapproche pour y marquer par une entaille commune ce que l'on donne ou ce que l'on reçoit.

(2) Il paraît que cette grande satisfaction des Catalans n'allait pas de pair avec la satisfaction des habitants.

« Là, dit Pachymère (L. 3. c. 14), admis dans l'intérieur des murs de Cysique, ils se conduisirent pis que ne l'auraient fait des ennemis, extorquant l'argent, pillant les provisions, violant les femmes des habitants, et les traitant eux-mêmes comme des esclaves achetés à prix d'argent. Les désordres allèrent si loin que Ferrand Ximenès lui-même, honteux de ce qui se passait, après avoir fréquemment reprimandé ces barbares en leur montrant et ce qu'ils devaient aux bienfaits de l'empereur et l'indignité de leur conduite, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir d'eux, soutenus qu'ils étaient par leur chef, ne put pas y tenir, et rassemblant ses troupes sur les nefs qui lui appartenaient, il retourna chez lui. Les autres n'en restèrent que plus libres de se livrer à tous leurs excès. »

CHAPITRE CCIV.

Comment le mégaduc s'en alla à Constantinople pour y laisser la mégaduchesse; comment il reçut de l'empereur la paie pour quatre mois, et des grands dons qu'il fit à toute la compagnie.

Chacun compta donc avec son hôte; et il y en eut qui avaient si follement mené leur affaire, qu'ils avaient à décompter avec leur hôte pour plus de la valeur d'une année de paie; ceux qui étaient plus sages avaient vécu avec meilleur ordre; mais néanmoins il n'y en avait aucun qui n'eût reçu pour bien au-delà de sa solde pendant le temps qu'ils y avaient demeuré. Tandis que le compte se faisait, au mois de mars, le mégaduc prit quatre galères, et avec la mégaduchesse, avec sa belle-mère, sœur de l'empereur, qui avait passé l'hiver avec lui, et avec deux frères de sa femme, il partit pour Constantinople afin de laisser la mégaduchesse dans cette ville et prendre congé de l'empereur. Lorsqu'il fut à Constantinople on lui fit grande fête et grands honneurs, et il reçut de l'empereur la paie de quatre mois pour les besoins de la compagnie, ce que nul ne soupçonnait, pour la grande dépense qu'ils avaient faite pendant l'hiver, et sur laquelle chacun redevait beaucoup. Ainsi il laissa la mégaduchesse à Constantinople et prit congé d'elle, de sa belle-mère, de ses beaux-frères et de ses amis: puis il prit enfin congé de l'empereur, s'embarqua avec ses quatre galères, et fut de retour à Artaki le quinzième jour de mars. Tous eurent grand plaisir à le revoir. Le mégaduc demanda si chacun avait compté avec son hôte, et on lui répondit que oui. Là-dessus il fit publier: que tout homme eût à se trouver le lendemain sur une place, devant la maison qu'habitait le mégaduc, et qu'il apportât la note de ce qu'il devait à son hôte; car, le compte une

fois réglé, les douze prud'hommes avaient prescrit qu'on en fît une note en double, répartie par A, B, C, pour que l'une fût remise à l'hôte et que le soudoyer conservât l'autre. Ces comptes étaient scellés du sceau du mégaduc.

Quand chacun fut venu le lendemain avec sa note, le mégaduc s'assit sur un siége qu'on lui avait préparé sous un arbre qu'on appelle un orme, et il fit venir devant lui chacun par ordre avec sa note; et il trouva que tous avaient reçu outre mesure, en considérant le temps qu'ils avaient passé à hiverner. Et quand il eut reçu toutes les notes et les eut déposées sur un tapis devant lui, il se leva et dit : « Braves gens, j'ai beaucoup à vous remercier de ce qu'il vous a plu de m'avoir pour chef et seigneur, et de m'avoir suivi là où j'ai voulu vous conduire. A présent, je trouve que vous avez reçu ici beaucoup plus, et deux fois autant qu'il ne vous revenait pour le temps que vous avez été à hiverner; il y en a même qui ont reçu trois fois autant; d'autres quatre fois autant; de telle sorte que je vois bien que, si la caisse militaire voulait décompter à la rigueur avec vous, vous auriez à passer un temps de grande détresse. C'est pourquoi, en l'honneur de Dieu et en l'honneur de l'empire, et aussi par la grande affection que je vous porte, moi, par faveur toute spéciale, je vous fais don de tout ce que vous avez dépensé cet hiver et je veux que rien n'en soit déduit sur votre paie; et, dès à présent, j'ordonne que soient brûlées toutes les notes que vous m'avez ici apportées. Les Grecs n'ont qu'à porter les leurs à notre trésorier et il se chargera de les satisfaire. » Aussitôt il fit apporter du feu et fit brûler toutes les notes en présence de tous. Chacun se leva et alla lui baiser la main, et lui rendit mille grâces; et ils devaient bien le faire, car c'était le plus beau présent que jamais seigneur fit à ses vassaux depuis plus de mille ans; et très certainement le tout s'élevait bien à la solde de huit mois l'un dans l'autre; car pour les hommes à cheval seulement, cela allait à cinquante mille onces d'or, et pour les hommes de pied à près de soixante mille onces d'or; de telle sorte, qu'en y comprenant ce qu'avaient reçu les riches-hommes, on calculait que le tout pouvait bien s'élever à cent mille onces d'or, ce qui fait six millions.

Quand il eut tout réglé il voulut les satisfaire encore davantage; il ordonna donc que se trouvât le lendemain sur ladite pla recevoir en bel or la paie de quatre r ainsi vous pouvez comprendre quelle j avait dans toute l'ost et de quel cœur il virent de là en avant; et ainsi le lende leur fit donner la paie de quatre mois, p chacun s'appareillât bien à se mettre pagne[1].

(1) Ce séjour à Cysique et les préparatifs de mi pagne sont racontés d'une manière fort différente p mère. Il représente les Catalans, et surtout les alm dont le nom lui semble venir de ce qu'ils sont iss ciens Avares, comme se livrant sans frein à tous pillant les propriétés, insultant les habitants, violan et filles, et pendant ceux qui leur refusaient l'ar demandaient.

« Cette licence dont les soldats usaient, dit P (c. 21, trad. de Cousin), procédait tant de la recon que leur commandant leur voulait témoigner de s'étaient volontairement soumis à son obéissanc l'appréhension qu'il avait qu'ils ne désertassent s' pêchait de s'enrichir dans le temps qu'il s'était en même par les faveurs de l'empereur. Voilà le véri tif pour lequel il leur donna une entière liberté de bien qu'ils reçussent la paie de l'empereur sans l aucun service. Au printemps, une grande partie ne plus faire autre chose dans ce pays-là que ce qu'il déjà fait, ils mirent sur des vaisseaux leur équip blé et d'autres provisions et suivirent les soldats de Ximenès qui étaient partis les premiers. Ils étai prendre service du duc d'Athènes, se souciant fort p server le traité par lequel ils s'étaient engagés à servi gaduc. Les autres demeurèrent inutiles à Cysique, d pérance de recevoir de l'empereur la solde de tr dès que ces trois mois seraient accomplis. Leur com ayant honte lui-même du peu de services qu'ils rendus, vint à Constantinople pour y faire des excu fut si heureux que non-seulement l'empereur se con ses raisons, mais qu'il lui donna de l'argent pour le Alains, qu'il disait être d'une valeur invincible et d'une plus éprouvée que ceux de sa nation. Roger reçut un de cet argent sur-le-champ, l'autre lui ayant été a sur le revenu des îles. Quarante jours après qu'il fut r à Cysique on lui donna des chevaux et l'argent qu demandé pour les Alains, et il en fit la distribution. I aux Latins (τοῖς Ιταλοῖς) deux et trois onces d mois, et aux Alains trois écus seulement, des chev quelque peu d'équipages, et il excita par cette inega furieuse jalousie entre eux. Il donna après cela à un qu'ils appellent Amiral (ἀμηρᾶλιν) le commandem douze vaisseaux qu'il remplit de soldats latins, d femmes et du butin dont ils s'étaient enrichis, et lu manda de faire voile vers les îles et de se rendre près d'Adramiti où il leur promit de les aller trou tâcha aussi de persuader aux autres troupes qui ét

CHAPITRE CCV.

Comment le mégaduc eut, avec sa compagnie, un second combat contre la gabelle de Cesa et de Tiu; comment il les vainquit et les tua près de Philadelphie.

Ainsi, le premier jour d'avril[1], par la grâce de Dieu, la bannière sortit et chacun songea à la suivre, et ils entrèrent aussitôt dans le royaume d'Anatolie. Les Turcs furent bientôt prêts à leur faire tête, savoir : les gabelles de Cesa et de Tiu, parents de ceux que la compagnie avait tués à Artaki; si bien que lorsque la compagnie fut près d'une cité qu'on nomme Philadelphie, qui est une noble cité et des grandes du monde, et qui a bien dix-huit milles de tour, c'est-à-dire autant que Rome ou Constantinople, elle trouva près de cette cité, à une journée, les deux gabelles des Turcs, qui étaient en tout huit mille hommes à cheval et douze mille à pied, et ils s'ordonnèrent aussitôt en bataille rangée. Le mégaduc et sa compagnie en eurent grand plaisir, si bien qu'à l'instant, avant que fussent lancées les flèches des archers turcs, ils se précipitèrent au milieu d'eux, les hommes en brochant de l'éperon contre leurs gens à cheval, et les almogavares contre les gens à pied. Que vous dirai-je? La bataille fut très vigoureusement disputée et dura depuis le soleil naissant jusqu'à l'heure de nonne, tellement que les Turcs furent tous tués ou pris, et qu'il n'en échappa pas mille de cheval et cinq cents de pied[2]. Le mégaduc et sa compagnie s'emparèrent du camp avec grande joie, n'ayant pas perdu plus de quatre-vingts hommes à cheval et cent à pied, et ayant fait un butin immense. Après avoir pris possession du champ, ils restèrent bien huit jours, leurs tentes dressées, en ce lieu qui était fort bon et fort délicieux, et ils s'en vinrent à ladite cité de Philadelphie où ils furent reçus avec grande joie et grande allégresse. Ainsi la nouvelle se répandit par tout le pays d'Anatolie, que les gabelles de Cesa et de Tiu avaient été défaites par les Francs[1], et on en eut grande joie; et ce n'est pas merveille, car tous eussent été captifs si ce n'eût été des Francs. Ainsi le mégaduc et sa compagnie restèrent dans la cité

(τζαοῦσιον). Il avait été pris dans la guerre contre Lacane, sous le règne de l'empereur Michel Paléologue, et mis en liberté depuis longtemps par l'empereur Andronic. Roger, non content de cet outrage, commanda de le pendre; et cet ordre cruel eût été exécuté, sans les instantes prières de plusieurs personnes qui lui demandèrent sa grâce. Il passa après cela le long de Chliara et de quelques autres places pour aller au secours de Philadelphie qui était fort pressée. Tripoli avait été prise quelque temps auparavant, et les forts d'alentour avaient été obligés, contre leur inclination, de recevoir une garnison de Carmanes, les plus puissants d'entre les Turcs; et ils envoyèrent exposer à Roger la nécessité où ils avaient été réduits de se rendre à ces conditions et le supplier de les délivrer du joug de cette domination étrangère, avec promesse de joindre leurs armes aux siennes, dès qu'il paraîtrait pour les secourir. Il eut leur députation fort agréable, leur promit de leur mener des secours et se prépara à donner une bataille. Les Turcs, qui n'ignoraient rien de son dessein, s'y préparèrent aussi de leur côté. La bataille fut donnée proche d'Aulaques; mais il ne s'y passa rien qui fût digne du nombre des deux armées ni de leurs grands préparatifs. On dit néanmoins qu'Alisuras ayant été blessé, et que sa blessure l'ayant obligé de quitter la place, les Turcs suivirent son exemple et se retirèrent en désordre. L'armée de Roger étant divisée en trois bandes, cela fut cause qu'aucune n'osa s'engager à la poursuite des Turcs de peur qu'ils n'eussent posé quelque embuscade; il y en eut néanmoins plusieurs qui furent tués en se retirant. Leur retraite donna moyen aux habitants de Philadelphie de respirer et les délivra de la famine qui les pressait. On parla de la levée de ce siége comme d'un exploit fort remarquable, bien qu'il ne répondit en rien aux préparatifs qui avaient été faits pour cet effet. Alisuras, qu'on avait publié être blessé à mort, se sauva en tremblant avec les siens vers Amouriou.

« Le duc Roger ayant séjourné quelque temps à Philadelphie et y ayant amassé de grandes sommes d'argent, songea à son retour, et aussitôt qu'il eut pourvu à la sûreté des places, il se rendit à Magnésie, ville assise sur l'Herme. »

(1) Muntaner se sert ici du mot de *Francs* pour désigner les Catalans.

Quique d'aller à un autre endroit, mais elles n'en voulurent rien faire. L'empereur appréhendait de recevoir des nouvelles de ce pays-là, parce qu'elles étaient toujours fâcheuses et qu'elles portaient des marques évidentes de la colère du ciel. Il eut recours à la prière et passa les nuits avec le patriarche à réciter des prières. »

(1) Pachymère dit que ce fut au mois de mai. Il y avait 6,000 Catalans qu'il appelle Italiens, 1,000 Alains et plusieurs milliers de Grecs, et toutes ces troupes étaient placées sous le commandement supérieur de Roger. (Pachymère, c. 21.)

(2) Pachymère raconte ainsi la levée du siége de Philadelphie. Je me sers ici de la traduction de Cousin.

« L'armée de Roger s'approcha de Germi avec une extrême présomption et en se vantant de se signaler bientôt par quelque exploit considérable. Au premier bruit de cette nouvelle les Turcs abandonnèrent leur fort par une fuite également lâche et honteuse. Roger profita du bagage des Turcs, et, s'il est permis de le croire, il fit pendre, selon l'usage des Latins, quelques-uns de ses soldats pour avoir repris ce qui était à eux. On dit même qu'étant tout transporté de colère, il donna un coup d'epée à leur commandant, Bulgare de nation, homme de cœur, honoré de la charge de chiaoux

de Philadelphie pendant quinze jours, et puis partirent et allèrent à la cité de Nif[1], et puis à Magnésie, et ensuite ils prirent le chemin de la cité de Thyrra [2].

CHAPITRE CCVI.

Comment les Turcs furent vaincus à Thyrra par en Corberan d'Alet, qui y fut blesse d'une flèche et mourut; et comment En Berenger de Rocafort vint à Constantinople avec deux galères et deux cents cavaliers, et à Ephese ou est le tombeau de monseigneur saint Jean l'evangeliste.

Lorsqu'ils furent dans la cité de Thyrra, ceux des Turcs qui avaient échappé à la bataille, avec d'autres qui s'étaient réunis à eux et qui étaient de la gabelle de Mondexia[3], se rendirent à Thyrra, dans l'église où repose le corps de monseigneur saint Georges, qui est une des belles églises que j'aie jamais vues et qui est située près de Thyrra, à environ deux milles. A l'aube du jour, les Turcs vinrent à Thyrra et ne savaient pas que les Francs y fussent; et dès qu'on les vit prendre leur course, l'alarme se répandit dans tout le pays. Le mégaduc regarda et vit que c'étaient les Turcs; et il était facile de les voir, car ils etaient tous dans la plaine, et la cité de Thyrra est sur une hauteur. Il envoya sur-le-champ dire à En Corberan d'Alet, sénéchal de l'armée, de marcher sur eux avec tous ceux de la compagnie qui voudraient le suivre. La compagnie prit les armes en toute hâte; et En Corberan, avec environ deux cents hommes à cheval et mille à pied, alla fondre sur eux; si bien qu'il les eut bientôt mis en déroute; et il leur tua plus de sept cents hommes à cheval et un grand nombre de gens à pied; et il les eût tous tués; mais comme la montagne éta voisine, ils prirent le parti de laisser l chevaux et de s'enfuir à pied par la mo En Corberan d'Alet, qui était bon cher d'une ardeur extrême dans ses volonté cendit lui-même de cheval et se mit à le suivre à pied par la montagne. Les Tu les virent monter ainsi après eux, afi retarder, tirèrent leurs flèches, et par u une flèche vint férir ledit En Corberan cause de la chaleur et de la poussière désarmé de sa salade; et là il périt, ce une grande perte; si bien que les chrétie rêtèrent autour de lui, et les Turcs vèrent.

Quand le mégaduc l'apprit, il en affligé parce qu'il l'aimait beaucoup; i fait sénéchal et l'avait fiancé à une fi avait eue d'une dame de Chypre et restée auprès de madame la mégaduc Constantinople, et les noces devaient à leur retour à Constantinople. En C fut enterré dans l'église de Saint-Geo grand honneur, avec dix autres c morts avec lui, et on leur fit faire d monuments; car le mégaduc et l'ost tèrent huit jours, afin que la tombe d' beran fût faite riche et belle. Et de le mégaduc envoya des ordres à Smy de Smyrne à Chio, à l'amiral En d'Aunès pour qu'il vînt à la cité d'An toutes ses galères et tous les hommes qui étaient avec lui; et ainsi fit-il. Et ment où il appareillait pour partir En Rocafort venait d'arriver à Const avec deux galères, amenant avec lui de hommes de cheval, bien équipés de harnais, moins les chevaux, et bien mogavares, et il était venu trouver l'e L'empereur lui avait aussitôt ordonn se réunir au mégaduc partout où il p trouver; et c'est ainsi qu'il arriva Chio et que l'amiral et lui partirent de Chio et se rendirent à la cité d'An

Ils y étaient déjà arrivés depuis env jours lorsqu'ils reçurent la nouvelle q gaduc venait, et ils en eurent grand

(1) C'est la ville de Ninfée dans laquelle fut signé le traité de 1261. En allant de Philadelphie à Magnésie les troupes de Roger durent suivre les bords de l'Herme; et l'ancienne capitale de la Lydie, Sardes, se trouve à moitié chemin entre les deux villes; cet ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Le pays dont Roger allait délivrer les Turcs est peut-être celui qui offre le plus grand nombre de villes magnifiques rapprochees dans un plus court espace de terrain; c'est là que se trouvaient, dit-on, ces sept Eglises chrétiennes de l'Apocalypse de saint Jean. Ainsi, villes chrétiennes et paiennes, on y reconnait Pergame, Thyatira, les deux Magnésie, Smyrne, Sardes, Philadelphie, Ephèse, Antioche, Tripolis, Hierapolis, Laodicee, Sagalassus, Apamée, Colosses, Métropolis.

(2) Il l'appelle La Tira, c'est l'ancienne *Tyrreum*.

(3) Je ne puis retrouver ce nom l'x se prononce *ch*.

(1) Il l'appelle *Esmira*.

(2) On retrouve cette ville d'Ania indiquée su talan de 1375, publié dans un recueil des notices crits de la Bibliothèque royale.

ils envoyèrent au mégaduc deux messagers qui le trouvèrent encore à la cité de Thyrra. Et le mégaduc en fut très satisfait, et voulut que j'allasse jusqu'à Ania pour y prendre En Beranger de Rocafort et l'amener jusqu'à la ville de Ayasaluck [1], que l'Ecriture nomme Ephèse.

Dans cedit lieu d'Ephèse est le tombeau dans lequel monseigneur saint Jean l'évangéliste se plaça quand il eut pris congé du peuple; et puis on vit un nuage comme de feu; et la croyance chrétienne est que ce fut dans ce nuage qu'il monta au ciel en corps et en âme. Et cela paraît bien, par le miracle que l'on voit chaque année à ce même tombeau. Le tombeau dudit saint est en forme de carré et est placé au pied de l'autel; au-dessus est une belle pierre de marbre qui a bien douze palmes de long et cinq de large; et au milieu de la pierre sont percés neuf trous fort petits; et chaque année, le jour de saint Etienne, à l'heure des vêpres, et au moment même où, ledit jour de saint Etienne, on commence à dire les vêpres de saint Jean, de chacun de ces neuf trous il sort une manne sablonneuse qui s'élève bien à un pied au-dessus de la pierre, et qui en découle ainsi qu'un filet d'eau. Et cette manne sort et commence à sortir, ainsi que je vous ai dit, tout aussitôt qu'on commence à chanter les vêpres de saint Jean, le jour de saint Etienne; et cela continue toute la nuit, et puis tout le jour de saint Jean, jusqu'à ce que le soleil soit couché; si bien que, quand le soleil est couché et que cette manne a cessé de sortir, il y en a bien certainement trois quarterades de Barcelonne. Cette manne est merveilleusement bonne pour beaucoup de bonnes choses; c'est à savoir que, qui en boit quand il sent venir la fièvre, jamais cette fièvre ne lui vient; et d'autre part, si une femme est en travail d'enfant et ne peut accoucher, elle n'a qu'à en boire avec de l'eau ou avec du vin, et elle est aussitôt délivrée; et d'autre part, celui qui est assailli en mer par une tempête n'a qu'à en jeter trois fois dans la mer, au nom de la très sainte Trinité, de madame sainte Marie et du bienheureux saint Jean l'évangéliste, et aussitôt la tempête cessera; et de plus encore, si quelqu'un a mal à la vessie, il n'a qu'à en boire audit nom de la sainte Trinité, de madame sainte Marie et du bienheureux saint Jean évangéliste, et aussitôt il sera guéri. On donne de cette manne à tous les pèlerins qui y viennent, et elle ne sort que d'année en année.

(1) Muntaner défigure ce nom en celui d'Altoloch, et plus bas il dit que les Grecs l'appellent Théologos (épithète de saint Jean). Etienne de Byzance donne pour synonymes d'Ephèse les noms de Σμύρνα, Σάμορνα, Τραχεῖα, Ὀρτυγία et Πτελέα. Etienne de Byzance, Traité *des Villes et des Peuples*. L'ancienne Ephèse s'étendait jusqu'à la moderne Ayasaluck, bien que les ruines principales soient à un mille de là. La grande mosquée a été, dit-on, bâtie sur les ruines de l'église de Saint-Jean, enrichie elle-même des ruines du temple de Diane. C'est près du mont Prion qu'est le champ des tombeaux dans lequel la tradition rapporte que fut enterré Timothée et que se passa la scène des Sept Dormants.

CHAPITRE CCVII.

Comment le mégaduc alla à Ayasaluck, et créa sénéchal de l'ost En Béranger de Rocafort; et comment ils mirent en déroute les Turcs de la gabelle d'Atia[1] qui, s'étant réunis à tous les autres Turcs, furent une seconde fois défaits; et comment il en périt bien dix-huit mille à la Porte de Fer.

Je pris aussitôt congé du mégaduc et de la compagnie, et j'emmenai avec moi vingt chevaux pour le service d'En Rocafort, et afin qu'il pût chevaucher et venir avec moi à la cité d'Ephèse, appelée aussi Théologos en langue grecque [2], et afin de protéger cette ville contre les Turcs qui y faisaient tous les jours des incursions. Il passa non sans grand danger, à cause de beaucoup d'attaques que lui firent les Turcs, et il amena avec lui cinq cents almogavares; les autres restèrent à la cité d'Ania, avec l'amiral En Ferrand d'Aunès. Et quand En Béranger et les siens furent arrivés à Ayasaluck, au bout de quatre jours le mégaduc vint l'y rejoindre avec toute l'ost, et fit le meilleur accueil audit En Béranger de Rocafort; de telle sorte qu'il le fit sénéchal de l'armée, ainsi qu'était En Corberan d'Alet, et le fiança aussi avec cette même fille à lui qu'il avait fiancée auparavant audit En Corberan. En Béranger de Rocafort entra aussitôt en fonction de sa charge. Et le mégaduc lui donna cent chevaux, et lui compta la paie de quatre mois, pour lui et ceux qui étaient venus avec lui. Le mégaduc demeura huit jours dans la-

(1) Probablement Aïdin. Le mot *gabella* en catalan peut désigner ici la garde mise à la défense d'une frontière, et quelquefois ce mot répond à celui de *tribu*.

(2) Du nom de saint Jean l'Évangéliste, designé en grec sous la simple épithète de *Le Théologien*.

dite cité d'Ayasaluck [1] ; et puis vint avec toute l'ost dans la cité d'Ania, et laissa En Pierre d'Aros pour commandant dans la cité de Thyra, et lui donna trente hommes de cheval e cent hommes de pied.

Dès que le mégaduc fut entré dans la cit d'Ania, l'amiral et tous les hommes de mer, e tous ceux qui étaient avec En Rocafort, sorti rent au-devant de lui en armes pour le rece voir, si bien que le mégaduc en eut un gran plaisir, parce qu'ils renforçaient l'armée; e pendant son séjour à Ania, le mégaduc renou vela la paie de toute la troupe.

Un jour, pendant qu'il se trouvait dans cet ville, l'alarme se répandit dans tout le pays, su le bruit que les Turcs, qui faisaient partie d la gabelle d'Atia, étaient venus faire des in cursions dans les environs d'Ania. Aussitôt l'o exécuta une sortie et avec une telle impétu sité qu'elle atteignit les Turcs et fondit au milie d'eux. Si bien que, ce jour-là, nos gens tuère bien aux Turcs environ mille hommes de chev et deux mille de pied. Les autres s'enfuirent la nuit les arracha à nos mains, sans quoi tou eussent été tués ou pris. La compagnie s'e retourna à la cité d'Ania avec grande joie e plaisir, et avec le bon butin qu'elle avait fai Et ainsi le mégaduc resta avec l'ost à la cit d'Ania bien quinze jours, et puis fit sortir l bannière, et voulut achever de parcourir l royaume d'Anatolie, si bien que l'armée alla jusqu'à la Porte de Fer. C'est une montagn sur laquelle se trouve un passage appelé l Porte de Fer, qui sépare l'Anatolie du royaum d'Arménie. Et quand on fut à la Porte de Fer, on y rencontra les Turcs de cette gabelle d'A-

(1) Pachymère rend compte, ainsi qu'il suit (c. 25, 26), de la conduite de Roger et de ses troupes. Je me sers de la traduction de Cousin. Bien que tronquée et fort imparfaite, elle suffit pour reproduire l'enchaînement des faits.

« Alisuras (après s'être emparé de Tripoli par mer), s'en servit comme d'un lieu de retraite pour faire des courses avec les Carmanes, et, s'y tenant en pleine sûreté, il méprisa les menaces du grand-duc. Roger, voyant que c'était une peine inutile que de poursuivre les Carmanes, revint au fort de Coula où il fit pendre plusieurs soldats pour avoir manqué à leur devoir, et en usa de la même sorte au fort de Fournes. Comme ce n'était que par contrainte que les habitants s'étaient rendus aux Turcs, ils ne virent pas sitôt leurs libérateurs qu'ils les reçurent à bras ouverts et leur témoignèrent un cuisant repentir d'avoir été réduits à la dure nécessité de subir le joug des ennemis. Le grand-duc pardonna à plusieurs et ne châtia que ceux qui lui parurent les plus coupables. Il condamna le gouverneur à avoir la tête tranchée et d'autres à d'autres supplices. Il fit pendre un vieillard qui était de marque; comme il languissait, sans perdre la respiration ni la vie, un homme qui était présent coupa la corde, soit par ordre ou de lui-même, et le sauva. Roger retourna ensuite à Philadelphie où il pilla des sommes immenses, sans être retenu par aucun respect. Il exerça de semblables brigandages à Pyrgion et à Ephèse, si bien qu'on pouvait dire de ceux qui étaient tombés entre ses mains, après avoir évité celles des ennemis, que pour se délivrer de la fumée ils s'étaient jetés dans le feu. Ceux qui donnèrent leur bien eurent peine à sauver leur vie. Les îles ressentirent ses cruels traitements aussi bien que la terre ferme. Chio, Lemnos et Mytilène n'en furent pas exemptes; quiconque fut soupçonné d'avoir de l'argent, soit qu'il fît profession de la vie monastique, ou qu'il fût élevé aux ordres sacrés, ou qu'il eût l'honneur d'être connu et chéri de l'empereur, ne fut pas pour cela délivré des plus insupportables tourments. Les menaces d'une mort prochaine faisaient trouver ce qu'il y avait de plus caché sous la terre; ceux qui le donnaient rachetaient leur vie par leur bien; ceux qui refusaient de le donner étaient châtiés de ce refus par la mort. Ce fut le malheureux sort de Maname à Mytilène. (Ici Pachymère raconte un exemple particulier de ces tyranniques vexations de Roger.) Un peu avant que ceci arrivât, les habitants de Magnésie se soulevèrent contre Roger. Il leur promettait dans son cœur les mêmes traitements que le cyclope à Ulysse, et, n'ayant dessein de les ruiner que les derniers, il leur avait confié la garde de son argent et de son équipage. Les trésors qu'ils avaient entre leurs mains, les provisions de blé et d'autres grains, les troupes qui leur étaient arrivées depuis peu, leur donnèrent la hardiesse de se garantir du danger dont ils se voyaient menacés. Attaleiote, chef de l'entreprise, ayant donné sa foi et son serment à ses compagnons et les ayant reçus d'eux, ils fondirent sur les Latins qu'ils avaient en garnison, en firent passer quelques-uns au fil de l'épée et mirent les autres en prison; ils s'animèrent après cela réciproquement à se défendre jusqu'à l'extrémité, dans l'assurance qu'ils n'éviteraient pas la mort s'ils tombaient entre les mains du grand-duc. Ils fermèrent donc leurs portes et déclarèrent leur révolte. Le grand-duc était d'un naturel trop impatient et trop cruel pour apprendre la nouvelle d'une rébellion semblable à celle-ci sans concevoir à l'heure même le dessein de la punir. Ayant donc amassé à la hâte ses troupes latines et grecques, et ayant obligé quelques Alains à le suivre, malgré qu'ils en eussent, il mit le siége devant la ville de Magnésie, la battit avec toutes sortes de machines et fit paraître une incroyable ardeur de l'emporter, qui était allumée par les piquantes railleries des assiégés. Comme l'eau est fort nécessaire durant un siége, ils enfermèrent le champ de Macar où il avait une source. Les assiégeants ayant voulu couper l'aqueduc qui conduisait dans la ville les ruisseaux qui descendaient des montagnes, il les en empêchèrent et conservèrent l'aqueduc; ils tirèrent incessamment du haut de leurs murailles et repoussèrent les assiégeants. Roger leur ayant offert de lever le siége, s'ils voulaient lui rendre son argent, ils rejetèrent cette condition avec la dernière fierté. »

tia, qui avaient été déconfits à la porte d'Ania, et tous les autres Turcs qui étaient restés vivants des autres gabelles, et qui tous s'étaient réunis et avaient pris position sur cette montagne. Et ils étaient certainement en tout dix mille hommes de cheval et vingt mille hommes de pied ; et à l'aube du jour, le jour de madame sainte Marie d'août, en belle bataille rangée, ils vinrent à la rencontre du mégaduc. Les Francs à cette vue se disposèrent au combat avec telle joie et satisfaction qu'il paraissait bien que Dieu les soutenait, comme en réalité il le faisait à cette époque ; et les almogavares poussèrent aussitôt leur cri de : « Aiguisez les fers ! » Le mégaduc avec sa cavalerie fondit sur les hommes à cheval, et En Rocafort avec les almogavares sur les hommes de pied ; et là vous auriez pu voir des faits d'armes tels que jamais nul homme n'en vit de pareils.

Que vous dirai-je ? La bataille fut fort cruelle, mais enfin tous les Francs poussèrent un cri, et s'écrièrent : « Aragon ! Aragon ! » Ce cri les ranima d'une vigueur telle qu'ils battirent complétement les Turcs. Et ainsi battant et chassant, leur poursuite dura jusqu'à la nuit, et la nuit seule vint interrompre cette poursuite. Toutefois il resta certainement morts plus de six mille Turcs à cheval et plus de douze mille hommes de pied. Et ainsi la compagnie eut une bonne nuit ; et les Turcs perdirent toutes leurs provisions et leurs bestiaux. Le lendemain les Francs prirent possession du champ, et l'ost y resta bien huit jours pour prendre cette possession, et le butin qu'elle y fit fut immense.

CHAPITRE CCVIII.

Comment l'empereur de Constantinople envoya dire au mégaduc que, toutes affaires cessantes, il retournât à Constantinople pour le venir secourir contre le frère du roi Azan, qui avait usurpé la royauté.

Après cela le mégaduc fit publier que chacun suivît la bannière et allât à la Porte de Fer ; là il demeura trois jours, et puis il se proposa de retourner à la cité d'Ania. Et tandis qu'il s'en retournait à Ania, des envoyés lui vinrent de la part de l'empereur, qui lui faisait dire que, toutes affaires cessantes, il s'en retournât à Constantinople avec toute l'ost, parce que le roi Azan, père de la mégaduchesse, était mort et avait laissé le royaume à ses fils, qui étaient deux frères de la mégaduchesse et neveux de l'empereur ; et leur oncle, frère de leur père, s'était emparé de la royauté ; et pour cela l'empereur de Constantinople, attendu que le royaume de Bulgarie [1] appartenait à ses neveux, avait envoyé ordre à l'oncle de laisser le royaume à ces jeunes gens qui étaient ses neveux, et auxquels il appartenait ; mais celui-ci lui avait fait une très dure réponse ; si bien qu'une grande guerre commença, entre l'empereur de Constantinople et celui qui s'était fait roi de Bulgarie, tellement que l'empereur de Constantinople faisait chaque jour des pertes dans la guerre ; et ainsi il adressa des messages au mégaduc pour qu'il vînt le secourir.

CHAPITRE CCIX.

Comment le mégaduc, ayant reçu le message de l'empereur de Constantinople, tint conseil sur ce qu'il devait faire, et comment il résolut d'aller sur-le-champ trouver l'empereur.

Le mégaduc fut très fâché de devoir en ce moment abandonner le royaume d'Anatolie, qu'il avait entièrement reconquis et soustrait au malheur et aux mains des Turcs [2] ; mais sur le message qu'il avait reçu et les prières pressantes que lui faisait l'empereur, il fit réunir le conseil et dit à toute la compagnie le message qu'il avait reçu, en les priant de le conseiller sur ce qu'il devait faire. Finalement le conseil lui fut donné de se porter sans retard au secours de l'empereur, selon qu'il en était besoin, et de revenir au printemps en Anatolie. Le mégaduc tint cet avis pour bon et reconnut que la compagnie l'avait bien conseillé ; et bientôt ils se disposèrent, préparèrent les galères, mirent dessus tout ce qu'ils avaient pris, et l'ost s'achemina le long de la côte, de telle sorte que les galères étaient chaque jour près de l'ost ; et le mégaduc laissa dans chaque lieu bon renfort, bien qu'avec peu de renfort on en eût eu suffisamment, car ils avaient si bien nettoyé le pays des Turcs qu'aucun d'eux n'osait pa-

(1) *L'imperi de Lantzaura*, dit Muntaner.

(2) Nicéphore dit (L. VII, c. 3) que telle fut la terreur imprimée aux Turcs par la discipline militaire, l'attaque violente, les brillantes armes, l'impétuosité des passions de ces Francs, qu'ils s'éloignèrent, non-seulement de Constantinople, mais au-delà des frontières de l'antique empire romain.

raître dans tout le royaume, de telle sorte que ce royaume était entièrement rétabli. Et quand il eut mis ordre à tout dans le pays, il s'en vint par ses journées à la Bouche d'Avie; et quand il fut à l'endroit où on passe[1] le détroit, il envoya un lin armé à l'empereur à Constantinople, pour savoir ce qu'il voulait qu'il fît. Lorsque l'empereur sut que les Francs étaient arrivés au passage, il fut très content et satisfait; il fit faire de grandes fêtes à Constantinople, et fit dire au mégaduc qu'il passât à Gallipoli, et qu'au cap de Gallipoli il fît reposer ses gens.

Le cap de Gallipoli a bien certainement quinze lieues de long, et n'a nulle part plus d'une lieue de large, et de chaque côté la mer vient le battre. C'est le plus agréable cap du monde et le plus fertile en bons grains, en bons vins et en toute espèce de fruits en grande abondance; et à l'entrée du cap il y a un bon château qui a nom Examile[2], qui veut dire Six-milles, et il a ce nom-là parce qu'en ce lieu le cap n'a pas plus de six milles de large; et au milieu est ce château pour garder tout le cap. Et d'un côté du cap est la Bouche d'Avie et de l'autre le golfe de Mégarix[3]; et ensuite dans l'intérieur du cap se trouve la ville de Gallipoli, puis Potamos, Sestos et Madytos. Chacun de ces endroits est un bon lieu, et sans compter ces lieux il s'y trouve beaucoup de maisons et très belles. Là le mégaduc répartit toute son ost dans ces habitations, qui sont pourvues de toutes choses, et ordonna que chaque habitant fournît à son hôte ce qui lui était nécessaire, et que chacun écrivît ou fît des tailles et en tînt compte.

CHAPITRE CCX.

Comment, sur la nouvelle de l'arrivée du mégaduc, le roi des Bulgares traita avec l'empereur de Constantinople en se soumettant à faire tout ce qu'il voudrait; et comment le débat se mit entre l'empereur de Constantinople et le mégaduc.

Lorsque toute l'ost eut pris ses quartiers, le mégaduc s'en alla avec cent hommes de cheval à Constantinople voir l'empereur, et madame sa belle-mère et sa femme; et à son entrée à Constantinople, on lui fit de grandes fêtes et de grands honneurs. Et tandis qu'il était à Constantinople, le frère du roi Azan[1], qui faisait la guerre à l'empereur de Constantinople, ainsi que vous l'avez déjà entendu, sachant que le mégaduc y venait d'arriver avec tout son ost, regarda sa cause comme perdue. Il envoya donc sur-le-champ des messagers à l'empereur, et se soumit à faire tout ce qu'il voulait. Ainsi l'empereur, au moyen des Francs, obtint tout ce qu'il désirait dans cette guerre. Et quand cette paix fut faite, le mégaduc dit à l'empereur qu'il donnât la paie à sa troupe; et l'empereur dit qu'il le ferait; et il fit battre monnaie en imitation du ducat de Venise, qui vaut huit deniers barcelonnais; et il en fit aussi fabriquer une autre espèce qu'on appelait des *vintilions*, et qui ne valaient pas trois deniers chacun[2]. Et il voulut qu'ils eussent cours pour le même prix que ceux qui valaient huit deniers. Et il ordonna que les Francs se feraient fournir par les Grecs les chevaux, mules, mulets, vivres et autres choses dont ils auraient besoin, et qu'ils les paieraient ensuite avec cette monnaie. Et l'empereur agit ainsi à mauvaise intention, c'est-à-dire afin de faire naître débat et mésintelligence entre les habitants et l'ost; car, après avoir obtenu le succès qu'il voulait de toutes ses guerres, il aurait désiré que tous les Francs fussent morts et hors de l'empire.

(1) *La Passaquia*, dit Muntaner.

(2) L'ancienne Lysimachia.

(3) Κόλπος Μεγαρίσιος, ou autrement Golfe de Saros.

(1) Muntaner fait tour à tour de *Lantzaura* un nom d'homme et un nom de pays, et dit *l'emperador Lantzaura* et *l'imperi de Lantzaura*. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'Azan, roi des Bulgares, dont Roger avait épousé la fille, Marie, nièce d'Andronic par sa sœur mariée à Azan.

(2) Pachymère rend compte ainsi de cette altération de monnaie (L. VI, c. 8). Je traduis ce morceau qui donnera plus d'exactitude que n'en a la traduction de Cousin.

« L'empereur altéra alors la monnaie pour fournir aux nécessités du moment. L'altération de la monnaie d'or avait commencé sous Jean Ducas qui n'avait laissé aux monnaies qu'une moitié d'or pur; cet usage s'était continué depuis cette époque. Enfin Michel Paléologue, après avoir recouvré Constantinople, se voyant forcé de donner de nombreux présents partout, et en particulier de fournir des subsides aux Italiens (c'est-à-dire aux Siciliens et au roi d'Aragon pour amener les Vêpres siciliennes), résolut de changer les types anciens en faisant mettre l'effigie de Constantinople au revers, et, à cette occasion, il altéra de nouveau les monnaies, de manière que sur vingt-quatre parties il y en eut quinze d'alliage et qu'il n'en resta que neuf d'or pur. Après ce temps il y eut quelque amélioration, car on réduisit les parties d'alliage à quatorze, et celles d'or pur furent portées à dix. Dans cette dernière occasion, on enleva encore une moitié de ces dix parties d'or pur, pour y substituer une augmentation d'alliage. De là la perte de la confiance et de la fortune publique. »

CHAPITRE CCXI.

Comment le noble En Béranger d'Entença vint en Romanie joindre la compagnie, et fut fait mégaduc par frère Roger.

Le mégaduc refusa de prendre cette monnaie; et tandis qu'ils étaient en contestation, En Béranger d'Entença arriva en Romanie, et amena trois cents hommes de cheval et mille almogavares. Et quand il fut à Gallipoli, il trouva que le mégaduc était allé à Constantinople, et il lui envoya deux cavaliers pour savoir ce qu'il voulait qu'il fît; et le mégaduc lui fit dire de venir à Constantinople. L'empereur l'accueillit très bien et le mégaduc encore mieux; et lorsqu'il y fut resté un jour, le mégaduc s'en vint à l'empereur et lui dit : « Seigneur, ce riche-homme est un des plus nobles hommes d'Espagne qui ne soit pas fils de roi; c'est un des bons chevaliers du monde; il est avec moi comme frère; il est venu vous servir pour votre honneur et par amitié pour moi; il est donc nécessaire que je lui fasse un plaisir signalé; et ainsi, avec votre permission, je lui donnerai le bâton du mégaducat et le chapeau, afin que de là en avant il soit mégaduc. » Et l'empereur lui dit que cela lui faisait plaisir. Et quand il vit la générosité du mégaduc, qui voulait se dépouiller du mégaducat, il dit en soi-même qu'il fallait que cette générosité lui comptât. Le lendemain, devant l'empereur et toute la cour plénière, le mégaduc ôta de dessus sa tête le chapeau du mégaducat et le plaça sur la tête d'En Béranger d'Entença, et puis lui donna le bâton, le sceau et la bannière du mégaducat, de quoi chacun s'émerveilla [1].

(1) Voici ce que dit Pachymère sur l'arrivée de Béranger d'Entença (L. VI, chap. 4 et 6, trad. de Cousin) :

« En ce temps-là un autre Catalan, nommé Béranger, arriva au port de Madytos avec neuf grandes nefs, soit qu'il y fût attiré par l'éclat des récompenses que le grand-duc recevait de l'empereur, ou qu'il y fût invité par les lettres du grand-duc lui-même; dès qu'il fut arrivé, le grand-duc se rendit auprès de l'empereur, et Béranger se rendit lui-même à Constantinople sur la fin du mois d'octobre (1304). Le grand-duc parla en faveur de Béranger à l'empereur et lui demanda pour lui et pour ses troupes jusqu'à la somme de 300,000 deux, n'oubliant rien de ce qui pouvait contribuer à le rendre recommandable. Il releva la grandeur de sa naissance et de sa valeur, qui le rendaient digne des bonnes grâces de l'empereur, et fit entendre : qu'il n'était pas juste qu'il reçut d'un si grand prince une récompense qui fût au-dessous de son attente; qu'il était prêt à servir par ses conseils et par ses

CHAPITRE CCXII.

Comment, après quatre cents ans que l'empire avait été sans césar, frère Roger fut créé César par l'empereur de Constantinople; et comment il alla hiverner à Philadelphie; et comment, selon ce qui avait été convenu, il se disposa à passer en Anatolie.

Et dès qu'il eut fait cela, l'empereur, devant tous, fit asseoir frère Roger en sa présence et

actions et qu'il méritait de jouir des premières dignités et de posséder le titre de grand-duc plus que lui, puisqu'il le surpassait par l'ancienneté de sa noblesse. L'empereur reçut froidement cette recommandation et demanda seulement comment il était venu sans être mandé. Roger lui ayant répondu qu'il était venu sur le bruit de ses libéralités, l'empereur ne dit rien davantage, fort fâché qu'on lui eût demandé des sommes si extraordinaires. A quelques jours de là, l'empereur montrant un visage fort sévère au grand-duc et témoignant de l'indignation de ce qu'il demandait des sommes si excessives pour le paiement de ses troupes (bien que quelques-uns assurent qu'il n'en usait ainsi que par intelligence avec le grand-duc même qui l'en avait prié, afin de faire voir à ses gens jusqu'à quel point il les aimait, puisque, pour leur intérêt, il se mettait en danger de déplaire à l'empereur), il fit signe à ceux qui étaient présents de s'approcher, et ayant le sénat d'un autre côté, il éleva la voix et fit un long discours dont le sens était :

« Qu'il n'avait jamais désiré un secours aussi nombreux que celui que Roger avait amené, mais seulement 1,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, comme il paraissait par ses lettres scellées de la bulle d'or; que néanmoins lorsqu'ils étaient arrivés, il n'avait pas voulu les renvoyer, mais les avait reçus pour un temps, à la charge de servir moyennant une certaine solde; que sa libéralité avait dépassé toutes les bornes; que le grand-duc savait qu'il lui avait donné des sacs pleins d'argent, afin qu'il les distribuât lui-même à ses gens, selon la connaissance qu'il avait de leurs mérites et de leurs services; qu'il n'avait point voulu leur donner d'autre chef que lui, afin que lui obéissant comme ils avaient accoutumé, ils observassent une discipline plus exacte; que cependant, après avoir épuisé son épargne pour les enrichir, il n'en avait tiré aucun fruit; qu'ils avaient passé l'hiver à Cysique où ils avaient fait beaucoup plus de mal que de bien; qu'il était aisé d'apprendre ce qu'ils avaient fait dans les autres villes, par les plaintes que les habitants faisaient retentir de tous côtés, avec un éclat plus puissant que n'était la voix de Stentor; que le siége de Magnésie, durant lequel ils avaient tourné leurs armes contre les Grecs, ne se pouvait excuser; qu'il avouait franchement qu'ils avaient rendu un service considérable en secourant Philadelphie; que quand cette action aurait valu toutes les récompenses qu'ils avaient reçues, ils en avaient terni la gloire par les désordres qu'ils avaient commis depuis; enfin qu'il n'avait pas besoin d'un si grand nombre de troupes et que l'empire ne les pouvait entretenir; qu'il était épuisé par les dépenses qu'il avait souffertes; qu'il souhaitait que ceux qui étaient présents en avertissent les absents et principalement le nouveau chef qui était arrivé le dernier, afin qu'il ne lui demandât point ce

lui donna le bâton, le chapeau, la bannière, le sceau de l'empire, le revêtit des habits distinctifs d'un nouveau rang, et le créa César de l'empire [1]. Le privilége de l'office de césar est tel que le césar prend place sur un siége à côté du siége de l'empereur, et qui n'est pas une demi-

qu'il ne lui pouvait donner et qu'il ne se trompât point lui-même par une vaine espérance. »

« Voilà ce que dit l'empereur, et plusieurs choses semblables. Les Catalans n'ayant rien dit au contraire, s'emportèrent de colère contre leur chef qui les avait emmenés. »

Après avoir raconté (ch. 6) les offres faites par les Génois à l'empereur, de l'aider à maintenir les Catalans en ordre, Pachymère ajoute (ch. 7, p. 89, et 11 et 12) :

« Le grand-duc n'espérant plus recevoir de l'empereur les sommes immenses qu'il lui avait demandées, modéra ses demandes, se contenta de fort peu de chose et promit d'apaiser ses Latins. Il l'assura même qu'il en avait envoyé une partie se joindre à l'empereur Michel son fils (contre Eltimir et Sphenthislave ou Venceslas), et que quant à lui il était prêt d'aller servir en Orient; que quant à Béranger d'Entença, il n'y avait point d'apparence de le renvoyer et de tromper l'espérance qu'il avait conçue de sa libéralité; qu'il le suppliait de lui permettre de le venir saluer et de l'assurer d'un accueil favorable et d'un retour libre; qu'après cela il irait secourir le jeune empereur et servirait très fidèlement. L'empereur persuadé de ces raisons, fit expédier à Béranger des lettres scellées de la bulle d'or portant sauf-conduit, fit donner de riches présents au grand-duc et lui assigna une partie des impositions qui se levaient sur les grains.... A l'égard de Béranger, il résolut de le recevoir avec la magnificence qu'il souhaitait; et, pour en trouver les fonds, il retrancha le tiers des pensions qu'il payait aux officiers d'Occident, car longtemps auparavant il avait déjà retranché les gages des officiers de sa maison, et de plus il altéra les monnaies d'or par un nouvel alliage.... L'empereur appliquant tous ses soins à bien recevoir Beranger d'Entença, envoya plusieurs fois à Gallipoli où le bruit courait qu'il était prêt d'arriver, pour le prier de ne pas manquer de venir le trouver, et il lui fit expédier des lettres scellées de la bulle d'or, par lesquelles il lui promettait, avec des serments formidables, de le recevoir avec de sincères témoignages d'une parfaite amitié, et quand il désirerait s'en retourner, de lui en laisser une entière liberté, et pour le combler de riches présents. Aussitôt que Béranger eut ces lettres entre les mains, il aborda avec deux de ses vaisseaux au port de Constantinople et ne se hâta point toutefois de descendre de son vaisseau, mais envoya avertir l'empereur de son arrivée; et quoique l'empereur lui envoyât des chars pour le conduire, il demeura aussi fortement attaché à son vaisseau que le vaisseau était fortement attaché au rivage avec ses ancres, et refusa constamment d'en sortir jusqu'à ce que l'empereur lui eût donné son fils Jean en dépôt pour otage. Mais lorsque la fête de Noël approcha (car Beranger n'était venu à Constantinople qu'au milieu de décembre), l'empereur envoya le prier de se contenter de son serment sans lui demander d'otage. Béranger se rendit enfin après de longues irrésolutions, visita souvent l'empereur et se retira tous les soirs dans son vaisseau comme dans une citadelle où lui et les siens consommaient les vivres que l'empereur y faisait porter en abondance. Ce bon traitement l'adoucit de telle sorte et le rendit

si familier avec l'empereur qu'il témoigna n'être point éloigné de lui faire serment de fidélité. On choisit pour cet effet le jour de la fête de Noël, et, en présence du sénat et de toute la ville, on le déclara mégaduc, et on lui donna le bâton enrichi d'or et d'argent pour marque de sa dignité selon la nouvelle coutume instituée par l'empereur Andronic; puis il prit place sur les hauts siéges et revêtit l'habit de cérémonie et porta le scaramange (chapeau d'honneur). Après cela il ne fit plus difficulté de sortir de ses vaisseaux et de venir loger au monastère de Saint-Côme avec les principaux de sa suite dont quelques-uns furent honorés par l'empereur de la qualité de chevaliers (καβαλλαρικαῖς τιμαῖς). Il se mit en grande considération auprès de l'empereur et eut un rang fort illustre dans ses conseils. Lorsqu'il fut question des termes dans lesquels les serments devaient être conçus, et qu'il fallut que Béranger se déclarât, selon la coutume, ami de tous les amis et ennemi de tous les ennemis de l'empereur, il dit franchement, par une certaine affectation de paraître sincère dans ses traités et constant dans l'amitié qu'il était obligé d'excepter Frédéric, à qui il avait promis dès auparavant fidélité et service, et à qui il ne pouvait manquer de les rendre, puisqu'il n'y avait jamais manqué de sa part, mais que, celui-là seul excepté, il servirait l'empereur contre tous les autres. Quelques-uns jugeaient qu'il avait quelque dessein caché, mais l'empereur aima mieux attribuer sa conduite à la générosité qu'à la fourberie, et jugea qu'il lui serait fidèle, puisqu'il l'était à Frédéric. »

(1) Voici, suivant Pachymère, ce qui prépara l'élévation de Roger au poste de césar (c. 18 et 20). Il est évident que, comme le dit Muntaner, la concession des deux dignités fut négociée à la fois.

« Au même instant que Beranger d'Entença venait de partir pour Gallipoli pour s'y réunir à Roger, l'empereur reçut des avis qui lui rendirent suspecte la fidélité de Roger lui-même. Il apprit qu'il se retranchait à Gallipoli, qu'il rompait les chaînes, qu'il faisait saler des viandes, qu'il faisait provision de blé et de biscuit, qu'il agissait en toutes rencontres avec une fierté et une hauteur extraordinaires, et qu'enfin il méditait une révolte quoiqu'il dissimulât. L'empereur, désirant éclaircir ses soupçons et voulant essayer ou de changer ses sentiments ou au moins de les connaître, avait envoyé Marule le prier de sa part, et prier aussi sa sœur, de venir célébrer avec lui la fête de l'Épiphanie (6 janvier 1307.) Elle s'en était excusée sur son indisposition, et lui, il avait refusé ouvertement par mépris, et avait demandé l'argent qui était dû aux Catalans, et avait ajouté que, si on ne le leur payait promptement, il était en danger de souffrir de leur part quelque violence. L'empereur envoya vers lui une seconde fois, pour le prier de se contenter de ce qu'il pouvait présentement lui payer et de passer en Orient aussitôt qu'il l'aurait reçu. Roger usa de détours et de prétextes pour faire entendre qu'il aimerait mieux passer l'hiver en Occident, où il y avait abondance de provisions, qu'en Orient où ses troupes périraient de faim. L'empereur, appréhendant la révolte et n'osant plus l'irriter parce qu'il voyait bien qu'il n'obéirait pas, le flatta par l'es-

palme plus bas ; et il a dans l'empire la même autorité que l'empereur; et il peut concéder des dons à perpétuité; et il peut mettre la main au trésor; et il peut lever des impôts, faire pendre, confisquer; et finalement tout ce que l'empereur fait, il le fait aussi. Il signe : César de notre empire ; et l'empereur lui écrit : César de ton empire. Que vous dirai-je? De l'empereur au césar il n'y a aucune différence, sinon que le siége du césar est plus bas d'une demi-palme que celui de l'empereur; et l'empereur porte un chapeau rouge et tous ses habits rouges, et le césar porte un chapeau bleu et ses habits bleus, à bordure d'or étroite.

Et ainsi fut créé césar frère Roger; et depuis quatre cents ans il n'y avait pas eu de césar dans l'empire de Constantinople; aussi l'honneur en fut-il plus grand. Et lorsque tout ceci eut été fait en grande solennité et grande fête, de là en avant En Béranger d'Entença eut le nom de mégaduc et frère Roger celui de césar. Et avec grande allégresse ils s'en retournèrent à Gallipoli vers leurs compagnies[1], et le césar

rance des récompenses et des honneurs, et offrit de lui donner la dignité de césar, de lui abandonner l'Orient pour y commander avec un pouvoir absolu, excepté dans les grandes villes, de pourvoir aux besoins de ses troupes pourvu qu'elles l'assurassent de leur fidélité, et de leur donner 20,000 écus d'or et 30,000 muids de blé aussitôt qu'elles seraient en Orient, et d'avoir soin qu'elles ne manquassent de rien à l'avenir. Les envoyés répétèrent plusieurs fois ces propositions et en firent part à la sœur de l'empereur, afin qu'elle contribuât de son côté à gagner Roger. La nécessité de l'état obligeait à descendre à ces prières, aussi bien que les fâcheuses nouvelles par lesquelles on apprenait que la ville de Philadelphie était si fort pressée par les Turcs qu'on était contraint par la faim d'y manger des corps morts. Cependant Roger ne parlait que d'argent et ne répondait rien autre chose, sinon que les troupes étaient au désespoir, qu'il ne les pouvait plus retenir, et qu'au milieu d'elles il n'était pas lui-même en sûreté avec les marques de la dignité dont on l'avait honoré dans l'empire, et que ces marques ne servaient qu'à les aigrir lorsqu'ils ne ressentaient point les effets de la faveur qu'elles semblaient leur promettre. Il n'était que trop aisé de juger par ses réponses qu'il était très attaché aux intérêts de ses soldats, et que quiconque entreprendrait de l'en détacher le trouverait fâcheux, vu qu'il n'était pas encore accoutumé à l'obéissance après que de la cour on lui eût envoyé plusieurs personnes, on n'en trouva pas de plus propre pour rapporter ses réponses que Caunabure, officier de sa femme, lequel fit plusieurs fois le voyage et enfin rapporta : que Roger demandait des gages et des assurances de l'exécution des promesses de l'empereur, et qu'il souhaitait qu'il fît serment en présence de l'image de la mère de Dieu. La nouvelle qui était venue que le frère naturel de Frédéric (il veut sans doute parler de Fernand de Majorque) courait la mer avec treize vaisseaux, et entretenait grande intelligence avec les Catalans, obligea l'empereur à accorder les conditions que demandait Roger sans contester sur aucun point. Théodore Cumne fut envoyé vers Roger pour lui porter les marques de la dignité de césar, les lettres scellées de la bulle d'or, 30,000 écus d'or pour le paiement de ses troupes, et pour l'assurer que le blé qui leur avait été promis serait bientôt prêt, et que s'il manquait quelque chose, il serait fourni aussitôt qu'ils seraient arrivés en Orient. (Ici de longs discours de Roger et de l'empereur.) Pour entretenir l'amitié de Roger son parent par toutes sortes de bons offices, il le fit proclamer césar. Sa femme portait déjà les ornements convenables à cette dignité, par où il tâchait de la séparer des intérêts de ceux de sa nation, desquels il témoignait détester l'insolence. »

Et plus loin (c. 22) :

« Cependant Roger qui, bien que Latin de nation, avait l'honneur d'être parent de l'empereur, continua à le tromper par ses artifices et reçut de sa libéralité les ornements et sont les marques de la dignité de césar, le jour que l'on célèbre la mémoire de la résurrection de Lazare. Il reçut aussi 11,000 écus d'or de la même libéralité, et on lui avait promis de lui donner 100,000 muids de blé de la mesure du pays. Il avait promis de sa part, de ne retenir que 3,000 hommes, de passer avec eux en Orient et de licencier tout le reste ; mais il ne manqua pas d'eluder cette promesse par ses ruses ordinaires, et au lieu de les licencier comme il l'avait promis, il en envoya une partie à Cysique, une autre partie à Piga et une autre à Lopadion. Entretenant toujours ses liaisons avec Béranger et avec le frère naturel de Frédéric (probablement Fernand de Majorque), il donna permission aux Siciliens de courir la mer jusqu'à Mytilène, et retint les Catalans, sous le vain prétexte qu'ils n'avaient pas touché leur paie, contre la parole qu'il avait donnée de les renvoyer. Il usa encore de mauvaise foi pour prendre une plus grande quantité de blé que celle qui lui avait été promise. A mesure que les officiers de l'empereur en fournissaient, il le faisait enlever, sous prétexte que les troupes en avaient besoin, mais en effet pour ôter la connaissance de ce qui avait été fourni et pour avoir sujet d'en demander toujours, sans qu'on en sût jamais le compte. »

(1) Pachymère raconte différemment le départ de Béranger d'Entença pour Gallipoli (c. 16).

« Le mégaduc Béranger, transporté d'une furieuse jalousie de ce que les Catalans qui n'étaient recommandables ni par leur noblesse ni par leur valeur, avaient touché, soit de gré soit de force, des sommes si prodigieuses (mille milliers d'écus d'or), au lieu que lui, qui était illustre par sa naissance et qui avait amené des troupes si belliqueuses et si formidables, n'osait espérer de récompense qui approchât de bien loin de celle-là, commença à se dispenser peu à peu de l'assiduité et du service, et de songer à remonter sur ses vaisseaux. Ayant donc fait voile vers le quartier des Blaquernes, il passa devant la porte du palais de l'empereur, étant toujours dans l'incertitude et dans le doute et retenant encore les marques de la dignité dont il avait été honoré, et environ trente plats

amena avec lui sa belle-mère, madame sa femme et deux frères de sa femme, dont l'aîné était roi des Bulgares.

Quand ils furent à Gallipoli, ils donnèrent ordre d'y passer l'hiver, car on avait passé l'*omnia sanctorum*[1]. Et le césar et madame sa femme, madame sa belle-mère et ses beaux-frères, et le mégaduc, passèrent l'hiver au milieu des plaisirs. Et quand on eut passé les fêtes de Noël, le césar alla à Constantinople, pour s'entendre avec l'empereur sur ce qu'ils devaient faire, attendu que le printemps approchait; et le mégaduc resta à Gallipoli.

Et quand le césar fut arrivé à Constantinople, ils furent d'accord que le césar et le mégaduc passeraient dans le royaume d'Anatolie; et le césar convint aussi avec l'empereur, que l'empereur lui donnerait tout le royaume d'Anatolie et toutes les îles de Romanie; qu'il passerait donc en Anatolie et partagerait les cités, villes et châteaux entre ses vassaux, de telle sorte que chacun serait tenu de lui fournir un certain nombre de chevaux armés sans qu'on fût tenu de leur donner aucune solde[2]. Ils se disposai donc à partir; et de là en avant l'empereu fut tenu de payer de solde à aucun des Fran mais le césar devait y pourvoir. Cependant l'e pereur avait à faire payer sur-le-champ qua mois, ce qui avait été stipulé à l'avance. Al le césar prit congé de l'empereur, et l'emper lui donna de cette mauvaise monnaie pour fa ses paiements; et le césar la prit, car il pensa q puisqu'il passait en Anatolie, il n'aurait à fa que peu de cas du mécontentement des ha tants de la Romanie. Ainsi, avec cette monn il vint à Gallipoli, et commença à en donner p la solde, et chacun paya son hôte avec la monnaie.

d'or et d'argent qui avaient servi à lui porter des présents et des viandes le jour précédent. L'empereur, doutant toujours de la résolution de Béranger et ne pouvant croire qu'il voulût se retirer de la sorte, envoya plusieurs fois l'inviter à venir passer la fête des Rois (6 janvier de l'an 1307), avec les marques convenables à sa dignité; mais il se moqua de cette dignité et de ces marques, et se servit, en présence de ceux que l'empereur avait envoyés, de son vase à manger comme d'un vase à puiser de l'eau de mer et les renvoya en raillant, de sorte qu'il était évident qu'il était déterminé à s'en retourner en son pays où à aller trouver Frédéric, son cher allié. Il passa trois jours et trois nuits à se disposer de la sorte à son départ, et renvoya auparavant à l'empereur sa vaisselle d'or et d'argent. Quelques Monembasiotes qui servaient l'empereur sur mer, brûlaient du désir de le poursuivre, tant pour reprendre un vaisseau qu'ils lui avaient prêté que pour châtier l'insolence avec laquelle il méprisait l'empereur; mais l'empereur ne le voulut pas, soit qu'il en fût empêché par le respect des serments avec lesquels il avait contracté son alliance, ou qu'il eût encore quelque reste d'espérance de lui voir changer de sentiment, ou qu'il appréhendât le succès du combat, ou enfin qu'il affectât la résolution d'être doux et modéré. Il est certain qu'il ne souhaitait rien avec tant d'ardeur que d'avoir cette réputation; mais au lieu de faire paraître sa douceur envers ses fidèles sujets, il la faisait paraître envers de perfides étrangers, de peur d'être inculpé de cette rupture. Un vent propice s'étant élevé dans la nuit, Béranger s'enfuit avec une impétuosité pareille à celle d'un taureau furieux qui gagne la forêt, et il arriva à Gallipoli. »

(1) Nom du dimanche qui suit l'Epiphanie.

CHAPITRE CCXIII.

Comment le césar résolut d'aller prendre congé de Kyr chel, malgre sa belle-mère et sa femme, qui étaient b assurées de l'envie que lui portait Kyr Michel

Tandis qu'on faisait cette paie, le césar dit madame sa belle-mère et à madame sa femm qu'il voulait aller prendre congé de Kyr Michel fils aîné de l'empereur; et sa belle-mère et a femme le prièrent qu'il n'en fît absolument rien attendu qu'elles savaient bien qu'il était grandement son ennemi, et qu'il lui portait une telle envie que certainement, s'il se trouvait en un lieu où il eût un plus grand pouvoir que lui, il le ferait périr, lui et tous ceux qui seraient avec lui. Et le césar répondit: que pour rien au monde il ne s'en dispenserait; que grande honte serait à lui, s'il partait de Romanie et entrait au royaume d'Anatolie, avec l'intention d'aller se fixer à jamais dans le voisinage des Turcs qu'il aurait à combattre, sans avoir pris congé de lui, et que cela lui serait compté à mal. Que vous dirai-je? Sa belle-mère, sa femme et ses beaux-frères étaient si affligés de sa détermination, qu'ils réunirent tout le conseil de l'ost et lui firent demander que pour rien au monde il n'allât en ce voyage. Et ce fut en vain qu'ils le dirent; car rien ne put le décider à s'en dispenser[2]. Si bien que quand sa belle-mère, sa femm

(1) C'est-à-dire que Roger voulait y instituer des fiefs mi taires conformément aux usages de l'Occident.

(2) Pachymère fait dire sur ce sujet à Roger parlant à troupes (liv. VI, c. 18):

« Qu'il apprenait que l'empereur Michel venait à la tête

beaux-frères virent que pour rien il ne rester, ils le prièrent de leur livrer qua-ères; car eux tous voulaient aller à Con-ople. Le césar appela donc l'amiral En d'Aunès, et lui dit de transporter à ntinople sa belle-mère, sa femme et ses frères. Et la femme du césar ne devait uer en Anatolie, parce qu'elle était en-le sept mois et que sa mère voulait qu'elle hât à Constantinople. Et ainsi fut-il or-et la dame resta à Constantinople[1], et temps elle accoucha d'un beau garçon, ait encore quand j'ai commencé ce livre. e cesse de vous parler de sa femme et fils, et je reviens au césar.

CHAPITRE CCXIV.

el on raconte quelle est la terre de Gallipoli, quelles il y a, et où on fait aussi mention de l'histoire de t d'Hélène.

érité est que, comme je vous ai déjà dit, ait à Gallipoli et autres lieux environ-Et je veux que vous sachiez que Galli-t la capitale du royaume de Macé-lont Alexandre fut seigneur et où il na-t ainsi Gallipoli est sur la marine la du royaume de Macédoine, comme nne la capitale de la Catalogne sur ne et Lérida dans la terre ferme. Dans l'intérieur du pays, il y a une autre très bonne cité au royaume de Macédoine, qui a nom Andrinople; et il y a de Gallipoli à Andrinople cinq journées; et à Andrinople était Kyr Michel, fils aîné de l'empereur. Et encore je veux que vous sachiez que le cap de Gallipoli est sur une langue de terre de la Bouche-d'Avie[1], du côté du ponent. Et sur une autre langue de terre, au levant, est le cap d'Artaki, où le mégaduc avait hiverné l'année précédente avec l'armée; et à ce lieu d'Artaki était une des portes de la cité de Troie[2], et l'autre porte était à un port situé au milieu de la Bouche-d'Avie, et auquel port est un fort château, très beau, qui a nom Pâris, que fit construire Pâris, fils du roi Priam, quand il eut pris Hélène[3], femme du duc d'Athènes, à main armée dans l'île de Ténédos, qui est à cinq milles de la Bouche-d'Avie. Et dans cette île de Ténédos, et dans ce temps-là, il y avait une idole; et là venaient à un certain mois de l'année tous les nobles hommes et toutes les nobles dames de Romanie en pèlerinage. Et ainsi il arriva en ce temps, qu'Hélène, femme du duc d'Athènes, y vint en pèlerinage avec cent chevaliers qui l'accompagnèrent. Et Pâris, fils du roi Priam de Troie, y était venu aussi en pèlerinage, et avait avec lui environ cinquante chevaliers; et là il vit dame Hélène, et fut tellement troublé de cette vue qu'il dit à ses gens qu'il fallait qu'il eût dame Hélène et l'emmenât avec lui. Et ainsi qu'il se le mit au cœur, ainsi le fit-il. Et il se revêtit de ses bonnes armures, lui et toute sa compagnie, et il s'empara de la dame et voulut l'emmener; mais les chevaliers qui étaient avec elle voulurent la défendre contre son ravisseur; et finalement tous les cent périrent, et Pâris emmena la dame. Et cela fut cause que depuis s'alluma si grande guerre qu'à la fin la cité de Troie, qui avait trois cents milles de tour, après avoir été assiégée pendant treize ans, fut enlevée d'assaut, prise et détruite[4].

recques pour le combattre; que le serment de fidé-ngué il s'était lié à l'empire l'obligeait à aller au-lui pour le saluer avec respect et à mettre un ge-nou à quarante pas; mais qu'il aurait soin de sa con-et de celle de ses soldats, et qu'il serait prêt à tuer rir; qu'il ne fallait pas que les siens se missent en leur chef; qu'il ne convenait pas à un homme de s'laisser arrêter par une crainte semblable, et qu'il fit raison dire, naufrage au port.»

ntes des soldats de Roger n'étaient pas sans fon-il on en juge par ce qui se passa et qui avait été ment préparé par l'empereur, d'après l'aveu de Pa-ul-même (c. 20).

ereur ordonna aux troupes que son fils comman-à camper près d'Apros et de combattre les Catalans ogavares s'ils le venaient attaquer. »

ymère mentionne aussi ce fait (c. 22).

l'adresse d'envoyer sa belle-mère et sa femme, le fût grosse, à Constantinople, pour représenter à r, qu'il lui était impossible de faire traverser ses d'on ne leur eût auparavant accordé ce qu'elles ent. »

(1) Le passage des Dardanelles. Avie est là pour Abydos.

(2) Par cité de Troie, Muntaner entend ici, non une seule ville, mais un canton, comprenant la ville et ses dépendances. Il étend cette cité sur tout l'espace compris entre Abydos au nord et Adramitti au sud.

(3) Il l'appelle Arena.

(4) Ce petit récit de la guerre de Troie, d'après Muntaner, rappelle le récit des aventures du chevalier Actéon et de dame Diane, dans le bon Froissart.

Et au cap de la Bouche-d'Avie, en dehors du passage, du côté de l'Anatolie, est un cap que l'on appelle le cap d'Adramitti, qui était une autre porte de la cité de Troie. Voyez donc comme la Bouche-d'Avie était garnie de toutes parts de lieux excellents et agréables; car vous saurez que sur chaque rive il y avait, au temps où nous y sommes allés, beaucoup de bonnes villes et beaucoup de bons châteaux; mais tout cela a été détruit et ravagé par nous, ainsi que vous l'entendrez bientôt, au grand tort de l'empereur et à notre bon droit.

CHAPITRE CCXV.

Comment le césar vint en la cité d'Andrinopie pour prendre congé de Kyr Michel, lequel fit tuer le césar et tous les siens par Gircon, capitaine des Alains; comment il n'en échappa que trois, et comment il envoya à Gallipoli des troupes pour courir le pays et exterminer toute la compagnie du césar.

A présent je reviendrai à vous parler du césar qui, avec trois cents hommes à cheval et mille hommes de pied, se disposait à se rendre à Andrinople pour voir Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, et cela malgré tous ses amis et ses vassaux. Et il agissait ainsi par la grande loyauté qu'il portait en son cœur, et par le délicat amour et la droite foi qu'il avait en l'empereur et en son fils; et il pensait que, de même que lui il était plein de loyauté, l'empereur et ses fils fussent de même; mais c'était tout le contraire, comme cela se prouvera par la suite et ainsi que vous l'apprendrez. En s'éloignant de l'ost, le césar laissa pour capitaine et commandant le mégaduc En Béranger d'Entença, et pour sénéchal de l'ost En Béranger de Rocafort. Et ainsi par ses journées il arriva à la cité d'Andrinople[1]; et le fils de l'empereur, Kyr Michel, sortit au-devant de lui, et le reçut avec grand honneur. Et ce fut pure méchanceté, car ce n'était que pour voir avec quelle suite il venait. Et quand il fut entré à Andrinople, le fils de l'empereur, à la joie et au plaisir que le césar témoignait de le voir, répondait par le faux-semblant d'une joie et d'un plaisir semblables. Et après qu'il eut resté six jours avec lui, le septième jour Kyr Michel fit venir à Andrinople Gircon, capitaine des Alains, et Melich, capitaine des Turcopules, de manière qu'entre tous ensemble il y eut neuf mille hommes à cheval. Ce jour-là il invita le césar et, dès qu'ils eurent mangé, ce Gircon, capitaine des Alains, entra dans le palais où était Kyr Michel et sa femme et le césar; ils tirèrent leurs épées et mirent en pièces le césar et tous ceux qui étaient avec lui[1]; et puis, pa

(1) Il y arriva, suivant Pachymère (liv. VI, c. 23), le 28 mars 1303.

(1) Nicéphore Grégoras est fort succinct :

« Laissant tout le reste de son armée pour la défense de Gallipoli, le césar Roger, avec deux cents hommes d'élite pris parmi les siens, alla au-devant de l'empereur Michel qui était alors avec toute son armée à Orestiade en Thrace, dans l'intention de requérir de lui la solde convenue pour ses troupes, et, s'il était nécessaire, d'y employer les menaces. Cette démarche ayant encore rallumé le courroux que l'empereur Michel avait conçu contre lui, plusieurs soldats l'entourèrent et le tuèrent devant le palais impérial, aussi bien que quelques-uns de ceux qui l'avaient accompagné. La plus grande partie se déroba au danger par la fuite, et sans s'arrêter dans leur course allèrent annoncer aux Latins de Gallipoli l'événement qui venait de se passer. »

Pachymère est plus détaillé et cherche à détourner les soupçons qui désignaient le jeune empereur (c. 25 et 24) :

« Ayant choisi cent cinquante hommes parmi ceux auxquels il se fiait le plus, Roger alla à Andrinople sous prétexte de rendre ses respects à l'empereur Michel qu'il n'avait pas encore eu l'honneur de voir, et de prendre congé de lui avant que de passer la mer, mais en effet dans le dessein de reconnaître son armée, à laquelle il n'ignorait pas qu'il s'était rendu suspect et odieux par les violences qu'il avait exercées. Il est vrai aussi que les Alains et les Turcs, qu'on appelle Turcopules, qui étaient alors commandés par Boëssilas, Bulgare de naissance, et les Grecs, commandés par Cassien, grand-primicier, et par Ducas, grand hétériarque, s'étaient emparés des forts que les habitants du pays avaient abandonnés en Macédoine et se tenaient prêts à réprimer l'insolence des Latins, en cas qu'ils fissent aucune entreprise contre le service de l'empire. Le vingt-huitième jour du mois de mars (1308), Azan, beau-frère de l'empereur Michel, lui apporta la nouvelle de l'arrivée du césar, au moment où il était occupé à faire la revue de ses troupes. L'empereur, surpris de cette nouvelle, envoya demander le sujet de cette arrivée, si c'était par l'ordre de l'empereur son père ou s'il venait de lui-même. Il fit répondre qu'il venait pour l'assurer de ses respects et pour prendre congé de lui avant que de passer en Orient. Le jeune empereur reçut le quatrième jour de la semaine que les Grecs appellent de saint Thomas, lui fit l'honneur de l'admettre à sa table, entra avec lui à Andrinople. Ce jour-là et le suivant il lui fit toutes les caresses possibles et le conjura de ne plus exercer de tyrannie contre les Grecs. Roger reçut fort bien ses prières et le quitta avec de grands témoignages d'affection. Les Alains étaient extrêmement aigris contre lui par Georges dont le fils avait été tué à Cysique par l'ordre de Roger, et cherchaient continuellement une occasion favorable pour se venger; ils trouvèrent cette occasion au moment où il entr

t la cité, ils tuèrent tous ceux qui étaient avec le césar; et il n'en échappa que ıi montèrent en un clocher, et de ces ın était En Raimond Alquier, fils d'En Alquier, chevalier de Catalogne, natif tellon d'Ampurias; l'autre, un fils d'un er de Catalogne nommé G. de Tous; et le ne Béranger de Roudor, qui était du Lo-

Et ceux-ci furent attaqués dans le clos'y défendirent tant, que le fils de l'emdit que ce serait un crime de les faire ainsi il leur donna sauf-conduit, et ce les seuls qui échappèrent.

t Kyr Michel fit encore une méchanceté us grande; car il ordonna que ces Tur- avec un nombre désigné des Alains ıt à Gallipoli, et, le jour où le césar fut ur enjoignit de ravager Gallipoli et toutes tations environnantes. Ce jour-là nous envoyé tous nos chevaux au pâturage ommes étaient dispersés dans les habi-

Que vous dirai-je? ils nous surprirent nos gardes, nous prirent tous les chepandus çà et là dans les habitations et rent plus de mille personnes. Ainsi il ne sta que deux cent six chevaux; et quant mes, nous ne restâmes pas plus de trois mille trois cent sept hommes d'armes, entre gens de cheval, de pied, de mer et de terre. Bientôt ils nous assiégèrent; et il vint sur nous si grand nombre de gens qu'ils étaient bien quatorze mille hommes à cheval, entre Turcopules, Alains et Grecs, et environ trente mille hommes de pied. Si bien que le mégaduc En Béranger d'Entença ordonna que nous fissions des retranchements et que nous entourassions de ces retranchements tout le faubourg de Gallipoli; ainsi fîmes-nous.

Que vous dirai-je? pendant quinze jours nous fûmes serrés de si près, que tous les jours nous avions des engagements avec eux, deux fois le jour; et chaque jour nous était désastreux, car nous perdions du monde en nous battant contre eux. Que vous dirai-je? étant ainsi assiégés comme nous l'étions, En Béranger d'Entença fit préparer cinq galères et deux lins[1], et malgré nous tous tant que nous étions, il dit qu'il voulait aller faire une sortie, afin de pouvoir rafraîchir la troupe de vivres et d'argent. Nous lui dîmes tous que cela ne convenait pas, et qu'il valait mieux que nous combattissions tous ensemble contre ceux qui nous assiégeaient. Mais lui, comme un brave et expérimenté chevalier qu'il était, voyait le danger d'une telle bataille, et pour rien au monde ne voulait y consentir; mais il résolut d'aller faire une attaque du côté de Constantinople, dans l'intention, lorsqu'il l'aurait faite, de revenir à Gallipoli. Si bien qu'à la fin il en fut de cela ce qu'il voulait. Et avec lui s'embarquèrent tant de gens qu'il ne resta à Gallipoli qu'En Béranger de Rocafort, qui était sénéchal de l'ost, et moi, Ramon Muntaner, qui étais commandant de Gallipoli; et il ne demeura avec nous que cinq chevaliers, savoir : En G. Sischar, chevalier de Catalogne, En Ferrand Gorri, chevalier d'Aragon, En Jean Peris de Caldès de Catalogne, et En Ximénès d'Albero. Et quand En Béranger d'Entença fut parti de Gallipoli, nous reconnûmes notre nombre et nous trouvâmes que nous étions, entre gens de cheval et gens de pied, mille quatre cent soixante-deux hommes d'armes, parmi lesquels deux cent six hommes de cheval qui n'avaient pas de chevaux, et mille deux cent six hommes de pied. Et nous restâ-

l'appartement de l'impératrice, ayant laissé ses dehors. Lorsqu'il fut sur le seuil de la porte, Georges a son épée dans les reins, comme pour aller chercher n son corps le sang de son fils injustement répandu. même il tomba mort, ce barbare injuste et insoardent et intrépide. Les Orientaux, animés de rage venir des cruautés qu'il avait exercées sur leurs déchirèrent son corps en pièces. L'empereur Michel, de lui-même, demanda avant toutes choses si l'impératrice était sauvée. Quand il eut appris qu'elle n'avait pas , il déplora le malheur de Roger; mais comme il rudent, il défendit de dire aux cent cinquante Latins dehors ce qui était arrivé, et commanda de les enleur faire ôter leurs armes et de les mettre en s auteurs de la mort du césar s'en excusèrent à r ce qu'en le tuant ils n'avaient fait que venger les l'il avait opprimés et prévenir la rebellion qu'il mére les empereurs; d'autres, transportés d'une fumeuse, et principalement les Alains, montèrent à oururent de tous côtés à dessein de poursuivre les Le jeune empereur, appréhendant que les troupes de la sorte ne fussent défaites, envoya promptedore, son oncle, pour les ramener; mais, quelque n'il fit, il ne put en venir à bout, ni empêcher qu'ils t tous les Catalans qui tombèrent entre leurs

(1) Le mot *lin* désignait parfois tout bâtiment en général et parfois un long bâtiment de transport.

mes en tel souci, que tous les jours, du matin jusqu'au soir, nous avions à soutenir l'attaque de ceux qui nous entouraient[1].

A présent, je vais cesser de vous parler de nous autres de Gallipoli, car je saurai bien y revenir, et je vais vous parler d'En Béranger d'Entença, qui s'en alla et prit la cité d'Héracléa[2], qui est à vingt-quatre milles de Constantinople; et là il fit un butin tel que ce fut sans fin. Et cette cité est celle où était Hérode quand il fit massacrer les Innocents. Et je vous conterai ici un miracle que tout le monde peut reconnaître comme tel. Dans ce lieu d'Héracléa il y a un golfe qui va jusqu'à l'île de Marmora; et c'est dans cette île de Marmora que se taille tout le marbre employé en Romanie. Et dans ce golfe il y a deux bonnes cités: l'une a nom Planido et l'autre Rodosto. Et il vous faut savoir que, dans cette cité de Rodosto, il nous fut fait la plus grande méchanceté qui jamais fut fait à aucunes gens; et afin que vous sachiez quell fut cette méchanceté, je vais vous la conter.

(1) Pachymère (c. 25 et 26) confirme aussi par son témoignage l'authenticité du récit de Muntaner.

« Les Catalans se rassemblèrent en un moment dans Gallipoli dont il y avait longtemps qu'ils étaient maîtres, et en entrant firent passer les Grecs au fil de l'épée, sans épargner les enfants. Ayant néanmoins fait réflexion que plusieurs de leur nation, qui s'étaient engagés à la suite du césar, pourraient recevoir un pareil traitement à Constantinople et aux environs, ils en gardèrent quelques-uns, et proposèrent au frère naturel de Frédéric (toujours Ferrand de Majorque, ainsi que je le pense) de se joindre avec eux contre nous; mais n'ayant pu s'accorder touchant les conditions, ils lui laissèrent la mer, et se renfermèrent dans leur place, résolus de s'y bien défendre. L'empereur Michel, bien loin cependant d'abandonner le soin des affaires, dans le temps que la trêve faite avec les Bulgares lui donnait un peu de repos, envoya le grand-primicier (Cassien) assiéger le fort de Gallipoli. Il y réussit d'abord assez heureusement; mais depuis il y fut fort incommodé par les fréquentes sorties des assiégés, auxquelles la négligence des nôtres ne donna que trop de lieu. Béranger trompa l'empereur Andronic par de fausses protestations de services, par lesquelles ayant obtenu de lui une suspension d'armes pour les assiégés, ils s'en prévalurent de telle sorte que, non-seulement ils réparèrent leurs fortifications, mais qu'ayant mis des troupes sur sept grands vaisseaux et sur neuf petits, ils attaquèrent d'abord le port de Cysique, sans y pouvoir remporter aucun avantage à cause de la rigoureuse résistance que firent les habitants. Le vingt-huitième jour du mois de mai (130), ils abordèrent à Périnthe, tuèrent les personnes qui étaient au-dessus de l'âge de puberté, mirent tout à feu et à sang dans le pays, de sorte que ceux qui avaient pu éviter de tomber entre leurs mains accoururent en foule à Constantinople dont les portes étaient ouvertes pour les recevoir. Ce jour même ils descendirent à terre et y firent des courses. »

(2) *Recrea*, dit Muntaner; l'ancienne Périnthe.

CHAPITRE CCXVI.

Comment la Compagnie du césar décida de défier l'empereu et comment l'empereur de Constantinople fit tuer l'amir En Ferrand d'Aunès, ainsi que tous les Catalans et Aragos nais qui étaient à Constantinople.

La vérité est que, quand ils eurent tué l césar, eurent fait leurs courses sur nous et nou eurent tenus assiégés dans Gallipoli, nous fûme d'accord: qu'avant que nous fissions mal à l'em pereur, nous devions le défier et l'accuser d foi-mentie pour tout ce qu'il avait fait envei nous; et aussi que cette accusation et ce défi s devaient faire dans Constantinople même, e présence de ceux de la commune de Venise, e qu'en tout nous devions procéder par charte publiques. Il fut donc ordonné qu'En Sischa chevalier, Pierre Lopès, adalil, et deux chef d'almogavares, et deux comites, s'y rendraient sur une barque à vingt rames, de la part d'E Béranger d'Entença et de toute la Compagnie et ainsi fut-il fait. Et ils s'en allèrent à Constanti nople. Et là, devant les hommes de la commun ci-devant désigné, ils défièrent l'empereur, e puis ils l'accusèrent de foi-mentie, et déclarè rent que dix contre dix, et cent contre cent, il étaient prêts à prouver: que, mauvaisement e faussement il avait fait tuer le césar et les au tres gens qui l'avaient accompagné, et qu' avait fait faire des courses sur la Compagni sans défi préalable, et qu'ainsi il avait menti sa foi et qu'à dater de ce jour ils se détachaien de lui. Et de cela ils firent des lettres-patentes réparties par A, B, C, qu'ils emportèrent et don ils laissèrent copie conforme et authentiqu aux mains desdites gens de la dite commune.

Et l'empereur s'excusa, protestant qu'il n l'avait point fait. Et voyez comme il pouvai s'excuser! et ce jour même il fit tuer tout c qu'il y avait de Catalans et Aragonais à Con stantinople, et aussi l'amiral[1] En Ferran d'Aunès.

(1) Voici comment Pachymère raconte le meurtre de l'am ral En Ferrand d'Aunès (c. 26):

« L'empereur avait reçu favorablement un Catalan qui s'i tait venu rendre à lui, et comme, par le changement qu avait fait ei d'habit et de sentiment, il l'avait pleinement pe

CHAPITRE CCXVII.

Comment les messagers envoyés à Constantinople vers l'empereur pour le délier furent pris et écartelés dans la ville de Rodosto ; et du miracle du golfe de Marmora, où furent égorgés un grand nombre d'innocents par Hérode.

Quand cela fut fait, ils se séparèrent de l'empereur et demandèrent qu'il leur donnât une escorte qui les guidât jusqu'à ce qu'ils fussent à Gallipoli; et on leur donna l'escorte. Mais quand ils furent dans la ville de Rodosto, l'escorte les fit tous arrêter, vingt-sept qu'ils étaient, Catalans et Aragonais, et ils les écartelèrent tous dans la boucherie, et les pendirent en quartiers. Et vous pouvez comprendre de quelle cruauté se souilla par là l'empereur, et cela envers des hommes qui avaient le caractère de messagers publics. Mais que votre cœur se réconforte, car plus tard vous entendrez que de ceci fut tirée si éclatante vengeance par la Compagnie, avec l'aide de Dieu, que jamais si éclatante vengeance n'eut lieu.

Or en ce golfe est tel miracle que, de tout temps, vous y trouverez des traînées de sang qui sont aussi grandes que des couvertures; et il y en a de plus grandes et de plus petites; et ce golfe est de tout temps plein de telles traînées de sang vif; et ensuite, quand vous êtes hors de ce golfe, vous n'en trouvez pas trace. Et les mariniers recueillent de ce sang qu'ils portent d'un bout du monde à l'autre comme reliques; et cela provient du sang des Innocents qui y fut répandu. Et cela est ainsi en ce lieu depuis ce temps, et y sera toujours de même. Et ceci est la vérité, car j'en ai recueilli moi-même de ma propre main.

CHAPITRE CCXVIII.

Comment En Béranger d'Entença, après avoir ravagé Heraclea, fut rencontré par dix-huit galères des Génois, et fut pris par eux, étant leur hôte sur leur foi; et comment moi, En Ramon Muntaner, je voulus donner dix mille perpres d'or pour qu'ils me le livrassent.

Quand En Béranger d'Entença eut ravagé la cité d'Héracléa, ce qui fut un des plus beaux faits du monde, il s'en retourna avec grand butin. Mais comme il s'en retournait à Gallipoli, dix-huit galères des Génois venaient à Constantinople pour de là entrer dans la mer Majeure[1]; et elles se trouvèrent avec lui dans les eaux de la plage qui est entre Planido et le cap de Ganos. Et En Béranger d'Entença fit armer ses gens, tourner la proue vers la terre, et se tint la poupe en dehors du côté des cinq galères. Et les Génois le saluèrent, et puis, avec une barque, ils allèrent vers lui pour lui donner sauf-conduit; et le capitaine des galères l'invita à manger à bord de sa galère. Et En Béranger d'Entença, malheureusement pour ses affaires, se fia à lui et alla dans la galère du capitaine. Et tandis qu'ils mangeaient et que la troupe d'En Béranger d'Entença était désarmée, ils arrivèrent par-derrière, et prirent les quatre galères, et firent tous les hommes prisonniers, et en tuèrent bien deux cents; mais la galère sur laquelle était En Béranger de Vila-Mari et d'autres chevaliers ne voulut point rendre les armes. Que vous dirai-je? sur cette galère se livra une telle bataille, qu'il y périt bien trois cents Génois; et ceux de la galère furent tous tués, de sorte qu'il n'en échappa pas un seul.

Et voyez quel beau festin surent faire les Génois à En Béranger d'Entença! Et ils l'emmenèrent prisonnier à Constantinople, lui et tous ceux des siens qui survécurent; et ils eurent tout ce qu'En Béranger d'Entença avait gagné à la cité d'Héracléa. Cela prouve que, bien fou est tout seigneur ou tout autre homme qui se

(1) Mer Noire.

mandé de sa fidélité, il l'avait honoré de la charge d'amiral, et lui avait fait épouser une personne d'une illustre famille, la fille de Raoul, surnommé le Gros. Il avait dessein de lui confier un vaisseau latin chargé de soldats salariés, et après ce vaisseau d'en envoyer encore d'autres. Comme il était prêt de partir, le comite vint avertir l'empereur qu'il avait aperçu plus de cinquante almogavares armés couchés dans le fond du vaisseau; ce qu'on trouva être véritable, et ce qui découvrit la perfidie de l'amiral. Là-dessus on l'arrêta et on arrêta pareillement les cinquante soldats, à la réserve de quelques-uns qui s'échappèrent au moment du tumulte. Le bruit de la trahison s'étant répandu dans la ville, y excita les plaintes de ceux qui avaient souffert la plus grande partie des violences que les Catalans avaient exercées et fit attribuer tout le mal au peu de soin qu'on avait eu d'entretenir des vaisseaux, ce qui avait obligé d'avoir recours aux étrangers. Cependant les étrangers qui habitaient à Constantinople, s'étant assemblés au bruit des tristes nouvelles qui à chaque moment arrivaient de toutes parts et auxquelles ils ne pouvaient apporter de remède, ne trouvèrent pas d'autre moyen de se venger que de faire main basse sur les Catalans. Mais comme ceux qui s'étaient retirés chez les Génois étaient en sûreté, ils coururent en foule vers la maison de Raoul, où ils savaient qu'on en gardait quelques-uns. Ils les demandèrent, et, ne pouvant forcer aisément la maison, ils y mirent le feu et la réduisirent en cendres. Les Catalans se défendirent courageusement; mais rien ne pouvant arrêter la fureur de la multitude, ils périrent tous par le fer ou par le feu. »

lie à homme des communes ; car, qui ne sait ce qu'est la foi, ne peut la respecter [1].

Ainsi ils emmenèrent En Béranger d'Entença prisonnier, ainsi que tous les siens, et l tinrent fort mal à l'aise à Péra, qui est ur ville des Génois devant Constantinople. Et il

(1) Nicéphore raconte en peu de mots la prise de Béranger (liv. VII, c. 4). Je traduis littéralement :

« Aussitôt que les Latins qui étaient à Gallipoli apprirent le meurtre du césar, ils commencèrent par égorger tout ce qui se trouvait de gens de tout âge dans l'intérieur de Gallipoli, et après avoir bien fortifié les murailles, s'en firent un lieu assuré de retraite. Ensuite ayant divisé leur armée en deux parties, ils complétèrent d'abord l'équipage et l'armement des trente galères qu'ils avaient et dont ils donnèrent le commandement à Béranger d'Entença, en le chargeant d'intercepter par des embûches dans les défilés de l'Hellespont tous les vaisseaux de charge grecs qui montaient ou descendaient. L'autre partie des troupes s'arma et se répandit dans la Thrace, en y exerçant nuit et jour ses pillages. Quant à la flotte de Béranger d'Entença, elle fut, grâce au ciel, peu de temps après entièrement détruite ; car ayant été rencontrée par seize galères génoises bien armées, dans la crainte des pirates, ils furent tous en partie submergés, en partie tués. Béranger, le commandant de cette flotte, fut pris lui-même avec quelques-uns des siens et rendu à prix d'argent à ses compatriotes. »

Le récit de Pachymère est beaucoup plus circonstancié (c. 27, 28 et 29) ; on y voit évidemment la perfidie intéressée des Génois envers les Catalans, dont ils avaient longtemps vu l'influence avec envie. Je me sers de la trad. du prés. Cousin.

« Seize vaisseaux chargés de marchandises furent doucement poussés au port par un vent du midi, en un temps auquel on ne les attendait pas. Les Catalans et les almogavares avaient attaqué nos matelots dans le port de Rhégio, et, pour leur imprimer une plus grande terreur, avaient empalé quelques-uns de leurs enfants, avaient brûlé quelques hommes, et après s'être servi des autres pour conduire leur bagage, les avaient cruellement massacrés. Ils jouissaient du fruit de leur barbare inhumanité, lorsqu'ils aperçurent de loin les vaisseaux génois, qu'ils prirent d'abord pour des vaisseaux siciliens qui venaient à leur secours, et, emportés d'une vaine joie, ils se promettaient qu'aussitôt qu'ils se seraient joints à eux ils prendraient Constantinople. Mais quand ils eurent reconnu à leurs pavillons qu'ils étaient génois, ils perdirent leur confiance sans tomber pour cela dans le désespoir. Au contraire, ils se promirent d'entrer en conférence avec eux et de s'accorder sans peine, parce qu'ils ne pensèrent pas qu'entretenant un grand commerce sur les mers-là, ils voulussent s'exposer à y être souvent attaqués. De plus, ils se souvinrent que les Génois avaient retiré de leurs gens et les avaient préservés de la fureur populaire ; qu'ils leur avaient envoyé un vaisseau chargé de vivres, et en haine de ce qu'il avait été pris par les Grecs, ils avaient tué le chef des galères de l'empereur ; ce dont ce prince eût tiré une cruelle vengeance, si les conjonctures du temps, telles qu'il ne pouvait se passer de leur service, ne l'eussent obligé à dissimuler ces injures. Dans cette espérance les almogavares reçurent les Génois, fort étonnés de voir des ruines de maisons et des restes d'incendie. Lorsqu'ils furent au port, Béranger fit un long récit aux commandants de la flotte génoise de tout ce qui lui était arrivé, et tâcha de leur persuader qu'ils étaient obligés par leur a cienne alliance d'en rechercher la réparation ; que l'empere Andronic était extrêmement irrité contre eux, et qu'il a avait fait fermer les portes de la ville en haine du secou qu'ils avaient donné aux moines de leur nation. Les Génc au lieu d'ajouter foi à ces discours, usèrent de la sage p caution d'envoyer la nuit une galère à Constantinople pc s'informer de la vérité et pour apprendre les sentiments l'empereur.

« Béranger se servait de ce prétexte pour aigrir les Gén contre l'empereur, soit qu'il ignorât que l'empereur était concilié avec eux, ou qu'il feignit de l'ignorer. La galère Génois étant arrivée la nuit, et les députés ayant appris le ritable état des affaires, les Génois résolurent de se déclai contre les étrangers. L'empereur ne voulant pas être spec teur oisif du combat, commanda aux troupes de se te prêtes pour en partager les hasards et la gloire. Les dépu des Génois portèrent cette résolution à ceux de leur pa L'empereur mit dix mille hommes sous les armes, et ces mille hommes remplissaient une flotte qui couvrait toute mer qui s'étend depuis Constantinople jusqu'à Rhégio. Ava que ceux que les Génois avaient envoyés vers l'empereur fu sent de retour, les deux partis en vinrent dès le matin combat, par la nécessité de l'avis qu'on avait reçu, que B ranger, désespérant d'obtenir la paix, avait offert de gran secours d'argent aux commandants de la flotte pour se com porter lâchement. Les almogavares furent poussés du pre mier choc et engagés à combattre. Plusieurs furent tués e plusieurs furent blessés de côté et d'autre ; mais les Génoi demeurèrent victorieux et prirent tous les vaisseaux, excepté un. Béranger, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de ses desseins, se rendit au général de l'armée ennemie, qui le ca- cha au fond d'un vaisseau, où il demeura seul en sûreté pendant que les autres couraient les hasards du combat. Le même jour, qui était le dernier du mois de mai (1307), on vit pas- ser en plein midi la flotte victorieuse le long du port avec une pompe et une magnificence convenables à la grandeur de l'avantage qu'elle venait de remporter, ses pavillons étendus et les vaisseaux des vaincus en désordre et en mauvais équipage, sans pavillons et sans enseignes. Lorsque la flotte fut arrivée à la citadelle, au lieu d'aller droit à Galata, ils prirent le milieu de la côte de Saint-Phocas et s'y arrêtèrent. Le jour suivant ils gardèrent les vaisseaux des vaincus, et allèrent trouver l'empereur qui les reçut fort civilement, fit distribuer de magnifiques habits aux chefs et des vivres aux soldats. Ils ne voulurent rien lui abandonner ni des prisonniers, ni du butin, à moins qu'on ne leur en payât le prix. L'empereur leur proposa d'aller faire lever le siége de Gallipoli. Ils ne s'éloignèrent pas de le servir ; mais ayant néanmoins consenti touchant la paix, ils firent voile vers la mer Inuique (mer Noire), par le conseil de quelques-uns de leurs chefs, qui avaient traité auparavant avec les Catalans, et ils n'envoyèrent qu'une galère à ceux de leur pays pour les informer de ce qui s'était passé. L'empereur était d'autant plus en peine de secourir Gallipoli que le bruit courait que les assiégeans

passa bien un mois avant que leurs galères fussent entrées dans la mer Majeure et en fussent sorties; et puis ils l'emmenèrent alors à Gênes, et ils passèrent avec lui par Gallipoli.

Et moi, le voyant, je voulus donner dix mille perpres d'or, qui valent chacun dix sous barcelonnais[1], pour qu'ils nous le laissassent, et ils ne voulurent pas le faire. Et quand nous vîmes que nous ne pouvions pour rien l'avoir, nous lui donnâmes, pour subvenir à ses propres dépenses, mille perpres d'or; et ainsi ils l'emmenèrent à Gênes[2].

Et ici je cesse de vous parler d'En Béranger d'Entença; je saurai bien y revenir en temps et lieu, et je reviens en attendant à vous parler de nous autres qui étions restés à Gallipoli.

CHAPITRE CCXIX.

Comment nous autres à Gallipoli, ayant su la prise d'En Béranger d'Entença et la mort de nos envoyés, nous décidâmes en conseil de défoncer nos galères et tous nos bâtiments, afin que nul ne pût songer à échapper ni fuir sans combattre.

La vérité est que, lorsque nous sûmes qu'En Béranger d'Entença avait été pris, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, et que tous étaient morts ou prisonniers, nous fûmes fort troublés; et il en fut de même quand nous apprîmes la mort d'En Sischar et des autres messagers que nous avions envoyés à l'empereur. Un jour nous nous réunîmes en conseil pour savoir ce que nous ferions; et, comme je vous l'ai déjà dit, nous trouvâmes que nous n'étions restés, que deux cent six hommes de cheval et douze cent cinquante-six hommes de pied. Les avis furent partagés; les uns disaient que nous devions partir avec tout ce que nous possédions et nous en aller dans l'île de Metelin qui est une île bonne et opulente; que nous avions encore quatre galères, environ douze lins armés et beaucoup de barques, et une nef à deux ponts; qu'ainsi nous pouvions nous embarquer en toute sécurité, et qu'une fois établis dans cette île nous ferions la guerre à l'empereur. L'autre avis était que grande honte serait à nous si, après avoir perdu deux hauts seigneurs et tant de braves gens qu'on nous avait tués par si grande trahison, nous ne les vengions pas, ou si nous ne mourions pas avec eux; qu'il n'y avait personne qui ne dût nous en lapider, surtout étant gens de si haute réputation comme nous étions, et la justice étant de notre côté; et qu'ainsi il valait mieux mourir avec honneur que de vivre avec déshonneur.

Que vous dirai je? le résultat du conseil fut qu'il fallait décidément combattre et poursuivre la guerre, et que tout homme qui dirait autrement devait mourir. Que vous dirai-je? afin de garantir encore mieux notre résolution, il fut arrêté que, sur chacune de nos galères, lins, barques, et sur notre nef, nous enlèverions deux planches du fond, afin que nul ne pût faire compte de se sauver par mer, et qu'ainsi chacun songeât à bien faire; et tel fut le résultat de notre conseil. Ainsi nous allâmes aussitôt défoncer tous nos bâtiments. Et je fis faire sans délai une grande bannière en l'honneur de saint Pierre de Rome, pour être placée sur notre tour; et je fis faire aussi une bannière royale aux armes du seigneur roi d'Aragon, une autre aux armes du roi de Sicile, et une autre en l'honneur de saint Georges; ces trois-là pour les porter au combat, et celle de saint Pierre pour rester à notre maîtresse tour. Et du jour au lendemain elles furent faites.

CHAPITRE CCXX.

Comment la Compagnie délibéra de combattre contre ceux que Kyr Michel avait envoyés sur Gallipoli, et comment la Compagnie les vainquit et en tua bien vingt-six mille, entre gens de pied ou de cheval.

Quand vint le vendredi à l'heure de vêpres, vingt-trois jours avant la Saint-Pierre de juin, nous nous réunîmes tous bien armés à la porte de fer du château; et à la maîtresse tour je fis placer dix hommes. Et un marinier, qui avait nom En Béranger de Ventayola, qui était du

attendaient un renfort et avaient mandé les Turcs. On disait aussi que le frère naturel de Frédéric paraîtrait bientôt en mer avec une flotte. »

[1] Suivant Serra (Storia di Genova, t. I, page 385), un perpre ou hyperpre était évalué à quinze sous gênois. Vingt sous gênois formaient une livre, équivalant à une once d'or; et une once d'or valait environ cent livres d'aujourd'hui.

[2] Pachymère mentionne, en passant, l'offre faite par les Catalans de Gallipoli de racheter Béranger qu'on emmenait à Gênes (L. VII, c. 9), mais sans nommer Muntaner.

« Béranger, après avoir été fait prisonnier par les Génois, fut emmené à Trébizonde, puis de là ramené à Gallipoli par les mêmes vaisseaux qui l'avaient pris, et après y être demeuré pendant deux mois, il fut emmené à Gênes, quelque sollicitation que les Catalans pussent faire pour sa délivrance. »

Lobregat, entonna le cantique du bienheureux saint Pierre, et tous nous lui répondîmes les larmes aux yeux. Et quand il eut fini le cantique et que la bannière de saint Pierre fut élevée, nous commençâmes tous à chanter le *Salve Regina*. Et il faisait beau temps et clair, de sorte qu'il n'y avait pas un seul nuage au ciel. Et quand la bannière fut élevée, un nuage passa sur nous et nous couvrit tous d'eau au moment ou nous étions agenouillés, et il dura autant que dura le chant du *Salve Regina;* et quand cela fut fait, le ciel redevint aussi clair qu'il était auparavant. Nous en eûmes tous une grande joie, et nous ordonnâmes qu'à la nuit chacun se confessât, et que le matin suivant, à l'aube du jour, chacun communiât, et qu'au lever du soleil, quand l'ennemi se présenterait pour nous attaquer, chacun fût prêt à férir; et ainsi fîmes-nous. Et nous confiâmes la bannière du seigneur roi d'Aragon à En Guillaume Peris de Caldès, chevalier de Catalogne, et la bannière du roi de Sicile à En Ferrand Gori, chevalier, et la bannière de saint Georges à En Ximénès d'Albero; et En Rocafort remit sa propre bannière à un fils de chevalier nommé Guillaume de Tous. Et nous disposâmes l'ordre de bataille de cette manière : nous ne formâmes ni front, ni centre, ni réserve; mais les hommes à cheval furent placés sur l'aile gauche et les piétons sur la droite. Lorsque nous l'eûmes ordonné ainsi, les ennemis en furent informés. Il est vrai que l'ost des ennemis était campée près de nous, sur une colline de terre toute labourée, qui était à deux milles de nous. Et dès que vint le matin du samedi, vingt-deux jours avant la fête de Saint-Pierre de juin, ils arrivèrent au nombre de huit mille hommes à cheval; et nous, nous étions tous appareillés pour le combat. Ils en laissèrent deux mille avec leurs hommes de pied auprès des tentes; car ils ne doutaient pas que ce ne fût pour eux bataille gagnée. Aussitôt que le soleil fut levé, nous nous présentâmes en dehors de nos tranchées, tous prêts à combattre, et rangés comme il a été dit. Et nous ordonnâmes : que chacun se gardât bien de faire le moindre mouvement, avant que le mot d'ordre fût prononcé par En Béranger de Ventayola; et qu'aussitôt qu'il serait prononcé, les trompettes et les nacaires sonnassent, et que tous férissent à la fois; et ainsi fut-il fait. Les ennemis se tenaient lance sur cuisse, prêts à frapper. Et lorsque le signal ordonné fut fait, n attaquâmes tous en masse, et donnâmes si goureusement au milieu d'eux qu'il sembl que notre fort lui-même s'écroulât tout enti Ils nous heurtèrent aussi très vigoureuseme Que vous dirai-je? pour leurs péchés et n bon droit ils furent vaincus; et à peine l avant-garde fut-elle battue que tous tournèr le dos à la fois. Et nous autres nous nous mes à férir sur eux de telle sorte que nul levait les mains sans entamer chair d'hom Et nous arrivâmes ainsi, toujours férant t tant, jusqu'à la colline où était postée leur Et si jamais on vit gens venir en bonne co nance recevoir une ost, certes ce furent le gens de cheval et de pied qui venaient rece les leurs et leur porter aide, et si bien qu'i moment nous crûmes qu'il y aurait trop à f pour nous. Mais une voix s'éleva parmi no et tous ensemble, quand nous fûmes au pied la colline, nous criâmes à la fois : « En ava en avant! Aragon! Aragon! saint Georg saint Georges! » Ainsi nous reprîmes vigue et allâmes férir rudement sur eux; et ils cé rent, et alors nous n'eûmes plus qu'à frapp

Que vous dirai-je? autant le jour dura, a tant dura la poursuite, qui se continua bi pendant vingt-quatre milles, si bien qu'il éta nuit noire avant que nous les quittassions. E à la nuit nous eûmes à nous en retourner; e il était minuit avant que nous fussions de re tour à Gallipoli [1].

(1) Pachymère est fort peu circonstancié sur cette affair (c. 30).

« Le jeune empereur, bien loin d'abandonner le soin de affaires, partit d'Andrinople et alla à Pamphilie où il envoy Ducas, grand-hetériarque, Hubert, grand-cilaoux, et Boesile avec des troupes et des provisions suffisantes pour combattre les almogavares qui assiégeaient Gallipoli. Ces trois capitaine s'étaient campés près de Branchiale, et ne cherchaient que l'oc casion d'en venir aux mains. Les almogavares commencèrent par se délivrer de la crainte qu'ils avaient d'être trahis par le habitants, en les mettant sur des barques avec tous leurs meubles, et les faisant garder en cet état dans le port. Il usèrent ensuite de ce stratagème, de laisser dehors des trou peaux et de poser fort proche des soldats en embuscad pour fondre sur ceux qui les voudraient enlever. Le désir d butin détacha de l'armée grecque plusieurs soldats qui co rurent sans ordre vers le troupeau; et à l'heure même l almogavares sortirent de l'embuscade en bon ordre, chaq cavalier ayant deux hommes de pied à ses deux côtés, arm de lances qu'on appelait autrefois ancônes. Les Grecs s tinrent vaillamment le choc, de sorte que plusieurs fu

endemain, nous reconnûmes notre com-
, et nous vîmes que nous n'avions perdu
homme de cheval et deux de pied; et
lâmes prendre possession du champ de ba-
et nous trouvâmes qu'ils avaient bien cer-
ent perdu plus de six mille hommes de
et plus de vingt mille de pied. Et ce fut la
de Dieu qui tomba sur eux; car nous ne
ns nullement supposer qu'il y eût autant
nes morts, et nous crûmes qu'ils avaient
ouffer les uns les autres. Il périt égale-
beaucoup de monde sur les barques; car
ait un grand nombre de ces barques ti-
terre sur la côte; et toutes étaient dé-
lées; et eux les mâtaient, et puis ils s'y
nt en si grande quantité que, lorsqu'ils
en mer, elles chaviraient avec eux tous
e noyaient; et il périt ainsi beaucoup de
.

vous dirai-je? Le butin que nous fîmes
e bataille fut si grand que nul ne pouvait
e le compte. Nous passâmes bien huit
à lever le champ. Nous n'étions occu-
à enlever l'or et l'argent que ces gens
nt sur eux; car toutes les ceintures des
e cheval, les épées, les selles et les freins,
es leurs armes sont garnies d'or et d'ar-
et chacun d'eux portait de la monnaie
d'argent et les gens de pied aussi. Et
e que l'on gagna fut sans fin et sans
e. Nous y trouvâmes aussi environ trois
hevaux vivants; les autres étaient morts
aient par les champs, traînant leurs en-

ôté et d'autre; mais enfin la victoire demeura aux
res qui poursuivirent les nôtres en tuant jusqu'à
ane. On dit que nous perdîmes deux cents hommes
rencontre; plusieurs chefs y furent blessés. L'empe-
ronique, ayant appris par les lettres de l'empereur
a nouvelle de cette défaite, se repentit de n'avoir pas
s Génois à secourir Gallipoli; ils avaient demandé
s; et, au lieu de les leur donner, il leur avait envoyé
lingots. Ils le pesèrent, et, ne trouvant pas le compte,
èrent de sentiment et le renvoyèrent; l'empereur
ert de fournir ce qui manquait à la somme, ils refu-
s offres et partirent, sous prétexte de l'intérêt de
merce. L'empereur employa alors cet argent à payer
es et à équiper des vaisseaux. Les forces de l'État
pas tout-à-fait abattues, quoiqu'elles fussent fort
ntes; l'autorité de commander, qui est comme
ait encore toute sa vigueur, mais les troupes, qui
me les membres, se ressentaient de la faiblesse de
et n'avaient que des mouvements imparfaits qui
ntié. »

trailles. Ainsi nous eûmes tant de chevaux qu'il y en eut bien trois pour chacun.

Lorsque le champ fut dépouillé, je pris à merci quatre Grecs que je trouvai dans une maison; c'étaient de pauvres gens qui étaient de Gallipoli; et je leur dis que je leur ferais beaucoup de bien s'ils voulaient me servir d'espions. Ils acceptèrent avec grande joie. Je les vêtis fort bien à la grecque, et je leur donnai à chacun un des chevaux que nous avions auparavant; et ils jurèrent qu'ils me serviraient activement et loyalement. Aussitôt j'envoyai deux d'entre eux à Andrinople, pour voir ce que faisait le fils de l'empereur, et les deux autres à Constantinople. Peu de jours après, ceux qui étaient allés vers le fils de l'empereur s'en revinrent, et me dirent, que le fils de l'empereur marchait contre nous avec dix-sept mille hommes à cheval et bien cent mille hommes à pied, et qu'il était déjà parti d'Andrinople.

CHAPITRE CCXXI.

Comment la Compagnie, ayant su l'approche de Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, décida de férir sur son avant-garde, qu'elle vainquit, et comment Kyr Michel s'échappa, blessé au visage par un épieu ferré.

Sur cela nous nous réunîmes tous en conseil pour savoir ce que nous ferions; et le résultat de notre conseil fut tel, que nous dîmes: que Dieu et les bienheureux seigneurs saint Pierre, saint Paul et saint Georges, qui déjà nous avaient fait obtenir la victoire, nous feraient triompher encore de ces pervers, qui, par une si grande trahison, avaient tué le césar; qu'ainsi nous ne devions d'aucune manière nous arrêter plus longtemps à Gallipoli; que Gallipoli était une place très forte; que nous avions tant gagné que cela pourrait nous amollir le cœur, et que pour rien au monde nous ne devions nous laisser assiéger; que de plus, le fils de l'empereur ne pouvait marcher avec toute son armée réunie, mais qu'il fallait qu'il formât une avant-garde; et que nous autres, qui nous rencontrerions avec cette avant-garde, nous devions chevaleureusement férir sus; et que si nous détruisions l'avant-garde, ils seraient tous battus; que nous ne pouvions ni monter au ciel, ni descendre dans les abîmes, ni nous en aller par mer; qu'il nous fallait donc bien passer à travers leurs mains; et qu'ainsi il était bon que notre

cœur ne fléchît, ni pour rien que nous eussions gagné, ni pour aucune force que nous rencontrassions devant nous. Ainsi donc nous décidâmes de marcher sur eux, et à cette résolution nous nous accordâmes tous. Nous laissâmes le château avec cent hommes et les femmes, et nous partîmes.

Quand nous eûmes fait trois journées, nous dormîmes, ainsi qu'il plut à Dieu, au pied d'une colline, et les ennemis passèrent la nuit de l'autre côté; et nous n'en savions rien ni les uns ni les autres, jusqu'à ce qu'il fût minuit et que nous vîmes une grande clarté occasionnée par les feux qu'ils faisaient. Nous envoyâmes à la découverte, et on rencontra deux Grecs qu'on nous amena; et nous sûmes d'eux, qu'en ce lieu était campé le fils de l'empereur avec six mille hommes de cheval, et que, de grand matin, ils se mettraient en route pour venir sur Gallipoli; et qu'à cause de l'eau qui là ne pouvait suffire a tous, l'autre partie de leur ost était à environ une lieue loin de lui, et qu'elle s'approchait. Et le fils de l'empereur était logé en un château qui était en cette plaine, et nommé Apros. C'était un bon et fort château avec une grande ville; et nous fûmes très satisfaits quand nous sûmes qu'il y avait là château et ville; car nous faisions compte que la lâcheté de ces gens était si grande, que leur premier soin serait de courir se réfugier comme ils pourraient au château ou à la ville d'Apros.

Quand vint l'aube du jour, nous nous confessâmes et nous communiâmes tous; et tous, bien armés et en bataille rangée, nous nous mîmes à monter la colline qui était toute de terre labourée. Quand nous fûmes parvenus en haut, et que le jour parut, ceux de l'ost ennemie nous virent, et ils s'imaginèrent que nous venions nous rendre à merci au fils de l'empereur. Mais le fils de l'empereur ne prit pas cela pour un jeu, et se revêtit bel et bien de ses armes; car il était bon chevalier, et rien ne lui manquait, si ce n'est la loyauté. Ainsi, bien armé et équipé de son corps, il vint sur nous avec toute sa troupe, et nous marchâmes sur lui.

Quand nous en fûmes à férir, une grande partie de nos almogavares descendirent de cheval, se sentant plus de confiance en eux-mêmes à pied qu'à cheval; et tous nous nous mîmes à férir vigoureusement sur eux, et eux à férir fièrement sur nous. Que vous dirai-je? il plut à Dieu que leur avant-garde pliât, comme à précédente bataille. Le fils de l'empereur, a environ cent cavaliers, se démenait au milieu nous, si bien que, se faisant jour, il dirigea coups sur un marin qui avait nom Bérang lequel était sur un bon cheval qu'il avait gag à la précédente bataille, et qui portait au une très belle cuirasse qu'il avait égalem gagnée; mais il n'avait pas d'écu, parce q ne savait pas bien s'en servir à cheval. E fils de l'empereur pensa que c'était un hom de grande affaire, et lui donna un tel coup son épée au bras gauche qu'il le blessa à main. Celui-ci, qui se vit blessé, et qui av été huissier d'honneur[1] et était très vig reux, le serra dans ses bras; et d'un épi ferré qu'il tenait, il lui en donna bien tre coups; un de ces coups le blessa au visage le défigura. Le fils de l'empereur perdit al son écu et tomba de cheval, mais les siens l'e levèrent de la mêlée qui était épaisse; et no nous ne savions pas qui il était, et ses gens l'e portèrent au château d'Apros.

Le combat se continua ensuite avec un ach nement terrible jusqu'à la nuit; et Dieu, aui de tout bien, nous dirigea si bien que le vol nage du château d'Apros fit que tous fur déconfits; car chacun prenait la fuite de ce cô et s'y réfugiait qui pouvait. Cependant il s'en échappa pas tellement qu'il ne périt jour-là plus de deux mille hommes de chev et des gens de pied sans fin. Quant aux nôtr nous ne perdîmes pas plus de neuf hommes cheval et vingt-sept hommes de pied. La nu nous restâmes sur le champ de bataille tout més; et le lendemain, quand nous pensi qu'ils nous livreraient encore bataille, n n'en trouvâmes pas un seul au champ. N nous dirigeâmes à l'instant sur le château, n l'attaquâmes et y restâmes bien huit jours; suite nous levâmes le champ et nous em nâmes notre butin sur dix chariots, et cha d'eux était tiré par quatre buffles. Nous em nâmes aussi une si grande quantité de bestia qu'ils couvraient toute la contrée, et nous fî un butin immense, et bien plus considérable core qu'à la précédente bataille[2].

(1) *Macip*, concierge, portier ou huissier des châteaux roy Ils portaient une masse aux armes royale

(2) Pachymère raconte ainsi cette bataille (liv. VII, c. x « La généreuse ardeur de l'empereur Michel ne lui do

Dès lors toute la Romanie fut soumise; et nous leur avions mis tellement la peur au corps qu'on ne pouvait pas crier : *les Francs!* qu'ils ne prissent aussitôt la fuite. Et ainsi nous retournâmes pleins de joie à Gallipoli; et puis tous les jours nous faisions des chevauchées jusqu'aux portes de Constantinople.

Un jour il arriva qu'un almogavare à cheval

[illegible] de repos jusqu'à ce qu'il eût effacé la honte de la dernière défaite et qu'il se fût vengé des maux que les Catalans, ces peuples altérés de sang, avaient fait souffrir à ses sujets. Remettant donc à tout autre soin, il assembla son armée, et étant parti d'Andrinople il s'approcha du fort d'Apros, à dessein de donner bataille à la pointe du jour suivant. Il rangea son armée proche d'un lieu nommé Himéri il mit les Alains et les Turcopules à l'avant-garde, sous la conduite de Boësilas; il mit derrière les Macédoniens, commandés par le grand-domestique, et ensuite des troupes venues d'Orient et commandées par Théodore, son oncle; il plaça à l'arrière-garde les Vlaques et les volontaires que le grand-hétériarque commandait. Il avait à ses côtés Constantin, despote, son frère, et Scamachérim l'Ange, échanson; ce dernier n'avait voulu se charger de la conduite d'aucun corps, pour ne veiller que à la défense de l'empereur. L'armée grecque était composée de cinq légions, celle des ennemis l'était de quatre, car il y en avait une de Turcs que les Catalans avaient appelés à leur secours. Les Alains et les Turcopules commencèrent le combat et fondirent les premiers sur les Catalans, qui demeurèrent aussi fermes que des tours; puis les Alains se tournèrent comme s'ils eussent voulu lâcher le pied par le désespoir de remporter la victoire. Quelques-uns se doutèrent que, n'ayant pas été payés, ils avaient résolu de ne pas courir le hasard de la bataille; d'autres assurent que Catalans les avait rappelés et qu'il avait écrit à l'empereur pour le supplier de les lui renvoyer; enfin ils se retirèrent d'abord et leur retraite abattit le courage des autres. Le jeune empereur, qui voyait, de l'arrière-garde où il était, la fuite des Alains, et qui appréhendait qu'elle ne fût suivie de la déroute de toute l'armée, fut contraint de combattre lui-même et de s'acquitter du devoir de soldat. Au moment où il se préparait, le cheval sur lequel il était près de monter prit sa bride, s'échappa des mains de l'écuyer et s'enfuit vers les ennemis sans qu'on ait jamais su d'où cela procédait. L'empereur, étant monté sur un autre cheval, prit sa lance à la main et perça le premier qui parut devant lui et en tua un autre avec son épée. Deux des ennemis, couverts de leurs boucliers, s'étant avancés sur lui, il courut le dernier danger, mais il fut délivré par la valeur de l'échanson et d'un jeune homme qui avait été élevé à la cour. Comme il était remarquable par son habillement, plusieurs lui portaient des coups dont il lui demeura des marques. Bien que ses gens ne se découvrissent plus qu'en se retirant, il demeurait ferme au milieu du péril, sans vouloir déférer aux remontrances de ceux qui le poussaient à se retirer. Il jeta des larmes, comme on dit qu'Agamemnon en jeta autrefois en pareille occasion, s'arracha les cheveux et eut envie de retourner à la charge, bien que ce fût une entreprise aussi téméraire que périlleuse. Dieu voulut bien permettre que nos ennemis fussent saisis d'une terreur panique qui leur fit croire que nos gens s'étaient mis en embuscade pour fondre sur eux, ce qui les empêcha de poursuivre. Chacun se sauva comme il put de côté ou d'autre. L'empereur arriva à Pamphilia avec beaucoup de peine. La renommée n'eut pas sitôt répandu le bruit de notre défaite qu'il ne demeura aucun paysan à la campagne, bien que ce fût la saison de la moisson; on les voyait courir en grand nombre comme des fourmis vers Constantinople et y porter leurs meubles sur des charriots, sans se soucier des grains qui pendaient par les racines ou de ceux qui étaient déjà serrés dans la grange. Bien que les ennemis se fussent arrêtés, comme je l'ai dit, par l'appréhension de quelque embuscade, ils ne laissèrent pas, lorsque cette appréhension fut dissipée, de ravager la campagne et d'attaquer le fort d'Apros où ils savaient que plusieurs Grecs s'étaient réfugiés depuis leur défaite; mais n'ayant pu le prendre ils se retirèrent. »

A la suite du récit de cette bataille Pachymère ajoute un trait de bravoure des Catalans qui mériterait de se trouver dans la chronique de Muntaner. Ce récit forme le chapitre 35.

« Les soixante Catalans qui avaient été enfermés à Andrinople lorsque le cesar y fut assassiné, ayant entendu le bruit de la défaite du jeune empereur qui était répandu partout, n'oublièrent pas de songer à leur liberté, et, ayant rompu leurs chaînes, montèrent au haut de la tour et en jetèrent quantité de pierres en bas, pour écarter ceux qui pouvaient les empêcher de descendre; mais tous leurs efforts furent inutiles; car les habitants étant accourus au secours des soldats de la garnison, la plupart des prisonniers furent contraints de se rendre, et il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui aimèrent mieux mourir en désespérés que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Enfin les habitants apportèrent quantité de bois pour brûler la tour et ceux qui étaient demeurés dedans; mais toute la violence du feu ne fut pas capable d'ébranler la fermeté de leur courage. Ils jetèrent d'abord leurs habits pour l'éteindre; mais quand ils virent que cela ne servait de rien, ils s'embrassèrent pour se dire le dernier adieu, se fortifièrent par le signe de la croix et se jetèrent tout nus au milieu des flammes. Deux frères, mais qui l'étaient encore plus de cœur que de corps, s'étant serrés très étroitement, se précipitèrent du haut en bas et moururent de leur chute; avant que de se jeter ils aperçurent un jeune homme qui paraissait ébranlé par l'appréhension du précipice et du feu, et qui semblait plus disposé à se soumettre à une honteuse servitude qu'à subir un si cruel genre de mort; ils le jetèrent au milieu de l'embrasement, et crurent le sauver en le perdant. Voilà la cruelle extrémité où les porta le désespoir. »

Le récit de la bataille d'Apros par Nicéphore Grégoras est plus animé et plus varié que celui de Pachymère. Nicéphore mériterait d'être publié en français. Je traduis son récit en entier (Nic. l. VII, c. 4). C'est un témoignage de plus en faveur de la fidelité et de la véracité de Muntaner.

« Les Catalans, avec ceux des Turcs qui avaient fait alliance avec eux, s'étaient arrêtés entre deux petites villes, Cypsella et Apros. L'empereur Michel qui marchait sur eux, vint cam-

nommé Perich de Naclara, ayant perdu au jeu, prit ses armes, et avec ses deux fils, sans autre compagnie, alla cheminant jusqu'à Constantinople; et dans un jardin de l'empereur il trouva deux marchands génois qui chassaient aux ca les; il les prit et les emmena à Gallipoli, et o tint pour leur rançon trois mille perpres d'o et une perpre vaut dix sous barcelonnais. tous les jours on faisait beaucoup de semblabl chevauchées.

per lui-même avec toute son armée, composée de Thraces et de Macédoniens, et des phalanges alliées des Massagètes et des Turcopules, dans la plaine qui s'étend autour d'Apros. Les mille Turcopules de cette armée étaient le reste des Turcopules qui avaient suivi le sultan Azatine lorsqu'il avait passé dans les rangs grecs, et qui ne l'avaient pas suivi quand il avait été emmené par les Scythes d'Europe, et qui, ayant embrassé à la fois les coutumes grecques et la religion du pays, s'étaient fait tous baptiser et faisaient depuis ce temps partie de l'armée grecque. Peu de jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'empereur, lorsque des espions annoncèrent aux Grecs l'approche de l'ennemi. L'empereur se leva aussitôt, ordonna à son armée de prendre les armes, et aux généraux et autres chefs de se tenir prêts et de mettre toutes les troupes en ordre de bataille. Ayant aperçu que l'ennemi avait distribué son armée en trois corps, pour égaliser les chances de la lutte ils adoptèrent la même répartition en trois corps. A l'aile gauche ils placèrent les Turcopules et Massagètes, à l'aile droite la cavalerie d'élite des Macédoniens et des Thraces; au centre fut placé le reste de la cavalerie avec toute l'infanterie; et l'empereur, chevauchant à travers tous les rangs, encourageait chacun à se conduire avec bravoure. Dès le lever du soleil les ennemis commencèrent leur mouvement. Leurs troupes turques avaient été placées à l'extrémité des deux ailes, et les troupes pesamment armées des Catalans occupaient le centre à cause du poids de leurs armures. A ce moment les Massagètes, qui déjà préparaient leur défection, soit qu'ils ne pussent se faire aux mœurs grecques, soit qu'ils voulussent se rendre à l'appel secret que leur avaient fait les Scythes européens, découvrirent hautement leur trahison dès le commencement de la bataille, car, aussitôt que le signal eût été donné, ils se séparèrent du corps de bataille et se tinrent à part sans prendre parti ni pour ni contre les Grecs. Les Turcopules en firent tout autant, soit que cette démarche eût été d'avance convenue entre eux, soit que l'exemple les eût gagnés. Une telle défection au moment du combat fut désastreuse pour les Grecs et procura une victoire facile à leurs ennemis. Cette perte si inattendue de leurs auxiliaires jeta une telle terreur dans l'âme des soldats grecs, et excita un tel tumulte et un tel désordre dans tous les rangs, qu'on peut la comparer à l'effet produit par la tempête qui, assaillant un convoi marchand en haute mer, brise mâts et voiles et précipite tout au fond des abîmes. En voyant tout à coup tous les rangs de son armée jetés dans un tel désordre et s'ébranler pour se mettre en fuite, l'empereur, chevauchant en toute hâte autour des rangs, appelle par leur nom les généraux et officiers de tout grade, les conjure les larmes aux yeux de tenir ferme et de ne pas livrer ainsi la fortune des Grecs aux mains de leurs ennemis; mais eux, peu sensibles à ses reproches, ne firent que précipiter leur fuite. Voyant les affaires réduites à un tel état de désespoir, et déjà la plus grande partie de son infanterie écrasée et égorgée par l'ennemi, l'empereur comprit que le temps

CHAPITRE CCXXII.

Comment la Compagnie ravagea la cité de Rodosto et ce de Panido, et fit aux habitants de Rodosto ce qu'ils avai fait à nos envoyés; et comment, lorsqu'ils étaient en Rodosto et Panido, En Ferrand Ximenès d'Arénos vint trouver.

Toutes ces choses faites et tout le pays ain ravagé par nos courses journalières, la com pagnie prit à cœur d'aller ravager la ville Rodosto, qui était celle où nos envoy avaient été tués, coupés en quartiers et su pendus dans la boucherie. Et ainsi qu'ils se

était venu de dédaigner les dangers personnels et de s'exp ser à tout, afin que sa conduite devint le blâme le plus sév de celle de son armée. Se tournant donc vers ceux qui l'e touraient, et qui étaient en bien petit nombre : « Maintenan s'écrie-t-il, braves compagnons, voici le moment où la m est préférable à la vie, et où vivre est plus douloureux q de mourir. » A ces mots, et après avoir imploré l'assista divine, il se précipite avec eux sur les ennemis, tue les pr miers qui s'opposent à son passage, enfonce les rangs et r pand une grande terreur parmi les soldats ennemis. Lui son cheval furent à l'instant frappés d'une grêle de trai aucun ne le blessa cependant, mais son cheval fut blessé renversé, et il fut en grand danger de se voir entouré tous côtés par les ennemis; et peut-être les affaires en raient-elles venues à cette extrémité d'infortune, si l'un siens, poussé par son affection, n'eût sacrifié sa vie pour ver celle de l'empereur, et ne lui eût donné son propre che L'empereur put ainsi échapper au danger dont il était menac mais celui qui avait démonté de son cheval pour sauver l'emp reur fut écrasé par les ennemis et y laissa la vie. L'empere partit aussitôt pour Didymotique et fut vivement réprimand par son père, de ce qu'étant empereur, il n'avait pas ses dans cette guerre à la dignité de l'empire, mais en exposa ainsi sa propre vie, avait mis en péril la fortune des Gr qui reposait sur le salut de sa personne. De leur côté les e nemis se mirent à la poursuite des fuyards, égorgèrent b uns et firent les autres prisonniers, jusqu'à ce qu'enfin la n qui arrivait mit fin à leur poursuite. Le jour suivant, ils d pouillèrent les morts, et, se partageant en différentes band mirent impunément à feu et à sang les villages de la Thra A peu de jours de là, les Turcopules, dont j'ai déjà par passèrent dans les rangs des Catalans. Ils furent accue avec empressement et répartis dans les corps d'armée Chalil; c'était ainsi que s'appelait le chef de leurs ar Turcs. »

mirent en tête, ainsi le firent-ils ; si bien qu'un matin, à l'aube du jour, ils entrèrent dans cette ville; et tous ceux qu'ils y trouvèrent, hommes, femmes et enfants, ils leur firent ce qu'on avait fait aux envoyés. Et il fut impossible à qui que ce fût de les arrêter dans ce massacre. C'était assurément une grande cruauté, mais enfin c'était une vengeance qu'ils tiraient. Quand ils eurent terminé, ils allèrent prendre une autre cité, qui est à une demi-lieue de celle-ci et qu'on nomme Panido[1]. Quand ils eurent ces deux cités, ils jugèrent à propos de s'y transporter tous, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs maîtresses, excepté moi, qui dus rester à Gallipoli avec les hommes de mer, cent almogavares et cinquante hommes à cheval. Et ce qui les décida à se transporter entre Panido et Rodosto, c'est qu'ainsi ils n'étaient qu'à soixante milles de Constantinople.

Et quand la Compagnie se fut ainsi établie, En Ferrand Ximénès d'Arénos, qui s'était séparé du mégaduc à Artaki, le premier hiver, par suite d'une discussion qu'il avait eue avec lui, et qui s'en était allé trouver le duc d'Athènes, dont il avait été reçu avec beaucoup d'honneur, apprenant que nous étions ainsi victorieux de nos ennemis, en bon et expert chevalier qu'il était, pensa que nous avions besoin de renfort, et vint à nous de la Morée sur une galère, et amena jusqu'à quatre-vingts hommes, entre Catalans et Aragonais. Nous en eûmes un grand plaisir; ils furent tous bien pourvus, et nous leur donnâmes tant, que lui et sa troupe furent montés de bons chevaux; et nous les fournîmes de toutes sortes de choses, comme nous aurions fait pour mille, s'ils eussent été mille.

[1] Pachymère rend ainsi compte du motif qui les engagea à s'éloigner de Gallipoli en laissant dans cette ville garnison suffisante (l. VII, c. 3).

« Il arriva dans ce temps aux Catalans une chose fort avantageuse à leurs intérêts. Les Turcs qui étaient associés avec eux prétendaient avoir la moitié du butin qu'ils avaient remporté dans les guerres communes. Les Catalans qui étaient à cheval ne jugèrent pas que des fantassins dussent être partagés comme eux et ne leur donnèrent que ce qu'il leur plut, dont ils furent si sensiblement piqués que la plupart se détachèrent et résolurent de passer la mer. Ils firent marché avec un amiral grec. Dans le trajet, ils rencontrèrent André Murisque qui épargna les Grecs et fit passer les Turcs au fil de l'épée. La nouvelle de ce malheur fit perdre aux autres Turcs l'envie de retourner en leur pays et les obligea de se rejoindre aux Catalans et d'aller avec eux courir et ravager la Thrace. Murisque (Turco), s'en étant retourné à Constantinople et y ayant été privé de la charge d'amiral en récompense de ses exploits, les Turcs et les Catalans, délivrés de la terreur de la flotte grecque, laissèrent à Gallipoli garnison suffisante pour la garder et vinrent ravager nos terres, massacrer les hommes, emmener les femmes et les enfants, emmener les troupeaux, emporter une quantité prodigieuse de meubles et de richesses, et après avoir rempli leur insatiable avidité, ils laissèrent encore une infinité de biens, de fruits, de grains qu'ils ne purent emporter. »

CHAPITRE CCXXIII.

Comment En Ferrand Ximenès d'Arénos fit une excursion jusqu'auprès de Constantinople, et, en plein jour, attaqua et prit d'emblée le château de Maditos; et comment la Compagnie se divisa en trois bandes.

Selon qu'il lui fut ordonné, En Ferrand Ximénès prit un jour environ cent cinquante hommes à cheval et trois cents hommes de pied, et il alla faire une excursion jusqu'à la cité de Constantinople. Et comme il s'en revenait, ramenant avec lui les gens et les bestiaux qu'il avait pris, l'empereur avait envoyé à un passage par lequel il devait passer huit cents hommes à cheval et deux mille hommes de pied. En Ferrand Ximénès, qui les vit, harangua ses gens et les exhorta à bien faire, et tous ensemble allèrent férir sus. Que vous dirai-je? Entre morts et prisonniers, il y eut plus de six cents hommes de cheval et plus de deux mille hommes de pied. Ce fut un bon et honorable fait d'armes. Et il fit un tel butin, lui et sa troupe, qu'au moyen de ce gain il alla assiéger un château qui est à l'entrée de la Bouche-d'Avie, et qui s'appelle Maditos. Or sachez que, pour faire ce siége, ils n'étaient pas plus de quatre-vingts hommes de cheval et deux cents hommes de pied; et dans la ville se trouvaient plus de sept cents hommes d'armes grecs. Et en vérité ce riche-homme était plutôt assiégé en réalité que ne l'étaient ceux du château; car tout le pain que mangeait sa troupe, c'était moi qui le lui envoyais de Gallipoli sur des barques; et il y a vingt-quatre milles de Gallipoli à Maditos, et il en était de même de tous les approvisionnements que j'étais obligé de lui faire passer. Il tint bien ce siége pendant huit mois; et il y tirait sur la ville de nuit et de jour avec ses trébuchets. Et je lui avais envoyé dix échelles de corde avec

des crocs, et plusieurs fois ils se crurent bien sur le point de l'enlever définitivement; mais ils ne pouvaient y parvenir. Or, je veux vous raconter la plus belle aventure qui leur arriva, et la plus belle en vérité qui arriva jamais [1]!

Un jour de juillet, c'était un jour de grande fête, tous les habitants du château se laissaient aller avec sécurité, qui à chercher les ombrages, qui à dormir, qui à se reposer, qui à converser; et comme c'était un grand jour de repos et que chacun succombait réellement à la chaleur, beaucoup se livraient au sommeil; mais qui que ce fût qui dormît, En Ferrand Ximénès veillait, en homme qui avait grande charge et grande responsabilité. Il regarde du côté des murailles et n'entend aucune voix, et ne voit aucun homme apparaître; il s'approche du mur et fait semblant d'y appliquer une échelle, et personne ne se présente. Il s'en retourne aussitôt à ses tentes, et, de proche en proche et sans bruit, il fait avertir chacun de se tenir prêt. Il prend cent hommes jeunes et robustes, et avec les échelles ils s'approchent des murailles, les dressent le long du rempart, et puis sur chaque échelle montent cinq hommes l'un après l'autre, et tout doucement, tout doucement ils arrivent jusqu'au haut du mur sans avoir été entendus; puis d'autres montent après eux, et si bien qu'il y en eut jusqu'à soixante. A l'instant ils s'emparent de trois tours, et En Ferrand Ximénès arrive à la porte du château avec l'autre partie de ses gens armés de haches pour briser les portes. Au bruit que font ceux qui étaient montés sur les murs en tuant ceux qu'ils rencontraient, l'alarme se met dans la ville et tout le monde accourt à la muraille; et pendant ce temps eux abattent les portes. Or, aussitôt que les soixante hommes avaient été montés sur la muraille, ils avaient commencé à égorger ceux qui étaient dispersés sur les murs à dormir, et tout le mond accourait pour s'opposer à eux; et pendant c temps En Ferrand Ximénès était à la porte songeait à briser le portail, et personne ne trouva là pour s'opposer à lui. Les portes u fois brisées, ils se jetèrent dans la ville et tuère et détruisirent tout ce qui se rencontra deva eux. C'est ainsi que fut pris le château; et ils trouvèrent tant et tant d'argent que de là avant En Ferrand Ximénès et sa troupe manquèrent de rien et furent tous riche Vous avez entendu la plus étrange aventu dont vous ayez jamais ouï parler, qu'en ple jour on prit d'emblée un château qui avait é assiégé pendant huit mois.

Et lorsque ceci fut fait, la Compagnie se s para en trois corps, échelonnés les uns apr les autres, savoir : En Ferrand Ximénès, à M ditos; moi, Ramon Muntaner, à Gallipoli, av tous les hommes de mer et autres; car Gall poli était le point central de tout, et là venaie tous ceux qui avaient besoin de vêtement d'armes ou autres choses, et c'était en cet cité qu'ils trouvaient tout ce dont ils avaie besoin; et là venaient et demeuraient tous l marchands quels qu'ils fussent; et à Rodost et à Panido était Rocafort avec tout le reste d la troupe. Et tous nous étions riches et très l'aise; nous ne semions ni ne labourions, n ne cultivions les vignes, ni ne les taillions; et cependant nous recueillions chaque année autant de vin qu'il nous en fallait pour notre usage, et autant de froment et autant d'avoine. Et ainsi vécûmes-nous, pendant cinq ans, à bouche-que-veux-tu. Et nous faisions les plus merveilleuses chevauchées qu'on puisse imaginer; tellement que, si on vous les racontai toutes, aucune écriture ne pourrait y suffire [1].

(1) Pachymère raconte ainsi la prise de Madytos (l. VII, c. 6) :

« Les almogavares, après avoir longtemps couru et pillé les terres de l'empire, assiégèrent le fort de Madyte assez proche du fleuve Sige; mais tous leurs efforts ayant été inutiles, ils se résolurent de la réduire par famine. En effet les assiégés se trouvèrent tellement pressés par la faim qu'on dit qu'ils furent contraints de manger des choses qui faisaient horreur. Enfin, ne pouvant plus subsister, ils s'accordèrent de rendre la place pour sauver leur vie. Quand ils furent sortis ils se dispersèrent de côtés et d'autres, et les vainqueurs se servirent de ce fort pour faire des courses par toute la Thrace.

(1) Les chapitres 1, 2, 11 et 12 du livre VII de Pachymère font bien connaître l'état de désordre dans lequel les cours des Catalans jetaient tout l'empire.

« Le vieil empereur n'osant espérer de dompter les al mogavares, peuples dévoués à la mort, et à qui ce n'était qu'un jeu d'exposer leur vie aux hasards, chercha les moyens de les gagner. Ce qui le confirma le plus dans ce dessein, ce fut l'avis qu'il reçut que les Turcs étaient en mauvaise intelligence avec eux, qu'ils étaient près de repasser en Asie, si l'empereur avait agréable de leur prêter ses vaisseaux qu'ils n'avaient plus la liberté d'entrer comme auparavant dans la ville de Gallipoli, et qu'il y avait une telle division pa mi les Catalans mêmes, que quelques-uns ne souhaitaient rien avec une si ardente passion que de se soumettre à l'obéissan

CHAPITRE CCXXIV.

Comment sire Georges, de Christopolis, au royaume de Salonique, fondit sur Gallipoli avec quatre-vingts hommes de cheval, lesquels je défis, moi, Ramon Muntaner, avec quatorze hommes de cheval.

La vérité est qu'un baron qui était du royaume de Salonique, et qui avait nom Sire Georges, de Christopolis, vint du royaume de Salonique vers l'empereur, à Constantinople. Et quand il fut près de Gallipoli, il dit à sa troupe, qui était d'environ quatre-vingts hommes, bien équipés et bien montés : que, puis qu'ils étaient près de Gallipoli, il voulait la ravager ; qu'il savait qu'il n'y avait pas d'hommes à cheval et qu'il y avait fort peu d'hommes de pied, et qu'ainsi ils s'empareraient des attelages et des chariots qu'on envoyait au dehors pour chercher du bois. Tous tinrent sa proposition pour bonne ; et ainsi à l'heure de tierce ils furent à Gallipoli. Et moi, tous les jours j'envoyais deux chariots et deux attelages pour chercher du bois, et je les faisais accompagner d'un homme à moi, qui était arbalétrier à cheval et avait nom Marco. Quand ils furent arrivés là où ils devaient prendre du bois, ceux-ci leur coururent sus. L'écuyer, qui les vit, ordonna aux quatre hommes qu'il avait de monter à une tour qui était là, mais sans porte, et de se défendre avec des pierres ; et que lui cependant courrait à Gallipoli, et que bientôt ils auraient du secours. Ainsi firent-ils. Et les Grecs s'emparèrent aussitôt des chariots et des atte-

de l'empereur, pourvu qu'ils pussent le faire avec sûreté. Pendant qu'il roulait ces pensées dans son esprit, on surprit fort à propos un nommé Jacques qui avait été autrefois serviteur de Roger, et qui, depuis sa mort, avait été envoyé en Sicile par les Catalans pour y demander des secours, et d'où il revenait avec des lettres avec lesquelles il fut mené devant l'empereur. Ce prince l'ayant interrogé fut confirmé par ses réponses dans la créance, qu'à moins que les Catalans ne reçussent des secours de Sicile, ils se porteraient volontiers à la paix. Il choisit Jacques même pour cette ambassade, à cause qu'il était fort intelligent dans les affaires, et dans les intérêts des Catalans ; et il crut que, s'il lui donnait des collègues il ne pourrait favoriser ses ennemis, quelque dessein qu'il en eût. Il prit son serment. Pour plus grande assurance on lui donna pour collègue Corone, interprète de la langue latine ; et outre eux deux, l'empereur en nomma depuis trois autres. Ces ambassadeurs s'étant rendus en diligence à un fort, envoyèrent donner avis aux Catalans de leur arrivée et les prier de leur envoyer des otages et cinq chevaux. Ils leur envoyèrent à chacun un homme pour les suivre, sous prétexte d'empêcher qu'ils reçussent aucun mauvais traitement sur les chemins, mais en effet de peur qu'ils ne s'instruisissent trop exactement de l'état de leurs affaires Quand ils eurent été introduits, ils parlèrent de la sorte. (Ici l'apologie de l'empereur et le blâme des Catalans ; ce sont des phrases sans faits et qu'il est par conséquent inutile de rapporter ici.) Les ambassadeurs ayant achevé leur discours, les Catalans, au lieu d'accepter des conditions raisonnables, firent une réponse pleine de l'insolence qui est ordinaire à leur nation. « Si l'empereur, dirent-ils, veut que nous nous retirions sans exercer aucun acte d'hostilité, il faut : qu'il nous paie ce qu'il nous doit pour nos services ; qu'il mette en liberté ceux de notre nation qui sont prisonniers à Constantinople ; qu'il rachète nos vaisseaux que les Grecs ont pris ; qu'il prenne les chevaux que nous ne saurions emmener, le butin et les prisonniers, et qu'il nous en donne le prix ; s'il n'en veut rien faire, qu'il sache que nous n'aurons ni peine ni honte à prendre les armes, et que nous ne délibérerons pas si nous devons préférer la vertu à la vie (l. VII, c. 1 et 2). »

« Les almogavares, devenus plus hardis par la disgrâce de l'amiral des Grecs, traitèrent avec les Turcs, commandés par Alyre, et en transportèrent en Europe jusqu'à deux mille auxquels se joignirent plusieurs Grecs d'Orient, et ils se rendirent formidables. Ils s'emparèrent des passages du mont Œmus et y mirent de fortes garnisons, et firent des courses jusqu'à Chiorli, tuant tout ce qui se présentait devant eux, couvrant tous les champs de carnage, emmenant les troupeaux et même les bœufs qui servaient au labourage. Ne pouvant prendre Héraclée, que les habitants avaient ruinée par le désespoir de la conserver, ils allèrent à Rodosto, tuèrent impitoyablement tout ce qu'ils trouvèrent hors des murailles, de sorte que toute la campagne fut couverte de corps morts. Ils assiégèrent une tour où plusieurs personnes s'étaient enfermées, et ne l'ayant pu prendre de force ils tâchèrent de la prendre par composition ; mais les assiégés leur ayant refusé de capituler, ils se retirèrent (l. VII, c. 11).

« L'impératrice Irène étant partie en ce temps-là de Thessalonique, et ayant fait environ dix petites journées, l'empereur lui manda de s'en retourner parce que les incursions continuelles des barbares ne laissaient pas de sûreté sur les chemins. A l'heure même il envoya Marule, avec le peu de troupes que le malheur des temps lui put permettre d'amasser, pour s'opposer aux Turcs qui s'étaient emparés du fort d'Hexamille et qui s'étaient fortifiés par l'arrivée du Catalan Rocafort. Dès que Marule se fut campé à Apros, Rocafort lui manda secrètement : qu'il avait dessein de se rendre à l'empereur avec deux cents hommes, et que, pour preuve de sa fidélité, il déferait tous les Turcs d'occident pourvu qu'on lui donnât une somme de 5,000 écus. Marule lui envoya des présents et lui demanda comment il pourrait défaire une si prodigieuse multitude de Turcs. Il répondit qu'il les diviserait et les attaquerait séparément, et pour assurance de sa promesse, il envoya les têtes de plusieurs qu'il avait déjà tués. Il eut trompé Marule par cet artifice, si une femme n'eût reconnu la tête de son mari, et si l'on n'eût jugé, qu'au lieu d'envoyer les têtes des Turcs, il envoyait les têtes des Grecs qui avaient été tués dans les dernières rencontres (l. VII, c. 12). »

lages, et l'ecuyer courut à Gallipoli, et cria alarme. Et nous sortîmes; et en vérité nous n'étions pas plus de six chevaux bardés et huit armés à la légère; car, tout le reste de nos cavaliers, nous les avions envoyés en chevauchée avec En Rocafort. Et les ennemis vinrent jusqu'à nos barrières; et nous tous, tant hommes de cheval qu'hommes de pied, nous nous serrâmes; et ils en firent autant. Et ainsi que nous l'avions fait dans les autres combats, nous férimes sur eux tous en une masse, hommes de cheval et hommes de pied. Si bien qu'il plut à notre Seigneur vrai Dieu que nous fussions vainqueurs. Et nous leur tuâmes ou prîmes trente-sept hommes à cheval; et nous les poursuivîmes jusqu'à la tour où étaient mes quatre hommes, qui se trouvaient avec les chariots et attelages, et nous recouvrâmes nos quatre hommes; puis nous laissâmes aller les Grecs à leur male-heure, et nous nous en retournâmes à Gallipoli. Le lendemain nous fîmes un encan des chevaux et des hommes et de tout notre butin, et nous en partageâmes le profit entre nous; si bien que nous eûmes, par cheval bardé vingt-huit perpres d'or; par cheval armé à la légère quatorze, et par piéton sept. Ainsi chacun eut sa part. Et je vous ai raconté cette belle aventure afin que chacun de vous sache qu'il n'y a d'autre pouvoir que le pouvoir de Dieu; car tout cela ce n'était pas par notre courage que nous le faisions, mais bien par la vertu et la grâce de Dieu.

CHAPITRE CCXXV.

Comment En Rocafort fit une excursion à Stenayre, et y brûla et incendia toutes les nefs, galères et terides qui s'y trouvaient; comment la Compagnie délibera d'aller combattre les Alains, et comment le sort tomba sur moi, En Ramon Muntaner, pour rester à la garde de Gallipoli.

Tandis que cela s'était passé, En Rocafort était allé courir bien à une journée de là, en un lieu qui est dans la mer Majeure [1], et qui a nom Stenayre, où se font toutes les nefs, terides et galères qui se construisent en Romanie; et il y avait à Stenayre plus de cent cinquante lins, entre uns et autres; et les nôtres les prirent et les brûlèrent tous; et ils incendièrent toute la ville et toutes les maisons de campagne du pays, et ils s'en retournèrent avec d'immenses prises; et ils y firent un tel butin que ce fut sans fin et sans compte. Peu de jours après, nous nous mîmes en tête, En Rocafort, En Ferrand Ximénès, moi et les autres, que tout ce que nous avions fait n'était rien, si nous n'allions combattre les Alains qui nous avaient tué le césar. Et finalement l'accord fut pris, et nous mîmes à l'instant la chose en œuvre. Et il fut décidé que ceux de la Compagnie qui étaient à Panidos et à Rodosto avec femmes et enfants, retourneraient à Gallipoli avec leurs femmes, leurs maîtresses, leurs enfants, et tout ce qui était à eux, qu'ils les y laisseraient avec tout leur avoir, et que c'était de là que sortiraient les bannières. Cela se fit ainsi, parce que Gallipoli était le chef-lieu de toute l'armée. Et moi j'étais à Gallipoli avec toute ma maison et tous les secrétaires de l'ost, et j'étais capitaine de Gallipoli; et, tant que l'armée y était, tous devaient reconnaître mon autorité, du plus grand au plus petit. J'étais de plus chancelier et maître-rational [1] de toute l'armée, et tous les secrétaires de l'ost restaient toujours avec moi; de telle sorte qu'en nul temps, ni en aucune heure, aucun de ceux qui étaient dans l'ost ne savait combien nous étions, excepté moi. Et je tenais écriture pour savoir pour combien de chevaux bardés et pour combien de chevaux armés à la légère chacun prenait part, et il en était de même des hommes de pied; si bien que c'était d'après mon registre que se réglaient les chevauchées. Et j'avais le cinquième du profit de toutes les courses, aussi bien courses de mer que chevauchées. Je tenais aussi le sceau de la compagnie; car, aussitôt que le césar eut été tué et En Béranger d'Entença fait prisonnier, la Compagnie avait fait faire un grand sceau sur lequel était le bienheureux saint Georges, et l'inscription portait: *Sceau de l'ost des Francs qui règnent sur le royaume de Macédoine*. Et ainsi Gallipoli fut toujours le chef-lieu de cette compagnie, savoir, pendant sept ans que nous en fûmes les maîtres, après que le césar eut été tué, et durant cinq ans desquels nous y vécûmes à bouche-que-veux-tu, mais sans jamais semer, planter ni labourer. Et lorsque toute la compagnie fut réunie dans cette ville, le sort tomba sur moi pour rester à

(1) Mer Noire.

[1] La dignité de la couronne d'Aragon qui réunissait à la fois les offices de Trésorier et de Chancelier du royaume.

la garde de Gallipoli, des femmes, des enfants et de tout ce qui appartenait à la Compagnie. On me laissa deux cents hommes d'armes à pied et vingt à cheval de ma compagnie, et il fut décidé qu'ils me donneraient le tiers du cinquième de ce qu'ils gagneraient, qu'un autre tiers serait partagé entre ceux qui restaient avec moi, et que l'autre tiers serait pour En Rocafort.

CHAPITRE CCXXVI.

Comment la Compagnie partit pour aller combattre les Alains; comment ils tuèrent Circon leur chef, abattirent ses bannières et massacrèrent toute sa troupe; et ce qui advint à un cavalier des Alains qui voulut délivrer sa femme des mains de notre Compagnie.

Et avec la grâce de Dieu l'ost résolut de sortir de Gallipoli; et toutefois il y avait bien douze journées de là jusqu'au lieu où étaient les Alains, sur les terres du roi des Bulgares. Et si quelqu'un de vous me demande pourquoi ce cinquième de butin, on le partageait de manière que les deux cents hommes qui devaient rester avec moi en eussent un tiers, je vous dis que cela fut ainsi fait, parce qu'autrement nous n'aurions trouvé personne qui voulût rester. Que vous dirai-je? Pendant la nuit, de ceux qui devaient rester, il en partit tant qu'il ne demeura avec moi que cent trente-trois hommes de pied, soit hommes de mer, soit almogavares, et sept chevaux bardés qui étaient de ma maison; quant aux autres il me fallut bien leur donner congé par force, et ils promirent de partager par moitié tout le butin que Dieu leur accorderait avec ces sept chevaux bardés qui restaient avec moi. Et ainsi je restai mal accompagné d'hommes, mais bien accompagné de femmes; car il resta très certainement plus de deux mille femmes, entre unes et autres, avec moi. L'ost s'en alla donc à la bonne heure; et ils allèrent tant par leurs journées qu'ils entrèrent dans le royaume de Bulgarie en une belle plaine. Et là se trouvait Circon, chef des Alains, qui de ses mains avait tué le césar à Andrinople, et il avait avec lui jusqu'à trois mille hommes de cheval et six mille de pied. Et tous avec eux avaient leurs femmes et leurs enfants; car les Alains vivent à la manière des Tartares, vont toujours avec tout leur avoir, et ne se logent jamais en cité, ville ou lieu habité. Et quand les nôtres furent près d'eux, ils attendirent bien un jour sans les approcher de près, afin de se préparer et de se mettre bien en état pour la bataille; car les Alains sont regardés comme la meilleure cavalerie qui soit dans le Levant. Quand ils se furent reposés un jour, ils vinrent le lendemain camper près des Alains, à une lieue; puis ils se levèrent de grand matin, et dès l'aube du jour furent sur eux et férirent à travers leurs tentes. Les Alains avaient été informés de notre approche; mais ils ne pensaient pas que nous fussions si près d'eux. Il y avait déjà cependant mille de leurs hommes à cheval tout appareillés au combat.

Que vous dirai-je? La bataille fut forte et dura tout le jour; si bien qu'à l'heure de midi leur chef Circon fut tué, sa tête coupée, ses bannières abattues, et que bientôt tous les Alains se mirent en déroute. Que vous dirai-je? De tous les Alains, il n'en échappa pas, soit hommes à cheval, soit hommes de pied, plus de trois cents; et ils voulurent ainsi mourir tous, tant leur cœur se brisait à la pensée de perdre leurs femmes et leurs enfants. Et je vous conterai ici ce qui advint à un cavalier de ceux-là. Ce cavalier donc emmenait sa femme, et il était sur un bon cheval et sa femme sur un autre; mais trois hommes à cheval des nôtres s'attachèrent à leur poursuite. Que vous dirai-je? Le cheval de la femme faiblissait, et lui, l'épée à la main, le hâtait devant lui en le frappant vigoureusement. Enfin nos hommes à cheval atteignaient déjà le cavalier alain; et lui, qui se vit atteint et que sa femme allait être perdue pour lui, brocha de l'éperon en avant d'elle; et la femme poussa un grand cri. Et lui se retournant à l'instant vers elle la serra dans ses bras, la baisa, et l'ayant bien tendrement baisée, de son épée il lui donna une si ferme estocade sur le cou qu'il lui fit sauter la tête à l'instant. Cela fait, il se retourna contre nos cavaliers qui déjà s'emparaient du cheval de la femme, et de son épée asséna un tel coup à l'un d'eux, nommé G. de Bellver, que le bras gauche lui partit de ce seul coup et qu'il tomba mort à l'instant. A cette vue les deux autres cavaliers s'élancèrent sur lui, et lui sur eux. L'un avait nom A. Miro; c'était un adalil qui était un bon homme d'armes, et l'autre se nommait Béranger de Ventayola. Que vous dirai-je? Je vous

déclare que jamais il ne voulut s'éloigner du corps de sa femme et qu'il fallut le mettre tout en pièces. Voyez combien ce cavalier tint bon; car après avoir tué ce G. de Bellver il blessa grièvement les deux autres. Vous voyez aussi qu'il mourut en bon chevalier, et que ce n'était que la grande douleur qui l'avait fait agir ainsi. Et ce fut de la même manière que moururent la plus grande partie des Alains; car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, il n'en échappa que trois cents hommes d'armes, et tous les autres périrent. Et les nôtres prirent les femmes et les enfants, et tout ce qu'ils avaient, bêtes et bestiaux[1]; et ils voulurent alors reconnaître combien eux-mêmes avaient perdu de monde, entre leurs gens de de cheval; et ils trouvèrent que c'éta rante-quatre hommes, et qu'ils ava grand nombre de blessés. Ainsi, avec butin, ils s'en retournèrent bien joyeu vengeance qu'ils avaient tirée de la césar. Ils se mirent en route, et apri pris un bon repos ils s'en revinrent poli.

(1) Pachymère parle (l. VII, c. 18 et 19) de cette entreprise contre les Alains, sur les frontières de Bulgarie.

« Les Catalans ne s'abstinrent pas un moment d'exercer des actes d'hostilité. Bien qu'ils semblassent s'accorder sur ce point, ils étaient de différents avis touchant la manière de faire la guerre. Les uns étaient d'avis de porter la dévastation entre Branchiale et Constantinople, et, quand ils seraient au pied de cette dernière ville, de demander l'argent que l'empereur leur devait; et, s'il refusait de les payer, d'en entreprendre le siége. Les autres, et principalement les Turcopules, proposèrent de marcher plutôt contre les Alains pour délivrer les prisonniers de leur nation, et faisaient voir qu'ils avaient assez de provisions sur leurs chariots pour cette entreprise. Les Alains s'étant séparés des Grecs, avaient envoyé supplier Venceslas, qui tenait Anchiale, Mesembrie, Agathopolis et des bourgs aux environs, de leur envoyer des Bulgares avec lesquels ils pussent attaquer les Grecs. Venceslas leur en ayant envoyé mille, ils coururent et ravagèrent ensemble tout le pays, puis allèrent trouver Venceslas avec leurs femmes et leurs enfants. Les Turcopules ayant eu nouvelles de ce voyage furent extrêmement fâchés que leurs ennemis leur échappassent de la sorte, et qu'ils emmenassent avec eux des prisonniers de leur nation qui leur étaient très chers. Voilà pourquoi ils tâchèrent de porter les Catalans à fondre sur eux à l'improviste, pendant qu'ils étaient fatigués d'un long voyage; et ils leur promettaient qu'ils remporteraient un butin inestimable. Étant transportés eux-mêmes par le désir de remporter ce butin, mais plus encore par celui de délivrer leurs prisonniers, ils coururent les premiers et furent suivis par les autres, à la réserve de ceux qui demeurèrent en garnison, tant dans la ville de Madyte, qu'ils venaient de prendre par famine, qu'en celle de Gallipoli. Les nôtres, ne se trouvant pas assez forts pour paraître à la campagne et pour resister à une si prodigieuse multitude d'ennemis, demeurèrent dans les places, les uns sous Marule et les autres sous l'empereur Michel. L'empereur Andronic fit entrer tous les blés qui étaient sur la terre aux environs de Constantinople, où il n'y avait plus de paysans pour faire la récolte, depuis que les etrangers en avaient tué en très peu de temps jusqu'au nombre de cinq mille, comme on l'avait appris d'eux-mêmes. Les Turcopules et les Catalans poursuivirent les Alains avec quatre cents chariots, et les attaquèrent sur les frontières de Bulgarie. Les Alains se defendirent vaillamment et préférèrent l la vie. Ayant néanmoins tiré tous leurs traits et tu de Turcopules et de Catalans, ils furent enfin con prendre la fuite et d'abandonner le bagage, les fem enfants. »

CHAPITRE CCXXVII.

Où il raconte le traité que Ser Antoine Spinola fit pereur de Constantinople; et comment il défia guie de la part de toute la commune de Gênes, sieger Gallipoli, où il fut tué, et tous les siens route.

En ce moment je cesse de vous p nos compagnons qui s'en revinrent ap de travaux et de fatigues, et je revien parler de nous autres qui étions restés poli, où nous n'eûmes pas moins de qu'eux; car, pendant que la Compagni gnait de Gallipoli pour marcher sur les l'empereur fut informé de leur départ. sard, à ce moment même arrivèrent à C tinople dix-huit galères de Génois, dc capitaine[1] Ser Antoine Spinola, qui étu de Gênes à Constantinople pour en r

(1) Voici comment Pachymère rend compte de l'a la flotte génoise sous le commandement de Spino l. VII, c. 18) :

« Dix-neuf vaisseaux arrivèrent de Gênes au comm du printemps (1308). Mais au lieu que l'empereur n' mandé que des vaisseaux de guerre pour le secou ses ennemis, les Génois ayant calculé la dépense de l et de l'armement, avaient appréhendé qu'il ne fît la dans cette appréhension, ne lui avaient envoyé que seaux marchands avec un peu plus de soldats qu tume. Ils leur avaient ordonné de tout quitter pou l'empereur, s'il avait besoin de leur secours, et de n ter de la paie qu'il aurait agréable de leur donner Génois, beau-père de Théodore despote, avait m conditions avantageuses. L'empereur ayant créé de métrius, le plus jeune de ses fils, l'avait envoyé L'impératrice jugeant que Théodore avait plus de la prérogative de l'âge, que Démétrius aux biens e guites qui appartenaient de son côté à ses enfants et là, y envoya Théodore. Celui-ci y étant mort sans e grands supplièrent l'empereur d'envoyer Jean pou

ıbardie le plus jeune fils de l'empereur, rait être marquis de Montferrat. Si bien lit Ser Antoine Spinola dit à l'empereur 'il voulait que son fils ledit marquis de rrat prît pour femme la fille de messire o Spinola, lui ferait la guerre pour l'empe- ıx Francs de la Romanie. L'empereur lui cet arrangement lui plaisait[1]. Et là-des- it Ser Antoine s'en vint avec deux ga- Gallipoli et nous défia de la part de la me de Gênes. Et son défi fut ainsi conçu : mandait et ordonnait, de la part de la me de Gênes, que nous eussions à sortir jardin (c'était l'empire de Constanti- ıu'ils appelaient le Jardin de la commune es), et que, si nous n'en sortions pas, il léfiait au nom de la commune de Gênes ous les Génois du monde. Moi je lui ré- que nous n'accepterions pas son défi ; ous savions bien que sa commune avait tait amie de la maison d'Aragon et de Si- de Majorque ; et qu'ainsi il n'y avait pas on pour qu'il nous fît ce défi et pour que ous dussions le recevoir. Il fit faire une publique de tout ce qu'il avait dit, et n fis faire une autre de ce que j'avais lu au nom de la Compagnie. Et puis il ne seconde fois avec le même défi ; et moi je lui répondis de la même manière, et on en fit faire d'autres chartes publiques. Et puis il revint une troisième fois à la charge ; et moi je lui répondis : qu'il disait mal en signant de son nom de tels défis, car c'était de la part de Dieu et pour l'exaltation de la sainte foi catholique que j'étais venu en Romanie ; qu'il cessât donc de semblables défis, et que moi, au nom de notre saint-père le pape, de qui nous tenions notre bannière, comme il pouvait le voir, pour marcher contre l'empereur et ses gens qui étaient des schismatiques et qui en grande trahison avaient tué nos chefs et nos frères au moment où ils venaient servir avec nous contre les infidèles, je le sommais au contraire lui-même, au nom dudit saint-père, et du roi d'Aragon et du roi de Sicile, qu'ils nous prêtassent aide pour accomplir notre vengeance ; que, s'ils ne voulaient pas nous être en aide, au moins ils ne nuisissent pas ; et que dans le cas contraire, s'il ne voulait pas révoquer ses défis, je protestais au nom de Dieu et de la sainte foi catholique, que c'était sur sa tête à lui qui avait fait un tel défi, et sur la tête de tous ceux qui l'avaient soutenu en cette affaire, que retomberait tout le sang qui coulerait de notre côté et du leur par suite de son défi, et que nous, nous en serions sans péché et sans tache, et que Dieu et le monde pourraient voir comment nous avions été forcés de le recevoir et de nous défendre ; et tout cela je le fis rédiger en forme d'acte public. Lui toutefois persista dans ses défis.

Et il agissait ainsi, parce qu'il avait donné à entendre à l'empereur que, dès que leur commune nous aurait donné son défi, nous n'oserions point rester en Romanie. Il connaissait mal le fond de notre cœur, car nous avions bien fermement pris à cœur la résolution de ne partir jamais, au grand jamais, avant d'avoir accompli notre entière vengeance.

Il s'en retourna donc à Constantinople et dit à l'empereur ce qu'il avait fait, et ajouta qu'à l'instant même il allait lui livrer et le château, et moi, et nous autres tous tant que nous étions. Il fit embarquer son monde à bord de ses dix-huit galères, et de sept de l'empereur, dont était amiral le génois André Morisco ; et ils prirent avec eux le fils de l'empereur, pour le conduire au marquisat de Montferrat. Et ils arrivèrent devant nous à Gallipoli, un samedi, avec leurs vingt-

n de Théodore son frère. Les Génois, étant arrivés, sui- s ordres qu'ils avaient reçus, et se mirent en peine r la volonté de l'empereur pour y obéir. Il leur té- qu'il était beaucoup plus disposé à la paix qu'à la t qu'il serait bien aise d'employer tout son bien pour r le sang de ses alliés. Quand ils virent qu'ils lui étaient ils le supplièrent de leur faire compter l'argent qui t dû, et de leur permettre de s'en retourner. Ils pré- t qu'il leur était dû jusqu'à 300,000 écus. Ceux qui été nommés par la commune de Gênes pour soutenir ls étaient sur les vaisseaux ; mais comme ils étaient fs partir pour aller vendre dans la mer Noire les mar- s dont ils étaient chargés, ils laissèrent quatre dé- ur examiner leurs droits. L'empereur n'ayant retenu tre de leurs galères pour garder le détroit d'Abydos donner la chasse aux corsaires, permit aux autres ller. Il défendit néanmoins à celles qu'il retint de faire cte d'hostilité durant vingt jours, durant lesquels il t un traité de paix. Pour cet effet, il envoya deman- ix aux Catalans, et leur offrit jusqu'à 100,000 écus ; même ordre à ses ambassadeurs d'en offrir davan- s le jugeaient à propos ; mais ces ambassadeurs ne en, parce que les plus considérables des Catalans ıbsents (pour leur expédition en Bulgarie). »

ez la Chronique de *Benvenuto San-Giorgio* (Torino, 88 et 94), et Sandi, Della Colonia di Galata, t. I, p. 196.

cinq galères. Tout le jour et toute la nuit ils firent des échelles et autres machines pour attaquer Gallipoli, sachant bien que la Compagnie s'était éloignée de nous, et que nous n'étions restés que fort peu d'hommes d'armes. Pendant qu'ils préparaient leurs batailles pour donner sur nous le lendemain, moi je préparai ma défense durant toute la nuit. Et voici comment je disposai la défense : je fis revêtir d'armures toutes les femmes que nous avions avec nous, car pour des armures nous n'en avions que trop ; et je les fis placer sur les murailles ; et à chaque partie des murailles je fis placer un marchand de Gallipoli, de ces marchands Catalans que nous avions parmi nous, et lui donnai le commandement des femmes. Je fis placer dans toutes les rues des demi-tonneaux de vin bien trempé, avec du vinaigre et beaucoup de pain, afin que mangeât et but qui voudrait, sachant bien que nos ennemis en dehors étaient si forts qu'ils ne nous laisseraient pas le temps d'aller manger chez nous. J'ordonnai que chaque homme fût bien cuirassé, parce que je savais que les Génois allaient toujours bien fournis de traits et qu'ils en feraient une grande consommation, car leur usage est de ne faire que tirer, et ils emploient plus de carreaux [1] en une bataille que ne le feraient les Catalans en dix. Ainsi je revêtis chaque homme d'une bonne armure, et je fis laisser ouvertes toutes les portes des barbacanes (car toutes les barbacanes étaient treillagées), afin que nous pussions accourir là où il serait le plus besoin. D'un autre côté, j'ordonnai que des médecins se tinssent tout prêts à panser les gens aussitôt qu'ils seraient blessés, de telle sorte qu'ils pussent aussitôt retourner au combat. Et quand j'eus pris toutes ces précautions et fixé à chacun l'endroit où il devait se tenir et ce qu'il aurait à faire, avec vingt hommes, j'allai et courus çà et là, partout où je voyais qu'était le plus grand besoin. Cependant le jour arriva, et les galères vinrent prendre terre. Et avec un bon cheval que j'avais, moi troisième de chevaliers bardés de cuirasses et de pourpoints de mailles, j'empêchai les matelots de prendre terre jusqu'à l'heure de tierce. Et à la fin, dix galères prirent terre fort loin de nous ; et au moment où elles prenaient terre, mon cheval s'abattit, et un mien écuyer s'approcha e donna son cheval. Mais, pour tant que je p me hâter, entre le cheval qui était à terre et nous reçûmes treize blessures. Toutefois, a tôt que je fus monté sur l'autre cheval, je mon écuyer en croupe ; et ainsi je me retira château avec cinq blessures pour ma part, dont je me ressentis très peu, à l'exception d que j'avais reçue tout le long du pied, d'un d'épée. Cette blessure ainsi que les aut je les fis aussitôt panser, mais j'y perdis cheval. Dès que les gens des galères vi que j'étais tombé, ils s'écrièrent : « Le capit est mort ! droit sur eux ! droit sur eux ! » A ils prirent terre tous ensemble. Et ils ava fort bien ordonné leurs batailles, car de cha galère il sortit une bannière avec la moiti la chiourme. Ils le firent ainsi, pour que, si q qu'un de ceux qui allaient au combat avait f ou soif, ou était blessé, ils pussent le renvo à la galère ; de telle sorte que si c'était un balétrier, un autre arbalétrier sortait pour remplacer ; et de même si c'était un lancier, était remplacé par un lancier, et ainsi des a tres ; et de cette manière le nombre de ceux q combattaient ne pouvait diminuer, soit qu' allassent manger ou qu'ils s'éloignassent po toute autre cause ; et ils pouvaient livrer le bataille de plein en plein. Et ils débarquère ainsi ordonnés ; et chacun d'eux se prepara combattre avec leur chiourme ; et ils se disposè rent à nous attaquer vigoureusement et nous nous défendre. Ils nous lançaient tant et tan de carreaux qu'ils empêchaient presque de voi le ciel ; et ce jet dura jusqu'à nonne, tellemen que tout le château en était rempli. Que n vous dirai-je pas ? Tous ceux de nous qu nous aventurâmes au dehors, nous fûmes bles sés ; et un mien cuisinier qui était à la cuisine à faire cuire des poules pour les blessés, fut at teint d'un trait qui lui arriva par la cheminé et qui lui pénétra bien de deux doigts dans le muscles.

Que vous dirai-je ? La bataille fut vigoureuse et nos femmes à l'aide de grosses pierres et d moellons que j'avais fait apporter sur les mu railles, défendaient si obstinément les barbaca nes que c'était merveille. Et en vérité il y avai telle femme qui était blessée au visage de cin coups de traits, et qui se défendait encor comme si elle n'eût eu aucun mal. Et cette b

(1) vieux mot français, pour trait. Il s'est conservé en parlant de la foudre : *le carreau vengeur*.

ra jusqu'à l'heure de la matinée Et quand cette heure de la matinée, le capitaine, oine Spinola que je vous ai déjà nommé ıvait fait les défis, s'écria : « O hommes ur! Comment! trois teigneux qui sont ıs se défendront contre nous! Vous êtes bes! » Et alors avec quatre cents hom- famille[1] qu'il avait avec lui, et qui étaient s meilleures familles de Gênes, et il se à sortir des galères. On vint à l'instant rtir moi et les six autres cavaliers que j'avais. Et quand nous fûmes arroi et bien appareillés, de telle sorte y manquât rien, je fis venir cent hom- s meilleurs que nous avions dans le . Je leur fis quitter leurs armures, parce isait grand chaud, car nous étions au lu mois de juillet, et d'ailleurs je m'é- rçu que les traits avaient cessé et que mis n'en lançaient plus, car ils les tous employés. Et en chemise et en chacun armé d'un écu, la lance à la épée à la ceinture, le poignard au côté, ordonnai de se tenir prêts; et aussitôt apitaine Ser Antoine Spinola, avec tous es et ses cinq bannières, fut arrivé à la fer du château et qu'ils eurent com- ivement un certain espace de temps, ıt que la plupart d'entre eux en sor- ı langue de soif et de chaleur, je me re- ıdai à Dieu et à madame sainte Marie, ıvrir la porte, et avec les six chevaux t mes hommes de pied ainsi légèrement , nous fondîmes sur les bannières, si ru- , que du premier choc nous en abattî- atre. Et quand ils virent que nous fé- ı vigoureusement, tant hommes de che- ommes de pied, ils lâchèrent pied, et ı vîmes bientôt plus que leurs épaules[2].

Que vous dirai-je? Ser Antoine Spinola laissa sa tête là même où il avait fait les défis, et avec lui tous les gentilshommes qui étaient sortis à sa suite. Enfin il y mourut bien certainement plus de six cents Génois. Et je vous dis que, sur les échelles mêmes de leurs galères, nos gens montaient confondus avec eux ; et en vérité, si nous eussions eu seulement cent hommes de troupes fraîches, de leurs galères nous en aurions retenu plus de quatre. Mais nous étions tous ou blessés ou harassés ; et nous les laissâmes aller à leur male heure. Ils n'étaient pas plutôt tous embarqués, et non pas sans qu'à leur embarquement il n'y en eut un bon nombre qui tombèrent dans la mer et s'y noyèrent, que me parvint l'avis que, sur une colline voisine, il en était resté jusqu'à quarante ; et nous y courûmes ; le chef de ces quarante était l'homme le plus vigoureux de Gênes, nommé Antoine Bocanegra.

Que vous dirai-je ? Tous ses compagnons périrent ; et lui tenait en main une épée droite à deux tranchants, et en lançait de tels estocs que nul n'osait s'en approcher. Moi, lui voyant faire de si grandes choses, j'ordonnai que qui que ce soit se gardât de le férir, et je lui dis de se rendre, et je l'en priai plusieurs fois ; mais jamais il n'en voulut rien faire. Alors j'ordonnai à un mien écuyer, qui était sur un cheval bardé, de brocher de l'éperon contre lui ; et il le fit volontiers ; et il alla donner d'une telle force contre lui avec le poitrail de son cheval, qu'il l'abattit à terre ; et à l'instant on fit de son corps plus de cent pièces. Ainsi les galères des Génois mises en déroute s'enfuirent après avoir eu beaucoup de leurs gens tués et détruits, et retournèrent à Gênes avec le marquis de Montferrat, et les galères de l'empereur retournèrent à Constantinople. Et chacun s'en alla fort maltraité ; et nous, nous restâmes gais et satisfaits.

Le lendemain, nouvelle étant parvenue à la Compagnie que nous étions assiégés, ceux d'entre eux qui étaient bien montés se hâtèrent de pousser leurs chevaux, si bien qu'en une nuit et un jour ils firent plus de trois journées ; aussi le lendemain au soir il nous arriva plus de quatre-vingts hommes de cheval ; et au bout de deux jours toute l'ost arriva, et nous trouva moulus et blessés ; et ils eurent grand regret de ne s'être

[1] ...mer donne le nom de *casada*, maison, à ce que les ...pellent aussi *alberghi*, les hôtels, pour désigner les ...utres. (Voyez Serra, t. III, p. 277.)

[2] ...ymère raconte d'une manière fort succincte cette ...fructueuse des Génois sur Gallipoli (c. 20) : ...que les Catalans, qui étaient allés contre les Alains ...retour à Gallipoli, les Génois revinrent de Trebi- ...es environs à Constantinople, à dessein de retourner ...ys; et bien que l'empereur n'eût pas jugé à propos ...nir, parce qu'ils ne voulaient pas servir sur terre, ...ent néanmoins à servir partout où il lui plairait. ...r ayant proposé d'attaquer Gallipoli, ils s'en appro- ...brûlèrent un moulin qui était au dehors. Mais la ...des principaux de leur nation, la blessure d'André ...Murisque et la contenance que les assiégés firent de vouloir faire une sortie, les étonnèrent si fort qu'ils plièrent bagage et s'en retournèrent en leur pays. »

pas trouvés là. Cependant nous nous réjouîmes tous ensemble, et nous fîmes des processions pour rendre grâces à Dieu des victoires qu'il nous avait fait obtenir; et nos compagnons nous firent large part de ce qu'ils avaient gagné; de sorte que, grâce à Dieu, nous fûmes tous plus que riches.

CHAPITRE CCXXVIII.

Comment le Turc Isaac Meleck voulut se joindre à notre Compagnie avec quatre-vingts hommes à cheval; et comment notredite Compagnie fut grossie de dix-huit cents Turcs à cheval.

Pendant que tous ces faits se passaient, les Turcs que nous avions jetés hors de l'Anatolie, furent informés de la mort du césar et de la prise d'En Béranger d'Entença. Ils apprirent les victoires que Dieu nous avait accordées et surent que nous étions peu nombreux; ils retournèrent donc èn Anatolie et se soumirent toutes les cités, villes et châteaux des Grecs, et ils les pressurèrent bien autrement que nous ne l'avions fait quand nous y étions allés. Voyez le bien qui résulta des males-œuvres de l'empereur, et de leurs trahisons envers nous! On en perdit toute l'Anatolie que nous avions délivrée, et ils eurent en même temps et les Turcs et nous autres qui épuisâmes toute la Romanie; car, sauf les villes de Constantinople, Andrinople, Christopolis et Salonique, il n'y eut cité, ni ville, qui ne fût mise par nous à feu et à sang, aussi bien que tout autre lieu, si ce n'est les forts placés dans les montagnes.

Si bien donc que, de la part des Turcs, nous vint à Gallipoli un chef nommé Isaac Méleck; et il demanda à parlementer et nous dit, que, si cela nous faisait plaisir, il se rendrait dans Gallipoli pour parler avec nous. Je lui envoyai un lin armé, et il vint avec dix cavaliers qui étaient ses parents. Il déclara devant En Rocafort, En Ferrand Ximénès et moi: qu'il était prêt, avec sa suite, et sa femme et ses enfants, à se rendre auprès de nous; qu'il nous ferait serment et hommage d'être avec nous comme frère, lui et toute sa suite, et de nous être en aide contre tous les hommes du monde; qu'ils mettraient entre nos mains leurs femmes et leurs enfants; qu'ils voulaient être en tout et partout à notre commandement comme les plus dévoués de notre Compagnie, et qu'ils nous remettraient la cinquième partie de leur butin. Sur cela nous nous mîmes en accord et conseil avec toute notre Compagnie; et tous tinrent pour l nous les accueillissions. Nous accu donc cet Isaac Méleck, qui se réunit avec huit cents hommes à cheval et deu hommes de pied. Et si jamais gens fure mis à leurs seigneurs, ce fut bien ces ho là envers nous. Et si jamais hommes loyaux et vrais, ce furent bien ceux-là temps envers nous. Et ils furent aussi fo hommes d'armes et en tout autre fait. Il rent donc avec nous comme des frères, jours réunis en corps séparé ils se tinre de nous[1].

(1) Suivant Pachymère, Isaac Méleck n'était pas a aux Catalans que se le représente ici Muntaner. Je tout ce qu'en dit Pachymère (liv. VII, c. 15, 22, 29):

« Un Turc, nommé Isaac Méleck, envoya, sur ces en offrir secrètement à l'empereur de passer dans son de faire pour son service tout ce qui dépendrait de pereur, ne trouvant pas d'autre moyen de remédier a qui croissaient de jour en jour, que d'affaiblir par puissance des ennemis, accepta ses offres, et lui pro donner en mariage la fille d'un autre Méleck et de des présents si considérables en faveur de ce mariage serait satisfait. Parmi les paroles qui furent portées et d'autre, Méleck fit dire à l'empereur: qu'il serait détacher les Turcopules de l'intérêt des Catalans, agréable de leur rendre leurs femmes et leurs enfant négociation ayant été découverte, Rocafort accusa M trahison et quelques-uns de ses complices. Ils se défe en disant qu'ils n'avaient fait semblant de vouloir pas le parti de l'empereur que pour retirer les femmes et fants des Turcopules qu'il avait entre les mains, et ils assez heureux pour faire en sorte que les Catalans se tassent de cette excuse.... Isaac Méleck envoya une fois, sans la participation des Catalans, offrir à l'empe dronic d'embrasser son parti, pour qu'il lui fît épo fille de cet autre Méleck, et proposa plusieurs autres tions avantageuses au bien de l'empire, comme de sorte que les Turcopules se déclarassent pour lui, à la pourtant qu'il leur rendrait leurs femmes et leurs enfa avaient été pris par les Alains et envoyés à Constant L'empereur, qui ne souhaitait rien tant que d'affaiblir talans, accepta la proposition avec joie et chercha le de la faire réussir. (Pachymère raconte ici l'origine d jeune fille demandée par Isaac Méleck; comment se Méleck, fils du sultan Azatine, se voyant, ainsi que son déçu par l'empereur, s'était aussi enfui de Constant comment sa fille et son fils Constantin y étaient re otage et avaient été élevés auprès de l'empereur avait faits chrétiens; et comment enfin l'empereur en jeune fille à son père en Asie, pour que le mariage se son cousin-germain Isaac Méleck.) On prépara en temps des vaisseaux pour porter en Asie les Turcs Méleck avait promis de disposer à ce voyage. Cep Catalans et les Turcs étaient devant Rodosto, et qu' haitaient avec passion de s'en rendre maîtres pour

Après qu'ils se furent réunis à nous, il ne resta plus à l'empereur que mille hommes à cheval de troupes turques, qui étaient soldés par lui; ils étaient ordinairement au nombre de quatre mille à cheval; mais à la première bataille nous lui en avions tué bien trois mille, et ainsi il ne lui restait plus que ces mille qui à leur tour vinrent se mettre en notre pouvoir avec leurs femmes et leurs enfants, comme avaient fait les autres Turcs; et ceux-ci furent en tous temps comme les autres, bons, loyaux et dociles. De manière que nous accrûmes notre nombre de dix-huit cents Turcs à cheval, et que nous tuâmes ou enlevâmes à l'empereur tous les stipendiés qu'il avait. Ainsi nous dominâmes tout le pays et chevauchâmes partout l'empire à notre fantaisie. Et quand les Turcs et Turcopules allaient en chevauchées, ceux des nôtres qui le souhaitaient allaient avec eux; et ils traitaient les nôtres avec beaucoup d'honneurs, et ils faisaient en sorte qu'ils revinssent toujours avec deux fois autant de butin qu'ils n'en avaient eux-mêmes. Enfin il n'advint jamais qu'entre eux et nous il y eût aucune altercation.

courses en Thrace, l'empereur envoya deux vaisseaux pour en tirer toutes les personnes inutiles. Les Turcs s'opposèrent à l'exécution de ce dessein et l'empêchèrent, jusqu'à ce que, ayant appris ce que l'empereur voulait faire en leur faveur, ils firent semblant de fuir, et donnèrent moyen d'emmener toutes les personnes incapables de porter les armes et qui n'étaient propres qu'à consommer les vivres de la place. Les assiégés, ayant pris courage, firent des sorties et obligerent les assiégeants à se retirer et à décharger leur colère sur la campagne et sur ceux qui y étaient restés... Isaac Meleck, à qui l'on devait mener sa fiancée à Piga, ville maritime, et qui, en reconnaissance, devait retirer les Turcs de l'alliance des Catalans et les mettre dans celle de l'empereur, prit les plus considérables de cette nation et traversa l'Hellespont dans ce dessein. Il n'eut pas de peine à persuader aux Turcs, avec lesquels il avait une habitude particulière, de se séparer des Catalans. Ils attaquèrent hardiment les Catalans qui les commandaient, les tuèrent, et coururent vers le rivage, à dessein de monter sur des vaisseaux de l'empereur pour passer en Asie. Le bruit de ce meurtre et de leur fuite étant venu trop tôt aux oreilles des Catalans, ils les poursuivirent vivement, les attaquèrent, en tuèrent plus de deux cents et les réduisirent sous leur puissance. Les Turcs, reduits de la sorte, offraient de servir comme auparavant; mais les Catalans refusèrent de les recevoir et de se fier à eux qu'ils n'eussent livré Isaac Mèleck, Tacantziaris, qui commandait en particulier aux Turcopules, et le frère de Mèleck, qu'ils soupçonnaient de les avoir portés à la révolte. Lorsqu'on les leur eut mis entre les mains, ils ordonnèrent qu'on coupât la tête à Isaac et à son frère. En les dépouillant, on trouva sous le bras d'Isaac une lettre de l'empereur, par laquelle il invitait les Turcs à embrasser son parti. Ils apportèrent sur-le-champ tant de raisons pour leur justification qu'au lieu de les tuer on se contenta de les mettre sous sûre garde. »

CHAPITRE CCXXIX.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit sortir En Béranger d'Entença de sa prison; comment celui-ci alla vers le pape et vers le roi de France pour leur demander aide; et comment, aide lui étant refusée, il passa à Gallipoli; et du different qui s'éleva entre lui et En Rocafort.

Je vais cesser quelques instants à présent de vous parler de nous, et je vais vous entretenir d'En Béranger d'Entença, que les Génois avaient emmené à Gênes. A la fin, le seigneur roi d'Aragon le tira de sa prison; et quand ce riche-homme fut en liberté, il alla trouver le pape et le roi de France, afin de négocier pour que la Compagnie obtînt secours d'eux. Et il aurait eu beau se donner de la peine, je ne pense pas que le pape et la maison de France eussent jamais pu désirer que tous les infidèles du monde fussent conquis par le bras des hommes du seigneur roi d'Aragon. Aussi, sur ces demandes de secours, l'un et l'autre répondirent-ils non, de la même manière que, quand le roi d'Aragon était à Alcoyll, le pape leur avait donné aussi un non. Vous pouvez vous imaginer s'ils eussent pu vouloir que la maison d'Aragon allât toujours en avant, et par leur propre secours! Ainsi donc ce riche-homme, voyant qu'il ne pouvait obtenir de secours ni du pape ni du roi de France, retourna en Catalogne, et engagea et vendit une grande partie de ses terres; puis nolisa un navire d'En P. Saolivela de Barcelonne, y mit, entre hommes de parage et autres, mais tous gens de cœur, bien cinq cents hommes, et s'en alla en Romanie. Quand il fut arrivé à Gallipoli, je le reçus fort honorablement, en homme que je devais regarder comme chef et supérieur; mais En Rocafort ne voulut point, lui, le reconnaître pour chef et supérieur, et il prétendit que c'était lui-même qui était chef et devait être chef; et le débat fut grand entre eux. Et moi, ainsi que les douze chefs du conseil de l'ost, nous les raccommodâmes de manière qu'ils fussent entre eux comme frères, et que, toutes les fois par exemple qu'En Béranger d'Entença voudrait faire une chevauchée séparée, le suivrait qui voudrait; et de même pour

En Rocafort ; et de même aussi pour En Ferrand Ximenès. Mais En Rocafort, en homme plein d'expérience, s'attacha tellement les almogavares que tous lui faisaient comme une garde ; et il en avait fait de même avec les Turcs et Turcopules, par la raison qu'ils étaient venus se joindre à nous au moment où En Rocafort était le chef et le plus fameux de notre ost, de sorte que, de là en avant, ils ne connurent aucun seigneur en opposition à lui.

Pour traiter de cette paix et concorde entre eux, j'essuyai beaucoup de peines, de soucis et de périls, car il me fallait aller sans cesse des uns aux autres ; et pour cela j'avais à passer devant des forteresses ennemies qui nous faisaient frontière. Que vous dirai-je ? En Rocafort, avec les Turcs et une grande partie de l'Almogavarerie, alla mettre le siége devant la cité d'Ainé, qui est bien à soixante milles de Gallipoli ; et En Béranger d'Entença alla assiéger un château nommé Mégarix, placé à égale distance entre Gallipoli et le lieu dont En Rocafort avait formé le siége ; et En Ferrand Ximénès resta avec En Béranger d'Entença, ainsi que tous les Aragonais qui se trouvaient dans l'ost et une partie des hommes de mer catalans ; et chacun d'eux tenait son siége à part ; tous avaient leurs trébuchets pour battre les lieux qu'ils tenaient assiégés [1].

(1) Pachymère parle ainsi du retour de Béranger d'Entença en Grèce, et de leur décision de tenir à la fois différents sieges (c. 30 et 32) :

« Ce qui redoublait la joie éprouvée par les Grecs (pour les dissensions qui avaient éclaté entre les Turcs et les Catalans), c'était que Ferrand Ximénès, attiré par d'éclatantes promesses, semblait en résolution d'embrasser le parti de l'empereur ; mais au moment même où il allait exécuter cette résolution, Beranger arriva sur un grand vaisseau chargé de cavalerie, et ralentit son ardeur, par l'espérance de récompenses qu'il lui présenta de la part de Frédéric (roi de Sicile), en cas qu'il demeurât attaché à ses intérêts. Ferrand Ximénès se ménageait neanmoins avec l'empereur et témoignait de l'affection à son service... L'empereur envoya aussitôt deux galères pour lui amener Ferrand Ximénès. Ces deux galères ayant rencontré un vaisseau qui portait Béranger, et s'étant mises en devoir de l'attaquer, Ferrand Ximénès protesta : que les hommes qui étaient dessus etaient à lui ; qu'il n'etait pas juste d'exercer des actes d'hostilité dans le temps qu'on parlait d'accord ; que la nuit suivante il retirerait ses gens de dessus le vaisseau, et qu'après cela les galères pourraient, si elles le voulaient, l'attaquer. Et pour les tromper plus aisément, il leur donna en gage, des coffres où il disait qu'étaient ses trésors. La nuit suivante il fit entrer dans le vaisseau un si bon nombre d'officiers que les galères n'osèrent plus l'attaquer. Cette perfidie fit souhaiter de voir ce qui était dans [illegible] coffres. Quand on les eut ouverts on n'y trouva que du sa[illegible] et des pierres, ce qui obligea les deux galères de revenir Constantinople... Les Catalans étaient pressés par la famin[illegible] et ils n'avaient garde qu'ils n'en fussent pressés, puisqu'ils n[illegible] prenaient aucun soin ni de semer ni de recueillir, et [illegible] étaient d'ailleurs extrêmement incommodés par la puanteu[illegible] insupportable d'une quantité prodigieuse de corps morts. I[illegible] quittèrent donc Rodosto, Panics et les environs du mon[illegible] Ganos, et vinrent à Gallipoli, où, ayant laissé une suffisant[illegible] garnison, ils se répandirent avec impétuosité autour d'Ain[illegible] et de Megarix. La disette les obligea en cet endroit d'en[illegible] venir aux mains avec ceux du pays. Le bruit était qu'ils avaient dessein de traverser le fleuve Maritze, et que, parce qu'il est peu profond à son embouchure, ils l'avaient remonté vers sa source, où il est guéable. Leur arrivée jeta la consternation dans le pays et dissipa les habitants, qui se retirèrent dans leur fort, laissant leurs moissons et leurs terres au pillage. »

Nicephore Grégoras mentionne la querelle de Béranger d'Entença et de Ferrand Ximénès avec Rocafort.

« Peu de temps après la défection du turc Chalil, dit-il (l. VII, c. 4), il arriva une grave dissension entre Ferrand Ximénès et Béranger d'Entença d'une part, et leur chef Rocafort de l'autre. Ils prétendirent qu'il était indigne d'eux, hommes bien nés, d'avoir pour chef un homme de basse origine et d'humble condition. Pour ne pas multiplier les paroles, ils en appelèrent aux armes de la décision de leur débat. Béranger d'Entença fut tué dans le combat. Quant à Ferrand Ximénès, il se réfugia auprès de l'empereur Andronic. Là il fut accueilli bien au-delà de ses espérances ; de sorte qu'il fut élevé à la dignité de mégaduc, et qu'on le maria à Théodore, fille d'une sœur de l'empereur, et qui était veuve en ce moment. »

(1) Pachymère parle de l'arrivée de Fernand de Majorque (l. VII, c. 34), mais sans bien s'en rendre compte :

« Gui, neveu de Frédéric, ayant appris qu'il y avait de la division parmi les Catalans, et que les uns étaient d'accord de reconnaître Ferrand Ximénès, au lieu que les autres, du consentement de Ximénès même, voulaient déférer le commandement à Beranger, qui, s'étant enfui de Gênes, s'était retiré parmi eux, et que Rocafort refusait ouvertement de se soumettre à ce dernier, arriva avec sept gros vaisseaux. Quelques-uns disent que ce ne fut pas Gui qui vint, mais Fernand de Majorque, fils du roi de Sicile, soit que Fernand, fils du roi de Sicile, soit venu en effet, ou que Gui ait pris ce titre pour s'attirer le respect des Catalans. Ils refusi[illegible]

CHAPITRE CCXXX.

Comme le très haut seigneur infant En Ferrand de Majorq[illegible] vint en Romanie, à Gallipoli, où était la Compagnie, av[illegible] certains accords au nom du seigneur roi Frédéric [illegible] Sicile ; comment il fut reçu, et comment on lui prêta se[illegible] ment comme chef et seigneur, excepté En Rocafort [illegible] ceux de sa compagnie, qui voulaient être commandés p[illegible] En Rocafort et non par le seigneur roi de Sicile.

Les choses étant ainsi, voici qu'arrive [illegible] Romanie le seigneur infant En Ferrand, fils [illegible] seigneur roi de Majorque, avec quatre galères

ıait de la part du seigneur roi Frédéric
e, qui l'envoyait avec cet arrange-
ınvenu entre eux, savoir : que le sei-
ıfant ne pourrait prendre la seigneurie
mpagnie ni d'aucunes cités, villes, châ-
ı autres lieux, qu'au nom du seigneur
icile ; que de plus il ne pourrait se ma-
Romanie sans la connaissance et l'aveu
ıeur roi de Sicile. Et des lettres explica-
cet arrangement furent expédiées par
Sicile à En Rocafort, et d'autres sem-
ı moi [1] ; et de toute l'ost il n'y eut nul
ıi le sut.

le seigneur infant vint à Gallipoli, et
ın diplôme écrit, adressé à En Béran-
ıtença, à En Ferrand Ximénès, à En

reconnaître, et Rocafort protesta hautement qu'il
ıdonnerait pas un pays qu'il avait conquis par les
mpereur employa tous les efforts de son esprit et
esse de sa prudence pour augmenter leur mau-
igence, et pour empêcher qu'ils ne s'accordassent
ı réunissent leurs forces contre lui. Il s'appliquait
t à cette affaire et négligeait pendant ce temps
ent. »

convention entre Frédéric III, roi de Sicile, et
Fernand de Majorque, fut signée entre eux à
Sicile, port voisin de Messine, vis-à-vis les îles
) mars 1306, vieux style, ou 1307, nouveau style;
devait sur-le-champ se diriger vers la Morée pour
le commandement des forces catalanes, afin de
s dissensions qui existaient entre les différents chefs.
it en effet, comme on va le voir dans Muntaner;
épart fut retardé jusqu'en 1308. Voici cette con-
e qu'elle fut transcrite conformement à l'original,
ınde de Robert, fils de Charles II, sous l'inspec-
dinal Gentili du titre de Saint-Martin, dans la ville
le 23 avril 1308. L'original de cette copie, revêtu
a cardinal, existe aux archives du royaume, sous
la division J. 512.

is presentes litteras inspecturis.
Gentilis, miseratione divinâ tituli sancti Martini
presbiter cardinalis, apostolice sedis legatus, sa-
mino sempiternam.

is nos vidisse, legisse ac diligenter inspexisse, in
stium et notarii subscriptorum, quoddam instru-
blicum, non cancellatum, non abrasum, non vicia-
corruptum in aliquâ parte sui, omnique suspicione
nitum duobus sigillis cere rubee rotundis, pen-
l cordulas de serico rubeo et zallo. (Suit la des-
diplôme.)

strumenti tenor talis est:

ine Domini. Amen.

arnationis ejusdem millesimo trecentesimo sexto,
ii, decimo ejusdem, quinte indictionis, regnante
domino nostro rege Frederico tertio, regni ejus
ino feliciter. Amen.

ascripti judices civitatis Messanæ, notarius Berar-

Rocafort et à moi, de la part du seigneur roi de Sicile, pour que nous reçussions le seigneur

dus de Mileto, regius tocius insule Sicilie notarius publicus, et subscripti testes ad hoc vocati specialiter et rogati presentscripto publico, notum facimus et testamur quod, cùm illustris dominus infans Ferandus, filius illustris domini regis Majoricarum, consobrinus dicti domini nostri regis, obtentâ licentiâ à dicto domino nostro rege recedendi de Sicilie partibus, proponeret et in animo gereret conferre se ad partes Romanie ad gentem dicti domini nostri regis in ejusdem partibus existentem, et idem dominus noster rex animadvertens sibi et dicto domino infanti ad honorem cedere, quod ipse dominus infans, ex quo profecturus erat ad predictas partes ad gentem predictam, gereret in eisdem partibus locum et vicem dicti domini nostri regis, et predicte genti, loco et vice regiâ, presideret; de gratâ et spontaneâ voluntate eorum, nobis presentibus, dictus dominus noster rex et dictus dominus infans qui in nos predictos judices et notarium consensit cùm sciret nos suos non esse, ob incrementum dignitatis eorum et convenienciorem utriusque statum, conventiones et pacta subscripta ad invicem solempniter inierunt, videlicet:

« Predictus dominus infans Ferandus convenit et promisit solempniter dicto domino nostro regi, se conferre in presenti viagio, quod facit de civitate Messane de presenti mense marcii, cum duabus galeis ipsius domini infantis, recto tramite ad predictas partes Romanie, ad predictam gentem dicti domini nostri regis existentem in partibus ipsis.

« Item, promisit solempniter dictus dominus infans Ferandus dicto domino nostro regi, quod idem dominus Ferandus preerit et assidebit predicti genti quam dictus dominus noster rex habet in dictis partibus Romanie, tamquam locum tenens ejusdem domini regis, nomine et pro parte ejusdem.

« Item, quod, quamdiu idem dominus infans preerit et dominabitur genti predicte, in omnibus et circa omnia qualiacumque sint disponet se voluntati dicti domini nostri regis et semper faciet omnia que dicto domino regi placuerint et que eidem domino regi videbuntur expediencia, secundum suum consilium.

« Item, quod dictus dominus infans semper toto posse suo adjuvabit et erit in adjutorium predicti domini nostri regis.

« Item, quod ipse dominus infans Ferandus semper erit amicis ejusdem domini nostri regis amicus, et inimicis ipsius domini regis inimicus, cujuscunque condicionis vel status fuerint amici vel inimici dicti domini nostri regis, et sic tractabit et procurabit amicos et inimicos ejusdem domini nostri regis ut idem dominus noster rex tractabit et procurabit eosdem.

« Item, quod dictus dominus infans Ferandus nullam pacem seu fedus iniet cum aliquo vel aliquibus, sine mandato et disposicione preambulis dicti domini nostri regis; sed si vellet aliquam pacem facere vel fedus inire, quod debeat eam facere de mandato, consilio et ordinacione ejusdem domini nostri regis.

« Item, quod in ducendâ pro se uxore servabit voluntatem et disposicionem dicti domini nostri regis, et eam ducet in uxorem quam dictus dominus noster rex elegerit fore sibi uxorem congruam, dummodò predicta electa per predictum dominum nostrum regem placeat predicto domini infanti Ferando.

« Et versâ vice predictus dominus noster rex solempniter promisit et convenit predicto domino Ferando infanti :

« Quod idem dominus noster rex, in quantum convenienter et bono modo poterit, subveniet eidem domino infanti Ferando,

infant Ferrand pour chef et seigneur, comme si c'était lui-même. Un tel diplôme fut également transmis au corps entier de la Compagnie. Je reconnus donc et fis reconnaître, par tous ceux qui étaient à Gallipoli, ledit seigneur infant comme chef supérieur au nom dudit seigneur roi de Sicile, et je lui livrai mon hô en entier; et j'achetai pour lui cinquante ch vaux et des attelages autant qu'il en eut beso et des mules et mulets pour chevaucher sel ses besoins; et tout ce qui était nécessaire pc se mettre en route, je le lui donnai, ainsi que t autres harnais indispensables en voyage à un seigneur. J'envoyai aussitôt deux hommes cheval à En Béranger d'Entença qui faisait siége de Mégarix, à trente milles de Gallipo et deux autres à En Rocafort, à la cité d'Ain qu'il tenait aussi assiégée, et qui était situé soixante milles de Gallipoli; et deux autre En Ferrand Ximénès, qui était à son châte de Maditos, à vingt-quatre milles de Gallip

Aussitôt En Béranger d'Entença arriva à G lipoli avec sa compagnie et laissa le siége; e reconnut, lui et tous ceux qui étaient avec l le seigneur infant pour chef et pour seigne au nom du seigneur roi de Sicile. Et de mêi vint à Gallipoli En Ferrand Ximénès d'Aren avec toute sa compagnie, et il reconnut le se gneur infant pour chef et seigneur au nom d seigneur roi de Sicile. Et ainsi, nous autres tou nous obéîmes aux ordres du seigneur roi de Si cile, et reconnûmes ledit seigneur infant pou chef, commandant et seigneur. Et nous eûme tous grande joie et grande satisfaction de so arrivée, et regardâmes notre cause comme ga- gnée, puisque Dieu nous avait envoyé ledit sei- gneur infant, qui était de la droite lignée d'A- ragon, étant fils du seigneur roi de Majorque, et de sa personne l'un des quatre chevaliers du monde les meilleurs, les plus expérimentés et les plus disposés à maintenir droite justice. Et par maintes raisons un tel seigneur nous arri- vait fort à propos. Et quand nous eûmes prêté tous serment audit seigneur infant, nous reçû- mes un message d'En Rocafort qui nous faisait dire: qu'il ne pouvait abandonner le siége au- quel il était occupé, mais qu'il suppliait ledit sei- gneur infant de vouloir bien se rendre en ce lieu, car toute sa compagnie avait grande joie de son arrivée. Le seigneur infant prit conseil là-des- sus, et tous nous lui conseillâmes d'y aller, e lui promîmes de l'y suivre, à l'exceptio d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand X

nec in hoc deficiat juxtà posse, si idem dominus Ferandus predicta omnia servaverit et faciet inviolabiliter observari.

« Item, promisit dictus dominus noster rex ac consensit et voluit, quod dictus dominus Ferandus recipiatur et habeatur à predictâ gente dicti domini nostri regis que est in dictis partibus Romanie ut persona dicti domini nostri regis et tanquam vicem et locum tenens in dictis partibus ejusdem domini nostri regis, et quod predicta gens dicti domini nostri regis que est in dictis partibus eidem domino infanti Ferando, nomine et pro parte ejusdem domini regis, faciat fidem et homanagium.

« Pro quibus omnibus et singulis observandis predictus dominus infans Ferandus fecit fidem et manibus et ore homanagium in manibus dicti domini nostri regis.

« Undè, ad futuram memoriam et ut de premissis in perpetuum haberi valeat plena fides, facta sunt exinde, per manus predicti mei notarii, duo scripta publica consimilia per alfabetum bipartita, presens videlicet penes predictum dominum infantem Ferandum et alterum penes predictum dominum nostrum regem remansura, nostrorum predictorum judicum notarii et subscriptorum testium subscriptionibus, ac parvo sigillo secreto dicti domini nostri regis et sigilli dicti domini infantis Ferandi pendentibus communitum.

« Actum Melacii, anno, die, mense et indictione premissis.

« Ego Petronus Guercius, judex Messane.

« Ego Bartholomeus de Magistro, judex civitatis Messane.

« Nos Arnaldus, Dei gratiâ Montis-Regalis archiepiscopus, predictis interfuimus et testamur.

« Ego Sanchius de Aragoniâ, serenissimus domini regis Aragonie filius, testor.

« Ego Conradus Lança de Castro Maynardo, miles, testor.

« Ego Petrus Aurie, filius magnifici domini Conradi Aurie, regii amirati, testor.

« Ego Guillermus de Rexacho, testor.

« Ego Jacobus de Palacio, civis Barchinonensis, testor.

« Ego notarius, Berardus de Mileto, qui supra, regius tocius insule Sicilie notarius publicus, predictis interfui, et ea omnia rogatus scripsi, et testor.

« Nos autem frater Gentilis, cardinalis et legatus predictus, ad certitudinem inspiciencium et scire volencium, continenciam instrumenti predicti, intercedente super hoc apud nos excellenti et spectabili domino domino Roberto, illustris Jerusalemi et Sicilie regis, domini Caroli secundi primogenito ac ejus in regno Sicilie vicario generali, Duce Calabrie, suprascriptum instrumentum de verbo ad verbum presentibus inseri fecimus, easque in publicam formam redigi per magistrum Albertinum de Parmâ, nostrum notarium infrascriptum, et ad majoris efficacie fidem eas fecimus sigilli nostri appensione muniri.

« Datum Neapoli in castro Capuane, die 23 aprilis, anno nativitatis Domini 1308, indictione sextâ, pontificatus domini domini Clementis pape V, anno tercio. »

Soit l'attestation du notaire, Albertus de Tribuscasalibus, qui se dit de la ville de Parme.

(1) Dans la partie la plus resserrée du Golfe de Saloniq Un comptoir y fut accordé aux Génois par le traité de 13 en même temps qu'à Smyrne, Adramitti, Salonique et C sandrie, et dans les îles de Metélin, Scio, Crète et Négrep

ménès qui resteraient à Gallipoli, parce que l'un et l'autre étaient mal avec En Rocafort; mais en assurant qu'aussitôt que le seigneur infant aurait eu son entrevue avec En Rocafort et sa compagnie, ils iraient le joindre.

Ainsi donc ledit seigneur infant, avec moi et toute la Compagnie qui était à Gallipoli, sauf un très petit nombre qui restèrent avec ces deux riches-hommes, nous allâmes là où était En Rocafort, c'est-à-dire là où il tenait le siége. Et quand ceux-ci surent que le seigneur infant venait, ils le reçurent avec de grands honneurs, et en eurent grande joie et satisfaction.

Lorsqu'il eut demeuré deux jours avec eux en grands festoiements, il remit à la Compagnie les diplômes dont il était porteur. En Rocafort, qui seul savait l'accord qui existait entre le seigneur roi de Sicile et le seigneur infant, pensa bien que, ce seigneur étant issu de si haut lignage et étant si loyal et si franc de cœur, il ne voudrait pour rien au monde manquer à l'accord qu'il avait fait avec le roi de Sicile. Il songea donc à son avantage et non à celui de la Compagnie en général; et il se dit à lui-même: « Si ce seigneur reste ici pour chef et seigneur, j'ai perdu; car voici qu'En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès l'ont reçu avant moi; et l'un et l'autre sont nobles; et toujours, et dans les conseils comme en toutes autres affaires, l'infant les honorera plus qu'il ne fera de toi; et ils te veulent mal de mort, et ils te rechasseront tout le dommage qu'ils pourront de sa part. Et aujourd'hui tu es chef et seigneur de cette ost, et tu as sous toi la majeure partie des Francs, soit à cheval, soit à pied, parmi ceux qui se trouvent en Romanie; d'un autre côté tu as les Turcs et Turcopules, qui ne reconnaissent autre seigneur que toi. Et étant seigneur comme tu l'es, comment pourrais-tu te mettre en situation de revenir à n'être plus rien? Il est donc nécessaire que tu trouves voie pour empêcher que ce seigneur ne reste ici. Mais en cela il te faudra agir avec grande habileté; car tous ici ont grande joie de son arrivée, et tous le veulent pour chef et commandant. Or donc, que feras-tu? Tu n'as qu'une voie à prendre; c'est de faire en sorte, sous l'apparence de tout bien, qu'il ne demeure point ici. »

Et vous allez entendre quelle tournure il mit; je ne crois pas que jamais il y ait eu personne qui prît aussi secrètement une résolution qu'il le fit. Le seigneur infant, en homme qui avait en lui toute confiance, lui raconta tout son fait et lui dit de réunir le conseil général, attendu qu'il voulait communiquer à la Compagnie les diplômes qu'il apportait de la part du seigneur roi de Sicile. Quant à ceux qui étaient adressés à En Rocafort, il les lui avait déjà remis. En Rocafort lui répondit que le lendemain même il réunirait le conseil général.

Dans l'intervalle, En Rocafort réunit séparément près de lui tous les chefs des compagnies, tant de cheval que de pied, et leur dit: « Prud'hommes, le seigneur infant veut que demain nous assemblions le conseil, parce qu'il désire vous remettre les chartes qu'il vous apporte de la part du seigneur roi de Sicile, et il veut vous dire de sa propre bouche pourquoi il est venu ici. Imposez-vous par bienséance à vous-mêmes et imposez à vos compagnies de bien l'écouter. Et quand il aura cessé de parler, que personne ne lui réponde; mais moi je lui répondrai en votre nom: que vous avez bien entendu les chartes et ses bonnes paroles, et qu'il peut retourner à son logement, et que nous autres nous aurons conseil sur ce qu'il a déclaré devant nous. »

Le seigneur infant alla donc au conseil, et tous s'y trouvèrent; et il remit ses diplômes, et il dit de bonnes et sages paroles à la Compagnie. Et ils lui répondirent ce qu'En Rocafort leur avait ordonné, c'est-à-dire qu'ils allaient se mettre d'accord. Le seigneur infant se retira, et le conseil resta en place.

Que vous dirai-je? En Rocafort leur dit: « Barons, cette affaire ne peut être traitée par tous; faisons choix de cinquante prud'hommes qui conviendront de la réponse à faire; et, après qu'ils seront tombés d'accord, ils vous la communiqueront à tous, pour savoir si elle vous semble bonne; si vous la trouvez telle ils la feront, et s'il faut la modifier on le fera. » Tous approuvèrent ce qu'En Rocafort avait dit; et avant de se séparer ils élurent leurs cinquante; et, quand ces cinquante furent élus, ils se jurèrent le secret. Après quoi En Rocafort leur dit: « Barons, Dieu nous a témoigné un grand amour en nous envoyant un tel seigneur. Et le monde n'avait rien qui tant pût nous valoir, car celui-ci est de la droite lignée de la maison d'Aragon, et c'est un des meilleurs chevaliers qui soient au monde et qui aiment le plus justice et vérité;

je suis donc d'avis que nous le reconnaissions en tout et pour tout comme seigneur. Il nous a dit de le recevoir au nom du seigneur roi de Sicile ; gardons-nous-en bien, car mieux nous vaut que celui-ci soit notre seigneur que non pas le seigneur roi de Sicile; car n'ayant ni terre ni royaume, il sera toujours avec nous et nous avec lui. Quant au roi de Sicile, vous savez déjà quel guerdon il nous a rendu des services que nous lui avons faits, et nous et nos pères; lorsqu'il eut obtenu la paix, il nous jeta hors de Sicile avec un quintal de pain par homme. Et c'est là ce que nous devons tous avoir présent à la mémoire, et ce qui doit nous faire répondre tout clairement au seigneur infant: que pour rien au monde nous ne le recevrons au nom du roi Frédéric, mais que nous sommes prêts à le recevoir en son propre nom, comme étant le petit-fils de notre seigneur naturel [1], et que nous nous en tenons pour fort honorés, et que nous sommes tout prêts à lui faire foi et hommage. Il nous en saura grand gré, et nous lui aurons rendu ce que nous lui devons. Nous donnerons ainsi à connaître au roi de Sicile, que nous n'avons point oublié sa conduite envers nous aussitôt qu'il eut obtenu la paix. » Pour fin de compte, tous répondirent qu'il avait bien dit, mais nul d'entre eux, excepté En Rocafort, ne savait les conventions qui existaient entre le seigneur roi Frédéric et le seigneur infant. Pour lui, il n'ignorait pas qu'elles étaient si fortes entre eux que, sous aucun prétexte, l'infant dans son voyage ne pouvait recevoir en son propre nom seigneurie de cité, ville ou château, ni seigneurie de rien en un mot. Et si la Compagnie l'eût su, elle ne l'eût certainement pas laissé partir, et l'aurait au contraire bien volontiers reçu au nom du seigneur roi de Sicile. Mais En Rocafort leur disait : « Barons, s'il vous dit non, et que pour rien au monde il n'acceptera votre seigneurie en son nom, ne vous en inquiétez pas; bien certainement à la fin il la prendra pour lui. »

Que vous dirai-je? tout ainsi que les cinquante en étaient convenus entre eux, ils soumirent leur avis à toute la communauté réunie en conseil, et racontèrent au long tout ce qui vient de se dire; mais ce ne fut pas En Rocafort qui prit la parole; ce furent deux des cinquante, désignés à cet effet, qui parlèrent au nom de tous; et la Compagnie s'écria : « Bien dit, bien dit ! » La réponse fut donc ainsi faite au seigneur infant. Et lorsque le seigneur infant l'eut reçue, il lui sembla d'abord que c'était seulement pour lui faire honneur qu'ils s'étaient exprimés ainsi.

Que vous dirai-je? Ils le tinrent pendant quinze jours en pourparlers sur ce sujet. Et quand le seigneur infant vit qu'ils tenaient bon dans leur première intention, il leur répondit qu'ils eussent à regarder comme bien certain que, si ce n'était pas au nom du seigneur roi de Sicile qu'ils consentaient à le recevoir, il s'en retournerait en Sicile. Après cette réponse faite le seigneur infant voulut prendre congé; mais En Rocafort et toute sa compagnie le prièrent de ne point se séparer d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent au royaume de Salonique, lui disant que jusque-là [illegible]e regarderaient comme leur seigneur et que, pendant ce temps, il pourrait prendre ses arrangements, et qu'eux pourraient en faire autant, et que, sous le bon plaisir de Dieu, il ramènerait entre eux tous la concorde. Et alors on lui fit part de la désunion qui existait entre En Rocafort, En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès, et on le pria de vouloir bien y porter remède; et il répondit qu'il le ferait avec plaisir.

CHAPITRE CCXXXI.

Comment ledit seigneur infant et la Compagnie partirent du royaume de Macédoine, abandonnèrent Gallipoli et le château de Maditos, y mirent le feu et s'en allèrent au royaume de Salonique, pour guerroyer.

Il est vrai que nous avions séjourné au cap de Gallipoli et dans cette contrée pendant sept ans, depuis la mort du césar. Nous y avions vécu pendant cinq ans à bouche-que-veux-tu, et en même temps nous avions dévasté toute la contrée, à dix journées à la ronde, et nous avions détruit tous les habitants, si bien qu'on ne pouvait plus rien y recueillir. Il nous fallait donc forcément abandonner ce pays-là; et cela était une chose convenue par En Rocafort et ceux qui étaient avec lui, tant chrétiens que Turcs et Turcopules. Tel était aussi l'avis d'En Béranger d'Entença, d'En Ferrand Ximénès et de tous les leurs, aussi bien que le mien et celui des hommes qui étaient avec moi à Gal[illegible]; mais nous n'osions bouger, de crainte que de nouvelles rixes ne vinssent nous mettre

(1) Fernand de Majorque était fils de Jacques, roi de Minorque et petit-fils de Pierre, roi d'Aragon et comte de Catalogne.

aux prises les uns avec les autres, comme nous avions en effet toute raison de le craindre. Ainsi donc le seigneur infant parla à chacun en particulier, et il fut convenu : que tous ensemble nous abandonnerions ce pays, et que moi, sur les vingt-quatre lins que nous avions (parmi lesquels se trouvaient quatre galères, et les autres étaient des lins armés), j'embarquerais tous les hommes de mer, toutes les femmes et tous les enfants, et que je m'en irais avec eux tous par mer jusqu'à la ville de Christopolis, qui est à l'entrée du royaume de Salonique, et qu'avant de partir je démolirais et incendierais le château de Gallipoli, le château de Maditos et tous les lieux dont nous étions les maîtres. Ainsi je pris congé d'eux et m'en vins à Gallipoli; j'exécutai les ordres que j'avais reçus, et avec trente-six voiles, entre galères, lins armés, barques armées et barques de rivière, je sortis de la Bouche d'Avie et fis route vers Christopolis.

CHAPITRE CCXXXII

Comment la Compagnie se mit en marche pour aller au royaume de Salonique, et comment, étant à deux journées de Christopolis, une querelle s'éleva parmi ceux de la Compagnie, où Béranger d'Entença fut tué par les gens de la compagnie d'En Rocafort.

Lorsque l'infant et toute la Compagnie eurent reçu la nouvelle que j'avais brûlé et démantelé toutes les places et châteaux et que j'étais sorti sans accident de la Bouche d'Avie, ils donnèrent de leur côté l'ordre du départ. Et les dispositions prises par le seigneur infant furent telles : En Rocafort et ceux qui étaient avec lui, ainsi que les Turcs et Turcopules, devaient devancer d'un jour le reste de l'ost, de sorte que, là où ils coucheraient une nuit, le lendemain le seigneur infant, avec En Béranger d'Entença et En Ferrand Ximénès, et toutes leurs compagnies, y coucheraient; de telle sorte que toujours ils étaient à une journée de distance les uns des autres. Et ils marchèrent ainsi à petites journées et en fort bon ordre. Et lorsqu'ils furent à deux journées de Christopolis, le diable, qui ne fait jamais que du mal, arrangea tellement les choses que l'ost d'En Béranger d'Entença se leva de fort grand matin, à cause de l'extrême chaleur qu'il faisait. Et précisément ce jour-là les gens d'En Rocafort ne s'étaient levée qu'au grand jour, par la raison qu'ils avaient passé la nuit dans une plaine toute parsemée de jardins dans lesquels abondaient tous les excellents fruits qui mûrissent à cette saison de l'année, et toute arrosée de belles eaux, et aussi fort bien fournie de bons vins qu'ils allaient chercher dans toutes les maisons.

Or donc, trouvant leur gîte excellent, ils avaient retardé le plus possible leur départ. Les autres avaient eu une chance toute contraire, ce qui les avait fait lever de très grand matin; de sorte que l'avant-garde de l'ost du seigneur infant atteignit l'arrière-garde de l'ost d'En Rocafort. Et dès que ceux d'En Rocafort les aperçurent, une voix du diable s'éleva parmi eux, qui cria : « Aux armes! aux armes! voici la compagnie d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximénès qui vient pour nous tuer. » Ce cri passa de file en file jusqu'à l'avant-garde. En Rocafort fit barder les chevaux et tous se tinrent appareillés, Turcs et Turcopules. Que vous dirai-je? le bruit en vint au seigneur infant, à En Béranger d'Entença et à En Ferrand Ximénès. Aussitôt En Béranger d'Entença sauta sur son cheval, vêtu de sa robe et sans aucune armure qu'une épée à la ceinture et un épieu de chasse en main, et ne pensant qu'à contenir et corriger les siens et à les faire revenir en arrière. Et il allait les contenant comme il pouvait, car il ignorait la cause de ce tumulte; et il les contenait en riche-homme expérimenté et en bon chevalier. Et voilà qu'arrive sur un cheval bardé de tout point En Gilbert de Rocafort, frère plus jeune d'En Béranger de Rocafort, puis En Dalmas Saint-Martin, leur oncle, aussi sur son cheval tout bardé; et de front ils s'avancent sur En Béranger d'Entença qui était à contenir ses gens, et eux croyaient qu'il les excitât. Et tous deux de front arrivent sur lui; et En Béranger d'Entença s'écrie : « Qu'est-ce que cela? » Et tous les deux le frappent à la fois, et le trouvant désarmé, lui passent leur lance de part en part au travers du corps, et si bien qu'ils le tuèrent. Et ce fut grand dommage et grand malheur qu'ils le tuassent ainsi au moment où il faisait bien. Et dès qu'ils l'eurent tué, ils allèrent à la recherche des autres et particulièrement d'En Ferrand Ximénès.

En Ferrand Ximénès, en brave et expérimenté chevalier, était aussi sorti à ce bruit tout dépouillé d'armures, et il était monté à cheval, et

il s'en allait cherchant à les contenir. Mais lorsqu'il vit que les gens d'En Rocafort avaient tué En Béranger d'Entença, sachant aussi qu'avec eux se trouvaient les Turcs et Turcopules qui faisaient tout ce qu'on leur commandait, et qu'il vit qu'on tuait tout, il se réfugia avec trente hommes à cheval en un château qui appartenait à l'empereur. Voyez à quel péril il s'exposait en allant, ainsi forcé, se mettre au pouvoir de ses ennemis! Ceux-ci, qui étaient témoins de cette rixe le reçurent volontiers. Que vous dirai-je? ils allèrent ainsi férant et tuant, jusqu'au lieu où se trouvaient la bannière du seigneur infant et sa compagnie. Et le seigneur infant s'en vint tout armé sur son cheval et la masse d'armes en main, et s'en alla cherchant aussi à les contenir comme il pouvait. Et dès qu'En Rocafort et sa compagnie le virent, ils se rangèrent autour de lui, afin que nul ne pût lui faire aucun mal, ni Turcs, ni Turcopules.

Que vous dirai-je? Du moment où le seigneur infant fut avec eux le conflit s'arrêta; mais il eut beau s'arrêter, il n'y en avait pas moins cette journée bon nombre des nôtres de tués, c'est-à-dire de la compagnie d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximénès, plus de cent cinquante hommes de cheval et cinq cents de pied [1]. Voyez si ce ne fut pas belle œuvre du diable! Car si ce pays eût été peuplé de gens qui vinssent en bataille à ce moment contre eux ils auraient tué et ceux-là et ceux même qui restaient.

Lorsque le seigneur infant fut arrivé au lieu où En Béranger d'Entença gisait mort, il descendit de cheval, commença à faire grand deuil et le baisa à plus de dix reprises; et tous ceux de l'armée en firent autant. En Rocafort lui même s'en montra très affligé et versa des larmes, ainsi que son frère et son oncle qui l'avaient tué. Et lorsque le seigneur infant les accusa de ce meurtre, ils s'excusèrent en disant qu'ils ne l'avaient point reconnu. Ils eurent grand tort, et ce fut un grand péché que le meurtre de ce riche-homme et celui de tous les autres. Le seigneur infant fit séjourner l'ost en ce lieu pendant trois jours; et le corps dudit En Béranger d'Entença fut enseveli dans l'église d'un ermitage de Saint-Nicolas qui se trouvait en ce lieu. On lui fit chanter des messes, et il fut placé dans un beau monument auprès de l'autel. Dieu veuille avoir son âme car ce fut un vrai martyr, puisque pour empêcher que mal ne se fît, il reçut la mort.

Tout ceci terminé, l'infant apprit qu'En Ferrand Ximénes était en ce château avec ceux qui l'avaient suivi, et qu'après lui, environ soixante-dix autres s'y étaient rendus, de telle sorte qu'il y avait bien certainement dans ce château cent vaillants hommes d'armes de l'ost. L'infant lui envoya dire de revenir auprès de lui; mais En Ferrand Ximénès lui fit dire: qu'il le priait de l'excuser, et qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire; car une fois qu'il avait pris refuge dans le château, son devoir était de paraître devant l'empereur avec toute sa compagnie [1]; et le seigneur infant le tint pour excusé, lui et tous ceux qui étaient avec lui. A ce moment les quatre galères du seigneur infant, dont étaient capitaines En Dalmas Serran, chevalier, et En Jacques Des-Palau, de Barcelonne, arrivaient au lieu même où se trouvait l'ost. Le seigneur infant me les avait envoyées, avec ordre de m'accompagner; mais elles ne voulurent pas se hasarder à pénétrer dans la Bouche d'Avie, par crainte des galères des Génois; et ainsi, sans moi, elles se rendirent au lieu ou elles savaient que se trouvait l'ost.

(1) Le bruit de la querelle entre leurs oppresseurs et la nouvelle de la mort de Béranger parvinrent promptement aux Grecs. Nicéphore Grégoras en dit deux mots dans la citation que j'ai déjà faite.

Pachymère termine le dernier chapitre (l. VII, c. 36) de son ouvrage en rapportant succintement ces bruits.

« Les Catalans ont traversé le fleuve Maritze, à dessein, comme l'on croit, de s'en retourner en leur pays, ou, comme ils disent, de s'emparer du mont Athos. Ce qui est constant est que Rocafort est parti d'Aïné avec les Turcs, et que Béranger est aussi parti avec Ximénès et Gui, et qu'ils se sont rendus à Cassandrie en fort mauvaise intelligence. Rocafort aimant mieux en venir à une guerre ouverte que d'user de ruse contre ses ennemis, ou de se mettre en danger d'être opprimé par leur perfidie, donna bataille, tua Béranger et prit Ximénès. Ce dernier, ayant été mis en liberté, courut quelque temps comme un vagabond et se sauva proche de Xanthes. Les soldats qui s'étaient echappes de la défaite se rangèrent sous les enseignes de Rocafort qui mena ses troupes vers la Thessalie; l'avénement en sera tel qu'il plaira à Dieu. Je souhaite qu'il lui plaise de favoriser les bonnes intentions de l'empereur et de ne pas tromper ses espérances. »

(Ainsi termine Pachymère avec la 49e année de l'empereur Andronic, ou l'an 1308.)

(1) Ferrand Ximénès fut fort bien accueilli par l'empereur qui lui donna en mariage sa nièce Théodora, et le revêtit de la dignité de megaduc.

CHAPITRE CCXXXIII.

Rocafort fit persister sa compagnie dans la re- ne reconnaître d'aucune manière le seigneur errand, au nom du seigneur roi Fréderic de Si- seulement en son propre nom, sur quoi le sei- it se sépara de la Compagnie et s'en retourna en rec lui moi, En Ramon Muntaner.

le seigneur infant vit ses galères, il a grande joie. Il fit assembler le con- il et leur demanda à quoi ils s'étaient à savoir s'ils voulaient le recevoir igneur au nom du seigneur roi de Si- que dans ce cas il demeurerait parmi que, dans le cas contraire, il ne res- it. En Rocafort, qui se tenait pour plus grand par la mort d'En Béran- nça et l'absence d'En Ferrand Ximé- sister la Compagnie dans la résolu- recevoir d'aucune manière le seigneur om du seigneur roi de Sicile, mais n propre nom. Là-dessus le seigneur congé d'eux, s'embarqua sur ses ga- en vint dans une île qui a pour nom isine de six milles de ce lieu[1].

d fit, que ce même jour, j'arrivai avec ompagnie dans cette île, ne sachant ouvelles de l'ost. Là je trouvai le sei- nt, qui eut grand plaisir à me voir. nta tout ce qui s'était passé, ce dont mécontent et très affligé, ainsi que qui étaient avec moi; et le seigneur requit, au nom du seigneur roi de son nom, de ne point me séparer de ui répondis: que j'étais tout prêt à lui rement, comme à celui que je regar- e mon seigneur; mais je le priai de dans l'île de Tassos, jusqu'à ce que, eux que j'emmenais avec moi, je me près de la Compagnie; et il me répon- trouvait bon. Et aussitôt, avec les voiles, je m'en allai vers la Compagnie, vai à une journée de Christopolis. Et fus arrivé, avant de prendre terre, je fis r En Rocafort des sauf-conduits en rè- ous hommes, femmes, enfants, en un tout ce qui appartenait à En Béran- nça ou à sa compagnie, et j'en fis autant pour tout ce qui concernait En Ferrand Ximénès; puis je débarquai. Et tous ceux ou celles qui voulurent aller là où était En Ferrand Ximénès y allèrent; et je les fis accompagner par cent hommes à cheval des Turcs et autant de Turcopules, et cinquante cavaliers chrétiens; et je leur fis prêter des chariots pour porter leurs effets. Ceux qui voulurent rester avec l'ost y restèrent; et ceux qui ne voulurent pas y rester, je leur donnai des barques pour les transporter en sûreté à Négrepont.

Après avoir donné ordre à tout cela et retenu à cet effet l'ost pendant deux jours dans ce lieu, je fis réunir le conseil général; je leur reprochai avec fermeté tout ce qui s'était passé, et les forçai de rappeler à leur souvenir tout ce qu'ils devaient au riche-homme qu'ils avaient tué, aussi bien qu'à En Ferrand Ximénès, qui avait, par amour pour eux, quitté le duc d'Athènes, de qui il était traité avec grand honneur; et en présence de tous je leur rendis le sceau de la communauté dont j'étais le gardien, ainsi que tous les registres, et leur laissai aussi tous les secrétaires de l'ost, et je pris congé d'eux tous. Alors ils me prièrent de ne pas les quitter, et surtout les Turcs et Turcopules, qui vinrent à moi en pleurant et me conjurant de ne pas les abandonner, car ils me regardaient comme un père; et la vérité est qu'ils ne m'appelaient jamais que le *Ata*, qui en langue turque signifie père. Et je dirai aussi qu'en vérité je leur portais moi-même plus d'affection qu'à aucuns, car c'était sous mon autorité qu'ils avaient été placés à leur entrée, et ils avaient toujours eu plus de confiance en moi qu'en aucun autre de l'ost des chrétiens. Je leur répondis: que pour rien au monde je ne consentirais à rester, ne pouvant faillir dans ma foi au seigneur infant, qui était mon seigneur.

Si bien qu'enfin je pris congé de chacun; et avec un lin armé de soixante-dix rames qui m'appartenait, et deux barques armées, je me séparai d'eux et m'en vins à Tassos, où je trouvai le seigneur infant qui m'attendait.

Et quand je me fus éloigné de l'ost, la Compagnie passa, non sans beaucoup de peine, le pas de Christopolis, et puis par ses journées elle arriva à un cap nommé Cassandria, qui est un promontoire à cent vingt milles de la ville de Salonique[1]. Ils campèrent à l'entrée de ce cap,

où se trouvait alors Fernand de Majorque de- t rapproché des ruines d'Abdère, sur le continent e de Tassos, qui en est en effet fort peu éloignée

(1) Après Pachymère j'ai recours à Nicéphore Grégoras

et de là ils faisaient des incursions jusqu'à la ville de Salonique et par tout le pays, car ils

pour suivre les courses des Catalans d'après les relations données par leurs ennemis les Grecs, et pour mettre ainsi en regard les deux narrations. Cette comparaison ne fera que donner plus de crédit à Muntaner, comme historien véridique et habile narrateur. Voici ce que dit Nicéphore sur l'occupation du cap de Cassandria (l. VII, c. 6). Bien que la traduction latine de Boivin soit fort bonne et de beaucoup supérieure à la traduction latine de Pachymère par le jésuite Possin, véritable paraphrase conservée cependant dans l'édition de Bonn sans aucune correction, je préfère traduire ici moi-même ces fragments en français. Nicéphore est un historien qui n'est point à dédaigner, et je m'étonne que les savants allemands ne se soient pas donné la peine d'ajouter à la nouvelle édition qu'ils en ont donnée, les livres inédits que possède la Bibliothèque du Roi, et qui étaient tout préparés pour l'impression. Cette nouvelle publication de la Byzantine n'a de commode que le format; car les savants allemands ont attaché tant de prix au texte, que ce soin leur a fait négliger toutes recherches et tous éclaircissements historiques, recherches et éclaircissements si indispensables dans cette partie de l'histoire du moyen-âge.

« Après la bataille d'Apros, les Catalans, exaltés par l'orgueil de la victoire et par l'adjonction des Turcopules qui avaient renoncé au service grec pour venir combattre dans leurs rangs, se livrèrent impunément, pendant deux années entières, à leurs courses vagabondes, et dévastèrent et épuisèrent tout le pays, sur la côte et à l'intérieur, jusqu'à Maronia, Rhodope et Byzie. Reconnaissant alors l'impossibilité d'y trouver de quoi subvenir à leurs propres besoins, ils résolurent de pénétrer plus avant en pillant, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un pays propre à s'y fixer. Ayant donc franchi la cime du Rhodope qui s'étend jusque sur la côte, ils s'avancèrent impunément en grossissant toujours leur butin. Avec eux marchaient plus de deux mille Turcs tant à pied qu'à cheval; quant aux Catalans, ils étaient plus de cinq mille, tant hommes de cheval qu'hommes de pied. C'était au milieu de l'automne, et, comme l'hiver approchait, ils songèrent à se précautionner de vivres pour la mauvaise saison et se jetèrent dans les bourgs de Macédoine. Là, après avoir presque tout ravagé, et s'étant munis de nombreuses provisions, fruit de leurs brigandages, ils campèrent dans les alentours de Cassandria. C'était une ville autrefois célèbre mais maintenant vide d'habitants. Le pays environnant est également favorable à un campement, pendant la bonne comme pendant la mauvaise saison; et c'est là, comme je l'ai dit, que les Catalans dressèrent leurs tentes. C'est un long promontoire qui s'avance sur la mer et qui est terminé par de vastes golfes par lesquels s'écoule la neige amassée dans les mois d'hiver. A l'approche du printemps ils quittèrent cette station et se jetèrent sur les villes de Macédoine, parmi lesquelles l'objet principal de leur convoitise et de leurs espérances était Thessalonique. Ils pensaient en effet qu'une fois maîtres de cette ville, si grande et si abondamment fournie de toutes richesses, et surtout à ce moment où ils avaient appris que s'y trouvaient les impératrices Irène et Marie, rien ne pouvait plus les empêcher, en se servant de cette ville comme d'un point de refuge, de devenir maîtres de toute la Macédoine. »

trouvèrent que c'était une contrée toute à exploiter. Ils résolurent donc d'épu pays comme ils avaient fait des cantons d poli, de Constantinople et d'Andrinople.

Je cesserai de vous parler ici de la C gnie, et je veux vous narrer une belle a qui m'advint à Gallipoli; car voici le m venu de la raconter.

CHAPITRE CCXXXIV.

Comment Ser Ticino Zaccaria vint à Gallipoli me pr Ramon Muntaner, de lui donner aide pour aller d gnie ravager le château et la ville de Phocée, où vaient trois reliques que monseigneur saint Jean l l'autel quand il se renferma dans le tombeau à Eph

Il est vérité qu'avant que le seigneur arrivât à Gallipoli, il s'y présenta un homme génois, nommé Ser Ticino Zacca était neveu de messire Benoît Zacca

(1) Aussitôt après la reprise de possession de Const par les Grecs, Michel Paléologue, fortifié de l'alliance nois, d'après les clauses du traité de Nimphée (ratifié l let 1261, quinze jours avant la prise de Constantinople de compléter ces premiers avantages en dépossédant çais et Vénitiens de ce qui leur restait dans l'empire.

« Il Paleologo dunque, dit Serra (Storia di Genova pag. 139), d'accordo con la republica di Genova, fa h a' Greci e a' Genovesi, che in feudo perpetuo lo avranu cui darà l'animo di racquistarle. A tale invito fan pia viganti più resoluti di Genova; chi è ricco allestisce le galee, laddove i men facoltosi si uniscono insieme, e un nome commune, apparecchiano à comuni spese u dra. Donde gli *Embriaci* s'impadroniscono di Lemno, *rioni* o *Ceriteri* di Metelino, i *Gattilusi* di Enos, un *Zac* à Negroponte che gli antichi nominavano Eubea; *Ruls chese delle Carceri*, Veronese, dominava quell' isola so dominio de' Veneziani. » Telle fut l'origine de l'appari Zaccaria dans l'empire grec. Le Zaccaria dont il est ici s'appelait Benoît Zaccaria. Aidé par les troupes g il s'empara d'Orée (Pachymère, V, 26; N. Grégoras, au nord de Négrepont, près de Chalcis. Raban fut sonnier (en 1262), ainsi que Gui de La Roche, duc d' son ami, qui était accouru à son secours, et fut e Constantinople. L'île de Négrepont avait été jusque- see en trois seigneuries, comme on peut le voir chronique de Morée, et Raban était un de ces s tierciers. Benoît Zaccaria lui succéda dans ce tiers, e Paléologue prit la seigneurie des deux autres tiers, nant en indemnité à Benoît Zaccaria l'île de Scio titre d'amiral et de grand-connétable. A la même André et Jacques *Catanei* s'étaient emparés de Phocée.

Ce Benoît eut un fils nommé Manuel Zaccaria, qui Michel Paléologue le don de la ville de Phocée mentio

:e un lin armé de quatre-vingts
au complet. Quand il fut à Galli-
ıda sauf-conduit et dit qu'il vou-

lait avoir un entretien avec moi. Je lui donnai sauf-conduit, et il me dit : « Capitaine, vous saurez que j'ai tenu pendant cinq ans le château de Phocée, au nom de mon oncle messire Benoît Zacharia. A présent messire Benoît est mort, et son frère à qui il a légué le château et qui est aussi mon oncle, est venu pour prendre possession de Phocée accompagné de quatre galères, et m'a demandé de lui rendre mes comptes. Moi, je lui ai rendu mes comptes ; mais sur ce compte nous ne nous sommes pas fort bien entendus. Si bien que j'ai appris que maintenant il revient avec quatre autres galères, et qu'il veut s'emparer de ma personne, et placer un autre capitaine à Phocée. Et j'ai reçu une lettre de son fils, qui me dit : que pour rien au monde je ne l'attende, car bien certainement, s'il peut me prendre, il m'emmènera à Gênes. Voilà pourquoi je suis venu auprès de vous, tout prêt, ainsi que tous ceux qui m'ont accompagné, à vous faire foi et hommage, afin d'être admis dans votre compagnie. »

Et moi qui savais que c'était un homme notable, et qui le vis si plein de prévoyance et de courage, je le reçus et lui donnai un logement bon et convenable, et le fis inscrire pour dix chevaux armés sur le registre de l'ost de notre compagnie, car j'avais ce pouvoir sur toute la compagnie ; et nul autre que moi ne le possédait. Et quand il fut inscrit dans notre compagnie il m'engagea à faire armer une galère que j'avais au port, ainsi que deux lins, et à lui donner des compagnons, et m'assura qu'il agirait de manière que lui s'emparerait du château de Phocée et que nous nous y gagnerions les plus beaux trésors du monde. Je fis donc aussitôt armer la galère et son lin, puis deux autres lins

d'en exploiter l'alun. Voici comment en parle

laissait pas d'être toujours attaqué par les
bien que nos troupes qui gardaient le dé-
empêchassent les Turcs d'en approcher, ce
s almogavares n'étaient pas fâchés. Les Turcs
nt l'autre bord et exerçaient toutes sortes
e les Grecs qui osaient en approcher. Ils ne
rtant les environs d'Adrametti et de Phocée
ria était en repos, non tant par l'avantage
lieu que par la réputation de la valeur des
t sous ses enseignes. Ce Manuel, considé-
d'alentour étaient exposées aux courses et
étrangers, envoya supplier l'empereur ou
oupes pour les défendre, ou de lui en con-
t de lui assigner les impositions qui se le-
ys pour subvenir à la dépense des vaisseaux.
el, père d'Andronic, avait autrefois accordé
travailler l'alun. Les députés furent favora-
Constantinople et obtinrent ce qu'ils deman-
34). »

avoir eu deux enfants, dont l'aîné nommé
son père dans les seigneuries de Phocée et de
utre retourna sans doute à Gênes, et fut le
accaria, ami de Muntaner. Cantacuzène (l. II,
ce Benoît comme ayant repris par les armes
l'île de Scio qui lui fut concédée par l'empe-

ia del Genovesi in Galata, t. I. p. 92) men-
Zaccaria employé par Michel Paléologue dans
us importantes, et qui fut envoyé avec Jean
ierre d'Aragon et au pape avec des sommes
ur preparer l'affaire des Vêpres siciliennes,
arrasser Paléologue des craintes que lui inspi
le Charles d'Anjou sur l'empire de Constan-

s Benoît Zaccaria, qui avait obtenu la sei-
sous la souveraineté suprême de l'empereur
à sa mort deux fils, dont l'un nommé Martin,
de Scio, et l'autre nommé Benoît, eut Phocée
l'or de revenu, qui devaient lui être payés
Sauli, Colonia di Galata, t. I, p. 254 et suiv.).
Scio d'une manière si rude que les habitants
à la souveraineté impériale, dont Martin avait
r, tout fier qu'il était d'avoir reçu de Philippe
pereur titulaire de Constantinople, le titre de
e de Romanie. Benoît Zaccaria s'était en même
Andronic pour le prier de prononcer dans
ıvait avec son frère Martin. Andronic profita
t réunissant une flotte nombreuse dont une
fut fournie par Nicolas Sanudo, duc des Cy-
Grégor., l. IX, c. 9), il s'empara de l'île de Scio,
lin fut fait prisonnier. Andronic offrit à Benoît
ouverneur de cette île en lui donnant une par-
; mais Benoît à son tour revendiqua la seigneu-

rie entière des états, et son frère quelque temps après essaya une invasion, mais n'ayant pu réussir il mourut de chagrin (Cantacuzène, l. II, c. 10, 11, 12 et 13). Martin Zaccaria, échappé de sa prison, se refugia en Italie, fut nommé par le pape capitaine général d'une flotte destinée à une nouvelle croisade, s'empara de Smyrne sur Morbassan, lieutenant d'Amir, et fut tué peu de temps après à la suite d'une défaite complète, qu'Amir, revenu d'Europe, fit éprouver aux croisés (Sauli, t. I, 277). L'île de Scio, après de longues luttes, finit par retourner, en 1348, dans les mains de la république de Gênes (Sauli, t. I, 319).

On trouve un Benoît Zaccaria, Génois, amiral auxiliaire de France en 1297, après la mort d'Othon de Toucy. Son portrait est placé, à Versailles, sous le n° 1168, dans la salle des amiraux.

armés et une barque armée. Ainsi il eut en tout cinq lins; et nous y fîmes monter toute sa compagnie, composée de bien cinquante hommes tous braves et adroits, et j'y mis pour capitaine un mien cousin-germain, nommé Jean Muntaner, auquel je donnai pouvoir de tout faire comme je le ferais par moi-même; et dans tout ce qu'il ferait, il devait toujours s'entendre avec ledit Ticino Zaccaria et avec quatre autres prud'hommes catalans que je lui assignai pour conseillers; et ils partirent ainsi de Gallipoli le lendemain de la fête des Rameaux.

Que vous dirai-je? ledit Ticino Zaccaria fit ainsi : il disposa les choses de manière qu'ils arrivassent au château de Phocée la nuit de la fête de Pâques, et à l'heure des matines, ils dressèrent contre le mur les échelles qu'ils portaient toute préparées; car il savait précisément combien ces murs avaient de hauteur, sans plus ni moins. Que vous dirai je? avant d'avoir été entendu du château, il avait fait escalader nos hommes par un tel lieu, que trente hommes des siens et cinquante des nôtres étaient arrivés sur la muraille bien armés et bien appareillés. Au moment où ceux-ci étaient déjà parvenus en haut, le jour parut. Lui, pendant ce temps, avec tout le reste de la compagnie, alla frapper à grands coups de haches aux portes. A peine ceux qui étaient dedans eurent-ils entendu le bruit qu'ils coururent aux armes; mais les nôtres brisèrent les portes et massacrèrent tous ceux qui étaient sur les murailles aussi bien que ceux qu'ils trouvèrent dans les tours. Que vous dirai-je? ils tuèrent bien cent cinquante personnes et firent tous les autres prisonniers, et il y avait bien là-dedans cinq cents combattants. Quand ils se furent emparés du château, ils firent une sortie contre la ville occupée par les Grecs, qui étaient bien au nombre de trois mille personnes et s'occupaient à la fabrique de l'alun, qui se fait dans ce lieu. Ils saccagèrent toute la ville et pillèrent et ravagèrent tout, comme bon leur sembla. Que vous dirai-je? le butin qu'ils firent fut immense, et dans ce butin se trouvèrent les trois reliques du bienheureux saint Jean l'évangéliste, qu'il avait laissées sur l'autel d'Ephèse, en se renfermant dans le tombeau. Et quand les Turcs s'étaient emparés de ce lieu d'Ephèse, ils en avaient apporté ces trois reliques et les avaient mises en gage à Phocée pour avoir du blé.

Les trois reliques étaient celles-ci : la pr
mière un morceau de la vraie croix que mo
seigneur saint Jean évangéliste enleva, de
propre main, de la vraie croix et de la pla
même où Jésus-Christ avait appuyé sa pr
cieuse tête; et ce morceau de la vraie cro
était richement enchâssé dans de l'or et e
touré de pierres précieuses d'une valeur in
mense. Vous auriez peine à me croire si
vous racontais toutes les choses précieuses q
l'enchâssaient; et le tout était suspendu à u
chaînette d'or que monseigneur saint Je
portait toujours à son cou. L'autre relique ét
une chemise très précieuse et sans aucu
couture, que madame sainte Marie fit de s
mains bénites et qu'elle lui donna; et c'ét
toujours cette chemise que portait monseigne
saint Jean quand il disait sa messe. La tro
sième relique était un livre qui s'appelle l'*A*
pocalypse, qui était écrit en lettres d'or de
propre main du bienheureux monseigneur sain
Jean; et sur les couvertures il y avait aussi
une grande multitude de pierres précieuses.

Et ainsi, entre autres choses, ils gagnèrent ces trois reliques; et ils les gagnèrent parce que Ser Ticino Zaccaria savait d'avance où elles étaient. Et avec un grand butin ils retournèrent à Gallipoli, où ils partagèrent tout ce qu'ils avaient gagné. Nous tirâmes au sort les reliques : la vraie croix m'échut en partage, et à Ser Ticino la chemise et le livre; et le reste fut partagé comme il devait l'être.

Vous voyez comme il nous en prit bien de la compagnie de Ser Ticino Zaccaria.

Depuis, Ser Ticino, au moyen de ce qu'il avait gagné, arma son lin de ses gens et des nôtres, et s'en vint à l'île de Tassos, où était un bon château, et il s'empara de ce château et de la ville, et il le mit en état.

Et ce fut dans ce château que j'arrivai et que je retrouvai le seigneur infant avec quatre galères; et ce fut là qu'il m'attendit quand j'allai vers la Compagnie prendre congé d'elle; et ce fut là aussi que je retournai près du seigneur infant. Et si vous vîtes jamais un brave homme bien accueillir son ami, ce fut ainsi que m'accueillit messire Ticino Zaccaria. Et incontinent il me livra le château et tout ce qu'il renfermait, et nous traita magnifiquement, le seigneur infant et nous tous, pendant les trois jours que nous y demeurâmes; puis l

it et sa personne et le château, et tout il possédait. Moi, de mon côté, je lui fis sortes de présents, et lui fis don d'une e armée de vingt-quatre rames, et lui bien quarante hommes, qui consentirent er avec lui à sa solde; et ainsi je le laissai fourni et bien équipé. Aussi le proverbe talan est bien vrai qui dit : Oblige et ne le pas qui; car, en ce lieu où je ne pen- ıais me trouver, j'éprouvai un grand , et le seigneur infant par moi, ainsi que notre compagnie. Et, s'il en eût été be- nous pouvions dans ce château nous met- ıs en sûreté, et même, à l'aide de ce châ- pousser en avant des conquêtes.

CHAPITRE CCXXXV.

it le seigneur infant En Ferrand fit voile vers le port iro, et brûla et rasa tout ce qu'il y avait, d'où il alla de Scopelos dans laquelle il attaqua le château et ra- la ville; et comment il arriva au cap de l'île de Né- ot où il fut pris par les Vénitiens, contre la foi jurée.

si prîmes-nous congé de Ser Ticino Zacca- nous partîmes de l'île de Tassos avec le ur infant. Et le seigneur infant me fit la meilleure galère après la sienne, la- avait nom *l'Espagnole;* et avec ses qua- lères, mon lin armé et une barque à moi, îmes route pour le port d'Armiro, qui est e duché d'Athènes, et où le seigneur in- ıvant d'entrer en Romanie, avait laissé : hommes pour faire du biscuit. Mais n'y trouvâmes ni hommes ni biscuit, car ns du pays avaient tout détruit. Et s'ils ıient tout détruit, nous nous en vengeâ- ıes, car nous mîmes tout à feu et à sang. ous partîmes d'Armiro et nous en allâ- l'île de Scopelos; là nous nous battîmes : les gens du château, et ravageâmes 'île; puis nous allâmes au cap de l'île de pont. Le seigneur infant dit qu'il voulait par la cité de Négrepont; et nous tous ıi dîmes qu'il n'en fît absolument rien. Il i qu'il y avait passé à son entrée en Roma- : qu'on lui avait fait soulas et bonne gnie, et il s'imaginait qu'ils en feraient ıtant à cette heure. Ainsi donc, malgré monde, il décida qu'on passerait par là. male-heure nous prîmes cette route, et ous mîmes la corde au cou, de notre ple science. C'est toujours grand danger de marcher avec fils de roi quand il est jeune; car ils se trouvent de si bon sang qu'ils ne peuvent se persuader que pour rien au monde aucun homme doive leur faire de la peine. Et assurément cela devrait être ainsi, si le monde connaissait ses devoirs; mais il les connaît si peu que bien rarement il rend à prince tout ce qu'il lui doit. Et il faut dire aussi que ce sont des seigneurs tels, qu'on n'ose s'opposer à rien de ce qu'ils veulent décider; et c'est ce qui nous advint, et il nous fallut consentir à notre propre destruction.

Nous nous rendîmes donc à la ville de Négrepont, et là nous trouvâmes qu'il venait d'arriver dix galères et un lin de Vénitiens, armés, dont étaient capitaines Jean Tari et Marc Miyot. Ils allaient au nom de messire Charles de France[1], pour qui on gardait l'empire de Constantinople, trouver la Compagnie. Il se trouvait là, pour messire Charles, un noble homme français, nommé messire Thibaut de Cepoy[2].

(1) C'est le même Charles de Valois pour lequel Muntaner a manifesté tant d'aversion au moment de ses campagnes de Catalogne et de Sicile. Charles de Valois espéra successivement être roi d'Aragon, puis de Sicile, puis empereur de Constan- [illegible]ple, et ne fut définitivement, comme le dit Muntaner, que roi du vent.

(2) Thibaut de Cepoy est compté par le père Anselme au nombre des amiraux de France. Son portrait est à Versailles sous le n° 1170, parmi les amiraux. Je trouve parmi les manuscrits de Ducange l'extrait d'un rouleau en parchemin de la Chambre des Comptes de Paris qui contient les comptes de Thibaut lui-même pour son voyage de Romanie. Ce manuscrit donne quelques faits de plus à ajouter à ceux fournis par Muntaner; le voici en entier :

« C'est le compte [illegible]ns. Thibaut de Cepoy pour le voyage de Romenie, où il fut. Et parti de Paris le venredi après la Nostre-Dame en septembre l'an 1306; et vint à Mons, à S. Christofle en Hallate, au 29 jour d'avril l'an 1310.

« Receu de Nicolas de Condé le jour dessusdit, en monnoie du roi, etc., du sous-doyen de Chartres à Venise etc. de lui à Brandis, etc. somme tout, 7,000 florins, etc. Il y a d'autres receuz et emprunts tant à Négrepont qu'ailleurs pour payer les galies.

« Gages et retenues des chevaliers et d'escuyers et de gens de pied par le seigneur de Cepoy.

« Le seigneur de Cepoy et trois chevaliers, et quatorze escuyers. Monseig. Druy de Houdainville..... Drouet de Croisencourt, Raoulin Milet, mons. Jacques de S. Sanson, Guill. Brahier, Simonnet de Framicourt. M. Perceval de Soisy, Guill. de Houdencourt, Thibaut de Moin, Jean de Mentenay, Harpin de Liencourt, Thibaut de Boulainviller, Jean d'Annecourt, Simon de Noiers, Pierre Fol, Robin Miles, Pierre le Keu, qui servirent

Le seigneur infant demanda sauf-conduit pour lui et tous ses gens, et les seigneurs de Négrepont nous le donnèrent, aussi bien que le firent les capitaines des galères, et ils rent le seigneur infant. Et lorsqu'il fut les galères des Vénitiens coururent

du venredi d'après la N. D. en sept. l'an 1306, jusques à pareil jour 1307.

« Receptes d'autres escuyers et chevaliers, quand nos galies furent venues à Brandis.

« Gautier de Marchel, du quinzième jour de mai, l'an 1307, jusqu'au venredi 9 de septembre: Andrieu de Pommart, Bourdin, Halton du Mail, Henriet de Chalon, Lucien du Bos, Jacques de Cauroy, Girart de Landas, Jean de Bar, Colart de Martaingne, Guill. de Grapain, Bertraud du Fayel, Jehannot Mouisson, Jean de Brelenge, Renaut du Fainne.

« Mess. Jean de Cepoy, frère de monseigneur Thibaut, retenu lui et deux escuyers, Mahiet de Farainviller et Andrinot de Saint-Jean, du 22 de mai l'an 1307, jusques au venredi 9 jour de septembre, 30 s. par jour.

« Messire Pierre de Routviller, retenu lui et deux escuyers, Jehannot de Routviller, et Pierre de Aulpache et messire Bridoul de Huyermont, lui, un chevalier, et cinq escuyers; M. Perceval de Huiermont, Simon Lanon, Anglot, Raoulin de le Cauchie, Jean de Glènes, Marchion d'Argonnes, etc.

« M. Jean, fiuls au seig. de Cepoy, et un chevalier, et trois escuyers. M. Jacques le Puilloys, Gossart de Domuin, Girardin d'Auci, Jean Damoisel, etc.

« M. Thibaut d'Anserville et un escuyer; Philippot de Valengoulart, Jean de Berquon, et Guiffroy de Berquon, retenus à escuyers; Michelet de Villerval, et Jean de Launal, retenus à escuyers.

« Jeannot de Tiesselins, connestables de vingt-neuf sergens à pié, retenus à Brandis, l'an 1307.

« Mons. Thibaut de Cepoy en la seconde année au cas de Cassandria, lui cinq de chevaliers, son fils mons. Jean, son frère M. Jean, M. Jacques le Puillois et M. Simon de Luques, du venredi 9 jour de septembre jusques au venredi... 9 jours en ce mois par 365 jours, l'an renouvelé 1308, et quinze escuyers entièrement, Robin Milet, Jacques de Cauroy, de Boulainviller, Lucien du Bos, Harpin de Liencourt, Pierre Fol, Andrieu de Pommare, Jean Damoisel, Gosses de Domuin, Girart de Landas, Mahiu de Farainviller, Andriu de St-Jean, Perret, de Renneval, et Mortelet de Villerval, pour 20 hommes d'armes entièrement, 5600 l., etc., etc.

« Chevaliers et escuyers qui ne furent mie tout le tems dessusdit, et furent de cele retenue.

« M. Druy de Houdainville et trois escuyers servirent en la deuxième année, dudit 9 de sept. l'an dessusdit jusques au dernier de novembre, etc.

« M. Pierre de Routviller et deux escuyers, dudit jour 9 de septembre jusqu'au 15 d'octembre.

« M. Thibaut d'Anserville et un escuyer, dudit jour jusques au premier jour de novembre, etc.; N. Guill. de Grapin et un escuyer, etc.; M. Jacques de St.-Sanson et trois escuyers; M. Perceval de Soisy et deux escuyers. M. Bredouls de Huiermont, un chevalier et cinq escuyers. M. Guy Ponvillain et trois escuyers; Jean de Moncornet, Thomas de Rains et Jean Ponvillain, etc. M. Hélie Chelin et deux escuyers, fut avec M. Thibaut, l'an 1307 jusqu'au 15 jours de..... qu'il mourut.

Escuyers qui servirent en la seconde année, et ne servirent mie toute l'année do l'an 1307 jusques à 1308: Raou Jean de Bar, Pierre li Keus, etc.

« De anno tertio. Mous Thibaut de Cepoy et trois de la tierce annee, M. Jean son fils, M. Bertrand M. Salmon de Luques escuyers. Thibaut de Boulain rart d'Auci, Jean Damisel, P. Fol, Ansel de Liencou de Remin,..... d'Auci, Jacques de Harbonnières, Monteschier, Guill. de Nesto, Hanequin l'Alemant Raymond de Viviers, Othelin Le Bourg (bâtard) Soch..... Andriu de Pommare, qui servirent du 9 ju-qu'au 9 sept. 1309.

« Chevaliers et escuyers, qui ne furent mie tout cel d'Arsi, chevalier, retenu le 14 octobre 1308, a servi premier de décembre. M. Gauthier de Pene, auverg escuyer, Simonet de Pene, retenu le 3 de novembre virent jusques au 20 de mai 1309. M. Jacques le Pui septembre 1308 jusques au 22 de novembre. M. Gir le 15 janvier 1308, jusques au 23 de mars. Martelet d du 9 septembre 1308 jusques au 15 d'octobre. Géra dings, du 9 septembre 1308 jusques au 15 d'octobre. chin et Marchion d'Argonnes, etc.

« M. Thibaut de Cepoy, lui quart de chevaliers, M. Bertrand Lauguer, M. Salemon de Luque, et seize Thibaut de Boulainviller, Jean Damoisel, Thibaut d drinot de St-Jean, Guiffroy de Canteleu, Ernout de S Perrot de Reneval, Jean de Rumancourt, l'abbé d'Au tant Lordaut, Faucon de Monteschier, Raimondin d Damas, Jean de St-Paul, Huguenin de Brebant, Ja Harbonnières, qui servirent du neuvième jour de s l'an 1309, jusques au 29 d'avril, l'an 1310, par deux ce trois jours; adont trouvasmes mons. de Valois à Sa tofle en Halapte près de Senlis, etc.

« Parties et mises et autres deniers baillez pour m sire Charle et en son nom: c'est assavoir, pour mes voyez en France et ailleurs, et pour deniers baillez Renier de Grimaus, à Roquefort, et à autres gens vivre, et pour armer des galies qui vindrent de comme il appert ci-après en suivant puis l'an 1308, et mas Vidal, à Négrepont, pour parfaire la galie de B etc.; A mons. Courrat de Girarche, pour armer un ga aler en l'Ile de l'Escopie, etc. pour barques louées pour mener les chevaliers mons. jusques à Claren pourvéance ès galies, etc.; pour don aux menestre d'Athènes, etc.; à M. Renier de Grimaus, etc.; à Will capitaine de compagnie, et à notaire Pierre de Mas à Henriet le Bourguignon, envoiez au duc d'Athènes p aucune chevance pour la compagnie, etc.; à Colar taingne pour aler en la Morée pour aler parler à gardoient D. Ferrant et pour autres besoingnes, etc de Montenas et à Jean de Laval qui furent envoyez compaignie au duceaume d'Athènes pour parler au voir chevaux, etc.; à messire Thomas de Tripie, pou roi d'Erménie qui se présentoit amis de mons.; à de treux du duc d'Athènes qui vindrent pour le maria quefort, etc.; à Jean de Berquon, escuyer du duc

et principalement sur la mienne, parce
uit bruit que j'emportais de Romanie
trésors du monde. Et en montant à
me tuèrent plus de quarante hommes,
auraient aussi tué si je me fusse trouvé
s je ne m'éloignai point d'un pas du
infant. Et ils pillèrent ma galère et
qui s'y trouvait, ce qui était fort gran-
e. Puis ils arrêtèrent le seigneur infant
s gens les plus considérables qui étaient
. Et ayant fait cette trahison, messire
de Cepoy livra le seigneur infant à
Jean de Nixia [1], seigneur de la troi-
artie de Négrepont, pour qu'il le con-
duc d'Athènes, afin que celui-ci le
ux ordres de messire Charles, et en fît
ni manderait. Ainsi ils l'envoyèrent avec
aliers et quatre écuyers à la cité de
, et il le fit mettre et bien garder dans le
de cette ville qui s'appelle Saint-Omer [3].
ommes de Négrepont donnèrent à en-
messire Thibaut de Cepoy que, si l'on
rien obtenir de la Compagnie, il fal-
envoyer auprès d'elle; car j'emportais
une bonne partie du trésor des hom-
notre compagnie; qu'ainsi ils feraient

dire au duc comment nous eussions accord en Bla-
cun secours de grain, etc.; à un messager Vote-
d maréchal de la Blaquie, etc. Donné et payé à
iti, patron d'une nave de Gênes, pour porter le pain
et des Turcoples de la Blaquie, jusques à Ruraine
ne de Salonique, etc.; à Jacques de Cornoy qui
Pouille Roquefort et autres traîtres, et de là s'en
nce, 60 florins. Pour un cheval donné au capitaine
aires (almogavares), etc.
il nous vint 11,400 florins pour les galies l'an 1308,
Cepoy n'en vaut nus prendre, ains les offri à Roque-
Compaignie; et ils vaurent que les galies qui n'a-
ervir que vingt-six jours, compté leur raiee, en
ées de deux mois; et ainsi fu fait; et estoient sept
lin, qui coustèrent 615 l. 18 sous, valeur 6,232 flor.
Roquefort fut pris, messire Thibaut de Cepoy retint
s et un lin, quant les autres s'en ralèrent à Venise,
ne cil de Salonique armoient cinq lins pour nous
les vivres qu'ils ne nous venissent, etc. »
s. Un des seigneurs tiercers de Négrepont de la
le Carceri, avait épousé une Sanudo, héritière du
axos. Voyez dans les tables généalogiques ci-jointes
Carceri et celle des Sanudo.
ives, dit Muntaner, et suivant la prononciation mo-

nommé de Nicolas de Saint-Omer qui l'fonda. Voyez
ne de Morée qui précède, p. 189, et l'index géogra-
fin de ce volume.

deux bonnes choses : premièrement ils feraient plaisir à la Compagnie, et d'un autre côté ils savaient très bien que la Compagnie me mettrait à mort aussitôt, et qu'ainsi il n'y aurait plus personne pour réclamer ce qu'ils m'avaient pris. Ils conseillèrent d'y renvoyer aussi Garcia Gomès Palasin, à qui En Rocafort voulait plus de mal qu'à homme du monde, pensant qu'on ferait ainsi grand plaisir à En Rocafort.

Et ainsi qu'on le leur conseillait ils le firent, car ils renvoyèrent à la Compagnie Garcia Gomès et moi. Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils présentèrent Garcia Gomès à En Rocafort, qui en eut grande joie. Rocafort arriva aussitôt sur la poupe de la galère; et dès que Gomès eut été débarqué, sans autre sentence et en présence de tous, En Rocafort lui fit couper la tête. Ce fut assurément là un grand malheur et un grand dommage, car en vérité c'était un des meilleurs chevaliers du monde à tout égard.

CHAPITRE CCXXXVI.

Comment la Compagnie fut charmée de me voir de retour, moi Ramon Muntaner; et comment En Rocafort résolut de se rapprocher de messire Charles de France, et, à son grand dam, fit reconnaître par serment, pour capitaine de toute la Compagnie, Thibaut de Cepoy, au nom de messire Charles de France.

Quand tout cela eut été fait, ils me débarquèrent; et aussitôt que ceux de la Compagnie me virent, En Rocafort et tous les autres, ils vinrent me baiser et m'embrasser; et ils pleurèrent tous sur les pertes que j'avais faites. Et les Turcs et Turcopules accoururent tous, et voulurent me baiser les mains et commencèrent à pleurer de joie, pensant que je venais pour rester avec eux. Et aussitôt En Rocafort et eux tous qui m'accompagnaient me conduisirent dans la plus belle maison qui fut là, et me la firent livrer. Dès que je fus établi dans mon logement, les Turcs m'envoyèrent vingt chevaux et mille perpres d'or, et les Turcopules autant. En Rocafort m'envoya un bon cheval, une mule, cent cafises [1] d'avoine, cent

(1) Du mot arabe *kafiz*, qui désigne à la fois une mesure de capacité et une mesure de longueur. Le dictionnaire arabe-persan-turc de Meninski dit que le *kafiz*, comme mesure de capacité, contient douze sâ (c'est-à-dire, suivant le dictionnaire turc-français de Bianchi, douze boisseaux), et, comme mesure de longueur, cent vingt quatre coudées.

quintaux de farine, de la viande salée et des bestiaux de toutes sortes. Enfin il n'y eut ni adalil, ni chef d'almogavares, ni le moindre individu de quelque valeur, qui ne m'envoyât ses présents; de telle sorte que, ce qu'ils m'envoyèrent dans l'espace de trois jours, on pourrait bien estimer que cela valait quatre mille perpres d'or. Si bien que Thibaut de Cepoy et les Vénitiens se trouvèrent fort déçus de m'avoir ramené là.

Tout cela fait, Thibaut de Cepoy et les chefs des galères entrèrent en pourparler sur leurs affaires avec la Compagnie. La première chose que firent les nôtres fut d'exiger que les Vénitiens me fissent satisfaction du dommage qu'ils m'avaient causé, et qu'ils s'engageassent à cela par serment; car la Compagnie leur déclara: que j'avais été leur père et leur gouverneur depuis qu'ils étaient partis de Sicile, et que jamais mal n'avait pu s'élever entre eux tant que j'avais été présent, et que, si j'avais été avec eux, le malheur d'En Béranger d'Entença et des autres ne serait point arrivé. Ce fut là le premier article qu'ils durent promettre et jurer; et ils tinrent mal et peu loyalement leurs serments. Aussi Dieu mit-il à mal tous leurs faits, ainsi que vous l'apprendrez plus tard.

Que vous dirai-je? En Rocafort, voyant qu'il s'était aliéné les maisons de Sicile, d'Aragon et de Majorque, ainsi que toute la Catalogne, résolut de se rapprocher de messire Charles; et ainsi il prêta et fit prêter serment par toute la Compagnie à la bannière de messire Charles de France; et ce fut au grand dam d'une partie comme de l'autre. Et dès qu'ils eurent fait serment et hommage à Thibaut de Cepoy au nom de messire Charles, ils jurèrent de reconnaître en qualité de capitaine messire Thibaut de Cepoy, qui d'une main bien douce tint la bride de sa capitainerie, car il voyait bien qu'il ne pouvait en agir autrement.

Que vous dirai-je? Quand messire Thibaut eut été reconnu et juré comme capitaine, il s'imagina que nul autre que lui n'oserait commander; mais En Rocafort n'en faisait pas plus de cas que d'un chien; et il se fit faire un sceau portant un cavalier et une couronne d'or, car il croyait se faire couronner roi de Salonique. Que vous dirai-je? Quand ceci eut été fait, Thibaut fut capitaine du vent de la même manière que l'était son seigneur. Et con seigneur avait été roi du chapeau[1] et quand il accepta la donation du royau ragon, de même Thibaut fut capitaine peau et du vent.

Lorsque les capitaines des galères e ces arrangements, ils pensèrent qu'ils terminé ce pour quoi ils étaient ven qu'ils avaient placé Thibaut à la tê Compagnie; ils prirent donc congé et v s'en retourner. Toute la Compagnie, les Turcs et les Turcopules, et Thi même, me prièrent de rester. Moi, je pondis que pour rien au monde je n'y tirais. Et quand ceux de la Compagn qu'ils n'y pouvaient rien faire ni ob moi autre chose, ils firent venir les c des galères et les prièrent chèremen bien traiter. Ensuite ils me firent do galère où pût aller toute ma suite; m sire Tari, principal capitaine, voulut lasse sur sa galère. Et messire Thiba ses lettres à Négrepont pour que tout sous peine de punition de corps et de b à me rendre ce qui était mien. Et n don de tous mes chevaux, attelages riots, à ceux qui avaient été de ma co Je pris alors congé d'eux tous et m'en à bord de la galère de messire Jean si jamais homme reçut honneurs d' gentilhomme, ce fut bien moi qui les lui; car il voulut que je couchasse dans le même lit, et lui et moi nous n ensemble à une table séparée

CHAPITRE CCXXXVII

Comment les galères des Vénitiens quittèrent la et moi, Ramon Muntaner, avec eux, pour re qu'on m'avait pris; et comment j'allai à la cit pour prendre congé du seigneur infant En P pour obtenir qu'on le traitât avec honneur.

Ainsi vînmes-nous à la cité de N Et quand nous fûmes arrivés dans la capitaines des galères dirent au bailli

(1) On verra dans Bernard d'Esclot qui suit, q nal légat revêtit Charles de Valois du royaume 1285, en lui posant sur la tête son chapeau de car fait que Muntaner l'appelle toujours Roi du Chap dire, roi de la façon du cardinal.

faire publier, que tout homme qui avait]ue ce soit du mien eût à me le rendre,]e de corps et de biens; et messire Jean ı et messire Boniface de Vérone[2], oir vu la lettre de Thibaut de Cepoy, autant. Que vous dirai-je? Ils se mon- 'ort désireux que je me contentasse du is quant aux effets nous ne pûmes rien vrer. Je priai donc messire Jean Tari ermettre d'aller à la cité de Thèbes, eigneur infant. Il me répondit que, par our moi, il m'attendrait quatre jours, e lui sus bon gré. Je me procurai alors ıtures et me rendis à la cité de Thèbes, vingt-quatre milles de Négrepont, et ai le duc d'Athènes malade[3]; et tout]u'il était il m'accueillit très bien, et]u'il était bien fâché du dommage que ouffert, et qu'il se mettait à ma dispo- ur que je lui indiquasse à quoi il pour- re utile, et qu'il aurait grand plaisir à ı aide. Je lui fis beaucoup de remerci- t lui dis que, le plus grand plaisir qu'il aire, c'était de traiter avec toute sorte ırs le seigneur infant. Il me répondit sentait tenu par lui-même, et qu'il n fâché d'avoir à prêter ses services e telle circonstance. Je le priai de vou- me permettre de le voir. Il me répon- ui, et non-seulement le voir, mais res- ı volonté auprès de lui; et que, par hon- ır moi, tant que je serais avec lui, tout ourrait entrer dans sa prison et manger ; et que même, s'il voulait monter à che- pouvait. Il fit aussitôt ouvrir les portes au de Saint-Omer, où était détenu le sei- ıfant, et j'allai le voir. Si ma douleur quand je le vis au pouvoir d'autrui, ne mandez pas; mais lui, par sa grande ne conforta. Que vous dirai-je? Je de- deux jours auprès de lui, et le priai de vouloir bien me permettre de m'arranger avec le duc d'Athènes pour qu'il m'autorisât à rester auprès de lui. Il me répondit, qu'il n'était nullement nécessaire que je restasse, mais bien que je me rendisse en Sicile, et qu'il me remettrait une lettre de créance pour le seigneur roi de Sicile, car il ne voulait écrire à nul autre. Il fit aussitôt faire la lettre, et m'expliqua tout son message, et tout ce que je devais dire, et tout ce que je devais faire; il ajouta qu'il savait que nul autre au monde n'était aussi bien que moi instruit de ce qui lui était arrivé en Romanie; et assurément il disait la vérité.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je pris congé du seigneur infant En Ferrand pour venir en Sicile; comment les galères des Vénitiens se rencontrèrent avec celles d'En Raimbaud Des-Far; comment ils envoyèrent le seigneur infant au roi Robert; et comment il fut mis hors de sa prison.

Après que j'eus demeuré deux jours à Thèbes, je pris congé de lui avec grande douleur; car peu s'en fallut que mon cœur ne s'en brisât. Je lui laissai une partie du peu d'argent que j'avais; et je me dépouillai de quelques habillements que je portais, et les donnai au cuisinier que le duc lui avait fourni, et pris à part ledit cuisinier, et lui dis qu'il se gardât bien de souffrir que rien fût mis dans ses mets qui pût lui faire aucun mal, et que s'il y donnait bonne garde il en recevrait de bonnes récompenses de moi et d'autres. Et je lui fis mettre les mains sur l'Évangile, et jurer en ma présence: qu'il se laisserait plutôt couper la tête que de souffrir qu'il arrivât malheur à l'infant pour avoir mangé d'aucuns mets préparés par lui. Ces précautions prises, je le quittai. J'avais déjà pris congé du seigneur infant et de sa compagnie; j'allai aussi prendre congé du duc, qui avec bonne grâce me fit don de quelques riches et beaux joyaux. Nous partîmes satisfaits de lui, et retournâmes à Négrepont, où se trouvaient les galères qui n'attendaient plus que moi.

Nous nous embarquâmes aussitôt et partîmes de Négrepont, et allâmes rafraîchir à l'île de Spetzia, puis à la Cidia[1], à Malvoisie, à Malée,

Zarceri s'étaient mis sous la protection des Vénitiens, Benoît Zaccaria s'était rendu maître de l'île; il avait été fait prisonnier, et l'empereur grec avait pris les deux autres tiers; mais plus tard de nouveaux traités avaient réinstallé l'influence vénitienne.

[2] Seigneurs tierciers de Négrepont, de la famille dalle Carceri de Verone.

[3] Il était alors Guillaume de la Roche prédécesseur de Gautier. Voir la chronique de Morée et la généalogie des ducs d'Athènes, deux maisons de la Roche et de Brienne, à la suite de ce chapitre.

(1) Je ne trouve aucun lieu dont le nom se rapproche de celui-ci. Il s'agit sans doute d'un port de mer placé entre Spezzia et Monembasia. Peut-être est-ce l'ancien port de Leonidi, à quelques milles au sud de la nouvelle Léonidi?

à Saint-Annel [1], à Porto-Quaglio, et puis à Coron; et de Coron nous nous en allâmes à l'île de Sapienza. Cette nuit nous couchâmes dans l'île; et quand le jour parut, nous regardâmes et vîmes venir quatre galères et un lin, du même côté par lequel nous étions venus. Nous cessâmes aussitôt de manœuvrer à l'ouest, et fîmes route à leur rencontre. Et eux qui nous virent venir prirent aussi les armes. Je regardai et vis reluire leurs salades de fer et leurs épieux de chasse, et nous pensâmes alors que c'étaient les galères d'En Raimbaud Des-Far, car nous avions eu langue qu'ils étaient dans ces parages. Je le dis aussitôt à notre capitaine, et les Vénitiens s'armèrent.

Après quelques instants arriva à nous le lin armé d'En Raimbaud Des-Far, avec En P. Ribalta sur la poupe. Je le reconnus aussitôt, et il s'approcha. En me voyant il eut une grande joie; et il monta à moi sur la galère, et me dit que ces galères étaient celles d'En Raimbaud Des-Far. Les capitaines vénitiens me tirèrent à part, et me dirent de les éclairer sur le compte de ce chevalier, si c'était un mauvais homme, et s'il avait jamais fait du mal aux Vénitiens. Je leur répondis, que c'était un homme loyal, et qui pour rien au monde ne ferait du mal à qui que ce soit qui fût ami du roi d'Aragon, et je les priai au contraire de le traiter avec affection et honneur tant qu'il serait avec eux. Alors ils firent désarmer les galères, et me prièrent de lui donner toute garantie de leur part, et de lui dire qu'ils étaient les bienvenus.

Je montai donc sur le lin avec En P. Ribalta, et nous allâmes trouver En Raimbaud Des-Far, qui fit aussitôt débarrasser tous ses gens de leurs armures, et nous revînmes ensemble aux galères. Là, tous les bâtiments se firent le salut réciproque, et tous ensemble nous retournâmes à l'île de Sapienza. Nous mîmes toutes nos échelles à terre; et nos capitaines convièrent En Raimbaud Des-Far et tous les autres chefs. Nous restâmes là toute la journée jusqu'au soir, et le soir nous partîmes tous ensemble et allâmes à Modon[1] nous rafraîchîmes toutes les galères et pri de l'eau. Le lendemain nous allâmes à la p de Matagriffon, où nous prîmes aussi de l' et puis à Glarenza. A Glarenza, les Vénit durent s'arrêter, afin de prendre leurs ar gements pour quatre galères qu'ils y deva laisser en dépôt. Là, je changeai de bord passer avec En Raimbaud Des-Far, qui me f vrer une galère pour moi et ma suite; et r sire Jean Tari, capitaine des Vénitiens, donna deux tonneaux de vin, et une provi suffisante de biscuit et de viande salée et tout ce qu'il avait pour ses gens, et moi-mé je fis acheter à Glarenza tout ce dont j'avais soin. Je pris ensuite congé d'eux; et En Rai baud Des-Far et moi nous décidâmes de nouve d'aller à Corfou; puis nous partîmes de Corfo traversâmes la mer et allâmes prendre terre golfe de Tarente, c'est-à-dire à la pointe cap de Leuca, et puis nous côtoyâmes la C labre, et vînmes à Messine. Là, En Raimba Des Far désarma, et lui et moi nous allâmes ve le seigneur roi, que nous trouvâmes à Castr Nuovo. Le seigneur roi accueillit fort bien Raimbaud et lui fit des présents; puis En Rai baud s'en alla, et je demeurai auprès du se gneur roi Je lui remis la lettre du seigneur i fant et lui rendis compte de mon message. seigneur roi fut très fâché de la prise du se gneur infant; et aussitôt il en instruisit par u message le seigneur roi de Majorque et le se gneur roi d'Aragon.

Dans l'intervalle, il parvint un message d messire Charles [2] au duc d'Athènes pour qu cût à envoyer le seigneur infant au roi Robert [3] Le duc d'Athènes envoya donc aussitôt l'infan à Brindes, et de Brindes ils allèrent par ter à Naples; et de Naples le seigneur infant fu mis en prison courtoise. Il était gardé, mai chevauchait avec le roi Robert, et mangea avec lui et avec madame la reine, femme du ro Robert, laquelle était sœur de l'infant. Qu vous dirai-je? Pendant plus d'un an le seigneu infant resta prisonnier. Après quoi le seigneu roi son père traita avec le roi de France [4] pou

(1) Je ne trouve, sur la route de mer du cap Malée à Porto-Quaglio, aucune ville ou île dont le nom se rapproche de celui-ci; et cependant la belle grande carte du dépôt de la guerre, donnée dans le magnifique ouvrage de M. Bory de Saint-Vincent (Voyage scientifique en Morée, est aussi exacte que détaillée. Voici l'itinéraire de ce bâtiment : Négrepont, île de Sete-Pace (Spetzia), La Cidia, Malvesia, Malea, Sent Annel, port de les Guatles (Porto Quaglio), Curon (Coron), île de Sapieucia, Mato (Modon), Matagrifo, Clarenza, Curfo (Corfou).

(1) Il l'appelle ici *Mato* de *Methone*.

(2) Charles portait depuis son mariage le titre d'empere de Constantinople, qui était reconnu sinon des Grecs, moins des anciens vassaux français de Baudoin.

(3) Roi de Naples (4) Philippe-le-Bel.

lui renvoyât. Et le roi de France et harles expédièrent au roi Charles, qui ore[1], ainsi qu'au roi Robert[2], des mes- ur leur dire de le renvoyer au sei- son père. En effet, il fut renvoyé au roi son père; il prit terre à Collioure; re et sa mère, et tout ce qu'il y avait ts dans les états du roi de Majorque, de grandes réjouissances; car tous t plus qu'aucun autre enfant du sei- i.

se le seigneur infant se réjouir, sain uprès du seigneur roi son père, et je vous parler de la Compagnie jusqu'à vous les aie amenés au duché d'A- ils sont aujourd'hui.

CHAPITRE CCXXXIX.

n Rocafort fut arrêté par la Compagnie et livré de Cepoy, lequel, à l'insu de la Compagnie, l'em- e livra au roi Robert, qui le fit mettre en un ca- ersa où il mourut de faim.

En Rocafort eut fait faire le sceau, il tellement de l'ost qu'on y reconnais- is Thibaut de Cepoy qu'on n'eût fait e sergent; si bien que Thibaut en fut it et se regarda comme baffoué. Et En se méconnut si bien, qu'il ne mourait omme dans l'armée qu'il ne s'emparât ce qu'il laissait. D'un autre côté, si n avait une belle femme, une belle fille elle maîtresse, il fallait qu'il l'eût; de on ne savait que faire. Si bien qu'en- les chefs des compagnies allèrent se- it trouver Thibaut de Cepoy, et lui rent quel conseil il avait à leur don- ivement à En Rocafort, car ils ne pou- lus le souffrir. Il leur répondit que leur donner aucun conseil, c'est ne ferait pas, attendu qu'il était leur ; que, s'ils voulaient réellement e, ils n'avaient qu'à réfléchir de leur lui réfléchirait du sien sur ce qu'il à faire. Et Thibaut s'exprimait ainsi, it qu'ils ne voulussent le décevoir et le hibaut alla donc trouver En Rocafort, le prit à part et lui fit des remontrances; mais lui ne prit point cela en bonne part.

Thibaut avait déjà envoyé son fils à Venise, pour qu'on lui armât six galères, et il les attendait; et à peu de jours de là elles arrivèrent avec son fils, qui les commandait; et quand les galères furent arrivées, il se regarda comme sauvé. Il envoya en secret aux chefs des compagnies pour leur demander ce qu'ils avaient résolu au sujet d'En Rocafort. Ils répondirent: qu'ils étaient d'avis que messire Thibaut fît convoquer le conseil général, et que, quand ils seraient réunis en conseil, ils lui diraient ce qu'ils voulaient, et que là ils l'arrêteraient en personne et le lui livreraient. Ainsi fut-il fait, pour leur malheur; car le lendemain, étant au conseil, ils l'accusèrent d'avoir porté le désordre parmi eux, et sur cette accusation ils l'arrêtèrent et le livrèrent à Thibaut; en quoi ils firent la plus grande faute que jamais gens aient commise, de l'avoir ainsi livré aux mains d'autrui, au lieu d'en tirer vengeance par eux-mêmes, s'ils avaient à cœur de le faire.

Que vous dirai-je? dès que messire Thibaut tint entre ses mains En Béranger de Rocafort et En Gilbert son frère (car leur oncle ainsi qu'En Dalmau de Saint-Martin étaient morts de maladie depuis peu de temps), les chefs des compagnies coururent au logement et aux caisses d'En Rocafort, et trouvèrent tant de perpres d'or qu'ils eurent treize perpres d'or en partage pour chaque homme. Et enfin ils pillèrent tout ce qu'il avait.

Thibaut, une fois qu'il eut en son pouvoir En Rocafort et son frère[1], une belle nuit s'embarqua tout secrètement sur ses galères avec toute sa compagnie, et mit à son bord En Rocafort et son frère, et fit force de rames, et laissa là la Compagnie sans prendre congé de personne. Le matin, quand la Compagnie ne vit plus messire Thibaut, et apprit qu'il était parti emmenant avec lui En Rocafort, ils en furent tous fort dolents et se repentirent de ce qu'ils avaient fait; puis une rumeur si violente s'éleva entre eux qu'ils coururent aux armes et percèrent à coups de lance les quatorze chefs des compagnies qui

es Il mourut le 4 mai 1309, suivant Villani.
eme fils et héritier de Charles II

(1) Thibaut de Cepoy mentionne l'arrestation de Rocafort dans son compte de dépenses (note, page 468).

« A Jacques de Cornoy, qui emmena en Pouille Roquefort et autres traîtres, et de là s'en alla en France, 60 florins. »

avaient consenti à l'affaire. Puis ils choisirent entre eux deux cavaliers, un adalil et un chef d'almogavares pour les commander jusqu'à ce qu'ils eussent un chef. Et de cette manière leurs quatre élus restèrent chargés de la direction de la Compagnie, d'accord avec le conseil des douze[1].

Thibaut de Cepoy s'en alla à Naples et livra En Rocafort et son frère au roi Robert, qui leur voulait plus grand mal qu'à homme du monde, à cause de ces châteaux de Calabre qu'il n'avait pas voulu rendre comme l'avaient fait les autres. Et quand le roi Robert les eut en son pouvoir, il les envoya au château d'Aversa, et fit jeter les deux frères dans un cachot, où il les laissa mourir de faim; car du moment où ils y furent nul ne leur donna à boire ni à manger. Vous pouvez voir par là que celui qui mal fait n'éloigne pas pour cela le mal de soi, et que plus est élevé l'homme, plus patient et plus droiturier doit-il être. Mais ne parlons plus d'En Rocafort, son temps est accompli, et revenons à notre Compagnie[2].

(1) On a déjà vu que le conseil supérieur de la Compagnie était composé de ces 12, fort probablement en souvenir des 12 pairs qui étaient dans tous les romans et dans toutes les traditions.

(2 Giovanni Villani résume en un court chapitre toute la vie de la grande Compagnie catalane en Grèce :

« Nell' anno 1302, partito messere Carlo (Charles de Valois) di Cicilia e rimasa l'isola in pace, una gran gente di soldati catalani, genovesi e alteri italiani, istati in Cicilia alla detta guerra per l'una parte e per l'altra, si partiro di Cicilia con 20 galere e altri legni, onde fecero capitano loro uno fra Ruggieri dell' ordine de' Tempieri, uomo dissoluto e di sangue crudele, e andarono e passarono in Romania per conquistare terra; e posonsi nel reame di Salonica, e quello distrussono; e guastarono la Grecia infino in Constantinopoli. E crescendo il loro podere d' ogni colletta di gente latina, e fugitivi, dissoluti e paterini e d' ogni setta scacciata, vivendo illibitamente fuori d' ogni legge, si chiamarono la Compagna, stando e vivendo in corso e in guerra alla roba d' ogni uomo. E cio che acquistavano era comune, distruggendo e rubando cio che trovavano, senza ritenere città, castella o casale che prendessero, ma quelle rubate ardendo e guastando. E cosi duro la detta Compagna dissoluta piu di 12 anni uccidendo piu loro signori, e rimutandoli in poco tempo chi piu avea seguito o podere. Alla fine tornaro sopra le terre del despoto, cio è il reame di Macedonia, e quello distrussero. E poi ne vennero nel ducato d'Atene; e rebellarsi dal conte di Brenna ch' era duca d' Atene e loro capitano e signore, e per quistioni da lui a loro si combatterono insieme, e sconfissero il detto duca loro signore, e a lui preso tagliarono la testa; e presono le terre sue, e di quelle della Morea; e quelli signoraggi tra loro si partirono e disabitaro; e distrussero i su tichi fil de' Franceschi che quelli signoraggi teneano; e le lor donne e figliuole che a loro piacquono ritennero e presero p moglie, et rimasono abitanti e paesani della terra. E cosi dilizie de' Latini, *acquistate anticamente per li Francesch quali erano i piu morbidi e meglio stanti che in nullo pae del mundo*, per cosi dissoluta gente furono distrutte e gua (l. VIII, c. 50).

CHAPITRE CCXL.

Comment le duc d'Athènes laissa le duché au comte Brienne, et comment ledit comte, étant défié par le d pote d'Arta et par le seigneur de la Vlaquie, et par l'e pereur, appela la Compagnie à son secours, et recou toute sa terre, et voulut faire périr ladite Compagnie; a il périt lui-même et les siens.

A ce moment arriva que le duc d'Athè mourut de maladie; il n'avait ni fils ni fille; laissa le duché au comte de Brienne, qui ét son cousin-germain[1]. Pendant son enfance, conte de Brienne avait été longtemps élevé Sicile, au château d'Agosta, où il avait été e voyé en otage par son père, lorsqu'il avait pris; et il avait ensuite été mis à rançon; vo pourquoi il se fesait aimer des Catalans, et co ment il parlait la langue catalane. Lorsqu fut parvenu au duché, le despote d'Arta le d fia, ainsi que l'Ange, seigneur de la Vlachie, l'empereur lui-même, de manière que chacu d'eux lui donnait fort à faire[2]. Il envoya do ses messagers à la Compagnie, promettant, elle venait à son aide, de lui payer la solde d six mois, et de leur continuer ensuite la mêm solde, c'est-à-dire quatre onces par mois pou chaque homme de cheval bardé, deux par che val armé à la légère, et une once par homm de pied; et de cela ils en firent un traité, et le chartes en furent jurées de part et d'autre. Li dessus la Compagnie partit de Cassandria et s rendit en Moree, après avoir souffert de grand maux en traversant la Vlachie, qui est le plu redoutable pays du monde[3].

(1) Guy de la Roche mourut le 5 octobre 1308. Il av epousé Mahaut, fille de Florent de Hainaut et d'Isabelle Ville-Hardoin, princesse de Morée; mais le mariage n'av certainement pas été consommé, car au moment de la m du duc, sa femme, née le 20 novembre 1293, n'avait pas c core accompli sa onzième année. (Voyez les généalogi Gautier de Brienne succéda ainsi en octobre 1308 à Guy la Roche dans le duché d'Athènes.

(2) Ces querelles du duc d'Athènes avec le despote d'A l'empereur grec et le seigneur de Vlachie sont rapportées Nicéphore.

(3, Nicéphore Grégoras raconte (l. VII, c. 6 et 7 cour es vagabondes des Catalans depuis leur arrivée au

s'ils furent au duché d'Athènes, le
Brienne les accueillit fort bien et leur

Je traduis de ce morceau intéressant tout ce qui
mon sujet.

oir rendu compte de tous les préparatifs faits par
pour fortifier Thessalonique contre leurs attaques,
construit près de Christopolis, depuis la mer jus-
set de la montagne voisine pour leur fermer ce
de ses dispositions pour tenir la campagne et les
ajoute :

ur du printemps les Catalans quittant leur position
cap Cassandria, se répandirent dans le pays, les
s bourgs les plus rapprochés de Thessalonique, les
butiner. Mais en voyant tout le pays désert d'ha-
utes les campagnes dépourvues de grand et de
, toutes les villes fortifiées par un grand nombre
rmés, ils résolurent de retourner en Thrace. Et il
s pour eux de temps à perdre, s'ils ne voulaient
ser à périr inutilement; car s'ils manquaient du
eux qui menaient à leur suite un si grand
chevaux et de captifs et qui étaient eux-mêmes
de huit mille, il était évident qu'ils couraient le
ourir promptement de faim. Mais avant d'avoir fait
tte résolution au gros de leur compagnie, ils appri-
èmes d'un captif, que tout retour en Thrace leur
ible, les longues murailles qui avaient été recem-
s autour de Christopolis leur fermant le passage.
elle, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les
onnement et les jeta dans la plus grande per
ne savaient en effet sur quel point se diriger, pres-
aient par la famine, et craignant en même temps
les voisins des Grecs de Macédoine, et dont cha-
ait leurs incursions, ne s'encourageassent les uns
tels que les Illyriens, par exemple, les Triballiens,
iens et les Thessaliens, et, réunissant toutes leurs
s cernassent et ne les détruisissent tous, au mo-
ne possédaient pas un seul point ou la fuite pût
er un abri. Dans cette extrémité ils s'arrêtèrent à
on qui semblait plutôt un acte de folie que d'au-
t de marcher en avant, sans delai et avec la plus
? dans le dessein de subjuguer le pays de Thessalie,
nd pour toutes les nécessités de la vie, ou même de
r quelques terres plus éloignées, parmi celles qui
usqu'au Péloponèse, et là de se faire un établisse
n mettant fin à leurs longues courses vagabondes ;
seconde ressource, de conclure un armistice avec
les peuples maritimes et d'obtenir ainsi la facilité
ourner librement par mer dans leurs foyers. Ils
ent donc leur station de Cassandria, et le troi-
le leur voyage ils étaient parvenus aux montagnes
la Thessalie : l'Olympe, l'Ossa et le Pélion. Là ils
ur camp et ravagèrent les campagnes environ-
massèrent en abondance de quoi subvenir à leurs
Ici Nicéphore raconte qu'au moment du départ des
ur la Thessalie, les Turcs, leurs nouveaux alliés,
par Melec et Chalel, avaient refusé de les suivre,
de longs débats ils avaient fini par partager
e butin et les prisonniers, et suivi chacun la route

donna aussitôt la solde de deux mois; et ils commencèrent à combattre les ennemis du comte,

qui leur convenait.) « Après leur séparation des Turcs, ajoute Nicéphore, les Catalans passèrent de leur côté la saison d'hiver aux pieds de l'Olympe et de l'Ossa. A l'approche du printemps ils se mirent en route, traversèrent la cime des montagnes et la vallée de Tempé, et avant l'été ils débordèrent dans les belles plaines de la Thessalie. Là, voyant un pays agréable et fertile, ils passèrent toute cette année à incendier les campagnes et à dévaster tout ce qu'ils trouvaient en dehors des murs des villes, sans que personne leur opposât aucune résistance. Toutes les affaires de Thessalie étaient alors tombées dans un véritable état de torpeur par suite de l'extrême jeunesse de celui qui en avait le gouvernement (Jean Ange), qui n'avait d'ailleurs jamais été habitué aux grandes affaires, et qui était de plus en proie aux souffrances d'une longue maladie et déjà sur le point de mourir et d'entraîner avec lui la ruine d'une puissance transmise jusqu'à lui par ses aïeux, revêtus tous de la dignité de sébastocrator. Peu de temps auparavant il venait d'épouser Irène, fille naturelle de l'empereur Andronic, et n'en avait eu aucun enfant qui put succéder à son autorité. Par suite de tout cela, les affaires qui étaient fort en désordre pour le présent, semblaient devoir tomber bientôt dans de plus grands troubles encore quand il s'agirait d'un successeur à cette autorité; car c'était encore une chose cachée dans les ténèbres que le nom de celui qui viendrait à la posséder. Au moment donc où le chef du pays succombait sous sa dernière maladie, et où les ennemis parcouraient et dévastaient tout le pays avec l'impétuosité d'un incendie, il parut convenable aux hommes les plus distingués par leurs familles de s'arrêter à la délibération suivante. Ils résolurent de caresser leurs ennemis par des présents, de capter la bienveillance des chefs par la rançon de dons plus considérables, avant que ces richesses ne fussent enlevées de leurs mains par la guerre, et de promettre de leur donner des guides qui les conduiraient sur les terres d'Achaïe et de Béotie, pays riche et fertile, abondamment fourni de toutes choses agréables et même tout-à-fait convenable pour que tous pussent y fixer enfin leur résidence. Ces propositions parurent agréables aux Latins eux-mêmes et tout-à-fait conformes à ce qu'ils désiraient. » (Ici un monologue consultatif des Latins quelque peu verbeux sans un fait de plus.) « Tout cela mûrement considéré et pesé, les Catalans firent avec les Thessaliens un traité de paix et d'alliance aux conditions que j'ai énoncées ; et au retour du printemps, ayant reçu d'eux de grandes richesses et des guides, ils franchissent les montagnes qui s'étendent au-delà de la Thessalie, et, traversant les Thermopyles, viennent placer leur camp dans la Locride et sur les bords du Céphise. Ce grand fleuve découle des cimes du Parnasse, et dirige son cours à l'orient, ayant au nord les Opuntiens et les Locriens, au sud et au sud-est toute la partie méditerranéenne de l'Achaïe et de la Béotie; puis, sans se diviser et toujours considérable, arrose les champs de la Livadie et de l'Haliarte ; puis, se partageant en deux branches, change son nom en ceux d'Asope et d'Ismène; enfin sous le nom d'Asope coupe l'Attique en deux pour aller se perdre dans la mer, et sous celui d'Ismène va se jeter dans la mer d'Eubée, tout près d'Aulis, où autrefois dit-on, dans leur navigation vers Troie, abordèrent

si bien qu'en peu de temps ils en eurent nettoyé toute la frontière. Que vous dirai-je? chacun

et s'arrêtèrent pour la première fois les héros Grecs. Aussitôt que le seigneur de Thèbes et d'Athènes et de tout le territoire, nommé comme je l'ai dit, Megas-Kyrios (grand-sire), par corruption du nom de Megas-Primmikerios (grand-primicier) qu'il portait autrefois, eut appris l'arrivée des ennemis, il refusa, malgré les vives instances des Catalans, de leur donner passage sur ses terres pour aller se jeter de là où bon leur semblerait; mais il leur parla au contraire avec la plus grande hauteur, les poursuivit de ses moqueries, comme des gens dont il ne prenait nul souci, et pendant tout l'automne et l'hiver s'occupa de réunir ses forces pour le printemps suivant. Au printemps, les Catalans passèrent le Céphise et placèrent leur camp non loin des rives du fleuve, sur le territoire béotien, décidés à livrer bataille en ce lieu. Les Catalans étaient au nombre de trois mille cinq cents hommes de cavalerie et trois mille d'infanterie, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de leurs prisonniers, admis dans leurs rangs à cause de leur habileté à tirer de l'arc. Dès qu'il leur fut annoncé que l'ennemi s'approchait, ils labourèrent tout le terrain où ils avaient résolu de livrer bataille; puis creusant à l'entour et y amenant des cours d'eau tirés du fleuve, ils arrosèrent copieusement cette plaine de manière à la transformer pour ainsi dire en un marais, et à faire chanceler les chevaux dans leur marche par la boue qui s'attacherait à leurs pieds, et dont ils ne pourraient qu'avec peine se dégager. Au milieu du printemps, le seigneur de ce pays se présenta enfin, amenant avec lui une nombreuse armée composée de Thébains et d'Athéniens, et de toute l'élite des Locriens, des Phocéens et des Mégariens. On y comptait six mille quatre cents hommes de cavalerie et plus de huit mille hommes d'infanterie. L'orgueil et l'arrogance du prince dépassaient toute borne raisonnable; car il se flattait non-seulement d'exterminer en un instant tous les Catalans, mais de s'emparer de tous les pays et villes de l'empire jusqu'à Byzance même; mais il arriva tout le contraire de ses espérances; car, en plaçant toute sa confiance pour l'exécution de son entreprise en lui seul et non dans la main de Dieu, il devint bientôt la risée de ses ennemis. En voyant cette plaine couverte d'un si beau vêtement de verdure, et ne soupçonnant rien de ce qui avait été fait, il pousse le cri de guerre, exhorte les siens, et avec toute la cavalerie qui l'entourait s'avance contre l'ennemi qui, en dehors de cette plaine, se tenait immobile sur le terrain, attendant son attaque. Mais avant d'être parvenus au milieu de cette plaine humide, les chevaux, comme s'ils eussent été embarrassés par de lourdes chaînes, et ne pouvant sur ce terrain humide et glissant poser leurs pieds avec fermeté, tantôt roulaient dans la boue avec leurs cavaliers, tantôt débarrassés de leurs cavaliers s'emportaient dans la plaine, et tantôt sentant leurs pieds s'enfoncer, restaient immobiles au même lieu avec leurs maîtres, comme s'ils eussent porté des statues de cavaliers. Les Catalans encouragés par ce spectacle les accablèrent de leurs traits et les égorgèrent tous. Et, s'élançant avec leurs chevaux sur la trace des fuyards, les poursuivirent jusqu'à Thèbes et à Athènes, et, attaquant ces villes à l'improviste, s'en emparèrent avec facilité, ainsi que de tous leurs trésors, de leurs femmes et de leurs enfants. Ainsi, comme

recherche avec grande joie à faire paix av le comte, et le comte recouvra plus de tren châteaux qu'on lui avait enlevés, et il trai honorablement avec l'empereur, avec Ange avec le despotat. Ceci fut fait dans l'interval de six mois, et il n'avait compté que la solde deux mois. Et quand il vit qu'il avait la pa avec tous ses voisins, il conçut un mauvais de sein : c'est à savoir qu'il chercha comment pourrait faire périr la Compagnie[1]. Il choi jusqu'à deux cents hommes à cheval, des mei leurs de l'armée, et environ trois cents homm de pied ; et ceux-là il les mit de sa maison, le donna franchement et quittement des terres possessions, et quand il crut se les être bien a surés, il ordonna aux autres de s'éloigner d son duché. Ceux-ci lui répondirent qu'il eût leur donner leur solde pour le temps pendant le quel ils l'avaient servi; et il leur répondit qu'il leur donnerait un gibet. Et en attendant il avait fait venir, soit de la terre du roi Robert, soit de la principauté de Morée, soit de tous les pays environnants, bien sept cents cavaliers français. Quand il les eut tous réunis, il rassembla également vingt-quatre mille Grecs, hommes de pied de son duché; et alors en bataille rangée il marcha sur la Compagnie. Mais ceux-ci, qui le surent, sortirent avec leurs femmes et leurs enfants, et se rangèrent dans une belle plaine près de Thèbes. Et dans ce lieu se trouvait un marais, et de ce marais la Compagnie se fit comme un bouclier[2].

Mais quand les deux cents hommes à cheval catalans et les trois cents hommes de pied virent que tout cela était sérieux, ils allèrent tous ensemble trouver le comte, et lui dirent : « Seigneur, ici sont nos frères, et nous voyons que vous voulez les détruire à tort et à grand péché; c'est pourquoi nous vous déclarons que nous voulons aller mourir avec eux. Et ainsi, nous vous défions, et nous nous dégageons en-

dans un jeu de dés, la fortune ayant tout à coup changé, les Catalans devinrent maîtres de la seigneurie, et mirent fin à leurs longues courses vagabondes, et jusqu'aujourd'hui n'ont pas discontinué d'étendre de plus en plus les limites de leur seigneurie. »

(1) Muntaner n'écrit plus ici que sur des relations qui lui ont été faites et non sur ce qu'il a vu; Nicéphore Grégoras est un guide plus sûr dans les détails.

(2) On voit que si Muntaner se trompe sur les motifs qui amenèrent la guerre, il est fort bien informé des faits essentiels. Comparez son récit à celui de Nicéphore Grégoras que j'ai traduit in

ıs. » Et le comte leur dit qu'ils s'en
à la male-heure, et que cela était bon
ourussent avec les autres. Et alors tous
llèrent se confondre avec le reste de la
aie, et ils se disposèrent tous au com-
Turcs et les Turcopules allèrent se
un lieu voisin, ne voulant point se mê-
a Compagnie, s'imaginant que cela ne se
e par un accord des uns avec les au-
pour les détruire; et ainsi tous voulu-
enir ainsi agglomérés, pour voir ce qui
passer.

ous dirai-je? le comte, en belle bataille
vec deux cents chevaliers français,
éperons d'or[1] et avec beaucoup d'au-
liers du pays et avec les gens de pied,
ur la Compagnie. Lui-même se plaça
-garde avec sa bannière, brocha des
et alla férir sur la Compagnie, et la
ie férit aussi sur lui. Que vous dirai-je?
ux du comte, au bruit que firent les
res, s'enfuirent du côté du marais, et
te tomba avec sa bannière. Tous ceux
ient l'avant-garde arivèrent alors. Les
Turcopules voyant que l'affaire était
se, brochèrent à l'instant des épe-
llèrent férir sur eux, et la bataille fut
Mais Dieu, qui en tout temps aide au
, aida si bien la Compagnie que de
ept cents chevaliers il n'en échappa
. Tous les autres périrent, ainsi que le
les autres barons de la principauté de
qui tous étaient accourus pour anéan-
mpagnie. De ces deux, l'un fut mes-
face de Vérone, seigneur de la tierce
Négrepont, qui était fort prud'homme
et avait toujours aime la Compagnie;
que les nôtres le reconnurent ils le
t. L'autre fut messire Roger Des-Laur,
un chevalier de Roussillon, envoyé
fois en message auprès de la Compa-
là périrent aussi tout ce qu'il y avait
s de cheval du pays; et des gens de
mourut plus de vingt mille. La Com-
empara du champ, et gagna avec cette
ut le duché d'Athènes.

la prise du champ, ils prièrent messire
d'être leur chef, mais il refusa abso-
ils nommèrent alors pour leur chef
oger Des-Laur, et ils lui donnèrent

(1) Signe distinctif des chevaliers de race.

pour femme la veuve du seigneur de La Sola, avec le château de La Sola[1]. Alors ils se distribuèrent entre eux la ville de Thèbes, ainsi que toutes les villes et châteaux du duché, et donnèrent les femmes en mariage à ceux de la Compagnie; et à chacun, selon qu'il était homme notable, ils lui donnaient si noble dame qu'il n'aurait pas dédaigné de lui présenter l'eau à laver les mains. De cette manière ils assurèrent leur position, et arrangèrent si bien leur nouvelle existence que, s'ils veulent continuer à se conduire avec sagesse, eux et les leurs y recueilleront honneur à jamais.

CHAPITRE CCXLI.

Comment les Turcs se séparèrent de la Compagnie, et comment ceux qui étaient restés près de Gallipoli furent tués par l'empereur de Constantinople.

Les Turcs et Turcopules, voyant que dorénavant la Compagnie tenait à ne plus s'éloigner du duché d'Athènes, et ayant un butin immense, dirent qu'ils voulaient s'en aller. Les Catalans leur dirent qu'ils leur donneraient trois ou quatre endroits du duché, ou plus encore, là où il leur serait le plus agréable, et qu'ils les priaient de vouloir bien y rester auprès d'eux. Mais ceux-ci répondirent que pour rien au monde ils ne consentiraient à s'y fixer, et que, puisque Dieu leur avait fait du bien et que tous étaient riches, ils voulaient s'en retourner au royaume d'Anatolie et près de leurs amis. Ainsi ils se séparèrent, en grande affection et concorde les uns pour les autres, et se promirent mutuellement aide en cas de besoin. Ils s'en retournèrent donc en toute sécurité et à petites journées à Gallipoli, mettant à feu et à sang tout ce qui se présentait à eux, et ne craignant pas que qui que ce soit leur fît obstacle, après l'état dans lequel les Catalans avaient réduit l'empire. Et lorsqu'ils furent à la Bouche d'Avie, dix galères génoises vinrent à eux pour traiter avec eux de la part de l'empereur, et leur offrirent de leur faire passer le détroit de la Bouche d'Avie, qui n'a pas dans cet endroit plus de quatre milles de largeur. Alors ils firent leurs arrangements avec les Génois; et les Génois leur jurèrent sur les saints Évangiles de les transporter sains et saufs au-delà du détroit de la Bouche d'Avie, qui, comme je viens de le

(1) Est-ce *Salona*, l'ancienne Amphissa? (Chr. de Morée, p. 79.)

dire, n'a pas là plus de quatre milles de largeur. A un premier embarquement ils transportèrent tout ce qu'il y avait de la plus menue gent. Et quand les notables hommes eurent vu qu'on avait bien effectué ce passage de leurs gens, ils entrèrent eux-mêmes dans les galères. Et lorsqu'ils furent dans les galères, dès leur entrée on leur ôta leurs armes, car il avait été convenu d'avance que les Turcs livreraient leurs armes aux Génois; et les Génois mirent toutes les armes en une galère. Puis, lorsque les Turcs furent tous embarqués sur les galères et se trouvèrent sans armes, les gens de mer se précipitèrent sur eux, en tuèrent bien la moitié et jetèrent les autres à fond de cale. Ainsi prirent-ils la plus grande partie de ceux qui étaient braves, et ils les conduisirent à Gênes; puis ils allèrent les vendant en Pouille, en Calabre, à Naples, enfin partout. Et de ceux qui étaient demeurés dans les environs de Gallipoli, il n'en échappa pas un; car l'empereur y envoya beaucoup de troupes de Constantinople qui les tuèrent tous.

Voyez donc avec quelle fourberie, avec quelle déloyauté les Turcs furent exterminés par les Génois[1], de sorte qu'il n'en échappa

(1) Ces nouveaux détails, donnés par Muntaner sur ce qui arriva aux Turcs après son départ, contiennent, comme ceux qui sont rapportés dans la page précédente, quelques vérités mêlées à quelques erreurs. Nicéphore est un guide plus fidèle. Je donnerai ici l'extrait de son récit :

Suivant lui, après avoir quitté les Catalans, les Turcs se divisèrent en deux bandes sous leurs deux chefs, Melec et Chalel. Mélec et sa bande, qui, après avoir reçu à la fois le baptême chrétien et la solde de l'empereur grec, avaient renoncé à l'un et à l'autre, n'osant plus retourner en Grèce, allèrent prendre du service auprès du crâle de Servie avec leurs mille cavaliers et cinq cents fantassins. L'autre bande, sous le commandement de Chalel, et composée de treize cents cavaliers et huit cents fantassins, resta en Macédoine et tâcha de s'arranger avec les Grecs pour obtenir passage en Asie. Des arrangements furent en effet convenus pour le transport, et Nicéphore rapporte lui-même que les Grecs, poussés à la fois par le désir de la vengeance et l'appât d'un butin considérable, avaient résolu, au lieu de transporter les Turcs comme ils s'y étaient engagés, de les attaquer inopinément et de les tuer tous. Mais les Turcs, informés de ce projet, loin de se laisser tuer comme le raconte Muntaner, se retranchèrent, mirent leurs femmes et leurs enfants à l'abri derrière de bons remparts, et, bien qu'en fort petit nombre, fondirent avec une telle impétuosité sur la nombreuse armée grecque envoyée contre eux et commandée par l'empereur Michel lui-même, que cette vaste armée fut en un instant dissipée et détruite. L'empereur eut beaucoup de peine à échapper lui-même par la fuite. Ses principaux officiers et une bonne partie des soldats furent faits p
sonniers; sa propre tente, son trésor, ses vêtements impéria
et sa propre mitre, ornée de magnifiques joyaux, tombèr
entre leurs mains, et on vit Chalel, en signe de dérisi
placer cette mitre impériale sur sa tête, et, par ses geste
ses plaisanteries, faire rire tous les siens aux dépens de l'e
pereur et des Grecs qui avaient voulu les trahir ou les écra
(l. VII, c. 8). Ce ne fut qu'après deux ans de nouvelles devas
tions des Turcs, que les Grecs, ayant appelé à leur secours to
la puissance de leurs alliés, et conduits enfin par un capita
brave et habile, Guillaume Paléologue, marquis de Monti
rat, élevé depuis à la dignité de maréchal, leur livrèr
une nouvelle bataille (l. VII, c. 10), les défirent après les p
grands efforts, les refoulèrent jusqu'à la Chersonèse, et,
maintenant des vaisseaux en croisière sur le détroit, les e
pêchèrent de passer eux-mêmes et de recevoir de nouveau
renforts. Ce fut sans doute en ce moment que leur fut fa
par les Génois l'acte de trahison dont parle Muntaner, et don
il est aisé de trouver les traces dans Nicéphore, malgré le soi
qu'il prend de passer le voile sur ce fait. Il raconte en effet
que le podestat des Latins de Galata (ὁ τῶν, ἐν τοῖς Γαλάτα
Λατίνων ποτεστάτος) arriva avec huit galères et des ma
chines de siége au secours de l'empereur sur l'Hellespont. Les
Turcs, voyant qu'ils ne pouvaient passer par surprise à tra
vers le camp des Grecs, qui cette fois étaient sur leurs gardes,
résolurent d'avoir recours aux Génois. Je laisse parler Nicé
phore :

« Le lendemain du jour où ce projet avait échoué, dit Nicéphore, au milieu de la nuit, ils jettent là leurs armes, et, chargeant leurs sacs et leurs personnes de tous leurs effets les plus précieux, ils s'approchent des galères génoises, car ce n'était qu'aux Latins seuls qu'ils pouvaient confier leur salut, espérant bien n'avoir rien à craindre d'eux, attendu que jamais ils ne leur avaient fait aucun mal eux-mêmes. Comme cette nuit était sans lune et fort sombre, quelques-uns, se trompant de direction, s'enfuirent du côté des galères des Grecs, et, en voulant pour ainsi dire éviter la fumée, ils tombèrent dans le feu, je veux dire entre les mains des Grecs, qui leur arrachèrent à l'instant tout ce qu'ils portaient et les égorgèrent eux-mêmes sans pitié. Quant aux Génois, ils ne tuèrent pas à la vérité tous ceux qui avaient cherché refuge auprès d'eux, mais uniquement ceux qui avaient le plus de richesses sur eux, afin de mieux cacher ce qu'ils leur dérobaient, et pour que les Grecs, n'en sachant rien, ne pussent rien réclamer. Quant aux autres, à qui ils avaient laissé la vie, ils les chargèrent de chaînes et offrirent les uns à l'empereur et partagèrent les autres comme esclaves (l. VII, c. 10). »

Au reste, bien que j'admette le témoignage de Nicéphore Grégoras pour les détails de ces dernières affaires, je crois qu'il se trompe sur le moment de la séparation entre les Turcs et les Catalans. Nicéphore les fait se séparer au moment du départ du cap Cassandria pour la Thessalie, et Muntaner seulement après le combat livré en Béotie contre le duc d'Athènes, et je pense que Muntaner était bien informé en cel
Bolvin, dans ses notes sur Nicéphore Grégoras, cite à cet occasion plusieurs passages d'un rhéteur de l'époque, qui co

que ceux qui avaient été transportés dans
première traversée. Et les hommes de not
compagnie en furent très affligés quand

nt. Et voilà quelle fut la fin de ces
:ux qui, à leur male-heure, se sépa-
: la Compagnie.

CHAPITRE CCXLII.

a Compagnie élut pour chef l'infant Mainfroi, se-
du roi de Sicile, et lui prêta serment comme à son
ɛigneur, et comment, l'infant étant si jeune encore,
ır roi leur envoya pour capitaine, au nom de l'in-
Bérauger Estanyol, qui gouverna longtemps l'ost
ense.

l les Catalans se virent ainsi établis
luché d'Athènes et seigneurs du pays,
èrent tous d'adresser un message au
roi de Sicile, lui disant que, s'il vou-
ı leur envoyer l'un de ses enfants, ils
ıt de le reconnaître pour seigneur et
raient toutes les forces qu'ils possé-
car ils voyaient bien qu'ils ne pou-
établir convenablement sans avoir un
. Et le seigneur roi de Sicile tint con-
ouva bon de leur donner pour sei-
ı second fils, c'est-à-dire l'infant Main-
ils s'en tinrent pour très satisfaits.
ɜ le roi leur répondit que l'infant était
encore si jeune[1] qu'il n'était pas temps de le leur envoyer; mais qu'ils eussent cependant à jurer de le reconnaître pour seigneur, et qu'au nom de l'infant il y enverrait un chevalier pour être leur capitaine en son lieu. Les envoyés accédèrent à cet arrangement, et dans toute la Compagnie on prêta serment de reconnaître l'infant pour seigneur.

Le seigneur roi désigna alors un chevalier, nommé En Béranger Estanyol, pour remplir cet office de protection; et il fut décidé qu'il partirait avec les envoyés pour être capitaine de l'ost, et qu'il recevrait de tous foi et hommage. Le seigneur roi les fit partir tous ensemble avec bien cinq galères. Et lorsque les envoyés furent de retour près de la Compagnie, tous furent très satisfaits de leur message et de voir qu'En Béranger Estanyol venait comme leur capitaine et seigneur au nom de l'infant Mainfroi.

Or, ledit En Béranger Estanyol gouverna l'ost très longtemps, très bien et très sagement, en chevalier expérimenté qu'il était, et y fit beaucoup de beaux faits d'armes; et il arrangea les affaires de la Compagnie de manière qu'elle était en état de résister, comme cela lui était nécessaire, à de grandes puissances; c'est à savoir au marquisat[2] et aux forteresses et autres lieux appartenant à l'empereur; et non-seulement au marquisat, mais aussi à Ange, seigneur de Vlachie, et de l'autre côté du marquisat, au despotat d'Arta, et aussi d'un autre côté au prince de la Morée[3]. Et En Béranger Estanyol arrangeait les choses de manière à n'avoir jamais une guerre qu'avec l'un d'eux, et à être en trêve avec les autres; et puis quand il avait épuisé le pays avec lequel il était en guerre, il s'arrangeait avec ceux-là et allait guerroyer contre les autres. Et c'est

témoignage de Muntaner. Ce rhéteur s'appelle
nais il est plus connu sous le nom de Thomas
a écrit un éloge d'un nommé Chandrinos, qui
emblerait, s'opposa avec quelques avantages aux
des Catalans en Thessalie. Personne autre que
: parle de ce Chandrinos. Deux manuscrits de l'ou-
héodule sont conservés parmi les manuscrits de la
e royale. On y lit (V. à la fin de ma Notice cet éloge de
): que les Turcs avec leurs femmes et leurs enfants ac-
ent les Catalans pendant toute leur migration du cap
aux plaines de la Béotie; qu'ils prirent part à toutes
sions en Thessalie, et combattirent à leurs côtés
ıde bataille livrée en Béotie contre le duc d'Athènes,
: fut qu'au moment où les Catalans prirent la reso-
ettre fin à leurs courses et de se fixer dans le
hènes, qu'ils venaient de conquérir ensemble, que
e décidèrent à se séparer d'eux; et que, prenant
les armes, chevaux et dépouilles, ils retournèrent
ls à travers un pays rempli de la terreur du nom
agnie, jusqu'au mur de Christopolis, ou les prend
Nicephore Grégoras. En comparant ce récit de
avec celui de Muntaner on voit avec quelle exac-
taner prenait ses informations. Le récit que Théo-
: cette excursion des Catalans dans son éloge de
ı m'a paru un complément nécessaire du récit de
t je publie en entier cet éloge de Chandrinos dans
Je l'ai collationné avec soin sur les deux manus-
. M. Boissonnade a publié, dans ses *Anecdota*, cet
ıandrinos et un autre morceau de Théodule sur
guerre. (Voyez ma Notice.)

(1) Roger Mainfroi, second fils de Frédéric de Sicile et d'Éleonore, fille de Charles II de Naples, devait en effet être fort jeune à ce moment, puisque le mariage de son père n'avait eu lieu qu'au mois de mai 1302.

(2) Peut-être est-il question ici de la seigneurie du marquis de Bodonitza, qui avait de grandes possessions en Livadie.

(3) C'était alors Philippe de Savoie, troisième mari d'Isabelle-Villardouin. Presqu'aussitôt après son mariage à Rome, en 1301, il était allé faire un voyage avec Isabelle en Morée; mais il n'y était resté que jusqu'à la fin de l'année 1304, dégoûté de sa nouvelle possession par les difficultés qu'il trouvait à y établir son autorité. Il sera question de lui plus loin, et je reserve les explications pour ce moment.

encore la vie qu'ils mènent, car sans la guerre ils ne pourraient subsister.

CHAPITRE CCXLIII.

Comment En Béranger Estanyol étant mort, le seigneur roi de Sicile envoya à la Compagnie, au nom de l'infant Mainfroi, Alphonse-Frédéric son fils; et comment, l'infant Mainfroi étant mort, ils reconnurent pour chef et seigneur Alphonse-Frédéric, et comment on lui donna pour femme la fille de messire Boniface de Vérone.

A quelque temps de là En Béranger Estanyol mourut de maladie; et ils en firent part au seigneur roi de Sicile pour qu'il leur envoyât un gouverneur; et le seigneur roi fit venir de Catalogne son fils En Alphonse-Frédéric [1] qu'il faisait élever auprès du seigneur roi d'Aragon et de Catalogne. Et En Alphonse-Frédéric emmena avec lui une compagnie de chevaliers, des fils de chevaliers et autres gens; et de Barcelonne il vint en Sicile; et ce fut grande joie au seigneur roi son père de le voir si grand et si bien fait [2]. Il le munit fort bien de tout, et avec dix galères il l'envoya comme chef et commandant de la Compagnie, au nom du seigneur infant Mainfroi.

Quand il fut arrivé auprès de la Compagnie, tous en eurent grande joie et le reçurent avec grand honneur. Il les régit et gouverna, et les gouverne encore bien et sagement.

A peu de temps de là, l'infant Mainfroi mourut, et le seigneur roi leur fit dire que, puisque l'infant Mainfroi était mort, ils reconnussent dorénavant pour chef et commandant En Alphonse-Frédéric. Et ceux-ci furent très satisfaits; et bientôt ils lui cherchèrent une femme; et ils le marièrent avec la fille de messire Boniface de Vérone, à laquelle était échu en héritage tout ce qui avait appartenu à messire Boniface, c'est-à-dire la troisième partie de la cité, de la ville et de l'île de Négrepont [1], et bien treize châteaux sur la terre ferme, au duché d'Athènes. Il eut ainsi pour femme cette damoiselle, fille de ce noble homme, qui fut, je crois, le plus habile et le plus courtois riche-homme qui ait jamais vécu. Et pour faire bien connaître tout ce qu'il valut, je vous raconterai plus loin quels honneurs lui fit le bon duc d'Athènes.

Ainsi En Alphonse-Frédéric eut pour femme cette gentille damoiselle, qui, par son père et par sa mère, est issue du plus noble sang qui soit en Lombardie. La mère, qui était femme de messire Boniface, était issue des plus nobles hommes de la Morée; et ce fut par sa femme que messire Boniface devint possesseur de la troisième partie de Négrepont. Et de cette dame, En Alphonse-Frédéric eut beaucoup d'enfants; et il en est issu la plus belle dame et la plus sage qui ait jamais existé en ce pays. C'est assurément une des plus belles chrétiennes du monde; je la vis dans la maison de son père lorsqu'elle n'avait guère que huit ans, et ce fut au moment où nous fûmes faits prisonniers le seigneur infant et moi, et mis en garde dans la maison de messire Boniface.

D'ores-en-avant je vais cesser de vous parler d'En Alphonse-Frédéric et de la Compagnie. Et je ne me hasarderai pas à vous en parler, parce que, depuis que je suis revenu en Catalogne, ils se trouvent si éloignés de moi que j'aurais tort de vouloir parler de leurs faits, et moi je ne veux en ce livre insérer que ce qui est la vraie vérité. Dieu veuille les laisser bien faire et bien dire; quant à moi, d'ores-en-avant je ne me mêlerai plus de leurs faits. Toutefois, avant d'en finir, je veux vous conter les honneurs que le bon duc d'Athènes, qui laissa sa terre au comte de Brienne, fit un jour à messire Boniface de Vérone; et je veux vous le conter, afin que les rois, fils de rois et riches-hommes, y prennent bon exemple.

(1) Il paraît probable qu'Alphonse-Frédéric était fils naturel de Frédéric, bien que Muntaner n'en dise rien. Son nom ne se trouve pas mentionné parmi les enfants de Frédéric, dans l'Art de vérifier les dates; et le soin pris par son père de le faire élever en Aragon serait déjà une induction en faveur de cette supposition. Frédéric d'ailleurs n'ayant été marié qu'en 1302 ne pouvait avoir de son mariage aucun fils en état de prendre la direction des affaires, puisque l'aîné, Pierre, ne naquit que le 24 juillet 1305. Aussi Muntaner ne lui donne-t-il jamais le nom d'infant. Dans son chapitre CCXLVIII (page 486), Muntaner cite une autre fille naturelle que Frédéric avait eue avant son mariage, d'une dame qu'il nomme Sibille de Solmela, laquelle fille il fiança avec Roger, fils de l'amiral Roger de Loria. Peut-être Alphonse-Frédéric était-il fils de cette même Sibille.

(2) Cette réflexion de Muntaner est une preuve nouvelle en faveur de ma supposition, et l'office qu'il lui confera au nom d'un frère plus jeune est un autre argument de plus.

(1) Voyez la généalogie des Dalle Carceri.

CHAPITRE CCXLIV.

ote ce que fut messire Boniface de Vérone et sa
et comment le duc d'Athènes reçut l'ordre de che-
dudit messire Boniface de Vérone, et lui fit de
dons et honneurs le jour qu'il fut armé chevalier.

de toute vérité que le duc d'Athènes
des plus nobles hommes qui fussent
mpire de Romanie, et des plus grands
fussent pas rois. Il y eut anciennement
ères, fils du duc de Ray-mont[1], qui fi-
passage d'outre-mer pour la sainte
romaine, avec un grand nombre de
ers et beaucoup d'autres gens et sur
efs. Ils s'étaient embarqués à Brindes et
e; et l'hiver les atteignit au port de
za. Alors les gens de ce pays étaient re-
à l'Église romaine; et ces deux sei-
envoyèrent dire au pape que, s'il vou-
r donner la principauté de la Morée,
eraient la conquête cet hiver-là, car
ien ils ne pouvaient aller plus avant.
ape le leur octroya avec grand plaisir;
que ces deux frères conquirent toute la
auté de Morée et le duché d'Athènes;
ut prince de Morée [2] et le plus jeune
Athènes, et chacun d'eux eut sa terre
et quitte. Et ils donnèrent à leurs che-
châteaux, maisons et terres; de telle
l'il s'y établit bien certainement mille
ers français, qui tous firent venir de
leurs femmes et leurs enfants. Depuis
s ceux qui y sont issus d'eux ont pris
mmes les filles des plus hauts barons
ace; et ainsi en droite lignée ils sont
bles hommes et de noble sang.

riva donc un jour que le bon duc d'A-
celui qui, ainsi que je vous l'ai déjà
sa terre au comte de Brienne, vou-
dre l'ordre de chevalerie; et il fit con-
les cortès de toute sa terre, et ordonna
jour de la saint Jean de juin, tout ce
avait de nobles hommes dans son du-

est en effet situé sur une montagne qui domine une des
ées de la Franche-Comté. Lorsqu'Othon de la Roche,
d'Athènes, revint en France, il laissa la seigneurie
sous neveu, Guy de Ray, qui n'était pas duc, bien qu'il
la première maison de Bourgogne. Il y a là quelques
eurs chronologiques et généalogiques commises par
qui sont rectifiées par la Chronique de Morée et les
j'y ai jointes.
envoie à la Chronique de Morée qui précède pour
tion de ces erreurs.

ION. DE R. MUNTANER.

ché se trouvât dans la ville de Thèbes[1], où il voulait recevoir l'ordre de chevalerie. Il convoqua également les prélats et tous autres bonnes gens. Ensuite il fit publier dans tout l'empire, dans tout le Despotat et toute la Vlachie: que tout homme qui désirerait y venir, n'eût qu'à se présenter, et qu'il recevrait de lui grâces et présents. Et cette cour plénière fut proclamée bien six mois avant sa réunion.

Il est vérité que le seigneur de Vérone, bonne cité de Lombardie, eut trois fils; l'un, qui était l'aîné, il le fit héritier de Vérone[2]; à celui qui venait après, il lui donna bon arroi de trente chevaliers et de trente fils de chevaliers, et l'envoya en Morée, au duché d'Athènes. Et celui qui était duc d'Athènes, père de ce duc dont je vous parle ici[3], le reçut avec la plus grande bienveillance, lui donna beaucoup du sien, et le fit un puissant riche-homme; puis il lui donna une femme avec de grandes richesses et le fit chevalier. Et de cette femme il eut deux fils et deux filles.

Et quand ses frères surent qu'il lui advenait si bien, messire Boniface qui, était le plus jeune de tous, dit à son frère aîné qu'il voulait aller joindre son frère en Morée. Et ce projet plut beaucoup au frère aîné, et il l'aida du mieux qu'il pût.

Or messire Boniface n'avait qu'un château que son père lui avait laissé, et il le vendit afin de mieux s'équiper; et ainsi il s'équipa lui et dix chevaliers et dix fils de chevaliers. Et il prit l'ordre de chevalerie des mains de son frère aîné, parce qu'il valait mieux pour lui de partir comme chevalier que comme écuyer; car dans ces pays, aucun fils de riche-homme n'est considéré jusqu'à ce qu'il soit chevalier; voilà pourquoi il se fit armer chevalier des mains de son frère.

Ainsi il partit de Lombardie, s'embarqua a Venise, et s'en vint au duché d'Athènes. Et quand il fut arrivé dans le duché, il se présenta devant le duc, qui l'accueillit fort bien. Il trouva que son frère était mort, il n'y avait pas encore un mois, et qu'il avait laissé deux

(1) Muntaner appelle toujours Thèbes, *les Tives*, conformément à la prononciation des Grecs qui l'appellaient *Thivi*, (Θήβα), en prononçant le *th* à l'anglaise, ou comme le ç des Andalous.

(2) Je renvoie, pour la généalogie des Dalle Carceri de Vérone, aux tables jointes à la Chronique de Morée.

(3) V. la gen. des ducs d'Athènes de la maison de La Roche.

fils et une fille. Ainsi ce riche-homme se regarda comme ruiné; car le bien de ses neveux ne pouvait lui profiter en rien, et ceux qui étaient chargés de leur tutelle ne pouvaient rien faire en sa faveur. Vous comprenez donc bien comment il se regarda comme entièrement ruiné. Et le bon duc d'Athènes, qui le vit ainsi déconforté, le réconforta, et lui dit de ne point s'affliger, qu'il le mettrait de sa maison et de son conseil, lui avec tous ceux qui étaient venus avec lui. Ainsi ce riche-homme fut entièrement réconforté, et le duc d'Athènes le fit inscrire pour une ration belle et bonne pour lui et sa compagnie. Que vous dirai-je? Il vécut de ce genre de vie pendant bien sept ans, de telle sorte que jamais il n'y eut homme à la cour du duc qui se vêtît plus élégamment et plus richement que lui et sa compagnie, et nul qui se présentât partout en meilleur arroi; si bien qu'il ornait toute cette cour. Et le bon duc d'Athènes remarquait son bon sens et son intelligence, quoiqu'il n'en fît pas semblant; et d'autre part il le trouvait plein de sagesse dans le conseil.

A l'époque donc où le duc avait convoqué sa cour plénière, chacun s'empressa de se faire faire de beaux habillements pour soi-même et pour sa suite et aussi pour en distribuer aux jongleurs[1], afin de donner plus de lustre à la cour. Que vous dirai-je? Le jour de la cour plénière arriva, et dans toute la cour il n'y eut personne plus élégamment et plus noblement vêtu que messire Boniface et sa compagnie. Il avait bien cent brandons marqués de ses armes[2]. Il emprunta de quoi subvenir à toutes ces dépenses en engageant d'avance la solde qui devait lui revenir plus tard. Que vous dirai-je? la fête commença d'une manière splendide. Et lorsqu'on fut arrivé dans la grande église où le duc devait recevoir l'ordre de chevalerie, l'archevêque de Thèbes dit la messe, et sur l'autel étaient déposées les armes du duc. Tout le monde attendait avec anxiété le moment où le duc allait recev dre de chevalerie, et ils s'imaginaient, grande merveille, que le roi de France pereur se le seraient disputé et aurai à grand honneur que le duc voulût bien l'ordre de chevalerie de leurs mains. Et ment où tous étaient ainsi dans l'attente, peler messire Boniface de Vérone. Cel présenta à l'instant, et le duc lui dit : « Boniface, asséyez-vous ici tout près de l vêque, car je veux que vous m'armiez lier. » Messire Boniface lui dit : « Ah! se que dites-vous? assurément vous vo quez de moi. — Non, dit le duc, car j que cela soit ainsi. » Et messire Bo voyant qu'il parlait du fond du cœu vança vers l'autel, auprès de l'archevê donna au duc l'ordre de chevalerie. Et il l'eut créé chevalier, le duc dit en pr de tous : « Messire Boniface, l'usage toujours ceux qui reçoivent un cheva fassent un présent. Eh bien! je veux fai le contraire; vous, vous m'avez fait ch et moi je vous donne, à dater d'aujou cinquante mille sols tournois de revenu, séder à jamais, pour vous et les vôtre tout en châteaux et autres bons lieux, franc aleu, pour en faire toutes vos volo vous donne aussi pour femme la fille baron qui est demeurée sous ma main, est dame de la tierce partie de l'île et de de Négrepont[1]. »

Voyez comment en un jour et en une il lui donna bel héritage. Et certes ce plus noble don que depuis bien longte fait en un seul jour aucun prince. Et chose nouvelle et étrange. Et messire Bo vécut riche et opulent. Et le duc en mour recommanda son âme, et le fit son fo pouvoir dans le duché jusqu'à ce qu'arr comte de Brienne. Vous savez mainten qui était fille la femme d'En Alphonse-Fr

A présent je ne vous parlerai plus de se passa en Romanie, et je vais vous pa nouveau des seigneurs rois d'Aragon, d jorque et de Sicile.

(1) C'était l'usage de distribuer aux jongleurs ses plus beaux vêtements, pour faire éclater d'autant plus la magnificence de la cour, et cet usage de France fut transporté en Morée, avec les autres habitudes bonnes et mauvaises de notre pays, par les Français qui s'y établirent.

(2) Les brandons de cire jouaient un grand rôle dans toutes les fêtes publiques. Voyez dans les derniers chapitres de cette Chronique la description du couronnement du roi d'Aragon par Muntaner.

(1) Il serait possible que Guy de La Roche eût é alors de la tutelle de l'héritière d'une des trois seign Négrepont, qui appartenaient depuis la conquête aux de Vérone, et qu'il l'eût donnée à Boniface qui ét même famille. Ces généalogies sont fort obscures.

CONTINUATION DES CHRONIQUES D'ARAGON.

CHAPITRE CCXLV.

nt la paix fut traitée entre le seigneur roi d'Aragon et
l de Castille, à condition que le fils du roi En Jacques
gon épouserait la fille du roi don Ferrand de Cas-

nd le seigneur roi d'Aragon eut enlevé aume de Murcie au roi de Castille, et eut avager bonne partie de son pays, le ur infant don P. de Castille et autres es de Castille virent bien que la guerre 'Aragon ne leur était pas bonne, et par- rement don Henri, qui était vieux et périmenté. Ils traitèrent donc de la paix le seigneur roi d'Aragon, et elle se fit te manière. Le fils aîné du seigneur roi on, nommé l'infant En Jacques, devait e pour femme la fille du roi don Ferrand t qu'elle serait en âge[1]; et dès le présent t remise au seigneur roi d'Aragon qui élever en Aragon; et le seigneur roi on rendit le royaume de Murcie au roi rrand, à l'exception de ce qui était de uête, et que le seigneur roi En Jacques, ul, avait donné en dot, avec une de ses don Manuel, frère du roi don Alphonse tille. Cette dame étant morte sans en- a terre devait dès lors retourner au sei- roi d'Aragon; mais par la grande ami- le seigneur roi En Jacques portait au roi honse, son gendre, et à l'infant don , elle n'y retourna pas; et maintenant eur roi voulait la recouvrer; et il eut raison, et c'était son droit. Ainsi par ce e paix il la recouvra. Et ce pays ren- licante, Elce, Asp, Petrer, le val d'Ella et de Novella, la Mola, Crivillen, Favanella, Callosa, Oriola et Guardamar.

[1] arrangement matrimonial fut signé en décembre retrouve dans les archives d'Aragon (nos 2599 et archemins de Jacques II); mais le mariage ne fut ommé. Éléonore, fille de Ferdinand de Castille, s tard Alphonse III, second frère de Jacques, qui, t du consentement de son père, renonça à la cou- sa femme en faveur de son frère, et entra dans Saint-Jean de Jérusalem.

CHAPITRE CCXLVI.

Comment il fut convenu entre le seigneur roi d'Aragon et le roi de Castille d'aller définitivement avec toutes leurs forces contre le roi de Grenade, qui avait rompu les trèves; et comment le roi de Castille alla assiéger Algésiras et le roi d'Aragon Alméria.

Quand la paix eut été signée, le seigneur roi d'Aragon pensa que, puisqu'il avait la paix avec tout le monde, il était bon d'aller sur les Sarrazins, c'est-à-dire sur le roi de Grenade, qui avait rompu les trèves au moment où le roi de Castille prit congé de lui, et voilà pourquoi il voulait absolument s'en venger.

Il convint donc avec le roi de Castille de marcher définitivement sur le roi de Grenade, de manière que le roi de Castille, avec toutes ses forces, irait assiéger Algésiras Alhadra, et le seigneur roi d'Aragon la cité d'Alméria. Il fut arrangé et promis par chacun des deux rois que cela aurait lieu à jour fixe, et que nul ne pourrait renoncer à la guerre ni abandonner le siége sans l'aveu de l'autre; et cela fut sagement arrangé afin que le roi de Grenade fût obligé de diviser ses forces. Ainsi fut-il accompli. Et le roi de Castille alla assiéger Algésiras et le seigneur roi d'Aragon Alméria, qui est une très belle cité. Le siége dura bien neuf mois, pendant lesquels le seigneur roi d'Aragon se servit tour à tour des trébuchets et des mangonneaux, et de tout autre appareil de guerre qui convient à tenir siége; et le seigneur roi d'Aragon y vint, bien appareillé de sa personne et très puissamment accompagné d'un grand nombre de riches-hommes et de barons de Catalogne et d'Aragon. Parmi eux y vint le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, très richement appareillé, avec cent chevaux bardés et un grand nombre de gens de pied, et avec des galères et des lins qui transportaient chevaux, vivres, hommes

de suite et trébuchets, le seigneur roi de Majorque voulant que l'infant vînt au secours du seigneur roi d'Aragon bien équipé de tous points, en homme qui était de sa personne un des meilleurs chevaliers du monde. Et il y parut bien dans toutes les occasions qui se présentèrent à lui durant le siége. Et entre autres beaux faits d'armes, il eut trois fois de rudes engagements avec les Maures; si bien que parmi tous, l'infant En Ferrand obtint le prix de bonne chevalerie.

CHAPITRE CCXLVII.

Comment le roi de Castille leva le siége d'Algésiras à l'insu du roi d'Aragon; comment le seigneur roi d'Aragon livra bataille à Almèria contre les Sarrazins; comment l'infant En Ferrand tua le fils du roi de Cadix, Sarrazin; et comment le roi de Grenade demanda une trêve au roi d'Aragon.

Il arriva qu'un jour, veille de la Saint-Barthélemy, tous les Maures, autant qu'il s'en trouvait dans le royaume de Grenade, se disposèrent à attaquer tous ensemble le roi d'Aragon; et ce fut la faute du roi de Castille, qui leva son siége sans en faire rien savoir au seigneur roi d'Aragon[1]. Et le roi de Castille fit là une grande faute de ne pas faire savoir au roi d'Aragon qu'il levait le siége; car il mit en grand danger le seigneur roi d'Aragon, qui fut surpris tout à coup par une grande multitude d'hommes qui lui vinrent sus, sans qu'il pût s'en douter; et toute la puissance de Grenade arriva à la fois, la veille de la Saint-Barthélemy, contre l'ost du seigneur roi d'Aragon. A la vue de cette armée si considérable, le seigneur roi d'Aragon fut grandement émerveillé, mais ne s'épouvanta en rien. Il ordonna que le seigneur infant En Ferrand se tînt avec toute sa compagnie près de la cité, en un lieu nommé *l'Espero*[1] d'Alméria, afin que, si les Sarrazins voulaient faire quelque sortie de la ville pour venir férir sur leur siége pendant qu'on serait combattre, le seigneur infant pût s'y opposer. Je veux que vous sachiez que c'était le point le plus dangereux; et voilà pourquoi le seigneur infant se chargea de garder ce lieu, car autrement il n'y serait pas resté. Que vous dirai-je? Au moment où le seigneur roi était appareillé avec toute son ost à férir sur l'ost des Sarrazins, voilà que de l'intérieur d'Alméria, et précisément au point de l'*Espero* d'Alméria, s'élance, à travers l'eau de la mer qui allait jusqu'aux sangles des chevaux, le fils du roi de Cadix, avec bien quatre cents hommes à cheval et un grand nombre de gens à pied. L'alarme se répandit aussitôt dans les tentes du seigneur infant; et lui, en bel et bon arroi, avec les hommes de sa suite, sortit en fort bon ordre à sa rencontre avec toute sa cavalerie. Et aussitôt que les Maures eurent franchi l'Espero, ce fils du roi maure, qui était un des beaux et des bons chevaliers du monde, s'avança tout le premier, l'archegaie en main, criant: « *Ani ben a soltan*[2]*!* » Et aucune autre parole ne lui sortait de la bouche que *Ani ben a soltan!* Et le seigneur infant demanda: « Que dit-il? » Et les truchements qui étaient près de lui lui répondirent: « Seigneur, il dit qu'il est fils de roi. — Eh bien! répliqua l'infant, s'il est fils de roi, et moi aussi je suis fils de roi. » Et le sei-

(1) Voici comment Conde rend compte de la levée de ce siége (t. III, p. 89 et suiv.). Ce fut cette même année que le roi de Castille s'empara de Gibraltar.

« Por otra parte el rey de Castilla, de acuerdo con el Barcelonès (Jacques II) entrò con gran hueste la tierra del rey de Granada Muhamad. Diò le Muhamad quejas de este injusto rompimiento, y respondiò con vanos pretestos y con mucha altaneria, y fue à poner cerco à la ciudad de Algezira Alhadra, y sentò su campo en 21 de la luna de Safar del ano 708 (1308). El cruel Aben Gaymis (Jacques II) enviò su hueste contra Almeria en el mismo tiempo y la cercò por mar y por terra. Como los Muzlimes de la ciudad hiciesen frecuentes salidas contra su campo, la fortificò de barreras y honda cava. El rey Muhamad allegò su caballeria y fué à socorrer à los cercados de Algecira; pero las copiosas lluvias y recio temporal no le dejaron hacer cosa de provecho..... Viendo Muhamad la constancia del rey de Castilla que cercaba la ciudad de Algecira, que los cercados estaban ya en grande apuro, que lo de Almeria era muy urgente, y que en la corte se suscitaban sediciones, y que era imposible atendar à todas estas cosas como la importancia de ellas requeria, enviò al rey de Castilla sus cartas con el Arraez de Audarax. Proponiale que, si lavantaba el cerco de Algecira y desistia de la guerra, le daria las fortalezas de Quadros, Chanquin, Quesada y Balmar, y ademas hasta 5,000 doblas de oro. Acepto el rey de Castilla, y dadas seguridades de ambas partes, el rey de Castilla levanto el cerco de Algecirà, y los Muzlimes respiraron de su larga angustia. Fué esto à fines de Xaban del ano 709 (1308).» Dans la même année peu de mois après Muhamad fut détrôné par une révolte des Maures de Grenade, qui portèrent sur le trône son frère Nazar Conde, t. III, p. 91).

(1) L'épaulement, le point avancé.

(2) En arabe correct: *Enny ébn es soultan*; c'est-à-dire certes moi, fils de roi.

gneur infant brocha de l'éperon vers lui; et avant de pouvoir l'aborder, il avait déjà tué de sa main plus de six cavaliers, et avait rompu sa lance; et il mit l'épée à la main, et de son épée se fit jour jusqu'à celui qui criait : « Je suis fils de roi! » Celui-ci le voyant venir, et sachant que c'était l'infant, chevaucha sur lui, et lui porta un tel coup d'épée qu'il lui abattit à terre le dernier canton de son écu. Et ce fut vraiment un merveilleux coup, et il s'écria : « *Ani ben a soltan!* » Et le seigneur infant lui porta un tel coup de son épée sur la tête qu'il le pourfendit jusques aux dents et l'étendit mort. Aussitôt tous les Sarrazins furent déconfits; ceux qui purent s'enfuir par l'Espero furent sauvés; mais tous les autres périrent, et ainsi le seigneur infant vint à bout de ceux de la cité.

Or, tandis que ce tumulte se faisait à l'Espero, l'ost des Maures se disposait à férir. Le seigneur roi d'Aragon voulut brocher de l'éperon contre eux, mais En Guillaume d'Anglesola et En Gilbert de Mediona mirent pied à terre, et, saisissant son cheval par la bride, lui dirent : « Seigneur, qu'est-ce à dire? cela ne sera pas. Il y a déjà dans notre avant-garde des gens pour férir sur eux, et ils suffisent pour terminer l'affaire. » Mais le seigneur roi était si impatient de s'élancer au milieu des ennemis qu'il s'en fallait peu que le cœur ne lui en brisât. Et je vous dis que si ce n'eût été de ces riches-hommes et d'autres nobles hommes qui étaient là à le contenir, il n'y aurait pas tenu; mais il ne put faire autrement. Ainsi donc l'avant-garde fondit si rudement sur les Maures qu'elle les fit plier. Et assurément ce jour-là les Maures eussent perdu toute leur cavalerie; mais la crainte qu'on n'arrivât d'un autre côté sur les gens qui tenaient le siége empêcha de les poursuivre. Et néanmoins il périt un nombre infini de Maures, tant hommes de cheval qu'hommes de pied; si bien que ce fut le plus beau fait d'armes et la plus complète déroute qui fût jamais; et de là en avant les Maures redoutèrent tellement les chrétiens qu'ils n'osaient plus tenir devant eux. Que vous dirai-je? Le seigneur roi retourna avec grand bonheur et grande satisfaction vers les tentes, où ils apprirent que le seigneur infant En Ferrand avait fait d'aussi brillants faits d'armes qu'en eût pu faire Roland lui-même en personne s'il s'y fût trouvé. Le lendemain ils célébrèrent en grande pompe la fête du bienheureux saint Barthélemy l'apôtre.

Quand le roi de Grenade eut vu les merveilleux faits d'armes du seigneur roi d'Aragon et des siens, il se regarda comme perdu; car il n'aurait jamais cru qu'il y eût en eux tant de vigueur et d'intrépidité. Il envoya donc des messagers au seigneur roi d'Aragon, et lui fit dire qu'il le priait de vouloir bien lever son siége; que l'hiver approchait; qu'il devait bien voir qu'en persistant à le tenir, ce qu'il ferait il le faisait pour des gens dans lesquels il ne trouverait pas les mêmes vertus; que les Castillans avaient abandonné le siége d'Algésiras afin qu'il périt lui et ses gens; que cette conquête ne le touchait nullement; qu'ainsi il le priait de vouloir faire une trêve avec lui, l'assurant qu'en tout temps il lui serait en aide dans ses guerres contre qui que ce fût au monde; et enfin que par bonne amitié pour lui il mettrait en liberté tous les captifs chrétiens qui étaient en son pouvoir et dont le nombre était considérable.

Le seigneur roi ayant entendu ces propositions, fit assembler son conseil, et leur mit sous les yeux ce que le roi de Grenade lui avait envoyé dire. Et l'avis fut que, pour trois raisons principales, il devait rentrer sur ses terres : la première, parce que l'hiver s'approchait; la seconde à cause de la grande déloyauté que venaient de montrer envers lui les Castillans, et la troisième parce que les esclaves chrétiens qu'on lui rendait étaient un avantage bien plus considérable que s'il eût pris deux cités comme Alméria. Cela fut ainsi décidé, et la trêve fut signée de nouveau [1].

(1) Ce ne fut qu'en 1310, deux ans après le siége d'Algeziras, que fut définitivement levé le siége d'Almeria par Jacques II, sous Nazar qui avait détrôné Muhamad II. Voici comment s'exprime Conde (t. III, p. 92).

« Procuro el rey Nazar concertar treguas con el rey de Castilla para atender à la guerra de Almeria; pero no tuvieron efecto las negociaciones. Los Cristianos eran muy altaneros y difíciles cuando se les pedia la paz, y muy apacibles y humildes cuando la demandaban : condicion de enemigos poco generosos. Allego Nazar sus gentes y fuè à socorrer à los cercados de Almeria. Saliòle al paso el tirano Aben Gaymis (Jacques II) el Barcelonès, y trabaron muy sangrienta batalla. La matanza fuè tan cruel que los campos quedaron cubiertos de cadàveres. La noche los separò de la pelea, y al dia siguiente los Cristianos levantaron el cerco, que no quisieron entrar en otro tal

Alors le seigneur roi fit embarquer tous ses gens avec tout ce qui leur appartenait, et ils s'en retournèrent, qui par mer, qui par terre, au royaume de Valence. Vous pouvez juger si le roi d'Aragon est désireux de faire croître et multiplier la sainte foi catholique, puisque dans cette conquête, qui n'était point sienne, il alla tenir ce siége. Et soyez certain que, si le royaume de Grenade eût fait partie de ses terres de conquête, il y a longtemps que ce pays appartiendrait aux chrétiens.

Lorsque tout ceci fut terminé et que le seigneur roi d'Aragon fut de retour à Valence, le seigneur infant En Ferrand, avec ses galères et ses gens, retourna en Roussillon auprès du seigneur roi son père qui eut grand plaisir à le voir, et surtout quand il sut qu'il avait fait de si belles prouesses. Je vais cesser en ce moment de vous parler du seigneur roi d'Aragon, et je vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CCXLVIII.

Comment En Roger de Loria, fils de l'amiral En Roger de Loria, avec l'aide du seigneur roi Frédéric de Sicile, alla faire lever le siége de Gerbes qui était assiégée par le roi de Tunis; et comment, en passant à Naples, il mourut, et la terre passa à son frère En Charlet.

Il est vérité que, pendant le temps où le seigneur roi d'Aragon allait à Alméria, le seigneur roi de Sicile ne demeurait point en paix; car il éprouva la vérité du proverbe catalan: Qu'*on ne sait pas souvent d'où vient mal ou tourment*. Ainsi advint-il au seigneur roi de Sicile; car il était en pleine paix, et il lui survint foison d'affaires et de soucis. Toutefois tout ce qui lui arriva, il le prit en l'honneur de Dieu et de la sainte foi catholique. Je vais vous dire le fait.

Il est vrai que, comme je vous l'ai déjà dit, l'amiral En Roger de Loria possédait l'île de Gerbes. Et quand l'amiral fut mort, En Roger son fils conserva la possession de cette île; mais par la faute de ses officiers, l'île se révolta contre En Roger; si bien qu'En Roger, aidé du roi de Sicile, qui l'avait fiancé avec une sienne fille qu'il avait eue de madame Sibil le de Solmela avant de se marier, alla à Ge bes avec six galères et beaucoup de lins armé Le château de Gerbes était alors assiégé, e le roi de Tunis y avait envoyé, avec une grand ost de chrétiens et de Sarrazins, le Lahieni grand Moab de Tunis qui tenait le château assié gé et y tirait sans cesse avec quatre trébuchets et il continuait certainement ce siége depuis bie huit mois. Et quand En Roger fut arrivé à Gerb avec ses galères, le Lahieni craignit qu'il ne s'en bossât dans le passage qui est entre l'île et l terre ferme; et il vit bien que, s'il le faisait et l enlevait ce passage, c'en était fait d'eux tou Il se hâta donc de lever le siége, sortit de l'î et retourna à Tunis. En Roger, le voyant part envoya chercher les anciens du pays, les an nistia, et châtia ceux qui y avaient faute.

Il est vérité que Gerbes [1] est une île peupl de braves hommes d'armes; mais ils sont divi sés en deux partis, dont l'un s'appelle *Misco* et l'autre *Moabia* [2]; et ces partis sont à Gerb ce que sont les Guelfes et les Gibelins en To cane et en Lombardie. Et ces partis de Misco na et de Moabia s'étendent si loin qu'ils con

combate. Con esto amparò à los afligidos, que estaban ya para entregar se al enemigo. Fuè esta victoria en fin de Xaban del ano 709. Nazar volviò triunfante à Granada, aunque perdiò en la jornada gente muy escogida.

(1) Voici comment Abou Obaïd parle de cette île (voy. No tice des Man., t. XII, art. de M. Étienne Quatremère, p. 60

« Non loin de Kâbes est l'île de Djerbah qui renferme d vastes jardins et de nombreux plants d'oliviers. Les habitan qui sont Kharedjis, exercent leurs brigandages sur terre sur mer. L'île est séparée du continent par un détroit. »

M. Quatremère ajoute en note : « Au rapport de Burckhard (*Travels in Arabia*, t. II, p. 14), les habitants de Djerba Girba sont soupçonnés d'être de la secte d'Ali. »

Les renseignements que Muntaner donne ici sur l'île Gerbes et ses habitants sont une preuve de plus de l'exac tude avec laquelle il a observé tout ce qui se passait autu de lui.

(2) Ce sont là deux partis religieux. Moawiah est le pr mier khalife de la dynastie des Ommiades, si célèbre en Or dent par la protection qu'elle accorda aux arts. Après mort d'Othman, Moawiah, fut choisi pour khalife de préfére à Ali, gendre de Mahomet, qui avait été désigné d'abord po succéder à Othman. C'est à cette rivalité entre Ali et Moawi que remontent ces partis, comparés par Muntaner à ceux Guelfes et des Gibelins. Ils se donnèrent entre eux plusi désignations diverses. Les Turcs, qui sont du parti de Moaw sont connus sous le nom de Sunnites; les Persans, qui sont parti d'Ali, sont appelés par les Turcs Schyytes, sectaires une partie d'entre eux, Kharedjis, schismatiques ou sor de la droite voie. Ici Muntaner appelle les partisans Moawiah du nom de son fondateur; quant au nom de coma pour désigner les Kharedjis, il remonte peut-être à q que fait local.

nt toute la terre ferme d'Afrique, aussi larps, que Moabs et Bèrbères; et je suis lé qu'il a péri de part et d'autre plus de ille personnes. Le noyau de ces partis a s été à Gerbes; c'est là qu'ils ont com-, c'est là qu'ils se maintiennent encore, e là que partent l'aide et la faveur que donne à tous ceux qui sont siens. La [1] des Ben Si-Momen est dans Gerbes à la la Moabia; ce sont tous des gens fort et fort amis des chrétiens.

qu'En Roger eut pacifié l'île, il s'en a en Sicile pour y accomplir son ma- et alors le roi Robert le manda à Naples i prêter hommage, car En Roger avait gt-trois châteaux dans la Calabre. Il par- c pour Naples, et là il tomba malade et t. Ce fut un grand malheur, car, s'il eût il aurait fort ressemblé à l'amiral son a terre échut en partage à son frère , enfant de douze à quatorze ans, fort fort sage relativement à son âge.

CHAPITRE CCXLIX.

t les gens du parti de *Miscona* unis à quelques-uns x du parti de *Moabia*, assiégèrent le château de ; et comment En Charlet, avec les secours du sei- roi de Sicile, allant à Gerbes, en chassa toute la ie et mourut peu de temps après; et comment, s'é- voltés une seconde fois, le seigneur roi envoya En s de Castellar qui y mourut aussi.

nd les Sarrazins de Gerbes connurent la l'En Roger, les méchants hommes du e Miscona, et quelques méchants hom- u parti de Moabia, ainsi que la gabelle yques, se révoltèrent contre les chré- t contre la maison de Ben Si-Momen; si u'ils introduisirent dans l'île la cavale- Tunis, et assiégèrent encore une fois le u. En Charlet, avec le secours du sei- roi de Sicile et du roi Robert, se rendit es avec cinq galères et lins, et parvint jeter hors de l'île toute la cavalerie de D'après les conseils de la maison de Ben nen il se réconcilia avec ceux de Miscona, ur pardonna. Ayant rétabli l'ordre dans s'en retourna dans la Calabre, où il avait nadame Saurine d'Entença sa mère. Et à temps de là il mourut aussi, et la terre u fils qui restait, et qui était fort petit,

a, famille, et plus loin *casada* qui répond à l'*albergo*

puisqu'il n'avait pas alors cinq ans. Il se nommait En Roger de Loria, ainsi que son frère aîné; c'est-à-dire qu'on lui avait donné sur les fonts de baptême le nom de François, mais quand son frère fut mort, on changea son nom à l'époque de sa confirmation, et on lui donna celui d'En Roger de Loria. Et quand les méchants hommes de Miscona furent instruits de tous ces détails, ils se révoltèrent contre les chrétiens et contre ceux de Moabia, de sorte que la guerre se renouvela entre eux seulement, mais sans aide de cavalerie étrangère pour aucun des deux partis, si ce n'est qu'En Simon de Montoliu, capitaine de l'île, au nom d'En Roger, et ceux du château, donnaient aide à ceux de Moabia, en faveur de la maison de Ben Si-Momen.

La guerre étant dans cet état, messire Conrad Llança [1], de Château-Ménart, qui était tuteur d'En Roger dans cette contrée, pria le seigneur roi de Sicile de vouloir bien permettre qu'En Jacques de Castellar, bon marin et très expérimenté, qui avait armé trois galères pour aller faire des courses en Romanie, tournât ses forces du côté de Gerbes, qu'il visitât le château de Gerbes et qu'il lui donnât toute aide possible, ainsi qu'à la maison de Ben Si-Momen. Le seigneur roi, par amitié pour messire Conrad Llança, et afin que le château en fût renforcé, y consentit; et il fit venir En Jacques de Castellar, et lui commanda de faire une tournée par Gerbes, et de renforcer et aider ceux du château, disant qu'ensuite il irait à ses courses de mer, et ajoutant que ses galères seraient armées aux frais du seigneur roi.

En Jacques de Castellar prit congé du seigneur roi, et s'en alla à Gerbes. Arrivé qu'il fut au château, on lui tourna la tête au point de le pousser à marcher, bannières déployées, avec toutes ses galères, et avec ceux du château, et une partie des chrétiens et ceux de la Moabia, contre le parti de Miscona; mais ceux de Moabia furent vaincus, et En Jacques de

(1) Les Llança étaient une famille ancienne qui s'était fort agrandie depuis le temps du roi Manfred, fils naturel de Frédéric II et de Bianca Lancia. Manfred conféra de hautes dignités à la famille de sa mère. Gualvano Lancia, son oncle, fut fait prince de Salerne et grand-maréchal du royaume; un autre Lancia fut créé comte de Squillace. (Voy. pour tout ce qui concerne l'époque du roi Manfred, l'excellent commentaire historique sur les *Diurnali di Messer Matteo di Giovenazzo* par M. le duc de Luynes.)

Castellar y périt, ainsi que plus de cinq cents chrétiens; ce qui fut grande perte et grand dommage. Quand ces méchants hommes de Miscona eurent gagné cette bataille, ils n'en furent que plus endiablés et enflés d'orgueil. Et celui qui avait surtout la plus grande folie en tête était un traître de ceux de Miscona, qui était leur chef, et se nommait Alef. De sorte qu'après avoir fait cette déconfiture de leurs ennemis, ceux de Miscona se disposèrent tous à attaquer le château; car ce traître voulait s'emparer complétement de l'île.

CHAPITRE CCL.

Comment En Simon de Montoliu requit les tuteurs d'En Roger, madame Saurine, le pape et le roi Robert de lui prêter aide et secours, et comment, sur leur refus, il s'adressa au seigneur roi de Sicile qui envoya, avec dix-huit galères, messire Pélegrin de Pati, lequel fut vaincu et pris.

Quand le seigneur roi de Sicile apprit la mort d'En Jacques de Castellar et des autres, il en fut très fâché; toutefois il prit courage, en pensant qu'ils avaient fait plus qu'il ne leur avait été ordonné, puisque le seigneur roi ne leur avait pas dit d'abandonner leurs galères et de se mettre à faire la guerre dans l'intérieur de l'île.

A peu de jours de là, Simon de Montoliu, qui vit que les affaires de l'île allaient fort mal et surtout le château, et que les troupes du château demandaient à être payées, ce qu'il ne pouvait faire, puisqu'il ne retirait rien de l'île, laissa à sa place le bâtard En de Montoliu, son cousin-germain, et vint en Calabre trouver madame Saurine [1], et lui raconta l'état de l'île, du château et de la seigneurie, et la pria, elle et messire Conrad Llança, tuteur d'En Roger, de lui donner aide d'hommes et d'argent. Mais madame Saurine n'était pas à cette époque dans une situation très florissante; elle était même endettée et fort embarrassée, par suite des dépenses faites pour la flotte d'En Charlet lorsqu'il était allé à Gerbes; et elle ne recevait rien de ses revenus, car tous les revenus étaient assignées pour payer les dettes et obligations de l'amiral et d'En Roger. Il envoya également au pape pour lui demander aide, et le pape répondit non. Il envoya au roi Robert, qui de même répondit non. Enfin, à défaut d'eux tous, il s'en vint trouver le seigneur roi de Sicile et lui demanda secours; et le seigneur roi, pour la gloire de Dieu, et afin de sauver ceux du château, qui étaient tous Catalans, consentit à prêter assistance à l'île de Gerbes aux conditions suivantes: madame Saurine, messire Conrad Llança et En Amiguccio de Loria, qui étaient les tuteurs de Roger, devaient s'arranger pour remettre entre les mains du seigneur roi de Sicile le château et toute l'île; et tout ce qu'il avancerait serait hypothéqué sur l'île de Gerbes et sur l'île des Querquenes [1], et il les retiendrait et posséderait comme sa propriété jusqu'à ce qu'il fût remboursé de tout ce qu'il aurait avancé; et en attendant il en serait seigneur et maître. Et de toutes ces conditions ils firent de bonnes chartes. Et eux ordonnèrent à En Simon de Montoliu, qui était alors à Gerbes et qui la tenait, de lui livrer le château de Gerbes et la tour des Querquenes. Et ledit Simon fit serment et hommage au seigneur roi, et s'engagea à lui remettre ces possessions à tout instant où il les réclamerait, savoir: l'île et le château de Gerbes, et la tour des Querquenes. Cela étant ainsi réglé, le seigneur roi fit armer dix-huit galères, y mit cent hommes à cheval, Catalans de bonne race, et bien quinze cents hommes de pied de nos gens;

(1) Mère du jeune Roger de Loria, seigneur de Gerbes.

(1) Abou Obaïd, dans sa description arabe de l'Afrique (Notice des Man., t. XII, article de M. Quatremère, p. 488), parle en ces termes de Querquenes:

« Vis-à-vis Safâkes, à la distance d'environ 10,000 pas, est une île appelée Karkench, située au milieu d'une mer stagnante, peu profonde et dont les eaux n'ont aucun mouvement. En face de ce lieu, en pleine mer et à l'entrée des bas-fonds, à environ 40 milles de ce continent, on voit un édifice élevé qui sert de point de reconnaissance pour les navigateurs qui arrivent d'Alexandrie, de la Syrie et de Barca. Lorsqu'ils aperçoivent le centre des bâtiments, ils se détournent et font voile vers les lieux où ils doivent relâcher. »

M. Quatremère ajoute en note: « C'est la même île que Marmol appelle *Querquenes*, et sur laquelle il donne des détails assez étendus (l'Afrique de Marmol, t. II, p. 536, 537). Shaw écrit Querkyness (Voyages, t. I, p. 248). L'an 491 de l'hégire, elle fut conquise par Temim Ben-Moezz, ainsi que l'île de Djerbah (Nowairi, Man. 702, p. 430). Puisque j'ai occasion de nommer cette dernière (Djerbah) je ferai observer que les habitants conservèrent longtemps le caractère que leur attribue notre auteur; car nous voyons qu'à plusieurs reprises, l'an 450 et l'an 509 de l'hégire, ils furent sévèrement punis de leur conduite odieuse et des brigandages qu'ils commettaient sur mer (Nowairi, *Loc. laud.* fol. 38 r.). L'an 529, cette île tomba au pouvoir des Francs (*ibid.*, fol. 15 r.).

le sorte qu'ils partirent avec grande puissance. Et il leur donna pour capitaine messire Pélegrin de Pati, chevalier de Sicile et de la ville de Messine, et lui fit livrer autant d'argent qu'il était nécessaire pour payer aux gens du château et de la tour tout ce qui leur était dû. Et ainsi ils prirent congé du seigneur roi, et prirent terre dans l'île de Gerbes, en un lieu qu'on nomme l'île de l'Amiral, éloigné de cinq milles du château. Et au lieu d'aller aussitôt, comme ils le devaient, au château pour y reposer hommes et chevaux pendant deux ou trois jours, ils se mirent à parcourir l'île tout-à-fait en désordre, comme s'ils eussent pensé que la Barbarie tout entière n'eût osé se présenter devant eux. Et en effet, bien assurément, s'ils eussent marché bien serrés, ils n'eussent pas eu à craindre cinq fois autant d'hommes qu'il y en avait dans l'île; mais par suite du mauvais arrangement qu'ils prirent ils s'en allèrent tout disséminés. Les Sarrazins de l'île, aussi bien ceux du parti de Miscona que ceux de Moabia, s'étaient retirés tous, à l'exception des anciens de la maison de Ben Si-Momen, qui s'étaient jetés dans le château. Mais quand ils virent les chrétiens s'avancer ainsi sur eux sans conserver aucun ordre, ils fondirent les premiers sur eux. Que vous dirai-je? Ils les mirent aussitôt en déroute au moment où ils étaient bien à vingt-cinq milles du château. Que vous dirai-je? Messire Pélegrin fut pris, et de tous les cavaliers chrétiens il n'en échappa que vingt-huit; tous les autres furent tués, et quant aux hommes de pied, entre Latins et Catalans, il en mourut plus de deux mille cinq cents; et tous furent ainsi déconfits. Et alors les méchants hommes de Miscona s'emparèrent de l'île, et cet Alef se constitua seigneur d'eux tous. Il envoya un message à Tunis, et le roi de Tunis lui fit passer trois cents cavaliers sarrazins. Alors ils assiégèrent le château, de manière qu'un chat ne pouvait en sortir sans être pris. Messire Pélegrin se racheta avec l'argent qu'il avait apporté pour payer les gens du château. Et ainsi les galères s'en retournèrent toute déconfites en Sicile, où la nouvelle de cette défaite causa grand deuil et grande douleur, surtout au seigneur roi. Messire Pélegrin et les vingt-huit autres cavaliers qui avaient échappé à la mort en cette bataille restèrent dans le château. Et si vous vîtes jamais gens s'arranger mal avec autrui, ce furent bien ceux du château entre eux; car tous les jours ils étaient sur le point de s'entre-égorger, et cela à cause des femmes et des maîtresses de ceux du château

CHAPITRE CCLI.

Comment En Simon de Montoliu cria merci au seigneur roi de Sicile, Frédéric, le suppliant de faire remettre à qui bon lui semblerait le château de Gerbes et la tour de Querquens; et comment le seigneur roi offrit à moi, Ramon Muntaner, la conquête de Gerbes; et comment je me disposai à conquérir cette île.

En Simon de Montoliu retourna en Sicile, au seigneur roi, lui criant merci et le priant de faire occuper le château et la tour de Querquens par qui bon lui semblerait, et d'envoyer de l'argent pour payer la solde. Le seigneur roi ne trouva vraiment personne qui voulût accepter ce commandement; je vous dirai même que le seigneur roi n'aurait trouvé personne qui voulût monter sur galère ou lin allant à Gerbes. Voyez donc dans quel embarras il se trouvait.

Il est certain que moi, En Ramon Muntaner, j'arrivai à cette même époque de Romanie en Sicile, et je demandai au seigneur roi de Sicile la permission de me rendre en Catalogne, afin de prendre ma femme, que j'avais fiancée lorsqu'elle était encore enfant, il y avait dix ans, dans la cité de Valence; et le seigneur roi me dit qu'il y consentait volontiers. Alors je fis armer une galère à cent rames qui était à moi; et le seigneur roi me fit dire que, quand je l'aurais armée de matelots suffisants à l'équipage, j'allasse le joindre à Monte-Albano, qui est dans la montagne, à treize lieues de Messine, et où il passait l'été; et nous étions au mois de juillet. Il voulait envoyer des présents à madame la reine d'Aragon et aux infants, et désirait que je les leur portasse. Je lui dis que j'étais prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnerait; et à cette époque le seigneur roi et madame la reine étaient devant Alméria. Je fis donc armer mon lin pour me rendre en Catalogne; j'achetai tout ce qui m'était nécessaire pour mes noces; et quand toutes choses furent prêtes à Messine, et que tout l'équipage de matelots fut disposé, j'allai à Monte-Albano près du seigneur roi pour prendre congé de lui. Mais lorsque je fus arrivé à Monte-Albano, le seigneur roi y avait fait venir En Simon de

Montoliu; et le lendemain de mon arrivée le seigneur roi me fit venir devant lui au palais. Là se trouvèrent le comte Mainfroi de Clermont, messire Damien de Palasi et messire Arrigo Rosso, et bien d'autres riches-hommes de l'île de Sicile, et chevaliers catalans et aragonais, et bien d'autres notables gens; de sorte qu'il y avait certainement au palais cent hommes de haut rang et beaucoup d'autres.

Lorsque je fus venu devant le seigneur roi, il me dit: « En Muntaner, vous savez la grande perte, le grand dommage et le grand déshonneur que nous avons soufferts dans l'île de Gerbes; et nous avons fort à cœur de pouvoir en tirer une prompte vengeance; aussi avons-nous pensé en notre âme, qu'il n'est personne en tout notre royaume qui puisse, avec l'aide de Dieu, nous donner là-dessus aussi bon conseil que vous, et cela par bien des raisons: d'abord surtout, parce vous avez plus vu de guerres et plus ouï conter de faits de guerre qu'homme qui soit en notre royaume; puis, parce que vous avez longtemps gouverné des gens d'armes et savez comment il faut les conduire; puis, vous connaissez la langue sarrazine, et vous pouvez ainsi, sans truchement, faire vos propres affaires, soit en ce qui concerne les espions, soit de toute autre façon, dans l'île de Gerbes; et enfin par beaucoup d'autres bonnes raisons qui sont en vous. Voilà pourquoi nous désirons, et nous vous en prions chèrement, que vous veuilliez être capitaine de l'île de Gerbes et des Querquens, et que vous preniez cette affaire à cœur et de ferme volonté. Et nous, nous vous promettons que, si Dieu vous tire à honneur de cette guerre, nous vous ferons aller en Catalogne pour accomplir votre mariage, d'une manière beaucoup plus brillante que vous ne pourriez y aller en ce moment. Nous vous conjurons donc pour tout au monde de ne pas dire non. ».

Et moi, voyant que le seigneur roi avait si grande confiance en moi dans cette circonstance, je me signai, allai m'agenouiller devant lui, et lui rendis mille et mille grâces de tout le bien qu'il avait bien voulu dire de moi, et de l'opinion où il était que je fusse homme à mener à bien d'aussi grandes affaires; et je lui déclarai me soumettre à ses ordres en cette affaire et dans toutes les autres; et j'allai lui baiser la main; et bien des riches-hommes et des chevaliers la lui baisèrent aussi pour moi. Et lorsque j'eus consenti à ce qu'il désirait, i
En Simon de Montoliu et lui ordonna,
sence de tout le monde: de lui rendre
teau de Gerbes et la tour des Querquer
m'en faire remise en son nom, et de me
l'instant même serment et hommage
clarant les tenir en mon nom, et de se
avec moi à Gerbes et aux Querquens, e
les remettre en personne. Et ainsi il le
et m'en fit serment et hommage. Le s
roi en fit aussitôt dresser les actes, et
féra la même autorité qu'il y possèd
même, sans se réserver même le droit c
et il me donna pouvoir de faire des conce
perpétuité, de prendre à ma solde tel
de gens qu'il me paraîtrait bon, et de
guerre ou la paix avec quiconque je le j
à propos. Que vous dirai-je? Il me re
tout pouvoir. Je lui dis: « Seigneur,
reste encore à faire plus; il faut que, pa
lettre, vous fassiez commandement autr
au maître portulan, à tous leurs officier
qu'à tous vos autres officiers à l'extérie
tout ce que je leur demanderai par mes
me soit à l'instant envoyé, soit argen
vivres, soit tous autres objets dont je pu
besoin, et que de plus vous ordonniez,
moment, qu'on me charge une nef de f
et de farine, une autre d'avoine, de légu
de fromages, et une troisième de vin, et
partent sans délai. » Et le seigneur roi o
que tout cela fût fait à l'instant même
lui dis: « Seigneur, je sais qu'en l'île d
bes on a grand faim et peu de vivres
en est de même dans tout le pays et au
le continent voisin; de sorte qu'avec des
je les ferai combattre les uns contre les au
Le seigneur roi comprit que j'avais r
aussi me fit-il pourvoir de toutes choses
que jamais seigneur ne pourvut aucun v
si bien que je ne manquai jamais de rien
je pris congé de lui et me rendis à M
Quand je fus à Messine, je comptais part
sitôt; mais tous les Latins qui devaie
suivre me vinrent rendre l'argent qu'ils a
reçu, me disant qu'ils ne voulaient pa
mourir à Gerbes; et leurs mères et leur
mes venaient en pleurant me conjurer a
de Dieu de reprendre mon argent, chac
lamentant d'y avoir perdu père, frère ou
Il me fallut donc reprendre mon argent

:t enrôler de nouveau d'autres Cata-

CHAPITRE CCLII.

moi, Ramon Muntaner, je me rendis à Gerbes, capitaine, et pris possession du château, et reçus ge de tous ceux qui y étaient; comment, par trois citai devant moi tous ceux de Miscona, et Alef leur les défiai, et les poussai dans un coin de l'île, où ils èrent une telle famine qu'ils faisaient du pain avec la les palmiers.

que j'eus armé, je partis de Messine, et on de Montoliu, monté sur son lin armé, n même temps que moi, et en peu de nous arrivâmes à l'île de Gerbes. Quand ûmes au château, nous trouvâmes qu'il devant ledit château quatre cents hom- cheval des Maures du roi de Tunis, qui couru tout le pays; tous les Maures de étaient aussi, et nous trouvâmes que la ait fermée. Aussitôt nous débarquâmes au et nous y entrâmes. Je puis vous assurer trouvai aussi grande guerre au dedans ehors, à savoir entre les chevaliers et qui avaient échappé à la déconfiture, ens du château. Avant de m'occuper de tre chose, je reçus le château et l'hom- e tous ceux qui y étaient; puis je remis tre du seigneur roi à messire Pélegrin et aux autres chevaliers et écuyers. Le r roi leur mandait qu'ils me fissent tous ge de bouche et de mains, et qu'ils re- sent ma personne comme ils feraient la Et aussitôt ils accomplirent les ordres neur roi.

nd tout ceci fut fait, je rétablis, soit de it de force, bonne paix parmi eux tous, a sorte qu'à l'avenir nul ne portât dom- l'autre, soit pour femme, soit pour autre Cela fait je distribuai à chacun solde et risionnement. Cependant m'arrivèrent les efs chargées que le seigneur roi m'avait es, ainsi que je l'avais arrangé avec lui. ût que j'eus ces nefs, j'envoyai mon pro- armé à Capis[1], où étaient tous les an- le la maison de Ben Si-Momen dans le u d'un Alarp leur ami, grand seigneur pays, et nommé Jacob Ben Atia. Dès

es, port de mer dont le territoire à quatre milles à bonde en mûriers et cannes à sucre. (V. Quatremère, s Mamos., t. XII, p. 462).

qu'ils eurent reçu les lettres que le seigneur roi leur adressait, ainsi que ma propre lettre, ils montèrent sur mon lin et vinrent à moi. Tandis que le lin était allé les trouver, j'avais fait placer des pieux devant le château à la distance d'un trait d'arbalète l'un de l'autre, et je défendis à qui que ce fût, sous peine de haute trahison, de dépasser ces pieux sans mon ordre. J'ordonnai aussi que, parmi ceux de l'intérieur, un homme armé d'un écu et un arbalétrier, devraient sortir pour escarmoucher; et nous avions cela deux fois par jour. Nous étions dans le château trente cavaliers pesamment armés et quinze armés à la légère; et dès lors nous commençâmes a nous défendre très bien et avec ordre, si bien qu'il y avait toujours quelqu'un de nous dehors. Cependant je citai devant moi les anciens de l'île de Gerbes, de la part du seigneur roi de Sicile, et les sommai de se présenter. J'écrivis à chacun d'eux, que le seigneur roi leur ordonnait de m'obéir en toutes choses comme à sa propre personne. Et tous les anciens de Moabia vinrent à moi, ceux qui étaient hors de l'île comme ceux qui étaient dedans; et à chacun d'eux je pardonnai tout ce qu'il avait fait. Aussitôt je fis faire, en dehors du château, un retranchement avec un mur en pierre et en terre; et dans l'espace compris entre le château et ce mur, je fis construire un grand nombre de petites maisons de planches, de nattes et de ramée; et tous ceux de Moabia y passaient la nuit auprès de moi avec leurs femmes et leurs enfants; et je leur distribuai des rations de farine, de légume et de fromage qui m'arrivaient avec abondance. Je fis dire ensuite au traître, c'est-à dire à Alef, chef de ceux de Miscona, qu'il vînt à moi; et il n'en voulut jamais rien faire. Cependant deux anciens de Miscona se présentèrent à moi; mais leurs propres gens ne voulurent point se séparer des autres, et de ces deux l'un était Amar Ben Buceyt et l'autre Ben Barquet. Que vous dirai-je? Il n'y avait pas encore un mois que j'étais arrivé à Gerbes, que déjà j'avais certainement sous mon pouvoir trois cents hommes de Moabia, avec leurs femmes et leurs enfants.

Tout ceci fait, je citai par trois fois ledit Alef et ceux de Miscona, avant de leur faire aucun mal; mais ils ne voulurent point venir à merci. Après les avoir cités par trois fois, et qu'ils eurent décliné de venir à merci, je les défiai, et plaçai dans l'île deux cents cavaliers des Alarps,

tous bons cavaliers, amis de la maison de Ben Si-Momen, et qui étaient du parti de la Moabia; je leur donnai à chacun un besant par jour, qui vaut trois sous quatre deniers barcelonnais, de l'avoine et une ration de farine, de légumes et de fromage. Quand j'eus les deux cents cavaliers dans l'île, avec ceux de Moabia, je me disposai à faire des chevauchées contre eux, de telle sorte que pendant la nuit nous les détroussions partout. Que vous dirai-je? Pendant quatorze mois nous continuâmes cette guerre, et il n'était pas de jour que nous n'eussions au moins une rencontre; et, grâces à Dieu! pendant ces quatorze mois, nous leur tuâmes ou prîmes plus de sept cents combattants, et nous les déconfîmes deux ou trois fois; et cependant ils avaient bien quatre cents hommes de cheval. Que vous dirai-je? A la fin nous les poussâmes dans un petit recoin de l'île, et il y eut là telle famine parmi eux qu'ils en furent réduits à se servir de la sciure des palmiers pour faire du pain.

CHAPITRE CCLIII.

Comment Alef sortit de l'île et revint avec huit mille hommes à cheval et quatorze barques, avec quoi il déconfit les chrétiens du passage; et comment moi, Ramon Muntaner, je les attaquai, les vainquis, leur enlevai dix-sept barques, et me rendis maître du passage.

Un jour ledit Alef donna à entendre aux gens de Miscona qu'il allait leur chercher des secours. Il sortit de l'île, et alla à Sélim Ben Margan, à Jacob Ben Atia et autres Alarps, et leur persuada que, s'ils venaient dans l'île, ils pourraient s'emparer de nous tous; si bien qu'il eut jusqu'à huit mille hommes de cheval qui se présentèrent au passage. Là, je tenais deux lins armés et quatre barques, dont étaient capitaines En Raymond Goda et En Beranger d'Espingals, auxquels j'avais confié la garde du passage. Lorsque les Alarps furent là, ils demandèrent à Alef comment il leur serait possible d'entrer. Il répondit qu'il aurait bientôt déconfit ceux qui gardaient le passage, et qu'alors ils pourraient entrer. Que vous dirai-je? Il se procura quatorze barques, et cette nuit même il fondit sur les chrétiens; et à l'aube du jour les chrétiens furent si surpris qu'ils prirent la fuite et abandonnèrent ainsi le passage. Alef dit alors à Sélim Ben Margan et aux autres de venir et d'entrer dans l'île; mais eux répondirent qu'ils voulaient voir auparavant ce que je ferais, attendu que si, dès qu'ils seraient entrés, je venai leur enlever le passage, ils seraient perdus, le peu de vivres qu'ils avaient; en conséquen ils ne voulurent point entrer ce jour-là. L nôtres arrivèrent bientôt au château tout à débandade, et je fus si furieux que peu s'f fallut que je ne fisse pendre les comites. Je n mis aussitôt le château à messire Simon de Va Guarnera, et le laissai en mon lieu et place, moi je montai sur un de mes lins, de quatr vingts rames; j'emmenai de plus les autres bâ ments et deux barques en sus, et arrivai ce jou là même au passage. Le lendemain Selim B Margan et les autres dirent à Alef: « Que s rions-nous devenus si nous fussions entrés da l'île? il nous aurait tous fait prisonniers. » Alef leur répondit: « Si je chasse une secon fois ceux-ci du passage, entrerez-vous? » répondirent: « Oui, assurément. »

Alors il arma vingt-une barques et arri sur nous. Moi je fis placer tous les bâtimen derrière mon lin; et dès que leurs barques f rent approchées de moi et que je m'en vis ass près, je fondis au milieu d'eux avec une te impétuosité que je coulai à fond vingt-sept leurs barques et chargeai sur eux; et nous f lâmes férir de çà et de là sur les autres lins barques et vaisseaux, qui bientôt vinrent s' chouer sur le rivage.

Que vous dirai-je? De leur vingt-une ba ques il n'en échappa pas plus de quatre, s l'une desquelles ledit Alef s'enfuit sur la ter c'est-à-dire dans l'île, car là se trouvait troupe, tandis que les Alarps étaient sur la te ferme, et il n'avait osé fuir du côté des Alar qui l'auraient mis en pièces. Ce jour-là no tuâmes plus de deux cents Maures, et nous no emparâmes de dix-sept de leurs barques. Dès moment la terre fut à nous, car tous se tinre pour morts; et nous fûmes maîtres du passag car dès lors personne ne put entrer ni sortir sa ma volonté. Sélim Ben Margan, Jacob ben A et autres, en voyant ce qui se passait, le rent les mains au ciel, se félicitant de n'ê point entrés dans l'île, et ils m'envoyèrent homme à la nage pour me demander de vou bien conférer avec eux à terre sur leur foi, qu'eux monteraient sur mon lin pour par avec moi. J'y allai et je descendis à terre, où me rendirent beaucoup d'honneurs et me fir de grands présents. Ensuite ils me prièrent

r sortir de l'île cent hommes à cheval qui uvaient auprès d'Alef, et qui étaient pa- et vassaux de Sélim Ben Margan, et au- l'autres qui l'étaient de Jacob Ben Atia. fis beaucoup prier, quoique j'eusse donné mille onces pour qu'ils fussent déjà dehors. fin je leur accordai leur demande, en fai- semblant d'y consentir avec beaucoup de , et leur fis fort valoir cette concession ne un grand service de ma part. Je leur onc que je les conduirais loin de l'île moi- e avec mes barques, et que je voulais m'y rer en personne; et qu'ils me donnassent, élim Ben Margan deux cavaliers, et Jacob Atia deux autres, qui les reconnussent; et se gardassent bien d'en faire sortir d'au- que les leurs; et ils me firent mille remer- nts. Quand j'eus octroyé cette demande, t d'autres chefs les uns après les autres ne demandaient l'un dix, l'autre vingt nes; et moi je ne voulais rien accorder; et se jetaient à mes pieds, et j'avais plus d'oc- tion à donner ma main à baiser que si e été un roi faisant sa joyeuse entrée en oyaume; et je finis par accéder à toutes demandes. Que vous dirai-je? Tous les durent me promettre que jamais, sous n prétexte, ni eux ni les leurs ne me se- t contraires, et j'en fis dresser des actes et signés; et ils me promirent et jurèrent être en aide de toute leur puissance contre ue ce fût au monde. Et de tout cela Selim Margan, Jacob Ben Atia, Abdala Ben Bebet n Marquet et les autres chefs, m'en firent ent et hommage. Que vous dirai-je? Quand fut conclu et signé, les quatre cents hom- à cheval qui étaient du parti de Miscona, lef, sortirent de l'île devant moi.

CHAPITRE CCLIV.

ent tous ceux de Miscona, ainsi qu'Alef, voulurent se dre à moi, En Ramon Muntaner ; comment le seigneur de Sicile envoya messire Conrad Llança avec vingt ga- es pour prendre vengeance de tout ce qui avait été fait, omment la conduite de l'avant-garde fut confiée à moi, Ramon Muntaner.

out cela terminé, je me séparai d'eux en accord et bonne amitié; je laissai le pas- bien gardé, et retournai au château, re- ant mon affaire comme gagnée; ce qui vrai. Arrivé au château, je reçus un mes- sage de ceux de Miscona, et de leur chef Alef, qui offraient de se rendre à moi; mais avant de connaître les intentions du seigneur roi, je ne voulus point leur pardonner. J'envoyai donc une barque armée au seigneur roi Frédéric, pour savoir ce qu'il voulait que je fisse, lui disant: que tous seraient pris ou tués s'il le voulait, et que, s'il désirait prendre complète vengeance, c'était là le moment. Que vous dirai-je? Le seigneur roi tint conseil et fut d'avis de ne consentir pour rien au monde à les recevoir à merci, attendu que ce serait grand déshonneur à lui s'il ne prenait entière vengeance de tout le mal qu'ils lui avaient fait. En conséquence il arma vingt galères et envoya messire Conrad Llança de Château-Menart avec deux cents chevaux bardés, de bonnes troupes, à Gerbes, et avec deux mille hommes de pied, sans y comprendre ceux des galères; et il me fit dire par la barque que je lui avais expédiée: De ne les recevoir d'aucune manière à merci; mais s'ils étaient pris de telle famine qu'ils en vinssent à n'avoir plus absolument rien, de leur faire donner secours de vivres par les Sarrazins qui étaient avec moi. Et il ordonnait cette disposition pour qu'il n'y en eût aucun qui, poussé par la faim, se sauvât à la nage pendant la nuit. J'exécutai fidèlement les ordres du seigneur roi. Nous autres du château, qui savions bien que le seigneur roi nous envoyait messire Conrad Llança avec ces troupes, nous expédiâmes au seigneur roi un messager sur une barque armée, pour le prier de nous confier l'avant-garde de la bataille, car nous le méritions, par la famine que nous avions soufferte pendant un an et demi, et que d'ailleurs les Maures savaient qui nous étions. Le seigneur roi nous accorda notre demande. Quand je sus que messire Conrad Llança était tout appareillé à venir nous joindre avec ses braves troupes, je payai tout ce qui était dû aux deux cents hommes de cheval des Alarps, qui avaient été avec moi pendant la guerre, et qui m'avaient servi aussi loyalement que jamais cavaliers servirent leur seigneur. Je leur donnai de plus à emporter, comme gratification, des vivres pour quinze jours, ainsi que des provisions pour leurs chevaux, et à chacun une casaque de drap de laine et une de toile, et à chacun des chefs une casaque de velours rouge et une de châlit [1], et les

(1) *Una aljuba de preset vermeyll e altra de Xalo.*

fis tous transporter sur le continent africain. Ils s'en allèrent si satisfaits de moi qu'ils s'offrirent de m'être en aide contre qui que ce fût au monde. Je me défis ainsi de mes Alarbes, pour que les gens de Miseona en connussent plus de sécurité, d'autant mieux que j'avais ordonné que personne ne leur fît aucun mal. A peu de jours de là messire En Conrad Llanza arriva à Gerbes avec toute sa bonne troupe, et prit terre au château. Ils débarquèrent leurs chevaux; et leurs chevaux avaient tellement peur des chameaux qu'ils étaient tout hors d'eux dès qu'ils les voyaient; si bien que nous convînmes, qu'entre deux chameaux nous mettrions un cheval pour qu'il s'habituât à prendre ainsi sa nourriture; et cela nous donna la plus grande peine du monde. Toutefois, ils finirent par s'apprivoiser tellement entre ces deux chameaux qu'ils mangeaient ensemble. Que vous dirai-je? Pendant treize jours nous laissâmes reposer hommes et chevaux; et durant ces treize jours le traître Alef vint se mettre au pouvoir de messire En Conrad, qui lui promit de ne pas le faire mettre à mort et de le tenir en honnête prison. Ledit Alef était un grand maître en fausseté, et comme il tenait son affaire pour perdue, il préféra plutôt se rendre que de tomber entre les mains de nous autres du château, sachant bien qu'avec nous il n'aurait pu échapper à son sort.

CHAPITRE CCLV.

Comment nous livrâmes bataille aux Maures de Miseona, les battîmes, et prîmes douze mille personnes, entre femmes et enfants; et comment le seigneur roi Frédéric de Sicile, de sa grâce spéciale, me fit don de l'île et des Querquens pour l'espace de trois ans.

Le soir du jour de l'Ascension, nous sortîmes du château et allâmes camper à demi-lieue des ennemis. Le lendemain matin nous allâmes à leur rencontre et les trouvâmes rangés en bel ordre de bataille. Ils avaient bien certainement dix mille hommes de pied, de bonnes troupes, et seulement vingt deux hommes à cheval et pas plus. Ils avaient placé tous les vieillards, femmes et enfants, dans un beau fort situé à cet endroit; et tous les hommes d'armes s'étaient placés sur la gauche, le genou en terre et couverts de leurs écus. Nous n'avions pas voulu qu'il y eût aucun Maure dans notre [illegible]; et nous étions environ deux cent vingt hommes de cheval pesamment armés, trente armés à la légère, environ mille hommes de pied. Catalans: les autres troupes étaient sur les galères à garder le passage. L'ordre était donné parmi nous que lorsque nous serions devant l'ennemi, au premier son de la trompette, chacun prendrait ses armes; qu'à la seconde fois chacun se tiendrait prêt à ferir; et que, lorsque les trompettes et les naccaires se feraient entendre, toutes les troupes de pied et de cheval fondraient à la fois sur eux. Nous avions placé tous nos piétons à l'aile droite, et à gauche toute la cavalerie. Que vous dirai-je? Lorsque les deux premiers signaux eurent été donnés, les Maures, comprenant bien qu'au troisième signal nous nous précipiterions sur eux, se hâtèrent de se relever en masse et vinrent férir sur notre infanterie si rudement que déjà ils la mettaient en déroute. Mais nous qui étions à l'avant-garde, nous fondîmes à l'instant sur eux, sans attendre le troisième signal, voyant bien que notre infanterie était perdue si nous n'attaquions à l'instant; et nous férîmes sur eux avec tant d'impétuosité que nous pénétrâmes au milieu de cette masse. Messire Conrad et tous les autres firent à l'instant aussi leur attaque, et sans avoir le temps de donner leur troisième signal; et en un clin d'œil nous fûmes tous mêlés et confondus. Non, l'on ne vit jamais hommes aussi terribles que ceux là. Que vous dirai-je? En vérité on n'en eût pas trouvé un seul parmi eux qui ne cherchât la mort. Ils s'élançaient en aveugles parmi nous comme un sanglier au milieu des chasseurs réunis pour le tuer, quand il voit sa mort certaine. Que vous dirai-je? La bataille dura depuis la demi-tierce jusqu'à l'heure de none; enfin ils moururent tous, et de tous ceux qui étaient sur ce champ de bataille, il n'en échappa pas un seul. Ils nous tuèrent bien soixante chevaux et en blessèrent à mort soixante; et nous eûmes parmi les chrétiens plus de trois cents hommes blessés; mais, grâces à Dieu, il n'en mourut pas plus de dix-sept. Lorsque les Maures furent tous morts, nous marchâmes sur leur château fort et l'attaquâmes, et le prîmes enfin; et nous mîmes à mort tout homme de l'âge de douze ans et au-dessus, et fîmes prisonniers douze mille femmes ou enfants; après quoi nous levâmes le champ; et chacun eut un grand butin et fit son profit. Puis nous retournâmes à notre château avec grande joie et satisfaction

messire Conrad, lui et tous ceux qui
ıvec lui, et de plus tous les chevaliers
chevaliers qui se trouvaient à Gerbes,
raient échappé à la bataille de messire
, s'en retournèrent en Sicile, sains et
emmenant avec eux tous les captifs et
ves.

moi, je restai comme capitaine de l'île
je l'étais auparavant, et avec ceux qui
mus du château[1]. Je m'occupai à peupler
mmes du parti de la Moabia; et dans le
cette même année elle fut aussi bien
qu'elle l'eût jamais été. Et nous restâ-
en bonne paix, de sorte que le seigneur
tirait chaque année des revenus plus
ables qu'il en eût jamais retiré. Voyez
r que Dieu accorda au seigneur roi, de
si complète vengeance des torts qu'on
faits. Aussi les chrétiens en seront-ils
plus redoutés et plus aimés dans cette
Et je réduisis à un tel point de soumis-
de Gerbes, et cela est encore ainsi,
ul et faible chrétien pouvait emmener
quarante Sarrazins liés avec une
ns trouver qui que ce soit qui lui dise
mal fait.

dès que le seigneur roi eut appris par
Conrad et les autres ce que j'avais
rbes, me donna-t-il de sa grâce spéciale
erbes et l'île des Querquens pour trois
e tous droits et revenus, et le pou-
faire pendant ces trois années comme
ropre chose. Il me fit dire aussi que je
pourvoir à la garde du château et de
s dépens, et aller chercher ma femme;
bon seigneur, il se rappela bien la per-
qu'il m'avait donnée. Là-dessus je lais-
rbes mon cousin En Jean Muntaner, et
rquens un autre cousin-germain à moi,
En Guillaume Des-Fabreques. Je m'en
sitôt en Sicile, où j'armai une galère; et
, muni du privilége bien libellé de cette
on, dont m'avait gratifié le seigneur
'en allai au royaume de Valence et j'a-
à la cité de Majorque, où je trouvai le
acques de Majorque et le seigneur in-
Ferrand. Et si jamais personne reçut
eigneurs des témoignages d'honneur,

à-dire qui avaient des obligations féodales envers

c'est bien moi en cette circonstance; et tout cela ils me l'accordèrent d'eux-mêmes et par leur bonne grâce. Mais surtout le seigneur infant me fit le meilleur accueil possible, et ne savait que faire pour moi, tant il avait de plaisir à me voir. Et le seigneur roi son père lui répéta souvent, qu'en effet j'étais, après lui, la personne au monde qu'il devait le plus chèrement aimer. Le seigneur roi lui-même me combla de grâces et de faveurs. Ensuite je partis pour Valence, où j'allai prendre ma femme, et n'y demeurai pas plus de vingt-deux jours. Après quoi je la pris sur ma galère et fis voile avec elle vers Majorque. Là j'appris que le seigneur roi de Majorque était mort[1]. Le lendemain de mon départ il était tombé malade de la maladie dont il mourut. Dieu veuille en sa miséricorde avoir son âme et lui pardonner comme à un bon seigneur et droiturier qu'il était!

Je trouvai là le seigneur roi En Sanche, à qui son père avait laissé le royaume, en le substituant au seigneur infant En Ferrand, au cas où ledit roi En Sanche mourrait sans enfants. Si le seigneur roi leur père m'avait accueilli honorablement, le seigneur roi En Sanche me fit encore plus d'honneurs à moi et à ma femme. Le seigneur infant En Ferrand, toujours plein de bonnes grâces, envoya aussi à ma femme de riches présents; et le seigneur roi de Majorque envoya sur ma galère soixante corbeilles de pain, force vin, des fromages, trois bœufs, vingt moutons et un grand nombre de poules; si bien que jamais un humble individu tel que moi n'eut autant à se louer de si hauts seigneurs. Le seigneur infant En Ferrand envoya aussi de son côté sur ma galère tout un assortiment complet d'armes de son propre corps, ainsi que beaucoup d'autres objets.

(1) Jacques Ier, deuxième fils de Jacques d'Aragon, dit le Conquérant, reçut par le testament de son père, en 1262, l'île de Majorque conquise par son père, les comtés de Roussillon et de Cerdagne, et la seigneurie de Montpellier avec le titre de roi de Majorque. Il mourut vers la fin de juin 1311 dans sa 68e année, laissant de sa femme Esclarmonde de Foix, fille de Roger II, comte de Foix, quatre fils et deux filles. Le premier, nommé Jacques, se fit cordelier; le second, nommé Sanche, devint roi de Majorque après son père; le troisième, Fernand, est celui qui alla en Morée épouser une descendante des Ville-Hardoin (voy. la généalogie) et y mourut; le quatrième, Philippe, se fit prêtre. Des deux filles, l'une, l'aînée, épousa Robert roi de Naples, l'autre épousa le fils de Manuel empereur de Constantinople.

Je partis avec leur bonne grâce, et le seigneur infant En Ferrand me remit deux faucons de montagnes bien dressés[1] qui avaient appartenu au roi son père, et qu'il envoyait par moi au seigneur roi de Sicile. J'allai de là à Minorque; et aussitôt que je fus arrivé à Mahon je trouvai que déjà m'avait précédé un message du seigneur roi de Majorque, qui ordonnait, qu'au cas où je me dirigerais de ce côté, on m'approvisionnât d'amples rafraîchissements; et ses ordres furent parfaitement remplis par ses officiers. Je partis ainsi de Mahon et m'en allai en Sicile. Là j'abordai à Trapani, où je laissai ma femme, puis avec ma galère je me rendis à Messine. Le roi se trouvait à Monte-Albano, lieu où il passait volontiers l'été; et nous étions au mois de juillet. Je m'y rendis et remis au seigneur roi les deux faucons que le seigneur infant En Ferrand lui envoyait, et lui contai les nouvelles d'Occident que j'avais apprises par ces seigneurs; puis je pris congé de lui. Avec sa bonne grâce ordinaire, il me fit beaucoup de présents et me traita très honorablement; et sous son bon plaisir je partis pour Trapani sur la galère, emmenant avec moi deux barques que j'avais achetées à Messine. A Trapani je pris ma femme et l'emmenai, et m'en allai à Gerbes, où l'on nous fit grande fête à moi et à ma femme; et on donna à elle et à moi deux mille besants de joyeuse entrée. Et ceux des Querquens m'envoyèrent aussi leurs présents selon leurs moyens. Enfin, par la grâce de Dieu, nous passâmes en bonne paix, joyeux et satisfaits, les trois ans pendant lesquels le seigneur roi m'avait accordé le château de Gerbes. Mais cependant je dois vous conter en quels soucis et quelles peines fut jeté de nouveau l'île de Sicile et tous ceux qui appartenaient au seigneur roi.

Je vais donc cesser maintenant de parler de l'île de Gerbes, et vous entretiendrai de nouveau des affaires qui s'accumulèrent sur le seigneur roi de Sicile. Je ne veux rien vous conter de beaucoup d'événements qui m'arrivèrent en Barbarie, car nul ne doit parler de soi, à moins que ce ne soit des faits relatifs à son seigneur. Ainsi je ne vous dirai rien des affaires qui me furent personnelles, que quand les choses qui me sont advenues auront rapport aux faits de mon seigneur.

(1) *Dos falcons montarins gruecs.*

CHAPITRE CCLVI.

Comment la guerre du seigneur roi de Sicile et bert recommença, et comment le seigneur ro passa en Calabre et y prit châteaux et villes.

Tous ces événements ainsi passés, il peu de temps avant que se rompirent l les trèves qui existaient entre le roi Fr le roi Robert, et le tout par la gran du roi Robert[1]. Le roi Robert s'appare passer en Sicile. Le seigneur roi Frédé en fut informé, et qui vit que les galèr Robert lui avaient coupé ses thona avaient pris des lins de Sicile, passa da labre et prit de vive force la cité de R château de Sainte-Agathe, celui de Colan Motta[3], et Stilo, et la Baynare[4], et autr et le roi Robert se disposa à passer en

CHAPITRE CCLVII.

Comment l'infant En Ferrand de Majorque, pass pour la seconde fois, et des honneurs qu'on l cemment En Béranger de Sarria se trouva avec Palerme; et comment En Dalman de Castellnou Calabre en qualité de capitaine, et se disposa guerre.

Le seigneur infant En Ferrand, fils gneur roi de Majorque, sachant que sc frère le roi Robert[5] se disposait à pa Sicile, appareilla lui-même une bonn et arriva en Sicile. Le seigneur roi Fréd un grand plaisir à le voir, car il ne l'avai depuis qu'il était allé en son nom dans la nie. Il lui fit un accueil tel qu'un père pe à son fils, et lui fit don de la cité de Cata droit de haute, moyenne et basse jus vile et criminelle, sa vie durant. Outr de Catane, il lui donna encore deux mil de revenu annuel sur sa propre bourse curent ainsi ensemble avec grande joie

(1) Robert, duc de Calabre, troisième fils de Charl devenu roi de Naples en 1309. Après la décision du faveur, il quitta la Provence et arriva à Naples en En 1313 l'empereur Henry VII forma le projet de l et s'allia à cet effet à Frédéric de Sicile, et la guer mença entre lui et le roi de Naples dès l'année suiv

(2) On appelle ainsi de vastes filets destinés à la thon. Ces filets, fort dispendieux, sont divisés en di partiments. On les emploie beaucoup en Sicile et en

(3) Motta San Giovanni.

(4) Je ne puis trouver sur cette côte un nom qu à ce nom, défiguré par Muntaner ou ses copistes.

(5) Robert avait épousé Sancie, fille de Jacques que et sœur de Ferrand.

jusqu'à ce que le roi Robert passât en
:i il y arriva avec de grandes forces;
rait certainement plus de quatre mille
s de cheval en bonnes troupes, et des
pied sans nombre, et cent vingt galè-
ne multitude sans compte de nefs et de

: vrai qu'en ce temps-là étaient passés
logne en Sicile le noble En Béranger de
vec trois cents hommes à cheval et bien
ommes de pied, Catalans, le noble En
de Castellnou avec cent hommes de che-
eux cents de pied, et, en même temps
plusieurs autres chevaliers. Et le roi de
ut bien dire que jamais homme ne fit
ır son seigneur que ledit noble En Bé-
le Sarria ne fit pour lui; car, pour aller
e, il renonça à l'amiralat du seigneur
ragon et mit en gage toute sa terre.
: ces deux riches-hommes furent en Si-
seigneur roi ordonna qu'En Béranger
ia se tînt avec sa compagnie à Palerme
a Dalmau de Castellnou commandât en
. Il s'en alla donc à Reggio, et se dis-
guerroyer en Calabre, en homme qui
des meilleurs chevaliers du monde.

HAPITRE CCLVIII.

le roi Robert passa en Sicile, prit terre à Palerme,
a de Castel-a-Mare et assiégea Trapani; et com-
: seigneur roi envoya l'infant En Ferrand au Mont
lien, d'où il fit de grands dommages audit roi

igneur roi Robert arriva en Sicile, prit
Palerme, et crut s'en emparer; mais En
er de Sarria était dans cette ville avec
pe, et il la défendit de telle manière que
obert comprit bien qu'il ne pourrait rien
Il s'éloigna donc de Palerme, et s'en alla
mer, soit par terre, à un château qui se
ntre Palerme et Trapani, sur le rivage de
et qu'on nomme Castel-a-Mare. Il y avait
vingt hommes, qui se rendirent. Quand
ris ce châtelet, il se crut maître de toute
. Il le mit en état, et, tant par mer que par

ant l'Art de vérifier les dates, Robert passa en Si-
llet 1314 à la tête d'une armée de 42,000 hommes
le et d'une flotte composée de 78 galères, 3 galions,
ux de transport, 40 vaisseaux appelés sagittaires,
ours couvertes.

terre, alla ensuite assiéger Trapani. Dans Trapani se trouvait En Simon de Val-Guarnera, chevalier de Péralade, brave, expert en fait d'armes, endurci aux fatigues et rompu à l'expérience de la guerre. Il s'y trouvait aussi le noble En Béranger de Vilaragut, et en outre mille Catalans, excellents hommes d'armes, tant de cheval que de pied, qui défendirent chevaleureusement la ville. Le roi Robert y mit donc le siége en règle. Le seigneur roi Frédéric, de son côté, envoya au Mont Saint-Julien, à un mille du siége, le seigneur infant En Ferrand, avec de bonne cavalerie et almogavarerie. D'un autre côté, il y vint En Béranger de Sarria avec toute sa troupe; et de là ils faisaient passer de fort mauvaises journées à l'ost des ennemis, car toutes les heures ils les attaquaient et harcelaient, dix ou douze fois le jour, et ils leur enlevaient les convois et les hommes qui allaient au fourrage ou au bois; de sorte qu'ils menaient fort mauvaise vie, car ceux de la cité leur faisaient aussi passer de mauvais jours et de mauvaises nuits; et ils tiraient les uns sur les autres à l'aide de leurs trébuchets.

CHAPITRE CCLIX.

Comment moi, Ramon Muntaner, étant à Gerbes, le noble En Béranger Carros vint pour assiéger cette île avec grandes forces pour le roi Robert; et comment, lorsque je me disposais à la défense, il reçut à Pantanella un message du roi Robert, qui lui faisait dire de retourner à Trapani.

Pendant que le siége de Trapani était en cet état, le roi Robert résolut d'envoyer contre moi, au château de Gerbes, le noble En Béranger Carros, avec soixante galères, quatre cents hommes à cheval et quatre trébuchets. Le seigneur roi de Sicile, qui en fut instruit, m'envoya une barque armée pour me faire dire de débarrasser le château des femmes et enfants, et de songer à me bien défendre, car le roi Robert envoyait contre moi toute cette force. Aussitôt que j'eus reçus cette nouvelle, je nolisai en permanence une nef d'En Lambert de Valence, qui était à Capis et s'appelait la Bonne-Aventure, et qui m'avait appartenu. Je lui donnai trois cents doublons d'or pour rester à ma disposition, et plaçai à bord de la nef ma femme et deux tout petits enfants que j'avais, l'un de deux ans et l'autre de huit mois; et elle était enceinte de cinq mois. Et elle s'y trouva

bien accompagnée, et avec un grand nombre de femmes du château. Et sur cette nef, que j'avais fait bien soigneusement armer, je l'envoyai à Valence, côtoyant la Barbarie ; et elles furent trente jours en mer pour aller de Gerbes à Valence, où, grâces à Dieu, elles parvinrent sauvement et sûrement. Lorsque j'eus envoyé ma femme et débarrassé le château de toutes menues gens, je pris les dispositions convenables à la défense du château ; je fis dresser les trébuchets et mangonneaux ; je fis remplir d'eau les citernes, ainsi qu'un grand nombre de jarres, et m'approvisionnai de tout ce qui m'était nécessaire. D'un autre côté j'eus des entrevues avec Sélim Ben Margan, Jacob Ben Atia, Abdalah Ben Bebet et autres chefs des Alarps, avec lesquels j'avais des arrangements. Je leur dis : que le moment était venu pour eux de se rendre riches, et qu'en me servant ils pourraient gagner à jamais renom, récompenses et profits; et je leur racontai quelles forces on envoyait contre moi. Et si jamais de braves gens prirent à cœur mes intérêts, ce furent bien eux qui le firent avec grande joie et grand plaisir. Et aussitôt ils me firent le serment, en me baisant à la bouche, que dans huit jours ils seraient à mes ordres, au passage, avec huit mille hommes à cheval ; et ils me dirent que, lorsque j'aurais vu ou appris que mes ennemis seraient dans ces eaux, je n'avais qu'à le leur faire savoir, et que tous passeraient dans l'île ; que, dès que lesdits ennemis auraient pris terre, tous à la fois donneraient sur eux ; et que, s'il en échappait un seul, je ne me fiasse plus à eux. Ils me promirent encore que les galères et tout ce qu'ils prendraient serait à moi, me disant qu'ils ne voulaient avoir pour eux que l'honneur, et surtout la satisfaction du seigneur roi de Sicile et la mienne. Et cet arrangement fut par moi conclu et arrêté avec eux. Que vous dirai-je? Au jour même où ils en avaient pris l'engagement, ils se trouvèrent au passage avec plus de cinq mille hommes à cheval, bien équipés ; et vous pouvez être assurés qu'ils y venaient de tout cœur, aussi bien que ceux de l'île. De mon côté j'avais échelonné quatre barques armées, depuis El Bey jusqu'à Gerbes, avec ordre à chacune de venir vers moi dès qu'elle apercevrait cette flotte. Ainsi je fus prêt à tout événement.

Le roi Robert prepara ses galères, ainsi que je vous l'ai déjà dit. En Béranger Carros et les autres qui devaient venir, prirent congé du r Robert et de la reine qui était là. Ils partirent d siége et arrivèrent à l'île de la Pantanella; et l capitaine de cette île m'envoya une barque pou me faire savoir que les galères étaient à l'île d la Pantanella. Et j'en eus une grande joie et sa tisfaction; et j'en informai sur-le-champ tou mes Maures de Gerbes qui s'en réjouirent aus beaucoup. J'en fis également part aux Alarp leur disant de se tenir prêts à passer de mo côté, au second message qu'ils auraient de moi et, pendant les moments d'attente, le jour leu paraissait une année.

Mais au moment où En Béranger Carros v nait de partir de la Pantanella, voici que l arrivèrent en message deux fins armés de l part du roi Robert, qui lui ordonnait expre sément de revenir vers lui à Trapani avec tout les galères, attendu que le roi de Sicile ava armé soixante galères pour venir attaquer s flotte. En Béranger Carros s'en retourna dou à Trapani. Voyez quel fut mon désappoint ment; car s'ils fussent venus à Gerbes, jam nul homme ne serait arrivé plus complétemen que moi à l'exécution de ses plans. Comme j'i gnorais ce message et que j'étais tout ému veillé de leur retard, j'envoyai une barque a mée à la Pantanella ; et le commandant me f savoir ce qu'il en était, et comment ils étaie partis sur cette nouvelle. J'envoyai aux Alar force approvisionnements de casaques[1] et d vivres, de sorte qu'ils s'en retournèrent ch cun chez eux, fort satisfaits et tout prêts à v nir à mon secours avec toutes leurs forces tou les fois que j'en aurais besoin.

CHAPITRE CCLX.

Comment le seigneur roi de Sicile, Frédéric, fit ar soixante galères pour détruire toute la flotte du roi Robe et comment la reine, mère du roi Robert, et belle-m du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sic l'ayant appris, fit faire une trêve d'un an entre le seign roi de Sicile et le roi Robert.

Il est vérité que le seigneur roi de Sicile f instruit que dans l'ost du roi Robert il av péri la majeure partie des meilleurs homm d'armes, soit à cheval, soit à pied, ainsi qu

(1) Aljuba. Je lis dans le Lexicon Arabico-Persico-Turci de Meninski t. II : *Giubbet*, tunica ex panno gossipino, ductitiâ telâ et intercedente gossipio punctim con *guappa o camisciola con bambace*.

meilleure partie des chevaux, et que la flotte était presque complétement hors d'armement, soit pour cause de mort, soit par l'effet de la maladie. Il fit donc armer soixante galères à Messine, Palerme, Syracuse et autres ports de la Sicile : et quand elles furent arrivées à Palerme, il y fit monter le noble En Béranger de Sarria, le noble En Dalmau de Castellnou, En Pons de Castellar et autres riches-hommes et chevaliers. Le seigneur roi s'était rendu lui-même avec toutes ses forces au Mont Saint-Julien, et il avait ordonné que les galères eussent à férir à la fois, tandis que lui-même avec le seigneur infant En Ferrand feriraient aussi avec toutes leurs forces sur le siége; de telle sorte que le même jour tous les gens du roi Robert ne pouvaient manquer d'être pris ou tués. Et il était aussi aisé de faire cela qu'il le serait à un lion de dévorer trois ou quatre brebis; et très certainement c'en était fait d'eux tous. A ce siége se trouvait madame la reine[1] mère du roi Robert et belle-mère du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sicile, qui était là avec son fils, le roi Robert, et avec le prince[2]. Il s'y trouvait également madame la reine[3], femme du roi Robert, sœur du seigneur infant En Ferrand, et cousine-germaine du seigneur roi d'Aragon et du seigneur roi de Sicile. Elles surent ce qui avait été ordonné, et aussitôt elles envoyèrent des messagers au seigneur roi de Sicile et au seigneur infant En Ferrand, qui n'étaient qu'à deux milles de là, les conjurant, que pour rien au monde ce grand malheur n'arrivât pas, et que, par amour pour Dieu et pour elles, ils voulussent bien consentir à une trêve d'un an. Dans le cours de cette année chacun serait tenu de faire observer tout ce que le seigneur roi d'Aragon aurait décidé pour établir la paix entre eux; et elles se chargeaient de leur côté de faire approuver le tout par le roi Robert et par le prince, de manière que nul ne pût revenir là-dessus.

Le seigneur roi et le seigneur infant En Ferrand ayant ouï le message, le seigneur roi fit réunir son conseil avec le seigneur infant et tous les riches-hommes qui étaient présents, et fit dire à En Béranger de Sarria et à En Dalmau de Castellnou, qui étaient avec les galères au pied du Mont Saint-Julien, de venir le trouver; ce qu'ils firent. Quand tous furent réunis en conseil, le seigneur roi fit connaître les messages qu'il avait reçus des deux reines.

Quand les membres du conseil eurent tout entendu, ils furent d'avis : que d'aucune manière on ne devait consentir à une trêve, mais qu'on devait attaquer sans délai; que l'affaire était à jamais gagnée; qu'il allait avoir par là, au moment même, toute la principauté de Calabre et tout le royaume ; et que, puisque Dieu avait porté les choses à ce point-là, c'était le moment de sortir à toujours d'embarras. Finalement, tout le conseil fut de cet avis. Le roi, ayant ainsi entendu leur avis, prit par la main le seigneur infant En Ferrand, le conduisit dans une chambre et lui dit : « Infant, cette affaire nous intéresse vous et moi au-dessus de tous les hommes du monde; et aussi vous dis-je que par quatre raisons nous devons désirer que cette trêve se fasse : la première raison est, que nous devons la faire par reconnaissance envers Dieu, qui nous a fait et nous fait encore tant de faveurs, qu'il est bien juste que nous les reconnaissions en faisant que son peuple chrétien ne meure pas pour nous. La seconde, c'est que voilà ici deux reines avec lesquelles vous et moi nous sommes unis, madame la reine ma belle-mère, mère du roi Robert, et belle-mère de notre frère le roi d'Aragon, que je dois honorer comme une mère, et la reine femme du roi Robert, votre sœur, que nous devons aimer et honorer comme une sœur. Ainsi donc il est nécessaire que, par amour et par honneur pour elles, nous fassions ce qui leur est agréable. La troisième raison est que, bien que le roi Robert et le prince ne fassent pas envers nous ce qu'ils devraient faire, nous devons songer qu'ils sont oncles des fils du seigneur roi d'Aragon, qui est notre frère et notre aîné, lesquels fils sont nos neveux, que nous aimons aussi chèrement que nos enfants; qu'ils sont aussi les oncles de nos

[1] Marie, fille d'Etienne V de Hongrie, femme de Charles II, et mère du roi Robert. Deux de ses filles, Blanche et Eléonore, avaient épousé, l'une Jacques II, roi d'Aragon, la seconde, Frédéric roi de Sicile.

[2] Philippe, prince de Tarente, frère du roi Robert et empereur titulaire de Constantinople par son mariage avec Catherine de Valois (voy. la généalogie des empereurs de Constantinople, à la suite de ma notice).

[3] Sancie, seconde femme du roi Robert, était fille de Jacques I de Majorque, et par conséquent sœur de Fernand de Majorque et cousine-germaine de Jacques II d'Aragon. Les rois de Majorque, ceux d'Aragon et ceux de Sicile descendent tous de Jacques I d'Aragon.

enfants et les frères de la reine notre femme; que, de plus encore, le roi Robert est notre beau-frère, que son fils est notre neveu, et que le roi est votre beau-frère à vous-même; ainsi donc il nous semble que nous ne devons point vouloir qu'il soit tué ou pris ici, et y reçoive un si grand déshonneur; car ce déshonneur retomberait sur nous, qui lui sommes attachés par tant de liens. Enfin, la quatrième raison est que, s'ils sont ce qu'ils doivent être, ils devront se garder à jamais de nous pourchasser trouble et dommage. Si bien que, par ces quatre raisons, je suis d'avis, si vous m'approuvez, d'accepter la trêve. »

Le seigneur infant se rangea tout-à-fait de l'avis du seigneur roi, et aussitôt le seigneur roi envoya un message aux reines, et leur accorda la trêve, de manière pourtant qu'il ne se dessaisirait de rien de ce qu'il possédait en Calabre jusqu'à ce que le roi d'Aragon eût fait connaître sa décision; et cela fut ainsi convenu. Que vous dirai-je? La trêve fut signée de la main des reines, ainsi qu'il avait été arrêté[1]. Tous ceux du parti du seigneur roi de Sicile en furent très fâchés, et ceux du parti du roi Robert très satisfaits, en hommes qui voyaient bien qu'ils ne pouvaient éviter d'être tous tués ou pris. Le roi Robert et les reines s'embarquèrent et allèrent à Naples. Il y en eut quelques-uns qui se rendirent par terre jusqu'à Messine et passèrent de là en Calabre. Le seigneur roi envoya le noble En Béranger de Sarria à Castel-a-Mare, que le roi Robert avait mis en état de défense; et le château lui fut livré. Ainsi le roi Robert s'était donné beaucoup de mal et avait fait beaucoup de dépenses, et le tout en vain, ainsi que cela aura lieu en tout temps, aussi longtemps que Dieu donnera vie au seigneur roi de Sicile et à ses enfants, car dans tout cœur silicien est comme incorporé l'amour de la maison d'Aragon, du seigneur roi Frédéric et de ses enfants, et à tel point qu'ils se laisseraient plutôt écarteler que de changer de seigneur. Dans aucun temps vous n'avez trouvé roi qu'enlevât le royaume à un autre roi, si les peuples eux-mêmes ne le lui enlèvent pas. Ainsi donc, en vain se tourmenterait le roi Robert pour y parvenir, il en sera toujours de même. Aussi le réputerait-on à bien plus grande sagesse si pendant sa vie il cherchait à rapprocher son fils[1] de ses oncles et de ses cousins-germains; car s'il les laisse en discorde ensemble, il serait bien possible que du côté de l'Allemagne survînt un empereur qui voulût le déposséder; ce qu'il ne songerait ni ne parviendrait jamais à faire s'il le trouvait vivant en bonne intelligence avec la maison d'Aragon et de Sicile.

(1) Cette trêve, qui était de quinze mois, fut signée le 17 décembre 1314, et, conformément à une des clauses de ce traité, Robert quitta la Sicile en février 1315.

FAITS DE MORÉE.

CHAPITRE CCLXI.

Où il est fait mention comment le seigneur de la Morée descend du duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, dont madame Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, descend en ligne directe.

Je cesse de vous parler de cette guerre qui est suspendue par une trêve, et reviens à vous parler de ce qui advint au seigneur infant En Ferrand de Majorque.

Il est vérité qu'il y a bien deux cents ans que des barons de France, afin d'obtenir des indulgences, firent le voyage d'outre-mer[2]; et de ceux-là étaient chefs et seigneurs, le duc de Bourgogne[3] et son frère le comte de la Marche[4],

(1) Ce fils, nommé aussi Robert, mourut un an avant son père, en 1342.

(2) Quand Muntaner ne parle pas de ce qu'il a vu et de ce qui s'est passé de son temps il confond tout, lieux et temps, hommes et choses. Il veut parler de la Croisade de 1201 qui l'éloigne de cent ans.

(3) Il veut parler de Guillaume de Champ-Litte, seigneur de la Marche et vicomte de Dijon. (Voyez Chronique de Morée, note 1, p. 33.)

(4) Il s'agit ici d'Othon de La Roche qui était en effet de comte de Bourgogne, puisqu'il était seigneur de Ray, mais qui n'était nullement parent de Guillaume de Champ-Litte, seigneur de la Marche.

et ils étaient petits-fils du roi de France[1]. Le duc était le plus âgé. Ils étaient suivis de mille chevaliers de France et d'un grand nombre d'hommes de pied. Ils arrivèrent à Brindes; ils se préparèrent à s'embarquer, et tardèrent si longtemps à expédier leurs affaires que l'hiver les surprit, si bien qu'on leur conseilla d'attendre jusqu'au printemps; mais eux ne voulurent écouter le conseil de personne; et ainsi ils partirent de Brindes avec une grande quantité de nefs et de lins, et se mirent en route. Un coup de vent les surprit et ils durent prendre abri à Clarentza en Morée.

Je dois vous dire qu'en ce temps-là ce pays était gouverné par un grec qui était prince de la Morée, duc d'Athènes, seigneur de la Sola[2], seigneur de la baronnie de Matagrifon, seigneur de la baronnie de Damala, seigneur de la baronnie de Mandissa[3], et de Bodonitza et de Négrepont; et c'était un fils bâtard de l'empereur de Constantinople, qui s'était révolté avec tout son pays contre son père l'empereur et contre le Saint-Père apostolique[4]; et c'était un homme de fort mauvaise vie.

Quand ces barons de France se virent au milieu d'un si grand hiver et en si grand danger pour leur passage, ils envoyèrent un message au pape[5], lui disant que, si tel était son bon plaisir, ils enlèveraient la terre de Morée à ce bâtard de l'empereur de Constantinople, sous la condition que le Saint-Père leur accorderait les mêmes indulgences qu'ils auraient eues outre-mer, et alors qu'ils partageraient ce pays avec les prélats, évêques et archevêques de la pieuse foi catholique. Que vous dirai-je? le pape leur accorda tout ce qu'ils demandaient.

Tandis qu'ils avaient envoyé leurs messages au pape, l'empereur se trouvait au royaume de Salonique, et marchait pour attaquer son fils[6]; mais il ne pouvait traverser la Vlachie ni le despotat d'Arta qui s'étaient déclarés pour son fils, et il ne savait quel parti prendre. A ce moment il apprit que ces deux riches-hommes, qui étaient frères et de plus petits-fils du roi de France, venaient d'arriver dans ce pays avec de grandes forces. Et il leur envoya des messagers pour leur dire que, s'ils voulaient détruire son traître de fils, il leur donnerait franchement et quittement toute la terre qu'il occupait. Lesdits riches-hommes en eurent grand soin, et envoyèrent à l'empereur deux de leurs chevaliers, afin qu'il dressât par écrit le privilége de ce qu'il leur avait promis. Ces envoyés allèrent trouver l'empereur et rapportèrent avec la bulle d'or de bons priviléges bien scellés de ladite donation. De plus l'empereur leur envoya des secours d'argent. Que vous dirai-je? ces deux riches-hommes bâtirent une ville qui s'appelle encore Patras[1]; ils y placèrent un archevêque, et défièrent ce fils de l'empereur, qui se nommait Andronic[2]. A la fin, cet Andronic réunit toutes ses forces et une partie de celles du despote d'Arta, et il marcha contre eux. Ceux-ci se présentèrent en bataille rangée, et Dieu voulut qu'Andronic fût vaincu et fût tué sur le champ de bataille, lui et tout ce qu'il y avait de chevaliers dans son pays, et une grande partie des hommes de pied qui étaient avec lui.

Ainsi ces deux seigneurs furent maîtres de ce pays qu'il gouvernait et où tout le menu peuple lui voulait grand mal; et ainsi se rendirent aussitôt à eux cités, villes et châteaux. Ces deux seigneurs se partagèrent les terres: le duc fut prince de la Morée, et le comte fut duc d'Athènes[3], et chacun d'eux eut sa terre franche et quitte. Ensuite ils firent le partage de toutes les baronnies, châteaux et autres

(1) Ce sont là des histoires que les Moraites auront contées à Muntaner; il y a plus de vérité sur ce qui concerne la Grèce.

(2) Est-ce Salona? (Voyez le Gloss. géog.)

(3) Je ne puis déterminer à quoi répond ce nom.

(4) Tout ce préambule historique est ou ne saurait plus confus. Muntaner attachait probablement trop peu d'importance aux Grecs pour se donner la peine d'étudier leur histoire.

(5) Ici il applique à l'expédition de Morée ce qui se fit pour la grande expédition de Baudoin à Constantinople.

(6) Peut-être, après longues années, la tradition, qui confond souvent les détails et qui ne donne que des vérités en masse, aura-t-elle désigné ainsi Léon Sgure qui, précisément à l'époque du débarquement des Français, s'était emparé de Corinthe, d'Argos et d'une bonne partie de la Morée, et qui eut en mariage la sœur de l'empereur.

(1) C'est bien à Patras que l'expédition débarqua, mais Patras était une ville ancienne. Voyez la Chronique de Morée pour la rectification de tous ces faits. Muntaner n'a d'autorité que pour les choses de son pays, de son temps, et surtout il a grande autorité pour ce qu'il a vu, car c'est un homme éclairé et de bonne foi.

(2) Ainsi que je l'ai dit, je pense qu'il s'agit ici de Léon Sgure qui avait épousé la sœur d'Alexis.

(3) Voyez, pour le redressement de toutes ces erreurs, la Chronique de Morée qui précède.

lieux, qu'ils distribuèrent à leurs chevaliers.

Ainsi ils donnèrent toute la Morée en possession héréditaire à ceux-là et à beaucoup d'autres qui y arrivèrent ensuite de France.

C'est de ces seigneurs que sont descendus les princes de la Morée. Et toujours depuis ils ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons de France ; et il en a été de même des autres riches-hommes et des chevaliers, qui ne se sont jamais mariés qu'à des femmes qui descendissent de chevaliers de France. Aussi disait-on, que la plus noble chevalerie du monde était la chevalerie de la Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris. Et cette pureté de noblesse de la chevalerie de Morée dura jusqu'au moment où les Catalans les exterminèrent tous en un seul jour, lorsque le comte de Brienne vint les attaquer, ainsi que je vous l'ai déjà raconté[1]. Soyez assurés qu'ils périrent tous, et qu'il n'en échappa pas un seul.

CHAPITRE CCLXII.

Comment les barons de la principauté de la Morée résolurent de faire le mariage de la jeune princesse de la Morée avec Philippe, second fils du roi Charles ; et comment le mariage fut convenu, avec la condition que le fils du comte d'Andria épouserait la sœur de ladite princesse, qui était dame de Matagrifon.

Il est vérité que, de ce seigneur duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, ainsi que je vous l'ai déjà dit, descendirent les princes de la Morée, savoir jusqu'au prince Louis[2], qui fut le cinquième prince issu de ces seigneurs de Bourgogne, petits-fils du roi de France. Ce prince Louis mourut sans avoir de successeur mâle, mais ne laissant que deux filles, dont l'une avait quatorze ans lorsqu'il mourut, et l'autre en avait douze[3]. Le prince laissa la principauté à l'aînée[4], et à la plus jeune la baronnie de Matagrifon. Il substitua de plus la principauté à sa fille la plus jeune, avec cette clause que, si sa fille aînée mourait sans enfants de légitime mariage, la principauté retournerait à la plus jeune[5]. La baronnie de Matagrifon était substituée à l'aînée sous les mêmes conditions.

Quand les barons de la principauté de Morée eurent perdu le prince Louis[6], qui avait été pour eux un très bon seigneur, ils cherchèrent à qui ils pourraient donner la fille aînée, voulant que ce fût à un seigneur puissant qui pût les défendre contre le despote d'Arta, contre l'empereur et contre le seigneur de la Vlachie ; car la principauté est limitrophe de tous ces pays, ainsi que du duché d'Athènes. Et le duché d'Athènes avait autrefois été une dépendance de la principauté de Morée ; mais depuis la répartition qu'avaient faite les deux frères après leur conquête, le duché avait été attribué d'une manière indépendante au comte de la Marche. Que vous dirai-je? En ce temps-là le roi Charles venait de faire la conquête du royaume de Sicile, ainsi que vous l'avez déjà appris, et ce fut le plus grand et plus puissant seigneur qui fût alors dans le Levant. Le seigneur roi Charles avait un fils qui se nommait Philippe[7], qui venait après l'aîné ; et les barons de la Morée pensèrent qu'ils ne pourraient donner la jeune princesse à qui que ce fût qui valût monseigneur Philippe, fils du roi Charles, qui était si brave et si expérimenté. Ils choisirent alors un archevêque, un évêque, deux riches-hommes, deux citoyens, et les envoyèrent vers le roi Charles à Naples, où ils le trouvèrent[8]. Ces envoyés firent leur propos-

(1) Voyez chapitre CCXL.

(2) Non pas Louis, mais bien Guillaume. Guillaume de Ville-Hardoin était le quatrième seigneur de Morée, en y comprenant Guillaume de Champ-Litte qui ne porta jamais le titre de prince de Morée. Geoffroy I, père de Guillaume, fut le premier qui prit le titre de prince ; Geoffroy II, fils de Geoffroy I et frère de Guillaume, le porta ensuite et le changea, après la prise de Corinthe, en celui de prince d'Achaïe ; et enfin Guillaume de Ville-Hardouin succéda à son frère dans cette principauté (voy. la table gén.).

(3) Guillaume de Ville-Hardoin laissa en effet d'Anne Ange Comnène sa femme, fille d'Ange-Calo-Jean Coutroulis, despote d'Arta, deux filles, l'une Isabelle, l'autre Marguerite, qui, au moment de sa mort, vers 1280 (voy. p. 182) pouvaient bien être de l'âge indiqué par Muntaner.

(4) Isabelle devint en effet, à la mort de son père, princesse d'Achaïe et de Morée.

(5) Cette clause est bien en effet celle du testament de Guillaume (voy. la Chronique de Morée vers la fin). A mesure que les événements se rapprochent de l'époque de Muntaner, son récit devient plus exact.

(6) Guillaume.

(7) Isabelle avait été fiancée par son père avec un fils de Charles d'Anjou, qui mourut en 1277 après Guillaume de Ville-Hardoin, et aussi avant que le mariage avec Isabelle pût être consommé.

(8) Le chroniqueur grec seul, et le compilateur Dorther qui l'a copié, l'appellent Louis ; tous les autres historiens et généalogistes lui donnent le nom de Philippe. Peut-être portait-il aussi, en souvenir de son oncle, celui de Louis.

(9) Tout cela est antérieur à la mort de Guillaume de Ville-Hardoin. (Voyez la Chron. de Morée.)

tion de mariage, et cela plut beaucoup au roi Charles, d'abord parce qu'il savait que cette enfant était issue de son lignage à lui, et que, d'un autre côté, le titre de prince de la Morée est, après celui de roi, un des titres les plus hauts et puissants du monde. Il consentit donc au mariage de madame la princesse avec monseigneur Philippe[1]. Mais avant de procéder plus loin, il fit venir en sa présence son fils Philippe, et lui dit comment il avait conclu ce mariage, si toutefois il y donnait son consentement. Monseigneur Philippe lui répondit que cela lui plaisait infiniment, pourvu qu'il voulût bien lui octroyer un don. Le roi Charles lui dit de demander ce qu'il désirait, et que cela lui serait octroyé. Alors il baisa la main à son père, et lui dit : « Monseigneur, le don que je vous demande est celui-ci : vous savez bien que dès mon enfance vous m'avez donné pour compagnon le fils du comte d'Andria[2], qui est de mon âge ; et si jamais homme put se tenir pour satisfait d'un serviteur et compagnon, c'est bien moi surtout qui me tiens satisfait de lui. Ainsi donc, seigneur père, je vous supplie qu'il ait pour femme la sœur de la princesse, avec la baronnie de Matagrifon ; que notre mariage avec les deux sœurs soit célébré à la même messe, et que le même jour vous nous fassiez chevaliers l'un et l'autre de votre propre main. » Le roi Charles lui octroya sa demande, fit appeler les envoyés et conclut également cet autre mariage[3]. Il donna ordre aussitôt d'armer dix galères à Brindes, pour aller prendre les deux jeunes filles[4] et les amener à Brindes, où le roi Charles et son fils iraient les attendre, et là se feraient les noces. De Brindes à la principauté il n'y a pas deux cent milles ; et Brindes en était ainsi fort voisine. Que vous dirai-je ? Les jeunes filles furent amenées à Brindes. Là le roi Charles arma chevalier de sa propre main son fils d'abord, et ensuite le compagnon de son fils. Monseigneur Philippe arma ensuite ce jour-là cent chevaliers de sa main, et son compagnon en arma vingt ; et les deux sœurs furent mariées en même temps. La fête fut brillante, et toute l'octave[1] fut célébrée en ce même lieu ; ensuite avec les dix galères on passa dans la principauté ; et monseigneur Philippe fut prince de la Morée[2], et son compagnon fut seigneur de la baronnie de Matagrifon. Que vous dirai-je ? Monseigneur Philippe ne vécut pas longtemps, et mourut sans laisser d'enfants[3]. Puis la princesse eut pour second mari un grand baron du lignage du comte de Hainaut, dont elle eut une fille[4]. Ce prince mourut[5] et, quand sa fille fut parvenue à l'âge de douze ans, la princesse la maria au bon duc d'Athènes[6], celui qui laissa le duché au comte de Brienne, son cousin-germain, lequel n'eut pas d'enfant de la fille de la princesse.

Lorsque la princesse eut marié sa fille, elle s'en alla en France[7], prit pour troisième mari[8]

(1) Ce mariage ne pouvait être que par provision, Isabelle ne devant guère alors être âgée que de deux ou trois ans.

(2) Bertrand des Baux était alors comte d'Andria.

(3) Voyez la table généalogique de la maison de Ville-Hardoin à la suite de ma Notice sur la Chronique de Morée.

(4) L'aînée pouvait avoir trois ans et la cadette deux.

(1) La fête solennelle des saints durait huit jours, et toutes les grandes solennités se prolongeaient pendant une octave.

(2) Il ne paraît pas que Philippe ait jamais joui de la seigneurie effective de Morée ; son beau père, Guillaume de Ville-Hardoin, ayant vécu aussi longtemps que lui. Je n'ai retrouvé aucun denier tournoi frappé en son nom, mais bien au nom de son père Charles (voyez les monnaies des princes d'Achaïe dans mes *eclaircissement*.

(3) Il mourut en 1277, avant d'avoir consommé son mariage avec Isabelle, qui n'avait guère alors que douze ou quatorze ans.

(4) Isabelle eut en effet pour second mari Florent de Hainaut dont elle eut une fille nommée Mahaut (voyez la Chronique de Morée). On trouvera parmi les monnaies des princes d'Achaïe (V. mes *éclaire.* un denier-tournoi de Florent.

(5) Florent de Hainaut épousa Isabelle vers 1290 et mourut vers 1297. On trouvera tous les renseignements qui lui sont relatifs à son article dans mes remarques sur les monnaies des princes d'Achaïe à la tête de ce volume.

(6) Si le mariage de Mahaut avec Guy de La Roche, duc d'Athènes, eut lieu entre la mort de Florent de Hainaut et le troisième mariage d'Isabelle, Mahaut ne pouvait avoir douze ans, car elle était née en 1293, Florent mourut en 1297 et Isabelle épousa Philippe de Savoie en 1301. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mahaut était mariée avec Guy en septembre 1305 (voyez mes *éclaire.* l'article sur Mahaut). Peut-être ne fut-elle mariée qu'en 1304 au moment où Isabelle abandonna tout-à-fait la principauté avec Philippe de Savoie.

(7) Il est possible qu'Isabelle ait fait un voyage en France à cette époque ; ce qui est certain, c'est qu'après la mort de Florent de Hainaut, elle vint demeurer à Naples et à Rome, et que le pays fut gouverné par des baillis.

(8) Ainsi que je viens de le dire, Isabelle de Ville-Hardoin habitait l'Italie depuis la mort de son second mari, Florent de Hainaut. La grande solennité du Jubilé de l'année 1300 l'attira à Rome. Ce Jubilé est surtout célèbre pour avoir fait naître dans le célèbre Jean Villani l'idée d'écrire ses chroniques. Voici comme il s'exprime à ce sujet (liv. VIII, chap. 36) :

« Nelli anni di Cristo 1300 secondo la nativita di Cristo,

monseigneur Philippe de Savoie, et retourna

con cio fosse cosa che si dicesse per molti, che per addietro ogni centesimo d'anni nella natività di Cristo, il papa ch' era in quei tempi facea grande indulgenza, papa Bonifazio VIII, che allora era apostolico, nel detto anno, à reverenza della natività di Cristo, fece somma e grande indulgenza in questo modo: che qualunque Romano che visitasse in tutto il detto anno continuando trenta dì, la chiese de' beati apostoli Pietro e Paolo, e per quindici di l'altra universale gente che non fossono Romani, à tutti facea piena e intera perdonanza di tutti i suoi peccati, essendo confesso o si confessasse, di colpa e di pena. E per consolazione de' cristiani peregrini, ogni venerdì o di solenne di festa si mostrava in san Piero la veronica (veron icon) del sudario di Cristo. Per la qual cosa, gran parte de' cristiani che allora viveano, feciono il detto pellegrinaggio, così femine come uomini, di lontani e diversi paesi, e di lungi e d'appresso. E fu la più mirabile cosa che mai si vedesse, che al continuo in tutto l'anno aveva à Roma, oltre al popolo romano, 200,000 di pellegrini, senza quelli ch' erano per li camminì andando e tornando; e tutti erano forniti e contenti di vettuaglia giustamente, così i cavalli come le persone, e con molta pazienza, e senza rumore o zuffe. E io il posso testimoniare, *che vi fui presente e vidi*. E della offerta fatta per li pellegrini molto tesoro ne crebbe alla chiesa, e i Romani per le loro derrate furono tutti ricchi. E trovandomi io in quello bendetto pellegrinaggio nella santa città di Roma, veggendo le grandi antiche cose di quella, e leggendo le storie e gran fatti de' Romani scritte per Virgilio e per Salustio, Lucano, Tito Livio, Valerio, Paolo Orosio e altri maestri d'istorie, i quali, così le piccole come le grandi cose descrissono, e eziandio delli stremi dello universo mondo, per dare memoria e esempio à quelli che sono à venire, presi lo stile e forma da loro, tutto che degno discepolo non fossi à tanta opera fare. Ma considerando che la nostra città di Firenze, figliuola e fattura di Roma, era nel suo montare, e à seguire grandi cose disposta, siccome Roma nel suo calare, mi parve convenevole di recare in questo volume e nuova cronica tutti i fatti e cominciamenti d'essa città, in quanto mi fosse possibile à cercare e ritrovare e seguire de' passati tempi, de' presenti e de' futuri, infino che sia piacer di Dio, stesamente i fatti de Fiorentini e d'altre notabili cose dello universo mondo quanto possibile mi fia saper, Iddio concedente la sua grazia, alla cui speranza feci la detta impresa, considerando la mia povera scienza à cui confidato non mi sarei. E così, mediante la grazia di Cristo, nelli anni suoi 1300 *tornato io di Roma*, cominciai à compilare questo libro, a reverenza di Dio e del beato santo Giovanni, à commendazione della nostra città di Firenze. »

Cette même année y alla aussi Isabelle de Ville-Hardoin, qui pouvait alors être âgée de 30 à 34 ans. Philippe de Savoie, né en 1276 de Thomas III, comte de Maurienne et alors âgé de 24 ans, n'ayant eu en partage qu'une partie du Piemont dont il avait pris possession en 1295, et faisant sa résidence à Pignerolles (voyez Data, *Storia dei principi di Savoia del ramo d'Acaia*, t. I), résolut d'obtenir la main d'Isabelle et la principauté de Morée. Apprenant qu'Isabelle était à Rome, il y envoya de Pignerolles, avant d'y aller lui-même, un certain moine (nomme Philippe) pour preparer le mariage auquel s'interessait le souverain pontife; Isabelle accepta. Philippe

aussitôt avec lui dans la principauté de Mor

arriva à Rome à l'occasion du Jubilé et le mariage fut ce
bré dans cette ville entre le 17 et le 27 février 1301 en p
sence du cardinal Luca Fieschi et de Léonard evêque d'Al
no (Data). Avant que le mariage fut contracté, elle fit do
Philippe du château et de la ville de Corinthe, pour les po
der en propre au cas où il n'aurait pas d'enfant d'elle, et
se constitua à elle-même en doi toute la principauté d'Ach
Voici cet acte :

« Nous, Isabeaus, princesse d'Achaie, faisons assavoir à t
chaus qui ces présentes lettres verront et liront, que cum
soit chouse que traittement et parolles soient de mariage f
entre nous et noble baron et aut, monsieur Philippe de
voye, par la maint des révérends pères, de monsieur Lo
del Flesc et de monsieur Léonart vesque d'Albane, et par
Dieu grâce, cardinalx de Rome, et par l'entroit et par
commandement de saint père monsieur Boniface, par la
sercicion divine appostoille de la sainte église de Rome,
lequel traictement nous demandons et requerons ledit m
sieur Philippe qu'il viegne en nostre présence et amenit a
il certaine quantité de gens d'armes à chêval et à pié, por d
fendre et maintenir nostre guerre encontre nostres enem
et ledit monsieur Philippe nous requiert que nous li doy
pourvoir de nostre terre et de nostre princey, pour le
vail de son corps et pour les despens que il et ses gens fer
pour aller en nostre princée, en tel manière que les chos
que nous connons soient siens, se ainsi advenoit que nou
li ne feissiens heoirs ensemble qui restast à nostre heritage
nostre princée :

« Et nous voyans et reconnoissans que ledit monsieur Philip
demande et requis chose juste et raysonnable, et qu'il ne s
roit avenant qu'il perdist avecque nous son temps ne so
travall, ne ses despans qu'il fera por luy et por ses gens pa
aller en nostre terre, et voyans qu'il nous estoit besoin qu'
maintiegne et deffande nous et nostre terre et face nostr
guerre : Pour ce, nous, de nostre bonne vollenté, donnons e
feisons donation pure et mere entre vis, et non revocable,
audit monsieur Philippe de Savoye *devant que mariaige
soit fait ne compli, et devant qu'il nous hait espouse*, c'est a-
savoir : du chastel et de toute la chastellenie de Corinthe e
de la ville, avec toutes ses raisons et appartenances et dre
tures, en pleine juridiction et seignorie, tant ce que nous le
nons à nostre domayne, comme fieus et hommages et toute
autres raissons et appartenances qui à ladite chastellenie de
Corinthe appartiengnent et pourroient appartenir, en tel ma
niere que, se nous et ledit monsieur Philippe ferons hoi
ensamble qui soient hoyrs et princes de nostre terre e
de nostre princée, que ceste donation soit casse et vane et
de nulle valour. Et ceste donation faisons nous audit mons
Philippe, en tel manière qu'il soit quite, et si l'eu quillons,
del service de son corps à toute sa vie, qu'il devroit fere o
seroit en tenus, por ces choses que nous li avons données, ens
comme cy-dessus se contient.

« Et por ce que ceste chose soit ferme et stable, nous hoer
données ces présentes lettres ouvertes audit monsieur Philip
pe, seelles de nostre grand seel pendant, qui furent escriptes
à Rome, à 7 jours du mois de février l'an de N. S. J.-C. 130
de la 14 indict. » (Guichenon, Preuves, p. 102.)

Aussitôt apres son mariage Philippe demanda l'investitur

u de temps de là la princesse mourut de maladie, et déclara par son testament que son

cipauté du seigneur principal, Philippe de Tarente, it le titre d'empereur de Constantinople en vertu de sa femme, Catherine de Valois, fille de Catherine ntinople dernière héritière de Baudoin. Charles II, ples, lui donna l'investiture, en l'absence de son acte suivant.

de la principauté d'Achaïe faite a Philippe de Sa- Charles II, roi de Sicile, au nom du prince de Ta- fils. (Guich. 103.)

Domini 1301, indictione 14, die Jovis 25, mens. febr. nubus magnificis et nobilibus viris :
minо Henrico de Vilario, archiepiscopo Lugdunensi ;
mino Otone, domino Grançoni ;
mino Rogerio de Lauria ;
mino Bartholomeo de Capoa ;
mino Joanne Pepino de Barleta ;
mino Guillelmo de Montebello, milite ;
mino Petro de Brayda, milite ;
domino Antonio de Bargiis ;
Testibus ad hoc vocatis :
ut universi præsens inspecturi publicum instrumen- contracto matrimonio inter illustrem virum domi- *ppum de Sabaudiâ* ex unâ parte, et nobilem mulie- *am Isabellam principissam Achaiæ*, ex alterâ, et ut ponebatur de dicto principatu per eamdem princi- haiæ eidem domino Philippo, nomine dotis dato, et prædicto domino Philippo cum eâdem reverentiâ at ad præsentiam serenissimi regis domini Caroli II, Jerusalem et Siciliæ regis, ducis Apuliæ, principis rovinciæ et Forcalqueril comitis, dicti principatus restituram petendo et fidelitatem pollicendo : præfa- us rex, videns et cognoscens petitionem oblationem et em dicti domini Philippi fore justam, recepto ab ipso ilippo, pro dicto principatu Achaiæ, nomine et vice lii ipsius domini regis domini Philippi principis Ta- d quem ipsius principatus Achaiæ vassallagium et præfatus dominus rex pertinere dicebat, homagio lis debitæ juramento, salvis et exceptis homagio et per dictum dominum Philippum de Sabaudia factis Pedemontium illustri viro domino Amedeo, comiti et in Italiâ marchioni, cum quodam annulo quem minus rex de suo traxit digito, de dicto principatu omine et vice prædicti domini Philippi principis Ta- pra dicti ipsum dominum Philippum de Sabaudiâ

Romæ, in contractâ sancti Joannis de Laterano, in nô hospitabatur dominus rex Carolus supra dictus

« *Signé:* Franciscus de Suavis »

t du reste que Philippe ne s'opposa pas à cette in- puisque dans la lettre suivante il donne à Philippe le titre de prince d'Achaïe.

***Philippe**, prince de Tarente, à Philippe de Savoie, prince d'Achaïe.* (Guich., 104.)

ico viro domino Philippo de Sabaudiâ, principi Achaiæ neo et fideli nostro dilecto.
us, illustris Jerusalem et Siciliæ regis filius, princeps Tarenti, Romaniæ despotus, magnifico viro domino Philippo de Sabaudiâ principi Achaiæ, consanguineo et fideli nostro dilecto, salutem et votivæ felicitatis augmenta.

« Tenemus in dubio, quin etiam certi sumus quam plurimum vos delectat cum de status nostri continentiâ nova vobis felicia pateflunt ; adeoque vobis tenore præsentium intimamus, quod, diviná favente clementiâ, tempore confectionis præsentis, sani eramus corpore, læti mente, quod vobis Omnipotens suâ pietate concedat. Cæterum, sicut aliàs vobis scripsisse recollimus, iterato requirimus, hortamur attentiùs et rogamus, ut negotio domini Raymondi Berangarii fratris nostris præcipuè quod in comitatu Pedemontium agitur, nulla per vos aut alios præbeatis impedimenta vel anfractus, ut vobis proinde strictius teneamur, et genti suæ assistere velitis favoribus, auxiliis et consiliis opportunis. Si qua autem sint in his partibus vobis grata, ea e nobis cum obtinendi fiduciâ requiratis.

« Datum Brundisiis, 4 augusti, 3 indict.

« Princeps Tarenti despotus. »

Aussitôt après avoir reçu l'investiture des mains de Charles de Naples, Philippe de Savoie partit avec sa femme Isabelle pour le Piémont, y rendit quelques ordonnances sur l'administration du pays et en particulier sur les monnaies, qui devaient être semblables à celles d'Asti et de Vienne (Dala), et se disposa à se rendre en Morée avec sa femme. Il partit en effet avec elle pour l'Achaïe, vers la fin de l'année 1301, se fixa à Clarentza, et nomma Benjamin chevalier de la principauté d'Achaïe. Isabelle accoucha en 1302 au château de Beauvoir (Belvéder), d'une fille nommée Marguerite. Le 24 décembre 1302, elle donna à sa fille les châteaux de Cariténa et de Bosselet avec leurs dépendances, et le chancelier Benjamin en rédigea l'acte, qui fut ensuite confirmé à Patras. Voici l'acte de donation et de confirmation.

Donation a Marguerite de Savoie des châteaux de Cariténa et de Bosselet par le prince et la princesse d'Achaïe. (Guich., 110.)

« Nous Philippes de Savoie, prince d'Achaye, et Ysabiaux, princesse de celle meisme princee, feisons assavoir à tous ceaux qui cestes presentes lettres verront et orront, que nous, per nous et per nous hoirs, donnons et octroyons à nostre chiere fille *Marguerite* et as hoirs de son corps, le chastel et la chastelanie de Cariteyne et de Bosselet à tutes lours raisons, droitures et appartenances, tant ce que est au domayne per domayne, et ce que est aux homage, homes, jurisdiction, joustice, laut et vant, et tout ce qui appartient à la haute seigneurie, per ainsi que la dite Marguerite notre fille doit tenir toutes ces devant dictes chouses de nous et de nos hoirs qui seront princes, pour le service de son corps et de six chevaliers, six mois en l'ant. Et pour ce que ceste chose soit ferme et stable et que nulle personne ne puisse aller à l'encontre par nul temps, havons nous fait donner à la dicte Marguerite nostre fille cestes lettres ouvertes scellés de notres sceaux pendans. Et à plus grant tesmoniance et fermeté de ceste chouse, nous havons requeru le honorable et sage Benjamin, chancellier de nostre princée, qu'il mete su son propre seyaul à ces présentes lettres.

« Et nous, Benjamin, chancelier de la princée d'Achaye, à la requeste de très haut et puissant, nostre chier seigneur

mari continuerait à posséder la principauté sa vie durant[1], et qu'à sa mort il la transmettrait à leur fille[2]; ce qu'elle n'avait pas le droit de faire, car cette principauté devait auparavant revenir à sa sœur qui était encore vivant formément à la substitution faite par so Et lorsque cette princesse[3] mourut, le p se trouvait en France.

monsieur Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et de nostre chière dame madame Ysabiaux, princesse de celle meisme princée, havons mis notre seyaul proprie à ces dites présentes lettres, en tesmoignance de vérité.

« Ce fut fait à Beauvoir, en l'ant de l'incarnation 1303, au 21e jour du mois de décembre de la seconde indicion. »

Confirmation de la susdite donation.

« Nous Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et Ysabeaux, princesse de celle meisme princée, faisons assavoir à tous ceulx qui cestes lettres verront et orront, que cum ce soit chose que nous heussions donnée à nostre dite fille Marguerite, nostres chasteaux de Carityne et de Bo-selet, à toute la chastellanie et les forteresces de ceulx meismes lieux, et à toutes ses raisons, dreytures et appartenances, justices, laut et vant et juridicions et tout ce qui appartient à la dite chastelanie, tant ce qui est au domayne per domayne, quant ce qui est au fieu por fieu, et en homage lige, ensi que il appart per ceues lettres que nous havons délivrés à la dite Marguerite nostre fille; véés ce que ancores donons nous à celle nostre fille et aux hoirs de son corps, et outroyons et confirmons toutes celles-chouses dessus escriptes et devisées pour le service de son corps et de six chevaliers six mois en l'ant. Et per ce que ceste chouse soit ferme et estable, et que nul ne puisse aler à l'encontre, nous havons fait bailler à ladite nostre fille cestes présentes lettres ouvertes scellées de nostres sceaux. Et à plus grant fermeté de ceste chouse nous havons requis:

« Le revérend père en Dieu, messire Johan, per la grace de Dieu archevesque de Patras, et le honorable et sage homme messire Jaque, doyen de ce meisme lieu,

« Et les nobles hommes

« Messire Nycole de Saint-Omer, grant mareschau de nostre princée,

« Messire Anglibert, grant connestable de celle meisme princée,

« Messire Hugues de Charpigny,

« Benjamin, nostre chancellier,

« Messire Giles de Laigny,

« Et messire Girard de Lambri,

« Qu'ils mettent leur seaux à cestes présentes lettres;

« Et nous: Johans, archevesque, et Jaques, doyen de Patras,

« Nicolas de Saint-Omer, grant mareschaux,

« Anglibert, grant-connestable de la princée d'Achaye,

« Hugues de Charpigny, sire de la Voustice,

« Benjamin, chancellier de la princée d'Achaye,

« Giles de Laigny,

« Et Girard de Lambri,

« A la requeste de très haut et puissant nostre bon seigneur, monsieur Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et de madame Ysabeaux, princesse de celle meisme princée, havons scelés cestes présentes lettres de nostre seyaux au tesmoniance de varité.

« Ce fut fait à Patras, à l'an de l'incarnation 1304, le 21e jour du mois de février de la seconde indicion. »

Philippe de Savoye passa en Morée toute l'an Voici un acte qui prouve qu'il y était au mois de ju

« Nous, Philippes de Savoye, prince d'Achaye, et princesse de celuy meisme princée, sa loyaulx esp sons assavoir à tous ceaux qui verront et ourron sans lettres, que nous, pour le boen servisse et loya quemin de Scalenges nous ha fayt et pour celuy pourra fayre de ci en avant, donons et outroions hoirs de son corps, trois cents impérials de rant lesquiels nous li promettons en bone foy assenier fisant à sa requeste en noustre princée d'Achaye. que nous li aurons assenié lesdits trois cents impér volons et li otroyons qu'il hait et preigne lesdits impériauls chascun an seour nostre comercle de Cla quant premièrement lesdits trois cents impériauls feste de Pasques prochainement vignant, et puys en ladite feste de Pasques, jusques à tant que nou assenié en autre leu suffisant. Et pour ce mandon nons à noustre comercliер deu comercle de Cla est ou qui sera pour le tans qui est à venir cames responde audit Jaquemin et face payement à li commandement desdits trois cents imperiaulx cha terme desus nomé. Et les chouses que nous li pour lesdicts trois cents imperiaulx, il et ses h corps le doyent tenir de nous et de nous hoirs, fieues (fiefs nobles), et selon les us et les coutume (Voy. Chr. de Morée.) fere à nous le servisse de s trois mois de l'ant à noustre requeste et de nous luy et pour ses hoirs. Et se ansi fust qu'il ne nous vir ou ne nayssit de sa personne, il nous promet doyt d'un escuyer à cheval, armés lesdits trois m an. Et pour ce nous a promis et juré fieutés et h servir ansi come est dessus dit et devisés. Et p ceste chouse soit ferme et estable, nous li avons présans lettres overtes, scellées de noustre grant dans. Escrites à Clarence, l'ant de l'incarnation Seigneur Jésus-Christ 1303, de la prime indiction, à moys de jugnet. »

« (Data, *documenti*, p. 30 et 31.

Ne pouvant parvenir à bien établir son autorité Philippe se rembarqua à Patras avec sa femme et débarqua à Gênes dans les derniers mois de 1304.

(1) Isabelle de Ville-Hardoin mourut en Piémont 1311 (Data).

(2) Marguerite, fille de Philippe de Savoie et d'Isa en Piémont et épousa en 1324 Regnaud de Fore de Malleval, de Virieu et de Chavansi. Il est p cette clause ait existé puisque Froissart donne le nom de prince de Morée; mais les droits réels c à être revendiqués par les descendants de Pl même (v. Data).

(3) Isabelle.

(4) Philippe. En 1312 il épousa la fille du dauphin

ı ce temps, le prince de Tarente, frère Robert, était passé en Morée pour atta- ɔn beau-frère le despote d'Arta[1]; et la principauté sans seigneur et sans l s'en empara sans que personne s'y op- ıi bien que monseigneur Philippe de Sa- rince de Morée, en apprenant cette nou- n fut très mécontent. A peu de temps e prince de Tarente alla en France, et ɔe de Morée adressa au roi de France sa ation contre le prince de Tarente, qui mparé de sa principauté sans défi préa- Enfin une sentence fut rendue, par la- le prince de Tarente était tenu de lui nner cette principauté. Cela fit que le de la Morée envoya ses fondés de pou- ur recevoir la principauté de la Morée. ɔe temps-là mourut le duc d'Athènes, isser d'enfants, et il laissa le duché au de Briennne, son cousin-germain[2], ainsi vous l'ai déjà dit; et la duchesse, fille rincesse, resta ainsi veuve[3]. Je vais ces- vous parler de la princesse, et reviens à ırler de sa sœur[4].

CHAPITRE CCLXIII.

. le seigneur infant Ferrand prit pour femme mada- oelle, fille du comte d'Andria et petite-fille du prince ée; et comment la dame de Matagrifon laissa en hé- ı sa fille la baronnie de Matagrifon, et tous les droits avait sur la principauté de Morée.

nd le fils du comte d'Andria eut célébré ɔes, il entra en possession de la baron- Matagrifon. Et si jamais seigneur donna es preuves de tout ce qu'il valait, ce fut i; car il fut plein de sagesse et accompli les choses. Il eut de sa femme, une fille : nom madame Isabelle, et peu de temps a naissance de cette fille, il mourut[5], ce dont furent bien fâchés tous ses barons et tous ses vassaux, autant qu'il en avait en Morée. Ce comte d'Andria est du lignage de ceux des Baux, qui est la maison la plus ancienne et la plus noble de la Provence, et qui est de la parenté du seigneur roi d'Aragon.

Quand cette dame eut perdu son mari elle fut très affligée et ne voulut plus se remarier. A la mort de la princesse sa sœur, elle réclama la principauté, mais ceux qui la tenaient lui firent brève réponse. A ce moment elle apprit que se trouvait en Sicile le seigneur infant En Ferrand, fils du seigneur roi de Majorque, et qu'il n'était pas marié et ne possédait aucune terre, et elle pensa qu'il n'y avait pas d'homme au monde aux mains duquel sa fille pût avec plus d'avantage être remise, parce que, de gré ou de force il saurait bien faire valoir son droit sur la principauté. Elle envoya donc des messagers au seigneur roi de Sicile et au seigneur infant En Ferrand, si bien qu'on tomba enfin d'accord que la dame viendrait avec sa fille à Messine et qu'alors, si cette jeune fille était telle qu'on le disait, le mariage serait agréé. Ainsi donc la dame avec sa fille, accompagnées de dix jeunes filles et d'autant de dames, de vingt chevaliers et de vingt fils de chevaliers, et de beaucoup d'autres personnes de sa suite, vinrent à Messine, où elles furent reçues avec de grands honneurs. Le seigneur roi et le seigneur infant arrivèrent à Messine. Et quand ils eurent vu la demoiselle, qui eut donné à l'infant le monde entier avec une autre femme, n'eut pas obtenu qu'il renonçât à cette jeune fille pour un tel échange; et il en était si ravi de plaisir qu'un jour lui paraissait une année, jusqu'à ce que l'affaire fût conclue. Si bien qu'il déclara au seigneur roi, que très décidément il voulait que cette jeune fille fût sa femme et nulle autre au monde. Et ce n'est pas merveille s'il en fut tellement enamouré, car c'était bien la plus belle créature de quatorze ans que l'on pût jamais voir, la plus blanche, la plus rose et la mieux faite, et de plus, pour son âge, la plus habile fille qui fût au monde. Que vous dirai-je? La dame de Matagrifon fit à sa fille une donation entre-vifs, et lui céda, après sa mort, toute la baronnie de Matagrifon et tout le droit qu'elle avait sur la principauté pour en faire et ordonner selon toutes ses volontés, et dégagée de toute autre substitution.

ippe de Tarente avait épousé Ithamar, fille du des- rta Nicéphore, et sœur aînée de Thomas, despote près son père.

a mort de Guy de La Roche le duché d'Athènes passa · de Brienne, fils d'Hélène de La Roche et d'Hugues de Hélène était tante de Guy de La Roche. (V. la généal.)

haut, fille de la princesse Isabelle de Ville-Hardoin et nt de Hainaut, née le 29 novembre 1293, avait épousé vielou, étant encore enfant, Guy de La Roche duc s mort en novembre 1308. La duchesse d'Athènes en- ıe à peine dans sa quinzième année, et le mariage as été consommé.

guerite, dame de Matagrifon, comtesse d'Andria. babiement un peu après l'an 1300.]

Cela fait et les chartes de donation de mariage rédigées, par la grâce de Dieu et avec grande solennité, et à la grande joie du seigneur roi, de madame la reine, de tous les barons de Sicile et chevaliers catalans, aragonais et latins, et de tous ceux de Messine, le seigneur infant prit pour femme madame Isabelle[1]. L'archevêque de Messine dit la messe. La fê bien quinze jours, de telle sorte que

(1) Je trouve dans D. Luc d'Acheri (Spicilège, t. III, p. 704), les conventions stipulées entre Fernand de Majorque et Marguerite, dame de Matagrifon, à la suite du mariage arrêté entre Fernand et Isabelle, fille de Marguerite. Cet acte est surtout curieux en ce qu'il fait connaître quelle était à cette époque la valeur des prétentions de la seconde fille du prince Guillaume de Ville-Hardoin.

In nomine Domini, amen. Anno incarnationis 1313, (1314) die mensis februarii, 12 indictionis, regnante serenissimo domino nostro domino rege Friderico tertio, regni ejus an. 18 feliciter.

Nos Tornellus de Tornellis, judex civitatis Messanæ, Fermus de Lardeâ regius publicus ejusdem civitatis notarius, et testes subscripti ad hoc specialiter vocati et rogati, præsenti scripto publico notum facimus et testamur, quod, existentibus nobis in præsentiâ, illustris dominus Ferrandus infans, filius illustris quondam Domini regis Jacobi regis Majoricarum bonæ memoriæ, et nobilis et magnifica domina, domina Margareta, filia quondam domini Guillelmi, Achay principis, domina Matagriffoni, prædicti, domina Margarita et dominus Ferrandus vicissim animo obligandi consentientes, in nos prædictos judicem et notarium tanquam in suos, cum scirent ex certâ eorum conscientiâ nos suos non esse judicem et notarium, pariter sunt confessi, quod : cum nuper contractum sit matrimonium inter eumdem illustrem dominum *Ferrandum infantem* et dominam *Isabellam* ejusdem dominæ Margaritæ et dicti quondam domini Guillelmi filiam, quam dictus dominus Ferrandus infans secundùm sacrosantæ Romanæ ecclesiæ et canonum instituta duxit legitimo matrimonio in uxorem, contemplatione prædicti matrimonii prædicta domina Margarita solemniter promisit eidem domino Ferrando infanti assignare in dotem, et nomine dotis, hinc usque per totum mensem septembris primo venturum sequentis 13 indictionis, nisi justa causa impedimenti superveniret eidem dominæ Margaritæ :

Castrum et terram Mattagriffoni cum omnibus juribus, rationibus, hominibus, vassalis, casalibus, feudis, sive pertinenciis suis, eo salvo quod dicta domina Margarita possit perpetuo concedere unam militiam alicui de quo sibi videbitur, de iis bonis quæ sunt in dictâ castellaniâ.

Item omnes terras, casalia, castra, jurisdictiones, villanos, vassallos, et baronias existentes ubicumque extrà castellaniam dicti castri Mattagriffoni, tàm quæ dicta domina Margarita habet, quàm habere sperat, vel habere posset in futurum, retento usufructu et possessione invitâ dictæ dominæ Margaritæ prædictorum bonorum existentium extrà dictam castellaniam, et eo quod dicta domina Margarita possit in suo servitio habere tot villanos, quod videbitur eidem domino Ferrando infanti ad ejusdem domini Ferrandi infantis arbitrium, excepto casali uno extrà dictam castellaniam, quod dicta domina Margarita debet habere pleno jure ad aciendum de eo quidquid sibi placuerit.

Item quia dicta *domina Margarita asseruit se ha in principatu Achaiæ vel Moreæ, in toto dicto princi saltem in ejus quintâ parte* eadem domina Margarit sam seu ex causâ dotis cessit eidem domino Ferran omnia prædicta jura sibi competentia quâcumqu qualiacumque essent, sive in jurisdictione, sive in t feudis, constituens eumdem dominum Ferrandum exindè procuratorem in rem suam, si cum exind contingeret, promittens de prædictis juribus hinc nulli alteri personæ facere aliquam cessionem, vel nem, sive remissionem sub pœnâ infrà scriptâ.

Item quia eadem domina Margarita asseruit se d cipere ex causâ mutui, vel aliâ causâ legitimâ, ab quondam dominæ Isabellæ principissæ Achaiæ 28,000, prædicta domina Margarita ex causâ dotis cessit eidem domino Ferrando infanti jura prædict tuens exindè eumdem dominum Ferrandum infa curatorem in rem suam, ut possit indè experiri, p etiam eadem domina Margarita dicto domino Fer fanti de prædictis juribus nullæ personæ in futur aliquam cessionem vel remissionem, nec quod in p de his aliquid alicui faciet sub prædictâ infrascriptâ

Item quia dicta domina Margarita *se habere jur Calamatiæ et in parte provinciæ Clarenciæ asseruit*, mina Margarita cessit sibi ex prædictâ causâ prædic

Item prædicta domina Margarita convenit et pr dem domino Ferrando infanti dare, et assignare, ex causâ dotis prædictæ perperos 40,000, compu pero pro gillatis 4, de quibus perperis domina Marg gnavit manualiter eidem domino Ferrando infanti auri perperos 17,000 ; et reliquos perperos 23,000 domina Margarita dare et assignare promisit eide Ferrando infanti per totum prædictum mensem s primo venturum, dictæ sequentis 13 indictionis primo

Item quia prædicta domina Margarita asseruit recipere *pro comitatu Chephalinîæ* perperos 100,0 gitimâ causâ, dicta domina Margarita cessit eide Ferrando infanti jura prædicta ex causâ dotis, dictam formam.

Quæ omnia et ipsorum quodlibet prædicta domin rita promisit solemniter domino Ferrando infanti a et observare sub pœnâ infrà scriptâ.

Quod si forte prædictum matrimonium dis morte ejusdem domini Ferrandi infantis, vel dicta Isabellæ, liberis ex dicto matrimonio susceptis, quo titutione dictarum dotium fiat totum id quod jus suadebunt.

Quas dotes dictus dominus Ferrandus recepit sub cà et obligatione omnium bonorum suorum mo stabilium, præsentium et futurorum. Quod si dict Margarita contrà fecerit in prædictis, vel in aliqu torum, sponte se obligavit ad pœnam florenorum ginta millium eidem domino Ferrando legitimè stip cá solvendorum solemniter promissorum, et tene domino Ferrando ad omnia damna, expensas, et propter facta et facienda in curiâ et extrà, rate

'émerveillait de voir la satisfaction dont nt remplis.

id la fête fut terminée, le seigneur in- mena sa femme à Catane, avec sa belle- tous ceux qui l'avaient accompagnée, nna à sa femme des dames catalanes, oiselles catalanes, et des femmes et des chevaliers. Lorsqu'ils furent à Catane, eur infant fit de grands présents à tous il étaient venus avec elle. Ils restèrent nois à Catane, et puis la dame, belle-mère eur infant, s'en retourna avec sa suite ée, joyeuse et satisfaite; et le seigneur joyeux et satisfait aussi, resta en Sicile nfante. Et il plut à Dieu qu'il la rendit enceinte, ce dont on se réjouit beau- and on l'apprit. Pendant la grossesse nte, le seigneur infant se disposa à se en Morée avec cinq cents hommes à et un grand nombre de gens de pied.

nibus et singulis supradictis in eorum robore du- bligando eidem domino Ferrando proindè pignori ea sua mobilia et stabilia, præsentia et futura, ubi- nelibet apparentia, tali pacto quod pœnâ solutâ, vel it eidem domino Ferrando bona ipsius dominæ : intrare, capere, et vendere quæ maluerit, et de ndè sibi satisfacere de sorte, pœnâ, expensis, nnibus et interesse, occasione prædictâ factis et non obstante absentiâ, præsentiâ, vel contradic- ne dominæ Margaritæ, vel alterius pro eo voluntariè nullando expressè in iis omnibus consuetudini civi- anæ super pignoribus editæ, privilegio fori, seu le- gesserit, auxilio Velleiani senatusconsulti, quod sit i prius à nobis judice et notario memoratis, juri hy- æ, beneficio restitutionis in integrum, et omnibus s generaliter juribus scriptis et non scriptis, quibus redicta, vel aliquod prædictorum venire possit, vel val juvare valeret. Undè ad futuram memoriam et ad Ferrandi infantis cautelam, factum est indè præ- ficum instrumentum per manus mei prædicti nota- , nostris subscriptionibus roboratum.

a Messanæ anno, die, mense, et indictione præ-

raelius de Tornellis judex Messanæ, testor
ronus Gursius de Messanâ advocatus, testor.
ferens Guiterii de Turrillis, testor.
naldus de Casano de Majoricis, testor.
ter Raymundus Dons, Ordinis fratrum prædicatorum,

nus de Lardeâ, regius publicus Messanæ notarius, rædicta scripsi.

CHAPITRE CCLXIV.

Comment moi, Ramon Muntaner, j'envoyai un message au seigneur roi de Sicile, pour le prier de vouloir bien m'autoriser à me rendre à Catane où était le seigneur infant En Ferrand avec l'infante sa femme qui accoucha d'un fils, lequel fut nommé Jacques; et comment ledit seigneur infant se disposa à passer en Morée.

Tandis que le seigneur infant faisait ses préparatifs pour partir, j'en fus informé à Gerbes. Quelque grande chose qu'on m'eût offerte, rien n'aurait pu me faire retarder d'aller le voir ni m'empêcher d'aller avec lui partout où il voudrait aller; j'envoyai donc un message au seigneur roi, lui demandant l'autorisation de me rendre en Sicile. Le seigneur roi trouva bon de me l'accorder, si bien qu'avec une galère et un lin, et accompagné des anciens de l'île venus avec moi, je me rendis en Sicile et laissai le château et l'île de Gerbes sous bonne garde. Le premier lieu où je pris terre en Sicile, ce fut à Catane; là je trouvai le seigneur infant bien portant et fort gai; madame l'infante était si avancée dans sa grossesse, que je l'avais à peine quittée depuis huit jours avant qu'elle accoucha d'un beau garçon; et on en fit grande fête.

Quand je fus descendu de la galère, je fis débarquer deux balles de tapis de Tripoli et une grande quantité d'anibles, d'ardiens, d'almaxies, d'alquinals, de mactans, de jucies [1] et beaucoup d'autres présents de toute espèce.

Je fis déployer tous ces objets en présence de madame l'infante et du seigneur infant, et lui offris le tout, ce dont le seigneur fut très satisfait; puis je pris congé d'eux et m'en allai à Messine où le seigneur infant me dit qu'il serait avant quinze jours, et qu'il avait à m'y entretenir longuement.

J'étais à peine arrivé depuis quinze jours à Messine que me vint un message, qui m'apprenait que madame l'infante avait eu un beau garçon, né le premier samedi du mois d'avril de l'an mil trois cent quinze. Dieu donne à chacun autant de joie que j'en eus alors! Et ne me demandez pas si le seigneur infant en fut joyeux, aussi bien que tous les habitants de Catane. Et pendant plus de huit jours se prolongea la fête qui s'en fit à Catane. Le seigneur infant

(1) Je n'ai pu retrouver la signification d'aucun de ces mots, bien que j'aie consulté à ce sujet plusieurs arabes attachés à notre service d'Alger, et que je me sois adressé à la science profonde de M. Étienne Quatremère. Je me borne donc à citer ces mots tels que les donne Muntaner.

fit baptiser son fils à la grande église de la bienheureuse madame sainte Agathe et lui donna le nom de Jacques. Si jamais enfant fut doué de bonne grâce en naissant, ce fut bien ce petit En Jacques. Que vous dirai-je? Le petit seigneur infant En Jacques étant baptisé et la dame hors de danger, le seigneur infant En Ferrand vint à Messine; et quand il fut arrivé à Messine, je lui fis offre de mes biens et de ma personne, et lui demandai de le suivre là où il lui plairait, ce dont il me sut très bon gré. Il me dit : « Il faut que vous vous rendiez auprès du seigneur roi, qui est à Piazza, où vous le trouverez; vous lui rendrez le château et les îles de Gerbes et des Querquenes; après quoi vous reviendrez à nous, et alors nous arrangerons tout ce que nous avons à faire. » Je pris donc congé de lui. Et pendant que je prenais congé de lui il lui arriva un message, qui lui disait de se rendre en toute hâte à Catane, car madame l'infante était fort malade, ayant été prise de la fièvre et de maux de dyssenterie. Il chevaucha si rapidement que cette nuit-là même il entra à Catane. En le voyant madame l'infante se sentit mieux. Toutefois, elle avait fait un testament, de peur que le pire ne lui arrivât, et elle le reconnut et confirma ensuite. Par ce testament elle laissait la baronnie de Matagrifon, et de plus tout le droit qu'elle avait sur la principauté, à son fils, l'infant En Jacques; et au cas où son fils mourrait, elle les laissait à l'infant En Ferrand son mari. Je dois dire maintenant qu'il y avait bien deux mois que sa mère venait de mourir de maladie à Matagrifon [1], mais elle n'en savait rien, et le seigneur infant ne voulait pas qu'on lui en dît rien tant qu'elle serait enceinte; et la même injonction fut faite après ses couches et jusqu'à ce qu'elle p sortir pour aller à la messe. C'est pour cela q le seigneur infant était impatient d'aller en M rée, et il n'attendait que le moment où l'i fante serait délivrée et en état de se rend à la messe, et alors il devait s'embarquer av elle, car toutes choses étaient déjà préparé pour leur embarquement.

(1) Lorsque les seigneurs français, ecclésiastiques et laïques, établis en Morée, tels que l'évêque d'Andravida, le comte de Céphalonie, Nicolas Mavros ou Lenoir, seigneur d'Arcadia (le même dont il est question dans la Chronique de Morée), eurent appris que la dame de Matagrifon, pendant son voyage en Sicile avec sa fille, avait marié sa fille avec Fernand de Majorque, ils furent vivement courroucés contre elle. Déjà menacés par la compagnie catalane qui s'était établie dans le duché d'Athènes, ils comprenaient que cette alliance pouvait donner une nouvelle force aux Catalans. Aussi, dès que Marguerite de Ville-Hardoin fut de retour en Morée, ils l'arrêtèrent et lui confisquèrent ses biens, et Marguerite mourut au mois de mars de l'année 1315. C'est à la suite de ces événements que l'infant se résolut à partir sur-le-champ pour la Morée afin de soutenir les droits de sa femme.

CHAPITRE CCLXV.

Comment madame l'infante Isabelle, femme du seigneur i fant En Ferrand de Majorque, trépassa de cette vie; comment moi, Ramon Muntaner, je rendis au seigneur r de Sicile les îles de Gerbes et des Querquenes, et allai là était le seigneur infant Ferrand.

Que vous dirai-je? l'infante, ainsi qu'il pl à Dieu, trépassa de cette vie trente-deux jou après la naissance de son fils l'infant En Ja ques, et elle mourut dans les bras du seigneu infant En Ferrand. Et si jamais on vit grand douleur, ce fut celle qu'éprouva le seigneur i fant En Ferrand, et qu'éprouva aussi toute l ville. Et puis comme elle était et bien confessé et bien communiée, et munie de l'extrême-on tion, elle fut, avec grande solennité, placée e un beau monument, près du corps de la bien heureuse vierge madame sainte Agathe, dan sa benoîte église de Catane.

Après ce grand malheur le seigneur infan vint à Messine pour s'embarquer et aller e Morée. Et moi je le fis attendre, et me rendi auprès du seigneur roi que je trouvai à Piazza. Puis je m'en allai à Palerme; et en présence du noble En Béranger de Sarria et de beaucoup d'autres riches-hommes de Sicile, et chevaliers et citoyens, je lui rendis les châteaux et les îles de Gerbes et des Querquenes. Et plaise à Dieu que tous ceux qui nous veulent du bien puissent rendre aussi bon compte de ce qui leur a été confié que je le fis audit seigneur roi de Sicile desdites îles que j'avais tenues pendant sept ans, savoir : premièrement pendant la guerre, deux ans; ensuite pendant les trois ans durant lesquels le roi m'avait fait la grâce de me les donner; et enfin pendant les deux ans de la guerre du roi Robert!

Et dès que j'eus rendu ces îles et en eus ma charte de délivrance, je pris congé du seigneur roi, et m'en retournai vers le seigneur infant que je trouvai à Messine, faisant ses préparatifs d'embarquement. Je lui dis que j'étais venu pour le servir, monter sur ses galères, et lui

tout ce que je possédais. Le jour où je cela, il me répondit que le lendemain il ait réponse. Et le lendemain, au moment venais d'entendre ma messe, il manda lui un grand nombre de chevaliers et nes gens, et en présence de tous il me En Ramon Muntaner, il est vérité que ie du monde envers lequel nous nous pour plus obligé qu'envers aucun au- st vous; » et là il en donna beaucoup de raisons. Il raconta : comment, pour son , j'avais perdu tout ce que j'apportais de ie; comment j'avais été mis en prison i; comment à cause de lui, le roi Robert t fait beaucoup de mal; comment je lui rêté de mon avoir en Romanie et aban- tout ce que je possédais; comment s emplois que je tenais dans la Com- , je les avais abandonnés par affection i, et enfin bien d'autres services que ne me rappelle pas, mais que lui assu e je lui avais rendus; et il ajouta : que nant en particulier, et par pure affection i, je venais d'abandonner encore la ca- rie de Gerbes, que j'avais possédée pen- pt ans, et que de plus je venais de lui en ce moment même tout l'argent que je ais. « Enfin, dit-il, tant et si grands sont rices que vous nous avez rendus, qu'il y impossibilité à nous de pouvoir jamais donner le guerdon. Et aujourd'hui, telle re position, qu'au-dessus de tous les ser ue vous nous avez rendus s'élèvera en- lui que nous voulons vous prier de nous ; et je vous prie en présence de tous ces ers de vouloir bien nous octroyer de ndre ce service. » Je me levai à l'instant, lui baiser la main et lui rendis grâces du 'il avait dit de moi, et de vouloir bien r comme ayant été bien servi de moi; i dis : « Seigneur, ordonnez ce que vous que je fasse, et tant que j'aurai vie au je ne faudrai en rien de ce que vous s ordonné. — Maintenant, dit-il, ce que lairons de vous, nous allons vous le dire. ien vrai qu'il nous serait fort nécessaire us vinssiez avec nous en ce voyage, y aurait grand besoin de vous et que ferez grand'faute; mais le service que ous demandons nous tient tant à cœur, at que tout autre cède à celui-là. »

CHAPITRE CCLXVI.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque me confia, à moi, Ramon Muntaner, le seigneur infant En Jacques, son cher fils, pour que je le portasse et livrasse à la reine sa mère, et me donna une procuration par laquelle j'étais autorisé à faire tout ce que je jugerais à propos.

« C'est véritablement Dieu qui nous a donné ce fils En Jacques de madame notre femme; nous vous prions donc de le recevoir de nous, de le porter à la reine notre mère et de le remettre entre ses mains. Vous noliserez des nefs ou armerez des galères, ou tout autre bâtiment sur lequel vous penserez qu'on puisse aller plus sûrement. Nous adresserons une lettre au noble En Béranger Des Puig, chevalier et notre fondé de pouvoir, pour qu'il vous avance tout l'argent dont vous aurez besoin, et qu'il vous croie de tout ce que vous lui direz de notre part. Nous écrirons de même à madame la reine notre mère et au seigneur roi de Majorque notre frère, et nous vous ferons une charte de procuration générale pour toutes les quatre parties du monde, savoir, du ponent au levant et du midi au nord. Et tout ce que vous promettrez, ferez ou direz pour nous, à cavaliers ou gens de pied, ou à tous autres, nous le tenons pour bien et le confirmons, et nous ne vous dédirons en rien, et nous en donnerons comme caution toutes les terres, châteaux et autres lieux que nous possédons et espérons posséder avec l'aide de Dieu. Ainsi vous partirez avec notre plein et entier pouvoir; et lorsque vous aurez remis notre fils à madame la reine notre mère, vous irez chez vous, et reconnaîtrez et arrangerez toutes vos affaires; puis, quand vous aurez tout terminé, vous viendrez nous joindre, avec toutes les troupes de cheval et de pied que vous pourrez réunir. Le seigneur roi de Majorque, notre frère, vous comptera tout l'argent que vous lui demanderez pour payer les troupes que vous nous amènerez. Voilà ce que nous désirons que vous fassiez pour nous. »

Et moi, en entendant toutes ces choses, je fus fort ébahi de la grande charge qu'il plaçait sur mes épaules, c'est-à-dire son fils; et lui demandai en grâce de me donner un collègue. Il me répondit qu'il ne me donnerait aucun collègue, mais que je me tinsse prêt, et que je le gardasse comme on doit garder son seigneur

ou son propre fils. Je me levai aussitôt et allai lui baiser la main. Je fis sur moi le signe de la croix, et je reçus ce bienheureux ordre.

Le seigneur infant ordonna à l'instant à En Othe de Monells, chevalier, qui tenait son fils en garde dans le château de Catane, de me le livrer, et que de là en avant il le tînt à mes ordres et non à ceux d'aucun autre, et que toutes et quantes fois que je le jugerais à propos, il me le remît. Ce chevalier me fit serment et hommage de cela, et ainsi fis-je; et depuis ce jour l'infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand, fut en mon pouvoir. Et ce jour-là il y avait quarante jours qu'il était né, et pas davantage. Je me fis rédiger la charte de procuration ainsi que je l'ai déjà dit, avec sceau pendant, aussi bien que toutes les autres chartes.

CHAPITRE CCLXVII

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque passa en Morée et prit Clarentza de vive force, et fut maître de toute la contrée; et comment tous ceux de Clarentza et de la Morée le reconnurent pour maître et seigneur, et lui prêtèrent serment.

Ceci étant terminé, il s'embarqua pour Messine, et partit pour Clarentza; il débarqua à deux milles de la cité. L'ost sortit de Clarentza avec deux cents hommes pour lui en disputer l'entrée[1]. Que vous dirai-je? Les almogavares qui étaient avec le seigneur infant prire terre ainsi que les arbalétriers, et allèrent fir sur ces gens, et les forcèrent à s'éloigner et faire place, et pendant ce temps on débarqual chevaux; et quand il y eut une cinquan d'hommes à cheval de débarqués, et que le si gneur infant fut revêtu de son armure, et bi appareillé, et monté sur son cheval, il fit d ployer sa bannière, ne voulant point attend le reste de sa cavalerie, et il fit son attaq avec ces cinquante cavaliers et les almogav res. Il fondit donc sur les ennemis et les m en déroute, et eux dans leur fuite se dirigère du côté de la cité, et le seigneur infant les su vit avec tous ses gens, toujours férant-battan Que vous dirai-je? Ils entrèrent avec eux da la ville, et tuèrent tout ce qu'ils voulurent tue Et ils les auraient tué tous; mais ils ne furen pas plus tôt entrés dans la ville que tous les h bitants s'écrièrent : « Seigneur, merci! si gneur, merci! » Sur cela il arrêta ses gens défendit que de là en avant on tuât personne.

Alors les galères ainsi que toute la flot arrivèrent dans la ville et tous y firent leur e trée; et les habitants se rassemblèrent et jur rent de reconnaître pour seigneur le seigne infant En Ferrand, et tous lui firent hommag sachant bien que c'était à lui qu'appartena la principauté, du droit de sa femme. Et aus tôt que ceux de la ville de Clarentza eure prêté leur serment, il alla assiéger le châte de Beau-Voir[1], qui est un des plus beaux ch teaux du monde et très près de Clarentza. I attaqua le fort, dressa ses trébuchets; et il re serra si bien ceux du château qu'en peu d jours ils se rendirent à lui. Ensuite il chevau cha à travers le pays, et toutes les places

(1) On a vu (ch. 202, p. 507) que le prince de Tarente, mari d'Ithamar, avait voulu faire valoir de prétendus droits sur la Morée. A la mort de sa première femme il chercha à obtenir la main de Catherine, héritière du trône de Constantinople, promise à un fils du duc Eudes de Bourgogne. Après de longues négociations un traité fut enfin signé au Louvre le 6 avril 1313, par lequel Philippe de Tarente épousait Catherine, et cédait en même temps tous ses prétendus droits sur l'Achaïe à Mathilde de Hainaut, fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de Florent de Hainaut, en faveur de son mariage avec Louis de Bourgogne, frère du duc de Bourgogne, auquel donation entre-vifs était faite de la principauté, en vertu de ce mariage. Louis se mit en route avec Mathilde de Hainaut, sa nouvelle épouse, pour se rendre en Morée par l'Italie, au mois d'octobre 1313. Arrivé à Venise, où il devait s'embarquer, il fit son testament le 30 novembre, jour de Saint-André 1313. Il y déclare (Ducange, Hist. de Constant., Ed. Buchon, t. II) qu'il veut être inhumé à Cîteaux s'il meurt deçà les monts, et s'il meurt au-delà des monts, dans la plus prochaine abbaye de l'ordre de Cîteaux du lieu où il décèdera. Au cas où il décéderait sans hoirs, il veut que celui de ses frères qui sera duc de Bourgogne ait sa principauté de la Morée et toute sa terre de Bourgogne, sauf à la princesse sa femme tous ses droits; et au cas où il laisserait un seul enfant, il veut qu'il soit son héritier universel; s'il en avait plusieu que l'aîné ait la principauté de la Morée, et que sa terre Bourgogne soit également partagée entre tous les autres.

Ainsi donc, presque en même temps, les deux petites fil de Guillaume de Ville-Hardoin avaient épousé l'une Louis Bourgogne, l'autre Fernand de Majorque, qui arrivaient au en même temps en Morée avec des prétentions égales, qu étaient prêts à soutenir par des troupes assez nombreu Les barons de Morée avaient adhéré de préférence au pr de Mathilde, par crainte de l'influence qu'un prince de ra catalane, tel que Fernand, allait donner à la Compagnie Catalans du duché d'Athènes; et ce sont les troupes de barons que Fernand eut à repousser d'abord avant d'en à lutter contre celles qu'amenait Louis de Bourgogne.

(1) Ou Bel-Veder. Muntaner l'appelle Bell-Ver.

volontairement à lui, car il avait fait
ublic le testament du prince Louis[1],
substitué sa principauté à la belle-
seigneur infant. Ainsi donc la princi-
appartenait, et à cause de la substi-
arce qu'elle avait survécu longtemps[2]
esse sa sœur; et tous savaient donc
c'était à elle que devait retourner la
ité. Ensuite il produisit la donation en-
u'elle en avait faite à l'infante. Il mon
: comment, en mourant, elle avait fait
nent par lequel elle avait laissé comme
ière, madame l'infante sa fille; et puis
madame l'infante, par son testament,
sé cette principauté à l'infant En Jac-
fils, et l'avait substituée au seigneur
Ferrand, au cas où son fils viendrait
. Ayant produit ceci en public, dans
Clarentza, le seigneur infant envoya
s de tous côtés, afin que chacun se tînt
que la principauté appartenait à son
ie si son fils mourait elle devait reve-
-même, l'infant En Ferrand[3]. Ainsi,

tout le monde lui obéit, comme étant seigneur de nature et de droit, et le seigneur infant

publico instrumento, ordinato, scripto, suprascripto et clauso per Ferrarium de Pairâ notarium publicum præfati domini infantis Ferrandi, et in certitudinem, memoriam et cautelam contentorum in eodem instrumento, pendentis sigilli ipsius domini infantis Ferrandi munimine roborato, sub anno domini millesimo trecentesimo quinto decimo, mensis Julii, die mercurii sextâ decimâ ipsius mensis, concorditer et unanimi voluntate, procuratorio nomine dicti domini Ferrandi ex alterâ parte, existentes coadunati et constituti concorditer pro matrimonio contrahendo per verba de præsenti cum annuli subarratione *inter* præfatum *dominum infantem Ferrandum et* dictam *domicellam Isabellam* in civitate Nicosiæ, in palatio magno dominæ reginæ Jherusalem et Cypri, ubi pro eodem felici negotio percomplendo coadunata erat prælatorum, religiosorum, clericorum, baronum, militum, et burgensium dicti regni Cypri multitudo copiosa, de mandato, bene-placito et voluntate dictarum partium et cujuslibet earum, reverendus in Christo pater Jacobus, Dei gratiâ Paphensis episcopus, Christi nomine invocato et ad ejus honorem, et exaltationem fidei orthodoxæ et ecclesiæ sanctæ Dei, interrogavit prædictum venerabilem virum, Donpnum Arnaldum Amelioti, procuratorem et nuntium dicti domini infantis Ferrandi, ad matrimonium contrahendum pro eodem infante Ferrando constitutum in solidum, unà cum dictis domino Bertrando et Arnaldo, ut patet prædicto publico documento: si eidem Donpno Arnaldo, procuratori, procuratorio nomine, ut est dictum, et vice, et voce prædicti domini infantis placebat dicta domicella Isabella filia dicti domini senescalci, quæ erat ibidem in ejus præsentiâ et conspectu constituta, et in eam consentiebat tanquam in sponsam legitimam et uxorem dicti domini infantis Ferrandi præsenti expressione verborum; et dictus dominus Arnaldus consultè et deliberatè, de bene-placito, mandato et voluntate dictorum sociorum sive collegarum ejus, dixit et respondit, vice, voce, et nomine dicti domini infantis Ferrandi: quod sic, et quod ipsam domicellam Isabellam elegerat, volebat et acceptabat pro sponsâ legitimâ et uxore dicti domini infantis Ferrandi domini ejus, et in eam consentiebat, ut est dictum, tanquam in ejus sponsam legitimam et uxorem procuratorio nomine ipsius, et vice et voce ejus, omni modo, viâ et jure quibus melìùs poterat et sciebat, consensum matrimonialem et voluntatem et propositum in eodem dicti domini infantis exprimens et exponens, ut dictum est: et versâ vice præfatus reverendus pater, eodem contextu verborum, incontinenti, nullo actu verborum intermedio, interrogavit prædictam domicellam Isabellam ibidem præsentialiter astantem, audientem et intelligentem consensum matrimonialem dicti domini infantis Ferrandi, si sibi placebat pro sponso ejus et marito legitimo dominus infans Ferrandus prædictus, filius quondam bonæ memoriæ domini Jacobi regis Majoricarum, et in eum consentiebat tanquam in ejus sponsum legitimum et maritum hac præsenti expressione verborum, et ejus procuratorem præfatum procuratorio nomine, ut dictum est, interrogatum, consentientem et recipientem; et ipsa domicella Isabella, in timore Christi, et ex mandato et bene-placito dictorum dominorum, regis et senescalci, dixit et respondit ex certâ scientiâ, et deliberatè, et sponteneâ vo-

-dire de Guillaume de Ville-Hardoin.

s longtemps, mais seulement quatre ans, Isabelle en février 1311 et Marguerite en 1315.

la mort de sa première femme, la jeune Isabelle on, l'infant Ferrand de Majorque épousa, sur la fin dant son séjour à Clarentza, Isabelle d'Ibelin, alors nze ans, fille de Philippe d'Ibelin, sénéchal de Chy- de Henri roi de Chypre. Il avait envoyé plusieurs aliers en message en Chypre pour la demander, mariage fut rédigé le 4 octobre 1315, à Nicosie. ge naquit un fils nommé Ferrand, qui épousa de- s, fille de Hugues roi de Majorque. Voici l'acte de clu à Nicosie, tel qu'il est rapporté par Ducange: ine sanctæ et indivisæ Trinitatis, Patris et Filii, et cti, amen.

t universi præsens publicum instrumentum inspec- n audituri, quod in præsentiâ mei Galterii notarii i et testium subscriptorum et ad hoc vocatorum, rinceps dominus Henricus D. G. Jerusalem et Cypri , et magnificus et potens vir dominus Philippus de scalcus regni Cypri, et præclara domicella Isabella ibrina dicti domini regis et filia dicti domini senes- ndato, voluntate et bene-placito dictorum domino- t senescalci ex unâ parte, et venerabilis vir Donpnus nelioti, archipresbyter, et nobilis vir Donpnus Ber- lcelmi, miles, et discretus vir Arnaldus de Caciano, dilecti et fideles familiares inclyti domini infantis lustris domini Jacobi felicis recordationis regis Ma- llii, Moreæ, baroniæ Montispessulani, et civitatis omini, nuncii, ambassiatores et procuratores ipsius alis ad infrascripta constituti, prout manifestè patet

les tint en vérité et en justice. Je vais cesser de vous parler du seigneur infant et revenir à l'infant En Jacques.

luntate: quod sic, et quod in dictum dominum infantem Ferrandum, et ejus procuratorem prædictum, procuratorio nomine, ut est dictum, recipientem consentiebat tamquam in ejus sponsum legitimum et maritum, et eum pro ejus sponso et marito legitimo eligebat et volebat. Quibus solemniter peractis et celebratis, nullo actu intermedio, dictus Donpnus Arnaldus procurator procuratorio nomine dicti domini infantis Ferrandi, ut est dictum, eamdem domicellam Isabellam, subarravit in signum et evidentiam pleniorem dicti conjugii et matrimonii cum uno annulo de auro, in quo erat quidam lapis pretiosus rubei coloris, qui vocabatur rubinus; et ipsum annulum posuit, dimisit, et subarrando dicto nomine eumdem in digito annulari manus dextræ ipsius domicellæ Isabellæ, ut dictum est, in signum et evidentiam pleniorem desponsationis, matrimonii et subarrationis præfatorum. Et insuper, eodem continuo contextu verborum, dictus procurator procuratorio nomine dicti domini infantis unà cum prædictis ejus sociis et quolibet eorum, et dicti ejus socii secum et quilibet eorum, ex unà parte, ut dictum est, et dicta domicella Isabella ex alterà, promiserunt sibi invicem et juraverunt super sancta Dei quatuor evangelia, videlicet dicta domicella pro se, et dicti procuratores in animam et pro salute dicti domini infantis Ferrandi: se firmum et ratum perpetuis temporibus habituros dictum matrimonium et consensum, et contrà non venturos aliquâ ratione, occasione vel causâ, renunciantes in hoc contractu exceptioni doli mali in factum sine causâ, et ex non justâ causâ, rei non ita gestæ, privilegio fori, et beneficio appellandi, consensus matrimonialis prædicti non interpositi dicto modo, et subarrationis non factæ, ut dictum est, juramenti non præstiti hinc et inde, et omnibus aliis juribus, beneficiis, privilegiis et exceptionibus juris canonici et civilis, et consuetudinis cujuscumque, quibus se contrà prædicta juvare vel tueri possent, quoquo modo de jure vel de facto, directè vel indirecte, volentes partes prædictæ quod ex hoc contractu duo ejusdem tenoris et efficaciæ fierent instrumenta, et quod cuique partium unum detur. Et in certitudinem et cautelam omnium prædictorum, infrà scripti prælati testes huic contractui assumpti, vocati et rogati, una cum aliis infrà scriptis testibus, sigilla eorum pendentia impresserunt, videlicet reverendi in Christo patres domini Jacobus Paphensis, Joannes Nimociensis, Robertus Berethensis Dei gratiâ episcopi. Acta et facta, dicta et concessa, promissa et jurata fuerunt prædicta omnia et singula inter partes prædictas, in civitate Nicosiensi regni Cypri, in hospitio regali, in palatio dominæ reginæ Jherusalem et Cypri, anno Domini à nativitate ejus millesimo trecentesimo quinto decimo, indictione xiiij, die quintâ mensis octobris, apostolicâ sede vacante post mortem sanctissimi patris domini Clementis P. V, in præsentiâ et testimonio reverendorum patrum dominorum, videlicet dom. Jacobi Paphensis, fratris Joannis Nimociensis, et domini Roberti Berethensis, Dei gratiâ episcoporum, et religiosi et honesti viri, fratris Hemerici de ordine Minorum, et venerabilium virorum dominorum Jacobi de Cassiatis canonici Famagust, Jacobi Bruni cantoris Nicosiensis, et Balduini de Blondon, canonici Nimociensis, et magistri capellani Nicos., et Philippi Fabre canonici Nimoc., et aliorum plurium clericorum venerabilium personarum, et magnificorum et nobilium militum domini Hugonis de Lisiniaco, domini Joannis Le Tor, domini Joannis de Giblet, domini Ludovici de Noris, domini Hugonis Boduini, domini Anselmi de Bria, domini Haymerici de Minars, domini Joannis Babini, domini Roberti de Mon-Gicart, domini Jacobi de Floris, ballivi secretorum regni Cypri, et domini Justini de Justinis, jurisperiti consiliarii dicti regis, et aliorum plurium multitudinis copiosæ militum, burgensium et popularium dicti regni, testium vocatorum adhibitorum et rogatorum. » (*Tiré des Mss. de Ducange.*)

HAPITRE CCLXVIII.

Comment moi, Ramon Muntaner, je me disposai à passer en Catalogne avec le seigneur infant En Jacques, pour le remettre à son aïeule; comment j'appris que ceux de Clarentza avaient armé quatre galères pour enlever ledit infant; et comment, le jour de la Toussaint, je débarquai à Salou.

Il est vérité que, lorsque le seigneur infant En Ferrand fut parti de Messine, je nolisai une nef de Barcelonne, qui se trouvait au port de Palerme, appartenant à En P. Des-Munt, pour qu'elle vînt à Messine, et de Messine à Catane. J'y envoyai en même temps une dame de haut parage, très excellente dame. Elle était du Lampourdan et se nommait madame Agnès d'Adri, et était venue en Sicile comme compagne de la noble madame Isabelle de Cabrera, femme du noble En Béranger de Sarria. Elle avait eu vingt-deux enfants, et c'était une dame très bonne et très pieuse. Je m'arrangeai avec ladite madame Isabelle et ledit noble En Béranger son mari pour qu'ils me la laissassent, afin de confier à ses soins le seigneur infant Jacques, fils du seigneur infant Ferrand; et leur courtoisie voulut bien m'accorder ma demande. Je lui confiai donc le seigneur infant, d'abord parce qu'il me semblait qu'elle devait fort bien se connaître en fait d'enfants, puis parce qu'elle était d'une grande bonté et qu'enfin elle était de bon et noble parage. Près de lui se trouvait aussi une autre bonne dame qui avait été autrefois nourrice du seigneur infant En Ferrand, et que madame la reine de Majorque lui avait envoyée dès qu'elle avait su qu'il venait de se marier. Je fis choix aussi de plusieurs autres dames avec leurs enfants, afin que, si l'une venait à manquer, les autres pussent la remplacer; et je les pris avec leurs enfants, afin que leur lait ne vînt pas à se gâter. L'infant avait une bonne nourrice, de fort belle complexion,

t de Catane, et qui le nourrissait à mer- et sans compter cette nourrice, je m'en ai deux autres que j'embarquai sur la elles devaient donner tous les jours à leurs enfants jusqu'à ce que nous eus- esoin d'elles. Je disposai ainsi mon pas- j'armai fort bien ma nef, et y plaçai ngt hommes d'armes, gens de parage es, et pris enfin tout ce qui était né- à la subsistance et à la défense. Au t où je venais d'appareiller ainsi ma nef ne, voici qu'arrive de Clarentza une bar- née, que le seigneur infant envoyait au r roi de Sicile pour lui faire savoir la ue Dieu lui avait faite, et il me com- ait aussi cette nouvelle avec de grands , afin que j'en pusse faire part au sei- ol de Majorque, à madame la reine et à s. Il m'adressait aussi des lettres que je remettre à madame la reine sa mère et neur roi de Majorque, et il me faisait 'il me priait de hâter mon départ de Assurément j'avais dépêché déjà tous paratifs de départ, mais je les dépêchai avec bien plus de joie quand j'eus ap- bonnes nouvelles. J'ordonnai à la nef voile de Messine et de se rendre à ; moi-même je me rendis par terre à , et la nef y arriva peu de jours après je fis embarquer tout mon monde.

noment où je voulus faire embarquer le r infant, En Othe de Monells, qui l'avait ue-là sous sa garde et qui me l'amena, ris soin d'avance de rassembler tout ce rait pu trouver de chevaliers catalans, ais et latins et tous les notables citoyens, résence de tous il dit : « Seigneurs, re- sez-vous que cet enfant soit l'infant En s, fils du seigneur infant En Ferrand ne madame Isabelle sa femme? » Ils ré- ent tous : « Oui, bien assurément! et vons tous assisté à son baptême, puis avons vu et connu, et nous déclarons chose certaine que cet enfant-ci est En Jacques. » Sur cela ledit En Othe édiger une charte publique. Puis il leur absolument les mêmes paroles, aux- ils firent absolument la même réponse ; fit dresser une nouvelle charte. Enfin il la même demande une troisième fois, ent une troisième fois la même réponse, et il en fit dresser une troisième charte. Puis, cela fait, il me remit l'infant en mains et dans mes bras, et voulut avoir de moi une nouvelle charte, spécifiant, comme quoi je le tenais quitte et libre du serment et hommage qu'il m'avait fait, et comme quoi je convenais avoir reçu ledit enfant. Tout ceci étant terminé, je pris le seigneur infant dans mes bras et l'emportai hors de la ville, suivi de plus de deux mille personnes, et je le déposai dans la nef, et tous le signèrent et le bénirent.

Ce même jour il arriva à Catane un huissier du seigneur roi Frédéric, qui apportait de sa part deux paires d'habits de draps d'or, avec divers présents pour le seigneur infant En Jacques.

Nous fîmes voile de Catane le premier jour d'août de l'an mil trois cent quinze. Arrivé à Trapani, je reçus des lettres par lesquelles on m'avertissait de me bien garder de quatre galères armées qu'on avait envoyées contre moi pour m'enlever cet infant, car ils comptaient que s'ils pouvaient s'en emparer, ils recouvreraient par ce moyen la cité de Clarentza.

Aussitôt que je fus informé de ces projets, je renforçai encore ma nef et y mis meilleur armement et un plus grand nombre de gens. Et je puis vous assurer que, pendant quatre-vingt-onze jours entiers, ni moi, ni aucune des femmes qui étaient sur le navire, nous ne mîmes le pied à terre ; et cependant nous restâmes bien vingt-deux jours en station à l'île Saint-Pierre[1]. Et là se réunirent à nous vingt-quatre nefs, soit de Catalans, soit de Génois ; et nous partîmes tous ensemble de cette île, car tous faisaient route au Ponent. Nous éprouvâmes un tel fortunal que sept de ces nefs périrent, et que nous et tous les autres nous fûmes en grand danger. Toutefois il plut à Dieu que, le jour de la Toussaint, nous prissions terre à Salou. La mer n'avait jamais incommodé, pendant toute cette traversée, ni le seigneur infant ni moi-même ; et il n'était jamais sorti de mes bras tant qu'avait duré ce coup de vent, ni de nuit ni de jour. Et j'étais bien obligé de le prendre dans mes bras, attendu que sa nourrice ne pouvait se tenir assise, car elle éprouvait violemment le mal de mer ; et il en était de même des autres femmes qui ne pouvaient rester debout ni marcher.

(1) Dépendante de la Sardaigne.

CHAPITRE CCLXIX.

Comment moi, Ramon Muntaner, je remis le seigneur infant En Jacques à madame la reine son aïeule, qui était à Perpignan, et le lui remis avec toute la solennité qu'exige la remise d'un infant et d'un fils de roi.

Quand nous fûmes à Salou, l'archevêque de Tarragone, nommé monseigneur En Pierre de Rocaberti, nous envoya autant de montures que nous en avions besoin; et on nous donna pour logement l'hôtel d'En Guanesch; puis à petites journées nous nous rendîmes à Barcelonne. Là nous trouvâmes le seigneur roi d'Aragon, qui fit un très gracieux accueil au seigneur infant; et il voulut le voir, et il le baisa et le bénit. Nous partîmes avec la pluie et le vent, et par un fort mauvais temps. J'avais fait faire une litière sur laquelle étaient placés l'infant et sa nourrice; cette litière était couverte d'un drap enduit de cire, et par-dessus d'une étoffe de velours rouge; et vingt hommes, à l'aide de lisières, la portaient à leur cou. Nous fûmes, pour aller de Tarragone à Perpignan, vingt-quatre bons jours. Avant d'y arriver, nous trouvâmes frère Raymond Saguardia, avec dix chevaucheurs que madame la reine de Majorque nous avait envoyés pour accompagner le seigneur infant, dont nous ne nous séparâmes jamais, et quatre huissiers de la maison du seigneur roi de Majorque, qui se tinrent avec nous jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Perpignan. Et au Boulou, quand nous fûmes près de passer l'eau du ravin[1], tous les gens du Boulou sortirent de chez eux; et les plus notables prirent la litière à leur cou et firent passer ainsi le ruisseau au seigneur infant. Cette nuit même les consuls et un grand nombre de prud'hommes de Perpignan, et tout ce qui se trouvait de chevaliers dans cette ville, vinrent au-devant de nous; et il y en aurait eu bien plus encore si le seigneur roi de Majorque n'eût pas été en France à ce moment[2]. Nous fîmes ainsi notre entrée à travers la ville de Perpignan, au milieu de grands honneurs qu'on nous rendait, et nous nous dirigeâmes vers le château où se trouvait madame la reine, mère du seigneur infant En Ferrand, et madame la reine, mère du seigneur roi de Majorque; toutes deux, quand elles virent que nous m tions au château, descendirent à la chapel Et quand nous fûmes parvenus à la porte château, je pris entre mes bras le seigne infant, et là, plein d'une véritable joie, je portai devant les reines qui étaient assises e semble. Que Dieu nous accorde autant de j qu'en éprouva madame la bonne reine quan elle le vit si bien portant et si gracieux, av sa petite figure riante et belle, vêtu d'un ma teau à la catalane et d'un paletot de drap d'e et la tête couverte d'un beau petit beret[1] d même drap! Lorsque je fus auprès des reine je m'agenouillai et leur baisai les mains, et l baiser par le seigneur infant la main de la bon reine son aïeule. Et quand il lui eut baisé l main, elle voulut le prendre dans ses bra mais je lui dis : « Madame, sous votre bon grâce et merci, ne m'en sachez pas mauvais gré mais jusqu'à ce que je me sois allégé de l charge que j'ai acceptée, vous ne le tiendre pas. » La reine sourit et me dit qu'elle le trou vait bon. Alors je lui dis : « Madame, y a-t-i ici le lieutenant du seigneur roi? » Elle m répondit : « Oui, seigneur, le voici! » et e le fit avancer. Et le lieutenant du seigneur r était à cette époque En Huguet de Totzo. Je de mandai ensuite s'il s'y trouvait également l bailli, le viguier et les consuls de la ville d Perpignan, qui tous devaient aussi être pré sents. Puis je demandai un notaire public, q il s'y trouva. Il y avait, de plus, un grand nombre de chevaliers, et tout ce qui se trouva alors d'hommes notables à Perpignan. Et quan tous furent présents, je fis venir les dames, pu les nourrices, puis les chevaliers, puis les fils d chevaliers, puis la nourrice de monseigneu En Ferrand; et, en présence des dames reine je leur demandai trois fois : « Cet enfant que tiens dans mes bras, le reconnaissez-vous bie tous pour l'infant En Jacques, premier né d seigneur infant En Ferrand de Majorque et fi de madame Isabelle sa femme? » Et tous répo

(1) Le Tech.

(2) Il avait été cité devant le parlement de Paris, au sujet de questions élevées par le roi de France sur Montpellier.

(1) Ce n'était pas à proprement parler un beret, mais un de ces bonnets catalans et valenciens qui tombent droit et se rejettent sur la tête en se repliant comme par coucher. Mu taner lui donne le nom de *batut*. J'ai mis le mot beret dans texte comme plus intelligible à des lecteurs français. Il comme Muntaner est un rigide observateur des usages du to je devais respecter en note la sévérité de ses détails de cost

: qu'oui. Je répétai la même demande fois, et chaque fois ils me répondirent ıi, et qu'il était bien certainement celui e disais. Après avoir prononcé ces paro- 'ordonnai au notaire de m'en dresser une te publique. Après quoi je dis à madame me, mère du seigneur infant En Ferrand : dame, croyez-vous que ce soit là l'infant acques, fils de l'infant En Ferrand, votre qu'il a eu de madame Isabelle, sa femme? ui, seigneur, » dit-elle. Et trois fois aussi, ırésence de tous, je lui fis la même de- de ; et trois fois elle me répondit qu'oui, et lle le savait fort bien; et elle ajouta : « Oui, ınement, c'est bien là mon cher petit-fils, mme tel je le reçois. » De toutes ces pa- , je fis dresser également chartes publiques entiques, avec le témoignage de tous ceux nt dits ; et j'ajoutai alors : « Madame, en e nom et au nom du seigneur infant En and, déclarez-vous ici me tenir pour et loyal, et pour entièrement quitte et dé- de cette charge et de tout ce à quoi j'en tenu envers vous et envers le seigneur nt En Ferrand votre fils? » Et elle me ré- dit : « Oui, seigneur. » Je lui fis aussi la e demande par trois fois ; et chaque fois me répondit qu'elle me tenait pour bon et l et quitte, et qu'elle me déchargeait de ce à quoi j'étais tenu envers elle et envers fils. Et de cette déclaration je fis également er une charte publique. Tout cela ainsi miné, je lui livrai à la bonne heure ledit eur infant. Elle le prit et le baisa plus de is, et puis madame la reine jeune le baisa plus de dix fois. Après quoi madame la mère le reprit et le confia à madame Pe- na[1], qui était auprès d'elle. Ainsi partîmes- du château, et je m'en allai au logement devais demeurer, c'est-à-dire à la maison Pierre, bailli de la ville de Perpignan. cela eut lieu dans la matinée. Après mon , je retournai au château et remis les dont m'avait chargé le seigneur infant rrand à madame la reine sa mère, et aussi que j'apportais pour le seigneur roi de rque, et m'acquittai du message qui m'a- été recommandé. Que vous dirai-je? Du- rant quinze jours je restai à Perpignan, et chaque jour j'allais voir deux fois le seigneur infant ; et j'eus tant de peine à me séparer de lui que je ne savais que devenir ; et j'y serais resté bien davantage si ce n'eût été de la fête de Noël qui arrivait. Je pris donc congé de madame la reine-mère, de madame la reine jeune, du seigneur infant et de toutes les personnes de la cour. Je payai tous ceux qui m'avaient suivi, et ramenai madame Agnès d'Adri dans son pays et en son hôtel près de Banyols ; et madame la reine se tint pour très satisfaite de moi et de tous les autres. Je m'en vins de là à Valence, où était mon hôtel, et j'y arrivai trois jours avant Noël, sain, joyeux et dispos, grâces à Dieu. A peu de temps de là le roi de Majorque revint de France et eut grand plaisir à trouver là son neveu, et aussitôt, en bon seigneur, il régla, d'accord avec madame la reine, l'état de maison de l'infant tel qu'il convenait à un fils de roi.

[1] Abréviation qui répond à Pierrette, femme de Pierre ; probablement la femme du bailli de ce nom.

CHAPITRE CCLXX.

Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque envoya chercher des chevaliers et hommes de pied ; et comment, avant leur arrivée en Morée, ledit infant trépassa de cette vie ; et comment monseigneur Jean, frère du roi Robert, s'empara de tout le pays.

Il s'écoula peu de temps avant que le seigneur infant envoyât au seigneur roi de Majorque un message par lequel il lui demandait, qu'il voulût bien lui envoyer par moi des cavaliers et des hommes de pied. Madame la reine sa mère et le seigneur roi de Majorque me firent donc dire de me préparer moi-même, et de faire en sorte de me procurer une bonne troupe, tant à pied qu'à cheval, pour la lui conduire, et qu'il me ferait compter jusqu'à vingt mille livres à Valence pour mes troupes. Je m'occupai aussitôt de me procurer une compagnie, et j'eus à donner aide à beaucoup à mes propres frais ; mais quinze jours n'étaient pas passés qu'il m'arriva, par un courrier, ordre de ne plus m'occuper de cet objet, parce qu'Arnaud de Caza venait d'arriver de Morée sur la grande nef du seigneur infant, et qu'avec cette même nef il se procurerait à Majorque des gens qui passeraient avec lui. Ainsi ils révoquèrent à la male-heure l'ordre que j'avais reçu et je n'y allai pas. En Arnaud de Caza ramassa à Majorque des gens de toute espèce, et y resta tant

et tarda tant que, lorsqu'il arriva en Morée, le seigneur infant venait de trépasser de cette vie [1]; et ce fut la plus grande perte qu'eût encore éprouvée depuis longtemps la mai ragon par la perte d'aucun fils de roi; vous dirai pas que ce fut seulement la

(1) Je trouve dans un cahier de pièces manuscrites de la propre main de Ducange, déposé à la Bibliothèque royale, un morceau fort curieux sur les événements qui se sont passés en Morée au moment de la mort de l'infant Ferrand de Majorque. C'est une sorte de procès-verbal en forme. On voit qu'il a été rédigé par un Catalan, car plusieurs mots latins ne sont qu'une traduction de mots catalans; et l'infant y parle même parfois tout-à-fait catalan. J'ai publié cette pièce pour la première fois à la suite de la seconde édition de l'histoire de Constantinople de Ducange, que j'ai donnée en 1826, en 2 vol. in-8°. Je la revois sur le seul manuscrit connu. Cette pièce est intitulée dans Ducange (t. II, p. 385 et suiv.) :

Extrait d'un petit cahier en papier, intitulé : *Incipit declaratio summaria super facto et morte domini infantis Ferrandi de Majorica.*

« Factum inclyti domini infantis Ferrandi de Majoricâ.

« Hæc tria capita seu tres partes continet :

« I Caput est, de prælio in quo vivus captus fuit.

« II Caput, de terrarum suarum desolatione et traditione per suos inimicos factâ.

« III Caput est, de bonorum suorum mobilium de se moventium exsilatione et direptione per suos factâ et fieri permissâ.

« Quærendum est primo quo jure vel titulo ipse acquisierat et possidebat terram prædictam quæ dicitur de Clarentiâ, vel pars principatus Achaiæ, vel de la Moreyhe.

« Igitur, in primis sciendum est quod domina Helisabeth, conjux prima domini infantis et domina ejus mater fuerunt graviter oppressæ per principissam de la Moreyhe et ejus gentes et procuratores, et specialiter per comitem de Xipheloniâ et episcopum Olinæ et Nicolaum Maura, qui dictam dominam matrem dictæ dominæ Helisabeth ceperunt, et arrestatam tenuerunt, et multis injuriis affecerunt. Et dicebant sibi : « Tu dedisti filiam tuam Catalanis! mala fortuna erit tibi, quia totam terram tuam perdes. » Et de facto, bona ipsius mobilia rapuerunt, et terram suam, scilicet comitatum de Mathagriffo, occuparunt et occupatum tenuerunt; et licet requisiti solemniter ex parte domini infantis restituere, renuerunt. Et super hoc dominus infans habito consilio cum domino rege Frederico, et ipso annuente et adjuvante, fecit armatam suam per mare et perrexit in Clarentiam; et requisitionibus factis debitis gentibus et procuratoribus dictæ principissæ, et ipsis persistentibus et obdurantibus in suâ malitiâ et denegatione juris et justitiæ, invasit cum armis locum Clarentiæ, et cepit eum, et alia loca plura; terram autem suam et dominæ uxoris suæ primæ habere non potuit, quamvis ad ipsam habendam conatus fuerit toto posse.

Priùs dicendum est de personâ domini infantis, quomodo et qualiter se gerebat in armis et aliis factis suis. Et certè ipse erat prudens, strenuus, et magnanimus in moribus suis. Siquidem prudentia ejus in hoc apparuit, quod cum dom. Sancius rex Majoricarum frater ejus haberet eum exosum propter suggestionem quorumdam consiliariorum suorum, ipse fraudulentiam eorum attendens, sciensque fratrem suum sine prole, in posterum prævidens, duxit uxorem dominam Helisabeth prædictam, quam invenit in Siciliâ desolatam, ex q filium dominum Jacobum, nunc regem Majoricarum fantulum, defunctâ de partu ipsius dictâ dominâ c post quinque vel sex mensium vel circà, misit pe Siciliâ ad dominam Sclarmundam matrem suam, re joricarum; et tunc ipse cum armatâ suâ post pa poris venit Clarentiam, ut prætactum est, et ibi sib uxorem secundam, dominam Helisabeth, consang gis Cypri, ex quâ ortus est dominus infans Ferrand est, secundo-genitus ipsius domini prædicti. Et la apparuit ejus prudentia, quia erat dives et opulent apparebit. Magnanimitas verò ipsius simul cum pr hoc patuit, quod requisitione debitâ præcedente justiciâ et oppressione et injuriis sibi et inclytæ do sorti suæ ac matri ejus illatis, et negatâ sibi pensi agonizare satagens, cum paucis, nec illis omnibus b gnavit Clarentiam et alia loca plura, et obtinuit et vit de injuriantibus : ità quod comes de Xipheloniâ pus Olinæ et Nichola Maura, qui pro principissâ hæc humiliaverunt se sibi, et fecerunt sibi homagium pluribus generosis et popularibus; et ipse benignè ter recepit eos, et fecit magnum convivium. Tand exploratâ familiâ dom. Infantis, et inventâ fortè l corruptâ, abierunt retro et transfugerunt ad pri non ex fide, sed potiùs quia cum multis militibus Burgundis sciebant eam noviter advenisse, et mal cùm quodam nobili de Burgundiâ contraxisse, qui u paravit se contrà dom. infantem prædictum, consi sibi assistente, et omne malum contrà dominum procurante, tam clàm quam apertè. Dominus auti audito quod princeps veniebat, contra ipsum par eundum versus eum; et quum quidam dissuaderent non iret, utinàm bono zelo, respondit et dixit : quod neret quod princeps vastaret terram suam. Quare falsitatem quam Andreas Guiterii proposuit, dicens minus infans mandavit in testamento suo quod di restitueretur; quin enim exponeret se morti pro u dictâ, si eam mandasset restitui; et quare pluries co fuit illis qui sibi suggerebant quod restitueret ea valdè molestè ferebat. Et sic exivit de Clarentiâ co utinàm bonis, die tertiâ mensis julii quæ fuit dies si occursu dicto principi; et venit ad locum vocatum et inde venit die dominicâ sequenti versùs principem exercitus utriusque partis invicem se videbant; et u die provocaverunt in quodam nemore ibi propè, ità listarii jaciebant sagittas invicem.

Et die lunæ sequenti manè, cum princeps mover tum suum et iret versus Clarentiam cum acie suâ, de Fontibus et Guillelmus Den in equis suis equita runt domino infanti : « Princeps cum suo exercitu ì net viam Clarentiæ; et postquam estis ità animatu liandum, feriamus in retroguardiâ eorum, et dabim gnum damnum. » Hic est multum in istis verbis adv quòd, cum debuissent tacere vel exspectare moram, domini infantis, maximè cùm princeps non venire

on qui fit en ceci une telle perte, mais it le monde tout entier, car c'était le ier le plus brave, le plus intrépide qui fût de ce temps parmi les fils de roi dans tout le monde, et aussi le plus droiturier et le plus sage dans tous ses faits. Son corps fut apporté à

i excitaverunt cum quem sciebant magnanimum, et b colore audaciæ instigaverunt ad prœliandum, cùm buissent eum avertere, vel saltem silere, et stare pa- i princeps longiùs pertransisset, potissimè cùm foret a cum magno exercitu Gallicorum et Burgundorum, m infantem cum paucis, ac illis non bonis, imò apertè bus et paventibus ac diversa consulentibus, quia ebant unum et statim aliud. Et hoc fuit causa ruinæ fantis, quia si unanimes fuissent, dominus infans non ierfectus. Et tunc dominus infans, non benè discer- rum motus et voluntates, sicut ille Judas Machabeus imo prœlio suo quo mortuus est, ait : «Surgamus, et l adversarios nostros » Dixit : *no no, feriams a tot*, férons sur eux tous) ; et dixit omnibus : « Rogo vos uod teneatis me *aprop* (de près), quia semper inve juxtà vexillum. » Et tunc Adhemarius de Mosseto, et s de Fontibus et Guillelmus Den, et quidam alii milites t vel videbantur meliores, posuerunt se circà dominum ut dictus Adhemarius dicit; et cum appropinquas- es principis dominus infans, dixit : « Nunc est hora ! » lelmus Den dicat et dixerit, non tamen in judicio, ninus infans dixit : *He, tant sont?* (Sont-ils si nom- ic idem. Et ipse Guillelmus Den respondit : « Non est ra, sed data est palmada ! » volendo dicere quod ant retrocedere. Et super hoc dominus infans broca- reitu principis, et specialiter aggressus fuit aciem co- erat principalis hostis suus, et reffrontavit cum for- lle qui portabat vexillum dicti dom. infantis cecidit, mnes fugerunt, exceptis paucis, usque ad septem vel pro majori parte erant de terrâ illâ, et fecerant sibi n, qui in dicto prœlio ceciderunt. Et dom. infans tran- s, et invenit se solum cum Adhemario de Mosseto, et de Fontibus, et quodam scutifero Bertrandi de S. et quodam puero Guillelmi Den, qui equitabat in equo armé à la légère). Et dum prædicti loquerentur cum adendo sibi ut fugeret, prout dictus Adhemarius dicit, arum-Montem, D. infans dicebat : « Non adhuc. » Et am sibi dicerent : « Domine, evadatis, quia vexillum sperditum : » Dominus infans dixit : « Non adhuc. » illelmus de Fontibus dixit sibi : *Vata; que can vodret*, (eh bien ! quand vous le voudrez vous ne le pourrez cùm iterum dicerent sibi : « Domine, penzate evadere, a una banderia principis et una alia alba Burgundo- unt, aliàs mortuus estis ; » Ipse dixit : « Equus meus st ire. » Et dum irent sic loquendo versùs Clarum- dominus infans videns quosdam milites de familiâ suâ, amavit, et vocavit scutiferum Bertrandi de S. Martiali, « Raymunde, vade ad alios milites de familiâ ut ve- t Adhemario dixit : « Equus meus non potest ire. » Et us dixit ei : « Descendatis de equo vestro, et ascen- m ducit ille puer. » Dixit de dicto puero Guillelmi per istis verbis dictæ banderiæ appropinquaverunt ; nt inimici in dictum dominum infantem, quem dictus ndit eis ; et, ut Adhemarius dicit, diviserunt eos sic, minus infans remansit solus inter inimicos suos, et dic- tus Adhemarius fuit percussus, ut ipse dicit, et equus ejus saltavit, et posteà non vidit dom. infantem. Et sic ipse et Guillelmus de Fontibus et alii fugerunt versùs Bel-Veser, salvi tamen et illæsi, licet equus Adhemarii esset vulneratus, ut dicit, et licet G. de Fontibus esset impeditus per aliquos milites partis adverse, ut Adhemarius dicit se credere. Et tunc dom. infans fuit afferatus et circumdatus et captus per inimicos suos, et ibidem fuit decapitatus ; et postmodum, prout Berengarius Maleti deponit, corpus domini infantis fuit sibi et Guillelmo de Sono ostensus per inimicos in campo ubi erat adhuc ; et dictus Berengarius qui captus fuit in dicto prœlio vidit dictum corpus sine aliquo vulnere, et sine aliquo operimento, exceptis femoralibus sive bragetis ; et equus domini infantis jacebat mortuus juxtà ipsum sine freno et sine cellâ, et corpus domini infantis erat sine capite. Sed posteà dictus comes in camerâ suâ ostendit caput domini infantis dicto Berengario ; et tota facies, ut dictus Berengarius deponit, erat vulnerata pluribus ictibus despuncto, et videbatur os ejus modicum fissum ; et aliud vulnus non erat in corpore, vel capite dom. infantis ; nec in tibiâ, ubi erat modica læsura quæ fuerat facta, ut ipse credit, sub gamberiam.

His ità super prœlio breviter prælibatis, dicendum est de clandestinis tractatibus et parlamentis habitis cum inimicis D. infantis, super terræ traditione, et de nunciis et litteris missis per dictum Andream illicò ad Adhemarium de Mosseto et alios milites qui fugerant, et erant in loco de Bel-Veser et d'Estemira. Et manifestè constat et probatum est quod in crastinum dicti prœlii facti, inimici appropinquaverunt affi datè ad portale Clarentiæ, et dixerunt quod redderet se, quia dom. infans erat mortuus ; et ostenderunt caput. Et confestim Andreas Guitterii exivit locutum bis vel ter cum eis extrà ad partem (à part) ; et incontinenti fuit inter eos securitas, vel treugia facta. Et fuerunt missi nuncii cum litteris ad locum Bel-Veser et d'Estemira ; et nuncii fuerunt Bertrandus Gaulcelmi pro dicto Andreà, et quidam Burgundus miles pro dicto principe. Et venit cum eis scutifer Bertrandus de Sancto-Martiali ; et fuerunt locuti cum Adhemario de Mosseto, et Guillelmo de Fontibus in loco de Bel-Veser, et similiter iverunt ad Estemira ; et locuti sunt cum Guillelmo Den et Bertrando de Sancto-Martiali, et aliqua dixerunt ad partem. Coram omnibus dixerunt : si volebat consentire paci quam princeps tractabat cum dicto Andreâ et quod veniret Clarentiam. De aliis verbis et factis ipsi... licet interrogati ; de hoc inter se discordant et non conveniunt benè, adeò quod magna suspicio insurgit ex dictis ipsorum, vel celatis, vel aliàs coloratis contra ipsos, prout inferiùs latius patebit. Super istis locutionibus, et nunciis et litteris, videantur depositiones, scilicet Pontii de Riberâ, Joannis Catalani, Bernardi de Vallicrosâ, Romeyi de Incudio, Guillelmi Den, Guillelmi de Fontibus, Adhemarii de Mosseto, et aliorum. Interea verò antequam prædicti milites venirent, dictus Andreas fuit factus capitaneus per Almugarios plures, nonobstante contradictione aliquorum, et gessit se pro capitaneo, et recepit homagium à multis, et ipse fecit eis, et fieri fecit præconizationes ex parte suâ. Posteà venerunt milites prædicti, et inter alios Guillelmus

Perpignan. Il fut très heureux pour madame la reine, sa mère, de n'avoir pas connu cet événement; car Dieu l'avait déjà rappelée à son saint

Den. Contradixerunt quod ipse erat capitaneus in vitâ D. infantis. Et finaliter qualitercumque dictus Andreas fuit confirmatus per eos in capitaniâ. Et tunc fuerunt factæ præconizationes ex parte D. Jacobi filii D. infantis. Fama fuit quod ipse corruperat Almugarios qui tenent partem suam, et dederat eis pecuniam.

Postmodum autem fuit tractatum palàm cum inimicis de pace faciendâ, et fuerunt facta plura et diversa consilia in domo minorum, et quandoque in domo dicti Adhemarii, et in domo dicti Andreæ. Et ab initio Almugari tenuerunt fortiter quod terra teneretur; et Guillelmus Den, et quidam vocatus Beylestat et alii plures insistebant pro terrâ tenendâ, et quod notificaretur D. regi Majoricarum, vel D. Frederico, qui prope erat; et gentes Clarentiæ hoc idem volebant. Posteà paulatim declinaverunt, et maximè milites, extrà dictum G. Den, ad terram inimicis tradendam, prætendentes quod non erant victualia, et quod Almugarii transferebant se ad inimicos. Et tamen probatum est plenissimè quod erant satis victualia et messes instabant; et probatum est quod Almugarii libenter tenerent terram et defenderent, si dictus Andreas vellet eos quitare; sed victualia fraudulenter abscondebantur, et quitatio negabatur per dictum Andream, dicentem quod ipse non quitaret eos, nec habebat monetam, licet satis haberet, sicut inferiùs patebit.

Et in istâ discordiâ fuerunt electi duodecim, pro faciendis et tractandis et ordinandis omnibus, qui finaliter fecerunt compositionem de terrâ tradendâ. Et, prout fuit fama et communis opinio, fuit data multa pecunia pro prædictis; et dicta compositio fuit facta intrà paucos dies, et infrà decem, ut aliqui testes deponunt et alii intrà 15. Et omnia castra fuerunt tradita inimicis, exceptâ Clarentiâ, ubi ipsi stabant pro negotiis suis faciendis. Et bona domini infantis diripiebantur, et comburebantur. Quæ autem et qualia seu quanta erant bona D. infantis, certe multa et magna et valdè pretiosa. Siquidem dos dominæ uxoris suæ primæ fuerat trigenta millium librarum pecuniæ unà cum terrâ suâ; item dominus infans erat multum abundans in argento, et vasis argenteis, et in coronis aureis et lapidibus pretiosis, etc.

Bertrandus de S. Martiali majordomus domini infantis.

Item habuit (D. infans) ab episcopo Olinæ quem tenuit captum quia conspiraverat cum inimicis suis et loquebatur cum ipsis secretè multa bona valentia 40 millia hyperperorum et plura alia.

Item probatum est quod D. infans solum per unum annum tenuit Clarentiam et aliam terram, ità quod anno revoluto et expleto, parum plus vel minus, nisi per duos vel tres dies, vel circà, vitâ functus est anno Domini 1316, quintâ die julii; et eodem anno fuit corpus ejus portatum apud Perpinianum, et sepultum in domo prædicatorum, in crastinum Omnium Sanctorum vel circà. Et tunc fuit incepta inquisitio contrà dictos Adhemarium et Bertrandum de Sancto-Martiali et alios eorum complices; sed quibusdam de consilio Dom. regis Sancii ocultis conniventibus transeuntibus, non fuit processum ut debuit, prout patet per processum factum per eos, etc.

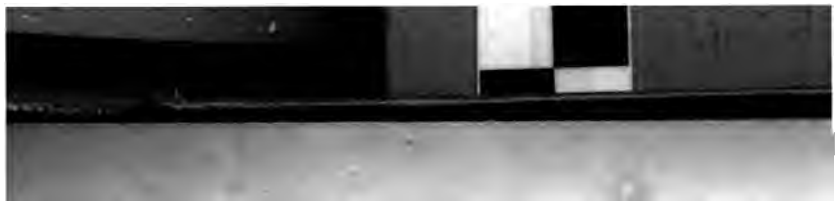
Tertia suspicio est: Clandestina nunciorum et [illegible]

côté; et on peut bien dire qu'elle est sainte e paradis, car il n'y avait pas au monde femm aussi pieuse, aussi humble et meilleure chré

missio facta in crastinum per dictum Andream solum ad du castra, scilicet ad Pulchrum-videre (Beau-veoir), ubi erat Adhe marius de Mosseto, et G. de Fontibus prædicti, et ad Estemir ubi erant Bertrandus de S. Martial et G. Den; et nunciorus qualitas, unus enim erat Burgundus ex parte principis, et alia Bertrandus Gaulcelmi ex parte dicti Andreæ, etc.

Ad hoc etiam præstat adminiculum magnum, depositio Rome de Incudio qui dicit, quod locuti fuerunt ad partem in quâdam terratà de Claromonte, et scrutabantur ejus voluntatem; quia ipse dixit quod tenerent terram, displicuit eis. Et fac etiam ad hoc dictum Bernardi de Villirosâ qui deponit quo G. Den induxit Bremundum de Scano ad desercendum Laurio et dixit quod D. infans numquam *retaret* (accuserait) cum d fide, quasi præsciens facta et fienda super prædictis. Et fuit a Estemira locutus cum nuntio Burgundo ad partem. Et dixit quo G. de Fontibus et Adhemarius erant mortui in bello, et ist verba fraudulenta erant cooperta. Item facit quod, Andrea fuit locutus cum comite et cum principe, ut dixit Joannes Ca talani. Item Adhemarius invitavit archiepiscopum de Lepanto qui venit pro tractatu traditionis terræ, et dixit multa falsa dicens quod rex Majoricarum erat mortuus, et rex Aragonum, et rex Fredericus.

Quarta suspicio est: intimatio seu notificatio omissa fieri D. regi Majoricarum, vel D. Frederico, imò quod pejus est, eorum ignorantia affectata, quod manifestè apparet quia Bergerio de Ulmis et ejus familiæ quam D. regina Majoricarum mittebat clauserunt portalia Clarentiæ et victualia negaverunt, et Adhemarius de Mosseto, et G. de Fontibus exiverunt de Clarentiâ et ascenderunt in *taridas* (longues barques) ubi erat familia, quam D. regina mittebat, et prædicaverunt ibi ad inducendum eos quod non descenderent in terram, verba sua falsa et decceptiva dicendo: « quod pax erat facta, et quod redirent, et quod facerint eis libenter succursum sicut fratribus suis. » Et supervenit quidam *adalil* (guide des almogavares), vocatus Balestat; et dixit contrarium, dicendo: « Non audiatis istos proditores qui vendiderunt D. infantem, sed descendatis et teneamus terram, et vindicemus necem D. infantis. » Et tunc dicti Adhemarius et Guillelmus tacuerunt et recesserunt. Et dum dictus Adhemarius loquebatur, barba sua tremebat; et confestim familia, invito procuratore Arnaldi de Cassiano qui erat jam subornatus et prohibebat eos accipere arma, ad terram descendens saltavit in barchis, et venerunt ad terram. Et tunc fuit rumor in Clarentiâ, quod Andreæ et sui prohibebant intrare familiam; et Almugarii qui erant in Clarentiâ clamaverunt: « Non aperiemus fratribus nostris! moriantur proditores, et aperiamus. » Et tunc fecerunt aperiri portalia, et intraverunt prædicti, ità quod fuit ibi magnus tumultus, « Teneamus terram. » clamantium. Et fecerunt insultum in barrium quem inimici tenebant, et miserunt ibi ignem. Et Andreas vel sibi adhærentes miserunt nuncium ad comitem de Xipheloniâ, quod veniret cum suo exercitu ad terrendum istos, quia tunc jam erat princeps mortuus. Et dictus comes venit. Et sic, minis et terroribus, et prohibendo victualia, omnes paulatim acquieverunt, et finaliter redierunt cum magnâ desolatione et penuriâ, quia Arnaldus de Cassiano victualia quæ



tienne. Et elle était arrivée en paradis avant d'éprouver cette douleur de la perte de son fils. Le corps du seigneur infant fut déposé dans l'église des frères prêcheurs à Perpignan. Dieu veuille recevoir son âme et la placer au milieu de ses saints en paradis!

Il ne s'était pas encore écoulé deux mois depuis sa mort que mourut aussi l'autre prince[1]. Puis toute cette terre fut occupée par monseigneur Jean[2], frère du roi Robert, qui la tient encore aujourd'hui. Dieu veuille, par sa sainte grâce, ramener le temps où cette principauté reviendra au seigneur infant En Jacques,

satis erant in taridis vendidit in Siciliâ, et ipsi fame peribant. Et fecerunt tantum et sic festinaverunt quod, antequam Berengarius de Ulmis veniret, jam demi-erant Clarentiam; et in recessu Burgundi, qui plangebant D. infantem et principem, quia prædictum comitem habebant suspectum de morte principis, quia dictum fuit quod fuerat potionatus, tractaverunt cum Adhemario de Mosseto et aliis quod insurgerent contrà comitem et vindicarent mortem D. infantis et principis. Sed ille de familiâ D. infantis conniventibus oculis transierunt, quod plures Burgundi et alii de familiâ principis planxerunt multum D. infantem, et dicebant quod multum bene sicut Rolandus se defenderat, et quod Adhemarius, et G. Den, et G. de Fontibus erant proditores, et ipsi conquirerent eos per bellum; et clamaverunt coràm omnibus pluries.

Ergo manifestè apparet quod ipsi, spretâ voluntate et consilio regis Majoricarum et regis Frederici, conabantur terram tradere inimicis toto posse, licet ipsi mendaciter diverunt quod ab initio ipsi consuluerunt quod notificaretur D. regi Majoricarum, quod Almugarii prohibuerunt; quod est falsum, etc.

Probatum etiam fuit, quod pactum fuit factum quod possent res suas vendere (in Clarentiâ) et specialiter locum de Potumiâ, quod fuit D. uxoris primæ D. infantis, etc., et quod princeps mortuus fuit antequam Clarentia traderetur, etc. (*Tiré des Mss. de Ducange.*)

(1) Avant même que la ville de Clarence eut été rendue par les gens de l'infant, « la suite du découragement dont sa mort frappa les siens, le prince Louis de Bourgogne, son rival, et mari de Mathilde de Hainaut, mourut aussi, empoisonné, dit-on, par le comte de Cephalonie. On a vu (note 1 p. 512) que Louis de Bourgogne, avant de s'embarquer, avait fait son testament à Venise et avait légué, au cas où il mourrait sans enfants, sa principauté de Morée à son frère Eudes de Bourgogne (Ducange, t. II, p. 389). Eudes, voyant qu'il lui serait difficile d'en prendre possession, par les obstacles qu'il trouverait en Morée dans la résistance de Mathilde, veuve de son frère, et dans les difficultés qu'il avait en France, vendit son droit à Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople par son mariage avec Catherine.

(2) Il paraît que les barons français de Morée, après la mort de Louis de Bourgogne, ne reconnaissant pas les droits éventuels cédés par lui à un prince titulaire, voulurent se donner un prince avec et prirent des arrangements avec Jean comte de Gravina, un des fils de Charles II, qui désirait avoir la main de la princesse et surtout la principauté. La princesse refusa. On la mena de force à Naples; là nouveaux refus. Conduite jusqu'à Avignon devant le pape, en 1345, elle déclara qu'elle était mariée en secret a Hugues de la Palisse. Le comte Jean, furieux, n'en persista pas moins à vouloir donner suite au mariage. Il fit d'autorité célébrer les fiançailles; et comme c'était la principauté qu'il voulait, non la femme, il prit de lui-même le titre de prince de Morée et fit renfermer Mathilde au château de l'Œuf où elle mourut sans enfants. On trouve des éclaircissements curieux sur ces faits dans un mémoire dont un fragment est rapporté par Ducange, comme tiré de l'ancienne Chambre des Comptes de Paris; je n'ai pu le retrouver aux Archives et je donne ici ce fragment revu sur l'extrait fait par Ducange et transcrit de sa propre main dans le cahier déjà cité plus haut.

Extrait d'un mémoire en papier de la Chambre des Comptes de Paris touchant les droits du roi de Majorque sur la principauté de Morée.

« Primò dicebatur, y est-il dit (Ducange t. II, p. 375), quod Joannes, frater regis Roberti, his rationibus propter aliquos milites seu barones vassallos dominæ olim principissæ, tractatum fuit matrimonium de eâ cum prædicto domino Joanne in civitate Napolitana, et quod dicta domina principatus recusabat matrimonio consentire, per prædictos tractantes violenter cum quibusdam galeis duxerunt eam ad dictam civitatem Napolitanam cum consilio et auxilio domini regis Roberti et dicti domini Joannis fratris sui. Et cum ibi essent, requisita dicta domina ut dictum matrimonium confirmaret, hoc facere recusavit. Quâ de causâ duxerunt eam Avinionem coràm domino papâ Joanne, predecessore illius nunc regnantis; et ibi iterum requisita fuit de prædicto matrimonio; cui noluit aliquo modo consentire, dicens quod cum alio jam contraxerat, videlicet cum quodam milite seu barone nomine *messire Hugo de la Palisa*. Quâ de causâ imposuerunt sibi quod amiserat principatum, dicentes quod non poterat contrahere sine licentiâ eorum, seu principis Tarentini, fratris regis Roberti et ejusdem domini Joannis, allegantes præterea, quod talis obligatio facta seu promissa fuit per principem Filippum patrem domine principatus Achaiæ, tempore guerræ initæ inter eos. Cum dictus princeps Tarentinus esset cum suo exercitu super terram principatus Achaiæ, pro obtinendâ pace, dictus princeps Filippus (de Savoie) fecit dictam promissionem, videlicet: quod si decederet sine hærede masculo, quod filia ejus succedens in principatu non posset contrahere sine licentiâ principis Tarentini seu rege Roberto. Quibus coloribus reducta fuit dicta domina principatûs Achaiæ ad terram de Napoli, et ibi incarcerata fuit in quodam castro vocato Castel del Ovo, et ibi defunxit dies suos, nullo, ut dicitur, condito testamento, cum in carcere esset; sed in ultimo vitæ suæ, et cum duceretur ad dictum locum coràm pluribus verbo tenus dixit, quod injustè eam incarcerabant, et quod suum erat haberent, et quod quidquid habebat dimittebat domino Jacobo regi Majoricarum filio neptis suæ, cum ad eum de jure spectaret. Hoc facto dictus dominus Joannes frater regis Roberti imposuit sibi titulum dicti principatûs Achaiæ, seu Amorrhææ, et pluribus annis tenuit aliquam partem dicti principatus cum

a qui elle doit appartenir de plein droit. Puisse Dieu me laisser vivre pour voir ce moment, et me permettre, à moi et à mes vieux cheveux blancs, d'y porter aide de tout le pouvoir et savoir que Dieu a bien voulu mettre en moi! Je cesse de vous parler de ces seigneurs de son de Majorque, et je vais vous entre nouveau du seigneur roi d'Aragon et enfants.

tractatu illorum qui dictum matrimonium pertractarunt, et ut dicitur, fidem eorum in præmissis maculantes.

Secundò dicitur, quod nunc habet jus dominus Robertus filius principis Tarentini, nepos regis Roberti ex parte patris, et nepos regis Franciæ ex parte matris, duabus rationibus; primâ ratione, cambii seu permutationis quam fecit cum prædicto domino Joanne qui dimisit sibi dictum principatum Achaiæ, videlicet titulum, et quod tenebat pro eo in dicto principatu, et dictus dominus Robertus nepos suus dedit sibi in cambium ducatum de Duras; quapropter dictus dominus Robertus dicit se habere jus eisdem rationibus quibus dominus Joannes, ut suprà. Secundà ratione, quia dicitur quod ei pertinet conquesta imperii Romaniæ, et isto prætextu dicunt quod principatus Achaiæ est sub tenentiâ dicti imperii, et quod deficiente legitimo hærede, tanquam major et superior dominus debet succedere.

Tertiò et verum, barones partium Romaniæ tàm amici quàm inimici pro majori parte concordantes dicunt habere jus in toto principatu Achaiæ super illustrem dominum Jacobum regem Majoricarum sequentibus rationibus : et primò, quia certum est quod princeps Guillelmus, verus dominus et ultimus princeps totius principatus Achaiæ decessit duabus filiabus relictis : majori quidem dimisit totum principatum Achaiæ, secundæ quamdam baroniam vocatam baroniam de Matagriffo, quæ est sub tenentiâ dicti principatus, substituendo ad invicem quod si aliqua decederet sine liberis, quod pars sibi relicta rediret ad aliam super-viventem, aut ad ejus liberos. Deindè hoc seculo decessit secunda domina de Matagriffo relictâ filiâ quadam quæ filia fuit uxor inclyti domini infantis En Ferrando memoriæ recolendæ, ex quo et ex quâ natus fuit serenissimus princeps dominus Jacobus rex Majoricarum : deinde decessit dicta filia major, d mina dicti principatus Achaiæ, nullo rel'cto hærede, nec aliquo, ut dicitur, condito testamento, quia in carcere de Castel del Ovo finivit dies suos, ut suprà dictum est.

Quibus præmissis juxtà dictas substitutiones et institutiones, totus principatus Achaiæ devenit aut debet devenire cum dictâ baroniâ de Matagriffo ad prædictum dominum Jacobum regem Majoricarum, etc.

Item, dico quod tota insula Negropontis est de jure et de facto sub principatu Achaiæ, qui est tenentiæ 500 miliarorum sicut insula Majoricarum; et dominatur prædicta ins bus baronibus, videlicet à domino P. de Carceri mino Bartholomone Gisi, qui sunt vassalli dicti pri

Item dico quod tempore principis Philippi, domini tûs, ducatus Athenarum, quem tenent integraliter cietate (la Compagnie catalane), erat submissu Achaiæ, licet de facto hodiè illi de societate non rec cum sint ad invicem capitales inimici, etc.

Item quicumque haberet integraliter dictum pr Achaiæ haberet sub se inter baronias et cavalaria mille et plus, convalientes pro quâlibet, anno quolib tas libras Barcelonenses.

Item dico quod, deductis expensis pro custodiâ superesset principi integrè possidenti, anno quolibe millia florenorum.

Item dico, quod nobilis Nicolaus Sanut, dominat rum insularum in dictis partibus Romaniæ, est vas principatus de jure et de facto.

Item si quæratur quis hodiè tenet de facto dictum tum, dico quod aliquam partem tenet dominus principis Tarentini filius, nec ipse est ibi præsens, nis est, sed ibi est vicarius pro eo dominus Berti Baucio, de provinciâ Provinciæ.

Item illi dominatores insulæ Negropontis obedie dictus nobilis Nicolaus Sanut.

Item ibi comes Brennensis, qui se dicit ducem At duo castra tenet sub fidelitate ejusdem Roberti, t catum Argos, et aliud vocatum Napoli.

Item tenent ibi Veneti, non recognoscentes impe duo castra, unum vocatum Modon, et aliud vocatu

Item dico, quod tota residua et major pars tenet ratore Romæorum. Et sic totus principatus est in s et per consequens divisæ voluntates et corda homi

Item quia narratur quod dominus Guillelmus dux rum, dominus societatis, ab hoc sæculo terras migra societas remanet sine domino, quia dictus dominus sine hærede, quia non juraverant nisi sibi et ejus di tibus, etc.

Suivent, dit Ducange, plusieurs raisons pour port paix et traité entre le roi Jacques et le prince Philip des manuscrits de Ducange.)

CONQUÊTE DE SARDAIGNE.

CHAPITRE CCLXXI.

: le seigneur roi En Jacques d'Aragon résolut d'en- nfant En Alphonse, son fils, à la conquête du royaume laigne, avec l'aide du seigneur roi de Majorque, qui nit vingt galères.

: vérité que le seigneur roi d'Aragon, ses fils grands, fiers et valeureux, con- es cortès dans la cité de Gironne, où se ent le seigneur roi de Majorque et tous ons de la Catalogne; et là il fit publier argeait complétement son fils, le sei- nfant En Alphonse, de la conquête du e de Sardaigne et de Corse, qui devait n. Aussi lui semblait-il à lui et à tous ts que c'était grand'honte pour lui de t le conquérir, puisqu'il y avait si long- qu'il s'en disait et signait roi[1]. Tous approuvèrent cette résolution, et par-dessus tous le seigneur roi de Majorque, qui offrit

s l'expulsion définitive des Sarrazins de l'île de Sar- r les forces réunies des Pisans et des Génois, en Pisans qui avaient autrefois possédé dans cette île sements considérables, rentrèrent en possession de uête, et recompensèrent les Génois de l'assistance raient reçue par d'importantes concessions à Alghero septentrional, mais sous la suzeraineté de la com- Pise. A mesure que s'éloignait cette époque de la pisane, l'influence de Pise s'en allait faiblissant en ips que grandissait la prépondérance des Génois, laigne fut souvent leur champ de bataille. Au mo- a conquête de 1050, Pise, après avoir distribué les alliés, avait divisé l'île en quatre petites souverai- nes sous le nom de judicatures : celles de Cagliari, , d'Arborée ou Oristano et de Torrès ou Logaduro, ux chefs des principales familles pisanes, envoyés mme gouverneurs, mais qui rendirent promptement de juge héréditaire dans leur famille. Peu à peu ces s s'étaient affranchies de toute reconnaissance de é envers Pise, occupée tout entière de ses luttes t de mer avec Gênes. La victoire de Molara, rem- r les Génois sur mer, le 6 août 1284, acheva la isans; et en même temps qu'ils perdirent, avec leur n eux-mêmes, tous les établissements disséminés ers, ils furent réduits dans l'île de Sardaigne à la ature de Cagliari.

nte Ugolino della Gherardesca, dit M. Mimaut (t. II, mmé dictateur sous le titre de capitaine général, ifaite de Molara, offrit même de leur céder le châ- teau de Ca-tro qui domine Cagliari, pour la rançon de leurs onze mille prisonniers; mais un mouvement digne des plus beaux temps de l'antiquité, sauva ce débris de la puissance pisane. Les prisonniers pisans furent indignés d'apprendre à Gênes la négociation dont ils étaient l'objet. Ils obtinrent de leurs vainqueurs la permission d'envoyer des commissaires à Pise pour y manifester leurs sentiments. Introduits dans le conseil, les envoyés déclarèrent : que les prisonniers ne consentiraient jamais à une capitulation aussi honteuse; qu'ils aimaient mieux mourir dans la captivité que de souffrir qu'on abandonnât lâchement une forteresse bâtie par leurs ancêtres et défendue au prix de tant de sang et de travaux; que si les conseils de la république étaient capables de persévérer dans une résolution aussi insensée, aussi criminelle, les prisonniers ne voulaient pas leur cacher qu'à peine rendus à la liberté, ils tourneraient leurs armes contre des magistrats ou pusillanimes ou traîtres, et qu'ils les puniraient d'avoir sacrifié la patrie et l'honneur à de vaines et éphémères jouissances. »

A côté de cette province pisane avait grandi la judicature d'Arborée, devenue complétement indépendante; et presque en même temps Boniface VIII, en vertu du droit exercé par les papes de conférer à leur gré l'investiture de la Sardaigne, conféra, par les clauses de la paix de 1297 et en échange de la Sicile (voyez p. 394), cette investiture à Jacques II d'Aragon, et Jacques ajouta en effet à ses titres celui de roi de Sardaigne et de Corse. Jacques II ne put alors faire valoir ses droits et remit la prise de possession effective à un moment plus favorable. Benoît IX renouvela en 1304 cette même donation en faveur de Jacques, mais sans plus d'effet. Sous Clément V, la même investiture fut renouvelée en 1306, et dès l'année suivante 1307, une flotte aragonaise fut enfin dirigée sur la Sardaigne, mais sans aucun succès. Enfin une occasion se présenta pour le roi d'Aragon de se jeter en Sardaigne avec de meilleures chances, appuyé qu'il allait être par des auxiliaires de l'intérieur de l'île. Mariano III, juge d'Arborée, étant mort sans enfants légitimes, en 1321, son fils naturel, Hugues, s'empara de l'autorité. Les Pisans croyant le moment favorable pour reprendre leur prépondérance sur le judicat d'Arborée, se prononcèrent contre les prétentions de Hugues, et se disposèrent à l'attaquer. Ce fut dans ces circonstances que Hugues s'adressa au roi d'Aragon.

Cette longue note était une avant-scène nécessaire du récit de Muntaner. Les notions sur la Sardaigne sont fort peu répandues et les ouvrages dans lesquels on peut trouver des notions exactes ne sont pas fort nombreux. Je puise mes renseignements dans un utile et consciencieux ouvrage, l'Histoire

d'armer vingt galères à ses frais et dépens, et d'envoyer deux cents hommes à cheval et des gens de pied.

Après cette offre du seigneur roi de Majorque, tous les riches hommes, toutes les cités, tous les évêques, archevêques, abbés, prieurs, offrirent aussi de lui faire aide chacun d'une chose fixée; et ainsi les secours que le s[illegible] roi trouvait en Catalogne furent si [illegible] rables que c'est merveille. Il vint [illegible] Aragon, où on lui fit de pareilles offr[illegible] dans le royaume de Valence, où on en [illegible] autant. Que vous dirai-je? Chacun fi[illegible] efforts qu'on peut bien dire que jan[illegible] gneur ne reçut de ses sujets si belle [illegible] celle qu'il reçut des siens. Il vint à [illegible] heure à Barcelonne; il fit construir[illegible] soixante galères et beaucoup de lins a[illegible] nolisa un grand nombre de nefs et de[illegible] et il ordonna que de l'Aragon, de la Ca[illegible] du royaume de Valence et du roya[illegible] Murcie, on se rendît auprès du seigne[illegible] Le seigneur roi de Majorque fit aussi [illegible] ses vingt galères tout à neuf: puis [illegible] la cavalerie et les autres troupes, et s'en [illegible] la cavalerie; et il ouvrit son bureau [illegible] en stipulant, qu'aussitôt ses galères [illegible] nées, les hommes seraient tenus [illegible] De leur côté, le seigneur roi [illegible] seigneur infant En Alphonse, et le sei[illegible] fant En Pierre, allaient çà et là [illegible] départ, et tous y contribuaient [illegible]

Il est vérité que chacun est [illegible] ler son seigneur en tout ce qu'[illegible] le plus grand comme le plus [illegible] hasard. c'est un homme qui [illegible] personnellement au roi ce qu'[illegible] de bien, il doit le dire à [illegible] savoir au seigneur roi, ou [illegible] savoir lui-même par écrit. E[illegible] roi aura certainement asse[illegible] que le conseil est bon, po[illegible] on doit en rester là; et il [illegible] bien vrai qu'on aura agi à [illegible] on aura ainsi purgé sa [illegible] sera acquitté de son devo[illegible]

Voilà pourquoi, dès que [illegible] je composai un sermon [illegible] Comi[1] au seigneur roi et [illegible] et qui était relatif aux [illegible] prendre dans ce voyage [illegible] ici. Et je le lui fis porter à [illegible] que je n'étais pas dis[illegible] aller en personne.

de la Sardaigne, par M. Mimaut, homme excellent, enlevé d'une manière si prématurée à la science et à ses amis. Je compléterai ces éclaircissements en citant le préambule écrit par lui de l'histoire de cette campagne.

« Hugues III, dit M. Mimaut (t. I, p. 174 et suiv.) irrité de la conduite des Pisans à son égard, résolut d'en tirer vengeance. Le nouveau droit acquis au souverain d'Aragon sur l'île de Sardaigne par la concession du pape, lui en offrit l'occasion et les moyens. Il travailla secrètement et avec la persévérance de la haine à former une conspiration qui avait pour but de les expulser et de faire entrer dans la ligue les Malaspina, seigneurs de Bosa, les Doria, seigneurs d'Alghero, et les grandes familles génoises possessionnées dans le nord de l'île. Plusieurs messagers des conjurés avertirent le roi d'Aragon, à qui d'autres soins avaient ôté les moyens et peut-être la pensée de se prévaloir de sa bulle d'investiture depuis plus de vingt-cinq ans qu'elle lui avait été accordée, que, s'il voulait se présenter avec des forces suffisantes, il serait reçu à bras ouverts et qu'il serait puissamment secondé. Jacques II, fort aise de pouvoir se dédommager par l'acquisition de la Sardaigne de la perte de la Sicile, à laquelle il avait fallu se résigner, ne négligea pas cet avis officieux, et jugea que le moment d'agir était venu. Après avoir renouvelé sa prestation de foi et hommage au pape Jean XXII récemment élu, il assembla les cortès à Gerone, et y fit proposer et décréter les moyens d'exécution d'une grande expédition en Sardaigne. Le prince royal, l'infant Alphonse, chargé de diriger les opérations, partit des côtes de Catalogne, accompagné de sa femme Thérèse d'Entença, héritière du comté d'Urgel, et suivi de la fleur de la noblesse et des plus braves guerriers de l'Aragon, de Valence et de la Catalogne. Le juge d'Arborée, pour mieux tromper les Pisans et les faire tomber plus facilement dans le piège que sa perfidie leur avait tendu, les prévint de la découverte qu'il avait faite, en sa qualité de leur ami le plus dévoué, du but des préparatifs d'Alphonse, et se faisant à leurs yeux un mérite de sa surveillance et de sa fidélité, il demanda à la république des secours qu'elle s'empressa de lui expédier. Il dissémina les hommes qu'on lui avait envoyés dans ses divers forts et châteaux, et au moment où il reçut la nouvelle de l'approche d'Alphonse, il fit impitoyablement égorger tous les Pisans, soldats, marchands ou voyageurs, qui se trouvaient dans ses états. La flotte aragonaise, qui avait appareillé le 30 mai 1323, des côtes de Catalogne, mouilla [illegible] en passant au cap San Marco, en face d'Oristano. Elle se [illegible] vingt-trois galères armées en guerre, de [illegible] à bord plus de vingt [illegible] mille de cavalerie [illegible] armée totale de [illegible]

1 [illegible]

HAPITRE CCLXXII.

non (1) que moi, Ramon de Muntaner, j'envoyai
oi à l'occasion du passage de Sardaigne et de
le donner conseil au seigneur infant, ou au
oser à se souvenir de toutes choses.

I.

e ce vrai Dieu, qui fit le ciel et le ton-

le..... je vais faire un beau sermon
ur et louange de la maison d'Aragon;
ue cela soit ainsi; qu'un Ave Maria,
r chacun, s'il lui plaît, et que la Vierge

ntelligence qui tournent à notre profit
onde et pour l'autre; et pour que saufs
t tous les comtes, vicomtes et barons
cette importante expédition de Sar-
pressent
eux, et leurs terres, et leurs revenus,
t l'illustre infant En Alphonse, qui
onier de cette entreprise,
toute l'Espagne la grandeur et la con-

t au Couchant, du Midi au Nord,
toute nation qui, par sa conduite,
. . . . . .[2]
ses pères, les vaillants rois issus de

x que chacun sache que c'est lui qui

parle la Sibylle, *lequel sous l'emblème*

orgueil de mainte haute maison.
rai pas davantage pour l'heure, car on
d assez.

II.

x que vous sachiez maintenant mon

strophes composées chacune de vingt vers de
nono-rimes. Quelques-unes des strophes ont été
ètes par le premier imprimeur. Le désordre in-
lacunes, réuni aux fautes commises par les im-
e encore à l'obscurité du texte. On ne peut
tâtonnant dans une interprétation semblable.
le sens ne m'eût souvent échappé, j'ai prié un
de soumettre ma traduction de ces vers à M.
ien voulu les revoir sur le texte catalan et y
orrections. Les vers que je n'avais pu com-
t M. Tastu a donné la traduction, sont imprimés

ici un vers dont le sens doit être, suivant
éciera.
ux quatre pals d'Aragon.

Car tout ce sermon s'applique seulement
A trois objets que je vous dirai en toute vérité.
Le premier est la personne qui fait ce sermon aux gens;
Le second est le peuple qui l'écoute et l'entend;
Le troisième est le sens qui découle du sermon.
Ainsi donc, quant au premier point, je vous dis que c'est folie
A tel de monter en chaire, qui sait avec assurance
Dire le pour et le contre, selon son caprice,
Et qui sait bien défendre ses propres arguments.
Quant au second point, qui est le peuple, je vous dis que sans murmurer
Chacun doit écouter très attentivement
Afin de le faire tourner à son profit;
Et ce n'est que dans ce peu de fruit qu'est la valeur de tout le sermon.
Car l'Evangile dit: que la semence est perdue
Qui est jetée entre les pierres, et aussi entre les épines.
Quant au troisième point, je vous dis que je dois me fonder
Sur le sujet dont il s'agit, s'il est bien clairement exposé.
Ainsi donc je fonderai ma prédication, et cela brièvement,
Sur ce bon voyage qui nous est si agréable à tous.

III.

Donc, seigneur infant, en qualité de votre vassal,
Je vous ferai entendre mon argument; car assez de dangers
J'ai vu dans ce monde, et plus que nul de ma façon.
Veuillez donc sur la mer donner grande attention
Aux troupes de cette expédition qui auront maint combat à livrer.
Prenez soin de ne pas mettre de tierciers[1] sur votre flotte; et décisifs
Seront tous vos faits; car haubert ni salade de mailles
Ne pourront tenir devant vous. Réservez-les pour vingt bâtiments, et que l'amiral
Fasse construire ces galères aussi légères qu'un éventail.

(1) On appelait en général ainsi dans le vieux français celui qui était chargé du tiers d'une besogne. Ici Muntaner applique particulièrement le nom de trezol ou tiercier aux troisièmes rameurs surnuméraires chargés de remplacer les rameurs fatigués, et transformés dans l'intervalle en arbalétriers. Il désapprouve ce genre d'arbalétriers. Voyez page 288.

Ainsi les arbalétriers iront comme une agrafe;
Leurs armes ne leur feront pas défaut; mais *forts comme un batail,*
Vous les trouverez a l'œuvre, comme qui dirait des appréteurs de drap;
De sorte qu'ils tirent tout ce qui est devant eux et que rien n'est manqué.
Qu'entre vos gens, seigneur, il n'y ait aucun débat;
Que tous sont d'un seul cœur et que nul ne se querelle.
La verité est qu'un cristal de grande valeur
N'est pas aussi prisé par le grand monde, que l'est le fin corail
Qui se pêche en Sardaigne. Et ensuite, quant au métal [1],
Qu'on puisse, seigneur, en former un câble
Pour amener devant vous tous ceux qui verront cela et en riront.

IV.

Ce qui m'a fait commencer par le fait de la mer,
C'est qu'il faut qu'il tienne d'abord la mer celui qui veut posséder
Le royaume de Sardaigne. Et s'il le fait, tremblera,
Et bientôt, tout le monde. Et, cela ne peut pas se faire
Sans amener des gens tout frais, toujours disposés à férir et à charger;
Tandis que jamais, en se servant de tierciers, on ne peut conserver
Ni nocher, ni arbalétrier qui sache appareiller son fait,
Ni pilote ni rameur. Et cela, je n'ai pas besoin de le prouver;
Car les arbalétriers d'enrôlement manœuvrent de manière à tout enlever,
Et par terre comme par mer rien ne saurait leur résister,
Et de ce succès je pourrais bien m'en féliciter.
Ainsi donc, seigneur infant, si Notre Seigneur Jésus-Christ vous a en garde,
Tenez tous vos gens en haute affection
Et veuillez donner honneur et pouvoir à l'amiral;
Et que nul autre n'ait à commander,
Si ce n'est lui, après vous; et ainsi honorer
Vous fera-t-il dans tous les faits que vous jugerez bon d'entreprendre.
Je sais que vous pourrez y mener cent galères u plus;

(1) Qui se trouve dans la Sardaigne.

Quant aux lins armés et aux sagittaires[1] puis en estimer le nombre[2].

V.

Je sais bien, seigneur, que vous y mène quante nefs,
Lins, térides côtières et beaucoup d'autr bâtiments,
Que tous, la merci Dieu! vous obtiendre gens
Que l'embarquement s'opère d'une agréable et régulière;
Que tous soient réunis à Port-Fangos;
Qu'ils y viennent au jour fixé. Et aux nefs, vous ferez,
Seigneur, dresser des échelles, et de mê panquets[3].

(1) Les *sagittaires* étaient des bâtiments c nstr une marche rapide. Je trouve dans Serra (*Discors commercio, la navigazione, le arti, gli edifizj, le leggi dei Genovesi fino al secolo XV*) les renseignement sur la navigation de cette époque.

« Le galee, che sul principio delle crociate, eran cate à un sol rematore per banco, n'ebbono appr e verso il fine del secolo XIII anche tre; in ultimo ne cinque (Sanut, secret. Fidelium Crucis IV, 67). Le nav ra quasi rotonda, adoperate in fino allora per n si armarono anco per guerra con nome di *cocche* m E questo, secondo le parole dell' Annalista floreati Villani, l. VIII. c. 77), fu grande mutazion di nav nostre marine. Ad ogni uso diverso di guerra addat specie propria di navi. I *Portantini* compartivano g le *Sactie* andavano alla scoperta, le *Taride* portav chine belliche, i *Panfili* contenevano genti da sbarc *cleri* cavalleria, e le *Galee* e le *cocche* entravano in l

Tous ces noms passaient d'une langue à une autre sans mutation. On les retrouve employés par Mu langue catalane dans cette Chronique qui donne de gnements si curieux et si exacts pour l'etat de la n treizième et au commencement du quatorzième siècle

Ceux qui voudront poursuivre ces recherches ju l'année 1328, ou Muntaner a cessé d'écrire, doivent avec soin l'amusante chronique du comte Pero Sin par son porte-étendard *Gutierre Diez de Games* qui dans toutes ses expéditions sur terre et sur mer. duction de la seconde partie était faite par un ho miliarisé à la fois avec les opérations maritimes du zième et du quinzième siècle et avec celles de notre si cun ouvrage ne serait plus propre à jeter un grand jo point important. Voici les différents mots que j'y ai pour désigner les bâtiments de toute espèce.

Galera. — Galeota. — Galeaza. — Nave. — Navio. Leno. — Coca. — Urca. — Caravo. — Carraca. — Ballener. — Bergantin. — Charrua. — Chalupa. — C Batel. — Barco. — Barca. — Barqueta. — Zabra.

(2) Il manque un vers à cette strophe.

(3) Les panquets sont, selon M. Tastu, de grands rame et à voile. Serait-ce ici le même mot que nos p

aucun ne puisse donner éveil à l'ennemi.
ne puisse ainsi vous apporter dommage.
vous prie de vous garder.
qu'il vous faudra avoir à lutter contre
rès faux.
ne, seigneur, il est nécessaire que vous

oir en leurs paroles ni en eux aucune

tiendrez toutes vos galères près de terre,
pareillerez ainsi, en les échelonnant, que,
ient disposées ; et vous mettrez en ve-

lins armés, auxquels vous donnerez un

uissent faire à grande distance. Et alors
z plus
n des gens que vous n'aimez pas puisse
nner aucun dommage ;
aire, vous vous embarquerez doucement
de Dieu,
se vous donner honneur et joie et l'ac-
nent de tous vos désirs.

VI.

ie encore de plus Votre Royale Majesté,
chaque galère soient ordonnés
chers ou gabiers qui, sans aucun autre

s'occuper des chevaux ; qu'un seul ou-

amais, et que tout le nécessaire leur soit

ens d'armes, jusqu'à ce qu'ils soient ha-
mer,
z de s'occuper d'eux. Qu'ils soient au
ien soignés,
dans ce qui le concerne, et que l'ordre
né ainsi.
s navigueront frais et reposés.
ous les cavaliers soient accoutumés
là où son cheval ira, lui le suive
te sa compagnie ; afin que, si cela con-

nt tous sur leur cheval en très bon ar-

agissait autrement, tout serait fait en

ge est fort court. Aussi, avec joie et gaîté
ira avec tout ce qui est sien ; et s'il en
é,
r lui dirait que tout a été mal arrangé.
le muet qui veut être lancé [1].

une note de M. Tastu, le sens de ce vers répon-
l qui doit agir ne doit pas s'endormir.

Qui se sépare de son cheval peut se tenir pour perdu ;
Car il peut lui faillir en lieu où il en serait moins bien venu.

VII.

Et, pour le service de votre haute personne, vous ordonnerez, seigneur,
Que les almogatens [1] et autres chefs
Des almogavares, qui sont la fleur du monde,
Montent sur les galères ; et *avec eux dix compagnies*
De tels ou tels ; ceux-ci y courront par bandes ;
De même sur les nefs où il leur sera fait honneur.
Pour les vivres, ordonnez que, selon l'importance de chacun,
Tous en aient assez, aussi bien le grand comme le moindre.
Que sur chaque bâtiment il y ait un ordonnateur
De toutes ces choses, qui les distribue par un ordre écrit.
Sur chaque nef pour en imposer, faites mettre
Trois arbalétriers de garde à leur tour, et que qui vous veut mal soit à leur merci.
Je vous prie aussi de ne pas oublier les trébuchets, les mangonneaux,
Les haches, les bêches avec mille bons ouvriers
Que vous emmènerez, seigneur, et cent tapieurs [2]
Charpentiers et ferriers qui ne craignent pas le bruit ;
Et puis, Dieu aidant, vous n'avez pas à craindre
Que villes, ni châteaux, cités, hôtels ni tourelles
Ne se rendent à vous, à moins qu'avec grande douleur
Ils ne veuillent s'exposer à mourir et à perdre leur honneur.

VIII.

Et quand tout cela, seigneur, sera fait et accompli,
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,

(1) Chefs des Almogavares.

(2) Les tapieurs étaient les ouvriers chargés de faire des tapias ou tapiées. On appelait ainsi, dans notre vieille langue, des murailles très épaisses formées de terre tapée et dont chacun des deux côtés était retenu par une couche de plâtre. Il existe encore quelques-unes de ces vieilles murailles dans nos anciennes villes ; elles sont plus multipliées dans plusieurs parties de l'Espagne. Les murailles en pierre et en chaux s'appelaient *parois*, par opposition aux *tapiées*. Cette note s'applique aussi à ces mêmes mots, p. 269.

Et de sa douce Mère, que je prie de ne pas vous oublier,
Et de tous les Saints qui puissent avec joie et délices
Vous tenir en leur garde et en leur main, comme il est dit ;
Alors le bon roi de Majorque vous invitera à un tel repas
Que tous vous diront que rien n'y a manqué.
Après cela, seigneur, qui que ce soit qui veuille ou crie,
A l'île Saint-Pierre [1], avec sécurité, à l'aise, sans presse,
Rafraîchissez vos chevaux, car ils seront affaiblis.
Pendant ce temps la flotte sera réunie à minuit
Pour passer tous en Sardaigne, grands et petits.
Ah ! qui verra ce jour sera rempli de joie ;
Alors que débarqueront tant de comtes, de vicomtes, de vavasseurs,
En si bel arroi *et dont la valeur est engagée*
A servir le puissant seigneur infant, *adoré*
De tout ce qui l'approche et le plus imposant
Qui jamais ait été ; que jamais on ne vit *de mauvaise humeur ;*
Qui n'a pas imposé, que je sache, au monde, le poids de ses armes [2].

IX.

Tous les cavaliers qui avec vous partiront
Sont vos sujets naturels, et vaillants et prisés.
Et chacun d'honorable parage, car il n'y a nul servant.
Et il y a là deux mille hommes si bons, que nul roi ne saurait se vanter
D'en avoir de si bons ; et également il y aura,
Dix mille almogavares qui en tout temps vous suivront,
Et maints autres varlets qui ne vous demanderont pas
Que vous leur donniez rien du vôtre ; car ils n'ont rien plus à cœur
Que de pouvoir vous servir comme des gens qui, sans faux semblant,
Sont vos sujets naturels ; et ils le montreront bien
Si quelqu'un ose s'opposer à votre demande.
Ainsi donc, seigneur, quand tous seront en Sardaigne,
Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit,
Songez à marcher par terre sur Cagliari, incendiant
Villes, châteaux et bourgs qui ne vous
pas.
Que la flotte aille également audit
Que dans l'intérieur de la palissade qu'
veront dans le port
Ils se placent en s'échelonnant, ainsi qu
dit déjà.
Et vous verrez comment les arbalétrie
battront les gens des murailles ;
Car ils abattraient d'un coup un oiseau
en l'air.

X.

Est-il quelqu'un parmi ceux qui seront
gliari,
Qui ne sente son cœur fléchir alors que
le pied à terre
Le vaillant amiral En Carros qui y dispo
Tant de vaillants Catalans, hommes de m
aura avec lui,
Que Cagliari n'osera rien vous répondre
le monde en tremblera.
Depuis que le monde fut créé, personne ne
me montrer
Que nul homme ait jamais fait un
semblable à celui qu'il fera avec les siens ;
Car il ne mettra personne autre, et ave
n'emmènera personne autre
Que des gens de sa terre. Quel roi
donc
Se présenter lui-même pour s'opposer à
Ah ! certes, on n'aura pas plus tôt vu à
son étendard paraître
En haut sur la montagne et y flamboyer,
Et par derrière lui toute son ost avec main
nière
De maint homme notable qui l'accompa
Et, après avoir déployé son armée, dre
suppose, ses tentes
Le preux seigneur infant dont le cœ
tout joyeux,
Que de gré ou de force il entrera d
gliari.
Puis de là en avant je n'aurai plus à don
conseils ;
Car ce ne serait plus le cas, du moment
trouve tant de savoir
Parmi ceux de son conseil, et que D
Dieu le guidera.

XI.

Rappelez-vous, seigneur, une seule ch
vous plaît,
Et ne mettez pas en oubli tout ce que
dirai.

(1) Petite île entre Oristano et Cagliari sur la côte occidentale de la Sardaigne.
(2) Cette strophe [illegible] vers.

rez qu'aucun homme de commune aille

aux ni en villes; et je ne m'en tairai pas

is pas le bien qu'ils pourraient y faire;
eur jamais vrai
it être; et je vous montrerai clairement
p de leurs mauvaises actions que j'ai
on temps.
e saint roi votre père, n'ont-ils pas fait
e attaque?
roi Frédéric, ne l'ont-ils pas mis tout en

ut fait, je le sais, en couvrant leur tête

pas repris de l'argent (ce dont ils fu-
is),
us vos prédécesseurs ils avaient fait don?
le leur fera payer cher, car autrement
leuil dans le monde.
leurs fausses raisons dont on ne sort

aissez plus amuser, car vous n'y trou-
utre chose[2].
Sardes sont issus de vos gens de deçà.
ez-vous acte de merci, vous qui êtes
re et tout éclat
eront de loyales gens ceux que je vais

nettez en Corse des gens de Moncay.
r de la montagne.....[3]

XII.

ne maintenant finisse mon sermon,
à Dieu, qui est toute lumière et toute

ille avoir pour recommandés le haut
ant,
s, les vicomtes, les barons et tous les

avec lui, ainsi que tout le baronage,
entôt en soient, avec grande joie, en-

ouvelles à son père le saint roi, qui

uiétude jusqu'à ce qu'il sache la vérité.
gneurs et dames qui écoutez ce sermon,

Faites prière à Dieu qu'il vienne de bonnes nouvelles
De chacun à sa maison, à ses amis, à ses privés.
Et afin que tout cela puisse s'achever avec l'aide de Dieu,
Que chacun se lève sur ses pieds et que tous disent
Trois Pater Noster pour la très Sainte Trinité;
En honneur de la Vierge-Mère, conçue sans aucun péché,
Pour qu'elle prie son cher Fils que cela nous soit octroyé,
Que le nom d'Aragon en soit exhaussé,
Et que les Pisans ou autres ne puissent à leurs faussetés
Donner suite ni les préparer; et que saint Georges, au côté
Du haut seigneur infant, lui serve toujours de compagnie.
Amen.

J'envoyai ce sermon au roi d'Aragon et au seigneur infant En Alphonse, pour qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avaient à faire. Et bien que mon conseil ne fût pas suffisant, il rappelait du moins les choses en mémoire, et avait ainsi son utilité; un bon conseil en amène un meilleur, car chacun vient parler pour ou contre. Et, grâces à Dieu, tout ce que j'avais conseillé dans ce sermon s'accomplit, excepté deux choses, ce dont je fus très fâché, et le suis encore, et le serai toujours. La première est qu'on ne construisit pas les vingt galères légères. Et tous ces ennuis, et cette sorte de moquerie qu'eurent à souffrir l'amiral et toute l'ost par les galères des Pisans et des Génois, ils ne les auraient pas soufferts si on eût eu les vingt galères légères. La seconde est que, quand le seigneur infant eut pris terre avec toute sa cavalerie et ses hommes de pied, il ne marcha pas tout droit sur Cagliari, lui par terre et la flotte par mer, ainsi que le fit la flotte de son côté; car si tous ensemble fussent arrivés à la fois par mer et par terre à Cagliari, ils auraient sur-le-champ obtenu cette ville, plutôt que de se rendre maîtres d'Iglésias. Et ainsi, tous les gens de l'ost auraient été frais et bien portants, car ils auraient eu tous leurs effets, vivres, vins, lits, et toutes choses de qualité que chacun avait sur les galères, tandis qu'ils ne purent se servir de rien à Iglésias. Et ainsi ces deux choses m'ont été fort à cœur; mais cependant, grâces à Dieu, tout leur vint à bien; mais il y a du bien et du mieux,

prends pas bien ce vers.
du sens de ce vers et du précédent.
prends pas bien ces trois derniers vers; et
. Tastu ne me fournissent à ce sujet aucune
e regrette qu'il n'ait pu avoir le loisir de col-
leux strophes avec le texte, ainsi qu'il a bien
our les strophes précédentes.

CHAPITRE CCLXXIII.

Comment le seigneur infant En Alphonse partit de Port-Fangos et prit terre à Palmas de Sulcis, où le juge d'Arborée et une grande partie des habitants de la Sardaigne le reconnurent pour seigneur; et comment il envoya l'amiral assiéger Cagliari.

Il est vérité que, lorsque le seigneur roi et les seigneurs infants eurent réuni dans leurs royaumes et comtés tout ce qui était nécessaire pour cette expédition, ils ordonnèrent, d'un commun accord, que chacun fût rendu au jour fixé, à Port Fangos, tant les troupes de mer que celles de terre; et au jour désigné, et même avant, tout le monde y fut. Et les gens étaient si désireux de partir qu'il n'était pas besoin d'aller les chercher par le pays; mais tous s'y rendirent d'eux-mêmes, je veux dire ceux qui avaient été désignés par le seigneur roi et le seigneur infant; et je ne dirai pas seulement ceux qui étaient désignés pour partir, mais il en vint bien trois fois autant; et on s'en aperçut bien au moment de l'embarquement, car il fallut laisser là plus de vingt mille hommes d'armes, attendu que les nefs, galères, térides et lins, ne purent les contenir. Ainsi, avec la grâce de Dieu, tous s'embarquèrent. Le seigneur roi, madame la reine et tous les infants s'étaient rendus à Port Fangos. Là, le seigneur infant En Alphonse prit congé du seigneur roi son père; autant en fit madame l'infante; ils prirent aussi congé de madame la reine et des infants. Le seigneur roi les accompagna jusqu'à la barque armée où ils montèrent et s'embarquèrent; et madame la reine les y accompagna également. Ainsi, à la bonne heure, le seigneur infant et madame l'infante s'embarquèrent, et chacun en fit autant. Ce jour-là[1] ils eurent bon vent et firent voile; et lorsqu'ils furent dans les eaux de Mahon, les vingt galères de Majorque, ainsi que les nefs, térides et lins se joignirent à eux.

Le seigneur roi et madame la reine demeurèrent tout ce jour-là sur le rivage, à les regarder, jusqu'à ce qu'ils les eussent perdus de vue; après quoi ils allèrent à la cité de Tortose, et tous les autres se retirèrent chez eux.

Le seigneur infant eut bon temps et se disposa à l'île Saint-Pierre[2] avec toute la flotte. Quand tous furent réunis ils se dirigèrent sur Palmas de Sulcis. Là toute la cavalerie et toute l'almogavarerie furent débarquées. Aussitôt se présenta le juge d'Arborée[1] avec toutes ses forces, qui le reconnut pour seigneur, ainsi que firent une très grande partie des habitants de l'île de Sardaigne. Les habitants de Sassari[2] se soumirent aussi à lui. Là ils tombèrent d'accord, d'après les conseils du juge, que le seigneur infant devait aller assiéger Iglésias. Le juge fi ceci parce que ses terres avaient beaucoup i souffrir du voisinage d'Iglésias, et bien pl que de Cagliari ou de tout autre lieu. Ainsi l seigneur infant alla mettre le siége devant Igl sias, et envoya l'amiral avec toute sa flot assiéger le château de Cagliari, de concert av le vicomte de Rocaberti, qui déjà le tenait a siégé avec deux cents hommes de cheval barde et deux mille hommes de pied que lui av d'avance envoyés de Barcelonne le seigne infant, sur d'autres nefs[3]. Ils prirent positi devant Cagliari et la tinrent si resserrée q chaque jour ils enlevaient quelques homme et ils leur avaient déjà pris une grande par des terrains fertiles qui l'environnent[4]. Lorsq l'amiral fut arrivé, vous pouvez être certai qu'entre le vicomte et lui, ils leur donnèr une assez mauvaise étrenne; et toutefois il avait dedans plus de trois cents hommes à ch val et dix mille hommes de pied. Je cesse mai tenant de vous parler du vicomte et de l'amir qui s'entendaient très bien ensemble pour tout choses, en bons cousins-germains qu'ils étaien et je reviens au seigneur infant.

(1) Le 30 mai 1323.—(2) Sur la côte occidentale de Sardaigne.

CHAPITRE CCLXXIV.

Comment le seigneur infant En Alphonse, ayant pris Iglés vint assiéger le château de Cagliari, et fit élever devant l dit château de Cagliari un autre château et une autre vi qui fut nommé le château de Bon-Aria.

Le seigneur infant ayant mis le siége deva Iglésias, tous les jours ils avaient à le combattr et il faisait en même temps tirer sur eux av ses trébuchets. Et il les resserra de telle sor qu'ils avaient fort à souffrir. Et ils étaient si bie cernés qu'ils ne savaient plus que faire; mai d'un autre côté, le seigneur infant et toute so ost furent attaqués par tant de maladies qu'un

(1) Hugues III, de la maison Serra. (V. p. 534.)

(2) Ils lui avaient envoyé leur soumission avant son dép de Port Fangos, et il leur avait concédé le 7 mai 1323 une e tension de leurs libertés (Manno, Storia di Sardegna, t. II, p.

(3) Ils étaient venus sur trois vaisseaux *ab tres quop* (ch. de Pierre IV, fo cv *verso*) et avaient pris position à Quart

(4) De *la horta*, j'ai plusieurs fois expliqué ce mot (v. p. 39

partie de ses troupes lui fut enlevée, ui-même y fut très malade. Et assuré- était en grand danger d'en mourir, sans extrêmes qu'en prit madame l'infante; que c'est à Dieu et à elle qu'on doit grâce de la conservation de sa vie.

quelque malade que fût le seigneur in- nais médecin ni aucun autre homme ne nir qu'il consentît à s'éloigner du siége; fois, au contraire, avec la fièvre au l se revêtait de ses armes et conduisait at; si bien que, par ses bons efforts et par r toute chevaleresque, il amena la ville dre à lui. Ainsi, le seigneur infant, ma- nfante et toute l'armée entrèrent dans l'Iglésias[1]. Ils la renforcèrent très bien gens et y laissèrent ceux qu'il parut au r infant convenable d'y laisser. Il y mit n capitaine et en mit un autre dans la Sassari; puis il revint sur Cagliari et fit evant le château de Cagliari, un château ille, et lui donna le nom de château de a[2]; puis vint assiéger si étroitement que pas un homme n'osait en sortir. Et vait bien voir que, s'il y fût venu dès son iement, il se serait emparé bien plus tôt liari qu'il ne le fit d'Iglésias. Que vous ? ceux de Cagliari souffrirent de grands ils attendaient des secours qui devaient ir de Pise, lesquels secours y arrivèrent jours après que le seigneur infant fût Cagliari.

CHAPITRE CCLXXV.

Le comte de Donartico vint secourir Cagliari avec nts cavaliers allemands, quarante Pisans, six mille s de pied et trente galères; comment ils livrèrent au seigneur infant En Alphonse; comment le comte fûte, et tous les Allemands et Pisans furent tués, et nt le comte, à peu de temps de là, mourut de ses ss.

ecours furent tels que le comte de Donar- vint à la tête de douze cents hommes à cheval, dont huit cents Allemands, qu'on regarde comme la meilleure cavalerie du monde; les autres étaient Pisans[1]. Il amena bien aussi six mille hommes de pied, avec de méchants Sardes qui vinrent se réunir à toute l'armée stationnée auprès de Capo-Terra[2]; il avait aussi de ces sergents[3] toscans et mantouans avec de longues lances qu'ils estiment valoir chacun un cavalier, et trente-six galères, entre celles des Pisans et des Génois, et un grand nombre de térides et lins qui amenaient cavaliers et chevaux. Ils abordèrent à Capo-Terra, et là ils débarquèrent la cavalerie et tous les piétons, et bien trois cents arbalétriers qu'ils avaient. Et quand ils eurent débarqué tout leur monde, tous les bâtiments s'en allèrent à l'île Rossa[4], où se trouve un bon port. Les térides étaient toutes armées de leur château[5] et se mirent en bon ordre pour se défendre. Ces dispositions faites, les galères vinrent contre le château de Cagliari[6]. Le seigneur infant fit armer trente galères seulement, et, de sa personne, il monta

dias capitula le 7 février 1324, après un siége de huit ndant lequel les fièvres pestilentielles, ordinaires eu marécageux et rendues plus actives par la réunion d nombre de troupes sur le même lieu, avaient mois- bonne partie de l'armée (Mimaut, t. I, pages 178-79).

n quart de lieue de Cagliari au sud-est, sur le golfe ri. Je renvoie à la grande carte de la Sardaigne en lles que fait graver en ce moment M. le ch. de la Mar- l a bien voulu me la communiquer.

Pisans réduits en Sardaigne à la possession de la province de Cagliari, pour ne pas s'exposer à la voir usurpée par un chef unique, l'avaient divisée en trois parties qu'ils avaient données aux trois chefs de familles illustres de Pise qui leur avaient montré le plus de fidélité et de dévouement : le comte de Donartico, de la maison de la Gherardesca (maison rendue si célèbre sous la plume de Dante par le récit d'Ugolino de la Gherardesca), Guillaume, marquis de Massa et comte de Capra, et Chiano de Visconti. « A la nouvelle du débarquement d'Alphonse (dit M. Mimaut), les Pisans armèrent à la hâte trente-deux galères qu'ils envoyèrent dans le golfe de Cagliari; mais ce golfe était alors occupé par une flotte catalane supérieure en forces. L'amiral pisan s'estima fort heureux d'éviter le combat et d'effectuer sa retraite après avoir débarqué Manfredi della Gherardesca avec trois cents hommes de cavalerie allemande et quelque peu d'infanterie qui se jetèrent dans Iglésias (p. 178). » C'est ce même Manfredi, comte de Donartico, que Muntaner appelle le comte de Ner.

(1) Un peu avant la prise d'Iglésias, Manfredi en était sorti pour aller chercher de nouveaux secours à Pise, et reparut le 25 février 1324 dans le golfe de Cagliari avec une flotte de cinquante-deux bâtiments qui portait environ deux mille cinq cents hommes. Il débarqua sans opposition à la pointe de l'étang de Cagliari, vers la Maddalena, et y fit sa jonction avec les troupes et les milices restées fidèles aux Pisans, qui lui amenèrent en outre quelques forts détachements de cavalerie sarde (Mimaut, p. 179).

(2) De l'autre côté de l'étang de Cagliari, vers la Maddalena.

(3) *Serrent*, varlet, mot qui s'appliquait aux troupes de pied.

(4) Dans le golfe de Teulada; il y a trois autres îles d nom sur les côtes de Sardaigne.

(5) Sorte de bastide construite à bord des bâtiments.

(6) Castro, construit par les Pisans sur la hauteur qui domine Cagliari.

sur les galères et sortit pour combattre les Pisans, les Génois, et beaucoup de térides et de lins qui s'y trouvaient. Ceux-ci furent si courtois qu'ils ne voulurent nullement les attendre, mais ils s'en allèrent comme s'en va un bon cheval devant des piétons qui le poursuivent; de sorte que, durant tout ce jour-là, ils n'eurent d'autre exercice, à mesure que le seigneur infant faisait voguer, de fuir devant lui, puis de revenir ensuite à leur volonté.

Quand le seigneur infant vit qu'il ne pouvait faire autrement, il sortit des galères et donna ses ordres pour que tous les gens qui tenaient le siége gardassent bien leurs postes, car dans le château se trouvaient bien cinq cents hommes de cheval en sus de deux cents qui y étaient venus après la prise d'Iglésias. La force était donc grande dans l'intérieur; c'est pourquoi le seigneur infant résolut d'empêcher à tout prix que ceux qui venaient d'arriver se réunissent à ceux du dedans, et il établit son siége de manière que, si les troupes de l'intérieur sortaient pour se rapprocher de celles de l'extérieur, les assiégeants pussent s'y opposer.

Tandis que le seigneur infant prenait ces dispositions, les galères des Pisans et des Génois venaient jusqu'auprès des galères du seigneur infant. L'amiral En Carros désarma toutes ses galères, à l'exception de vingt sur lesquelles il monta, pensant qu'ils l'attendissent pour lui livrer combat; mais eux refusèrent de l'accepter; si bien que l'amiral leur envoya dire que, s'ils voulaient accepter la bataille, il sortirait avec seulement quinze galères; et aussi peu voulurent ils accepter. Ce fut alors que le seigneur infant et l'amiral reconnurent que les vingt galères légères que j'avais conseillé, dans mon sermon, de faire construire, leur faisaient faute; et s'ils les eussent eues, ce n'eût pas été quarante galères de Pisans ni de Génois qui eussent osé se présenter; car, pendant que ces vingt les auraient occupées, les autres leur seraient venues à dos. Jugez par là quelle faute ce fut. Je cesse de vous parler des galères pour vous entretenir du seigneur infant et de ses ennemis.

Quand le seigneur infant, d'accord avec l'amiral, eut pris les dispositions nécessaires pour la flotte et pour le siége, et investi l'amiral du commandement général de l'un et de l'autre, il désigna ceux qui devaient l'accompagner lui-même, et ne voulut avoir que quatre cents hommes à chevaux bardés, cinquante hommes à chevaux armés à la légère, et environ deux mille hommes de pied, entre almogavares et varlets des menées.

Pendant la nuit il quitta le siége et se plaça là où le comte de Donartico devait passer pour aller au château; et toute la nuit ils se tinrent prêts à combattre. A l'aube du jour ils virent le comte s'avançant en bon ordre, et en bataille aussi bien rangée que se présentèrent jamais gens pour livrer un combat. Le seigneur infant qui les aperçut, disposa aussi ses batailles et confia l'avant-garde à un noble homme de Catalogne nommé En G. d'Anglesola; et lui, avec sa bannière et toute la cavalerie, et tous formés en masse avec tous les hommes de pied, il marcha sur l'aile où il vit s'élever la bannière des ennemis. Que vous dirai-je? les armées s'abordèrent, et le comte de Donartico, d'après l'avis d'un brave chevalier nommé Horigo l'Allemand[1], qui était sorti de la ville d'Iglésias, et qui connaissait le seigneur infant, ordonna que douze cavaliers réunis audit Horigo l'Allemand n'auraient d'autre affaire que d'attaquer la personne du seigneur infant. Il avait aussi été ordonné de l'autre côté: que dix hommes de pied choisis ne s'éloigneraient jamais de l'étrier du seigneur infant, et que des cavaliers d'élite garderaient sa personne et sa bannière; car le seigneur infant ne s'éloignait jamais de sa bannière. Que vous dirai-je? quand les osts se furent disposées, chacun alla brochant avec grande vigueur, si bien qu'on ne vit jamais bataille plus terrible, ni osts s'attaquer avec plus d'ardeur que ne le firent celles-ci. Les Allemands se confondirent si bien avec notre cavalerie, que les douze cavaliers conduits par cet Horigo l'Allemand vinrent là où se trouvait le seigneur infant. Le seigneur infant, qui s'aperçut que c'était particulièrement lui qu'ils cherchaient, férit d'un tel coup de lance le premier d'entre eux, qu'il le perça de part en part et le jeta à terre roide mort; puis il saisit sa masse d'armes, fondit sur un autre et lui porta un tel coup sur son heaume qu'il lui fit jaillir la cervelle par les oreilles. Que vous dirai-je? de sa masse d'armes, il en étendit quatre morts sur la

(1) Le texte semble faire un nom propre de Tudesch, mot tiré de l'italien *tedesco*, allemand.

ce. Sa masse d'armes s'étant rompue, il mit main à son épée, et se fit faire jour de telle nière que rien ne pouvait tenir devant lui. Quand les sept cavaliers qui restaient des ze virent leurs cinq compagnons tués de la in du seigneur infant et furent témoins de prouesses merveilleuses, tous s'accordèrent érir sur son cheval afin de l'abattre. Et ils le ent ainsi : tous sept ensemble férirent sur cheval et le tuèrent. Et le seigneur infant le cheval tombèrent à la fois à terre. Au ne instant ils tuèrent le cheval du porte-odard, et la bannière fut ainsi renversée. moment où le seigneur infant tomba à terre, épée vola de sa main dans sa chute. Déjà il tenait plus qu'un tronçon, car l'autre moi-était partie en éclats. A ce moment de pé-il n'oublie pas qui il était ; mais en homme oureux et agile, il se dégage du cheval gisant lui, et avec un cœur mieux fait pour toute uesse que ne le fut le cœur d'aucun chevalier monde, il saisit l'estoc qu'il portait ceint au é, voit sa bannière à ses pieds, et, l'estoc tou-en main, va relever sa bannière, la re-ne haute et la tient embrassée. A cet in-nt un de ses cavaliers, nommé En Boxa-, descend de son cheval, va prendre la nière et donne son cheval au seigneur in-t. Le seigneur infant monte aussitôt à che-et remet la bannière à deux chevaliers. A ne a-t-il relevé sa bannière et est-il remonté eval, qu'il aperçoit devant lui les sept cava-s et reconnaît Horigo l'Allemand. Le pom-au de l'estoc appuyé sur la poitrine, il broche éperon sur lui et lui assène un tel coup au eu de la poitrine, qu'il le perce de part en t. Horigo tombe à terre roide mort, si bien n'eut jamais la peine de retourner en agne conter des nouvelles de cette bataille. vous dirai-je? lorsque les compagnons rigo le virent mort, ils voulurent fuir; le seigneur infant et ceux qui se trouvaient rès de lui manœuvrèrent si bien que tous les ne restèrent sur la place ; et de ces douze t moururent de la main du seigneur infant. nd ceux-ci furent morts, le seigneur infant, sa bannière, brocha de l'éperon en avant; vous eussiez vu alors de tels faits d'armes, jamais si belle journée ne fut mise à fin par si petit nombre d'hommes. Dans ce choc, eigneur infant se trouva en présence du comte de Donartico, et, d'une lance qu'il avait prise des mains d'un sien varlet, il l'en férit d'un tel coup par le premier canton de l'écu qu'il l'abattit à terre ; et là se firent de belles prouesses. De haute lutte les Allemands et les Pisans firent remonter le comte de Donartico, qui était féru de plus de dix blessures. Une fois remonté à cheval, pendant que la mêlée était le plus engagée, il sortit de la bataille suivi de dix cavaliers, et s'enfuit au château de Cagliari[1]. Là il trouva réunie la cavalerie du château qui était bien de cinq cents hommes, rangés en dehors et attendant l'événement, car ils n'osaient pas sortir pour se porter sur le champ de bataille, de crainte que, s'ils le faisaient, l'amiral ne vînt à l'instant les attaquer à dos ; l'amiral de son côté pouvait aussi peu s'éloigner du siége. Et ainsi chacun avait fort à faire. Et quand ceux du château de Cagliari virent le comte de Donartico, ils regardèrent l'affaire comme perdue. Que vous dirai je? la bataille fut si chaude que tout à coup les Allemands et les Pisans qui restaient se retirèrent à la fois et allèrent s'emparer d'un tertre, et le seigneur infant en fit autant avec ses troupes ; si bien qu'on eût dit que c'était un tournoi de plaisir ; et là ils s'observèrent les uns les autres. Je vais vous parler des hommes de pied.

(1) « Alphonse, dit M. Mimaut (p. 180), informé de la marche des Pisans (le long de l'étang de Cagliari jusqu'à Decimo), quitta les retranchements qu'il avait fait faire, au lieu où est maintenant l'église de Bon-Aria, et vint au-devant d'eux. Les deux armées se rencontrèrent le 28 février dans un lieu que Zurita appelle Luto-cisterna et qui n'existe plus sous ce nom. (M. Mimaut croit que c'est Bao-Terra à la pointe de l'étang de Cagliari entre Masu et Assemini.) On se battit longtemps avec un courage égal et avec un extrême acharnement. Les avantages furent d'abord balancés, mais la supériorité du nombre finit par prévaloir et les Aragonais remportèrent une victoire complète. Les Pisans mis en fuite se rembarquèrent en désordre, et un grand nombre se noyèrent dans les marais fangeux qui environnaient le champ de bataille. Le chef de l'expédition, Manfredi della Gherardesca (comte de Donartico), quoique blessé, parvint avec cinq cents soldats environ à entrer dans Castro (le château de Cagliari) ; le reste de son armée fut détruit ; les bâtiments de transport qui accompagnaient sa flotte tombèrent au pouvoir des Aragonais. On avait fait de part et d'autre des prodiges de valeur ; l'infant lui-même, qui avait été constamment à la tête des siens et avait eu un cheval tué sous lui, fut un moment complétement cerné et en danger d'être fait prisonnier ; mais il fut secouru à temps et reprit l'étendard royal qui lui avait été enlevé. » Pierre, dans sa ch. f. cix, dit que le combat eut lieu *en la travessa del camí qui va de Decima a Cullar, on lo camp qui es dit Lu-Cisterna.*

Quand les almogavares et varlets des menées virent commencer la bataille entre les cavaliers, tout à coup deux cents d'entre eux rompirent leurs lances par le milieu, et se jetèrent entre les cavaliers pour éventrer les chevaux, tandis que les autres fondirent sur leurs hommes de pied d'une manière si terrible que de son dard chacun abattait un ennemi; puis ils se précipitèrent sur eux avec un tel acharnement qu'en peu d'heures ils les eurent déconfits et tués. Plus de deux mille furent noyés dans l'étang[1] qui était tout près, et tous les autres périrent. Ceux qui purent s'enfuir se cachèrent dans les buissons à mesure qu'ils entraient dans l'île[2]; mais de ceux qu'on trouva on n'en laissa pas un en vie, et ainsi tous moururent

Quand le seigneur infant et sa troupe se furent reposés un moment, ils fondirent en masse serrée sur leurs ennemis, et ceux-ci en firent autant de leur côté, à l'exception de quatre-vingts hommes à cheval du comte de Donartico, qui, ne le voyant pas, profitèrent du moment où la bataille était forte et dure pour s'enfuir à Cagliari, et les autres continuèrent à combattre. Et si la bataille avait été terrible au premier choc, plus acharnée fut-elle au second, bien que les ennemis eussent bien peu de gens; tellement que le seigneur infant fut blessé d'un coup d'estoc au visage. Et quand il vit le sang lui couler par la figure, s'il fut enflammé de fureur, il n'est pas besoin de vous le dire. Jamais lion ne s'élança sur ceux qui l'ont blessé comme lui s'élança sur les ennemis. Que vous dirai-je? De sa longue épée il frappait de tels coups que malheur à ceux qui en étaient atteints; un seul coup suffisait pour en finir. Que vous dirai-je? Il allait par le champ de bataille, tantôt de çà, tantôt de là, de telle manière que rien ne pouvait tenir devant lui. Enfin en peu d'heures ils férirent tant et tant, lui et les siens (car tous firent très bien, riches-hommes, chevaliers et citoyens), que les ennemis furent tous vaincus, tués ou noyés; si bien que, y compris ceux qui s'étaient mis à l'abri dans Cagliari et ceux qui avaient pu se réfugier à bord de leur flotte, il n'en échappa pas deux cents; et encore ces deux cents n'eussent-ils pas échappé si ce n'eût été de l'inquiétude qu'avait le seigneur infant sur la situation de ses gens du siége Ainsi seigneur infant et ses gens prirent possessio du champ de bataille, et s'en retournère joyeusement avec un grand butin rejoind leur ost. Les Pisans et leur flotte s'en retou nèrent pleins de grand deuil, prirent la fuite revinrent à Pise avec cette mauvaise nouvel qu'eux-mêmes y portèrent.

Le seigneur infant expédia au seigneur roi s père, en Catalogne, un lin armé, pour lui fai savoir ce qui s'était passé, et il le pria de l envoyer vingt galères légères, pour éviter q désormais les galères des Pisans se jouassent lui. De retour au siége, si le seigneur infant re serra étroitement Cagliari, il n'est pas beso de le dire; aussi, tout ce qu'il y avait de Sard dans l'île qui ne se fussent pas encore rendu se rendirent à lui[1]. Le second jour qui suivit bataille, le juge d'Arborée arriva avec tout ses forces, et fut fort joyeux et satisfait de victoire que Dieu avait accordée au seigneu infant, mais bien fâché toutefois que ni lui aucun des siens n'y fussent. Et assurément n'y avait pas de sa faute, car depuis que le se gneur infant avait attaqué Iglésias il avait to jours assisté au siége, soit lui-même en per sonne, soit tous ses gens; et aussitôt après l prise d'Iglésias, il était parti avec l'autorisa tion du seigneur infant pour aller visiter se places; et aussitôt qu'il eut terminé cette in spection, il avait réuni ses forces et s'était mi en route pour Cagliari. Vous avez déjà vu qu'i ne s'en fallut que de deux jours qu'il ne fût pré sent à la bataille. Et lorsqu'il fut de retour ver l'ost du seigneur infant, lui, le seigneur infant, l'amiral et les autres riches-hommes, resserrè rent si bien Cagliari que les habitants étaient à la dernière extrémité et virent mourir parmi eux le comte de Donartico[2]. Le comte mourut des blessures qu'il avait reçues dans la bataille,

(1) L'étang sale de Cagliari.

(2) C'est probablement l'île appelée *Ische-e-ois* ou île des bœufs, sorte de delta du fleuve Sixerri, au nord-ouest de l'étang de Cagliari. V. la grande carte de M. de la Marmora).

(1) « Les assiégés de Cagliari, perdant tout espoir d'être secourus après la mort de Manfredi) et séduits d'ailleurs par les promesses que leur fit l'infant, prirent le parti de se rendre par capitulation. » (Mimaut, p. 182.)

(2) « Alphonse (dit Mimaut, p. 181), après la victoire de Luto Cisterna, retourna sous les murs de Cagliari et en recommença le siége avec vigueur. Manfredi, à peine guéri de ses blessures, dirigea la défense de la place. Il tenta, pour faire une sortie, une diversion sur les assiégeants. Il surprit leur camp et y jeta le désordre; mais bientôt les Aragonais victorieux l'environnèrent de toutes parts, et de cinq cent

ussi bien que la plupart de ceux qui avaient pu fuir de cette terrible journée; car il y en avait bien peu qui ne portassent sur le corps les armes royales, c'est-à-dire de bons coups de lance ou de bons coups d'épée, dont les gens du seigneur infant les avaient marqués. C'est marqués de telles armes qu'avait fui le comte de Donartico et qu'avaient fui les autres qui s'étaient échappés de la bataille.

CHAPITRE CCLXXVI.

Comment ceux de Cagliari crurent entrer au château de Bon-Aria; comment le seigneur infant En Alphonse les déconfit; des méfaits que commirent ceux de Cagliari envers En Gilbert de Centelles et autres chevaliers; et comment les Pisans résolurent de faire la paix avec le seigneur infant En Alphonse.

Quand ceux de Cagliari virent le comte de onartico mort et se virent eux-mêmes en si teux état, un jour, à l'heure de midi, qu'il isait une excessive chaleur et que tous les ns de l'ost et du château de Bon-Aria dorient ou prenaient leur repas, le seigneur int aussi bien que les autres, ils garnirent rs chevaux de leurs armures; et, ainsi bien pareillés, les hommes de cheval comme les mmes de pied, ils firent une sortie, sans que ux des assiégeants qui étaient à Bon-Aria sussent rien. Les premiers qui les virent fut des pêcheurs catalans qui les aperçurent scendant du château de Cagliari. Ils commencèrent à crier : « Alarme! aux armes! aux mes! » Le seigneur infant qui les entendit, et il dormait, toujours revêtu de ses épaulières mailles, saisit sa salade de fer, prend son u et le passe à l'instant à son cou. On lui tenait constamment deux chevaux tout sellés; il ute sur l'un d'eux, et le premier qui arriva à porte du retranchement ce fut lui. En peu 'instants il eut à ses côtés plus de deux mille ommes de pied, soit almogavares, soit varlets es menées, soit hommes de mer. Il s'y trouva ussi des cavaliers, les uns revêtus de leurs rmures, les autres non, car les Catalans et ragonais ont cet avantage sur les autres que, nt qu'ils sont en guerre, les hommes de cheal sont constamment revêtus de leurs épaulières de mailles et coiffés du cuir-tête[1], et que leurs chevaux sont toujours sellés. Entendent-ils grand bruit, ils n'ont d'autre soin à avoir que de prendre l'écu et la salade de fer et de monter à cheval, et ils se tiennent pour aussi bien armés que le sont les autres cavaliers avec leurs hauberts et leurs cuirasses. Les hommes de pied ont aussi toujours leurs lances à la porte de leur logement ou à l'entrée de leur tente; et au moindre bruit ils saisissent leur lance ou leur dard; et cette lance et ce dard, voilà toutes leurs armes.

Aussitôt donc qu'ils eurent entendu ce bruit, ils furent à l'instant en présence des ennemis; dire et faire fut tout un pour eux. Ceux de Cagliari, qui s'imaginaient que nos soldats tardaient aussi longtemps qu'eux à s'armer et à se présenter en bon arroi au combat, se trouvèrent fort déçus de voir le seigneur infant se présenter aussi brusquement à leur rencontre avec sa cavalerie. Et malheureusement pour les Pisans, ils étaient venus si avant, qu'ils croyaient déjà pénétrer par la grande porte du château de Bon-Aria lorsque le seigneur infant vint fondre sur eux, et avec une telle impétuosité que ces gens du château de Cagliari furent forcés de tourner le dos. Que vous ferai-je de plus longs récits? Le seigneur infant, avec l'amiral, qui est un des meilleurs chevaliers du monde, et avec ceux qui les suivaient, commencèrent à culbuter les chevaux et à férir de leurs lances. Les lances une fois rompues, vous les auriez vus, les masses d'armes en main, porter les plus terribles coups du monde. Je n'ai pas besoin de vous dire que de leur côté ils ne faisaient que transpercer tout ce qu'ils rencontraient, homme de cheval et homme de pied; et ils manœuvrèrent si bien que, de cinq cents hommes à cheval qui étaient sortis, et de trois mille hommes de pied, il ne resta que deux cents hommes à cheval, tous les autres ayant été tués; et des gens de pied il n'en réchappa que cent tout au plus. Et si le champ eût été plus vaste et qu'ils n'eussent pas été si bien à portée de se réfugier comme ils le firent au fort de Cagliari, il n'en eût pas échappé un seul.

Cette journée fut aussi complète que l'avait été celle de la bataille, pour l'extermination de ceux du fort de Cagliari. Et voyez avec quelle

mmes qu'il commandait, trois cents restèrent sur le champ bataille. Atteint d'une blessure mortelle, ce brave et malheureux capitaine ramena dans Castro le reste de ses soldats, au milieu desquels il expira quelques jours après. »

(1) Coiffe qu'on mettait sous la salade de fer.

l'île de Sardaigne, et en tous lieux de la-
que de plus le château de Cagliari cesse-
tendre ses limites sur aucun terrain en-
ınt, à l'exception des terrains de jardi-
ılacés auprès du château, et même seule-
ı partie, car une autre partie devait être
épendance du fort de Bon-Aria ; que,
, dans le fort de Cagliari, il ne se ferait
commerce d'échange sinon de Pisans à
qu'aucun bâtiment, excepté ceux des
ne pourrait s'y abriter; qu'aucun Sarde
rait y venir acheter ou vendre quoi que
t que ceux du château de Cagliari seraient
: venir acheter tout ce dont ils auraient be-
fort de Bon-Aria. Les Pisans devaient de
e en aide au seigneur roi et aux siens,
out homme qui, dans l'île de Sardaigne,
t leur porter dommage. Le seigneur in-
: son côté, leur promit de les autoriser,
tous autres marchands, à commercer par
le de Sardaigne et autres lieux et terres
ıeur roi d'Aragon, sous la condition de
es mêmes droits que les marchands ca-
ayaient à Pise.

d toutes les clauses furent signées et
les deux parts, la bannière du seigneur
agon, escortée de cent hommes à cheval,
ıns le château de Cagliari, et fut placée
plus haute tour dudit château. Ainsi
fut signée et jurée et les portes du
de Cagliari furent ouvertes, et il fut per-
bacun d'y entrer; et les Pisans et les
ts du quartier de la Pola à Cagliari[2] fi-
même dans le camp et le château de
ia.

d ceci fut fait, le seigneur infant en-
ıonorable En Boxados à Pise, avec l'en-

, terrain planté en jardins et servant de potager
ger, par opposition à *jardi* qui est un jardin pour

aner dit *els pulis de Caller* et à la fin du chapitre
ts los polins de Caller; je pense que par ce mot de
signe les habitants d'un quartier de Cagliari appelé
mme on le verra plus loin, chapitre CCLXXXVII p. 546.
r de *la Pola*, qui a pris plus tard le nom de quartier
ne qu'il porte en ce moment, est encore aujour-
uartier marchand. Il s'y trouve une rue appelée
rcelonne qui est la rue marchande par excellence.
le quartier de la citadelle de Cagliari, était surtout
rs par les militaires et les hommes puissants ; c'était
i dirait le quartier de la cour, tandis que c'était
artier de *la Pola* que les marchands et toute la classe

voyé de Pise, afin que la commune approuvât et confirmât tout ce qui s'était fait ; et la commune l'approuva et le confirma.

Aussitôt que ceux de Corse[1] apprirent cette nouvelle, ceux de Bonifazio et autres lieux de Corse vinrent trouver le seigneur infant et lui firent hommage[2]. Ainsi le seigneur infant fut maître de toute la Sardaigne et de la Corse. Si vous considérez bien cette affaire, ce fut chose bien plus honorable que la commune de Pise tînt la terre de lui, et que les Pisans fussent ses vassaux, que s'il eût eu le château de Cagliari. D'autre part, le château de Bon-Aria se peupla de telle manière qu'avant qu'il s'écoulât cinq mois il fut muré et tout bâti[3]. Et il y plaça, seulement de purs Catalans, plus de six mille hommes d'armes. Et de là en avant, le château de Bon-Aria sera destiné à contenir le château de Cagliari, si les Pisans voulaient se mal conduire.

moyenne, les bourgeois en un mot, avaient établi leur résidence.

(1) Aussitôt après la malheureuse bataille de Malora (1284) les forces des Pisans avaient décliné en Corse comme en Sardaigne, et la Corse avait été donnée par Boniface VIII, en 1297, à Jacques II en même temps que la Sardaigne (Filippini, *Istoria di Corsica*, introduzione storica di C. Gregor. p. 55, t. I. éd. de Pise, 1827). Ainsi il y eut trois seigneuries réelles en Corse; celle du roi d'Aragon, celle des Pisans et celle des Génois. Dans l'année 1300, d'après les conditions d'une trêve de vingt-cinq ans qui terminait treize ans de guerre, Pise céda à Gênes tout ce qu'elle possédait en Corse (Filippini, notes, t. II, p. 115). Voyez, pour la concession de la Corse par Boniface VIII, la bulle confirmative de cette concession commençant par *Ad honorem Dei omnipotentis* (Rainaldi, *Annali Eccl.* Lunig. *Cod. italic.* Cambiagi *Storia di Corsica*.

(2) Après avoir parlé des succès d'Alphonse en Sardaigne Filippini ajoute : (*Storia di Corsica*, liv. 3, t. II, p. 176 de la belle édition de C. Gregori.)

« Subito venne (Alphonse après) son succès) in Corsica à camppegiar Bonifazio, essendo quella fortezza alla prima frontiera per l'impresa di quest' isola, e di più importanza dell' altre terre che v'erano. Era venuto Alfonso in Corsica con tanta riputazione di vittoria, che ciascuno si immaginò che egli indubitamente dovesse rimaner signore. Laonde Guglielmo dalla Rocca, per rimaner in stato (seigneur tributaire de la Corse), con troppo frettoloso consiglio v'andò à giurar fedeltà ; il qual da quello fu lasciato nello stato e confirmato in quel medesimo modo che i Genovesi l' avevano posto.

(3) Le fort et la ville prirent le nom d'Aragonetta. Pierre IV, dans sa Chronique catalane, raconte d'une manière fort détaillée et fort exacte cette expédition de l'infant Alphonse son père en Sardaigne ; et c'est par le récit de cette campagne et par celui du couronnement de son père qu'il prélude à l'exposé des événements de son propre règne.

CHAPITRE CCLXXIX.

Comment le seigneur infant retourna en Catalogne, et laissa pour son lieutenant général le noble Philippe de Saluces, pour capitaine du château de Bon-Aria le noble En Béranger Carros, et pour trésoriers de l'île En P. de Lesbia et Augustin de Costa.

Quand tout fut ainsi terminé, le seigneur infant, sur l'avis du juge d'Arborée, laissa pour son fondé de pouvoir général dans les lieux et villes le noble Philippe de Saluces, qui devait diriger les affaires d'après les conseils du juge d'Arborée. Il laissa comme capitaine du château de Bon-Aria et de toute cette contrée le noble En Béranger Carros, fils de l'amiral; pour capitaine de Sassari, En Raimond Semenat, et ainsi dans toutes les autres places. Il nomma pour trésoriers de l'île En Pierre de Lesbia et A. de Costa, citoyen de Majorque. Et quand il eut mis en état et organisé toutes les terres et places, aussi bien en Sardaigne qu'en Corse, il laissa le noble Philippe de Saluces, avec trois cents hommes à cheval de nos gens, soldés par le seigneur roi, et environ mille hommes de pied, aussi à la solde du seigneur roi; après quoi il prit congé du juge et du noble Philippe de Saluces, et du noble En Béranger Carros et des autres, et s'embarqua avec madame l'infante et avec toute l'ost et toute la flotte; et il s'en retourna en Catalogne, sain, joyeux et comblé d'honneur.

Il prit terre à Barcelonne, où il trouva le seigneur roi et madame la reine, le seigneur infant En Jean, son frère, archevêque de Tolède, le seigneur infant En Pierre, le seigneur infant En R. Béranger, le seigneur infant En Philippe, fils du seigneur roi de Majorque [1], et tous les chevetains de Catalogne, qui venaient de se réunir, afin de se concerter sur l'envoi de secours au seigneur infant, en Sardaigne. Aussitôt que le seigneur infant et madame l'infante eurent débarqué sur le rivage où se trouvaient le seigneur roi et tous les infants et madame la reine, ils furent reçus de tous avec de grands honneurs. Que vous dirai-je? Grandes furent les fêtes à Barcelonne, en Aragon, au royaume de Valence, au royaume de Murcie, à Majorque, et en Roussillon, que tout le monde célébra pour le retour du seigneur infant et de madame l'infante. Et là le seigneur roi et le seigneur infant firent grands dons et faveurs à tous ceux qui étaient venus seigneur infant; et chacun s'en retourn et satisfait retrouver ses amis.

(1) Philippe, frère aîné du roi Sanche de Majorque, avait renoncé au trône pour embrasser l'état ecclésiastique, et il mourut cardinal et évêque de Tournai.

CHAPITRE CCLXXX.

Comment le seigneur roi En Sanche de Majorque t cette vie et laissa pour héritier son neveu, l'infa ques, fils du seigneur infant En Ferrand; et com inhumé à Perpignan, en l'église de Saint-Jean.

A peu de temps de là, le seigneur roi d que tomba malade. Il était allé en Cerda dant les grandes chaleurs, en un lieu Formiguières [1], où il se plaisait beaucou il trépassa de cette vie. Ce fut un grand n car jamais ne naquit seigneur qui fût au lui doué de justice et de vérité; et l'on peu lui ce qu'il serait fort difficile de dire d'au tre, c'est qu'il n'eut jamais en soi colère cune contre son prochain. Avant de m fit son testament, et laissa le royaume sa terre et tout son trésor à son neveu gneur infant En Jacques, fils du seigneu En Ferrand; et au cas où ledit seigneu mourrait sans enfant mâle de légitime m l'héritage devait revenir à un autre fils seigneur infant avait eu de sa seconde car aussitôt après s'être emparé de Cl il avait fait venir la nièce du roi de Ch l'avait épousée [2]; et c'était et c'est enc des belles et bonnes et intelligentes fem monde. Il l'avait prise comme sa premiè me, et jeune et vierge, car elle n'avait p de quinze ans. Il ne vécut pas plus d'un a elle; et dans cette année naquit ce fils qu dame tient en Chypre; car aussitôt a mort du seigneur infant elle était retou Chypre avec deux galères armées.

Ainsi le seigneur roi de Majorque sul le royaume à cet infant, si l'autre infant à mourir; ce qu'à Dieu ne plaise! mais p t-il lui accorder vie et honneurs, autant continuant à vivre il continuera à être car quant à ce jour, c'est bien la plus sa tite créature pour son âge [3] qui ait vu l depuis cinq cents ans.

(1) Dans le Capcir.

(2) Voyez note 3, page 513.

(3) Il était né en avril 1315 (voy. page 509); et au où Muntaner écrit (en 1325) il avait dix ans.

Le seigneur roi de Majorque stipula de plus qu'au cas où ces deux infants viendraient à mourir sans enfants mâles de légitime mariage, tout le royaume, et toute la terre reviendraient au seigneur roi d'Aragon.

Après sa mort, le seigneur roi En Sanche fut transporté de Formiguières à Perpignan, où il fut déposé dans l'église principale, nommée Saint-Jean. Là lui furent faits des obsèques très solennels, ainsi qu'il appartenait à un tel seigneur. Aussitôt qu'il eut été inhumé, on plaça sur le siége royal le seigneur infant En Jacques, qui, à dater de ce jour, prit le titre de roi de Majorque, comte de Roussillon et de Conflent, et seigneur de Montpellier. Ainsi donc, quand nous aurons désormais à parler de lui, nous le nommerons le roi de Majorque. Que Dieu lui donne vie et salut pour prix de son bon service, et le donne à ses peuples! *Amen*.

Je cesse en ce moment de vous entretenir de lui, pour vous parler de nouveau du seigneur roi de Sicile.

CHAPITRE CCLXXXI.

Comment le seigneur roi d'Aragon rendit au Saint-Père Reggio et les autres châteaux que le seigneur roi de Sicile possédait dans la Calabre, pour qu'il les tînt en séquestre; et comment, peu après, le pape les livra au roi Robert, ce dont le seigneur roi de Sicile fut très mécontent.

La vérité est, que le seigneur roi de Sicile possédait, en Calabre, la cité de Reggio, le château de Sainte-Agathe, le château de Catona et le château de la Motta et autres lieux; et dans le traité de paix que le seigneur roi d'Aragon négocia entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert, il fut stipulé que, quant à ces châteaux et villes, on s'en tiendrait à ce que déciderait là-dessus le seigneur roi d'Aragon. Lesdits châteaux et la cité de Reggio furent donc remis entre les mains du seigneur roi d'Aragon, qui y fit passer des cavaliers à lui pour les tenir en son nom. A peu de temps de là, il voulut donner satisfaction aux parties, et ordonna que la cité de Reggio et tous les châteaux et lieux que le seigneur roi de Sicile possédait en Calabre fussent remis au Saint-Père, pour être confiés par le Saint-Père à qui bon lui semblerait, et que le Saint-Père les tînt en séquestre, de telle manière que, si jamais le roi Robert attaquait le roi de Sicile, le Saint-Père fût tenu de remettre ces châteaux et cette île au seigneur roi de Sicile, pour s'en faire aide. Il y eut encore d'autres conventions que je n'ai pas à raconter ici. Quand ceci fut fait et que les châteaux furent aux mains du pape, il ne s'écoula pas beaucoup de temps jusqu'à ce que le Saint-Père, en seigneur tout plein de sainteté et de bonne foi, n'imaginant pas que mal pût en provenir d'aucun côté, livra au roi Robert la ville de Reggio et autres lieux. Quand le roi Robert tint ces biens en ses mains, il s'en réjouit fort; et le seigneur roi de Sicile, en l'apprenant, en fut au contraire fort mécontent; mais il fut obligé de souffrir cela puisqu'il y avait alors paix; si bien que la paix n'en fut pas troublée. Et depuis ce temps le roi Robert continua à tenir lesdits lieux et les tient bien.

CHAPITRE CCLXXXII.

Comment les galères du roi Robert détruisirent les thonaires de Sicile, ce qui fit renaître la guerre entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert; et comment ledit roi Robert envoya le duc son fils avec de grandes forces en Sicile, lequel fut obligé de retourner en Calabre sans avoir rien fait d'avantageux.

Après cela, comme le diable est toujours occupé à mal faire, la guerre se renouvela entre ces deux seigneurs [1]. A qui en fut la faute? Ce n'est pas à moi d'en inculper aucun d'eux; de tels seigneurs on n'en doit jamais parler que pour dire tout le bien qu'on en sait. Ainsi je ne veux dire ni contredire de quel côté furent les torts. Mais enfin la guerre recommença lorsque les galères du roi Robert vinrent détruire les thonaires [2] de Sicile et prirent lins et vaisseaux et barques chargées de marchandises appartenant à des Siciliens. Puis ceux de Sicile en firent autant à ceux du roi Robert. Si bien que le seigneur roi de Sicile envoya en Calabre En Blasco d'Aragon et En Béranger Senestra et autres riches-hommes et chevaliers. Ils coururent une grande partie de la Calabre, prirent de vive force Terra-Nova et la ravagèrent, ainsi que d'autres lieux; après quoi ils retournèrent en Sicile, joyeux et satisfaits, avec un grand butin;

(1) En 1325.

(2) Filets pour prendre le thon (voy. note 2, p. 496). Il y avait et il y a encore en Sicile de forts grands établissements consacrés à cette pêche.

et voilà la guerre allumée. Dans cet état de choses, le roi Robert fit de grands préparatifs pour passer en Sicile; et le seigneur roi Frédéric se prépara aussi très bien pour pouvoir se défendre; et il fit mettre en bon état les villes de Messine, de Palerme et de Trapani, et toutes les places de la côte. Tous les habitants qui étaient disséminés dans les maisons de campagne de l'intérieur de l'île, il les fit entrer dans les villes et dans les châteaux bien fortifiés et bien défendus, et ainsi l'île de Sicile fut en bon état de défense. Et le seigneur roi ordonna aussi que la cavalerie catalane et aragonaise ne s'éloignât pas de certains riches-hommes et chevaliers désignés. Il voulut en même temps qu'ils ne s'éloignassent pas du roi En Pierre son fils[1], et que chacun d'eux se tînt toujours prêt à se transporter et à donner aide où besoin serait. Il ordonna aussi à messire Simon de Val-Guarnera, chevalier de Peralade, qui l'avait servi longtemps, de parcourir toute l'île avec cent hommes à cheval et deux cents almogavares, pour se porter dans tout lieu où le roi Robert viendrait se présenter avec ses forces. A peine toutes ces dispositions avaient-elles été prises, et bien peu de temps après, le roi Robert envoya son fils le duc[2] avec toutes ses forces, comme chef et commandant en Sicile. Ils prirent terre devant Palerme, au pont de l'amiral, avec bien cent vingt-quatre galères armées, onze grandes nefs et un grand nombre de térides, lins et barques, qui portaient certainement trois mille chevaux armés et des gens de pied sans fin. Quand ils eurent débarqué et furent restés trois jours à dévaster le pays, ils s'approchèrent de la ville. C'était au mois de juin de l'an treize cent vingt-cinq. Dans la ville se trouvaient le comte de Clermont, don Blasco d'Aragon et autres riches-hommes et chevaliers, et En Simon de Val-Guarnera, qui, dès le moment où les ennemis avaient pris terre à Palerme, s'était jeté dedans avec les cent hommes à cheval et les deux cents almogavares qui marchaient toujours avec lui. Et si jamais vous vîtes cité en bon état de défense, ce fut bien Palerme. Ceux de dedans avaient ordonné qu'au moment où les assiégeants dresseraient les échelles, les grues et autres machines qu'ils avaient faites pour l'attaque, qui que ce soit se gardât de paraître sur la muraille; mais qu'aussitôt les échelles dressées, les autres machines disposées et les gens montés à l'escalade, tout à coup on sonnât à la fois toutes les trompettes et les nacaires, et que chacun, qui armé de grosses pierres, qui d'arbalètes à tour, qui de planches, qui de poix, qui de goudron fondu, qui de feu, donnât sur eux en même temps; et cela eut lieu ainsi. Le troisième jour donc après leur débarquement, ils s'approchèrent des murailles et dressèrent leurs échelles et leurs machines; et quand ils furent dessus, à l'instant, comme vous l'avez entendu, ceux de la ville se précipitèrent sur eux, et avec une telle ardeur, que dans cette journée même l'amiral des vingt-cinq galères armées qui étaient parties de Gênes y périt, et qu'il y périt avec lui plus de mille Génois et plus de deux mille autres personnes. Enfin ils y furent si bien traités, qu'il leur en souviendra toujours.

Après une aussi mauvaise journée, ils restèrent pendant bien trois jours sans s'approcher des murailles. Le quatrième jour, ils s'avancèrent tout prêts à livrer bataille; mais si la première journée avait été mauvaise pour eux, celle-ci fut encore bien pire, et ils y perdirent aussi beaucoup de monde. Le duc, voyant qu'il n'y gagnait rien, partit fort mécontent, et s'en alla par mer et par terre à Mazzara; mais avant qu'il y fût arrivé, messire Simon de Val-Guarnera y était entré avec ses gens, et en sortit aussitôt pour le combattre. Que vous dirai-je? Ils essayèrent à attaquer également Mazzara, et là aussi ils éprouvèrent grand dommage.

Puis ils s'éloignèrent de Mazzara et allèrent à Sciacca. Là aussi était entré messire Simon de Val Guarnera avant qu'ils y arrivassent, et ils y éprouvèrent également grand dommage. Que vous dirai-je? Ils s'éloignèrent de Sciacca et allèrent successivement à Calatabellota, à Cattolica[1], Girgente; puis à Naro, Alicata, Terra-Nova, Carselat[2], Scicli, Modica, Syracuse, Noto, Bucheri, Forla, Palazzolo, Cacciola,

(1) Pierre, son fils aîné, né en 1305, avait été associé au trône par son père en 1321.

(2) Charles, duc de Calabre.

(1) Muntaner, dit *Crestia*, mais il me paraît évident qu'il a été trompé par la similitude du sens; la situation des lieux indique que ce ne peut être que Cattolica.

(2) Je ne puis trouver de ce côté aucun nom qui réponde à celui-ci. Peut-être a-t-il voulu parler de Calata-Girone qui se trouve placée assez près entre Terra-Nova et Scicli.

ta, Lentini, Catane; et en chacun , se trouvait en face d'eux messire ıl-Guarnera avec ses gens, qui d dommage à leur ost et aidait des places. Et il les suivait de si d'entre eux ne pouvait, soit pour ı pour toute autre chose, s'éloigner l ne le tuât ou le fît prisonnier. Et it ainsi de grands maux. Il fallut duc s'éloignât de Catane et allât à bord de sa flotte placée à l'an- ı la main gauche de la ville. De là il 'oute et débarqua pour quelques jamais s'approcher de la ville de reconnut alors les gens qui lui res- ıuva que, soit par les maladies, soit ıbats, il avait perdu la moitié des apprit que le seigneur roi de Si- le, était dans la plaine de Mellazzo, ıit à venir l'attaquer; et considé- ıeigneur roi Frédéric viendrait sur ;randes forces, et des troupes fraî- ıtes étaient d'un même cœur et volonté, tandis que lui n'avait que gués et qui avaient éprouvé beau- ɔutes, et qui, d'ailleurs, étaient de ions et de diverses volontés, et ıtaille ne pouvait lui être salutaire, a et passa en Calabre, dans la ville t fort mécontent. Et il devait l'é- dans toute la Sicile il n'avait pu une seule terre, d'une seule mai- ɑl bourg; et il eut à réfléchir sur ommages qu'il avait soufferts.

eigneurs, qui entendrez la lecture songez combien les trésors et les furent perdus en cette expédition luit bien meilleur fruit, dépensés au rétiens! Voyez donc, au cas où cela u et aux arbitres de la sainte foi ca- n'eût pas beaucoup mieux valu que été employé en faveur de la sainte .e, contre Grenade, que là où on consumé. Et croyez bien qu'au- rivera à tous ceux qui, à l'avenir, ire le même passage, c'est-à-dire olonté d'enlever l'île au seigneur et aux siens, qui savent reconnaî- e Église romaine tout ce qu'ils doi- ınnaît ·e.

;rouver ce lieu sur les cartes.

Je cesse de vous parler de ces affaires de Sicile pour vous entretenir des grandes tromperies et toutes mauvaises choses qu'on trouve toujours dans les hommes des communes. Déjà je vous en ai conté une partie; mais celui qui voudrait mettre par écrit tous leurs mauvais faits, tout le papier qui se fabrique dans la ville de Xativa ne pourrait lui suffire. Mais bien que la méchanceté des communes soit bien notoire par tout le monde, je veux vous raconter ce que les Génois ont fait au seigneur roi Frédéric, et le mauvais tour qu'ils ont fait aussi au seigneur roi d'Aragon; et je vous en raconterai tout autant de la commune de Pise. Tous les rois du monde feraient donc grand acte de sagesse, de bien se garder de se fier jamais en rien à hommes des communes; et s'ils s'y fient, ils en seront toujours trompés.

CHAPITRE CCLXXXIII.

Des grands méfaits que les hommes de la commune de Gênes ont fait au seigneur roi de Sicile, et qu'ils firent de tout temps à la maison d'Aragon.

La vérité est que le seigneur roi de Sicile, en homme qui était tout entier du parti des Gibelins, eut à donner aide à la maison de Doria et à la maison de Spinola, et aux autres grandes maisons qui avaient été bannies de Gênes et étaient retirées à Savonne, et à leur fournir argent, cavalerie, galères et vivres. Ainsi, grâce à l'assistance de Dieu et à la sienne, ils purent se maintenir dans la cité de Savonne contre le parti de Guelfes qui était demeuré à Gênes. Il est très certain que c'est Dieu et son aide, et aussi l'aide du seigneur roi de Sicile, qui les ont soutenus. Or, lorsque le duc[1], fils du roi Robert, passa en Sicile, ces gens qui étaient à Savonne promirent au roi de Sicile de lui faire aide de leurs galères, et ledit seigneur roi y compta fermement. S'il se fût bien rappelé les nombreux manques de foi dont ils s'étaient rendus coupables envers le seigneur roi En Jacques, son frère, lorsqu'il était roi de Sicile, et tout ce qu'ils lui avaient fait à lui-même, il n'aurait certainement eu aucune confiance en eux. Mais les seigneurs rois, lorsque Dieu leur fait la grâce de les faire vivre longtemps, changent souvent les membres de leurs conseils, soit pour cause de mort, soit pour

(1) Charles, duc de Calabre.

d'autres raisons; et les jeunes conseillers portent grand préjudice à tous seigneurs; et en effet, fussent-ils plus intelligents que ne l'étaient ceux qui les ont précédés, ils ne peuvent connaître les affaires aussi bien que des hommes âgés, qui ont beaucoup vu et beaucoup entendu; car, avec la moitié moins de science, un vieillard pourra donner de meilleurs avis que les jeunes gens en tous faits de guerre, par la raison qu'il aura vu et entendu plus de choses que le jeune homme; et ainsi, par le souvenir des choses passées, on peut pourvoir aux choses présentes et aux choses futures. Aussi je puis bien vous assurer que si le bon comte En Galeran eût vécu, ou don Blasco d'Alago, ou En Hugues d'Ampurias comte de Squillacce, et maints autres Catalans et Aragonais qui sont trépassés de cette vie, ou encore messire Matthieu de Termini ou messire Viciguerra de Palosi, ou si maints autres encore eussent été vivants, certes, le seigneur roi de Sicile n'aurait pas perdu, à secourir les Génois, tout ce qu'il y a perdu; car tous lui auraient rappelé le souvenir de ce qui s'était passé jadis. Et de même qu'il a été trompé à présent, ainsi le seront dans tous les temps et lui et tous les rois qui auront confiance en gens des communes. Il me semble donc fort utile de vous rappeler à la pensée la tromperie que, lors du passage du duc dans la Sicile, les Génois firent au seigneur roi de Sicile.

Il est vérité que le seigneur roi de Sicile envoya à Savonne pour avoir aide de leurs galères, et il y envoya en même temps de l'argent; ils lui promirent de lui faire aide de vingt-cinq galères, et il eut toute confiance que cela serait ainsi. Les Génois firent si bien que l'été s'écoula; et le duc était déjà hors de Sicile, et il était retourné de Messine en Calabre, ainsi que je vous l'ai dit, avant qu'ils eussent fait armement de leurs galères. Ils n'eurent pas plus tôt appris que le duc avait quitté la Sicile et était retourné en Calabre, que les voilà qui partent de Savonne et s'en viennent du côté de Trapani, à deux cents milles du lieu où se trouvait le duc. Voyez comment ils pouvaient l'attaquer, et quelle fut l'assistance que le seigneur roi de Sicile reçut des Génois, et comment il tira grande utilité de l'argent qu'il leur avait envoyé pour faire leur armement! Mais ce n'était pas assez de cette moquerie et de ce manque de foi, ils conçurent l'idée de faire autant de mal audit seigneur roi de Sicile, avec leur vingt-
lères, qu'ils devaient lui être utiles.
rangèrent donc avec la commune de
tombèrent d'accord, qu'avec les vingt-
lères qu'ils avaient tirées de Savonne,
raient ladite commune de Pise contre le
roi d'Aragon; et ladite commune de
donnait mille florins par mois pour
conserve avec la flotte pisane, porte
et renfort au château de Cagliari. Ils fir
il fut stipulé entre eux que Gaspard D
était l'amiral des vingt-deux galère
amiral de Pise, et que tous recevraient
en Sardaigne. Telles furent les con
entre eux et la commune de Pise. Et
service qu'ils rendirent au seigneur
cile ce fut d'entrer en arrangements
Pisans, contre le roi d'Aragon, qu
frère et son aîné. Et de tels faits, si hor
yeux de Dieu et aux yeux du monde,
fruit pourraient-ils jamais produire? I
gneur vrai Dieu, qui est toute vérité et
tice, juge chacun selon la voie sur
se dirige. Aussi la maison d'Aragon
cendants de cette maison ont-ils toujo
ché en avant, et ils y marchent encc
y marcheront toujours, ne suivant de
pied que la voie de la vérité et de la
aussi Dieu les élève et les fait croîtr
fait avoir victoire dans tous leurs f
dis que ceux qui marchent dans l
la fausseté et de l'intrigue il les confo
abat.

Je vais vous conter maintenant
cette déloyale association, qui eut lie
commune de Pise et les Génois de Sav
en fut le chef, et comment la justice
Seigneur vrai Dieu se déploya sur eux
ploiera en tout temps sur ceux qui
dans la voie de la malice et du mens

CHAPITRE CCLXXXI

Comment deux galères légères des Pisans, charg
entrèrent dans la palissade du château de Cag
ment l'amiral En François Carros les prit ave
page; ce que les Pisans ayant appris, ils résolu
secourir le château de Cagliari.

Il est vérité que, quand ils form
eux leur association, ce fut dans les m

a autrefois la société entre le rat
le, dans laquelle chacun comptait
l'autre, ainsi que vous le verrez
d'Esope; et pendant que chacun
ses mauvais desseins, survint le
porta l'un et l'autre[1]. Ainsi en ad-
i, qui ne s'associaient que dans
ausseté et dans le mauvais dessein
r mutuellement; et pendant ce
sance de la maison d'Aragon, qui
e la fable, leur est venue à la tra-
tous dévorés et détruits, comme
ujours, s'il plaît à Dieu.

ez donc que, quand la flotte fut
ise pour venir approvisionner le
agliari, il s'y trouva vingt-trois
énois, vingt-cinq des Pisans, six
q sagittaires[2], une nef et beaucoup
tous réunis à Pise, de sorte qu'il
tainement de Pise soixante voiles.
le En François Carros, amiral du
d'Aragon, eut appris que cette
contre lui, et que leur intention
rir le château de Cagliari que le-
ait assiégé, il résolut de faire tous
ur empêcher que ce renfort de
amenaient n'entrât dans le châ-
lonc ses dispositions en homme
es meilleurs chevaliers du monde
périmentés, et réfléchit mûrement
nents passés et sur ceux qui de-
r, ainsi que vous allez le voir.

e vous savez qu'à l'époque où ces
ssaient il y avait bien déjà deux
galères des Pisans étaient venues
alissade du château, sans que l'a-
ros s'en fût aperçu; c'étaient des
gères de rames. Elles étaient en-
ns de la palissade, et elles appor-
es et les déposèrent au château de
matin, quand l'amiral eut vu ces
lans de la palissade, il fut très mé-
s avec l'aide de Dieu et avec son
ose tourna à bien, à profit et à con-
r lui. Il fit cerner de telle manière
es qu'elles ne purent sortir sans
avoir à passer par ses mains, et les tint si à l'étroit que les équipages desdites galères eurent le temps de manger plus de provisions qu'elles n'en avaient apporté. Quand il les vit dans cette situation, une nuit il s'en vint derrière elles par mer et par terre, et les surprit si bien qu'il s'empara des deux galères, des équipages et de tout; et ils furent si convenablement traités par les Catalans qu'ils furent tous taillés en pièces, et qu'il n'en échappa pas vivants plus de trente. Le jour venu, les Catalans, trouvant ceux-ci encore vivants, ne les tuèrent pas; car ce n'est pas bravoure de tuer un homme quand on l'a pris; mais on leur fit bel et bien des jambières de fer[1], et on les fit travailler à la muraille et au retranchement que l'amiral faisait faire audit lieu de Bon-Aria, qui en peu de temps devint une des plus belles cités que l'on pût jamais voir édifier en dix fois autant de temps; car je veux que vous sachiez qu'en ce temps-là il s'y trouvait plus de six mille bonnes gens, tous Catalans, avec leurs femmes; et il n'y avait pas trois ans que l'amiral avait commencé à la faire bâtir, pendant qu'il tenait assiégé le château de Cagliari, et que le seigneur infant assiégeait Iglesias. Les Pisans doivent donc bien se dire : qu'avec les forces de la seule cité de Bon-Aria, on pourrait de tout temps tenir Cagliari en état de siége[2].

Pour que vous sachiez quel lieu c'est que la place de Bon-Aria pour le commerce, je vous dirai que, lorsque l'amiral sut que la flotte était partie de Pise, et qu'elle se composait au moins de soixante voiles, comme vous l'avez vu ci-devant, il fit le recensement des forces de la cité de Bon-Aria, et trouva qu'il y avait quatorze grandes nefs, dont douze étaient catalanes; une appartenait au roi de France et était venue de Chypre, et l'autre était génoise, appartenant jadis à la ville de Gênes, et dont l'amiral s'était emparé. Il y avait ensuite trente-six lins à un pont, appartenant à des Catalans. L'amiral avait en outre avec lui vingt-

ième fable du premier livre de la traduction des fables d'Esope. Cette traduction catarrs fois imprimée.
page 526.

(1) Fers placés aux jambes, comme *menottes* sont les fers placés aux mains.

(2) « Alphonse (dit M. Mimaut, p. 182), profita des avantages de sa situation pour faire de son ancien camp retranché de Bon-Aria une place forte qui prit le nom d'Aragonetta, et qui, placée à l'entrée du port de Cagliari, le dominait tellement que les vaisseaux, les vivres et les marchandises ne pouvaient plus y parvenir que sous le bon plaisir des Aragonais. »

deux galères, avec cinq vaisseaux, et huit bâtiments entre lins armés et canots qu'il avait fait construire et qui servaient à la navigation sur l'étang. Tous ces bâtiments, l'amiral les avait fait placer en ligne devant la palissade, quand il s'était aperçu du tour que lui avaient joué les deux galères. Aussi, éveillé par ces événements, s'arrangea-t-il si bien, que désormais rien ne put pénétrer à l'intérieur de la palissade. Je vais cesser de vous entretenir de la cité de Bon-Aria et de l'amiral pour vous parler des Génois et des Pisans.

CHAPITRE CCLXXXV.

Comment le juge d'Arborée prit quatre-vingts Pisans et les envoya à l'amiral, qui lui-même en avait pris cent cinquante; comment, le jour de Noël, il arriva cinquante bâtiments, entre galères et lins, devant Cagliari pour le secourir; et comment l'amiral En Carros en prit sept, et comment les autres furent découfits et prirent la fuite.

La flotte partit donc de Pise. Arrivés à l'embouchure de Busnayre[1], les Génois perdirent une galère, qui échoua contre la côte. De l'équipage de cette galère, il échappa vivants quatre-vingts hommes environ. Le juge d'Arborée l'ayant appris, envoya sur-le-champ de ses hommes là où la galère s'était brisée. On prit ces quatre-vingts hommes, et, la corde au cou, on les envoya à Bon-Aria à l'amiral, qui leur fit mettre de bonnes jambières de fer, et les envoya travailler à la muraille et au retranchement de Bon-Aria.

Dans ce temps-là, une galère de Génois de Savonne, qui venait du côté de la Flandre, fut poussée par une tempête sur l'île de Saint-Pierre et s'y brisa; il s'en échappa environ cent cinquante personnes. L'amiral en fut informé à Bon-Aria; il envoya sur les lieux, fit prendre tous ces cent cinquante hommes, et en fit ce qu'il avait fait des autres. Que vous dirai-je? Le jour de Noël de l'an treize cent vingt-cinq, les vingt-deux galères génoises et les vingt-cinq de Pise, et six bâtiments, entre lins armés et sagittaires, se présentèrent devant Cagliari, ayant laissé les autres navires à Bonifazio. Ils étaient venus ainsi comme à vol d'oiseau, parce qu'ils croyaient bien pouvoir pénétrer dans la palissade et y déposer les vivres qu'ils apportaient; mais l'amiral avait si bien dispo trée que rien ne pouvait y pénétrer sans par sa main. Or, le jour de Noël, ils s' rent devant le débarcadère des nefs et bâtiments des Catalans, et firent ce jour-l stratagèmes; et le jour de saint Etienne[1] sayèrent une attaque par un côté de la mais ils furent très maltraités et ne pure sir en rien. Le lendemain, jour de Sai ils tournèrent d'un autre côté de la flot pouvoir réussir davantage, et ils y fur lement fort maltraités. Le jour des In ils s'en allèrent à Capo-Terra; ils f l'eau, puis revinrent pour attaquer la fl un autre côté. Et tous ces essais, ils les à l'aide de dix galères, afin de provo miral à sortir du débarcadère avec ses et pour que, lorsqu'il en serait sorti et sur lesdites dix galères qui le redouta attendu qu'il leur était toujours loisib cer de rames et de fuir, pendant ce autres galères, faisant force de ram raient le moment et pénétreraient da lissade avec les vivres. Ils comptaient provisionner Cagliari; mais l'amiral, sant leurs intentions, se gardait bien son poste.

Ainsi donc, tout le jour de Noël, qu mercredi, et le jeudi, et le vendredi et suivants, ils furent occupés à ces manœ dimanche, l'amiral fit dîner tout son bonne heure, et donna ordre à tous les de ses galères, lesquelles étaient au n dix-huit sans y compter les vaisse chacun se revêtit de son armure; et il à bord de toutes ses galères que, si l avait lieu, ce serait une bataille roya chacun serait laissé en toute propriét fait par lui, à l'exception des hom galères, que le seigneur roi se réser ajouta que certainement, s'il voyait le ment, ce jour même, il irait attaquer et qu'ainsi tous eussent à se tenir prê battre.

Ces dispositions prises et arrêtées,

(1) Probablement l'embouchure du fleuve de Bosa, à une journée d'Oristano, qui était la résidence habituelle du juge d'Arborée.

(1) Lendemain de Noël.

(2) Chevauchée royale et bataille royale étaie roi se trouvait en personne, et, par extension, cel dats étaient traités comme dans les chevauché recevaient leur butin sans qu'aucun droit fût pré

Génois et des Pisans s'avancèrent dans
re de bataille suivant. Elles placèrent en
sept galères, dont cinq des Génois et deux
Pisans, toutes amarrées ensemble et com-
dées par Gaspard Doria, leur amiral; et
s les autres les suivaient en poupe. Les
galères, proue en avant, s'approchèrent des
es de l'amiral En Carros jusqu'à ce qu'el-
ent à la portée du trait. Quand l'amiral
es sept galères si voisines de lui, il fit dire
ouche en bouche, parmi ses galères, que,
bruit et secrètement, chacun laissât aller
e ancre, parce que, s'ils la levaient, pen-
e temps les ennemis s'en iraient lestement,
cheraient plus vite avec leurs vingt rames
s galères de l'amiral avec cent cinquante.
donc tout doucement chacun laissa aller sa
ancre en mer, et si doucement que les Gé-
les Pisans ne s'en aperçurent nullement.
tant même ils saisirent les rames, et,
que les sept galères eussent eu le temps
er leur mouvement de conversion, l'amiral
ur leur dos; et on les attaqua si rudement
leur tua plus de onze cents hommes qui
nt sur les ponts. Il se cacha bien à fond
le quatre cents Génois et deux cents Pi-
; et ainsi l'amiral prit les sept galères, et
les hommes furent morts ou prisonniers.
utres galères des Génois et des Pisans fi-
volte-face aux sept galères qu'elles avaient
ue et ne songèrent plus qu'à fuir. Gaspard
, en vrai brave Génois, au moment le plus
d du combat, avait pris la fuite à l'aide
barque qu'il avait à sa poupe, et il était
sur une galère qui le suivait en poupe,
ant à un sien frère.

sept galères prises, l'amiral poursuivit
res, mais en vain; car il ne put les at-
re. Alors il s'en revint parmi les siens, con-
et satisfait; et tous y firent un tel butin
chacun en fut riche; car rien ne fut prélevé
nonne sur ce qu'il avait gagné[1].

sque les Génois furent éloignés, ils en-
rent une galère en message à l'amiral, pour
er de permettre à leur envoyé de venir
ceux qu'il avait fait prisonniers, afin de
oir connaître qui était mort et qui restait
t. L'amiral le permit; et leur messager
t tous. Il se trouva qu'il restait vivants
quatre cent onze Génois et deux cents Pisans, qui s'étaient cachés à fond de cale, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Lorsque le messager eut pris leurs noms par écrit, on offrit à l'amiral de lui abandonner, pour la rançon des Génois, tout ce qu'on apportait de vivres, d'armes et autres objets à bord des galères qui s'étaient échappées. Mais l'amiral répondit qu'il ne leur céderait pas le plus humble de tous ses prisonniers; mais qu'ils aideraient tous à construire le retranchement et les murs de Bon-Aria; et ils s'en retournèrent avec grande douleur.

Vous voyez quel fruit ils retirèrent, avec leur méchanceté, de l'armement qu'ils avaient fait, et de la perfide association qu'ils avaient formée avec les Pisans, là où chacun cherchait à tromper l'autre, et l'amiral du seigneur roi vint à la traverse, et les dévora et les dispersa tous.

CHAPITRE CCLXXXVI.

Comment les galères des Pisans et des Génois, qui s'étaient échappées des mains de l'amiral En Carros, attaquèrent la nef du noble En R. de Péralta; comment, après avoir perdu trois cents Génois, ils furent contraints d'abandonner ladite nef, fort dolents; et comment les Pisans résolurent de rompre tous les engagements qu'ils avaient avec le seigneur infant.

Quatre jours après que tout ceci fût arrivé, les galères des Génois et des Pisans s'en retournaient fort tristement, lorsqu'elles rencontrèrent une nef catalane, à bord de laquelle se trouvait le noble En R. de Péralta avec soixante chevaliers que le seigneur roi d'Aragon envoyait en Sardaigne, et aussi une autre nef à bord de laquelle étaient quarante-huit chevaliers, également de la suite d'En R. de Péralta, laquelle nef le précédait d'environ dix milles. Le hasard voulut que ces chevaliers tombèrent sous la main des Génois, qui leur livrèrent seize attaques sans pouvoir leur causer aucun dommage, tandis que les galères perdirent plus de trois cents hommes que leur tuèrent les Catalans, outre un grand nombre de blessés. Ils s'éloignèrent enfin de la nef, mais si maltraités qu'ils ne pourront jamais en entendre parler sans grande douleur[1].

e combat eut lieu le 29 décembre 1325

(1) Zurita (Ann. d'Aragon) raconte que Péralta se défendit pendant plus de huit heures contre dix-sept galères, repoussa huit fois l'abordage, et qu'après en avoir démâté trois, coulé une à fond, et leur avoir tué deux cents hommes, il rentra triomphalement au port, n'ayant perdu qu'un seul homme avec 40 blessés.

Chacun de vous peut connaître que c'est bien véritable œuvre de Dieu qu'en toutes ces actions l'amiral En Carros ne perdit que trois hommes et qu'En R. de Péralta, sur sa nef, ne perdit qu'un seul chevalier. Chacun de nous doit donc s'efforcer de se conduire en toute loyauté; car celui qui se conduira avec loyauté, Dieu sera avec lui; et celui qui se conduira avec déloyauté, Dieu saura bien le confondre et le mener à destruction. Et tous les jours ce miracle s'opère devant nos yeux, que, dès ce monde même, Dieu fait sentir sa vengeance. Vous le voyez aujourd'hui avec les signes les plus manifestes par ce qui arriva aux Pisans; car le seigneur infant avait fait la paix avec eux, comme vous l'avez déjà vu, et jamais, sous aucun prétexte, ni lui ni les siens n'auraient failli à rien de ce qu'ils lui avaient promis. C'était avec cette pureté de cœur qu'il avait fait la paix, c'était avec cette pureté de cœur qu'il avait quitté la Sardaigne, c'était avec cette pureté de cœur qu'il était retourné en Catalogne, dans la confiance que, puisqu'il avait conclu la paix avec les Pisans, il n'était pas nécessaire qu'il prolongeât plus longtemps son séjour. Que voulaient et que faisaient cependant les Pisans? Je vais vous le dire. La paix que faisaient les maudits Pisans, ils la faisaient avec fausseté de cœur et afin que le seigneur infant retournât bien vite en Catalogne, espérant bien, une fois qu'il serait parti, anéantir en peu d'instants les Catalans qui resteraient. De ce que je dis ils commencèrent bien vite à en prouver la vérité. Et à l'instant même ils firent mettre de grands approvisionnements dans le château de Cagliari; ils y firent venir grand nombre de troupes à cheval et à pied à leur solde, et mirent en bon état ledit château; et ayant ainsi pris toutes leurs dispositions, ils résolurent de rompre tous les traités et toutes les conventions qu'ils avaient faits avec le seigneur infant. Que vous dirai-je? ils ne trouvaient jamais un Catalan en un lieu écarté, qu'aussitôt il ne fût égorgé; de sorte qu'en peu de temps, et avant que les Catalans s'en avisassent, ils en avaient tué et jeté dans un puits soixante-dix, que l'on y retrouva lorsque les Catalans s'en furent aperçus. Ils armèrent aussi des barques; et une barque sortait-elle du château de Bon-Aria, aussitôt ils l'entouraient avec les leurs, la prenaient et la coulaient à fond. Voyez par là quelle confiance on peut avoir en eux! On ne saurait trouver en eux, vous l'assure, aucune bonne foi, aucune véri Aussi voyez comment Notre Seigneur vrai Di les va détruisant pour les châtier de leurs ma vaises œuvres. Et eux-mêmes ils ont coupé verges dont ils sont battus, en renouvelant guerre pour leur malheur. Vous avez déjà vu entendu comment il leur en prit jusqu'ici, et vo allez voir ce qui va suivre.

Après avoir attaqué ce riche-homme l Raymond de Péralta, ils se retirèrent fo déçus; et le dit riche-homme En Raymo débarqua joyeux et satisfait avec ses de nefs au château de Bon-Aria; et il fit d barquer les hommes de cheval et de pied qu avait avec lui. Ils furent très bien accueillis p l'amiral et par tous ceux de Bon-Aria et c leur fit grande fête et honneur. Peu de temp après, l'amiral et En Raymond de Péralta con vinrent entre eux d'envoyer la cavalerie et l'in fanterie par terre, et la flotte par mer, pour es calader Stampace, qui est le bourg[1] de Cagliari, e qui est fermé séparément par de bonnes murailles, et est fort bien fortifié. C'était dans le bourg de Stampace que tous les habitants du quartier de la Pola[2] s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs enfants, et il n'était resté dans le château de Cagliari que des soudoyers.

CHAPITRE CCLXXXVII.

Comment les bannières de l'amiral En Carros et du noble En Raymond de Péralta se disposèrent à entrer dans Stampace, l'emportèrent de vive force, et eurent une telle lutte avec les habitants de Stampace qu'ils n'y laissèrent en vie ni hommes, ni femmes, ni enfans; et comment laditte ville fut punie avec juste raison de tous ses méfaits.

Et comme ils avaient résolu, ils le firent. A l'aube du jour, ils furent tous autour des murailles de Stampace; et ils les attaquèrent si vigoureusement qu'ils fermaient les yeux à tout péril qui pût leur en advenir. Lorsque les hommes de mer furent parvenus vers le quartier de la Pola[3], le combat fut violent, car les assiégés se défendirent avec vigueur. Et ils s'y étaient bien préparés, car rien ne leur faillit de ce qui pouvait servir

(1) *La Vila*, le faubourg qui suivait la cité.

(2) Le texte dit *Polins*. Voyez, pour l'interprétation de ce mot, la note 2 de la page 557.

(3) J'ai dit (note 2 de la page 557) que la Pola était le quartier marchand ou bourgeois de Cagliari, aujourd'hui quartier de la marine, comme Castro ou le quartier de la citadelle était le quartier militaire ou de la cour.

ense. Que vous en dirai-je, et qu'irai-je
nter plus longuement ? Par force d'ar-
gens de mer attaquèrent le mur et
sèrent à pénétrer dans la ville. Quand
Stampace se virent ainsi attaqués, ils
rent tous de ce côté, abandonnant l'at-
es hommes de cheval; et ainsi les hom-
cheval s'approchèrent aussi des murs et
arèrent à les attaquer également. Que
rai-je? Les bannières de l'amiral En
et celles du noble En Raymond Péralta
nt dans Stampace, et c'est alors que la
fut terrible. Toutefois les habitants de
se et une grande partie des gens du
qui en étaient descendus[1] déployèrent
grands efforts à cause de leurs femmes
urs enfants qu'ils voyaient périr; mais
eigneur vrai Dieu voulut les punir de
chanceté, et ils furent déconfits de telle
qu'il ne survécut aucun d'eux, ni de
mmes ni de leurs enfants. Il y périt
capitaine et le châtelain du château, et
nde partie des soudoyers. Les Catalans
bien à ce coup pénétrer dans le châ-
ais ceux de l'intérieur, voyant le mas-
leurs gens et leur entière destruction,
nt les portes et se barricadèrent d'un
pierres et de chaux[2].

d les Catalans eurent mis à mort tous
ants, ils pillèrent le bourg de Stampace
mparer de tout. Et ce qui s'y trouvait
et d'effets était immense; et ils y firent
ntin qu'à tout jamais ceux qui s'y trou-
n seront dans l'opulence. Cela fait, le
in ils revinrent, et abattirent les murs
aisons, et mirent tout à raz; et ledit
En R. Péralta ordonnèrent que chacun
volonté prendre la pierre et le bois et
er dans la ville et dans le château de
. Chacun incontinent se mit donc à
ces objets, qui sur des barques, qui sur
des chariots, et ils les transportèrent à Bon
Aria, et en firent bâtir ou refaire de bonnes mai-
sons. Ils ordonnèrent aussi que l'église des
frères mineurs, qui était très riche, fût démo-
lie, et qu'en l'honneur de monseigneur saint
François elle fût transportée à Bon-Aria, et que
là fût le couvent des frères mineurs[1]; et que do-
rénavant il n'y eût plus de ces frères mineurs,
mais des Catalans; que ce fût une province
séparée qui ne dépendît d'aucun diocèse; et que
tous les ordres religieux qui existaient en Sar-
daigne et en Corse ne fussent composés que de
Catalans.

Ainsi donc, seigneurs, vous qui entendrez lire ce livre, que votre cœur se pénètre bien de la toute-puissance de Dieu! Voyez quelle vengeance Notre Seigneur vrai Dieu a exercée en moins d'un an contre ces méchantes gens, dont la perfidie et la déloyauté avaient renouvelé la guerre contre le seigneur roi d'Aragon qui, par bénignité et par pitié, venait de leur accorder la paix; voyez aussi quelle vengeance Dieu a prise de ce bourg de Stampace, peuplé des plus maudites gens du monde et des plus grands pécheurs; car il n'est pas de péché que puisse concevoir cœur d'homme, qui n'ait été commis à Stampace; si bien que la pudeur révoltée en est remontée au trône de Dieu. Si vous me dites: « Mais racontez-nous donc, En Muntaner, quels sont ces crimes? » je vous répondrai: que là avaient établi leur séjour, et l'orgueil, et l'arrogance, et le péché de luxure sous toutes ses formes; de telle sorte que Dieu a détruit cette ville comme il avait détruit Sodome et Gomorrhe; et il l'a fait anéantir par le feu, et il l'a fait abattre à raz. Je dirai plus: l'usure s'y exerçait publiquement, et ils en tenaient comptoir ouvert à qui se présentait. Le péché de gourmandise y était aussi porté plus loin qu'en aucun autre lieu du monde. Ce lieu abominable approvisionnait constamment toute la Barbarie de fer, d'acier, de toute espèce de bois, de toute espèce de vivres, au grand dam de toute la chrétienté. Enfin tout corsaire et tout voleur y était le bienvenu, à qui que ce fût qu'il lui eût plu de porter injure. C'était le réceptacle de tout tripot, et de tant d'autres méfaits qu'on ne saurait tous les décrire. Voyez aussi quelle vengeance Notre Seigneur vrai Dieu

ri s'élève en amphithéâtre, depuis le quartier de la
la marine qui borde le port jusqu'au sommet d'une
e où est placé le quartier de la citadelle ou Castro,
ar des ouvrages de fortification et des tours; il y a
ux autres quartiers qui sont regardés comme ses
Ville-Neuve et Stampace. (Mimaut, t. II, p. 412.)
lar, faire une *paroi*, en opposition à *tapiar*, faire une
déjà indiqué que la *paroi* était construite de pierres
, et la *tapiée* de terre serrée entre deux couches
si la retenaient en se séchant.

(1) Le couvent de Notre Dame de Bon-Aria appartient aujourd'hui à l'ordre de la Merci.

(béni soit-il!) a fait tomber sur eux en un court espace de temps. Bien fou est donc celui qui n'a peur ni crainte de Dieu! Sans doute Dieu souffre longtemps le mal, mais aussi sa justice couve en secret et tombe enfin sur les pervers; car, sans une telle rétribution, les bons ne pourraient subsister dans ce monde.

Je cesse de vous parler du château de Cagliari que je laisse pour un instant assiégé, et de ceux du dedans que je laisse tout barricadés, et de Stampace qui gît renversée, détruite et brûlée, et je reviens à vous parler du seigneur roi d'Aragon et du seigneur infant En Alphonse, et du seigneur roi de Majorque.

CHAPITRE CCLXXXVIII.

Comment l'on donna pour tuteur au seigneur roi En Jacques de Majorque, le très haut et pieux seigneur monseigneur En Philippe de Majorque, son oncle, lequel traita et conclut que le seigneur roi de Majorque aurait pour femme madame Constance, fille du seigneur infant En Alphonse.

Il est vérité, ainsi que vous l'avez vu ci devant, que, lorsque le seigneur roi En Sanche de Majorque fut trépassé de cette vie, le seigneur infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand, fut placé sur le siége royal; et dès ce moment il s'était appelé roi de Majorque, ainsi qu'il l'est encore à présent et le sera longtemps, s'il plaît à Dieu [1]. Il fut décidé par les riches-hommes, les chevaliers, les prélats, les hommes des cités et des villes, qu'on donnerait pour tuteur audit seigneur roi de Majorque, le très haut et très pieux seigneur monseigneur En Philippe de Majorque, son oncle [2]. Et cela fut fait ainsi qu'il avait été ordonné. Pendant que monseigneur En Philippe exerçait les fonctions de tuteur, il négocia et mena à bonne fin le mariage dudit seigneur roi de Majorque avec la fille du seigneur infant En Alphonse fils du très haut seigneur roi En Jacques d'Aragon; et pour ce mariage une dispense fut accordée par le Saint-Père. Et ce mariage fut traité avec grande concorde et grande sympathie d'affection et de parenté, entre la maison d'Aragon et celle de Majorque. Tous leurs sujets en ont eu, en ont et en auront toujours grande joie, grand plaisir et profit; Dieu veuille par sa merci leur donner à tous deux bonne vie et santé! Lorsque ce mariage eut lieu, ledit seigneur roi de Majorque n'avait que onze ans peu de chose de plus; et madame l'infante, nommée madame Constance, n'avait que cinq ans peu de chose de plus. Dieu leur fasse la grâce d'accomplir leur mariage, et leur donne des garçons et des filles qui soient agréables à Dieu et fassent leur gloire et le bonheur de leurs peuples! Ce mariage fut consenti des deux parties en l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent vingt-cinq.

Je cesse en ce moment de vous parler du seigneur roi de Majorque et de monseigneur En Philippe, qui régit le royaume au nom du seigneur roi son neveu, et je vais vous entretenir de nouveau du seigneur roi d'Aragon et du seigneur infant En Alphonse.

CHAPITRE CCLXXXIX.

Comment le seigneur roi d'Aragon et le seigneur roi de Majorque envoyèrent de tels secours à Bon-Aria, que tous ceux de Cagliari se tinrent pour perdus, et comment les Pisans traitèrent de la paix avec ledit seigneur roi et lui livrèrent le château de Cagliari.

Quand le seigneur roi d'Aragon et le seigneur infant En Alphonse virent que méchamment et iniquement les Pisans cherchaient, autant qu'il était en eux, à se procurer des secours de toutes parts, afin de pouvoir faire lever le siége du château de Cagliari, ils résolurent de faire construire des galères et des térides et ordonnèrent que journellement des cavaliers et fantassins seraient expédiés en Sardaigne. Et de plus lorsque le mariage du seigneur roi de Majorque fut fait et conclu, on arma six galères et deux nefs à Majorque, qu'on envoya, avec un grand nombre de troupes, au nom du seigneur roi de Majorque, au secours du château de Bon-Aria. Il s'y rendit aussi beaucoup de nefs, lins et térides de Catalogne, tous chargés de braves gens; si bien que, en très peu de

(1) Le sort de Jacques II de Majorque ne fut pas aussi heureux que le désirait Muntaner. Pierre II, dit le Cérémonieux, fils d'Alphonse d'Aragon, s'empara de Majorque en 1343, et réunit, en 1344, par un acte solennel le royaume de Majorque, y compris Minorque, Ivice, le Roussillon, la Cerdagne, le Conflent et toutes les autres possessions de Jacques II sur le territoire espagnol, à la couronne d'Aragon. En 1349, pour obtenir aide du roi de France, Jacques lui vendit pour 120,000 écus d'or les seuls domaines qui lui restaient: la seigneurie réelle de Montpellier et de Lates dont le roi de France possédait déjà la seigneurie directe. Après de longs revers soutenus avec courage, Jacques II mourut couvert de blessures, dans une bataille qu'il livra dans l'île de Majorque, le 25 octobre 1349.

(2) Il était alors trésorier de l'église Saint-Martin de Tours.

seigneur roi d'Aragon et le seigneur
eurent envoyé tant de cavalerie et tant
gens, et tant de térides et tant de ga-
ıe ceux qui étaient dans le château se
ıour morts et firent dire à la commune
de les secourir promptement, sans
ne pouvaient plus tenir. Les Pisans,
les grandes forces que le seigneur roi
ı y avait envoyées, regardèrent toute
ire comme perdue, et pensèrent que
is, loin d'avoir aucune possibilité de
e château, ils devaient au contraire se
fort heureux si le seigneur roi d'A-
s laissait vivre en paix dans la cité de
ı envoyèrent donc des gens munis de
ouvoirs vers le seigneur roi d'Aragon.
ıagers vinrent à Barcelonne, où ils trou-
edit seigneur roi; et là ils le supplièrent
nblement, lui et le seigneur infant,
ur plût de leur pardonner ce qu'ils
fait contre eux, promettant de lui
le château de Cagliari et tout ce qu'ils
encore dans la Sardaigne.

seigneur roi et ledit seigneur infant,
e pitié, ainsi qu'ils le furent et le sont
ı et ainsi que leurs prédécesseurs ont
stamment remplis de pitié, de charité
ıiséricorde, leur accordèrent leur de-
et signèrent la paix avec eux, sous la
ın qu'ils lui rendraient immédiatement
ument le château de Cagliari et tout ce
ossédaient en Sardaigne. Le seigneur
son côté, voulut bien leur accorder la
de commercer dans toute la Sardaigne
ous les pays qui lui appartenaient, sau-
, et sûrement, sauf par eux toutefois,
les péages, leudes et droits imposés ou
ser par le seigneur roi. Il leur fut aussi
d'avoir des consuls et lieutenants dans
ı du seigneur roi, ainsi que les Catalans
et devaient continuer à en avoir dans
de Pise[1].

aix ainsi faite, les Pisans, fort satisfaits
obtenu merci du seigneur roi et du
ır infant, partirent pour remettre le châ-
ı Cagliari au seigneur roi d'Aragon et
ıevaliers que le seigneur roi y envoya
en son nom pour recevoir ce château, aussi bien que tous les lieux qui tenaient encore pour eux et qu'ils devaient rendre également.

[1] traité, par lequel la république de Pise cedait au roi tout droit sur la Sardaigne après trois cent soixante de possession, est du mois de mai 1326.

CHAPITRE CCXC.

Comment, en tout temps, Dieu punit tout homme qui viole la paix; comment les Pisans rendirent le château de Cagliari au seigneur roi d'Aragon, et en son nom au juge d'Arborée, et sortirent par la porte de mer; et comment l'étendard royal et les pennons flottèrent sur la tour de Saint-Pancrace.

Vous avez pu voir comment, par leur propre malice, ils se sont eux-mêmes détruits; car s'ils n'eussent pas rompu la première paix qu'ils avaient faite avec le seigneur roi, il se pourrait qu'ils possédassent encore le château de Cagliari et autres lieux; mais, ainsi que vous l'avez vu, ils coupèrent eux-mêmes les verges dont ils furent frappés. Or, que chacun tienne donc pour bien certain, que celui qui viole la paix transgresse les commandements de Dieu, qui paix a laissée et paix veut. Qu'on fasse donc mûre attention à ce qu'on promettra dans des engagements de paix; car il faut tenir fermement ce qu'on a promis ou juré, et on ne doit en rien aller contre; et si on le fait, on ne le fera pas pour son bien, car Dieu sera contraire à tout ce qu'on fera ainsi.

Que vous dirai-je? Les messagers de Pise et les autres chevaliers que le seigneur roi avait désignés allèrent tant, qu'ils arrivèrent au château de Cagliari; et ils envoyèrent un message au juge d'Arborée, qui était procureur général en Sardaigne pour le seigneur roi d'Aragon. Il arriva aussitôt au château de Bon-Aria; et là se trouva aussi En Philippe Boyl, qui était capitaine de la guerre pour le seigneur roi, et En Boxados, qui remplaçait l'amiral. Les envoyés de Pise s'abouchèrent avec ceux du château de Cagliari, et le lundi, neuvième jour de juin de l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent vingt-six, ils remirent ledit château de Cagliari audit seigneur roi d'Aragon, et pour lui audit juge d'Arborée et audit noble En Béranger Carros et audit En Philippe Boyl et audit En Boxados, lesquels entrèrent dans ledit château de Cagliari avec quatre cents cavaliers armés et douze mille varlets[1], tous Catalans. Ils entrèrent par la porte de Saint-Pancrace, et les Pi-

(1) Troupes à pied.

sans sortirent par la porte de mer et s'embarquèrent sur quatre galères et une nef que lesdits officiers du seigneur roi leur avaient fait préparer et qui les portèrent à Pise.

Quand lesdits officiers furent entrés, le noble En Béranger Carros et les autres gens du seigneur roi hissèrent sur la tour de Saint-Pancrace un grand étendard royal aux armes dudit seigneur roi, et ensuite, sur chacune des tours, ils placèrent de petits penons royaux. Et, par une faveur particulière de Dieu, au moment où lesdits étendards et penons furent hissés sur lesdites tours, il ne faisait pas un souffle de vent; mais, dès qu'ils furent arborés, le vent tourna au garbin[1], le plus beau garbin du monde, qui s'en vint enfler gracieusement toutes les bannières et tous les penonceaux; et ce fut le plus beau coup d'œil qui fût jamais pour ceux qui veulent du bien à la maison d'Aragon, mais bien triste pour leurs adversaires. On en tonna à grands cris force *laus Domino;* et il y avait au dedans tant et tant de Catalans, et au dehors tant et tant de Sardes, en y joignant ceux de Bon-Aria qui tous répondaient à la fois à ces cris, que le ciel et la terre paraissaient s'abîmer.

Lesdits officiers dudit seigneur mirent si bien ledit château en bon état, en y plaçant beaucoup de bonnes gens de pied et de cheval, que désormais Dieu y sera toujours servi et honoré, et qu'on n'y trouvera que des gens de vérité et de justice; de telle sorte qu'avec l'aide de Dieu la maison d'Aragon en recevra à toujours honneur.

Ainsi les Catalans peuvent faire compte qu'avec cette même aide de Dieu ils seront perpétuellement les seigneurs de la mer, sous la condition toutefois que le seigneur roi, les seigneurs infants ses fils et tous leurs sujets reconnaîtront que cela leur vient de la grâce de Dieu, qu'ils ne s'en enorgueilliront pas, et qu'ils ne s'imagineront pas que cette gloire, et tant d'autres que Dieu leur accordera, leur soient venues par leur propre mérite et leur propre puissance, mais bien que tout cela est un effet du pouvoir et de la grâce de Dieu. Et si dans cette bonne pensée se nourrit constamment le cœur desdits seigneurs et de leurs sujets, faites compte que toutes leurs affaires iront toujours de bien en mieux; car il n'y a rien de réel dans ce monde que le pouvoir de Dieu (béni soit-il et sa mère madame sainte Marie!), qui leur fait cette grâce.

Tandis que les Catalans faisaient ainsi grande fête à Cagliari et au château de Bon-Aria, les Pisans, dolents et marris, s'embarquaient et retournaient à Pise, aussitôt après avoir remis le château et autres lieux qui tenaient pour eux en Sardaigne. Dieu veuille, par sa merci, nous accorder plus de joie qu'on n'en eut à Pise quand ils y virent rentrer leurs gens! Toutefois ils se reconfortèrent avec l'idée qu'ils avaient obtenu la paix avec le seigneur roi d'Aragon; car ils se regardaient tous comme perdus s'ils n'eussent eu la paix avec ledit seigneur roi. A l'avenir, eux et les autres gens des communes feront que sages s'ils évitent d'avoir guerre avec ledit seigneur roi. Ainsi Pise recouvra tous les prisonniers qui avaient été faits à Bon-Aria, et aussi les Génois de Savonne.

Vous pouvez voir à présent à quelle fin est venue cette association entre les Pisans et les Génois réfugiés à Savonne, et le tout par leur mauvaise conduite. Et qu'ils s'attendent à recevoir le même châtiment de Dieu, ceux qui ne marchent pas dans la voie de la justice et de la vérité; car voyez comment ceux-ci furent confondus et abattus à cause de leurs mauvaises actions, tandis que Notre Seigneur vrai Dieu, en récompense de la loyauté et de la justice qui sont dans la maison d'Aragon, lui a accordé, lui accorde et lui accordera ses grâces comme il se plaît à le faire. Et parmi les autres grâces que Dieu a faites au seigneur roi d'Aragon En Jacques, il lui a fait la grâce d'avoir, de madame la reine Blanche, qui fut fille du roi Charles[1] (comme je vous ai dit ci-dessus) et qui fut une dame sainte et bonne, cinq fils et cinq filles, qu'il a vus tous et toutes de son vivant élevés et dotés, et je vous dirai de quelle manière et comment.

Le fils aîné, qui se nommait l'infant En Jacques, fut procureur général de tous les royaumes au nom du seigneur roi son père. Et tout le temps qu'il exerça ladite procuration, il maintint fermement la justice envers les grands comme envers les petits. Et après avoir exercé cette autorité, il renonça à tous les royaumes et au monde; et pour la gloire de Notre Seigneur vrai Dieu, il prit l'habit de l'ordre de la chevalerie de Muntesa, et vit et vivra, s'il plaît à

(1) Sud-ouest.

(1) Blanche était fille du roi de Naples Charles II, le Boiteux, et de Marie de Hongrie.

e sa vie au service de Dieu dans ledit
insi, dorénavant, nous n'avons plus
e lui, puisqu'il a abandonné toute
qu'il pouvait posséder en ce monde
séder le royaume de Dieu; puisse
s sa merci, lui faire la grâce de l'ob-
en.

od fils du seigneur roi, nommé l'in-
lphonse, est celui dont je vous ai
parlé. Après que le seigneur infant
es eut renoncé à l'héritage de son
ant En Alphonse reçut le titre de pre-
fut reconnu, après le seigneur roi son
seigneur et roi de tous les royaumes
ir roi son père et de tout le pays; et il
vous l'avez ouï ci-devant, la conquête
igne; et il a toujours marché et mar-
ours dans la voie de la vérité et de la
r c'est le plus gracieux seigneur du
e meilleur chevalier de sa personne
ais au royaume d'Aragon, quoiqu'il
u beaucoup de bons; mais il en a
é ainsi avec cette bienheureuse mai-
ar la grâce de Dieu, va toujours de
ieux, et fera toujours de même par
l plaît à Dieu.

CHAPITRE CCXCI.

ame infante, femme du seigneur infant Alfonse, cette vie, après qu'il en eut eu l'infant En Infant En Jacques, et une fille; et comment itions à énumérer les cinq fils du seigneur roi d'Aragon et de madame la reine Blanche.

neur infant En Alphonse eut pour
e des plus nobles dames d'Espagne
pas fille de roi, et la plus riche. C'é-
du très noble En Gombaud d'En-
e lui apporta le comté d'Urgel, toute
d'Antillon et toute la baronnie de
son père[1] En Gombaud. Chacune de ces baronnies est de grande maison. Il fut ainsi fort bien marié avec une femme très noble et très riche, et qui fut une des plus sages dames du monde; et de sa sagesse on pourrait faire un gros livre. Elle fut aussi très bonne chrétienne, et fit beaucoup de bien en sa vie pour la gloire de Dieu. Et le seigneur infant eut de cette dame, à laquelle il survécut[2], deux fort gracieux enfants, dont l'aîné fut nommé l'infant En Pierre, et le plus jeune l'infant En Jacques. Il en eut aussi une fille qui est reine de Majorque, et qui, toute petite qu'elle était et à peine âgée de cinq ans, fut mariée au seigneur roi En Jacques de Majorque. Et toutes ces choses elle les vit terminées de son vivant. Puis, ainsi qu'il plut à Dieu, ladite dame infante, femme du seigneur infant En Alphonse, trépassa de cette vie dans la ville de Saragosse, le dernier mardi d'octobre de l'an mil trois cent vingt-sept, et elle fut ensevelie le lendemain, qui était le jour de la fête des bienheureux apôtres saint Simon et saint Jude, dans l'église des frères mineurs de Saragosse. Dieu veuille en sa merci avoir son âme, comme il doit recevoir celle d'une bienheureuse et sainte dame! car elle reçut la communion et l'extrême-onction, et avait été plusieurs fois confessée, en bonne catholique qu'elle était et agréable à Dieu et au monde; et Dieu la voulut avoir en son royaume toute enfant et toute jeune. Dans la cité de Saragosse on fit pour cette mort grand deuil et grandes lamentations. Et ainsi termina-t-elle ses jours au service de Dieu, ainsi qu'il lui plut de l'ordonner.

L'autre fils dudit seigneur roi d'Aragon est

icembre 1319, Jacques, fils aîné de Jacques II ra dans l'ordre du Temple, puis dans celui de de Pierre IV, f. cv), et y mourut en 1355.

asado, dit Bofarull (t. II, p. 261, 262), siendo in- esia mayor de la ciudad de Lerida, con la ben- lliemo de Rocaberti, arzobispo de Tarragona, el mbre de 1314, con Dª Teresa hija y heredera de e Entença y de Dª Constanza de Antillon sobrina e Cabrera conde de Urgel y visconde de Ager, tamento (Real Archivo, Varia 9 Alfonsi III, co- , fol. 101), otorgado en la villa de Camporells e Ribagorça à 10 de julio de mismo año, habia denado que, en falta de sus hijos legitimos (que se verificò), vendiesen sus testamentarios al rey D. Jaime II de Aragon su condado y viscondado por precio de 100,000 libras jaquesas, con condicion, entre otras, de tener D. Jaime de casar à su hijo segundo D. Alfonso con la referida Dª Teresa, sobrina del testador, y de titularse los nuevos esposos tales condes de Urgel, con uso de sus armas, y fundando, en una palabra, mayorazgo de segundas para los infantes de Aragon. En virtud de cuyo testamento del conde Armengol y de los tratados que se estipularon entre el rey y los testamentarios, se desposò D. Alfonso con Dª Theresa en el lugar y dia referidos, y en el acto les hizò el rey D. Jaime donacion (Real Archivo, *Gratiar.* II del reynado de D. Jaime II, fol. 257) del condado y vizcondado, insiguiendo las disposiciones del defunto D. Armengol.

(1) La baronnie d'Entença et celle d'Alcaleya.

(2) Elle mourut à Saragosse, le 28 octobre 1327, cinq jours avant son beau-père le roi Jacques II, en accouchant d'un fils nommé don Sanche, qui mourut lui-même quelques jours après.

nommé l'infant En Jean ; il est archevêque de Tolède ; c'est un des meilleurs chrétiens du monde. Aussi Dieu, pendant sa vie, opéra-t-il de grandes choses par lui ; et c'est un des prélats les mieux doués du monde, soit pour la prédication, soit dans toutes sciences, soit en tous avantages qu'un saint homme plein de bonté et d'honneur doit posséder. Que Dieu, par sa grâce, daigne le maintenir ainsi [1] !

Le quatrième fils se nomme l'infant En Pierre ; c'est le seigneur le mieux doué, le plus savant et le plus habile parmi les plus habiles du monde ; quoique tout jeune, il est fort accompli en toutes bonnes choses, et le seigneur roi son père lui a donné seigneurie, et a tant fait en sa faveur, qu'il l'a fait comte d'Ampurias et de Ribagorça [2] ; et chacun de ces comtés est bon et noble, et de plus il doit lui donner un très noble château et une très noble terre dans le royaume de Valence ; de sorte qu'on peut bien dire qu'il est aussi bien doté que fils de roi qui ne soit pas roi.

Le cinquième fils dudit seigneur roi En Jacques d'Aragon est nommé En Raymon Bérenger [3]. Il est, comme ses frères, très intelligent et très bien doué ; car on ne pourrait trouver au monde aucune personne de son âge aussi accomplie en toutes grâces et qualités ; et le roi son père lui a donné seigneurie et l'a fait comte de Prades et seigneur de la baronnie d'En G. d'Entença, et de plus lui a donné une fort belle terre dans le royaume de Murcie ; et ainsi on peut dire qu'il est très noblement et honorablement doté, et qu'il peut mener la vie qui convient à fils de roi. Ledit seigneur roi voit donc de son vivant tous ses enfants bien pourvus.

(1) L'infant Jean, archevêque de Tolède, puis de Taragone, puis patriarche d'Alexandrie, meurt à Taragone, le 19 août 1344.

(2) L'infant Pierre épousa, en 1347, Blanche, fille de Philippe, prince de Tarente. Cette famille est toute littéraire. Son bisaïeul Pierre II, tué à Muret en 1213, compte parmi les troubadours célèbres ; son aïeul Jacques Ier écrivit l'histoire de son règne ; son grand-père Pierre III composa une pièce de vers sur l'expédition des Français en 1285 ; son neveu, Pierre-le-Cérémonieux fut poëte et chroniqueur ; et enfin son petit-neveu Jean Ier, fonda l'académie du *Gay saber* à Barcelonne. L'infant Pierre, comte de Ribagorça et d'Ampurias a, comme tant d'autres membres de sa famille, laissé un nom dans l'histoire des lettres. On verra plus loin que Muntaner mentionne de lui une sirvente allégorique sur l'art de régner, des chansons et une tenson en sept cents vers.

(3) Il épousa à Valence, en janvier 1358, dona Maria Alvarez de Exerica.

Quant aux filles, voici comment il pourvues :

L'aînée [1], il l'a donnée au seigneur don Pierre de Castille, fils du roi don S de Castille [2].

La seconde, il l'a mariée au noble don fils de l'infant don Manuel de Castille [3].

La troisième, il l'a mariée au duc triche [4], un des meilleurs barons d'Allem

La quatrième est entrée dans l'ord Sixena, qui est le plus noble ordre de fe qui soit en Espagne, et l'infante est abbe cet ordre, en sainte dame qu'elle est [5].

La cinquième, il a pris des disposition la marier au fils du prince de Tarente [6].

CHAPITRE CCXCII.

Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon, après plusieurs fois confessé et avoir reçu les sacrements glise, trépassa de cette vie ; comment il fut inhumé à Croix ; et comment le royaume d'Aragon et de Val meura au seigneur infant En Alphonse.

Ainsi le seigneur roi En Jacques put vo son vivant, tous ses enfants bons, beaux et envers Dieu et envers le monde ; et quand vu tout cela, et que Dieu lui eut fait cette il lui survint une telle et si grave mal qu'il en souffrit grandes douleurs. Aussi, à coup de reprises, en bon, sage et gracieu gneur, et plein de la sainte foi catholique confessa, communia, reçut l'extrême-onc et enfin tous les sacrements de la sainte E Et les ayant reçus dans la plénitude de so jugement et de sa bonne mémoire, il croi mains, embrassa la croix, et déposa son entre les mains de Notre Seigneur Jésus-Cl le lundi deuxième jour de novembre de mil trois cent vingt-sept, à l'heure où o lumait les cierges. Notre Seigneur vrai et sa bénoîte mère madame sainte Marie

(1) Dona Maria.

(2) Ce mariage eut lieu en 1317. D. Pedro son mari mort en 1319, elle se retira au mo. astère de Sixena, se sant qu'une fille.

(3) Dona Constance épousa en 1311 l'infant D. Jean fils de l'infant D. Manuel de Castille.

(4) Isabelle fut mariée encore enfant à Frédéric III, duc triche et de Styrie. Ce mariage ne s'effectua qu'en 13

(5) Elle s'appelait Blanche, comme sa mère.

(6) Cette cinquième fille fut mariée en 1337 seulement Philippe, despote de Romanie, fils aîné de Philippe, prin Tarente. A la mort de Philippe elle se remaria, en 13 Lope de Luna, seigneur de Segorbe.

toute la cour céleste reçurent son âme et la déposèrent avec celles des fidèles dans la gloire.

Ainsi, ledit seigneur roi En Jacques d'Aragon mourut à Barcelonne le jour dessus dit, et laissa son corps au monastère de Sainte-Croix, où reposait le corps du bienheureux roi En Pierre, son père. Son corps fut porté, avec grande solennité, et parmi les pleurs abondants, les grands cris et les grandes douleurs de tous ses sujets, audit monastère de Sainte-Croix, où il fut enterré; et là se trouvèrent ses fils, une partie de ses filles et des prélats, et un grand nombre des premiers personnages de son royaume. Dieu veuille, par sa grâce, tenir en sa garde et sous sa protection, et à jamais, ses fils et tous ses peuples! Quant à lui, il est en bon lieu. Il naquit heureusement pour le bien de son âme et pour le bonheur de ses peuples. Il eut un bon commencement, un bon milieu, et il a fait une fin encore meilleure, et le tout par la foi, la bonté et la vérité dont il était plein; voyez aussi la grâce que Dieu lui a faite.

Chacun doit donc s'efforcer de faire le bien; car Dieu le voit. Et ainsi il est nécessaire que désormais le seigneur roi En Alphonse, roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne, et comte de Barcelonne et d'Urgel, son fils, s'efforce de faire beaucoup de bien; car tel est le miroir qu'il a reçu du seigneur roi son père. Et lui aussi il a eu un tel commencement que de bien en mieux marchent toutes ses affaires; et ainsi marcheront-elles, s'il plaît à Dieu, et, s'il est ainsi qu'il doit l'être, le père et le protecteur de ses frères, et s'il se rappelle qu'il n'y a pas au monde de fils de rois ni de reines qui soient nés de meilleur père et de meilleure mère qu'ils ne le sont, et qu'ils sont tous sortis d'un même ventre. Fasse aussi le seigneur Dieu, par sa grâce, qu'il ait à cœur de soutenir le seigneur roi En Frédéric son oncle, et ses fils qui sont ses cousins-germains des deux côtés, et qu'il ne permette jamais qu'on enlève la Sicile à celui qui la gouverne; car, tant qu'il plaira à Dieu et à lui, cette maison se soutiendra ferme et inébranlable, pour la gloire de Dieu et pour la sienne, et pour celle de tout son lignage, et pour le plus grand bien de ses sujets. Et il peut se regarder véritablement comme roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne, de Corse, de Majorque et de Sicile. N'est-il pas en effet le chef supérieur de tous, et tous ne sont-ils pas à ses ordres? Car s'il le désire, le royaume de Majorque est aussi bien à ses ordres que l'est celui d'Aragon, et il en est de même de celui de Sicile. Tant qu'il lui plaira donc que ces royaumes soient et se tiennent en faveur de sa maison, que lui, le seigneur roi de Majorque et le seigneur roi de Sicile soient d'une même volonté et d'une même alliance, comme ils doivent l'être, et ils peuvent compter qu'ils seront supérieurs à tous les rois et princes du monde, aussi bien chrétiens que sarrazins, et aussi à toutes les communes. S'il arrivait au contraire, ce qu'à Dieu ne plaise! qu'ils fussent divisés entre eux, soyez sûrs qu'à l'aide de l'un on anéantirait l'autre. Il convient donc que le seigneur roi En Alphonse d'Aragon mette bien dans son cœur que toute assurance d'avenir et toute vérité est en Dieu, puis en lui-même qui est le chef supérieur de tous. Et puisse-t-il bien avoir en mémoire le proverbe catalan, qui dit : Ne sont pas nos amis tous ceux qui rient à notre face!

Ces maisons de Majorque et de Sicile, qui portent ses armes et qui doivent vivre et mourir avec lui, qu'il les dirige donc et les protége contre tous les hommes du monde; que des méchants ne versent pas d'autres pensées en son cœur; qu'il se rappelle l'exemple du faisceau de joncs, qui s'applique particulièrement à eux; que Dieu, par sa diviné bonté, dirige leurs cœurs et leurs intentions, et les comble tous de ses grâces! *Amen.*

Si quelqu'un me disait ici : « En Muntaner, quel est donc cet exemple du faisceau de joncs? » je répondrais : c'est que si vous liez un faisceau de joncs bien fortement ensemble d'une corde, et que vous vouliez ensuite les en arracher tous ensemble, je vous dis que dix hommes, avec quelque force qu'ils tirent, ne les en arracheront pas, dussent-ils prendre plus d'hommes encore avec eux; mais si vous déliez la corde, un enfant de huit ans arracherait tout le faisceau, de jonc en jonc, de manière qu'il n'y resterait pas un seul jonc. C'est ce qu'adviendrait de ces trois rois; car s'il naissait entre eux division et discorde, ce qu'à Dieu ne plaise! soyez sûrs qu'ils ont de tels voisins que ces derniers songeraient bientôt à les épuiser, d'abord l'un, puis l'autre. Il est donc bien nécessaire qu'ils se mettent en garde contre ce danger; car tant qu'ils seront tous d'une même volonté et d'une même

alliance, ils n'auront à redouter aucune puissance au monde, et comme je vous l'ai déjà dit, ils seront au contraire toujours supérieurs à leurs ennemis.

CHAPITRE CCXCIII.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon vint avec tous ses frères et riches-hommes à la ville de Mont-Blanc, où il tint conseil pour savoir en quelle partie de ses possessions il irait; comment il se rendit à Barcelonne, et prêta serment aux usages et libertés garantis à tout Catalan, et comment les Catalans lui prêtèrent serment en qualité de chef et seigneur.

Je vous reparlerai à présent du seigneur roi En Alphonse, par la grâce de Dieu, roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne et de Corse, et comte de Barcelonne.

Après que ledit seigneur roi son père, à qui Dieu veuille donner sa sainte gloire! fut inhumé avec toute la solennité qui était due, ledit seigneur roi En Alphonse, avec tous ses frères, tous les prélats, riches-hommes, chevaliers, et citoyens notables, se rendit à la ville de Mont-Blanc, et là il tint conseil pour savoir où il irait: s'il se rendrait en Aragon ou au royaume de Valence, ou s'il s'en retournerait à Barcelonne; car il voulait s'acquitter de son devoir envers chacune de ces provinces, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs. Et là il fut finalement décidé que, pour recevoir l'hommage des prélats, riches-hommes, chevaliers, citoyens et hommes des villes, et de tous ceux qui avaient quelque tenance de lui en Catalogne, il se rendrait à Barcelonne, et que là il aurait parlement et conférence avec tous les Catalans. Ainsi le roi s'en alla à la bonne heure à Barcelonne, accompagné de tous les prélats, riches-hommes, chevaliers, citoyens et hommes de villes; puis il fit dire à ceux qui avaient quelque tenance de lui et ne se trouvaient pas présents, de se rendre près de lui à Barcelonne. Et pendant ce temps il alla visiter plusieurs places; si bien qu'il se trouva à Barcelonne pour la bienheureuse fête de la Noël, laquelle fête se passa avec peu de joie et de déduits, en raison de la mort du seigneur roi son père. Après la fête, il fit à Barcelonne tout ce qu'il avait à y faire, et il jura complétement et fort gracieusement de maintenir les usages, libertés et franchises de tous les Catalans. Et ils lui prêtèrent ensuite serment de fidélité comme à leur seigneur et à l'héritier du très haut seigneur roi En Jacques son père, a qui Di fasse part de sa sainte gloire!

CHAPITRE CCXCIV.

Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon ordonna q les prélats, riches-hommes et chevaliers de son royau fussent à Saragosse, au jour de Pâques, parce qu'il vo fait se faire chevalier, et prendre la bienheureuse couron du royaume.

Tout cela terminé, il pensa que, de mên que les saints apôtres et disciples de Not Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ étaient d meurés inconsolables, ainsi ses sujets avaie été plongés dans une grande tristesse à cau de la mort du seigneur roi son père; et qu comme l'avait fait Jésus-Christ, il devait, lu le jour de Pâques premier venant, dimanch trois d'avril de l'an mil trois cent vingt-hui réconforter et réjouir et lui-même, et ses frère et ses sujets. Il ordonna donc que, ce jour d Pâques, les prélats, riches-hommes, chevaliers, messagers étrangers, citoyens et homm des bonnes villes de ses royaumes, se trouva sent dans la cité de Saragosse; et il annonç que ce saint jour il se ferait armer chevalie et prendrait la bénoîte et bien fortuné couronne, avec la plus grande solennité et l plus grande pompe qu'ait jamais déployée au cun roi, soit en Espagne, soit ailleurs, autan que je puis le savoir. Et à ce sujet il fit écrire des lettres qu'il envoya par tous ses royaumes aux prélats, riches-hommes, chevaliers et hommes des villes

CHAPITRE CCXCV.

Comment le roi En Alphonse partit de Barcelonne, vint en la cité de Lerida, et visita une grande partie de ce pays; comment les rois de Tlemecen et de Grenade lui offrirent des présents et de riches joyaux; et comment tous les nobles hommes commencèrent à s'appareiller pour se rendre au couronnement à Saragosse

Ces lettres missives écrites et expédiées, il partit de Barcelonne et s'en alla dans la cité de Lerida. Il visita une grande partie de ce pays, et chacun se disposa à se rendre à ladite bienheureuse fête de son couronnement. Et ce ne furent pas seulement les barons de ses royaumes qui s'appareillèrent pour y venir, mais il y vint aussi de la Sardaigne le fils du juge d'Arborée, l'archevêque d'Arborée et deux neveux

dudit juge. Avec eux vint aussi sur trois galères armées l'honorable En Boxados, amiral dudit seigneur roi d'Aragon et gouverneur de Sardaigne, et beaucoup d'autres notables personnages. Il y arriva aussi des envoyés avec de riches présents et joyaux de la part du roi de Tlémecen, et aussi des envoyés avec de riches joyaux et présents de la part du roi de Grenade, et beaucoup de notables hommes de Castille. Et il en serait venu davantage, si ce n'eût été qu'il y avait alors guerre entre le roi de Castille et le noble don Juan Manuel, fils de l'infant don Manuel de Castille. Il y vint aussi beaucoup de très honorables personnages de Navarre, de Gascogne, de Provence et de grand nombre d'autres pays. Enfin si nombreuse fut la multitude de gens qui se trouvèrent réunis à Saragosse, ledit jour de la sainte fête de Pâques, qu'on estima bien qu'il y avait certainement plus de trente mille chevaucheurs.

Le seigneur roi En Alphonse était arrivé à Saragosse la semaine des Rameaux; ensuite y arriva le seigneur archevêque de Tolède, son frère; puis le seigneur infant En Pierre, son frère, comte de Ribagorça et d'Ampurias, avec plus de huit cents hommes à cheval; puis le seigneur infant En Raymon Bérenger, son frère, comte de Prades, avec cinq cents hommes à cheval.

Il y vint ensuite le noble don Jacques de Exirica, avec cinq cents hommes à cheval; et son frère, don Pedro de Exirica, avec deux cents hommes à cheval; et le noble En R. Folch, vicomte de Cardona, aussi avec grand nombre d'hommes à cheval; et le noble A. Roger, comte de Pallars, avec une nombreuse suite d'hommes à cheval et à pied; et le noble En Lope de Luna, avec grand nombre d'hommes à cheval; et En Dalmau, vicomte de Castellnou, suivi aussi d'une bonne compagnie de cavaliers et de beaucoup d'autres bonnes gens; et le noble En Othe de Moncada, avec une bonne suite de bons cavaliers; et le noble En G. d'Anglesola, avec une nombreuse suite; et le noble En Bérenger d'Anglesola; et En R. de Cardona; et le noble En G. de Cervello; et les nobles En Ximenès Corneyll, En Pierre Corneyll et En R. Corneyll; les nobles En Pedro de Luna, En Jean Ximenès de Roca, En Philippe de Castro, En Amoros de Ribelles, En G. d'Arill et le noble vicomte de Villamur; En Pons de Caramany; le noble En Gillabert de Cruylles, le noble En Alphonse-Ferdinand d'Ixer, le noble En P. Ferdinand de Vergar, le noble En Bertrand de Castellot, le noble En P. d'Almenara, le noble En Gomb. de Trameset, le noble En Artalet de Fosses, le noble En Ximenès Perez d'Arenos, le noble En Sandorta d'Arenos, le noble En Ferrand d'Abeylla, le noble En Jofroi, vicomte de Rocaberti, et le noble En Béranger Cabrera, vicomte de Monsoriu. Et tous y venaient très richement accompagnés de bonnes troupes de cheval et de pied; mais un messager leur ayant apporté la nouvelle que la comtesse d'Ampurias, tante dudit noble En Bérenger de Cabrera, était morte, ils durent rester eux-mêmes; toutefois il y en eut beaucoup de leur suite qui s'y rendirent.

Il y vint aussi le noble don Pierre de Regal et beaucoup d'autres nobles d'Aragon, de Catalogne, du royaume de Valence, du royaume de Murcie et des autres provinces, tous avec un grand nombre d'hommes à cheval; et il en vint tant et tant, qu'il serait trop long de les dénombrer et décrire.

Il y vint aussi, avec grand nombre d'hommes à cheval, le grand-maître de Calatrava, le grand-maître de l'ordre de Muntesa, le commandeur de Muntalba et le noble frère Sanche d'Aragon, castelain d'Amposta, de l'ordre de chevalerie de l'hôpital Saint-Jean.

Là aussi se trouvèrent le susdit archevêque de Tolède, le seigneur archevêque de Saragosse, le susdit archevêque d'Arborée, le seigneur évêque de Valence, l'évêque de Lerida, l'évêque d'Osca, l'évêque de Tarazona et beaucoup d'autres évêques, abbés et prieurs.

Nous nous y rendîmes également, nous autres six qui étions députés par la cité de Valence, escortés d'une suite nombreuse. Tous les jours nous donnions l'avoine à nos propres montures, qui étaient au nombre de cinquante-deux, et nous avions bien cent douze personnes avec nous. Nous emmenâmes des trompettes, des joueurs de timbales, des joueurs de nafils[1] et de flûtes douces, tous à la livrée royale et avec fanons royaux, et tous montés de beaux chevaux. Et chacun de nous six nous amenions avec nous nos fils et nos neveux en costume de tournoi. Et nous tînmes maison ouverte.

(1) Espèce de flûte arabe.

depuis notre départ de Valence jusqu'au jour de notre retour, pour tous ceux qui voulaient manger avec nous. Nous donnâmes à chacun des jongleurs de la cour des habits de drap d'or et autres. Nous y apportâmes cent cinquante brandons de Valence, chacun de douze livres, et nous les fîmes tous verts avec les écussons royaux.

Il y eut aussi six prud'hommes pour la cité de Barcelonne, tous en bel arroi et bien ordonnés, et avec de très beaux brandons.

Il y en eut aussi quatre de la cité de Tortose, et également des autres cités et bonnes villes de toutes les provinces dudit seigneur roi. Et chacun s'efforçait d'y paraître honorablement. Que vous en dirai-je? Jamais, en Espagne, il n'y eut si belle réunion de bonnes gens en un seul lieu qu'il y eut là.

CHAPITRE CCXCVI.

Des nobles que le seigneur roi En Alphonse arma chevaliers nouveaux à son couronnement, et de ceux qu'armèrent l'infant En Pierre et l'infant En R. Berenger, et de beaucoup d'autres chevaliers nouveaux qui furent alors armés.

Je vous ai déjà parlé d'une partie des prélats, et riches-hommes, et autres bonnes gens qui se réunirent à cette fête; il convient maintenant que je vous nomme les nobles que ledit seigneur roi arma chevaliers nouveaux dans ce bienheureux jour; puis les nobles que le seigneur infant En Pierre et le seigneur infant En Bérenger armèrent aussi chevaliers. Le noble En Folch et chacun de ces nobles armèrent à leur tour beaucoup de chevaliers nouveaux. Et vous allez entendre comment le tout fut ordonné.

Premièrement le roi arma chevalier, ce jour-là, le noble don Jacques d'Exirica; et ledit noble arma vingt chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalier le noble fils du juge d'Arborée; et il fut ordonné qu'aussitôt son retour en Sardaigne, il armerait vingt chevaliers nouveaux, dix Catalans et dix Aragonais, lesquels il doit apanager en Sardaigne[1], ne pouvant le faire pendant cette cour plénière, attendu qu'il n'aurait pas le temps de s'y préparer; mais autant vaut, puisqu'il les a reçus de sa maison et les doit armer chevaliers, et leur doit donner apanage en Sardaigne.

Après cela, le seigneur roi arma chevalier le noble En Raymon Folch, vicomte de Ca et ledit noble arma trois nobles chevali voir: En Raymon de Cardona, son frère ble En Amoros de Ribelles, et le noble de Regal; puis chacun de ces nobles ar chevaliers.

Ensuite ledit seigneur roi fit chev noble En Lope de Luna; et ledit nobl aussitôt vingt chevaliers.

Ensuite le roi fit chevalier le noble ger, comte de Pallars; et ledit noble ar sitôt vingt chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chev noble Alphonse-Ferdinand, seigneur d'. ledit noble arma aussitôt quinze cheval

Ensuite le seigneur roi arma chev noble En G. d'Anglesola; et ledit noble sitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chev noble don Juan Ximenès de Roca; noble arma aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chev noble En Bérenger d'Anglesola; et ledi arma aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chev noble En Pierre de Corneyll; et ledit n aussitôt dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chevalie laume de Cervello; et ledit noble fit dix chevaliers.

Ensuite le seigneur roi arma chev noble En Othe de Moncada; et ledit n aussitôt dix chevaliers.

Quand le seigneur roi eut fait chevali riches-hommes, le seigneur infant En arma chevalier le noble En Dalmau, v de Castellnou; et ledit vicomte arma dix chevaliers. Ensuite ledit infant En arma chevalier le noble En G. d'Aril; noble fit aussitôt dix chevaliers. Ensuit seigneur infant En Pierre arma cheva noble vicomte de Villamur; et ledit no aussitôt dix chevaliers. Ensuite ledit inf Pierre arma chevalier le noble Gilab Cruylles; et ledit noble arma aussitôt si valiers.

Après quoi l'infant En Raymon Béren leva et arma nouveaux chevaliers trois r hommes; et chacun de ceux-ci en arma tôt, qui dix, qui huit. Et lesdits nobles seigneur infant En Raymon Bérenger arm

(1) Il était d'usage de faire des dons de terres aux chevaliers qu'on armait. (Voy. p. 482.)

valiers, furent les premiers qu'il ait jamais faits.

Que vous dirai-je? Lorsque ces seigneurs et ces riches-hommes eurent armé ces nouveaux chevaliers, d'autres riches-hommes de Catalogne et d'Aragon armèrent beaucoup d'autres chevaliers. Je puis vous dire que j'y comptai deux cent cinquante-six nouveaux chevaliers, sans y compter les nobles. Et bien certainement il y en eut beaucoup plus qu'un homme n'en pourrait compter, tant la presse était grande. Et tous ces nouveaux chevaliers furent habillés de drap d'or avec fourrures de menu-vair; lesquels vêtements ils donnèrent aux jongleurs, et puis ils se revêtirent d'autres habillements de velours rouge; et tous eurent des manteaux fourrés de menu-vair et d'hermine, des cottes et jupons de velours rouge et de longues robes. Quant aux chevaux, je ne vous en parlerai pas, car jamais nulle part on ne vit si beaux harnais et freins.

Il fut ordonné qu'en sortant de l'église, chacun des riches-hommes chevaucherait accompagné de ses chevaliers nouveaux. Ils se rendirent ainsi à l'Aljaferia, qui est un palais du seigneur roi, et nul ne chevauchait à côté de ces chevaliers nouveaux. Et chaque riche-homme chevauchait en avant des chevaliers nouveaux qu'il avait armés, monté sur son plus beau cheval. Qui voulait voir de beaux et bons chevaux et en bel arroi, c'était là qu'il les pouvait bien voir. Devant eux s'avançaient à cheval des fils de chevaliers, portant chacun l'épée de son seigneur, de son frère ou de son parent, qui était le chevalier nouveau; et derrière eux les suivaient d'autres fils de chevaliers, aussi à cheval, portant leurs armes; et nul autre n'osait se mêler à cette chevauchée. Chaque troupe marchait ainsi au son de ses trompettes, timbales, flûtes, cimbales et de beaucoup d'autres instruments.

Il s'y trouvait aussi bien d'autres jongleurs, qui vêtus en chefs de sauvages et à cheval, qui autrement, au nombre de plus de mille; et l'on poussait de tels cris, et l'on faisait un tel bruit qu'il eût semblé que la terre et le ciel s'abîmaient.

Dans cet ordre ils se rendirent tous, avec grande joie, de l'église de Saint-Sauveur de Saragosse à l'Aljaferia. Outre cela il y avait plus de trois cents hommes armés d'estocs, et bien cent chevaliers, ou fils de chevaliers, ou notables citoyens qui joutaient ensemble; et d'un autre côté, plus de cent hommes à cheval, du royaume de Valence et de Murcie, qui manœuvraient à la genetaire. Puis, auprès de l'Aljaferia, était un champ clos[1] où l'on pouvait voir tuer les taureaux; car chaque paroisse avait amené son taureau couvert des armes royales, et on l'amenait au son des trompettes et au bruit de la joie la plus vive. Et ils avaient en même temps amené chacun leurs monteros[2], qui tuaient leurs taureaux.

On voyait aussi dans toutes les rues des danses de femmes et de filles, et de beaucoup d'autres bonnes gens.

Que vous dirai-je? L'allégresse était si grande que chacun n'avait autre chose à cœur qu'à regarder çà et là; et tout était si bien ordonné que personne ne portait gêne à autrui.

Cette fête dura depuis la veille de Pâques jusqu'au vendredi après Pâques, par le plus beau temps du monde, et avec la meilleure concorde qui fût jamais entre les hommes; car on ne peut dire qu'il y eût une seule mauvaise parole dite de l'un à l'autre, en allant du plus grand au plus petit, depuis le jour que nous fûmes réunis à Saragosse jusqu'au jour que nous en partîmes. On s'y réunit avec grande concorde, on y séjourna avec grande concorde et on se sépara avec grande concorde et affection. Tout le monde fut bien logé, tant les prud'hommes de Saragosse avaient bien ordonné la chose. Et chacun mangea avec le seigneur roi la veille de Pâques, et le jour de Pâques et le lundi, et ensuite autant qu'il plut à chacun; car tant que la cour plénière dura, nulle porte ne fut fermée. Quant au seigneur infant En Pierre et au seigneur infant En Raymon Bérenger, quand ces trois jours furent passés, chacun d'eux donna un grand festin.

Le mardi, le seigneur infant En Pierre invita ledit seigneur roi et tous les riches-hommes, prélats, chevaliers et citoyens, et tous ceux qui voudraient aller y manger. Ce jour-là, le seigneur infant En Pierre tint une cour brillante, et fit des présents nombreux aux riches-hommes, chevaliers, citoyens, et à toutes autres personnes.

Le mercredi qui suivit, le seigneur archevêque

(1) *Camp tapiat*, champ fermé avec un mur de tapiée, c'est à-dire de terre retenue entre deux couches de plâtre.

(2) Piqueurs.

de Tolède en fit autant dans la maison de l'ordre des frères mineurs de Saragosse, où il était logé.

Le jeudi, le seigneur infant En Raymon Bérenger en fit autant.

Que vous dirai-je? Ainsi séjourna toute la cour au milieu de la joie la plus vive en toutes choses, jusqu'au jeudi soir, et toujours avec un très beau temps.

Le vendredi au matin, il survint par la grâce de Dieu une bonne pluie qui enveloppa tout l'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence et de Murcie et qui dura jusqu'à la fin du jour de dimanche suivant. Ainsi la terre, qui en avait grand besoin, eut, par la grâce de Dieu, son complément de joie; et en effet, avec un bon seigneur et une bonne paix (car le seigneur roi avait, à ce temps, le bonheur d'être en paix avec toutes les nations du monde, ce qu'on ne peut dire de nul autre roi), et de plus avec grande joie et en bonne concorde entre toutes gens, elle eut aussi sa gratification d'une bonne pluie. Plaise donc à Notre Seigneur vrai Dieu d'accorder au seigneur roi En Alphonse d'Aragon vie et santé pendant longues années, et de le conserver longtemps à ses sujets, heureux de trouver en lui le seigneur le mieux doué et le plus accompli, le meilleur chevalier qui soit au monde, et le plus catholique, et l'un des meilleurs chrétiens du monde.

Là furent aussi ses deux bien heureux fils, savoir le seigneur infant En Pierre[1], l'aîné, qui fut reconnu roi d'Aragon après le seigneur roi son père, et ensuite le seigneur infant E Jacques, qui est comte d'Urgel. Et chacun d ces heureux infants ceignit pour la premièr fois l'épée à un grand nombre de riches-hom mes qui se firent armer chevaliers; et ils leur firent de riches présents, et leur accordèren de grandes faveurs. Et ainsi toute cette cou plénière fut, de toute manière, bénie de Dieu, de madame sainte Marie, et de tous ses bien heureux saints et saintes. *Amen.*

CHAPITRE CCXCVII.

Comment le seigneur roi En Alphonse s'arma lui-même che valier à Saragosse, et de quelle manière et avec quelle so lennité il reçut la sainte couronne du royaume.

A présent que je vous ai dit comment la cou plénière se réunit avec la grâce de Dieu, je vai vous raconter de quelle manière le seigneur ro s'arma lui-même de l'ordre de chevalerie e reçut la sainte couronne, de quelle manière i vint faire la veillée des armes à l'église de Saint Sauveur de Saragosse, de quelle manière eu lieu la solennité de la bienheureuse chevaleri qu'il se conféra à lui-même, ainsi que la saint couronne, de quelle manière il sortit de l'é

(1) Pierre IV d'Aragon, ou III de Barcelonne, surnommé le Cérémonieux. Il était alors âgé de neuf ans ainsi que son oncle, Pierre, comte de Ribagorça et d'Ampurias. Pierre IV, roi d'Aragon, fut un des célèbres troubadours de son temps. Son ordonnance sur l'étiquette de sa cour et le cérémonial à suivre dans le couronnement des rois d'Aragon lui fit donner le surnom de Cérémonieux. On n'a conservé qu'un petit nombre de ses poésies. Tels sont des vers sur le mariage de son fils Jean, conservés dans les archives d'Aragon, et lithographiés par le studieux Bofarull en 1828. Ils commencent par:

Mon car fill, per sent Anthoni!
Vos juram qu'ets mal consellat, etc.

Une autre pièce conservée aussi dans les Archives (sceau secret, n° 129, folio 165) a été imprimée par le même Bofarull, pag. 272, tom. II de ses *Condes d' Barcelona vindicados*. Je la retrouve manuscrite et plus correcte sur la feuille de garde de l'exemplaire O. 256 de la Chronique catalane de Carbonell, édition de 1547, in-fol., de la Bibliothèque royale, avec cette note en tête : *En un registro secreto curiæ del ano 1378 estava lo siguiente.* Suivent les deux octaves com mençant par :

Vetlan el lit, fui my penser casut, etc.

et finissant par les quatre vers de la *Tornada.* Une deuxiè pièce, composée de trois couplets au sujet d'un débat poéti que entre le célèbre Ausias March et le vicomte de Rocaberi sur les avantages de l'été et de l'hiver, a été imprimée pa mon savant et respectable ami, D. Torres Amat, évêque d'Astorga, avec la lettre d'envoi du roi à son fils le roi Martin de Sicile, dans son *Diccionario crítico de los Escritores catalanes*, p. 367 et 475. Outre son ordonnance sur l'étiquette, Pierre IV a rendu trois ordonnances célèbres dans l'histoire. La première constitue la première fondation d'archives diplomatiques, en remontant aux rois ses prédécesseurs. Par la seconde, rendue à Perpignan, le 15 décembre 1350, il prescrit d'adopter dorénavant pour les dates du mois et de l'année l'ère de la naissance de Jésus-Christ. La troisième enfin, est relative à l'ordre de chevalerie de Saint-Georges, et en général à la manière d'armer un chevalier. A l'exemple de son bisaïeul, Jacques le-Conquérant, qui écrivit le récit des faits publics de son règne (Valence, in-folio, 1557, en entier, et en partie à la tête des Fors de Valence), Pierre a écrit l'histoire de son règne. Sa Chronique, qui commence par un récit détaillé de l'expédition de Sardaigne, entreprise par son père, l'infant En Alphonse, en 1325 et du couronnement de ce même infant en 1328 à Saragosse, contient en dix livres toute l'histoire de son propre règne jusqu'en 1330, est insérée dans la Chronique d'Espagne de Carbonell, du feuillet ci au feuillet ccii, édition in-folio de 1547

de quelle manière il retourna jusqu'à
s de l'Aljaferia.

ıx que chacun de vous sache que, de
e Saint-Sauveur, qui est la cathédrale
osse, jusqu'à l'Aljaferia, il y a plus de
nds milles. Or, je veux vous raconter,
tous ceux qui liront ce livre le sachent
ament le seigneur roi s'arma lui-même
r, comment il se mit la couronne sur
vec grande solennité de bénédictions
sses et avec maintes bonnes oraisons,
ent on l'adextra jusqu'à ce qu'il fut
r en son palais ; car toutes ces choses
nes à savoir de chacun, de quelque
n qu'on soit.

rité est que ledit seigneur roi fit savoir
e vendredi-saint, à vêpres : que le sa-
tin, veille de Pâques, quand on aurait
lleluia[1], tout le monde devait quit-
uil que l'on portait pour le roi son père,
a barbe et se disposer à faire fête. Et
e je vous l'ai déjà dit, il convia tous
al à festoyer pendant trois jours. Ainsi
l matin, lorsque l'on eut repris l'*alle-*
que toutes les cloches se furent mises
e, chacun se disposa, ainsi que le roi
rdonné, à commencer la fête.

autres, qui étions à Saragosse pour
ter la cité de Valence, précédés de nos
, ainsi que de nos trompettes, tambours,
, flûtes et autres instruments, tous les
ès deux par deux, très richement vêtus,
uchant sur nos chevaux bien harnachés
l arroi, nos écuyers bien parés, nous
de notre hôtel, qui était dans l'intérieur
é, près de l'église de Saint-Sauveur.
mmençâmes ainsi notre fête, allant par
de la cité jusqu'au palais de l'Aljaferia.
noment où nous commencions tout le
ommença aussi ; si bien que tout à coup
siez entendu le bruit le plus éclatant
le, de trompettes et de toute sorte d'in-
ıts. Et ces cavalcades et cette fête se
èrent jusqu'à l'heure du repas. Et lors-
ıs eûmes mangé à l'Aljaferia, nous re-
ıes tous chez nous avec la même pompe.

Au moment où sonna l'heure de vêpres cha-
cun fit allumer les brandons aux lieux pres-
crits. Et de l'Aljaferia jusqu'à Saint-Sauveur
vous n'auriez pu dire où il y avait le plus de
brandons. Et les brandons n'étaient jamais dépla-
cés du lieu où ils étaient placés, car en chaque
lieu était écrit sur la muraille le nombre de
brandons qui devaient s'y trouver; et ainsi tout
se faisait avec ordre.

Aussitôt que les cloches eurent cessé de son-
ner, le seigneur roi sortit de l'Aljaferia pour
se rendre à Saint-Sauveur, et dans l'ordre sui-
vant :

Tout premièrement venaient à cheval tous
les fils de chevaliers, portant les épées des che-
valiers nobles ;

Ensuite venaient les épées des nobles qui de-
vaient être chevaliers nouveaux ;

Puis, après les épées desdits nobles, venait
l'épée du seigneur roi, que portait le noble En
R. Corneyll.

Après l'épée du seigneur roi, venaient deux
chariots du seigneur roi chargés de deux cier-
ges, ayant chacun plus de dix quintaux de cire,
et qui cheminaient allumés, bien que cela ne
fût pas fort nécessaire, car les autres luminaires
étaient en si grand nombre qu'on y voyait
comme en plein jour.

Après les deux cierges venait le seigneur roi,
chevauchant sur son cheval, tout caparaçonné
du plus beau harnais qui fût jamais fait de
main de maître ; et l'épée qu'on portait devant
lui, comme je vous l'ai déjà dit, était la plus
riche et la mieux garnie qu'ait jamais portée
empereur ou roi.

Après ledit seigneur roi venaient ses armes,
que portait un noble ; et deux autres nobles en-
touraient ces armes ; ainsi les armes et celui
qui les portait s'avançaient entre deux nobles.
Le noble En Raymon Corneyll, qui portait l'é-
pée, marchait aussi au milieu de deux nobles.

Après les armes du seigneur roi, venaient
tous les nobles que le seigneur roi devait armer
chevaliers nouveaux, deux par deux.

Après les nobles que le seigneur roi devait
armer chevaliers nouveaux, venaient les nobles
que le seigneur infant En Pierre devait armer
chevaliers.

Ensuite venaient les nobles que le seigneur
infant En Raymon Bérenger devait armer che
valiers ;

recommence le Samedi-Saint, veille de Pâques, à
lleluia à midi, en faisant l'eau bénite pour toute
es cloches, dont le son a été suspendu après le
it à midi recommencent en même temps à se faire

Puis les nobles qu'En Raymon Folch devait armer chevaliers.

Puis, après ces riches-hommes, venaient tous les autres qui devaient être armés chevaliers nouveaux, tous rangés deux par deux.

Après que tous ceux-ci eurent défilé, vinrent toutes leurs armes, portées aussi deux par deux. Et toutes les armes des nobles hommes et leurs epées étaient portées par des chevaliers; et celles des autres chevaliers étaient portées par des fils de chevaliers. Et tous allaient ainsi par ordre, chevauchant sur leurs beaux chevaux couverts de riches draps d'or, et avec de très beaux harnais. Et, comme je vous l'ai déjà dit, ils allaient deux par deux à la suite dudit seigneur roi. Et il n'était autre qui osât chevaucher çà et là hors du rang, que le seigneur infant En Pierre et le seigneur infant En Raymon Bérenger, qui se portaient partout pour empêcher que nul ne quittât la place qui lui était assignée.

Ainsi, par la grâce de Dieu, et au bruit le plus éclatant des tambours, des cimbales, des trompettes, des timbales et autres instruments, et des clameurs d'hommes vêtus en chefs de sauvages, et de toute la maison de chacun des riches-hommes du cortége, qui criaient tous Aragon! on vint à l'église de Saint-Sauveur. Et il était certainement plus de minuit avant que le roi et sa suite fussent arrivés à l'église. Là tous firent ensemble la veillée des armes, récitant les uns et les autres leurs oraisons, se réjouissant et chantant les cantiques de Notre Seigneur Jésus-Christ; et ils passèrent ainsi toute cette bienheureuse nuit; et ils entendirent très dévotement les matines, auxquelles assistèrent tous les archevêques, évêques, abbés et prieurs, qui dirent tous leurs heures avec grande dévotion.

Quand le jour fut venu, le seigneur archevêque de Saragosse se revêtit pour dire la messe; et le seigneur roi, de sa propre main, plaça à la bonne heure sur le maître-autel, sa couronne ainsi que son épée; il se revêtit ensuite d'un surplis, comme s'il allait dire la messe; puis, par-dessus le surplis, il mit la dalmatique royale la plus riche dont jamais empereur ou roi ait été revêtu; et à chaque vêtement qu'il prenait, l'archevêque lui disait son oraison, celle qui était ordonnée dans les livres canoniques pour se dire dans de semblables circonstances. Ensuite il se para de l'étole qui passait à son cou et sur ses épaules, comme on le fait à un diacre. Et cette étole était si riche, si chargée de perles et de pierres précieuses, qu'il serait difficile de dire ce qu'elle valait; puis enfin il prit le manipule qui était aussi très riche et très magnifique.

Tout cela fait, ledit archevêque de Saragosse dit la messe avec grande solennité. Et quand la messe fut commencée et l'épître dite, ledit seigneur se fit chausser les éperons; l'éperon droit par son frère le seigneur infant En Pierre, l'éperon gauche par le seigneur infant En Raymon Bérenger.

Cela étant fait, ledit seigneur roi s'approcha de l'autel, prit l'épée, et, tenant cette épée, il se prosterna en oraison devant l'autel; et ledit seigneur archevêque lui dit debout auprès de lui une très belle oraison.

Quand les oraisons furent finies et que ledit seigneur roi eut fait sa propre oraison, il baisa la croix de l'épée et se ceignit lui-même ladite épée; et quand il l'eut ceinte, il la sortit du fourreau et la brandit trois fois. A la première fois qu'il la brandit, il défia tous les ennemis de la sainte foi catholique; à la seconde, il promit de secourir tous les orphelins, les pupilles et les veuves; et à la troisième, il promit de rendre justice pendant toute sa vie, aussi bien au plus grand qu'au plus petit, aussi bien aux étrangers qu'aux simples particuliers.

Cela fait, il remit l'épée dans le fourreau; et quand l'évangile fut chanté, il offrit sa personne et son épée à Dieu, le priant de le tenir toujours en sa sainte garde et de lui accorder la victoire contre tous ses ennemis. Et ledit seigneur archevêque l'oignit du saint chrême sur l'épaule et au bras droit, et il entendit ainsi la messe. Et quand la messe fut ainsi dite, le seigneur roi se déceignit l'épée lui-même et la remit sur l'autel auprès de la couronne.

Cette messe dite par l'archevêque de Saragosse, le seigneur infant En Jean, archevêque de Tolède, frère dudit seigneur roi, alla se revêtir à son tour; et quand il fut revêtu et eut commencé sa messe, ledit seigneur roi prit lui-même la couronne de dessus l'autel et la posa sur sa tête. Cela fait, le seigneur archevêque de Tolède, le seigneur infant En Pierre et le seigneur infant En Raymon Bérenger la lui affermirent. Et au moment où le seigneur roi se posa la couronne sur la tête, lesdits seigneurs archevêques et les évêques, les abbés, le

prieurs et les seigneurs infants s'écrièrent à haute voix : *Te Deum laudamus.* Et pendant qu'ils entonnaient ce chant, le seigneur roi prit le sceptre d'or en sa main droite, le plaça dans sa main gauche; puis il prit ensuite le globe dans la main droite ; et à chaque chose qu'il recevait ledit seigneur archevêque disait une longue oraison.

Tout cela fait, et pendant que l'évangile se chantait, le seigneur roi, une seconde fois, et avec beaucoup de respect, offrit et sa personne et sa sainte couronne à Dieu, et s'agenouilla très humblement devant l'autel ; et ledit seigneur archevêque acheva de dire sa messe. Quand elle fut terminée, et que ledit seigneur roi eut accompli, par la grâce de Dieu, la prise de possession de sa chevalerie et de sa sainte seigneurie royale, et eut été oint et sacré pour roi et seigneur des royaumes d'Aragon, de Sardaigne, de Valence, de Corse, et comte de Barcelonne, il alla s'asseoir devant l'autel de Saint-Sauveur sur le siége royal et déposa le sceptre et le globe sur l'autel ; puis il fit venir en sa présence chacun des nobles que je vous ai déjà nommés, et les fit armer tous chevaliers dans le même ordre que j'ai déjà désigné. Et à mesure qu'un riche-homme était armé chevalier, il se rendait dans la chapelle qui lui était assignée, et là il armait ses chevaliers nouveaux. Et le seigneur infant En Pierre alla aussi dans la chapelle qui lui était assignée, et fit chevaliers nouveaux ses quatre riches-hommes; et le seigneur infant En Raymon Bérenger en fit autant; et le noble En Raymon Folch de même.

Et chacun des riches hommes qu'ils armaient chevaliers allait ensuite aussi à la chapelle qui lui était assignée et armait les chevaliers qu'il devait armer; et à mesure que chaque riche-homme avait fait ses chevaliers, il se rendait avec eux à l'Aljaferia, comme je vous ai déjà dit.

Quand tout cela fut fait, le seigneur roi prit le globe dans la main droite et le sceptre de la main gauche; et ainsi, avec la couronne sur la tête, et dans les mains le globe et le sceptre, il sortit de l'église et monta sur son cheval. Devant lui on portait son épée et derrière lui ses armes, dans le même ordre que vous avez vu qu'on l'avait fait pendant la nuit, quand on était allé faire la veillée des armes. Et si vous voulez savoir ce qu'était cette couronne, je vous dis que la couronne était d'or, toute garnie de pierres précieuses, telles que rubis, rubis-balais, saphirs, turquoises, émeraudes, et des perles aussi grosses qu'un œuf de pigeon, et il y avait sur le devant une magnifique escarboucle. Et cette couronne avait bien de hauteur un pan de Montpellier; et elle avait seize fleurons ; si bien que tout le monde, et les marchands et les lapidaires eux-mêmes, l'estimait valoir cinquante mille livres de Barcelonne. Le sceptre était d'or et avait bien trois pans de longueur; et au haut du sceptre, il y avait un rubis, le plus beau qu'on ait jamais vu, et qui était bien aussi gros qu'un œuf de poule. Le globe était d'or et était surmonté d'une fleur en or garnie de pierres précieuses, et au-dessus de la fleur était une croix richement ornée de pierres précieuses. Et le cheval était le mieux harnaché qui fût jamais.

Il monta donc à cheval, revêtu de la dalmatique, de l'étole et du maniple, avec ladite couronne sur la tête, et le globe dans la main droite et le sceptre dans la gauche. A la courbure du frein du cheval étaient attachées deux paires de rênes ; les unes appartenaient au frein qui était attaché au cou du cheval: et avec celles-là en main le seigneur infant En Pierre adextrait le seigneur roi en les tenant du côté droit ; et elles étaient tenues du côté gauche par le seigneur infant En Raymon Bérenger, suivi d'un grand nombre de nobles de Catalogne et d'Aragon. Les autres rênes étaient de soie blanche et avaient bien cinquante pans de longueur chacune; et étaient adextrées par des riches-hommes, chevaliers et notables citoyens qui adextraient à pied le seigneur roi ; et après ceux-ci nous l'adextrions nous autres six députés de Valence, et les six de Barcelonne, et les six de Saragosse, et les quatre de Tortose, et les députés des autres bonnes villes ; de sorte que les rênes étaient completement tenues par tous les adextreurs qui s'avançaient à pied.

Nul autre n'était à cheval à l'entour, excepté celui qui portait l'épée devant tous les adextreurs ; et après lui venait celui qui portait les armes ; et chacun d'eux était accompagné de deux nobles, ainsi que vous l'avez déjà vu.

Derrière les armes du seigneur roi venaient les riches-hommes à cheval, tous dans le plus élégant arroi ; lesquels riches hommes etaient

ceux que le roi avait armés chevaliers nouveaux.

Ainsi témoignant une heureuse satisfaction, Sa Royale Majesté, ointe, sacrée et bénie de Dieu et de toutes choses, au milieu des témoignages de la joie la plus vive, comme vous l'avez déjà vu, s'en revint à l'Aljaferia; et certes l'heure de nonne était bien passée avant qu'il y fût arrivé. Et toujours adextré de la même manière et à cheval, il entra dans le palais; il descendit avec la couronne en tête, le globe dans la main droite, le sceptre dans la main gauche, et monta ainsi à sa chambre.

Après un assez long intervalle, il sortit de la chambre ayant sur la tête une couronne plus petite, car l'autre pesait énormément; toutefois elle n'était pas tellement petite qu'elle n'eût plus d'un demi-pan de hauteur; et elle était si riche et si belle qu'on l'estimait bien certainement vingt-cinq mille livres.

Je veux que vous sachiez que, lorsque le seigneur roi fut remonté sur son cheval et sortit de Saint-Sauveur, on estimait bien ce qu'il portait sur lui ou le harnais du cheval à cinquante mille livres de Barcelonne.

Ainsi donc, comme je vous l'ai dit, le seigneur roi, avec une autre couronne plus petite sur la tête, et le globe et le sceptre en main, vint s'asseoir pour manger. On lui avait preparé à sa droite à table un siége d'or sur lequel il plaça le globe, et à sa gauche un autre siége d'or où il plaça le sceptre tout droit. Et à sa table, qui avait bien dix-huit pans de long, s'assirent, à une petite distance de lui, à droite, son frère le seigneur infant En Pierre et monseigneur En Jean son autre frère, archevêque de Tolède. Et de l'autre côté, un peu plus loin du siége royal, le seigneur archevêque de Saragosse, et l'archevêque d'Arborée après l'archevêque de Saragosse.

A une autre table s'assirent les évêques; à une autre les abbés et prieurs; et puis de l'autre côté, à droite, s'assirent tous les riches-hommes qui avaient été armés chevaliers ce jour-là; puis s'assirent tous les chevaliers qui avaient été faits chevaliers nouveaux.

Et le seigneur roi était assis sur un siége si élevé, et tellement plus haut que tous les autres, que tout le monde pouvait le voir.

Après quoi, nous autres notables citoyens, nous fûmes tous arrangés pour nous asseoir ensemble, et tous en fort bon ordre; car nous eûmes chacun les places qui nous revenaient de droit; et à chacun on assigna des serviteurs nobles, chevaliers et fils de chevaliers, pour les servir, ainsi qu'il appartenait à chacun selon son rang et selon qu'il convenait à la solennité de la fête; et tous furent très honorablement traités et servis; et ce fut une vraie merveille, car il y avait tant et tant de gens que personne ne saurait le croire sans y avoir été présent.

Après vous avoir dit comment en général tous furent servis, je vais vous dire spécialement comment fut servi le seigneur roi.

Il est certain que le seigneur infant En Pierre voulut, ce bienheureux jour de Pâques, faire les fonctions de majordome, et c'est lui qui de sa personne arrangea toute l'affaire de la manière dont je vous l'ai fait connaître. Lui-même et le seigneur infant En R. Bérenger présentèrent l'eau pour les mains audit seigneur roi. Il fut ordonné que le seigneur infant En R. Bérenger présenterait la coupe au seigneur roi, et que douze nobles serviraient avec lui à la table du seigneur roi.

Pendant le service, le seigneur infant En Pierre, avec deux nobles, tous trois se tenant main à main, et lui au milieu d'eux, vint premièrement en chantant une ronde [1] nouvelle qu'il avait composée, et tous ceux qui apportaient les mets lui répondaient. Et quand il fut arrivé ainsi à la table du seigneur roi, il prit le plat, fit la révérence, et le posa devant le seigneur roi; puis il en fit autant du tailloir [2]. Et quand il eut servi le premier mets au roi et eut terminé sa ronde, il quitta son manteau et sa cotte de drap d'or à fourrure d'hermine, et ornée de beaucoup de perles, et les donna à un jongleur; et aussitôt on lui apporta d'autres riches vêtements qu'il mit sur lui; et il fit la même cérémonie à tous les mets qu'il présenta. De sorte qu'à chaque mets qu'il apportait, il chantait une ronde nouvelle qu'il

(1) *Una dança*, un air de danse. Il ne faut pas confondre l'infant Pierre, comte de Ribagorça et d'Ampurias, et frère d'Alphonse, avec le fils du même Alphonse nommé Pierre IV, qui fut poète aussi, et mérita le surnom de Pierre-le-Cérémonieux. Il paraît que l'oncle n'était pas moins partisan que le neveu du cérémonial de cour. (Voyez pour Pierre-le-Cérémonieux la note page 558.)

(2) Sorte d'assiette sur laquelle on taillait les mets. Ce mot se prend aussi dans le sens de tranchoir.

-même composée, et il donnait les vê-
qu'il portait, et qui étaient tous fort

porta bien dix sortes de mets; et cha-
qu'il avait placé un mets devant le
roi et fait sa révérence, les nobles,
aliers et autres serviteurs posaient sur
s tables tant et tant de mets que per-
aurait pu faire mieux.

CHAPITRE CCXCVIII.

, après que le seigneur roi En Alphonse eut reçu la
e du royaume, on lui prépara un riche siége, où il
vec ses riches-hommes et chevaliers, et comment
set et En Comi, jongleurs, chantèrent devant lui.

and le seigneur roi et tous les autres
ris leur repas dans le palais royal, il
un siége très riche et très noble, où se
t le roi et les archevêques avec lui,
même ordre où ils avaient été assis à
t le seigneur roi, la couronne sur la
globe dans la main droite et le sceptre
main gauche, ainsi qu'il avait été assis
se leva de table et vint s'asseoir sur
ge, dans ledit palais; et à ses pieds,
l'entour, s'assirent les nobles, les che-
et nous autres notables citoyens.
sque nous fûmes tous assis, En Roma-
gleur, chanta à haute voix devant le
roi nouveau une nouvelle sirvante
igneur infant En Pierre avait composée
neur dudit seigneur roi; et le sens de
rvante était tel : ledit seigneur infant
ait dans cette pièce ce que signifiaient
nne, le globe et le sceptre ; et, d'après
ignification, il disait ce que le roi de-
re. Et afin que vous le sachiez, je vais
dire en somme : si vous voulez le sa-
s clairement, recourez à ladite sirvante,
us le comprendrez bien mieux.
i le sens de la couronne. La couronne
ute ronde, et le rond n'ayant ni com-
nent ni fin, cela signifie Notre Seigneur,
eu tout-puissant, qui n'a point eu de
ncement et n'aura point de fin. Et parce
te couronne signifie Dieu tout-puissant,
ii a placée sur la tête, et non au milieu
s ni aux pieds, mais bien sur la tête,
e l'intelligence. Et parce qu'on la lui a
placée sur la tête, il doit toujours se souvenir de Dieu tout-puissant; et puisse-t-il, avec cette couronne qu'il a prise, gagner la couronne de la gloire céleste, dont le royaume est éternel!

Le sceptre signifie la justice qu'il doit exercer envers tous. Et comme le sceptre est une verge longue et tendue, et frappe et châtie, ainsi la justice châtie, afin que les méchants ne fassent pas le mal et que les bons deviennent encore meilleurs.

Le globe signifie que, comme il tient le globe en sa main, il tient aussi en main ses royaumes et son pouvoir; et puisque Dieu les lui a confiés, il faut qu'il les protége et les gouverne et les régisse avec vérité, justice et clémence, et qu'il ne souffre point que qui que ce soit, ni par soi, ni par autrui, leur cause du dommage.

Le roi entendit bien ladite sirvante, et en comprit bien le sens, et, s'il plaît à Dieu, il le mettra en œuvre de telle manière que chacun en sera satisfait. Que Dieu lui fasse la grâce d'en agir ainsi!

Et quand ledit En Romaset eut dit cette sirvante, En Comi [1] chanta une chanson nouvelle, qu'avait faite aussi ledit seigneur infant En Pierre; et il la lui avait donnée à chanter parce qu'En Comi était l'homme de Catalogne qui chantait le mieux.

Quand En Comi l'eut chantée, il se tut; et En Novellet [2], jongleur, se leva et récita [3] sept cents vers rimés que ledit seigneur infant En Pierre avait composés tout nouvellement. Et cette tenson était relative à l'ordre que le seigneur roi doit suivre dans l'établissement de la cour et de tous ses officiers, aussi bien à sa cour que dans toutes ses provinces. Et le seigneur roi entendit bien tout cela; car il est le seigneur le plus habile qui soit au monde, et, s'il plaît à Dieu, il le mettra à exécution.

Tout cela chanté ou dit, la nuit était arrivée. Et ainsi royalement, la couronne en tête, le globe a la main droite et le sceptre à la main gauche, le seigneur roi monta en sa chambre pour se reposer; et il en avait grand besoin; et

i qui *romance*; chacun des jongleurs recevait un nom genre de ses compositions

(1) Le même dont Muntaner a déjà parlé (page 521 note 1) et qu'il fit porteur de son sermon en vers.

(2) Chaque jongleur était comme je viens de le dire surnommé suivant ses occupations litteraires.

(3) *Dix en parlant*, dit en parlant, à la difference des autres qui avaient dit en chantant.

nous nous retirâmes, nous, chacun chez nous. Toute la cité était en joie, ainsi que je vous l'ai dit.

On peut bien dire que jamais ne fut tenue cour si royale, si belle, si joyeuse et si pompeuse. Veuille Notre Seigneur vrai Dieu laisser régner le seigneur roi d'Aragon durant longues années à son service, pour le bien de son âme et la gloire et l'agrandissement de tous ses royaumes et de toute la chrétienté! *Amen.*

Ainsi vous pouvez voir comment ledit seigneur roi a voulu imiter Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en cette bienheureuse fête de Pâques, réconforta, par sa résurrection, la vierge madame sainte Marie, ses saints et bienheureux apôtres et évangélistes, et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés à cause de sa passion; de même aussi les sujets du seigneur roi d'Aragon étaient tous tristes et affligés de la mort du bon seigneur roi En Jacques, son père, et lui, dans ce saint et bienheureux jour de Pâques, il les a tous réjouis et réconfortés, de telle sorte que, s'il plaît à Dieu, nous en serons tous joyeux et satisfaits aussi longtemps que nous aurons à vivre de la vie de ce monde. *Amen.*

LOUÉ SOIT DIEU!

FIN DE LA CHRONIQUE DE RAMON MUNTANER.

CRONICA

DEL REY EN PERE

E DELS SEUS ANTECESSORS PASSATS,

PER

BERNAT D'ESCLOT.

PROLECH.

Aci comença lo libre qu'En Bernat d'Esclot[1] dicta e scrivi, de les grans batalles e dels grans fets d'armes e de les grans conquestes que foren sobre Serrayns e sobre altres gents, e de dos nobles reys[2] que hac en Arago qui foren del alt linatge del comte de Barcelona.

Aquest comte de Barcelona[3] havia huna germana molt bella[4] e de gran valor, e dona la per muller[5] al emperador de Castella[6]. De la qual hac dos fills; e la hu hac nom don Sancho[1], qui fon rey de Castella, e l'altre hac nom don Ferrando[2], qui fon rey de Leon.

A cap de hun temps moris la germana[3] del comte de Barcelona, emperadriu de Castella, e l'emperador de Castella pres altra muller, una dona cosina germana del emperador de Alamanya[4], e hac d'ella una filla que hac nom dona Sancha. E donaren la per muller al rey de Arago, don Alfonso, qui fon fill del comte de Barcelona[5].

E de aquest rey don Alfonso foren tres

(1) Le manuscrit de la Bibliothèque royale (fonds Saint-Germain numéro 1581) sur lequel je fais cette copie porte *Desbot;* mais plusieurs autres manuscrits de cette chronique, conservés en Espagne (voyez ma Notice en tête de ce volume), donnent ce nom sous la forme d'*Esclot* ou Descolt.

(2) Jacques-le-Conquérant et son fils Pierre III.

(3) Raymond Bérenger IV dit le Saint, fils de Raymond Bérenger III et de Douce de Provence.

(4) Dona Berenguella, fille aussi de Raymond Berenger III et de Douce de Provence.

(5) Le mariage de Bérangère avec Alphonse avait été fait par Raymond III son père, avant sa mort. Ce mariage eut lieu en 1128, et Raymond Berenger III ne mourut que trois ans après, le 19 juillet 1131. Dans un premier testament de 1121 (Bofarull, II, 171) il désigne ses filles comme non mariées; dans le second, qui est de 1131, il parle d'elles sous les noms de *ma fille de Castille*, et *ma fille de Foix;* ce qui prouve qu'elles étaient déjà mariées, et il prend ses précautions pour elles en cas de veuvage : « Si filiæ meæ, *ipsa de Castellâ* et *ilia de Fuxo*, reversæ fuerint in terrâ meâ, filius meus Raymundus Berengarii, cum consilio magnatum meorum, maritet eas honorificè, cum meo honore et meo avere; et interim ipsa de Castellâ stet in Lagusterâ, et ipsa de Fuxo in Rippis. Et Berengarius Raymundi de Provinciâ faciat similiter de aliis. » (Bofarull, II, 181.)

(6) Alphonse VII, roi de Castille, appelé aussi Alphonse Raymond (Bofarull, II, 165). Il était fils d'Urraca, reine ou impératrice de Castille et de Léon, et de Raymond de Bourgogne, roi de Galice. Il naquit en 1106. Sa mere Urraca le fit reconnaître comme roi de Galice en 1112, et se l'associa à l'empire en 1123. Il devint, par sa mort en 1126, empereur de Castille et de Léon.

(1) Sanche III, roi de Castille.

(2) Ferdinand II, roi de Léon.

(3) Bérangère mourut en février 1149 (Bofarull, t. I, p. 166). Elle était si remarquable par sa beauté, son esprit et sa bonne grâce, que son souvenir s'est conservé encore dans les montagnes de Léon comme type de la perfection féminine, et qu'aujourd'hui encore, quand on veut designer par un mot une femme accomplie, on dit : *Es una Berenguella.*

(4) Richilde, fille d'Uladislas II, duc de Pologne, qu'il épousa en 1155.

(5) Dona Sancha épousa, le 8 janvier 1174, à Saragosse, Alphonse II, roi d'Aragon, fils de Pétronille, héritière d'Aragon (fille de Ramire-le-Moine et d'Agnès d'Aquitaine), et de Raymond Bérenger IV, comte de Barcelonne, qui, depuis l'abdication de Ramire en 1137 pour se faire moine, avait gouverné l'Aragon, héritage de sa jeune femme, sous le titre de prince d'Aragon. A la mort de son père, en 1162, Alphonse prit le titre de roi d'Aragon et comte de Barcelonne.

fills[1]: el rey de Arago En Pere, el comte de Prohença, e En Ferrando que era abat de Munt Arago, e tres fillas.

E del rey En Pere[2] fo fill lo rey En Jaume, aquell que conquista Mallorques e Valencia ab tot lo regisme.

E de aquest rey En Jaume e de madona la reyna, qui fo filla del rey d'Ongria[3], exi lo rey d'Arago En Pere[4], qui fon lo segon Alexandre per cavalleria e per conquesta.

Ara lexarem a parlar de tots los reys que foren apres lo comte de Barcelona, e parlarem en qual manera lo bon comte de Barcelona guanya lo regisme de Arago[5].

(1) Il y a ici dans le manuscrit une ligne omise par le copiste; je la restitue d'après les faits historiques. Alphonse II, dit le Chaste, dont il est question ici, eut trois fils et quatre filles (Bofarull, t. II, p. 213) :

D. Pèdre, qui lui succéda au royaume d'Aragon et au comté de Barcelonne;

D. Alphonse, comte de Provence, marié avec Gersinde, comtesse de Forcalquier;

D. Ferdinand, moine du monastère de Poblet et ensuite abbé de Monte-Aragon;

Dona Constance, qui épousa en premières noces Émeric, roi de Hongrie, et en secondes noces Frédéric II, empereur d'Allemagne;

Dona Eléonore, mariée en 1205 à Raymond IV, comte de Toulouse;

Dona Sancha, mariée à Raymond V, comte de Toulouse;

Dona Douce, religieuse du monastère de Sixena, fondé par sa mère qui s'y était aussi retirée à la mort du roi son mari.

(2) Pierre II, dit le Catholique, roi d'Aragon et comte de Barcelonne, épousa en 1204, à Rome, Marie de Montpellier, veuve ou séparée du comte de Comminges, et fille unique de Guillaume, seigneur de Montpellier, et d'Eudoxie, fille de Manuel, empereur de Constantinople. Pierre II eut, de Marie de Montpellier, le 2 février 1208, le roi Jacques-le-Conquérant. (Voyez la Chronique de Ramon Muntaner, qui précède.)

(3) Jacques-le-Conquérant se maria deux fois; la première avec Léonore de Castille, fille d'Alphonse de Castille et d'Éléonore d'Angleterre, fille d'Henry II; mais ce mariage fut cassé pour cause de parenté. Il en avait eu un fils qui fut cependant déclaré légitime. Ce fils, nommé Alphonse, mourut en 1260. Pendant la vie de son père il avait épousé Constance de Moncade, fille de Gaston, vicomte de Béarn. La deuxième femme de Jacques fut Yolande de Hongrie, fille d'André II et d'Yolande de Courtenai, fille de Pierre de Courtenai, empereur de Constantinople. Elle l'épousa à Barcelonne, le 8 septembre 1235, et en eut quatre fils et cinq filles, dont Pierre III fut l'aîné.

(4) Pierre III d'Aragon succéda en 1276 à son père, Jacques-le-Conquérant, comme roi d'Aragon et comte de Barcelonne; son frère Jacques reçut de son père le royaume de Majorque et la seigneurie de Montpellier.

(5) D. Ramire, roi d'Aragon, frère et successeur d'Alphonse-le-Batailleur, maria, le 11 octobre 1137, sa fille Pétronille, âgée seulement de deux ans, à Raymond Berenger IV, comte de Barcelonne, qui en avait alors vingt-quatre, et il retourna immédiatement dans son couvent d'où il était sorti, en 1134, malgré lui, pour devenir roi. Bérenger ne voulut porter que le titre de prince d'Aragon et ne prit jamais celui de roi

(1) Alphonse Ier, dit le Batailleur, fils de Sanche-Ramire I et de Félicie, comtesse de Rouci. Alphonse Ier devint roi d'Aragon en 1104, et épousa en 1109 Urraca, qu'il répudia sans avoir eu d'enfants.

(2) D'où le vieux mot français *losengier*, flatteur.

CAPITOL PRIMER.

Com lo bon comte de Barcelona exella mossenyor Guillem Ramon de Muncada.

Diu lo comte que, quant lo bon comte de Barcelona hac conquesta tota la fort terra de Catalunya per gran forç e per gran prohesa, e hac gitats e morts tots los Serrayns de la terra, tro a Leyda e tro a les muntanyes de Prades e de Siurana qui est molt fort terra, ans asetjar Leyda que es una richa ciutat, que lla donchs era de Serrayns. E esdevench se que, abans quel bon comte de Barcelona fos al setge de Leyda, havia en la cort del bon comte de Barcelona, hun senescal de molt gran linatge de la terra de Catalunya, qui havia nom En Guillem Ramon de Moncada, senescal. E fon ventura que, per alguna raho que no vull ara comtar, quel comte de Barcelona lo gita de la sua terra e l'exella. Aquest senescal, En Guillem Ramon de Moncada, anassen en Arago e presentas denant lo rey[1], e saludal molt altament:

« Senyor, dix ell, Deu vos saul a vos e a vostra cort. Yo so vengut a vos que sots refugi de exellats, e prech vos, senyor, que hajats merce de mi e quem vullats sostenir en vostra terra, que honrat hom e de alt linatge son: e mon senyor lo comte de Barcelona, per falses lausengers[2] qui m'han acusat ab ell, ham exellat de sa terra e ham tolt tot quant havia. Per que yo-us prech, senyor, que vullats que yo-us serveixcha axi com vasall deu servir noble senyor. »

Quant lo rey entes que aquest era En Guillem de Moncada, senescal, levas del siti en que seya e pres lo per la ma e assech lo prop si.

« Senyor, dix lo rey, ben siats vos vengut, axi com a bon cavaller e de honrat linatge que vos sots. Per ma fe! moltes de veguades he desijat que-us pogues veher e tenir en ma cort, per

ıatge e noblea de cavalleria qui en
sapiats que res que mester vos sia
ra en ma cort. »
i avant lo rey feu li donar ço que
:, que no li falli res que mester li fos
ort. E de aqui avant lexarem a parlar
em Ramon de Moncada, senescal, e
lel rey d'Arago.

CAPITOL II.

lo rey d'Arago asetja Fraga e y mori.

ch se, a cap de un poch de temps,
'Arago mana corts a la festa de sent
ıragosa qui es la mestra ciutat del
Arago [1]. E aqui vingueren tots los
)s cavallers de tota la terra. E lo rey
ı feu molt gran festa, e feu cavallers,
ans dons a cavallers e juglars. E
:h lendema, ell tench parlament ab
ab homens de ciutats e ab bisbes e
:

s, dix lo rey, per tal vos he fets ajus-
ıll dir paraules que seran a honor de
ofit de mi e de vos altres; quel meu
mia honor es vostra, e el meu dan
e lo vostre profit e la vostra honor
:l vostre dan es meu. Be sabets que
stes encontrades entorn de nostra
le Serrayns, e fan nos cascun jorn
e majorment aquells de la ribera de
.ro a Tortosa, Ara, per tal com yo
.valleria e bones gents d'armes e leals
)r, ab consell e ab voluntat de vos
ria quens aparellassem de guerre-
ells, e quens vengassem del dan
:ascun dia. »
;o se asseeh en son siti. E levas lo
ıragosa e dix :
' rey, ço que vos havets dit son obres
ıo y deu ni y pot hom millorar. Per
n se deu forçar de persona e de ha-
s ajut. E yo-us proffir valença de
ers e de dos milia homens a peu a
»

juest bisbe hac parlat, llevaren se de
se abats e d'altres clergues, e profer-
ıça de tot quant ells poguessen bas-

[1] Jer s'était emparé, le 18 décembre 1118, de la
sse et y avait établi aussitôt sa cour.

tar. E puix levas hun honrat hom de Arago, e parla, e dix :

« Senyor, ço que vos havets dit es gran profit e gran honor vostra, e hanch en nengun temps no oym res hon pus alegres fossem. Per que yo-us dich, per tots los cavallers e per los richs homens de Arago que m'han dat lur poder que-us ho digua, que prenats ells e lur haver en ajuda e en valença de fer ço que honor sia de vos e de vostre regne. E pensats de menar lo fet avant, que nos farem ço que vos manarets.

— Barons, dix lo rey, vos altres me havets respost axi com a bons vasalls e leals. Don yo so molt pagat de vos altres. Mas, volria me aconsellasets en qual lloch commençarem de tenir nostre setge. »

Dix hun cavaller : « Senyor, lo lloch hon vos haveu pres mes de dan, ço es de la vila de Fraga, hon ha grans gents e bons guerrers. E si nos podem haver aquella villa primerament, havrem despuix tota l'altra encontrada.

— Certes, dix lo rey, aqueix consell tinch yo per bo. »

Dixeren tots los altres barons : « E nos pe. bo! mas manats, senyor, de enantar lo fet abans que ells no sien apercebuts. »

Esdevench se que en Arago havia hun cavaller qui era fort mal factor, e robava camins, e feya grans mals als reys. E lo rey perseguí tant tro quel pres, e tolch li tota sa terra, e tench lo gran temps en preso, e puix lexal anar per precbs de honrats homens quil demanaren al rey; mas no li rete res de ço que li havia tolt. E quant lo rey hac hagut son consell per anar a Fraga, aquest cavaller se pensa que aras podia vengar del rey; e pres son cavall e ses armes, e exis de la terra e anassen a Fraga a parlar ab lo rey Serray senyor de la vila :

« Senyor, dix ell al rey serray, yo so vengut a tu axi com a hom quel rey d'Arago ha tolt tot quant havia; e vull esser ton cavaller e ton soldader. E sapies per veritat quel rey d'Arago ajusta ses osts per venir a Fraga e per fer guerra ab vos altres. E si tut vols tenir a mon consell, tu desbarataras lo rey e tota sa ost.

— Amich, dix lo rey serray, be sies tu vengut. Yot fare tant de be que be valra ço quel rey d'Arago t'ha tolt. E digues me en qual guisa me conselles que façam nostres afers.

— Senyor, dix ell, tu trametras per les encontrades totes ; e met en la vila dels millors homens d'armes que trops, a peu e a cavall, aytant com puxes; e fes assaber per tota la terra, que, a dia sabut, aquells sapien que lo rey d'Arago ha assetjada Fraga, e quant veuran lo senyal que tuls faras en la torre major, que pensan de ferir en la ost ardidament. E axi com ells se combatran ab ells de fora, nos exirem ab tot nostre poder de la vila; de la qual cosa ells nos pensaran en res. E ferixquen en ells; e axi desbaratar-los-hem, els vencrem.»

Tot axi com aquest malvat cavaller ho dix, axi fon ordenat. Lo rey d'Arago hac ajustades ses osts e assetja la vila de Fraga. E quant vench un jorn, tots los Serrayns de la encontrada foren ajustats; e foren molt grans gents, tantes que null hom no podia saber lo nombre; e van ferir en la ost del rey d'Arago; e lo rey d'Arago armat, ab tota sa gent exi fora les tendes per combatre ab los Serrayns. E mentre la batalla era molt gran, quels Serrayns se començaven ja de vencer, aquells de la vila començaren de exir, que foren grans gents e be armats; e feriren en la ost; els altres Serrayns cobraren vigor e tornaren vers los crestians, si quel rey d'Aragon se perde, que nol trobaren mort ne viu [1].

Aquest rey de Arago no havia infant negu, mas havia hu germa [2] en una abadia; e dixeren a aquell son germa: que lo rey era mort, e pus no havien senyor, que volien haver ell per senyor e per rey. E dix los : que molt de temps havia stat fora del segle per servir Deu, e que dura cosa li semblava de dexar la orde.

« Senyor, digueren los barons de Arago, aço es cosa de la qual vos no-us podets scusar; que nos havem perdut nostre rey, e gran res de gents, e som romasos sens hereu e sens govern, per que la terra sta en gran perill.

— Barons, dix lo monge, si fare, ab huna cosa : que, sempre que yo haga hagut hun fill o huna filla de qualque muller, que sempre me puxa tornar en l'orde. »

(1) Alphonse-le-Batailleur fut battu devant Fraga, le 17 juillet 1134, et, suivant l'Art de vérifier les dates, il en mourut de chagrin, le 7 septembre suivant.

(2) Ramire II, troisième fils de Sanche-Ramire. Il s'était fait moine au monastère de Saint-Pons de Thomières, dans le diocèse de Narbonne. C'est de là qu'on le retira malgré lui pour le faire roi en 1134 et le marier.

E aço li atorgaren los barons de la terra; e tragueren lo de la abadia, e levaren lo rey, e donaren li per muller huna dona qui era filla del rey de Lleo [1]. E de aquesta dona hac una filla [2]. E a poch de temps que la filla fo nada, la regina morí; e puix lo rey desempara lo regisme e tornasen en la abadia hon solia star [3].

E a poch de temps com en la abadia tornat fo, morí [4]. E axi tota los terra romas sens rey gran temps [5].

E fo aventura que En Guillem Ramon de Moncada, senescal, scapa ab pochs d'altres cavallers de la dita batalla dels Serrayns, per tal com eren be encavalcats; e tornaren en Arago; e aqui stigueren gran temps, fin que la filla del rey fon de edat de casar la.

CAPITOL III.

Com lo bon comte de Barcelona pres huna filla del rey d'Arago per muller, a la qual era romas lo regne.

Los richs homens de Arago tengueren conseil a Saragoça, en qual manera porien be maridar aquella infanta qui era lur dona, ni qui porien haver per senyor don fossen honrats e que la terra ne valgues mes. A aquest consell fon En Guillem Ramon de Moncada senescal; e levas en peus, e dix :

« Senyors, si vos altres vos volets, yo-us mostrare qui porets haver, lo major senyor e pus honrat de negunes gents qui sien al mo E porets conexer que, co que yo-us en dire, que no-u dich per amor que li haga, ne per be q profit que yo haga hagut d'ell, ans n'he hagu dapnatge e desonor. Mas per co com conech que sera gran honor e gran profit de nostra terra

(1) Suivant l'Art de vérifier les dates, il épousa Agnès, fil de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Bofarull l'appelle fille du comte de Poitiers (p. 182, t. II).

(2) Nommée Pétronille.

(3) Ramire abdiqua la couronne et en laissa l'administration au comte de Barcelonne, fiancé à Petronille, en présence de nobles d'Aragon, le 15 novembre 1137, à Saragosse. (Bofarull t. II, p. 184.) La consommation du mariage n'eut lieu qu'en 113

(4) Il ne mourut que le 16 août 1147, dans le monastère où il était retourné aussitôt après le mariage par procuration de sa fille avec Raymond Bérenger.

(5) Raymond Bérenger IV, comte de Barcelonne, mari de Pétronille, ne voulut en effet jamais prendre que le titre de prince et dominateur d'Aragon et non celui de roi, qui fut pris ensuite à sa mort en 1162 par son fils Alphonse qu'il eut de Petronille.

as ho consell, e si ho volets, e si ell ho vol, que
i y donets; ço es lo bon comte de Barcelona,
) millor cavaller e el pus prous, e del pus alt
natge que sia al mon. »

A aquestes paraules, hagueren lur acort tots
os barons, e tengueren per bo ço que En Guil-
em Ramon de Moncada havia dit. E pregaren
'n Guillem Ramon de Moncada, senescal, que
ll fos missatger e parlador de aquest fet, e que
legues anar al bon comte de Barcelona, que
ra a Leyda que havia conquistat poch temps
avia.

E sobre aço En Guillem Ramon de Moncada
se aparella molt honradament, e cavalca, e
massen a Leyda, e munta al castell, lla hon lo
bon comte era. E quant foren a la porta, los
porters anaren al comte e digueren li :

« Senyor, En Guillem Ramon de Moncada,
senescal, es a la porta ab gran res de cavallers
de Arago, e vol parlar ab vos. »

Quant lo comte entes que En Guillem Ramon
de Moncada era aqui, maravellassen fort, e
mana que hom lo lexas entrar. E los porters
reberen lo molt honradament, e als cavallers
tambe; e menaren lo d'avant lo comte, e lo
comte rebel molt agradablament, e demanali
per quals afers li era tornat denant.

« Senyor, dix En Guillem Ramon de Mon-
cada, yo son vengut aci denant vos, axi com
cell qui porcassa vostre profit e vostra honor,
que en altre cas yo no-us vendria denant, sino
clamant merce. Senyor, los richs-homens d'A-
rago m'han trames a vos, per ço com vos tenen
per lo pus honrat comte e per lo pus prous que
sia al mon e cell qui mes ha conques. E presenten
vos lo regne de Arago, e que prenats la donzella
per muller de qui es lo regne, e ells preguen
vos que siats llur senyor e llur rey.

— Certes, dix lo comte; aci ha bell present,
e tal que no fa a rebujar. Yo, dix lo comte,
reb la donzella en aytal manera que, aytant
com yo viva, no vull esser apellat rey [1]; car yo
son ara hu dels millors comtes del mon, e si
era apellat rey, no seria dels majors, ans seria
dels menors.

— Senyor, dix En Guillem Ramon de Moncada, tot axi sia com vos vullats. E pensats de avançar lo fet [1]. »

Sobre aço les cartes se feren e los sagraments de ab dues les parts. E lo comte cavalca ab gran cavalleria, e entra en Arago, e pres la donzella per muller, e livraren li lo regisme. E de aquesta dona hac hun fill que hac nom N'Amfos [2], que, apres del comte, fo rey de Arago, e hun altre fill que hac nom don Sancho [3], qui era comte de Rosello, lo qual mori mentre lo rey En Jacme tenia assetiat lo castell de Moncada, e fo pare d'En Nuno.

CAPITOL IV.

En qual manera lo rey En Pere de Arago engenra son fill, lo rey En Jaume que prench lo regne de Mallorques.

Aquest rey N'Amfos [4] hac tres fills [5], ço es lo rey d'Arago En Pere, lo comte de Prohença, e l'abat de Mont-Arago qui havia nom En Ferrando; e la emperadriu dona Costança, muller del emperador Frederich, e altres dos filles. E fo la huna muller del comte de Tholosa; e l'altra fo muller del comte de Tholosa, lo qual havia hagut altre muller; e apres, mori lo comte major e la dona; e lo fill romas comte de Tholosa, e hac huna filla sens pus de la sor del rey d'Arago.

Aquesta filla del comte de Tholosa, neboda del rey En Pere, fo parlada per muller al rey de França; e remes la li hom; e lo apostoli veda que no la prenes per muller, que dix que filla era d'aquell qui era contra la sgleya. E lo comte, com ho sabe, volch la cobrar; e no la li volgueren retre; e donaren la al frare

(1) Quoiqu'il gouvernât l'Aragon sans aucune intervention e Pétronille, il ne voulut en effet jamais prendre que le tre de prince et dominateur d'Aragon. Il mourut le 6 août 62, à quarante-sept ans, à Borgo San-Dalmazio de Gênes, allant à Turin conférer avec l'empereur Frédéric Barbe-sse; son corps fut transporté au monastère de Ripoll.

(1) Bien que le mariage ecclesiastique eût été contracté dès 1137, le mariage réel n'eut lieu, suivant Bofarull, qu'en 1150 ou 1151. (V. p. 186.) Pétronille avait à cette dernière epoque quinze ans et le comte trente-cinq.

(2) Ce fils aîné, ne le 4 avril 1152, porta d'abord (Bofarull, t. II, p. 186) le nom de Raymond comme son père et son aïeul, et ce ne fut qu'après la mort de son père que son nom fut change en celui d'Alphonse.

(3) Petronille avait eu un second fils appelé D. Pedro, mais il était mort jeune (Bofarull, *ibid.* p. 189). Sanche, qui fut le troisième, hérita des avantages faits à son second frère.

(4) Alphonse dit le Chaste, epousa Sanche de Castille, fille d'Alphonse VII de Castille et de Léon et de Riche, le 18 janvier 1174.

(5) Voyez les notes du prologue (p. 566).

[illegible]

[illegible] estech lonch temp[s] [illegible]. E quant venc a cap de [illegible] [illegible] castell prop de [illegible] amava una dona de gra[n] [illegible] per amiga[1]. E en aquell castell [illegible] a hun majordom [illegible], lo qual era son priva[t] [illegible] bom e leal. [illegible] na Na Maria de Monpesler sabe aço, e [illegible] aquell majordom del rey qu[e] [illegible]. E venc denant ella.

— [illegible] dix la dona, vos siats be vengut! [illegible] com vos sots [illegible] sots hom leal e bo, [illegible] E no vull celar ab vos [illegible] que vos-us dire, qu[e] [illegible] de quel rey es [illegible] Don yo son mol[t] [illegible] per altra cosa, mas per tal com [illegible] infant que fos hereu de [illegible] rey ha affer ab aytal [illegible] en aytal castell, e vos [illegible]. Hon yo-us prech que, [illegible] que vingats a [illegible] en la cambra [illegible] en son llit. E fets [illegible] lum; e digats al [illegible] per tal que no sa[pia] [illegible] que en aquella [illegible] que sera gran be [illegible] tot son regne.

— [illegible] dix lo majordom, yo son apa[rellat] [illegible] me manets, e major[ment] [illegible] sien a honor de vos. E sapiats [illegible] havets manat, que yo [illegible] mas de grand palior [illegible].

— [illegible] dix la dona, [illegible] cal tembre. [illegible] que vos havrets mes [illegible] hagues null [illegible].

— [illegible] dix lo majordom, gran mer[ce] [illegible] que vos manets. E [illegible], e aparellats [illegible] al vespre li anem [illegible] vendre a vos, e [illegible] al castell, e me

[illegible]

[1] [illegible] pres de la [illegible]

la cambra; e puix vos sapiats que

ich, dix la dona, bem plau ço que
nchs anats vos en, e pensats de vos-
e al vespre venits a mi. »
ordom pres comjat de la dona e anas-
ant vench al vespre, lo rey parla ab
i que li amenas aquella dona ab qui
pres aquella nit fos ab ell.
or, dix lo majordom, molt volenters!
na us prega que null hom del mon
ivat, ne dona, ne donzella.
, dix lo rey, ho fets que puxats; que
ll tot axi com ella ho vulla; e pen-
ar. »
ordom ana a la dona muller del rey,
la ab huna donzella e ab dos caval-
es la en la cambra del rey, e aqui ell
; la dona despullas, e mes se al llit
feu apagar tota la llum.
o rey hac sopat, e tots los cavallers
anats, lo rey s'en entra en huna
e era apres de aquella hon dormia, e
despulla es descalsa, e puix, abrigat
antell, en camisa, ell s'en entra en
mbra hon la dona sa muller era col-
rey colgas ab ella sens llum, que
. El rey cuydas que fos aquella dona
havia empres que vengues a ell. Veus
ena son solaç ab la dona sa muller;
parla gint, per tal que no la reco-
que hagues jagut ab ella. E aquella
de hun fill. La dona era molt savia
e sempre conech que era prenys, e
al rey.
r, dix ella, prech vos que no-us sia
uesta nit vos he amblada; que cer-
e fet per nenguna malvestat ne per
alvat desig que yo hagues; mas per
vos e de mi ixques fruyt que pla-
e que fos hereu de nostra terra e de
ne. E sapiats per veritat que, segons
eu, yom so feta prenys en aquesta
ts scrivre la nit e la hora, que axi-u
»
o rey entes que ella era la dona sa
ach se per sobre-pres; mas non feu
e feu de belles paraules ab la dona,
ati. E al mati llevaren se e stigue-
ps aquell jorn, e puix lo rey caval-
en en Catalunya. E la dona engruxa,
e stech tant en aquell castell fins que hac hun fill que hac nom Jaume [1].

Lo rey havia de honrats homens en Catalunya e en Arago qui eren sos parents, e havien fiança quel rey james no hagues infants, e que la terra romangues a ells. E quant saberen que la dona havia hagut hun fill, foren ne molt despagats, e pensaren se quel ocisen. E hun jorn, mentre l'infant dormia al breçol en huna casa, hac hom feta una trapa endret del breçol; e trames li hom d'avall sobrel breçol huna gran pedra, per tal que moris. E plach a Deu que nol tocha, mas dona tal colp al copol del breçol quel trencha. E no poch hom saber qui-u feu; mas bes pensa hom que aquells qui eren sos parents ho havien fet. E la dona conech quel infant havia mal volents, e guardalo al millor que poch, e nodrilo molt gint. E a poch de temps ella mori en Roma [2], que era anada al apostoli per ço com lo rey En Pere son marit la volia lexar [3]. E aqui es ella soterrada molt honradament llahins, en la sgleya de Sent-Pere.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey En Pere e del infant En Jaume son fill, e parlare dels fets qui sdevench als tres reys de Spanya, dels quals fon la hu lo rey d'Arago En Pere.

CAPITOL V.

Com Miramoli, serray molt poderos, feu passatge en Spanya, e com los tres reys de Spanya llixeren al encontre, e desbarataren tots los Serrayns, e prengueren certes ciutats e viles; e fon a XVI de joliol 1212.

Diu lo comte que, en la ciutat de Marochs havia hun Serray que havia nom Miramoli [4], qui era senyor molt poderos de tresor e de gents, e destranya molts grans terres, ço es assaber de Tripol de Barberia tro a Tunis e tro a Alger, e de Alger tro a Cepta, e de Cepta tro a Marochs, e tota la terra de Fes tro a la terra de Goliamesça, e de Goliamesça tro a la

(1) Jacques Ier naquit à Montpellier le 1er février 1208.

(2) En l'an 1218. Son mari, Pierre II, était mort à la bataille de Muret, le 13 septembre 1213.

(3) Elle avait obtenu une sentence favorable du pape à cet égard, en 1213, mais elle ne quitta cependant jamais Rome pour retourner en Espagne, Pierre étant mort cette même année, et elle passa le reste de sa vie à Rome.

(4) L'Emir Amuminin. Son nom était Muhamad, fils de Ja

ciutat d'Orguena, e tota la terra de Guinea, la qual es de mig jorn. E encara hirexia[1] de Spanya : Sibilia e Cordova, e Gaent[2] e Ubeda, e tot lo regisme de Granada e de Murcia tro a Valencia. Aquest Miramoli sarray hac son consell ab sos savis homens, e dix los que ell havia en cor de passar en la terra de Spanya ab son poder, e que gitas tots los crestians de Spanya, que molt li semblava, segons lo gran poder que ell havia, a conquerir tota la crestiandat. E sos savis e sos cavallers atorgaren li ço que ell deya ; e dixeren li, que molt be havia dit, e bon acort havia pres ; que mes gent staven en lo quart de la sua terra, que no feya en tota la crestiandat. Ab tant, aquest Miramoli se aparella que passas en Spanya[3] ; e trames sos missatgers per totes ses terres a totes les gents que armes sabessen portar : que venguessen e que passasen en Spanya ab ell, que ell volia gitar tots los crestians de Spanya e que conquerria tota Roma.

Quant les gens de les terres de Affrica e de Orguena e de Tunis e de tota la Barberia e de Spanya hagueren oïdes aquestes novelles de voluntat de llur senyor, fo a ells semblant que ya fos tot guanyat. E apparellaren se de passar en la terra de Spanya. E Miramoli vench en la terra de Spanya. E de Tanger passa la mar streta, e anassen a Sibilia[4] ; e aqui stech quatre anys, que no foren aj tats ne pogueren esser aparellades ses gen E Miramoli trames sos missatgers al rey Castella e als tres reys de Spanya : que s parellassen de dessemparar la terra. e si que manava batalla a ells e a tots cells que creu adorassen.

Quant lo rey de Castella[1] els altres rey hagueren entes aquestes novelles, ajustaren tots e hagueren llur consell, e trameteren llu missatgers al apostoli[3] e al rey de França[4] al rey de Anchlaterra[5], e per tota la crestian dat, com sabessen : que Miramoli de Maroch era passat en Spanya ab totes ses gents qu null hom no podia saber lo nombre, e que havi manada batalla a tots los crestians del mon, q que li llivrassen la terra.

Quant lo apostoli hac vistes e enteses les cartes quels missatgers li hagueren aportades, trames sos cardenals e sos legats per tota la crestiandat, que fessen assaber a les gents aquell fet, e quels fessen absolre de llurs peccats, per tal que y anassen

Quant Miramoli hac ajustades totes ses gents, e foren aparellades, commençaren à exir de Sibilia e de Cordova e de totes les encontrades hon eren albergats ; que tantes gents eren que tenien lurs albergades quatre jornades entorn de Sibilia. E anaren s'en a poques jornades vers Castella tro al entrant dels ports

cub, fils de Juzef, fils d'Abdelmumen, de la race des Almohades. Il commença à régner en 1166 (Conde, *hist. de los Arabes*, t. II, p. 410). Son arrière grand-père, le célèbre Abdelmumen, avait fondé un vaste empire en Afrique et en Espagne par la conquête. Conde (566) parle en ces termes de l'étendue de ses possessions :

« Sus conquistas en España : Almeria, Ebora, Berja, Baeza, Badajoz, Cordoba, Granada, Cien, todas estas por fuerza de armas en España; en Africa todo su imperio. Obedecianle tantas tierras que habia espacio de cuatro meses de camino en sus estados de oriente à poniente, esto es desde Atrabol hasta Suz Alaksa, y de Alguf hasta Alkibla, esto es, de norte à medio-dia era la anchura de sus estados desde la ciudad de Corduba en Andalucia hasta Sigilmesa, camino de 50 dias.

(1) Il hérita.

(2) Jaen.

(3) Suivant Conde, Muhamad, surnommé Anasir Ledinala ou defenseur de la loi de Dieu, et portant le titre d'Emir Amuminin, défiguré en celui de Mir-Amolin, partit de Maroc pour l'Espagne en 1210 (Conde, p. 414). Dès l'année 1208 il avait conquis sur les Almoravides, rivaux des Almohades, les îles de Majorque, Minorque et Yviee (p. 415).

(4) Luego que estas tropas estuvieron listas (dit Conde, p. 414), salió Anasir de la corte de Marruecos el 19 de Xaban ilustre del año 607 (1210) hasta que llegaron à Alcasar Alga. Alli campó y estuvo mientras el paso del ejercito y de todas las tribus, caballeria, armas, municiones y todo apresto de guerra. Principio el pasage en la luna de Xewal hasta la de Dylcada del mismo año; y cuando acabaron de pasar los Almohades, se embarco el Amir Amuminin Anasir detras de ellos, y desembarcó con felicidad en las playas de Tarifa en dia lunes 25 de Dylcada, y le vinieron alli à recibir los caudillas de Andalucia y sus alfakies, y le saludaron y dieron el parabien. Se detuvo en Tarifa tres dias y luego pasó à Sevilla con un ejercito inumerable.

(1) Alphonse III, surnommé le Noble et le Bon, roi de Castille de 1158 à 1214. Il avait épousé Eléonore, fille d'Henri II et d'Eléonore duchesse d'Aquitaine.

(2) Les deux rois de Navarre et d'Aragon. Le roi de Navarre était Sanche, dit le Fort, roi de 1194 à 1234, et qui laissa la succession à Thibaut le Posthume, comte de Champagne. Le roi d'Aragon était Pierre dont il est parlé à la suite de ce chapitre.

(3) Innocent III, pape de 1198 à 1216.

(4) Philippe-Auguste, roi de 1180 à 1223.

(5) Jean-sans-Terre, roi de 1199 à 1216.

Muradal; e aqui ells se atendaren tro que es les gents foren ajustades.

Quant lo rey de Castella sabe que Miramoli ıia ab ses osts, trames sos missatgers al rey Arago En Pere e al rey de Navarra: quels rrayns venien e que eren ja prop del entrant s ports de Muradal e de sa terra, e axi que parellassen de venir al pus tost que poguessen. Quant lo rey En Pere de Arago e lo rey de ıvarra tengueren aquestes novelles, aytanıt trameteren lurs missatgers als cavallers e ı homens de peu qui eren ja aparellats, ıe venguessen al pus tost que poguessen. Si ıe en pocha hora foren tots ajustats cascu ls reys ab ses gents; e partiren de llurs rres; e cavalcaren tro que vingueren lla hon ı rey de Castella era ab ses gents. E axi tots ısemps anaren vers los ports de Muradal on los Serrayns devien entrar. Mas empero nch tant nos cuytaren los tres reys de Spanya uels Serrayns no haguessen passats los ports e Muradal. E los tres reys de Spanya atendaen se a huna legua prop la ost dels Serrayns e tabliren lurs batalles en aquesta manera, que ascu dels tres reys volien haver la davantera; ıas acordaren se entre ells que, per honraent, car los Serrayns eren venguts en la terra el rey de Castella, e com la batalla se feya en a terra, fon ordenat que ell hagues la davanera, e lo rey de Navarra la segona schala, e ı rey d'Arago En Pere fos en la reguarda ab a cavalleria de Catalunya e de Arago.

E de aço fo molt agreugat lo rey de Arago En Pere, com no hac la davantera. E lendema levia esser la batalla, quels Serrayns eren apaellats de combatre aquell jorn ab los crestians; que volien se cuytar, per tal que, abans que ossen creguts de gents e de socos, los hagues-en vencuts e desbaratats. Mas a Deu no plach.

Quant lo rey d'Arago En Pere viu quel coenia esser en la reguarda, pensas en si mateix om ho poria fer que hagues la davantera.e que o hagues la reguarda. E feu se venir hun honat cavaller de Arago, e dix li tot lo que havia n cor de fer.

« Vos, dix lo rey, darets civada ab jorn als ostres cavalls, e farets armar trecents cavalrs e docents ballesters a cavall, e yo lliurar-e-he bons adalils[1] que saben be la terra els ssos. Cavalcarets tant tota la nit tro siats prop de les tendes de Miramoli que sta en la reguarda, e aqui metets vos en aguayt, en tal manera que la ost dels Serrayns no-us vegen E quant vendra dema, que abdos les osts seran mesclades e ajustades, e la nostra davantera ferra en la ost dels Serrayns, yo-us fare hun senyal en aquell puig, e vos altres sempre exits del aguayt ab vostres senyeres esteses, e anats ferir en la reguarda molt ardidament. Els Serrayns pensar-s-an que nos hagam esvaïda la lur ost e que siam passats ultra tro a la reguarda; e desbaratar-s-an, e fugiran. Mas guardat vos que de aquest fet no parlets ab null hom vivent, tro que siats en lo aguayt. »

Tot axi com lo rey ho hac manat, si fo fet. Lo cavaller s'en ana a sa tenda, e feu manament a cavallers triats, que lo rey li havia dit que donassen ab jorn civada a lurs cavalls, e que s'aparellassen e se armassen. Quant los cavalls hagueren menjada la civada, los scuders armaren los cavalls els ensellaren; els cavallers els ballesters foren armats e aparellats. Muntaren als cavalls, e calvacaren tant de bell pas tota la nit ab los adalils que sabien los camins els passos, que al mati foren de tras hun puig assats prop de les tendes de Miramoli. E quant vench al mati, los Serrayns se aparellaren de la batalla; e foren tantes gens a cavall e a peu, que null hom no podia saber lo nombre, que los plans e les muntanyes n'eren totes cubertes. Si de veure era gran feredat.

La primera squadra dels Serrayns era de deu rengues de Serrayns negres, grans e forts e be armats ab lances grans e feros lluents. Els Serrayns tenien los aristols fermats en terra, e los feres denant; e aquests eren xixanta milia per nombre.

E apres de aquests scales de Serrayns negres, havia tres scales de camells, encadenats la hu ab l'altre ab cadenes de ferre. E dintre los camells encadenats, havià e staven ballesters e cavallers, e tota l'altra gent, partida per batalles.

Quant la ost dels crestians fo armada e aparellada, e cascu d'ells se fon confessat e penedit de sos peccats, els bisbes els prelats de santa sgleya los hagueren absolts de tots lurs peccats, e totes les batalles foren stablides, cavalcaren tant tro que foren ajustats a la ost dels Serrayns. E lo rey de Castella, que havia la davantera, ponyi son cavall ab la sua gent e esvahi la ost dels Serrayns. Mas no poch entrar avall-

1) Guides; ce mot vient de l'arabe.

per raho de les lances qui eren tant speces, quels Serrayns negres a peu tenien fermades en terra, e per los camells que eren encadenats. E quant veu lo rey e tota l'altra gent que no ho podien svaïr ne anar avant, hagueren aytal consell: que girassen lurs cavalls, que fessen semblant de fugir atras; e los Serrayns començarien se a desrenguar, e obririen les scales dels camells encadenats; e puix girarien sobre ells, e axi svahir-los-hen.

Tot axi com ho hagueren dit ho feren; que giraren los caps als cavalls e speronaren atras en semblança de fugir. Els Serrayns se desrengaren e obriren les scales dels camells; e aytantost la ost dels crestians giraren sobre ells; e començaren de ferir en los Serrayns si fortment quels cavalls eren afaynats de passar sobre los Serrayns morts.

Quant la baudera quel rey d'Arago havia feta estar al puig d'amunt dit veu que les osts eren ensemps ajustades e que la batalla era gran, feu senyal als cavallers del aguayt del rey d'Arago que havia tramesos, que deguessen ferir en la reguarda. E aytantost aquells ixeren del aguayt ab llurs senyeres esteses, e anaren ferir en la reguarda de la ost dels Serrayns, hon era Miramoli. E feriren tant poderosament, que tota la squena de la reguarda hon era Miramoli romperen e amenaren a mal.

Quant Miramoli e los altres Serrayns veren aço, cuydaren que aquells cavallers haguessen esvaïda tota la ost, e que fossen passats per mig, e que llurs gents fossen desbaratades. E Miramoli comença de fogir ab totes ses gents, e los crestians donaren al dos, encalsant[1] e matant, tro a Ubeda, huna richa ciutat hon se recolliren los trenta milia. Mas Miramoli fogi, que nol pogueren aconseguir, car era be encavalcat. E los crestians asetiaren la ciuta. e prengueren la per força; e moriren hi xixanta hun milia Serrayns, menys les fembres e les infants. E aço fo a 16 dies ans del mes de joliol, y en l'any de Nostre Senyor 1212[2].

Puix anaren avant, e conqueriren de Serrayns: Calatrava[1], Alcors, Pedra-bona, Tholosa Bonas, Alforat, Vilques, Malagon, e Pocerna e Alcaras. Totes aquestes viles e ciutats guanyaren aquella saho de Serrayns, e poblaren le de crestians.

Quant lo rey de Castella e el rey de Navarr e tota la gent hagueren vist lo portament de fet de armes, e la prohea el ardiment del re Pere d'Arago, e saberen lo fet dels trecent cavallers e dels docents ballesters a cavall qu havia tramesos en la reguarda dels Serrayns, di gueren e atorgaren que, per Deu e per aquel eren stats venguts los Serrayns, e havien guanyada la batalla. Per que, lo rey d'Arago hac lo preu de la batalla e del fet de armes e de cavalleria de aquella batalla.

Quant hagueren desbaratats los Serrayns e conquestes moltes ciutats, viles e castells, lo rey de Arago e los altres reys de Spanya s'en tornaren cascuns en sa terra. E axi com lo rey d'Arago s'en tornava en Arago, ell troba cavallers Francesos e Anglesos e Alamanys, e moltes d'altres gents que venien a la batalla; mas molt se foren tardats. E vengueren denant lo rey, e demanaren li del fet dels Serrayns com era ni com no. E ell respos los: que nols calia mes avant anar, quels Serrayns eren stats desconfits e morts per los reys de Spanya. « Mas yo, dix lo rey de Arago, no y son stat, que ja era stada feta la batalla abans que yo fos alla.

—Senyor, digueren los Francesos els honrats homens de Anglaterra et de Alamanya, nos non sabem res, mas nos vem venir vostres cavalls nafrats e vostres scuts romputs, e vostre elms[2] rots e speçats, e los cavallers els servents nafrats e esmayats. Per que, par be que en alguns ops siats stats. »

A aquestes paraules lo rey nols respos res, sino aytant quels dix, si havien res mester d'ell ne de sa terra, que pensasen de pendre. Ab

(1) Leur tombèrent sur le dos en chassant et tuant, etc.

(2) Cette bataille, si célèbre dans les annales espagnoles sous le nom de bataille de *Muradal*, d'*Ubeda* ou des *Navas de Tolosa*, et dans les annales musulmanes sous celui de *hisn Alacâb* (Conde, p. 422 et suiv.), fut le signal de la décadence de la puissance musulmane en Espagne. A dater de ce jour, elle ne put se relever. Cardonne place cette bataille en l'an 1210; mais Conde, qui fait autorité, la place le lundi 15 de safer de l'an 609, qui répond à 1212, calcul conforme à celui donné ici par d'Esclot.

(1) Suivant Conde (p. 420), Calatrava fut conquise par Alphonse de Castille avant la bataille. Ce fut Ubeda, voisine du champ de bataille et qui lui donna aussi son nom, qui succomba la première sous l'ascendant des Espagnols victorieux.

(2) Heaumes.

li gracies e preseren com jat, e tor-
ı caseuns en sa terra, e tengueren
contents com no eren stats a la ba-

ıpres, lo rey don Ferrando de Cas-
› lo tere rey de Castella (apres cell
a d'Ubeda, qui havia nom N'Amfos[1],
del rey don Ferrando, per raho de
a Berenguera[2], qui fo muller del rey
pare del rey don Ferrando de Cas-
ques de grans terres, Cordova[3],
Sibilia[5], e pobla les de crestians.
l'Amfos[6] qui fo fill del rey don Fer-
la reyna dona Johana, conques de
na ciutat que es prop de Sibilia, que
bla, e pobla la de crestians. Aquest
os hac per muller la filla del rey
n Jaume[7], aquell que conques lo
Mallorques e de Valencia, e conques
Castella son germa[8] lo regné de
tota la encontrada.
ey de Castella fo lo pus llarch hom
que hanch fos null temps, que no
null hom que demanar li degues
fatigat. Per que la sua terra ne
menys, e les gens no podien soferir
s nels dans qu'ell los feya, axi com
ials furs que metia en la terra, ço
edes sovint a cambiar e a fer; e
aço que havien, forçadament e sens

se III, le vainqueur d'Ubeda, succéda sur le
le son fils Henri III, qui mourut à treize ans,
aut d'héritiers mâles, la couronne de Castille
le Bérangère sa sœur, qui fut Ferdinand.
e, fille du roi de Castille Alphonse III dit le Noble
ousa en 1197 Alphonse IX, roi de Léon. De ce
Ferdinand III, dit le Saint, qui réunit, du droit
du droit de sa mère, les deux couronnes de
tille.
d s'empara, le 26 juin 1236, de la ville de Cor
Maures étaient maîtres depuis leur invasion de
2.
ris en 1246.
t prise par Ferdinand, le 23 novembre 1248.
X de Castille, dit le Sage ou plutôt le Savant,
mariage de saint Ferdinand avec Jeanne, fille
te de Ponthieu.
X épousa en 1249 Yolande, fille de Jacques Ier,
faire le recueil des *Siete Partidas*.
gendre qu'il faut lire. Jacques Ier, après avoir
ume de Murcie en 1266, le donna à Alphonse X,
oyez la Chronique de Muntaner, qui précède

raho. Per que los barons de Castella e de Leo e de tota la terra lo deposaren de la senyoria, que no li romas res, sino Sibilia e Murcia. E llevaren son fill En Sancho rey e senyor; e dixeren li que, si ell no ho volia pendre, ells llivraren lo regne a altre. E sobre aço ell pres lo regne, per tal com son pare lo rey N'Amfos era desmemoriat e volia destroïr la terra.

Quant En Sancho[1] veu la volentat de les gents, trames sos missatgers a la ciutat de Sibilia al rey son pare, que li diguessen de la sua part, molt homilment soplicant e pregant, ques dexas del enteniment que havia contra les gents sues, que nols destroïs nils metes malvades costumes dessus, que ells eren molt agreugats dels mals furs e de les males costumes quels havia meses dessus, e que no ho podien soferir; per que no volgues que la terra se perdes a sos obs ne a sos fills.

Quant lo rey N'Amfos hac entes les paraules dels missatgers que son fill En Sancho li hac trameses, fo molt irat, e dix: que ell compliria sa volentat de ço que volgues fer, e si null hom li parlava, ne fill ne altre, d'uy mes[2], que ell ne faria tal justicia que hanch no fo feta.

Quant los missatgers hagueren aço entes quel rey los havia dit, hagueren gran pahor d'ell, e digueren li:

«Senyor, nos vos dehim, de part de tots los barons de Castella, que d'uy mes no-us entrametes del fet del regne, ne-us treballets de res, mas que-us stigats en Sibilia e que vivats honradament, axi com rey e senyor que-us tenen, ab que mal ne dan no façats a ells ne a l'altra terra. E volen que vostre fill, En Sancho, sia governador e capdellador de la terra. E si no-u vol pendre, livraran la terra a altre.»

Sobre aço los missatgers se partiren del rey, e lo rey romas tot fello; e mes en la terra de Sibilia lo senyor de Mallorques be a vint milia homens a cavall; e guerreja ab son fill En Sancho e ab tota Castella; e destroï molts crestians de Castella e de Cordova. E a la fi lo rey de Malorcha e lo rey de Granada veren que tota la terra era en guerra e en discordia, no volgueren l'amistat del hu ne del altre, e guerrejaren ab lo rey e ab tota la terra de Castella; e faheren hi gran mal.

(1) Fils d'Alphonse-le-Savant et d'Yolande d'Aragon
(2) A dater d'aujourd'hui.

CAPITOL VI.

En qual manera morí lo rey En Pere d'Arago, aquell que fon a la batalla de Ubeda.

Diu lo comte que, quant lo rey En Pere fo vengut de la batalla de Ubeda, si començà guerra ab Francesos e ab lo comte de Tholosa[1] qui li ajuda; e anassen ab gran cavalcada de Catalans e de Aragonesos a Tholosa[2]. E prop de Tholosa enclohiren en hun castell que havia nom Morell[3] hun comte frances que havia nom comte de Monfort[4]; e era contra le rey de Arago En Pere ab be trecents cavallers. E lo rey atendas aqui en torn del castell e assetialo. E cells del castell volguerense retre a merce. E lo rey nols volch pendre a merce, sino per fer sa volentat. Sobre aço aquells del castell hagueren llur consell; e digueren que mes los valia morir combatent que si aqui morien vilment[5].

« Barons, dix lo comte que era al castell, nos ho farem axi. Armem nos tots, mas los cavallers sien desarmats; e quant vendra sus al mati, qu'ells seran desarmats e seran venguts de les guaytes, e dormiran desospitadament, nos tots plegats devallem del castell e pensem nos en de anar; que, abans que ells se sien reconeguts ne sien muntats a cavall, ja serem nos luny. »

Tot en axi com ho hagueren dit ho feren. Quant vench al mati, al sol exit, començaren a exir del castell tots plegats en los cavalls, e pensaren de brochar e de anar. E quant cells de la ost ho veren, començaren cridar: « Armes! armes! cavallers! que los cavallers del castell s'en van. » E en aço cascu s'en ana a armar. E lo rey que aço hac entes pres ses armes e munta a cavall, e comença a correr apres d'ells. E no foren pus de vint cavallers ab ell, quels altres no eren encara aconseguits ni aparellats tantost. El rey era molt bon cavaller e coratjos e era molt be encavalcat; si quels altres cavallers no podien tant correr com ell; si que rey fo molt avançat de tota sa companya; e consegui aquells que fogien, si quels fo molt prop. E aquells regiraren se e conegueren que aquest era lo rey.

« Barons, dix lo comte, aquest es lo rey quins encalsa, e es molt prop e coratjos, e nos no li podem scapar en altra guisa. Tornem a ell, que axi com axi som morts. »

E axi giraren se vers ell, e ell feri en ells. E el primer colp feri un cavaller frances ab la llança e abatel mort en terra. Puix veu que la llança no li valia res, tant era la presa quels Francesos li feyen; e mes ma a la spa; e aqui fe de grans colps, si que ocis tres cavallers ab la spa. E encara los seus cavallers no eren venguts. Sobre aço vengueren li ben deu cavallers justats; e anaren lo ferir, si quel abateren en terra, e aqui mori[6].

E quant veren quel rey havien mort, pensaren se de anar per cames de cavall. E quant les companyes del rey vengueren, trobaren lur rey mort; e no hagueren cura en cavalcar, mas que faesen molt gran dol aqui sobre lur senyor. E aportaren lo s'en a les tendes. E levas la ost de aqui. E aportaren lo rey en Catalunya; e soteral hom molt honradament en huna abadia que ha nom Sexona.

Aquest rey En Pere esmenya grans terres, ço es assaber: lo regne de Arago, e tota Catalunya, e Carcases, e Badares, e Monpeller.

(1) Raymond VI, comte de Toulouse, avait épousé Eléonore, sœur de Pierre d'Aragon. Il est question ici de la guerre des Albigeois.

(2) Il y arriva le 10 septembre 1213. (Voyez la strophe 135, page 206 du poëme en vers provençaux sur la croisade des Albigeois, publiée dans la Collection des documents sur l'histoire de France.)

(3) Muret, près de Toulouse.

(4) Simon, comte de Montfort.

(5) Le poëme albigeois met la même pensée dans la bouche du comte Baudoin parlant au comte de Montfort :

Que mais vol mortz ondrada que vius mendigueiar.

(P. 218, v. 5051.)

(6) Le poëme sur les Albigeois raconte en ces termes la mort du roi d'Aragon dans la 140e strophe, page 218 :

Tuit s'en van a las tendas, per nocias las palutz,
Senheiras desplegadas els penos destenduts
Dels escutz e dels elmes on es li ors batutz,
E d'ausberes e d'espazas tota la prea s'en lutz.
El bos reis d'Arago, cant los ag perceubutz,
Ab petits companhos es vas lor atendutz.
El ome de Tolosa i son tuit corregutz,
Que anc ni coms ni reis non fon de reu creutz
E anc non saubon mot trols Frances son venguts.
E van trastuit lai on fol reis conogutz,
El escrida : « Eu sol reis! » mas no i es entendutz
E lo si malament e nafratz e feruts
Que par meia la terra s'es lo sanes espanduts,
E loras cazec mortz aqui totz estenduts.

Jacques-le-Conquérant, en racontant aussi la mort de son père, dans sa Chronique, dit que sa fatigue du soir était due à quelques excès de la veille; car il était fort amoureux d'une belle dame des environs, du château de laquelle n'était revenu que ce même matin.

)hença aytant com d'emperi era. E si
:r per qual raho ell era marques de
, aqui avant ho trobarets en qual
o bon comte de Barcelona la guanya
:a.

CAPITOL VII.

ıte de Barcelona ana en Alamanya sol ab hun
er companyo, per scusar la emperadriu de Ala-

:omte que hun rey havia en Alamanya,
olt noble e prous de ses armes e larch
onar. Els quatre princeps de Alama-
nanament del apostoli, elegiren lo em-
el apostoli conferma lo y el corona:
ires muller, la filla del rey de Boe-
:ra molt bella e agradable. Esdevench
n la cort del emperador havia hun ca-
gran paratge e de gran prohea e molt
ı e jove e infant. E la emperadriu
ı de aquell cavaller, si quels honrats
del consell del emperador s'en prese-
da de la cosa aquella, e digueren la
re : « Certes, aquesta cosa no es de
)ue pus traydors seriem nos que ell,
avem nulla res que dan ni desonor fos
rador nostre senyor. Que nos vehem tal
ment en aquest fet que, si pus se
:ll vendria a fi. Per que nos no som
i ha res avançat del fet. »
aço anaren se al emperador e digue-

or, nos no-us volem celar nulla cosa
ne desonor fos vostra. Per que-us fem
que madona la emperadriu, segons
ıltres havem apercebut, es enamorada
cavaller e ques fan entresenyes ab
)ui avant nos no sabem si y ha altre
E per tal que mils ho cregats, prenets
guarda e conexerets que nos vos diem

ı lo emperador se pres sguarda de
osa ; e viu e conech que aquells li havien
ıt de aço que ells li havien dit. E feu
l'emperadriu ; e quant fo denant ell,
ı yrat e despagat que era, per ço com
ava molt mes que nulla res, parla li
)nament.
ı, dix l'emperador, molt son irat vers
yo cuydava haver la millor dona e la

pus lleal que fos al mon e a son marit ; mas par me que nom val honor ne tresor ne paratge ne enfortiment, que vos no ho hajats tot menyspreat e desonrat. E, certes, vos sots venguda al punt que, segons costuma del emperi, vos ho comprarets car, si donchs no havets qui-us en deffena per batalla. Certes, dix mes l'emperador, yom son apercebut del vostre fet, que vos amats a tal cavaller. D'aqui avant crehem que del fe haga enantat.

— Certes, dix la emperadriu, salvant la vostra gracia, no es pas ver. Vos podets dir com a senyor ço que-us volets, mas si null hom altre ho diu, e sia qual se vulla, ell ment falsament e deslleal ; que hanch no hagui en cor ne en volentat de nulla res que a tant gran desonor tornas a vos. »

Sobre aço vengueren aquells barons que aço havien manifestat al emperador, e dixeren li :

« Senyor, aquesta cosa que nos vos havem dita es vera, e nos combatrem ho a dos cavallers per dos, que ella no s'en pora escondir.

— Dona, dix lo emperador, de ço que yo he a fer so molt despagat. E sapiats que, si d'aqui a hun any e hun dia no havets trobats cavallers que de aquesta cosa vos desenculpen per batalla, vos serets cremada denant tot lo poble.

— Senyor, dix la emperadriu, yo prech Deus que mi ajut, que, de aço que aquests falsos llausengers me acusen ab vos, yo no mir mal. »

Ab tant lo emperador la feu metre en una cambra e ben guardar [1]. La dona feu cercar cavallers que la desenculpassen per batalla, e non podia trobar qui per ella se volgues combatre. E havia molts cavallers grans dons donats e gran honor feta ; e en aquella saho tots la desconegueren.

Esdevench se que en aquella cort del emperador havia hun juglarets molt avinent hom. E quant veu que la emperadriu fo en preso e que no atrobava cavaller que la volgues desencolpar, fon molt yrat, e ixques de la cort, e

(1) Ce chapitre est entièrement romanesque. Il serait possible qu'il eût pour principe les bruits qui coururent lorsque l'empereur Henri IV, qui est l'empereur mentionné ici, fit emprisonner sa seconde femme, Praxède, fille d'Usevalad, prince russe, et non roi de Bohême, après avoir autorisé ses favoris à l'insulter jusqu'au point de lui faire violence. Praxède se sauva de sa prison en 1097, et Raymond Bérenger, comte de Barcelonne avait alors quinze ans.

ana de cort en cort, dient com la emperadriu de Alamanya havien falsament reptada de aytal cosa; tant que vench lo juglaret en la noble ciutat de Barcelona; e presentas denant lo comte, e estech com a hom yrat e despagat. Lo comte demana li quin hom era.

« Senyor, dix ell, yo son juglar; e son de molt longa terra vengut, per la gran nomenada que de vos he oyda llonch de temps ha.

— Amich, dix lo comte, be siats vos vengut. E prech vos quem digats per que hi sots e per que stats axi consiros.

— Senyor, dix lo juglar, si vos sabiets la raho, ja no-us maravellariets de mi com son consiros.

— Amich, dix lo comte, prech vos que m'ho digats; e si yo vos hi puch aydar en res, yo ho fare molt volenter.

— Senyor, dix lo juglar, yo so stat longament en la cort del emperador de Alamanya; e ara falç llausengers han acusat a madona la emperadriu ab lo emperador, ab hun cavaller qui es en la cort del emperador. Per que ell la ha mesa en preso, e ha li donat terme de hun any e hun dia que haga atrobat qui la desenculpe per batalla de dos cavallers per dos, sino que la fara cremar. E ha ja passat sis meses, e no troba cavaller qui per ella se combata. Per que yo, senyor, ne son molt despagat, car molt es bella, e franca, e covinent, e de gran linatge, filla del rey de Boemia, e cella que ha fet gran be e gran honor a molts cavallers e a juglars. E null hom no pot dir mal d'ella. Mas, per enveia e per mal voler al rey de Boemia, e que aquells que la han acusada son dels pus honrats homens de Alamanya, null cavaller no la 'gosa deffendre, per paor d'ells.

— Guarda, dix lo comte, que sia veritat axi com ho dius.

— Certes, dix lo juglar, que vull perdre la testa si axi no es. »

Ab tant lo comte de Barcelona mana corts e ajusta sos cavallers:

« Barons, dix lo comte, yo he oïdes novelles, que la emperadriu de Alamanya es encolpada per richs homens de Alamanya de hun cavaller del emperador, per enveia e per mala volentat, e deu esser cremada, si no ha trobat a hun any e hun dia cavaller que la deffena per batalla. E no troba qui la'n deffena. E vull hi anar ab hun cavaller solam aquell que yo demanare. E coman vos la te e mos infants, quem guardets e ho salvets, com vosaltres mateix.

— Senyor, digueren los cavallers, molt v lenters! Feu foll assaig que axi anets ab h companyo solament; que vos seguirem ab ci cents o ab mil cavallers a nostra messio; fareu la batalla dos per dos, o deu per deu, cent per cent, o axi com vos manets

— No placia a Deu! dix lo comte; que ab mi no ira mes de hun companyo e d scuders quim serveixquen. E si a Deu pla yo sere al jorn de la batalla, e combatrem p ella. E no vull que hi sia conegut. »

E si volets saber qui fo lo cavaller qui a ab lo comte per companyo, ell havia nom B Bertran de Rocha-Bruna, e fo de Proben de honrades gents, e bon cavaller de ses a mes; e l'emperador havia l exellat de sa terr per tal com li fo acusat que era estat a la mo de hun senescal que stava en Prohença p l'emperador.

Quant lo comte fo aparellat, cavalca ab s companyo e ab deu scuders, e a grans jo nades molt cuytosament[1], que grand pah havia que no fallis al jorn de la batalla. E c valca tant que fo en Alamania, en huna ciut que avia nom Colunya[2]. E aqui fo l'emperado E lo comte mes se en un rich hostal. E depui que fo aqui no havia anar al jorn de la batall pus de tres jorns; e ancara la emperadriu n hac atrobats cavallers que la desenculpen pe batalla.

El comte, quant hac reposat hun jorn, len dema ana a parlar ab l'emperador, ell e so companyo; mas no vol que null hom sabe qui era ell, que ell n'havia castigada[3] sa compa nya. E quant fon denant lo emperador, saludal e lo emperador acollil molt gint, per tal com l semblava hom honrat.

« Senyor, dix lo comte, yo son hun cavalle de Spanya. He oït dir en ma terra que ma dona la emperadriu era reptada de hun ca valler de vostra cort, e se a hun any e hu dia no havia trobat cavaller qui la defenes pe

(1) Notre vieux mot français *coitier*, se hâter, vient de c mot roman *cuytar*.

(2) Cologne.

(3) C'est du même mot que vient notre vieux mot franç *castoiement*, instruction.

ia cremada. E per lo gran be
d'ella dir, so vengut de ma
mpanyo per fer la batalla per

x lo emperador, be siats vos
gran honor e gran amor li
no y haviets ops pus a tardar,
s jorns devia esser cremada,
el emperi.
t lo comte, digats aquells ca-
an reptada, ques aparellen e
de la batalla; que gran peccat
rlar fos aytal dona cremada,
a la huna part o a l'altra. E
or, quem lexets parlar ab la
: yo conexere be en les sues
ial en aquesta cosa. Que cert-
ilpable en aquest fet, yo ja
per ella. E si yo conech que
l, yom combatre ardidament,
s dos cavallers quals sia vul-
nanya.
x lo emperador, bem plau. »
nte ana parlar ab la empera-
n rahons de aquell fet de que

. lo comte, yo son vengut de
ion companyo per vos a def-
;ran be que yo he oït dir de
·us prech quem digats la ve-
fet, e yo-us promet, per la
Deu ne per la cavalleria que
ue yo no fallire a la batalla,
da per mi.
x la emperadriu, be siats vos
os, senyor, quem digats vos
ial terra.
x lo comte, si fare, sols que
, menys de ma voluntat.
lix la dona, no fare.
comte de Spanya a qui dien
elona. »
radriu entes que ell era lo
lona, del qual ella havia oït
s, per la gran noblea que en
legra e pagada, e comfortas
ns a plorar molt fortment. E

ull temps no-us pore guar-
nor e aquest servey que vos
es ver que hun cavaller havia
en la cort del emperador, molt prous e agradable en tots sos fets, e de gran linatge. E per la prohea qui en ell era, certes, amaval molt, sens mal enteniment e sens null altre fet que no y ha hagut ne parlat. E dos cavallers, consellers del emperador m'han acusats. E per ço com ells son homens honrats e nobles cavallers, negun cavaller no m'en gosa scondre.

—Madona, dix lo comte, certes, bem plau aço que vos me havets dit, e en son molt alegre. Estats segurament; que, si a Deu plau, nos los farem desdir. E prech vos, madona, que tingua algunes joyes vostres, per tal que yo sia vostre cavaller.

—Senyor, dix ella, tenits aquest meu anell, e tot quant vullats de mi.

—Madona, dix lo comte, gran merces! »

Ab tant torna s'en lo comte al emperador, e dix li: .

« Senyor emperador, yo he parlat ab madona la emperadriu, e son molt pagat de ço que m'ha dit. E sens tota falla yo puch fer ardidament la batalla per ella, e retre morts o vencuts, ab la volentat de Deu e ab la sua dreecra, aquells qui falçament la han encolpada.

—Senyer, dix lo emperador, molt son pagat de ço que vos me deyts, sol que axi sia. E dema siats aparellat de la batalla. »

CAPITOL VIII.

Com lo companyo del comte, que havia amenat en Alamanya, li fogi; e com lo bon comte de Barcelona entra en lo camp.

Ab tant lo comte se parti denant lo empera dor e ana s'en a son hostal. E l'emperador trames per aquells cavallers qui havien reptada la emperadriu, e dix los:

« Barons, aparellats vos dema de la batalla a fer; que a la emperadriu han venguts dos cavallers.

— Senyor, digueren aquells, nos som aparellats. »

Quant vench lendema, l'emperador hac fet fer lo camp hon se combatessen, els dos cavallers que eren contra la emperadriu foren aparellats de la batalla e de entrar al camp. E lo emperador trames missatge al comte de Espanya, si era aparellat ell e son companyo, que entrassen al camp. E esdevench se que quant vench aquell mati, aquell cavaller quel

comte havia amenat per companyo que fos ab ell a la batalla, s'en fugi, que hanch lo comte nos sabe ques fo fet. E sperava que vingues, tant que lo terç dia era ja passat. El comte conech quel companyo li era fuyt e li havia fallit; fo molt irat; e guarnis molt gint; e aparellas, puix ana s'en al emperador; e lo emperador dix li si era aparellat de entrar en lo camp.

« Senyor, dix ell, yo-us dire com m'es sdevengut. Lo companyo que yo havia amenat ab mi m'ha fallit e m'es fuyt. Per que no es pas cosa rahonable que yo combata ab dos cavallers ensemps, mas combatrem ab la hu, e puix ab l'altre, si tant dura la batalla, si Deus me ajut. »

Dix lo emperador : « Axo es raho. »

L'emperador trames à dir als altres cavallers que reptaven la emperadriu ço que era esdevengut al comte, per ques combatria ab la hu e puix ab l'altre, e que li paria raho. E els dos cavallers atorgaren ho, e dixeren la hu al altre: « Quel que sia millor cavaller de nos ab dos e pus fort se combata primer. » E aço se empres entre ells dos cavallers. E lo emperador dix al comte que entras al camp e que combatria ab la hun cavaller e puix ab l'altre.

E ab tant lo comte entra primer al camp, axi com es costum, e puix vingueren los dos cavallers. Mas no y entra sino la hu al camp, aquell qui era millor cavaller. Mas null hom no sabia en la terra, que aquell fos lo comte de Barcelona.

CAPITOL IX.

Com lo comte de Barcelona guanya la batalla e com s'en torna a Barcelona

Quant vench quels dos cavallers foren en lo camp, lo cavaller alamany se comoch primer per scometre lo comte de Barcelona. E axi com es acostumat, que cell qui repta deu escometre primer a aquell qui es stat reptat, lo comte puny dels sperons son cavall, e mesa la llanca denant, ana ferir lo cavaller, de tal manera que la llança li ana a passar dal altra part per mig lo cors, e abatel mort a terra; e puix pres lo cavall per les regnes e menal a huna part del camp; e puix torna sobrel cavaller, e veu que mort era del tot.

El comte dix a aquells que guardaven lo c que fessen venir l'altre cavaller, qui ab aq havia enantat ço que devia; e aquells dix ho al emperador. E lo emperador mana a aq cavaller que degues entrar al camp, puix ell veya que son companyo era mort al ca

« Senyor, dix lo cavaller, no y entraria q donava tot lo mon; e feu de mi ço que-us p cia, que mes am star a vostra merce e de l dona la emperadriu que del cavaller stra Molt es noble cavaller, e yo dich denant tot cort : que ço que nos havem dit de madon emperadriu, deyem per enveja e per mala v lentat. E prech vos, senyor, que hagau mer de mi.

— Certes, dix lo emperador, no havre altra merce, sino aytant com la emperadr volra. »

Ab tant mena lo hom denant la emperadri qui stava en huna casa de fusta que hom havia feta denant lo camp; e aqui de prop havi bastit hun gran foch; que si lo comte fos est vencut, que fora cremada. E quant lo cavalle fo denant la emperadriu, devalla de son cava e fica los genolls en terra, e dix li : que hagu merce d'ell, que falsament e desleal havia di d'ella ço que avia dit, e que faes tot ço que vol gues.

« Amich, dix la emperadriu, anats vos e sa e saul, que yo de vos no penre venjança ne la'i fare pendre; mas Deu la'n pendra quant a el plaura; e partit vos denant mi. »

Ab tant lo cavaller se parti d'avant la empe radriu e ana s'en al hostal. E lo emperador fo molt alegre; e entra al camp, e dix al comte:

« Senyor, dix l'emperador, l'altre cavalle nos vol combatre ab vos; es vengut a la empe radriu clamant merce, e ha dit que falsament e desleal la han acusada. E la emperadriu ha li perdonat francament, per ço com Deus e vos li havets feta tanta de honor.

— Senyor, dix lo comte, puix axi es, bem plau. »

E lo emperador pres lo per les regnes del cavall e menal d'avant la emperadriu.

« Dona, dix l'emperador, ve-us aci lo ca valler qui-us ha defençada di mort. Nos par teixcha de vos, e fets li aytanta de honor com puxats; e no y guardes res que mester haga d ma terra; e amenats lo a vostre palau, e aq menjareu ensemps.

ror, dix la emperadriu, axi sia fet
aveu dit. »
erador s'en ana a son hostal e la em-
atresi ; e amenaren s'en ab gran
omte al palau. E aqui menjaren en-
puix lo comte ana s'en a son hostal;
nch a la nuyt, elle feu donar civada
e semia que fo envesprit cavalca ab
s e tench son cami tota la nit per tor-
talunya.
vench lendema, trames l'emperador
al comte que vengues al palau; mas
ue ell fos lo bon comte de Barce-
s que fos un altre cavaller strany.
: del hostal dix al missatger, que
era la nit que passada es, e que ja
er cavalcades deu legues. Los missat-
aren al emperador e digueren li:
, lo cavaller que feu la batalla per
ostra s'en es anat; que be pot aver
s deu legues. »
l'emperador ho hach oyt, fon molt
rla ab la emperadriu:
, dix ell, lo vostre cavaller s'en es
de ma sabuda, e no se si s'ha pres
vos, que molt ne son despagat. »
la emperadriu entes quel comte s'en
per poch no exi de son seny.
enyor, dix ell, malament som scar-
vos pas no sabets aquest cavaller qui

, dix l'emperador, no pas, sino que
ia dit que era hun cavaller de Spanya.
or, dix la emperadriu, aquest cavaller
vets dit e vist, e qui ha feyta la batal-
es lo bon comte de Barcelona, de qui
guades havets oyt parlar de la gran
lel gran ardiment que en ell es, e dels
, e de les grans conquestes que ha
errayns.
a! dona! dix l'emperador, es ver que
lo bon comte de Barcelona? Si Deu
corona del emperi no pres james tan
or com aquesta es, que de tan longa
vengut tan honrat comte, per deffen-
an deslealtat, la qual era gran dan e
onya de vos e de mi. E la merce de
comte! ha lans levada dessus. Per que
ort terme que james li'n puxa retre
Hon yo-us dich, que james ma amor
cia no havrets null temps, si nol cer-
cats tant tro quel trobets e quel amenets aci ab vos. E aparellats vos al mils que puxats, e anats honradament axi com a vos tany ne a nos. E en aço no trigues gayre. »

CAPITOL X

Com la emperadriu de Alamanya ana cercar lo bon comte de Barcelona, e com l'emperador li dona lo comtat de Prohença.

L'imperadriu se aparella de anar per cercar lo bon comte de Barcelona; e amena cent cavallers honrats, e cent dones, e cent donzelles, e scuders, e altres companyes aytant com menester ne havia; e cavalca tant per jornades que vench en la noble ciutat de Barcelona. E lo comte, com sabe que madona la emperadriu de Alamanya era venguda en Barcelona, fon molt maravellat; e cavalca, e ana la veure en son hostal. E aytantost com ell la hac vista, ell conech que era aquella dona per qui ell havia feyta la batalla. E la emperadriu conech de mantinent ell. E abdosos abraçaren se, e hac cascu gran goig. E lo comte demana li qual ventura la havia amenada en aquella terra.

« Senyer, dix la emperadriu, aytant com yo viva sia, null temps no gosare tornar d'avant lo emperador, menys de vos, ne puch haver sa amor ne sa gracia. Que quant ell entes que vos erats lo bon comte de Barcelona que tanta de honor haviets feta a mi e a ell, de tan longua terra erets vengut per mi deffendre, dix que james no seria alegre, tro que-us hagues retut guardo de la honor que feta haviets a la corona del emperi. Hon yo, senyer, qui so serva vostra, vos prech homilment quem dejats acompanyar denant lo emperador, si volets que yo sia apellada emperadriu.

— Madona, dix lo comte, per ço com tan mal n'havets tret, e per fer honor a vos, que ho fare volenters. »

D'aqui avant feu li gran honor mentre fo en sa terra; e puix aparellas molt honradament al mils que poch, e ab docents cavallers segui la emperadriu tro que fo en Alamanya. E l'emperador, quant sabe que la emperadriu venia e quel comte venia ab ella, exils a carrera, e menals s'en a son hostal, e hac molt gran goig de sa venguda. E tota la gent de la terra feren ben huyt jorns gran festa e foren molt alegres. E lo emperador acolli lo comte molt

gint e al mils que poch. E puix dix li l'emperador :

« Senyer, molt nos havem que a graïr del gran honrament que fet nos havets. E, si Deus m'ajut, tos temps havia oït parlar gran be de vos, mes encara n'es cent tant mes que hom no poria dir. E es obs que yo-us ne faça tal guardo que a mi sia honor de donar e a vos de pendre. Yo he huna terra que marcha assats prop de vos, qui es nostra e de nostre emperi. E yo don la a vos e als vostres. E vull que siats marques de Prohença[1]. E yo fas vos en bona carta fermada e jurada per nos e dels princeps de Alamanya.

— Senyor, dix lo comte, aci ha molt bell do Gran merces ! »

D'aqui avant les cartes se feren, jurades e fermades e molt be sagellades ab lo sagell del emperador. E quant lo comte hac estat en la terra hun gran temps, e tots los barons de Alamanya lo hagueren vengut a veure, ell pres comjat del emperador e de la emperadriu qui li dona molt richs donatius e presents, e vench en Prohença, e entra en possessio de la terra. E la gent de Prohença hac ne gran goig je feren li gran honor e tengueren lo per senyor.

Ara lexarem a parlar del bon comte de Barcelona, e parlarem del infant en Jaume, fill del rey en Pere de Arago.

CAPITOL XI.

De la coronacio del infant En Jaume, fill del rey En Pere de Moret.

Mentre aquest infant En Jaume se nodria en Arago, l'abat de Mont-Arago, qui havia nom En Ferrando e era oncle de aquest infant, de la abadia e parla ab En Guillem Ra Moncada[1] e ab altres capdals de Catalu Arago ; e partiren tota la terra entre volgueren deseretar l'infant En Jaume. ren li, que aquell assats havia que ell fo de Monpeller que era estat de sa mare. E infant En Jaume fo ja cregut, e ja havia anys; e ana s'en à Saragossa, e corona senyoreia tota la terra, e mes mans a ab En Guillem de Moncada e ab aque volien deseretar. E a la fi posaren se ell. El comte de Rosello, En Nuno[2], qui cosi, tenial en son poder e era son cav

CAPITOL XII.

De les fayçons del rey En Jaume qui pres Mal Valencia e tots los regnes

Aquest rey de Arago En Jaume fo lo hom del mon; que ell era major que al hun palm, e era molt be format e con tots sos menbres; que ell havia molt gra vermella e flamencha, e lo nas llonch dret, e gran bocha e ben feyta, e gran molt blanques que semblaven perles ulls negres, e los cabells rosos, sembl d'or, e grans spalles, e llonch cos e d los braços groços e ben fets, e belles llonchs dits, e les cuxes grosses e ben les cames longues e dretes e groses mesures, e los peus llonchs e ben feyt calsats. E fon molt ardit e prous de ses e fo valent e larch de donar, e agradabl gent, e molt misericordios; e hac tot s sa voluntat de guerejar ab Serrayns.

Lo rey En Jaume pres per muller la na del rey en Ferrando de Castella, e hac fill qui hac nom N'Amfos, E sempre d hom, perço com eren parents[3].

(1) Ce n'est pas ainsi que la Provence arriva entre les mains de Raymond Bérenger III, comte de Barcelonne, fils de Raymond Bérenger II Tête d'Etoupe. La Provence, qui ne relevait plus que nominativement de l'empire, avait fini par être divisée en lambeaux que s'étaient distribues quelques chefs hardis. Les deux plus fortes parties avaient conservé, l'une le titre de marquisat de Provence, limitrophe des Alpes, l'autre celui de comté de Provence. L'héritière de cette dernière partie, Douce, l'apporta en dot à Raymond Bérenger III, comte de Barcelonne. Raymond Bérenger, né à Rodez le 11 novembre 1082, épousa en premières noces Marie Rodrigue, fille de Ruiz Diaz del Bivar, connu sous le nom de Cid Campeador (Bofarull, t. II, p. 156); en secondes noces, en 1106, Almadiz, et en troisièmes noces, le 11 février 1112, Douce de Provence, qui lui fit donation de tous ses droits sur la Provence. De cette dernière il eut trois fils et quatre filles. Raymond Bérenger III, surnommé le Grand, à cause de ses conquêtes et de mourut le 19 juillet 1131.

(1) Vicomte de Béarn, de 1215 à 1223.

(2) Nugnès Sanche, comte de Roussillon et de C de 1221 à 1251.

(3) Jacques se maria avec Eléonore de Castille le 1221, à l'âge de 14 ans, et après en avoir eu un fils il d'elle par le pape qui déclara son mariage nul pou parenté, tous deux étant petits-enfants d'Alphons Castille et de Léon, et aussi parce que la permis avait pas été demandée.

CAPITOL XIII.

Quant lo rey En Jaume assetja Paniscola.

quell temps havia hun castell molt fort, ar, de la part de Tortosa, que havia nom ola, qui era de Serrayns. E aqui tenien a los Serrayns ab los crestians de la ciu- Tortosa e del regne de Arago. E lo rey me ajusta ses osts e ana asset jar lo castell iscola. Aquest es molt fort, e seu en una sobra mar, que no temen null hom, per nder que haga, sol que haguen que menjar. ey stech aqui gran temps, que no li poch , quel castell era molt be aparellat de e d'armes e de ço que mester havia. E viu lo rey que no hi podia res acabar, n e torna s'en ab ses osts.

CAPITOL XIV.

ey d'Arago En Jaume tench parlament en Barcelona lo passatge, per pendre la ylla de Mallorques.

esdevench se que, a poch de temps, geties[1] de Taragona entraven en cors en . E quant foren en Ayviça, una ylla que de Mallorques, encontraren una galera e ida del rey de Mallorques, serray, qui ca- n de fusta per fer galeres a Mallorques; e eren la tarida. E la galera fogi. E vench Mallorques; e degueren al rey de Mallor- questes novelles, com los era esdeven- com dues sageties de Catalans havien a tarida caregada de fusta. El rey serray lorques fon molt despagat; e, a cap de dies, vench una nau de Barcelona qui le Bugia a Mallorques. Lo rey de Mal- pres la ab tot l'haver que y era, e puix aleres en la ylla de Ayviça, e prengue- na altra nau de Barcelona molt richa qui a Cepta, e amenaren la s'en a Mallorques. e aço les novelles vingueren a Barce- el rey serray de Mallorques havia preses us ab tot l'haver e les persones. E els nens de Barcelona dixeren ho al rey qui vors en Barcelona. Si quel rey ne fo molt at; e sempre feu armar hun lleny armat anta rems, e trames missatge al rey qui: que li degues trametre aquelles dos naus ab tot lo haver e les persones, e si no ho volia fer, ques tengues per acuydat.

E axi lo missatge ana al rey mallorqui, e dix li la missatgeria, ço quel rey li havia dit. E ell respos, que'n havria son acort ab son consell.

En la ciutat de Mallorques havia molts mercaders Genovesos e Pisans e Prohençals. El rey mallorqui feu los se tots venir denant, e dix los:

« Barons, vos altres sots mercaders crestians, e venits en la mia terra, e guanyats hic, e fets hic vostre prou, e sots sauls e segurs sobre la mia fe. E yo dich vos que me consellets lleal- ment de ço que yo-us demanare. Lo rey d'A- rago m'ha trames missatge que yo li dega tra- metre dos naus que yo he preses de Catalans, si no quem tengua per acuydat. E yo deman vos: Lo rey, quin poder ha, ne si m'en cal tembre, e si les hi retre? E de aço vull quem aconsellets. »

Sobre aço llevas hun rich-hom genoves, e parla per tots los altres, e dix al rey mallorqui:

« No-us cal haver temor ni pahor del rey de Arago, car ell es rey de poch poder; que no gran temps ha que tench assejat hun catiu castell qui ha nom Paniscola, e hac s'en a partir, que nol poch pendre. Per que, no li retats res que hajats pres de les sues gents. »

E aquests Genoves e Pisans li donaren mal- vat consell a sos obs, e ells no-u faheren sino per ço que ells mils poguessen comprar e ven- dre ses mercaderies e que Catalans no pogues- sen anar per mar. Lo rey mallorqui rete res- posta al missatge del rey d'Arago, e dix li: que no li retria gens de les naus ne de roba, e que no apreava res sos acuydaments, ne res que fer li pogues.

Lo missatge s'en torna a Barcelona e rete resposta al rey d'Arago de aço quel rey mallorqui li havia dit. E quant lo rey hac entes aço, fon molt irat; e jura per Deu que no volia haver nom de rey si ell nol prenia per la barba.

Ab tant lo rey feu ajustar sos barons de Ca- talunya e de Arago, e homens de ciutats e de viles, e prelats de la santa sgleya a Barcelona. E aqui tench parlement ab ells en les festes de Nadal[1]. E dix los:

« Barons, be sabets lo mal el dan quel rey mallorqui fa tots jorns a les mies gents; e yo

ittaires, espèce de bâtiments rapides (V. p. 526.)]

(1) Noel

he li'n trames missatger; e ell ha m'ho tengut en vil. Per que he en cor e voluntat que, a plaer de Deu, per tal que son servir hi sia encara fet, que si vos altres m'i volets aydar, que yo vaja a pendre la ciutat de Mallorques ab tota la ylla. E de aço vos prech tuyt, que hagats bon cor e quem retats tal resposta que Deu ne sia beneyt e pagat, e yo, e tots vos altres. »

CAPITOL XV.

Com respos l'arquebisbe de Taragona.

Quant l'arquebisbe de Taragona hac oyt aço quel rey hac parlat, levas en peus, e plora molt tenrament de pietat que hac del rey, qui tant jove era e havia tan gran fet començat.

« Senyor, dix l'arquebisbe, molt son pagat de ço que havets dit; e creu sens falla que de Deu mou[1] e del Sant-Sperit, e es en vos. E par be quel linatge que vos movets, ço es del prous comte de Barcelona e de sos hereus, qui son stats de gran cor e han fet de grans fets e de nobles; e vos, senyor, volets a ells semblar. E sia plaer de Deu, qui aquest tan ardit fet vos ha mes en cor de començar, que ell la-us leix acabar, a honor sua e a profit vostre e nostre, e de tota erestiandat. E yo don vos mil marchs d'argent e cincents muigs de civada, e docents cavallers, e bons mil servents ab llances e ab ballestes, qui seran bons en terra e en mar; e donar-los-he bon sou, e fer-los-he llur ops, e tot quant haguen mester, tro que la terra sia conquesta. »

Ab tant l'arquebisbe calla, e volch oïr ço quels altres dirien.

CAPITOL XVI.

Com parla lo bisbe de Barcelona.

Lavors lo bisbe de Barcelona :

« Senyor, dix ell, tal ardit havets començat que es gran honor a tota la crestiandat, e sera gran profit a vos e a nos e a tots qui apres de nos venran. E yo promet vos denant tots, que y ire ab cent, menys hun cavaller, e ab mil servents; e donar-los-he bon sou, e prou pa e vi e civada, e tot ço que mester los sera; e no m'en venre tro que Deus vulla que hagau la terra conquesta. E Deu que-us en do gracia e poder! »

(1) Ce que vous dites vient, etc.; ce mot est dérivé du latin *movere*

Ab tant lo bisbe torna a seure, per saber dels altres lur volentat.

CAPITOL XVII.

Com parla lo bisbe de Girona.

Lo bisbe de Girona se leva en peus e dix :

« Beneyt sia Deu que aquest ardit vos ha mes al cor. E sia lo seu plaer que lo-us leix acabar, a honor sua e profit de nos e de tota crestiandat. E promet vos, senyor, que yo ire ab vos ab trenta cavallers e ab trecents servents a qui donare bon sou, e fer-los-he llur obs, aytant com lla stigam; e no m'en venre entro la ciutat e tota la terra hajam presa. »

Adonchs torna a seher, per oïr dels altres que dirien.

CAPITOL XVIII.

Com respos l'artiacha de Barcelona.

Puix après respos l'artiacha[1] de Barcelona :

« Senyor, l'ardit que vos havets començat de Deu vos es vengut; e tot ço que de Deu es, a bona fi deu tornar e venir. Per que tuyt nos devem efforçar que-us ajudem de tot nostre poder. E yo promet vos, senyor, que-us seguire ab deu cavallers e ab docents servents, sens scuders e altra companya; e donar-los-he bon sou e llur obs de tot quant mester havran, tro de ça siam tornats. »

Ara calla l'artiacha e vol oïr ço quels altres diran.

CAPITOL XIX.

Com respos lo sagrista de Barcelona.

Apres respos o sagrista e dix :

« Senyor En rey, tant es gran la honor e el profit a nos e a tota crestiandat de aquest fet que havets començat, que tuyt hi devem metre al cor, e el cors e el haver e tot ço que hagam. E yo promet vos valença de mi ab quinze cavallers qui seran molt be aparellats; e donar-los-he bon sou, e fer-los-he llur ops tro de ça siam tornats; e menar molts servents qui seran bons a batallar, e ballesters e altra companya per servir cavallers. »

(1) Archidiacre

CAPITOL XX.

Com parla lo sagrista de Girona.

ıt llevas lo sagrista de Girona e dix :
ror rey, ço que vos havets començat vos
ra[1] cosa de fer e de aportar a bona fi,
ın es obra qui a Deu plau; e totes nos-
s ne son molt alegres e de gran volen-
omet vos yo, que y ire ab deu caval-
ı e be aparellats, e donar-los-he[2] bon
ou pa, e prou vi, e prou carn e civada;
re molts servents, que seran bons en
n mar, e scuders, e altra companya
· servir mi e mos cavallers e tots los

ılla lo sagrista, que no vol pus dir, e
lels altres que diran.

CAPITOL XXI.

n respongueren los prelats e los clergues.

ɛn se canonges e clergues seglars e mon-
ors e prelats de santa sgleya e digueren
que pensas de anantar e de menar lo
abament; que ells li donarien civada e
e irien ab ell, e menarien cavallers e
qui servirien al rey al mils que porien,
tirien d'ell entro aquella terra hagues-
ıyada.

CAPITOL XXII.

Com respongueren los Templers.

espongueren los Templers, dels quals
ıu[3] qui respos per tots los altres.
ror rey, dix lo comanador, nos som
le relegio, e som nos retuts en orde
ir Deu e per defendre la fe de Jesu-
pensats de anar a Mallorques o lla hon
lats sobre Serrayns, que nos irem ab
enta cavallers e ab vint ballesters, e ca-
e aparellats de bons cavalls e d'armes,
ue mester haguen; e amenarem de bons
que seran bons en terra e en mar.

ı.
ıage de séparer la terminaison d'un verbe de sa ra-
ı pronoms, de manière à ne former qu'un mot du
ès fréquent aussi dans les auteurs portugais.
ppelait Bernard Champani.

CAPITOL XXIII.

Com parla lo comte En Nuno.

Quant los Templers hagueren parlat, respos lo comte En Nuno, qui era oncle del rey[1], e dix :

« Senyor, molt son alegre de vos, qui sos tan jove e de tan pocha edat[2], que tan bon ardit e tan noble fet vos ha Deus mes al cor E dich aytant : Per ço com vos sots tan jove e no sots usat de les armes a portar ne dels colps a soferir, que vos que romangats, e nos irem a Mallorques, e conquerirem la terra, e puix vos porets hi anar. E si tant s'es que no vullats romanir, yo ire ab vos, e tots los altres, queus defendrem de nostre poder, mentre vida nos bast, axi com bons vasalls deven servir llur bon senyor. E menare docents cavallers be aparellats, e donzells e fills de cavallers qui seran cent e hun cavallers com serem a Mallorques, e menare molts servents qui seran ballesters, qui seran bons en plans e en muntanyes; e aportarem molt pa e molt vi e carn e civada; e no m'en tornare tro que vos ho vullats. »

CAPITOL XXIV.

De ço que dix lo comte d'Ampuries.

Quant hac parlat lo comte En Nuno, torna seher, e llevas lo comte d'Ampuries, e dix :

« Senyor rey, ço que vos havets començat no sembla gens[3] que de vos sia vengut, segons los dies que havets; mas fets atreyt al bon linatge don sots exit. Per que yo, senyor, ne son molt alegre, com tan be començats. E seguir-vos-he ab huvtanta cavallers e ab vint

(1) Nuño Sanchez etait fils de Sanche, troisième fils de Raymond Bérenger IV et de Pétronille d'Aragon. Le premier fils, Alphonse, d'abord nommé Raymond (Bofarull, II, 188), avait reçu l'Aragon; Pierre, le second, la Provence, substituee après sa mort au troisième fils, nommé Sanche, qui épousa Sancha Nuñez de Lara et fut père du Nuño Sanchez mentionné ici. Alphonse, frère de Sanche, lui fit don en 1203 des comtés de Rodez, de Gévaudan et de Carlat, et Pierre Ier, fils d'Alphonse, et par conséquent cousin-germain de Nuño Sanchez, fils de Sanche, lui fit don en 1211 des comtés de Roussillon, de Cerdagne et de Conflent (Bofarull, II, 190). Nuño Sanchez était ainsi ce que nous appelons oncle à la mode de Bretagne de Jacques Ier.

(2) Jacques avait alors 22 ans.

(3) En rien, nullement.

ballesters a cavall e ab mil servents. E donar-los-he bon sou, e fer-los-he llurs ops tro que de ça siam tornats. »

CAPITOL XXV.

Com respos lo prous vescomte En Guillem de Moncada.

Ab tant levas lo prous vescomte En Guillem de Moncada, e dix :

« Senyor ver Deus! beneyt siats vos que ço he trobat ara, que quant havia cerquat com po gues servir a mon senyor e tornar en sa amor e en sa gracia don hom me havia gitat a gran des-llealtat, mas ara lo servire tant de mon poder que sera son plaer quem perdonara. Mas dich vos, senyor, que molt sou jove per tan gran fet a començar. Mas, per mon consell, vos romandrets; e nos irem a Mallorques, e conquerrem la terra; e puix porets hi vos anar. Mas, si tant s'es, senyor, que no vullats romanir, yo ire ab vos e amenare cent cavallers bons e ben aparellats de bons cavalls e d'armes, e de ballesters e de servents, aytants com obs ne havrem; e a tots dare bon sou; e fer-los-he llur ops de tot ço que mester havra; e servir-vos-he, senyor, ab tota ma companya tro que la ciutat hagam presa, e puix, aytant com vos vullats. »

CAPITOL XXVI.

Com respos En Guillem Ramon de Moncada.

Puix apres respos en Guillem Ramon de Moncada e dix :

« Senyor rey, be es veritat ço que tots temps he oït dir: « que de bon arbre bon fruyt n'ix; » axi com es esdevengut de vos, segons los bons fets que començats. E sia a plaer de Deu, quils vos fa començar, quels vos faça veure ab bon acabament. Mas de mi vos dich aytant: que tant so alegre de aço que vos havets començat, que y vull metre e despendre tot ço que he ne puxa haver, e vos servir e honrar. E menare vint e cinch cavallers ab bons cavalls e ab bones armes; e dar-los-he bon sou, e fer-los-he llurs ops de pa e de vi e de carn e de civada, e menare de bons servents ab ballestes e ab llances, e mariners, e d'altra companya, que seran bons en mar e en terra. E no m'en vull venir tro que la terra hagam presa. »

CAPITOL XXVII.

Com parla En Pere Berenguer o Ramon Berenguer

En Pere Berenguer s'es llevat en peus e al rey :

« Senyor, aquest fet que havets con no sens gran honor, se acabar la podet no romanga per nulla res que nos, qu vostre, hi puxam fer. » E pensats de ena pus tost que puxats, que tuyt vos ajuda tot quant hagam, e-us seguirem lla ho vullats. E yo ire ab vos e menare vint cavalls bons e ben aparellats, e serv ballesters e llancers, e donar-los-he lu de ço que mester havran, e no m'en par vos tro que vos ho vullats. »

CAPITOL XXVIII.

Com parla En Bernat de Senta-Eugenia.

Quant hac parlat En Ramon Bere llevas En Bernat de Santa[2] Eugenia rella de Mont-Grin, e ha dit al rey :

« Senyor, ço que vos havets dit de vos, de gran valor, que-us volets treballar per profit e honor a vostres gents en tota l tiandat, e volets yenjar lo dapnatge que homens han pres. Per que es ma fe, que que aquest cor vos ha donat, vos hi aj E tots nos altres devem fer nostre poder mi-us dich aytant: que y ire ab vos, nare vint cavaller valents e abrivats q per a guerres, ab bons cavalls e ab bon mes, e servents de muntanya aytants c ne havrem, e mariners, e d'altra compa dar-los-he bon sou, e fer-he llurs o mentre lla siam, de tot ço que mester h E no m'en vull tornar entro que vos ho e la terra hagau conquista. »

CAPITOL XXIX.

Com los barons del comtat de Barcelona han feta lur r
E torna a parler hun poch del comte de Barcelo

Ara han feta los barons del comtat de lona llur resposta al rey, que iran ab ell

(1) Écrit à tort *hops* dans le ms.; ce mot vient du l
(2) Les *a* pour les *e* au milieu des mots; l'omission dition des *h*, les *ff*, *ll* et *ss* pour *f*, *l*, *s*, se succèdent arbitrairement dans ce manuscrit. J'ai pensé que cett de formes orthographiques nuirait quelquefois au se m'en suis tenu autant que possible à une seule de ces
(3) Du latin *movere*.

:. Per que lo rey n'es molt pagat e
fon maravella, per ço com tants
s se veu denant ajustats, tots ale-
sos per servir ell, e quel volien
a sa volentat sobrel fet de Mal-
a Deu plau, vendra lo fet a aca-
l guisa que Deu ne sera pagat.
Genovesos haguesen retut ço quel
le Barcelona havia guanyat, ja
ra no fora, ne calguera al rey
a sos barons. Que diu lo comte:
mte de Barcelona passa ab sa ost
e conques la ciutat de gran forç
; e quant la hac presa, hun mis-
h de Barcelona, que li dix: que
yns de les muntanyes de Prades e
de tota la terra eren venguts asse-
de Barcelona. E quant lo comte ho
a se venir los Genovesos qui eren
ll a Mallorques:
dix lo comte, yo-us coman la
llorques; que grans affers m'han
rcelona, e conve m'i anar. Mas no
re, que tost tornare de ça ab bon

digueren los Genovesos, anats en
. Nos guardarem be la ciutat. »
comte se recolli ab sos cavallers
; e feren vela; e anaren tant que
erra entr'el cap de Lobregat e el
ls. E devallaren en terra, e ells e
E quant los Serrayns que tenien
ciutat de Barcelona saberen quel
presa terra e que venia, llevaren
e començaren de anar vers Mar-
mte sabe quels Serrayns s'en ana-
, tant que fo abans a Martorell;
as, qui eren sens nombre, nos po-
lar de la ost del comte quils era
es gens de la ciutat quils donavan
i moriren n'i tants aquella hora,
de Lobregat n'era tota vermella
. E puix lo comte vench s'en a la
celona, e ordena sos fets, e tor-
parellava de anar à Mallorques,
ench de Mallorques: quels Geno-
desemparada la terra de Mal-
els Serrayns la havien cobrada.
mte ne fon molt irat; mas no y

CAPITOL XXX.

Com lo rey En Jaume de Arago mana fer galeres e lenys e altres vexells per passar a Mallorques.

Diu lo comte que, quant los barons de Catalunya hagueren feta resposta al rey: que iria cascu ab llur poder a Mallorques, lo rey ne fo molt pagat e alegre, e si los dix:

« Barons, molt son alegre e pagat de la bona resposta que feta m'havets; e conech be que de gran cor hi venits; e fa-us ho fer gran amor e gran lealtat que m'havets. E yo amenare docents cavallers de Arago, molt bons e valents e gint arreats de bons cavalls e de riques armes, e cinch cents donzells que seran bons a cavall e valents, e homens a peu tants com mester n'havre. E aportarem molts ginis[1], e amenarem de bons ginyadors[2]. E yo promet a Deu que, sol que vidam bast, que abans de hun any sere passat a Mallorques. E prech vos que emprenam lo terme que cascu sia aparellat, com abans pugua. »

Ab tant tuyt respongueren a huna veu, ab gran alegria: que a Santa-Maria de agost fossen tuyt ajustats a Tarragona. E lo rey tench ho per bo, e tuyt ensemps ab ell. E tots los barons que havien fetes llurs profertes, faheren aportar hun llibre missal e juraren ho denant lo rey, e lo rey atressi.

E puix partis lo parlament e anaren menjar. E quant vench a la nuyt, aço fo la vespra de Nadal, lo rey ana a vellar, ab tota sa cavalleria e molts d'altres gents a la sgleya de Santa-Creu de Barcelona, ab molts brandons e ab moltes entorches de cera e ab grans llums. E ab grans alegries vellaren aqui tota la nuyt e oïren la missa; e puix anaren deportar, e menjaren tots ab lo rey de festes, e bornaren, e tiraren a taulat, e menaren molt gran alegria. Puix cascu pres comjat del rey, e tornaren s'en en llurs terres per aparellar se del fet de Mallorques. E lo rey feu se venir En Ramon de Plegamans, hun rich hom de la ciutat de Barcelona, e dix li: que fos procurador de son fet, e que fes fer galeres e tarides e llenys per aportar cavalls e cavallers e vianda e civada e ginys.

E aytantost com lo rey ho hac manat, En Ramon de Plegamans feu fer galeres e tarides e altres llenys; e feu fer bescuyt, e ajustar farina e forment e civada e peix salat. E puix lo

(1) Machines. (2) Ingénieurs, constructeurs de machines.

rey partis de Barcelona e ana s'en a Lleyda E aqui troba hun cardenal quel apostoli havia trames al rey. E foren hi tots los barons de Arago et de Ribagorça e de Pallars. E el rey acollil molt gint, e honral al mils que poch al cardenal. E lo cardenal fon molt alegre e pagat de la vista del rey e de son capteniment. E demana li de sos affers. E el rey comta li tot son fet, en qual guisa havia ordenat de passar a Mallorques.

El cardenal guarda lo en la cara, e veu lo tant infant que donas gran maravella com tan gran fet havia començat :

« Fill, dix lo cardenal, certes, aytal fet com es aquest no es mogut de vos, ans es mogut de Deu qui-us ha spirat e tramesa la sua gracia. E placia a ell que-us ho leix acabar axi com lo vostre cor desija! »

Quant aço fo fet, lendema lo rey mana que tuyt fossen al palau a parlament : e tuyt foren aqui, cavallers e ciutadans e clergues e homens de orde, per oïr lo rey e ço que volia dir. Mas ja enans de aço los barons de Arago els homens de Lleyda havien pregat lo cardenal que degues pregar lo rey que mudas lo viatge a Valencia, e aqui farien tot llur pertret e llur poder, que del fet de Mallorques non havien cura. Quant tots foren ajustats, lo rey parla e dix:

« Barons, per ço vos hic he fets venir e ajustar que-us vull dir ço que he en cor de fer. Certa cosa es que lo rey serray de Mallorques ha fet grans dans a les mies gents e fa en cascuns jorns, qui te mos homens presos; e per missatgers que yo li haga tramesos, nols me vol retre. Per que es mon cor e ma volentat que pas a Mallorques ab tot mon poder, a honor de Deu e de la crestiandat.»

Quant lo rey hac parlat, lo cardenal se lleva e parla e dix :

« Senyor, los barons que aci son e els richs homens de aquesta ciutat m'han pregat que yo que-us dega dir e pregar que mudets lo viatge a Valencia, e seguir-vos-an tots, e faran tot ço que vos manets. Que del anar a Mallorques no han voluntat ne cura.

— Senyor, dix lo rey, lo viatge de Mallorques no lexaria, ne ja [1] no passare lo sagrament. E qui seguir me volra, fara ço que e yo sere li'n mils son amich. E qui segu volra, havran abans guardo que fi. »

Abtant lo rey pres hun cordonet que feu ne huna creu, e dix al cardenal cosis. E lo cardenal cosi la li, e benei nali sa gracia, e dona grans perdons aquells quel seguirien. E puix lo bis artiacha el sacrista e d'altres richs hon ab lo rey eren venguts de Barcelona e se de la ma del cardenal.

Quant los richs homens de Arago e l de Leyda veren quel rey fo cruat[1] d'altres, foren maravellats; e fo los m com no hac mudat lo viatge a Valenci y hac nengu que hanch li fes proferta

CAPITOL XXXI.

Com lo rey de Arago En Jaume se parti de Leyda en Arago

Ab tant lo rey, quant hac endreçat ço que y havia a fer, ana s'en en Arago de sos cavallers e de sa gent aparellar. de Barcelona torna s'en a Terol; e aq En Guillem de Moncada ah gran res de ca E demanali del rey hon era ne que fe bisbe dix li, que havia presa la creu e p s'en era entrat en Arago.

Quant En Guillem de Moncada oy rey havia presa la creu, dix al bisbe s que, al nom de Deu, que li creu. E lo b ho molt volenters, e puix a tots los al vallers. E quant hac aqui stat dos jorns, a Barcelona e pensa de sos affers; e tra tots sos amichs; e pregals quel segu Mallorques; e ells atorgaren lo y molt vo e prengueren la creu. El bisbe aparella valls e d'armes e de tot ço que meste e feu capdelladors e caps de sa comp Guillem de Moncada son cosin germa e mon de Solsona, En Ramon de Ta Arnau Desvilar, cavallers honrats e pr

CAPITOL XXXII.

Dels companyons que mena ab si lo comte En

Lo comte En Nuno mena ab si per c

(1) Le *g* et le *j* sont indistinctement employés par le copiste pour indiquer le son doux du *j*, même devant les voyelles fortes *a, o, u*. L'*s* est souvent aussi substitué au *c* devant les voyelles douces *e, i*, ou le *c* employé avec le son doux de l'*s* devant les voyelles fortes *a, o, u*. Je n'ai pas cru d server religieusement ces irrégularités qui se retro vent rapprochées dans la même page.

(1) Croisé.

ıer companyons, hun comanador molt
En Jofre de Roca Berti, En Oliver de
ıs, En Ramon de Canet, En Gisbert de
ı, e En Ponç de Vernet, e En Pere Arnau
ıera, e En Bernat Spanyol, e En Beren-
ont-Squiu, En Arnau de Vernet e En
ı Rois, e dos honrats barons de Castella.

CAPITOL XXXIII.

npanyons que mena ab si En Guillem de Moncada.

uillem de Moncada mena ab si per
yons e per capdelladors de sa compa-
n comanador molt honrat, En Guillem
-Marti, En Guillem de Cervello e En
Alamany, e En Guillem de Clarmunt, e
le Mataplana, En Guillem de Sent-
e En Ramon de Belloch, e En Beren-
Centeylles, e En Guillem de Palafols, e
nguer de Senta Eugenia. Tots aquests
he nomenats eren comanadors e hon-
nens de Catalunya.

CAPITOL XXXIV.

y En Jaume de Arago se recolli ab tota sa ost per passar a Mallorques.

t vench lo pastor[1], tots los lenys e les
foren fetes e aparellades de varar, e lo
fo fet, e totes les altres coses aparel-
araren los lenys, e carregaren, per tota
ı, de tot ço que mester los fo, e puix
s'en al port de Taragona que ha nom
e aqui tots los navilis se ajustaren. E
ench a sancta Maria de agost, lo rey
ut ab tots sos cavallers de Arago, e ab
barons de Catalunya e foren ajustats a
ıa, et a Salou aparellats de recollir, e
e los xelandrins[2] els lenys e les tarides
ablides e carregades de bescuyt e de
de civada e de carn e de formatges e
l'aygua, e les stablies dels cavalls foren
des, lo rey mana que tuyt recullissen
lls e llurs coses e que s'en pensassen

t lo rey ho hac manat, si fo fet; e tots
liren, llurs cavalls e llurs armes e llurs

cond dimanche après Pâques, dont l'évangile com-
: *Ego sum pastor bonus.*

ec καλάνδρα, en vieux français *chaland*, l'*x* se
n catalan avec le son du *ch*.

persones, e feren vela, e partiren de aqui. E aço
fo ja dins setembre. E anaren tant per la mar a
hun vent e ab altre que arribaren a la primera
terra de la ylla, qui ha nom la Palomera. E aqui
ormegaren totes les naus e els lenys e les tarides
e los altres navilis. E lo rey devalla en huna
ylleta prop de terra que ha nom Pantaleu, e
feu aqui parar tendes. E tots los barons qui no
eren usats de la mar reposaren aqui tro que
llur temps fo.

E los Serrayns qui veren venir los navilis en
aquell lloch, cuydaren se que aqui volgues
pendre terra lo rey e ses gens. E ajustaren se
denant elis en terra be deu milia Serrayns. E
mentre que staven axi, una barcha de la ost
del rey ana a terra ab huyt homens armats.
Els set devallaren en terra; e lo huyte tench
la barcha aparellada. E quant los Serrayns ho
veren, anaren vers ells tro a quaranta. E los
crestians mesclaren se ab ells e occiren ne
tres, e nafraren ne molts. E puix, mal grat dels
Serrayns, recolliren se en la barcha, que no
hagueren mal ni dan, sino la hu, que fon naffrat
hun poch en la cama. E quant cells de la ost
de terra ho veren, volgueren los acorrer. E
ells se foren aytantost recollits e tornaren s'en.

CAPITOL XXXV.

Com la ost del rey d'Arago pres terra en la ylla de Mallorques a hun lloch al qual dien Senta-Ponça.

Diu lo comte que, quant tots los navilis foren
ajustats a la Palomera, el rey fo exit a la ylla
de Pantaleu ab molts de richs homens e d'altres
gents per deportar e per esduir se[1], com la mar
los havia treballats, ço fo un diu-menge mati,
quels Serrayns de la terra se foren ajustats d'a-
vant la ylla de Pantaleu, tro a quinze milia Ser-
rayns a cavall e a peu ab llurs armes. Dels quals
Serrayns s'en parti hu, e gitas en mar, e nadent
vench a la ylla hon lo rey era. E quant fo exit
de la mar, vench denant lo rey, e agenollas a
ell, e saludal en son lati[2]. El rey feu li donar
vestidures, e puix demanali del feyt de la terra
e del rey serray. El Serray dix li :

« Senyor, sapies per cert que aquesta terra
es tua e a ton manament. Que ma mare me

(1) Se déduire.

(2) Ce mot *latin*, se prend ici pour langue étrangère. On le trouve aussi employé dans le même sens par nos vieux chroniqueurs français et par J. Froissart en particulier. De ce mot est venu *latinier*, interprète. Voyez mon glossaire de Froissart.

prega em dix que yo que y vengues e que t'ho digues; car ella es savia fembra e ha conegut en la sua art d'astronomia que aquesta terra deus tu conquerir. »

Dix lo rey: « Com has tu nom? — Senyor, dix ell, Ali me apella hom; e son majordom del rey de Mallorques. — Digues me, dix lo rey, lo rey hon es, e que fa? — Senyor, dix lo Serray, lo rey es en la ciutat e ha ajustats per scrit, que yols he tots comtats, quaranta dos milia homens; e son be armats. Dels quals n'i ha cinch milia a cavall, els altres son bons servents e molt valents e ardits. E cuyden te vedar la terra, que no la prengues en null loch de la ylla de Mallorques. Per que faras gran seny, sit cuydes de pendre terra al pus tost que puxes, abans que ells sien exits de la ciutat. — Amich, dix lo rey, be sies vengut! e sapies que yo fare gran be a tu e a ta mare e a tos fills, en tal manera que tu t'en tendras per pagat. »

Quant lo rey e els barons de la ost hagueren entes ço quel Serray los hac dit, hagueren lur consell: quel vespre que s'aparellassen del anar, tant trobassen lloch hon poguessen terra pendre; que a la Palomera no podien terra pendre, per raho dels Serrayns qui molt hi eren ajustats. E ab tant lo rey feu manament a cells de les naus e dels lenys e de les terides e de les galeres: que a la nuyt, quant seria envesprit, que deguen moure[1] de aqui per cercar la ribera, tro que haguessen trobat loch hon poguessen pendre terra.

Quant vench a la nuyt, les terides e les galeres els lenys foren aparellats. Lo rey se recolli ab En Guillem de Moncada, el comte En Nuno e tots los capdals de Arago e de Catalunya; e mogueren de aqui; e anaren tant la nuyt a veles e a rems, costerejant la ribera. Mas en les naus eren romasos gran res de cavallers e d'altres gents moltes d'armes, don fo gran dan e gran minua al rey e a tota sa ost. Quant hagueren anat axi tota la nit, el jorn del di-lluns fon esclarit, ells veren denant ells hun bell port, qui ha nom Senta Ponça, en que podien molt bel exir; car no y havia dels Serrayns nengu. E aqui ells prengueren terra, al post que pogueren, cavallers e servents. E aqui veren hun bell puig alt e scarit; e hun servent[2] en camisa e ab avarques als peus, e ab un peno, partis de la ost e ana s'en al puig enans quels Serrayns hi fossen. E quant cells de la ost ho veren, foren molt alegres. E axi com devallaven en terra ab llurs armes, muntaven al puig, que la hu no esperava l'altre; si que En Ramon de Moncada fo aparellat dels primers, e fo al puig ab gran res de cavallers. E veren venir los Serrayns tro a deu milia quels anaven seguint.

« Barons, dix En Ramon de Moncada, yols ire descobrir tot sol; e la huna partida de la gent romandra al puig, e l'altra devallara al pla. E per res que vehesets no-us moguesets d'aqui, en tro que yo sia tornat a vos altres. »

Ab tant En Ramon de Moncada devalla del puig ab huna partida de la gent. E quant foren al pla, partis dels cavallers e dels servents e ana s'en tot suau[1], de bell pas, tot armat en son cavall, vers los Serrayns, e scusils[2] quants eren. Quant lo veren los Serrayns tant aproismar[3], donaren se fort gran onta; e desrengueren ne tro a quaranta e tornaren vers ell. Mas En Ramon de Moncada, com a prous, guardas d'ells molt gint e torna s'en als seus barons e dix ell:

« Los Serrayns son grans gents, mas Deu sera ab nos; e cascu haga ferm cor e bona esperança en Deu; e si firam en ells ardidament. »

A aquest consell se acordaren tots, e anaren ferir als Serrayns, cavallers e servents. La batalla fo molt gran; mas los Serrayns no pogueren durar, e començaren de fogir vers les muntanyes qui eren molt grans. E los crestians ferint e tallant encalsaren los tro a la muntanya, car no pogueren anar mes avant, per les muntanyes qui eren altes e els boschs grans. En aquesta batalla moriren be deu milia Serrayns, menys de aquells que tengueren en preso. E quant hagueren llevat lo camp, tornaren s'en a la ost; e aqui trobaren lo rey e En Guillem de Moncada e el comte En Nuno e molts d'altres barons qui no eren stats en aquella batalla, n'en sabien res. E quant ho saberen, foren molt irats com ells no y eren

(1) Du latin *movere*.

(2) Il se nommait Bernard de Riu de Meya.

(1) Doucement, du latin *suavis*.

(2) Les aperçut; *coisir*, *acoisir* et *choisir* ont le même sens dans notre vieille langue du XIIIe et du XIVe siècle.

(3) Approcher de quelqu'un. Nous avons conservé le mot dérivé de *proximus*, sous la même forme, en parlant des parents ou proches, dans le vieux mot *prochain*.

tost prengueren tots lurs armes
ı lurs cavals, e corregueren vers
ı; mas los Serrayns se eren enbos-
ıntanyes; e non trobaren gayre;
ıateix moriren tots. E puix lo rey
anya tornaren s'en a Senta-Ponça,
: aqui, riba de una aygua.
ı a parlar del rey e dels altres ba-
Senta-Ponça e tornarem a parlar
mases.

APITOL XXXVI.

d'Arago se mescla ab la ost del rey serray, mori En Guillem de Moncada.

arides e les naus e les galeres e
foren partits, lo diu-menge en la
mera, ab lo rey e ab molts d'al-
s naus e los lenys romangueren
: no faeren vela per anar lla hon
s ells nos pensaven ne sabien que
haguessen presa terra. E faheren
oraça, qui es bon port e a dos
la vila. E quant foren prop del
ı huna barqueta a rems, e cala-
: speraren la per saber novelles
ı. Quant la barcha fon venguda,
s del rey qui era a Senta-Ponça,
aguda batalla ab los Serrayns, ells
s e desbaratats e morts. Quant
ıaus hagueren entes ço quels ho-
:ha hagueren dit, foren molt des-
. no eren ab lo rey ne com no
ıatalla. Ab tant meteren les veles e
ı port de la Poraça; e aqui ormega-
ost fo partida en dos partides, per
ın e gran dapnatge a tota la ost.
espre fon vengut, e stigueren axi
ls mati, que cascuns se staven
:avallers e servents, qui staven
com axi eren departits del rey.
en axi, ells veren venir de vers
:rray ab tota sa ost, molt honra-
rellat de batalla. E foren molt
: denant anaven corredors qui
valls els torrens que no y hagues
ınt foren ajustats denant lo port
reseren lo recost de la muntanya,
n se, aparellats de la batalla.
a parlar de aquests e parlem del
ienta-Ponça.

Quant vench lo di-marts, de mati, lo rey se feu venir denant tots sos barons els cavallers, e dix los:

« Tots deveu esser molt alegres e deveu fer moltes gracies a Deu de la honor que feta nos ha, e que, mal grat dels Serrayns, havem presa terra els havem vencuts e desbaratats. Per que, ara nos aparellem e anem nos en; e cascu pens de confessar e de penitenciar e treballarse per Nostre Senyor, que ell soferi molt gran treball per nos tro a la mort. »

Aquest consell han tengut tuyt per bo; e anaren oïr les misses e confessaren e combregaren[1], e puix anaren s'en dinar molt tost. E quant foren dinats, armaren se ells e llurs cavalls, e plegaren llurs tendes e l'arnes, e carregaren llurs adzembles, puix muntaren a cavall. E el rey dona la davantera a'n Guillem de Moncada. E quant En Guillem de Moncada hac aguda la davantera quel rey li hac donada, ajusta sos cavallers e sos barons e sos parents, e tots aquells que sos tenguts eren, e dix los:

« Barons, tots sots mos parents e mos tenguts, e bons cavallers e prous; e molt vos es gran honor que nos siam en les primeres feridas; per que tots devets esser molt alegres e coratjosos de combatre contra los enemichs de Jesu-Crist. E null hom nos parteixcha de la mia senyera. »

Quant En Guillem de Moncada hac parlat, tots foren molt alegres e scalfats en la amor de Deu, e coratjosos de morir per ell, si mester los fos.

Ab tant tots foren muntats a cavall e armats, e ab les adzembles caregades, els servents aparellats de anar, mogueren se tots d'aqui per anar de vers la ciutat. En Guillem de Moncada fo en la davantera ab tota sa companya, e la cavalleria del Temple qui fo ab ell. El rey e En Nuno foren en la reguarda ab tots los altres barons. Els servents foren tots primers; e anaren tant avant que foren en un trescoll. Els servents què anaren primers veren la ost dels Serrayns, qui era part lo trescoll apres d'ells. E per la gan multitut de gent qui veren, a cavall a peu, e qui axils fo prop, tornaren atras, e digueren a'n Guillem de Moncada, quels Serrayns eren de tras la coll grans gents.

Ab tant anaren avant; e quant foren, en-

(1) Communièrent.

contraren se ab la ost dels Serrayns e anaren ferir en ells; si que la batalla fo molt gran e fort. E En Guillem de Moncada veu hun puig denant si, e conech que si los crestians podien pendre aquell, que tot llur fet seria guanyat, els Serrayns serien perduts; e si los Serrayns lo prenien, quels crestians havrien perduda la batalla. Ab tant partis de la sua senyera ab huna partida de sos cavallers, e ana ferir entrels Serrayns, si quels esvahi, e mal grat d'ells munta se per huna carrera amunt sus al puig.

E quant fo al puig, e los Serrayns veren quel puig havien pres, foren molt irats; e partiren se de llur ost ben dotze milia, e muntaren s'en vers lo puig hon En Guillem de Moncada era. E quant En Guillem de Moncada los veu venir, dix a sos cavallers:

« Barons, anats los ferir, e yo romandre aci ab sols hun cavaller; que, si lo puig podem retenir, la batalla havrem guanyada. »

Ab tant los cavallers punyren vers los Serrayns, e anaren ferir en ells, si quels svairen e passaren ultra. Mas tanta era lla gran pressa dels Serrayns que no pogueren tornar al puig a'n Guillem Ramon de Moncada; els Serrayns muntaren al puig; e En Guillem Ramon de Moncada quels veu venir volch los escapar, per ço com no era mes de ab hun cavaller. Mas no poch devallar a cavall, que la muntanya eras arrocada; e torna atras; e volch pendre altra carrera, mas los Serrayns lo soptaven[1] tan fort de totes parts que nos poch deffendre. E pres hun colp en la cama[2] ab cantera, quel peu li caech en terra; e puix occiren li lo cavall, e caech de tot en terra, e aqui mori.

El cavaller que aqui era[3], mentre quels Serrayns se combatien ab En Guillem de Moncada, defençàs al mils que poch; e puix, quant viu que son senyor fo mort, scapa dels Serrayns; e malament nafrat al cap e en la cara torna s'en als crestians.

Ab tant En Ramon de Moncada segui la senyera, e ana avant firent e tallant e donant de grans colps; el cavall encepeja, e caech en la pressa qui era molt gran, e aqui mori.

(1) Cernaient.
(2) Jambe.
(3) Il s'appelait Guillaume de Mediona.

CAPITOL XXXVII.

Com lo rey En Jaume d'Arago desbarata lo rey serra assetja la ciutat de Mallorques.

Lo rey qui era en la reguarda sobrevenc la batalla e ana ferir entre los Serrayns ab sa cavalleria. E mentre que la batalla molt fort e dura, e cells qui eren en les a foren devallats en terra, e ajudaren al rey e altres barons, lo rey, que viu quel puig ha perdut los crestians e quels Serrayns lo han stablit, dix a sos cavallers qui apres li es « Anem amunt al puig, e devallem ne los S rayns. E si lo puig podem haver, tot nostre es restaurat.—Senyor, digueren los caval vos no y muntarets ja, que la pressa es gran, mas nos hi muntarem, e vos romand aci ab huna partida de la cavalleria. »

Ab tant lo rey poni lo cavall dels sperv mes se l'escut denant, e munta s'en per la c amunt; els cavallers qui veren que no lo y dien vedar, brocaren avant e meteren se al dos. E el rey, firent e tallant, ab sos caval muntaren sus alt al puig hon trobaren la g pressa dels Serrayns; si que la batalla fo gran sus alt al puig de totes parts. Els Serr no pogueren soferir lo rey ne la sua comp que al puig foren muntats, que tants Serr hagueren morts que la sanch corria per lo avall, axi com si fos flum de aygua. E de laren del munt fugent e tots desbaratats.

Quant lo rey serray e tota sa ost veren q crestians havien pres lo puig, e que tant ma menaven, foren molt desconfortats e tengu se per morts, e començaren a girar e a f vers la montanya. El rey de Arago ab tot gent donals al dos, e encalsaren los tall firent, tro quels Serrayns se foren mesos e montanyes e en les selves. E puix lo rey e sa gent tornaren s'en alegres e jausens, e ren gracies a Deu. E quant s'en foren tor levaren lo camp, e cercaren los crestians m e portaren los a la mar, per ço quels sotz sen a Mallorques.

Ab tant los lenys e les tarides e les g qui eren a Senta-Ponça foren vengudes, e cuns anaren reconexer llurs amichs. E qui los atroba, eren molt alegres; e no era m vella. E certes, en tota aquella batalla, no riren pus de quatorze cavallers, dels quals

n de Moncada e l'altre En Ramon
e N'Uguet de Far e N'Uguet de
dels homens de peu hi moriren
que la batalla fo gran. Quant tots
, lo rey se mes primer ab tota sa
'en vers la ciutat de Mallorques;
llenys plans faeren vela e ana-
i vers la ciutat. E tuyt axi com
, anaren s'en vers la ciutat, tant
rt-Opi. E prengueren les torres e
, e entraren al port, e ormega-
la ciutat.

y ab sa ost foren prop de la ciu-
t llassats e hujats per la mar quils
ts, e per lo treball que hagueren
talla. Era gran pietat qui veya los
tant eren hujats que a penes po-
que atrobaren apres de una bal-
le la ciutat hun jardi [1] qui era del
lt gran, que be tenia de cascun
lestades, e era clos de totes parts
le hun star de llança en alt; e
ll alberch; e passava l'aygua per
ost entra s'en dins, e aqui aten-
njaren de la fruyta que trobaren
la nuyt, que d'als no soparen,
havien als. E donaren als cavalls
ue als no trobaren. E aqui assats
molt eren treballats, mas no
quella nit se desguarnissen ne
elles als cavalls, ne res de guar-
ll hom en tota la ost no dormi;
tota la nit aparellats de batalla,
los volguessen assetjar. E axi
la nit tro al di-mecres mayti. Aço
de setembre, que tuyt se guar-
en als cavalls e anaren s'en vers
caren la tota en torn per trobar
pogues mils star. Si que atroba-
h com ells havien mester; e aqui
feren cabanyes e remades; e
ost axi be com si fos una ciutat.
n lurs guaytes, e ordenaren que
a fos de cent cavallers armats e
atendaren se prop de la ciutat,
lls qui eren dins la ciutat aba-
; si que la tenda del comte En
al trencaren abdos.

Quant hagueren aquell jorn del di-mecres llurs tendes, parades, e hagueren cascuns fetes cabanyes e remades en que albergassen, faheren venir de la mar pa e vi e civada, e tot ço que mester hagueren; e desguarniren se, e menjaren, e reposaren, es guaytaren cells quis degueren guaytar, tro que vench lo di-jous mati, quel rey hac son consell, que vallegassen de totes parts la ost. E feu manament a tuyt que y ajudassen; si quel vall fo fet en pocha de hora, gran e bell. E puix stigueren fermament e segura [1], e guaytaren tan fort la ciutat per terra e per mar que null hom non podia exir ne entrar que no fos mort o pres.

Ara lexarem a parlar de la ost del rey de Arago e parlarem del rey serrahi.

CAPITOL XXXVIII.

Com lo rey serray de Mallorques entra en ciutat celadament.

Quant lo rey serray fo fuyt de la batalla e s'en fon muntat en les muntanyes, si stech amagat al bosch quatre jorns; que ne fo atrobat, tro quels Serrayns qui foren scapats de la batalla, ben huyt milia, lo atrobaren. E puix ab ell ensemps vingueren s'en vers la ciutat, de nit, per tal que poguessen entrar dins. Si que, aquella nuyt que vench apres fo molt scura e torbada. Els Serrayns de la ciutat que sabien quel rey venia, llur senyor, e volia entrar en la ciutat, per tal quels crestians de la ost no s'en apercebessen, aportaren moltes falles e moltes lums enceses, e de aquella part hon la ost era, e cridaren molt fortment en llur llati, si quel cel e la terra tot s'en entras en aquella hora. E lo rey serrahi ab sa gent, aquesta hora, que era al gall cantant, recollis en la ciutat, que cells de la ost non saberen res aquella nit, tant staven maravellats dels crits e dels fochs quels Serrayns feren.

•

[1] un jardin clos de murs; l'*orta* est un jardin clos de murs et entouré soit de haies vives, soit de

[1] Au lieu de *segurament*. Le signe adverbial se met seulement sur le premier des adjectifs. C'est une forme usitée aussi quelquefois en français, comme dans cette locution: « Ils le firent bel et bonnement, » pour *bellement* et *bonnement*. On en trouve plusieurs exemples dans Froissart, ainsi: « Il en échappa quitte et sauvement. » Je les ai mentionnés dans mon édition. C'est, comme on le voit, un seul des deux adjectifs qui prend ici le signe adverbial; et l'usage voulait alors que ce fût le dernier; en catalan et aussi en portugais c'est le premier.

CAPITOL XXXIX.

Com lo rey d'Arago sabe quel rey serray era tornat en la ciutat, e com se acunsa hun rich Moro de les muntanyes ab lo rey d'Arago.

Quant lo rey d'Arago sabe quel rey serray e sa gent eren tornats en la ciutat e que no s'en eren apercebuts, fo li molt greu, mas no y poch als fer. E feu venir trabuchs e d'altres ginys, e feu los dreçar per tirar en la ciutat. E axi cascun jorn combatien la ciutat ab ginys e ab ballestes, si que gran res del mur havien enderochat; mas no valia res, que la ciutat era molt be murada de totes parts de dos murs, e era vallegada tota en torn de valls molt grans e pregons.

Mentre quel rey stava axi e tenia asetiada la ciutat, levas hun Serray molt gran rich hom e honrat qui stava en les muntanyes, e havia nom Ben-Abet. E vench s'en al rey d'Arago, e dix li que ell havia huyt cents alberchs de Serrayns qui staven en les montanyes e volien haver pau e treves ab ell, e que li donarien bons ostatges, e que aportarien a la ost pa e civada e carn e formatges e gallines e bestiar a vendre, e que poguessen anar e venir sals e segurs. Quant lo rey hac aço entes, plach li molt; e assegura los Serrayns. E los Serrayns donaren li bons ostatgers de llurs fills e de llurs filles. E puix d'aqui avant los Serrayns venien cascun jorn en la ost, e aportaven pa e civada, bestiar e gallines, e fruyta; e feyen assaber al rey tots los ardits quels Serrayns volien fer en la ciutat; si quels crestians guanyaren molt, de aço quels Serrayns los feyen assaber.

Sdevench se quel rey serrahi trames cavallers e servents fora la ciutat a les montanyes, que ajustassen totes les gents de la terra de Mallorques, e que assetiassen la ost dels crestians, e que, a hun jorn sabut, que ferissen en la ost ab aquells de la ciutat atresi. Mas tot aquest ardit sabe el rey d'Arago; e feu aparellar la sua ost, e ordenar, e guaytar al mils que poch. Quant vench hun jorn, tots los Serrayns de la ost de la terra foren ajustats a cavall e a peu, e foren be huyt milia, e vengueren s'en a hun puig qui era a miga legua de la ost dels crestians, e aqui ells se atendaren. El rey de Arago sperava ques partissen de aqui e que venguessen combatre la ost. E axi stigueren deu jorns que no s'en mogueren. E trencaren la aygua qui venia a la ost.

« Barons, dix lo rey d'Arago, prenam consells, que aquells enemichs qui en aquell loch se son posats, quels ne façam llevar. — Senyor, dix lo comte En Nuno, bo es ço que vos deyts. Yo ire molt volenters ab docents cavallers e ab dos milia servents, e per companyo lo comte de Ampuries, e si a ell hi plau anar; e vos, senyor, ab l'altra gent guardarets la vostra ost e starets aparellats quels Serrayns de la ciutat no-us poguessen soptar. »

Ab tant lo comte En Nuno e lo comte de Ampuries se aparellaren ab docents cavallers e ab dos mils servents, e anaren s'en vers los Serrayns. Lo comte de Ampuries cavalca celadament per un vall, e mes se en aguayt ab cent cavallers en hun olivar, entre ells e la muntanya. El comte Nuno vench abrivat vers ells. Els Serrayns quels veren venir, aparellaren se e van se mesclar ab ells. El comte de Ampuries exi del aguayt e feri d'altra part, si quels Serrayns foren tots morts e presos; que non scaparen que dos milia quen fugiren per les muntanyes e lexaren lurs tendes e llurs armes.

Quant los crestians hagueren vencut los Serrayns, prengueren les tendes e ço que dels Serrayns era, e ab gran alegria feren gracies a Deu e tornaren s'en vers la ciutat. Mentre quels dos comtes foren fora de la ost, els Serrayns de la ciutat hagueren vist que aquella cavalleria era exida de la ost, tengueren la ost per guanyada; e aparellaren se tots a cavall e a peu; e acordaren se que ferissen de dues parts en la ost; e axi desbaratar-los-hien. Ab tant exiren de la ciutat de dues parts, de ponent e de llevant, los Serrahins per cor de ferir en la ost. Quant lo rey els altres de la ost, qui eren guarnits e aparellats, los veren venir de dues parts, feren se dues mans dels cavallers e de la gent; exiren de les tendes e corregueren vers los Serrayns de dues parts. E los Serrayns, quant los veren venir, nols gosaren sperar, ans fogiren tre als portals de la ciutat. Els crestians speronaren vers ells, e retengueren ne hun Serray a cavall, e puix tornaren s'en a llurs tendes alegres e pagats.

Ab tant los dos comtes ab llurs companyes foren tornats a la ost ab gran guany. Aq aquella nuyt reposaren alegrament e en pa

ho ops be, que molt havien aquell llat.

CAPITOL XL.

feya combatre fort la ciutat, e com lo rey ser- tre los catius crestians al mur, per que no tiras- i començaren a fer caves.

vench lendema, lo rey feu tirar los trabuchs als murs e en la vila. E los faheren en la ciutat dos trabuchs, a la ost. E quant los crestians ho veren, urs trabuquets devers aquella part rabuchs dels Serrayns eren, e tiraren que tots los hagueren specegats.

los Serrayns veren los trabuquets els murs enderochats, tengueren se s, e prengueren tots los crestians ca- eren en la ciutat; e la nuyt qui vench t nuus penjaren los en creu per los i los trabuchs tiraven, per tal que no n. E quant vench al mati, que cels de veren, foren molt irats; e acostaren , e parlaren ab ells, e digueren los essen bona fe en Deu, que per ells no de tirar en la ciutat, e no seria bo que a perdessen. Sobre aço lo rey hac son b tots los barons de la ost, e dixeren er ells no se stiguessen que no fahes- atre la vila ne tirar los trabuquets; orien, lurs animes n'irien ab Deu sal- serrahins que son falsos e menys-cre- seran morts e destroits.

it lo rey feu manament que hom com- ciutat molt abrivadament, els trabu- e tirassen molt fort e pus sovent que i. E axi combateren la ciutat e tiraren l lloch hon solien tirar, ço es lla hon osats los catius crestians. E fo virtut que los pedres dels trebuchs los ferien , si quels cabells ne menaven hi, ne negu que fos ferit, ne menys ne val- 'n moris.

t vench la nit, los Serrayns veren que ra perdut e que nols valia res que fes- ren los catius del mur e meteren los en . Apres de aço, los Aragonesos feren a molt gran per enderocar los murs. E gueren molt cavat, que foren als fona- el mur, havien lla dins tanta de calor, om l'ayre no y podia entrar e per l'ale de les gens que lla dins obraven qui no podia exir deffora, prengueren consell que fessen una spillera hon entras ayre. E quant la hagueren feta, los Serrayns se aperceberen e veren la claredat de les llums que lla dins eren una nit, e conegueren que aqui feyen cava per enderochar los murs, e meteren mans a cavar dedins de la ciutat, endret de aquella spillera que havien vista; si que s'encontraren ab aquella cava dels crestians; e aqui hac molt gran batalla entrels crestians e els Serrayns, si quels Aragonesos se hagueren a lexar, e desempararen la cava. Mas apres de aço faheren altra que ana tro a les barbacanes trenta braces; e puix lo comte de Ampuries comença huna cava assats prop del vall, e feu de sots terra gran pregon huna cava, feta a guisa de alberch, en que pogueren albergar a gran ayre docentes persones o cavallers. E aqui lo comte se mes a star ab sa companya, que no exia nuyt ne jorn. E feu hi portal que exia al vall. E a qui ell havia de bons ballesters qui tiraven als Serrayns qui de aquella part exien als murs. Si que nengu no y exia que no fos nafrat, o mort o pres. E puix lo comte comença a cavar dedins la sua cava, en guisa quels Serrayns no s'en apercebissen. E entra sots lo vall tro al mur; si que del mur caech huna gran peça, e puix rebliren lo vall qui era molt pregon, de fusta e de llenya e de terra. E totes les gents aportaven pedres e lenya, e tota res que podien atrobar, per lo vall a reblir; mas hagueren s'en a lexar quant molt hagueren treballat, que tanta pluja vench, que dura de la vespra de sent Marti fins en set semmanes, que tota la casa del comte e lo vall se empli d'aygua; si que no y pogueren entrar.

En aquesta saho exi de la ciutat hun Serray molt valent, que havia nom Fatilla, e ana s'en en les muntanyes, e ajusta be cincents Serrayns, e metias en aguayt; e quant los crestians exien fora de la ost, occien los, e prenien los; e feyals tot mal que fer podia. Si que hun jorn dona salt als servents qui eren exits de la ost; e scaparen li, e vengueren a la ost, e digueren com aytal Serray s'era ajustat ab Serrayns molts, e guaytava los camins, e occia, e prenia les gents que exien de la ost.

Quant aço hac entes En Guerau de Cervello e En Ferrando de Sent-Marti aparellaren se, e prengueren lurs armes, e muntaren a cavall

ab lurs cavallers entro a docents servents, e anaren s'en vers la muntanya; e axi trobaren se ab aquell Serray qui havia nom Fatilla e ab sa companya. Els Serrayns, com veren que axi eren sobre-presos, no saberen ques fessen, mas ques recollissen tots en hun puig. Els crestians pujaren los de tras, e enderocaren los tots del puig per huna vall avall, si que tost moriren, que hanch non scapa nengu. E puix los crestians tornaren s'en a la ost alegres e pagats.

El rey feu manament als Serrayns paliers que anassen lla hon aquells Serrayns eren morts e que li aportassen totes les testes; els Serrayns feren ho tot axi com lo rey ho hac manat, e aportaren ne per comte quatre centes e dotze. El rey feu les gitar en la ciutat ab los trabuchs, si quels Serrayns ne foren molt perduts; mas nos cuydaven que aquell Serray En Fatilla hi fos ab aquells. Si que hun altre serray de la ciutat, molt valent hom, se exi ab quaranta Serrayns que mena, e ana cerquar En Fatilla; e sabe per los altres Serrayns de la terra com li era sdevengut e que era mort.

Quant aquests hagueren aço oït, hagueren molt gran paor, e volgueren s'en tornar en la ciutat: si que los crestians de la ost, aquella nit, exiren tantes de gents ques meteren en aguayt per molts lochs, que quant los Serrayns vengueren e volgueren entrar en la ciutat, los crestians los veren, e donaren los salt, e retengueren trenta-set, vehent aquells del mur de la ciutat. E scaparen los tres; e comtaren les novelles d'En Fatilla e dels altres; si que los Serrayns de la ciutat se tengueren tots per morts; per que despuxes nengu serray no exi fora la ciutat. E llavors lo rey feu establir la torre de les Lavaneres molt ricament, qui es sobre la mar, prop lo portal de Port-Opi hun miller, per tal que nengu no entras ne exis de la ciutat que aquells no-u vessen.

CAPITOL XLI.

Com lo rey serray de Mallorques commença de fer parlar al rey, e plach li al rey.

Quant lo rey serray se veu axi apoderat, feu parlar al rey molts plets, per tal que se pogues levar dessus; mas al rey de Arago no li'n parech nengu bo, sino ques retes a ell ab tota sa gent, per fer sa volentat. El rey serray dix li: que li desempararia la ciutat e que li daria per testa cinchs besants de argent, ço es per hu milia persones[1] e que no s'en portaria r aytanta vianda com haguessen obs per E aquest plet romas, per ço com lo rey deya que no fossen scorcollats, el rey d no-u volch fer.

Dementre que aquestes paraules se pa lo pabordre de Taragona comença a cava molt gran e pregon e longa a arg qui sabien de caves a fer, e molta gent. E cavaren tant tro que foren major, e puix estalonaren lo; el pabor aportar lenya secha molta, e feu la n dins ab molt seu e pega e oli; e puis metre foch, sus en l'alba. E quant v mati que tots foren llevats, lo mur n en terra e cahech al vall; els crits se per la ost; e meteren mans a cridar dins!» E prengueren lurs armes, e vc s'en entrar. Mas lo rey de Arago corech en lla; e, qui per grat qui per força, fe tornar, per ço com lo rey serray era e nença ab ell, que nengu no-u sabia, tria a ell a tota sa volentat. Mas puix rey serray viu lo mur cavat, penedis c vinença, que hac paor que no fos aperc los crestians; e trames missatge al rey d que pensas de fer ço que pogues, que combatia, que ell se defendria. E axi s aquel jorn e tota la nit. E quant vench ma, hun fill del rey serray se exi de la vench s'en al rey d'Arago e retes a ell assegural e donali a menjar e a beure que mester hac.

CAPITOL XLII.

Com lo rey de Arago feu fer hun castel de fusta per la ciutat.

En aquesta saho lo rey feu fer hun c fusta molt gran e alt, el comte En Nu altre castell dels dos trabuquets del re Nuno, que hagueren fetes moltes sca grans per muntar als murs. E els caste cuberts de cladises e d'altres guarnic mentre que staven axi, ques aparellave

(1) Suivant Miñano, Palma ne contient aujou trente-quatre mille habitants au lieu de ces qu mille. Le besant valait un real et demi, ou enviro

(2) Mineurs des mines d'argent.

stells prop del vall, los Serrayns de la ciu-
gueren fet hun trabuquet; e tirava en la
etament vers hun giny[1] que havia nom Ar-
s e era molt bo; si que li trenca la cuxa.
y feu manament que hi faes tirar lo tra-
et de Masella tro que N'Arnaldes fos ado-
E sobre aço tota la gent ana al trabuquet,
tirassen lla hon N'Arnaldes stava. Tri-
hi tres jorns, que hanch nol pogueren
e, per los fangues que y eren molt grans,
o feya sino ploure nit e jorn, que era gran
dels cavallers e dels cavalls qui lo fret e
ja havien a soferir dia e nit a les guay-
s les batalles. E quant lo rey veu quel
quet de Masella no y podia hom amenar,
s-fer lo castell que havia fet del seu trebu-
e feu dreçar lo seu trabuquet, e mes
a tirar; e tira tant al trabuquet dels Ser-
tro quel hac tot specegat.
tant N'Ardaldes fo adobat; e dreçaren lo;
als murs e en la ciutat, e lla hon volien.
es, apres de aço, totes les gents de la ost
ençaren a fer huna cava molt grans apres
ava del comte de Ampuries; si que, per
a del comte, caygueren be vint braces
r major. Aço fo la vespra de sent An-
E veren lo mur caygut, prengueren les
e corregueren lla hon lo mur era caygut,
ueren s'en entrar; si que la batalla fo
ran aqui. E foren s'en entrats, sino quel
rray vench aqui ab tot lo poder de la ciu-
cara mes, quels Serrayns hagueren fet
ur a la nit, dins aquell, que era de pedra
alç, molt gran, de tres braces en alt, e
ren hi fet cadafals de fusta e ballesteries.
aquell jorn no pogueren pendre la ciutat.

CAPITOL XLIII.

Comte de Ampuries feu cavar lo mur a la part de ponent.

ant lo comte de Ampuries feu cavar lo
la torre de ponent; e puix feu lo stalo-
feu hi metre foch per los stalons a cre-
E quant vench lo di-sapte mati apres
t Andreu, lo mur e la torre caygueren
vall. E sobre aço hagueren llur consell,
quel di-menge mati fossen tots aparellats ab llurs armes de entrar en la ciutat.

CAPITOL XLIV.

Com se aparellaren tots per entrar e per pendre la ciutat de Mallorques.

Quant vench lo di-menge mati, anaren oïr les misses, e confesaren e combregaren e faeren llur orde, axi com cells qui eren molt volenterosos de pendre la ciutat e no preaven res la llur vida, sols que poguessen servir Deu. E puix dinarense, axi com los vench a talent. E prengueren llurs armes tots, a cavall e a peu, e anaren vers aquella part hon cuydaven entrar. Si que la batalla fo aqui molt gran, tro que entraren dintre tro a trecents crestians e molt d'altres apres de aquests. Mas lo poder dels Serrayns era aqui tan gran que no-u pogueren durar; e molt durament tornaren los atras, e enderocaren los al vall; e puix gitaren los dins al vall pedres e llances e calç viva e fems podrits. E axi staven ab molt gran cuyta; si que y moriren tro a nou crestians e be trecents Serrayns, e be docents nafrats; e aquesta batalla dura del mati tro al vespre. E per ço com lo portal hon havien entrar en lo ciutat no havia mes de sis palms de ample, romas que la ciutat nos pres aquel jorn.

Ab tant lo vespre fo vengut, e anaren s'en reposar, car be ho havien obs, que molt havien treballat aquell jorn. Lo comte qui hac feta cavar l'altra torre e stalonar, feu hi metre foch; e caech al vall; e de aço se son molt alegrats.

Quant vench lo di-lluns mati, abans de l'alba, hagueren llur consell, ques metessen en la cava del comte de Ampuries en aguayt e que amblassen la ciutat. Axi meteren se en la cava cavallers e servents, e pujaren al mur tro a docents. Els Serrayns quels veren, desempararen los murs e fogiren atras. Els crestians altres qui venien de tras, nos cuytaren de muntar ab aquells, axi com mester fora; e los Serrayns tornaren gran poder vers aquella part, e devallaren los dels murs molt malament; si que n'i moriren trenta tres de aquells qui eren muntats. E axi la batalla se departi, que aquell jorn no pogueren pendre la ciutat.

Quant vench lo di-marts, cascu pensa de dir ço que li plach per la ciutat pendre. Los huns feyen traer los ginvs: los altres combatien:

[1] **chine.** On donnait un nom d'homme à ces machines, de comme on en donne encore aux vaisseaux et aux

los altres cavaven los murs del portal, si que la volta del portal enderocaren; e puix meteren foch a les portes qui eren de ferre, si que totes cremaren e caygueren al vall. E axi la valent gent treballava nuyt e jorn de pendre la ciutat.

Quant aço fo fet, al entrant de dehembre, lo comte En Nuno comença a fer una cava vers sol ponent, e llivra la a'n Oliver de Termens quen pensas. E cavaren tro a la barbacana, tant que de la barbacana caech un troç, ço es assaber tretze braces, que a peu pla s'en podien entrar tro al mur major. E los Serrayns conegueren ho, e faheren altra cava endret d'ells; si ques encontraren; e aqui hagueren molt gran batalla, si quels crestians hagueren la cava desemparat. Mas lo pabordre de Tarragona hac feta huna cava, si que hac derochat lo mur major be deu braces; si que tots cells de la ost s'en alegraren e foren molt pagats de aquell gran portal que s'i fo fet.

Ab tant lo castell d'En Nuno fo fet; e lo rey feu manament a les gents que cavassen tro a la riba del vall, de aquella part hon lo mur era caygut. E les gents vengueren al castell de fusta, e volgueren lo tirar, e nol pogueren moure, tant eren grans los fangues. Axi lexaren lo star. E quant vench a cap de tres jorns, lo temps se asserenava, el rey dona gran haver als homens de Masella que tirassen lo castell; e ells empararen s'en, e bastiren ginys, e fermaren pals, e ab poder de gents tragueren lo del fanch. E quant lo hagueren tret del fanch, cobriren lo tot de matalafs, e lexaren lo aqui star tro a la nit. E quant vench al mati, tiraren lo al vall. E los Serrayns qui veren quels crestians hagueren amenat aquell castell al vall, foren ne molt irats, e tiraren ells ab ginys; si que tots los matalafs e tot ço que y havien posat ne abateren les pedres dels ginys. E puix hagueren dels rests de les naus, e cobriren lo'n, si que les pedres dels ginys no y pogueren dan fer. E los ballesters els homens d'armes staven lla sus, e feyen tant de dan a cells qui staven als murs, quels ne faeren llevar, que no y stech nengu.

Apres de aço pensaren del vall a reblir, e gitaren hi lenya e fusta e tot ço que pogueren atrobar; e los Serrayns feren huna cava dins sots terra que exia al vall, e volgueren metre foch a la lenya e a la fusta qui era al vall. E lo rey feu hi gitar lo rech de la aygua qui passava per la ost, per lo foch apagar. E quant l rayns ho veren, mortalment, axi com a h perduts, desemparen ho e dexaren ho st

CAPITOL XLV.

Com hun rich-hom serray de la vila de Mallorqu a convidar lo comte En Nuno.

Ab tant, com aço fo fet, e les festes d foren vengudes, hun rich hom serray, qu nom Ben-Abet, vench a la ciutat e con comte En Nuno de totes festes que me ell en la vila de Pollença hon ho avia fet lar; si que lo comte En Nuno lo y atc munta a cavall, e volch s'en ab ell ana rey e tots cells de la ost, com saberen a los molt greu, mas no lo y gosaren di comte En Nuno dix al rey al comjat pen « Senyor En rey, guardats be nostra c d'aqui a quatre jorns yo sere tornat. »

E lo comte de Ampuries qui non sabia aço sobre-vench al consell; e les gents di al comte de Ampuries que En Nuno s'e partir de la ost; per que'n eren despagat comte de Ampuries dix a'n Nuno: que, partia de la ost, que ell s'en yria a Cast pregal que per nulla res no fos que ell s'en que ara era la vila en hora de pendre, s'en partia, poria hi venir altre scandel, lo fet ne valria menys.

E quant En Nuno entes quel comte ses gents eren despagades del seu parti mas del anar e lexa lo convit del Serray.

« Barons, dix lo comte En Nuno, yo no vull partir, puix a vos altres no par bo. M çam axi del pendre la ciutat com yo-us Emprenam lo dia de la batalla, entrem ciutat per morir o per vivre, e que nul aquell jorn no s'en puxa estrer. E tots jure e majorment los capdals de la ost.

— Senyor, dix lo comte de Ampuries havets ben parlat e dit. »

E tots los altres barons de la ost ho teng per bo, e feren aportar hun llibre missal rey jura e els altres tots. E digueren a que el no y entraria tro que la ciutat fos E lo rey dix: que null temps nos pend ell no y entrava primer. E los barons qui gueren sa volentat atorgaren lo y. Mas grament fo fet en aquesta manera: que raren tots, grans e pochs, que totes les se dels capdals entrassen primeres en la ci

ıens a peu seguissen elles al mils anar, partissen d'elles, ne gosas nengu tor- ; e si nengu moria, fos comte ne baro o ı, que hom lo lexas star aqui hon lo ıes pres, e tro que la ciutat fos presa ırnas hom llevar; ne si los uns veyen os altres, que nols planguessen del as ques defensassen al mils que pogues- veyen que nengu tornas a les tendes que, per amich que li fos, no duptas lo, axi com a hun Serray; e que null egues pendre alberch ne ostal, tro que fos presa; encara, que null hom no dre son lloch ne son alberch a aquell ı pres; e cell qui aço passaria, que fos engut per falç e per bar[1] a Deu e al rey. es coses, null hom no-u sabia lo jorn tablit a dar la batalla, sino lo rey e los , per tal quels Serrayns no s'en aper-

E quant lo sagrament fo fet, hun s preycar de Deu, e dir que roman- per que havien presa la creu sino per os enemichs de Jesu-Crist qui morí per : cascu fos volenteres de morir per t, si mester li fos; e si volen null nar en llurs terres, conve que per la Mallorques passen; que axi es fet lo t e ordonat; per que cascu sia aparel- ı de la batalla, en tal guisa que la sua seu cors sia guarnit de bones obres; tema de morir per Jesu-Crist.

hagueren oït lo sermo, foren molt ale- ats, e cascuns anaren s'en a llurs ten- uix d'aqui avant aparellaren se al pogueren, en tal guisa que, quant se- ı de la batalla, nols fallis res que mes- .

CAPITOL XLVI.

.En Jaume de Arago feu hun cavaller novell que havia nom En Caroç.

, lo sant jorn de Nadal[2] fo vengut. El sa ab tots sos barons, e l'altra gent combregaren. E lo rey feu hun ca- rell qui havia nom En Caroch e fo fill Alamany; e feu li molt gran honor, m ell era molt prous e valent. E axi, passaren aquell jorn alegrament e en pau, que hanch no y hac donat colp ne pres.

Quant vench lendema, que fo lo jorn de sent Estene[1], anaren cavar lo mur; si quen derocaren be quatorze braces, ab solers e ab cadafals que y havia; puix faheren altra cava que ana tro al mur major; si que tots los fonaments del mur cavaren, be quinze braces, e puix stalonaren lo, e meteren hi foch ab lenya, per ço que caygues; mas quant fo cremat tot, e la gent sperava quel mur caygues aquella saho, no-u feu, per que tots ne foren despagats.

Ab tant lo vespre fo vengut, e tuyt anaren s'en a les tendes per reposar. E mentres cascuns staven axi, lo mur caech per si mateix al vall. E puix tota la gent esplanaren la e adobaren la hon devien entrar, mal grat dels Serrayns. Mas los Serrayns havien fet hu mur dintre aquell qui era caygut; els crestians havien lo dessots ca- vat, quels Serrayns no sabien res; mas nol volien enderocar, per tal quels Sarrayns non fessen altre, e ques fiassen per aquell, e quant lo jorn de la batalla fos, no cairà sino epenyer e ell sempre cauria. Tot axi com ho hagueren ordonat ho faeren.

CAPITOL XLVII.

Com lo rey En Jaume de Arago pres la ciutat de Mallorques, e fon en l'any de Nostre Senyor 1228, a 31 de dehembre

Aço fo en lo any de la incarnaçio de Nostre Senyor Jesu-Crist, tinent 1228, lo darer dia del mes de dehembre, de matí, la vespra de Ni-nou[2], qui fa lo temps bell e clar.

El rey feu assaber a tuyt per la ost que s'en aparellassen de entrar en la ciutat. E tuyt anaren oïr les misses, e confesaren, e combregaren; e puix anaren se dinar de plors e de lagremes e d'altris menjars, e perdonaren se los uns als altres. E prengueren lurs armes. E quant foren tots armats, a cavall e a peu, anaren se vers aquella part hon devien entrar.

Ab tant hun servent qui era de Barcelona, ana desrenjar ab hun peno que aportava, e munta s'en al mur; e cinch de altres servents anaren hi al dos, e enderocaren los Serrayns que y eren en huna torre; e aqui posaren lo peno real; e puix sonaren ab les spases a la ost que pensasen de entrar en la ciutat; e cridaren: « Via dins! via dins! que tot es nostre! »

, infâme; les étymologistes prétendent que ce mot , nom d'un vice-roi de Catalogne traître à Louis- e.

· de Noël, 25 décembre 1228.

(1) Saint Étienne est le 26 décembre.

(2) Le nouvel an.

Don los crestians foren molt alegres de aço. E apres de aquest, entraren ben trecents servents molt be aparellats; e puix tota la cavalleria comença de entrar. Mas lo primer cavaller qui entra havia nom Marti Pereç de Pina; e puix apres tots los altres al pus tost que pogueren. E quant foren tots entrats, ajustaren se tots en hun lloch; e puix anaren avant; e feriren en la gran pressa dels Serrayns que s'eren ajustats en aquella carrera; si quels svayren els occiren tots. E axi anaren avant, tallant e occint Serrayns, tro al castell del rey que hom apella l'Al-Mudayna. E tota l'altra gent anaren a la ciutat, amunt e avall occint Serrayns; si que tot aquel jorn no faheren als. E cells qui s'eren recollits al castell dels Juheus reteren se al rey per fer ses volentats.

E en aquest endemig e axi stant, homens de Tortosa atrobaren lo rey serray en un coral, e amenaren lo al rey. E lo rey livral al comte En Nuno, quil s'en amenas a son ostal. E demanaren li de moltes coses. Entre les altres, dixeren li quels fes llivrar lo castell de Al-Mudayna; e ell sempre trames hi sos missatgers, e aytantost fo retut. Puix dixeren li fes venir los catius crestians; e ell feu los venir; e foren cent huytanta. E quant foren denant lo rey, agenollaren se d'avant ell, e besaren li les mans. E el rey e cells qui ab ell eren ploraren de pietat dels catius que tan mal havien passat.

Ab tot, lo vespre fon vengut e tuyt foren albergats en la ciutat; e los catius anaren s'en, cascuns ab los amichs; e foren mantinent desferats, e reposaren se aquella nuyt; e erals be mester, que molt havien treballat aquell jorn. Mas en l'entrar ne al pendre de la ciutat no y moriren sino cinch crestians a peu, qui foren al vall atrobats.

E quant vench lendema mati que foren llevats, anaren oïr missa e puix tornaren se dinar. E quant se foren dinats, cascuns anaren per la ciutat, guardant e badant tot aquell jorn. E veren quants Serrayns morts per cases e per carreres, e per orts e per corals, que gran feredat era sols de veure. E axi passaren aquell jorn. E quant vench lendema, hagueren llur consell: que si los Serrayns morts no gitaven de la ciutat ans que pudissen, que null hom no porie jurar, ans havrien a desemparar la ciutat.

Sobre aco, l'arquebisbe e els bisbes donaren mil sous de perdo a tot hom que hun Serray mort gitas deffora la ciutat. E axi les volenters, per amor del perdo, ab cavall mules e ab rocins rocejaren e gitaren t morts de la ciutat. E puix hagueren lur guanyat. E hagueren molta lenya, e cr los. E foren cinquanta milia aquells qu presos vius e foren catius. E puix repos bellament e en pau, axi com cells qui h be ops, que molt de temps ho havien tr

El rey parti la terra per cavallers, que era honrat hom ne y era anat a cavallers; e als homens de peu atressi nals la ciutat francha e quitia, sens usatge que no fossen tenguts de donar hom; encara, que tot hom hi fos anent e venint, crestian o Serray o Jul tot ço que y aportas ne tragues, que no gut de nengu dret a donar.

E axi la ciutat de Mallorques se p crestians, e tota la ylla. E puix lo rey sos barons torna s'en en Catalunya e p altres affers, segons que en aquest libre rets e oïrets.

CAPITOL XLVIII.

Com lo rey En Jaume de Arago se parti de Ma torna s'en en Catalunya.

Quant lo rey En Jaume de Arago gut de Mallorques en Catalunya, la muller, d'on hom lo havia partit per paren fo morta[2]. De la qual hac hun fill q nom N'Anfos, al qual feu jurar per tota s quant ana conquerir la ciutat de Mall E puix pres altra muller, la filla del rey gria[3] que hac nom dona Yolant; e fo re

(1) Jacques épousa à Agreda, le 6 février 1221, quatorze ans, dona Léonor, fille d'Alphonse IX, r tille; mais il la répudia ensuite par ordre du fit valoir que tous deux étaient petits-neveux d reur Alphonse VIII de Castille, et que ce mariag contracté sans dispense suffisante de l'Église au sujet parenté. Il en avait eu un fils nommé Don Alphons légat envoyé au sujet de cette séparation prononç timité. Ce fils mourut du vivant de son père en tê ment où il allait epouser Constance de Moncade, fi ton, vicomte de Béarn (Bofarull, Condes de Barce p. 251).

(2) Elle ne mourut, suivant Bofarull, que vers 12 monastère de Burgos où elle s'était retirée depuis sa

(3) Jacques épousa en secondes noces, dans la v celonne, le 8 septembre 1235, Yolande, fille d'And Hongrie, et d'une autre Yolande, fille de Pierre de empereur de Constantinople.

Arago, molt bella dona, e agradable a Deu e a son poble. E de aquella dona hac tres fills e quatre filles, ço es assaber : l'infant En Pere, qui fo rey d'Arago e de Cecilia; e l'enfant En Jaume, qui fo rey de Mallorques e de les ylles entorn de aquella[1]; e En Sancho[2], qui fo lo menor, arquebisbe de Toledo[3].

La una germana fo regina de Castella del rey N'Amfos[4]; e l'altra germana fon muller d'En Manuel[5], germa del rey de Castella; e l'altra fo regina de França[6], muller del rey Felip; e l'altra filla, qui havia nom dona Maria[7], mori sens marit; e era molt bella donna e gran, e agradable a tota gent, e de molt bona vida[8].

CAPITOL XLIX.

Com lo rey En Jaume de Arago pres la ciutat de Valencia ab tot lo regne, e fo a 18 del mes de setembre, any 1238.

Quant vench a cap de deu anys quel noble rey En Jaume hac conquesta la ciutat de Mallorques ab tota la ylla, a ell vench en volentat que conqueris la ciutat de Valencia ab tot lo regne, per ço com marchava ab Catalunya e ab Arago, e els Serrayns de aquella regio feyen molt gran dan en la terra de Arago et de Catalunya.

El rey trames En Bernat Guillem d'Entença e En Guillem de Aguilo ab huytanta cavallers e frares del Temple, e del Espital tro a trenta cavallers, e dos milia homens de peu, a dues legues prop la ciutat de Valencia, en stabliment de hun puig que apella hom lo Puig de Cebolla, e ara es apellat lo Puig de Madona santa Maria de Valencia. E quant foren en aquell puig, ells se atendaren, e s'en muntaren, e s'enfortiren al mils que pogueren, per tal quels Serrayns nols poguessen sobrar ne fer dapnatge, e que ells poguessen fer dan als Serrayns tots jorns e correr sobre ells.

Mentre que ells estaven axi, les noves anaren al rey de Valencia, per tota la encontrada entro a Murcia, que cavallers crestians e gents del rey d'Arago se eren venguts atendar en aquell puig per fer mal e dan als Serrayns e a tota la terra. Sobre aço lo rey de Valencia hac son consell ab sa gent, quin consell li donaven de aquell fet que a gran minua e desonor li tornava, car tan prop s'eren posats los crestians de la ciutat, ne com axi eren entrats en sa terra. E trames missatgers e lletres per tota sa terra tro a Murcia : quels crestians eren venguts en aquell lloch per donar dan a paganisme. E mana que tots fossen a Valencia a dia cert, a cavall e a peu.

Mentre que totes les gents del regne de Valencia e de Murcia foren ajustades a Valencia per anar en aquell puig hon los crestians staven en stablida, esdevench se que, en aquella nit hun crestian scapas de la preso de Valencia, qui era catiu, e ana s'en al puig hon los crestians staven, e fo aqui ans de miga nit. E com fo aqui prop de la barbacana, les guaytes lo sentiren e anaren per ell; e prengueren lo; e demanaren li quin hom era. Ell dix que era crestian que era scapat de la preso de Valencia. E aquells amenaren lo denant En Bernat Guillem d'Entença e denant En Guillem de Aguilo. E demanaren li quines novelles sabia.

« Senyors, dix ell, yo-us dire quals. Lo rey de Valencia havia fets ajustar tots los Serrayns del regne de Murcia e de Valencia; e al mati seran tots aci, que-us cuyden pendre sens contrast. »

E quant los cavallers e les gents qui eren en la stablida oyren aço, ajustaren se tots e tengueren consell sobre aço. En Guillem d'Entença

(1) Jacques eut de plus les comtés de Roussillon et de Cerdagne, la seigneurie de Montpellier et d'autres seigneuries en Catalogne. Il épousa Esclarmonde de Foix.

(2) Sanche n'était que le quatrième fils; mais Fernand, qui était le troisième, mourut fort jeune, pendant la vie de son père.

(3) Sanche, archidiacre de Bellehite, abbé de Valladolid et archevêque de Tolède, mourut le 21 octobre 1275, de la main des Maures, une année avant la mort de son père.

(4) Yolande épousa Alphonse XI dit le Savant, roi de Castille et de Léon.

(5) Constance épousa D. Manuel, infant de Castille, fils de saint Ferdinand et frère d'Alphonse XI.

(6) Isabelle, qui, en 1262, épousa à Barcelonne, Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis, était la cinquième fille, et non la troisième. (Bofarull, t. II, p. 236.)

(7) Marie était en effet la quatrième fille de Jacques. Zurita la fait mourir religieuse. Outre les quatre mentionnées ici, Bofarull (t. II, p. 236), en mentionne une autre qui était la troisième. Il la nomme dona Sancha. Suivant quelques écrivains, elle fit incognito le pèlerinage de Jérusalem et y mourut en sainte.

(8) Outre les enfants qu'il eut de sa seconde femme, Jacques eut de doña Teresa Gil de Vidaure deux fils qu'il légitima et déclara aptes à succéder à la couronne à défaut de ses enfants légitimes; c'est cette légitimation qui a fait donner par quelques historiens à Thérèse de Vidaure le nom de reine.

parla e dix que cascuns digues ço que mils li paregues a profit d'ells e a honor del rey. Si que n'i hac altres que digueren, que seria bo que desemparassen lo puig e que s'en anassen. Sobre aço respos En Guillem de Aguilo.

« Senyors, dix ell, nos som aci venguts a honor de Deu e de Nostra Dona santa Maria, e per tal quel seu nom hic sia exalçat el seu sant sacrifici hic sia feyt, e aquesta gent menyscrehent sia destroïda e comfusa, ells e llurs mafometiques, e nos, qui som pocha gent, hi salvem les animes. Empero nos serem mes que ells, que Deus sera ab nos, e axi sobrar-los-hem. E axi, cascu stiga ab bon cor e ab ferm, que hanch la senyera de Arago no torna atras, ne fara aquesta ; que molt mes val morir ab honor que viure ab desonor. Que si morim, les animes nostres iran a Deu; e si vivim ab desonor, les animes e els cossos havriem perduts. »

Apres parla En Bernat Guillem d'Entença e dix :

« Senyors, ço que En Guillem de Aguilo vos he dit son paraules de gran veritat e de gran seny e de gran noblea ; e cascu deu les metre en son cor. Be es ver que nos som aci pocha companya de cavallers e de servents : mas hagam bona fe en Deu per qui nos som, ell sera ab nos. E aparellem nos al mils que puxam ; e ordenem nostra batalla ; que ells son grans gents sens nombre, e vendran fellonament e desordenada ; e cuydar-nos-han sempre tenir en llurs mans. E nos farem ho axi : nos havem aci huytanta cavallers cuberts de ferre, bons e certes. Hi ha entre muls e rocins ben dohents. Hi ha dos milia homens de peu. E aquells qui no han trepes ni sobre-senyals prenguen lurs cubertes e posen los als muls e als rocins. E façam aytants homens a cavall com puxam ; e haguerem los penons de les tres galeres e les senyeres quins han aportades les viandes. E quant vendra al mati, yo exire ab cinquanta homens a cavall e ab mil homens a peu de la bastida ; e ferire en la ost dels Serrayns, de la huna part de vers mig jorn. E tota la altra gent de peu et de cavall seran ab En Guillem de Aguilo e ab lo Temple e ab l'Espital. Els altres servents, ab totes les senyeres e ab sis parells de trompetes, staran de tras lo puig. E quant veuran que nos serem en major cuyta ab ells, vos altres exits de la altra part del puig ab les senyeres esteses, e fets com major mostra puxats, e ab gran brogit ferits en l'altra part de la ost. E els Serrayns que aço veuran cuydaren que sia major gent, e que y sia lo rey quins vingua en ajuda, e desbaratar-s-an, e començaran de fogir. E nos pensarem d'ells encalsar e de ferir en ells. »

Tot axi com ho hagueren dit fo ordenat ; e cascu s'en ana a sa tenda, e aparellaren lurs armes. E aquells que no havien cubertes de cavalls ne trepes faheren tota la nit cubertes de cubertos e de vanoves, e trepes de llançols. E per les senyeres, trameteren missatge als homens de aquelles galeres quel rey havia trameses : que venguessen en terra ells, e que aportassen totes les senyeres e els penons de les galeres, ab les trompes e ab les armes, que muntassen al puig.

E quant vench al mati, tots confesaren e combregaren, e puix dinaren se axi com a cascu vench la talent. E puix aparellaren se e establiren lurs batalles ; que En Bernat Guillem d'Entença devalla del puig ab cinquanta homens a cavall e ab mil servents, de la banda de mig jorn, vers la mar. Els Serrayns foren venguts e foren al peu del puig a cavall e a peu, tant quels plans e les muntanyes ne eren cubertes que gran feredat era del veure. E tengueren los crestians que al puig eren ja per llurs, mils que sils tinguessen a Valencia en preso.

En Bernat Guillem d'Entença, ab los cinquanta cavalls e ab los mil servents, van ferir entre els Serrayns molt ardidament ; si quen abateren en terra molts de colps de llances. E els Serrayns se defensaren molt fort ab llances e ab ballestes. E cuydaren que tots aquells qui eren al puig fossen aqui. E quant ells guardaren de tras lo puig vers tramuntana, en hun coll, ells veren exir En Guillem d'Aguilo ab lo remanent dels cavallers e dels servents qui eren al puig, ab moltes senyeres e ab penons e ab l'estandart major real estes. E foren entre homens a cavall e en muls e rocins cuberts de llançols e de cubertos, tro a docents e dos mil servents; e hac hi sis parells de trompes. E van ferir en la ost dels Serrayns de la banda de tramuntana ; si quels Serrayns, se desbaratare e començaren a fogir, en tal guisa que los hun cahien sobre los altres. Els crestians encalsaren los be huna legua e miga, firent e tallant ; hagueren ne tants morts que llurs cavalls en llassats e hujats, que no podien anar, sino sol

s morts. E hac n'i be deu milia que y
n sens colp, qui gitaven se los morts
e morien de paor. E quant los crestians
ueren a miga legua prop la ciutat de Va-
ells foren llassats e hujats; e tornaren
puig hon era llur stablida, ab gran guany
an presa de cavalls e de muls e de ro-
armes, mas que no hagueren perdut sino
mens a cavall e set a peu. E foren molt
; e feren grans gracies a Deu de tanta
ue feta los havia, que a hun crestian
ull Serrayns.

it los Serrayns qui foren scapats vius
talla se foren recollits en la ciutat de
a, comtaren les novelles com los era
gut, e que tota la major partida de la
ra perduda; e foren molt desconfortats
ren molt gran paor. Si quel rey de Va-
qui havia nom Jahent[1], feu tancar a
a calç tots los portals de la ciutat, sino
tal per hon entrassen e exissen.

ovelles anaren al rey d'Arago: que los
s e la companya qui eren en la esta-
l puig de Valencia havien feyta tan
vaïda e tan gran vençó de Serrayns,
olt alegre, e esser que-u dech. E tots
e-u hoïren beneyren lo nom de Nostre
Deu, e foren molt alegres.

ntinent lo senyor rey aparellas ab molt
t e ana assetiar la ciutat de Valencia[2];
araren lurs tendes e dreçaren trabuchs,
steren la ciutat molt fort tots jorns.
mes lo rey a totes les ciutats e viles de
ne, e que venguessen totes les osts, per
los Serrayns eren molts grans gents e
molt fort terra e castells, que en sol lo
e Valencia ha trecents castells de roca
temen null hom, sol que haguen que

t los richs homens de les ciutats hague-
it lo missatge del rey, aytantost aparel-
. E a cavall e a peu, ab lurs tendes e ab
ab civada e ab ço que hagueren mester,
tant vers Spanya tro que vingueren a
ciutat de Valencia; e aqui ells se atenda-
cuns lla hon li plach, prop de la ciutat.

Mas la ost de Barcelona vench per mar e per terra molt honradament e molt be aparellats, ab lenys e ab galeres armades carregades de viandes e d'armes; e assetjas molt prop de la ciutat de Valencia.

En la ciutat havia molts Serrayns cavallers e molts ballesters e d'altres homens d'armes; e cascuns jorns exien de fora per fer mescles e torneigs ab aquells de la ost; e anaven los requerir tro al mur e tro als portals; e aqui romanien molts Serrayns morts de colps e de llances e d'espases; e aquest deport tenien quatre hores lo jorn.

D'altra part anaven homens de peu e a cavall per la terra, e feyen cavalcades e amenaven grans preses de Serrayns e de bestiar e d'arnes. D'altra part los trabuquets tiraven nit e jorn en la ciutat. E axi lo rey En Jaume stech tant aqui ab sa ost, tro que la ciutat fo molt destreta per fam. E feren partit ab lo rey[1] quels ne lexas anar sans, ab aytanta roba com cascuns s'en poguessen adur ne portar, e que haguessen spaxada la ciutat dins tres jorns, e quels asseguras a set llegues luny de Valencia e a cent milles per mar, si per mar s'en volien anar. E qui hac moneda ne vol comprar molt bell matalaff de seda e d'altres draps ne bells cubertos, ne molt bell drap de seda e d'aur, ne de molt bell arnes, be hi podien guanyar la mitat e les dues parts.

E quant vench al terç jorn, los Serrayns desempararen la ciutat, e anaren s'en, los huns per terra, los altres per mar, en naus e en lenys que noliejaren de Barcelona e d'altres lochs.

Quant los paoncells els almugavers saberen quels Serrayns s'en anaven en terra de Murcia e de Granada, passaren en les partides de Alacant e en les partides de Villena, e foren als passos; e aqui cativaren ne molts, en occiren, els tolgueren gran arnes e gran tresor.

e l'appelle Abu Giomail ben Zeyan (tom. III, p. 19). int la relation de Conde (t. III, p. 22), le siége fut mis ème jour du ramadan de l'an 635 de l'hégyre, ou re chrétienne.

(1) Voici suivant Conde (t. III, p. 22) les conditions du traité: « Que la ciudad le seria entregada (au roi Jacques) ofreciendo segurida à todos sus moradores y libertad para irse à otra parte donde quisiesen, con todos sus haberes, y que los que quisiesen permanecer en ella fuesen tributarios como los altros vasallos del rey Gacum (Jacques), permitiendoles el libre uso de su religion, leyes y costumbres; y à todos para disponer de sus personas y de sus bienes, libertad y seguridad, y ciertos plazos. Ajustaronse tambien treguas por algunos años; y firmadas por ambas partes estas condiciones, y dado el dia, se entregò la ciudad de Valencia al rey Gacum el dia 17 de safar del año 636 (le jour de la Saint-Michel 1238). »

Lo noble rey En Jaume entra en la ciutat ab totes ses osts; e aço fo a 28 dies de setembre, en lo any de Nostre Senyor 1238.

E quant fo albergat en lo ciutat, lo rey la hac molt ben stablida, e mes mans a cavalcar ab cavallers e servents; e combateren castells e viles, e prengueren fortalees e castells de roca, tro en la vall de Alfandech; e de Margena tro en Albayda; e de Albayda tro a Alcoy. E combateren la vila de Muntesa; e reteren se a ell, e lexals star. Puix ana assetjar lo castell de Xativa, que al mon no han tan fort ne tan real. E son dos castells en huna montanya; e la montanya es tan fort que hom no y pot muntar, sino per hun lloch que guardarien vint homens a peu a deu milia; e es molt clos de forts murs e de forts torres. E era molt be stablit de cavallers e de servents e de moltes armes; e havien que menjar a tres anys; e ha una font al castell quils bastava a beure, ells e llurs cavalls, mentre obs n'han.

Quant lo rey En Jaume hac stat al setge de aquell castell gran temps, veu que no y podia als fer ne y podia haver poder, quel castell era molt fort; pensas, axi com a hom savi, que pus per força no hi podia res acabar, que blandent e ab maestria si y poria acabar res. E trames sos missatgers al senyor del castell, que ell volia parlar ab ell; mas es assaber que en aquell castell havia dos senyors qui eren germans; e tenia la hun germa la hun castell, e l'altre germa l'altre castell. E lo rey trames missatge a la hun dels germans qui era senyor del castell major; e vench ab lo rey parlar en la ost. E aparech li be que fos hom honrat, que ell vench cavalcant en hun cavall molt bell; e la sella e el pitral era obrat ab fulla d'aur, el fre e les regnes de seda ab platons de argent e ab obra entre-tallada, e ab pedres e ab perles encastrades. E fo vestit de scarlata ab fresadures d'aur. E no aportava nengunes armes, sino una spasa pendent en son coll, molt richa e ab molt rich guarniment. E mena ab si quatre cents cavallers Serrayns a peu, ab lances e ab darts e ab bones ballestes, que no duptaven null hom d'armes. E quant fo denant lo rey, descavalca e dona dels genols en terra, e besa li la ma. e saluda lo.

« Amich, dix lo rey, be siats vos vengut! Be es ver que yo-us he trames missatge que vinguessets ab mi parlar. E vos sabets be que yo he presa la ciutat de Valencia, e la major partida dels castells e de les viles de aquest regne. E vos tenits aquest castell e conexets que llongament no-us podets tenir a mi. Mas, per ço com yo-us tinch per gentil-hom e he oït dir gran bede vos, no volria que de tot fossets exellat de aquesta regio. Yo-us dare a vostra voluntat, a vos e als vostres, la vila de Muntesa, tan solament e tingats a mi per senyor e quem retats a mi lo castell que vos tenits de Xativa. E dar-vos-he per messions deu milia morabatins.

— Senyor, dix lo Serray qui era senyor del castell, donats me acort de hun dia, e apres yo-us respondre. »

Ab tant lo Serray s'en torna al castell, e hac son acord aquella nit; e lendema torna al rey, e atorga aço quel rey li havia dit. E feren llurs cartes e llurs covinences; e puix hac la nit servents e cavallers crestians, e llivrals lo castell. Les senyeres reals foren sobre les tores e per los murs del castell.

E quant cells del altre castell ho veren, tengueren se per morts. Els crestians del castell major digueren los ques retessen, que d'uy mes nos podien tenir. E ells digueren ques metrien en poder del rey. El rey pres los a merce, e here tals en la terra mateixa, al pla.

E lo rey axi hac lo castell de Xativa e la vila qui es molt bona e gran, e tota la encontrada[1]; e apres la vila de Alzezira, qui era una vila entre dues aygues nevals; e no y pot hom entrar sino per pont. E pres Boriana e Cullera; e pres Gandia, e la vila de Denia qui es molt gran e fort, e moltes d'altres viles e castells del regne de Valencia.

E en aquella saho, llevas hun Serray de aquella terra, qui era pastor, e era negre, molt valent hom. E ajustas ab servents e ab homens d'armes serrayns; e apellaval hon Rey Albocor. E mes mans a correr lla hon los crestians staven, en les viles e en los altres llochs. E feya gran mal e gran dan a crestians, e majorment a la vila de Alzezira. E aquest serray tenia de forts castells en les muntanyes de Alcoy e de Albayda; e havia molts homens a cavall e a peu. E axi lo rey no sen podia a res pendre. E no havia nombre lo mal que feya, que molts crestians havia morts e encadenats e mesos en catiu. Esdevench se que aquell Rey Albocor somia en una nit, que entrava ab gran gent e ab gran

(1) La prise de possession de Xativa par le roi Jacques d'Aragon eut lieu en 1248, dix ans après la prise de Valence.

ı la vila de Alzezira. E quant vench
ell se aparella ab sa gent, que, al mati
ı apres, ana a correr e a saltejar a Alze-
e si li exia la gent del pont, que per
s'en entras ab ells.
ntura quels homens de Alzezira hague-
aquest fet. E hagueren hagut cavallers
s; e ans del jorn meteren se en aguayt
a vila. Els homens de la vila gitaren
ar de fora, e feren semblant, per tal
ayns vinguessen pus asseguradament,
e solien fer; e staven be aparellats ab
es, que, quant aquells del aguayt do-
lt, que ells atresi exixen de fora. Tot
o hagueren pensat fo feyt; quel Rey
ench ab gran res de cavallers e de
e cuydaven quels homens de la vila
ue ell s'en entras ab ells ensemps. E
fo al cap del pont vengut, aquels qui
aguayt exiren e vengueren los al en-
els de la vila exiren de fora. E axi
ı los en mig; e axi, tallant e ferint,
nolts dels Serrayns; e retengueren lo
or ab molts de altres, e meteren lo en
molt gran alegria, tan gran que hanch
s no hagueren major, per ço com
havia que no hagues mort son fill o son
son marit o son parent. E per ço fae-
jor justicia del mon : que en cascu
regne de Valencia lo trames hom; e
n loch ne feya hom justicia aytal
laya, tant tro que mort. E puix fae-
ar per tota la terra a rocins.
arem a parlar del Rey Albocor e par-
hun altre Serray qui hac nom Alaza-
i apres del Rey Albocor se lleva en
'alsa ab deu castells, dels forts del re-
alencia; e feu gran dan e gran mal
a, per ço com en la terra havia molts
; si quel rey d'Arago ana per la terra
, e guerreial tant de temps que no
durar en la terra; e exix en, e des-
ots los castells e tot ço que tenia.
abli tots los castells de cavallers cres-
e servents; mas tots los plans e les
en los Serrayns paliers, qui lavraven
e donaven son dret al rey.
arem a parlar del regne de Valencia e
questes, e parlarem de la guerra qui
rey de Arago e el rey de Castella
qui era son gendre.

CAPITOL L.

De la guerra que fo entre lo rey de Arago e lo rey N'Amfos, son gendre.

Quant vench a cap de gran temps, quel rey de Arago En Jaume hac conquest lo regne de Valencia e l'hac poblat de crestians, ço es assaber la ciutat e les viles, e hac stablits los castells, e livrats a cavallers crestians qui n'eren castellans e quels guardassen, e hac lexat star los Serrayns als plans e a les montanyes e en les valls que lavraven les terres e donaven dret al senyor rey de aço que lavraven, esdevench se que, en aquella saho, havia hun rey en Navarra qui havia nom Tibaut [1], e havia dos fills fort sotils de sa muller, e fo regeu malalt. E feu son testament, e lexa tota sa terra a ses infants; mas lexals per tudor e governador de la terra e dels infants lo rey d'Arago, En Jaume, tro quels infants fossen de edat que poguessem e sabessen governar llur terra. E quant hac ordenades totes les sues terres, pensa de sa vida. E quant fo mort, levas lo rey de Castella N'Amfos [2] ab gran res de cavallers e de homens de peu, e volch entrar en Navarra, per tal que la terra els infants, fills del rey Tibaut, fossen a son commandament e sos homens. Mas aytantost lo rey de Arago, que aço hac sabut, ajusta ses osts e ana s'en star a hun lloch que es al exint de Arago e al entrant de Navarra e de Castella. E trames missatge a totes les gents de Navarra, ques aparellassen de guardar lur terra e defendre se del rey de Castella qui volia entrar en llur terra sens raho. E quant lo rey d'Arago hac aço endreçat, trames ses missatges al rey de Castella: que ell lo pregava, com a bon fill e cell que ell amava molt, que nos entrametes del fet de Navarra ne y volgues entrar; que be sabia que la terra e els infants eren romasos en son poder; per que li torna-

(1) Thibaut Ier, dit le Posthume, comte de Champagne, fils de dona Blanche, sœur de Sanche-le-Fort, roi de Navarre, qui, en 1234, adopta son neveu comme successeur à la couronne de Navarre. Thibaut devint roi de Navarre en 1234, et mourut à Pampelune le 8 juillet 1253. Il laissa de Marguerite de Bourbon, sa femme, deux fils, Thibaut et Henri, qui furent successivement rois de Navarre.

(2) Presque aussitôt après la mort de Thibaut, Alphonse, roi de Castille et gendre de Jacques, entra à main armée en Navarre; mais Jacques se réunit à Marguerite de Bourbon pour repousser l'agression de son gendre, et il le força de conclure une trêve qui fut changée en paix dans l'année 1256.

ria a gran desonor si no la defenia a tot hom qui entrar hi volgues.

Quant lo rey de Castella hac entes aço quels missatgers hagueren dit, fo molt fello, e trames a dir al rey d'Arago: que la deffençàs com mils pogues, que ell hi entraria mal grat de tots aquells que lo y volguessen vedar. Quant lo rey d'Arago hac entes ço quel rey de Castella li hac trames a dir, fo molt irat; e trames per tota sa terra a tots sos cavallers e a les gents de les ciutats e de les viles, que venguessen ab llurs armes al pus tost que poguessen. Si que, en poch de temps, foren ajustats lla hon lo rey era. El rey de Castella vench ab totes ses gents a miga llegua prop de la ost del rey d'Arago. Si quel rey d'Arago hac en cor ques combates ab ell, ja fos ço que hagues menys gent la mitat quel rey de Castella; mas havia tan bona cavalleria e tan gran gent de armes de Catalunya e d'Arago, que, si fossen mes tres tants que no eren, si li era semblant quel tots los degues desbaratar e gitar del camp. Mas los bisbes els prelats els homens d'Arago anaven de huna part e parlaven posa, e vedaven, aytant com podien, que la batalla nos fes entre ells. Entrels altres qui parlaven la posa, havia y hun rich hom molt savi e cert qui era de Catalunya e havia nom En Bernat Vidal de Besaldu. E anava ab lo rey de Castella; e aquell ana s'en al rey d'Arago e dix li:

« Senyor, que volets fer? Lo rey de Castella es vostre gendre e vostre fill, e ha molts infants de vostra filla, qui son vostres nets. E es honrat rey; e es ab moltes gents; e si us combates ab ell, per be que-us en prena, si pendrets vos major dan que ell, que havrets perduda vostra filla e vostres nets. »

E puix ana s'en al rey de Castella, e deya li: que molt ho volia fer mal; car se volia combatre ab lo rey d'Arago, qui era son pare, per que en negun tall no li'n podia be pendre ne sdevenir; quel rey d'Arago ho feya a gran dret ço que feya, e ell a gran tort; encara, que en la ost del rey d'Arago havia tan gran larguea de pa e de vi e de carn e de civada que quaix per nient ho havien; e en la ost del rey de Castella havia tan gran carestia de totes coses, que les gents e les besties morien de fam. E axi aquest rich-hom, En Bernat Vidal, treballa tant e parla ab dosos los reys que, quant vench hun jorn que null hom no-u sabe, cascuns dels reys vench, ab si altre a cavall, en la mijania de abdues les osts, e aqui ells se aturaren, e abraçaren se, e besaren se en la bocha, e ploraren abdos molt fort; e demanaren se perdo la hu al altre. E lo rey de Castella homilias al rey d'Arago molt fort, e prega lo que s'en anas ab ell a sa tenda e que menjas ab ell, e veuria sa filla e sos nets. E lo rey de Arago atorga lo y e ana s'en ab ell.

Quant les gents de les dues osts saberen aço e que abdosos los reys s'eren posats, null hom no pot asmar l'alegria que ells hagueren. E puix cascuns dels reys tornaren s'en en llurs terres ab llurs osts, e foren amichs, axi com d'abans eren. El regne de Navarra romas en poder del rey de Arago, tro quels infants fills del rey Tibaut foren grans creguts, que per ells mateix saberen governar llur terra. Mas lo major fo llevat rey e senyor de la terra, el menor hac sa partida, segons son pare hac ordenat. E aquell que fon rey mes no hac infants[1], e passa a Tunis ab lo rey de França, e de Tunis vengueren a Trapena en Cecilia. E aqui lo rey de Navarra mori. E son frare fo llevat rey[2]; e pres per muller la sor del rey de França En Felip.

CAPITOL LI.

Com l'infant En Pere de Arago pres per muller la filla del rey Manfre de Cecilia.

Diu lo comte que, quant lo noble infant En Pere de Arago, fill del rey En Jaume de Arago, fo de edat de muller a pendre, si havia hun rey en Cecilia qui havia nom Manfre, rey de Cecilia, e fon fill del emperador Frederich de Alamanya. Aquest rey Manfre havia huna filla de la primera muller, que havia tro a dotze anys. E feu parlar al noble infant En Pere d'Arago

(1) Thibaut II épousa en 1258 Isabelle, fille de saint Louis, et en 1267 se croisa avec son père pour le voyage de Terre Sainte, qui ne se fit qu'en 1270. Après la mort de saint Louis à Tunis, Thibaut II aborda en Sicile et mourut à Trapani, le 5 décembre 1270, sans laisser d'enfants.

(2) Henri Ier, frère de Thibaut II, avait épousé en 12[illegible] Blanche, fille de Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis qui était cousine-germaine et non sœur de Philippe-le-Hardi Henri succéda en 1270 sur le trône de Navarre à son frère Thibaut II, et mourut suffoqué par sa graisse en juillet 12[illegible] sans laisser d'autre héritier que sa fille unique Jeanne.

que la prengues per muller. E ell, ab consell de son pare, lo noble rey d'Arago En Jaume, trames sos missatgers al rey Manfre ab dues naus; de los quals messatgers fo la hun Ferran Sanches, frare del dit infant En Pere de Arago, mas era mort, e l'altre En Guillem de Torrelles, cavallers honrats. E vengueren a la ciutat de Napols, e aqui parlaren ab lo rey Manfre. E feu los gran honor. E tench se molt per pagat de la missatgeria que ells li aportaven. Mas lo rey Manfre, com vench a Napols, no alberga pas dins la ciutat, ans se atenda de fora, prop la ciutat, ribera mar, e convida los missatgers aquel jorn a menjar ab ell tot aquell dia, ab tota llur companya, molt honradament; e foren servits a gran honor, axi com missatgers qui eren de tan gran valor e de gran senyor. La cort fo molt gran e complida, e el rey dona molts grans dons a cavallers e a juglars. Quant la cort fon tenguda, los missatgers digueren al rey Manfre:

«Senyor, nos havem aci stat ab vos. E, la vostra merce! havets nos molt gint acollits e honrats; e havem vos dit ço que nostre senyor, l'infant En Pere, nos mana. E vos, senyor, havets nos ho otorgat. Per que-us pregam quens llivrets la donzella vostra filla, e nos amenar-la-em a nostre senyor l'infant En Pere.

— Senyors, dix lo rey, aço no es cosa que axi tost se puxa fer. Per que yo-us prech quens speretz tro al Pastor [1]; e aparellare galeres e naus ab que vaja molt honradament, axi com pertany a nostra altea.

— Senyor, digueren los missatgers, axi sia com a vos placia.»

E sobre aço estigueren aqui tant tro que vench lo Pastor. El rey apparella moltes galeres e naus, e comana la donzella a hun comte que havia nom comte Bonifany [2], e a En Ferran Sanches; e meseren la en les galeres; e partiren se del principat, e vengueren se a Monpeller. E aqui fo lo rey d'Arago En Jaume ab gran cavalleria, e l'infant En Pere, e l'infant En Jaume, e llur germana dona Maria, qui era donzella e era de les pus belles dones del mon. Les corts foren molt grans e riques. El noble infant En Pere pres la filla del rey Manfre per muller a la feya major de Monpeller, Nostra-Dona sentaria de les Taules. E puix lo rey d'Arago En Jaume ana tro a Mon-Ferran, e aqui hac vistes ab lo rey de França; e referma les noces de la filla que ja era en França; e puix fo regina ab Felip, lo fill major del rey Loïs de França. El comte Bonifany torna s'en ab les galeres al rey Manfre molt alegrament, e la dona muller del noble infant En Pere ana s'en en Catalunya.

CAPITOL LII.

Com lo apostoli feu donacio al comte Carles del regne de Cecilia.

Esdevench se que, en aquella saho havia hun apostolli en Roma qui era gran amich del comte Carles qui era comte de Anyo [1] e de Prohença, e era frare del rey de França, de aquell que mori a Tunis [2]. E deposa lo rey Manfre de son regne, e donal al comte Carles. Mas aquest do a gran dan de tota crestiandat.

CAPITOL LIII.

Com lo comte Carles se aparella per anar a la terra del rey Manfre.

Lo comte Carles se aparella en Prohença; e ajusta grans gents per anar contra la terra del rey Manfre. E ell no era gens apparellat be de tresor, axi com mester li fora; mas que manllevava e baratava tot ço que podia.

CAPITOL LIV.

Com lo comte Carles trames à N'Anrich de Castella en Tunis que li prestas los seus tresors, e com los hi presta.

En aquella saho, N'Anrich [3] de Castella, fill del rey En Ferrando de Castella era en Tunis, que son frare lo rey de Castella N'Amfos lo havia gitat de sa terra. E prenia soldada del rey de Tunis, e feya li gran honor. Si que N'Anrich de Castella havia ajustat gran tresor, e havial trames en Genova. El comte Carles trames li missatgers a Tunis, per ço com era son cosingerma: que li prestas aquell tresor que era en Genova seu, per ço com lo havia gran mester. E N'Anrich dix li: que be li playa; que ço que ell hagues, que ho prengues, a sa honor e a son servir. Sobre aço los missatgers s'en tornaren al comte Carles, e portaren cartes a aquells qui

(1) Second dimanche après Pâques, en l'an 1263.

(1) Boniface Anglano, oncle de Manfred.

(1) Urbain IV proposa la royauté de Naples à Charles d'Anjou, en octobre 1263 (voyez *Diurnali* di messer Matteo di Giovenazze, édition du duc de Luynes, pag. 45.)

(2) Saint Louis.

(3) Henri.

tenien aquell tresor en Genova, quel livrassen al comte Carles; e tantost fon li llivrat. E ab aquest tresor asoldada cavallers a Roma, per terra; e ell vench s'en per mar en galeres; si que, quant fo a la font de Roma, exi a terra ab molt gran ventura, per ço com era molt gran vent e molta mar [1].

CAPITOL LV.

Com lo comte Carles ab tota sa ost s'en vench al pont de Xipre

Quant fo a Roma, aparellas ab tota sa cavalleria e ana s'en vers la terra del principat e de Pulla; e vench s'en al pont de Xipre [2], qui es à l'entrant de la Terra de Llavor [2]. E quant foren aqui stats, foren be quatre milia cavallers entre Picarts, e Francesos, e Flamenchs, e Romans, e Campenes.

CAPITOL LVI.

Com lo rey Manfre tench consell ab sos barons.

Lo rey Manfre sabe novelles quel comte Carles venia sobre sa terra, e trames missatgers als comtes e als barons de sa terra. E quant foren venguts domanals de consell.

« Barons, dix lo rey, lo comte Carles ve sobre ma terra, e vostra que es; e axi hi havets bona part com yo. Per que volria, si vos altres ho volets m'h consellats: o que stablissem lo pont de Xipre e les altres entrades de cavallers e de servents, per tal que no poguessen entrar en nostra terra los nostres enemichs, ne fer negun dapnatge; e cascu de vos altres se apparellas ab son poder, al pus tost que puxats; e siam aparellats breument per anar contra nostres enemichs e defensar nostra terra. »

Respos lo comte Galvay [3]: « Senyor, ço que vos havets dit es molt bo: que tuyt nos aparellem e siam cascuns ajustats per anar contra nostres enemichs; mas gran volpeatge sera e gran minua, si nos vedam l'entrar al comte Carles en nostra terra; e semblaria que nos no haguessem poder de combatre ab ell. »

E cascu dels altres barons, que ja havien parlada la traïcio, donaren aquell consell mateix; e digueren que mes valria quels lexassen entrar.

(1) Charles d'Anjou arriva par mer à Rome, le 21 mai 1265, Clément IV avait succédé à Urbain IV, dès octobre 1264.

(2) Ceperano, à l'entrée de la Terre de Labour.

(3) Galvano Lancia, oncle du roi Manfred, qui le fit prince de Salerne. (*Diurnali*, pag. 116.)

E cascu fos demànat per lo rey ab quants cavallers seria. E cascu feu resposta molt gran e bella. E quant vench als ops que foren ajustats, no n'i hac negu que fos ab lo terç de aquells que havien dits, ans ne falliren dels comtes e dels barons qui s'escusaven per falses scusacions, axi com aquells que havien en cor de trair lur senyor e livrar a mort.

CAPITOL LVII.

Com lo rey Manfre e lo comte Carles estaven cascuns aparellats per fer la batalla.

Quant vench hun jorn que lo comte Carles fo passat e entrat al regne de Cecilia ab sa cavalleria, e foren armats de totes armes, els cavallers aparellats de combatre, el rey Manfre fo aparellat ab sa cavalleria assats prop de la ost dels Francesos; e foren cinch milia a cavall, entre cavallers e soldaders. El rey Manfre fo a la mijana schala; e el comte Jorda [1] fo en la primera scala; e el comte Bartholomeu en la segona; el comte Galvay en la quarta schala; e lo comte camarlench [2] en la reguarda.

CAPITOL LVIII.

Com lo rey Manfre fon vencut e desbaratat per lo comte Carles.

Sobre aço les osts de abdues parts se ajustaren. El comte Jorda, qui havia la davantera, ana a ferir en la primera schala dels Picarts e rompe la, e desbaratala tro a la segona schala dels Prohençals; e puix apres feri lo comte Bartholomeu ardidament, si que y hac molt cavaller abatut de son cavall, e morts e nafrats de la huna part e de la altra. Mentre la batalla era molt fort, lo comte Galvay els altres qui eren de tras en la reguarda començaren a desenregar en fogir. Quant lo rey Manfre veu quels seus cavallers li fogien e que de tot en tot era trayt, punyi son cavall dels sperons, tot armat com era, e mes se l'escut d'avant e la llança, e ana ferir en la pressa dels Francesos, e dix que mes amava morir rey que morir deseretat.

E aqui lo rey Manfre mori, ab la major pressa de sa gent, per ço com los traydors li falliren; per que puix ne hagueren mal guardo.

(1) Giordano Lancia comte de S.-Severino « Se dice (*Diurnali*, pag. 31,) che li è frate consobrino (de Manfred) per parte di mamma. » La bataille de Bénévent eut lieu le 26 février 1266

(2) Renaud, comte de Caserte.

t la batalla fon fenida, e el camp hague-
it los Francesos, aquells qui foren ro-
ius, lo comte Carles feu cercar tots los
er cercar lo rey Manfre e per comtar
ts. E trobaren lo rey Manfre mort ab
ı cavallers morts de ab dues parts.
y Carles feu soterrar lo rey Manfre ab
ɔnor, e puix ana avant, e entra en lo
ns constrast; e pres gran res de com-
barons qui eren stats traydors al rey
e cuydaven ne haver bon guardo
ell feu los morir tots. E puix ana per la
justicia e occis molt cruelment e sens
a major partida de les gents de Cecilia,
a l'altra gent de la terra; e apres ro-
olch los tot quant havien e feu los molts
; e mes los en gran servitut de ri-
de avols gents quils tenien vilment e
's peus. E axi aquest rey Carles era
amat de Cecilians e de Puyleses, mas
saven fer aparer.

CAPITOL LIX.

ı, nebot del emperador e del rey Manfre, vench sobre lo rey Carles.

: aço lo comu de Pisa e d'altres barons
ne de Cecilia trameteren missatge a
qui era nebot del rey Manfre, qui era
ıanya : que vingues, e que ells li farien
io de ço que mester hagues, e li aju-
ab tot llur poder per terra e per mar
r lo regne de Cecilia. Quant Corali hac
› missatge, aparellas ab lo fill del duch
ich[1] ab cincens cavallers alamanys, e
per Lombardia tro en la ribera de Ge-
. hun port que ha nom Vay prop de Sa-
aqui ana s'en per mar tro en Pisa. Ara
ı a parlar de Corali e parlarem de An-
Castella.

CAPITOL LX.

rich de Castella desafia lo rey Carles e s'en ana à Roma.

ıt N'Anrich de Castella sabe que Carles
nquesta la terra de Cecilia e de Pulla,
mjat del rey de Tunis e ana s'en a Car-
les, per ço com fe quel fahes senyor de una
partida de sa terra que hac conquesta ab lo
seu tresor. E quant Carles viu N'Anrich de
Castella, feu li molt bell semblant e acollil molt
gint, no per tal quel volgue veher james en la
terra, mas per ço que james no li tornas ço
que havia man-llevat. E quant vench a cap de
hun gran temps que N'Anrich hac stat en la
cort del rey Carles, e viu que Carles no li do-
nava negun recapte, parla ab Carles e dix li :

« Senyor, be es ver que yo havia en la ciutat
de Genova aytant tresor, lo qual yom bavia
guanyat ab lo rey de Tunis; e vos trametes me
a dir per vostres cartes e per vostres missat-
gers : que, per amistat e per parentesch vostre,
per ço com gran mester vos era, per raho de
venir sobre lo rey Manfre, e que si vos sobra-
vets lo rey Manfre nel venciets e conqueriets
la terra, que m'en dariets tal partida que a mi
seria honor de pendre e a vos de donar, e yo
que-us prestas aquell tresor meu. E yo, per
tal com vos tinch per honrat cosi, e per ço
com son pagat de la vostra honor e del vostre
be, fiu-vos en plaer; e fiu manament aquells
quil tenien quel vos dellivrasen a vostra vo-
lentat. Per que, yo-us prech quem donets de
la terra que havets conquesta ab lo meu tresor,
tanta que yo puxa viure honradament, o
quem retats lo tresor que yo-us he prestat. »

— Sire Anrich, dix Carles, yo no son ara
aparellat que-us reta ara vostre tresor, ne yo
no he pas en cor que-us do hun palm de terra
ne pus; màs com yo ho avre be aparellat, yo-
us retre vostre tresor; e dar-vos-he messio a
vos e a vostre companya, mentre que siats en
ma cort.

— Senyor, dix N'Anrich, yo no vull vos-
tra messio. E gens no pensava que axi vos cap-
delasseu de mi, ne que aytal guardo m'en rete-
sets; segons la carta que vos me trametes per
vostres missatgers. E puix axi es, retets me ço
que-us he prestat e partir-m-e de vos, que no-
us vull pus seguir.

— Per ma fe! ço dix Carles, vos podets
anar lla hon vos vullats, mas del tresor yo ara
no-us en retre gents. »

Ab tant N'Anrich se parti denant Carles
molt yrat e despagat, e des-exis d'ell e de sa
amor e de sa companya; e desafia lo, e caval-
ca, e ana s'en a Roma. E aqui fo molt be ven-
gut per los richs-homens de Roma e per tot

ıche. (V. *Diurnali*, p. 220, note, les noms des parti-
onradin.)
o près de Savonne.

lo poble, e majorment per la partida que era contra Carles.

CAPITOL LXI.

Aparellament de la gran batalla que fon entre Corali, nebot del rey Manfre, e Carles.

Quant los Romans saberen que Corali era vengut en Pisa, foren molt alegres, e aquells de Romania e de tota la encontrada e de tota Toscana, per ço com eren molt despagats e agreujats de la senyoria de Carles; e trameseren missatge a Corali, que vengues ardidament, que ells lo metrien en Roma e li valrien contra Carles. Quant Corali hac hagut missatge dels Romans, fo molt alegre, ell e lo comu de Pisa que li feya tota la messio; e aparellaren se molt honradament, tota la cavalleria de Pisa e de Toscana, el comte Galvay qui fogi de la batalla del rey Manfre, ab son fill que s'en era vengut en Pisa; e partiren de aqui ab tota la ost de Corali, e anaren s'en en Roma. E aqui reberen lo ab gran honor, e N'Anrich de Castella sobre tots, qui era en Roma ab trecents cavallers spanyols.

« Senyor, dix N'Anrich, be siats vengut vos ab tota vostra companya. Cert, molt son alegre de la vostra venguda. E havem tuyt en volentat que-us valrem ab tot nostre poder contra Carles. E pensem de enantar e de anar al pus tost que puxam, que ja no trobarem que en camp nos gos star; e si ho fach, hanch no ves tanta de sanch scampar. Que la major partida de ses gents son ribauts e avols gents; e la gent de Pulla e de Cecilia quel amen molt poch; e amaran mes la nostra partida que la sua. »

Atresi li vingueren molts homens de Roma, que li digueren que li valdrien de llur poder e quel seguirien a la batalla.

CAPITOL LXII.

De la gran batalla que fon entre Corali, nebot del rey Manfre, e lo rey Carles.

Quant vench a pochs dies que tuyt foren apa rellats, Corali ab tota sa ost exi de Roma e ana s'en vers la terra de Pulla. E quant Carles sabe que Corali venia dessus, per la terra a tolre, aparellas ab ses gents e vench s'en en les encontrades de la terra de Llavor[1], prop l pont de Xipre[2] e ordena ses batalles. E hac l altres tanta gent com Corali. E Corali hac pa sat lo pont e fo dins la terra de Llavor; e f prop la ost de Carles, e ordena ses batalles; dona a N' Anrich de Castella ab los cavall spanyols la davantera; e los Pisans e los To cans haguèren la segona schala; e los Roma la terça; e Corali ab los Alamanys la regua dia, ab lo comte Galvay e ab lo fill del duc d'Ostalrich.

Quant Carles viu que Corali havia stablid llurs batalles de molta noble cavalleria, e ve la senyera d'En Anrich en la davantera, ha molt gran paor e tench se per perdut, e parti de la sua ost ab trecents cavallers, e mes s detras hun puig, per tal que si la sua ost fo desbaratada, qu'ell s'en tornas en la batalla.

Ab tant Corali feri en la batalla o ost d Carles; e En Anrich ab la ost dels Spanyol qui havia la davantera, feri primer en la pri mera squadra dels Prohençals e dels Picart e desbarataren la; e gita la a mal. Els altre feriren en la segona schala del comte de Flan des; si quels Flamenchs nils Prohençals de l ost de Carles no pogueren soferir los colps d les llances ne de les spases dels Alamanys n dels Romans ne dels cavallers pisans. E hague ren ne tants morts e abatuts de llurs cavall quels camps n'estaven cuberts, si quels caval vius no podien anar sino per cavalls o per ca vallers morts; e començaren de fogir e d scampar als mils que pogueren. E Corali roma al camp ab la sua ost ab gran alegria; els caval lers e les gents escamparen se. Los uns encalça ven aquells que fugien; e los altres descava caven per llevar l'arnes dels morts; e nos cuyda ven que haguayt hi agues, ans se pensaven qu Carles fos stat en aquella batalla e que fos mort

Ab tant Carles, qui era detras lo puig a trecents homens a cavall, munta al puig pe veure de la ost quen era esdevengut. E ve que la sua ost era perduda, e que Corrali e al camp, e que eren tots scampats e descava cats, e que llevaven lo camp. Dix a sos caval lers : « Barons, firam en ells ardidament, q tots son nostres; que ells son desbaratats nos guarden de nos. E abans que sien apar lats, havrem los tots desconfits e morts. »

(1) Labour.
(2) Ceperano. (V. Chr. de Morea, note p. 161.)

Carles exi de tras lo puig ab sa gent e
enyeres esteses. E comença a ferir en
e Corali; e trobals a peu e scampats.
puis pensaven que fossen major gent
eren, desbarataren se e fogiren. E Co-
ne cinch cents cavallers fogi vers Ro-
nrich de Castella, qui veu que tota sa
desbaratava, fogi e me se en una aba-
ionges; e aquells llivraren lo. E Carles
e mes lo en hun castell molt fort qui ha
nosa; e aquí tench lo pres, e feu lo ben
molt be guardar.

CAPITOL LXIII.

o de Corali e de sos companyons e de la sentencia qu'eu en Napols, de mort a tots.

l Corali se fo lunyat be cinch llegues
ll loch hon la batalla fo stada, ab lo fill
ı d'Estalrich e ab lo comte Galvay, e
ın venguda, Corali demana de consell
: Galvay si tornarien en Roma o que
«Senyor, dix lo comte Galvay, si nos
en Roma nens aturam en stes parts, o
iorts o presos. Que nos som ab poch
:sabran que nos som desconfits; e la par-
Carles vendra nos dessus, e poran nos
ı dan. Mas partixcam nos tots quatre,
ɔ fill del duch d'Estalrich e yo e mon
questa companya privadament, e yrem
es encontrades de Taracina qui esriba
null hom nons conexera; e metrem
huna barcha, e tornar-nos-em en Pisa.
reforçarem, e pendrem tal consell que
per nos. — Certes, dix Corali, vos
:; donchs desguarnixcam nos e vistam
vestidures que no siam coneguts.»
chs anaren s'en aparellar tots priva-
, e partiren se de llur companya, que
n non sabia res. E anaren s'en a peu
que vengueren a la mar, en les encon-
entre Gayeta e Taracina. Aquí trobaren
arqueta de peixcadors, e digueren los,
ien aportar en Pisa e pagar-los-hien
: a llur volentat. E los peixcadors di-
que-u farien de molt bon grat. E quant
n avenguts del nolit, muntaren en
ha e faheren vela. E axi anaren tot
la nuyt; e quant vench lo mati, lo
s dona al contrari e no pogueren anar
pus avant, e aribaren en un lloch agrest. Mas assats prop de aquell lloch havia hun castell quis tenia per lo papa; e era'n castella hun cavaller quel pare de Corali li havia fet gran be, e encara quel havia fet cavaller. E quant foren aribats, exiren en terra, axi com a homens qui no eren usats de la mar, ne havien menjat, be havia dos dies, sino fort poch.

Lo senyor de la barcha pensas que aquests eren honrats homens, e si-u deya al castella de aquell castel quen havria bon guardo d'ell. E, quaix qui va a fer lenya o cercar altre, partis d'ells de la barcha, e ana s'en al castella de aquell castell. E quant fo lla, dix li: «Senyor, si vos me donats bon guardo, yo-us fare guanyar molt. Sapiats que quatre gentils homens han noliejada huna mia barcha per anar en Pisa; e semblen me honrats homens; e creu que sien de la companya de Corali.» E quant lo castella ho hac entes, munta a cavall ab d'altra companya, e ana s'en a la mar, e troba aquells quatre cavallers qui eren devallats en terra, per ço com la mar los havia treballats, e prengueren los sens tota deffensio. E conech be lo comte Galvay e son fill, que moltes vegades los havia vists; e per ells sabe que aquell era Corali e lo fill del duch d'Estalrich. E digueren al cavaller, que li darien tot ço que volgues e que nols dexellas nels tengues en preso. El cavaller retench los tant de belles noves, tro que hac trames per lo rey Carles missatge, quel tenia pres Corali e los altres qui ab ell eren. E Carles aytantost trames hi cavallers, e llivra lols. E amenaren los a Carles; e ell feu los metre en preso.

Ara, es certa cosa que tota la terra que Carles tenia era stada de son avi e de son pare de Corali. Per que no era maravella si Corali la demanava ne guerrejava ab Carles, que sua devia esser. Quant Carles hac Corali en son poder, ell fon molt desijos quel pogues destroïr, e hac jutges que li volien mal. E axi com a lladre feu lo jutgar a Napols, de fora la plaça, d'avant tota la gent; e aquí feu li tolre lo cap, a ell e al fill del duch d'Estalrich e al comte Galvay e a son fill. Mas Carles no havia pas entes lo evangeli de sent Matheu, qui diu de hun rey que perdona a hun seu servent qui li devia deu milia besants; e mana lo rey que hom venes ell e sa muller e sos infants e tot quant havia, e que lo deute fos pagat al rey; e aquell ser-

vent del rey agenollas als seus peus, e clama li merce; el rey hac misericordia d'ell, e perdonali; e lexal anar; e quant aquell servent fo fora del palau del rey, ell troba en la carrera hun servent del rey pus minue de si, quaix son companyo, que li devia cent diners petits, e dix li quel pagas; e aquell respos, que no havia de que, e que li hagues merce; e lo servent a qui lo rey havia perdonat, ple de yra e de mal talent, ana a pendre aquell servent del rey a la gola, e volial scanyar; les novelles anaren al rey, que aytal servent a qui ell havia perdonat havia batut molt cruelment, e mes, mes en carçre hu dels servents del rey, per ço com no volia pagar cent diners que li devia; e quant lo rey hac aço entes, trames missatge per aquell servent, que vingues a ell; el servent vench denant ell; e el rey li dix: « O tu servent malvat e des-lleall sens merce, no sabs tu que yo t'he perdonat tan grand deute com tum devies, e tu no has volgut perdonar a hun dels meus servents, ans l'has batut molt cruelment e mes en preso; certes, d'uy mes tu no havras perdo, ans entraras en la preso pregon, d'on no exiras james. » E axi lo rey feu lo ligar en la carçre pregon, d'on null temps pus nos exi[1].

Perço que, si a Carles membras quant los Serrayns de Babilonia lo prengueren ell e sos frares, los quals eren anats en terra de Serrayns per destroïr ells e llur terra, e no li feren null mal, ans lo lexaren anar ells e lurs gents sans e sauls, be fora raho e merce que, quant pres Corali que venia demanar ab raho sa terra, que nol occis ne li fes mal; mas, tot axi com ell havia atrobada merce entre les gents qui no eren de sa lig, que ell la hagues a Corali qui era crestia de sa lig. Mas Deu poderos qui veu totes coses e a qui no plau crueltat ne desmesura, ans li plau merce e caritat, e fa dels baix alts e dels alts baix, no sofer aytals desmesures. E axi Carles regna molt cruelment sobre la gent de Pulla e del regne de Cecilia; si que les gents lo havien molt en yra.

CAPITOL LXIV.

De la gran nomenada per totes parts del mon de aquest rey Carles.

Aquest rey Carles hac tan gran nomenada per tot lo mon, que totes les gents lo temien el

(1) Saint Mathieu, ch. 18, v. 23 à 34.

duptaven. E hac hi hun fill de la primera r
qui fo filla del comte de Prohença[1]. El
ceps de la Morea dona lj sa filla per mul
tota Moreha[2]. E per aquella terra de la M
cuyda guanyar lo rey Carles Romania[3].
lo fill fo princep de la Morea. E Carles d
los crestians grechs. Mas Deus, a qui no
orgull ne mal, trames hi consell; per q
poch venir a fi son pensament. E si hav
gran aparellament de naus e de tarides
galeres e d'altres arnes per passar en Rom
lo qual arnes perde molt vilment, axi c
Deu plats, segons que oirets avant en a
libre. Atresi deseretava e havia desposehit d
regne hun rey que havia en Jherusalem[4], q
rey de Egipte e l'havia possehit dotze a
guanyat de Serrayns; e hagueren presa A
tota la encontrada, si ell no fos qui y st

(1) Charles d'Anjou eut deux femmes : Béatrix, comt
Provence, qui mourut en 1267, et Marguerite, comt
Tonnerre, fille d'Eudes, duc de Bourgogne.

De Béatrix, il eut trois fils : Charles, qui lui succéda
lippe, prince d'Achaïe, mort en 1277, et Robert, et trois
Blanche, mariée à Robert de Béthune, comte de Fl
Béatrix, mariée à Philippe de Courtenay, et Isabelle,
à Ladislas-le-Cumain, roi de Hongrie.

Il n'eut pas d'enfants de la seconde.

(2) Ce ne fut pas au fils aîné Charles, mais à son
frère Philippe, que le prince d'Achaïe, Guillaume de
Hardoin, donna sa fille Isabelle. Il me suffit de renvoye
tous les éclaircissements à la Chronique de Morée qui pr
Ce qui a causé l'erreur de la plupart des chroniqueurs
confusion qu'ils ont faite entre la seigneurie supérieur
seigneurie réelle. Charles d'Anjou était seigneur supéri
la Morée, en vertu de la cession que lui en avait faite l'
reur Baudoin en 1267, cession ratifiée par le prince lui-
qui se reconnaissait ainsi son vassal; et son fils Philipp
vint héritier de la seigneurie réelle de Morée par son m
avec Isabelle. Charles d'Anjou ayant cédé à son fils
Charles-le-Boiteux, le titre et les honneurs supérieu
prince de Morée, comme une distinction donnée à l'hérit
la couronne, il y eut ainsi dans la même famille deux prin
Morée : Charles, l'aîné, seigneur supérieur; Philippe, l
jeune, héritier de la seigneurie réelle, vassal du premie

(3) Ce furent ces vues de Charles sur la Romanie qui
nèrent en bonne partie les Vêpres Siciliennes. Procida
de Paléologue l'appui nécessaire, et de Constantinople
en Aragon se ménager l'appui du roi Pierre.

(4) En décembre 1277, Charles acquit de Marie, fi
Bohémond IV, prince d'Antioche, et petite-fille d'Isabelle
roi Jean de Brienne, les droits au titre de roi de Jeru
et dès le mois de janvier 1278 il prit le titre de roi de J
lem. Il prépara bientôt les moyens d'ajouter la possess
titre, et envoya la même année 1278 six galères, qui arri
le 7 juin à Saint-Jean d'Acre.

y despenia tot son tresor en cavallers e en servents per defensar la terra als Serrayns que y venien cascun any ab grans osts. Si quel ne tench despeceyt be cinch anys, que Carles trames en Acre, ab ajuda del Temple, hun cavaller de Pulla qui havia nom Roger de Sent-Severi[1] qui tenia la terra per Carles. El rey de Xipre[2] stava en Xipre; si que la terra de Acre e de Suria vench a gran comfusio, que hanch per Carles no y vench negun be ni null profit; mas guerra e treball e carestia. E a la perfi, lo comte Roger hac de dessemparar Acre e la senyoria, e sen torna a Pulla molt pobrament.

Ara lexarem a parlar de Carles e parlarem del noble infant de Arago En Pere.

CAPITOL LXV.

Com lo rey En Jaume de Arago, ab lo infant En Pere son fill prengueren Murcia ab tot lo regne, e fo en l'any 1266.

Puix sdevench se en aquella saho, que lo rey de Granada ab lo rey de Castella comença guerra; e passaren molts Serrayns de Barberia en Spanya, per valer al rey de Granada. En aquella saho era Murcia de Serrayns, e tot lo regne tro Alacant e tro a Villena; mas tenien se per lo rey de Castella. Si que, en la ciutat de Murcia staven molts crestians per lo rey de Castella, mercaders e altra gent. E quant saberen quel rey de Granada hac començada guerra ab lo rey de Castella e quels Serrayns de Barberia passaven en Spanya, occiren tots los crestians que y eren, e alçaren se ab tota la terra, e començaren a guerrejar contra lo rey de Castella e contra tot hom qui crestian fos.

Quant lo rey de Castella hac tot aço entes, que Murcia se era alçada ab tota la terra, tro en lo regne de Valencia qui es del rey de Arago, e veu que altre consell no y podia prendre ni donar, tant havia a fer ab la guerra que havia ab los Serrayns de aquella part vers Sibilia, trames missatgers molt honrats al rey d'Arago : que ell lo pregava, axi com a pare, que ell li ajudas de aquella part vers ell; majorment del regne de Murcia ques era alçat contra ell, que ell li ajudas a cobrar. Quant lo rey d'Arago hac aço entes, trames li a dir per sos missatgers : que pensas de menar la guerra de aquella part vers Sibilia, que ell la menaria de ça e que li conquerria lo regne de Murcia.

E quant vench al Pastor[1], l'infant En Pere, fill del rey de Arago, se aparella ab moltes gents a cavall e a peu, e ana assetiar Murcia, e tallals tota la orta e tots los blats els bens qui eren en la terra; e cremaren viles e aldees, e tot quant era en torn de Murcia; e combatien la ciutat molt fort de dia e de nit. Si quel infant En Pere s'en ana hun jorn ab gran companya de cavallers, entre los quals era En Gil Garces, al portal de la ciutat lla hon la gent era. E lo infant En Pere devalla de son cavall, e los altres atresi ab los scuders e ab los scuts abraçats, e anaren al pont, e volgueren lo trencar. Els Serrayns que-u veren obriren les portes e exiren de la ciutat molt be armats, e foren moltes gents, e des-feren lo pont; si que y hac molt crestians naffrats e morts; e no pogueren durar la batalla, tants eren los Serrayns, e tornaren atras. Mas l'infant En Pere no s'en volch partir, ans se combatya ab Serrayns molt forçadament, tro que En Guillem Garces lo'n feu partir, que li dix : que, si no s'en partia, que mes valia que ell lo occis que sils Serrayns lo occien ol prenien. E axis parti de aqui e torna s'en a les tendes. Mas no ana gayre que vengueren a Murcia be quatre milia Serrayns ginets, ab gran recua de blats e de farina; e hagueren ho fet assaber a aquells de la ciutat que, quant a ells vendrien, que exissen deffora e que ferissen en la ost del infant En Pere; e ells feririen d'altra part; e axi desbaratar-los-hien. E lo infant, que aço sabe, llevas de aqui ab tota sa ost e vench se a Alacant.

El rey de Arago, que aço sabe, que tantes de gents eren vengudes a Murcia que l'infant En Pere s'en era hagut a llevar, aparellas ab ses gents e vench s'en a Alacant. E ab l'infant En Pere e ab totes les osts de Catalunya e del regne de Valencia ana s'en a Murcia, e asse-

(1) Roger de San-Severino, arrivé à Acre en 1278 avec la qualité de bail du roi Charles, prit possession de la ville et du royaume avec le secours des Templiers, et obligea les barons à lui prêter serment de fidélite au nom du roi Charles.

(2) Hugues III. Il avait pris en 1269 le titre de roi de Jérusalem. Il conclut, le 21 avril 1272, avec le sultan Bondochar un traité qui réduisait le royaume de Jérusalem à la place d'Acre et au chemin de Nazareth. Ce fut ce royaume que Charles d'Anjou lui disputa en 1278, en faisant valoir la cession à lui faite des droits contestés de Marie d'Antioche.

(1) Le second dimanche après Pâques. La prise de Murcie eut lieu en 1266. (Voy. la Chr. de Muntaner.)

tiala de totes parts; si que no y entrava nin exia nengu que no fos mort o pres. Si quels Serrayns foren axi destrets de fam quels cans els gats se menjaven per fam, e ells mateix. E axi reteren se al rey de Arago, en aquesta guisa: que s'en pogues anar cascu ab ço que s'en pogues portar a la squena; e donaren al rey molt aur e molt argent sens nombre; que dins huyt jorns haguessen la ciutat dellivrada e quel rey les guias huna jornada luny de aqui. E los almugavers, que sabien quels Serrayns s'en devien anar vers Granada, anaren s'en deu llegues apres Granada e luny de Murcia be dos jornades, e emboscaren se, e tengueren en aguayt tant tro quels Serrayns qui eren exits de Murcia, quel rey havia fet guiar huna jornada luny de Murcia, foren en aquell lloch. E eren ben trenta milia, entre homens e fembres e infants. E los almugavers donaren los salt e occiren ne molts, e retengueren los altres en catius; e hagueren tot ço que aportaven, e puix ornaren s'en en terra de Murcia e de Alacant e de Valencia, e veneren los Serrayns.

E lo rey de Arago stabli Murcia e llivra la als homens de Castella; e puix ana per tota la terra de Murcia ab tota sa ost, e conquista tots los castells e les viles quels Serrayns tenien en lo regne de Murcia, si que no y romas negun Serray que negun poder hagues, seno monestrals e lavradors. E aço fon en lo any de Nostre Senyor 1266, a 17 dies del mes de febrer.

E puix lo rey de Arago, quant hac lo regne de Murcia conquest, livral als procuradors del rey de Castella, e torna s'en ab tota sa gent en sa terra. E puix lo rey de Granada[1], quant veu que lo rey d'Arago ajudava al rey de Castella de la guerra, e que havia conquest tot lo regne de Murcia, feu pau ab lo rey de Castella e tributas ab ell. Mas no romas per aquesta pau que Abrahim Yuceff, senyor de Marochs, no trametes son fill en Spanya ab grans gens, a Algesira del Fader e Malicha[2], que eran d'En Estanyolan, qui guerrejava ab lo rey de Granada son sogre. E Abrahim Yuceffajudali; e axi aquest guerrejava ab lo rey de Castella e ab lo rey de Granada[3].

(1) Muhamad Aben-Alahmar, celui qui bâtit l'Alhambra.

(2) A Algeziras Alhadra et à Malaga.

(3) Voyez, pour ces derniers événements entre les Maures et les rois chrétiens, le chapitre VII, tome III, de Conde.

CAPITOL LXVI.

Com lo rey de Castilla ana a parlar ab lo apostoli.

Diu lo comte que, a cap de hun gran t que aquesta guerra hac durat molt entr de Castella els Serrayns, axi quels Serray podien fer mal al rey de Castella, ne lo r Castella no s'en entremetia gayre, sde que, en aquella saho, lo apostoli tench c en Leo[1] sobrel Royne, ab tots los prel santa sgleya e ab tots los princeps de tians o ab sos procuradors. El rey de Ca partis de sa terra ab la reyna sa muller, del rey d'Arago, ab quatre fills seus e al filles e ab moltes grans gents; e vench s'en ciutat de Barcelona per anar parlar ab lo toli. E havia jaquit en Castella En Fer son fill en son loch. E havia trames en la tera dels Serrayns En Nuno Gonçalves q hun dels millors homens de Castella, e l'a bisbe de Toledo qui era fill del rey d'Ara gran cavalleria, per tenir frontera als Serr

E lo rey d'Arago feu li gran honor a e totes ses gents. E stech en Barcelona ab ses gents be quaranta tres jorns. E el r Arago feu li tots sos obs de menjar e de e de civada e de totes altres coses, ab t companya, deu jorns; e despenien cascu deu milia sols barcelonesos; e la ciutat d celona dos jorns; e lo bisbe de Barcelon nau de Guria, hun jorn. E quant hac aq quaranta tres jorns, ana s'en a Perpin aqui lexa la reyna sa muller e sos fills, a res de sa companya, e ell ana s'en a Belca en Prohença. E aqui troba lo apostoli. E ab ell del fet del emperi[3]; mas no y acab E partis d'ell, e torna s'en a Monpeller. E vingueren li novelles que son fill, En Fer de Castella, era mort de malaltia. E puix gueren li aqui mateix novelles, quel arqu de Toledo, fill del rey d'Arago, e En Gonçalves ab gran res de cavallers eren en la batalla dels Serrayns en la fronte Castella. E en aquell viatge mateix, con

(1) Concile de Lyon sur le Rhône en 1274. (Voy. p.

(2) Beaucaire. (Voy. Muntaner, p. 296.)

(3) Il désirait obtenir la couronne impériale déc 1er octobre 1273 à Adolphe de Hapsbourg; mais le pa goire confirma l'élection de Rodolphe, qui, à son t confirma la possession de l'exarchat de Ravenne, de che d'Ancône et du duché de Spolette.

. à Barcelona, morí hun son nebot, fill anuel son frare, e huna filla sua, molt nzella, qui havia nom dona Elienor. E na s'en en Castella molt yrat e malalt. t fon en Castella, feu jurar a totes les el regne de Castella e de tota la terra

En Sancho per rey, e no volch que dels fills d'En Ferrando son fill que fos quel rey Felip de França, de qui eren fills de sa sor, qui havia covinença ab le Castella que, apres de la mort d'En lo fossen e deguessen esser sos nebots on molt yrat. Mas lo rey de Castella questa raho e dix : que pus son fill En lo era mort abans que ell, que lo regne ornar a hu de sos fills, e puix als nets, car llur pare no era mort rey, per que no devien esser reys.

CAPITOL LXVII.

anera los Serrayns paliers del regne de Valencia se contra lo rey de Arago, e fo migant juny, any 1276.

lo comte que, aquella saho quel rey Al- le Castella fo vengut a Bellcayre e hac ab lo apostoli, e s'en fo tornat en Cas- ls Serrayns de Barberia foren passats en .. E hagueren gran mal fet en la frontera ella, e hagueren mort l'arquebisbe de e En Nuno Gonçalves, e moltes d'altres e lo rey de Granada hac trencades les l rey de Castella. Els almugavers de terra encia e de Catalunya e de Arago sabe- e la guerra era tornada entrel rey de a el rey de Granada, vengueren s'en tots a de Valencia, e aqui ajustaren se tots : n volien anar en la frontera del regne de i e del regne de Granada per fer mal a ns. E foren be huyt milia homens a peu lana de Xixona qui es entre Alacant e . Corregueren en la orta de Alacant e del , e prengueren molts dels Serrayns, els n; e puix corregueren pel regne de Va- lla hon los Serrayns paliers staven; e eren ne molts, els veneren. Si quels Ser- del regne de Valencia s'en vengueren al rey En Jaume de Arago, e digueren li: fossen presos ne morts en la sua fiança, lmugavers los cativaven els occien, e no en quils defenes.

y, quant aço hac entes, fonch molt yrat; ue no s'en podien a respendre; e dix als Serrayns de tot lo regne de Valencia que staven als plans e en les valls : que s'en muntassen a star als peus dels murs dels castells quels crestians tenien en lo regne de Valencia, e cells dels castells defensar-los-hien dels almugavers e de tota altra gent qui mal los volgues far. Els Serrayns de tot lo regne, quant hagueren entes aço quel rey los hac dit, desempararen les viles e los plans, e muntaren s'en star ab llurs bestiars e ab llur roba als peus dels murs dels castells, cascuns segons lo termenat d'on eren. E quant hagueren axi hun temps stat bonament e en pau, e veren quels castells no eren gayre stablits, quels cavallers quel rey hi havia mesos per castellans havien pres sou de quaranta servents e no n'i tenien deu; e d'altres n'i havien que prenien sou de xixanta servents e no n'i tenien vint; e axi lo rey era enganat per ells : si quels Serrayns acordadament emblaren be deu castells aquella saho, e occiren tots los crestians que y trobaren, e trameteren missatge al rey de Granada, que, si volien venir al regne de Valencia, o trametre socos, que aral porien cobrar.

E axi los Serrayns paliers del regne de Valencia se llevaren tots contra el rey. Si que les novelles vingueren al rey d'Arago en la ciutat de Valencia : que tots los Serrayns del regne s'eren alçats e havien emblats be quaranta castells. E adonchs lo rey cavalca, be ab docents cavallers e ab dos milia homens de peu, e ana s'en a Xativa per tenir aqui frontera ab los Serrayns. E quant vench hun jorn, migant juny, al canalar del any 1276, novelles vengueren al rey d'Arago : que Serrayns a cavall e a peu eren entrats en la vall de Albayda e que havien corregut per fer dan a Xativa. E lo rey aytantost guarnis e munta a cavall ab tots sos cavallers; e la gent de Xativa exiren a peu per entrar en la dita vall. Mas En Guillem Ramon de Moncada, En Pere de Moncada, mestre del Temple, e En Garcia Ortis de Sagra no volgueren quel rey hi anas, ans digueren que, si él rey hi anava, quels s'en tornaren; si quel rey torna s'en a Xativa. E En Guillem Ramon de Moncada, e lo mestre del Temple son frare, e En Garcia Ortis, ab be cent cinquanta cavallers e ab cincents servents, cavalcaren en la d'amunt dita vall; e aqui encontraren se ab sicents cavallers serrayns e ab gran res de homens de peu; e foren en tal guisa sobrats per los Ser-

rayns que hanch no pogueren scapar ne fer negunes tornes; si que hi moriren tots, sino En Guillem Ramon de Moncada ab cinch cavallers; e fo nafrat en la cuxa. Els Serrayns amenaren s'en pres En Pere de Moncada, mestre del Temple, a hun castell que ha nom Biar; mas En Garcia Ortis mori ab tots los altres. Si quels Serrayns prengueren llavors molt gran victoria, e corrien per tot lo regne de Valencia.

Ara lexarem a parlar del regne de Valencia e de la guerra dels Serrayns, e parlarem del infant En Pere e dels cavallers de Catalunya, e d'En Ferran Sanches, germa bort[1] del infant En Pere.

CAPITOL LXVIII.

Quant En Ferrand Sanches germa del infant En Pere guerrejava ab ell e ab son pare.

Diu lo comte, quel rey, abans de hun any e mig quels Serrayns del regne de Valencia se foren alçats, En Ferrand Sanches, qui era fill del rey En Jaume de Arago, bort, e germa del infant En Pere de part del rey En Jaume quil havia hagut de huna dona de Arago qui era molt honrada e de gran linatge[2], parla e tracta ab tots los cavallers de Catalunya e ab gran part de aquells de Arago, per ço car ell havia muller qui era filla de hu dels pus honrats homens de Arago, lo qual havia nom Eximen d'Urea, que guerrejassen ab lo rey son pare a ab l'infant En Pere son frare, que tolguessen la terra al rey. E l'infant En Pere, que devia esser rey apres son pare, li volia gran mal a En Ferrand Sanches, per molts de mals que havia tractats contra ell e majorment per ço: En Francesch Sanches e En Eximen d'Urea huna, vegada que venian de la ylla del Cret en ça[3], se giraren a Carles; e parlaren a Carles, per ço com sabien que ell era lo major enemich quel infant En Pere havia; e Carles acollils molt be e donals grans dons, e tracta ab ells, que deguessen occiure l'infant En Pere. E no ho sabe mantinent, mas ja enans. De aço era culpable En Ferran Sanches vers l'infant, que era digne de perdre la vida e tot quant havia. Mas lo rey li ajuda molt; e havia di moltes vegades al infant En Pere son fill, que l degues perdonar e que fos son amich. E lo infant En Pere respos li molt homilment; e deya al rey son pare: qu'En Ferran Sanches vengues denant lo rey son pare e que publicament degues dir lo mal que fet li havia, e adonchs perdonar-li-hia, e abans no. E En Ferran Sanches no-u volia fer. Atresi los cavallers de Catalunya volien mal al infant En Pere, per ço com ell no volia soferir los mals quels cavallers feyen en la terra, que cremaven e occien les gens de la terra, e robaven los camins, e soferien los omecys els robadors. E l'infant En Pere vedavals ho axi com podia, els ne castigava, dels pochs tro als majors, quant ne podia algu pendre. Si que, per aquella raho, pres En Guillem Ramon d'Odena, qui era de gran linatge, el feu negar en la mar. E lo rey son pare veya que aquest era tant enfortit que no duptava negunes res, ans volia mantenir justicia e dretura, axi dels grans com dels pochs, ne que no volia blandir los cavallers nels barons, axi com ell havia fet, tolch li tot lo poder que poch, e feyal viure pobrament, e tench lo molt en gran vincle. Mas ell, axi com a bon fill e savi e de gran seny, prenia ho en pau e en bona volentat ço quel rey son pare feya ne li deya, que hanch null temps no li fon desobedient ne li contrasta res de sa volentat.

CAPITOL LXIX.

Quant l'infant En Pere assetja hun castel d'En Ferran Sanches son germa bort.

Quant En Ferran Sanches e En Eximen d'Urea se foren partits de Carles e foren tornats en llur terra, En Ferrand Sanches parla ab tots los cavallers de Catalunya e de Arago, e dix los com l'infant En Pere los volia tolre e desheretar llurs costumes e de llurs franqueses; e quant que fos rey, no hagues poder en la terra que, axi com ara eren franchs, quels metria en grand servitut; e que si ara, mentre que no tenia poder, no s'en ajudaven, tot lur fet era perdut. Sobre aço empreseren se ab lo rey e ab l'infant En Pere, tant tro que fossen a fi venguts de llur enteniment.

En aquella saho l'infant En Pere havia fet huna poblacio al entrant del comtat de Ampurie novellament aqui, qui ha nom Figueres. E

(1) Bâtard.

(2) De una señora de la casa de Antillon tuvo el rey don Jayme I un hijo llamado Fernan Sanchez, à quien diò la baronia de Castro, y en este caballero tuvo origen en Aragon la ilustre casa de este apellido. (Bofarull., t. II, p. 259.)

(3) En revenant de la Terre-Sainte ils passerent en Crète, et de là à Naples.

puries, qui havia nom N'Uguet[1], ta sa ost, e pres la, e enderoca la, es portes e la fusta a Castello. E e Cardona, el comte de Pallars, Sanches meteren mans a guerre- e ab lo infant En Pere. E adonchs e sabe ço que En Ferran Sanches irons de Catalunya havien empres ntra ell e son fill, e dix al infant nas en Arago e que amenas totes ago sobre En Ferran Sanches, e artis james tro quel hagues pres e ra. E dona li plan poder sobre la

En Pere, quant hac oït lo co- el rey, ana s'en en Arago e ajusta cavallers e de homens de peu, e n castell molt gran qui ha nom An- d'En Ferran Sanches, hon era En a, germa d'En Ferran Sanches de are, ab gran res de cavallers e de armes; e combate lo molt jorn. E cells del castell se deffe- ortidament, e defenien lo castell odien, per ço com havien fiança n de Cardona e el comte de Pal- os cavallers de Urgell e de llur uessen socorrer, e que faessen le- n Pere del setge; mas ells foren questa cosa, qu'ell ajusta ses osts e ana s'en sobrel comte de Am- Ramon de Cardona ama mes aju- le Ampuries, que era son cunyat, n Sanches. Mas stant lo rey ab ses rra del comte de Ampuries, el uries e En Ramon de Cardona ve- ament nos podien tenir al rey, a volentat. El rey era misericor- ls tot ço que ells volgueren, de que fessen dret al infant En Pere avien fet, e que s'en avenguessen n poguessen. El rey ab totes ses terra del comte. E tornaren s'en , e lo rey torna s'en en Barce- en la exida de juny.

[1] fils de Pons Hugues III, et mari de Sybille, r. Il tint le comté d'Ampurias de 1268 à

CAPITOL LXX.

Quant l'infant En Pere feu negar En Ferran Sanches so germa bort.

Mentre l'infant En Pere tenia assetjat lo castell de Antillo, En Ferran Sanches anava per sos castells amagadament, e confortava sos cavallers e les gents qui eren per sos castells, ques tenguessen be e ques deffensassen be, que tost havrien socos gran, e que nols calia haver pahor. Sobre aço al infant En Pere vench, que En Ferran Sanches devia venir a Antillo; e feu be metre cent cavallers en aguayt, que si venia que fos pres. Si que En Ferran Sanches cavalca hun jorn, que volia cavalcar de nuyt en Antillo, e passa per l'aguayt; quel conegueren. E ell era be encavalcat, e fogi; e entra s'en en hun seu castell qui ha nom Pomar. Els cavallers foren en torn del castell; e trameteren missatge al infant En Pere qui era en Antillo, que En Ferran Sanches havien enclos en Pomar. E l'infant tantost trames hi cavallers e gents, e tengueren lo assetiat. Ell mateix hi vench.

En Ferran Sanches veu quel castell nos podia tenir e que havia a venir en poder del infant En Pere, dix a son scuder que muntas Asenyallat, lo millor cavall que ell havia; e feu li vestir les sues vestidures; e dix li que, quant seria fora del castell, que s'en anas per cames de cavall aytant com pogues, e ell anar-s-en-hia per altra part. E ell fo vestit molt probament com a pastor, per tal que, si fossen coneguts, ques cuydassen quel scuder fos En Ferran Sanches.

Ab tant exiren se del castell e foren vists de la ost, e l'escuder partis d'ell, e fogi per cames de cavall; mas no li valch res, que tan gran fo l'encalç[1] dels cavallers e de les gents que nols poch scapar. E prengueren lo, e demanaren li qui era aquell que ab ell era exit del castell; e ell dix los que En Ferran Sanches; e puix tornaren s'en e cercaren lo per moltes parts. E quant En Ferran Sanches fo exit del castell, si s'en ana tant com poch vers huna aygua molt gran que ha nom Cinqua, qui es prop de aquell lloch; e volch passar l'aygua de nadant. E quant era dins l'aygua, feya li pahor l'aygua qui era molt gran; e torna s'en a la riba, e exia s'en, si que del tot la rufa, e anas amagar en hun camp de blat. E pastors veren ho, e digueren ho als cavallers quil anaven cercant; e los cavallers

(1) La chasse, la poursuite.

anaven d'aquella part, e prengueren lo sens nenguna deffença que no feu, e menaren lo s'en. E faheren assaber al infant En Pere, que ells havien pres a'n Ferran Sanchis, e axi que volia que fessen. E l'infant mana quel negasen en aquella aygua. E aytantost la nit fo venguda, e feren ço quel infant los mana. Mas l'infant En Pere volguera be que s'en fos anat; mas puix axi era, no volia pas que scapas a justicia que affeada havia. Puix tots los cavallers del castell e tota la sua terra retes a ell. E l'infant exella En Jorda de Pena e tots cells qui ab ell eren, de la terra per tots temps.

E quant lo rey sabe que l'infant En Pere hac fet negar En Ferran Sanches, pesa li molt, per ço com era son fill. E d'altra part aconfortas s'en molt, per ço com havia pensada tan gran malea vers ell e vers l'infant En Pere son frare. El rey ana s'en vers lo regne de Valencia, per raho dels Serrayns quis eren llevats contra ell. E l'infant En Pere, quant hac tengudes les festes de Nadal en Barcelona, aparellas de molts bells vestits, e de belles armes noves, e de bells cavalls a sos obs e a tota sa companya, e tot privadament, que no volch que null hom ho sabes, ana s'en en França, a son cunyat e a sos nebots, fills del rey de França e de sa sor qui ja era morta. Si quel infant En Pere fo a una jornada de Paris abans quel rey de França ne sabia res. El rey de França maravella s'en molt com axi era vengut, que res no li'n avia fet assaber; e exi li a carrera, e accolli lo molt gint, e hac gran goig de la sua venguda, per ço car null temps lo havia vist. E feu ne molt gran festa; e feu li molt gran honor, aytant com estech en la sua terra. E parlaren moltes vegades ensemps privadament, que null hom, per privat que fos, no poch saber res de llur consell; e puix l'infant En Pere pres comjat del rey de França e de sos nebots, e vench en Catalunya, en la ciutat de Girona.

CAPITOL LXXI.

Com lo comte de Ampuries se vench a metre en poder del infant En Pere.

Quant l'infant En Pere fo en la ciutat de Girona, el comte de Ampuries N'Uguet e les gents del comte saberen quel infant En Pere era vengut de França e que era en Girona, e hagueren molt gran paor que no vingues sobrel comte, e digueren al comte ques posas ab l'infant al mils que pogues, e que fes sa volentat, e que metes en son poder, si altre no podia fer. Si quels cavallers e els barons de la sua terra tengueren per bo aquest consell. E lo comte trames a Girona sos missatgers e sos parlador per fer posa ab ell; mas l'infant En Pere no volch d'altrament fer, sino que li fes dret, o que metes en son poder a tota sa volentat. Sobre aço lo comte hac consell ab los promens e al los cavallers e ab los homens de les viles e dels castells; e digueren li ques metes en son poder que mes valia que fes sa volentat; que si guerrejava ab ell, perdria tota sa terra, e sil podi pendre, farial morir a mala mort.

Quant lo comte de Ampuries hac oyt l consell de les sues gents, e veu que li coveni metres en poder del infant, hac molt gran paor de morir, per ço com li era molt culpable; feu son testament, e ordena totes sues coses e pres comjat, e cavalca ab sos cavallers, vench s'en a Girona al palau hon l'infant En Per era: e descavalcha, e munta sus, e vench denant l'infant. Agenollas a genolons e possa sos peus clamant merce; e dix li ques metia en son poder, per fer d'ell ço ques volgues. E l'infant feu lo llevar de aqui, e manal molt be guardar.

CAPITOL LXXII.

Com l'infant En Pere perdona al comte d'Ampuries d'avant los barons e tot lo poble.

Esdevench se que, en aquella saho, era guerra entre En Guillem de Castellnou qui era anat ab l'infant En Pere en França, e en Arnau de Cortsavi, e En Guillem de Canet, e En Ponç Saguardia, e En Guillem de Pinos, e En Ramon Roger de Pallars. Tots aquells guerrejaven ab En Guillem de Castellnou, e li havien cremada e guastada sa terra, mentre que En Guillem de Castellnou era en França ab l'infant En Pere; et puix anaren li assetjar hun castell qui havia nom Munt-Baulo[1], qui es d'En Guillem de Castellnou. Eren cent cinquanta cavallers e quatre milia homens a peu. Si qu'En Guillem de Castellnou ne feu mostra al infant En Pere: com aytals cavallers li havien sa terra correguda, que no s'en eren stats per amor d'ell, e que en cara li tenien assetiat lo castell de Munt-Baulo E l'infant com aço sabe, fo molt despagat. trames missatge a'n Arnau de Cortsavi e a

(1) Le Boulou.

m de Canet, e als altres cavallers, ques
en del setge. E ells respongueren li : que
ull hom no s'en llevarien, ne-u havien

nt l'infant hac hagut lo missatge e hac en-
s per ell no s'en volgueren llevar, feu apa-
sa companya, e ab huytanta cavallers be
llats, ana s'en jaure, aquell jorn que hac
lo missatge, a Figueres, qui es luny de Gi-
uatre llegues. E açò fo un di-sapte, en la
l diu-menge mati partis de aqui e ana
Saret[1], hun castell qui es d'En Guillem de
lnou; e troba y En Guillem de Castellnou
t cavallers; e de aqui tro a Munt-Baulo
una legua.

nt vench que les dues parts de la nit foren
les, llevaren se e aparellaren se; e l'infant
a cavall, e pres ses armes, e tots los
atressi; e cavalcaren per hun lloch, ço es
n altre cami que nul hom nos pensava
guessen per aqui venir al castell quels
rs tenien assetjat. Mas enans que fossen
ell fo jorn e clar, el sol exit era. El in-
nt Pere partis de la sua companya ab vint
rs ab la sua senyera, corrent tro a les
de la ost. Mas trenta cavallers armats, qui
ven aquell mati, lo veren venir en la ost,
en vers ell abrivadament. Si quel feriren
llança e li trencaren l'escut, mas no li
negun dan. E l'infant rompe sa llança e
a a la spasa, e feri de mortals colps als
rs e a tot hom que troba denant si, e
a terra En Ramon Roger de Pallars, e
n Guillem de Pinos ab set cavallers.

ot, la companya del infant fo venguda;
lls de la ost començaren a fogir a cavall
; mas la muntanya era tan rosta que no
fogir a cavall e anaven s'en a peu. El in-
n Pere pres lurs armes e llurs tendes e
tanta besties, entre cavalls e rocins e
Mas En Guillem de Canet, sempre que
nfant En Pere, se parti dels altres caval-
s tira a part ab tota sa companya, e dix
no vendria ab armes contra l'infant En
ui era son senyor; per que l'infant hac
n grat.

nt tot açò fo fet, l'infant En Pere feu ca-
tot l'arnes e tota sa presa, e torna s'en
sa ost a Seret; e aqui feu treves de tots
allers ab En Guillem de Castellnou a hun
et.

any; e despuix torna s'en a Girona. E puix partis de Girona ab la dona sa muller e ab sos infants e ab tota sa companya, e vench s'en a Barcelona, e amena lo comte de Ampuries ab si. E hun jorn feu manament a tots los cavallers e a tots los ciutadans de Barcelona que venguessen al palau. E feu venir tots los savis de lligs e els prelats. E puix feu venir lo comte de Ampuries ab si denant ell, ab les mans plegades. E quant tuyt foren ajustats, l'infant En Pere parla e dix :

« Barons, sabets ço quel comte que aci es m'ha fet? Ha n'hic de tals qui no saben tot. »

Ab tant mana a hun scriva qui de prop li stava, que legis denant tuyt ço quel comte li havia feyt. E lo scriva llevas de peus, e mes mans a legir hun capitol. E l'infant demana al comte, si era ver ço quel scriva havia lest. E lo comte respos : « Hoc, senyor, per Deu! »

E aqui l'escriva legi tots los fets quel comte havia fets contra l'infant, de capitol en capitol; el comte atorga que era veritat, clamant merce. E quant açò fo fet, l'infant feu jutgar per dret als savis generalment : Que no y havia dret al cos ne en la terra. E dix denant tuyt :

« Barons, dix l'infant, be vets e conexets que yo poria fer al comte per dret; mas yo li perdo, e li vull retre nostra amor e nostra gracia, e vull que sia de nostra companya; e si ab mi vol anar, de donar li lur res a quaranta besties; e si sen vol anar en sa terra, ne ha menester mon secos ne ma ajuda, fer-la-li-he molt volenters. »

E quant lo comte hac açò entes, quis cuidava que no pogues estorçre a mort, hac molt gran goig, e mes mans a plorar, e gitas de abocons als peus del infant, e besa li los peus e les mans. E les gens qui eren al palau hagueren molt gran goig e ploraren tuyt de pietat, del infant En Pere que axi era stat misericordios. E tots li feren gracies. E l'infant En Pere pres lo comte per la ma e lleva lo, e dix li que anas lla hon volgues. El comte ana s'en a son ostal, e puix, a pochs de dies, pres comjat del infant e torna s'en en sa terra.

CAPITOL LXXIII.

Com lo rey En Jaume de Arago morí, e fo lo darer dia de agost, en lo any de Nostre Senyor 1276.

Quant l'infant En Pere hac perdonat al comte de Ampuries e hac menades a si totes les sues

coses que havia a fer en Catalunya, e hac entes quels Serrayns del regne de Valencia s'eren alçats e que feyen gran mal en la terra, partis de Barcelona, e ana s'en a Valencia. El rey son pare adonchs dona li poder sobre tota sa terra, e dix li que pensas de menar la guerra contrals Serrayns, e llivra li tota sa companya. Mas no ana gayre de temps quel rey enmalalti en la ciutat de Valencia. El rey feu se venir l'infant En Pere e dix li:

« Don Infant, yo son fort malalt, e se e conech que d'esta malaltia no pore guarir. Mas, axi sia com Deus vulla. Yo-us he fets molt mals e molts torts, per falsos lausengers qui-us acusaven ab mi; e ara penit m'en; que hanch no fon negun rey qui millor fill hagues com vos sots stat a mi, ne tant obedient a pare, que hanch null temps me agreujas nem passas la mia volentat de res. E si-us n'he provat en moltes coses. Per que, yo-prech Deus que-us leix viure llongament en vostre regne ab gran honor, e-us do Deu força e poder sobre vostres enemichs, e don vos Deus gracia e amor de totes gents, el vostre nom sia exalçat e temut per totes regions. E placia a Deu que vos e el vostre senyal sia exalçat, e anets tos temps avant, e null temps no siats sobrat per neguns, ans sien sobrats e vencuts tots cells qui vindran contra vos ne volran venir. Ay! bell fill, pensats be de la terra governar, e amats vostre poble, e siats misericordios; e amats e honrats tots los barons e els cavallers, e tenits los en cura, e donats del vostre; e tenits la terra en justicia e en dretura, e fets vostre poder que gitets tots los Serrayns del regne de Valencia. »

Quant lo rey hac donada la sua gracia a son fill, l'infant En Pere, e l'hac benyt, e li hac dites moltes bones paraules, e l'hac fet hereu senyor de son regne, e l'infant En Pere hac oydes e enteses les sues paraules, e plorant e sospirant de gran dolor que havia de son pare, que havia stat lo millor rey que hanch fos, el pus agradable a totes gents, que axis partis d'ell e de son regne, besal en la bocha e puix les mans, e stech denant ell tota via; que hanch per menjar ne per beure no s'en parti, tro quels angels del cel vengueren ab gran alegria, qui li prengueren la anima del cos e la s'en muntaren al cel denant Deu. E aço fo lo darer dia de agost, en lo any de Nostre Senyor 1276.

E lo rey En Pere feu venir tots los barons de la sua terra. Els richs-homens de la ciutat ab grans ornaments portaren al beneyt son pare al monestir de Poblet, e aqui feu lo soterrar molt honradament. E puix ana s'en en Arago al maestre de la ciutat de Saragosa; e aqui feu venir tots los barons de Arago e de Catalunya, e los rich-homens de les ciutats; e tench molt gran cort e molt honrada, e dona molt grans dons a cavallers e a juglars, e coronas rey. E coronà madona la regina Constança sa muller, e mes li el pom d'aur en la ma en la sgleya major de Saragosa denant l'altar, mentre quel bisbe cantava la missa. E puix quant fo la missa dita, le rey ab la regina anaren s'en a son palau. E tench corts be huyt jorns. Els cavallers e les gents menaren molt gran alegria; e puix la cort se departi e el rey torna s'en al regne de Valencia, e los barons e los cavallers tornaren s'en en llurs terres.

CAPITOL LXXIV.

Quant lo rey En Pere pres la vila de Muntesa e cobra tot lo regne.

Quant lo rey En Pere fon vengut al regne de Valencia, no s'atura gayre ne sajorna son cors molt, ans ana per lo regne de Valencia al cavallers e ab almugavers, per plans e per muntanyes, tot guarnit, que no li exien les armes del dos a ell e a sos cavallers. E guerreja ven ab los Serrayns, els tallava lurs blats els bens de que tenien a viure. E recobra gran res del castells e dels lochs. E los Serrayns que veren que menava tan fortment la guerra e quels destruy per fam e per fet d'armes, desempararen a poch a poch la terra, e recolliren se tots en huna vila molt fort qui havia nom Muntesa, e es del regne de Valencia, la qual havien tenguda tots temps Serrayns paliers. Mas eren se alçats contral rey e havia y be trenta milia homens d'armes, sens fembres e infants.

Quant lo rey sabe que tots los Serrayns de la terra, ço es assaber la major partida, se foren mesos en la vila de Montesa, que s'eren aqui molt apoderats e feyen gran mal en la terra, ens tota la terra quels Serrayns tenien e ana s'en ab grans osts que hac fetes ajustar, assetiar los Serrayns a Montesa. E feu batre ginys e trebuquets, que tiraven en la dita vila nit e jorn molt enfortidament. Els Serrayns feyen grans ajuntanyes de fora ab cavallers e ab servents, ferien en la ost; els crestians ferien en ells

netien los dins la vila. E axi feyen hun gran orneig tots jorns. E moriren hi molts Serrayns; lels crestians altressi. Quant lo rey hac stat ci molt ab ses osts e veu quels Serrayns de la ila se tenien molt fort encontra ell, volch netre tot son fet en hun punt, axi com cell qui s de gran cor e ple de gran ardiment e qui o dupta res de fet de armes, ans met son cos vant al major.

La vila de Montesa quel rey tenia assetjada s molt fort; e sobre lo castell e la vila ha huna ola de rocha molt fort qui guarda lo castell la vila. Els Serrayns tenien aquella, e el castell la vila nos podia tenir. Quant vench hun jorn, rey ajusta son consell e dix los:

«Barons, en aquesta vila ha moltes gens a ca-ll e a peu, e nons prehen gayre, ans se son olt enfortits devers nos; e poria esser que y eguessem gran tems, si donchs nos nols asitiam altrament. E si podiem pendre la mola, lo cas-ll e la vila poriem aver puix per nient. Quant ndra al mati, tuyt siats aparellats ab vostres mes; e ab dues parts de la gent a peu e a ca-ll anats combatre la vila tots ensemps; e tots Serrayns iran lla hon la major batalla sera; ro ab la una partida dels cavallers e dels peons mbatre la mola. E si la mola podem haver, la a e lo castell es nostre.»

Aquest consell atorgaren tots e tengueren per . E quant vench lo mati, tota la ost fo apa-llada; e les dues parts de la ost anaren com-tre la vila, el rey ab lo remanent dels caval-rs, a peu, e de la gent ab los scuts abraçats e lurs elms al caps, muntaren per la costa unt. E lo rey tota via fo dels primers, tant se foren al peu de la mola; e los Serrayns qui ren dessus gitaren los pedres; si quel rey, qui dels primers a peu, pres de grans colps de pe-res de cantals, si quel scut li trencaren del tot sobre. E els Serrayns de la mola, qui veren la talla molt gran quels crestians donaven a quells de la villa, e veyen los Serrayns sperdre vent e tornar atras, sperderen se aytambe. E rey e la gent qui eren ab ell prengueren vi-oria, e muntaren sus alt, mal grat dels Ser-yns, e ociren e enderocaren per les roques all tots los Serrayns que y trobaren, e posaren senyera del rey lla sus.

Quant los Serrayns del castell e de la vila ve-n que la mola havien perduda e que tot llur era perdut, reteren se al rey a tota la sua volentat a fer. E lo rey entra en la vila; e pres se tot lo tresor e la roba, e pres tots los Serrayns, e fe-u ne ço que li plach. E quant los Serrayns del regne de Valencia, qui tenien los castells mal grat del rey, saberen que Muntesa era per-duda, reteren los castells al rey e desempararen la terra. E axi lo rey En Pere cobra lo regne quels Serrayns havien pres, ab gran forç e per gran ardiment, stabli los castells molt be, e po-bla la terra de crestians. E puix lo rey torna s'en en la ciutat de Valencia, e sajorna e delita son cos, car be no havia mester, que molt havia treballat.

CAPITOL LXXV.

Com lo rey En Pere de Arago pres tots los barons de Catalunya en Balaguer, e fo en lo mes de joliol, any 1280.

Mentre el rey stava en son palau en la ciutat de Valencia, tots los barons de Catalunya, e el comte de Foix[1] e els cavallers se ajustaren tots, e hagueren llur consell que guerrejassen ab lo rey, e que li trametessen acuydaments, per ço com lo rey, depuix que havia presa la corona en Arago, no havia volgudes tenir corts a Barcelona, ne confermar llurs franquees quel bon comte de Barcelona los havia donades e confermades, de les quals costumes ni havia de hunes e d'altres qui eren molt males e a gran dan de la terra; e lo rey volia, que les costumes de la terra qui eren avols fossen gitades e cassades fora de sa terra, e les altres fossen a sa volentat. Per quels barons de Catalunya n'eren molt agreujats; e trameteren llurs missatgers al rey, ab cartes de acuydaments sagellades de molts sagells de tots los barons de Catalunya, per consell del comte de Foix.

E lo rey respos los: que no havia cura de llurs acuydaments, mas quels faria dret de tot ço que li volguessen donar. Mas ells no vol-gueren perdre son dret; ans, tantost com les cartes li hagueren trameses els missatgers foren tornats, commençaren a guerrejar e correr la terra del rey. En Ramon Folch vench huna nit en Llobregat, e al mati correch ab sos caval-lers tro a les portes de Barcelona; e s'en mena-ren Serrayns catius e homens llavradors que trobaren de fora. E les gents de Barcelona exiren fora ab lurs armes molt abrivada-ment e encalsaren los dos llegues, si quels des-barataren; e cuydaren retenir En Ramon Folch; mas En Gombau de Benavent, hun cavaller qui era veguer per lo rey en Barcelona, no volch

(1) Roger Bernard.

que passasen l'aygua de Llobregat. Els cavallers feren lo cami de Corbera e tornaren s'en malament naffrats, els e llurs rocins.

Mentre quels cavallers guerrejaven e corrien la terra del rey, los missatgers vengueren al rey qui era en Valencia, que acorregues a la terra. E lo rey feya semblant que non hagues cura ne ço preas gayre. Mas d'altra part privadament trames sos missatgers ab lletres per tota sa terra a sos cavallers e a sos ciutadans que, a dia cert, fossen aparellats, e que en aço no y hagues falla. E puix lo rey apres d'aço vench s'en en Arago e ajusta sos cavallers. E tots los barons de Catalunya, e lo comte de Foix foren se ajustats a huna vila qui ha nom Balaguer, qui es del comte de Urgell e es a tres llegues prop de la ciutat de Lleyda. E eren trescents cavallers e be sis milia homens de peu. E eren se aqui ajustats per fer huna gran cavalcada sobre la terra del rey, per consell del comte de Foix. E lo rey sabe que aqui eren tots ajustats; exi de Arago ab cincents cavallers, e cavalca nuyt e jorn molt cuytosament; e passa per Lleyda, e feu manament a les gents de Lleyda que exixen tots ab llurs armes e quel seguissen. E quant vench hun mati, que los cavallers qui eren en la vila de Balaguer se foren llevats, veren lo rey atendat ab ses osts en torn de Balaguer. E quant vench al terç jorn, totes les osts del rey foren vengudes e atendades en torn de Balaguer, e N'Amfos, fill del rey, ab gran gent atressi. E aquesta fo la major ost quel rey de Arago hagues hanch, si que eren be tres milia homens a cavall e cent milia homens a peu; e tenien la vila recinglada de totes parts. E lo rey feu bastir cinch bricoles molt grans, que nit e jorn tiraven en la vila els combatien molt fortment. Mas los barons els cavallers qui eren en la vila eren molt valents e ardits, e staven als murs, e guaytaven e vellaven la nit e lo jorn, es combatien als murs, quant cells de la ost los combatien nels donaven batalla. E quant lo giny havia derochat res del mur la jorn, los cavallers ho paredaven tota la nit, e havien lo refet. E axi comfortaven se e staven molt infortidament. Los barons qui eren lla dins havien nom: Lo comte de Foix, En Ramon Folch, En Ponç de Ribelles, Arnau Roger, nebot del comte de Pallars, ab si huyte, e En Pere de Jose lo Blanch, e En Guillem de Montagut, En de Rocafort, tholosan, ab si di-huyte, e En Isern de Fanjaus, ab si di-huyte, En Ramon Durfort de Tholosa ab vint e tres cavallers. Tots aquests eren comtes e vescomtes e comanadors e homens honrats, ab grans companyes.

Esdevench se que, mentre quel rey tenia aquest setge, En Ramon Roger, frare del comte de Pallars, e En Pere d'Anglesola e En Ramon de Marcha-Fava de Gascunya, N'Esquiu de Miralpeix de Tolosa se ajustaren ab xixanta cavallers e ab xixanta servents, tots ab balleztes de torn, a Agramunt, qui volien entrar en la vila de Balaguer. E aquests quatre capdals feren hunes lletres que volien trametre als cavallers qui eren en la vila de Balaguer. En les quals lletres los feyen a saber: que ells eren ajustats en la vila de Agramunt e que volien entrar en Balaguer; e quant ells conexerien que seria hora de entrar, que fessen dos farons al cap del castell en la nit, e puix quel gitassen al vall; e adonch que, en l'altra nit que vendria apres, ells entrarien en la vila.

Quant agueren fetes les lletres, livraren les a hun petit troter que les degues metre en la vila. El troter vench en la ost del rey, e fo conegut e amenat denant lo rey. E lo rey pres la carta que aportava; e veu que en aquella se contenia e deya: com aquells cavallers devien entrar en la vila; e aquells de la vila los devien fer dos farons; els cavallers ab tota llur companya foren exits de Agramunt e foren s'en venguts a la torre de Almenara. De tot aquest ardit nengu dels cavallers non sabia res, sino los quatre capdals qui ab ells eren. Quant lo rey hac enteses aquestes lletres, feu fer en la ost, alt en la sgleya hon ell stava, dos farons, e puix feu los gitar d'avall. E nos pensava lo rey que aquella nit deguessen entrar, mas la altra que venia apres, segons que en la lletra se contenia. Els cavallers qui eren en Almenara veren aquella nit los farons; e no volgueren sperar l'altra nit, axi com era empres, e exiren se de Almenara; e cavalcaren tant que a la mija nit foren prop de la ost; e aqui speraren se, e trameteren troters per spiar si de aquella part hi havia aguayts, ni null hom quels sentis entrar. E apres de la vila havia huna aygua molt gran avall, mas be la podien passar a cavall; e convenials a passar per mig de la aygua, car no y podien entrar per lo pont. Ab tant los troters tornaren a ells, e digueren los que pen

ssen de anar, que no y havia null hom quils ntis, quels cavallers armats quils guaytaven en passats avant e anaven en torn de la ost. uant los cavallers hagueren aço oyt, cavalca- n a anant per mig del fil de la aygua, tro que ren al pont. E les guaytes del pont qui eren e la vila, cuydaren se que fossen cavallers del y e que les gents de la ost volgueren comba- e la vila; e cridaren a altes veus als cavallers e la vila: «Armes, cavallers! que cells de la st nos venen combatre e volen passar l'aygua b los cavalls armats!» E quant los cavallers e lls de la vila hagueren aço entes, prengueren urs armes e corregueren armats als cavallers als servents qui eren venguts tro al pont. E lls començaren a cridar «Foix e Cardona!» travesaren l'aygua per passar en la vila. E lls de la ost hagueren los sentits, e tiraren los pedres e ab ballestes; mas nols pogueren r negun dan; ans passaren l'aygua, qui era olt gran, mal grat d'ells. E hun cavaller qui ıvia nom En Guardiola, entra primer de tots; crida hon era lo comte de Pallars? E lo comte ıi era armat, qui s'en anava a la porta a def- ndre, encontra lo, e devalla hi, que veya que lera. «Ah! Senyor, ço dix lo cavaller, acorrets n Ramon Roger vostre frare e als altres qui- ı venen socorrer, que l'aygua es molt gran, e ı paor que no sien negats.»

Quant lo comte aço entes, per poch no exi de n seny; e gita son scut en terra, e son elm, correch a la porta aytant com poch. E troba n Ramon Roger son frare els cavallers els rvents qui hagueren perduts quatre cavallers vint e sis servents qui foren negats en l'aygua; ıs tant agueren gran goig de aquells qui foren ctaurats, que pus laugerament se aconfor- aren dels morts. Mas N'Esquiu de Miralpeix, uant fo d'avall pont hon l'aygua corria pus rt, lo cavall li caech; e anas pendre sus a ı pila del pont, e tench la molt fort abraçada, olt guarnit que era. Els cavallers de la vila ve- n lo axi star; e, per socorrer a ell e als altres, negun ne trobassen, muntaren en huna bar- eta e anaren hi; mas ell era tant alt e ells en baix; e per pahor que no caygues en l'ay- a nos volch lexar anar en la barcha; e ells naren s'en, que no y podien durar, tant era ın lo rebeig de la aygua en aquell lloch. E ach no trobaren nengu dels altres vius ne rts.

E quant vench lo mati que fon jorn, vengue- ren cells de la ost al pont e prengueren N'Es- quiu de Miralpeix, qui hac stat la mitat de la nit abraçat a la pila del pont qui era assats prop de la vila e de la aygua vers lo pont de la ost, e amenaren lo al rey. E lo rey demanali de noves, ne ell qui era. El cavaller dix li: que havia nom N'Esquiu de Miralpeix, qui era veng- gut socorrer al comte de Foix ab di-huyt ca- vallers e ab vint e tres servents, per ço com era son parent. E lo rey feu lo desarmar e dona li hun seu vestir molt rich, e feu lo molt be guar- dar. E quant lo rey sabe que En Ramon d'An- glesola e En Ramon de Marca-Fava ab llurs companyes eren entrats en la vila, fon molt yrat; e feu fer hun pont molt gran de fusta qui exia en l'aygua sobre la vila, e l'altre pont de barques de sota la vila, ab grans cadenes de ferre qui les tenien ligades. E en aquells ponts staven guaytes e homens armats nit e jorn, per tal que per l'aygua null hom no entras en la vila. E axi puix foren tan forts e closos que de nulla part no y podia null hom entrar ni exir, sino per l'ayre. E combatials hom molt fort ab ginys a ab ballestes. Els cavallers e els servents defenien se molt regeament e valent. E exien de fora a peu, e campejaven ab cells de la ost.

Los homens e les gents de la vila stadans veyen lurs vinyes e lurs jardins tallar e guas- tar, e lurs alberchs rompre e enderocar ab les pedres dels ginys qui tiraven de totes parts molt sovint. No-u podien soferir, ans feren assaber ce- ladament al rey llur volentat, e que li retrien la vila sils cavallers no volien fer llur volentat. E los cavallers saberen e entengueren la volentat dels homens de la vila; pensaren se quels homens de la vila retrien al rey la vila per tracio, si que, sils homens de la ost entraven en la vila, que tots morrien per llurs mans, e que no trobarien quils portas honor ni reverencia. E sobre aço prengueren llur consell, que valria mes ques re- tessen al rey e steguessen a sa merce, que si avols gents o vils los occien vilment ni les trayien.

E axi lo comte de Foix e el comte de Pallars e el comte d'Urgell, En Ramon Roger, e En Ramon d'Anglesola, e En Ponç de Ribelles, desguarniren se e feren molt gran dol e plora- ren molt fortment, per ço com havien a venir en les mans del rey; e havien temor quels volgues haver a merce e que nols fes morir a mala mort,

ells e tots quants ab ells eren. E feren assaber al rey llur volentat; e puix exiren se de la vila e vengueren en la ost al rey. E quant foren denant lo rey, agenollaren se denant ell als seus peus e clamaren li merce. Mas lo rey no feu hanch semblant quels enteses; mas feu manament a son fill N'Amfos quels fes guardar molt be. Dels altres cavallers ne servents no hac cura qui ab ells eren, ans los ne lexa tots anar ab llurs armes e ab llurs cavalls, que dix lo rey, que aquells tenguts eren de ajudar a llurs senyors e que no devien haver mal. Puix lo rey partis de aqui, e totes les gents de la ost tornaren en llurs terres. E N'Amfos, fill del rey, mena s'en los comtes els barons presos a Lleyda, e menals a hun palau, e feu los molt be guardar. E lo rey feu se llivrar tots los castells e llurs terres. E quant hac tengut tots los cavallers presos e hac tengudes llurs terres hun gran temps, lexa anar los cavallers, e retels llurs terres, sino lo comte de Foix que no volch lexar anar; mas feu lo gitar de Lleyda, e feu lo metre al castell de Siurana; e aqui feu lo ferrar e guardar molt be, per ço com res que hagues promes al rey no volia atendre, e per ço com parlava altivament e donava a conexer al rey que, si exia de preso, que faria mes de mal al rey que hanch no havia fet.

E axi per son vil parlar lo rey lo tenia en preso, que nol volia lexar. Aço fos en lo mes de joliol en l'any 1281.

CAPITOL LXXVI.

Com lo rey En Pere de Arago hac vistes ab lo rey de França e ab lo rey de Castella.

Quant lo rey En Pere d'Arago hac tot lo fet de Catalunya menat a fi a la sua volentat, trames missatge al rey de França[1] que ell volia parlar ab ell. E lo rey de França feu li resposta: que seria en Tholosa apres la festa de Nadal e que aqui poria parlar ab ell. E lo rey En Pere de Arago aparellas molt ricament de bons cavalls e de riques armes e de richs vestirs, e trames missatge al rey de Mallorcha son frare, que s'aparellas ab sos cavallers e que anas ab ell. E quant foren aparellats, cavalcaren e anaren s'en vers Tholosa. E lo rey d'Arago mena docentes adzembles qui aportaven l'armes, e altres docentes qui aportaven figues seques e zabib[1] e datils[2] e magranes[3] dolc e molts comfits. E quant entraren a Tholo primerament entraren quatre centes adzembl e puix entraren tots los cavallers, e els cavalls destre, qui eren cincents. Apres entraren tots scuders ab belles armes; e apres entraren cavallers, cavalcant en mules e en rocins, t armats de riques armes noves; e lo rey d'Ara e son frare lo rey de Mallorcha venguer pus, darers de tots. E el rey de França ex a carrera e acollils molt gint.

Quant lo rey hac stat dos jorns en Tholos feu bastir hun taulat, e tira al taulat ab to sos cavallers, e bornaren. E lo rey dona gra dons a cavallers e a juglars; e dona als gra barons de richs cavalls e moltes fruytes e molt comfits que havia feyt aportar de sa terra, del quals los Francesos n'eren molt desijosos. puix lo rey d'Arago parla ab lo rey de Franç e dix li: ques dexas de la demanda que feya rey En Jaume de Mallorques del fet de Mon peller; e parlaren de altres affers molts. Ma de aquells e d'altres li dix lo rey de França quen avria son acort e son consell. Mas no h dix sino per scusar se, que non fes res; per qu lo rey d'Arago ne fon molt agreujat, mas n lo y par nient. E estant aqui, lo rey d'Arago ha missatge del rey de Castella, que no fes res a lo rey de França qui fos minua de sa terra, n li consentis res, si donchs no li era profit e honor; que ell era aparellat que li ajudaria contr tots homens e faria tot ço que volgues. E sobr aço lo rey partis de Tholosa molt agreujat, a lo seu frare lo rey En Jaume e ab sa companya, del rey de França; e puix ana s'en en Arago en la frontera prop de Castella, e aqui hac vistes ab lo rey de Castella e ab son fill En Sancho. E atorgaren al rey d'Arago son enteniment e tot ço que demanar los volch; e juraren se de valença contra tots homens; e posaren se ab ell de la desamistad que li havien, per ço com havien treta de Castella la regina sa sor, muller del rey de Castella, mal grat d'ell e de sos fills e de sos nebots, qui eren nets del rey de Castell e de la regina sa sor, qui foren fills d'En Ferrando e de la sor del rey de França; mas puis tornali sa sor la regina en Castella e la rete a rey; mas los infants fills d'En Ferrando no volch retre, ans los mena ab si, els feu l guardar, quel rey de Castella nel rey de Fran

(1) Philippe-le-Hardi, qui en 1270 avait succédé à saint Louis, son père.

(1) Raisins secs. (2) Dattes. (3) Grenades

ıols haguessen menys de sa volentat, per ço car i el rey de Castella los tingues, en aquella sa-ıo qu'ell lleva son fill En Sancho rey, ferals ıetre en tal lloch que null temps no foren po-lerosos de manar res del regne. E puix En San-:ho, fill del oncle dels infants, fas senyor de Castella e guerrejas ab son pare; e si ell los ıogue haver en son poder, jals haguera mils guar-lats, per tal que null temps no li'n pogues ve-nir dan ne minua. E si el rey de França llur oncle los tingues, pus abrivadament guerrejara per ells ab En Sancho de Castella; e tots temps s'en seguirien mes de mals que no fera.

E axi lo rey de Arago tenia los infants qui foren fills de son nebot, per tal que, sil rey de Castella se movia contra ell de res que fos tort del rey de Castella e de sos fills e dret del rey d'Arago, ques llevas rey, ab la sua ajuda e del rey de França, e quels metes en Castella, que negun temps no podien esser reys, sino per volentat del rey d'Arago. E si el rey de França se movia contra lo rey de Arago de res, que hagues mester en ajuda lo rey de Castella e son fill ab tot lo poder de Castella, per tal quels in-fants no fossen retuts al rey de França nel rey de França no pogues haver poder en res que lo rey d'Arago hagues; que tot l'onrament e el be que En Sancho fill del rey de Castella havia, era a haver per volentat de Deu e del rey d'Arago, quel rey d'Arago ha poder de metre los infants en Castella. Per que En Sancho, fill del rey de Castella, com a valent e savi, conech que per null hom no li poch venir tant de be ne honor com per lo rey d'Arago son oncle, jura li de ajudar e de valer contra tots homens; e lo rey d'Arago atressi a ell. E fo li be mester, que, per volentat del rey de Castella pare d'En Sancho, los Francesos foren entrats en Castella e hagueren deseretat En Sancho; mas no y ha-gueren poder, quel rey de Arago te les claus. E si En Sancho, e qualque sia senyor de Castella, vol entrar en la terra del rey de França, lo rey de Arago lo y pot vedar, per ço com la terra del rey d'Arago es en mig de abdosos los re-gnes e es molt fort terra; que hom no y pot entrar sino per portals sabuts, qui son molt pe-rillosos de passar. El rey de Arago esta en mig de dos reys qui son pus poderosos que altres ne ni haja al mon; per que li conve axi estar, com cell quis combat ab dos cavallers en hun camp, que, mentre fir la hun, ques prengua guarda del altre, e si l'altre va requerir, ques sapia gint partir de son companyo, e ques mene saviament e sapia venir a fi del hu, e major-ment de aquell qui major mal li pot sdevenir, que puix del altre va llaugerament a fi; axi com feu lo bon comte de Barcelona quis com-bate ab dos cavallers alamanys[1], e quant hac mort aquell qui era millor e pus valent, l'altre vench a sa merce, e dix li que nos volia com-batre ab ell e que fes d'ell ço que li plagues. Atresi null hom, per gran poder que haja de tre-sor ne de gents ne de forts castells, no deu tenir en vil son enemich, ans li deu esser semblant tota via que sia pus fort de si, e que met son poder contra ell, e que li estigua aparellat en tal guisa que no li puxa esser soberch de res. Pero ell atressi deu guardar que tots aquells qui ab ell seran sien sos amichs, e quels am ab lleal cor, e ques combatessen per ell tro a la mort, e ell que defenes ells, e quels am de tot son cor fortment; car la millor cosa quel rey pot haver, son lleals gents quel amen de cor e de volentat sens null partiment; que d'altrament no pot fer negun bon fet de sos enemichs.

Per que, tot rey e tot senyor de terra se deu guardar que no vulla a sos barons tolre terra ne castell ne franqueses, ne re que hajen hagut ne possehit de llurs antessessors, si per sentencia general donchs no ho feyen que fos condamp-nat, per algun malefici. Encara, donada sen-tencia, si donchs lo malefici no era tan gran, si li deu haver merce tro a la terça vegada le-vada tracio del senyor; e deu los esser larch e bandonat de donar, majorment aquells qui han mester; e que sia a tots de bell semblant; e haja tals oficials a be fer, que no facen desme-sura ne tort a ses gents, per tal que les gents no sien irades vers llur senyor. E aço deu esser molt esquivat, car molts reys no son stats dese-retats e exellats de llur regne, sino per ço com eren desamats e venguts en ira de llurs gents, per los grans mals quels balles[2] los feyen. Que Deus no ha posats los reys nels princeps so-brels pobles ne sobre les gents, que les deguen destroïr ne menar a mal; ans los ha posats, axi com lo pastor sobre les ovelles que les deu guardar que no entren en blat de llur vecy ne d'altre, ne ixquen de bona carrera; atresi lo

(1) Voy. p. 580.

(2) Leurs baillis, fondés de pouvoirs.

rey deu guardar e deffendre son poble que null hom no li faça mal ni tort, e quels tingua en dret e en justicia; en tal guisa que tota hora quel veuran ne'n oyran parlar, sien scalfats de la lur amor, tot axi com les ovelles conexen la veu de llur bon pastor.

CAPITOL LXXVII.

Dels missatgers qu'hun Serray qui stava en Constantina pres Alcoll trames al rey En Pere de Arago.

Quant lo rey En Jaume, pare del noble infant En Pere, fo passat desta vida, lo noble infant En Pere hac conquest lo regne de Valencia e fo vengut a fi dels barons de Catalunya, axi com ja havets oyt en aquest llibre, e ell se fo llevat rey en la noble ciutat de Saragossa, si s'esdevench que en Africha era hun Serray qui havia nom Miral-Buzach[1], lo qual havia tallada la testa a hun seu nebot qui era serrahi, fill del rey de Tunis, trames son fill que havia nom Boferig[2] a Bogia. En la dita terra de Africha havia hun Serray qui era gentil hom e era gran amich del rey de Tunis, pare de aquell a qui Miral-Buzach havia tolta la testa; e tenia huna ciutat que havia nom Constantina, qui es molt fort; e no la volia retre a Miral-Buzach : si que y havia tramesa sa ost, mas no y podia res cabar. E axi s'esdevench que aquell Serray qui tenia Constantina, qui havia nom Bolboquer[3], havia molts soldaders crestians ab ell. E ell hac son consell, e veu que longament nos podia tenir; e havia paor que no fos traït, e que Miral-Buzach no li tallas la testa. E trames missatgers certs al rey d'Arago En Pere : que si ell passava ab huit cents cavallers e ab deu milia homens a peu a Alcoll, que ell li llivraria Constantina, qui es luny de la vila de Alcoll e de la mar dotze llegues; e que ell, ab aquella ciutat e ab la ajuda que ell li faria, poria conquerir tota Africha; e tots los crestians que eren en Africha e en Tunis e en tota la terra s'en vendrien a ell, qui son be deu milia homens a cavall; e que aço fos secret; que, si era descubert, tot lur fet yria a ventura de perdre.

(1) Voyez le récit de Muntaner, page 254 et suiv.
(2) C'est celui que Muntaner appelle Bosecri.
(3) Muntaner l'appelle Bugron.

CAPITOL LXXVIII.

De la resposta quel rey En Pere de Arago trames al Serra de Alcoll.

Quant lo noble rey d'Arago En Pere hac hagudes les cartes de aquell serrahi Bolboquer el capitan dels crestians soldaders li hac trameses lletres, lo rey En Pere trames les ses cartes e sos scrits secretament : ques tinguessen, que ell se aparellaria al pus tost que pogues, e al Pastor[1] que ell seria ab ells, e de aço fossen ells be segurs. Quant Bolboquer hac ordes les cartes del rey d'Arago, fo molt alegre, e no preha res sos enemichs, e tench se al mils que poch; si que la ost de Bugia e de tota la terra li eren entorn; mas, sols que haguessen que menjar, nols temien res.

CAPITOL LXXIX.

Com lo rey En Pere de Arago acorda de anar a Constantina, e recolli ab totes ses gents per passar a Alcoll.

Quant lo rey d'Aragon hac tramesos sos missatgers ab la resposte a Constantina e hac haguda resposta de Bolboquer, trames missatgers per tota Catalunya e per tot Arago a cavallers triats, bons e provats, e eren entre a huyt cents: que s'aparellassen per seguir lo rey lla hon ell volgues anar. E feu fer tarides e naus e galeres, e molt gran aparellament. Feu manement que tuyt se ajustassen al port de Tortosa; e aqui ell feu venir tots los almugavers els adalits[2] de la frontera de Valencia e de Murcia, e los Golfins que staven als ports[3] de Muradal; e foren be tres milia homens a peu.

Aquestes gents qui han nom Almugavers son gents que no viven sino de fet de armes, ne no stan en viles ne en ciutats, sino en muntanyes e en boschs; e guerreien tots jorns ab Sarrayns, e entren dins la terra dels Serrayns huna jornada o dues lladrunyant e prenent dels Serrayns molts, e de llur haver; e de aço viven; e sofferen moltes malenances que als altres homens no porien sostenir; que be passaran a vegades dos jorns sens menjar, si mester los es; e menjaran de les erbes dels camps, que sol no s'en prehen res. E los Adelits quels guien, saben les terres els camins. E no aporten mes de huna gonella o huna camisa, sia stiu o ivern; e en les cames portet

(1) Le second dimanche après Pâques.
(2) Adalil; ce mot arabe signifie guide.
(3) Aux passages des montagnes de Muradal.

lses de cuyro, e als peus hunes avarques . E porten bon coltell e bona correja, ;ur a la cinta. E porta cascu huna llança ts, e hun cero de cuyro en que aporten da[1]. E son molt forts e molt laugers e per encalsar. E son Catalans e Ara- e Serrayns. E aquelles altres gents que lla Golfins son Castellans e Salagons, e profunda Spanya; e son la major par- aratge. E per ço com no han rendes, degastat e jugat, o per alguna mala gen de llur terra ab llurs armes. E axi mens que no saben altre fer, vehent se ntera dels ports del Muradal, qui son ntanyes e forts, e grans boscatges, e [2] ab la terra dels Serrayns e dels , e quens passa lo cami qui va de Cas- rdova e a Sivilia, e axi aquelles gents restians e Serrayns; e estan en aquells s; e aqui viven; e son molt grans ones d'armes, tant quel rey de Castella venir a fi.

aquestes gents foren ajustades al port sa, lo rey ne tria quinze milia de que aqui foren, e als altres ell dona nas hanch no s'en volgueren tornar, tro fon recollit ab sos cavallers e ab ses ie, a mal grat del rey volien anar ab ns quel rey vengues al port de Tortosa fet venir tants de bous e de vaques e as que tota la ost n'hac bastament men- qui stech; e meseren puix en les naus tarides tantes quels bastaren mentre re mar. E quant lo rey fon recollit en a al port de Tortosa. feu manament on Marquet qui era capita dels mari- e totes les naus e les tarides et les ga- en vela e que fessen la via de Maho, a la ylla de Manorques; e aqui se de- ajustar.

hagueren feta vela, tengueren llur quant vench la nit que vench apres, vent al contrari, e feu mal temps. E rrech a Yviça ab gran res de sos na- altra partida correch a Mallorqua. E mal temps fo passat, partiren cascuns n eren, e anaren al port de Maho, la ylla de Manorcha, e es de Serrayns ur senyoria. E en aquella ylla de Ma- norcha stan be deu milia homens d'armes de Serrayns, dels quals ni ha cinch cents be acavalcats; e son sots senyoria del rey d'Arago. E han aytal costum : que de totes parts de la ylla estan guardes; e sempre que vehen venir nenguna vela de nenguna part, ells fan senyal; e aquells de la ylla sempre venen a la mar, lla hon la vela deu aribar, ab llurs armes, per tal que null hom no y puxa entrar sens llur volentat. E quant ells veren la ost del rey venir a Maho, qui es bon port, vingueren aqui a cavall e a peu ab llurs armes, ab lo senyor de la ylla qui es Serray e s'apella Moxerif.

Quant lo rey fo dins lo port ab tots sos navilis, feu manament a les gents de la ost : que null hom no devallas en terra sens son manament. E lo rey feu passar huna tarida en la ylla qui es en lo port de Maho, e aqui ell devalla, e feu aparellar que menjar. E cada hu dels barons feu parar aqui llurs tendes prop lo rey, e devallaren en terra, e acompanyaren lo rey. E lo senyor de la ylla. Serray, quant sabe quel rey d'Arago era aqui ab sos navilis, feu venir molts bous e moltes vaques e molts moltons e gallines e molt bestiar, e trames al rey sos missatgers : que prengues aquell bestiar e tot ço que mester li fos de la ylla, axi com a cosa qui era sua e a sa volentat. E lo rey hac li llur gran grat, e pres ço que mester li fo a ell e a sos barons, tant que, mentre que aqui stigueren, hagueren preu pa fresch e carn e gallines e ous e formatges e burre, e molt de altre refrescament. E sempre l'Al Moxerif monta en huna galera e ana s'en al rey. E quant fo denant ell, agenollas a ell, e besa li los peus e les mans, e puix assech se denant lo rey, e dix li :

« Be siats vos vengut, axi com lo millor senyor que sia de nengunes parts o de nengunes gents! Veus aci hun vostre servidor, e totes aquestes gents son vostres, que vehets aci per fer vostres volentats. E pensats de demanar, que yo son aparellat per fer tot ço que manets. — Amich, dix lo rey, anats vos en, que yom tinch per pagat de vos e de vostres gents. Ara no he res mester de vos. »

Ab tant lo Moxerif pres comjat del rey e torna s'en en terra ab sa gent, e aparella grans presents d'aur e d'argent que trames al rey, si quel rey se tench per pagat d'ell. Mas no dura gran temps quel dit Al Moxerif feu gran desllealtat al rey.

[1] Muntaner, page 267.
[2] Unitropics.

CAPITOL LXXX.

Com lo rey En Pere de Arago ab sa ost pres terra en Alcoll, terra de Serrayns.

Quant lo rey En Pere hac estat aqui tant que sos cavallers foren refrescats e totes les gents, els mariners veren que havien bon temps, exiren del port, e feren vela les naus e les tarides e les galeres. El rey feu venir En Ramon Marquet e dona li los albarans[1] quels degues donar per cascuna de les naus e de les tarides e de les galeres, e que fessen la via de Alcoll, qui es huna vila prop la mar en Africha, prop de Constantina dos jornades poques. Quant aquell senyor de Manorcha viu que les naus feyen la via de Barberia, aquella nit arma huna sagetia[2] e dix los: «Anats al pus tost que puxats a Alcoll; e guardat vos que no-us encontrets ab la ost del rey d'Arago; e digats a la gent de Alcoll que pensen de scapar; e puix a tots cells de Barberia tro a Bugia, que lo rey d'Arago s'en va en Barberia ab gran ost.» Tot axi com ho hac manat ho feren; si que de hun jorn e huna nit fo la sagetia a Alcoll, abans que la ost del rey; e feu los assaber aquest ardit E ells pensaren de fogir ab tota llur roba. Si que, quant la ost del rey hi fo junta, trobaren la vila desemparada, que tots s'en foren fogits dintre terra e en les muntanyes. Mas trobaren hi mercaders pisans qui havien llurs mercaderies. E demanals lo rey quines novelles sabien e com era del fet de la terra. E ells dixeren los com huna sagetia de Manorcha hi havia stat hun jorn passat, qui havia dites novelles que la ost del rey d'Arago venia en Barberia; per que tots s'en eren fogits a les muntanyes de Constantina.

Dix lo rey: « Sabets ne res? — Certes, dixeren los mercaders, nos sabem que aquell senyor qui tenia Constantina es estat pres, e li es estada tallada la testa e a tots los soldaders qui ab ell eren. — Digats, dix lo rey, en qual guisa fon presa la vila ne aquells qui la tenien. — Senyor, digueren los mercaders, nos vos ho direm. No ha encara gayre quel fill de Miral-Buzach tenia assetiada Constantina ab la ost de Bugia e d'altres llochs; e hac empres, ab alguns homens de la vila e d'altres llochs que ho feren per haver, que, aquella nit que la guayta seria llur, quels obririen les portes de Constantina a ell. E tota sa ost entra dins la ciutat; e prengueren Bolboquer e tots los soldaders, e tallaren los les testes. »

Quant lo rey hac entes que son fet era d torbat e que no podia venir a acabament de que ell cuydava fer, fo molt yrat e despa e no fo maravella. Lor feu descargar los valls en terra e les viandes; e tengueren vila e les forces qui eren entorn la vila, es a dir los puigs que eren en torn la vila. aquells que no caberen en la vila atendaren als puigs; e muntaren als puigs, es vallegaren, per ço com la multitut dels Serrayns eren tants quels combatien sens nombre.

Ara lexarem a parlar del rey En Pere d'Arago e de sa ost qui son albergats en Alcoll, e parlarem del fet de Cecilia.

CAPITOL LXXXI.

Com les gents del regne de Cecilia occiren tots los Francesos qui staven en Cecilia per Carles, e fon a 14 de maig, 1282.

Diu lo comte que, quant lo rey d'Arago hac ajustades ses osts al port de Tortosa per anar a Alcoll e a Constantina, mas de aço null hom non podia esser son privat del rey, ne de aquell fet hon devia anar ne hon no, ans era molt secret, que null hom non sabe res, mas sols lo rey, esdevench se que, en aquella ciutat maestra de Palerm, qui es la maestra ciutat del regne de Cecilia, al terç jorn que Pascua era passada, les gents de la ciutat anaren fora de la ciutat a una sgleya hon havia grand perdo[1]. E entre les altres gents anaven hi dones gentils ab llurs marits e ab llurs frares e ab llurs amichs; e anaven solaçant[2]. Sobre aço encontraren huna companya de ribauts francesos qui eren de la cort de Carles e staven en

(1) Ordres écrits, decrets.

(2) Petit bâtiment rapide. (Voy. note p 536.)

(1) L'église du Saint-Esprit. Les grands promoteurs des Vêpres Siciliennes furent Palmieri Abbate, Alaymo de Lentini et Gautier de Calatagirone. Le pape Clément avait plusieurs fois écrit au roi Charles pour le prévenir de ce qui se tramait. Procida avait trouvé dans Michel Paléologue des secours pour hâter l'affaire. Paléologue, qui redoutait à cette époque une invasion de Charles d'Anjou en Romanie, pour y faire valoir les droits cédés par Baudoin II, s'était hâté de saisir cette occasion d'occuper son redoutable ennemi de ses propres affaires, et, de Constantinople, Procida était allé trouver Pierre d'Aragon en Afrique et lui avait offert l'argent nécessaire aux frais de l'entreprise. Un passage de Pachymère relatif aux sommes payées aux Catalans par Andronic, rappelle les envois d'argent faits par Paléologue aux Italiens.

(2) Prenant soulas, c'est-à-dire en jouant et s'égayant (Voy. *Storia compendiata del vespro Siciliano* dell' abb Francesco Paolo zilocamo, Palerme 25 mars 1821, 1 vol. in-1

per ell. Aquests malvats ribauts van se
a les dones, e metien les llurs mans en
ıelles de les dones [1]. E los marits de les
: els altres qui ab ells eren dixeren los :
senyors, tenits vostra via e no façats
a les dones.» E ells resposeren com a ri-
« De longanya encora parles vos? » Si
palma e ana li donar hun gran colp per
les. E com los altres companyons veren
legeament los envilanien ells e les dones
ells eren, lexaren se anar, ab los bor-
ıe aportaven, als Francesos, e cridaren :
't als Francesos! » E axi la gent de Palerm
tots los Francesos [2] qui son cruel gent
en molt vilment sots llurs peus.
ıt los ciutadans de Palerm e los gentils
ı hagueren oït aço, tengueren lur consell,
ren que mester era que tots los France-
eren en Cecilia morissen [3]. E feren ca-
ıun cavaller, hun savi hom de la terra.
t vench lendema, la ost de Palerm exi
l e a peu ab llurs armes, e anaren per
Cecilia per viles e per castells ; e feren
tots los Francesos que trobaren ; e feren
ots homens dels castells e de les viles
ındament de Palerm, e puix trameseren
ssatgers a la ciutat de Mecina ab aytals
:s :

part de la universitat de Palerm e de
seus fels companyons al regne de Ceci-
gentils homens, barons e a tota la uni-
t de Mecina, saluts e perdurable amistat.
n vos assaber que, ab la gracia de Deu,
ı havem spoliada tota la nostra e totes
tres encontrades de les devorables ser-
ıuins glotien, nos e nostres infants, ens
ıtaven nit e jorn la llet de les tatines de
ı mullers e de nostres filles, e les devo-
sens merce molt cruelment. Hon vos
ı, com a fels germans nostres e specials
que nos vos tenim : que gitets de vostra
les spavantables serpents e que siats
lo gran drago, e forts e ardits compa-
ab nos ensemps ; car lo temps es vengut
que siam dellivrats e ixquam de sots lo pesant jou de Faraho, qui es molt greu e dur. E ara es vengut lo temps que Deus trames Moyses a Faraho per dellivrar los fills de Israel de captivitat e de son poder. Ara es vengut aquell temps que aquell Moyses, que devia dellivrar los fills de Jerusalem, es vengut per a nos dellivrar ; que erem perduts per nostres peccats. Per ço, com a Deu lo payre, qui es tot poderos, ha presa pietat de nos, levats vos e no siats adormits, e dreçats vos de combatre les cruels serpents.

« Data en Palerm a 14 de maig any 1282. »

Quant lo poble de Mecina hagueren oïdes aquestes cartes quels missatgers de Palerm hagueren aportades, en ques contaven les paraules d'amunt dites, no n'i hac nengu qui de pietat e goig no ploras fortment. E cridaren : « Muyren ! muyren ! muyren los ribauts francesos ! » E van s'en per la ciutat corrent, com a homens rabiosos, sus ab llurs armes ; e occiren tots los Francesos que atrobaren en Mecina, salvant hun rich hom qui era Prohençal [1], que meteren ell e sa companya en huna nau a la Catuna [2].

CAPITOL LXXXII.

Com lo rey Carles ab totes ses osts passa en Cecilia.

Quant Carles sabe que homens de Cecilia se eren llevats contra ell, e que havien morts tots los Francesos qui per ell hi eren, fo molt yrat, ajusta ses osts e aparella naus e galeres e tarides per passar en Cecilia. E vench s'en a Regols [3], qui es denant Mecina, e feu assetiar Mecina per mar e per terra. E dix que, si podia recobrar ne pendre Mecina, que tota la altra terra havria per nient, e feria juciar los homens e les fembres de Cecilia, tro als infants, a mort. Mas a Deu tot poderos no plach ne ho vol consentir ne sofferir. E quant Carles fo a Regols, si feu recollir sos cavallers e sos cavalls en naus e en tarides ; e passaren en Cecilia entre Tauermina [4] e Mecina. E quant tota la gent fo passada, atendas tota la ost en torn Mecina en hun lloch que ha nom Santa-Maria de Rocha-Mador. E eren quinze milia homens a cavall e cent cinquanta

Français qui commit cet acte d'insolence s'appelait
it le Sicilien qui l'en punit Robert Mastrangelo.
maître justicier, qui s'appelait Jean de Saint-Remy,
ıps de se réfugier au château. Depuis, quand le châ-
pris, il s'en alla à Vicari.
seul baron sicilien donna abri aux Français dans son
il s'appelait Sperlinga et on fit sur lui ce vers :
·od Siculis placuit solus Sperlinga negavit.

(1) Guillaume de Porcelet, qui avait exercé précédemment les fonctions de maître-justicier, et y avait conquis le respect universel.

(2) Catona en Calabre, de l'autre côté du détroit de Messine.

(3) Reggio, en Calabre.

(4) Taormino.

milia a peu, sens los mariners. E havia y, entre galeres e tarides armades, sens les naus e d'altres lenys grosos e menuts, huytanta. Els homens de Mecina hagueren aparellada e murada la ciutat de les naus e de les tarides que y eren en Mecina, que Carles hi havia fetes fer per anar en Romania[1]. E defensaven se molt valentment contra Carles.

Ara lexa a parlar lo comte de Carles e de la ciutat de Mecina, e tornarem a parlar del noble rey En Pere d'Arago.

CAPITOL LXXXIII.

Dels ardiments que feyen les gents del rey En Pere de Arago estant a Alcoyll.

Diu lo comte que, quant lo rey En Pere de Arago ab tota sa ost foren albergats dins la vila de Alcoyll e deffora la vila en tendes, es foren murats e vallegats de aquella part hon los Serrayns venien, lo comte de Pallars se alberga de fora la vila en hun puig qui es denant la vila, el comte de Urgel ab ell e ab llurs companyons e llurs barons de la ost, los almugavers vengueren al rey e digueren: « Senyor, pus tant s'es que aci som venguts, vullats que vegam qui esta dins en terra, ni si y esta bestiar, que puxam refrescar nos e nostres terres. — Barons, dix lo rey, bem plau ço que deyts. E partire los barons de la ost per albarans; e segons l'albara si y yra cavalcada de docents cavallers e quatre milia almugavers. »

Quant lo rey hac ordenats los barons, dona primerament hun albara al comte de Pallars e al comte de Urgell que fessen la primera cavalcada ab trecents cavallers e ab tres milia almugavers. E l'altra cavalcada dona a'n Pere de Queralt e En Ruiç Eximenes de Lluna; e l'altra cavalcada a'n Pere Ferrandes e a'n Pere Arnau de Botonat; e l'altra cavalcada a'n Bertran de Bellpuig e a'n Sanç d'Antillo; e l'altra cavalcada a'n Blascho d'Alago e a'n Galceran Pinos. E axi lo rey parti sos cavallers, mas nengu no gossava passar lo vall per campejar ne per combatre ab los Serrayns, sino ab volentat del rey; e cell qui gosava passar lo vall, lo rey lo castigava si fortment que james no li venia en cor que s'i tornas. E axi lo rey capdellava ses gents molt saviament e be, per tal que no prenguessen mal ne dan en bades.

Sdevench se hun jorn que, abans que negùns dels cavallers anassen cavalcar, feu aparella lo rey mil almugavers: « Barons, dix lo rey, anats dema, ans del jorn, dins terra e vejats l ost dels Serrayns si es luny d'aci, e la terra s es plana ultra les montanyes; e yo fare sta huna guardia en aquella montanya; e si multitut de Serrayns vos saltejaven, prenets l montanya, e fets hun senyal, que sempre no vos serem en ajuda. »

Quant los almugavers hagueren oït, sempr lo mati pensaren de entrar dins la terra del Serrayns. Quant foren be dintre, ells veren quel Serrayns se eren atendats en hun vall dos mili homens a cavall. E quant los Serrayns vere los almugavers, vengueren los al encontre; e l almugavers quels veren venir ajustaren se tot mal grat dels Serrayns, e muntaren s'en en hu puig, e feren senyal a la guardia de la mon tanya sobre Alcoll; e la guardia feu senyal la ost. E aytantost lo rey feu armar tota la o a peu e a cavall; e muntaren vers aquella pa hon los almugavers eren en la montanya, quel Serrayns hi havien enclosos. E hanch los Ser rayns non saberen res, tro que tota la ost fo a ells; si que pochs ne escaparen dels dits Se rayns, que no fossen tots morts. Puix lo re ana avant be tres llegues. E troba molta bell vila desemparada, e molt bell castell, e mol bella garbera de forment e de lli; e metere foch a tot, si no a la roba de seda e al aur argent e a bells matalaffs, e a bells coberto de seda, e roba laugera de preu, la qual po guessen aportar. Quant hagueren cremat tot ç que hagueren atrobat, e fo passat mig jorn totes les montanyes foren plenes de Serrayns cavall e a peu, mas no gosaven devallar pla. E lo rey feu tornar tota sa ost; e ameno ren be dos milia bous e be vint milia entr moltons e bochs, et molts Serrayns preso molta roba, e molt arnes, que hanch no roba ren defencio. Et quant foren a Alcoyll, fore molt alegres e pensaren de matar bous e mol tons, e meseren en ast e en calderes, e sopa ren alegrament aquella nit, que gran abund ment hi havien de pa e de vi e de tot ço q havien mester; quel rey los en donava preu, molt que trobaren a comprar, e gran merch que be xixanta lenys hi havia, carregats de p de vi e de viandes de Mallorqua, e de Barcelo e de Valencia, e d'altres llochs. Puix cas jorn los d'amunt dits barons feyen cavalca

(1) Contre Paliologue, rentré à Constantinople en 1261.

llers e ab almugavers, e entraven tres o quatre dins en terra, amenaven gran de Serrayns presos, e bestiar, e molta ba que trobaven per casals e per mon- Pero cascun jorn venien los Serrayns ells a cavall e a peu, tants quels plans ontanyes n'eren cubertes, e feyen grans des. Mas quant hagueren provat lo por- de nostres cavallers e dels almugavers, gueren acostar a la ost axi com solien, m los veyen exir fora de la vall, s'en en e los feyen lloch.

CAPITOL LXXXIV.

rey En Pere d'Arago tench consell ab sos barons.

t lo rey d'Arago veu quel fet per que vengut li era fallit e vengut a menys ue no podia venir acabament de ço que a fer, ajusta son consell ab los barons savis homens de la ost: «Barons, dix ço per que yo havia començat aquest fet ngut hi, si m'es fallit; que yo cuydava onstantina; e si yo la hagues, ab lo poder havia aci e ab lo socos quem vinguera terra, yo conquerria tota Africha ab la le Deu, mal grat de tots quants Ser- a al mon. E tenguerem Alcoyll; e aci stre cap. E d'aci a Constantina no ha dotze legues poques. E mal grat dels Ser- neserem vianda e tot ço que mester nos uix aci es que nos som aci e havem presa lvament, e en bon lloch e en fort, que em que quants Serrayns ha al mon nos en gitar ne dan fer, ne per terra ne per lria que, a honor de Deu, la crestiandat es honor e preu. Mon cor es, si vos al- ho donats de consell, que trameta mos ers en Roma al apostoli, quem trameta e socos de cavallers e d'altra gent. E si- ll temps, mentre viu sia, m'hic partire. ajuda de Deu, yo conquerre tota sta crestians, per ço que Deu hi sia be- lloat e honrat.»

ant los barons respongueren e digueren «Senyor, ço que vos nos havets dit te- yt per bo. E sia plaer a Deu que us ho mplir, axi com lo vostre cor desija; que nyor, nons partirem de vos null temps, farem venir nostres mullers e nostres in- volem aci servir Deu, mentre siam vius.»

CAPITOL LXXXV.

Com lo rey En Pere de Arago, stant en la villa de Alcoyll de Barberia, trames sos missatgers al apostoli.

Quant lo consell fo tengut, lo rey feu apparellar dues galeres que deguessen anar a Roma; e trames hi per missatgers En Guillem de Canet e hu cavaller de Arago, barons nobles e honrats. E quant foren apparellats, tengueren llur via vers Roma, tant que vingueren a la ciutat de Roma. En la cort de Roma hi havia dos honrats clergues de Catalunya e de Spanya; e com oïren dir que aquests dos missatgers honrats del rey d'Arago venien al apostoli, exiren los a carrera e acolliren los molt honradament en llur ostal. E aqui reposaren se tot aquell jorn; e puix lendema anaren d'avant lo apostoli, e agenollaren se denant ell, e saludaren lo molt altament:

«Pare sant de tota crestiandat, Deus te saul! Lo noble rey En Pere de Arago vos saluda molt e tramet vos estes cartes.»

E el apostoli pres les cartes, e mantinent feu les legir. En les quals se contenia axi:

«A vos, Pare sant de tota la crestiandat, de nos, En Pere, per la gracia de Deu rey d'Arago, saluts ab reverencia, axi com fill deu fer a pare segon Deu.

«Com nos, Pare sant, siam passats en Barberia e hagam aqui mes tot nostre poder de retenir tot ço que havem pres, qui es fort loch e bo, ço es la vila de Alcoyll, pregam vos quens trametats vostre socors de cavallers e de gents, e que donets perdo a les gents per passar a nos. E nos, senyor, starem tant aqui que conquerrem la terra, per tal que Deus hic sia be- neyt e servit, e lo seu beneyt nom exalçat.»

CAPITOL LXXXVI.

De la resposta que feu lo apostoli als missatgers del rey En Pere d'Arago.

Quant lo apostoli hac oydes les cartes, e hac enteses les paraules quels missatgers los hagueren dites de part del rey En Pere d'Arago, si respos axi. Ço dix lo apostoli: «No creu pas que rey de tant poch poder sia passat en Barberia, ne gents haver emparat tan gran fet; que lo rey d'Anchlaterra, e el rey d'Alamanya, e el rey Carles, e molts comtes hi foren anats que no y pogueren res fer. Per que yo ara no li trametria consell ne socos de ca-

vallers; quel tresor qu'es ajustat per la decima no es ajustat per despendre en Barberia ni en altre lloch, sino en la santa terra de ultra-mar. E pus en lo començament no m'ho feu assaber, ara no havra ma ajuda. »

Quant los missatgers enteseren les paraules del apostoli e li hagueren respost ço que fo semblant, partiren se denant ell e anaren a llur ostal; e puix parlaren ab los cardenals e ab los prelats qui en la cort del apostoli eren, e digueren los en qual guisa lo apostoli los havia respost. E ells digueren los : que s'en anassen, que ab ell no podien res acabar, per ço com era Frances[1] e de la partida de Carles: « E es gelos de aço que es gran dret que esdevenga. Per que digats al senyor rey : que pens de fer ço que millor li sia semblant que li sia honor e profit, e Deus ajudar-li-ha; e nos tema de res. »

Aquestes paraules entengueren los missatgers, que los cardenals havien dites per lo fet que entenia de fer. E recolliren se en llurs galeres, e tornaren s'en a Alcoyll; e feren la resposta al rey quel apostoli los havia feta. E digueren li ço quels cardenals els prelats los havien dit. Ara lexarem a parlar del rey e de sa ost e parlarem de les gents de Cecilia.

CAPITOL LXXXVII.

Com les gents del regne de Cecilia tingueren son consell per lo fet de Carles.

Quant los homens de Cecilia saberen que Carles era passat en Cecilia ab tan gran poder[2], e saberen que havia assetiada Mecina per mar e per terra, e que a la fi nos poria tenir longament a ell, hagueren pahor, axi com cells qui eren juciats a mort. E hagueren llur consell tots los alts homens en Palerm. E llevas aquell qui era llur capitani, e parla axi :

« Senyors, be sabets que aquesta terra ha stat tots temps en servitut gran e en poder de mala senyoria. Ara es esdevengut, axi com tots sabets, que Carles es passat en Mecina, e pensa de recobrar tota la Cecilia, e hans tots jutjats a mort. Nos sabem quel senyor rey d'Arago es passat a Alcoyll; e es nostre natural senyor, per raho de la regina e de sos fills. Trametam hi nostres missatgers a volentat de tots, e digan li que vingua a pendre lo regne de Cecilia, ax com era seu e de sos fills; e nos lo hastarem d'au e d'argent mentre mester n'aja. »

Aquestes paraules responeren tuyt e dixe ren : que tenien per bo ço quel capitani havia dit e que ells sabien be que per null hom no podie veure a salvament, sino per lo rey d'Arago; que, tot axi com Moyses dellivra, per la virtu de Deu, los fills de Israel de les mans de Fa raho, tot axi devien ells esser dellivrats de le mans de Carles per lo rey d'Arago, ab volenta de Deu. E axi tuyt se acordaren a aço, e ele giren sos missatgers nobles homens e savis[1], feren llurs cartes, e sagellades e fermades d tots los homens de les ciutats e de les viles dels castells de Cecilia, ab seguraments e al sagraments que tots tenien per bo e per ferm tot ço que los missatgers farien.

CAPITOL LXXXVIII.

Com los grans homens e totes les gents del regne de Ceci trameteren llurs missatgers al rey En Pere d'Arago en Al coyll.

Los missatgers se aparellaren de anar a A coyll, lla hon lo rey d'Arago era. E quant foren aparellats, meteren se en dos lenys ar mats e anaren s'en a Alcoyll. E aqui devallare en terra e anaren s'en a la tenda del rey; e aqu trobaren lo rey ab gran res de cavallers e d barons, qui ordenava ab ells ses batalles, pe tal com se volia combatre de tot en tot ab lo Sarrayns qui de tota Africa se eren aqui ajus tats. E lo rey havials manada batalla. E quan foren denant lo rey, agenollaren se a ell e be saren li la ma e saludaren lo molt altament.

« Deus te saul, rey d'Arago e de Cecilia; e molts mes vivras tu sobre nos a gran honor, e tots tos fills, e tots cells que de tu exiran. Los barons de Cecilia e tota l'altra gent te presen ten llurs cors, e llurs mullers, e llurs infants, e llurs havers, e tot quant han. E pregan te, senyor, que prengues lo regne de Cecilia e que sies llur senyor e llur rey. E vet, senyor, les cartes sagellades e fermades de tots los homens de Cecilia. »

Quant lo rey hac entes ço quels missatgers li hagueren dit, e hac vistes les cartes, respos los

(1) Simon de Brion, cardinal de Sainte-Sabine, pape sous le nom de Martin IV.

(2) C'était l'armée qu'il avait réunie pour marcher contre Michel Paléologue et faire valoir la cession de Baudoin II en sa faveur.

(1) Ce furent Jean de Procida, Guillaume de Mesaine et deux syndics de la ville de Palerme, nommés l'un Romeo Portella qui était Catalan, et l'autre Nicolas Copola.

ıs, ben siats vos altres venguts, per que
lesposehit Carles ne gitat de sa senyoria.
'or, digueren los missatgers, molt ha-
ı dit. » E com a hom savi en lley, trach
›re en que eren scrits tots los mals feyts
ıuries e les empremies que Carles e sos
los havien fetes e feyen cascun jorn, e
ns a legir d'avant lo rey, e dix axi :
›eguda sia a tots cells qui aquest scrit
ïr, com Carles, qui era senyor de Ce-
ya quatre vegades lo any colta a les
el regne de Cecilia ; si que, al cap del
s havia pres les quatre parts de ço que
E quant hi havia nul hom que no volgues
ıavia hun seu balliu qui collia la colta, e
a deu cadenes clavades al arço de tras
e prenial, e metia li hu dels collars en
e amenaval a la preso. E puix havia hun
lent, e marcaven lo al front.
ltre capitol es, que venien sos ribauts e
daders ab llurs cavalls, e entraven en
alberchs, e prenien nostres mullers e
infants ; e gitaven nos de fora mala-
lesonradament ; e prenien nostres draps
que haviem en nostres alberchs, e guas-
›o a llur servir ; e quant s'en anaven,
n s'en ço que bols semblava.
ltre capitol, que si null hom havia bella
o bella filla, entraven en l'alberch, e
ren ço ques volien de sa muller o de sa
si lo senyor ne parlas, donaven li tants
ı tro quel lexaven mig mort.
ltre capitol, quens feya nodrir truges ; e
« Aquestes truges deven fer aytant por-
ı al cap del any es vos mester que
nts nos responats. » E quant venia al
any, ell venia a aquell hom e deya :
ıon nostres porchs que has nodrits al
el hom era mester quels retes resposta
nts com los havia dit, sino metien lo
o e tolien li lo seu.
ltre capitol, que feya moneda dues ve-
any, e donavans de aquella moneda per
s, segons quel alberch era rich o po-
ytal alberch val dos onces ; a ytal alberch
ıytal quatre. » Segons que era donaven
uanta sols de aquella moneda nova, en
ıavia sino aram, per hun sol d'or. E quant
quatre o a cinch jorns, anaven sis sols a
deu o a dotze sols a teri. E axi destroya
ts e los tolia tot quant havien. »

Encara de moltes altres empremies e mal-
vestats, que longa cosa seria a recomtar.

« Certes, dix lo rey, fort me sembla dura
cosa e mala aquexa ; e no m'en do maravella
de ço que havets fet ; que Deus no ha posat lo
pastor sobre les ovelles que les dega devorar
ne altri menar a mal, ans les deu guardar en
guisa de be, e guardar de llops e de les males
besties que no les faça mal. Atresi dels reys e
dels princeps ; que Deu los ha posats sobre los
pobles per governar e tenir en dretura ; per
defendre que altres gents nols fessen sobres ne
torts. « Barons, dix lo rey, yo havre mon con-
sell e respondre-us breument. »

Los missatgers se partiren denant lo rey, e
lo rey mana a son senescal que los llivras ostal
e pensas d'ells al mils que pogues.

E axi com lo rey ho hac manat fo fet. E lo rey
aparella son consell de comtes e de barons e
de cavallers savis, e dix los com los homens
de Cecilia los havien tramesos missatgers, que
li llivraven lo regne de Cecilia e quel bastaven
de tot aço que hagues mester. « Be sabets quel
regne es de la dona muller mia e de mos fills ;
e aquest rey Carles tenial ab molt gran tort :
e puix axi es quel apostoli nom vol fer negun
socos per que yo romangues aci per conquerir
la terra de Africa, es mon cor que yo vaga
pendre lo regne de Cecilia, puix ells lom reten ;
e vull saber de vos altres quin consell m'i donats.
— Senyor, digueren los comtes els barons de
Catalunya e de Arago, pensats de fer tot ço que
honor vos sia e profit, que nos vos seguirem
mentre vidans baste. Que gran vergonya nos se-
ria si tornavem en nostra terra que no haguessem
res conquistat ne cregut en la vostra senyoria. »

De aquest consell fo molt alegre lo rey. « Ba-
rons, dix ell, molt son pagat de aço quem ha-
vets dit ; e conech que gran amor e gran leal-
tat me aportats, e que gran prohea de cavalle-
ria vos ho fa dir. E per ço no romangua la
batalla de fer ab aquests menys crehents, qui
tants se son ajustats denant nos. — Senyor,
digueren los cavallers e los barons, molt vos
ho havem que agraïr de ço que vos nos havets
dit. E facam ho en tal guisa que tots temps vos
dupten. Per ço que vos o los vostres antesses-
sors han ja fet, es mester que aci apparegua. »

Ab tant lo consell se parti e cascuns anaren
en ses tendes. E lo rey romas alegre e joyos.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey e torna a

parlar dels barons e dels cavallers de la ost e dels almugavers, e dels torneigs e dels grans fets d'armes que feyen ab los Serrayns.

CAPITOL LXXXIX.

De hun gran ardiment que feu lo noble En Arnau Roger, comte de Pallars.

Diu lo comte que, en la ost havia hun comte de Pallars, de huna terra molt fort; e havia nom Arnau Roger; e no stech hanch sens guerra, molt valent hom, jove e agradable, e a gran maravella prous e bo de ses armes, e larch hom de donar. Sdevench se que hun jorn stava en sa tenda, qui era en hun puig fora de la vila d'Alcoyll, e veu huna gran companya de cavallers serrayns que semblaven homens honrats. E eren tro a xixanta, be encavalcats e be armats; e aportaven huna senyera vermella ab lletres serraynes en torn; e vengueren prop de la tenda del comte. E quant veu lo comte que prop se acostaven a la sua tenda, feu manament a la sua gent que nols tiras ab ballesta ne ab altre, ne null hom nols exis. E tantost guarniren se e muntaren en sos cavalls; e el comte pres la llança e lo escut e exi de fora lo vall. E quant fo de fora, puny lo cavall dels sperons e ana ferir entrels Serrayns, si quel primer colp ne abate, ab los pits del cavall, quatre en terra; e ana ferir hun Serrayn de la llança, de tal virtut que la darga li passa e tot lo cos, quel abate mort en terra. E puix aranca li la llança, e manues donal tal colp a aquell qui aportava la senyera, que mantinent lo abate mort a terra. E hun Serray feri lo de huna adzagaya per la cuxa, quel naffra malament, ell e son cavall; e ell punyi tant avant que passa ultra dels Serrayns.

Ab tant vench lo comte d'Urgell qui era infant molt jove, e dos donzells que foren fills d'En Vidal de Sarraya. E punyiren llurs cavalls dels sperons, e van ferir en la pressa dels Serrayns, per ajudar al comte de Pallars; si quel comte d'Urgell feri hun Serray de llança de sobre la dargua, quel cos li passa; si quel cavall ne aportava lo Serray, si quel comte no li podia arranchar la llança. E quant lo comte de Pallars ho veu, correch vers ell e dix li: « Yous ajudare, qui son pus fort. » E pres la llança e tira la molt fort, si que la darga trach del coll del Serray, e lo Serray caech mort en terra.

Ab tant les gents atengueren vers aquella part, e accorregueren hon lo comte era; els Serrayns fogiren; e romangueren gran res mor al cami. El comte e sos companyons tornar s'en a llurs tendes e desguaniren se. E lo com de Pallars feu se metjar de la naffra als bo metges qui eren en la ost. E a poch de temp ell fon guarit. El rey repta lo molt fort; e menys sa volentat havia passat lo vall e havi speronat vers los Serrayns, e que no valia tan sa fe. « Certes, dix lo comte, senyor, no e null hom al mon qui digua que yo haga fet re contra fe, de vos en fora qui sots mon senyor que yo no lo y combata. — En comte, ço di lo rey, yo no-u dich gens, sino per la follia qu vos fets. Que yo amara mes haver perdut quan he, que si vos hi fossets mort. Per que hom s deu guardar de foll assaig. — Certes, dix l comte, que si aci no assajam nostres cosos d fet d'armes, yo no se hon nos ho assagem.- Certes, dix lo rey, bon provar fa son cors en contra tres cavallers o quatre, mas no ans ferir entre cinquanta o xixanta cavallers; aço no es ardiment, ans es follia. Mas yo se h que vostre ardiment es tan gran que, si n'havie la mitat de força, segons la volentat del co que vos vos combatriets ab cent cavallers e a mes. — Senyor, dix lo comte, gran merce que bem havets pagat de paraula, que ço qu en vos es caregat a mi. »

De aquests torneigs e de aquests assaigs feye cascun jorn los nobles cavallers de la ost. E del almugavers, exi hu, o dos, o tres, o quatre, for del vall; e cridaren als Serrayns cavallers: que venguessen combatre ab ells, hu per altre, o do per dos, o tres per tres, o quatre per quatre E en primer los Serrayns a cavall venien feri en ells; de la altra gent no s'acostaven volen ters. Els almugavers no s'acostaven a ells, an com los veyen exir fora del vall, s'en lunyaven e tornaven atras.

Quant lo rey vench a Alcoyll, vench ab dez naus grans e ab vint tarides qui aportaven ca-valls, e ab vint e dos galeres, e ab vint e dez sageties de setze rems, menys de llenys e de naus en que anava l'arnes dels barons, e civada e farina; que quant entra la ost a Alcoyll, fo-ren cent quaranta veles e mes. Hanch no fo null temps vist tan bell arnes de cavallers e de ma-riners e de servents, e de belles cubertes de sa-mits en llurs cuyraces, e de drap d'aur batut e molta bella senyera, e molt bell peno d'aur

nt, e molt bells cavalls e de gran preu, e bella sella de senyal; que quant eren its en hun camp, molt era bella cosa de E en tota aquella ost no hac Genovesos, ans, ne Venecians, ne Provençals, ne en e en terra; que tota la armada era de ns e de Aragonesos, e tots triats e pro- e llurs armes.

CAPITOL XC.

rey En Pere de Arago ab tota sa ost s'en vench en Cecilia.

lo comte que, quant les osts de tota a se foren ajustades a Alcoyll, si que les nyes e los plans ne staven cuberts a ca- a peu, lo rey los trames a dir : que s'a- assen de la batalla. E quant los Serrayns gueren entes, que jals hagueren provats e que eren molt valents d'armes, feren res- al rey : que havrien llur consell. E d'altra rameseren missatge al rey d'Arago, per ercader pisa que era en la ost dels Ser- que farien pau ab ells molt volenters, e en anas en sa terra o lla hon se volgues, trabutarien ab ell. E lo rey hac consell que puix quel convenia a partir de aqui, a anar en lloch hon havria mester sos ca- e sa gent, e que la batalla no li acabaria tot ço que havria d'ells havria de guany, resposta : que no y era vengut per llur ; mas, sis volien combatre ab ell, ques apa- en de la batalla. E ells feren li altra res- que nos volien combatre ab ell, ans ab ell tota bona pau, e que li darien de tant que ell se tendria per pagat ; e ques arien ab ell cascun any ; e que ja havien a Tunis per lo tresor e per la resposta al-Buzach qui era rey de Tunis.

tre quel rey estava axi en aquestes pa- , los missatgers del regne de Cecilia li ren hun jorn denant e digueren li : « Se- ey, pregam te, axi com a noble senyor, as respones a nostre fet. — Barons, dix , yo he hagut mon consell que, pus als s del regne de Cecilia plau quem reten a, e voleu que yo sia rey de Cecilia, que are e quels defendre a mon poder a tots s; encara quels tendre a les bones cos- del rey Guillem. — Donchs, senyor, n los missatgers, pregam te que pens de r ton fet e de passar en Cecilia al pus tost que puxes; e no hages cura de aquests Serrayns, que nos te bastarem d'aur e d'argent, e de tot ço que mester hages. »

Lo rey, que viu quels Serrayns lo menaven per paraules, feu recollir sos cavallers e tot son arnes, si que en tres jorns ho feu tot recollir. Quant vench que la nit fon venguda, al terç jorn, lo rey feu recollir los cavalls els cavallers qui estaven en guarda al vall e tots los servents, e cercha si hi romania null hom, malalt ne sa. E quant veu que no y havia res romas, recollis en huna galera. E quant lo rey fo recollit, los marineres exiren en terra e meseren foch a la vila be en cent llochs. E quant lo foch se tench a tota la vila, els Serrayns conegueren que la ost s'en era anada, mantinent vengueren a mar, e no y trobaren nengu, que tuyt se foren recollits. E mantinent pensaven se quel rey s'en anava en Cecilia. Quant vench a la mija nuyt, les naus e les tarides e tots los navilis feren vela, e hagueren llur vent, que al jorn foren aribats al port de Trapena[1] que es en Cecilia. E quant les gents de Trapena e del munt de Sent-Jolian e de Marsara e de tota la encontrada veren tan gran navili venir, vingueren tuyt a la mar; e saberen ja que era lo rey de Arago qui venia en Cecilia, e aparellaren se al mils que pogueren per ell acollir. E aribaren a gran honor. E sempre tots los richshomens e els cavallers de la terra en barques entraren en la nau hon lo rey era. E quant foren en la nau, agenollaren se denant sos peus, e besaren li la ma, e saludaren lo molt altament, e digueren li que devallas en la sua terra. E sempre lo rey munta en huna galera e devalla en terra. E quant lo rey fo en terra, hac li hom aparellats cavalls, e munta a cavall, e tota la gent de la terra anava li denant a peu. E els cavallers e els barons de la terra menaven lo per les regnes; e portava li hom hun pali d'aur sobrel cap en quatre llances. E les dones e les donzelles e tota l'altra gent, ab moltes maneres de esturments, anaven li denant e cridaven : « Be sia vengut lo nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia el nostre salvador, per que serem dellivrats del nostre enemich Carles sens merce! »

E axi anaren li cantant e alegriant denant, tro quel hagueren amenat dins lo palan real, qui fo encontinent de drap de seda e d'aur.

(1) Le 30 août 1282. (V. la chr. de Procida, à la suite.)

Los homens de la terra feren venir molts bous e moltes vaques e moltes gallines, e pa e vi, e a gran bastament feren aparellar que menjar. E los barons, els cavallers, els almugavers devallaren de les galeres e de les tarides, e feren descaregar llurs cavalls e llurs armes en terra, e meseren ho per ostals. Els menjars foren aparellats, e menjaren alegrament; e puix anaren reposar, que la mar los havia treballats. E puix la gent de la terra feren festa be quatre jorns, e trameteren grans presents d'aur e d'argent al rey, e drap d'aur e de seda. Si quel rey s'en tench per pagat d'ells, ço es assaber de Trapena e de tota la encontrada.

CAPITOL XCI.

Quant lo rey En Pero do Arago s'en vench a Palerm per tenir consell.

Quant lo rey hac stat cinch jorns en la vila de Trapena, e hac demanat noves de Carles hon era ni hon no, e sabe que Carles era en torn de la ciutat de Mecina e que la tenia assetjada per mar e per terra, feu manament a'n Ramon Marquet : que fes muntar en les tarides e en les galeres tots los mariners de les naus ab tots los mariners, que menassen tarides carregades de pa e de vi e de carn, e que s'en anassen a Palerm.

Tot axi com lo rey ho hac manat fo fet. El rey cavalca ab sa gent tant per jornades que vench en la ciutat de Palerm. E les galeres foren aytantost aqui, e les gents de la ciutat feren molt gran festa de la venguda del rey, e ells reberen ab gran honor lo rey, el meseren en lo palau. Quant lo rey fo albergat en son palau, els cavallers els almugavers foren albergats per la ciutat; no gens que tota la cavalleria del rey vengues, nels almugavers venguessen tots ensemps aquell jorn ab ell, ans trigaren a venir pus de quatre jorns, per ço com grans gents no poden axi ajustar; e majorment, puix eren en terra de llurs amichs, e terra abundosa de totes viandes, cascu se reposava molt volenters, per ço car molt havien treballat. E per ço com los cavallers venien ab llurs fessets vestits e suats e negres de guarniment, e ells qui eren ennegrits del sol quils havien colorats, e llurs vestidures qui eren ronyoses, e los almugavers tots suats e malvestits e negres, per raho del sol quils havia tochats, les gents de Palerm menys - prearen los; e fo semblant en llur cor que ja per ells no fossen dellivrats de les mans de Carles, qui era ab gran poder per mar e per terra.

Quant vench a cap de tres jorns, lo rey tench parlament ab totes les gents de Palerm e de les viles e dels castells de Cecilia, que de cascun lloch ni havia dels millors. E dix los :

« Barons, vos sabets que yo era anat en Barberia sobre Serrayns, a honor de Deu e de tota crestiandat a mantenir; e era en la vila de Alcoyl qui es en la Barberia; e los vostres missatgers vengueren a nos de la vostra part e de tota la universitat del regne de Cecilia qui era mia e de mos fills, e que vos altres me dariets aytants cavalls com yo hagues mester, em bastariets d'aur e d'argent a deffendre a vos altres de Carles, e quem llivrariets tot ço qui fos de Carles. E vull saber de vos altres aci si-u atorgats ne si es veritat. »

Ab tant lo rey se calla per oyr que respondrien, e assech se en son siti. E hun cavaller de Cecilia, qui era bo e de molts dies, se lleva e havia licencia de tots los altres que degu parlar. E dix :

« Amon! senyor lo rey, les tues paraules son molt bones e verdaderes. E certan n'es, axi com vos ho avets dit, ho atorga tota la comonitat del regne. »

A aquesta paraula respongueren tots a hun veu : que atorgaven tot ço que aquell deya e diria, e que eren aparellats de segur tota llur volentat. Puix parla aquell cavaller qui primerament havia parlat, e dix : « Amon! senyor lo rey, de una cosa te volem pregar : que tots los homens de Cecilia, per ço que tots temps siam membrants de la tua honor e de la tua gracia, e que james nos puxa departir, ço es quels atorchs les bones costumes del rey Guillem. E de aqui avant, fe de nos la tua volentat. » Lo rey se lleva e dix : « Ço que vos altres me pregats es laugera cosa de fer; que major voletat n'he yo que vos altres; que-us atorch totes les costumes del rey Guillem; e de aço fer-vos he bones cartes ab mon sagell pendent. » E tuy feren li gracies del atorgament quels havia feyt. E llevaren se los barons tots, e els cavallers de Cecilia, els richs-homens de les ciutats e de les viles, e feren li homenatge; e puix tota la terra. Ab tant les taules foren meses, e lo rey ana menjar ab sos cavallers. E lo parlament se par-

CAPITOL XCII.

Quant lo rey En Pere d'Arago trames sos missatgers al rey Carles.

Diu lo comte que, quant lo rey hac ordenats tots sos fets en la ciutat de Palerm e tots los cavallers els almugavers foren venguts de Trapena, lo rey se apparella de anar vers la ciutat de Mecina; e hac trames ses cartes per tot lo regne de Cecilia a totes gents a peu e a cavall, que fossen ajustats tots ab ses armes en la vila de Randas [1]. Mas ja enans de aço havia tramesos sos missatgers a Carles, dos cavallers honrats homens, qui havien nom En Pere de Queralt e En Ruiç Eximenes de Lluna, e En Guillem Aymerich, jucie de la ciutat de Barcelona, los quals portaren huna carta quel rey los dona que portassen a Carles, e altra carta de crehença. E portaven llurs guarniments, e menaven llurs scuders quils aportaven llurs armes e amenaven lurs cavalls. E cavalcaren tant per jornades que vengueren a dues llegues prop de la ost de Carles. Mas, ja enans de aço, dos jorns abans, havien tramesos dos frares de penitencia a Carles, que ell sabes que missatgers del rey d'Arago venien a ell e quels asseguras. E havien aguda resposta : que venguessen assegurada-ment. E quant ells foren a dues llegues prop de la ost de Carles, e foren a huna devallada de huna muntanya, si veren llains al pla tro a xixanta cavallers armats en llurs cavalls, que Carles hi havia tramesos, per tal que nengunes gens no poguessen al pla entrar que ell no-u sabes, e per tal que los missatgers fossen en la ost, que aquells lo y fessen a saber. E quant En Pere de Queralt e En Ramon Eximenes de Lluna veren aquells cavallers, hagueren gran pahor e digueren : « Armem nos e muntem en nostres cavalls, que aquestes gents son ultrajosos e deseen agres; e si tant s'era quens volguessen fer nenguna honta ne dan, mes val quens troben apparellats que si moriem vilment. » Ab tant prengueren llurs armes e muntaren en llurs cavalls, e tengueren llur cami dret. E quant los cavallers francesos los veren venir, bes pensaven que aquests eren los cavallers e missatgers del rey d'Arago, e encloïren los de totes parts, e cridaren los de luny, quins cavallers eren? e ells respongueren : que eren missatgers del rey d'Arago. E aytantost acostaren se a ells, e demanaren los del rey d'Arago hon era. Respongueren los que a Palerm. E axi cavalcaren ab ells ensemps be huna llegua e mija, axi que veren totes les osts de Carles, e veren grans companyes de cavallers. Quant foren a miga llegua prop de la ost, cavalcaren en llurs palafrens, molt ricament vestits de fins draps, ab penes vayres e ab cendats. E quant foren apres dels dits cavallers, saludaren los molt gint, e ells reberen los molt honradament; e tornaren s'en ab ells en la ost, e acompanyaren los ab gran honor tro a llur ostal; e puix partiren se d'ells, si no hun cavaller qui romas tota via ab ells.

E si volets saber com foren albergats, sils mes hom en una sgleya; e aqui hom los feu albergar. E no y hac matalaff ni cobertor, sino molt fe que y hagueren mes. E Carles feu los aportar dos flacons de vi, e sis pans de forment molt negre e leig, e dos porchs en ast, e huna caldera de cols cuytes ab carn de porch fresch. E axi stigueren aquel jorn e la nit, que nols lexa hom parlar ab Carles. Quant vench lo mati, Carles los trames sos missatgers, que vinguessen a parlar ab ell. E aytantost foren apparellats, e vengueren a la tenda de Carles, e parevan be missatgers de alt affer. E quant foren denant Carles, qui seya sobre hun llit cubert de richs draps de seda, agenollaren se a ell e saludaren lo; e puix En Pere de Queralt parla e dix la missatgeria : « Senyor Carles, dix ell, lo nostre rey d'Arago nos tramet a vos. E per tal que vos cregats que nos som missatgers seus, veus carta de crehença que-us tramet. — En bon hora, dix Carles, digats ço quel rey d'Arago vos mana dir. — Senyor, dix En Pere de Queralt, tenits aquesta carta que nostre senyor lo rey d'Arago vos tramet. »

Carles pres la, e no la guarda aquella hora; mas que la posa sobre son llit hon seya.

« Senyor Carles, dix En Pere de Queralt, nostre senyor lo rey d'Arago vos diu e-us mana, que li dellivrats la terra de Cecilia que es sua e de sos fills, la qual trop havets tenguda a gran tort. E les gents de Cecilia qui son molt agreviades de la vostra senyoria han request la ajuda del rey d'Arago. Per que lo rey los vol ajudar, axi com aquells qui son seus e de sa terra. »

(1) Randazzo, au pied de l'Etna, entre Mont-Albano et Cane.

CAPITOL XCIII.

De ço quel rey Carles dix e feu dir als missatgers del rey En Pere d'Arago.

Quant lo rey Carles hac entes ço quels missatgers del rey d'Arago li hagueren dit, stech tot esbalaït huna gran peça, que no parla ne respos res. E ades anava menjant hun bastonet ab les dents, que tenia en la ma, per fellonia. E quant hac molt pensat, respos : « Senyors, la terra de Cecilia no es pas del rey d'Arago ne mia, ans es de la sgleya de Roma. Mas yo vull que vos altres anets a Mecina, e que digats als homens de Mecina, de part del rey d'Arago, que hajen treves ab mi huyt jorns [1], tant que hagam parlat ab vos altres e vos ab nos d'aço hon havem a parlar. — Senyor, dixeren los missatgers, aço farem nos volenters ; e no romandra ja per nos si fer ho volen. »

Ab tant partiren se denant lo rey e anaren denant la ciutat de Mecina; e cridaren als homens del mur; e los homens del mur demanaren los que demanaven. « Barons, dix En Pere de Queralt, nos som missatgers del rey d'Arago e volriem parlar ab lo vostre capitani, ser Alaymo [2]. » Quant aquells ho hagueren entes, anaren ho a dir a ser Alaymo llur capitani; e vench encontinent, e feu se al mur, e demana als missatgers quins homens eren ne que demanaven. En Pere de Queralt respos : « Sots vos lo capitani de Mecina ? » E ell respos : « Certes! he son yo lo capitani de Mecina. Per que ho demanats ? » — Senyor, dix En Pere de Queralt, nos som missatgers del rey d'Arago; e pregam vos de la sua part, que hajats treves ab Carles, tant tro que nos hagam parlat ab ell de ço que dir li havem de part del rey d'Arago. Ell no ha ja feta resposta a les nostres paraules. — Certes! dix lo capitani, yo no creu que vos altres siats missatgers del rey d'Arago; e ja per vostres falses paraules yo no havre pau ne treves ab ell. E d'aqui avant partits vos de aqui, e tenits vostra carrera. »

Ab tant veren que res no y podien acabar ab ell, tornaren s'en a Carles. « Senyor, dix En Pere de Queralt, nos havem parlat ab lo capitani e no havem pogut res acabar ab ell. Per cosa que nos hagam dit, no vol creure que nos siam missatgers del rey d'Arago.—Barons, dix Carles, anats vos reposar tro a dema; que havre hagut mon consell, e havrets ne reposta. »

Adonchs s'en tornaren a llur ostal e estigueren tot aquel jorn. La nit que vench apres, Carles se recolli en huna galera tot privadament, e lexa sa ost, e passa s'en en la Calabria denant Mecina [1]; e dexa mananent que hom donas conjat als missatgers, per que ara nols volia fer resposta als missatgers del rey d'Arago. E mana que, sempre quels missatgers s'en fossen anats, que tota la ost, al pus tost que pogues e pus privadament, s'en passassen a Regols [2].

De totes aquestes coses los missatgers del rey d'Arago non saberen res, ne sabien que Carles s'en fos passat en la Calabria. E quant vench al mati, vengueren tres cavallers als missatgers e dixeren los : « Senyors, lo rey vos diu queus ne anets; e digats al rey d'Arago quel rey Carles vol apparellar sos missatgers per los quals li trametra sa resposta. » Ab tant los missatgers del rey d'Arago preseren llurs armes e muntaren en llurs cavalls, e ab llurs scuders tengueren llur cami, e cavalcaren dos jorns tro que vingueren en la vila de Randas. E aqui trobaren lo rey d'Arago qui fo vengut de Palerm, e digueren al rey ço que Carles los havia dit; e com havien parlat ab lo capitani de Mecina; e com Carles los havia trames a dir que s'en anassen, que ell hi trametria sos missatgers.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey d'Arago e de sos missatgers qui foren tornats a ell.

CAPITOL XCIV.

Com lo rey Carles e tota sa ost s'en passaren a Regols.

Diu lo comte que, com los missatgers del rey d'Arago foren partits de la ost, aytantost saberen cells de la ost que Carles s'en era passat a Regols; e mantinent, al mils que hom poch, recolliren se en les tarides e en les galeres, e pensaren de anar a Regols. E quant les gents de Mecina saberen que la ost fugia e desemparaven la terra, commençaren a exir de fora ab llurs armes, e feriren en les teudes de

(1) Il semble que Charles était entré en arrangement avec quelques Messinois qui pendant ce temps l'auraient fait entrer dans la ville. Plusieurs Messinois qui en furent soupçonnés furent mis à mort par le peuple de Messine.

(2) Alaymo de Lentini.

(1) A la fin de septembre.

(2) Reggio.

qui eren romasos, e feren los gran dap-
si que aquells de la ost se recolliren
tosament. E occiren los be cinc cents
per ço com no havien ayna de recollir;
n foch a llur civada e a llur farina, per
o s'en podien aportar. Hi moriren mol-
al recollir, per ço com les gents de
de tota la terra los donaven gran ba-

CAPITOL XCV.

rey En Pere de Arago s'en vench a Mecina.

comte que, aquel jorn quels missatgers
'Arago foren venguts a Randas e hague-
t ab lo rey, a hora de vespres sonades,
n hom molt cuytosament al rey, e sa-
dix li: « Senyor rey, sapies que Car-
sa ost s'en son fogits, e han desem-
terra. — Ço no pot esser, dix lo rey,
es, qui es lo pus valent e el pus pode-
ion, e que ab ell haga tretze milia ho-
avall haga axi vilment desemparada
» Mentre quel rey estava axi parlant
vallers de aquell fet e d'altres, hun al-
vench a cavall molt cuytosament; e
rey e tota sa companya, e dix li al
enyor, sapies per veritat quel nostre
Carles es fuyt, ell e tota sa companya,
mparada Cecilia. — Com ho sabs tu?
y. — Senyor, ço dix aquell missatge,
mati fuy yo ab los homens de Me-
llur ost; e mentre que les gents de Car-
ollien en les tarides, los fem gran dap-
lls havien morts be cincents homens
, per ço com no havien leer quels recol-
Ara, dim tu, dix lo rey, sabs si Carles
ltes gents d'armes, o per que ha des-
la terra sens batalla? — Senyor, ço
ssatge, certa cosa es que en la ost de
via quatorze milia homens a cavall e
nta milia homens a peu sens los ma-
havia hi, entre galeres e lenys armats
e cent cinquanta, menys de barques e
enys. » Quant lo rey hac entes aço
st hom li hac dit, maravellas molt
es havia desemparada la terra axi vil-
s batalla: « Certes, ço dix lo rey, a mi
t com Carles ha axi desemparada la
e yo volguera be quel fet anas en tal
cascu pogues provar son cos per fet
d'armes; si que la huna part ne portas la honor
o la llaor per tots temps. E ço era la cosa
que yo tots temps havia desijada, que yom
pogues combatre en hun camp ab molts caval-
lers e prous de armes ab mos gentils caval-
lers e prous de armes. » Ab tant lo rey mana
que aquell mati fossen apparellats tuyt de ca-
valcar, que ell s'en volia anar a la ciutat de Me-
cina. Quant foren tuyt apparellats de cavalcar,
al mati, lo rey cavalcha ab sa cavalleria e ab los
almugavers e ab totes les gents del regne de Ce-
cilia, tant tro que vench en la ciutat de Mecina.

CAPITOL XCVI.

De la gran honor que tota la gent de Mecina feren al rey En Pere de Arago.

Quant vench que les gents de Mecina sabe-
ren quel rey era partit de Randas, encortinaren
tota la ciutat de draps d'aur, e cobriren totes
les carreres de junch vert e de erbes ben olens,
e feren jochs de diverses maneres; e exiren a
carrera al rey, cavallers e richs-homens, a peu,
molt ordenadament e honrada; e destraven lo
per les regnes del cavall, e feyen li aportar
dessus hun rich drap d'aur en quatre llances;
e dones e donzelles anaven li cantant d'avant:
«Be sia vengut lo senyor rey dels reys terrenals,
per la gracia de Deu quins ha dellivrats de les
mans del nostre enemich Carles. »

E axi amenaren lo al palau emperial [1], ab
molt gran alegria, que semblant los fo que Deus
fos devallat en terra de sobre ells. E en la ciu-
tat hun prom qui era capitani molt prom e va-
lent, que havia nom ser Alaymo, havia huna
dona per muller qui era molt bella e gentil, e
molt prous e valent de cor e de cos; que ella era
llarga de donar, e quant era lloch e temps va-
lia be per hun cavaller, e anava tots jorns ab
trenta cavallers armats, e guaytava la ciutat, e
capdellava les gents lla hon era mester ques
combatien, als murs ne als altres llochs de la
ciutat hon era ops. Quant la dona aquesta viu
lo rey, que null temps nol havia vist, fon molt
enamorada, axi com de senyor valent e agra-
dable, no gens per mal enteniment. Com lo rey
fo en son palau albergat, els cavallers e la altra
gent foren entrats en la ciutat, los menjars foren
apparellats, el rey pres aygua-mans e assech sea

(1) Le 2 octobre.

menjar, ell e tots sos cavallers. E menjaren molt alegrament. E micer Alaymo de Mecina menja ab lo rey, e madona sa muller. E puix serviren lo rey de tot son poder; si que la dona nos parti del rey hon que anas ne cavalcas, per vila ne a casa; e servial, e feya li aytants de plaers com ella podia, e son marit, e tots quants ne havia en la ciutat. E a poch de temps vingueren vint e dos galeres a Mecina e quatre tarides del rey, de rems, molt ricament armades. E aqui devallaren en terra e refrescaren de tot ço que mester los fo. E lo rey donavals prou pa e vi, e carn a bastament.

CAPITOL XCVII.

Com lo rey Carles dona comjat a gran res de sa gent.

Diu lo comte que, mentre lo rey d'Arago stava en Mecina e pensava de ordenar sa terra e de stablir los castells e les forces del regne de Cecilia, Carles stava a Regols ab sa ost e assats prop de Mecina, a huyt milles. E veu quels seus navilis no podien aqui romandre, per raho del yvern que venia. E per ço com en aquell lloch no havia port, e per tal com havien gran carestia de pa e de vi e de civada, dona comjat a les gents de Masella e del principat que s'en anassen, e tots cells de Pulla e d'altres llochs. Atressi dona comjat a gran res de cavallers e de gents de peu del principat e de Pulla e de molts altres llochs, que eren sens fi.

CAPITOL XCVIII.

Com quatorze galeres del rey de Arago desbaratareu quaranta galeres del rey Carles, e'n prengueren vint e dos.

Diu lo comte que, quant vench hun mati quel sol fo exit, les galeres de Masella e del principat de Pulla, commençaren a exir de Regols[1] e feren vela per anar caseuns en llur terra. E aquests de Masella e del principat eren, entre galeres e tarides, setanta; e feren la via de Napols; e eren totes carregades de armes e de rich arnes, e de cavallers, e de honrats homens francesos e de Napols e del principat qui s'en tornaven en llur terra. Quant l'almirall del rey de Arago viu qual navili de Carles, axi feu recollir les gents e les galeres, e batere de rems, e ana contra les galeres del rey Carles si quels foren molt prop, e els altres nos pensave ques gosassen ab ells mesclar de batalla; cells de les galeres del rey d'Arago tots arma pensaven de anar vers ells a rems e a veles, ay tant com pogueren, per cor de combatre. Quan les galeres de Carles veren que aquelles no rebugaven e que venien ardidament, meseren mans a girar, e tornaren s'en a Regols; si qu les galeres del rey d'Arago volgueren anar Regols; mas mes se molt gran vent al encontre e no y pogueren anar, e tornaren s'en a Mecina « Barons, dix l'almirall del rey d'Arago, nos aguaytam be, e que siam en tal guisa appa rellats que, sempre que les galeres de Carle ixquen de Regols, siam nos ab ells, nos n'havre gran partida; si no ells s'en iran. » E aytan tost feu star a la torre de Mecina deu galer en guarda. Quant vench al cinquen jorn, quan les galeres de Carles s'en foren tornades a Re gols, aço fo hun di-vendres mati que feu lo ve a la ostia fort torbat, e feu molt leig temps molt vent, feren llur comte que ab aytal temp les galeres del rey d'Arago no exir-s-en Mecina; e exiren se de Regols, e feren vela p anar a Napols; e foren, entre tarides e galere quaranta-huyt, de les quals n'i havia de-no de Masella e cinch de Pisa e vint e dos del prin cipat. Quant l'almirall del rey viu lo mati qu les galeres de Carles s'en anaven, feu tocar trompeta; e tuyt recolliren se al pus tost qu pogueren, e feren vela; e anaren tant com po gueren a rems e a veles, encalsant los, si qu les galeres eren luny de les galeres del rey d'A rago be huyt milles. E foren se meses tan pro de la terra quel vent fresch que havien los falli e axi corregueren les tant quels foren prop dos milles. Mas aquestes galeres del rey d'Arag que axis foren aventades, no eren mas de qua torze, axi com abans foren aparellades a Me cina, que les altres qui venien de tras tant ere luny que no les podien veure.

Quant les galeres de Masella e de Pisa e de principat veren que les galeres del rey d'Arag los venien de sobres, calaren totes e giraren le proues vers aquelles, e meseren se en schala, aparellaren se de la batalla. E aquelles de Ma sella qui staven de la banda de mig-jorn, va dreçar ab gran gatsara huna senyera molt gra que apellen l'estandart de Sent Victor. E cel

(1) Voyez dans Muntaner, chap. LXVII, le récit de ce combat, écrit avec une verve que n'a point surpassée dans ses batailles l'auteur de la Jérusalem délivrée.

del principat qui staven de la banda
eren atresi per aquell semblant mateix.
eren venir hun leny armat de huy-
is que era de Nicotera, e era lo major
hom sabes, e digueren li que anas
s galeres dels Catalans e puix que s'en
o leny armat bate de rems e ana a hun
llesta prop les galeres dels Catalans, e
l'altra volta, e torna s'en a les galeres
, e dix los que les galeres dels Cata-
n semblant, no eren mes de quatorze;
era gran la claredat de llurs scuts e de
lls de ferre febrits e de llurs cuyraces
'aur que a penes les podien reguardar.
t les galeres dels Catalans foren ap-
s e començaren a ferir en mig lloch
leres, lla hon aquelles de Pisa eren.
s Massellesos los veren axi ferir, van
tandart de Sent Victor a baix vilment,
n la volta a mig-jorn, e començaren
a rems e a veles; e gitaren en mar
arnes e matalaffs de seda, e caxes, e
e guarniments, per tal que les galeres
s laugeres e mils poguessen scapar. E
es del principat preseren la volta e
ren a fogir de vers Nicotera, que no y
s de dos milles. E les galeres dels Ca-
aren tro a lla dins en terra ab ells, e
ren ne vint e dues, de les quals n'i hac
isa, en que era l'almirall, e les vint
principat. E feriren en Nicotera quatre
e les gents de la ost de Carles deffen-
de terra. E En Pere d'Esvilar ab la
a e ab huna altra feriren en terra, e a
de la cavalleria de Carles, vararen les
n les s'en.

aquesta batalla fo finida, fo mig-jorn
a Mecina no sabien negunes noves de
s, ne les altres galeres no foren a la
sino les quatorze primeres, puix vin-
uant ja s'en tornaven les altres; si que
n alguns a Carles e dixeren que les
lel rey d'Arago eren desconfites. E
totes les gents qui eren a Regols feren
enaria; aquella nit semblava que foch
s a la ost. E aço veyen cells de Mecina
e molt desconfortats, per ço com no
engunes novelles de les galeres; e lo
molt fello e despagat. Quant les ga-
Catalans hagueren ligats los presos e
amarinades les vint e dos galeres que

hagueren preses, tornaren s'en a rems e a veles vers Mecina, tant que fo be miga nit ans que fossen a la torreta de Mecina. E quant foren a la torreta, reposaren se aqui tro al jorn. Mas sempre que foren aqui, trameseren missatge al rey a Mecina, per hun lleny armat que li fes assaber les novelles de les galeres.

Quant lo missatge fo a Mecina, si munta tost al palau, e fo amenat d'avant lo rey qui era colgat en son llit; si que lo rey, tantost com lo viu, tantost se dreça en son llit, e demana li quines novelles aportava. « Certes, dix lo missatge, bones! que les galeres de Carles son descomfites, e havem ne preses vint e dues. » Quant lo rey hac aço entes, fo molt alegre e feu grans gracies a Deu Nostre Senyor, de tan gran gracia e de tan gran honor que feta li havia. E feu donar al missatge qui les novelles havia portades, hun seu vestir d'escarlata molt ab pena vayre. Puix lo rey dormi tro al jorn molt alegrament e en pau, que molt havia estat ab mal ayre, per ço com molt era duptant del fet, mas be sabia que, abans quels seus no serien vencuts, n'i havria tants morts que no seria qui lievas lo camp.

Quant la gent de Mecina saberen aquella novella, llevaren se tots de sos llits, grans e pochs, e van encendre torces e brandons e canelles e falles; e feren tan gran lumenaria que de huna llegua entorn havia molt gran claredat, que era semblant que fos jorn. E menaren lo major alegre que hanch mes fos vist. Quant vench lo mati, les galeres dels Catalans se apparellaren e s'en anaren al mils que pogueren, e desligaren als presos, e feren los tornar en llurs galeres a revers ab la popa primera e ab les senyeres de Carles tiragascant per la mar. Cascuna de les galeres del rey d'Arago ne remolcava huna o dos galeres de aquelles que havien preses, ab la popa primera. E axi remolcant, entraren s'en al port de Mecina lo mati, ab gran alegre de trompes e d'altres esturments e ab llurs senyeres llevades. E lo rey era aqui riba la mar ab gran cavalleria e ab tota la gent de Mecina, e cridaren a altes veus: « Ben siats venguts, axi com a molt valents que vos altres sots, que ab quatorze galeres havets guanyada victoria de cinquanta galeres! » E menaren lo major alegre que hanch mes fos vist. Quant les galeres foren al port de Mecina, lo rey feu metre tots los presos en hun palau gran; e foren quatre

milia e cinquanta, menys de aquells que foren a la batalla morts. E els homens de les galeres del rey d'Arago devallaren en terra, e cascu aporta s'en ço que havia guanyat : copes d'aur e d'argent, e talladors, e scudelles, e molta bella vexella d'argent, e cubertors de seda, e molt richs guarniments, e molts bells vestirs de cendat ab penes vayres, e tant haver e argent monedat que negu no pot saber be nombre. E cascuns anaren se reposar e assolaçar lla hon li plach; e no s'era maravella, car a molt havien treballat.

Quant vench a cap de tres jorns, lo rey hac hagut son consell : que faria de aquelles gents que tenia preses, qui eren del principat e de la terra de Pulla; e feu los se venir denant.

« Barons, dix lo rey, be veu que yo-us tinch en mon poder, quen puch fer ço que yom vulla; e creu que si los homens meus fossen venguts en poder de Carles, ço que Deus ja no vulla! qu'ell los llivrara tots a mort; mas yo no vull tant de mal fer; ans vos llivrare dos naus carregades de pa e de vi, e anats vos en en vostra terra. E yo fer-vos-he carta ab mon sagell, que aportets als homens del principat : que tota hora que vinguen ab mercaderia en ma terra ne per be, seran sans e segurs. E d'aqui avant guardats vos que nom vingats al encontre; que, si podia negun pendre, yol faria a mala mort morir. »

E dona a cascu hun tornes d'argent e tornaren s'en. Quant ells veren la misericordia del rey d'Arago, hagueren goig e cridaren a altes veus : « Deus te do vida, rey de misericordia, quins has prestada la vida, la qual tenim per tu! » E axi anaren en llur terra, e portaren molt gran nomenada e llaor del rey d'Arago e de ses gents, e de la bondat quel rey los havia feta. Si que totes les gents de Pulla e del principat eren molt pagades del rey d'Arago, e pregaren tots jorns Deus que li donas vida e victoria sobre sos enemichs.

CAPITOL XCIX.

Com lo rey Carles trames missatgers al rey En Pere d'Arago e quel reptassen de part sua.

Quant lo rey Carles sabe que les sues galeres foren desconfites, fo molt yrat, e majorment com quatorze galeres n'hagueren desconfites quaranta-huyt, de les quals ne retengueren vint e dues e les altres foren fuytes. E pensa ab si mateix, e veu que tot son fet era perdut e que les sues gents no havien durada les gents quel rey En Pere havia amenades, encara que les sues gents fossen quatre tants qu les altres; e pensa com poria gitar de la terr lo rey d'Arago, la sua persona sola, ab qual que scusa, que tot l'altre li era vigares que fo nient. E feu se venir dos clergues que eren seu e de sa casa, e vestils, e adobals com a frare preycadors : « Barons, dix lo rey Carles, anat vos en a Mecina e parlats ab lo rey d'Arago, digau li de la mia part : que ell no es entrat e la terra de Cecilia axi com a lleal hom e bo ans hi es entrat malvadament, axi com no deu — Senyor, digueren aquells dos falsos missa gers, som aparellats de fer vostra volentat. »

Quant vench la nuyt, feu los passar en hun barcha en Cecilia. E quant foren aqui, anare s'en al rey d'Arago[1] e digueren li la missatge ria quel rey Carles los havia manada dir. E l rey, com ho hac entes, mes mans a riure sol no feu semblant que res li pesas ço que l havien dit. « Barons, dix lo rey, yo trametr mos missatgers ab vos altres ensemps al re Carles, per saber de la sua bocha si es ver ç que vos altres deyts. »

E aytantost lo rey aparella sos missatger cavallers honrats e d'alt affer. « Barons, dix l rey, anats al rey Carles, e amenats ab vos aquest dos missatgers qui m'han dites aquestes parau les de la sua part. E sapiats ab clles, si es ve qu'ell los m'haga tramesos ab tals paraules con vos altres havets enteses. E si ell les vos atorga escondits m'en, axi com vos vos esconderie de hun altre cavaller qui-us reptas de fe e d llealtat; e no li'n menets neguna honor, que yo lo y menare cos a cos. »

CAPITOL C.

Quant lo rey En Pere d'Arago e lo rey Carles se acordaren de fer batalla ells abdos a Bordeu.

Com los missatgers se aparellaren e passaren a Regols hon lo rey Carles era, vengueren denant ell; e paregueren be homens de gra valor e missatgers d'alt affer. E saludaren l rey Carles, e dixeren li : « Senyor rey Carles lo noble rey En Pere de Arago e de Cecilia no tramet aci per saber de vos, si aquests dos fra res preycadors que han dit aço al senyor re nostre « que ell es entrat en la Cecilia falsame

(1. 24 octobre. Voyez le récit de Muntaner, p. 275.

al e no deguda » si-u han dit per vos ne stra volentat. » E ab aytant no digue-

y Carles estech hun poch en pensant, « Vullats que yo ho haga dit o no, yo que ell es entrat en la Cecilia malvada- no deguda, e axi com no deu. » Adonch gueren los missatgers del rey d'Arago e : « Senyor, nos vos responem aquestes s, per manament del rey d'Arago e ilia nostre senyor, e dehim: que tot e digua quel rey sia entrat en Cecilia ament e no deguda, ho diu com a falç al. E diu que-us ho menara cos per cos. r-vos-ha avantatge d'armes, aytals vullats. »

questa resposta fo molt irat Carles; e ons dixeren li que nos iresques e no y ues, menys de consell. Sobre aço lleva- le aqui e meseren lo en huna cambra. E ch consell ab sos barons. E puix torna eny, e respos: que ell no combatria sol ell, mas ab cent cavallers per altres Donch, digueren los missatgers del rey , vinguen los vostres missatgers ab s que fermen la missatgeria denant lo ey. — Certes! dix lo rey Carles, yol

chs aparella sos missatgers, cavallers , e trames los al rey d'Arago a Mecina; atgers del rey d'Arago s'en tornaren E vengueren denant lo rey, e saluda- molt altament. E lo rey acollils molt fet e de paraula; e dixeren al rey aules que eren estades parlades en- Carles e sos missatgers: « Senyor rey, enyor rey Carles vos diu: que-us ho cent cavallers per altres cent; e si aço er, ell n'es apparellat. E d'aqui avant : que vos no sots entrat en la terra de axi com devets. — Certes, dix lo rey , ell dira ço ques volra, e nos farem ço ia honor. Mas yo lo y combatre cos a e yo no he fet res contra fe e llealtat. avant yo li trametre mos missatgers s paraules. »

issatgers se apparellaren, e lo rey dix e havia en volentat. E puix anaren s'en s tots los missatgers ensemps, e ven- lenant lo rey Carles, e digueren li que arlat ab lo rey d'Arago. « Senyor, lo rey d'Arago diu, ques combatra ab vos cos a cos e que-us donara avantatge de armes. — Certes, dix lo rey Carles, non fare res; que si ell sabia que yo ho preses, ja ell no m'ho diria. » Adonchs dixeren los missatgers : « Diu vos lo rey d'Arago: que puix no li'n volets combatre cos a cos, pendra rey o fill de rey. — Certes, dix lo rey Carles, nol altrey pas.—Donch, digueren los missatgers, pus en altra guisa nos pot fer, ell pren vos ab cent cavallers.— Yo, ço dix lo rey Carles, ho atorch en aquesta manera: que, de la sua part haga sis cavallers fels jurats, e yo sis; e axi com aquells juraran ne devisaran lo fet de la batalla, que axi sia feyt; e que ells cerquen lloch cominal hon se faça la batalla; e tot ço que ells feran, que nos ho tendrem, que no y pugam contradir; encara que juren de cascuna de les parts quaranta homens, cavallers dels millors que nos hagam, que la batalla no puga romanir. »

Quant aquestes paraules foren atorgades entre el rey Carles e los missatgers del rey d'Arago, lo rey trames sos missatgers a Mecina ab aquells del rey d'Arago ensemps. E vengueren denant lo rey d'Arago ensemps, e digueren li lo fet com era empres e atorgat, de la batalla entre ell e lo rey Carles; e axi, si ell ho atorga ni-u volia. « Senyors, dix ell, tot ço quels meus missatgers hagen empres ne fet ab lo rey Carles, yo-us atorch per be fet. » Sobre les cartes e les covinences se faeren, es fermaren, es juraren de atendre e de complir per ma de quaranta cavallers millors de cascuna part. Los quals cavallers foren aytals, com yo ho entes, de Cataluny e de Arago:

En Rois Eximen de Lluna;—En Guillem de Castellnou; — En Pere de Queralt; — En Eximen d'Arteda; — Rol de Manuel; —Renau de Limotges, jutge;—Arnau Roger, comte de Pallars; — N'Armengol, comte d'Urgell; — Pere Fernandes, germa del rey En Jaume; — Pere, fill del rey; — Llop de Lluna, — Ponç de Ribelles; — Sanç d'Entillo; —Pere Arnau de Botonat; — Alaymy de Lenti, del regne de Cecilia, mestre justiciari;—Aldori de Vintimilla, comte de Iscla; — Fraderich de Mosca, comte de Albaregal; — Rotlan de Piol; — Galter de Caletagiron; — Bernard Roger de Eril; — Roger de Lluria;—Lope Ferrandes de Atrosillo; — Berenguer de Monpao; — Pere Garces d'Arenos; — Bertran de Bellpuig; — Guillem de

Besora; — Garces de Resur; — Eximen Llop de Boil; — Ramon de Molina; — Simon Desllor; — Leyalci Ivaço de Gavalur; — Gil de Monvaga; Guillem Arnau de Juber; — Berenguer de Foga; — Galceran de Villa-franca; — Ramon de Cortada; — Jaume de Oblites; — Guerau Docent; — Esteva Novis; — Blasco de Alagó, gendre del rey [1].

Dels quals de aquests cavallers n'i hach sis fels de la part del rey d'Arago e altres sis de la part del rey Carles. Los quals sis de la part del rey d'Arago foren, per ordenar la batalla, e el fet, aquests: En Guillem de Castellnou; — En Rois Eximen de Lluna; — En Pere de Queralt; — Eximen d'Arteda; — En Rol de Manuel; — Renau de Limotges, de Mecina. — Aquests sis cavallers fels e jurats, ab altres sis de la part del rey Carles, ordenaren tot lo fet de la batalla en aquesta manera que ara oïrets.

Primerament ordenaren: que la batalla ques fes a Bordeu, qui es del rey d'Anglaterra, axi quel rey d'Anglaterra o son procurador hi sia en tal guisa apparellat que puxa assegurar la batalla e tots cells qui hi seran.

Encara, los dos reys hi sien lo primer jorn de juny; e aquell qui hi fallis que no y fos aquell jorn, que fos tengut per falç e per deslleal, e que no fos tengut per rey null temps, ne aportas senyera ne senyal, ne cavalcas ab companyo.

Encara, que nengu no y fes nenguna res per que la batalla romangues; e si ho fes que fos aytal com ja havets oït.

Encara, que negun dels reys no dega venir ab grans companyes de cavallers ni de gents, sino ab cent cavallers qui devien fer la batalla, e ab pochs mes. E cell qui-u faria, que sia aytal com d'amunt es dit.

E encara, que si negun cavaller ne altre hom estant en Bordeu començava batalla ne mescla, que fos aytal com d'amunt es dit.

E si tant sera quel rey d'Anglaterra no fosse a Bordeu, ne son procurador, en tal guisa apparellat de guardar la batalla que negu no fos poderos de fer tort ne sobres al altre, que cascuns s'en puxen tornar saul e segur.

E aço juraren abdosos los reys ab quaranta cavallers de cascuna part, ab carta feta de compromes, partida per A. B. C. Quant tot aço fo fet e ordenat, lo rey Carles, qui era a Regols qui es en la Calabria, denant Mecina, ordena e stabli la terra al millor que poch. Mas be conexia la volentat de les gents de Pulla e del principat, que nol amaven ni el preaven res. E jaqui son fill, lo princep de la Morea [1] ab tota sa cavalleria a Regol, que estigues aqui en establida, quel rey d'Arago ne ses gents no poguessen passar en la Calabria. E puix lo rey Carles apparellas de anar a Bordeu, e tench son camí vers Napols e vers Roma.

Ara lexa a parlar lo llibre aci del rey Carles e torna a parlar del rey d'Arago e de ses gents.

CAPITOL CI.

Com lo apostoli trames en ajuda del rey Carles cinch cens cavallers francesos.

Diu lo comte que, sempre quel rey Carles fon partit de Regols e hac cavalcat hun jorn, si atroba cinch cens cavallers francesos quel papa hac soldejats e pagats per sis mesos, e trametials al rey Carles en ajuda. E el rey Carles feu los manament que s'en anassen a la Catuna que es d'avant Mecina, assats prop de Regols, a mija llegua, e que stiguessen aqui en establida, per tal que null hom de Mecina no pogues passar en la Calabria. E quant los cavallers se foren partits del rey Carles, vengueren s'en a la Catuna, e aqui albergaren se. E nols era sem-

(1) L'historien Miquel Carbonell a rapporté le texte latin de ces diverses chartes, à la suite de la vie du roi Pierre d'Aragon (*Chroniques de Espanya*, fo 77 verso à 80 verso), et déclare les avoir tirées des précieuses archives de Barcelonne. « Les quals cartes, dit-il (fol. 72 verso), en sa propria figura se troben huy en dia recondides en lo Real Archiu de Barcelona; les quals yo, Pere Miquel Carbonell, componedor de la present historia, he vistes, tengudes e legides. » La lettre originale du roi Pierre, ajoute-t-il (fol. 77 verso), ne peut s'y trouver, et est sans doute restée entre les mains du roi Charles, ou de son neveu le roi Philippe de France. Quant à la lettre originale du roi Charles, elle est conservée dans les archives de Barcelonne, et on y lit les noms des quarante témoins avec leurs sceaux pendants et celui du roi Charles. La relation de tous les incidents de ce duel a été aussi donnée par Ramon Muntaner, et son récit est aussi exact qu'animé.

(1) Le roi Charles d'Anjou prenait en même temps dans ses titres, comme on peut le voir dans l'acte rapporté par Carbonell (fol. 77 verso) le nom de *princeps Achaiæ*, comme possédant la seigneurie supérieure de Morée. Son fils aîné portait sans doute le même titre depuis la mort de son frère Louis-Philippe, fiancé d'Isabelle de Ville-Hardoin. Entre cette mort arrivée en 1277 et le second mariage d'Isabelle avec Florent de Hainaut en 1291, Charles put réunir les deux titres dans sa famille. (Voy. la Chr. de Morée, p. 152.)

nt que negunes gents del rey d'Arago los gues fer dan ne venir de sobre, per ço com nar era en mig entre ells e Mecina.

CAPITOL CII.

Com lo rey En Perc d'Arago e de Cecilia ab tota sa ost prengue Regols e occiren gran res de los Francesos.

Diu lo comte, quel rey d'Arago e les sues ats saberen que aquelles gents erèn vengu- s a la Catuna e que staven aqui en stablida. bre aço los almugavers vengueren al rey e ieren li : « Senyor, pregam vos quens lexets ssar en la Calabria tro a mil e dos milia ugavers, e quens façats passar ab galeres ; veurem si hi porem res guanyar sobre los tres enemichs qui son de lla ; que nos no som ats de estar en viles ne en ciutats, que no m çabaters ne texidors, ne homens que sa- m res fer, sino de fet d'armes entre nostres emichs.» — Barons, dix lo rey, anats en nom Deu, e yo-fer-vos-he armar deu galeres qui- hi passaran e estaran alli tant tro siats re- nats, per tal com de lla no havets negun re- n. — Senyor, dixeren los almugavers, gran erces. »

Quant vench l'altre jorn, lo rey feu apparel- r deu galeres, e feu hi muntar dos milia ugavers ; e sus a la alba del jorn, preseren rra a la Catuna, e devallaren aqui. Quant les uaytes de la vila los sentiren, meseren mans a ridar a altes veus : « Armes! cavallers fran- sos! Que les gents del rey d'Arago son ab os! » E cascu se lleva a armar axi com poch, d'altres qui fogien sens armes. E los almuga- ers entraren en la vila, e occiren hi be cinch ents cavallers, sens l'altra gent, e prengueren ot llur haver e llur tresor, e recolliren ho en les aleres, e meseren molt cavalls en les tarides ue y eren, e puix occiren tots los altres que o pogueren menar ne recollir [1].

Quant lo princep qui era en Regols sabe que les gents del rey de Arago havien ferit a la Ca- una, correch ab tota sa cavalleria vers aquella part ; mas poch hi acaba, que ja era tot perdut. E los almugavers e les gents de les galeres eren ja recollits, sino trenta almugavers que foren obrats e foren fuyts en les montanyes.

(1) Ce fut dans cette affaire de Catona en Calabre que mourut le comte d'Alençon. (Voyez le récit si animé de Muntaner, p. 272.)

Quant les galeres foren recollides e allunya- des de la terra tro a mig tret de ballesta, ells veren hun almugaver que fo romas en terra, e cinch cavallers francesos venien li de sobres ab llurs cavalls ; e ell, defensant se e tornant atras, venia envers la mar, axi com cell qui trobar cuydava les galeres apparellades e muntar sus. E en huna de les galeres havia hun almu- gaver qui era molt valent hom e era de Tara- gona, senyor de cinquanta servents ; e veu quel almugaver, qui era seu, era en molt gran cuyta, prega l'almirall quel fes posar en terra a socor- rer a son companyo. E aytantost pres sa llança e sos dos darts ; e la galera acostas a terra ; e ell devalla tot sol. Abans que ell fos en terra del tot, viu que hagueren mort son companyo. E ells quil veren venir, vengueren vers ell ab llurs cavalls. E al primer qui vench, lexa li anar huna escona, e dona li tal colp per mig los pits, quel esberech [1] e tots los guarniments li passà ; si que tot lo ferre li mes al cos ; e sem- pre caech mort en terra del cavall. E puix pres hun salt a travers, e encontra hun altre de aquells cinch cavallers, e a travers, per mig les falques, va ferir de la llança lo cavall, si que de l'altra part caech mort ; el cavaller caech sots lo ca- vall, si que nos podia llevar. Quant los tres cavallers qui romas eren viren aço, foren molt spaventats e yrats ; e lexaren se anar a ell. E, al primer que li vench, lexa li anar la scona que li era romasa ; e dona li tal colp sobrel ba- cinet que aportava al cap, quel ferre li mes dins lo cervell, si quel cavaller caech mort a terra. E puix partis dels dos cavallers e ana s'en al cavaller qui jaya sots son cavall, que nos podia llevar, e dona li hun colp de la llança per la ven- talla, per mig lo coll, si que li trenca les venes, e mantinent mori. E puix, ab la llança apunyada, pres hun salt a travers vers la mar ; els dos ca- vallers volgueren se metre entre ell e la mar ; e no hac altre consell ; e pres huna pedra qui jaya al sol, e trames la al cavaller qui pus a pres li era ; e dona li tal colp sobre les dens que les bares d'avall li trenca ; si que lo cavaller tot esbalayt gira lo cap a son cavall e fogi. E lo servent ana vers l'altre cavaller, el cavaller nos poch guardar d'ell ; e dona li tal gran colp de la llança sots les faldes del alberch, si que tot lo ferre li passa per la cuxa. E puix acostas a

(1) Le haubert.

ell quant hac tirada la llança, que de burç dona li tal colp al cavall quel effondra de dues parts. El cavaller trames li hun colp de la espasa en fugent per mig de les espatles, si que li fes de la esquena be hun palm. Ab tant lo cavaller e ell cavall caech en terra; e el cavaller, qui era malament nafrat en la cuxa, caech en terra tot estes, que nos poch ajudar. Ab tant vench gran pressa de cavallers e de servents; e el servent quels veu venir no hac altre consell, mas que fugi vers la mar; e ab la sanch que hac perduda molta, fo regeu esbalayt; e aqui mataren lo, mas be fo comprat.

Quant l'almirall de les galeres viu que negun consell no podia pendre de cobrar los almugavers que en terra eren romasos, e no sabia quen era esdevengut, fo molt despagat ell e tots los altres; mas be sabien de aquell bon almugaver de Taragona que era mort, de la qual los pesa molt; mas no li podien ajudar, tanta era la multitut dels cavallers qui eren per tota la terra. E aquell era en huna plaça tot triadament; e no li pogueren socorrer, que no-u gosaven assajar; car hagueren a passar per mes de dos milia cavallers, encara que tota la ost corria alla hon les galeres eren ne veyen venir a terra. E axi les galeres tornaren s'en a Mecina ab molta alegria, per la victoria que hagueren haguda e del gran guany que hagueren fet. E devallaren en terra tots los almugavers els mariners. E aportaren s'en molt bell arnes que hagueren guanyat, ço es cubertors de seda e de richs draps, e richs vestiments ab penes vayres e ab cendats, e moltes belles armes, e copes d'argent, e escudelles, e talladors, e molt argent e molt aur amonedat sens nombre; e cascun anaren s'en a llurs alberchs e posaren ab llurs amichs e despengueren llargament del haver dels Francesos. E l'almirall ana a parlar ab lo rey, e comta li ço quels era esdevengut, dels cavallers francesos que havien morts, e de ço que havien guanyat, e dels servents que havien lexats d'hon no sabien novelles si eren morts o presos, e de aquell qui tant valent era mort. Quant lo rey sabe que trenta servents eren romasos en Calabria e que no sabia si eren morts o presos, si li sabe molt greu. Quant vench a la nit, feu fer senyals de foch al pus alt lloch de son palau, per tal que aquells qui eren romasos en les muntanyes de Calabria que vessen los senyals e quels retessen. E quant aquells servents qui eren en les muntanyes hagueren vist los senyals del foch del palau del rey de Mecina, conegueren que aquells senyals los feya hom. E mantinent reteren los senyals. Quant cells del palau de Mecina hagueren vists los senyals quels hagueren fets, reteren los senyals, per tal que sabessen quels yria hom a llevar ab galeres, e que vinguessen a la mar. E ells escoseren los senyals e reteren los tantost. Lo rey feu armar dues galeres que passassen en la Calabria per recollir aquells trenta almugavers.

Los Francesos hagueren entes que dels almugavers hagueren romas en terra e que eren amagats en les muntanyes de Calabria; e meteren se en aguayt trenta homens a cavall, per tal que, si los almugavers venien a la mar, quels prenguessen. Ab tant, les dues galeres armades vengueren prop de la Catuna a terra, a la punta de jorn, quels almugavers los vehessen. Els almugavers qui veren les galeres de la muntanya, vengueren vers la mar molt abrivadament. Els cavallers francesos quils veren venir donaren lo salt denant, si quels almugavers no pogueren gandir d'ells. E axi anaren se mesclar ab ells ensemps. Els almugavers pensaren se que no n'i hagues, e tengueren se per morts; e lexaren se anar ab ells ab les llances e ab los darts, e quels primers colps los mataren dotze cavalls e'n nafraren gran res. Els Francesos nos gosaren metre fort, en ells, per pahor de les llances. E ells almugavers corregueren vers aquells qui havien llurs cavalls morts e aucireu los. Quant los altres qui foren romasos, que ja eren nafrats, aço veren, començaren de fogir axi com pogueren, e començaren s'en de anar. E los almugavers donaren los als dors si quels desbarataren e'n occiren la major partida. Puix vengueren a la mar, e recolliren se en les galeres sens dan, que no hagueren pres neguns, e tornaren s'en a Mecina.

En aquella hora, lo princep de la Morena, fill del rey Carles, estava en Regols; e entes quel rey d'Arago volia passar en Calabria. Llevas de Regol ab tota sa ost e ana s'en al pla de Sent-Marti, qui es luny d'aqui tro a dotze llegues; e desempara la vila de Regols, e mes huyt cents cavallers francesos e provençals en huna vila qui es en Calabria a dues jornades de la Catuna dintre terra, qui es al camí del pla de Sent-Marti. Ab tant lo rey d'Arago fo apparellat ab tota sa ost e passa s'en a Re

ls, e stabli lo molt be[1]. E puix cavalca ab
ta sa ost e ana s'en a huna vila qui ha nom
alanas. E aqui sabe per la gent de la vila que
y digueren : que a Samenara havia huyt
nts cavallers francesos e prohençals quel
incep hi havia tramesos per stabliment. E
xeren li que, entre aquella vila hon era e
menara, havia hun portal hon havien a pas-
r, qui era molt fort, que cent homens a peu
tendrien a dos milia a peu que ja no po-
n passar, ans havrien a tornar atras e esser
sconfits. E quant lo rey hac aço entes,
parellas ab tota sa ost; e huna nit, quant
cavalls hagueren menjat la civada, ell ca-
lca tota la nit e passa aquell mal pas, qui
a assats prop Samenara. E ell mana que y
trassen dos milia almugavers e quaranta
vallers, abans que en la vila se fossen reco-
guts.

Quant los almugavers hagueren oyt lo ma-
ment del rey, anaren s'en vers la vila; e les
aytes quels sentiren venir cridaren molt
rtement e meteren so per la vila. E els ca-
llers e les gens qui dormien en llurs llits
varen se e prengueren llurs armes. E hac
molts qui muntaren en llurs cavalls, e
altres qui fogien fora la vila; mas nols valia
s, que venien en mans de cells de la ost qui
ren deffora de la vila, e axi eren morts o
resos. Mas los almugavers anaren trencar los
urs de la vila e entraren dins; e los cavallers
b ells; e meteren foch a la huna part de la
ila, e puix anaren per la vila, e atrobaren
avallers armats per cases e per carreres e per
laces; si quen occiren tots quants ne atro-
baren. E En Pere Arnau de Botonat, ab los
cavallers qui eren ab ell entrats en la vila,
vench en huna plaça, e aqui troba huna gran
companya de cavallers francesos e prohençals,
e anaren ferir en ells; si quen enderocacen
molts de llurs cavalls e en auciren. En Beren-
guer de Pera-Tallada ana ferir dos cavallers
francesos a travers ab la llança; si que abdos
los passa, els abate en terra morts. En Pere
Arnau de Botonat encontra hun cavaller de
Prohença, qui era molt honrat hom, e havia
nom En Ramonet de Vila-Nova; e volch lo ferir
de la llança; e lo cavaller qui era tot armat
crida li « Nom aucies ! » e qu'ell era aytal
cavaller; e dix li son nom, e que poria haver
d'ell gran remuneracio. A aquestes paraules En
Pere Arnau de Botonat l'ana abraçar per mig
dels flanchs e trach lo de la sella tot armat, e
posal se al coll del cavall e traech lo de la plaça,
per tal que nol occisen, e aporta lo de fora en
la ost e llivral a sos scuders que lil guardassen.
E puix baregaren tota la vila, e trobaren aur
e argent e moneda tanta que null hom no pot
saber lo nombre dels florins d'aur e dobles e
carlins e tornesos d'argent, e molta bella vexella
d'argent, e molt bell arnes de seda, e richs
guarniments, e cavalls, muls e rocins.

(1) Voyez Muntaner, p. 278. Zurita dit que le roi d'Aragon prit Reggio par capitulation, le 14 février 1283, et qu'aussitôt les villes de Calanna, La Mota, Santo-Lucido, Santa-Agata, Ponte-Datillo, Gherace et autres se rendirent à lui.

CAPITOL CIII.

Com hun almogaver, que prengueren les gents del princep de la Morea, se combate ab hun cavaller frances el vence, e com madona la reyna, muller del rey En Pere d'Arago, s'en vench en Cecilia.

Ab tant lo jorn fon vengut, e tornaren s'en a Calanas. E quant lo princep, qui era al pla de Sent-Marti, a dos llegues de Samenara, sabe les novelles, que tots los de Samenara eren morts e presos, fo molt yrat; e correch ab tota sa gent a Samenara; e troba tota la vila cremada e mal mesa, e los cavallers morts per les carreres; e veu que altre consell no podia pendre ne donar, e torna s'en molt yrat e pla de mal talent; e no fo maravella. E cuydas quel rey d'Arago lo venria assetiar en la sua ost; e llevas de aquell lloch hon era; e passa huna gran aygua; e prop de la aygua ell se atenda, e feu vallegar tota la ost en torn. Mas no romania per aço quels almugavers no anassen a la ost, e feriën en la ost de nit e a matinades, els aucien cavallers e homens a peu, e s'en portaven de llur arnes assats de les tendes, que no s'en podien a res pendre; ans, pus nit era, no gosaven traer lo peu de la ost, que semblant los era que les pedres fossen homens.

E hun jorn s'esdevench, que huna companya dels almugavers s'encontraren ab huna companya de cavallers francesos e de homens a peu; els almugavers eren pochs e fogiren a la muntanya, si quels Francesos ne retegueren hu qui nols poch scapar. E per maravelles nol volgueren occiure, mas amenaren lo d'avant lo

princep, e dixeren li que aquell era almugaver que havien pres. Lo princep lo guarda, e veu que no vestia sino huna cota, sens camisa, e fo magre, e negre, de la calor del sol, e la barba que li fon creguda, e sos cabells negres e llonchs, e aportava al cap hun capell de cuyr tot trepat, e en les cames hunes calses de cuyr, e hunes avarques de cuyr als peus. Com lo princep lo viu axi apparellat, maravella s'en molt, e demana li qui hom era. E ell dix que era almugaver de les gents del rey d'Arago. «Certes! dix lo princep, no se qual bondat sia en vos altres ne qual ardiment; que molt me semblats catiues gents e pobres e salvatges, si tots sots aytals. — Certes, dix l'almugaver, yo son hu dels pus catius dels altres; mas empero, si hi havia hu dels vostres cavallers, lo millor que ell fos, yom combatria volonters ab ell; e ell, que fos tot guarnit en son cavall, si ell se volia combatre ab mi; e quem façats retre ma llança e mon dart e mon coltell; e si tant s'es que yol puxa conquerir, quem lexets anar sens falla san e segur; e si ell me conquer, faça de mi ço que vulla. — Certes, dix lo princep, aci ha bell plet.»

Ab aytant hun cavaller frances se lleva e dix que ell se combatria ab ell. E era molt jove e gran e soberch; e dix al princep que ell faria la batalla. «Certes, dix lo princep, açom plau. Ara donchs, anats vos armar, e veurem aquest que sabra fer.»

Ab tant lo cavaller se ana armar, ell e son cavall; e lo princep feu retre al almugaver sa llança e son dart e son coltell e sa cintura; e fo amenat deffora en hun camp. E totes les gents de la ost foren aqui, el princep ab sos cavallers. Ab tant lo cavaller vench tot corrent tot armat en son cavall, e vench vers l'almugaver ab la llança denant, per tal quel feris; e l'almugaver, quel veu venir tot abrivat vers ell, lexal se acostar, e trames li la scona als pits del cavall, si que li'n mes be dos palms entre los pits e la espalla; e puix pres hun salt a travers, si quel cavaller lo erra al brocar, que nol poch ferir. El cavall caech en mantinent en terra. E aytantost l'almugaver trach son coltell, e correch sobre el cavaller qui fo caygut en terra ab lo cavall, e va li des llasar son elm e vol lo degollar. Mas lo princep correch lla e veda-lo-y, e dix li que son plet havia guanyat e quel lexas estar. El almugaver partis del cavaller; e lo princep menal s'en a la sua tenda e dona hun seu vestir, e dix li que s'en anas saul e segur. E l'almugaver hac gran goig quant tan be li era pres, e passà s'en a Mecina; e presentas denant lo rey, e comta li com li era pres ne esdevengut, e lo princep com lo havia dellivrat e trames a ell. E lo rey, quant lo veu e aço hac entes, fo molt alegre; e feu se venir deu Francesos de aquells que tenia presos; e vestils molt be, e trames los al princep; e feu li assaber: que tota via, qu'ell li trametes hu dels seus homens, li'n trametria ell deu. Si quel princep lo y tench a gran valor, e conech que negun rey no havia tan bones gents d'armes com lo rey d'Arago havia, ne axi lleals a llur senyor; ne nengun rey no era axi de tan gran proea com ell.

Aço fos al mes de abril quel rey d'Arago hac conquist lo regne de Cecilia e hac menades a fi totes les coses que eren contegudes en aquest libre. E madona la reyna Costança, qui fo filla del rey Manfre, muller del rey d'Arago En Pere, vench en Cecilia a Trapena ab dos fills del rey d'Arago e ab huna filla, dels quals fills havia nom la hu En Jaume, l'altre Frederich. E lexa dos fills en Catalunya, ço es assaber lo major de tots qui ha nom N'Anfos, e l'altre, qui era menor de tots, En Pere. Quant madona la reyna fo venguda a Trapena ab son navili, devalla en terra, e les gents acolliren la a gran honor, axi com cella qui era llur dona natural, neta del emperador Frederich. E aqui cavalca tant per jornades tro que fo a Mecina. Aço fo a la exida de abril, quel rey fo a la ciutat de Mecina; e fo molt alegre de la venguda de la reyna e de sos fills, e feu molt gran festa per ella.

CAPITOL CIV.

Com lo rey En Pere d'Arago se parti de Cecilia e s'en ana a Bordeu per fer la batalla ab lo rey Carles, e com entra en lo camp.

Quant lo rey hac estat ab sa muller e ab sos infants en la ciutat de Mecina, e hac stablit sos balles e sos vicaris per tota Cecilia[1], si

(1) Il nomma Galeran de Cartella, qu'il avait créé comte de Catanzaro et armé chevalier, son vicaire général en Sicile, Alaymo de Lentini maitre-justicier, Jean de Procida chancelier, et Roger de Loria amiral.

s feu comandament que tots fessen lo mana-
ent de la reyna e de son fill En Jaume, axi
m per ell, e comana la reyna als homens de
ecilia e de Mecina, e sos fills; e parti s'en
olt cuytosament, e vench se a Trapena hon
en les sues naus quil esperaven. E quant fo
Trapena, ab gran res de sos barons recollis
ses naus; e feren vela, e tengueren llur via
ers Catalunya. Mas quant foren partits de
Trapena e hagueren anat tant que foren prop
e la ylla de Serdenya cinquanta milles, si los
ona lo vent al encontre, que no podien anar
vant en llur dreta via, e era molt fort temps;
i quel rey ne fo molt irat, per ço com lo
erme era molt breu; que no havia anar, tro al
erme de la batalla que devia ser ab lo rey
arles en la ciutat de Bordeu, mes de vint e
uyt jorns. El rey dix a son capita del navili
ue li fes venir dos galeres, que mester era
ue s'en anas per força de rems, puix lo vent
era contra. « Senyor, ço dix En Ramon Mar-
uet, que volets vos fer? quel temps es molt
rt e greu, e no es temps de anar en galeres;
ıcara que tota la Serdenya es plena de llenys
mats e de males gents. Per que, yo-us con-
il que no-us metats en tan gran ventura.
- Certes, dix lo rey, axi vull que sia; que ja
scrit ço que deu esser, e altre non sera; ne
r res que yo puxa fer, no romandra que yo
ı al jorn de la batalla. »

Ab tant En Ramon Marquet feu venir dos
leres a llats de la nau hon lo rey era; e ell
unta en huna de les dues galeres, ab tres ca-
llers sens pus, e sens altra companya, en-
ra que no volch que dels mariners ni ne-
m hom de les naus hi muntas ab ell, sino
lament lo nauxer. E partiren se de les naus;
anaren tant lo jorn e la nit que vengueren
ı les terres de Serdenya, en hun lloch que ha
om Cabo-terra assats prop del golf de Caller[1].
aqui lo rey devalla en terra, e menja e re-
esca. E puix lo rey recollis en les galeres; e
s galeres bateren rems e anaren s'en. E com
ren en mar tro a trenta milles, lo vent los
na al encontre; e tengueren la volta de Bar-
eria. Si que, quant hagueren axi anat huna
it e hun jorn, foren en les parts de Barberia e
uats prop de Alcoyll. E puix lo vent se mil-
ra. E tornaren en llur via. E quant vench al
terç dia, lo nauxer, que havia nom En Bernat
Ponç de Barcelona, dix a hun mariner que
muntas en l'arbre, que terra devia veure. E lo
mariner munta sus; e mantinent veu la terra
de Manorcha; e dix ho al nauxer e a tots los
altres. E el nauxer dix ho al rey, si quel rey
veu la, a cap de peça quel nauxer lo y hac
dit. E lo rey hac molt gran goig; e feu ma-
nament al nauxer que fes apparellar de men-
jar. El nauxer feu ho aytantost. E puix lo rey
menja e tots los altres; car be havia quatre
jorns que no havien menjat, sino fort poch,
per raho del mal temps que havien hagut. E
puix anaren tant a rems e a veles que passaren
totes les ylles de Manorcha e de Mallorcha e
Yviça, e vengueren a Valencia, en hun castell
riba mar qui ha nom Cullera. E aqui foren de
nit. E lo rey devalla en terra, solament ab los
tres cavallers, e vench al castell; e les gents del
castell conegueren lo rey e hagueren molt gran
goig de la sua venguda, e trameteren ne mis-
satge aytantost a la ciutat de Valencia. Mas
lo rey no volch aqui aturar, ans se feu llivrar
besties; e cavalca aytantost, e ana s'en aquella
nit a Algezira. E quant vench lo mati, moltes
gents de Valencia foren vengudes a Algezira a
peu e a cavall per veure lo rey e per acompa-
nyar lo. E lo rey ab totes aquelles gents entra
s'en en la ciutat de Valencia aquell jorn, e dona
ses lletres a sos missatgers que les portassen
per tota la sua terra als cavallers e als barons
e als ciutadans: que s'en anassen a la ciutat de
Bordeu al pus tost que poguessen e que espe-
rassen la hu al altre. E axi lo rey estech aqui
tot aquell jorn. E quant vench la nit, cavalca
ab los quatre cavallers tot cuytosament, de nit
e de jorn, tant que en tres dies e en tres nits
foren a Taraçona qui es al exint de Arago e
al entrant de Castella e de Navarra. E ha y
de Valencia huit jornades, e de Taraçona a
Bordeu ha altres huyt jornades. E aqui ell
atroba son nebot En Sancho, fill del rey de
Castella, e aqui ell parla ab ell. Mas lo rey era
passat per la ciutat de Saragoça hon havia
trobat son fill N'Anfos, e havia manat que de-
gues fer ne que no.

Quant lo rey hac parlat aquell jorn a son
nebot En Sancho, fill del rey de Castella, partis
de aqui quant hac menjat, que no y volch
aturar la nuyt, per lo terme qui era molt breu
del jorn de la batalla e per ço com havia a pas-

[1] Cagliari.

sar per la terra de Gascunya hon havia enemichs. Mas enans que partis de Taraçona, ordena axi, que volch cavalcar celadament, per tal que no fos conegut, per ço com sos cavallers no podien esser tantost ab ell, ne ell nols podia esperar, per ço que no fallis al terme, qui era lo primer dia de juny; e no y havia a anar pus de sis jorns; e de alli hon ell era tro a Bordeu, havia huyt jornades. E mena ab si los tres cavallers qui tota via havien anat ab ell, e hun mercader de Arago qui era mercader de cavalls, per nom Domingo de la Figuera, qui sabia tots los camins e les forests e les muntanyes de Castella tro a Gascunya e tro en França; e llivra a cascuns bons cavalls, dels millors que hom atroba en Castella e en Arago. El rey cavalca hun altre cavall millor quels altres; e aporta hun gomo vestit molt be de sots la gonella, e hun bacinet en son cap, e vestia huna gramalla blaua, no gayre bona, e hun capiro blau vestit en son cap, e ses osses e calsades, e aportava en sa ma huna escona muntera. Els tres cavallers qui eren jovens e de bella fayço, anaven descalsos e pobrament vestits a guisa de scuders, e lo mercader molt ricament vestit, axi com a bon mercader e honrat deu fer. E com entraven en alguna vila, descavalcaven dels cavalls e menaven los en destre per les regnes; e lo mercader anavals apres en son cavall cavalcant; e apres tot darer venia lo rey; e aportava de tras en lo arço huna boneta, per tal que semblas majordom del mercader. E quant eren en lo ostal, los tres cavallers pensaven dels cavalls e ajudaven apparellar de menjar; el rey despenia e feya apparellar de menjar, e ajudava als altres. E quant era apparellat de menjar, lo mercader menjava, e los altres lo servien; e puix com havia menjat, lo rey e los altres barons menjaven. El mercader desonravals, els barallava, els tenia molt vilment per desemblar. E axi cavalcaren tant per jornades que foren a la orta de Bordeu lo darer jorn de maig, a hora de nona; ço es assaber lo rey e el mercader e hun cavaller a peu, quels dos cavallers hac dexat per parades ab los cavalls luny de aqui, per tal que si mester los fos. E quant foren al entrant de la orta de Bordeu, lo rey se atura. De aqui trames lo cavaller a peu en la ciutat de Bordeu al seu procurador que ell hi havia trames, e era en la ciutat; le qual havia nom En Gilabert de Cruylles. E digueren li que vaja al senescal : que hun missatge del rey d'Arago es vengut per parlar al ell, e es molt honrat hom; e es fora de la ciutat al cap de la orta; e no vol entrar en la ciutat tro que haja parlat ab ell; e vingua ab ell hun notari de la ciutat; e diga al senescal que no vengua ab gran companya.

E lo cavaller s'en entra en la ciutat assats pobrament vestit, e vench al ostal hon era le procurador del rey d'Arago; e parla ab ell, e dix li tot ço quel rey li havia dit que digues al senescal de Bordeu. E aytantost cavalca e anas s'en denant lo senescal, e dix li : que hun missatger del rey d'Arago havia deffora la ciutat, quiera hu dels pus honrats homens quel rey d'Arago hagues; e no volia entrar en la ciutat tro que ab ell hagues parlat, per quel pregava que anas a ell, e que no amenas ab si gran companya. E lo senescal respos : que-u faria molt volenters. E ab tant munta a cavall, e cavalca ab quatre companyons, cavallers francesos, e En Gilabert de Cruylles, qui amena ab ell hun notari de la ciutat. E quant foren deffora, lla hon lo rey e el mercader eren a cavall, lo senescal demana a'n Gilabert de Cruylles qual era lo missatger de aquells dos. « Senyor, ço dix En Gilabert, aquell qui te la scona en la ma. »

Ab tant lo senescal s'en ana a ell acostar, e saluda lo; e ell dix li que be fos vengut, e a cavall tiral luny dels altres e dix li : « Senyor senescal, lo rey d'Arago m'ha trames aci a vos; e ja, sil porets assegurar en la ciutat de Bordeu, que ell es apparellat ab los cent cavallers per fer la batalla ab lo rey Carles, e que no fallirla al jorn ni a la batalla. — Senyor, dix lo senescal. tot aço havia yo entes per son procurador qui aci es; e yo dix al procurador: que tramis cartes al rey, que per nenguna res del mon no hic vengues, quel rey de França es aci, e el rey Carles ab huyt milia homens a cavall; e el rey d'Anglaterra mon senyor ha feta dellivrar tota la terra de Bordeu al rey de França e al rey Carles, a tota llur volentat a fer; per que yo nol poria assegurar, ans yo stech cascun jorn a llur merce. E sapiats que, si hi ve, que ells faran tot llur poder quel puxen traure a mort o a preso. Per que yo li consell que, per nenguna raho de aquest mon, no y vingua; quel rey de França nel rey Carles no y

(1) Housseaux. Voy. les mêmes faits dans Muntaner, p. 291.

m venguts per fer batalla, mas per ell a trahir
mort. — Digats me, dix lo rey, lo camp hon
u esser la batalla, es fet?—Senyor, dix lo se-
scal, hoc; mas lo rey Carles l'ha fet fer a la
a volentat, llonch e stret; e es la, hun cap
l camí, prop del mur del ostal del rey Carles;
ha y feta fer porta per hon pot hom entrar
s son ostal al camp, per quem sembla altra
ayso. — Prech vos, ço dix lo rey, quel me
bstres, en guisa que no entrem dins la ciutat.»
E axi parlant e cavalcant anaren tant tro que
ren en aquell lloch hon lo camp era, per fer la
talla. El rey punyi son cavall dels sperons, e
a hun cors tro lla hon l'altre cap era del
mp, e correch son cavall per lo camp amunt
avall, e puix torna s'en al senescal:

« Senyor, ço dix lo rey, tornem-nos-en tro
a hon som partits, e yo tornar-m-en-e a mon
nyor lo rey, e vos tornar-vos-n-ets en la ciu-
t. — Molt volenters, » dix lo senescal.

E axi cavalcaren e tornaren s'en en aquell
ch hon lo senescal havia trobat lo rey. E lo
y apartas ab lo senescal a huna part e dix li:
Senyor En Senescal, vos conexerets lo rey
'Arago sil veyets? — Senyor, dix lo senescal,
ol dech be conexer, que no ha encara gran
mps que yol viu en Tholosa, quant hac vis-
s ab lo rey de França, em fe gran honor,
ncara quem dona dos cavalls. » E quant lo se-
scal hac aço dit, lo rey se trach son capiro
l cap e dix al senescal: « Guardats sim co-
nets; que yo son aci, lo rey d'Arago; e si lo
ey d'Anglaterra, e vos per ell, me podiets asse-
urar, yo son apparellat ab los cent cavallers
r fer la batalla. » Quant lo senescal hac co-
gut lo rey, si li volch besar la ma, mas lo rey
o ho volch. E fo molt maravellat com axi era
qui vengut, e dix: « Senyor, e que havets fet
com sots aci vengut? Per Deu, vos prech que-
s en tornets, e no vullats esser decebut ne en-
nat per vos tres enemichs. Hanch nom pense
e tan gran assaig gosasets fer. Per Deu!
nats vos en al pus tost que pugau e no hajats
hor. »

Ço dix lo rey: « Vos me farets huna carta tes-
monial, com yo son estat, al jorn empres, en
rdeu, al camp hon la batalla se devia fer, e
e vos me havets dit que nom podets assegu-
r; e que axi com la terra devia esser a tots
minal, quel rey de Anglaterra lo ha llivrada
ey Carles.—Certes, dix lo senescal, ver es.»

Ab tant lo rey feu venir En Gilabert de Cruyl-
les e lo notari qui ab ell era; el rey mana fer
carta al notari, axi com ell la ordena e la dicta.
E quant lo notari hac scrita la raho, axi com
lo rey li havia dit, si crida als cavallers fran-
ceses qui staven a part luny d'ells, per esser
testimonis de la carta que havia scrit per ma-
nament del senescal e del rey. E la carta co-
mença axi:

«Com yo, ser Johan de Agrelly [1], governador
per lo rey de Anglaterra en la ciutat de Bordeu,
atorch e fas testimoni ab aquesta carta publica
a vos, senyor En Pere, per la gracia de Deu rey
d'Arago e de Cecilia, que vos, denant mi e de-
nant la ciutat de Bordeu, erets apparellat ab
los cent cavallers de fer la batalla ab lo rey
Carles, e de entendre en totes les coses quis con-
tenien en lo compromes fet en publica forma
per volentat de ab dues les parts. E yo, ser
Johan de Agrelli, dich vos, e-us he ja trames
a dir per lletres e per missatgers: que no-us
puch assegurar; quel fet no es cominal; quel
rey d'Anglaterra ha manada llivrar la terra al
rey de França e al rey Carles per fer llurs vo-
lentats. Encara atorch: que sots estat al camp
hon la batalla se devia fer, en presencia de mi
e de aytals, los quals ab nos eren. »

Quant los quatre cavallers francesos hagueren
oyda la carta de la qual devien esser testimonis,
e foren, si demanaren hon era lo rey d'Arago
qui aytal carta havia feta fer. « Senyors, cer-
tes! dix lo rey, yo son lo rey d'Arago. — Cer-
tes! dix ser Johan de Agrelli, be es ver; que
yol conech. » Adonchs los cavallers francesos
se tragueren lo capero del cap e volgueren li
besar la ma; mas lo rey no-u volch, si que es-
tigueren tots molt esbalaïts com axi era ven-
gut; que dos cavallers francesos hi havia quil
conegueren molt be, quil havien vist en França
e a Tholosa; e parlaren entre ells matexos; e
digueren: que null hom nos podia deffendre a
ell, qui ab ell hagues guerra, tant era ardit e
coratjos; que neguna novella no sabia hom
d'ell, que ans se pensava hom que encara fos
en Cecilia, e ell era ja vengut aqui per atendre
ço que havia promes. Ab tant, ser Johan li dix:
« Senyor, prech vos que-us ne anets; que si
era sabut, gran dan vos en poria venir.—Molt
volenters,» ço dix lo rey. E dix a'n Gilabert de

(1) Jean de Grailly, de la maison de Foix.

Cruylles e al senescal. » Yo vull, dix ell, parlar ab vos altres. Vos, En Gilabert, tornar-vos-n-ets ab lo senescal e farets notar en pergami la carta; e fets ne far altra, partida per A. B. C.; e que llivrets la huna carta a ser Johan de Agrelli, e puix portar-vos-n-ets l'altra, com sera acabada. » E axi anant, parlant ab lo senescal e ab los altres, foren se lunyats de la ciutat be huna llegua. E puix lo rey pres comjat d'ells, e tench son cami ves Bayona; si qu'era ja pres de completa, que, quant lo senescal els altres cavallers s'en foren tornats en la ciutat, lo sol fo post; e lo rey fon luny de la ciutat be dues llegues.

El senescal cavalca tantost tro al hostal del rey de França ab los quatre cavallers francesos e parla ab lo rey, e dix li: « Senyor, nos havem parlat ades ab lo rey d'Arago, per atendre les convinences qui eren entre el rey Carles e el rey d'Arago. » E lo rey Felip de França, com entes que ells havien parlat ab lo rey d'Arago e ell no sabia nenguna novella, estech tot esbalayt e maravellat, e demana: « Hon es ell? —Certes! dix lo senescal, ell s'en es tornat, e pot haver cavalcades, depuix que nos som partits d'ell, tres llegues. » E puix apres si li comta com havia parlat ab ell ne en qual manera era vengut, e com era estat al camp, e com havia feta fer carta de testimoni: quel rey d'Anglaterra, ne ell per ell, nol podia assegurar en la ciutat de Bordeu.

Quant lo rey de França hac entes aquestes paraules, trames quatre missatgers al rey Carles: quel rey d'Arago havia estat en lo camp e havia parlat ab lo senescal de Bordeu. E quant lo rey Carles hac aço entes, fo molt yrat; e munta a cavall, e vench al hostal del rey de França, e parla ab ell e ab lo senescal e ab los altres cavallers qui ab ell eren, e ab lo notari qui la carta havia presa, e demana los com era estat. Si que Carles feu armar totes ses gents, e lo rey de França atressi, e hac n'i molts qui exiren de fora la ciutat; mas la nit fo venguda; e hagueren llur consell que no acabarien res, quel rey era tant adanantat e be encavalcat; e la nit que era venguda, e nol porien aconseguir nel trobarien. E axi desarmaren se, e tornaren s'en a llurs hostals. « Certes! ço dix Carles, aquest no es pas hom, ans es diable d'infern, del qual null hom nos pot defendre, mas ab lo senyal de la creu e ab salpaça; mas de aquest no s'en pot hom defendre ab res. quant hom se pensa que sia luny cent je des, ell es apres de hom. — Certes! dix k de França, vos deyts veritat; que ell es re gran treball e no dupta res a fer; e certes, lament nos ha scarnits e gaubats. »

Ab tant Carles dix al rey de França qu metre en preso lo senescal qui ab ell havia lat e no los havia fet assaber, per que era t dor. E lo rey feu lo pendre e metre en pr Si que la nomenada ana entre les gent Bordeu: quel rey de França havia fet met llur senescal en preos, per ço com havia p ab lo rey d'Arago, d'on ell no havia c nenguna. E armaren se, e volgueren anar tra los Francesos; si que la novella venc rey de França; e lo rey mana que hom lo llivras, e aytantost fo feyt. E axi les gents ciutat desarmaren se e reposaren aquella e Carles torna s'en a son hostal yrat e pl mal talent; car no podia venir a fi de ço havia en cor de fer al rey d'Arago. Mas lo com a prous e savi s'en sabe be guardar.

Ara lexa lo llibre a parlar aci del re França e del rey Carles, e parlarem del re Arago En Pere.

CAPITOL CV.

Com lo rey En Pere d'Arago parti de Bordeu e s'en tor son regne.

Diu lo comte que, quant lo rey se fo p del senescal de Bordeu, si cavalca tant aqu nuyt tro que atroba los dos cavallers hac lexats per lloch sabut. E puix ensem si quart de cavallers el mercader, caval ren cuytosament de gran ambladura; (ans del jorn clar, foren denant la ciutat Bayona; mas no y entraren, ans s'en p saren de luny per altre cami; e anaren t que foren, a hora de tercia, luny de la ci de Bayona be tres llgues, a huna vila poc Aqui entraren en llur hostal e demanaren a n jar a llurs cavalls; e lo rey e los cavallers di ren se de pa e de vi e de truytes e d'ous. E qu se foren dinat, al rey vench molt gran talen dormir; e dix que mester era que dormis; la son lo apoderava molt fort; per ço com t jorns havia e tres nits que no dormia, ne ha dormit sino molt poch. « Certes! digueren cavallers, aço pas no es lloch de dormir; encara som en terra de gran reguart; per

que cavalquem aytant com puxam. — dix lo rey, a mi conve de dormir; que manera no pot esser, ques que aven- b tant gitas a dormir en hun llit, e dormi :h. E despertaren lo, e munta a cavall, mpanyons ab ell. E cavalcaren tant la ı nit, tro que vengueren a hun castell de Castella que havia nom Fonterabia; lo rey fo segur e molt be acollit per de aquell lloch. E aqui reposaren tro ı procurador En Gilabert de Cruylles, romas a Bordeu, fo vengut, ab la carta feta fer e sagellar al senescal de Bor- ɔuix partis de aqui ab los quatre caval- ab ell eren anats; dels quals fo la hu, co de Alago, e l'altre En Berenger de llada, e l'altre En Corral Llança; e lo r havia nom En Domingo de la Figuera. cavalca tres jorns entre la marcha de e de Navarra, que negun no sabe que rey d'Arago, entro que fo en Castella, vileta denant Nostra Dona del Campello, l entrant de Navarra. E aqui foren a tercia, e feren apparellar de menjar; e ı de aqui tro a Taraçona pus de quatre E En Johan Nunyez de Albarasi havia ɔies al rey per camins e per llochs, que ı assaber sil veyen passar per aquell que li fos denant el cami per quel pre- ɔ prop de la vileta a miga llegua, ab cents cavallers. E mentre quel rey se a e les taules foren meses, la dona de astell hac sabut quel rey d'Arago era ɔgut, e sabia tots los affers que En Johan havia empreses, e que era molt prop de nch s'en al rey. E lo rey acolli la molt Senyor, ço dix la dama, yo-us prech vos guardets al mills que puxats e que ne aturets, que En Johan Nunyez es aci, a miga llegua, ab quatre cents ca- e yo he entes que ell ha agudes novelles de que devets passar acens, e per ço es prop de aci estar. » E quant lo rey hac es, feu se donar aygua mans, e als ca- atressi, e menjaren molt tost; e puix lo nes hu scuder a'n Johan Nunyez lla hon ıe ell volia ab ell parlar, e que li fos a egua de aquella vileta. E puix lo rey tota sa companya a Taraçona; e no ue romangues ab ell sino hun escuder ia tota la terra els camins; e dix los: que s'en anassen al pus tost que poguessen a Tara- çona; e aqui trobarien son fill N'Amfos; e quel esperassen aqui. E quant lo rey n'hac feta anar sa companya, si munta en son cavall ab son gomo vestit e perpunt de cendat de sobre, el capell de ferre al cap, e huna schona muntera en la ma. E lo seu scuder cavalca en hun roci corredor, e huna llança en la ma. E axi exiren de aquella vileta, e tornaren s'en de aquella part hon eren venguts be miga llegua, e puix dres- çaren vers Castella per huna serra[1] amunt. E quant foren en la serra sus alt, lo rey veu part de la vileta al pla En Johan Nuniez ab sos ca- vallers; e hagueren fet moltes partides, que cuy- daven atrobar lo rey, axi com ell los ho havia fet assaber per lo scuder, e quel tinguessen al mig d'ells que a nenguna part nols pogues sca- par. Mas lo rey s'en sabe molt be guardar.

Quant lo rey e l'escuder foren sus alt en la serra vers la muntanya, cavalcaren tant al tra- vers vers Castella ques foren lunyats de aquell lloch hon era Johan Nuniez, qui era be huna llegua. E puix dreçaren vers lo cami hon de- vien anar, dret a Taraçona. E puix la companya del rey d'Arago fo venguda a Taraçona; e di- gueren com havien lexat lo rey tot sol e que En Johan Nunyez lo aguaytava al cami. Si que N'Anfos, fill del rey, com oy aço, munta a ca- vall, e tots sos cavallers; e preseren llurs armes, e la gent a peu atressi; e corregueren vers aquella part hon los fo semblant quel rey de- gues venir. E quant hagueren cavalcat dos lle- gues e foren al peu de la montanya, ells guar- daren a avant, e veren venir lo rey qui deval- lava per la costa avall de la montanya ab l'escuder; e fo son cavall molt suat e llas, e el rey hujat e colorat del sol qui l'hac tochat; e encontras ab ells. E N'Amfos besa li la ma, e tots los altres; e hagueren gran goig com lo hagueren atrobat, e san e saul. E hac n'i molts que nos pogueren tenir de plorar quant saberen l'afany e el treball quel rey havia sofert, e ma- jorment com axil veren venir tot sol, cavalcant en son cavall, ab les armes al dos, e fo tot suat e colorat del sol e de la calor que feya molt gran. E aqui lo rey desarmas e vestis hunes vestidures de samit molt riques; e munta en hun palafre, e cavalca ab N'Amfos e ab l'altra gent; e vench s'en a Tarasçona. E puix els barons els caval-

(1) Chaine de montagnes.

lers de Catalunya e d'Arago, richs-homens, qui anaven a la ciutat de Bordeu per manament del rey, atrobaren lo rey a Taraçona qui fo vengut de Bordeu; de la qual cosa foren molt alegres e pagats. El rey hac gran goig d'ells e acolli los molt gint, axi com bon senyor deu acollir a bons vasalls.

E en aquella saho, En Sancho de Castella qui era en Castella, ajustava gents per a venir en ajuda de son oncle lo rey d'Arago e defendre Castella als Francesos qui s'eren apparellats de entrar en Castella e en Arago. Mas lo rey de Arago, qui era en Taraçona, sols no feya semblant de res, mas que caçava e deportava e delitava son cors; mas feu manament als cavallers e a les gens de Arago que, si tant s'era quels Francesos volguessen entrar per Navarra en Arago, que no fos null hom quils ho vedas, tro que haguessen son ardit; mas que llevassen de les aldees, e ques metessen als castells e per llochs forts, en tal guisa que no prenguessen dan. El rey d'altra part hac trames a dir a tots los cavallers de Arago e de Catalunya, e a totes les gents del regne de Valencia: que stiguessen apparellats, e sempre que haguessen son missatge, venguessen lla hon ell fos, ab llurs armes. E aço feya, per tal quels Francesos entrassen dins en Arago de-sospitadament, e puix quels encloïs, en tal guisa que nò poguessen exir sens batalla.

CAPITOL CVI.

Com lo rey Felip de França trames deu milia homens a cavall e molta gent a peu a correr en Arago.

Esdevench se que, en aquella saho, lo rey Felip de França trames deu milia homens a cavall e moltes gents a peu en Navarra[1] per entrar en Arago, que sol nos pensava quel rey d'Arago les gosas exir en camp per combatre ab ells, ne que null hom nols gosas esperar en la terra, ans se pensava que s'en fogissen e que atrobassen la terra desemparada. E quant tota la cavalleria del rey de França e les altres gents foren ajustades en Navarra, e les osts de Navarra foren ab ells ajustades, entraren en Arago be a quatre llegues, e cremaren aldees, e guastaren tot ço que trobaren. E vengueren a hun castell qui era en hun pla, lo qual castel via nom Vilo. El rey d'Arago havia liv hun seu cavaller qui havia nom Eximen tines de Artrodo, quel guardas el defensa Francesos, si entraven en la terra. Quant les osts foren en torn del castellet, combat lo molt fort; si que preseren lo burch e les bacanes tro a la torre major; e cells del cas defensaren se molt ardidament e com a va homens. Mas los Francesos e los Navaresos tan grans gents que nos podien a tots defe que no eren entre tots dins lo castell pu trenta homens combatens. E com veren q covenia a desemparar lo mur, el burch barbacana, meseren se tots dins la torre m e defensaren se al mils que pogueren. E de la ost feren cladises, e acostaren se al pe la torre, e cavaren la; e puix estalonaren la huna part; que de la altra part no s'i po acostar; e puix meseren foch als stalon cahec la mitat de la torre, ab tota la m força dels homens qui lla sus eren; mas a cavaller, qui era castellan del castellet, re sus alt, en la mitat de la torre, ab quatre; no havien pedres ne llances ne nengunes a ab ques defensasen. E cells de la ost hagu scales, e muntaren sus per pendre lo caval cells qui ab ell eren; e deyen los ques re sen; mas ells nos volien retre a ells, pe com veyen que eren cruels e gens sens sens merce; per ques defensaven al mils ells podien; si quels quatre homens qui e torre eren ab ell moriren combatent e de sant llurs cosos.

El cavaller, qui veu que sos company foren morts, no hac talent de pus viure; amava mes morir que venir en mans de gents, e majorment com havia perdut lo tell que son senyor lo rey li havia acoman des-llasas l'elm de son cap, e puix pres lo la orella, e trames lo a dos cavallers, qui primers muntats a la mitat de la torre; e d tal colp al hu per mig la cara, que totes les d e les bares li trencha; e cacch mantinent s l'altre qui de tras li era; si quel altre nos tenir, ans caygueren de mantinent abdos peu de la torre. E mantinent foren morts altres cavallers qui eren al peu de la torre, volien muntar, lexaren estar lo cavaller tot que no s'i volgueren acostar, pus hagueren vat son mal talent. Per que lo cavaller d

(1) Voyez, sur cette expédition d'Eustache de Beaumarchais, les notes que j'ai ajoutées au récit qu'en a fait Muntaner.

fon molt yrat, per tal com volguera ıorir. E quant veu que altre no podia ue li convenia morir lla sus, e que a negunes armes ab ques deffesas, ı asberch que tenia vestit, que la a perduda e son elm e son scut, de- la torre, al mils que pogue, per les quels Francesos hi havien posades. E ı devallat, volgueren lo pendre; e no ı ab ques deffesas, mas ques deffensa ınt d'acer e del asberch; e si dona hun p a hu per mig la faç, que a terra lo mes ig mort. Ab tant lo capitani de la ost. vist que aquest era de tan gran cor e ran alt affer, e que havia tant de ardi- que seria gran peccat si tan valent hom feu manament que null hom nol tocas mal, e dix li ques restes a ell e que no paor de mort. El cavaller, qui veu que podia fer, ne no havia neguna res ab fensas, per que volenters volria morir ombatent, retes al capitani de la ost; ani feu lo pendre, e mantinent feu lo ı grans cadenes.

CAPITOL CVII.

ey En Pere d'Arago apparella sos missatgers por enviar al rey de França.

uesta saho, lo rey En Pere d'Arago e de era en Arago a Taraçona, e sabia be que els Francesos e dels Navaresos se appa- ı per entrar en Arago; mas lo rey non ll semblant, sino que feu manament a l'Amfos e a totes les gents de Arago: que ısen apparellats ab llurs armes, e, sempre los trameses missatge, fossen lla hon ell ıs no fos null hom que als Francesos con- de entrar en Arago. Mas les gents de qui eren en aquelles parts assats prop ancesos, eren tant corenyosos de fer mal ocesos, que no volgueren tenre lo mana- el rey, ans los corregueren tro a les ten- quels auciren cavallers e d'altres gents, gueren durar; ans llevaren llurs tendes ornaren vers Navarra. E llavors lo rey ıe els Francesos s'en tornaven, fo molt m pus avant no eren entrats, per tal que ı tan laugera cosa de exir. E mantinent ab huna companya de cavallers e homens de peu qui ab ell eren a Taraçona; si que aconsegui huna partida de la ost dels Francesos al exint de Arago, e feri en ells molt fortment; si qu'en moriren molts, e perderen moltes adzembles e moltes armes. E cells qui eren be encavalcats fogiren e meteren se en castells e en viles en Navarra. El rey torna s'en en Arago ab ses osts et ab ço que hagueren tolt als Francesos a Taraçona. E aqui ajusta totes les osts de Arago, e dix los: que volia entrar en Navarra sobre aquelles gents qui eren entrades en sa terra menys de sabuda e menys de acuydaments. Els cavallers de Arago e les gents de peu dixeren li: que no y irien si ell no feya llur volentat de ço qu'ells li demanarien. El rey respos: que non havia ara saho, e que semblaria cosa forçada; mas quant serien exits de Navarra e tornats en Arago, que ell los donaria tot ço qu'ells li demanarien que raho fora e, que ell los pogues donar. E ells digueren li: que ara convenia ques fes, sino que nol seguirien. E sobre aço lo rey fo molt fello de aquesta cosa, com en aquesta saho ço havien esperat; e nols volch res atorgar de ço que li demanaven. E axi lo fet romas, que lo rey no entra en Navarra. Aquella saho no ho volgueren pus esperar, e exiren se de Navarra al mils que pogueren; e tornaren s'en en llur terra ab gran dapnatge que hagueren pres.

CAPITOL CVIII.

Com los missatgers del rey d'Arago En Pere anaren al rey de França.

Quant lo rey En Pere de Arago e de Cecilia sabe quels Francesos eren exits de Navarra e s'en eren tornats en llur terra, fo molt yrat, car axi li eren escapats sens batalla e sens major dapnatge que fet nols havia, e per ço que sens acuydament li eren entrats en sa terra; que treves hi havia entre ell e el rey de França, les quals treves nos podien rompre per carte, si donchs parlant ab dosos los reys no-u feyen. Per que lo rey n'era molt despagat, per ço com lo rey de França li havia trencada pau e treva, e li havia trencada la fe. Per que lo rey apparella sos missatgers, honrats homens e savis; dels quals missatgers fo la hu lo bisbe de Valencia, e l'altre hun burzes, molt savi hom d'aquella ciutat mateixa. « Barons, ço dix lo rey, anats al rey de França, e digats de la mia part que molt me

maravell de la sua saviesa, per ço com es en covinença, ab mi jurada sobre sagrament de santa Esgleya: que null temps fos guerra entre ell e mi, si donchs no es que abdos, cos a cos, nons desexiem la hu del altre. E digats li denant son consell a Paris: quen val menys sa fe e sa valor; e donchs son apparellat que lo y menare cos a cos, o ab cent per cent, o ab mil per mil, o ab aytants com ell se vulla. »

CAPITOL CIX.

Com lo rey de França no volgue parlar ab los missatgers del rey d'Arago.

Sobre aço los missatgers se apparellaren de anar, e tengueren llur cami vers França; e cavalcaren tant per jornades que vengueren a la ciutat de Paris hon lo rey era, e aqui albergaren en hun rich hostal de hun burzes de la ciutat. E quant lo rey de França sabe que los missatgers del rey d'Arago et de Cecilia eren venguts en la ciutat de Paris e que volien parlar ab ell, fo molt temeros de ço, hon ell se tenia per mal mirent e per colpable, e nos volch demostrar a ells. E sobre aço trames missatge als dotze pars de França: que venguessen denant ell. E quant foren venguts, dix los axi:

« Barons, per tal vos hic he feyt ajustar, quem donets consell; que hanch negun temps no fo major mester que ara. Lo rey d'Arago m'ha tramesos sos missatgers, e volen ab mi parlar. E creu que reptar-m-an de part del rey d'Arago; car li he trencades treves, axi com no deig e sens acuydaments; que covinença era entre mi e ell: que null temps no guerrejassem, si donchs nos abdos, cos a cos, nons acuydavem. Per que no m'en poria yo a ell defendre per nulla bona rayso. — Senyor, dixeren los dotze pars, nos vos donam de consell que no-us demostrets als missatgers, nels lexets parlar ab vos; mas nos irem a ells, e demanar-los-hem que volen dir. Segons que diran, nos los respondrem. »

E axi lo consell se departi, el rey tench se per pagat. E els dotze pars de França anaren s'en luny, en huna forest de Paris [1]. E com foren aqui, trameseren missatge als missatgers del rey d'Arago e de Cecilia: que venguessen parlar ab ells. Els missatgers, que hagueren ja entes lo fet, en qual guisa era, e que als no y pogueren fer, vengueren lla hon los dotze pars de France eren; e paregueren be missatgers de gran valo e de honrat senyor. Els dotze pars acolliren le molt be e dixeren los: « Bells senyors, be siatz venguts! Nostre senyor lo rey de França no ha tramesos aci a vos altres, par tal com ell n ha be ahina de parlar ab null hom; e quem digats ço per que sots venguts ne qui-us ha tramesos. E nos per lo rey de França respondrem vos a aco que vos nos direts. »

Sobre aço los missatgers del rey d'Arago e de Cecilia respongueren als dotze pars de França els dixeren: que a null hom no dirien la missatgeria, sino al rey de França son cors. Els dotze pars resposeren als missatgers: que en nenguna manera no podien parlar ab lo rey de França. Els digueren axi als dotze pars de França:

« Bells senyors, nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia, tramet a dir per nos a vostre senyor lo rey de França: quil ha guerrejat, e mal mesa sa terra sens acuydament e sens nenguna rabo, per qu'en val menys sa fe e sa valor; e d'aço es apparellat que lo y menara cors a cors, o ab cent cavallers per cent, o ab mil per mil, o aytants com ell se vulla. — Certes! digueren los barons de França, vos parlats trop e deyts tals paraules que, si nostre senyor lo rey de França ho sabia, ell vos faria tolre la vida del cors. —Certes! digueren los missatgers, les paraules que nos vos dehim de part de nostre senyor lo rey d'Arago e de Cecilia, diriem nos al rey de França, sil nos mostrats nel nos lexats veure; e dehim les a vos altres, per tal que les digats o quens responats per ell. — Nos, dixeren los barons de França, no direm aytals paraules al rey, ne-us farem resposta, ne nos per ell. Ans vos dehim: que-us en tornets en vostra terra, e no-us hic aturets pus. »

Sobre aço los missatgers s'en tornaren a llur hostal, e estigueren aqui tota la nit; e quant vench al mati, cavalcaren ab llur companya tant per jornades tro que foren tornats en Arago. E vengueren denant lo rey; e digueren li tot ço quels dotze pars de França los havien dit, e com lo rey de França nos erat volgut demostrar a ells.

Ara lexarem a parlar del rey e dels fets de Arago, e parlarem dels fets de Cecilia.

(1) Le bois de Vincennes.

CAPITOL CX.

Carles feu armar vint galeres a Macella e madona . la reyna de Arago vint a Mecina.

comte que, quant les quatorze galeres
l'Arago e de Cecilia hagueren descon-
quaranta-huyt galeres del rey Carles
licotera en Calabria, de les quals ne
en vint e dues que amenaren a Me-
es altres de Prohençals e del prin-
iren, lo rey Carles trames missatge a
a son senescal : que fes armar vint ga-
Macella al mils que pogues, e que no
es null hom de mar a Massella ne en
hença que no entras en les galeres; e
omangues per diners; e qui no y vol-
rar per grat, que lo y fessen entrar
.; que gran vergonya e desonor era llur,
eren fuyts per quatorze galeres ; per
mester que s'en venjassen. Quant lo
del rey Carles hac hagudes les lletres,
o quel rey li manava, feu armar vint
l mils que ell poch, tot axi com lo rey
anat, e li trames a dir; que no ro-
null hom bo de mar en Prohença, que
ntrassen en les galeres. Si que cascuna
avia doble armament e sobres de bones
es; per que ells s'en vanaren e deyen :
anta galeres valien d'altres gents.
les galeres foren apparellades de par-
ssella, lo rey Carles vench a Massella,
ngut del principat e de Roma, qui s'en
la ciutat de Bordeu. E feu manament
lmiralls de les galeres : que s'en anassen
e que fessen la volentat del princep
os quals dos almiralls havien nom axi,
eu Bo-vi, e l'altre En Guillem Cornut,
s de Masella. E axi les galeres parti-
de Masella e anaren s'en a Napols.
foren a Napols, lo princep feu armar
s, cascu de huytanta rems e de
rems, que anassen ab les galeres;
ntar en cascuna galera cavallers pro-
e napoletans ; e feu los manament que
via de Palerm, e puix que costejassen
ecilia tro a Terra-Nova, per trobar les
el. rey d'Arago, e si no les trobaven
anassen a Malta.
les galeres hagueren hagut lo mana-
princep, partiren se de Napols e ven-
en en les mars de Palerm ; e en aquella
mar prengueren barques carregades de vi e de fruyta que anaven en Cecilia ; e digueren que anaven en Tunis, a per ço lexeren los anar. De les quals barques ana huna a Mecina e les altres a Palerm e a Trapena, e digueren novelles de les galeres del rey Carles que volien venir en Cecilia.

Quant madona la rey sabe aquest ardit, feu aytantost armar hun leny a quaranta rems e trames lo a Malta a les gents que alla havia trameses, qui tenien lo castell de Malta assetiat, el combatien ab trabuquets : que s'en levassen e que s'en anassen a la ciutat de Malta, e ques guaytassen molt be, que les galeres del rey Carles hi devien venir. E aytantost que les galeres qui eren per la reyna a Malta hagueren hagut lo missatge, levaren se de aqui e entraren s'en en Malta e pensaren de guardar e de guaytar la ciutat. E madona la reyna de Arago feu armar vint galeres de Catalans e de almugavers qui eren romasos a Mecina. Si que aquestes galeres foren molt pobrament armades de bones gents e de bon arnes, que la major partida dels bons homens e dels bons mariners s'en eren tornats en Catalunya darrere el rey. De les quals galeres fo almirall hun cavaller de casa de la reyna qui havia nom En Roger de Lluria. E quant les galeres foren armades e apparellades, madona la reyna se feu venir denant l'almirall els comits de les galeres, e feu los manament que costejassen la Cecilia per trobar les galeres dels Prohençals, e si no les trobassen aqui, que s'en anassen a Malta.

CAPITOL CXI.

Com les galeres dels Prohençals vengueren a Malta.

Quant les galeres de los Prohençals foren partides del principat, feren la via de huna ylla que es denant Palerm, qui ha nom Ustega[1]. E peixcadors peixcavên en la ylla; e feren ho a saber a la ciutat de Palerm e per tota la Cecilia. E puix les galeres dels Prohençals feren la via de Trapena; mas no y prengueren terra. E axi costeregaren la Cecilia tro a Terra-Nova. E de aqui tornaren s'en en la ylla de Malta e entraren al castell. E cells del castell hagueren molt gran goig ; els homens de les galeres anaren tro a la ciutat de Malta, e la combateren, e corregueren tota la terra; mas dura gayre, que yvaç los fo vedat.

(1) Ustica.

CAPITOL CXII.

Com les galeres dels Catalans vengueren al port de Malta

Quant les galeres dels Catalans foren partides de Mecina, e foren vengudes a Palerm, no havia mes de dos jorns que les galeres dels Prohençals eren passades allens e feyen la via de Trapena. E aytantost com hagueren oydes novelles de les galeres dels Prohencals, foren ne molt alegres, e bateren de rems, e anaren s'en al pus tost que pogueren vers Trapena. E quant foren en Trapena, saberen novelles que a Tres-Fontanes[1] havien estat, e que cerquaven les galeres del rey d'Arago e de Cecilia. E ab tant seguiren los tant per escala tro que foren a Terra-Nova; e aqui demanaren a les gents de la terra, si sabien novella de les galeres dels Prohençals; e ells digueren los : que la via de Malta tenien e havien feta. E les galeres del rey d'Arago e de Cecilia aytantost partiren se de aqui e feren la via de Malta. Mas, ans que y fossen de trenta milles, l'almiral trames al Gotzo[2] de Malta huna barcha armada, per espiar les galeres si eren aqui ne si y eren estades. E dixeren los que, si y eren, que los fessen tres senyals de fum, e si no y eren quels fessen hun senyal.

Quant la barcha armada fo partida de les galeres, bate de rems tant tro que vench en la ylla de Gotzo de Malta, de la fasana de maestre[3], e devallaren en terra. E demanaren a les gents de la terra de la ylla de Malta : si sabien novells de les galeres dels Prohençals. E ells digueren los : que mantinent s'en eren partides; e havien combatut a Malta en la ciutat, mas no y havien pogut res fer; e eren s'en anades al castell de Malta. Quant los homens de la barcha hagueren apreses novelles de les galeres dels Prohençals, feren tres senyals de fum a les llurs galeres, e puix partiren se d'aqui e tornaren s'en vers llurs galeres. E quant foren a ells tornades, dixeren al almirall e a les altres : que les galeres dels Prohençals havien estats en la ylla del Gotzo e que havien combatut en la vila de Malta, e havia poch que eren partides de aqui e que s'en eren anades al castell de Malta. Quant l'almirall e les altres gents de les galeres saberen que les galeres dels Prohençals eren al port de Malta, fo alegres. E aytantost bateren de rems e ren al Gotzo de Malta. E les gents c hagueren gran goig de la llur vengud ren los refrescament de ço que haguere E puix partiren de aqui e vengueren a Malta; e fo miga nit com hi foren. Ma de la ciutat de Malta los hagueren ja jorn, si que hun almugaver vench de nit a la punta del port, e dix los que les g Carles eren dins lo port de Malta.

(1) Tre-Fontane, entre Mazzara et le cap San-Marco.
(2) Ile de Gozzo.
(3) Du côté du nord-ouest.

CAPITOL CXIII.

Com les galeres del rey d'Arago desbarataren e les galeres del rey Carles.

Quant les galeres del rey d'Aragó e lia foren entrades dins la punta del Malta, sorgiren totes e meseren se en l'almirall trames missatge per huna ba mada a les galeres dels Prohençals : qu leres del rey d'Arago e de Cecilia eren e que s'apparellassen de la batalla. Q gents e les galeres dels Prohençals o les galeres del rey d'Arago e de Cec vengudes al port e que demanaven bat parellaren se tuyt e anaren se al mils gueren, e trameseren huna barcha arm les galeres del rey d'Arago per espiar galeres eren; e puix la barcha arma s'en e dix los que no eren mes de quels Prohençals los tengueren per sobre aço partiren se d'aqui e vengue gir denant les galeres del rey d'Arago gran ballestada lluny. E quant venc l'alba de jorn, lexaren anar les gumene teren de rems per anar ferir en les gal Catalans. Els Catalans, quels veren ve nos cuydaven que vinguessen tro al jo bateren axi mateix de rems e anaren se ab ells; e la batalla fo molt gran e fort ces e de pedres e de calsina e de cayrell jorment que de les galeres dels Prohen nien tantes de pedres e tanta calsina en leres dels Catalans que totes les gale mar entorn d'elles n'eren tot cubert.

Ab tant l'almirall del rey d'Arago homens de la galera hon ell era, e aquel

(1) Petites ancres

ren ho de huna galera en altra : que no desexixen de les armes, sino dels cayrells, e ques pensassen de be cobrir e de soferir los colps. Aquesta veu ana per totes les galeres dels Catalans, si que depuix no gitaren nengunes armes, mas ques combatien e soferien los colps de les galeres dels Prohençals, de les quals los venien llances e pedres e calcines, tant a la espeça que feredat era lo veure. Mas los ballesters dels Catalans tiraven tant fortment quel bruxit que feya era força de oyr.

Aquesta batalla dura tro a mig jorn ; si que la huna part ne l'altra no sabia qual ne havia milloria; tant que les galeres dels Prohençals hagueren despeses les llances e les pedres e la calcina, e meseren mans a gitar los boxos dels morters. E quant los Catalans veren quels boxos e los morters los gitaven, conegueren que totes lurs armes havien despeses ; e adonch cridaren : « Arago! Arago! via sus! » E prengueren vigoria, e combateren los molt forment ; e gitaven los lances de frexa ab ferres febrits, que cascuna valia hun morabati d'aur, e escones munteres ; e donaven los de tals colps que nols valia guariment ne cuyraces. Si que la galera de Berthomeu Bo-vi de Massella, qui era almirall, nol poch soferir ; e axi com poch exis de la batalla ab set galeres de les sues, e fogiren fora del port. Els Catalans van se aferrar ab les altres galeres qui eren romases, e saltaren llains ; e ferent e tallant preseren les e les desbarataren. E Roger de Lluria, almirall dels Catalans per lo senyor rey d'Arago, salta en la galera d'En Guillem Cornut, qui era almirall dels Prohençals. E aqui combateren se molt per la popa ab hu, si que En Roger fo nafrat per la cuxa molt durament, de hun colp de llança que En Guillem Cornut li trames ; e En Roger trames li huna llança, si quel feri per mig los pits, que de la altra part li passa pus de hun palm ; que no li valgueren cuyraces ne res que vestis, si que mantinent caech mort en la cuberta de la galera. E puix aço fo fet, hanch null hom no y feu tornes ; els Catalans preseren totes les galeres dels Prohençals e gitaren los morts en la mar, e lligaren los vius que foren escapats de la batalla, que foren per nombre huyt cents sixanta ; dels quals hi havia molts cavallers e de honrats homens de Macella e de Prohença. Mas quant En Berthomeu Bo-vi fo fuyt en mar ro a cinch milles, gitaren tots los morts en mar e meseren los nafrats en les cinch galeres, de sota, e les dos meteren les a fons. E axi tornaren s'en a Macella ab gran dolor ; si que null hom no podia albirar lo dol ne el plor que feren les gents de Masella, com les cinch galeres veren venir desbaratades e saberen que les altres foren perdudes, els homens morts e presos [1]. Mas no era maravella si havien dolor, que no y havia nengu que no y hagues son fill, o son pare, o son frare, o son amich, o son parent.

CAPITOL CXIV.

Com En Roger de Lluria s'en torna ab les sues galeres e ab aquelles que hac preses, a Mecina.

Quant les galeres del rey d'Arago hagueren preses les galeres del rey Carles e hagueren desguarnits los homens morts e gitats en la mar, e ligats los vius, e hagueren reconeguda llur gent, quals eren morts ne quals nafrats, els hagueren fet adobar als metges qui y eren, no y trobaren mes de huyt homens morts e trecents nafrats ; e en les galeres dels Prohençals atrobaren que n'i hac de morts huyt cents setanta, sens los nafrats ; que tot lo port de Malta era cubert de gents mortes e de llances e d'escuts e de rems. Quant la batalla fo fenida, les galeres del rey d'Arago partiren se de Malta ab les galeres que hagueren preses e ab la gent, e vengueren s'en a Saragoça [2] en Cecilia ab gran alegria. E de aqui l'almirall trames hun leny armat en Catalunya al senyor rey d'Arago e de Cecilia, e feu li assaber ço que li era esdevengut per la gracia de Deu. E puix partiren se de Saragosa e anaren s'en a Mecina. E quant entraren per lo port entraren molt alegrament, e amenaren les galeres del rey Carles ab la popa primera ; si que les gents de les galeres de Mecina foren molt alegres de aquesta victoria que Deus los havia donada. Beneyt e lloat sia lo seu poder e la sua força ! que los baix munta en alt, e los alts per llur orgull fa venir abaix ; ço son los orgullosos que torna en gran viltat, e los homils exalça altament en gran riquea!

E quant les galeres hagueren regatat per lo port de Mecina, donaren de la popa en terra e devallaren de les galeres ab llur arnes e ab lo guany que hagueren feyt, e amenaren tots los presos al palau del rey e ferraren los. E ma-

(1) Comparez ce récit avec celui de Muntaner, p. 287.
(2) Syracuse.

dona la reyna trames ne dotze dels pus honrats en Catalunya al senyor rey, e els altres feya hom obrar tots jorns als murs de la ciutat e a aço que mester hi era.

CAPITOL CXV.

Com torna a parlar lo libre del princep fill del rey Carles.

Torna a parlar lo libre que, quant les galeres dels Prohençals foren vengudes, el princep que era en Napols tench tot son fet per guanyat; e fo li semblant que les galeres del rey d'Arago no les gosassen exir a camp, e si-u feyen, quels tenien per llurs. E sobre aço havia fet armar a Brandix [1] deu tarides que devien amenar cavalls e cavallers en Cecilia. E cuydaven pendre la terra sens contrast; si quel comte d'Artes [2] e d'altres barons havien ja carregats llurs cavalls e molt arnes. E quant saberen que la batalla era stada de les galeres del rey d'Arago e dels llurs, e que aquells del rey d'Arago havien vencudes e preses les galeres dels Prohençals, e que tanta gent era morta en la batalla, foren tots esmayats, e lexaren les tarides e les galeres, e anaren s'en tots. E los barons qui havien carregat tot llur arnes tengueren tot llur fet per perdut, e veren que no valia res son fet, e feren descaregar tots llurs cavalls e llur arnes.

E apres de aço, lo apostoli e lo princep trameseren missatgers en Venecia al comu: que deguessen ajudar al princep ab llurs galeres a recobrar lo regne de Cecilia, e donar-los-hia part en la terra e grans dons. E sobre aço lo duch de Venecia hac son consell ab lo comu. E feren resposta al apostoli e al princep: que ara no havien cura que guerrejassen ab lo rey d'Arago ne ab negun crestian, puix no y havia nenguna raho.

CAPITOL CXVI.

Com les galeres del rey d'Arago e de Cecilia feren gran mal en Calabria e en lo principat e per tota la ribera tro a Napols.

Quant les galeres del rey d'Arago hagueren preses e desconfites les galeres del rey Carles e foren tornades a Mecina ab gran alegre e ab gran guany, refrescaren altra vega gens e de vianda e puix partiren se de Mi e costeregaren tota la Calabria e el princi prengueren viles e castells tots quants ne baren riba mar, que nengunes gents nols ven esperar en vila ne en castell; per q cremaren e enderocaren moltes viles e c en Calabria, e en lo principat, tro a Na cremaren per la ribera de Napols moltes g e tarides, e naus noves, e rems, e molt arnes quel rey Carles havia feyt fer. E pui gueren denant la ciutat de Napols molt p terra; si que de la ciutat los tiraven ab ab ballestes; e aquells de les galeres los ti atresi; si quels cavallers e les gens qui e la ribera de la mar desempararen lo pu ribera e s'en entraren en la ciutat pe dels cayrells que les ballestes de les gale tiraven. Puix les galeres partiren se d'i anaren s'en a Iscla [1] e a Capri que so ylles d'avant Napols. E les gents de a dues ylles denant Napols reteren se a el tributaren. Quant aço fo feyt, tornare vers Mecina ab gran guany que haguere de lenys e de naus que hagueren preses, q menaren a Mecina; e aqui desarmaren, com era yvern; e els galiots els bai exivernaren alegrament.

Ara lexa aci a parlar lo libre de les ga dels fets de Cecilia, e torna a parlar del Pere de Arago et de Cecilia.

CAPITOL CXVII.

Com lo rey de Arago En Pere asetja la ciutat de Al tota sa ost.

Aço fos en lo mes de abril, quel nob d'Arago hac tenguda la festa de Pasqu ciutat de Valencia. Si li vench missatge honrat clergue de la vila de Terol [2] qui Arago; lo qual clergue solia estar en la de Albarazi, mas era s'en exit, per tal c Johan Nunyez, senyor de Albarazi, li h molts de enuigs, e vench s'en a estar en t rey d'Arago e de Cecilia, e tractava e rava tota res que fos dapnatge de Joh niez e profit e honor del rey d'Arago vench se que, en aquella saho, En Jol niez era en la ciutat de Albarazi ab c

(1) Brindes.
(2) Le comte d'Artois.

(1) Ischia. Voyez le récit chaleureux de Muntane
(2) Teruel.

anta cavallers, e ab moltes gents a peu, e parellavas de fer mal en Arago e de correr terra. Si que aquel honrat clergue que estava Terol, per amichs seus que estaven en Alrazi, sabe tot lo ardit qu'En Johan Nuniez lia fer. E mantinent apparella hun missatge i vench al rey en terra de Valencia. E feu li saber tot lo fet que Johan Nuniez volia fer e havia en cor, e l'estament de la ciutat que era establida de vianda; que En Johan Nuez nos pensava que nengunes gens la pogues assetiar ne pendre, tant es la ciutat en fort och.

Aquesta ciutat de Albarazi esta entre quatre gismes; ço es assaber, lo regne de Arago e el gne de Valencia, e entre el regne de Castella de Navarra; e es enclosa tot entorn de les ntanyes forts; e lla jau lla dins baix en ig de les muntanyes; e passa li huna gran gua naval[1] en torn; que negun hom no y t entrar sino per hun lloch molt stret. E la utat es ben murada de forts murs, ab moltes rres forts.

Quant lo rey hac hagut aquest missatge e ac entes ço que En Johan Nuniez volia fer, e estament de la ciutat, aytantost comença a valcar ab cavallers e ab homens de peu al us tost que ell poch, tant que fo prop de la iutat de Albarazi; e aqui atendas prop de la iutat e assetiala. E puix trames a totes les gents de Arago e als cavallers de Catalunya: que venguessen de mantinent. E tantost que hagueren hagut los missatgers, ells vengueren, al mils que pogueren apparellats, al setge de la ciutat de Albarazi. Mas enans de aço que totes les osts fossen ajustades, En Johan Nuniez era en la ciutat; e veu quel rey era vengut en aquell lloch per assetjar la ciutat, e hac molt gran pahor. E sabia quel rey era molt fello vers ell, per tal com sabia que lo y havia be servit[2]. E apparella les gents de la ciutat e dix los: « Barons, vos altres sots mos homens e mos fills. Yo-us coman la ciutat de Albarazi que lam salvets e lam guardets, axi com pertany a bons vasalls e lleals que vos altres sots; e yo exire de aci ab huna partida de mos cavallers; e entrar-me-n-e en Navarra, e amenare lal socos de cavallers e de gents quen farem llevar lo rey, mal son grat. E leix vos aci mon nebot per a governador; e vos altres fets per ell axi com fariets per mi. — Senyor, dixeren les gents de la ciutat, nos som vostres; e farem la vostra volentat; e guardarem la ciutat, e la defendrem mentre que vidans bast; ans menjarem los huns als altres. »

Ab tant, quant vench la nuyt, En Johan Nuniez cavalca ab sos cavallers e exi de la ciutat, que lo rey no lo y volch vedar, tan son forts e males les entrades e les exides de aquella ciutat, e al rey majorment, qui encara no havia totes ses osts replegades ne ajustades; que si tots hi fossen, james no exiren, sino ab volentat del rey. Quant En Johan Nuniez fo exit de Albarazi, ana s'en en Navarra, e feu tot son poder de ajustar cavallers e gens a peu, que volia ferir en la ost del rey; mas sabe puix lo poder del rey, qui era tan gran, e que cascun jorn crexia de companyes, e, si era ventura que vingues en les mans del rey, no scaparia sens mort, tant li era culpable. E lexa se de aquell ardit, e romas en Navarra, e majorment que les gents nol volgueren seguir volenters, car sabien quel rey hi era ab gran poder e bones gents d'armes, e no duptaven a morir per llur senyor, si mester los fos.

(1) Rivière navigable; c'est le Guadalaviar.
(2) Desservi, mérité.

CAPITOL CXVIII.

Com lo rey En Pere d'Arago e de Cecilia pres la ciutat de Albarazi e la formi bc, que negu no li pogues noure (1).

Quant lo rey En Pere hac fetes venir totes ses osts de Arago e de les terres de Valencia a Albarazi, e alguns cavallers de Catalunya hi foren venguts, el rey establi per los llochs e per los passos les osts. E cells de la ciutat pogueren be entrar e exir si hom nols ho vedava. Primerament, lo rey se posa ab huna partida de les gents denant la torre de Entrames-aygues, que es hun passatge luny de la ciutat. Apres se atenda, luny del rey, N'Amfos ab sa companya. Lo comte de Urgell se atenda ab sa gent e ab sa cavalleria en oltre lloch, luny del infant N'Amfos, assats prop de la ciutat; mas tota via huna aygua entre ells e la ciutat. E apres se atenda apres d'ells moltes gents a peu. E Ramon Folch de Cardona se atenda denant la torre del Andador, qui es molt fort, per la

(1) Nuire, porter dommage.

qual entra hom en la ciutat. De l'altra part se atenda En Ramon de Anglesola; e apres la ost de Terol. En Pere de Moncada se atenda denant los molins de la ciutat; si que sempre los trenca els enderocha mal grat de aquells de la ciutat. E aqui ell establi dos ginys qui tiraven a la ciutat.

Quant les osts foren vengudes e el rey les hac establides per llochs, e hagueren ordenades llurs guaytes e llurs escoltes, si començaren a combatre la ciutat ab ginys e ab ballestes molt fortment. Els cavallers els homens a peu anaven ab ballestes tro als murs; e al peu de les torres anaven ab escales apparellades per muntar. Mas les gents de la ciutat sotenien molt vil; que volenters los lexaven acostar al mur, que no prenien armes; mas gitaven los pedres e cantals per les roques avall; si que los de fora s'en havien a partir per força, nafrats, ab llurs scuts trencats, e molt n'i romanien morts.

Aquesta batalla era tots jorns de les gents de la ost ab aquells de la ciutat; si que de la huna part e de la altra n'i morien cascun jorn, e n'i havia prou de nafrats; mas les gents de la ost havien gran larguea de pa e de vi e de civada e de aço que mester havien; e cells de la ciutat havien gran fretura de pa e de vi e de carn, si que moltes gents se exien de la ciutat e venien se a metre en poder de la merce del rey. E lo rey donals prou a menjar e a beure, e feyals molt be pensar d'ells, e deyals que, si s'en volien entrar dins la ciutat, que-u fessen, e qui exir s'en volia, que be fos vengut. Quant lo noble rey hac estat aqui tant ab ses osts que foren passats quatre mesos, e foren al entrant del mes de setembre, lo rey feu manament a tots cells de la ost: que edificassen aqui alberchs bons e forts de terra e de pedra e de calç, e ben cuberts, per tal que poguessen estar aqui tot lo yvern e soferir les grans neus que en aquell lloch feya d'ivern, que tendes ne cabanyes non podien durar los grans frets que ja hi comensaven de fer. E sobre aço lo rey comença a fer grans alberchs, e totes les gents de la ost atressi; e feren alberchs guarnits entorn de la ost, per tal que null hom no pogues exir de la ciutat ne entrar sens llur volentat, ne null hom no pogues fer mal, de nuyt ne de jorn. E combatien cascun jorn la ciutat de totes parts, cavallers e servents, els ginys que no cessaven nit e jorn de tirar. Mas les gents de la ciutat eren tan valents e bons d'armes, e eren en tan bon lloch, que no preaven res tot quant feyen, solament que haguessen que menjar. Mas lo socos d'En Johan Nuniez los era fallit, e no havien vianda en la ciutat ne al castell, e foren molt desconfortats; e majorment que aquell cavaller que En Johan Nuniez hi havia lexat en son lloch era mort de hun cayrell que li vench de la ost, quil occi; mas, abans que moris, dona son lloch a hun son cosin germa, e prega los cavallers els homens de valor ques tenguessen, e que abans se menjassen los huns als altres ques retessen; quel yvern era prop, e lo rey e ses osts no porien aqui durar.

Quant aquells de la ciutat hagueren tant sofert ques hagueren menjat los cavalls e los rocins e los muls e totes les besties que lla dins eren, e no hagueren altre que menjar, sino fort poch, e que no havien socos d'En Johan Nuniez ne del rey de França, hagueren son consell que parlasen pati[1] ab lo rey. Sobre aço lo castella del castell e de la ciutat trames missatge al rey: que el volia parlar ab ell; e lo rey feu li son respost: que li playa. Ab tant, lo castella vench denant lo rey e agenollas a sos peus, e besa li les mans; e ell feu lo asseure prop si.

« Senyor, dix lo castella, be es ver, e vos sabets ho be, que En Johan Nuniez es senyor nostre; e lexa esta ciutat e lo castell en nostra fe, e que li ho deguessem salvar e guardar mentre que poguessem; e que havriem breument socos d'ell e del rey de França. E vos, senyor, sabets l'estament de la ciutat axi be com nos mateix, que no-us en poriem mentir de res. Mas pregam a la Vostra Altea, per salvar nostra fe, quens lexets trametre a'n Johan Nuniez, e que li façam assaber lo fet de la ciutat; e si d'aci a quinze jorns nos ha donat consell d'on nos puxam retenir la ciutat, fem vos assaber que-us llivrarem la ciutat e lo castell.—Certes, dix lo rey, plau me ço que deyts; mas yo vull que missatgers meus vayen ab los vostres, e que oyen e entenen ço que vostres missatgers diran a'n Johan Nuniez, e la resposta quel dit Johan los fara; e jurar-m-ets sobrels quatre Evangelis: que no parlaran los vostres missatgers ab null hom, si no y son los meus, o en tal manera

(1) Pacte, arrangement.

ho oyen; e al tornar que farets en la
que vendrets abans a mi, e direts me tot
En Johan Nuniez vos aura dit. E aco
ets bons ostatges, vint cavallers o
ons homens de la ciutat. E quant serets
a mi, si-us ne volrets tornar en la
que-u puxats fer, en aquell estament que
ts; e si-us en volets venir ab mi, que-u
E hagam terme, tro al jorn de Sent Mi-

: aço los ostatgers vengueren en poder
e los missatgers se apparellaren de anar
En Johan Nuniez era, ço es en Navarra.
en li l'estament de la ciutat de Albarazi;
:ra mort lo castella e d'altra gent, per
nes; e que no y ha vianda deu jorns, e
havien menjat los cavalls els rocins, e
javen los huns als altres; e aço sabia be

ohan Nuniez respos los : que no podia
ltre consell; mas que-u fessen axi com
it los fos; e si veyen ques poguessen
que-u fessen; si no, que ho fessen al
ue semblant los fos, e que salvarien llur
ie be veya qu'ells s'eren be capdellats
a bons vasalls e lleals.
nt los missatgers prengueren comjat
ıan Nuniez; e tornaren s'en al rey, e
ı li tot ço que En Johan Nuniez los ha-
E lo castella dix al rey que pensas de
castell e la ciutat axi com cosa sua
que ells li ho retrien. « Barons, dix lo
deyts be; mas yo vull que-us en tor-
la ciutat ab los ostatgers quem llivrats,
ıs esperats y de quinze jorns, que En
:uniez vos sia vengut socorrer. »
y no dix aço per ells, mas per En Johan
ques aventuras de venir en la ciutat ab
s e ab gents per metre vianda, e que
pogues encloure, o en qualque guisa
alque manera se pogues ab ell encon-
e de res no era tant desijos. Quant los
:rs hagueren entes ço quel rey los hac
eren comjat del rey e tornaren s'en en
ab los ostatgers. E lo rey feu mana-
que nols combates hom, ne negun giny
ıs. Mas feu manament als cavallers e
es gents : ques guaytassen molt be de
dia. E feu armar be cinch cents caval-

mir, au moral et au physique.

lers qui estaven en aguayt nit e dia ab moltes homens a peu, luny de la ost e de aquella part hon hom entra en la ciutat, per tal que, si En Johan Nuniez vengues, que nols pogues escapar. E los homens de la ciutat trametien hi tots jorns missatge al rey : que pensas de pendre la ciutat e ells li retrien; e lo rey no la volia pendre tro quels quinze jorns fossen passats. E llavors les portes li foren ubertes; e llivraren li la ciutat e lo castell e totes les fortalees. Puix lo senyor rey dona comjat als ciutadans e als cavallers, que s'en anassen, e segurs, lla hon anar volguessen. E cascu ana s'en lla hon li plach; e lo rey pobla la ciutat de les sues gents, e establi lo castell e les fortalees de forts bons cavallers e de bones gents d'armes; e mes hi moltes forments, e molta farina, e molt vi, e molta carn salada, e moltes armes, e tot ço que mester fo en la ciutat ne al castell.

Ara lexarem a parlar del rey e de Albarazi, e parlarem dels grans fets que foren en Cecilia e en les parts del principat.

CAPITOL CXIX.

Com madona la reyna d'Arago e de Cecilia feu armar vint e quatre galeres e d'altres lenys a Mecina.

Dementre quel noble rey En Pere tenia assetiada la ciutat de Albarazi, madona la reyna Costança, muller del noble rey En Pere, ab dos fills, era en Cecilia en la ciutat de Mecina. Ço fo al mes de maig, que li feu hom saber : quel rey Carles feya molt gran apparellament de galeres e de tarides a Brandis e a Napols e a Macella; e era vengut de Prohença e de França, hon havia ajustades gents e soldejats cavallers que havia tramesos al principat, lla hon son fill mateix era, qui era aqui romas en son lloch quant ell se parti de la terra de Pulla e del principat. E havia man-llevat e ajustat, hon havia armades, entre galeres e lenys, trenta huyt en la ciutat de Macella, ab les quals ells s'en devia anar a Napols; e lo comu de Pisa devia li armar deu galeres; e a Napols havian trenta, quel principat havia armades. E totes aquestes galeres se devien ajustar ab la armada de Brandis que era molt gran de galeres e de tarides carregades de cavalls e de cavallers. E puix totes ensemps devien anar pendre la terra de Cecilia, ab sabuda e ab volentat de alguns homens traydors qui eren en

Cecilia. Mas a Deu tot poderos no plach; e dona y altre consell, que fo bo per aquells quel rey Carles havia jutjats a mort sens nulla merce. E en aquesta saho havia gran carestia en Calabria, ço es assaber a la Escalea[1], e a Sancto-Loxet[2], e a la Citrara[3], e a la Mentea[4]. E aquest, quatre llochs trameseren missatge a la reyna Costança: ques retrien a Deu e a ella, e que fos sa merce quels trameses socos de gens e de vianda. E madona la reyna trames hi huyt galeres armades, ab molts almugavers e ab moltes tarides carregades de forment. E de continent que foren alla, tornaren la salma del forment a vint tarins; e valia d'abans quaranta tarins.

Quant lo princep sabe que aquells quatre castells que eren riba mar s'eren retuts al rey d'Arago e de Cecilia, trames hi mil e cinch cents homens a cavall, Prohençals e Francesos, ço es assaber a la Scalea. Quant les gents de les galeres e els almugavers saberen aço, que aquelles gents eren aqui vengudes, exiren los en camp de fora la vila, e hagueren gran batalla. E fo volentat de Deu que la companya del princep fo vencuda e desbaratada; e foren la major partida morts e presos[5]. Entrels fo hun richhom frances, qui era fill de hun cavaller que solia esser vicari de Cecilia al temps del rey Carles.

CAPITOL CXX.

Quant madona la reyna feu armar trenta-quatre galeres e d'altres lenys a Mecina.

Quant les gents de les huyt galeres e de les dues tarides, e els almugavers qui ab ells eren, hagueren vencuda la batalla a la Scalea, e hagueren descaregat lo forment, tornaren s'en alegrament a Mecina. E madona la reyna feu armar be richament trenta-quatre galeres, e d'altres lenys sotils gran res. E quant vench lo darer di-vendres de maig, totes les galeres foren apparellades, e les gents recollides e armades molt ricament. E madona la reyna trames missatge a'n Roger de Lluria, cavaller qui era almirall e de sa casa, e a tots los comits e als nauchers, que venguessen denant ella. E aytantost devallaren en terra; e madona dix al almirall tot en plorant:

« Amich Roger, be sabs tu que yo t'h petit infant, e mon senyor lo rey d'A mateix t'ha nodrit e fet gran be, e t' amat, e t'ha fet molt gran honrament, fet almirall de la sua armada, per ço gran fe en tu e sab que ets valent prous. E ara es mester que-u sies mi yo e mos infants e tota ma company en fe de Deu e de tu. »

Quant madona la reyna hac dit a mirall se agenolla a sos peus e besa li l e puix mes li les sues mans entre les feu li homenatge, e dix li: « Madona mats de res; que hanch lo senyal del rey no fo vencut ne torna atras, ans ha v vencra tos temps sos enemichs. E y en Deu, que-u fare en guisa que mon s rey e vos ne serets pagats. »

Ab tant los comits e los nauchers fere natge a madona la reyna, e preseren d'ella molt tenrament e plorent. E ma reyna acomanals a Deu, plorant, e a Dona Santa Maria. E l'almirall recolli los altres ab ell. E quant foren recolli ren de rems e partiren de Mecina. E aq les galeres donaren de popa en terra; e rall mana a totes les galeres, ço es le de les galeres, ques armassen e que fess tra, per veure com eren apparellats.

Quant totes les gents de les galere armades e apparellades, molt les feya bel que hanch no foren altres tambe arma hanch no fo vist tan bell arnes, ne d cuyraces de samits e de draps d'aur, e pells de ferre febrits, e de bells escuts, e d ballestes, e de bones llances, els ferres e helms, que cascun valia miga dobla d'

CAPITOL CXXI.

Com En Roger de Lluria, almirall del rey En Pere de Cecilia, preyca a les sus gents de la sua arma

Quant l'almirall viu tanta bella comp tan be armada, fo molt alegre com tan apparellats; e dix los axi:

« Barons, nostre senyor lo rey d'Ara Cecilia nos no sabem pas si es en Arag Catalunya o en Navarra; mas, hon que nos som aci per ell. E sabets be que ha

(1) Scalea.
(2) Santo-Lucido.
(3) Cetraro.
(4) Amantea.
(5) Il est bon de comparer toujours la relation de d'Esclot avec celle de Muntaner.

sua senyera no fo vencuda ne torna atras; que aquesta gracia li ha feta Deu, per ço car molts treballs ha sofferts per crexer la fe de Jesus Crist. E yo dich vos aço, per tal que siats be apparellats, que, ans que sien dotze jorns passats, havrem haguda huna gran batalla; mas, am la ajuda de Deu, nos la vencrem. Per que, cascu estigua ab ferm cor e no s'esperda per res, que hanch nuls homens no guanyaren tant com nos farem. E devets saber que a Napols ha trenta galeres armades quel princep ha fetes fer armar. E deven ne venir de Prohença trenta en les quals deve venir lo rey Carles. E el comu de Pisa deve li llivrar deu galeres armades e apparellades. E axi seran per totes setanta-cors de galeres. E yo veig be les nostres galeres tan be apparellades de tan noble gent que, per cent galeres d'altres gents nos no devem girar, ans, en tot lloch hon nos les sapiam, les devem requerir. »

A aquestes paraules si cridaren totes les gents de les galeres e dixeren a altes veus : « Anem! anem! anem! que ab la ajuda de Deu, tots son nostres! »

CAPITOL CXXII.

Com lo princep, fill del rey Carles, feu armar a Napols vint-e huyt galeres e d'altres lenys.

Ab tant tota la armada se parti de aquell lloch; e costejaren tota la Calabria, tro a hun cap qui es prop de Salern. E lo princep llavors era en la ciutat de Napols, e hac sabudes novelles, que la armada del rey d'Arago e de Cecilia venia vers Napols e que era en les encontrades del principat. E sobre aço trameseren hi hun leny armat, de hun Genoves que havia nom Navare, per saber si era veritat e per saber quantes galeres eren. Mas les galeres, quant hagueren passat lo cap de Salern, anaren tant justades quel lleny no les poch be escosir; e no li fo semblant que fossen pus de vint galeres e d'altres lenys sotils. E puix les galeres tornaren s'en a Napols; el senyor del leny armat ana denant lo princep; e el princep demana li novelles de la armada del rey d'Arago, si la havia vista ne quantes galeres eren. El Genoves dix li: « Nos havem vista la armada prop lo cap de Salern; e son tro a vint galeres, e altres lenys sotils tro a deu. E vos, senyor, dix lo Genoves, fets apparellar aquestes vint e huyt galeres qui son aci en Napols. E yo fas be comte que, ab aquest meu leny que es de xixanta rems, desbaratarem totes les barques e los lenys sotils; e les vint e huyt galeres vostres desbaratarem les llurs vint. — Certes, dix lo princep, vos deyts be. »

Ab tant lo princep feu manament a son almirall que fes armar les galeres e apparellar al mils que pogues; e lo almirall feu ho aytantost, axi com lo princep ho hac manat; mas los gaberes[1] de Napols no volien entrar en les galeres.

CAPITOL CXXIII.

Com l'amirall del rey d'Arago hac consell ab sa gent qual via fahesen.

Quant la armada del rey de Arago e de Cecilia fo partida del cap de Salern, feu la via de huna ylla qui es assats prop de Napols, qui ha nom Capri; e aqui la armada se atura tota la nit. E lo almirall hac de consell ab sa gent de la armada: que al mati fessen la via de Baya, hun port qui es de lla Napols, e si la armada de Napols los exia, ques combatessen ab ells, e si nols exia, ques mesesen en mar e que fessen semblant que s'en anassen vers Cecilia, e puix, la nit, que fessen la via de huna ylla de Ponça[2] que es assats prop de Gayeta, e aqui que esperassen la armada de Prohença e de Pisa, e ques combatessen ab ella.

CAPITOL CXXIV.

Quant la armada del rey d'Arago passa d'avant Napols, e aço fo en lo mes de juny, en l'any 1284.

Quant vench lendema mati, que hagueren hagut aquest consell e tuyt lo tingueren per bo, partiren de aqui; e passaren denant Napols. E l'armada nols exi, que les gents nos volien recollir ne entrar en les galeres; e deyen que, si lo princep no y entrava ab sos cavallers, que ja no y entrarien. E les galeres del rey d'Arago e de Cecilia, qui veren que la armada de Napols nols exia, meseren se en mar e feren la via de Cecilia. E quant foren intra mar, l'almirall demana de consell als comits e als nauxers de les galeres e a l'altra gent. « Barons, dix l'almirall, nos havem entes que de Prohença venen trenta galeres, e de Pisa deu; e axi son quaranta ga-

(1) Gabiers, mateiots.
(2) Ponza.

leres; e a Napols trenta. Axi son per totes setanta galeres. Axi, vull saber de vos altres sins esperarem aci tant tro que sien ajustades e quens combatam ab totes ensemps, o sins combatrem primerament ab aquestes de Napols, sins ixen; e creu que si faran, puix los havem requerit. — Senyor, dixeren tuyt, mes nos val primerament combatre ab aquestes trenta galeres; que, ab la ajuda de Deu, havrem les per nient; e puix combatrem nos ab les quaranta galeres quant que vinguen. E axi havrem mes de avantage que si ab totes ensemps nos combatiem. »

Aquest consell tingueren tuyt per bo. Sobre aço tota la armada gira, e feren la via de huna ylla que ha nom Niseta [1], qui es luny de Napols cinch milles vers Baya. E fo mija nit com hi foren. Mas enans que y fossen, encontraren dues galeres de Gayetans quel princep havia fetes armar a Gayeta, e anaven a Napols. E les galeres del rey d'Arago e de Cecilia preseren les, que nols pogueren escapar; e compartiren los homens per totes les galeres dels Catalans, e armaren les dos galeres de llurs gents; e axi foren trenta-sis cors de galeres be armades e d'altres lenys sotils. Sobre aço l'almirall feu venir huna barcha armada, de la qual era comit En Johan Albert, Catala; e feu li manament que s'en anas a Napols e que escusis quantes galeres hi havia, e que feyen.

Ab tant la barcha armada se parti de aqui, e feu la via de Napols; e acostas tant a la ciutat, que veya tot lo que feyen; e puix giraren e tornaren s'en a Niseta hon era la llur armada. Mas aytantost com els hagueren girat, hun leny armat ixque de Napols quils hac vist; e mes los en encalç; mas sempre se torna, que hac paor que no y hagues aguayt. E la barcha armada ana s'en a Niseta. E quant fo lla, troba l'almirall que hac ja feta desaferrar [2] tota la armada. « Senyor, ço dix lo comit de la barcha, a Napols ha vint e huyt galeres, e armen les a gran pressa e a gran maravella, e ha molta gent armada que entren en les galeres; que tota la ribera de Napols resplendeix axi com si era jorn, de les grans llums, e dels elms febrits que y son, e dels homens armats ques recullen en les galeres. »

(1) L'ile Nisida.
(2) Lever l'ancre.

E quant lo comit de la barcha hac dit a l'almirall se parti de aqui ab tota sa arma e feren la via de Castellamar, qui es de lla Na vers llevant, tot cubertament; que no volch la via de Napols, per tal quel sol nols dona la cara. Aço fo en lo mes de juny, en lo an Nostre Senyor 1284.

CAPITOL CXXV.

Com lo princep ab sos cavallers muntaren en les sues ga e feren la via de les galeres del rey d'Arago.

Quant lo princep viu que les galeres del d'Arago e de Cecilia passaven denant Napo que demanaven batalla, ell, son cos tot arm munta en huna galera e mana: que tot hom son amich fos, que vengues apres d'ell. Qu los cavallers els barons qui ab ell eren e les tres gents veren quel princep s'era recolli huna de les galeres, cascuns al mils que pog ren recolliren se en les galeres ab llurs arn tants que totes les galeres eren plenes de vallers e de gents d'armes que no n'i podien cabre. E en aquella galera hon lo princep havia molts comtes, e molts barons honrat molts cavallers francesos e pullesos, tants a penes podien cabre en la galera. E quant fo tuyt recollits, partiren se de la ciutat de Na ab gran alegria e ab gran gatzara de trompe d'altres esturments; e feren la via de la arm del rey d'Arago e de Cecilia.

CAPITOL CXXVI.

Com l'amirall del rey d'Arago feu fer huna escala de galeres, e les altres feu metre en reguarda.

Quant l'almirall del rey d'Arago e de Ceci veu que les galeres eren exides de Napols q feyen la llur via, hac molt gran goig, e m mans a girar; e feu fer huna escala de vint g leres, e feu metre les altres en reguarda. E f los manament que sols nos moguessen ne hagu sen cura d'ells, si donchs no veyen que gr mester los fos. E si veyen que mes galeres ve guessen d'altra part, que donassen per ells [1]; que-u fessen en tal guisa, que fos honor de ll senyor e profit d'ells; que be sabien qual e llur remcio, de morir sens nulla merce.

(1) Voyez le chapitre CXIII de Muntaner, p. 335.

CAPITOL CXXVII.

En En Roger de Lluria, almirall del rey d'Arago, pres lo princep, fill del rey Carles, e desbarata totes ses galeres.

Ab tant les galeres foren acostades molt prop es hunes a les altres; e l'almirall dell rey d'Arago e de Cecilia feu llevar rems a les sues galeres, per tal quels ballesters de les sues galeres os poguessen tirar e colpejar de la longa, abans que ab ells se fossen mesclats. E quant totes les galeres se foren ajustades e hagueren ferides les hunes e les altres, la batalla fon molt fort de ab bes les parts, de llances e de cayrells e de darts e de pedres. E la galera hon lo princep ra ana envestir la galera hon l'almirall del rey d'Arago era; e de llonch en llonch combateren se fortment; que molt era gran feredat sols de ser tant hom nafrat de colps de llances e de cayrells e de espases. E de costa les hi havia; que cells de la galera del almirall del rey d'Ago e de Cecilia muntaren moltes vegades en la lera del princep per esvahir la, mas havien n a tornar en la llur galera; que tant era la altitut de la gent armada que era en la galera l princep, que no la podien esvahir ne anar ant. E a la fi hun proer de la galera del almirall del rey d'Arago pres huna destral, e dona nis de colps al costat de la galera del princep n'en svahi huna taula e la trenca; e hun duvador, ab hu barobi, barina la galera del princep e en sis llochs. E quant la galera prenia llats en la galera del almirall del rey d'Arago e de Cecilia, l'aygua entrava en la galera, tant que es gents qui eren de sots cuberta ho dixeren a aquells qui d'amunt eren; si que la galera comença a ficar la proa. E los mariners qui veren que la galera ficava la proha e que tanta aygua havia en la galera, cridaren a altes veus: «Aquesta galera es effondrada!» Los cavallers francesos qui eren en la galera ab lo princep no entenien ques volia dir, effondrar; mas quant veren los mariners gitar en la mar, e la galera que ficava la proha sots l'aygua, meseren se lins en la popa de la galera ab gran res de comtes e barons. E l'almirall del rey d'Arago ab gran res de sa companya salta en la galera el princep ab les espases en les mans, e donaven de grans colps de llonch e de travers, que no era null hom qui denant los pogues estar que no fos mort o naffrat. E l'almirall del princep, qui havia nom En Guillem l'Estandart, mes mans a cridar: « Bells senyors, aci es lo princep quis ret a vos altres e a l'almirall del rey d'Arago! » E mantinent l'almirall correch e dona li la espa, e pres lo per la ma, e trach lo de la galera, e mes lo en la sua. Els comtes els barons qui ab ells eren, Francesos e Pullesos, reteren llurs spases als nauxers e als homens del almirall del rey d'Arago; e meseren los en la llur galera ab lo princep ensemps. E mantinent la galera del princep fo plena d'aygua, e entra s'en al fons ab tota la gent armada que llahins era, que no y pogueren dar consell. E les altres galeres del princep foren ja desbaratades e preses, els homens ligats e compartits per les galeres, cells qui vius foren escapats de la batalla. Mas no tengueren sino tretze galeres; que les quinze, quant veren que no-u podien durar ne soferir la batalla, deslunyaren se de les altres e giraren la proha vers la ciutat, e bateren de rems, e fugiren aytant com pogueren, e vengueren s'en a la ciutat de Napols quils era prop, e comtaren com los era esdevengut e com lo princep era pres ab tota sa gent.

E quant lo princep fo en la galera del almirall e veu que axi li era esdevengut, hac gran paor de morir, e tench se per perdut; e no fo maravella. E l'almirall dix li: « Senyor princep, si vos volets escapar a mort, fets me venir la sor de madona la reyna que vos tenits en preso. — Xire l'almirall, dix lo princep, aço sera fet molt tost. »

El princep mana a hun cavaller frances, de aquells qui ab ell eren presos, que anas a Sent-Salvador de Castellamar hon era, e que digues a la princessa com li era esdevengut. Ab tant lo cavaller munta en hun leny armat; e portaren lo alla hon la princessa muller del princep era. E dix li com li era esdevengut, e com lo princep era pres ab gran res de cavallers e de barons, e menat en Cecilia, e que, si volia que no moris, que li trametes la sor de la reyna d'Arago.

CAPITOL CXXVIII.

Com lo princep, fill del rey Carles, feu retre al almirall del rey d'Arago la germana de la reyna de Arago que ell tenia presa.

Quant la principesa, muller del princep, entes que son marit era pres e tota la sua ar-

mada era desbaratada per les gents del rey d'Arago, hac tan gran dolor en son cor que mantinent caech esbalaïda e exi de son seny, e estech gran temps que no parla, e perde la color axi com si fos morta. Mas les dones e les donzelles qui ab ella eren la comfortaren e la tornaren en son seny, e li feren remembrant ço quel princep li havia manat de aquella dona: que li fos tramesa. Quant la princessa fo tornada en son seny, membra li de son marit, e aytantost entra s'en en huna cambra, e feu venir aquella dona qui era sor de la reyna d'Arago e de Cecilia, e area la molt be de richs vestirs e de riques joyes, e puix agenollas a sos peus e dix li: « Bella amigua e dolça, be vets que les aventures de aquest segle son molt grans; e en pocha hora es hom rich, e en pocha hora es hom pobre, e pert hom si mateix e tot quant ha. E certes, yo-us he amada e honrada de mon poder, e hanch no-us fiu res que-us tornas a pesar ni a enuig. Per Diu vos prech, que sia-u membrant de mon senyor lo princep, e que preguets madona la reyna que ella no li faça nenguna mala preso, ne haga per ella negun mal.—Certes, dix ella, madona, yo hi fare tot mon poder en ell honrar aytant com puxa; e som molt despagada com la sua noble persona pren negun dan en res. »

Ab tant la sor de la reyna de Arago e de Cecilia pres comjat de la princessa, e el cavaller que y era vengut atresi; e muntaren al lleny armat, e puix tengueren llur via tro a la armada del rey d'Arago e de Cecilia. E vengueren a la galera del almirall hon lo princep era. E la dona munta en la galera, e hac gran goig; e aqui fo molt be servida per lo almirall e per tots los altres.

CAPITOL CXXIX.

Quant l'amirall del rey d'Arago s'en torna a Mecina ab lo guany que havia fet.

Quant l'almirall tench lo princep en la sua galera, e els comtes qui ab ell eren, e hac cobrada la sor de la reyna de Arago, feu manament a les galeres, que fessen la via de Cecilia. E tantost arboraren e callaren e feren vela, ab les tretze galeres que hagueren guanyades. E anaren tant nit e jorn ab veles e ab rems que vengueren a la ciutat de Mecina ab gran alegria. E l'almirall llivra lo princep a madona la reyna e a son fill En Jaume. E la reyna feu lo metre al castell de Matagrifo, e llivra li cavallers e homens honrats quil guardaren; mas no gens que hom lo ferras ne li fes mala preso; ans anava tot sol per hun palau hon hom lo tenia; e feya li hom tanta d'honor com fer podia, axi com hom pres, honrat e bo.

Ara lexa a parlar lo libre del princep e dels fets de Cecilia e torna a parlar del rey d'Arago En Pere.

CAPITOL CXXX.

Com lo rey En Pere de Arago e de Cecilia ana ab ses osts en Tudela de Navarra.

Diu lo comte que, quant lo rey En Pere hac establida la ciutat de Albarazi e l'hac establida de cavallers e de servents e de vianda e de ço que mester hac, partis de aqui ab totes les osts e ana s'en a Tudela de Navarra; e aqui atendas ab totes ses osts prop de la ciutat, lla dins en la orta; e foren hi quaix totes les osts de Arago e de ciutats e de viles, a cavall e a peu, e de Catalunya gran res. E podien esser tro a mil e cinch cents homens a cavall, en los quals n'i havia mil tots cuberts de ferre, de cos e de cavall, e mes de deu milia servents. El rey estech aqui atendat tres jorns ab ses osts, vers aquella part qu'es apellada Puig[1] de Sanxo, e era fort prop de la vila; e no volch que hom hi tallas orta ne vinyes. Mas les gents nos pogüeren de aço capdellar ne refrenar per res; e tallaren gran res de la orta a llur guisa, que hanch nols exi null hom de la vila a contrastar quels ho vedas, ja-sia que y fos En Johan Nuniez be ab trecents cavallers e pus, e ab gran res de servents. Quant lo rey veu que aqui no feya res, ni negu no li exia per batalla ne per als, demana consell a tots los richs homens, e ordena ab ells que entrassen en Navarra dins, e ques venjas de la honta que li havien feta fer al rey de França l'any passat; car, sobre treves, li feren entrar ost per Navarra en Arago. E axi, pus ell havia ajustada tanta gent, hac son consell que entras en Navarra e que venjas de la honta quel rey de França li havia feta. E lendema mati, lo rey

(1) Colline de Sancho.

ndar, e passa l'aygua d'Ebro ab ponts
s que y Lagueren fet fer, e entra s'en
ra. E partiren se les osts e les gents,
s'en per diversos lochs, e majorment
s de peu ; e feren mal per alqueries e
E per ço car Navarra es fort espes
le viles, cremaren viles e logars molts,
tota la terra aytant com cerquaren;
o y lexaren que tot no s'en aportas-
quant lo rey desatenda sobre Tudela
r en Navarra, non havia res fet assa-
gu, tro sus ques dech desatendar; e
dir el fer tot fo hu. E axi, quant ell fo
Navarra, nengu no volch ne gosa
apres d'ell, per que, al desatendar de
cuydaren gran dan pendre a la darre-
ço com En Johan Nuniez exi ab com-
cavall de la vila; e ab poch haguera y
mal, mas Deu no ho volch que y
mal aquella vegada. Mas lo vespre,
rey e totes ses osts foren en Navarra
b tot llur arnes, vengueren de Arago
requa de adzembles, qui eren en par-
rey e partida de les altres gents que
ell. E aquelles adzembles venien car-
de vianda que aportaven a la ost, e
atrobar lo rey lla hon l'havien lexat,
Tudela. E vengueren s'en lina dreta
ia de Tudela. E quant foren en la orta,
companyes a peu e a cavall que eren
ban Nuniez; e demanaren los aquells
aven les adzembles, hon era lo rey
. E aquells respongueren : que lla hon
lexat quant se partiren, ço es assaber
le Sanxo. E axi vingueren s'en aquells
dzembles tro sus en la vila, e non sabe-
tro que tots foren presos e aturats ab
ue portaven.

nt lo rey d'altra part calciga e correch
isa e a sa volentat Navarra, e feu hi
n dapnatge que no poguera esser es-
er res ; que be troba hom per veritat
ien barejades e cremades los servents
ytant viles, entre poques e grans, e
mes ; e amenaren ab si gran guany
s e de cases moltes. E puix torna s'en
n Arago, e dona comjat a les osts e als
s, e retels gracia e merce del serveyt
avien fet ; e cascu torna s'en a son al-
E lo rey establi e ordona ses frontaleres
ens a cavall e a peu a Exa e a Taras-
çona e per los altres llochs de frontera de Navarra. E quant ho hac fet, vench s'en a Saragossa per delitar son cors e per reposar, que be-u havia mester, tant havia treballat l'estiu passat. E aqui estech hun gran temps, quaix tro a la semmana de Rams, per ço car les richs homens de les viles tots li feyen moltes demandes e confirmacions de algunes franquees e furs que demanaven, los quals lo rey no era vigares que del tot, axi com ells ho demanaven, los ho pogues atorgar, ne pogues sens gran prejudici seu e de sa senyoria. E axi en esta contesa estech per tot lo dit temps embargat en Arago, que no podia res fer de sos affers, axi com obs fora ne ell volia, jat-se sia que be-u hagues obs, segons l'ardit que li vench depuix alli moltes vegades e en est libre vos sera dit avant.

Ara lexarem estar lo rey d'Arago qui es romas en Saragossa, e parlarem del rey de França.

CAPITOL CXXXI.

Com lo rey de França ajusta e feu son pertret per terra e per mar, per venir contra lo rey d'Arago e a la sua terra.

Quant lo rey de França hac entes quel rey d'Arago havia pres lo castell de Albarazi e puix li havia correguda tota Navarra quis tenia per ell, si fo molt irat e fello, jatsia que be hagues dos anys passats que havia treballat en ajustar gents e viandes per venir ab tot son poder contra la terra del rey d'Arago. E llavors, quant hac hoït aço, cuyta mes lo feyt. E feu fer cent cors de galeres en la riba de hun flum qui es en Prohença, qui ha nom Rosa[1]. E atresi feu fer en altres llochs gran armada riba mar, ço es assaber en Narbona e a Macella, e per tota la ribera, aytant com es la sua marcha ne del rey Carles, tro sus en la ribera de Genova; e feu posar taula[2] en molts llochs de la ribera, per soldegar mariners e tots homens d'armes, de qual que llengua fossen, que volguessen anar en la sua armada[3]. E axi hac en breu temps, per lo gran sou que dava, compliment de ho-

(1) Rhône.

(2) Dresser les tables pour recevoir les enrôlements et payer ceux qui se présentaient.

(3) Flotte.

mens a tota sa armada, entre Prohençals e Narbonesos, e Massellesos, e Pisans, e altres gents moltes ajustades.

E ell d'altra part aparellas de venir per terra ab lo major poder que de cent anys en ça la corona de França no havia ajustat. E entre cells que hac per força e cells que hac per grat, e cells que hac asoldatas, foren be de set milia homens a cavall, tots de paratge; e soldega be di-huyt milia ballesters de peu, e altres homens de peu be cent milia o pus. E era tan gran lo aparellament, que quaix no es cosa ques dega creure, si hom no-u havia vist. E hac fet aportar per los dos anys passats vianda per mar e per terra, tanta quanta poch, de Alamany en ça tro sus a Narbona e a Carcaçona e a Tholosa, e en los logars vehins del rey d'Arago, ço es assaber prop Catalunya. E puix partis de França ab tota aquella multitud de gents, e vench s'en a Tolosa.

Axi que fos al Pastor[1], fo ajustat ab tota sa gent a Tholosa; que tant era gran la ost que, si tota anas ajustada e partis hun dia de hun loch e volgues anar en hun altre, no poguera anar per res del mon huna legua. E no podien caber en nenguna ciutat, per gran que fos; que sol les besties, entre cavalls e adzembles, e altres besties que amenaven, tenien be miga llegua, a totes parts lla hon eren atendats. E alli havia Francesos, e Picarts, e Tolsans, e Llombarts, e Bretons, e Flamenchs, e Burgunyons, e Alemanys, e Prohençals, e Anglesos, e Gascons. E quaix de totes gents e lengues de cristians hi ha, homens d'armes hi havia. E a Tholosa foren tots scrits, per manament del rey de França, cells qui anar hi devien. E sajornaren aqui alguns dies tro a les festes de Pasqua.

Ara lexarem aço estar, e parlarem del rey de Arago qui era romas embargat per raho de les demandes que li feyen los richs-homens dels llochs e de les viles de Arago.

CAPITOL CXXXII.

Com lo rey En Pere de Arago tench parlament a Saragoça ab los homens de Arago.

Quant lo rey d'Arago hac estat llonch temps en la dita ciutat de Saragossa, si que ja era

(1) Le second dimanche après Pâques.

pres de la festa de Rams, e veya que nos pc avenir en negun cas ab los Aragonesos[1], ap hun dia tots los richs-homens de Arago e ciu dans de Saragosa dins en son palau, e dix l

(1) Le chroniqueur Miquel Carbonell donne quelques dé fort intéressants sur ces débats, qui amenèrent la ligue Aragonais contre le roi Pierre en faveur de leurs liber ligue connue sous le nom de la Grande-Union. Carbonell archiviste d'Aragon et écrivait avec les documents sou yeux. Voici ce que je lis dans sa Chronique, folio 76 vers suivants.

Après avoir raconté qu'il ne retourna pas en Franc vingtième partie de ceux qui avaient envahi la Catalogne Pierre-le-Hardi, dans l'expédition dont on va lire le réc ajoute :

« E jatsia que de la gent francesa poca s'en tornas en terra, e encara molt meyns ne foren escapats, si los Arag sos haguessen ajudat a llur senyor lo rey En Pere; car, moltes requestes que aquest rey En Pere faes als barons e vallers e comunitat d'Arago, ans que los Francesos ent sen e damnificassen la terra, de ajudar li contra los Fra sos, no ho volgueren fer, allegant: que pus lo rey En Per trencava privilegis e libertats llurs, axi mateix li volien t car ço a que li eren tenguts ne strets. E en la fi de cascun test que los Aragonesos fayen a llur senyor lo rey En P sobre aço, protestaven e dehien: que, si nols servava privilegis e libertats, que elegirien altre senyor.

« Mas lo valent rey, per lo fort cor que havia, nos v inclinar lavors a servar llurs libertats; ne axi mateix los gonesos no volgueren ajudar a llur senyor en tan gran ne sitat. E sobre aço tots los richs homens, nobles e cavallers, tats e viles de Arago, en la ciutat de Saragoça ells se ajn ren; e, per mantenir llurs furs e privilegis e libertats, fa unio, ço es : que tots fossen uns e un cor contra llur yor e tot hom qui vengues contra llurs furs e llurs libertat aquesta fo la primera unio que Aragonesos comença Per la qual cosa molts scandols e mals se seguiren. E res meyns desobeiren a llur senyor a la derreria. Al ment e ab humilitat, per no lesiar totalment la fide prestada, ho faeren los Catalans, segons han dit los anti e encara, en aquest temps que la present hystoria s'esc (Carbonell dit dans son prologue l'avoir commencée le 19 1483.) ho dien los moderns : que, com lo rey En Pere se tr axi oppres per lo rey de França com dessus es scrit, no dent se ajudar dels Aragonesos, convoca tots los Catal manant los, sots la fidelitat a ell prestada : que tot home edat e dispost a portar armes, vassall seu o stant en Catalu lo seguis per anar defendre la terra contra los Francesos jatsia los Catalans en aquelles hores stiguessen mal cont del rey En Pere, qui, en temps passat, per gran ira que gue contra los Catalans qui nol haven volgut subvenir de gran quantitat de pecunia quils demanava per lo passat hostol que faea contra lo rey Carles de Sicilia, y encara esser el rey tant absolut e fet a sa guisa, e per la sua supe jurisditio, crema totes les constitutions, privilegis, libert scriptures faents, axi per los barons, nobles e cavallers per les universitats e singulars persones dels principat d

« Barons, llonch temps son estat en esta ter-
a ab vos altres, per tal quem pogues avenir ab
os altres de les demandes quem fets; e nos
ot fer a mon semblant; e no roman per mi,
mou semblant, mas vos altres, que tots dies
ne fets demandes novelles. E axi es me viga-
es que, si de aquests cent anys hi estava, que
ota hora hi havria assats affer. Mas yo no puix
turar aci per nenguna res, per ço car yo se
er cert: quel rey de França, ab tot son poder
ab ajuda del apostoli, se aparella de venir
n breu sobre mi e ma terra, ço e assaber Ca-
lunya. E yo som me massa triguat de aparel-
ar me com puixa, esperant m'en puxa defendre
le tan grans dos guerres. E no he obs a triguar;
ar ja es lo dit rey de França a Tolosa per venir
obre Catalunya. E com yo hagues perduda la
erra de Catalunya, ja no la trobaria de ara
an bona. Per que yom he a partir d'aci per
questa raho. E nom puix pensar que poguets
dir ara, sens gran perjudici meu, que vos fos-
sets pagats de mi. Ab tant coman vo a Deu. E si
volets deffendre vos e ma terra, e vostra que
es, de mes enemichs e vostres, farets ho be e
gint; e si no, no y puix als fer. Mas yo he fe en
Deu que vos altres sots tals que farets ço que
devets, ara e tots temps. »

E quant lo rey hac aço dit, levas de aqui e
ana a menjar. E en breu de dies vench a jor-
nades vers Leyda; e al venir passa per hun mo-
nestir de dones de la orde del Espital que ha
nom Xixona; e trach ne huna filla del comte de
Foix que havia nom dona Costança [1], qui era
aqui en habit setglar, la qual ell havia aqui aco-
manada, per ço ques nodris ab les dones; e
mena la s'en ab si tro a Leyda. E fon hi lo diu-
menge de Rams, mentre hom deya les misses.
E aqui fon rebut ab gran honor per los homens
de la ciutat; e puix partis de aqui per anar
vers Barcelona; e lexa la dita donzella, filla de
comte de Foix, al seu castell de Lleyda.

alunya. Empero, per servar lo juraments de fidelitat prestada
llur senyor, tots comparagueren denant la sua real per-
ona, seguint lo seu exercit, tots armats en aquesta forma,
o es: que portaven les lances sens fer ros, e les beynes sens
pases e puyals. Solament portaven, axi los de peu com los
le cavall, cuyraces e cervelleres e altres armes defensives.
E lo rey En Pere, com los vee axi venir desarmats, demanals
per quina causa anaven axi mal ateviats a la guerra. E res-
pongueren tots units e ab gran humilitat: « Senyor, vos nos
haveu cremats totes nostres libertats, constitutions, privi
legis e altres scriptures que eren atorgats e fetes en nostra
defensio e utilitat; e nos altres, per no rompre lo juraments
de la fidelitat, seguim vos axi mal armats com stam. E que
sapiam perdre persones e bens, vos seguirem en tota part
quens manareu. » E lo rey En Pere, vehent la llur humilitat e
obediencia, mogut de pietat, tornals tot lo que demanaren.
E hun, entre les altres coses, stant lo predit rey En Pere en
la ciutat de Barcelona, per celebrar cort general als Catalans,
lo suplica los merce sua d' atorgar, aprovar e confirmar privi-
legis atorgats a la predita ciutat de Barcelona per los seus an-
tecessors, e les consuetuts antigues, les quals tenia la ciutat; e
aquelles scrites li donaren. E lavors lo rey En Pere ho feu axi
com la ciutat loi'n havia suplicat. E feu ho tot registrar en son
registre, lo qual es recondit en son real archiu, situat en la ciutat
de Barcelona. E son vulgarment apellades *Locals de Barcelona*,
començants: *Recognoverunt proceres Barcinone et antiqui sa-
pientes in jure*, etc., e *in fine*; *Datum Barcinone 5 idus januarii
anno Domini* 1283. Y en aquesta manera los Catalans mitga-
ren la ira de llur rey e senyor, e satisfaeren al deute de la
fidelitat a ell prestada, e obtengueren ab humils suplicacions
lo que volgueren, com son tenguts fer los vassals a llur se-
nyor; car la millor cosa que poden haver los vassalls, com
son vexats per llur senyor, son humils suplicationes, les quals
son les millors armes que lo vassall pot haver per placar la
ira de son rey e senyor e fer tornar les coses en be. »

CAPITOL CXXXIII.

Com lo rey En Pere feu roceguar e pengar a'n Berenguer Oller de Barcelona ab set de ses companyons.

En aquell temps temps havia hun hom en la ciutat de Barcelona que havia nom En Berenguer Oller, e era de vils gents; mas havia ajustats molts de sos pars en la dita ciutat; e, qui per grat qui per força, havia quaix tot lo poble menut de Barcelona fet jurar de seguir la sua volentat. E en semblança de be havia fet gran mal en aquell lloch, e gran prejudici del senyor rey e dels

(1) Roger Bernard III, comte de Foix, avait épousé Marguerite, fille de Gaston VII, vicomte de Bearn, et héritière de cette seigneurie, réunie par lui à celle de Foix. Outre Gaston I, qui lui succéda en 1312, il eut d'elle quatre filles. Constance, l'aînée, dont il est question ici, est sans doute celle qui épousa Jean de Levi, fils de Gui, seigneur de Mirepoix. Cette fille n'est pas citée dans la Chronique bearnaise de Miguel del Verms, qui mentionne en ces termes l'amitié de son père pour le roi Pierre :

« A la qual mort (de Roger Bernard) aguet gran perda lo rey d'Arago, quar papa Marti quart l'avia depausat de son realme e l'avia donat a Carlos, segon net deu rey Philip de Fransa; e per so que lo dit mossen Roger Bernat, segon era gran amic deu rey d'Arago e com era senhor tractable, el y aguet gran perda, quar li aguera pacifida la guerra que li fazia lo rey de Fransa, si agues viscut. » (Page 678 de cette chronique, que j'ai publiée pour la première fois, d'après un manuscrit copié par moi dans les archives du Bearn déposées à Pau.)

prohomens de la ciutat, axi com cell qui havia fetes justicies, e desposehides les esgleyes, e lo bisbe, e gran res de burgers de Barcelona, de llurs tendes e de llurs censals per sa propia actoritat; e no s'en volia estar, per lletres ne per missatgers quel rey ne sos oficials li haguessen trameses; ans, quant negu li constrastava a res, fos tort o dret, sempre li venia d'amunt, ab tot lo poble a qui ell se feya capitani e governador, axi que moltes vegades aporta la ciutat a punt de pendre.

Entre molts mals que havia fets e pensats, si havia ordenat en aquesta saho : quel dia de la festa de Pasqua, propriament poble e no sabut se lexas anar als clergues e als Juheus e a tots los richs homens de la ciutat que no volguessen a ell consentir, quels occies e quels prenguessen lurs alberchs e tot quant havien a llurs obs, e puix que llivrassen la ciutat al rey de França, per tal quel rey no los ho pogues car vendre james.

El rey qui-u sabe aço fon molt despagat e fello, com hun vil hom li havia torbada tan noble ciutat com Barcelona era. Ab tant partis de Leyda, segons que d'amunt es dit; e de jornada en jornada vench s'en a hun lloch qui es prop de Barcelona quatre llegues, qui ha nom Martorell, e aqui fo lo di-vendres sant de Pasqua. E quant saberen l'ardit quel senyor venia, aparellaren se los promens, com lendema li exixen a carrera ab gran honor, el pregassen que prengues consell en lo fet d'En Berenger Oller. E En Berenger Oller, qui sabe aço, ordena d'altra part ab los majorals de son consell: que ixques al rey, ab tants e en tal manera arreats quel rey nos pogues captenir mal d'ell, per be que-u volgues fer.

Mas lo rey, qui era dels certs e dels savis homens del mon, li'n sabe a tot; que, quant vench lo di-vendres a vespre d'amunt dit, quant les besties hagueren menjada la civada a Martorell, e ell se fo hun poch reposat, feu ensellar. E parti se de aqui ab fort pocha companya quil seguiren. E cavalca tant regeu que, ans del dia, fo lains en Barcelona en son palau. E quant vench lo di-sapte mati, que En Berenger Oller de huna part ab los seus, e els promens de Barcelona d'altra part se aparellaren de exir al rey a carrera, els entengueren quel rey era vengut e que ja era en son palau, e maravellaren se tuyt. E els promens hagueren gran goig. Mas En Berenger Oller n'hac gran dol e tench se per mort. E falliren li tots sos arts. E puix quant vench aquell dia, lo rey cavalca per la vila; e En Berenger Oller acostas a ell e volch li besar la ma; e lo rey demana li que era, que nol connexia, mas bes pensava que ell fos. E ell respos: « En Berenguer Oller. » E lo rey que-u oy no li lexa besar la ma e dix li : que no era costum ne usansa de reys, que la hu al altre se besasen la ma. E En Berenger Oller que aço entes no-u tench a festa, e conech be quel rey era despagat d'ell. Mas ell era fort bell parler, e respos li en axi : « Senyor, yo no son rey ne fill de rey, nim tench per aqueix, ans son vostre hom e vostre vasall, e volria parlar ab vos de coses que seran vostre be. — E yo, ço dix lo rey, havria obs parlar ab vos atresi, e escoltare-us volenters; mas no es aci lloch ne saho; mas metets vos primer e yrnos-hem a nostra posada o palau. »

Ab tant lo rey li posa la ma sobrel cap, e tench lo be a prop que no s'en pogues anar. E axi lo rey cavalcant, e En Berenguer Oller a peu d'avant ell, vengueren s'en al palau e entraren dins. El rey mana als porters que no y entras nengu, sino cells qui eren companyons d'En Berenguer Oller, si entrar volien; e els porters tancaren la porta. E puix aquella nit lo rey s'endreça ab sos cavallers e ab sos ciutadans; e bon mati, ço es lo jorn de Pasqua, apres de moltes coses que y hac dites e fetes dins e de fora, estrena lo dit Berenguer Oller ab gran honor. Trasqueren lo del palau rocegant a la coha de hun mul, ab set de sos companyons que amenava hom apres d'ell ab los ligams al coll; e feu los menar per tots los carrers de la ciutat; e puix feu los pengar per la gola tots set en huna olivera, e En Berenguer Oller pus alt que tots.

El rey torna s'en en son palau; e quant foren dites les misses, assech se a menjar, e tench sa festa bona e honrada, e en pau alegrament. E tots cells de Barcelona estadans, que al fet d'En Berenguer Oller havien consentit, hagueren gran temor e exiren se de la ciutat; e s'en anaren aquell dia be sicents; e lo rey feu ne pendre be docents.

E no-us maravellets, quant, entre bons fets e nobles del rey En Pere de Arago e de Cecilia, recomta hom aquest d'En Berenguer Oller, car major fet fo e major conquesta que si hagué

quatre castells o cinch de sos enemichs.
lo prohom, en hun proverbi antich: que
n fort enemich, com cell qui es familiar
. Per que, si be sera de sa terra, aquest
que no-us par; car ell los poch pendre
ons les obres que havien començades,
enament e el empreniment que havien
poder que s'havien donat.
exarem aço estar e parlarem per orde
es fets del rey d'Arago.

CAPITOL CXXXIV.

y En Pere d'Arago ana sobre son frare, lo rey de Mallorques.

: les festes de Pasqua foren tengudes
y en Barcelona, el rey hac ordenada
a en dret la ciutat de Barcelona, e hac
alguns dies, partis de aqui ab com-
de cavallers e ana s'en a Gerona e per
ab sos cavallers d'amunt dits. En-
es quals hi era lo comte de Palars e En
olch, vescomte de Cardona, e ab ser-
e hac amenats de Gerona, e de aquella
ns gran res. E nengu no sabia son co-
ıo que deyen les gents es pensaven
ient, que anas establir hun pas qui es
sello e la terra del rey de França, ne
o poguessen allens entrar, quant ven-
Catalunya; mas lo rey havia altre en
ge, segons que veurets.
ts saber que En Jaume, qui era lla-
de Mallorques, frare del rey En Pere
en aquella saho no era be ab son frare
rago[1]. Per que lo rey d'Arago l'havia
spita, per moltes coses que havia oy-
ses per cert: que aquell rey En Jaume
ctades ab lo rey de França e ab lo
ontra ell. Per ço, com ves lo rey d'A-
aquell rey En Jaume fos contrari de
, la qual esperava haver ab lo rey
a e que no donas als Francesos,
ıdrien en Catalunya, pas e entrada
terra, ço es asaber per Rosello, que
ıig de la terra del rey de França e del
go; la qual terra de Rosello aquell
ume tenia dretament ab tota la altra
lo rey de Arago sens altra miga; mas,

per les coses quel rey havia enteses, segons que d'amunt es dit, ço es assaber que havia hagudes vistes ab lo senescal del rey de França e ab N'Amalrich de Narbona moltes vegades, e que havia trames a Roma e en França sos missatgers per recaptar algunes coses que d'avall oïrets; per tal lo rey d'Arago se temia d'ell molt fortment. Per que, quant hac cavalcat per tot Gerones e per Emporla ab cavallers e ab homens a peu, segons que d'amunt es dit, ana tant avant tro que fo a huna vila que es en Rosello e ha nom Perpinya; en la qual vila lo rey En Jaume d'amunt dit, ab sa muller e ab sos fills, era llavors. E quant lo rey d'Arago fo prop de aqui, feu acivadar los cavalls e les altres besties de bona ora. E quant lo rey e els altres cavallers e totes les companyes hagueren hun poch dormit, la nit feu armar los cavallers e els servents e ensellar los cavalls; e cavalcaren e partiren se de aqui; e travesaren per camins e per dreceres que foren fort prop de Perpynia. E encara nenguna de sa companya no sabia lo rey hon devia anar ne quina volentat havia.

Ab tant los cavallers anaven parlant entre si, e deyen: que bo seria que demanassen al rey que volia fer. Mas conexien lo de son cor, e nengu no lo y gosava dir, sino hun cavaller que havia nom N'Ambert de Mediana. Aquest era hom de sa companya, e prous e espert e savi cavaller, e lo rey amaval molt, per que ell se pleuia mes del rey que null hom qui hi fos. E aquest cavaller dix als altres cavallers: « Barons, aqueix pensament que vos altres havets, m'he yo mateix; que no puix aesmar quina volentat s'ha lo rey, ne que ha en cor de fer; ne res no m'en ha dit, ne a nengu que y sia, ço creu. Per que, si-us volets, aventurarm-he yo e demanar-lo-y-he. — Hoch, digueren los cavallers. Que Deus bona ventura vos do! Demanats lo y; que mils estara a vos que a nengu. »

Ab tant acostas N'Ambert al rey e dix li: « Senyor, preguen vos tots aquests richs homens e cavallers, quels digats quin ardiment es aquest que havets en cor de fer, ne negu no ho sab ne ço pot pensar. » E el rey, quant ho oy, pres se a son riure e dix li per escarn: « Sapies, N'Ambert, que si nos podem tant cavalcar, e la nit nos basta, que, al jorn, passada hagam la font de Salses, que nos farem tal ardit

rdan.
er a passé tous ces différends sous silence.
N. PER B. D'ESCLOT.

que no-u viu llonch temps ha pus bell. » E N'Ambert, quant ho oy, hac gran goig, e cuydas quel rey li hagues dita veritat e dexellat son coratge; e vench s'en als altres cavallers e dix los ço quel rey li havia dit. E llavors, si de primer havien hagut pensament, hagueren lo major, per ço com los huns se pensaven e deyen : quel rey volia anar a la ciutat de Narbona, e que hom la li devria llivrar; los altres deyen : que ans anava a Carcases, per correr e fer mal en la terra; los altres deyen : que ans anaven per haver vistes ab lo rey de França. E axi tuyt eren de moltes entencions. E pensant e cavalcant, anaren tant avant que no foren luny de Perpynia dos llegues. E llavors dix lo rey : « Via! servents, avant! e estats tuyt apparellats, homens a cavall e a peu, que aci farem nostra jornada. » Ab tant conegueren tuyt la volentat del rey; e maravellaren se tuyt de la sua certea, com axi havia cubert son cor que nengu no podia pensar sa volentat; mas, quant hom se pensava que ell fes huna cosa, ell ne feya altra be luny de aquella.

E quant En Ramon Folch, viscomte de Cardona d'amunt dit, hac entes e conegut quel rey havia cor de entrar en Perpinya e pendre la vila per grat o per força, acostas a ell e dix li : « Senyor, ver es que nos som vengut ab vos, ab cor e ab volentat de fer vostre manament ara e tots temps, e de seguir vos en tot lloch, e anar contra tot hom. Mas, segons que yo veig e per vos he entes, que vos volets entrar en la vila de Perpinya. E yo se, e vos atresi ho sabets : quel rey En Jaume de Mallorques e madona la reyna e sos fills son dins la vila, e la reyna es ma parenta e ma acostada ben prop [1]; e no m'es vigares que fos onesta cosa ne covinent que consentis aytal ardit contra ella, ne en lloch hon ella fos; majorment que yo hi hagues esser present. E aço no-us cuydets que-u digua per tal que haga en cor de desexir de vostre servey; mas yo-us llivrare tota ma companya a cavall e a peu per fer la vostra volentat; e yo, si a vos plau, romandre deffora e sperar-vos-he tot sol ab hun companyo, o axi com a vos placia. »

E respos lo rey : « Tots temps fos cortes En Ramon Folch, e majorment en fet hon dones hagues ne cabessen. E yo son pagat de aço vos havets dit; e feu ho axi, que bem plas En Ramon Folch dix : « Senyor, gran mer E besa li la ma. E axi romas deffora, ell ab ab tres companyons. E el rey, ab lo com Pallars e ab tota la altra companya a ca a peu, acostas a la vila de Perpinya. El re teix, ab quatre o ab cinch companyons, primerament a les portes de la vila ab lo punt vestit e huna llança en la ma sens armes, e troba les tancades, per ço com e no era dia clar. El rey crida a la guayta : fes obrir. E la guayta respos : que non fa tro que fos dia; mas ques tiras atras, sino li costaria. E lo rey prega lo de tot en tot gnament que li obris; e la guayta qui e la porta apella de les altres guaytes qui prop dels murs. E vengueren n'i be deu o e demanaren al rey quin hom era, que axi entrar cuytosament. El rey respos : q obrissen; que no venia per negun mal d'e les guaytes respongueren : que non farie si no deya qui era. E ell dix los : que era d'Arago e que venia per be llur e que li obr E les guaytes, que oyren quel rey de Arag conegueren lo be e hagueren gran goig, com l'amaven mes, ells e tots los homens sello, que negun senyor del mon, per ço co sens falla llur senyor natural. Mas les gu per ço que no poguessen esser reptades de daren : « A mort! a mort! » e gitaren pe cayrells, e meseren grans crits. El rey, q viu, appella sa companya qui li eren be p vengueren tuyt. E els servents acostare les portes ab les scuts abraçats, e feriren destrals grans colps en les portes, si q trencaren les bares e les cadenes e tot qu havia, mal grat de aquells qui eren dins, q ho defenien. E el rey entra en la vila; e a la mitat de la gent se fos reconeguda ne h ren sentit lo brogit, emparas ab sa com del castell del rey En Jaume. E axi con pujava vers lo castell, per cas de ventur malrich de Narbona ab altres cavallers venguts aquell mati de Narbona a Perpin ver lo rey de Mallorques qui era mal quant foren sus a la porta del castell, tr la tancada; e pegaven aqui grans colp tal quels obrissen. Mas hanch aquells d tell nols volgueren obrir, per ço com ser brogit de la vila, e sabien que lo rey d

(1) Elle était fille du comte de Foix, et par conséquent sa cousine-germaine.

ni. E estigueren tant aquests de fora, ses-
sils obriríen, que la companya del rey
o e los cavallers foren atesos al castell;
ren aquests a la porta, ab alguns caval-
scuders que eren de llur companya. E
eren los tots, e menaren los al rey d'A-
ell feu los be guardar.

res quel rey fo vengut en la vila, e estat
dia, e fet ço que li plach, lendema ell
per vila ans de menjar; e totes les gents
la quil veyen havien gran goig, e besa-
a ma, e saludaven lo axi com a senyor.
ell vench s'en a la casa del Temple; e
y gran res de tresor de son frare lo rey
orques, qui era aqui en comanda; e feu
r al castell, e feu obrir los coffrens en
aquell tresor[1]. E entre les altres coses,
y huna carta escrita en pergami, ab dos
le plom pendens; la huna era del rey de
, e l'altra del apostoli. En la qual se
a: quel rey En Jaume de Mallorques
a, de valer e ajudar ab tot son poder per
er terra al rey de França contra lo rey
, tro que aquell rey de França hagues
sta tota la terra del rey d'Arago. E per
aquesta promesa qu'ell feya, lo rey de
li donava lo regne de Valencia, com lo
conquest e tolt al rey d'Arago. Aquesta
atorgava e confermava lo apostoli de

ant lo rey hac vista la carta, fo molt irat
gat de si en leix; mas a negu no volch
E en aquella saho escoja be la carta; e
mes per tots los hostals de la vila de Per-
feu pendre molts mercaders que y ha-
terra de França, e emparar, e fer es-
otes llurs robes e llurs mercaderies, que
una gran infinitat de tresor. E puix feu
dos consellers del rey de Mallorques que
, qui tots temps eren estats a son dan;
avia nom Ramon Balle, e l'altre havia
ig d'Orfila. E emparals tot quant havien
h atrobar. E apres, quant lo rey fo
e entrat en lo castell de Perpinya, hon
e lo rey Jaume era, e hac estat aqui
s, entes per cert, quel dit rey En Jaume
lt e no volia exir de huna cambra en que
ya. El rey d'Arago emparas de tot lo

[1] aner s'est bien gardé de rien dire de cette visite
nemi par le roi d'Aragon à son frère.

castell, e posa ses guaytes e ses guardies per los
murs a totes parts, en tal manera que no paria
que hun aucel, per sotil que fos, ne pogues exir
de nenguna part, que no fos vist. E quant
hac aço fet, trames dos cavallers a la cambra
hon son frare jaya en hun llit, e dix los que par-
lassen ab ell e que li donassen a entendre: com lo
rey d'Arago era aqui vengut, no gens a dap-
natge ne a desonor de aquell rey En Jaume,
ans ho era per proffit e per honor e per deffe-
niment d'ell e de sos fills e de tota sa terra. En-
cara los dix, que li diguessen e li faessen mem-
brant: com aquell rey en Jaume era tengut al
rey d'Arago, de valer e de ajudar contra tot
hom del mon quis volgues que fos; la huna per
lo acostament que era entre ab dos, ço es assa-
ber que eren germans; altra per raho del sagra-
ment e de la covinença en que era ab ell; altra
per ço com tenia tot quant havia per ell. Encara
dix que li diguessen, de part del rey: que per
les d'amunt dites rahons, ell lo conqueria, per
fe e per lo sagrament que fet li havia, e per lo
acostament que era ab ell: que li llivras e que li
fes llivrar totes ses forces e castells que ell tenia
en Rosello, per tal quels pogues guardar a ell,
e atresi esquivar que no li pogues venir dan en
Catalunya ne en altra terra de aquell rey d'A-
rago, ne los Francesos no s'en poguessen aju-
dar de res contra lo rey d'Arago ne a sa terra en
aquesta guerra la qual entenia a moure contra ell.

E quant lo rey hac dit aço, avia los caval-
lers d'amunt dits. E ells vengueren s'en a la
cambra hon jaya lo rey En Jaume malalt, e
parlaren ab ell; e dixeren li les d'amunt dites
paraules e moltes d'altres. Si quel rey, com
molt li hagueren dit e treballat de ça e de lla,
atorga al rey d'Arago tot son enteniment de ço
que volia, e promes que seguiria la sua carrera
e la sua volentat per tots temps, e li ajudaria de
tot, axi com a bon frare e honrat, ab tot son poder.

E quant de cada part fo lo fet avengut e par-
lat, foren ne fetes cartes en forma publicha. E
aquelles cartes foren fermes per lo rey d'A-
rago d'amunt dit. E l'escriva torna a la cambra
hon jaya lo rey En Jaume, per ço que ell les
fermas, axi com ja havia atorgat de primer; e
toca la porta, que li obrissen. E no li volgueren
obrir; e digueren li quel rey era estat tot aquell
jorn treballat en parlar e en altres coses, e
llavors eras adormit, axi que nol gosaven des-
pertar. E lo escriva torna s'en al rey d'Arago

e dix: que no havia pogut veer lo rey En Jaume de Mallorcha, ne havia fermada la carta. El rey d'Arago dix li: que y tornas, com hun poch hagues estat.

Ab tant lo vespre fo vengut; el escriva torna altra vegada a aquella cambra; mas encara no li volgueren obrir, e meteren aquella mateixa escusa. E lo escriva torna al rey d'Arago e comta lo y tot. E ell dix li: que s'i tornas, a cap de hun poch, altra vegada. E l'escriva feu ho; mes encara no li volgueren obrir, e scusaren se en aquella mateixa manera. E lo escriva torna al rey d'Arago e dix li com hi era estat tres vegades, e no y era pogut entrar per nenguna raho. E respos lo rey al escriva: « Per ma fe! massa poria hom dormir! E yo no y he bona sospita; que vigares m'es, que ço que mon frare m'ha dit no-u haga dit en cor de attendre ne de complir, mas nos ha que fer a nit. Estigans ell lla dins, e nos farem lo guardar de fores; jatsia que nol nos calgues guardar, que no es hom que anar s'en pogues, e majorment per raho de la malaltia que ha; e no seria cosa bona ne convinable de fer, que nos, pus malalt es, li entrassem en la cambra per força. »

E quant lo rey de Arago hac ago dit, establi ses guaytes ça e en lla per molts llochs del castell, e mana que guaytassen aquella nit be; e ell gitas a dormir en son llit. Mas ell dormia e altri vellava, segons que oïrets; car devets saber que, tot aquell dia passat, lo rey En Jaume era estat en consell ab sa muller e ab alguns maynades de casa sua, dins en sa cambra, e hagut consell, o ques mogues o leix, o que altri li consellas, o penedis de ago que havia atorgat a son frare lo rey d'Arago. E tals coses havia tractades e concidents contra ell, que no li era vegares que, per be que fos assegurat, si per aventura vengues a dexalament de ago que havia fet, que no moris. E per ço, tot aquell dia d'amunt dit, feu guardar e albirar, si per ventura per negun lloch poria exir del castell. E sobre ago appella hun maestre majoral de la obra del castell de Perpinya, e dix li: « Maestre, ara es obs e he mester quem mostres vostres maestries, e que guardets e que cerquets finestra ne espillera ne forat, vos que havets obrat lo castell, per hon pogues exir d'esta cambra. » Respos lo maestre: « Yo no-u creu que huna rata hic pogues exir que vista no fos, en tal guisa fa guaytar lo castell lo rey d'Arago. Per que no pens ne puix atrobar carrera com se pogues fer ço que havets dit. » E el rey En Jaume, que ago oy, tench se per perdut; e dix que mester era que ell ixques de la cambra e del castell, ans li començas a fer huna cava dintre la cambra; que mes amava morir de fora, o dintre la cambra si exir no podia, que venir en mans del rey d'Arago son frare. « Senyor, ço dix lo maestre, ço que vos deits leus[1] es de dir, mas gran cosa es de fer. Per, tot altre hom, exceptat vos, hi assajarem a traure per hun lloch que yo se. — Com ço! dix lo rey; e no son yo hom aytambe de aventurar tota res, com null altre!—Ver es, ço dix lo maestre, mas vergonya es de dir a tan noble e tan honrat senyor com vos sots, que ixqua per aytal lloch com aquell es; majorment vos qui sots estat malalt lonch temps e encara no sots millorat. — E quin lloch es ago? ço dix lo rey; que fort sera perillos que yo no-u assaig de exir, si null hom del mon ho pot assajar. E axi digues me quin lloch es. — Senyor, ço dix lo maestre, quant obram lo castell, fem huna ayguera que ve de la casa hon cuyna, e passa sots aquesta cambra, e ix fora del castell e fora tot lo vall, hun tret de ballesta. E es assats ample, que ben poria exir hun hom a bocons; mas es plena e lega de sutsura, per raho de les aygues e moltes legees que hom hi gita tot dia. E axi tem me que, si-u assaguets de exir, que no-us fessen gran dan la mala olor e mala legea qui llains es. » E respos lo rey: « Bem tenits per frevoll e per despoderat. Que yo puixcha assajar ço que altre hom assaig. E si axi es com vos deits, no poria esser atrobat millor lloch ne pus covinent de exir que aqueix es. Ab tant pensats de obrir en aquell llogar hon vos sia vigares que deja passar aquexa ayguera. »

Quant lo rey hac dit ago, lo maestre ab son picha-martell va obrir e trencar les lloses de la cambra que era en llosada, e devench a aquell lloch hon l'ayguera aquella passava; e troba la ampla, encara mes que nos pensava. El rey En Jaume, qui-u viu, tench se per estort. E hagueren mantinent molta aygua de hun cafareig quis tenia prop la paret de la cambra, e gitaren hi tant aygua que tota la ayguera scuraren. E puix lo maestre va entrar dins ab llums de candelles e cercala tota, tro lla jus hon exia fora del castell; e vehe que bell era assats, e que hom ne podia be exir. E torna s'en al rey e dix lo

(1) Facile, du latin *levis*.

hac ne gran goig. E vestis huna sua de blanch de Narbona tint en graua, e pena vayre; e entra en l'ayguera ab e qui entra primer e anava denant n de candeles ab huna llanterna en la quil seguien de tras sens pus. E enans ue s'en pres comjat de sa muller la ab grans lagremes partiren se de aqui e ella romas en sa cambra; e ell ana ns d'amunt es dit, per l'ayguera, tro altre cap, fora del castell. El rey En Mallorques quis veu fora tench se , e trobas tot suat, ell e son vestit; prea res, tant havia goig gran com exit stort. E si fort era malalt e de pliccio, no-u parech en lo anar; car le anar a peu tost, mes que si tots temps at, e tench lo cami de hun castell que a Rocha. Quant hac anat be miga ba hun hom de aquella terra qui me- somera, e dix li que la li prestas tro al La Rocha, e l'hom feu ho. E axi lo rey vench s'en al castell; e conegueren l castell, e maravellaren s'en molt, e ren lo molt honradament. El rey En mas aqui fello e despagat en leix.

tarem a parlar del rey En Jaume de s e parlarem del rey de Arago son unt dit.

CAPITOL CXXXV.

s de la vila de Perpinya se llevaren contra lo rey d'Arago.

lo rey d'Arago hac vist e entes quel podia entrar en la cambra hon son ey En Jaume jaya, e puix hac esta- guaytes per tot lo castell tot entorn, a dormir. E quant hac dormit huna nit en son llit, ell se desperta e oy les ue de aquella part estaven sobre la ell jahia, que movien gran brogit, e axi con si hom combatia lo castell. El oy, llevas ab la espa en la ma, e les guaytes, e menaçals com axi cri- respos la huna de les guaytes: « Per yor, no cridam sens raho, car no sa- gents, o als de fora, que havem sen- ans colps acens, prop del mur.» El rey e folls eren e embriachs, e que calassen ventura o en bona; car ço que deyen s; mas que guaytassen d'aqui avant, mas no cridassen mes ne somoguessen menys de raho.

Ab tant lo rey se torna a dormir en son llit. E quant hac dormit hun poch, ell oy que les guaytes se treballaven e cridaven a grans crits. E ell torna y tot gint, e fello munta a les guaytes, ab huna maça que aportava en sa ma, e ab hun mantell adossat; e menaça a les guaytes, com axi cridaven que nol dexaven dormir; e feu semblant quels volgues ferir ab la maça. E ells respongueren li: « Senyor, vos nos podets fer e dir ço que a vos placia; mas, comanats nos havets que nos guardem e guaytem lo castell yvas, ne retrem nostre deute quant mester hi sia; e sapiats que ço que nos havem fet, havem fet ab raho, que, com havem dit, bens ha estat vigares dos o tres vegades que hom trancas lo mur del castell ab pichs e ab caps-martells. » E lo rey menys-prea ço que les guaytes deyen e torna s'en a dormir; mas no poch molt dormir, que ell senti les guaytes quel despertaven altra vegada. E ell, irat e ple de mal talent, llevas ab huna cota de burell vestit, ab hunes çavates, me- nys de calses; e ab la llança lexas anar a les guaytes. E tots fogiren com lo veren venir. E ell demanals fellonament: si eren embriachs, o que havien sentit, que axi cridaven es treballa- ven debades. E les guaytes respongueren li: « O tots som encantats o nos havem entes e sentit encara ço que ja-us haviem dit. —Ara, ço dix lo rey, estats vos suau; e si-u sentits altra vegada, cridats grans crits e sabrem que es. Mas be creu que vos altres cridats en foll per tal que no-us adurmats. »

E quant aço hac dit, lo rey torna s'en a dor- mir en son lit; e dormi tro al dia clar. E quant lo dia aparech, lo rey crida son escriva e dos cavallers e lo comte de Pallars atresi, e dix los que s'en anassen a la cambra hon jaya lo rey En Jaume son frare, e que li diguessen que fer- mas aquelles cartes que havia atorgades, e si no ho volia fer que ho digués. Lo comte de Pallars ab l'escriva e ab dos cavallers ana s'en vers la cambra, e troba la porta uberta; e entra s'en dins; e troba la reyna muller del rey En Jaume, ab tres fills seus e ab huna filla, que seya sobre hun llit, trista e plorosa, ab altres homens e fem- bres qui eren de la companya del rey En Jaume. El comte de Pallars ab sos companyons qui la veren, maravellaren se molt e besaren li la ma, e digueren li: « Hon es lo senyor rey de Mal-

lorques? » E ella ab tota l'altra companya mogueren gran plor e dixeren : que no sabia que s'era fet, e nos pensava que james lo veessen. E el comte e cells qui eren ab ell vingueren cuytosament al rey d'Arago, e digueren li tot lo fet e ço que havien trobat.

El rey que aço oy, senyas e maravellas molt com era aço estat, e pensas que alguns de sa companya no y haguessen consentit en aquest feyt; mas non volch res dir, sino que dix : que no havia perdut son enteniment per peguea mas per ensenyament, per tal com hanch no havia volgut ahontar son frare lo rey En Jaume, ço es assaber que hom li entras en sa cambra hon ell jaya. Ab tant lo rey s'en vench a la cambra hon era estat lo rey En Jaume, e feu guardar si trobaria per hon era exit. E veren aquella ayguera uberta d'amunt dita, e encara la lanterna e les candeles, que trobaren lla dins cremant, que y havia fetes encendre lo rey En Jaume com s'en exi. El rey d'Arago maravella s'en com ho veu, e dix a la reyna muller del dit rey En Jaume : « Certes! madona la reyna de Mallorques, certes! vostre marit m'ha fet gran escarn. E cregats per cert que yo no era vengut aci per negun dan seu, ne que li volgues tolre sa terra; mas que la deffensas a ell e que la guardas, que a mi nom pogues venir dan en esta guerra, la qual esperava haver en breu ab lo rey de França. E vostre marit ham fort escarnit e gaubat, e ha fet gran mal a mi; mes major l'ha fet a si mateix, e a sos fills, e a vos. Sab me greu e son despagat, si als hi pogues fer. »

Ab tant lo rey se parti denant la reyna, e feu la be guardar a ella e a sos fills, que nol poguessen escarnir axi com lo rey En Jaume havia feyt. E quant lo rey d'Arago fo exit de la cambra, seu se a huna finestra qui guardava vers la via de Perpinya; e oy gran brogit e grans crits d'homens e de fembres e de infants qui cridaven a grans crits e deyen axi : « Senyor rey En Jaume de Mallorques, e qui-us ha mort? James no trobarem tan bon senyor! » E quant lo rey hac aço entes, trames hun missatge a la vila per saber que cridaven aquelles gents. E lo missatge devalla corrent a la vila; e torna tantost d'avant lo rey e dix li : « Senyor, pensats hi tost de exir vos e vostra companya, axi com puxats, sino vos e nos som tots perduts; que veus tots los homens de la vila guarnits ab llurs armes; e han gitadés cadene e barreres, e volen pujar aci e que-us prenen aturen vos e vostra companya; car fama h venguda entre ells : que vos havets mort e esta nit llur senyor, ço es assaber lo rey En Jaume de Mallorques qu'es vostre frare. » Quant l rey d'Arago hac aço oyt e entes, feu carregar les adzembles de la sua roba e de aquell que atroba en lo castell, e puix dix a les guayt tes qui axi lo havien despertat la nit : que n s'eren moguts menys de raho, car huna ayguer havia feta obrir lo rey de Mallorques, per hon s'en era exit de sa cambra e fuyt del castell, e que alli feyen los colps que ells havien sentits. E quant tuyt hagueren aço oyt, maravellaren s'en molt, e pensaren de carregar la roba a le adzembles. El rey d'altra part trames missatgers als cavallers qui albergaven en la vila : ques armassen tost e yvas e que pujassen a llurs armes e ab llur roba vers lo castell. E tuyt feren ho axi com lo rey ho hac manat. E a penes se foren los cavallers guarnits, que tots los homens de la vila muntaren vers l castell ab llurs armes, be tres milia o pus. El rey d'Arago quels veu venir, exi fora la porta del castell en hun cavall, cavalcant ab huna maça al puny; e volia parlar ab les gents qui venien; mas no podia esser oyt, tan grans crits movien, dient al rey a huna veu : « Que vos nos havets mort nostre senyor lo rey de Mallorques! »

El rey a grans penes feu los callar, e escoltaren lo. E ell dix los axi : « Malvada gent, per que cridats ne-us movets contra mi sens raho: que yo no se que-us deits. Com vos pensats que haga mort mon frare, vostre senyor? que no-u faria per res de aquest mon. Mas yo-us dire com m'en pres. A nit que passada es, me atorga que faria ma volentat, quem ajudaria de tot e ab tot son poder. E que aço sia ver, mostrar-vos-hi-e per cartes quem foren fetes pobliques. »

Ab tant lo rey appella lo seu escriva, per nom Pere de Sent-Climent, e feu legir les cartes qui eren estades fetes entrel rey d'Arago e son frare lo rey de Mallorques e les covinences que havien empreses ab duy. Quant l'escriva hac leses les cartes, dix el rey d'Arag a aquella gent : « Barons, havets entes, ne encara crehets ço que yo-us dich si es ver?—Och senyor, dixeren tots; mas quens havets f

senyor lo rey de Mallorques? — Yo-us
:, ço dix lo rey. Esta nit qui es passada,
i, e asogas per huna corda, e s'en es
r huna finestra qui era en la cambra. E
s en veritat: que no se que s'es fet, levat
tant que se per cert, qu'en aço ha fet
al a si en leix primerament, e a mi, e
uller, e a sos fills. »

gents qui-u oyren començaren de plo-
e cridar a grans crits, e a dir: « Vos lo
reu mort. E retets lons. Que ço que deyts
sino abelliments de paraules. » El rey qui
e axi era e que la gent se comovia con-
e no li valia res son parlar, feu senyals
allers, que ixquessen ab llurs armes.
tinent ixqueren be docents cavallers
del castell e gran res de servents. E
at de tota aquella gent feren los partir
i a grans empentes[1]. Els homens de la
ii veren que axi era, tornaren s'en a la
naren s'en per los hostals e per los al-
, e trobaren molts homens de la compa-
l rey d'Arago, e majorment homens a
s guarnien per pujar al castell e ajudar
d'Arago llur senyor; e prengueren los
que ben aturaren de mil en sus. El
rago qui-u sabe feu tost, segons d'a-
dit, carregar les adzembles de la roba
esor e de la moneda que troba al cas-
feu cavalcar la reyna de Mallorques sa
a[2] ab sos tres fills e ab sa filla atresi, e
s presoners, ço es assaber N'Amalrich
ona, e el nebot del arquebisbe de Nar-
dos consellers del rey de Mallorques; e
el castell ab tota l'altra companya e
ts tro fora la vila. E puix ell torna ab
anya de cavallers a la vila, per delli-
uells servents que havien aturats los
de la vila. E com fos a les portes, viu
e de Pallars que havien aturat dins les
b sa companya. El rey vench esperо-
nengu nol gosa esperar. E dona huna
a al comte de Pallars, e gital deffora.
ensemps ixqueren gran res de aquells
que havien aturats los homens de la
ro si n'i romaseren, qui presos qui atu-
i uns qui altres, de la companya del
rago, be cent o pus.

inte, sortie, choc; mot employé souvent par Frois-

lle-sœur.

El rey qui viu que nos podia pus atura sens perils, per ço com tots los homens de la vila venien a les portes, torna s'en ab sos cavallers e altra companya que havia lexada deffora; e puix tots ensemps vengueren s'en a poch a poch, tant tro que foren en hun lloch ques appellat Junqueres, e es d'En Dalmau de Rocaberti. E quant foren aqui, vench En Ramon Folch denant lo rey, e el comte de Pallars atresi, e pregaren lo quels donas hun do, que no seria gran son do. E lo rey atorgals ho francament. E ells pregaren lo que lexas anar la reyna de Mallorques lla hon volgues, car a ell no era honor de tenir huna dona aytal com aquella en preso, e majorment com fos prenyada[1]; e havia reguart que nos afollas del prenya, per dolor, com se vees en dolor e en preso. E el rey dix los: que playa li, per amor d'ella e d'ells, e que s'en anas, si anar s'en volia. E tantost En Ramon Folch e el comte de Pallars tornaren s'en ab la reyna, e seguiren la tro al coll de Banyoles; e aqui lexaren la anar. E ella ana s'en en Rosello ab huna sua filla qui era venguda ab ella, e ells tornaren s'en al rey d'Arago a Junqueres.

El rey d'Arago feu amenar los quatre fills del rey de Mallorques a hun castell seu qui es riba mar, qui ha nom Torella de Mongriu; e aqui feu los be guardar. E trames d'altra part N'Amalrich de Narbona en la ciutat de Girona; e aqui feu los estar, ell e el nebot del arquebisbe de Narbona, ab nom se quants cavallers, en preso e en ferres, en huna torre qui ha nom la torre Gironella. E aqui guardals hom be, aytant com hi estigueren. E el rey vench s'en per Girones e per Ampurla, e reconech tots sos cavallers e ses viles.

Ara lexarem a parlar del rey d'Arago En Pere, e parlarem del rey En Jaume de Mallorques, son frare, e del rey de França e de llurs affers, e com vengueren en la terra del rey d'Arago, ço es assaber en Catalunya[2].

(1) Enceinte.

(2) Cette campagne du roi Philippe-le-Hardi en Catalogne est décrite par Bernard d'Esclot, dans les chapitres qui vont suivre, avec une exactitude et une impartialité qui ajoutent encore à l'intérêt de ce drame. Muntaner est plus pittoresque, mais plus partial. Dans les dernières guerres on a fait réimprimer cette partie d'une traduction espagnole de d'Esclot par Cervera, et on l'a répandue à un grand nombre d'exemplaires, pour soulever les populations contre les Français, par un appel aux anciens souvenirs.

CAPITOL CXXXVI.

Com lo rey En Jaume de Mallorques trames sos missatgers al rey de França contra son frare lo rey d'Arago.

Quant lo rey de Mallorques En Jaume s'en fo vengut al castell de La Rocha e no hac trobada sa muller e sa filla, estech fort trist e despagat d'aci en leix, car tench se per fort envilanit e desonrat de son frare lo rey d'Arago. E aytantost trames missatge cuytosament al rey de França que era en Tarasco e en Narbona, e al cardenal qui ab aquell rey de França era vengut per preycar la croada contra lo rey d'Arago, ab gran poder de gens a cavall e a peu. E el cardenal havia nom En Johan Carlet [1]; e era Frances. E trames a dir el rey de Mallorques per aquells missatgers: com lo rey d'Arago son frare li havia baregada e presa sa terra e el millor lloch que ell havia, ço es assaber la vila de Perpinya, e com li era entrat en son castell forcivolment, e s'en havia menats presos sos fills e sa muller, es n'havia fet aportar tot son tresor e tot quant ell havia en aquell castell; hon, com aço fos gran honta de aquest rey En Jaume, e tal que james, segons que ell creya, no la podia haver venjada, pregava al rey de França e al cardenal d'amunt dit, que ells, pus en cor havien de venir sobre la terra del rey d'Arago, ques cuytassen als pus tost que poguessen; que ell los daria pas e entrada hon porien entrar en Catalunya mal grat del rey d'Arago, els llivrara tots los castells e les forces de Rosello, els ajudaria ab tot son poder per mar e per terra; e ques cuytassen de que no y fallis per res; que sabessen per cert quel rey d'Arago era fuyt e que havia gran reguart d'ells, e que no s'era gosat aturar del regne de Valencia en sus. E quant los missatgers del rey de Mallorques ques foren venguts denant lo rey de França e lo cardenal, els hagueren dit la missatgeria, e presentades llurs cartes, e ells les hagueren oydes, llevas en peus lo cardenal e dix al rey de França en son lengua: « Lleva sus, bell xire, que Pere d'Arago es fuyt, segons que en estes cartes havem entes e havem; que, menys de colp e de batalla, conquerrem tota sa terra. » E respos lo rey de França: « Sire cardenal, vos deyts be; mas yo no creu pas que Pere de Arago sia fuyt; car ells es hun hom dels pus valents e millors cavallers del mon. I que, si no era ab ell null hom de sa ge ell tot sol nos esperaria es deffendria t mort, o aytant com pogues; que no e ardiment que ell no asajas de fer. E s membre com vench a Bordeu, hon f escarnits e gaubats per la sua vengud atressi, si havets entes que ha fet al Mallorques, son frare; tota res ass fer. » E respos lo cardenal: que aç ardiment, car ell ho feya tot axi com a que hom nos pensava que ell gosas a pensar la cosa que despuix feya, e n E quant aço hac dit lo cardenal, l Felip, fill major del rey de França e rey d'Arago, fill de sa sor; e dix axi

« Deyts vos, sire, que aço que ha f d'Arago no es ardiment?—Oy! ço dix nal; e vos sots escommeniat quant ha apellar Pere d'Arago, rey. E fets vos que yo-us absolre, ab que-us guardets us hi tornets d'uy mes. »

E ab tant llevas lo duch de Brayms del rey de França, per raho car la filla duch era muller del rey de França d dix al cardenal: « Sire, En Felip nos que no apell rey, Pere d'Arago, car s es e li ha bona volentat. Pero be devri amar son frare Carlot, qui sera rey quant havrem conquesta la terra en l respos lo rey de França: « Sire du deyts ver; mas ell es del mal linatge d e retrau hi en son parlar. » E quant entes Felip, fo molt fello e respos a França e al cardenal; e dix primeramer « Sire senyor, yo son del noble linatge de part vostra, e atressi de part de n E no es pas mal linatge, ans es bo e h dels nobles casals del mon. E vos pode que-us vullats, mas no n'i ha nengun al diga als, que no diga ço que dir nos cregats per cert, que Arago fara encar lar a nos e a vostra terra. E lo duch qui h yo devria mes amar mon frare Carlot oncle, no parla al meu semblant saviam no-u diu per als, sino per tal que vos e y en la terra de mon oncle e que y s presos e morts e destroïts; e sos nets reys e senyors de la terra de França.

(1) Jean Cholet.

(1) Brabant

ua que en breu havrem conquesta la terra el rey d'Arago, nos fara tan lleu com ell se ensa. »

E respos lo cardenal: « Sire Felip, no siats ello ne corrocets per nient; que si conquerem n breu a Pere d'Arago e tota sa terra, ab la juda del apostoli, ne leix sol gran tresor del ey de França. » E apella lo comte de Foix e ix li : « Digats vos, En comte qui sots quaix e Catalunya, havrem nos conquesta en breu questa terra? — Hoc, » ço dix lo comte de oix. E dix lo rey : « Havrem la conquesta dins eu anys? — Hoc, dix lo comte, sis estau en enys de hun any. — Com ço, dix lo rey. — o-us ho dire, dix lo comte; car si vos anats n aquella terra, e En Pere d'Arago pot ajustar e replegar ses gens, ne sos cavallers lo volen eguir, e pot haver tres milia cavallers, si vos rets ab cent milia cavallers, si-u metria ell tot hun punt; e dar-vos-ha batalla, tant es ell coatgos. E si, per aventura, llavors es vencut, harets conquesta la terra en breu. E si ell vos ot desbaratar, ja null temps no-us cal esperar Catalunya. »

El rey de França qui-u oy ri s'en, e dix al comte: que be parien sues les noves, com deya que Pere d'Arago era hun dels pobres de tres reys[1] de terres, e deu-dar ell batalla al rey de França. E ab tant, quant hagueren be parlat a llur plazer, anaren dinar e continuaren llur consell tro lendema mati. E mana lo rey de França que y fossen tots los dotze pars justats, e els altres consellers seus, e tots los prelats els barons e els rich-homens de França, per acordar que farien de aquest fet e que respondrien al rey de Mallorques, a la missatgeria que havia tramesa. E puix, quant vench lendema mati, foren tuyt denant lo rey de França, comtes e vescomtes, e altres rich-homens de la terra. E el cardenal sech sus alt en huna cadera a llats del rey de França e els altres estigueren tots baix. E lo rey de França dix al cardenal : que proposas e que parlas, e dixes ço que li fos vigares, per ço com ell devia primerament parlar; car era llegat de Roma e presentava la persona del apostoli; e tuyt los altres callaren. Ab tant lo cardenal dix :

« Senyors, Nostre Senyor Deu amostra gran honor e gran senyal de amor e de dilectio al rey de França e a tots sos antecessors per tots temps, car no atroba hom, de aquell temps en ça que la casa de França se converti a crestianisme, que hanch fo rebelle ne contraria a la esglesia santa de Roma en res, jatsia que tots los regnes del mon algun temps sien estats desobedients a aquella esgleya de Roma. Mas aquest no ho fon hanch; ans, tota vegada que mester fos ajuda a la sgleya, li feu bona e soficient ajuda lo regne de Francia, que hanch no guarda amor ne parentiu que hagues ab negun princep terrenal. Per que atroba en les escriptures antigues : que Deus mantench tots temps aquest regne e li dona victoria de tots sos enemichs. E atressi la esglesia de Roma reconeix be la obedencia que li ha tenguda tots temps aquest regne, ço es assaber lo casal de França, en aço que pot ell'ha guardat de dan; car trobam quel rey de França que en aquell temps era, pres e vence lo rey dels Lombarts que havia nom Desideri, per ço com s'era alçat contra la sgleya de Roma, en la ciutat de Padua. Trobam encara que hun altre rey de França, molt sant e religios, que havia nom Carles-Maynes, que conqueri lo regne el emperi de Constantinoble, per ço car l'emperador era enemich de la sglesia, e atressi aquel rey mateix conqueri quaix tota Spanya de Sarahins, enemichs de la fe e de la sgleya; e la sgleya guardonal ne en aço, car en la conquesta ne feya ajuda spiritual e temporal segons son poder; e d'altra part dona li tota la terra que conqueria. Trobam encara que antigament hac molts perseguidors la esgleya de Roma; e de tot li dona Deus honrament, ab la ajuda de França especialment. Trobam d'altres fets que son stats novellament e en mos dies, que tuyt o la major partida de vos altres sabets: com Frederich, ça enrera emperador de Roma, e Manfre son fill, e Corali que era dels majors princeps del mon, se treballaren e perseguiren quaix tots temps la sgleya de Roma; e Deus, com nols dona victoria, jatsia que fos cosa desesperada, a aquella sgleya; mas, ab la valença que hac de la casa de França, ço es assaber de Carles, rey de Cecilia, que tots los pres, els vence, e conqueri tota la llur terra, segons que moltes vegades havets entes. Si que la sgleya de Roma se cuydava d'uy mes que tots sos enemichs fossen morts. Mas ara s'es llevat lo pus sotil e pus menre princep del mon, de poder, ço es assaber Pere d'Arago, qui ho fa axi com aquell qui es pobre, en robar los camins, per tal que puxa cobrir sa pobrea de

(1) Les rois de Majorque, de Castille et d'Aragon.

aquella roberia. E axi ell, com fos pobre e no li bastassen ses rendes, es vengut a occupar lo regne de Cecilia e fer los vasalls de la esgleya rebellar. Mas ells son be decebuts, car cuyden estar be e ferms en la valença de aquell, e soferen se en basto de canya, segons que tuyt sabem qual es lo seu poder. Mas quin dapnatge e quina onta e quin escarn, aquell Pere d'Arago ha fet a la sgleya de Roma e a la casa de França, non cal retraure; que cascun de vos altres vos ho podets pensar laugerament! E encara mes, quin mal haga fet en crestians, me creu que entes ho havets, ço es assaber com ha fetes enderocar les sgleyes els monestirs de la sua terra, axi que negu no hi gosava haver esment lo nom de Deu ne fer lo seu sacrifici; ans se pres ab Sarrayns per destroïr lo crestianisme; e ab ells se cuyda defendre a nos, que ab son poder no poria, car nol ha; car be ha cinquanta comtes en França, que, hu per hu, han major poder de terra e de haver que no ha ell. Es per que es mester que esta onta que ha fet a nos e a vos sia carvesa fortment. E pus començat es, anem tost e delivrem, avant que no y ha huyt jorns, d'ells ne de sa terra; per ço car en la terra de Pere d'Arago ha gran pobrea. Axi, los uns ab diners quels darem, los altres per temor, los altres per grat, los altres per força, conquerrem los en breu, e la terra sera de Carlot, fill del rey de França qui aqui es, e yo met lo'n en possessio ab aquest meu capell. »

E llavors lo cardenal llevas hun capell burguereny sobre sa testa e posal sobrel cap de Carlot[1]. E puix torna a ses paraules e dix axi:

« E yo, de part de Deu e del senyor apostoli, dich a tots cells qui yran ne aportaran armes contra Pere d'Arago quels seran tots sos peccats perdonats; e si negu n'i mor, ço que Deus no vulla! que s'en pujara tot dellivre e florit denant Deu; que sol ne leix la sua anima ne venra a porgatori. E l'altra profir sus axi, de part de la sgleya de Roma, ajuda temporal en aquest fet, ço es assaber: de tenir mentre aço dur, e de soldeiar sis milia ballesters be arreats e be aparellats de llurs armes, que facen e diguen la voluntat del rey de França, el segueixquen ab mi ensemps contra Pere d'Ara terra. Encara mes dich e man, de part d toli, a tots los prelats e rectors de santa que preyquen la cruada contra la terra d'Arago e que donen perdo a tots cells q segons que d'amunt es dit. »

Ab tant lo cardenal, quant hac p calla. E llevas lo rey de França e dix

« Sire cardenal, nos havem be ente que vos havets dit; e agraim vos molt l quens havets proferta en aquest fet. E no prometem e juram aci denant vos: qu no tornarem en França tro que hagam co la terra de Pere d'Arago, e nos e vos sia ges de ço quens ha fet. »

Quant hac dit lo rey de França, c llevas lo comte de Flandes, qui era hom sabia molt de lletra, e dix axi:

« Senyors, tuyt havets entes ço quel França e el cardenal vos han dit; e tuy ho creure axi com ells dien. Mas yo re cardenal: que de sa part veig gran tre aquest fet, mal si anam avant, mal si atras. Mas be fora que no fos estat con si fer se pogues. Mas pus axi es, pensem aventurar; e no façam moltes noves, que prop del temps d'estiu; e fa millor guerre que ab les calors. E façam en guisa que, que les grans calors vinguen, façam que presa tota la terra de Pere d'Arago, e ell dem. »

Quant ell hac dit aço, respongueren t gents qui eren entorn, quaix tantes com l de la mar: « Alloms, sire, alloms pendre terra. — Que yo sere y rich, ço dix c sere saul de mos peccats, yo e ma nat Alloms tost anant! » E tantost llevas e lo rey de França; e mana, e dix a totes le que en lendema bon mati fossen tuyt lats de seguir la sua aureflama. E ab tan tiren se cascuns de aqui e anaren s'en ostals.

CAPITOL CXXXVII.

Com lo rey de França vench ab tot son poder sobr d'Arago e sa terra, ço es en Catalunya.

Quant vench en l'altre dia bon mat tiren se de aqui e cuytaren se de venir jornades, axi que, dins quatre dies, fo entrant de Rosello. E foren, menys de

(1) C'est sans doute à cause de cette espèce d'investiture du royaume d'Aragon par le chapeau, qui fut donnée à Charles par le cardinal légat, que Ramon Muntaner (c. 119) appelle Charles, roi du chapeau.

ɣueren depuix, de set milia e sicents
i dê paratge e be cent milia homens a
llurs armes, menys de adzembles e de
ɲui eren be cinquanta milia d'altra part.
vench que foren al pas de la font de
: veren la muntanya de Panisars qui
ıtalunya e Rosello, hagueren gran goig
n grans crits, e auparen, axi com si ja
n conquesta tota la terra, que nos cuy-
ıe negu los gosas esperar ne defendre
quant foren anats hun poch avant,
ɛn se prop la vila de Salses, qui es as-
de aquell lloch; e cuydaven s'en en-
la vila, car creyen que negu no y
: quant foren a les portes de la vila,
salt los servents qui eren lla dins, e
n los ballesters, e feren los tornar
ı de hun tret de ballesta. E foren hi
frats e morts de aquells qui venien
e no hagueren tantes noves com so-
:.

de França qui viu aço, cuydas quel
llorques los hagues escarnits; e apella
le Foix, e demana li de qui era aquell
el comte de Foix respos que del rey
ques. « E donchs! ço dix lo rey de
o es axi com nos trames a dir io rey
ɲues; car dix que seria ab nos; e ara,
ıblant, es nos contrari. — Senyor, ço
ıte de Foix, no es gens; mas devets
tots los homens de Rosello amen mes
ɛ Arago que lo rey de Mallorques, el
ɛs a senyor. E tot ço que han fet ne
ɲui avant contra nos, faran oltra la vo-
rey de Mallorques qui es llur senyor,
nor que han a'n Pere d'Arago. — E
ı, dix lo rey de França, ells son tray-
vers ells! E prenam lo castell per
força. »

acostaren se al mur, homens a ca-
eu; e prengueren aquell lloch per
ço com era lloch pla e no era murat
t, ne y havia gens[1] de mur de fora.
ls de llains havien fet tot llur poder e
defenien per salvar llur fe al rey
nas be cregats que, abans que aquell
essen pres, hi hagueren a donar be
es, en lesquals moriren molts dels
, e molts que n'i hac nafrats. E

ait pas.

quant hagueren pres aquell lloch, occiren los homens e les fembres e els infants que y atrobaren. E puix atendaren se deffora, e estigueren aqui aquella nit; e mogueren la major alegria que si haguessen presa la major ciutat de Arago ne de Catalunya. E lendeme mati lo rey de França ordena ses osts en escales.

E posa en la primera escala la ost dels ribauts qui eren be xixanta milia; e no aportaven negunes armes, sino sengles bastons en les mans, e mal vestits sens altre guarniment. El rey de França donava a cascu de aquells ribauts tots dies hun tornes d'argent negre de sou, e tot ço que poguessen guanyar, de portar palle e erba e semblants coses. E aquests foren en la primera escala, ab mil cavalls armats quels mes hom en reguarda.

E en la segona escala lo senescal de Tolosa, el senescal de Carcasona, el senescal de Bellcayre, el senyor de Lunell, el comte de Foix, e ab ell En Ramon Roger, frare del comte de Pallars, qui era de Catalunya, ab cinch milia cavallers armats.

A llats de aquestes dos escales primeres, anaven tretze milia ballesters a peu, tots guarnits e cuberts de ferre, que nols paria sino los ulls.

E en la terça escala anaven totes les osts de Narbona, e de Badares[1] e de Termens, e de Carcases, e d'Agines[2], e de Tholosa, e del comdat de Sent-Gil, e de Burgunya, e de totes les altres gents a qui dien Lenguadoch, qui fossen de la senyoria del rey de França venguts en aquella ost. E eren be setanta milia homens a peu, o pus.

En la quarta escala anaven les osts de França, e de Picardia, e de Normandia, e del comdat de Flandes, e gran res de Alamanys e de Flamenchs, e d'altres gents e soldaders triats, qui eren, entre huns e altres, huytanta milia homens a peu, o pus, ab llurs armes.

En la cinquena escala anava lo cardenal ab sa ost a qui ell donava sou, qui eren sis milia cavalls armats, o pus; e feya aportar denant si huna senyera en que y havia senyals de claus[3].

E en la sisena escala anava lo rey de França, e En Felip son fill, e Carlot, ab tots los nobles homens de França, e ab comtes, e ab altres

(1) Beziers.
(2) Agen, is
(3) Les clefs de saint Pierre.]

richs-homens, senyors de senyeres[1], qui eren be cent milia homens. En la qual escala havia be tres milia cavallers ab llurs armes.

E apres de aquests sis escales, venien les adzembles e les altres besties de careig. E eren be huytanta milia besties. E eren aquells quils menaven be deu milia o dotze milia homens, menys de fembres e de infants menors de vint e cinch anys, de que eren atressi gran res.

E apres de tots aquests, venien sicents cavalls armats, tots cuberts de ferre, per guardar les adzembles.

CAPITOL CXXXVIII.

Com lo rey de Franca se atenda en la orta de Perpinya.

Quant lo rey de França hac ordenades ses osts e sos cavallers per escales, vench s'en ab tots ensemps, e atendas en la orta de Perpinya. E trames missatges al rey de Mallorques: que ell era vengut aqui, e que s'era cuytat, per raho dels missatgers que li havia tramesos; per que lo pregava e que li deya ques ves ab ell, que ell faria en manera que ço que li havia fet son frare li vendria en be; si be s'havia perdut son tresor ne son haver, que ço no preas nient n'en fos despagat; que ell li'n daria mes, e lo abundaria de ço que mester hagues. Quant los missatgers del rey de França foren venguts al castell de la Rocha denant lo rey de Mallorques, besaren li la ma e digueren li la missatgeria, de part del rey de França. E quant lo veren axi estar pobrament en aquell castellet, maravellaren s'en e, menys-preaven lo dins son cor; e per raho menys-preaven atressi lo rey d'Arago son frare, car cuydaven se que major renda hagues aquest quel rey d'Arago, per ço com aquest era senyor de Monpeller; car be creyen que valgues mes sol Monpeller que tot lo regne d'Arago. E axi quant hagueren dit los missatgers ço que dir devien al rey de Mallorques, lo rey respos los e dix: que s'en anassen, que en breu ell seria lla hon lo rey de França fos, e parlaria ab ell de sos fets. Els missatgers tornaren s'en. E el rey de Mallorques aparellas com mils poch; e en lendema, ora de mig dia, ell fo ab lo rey de França lla hon estava atendat; e el rey de França feu li gran honor e rebel assats be, e menjaren. Puix apres, quant hagueren menjat, lo rey de França e el cardenal e el duch de Bretanya e el comte de Foix parlaren ab lo rey de Mallorques a hun de part. E lo cardenal parla per tots; e dix al rey de Mallorques: com havien entes per missatgers seus e per lettres ço que Pere d'Arago son frare li havia fet e quen eren fort despagats; mas que ells l'en venjarien en breu; e que per amor d'ell s'eren axi cuytats de venir; mas per tal quel rey de França fos mils pagat d'ell, volien el pregaven, e li manaven de part de Deu e del apostoli, que livras los castells seus de Rosello al rey de França, e quels livras la vila de Perpinya, e que volgues quel rey de França s'en pogues menar cent homens de Perpinya en ostatges, per que fos mils segur d'ells. E encara demana mes: quel rey de Mallorques los donas, ols fes donar, compra de venda covinentment per tota sa terra; e que prenguessen per Rosello tota moneda quels Francesos aportassen d'aur e d'argent e de metall, segons sa valor; e tots los homens qui fossen d'armes de la terra del rey de Mallorques, el rey de França pagant a ells llur sou, entrassen en les galeres e en la armada del rey de França.

E quant aço hac dit lo cardenal, giras lo rey de Mallorques al rey de França e dix li: «Senyor, vos sots hu dels pus honrats, e dels pus alts, e dels pus nobles princeps de la terra e qui sien al mon. E havets començat aquest fet per manament del apostoli contra mon frare, e ara fets demandes a mi de tals coses que havria obs gran acord al respondre e major al fer. Mas empero, tant so dolent estat de aço que mon frare m'ha fet, que, sens altre acort, vos responch sus ades en axi: que vos absol tota ma terra, ab tant com tota ma senyoria es, per mar e per terra; e que façats e digats e manets en lo meu axi com en lo vostre. E yo livrar vos-he lo castell de La Rocha e el castell de la Clausa[1] qui son sus al pas de la terra del rey d'Arago. E livrar-vos-n-ia mes si pogues, mas los homens de Perpinya e de Cobllliure se son alçats, e los de la ciutat de lla, contra mi, per ço com saben que yo volia llivrar la terra a vos. E ells amen molt de cor mon frare e nos alten res de vos ne de vostra gent per veritat. Mas be creu huna cosa. Pus que vos e nos

(1) Seigneurs bannerets.

(1) «a Cluse.

sam anar per lo pla a nostra voluntat, e tin- m aquells dos castells que-us he dits, les ces e les montanyes conquerrem en breu, qui - grat, qui per força, qui per temor; que it farem en los huns, sins venen entre mans, els altres faran ço que nos vullam volenters.»

E respos lo rey de França: «Sire, molt vos amat e preat tots temps, per ço com son tre tengut e vostre cunyat, e mes fills son tres nebots; e ara preu vos mes, com tan ta resposta m'havets feta en breu. E yo son tre pagat, e grasech vos ho molt, sol que ho ats axi com havets dit sus ades.»

E mantinent partis de aqui lo rey de Mallor- s, e amena ab se xixanta cavallers de ardia e docents servents de Tolosa que li ra lo rey de França; e vench s'en al castell La Rocha, e mes hi quaranta cavallers e t cinquanta servents en establiment, e prou ada quels lexa, e trames los vint cavallers inquanta servents que romanien al castell la Clausa, e mana a cascuns que guardas- be aquests dos castells al rey de França e ll. E quant ago fo fet, torna s'en lo rey de llorques al rey de França e al cardenal, e ntals ço que havia fet, e ells foren ne pagats

E puix lo rey de França trames tro a mil allers e ab companya de servents e balles- e lancers; e dix los que anassen a la vila Perpinya, per assajar sils dexarien entrar s ne si hom los ho defendria, e per albirar si el lloch aquell se podia pendre per ça menys de ginys, con batre a scut e llança. Quant lo rey de França hac ago dit e ma- t, vengueren s'en aquells cavallers e aquells rvents, que hom los llivras la vila de Perpi- a. E aquells dins no feren semblant quels hessen, mes que stigueren tots suaus, e aquests rellats ab llurs armes. Els cavallers del de França que no veren neguns per los rs ne per les torres ne en la vila qui res los s, cuydaren se que tots aquells de la vila fossen fuyts, o que stiguessen desarmats, demanar quel rey de França los prengues perci. E axi aquells cavallers acostaren se eu al mur e a les portes. E quant foren ben p, aquells de llains van desserrar llurs bal- es, e trameseren los pedres, e cantals gita- per los murs avall, e meseren grans crits e ns veus, que aparech que n'i hagues mes de u tants que no y havia. E aquells del rey de França qui veren ago, cuydaren se quel rey d'Arago fos lla dins; e no-u tengueren a festa, e giraren les testes als cavalls, e tornaren s'en d'espero vers la ost del rey de França. E al tornar passaren per hun monestir de dones monges de la orde de Sestell[1] qui era fora la vila de Perpinya. E van trencar les portes del monestir, e barregaren e robaren la sglesia e totes quantes coses hi hac, que hanch no y lexaren stacha, que tot s'en portaren ab si; e ociren e nafraren gran res de les monges, e jagueren ab aquelles quels fo vigares que fossen belles; que no y guardaren sgleya ne nulla res. E puix quant havien jagut deu o dotze ab huna, batien les e nafraven les bravament, e feyen coses ab elles que serien vergonya de reter. E en apres, com hagueren fet ago a llur guisa, partiren se de aqui e lexaren estar les dones robades e malament nafrades, e ells tornaren s'en al rey de França, e comta- ren los com los havia pres e que Pere d'Ara- go era en Perpinya ab gran companya. E el rey de França qui-u oy cuydas que fos ver, e hac ne gran goig, per ço quel pogues aqui assetiar lo rey d'Arago si hi fos; mas respos li lo rey de Mallorques el comte de Foix: que sol nos mogues ne s'arevatas per aqueixa raho; car ells sabien per cert que Pere d'Arago era luny de aqui be sis jornades o pus. E axi quant ago hac oyt lo rey de França, dix al comte de Foix e al senescal de Tholosa: que anassen ab ells abduys, ab pocha companya, a la vila de Perpinya, e que parlassen ab los homens de la vila, e quels dixessen: que, si volien dar compra e venda a la ost del rey de França, que hom nols faria enuig en res, enans los pagaria hom a llur volentat de tot ço que vendrien, e nols entraria hom dins los murs de la vila, sino aytant com ells volrien; encara, si ago feyen, el rey de França e el rey de Mallorques los perdonaria tota res que fet los haguessen; e si ago fer no volien, sabessen per cert que hom los talaria les heretats e les vinyes; e el rey de França null temps nos partiria de aqui tro que los hagues presos per força; e puix ja no troba- rien ab ell nenguna merce.

Ab aytant, vengueren s'en lo comte de Foix e el senescal a la vila de Perpinya; e foren, e dixeren axi com los era estat manat. E els ho-

(1) Cîteaux.

mens de Perpinya qui hagueren haguda la missatgeria del rey de França, hagueren llur acord; e veren que nos porien ne tenir longament contre lo gran poder del rey de França ne el d'Arago no havia aparellat llavors com los pogues be ajudar; e faheren e atorgaren plet ab lo rey de França, en la manera e en les condicions d'amunt dites, mala a llur obs, segons que veurets. Mas molts d'ells, e dels millors de la vila, no volgueren contendre en aço, ne volgueren trencar llur fe ne llur naturalea vers lo rey de Arago, al qual havien jurat lonch temps havia, ab volentat del rey de Mallorques llur senyor, de valer e de ajudar contra tot hom qui ab ell fos en guerra, e encara si aquell rey de Mallorques ho contrastava, segons que en les cartes de les covinences es contengut, qui foren fetes entrel rey d'Arago e el rey de Mallorques. E axi molts d'ells, qui en aço no volgueren consentir, segons que d'amunt es dit, ixqueren se de la vila de nit, ab llurs infants e ab llurs mullers, que menar los s'en podia, e ab llurs bens mobles que s'en pogueren portar vengueren s'en al rey d'Arago e en la sua terra.

E el comte de Foix e el senescal, quant hagueren acabat ab los homens de Perpynia lo fet per lo que eren venguts, tornaren s'en al rey de França e al cardenal e comtaren los ho. E sempre lendema feu lo rey de França desatendar les osts; e atendaren se entre Perpynia e huna casa del Temple qui ha nom lo Mas de Deu. E ixqueren li los homens de Perpinya, e feren li homenatge e sagrament: que nols nourien[1] de aquesta guerra, ans li observarien les covinences que li havien promeses de attendre, en poder del comte de Foix e del senescal de Tholosa. El rey de França en apres, ab ses osts ana d'amunt e d'avall per Rosello. Eren tants les gents que nols podia hom capdellar que nos destroïssen la terra, aytant com podien, a totes parts. E ab tant lo rey de França hac entes quel rey d'Arago era fuyt e sol no s'havia cura de aquesta guerra; e ordena que lendema entras en Catalunya. E vench s'en atendar ab ses osts prop hun lloch qui s'apella el Volo[2] e es luny de Panisars dues llegues, poch mes o poch menys.

(1) Ils ne lui nuiraient pas.
(2) Le Boulou.

Ara lexa a parlar lo libre del rey de Fr
e de ses osts, e parlara del noble rey En
de Arago e de Cecilia.

CAPITOL CXXXIX.

Com lo noble rey En Pere d'Arago ab fort pocha comp
s'en puja al coll de Panisars.

Diu lo comte que, quant lo rey d'Arag
vengut de Perpinya en la sua terra de Ca
nya e n'hac lexada anar la regina mulle
rey de Mallorques, e presos al castell de
rella de Mongriu sos fills, e el fill del senyo
Narbona que hac de altra part trames
preso a la ciutat de Girona, si fo en gran tr
de passar huna guerra, qui era llavors gr
soberga entrel comte de Ampuries e En
mau de Rocaberti. El rey feu sobre aço tot
efforç com la pogues adobar; e adoba lo
avench los ab dos quant hi hac be treball
puix ell entes per cert quel rey de Fran
el cardenal, ab aquell poder que d'amun
dit, eren ja en Rosello per entrar en Catalu
E tots dies los ardits els missatgers venie
rey d'Arago: quel rey de França ab ses os
acostava poch a poch vers sa terra form
E el rey de Arago en aquella saho no er
aparellat de esperar tan gran poder com aq
era, per mar e per terra, car ell no havia
cara ajustats ab si huytanta cavallers
nulla res del mon, ne servents, sino los m
naders[1], ne havia encara asoldadats ne a
gats nenguns cavallers de sa terra ne d'a
lloch, ne ne havia armades galeres ne ne
altre vexell sobre mar, ne aparellat bescuy
altre arnes de qual pogues armar; que ans
entrameti menys, ne s'en era entrames tro
que si hagues a guerreiar ab hun sotil cava
de sa terra. Pero, quant veu que axi era, e q
si no y acorria en breu, que tot era per
trames lletres a les osts de Gerona e de tot
vegueria[2], e de Barcelona, e de Lleyda,
Taragona, e de Tortosa, e de Valencia,
tota Catalunya, generalment a tots los hon
de les sgleyes, del Temple, del Espital, e
altres ordens de cavallers, e d'altra part a
los richs-homens de Catalunya: que, m
nent, vistes les presents, pensasen de ate

(1) Les gens de sa menée, de sa maison.
(2) Viguerie.

ab llurs armes al pus tost que poguessen, a cavall e a peu, lla hon lo rey fos, per deffendre la terra als Francesos, qui eren ja en aço que devien passar ja les munts qui partien Catalunya e Rosello.

E puix, quant les lletres els missatgers del rey d'Arago foren venguts per tota la terra, maravellaren se molt d'aquest ardit e de la saviesa del rey d'Arago, qui tant havia tengut de aço a fer que per força se havia a fer. Empero arrearen se tota la gent de la terra al mils que pogueren, per complir lo manament del rey; mas ell los havia tant trigat de fer saber, e aytanbe tan breu temps asignat de seguir lo seu manament, que, ab la pobrea e ab la carestia qui era llavors en Catalunya, les gents nos pogueren tan be arear, ne aparellar tants, ne en tal manera, ne tantost, com mester fora; ans del lloch e de la vila hon se pensava hom que deguessen exir deu milia homens de peu, non exien bonament mil. Mas no y podien als fer, per les rahons d'amunt dites. E aquelles elexes no y foren al temps quel rey havia manat que y fossen, jatsia que tuyt hi haguessen fet llur effort. Per que, al rey de Arago cuyda tornar a gran dapnatge, e a tota sa terra, si Deu no i'n valgues e la sua certea, per ço car, lo dia quel rey de França hac ordenat que lendema mati entras en la terra de Catalunya, lo rey d'Arago era llavors en huna sua poblacio qui es en Ampurla, qui ha nom Figueres; e nos cuylava quel rey se fos encara tan prop ajustat a sa terra. E aquel dia ell sabe per les espies que ell havia en les osts del rey de França, quel rey de França havia fet e ordenat per lendema mati, passas hun coll qui ha nom Panisars[1] per entrar en Catalunya. E lo rey, com aço hac entes, maravella s'en molt, e stech entre si e molt pensivol, no per reguart ne per temor que ell hagues, mas emes que les gents de les sues terres nos donasen espahordiment e esmay, quant sabessen quel rey de França fos passat deça los munts, meys de colps. Per que, lo rey fo en molts penaments; e no sabe si fes manament per la terra: que tuyt lexassen los llochs plans e ques alçasen en los castells o en les forces, o ell se ixques a carrera als Francesos. Empero, quant hac abut aço e pensat, hague bon cor e enfortit; e pensas que si a fi venia, mas valia que moris estant rey, que si sos enemichs se honrassen d'ell a la llongua en nulla res.

Ab tant, apella totes ses maynades e sos scuders qui eren aqui ab ell, e ab los homens de aquella vila partis de alli mantinent[1], e vench s'en avant vers los murs, en hun lloch que ha nom la Junqueres, qui no es luny media legua del coll de Panisars. E com foren aqui, feu acivadar los cavalls; e entretant feu estendre aquella pocha gent que y havia, per la muntanya; e puix feu los manament que fessen moltes fogueres a totes parts. E fo fet axi con ell hac dit e manat; e feren ne be en docents llochs fogueres tan grans que semblaven que totes les osts de Spanya hi fossen, tan grans fochs e llums hi havia. E apres, lo rey d'Arago feu fer huna alimara vers la Junquera, axi com havia empres. E les gents de la terra qui veren aço, estigueren se aquella nit en llurs llochs axi com se staven. Mas lo bon mati pensaren tuyt de attendre vers lo coll de Panisars a totes parts. Axi que, en breu de dies, hac grans gents e grans companyes ab lo rey d'Arago al coll de Panisars. E foren hi tots de Gerones, e de Ampurla, e de Campredon, e de tota aquella terra. E apres de pochs dies vench la ost de Barcelona per mar e per terra. E aytants com foren, eren molt ricament aparellats de bell arnes. E axi, poch a poch, les gents de Catalunya se replegaren totes, o la major partida, al coll de Panisars ab lo rey; e majorment homens a peu; per ço com los cavallers nos podien arear tan yvaç; quel rey nols havia fet acorriment encara de nenguna res ques arcassen. E per ço que les osts de Catalunya exissen e venguessen aydar pus yvaç e pus coratjosament, lo rey d'Arago feu manament a son fill N' Amfos, qui era llavors en la ciutat de Barcelona: que fes manament per ses lletres a tots los llogars de Catalunya, pochs e grans, que fes repiquar les campanes e els senys[2] de nit e de dia, per tal que tots cells que-u oyssen e fossen de edat de portar armes, atenguessen al rey, e nos poguessen escusar de aço, segons qu'es scrit en lo Usatge de Barcelona, que diu que: « Si princep de Catalunya, comte de Barcelona, per algun cas sera assetiat per sos enemichs, o ell sos ene-

(1) Voyez Muntaner, p. 331.

(1) 10 mai 1285.

(2) Cloche, d'où toc-sin, de *tocar-seny*, toucher, sonner la cloche.

michs tendra assetiats, e oyra hom que algun princep vingua a combatre ell sobre sa terra, e aquell princep comte de Barcelona havra mester ajuda, e sobre aço havra amonestats los homens de sa terra per lletres, o per missatgers, o per aquells senyals que son acostumats, ço es assaber per faro o per alimares, tots los homens, sis vol cavallers o servents, qui haguen edat de poder combatre, tantost com aço havran vist o entes, al pus yvaç que ells puxen, vinguen a ell socorrer; e si null hom hi fallia en la ajuda la qual en aço fer li poria, si terres te per aquell princep, tots temps ho deu perdre; e qui no terres te, deu li esmenar la desonor o el defalliment que li havra fet, axi com ha promes ab son propi sagrament; per tal que null hom no deu fallir a son senyor ne a princep, e a tan gran obs e a tan gran necesitat. »

E quant N'Amfos, fill del rey d'Arago, hac oyt lo manament de son pare, feu fer, axi com d'amunt es dit e son pare lo rey d'Arago En Pere li havia manat. Per que les gents de la terra feren tot llur poder e llur effort de arear se al pus tost que pogueren. E cells qui poder ne havien, vengueren al coll de Panisars per ajudar a llur senyor lo rey de Arago. E el rey d'Arago En Pere ordena ses osts per diversos logars. E posa la ost de Lleyda tota primera vers la part hon devien venir los Francesos, be gran miga legua luny de totes les altres osts, per ço que conexia e sabia que los homens de Lleyda eren pus esperts e pus abreujats, a peu o a cavall, que neguns dels altres homens de viles ne de ciutats que ell hagues, que cavallers no fossen; e atressi com ells hi havien mes homens a cavall e mes cavallers armats, que quaix les millors tres osts que y fossen de ciutats no n'i havia.

Ara lexa a parlar lo libre del rey d'Arago e de ses osts, e parla del rey de França.

CAPITOL CXL.

Com lo rey de França ab tota sa ost s'en tornen al pla de Rosello.

Diu lo comte que, quant lo rey d'Arago hac entes huna nit, segons que d'amunt es dit, quel rey de França devia entrar lendema en Catalunya, e ell s'en fo pujat ab pocha companya sus alt al coll de Panisars, e hac fetes fer f gueres de moltes parts, per tal que paregu que moltes osts eren ab ell; e les talayes qu rey de França havia posades aquella nit per l puigs e per los llochs alts e per les partid aquelles, fo semblant, quant veren les foguer quel rey d'Arago feya fer tantes e en tants c llochs, maravellaren se molt e cuydaren se q totes les gents del mon fossen aqui; e trameti ren missatge al rey de França; e el rey d França, quant ho hac oyt, trames per lo car denal que vengues ab ell, e per alguns altr richsh-omens que eren de son consell. quant foren venguts denant, dix los axi: « Ma la maginança don Deus a Pere d'Arago, car e nos ha feyt treballar tant en va. » E respos l cardenal tantost: « Per que deyts vos aço sire? » E respos lo rey de França en son len guatje frances: « Sire cardenal, yo-us dir per que. Vos e nos havien entes, ans que entrassem en la terra de Pere d'Arago e de Ro sello, que Pere d'Arago s'en era fuyt e havi desemparada sa terra. Ell feu ho tot per fal sia; car no s'es mogut per nulla res que no hajam fet tro ara; que sabe que nos deviem en trar dema en sa terra; e es vengut esta nit; e s'es atendat al coll de Panisars ab totes se gents per defendre a nos lo pas; pero que no pot fer que nos entrem dema en Catalunya, axi com nos haviem ordenat. Ans nos covendra tornar atras; sino gran mal hic poriem pendre. » El cardenal qui aço hac oyt fo molt fello e despagat d'aci en leix, tant que de huna peça no poch respondre mot. E en apres dix: « Puix axi era, que fessen ço que porien. »

E tota aquella nit guaytaren se molt be en la ost de França; e al bon mati desatendaren les tendes e tornaren s'en sus al pla de Rosello; e al tornar, passaren prop de huna vileta qui era de huna dona qui havia nom N'Aligsen de Mont-Esquiu; e amava molt al rey d'Arago; e per ço no y lexa entrar los Francesos, ans se deffes a ells molt fortment. Els Francesos qui veren aço tingueren se per ahontats; e acostaren se al mur de aquella vileta, qui es assats en lloch pla, salvant que es vallegada; e donaren hi be tres o quatre batalles, en les quals perderen moltes gents a cavall et a peu; e hanch no la pogueren pendre. E veren que massals[1] cos

[1] Leur coûtait trop.

e no y combateren pus. Mas atendaren ens prop aquella nit; e lendema mati i hun avolot en la ost del rey de França, e ques dinaven, ço es assaber : quel rey go ab tot son poder e ab deu milia Serginets, e ab be cent milia homens de peu, assaven d'amunt per la montanya, e que a entrar en Perpinya, per ço com deyen, homens de la vila de Perpinya li devien la vila, e puix lo rey d'Arago ques meses vedaria lo pas als Francesos que no pasdeça; e axi tendria al mig lloch aquells saats eren, e quels donas batalla. E quant del rey de França hac oyt aço, desatenda ues yvas e tost de aquell lloch; que no fo a temps a replegar tota llur roba, xaren aqui cells de la ost matelaffs e , e altres caxes plenes de cayrells e armes que no podien axi tost carregar; e pare de aqui, e vengueren s'en atendar prop de Perpinya. E cells qui eren en estat en la vila de Volo[1] ixqueren deffora e en aquella roba e aquelles armes que haxades los Francesos, segons que d'amunt e meseren les dedins en la vila. E els sos vengueren se atendar, segon dit he, vila de Perpinya, e veren que aço que hates del rey d'Arago no era res, e tengueren fort escarnits. E el rey de França hac son ab lo cardenal; e dix li que, si no prensell al fet dels homens de Perpinya, en ue fossen segurs d'ells e ques poguessen fiar, que tot llur fet era perdut; per ço ts jorns se mouria ravato en llur ost, axi ra havia fet; e axi farien gran perdua : es, dix lo cardenal, vos deyts ver. E es que y prenau consell. E podem lo pen esta manera. Vos trametrets missatge als s de Perpinya : ques ixquen tots, o la partida d'ells, aci deffora, que vos voells parlar de alguns affers; e ells faran os, d'altra part, havrets fet entrar abans, poch, gran res de nostra gent en la vila, de comprar vianda. E axi com los hoeran de fora ab vos e am mi en parlasis poden avenir ab nos ne volen fer tot nos vullam, sino retendrem los nos tots . E aquells qui seran dels nostres en la rregaran tota la vila. E havrem pus tost Rosello a nostra volentat, pus que hagam la vila de Perpinya. »

E respos lo rey de França al cardenal e dix li : que aço nos podia fer per nengun tall, per ço car ell havia jurats e assegurats ab sagrament e sobre sa fe los homens de Perpinya, e no seria bo que ell trencas sa fe, car tot princep deu tenir e observar a amichs e a enemichs sa fe. E dix li lo cardenal : que no fos en res de aço, que ell tenia lloch de apostoli que era vicari de Deus; e axi, de part de Deu, ell lo absolia del fet aquell e de tot sagrament que ell fet los hagues ; que mes valia fer aço, que si la sgleya de Roma ne la corona de França romanien ahontats ne escarnits. « Ara, ço dix lo rey, pus axi ho deyts, façam ho axi com ho havets consellat. »

E mantinent trames lo rey de França hun cavaller qui era companyo del comte de Foix, per nom En Ramon Roger, a la vila de Perpinya, qui dix. als promens de la vila, de part del rey de França : que aquell rey de França los requeria els pregava, e el cardenal atressi, que ixquessen a parlar deffora, la major part d'ells si tots no podien, que ells volien parlar ab ells de coses que serien profitoses al rey de Mallorques. E quant los homens de Perpinya hagueren oyda la missatgeria del rey de França, sol nos sospitaren de res, per ço com ja eren assegurats, mas que tots ensemps, o la major partida, ben arreats de vestits nobles, sens totes armes, ixqueren deffora per oyr ço quel rey de França volia dir. E quant foren denant lo rey de França, besaren li la ma e feren li reverencia aquella que pogueren, e demanaren li per quels volia. E ell dix los :

« Barons, vos altres sabets que yo son vengut en esta terra per manament del apostoli qui m'i fa venir per conquerir la terra de Pere d'Arago, qui es donada e atorgada a mi e a mon fill Carlot per lo apostoli. E sabets encara que yo son vengut ab volentat e ab consentiment de vostre senyor natural En Jaume, rey de Mallorques. Ara yo vull esser segur de vos altres, en manera que yo e mes gents nos puxam en vos fiar. »

E respos hu dels homens de Perpinya qui parla per tots : « Senyor, nos crehem e sabem tot ço que vos deyts ; mas, si-us membre a vos, nos vos havem fet sagrament e homenatje que no-us nojam a vos e a vostra gent en nulla res,

Boulou.

e no-u havem fet depuix que promes vos ho haguem. E ara, ço que deyts no sabem per quin enteniment vos ho deyts, que nos, ço que havem promes, nos atendrem sens falla. E altre sagrament no-us ne poriem fer, sino aytal com ja-us havem fet. »

E respos lo cardenal, que aqui era present, e dix al rey de França : « Sire, no façam longues noves ab aquests homens, que yols dire breument ço que vos los havets en cor de dir, si ho volen fer per grat, sino facen ho per força. — Ara, digats los ho vos, ço dix lo rey de França. »

E llavors giras lo cardenal als homens de Perpinya, e dix los axi :

« Barons, lo rey de França ja-us ha dit que vol esser segur de vosaltres; e mana-us que façats axi com ell o yo vos direm. E yo aytambe dich vos ho, e man vos, de part de Deu, en esta manera; ço es assaber : que llivrets en ostatges cent homens dels millors de la vila, aquells que yo vos anomenare per escrit, al rey de França, e que ell los puxa trametre en França o lla hon se volra ; e ells haguen de ques fassen llur obs, sis volen. E encara deman mes : que tot hom qui vulla albergar en la vila, dins de Perpinya, en vostres alberchs, que-u facen, e vosaltres quels donets compra e venda de tota res que hajats, axi com conexera lo senescal del rey de França. »

E quant lo cardinal hac dit aço, se tengueren los homens de Perpinya per perduts, e hagueren llur acort, e no gosaren sols tornar paraula contra ço que dit era; mas, axi com homens presos e forçats, atorgaren tot son enteniment al rey de França; e tornaren s'en a la vila, e feren gran dol, ells e llurs mullers e llurs infants, per ço car no sabien quals serien aquells quel rey de França s'en menaria en ostatge. E puix, com vench al vespre, fogiren s'en molts, per paor dels ostages, de nit, a peu; que s'ixqueren de la vila, e lexaren tots sos bens, e vengueren s'en al rey d'Arago, al coll de Panisars. E lendema mati, lo rey de França demana los cent homens d'ostatges, e livrals li hom, axi com ell volch demanar. E puix los Francesos entraren en la vila e meseren se en los alberchs; e prenien se tot ço que volien, e forçaven les dones e les donzelles, e feren aqui molta de mala ventura, que seria longa cosa de retreer. Mas hun comte qui era de Picardia ho compra tot molt be; per ço com alberga en hun alberch de hun rich hom Perpinya que havia la pus bella dona de Perpinya per muller; e aquel comte pres la per ma, e mes la en huna cambra, e volia la forç per ço que jagues ab ella. E ella, axi com bona e prous, no lo y volch consentir per nul res. E quant aquest comte viu que no acaba res ab ella, trach se lo coltell e degolla la aq mateix, e lexa la star. El marit, com lo com s'en fon exit, entra en la cambra e troba muller degollada e morta, e fo molt dolent son cor; mas sol no-u feu res aparer, ne no-u feu res semblant que s'en donas cura. quant vench al vespre, al sopar, ell trames s presentalles de vin blanch al comte; e el com bech tant ab sa companya que tuyt foren en briachs. E sempre quant foren mesos als llit dormiren tuyt. E aquell hom oste seu, a qu aquell havia morta sa muller, arreas e trame de nit sos fills a peu vers lo coll de Panisars ab los diners e ab l'altra roba que poguere aportar. E ell, ab dos nebots seus, romas e l'alberch seu. E quant ell veu que tots los Fran cesos dormien ben ferm, ana s'en ab son col tell tret als llits, de hu en hu, e al comte to primer; e ell los degolla tots, ço es assaber lo comte, ab trenta dos de sa companya, entre cavallers e scuders; e lexals star, e vench s'en darrere sos fills al coll de Panisars al rey d'Arago, e comta lo y tot.

Ara lexa a parlar lo libre del rey de França e parla del rey de Arago qui es al coll de Panisars.

CAPITOL CXLI.

Com los Francesos prengueren la ciutat de Euna per força d'armes, e mataren totes les gents de la ciutat.

Diu lo comte que, quant les gents del rey de Arago foren ajustades e replegades al coll de Panisars, e el rey de Arago sabe quel rey de França era tornat atras, sabe li molt greu com axi s'en era tornat, menys de colp. Mas tots los almugavers e els cavallers e els servents feyen ardits molts en la ost del rey de França, e amenaven homens presos, e besties, e moltes altres coses; mas tot Rosello, aytant com tot lo pla era, se tenia per lo rey de França, salvant la ciutat d'Euna[1] quis reclamava per lo rey

(1) Elne, du nom d'Helena, mère de Constantin. C'est là que mourut l'empereur Constance son petit-fils. (V. Mant., p. 553.)

d'Arago. E aqui eren se recullides grans gents de les terres, ab prou vianda e ab llurs infants e ab llurs mullers; mas feyen que folls, per ço com en aquell lloch no havia tal força que jas pogues tenir al poder del rey de França, combatent encara sens ginys, a scut e llança.

Els homens d'Euna trameseren missatge al rey d'Arago al coll de Panisars, quels trametes homens a cavall, aquells que pogues, per guardar la ciutat d'Euna ab ells ensemps; per ço car ells no havien null hom a cavall en aquella saho. E lo rey d'Arago, com ho hac oyt, trames hi hun cavaller de Catalnuya, per nom En Ramon d'Urig ab trenta cavallers ab llurs cavalls armats. E huna nit avallaren lla jus e en traren en la vila, que hanch nols veren los Francesos. E quant vench sempre per lo mati, fon lo rey de França denant Euna atendat, ab ses osts que tenien de aqui tro a Perpinya, que per poch hi ha dos legues; e feu dir als homens d'Euna: ques retessen a ell per fer d'ells sa volentat, sino ques aparellassen de la batalla. E els homens d'Euna respongueren li : que nos retrien pas a ell, mas que eren aparellats de la batalla e de tota res que volguessen. E els Francesos qui veren que homens a cavall hi havien, cuydaren se que mes n'i hagues; e nols donaren batalla ne altre, sino quels feyen algunes esdemeses tro al mur; e no y guanyaven res; que tota vegada n'i romanien qui trenta, qui quaranta o pus. E puix, quant vench lo tercer dia, lo rey de França e lo cardenal foren despagats; e ordenaren que lendema los donassen batalla a totes parts, e, si sabien morir, que prenessen la vila per força. E aquells de dins hagueren sabuderia de aço. En Ramon d'Urig comfortals fort e mes los bon cor a tots. Mas los companyons qui eren ab En Ramon d'Urig robaren los alberchs dels homens de la vila; e prenien ço ques volien, e no s'en volien capdellar per aquell En Ramon d'Urig. E els homens de la vila qui-u veheren que axi era, cuydaren se que En Ramonet d'Urig hi consentis, e anaren tot lo dia per lo mur, murmurant entre ells, e feyen consells ça e lla ab ells mateixos. E En Ramonet d'Urig qui viu aço, cuydas quels homens haguessen parlat plet ab los Francesos menys d'ell, e quels llivrassen la vila; e ell tench se per perdut, e pensas que fos trayt. E quant vench al vespre, sus a la miga nit, ixques de la vila ab sos cavallers qui ab ell eren venguts; mas no cregats que s'en portassen armes ne s'en menassen los cavalls; ans s'en hagueren a exir, e no sabut, per huna corda. E se assogaren per lo mur, per aquella part hon era pus baix. E axi anaren s'en, que hanch nols sentiren dins ne de fores, tro que ja foren en-lloch saul. E llavors les scoltes dels Francesos los sentiren anar, e conegueren que de la vila eren e que s'en exien, e cridaren grans crits darrere ells. E cells qui eren en la vila, qui sentiren aço, anaren vers aquella part hon solia estar En Ramon d'Urig, e no y trobaren nengu; e tengueren se per perduts, car bes cuydaven que s'en fossen passats als Francesos e que consentissen la tracio contra ells. E puix, quant vench per lo mati, conegueren los Francesos que null hom a cavall no y havia, acostaren se al mur de totes parts molt fortment e dura. E preseren hi gran mal; e hun rich hom de França, molt honrat, hi fo ferit ab hun cayrell de ballesta de dos peus, e sempre caech mort fret; si que tants s'i ajustaren per llevar aquell, que aquells de lla dins se cuydaven que fos lo rey de França o son fill. Mas lo poder de fora era tant, e donaren los tantes batalles, que, ans que de aqui partissen, preseren la vila per força, e entraren dins. E aqui lexaren se anar a homens e a fembres e a infants, axi que no y guardaren res; ans entraren en les sgleyes de la vila e robaren les, e trencaren les creus e les ymatges dels sants que y eren, e gitaren ho tot a perdicio; e gitaren les reliquies dels sants que y eren. E prenien los infants petits, e batien ne les parets, e puix jahien e forçaven les fembres vidues e poncelles e les altres, que no y guardaven reverencia de sgleya ne de altar; ans jahien ab elles aqui e leix. E puix com hi havien jagut tant com volien, occien les e nafraven les malament; que no y valia merce clamar ne cridar nulla res; que hanch tan gran legea, ne tan gran crueltat no fo feta per gens de nenguna ley de crestians, ne juheus, ne pagans; que major crueltat fo que aquella del rey Erodes, com feu occiure los ignocens en la ciutat de Betlem.

E quant la vila d'Euna fon presa, e els Francesos hagueren morts tots los homens e les fembres qui eren en la vila, enderocaren totes les cases e els alberchs de aquella vila, que hanch no y romas quaix pedra sobre altra;

descobriren les sgleyes e meteren hi foch, e cremaren tota la vila, que legea era qui la veya; e puix lexaren la estar. E partiren se de aqui tots ensemps ab gran goig e alegre. Mas sol aquest peccat los deguera destroyr tots, coms sis feu; aquest ab d'altres e puix ne feren, e compraren ho be. E puix vingueren les novelles al rey d'Arago que la ciutat d'Euna era presa. E ell fo molt despagat, no per la perdua del lloch, mas per les gents qui s'erien perdudes; mas ell sabia be que be-u havien comprat, tants e de bons n'i havia morts dels Francesos.

CAPITOL CXLII.

Quant lo rey En Pere d'Arago ana a Coplliure per haver lo castell de Coplliure.

Mentre quel rey d'Arago estava en estes paraules, vengueren li missatgers de hun castell ben fort, qui es riba mar e es del rey de Mallorques, sus al entrant de Rosello vers aquella part de Catalunya; e lo castell aquell ha nom Coplliure. E dixeren li aquells missatgers, de part de tots los homens de Coplliure: que si ell anava ab companya a cavall e a peu, en manera que pogues be stablir aquell castell, que ells lo y donarien. E quant lo rey d'Arago hac oyda la missatgeria, dix als missatgers: que s'en tornassen, que ell no volia emparar aquell castell; que reguart havia que no fos escarnit per los homens mateix de la vila. E los missatgers tornaren s'en a Coplliure als homens de la vila, ab la resposta quel rey los havia feta. E los homens de la vila tantost, los demes, dels grans tro als menors, volien de tot en tot la senyoria del rey d'Arago; mas alguns n'i havia qui contrastaven. E quant saberen aço, feren ho assaber a hun cavaller qui tenia lo castell de Coplliure per lo rey de Mallorques. E ell cavaller aquell havia nom Arnau de Sagra. E feren li assaber axi: quels homens de la vila quaix tots volien tenir lo castell e la vila per lo rey d'Arago e que li volien llivrar. E l'altra partida dels homens de la vila qui eren de volontat ab lo rey d'Arago nos cuydaven que nengu sabes aço que ells tractaven. E arrearen altra vegada llurs missatgers, ço es assaber los millors quatre homens de aquell lloch; e tramescren los al rey d'Arago; e dixeren li: que molt se maravellaven de la sua saviesa, com ell, segons los affers en que era, rebugava de pendre tan bon castell com Coplliure, e majorment com hom lo li volgues livrar, que res no li costaria. E el rey d'Arago respos: que puix axi-u deyen, assajaria si deyen veritat, axi com ho havien dit, e que seria tal dia ab aquella companya que millor li fos. E los missatgers, quant hagueren oyda la resposta del rey, ab gran goig tornaren s'en a Coplliure. E lo rey d'altra part arreas lendema mati tro a cinquanta homens a cavall e ab mil a peu, en tal guisa que, al sol exit, fo denant lo castell de Coplliure en huna vinya. E lo rey cuydas que aquell qui tenia lo castell consentis en aço quels homens de la vila havien fet e parlat. E mana a les companyes qui eren ab ell quel sperassen aqui. E ell, ab hun companyo, cavalcant ab son cavall e ab son perpunt vestit, acostas al mur de aquella part del castell e demana si era Arnau de Sagra. E ell respos li: que hoc esser, e qui era ell quil demanava? E lo rey dix li: « Yo son lo rey d'Arago; e son vengut aci pendre lo castell, si llivrar lom volets, axi com me havets trames a dir dues vegades. » E el cavaller qui era en lo castell maravellas molt com aço oy dir; e dix li: que no conexia que ell fos lo rey d'Arago e que s'acostas mes avant. E lo rey dix li: « Nom conexets vos a mi! E yo be conech a vos, e vos si-us fets a mi atressi. Que veus mon perpunt e mos senyals e ma sella e tot mon arnes. » E el cavaller respos li altra vegada: que nol conexia, mas que s'acostas mes avant. El rey acostava se poch a poch, e parlava alt per quel cavaller lo conegues en la paraula. Mas lo cavaller li deya: que ell nol conexia, tant li era luny. El rey qui viu que escarn se treya d'ell, dix li: que si volia fer axi com promes li havia, sino que-u digues. E quant ell hac aço dit, hu de aquells qui staven al mur del castell dix a hun ballester qui li estava apres, que li tiras e que nol scoltas pus. E lo ballester va deserrar la ballesta. E lo rey qui viu aço punyi son cavall dels sperons e torna s'en a sa companya, e tench se molt per escarnit de aquest fet. E puix devalla s'en ab sa companya tro sus a la vila qui es riba mar, en torn lo port qui y es; e trencaren les barreres e barbacanes que y havien fetes, e per força esvaïren la vila tro sus al mur vell, e meseren foch a tot, e cremaren

galeres e barques e altres vexells qui eren al port. E quant aço hagueren fet, torna s'en lo rey ab sa companya al coll de Panisars. E los homens de Copliure, aquells quis tenien de la sua part, tengueren se per fort maravellats, com axi havien fet venir aqui lo rey d'Arago de bades. E volgueren hi trametre altra vegada missatgers; mas entretant, aquell qui tenia lo castell hac fet aço saber al rey En Jaume de Mallorques qui era en la ost del rey de França, e trámes li a dir: que pensas de correr e venir ell personalment, sino lo castell de Copliure havia perdut. E el rey de Mallorques, que oy aço, cavalca mantinent e vench se vers Copliure; e lendema mati, com los missatgers e els homens de la vila devien tornar al rey d'Arago, veren quel rey de Mallorques llur senyor era a les portes e venia. Tengueren se per sobre presos; e axi la missatgeria romas; e lexaren entrar lo rey de Mallorques dins en la vila, ab convinences que feu als homens de la vila, que ell no llivraria aquell castell als Francesos.

CAPITOL CXLIII.

De hon gran ardit que feu N'Uguet comte d'Ampuries contra los Françesos.

Quant lo rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, s'en fon tornat al coll de Panisars, trametia tots dies cavallers e servents a la ost del rey de França; e guanyaven hi molt; e feyen de grans ardits. Entrels altres ardits s'en feu hu N'Uguet, comte de Ampuries, aytal. Ell hac espiat hun dia, que mil e cincentes besties eren vengudes de la ost del rey de França prop de Copliure, per aportar vi a la ost, de hun lleny de Mallorcha qui l'havia aqui aportat per mar e descarregat. E quant lo comte d'amunt dit hac aço espiat, aparellas tro ab cent servents e ab cinquanta homens a cavall, e partis de nit de la ost del rey d'Arago, que nengu no sabia quin ardit se volia fer. E quant vench lendema mati, hac tant anat ab sa companya d'amunt dita, que fo fora de tot Ampurla, e de tota la vall de Banyoles e fo passat de lla lo castell de Copliure, en guisa que nengu nol vee. E aqui ell parti sa companya en tres parts, si be s'era pocha; e feu metre les servents en aguayt, levat ell que romas, ab si set cavallers; e feu manament que nengu nos mogues tro que ell hagues ferit e desrengat.

El comte, ab los d'amunt dits set cavallers, lunyas molt de sa companya, e ana s'en costerejant vers lo cami hon se pensava que aquella requa dels Francesos devia venir; e ell cuydavas que encara no fossen anats en lla. E quant hac molt cavalcat, ells veren venir aquelles adzembles qui s'en anaven ja carregades de llur vi. E el comte qui-u viu, aturas e mes se de tras de hun puig, prop del cami, ab los dits set cavallers, per tal que aesmas quina companya eren los Francesos qui anaven ab les adzembles. E quant ell se fo dexat del cami, les adzembles dels Francesos foren ateses. E havia ab elles dos milia homens a peu e cent xixanta homens a cavall, qui venien en la reguarda de les adzembles. E quant los cavallers del comte les hagueren vistes, dixeren al comte: que no era bo que ferissen en ells, que be n'i havia a hu trenta o quaranta dels altres. Mas lo comte respos: que pus venguts eren, e tant avançats s'eren, que ferissen en ells, en los primers; per ço com no y havia null hom a cavall, que tots eren en la reguarda; e ans que aquells de tras hi fossen attesos, hi havrien ells fet gran dan e mal. E tots respongueren que farien sa volentat, jat sia que massa fos gran ardiment de fer. Ab tant, quant de les adzembles dels Francesos hac passades tro a cent e dels servents be mil, lo comte ana desarengar ab los set cavallers; e ixqueren del aguayt cridant tuyt: « Arago! Arago! » E anaren ferir ardidament sobrels Francesos e servents. E els cavallers dels Francesos primers e derrers qui veren aço, cuydaren se quel rey d'Arago fos aqui en aguayt ab gran companya, e foren fort espaordits com axils havia hom saltegats soptosament e a no sabut, en lloch hon ells cuydaven anar sauls e ab salvament; e tantost meseren mans a fogir los primers, tot dret per lo cami amunt. E els darers, ço es a saber los xixanta cavallers, quant veren aço, cuydaren se quels primers foren desbaratats; e preseren la volta a travers. E com pogueren anar per cames de cavalls, passaren tro als primers. E puix al cami, com mils pogueren, ab los altres en semps meseren se en fuyta; e fogiren be miga legua, que hanch no gardaren quils encalsava.

El comte de Ampuries hac entretant mort gran res dels servents, que no pogueren fogir,

tant eren guarnits, e d'altres de les adzembles qui eren romases de tras al dos. E puix, quant viu que axi fogien los cavallers francesos, donals de tras al dos e encalsals gran res. E com molt los hac encalsats, hun cavaller dels Francesos qui era cap llur, molt prous e espert de ses armes, giras de tras e veu que nols encalsaven sino set cavallers, e per set cavallers eren fuyts be miga legua e havien pres tant gran mal; e tench se per pech, e aturas tro ab cinquanta cavallers, e replega, mala a sos obs! E puix gira la cara ab los cinquanta cavallers; e vengueren com a desesperats vers lo comte de Ampuries. E el comte de Ampuries, quils veu venir, si tots s'eren e molts altres, no creets que fogis; ans, ab los set cavallers, ixque a carrera als cavallers francesos quils venien d'amunt. E dreçaren llurs llances vers ells ab llurs scuts denant los pits; e feriren poderosament en aquells; si que, en la primera ferida, qui ab llances, qui ab los pits dels cavalls, ne abateren a terra deu cavallers francesos, qui morts qui nafrats malament. E els cavallers altres francesos se calçaren fortment a totes parts environ vers aquells; si que tant eren en mig la pressa que nos podien valer ab llances. E trasqueren les spases; e ben deu cavallers francesos acostaren se regeament al comte, si quel s'en menaren, mal son grat, be mig tret de ballesta, jatsia que ell se defensas fortment ab la espa, e fes sobre aquells de grans colps e de mortals; mas no li valia res, tant era en lo estret.

E entretant los cavallers e els servents quel comte havia lexats en lo aguayt, hagueren entes aquest desbarat, e tengueren se per molt mal exits, car no y eren estats, ne no sabien de llur senyor lo comte si era mort o viu; e pujaren en llurs cavalls aquells qui-u saberen primers; si que foren tro a trenta cavallers cells qui s'acostaren a la mescla hon era lo comte de Ampuries llur senyor. Mas, ans que ells hi fossen per ben tres trets de ballesta, hun germa del comte de Ampuries, qui era fort infant e qui encara no havia pus de setze anys, e havia bon cavall, fo adenantat primer de tots. E quant veu quel comte de Ampuries son frare era en aquella pressa e quels s'en menaven per força, mes se la llança denant, e vench corrent en son bon cavall ferir sobre los Francesos qui tenien lo comte son frare pres. El comte, quel veu venir axi espert, hac gran goig; e nomenal per son nom, e dix que feris ardidament. E ell feu ho be, que hanch nol gosaven sperar los cavallers francesos, ans li feren tots lloch; si que de oltre passa. Lo comte lo crida que tornas altra vegada. E ell feu ho de tal virtut, que cells qui havien aturat lo comte, per força l'hagueren a lexar. El comte ques senti dellivre e solt, punyi lo cavall dels esperons e ixques de la pressa.

E entretant los cavallers del comte foren atesos; e feriren ab lo comte ensemps ardidament altra vegada sobre ells, e hagueren hi gran mescla. Mas a la longua los cavallers francesos veren que no podien mes soferir la batalla; e cells qui pogueren meseren mans a fogir. E lo comte ab los seus encalsaren los gran res; e puix, quant los hagueren molt encalsats, tornaren s'en lla hon era estada la batalla e la major mescla d'ells. E los servents del comte qui eren romasos en aguayt e l'altra companya foren atesos entretant, e foren ajustats tots ensemps; e llevaren lo camp; e atrobaren hi, entrels primers e els darrers, que havien morts dels Francesos vint e set homens a cavall e be huytanta servents. E puix anaren pendre les adzembles qui eren romases dels Francesos; e trobaren, entre huns e altres, sicentes trenta dues besties. Mas del vi no s'en portaren gens; per ço com los Francesos qui les menaven, com veren que no podien als fer, effondraren ab los bordons tots los odres[1] en que aportaven lo vi, e tenia prop de miga llegua.

El comte, quant hac llevat lo camp e la pressa aturada, reconech sa companya; e no troba que y hagues perdut sino hun servent e hun cavaller, qui fo naffrat ab hun bordo com per mort per les spatles. E puix lo comte ab tota la presa tornaren al coll de Panisars denant lo rey, e comtaren li l'ardit e la presa que amenava. E el rey e tuyt alegraren se molt fort; e feren gracies a Deu, com axils donava poder sobre llurs enemichs. Ara e moltes d'altres vegades feren de molts bells ardits e assaigs entre los Francesos tots dies, que seria longa cosa de recort[2].

(1) Les outres.

(2) La relation de d'Esclot et celle de Muntaner se complètent l'une par l'autre. J'engage tous les lecteurs qui voudront bien se rendre compte de tous les détails de cette intéressante expédition, à comparer toujours entre eux les deux récits.

CAPITOL CXLIV.

ls missatgers quel rey de França e el cardenal trameteren al rey En Pere d'Arago.

Esdevench se que, hun dia, lo rey d'Arago ava dins en sa tenda al coll de Panisars; e ngueren li missatgers del rey de França e del rdenal. E digueren li que ells li deyen e li anaven, de part de Deu e de aquell rey de rança: que nols embargas lo pas, e quels lexas trar per lo coll de Panisars en la terra de atalunya, qui era donada a aquell rey de França a son fill Carlot. « Certes, ço dix lo rey als issatgers, fort ha poch en la terra de Catanya aquell qui l'ha donada a altre, e menys quell qui la ha presa; car mon linatge l'ha conucs ab espa. Per que sabreu tuyt que: qui la olra, costar-li-ha. »

Ab tant los missatgers s'en tornaren al rey e França, e comtaren li la resposta quel rey de rago los havia feta. E apres lo rey d'Arago avia be establit lo coll de Panisars, e havia fet ot son forç en aquell establir, per tal com nos ospita que de nenguna altra part los Francecos poguessen entrar en Catalunya. E hanch ol nos dona cura de stablir los altres passos, ino ab servents que y feu estar, fort pochs; er que li torna a gran dan, segons que veurets.

Ara lexem a parlar del rey de Arago e de sa st, e parlarem del rey de França.

CAPITOL CXLV

om les gents de la ost del rey de França s'en tornen molts en llurs terres.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren presa la vila d'Euna, hagueren mogut gran goig e gran alegria per raho de la dita presa; e puix, quant veren que nos podia passar los munts ne entrar en Catalunya, e veyen d'altra part los ardits quels cavallers e els servents del rey d'Arago los feyen, tengueren se fort per scarnits; e quaix desesperaven se, que guardaven a cap-munt vers la muntanya, tant la veyen alta; per que s'en tornaren molts d'ells en llurs terres. E al tornar, prenien tres pedres; e gitaven les vers lo coll de Panisars de huna en huna; e deyen que la huna gitaven per l'arma[1] de llur pare, e l'altra per l'arma de llur mare, e l'altra per llur perdo a guanyar. E puix prenien de la terra del peu de la montanya, e aportaven s'en hun bosot ple, e tenien llur carrera; e deyen quel perdo havien guanyat, puix que la terra havien vista e s'en portaven. E axi per aquesta raho tornaren s'en gran res, huns ques morien per malalties e per fam, e alguns quen occien a vegades, tant se encontraven ab la companya del rey de Arago. Si que la ost del rey de França se minua regeament. E el cardenal qui viu e sabe aço, vench s'en hun dia denant lo rey de França en sa tenda, e dix axi:

« Sire, vos sots vengut aci ab gran gent e ab molt bell apparellament, per conquerir la terra de Pere d'Arago. E, segons que vostre poder es, vos no havets tan be menat lo fet tro aci com deguerets, ne axi com yom pensava; que tres semmanes havem aci estat o pus, e no havets passat lo coll de Panisars ne la muntanya. Que se axi-u fets, mes val quens en tornem en França que si guastavem lo tresor vostre ne de la sgleya, menjant e bevent, e no fem res de nostre enteniment. Per que yeus dich e-us man, de part de Deu e del apostoli a qui vos havets jurat de pendre la terra de Pere d'Arago: que vos, dins tres dias, passets lo coll de Panisars; que gran mal fets a vos e a vostres gents, estant aci en hun loguar. »

Quant lo cardenal hac aço dit, respos lo rey de França en axi: « Sire cardenal, leu[1] es de dir a vos que passem lo coll de Panisars, e vos que-us estiguats en vostra tenda a gran ayre. Mas nos sabem mes de guerra que vos no fets; e sabem quina gent ha Pere d'Arago, n quin treball es de passar lo coll de Panisars; per que nos pot fer axi leu ço que vos deyts. Pero vos, que lo lloch del apostoli e de Deu tenits, e havets ab vos sis milia cavallers, e volets tenir la davantera e que-us metats primer, e yo e tota ma gent vos seguirem aytant leu, si tots hi sabiem morir; e d'altrament nos pot fer. »

CAPITOL CXLVI.

Com los Francesos entran en Catalunya per hun mal pas qu'es sobre la vila de Peralada.

Mentre quel rey de França e el cardenal estaven en aquest parlament, vench los denant hun abat de huna abadia de monges negres qui es en Catalunya e ha nom Sent-Pere-de-Roses;

(1) Amc.

(1) Facile.

e vench ab hun cavaller qui ha nom En Guillem de Pau; e dix los de part del rey de Mallorques:

« Senyor, nostre senyor lo rey de Mallorques nos tramet aci a vos, e fa-us assaber que ell s'es treballat e studiat a profit vostre e de vostra gent, com pugau entrar en Catalunya mal grat de Pere d'Arago; e ha trobada carrera ques po ra fer, si a Deu plau. »

Quant aquests missatgers hagueren dites llurs paraules, dix los lo cardenal:

« Bells fills, be siats vos venguts; que be es nostra fe, quel rey de Mallorques daria e faria tota res que fos a honor e profit de la sgleya de Roma e de la corona de França; e nos retrem li'n guardo en breu, si Deus ho vol. E deyts vostra missatgeria, de part de Deu. »

E llevas l'abat de Sent-Pere-de-Roses d'àmunt dit[1]; e dix: com lo rey de Mallorques d'amunt dit li havia trames missatge que parlas ab los homens de la terra del comte de Ampuries, e specialment ab alguns homens de Castello de Ampuries; com ell li havia ja parlat, e promes a ells gran be e gran profit llur que seria, si donaven e mostraven via e carrera com lo rey de França pogues entrar en Catalunya; e que si-u feyen aquells, havia promes que serien franchs, ells e aquells de Copliure, e tot llur llinatge per tots temps, e si consentir no hi volien, quels en seguiria gran dan.

Dix encara: com havien trobat ab ells e ordenat: que ells farien en guisa, si hom los assegurava ells e llurs coses, quel rey de França poria entrar en breu en Catalunya, sobre hun pas qui es sobre la vila de Peralada, per tal com les gents de Catalunya ne el rey d'Arago nos sospitava que allens poguessen entrar, per raho de la malea o de la estretura e de la legea de la carrera qui era en aquell pas.

E dix encara: com lo rey de Mallorques havia fet obrar be per deu dies a piques en aquell lloch per adobar les carreres, e com hun piquer de Castello, qui era bandeiat del comte de Ampuries, havia mostrat e trobat e espiat aquell cami, per mil sous de tornesos que hom li havia promesos.

Quant l'abat de Sent-Pere-de-Roses hac dita a missatgeria, e ses paraules finades, lo cardenal e el rey de França hagueren gran goig e tengueren tot llur fer per guanyat. E hagut llur consell, ordenaren ques arrassen lendema tots cells del consell e de la ost, e quels ho fes hom assaber; e quant vingues al vespre, ques partissen de aqui, e farien segons que trobarien aparellat.

Ab tant fo lo consell tengut. El rey de França feu cridar que tots fossen arreats lendema mat ab llurs armes. E carregaren les adzembles d llur roba e llur vianda; e sus a ora de vespres començaren de s'atendar; e meseren foch a le baraques; e partiren se tuyt d'aqui, e vengueren s'en aquell vespre a llats de la muntanya, entro que foren aquell lloch hon lo re de Mallorques los havia trames a dir que porie passar; e aqui ells se attendaren aquella nit. I quant fon ja alta nit be, lo rey de França ex de sa ost, tro a huyt milia cavallers ab llurs armes e tro a deu milia servents; e aportare cascu vianda trosada per quatre jorns; e manals que passasen per aquell lloch, e que dexasen de lloch en lloch ses spies e ses talayes; e si veyen que nos pogues fer lo passar, que s'en tornassen tot quet; e si passar podien per la montanya, que passasen, e que no s'en tornassen per nenguna manera ne per nenguna res, si tots hi sabien morir; que ell hi seria en breu ab tota sa companya e ab totes les osts, lla hon ells fossen.

Quant lo rey de França hac fet aquest manement, anaren s'en tantost los huyt milia cavallers, ab los servents quel rey de França los llivra; e passaren per aquell lloch; que hanch contrast no y trobaren, tro que foren al pus stret lloch del coll, hon havia trenta servents de Castello d'Ampuries qui estaven en guarda. Mas nos sospitaren res d'aço, n'en saberen mot, tro quels Francesos foren de part d'amunt. E ells quils veren hanch no hagueren cura de res, ne de pendre sols llur roba ne llurs armes, mas que mils pensaren de fogir per la muntanya avall vers Castello e vers Peralada. E els Francesos ques veren d'alt, e que al pugar no havien trobat empaig, tengueren se per estorts; e podien ho ben fer. Ab tant poch a poch devallaren s'en tro lla jus baix, prop del pla, en hun puget qui es assats prop de la vila de Peralada. E aqui attendaren se tots justats en hun lloch be stret, ab gran regart que havien. Empero trameseren missatge al rey de França: com eren passats, e que eren en aytal lloch atendats; e lo rey de França hac gran goig. Mas no-us cuydets que gosas ell ne el cardenal passar encara,

(1) Voyez Muntaner, p. 335 et 336.

h no gosaven aventurar de passars-tro
tres dies. Mas trames missatge a la ar-
les galeres que eren en Narbona e en
, que venguessen al pus tost que po-
e prenguessen terra entre Castello e
tir de Sent-Pere-de Roses. E los almi-
les galeres del rey de França, quant
hagut lo missatge, feren mantinent re-
mariners e tota lur gent per los ve-
ui a rems e qui a veles, vengueren s'en
dies lla hon havia manat lo rey de
e portaren molta vianda a llur obs e a
venien per terra.
ta a parlar lo llibre del rey de França e
ada, e parlara del rey d'Arago e de sa

CAPITOL CXLVII.

**En Pere d'Arago ab totes ses osts se lleva del coll
urs e trames alguns dels seus al pont de Girona.**

los huyt milia cavallers del rey de
ren passats per lo lloch d'amunt dit
attendats prop la vila de Peralada, les
vengueren aytantost al rey d'Arago,
cavaller del comte de Ampuries qui les
lo rey, quant les hac enteses, romas
il en la cara, e estech hun poch torbat
no gens per ço que ell n'hagues regart,
it sabia que les gents de la terra se per-
es. E mantinent aparella alguns de sos
nens e de sos consellers; e mes se en
n estatgeries ab ells, e feu semblant
preava gayre, e puix dix los axi :
s, vos devets saber que be ha quinze
ts que yo havia pensat que no seria bo
estiguessem aci, car nostres enemichs
poder e tendrien nos hi de aquests deu
os sabem be que no-u porien durar,
de la fretura e de la pobrea que es en
a. E axi, cuydar-los-iem destroïr,
colp e de costada. Per que yo havia
entre mi e leix, que si les messes eren
s gents havien recollits llurs blats:
rtissem de aci e que lexassem entrar
cesos; que nos porien gran dan fer,
liriem les forces els castells, e ells
star al pla; e moriren ne be la terça
malalties; e la terça que nos n'auci-
mescles e en torneigs; e la terça que
romanguerien, pensavem que be los poguerem
nos donar batalla. E axi com yo-u havia pen-
sat es esdevengut; mas es fet abans que yo no-u
volguera, quels Francesos son ja entrats de ça
e son attendats sobre Peralada. »

E quant los cavallers hagueren entes les no-
velles oides, foren tots trists e despagats, e
cuydaren se que tota la terra fos perduda. E
paria que-u degues, si Deu no ajudas al rey
d'Arago e a sa gent. Mas lo rey, que viu que
tots eren descomfortats, començals de comfor-
tar e de preycar a tots, e feu bella cara e rient,
axi com si hagues vencuts tots sos enemichs. E
puix hac elegides ses osts, tro a cent cavallers
e a huyt cents servents, tots cuberts de ferre ab
llurs armes; e dix los ques n'anassen per la serra
de la muntanya, per asmar quants eren aquells
qui eren passats ne si eren tots, per tal que, si
fer se pogues, quel rey d'Arago se metes ab
ses osts al mig lloch entre los huns e els altres,
axi com aquests que passats eren no poguessen
haver gens de vianda. E quant lo rey de Arago
hac fet aquest manament, anaren s'en los ca-
vallers els servents, als quals hac manat que pas-
sasen per la serra de la muntanya; e vengue-
ren tro en vista dels Francesos qui eren passats;
e veren que debades se treballaren, tants eren
los Francesos e havien tan be establit lo pas. E
axi tornaren s'en al rey d'Arago al coll de Pa-
nisars. E el rey havia llavors gran sospita quel
comte de Ampuries hagues consentit aquest fet,
per ço com aquest comte era llavors a Castello.

El rey aquella nit trames missatge a totes
les osts de Leyda e de Barcelona e de Girona
e de Cervera e de Monblanch e de Tarega e de
Vila-Franca e de Manresa, e de tots los altres
logars de Catalunya: que venguessen quatre
promens de cascuna ost parlar ab ell lendema
gran mati. E tantost les noves anaren per tota
la ost: quel rey havia feta pau ab los Francesos.
E lendema mati, que era dia de diu-menge, de
cascuna ost foren venguts quatre promens de-
nant lo rey, axi com ell havia trames a dir.

El rey dix los de ses paraules, e parlals per
exemples e per proverbis de moltes rahons;
e puix dix los les paraules semblants que havets
oydes d'amunt, que havia dites als cavallers; ço
es assaber: quels Francesos eren passats. E tuyt
estigueren torbats; e pensaven se de tot en tot,
quel rey hagues fet ab ells pau, mas que digues
aço per cuberta, per tal que negu no sabes res

de son coratge[1]. E ell dix los despuix axi:

« Barons, aço que Deus vol, no y pot hom contrastar. E puix axi es que nostres enemichs son passats de ça en Catalunya, no fariem res sino dapnatge a nos tot sols. Per que, anats cascuns a vostres osts e fets desatendar, en guisa que no-us aravatets. E aço sia fet sus ades. E vets vos en tuyt al pont de Girona; mas no façats la via de Figueres, ne passets per Ampurla; que reguart he quel comte de Ampuries no consenta en aquest fet contra nos. E si passavets per sa terra, poria-us fer gran mal. Per que anats vos en esta nit d'amunt dita, per lo cami de la muntanya, al monestir de Banyoles, e dema serets al pont de Girona axi com yo-us he ja dit; e yo lexar-vos-he aci cavallers, ab lo comte de Pallars que-us guardaran de rebat. E yo m'en ire sus ades al pus tost que puxa a la vila de Figueres, per saber ardit del comte de Ampuries en quina voluntat es. »

E quant aço hac dit lo rey, partis de aqui ab los demes cavallers, e vench s'en vers la Junqueres, qui es entre Figueres e el coll de Panissars. E les novelles vengueren a totes les osts: quel rey s'en anava e qu'en manava partir a tots. E la ost de Barcelona, qui era pus prop atendada del rey, sabe primerament l'ardit. E cascu de aquella ost, qui a peu, qui a cavall, pres ço que portar s'en podia manues; e cuytosament partiren s'en mantinent, e lexaren les tendes parades, e dins molta bella roba e molt bell arnes que no s'en podien aportar, per tal com no y havien adzembles, car tota la havien aportada per mar.

Mas no creats que la ost de Lleyda ho faes axi, si tot sera pus luny e pus en perillos lloch; que ans menjaren e begueren tuyt; e a llur espau carregaren les adzembles de llur roba, que hanch no y lexaren estacha ne tenda nenguna, axi com feyen les altres osts; ans, aquells qui no y havien adzembles prenien les tendes e los pavellons, e partiren les per peces; e aportaven les s'en entre molts; e puix, senyera llevada, partiren se de aqui e passaren allens hon era estada la ost de Barcelona, e veren les tendes parades e plenes de roba e de vianda e de armes; e no y havia negu. Maravellaren s'en molt, e dels promens de Barcelona com axi ho havien fet. E puix ells e totes les altres osts an ren s'en vers Banyoles, si no los almugave e els servents e alguns qui romangueren p baregar la roba que havia lexada la ost de Ba celona e de les altres osts.

E quant foren a Banyoles, tuyt estigueren aq aquella nit; e al bon mati, partiren s'en e ve gueren s'en alguns atendar al pont de Giro E el rey d'Arago, segons que d'amunt es di quant fon a la vila de Junquera, feu man ment als homens que y eren: que s'en aporta sen tota llur roba al castell de Rocha-Berti, p tal que la haguessen en pus saul lloch; e tu feren ho.

CAPITOL CXLVIII.

Com lo rey En Pere d'Arago s'en vench a Figueres.

Puix lo rey d'Arago partis de aqui e vene s'en a Figueres; e troba quels homens de Fi gueres havien desemperada la vila e que no havia nengu, sino lo bisbe de Oscha ab sa com panya, quel esparava. Lo rey que-u viu fo molt despagat, com axi havien desemparada l vila, menys de son manament, e mana qu y metessen foch a totes parts. Mas lo bisbe d Oscha e el comte de Pallars, e els altres rich homens de la terra qui eren ab ell, lo pregare que no-u faes per res; e axi romas que no feu.

E tantost lo rey trames missatge al comte d Ampuries qui era a Castello, e quel prega qu vingues a Figueres a parlar ab ell. El comte quant ho hac oyt quel rey era a Figueres vench mantinent denant ell. E lo rey ajust son consell, e denant molts dix al comte aques tes paraules:

« En comte, hu sots dels millors e dels ma jors homens de ma terra, per noblesa e per ri quesa de terra e de gents; e atressi vos e vos tre linatge sots estat aytant fins e aytant leals per tot temps vers mi e mos entessessors com neguns altres fossen james a llur senyor; e creu, si a Deu plau, que si-us sereu d'aci avant. Ara es esdevengut aquest fet, ço es: quels Francesos son passats deça, segons que ja havets entes; e volria saber de tot en tot de vostre coratge e de vostra voluntat, en quin enteniment sots de aquest feyt, ne si yo ni mes gents nos porem fiar en vos ne en los vostres? que yo he be fe en vos, que siats ara e tots temps aytal com

(1) Intention. Ce mot a le même sens dans le français des treizième et quatorzième siècles.

devets esser. E si als hi fets, ço que Deus no vulla, no paria vostre. E ja no-us faça null reguart nulla res. Que si vos perdets per aventura al començament gran res de vostra terra, e la-us tolen los Francesos, no la perdrets per tots temps ; car, si a Deu plau, nos la cobrarem en breu, e yo pore-us ne donar tanta, e aytan bona, e ab aytanta renda e d'altres logars, tro que la vostra hagats cobrada. »

E quant lo rey d'Arago En Pere hac dites aquestes paraules al comte de Ampuries, levas lo comte, e vengueren li tots los ulls en aygua ; e quaix plorant de pietat que havia del rey d'Arago, e de les paraules que dites li havia, respos li axi :

« Senyor, les paraules que vos haveu dites a mi, yo les he be enteses ; e creu que vos les aveu dites al bon enteniment ; e yo prench les-ho en tan bo o en millor. E no cal retrer la naturalea que yo e mon linatje havem ab la vostra ajuda tots temps ; que vos ho havets molt ben tocat. Per que en breus paraules yo-us responch sus axi : que son molt dolent e despagat com tan gran desastre vos ha esdevegut, com axi son passats los Francesos ; e vos, senyor, no-us cuydets que yo haga en aço consentit ; que mes amara haver perduda la testa, e valguera-u mes sens falla ; ans son e vull esser tots temps de bon cor e de ferm en tota res contra tots homens, si tot quant he hi sabia perdre en hun dia ; que mes me val haver fe, que si tot lo mon guanyava. E se, quant vos deyts quem donarets e m'esmenarets en altre logar aytant com yo perda de ça, que tal senyor sots, que tota vegada ne sabrets guardar mi de dapnatge e vos de vergonya.

— Certes, dix lo rey, En comte, molt son pagat de vos e de la resposta que feta me havets. E donar-vos-ho-he a conexer, si a Deu plaura, com n'haga loch e ayna. Mas deman vos, si sabets dels vostres homens de Castello e de l'altra terra d'Ampurla, en quina volentat son ne en quin cor vers vos?

— Si Deus me ajut, dix lo comte, dich vos, senyor, que en mal molts n'i ha ; e he reguart d'ells que no fasen cosa que tots temps nos e ells ne vallam menys. Per que, senyor, si ho volets, yo m'en ire primer, de mantinent, sus a Castello, e parlare ab los homens, e preycarlos-he, e conexere en llur resposta en quina volentat son de aquest fet ; e puix vos vendrets, e endreçarets lo fet a vostra guisa, car yo fare manament a tots mos homens, cavallers e servents, que obeixquen en totes coses axi a vos com a mi.

—Ara, ço dix lo rey, de part de Deu, que yo so be pagat vostre ; e fets ço que vegares vos sera. »

Ab tant lo comte se parti denant lo rey, e vench s'en a Castello d'Ampuries. Mas lo rey, ques ques dixes, no havia bona sospita en lo comte, e majorment com axi s'en era volgut anar tot primer.

E quant lo comte s'en fo vengut a Castello d'Ampuries, ordena ses guaytes per los murs, e feu fer bastides e barbacanes de fust en gir de los valls, e enforti la vila si res li valgues. E el rey d'altra part, qui era romas a Figueres, mana quel seguissen de pres tota la companya ; e ab tots cells qui pogh, cavalca ; e entra s'en a Peralada qui es d'En Dalmau Roqua-Berti. Mas en tot lloch hon era, entrava ab dos cors ; car nos fiava ben en lo comte de Ampuries, tant lo havia sospitos d'aquell fet, entro quel hac be assagat. Per que, en negun lloch hon fos de mati, no y aturava de vespre. E axi, quant vench al vespre, ell se ixque de Peralada tot sol ab hun companyo, e lexa estar aqui tota la cavalleria ; e ell vench s'en a Castello, e aqui ell parla ab lo comte e ab los homens de la vila. Mas be hi havia alguns que havien als en volentat que no parlaven de bocha. E puix, quant vench per lo mati, sus en l'alba, lo rey se parti de Castello e torna s'en a Peralada. E aqui parti los cavallers e la companya per los murs de la vila, e feu ses barreres de fusta, e endreçar e enfortir la vila al mils que ell poch. E fo hi be mester ; car en aquell dia mateix, encara no era be ora de tercia, hac denant Peralada be huyt milia cavallers francesos armats e be cinquanta milia homens a peu qui s'acostaren al primer vall fortment e combateren regeament. Mas los de dins havien bones ballesters, e faheren los tornar atras ; e axi aquell dia lexaren se de combatre[1].

(1) Muntaner a raconté d'une manière tout-à-fait dramatique toute cette affaire de Castellon. (Voy. p. 340 et suiv., et ch. CLI de d'Esclot.)

he en voluntat que faça. E romandre, si-us volets, en Gerona. E llivrats me aquells cavallers e aquella companya que mester hi sia, ab prou vianda; que o tuyt perdrem lo cors, o sens vostra sabuda e sens vostra voluntat nos no lexarem aytal força com es la ciutat de Gerona, si donchs per defalliment de vianda no ho feyem. E maravell m'ho molt, senyor, com negun n'havets amprat de romanir aci, sino a mi que-u deig fer per les rahons d'amunt dites. »

E quant aço hac dit En Ramon Folch, respos li lo rey en axi :

« Sapiats, En Ramon Folch, per cert, que yous ho agraeix molt les paraules que dites havets; e profert de paraula ho farets de feyt. Mas yo no volria amprar vos, que sots hu dels millors homens de ma terra.—Senyor, dix En Ramon Folch, yo-us fas gracies de aço que vos deyts e de la planyença quem fets; mas si yo son aytal com vos deyts, mester es que mostrem los meus fets. Per que-us dich sus aci : que si volets establir la ciutat de Girona, que no y romandra negu, sino yo que son castella de aquest lloch. — Ara donchs, ço dix lo rey, yous llivrare huytanta cavallers ab servents e ab llurs armes de cos de cavall; e seran los servents dos milia e cinch cens, bons e triats; entrels quals havra si-cents ballesters ab ses bones ballestes. E lexar-vos-he prou vianda d'aci a la festa de Nadal. E si tro llavors podets tenir la ciutat, ja despuix no he reguart que la perdam. — Senyor, ço dix En Ramon Folch, grans merces com m'ho havets atorgat. E yo, si a Deu plau, fer-ho-he en tal manera que yo e mon linatge de Cardona seran tots temps en bona nomenada de aquest fet. »

E lo rey encontinent feu fer manament en Gerona : que tot hom que fo estadant en la ciutat, clergue o lech, o crestia o juheu, que dins tres jorns hagues procurat que pogues exir d'allen; e que no y romangues nengu, sino cells quel rey hi metria en establiment.

E quant los homens de la vila hagueren oïda la crida, sabels[1] fort bo, car havien gran reguart dels Francesos, que poca havia que s'en foren tuyt anats, si gosassen. E mantinent aparellas cascu al mils que poch, e ixqueren se tuyt de la ciutat. E el rey feu ajustar tota quanta vianda poch atrobar de la terra de Barcelona en lla, e mes la en Gerona; e mes hi, molto salats e porchs vius, e gallines per els malalt e tota res que poch atrobar que fes bo a stabl ment; e llivra per companyons a En R mon Folch, En Guillem de Castell-Auli, E Guillem de Anglesola, e alguns altres richs-h mens; e feu li compliment als huytanta cava lers que li havia promesos de livrar; e encara mes, a llivrar li trenta ballesters a cavall. E axi que, entre tots, eren cent homens a cava ab llurs armes. E llivra li d'altra part dos m lia e cinch cents servents bons e triats e de bo tall, ab llurs armes, entre llancers e ballester Entrels quals ni havia si-cents qui eren balleste serrayns del regne de Valencia, e aportave tots ballestes de dos peus.

Quant aço hac fet lo rey, partis de Giron ab tota sa cavalleria. E En Ramon Folch, ve comte de Cardona, romas en Girona en stabli ment ab la companya d'amunt dita. E tanto feu barreres e barbacanes de fusta per los mur e per carreres de la ciutat, e feu descobri aquelles que eren defora lo mur vell a tote parts; e meteren la fusta dins la ciutat.

E devets saber que la ciutat de Girona es posada en hun recost qui es riba de huna aygua, ha nom Teher[1]; e es murada en gir de bon mu e forts, que es be antich; e sus alt, al cap d la ciutat vers levant, es la sgleya de Santa-Maria qui es la seu major. E als llats de l sgleya, vers mig jorn, es lo palau del bisbe. E d'amunt sobre tot, al pus alt loch de la ciutat, a man dreta del palau del bisbe, ha huna torre qui es molt bella e fort e alta, de gros mur, de pedra e de calç. E ha nom la torre Geronella; e aqui es la major força de la ciutat. E En Ramon Folch establi be la ciutat segons d'amunt es dit, aytant com lo mur antich encloya; e tot l'als desempara, levat la sgleya de Sent-Feliu qui es fora lo mur vell, sus al peu de la escala par la qual hom munta a la seu. Establi aquella esgleya, mas no y poch tenir molt longament.

E el rey d'altra part ab tota sa companya a cavall e a peu, com se fo partit de Gerona, vench s'en a la ciutat de Barcelona. E tota la gent de la terra, aytant com es huna jornada de Bercelona a en lla, qui veren e saberen quel re

(1) Ils en surent bon gré; cela leur sembla fort bon.

(1) Le Ter. L'atlas pour les campagnes du marechal Gouvi Saint-Cyr dans ces provinces, en 1808 et 1809, est indispe sable pour se rendre bien compte de la campagne de 1285

pàries. Mas, ans que s'en ixques, dix als richs homens qui romanien en Peralada: que pus no volien nels plauya que alli aturas, que volguessen que N'Amfos, son fill major, romangues aqui ab ells. E tuyt dixeren: que no calia. Mas lo rey no s'en volch lexar per ells; e mana a N'Amfos que romangues aqui ab ells; e mana al comte de Pallars que ell fos sobre tots, e guardas ço que millor seria de fer e pus profitosa cosa.

CAPITOL CL.

Com les gents e cls cavallers del rey d'Arago desempararen la vila de Peralada.

Quant lo rey de Arago En Pere, segons que d'amunt es dit, s'en fo vengut a Castello de Ampuries, el comte de Pallars e N'Amfos, fill del rey, e els altres richs homens que y eren romasos a Peralada dixeren a'n Dalmau de Rocaberti qui era senyor de aquella vila: que fes cercar per les alberchs si hi trobaria hom tanta vianda que poguessen establir la vila a quatre meses. E mantinent ana s'en En Dalmau, senyor de Peralada d'amunt dit, per cascun alberch de la vila singularment, e enquera en suma quina vianda havia en la vila? E aquell vespre ells reteren resposta a N'Amfos e al comte de Pallars e altres gentils homens; e dix los axi:

«Senyors, si Peralada podiem salvar que no vengues en mans de nostres enemichs, negu no y guanyara tant com yo, car yo son senyor de la vila aquesta, e val me mes que tot lo romanent de ço que yo he. Mas nos vehem e havem entes quina merci han los Francesos a null hom que prenen per força. El lloch aquest es assats forts, e farias bon aventurar que hom hi lexas establiment, si vianda hi hagues; mas yo he feta encercar la vianda quanta n'i ha, e no he trobat que bastas a cincens homens sino a cinch dies. Per que, val mes que yo perda Peralada, que si mon senyor N'Amfos qui es aci, e yo, e vos altres ensemps nos perdiem. E ço que fer ne devem, val mes que-u faça sta nit, ans quels Francesos nons tinguen de totes parts assetiats, que lavors no hi poriem exir que tots no perdessem los cossos. E si vos altres ho volets, nos ho farem axi. Quant vendra al mati, quels Francesos se apparellaran quens donen batalla, nos altres atressi farem semblant, en guisa que ells ho coneguen, que nos nos aparellem de defendre; e quant sera al vespre, yo parlare ab los homens de la vila e farels hi tots exir, homens e fembres e infants; e quant vingua lo bon mati, quels Francesos se cuydaran que nos vullam sperar la batalla, nos altres pensar-nos-n-em de anar ab nostres armes a Castello d'Ampuries. E axi, pus que la vila no podem salvar, al menys, si a Deu plau, salvarem nostra vida.»

E quant En Dalmau hac dites aquestes paraules, tuyt foren despagats, car tan bona vila com Peralada ells havien a desemparar, menys de colp. E lo comte de Pallars llevas, e parla per tots les altres. E dix a'n Dalmau: que, en les paraules que dites havia mostraria gran fe e gran amor al senyor rey e a tots los richs homens de Catalunya; e puix axi era, e als no podien fer, que tuyt eren pagats de son seny, e que fahes en aquella manera que dit havia.

Ab tant lo comte posa ses guaytes, e parti sos cavallers e les altres companyes per los murs e per les barbaquanes, com li fo vigares que fos fahedor. E faheren semblant als Francesos que s'apparellassen de la batalla, sils Francesos lals volien dar. E quant vench aquell ora mateix, a ora de vespres, huna companya de la ost dels Francesos, qui eren entro a cinch cents cavallers e entro a cinch milia homens de peu, vengueren tro al mur de la vila de Peralada per combatre e per assajar quina companya hi havia dedins, car bes pensaven los Francesos quel rey d'Arago fos aqui; e havien ordenat que lendema, de mati, assetiassen la vila tot en torn, e que y estiguessen tant tro que haguessen pres lo rey, ques cuydaven que y fos, e tots los altres. E quant lo comte de Pallars e cells qui eren dintre la vila de Peralada viren aquella companya que axi se era acostada al mur, guarniren se tuyt, cavallers e servents. Eren entro a cent cinquanta cavallers armats e be tres milia servents. E van obrir les portes de la vila, e donaren tuyt saul deffora ardidament, e feriren en aquella companya de Francesos. E los Francesos quils veren exir axi espertament, meseren se en fuyta. E aquests encalsaren los hun terç de ballesta fora les barreres totes, e occiren los set cavallers e trenta quatre servents que romangueren al camp, qui morts, qui nafrats malament.

E puix lo comte e tots los altres tornaren s'en a la vila. E entre tant la nit fon venguda; e meseren les escoltes e les guaytes fora al

vall; e hanch nengu que y fos per dellivrar ne per sajornar no dormi aquella nit, ne li ixque lo guarniment de la esquena; e faeren semblant que deguessen aqui aturar llonch temps. E entretant En Dalmau de Rocha-Berti parla ab los homens de la vila, e manals ques aparellassen tots, homens e fembres e infants, tot gint e suau, en guisa que no fossen sentits, e que s'en anassen com hon los ho faria assaber, ab tot ço que s'en poguessen aportar, car la vila volien desemparar tuyt.

E quant En Dalman haé dites aquestes paraules, los homens de la vila mogueren gran plor e feren gran dol entre si; e no era maravella, car veyen tanta bella riquesa e tanta bella mercaderia que havien a lexar, e llurs alberchs e llurs possessions a derelinquir. Pero tant havien goig com la vida podien salvar, que quaix nols membrava d'als. E apparellaren se ab llurs mullers e ab llurs fills, e ab llur companya, e aparellaren aquella roba que aportar s'en pogueren. E quant la nit passa e l'alba s'aclari, los cavallers qui eren en Peralada meseren grans crits, e feren semblant que s'enfortissen e se apparellassen de la batalla e del deffendre. E foren se tots guarnits ab llurs cavalls, cells quils havien, e l'altra gent fon tota aparellada; e obriren les portes, e meseren foch a moltes parts de la vila; e ixqueren tuyt de fora, e pensaren se de anar qui mils. E erals ben mester; que a penes fo lo dia esclarit, quels Francesos foren en gir de Peralada a totes parts; e veren que la vila era desemparada e que cremava. Maravellaren s'en molt e a gran goig, e no sera maravella.

Mas la companya del rey de Arago hac prou que plorar e que planyer; car, aytal lloch com Peralada havien hagut a lexar, menys de colp, per defalliment de vianda. E els homens de Peralada e les fembres e els infants que no eren de edat de portar armes vingueren s'en a la ciutat de Girona. E quils vees, no n'i ha nengu, per dur cor que hagues, que no ploras de pietat, quant les dones de paratge e les altres e les donzelles, venien a peu totes ploroses e llasses, e havien a anar mal llur grat; e cells qui la nit passada ixqueren de Peralada eren richs e riques de mil marchs d'argent. e lavors no havien cinch sols valents, salvant ço que portaven a la esquena. E quant aquestes gens totes foren partides de Peralada e vengueren vers Girona, los cavallers, ço es assaber N'Amfos d'Arago, e el comte de Pallars e els al homens e cavallers e gens d'armes s'en a Castello d'Ampuries al rey d'Ar era; e comtaren li com havien desem vila de Peralada, per defalliment de v no y havia. E el rey fon molt despagat mas non feu sol aparer, car no y pod E entretant fon arreat lo diner, e me e tots los altres.

E les novelles vengueren al rey d quel rey de Arago era a Castello de ab tots los richs homens de Catalunya de França hac ne gran goig, car ell Mallorques havien ja parlat ab algun de Castello; que, si lo rey de Arago rava de estar aqui sol dos jorns, que ell e tots cells qui eren ab ell, els li rey de França. Mas Deu, qui no vol tura, no volch que llurs parlaments tracions venguessen a acabament.

CAPITOL CLI.

Com lo rey En Pere de Arago tench consells ab k Castello.

Quant lo rey d'Arago e tots los mens, segons que d'amunt es dit, menjat, tench consell ab sos cavaller comte de Ampuries: que faes ajusta mens de Castello en hun llogar, qu parlar ab ells. El comte trames sos n que venguessen tuyt. E vengueren de la vila, e ajustaren se a la sgleya el rey parla los e dix los axi:

« Barons, tots temps sots stats fel vostre senyor lo comte de Ampuries e hanch null temps no-us partits c carrera. Ara som en aquest fet, se veets, qui es tan gran, e no poria est Lo comte vostre senyor reconeix la f turalea que deu haver a mi e mon li temps; e ara ham promes que nos p la mia carrera, ço que li'n prengu quant ha sabia perdre. E pus vos a estats tots temps feels e obedients te vostre senyor, per que ara, com a mi e a ell e a tota Catalunya gen que no li dejats fallir ne haver cor va Mas si per ventura no-us es vigares lats per mi ne per vostre senyor

tant de mal, ço es assaber, tala de
bens que-us faran per aventura
cesos, ne volets metre ne aventurar
s ne ço que havets, per amor de vos-
or, quem digats sus ades vostra volen-

nt lo rey hac dites totes aquestes coses
es, cells qui eren del poble pus sotil,
consentien ne sabien sol la tracio que
arlada los majors, respongueren tuyt
reu : que ja null temps nos partirien de
a de llur senyor lo comte, per nulla
ts sabien morir.
, ço dix lo comte de Ampuries, be se
altres del poble menor sots de bona
vers mi e al rey d'Arago; veiam que
als e aytals qui son dels majors. »
comte apella ne ben deu o dotze de
juc li fo vigares; e dix los que respo-
o quel rey d'Arago los havia proposat.
nt aquells volgueren respondre, les
qui estaven per los murs cridaren:
armes, cavallers e servents! que veus
cesos a les portes, e les galeres del rey
ça qui han presa terra aci denant nos,
hun stany! »
com lo rey e els altres hagueren oyt,
star lo consell e anaren s'en guarnir a
a peu. E ixqueren a huna companya de
s qui eren riba de hun stany prop la
Castello, e occiren ne alguns, e mese-
ltres en fuyta, e puix tornaren s'en en
e Castello. E puix vench la nit, e sopa
les altres companyes per llurs alberchs
rs establides hon estaven.

CAPITOL CLII.

' En Pere d'Arago ab sa cavaleria se exi de Castello e venguercn s'en a Girona.

hagueren sopat, ordenaren llurs guay-
irs escoltes; e volien anar a dormir
els cavallers qui no eren aquella nit a
ta. E quant foren anats dormir, hun
r de la vila vench denant lo comte
ries e dix li :
yor, mon senyor sots natural, e no
ria nenguna cosa contra vos, e major-
e ma fe ne pogues menys valer. E fas
ber per cert : que, si vos aturats aci tro
ora de tercia, quel rey e quants caval-
lers hic son, seran traïts e llivrats als Fran-
cesos ab la vila ensemps. E en ayo, senyor,
nom menys-preets. »

Quant lo comte hac entesos les novelles, no
ho tench a poch, e cuytosament vench s'en al
rey d'Arago; e trobal ques volia ja colgar; e
dix li les novelles que aquell hom li havia dites;
e el rey estech torbat en si, e estech, que
hanch nos volia despullar; mas trames per lo
comte de Pallars e per tots los altres richs
homens, e feu los se venir denant; e dix los
quel comte de Ampuries li havia dit ayo; e tuyt
hagueren gran temor, car creyen que, quesque
lo comte dixes, que ell volgues consentir en la
tracio. E puix trameteren celadament per la
vila, e trobaren quels homens estaven de vint
en vint, de trenta en trenta, en parlament per
les places e per los carrers de la vila.

E quant lo rey e el comte e els altres caval-
lers hagueren ayo entes, tengueren ho a mal se-
nyal; e tot secretament trameseren missatgers
a les companyes dels cavallers e dels servents
qui no eren de la vila : que, quant oyrien re-
picar los senys bon mati, fossen arreats, tuyt ab
llurs armes, e tost dellivre vinguessen a aquella
porta vers Torrella de Mon-Griu. E ells orde-
naren d'altra part, ab lo rey quels ho consella :
que, bon mati, sus en l'alba, ans que fos be de
dia clar, faesen metre vers aquella part hon
eren los Francesos; el comte faria exir los ho-
mens de la vila ab se; e el rey, ab sos caval-
lers e ab totes ses companyes, que s'ixquessen
de la vila tost yvaç ab llurs armes; e que des-
emparassen la vila, e que tenguessen llur
carrera.

E quant aquest ordenament fo fet, estigue-
ren tota la nit, el rey e els cavallers e l'altra
companya, tots guarnits; e replegaren tota
llur roba soptosament; e lendema mati, lo rey
feu exir hun hom de sa casa deffora la vila,
vers aquella part hon eren los Francesos, e dix
li ques metes son elm.

Feu ho axi com lo rey ho hac manat. E
quant fo deffora, pres se a cridar a grans crits :
« Via fora! cavallers e servents, que veus aci
los Francesos! » E el rey feu mantinent repi-
car lo senys, e mana que tuyt ixquessen al so.

El comte de Ampuries cavalca en son cavall
e ana per tota la vila, e feya exir de fora al so
tots los homens de la vila estadans. E el rey e
ses companyes guarniren d'altre part. E els

homens de la vila, cells que y consentiren, ço es aquells que en la tracio eren consents, quant veren guarnir lo rey e los cavallers, hagueren gran goig, e meseren se primers ; car cuydaven se quel rey ab ses companyes los seguissen apres, e puix quant serien de fora, quels lexassen al camp, e ells que s'en tornassen en la vila e quels trayssen als Francesos.

E axi com tots los homens de la vila, o la major partida, foren exits al so, lo rey ab tots los cavallers e ab l'altra companya sua foren guarnits entretant; e ixqueren de fora llurs ostals, e anaren s'en tuyt ensemps a les portes vers aquella part hon s'en volien anar; mas trobaren les tancades. E lo rey feu trencar les cadenes mantinent e les barreres, e ixqueren de fora la vila ab gran res de cavallers. Els homens de la vila regiraren se; e com veren aço, tingueren se per escarnits; e tornaren s'en en la vila, e aturaren gran res de la companya del rey e adzembles carregades de roba. Mas lo comte de Ampuries era romas tot de tras, e lexas anar a ells ab huna gran maça que tenia al puny. E los homens de la vila vergonyaren lo, per ço com era llur senyor natural, e feren li tuyt loch, e lexaren mal llur grat ço que havien aturat. E axi lo comte, com viu que tota la companya del rey e les adzembles foren lla defora la vila, punyi son cavall dels sperons e dona salt defora; e els homens de la vila faeren semblant ques tinguessen tots per morts e per desemparats, e ploraren e deyen que s'en yrien ab lo comte llur senyor e que farien ab ell mort e vida, hon que anas. Mas ells no eren despagats per ço com lo comte s'en anava, enans eren dolents com lo rey e els cavallers los eren axi escapats, que nols havien poguts traïr ne llivrar al rey de França a qui-u havien promes.

E el comte quils oy que axi li ploraven darrere, giras de tras a ells e dix los axi;

«Tornats vos en, en mal punt e en mala ventura que Deu vos do, a fur de vilans, bars[1] e traydors que sots!»

E ells qui-u hagueren entes obeyren lo y be, que mantinent s'en tornaren a la vila. E apres, com lo rey, e el comte, e cells qui eren ab ells hagueren huna milla cavalcat, giraren se e veren que ja havien posada la senyera del rey de França e del cardenal en los Castello, e y hagueren recollits los sos, e cridaven per los murs: « França! Monjoy! Monjoya!» E el rey d'Ara vehe e-u oy, dix al comte de Ampuri ma testa! En comte, nons haviem mes que veus ja los Francesos en Castello

E axi lo rey e sa companya parlant cant vengueren s'en a hun scu caste prop de Girona, qui ha nom Pontons apella hun cavaller seu, qui ha nom B de Mont-Pao, e dix li : que anas tos a Torella de Mon-Griu e que s'en mena fills del rey En Jaume de Mallorques, d'Arago hi havia fets metre en pre vench de Perpinya, e que s'en aportu frens e el repost del rey de Mallorq que y era. E el cavaller feu lo mana rey de mantinent. E ana s'en a To Mon-Griu, e amena s'en los tres fills d Mallorques d'amunt dits. Mas no-us quels cofrens ne la altra roba nel tr rey hi avia acomanat s'en portas g los homens de la vila, quant hagueren rey d'Arago havia desemparat Caste Ampurla, tengueren se per morts, e en se del castell e de tot ço que trobaren que-u livrassen als Francesos e que a merce ab ells. Axi que, de guisa se en del castell los homens de Torella que fo a temps En Berenguer de Mont-Pao dit que tragues los fills del rey de Ma Mas aquells s'en mena per força. Pu s'en al rey. E el rey trames aquells i aquells tres, a la ciutat de Barcelona; cavalca e vench s'en a la ciutat de G aqui ell atroba totes les osts de Catalu ell havia aqui fetes venir, com se par coll de Panisars. E troba encara que l gavers robaven ja lo call juhich[2] de e los homens de la vila qui desempar llurs alberchs e que s'en anaven pe dels Francesos. E lo rey, com aço v molt despagat; e ab huna maça, ell pu cavall; e cavalcant lexas anar als alm que barregaven lo call, e nafra ne mol ne penjar dos o tres; e axi romas aque

(1) Infâmes

1) Muntaner se tait toujours sur tout ce qui est r débats entre les deux frères. La narration de d'Esc pète les faits avec impartialité.

(2) La rue des Juifs.

CAPITOL CLIII.

ıera lo rey En Pere d'Arago feu establir la ciutat ırona, e com la acomana a'n Ramon Folch.

vench lendema mati, lo rey apella de ost quatre promens que vinguessen ell. E quant foren venguts d'avant s axi:

ns, no es temps que longues parau- eia fer, jat-sia quel fet ho demana. Ja n son entrats los Francesos en Cata- ns mal nengu que no han pres al pas- a raho de la traycio que han feyta a mi ltres alguns homens de Castello de . Mas be he fe en Deu, que no vol a ne tracio vingua a bona fi, que a la s havrem victoria de nostres enemichs. cuydets que, per ço com yo he des- s e fets desemparar molts llochs la, que y haia res feyt per flaquea de no-u he. Mas axi ho be atrobat de b mi en leix e ab mos richs-homens. val que nos haiam desemparats los s castells; que per força los nos porien Francesos. Que si y haguessem mes ats, perderem la vianda els homens que m; e ara no y podem perdre sino los i tots los Francesos son en la terra que fer; e si nos los ne podiem may gitar ment, nons seria tan gran profit; per si ells estan longament aqui, despen- a quanta vianda han ajustada. Axi 'en a tornar, que no havran res acabat. 'em reguart que ja hi puxen tornar al- da de aquests tres anys, car no po- er compliment de vianda; e llavors, qui i vius. E majorment, com yo-us he dit ada, que no creats que tornen tots França cells que hic son exits o pas- r los huns per malalties, los altres per los altres per guerra plana, ab valença cuydarem en guisa aminuar lurs osts, de dos mesos, si tant hi aturen, sins lam ne podem replegar nostres osts o porem donar batalla, e exir en camp a . Per que, es enteniment meu, que yo no ci sino homens d'armes sabuts a cavall e vos altres tuyt que-us en tornets, de Deu. Mas per tal com yo no he be ap- de tenir aci aquells homens que y ha- vria mester, es obs que vos altres me façats so- cors de homens sabuts; e si no atrobats los ho- mens qui romanre hic vullen, donats me huna cantitat sabuda cascuns, que sia competent o soficient de donar a vos e a mi de pendre, e yo trobar-los-he. E de aquest servey no m'en di- gats de no, que menys de vos altres no poria deffendre la terra. E sapiats que, si yo hagues ab que pogues fer aço sens vostra ajuda, sols no-u de-manara a vos altres; mas no-u he, sapiats per cert. »

Quant lo rey hac parlat, hagueren los pro- mens de la ost llurs acort ab si, e veheren que en negun tall nos podien scusar bonament de aquest fet, tan gran obs hi era, e tant beni- gnament los ho havia demanat lo rey. E respo- neren li axi al rey: Que be veyen lo seu tre- ball, e reconexien l'estament de la terra de Catalunya, e que tot hom devia fer son efforç de ajudar al senyor rey en aytal cas; mas la pobrea e la fretura era tan gran en Catalunya que no-u podien fer en manera que devrien; per que, pregaven al senyor rey que hagues en aço son esguart, e ells farien li aytant acorriment com porien, mas no aytant com volrien.

E axi com los promens de les osts hagueren aço parlat ab lo rey, lo rey fo ben llur pagat. E ans que partissen de aqui avengueren se ab ell cascuns de certa cantitat de diners que li donaren, segons lo poder de cascun llogar. E lendema mati partiren les osts de les ciutats e dels llochs e de les villes de Catalunya, e vin- gueren s'en cascuns a llurs ostals. E el rey ro- mas en Gerona ab sos cavallers e ab sos richs- homens e ab alguns servents que y romangue- ren, ço es assaber almugavers e adalits e altres servents de frontera. E aqui hac son consell e son acort, e ja que faria de la ciutat de Ge- rona, si la derenclirien[1] o si la establirien. Quant a acort e consell que farien de la ciutat? digueren: que bo seria que s'establis, si trobava lo rey qui hi volgues romanir.

E ab tant, quant tuyt hagueren dit llur ente- niment e parlat, e foren scusats al rey de atu- rar en establiment de Gerona, levas En Ra- mon Folch, vescomte de Cardona, e dix al rey:

« Yo son castella de Gerona; e per dret e per usansa de Catalunya nom puch scusar, ne

(1) S'ils l'abandonneraient, de *derelinquere*.

gut a Barcelona, tengueren se per de-
s; e lexaren tots los alberchs, e desem-
les viles e els castells, e els masos, e
rs, que nengu no y romas; e atenien
muntanyes e vers les forests dels munts.
es aquestes forces se tenien encara per
d'Arago; primerament: Castell-Nou e
uiu, e huna altra força de huna dona
om Na Stella de Castell-Nou; les quals
on en Rosello. Tenien se encara en
a; primerament: lo castell de Roca-Berti,
sens, e Carmençó, e lo castell de Lerz,
a de Sent-Salvador. E totes aquestes
on del comte d'Ampúries e d'En Dal-
Roca-Berti, e reclamaven se per lo rey
. E en Gerones se tenia, primerament:
t de Gerona, e lo castell de Besaldu,
-Redo. E en Valles se tenia lo castell
oriu, qui est hu dels bells e dels nobles
, e es del comte de Ampuries; *item*,
l de Moncada, qui es del vescomte de
item, lo castell de Moncornes, qui es de
er d'Entença.
eptades aquestes forces d'amunt scrites
ades, tots los altres lochs, de huna jor-
a lla de Barcelona, eren desemparats
a lexats rovechs; que nengu no y era ro-
nt eren espaordits, car oïren dir quels
os tenien tot Ampurla e quel rey d'A-
n era vengut a Barcelona.
exem a parlar del rey d'Arago, e par-
el rey de França e de sa ost e de les sues
e dels altres vexells que havien armat
ar.

CAPITOL CLIV.

deres del rey de França vengueren a Blanes qui es a legues prop de Barcelona, e com los Francesos ren lo castel de Lerz.

o comte que, quant los Francesos hague-
r volentat la vila de Castello de Ampu-
e mantinent, segons que d'amunt es
a tota deffencio, anaren per tot Ampurla
a nols ho veda en res, llevades les forces
t dites. E de aquelles si hagueren algunes,
. la força de Sent-Salvador qui es sobre
stir de Sent-Pere-de-Roses, per tal com
força no era be establida de vianda; e
ells qui dins eren reteren se a bona merce
e França e al cardinal. E quant los Fran-
agueren aquesta força presa, hagueren
gran alegria; e no fo maravella. E mantinent lo rey de de França feu manament que les galeres e la sua armada anassen per tota la ribera tro sus a la ciutat de Barcelona, e que s'emparassen dels ports e de les viles riba mar; e si atrobaven en negun lloch defencio, que occisen tots quants homens hi trobarien, e que prenguessen los llochs per força.

Quant los almirals del rey de França hagueren oït lo manament, anaren s'en per tota la ribera, aytant com es lo castell de Cop-lliure, entro a Blanes[1] que es prop de Barcelona huyt legues, e hanch no trobaren nengu qui res los defeses; car los huns llochs trobaven desemparats, que no y estava nengu, los altres se retien a ells mantinent quels veyen; e axi nols calia sino pendre. E puix quant hagueren la riba de tota la mar a llur guisa, huna partida de aquella armada romas al port de Roses, e l'altra anava tot dia a Narbona e en Prohença aportar vianda, e descarregaven a Roses.

E el rey de França e el cardenal trameseren missatgers per tots los logars de la terra, ques retessen a ells, levats los castells dessus nomenats. Mas mantinent ques foren retuts, fogiren tots per les muntanyes, levat cells d'Ampurla. E puix lo rey de França hac de consell que combates lo castell de Lerz, per ço car ell havia entes que no era be establit de vianda. E trames hi huyt milia cavallers, e be cinquanta milia homens de peu. E combateren lo castell tan regeament que, entre dia e nit hi donaren quatorze batalles, en les quals moriren tants de Francesos a cavall e a peu que tots valls eren plens e arasats de homens morts, si quels homens de peu se podien acostar als murs del castell. E quant cells de llains veren que nos podien mes tenir, que totes les armes havien perdudes, e tuyt que eren llasos per raho de tantes batalles que havien fetes, a una ma reteren se, sauls lurs cossos e llurs armes, al rey de França.

Axi los Francesos hagueren aquell castell. E vench s'en alli lo rey de França ab lo cardenal e ab totes ses osts, per tal com aquell lloch era lo primer que havien pres en Catalunya los Francesos combatent per força.

(1) Consultez la planche XII de l'atlas du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, destiné à servir à l'intelligence du septième corps de la grande armée en 1808 et 1809 dans cette partie de la Catalogne.

CAPITOL CLV.

Com lo cardenal mes en possesio de la terra de Catalunya a Carlot, fill del rey de França.

Lo cardinal feu alli coronar a Carlot, fill del rey de França, e mes lo en possesio de tota la terra; e aqui faeren grand festa per dos jorns. E Carlot parti tota la terra de Catalunya, de paraula, a sos barons e a sos cavallers, e posa son senescal en la terra. En apres lo rey de França hac son acord ab sos cavallers e ab lo cardenal. E hagut consell, entengueren del rey de Arago, que havia stablida la ciutat de Girona, e que y era lo vescomte de Cardona e molt bon cavaller e servent de Catalunya. E hagueren ne gran goig, com jals tenien per llurs, e nos pensaven que hom los pogues sperar.

CAPITOL CLVI.

Com lo rey de França ab tota sa ost s'en vench attendar apres Gerona.

Lendema mati, partiren se tots los Francesos del castell de Lerz e vengueren se attendar apres Gerona de part lò pont. E En Ramon Folch, vescomte de Cardona, qui era dins en l'establiment sobre tuyt, feu manament : que nengu nols ixes ni passas lo mur ne les barreres qu'ell havia posades, si ell no-u manava. E axi com vingueren los Francesos e foren atendats, lo rey de França trames lo comte de Foix [1] per missatger a'n Ramon Folch : sis volia retre a ell, que ell li faria tant de be que seria lo millor hom e el pus honrat que fos en Spanya apres del rey; e si fer no-u volia, que lendema que s'aparellas de la batalla.

El comte de Foix que aportava la missatgeria vench a parlar ab En Ramon Folch e dix li axi :

« En Ramon Folch, hu sots dels millors e dels majors homens de Catalunya, per raho del linatge e de naturalea, e sots parent meu e acostat, per que yo so tengut de aconsellar vos en tota res que fos per profit e honor vostra, e als no-us consellaria per res. Ara, maravell me molt de vos e de vostra saviesa, com vos sots mes aci en establiment; que be veets que no-us podets tenir al poder del rey de Franç que en negun lloch no hac atrobat contra ni quil haga gosat esperar, si aci no. E per t son yo molt despagat de vos, car lo rey d França es molt yrat e mogut contra vos; he reguart que, si per força-us pren, que ja li puxa nengu estar a preu, que vos, e tots cells q son aci ab vos, no perdats tots la testa. Per qu yo, axi com amich e tengut vostre, vos prech us consell que-us retats al rey de França, e s varets la vida a tants bons cavallers que axi s ab vos. E d'altra part lo rey de França fer-vos-l tanta de honor e tant de be que hanch linat de Cardona non pres tant per null temps. no-us faça reguart, que puxats esser reptat e nenguna cort de fe, ne de baya que haga feta a'n Pere d'Arago; car vos sabets qu major es Deus que null princep terrenal; sabets quel apostoli pot solre e ligar de fe de sagrament, per ço com te lloch de Deus e terra. Per que yo-us fare absolre al cardenal qui es aci legat e te lo lloch del apostoli, de f e de sagrament que haiats fet a'n Pere d'Arago E consell vos que-u façats. E no-us ho consellaria, si no veya gran vostre profit. »

Quant lo comte hac dites totes aquestes paraules, respos li En Ramon Folch en axi :

« En comte, tots temps fos mon amich e y vostre. Em fets semblança de amich de fet e d paraula per tots temps, sino ara. E vos deyt que vos vos maravellats molt de mi, com yom son mes aci en establiment per ajudar a mon senyor lo rey d'Arago; mas yom maravell molt com vos m'havets dit e consellat qu yo traixcha aquest lloch a mon senyor quil m'ha acomanat, e que per mi perde tots temp linatge de Cardona bona nomenada, e guany nom de bar [1] e de falsia e de tracio. E quan deyts que vos me farets absolre al cardenal d fe e de sagrament, yo creu be quel cardenal me poria absolre quant a Deus, mas som b cert que no poria absolre de mala fama e qu les gents tots temps no parlassen de mi. Don yo-us responch breument sus aci, sens altr acort : que, ara ne d'aqui avant, de aquest f nom parlets; que fort me seria greu, e donar vos-ho-ia a conexer mantinent; que be v dich que, llevat vos, no es hom null al mon q de aytal raho m'hagues res dit ne parlat, qui

(1) Roger Bernard III. Il avait épousé Marguerite, seconde fille de Gaston, vicomte de Béarn, qui lui donna en dot le Béarn dont il hérita en 1290, à la mort de Gaston.

(1) Infâme; le dernier terme de l'outrage. (Voy. p. 599.

'algues guiatge ne sagrament que fet li hagues, que mantinent nol fes tot lancegar. E ab aytant ornat vos en de part de Deu a cell qui-us hi ia trames, e guardats vos d'uy, mes que no n'aportets aytal missatge. »

E respos lo comte de Foix: « En Ramon 'olch, massa[1] sots rebeu e cuytos en vostra esposta; que bem plaguera que-us fossets acor-lat ab vostres cavallers, si aço que yo-us dich eria vostre profit o no. E creu que, si-u fassets, io haguerets respost axi. Ara, mal e greu quem ab, dich vos ho-de part del rey de França: que-us apparellets dema mati de la batalla. »

E respos En Ramon Folch: « En comte, yo io son tan rebeu en ma resposta com deguera sser, segons la demanda quem feyets. E si yo i'hagues demanat de consell a mos cavallers, reu qu'ells lom donaren bo e leal sens tot si. ; si dixexen als, nols ne creguera. Per que-us lich ço que ja-us he dit altra veguada. Per que-is prech que d'aqui avant nom parlets de aqueix et. E pensats vos e el rey de França e tot son oder de donar quantes batalles vos vullats; que yo son aparellat, huy e dema, e tots temps quel cor vos ho digua, de esperar aquelles, e encara de donar batalla e batalles a vos altres com vigares me sia. »

Quant aço hac dit En Ramon Folch, partis lo comte denant ell e torna s'en al rey de França e al cardenal; e dix los la resposta que li havia feyta En Ramon Folch; e ells foren ne molt yrats. E com ho hagueren oït, dix lo cardenal: que ans no vendria deu dies que ells li'n havrien car ves sus al cos, a ells e a tots cells qui ab ell eren.

Ab tant lo vespre fon vengut, e els Francesos hagueren parades lurs tendes e llurs pavellons sus al pla, riba de l'aygua qui passava denant Girona; e puix soparen e vegueren a llur guisa; e sol nos guardaren de res, car nos pen-aven que res los pogues noure[2]. En Ramon Folch, segons que d'amunt es dit, havia fet de-dins manament: que nengu nols ixques de fora per avinenteha quen ixques ne hagues. Mas los serçayns ballesters no se volgueren estar per ell; ans, com no s'en pogueren exir per les portes, trencaren celadament huna paret[3] que havien feta fora lo mur, prop la barbacana, e feren hi hun forat sotil; e per aquell forat ixque-ren ne tro a xixanta homens de peu, ab llurs ballesters e ab llurs coltells a la cintura. E quant vench al primer son, anaren s'en tots ajustats a les primeres tendes que trobaren. E esdevengueren a huna tenda de hun cavaller de Normandia, que sopava llavors ab companya de cavallers francesos que ell havia convidats aquell vespre. E quant foren a la porta de la tenda, pararen llurs ballestes e entraren dins ab llurs ballestes parades; e occiren hi cinch cavallers, e prengueren vius trenta huyt homens de la companya d'aquell cavaller de Normandia, e ligaren los be. E ans que fossen sentits, tornaren s'en dins la vila per aquell forat que havien fet apres la barbacana. E En Ramon Folch ne negu non sabien res de aquest fet, e maravellaren s'en molt; e fo despagat dels Serrayns com eren gosats exir, menys de sabuda sua, fora la vila. Mas d'altra part, com veu que tan bels n'havia pres, perdonals e hac ne gran goig.

E lendema mati, quant los Francesos se lle-varen, trobaren aquells cinch cavallers morts dins en les tendes; e maravellaven se molt qui-u havia fet; e cuydaren se que alguns Ca-talans qui eren ab ells venguts de la terra del comte de Foix, ho haguessen fet; e prengueren ne dos, e peniaren los per la gola.

E En Ramon Folch, qui veu que dos homens havien peniats, conech en lo vestir que Catalans eren; e sabe li molt greu. E per fellonia pres aquells trenta huyt homens que havien amenats los Serrayns en la ciutat, e feu los tots peniar per los peus en torn del mur de la ciutat. E els Francesos conegueren que aquells de la vila havien fet aquell mal, que havien morts aquells cinch cavallers. E guarniren se huna companya de cavallers, qui eren tro a quatre cents a ca-vall, e entraren dins aquella vila que es fora lo mur vell; e vengueren a huna plaça gran e ampla qui es al entrant del call Juich[4], e acostaren se a les portes. E aquells de dins es-tigueren arreats, e nos mogueren tro que los Francesos foren a les portes. E llavors En Ra-mon Folch feu obrir les portes e baxar les ca-

(1) Trop rebelle et hâtif. C'est la même racine que le castil-n *demasiado*.

(2) Nuire.

(3) *Paret* est une muraille de pierres maçonnées; *tapia* une muraille de terre très épaisse, tenue par deux couches de plâtre de côté et d'autre. Beaucoup de vieilles maisons sont ainsi construites. C'est ce qu'on appelle en France du pisé

(4) La rue des Juifs, placée en dehors de la ville.

denes de aquella part; e donaren salt deffora, tro a xixanta cavallers armats, e tro a quatre cents servents ab llurs armes; e feriren ardidament en los Francesos ab les astes esteses; que nols valch guarniment que aportassen, que a la primera ferida abateren mort lo nebot del senyor de aquells quatre cents cavallers; e ells Francesos giraren lurs costes e meseren mans a fogir. E puix reconegueren quel nebot de llur capitani era romas, e tornaren altra vegada tro sus a la porta per llevar aquell qui jaya mort al camp. E entrels altres acosta s'i mes l'oncle, ço es assaber lo senyor de aquells cavallers. E acostas tant al mur que huna pedra li vench d'amunt, de la bestorra qui es sobre la porta; e dona li tal colp sobre l'elm que aportava al cap, que del cavall lo abate a terra mort fret. E axi romangueren hi lo oncle e lo nebot. E los altres cavallers francesos, qui veren llur senyor mort jaure en terra, ajustaren se tots a huna mota e poderosament esperonaren tro sus a les portes. E En Ramon Folch quils veu venir recollis ab tota sa companya dins la vila. E tancaren les portes. Mas los ballesters foren per les ballestes e per los murs d'altre part. E desserraren les ballestes que havien, ben forts; e gitaren cayrells e pedres sobre aquella mota de cavallers francesos, axi quen occiren molts en nafraren gran res. E hanch no hagueren poder los Francesos de llevar llur senyor qui jaya mort en terra; ans dues vegades lo havien quaix levat; e soptaven los tant los ballesters qui eren lla dins, que lexar l'hagueren. E quant veren que nol podien levar e que y havien molta companya perduda, e que res no y guanyaven, tornaren s'en, envergonyts de llur senyor que hagueren perdut e d'altra part companya assats, e vengueren al rey de Franca, ab gran dol que mogueren per llur senyor.

E el rey de França fo molt trist e despagat, car aquell cavaller era mort qui era hu dels nobles cavallers que ell hagues en sa ost, e son nebot atressi, dels millors cavallers del fet d'armes que fossen en França. E tuyt plangueren lo tot aquell dia, que pus no combateren.

E En Ramon Folch feu exir servents al vespre deffora, e feu aportar los cossos de aquells cavallers morts sus al peu del mur. E tuyt dixeren li per que-u feya, que mes valria que hom los gitas luny del vall fora, per tal que no faessen pudor. E ell dix que non faria res, per tal com los Francesos se aventurarien de llev aquells cavallers morts, e ans que nols ne h vrien llevats, moririen dos tants, com sis fere

Quant vench en l'altre jorn, los Francesos, es assaber huna companya de cavallers e de s vents, volgueren llevar aquells cossos qui j hien al peu del mur, mas non hagueren pod Ans tota vegada que s'i acostaven ne mori aytant e pus. E quant veren los Francesos q axi era, lexaren los estar hi, qui s'i jaya que jagues[1]. Mas lo rey de França feu parlar ple a'n Ramon Folch: que li donaria hom cincent livres torneses, e puix proferiren li'n mil, e q lexas levar aquells dos cavallers, oncle e nebo que jayen morts al peu del mur be havia tres quatre dies. E En Ramon Folch respos: que, hom li donava cent milia llivres, que nols porie haver, nels lexarien levar del camp; car ell di que havia prou moneda a tota res, mils que el que eren deffora. Mas trames a dir al rey d França que, per ço car havia oït dir que aquell dos cavallers morts eren estats bons homens honrats, e per ço, e no gens per guardo que el volgues n'esperas haver del rey de França n de nengu, mas, per valor de si mateix e pe cortesia, quels levassen si levar los volien.

De les quals coses fo molt pagat lo rey de França d'En Ramon Folch, e tench lo molt pe prous, e agrai-l-ho-y molt; puix trames hi tro deu servents, menys d'armes, qui, ab voluntat d'En Ramon Folch, levaren los cavallers d'amunt dits.

E puix los ardits e les mescles se feyen tot dia entre cells de llahins e cells deffora, les quals tants foren que longa cosa seria de retrer. E per tal lexarem a parlar huna peça del setge de Gerona, e parlarem de les galeres e de la altra armada del rey d'Arago e del rey de França, primerament dels frontalers quel rey d'Arago establi entorn Gerona.

CAPITOL CLVII.

Dels ardiments que feyen los cavallers de Catalunya quis posaren en frontera e corrien tot dia a fer mal a la ost del rey de França.

Diu lo comte, que, quant lo rey d'Arago s'en fo vengut a la ciutat de Barcelona, e hac des emparat tot Ampurla e tot Girones, levats lo castells e les forces d'amunt dites, e puix hu

(1) Qui git y gise.

tat hun temps aqui, hac entes quels Fransos tenien assetiada la ciutat de Gerona; e tra- es missatgers, dos o tres vegades, en Arago, r los quals feya assaber a homens de viles e ciutats, e a richs homens e barons de Arago ço uels Francesos havien fet contra ell e sa terra; r quels pregava, com a bons vasalls, que li vinessen ajudar tots ensemps, que ab, sa bona aju-, ell se cuydava venjar de sos enemichs e car ndre a ells ço que fet li havien. Mas los Arago- sos, aquella saho, e be havia hun any passat, ue no eren be ab lo rey per algunes franquees ue li demanaven, segons que d'amunt es dit en uest libre mateix[1]; per que hanch negun molnent ni negu no y volch venir, sino tan solaent don Pedro, frare del rey d'Arago, ab sos vallers. E el rey qui viu que no li acorrien ; ses gents, ne era be ajudat per aquells, no ns per flaquea de cor, mas per no poder, car s seus ajudar no li volien, gita aquest fet a no ra, e pensava y menys que si guerreias ab n sotil cavaller de sa terra; mas que caçava menjava e bevia e sajornava a Barcelona e o havia cura de res. Mas los barons els richmens de Catalunya, qui tots temps foren feels obedients a lur senyor lo rey d'Arago, axi m a bons vasals e naturals, quant veren quel ey nos havia cura de aquest feyt, per fellonia agueren llur acort e vingueren li denant hun lla; e dixeren li axi:

« Senyor, nos veem e conexem que vos sots despagat de algunes gents vostres, e no menys de raho. Si alguns fan vers vos coses que a vos no placien, mas gens per tot aço no deu tornar en dapnatge de nos altres tuyt e de nostra terra e de vostra, qui mal no y mir. Nos vehem e sabem lo poder ab quel rey de França es passat en Catalunya; sabem encara mils, que no volriem que, per astre[2] o per desastre nostre, havem perdut, menys de colp e menys de ferida, mes de terra dins hun mes que no deguerem haver perduda dins deu anys. E ara tot dia estam a ventura de perdre lo sobre pus quins es romas, e majorment si vos ho gitats a no cura e sots neligent d'aquest fet. Per que, senyor, pregam vos e clamam vos merce tuyt ensemps; que lexets star vostra felonia e vostre despagament, e fets vos socoriment de aço que porets, en guisa que puxam vivre, nos e nostres cavallers que no volen als; e puix acostar-nos-hem als Francesos, e metrem los frontales en torn del setge a totes parts, e irem los fer alguns ardits e algunes esdemeses tots dies, que no parrega que haguen ells atrobada en Catalunya gens sens cor; car gran res valria mes a nos que haguessem perduts los cossos e ço que havem en aquest fet, per raho d'armes, que si per nos, que estam ara e sajornam en les ciutats com a mercaders, era ahontada e menys-preada tota la cavalleria de Spanya. Per que, senyor, vos pregam e-us requerim altra vegada que: vos nos façats a aço tan soficient resposta de fet e de paraula, que sia a honor vostra e profit nostre e de tota vostra terra per tots temps. »

E quant aquestes paraules hagueren dites los richs-homens de Catalunya al rey d'Arago, respos lo rey d'Arago axi:

« Barons, no creu que sia null rey de crestians al mon que tantes per tantes haga tan bones gents ne tan bons vasalls e tan naturals a son senyor com yo he de vos altres. E mostren ho primerament los fets e les obres, e puix les paraules ab que mostrats lo bon cor e la bona voluntat que vers mi havets tots vos altres. Agraich vos molt ço que dit havets, e son be pagat vostre. Ara, es esdevengut que, en aquest fet que es entre nos, som nos de la huna part, e puix tot lo mon de l'altra. En la qual, jat-sia que hagam pres hun poch de dan, a la fi, si a Deu plau, nos tornara en honor e en gloria de mi e de tots vos altres e de tot hom que sia en ma terra; car si perdem en aquest fet, cell qui menys hi perdra sere yo, llevat la desonor. E quant a mi, tota vegada tench en ma ma de fer aquell plet que yo vulla ab los Francesos; mas guart a vos altres e l'estament de la terra, que no seria bo ne profitos. E yo, barons, no son sino hun cavaller. E entrels altres, sim pot romanir lo cavall e les armes, aytan ben cuyt vivre de cavalleria com nengu qui hic sia[1]; mas no seria bon cuydat ne bon pensament aquest a vos altres. Per que, pus que tan be ho havets dit de paraula, yo-us ho agraeixch molt, e grayr-vosho he molt mes si en obra ho metets. E no es enteniment meu que altra força vos ne faça; mas,

(1) Voyez page 670.

(2) Ce mot est perdu en Français; nous n'avons conservé que le composé *désastre*, dont la signification est opposée à celle d'*astre*.

(1) Les discours que d'Esclot fait tenir à ses personnages sont toujours pleins de sens. Ici il y a hauteur d'âme et éloquence

si fer ho volets, que-u façats, e si no que-us ne lexets. Mas, si-u fets e si res me roman, ço que he em romandra partire tots temps ab vos altres. E pensats vos de aparellar ab vostres cavalls, que yo-us dare e-us quitare en aquella manera; e vos altres ne pasarets be, e es acostumat en Catalunya tots temps. En breus dies, pus despertats men havets, sere ab vos altres. Mas entretant fare aparellar galeres e alguns quins defenen la ribera de la mar, si venien aquelles dels Francesos. E vos altres yrets vos en; e fets ço que vigares vos sia. Mas tench per bo, si vos altres ho conexets, que bo seria que estigats los huns a Estalrich qui es prop de Girona a cinch llegues, e los altres a Besalu. E axi porets correr dia e nit, e fer mal en la ost dels Francesos, salvant que no dich gens que aventuret lo fet, tro yo puxa esser ab vos altres. »

E quant lo rey hac dites aquestes paraules, ells li reteren grans gracies. Ab tant lo rey apparella de quitar los cavallers; e aparellaren se tots, e anaren se vers Estalrich. E aqui trameseren N'Ambert de Mediona ab xixanta cavallers armats e ab dos milia servents que estiguessen per frontalers a Besaldu, e los altres richshomens e cavallers romanguessen a Estalrich. E faeren venir molta vianda de Barcelona, e estigueren aqui en frontera, e feyen aqui tots dies molt bells ardits; e corrien tots dies tro sus en les tendes de la ost dels Francesos, e occien los homens a cavall e a peu; e corrien tots dies los camins, e prenien ne com cent com dohents adzembles, o mes o menys, segons ques esdevenien, que aportaven les hunes viandes, e les altres armes, e les altres moneda a les osts dels Francesos. E feyen aqui gran guany en moltes maneres que seria llonga cosa de recomtar; e amenaven presos, com cinch, com deu homens, o mes o menys, segons que atrobaven; els servens venien[1] los, axi com si fossen Serrayns; que, per menys de cinch sols, havia hom hun Frances, qui comprar lo volgues. E axi staven tots dies los cavallers catalans del rey d'Arago en fer ardits e encontres. E prenials ne tambe que, nulla veguada, per pochs que ells fossen e los altres molt, no trobaven quils gosas esperar.

El rey d'Arago d'altra part qui era romas en la ciutat de Barcelona, feu endreçar e aparellar en deu dies onze galeres que y havia alli. E foren almiralls En Ramon Marquet e En Berenguer Mallol, ciutadans de Barcelona. I aquelles galeres estaven surgides en la plag per deffendre la plaga, si altres n'i venien d'altra part. E per ço quels homens de Barcelon haguessen menys de reguart, lo rey feu fer hu vall ample e pregon en gir de la ciutat, ab mu de terra que y feu fer riba la mar e tot tranc de ballesteries. E de vint en vint braces feu f cadafals de fusta riba lo vall; e entre dos ca tells feya fer huna brigola; e axi enforti la ciutat en manera que paria que no temes nengun gents.

E d'altra part, lenys armats e barques arma des de cossaris de Valencia e de Barcelona e d Taragona e d'altres logars, ab volentat del rey anaven tot dia costeregant la ribera entro s a Narbona, amagadament, que nols ves l'arma da del rey de França. E atrobaven barques lenys cuberts, carregats de viandes e de robes d'altres coses qui venien de Macella e de Mon peller e de Prohença a la ost del Francesos; amenaven los s'en ab gran guany que y feyen, e donaven la quinta al rey.

E entre los altres cosaris si n'i hac hu, qui era de Alacant, qui havia nom N'Albesa. E aquest N'Albesa, ab alguns companyons arma hun lenyate de vint e huyt rems; e aquest leny era be spalmat; e era millor de rems que leny que hom sabes en tota la ribera. E puix partis hun dia de Barcelona, e pres molta de la mar a enfora, e gol feia a travers, per tal que nol vees l'armada del rey de França qui era a Roses e a Sent-Feliu de Guixols e a Copliure; e vench s'en a la punta del Guerau de Narbona; e acostas taut a terra prop de huna rocha que de la huna part batia de rem en terra. E feu donar tants grans llats al leny que tota la carena mostrava vers la mar; axi que de luny paria que fos rocha, per tal com l leny era de fresch espalmat e blanquejava. E mentre que ell estava axi, vench huna caravan de barques de Macella, carregades de vi e d roba dels Francesos, e eren tro a tretze barques e hanch sol nos guardaren del leny armat, ca cuydaven se que fos rocha; e les set de aquell barques surgiren en mar foral Guerau e orm garen se dins. E quant vench al vespre, N'A besa feu dreçar lo leny armat, e bate de rem e entra s'en dins lo Guerau; e troba y aquell set barques d'amunt dites, e d'altra part onze q ja y eren, sens defensio que no trobaren. Ce

(1) Les vondaient.

del leny d'En Albesa ab ell ensemps muntaren en les barques, e prengueren les, e ligaren tots los homens que y trobaren mercaders, e huns e altres, e puix carregeren lo leny de les pus belles robes que y trobaren, e de moneda vella d'argent, e de altres coses nobles; e dues de aquelles barques atressi carregaren de la millor roba que y sabien; e puix N'Albesa feu metre a fons les quinze; e axi, ab lo seu leny e ab dues barques carregades de roba, ixques del Guerau, e occis tots los homens que atrobar hi poch, llevats aquells qui eren de gran rehemcio; e puix, ab aquell guany que havia fet, vench s'en a la ciutat de Barcelona ab gran alegria. E aqui feu encant de la roba per huyt jorns. E entre la altra roba troba-y tres tendes, les pus belles que hanch fossen vistes en nengunes terres; de les quals la huna era del rey de França; e caberen hi be mil cavallers a gran ayre dedins; e preava la hom be quinze milia sous barcelonesos. E quant hac fet son encant, troba que havia guanyat en aquell viatje prop de cent milia sols de Barcelona. E puix estech en Barcelona ab sos companyons, asolaçant e deportant se ab la moneda dels Francesos. E puix torna hi moltes vegades ab lo seu leny, ab aquesta maestria que ja havets oïda; e prenia barques e tarides e altres lenys e vexells, e venia s'en a Barcelona. E de aquests ardits e d'altres pus bells feya N'Albesa sobre mar, e algus cosaris que y havia, que seria longa cosa de comtar.

Quant En Ramon Marquet e En Berenger Mallol, almiralls de les galeres del rey d'Arago, veyen que N'Albesa e els altres cosaris guanyaven tant ab lenyatons e ab barques armades, tengueren se per fort mal exits, car ells no podien res guanyar ab aquelles onze galeres, ne havien fet encara negun ardit. E vengueren s'en denant lo rey hun dia, e demanaren li licencia quels lexas anar a la armada del rey de França. E lo rey respos e dix los axi: «Barons, vos altres sabets aytant be com yo qu'en la armada del rey de França son be cent galeres o pus, e d'altres lenys be altres cent, qui lla, qui ça; e vos altres no sots sino onze galeres e no pus. E yo no menys creu que, si eren les altres dos tantes que vos altres, guanyassets, ab Deus qui-us ne ajudas! Mas tant de les altres ni ha, a huna de les vostres deu o pus, no m'es rigares que sia faedor que vos altres anets lla ser nengun tall; que basta que defenats la plaga de Barcelona. E si fer ho podets, no havrets fet poch. Mas he ja trames, segons vos altres sabets, tres o quatre vegades en Cecilia missatger, que vingua la armada que y es; e creu que hi sera en breu. E llavors porets fer ço que vos altres deyts. Mas yo conech lo vostre bon cor, e agraeixch vos ho molt ço que dit m'havets.»

E respos En Ramon Marquet per si e per En Berenger Mallol: «Senyor, si Deus ho vol, la armada de Cecilia vendra en breu ab guany molt per mar e per terra, si a Deu plau; mas entretant, si vostra merce es quens lexets anar per assajar quina armada es aquella tan gran del rey de França?» E respos lo rey: «Barons, puix aço ho deyts, no-us ho vedare. E anats hi en nom de Deu; e fets ço que vijares vos sia; que del fet de la mar mes ne sabets que no yo.»

Ab tant los almiralls d'amunt dits feren recollir los mariners e tota llur companya, e les galeres partiren se de Barcelona e prengueren de la mar molta en fora, per tal que no fossen vistes, tro que fossen en la armada del rey de França. E quant se foren be empelegats[1] e hagueren anats be tres jorns o pus sobre mar, trameseren huna barcha armada per scusir la armada del rey de França. E els de la barcha, quant se foren acostats a la armada, veren la, que paria que fos bosch, tanta e tan gran era. E tornaren ho a dir a'n Ramon Marquet e a'n Berenger Mallol: que no seria ardiment, mas follia, si ferien en aquella armada; e que aytant los valia ques gitassen en mar; que nengu no poria escapar per res, si ho feyen. E axi los almiralls del rey d'Arago d'amunt dits veren e conegueren que no porien res fer, e tornaren s'en a Barcelona. E quant hagueren estats en Barcelona tro a quinze jorns, tornaren hi altra vegada per aquell cap mateix; e hagueren sabuderia que la armada del rey de França era ajustada axi com d'abans, e tornaren s'en envergonyats a Barcelona. E a cap de dies tornaren hi altra vegada, e pres los axi com ja havets oyt. Per que alguns homens de Barcelona, e majorment lo poble que axils veyen anar e tornar tot dia, e no feyen res, maldeyen los, e metien los en fama que En Ramon Marquet e En Berenger Mallol havien presos diners del rey de França e eren logats[2] que no ferissen en la sua armada.

E quant los almiralls del rey d'Arago d'a-

(1) Avancés en mer. (2) Recevaient un loyer, récompense.

munt dits hagueren enteses aquestes paraules e que esta fama corria contra ells en la ciutat de Barcelona, hagueren gran reguart. E hagueren llur acort entre si : que mes los valia morissen ab bon nom, que si tan mala fama se seguia contra ells. Per que ordenaren que, si ells als no podien fer, e que si sol eren ab dos galeres, si devien ferir en l'armada del rey de França ques quels en preses, e que null temps no tornassen en Barcelona, pus huna vegada ne fossen partits, tro que ferit hi haguessen, o fossen tots morts, o guerrejassen ab llurs enemichs. Ab tant, com vench hun di-vendres a vespre, los almiralls del rey d'Arago ab llurs mariners, ab llurs ballesters e ab llurs sobre senyals, recolliren se en les galeres, e partiren se de Barcelona, e vengueren s'en aquella nit denant Sent-Feliu de Guixols; e dexaren de tras l'armada del rey de França major, e puix trameseren huna barcha armada per espiar si la armada major del rey de França se era tota ajustada axi com d'abans[1]. E hagueren sabuderia per la dita barcha : quel rey de França havia triades de la sua armada vint e quatre galeres, en les quals havia mesa tota la flor de la sua armada, axi com dels millors mariners e ballesters que ell hagues en la armada; e aquelles vint e quatre galeres, que s'eren apartades entre Roses e Sent-Feliu e que volien anar a Barcelona.

CAPITOL CLVIII.

Com onze galeres del rey d'Arago desbarataren vint e quatre galeres del rey de França.

Quant los almiralls del rey d'Arago hagueren aço entes, e saberen aço per cert, hagueren gran goig e gran alegria; e no se trigaren gayre, mas que bateren de rems, e sus, a ora de vespres, hun poch abans, foren lla hon aquelles vint e quatre galeres eren. E sempre que les veren, cridaren los ques aparellassen de la batalla. E l'almirall de les vint e quatre galeres, qui veu que aquestes onze demanaven batalla, e que non venien pus, hagueren gran goig e tengueren les per llurs. E meteren se en escala ab les vint e quatre galeres. E les onze galeres del rey d'Arago totes ensemps feriren en mig lloch de aquelles, lla hon veren estar l'estandart major en la galea del almirall; e feriren de tal virtut que d'oltra les passaren totes, e partiren les en tres parts, mal llur grat; axi que les set galeres de aquelles vint e quatre romangueren en mig de les onze galeres del rey d'Arago. E aqui los Catalans de les galeres del rey d'Arago, ab sos coltells al puny, saltaren en aquelles set galeres; e axi com a homens folls que no guardaven nulla res, ans sol nos guardaren ne duptaren nulla cosa, mas que ferien ab llurs coltells de ça e de lla, e d'amunt e d'avall, a tots passs, de popa a proha; axi que alguns per morts e altres per nafres mortals vuydaren aquelles set galeres, que no y romangueren entre tots los cos, docents homens; e preseren los, e puix lexaren se anar a les altres; e primerament a aquelles qui eren de la banda de mig jorn, les quals eren armades de homens de Narbona. E hagueren ab ells gran batalla. Mas a la longa los Narbonesos no pogueren soferir la batalla, enans se reteren tots. E los altres de Masella, qui estaven de la banda vers llevant, que veren aço, bateren de rems e fogiren al mils que pogueren vers la armada major del rey de França; e totes les altres romangueren desbaratades e preses. E eren per comte aquelles que preseren e retengueren set; mas, si be los altres s'en anaren, be havien perduda la mitat de la gent e del arnes. E En Ramon Marquet e En Berenger Mallol, almiralls de les galeres del rey d'Arago, quant hagueren preses les set galeres d'amunt dites, reconegueren aquelles qui eren preses, e trobaren hi entrels altres, que y era romas pres l'almirall major de aquelles vint e quatre galeres del rey de França. Era cavaller, per nom En Guillem de Lodeva. E preseren ell e los altres qui los fo vigares e fossen de reemsio, e meseren los en huna galera. E puix triaren de aquelles set galeres les cinch; e les dues que romanien meseren hi los mariners e els galiots que havien presos; e puix ab ells ensemps meseren les a fons; e ells vengueren s'en, ab les llurs onze e ab les cinch que hagueren guanyades, vers Barcelona.

E quant hagueren anat tro a deu milles, la armada major del rey de França, qui era a Palamos, ixque denant ells. E los almiralls del rey d'Arago qui veren aço, no pogueren als fer; e desempararen les cinch galeres que s'en menaven, e trasqueren ne l'almirall En Guillem de Lodeva d'amunt dit, ab d'altres, e puix meseren les a fons. E quant aço hagueren feyt, bateren de rems e feren la via de Mallorqua, e en

(1) Comparez le récit de Muntaner si vif et si vrai (p. 345) avec celui-ci.

se fort a la mar. E ab tant la nit
:h, e la armada del rey de França no
a via se feyen les galeres del rey d'A-
no les veyen. E axi hac a romanir
quella vegada.
leres del rey d'Arago, tota aquella nit,
a veles, anaren tant que lendema, ora
foren en Barcelona. E entraren per
b gran goig e ab gran gatzara. E puix
lls lliv̧raren los presos al rey e reco-
quin mal havien pres. E no trobaren
essen perdudes sino quatre persones,
ie y havia prop de quatre cents per-
rades, de les quals n'i moriren prop
-cinch. E el rey d'Arago guarda los
rete gracies a Deu, com tan gran vic-
ia donada a les sues galeres contra
s enemichs.
inent lo rey d'Arago trames huna bar-
la en Cecilia, e feu assaber aquesta ba-
nest desbarat de les galeres del rey de
la regina e a'n Jaume son fill e a tots
s de Cecilia, per tal que haguessen goig
: s'en alegrassen. E feyals assaber en-
i ell se maravellava molt com la armada
no era venguda en Catalunya; per
a els manava: que, vistes les presents,
i vengues a totes passades. E tantost
y hac fet aquest manament, los mis-
iaren en Cecilia e comtaren aquestes
iadona la reyna e a'n Jaume son fill;
ueren ne gran goig e alegria gran; e
avella. Mas la armada de Cecilia no
ir tant yvaç en Catalunya, car havien
s coses que avant oyrets.
arem a parlar del fet de la armada e
s ardits e de les batalles que feyen so-
s parlarem altra peça de ço ques feya

CAPITOL CLIX.

l'Arago ab tota sa cavalleria passa denant la ost esos; açò fo lo san jorn de santa Maria d'Agost, le Nostre Senyor 1285.

lo rey d'Arago hac estat lonch temps
at de Barcelona, segons que d'amunt
hac ordenat sos fets per mar e per
c en volentat de anar ell personal-
s Gerona e de donar als Francesos
i les sues gents pogues replegar. Per
:inent trames ses lletres als barons e
als cavallers e a homens de ciutats e de viles e de tot lo comtat de Barcelona generalment, per les quals los feya assaber l'estament de la ost dels Francesos, com eren minuats de llur poder, per raho de malalties e de pestilencies que Deu los havia donades en llurs osts, e per raho de molts assaigs e de molts ardits quels cavallers seus havien fets sobre ells; e per ço era enteniment seu donar batalla a ells en dia sabut; don requeria e pregava a tuyt generalment, e singularment a cascu, per la fe e per la naturalea que a ell havien haguda tots temps, que ell los assignava dia que ells fossen ajustats lla hon ell fos, per fer lo seu manament; e açò per res no fallissen.

El rey, quant hac trames per aquesta raho sos missatgers per Catalunya e per tot lo comdat de Barcelona, trames N'Amfos, fill seu major, en Arago ab lletres e ab pregaries de aquella raho mateixa a tots los Aragonesos. E ell apres partis de la ciutat de Barcelona, e vench s'en a hun monestir de monges negres qui es en Catalunya, e es lloch de gran devocio hon Deus ha fet a tot hom moltes miracles e vertuts; e el lloch aquell es apellat Senta-Maria de Monserrat[1]. E es lloch molt salvatge e agrest, e entre grans muntanyes e feres assetiat. E aqui lo rey estech, e vella tota huna nit denant l'altar de madona santa Maria; e pregala de bon cor e de bona volentat molt homilment: que li acabas merce, ab lo seu fill Jesu-Crist, que ell li fes ajuda e valença, en tal manera que sos enemichs portassen la penitencia de les sobres que fetes li havien; ço es assaber, car li eren entrats en sa terra no degudament; e coneguen se que major cosa es lo poder de Deu e de la sua santa virtut que d'ells, que havien llur fe e llur esperança en superbia e en orgull, e per raho de les gents moltes e del tresor gran que havien ab si.

E quant lo rey hac vellat tota huna nit, lo bon mati, oyda la missa, oferi ses presentalles a madona santa Maria. E puix partis de aquell lloch ab tota sa companya, e vench se d'amunt per lo cami de les montanyes, entro que fonch vengut a Estalrich. E aqui ell troba los barons e los richs homens de Catalunya que estaven aqui en frontera. E tuyt hagueren gran goig de la sua venguda. E aqui ell se pensa que, si ell po-

(1) Ce lieu de pèlerinage est encore très fréquenté, et il existe en langue catalane un volume fort curieux contenant l'histoire de la vie et des miracles de Notre-Dame de Mont-Serrat

dia establir hun puig qui es prop de Gerona, qui ha nom Tudela, que seria gran profit seu, per tal que, si stablir lo podia, nos temia que nengunes gents l'en gitassen. Era lloch hon pogueren estar lós barons tots de sa terra, à dia sabut de la batalla, mils que en negun altre lloch. Per que, quant lo rey hac estat a Estalrich alguns dies, hun dia feu manament a tots los cavallers e altra companya, que lendema fossen tots apparellats, ab llurs armes, de seguir a ell lla hon ell volgues. E tots feren la sua volentat; mas no sabien res de son cor hon volia anar, mas que ell anava primer, els seguien lo, axi com fan les ovelles a llur pastor.

E quant vench lendema mati, foren tuyt apparellats, axi com lo rey havia manat. E el rey allonga lo ardit tro al vespre; que quant foren dos o tres ores passades de la nit, e els cavalls hagueren rosa la civada, el rey e els cavallers hagueren dormit hun poch, guarnis lo rey, e feu guarnir tots los altres cavallers a cavall e a peu. E quant foren tots guarnits, eren tro a cincents cavallers ab llurs armes, e tro a cinch milia servents, entre almugavers e huns e altres. E meseren se al cami tot dret vers Girona. E cavalcaren tan la nit que, al jorn, com lo sol començava de exir e de apparexer sobre la terra, foren sus d'amunt Girona; e passaren denant la ost dels Francesos, axi prop que no y havia hun tret de ballesta entre los huns e los altres; ans, si parlassen alt los huns, pogueren oyr los altres ço que deyen; que no y havia sino huna aygua en mig, qui ha nom Teer.

E axi com passa lo rey ab sa companya, feu anar primers los servents ab llanses e ab ballestes, e cent cavallers quils livra per guarda. E ell ab trecents cavellers posas al mig lloch. E de tras vengueren les adzembles ab llurs ambles e ab cent cavallers en guarda. E passaren ben esperts e afrontats, que hanch no trobaren qui res los digues; ans los guardaven los Francesos, es maravellaven, axi com si vesen hun ase volar; e nos pensaven gens los Francesos quel rey d'Arago fos aqui. E En Ramon Folch e cells qui eren en stabliment en Girona conegueren be quel rey era aqui; car bes pensaven que negun hom del mon no gosaria passar allens, ne aventurar se tan fortment, sil noble rey d'Arago no y fos. Per que, aytant com los veren, cridaren tuyts a grans cris: « Arago! Arago! » E cuydaven se quel rey d'Arago volgues ferir en la ost. Mas lo rey passa gint e suau[1], segons que d'amunt es dit. E quant veu que nengu no li exia, ne a ell atressi no li era fahedor que feris en clls, pus ells, que tants eren, no li deyen res, ana s'en avant ab tota sa companya, tro que la ost del rey de França les hagueren perdut de veer. E puix ell travessa per hun cami e puga s'en al puig de Tudela de que us havem ja parlat d'amunt. E estigueren all tot aquell jorn.

El rey de França d'altra part ajusta sos cavallers e demanals de consell, que creyen que fossen aquelles companyes; e tuyt dixeren llur seny[2]. E axi com foren molts, foren de molts enteniments. Mas lo rey de França, quant tuyt hagueren dit, dix son enteniment:

« Barons, yo he be entes ço que cascun de vos altres havets dit. E pot esser que ço que algu ha dit que sia veritat e s'esdevingua axi. Mas yo no-u creu; ans me pens, saul lo consell de vos altres, que aquella companya qui es allens passada, sien cavallers de Pere d'Arago qui van correr al cami de Castello d'Ampuries; car per ventura han espiada alguna requa de adzembles e alguna altra cosa, en quels es vejares que puxen guanyar. Per ço façam axi, si vos altres ho tenits per bo. Trametam los de tras cent o docents cavallers, per veer que faran; e que tinguen ses talayes ça e lla per los puigs; e, si mester los es, facen senyal; e, si mes n'i ha mester, trametrem los prou companya. E si per ventura en Ampurla los podiem encloïr, gran cosa seria. »

Quant lo rey de França hac ago dit, atorgaren li tuyt son enteniment, e consellaren que fes axi. Ell mantinent hac e tria quatre richs homens de sa ost, e llivrals cent xixanta cavallers ab llurs armes, tots los millors e tots los pus sperts que ell sabia en tota sa ost. E anaren s'en, e faeren axi com lo rey havia manat. E cuydaren se quel rey d'Arago fos entrat correr en Ampurla Anaren s'en via dreta vers Castello, e hanch non trobaren nengunes ensenyes ne nenguna certenitat en tot aquell dia; e puix travesaren per munts e per plans e per muntanyes tota la nit seguent; e encara no saberen res del rey de Arago, hon sera ne que s'era fet.

E el rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, quant se fon atendat al puig de Tudela, estech

(1) Doucement, de *suavis*.
(2) Leur avis, leur sentiment.

i tot aquell jorn; e puix, aquell vespre, feu onar levada de bona ora als cavallers. E quant s cavalls hagueren rosa la civada, e fo miga it, feu ensellar lo seu cavall, e vestis hunes es-atleres de cendat; e ab la sua spa cinta sens tres guarniments, e ab deu o dotze cavallers, artis de aqui; e feu sonar la sua botzina, per l que tuyt lo seguissen. E ell devalla s'en per puig avall; e tench lo cami de Besalu hon vo-a anar aquell dia, per endreçar e ordenar aqui frontera. E els richs homens e los altres ca-allers qui oyren sonar la botzina del rey d'A-igo, conegueren que ell s'en anava. E mara-ellaren s'en molt, com nols ho havia fet assa-er. E tost e yvaç ensellaren llurs cavalls. E anch no foren a temps a guarnir. Mas, tots esguarnits, meseren se al cami. E erraren la arrera per la qual lo rey s'en anava, car lo rey en era anat pel pla e ells prengueren per la untanya. E ab lo rey, segons que d'amunt es it, no havia pus de deu o dotze cavallers, en-els quals no y havia negun rich hom, sino on Pedro son frare, e hun altre rich hom d'A-ago. E d'amunt per la muntanya eren aquests ichs homens: primerament, N'Armengoll, omte d'Urgell, En Ramon de Moncada, senyor le Fraga, e En Simon de Moncada, fill del se-escal de Catalunya, En Pere de Moncada, senyor de Aytona, e En Berenger d'Entença, e En Ramon de Cervera, senyor de Guneda, En Berenger de Puig-Vert, e En Guerran de Cer-vello, e En Alamany de Cervello, son frare, e En Berenger de Anglesola, e tota l'altra caval-leria, que eren be, entre aquells e aquests, e huns e altres, quatre cents huytanta cavallers. E els servents, qui anaven primers, foren se tant cuytats per la muntanya que, quant foren al pla devallats, foren primers dels del rey, anant per la carrera hon lo rey venia avant, be miga legua. E els cavallers d'amunt dits qui venien per la muntanya hanch no pogueren saber ne oyr negun ardit del rey en tota aquella nit, per que n'eren fort despagats. E quant vench sus al mati, com l'alba aclaria e el sol devia aparer sobre terra, ells foren sus alt en la serra de huna muntanya; e oyen tocar denant ells la bot-zina del rey; e regiraren se, e veren lo rey qui era lla jus, e hagueren gran goig; e devallaren s'en a ell. E aço fon lo jorn de santa Maria de Agost en l'any de Nostre Senyor 1285.

E els servents, segons que d'amunt es dit, eren se ades enantats per les dreceres de les muntanyes, e anaven s'en primers. E sus, com lo sol començava de exir sobre terra, ells guar-daren denant ells e veren sus, al cap de huna serra hon ells sempre devien pujar, aquells ca-vallers francesos que d'amunt vos havem parlat, ab d'altres qui ab ells se foren ajustats, que tot lo dia passat e la nit havien cavalcat d'amunt e d'avall per saber del rey d'Arago noves. E com nol haguessen trobat, lavors tornaven s'en vers Gerona, a la ost del rey de França. E axi, per cas de ventura, eren esdevenguts alli. E els servents del rey d'Arago d'amunt dits, qui ve-ren aquests cavallers d'amunt dits, nos cuyda-ven gens tuyt que fossen Francesos; mas deyen los huns que eren cavallers del rey d'Arago qui eren venguts d'amunt per lo cami de Vich, e venien ajudar al rey d'Arago; los altres deyen: que ans era N' Ambert de Mediona que exia a carrera per acompanyar lo rey d'Arago, ab los cavallers que eren en lo stabliment a Besaldu; los altres deyen: que ans eren Francesos.

E mentre contenien axi, dix hun servent que y havia, molt spert, si bo e espert ne havia en Spanya, e havia nom en Guillem Scriva, e en aquell dia, anava cavalcant sobre huna egua a la gineta: « Yo, dix ell, que son a cavall, ire entro a ells, e scosir-los-he qui son, ne quants poden esser. » Ab tant puny la egua en que cavalcava dels sperons, e vench corrent tro sus en los cavallers francesos, tant los fos prop, tro a mig tret de pedra. E conech als so-bre senyals que Francesos eren. E apres crida a grans crits: « Arago! Arago! via a ells! Tray-dos! que Francesos son! » E los servents qui aço hagueren entes, lexaren se anar a ells ab pedres e ab llances e ab darts. E los cavallers, axi com a homens desesperats e que als fer no podien, ajustaren se en huna mota e estremaren se del cami; e tot gint e suau de llur pas caval-caren tant, anant a poch a poch, e anaven tan estrets que no paria que n'i hagues xixanta, que sol nos desmallaven nes desrengaven; mas sofe-rien los colps quels servents los feyen. El ser-vents, com a folls, pensaven de despendre llurs armes. E los Francesos cavalcaren poch a poch anant. E quant veren quels servents hagueren despes totes llurs armes, cridaren: « Mont-Joya! » e desrengaren, e dexaren se anar pode-rosament als servents, axi que tots los desba-rataren tantost. E els servents fogiren de ça e

de lla per les muntanyes, e gitaven les pedres de tras, mas poch los valia.

E el rey d'Arago, segons que d'amunt es dit, era romas de tras, que s'en venia cavalcant poch a poch ab tota sa cavalleria. E ell estant axi, vench li denant cavalcant sobre hun roci hun frare de la orde de Calatrava, e dix li axi: « Senyor, acorrets yvaç, que tots los servents que van primers son perduts. — E com! dix lo rey, ques aco?— Senyor, dix lo frare, be cinch milia cavallers francesos quils han donat salt aqui denant vos part a aquel puig, al pujant de huna serra. » El rey que oy aço, per ço com los demes dels cavallers eren desguarnits, aturas per guarnir; e appela En Pere de Moncada, senyor de Aytona; e dix li que replegas tots los cavallers que ja eren guarnits e que se adenantas tot primer per capdellar los servents, e quels fes sperar, tro que ell fos ab ells ab tota sa cavalleria. E En Pere de Moncada replega, entre huns e altres, a huytanta cavallers, e denantas, axi com lo rey li havia manat. Mas no y fo a temps; que, quant ell fo alla, los servents foren ja desbaratats, si quen jahien en lo camp be huyt o nou morts. E En Pere de Moncada, quant veu aço, trames missatge al rey que cuytas. E lo rey encara no era guarnit; mas trames hi En Ramon de Moncada, senyor de Fraga, tro ab xixanta cavallers. E En Pere de Moncada d'amunt dit vench esperonant tro sus als Francesos e feri ardidament sobre aquells. Mas los seus cavallers no eren guarnits be, per ço com no eren estat a temps al guarnir. Axi, moriren en aquella ferida quatre cavallers, de aquells qui eren ab ell venguts. E En Ramon de Moncada, qui veu que tots los servents eren desbaratats e quels cavallers se desmallaven, pres a travers e volch esperar lo rey. Mas, tantost com ell se fon gitat, veu de tras si lo rey que venia tro ab cent cavallers; e ell quil veu venir volch altra vegada ferir als Francesos. Mas hun Frances li vench al costat a junta ab hun bordo, e feril per les costelles, axi que les cuyraces li esvay, e de tras li passa be quatre dits.

Ab tant, lo rey fo aconseguit, e vench ab sos cavallers esperonant ab llurs hastes esteses; e vengueren a junta als cavallers francesos; e feriren ardidament sobre aquells, axi que, la primera ferida, ne abateren be xixanta ab los colps de les llances. Mas ells eren tan guarnits que no havien pres altre mal, sino que eren cayguts. E no y havia servents quis mesclassen a sino fort pochs. E axi tornaren s'en tu llurs selles, sino tres o quatre qui roman al camp e moriren puix. E axi, quant ha fetes les juntes ab les llances, segons qu munt es dit, feriren se regeament ab le ses e ab les espases, de grans colps e d tals; axi que en tan pocha d'ora no fon tan regea mescla ne pus fort batalla.

Entrels altres colps que s'i feren, sin fe d'Arago dos molt bells e naturals: que, a vengueren a la primera junta, lo rey a hun senyaler frances[1], qui aportava hu senyera vermella ab huna bara blancha gent que y havia de llonch en aquella s E el rey dona li tal colp per mig los pits, li valgueren cuyraces, ni buch, ne negu niment que portas; que be li'n passa miga brassa; si que la senyera caech e E els cavallers del rey d'Arago, qui vere nyera dels Francesos caure, hagueren gr e tengueren llur fet guanyat. Mas los Fr alçaren mantinent tres senyeres, axi co mens quis tenien per morts e no gua nulla res, mas ques deffensassen mar sament. E cridaren a grans crits: « Mont Mont Joya! Bons xivallers avant! » E altres vench hun Navares[2] qui era ab los lers francesos e vestia hun esberc[3] de fe son cap mall e ab huna cervellera en son vius quel rey d'Arago les feya gran mal mans; e acostas a ell, e trames li huna muntera que aportava en la ma; e dona colp en l'arço de la sella denant que de li'n passa be hun dit. E no plach a Deu qu negun dan ne mal; car be sapiats que, dits fos venguda pus alta la esquona, e que no era ben guarnit, de part a part lo ha tot passat sens tot si. E lo rey pres la e ab la ma, e tira la tant fort que dos troç del ferre, si quen lo arço ne romas be tre E de aço fa testimoni cell qui aço reco aquest libre, qui vehe la sella del rey e d que y era romas[4]. E puix lo rey puny s

(1) Banneret.

(2) C'est celui que Muntaner désigne à tort comme Nevers. J'ai indiqué dans une note à ce chapitre (p. ment Muntaner devait s'être trompé. La méprise se t pliquée ici par la ressemblance des deux mots.

(3) Haubert.

(4) Voici le seul passage où d'Esclot parle de lui.

ll dels esperons e acostas poderosament vers
ell qui la escona li havia tramesa. E dona
al colp de la massa de coure sus al cap, que
upre lo abate a terra mig mort per lo coll
l cavall. E el rey, que viu lo cavaller aquell
era caygut e no era mort encara, ne ell no
tava llança ab quel feris, apella hun servent,
r nom Guillem Scriva, de que-us havem ja
riat, e cavalcava sobre huna egua a la gineta;
l rey dix li, que devallas e quel occis aquel
valler. E lo servent devalla mantinent, e mes
son coltell per la paltrina del cavaller qui
a en terra; si que mantinent mori. Mas al
orbar ques feu a fer aquell colp, altre caval-
frances li fo vengut de la part d'amunt, e
es li hun bordo que aportava, e feri lo per
onzes, si quel servent romas mort al camp[1].
ey, qui viu aço, acostas al cavaller qui havia
t lo servent, e volch li donar de la massa
p; mas nol estevench; e feri al cap del ca-
, e dona li tal colp entre les orelles ab dues
el cavall e lo cavaller caygueren en terra
st. Si quel cavaller hanch no pogue pujar
lla, mas que mori a pochs dies com la ba-
fon finida. E aquell cavaller era molt hon-
ome de gran poder, e appelaval hon senyor
Caramunt.

puix la batalla s'enforti regeament; mas
avallers del rey d'Arago per veritat havien
reguart que no y hagues gran aguayt, o
astre[2] o per desastre llur, desbarataren se
mes de aquells; axi que, com vench al
mercat, nos atroba ab lo rey al camp ne
romasos ab ell pus de vint e dos cavallers,
ls quals era don Pedro, son germa, e En
ger d'Entença, e En Simon de Moncada,
el senescal de Catalunya; e hanch no y hac
richs-homens de aquests. Mas lo rey, ab
ts richs-homens e ab los altres qui eren
romasos, ho menaren tan be que hanch
[3]nos mena mils en fet d'armes. Si que nols
llança ne espasa sancera. E puix, quant
talla hac durat huna peça, los Francesos
gran reguart que no y hagués aguayt
avallers del rey de Arago; e el rey d'Arago
si havia reguart que no y hagues aguayt

de cavallers francesos. E axi cascuns se estremaren del lloch hon la batalla era estada a hun depart, los huns de ça, los altres de lla. E lo rey cavalca en son cavall, e acostas lla hon jahien los cavallers morts al camp, per reconexer qui eren aquells que havien perduts de sa companya. E troba que havien perduts dels seus homens tretze a cavall, entre homens de vila e cavallers; e dels Francesos, que jahien al camp, qui morts qui naffrats, vint e dos, entrels quals jahien morts quatre richs-homens, que preaven mes que la noble que havien; e era major dan com eren morts, que si y hagues morts cinch cents cavallers d'altres.

E quant lo rey hac conegut los seus que jahien al camp, entrels altres viu jaure hun burges de Barcelona qui era seu e de sa casa, per nom En Romiço Durfort, lo qual lo rey lo amava molt, per ço com era gran familiar seu en ses privadences. E el rey veu lo que jahya sots l'escut, e encara no era be mort, ans vixquera si hom lo pogues be llevar. E lo rey tocal ab lo cap de la massa en l'escut, e veu ques mena e estes se hun petit. E lo rey qui aço viu hac ne gran pietat, e volch devallar a ell, e quel s'en pujas al coll del cavall. E axi com ell volch devallar, crida hun cavaller a grans veus : « No devallets, senyor, no devallets per res, que la regna del cavall es trencada per colp de spa, a mon semblant. » E lo rey qui-u oy torna s'en als seus; e devalla hun cavaller, per nom En Tomas de Vernet, e nua li la regna. Mas, per ço com la regna era nova e grosa, nos poch tenir, que sempre fo desnuada[1]. E axi lo rey hac se a devallar, e nua les ell mateix; e puix gint e suau, ab sos cavallers qui ab ell eren romasos, partis de aquens e puja s'en sus alt en la serra a l'altra companya qui lla sus esperaven.

E els Francesos estigueren, que no gosaren anar avant ne atras, car havien paor de aguayt, tro que veren quel rey ab sa companya los fo luny prop de huna milla. E llavors vingueren al camp hon la batalla era estada, e llevaren cells quis volgueren; e tornaren s'en ab gran goig, jatsia que, llevada la honor que hagueren de llevar lo camp, haguesen pres a vint veguades

[1] Muntaner a décrit aussi (p. 351) la mort de Guillaume Es-
, et son récit rappelle les combats d'Homère et du Tasse.
Nous avons conservé le composé *désastre*, et nous avons
le radical *astre*, dans le sens opposé à désastre.
[3] Roland, notre célèbre paladin.

(1) Je recommande la lecture de ce combat dans Muntaner (p. 351) pour qu'on voie tout le parti qu'un écrivain habile peut tirer du fait le plus simple. Il faut remarquer toutefois que Muntaner donne l'avantage du champ au roi Pierre, tandis que d'Esclot le concède aux Français.

sens comparacio mes mal que fet no havien, segons que d'amunt es dit. El rey d'Arago aquell dia anas dinar a hun lloch que ha nom Santa-Pau; mas hanch no vehes tant alegre hom ne tant joyos, ne tant estatger com lo rey fo aquell dia.

Ara lexa a parlar lo llibre del rey d'Arago, e parlara de la ost del rey de França e d'En Ramon Folch e dels altres qui eren en lo stabliment de Gerona.

CAPITOL CLX.

De la gran pestilencia de les mosques que Deus trames sobre los Francesos.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren estat hun llonch temps e tengueren assetiada la ciutat de Gerona, e l'en-de-mig hagueren gran mal pres los Francesos en aquella ost e prenien tot dia, per raho de les mescles e dels assaigs e de les esdemeses quels feyen los frontales quel rey d'Arago havia posats a Besalu, a Estalrich e en los altres llochs de frontera, e per les requestes quels feyen tot dia cells qui eren en stabliment en la ciutat de Gerona, Nostre Senyor de altra part, que tota vegada mante los homils e poneix los ergullososos, trames en aquella ost d'amunt dita pestilencia e malalties, e fam, e totes males ventures; car primerament los trames pestilencia de mosques, que y hac tantes, que en tot lo romanent del mon no foren hanch tantes vistes ensemps. E eren mosques be tan grans com huna ungla; e entraven per les narils als cavalls e d'avall per la boca, sens que no y valien mantes ne tanques de cuyro; ne per negun giny que ells fahesen nols ho podien vedar. E mantinent que elles eren entrades per la hu dels llochs d'amunt dits, no y havia tan fort ne tan poderos cavall que tantost no caygues a terra mort fret. Axi que moriren en aquella ost per les mosques tres o quatre milia cavalls de preu e be vint milia de altres besties sens tot si; que hanch la plaga que Deus trames en Egipte al rey Faraho no poch esser major que aquesta.

En apres Deus dona sobre les gents de aquella ost diverses malalties e mortaldats, axi quel terç de aquelles gentes tan grans, especialement dels comtes e dels barons, moriren de diverses malalties que Deus los donava, que no y bastava hom a sepellir, tants n'i morien tots dies. Per que, si vergonya nols fos, s'en foren tornats los Francesos volenters en llurs terres; e no-u hagueren volgut commençar per nul res d'est mon; mas, pus feyt s'era, hagueren a estar axi, tro que Deus los dona sentencia d finitiva; que mori lo rey de França, e los altre foren desbaratats e ahontats, segons que oyret

Mas lexarem aço estar e parlarem de altre affers.

CAPITOL CLXI.

Com lo rey de França feu fer huna gran cava per endreç lo mur de la ciutat de Gerona.

Quant lo rey de França hac molt estat e lo setge de Gerona, e vehe que no acabava r per combattre a escut e a llança, ne per tir de ginys, que y tiraven be set o huyt, orden ab son consell faes fer huna cava de jus lo m de la ciutat, per tal que caygues; car be ve que d'altrament no podia res acabar de son e teniment. E los mestres, de mantinent, qui s bien fer aquella cava, per cas de aventura, e devengueren se sempre en aquell lloch h lleus[1] la podien fer; per que, en negun lloch la ciutat nos podia fer, si alli nos faes; per car la ciutat de Gerona es posada tota sob rocha ferma. E los maestres faheren la ca gran e longa, e estalonaren lo mur. Mas l Ramon Folch, qui sabe aço, feu semblant q res non sabes. E d'altra part, de grans pedr e de groses que atrobaren en la vila, faben hun gros mur de pedra secha, dintre aquell q ja y era. E axi, quant los mestres del rey França hagueren estalonat ab gran afany primer mur, e aquell puix fo caygut, e ells v ren que altre mur hi havia dins, lexaren se la cava a fer; car be veyen que no tenien vi ne ço que havien fet nols valia res, si bels h via costat tot lo mon.

CAPITOL CLXII.

Dels guasts quel rey de França feu fer en la ciutat de Gero

En apres lo rey de França fo molt despag de aço, e feu fer hun giny que hom appella G tes[2], qui era tot emborbotat de cuyros de bou de grossa fusta, en guisa que hom se podia aco tar al mur de la ciutat per hon comença cava, pus prop. E quant aquelles gates for fetes e aparellades al peu del mur, huna nit, s al cap del vespre, En Ramon Folch feu app rellar tro a cinch cents servents, tots guarnit cuberts de ferre, ab los scuts abraçats; e po

(1) Facilement.

(2) Chat, *catus*, machine de guerre.

scu hun canterell ple d'oli en sa ma, en l'altre una falla de thea; e ixqueren aquells servents : la ciutat be spertament ab llurs faites ence-a. E ans quels Francesos de la ost se foren coneguts, ja foren venguts los servents a les ates e hagueren les untades ab aquell oli que portaven. E tantost meseren hi foch ab los ts falions a les gates, e cremaren les totes, o lo maestre que les havia fetes e ab alguns tres qui dormien dins. E hanch nengu de la st no y gosa venir ne acostar per deffendre. puix los servents tornaren s'en en la vila uls e sans, sens mal que no y hagueren pres.

CAPITOL CLXIII.

Els castels e dels cadafals quel rey de França feu fer per pendre la ciutat de Gerona.

El rey de França fo molt irat e fello com veu que aço no li valgue res; e feu fer castells e adafal de fusta; e feu los acostar al mur, ab omens que metia en aquells castells per com-atre lo mur. Mas los ballesters serrayns qui eren en la ciutat dins havien llurs bones bal-estes de dos peus, e feyen en guisa que nengu no podia treher lo peu ni la ma ni lo cap en aquells castells o cadafals, que sempre no fos fe-rit de dos o de tres treyts. E axi nengu no y gosava parer, tant los feyen paor les ballestes dels Serrayns. Si que hun dia, hun honrat hom frances e comte, que era fort malalt en la ost, per tal que fos pus segur, jaya en son llit, en huna sgleya que era prop de la ciutat de Ge-rona, la qual lo rey de França li havia livrada per tenda, per tal com era honrat hom e que li pogues fer a sa guisa. E mentre ell jaya axi malalt en son llit, hun Serray lo veu jaure en son llit del mur de la ciutat, per la fenella de les portes de huna finestra que havia en aquella sgleya. E el Serray, quel veu axi jaer malalt, jura per sa lley, qu'ell li daria tal bevratge que sempre seria guarit. E asma per hon li poria tirar, que nol erras. E no trobava nengu lloch, sino aquella fenella que no havia pus de hun dit e mig de ample. E quant veu que als no po-dia fer e altre lloch no atrobava, aparella be sa ballesta; e asma be lo malalt; e vehe que seya llavors en son llit e que li estava hun escu-der denant, ab hun ventall de ploma de pago per ostar les mosques; e aquell comte que tenia huna scudella de argent plena de brou que bevia. E quant lo Serray lo hac be asmat, va desparar la bona ballesta de dos peus que tenia, e passa la treta per aquella fenella de les portes de la finestra; e dona tal colp al scuder que tenia lo ventall per la ma, que ultra passa la treta, e puix va ferir lo comte que bevia lo brou, e dona li tal colp per los pits que ultra passa-ren les empenes de l'altra part, si que sempre caech en sobines, mort fret.

E de aquella ora en ça los Francesos temien molt los Serrayns ballesters, mes que ne-guns altres qui fossen dins la ciutat de Gerona, que hanch nos gosaren emparar dels castells ne dels cadafals quel rey de França havia fets fer prop del mur.

CAPITOL CLXIV.

Com lo rey de França feu fer scales de moltes maneres per scalar los murs de la ciutat de Gerona.

El rey de França qui veu aço fon molt do-lent e despagat, car negun giny que faes no li valia. E hagut son consell, feu bastir grans scales e altes, e posts grosses ab escales redo-nes, per tal que pujassen al mur. Mas En Ra-mon Folch, qui conech aço, feu fer entorn lo mur sus alt, a moltes parts, hun giny que hom appella Llebreres, ço es huna gran biga, a cada cap huna mola de pedra, de mola redona. E puix carrega hom be la biga de pedres, per tal que haga gran fexuguea. E quant aquests ginys foren fets e les scales de fora, ordenaren los Francesos que donassen batalla e que mun-tassen per les schales. E el dia de la batalla, En Ramon Folch feu manament: que nengu, per ayna que vehes, no tiras ab pedres ne ab cay-rells ne ab nenguna res, tro que ell fahes to-car la nafil [1], ans faessen tuyt semblant que no y hagues nengu; e axi fot fet. E quant vench quels Francesos hagueren dreçades e acostades les scales al mur, e veheren que nengu nols ho deffenia, cuydaren se que aquells de lla dins s'ent fossen fuyts amagadamen la nit trespas-sada, e van pujar per les schales a amunt. E quant n'hagueren pujats per les schales de tre-cents cinquants fins en quatrecenta, e foren be al mig lloch, En Ramon Folch feu tocar la nafil; e los de lladins van gitar les llebreres d'a munt dites per les scales avall, de tal virtut que, tots quants n'i eren pujats, tots ne anaren en terra, qui ab la cuxa, qui ab la cama, qui

(1) Flûte arabe.

ab lo cos, qui ab lo bras specegat; que hanch nengu non scapa sancer, que tots mala hi pujaren, que hanch pus nols pres desig de escales a pujar ne a fer.

CAPITOL CLXV.

Com lo rey de França feu fer parlar pleyt a En Ramon Folch, e com En Roger de Lluria, ab la armada qui era en Cecilia, vench en Barcelona.

El rey de França, qui viu que tot son poder ne tot son giny no valia res, tench se molt per escarnit e per gaubat, car tant hi havia treballat e despes, e tantes persones perdudes sobre aquella ciutat, e res no y havia feyt. Ab tant apella lo comte de Foix e dix li axi: « En comte, pus males gents ha en la terra de Pere d'Arago que nos non pensavem. Vos vets quant havem aci estat e quant nos costa debades; e res no havem fet, ne creu que façam james per força, si algun pleyt no parlam, en guisa quen romangam ahontats. Don, yo-us man que anets parlar ab En Ramon Folch qui es vostre parent, e assajats lo, sins retra la ciutat per prechs, sino per amor ne per servey ne per temor. E fets aquell pleyt que puxats ab ell. »

Quant lo rey de França hac fet aquest manament, ana s'en lo comte de Foix ab En Ramon Roger, e vench a parlar ab En Ramon Folch. E devets saber que en aquella saho havia gran destret de vianda en la ciutat de Gerona, per ço com ja havien despesa aquella quel rey hi havia mesa. E be veya En Ramon Folch que a retre se havria per fretura de vianda. E quant lo comte de Foix li hac dites aquestes paraules, e altres que vigares li fos, ço es que li parla pleyt, En Ramon Folch n'hac gran goig, per ço com lo pleyt movia de la part del rey de França. E enans que respongues, tench se acort de tres dies. E entretant, en aquells tres dies, trames hun troter amagadament al rey d'Arago, per que li feu assaber lo destret e la fretura que havien en la ciutat, e aytambe lo pleyt quel rey de França li havia fet parlar. E el rey d'Arago, qui sabe e vee qu'En Ramon Folch no podia als fer, e que be n'havia levat son deute, trames li a dir: que faes aquel pleyt que pogues, saul que s'esperas vint jorns, e si dins aquells vint dies, lo rey d'Arago li havia pogut metre vianda dins la ciutat de Gerona, que no fos fet lo pleyt.

Puix, quant En Ramon Folch hac haguda resposta del rey, rete resposta al comte de de ço que parlat li havia. E apres de m paraules que y hac dites de ça e de l pleyt se parla en esta manera: que En mon Folch, dins vint dies, contados del menge avant, livras la ciutat de Gerona a de França axi: que pus de sis dies nengu entras dels Francesos, mas quels de l poguessen haver aquells sis dies tro fosse sats; e que En Ramon Folch, ab tots se vallers, e ab tota l'altra companya, e ab llurs armes, e ab tot llur arnes, e ab llur roba, que s'en poguessen anar sans e sens null embarch que hom nols faes; e quel rey de França pogues entrar en G ab los seus a la sua volentat. E si per ven dins los vint jorns d'amunt escrits, l d'Arago, o altre per ell, podia metre v mal grat del rey de França dins la de Gerona, que no y hagues res feyt, pleyt d'amunt dit no hagues nenguna va

E quant aquestes paraules foren ator entre En Ramon Folch de huna part e el de Foix de l'altra per nom del rey de Fr foren ne fetes cartes publiques, jurades e gades de abdues les parts. E de aquell avant los Francesos no combateren Ge sino que s'estaven de fora al setge, per gu que no y pogues hom metre vianda. E de Arago qui sabe que aquest pleyt era p pensa de apparellar com pogues metre v en Gerona, dins los vint dies d'amunt E mantinent feu molre be sis milia qua de forment, e feu fer molts sachs sotils e metessen aquella farina. E eren los sach sotils que hun servent podia be aportar sos braços, que no li'n calia lexar ses a E era ordenat axi: que, hun dia sabut, d esser tots los cavallers e tots en la ost a lu ajustats; e huna nit, a no sabut, que fe huna companya de cavallers en la ost dels cesos; e mentre los Francesos corrien de a part hon los cavallers havrien ferit, quel vents, qui eren ben quinze milia o pus, se tassen al mur de Gerona; e cascuns dels se aportassen hu de aquells sachs de farin tassen los al peu del mur, e puix que s'e nassen. E aços podia fer lleument ab la de aquells de lla dins; e lo faeren.

Quant lo rey de Arago hac estat algu a Estalrich a aquestes coses a ordenar, hu

os assaber lo dia de la festa de sent Bertho-
, mentre ell se anava deportant en son ca-
, gran mati, per huns plans qui son sots vila
talrich, vench tost hun missatge denant ell,
era porter seu, per nom En Esteve de Oseta.
lix li axi :

« Senyor, albixeres[1] me donats, que bones
res vos aport. —Digues, dix lo rey, ço que
; de part de Deu, que tu les havras.— Se
r, ço dix lo porter, sapiats per cert que yo
rti esta nit qui passada es de Barcelona, a
de miga nit; e com yo parti, eren vengu-
e arribades trenta galeres de la armada de
cilia ab En Roger de Lluria qui es almirall,
les ha amenades[2]. E son les millors arreades
altres que hanch fossen vistes en nengunes
rts. E devien ne venir nom se quantes en-
ra, qui eren romases de tras, per llevar bes-
yt e vianda; per tal com aquestes galeres
estat sobre mar hun gran temps, e han des-
la vianda; car sapiats per cert que peça
que foren vengudes en esta terra, mas
ntre venien costejant la ribera de Napols, e
aquella encontrada passaren denant huna
tat[3], e no volgueren retre la vostra lau ne
mar a vos per senyor, e destroyren tot
uell lloch, e cremaren be tres jornades de
ra tot en torn; e han guastat tot lo principat
Taranta; e han fet tant de mal a vostres
michs, e han tan guanyat ab ells, que no
ria esser dit ne asmat. E aquestes noves son
rtes, e crehets ho be per veritat. »

Quant lo rey d'Arago hac enteses estes no-
s, fo molt alegre e pagat; e punyi lo cavall
s esperons, e menal hun poch pel pla, e feu
semblants de hom alegre. E ab tant anas
ar. E quant se fon dinat e hac dormit hun
ch, no triga poch, mas que mantinent feu en-
llar; e cavalca tot lo dia; e la nit seguent,
it que a ora de matines tocades, fo en Barce-
na en son palau; e reposas aqui tro lendema
ti, que era di-sapte. E al mati, el cavalca
ba mar, per veure les galeres qui eren ven-
udes. E les galeres foren totes trenta la huna
rop l'altra, de llats arrengades. E crep mils
parellades que galeres que hanch fossen, car
obarets les totes pintades a senyal del rey
d'Arago e de Cecilia, e escuts que y havia tants,
de popa a proa a dues parts, que no y podien
mes caber; e entre dos scuts hi havia huna ba-
lesta; puix estaven les bandories els penells
per l' orla de les galeres, de popa tro sus en la
proa a totes parts; e bells draps de preset
vermell e de seda qui estaven esteses sobre los
castells en la popa de les galeres, que quaix no
poria esser dit, tant clarament e tant noble eren
apparellades[1].

E quant lo rey les vehe, hac ne gran goig;
e no fo maravella. E tots los Cecilians qui eren
venguts en les galeres de Cecilia atressi havien
gran goig de la sua vista. E lo rey trames ay-
tantost missatge a En Ramon Folch, com li feya
assaber de la armada de Cecilia que era ven-
guda, e atresi, pus axi era, que faes aquell
pleyt que pogues ab los Francesos; que, si bes
perdien ara Gerona, que ells la cobrarien en
breu, ab la ajuda de Deu. E puix lo rey ordena
tot aquell dia ab En Roger de Lluria quin ardit
porien fer per mar.

Don lexarem parlar dels fets e dels ardits de
la terra, e parlarem de la armada del rey d'A-
rago e de Cecilia, e de la armada del rey de
França, e de les batalles que foren sobre mar.

CAPITOL CLXVI.

Com en Roger de Lluria, ab la armada del rey d'Arago e de Cecilia, desbarata la armada del rey de França.

Diu lo comte que, quant les onze galeres del
rey d'Arago hagueren desbaratades e vencudes
aquelles vint e quatre galeres del rey de Fran-
ça, segons que d'amunt es dit, e foren torna-
des en la ciutat de Barcelona ab gran goig e ab
gran alegria, mantinent, per tal quels mari-
ners no anassen de ça ne de lla e nos amagas-
sen, En Ramon Marquet e En Berenguer Mal-
lol, almiralls de aquelles, feren recollir tots los
mariners, e armaren les deu galeres de aquelles
onze; car la huna hagueren dexar, per tal com
era regeament cassada. E axi estaven se sorgi-
des en la plaia les galeres, denant la ciutat
de Barcelona. E quant hagueren estat aqui al-
guns dies, partiren se d'aqui e anaren s'en

(1) Donnez-moi des étrennes, faites-moi un présent.
(2) Zurita dit que Roger de Loria arriva à Barcelonne le septembre.
(3) Cotrone.

(1) Voici une description qui est plus dans les habitudes de Muntaner que de B. d'Esclot. Peut-être B. d'Esclot était-il allé voir ce spectacle, qui avait laissé une profonde impression dans son esprit. Dans tout ce chapitre la narration est d'une vivacité et d'une vérité qui annoncent l'écrivain maître de son sujet.

amunt vers aquella part hon eren les galeres e la armada del rey de França, si per ventura porien guanyar ab ells, axi com d'altres vegades havien fet. E quant foren denant hun lloch qui ha nom Sent-Pol del Maresme, qui era assats prop de aquell lloch hon era la armada del rey de França, tiraren les galeres a terra, per ço que les spalmassen. E ells estigueren se aqui, tro que haguessen avinentesa que poguessen fer algun bon ardit.

E quant aquelles galeres del rey de Arago foren en terra, hun falç prior de aquell monestir qui era prop lo port, qui havia nom Sent-Pol e era de la orde de Cartoxa[1], per tal que pogues entrar en gracia del rey de França e del cardenal, trames los a dir per son missatge: que deu galeres del rey d'Arago havia aqui a Sent-Pol e que les havien tirades en terra per espalmar; don, si venir hi volien, ques cuytassen yvaç, que les galeres e els homens porien leument[2] haver.

Quant lo rey de França sabe aço, que lo rey de Arago no havia que aquelles deu galeres a nenguna part, feu desarmar tota la sua armada sino vint e cinch galeres, les quals arma de homens triats e lests de tosts los altres; e apparella les axi que aportaven apparellament de quaranta; e feu se venir los almiralls seus, e dix los axi:

« Barons, gran vergonya devets haver tuyt ensemps, car onze galeres de Pere d'Arago, qui eren armades de vils gents e mal arreades, desbararaten l'altre jorn vint e quatre galeres de les nostres; e fogis vos altres que y erets, e venços vos per aquella vil gent. Per que, haguera gran sospita, si Pere d'Arago fos rich hom, que no haguessets pres son servey. Mas yo creu que no sia flaqueca de cor vostre; per que no es mester que axis faça d'uy mes[3]; car devets saber que ja he hagut missatge de hun prior de Sent-Pol, que aqui, denant lo seu monestir, son vengudes deu galeres de Pere d'Arago, qui son en terra per espalmar, e han hi estat be dos jorns. Don vos dich e-us man, que ab aquestes vint e cinch galeres anets a aquelles; e, si les sabiets seguir per lo mon, null temps no tornets aci tro que les me amenets preses ab los homens que y son. E no occiats los homens, si guardarvos en podets; car mes valra, que puix los justiciarem a nostra volu tat els retam guardo dels mals quens han fet. I sapiats per cert que, si null temps tornats de nant mi menys de les galeres preses, tots quant ne puxa aconseguir de vos altres los fare pen jar en hun pal; car gran vergonya es deu gale res estorcer vint e cinch galeres, arreades a com aquestes que yo-us llivre. — Senyor, di xeren los almiralls, tot ço que vos deyts, deyt veritat; e atorgam vos ho, que gran desaventur es nostra; car axins desbararaten l'altre jor les galeres de Pere d'Arago. Mas ara, pus a es, o morrem tots, o, ans que vinguen sis jorns havrem aci amenades preses aquelles galer que vos deyts que son a Sent-Pol. E d'aço n cal mes parlar, que, o tots hi morrem, o no los vos aportarem aci. »

Ab tant partiren se los almiralls denant l rey de França e vengueren s'en a la mar, e re colliren se ab tota llur companya en les gale res, e ab gran alegrança partiren se d'aqui.

En aquesta saho les trenta galeres de la armad de Cecilia eren vengudes a Barcelona; mas n havien sabuderia de aço aquelles del rey d França. E aço fo hun dia de diumenge, a ves pre, que En Roger de Lluria, almirall de le trenta galeres del rey d'Arago se parti de Bar celona ab aquelles galeres a ora de prim son e feren ho a saber a aquelles deu galeres qu eren a Sent-Pol. E axi hagueren gran goig ajustaren se totes; e foren per nombre quarant cos de galeres; e, entre lenys armats e barque armades e sageties, foren be altres quaranta axi eren be huytanta veles. E aquella ni golfejaren, e prengueren tanta de mar que, a jorn, foren tant passats avant que aquelle vint e cinch, quel rey de França havia armades foren romases entre ells a la ciutat de Barce lona. E quant vench al jorn mateix, gran mati quatre galeres vengueren de Cecilia a Barce lona, ultra les trenta qui ja eren vengudes. I era almirall de aquelles quatre galeres hun ca valler de Catalunya del linatge de Montholiu E quant lo almirall de aquestes quatre galer veheç e sabe que tota la armada era partida d Barcelona lo vespre passat, hanch no lexa en nengu dels mariners en terra, mas ell solamen qui parla ab lo rey algunes paraules. E pu recollis mantinent e torna s'en en la sua g lera. E hac bon vent; e feu fer vela a aquell quatre galeres e partis aytantost de Barcelon

(1) Chartreux.
(2) Facilement.
(3) A dater d'aujour l'hui, en vieux français *mes-huy*.

ren les algunes barques e lenys que ha-
mats servents a Barcelona. E axi foren
ıtes dotze veles. E quant s'en foren par-
ıagueren nenguna sabuderia certa de la
major, quina via havien feyta; per que
s'en a veles e a rems costerejant la ri-
ıtro que foren hora de vespres sonades. E
e foren reconeguts, ells ixqueren a huna
le hun cap de huna muntanya, e veren
s vint e cinch galeres del rey de França
ıien en ça, que cuydaven trobar a Sent-
deu galeres del rey d'Arago. E aquells
galeres del rey de França, qui veren
s dotze veles denant si, cuydaren se
sen les deu galeres. Per que ells anaven
ı goig; e ab grans crits e ab gran gat-
queren los al cami. E aquestes del rey
ı quils veren venir no-u tengueren en
donaren a rems e a veles tots justats,
ren mans a fogir. E ells fogien; e les
inch galeres del rey de França los encal-
E dura tant l'encalç quel sol fo colgat e
ı venguda. E llavors los almiralls del rey
nça hagueren llur acord, e devinaren
ı en leix ço que despuix les esdevench.
ınit quels ho tolch, lexaren se del encalç.
s quatre galeres de Cecilia anaren tant
ro ques atrobaren ab la armada del rey
ı e de Cecilia; e aqui hagueren gran
mantinent parlaren ab En Roger de
qui era almirall sobre tots; e dixeren li
nt e cinch galeres del rey de França los
encalsats, e eren alli prop. E En Roger
hac oyt, hac gran goig, e no vehe la
y fos. E feu tots los homens armar per
ıatalla. E partiren les galeres de aqui to-
i que, a hora de prim son passat, foren
ıp de aquelles vint e cinch galeres del rey
ıça. E En Roger trames huna barcha ar-
ıer missatge, e feu assaber aquelles vint
galeres del rey de França que s'apparel-
le la batalla. Mas aquelles del rey de
que-u oyren tengueren se per perduts
ıorts, e apparellaren se molt flacament.
ınt les galeres del rey d'Arago van to-
trompes e los tabals, e cridaren a grans
« Arago! Arago! » E els de les galeres
de França qui-u oyren, cridaren atres-
ırago! Arago! » per tal que nols po-
ı conexer, ne quals eren hunes galeres,
ls eren les altres. Els Cecilians que-u oy-
ren cridaren : « Cecilia! Cecilia! » E els Pro-
hençals qui eren en les galeres del rey de
França cridaren atressi : « Cecilia! Cecilia! »
axi que, quant foren tots mesclats, no podien
bonament conexer quals eren del rey d'Arago
ne quals eren del rey de França. E En Roger
qui veu aço feu encendre en les galeres qui eren
del rey de Arago hun faro en la popa de cas-
cuna galera. E els Prohençals qui eren en les
galeres del rey de França feren atressi. E En
Roger de Lluria qui viu que no y podien pen-
dre altre consell : « Via! ço dix ell, puix axi es,
guart se cascu com mils puxa que no faça
mal als seus; e via a ells, en nom de Deus! »

Ab tant ana ell ferir ab la sua galera; e feri
de tal virtut con la proha en lo llats de huna ga-
lera de Prohençals, quel primer colp se vuyda
d'armes tota la banda de aquella, tal llats li feu
pendre; axi que no y romas de aquella part,
sobre-sallent[1], ne ballester, ne galiot, levat cinch
o sis, que tots ne anaren en la mar. E totes les
altres galeres atressi, quant En Roger hac fe-
rit, feriren poderosament e mesclaren se totes.
E nols calia sino ferir e tallar; car, tant eren
espaordits los Prohençals que eren en les ga-
leres del rey de França, que nols deya lo cor de
deffendre; mas los huns se gitaven en mar, los
altres cayen de ça e de lla tots nafrats e morts.

E quant aquesta mescla hac durat huna peça,
dotze galeres de aquelles vint e cinch, totes
desarmades de homens, al mils que pogueren
bateren de rems e amblaren se de la batalla,
axi que, per raho de la nit, nols poch hom veure;
e tengueren llur via; e fogiren se, que hanch
no gosaren aturar del port de Aygues-Mortes
en ça. E les tretze galeres que romangueren de
les vint e cinch foren preses e aturades, ab los
homens que y eren e ab llurs almiralls e hon-
rats homens que y havia.

E mantinent En Roger de Lluria, qui veu e
conech que dotze galeres s'eren amblades de la
batalla, volch les seguir de pres; mas puix hac
de consell que no-u fes, per tal com era nit, ne
aytant poch les pogueren trobar; e axi romas,
que nols segui. Mas aytantost reconech los ho-
mens que tenia presos en les galeres, e tria ne
a huna part cinquanta dels millors que y eren,
almiralls e cavallers e homens de gran rehem-
cio, e posals a part; e puix tria los homens

(1) Sursaillants, matelots chargés de monter aux cordages (V. p. 280, note 1, et page 350.)

nafrats a altra part, qui eren be cinch cents xixanta ; e no y troba pus homens en totes aquelles tretze galeres, car tots eren morts los altres, que be atrobaven que havien morts e perduts en aquella batalla de cinch milia o pus dels Prohençals e dels Francesos. E puix aytantost En Roger de Lluria feu mudar tot l'arnes e la roba de les galeres sues en aquelles tretze que havia preses, e arma les, per tal com eren pus noves e pus sanceres que les sues ; e puix trames aquelles desarmades a la ciutat de Barcelona. E vengueren aqui ab gran goig e ab gran alegria. Mas quant foren apres de Barcelona, al sorgider de les naus, al cap de la plaja, llevas gran vent e gran fortuna en mar, axi que per hun poch nos perderen aquelles tretze galeres e tots cells qui les amenaven. E hanch no gosaren sorgir en la platja, sino tres o quatre que si aturaren ; mas les hunes sorgiren al cap de Llobregat, e les altres al port de Salou ; mas foren totes salves, a la merce de Deu, que hanch mal no prengueren. El rey d'Arago qui era llavors en la ciutat de Barcelona, e tots los de la ciutat, quant saberen les novelles, hagueren molt gran goig ; e no fo maravella. E al bon mati feu pendre aquells trecents homens naffrats que havia presos en les galeres, e traguels en terra, e feu los infilar en huna corda, e puix ligals a huna popa de huna galera, e feu los rastrar dins en mar a vista de tot hom que veure-u volgues. E moriren tots aqui[1]. E puix pres tots aquells docents xixanta homens que romanien que no eren naffrats ; e feu los traure a tots los ulls, e enfilals en huna corda ; e hac hun hom de aquells en leix, a qui no trasch sino la hun ull, per tal que menas los altres. E tots enfilats la hu denant l'altre, trames los per presentalles al rey de França ; e los cinquanta que romanien, tench los per prisoners, per tal com eren bons homens e honrats. E aquells docents xixanta que eren tots cechs vengueren al rey de França e presentaren se a ell. E quant lo rey de França e el cardenal los veren e hagueren entes que tota llur armada era desbaratada, per hun po no perderen lo seny. E el rey de França don tant de mal saber que sempre fon malait, hanch pus nos lleva tro que fo mort, segu que avant oyrets.

E En Roger de Lluria, quant totes aquest coses foren fetes, vench s'en ab les galeres e l'altra armada costerejant la ribera, e corre tro sus al Guerau de Narbona, per veher trobaria les dotze galeres qui s'eren amblad de la batalla ; e puix hac sabuderia que al pc de Aygues-Mortes eren. E quant no les. tro aqui, no s'i volch pus destorbar. E torna s' al port de Cadaques qui es del comte de Ar puries ; mas tenias tot en aquella saho per rey de França. E mantinent, quant lo ver cells de Cadaques e saberen que tota la armac del rey de França era desbaratada, reteren lo castell de Cadaques hon ha gran' força ; pres en lo port huna nau que atroba de Probe çals, e d'altres lenys molt, carregats de vian des e de armes ; e retengueren se de la vian aytanta com mester los fo ; e el sobre pus, a aquella nau e ab los altres vexells, trames ho la ciutat de Barcelona. E puix quant En Rog tench la vila e el castell de Cadaques, rom se aqui dins lo port.

El comte de Foix e En Ramon Roger ven gueren assegurats a parlar ab ell, per mana ment del rey de França e per demanar treve hun temps ; e demanaren les a En Roger de Llu ria. E En Roger de Lluria respos los : que nul temps no havria treves ab Francesos ne al Prohençals, aytant com viu fos, encara quel re d'Arago les hi hagues. E el comte de Foix qui-l oy fo yrat e fello e dix axi

« En Roger, fort sots mal e esquiu, que n atorgariets vos treves a tan gran senyor com es lo rey de França. E guardats vos que no-us en penidats. Si tot vos havets hagut gran astre hun temps sobre mar, nol havrets tots temps que, ans que vingua hun any, fara fer lo rey d França trecents cos de galeres ; e puix veu rem lo vostre enfortiment hon sera. Que b sabem que En Pere de Arago no les poria ar mar ab tot son poder. — Senyor, ço dix E Roger, saul la vostra honor, yo no son pa mal ne esquiu ; mas dich vos encara ço qu ja-us he dit : que no vull haver treves ab lo re de França. E quant deyts que gran astre h

(1) Muntaner se garde bien de raconter cette noyade de trois cents blessés, ordonnée par le roi d'Aragon et exécutée sous ses yeux. Il ne parle pas non plus des deux cent soixante autres prisonniers non blessés auxquels il fit arracher les deux yeux en leur donnant pour guide l'un d'entre eux auquel il se contenta de faire arracher un œil. Bernard d'Esclot raconte tout cela, sans s'en etonner.

(1) Bonheur, opposé à desastre.

gut sobre mar hun temps, yo-u agraesch a
a quil m'ha donat. E he sperança quel me
a encara, a defendre lo dret de mon senyor
ey d'Arago e de Cecilia. E car vendre lo
t que pren, no degudament. E nom fets re-
t, quant deyts quel rey de França l'altre
armara trecents cos de galeres. Yo creu
ue ell les pora armar aquexes, e mes enca-
yo, a honor de mon senyor lo rey d'Ara-
de Cecilia, si el rey de França n'arma tre-
, yo n'armare cent, sens pus. E quant
lles cent haga armades, pens ne de armar
y de França trecents o deu milia sis vol,
nom tem ques gos am mi atrobar en nen-
part; ne sol nom pens que galera ne altre
ll gos anar sobre mar, menys de guiatge
ey d'Arago; ne encara no solament galera
ny; mas no creu que negun peix se gos
sobre mar, sino porta hun escut o senyal
ey d'Arago en la coha[1], per mostrar guiatge
quell noble senyor, lo rey d'Arago e de
lia. »

el comte de Foix, quant hac oyda la res-
a d'En Roger de Lluria, pres se a sonriure.
ix quant hagueren parlat huna peça de llurs
s, partis d'ell lo comte de Foix, e ana s'en
ey de França qui jaya malalt a Castello
mpuries. E En Roger romas a Cadaques.
ra lexarem a parlar de la armada e de les
lles de la mar, e parlaren del rey de França
la ciutat de Gerona e dels altres affers ques
n per terra.

CAPITOL CLXVII.

lo rey de França mori, e los Francesos ixqueren de la
a de Catalunya, e s'en tornaren ab gran dan que y
agueren, que tots hi moriren o gran res.

uant lo rey de França hac oyt e entes,
ns que d'amunt es dit, que la sua armada
desbaratada e destroida, per dolor e fello-
gitas al llit, e hac tanta de tristor ab si en
que hanch no fo pus ardit. E enfortis sa
altia sobre ell; e feu se treer de la ost e del
de Gerona celadament, e feu se aportar a
tello de Ampuries; e aqui jaech e malaveja
gran temps. E entretant En Felip, fill seu

S'il ne porte la queue écussonnée des armes d'Aragon
gretle de ne pas trouver cette rodomontade enregistrée
le récit de Muntaner, où elle irait si bien d'accord avec
tude de son allure gasconne.

major e els consellers seus que eren romasos en la ost, trameseren a dir e a pregar a'n Ramon Folch, pus los terminis eren tots passats que havien empresos, segons que d'amunt es dit, que retes a ell la ciutat de Gerona, segons les covinences fetes e atorgades. E En Ramon Folch, qui viu que als no podia fer, per lo destret e per la fretura que havien dins la ciutat, ultra per ço com ho havien promes, ab volentat del rey d'Arago dix e respos : que volenters ho faria axi com promes ho havia. E mantinent trames missatge al rey d'Arago, que li trameses adzembles ab quen pogues traure la roba e l'arnes. E el rey d'Arago apparella be mil adzembles, e trames les a'n Ramon Folch a Gerona. E En Ramon Folch, dins tres dies que hac, descombra, endreças e apparellas ab tota sa companya e ab sos cavallers. Al terç dia, feu ne exir tots los malalts primerament, e tots cells qui no podien aportar armes; e puix ixqueren totes les adzembles; e apres ixque En Ramon Folch ab los altres cavallers. E vingueren tuyt en fila, tro que nengu no romas dins la ciutat. E eren la millor arreada companya del mon. E els Francesos quils miraven els guardaven, maravellaven se com tan pocha companya havia hagut tant d'enfortiment que te tan llonch temps; e hanch nols faheren nels dixeren negun mal ensenyament al exir, ne nulla vilania; ans los honraren aytant com pogueren. E puix, quant tuyt foren de fora, que nengu no hac dins la vila, En Ramon Folch ab sa companya foren luny de dues milles de la ciutat de Gerona, ab gran alegria, e ab grans crits, e ab gran gatzara, los Francesos entraren llavors en la ciutat de Gerona. Mas nols dura llongament ne posseyren gayre aquella ciutat.

E En Ramon Folch d'altra part ab sa companya vench s'en al rey d'Arago, quil atroba en hun lloch del Espital[1] qui ha nom San-Saloni, qui es a set llegues de Barcelona. E quant lo rey d'Arago los vehe, hac gran goig com cobrat lo havia. E stegueren se aqui lo rey e En Ramon Folch e tota la cavalleria alguns dies. E hagueren sabidoria e certenitat quel rey de França era malalt a Castello d'Ampuries, que tota la ost dels Francesos s'era partida de Gerona, e que s'en eren tornats en Ampurla,

(1) Appartenant à l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem.

sino docents cavallers francesos e cinch milia servents de Tholosa qui eren romasos en la ciutat de Gerona en establiment, dels quals era capitani e governador lo senescal de Tholosa, per nom N'Estatxa [1]. E quant lo rey d'Arago hac sabudes per cert estes novelles, hac son consell ab sos cavallers e ab sos richs homens, e ordena que s'en anas ab tota sa gent atendar al coll de Panisars, per tal quels Francesos no poguessen exir de la terra sens gran mal.

En aquesta saho eren ja venguts quaix tots los richs homens d'Arago e ells cavallers de Catalunya, e totes les osts replegades, per raho del manament e dels prechs qu'ell los havia feyts per lletres sues e per sos missatgers, segons que d'amunt es dit. E puix lo rey d'Arago, fet aquest ordenament, partis de San-Saloni e vench s'en a hun lloch qui es al cap de la orta, qui ha nom Vil-Alba. E aqui estech atendat hun jorn. E passa denant la ciutat de Gerona. E l'altra jorn vench s'en, ab sa cavalleria e ab sa gent, cavalcant per dreceres e per camins qu'ell sabia; e passa per Gerones e per Ampurla, d'amunt per la montanya, e vench s'en per lo monestir de Banyules. E mantinent aquells de Banyules reteren se a ell. E aqui pres Francesos be cent e vint qui eren aqui venguts per comprar vi. E puix, per tots los llochs hon anava, sempre se retien a ell. En apres vench s'en en hun lloch qui es en la muntanya, prop lo coll de Panisars miga llegua; e aqui estech atendat per quatre o cinch jorns.

El rey de França, segons que d'amunt es dit, jaya malalt a Castello, e era tan regeu agreviat que no podia donar consell ne ajuda a sa gent. Per que los Francesos se tengueren per morts, com saberen quel rey d'Arago se era atendat en la muntanya per hon ells devien passar, majorment com no poguessen aturar longament en la terra, per tal com no havien vianda, nels no podia gens venir per mar ne per terra. E trameteren missatge, ab consentiment del rey de França e d'En Felip son fill, en tota la terra de Tholosa e Carcases e Narbones: que venguessen totes les gents a cavall e a peu al pus tost que poguessen e que la hu no esperas al altre; car sabessen de cert quel rey d'Arago los tenia assetiats. E mantinent vengueren grans osts e grans gen aquelles terres d'amunt dites; mas no-us dets que gosassen entrar en Catalunya, estaven a Mont-Canigo, e per los monts qu entre Rosello e Catalunya. E los Fran d'altra part asmaren si podien exir per parts, que no haguessen a passar per lo c Panisars. E ordenaren que, si podien hav vila e lo castell de Besalu, que, ans s en huna nit exirien de la terra. E trameser dos milia cavallers e quatre milia serven llurs armes. E vengueren s'en a Besalu, e laren ab N'Ambert de Mediona, qui tenia a castell per lo rey d'Arago. E parlaren li pleyts si porien haver aquell castell; N'Ambert nols ho volch atorgar ne conse E quant ells veren que res no y feyen, e gueren estats alguns dies, assajaren de co tre hun dia a scut e a llança; e prenguer gran mal, e res no acabaren. E l'altre N'Ambert de Mediona va obrir la huna por la vila, e feu semblant que nengu no y ha E els Francesos combateren. E quant que nengu no y havia quils ho defensas, traren dins la vila per la porta que trob uberta. E quant n'hagueren entrats tro a xi ta, tancaren la porta als Francesos caval que hun hom estava sobre la porta e ana soltar, e caech la porta; e los xixanta c lers romangueren dedins presos. E els vents qui eren dins la vila lexaren se an aquells xixanta cavallers, e occiren ne los mes [1], e prengueren los altres. E d'altra N'Ambert de Mediona dona salt de for huytanta cavallers armats e ab des milia vents. Els Francesos quils veren venir, daren se que y fos lo rey d'Arago ab tot gent, e meseren se en fuyta a peu e a cava lexaren hi gran res de ses tendes e de llur e gran gent que y mori per nafres; e a molts dels que caygueren en hun torrent qu prop lo vall de la vila al fogir e moriren e els altres tornaren s'en a Castello d'Amp ahontats, ab gran dan que y hagueren. E hagueren acort los Francesos que farie quant veren que als no podien fer, e que los covenia de exir, partiren se de Castell lo rey de França que s'en portaven en hun bia de fust, e gran res atressi de richs ho

(1) Eustache de Beaumarchais.

(1) La plupart.

le comtes et de barons malalts que s'en por-
ren axi mateix; que be hi havia huytanta
bies, totes plenes de homens honrats.
E quant se foren partits de Castello, vengue-
n s'en en hun lloch qui es en la orta de Pera-
da, qui ha nom Vila-Nova; mas no s'en por-
ren gens de tota llur roba. E hom no po-
à pensar ne estimar quant valien les coffres,
ls matalaffs e els draps de seda e el vexella-
nt d'argent e d'aur, e les altres coses que
aren a Castello d'Ampuries e per los altres
ebs de la terra, mal llur grat; car no s'en
lien aportar, per defalliment de besties e de
embles; car tantes ne havien perdudes en lo
ge de Girona que, cell qui era vengut, al
rant de Catalunya, ab vint adzembles car-
ades, non menava al exir pus de dos o de
; que totes les altres li eren mortes. E axi
'lien a lexar la roba.
E quant vench que los Francesos foren a
a-Nova, ordenaren e bastiren gabies e al-
s esturments en que portassen lo rey de
nça e d'altres malalts que y havia. E esti-
ren en aço a fer be quatre o cinch dies, aten-
s a Vila-Nova. E, segons que es fama pu-
ha e continua, En Felip, fill major del rey
França, qui era nebot de aquest rey En
e de Arago e de Cecilia, fill de sa sor, tra-
s llavors hun missatge a son oncle lo rey
rago, per que li feya assaber: que son pare
ey de França era fortment malalt, e que sca-
no podia de aquella malaltia que no moris;
a, com ell hagues en volentat de exir de la
ra de Catalunya ab tota sa gent, pregava e
ueria a aquest rey d'Arago, oncle seu, que
li vedas lo pas al exir, e que asseguras a ell
tots cells que ab ell s'en tornarien, car seria
lt seu e de tot lo mon. E el rey d'Arago res-
s a En Felip, per aquell seu missatger: que ell
mava el honraria el duptaria en tota res,
com a hom honrat e nebot seu; e per ell
ptaria tots los altres; e axi que ell los asse-
rava de sos cavallers; mas dix, que dels
vents assegurar nols podia, qui venguts
n alli, car nol ne obedirien en aytal cas.
E aquestes paraules plogueren molt a En Fe-
; e apparellas, e feu guarnir sos cavallers; e
en, entre tots, tro a quatre milia cavallers
paratge, jat-si a que, al entrar que faeren en
erra de Catalunya, foren mes de de-sept
ia e cincents homens a cavall, segons que
d'amunt es dit. E quant vench que tots foren apparellats, los Francesos ordenaren que lendema passassen lo coll de Panisars, si podien.

E partiren se de la Vila-Nova; e vengueren se atendar prop de hun lloch d'En Dalmau de Rocaberti, qui ha nom la Jonquera. El rey d'Arago d'altra part, ab tota sa cavalleria e ab tota sa companya, anava per la montanya a llats dels Francesos e tenials be a prop. E quant ells anaven, ell anava; e quant ells se aturaven, ell se aturava. Per que, aquell dia quels Francesos se atendaren prop la Junquera, lo rey de Arago se atenda prop de hun puig, en aquell lloch hon ells se eren atendats. E aqui ell appella tots los barons e tots los cavallers, e tots los altres que oyr ho volgueren, e en presencia de tots generalment parlals axi:

«Barons, gran honor nos ha feyta Deus Nostre Senyor, no gens per merits nostres, mas per la sua pietat; car segons que tuyt sabets, lo rey de França entra en esta terra ab gran goig e gran alegria, e ara es hi exit ab gran dolor e ab gran perdua que y ha feyta de gents e de haver. E yo reconech be, per raho de mi, que molt hom de ma terra ha pres gran mal sens culpa e ha perdut ço que havia; e especialment yo so tengut fort de aquest fet; car hanch null temps no volgui consell de vos altres quil me donavets bo e lleal, e tal que, per aventura, lo dan que nostres enemichs han fet a mi e a vos altres foren menys que no son estats, si demanat vos hagues de consell. E dich vos: que si hanch fet se poch menar desordenadament per negun hom, aquest fo per mi. Mas Deu, Notre Senyor Deu Jesu-Crist, a qui no plau ergull, mas humiltat, nos ha en nostres affers endreçat, a mi e a vos altres, que, segons que tuyt sabets, no es cosa de creure, a null hom que vist no-u hagues, les aventures e els desastres que nos son esdevenguts en esta guerra. E de tot nos ha be pres, la merce de Deu! E puix yo conech e reconech ma culpa e la gracia que Deus m'ha donada, ab la bona ajuda e ab la bona voluntat que vos altres me havets haguda e feta tots temps. E prech e requir vos altres tuyt: que si hanch fiu nengunes coses qui-us vinguessen a desplaer, quem sia tot perdonat e no m'ho guardets en aquest pas. E puix Deus nos ha mostrada tanta de honor, que nostres enemichs, qui son totes les gents del mon, nos vehem vencuts denant, menys

de colp, prenam ne venjança, que sien castigats de semblants coses a fer que han fetes. E tota vegada haguem merce e misericordia d'ells, puix Deu l'ha haguda de nos. E si tuyt vos acordats de aquest fet, enteniment n'he de aquesta voluntat. E si no, digats m'ho ades, sens allongament, ço que vijares vos en sia[1]. »

Quant lo rey d'Arago hac dites aquestes paraules e hac fet hun lloneh sermo de aquesta raho, hagueren breument llur acort tots los richs homens de Arago e de Catalunya, e donaren la paraula a Ramon de Moncada, senescal de Catalunya e a hun altre cavaller de Arago, qui respongueren per tots. E aquests dos acordaren se a la resposta ; e puix En Ramon de Moncada parla per si e per son companyo e per tota la universitat dels barons, e dix axi:

« Senyor, la vostra demanda es tal e les nostres pregaries, que, sens acort, poguerem e deguerem respondre a aquells. Mas empero que vos siats mes pagats de nos altres e conegats que tots som de hun acort e de huna voluntat, havem hagut nostre acort sobre la resposta que fer vos devrem. Don yo-us responch sus aci, per nom de mi e per tota la universitat de Catalunya e de Arago : que les paraules que vos havets dites son justes, e tals que, per hun cor que haguessem enans de servir a vos, ara n'havem deu, sens tot si. E no cal retraer les bones paraules que vos havets dites ades a nos, e no cal aquelles singularment respondre; mas breument per tal, per mi e per tots los altres, vos dich : que ab cors e ab haver e ab nostres infants e ab tot ço que hagam en aquest mon, som apparellats de seguir la vostra voluntat per tots temps, e majorment en est cas present, hon vehem vostra honor e nostre profit. E pensats de manar ço que-us vullats, que, sens altre embelliment de paraules, farem e direm ço que-us plaura. E quant no volrets aventurar aquest fet, que nos no-u aventurem mas, jatsia que no-u cal aventurar, car ja-u haveu tot guanyat. E yo, senyor, per tal com es costuma de Catalunya, per ço com son senescal, deig haver la davantera de tot fet d'armes quis fa en Catalunya. E prech vos, senyor, que vos que lam donets e que lam atorguets en aquest fet que enteneu ara de fer. E aço no falla per res. »

Quant En Ramon de Moncada hac dites estes paraules al rey, lo rey demana a tuyt si li playa ço que En Ramon de Moncada havia dit. E tuyt respongueren a huna veu : que och allo, e tota res que ell volgues ne manas. El rey que-u oy dix los : que be conexia la naturalca e la feeltat que ells havien a ell, e ques tenia molt per pagat d'ells, e quels agraya molt ço que l havien dit. E dix : que, puix axi era, en nom de Deu e de la sua beneyta mare, Nostra Dona Santa Maria, ell faria desplegar la sua senyera aquell dia, la qual no havia desplegada en negun affer pus que fo rey coronat. Puix lo rey giras a'n Ramon de Moncada e dix li :

« En Ramon, be se que, si bon cavaller ne enfortit ha en Espanya, vos sots la hu. E quant deyts que sia vostra la davantera, dich vos que vostra deu esser, segons usansa de Catalunya. Empero yon planch a vos; e no-us en gosava amprar, per ço car sots hom antich. Mas empero, per tal com no-us sia greu, yo la-us atorch sus aci ; e livrar-vos-he per companyo hun honrat cavaller de Arago. E no-us desplacia quant dich que companyo vos llivrare; que no-u dich per defalliment de cor ne per minua de poder, que no haga en vos; mas dich ho per ço quels Aragonesos no s'en tenguessen per ahontats; car yo vull que en aquest fet Catalans e Aragonesos sien com a germans en tota res. »

E quant lo rey hac aço dit, En Ramon de Moncada dix li : que ben conexia per quin enteniment ho deya; que no li desplaya en res que ell ordenas, ans era be pagat seu.

E en apres quel rey hac dites estes noves, e moltes de altres semblants d'estes, ploraren tots los cavallers de pietat, com axi veyen lo rey homilment e benigne parlar. E puix lo rey ordena sa cavalleria e sa gent, e apparellas axi com vigares li fo. Ab tant aquella nit passa, que hanch lo rey nels cavallers nels cavalls no hagueren begut ne menjat, car no trobaven de que, e nos volien partir de aqui, per tal quels Francesos no poguessen exir de la terra menys de colp.

Entretant fo vengut l'altre jorn, ço es assaber lo diumenge apres la festa de sent Miquel, en l'any de Nostre Senyor 1285. Els Francesos desatendaren alla jus, al pla prop la Junquera hon s'eren atendats; e començaren a pujar ver lo coll de Panisars amunt. Mas los servents

(1) Ce discours, prononcé par un roi vainqueur, en présence d'un ennemi en fuite, est une des plus belles pages qui se trouvent dans d'Esclot et aucun autre historien moderne.

igavers del rey de Arago, qui-u veren, t del rey d'Arago cuytaren se e foren pas quels Francesos. Mas[1]... nols feren nal, per tal com ho havien promes a'n egons que d'amunt es dit. Mas los alrs ne els altres servents nos volien caper lo rey, ans anaven ferir tro sus en ncesos; e occiren los vint o trenta hoqui de cavallers qui d'altres, a cop; e ent lla hon veyen la mota e la pressa ncesos qui aportaven les gabies hon los malalts; e puix lexaren se anar a les les qui venien de tras, e occiren ne tants lo camí ne jaya plc a totes parts. E ab que aportaven, trencaven los cofrens n aur e argent e moneda e escuts e noaportaven alli, que tant ne havien que podien aportar, ans romania tot en la plena de roba; axi que faula paria de vist no-u hagues, lo dan quels Francengueren aquella vegada, en bens e en s e en haver, tant que nos poria dir boper escrit. E embargaren tant los serel rey d'Arago los Francesos, que, en tot lia del diumenge, no pogueren anar sino nquera tro al coll de Panisars hon no miga legua. E ja tant luny no foren ino quel rey d'Arago ho vedava, aytant lia, que nols fessen mal.

nt vench al vespre de aquell dia del ge, los Francesos se aturaren; e romanal coll de Panisars la major partida, car qui volgueren anar avant, trobaren de oll de Panisars En Roger de Lluria, alde les galeres del rey d'Arago, ab be lia servents que hac amenats de les gaquils donaren salt e occiren los tots homens qui passats eren, e tolch los la les adzembles que amenaven.

y d'Arago, ab sa cavalleria e ab sa comatendas aquella nit prop dels Francesos puget. E lendema, quant los Francesos volgueren avant anar, ell feu desplegar la sua senyera e crida a grans crits: «Arago! Arago!» E llavors los cavallers e els servents se lexaren anar als Francesos poderosament, e feriren e tallaren a llur guisa e llur volentat, e seguiren los llats a llats del camí per hon los Francesos passaren, tro que foren part lo coll prop de huna legua. E En Roger de Lluria ab los servents de les galeres ixqueren a carrera d'altra part; e occis ne tants que tot lo camí jaya de homens morts e de adzembles e de cavalls e de roba e de armes.

E per ço com seria longua cosa de retrer en quina manera ne quants hi moriren, lexar-ho-e star, que non parlare pus; mas be sapiats que hanch tan gran perdua no faeren los Francesos, de gent ne de aur, en negun feyt que comencasen, com en aquest feren; que no poria esser dit ne asmat lo tresor ne la riquesa ne les gents que y perderen en aquell pas al tornar, ultra aço que ja havien perdut dins la terra de Catalunya.

Ab tant los Francesos s'en anaren, cells qui estorces[1] pogueren; que hanch nos tengueren per segurs tro que foren a Perpinya. E aqui, aytantost com hi foren entrats, en l'altre jorn mori lo rey de França de la malaltia que havia guanyada en Catalunya, jatsia que alguns digueren que mori a Castello de Ampuries; e altres deyen que mori a Vila-Nova prop Peralada[2]; e altres deyen que mori al passant del coll de Panisars, en la gabia hon lo portavem malalt; mas la primera raho es pus vera[3].

E aqui, quant lo rey de França fo mort al Perpinya, En Felip, fill seu major, e el cardenal e els barons de França faeren gran dol per la mort del rey de França llur senyor. E acomjadarem tota la cavalleria e totes les osts; e puix tornaren s'en en França al mils que pogueren ab llur senyor mort. Mas be cregats per veritat, que mes gent mori depuix que hagueren passat lo coll de Panisars tro que foren en Narbona, que no havien d'abans, mentre que passaven, que paria juy e pestilencia que Nostre Senyor Deus los donas; que els huns per naffres que havien preses, els altres per malalties, los altres per fam, tants ne moriren en aquell lloch

it évident que le copiste du manuscrit catalan n° 1581 a une ligne dont le sens doit être que : *le roi n'avait es devants comme l'avaient fait les Almogavares, mais t à suivre les Français* sans leur faire aucun mal, conat à la promesse faite par lui à son neveu Philippe, i de France. La traduction fort abrégée de Cervera, rès un autre manuscrit, donne ici une phrase dans le ns: Pero el rey, detenida su cavalleria, marchava por ra de la sierra al yguał de los Franceses, sin pelear metio a Felipe, segun deximos.

(1) S'échapper.

(2) De ce nombre est Muntaner. (Voy. page 358, note 3.)

(3) Bernard d'Esclot a raison; ce fut à Perpignan que Philippe-le-Hardi rendit le dernier soupir.

que havem dit, que de Narbona tro a Buelo [1] tot lo cami era ple de homens morts. Axi que, be hagueren comprat los Francesos los sobres e el tort que havien fet al noble rey de Arago En Pere, car no degudament eren entrats en sa terra.

Ara lexarem d'uy mes a parlar dels Francesos, puix que s'en son tornats en sa terra ahontats e avilanits, e parlarem del noble rey d'Arago e de sos afers.

CAPITOL CLXVIII.

En qual manera lo noble rey En Pere de Arago cobra Gerona e tota la sua terra; e en qual manera mori; e del gran dol que fon fet per totes les sues terres e per totes les sues gents.

Diu lo comte que, quant los Francesos hagueren passat lo coll de Panisars e s'en foren tornats, e lo rey d'Arago hac replegada sa cavalleria e sa companya, e els almugavers e els servents hagueren levada la roba e les armes quels Francesos havien lexats, lo rey d'Arago mana a'n Roger de Lluria que s'en tornas ab sa gent en les galeres; e ell feu ho mantinent. E lo rey vench s'en mantinent per Ampurla; e sopte que fo a Castello d'Ampuries, obriren li les portes, e tuyt clamaren li merce quels perdonas e quels faes perdonar al comte de Ampuries llur senyor, de ço que havien fet no degudament contra ell. E el rey perdonals, e prega lo comte que-u fahes atressi; e el feu ho. E tantost la terra, aytanta com los Francesos n'havien presa, retes al rey d'Arago; e clamaren li tuyt merce, e ell hac lals a tuyt. E els promens de Torella de Mon-Griu, segons que d'amunt es dit, havien embargat los cofrens e el tresor del rey que havia en lo castell. E quant lo rey los hac perdonat, reteren li lo tresor e les joyes, e tot ço que y hagues, que hanch res no li'n falli, salvant qu'en aço de moneda que havien despesa.

E puix lo rey, quant hac tota la terra en pau, trames missatge a la ciutat de Gerona, a aquells quel rey de França hi havia lexats en establiment que, si volien retre la ciutat, e ells ques llivrassen a ell a bona merce; si no, si ell los podia pendre per força, que non scaparia nengu que tost no prenguessen mort. E els missatgers del rey d'Arago anaren dir la missatgeria al senescal de Tholosa, qui era capitani de aquells qui eren romasos en la ciutat de Gerona.

(1) Le Boulou.

E quant ell hac oyda la missatgeria, e sabé quel rey de França era mort, e tots los Francesos desbaratats e fuyts de la terra, e que nul consell no li havia lexat per que ell pogues tenir establida aquella ciutat, feu apparellar al rey d'Arago: que fos sa merce que li atorgas vint dies de espay, dins los quals ell pogues remetre sos missatgers en França; e si dins aquells vint jorns li havia venguda tal ajuda de França, de vianda e de armes e d'altres coses, que ell se pogues defensar e tenir la ciutat de Gerona, que-u faes; e sino, aquells vint dies passats, promes que retria la dita ciutat de Gerona al rey d'Arago, o a aquell que ell se volgues, sens tot contrast; e que li llivraria tots los cavalls e les armes dels cavallers e dels servents qui eren alli en establiment, e tota llur roba que hagues-sen dins la ciutat; que no domanaven als, mas que hom los lexas anar sauls e segurs en llurs cases.

Quant lo rey hac entes lo pleyt quels Francesos li feyen parlar, sabe li fort bo; e amals mes conquerir per grat que per força. Per que atorga aquell pleyt en aquella manera que dessus havem comtat. E en apres, quant les covinences foren fetes e atorgades sobre aquest fet, entre lo rey d'Arago per huna part, e lo senescal de Tholosa d'altra, qui era capitani dels Francesos, lo dit rey d'Arago s'en vench per jornades a la ciutat de Barcelona. E aqui ell atroba En Roger de Lluria, almirall de la sua armada, e dix li e mana li que faes anar tot lo navili al port de Salou, qui es prop la ciutat de Taragona, e que endreças e apparellas les galeres e los altres vexells, en tal guisa que, tota ora quel rey los demanas, que fossen apparellats de complir la volentat de llur senyor lo rey d'Arago. E el rey d'altra part elegi e tria de sa terra tro a docents cavallers, e manals que stiguessen apparellats tota ora que ell los ho manas, per entrar en armada.

E devets saber que volentat era del rey d'Arago, de passar ell personalment en la vila de Mallorques ab tota sa companya, de la qual era senyor llavors son frare En Jaume, e que prengues per força o per grat aquella vila. Mas no plach a Deu que ell personalment hi anas; que, mantinent que aquestes coses hi ordenades, lo pres el agreuga malaltia, e e

(1) Voyez Muntaner, pages 360 et suiv.

ament sobre ell. E ell, qui viu que axi
s de la ciutat de Barcelona e vench a
E hun dia, quant ell se fo partit de Bar-
tenia son dret cami, e hac cavalcat tro
tre llegues, sentis tan fort agreugat de
a, que hanch no hac poder de anar
t, ans hac a romanir llas e hujat e
it en hun lloch qui es a quatre legues de
, per nom l'Ospital de Cervello; e de
eren lo a menar homens, en bastiment
ro a huna vileta sua qui es a mig lloch
celona e Taragona; e la vileta aquella
da Vila-França de Panades.

lo hagueren amenat aqui a gran tre-
an pena, meseren lo en son palau; e
t. E la malaltia se enforti tota vegada
obre ell durament. Mas no-us cuydets
s res per culpa sua, car hanch no ves
pus obedient a son metge que ell era;
ço que li consellava son metge que
r segons medecina, tot ho feya e no
cosa.

t lo rey vehe e conech que la malaltia
jament, e que ell anar no podia per-
a Mallorques, mana a son fill ma-
os que anas lla, ab aquella companya
roposava de menar si ell personal-
nas. E dix li sa volentat e son cor; e
e adoctrinal com se degues captenir
viatge.

ço feya lo rey d'Arago, no gens per
ıtat que hagues a'n Jaume son frare;
perdonava a ell e a tot hom que mal
egons que dei-us e oyrets; mas ayo
tal que trobas carrera e via com se
obar e avenir ab la sgleya de Roma e
res princeps seglars, e que son prin-
os tota ora millor, quant tingues ell
y darere si; jatsia que, aquest fet que
a fer, de anar e de pendre la ylla de
s, pogues a dret e sens peccat fer,
m En Jaume son frare li havia tren-
covinences que eren entre ab duys,
als, si be-us membra, vos havem ja
'era menat contra ell no degudament,
e pogues oyr en ayo, segons que d'a-
havem recomtat.

lo rey d'Arago hac fet aquest mana-
n fill N'Amfos, N'Amfos se apparella
l rey d'altra part membra li de Deu;
avenir ab ell, segons son poder e en
ayo que li era tengut. E mantinent feu se venir
denant l'arquebisbe de Tarragona e el bisbe de
Valencia e el bisbe de Osca, qui eren aqui, e
gran res d'altres prelats e barons e cavallers
seus; e dix los : com ell era passat en Cecilia,
no gens per desonor ne en perjudici de la
sgleya de Roma; ans cuydava ayo fer a son
dret; e el apostol com havia enantat contra ell
e sa terra molt cruament e sens colpa en que
no era, ell ne sa terra; empero, per ço com scrit
es, « que la sentencia de son pastor justa deu
esser servada », per ço ell havia servat tota via
la sentencia del vet[1] que contra ell havia gitada
l'apostoli; don demanava molt homilment axi
com podia, que de aquella sentencia fos absolt
per lo arquebisbe de Tarragona, qui ab ell era
aqui; e ell era apparellat en son poder, de ju-
rar manament de sgleya, e de fer tot ço que
fos dret ne raho en aquell fet, e de scusar si per-
sonalment quant pogues, e per missatgers so-
lament que y trametria al apostoli sobre aquest
fet que mal no meria.

E quant lo rey hac dites aquestes paraules, no
y hac nengu que no ploras de pietat, per dur
cor que hagues, quant veyen tanta humilitat en
aquell qui era estat dels enfortits e dels ardits
cavallers del mon e mils de son cor. E mantl-
nent l'arquebisbe hac son consell ab los bisbes
e ab los prelats qui alli eren; e, hagut son acort,
pres del rey d'Arago sagrament de estar a ma-
nament e voluntat de la sgleya. E ayo fet, ab-
solguel de aquella sentencia d'amunt dita. E
lo rey, com ayo fo fet, mana que tuyt s'en ix-
quessen de fora, car sentis regeament agreugat,
que tant era feble que a penes podia parlar.

E quant vench lendema bon mati, feu se ve
nir denant lo bisbe de Valencia a qui ell molt
amava, e l'abat de Poblet, e l'abat de Sentes-
creus, que son del orde de Cistell, En Uguet de
Mata-Plana, pabordre de Masella[2], qui era son
clergue e gran son amich e de sa casa. E ven-
gueren li denant tots quatre sens pus que no
n'i hac. E ell giras vers lo bisbe de Valencia,
e, en presencia de tots los altres qui eren aqui,
dix li axi :

« En bisbe, hun sots que yo he molt amat tots
temps, e en qui yo he hagut tots temps ma fe, e
en qui yo he de mos affers comfiat, e quant yo-us
demanava quem consellassets, m'havets consel-

(1) Interdit.
(2) Depuis évêque de Saragosse.

lat be e llealment en mos affers tota vegada. Ara, per ço com yo he en vos aquella fe e en leix, e mes que en nengun altre, prech vos e-us requir quem consellets, ara que-us he major ops. E nom consellets axi com a rey, mas axi com a hom mort, o a hom qui spera breument a morir; que yo be se e trop en mi en lleix, que d'esta malaltia no puix guarir. »

E quant lo rey hac dites aquestes paraules, foren tots trists e despagats, e els ulls los vinguеren en aygua per pietat. E puix respos lo bisbe de Valencia al rey, e dix li axi :

« Senyor, gran merces com a vos plau dir com en mi havets major fe que als altres, e quant a mi demanats especialment de consell. Per que no es mester quel vos do en aquella manera que vos havets dit, ço es assaber com a hom mort o que espera en breu a morir; car axo, senyor, quens havets dit es dol e tristor e desconfort de nos e de tota nostra terra, e que seriem tots perduts. Mas ja, si a Deu plau, ne sera axi; que vos serets en breu guarit e de vostre mal dellivrat. E aquesta malaltia no es sino senyal de amor que Deu Vostre Senyor vos mostra, per tal quel reconegats, e, si li tenits tort, que li esmenets. Don yo-us consell que semblets a vostres antecessors reys de Arago, qui tots temps foren bons crestians e amichs de Nostre Senyor Deu, e especialment vostre pare e vos si-us sou estat fins aci. Mas per ço com no es null hom al mon, e majorment axi com vos qui sots princep de terra e rey, qui no haia a fallir a les vegades, axi prech vos e consell vos : que prenats huna penitencia, e avenits vos ab Deu e ab homens, segons vostre poder, de torts, si alguns los entenits, e que perdonets a tot hom qui mal vos haia fet ne a qui vos haiats portada mala volentat nengun temps, axi com feu Nostre Senyor Jesu-Crist. E aço, senyor, es fet que no devets alongar; que com enans serets ab ell avengut, enans vos havra merce, e serets de vostre mal dellivrat. »

E quant lo bisbe de Valencia hac dites estes paraules, respos li lo rey axi com se poch, car a penes podia parlar, tant era feble; e dix li: que molt li playa, e que fort lo havia aconsellat, e que son consell ne faria. E trames mantinent lletres e missatgers a Barcelona e per los altres llochs de la terra : que lexassen anar tots los presoners que ell tenia en preso per raho de aquesta guerra que ell havia hagut ab lo rey de França, ço es assaber, que aquells presos no fossen tals que per llur preso sperassen hom haver pau, axi com lo princep de la Morea [1] e molts d'altres barons assenyalats; car jatsia que a aquests e a tots los altres perdonas de bona voluntat dins son cor, empero no fora merce, ans fora dapnatge e peccat si anassen los en lexas, a destruiment de sa terra; e james no fora en pau. Mas mana solre tots los altres presos qui non fossen capdals ni barons ni homens assenyalats, qui eren, qui ça qui lla, be mil e cincents.

E quant aquest manament hac fet lo rey d'Arago, dix que comfessar se volia de sos peccats, e tenias tant per enculpable a Deu, que, si onesta cosa fos de fer, dix que denant tots se comfessaria. Mas, per ço com no seria covinent cosa de fer, volia al menys que fossen dos a sa comfessio, ço es assaber lo guardia dels frares menors de Vila-Franca, e frare Galceran de Thous, monge del monestir de Sentes-Creus del orde de Cistell.

E axi com lo rey ho hac dit se segui. E entraren denant ell lo dit guardia dels frares menors e En Galceran de Thous, monge de Sentes-Creus; e lexaren los tots los altres. E aqui lo rey se comfessa molt homilment e devota, segons que a ell fo vigares, de totes coses que havia fetes abans de la guerra e de les altres que feu apres, tro al dia de sa mort. E axi li feren testimoni en poblich sermo lo guardia dels frares menors e frare Galceran d'amunt dits. E quant lo rey se fo comfessat de tots sos peccats be e complidament e devota, giras a lo guardia d'amunt dit, e dix li axi: « En guardia, totes les gents de ma terra e d'altres moltes m'han mes en fama que yo son stat tots temps mal crestia, e especialment ara com defenia ma terra al apostoli e al rey de França, que, segons mon semblant, me feyen tort gran. E yo be conech e atorch, que son estat molt peccador e he fallit contra Deus; e hanch null temps nol reconegui sino ara; e son tants los peccats de tot hom, que hom se deu pensar e reconexer en si, que no es digne de

(1) Charles-le-Boiteux, fils de Charles Ier de Naples, seigneur superieur de Morée. Son frère, qui avait épouse Isabelle de Ville-Hardouin, princesse de Morée et d'Achaie, etait mort en 1277, et Isabelle ne se remaria qu'en 1291, à Naples, à Flore de Hainaut.

bre tant honrada e nedea e preciosa cosa
n es lo cos de Jesu-Crist. Per que yo son
ell qui-u pens e reconech be. Mas he fe e
rança en Deu que ell me havra merce. E si
ventura yo son tengut pus e pus indigne
e null altre hom de rebre lo cors de Jesu-
st, per raho de aço que les gents dien de
, prech vos que, abans quel cos de Jesu-
st aportets, que-us ne anets a vostre mo-
tir e que façats especial oracio a Nostre Se-
r Deus, que yo, qui indigne son vers ell
s que null hom, que no degue rebre lo seu
s precios, que ell, que sab mia volentat
le tot hom, vos en degue mostrar algun seny
vesible o no vesible, en guisa que puxats
r cert. »

Quant lo rey hac dites estes paraules, res-
lo guardia d'amunt dit tot plorant, axi:
Senyor, per los senyals que hom mostra
fora coneix hon lo cor e la volentat de
s moltes vegades. E nos, senyor, qui aci
denant vos, per les obres que havets fetes
alguns dies en ça e per les paraules que
vets dites a nos, conexem be que Deus vos
vra merce sens tot si; car be vehem quin
havets envers ell; e crehem sens falla que
xats rebre lo seu cors precios. Empero yo
e vostra manament, axi com m'havets dit e
egat. »

E mantinent quant aço hac dit lo guar-
a, partis denant lo rey e vench s'en a son
nestir, e feu tancar les portes de la sgleya,
e nengu no y romas sino ell e sos fra-
; e feu dir missa del Sent-Esperit; e puix
scu de aytants frares com hi havia, que fos-
n preveres [1], dixeren ses misses privades, en
e pregaren Deu de ço que-el rey hac pre-
t lo guardia. E quant hagueren fet tot llur
el be e complidament e devota, no trobaren
s llur cor ne veren negun senyal vesible ne
visible per que lo rey d'Arago fos indigne de
bre lo cors de Nostre Senyor Deu Jesu-Crist.

E mantinent vench lo guardia; e pres ordena-
ment lo cors de Jesu-Crist, e aportal denant
rey, lla hon jaya malalt. E el, jatsia que fos
ble, efforças, quant veu lo cors de Nostre
enyor denant si, e llevas de son llit ab huna
ota vestit, e agenollas sobre hun malataf que
om li hac apparellat E estech aqui huna peça
que res no dix ne parla, sino que plorava dins son cor, e pregava Nostre Senyor Deus. E quant hac estat aci huna peça e feyta sa oracio, rebe aquell cos molt homilment ab gran devocio dins son cor. E aço fet, romas lo rey en sa cambra malalt, e los altres anaren s'en a llurs ostals.

E la malaltia s'enfortia e s'agreviava sobrel rey d'Arago durament. Axi que aço lo aporta que tant lo afebli que quaix nos veya nes oya, sino a gran pena. E a cap de dos o de tres dies que aquestes coses foren fetes, vench li missatge quels Francesos s'en eren anats e havien desemparada la ciutat de Gerona, e les altres coses axi com en les covinences que dessus vos havem parlat era contengut. El missatge qui aporta les novelles dix les al rey; e lo rey, quant ho sabe, sabe li molt bo, no per mala voluntat que hagues als Francesos, que del tot los havia perdonat, mas per tal com ell se moria e que sa terra no romangues en treball ne en guerra. E lendema apres de aquest missatge que fo vengut, vench hun altre missatge al rey, qui li feya assaber: que el princep de la Morea, qui era pres en Cecilia e havia hom amenat en Barcelona, quel saludava molt, e que havia gran desig de la sua vista, si veher lo pogues. E quant lo missatge hac dites les novelles denant lo rey, lo rey entes ho a males penes; que tant era feble que ja havia perdut lo veher, e lo oyr gran res. E no y poch respondre res de paraula; mas que gita los braços encruats sobre los pits, e obri los ulls vers lo cel, e feu senyal que molt ho agraya a Deu. E lo rey d'Arago hanch no dix moltes paraules, car no podia. E estech axi tro lendema a ora de Completa, que passa de aquest segle. E aço fo en dia de di-sapte, que era la vespra de Sent-Martí [1], en lo any de Nostre Senyor 1285.

E quant fo mort aquell noble rey En Pere d'Arago e de Cecilia, ajustaren se en la cambra hon ell jaya tots los prelats e els richs-homens de la terra; e mogueren aqui lo major plor e el major dol que hanch hom ves; que gran cosa fo; e seria major de retraer e de recomtar lo dol e el plor que menaren alli bisbes e abats, e prelats, e comtes, e richs-homens, e cavallers de la terra, e homens de orde e de religio.

(1) Prêtres

1 Le 2 novembre 1285

En apres apartaren se del cos l'abat e els monges de Sentes-Creus, hon havia en sa vida sa sepultura eleta aquell noble rey En Pere de Arago e de Cecilia; e banyaren lo; e adobaren lo; e vestiren lo axi com a monge. E hac hom huna caxa; e fora la hom dedins e de fora de bell preset vermell; e mes hom lla dintre lo honrat cors de aquest rey d'Arago e de Cecilia. Ab gran honor trasch lo hom de Vila-Franca. E aportaren lo los richs-homens e cavallers al coll, tro sus que foren al monestir de Sentes-Creus; e aqui mogueren sobrel cos llur dol e llurs crits e llur plant; que hanch semblant dol no fo vist ne oyt. E aqui, quant lo hagueren aportat al monestir d'amunt dit e fet llur plant sobrel seu cors, los barons e els richs-homens sebolliren lo, axi honradamen com se tanya per a tant noble cors, denan l'altar major del dit monestir; e estigueren aqui tots, per dos dies, en fort dol e plant; puix trists e despagats partiren se de aqui e anaren s'en a llurs ostals.

Ab tant saberen per tota la terra les males novelles, quel noble rey En Pere de Arago e de Cecilia era mort. E menaren gran dol e gran plor cavallers e burgezos e ciutadans e altres homens de vila, de la mort de aquell noble senyor d'amunt dit; e plangueren lo mes que hanch rey que fos estat en Espanya. Tant ne fo plangut que sols no poria esser dit ne contat lo dol ne desconfort que romas en la terra.

DEO GRACIAS.

CONSPIRATION

DE

JEAN PROCHYTA.

TRADUCTION D'UNE CHRONIQUE EN LANGUE SICILIENNE.

ı mil deux cent soixante et dix-neuf
ırnation de Notre Seigneur Jésus-
e roi Charles avait commencé une
uerre avec l'empereur Paléologue de
, et pour cette guerre ledit roi Charles
faire plusieurs grosses nefs et galères
ısser à Constantinople avec toutes ses
: sur cela il avait invité beaucoup de
ens de France, de Provence et d'Ita-
'aire compagnie dans ce passage, pour
'aincre le Paléologue et tout son em-
lomanie. Messire Jean de Prochyta,
alors en Sicile, pensa de quelle ma-
ourrait troubler l'expédition qu'avait
ıi Charles contre le Paléologue, et com-
ɔourrait détruire et faire mourir le roi
faire révolter la Sicile et tuer tous ses
:onçut donc le dessein d'aller en Ro-
:rs le Paléologue, pour s'entendre avec
ue les intentions du roi Charles fussent
Et incontinent Messire Jean partit et
ɔstantinople vers l'empereur Paléolo-
nd messire Jean fut arrivé à Constan-
l envoya chercher deux chevaliers du
, qui étaient rebelles au roi Charles et
la cour de l'empereur de Constanti-
secrètement leur parla; et il leur conta
il était venu à Constantinople. « Puis-
s chassé de mes possessions et de Sicile,
vais cherchant aventure, je vous prie
t qu'il vous plaise me mettre dans les
râces de l'empereur, et que je sois de
n. Mettez-moi, je vous prie, fort en
dites-lui quel homme d'importance je
bien je suis grand en honneurs et lui
ɔmme nécessaire, et comment mes sa-
ges conseils pourront lui profiter dans ses besoins. »

Les chevaliers entendant ces paroles furent très contents, et dirent que volontiers ils feraient son ambassade. C'est pourquoi les chevaliers se mirent en route, et allèrent vers le Paléologue, et lui dirent : « Seigneur, nous vous apportons de bonnes nouvelles, qui nous viennent du royaume de Sicile, et du plus habile médecin qui soit au monde ; il est venu pour rester auprès de vous dans votre cour; c'est un homme fort savant, et vous aurez en lui un conseiller très expérimenté ; car il connaît fort bien les affaires du roi Charles, sa puissance et celle de ses barons. »

Quand l'empereur entendit cette nouvelle, il fut très content, et ordonna qu'on l'amenât devant lui ; car l'empereur voulait le voir. Aussitôt les chevaliers partirent et amenèrent messire Jean devant l'empereur. Et quand messire Jean fut devant lui, il lui fit les révérences qu'il convient de faire à tout empereur ; et l'empereur le reçut avec grâce, et le créa son maître conseiller général. Et ainsi resta messire Jean trois mois à la cour, et il recevait de grands honneurs des Grecs et des Latins.

Messire Jean étant dans cette situation dit un jour au Paléologue : « Seigneur, pour Dieu, je vous prie, ordonnez un lieu secret pour que nous puissions parler librement ensemble, et que nos paroles ne soient entendues de personne. » Et l'empereur lui dit : « Que voulez-vous me dire de si secret ? » Et il répondit : « La plus grande affaire que vous ayez dans ce monde. » Et incontinent ils montèrent sur une haute tour du palais dans lequel

logeaient tous les secrétaires de l'empereur.

En entrant l'empereur dit : « Messire Jean, je vous dis et sachez que nous sommes en un lieu fort secret. » Messire Jean dit alors : « Qui que ce soit qui te tienne pour un homme sage et prudent, moi je te tiens pour le plus vil et le plus fou des hommes, et semblable à une bête qui ne se remue si elle n'est piquée par l'aiguillon. Et je te dis ceci parce qu'il y a trois mois que je suis à ta cour, et que j'ai entendu parler de ton état périlleux, c'est-à-dire de la mort qui te menace, et toi tu es si fou et si insensé que tu ne penses pas à prendre abri et défense contre les dangers. Le roi Charles vient t'enlever ta couronne, et te tuer, toi et toute ta famille, et il vient avec celui-là même auquel appartient de droit la couronne, c'est-à-dire le fils de l'empereur Baudouin[1], et il vient contre toi avec tous les croisés chrétiens, et avec cent galères armées, et avec vingt grosses nefs et dix mille cavaliers bien équipés, et avec quarante comtes, tous avec leurs troupes pour conquérir tout ton royaume. »

L'empereur entendant ces paroles que lui avait dites messire Jean commença à pleurer fortement et dit : « O messire Jean, que voulez-vous ? Je suis et vis comme un homme désespéré. J'ai déjà voulu plusieurs fois m'arranger avec le roi Charles, et jamais je n'ai pu trouver d'aucune manière à m'accorder avec lui. Je me suis mis au pouvoir de la sainte Eglise de Rome et des cardinaux, dans les mains du roi de France, et du roi d'Angleterre, et du roi d'Espagne, et du roi d'Aragon, et chacun me répond, aux lettres que je lui envoie : qu'il craint de mourir, seulement d'en parler, tant est grande la puissance de ce roi Charles. C'est pourquoi je n'attends ni conseil ni secours des hommes ; j'espère que Dieu m'aidera, puisque je ne trouve dans les chrétiens ni aide ni conseil. »

Et messire Jean lui répondit et dit : « Alors, celui qui te délivrerait de toutes ces fureurs, et de cette mort et de ce tourment, le regarderais-tu comme digne de quelque récompense ? » Et l'empereur lui répondit : « Il mériterait tout ce que je pourrais faire. Mais qui serait assez hardi pour penser à moi de sa bonne et agréable volonté, et faire la guerre pour moi contre la puissance du roi Charles de France. » Et messire Jean dit : « Ce sera moi, si tu veux, qui détruirai le roi Charles, en joignant ton aide avec mon conseil ; et je verrai ce qu'il te faut et ce qui est à faire. C'est pourquoi, qu'il te plaise m'écouter, moi et quelques autres de ses sujets rebelles, et nous nous vengerons bien de notre injure ; et je remplirai tes intentions ; et ton ennemi ne pourra plus te nuire ni te soumettre, s'il plaît à Dieu. »

Alors l'empereur lui dit : « De quelle manière pourrez-vous faire cela ? » Et messire Jean lui dit : « Je ne vous le dirai jamais, à moins que vous ne me promettiez cent mille onces avec lesquelles je ferai venir quelqu'un qui prendra la terre de Sicile au roi Charles et lui donnera tant à faire qu'il ne saura jamais de quelle manière se débarrasser de lui. » L'empereur entendant ces paroles fut très content et dit : « Messire Jean, prenez tous mes trésors, et faites tout ce qu'il vous plaira, et faites que cela soit aussi tôt que possible. » Et messire Jean répondit en disant : « Seigneur empereur, jurez-moi de me donner créance, et signez-moi la lettre de ce que vous m'avez promis. Je partirai ainsi, et chercherai à mettre à fin ce que je vous ai promis le plus tôt possible. » L'empereur fit serment à messire Jean, et ils sortirent de cette chambre, et messire Jean dit à l'empereur : « Seigneur, je veux partir de chez vous de cette manière, c'est-à-dire que vous me fassiez bannir et que vous m'appeliez traître devant tout le monde, et surtout devant mes amis les Latins ; et je leur dirai comme quoi je vous ai offensé, et pourquoi je m'enfuis à cette occasion. Et je veux tenir cette voie et agir de cette manière, afin que d'autres gens ne connaissent pas notre secret. » Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre avec grand contentement et satisfaction.

Messire Jean de Prochyta partit cette année même de Constantinople, et alla en Sicile déguisé en frère mineur ; et il parla avec messire Palmieri Abbate, messire Alaimo de Lentini et autres barons de Sicile, disant à ces nobles hommes : « O misérables ! vendus comme des chiens, maltraités du sort et des hommes, votre courage est glacé. Ne vous soulèverez-vous donc jamais, mais serez-vous toujours esclaves, quand vous pouvez être seigneurs en vengeant vos injures et votre honte ? » Et ils tous ensemble commencèrent à pleurer en disant : « Oh ! messire Jean, comment pouvons-nous faire autrement, nous qui sommes sou

(1) Philippe, empereur titulaire de Constantinople, marié à Béatrice d'Anjou. Philippe mourut en 1286.

des maîtres puissants comme jamais il n'y en eut au monde? Il nous semble que d'aucune manière nous ne pourrons sortir de l'esclavage. » Et messire Jean répondit : « Je puis vous délivrer aisément, moi, pourvu que vous vouliez tenir et faire ce que nos amis et moi vous dirons, et que vous vouliez avoir confiance en ce qui est ordonné. » Et ces seigneurs ci-dessus nommés répondirent : « Nous sommes prêts à vous suivre jusqu'à la mort. »

Alors messire Jean dit : « Il vous conviendra de faire révolter toute la terre de Sicile au moment ordonné par le Seigneur, et Sa Sainte Seigneurie vous récompensera. » Et messire Gualteri de Calatagirone dit : « Comment ce que vous dites peut-il être? Ne pensez-vous pas que nous avons pour maître le plus puissant seigneur qui aujourd'hui soit dans la chrétienté? Ainsi vos paroles et vos conseils me semblent vains. »

Lorsque messire Jean entendit les paroles de ces nobles hommes, il leur répondit et leur dit : « Croyez-vous que je me fusse mis à faire une si grande entreprise sans avoir d'abord pensé à ce qu'il convenait de faire et comment cela devrait être fait? C'est pourquoi vous n'avez pas d'autre chose à faire qu'à attendre avec confiance; car dans moins d'un an vous verrez ce que je vous dis mis à exécution. » Incontinent les barons furent d'accord, et jurèrent de croire en messire Jean, et ils firent une lettre; et chacun la scella de son sceau ; laquelle lettre disait ainsi :

« Au magnifique, illustre et puissant seigneur roi d'Aragon et comte de Barcelone. Avec tout votre pouvoir et seigneurie, nous nous recommandons tous à votre grâce. Et d'abord messire Alaimo comte de Lentini ; puis messire Palmieri Abbate, et messire Gualteri de Calatagirone, et tous les autres barons de l'île de Sicile, nous vous saluons avec toute révérence, en vous priant d'avoir pitié de nos personnes. Comme hommes vendus et assujettis à l'égal des bêtes, nous nous recommandons à votre seigneurie, et à madame votre épouse, qui est notre maîtresse, et à laquelle nous devons porter allégeance. Nous vous envoyons prier de daigner nous délivrer, retirer et arracher des mains de nos ennemis, qui sont aussi les vôtres, de même que Moïse délivra le peuple des mains de Pharaon, de manière que nous puissions avoir vos fils pour seigneurs, et nous venger des loups perfides et mal nés, dévorateurs de ce que tous les jours[1]... Nous écrirons, et quand nous ne pourrons pas écrire par nos lettres, croyez messire Jean, qui est dans notre secret. »

Et quand ils eurent scellé les lettres, messire Jean demanda à ces gentilshommes d'ajouter créance à ce qu'il avait ordonné de faire ; et messire Jean montra auxdits nobles les lettres que le Paléologue avait faites, et comment il lui avait promis beaucoup d'argent, et comment l'empereur Paléologue avait juré audit messire Jean créance et assistance dans cette affaire. Et ainsi partit messire Jean avec les lettres et la créance de messire Palmieri, de messire Alaimo, et de messire Gualteri.

Dans ce temps commandait et siégeait au saint-siége le pape Nicolas III, de la maison des Ursins, de Rome, qui auparavant avait pour nom messire Jean Gaëtan, cardinal. Et étant ledit pape dans un castel qui avait pour nom Suriano, messire Jean de Prochyta vint vers le pape et lui dit dit ainsi : « Saint-Père, je voudrais parler avec vous en un lieu secret. » Et le pape répondit : « Volontiers. » Le pape le connaissait, et il le reçut gracieusement.

Cependant messire Jean dit : « O saint-père, toi qui maintiens tout ce monde, et dois le gouverner en paix, intéresse-toi à ces malheureux chassés du royaume de Sicile et de Pouille, qui ne trouvent qui les gouverne ni qui les retienne, car ils sont pires que ne le sont les brutes; je te prie de les rétablir chez eux, car ils sont bons chrétiens aussi que tous ceux du reste du monde. »

Et le pape répondit : « Comment pourrai-je aller contre le roi Charles, notre fils, qui maintient la pompe et l'honneur de l'Eglise de Rome? »

Et messire Jean dit : « Je sais que le roi Charles n'obéit à aucun de vos commandements en aucun cas. » Et le pape dit : « Dans quel cas ne m'a-t-il pas voulu obéir? » Et messire Jean dit : « Lorsque vous voulûtes vous allier avec lui et lui donner une femme de votre famille, lui ne voulut pas ; au contraire, il vous dédaigna et déchira vos lettres. Vous devez bien vous en souvenir. »

Le pape s'étonna beaucoup lorsqu'il entendit

(1) Lacune. D'Esclot, donne, p. 628 et 629, la proclamation des habitants de Palerme après le massacre des Français, et on y retrouve plusieurs des traits de cette lettre.

dire ces choses. Et messire Jean dit : « Comment ! vous en êtes étonné ! Ceci est connu de toute la Sicile et du royaume, qu'il ne veut pas obéir à vos commandements ni s'allier à votre famille, et il vous dédaigne. »

Le pape fut fort en colère et dit à messire Jean : « Ce que vous dites est bien vrai, et je l'en ferai volontiers repentir. » Alors messire Jean dit : « Il n'est personne au monde qui le puisse faire comme vous. » Et le pape lui dit : « Comment puis-je le faire? » Et messire Jean répondit : « Si vous voulez me donner créance, je lui ferai perdre la Sicile et tout le royaume. » Et le pape répondit : « Comment dites-vous, puisque ces pays sont de l'Eglise? » Et messire Jean dit : « Je les ferai enlever par un seigneur qui veut être fidèle à l'Eglise, et qui vous rendra bien votre cens[1]; et c'est un seigneur qui volontiers s'alliera à vous et à votre famille, et nous remettra nous tous à notre place. » Et le pape dit : « Quel sera ce seigneur qui pourrait faire ainsi et aller contre le roi Charles, et qui aurait tant de hardiesse, ou qui suffirait à une telle entreprise? » Et messire Jean dit : « Si vous voulez me donner créance sur votre âme, je vous dirai et montrerai comment tout ceci peut être. » Et le pape dit : « Sur ma foi! je te promets de le tenir secret. »

Et messire Jean dit : « Saint-Père, ce sera le roi d'Aragon. Et cette chose il la fera avec l'argent du Paléologue, si vous voulez y consentir, et avec les forces des Siciliens, lesquels ont juré ensemble de faire cette chose, et c'est moi qui en suis chargé. »

Et cependant le pape dit : « Faites ce qu'il vous plaira, mais sans nos lettres. » Et messire Jean répondit : « Ceci ne peut pas être; mais vous me donnerez vos lettres, que je porterai avec les autres que j'ai, afin que l'on croie à moi. »

Et le pape dit : « Je les ferai faire puisque vous le voulez. » Et ils firent les lettres, et il les lui fit sceller, non pas avec la bulle de plomb papale, comme de coutume, mais avec le sceau secret du pape. Et incontinent partit messire Jean de chez le pape, en paix et bonne amitié, et le contenu des lettres disait de cette manière :

(1) Redevance annuelle que le pape retirait du royaume de Naples.

« Au très chrétien roi, notre fils, I roi d'Aragon, le pape Nicolas III.

« Nous te mandons notre bénédiction une sainte recommandation, qui est qu fidèles de Sicile étant tyrannisés et no gouvernés par le roi Charles, nous te d dons et commandons d'aller et seign pour nous dans l'ile de Sicile et sur le liens, en te donnant tout le royaume à p et maintenir, comme fils conquérant sainte mère l'Eglise romaine. Donne cré messire Jean de Prochyta, notre confide tout ce qu'il te dira de bouche. Tiens ca fait, afin qu'on n'en sache jamais rien. E cela je te prie qu'il te plaise commence entreprise, et ne rien craindre de qui t'offenser. »

Or, messire Jean partit avec cette scellée du pape, et il partit pour aller en logne ; et lorsqu'il y arriva, il alla devan d'Aragon, et le roi lui fit beaucoup d'ho et le reçut avec joie. Messire Jean deme certain temps avec le roi, mais non pas un homme connu ; et quand il eut été un temps avec lui, le roi le mena à sa camp Majorque. Et messire Jean dit au roi voudrais parler avec vous en un lieu se mes grandes créances, lesquelles ne d être connues que de Dieu et de nous deu le roi lui dit : « Dites avec assurance t qu'il vous plaira, et je le tiendrai bien ca Et messire Jean répondit : « Vous ne saure de moi tant que vous ne m'aurez pas créance avec votre foi et serment. » Et le jura de lui tenir créance et secret. Et m Jean lui dit : « Roi Pierre, sachez à prése si par aventure on savait quelque chose que je vous dirai, ou par paroles ou par vous et votre famille seriez détruits, ta grand le fait que j'ai à mettre sous vos ye Le roi eut grande peur et dit : « Que me vous là, messire Jean? » Et messire Jea pondit : « J'ai mis un tel ordre à tout q vous me tenez créance et foi, je pourrai faire seigneur. » Le roi répondit : « Je te mets de te tenir foi et créance, s'il pl Dieu. »

Et messire Jean dit : « Voudriez-vous venger des offenses qui vous ont été faite le temps passé ; car vous avez reçu pl honte que seigneur qui soit dans la chréti

jà, comme vous savez, le roi Manfred a laissé royaume de Sicile à sa fille, qui est votre nme; et vous, comme faible et lâche, vous ivez jamais voulu venir reprendre votre dot. us devriez aussi vous rappeler votre aïeul, s les Français tuèrent lâchement à Moret en ulousain[1]. Maintenant vous pouvez vous in-niser de toutes vos pertes si vous voulez e prévoyant et hardi. »

Le roi répondit : « Comment peut être cette se que tu veux que je fasse, fou et insensé tu es? Ne sais-tu pas que la maison de nce, et surtout le roi Charles, maîtrise tout monde? Comment pourrait-il se faire qu'un gneur de si petit pouvoir que je suis pût lutter ec lui? mais si tu me montres quelque ma-ère dont je puisse le faire, je le ferai volon-ers. » Et messire Jean dit : « Si je vous don-is la terre toute conquise, sans coup férir, e la prendriez-vous pas? Eh bien! je vous nnerai encore de plus cent mille onces d'or ur fournir à toutes les dépenses et à la terre. »

Et le roi Pierre d'Aragon répondit : « Com-nt ferais-tu? Je ne puis croire à cette chose, moins que tu ne me montres une autre ance. » Incontinent messire Jean tira les tres du pape, et encore les lettres du Paléo-gue et celles des barons de Sicile, et les mit ns la main du roi; et le roi les regarda et fut ès content, et dit à messire Jean : « Je te nds grâces, mon bon ami, toi qui as cherché e si grande chose pour ton honneur et pour teindre ton but; quant à moi j'en profite de part de Dieu, puisque le saint pape le veut, je me rends garant pour lui que ce qu'il met il peut le faire, et que dans aucune oc-sion ses promesses ne manqueront d'effet. t je promets, moi, Pierre d'Aragon, et te jure foi et créance. Qu'il t'en souvienne toujours! ais que cette entreprise vienne à bonne fin, et ferai ce qu'il te plaît, et je prendrai le fait et charge sur moi. »

Et messire Jean dit : « Apprête secrètement la pour mon retour, et j'irai cependant vers le pape et vers le Paléologue et les Siciliens, et en venant je rapporterai beaucoup d'argent pour urnir aux dépenses de ton entreprise, et je te dé-illerai tous les secrets de l'affaire. Mais, comme tu as accepté cette entreprise, ne la fais connaître à personne, dans aucune occasion, ni pour la mort ni pour la vie, car le péril serait trop grand. »

Messire Jean et le roi d'Aragon ayant parlé de toutes ces choses, comme vous avez entendu, messire Jean partit avec le roi de Majorque pour aller en Catalogne; et l'un prit congé de l'autre et convint du moyen qu'il fallait employer pour s'entendre sur cette affaire jusqu'à son retour, car il avait à s'arranger avec Paléologue, avec les Siciliens et avec le Saint-Père, le pape Nicolas III. Et ainsi ils se quittèrent l'un et l'autre, et il s'en alla par mer et le roi d'Aragon demeura à Barcelonne. Messire Jean vint donc de là par mer jusqu'à Pise et chevaucha secrètement jusqu'à Viterbe; et dans ce lieu il trouva le pape. Et quand le pape le vit il lui fit de grands honneurs et fut très content, et lui dit : « O messire Jean! comment avez-vous arrangé toutes ces choses avec le roi d'Aragon? » Et messire Jean répondit : « Saint-Père, j'ai fait complétement toute votre intention. Le roi d'Aragon a reçu à votre commandement la seigneurie. Et il se recommande beaucoup à votre sainte bénédiction, et vous envoie ces lettres, afin que le fait soit bien caché, et tel qu'il ait une bonne fin telle que nous le désirions. » Et le pape demanda à messire Jean : « Que vous semble du roi d'Aragon? » Et messire Jean répondit : « Sachez qu'il est le plus sage homme et le plus prudent chevalier qui soit aujourd'hui dans la chrétienté. » Et le pape dit : « Un tel homme me plaît bien, car il nous est fort nécessaire dans cette entreprise. Les Siciliens ont encore besoin de lui. C'est pourquoi va-t-en en Sicile et dis-leur, de ma part et de celle du Paléologue, qu'ils s'empressent de sortir des mains du roi Charles et de sa seigneurie sur ma parole, et je les aiderai secrètement; et dis-leur que bientôt ils auront un bon maître, s'il plaît à Dieu. »

Messire Jean partit à l'instant de chez le pape et s'en alla; et au lieu où il trouva un vaisseau de Pise, monta à bord, et il vint ainsi à Trapani, alla trouver aussitôt Palmieri Abbate, et manda tous les autres barons de Sicile. Ils vinrent tous à Trapani, et messire Jean leur raconta comment le pape avait concédé et donné la seigneurie de Sicile au roi Pierre d'Aragon, et comment ledit roi Pierre l'avait volontiers ac-

[1] Voyez la Chronique des Albigeois et la Chr. de Jacques-Conquérant. Pierre avait pris le parti du comte Raymond Toulouse.

ceptée, et avec joie, et comment il avait juré la mort de l'ennemi. « C'est pourquoi il vous envoie dire de tenir caché ce fait jusqu'à mon retour et jusqu'à ce que j'aie bien disposé tout ce que j'ai à faire; car je veux aller jusque chez le Paléologue pour lui raconter ce qui a été fait et comme cela est fait, et pour apporter l'argent afin de commencer la guerre. Et nous ferons une armée grande et considérable, et nous ferons tout le bien possible, s'il plaît à Dieu. Je vous prie, pour l'honneur de Dieu, que vous teniez le tout caché, attendu que le moment est venu où vous serez délivrés de l'esclavage et de vos ennemis, et où nous nous vengerons de toutes nos hontes et déplaisirs. » Et ensuite il prit congé de messire Palmieri Abbate, et il s'embarqua à Trapani avec une galère de Venise, et on le mit sur la terre de Romanie, dans un lieu nommé Négrepont; et puis il s'en alla à Constantinople, vêtu à la façon des frères mineurs, afin de marcher en secret et de ne pas être reconnu.

Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, il se présenta à l'empereur Paléologue, et lui dit dans un lieu secret : « Seigneur, réjouis-toi, à présent que tes intentions sont remplies, puisque le pape a consenti à la mort et à la destruction du roi Charles, avec ton secours et avec celui des Siciliens et de nos amis, dont le roi Pierre d'Aragon s'est donné à moi pour seigneur et capitaine. C'est lui qui est à la tête de la guerre, et il a juré compagnie avec toi à la vie et à la mort; et il aura pour amis tes amis et pour ennemis tes ennemis. Tu vois donc que tout ce que je t'ai promis avec les lettres des barons de Sicile et du pape a été fait; voilà maintenant ce que nous avons arrangé : En l'année 1282, la Sicile se révoltera contre le roi Charles; tous les Français seront massacrés, et nous leur prendrons toutes leurs galères et vaisseaux, et tous les autres bâtiments, et tous les autres appareils qui doivent venir contre toi; toutes leurs intentions seront frustrées, parce que le roi Charles aura tant à faire de ce côté-là qu'il ne pourra rien faire ici. »

Lorsque le Paléologue vit toutes les lettres scellées il dit : « Je suis prêt à dire et à faire tout ce qu'il te plaît; tu as fait une chose que jamais homme du monde n'aurait pu faire, et il semble que Dieu t'ait donné la volonté et le pouvoir. » Et messire Jean dit : « A présent, donnez-moi trente mille onces d'or pour faire apprêter une flotte, des soldats et des cavaliers. Je vous prie aussi que vous me donniez un de vos amis particuliers et véritables qui vienne avec moi en Catalogne pour y distribuer cet argent au roi d'Aragon. —Je voudrais, dit le Paléologue, faire alliance avec lui et donner une fille à moi à son fils, de manière qu'il eût plus de foi et de fermeté dans notre fait. » Et messire Jean dit : « A moi il me semble bien que cette chose peut se faire et que le roi d'Aragon la fera volontiers; c'est pourquoi je te prie que tout ce que je demande soit fait sans délai, parce que je ne puis rester longtemps dans cette contrée. Je voudrais donc quelqu'un de connu qui vînt avec moi de ta part. »

Et l'empereur incontinent fit peser l'or, et le fit mettre sur une galère, où s'embarqua messire Jean, laquelle galère était génoise; et il le fit conduire à Barcelonne avec un chevalier de l'empereur qui était un messager secret, qui s'appelait messire Accardo, Latin né dans la plaine de Lombardie et qui était un chevalier prudent, sage et vaillant.

Et messire Jean, venant par mer pour aller en Sicile, il rencontra un vaisseau de Pise; il lui demanda des nouvelles d'Italie, et ceux du vaisseau répondirent que le pape Nicolas III était mort et qu'ils n'avaient pas d'autre nouvelle. Messire Jean dit : « Allez avec Dieu! » Et il feignit de ne faire aucun cas de cette nouvelle, et il fit en sorte que messire Accardo ne s'en aperçût pas; mais il se conforta en lui-même et alla en Sicile. Il arriva à Trapani, et parla avec messire Palmieri Abbate et les autres barons de Sicile, et convint de se réunir avec eux dans l'île de Malte pour conférer; et quand ils furent tous assemblés, ils firent grande fête et grands honneurs à l'ambassadeur de l'empereur Paléologue, lequel s'appelait Accardo. Et messire Jean de Prochyta dit comment l'empereur de Constantinople avait juré faire compagnie avec le roi d'Aragon, « et avec vous, ajouta-t-il, seigneurs et barons de Sicile. » Il dit aussi comment il avait beaucoup d'argent pour commencer l'affaire. Ensuite se leva messire Alaimo de Lentini, qui dit : « Messire Jean, nous remercions beaucoup le seigneur empereur et vous de tant de fatigues que vous avez soufertes nuit et jour pour nous retirer et faire sortir de la servitude de nos ennemis; mais

que dernièrement il est arrivé un con-
ıps qui est très mauvais pour notre en-
e; c'est la mort du Saint-Père le pape
ı, qui était à la tête de toute cette entre-
et sous le nom duquel on pouvait tout
Mais, puisqu'il est mort, il ne me plaît
e l'affaire aille plus loin; je désire au
ıre que ce qui a été fait se tienne bien
car il ne semble pas que Dieu veuille
a se fasse, à en juger par le signe qui
été donné, par cette mort du pape. Et
la il me semble que nous devons attendre
oir qui sera élu pape; et si c'était par
re un ami du seigneur qui est notre ami,
ous verrions s'il faudrait agir. Et ceci
ible être le meilleur conseil. » Et, à ces
, tous les barons de Sicile l'approuvè-
semblaient devoir se désister de leur
ise, effrayés qu'ils étaient de la mort
ı.

rsque messire Jean entendit ces paroles,
e se montra sur son visage, et il dit:
eurs, je suis étonné de ce que vous dites.
rai que le pape est mort, mais sa mort
une chose qui soit si contraire à notre
' On ne peut pas laisser cette entreprise
ımmencée, et qui est si grande, pour
le raison. Si le pape qui sera élu est
ni, soyons convaincus que l'Eglise de
ardonne à tous les pécheurs; et si ce
as celui que nous croyons, nous enlè-
la terre par force, malgré le pape et
de Rome, parce que les forces de l'em-
Frédéric sont plus grandes que celles
Charles, et il vous soutiendra si vous
être loyaux et bons; d'où je vous dis
d'être loyaux au seigneur auquel vous
nné votre foi et qui procède vaillam-
ans son entreprise. » Telles furent les
de messire Jean avec ses véritables
, et tout fut arrangé; tous dirent qu'il
nvoyer à la cour du roi d'Aragon pour
ıa volonté.

essire Jean dit : « Je veux y aller. » Et
Accardo voulait voir distribuer l'ar-
'il avait eu de l'empereur, afin d'ap-
ınner les soldats et la flotte et mettre
n.

ıessire Jean et messire Accardo parti-
t arrivèrent à Barcelonne sous le cos-
: frères mineurs, et allèrent devant le roi d'Aragon. Et quand le roi les vit il fut très content[1], et il prit messire Jean par la main et le mena dans sa chambre, et il fit avec lui de grandes lamentations sur la mort du pape, et dit : « Notre projet est bien détruit, puisque notre chef, c'est-à-dire le pape, est mort; et on ne peut plus parler de cette affaire ni persévérer dans cette entreprise. » Et messire Jean répondit : « Ne dites rien de cette chose, car nous avons espérance d'avoir un aussi bon pape, qui sera notre ami. Ne craignez donc rien; occupez-vous plus vivement de cette affaire que jamais; souvenons-nous de nos amis de Sicile et ne craignons rien de la mort du pape. La manière de voir de mes amis de Sicile est telle. Et sachez que ce compagnon mien est un chevalier qu'envoie le seigneur Paléologue, et qui s'appelle messire Accardo, Latin, homme sage. Je vous prie, faites-lui de grands honneurs et écoutez ce qu'il vous dira, et sachez que nous avons apporté trente mille onces d'or afin d'appareiller la flotte. »

Et quand le roi eut entendu ces paroles, il fut tout encouragé et dit : « Je vois qu'il plaît à Dieu que cette chose soit; maintenant que ce soit comme tu voudras. » Et messire Jean dit : « Seigneur, ce chevalier qui est avec moi est chevalier de l'empereur de Constantinople et est son ambassadeur. » Alors il sortit de la chambre; et messire Accardo le salua de la part de l'empereur, en disant que l'empereur avait grande envie de le voir et de s'allier à lui et à sa famille; et puis il lui présenta l'argent et dit comment l'un se recommandait à l'autre. Et tous les trois étant ensemble, ils parlèrent sur tout le fait et sur l'époque à laquelle il devait être mis à fin; et ce fut au temps de l'an 1282. Il vint un messager de la cour de Rome qui dit qu'on avait fait et nommé pape un cardinal qui se nommait messire Simon de Brion[2], de France, et puis on lui donna le nom de pape Martin IV. Et quand ils eurent entendu ceci, ils dirent : « Il y a beaucoup à dire et à penser, car on a fait pape un Français, ami du roi Charles, et cela pourrait donner de grandes difficultés à notre en-

(1) Les historiens catalans Muntaner et d'Esclot se taisent sur ces conférences avec Prochyta avant le voyage d'Afrique.

(2) Simon de Brion, cardinal-prêtre du titre de sainte Cécile, fut élu pape à Viterbe, le 22 février 1281, et prit le nom de Martin IV.

treprise. » Alors le roi d'Aragon dit : « O messire Jean ! pour Dieu pensons à ce qu'il faut préparer sur ce fait. » Et messire Jean dit : « Le meilleur ami qu'eût le roi Charles à la cour est ce pape; mais, cependant, faisons nos préparatifs et nous verrons ce qu'il y aura à faire. Nous penserons à ce qu'il faudra faire là-dessus, mais ne nous laissons pas persuader d'abandonner cette entreprise. »

Et, étant ensemble, ils s'entendirent sur le commencement de l'armement. Et au mois d'avril il arriva un ambassadeur du roi de France qui alla devant le roi d'Aragon et lui dit : « Le roi de France vous envoie des salutations pour la bonne amitié qu'il vous porte, et il m'a envoyé vers vous parce qu'il a entendu que vous faites un grand armement et équipement d'une flotte pour aller sur les Sarrazins, et pour cela il peut vous être fort utile et de sa personne et de toûs ses trésors; et il vous prie de lui dire, pour l'amour de lui, et de lui signifier par vos lettres et par votre message sur quelle partie sera votre passage, et sur quelle secte de Sarrazins, et si vous avez besoin d'argent, car, peut-être, de cette matière vous n'êtes pas très bien fourni; faites-le-lui savoir, et il vous en prêtera avec plaisir tant qu'il vous en faudra. »

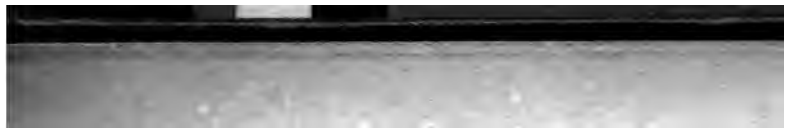
Le roi d'Aragon répondit : « Je remercie beaucoup votre seigneur, le roi de France, de cette belle offre que, dans sa bonté, il fait à mes besoins. Je n'ai pas besoin de parler par lettres avec lui; il sait bien qu'il est mon beau-frère. Il suffit que je parle avec un chevalier comme vous et il se fiera bien à vos paroles: je vous le dirai donc bien de bouche. Or, dites au roi de France, de ma part, que c'est une chose vraie que je fais un armement contre les Sarrazins; mais je ne dirai à personne quand il partira. Je crois cependant qu'il le saura bientôt et que tout le monde en parlera. »

L'ambassadeur partit avec cette réponse et retourna vers le roi de France; et celui-ci, parlant avec son messager et ayant eu la réponse, manda incontinent à Paris, où étaient ses trésors, et ordonna qu'il fût envoyé au roi d'Aragon quarante mille livres tournois; et cela fut fait. Et incontinent le roi de France envoya un ambassadeur au roi Charles, en lui faisant dire les nouvelles qu'il avait eues du roi d'Aragon, et comment il disait qu'il i sur les Sarrazins avec de grandes forces, et voulait pas dire sur quel côté il se portait. « C pourquoi, ajoutait-il, je vous envoie prier voir soin de votre terre, c'est-à-dire de v royaume, et de prendre conseil du Saint-Pèr

L'ambassadeur se mit en chemin pour a en Pouille, et quand il fut à Viterbe il y tr va le roi Charles et le pape ensemble, et il conta toute l'ambassade que lui avait con son seigneur le roi de France; et lorsque roi Charles entendit ces paroles, il alla ver pape et lui dit : « Saint-Père, il m'est arr un ambassadeur du roi de France qui m' porte des nouvelles comment le roi d'Arag fait une grande armée de mer et ne veut dire où il veut aller; c'est un grand félon. vous prie donc de lui envoyer demander d quelle partie il prétend aller : si c'est sur Sarrazins, promettez-lui de lui donner de gra secours, et si c'est sur les chrétiens, ordonn lui, sous peine de la terre qu'il tient de vo de ne pas aller sur les fidèles de l'Eglise Rome pour leur faire aucun mal. »

Quand le pape entendit les paroles qu'av dites le roi Charles, il dit : « Notre fils, soit f ce que vous dites. » Et incontinent il envo chercher le frère Jacques, de l'ordre de Sai Dominique, et lui dit : « Va de ma part vers roi d'Aragon, et dis-lui comment il est parve à notre oreille et il nous a été donné à ente dre : qu'il faisait armer une flotte pour aller s les Sarrazins; et que, si ceci est vrai, il ai avec la paix de Dieu, et que Dieu lui laisse bi faire et lui donne la grâce de tous les honneu et de la victoire; et dis-lui que s'il a beso d'aide, nous lui en donnerons volontier Et prie-le de notre part de te dire où il va, c'est en terre d'Egypte ou en Barbarie, ou sim plement en Grenade. De toutes les manièr nous voulons le savoir, parce que son expéd tion touche trop l'Eglise romaine dans s honneur. Il ne peut aller sans notre comma dement, et nous lui ordonnons, sous peine la terre qu'il tient de nous, de n'aller faire guerre à aucun fidèle chrétien; et dis-lui qu t'en rende une réponse véritable et sûre. »

Ledit frère Jacques, de l'ordre de Saint-Dom nique, prit un de ses compagnons, alla vers roi d'Aragon, et lui dit son ambassade, com le pape lui avait commandé de le faire. E



i d'Aragon appela messire Jean de Prochyta
lui dit : « Entendez-vous ce que le pape
envoie dire.? » Incontinent ils tinrent conseil
tre eux deux, et dans ce même lieu et jour
donna la réponse audit frère Jacques. « Di-
s au seigneur Saint-Père que nous le remer-
ons comme notre père d'une si bonne offre
e celle qu'il nous a faite pour notre entreprise
de tant d'amour qu'il nous montre ; dites-lui
e, quand nous aurons besoin de ses secours,
ous lui en demanderons et nous aurons recours
lui comme à notre père ; et dites-lui qu'il ne
ut savoir d'aucune manière où nous allons,
r si une de nos mains le disait, nous nous la
rions couper[1]. Qu'il nous pardonne donc cette
is, car il ne peut pas en être autrement ; mais
l plaît à Dieu, nous irons dans un endroit tel,
e le Saint-Père et les cardinaux en seront
ntents et satisfaits ; ainsi, qu'il lui plaise prier
ieu pour nous à notre intention. »

Quand frère Jacques eut reçu la réponse du
i d'Aragon, il partit et arriva à Monte-Fias-
ne ; et en ce lieu il trouva le seigneur Saint-
re et le roi Charles. Et quand le pape l'enten-
t il en fut très étonné. Alors le roi Charles
t : « Saint-Père, je vous disais bien vrai, que
roi d'Aragon était un grand félon ; vous en-
ndez la belle réponse qu'il a faite. Mais qu'il
lle avec Dieu et fasse ce qui lui plaira ; et s'il va
r les Sarrazins, vous devez en être content, et
ute la cour de Rome aussi. » Il ne fut plus parlé
r ce point ; et confiant en lui le pape dit : »
yez soin de votre terre, et gardez-la ; car j'ai en-
ndu dire que le roi d'Aragon est un des sei-
eurs les plus entreprenants qui soient au
onde. » Et le roi Charles répondit : « Saint-Père,
ous verrons ce qu'il fera. »

Dans ce temps, messire Jean de Prochyta
rtit avec messire Accardo de chez le roi d'A-
gon, et dit : « Je veux aller en Sicile pour
ire que cette année la Sicile se révolte contre
roi Charles. » Le roi d'Aragon lui com-
nda de faire secrètement tout pour venir
bout de leurs projets.

Et messire Jean partit au mois de janvier, et
voya dire à messire Palmieri Abbate, à messire
laimo de Lentini, et à messire Gualtieri de
alatagirone, et aux autres barons de Sicile de
nir parler avec lui. Et étant tous venus, mes-
re Jean se leva et dit : « Beaux seigneurs, sachez
que le roi d'Aragon a armé la plus belle flotte qui
soit au monde, de bonnes et nombreuses troupes ;
dont a été fait amiral le plus preux et le plus cou-
rageux homme qui puisse être sur la mer, qui
s'appelle messire Roger de Lauria de Calabre, le-
quel a toujours été en Aragon avec le roi d'Ara-
gon ; et il est le plus grand guerrier et l'homme
le plus habile dans ces faits ; il est grand ennemi
des Français, parce qu'ils ont tué son père ; c'est
pourquoi, pensez de quelle manière vous pour-
rez enlever la terre au roi Charles, mais jamais
on ne pourra le faire mieux qu'à présent, que
le roi Charles est à la cour du pape, et le prince
son fils en Provence. Avant qu'ils sachent ces
choses, il se passera longtemps, et vous pourrez
d'autant mieux fortifier vos terres par toute la
Sicile. » Et tous furent d'accord sur ce point, et
prirent des ordres pour soulever la terre du roi
Charles.

Aussitôt que fut arrivé le mois d'avril 1282,
le mardi de la Pâques de la résurrection, voici
que messire Palmieri Abbate et messire Alaimo
de Lentini, et messire Gualtieri de Calatagirone,
et tous les autres barons de Sicile, tous, de com-
mun accord, par leur discret conseil, vinrent à
Palerme pour faire la rebellion[1]. Dans ce susdit
jour on a la coutume de faire une grande fête
hors de la cité de Palerme, à un lieu qui s'ap-
pelle Saint-Esprit. Là un Français saisit une
femme en la touchant malhonnêtement avec la
main, comme ils avaient déjà l'habitude de le
faire, et la femme se mit à crier ; et des habi-
tants de Palerme accoururent vers cette femme ;
et tous se mirent en dispute, et les susdits ba-
rons échauffèrent et augmentèrent la dispute
entre les Français et les Palermitains ; et les
hommes criaient avec grand bruit de pierres et
d'armes : « Meurent les Français ! » et ils en-
trèrent dans la ville avec grand bruit. Le capi-
taine qui était pour le roi Charles eut une ren-
contre avec ces gens, et ne put tenir devant eux ;
au contraire, il se mit en fuite et s'enferma
dans un château dans lequel il demeurait. Et
cependant tous les Palermitains allaient en
troupes dans la cité, et tuaient les Français tant
qu'ils en trouvaient. Ensuite ils allèrent au châ-
teau du capitaine qui se rendit sous certaines
conditions ; et quand il fut en leur pouvoir, on
ne tint pas ces conditions ; au contraire, on le tua
avec tous ses gens. Et ils allèrent aux couvents

1) Voyez dans Muntaner le récit de ces mêmes faits.

(1) Voyez Bernard d'Esclot, p. 629.

des frères mineurs et des frères prédicateurs, et ils tuèrent dedans l'église tous ceux qu'ils trouvaient qui parlaient en langue française.

Or, quand les barons de Sicile virent tout ceci fait, ils s'en allèrent tous à leur terres, et on fit la même chose dans toute la Sicile, sauf à Messine, qui demanda un certain temps[1]. Et il se trouva trois mille Français de morts dans Palerme.

En ce temps, le roi Charles étant à la cour du pape, il lui vint un messager que lui envoyait l'archevêque de Mont-Réal, et qui lui conta comment les Siciliens avaient fait révolter toute la terre de Sicile, et avaient tué tous ses Français, et qu'il ne savait pas pour quel fait ils étaient morts ni comment s'était passé ce fait. « Et sur cela, dit-il, pensez sur cette chose ce que vous avez à faire comme homme sage que vous êtes. »

Lorsque le roi Charles entendit une telle nouvelle, il fut vivement courroucé, et alla incontinent vers le pape, et lui dit: « Saint-Père, je vous apporte de mauvaises nouvelles de mes affaires; car il m'est arrivé un messager de l'archevêque de Mont-Réal, qui m'a conté comment les Siciliens se sont révoltés contre moi et ont tué tous mes gens. La raison pour laquelle ceci a été fait, je ne la sais pas; c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise me donner le conseil qui sera le meilleur, car c'est vous et l'Église de Rome qui en avez le dommage. » Et le pape répondit: « Notre fils, n'ayez pas peur, nous vous donnerons tous les secours et tout le conseil dont vous aurez besoin; allez-vous-en dans votre royaume, faites passer votre armée en Sicile, et faites la conquête de votre terre, en paix et bon accord si vous pouvez; et menez avec vous un légat de nous avec nos lettres, qui dira de notre part aux Siciliens que cette terre qu'ils tiennent est spécialement notre chambre, et qu'ils vous la rendent. » Et ainsi partit le roi Charles après cette conversation avec le pape.

Dans ce même jour, le roi Charles alla en conseil avec tous les cardinaux, ses amis, et les clercs de la cour de Rome, en les priant pour Dieu de le conseiller dans ce qu'il avait à faire; car les Siciliens s'étaient révoltés et avaient tué tous ses gens. Alors se leva messire Jacques Savelli, cardinal, et il dit: « Seigneur roi Charles, sachez qu'il plaît à toute la cour de Rome que vous soyez aidé et conseillé. Nous devons le faire par toutes sortes de raisons, car vous avez trop fait d'honneur à l'Église de Rome et trop fait pour elle; c'est pourquoi, moi le premier, je veux que vous alliez en Sicile, et que vous meniez avec vous un cardinal légat chargé de tous les actes qu'on puisse faire et dire, si bien qu'on regagne la terre par la paix s'il est possible, et sinon qu'on en fasse la conquête par la guerre. » Et sur cette matière tous furent d'accord, et le pape satisfait; et incontinent il ordonna à messire Gérard de Parme, cardinal, de s'apprêter à aller en Sicile pour le service de l'Eglise et du roi Charles, et celui-ci obéit au commandement du pape.

Sur ces entrefaites, le roi Charles envoya dans plusieurs pays, et au roi de France, et au prince son fils, en leur faisant savoir comment les Siciliens s'étaient révoltés contre lui, et avaient tué tous les Français. « Personne n'en sait la raison, disait-il, mais je vous prie surtout, vous, roi de France, de me donner conseil. » Il leur disait à tous de le secourir, de venir incontinent ou de lui envoyer des troupes pour l'amour de lui. Le roi de France entendant ces nouvelles, fut très en colère, soupira et dit: « Mes frères, j'ai grande peur que ceci ne soit l'ouvrage du roi d'Aragon, qui n'a pas voulu me faire savoir sa marche, ni sur quel point il faisait voile, lorsque je lui prêtai les quarante mille livres tournois. Cela me paraît fort mal; mais s'il vient à être vrai, je ne croirai pas porter une couronne si je ne le fais repentir de cette trahison contre la maison de France. Et incontinent il dit au prince: « Va-t-en en Pouille. » Et puis il envoya vers le comte d'A

(1) Je trouve dans Rymer (Fœdera, 1280, p. 609) la lettre suivante écrite par Ferdinand, fils du roi d'Aragon au roi Edouard d'Angleterre sur le bruit qui courut alors de ce massacre des Français:

« Illustrissimo ac victorissimo principi, domino Edoardo, Dei gratiæ regi Angliæ, Ferrandus filius bonæ memoriæ regis Aragonum, humile manuum osculamen.

Il lui recommande un marchand de Mont-Pellier, nommé Bertrand de Cressuel qui réside en Angleterre, et ajoute:

« Ad hæc, domine, noveritis quod intellexi pro certo a quibusdam mercatoribus qui de novo venerunt de curiâ, quod papa pro certo in brevi veniet Massiliam; qui etiam pro certo dixerunt mihi quod *quinque civitates Siciliæ insurrexerunt contra regem Karolum et interfecerunt omnes gallicos habitantes in eis.*

« Alia non narrantur Parisius digna referri.

« Datum Parisiis VII kalend. junii.

« Au dos: illustrissimo et victoriosissimo principi, domino regi Angliæ (An X, Edw. I.). »

ois, vers celui d'Alençon et celui de Bretagne, t vers plusieurs autres barons et chevaliers, n leur faisant savoir ce fait, et en leur disant de e préparer, parce que le roi voulait envoyer les secours au roi Charles.

Or, il arriva qu'en cette année 1282, le roi Charles partit de Brindes avec une grande armée de mer, et vint par terre à Reggio en Calabre, avec une grande force de Français, Provençaux, Lombards, Toscans et du pays de Rome; et il passa à Messine, et campa à Sainte-Marie de Rocca-Madour[1]; et il avait avec lui messire Gérard de Parme, cardinal et légat en Sicile pour l'Eglise. Quand les Messinois virent une telle armée et qu'ils étaient attaqués, ils eurent grand'peur, comme des gens qui avaient mérité de recevoir la mort; et ils envoyèrent dire au roi Charles et au cardinal de recevoir la terre comme seigneurs légitimes, en les priant de leur faire merci. Mais si le roi Charles était entré, il aurait eu la terre tout à son commandement et non à merci. Il ne le voulut donc pas; au contraire, il leur envoya dire, en les défiant comme traîtres à sa couronne : qu'il ne voulait pas leur accorder la vie, qu'il voulait leur mort et celle de leurs enfants pour punition d'une offense comme celle qu'ils avaient méditée et faite contre l'Eglise de Rome et la maison de France; qu'il n'aurait jamais merci d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent morts, ainsi qu'ils l'avaient bien mérité, et qu'ils eussent à ne jamais reparaître devant lui. Un messager du roi Charles partit avec cette réponse et retourna à Messine. Et alors les Messinois eurent grand'peur de mourir, et restèrent quatre jours en conseil, ou de se défendre, ou de se rendre pour être tués.

Un jour, le comte de Montfort et le comte de Brienne vinrent avec un grand nombre de cavaliers et d'hommes de pied, et allèrent contre un pays qui avait pour nom Melazzo, brûlant et dévastant tout. Et quand ceux de ce pays virent ceci, ils sortirent comptant se défendre. Et quand les Français les virent, ils s'approchèrent d'eux, et prirent et tuèrent beaucoup de Messinois et de ceux de Melazzo. Lorsque la nouvelle en vint à Messine, ils se tinrent tous pour morts, et envoyèrent chercher le légat qui devait venir à Messine pour se mettre d'accord avec le roi Charles. Et ce fut au mois de juillet que le légat entra à Messine et présenta les lettres du pape aux communes de Messine, et l'acte que l'Eglise avait dressé contre eux, s'ils lui donnaient la terre par voie de paix et s'ils portaient les clefs au roi Charles, comme à leur seigneur légitime; et les termes de l'accord étaient : qu'il pourrait les prendre et les mettre tous à mort. Et la lettre disait de cette manière :

« Aux perfides juifs de l'île de Sicile : Le pape Martin IV vous fait donner tel salut que vous le méritez après avoir rompu la paix, tué des chrétiens et versé le sang de ses fils. Nous vous ordonnons que, nos lettres vues, incontinent vous vous rendiez, et vous donniez la terre à notre fils et champion Charles, roi de Jérusalem et de Sicile par l'autorité de la sainte Eglise de Rome. C'est pourquoi vous devez obéir au susdit comme à votre légitime seigneur; et si vous ne lui obéissez pas, je vous déclare excommuniés et interdits, selon la raison divine, en vous menaçant de la justice spirituelle. »

Quand les Messinois entendirent cette lettre et ces commandements, ils eurent grand'peur, et élurent trente hommes du peuple, lesquels devraient chercher le moyen de pouvoir s'accorder avec le roi Charles et avec le légat du pape. Et quand ces trente hommes eurent bien réfléchi et pris conseil entre eux, ils allèrent devant le légat, et les Messinois lui dirent : « Nous sommes venus pour vous dire ce qui doit se faire. » Et il répondit : « Dites ce que vous voulez? — Nous demandons les conditions suivantes au roi Charles : nous lui donnerons la terre, et nous continuerons à payer de la même manière que nous payions anciennement du temps du roi Guillaume, et nous ne voulons d'autres seigneurs que des Latins[1] pour nos officiers, et non pas des Français et des Provençaux, et nous voulons qu'il nous pardonne l'offense que nous et nos enfants avons faite à ses chevaliers et à leurs gens; et si ceci est ainsi fait, nous lui serons bons et fidèles. » Quand le légat eut entendu ces paroles, il dit : « Nous en verrons au camp où est le roi Charles, et nous verrons ce qu'il veut; s'il plaît à Dieu, nous amènerons tout à bien. » Et incontinent le légat fit venir un de ses camerlingues et l'envoya au roi Charles avec toutes ces conditions écrites, en lui faisant dire aussi de sa part, que cela devait lui plaire, et en le priant d'accepter ces condi-

(1) Voyez Bernard d'Esclot, p. 629.

(1) Italiens.

tions et de leur pardonner, afin que Dieu lui pardonnât à lui-même.

Or, quand le roi Charles entendit une demande semblable à celle que lui faisaient les Messinois, il fut très en colère, et dit : » Quoi ! ceux qui méritent la mort font et demandent des conditions ! Au lieu de me rendre ma seigneurie, ils m'offrent la seigneurie ancienne du roi Guillaume qui n'avait ni terre ni rente ! Dites-leur que je leur fais grâce de la mort, mais je veux qu"ils soient en mon pouvoir, pour faire d'eux tout ce que je voudrai ; je leur donnerai la forme de gouvernement qu'il me plaira, comme seigneur absolu, et ils paieront les collectes et les douanes selon l'usage actuel. Si ceci leur plaît, qu'ils le fassent ; et si ce n'est pas à leur plaisir, qu'ils se défendent, car ils en ont besoin. » Cependant le camerlingue du légat arriva à Messine avec la réponse que vous venez d'entendre. Et lorsque les trente Messinois l'eurent entendue, ils allèrent faire part au peuple de la réponse qu'avait faite le roi Charles ; et le peuple répondit tout d'une seule voix : « Nous voulons souffrir tout, plutôt que cela soit ainsi, car chacun d'eux voudrait toujours se venger ; nous aimons mieux mourir dans notre pays que de venir à perdition entre les mains de nos ennemis. » Et ceci fut dit au légat, qui fut très en colère et dit : « Puisque vous ne voulez pas faire cet accommodement avec le légat et avec le roi Charles, je vous déclare excommuniés et interdits, de la part du saint-père le pape et de l'Eglise de Rome. » Et sans en dire davantage il sortit de Messine. Et avant de partir, il ordonna à tous ceux qui avaient les ordres sacrés de sortir de la terre dans l'espace de trois jours ; et encore il commanda aux communes de Messine de se présenter sous quarante jours pour entendre leur sentence, sous peine de perdre la terre qu'ils tenaient de lui, c'est-à-dire de l'Eglise romaine.

Quand le roi vit le légat et sut la réponse des Messinois, il prit conseil de ses comtes pour savoir ce qu'il avait à faire ; et les barons lui conseillèrent de presser tellement la terre par les combats, qu'on l'eût par force. Et le roi Charles s'arrêta à peser ce conseil un jour et une nuit ; et puis le matin suivant il fit venir ses barons et leur dit : « Seigneurs, je ne suis pas d'accord avec vous sur l'avis que vous avez adopté, parce que, si je faisais comme vous me le conseillez, je vasterais ma terre. Je ne veux pas tuer ces fants, parce que ce n'est pas leur faute ; je au contraire les assiéger si étroitement puissent mourir par besoin de manger ; et qu'ils ne meurent, nous aurons notre ter tout ce que nous voulons ; et nous avons nos chines et nos instruments de guerre pour le frayer et venir à notre intention. » Et ainsi fut

Un jour, le roi Charles voulant donner taille à la terre, tous les Messinois acco rent avec leurs femmes, servantes et petit fants, et firent un mur du côté où étaient ennemis, et ils commencèrent à se défendr pendant ce temps ils nommèrent un capi et gouverneur. Ils se défendirent bien de manière pendant deux mois contre le roi Cha

Et dans ce temps le roi d'Arragon part Catalogne, et il fit voile pour Tunis ; et il en Barbarie une terre nommée Alcoyl[1] ; il d une bataille et resta en ce lieu pendant qu jours, et cela eut lieu dans le mois d'août. sire Jean de Prochyta et les autres amba deurs de la Sicile allèrent par mer en Ca gne, vers le roi d'Aragon, pour qu'il prendre possession de l'île de Sicile ; e ambassadeurs furent, l'un messire Jean de chyta, et l'autre messire Guillaume de sine, et deux syndics de l'île de Sicile ; e vinrent où était le roi d'Aragon, et le les reçut volontiers, et leur fit de grands neurs[2] ; et le roi d'Aragon demanda à sire Jean des nouvelles du roi Charles. »

(1) Voyez Muntaner et B. d'Escliot à cette année.

(2) Voyez Muntaner, p. 263 et 264, et d'Escliot, p. 6 roi Pierre d'Aragon écrivit alors au roi Edouard d'Angl la lettre suivante pour lui rendre compte de ce qui se p

« Excelentissimo et quamplurimum diligendo domino E do, Dei gratiâ illustri regi Angliæ, domino Yberniæ et Aquitaniæ, Petrus per eandem gratiam rex Aragonum, tem et sinceræ devotionis affectum.

Dilectioni regiæ præsentibus intimetur quod nos, au cessum nostri viatici armatæ nostræ, videlicet in quo cum proponerimus illam ad Dei servitium facere, mi nuncium nostrum ad summum pontificem ut nobis eodem negotio subsidium largiretur. Quemdem nu dictus summus pontifex, auditâ supplicatione nostrâ, an regem Siciliæ accenderet, sine responsione aliquâ rele

Postmodùm verò, cum venerimus in Barbariam, ad videlicet de Alcoyl, ad exaltationem fidei christianæ, bito consilio riches-hominum nobiscum existentium su videlicet quod nobis in prosequendo facto per nos in subveniret decimâ per ecclesiam in regno nostr ceptâ, et concederet indulgenciam apostolicam nobis qui nobiscum essent, et etiam reciperet sub protectio clesiæ et commodo : cui nuntio dictus summus pontif

à Messine, lui dit-on, avec une grande armée, a beaucoup pressé la terre. » — « Conseillez-i, dit le roi, que dois-je faire? » Et messire n lui répondit : « Ne redoutez rien, mais ve-dans l'île de Sicile, et envoyez dire au roi arles d'abandonner votre terre, car le saint e vous l'a donnée, parce qu'elle était à re femme, et alors vous entendrez la ré-se. Et sachez que ce messire Guillaume est bassadeur de Messine ; c'est pourquoi, vous uterez ce qu'il vous dira, lui et tous les au-s syndics de Messine et de Sicile. » Alors ambassadeurs de Sicile et tous les autres emble se levèrent et dirent : « Seigneur roi, fidèles de Sicile vous désirent ardemment, nous envoient vous prier de venir en terre Sicile, faire lever le siége au roi Charles et on armée ; nous n'attendons d'autres se-rs que les vôtres. Nous vous prions donc il vous plaise prendre cette délibération pour nour de Dieu. Et si vous ne voulez pas ve-les secourir et les aider, ils demanderont e pardon et suivront les commandements du Charles et de l'Eglise romaine. »

Et quand ces paroles furent finies, tous les res syndics et ambassadeurs dirent la même se au roi d'Aragon, et le roi d'Aragon : « J'irai volontiers dans l'île de Sicile, au ours de mes fidèles ; c'est pourquoi allez, et s en chaque lieu que j'arriverai bientôt intenant ; et qu'ils soient contents, car je ai là à leur secours. » Et ils quittèrent le roi ragon avec cette réponse.

Le roi d'Aragon partit incontinent d'Alcoyl vint en Sicile[1]. Messire Palmieri Abbate et s les barons de la Sicile vinrent aussitôt au-vant de lui, et prirent conseil sur ce qu'ils avaient à faire, et messire Jean de Prochyta se leva et dit : « Seigneur roi, il nous semble que vous devez aller dès à présent à Palerme, et alors nous penserons à ce qui doit être fait ; là nous saurons ce que fait le roi Charles, ce qu'il a fait à Messine et dans les terres, et sur cela nous prendrons bon conseil, s'il plaît à Dieu. » Et ainsi fut fait.

L'an mil deux cent quatre vingt-deux de la naissance de Jésus-Christ, au mois d'août, le roi d'Aragon alla à cheval de Trapani à Palerme, dont les habitants firent de grandes fêtes à son arrivée, comme des gens qui se réjouissaient d'être délivrés de la mort ; et plus de six mille personnes vinrent à sa rencontre en grande richesse, soit dames, demoiselles, hommes et femmes, comtes, barons et chevaliers. L'archevêque de Mont-Real ne voulut pas s'y trouver pour lui donner la couronne, l'archevêque de Palerme étant mort ; et cet archevêque de Mont-Real s'étant échappé, il se réfugia chez le pape. Il ne fut pas couronné, mais seulement proclamé par le peuple, et un jour tous les barons de la Sicile vinrent à Palerme, et eurent conseil avec lui.

Messire Palmieri Abbate se leva, et dit : « Le Seigneur Dieu soit loué ! vous êtes venu et vous avez fait ce que nous désirions par votre bonté et par celle de messire Jean de Prochyta. C'est pourquoi nous vous prions qu'il vous plaise terminer cette affaire aussi bien qu'elle a commencé ; mais il serait fort à désirer que vous fussiez venu avec plus de monde ; car si le roi Charles descend sur toute l'île de Sicile, et il a bien quinze mille cavaliers, nous aurons trop à faire pour combattre avec lui ; c'est pourquoi, il me semble que nous devrions penser à avoir le plus de troupes possible ; et je crois que Messine est déja perdue, tant elle était étroitement bloquée et dépourvue de vivres. »

Lorsque le roi d'Aragon entendit ces paroles, il hésita beaucoup, en entendant que le roi Charles avaît tant de troupes, et incontinent il envoya des courriers dans l'île de Sicile, comme si le roi Charles venait à Palerme. Et cette nuit il arriva un notaire comme ambassadeur de la part des communes de Messine, et ce messager dit au roi d'Aragon comment il n'y avait plus de vivres à Messine que pour huit jours, pas davantage. « Et vous devez, ajoutait-il, nous

adam dilatoriam responsionem, distulitque sibi tradere am.

mque nos resisteremus inimicis fidei, ut nostrum erat positum, si dicto summos pontifici complaceret, venerunt os nuncii quorumdam locorum et civitatum regni Si-i, exponentes nobis et supplicantes quod ad regnum m accederemus, quia omnes Siculi unanimes et con-tes nos in eorum dominum invocabant.

is si quidem, advertentes quod istud esset nobis et do-inæ nostræ honorificum et utile, accedere ad dictum re-m Siciliæ cum familiâ nostrâ et stolo ad habendum et in-endum jus quod illustris et bona consors nostra, domina a Aragon, et filii nostri habent in eodem regno, proponi-; et erit decus nostrum et nostrorum, Domino perhi-e, etc.

t. apud Alcoyll, anno 1282

Le 3 août 1282 (v. Muntaner, p. 276).

donner secours d'hommes et de vivres, car nous ne pouvons d'aucune manière résister plus longtemps au roi Charles. Ainsi nous nous rendrons à lui, puisque nous ne pouvons pas faire autrement. » Et lorsque le roi d'Aragon eut entendu ces paroles, il fit appeler tous les barons de la Sicile et leur conta le fait. Alors messire Gualtéri de Calatagirone se leva et dit : « Il me semble que vous, seigneur roi, vous devriez faire une chevauchée jusqu'à Melazzo, qui est près de Messine, parce que je crois qu'aussitôt que le roi Charles apprendra votre arrivée, il fera lever le siége à son armée; car si Messine est perdue pour nous, notre entreprise ira à mal. » Messire Jean de Prochyta se leva et dit : « Il me semble que ceci doit se faire de cette manière ; car le roi Charles n'est pas homme à avoir peur et à fuir : envoyons une lettre au roi Charles de la part du roi d'Aragon; et nous lui dirons comment le pape Nicolas avait donné la terre au roi d'Aragon ; c'est pourquoi il faut qu'il l'abandonne. Et si par hasard il ne veut pas quitter la terre et partir, défendez-la comme une chose qui vous appartient. Et lorsqu'il aura donné son refus, envoyez à Messine votre amiral avec vos galères, et ordonnez-lui de s'emparer de tous les vaisseaux qui porteront des vivres au roi Charles et à son armée ; car c'est ainsi qu'il faut que le roi Charles meure, et que Messine soit délivrée. Et de cette manière vous tirerez de lui et de ses gens la plus terrible vengeance qui ait jamais été prise par aucun seigneur au monde ; et s'il quitte les lieux, il pourra s'en aller ; et nous, nous nous arrêterons pour voir s'il ira dans quelque endroit de l'île, ou s'il ira dans son royaume, ou en Calabre. »

Quand le roi et les barons eurent entendu ces paroles, ils se mirent d'accord, et envoyèrent incontinent au camp du roi Charles deux chevaliers catalans avec des lettres. L'un s'appelait messire Guillaume et l'autre messire Amlerigo ; et les lettres disaient de cette manière [1] :

« Pierre, roi d'Aragon et de Sicile, à vous Charles, roi de Jérusalem et comte de Provence : nous vous faisons savoir notre arrivée dans l'île de Sicile, comme dans un ro qui nous a été donné par la sainte Eg Rome, par l'autorité du pape Nicolas IV pourquoi nous vous ordonnons, après la l de nos lettres, de quitter la Sicile avec to hommes. Sachez que, si vous ne faites pas nos fidèles chevaliers seront bientôt en présence, pour votre malheur et celui gens. »

Quand le roi eut vu cette lettre, il eut seil avec ses barons ; et ceux-ci furer étonnés d'entendre les outrages qu'elle nait contre le roi Charles et ses chevalier de Montfort se leva alors, et dit : qu'il lu blait chose étrange qu'un seigneur si peu sant osât enlever la terre à un des mei et des plus grands seigneurs du monde pendant le roi Charles dit à chacun de di opinion, et le comte de Bretagne se leva qu'il lui semblait qu'il devait répondre d'Aragon par une lettre, en lui disant l'avait trompé et trahi, et qu'il n'aura dû le faire, puisque le roi Charles ne lui fait aucun outrage ; « et comme, ajouta le roi d'Aragon ne tient ces terres ni d glise romaine ni du pape, et qu'au con il les tient par fraude et par trahison, env lui dire de partir incontinent de votre t ou autrement que vous le ferez repentir e un traître de ce qu'il a fait ; car on n'a j vu aucun seigneur qui en attaquât un sans raison ; et, comme un traître, il fait courir le bruit et avait dit qu'il contre les Sarrazins, et à présent il est sur les chrétiens et contre l'Eglise de R

(1) Voici le texte même de cette lettre et de la réponse, telles qu'elles sont rapportées par Rymer (p. 630, an 1282) :

Lettre de Pierre d'Aragon à Charles d'Anjou.

Piero, d'Araona e di Cicilia re, a te, Carlo, re di Jerusalem e di Procnza conte.

Significando a te il nostro advenimento nell' isola di si come nostra giudicata a me per autorità di Santa C di messer lo papa e de' venerabili cardinali ; e poi co diamo a te che, veduta questa lettera, ti debbi leva isola con tutto tuo podere e gente, sappiendo che, se cessi, i nostri cavalieri e fedeli vedresti di presente la maggio, offendendo la tua persona e la tua gente. »

Réponse de Charles.

« Carolo, per la Dio gratia, di Jerusalem e di Ci prence di Capoa, d'Angio e di Forcalchier e di Procnza a te, Piero, d'Araona re e di Valenza conte.

« Maravigliamoci molto come fosti ardito di venir reamo di Cicilia, giudicato nostro per autorità di Santa romana. E però ti commandiamo che, veduta nostra ti debbi partire del reame nostro di Cicilia, si come m traditore di Dio e di Santa Chiesa romana. E se nol fac fidiam ti come nostro inimico e traditore. E di pre vederete venire in vostro damaggio, però che molto riamo di vedere voi e la vostra gente con la forza vost

s-lui dire, de notre part, que vous
ıinsi par la volonté des barons, qui
ıs d'accord dans le même langage. »
pourquoi le roi Charles fit faire, pour
assadeurs du roi d'Aragon, une lettre
ici le contenu :
ır!es, par la grâce de Dieu, roi de Jéru-
t de Sicile, comte de Provence, prince
ıue et de Forcalquier, à toi Pierre, roi
ın, comte de Barcelonne. Je m'étonne
ıt tu as osé entrer en l'île de Sicile, qui
été donnée par l'autorité de l'Eglise ro-
C'est pourquoi je t'ordonne, par l'au-
e mon commandement, que sur le vu
ettre, tu partes incontinent du royaume
, comme un mauvais traître, ou bien
as aussitôt arriver moi et mes che-
qui désirent se mesurer avec tes

nessagers partirent par ordre du roi
, arrivèrent à Palerme, et allèrent pré-
ette lettre au roi d'Aragon qui, l'ayant
ue, eut conseil avec ses barons. Alors
Jean de Prochyta se leva, et dit :
Dieu, ordonnez aussitôt à votre amiral
voile pour Messine, et donnez-lui l'or-
'emparer de tous les vaisseaux du roi
; et puisque vous l'avez défié, faites
que vous pourrez pour lui nuire. Et je
édis ce qui arrivera ; c'est que le roi
sera prisonnier, et que vous le ferez
ın genre de mort qui convient à un tel
» Et incontinent on fit venir l'amiral
e Lauria ; et le roi d'Aragon lui or-
'apprêter sur-le-champ la flotte, d'aller
ıe, et de prendre et brûler tous les vais-
ı roi Charles.
dant il était arrivé de Gênes un espion
ire Alain Alquier, qui était amiral
Charles. Il partit incontinent de Pa-
l vint à l'armée, et raconta à son ami-
ivée de messire Roger de Lauria. Alors
Alquier alla trouver le roi Charles,
lit : « Seigneur, hâte-toi de passer en
, attendu qu'il est arrivé de Palerme
n qui m'a raconté comment l'amiral
'Aragon vient à Messine avec toute sa
veut prendre tous nos vaisseaux ; et
ıe je n'ai pas de galères, et n'ai que
nents désarmés ; ainsi il nous les pren-
ous les perdrons sans bataille ; et tu
resteras dans cette contrée sans vivres, et il faudra que tu meures de faim ; et ceci sera d'ici à trois jours. C'est pourquoi pense à passer en Calabre pour cette raison. L'hiver approche, et tu n'as pas de bon port où tu puisses rester toi et tes vaisseaux. Et si cela, par hasard, ne te plaît pas, les vaisseaux seront brisés. Pense donc à passer en terre-ferme, afin que ce dont tu as besoin arrive de notre pays. »

Le roi Charles fut alors très courroucé ; il tint conseil avec ses barons, et raconta ce que lui avait dit son amiral messire Alquier. Les barons ayant entendu ces paroles, en furent très désolés, et dirent au roi Charles : « Nous sommes très fâchés que vous n'ayez voulu prendre Messine, ni par paix, ni par guerre ; à présent nous ne pouvons l'avoir d'aucune manière, ce dont nous sommes très désolés. Passons donc en terre-ferme, et il arrivera ce que Dieu voudra. » Et ceci fut ordonné par tous les barons.

Lorsque le roi Charles entendit ces paroles, il perdit courage et devint hors de lui-même, et soupira, en disant : « Je suis mort, puisqu'il m'est arrivé tant de malheurs, et que ma terre m'a été prise par un homme à qui jamais je n'ai déplu. Je suis très fâché de ne pas avoir voulu prendre Messine ; mais puisqu'il en est ainsi, passons en Calabre, et qu'il meure celui qui sera coupable de cette trahison, et ceux qui y auront pris part. » Et il finit ainsi de parler. Et ce fut au mois de septembre que l'armée se retira de devant Messine, et passa en Calabre.

La reine passa le premier jour, le second le roi avec beaucoup de troupes, et il laissa deux capitaines avec deux mille cavaliers et leur dit : « Tenez-vous bien cachés ; et quand les habitants de Messine sortiront pour piller les équipages, vous les assaillirez et entrerez avec eux à Messine ; si cela réussit, je reviendrai vers vous. » Et ainsi fut ordonné. Les habitants de Messine ayant appris ceci par leur espion, ordonnèrent incontinent que personne ne sortît de la ville, et ainsi fut fait. Quand les Français virent que les Messinois ne sortaient pas, ils montèrent sur leurs vaisseaux et passèrent en Calabre, et dirent au roi Charles : « Seigneur, nous avons manqué notre but ; les Messinois ne sont jamais sortis hors de la ville. »

Le roi Charles fut alors plus irrité, et dit : « Nous verrons à présent ce que fera le roi d'Aragon et ses gens. » Le jour après, l'amiral Roger de Lauria arriva par ordre du roi d'Aragon, et entra dans le phare de Messine, en grande pompe, avec dix galères. Il attaqua les vaisseaux du roi Charles, et il prit et coula à fond des galères et des vaisseaux, et on prit cinq galères de la commune de Pise, que l'on mena à Messine, croyant qu'on pourrait prendre sur mer le roi Charles. Celui-ci l'ayant appris, en fut tellement désolé, qu'il aurait voulu être mort. Il était alors en vue de la Calabre, et il congédia toute sorte de gens qui étaient étrangers et soldés, excepté ceux qu'il avait à terre de chez lui ; et ceci fut en octobre.

Dans ce mois d'octobre, le roi d'Aragon vint à Messine avec messire Jean de Prochyta, et ils furent reçus par les habitants, en grande fête et avec grande pompe ; et il alla au-devant de lui un grand nombre de chevaliers, de dames et de demoiselles, et tous les autres bonnes gens du pays, qui lui firent de grandes fêtes comme à leur prince, leur roi et leur seigneur.[1]

Et ainsi finit cette histoire.

(1) Je renvoie aux récits de Muntaner et de d'Esclot pour les événements qui suivirent cette occupation de la Sicile. A Bordeaux Charles d'Anjou envoya à cette occasion provoquer Pierre d'Aragon à un duel en champ clos de cent contre cent et de sa personne contre sa personne. Plusieurs des actes qui furent dressés à cette occasion se retrouvent dans la chronique de Carbonell, à la suite du règne de Pierre III. Les archives du royaume à Paris contiennent (J. 512, n. 27), la copie certifiée du défi de Charles, par l'autorité pontificale. Rymer donne aussi trois lettres d'Edouard Ier au roi Charles d'Anjou, qualifié *prince de la Mourée*, et au prince de Salerne, son fils (p. 626), :

Première lettre d'Edouard Ier à Charles d'Anjou.

« A tres excellent et tres puissant prince, Challes par la grace de Deu roi de Jesusalem et de Sezille, du duché de Puille, du princée de Capes, prince de la Mourée, senateur de Rome, d'Anjou, de Prouvence, de Forcaquier, de Tonnoire quens, Edouard, por icelle mesme grace, roy de Engleterre, saluts et vraie amour, ove aparaillie volunté à tous de bons plaisirs fere.

« Nous receumes, cher cousin, vos lettres le vingt-deuxiesme jor de mars en la abbeie de Aberconwey par vos messages, en les queles estoit contenu : que vos et le roi d'Aragon avez emprise bataille, chascun ove cent chevalers ; et por establir liu et terme ordenastes douze chevalers, chascun sis de sa part. Les queus douze, par vos assens, establirent que vous fusetz à Bordiaus le premier jour de jung à vous, presenter devant nus pur la avant dite bataille fere ; et nous priastes que en totes maneres fusoms à jour, afin que pur nos sence la bataile ne fust delaié, que le delaie vous sero grief, pus que vous seriets venus de si loing en aus travail, si nous ne fusoms au terme dessus dit. Et en toit contenu en les avant dites lettres, que les choses s liées entre vous, que par lettres que par seremans, q convient estre devant nus en l'an et terme dessusdit.

« Sor la queue chose nous vous fesoms à savoir, cher que quant vos messages nous vindrent, nous estoi nostre guerre de Calles, si come il vous pourroit queue guerre nous entendons prochainement mettre à l'aide de Dieu. E pur ceo que la besogne nous touch à queor que vous nous avez mandé, nous vous entes anvoier en brief tems nos messages, par les queus no ferons à savoir clerement totes nostre volenté sor la av besoigne. »

Deuxième lettre au même.

Même commencement que la précédente, et cons

« Sor la queue chose nous vous fesoms à saver, ch sin, que nous avons regardée et pensée, come cele ch mout nous touche au quer et qui mout nus semble gr sant ; et avoms aussi regardé le graunt amour et cous est entre nous et vous, et la prochein té de sanc que e nous et notre cher cousin vostre fils, ensemblent ove amour que nous avoms à lui ; et avoms encore reg poésé le grauut peril et le graunt domage qui adven chrestienté si ceste chose se fait.

« Nous, totes ces choses regardées et bien estroit exa ne purrions trover en nule manere en nostre queu graunt cruauté se feist devant nous ne en nostre pos autre liu où nous le pusoms destourber. Et, cher cous nous seroit greve chose estraunge que en'teu manere v ceusoms en nostre terre, qui si grant honour nous fi si bel nous receustes en la vostre quant nous revenis outre-mer.

« Et vous prions, très cher cousin, que vous nous pour escusé si nous ne fesoms en ceste chose vostre re kar, sachez de vérité que, pur gainer tens deus reaus celui de Cecile et d'Aragon, nous n'en serions gar champ où la susdite bataille se feist ; mès mettrions travail en totes les manieres que nous saverioms qu ecord fust mis entre vous, com celui qui mout le vo mout le desire.

Données de Aberconwey en Snaudon, le vingt-cinquiè de marz, l'an de nostre regne XI.

Lettre d'Edouard à Charles, prince de Salerne.

« Edouard par la grâce de Deu, et, à son très che Charles, prince de Salerne et seigneur du mont d salus et bone amur.

« Pur ceo que nous entendoms que vous estes de savoir bones noveles de nous, nous vous fesons à sa nous sumes sein et haitié, la Deu merci, et esme mout de ceo que vous nous mandastes rien par les n le roy vostre pere. Et entendons que vous savez bien nous manda. Et sachez que nous ne avoms pas oub qneste de estre gardien du champ de la bataille qui est entre lui et le roi d'Aragon ; mès la avons refusé tu et si vous en coroucets de ceo, le nous pardoun peine et travail voluntiers mettrions que bone pès fi eaus.

« Donées à Aberconwey en Snaudon, le vingt-cin jour de mars, 1283 A. R d'Ed. Ier.

FIN DE LA CHRONIQUE DE PROCHYTA.

INDEX.

INDEX PHILOLOGIQUE,

DE LA CHRONIQUE DE MORÉE.

A

Ἀβοκατεύω, faire l'avocat. Page 176.

Ἀβοκάτος, avocat. 176.

Ἀβουέρις (ὁ), avoué, fondé de pouvoir. 182.

Ἀβουέρ, avoué, fondé de pouvoir; le mot avoyer a la même origine. 172.

Ἀδελφούτζικος, diminutif d'ἀδελφός.

Ἀκομμερίκευντος, exempt de droit de douane, de péage; du mot κομμέρκι, qui répond au latin *commercium*. C'est probablement de là qu'est dérivé le mot français *comercle*, qui, dans les actes franco-grecs du XIVe siècle, se prend pour une certaine division territoriale, distincte d'une autre. Peut-être aussi ce mot a-t-il la même origine que le mot espagnol *comarca*, district. 3.

Ἀκῶς pour ἀκεύτης ou ἀκεύσης. 38.

Ἀλάγι et ἀλάγιν, régiment, pour ἀλάγιον. 87.

Ἀλᾶ pour ἀλάγι et ἀλάγιον. 124.

Ἀμάδι, ensemble, pour ἅμα. 112.

Ἀμιλος, en grec ancien ἁμαλός. 159.

Ἀμπάρα, jeu de barres; tiré du français. 124.

Ἀναπαζῶ, réclamer, et ἀνάκραξις (ἡ), réclamation. 172.

Ἀναπετάριν pour ἀναπετάριον (τό), mouchoir, ou plutôt volant de robe, aile; du grec ancien ἀναπέτομαι, s'envoler. 138.

Ἀνδρει. Il faut peut-être lire ἀνδρεῖοι, braves, ou en deux mots, ἐν ἄρει, dans la mêlée, dans le carnage. 93.

Ἀνατολμάτευ, gén., pour ἀνατολῆς, lever du soleil. 109.

Ἀνδρόγυνον, ménage, association de l'homme (ἀνήρ, ἀνδρός) et de la femme (γυνή). 195.

Ἀνήψος, neveu; en grec ancien, ἀνεψιός. 167.

Ἀνθρωπία (ἡ), hommage-lige fait à un seigneur. Ce mot a été dérivé du mot ἄνθρωπος, homme, comme hommage l'avait été du radical homme. L'auteur emploie souvent aussi le mot français ὁμάζο et ὁμάζιον. (*V.* ces mots.) 40.

Ἀνυπολιπτέω, manquer de respect à quelqu'un. (*V.* les Ἀπαντα de Coray, t. I, p. 181.) 121.

Ἀνυπῶμαι, peut-être du grec ancien ἀνθίσταμαι. 91.

Ἀπαντή (ἡ), rencontre. 196.

Ἀπαύτου, dès lors, de là. *Passim.*

Ἀπατός (τό), séduction, tromperie, pour ἀπάτη. 134.

Ἀπί pour ἀπαί, au lieu de ἀπό. 135.

Ἀπελατάκι et πελατίκι, masse d'armes, massue. Ἡ παραγωγή του εἶναι, Ἱππηλατικόν, ὀνομαζόμενον ἀπὸ τοὺς Ἕλληνας Κορύνη, ἀπὸ τοὺς Τούρκους Τοπούζ. Τὸ ἐκρατοῦσαν εἰς χεῖρας οἱ καβαλλάριοι, ὡς χρήσιμον νὰ διεύθύνωσι τὸν ἵππον, καὶ κάποτε καὶ νὰ ῥίπτωσιν ὡς βέλος (Coray, Ἄτακτα, II, 54). 26, 117.

Ἀπεσκαλόνω, débarquer; de ἀπό et σκάλα, échelle, port. 33.

Ἀπλάκι, établissement, magasin. *V.* ἀπλεύκημα. 30.

Ἀπλικεῦσαν et aussi ἀπλικεύσασι. *V.* ἀπλοικεῦσαν, qui suit. 116, 151, 196.

Ἀπλοικεῦσαν, d'ἀπλοικεύω, s'établir, se loger; du grec ancien, ἀποικίζω. 51.

Ἀπλεύκημα, établissement, magasin, pour ἀποίκημα; du grec ancien, ἀποικίζω. *V.* ἀπλάκι. 151.

Ἀπολογία (ἡ), réponse, congé, renvoi; de ἀπολογιάζω, congédier. 131.

Ἀπόσκεπα pour ἀπόσκεπτα; même signification que ἀποσκέπτως, sans examen, sans hésiter, en grec ancien. 94.

Ἄρξατο, il se mit à; de ἄρχομαι. 204.

Ἀρχοντολόγι (τό), les chefs en général, la noblesse. 40, 119.

Ἀῤῥαθυμῶ, ᾶς, se tourmenter, s'inquiéter; de ἀ privatif et de ῥαθυμέω, en grec ancien, être exempt de soucis. 115.

Ἀτός pour αὐτός, ainsi ἀτός μου moi-même, ἀτός του lui-même. *Passim.*

Αὔτος, pronom formé de αὐτη, féminin de οὗτος. *Passim.*

Ἀφιερωμένος, fortifié. 43, 205.

Ἀφιρά pour ἀφιέρα, avec dévouement. 74.

Ἀφιρόν pour ἀφιέρον, ferme, résolu, et ἀφίρωσαν. *V.* ἀφιρόνω, qui suit. 106.

Ἀφιρόνω, de ἀφιερόω, en grec ancien, consacrer, confirmer, arrêter, fortifier. 107.

Ἀφιρωμένος, décidé, pour ἀφιερωμένος, employé aussi pages 43 et 205 dans le sens de fortifié. 175.

Ἀφίρωσις (εἰς ἀφίρωσιν), en sûreté, en otage. 196.

Ἄφεν et ἀφέντες, ἀφέντου, ἀφέντευ, après que, des que; en grec ancien ἀφ' οὗ. *V.* ἀφεῦ, qui suit. 43.

Ἀφεῦ, puisque, lorsque, dès que; en grec ancien ἀφ' οὗ. *Passim.*

Ἀφεντισία (ἡ), garantie, sûreté, franchise, droit. 40, 41.

Ἀφὼν pour ἀφ' ὧν. *V.* ἀφεῦ pour ἀφ' οὗ. 12.

B.

B *français représente par* MB.

Μπαρουνία (ἡ), baronie, mot tiré du français. 179.
Μπαρῶς (ὁ), baron. 48.
Μπαΐλατον (τό), le baïlat, l'office du bail. 46.
Μπαΐλος (ὁ), bail, celui qui remplace le prince. *V.* p. 46, note 6. Quelquefois aussi on se servait par abstraction du mot μπεΐ, qu'on trouve dans Dorothée avec la même signification.
Μπαστάρδος, bâtard; mot tiré du français. 136.

B *grec répondant à la lettre* V.

Βίγλαις pour βίγλαι ou βίγλας, vigies, vedettes; tiré du latin *vigiliæ*. 163.
Βολεῖ, il est possible. (*V.* les Ἄτακτα de Coray, IV, 56.) 41.
Βούκκινα (τά), trompette; en vieux français buccins, en latin *buccina*. 120.
Βουνίν pour βουνίον, colline, montagne; du grec ancien βουνός. *Passim.*
Βουργισίος (ὁ), bourgeois; tiré du français. 134.

Γ

Γέρος (ὁ), vieux; en grec ancien et moderne, γέρων, 202.
Γέρω, accus., pour γέροντα; de γέρων. 181.
Γηστέρνα et γιστέρνα, citerne, qui vient du latin *cisterna* (*cis-terrena*), sous terre. 204.
Γενικαρχία (ἡ), légitime possession, héritage. 127, 208.
Γοργόν, adv., au plus vite; en grec ancien γοργός, vif. 113.
Γουλάς (ὁ), tour, fort, prison. Οἱ ἑφτὰ γουλάδες, les sept tours, le château des sept tours. 204.
Γυναικαδελφή (ἡ), sœur de l'épouse, belle-sœur; de ἀδελφή sœur, γυναίκος de l'épouse. 138.
Γύρον (τό). *V.* τουγύρου, γύρωθεν. 35.

Δ

D *français représenté par les lettres* NT.

Ντάμα, dame; tiré du mot français. 176.
Ντέ, de; de Ville-Hardoin, de Sully, etc. *V.* l'index des noms propres.

Δ *grec répondant au* Ç *des Andaloux, ou* TH *anglais.*

Δάνου, d'emprunt, de louage, pour δάνους, grec ancien. 81.
Δαρτός, vite, rapide. 108.
Δημεγερσία (ἡ), rébellion. 208.
Δημεγέρτης, rebelle. 202, 203.
Διά τί et διάτι pour διότι, parce que. 163.
Διαυθεντεύω, défendre, soutenir. 176.
Διαφέστορας (ὁ), défenseur. 139.
Διεν pour διὰ ἕ, et διεῦ pour διὰ οὗ ou δι' οὗ, parce que, et aussi, car. 21, 22, 115, 170.
Διεῦ, parce que. 204.
Διεῦ γὰρ καί, quoique. 88.
Διχρονέω, passer deux ans; de δίς et χρόνος. 132.
Δομά (τό), don, comme δόσις (ἡ). 202.
Δόντια (τά), crénaux. 35.
Δεξάτον pour τεξάτον, le métier d'archer. 120.
Δεξεύω pour τεξεύω. 24, 35.
Δεξιώτης (ὁ), archer, pour τεξότης. 114, 156.
Δεξόβολεν, distance d'un jet d'arc. 124.
Δεσμάνεον qu'on retrouve (180) sous la forme de νέσμον, composé de δόσμα, synonyme de δόσμον et σις, et de νέον. 179.
Δούλευσι (ἡ) pour δεύλευσις, service. 131.
Δρόγγος, défilé. 47, 105; 131.
Δυναμάρης (ὁ) et δυναμάριν (τό) pour δυναμάριον, bastion, forteresse. Ce mot est tiré de sa racine δύ force, en vertu de la même analogie que le mot resse l'est du mot fort. C'est la même nature d'tion que pour ἀνθρωπία, hommage. 189, 75.
Δωρεάνα, en vain, sans raison; du grec ancien δωρέαν.

E

Ἐβλέπω, voir, pour βλέπω, comme ἐτότε pour τότε.
Ἐγκρύμματα (τά), embuscades; de ἐν et de κρύπτω.
Ἐγνωμιάζω, penser, grec ancien ἐννοέω, d'où ἔννοια, notion. 43.
Ἐγονικόν (τό) pour γονικόν. L'addition de ε se ret dans ἐβλέπω, ἐτεῦτος, ἐτότε.
Ἔδε pour ἴδε, ἰδεῦ, voici, voilà. 109.
Εἰσε pour εἰς, dans. 21.
Εἴχανε pour εἶχαν. 106.
Ἐκαθεζότησαν, racine καθέζομαι, je suis assis. 138.
Ἐκαταίλησε. *V.* καταιλῶ. 115.
Ἐκατζα, j'étais assis. 139.
Ἐκατζεν, il s'assit. 203.
Ἔκαψαν pour ἔκαυσαν; de καίω, fut. καύσω, brûler.
Ἐλαφρά, facilement, légèrement. 155.
Ἐλοιπά pour λοιπά, comme ἐτεῦτο pour τεῦτο. 163.
Ἐμάζωξε, *v.* μαζόνω. 33.
Ἐμὲν pour ἐμέ, moi, avec le N ἐφελκυστικόν. 158.
Ἔμνεσθαις pour ἔμνεσταις. C'est une faute du mss (*V.* ἐμνεστος.) 116.
Ἔμνεστος, agréable, beau, comme νόστιμος, auj. usit
Ἔμπατα (τά), les accès, les entrées, les chemins; βαίνω. 204.
Ἐμῶν pour ἡμῶν. — Ἐμᾶς pour ἡμᾶς. 103.
Ἔμπα (τό). *V.* ἔμπατα (τά).
Ἐν pour ἔνι. (*V.* ἔνι.) 28.
Ἔναι pour εἶναι.
Ἐναρύματα (τά), embuscades, peut-être de ἐν ἄρι ἔναρα ὅπλα. Hésychius. 162, 163.
Ἔνε pour ἦναι. (*V.* ἔνη.) 18.
Ἔνει pour ἔνι.
Ἔνῃ (νά), qu'il soit; subjonctif de ἔνι. (*V.* ἔνι.)

αι, il est; forme du verbe substantif de la plus
tiquité. (Homère, *passim.*)
emble, avec; de ἐν et ὁμοῦ. 34.
sans que; grec ancien, ἕξω, hors, sous. 203.
ν, de ἐκμαυλίζω, fourvoyer, égarer, surpren-

, de ἐκμελίζω, (en grec ancien, entamer, dé-
'; de ἐκ et μέλος, membre), a peut-être ici le
ɔmmieller, ἐκ et μέλι, miel; allécher, attirer.

oriste de ἐκπίπτω, écheoir; de ἐκ et πίπτω,
omber. 180.
, six. 117.
, de ἐξηλόνω, défaire, mettre en déroute; au
léclouer, découdre; de ἐξ et ἥλόω, clouer. 163.
τό), l'extérieur, le déhors; racine ἔξω et χώρα.

), grec ancien, ὁ ἔπαινος.
:αν et ἐπῆκαν, de πεῖω, faire.
'. παίρνω.) 34.
ν, de πλευριάζω; racine, πλεῦρον, côté. Ὅλοι,
. ἐπλεύρ., tous ceux qui garnissaient les côtés.
ɔour ἐρίσθησαν, ils rivalisèrent, de ἐριζομαι,
n, 155.
(*V.* ῥεγεύω.) 28.
ησαν, ils dépouillèrent de leurs habits ῥοῦχα.

pour ἐρωτήσειν, d'ἐραταω, gr. anc., question-
.
νί, accusatif de σύ, toi ou vous. (*V.* ἐμέν.) 178.
ɔι ou ἔτζι, ainsi. 60.
ɔur ἐσυντῆραν (*V.* la note 2). 63.
aoriste de ἐσπερόνω, passer la soirée, la nuit;
σπέρα. 116.
, de συμπέπτω, grec ancien, digérer. Le ms.
ιμπευθαν. 162.
ɾ τοῦτο, ce. (*V.* ἐδλέπω, ἐλοιπά). 205.
, pour ἐφιμίζεται, caracoller. (*Voy.* φιμίζοντα.)

ide; d'où εὔκαιρα, en vain. 129.
, épousa; de εὐλογοῦμαι. 209.
, légitime. 192.
192.
, se marier avec, épouser. 192.
ntra en fureur. 136.
ɪr ἔχοντας, forme vulg. du parf. ἔχων. 180.

H

ils allèrent trouver, pour. 122

Θ

ἡ) θάλασσα, la mer. 194.
ɔur ὁ θάνατος, la mort. 187.
ν pour θεραπήσουν; de même σω
σιταρχέω. La langue vulgaire a altéré beaucoup de mots qui aujourd'hui ont repris leur forme et leur pureté primitives. 97.
Θλίψη (ἡ) pour θλίψις. 187.
Θρονίν pour θρονίον, de θρόνος, trône. 97.
Θυγάρτη (ἡ) pour ἡ θυγατήρ, fille. 195.
Θυγατήρ, indécl. Τὴν θυγατήρ του 28. Le mètre exige la même forme θυγατήρ ou θυγατέρ, p. 152, v. 15; p. 144, dern. vers.
Θυμῶ pour ἐνθυμῶ, rappeler. Ἐνθυμοῦμαι, se rappeler. 110.

I

Ἰδε, voici, voilà, pour ἰδοῦ.
Ἱππάρι (τό), de ἱππάριον, ἵππος, d'où peut-être φαρί. (*V.* ce mot.) 112.
Ἰσοπορία, parité de pouvoir. 127

K

Καβαλαρίων, de καβαλαρεύς. 178.
Καβαλάρης, καβαλάριος, καβαλάρος et καβαλάρευς (ὁ) chevalier. 178, 183.
Καί pour ὅτι, que; le *che* des Italiens. 166 et *pass.*
Κάλλιοι, meilleurs; de l'hell. καλλίων (ὁ, ἡ), κάλλιον (τό) comparatif de καλός. 197.
Καλογνωμία (ἡ), bonne humeur. 191.
Κἄνε pour κἄν, au moins. 88.
Κανόλως, adv. nég., le moins du monde, pas du tout, de καὶ ἂν ὅλως. 121.
Καρκάσια (τά), carquois. On trouve aussi ταρτάσσια.
Καρφολασία (ἡ), cantonnement, bivouac, de κάρφος, paille, et ἐλαύνω, étendre. 109.
Καστέλιν pour καστέλιον. 207.
Καστελλανίκιον (τό), châtellenie. 60, 188.
Καταγοργῆς, adv., vite, promptement, de γοργός, gr. anc., vif. 106.
Καταιλῶ, en grec ancien καθκιρῶ, aor. 2, καθεῖλον, détruire, dévaster. 26, 113, 115.
Καταπατής (ὁ), espion, 122.
Καταστοχάζω, grec ancien στοχάζομαι, examiner avec attention. Peut-être au lieu de κατα, faudrait-il mettre καλα. 204.
Κατούνα (ἡ), cantonnement, logis. 35, 134.
Κατώπισθε, par derrière; de κατά et ὄπισθε. 199.
Κελλί (τό), cellule; du latin *cellula.*
Κηβητάνοι (οἱ), κιβετάνος, κιβιτάνος, (*V.* Κυβητάνος.) 154, 157, 55.
Κιβοῦρις, tombeau, de κιβώριον, 76.
Κλασώδης pour κλεισώδης, fermé; de κλείω, fut. κλείσω. 162.
Κλεισούρα (ἡ), défilé. *V.* κλησούρα dans les Ἄτακτα, II, 191.
Κόκες (ἡ), sorte de navire. 15.
Κομεσιόνη (ἡ), commission, conseil, comité. 183.
Κομισιόν (τό), commission, mandement, ordonnance. 193.

Κόμμης (ὁ), et κόμμιτος, commite d'un bâtiment. 54.
Κομπανία (ἡ), compagnie. 187.
Κόντος (ὁ), comte. 187, 196.
Κοντόσταυλος (ὁ), connétable, *comes stabuli*. 181.
Κορβερτῆρι (τό), couverture. 179.
Κορίτζι (τό), fille; grec ancien et moderne κόρη. 209.
Κόρφος (ὁ) pour ὁ κόλπος, golfe. 200.
Κουρσεύω, courir sus, ravager; de κοῦρσος, courses, ravages, τὰ κούρση. 131.
Κοῦρσον (τό), τὰ κούρση, courses, dévastation. 200.
Κούρτη (ἡ), cour. 189.
Κουρτεσία (ἡ), courtoisie. 180.
Κράτον pour κράτος. 192.
Κρεββάτιν pour κρεββάτιον. 204.
Κρεββάτιον (τό), lit. 179.
Κυβητάνος (ὁ), chevetain, gouverneur. Rac. héll., κύβη, 153. *V.* la note, p. 55.

Λ

Λαβασμένος, déçu, trompé, pour λανθασμένος, de λανθάνω, 208.
Λαλῶ, ἐλάλησα, ordonner, inviter. 147.
Λαός (ὁ), dans le sens homérique d'armée. *Passim*.
Λιζιά (ἡ), ligie, allégeance, hommage-lige; tiré du français. 183.
Λιβάδα (ἡ), de λιβάς, grec ancien, source, fontaine, et τὸ λιβάδι, prairie. 43.
Λίζιος, lige; terme féodal. (*V.* λιζιά). 47.
Λιμαντικός, ή, όν, qui meurt de faim, λιμός. 19.
Λογάρι (τό) et λογάριν pour λογάριον, argent, trésor. 33, 98, 9, 9.
Λόγου· τοῦ λόγου του, de soi-même, à soi-même. 33.

Μ

Μαδίζω et μαδῶ, plumer, piller. (En grec anc, μαδίζω, épiler, plumer.) 115.
Μαζόνω, rassembler; de ἅμα, ensemble. 33.
Μαι pour εἶμαι, je suis. 130.
Μανδάμα, madame; tiré du français. 171.
Μανδρί (τό), parcage, bercail; grec ancien ἡ μάνδρα.
Μαντζέ (τό), mense; terme féodal. 46.
Μέ, prép., avec, pour μετά. *Passim*. Avec le gén. que gouverne μετά. 49.
Μερίδιν pour μερίδιον. *Passim*, et μεράδιν, partie, 154, de μέρος.
Μετασελόνω, ώσα, changer de selle. 117.
Μισέρ, messire. (*V.* Σέρ.) Il faut souvent pour la mesure du vers lire μσέρ, monosyllabique.
Μόν pour μονόν, seulement. 44.
Μουρτεύω, souiller, pour μουρδεύω, grec ancien μολύνω. (*V.* μουρδόνω dans les Ἄτακτα, IV, 336.) 136, 142.
Μυριευχαριστῶ, remercier dix mille fois. 16

Ν

Νά pour ἵνα. *Passim*.
Νά pour ἄν, si. 184.
Νάλθευν pour νὰ ἔλθευν. 162.
Νερόν (τό), eau; mot antéhomérique, d'où Νέρε des.— Κρύα νερά. 204, 167.
Νίκος (τό), victoire; ἡ νίκη, grec ancien,
Νομαζω pour ὀνομάζω, nommer. 31.

Ξ

Ξεύρω, savoir; racine, ἔξευρον, aor. d'ἐξευρίσκω. 9

Ο

Οἰκενομίω, préparer. 194.
Οἰκενοῦμαι, se préparer. 8.
Ὁκάποιος, un certain, quelqu'un, on. (*V.* ὁκάτις
Ὁκάτινος, d'un certain. 132.
Ὁκάτινα. (*V.* ἑκάτις.) 94.
Ὁκάτις, quelqu'un, on. — Πιθανὸν ὅτι τὸ ἀρχαῖ φθορὰ τοῦ Ἴς, τοῦ σημαίνοντος τὸ Σχεδὸν τῶν π εἶον Νῆες ὡς τριακόσιαι. (Coray, Ἄτακτα. I, 167
Ὁλοστενοί, comme s'il y avait ὅλῳ σθένει, de to force. 90.
Ὁλιγούτζικον, dimin. de ὀλίγον, un peu. 123.
Ὅλει τους pour ὅλοι [ἀπὸ αὖ] τους. 177.
Ὁλπίς pour ἐλπίς. — Ὁλπίζω pour ἐλπίζω. *Passim*
Ὁμάζι (τό) et ὁμάζιον, hommage. (*V.* ἀνθρωπία.
Ὀπισθέλα. (*V.* πρωστέλα.) 123.
Ὁποῦ, qui, que; pron. relat.
Ὅπου, adverbe de lieu, οὗ. — Ὅπη. 136.
Ὁποὺνι pour ὁποῦ ἔνι, qui est. 167
Ὁποῦφερα pour ὁποῦ ἔφερα. 163.
Ὁπό 'χω pour ὁποῦ ἔχω, ὁπό 'χει pour ὁποῦ ἔχει.
Ὁπῶχευν pour ὁποῦ ἔχευν. 161.
Ὀπρός, devant, pour ὀμπρός, pour ἔμπροσθεν. 11
Ὀρκεμός pour ὅρκος, serment. 104.
Ὁρμηνεύω, expliquer; de ἑρμηνεύς. Ainsi ὀχθρ ἐχθρός, ὀλπίς pour ἐλπίς.
Ὅσεν, lorsque. 144, 204.
Ὅσεν νὰ, jusqu'à ce que. 12.
Ὅσεν, tout ce que. 163, 204.
Ὅσπιτι, *v.* σπίτι, hôtel, maison. 130.
Οὐδίν, négation; aujourd'hui δέν. — Οὐ, négat n'est plus du tout en usage, se trouve fréquem ployée dans cette chronique.
Οὐδίν pour δέν. 79.
Οὐδόλως, adv. nég., pas du tout, de οὐδέ et ὅλ
Ὀφθαλμοφανῶς· Εἶδα ὀφθαλμοφανῶς, j'ai vu de pres yeux. 39.
Ὀχθρός pour ἐχθρός, ennemi; comme ὀλπίς pour ἐ
Ὀχίδα, otage; du latin, *obses, idis*. 105, 170.

Π

ί νὰ σώσῃ εἰς, aller dans le pays à. 132.
παιδίον, enfant, fils.
ν. μπαΐλος. 55.
adre, de ἀπαίρω. 34.
τό) pour παξιμάδιον, biscuit. 205.
πάγουν, de πηγαίνω ou ὑπάγω, aller.
offrir ses services; du français *offrir*, et de
8.
s rosses; racine, παρά et ἵππος. 110.
παρεῦ, plus que. 129.
, parent; du latin *parens*. 169.
, v. μπαρεννία. 171.
indéclinable comme κάθε, chaque. 195.
), logement, pied-à-terre; racine, πεζός, à
.
, v. ἀπελατικι.
), sapeurs; de πέλεκυς, hache. 208.
), les alentours; de περί et γύρος. 36.
la note 1, p. 100.
πήρασι pour ἐπῆραν, de παίρνω. 34.
ur ποτήσῃ, de ποιέω. 79.
πήσω (νά). 130.
ποτήσουν, de ποιέω, ποιῶ, faire.
r ἐπιδέξιος. 112.
pour ἐπιδεξιωσύνη.
ἐπιλαλῶ, courir. (*V.* λαλῶ dans les Ἄτακτα,
162.
, lettres, messages. (*V.* les Ἄτακτα, I, 298·
147, 175.
ur πλησίον, près, auprès. 20.
), vaisseaux; grec ancien, πλεύσιμα
brique; grec anc. ἡ πλίνθος. 33.
faire savoir. 62.
it lire peut-être καλά, *loco citato*. 120.
insister beaucoup. 132.
orte; d'où ὁ πορτάρης, portier; rac. lat. 206.
et ὀπεῦ.
(ἡ), provéditeur, prévot; du latin *provi-*
ρος, gardien, 193.
τό), privilége. 179.
résenter. 202.
, ὁ πρίγκιπας, prince, et πριγκιπάτον, prin-
latin *princeps* et *principatus*. On devrait écrire
ριγκίπας, πριγκιπάτον, les Grecs instruits re-
t par ι le son de l'*i* dans les mots étrangers.
ισσα (ἡ), princesse. C'est la forme ou dési-
inique de βασίλισσα. 151, 64.
(τό). (*V.* πριβελέγιον.) 179.
ὰ), guider. 109.
uide. 122.
adv., forme vulg., pour προσεκτικά, προσεκτι-

ur ἐμπρόσθιν, en avant; opp. à ὀπισθίλα pour
22, 123.

Πτωχολογία (ἡ), le menu peuple, les pauvres gens, de πτωχός et λέγω. 95.

Ρ

Ῥί (ὁ), roi; de l'italien *re*. 186.
Ῥεματιάρης, qui a des rhumatismes. 100.
Ῥεβεσθίζω et ῥεβεστίζω, revêtir. 46, 152, 170, 180.
Ῥήγαινα (ἡ), et ῥήγινα, reine; du lat. *regina*, et ῥηνά, plur. ῥηναῖς, du français *reine*. 138, 139.
Ῥήγλαις (μὲ ταῖς) pour ῥήγουλαις ou ῥέγουλαις, dans les règles, dans les formes; du latin *regula*. (Le ms. porte ῥήγαις.) 150.
Ῥημαζω pour ἐρημάζω, dévaster. 156, 194.
Ῥιζικόν (τό), hasard, malheur; de l'italien *rischio*. 113, 117.
Ῥιτζίστρον (τό), registre.
Ῥιχᾶ, il risque, de l'ital. *rischio*. 191.
Ῥεβελεμένος, révolté. 12, 129.
Ῥεβελεύω et ῥεβολεύω, se révolter, du latin *rebellis*. 130, 206.
Ῥόγα (ἡ), salaire, prix. (Ῥόγα est expliqué par μισθός. 118), 30, 33.
Ῥογάτορες, adj., salarié, soldé. 153, 154.
Ῥόη, ῥοαί, ῥοῖ, roi; tiré du français. 132, 141, 144.

Σ

Σαϊτόλασι, mot hybride, composé du latin *sagitta* et de ἐλάσιον, de ἐλαύνω. 94, 117.
Σέβουν (νά), qu'ils entrent, pour entrer; de εἰς et βαίνω. 85, 130.
Σίντζιο (τό), siége; tiré du français. 129.
Σεντούκι (τό), coffre. Hésychius : Σάνδυξ ... καὶ κιβωτός. 164.
Σίρ, sieur ou messire. (*V.* μισίρ.) 41, 123.
Σημαδεύω, mettre en gages. 202.
Σημάδιν pour τὸ σημάδιον, gage (en gage). 205.
Σκαμνί (τό), siége, capitale. 47, 140
Σκανδαλίζω, troubler. — Ἐσκανδαλίσθη ἡ τρίβα, la trève a été rompue. 18, 167.
Σκάνδαλον (τό), débat, dissension, trouble. (En grec anc. embûches, piége.)
Σκοπῶ, concevoir une idée, penser à. 200, 207.
Σκοπῶντα pour σκοπῶντας, pour σκοπῶν, voyant, épiant. 204.
Σπιτάλι (τό), hôpital; du latin *hospitium*.
Σπίτι (τό), maison; du latin *hospitium*. 129, 171.
Σπλάγχνος (τό), grec ancien τὸ σπλάγχνον, affection. 153.
Στενολάγγαδα (τά), gorges étroites; de στενός et λαγκάδι, racine φάραγξ. 151.
Στήν pour εἰς τήν. 33.
Στιχίζω (mieux στοιχίζω), engager, exhorter. 124.
Στό pour εἰς τό.
Στρέμμα (τό), retour; de στρέφω, parf. pass. ἔστραμμαι, la retraite, terme milit. 37, 195, 208.

Συμπεθέρι (τό) et ἡ συμπεθεριά, alliance par mariage. 152.
Συγγάμβρισσα (ἡ), belle-sœur; fém. de σύγγαμβρος, grec ancien. 188.
Συντεκνία (ἡ), compérage, affinité qui existe entre le père d'un enfant et le parrain. 101.
Συφάμηλοι, avec toute leur famille; de σύν et *familia*. 129.
Σωκράτησιν pour ἐσωκράτησιν, acc., force intérieure, approvisionnement; racine. ἔσω et κράτος. Peut-être pour σωτάρκησιν. 205.
ωταρκίω, altération de σιταρκέω. 139.

T

Ταβέρνα (ἡ), taverne; d'où ταβερνάρης, tavernier. 205.
Ταῖς pour τάς pour ἅς, que, avec le τ ionique. 131.
Ταρίτες, galères. (*V.* ταρίταις.) 159.
Ταρίταις et ταρίτες, térides; sorte de bateaux longs, probablement d'origine catalane. (*V.* Coray : Ἄτακτα, IV, 74) 107 159.
Ταχύτζι pour ταχύ, de grand matin. 109.
Τερίτες. *V.* ταρίτες. 203.
Τέσσερης pour τέσσαρης et τέσσαρας, quatre. 49.
Τζάγδαρος, un misérable, 19, 96.
Τζαγρατόρος, archer, arbaiétrier. 34. Cantacuzène, t. I, pag. 174, éd. de Bouv., dit : « Τῶν ἐκ τόξων Λατινικῶν τῶν λεγομένων τζαγγρῶν. » L'édition de Paris rappelle à cette occasion le dérivé : « Inde *tzangratores* qui arcubalistarii fuerunt, quorum usus in bellis tunc temporis plurimus. »
Τζάγρα (ἡ), arbalète. 164.
Τζάμπρα (ἡ), chambre; racine franç. 138. En Chypre on appelle encore τσάμπρα une chambre longue.—Τζαμπρελιάνος (ὁ), chambellan. 204.
Τὸ ἀνῆβα pour ὅταν ἀνῆβαν, lorsqu'ils furent montés. 124.
Τό pour ὅτε, ὅταν, par métathèse, *passim*. — Pour τὸ ὁποῖον, qui, que, lequel; c'est le pronom relatif neutre ὅ, au lieu duquel les Ioniens disaient τό.— Pour ἐκεῖνο ὅπου, ὅ τι, ce que. 113.
Τὸ ἰδεῖν pour ὅταν ἰδῇ ou εἰς τὸ ἰδεῖν, τὸ ἀκούσειν. 93, 122, 125.
Τόμου, lorsque; de ἐν τὸ ὁμοῦ, en même temps que, suivi de ὅμου; ce qui rappelle le τῆμος et son relatif ἧμος d'Homère. 24.
Τον pour ἦτον, était; de εἶμαι. 129.
Τόσον-ὥστε, tant que.
Τόσον, lorsque. 26.
Τουάριν pour τουάριον, douaire; tiré du français. 168.
Τοῦ νά, pour que. *Passim*.
Τουγύρου, alentour, grec anc. γυρόθεν. 97.
Τρέβα (ἡ), trève; racine, franç. 160, 166, 202.
Τρεζουριέρης (ὁ), trésorier. 193.
Τριβουντζέτα (τά) et τά τριμπουτζέτα, trébuchets. 208 42, 44.
Τριγυρίζω, entourer; de τρίς et γύρος. 35.
Τριζουριέρης (ὁ), trésorier. 185.
Τρώει, vulg., pour τρώγει; de τρώγω, aor., ἔφαγα, manger, ronger. 115.

Υ

Υἱόψυχος, ami intime (fils de l'âme). 176.
Ὑπαγένω pour ὑπάγω. 123.
Ὑπάει pour ὑπάγει.
Ὑπεγενεέρχετον et ὑπεγεναρχετον, il allait et v ὑπάγω, πηγαίνω et ἔρχομαι. 117.
Ὑπέρπιρα (τά). 108. Ὑπέρπειρα, πέρπειρα. 202. (. 1, p. 100.

Φ

Φαμιλιά (ἡ), famille, suite, les gens de la maisn *familia*. 133, 206.
Φάνη (εἰς τό), de φαίνομαι, manifestement.
Φαρί (τό), cheval de guerre ou de course; εἰς φ εἰς φαρίον, à cheval; rac. orientale ou hell., ριον. 202.
Φέη et φίε (τά), fiefs. On dirait mieux τιμάρια τιμή. (*V.* les Ἄτακτα de Coray, II, 191.) 17
Φέον (τό), fief, terme féodal; en lat. *feudum*. 1
Φέρος (τό), peut-être pour τὸ συμφέρον, l'intérê
Φιλοτιμίαι (αἱ), dons d'amitié. 149.
Φιμίζοντα, part. prés. de φιμίζω; grec ancien, φιμός, bride. 117.
Φιορκία (ἡ), parjure; grec ancien ἐπιορκία. 111
Φίορκος pour ἐπίορκος, grec ancien. 102.
Φιλικόν (τό), euphémisme remarquable pour dire d'après la signification ancienne de φιλεῖν, être ordinaire. 167.
Φλαμουριάρος (ὁ), banneret. 154, 155, 178.
Φλάμουρον (τό), bannière; de *flammula*, petite 160.
Φραγγία (ἡ), franchise. 193.
Φραμενόροι (οἱ), frères mineurs. 193.
Φύον (τό), fief; du français *fief*. 208.

X

Ἤχαν pour εἶχαν, de ἔχω. — Ἤχω pour ἔχω. 131.
Χαρᾶς, il faut peut-être lire χολῆς. 148.
Χέριν pour χέριον et χέρι, main, 90.
Χερόρτην, acc. de ὁ χερόρτης, gant. 180.
Χερρόρτιν pour χειρόκτιον, gant. 158.
Χρυσάφι, de l'or, pour χρυσός. 166.

Ψ

Ψυχικά (τά), les charités, les donations. 184.
Ψωμίν pour ψωμίον, ψωμί, pain. 205.

Ω

Ὤλπιζαν, *V.* ὀλπίς. 44.
Ὠν pour οὖν, dorisme. Ἐτότες ὦν, alors donc. 142.
Ὡσότε, jusqu'à quand. 39.
Ὡς οὗ, jusqu'à ce que, pour ἕως οὗ, hell. 195.
Ὡστινεί, comme si. 117.

INDEX GÉOGRAPHIQUE,

DE LA CHRONIQUE DE MORÉE.

A

varin (le nouveau Navarin), construit par
Saint-Omer, bail de Morée vers 1290, au-
Néocastron, à gauche du vieux Navarin ou
tron (le Pylos de Nestor), sur le penchant
ne. 189.

ας, Saint-Zacharie, petit port près de Cla-
, 56.

Hagion-Oros dans la Corinthie. 36.

υπίτζας, gorge de montagne près de Prinitza
s bords de l'Alphée. 109.

ναι, Athènes. 63, 69, 77, 85.

άντζα της), la manse, le fief d'Athènes. Bo-
urquis de Montferrat et roi de Salonique, en
Guillaume de Champ-Litte. 37.

a en Messarée est donné comme fief à Gau-
tonchères, qui y fait bâtir un fort. 47, 155,
, 175, 177.

παρονία της), la baronie, la seigneurie, le
ova. Ce fief passa par l'héritière dans la fa-
Passava, puis dans celles de Saint-Omer et de
76, 178, 179, 180.

Ἀλλαμάνια, l'Allemagne, 13, 14, 16, 158,

Alandritza, dans le pays des Scortins. 211.

rmiros, port du duché d'Athènes où débar-
s Catalans lorsqu'ils furent appelés pour la
fois par Guy de La Roche, duc d'Athènes.
ntaner, à l'année 1308.) 169, 187.

lphée, auj. Rouphia. Il divisait l'Elide de la
; il coule à Caritena. 109, 116, 120, 154,

myelée, évêché suffragant de Patras. Les six
uffragants du métropolitain de Patras étaient
ne (dont le siége fut depuis transporté à An-
, Modon, Coron, Veligosti, Amyclée et Lacé-
. 49.

νάπλιον, ancienne Nauplia, dans l'Argolide,
oli de Romanie. C'était une des douze forte-
i existaient en Morée au moment où les Fran-
ntrèrent, en 1205; ces douze places fortes
1 Patras; — 2 Corinthe: — 3 Argos; —
i; — 5 Ponticos; — 6 Arcadia; — 7 Coron;
lamata; — 9 Modon; — 10 Nicli; — 11 La-
ia; — 12 Monembasia (p. 34). 39, 52, 64,

lt prise et donnee au megas-kyr d'Athènes
ffroi de Ville-Hardoin, prince d'Archaïe, qui
avait obtenu un secours naval des Vénitiens. 70, 71.

Ἀνάπολις, Naples, dans le royaume des Deux-Siciles. 147, 148, 151, 152, 154, 164, 166, 183, 190, 206.

Ἀνατόλη, l'Anatolie, l'Orient, l'Asie, opposé à Δύσις, l'Occident, qui désigne l'Europe. 2, 3, 23, 27, 28, 29, 30, 74, 88, 120.

Ἀνδραβίδα, Andravida, ou Andravilla dans les lettres des papes. C'est là que fut transporté l'évêché d'Olène. Un parlement s'y assembla dans l'église de Sainte-Sophie pour y prononcer un jugement dans l'affaire de la réclamation de la baronie d'Akova. 173. Il s'y trouvait une église de Saint-Jacques que le prince Guillaume de Ville-Hardoin avait fait construire et avait donnée aux chevaliers du Temple, et dans laquelle il avait fait élever un monument à son père Geoffroi Ier et à son frère Geoffroi II. Il ordonna que son corps fût déposé à côté des leurs; son père était au milieu, son frère aîné à sa droite, et lui Guillaume à sa gauche. « Andravida, dit le chroniqueur (p. 34), est située dans la plaine et ouverte de toutes parts. » (182), 34, 35, 39, 40, 47, 55, 56, 59, 60, 84, 85, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 131, 134, 147, 153, 168, 182.

Ἀνδριανούπολις, Andrinople. 17, 25, 86.

Ἀντιοχεία, Antioche. 3, 4.

Ἀξία, l'île de Naxos, conquise par Marc Sanudo avec les autres Cyclades. Cette île fut la capitale du duché de Naxos ou des Cyclades, ou de la Dodécannèse, qui reconnaissait la suzeraineté du prince d'Achaïe. (Voy. les Sanudo, ducs de Naxos.) 69, 70.

Ἄπλους, position forte sur la rive de l'Alphée et qui en commandait le passage, non loin d'Isova. 210, 211.

Ἀραχλεία, Héraclée en Asie. 19.

Ἀράχλοβον, Araclovon, dans la partie la plus étroite des défilés de Scorta. 43, 129, 207, 208, 209, 210, 211.

Ἀραράτ, le mont Ararat, sur lequel s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. 110.

Ἀραχώβα et Ἀράχοβα μεγάλη, Arakhova ou Arakhova-la-Grande, sur les confins du pays de Scorta. Elle a conservé le même nom. (Bory de Saint-Vincent, *Relat.*, tom. II, p. 246.) 167, 210.

Ἄργος, Argos, une des douze places fortes. 36, 37, 39, 52, 64, 68, 71, 156. Elle fut donnée par Geoffroi Ier, prince d'Achaïe au megas-kyr d'Athènes. 71.

Ἀρκαδία, Arcadia en Messénie, anc. Cyparissèis et Cyparissios. Il n'y existe plus de port aujourd'hui. (B. de S.-Vinc., *Relat.*, t. I, p. 369.) 31, 41, 43, 46, 122. — Elle fut donnée avec Calamata à Geoffroi de Ville-Hardoin, comme héritage de famille, par son ami Guillaume de Champ-Litte en 1206. 46. — Elle fut

démembrée de l'héritage de famille par Guillaume de Ville-Hardoin qui en fit don à Vilain d'Aunoi, qui avait quitté Constantinople en 1261, à la suite de l'expulsion de Baudoin, et était venu se réfugier en Morée. C'est par une erreur, dont je ne me rends compte qu'en l'attribuant à une lacune, que la Chronique donne cette seigneurie d'Arcadia à Ancelin de Toucy. 31.

Ἀρμενία, le royaume d'Arménie. 3.

Ἄρτα, Arta, en Épire ; chef-lieu du despotat d'Hellade ou d'Épire, ou d'Arta, sur lequel régnait alors une branche de la famille Ange. 23, 75, 76, 77, 84, 85, 88, 194, 195, 196, 198, 200.

Ἀχαΐα, Achaïe. Après la prise de Corinthe et le don qui fut fait par Boniface, roi de Salonique, de la suzeraineté sur le duché d'Athènes et le marquisat de Bodonitza, les princes de Morée prirent le titre de princes d'Achaïe. 33, 34, 35, 36, 64, 74, 77, 169.

B

B français *représenté par les lettres* MΠ.

Μπουδονίτζα, Bodonitza, en Livadie. (Voy. Μουδονίτζα.) 38.

B grec *répondant à la consonne française* V.

Βαγενήτια, Vagenetia, sur le bord de la mer, le long du golfe d'Arta. 204.

Βατάϊ et Βάτικα, Vatica en Tzaconie, près du cap Ténare. Cette ville a donné son nom à la baie de Vatica, près du cap Malée. 51, 72, 107, 129.

Βελιγόστη, Veligosti, sur l'Eurotas, près de Leondari (l'ancienne Leuctres), avec un fort situé sur une hauteur. Elle fut donnée comme fief à Mathieu Remond, au moment de la conquête, en 1206. C'était un évêché suffragant de Patras. Mélétius la mentionne et la place en Arcadie; Boblaie et B. de S.-Vincent (*Relat.*, tom. II, p. 225) en trouvent les ruines à Leondari. 42, 43, 48, 49, 50, 56, 109, 122, 130, 131, 157.

Βενετία, Venise. 9, 10, 11, 12, 14, 23, 33, 47, 52, 54, 55, 69, 73, 136.

Βερόνα, Vérone, en Italie, patrie des seigneurs de Nègrepont, de la famille dalle Carceri. 38.

Βλαχία, province de Vlachie. Elle est située entre la Thessalie et l'Épire, et comprend les montagnes du Pinde. Ce fut là que les Turcs, qui avaient sauvé le prince, retournèrent pour retrouver les leurs (132). 23, 63, 75, 76, 84, 85, 86, 87, 88, 92, 95, 96, 102, 132, 169, 198.

Βλιζίριον, Βλιζῆρι ou Βλιζίρι, Vlisiri, sur les bords de l'Alphée, tout près de Ponticos et d'Andravida. Je retrouve près d'Elis, un mont Besiri, et près de là une ville de Klisoura qui doit être fort rapprochée de cette position. 55, 56, 60, 113, 120, 154.

Βεννιβάτ, Bénévent, où se donna en février 1266 la bataille entre Mainfroi et Charles d'Anjou. 142.

Βοστίτζα, Vostitza, en Achaïe, port sur le golfe de Lépante (anc. Ægium). Elle fut donnée comme fief de la conquête, à Hugues de l'Ile, seigneur de Rigny. 35, 48, 206, 211.

Βούρναβες, Bournaba, en Morée, lieu où s'établit descendants des deux Turcs qui se firent chrétiens qu'on arma chevaliers après leurs services dans alliée. 132.

Βροντῆσι, Brindes, dans le royaume de Naples; c Brindisi. C'est de cette ville qu'on avait alors l'h de s'embarquer pour la Morée et pour tous le d'outremer. Il s'y faisait deux passages annu Terre-Sainte. (Voy. Muntaner à l'année 13 134, 146, 147, 151, 153, 154, 160, 166,

Γ

Γαλατᾶς, Galata, faubourg de Constantinople, les Génois. 30, 75.

Γαρδίκι, fort bâti dans un ravin, sur les mon séparent Veligosti d'Arcadia, dans l'end Makri-Plaghi ou la Longue-Côte (voy. ce de 125.

Γαρδιλίβον, Gardilivon, en Tzaconie. 158.

Γένεβα, Gênes, en Italie. 30.

Γεράκι, aujourd'hui Hiéraki, en Tzaconie. C donné en fief à Guy de Nevelet, qui fit b à Ghéraki. 48.

Γηστέρνα, Kisterne, en Tzaconie, aujourd'hu « Il peut y avoir, dit B. de S.-Vincent (A p. 299), une demi-lieue tout au plus du promontoire Ténare à Kisternès. » 74.

Γλαρέντζα, Clarentza, port en Morée. C'est c que les ducs anglais de Clarence ont pris, titre. Sur toutes les monnaies des princ de la maison de Ville-Hardoin jusqu'à Lou gogne, mari de Mathilde de Hainaut, et s firent frapper comme seigneurs supérieurs rois de Naples de la maison d'Anjou, se l le nom de cette ville. (Voy. mes Éclaire. 147, 151, 153, 154, 157, 166, 172, 17 196, 206.

Γλύκυ. Un des fiefs de la princesse Anne, fill d'Arta et femme de Guillaume de Ville-Har d'Achaïe. Après son veuvage, elle contin ce fief, situé en Morée. 188.

Γριτζίνα, Gritzena, en Tzaconie. Ce pays fief au moment de la conquête à un chev Lucas. 48.

D

D français *représenté par* NT *en gr*

Δ *répondant au* ç *doux des Andalous, ou*

Δαμάλας, Damala (anc. Trézène), dans la p golide ancienne, près du cap Skyllo. 36.

, le Despotat, c'est-à-dire l'Epire, appelée aussi d'Arta et d'Hellade. 76, 88, 89, 91, 92, 96,

ématra, détruite d'abord par les Grecs, puis ite par Guy, duc d'Athènes, pendant son baï- était dans le pays des Scortins. 187.
s Catalans s'en emparèrent, d'accord avec le ènes. 169.
et Δραγάλιβος, Dragalivon, en Tzaconie. 108,

repanum, en Morée. 84.
dent, par extension l'Europe, par opposition , le Levant et par extension l'Asie. 2, 4, 5,

ς, la Dodécannèse, c'est-à-dire les douze îles. des formèrent un duché qui porta ce nom du es îles qui le composaient et qui sont : 1 Cy- — 2 Paros; — 3 Amorgos; — 4 Delos; — — 6 Ios; — 7 Scriphos; — 8 Myconos; — — 10 Siphnos; — 11 Andros; — 12 Naxos. qui appartenait à la famille vénitienne de Sa- levait de la principauté de Morée, s'appelait é de Naxos ou de Nixia. 63 69.

E

l'Angleterre. 4.
aussi Ἴσοβα et Ὄσιβα, Isova, monastère de tholique, sur les bords de l'Alphée. Il était la protection de la Vierge ou Pan-Hagia. 111, , 211.
Ἐλαιὼν Κούνδουρου, l'Olivette de Condouros, , dans le pays des Mélinges. 42.
leuve Eliacos, appelé aussi rivière de Gas- st l'ancien Pénée qui traversait Elis. 121,

lade ou despotat d'Arta. Elle comprenait tout é entre le Penée, l'Achéloüs et les Thermo- 75, 89.
relle Hélos, située à peu de distance de l'an- ès de Lacédémonia. 51, 73, 129.
ipacte ou Lépante, sur le golfe de ce nom. 84,

i du détroit entre l'Eubée et la Béotie, et de ègrepont. L'île de Nègrepont fut partagée seigneurs tierciers qui relevaient de la prin- Achaïe, d'après les termes de la concession e, roi de Salonique. 38, 69, 77, 85, 107,

Z

γιος), Saint-Zacharias, petit port près de Cla- , 86.
ouni, ville de Thessalie, sur le golfe de ce

Θ

Θαλασσῖνον, Thalassinum, aujourd'hui Alassona. 85.
Θῆβα, Thèbes. Nicolas de Saint-Omer possédait cette seigneurie et y fit bâtir la forteresse de Saint-Omer. 63, 71, 79, 80, 85, 103, 168, 187, 207.

I

Ἱερσόλυμα, Jérusalem. 1, 4, 5, 64.
Ἰμέρος. Le chroniqueur veut désigner par là un pays d'Asie; car c'est dans l'Anatolie qu'on envoie chercher Robert, ou plutôt Henri. Faudrait-il lire ἡμέραν, jour, pris dans cette acception pour Orient? 27.
Ἰταλίαν, l'Italie. 7, 142.
Ἰωάννινα, Jannina, capitale actuelle de l'Epire. 23, 88, 198, 199.

K

Καλαβρία, la Calabre. 142.
Καλαβρύτα, Calavryta, sur la rive droite du Cerynite, à peu de distance du mont Khelmos. Lors du partage de la conquête, elle fut donnée à Raoul de Tournay. 48.
Καλάμι, Calami, entre Arcadia et les montagnes qui s'étendent jusqu'à Veligosti en allant du nord-ouest au sud-est; probablement la Kalamia d'aujourd'hui, d'où descend le ruisseau de Langada. (B. de S.-Vinc., *Relat.*, tom. II, p. 63.) 123.
Καλαμάτα, Calamata. Cette ville fut donnée en fief par Guillaume de Champ-Litte à son ami Geoffroi de Ville-Hardoin avant de le laisser bail de Morée à sa place. Geoffroi, devenu prince, en fit l'apanage de son second fils Guillaume, qui naquit dans cette ville et en prit le nom. La veuve du prince Guillaume, Anne Comnène, possédait plusieurs fiefs dans la châtellenie de Calamata. Les chevaliers teutoniques reçurent aussi leurs fiefs dans cette province au moment de la conquête. 41, 42, 43, 46, 48, 56, 59, 60, 181, 188, 211.
Καμπανία, la Campanie, prise au pape par l'empereur Frédéric II. 136.
Κάπουα, Capoue, dans le royaume de Naples. 136.
Κάπελος, Capelos, sur la route de Prinitza à Misithra. 112.
Καρήταινα et aussi Καριτήνα, Caritena, ville située dans une plaine, à l'entrée des défilés de Scorta. Elle fut donnée, lors du premier partage, à Hugues de Brière, qui y fit bâtir un fort. Cet Hugues de Brière maria probablement une sœur à lui avec Ode de Cicon, croisé de Constantinople, dont le fils aura épousé une fille de Geoffroi Ier de Ville-Hardoin, et la seigneurie de Caritena sera descendue par les femmes à Geoffroi, fils d'une sœur des deux frères Geoffroi et Guillaume de Ville-Hardoin et d'un seigneur de Cicon. A la mort de Geoffroi, seigneur de Caritena, neveu de Geoffroi II et petit-fils de Geoffroi Ier, un de ses cousins, nommé Geoffroi de Brière, arriva de France pour réclamer

son fief (206). 47, 48, 100, 116, 118, 119, 129, 155, 157, 206, 209.

Καρύδι, Carydi, nom d'une montagne entre Mégare et Thèbes, sur le sommet de laquelle fut livrée une bataille entre le prince Guillaume et le mégas-kyr d'Athènes, vers l'an 1258. 79.

Κάστρον, le château Saint-Ange, à Rome. 141.

Κατσκάλον, nom d'un passage de l'Olympe sur les frontières de la Vlachie. 86.

Κατελόνια, la province de Catalogne en Espagne. 61.

Καψίκια, Capsikia, près de l'ancienne Mantinée. 42.

Κεφαλονία, l'Ile de Céphalonie. 71.

Κοπρινήτρα, Coprinitra, près d'Arcadia et d'un endroit appelé Mountra. 122.

Κόρινθος, Corinthe, une des douze places fortes de la principauté. Une monnaie fut frappée en l'honneur de sa prise par les Français; elle porte sur le revers la citadelle de Corinthe et autour CORINTUM. (Voy. mes Éclairc.). « Corinthe, dit le chroniqueur (p. 34), est comme la tête qui domine tout le Péloponnèse. » 34, 35, 36, 37, 52, 64, 68, 69, 70, 71, 77, 79, 80, 107, 108, 109, 113, 120.

Κορίνθου (τὸ κάστρον), l'Acro-Corinthe, ou forteresse qui domine la ville, et qui ne fut prise que longtemps après. 39.

Κορφοί, l'île de Corfou. 54, 55.

Κορώνη, Coron. Elle eut un évêché latin suffragant de Patras. Elle fut définitivement cédée aux Vénitiens par le prince d'Achaïe; anc. Colonis. 39, 41, 42, 49, 69, 70.

Κούμανια, la Cumanie, le pays des Cumans (*Patzinacitæ, Petschenegri*), vers la Moldavie. 24.

Κουνδούρου Ἐλαιῶνας, l'Olivette de Condouros, près de Capsikia, à peu de distance de Mantinée. C'est là que se donna le seul combat que les Francs eurent à livrer pour assurer leur première conquête. 42.

Κρισπένα, Crestène, sur la rive de l'Alphée. 109.

Κρήσαιβα, Criseva, sur la rive de l'Eliacos (l'anc. Penée). 154.

Κρήτη, la Crète, aujourd'hui l'Ile de Candie. Elle fut cédé aux Vénitiens par Boniface de Montferrat qui l'avait reçue du jeune empereur Alexis. 54, 55.

Κωνσταντινούπολις, Constantinople. 2, 12, 27, 36, 60, 75, 76, 97, 133, 143, 170, 194.

A

Λακεδαιμονία, Lacédémonia. Ce mot se prend tantôt pour la ville et tantôt pour le pays qui porte le nom de la ville. Lacédémonia était un des six évêchés suffragants de Patras; c'était aussi une des douze places fortes de Morée. 42, 48, 49, 51, 56, 57, 73, 105, 106, 108, 122, 127, 128, 129, 130, 156.

Λάκως et Λάκος, la Laconie. 42, 48.

Λαμβρός, le fort de Lambros, près de Joannina. 202.

Λάντζα et Λάτζα, peut-être Saluces en Piémont. 7, 8.

Λαρίσσα et Λαρῖσσος, Larisse en Thessalie. 63.

Λεβίτζα, Levitza en Tzaconie, sur la route de Pri Misithra. 112.

Λεῦτρον, Leutron, aujourd'hui le village de Le l'emplacement de l'ancienne Leuctron en Laco teau fort qui fut bâti par les Français sur le bo mer près de Kisterna. 74.

Λιδωρία, Liodora, sur la rive de l'Alphée ou I 109.

Λισαρία, Lisarea, fief qui appartenait à Marguer kova et qui passa aux enfants qu'elle eut de s Geoffroi de Brière, parent et héritier pré seigneur de Caritena. 213.

Λουμπαρδία, la Lombardie. « Elle était, dit le queur (p. 142), dans le parti allemand ou gi 10, 11, 14, 38, 54, 142, 159.

Λυκία, la Lycie, 152.

M

Μακρὺ πλάγι, la Longue-Côte, sur les montagne entre Veligosti et Arcadia. Je trouve la descri vante de ce passage de montagne dans un ra provéditeur Grimani à la république de Veni *risch politische Zeitschrift von Leopold Ranke* 3e cahier, die Venezianer in Morea, 1685-1

« Al passo di Macri Plai in Messenia, ch' nuamente frequentato, perche apre la commu a tutte l'altre provincie, ed altretanto perico che s'estende in bosco con angusti e difficili come sotto Turchi erano i villaggi contigui guardarlo, e col tocco di tamburo avvertir l quando le strade eran insidiate, per il che go senzione, oltre quanto, gli era permesso ris ogni passagiere, io, con la voluntaria offerta c circonvicini e col vincolo delle piezzarie, h gionto l' incarico di custodir il passo medesi mero di sin ottanta e più ancora, se il bisogn casse, senza però averle accordate esenzione bile, mà la sola mercede di due gazetti per c a cavallo e quatro per ogni soma: con che s rato il transito e rimessa le libertà del comer aggravio alcuno di V. S. »

M. Bory de Saint-Vincent mentionne ce filé. « A une heure de marche, dit-il (*Relat* p. 195), on arrive au kan de Makripotami c plaghi, qui a pris son nom de celui que por veni ou défilé. » Et ailleurs (p. 183): « Le l de Macryplaï, sorte de Thermopyles, au tr quelles on marche pendant deux heures ent chers et des précipices. » 123, 124, 127.

Μάνη, la province du Magne, aussi le nom d'u fort bâti par Guillaume de Ville-Hardoin dans vince, près de Passava, sur un rocher situé s de manière à dominer de ce côté le debouc filé des Mélinges. (Voy. la *Relat.* de B. de t. II, p. 314 et suiv.) 73.

αῖα ou Μεγάλη), le grand Magne ou le vieux
ncienne forteresse, différente de celle bâtie par
rdoin. Il la céda à l'empereur Michel Paléologue
ançon après la guerre de 1259. 74, 100, 102,
4, 105, 108.

ριον et Μανιατοχῶρη, la province, le pays de
La princesse Anne Comnène, veuve du prince
ie, y possédait des fiefs. Son second mari, Ni-
Saint-Omer, y fit bâtir un fort pour se dé-
ntre les Vénitiens, vers 1290. 188, 189.
ς), l'église de Saint-Marc, à Venise. 10.
, Manfredonia, dans le royaume de Naples.
avait conçu le projet d'élever cette ville dès sa
en 1256; mais il n'exécuta ce projet, suivant
rches faites par le duc de Luynes (*Diurnali*,
151), que de l'an 1263 à l'an 1265. La pre-
rre fut posée le 23 avril 1263, et les habi-
Siponte et de Civita y furent transférés en
5. Le chroniqueur cite (p. 132) un grand
le l'archange Michel situé sur une montagne
Manfredonia. 136.
égare. 79.
κάλα τῶν), le défilé de Mégare. 79.
ζιθρᾶς et Μιζιθρᾶς, Misithra, forteresse que le
illaume fit bâtir près de Lacedemonia, sur un
placé au-dessous d'une plus haute montagne
nt l'entrée du défilé des Mélinges. Elle fut
ne des places cédées par lui à Michel Paléo-
r sa rançon, après la guerre de 1259. « Un
as, et appartenant toujours à la ville supé-
i fut certainement la Misithra de Ville-Har-
le S.-Vinc., *Relat.*, tom. II, p. 270), était une
e. » 73, 74, 100, 101, 103, 104, 105, 108,
156, 160.
δρόγγος ou οἱ δρόγγοι), le défilé ou les dé-
Mélinges, appelé aussi (p. 107) défilé des
était situé entre Misithra et Passava. Les
t les Ézérites qui l'habitaient et lui avaient
r nom, étaient de race slave. 73, 74, 105,

Messarée. C'est dans cette partie de la Mo-
trouvait le fort d'Akova, qui fut donné à
de Ronchères. M. Fallmerayer, dans son
e la Morée au moyen-âge (*Geschichte der
Morea, wahrend des Mittelalters*, Stuttgardt,
ense que c'est une désignation de la Morée
e crois que ce mot ne désigne que la Morée
t qu'il est une contraction de τὰ μέσα τοῦ
oy. p. XVIII de cette notice). La chronique
ndique en effet que la Messarée ou Mesarie
ait sur la frontière de l'ancienne Messénie.

esiscli, sur une hauteur près de Serviana.

lon, ancienne Méthone, un des six évêchés
de Patras. Elle fut cédée par le prince aux
Vénitiens pour prix de leur secours. Elle est à deux lieues de Navarin. (B. de S.-Vinc., *Relat.*, tom. I, p. 103); elle avait été détruite en 1124 par les Vénitiens, à leur retour de la croisade. 42, 49, 69, 70.

Μονεβασία et Μονεμβασία, Monembasie, une des douze places fortes de Morée. Elle fut cédée par le prince Guillaume à Michel Paléologue, pour sa rançon après la guerre de 1259. 31, 51, 52, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 100, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 116, 128, 129, 152.

Μονφαρᾶ et Μονφαρᾶτ, le Montferrat, pays de Boniface, devenu roi de Salonique après la prise de Constantinople. 9, 11, 12.

Μοραίνα, Morena, fief donné à Geoffroi de Brière, vers 1290, en échange de celui de Caritena, à la succession duquel il prétendait; près du mont Geranios, à peu de distance de Navarin. 213.

Μουνδονίτζα, Bodonitza, près des Thermopyles. Boniface, roi de Salonique et de Thessalie, conféra deux menses dans ce pays à Guillaume de Champ-Litte. Bodonitza devint sous les Français un fief avec titre de marquisat, qui, en vertu de cette concession de Boniface, releva de la principauté d'Achaïe et fut une de ses douze pairies laïques. 38.

Μούντε-Σκοῦβα, Mont-Esquiou, château bâti par Guillaume de Ville-Hardoin sur un plateau qui domine un ravin, au midi de la citadelle de Corinth (Acro-Corinthe), afin de resserrer le siége de cette place aussitôt après son accession à la principauté. 69.

Μουντρᾶς, Mountra, près d'Arcadia et de Coprinitra. 122.

Μωρέα et Μορέα, Morée, ancien Péloponnèse. Ce n'est que dans les auteurs grecs de la fin du treizième siècle que l'on commence à retrouver pour la première fois le nom de Morée appliqué au Péloponnèse. Nicétas ne l'emploie pas une seule fois, et se sert toujours du mot Péloponnèse; Nicéphore Grégoras l'emploie, je crois, le premier. Jusqu'à cette époque, les chroniqueurs occidentaux l'appelaient *île de Monçon*, et *Moncionis insula*, du nom de la ville de Moncio ou Monçon, c'est-à-dire Modon, qui devenait ainsi le nom du pays. Au temps de notre chroniqueur, l'emploi du mot Morée était récent, puisqu'il emploie quelquefois cette locution : *Le Péloponnèse, appelé aujourd'hui Morée. Le Péloponnèse* (p. 35), *c'est-à-dire l'ensemble de tous les pays qui forment aujourd'hui la Morée.* Il me semble que *Morée* était d'abord le nom d'une des parties du Péloponnèse, qui devint plus tard le nom de tout le pays. Cette partie du Péloponnèse devait embrasser toute la partie intérieure de la presqu'île, non compris le pays des montagnes du Magne. On voit en effet (p. 131) le prince quitter le pays des montagnes du Magne pour rentrer en Morée. 28, *jusqu'à la fin et presque à chaque page.* Mazaris, auteur grec du XVe siècle, emploie trois fois la forme Μῶρα au lieu de Μωρέα. (Voy. Boissonade, *Anecdota græca*, V, III, p. 117, 119, 124).

N

Νικαία, Nicée en Bythinie. Lascaris y fonda un empire après la prise de Constantinople par les Français, et Baudoin donna cette ville en fief, avec titre de duché, à Louis de Blois, qui ne put jamais se l'approprier. 28. Baudoin II en eut le titre pendant sa minaurité.

Νίκλι, Νικλίον et Νήκλη, Nicli, grande ville située dans une plaine (71 et 117), avec des murailles bâties de chaux et de pierres. C'était alors une des douze places fortes de la Morée. Elle fut donnée en fief, au moment de la conquête, à un nommé Guillaume, dont le chroniqueur ne mentionne pas le nom de famille. M. Boblaie en a reconnu l'emplacement à Moukli, bâtie sur les ruines de l'ancienne Tégée, à l'endroit appelé Palæo-Episcopi. (Voy. la *Relat.* de B. de Saint-Vincent, t. II, p. 238.) 42, 43, 48, 50, 51, 56, 71, 78, 80, 102, 107, 103, 107, 117, 143, 155, 156, 157.

Νικόλαος (ἅγιος), Saint-Nicolas, nom d'une église célèbre à Rome. 152.

Νικόλαος (ἅγιος). Une petite église de ce nom était placée à Mésiscli, près de Serviana, sur une hauteur. 116.

Ξ

Ξενοχῶρις, Xénochori, dans le pays de Scorta. Ce mot signifie village des étrangers (les Slaves). 207.

Ξερόμερον. Le Xéroméros, montagne de l'Epire. 302.

O

Ὀλίνος, Olène (voy. Ωλενος).

Ὄσσα. Ossova, monastère bâti sur la rive de l'Alphée. Voy. Εἴσσα.) 109.

Π

Παρίσι et Παρίς. Paris, capitale de la France. 8, 53, 81, 138.

Πασσάβα et Πάσσαβα, Passava en Tzaconie, près de Lacédémonia. Elle a conservé le même nom. Elle fut donnée en fief, lors de la conquête, à Jean de Neuilli, qui reçut en même temps le titre de maréchal héréditaire d'Achaïe, et devint un des douze pairs de la principauté. 48, 73.

Πάτρας et Παλαία Πάτρας, Patras en Achaïe, appelée Palea-Patras pour la distinguer de Nea-Patras sur le continent. Ce fut à quinze milles de cette ville que débarquèrent les Français en 1205. Ils bâtirent au lieu de leur débarquement un fort en briques, et marchèrent de là à la conquête du pays. C'était alors une des douze places fortes de Morée. On la donna comme seigneurie à Guillaume Alaman, qui devint un des douze pairs d'Achaïe. Patras devint bientôt un archevêché latin qui avait pour suffragants les six évêques d'Olène, Modon, Coron, Veligosti, Amyclée et Lacédémonia. 33, 34, 35, 39, 48, 49, 66, 76, 84.

Πάτρας (Νέα), Nea-Patras, dans le despotat d'Arta. Le Catalans, après leur conquête du duché d'A en 1309, y fondèrent un duché de Neapatras passé de la famille royale de Sicile-Aragon famille royale d'Espagne, après la jonction d couronnes d'Aragon et de Castille. 76, 85.

Πελαγονία, la province de Pélagonie en Macéd principale ville était Castoria, qui, suivant cuzène, était une très grande ville (l. II, c. 2 la situation était rendue très forte par le lac d était entourée (l. I, c. 54). C'est là que le prin laume fut fait prisonnier en 1259. 83, 87, 92, 113, 127, 186.

Πελοπόννησος, le Péloponnèse. Le nom de Mor était d'abord le nom d'une partie du Péloponn vint au treizième siècle le nom de toute la pr « Le Péloponnèse, qu'on appelle aujourd'hui (39, 58, et 102). » « Le Péloponnèse, autre contient la Morée (57). » 35, 39, 57, 58, 10

Περιγάρδι et Περιγάρδιον. Perigardi, sur la rive phée, 120, 211.

Πίγας, Pigas ou Bigas, ville maritime d'Asie, qui quise par Pierre de Bracy et Payen d'Orléans, par Louis, comte de Blois, pour prendre poss duché de Bithynie ou Nicée, qui lui était do Baudoin, en même temps que le duché de P phie était assigné à Etienne du Perche, et celui lippopolis en Bulgarie à Renier de Trit, puis à de Stroine. 31.

Πιεμόντε, le Piémont. 10.

Πλάτανος, Platanos, un des fiefs de Morée, qui naient à Anne Comnène, veuve du prince Ge de Ville-Hardoin et femme de Nicolas de Omer. 188.

Πόλις, pris pour Constantinople, comme *Urbs* pour *Town* pour Londres. De l'expression εἰς τὴν Σ τὴν πόλιν, les Turcs ont fait le mot propre boul, comme

εἰς τὴν Δία est devenu Standia,
εἰς τὴν Λάμνο Stalimène,
εἰς τὴν Κῶ Stanchio, que les Ital pellent Lango et Ango (Ἡ Κῶς νῆσος, κατωθεν χώῃ ὑπὸ τῶν Τούρκων, καὶ Ἀάγγο ὑπὸ τῶν Ἰταλ tius, p. 489). 14, 20, 31, 32, 46, 62, 63, 6

Πονιβάτ et Πονιβάτ, Bénévent, où le prince Guill le roi Charles se réunirent pour marcher cont radin. Le chroniqueur y place la bataille, qui vrée, en effet, à Tagliacozzo. 160, 163.

Ποντίκος, Ponticos et Pontico-Castron, près d'An 28, 41, 60, 61.

Πουλία, la Pouille, dans le royaume de Naples. 5 132, 136, 137, 142, 143, 144, 154, 157, 15 161, 166, 167, 168, 176, 186, 187, 189, 19

Πουργουνία, la Bourgogne, pays d'Othon de la mégas-kyr d'Athènes. 33, 38.

Πρεβέζα, Prevesa, dans le golfe d'Arta. 206.

Πρινίτζα, Prinitza, ville de Morée sur la rive de l'I et en plaine. 109, 111, 112, 113, 114, 11

ı, la Provence en France. 6, 136, 140, 141,

Ptéra, position qui commande le passage de
ke. 211.
Pyrgos, ville de Morée en Elide. 85.

P

Aragon en Espagne. 63.
le de Morée où se domicilièrent les familles des
qui se firent chrétiens, après avoir combattu
s rangs des Français. 130.
, la Romanie, l'empire grec. 1 et à presque
les pages.
ville de Rome en Italie. 15, 65, 132, 136, 139,
41, 142, 159, 160.

Σ

Savoie. 9, 54.
Salonique ou Thessalonique. 23, 86.
Sapicon, dans la province du Magne, au milieu
s. 116.
ervia en Macédoine. 86.
ervia en Morée, près de Vlisiri. 113, 128.
Serviana en Morée. 116.
ιον, Sidéroporton sur la côte de Macédoine
uzène mentionne une ville de Sidérocastron
pays des Triballes, près de Phère. « L'empe-
it-il (l. II, c. 21), traversant la Pélagonie, ra-
ne partie des Triballes, et prend, de force ou de
outzounis, Devritza, Douvrouni, Cavallarion et
astron. » Suivant le même écrivain, cette ville,
relevée par Andronic, tirait son nom de la
le ses murailles. Καὶ αὐτὸ διὰ τῶν τειχῶν τὸ
ς καὶ λίαν ὀχυρὸν ὠνεμασμένος (l. II, c. 39).
Σικελία, l'île de Sicile. 132, 136, 137, 142,
38.
, le pays des Slaves, c'est-à-dire des Melinges
Exerites en Laconie. 74.
α, l'Esclavonie. 12.
ὁ δρόγγος), le défilé des Slaves, c'est-à dire le
es Melinges. 107.
κορτῶν ὁ δρόγγος et Σκορτῶν τὰ μέρη, Scorta,
de Scorta, le pays de Scorta, pays montagneux
mont Khelmos et du fort de Gardiki. Ce pays,
ritena paraît avoir été la capitale, fut donné en
s de la première conquête, à Hugues de Brière,
bâtir un fort à Caritena, selon le droit réservé
ze grands feudataires, égaux ou pairs du prince.
, 116, 130, 131, 156, 167, 187, 207, 309,
12.
ία), l'église de Sainte-Sophie à Constantino-
.
Syrie. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 12, 15, 16,
, 32, 45.

T

Τζακωνία, la Tzaconie, partie principale de la Laconie ancienne. Elle s'étendait jusqu'à la ville d'Hélos, dans la direction de Vatica et de Monembasia (51). 48, 51, 72, 107, 108, 116, 129, 158.
Τξαμπανία, la province de Champagne en France. 5, 6, 47, 53, 54, 55, 56, 57, 206.
Τζάρα, Zara en Esclavonie. 12, 14.
Τσκάνα, la Toscane. Elle était, dit le chroniqueur, dans le parti allemand ou gibelin. 142.
Τουλεῦζα, la ville de Toulouse en France. 5, 6, 11, 12.
Τουρκία, la Turquie, c'est-à-dire ici l'Anatolie, où les Turcs avaient commencé à se frayer passage. 106.

Φ

Φανερωμένη, Phanéromène, située tout en haut du passage de Macri Plaghi ou la Longue-Côte, entre Arcadia et Veligosti, de manière sans doute à surveiller tout ce qui se passait dans ce pays. Ce lieu me semble correspondre au Phanari, décrit dans la lettre de M. de Launay à M. Bory de Saint-Vincent. « J'allai aussi voir, dit M. de Launay (*Relat.*, t. II, p. 179), le château de Phanari, amas de ruines féodales d'où l'on jouit d'une très belle vue... De là je marchai (183) à travers les plaines de Megalopolis et de Stenikleros, qui communiquent l'une avec l'autre, par le beau défilé de Macry-Plai, sorte de Thermopyles au travers desquelles on marche pendant deux heures entre des rochers et des précipices. Je voulais coucher ce jour-là à Scala, mais les habitants ne purent me loger. » Le nom du lieu et sa position me paraissent donner des bases suffisamment rationnelles à ma supposition. 124.
Φερράτ, le Mont-Ferrat. 10.
Φιλαδελφία, Philadelphie en Asie. 29.
Φιλάνδρα et Φιλάνδρια, le pays de Flandres. 5, 6, 11.
Φλάνδρα, le pays de Flandres, 6, 7, 12, 22.
Φραγγία et Φραγκία, la France, et quelquefois, d'une manière générale (53, 113, 162), le pays des Francs, l'Occident. Il étend la France jusqu'à la Lombardie, « dans la partie, dit-il (54), qui sépare la France de la Lombardie. » 5, 11, 25, 44, 52, 53, 54, 59, 71, 83, 98, 113, 142, 162, 186, 207.
Φράντζα, la France proprement dite. Il mentionne (82) ἡ κούρτη τῆς Φράντζας, le parlement de Paris. 2, 7, 8, 9, 44, 53, 159.

X

Χαλατρίτζα, Chalatritza et Chalandritza, fief donné à Robert ou Imbert de La Trémouille, qui y fit bâtir un fort et en prit le nom. 48.
Χέλμος, le mont Khelmos au centre de la Morée. « A quatre lieues environ de Leondari, dit Bory de Saint-Vincent (*Relat.* t. II, p. 222), existe la ligue de par-

tage entre l'Alphée et le versant de l'Eurotas. Le mont Khelmos, élevé de 779 mètres, au pied duquel on passe, demeure à gauche..... » Il existe à la cime du mont Khelmos des vestiges d'une ville antique, entre lesquels se remarquent ceux d'un château du moyen-âge. »

Χλουμοῦτζι, Χλουμούτζιον et Χλωμοῦτζι, Chlomoutzi et Chlomouki, aujourd'hui Khlemoutzi, sur la hauteur qui domine le cap Tornèse, à peu de distance de Clarenza. Le chroniqueur raconte que, le clergé ayant refusé le service militaire, Geoffroi II arrêta ses revenus, et avec cet argent fit bâtir cette forteresse, « destinée, dit-il (65), à protéger à la fois les habitants de cette contrée et le port du lieu sur lequel cette forteresse était bâtie; et cette place, ajoute-t-il, était tellement forte que, si les Francs, à différentes reprises, étaient chassés de la Morée, ils pouvaient toujours la reconquérir par là. » L'emplacement donné ici à cette forteresse, et le but dans lequel elle fut bâtie, me font penser que Khlemoutzi n'est rien autre chose que Matagrifon; c'est ce qui me semble résulter fort clai d'un passage de Muntaner. Ce chroniqueur ex connaissait les lieux, décrit les courses de Roger de Loria en 1286 (voy. p. 375), et le f de Porto-Quaglio à Coron, de Coron à Mo Modon à Matagrifon, et de Matagrifon à Patra rivé à Matagrifon, dit-il, il prit terre, livra aux Français, les défit et entra à Clarenza. » Ce débarquement et ce voisinage de Clarenza me s répondre exactement à Khlemoutzi, à laq Français, qui appelèrent les Grecs Griffons, donné le nom populaire de Matagrifon. C'est d'un fief donné à une branche des Ville-Hard 67, 128.

Ω

Ὦλενα et Ὦλενς, Olène, évêché suffragant de Pa siége en fut ensuite transporté à Andravida. 207.

INDEX ONOMASTIQUE,

DE LA CHRONIQUE DE MORÉE.

A

Ἄγγελος Καλοϊωάννης Κυτρούλης, Par ce nom, le chroniqueur désigne trois personnages différents qu'il confond. L'un, est Jean Asan, roi de Bulgarie, l'autre, est Ange, ou Michel Comnène, beau-père d'Eustache de Flandres et fils du sébastocrator Jean-Ange Comnène; le troisième, un fils bâtard de ce même Michel, nommé comme son père. Ce dernier, devenu despote d'Arta, donna une de ses filles en mariage au prince Guillaume de Ville-Hardoin, une autre au roi Mainfroi, et se révolta contre l'empereur Th. Lascaris qui envoya contre lui Michel Paléologue, par lequel il fut défait à Casteria en Pélagonie, en 1259. (Voy. les tables généal.) 25, 75, 83.

Ἁγιο-Ἰωάννης, l'hôpital Saint-Jean, c'est-à-dire l'ordre des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui obtint quatre fiefs lors du partage. 48.

Ἀθηνᾶς et Ἀθήνων (ὁ αὐθέντας τῆς ou τῶν, puis ὁ μέγας κύρας, puis ὁ δοὺκας. Othon de La Roche, originaire du comté de Bourgogne ou Franche-Comté, fut le premier seigneur français d'Athènes. Il prit bientôt le titre de grand-sire ou mégas-kyr, à l'imitation de ses prédécesseurs grecs dans cette seigneurie. « Du temps du grand Constantin, dit Nicéphore Grégoras (l. VII, c. 5), celui qui commandait dans le Péloponnèse prenait le titre de prince, πρίγκηψ, et celui qui commandait à Athènes le nom de grand-sire, μέγας κύριος, altéré de celui de grand-primicier. « A Othon succéda son neveu [illegible], qui était seigneur de Ray, et amena en Morée une de ses sœurs. Ce Guy eut des débats avec le prin laume de Morée, dont il était le premier feuda fut envoyé par lui en France en 1258. Ce fut ment qu'il obtint de saint Louis, en 1260, le titr qu'avaient, dit-il, porté ses devanciers grecs d seigneurie. Le duché d'Athènes était le premie pairies d'Achaïe, qui étaient : 1. duché d'Ath 2. duché de Naxos; — 3, 4, 5. baronnies des s tierciers de Nègrepont : — 6. comté palatin de C nie; — 7. baronie de Calavryta; — 8. baronie d va; — 9. marquisat de Bodonitza; — 10. bar Caritena; — 11. baronie de Patras; — 12. de Matagrifon. A la première époque de la co ces douze pairies avaient été autrement distrib Guillaume de Champ-Litte et par Geoffroi de Hardoin, alors bail de Morée. Voici ces sei telles qu'elles étaient alors distribuées : 1. Gau Rouchères, seigneur d'Akova; — 2. Hugues de seigneur de Caritena; — 3. Guillaume Alama gneur de Patras; — 4. Mathieu Rémond, seig Veligosti; — 5. Guillaume, seigneur de Ni 6. Guy de Nevelet, seigneur de Gheraki; — 7 de Tournay, seigneur de Calavryta; — 8. Hu l'Ile, sire de Charpigny, seigneur de Vostit 9. suivant la Chronique de Morée, Lucas, seig Gritzena, et suivant la leçon fautive de Dorotb ou Raoul de Charpigny, seigneur de Lacédémo 10. Jean de Neuilly, seigneur de Passava, et m héréditaire; — 11. Imbert de la Trémouill gneur de Chalatritza; — et enfin le douzièm

ꝫ Ville-Hardoin, seigneur de Calamata et bail de toute la principauté et puis prince. le répartition des pairies dut être faite au les seigneuries d'Athènes, de Naxos, d'Eudonitza, furent déclarées relever de l'Achaïe. e Céphalonie y dut être ajouté ensuite; et probable que, quand Baudoin, chassé de ple en 1261, laissa à son passage en Mo-s-uns des grands dignitaires de sa cour qui ut, on leur distribua aussi de grands fiefs, cédant comme aux premiers le droit de bâtir ses.

e la Roche, fils du premier duc d'Athènes, fille de la princesse de Morée. Il occupa ps les fonctions de bail de Morée, qui avaient s successivement par Galeran de Brie, Huy, dit le Rousseau, Guy I de la Roche, son émoille, et Nicolas de Saint-Omer. 38, 69, , 103, 109, 168, 169, 185, 186, 187, 188.

ικισσα τῶν et ἡ δούκαινα τῶν), la duchesse sœur de Guy I de la Roche. Elle épousa en oces Geoffroi, seigneur de Caritena, et en oces Hugues de Brienne, comte de Lecce.

ντης τῆς), le seigneur d'Akova. Il s'appelait Ronchères. Il fit un voyage à Naples (160). seigneurie à sa nièce, fille de sa sœur et du Passava. 155, 156, 160, 170, 171, 213.

ιλίαμος), Guillaume Alaman. Il obtint, lors partage, le fief de Patras. La famille des it une des plus illustres de Provence, et on alement placée dans un rang supérieur en Du Cange, dans son Histoire manuscrite des t des principautés de Jérusalem, Chypre et onne la généalogie de ceux de cette famille rent à Naples, Jérusalem, Corfou, Chydepuis 1180. Il cite à la fin du treizième Alaman, établi à Corfou; il ne fait aucune la branche de Morée. 48.

, fils de l'empereur Isaac, ramené à Conpar les croisés. 13, 14.

ῥήξ, ou ὁ ῥήγας, ou ὁ βασιλεὺς τῆς), le roi ur d'Allemagne. Philippe de Souabe (16), ailleurs. 16, 136, 139.

s Allemands. 87, 88, 93, 94, 113, 135, 162, 163, 164, 166.

s chevaliers de l'ordre teutonique. Ils obtre fiefs dans le pays de Calamata, 48.

les habitants d'Andravida en Morée. 34.

ει, les habitants d'Andrinople, 25.

fille de Vilain d'Aunoi, seigneur d'Arcaousa Étienne Mauros. 213.

es sires d'Aunoi qui, après l'expulsion de en 1261, s'établirent en Morée. Deux chez nom, Vilain et Geoffroi d'Aunoi, sont dans cette chronique. 31.

Ἀνόι (Βιλάος), Vilain d'Aunoi, seigneur d'Arcadia. Il épousa Hélène, fille de Geoffroi de Brières. Il devait être fils d'un autre Geoffroi d'Aunoi, seigneur d'Arcadia, dont le frère s'appelait aussi Vilain. 202, 213.

Ἀντζος, Ἀντζου, Ἀντζῶ (ὁ κόντος τ'), Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis, qui devint roi de Naples. Le chroniqueur commet une erreur en disant (p. 136): « Le comte d'Anjou, qui était seigneur de la Provence. » C'était Raimond Béranger, beau-père de Charles, qui avait été comte de Provence. 134, 135, 136.

Ἀξίας (ὁ δοῦκας τῆς), le duc de Naxos. Cette île était la principale du duché des Cyclades ou de la Dodécannèse, qui appartenait à la famille Sanudo. Le duc de Naxos était l'un des douze pairs d'Achaïe. (Voy. leur généal.) 69, 71, 185, 188.

Ἀπὶ (οἱ ντὶ), Les sires de Chappes. 31.

Ἀράρδος, Érard d'Aunoi, fils de Vilain d'Aunoi et d'Hélène de Brières. 213.

Ἀρίγος Δάντολος, Henry Dandolo, doge de Venise. 10, 22.

Ἀρκαδίας (ὁ αὐθέντης τῆς), le seigneur d'Arcadia, Vilain d'Aunoi. 213.

Ἀρκαδινοὶ, les habitants d'Arcadia. 44.

Ἀρομπέρτος pour Ῥομπέρτος, Robert de Courtenai, empereur de Constantinople, frère et non pas père d'Agnès de Courtenai qui épousa Geoffroi II de Ville-Hardoin. 29, 30.

Ἄρτας (ὁ δεσπότης τῆς), le despote d'Arta, Nicéphore, oncle d'Isabelle de Ville-Hardoin. Il fit un traité avec son second mari, Florent de Hainaut, et donna sa fille aînée en otage. (Voy. les généal.) 194, 195, 196.

Ἀρτοΐσι (ὁ κόντος ντὶ). Le comte d'Artois est envoyé par saint Louis au secours de Charles d'Anjou. 159.

Ἀσίλης, Ancelin de Toucy (voy. Θεὺθ).

Ἀχαΐας (πρίγκιψ τῆς). Florent de Hainaut prend le titre de prince d'Achaïe en 1291, et est intronisé à Naples, puis part pour la Morée. 192.

Ἀχαΐας (πριγκίπισσα τῆς). La princesse d'Achaïe. Le chroniqueur donne ce titre à Agnès de Courtenai aussitôt après son mariage avec Geoffroi II, puis à Isabelle de Ville-Hardoin, veuve de Louis d'Anjou. 64, 190.

B

B français, *représenté par les lettres* MII.

Μπαλδουΐ̃ς et Μπαλδουΐ̃νος, Baudoin, comte de Flandres, empereur de Constantinople. 22, 25.

Μπατουΐ̃ς et Μπαυτουΐ̃ς (ὁ κόντος), le comte Baudoin de Flandre, empereur de Constantinople. 6, 11, 12.

Μπασάβα (ὁ αὐθέντης τοῦ), le seigneur de Passava, Jean de Neuilli, dont la fille fut envoyée en otage pour le prince Guillaume, en 1263. 105, 170.

Μπονιφάτζιος, Boniface, marquis de Montferrat, nommé roi de Salonique après la conquête de Constantinople. 7, 11, 12, 23, 24, 36, 37, 77.

Μπουλίου (Κοντεφρῶς ντὶ), Godefroi de Bouillon. 11.

Μπρένα (ὁ κόντος et ἡ κοντέσσα), Hugues, comte de Lecce,

comte de Brienne, eut deux femmes : la première, Hélène de la Roche, sœur de Guillaume de la Roche, duc d'Athènes, veuve de Geoffroi, seigneur de Caritena, dont Hugues eut Gauthier de Brienne, et la seconde, Anne Ange, duchesse douairière d'Athènes, veuve de son beau-frère Guy I, et dont il eut une fille appelée Jeannette. (Voy. aussi Πρίτνη et Πρίτρη). 186, 187.

B grec, *répondant à la consonne française* V.

Βαλδουΐνος, Βαλδουΐνος et Βαλδουΐνος, Baudoin II, empereur de Constantinople. Le chroniqueur le fait à tort (p. 27) fils de Robert de Courtenai son prédécesseur, il était son frère. 25, 27, 29, 31, 46, 75.

Βαλδουΐνος, Baudoin, roi de Jérusalem. 63, 64.

Βατάτζης (Ἀλέξης et Ἀλέξιος), Alexis l'Ange, qu'il surnomme Vataces, empereur de Constantinople, fils d'Isaac l'Ange, 3, 13, 16, 17, 20.

Βατάτζης (Κυρσάκης), Kyr-Isaac Vataces, le seigneur Isaac Vataces, empereur de Constantinople et père d'Alexis. 13, 15, 16, 17, 28.

Βενεδίκτος, Bénédict, Benoît, métropolitain de Patras. 183.

Βενετίας (ὁ δούκας τῆς), le doge de Venise. 8, 20, 27, 70.

Βενετίκοι (οἱ), les Vénitiens. 11, 12, 15, 17, 30, 42, 55, 70, 71, 189, 212.

Βερίσια (οἱ νυὶ), les sires de Bracy ou Bracheux. 31.

Βιλάρτου et Βιλαρτοῦην (Τζεφρὲ), Geoffroi de Ville-Hardoin, bail, puis prince d'Achaïe. (Voy. les généalog.) 6, 36, 181.

Βιδόνε (Σιμοῦν νυὶ), Simon de Vidone, châtelain d'Arakhova. Cette famille se perpétua longtemps en Morée. 210, 211.

Βλαχίας (ὁ αὐθέντης τῆς), le seigneur de Vlachie, Théodore Ange, despote d'Arta. (Voy. les généal.) 187.

Βρὴ (Γαλτιέρης νυὶ et Γαλέρας), Gautier et Galeran de Brie. Il fut nommé bail de Morée par le roi Charles II de Naples. Cette famille des de Brie se retrouve dans les royaumes de Chypre, de Jérusalem et de Naples. (Voy. les mss. de Du Cange.) 153, 154, 156, 157, 158.

Βυλγάροι, les Bulgares. 28, 87, 88.

Βουτζαράδαις, les Boutzarades, famille de Laconie. 45.

Γ

Γαλεράνος, Γαλερᾶς et Γαλτιέρης, Galeran ou Gautier de Brie, bail de Morée au nom du roi de Naples. 153, 154, 156, 157, 158.

Γαλτιέρης, Γαλτιέρης νυὶ Ῥοντζέρης, Gautier de Ronchères, qui bâtit la forteresse d'Akova et fut seigneur d'Akova. 47, 155.

Γαλτιέρης, Gautier de Brienne, fils de Hugues de Brienne et d'Hélène de la Roche, duc d'Athènes en 1308, du droit de sa mère, à la mort de son cousin-germain Guy II ou Guillaume de la Roche. 168, 169, 187, 189.

Γεώργης (ἅγιος), saint Georges ; il descend du ciel et marche devant les rangs français, monté sur son cheval blanc et armé d'une épée nue et flamboyante. 111.

Γέλφοι, les Guelfes, le parti du pape ou de l'dance italienne, opposé au parti gibelin ou mands, ou des étrangers. 142.

Γενουβέσοι, les Génois ; ils arrivent avec soixant 200.

Γιπελῖνος et Γιπηλῖνοι, les Gibelins ou parti parti des étrangers, opposé au parti guelfe, pape ou de l'indépendance nationale. (Voy. 137, 139, 141, 142, 159.

Γήον νυὶ Νεβέλετ, Guy de Nevelet, qui fit bâtir Gheraki en Tzaconie. 48.

Γῆς νυὶ Λαρότζε, Guy de la Roche, duc d'Ath mort. 169.

Γουλιάμος νυὶ Σάλω, Guillaume de Châlons, sei Champ-Litte. Le chroniqueur l'appelle constar Champenois et le comte de Champagne. Du Can (tom. I, p. 117) qu'il mourut en Italie en 12 rendant en France, et que sa veuve Alix, qu accompagné à la croisade, resta en Morée e Jacques de Saint-Omer, fils puîné de Guill Saint-Omer et d'Ide d'Avesnes. 33.

Γουλιάμος, Guillaume, sans surnom de terre, français qui, dans le premier partage, obtint e ville de Nicli. 48.

Γουλιάμος Ἀλαμάνος, Guillaume Alaman. (Voy. Αλ 48.

Γουλιάμος, Guillaume ou Guy, premier duc d' en 1259. Sa sœur épousa le seigneur de Carit Hugues de Brienne, et eut de ce dernier Gu Brienne. (Voy. Λαρότζε.) 77, 168, 187.

Γουλιάμος et Γουλιάμος Καλαμάτης, Guillaume, l plement, et quelquefois Guillaume de Calama le prince Guillaume Ier de Ville-Hardoin, frèr pas fils (comme le dit Scévole de Sainte-Mar son prédécesseur Geoffroi II. Il tirait son surn lamata de la ville de ce nom qui avait été d son père par Guillaume de Champ-Litte comm famille. C'était dans cette ville qu'il était né (5 il paraît que son frère Geoffroi II était né en Élevé en Grèce, Guillaume parlait couramment Il est reconnu prince (68), il épouse à Patras du despote d'Arta (76) ; il est fait prisonnier e gonie (95) ; il va à Naples marier sa fille au roi Charles d'Anjou (151) ; il tombe malade d'u ladie mortelle à Calamata, où il était né (18 meurt et est enterré à Andravida, dans l'église d Jacques (182). 28, 31, 59, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 76, 77, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 91, 93, 95, 9 106, 111, 116, 120, 121, 127, 129, 133, 13 141, 147, 148, 151, 153, 155, 157, 158, 16 162, 163, 165, 166, 170, 171, 175, 181, 18 188, 206.

D français, *représenté par* NT.

Ντάντολος (Ἅγιος), Henri Dandolo, doge de Ven

Ντέβα (Πιέρης νυὶ), Pierre de Douay. Il fut en

ambassade à Charles d'Anjou. Ce fut probablement un de ceux qui après l'expulsion de Baudoin II vinrent s'établir en Morée. On retrouve un Pierre de Douai dans la continuation de la Chronique de Geoffroi de Ville-Hardoin. 146, 147.

[illegible]ρμᾶς, Thomas, seigneur de Salona. 79.

[illegible]ουρνᾶ (Ῥοῦ ντὲ), Raoul de Tournai. Il fut avantagé en Morée dans le premier partage, et obtint le fief de Calavryta avec le droit d'y bâtir château-fort. (Voy. Τουρνᾶ.) 48.

Δ

Δ grec, *répondant au* Ç andaloux.

Δάντολος (Ἀρῖγος), Henri Dandolo, doge de Venise. 10.

Δοξαπατρῆς, Doxapatris, Gloire-de-la-Patrie, surnom d'un guerrier de la famille laconienne des Boutzarades. 43.

Δούκας (Θεόδωρος), Jean Théodore Ducas, bâtard du bâtard Michel et frère de Nicéphore, despote d'Arta. (V. les gén.) Il bâtit le fort de Néo-Patras, et les auteurs francs ont fait de son nom propre un titre qu'ils ont réuni au nom de cette ville en l'appelant duc de Patras, au lieu de Jean Théodore Ducas, seigneur de Patras. 85, 87.

Δούκαινα et Δούκισσα, la duchesse d'Athènes, sœur de Guy Ier de la Roche. 188.

E

Ἐγγλιτέρας (ὁ ῥῆγας τῆς), le roi d'Angleterre, Henri III, qui avait épousé Éléonore de Provence. 135, 137, 139.

Ἐγγλιτέρας (ἡ ῥήγαινα τῆς), la reine d'Angleterre, Éléonore de Provence femme de Henri III. 138.

Ἑλένη, Hélène, fille de Geoffroi de Brières et de la dame de Lisarea. Elle épousa Vilain d'Aunoi, seigneur d'Arcadia. 213.

Ἕλληνες, les Hellènes, les anciens Grecs, opposés aux Ῥωμαίοι, les nouveaux Grecs. 44, 168.

Εὐριπιώταις, les Euripiotes, les seigneurs d'Euripe ou de Négrepont, fils de Raban dalle Carceri. (V. les gén. des troisième, quatrième et cinquième pairies.) 75.

Εὐρίπου (οἱ τρεῖς αὐθένταις τοῦ), les trois seigneurs, c'est-à-dire les seigneurs tierciers de l'Euripe. Ils étaient de Vérone et de la famille dalle Carceri. Ils étaient au nombre des douze pairs d'Achaïe. 38, 69, 71, 80, 81, 185.

Z

Ζαμπέα, Isabelle, en prononçant ΜΠ comme notre B. Isabelle de Ville-Hardoin, fille aînée, mais non pas fille unique du prince Guillaume, comme le dit Du Cange. (Voy. ma gén.) Elle épouse Louis-Philippe d'Anjou (186); elle donne sa fille, Mahaut de Hainaut, qu'elle a de son second mari, Florent de Hainaut, à Guy II de la Roche, duc d'Athènes, fils de Guy et d'une sœur de Théodore Ange (187). Elle se trouve à Naples (190); elle y épouse Florent de Hainaut (192); elle est qualifiée nièce du despote d'Arta et fille de sa sœur (195). 148, 151, 166, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 195.

Ζιγοί, les Zigues. Nicéphore Grégoras (l. I, c. 5) nomme les Ζυχοὶ parmi les peuplades scythiques fixées sur les bords de la mer Noire. Une nombreuse invasion scythique était venue de son temps (treizième siècle) apporter de nouvelles couches sur celles des anciens envahisseurs. Les nouveaux envahisseurs portaient, dit-il, le nom de Huns et de Comans. » 28.

Θ

Θεόδωρος, Théodore Ducas Ange, despote d'Arta, frère du bâtard Michel. Suivant la Chronique de Morée (187), il donna sa fille à Guy I, duc d'Athènes, aussitôt après son retour de France en 1260, et de ce mariage naquit Guy II, qui fut ensuite duc d'Athènes sans quitter le titre de mégas-kyr 76, 84, 187.

Θεόδωρος, Jean Théodore Ducas, petit-neveu du précédent, et sébastocrator de Romanie. 85, 87.

Θεόδωρος Λάσκαρις, l'empereur Théodore Lascaris, gendre de l'empereur Alexis. 28.

Θεσσαλονίκης (ὁ ῥῆγας τῆς), le roi de Thessalonique, Boniface, marquis de Montferrat. 24.

Θήβας (ὁ αὐθέντης τῆς), le seigneur de Thèbes, Nicolas de Saint-Omer. (Voy. les gén.) 79, 144, 171, 173, 206.

Θηβῶν (ὁ μητροπολίτης τῆς), le métropolitain de Thèbes. 80.

Θοὺθ (Ἀσελῆς ντὲ), Ancelin de Toucy en Bourgogne. La Chronique le fait à tort sénéchal de Romanie et seigneur d'Arcadia. C'est Vilain d'Aunoi qui possédait la première charge en Romanie, et qui après l'expulsion de Baudoin obtint en Morée la seigneurie d'Arcadia. 31, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 129, 130, 131.

Θοὺθ (Καισάρης ντὲ), César de Toucy, frère d'Anseau ou d'Ancelin de Toucy. 124.

Θωμᾶς, Thomas Ange, fils du despote Nicéphore. (Voy. les gén.) 195.

I

Ἰουδαῖοι, les Juifs. 92.

Ἰούδας ὁ Σκαριώτας, Judas Ischariote. 18, 92.

Ἰωάννης, Jean, despote d'Arta, appelé aussi Michel-Ange Commène Manuel Coutroulis Calojean.

Ἰωάννης Βατάτζης, Joannis ou Calojean, roi de Bulgarie, de la famille Asau. (Voy. les gén.) 23.

K

Καβαλλαρίτζης, Cavallaritzis; c'est l'Alexis Kaballarios de Pachymère, appelé aussi Alexis Stratégopule. La famille Kaballarios ou Kavallaritzis était une des plus illustres de Constantinople parmi celles qui possédaient

les fonctions de cour. Alexis Cavallaritzis, qui occupait les fonctions de grand-domestique de l'empire, fut envoyé en Morée par l'empereur et fait prisonnier par le prince Guillaume. C'est le même qui en 1261 avait repris possession de Constantinople par surprise. 125, 126, 128.

Καισάρης, César de Toucy. Il est appelé aussi dans la Chronique César de Romanie, pour le distinguer sans doute d'Ancelin, qu'on pouvait appeler Ancelin de Morée depuis qu'il était venu se fixer dans ce pays après la perte de Constantinople. 125, 126.

Καλαματιανοί, les habitants de Calamata. 56.

Καμπανίσης, le Champenois, c'est-à-dire Guillaume de Champ-Litte. Le chroniqueur l'appelle aussi Guillaume de Σαλώ et comte de Champagne. 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 52, 53, 56, 181.

Καρεντάνος (ὁ δεύκας), et aussi Καρεντάνων (ὁ δούκας τῶν), le duc Carentanos et le duc des Carentaniens, c'est-à-dire le duc de Carinthie. Il s'appelait alors Ulric. Le chroniqueur suppose qu'il fut tué à la bataille de Castoria en Pélagonie, en 1259. 93.

Καρετάνου (ὁ δούκας ντὶ), le duc de Carinthie. C'est, ici, le jeune Frédéric de Zeringhen, qui, du droit de sa mère, revendiquait l'Autriche, la Styrie et la Carinthie, en même temps que son ami Conradin revendiquait la Sicile du droit de ses aïeux paternels, Conrad et Frédéric II. De cette réclamation du jeune Frédéric lui est venu le nom de duc d'Autriche, sous lequel il est plus connu, et le nom de duc de Carinthie, qui lui est donné ici. Il périt sur le même échafaud que Conradin, par l'ordre de Charles d'Anjou. 168.

Κάρλος et Κάρουλος, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, gratifié par le pape du royaume des Deux-Siciles. Après être devenu roi de Naples, il reçut l'investiture de la Morée après le traité conclu avec Baudoin et son alliance de famille avec Guillaume de Ville-Hardoin, et il revêtit aussitôt de cette seigneurie son fils puîné le prince Louis-Philippe, en le mariant à Isabelle de Ville-Hardoin (152). Après la mort de Louis, en 1277, il reprit la seigneurie supérieure de Morée (186). 135, 137, 141, 142, 143, 152, 158, 159, 160, 163, 164, 181, 182, 185, 186, 187, 190.

Κάρλος, Charles II, dit le Boiteux, fils de Charles Ier d'Anjou. Il donna la main d'Isabelle de Ville-Hardoin à Florent de Hainaut, son ami. 186.

Καρήταινος et Καριτένου (ὁ ἀυθέντης). Le premier qui reçut la seigneurie de Caritena, après la conquête, fut Hugues de Brières. Elle passa ensuite, probablement par droit de succession collatérale, à Geoffroi, petit-fils de Geoffroi Ier, et neveu des princes Geoffroi II et Guillaume par leur sœur mariée à un seigneur de Cicon. Il faut que la parenté ait été pour quelque chose dans cette transmission, puisqu'à la mort de Geoffroi (167) un de ses parents, du nom de Brières, arriva de France (206) pour réclamer son héritage, qui ne put lui être donné, attendu qu'après la révolte de ce chef célèbre, avec son beau-frère le mégas-kir d'Athènes, se avait été retiré et ne lui avait été rendu qu'à c de retour, faute d'héritier de son corps. (Voy. 48, 78, 77, 81, 89, 90, 93, 94, 95, 97, 10 102, 103, 104, 105, 130, 131, 152, 155, 11 155, 156, 157, 167, 206, 207.

Καρταίνου (ἡ κύρα τῆς), la dame de Caritena, Guy I de La Roche, mégas-kir, puis duc d'Athè mort de son premier mari, Geoffroi, elle épo gues de Brienne, et en eut un fils appelé Gau Brienne, qui devint duc d'Athènes en 1308.

Καταβᾶ (Τζὰν ντὶ), Jean de Catava, maréchal de française en Morée et bail du prince pend voyage à Corinthe. Geoffroi, seigneur de Carit enleva sa femme et se sauva avec elle au roy Naples, sous prétexte de pèlerinage (132). 10 111, 113, 129, 132.

Κατακουζῆνος, Cantacuzène, général des troupes de l'empereur en Morée. Il y fut tué dans une contre les Français. 106, 108, 115, 116, 11

Κατελάνοι, les Catalans. Ils arrivent dans le duc thènes. Ils détruisent le château de Saint-Thèbes. (Voy. Muntaner.) 169, 189.

Κατελανῶν (ὁ ῥήγας τῶν), le roi de Catalogne et gon. 60, 61, 187.

Κεφαλονῆς (ὁ κόντος τῆς), le comte de Céphalonie, Richard. 71, 196, 198.

Κιπλῖνοι, voy. Γιπελῖνοι. 159.

Κολινέτος, Colinet, maréchal de la principauté d' différent du maréchal héréditaire, qui était touj membre de la famille des Neuilly, seigneurs de l 179.

Κομπανία, la grande Compagnie; les Catalans, dor taner a décrit les aventures en Grèce. 187.

Κονράδης et Κονραδῖνος, Conradin, fils de Conrad fils de Frédéric II, prétendant au trône de décapité par Charles d'Anjou, avec son ami l de Zeringhen. 158, 159, 160, 161, 163, 16 166, 167.

Κοντεφρῶε ντὶ Βουλίου, Godefroi de Bouillon. 1.

Κορίνθιοι, les Corinthiens. 69.

Κόρτυνοι, les Cortins. (Voy. Σκορτῖνοι.) 109.

Κορωναῖοι, les habitants de Coron. 42.

Κουμάης (Πιέρης), Pierre Cumain, sergent franc question d'un Cumain dans les Assises de Jér (Voy. mes *Éclaircissements historiques*.) 125.

Κουμάνοι, les Coumans, population scythique réc débordée sur les provinces septentrionales de l grec. 24, 26, 28, 87, 94, 113, 152, 200.

Κυρσάκης, pour Κὺρ Ἰσαάκης, Kyr Isaac, l'empe seigneur Isaac. Il appelle de la même manii l'empereur Léon, Κυρ-Λέων. 13, 14, 28.

Κωνσταντῖνος, l'empereur Constantin, dit le Gra adopta le christianisme. 13.

A

population scythique. 28.
ζε (Γῆς, Γυίες ou Γουλιάμος). Le pre- Athènes et de Thèbes fut Othon de La ant Du Cange (t. I, p. 85), épousa, vers lle de Boniface de Mont-Ferrat, roi de npereur Henri, frère de Baudoin, avait e fille de Boniface. 25.
: de La Roche, mentionné dans le texte, ncle Othon, maria sa sœur à Geoffroi, ritena, entraîna le neveu à se révolter fut vaincu et envoyé en France, comme 1258; il y resta deux ou trois ans, et ant son départ, transforma son titre de thènes en celui de duc. A son retour, rèce, il épousa une fille de Théodore, , de laquelle il eut un fils appelé, comme illaume II. Guy Ier mourut vers 1293, ccesseur son fils Guy II, qui mourut en 8, laissant le duché d'Athènes à son n Gautier de Brienne, fils d'Hugues de élène de La Roche, sœur de Guy Ier et II. 77, 168, 169, 186, 187.
ρος) , Théodore Lascaris, gendre de exis. Après la prise de Constantinople s, il se fit proclamer empereur à Nicée 8, 29, 74, 75.
), Hugues de l'Ile, seigneur de Charpigny. le premier partage huit fiefs de cavaliers eurie de Vostitza, avec le droit réservé rince d'y faire bâtir un fort. 46.
le sire de les Pigas. Piga était une ville t distribuée en fief à un des croisés de e, qui sans doute, après la prise de cette recs, vint s'établir en Morée. 31.
(ὁ κόντες ντὶ), le comte de Lecce. Hugues mte de Lecce dans le royaume de Naples, mières noces Hélène de La Roche, veuve eigneur de Caritena et sœur de Guy Ier , duc d'Athènes, et en eut un fils nommé ienne, qui devint depuis duc d'Athènes. t de sa première femme, Hélène de La usa Anne Ange, duchesse douairière d'A- de son beau-frère Guy Ier, et il en eut lée Jeannette. 168, 186.
mpereur Léon, le seigneur Léon. Il est n Léon VI, dit le Philosophe. 20.
ρδος, Léonard de Verule, logothète ou Achaïe, qui avait eu pour prédécesseur harge l'évêque d'Olène et eut pour suc- ssseur Benjamin. On trouve des actes si- nard de Verules, en 1267, 1274 et 1281, jamin, en 1304. Léonard était né en ient très probablement se fixer en Morée éments de 1261. Il est mentionné avec Pierre de Douay dans la continuation de la Chronique de Ville-Hardoin. 103, 117, 157, 176.
Λοΐς, Louis d'Anjou, fils puîné de Charles d'Anjou, roi de Sicile. Il épousa en 1269 Isabelle de Ville-Hardoin, qui n'avait que deux ou trois ans, puis fut immédiatement après investi de la principauté de Morée, qu'il rendit aussitôt à son beau-père, sa vie durant. Aussitôt après la mort du prince Guillaume, Hugues de Sully, dit le Rousseau, fut chargé de prendre possession de la principauté, au nom de Louis, comme bail de Morée; mais Louis mourut en 1277, peu de mois après. 152, 186, 190.
Λούκας, messire Lucas; Dorothée l'appelle Ducas. C'est un des chevaliers français qui eurent part au premier partage, au nombre des grands vassaux, Riches-Hommes, comme disent les Catalans, ou pairs du prince, suivant l'expression des Assises de Romanie. Il eut le fief de Gritzena. 48.
Λογμπάρδοι, les Lombards. 22, 24, 164.

M

Μαάτη, Mahaut ou Mathilde, appelée ailleurs aussi Marguerite (169). Elle était fille d'Isabelle de Ville-Hardoin et de son deuxième mari Florent de Hainaut, et fut mariée avant l'âge nubile à Guy II de La Roche, duc d'Athènes, qui mourut avant que le mariage fût consommé, en novembre 1308. Mahaut épousa en 1313 Louis de Bourgogne. 169, 187.
Μάϊος Ῥαιμοῦν. Mahieu ou Mahé, c'est-à-dire Mathieu Raimond. Notre vieux chroniqueur Ville-Hardoin appelle toujours du nom de *Mathieu* Mathieu de Montmorency et Mathieu de Valaincourt. Le nom de Mathilde qui précède est, en vertu de la même habitude, écrit MAIA sur ses monnaies. Mathieu Raimond fut un des grands feudataires du premier partage, et obtint le fief de Veligosti. 48.
Μακρύνες. Macrynos, parent de l'empereur, est envoyé par lui avec des troupes en Morée. 106, 107, 108, 115, 117.
Μαμουνᾶς, Mamounas, citoyen de Monembasie, qui apporta les clefs de la ville au prince, et en reçut des terres du côté de Vatica. 72.
Μαργίτα, Marguette, Mathilde ou Mahaut de Hainaut. (Voy. Μαάτη.)
Μαργαρίτα, Marguerite, sœur d'Isabelle de Ville-Hardoin et seconde fille du prince Guillaume. Elle avait été fiancée en 1269 à un comte d'Andria, de la famille des Baux. Son père la déclara héritière de la principauté à défaut de sa sœur, et l'avantagea d'une partie du fief d'Akova. 178, 181.
Μαργαρίτα, dame ou madame Marguerite (ντάμα et μαντάμα). Celle dont il s'agit ici était fille du seigneur de Passava, de la famille Neuilli et d'une sœur de Gautier de Ronchères, seigneur d'Akova. Elle hérita sans contestation de la seigneurie de Passava; mais celle d'Akova, dont l'héritage lui survint en 1263, pendant

qu'elle était en otage pour le prince à Constantinople, lui fut contestée. Elle épousa Jean de Saint-Omer pour donner force à ses réclamations. 170, 171, 173, 176, 178, 179, 180.

Μαργαρίτα, Marguerite. Cette dernière était cousine du seigneur d'Akova. Elle était de son propre droit dame de Lisarea et épousa Geoffroi de Brières, parent de Geoffroi de Caritena. 213.

Μαρκίζης, Boniface, marquis de Montferrat et roi de Salonique. 7, 8, 18, 22.

Μαρκίζης. Il s'agit ici du marquis de Bodonitza, un des grands feudataires d'Achaïe. 80.

Μαῦρος (Στένης ὁ), Étienne Mavros ou le Noir. Il épousa Agnès, fille de Vilain d'Aunoi. 213.

Μαφροὶ et Μαφρεῖ, Mainfroi, prince de Salerne et de Tarente, puis roi des Deux-Siciles, qu'il appelle ὁ ῥοή et ῥοάς (141), le roi. A la mort de l'empereur Frédéric II, dont il était le fils naturel, Manfred ou Mainfroi devint le tuteur de Conrad, fils de Frédéric II et son frère de père. Conrad mourut le 21 mai 1254, laissant un fils de trois ans, Conradin, qui était alors en Allemagne (*Diurnali*, p. 10 et 229), et Mainfroi continua l'office de la tutelle. Sur le bruit qui courut de la mort de Conradin en Allemagne, Mainfroi passa en Sicile en mars 1258 et s'y fit couronner roi à Palerme le 11 août de la même année. Lorsque Mainfroi, qui, comme le dit le chroniqueur, avait reçu comme une sorte d'héritage paternel l'excommunication papale, eut été déclaré déchu de son royaume par le pape, Charles d'Anjou lui livra bataille, et Mainfroi périt au combat de Bénévent, en 1266. 132, 133, 136, 137, 139, 141, 142, 143, 158, 159, 165.

Μέγας-κυρ et Μεγας-κύρης, mégas-kyr, c'est-à-dire, ainsi que le traduisent nos vieux chroniqueurs, grand-sire. C'était ainsi qu'on appelait les seigneurs d'Athènes, nous dit la Chronique de Morée (168), et ce nom venait des Hellènes. Nicéphore prétend que ce mot est une abréviation de grand-primicier. Ce fut Guy Ier qui remplaça ce titre par celui de duc. 37, 80, 82, 83, 100, 104, 168.

Μελὴκ et Μελίκης, nom d'un des chefs des Turcomans. Il y eut un chef de ce nom sortant de la race des sultans seljoucides d'Iconium, qui obtint en 1308 d'épouser la fille du sultan Azeddin. 119, 120, 121, 122, 130, 131.

Μιχαὴλ Παλαιόλογος, l'empereur Michel Paléologue, qui mourut en 1283; puis (186) son petit-fils Michel, fils d'Andronic, le même dont parle Ramon Muntaner. 29, 86, 156.

Μοναβασιῶταις, les habitants de Monembasie. 72, 128.

Μονοϊάννης, Monoïannis, citoyen de Monembasie, qui apporta au prince Guillaume les clefs de la ville et en reçut des terres du côté de Vatica. 72.

Μονφερὰτ (ὁ μαρκίζης ντὲ), le marquis Boniface de Montferrat, roi de Salonique. 9, 23, 77,

Μουντουνίτζας (ὁ μαρκίζης τῆς), le marquis de Bodonitza, un des douze grands feudataires d'Achaïe, depuis [illegible] cession de la seigneurie supérieure de ce fief [illegible] marquis Boniface au prince d'Achaïe. 77, 80, [illegible] 185.

Μουρτζοῦφλος, Murtzuphle. Il s'appelait Alexis [illegible] il s'empara de l'empire, et fut précipité par les [illegible] du haut d'une colonne. 19.

Μωραΐται, les Moraïtes ou habitants de la Morée. [illegible] 166, 172, 193, 209, 212.

Μωρέως (ὁ πρίγκιπας τῆς), le prince de Morée. Il s'agit [illegible] de Florent de Hainaut et de son départ de Morée pour marcher dans le despotat d'Arta en qualité d'allié. [illegible]

Μωρέως (ἡ πριγκίπισσα τῆς), la princesse de Morée. C'était une sœur du despote d'Arta, Nicéphore. Elle épousa en premières noces le prince Guillaume de Ville-Hardoin, et en secondes noces Nicolas de Saint Omer. Elle possédait en Morée les fiefs de Calamata, Mania, [illegible] et Platanos. 188, 189.

N

Νεοὺλη et Νεεύλη (τζὰν ντὲ), Jean de Neuilly. Il obtint lors du premier partage, la seigneurie de Passava et le maréchalat héréditaire de Morée, et fut l'un des douze pairs du prince. Il épousa une sœur de Gautier de Ronchères, seigneur d'Akova, de laquelle il eut une fille qui fut en 1263 un des otages du prince. 48, 168.

Ναϊναῦτ (ὁ κόντος ντὲ), le comte de Hainaut, père de Florent de Hainaut, qui épousa Isabelle de Ville-Hardoin (Voy. la gén. des emp. français de Constantinople.) 180.

Νιβελὲτ et Νιβελὲτ (Γγιοῦν ντὲ), Guy de Nevelet. Il obtint lors du premier partage, la seigneurie de Gheraki en Tzaconie, et en qualité de haut feudataire le droit de bâtir des forts. 48.

(Τζὰν ντὲ), Jean de Nevelet, probablement fils du précédent. Cette famille se perpétua en Morée, et on l'y retrouve à la fin du xive siècle. 157.

Νικηφόρος, Nicéphore, despote d'Arta. A la mort de son père Michel, il eut en partage l'Étolie, la Thesprotie, l'Acarnanie, la Dolopie, Corfou, Céphalonie et Ithaque, et mourut en 1288. (Voy. les gén. des despotes d'Arta.) 75, 76.

Νικλιώταις, les habitants de Nicli, aujourd'hui Moukli [illegible] Palæo-Episcopi. 51.

O

Ὄζερος, le lac Oseros en Épire, près de Janinna. 202.

Ὄτος, Othon de Saint-Omer. (Voy. Σαντομέρ.) 171.

Οὔγγος, Hugues de l'Ile. (Voy. Λίλε.) 48.

Οὔγγος et Ῥεύγγος, Hugues de Brières. (Voy. Πριέρε.) [illegible]

Οὔγγος, le comte Hugues de Brienne, comte de Lecce (Voy. Βριένη et Λέντζε.) 168, 169, 186, 187.

Οὔγγροι, les Hongrois. 87, 88, 94, 113.

II

ς (Μιχαὴλ), l'empereur Michel Paléologue,
r à Nicée, puis à Constantinople. Le chroni-
i donne le titre de grand, ὁ μέγας (75). Il entra
ntinople en 1261, lorsqu'Alexis Stratégopule
portée par surprise. 29, 30, 31, 75, 76, 88,

it plus loin de Michel, fils d'Andronic Paléo-
petit-fils de ce premier Michel, associé par
Andronic à l'empire en 1295. (V. les gén.)
5.
Baudoin Ier, comte de Flandres, et Baudoin II
pereur de Constantinople. (Voy. Βαλδουβῖνος.)

ζὰν ντὶ), Jean de Neuilly, seigneur de Passava,
héréditaire de Morée. Il épousa une fille de
le Ronchères, seigneur d'Akova, et cette fille,
an des otages du prince en 1263, épousa en
s noces Guibert de Score (79), et en secondes
Saint-Omer. 79, 108, 170.
μετροπολίτης τῆς), le métropolitain de Patras,
Benoît (183). Ses suffragants étaient les évê-
lène (dont le siége fut depuis transporté à An-
Coron, Veligosti, Amyclée et Lacédémonie.
, quand l'établissement de l'Église latine parut
der, des métropolitains furent donnés à Co-
hèbes et Athènes. Dans cette seconde réparti-
èché de Lacédémonie fut, suivant Lequien,
Patras pour être donné à l'archevèché de Co-
ui comprit ainsi les huit évêchés de : 1. Cépha-
2. Zante ; — 3. Monembasie ; — 4. Damala ;
;os ; — 6. Lacédémonia ; — 7. Maina ; — 8.
polis. Le métropolitain de Thèbes (non la
Achaïe) n'a, dans Lequien, que deux suffra-
x de Castoria et de Zaratoria. Le métropolitain
fut le mieux doté de tous et paraît avoir joué
rôle à cette époque. Je trouve un grand nom-
tres des papes qui lui sont adressées comme à
upérieure du pays. Il avait quinze suffragants
t : 1. Nègrepont ; — 2. Thermopyles ; —
(Phocide) ; — 4. Avlon (Laconie) ; — 5.
- 6. Caristos (Eubée) ; — 7. Colonia ; — 8.
lros ; — 9. Mégare ; — 10. l'île de Scyra ;
e de Zéa ; — 12. Aegée ; — 13. Cithnos
; — 14. Salona ; — 15. Reverensis? 49,

e de Douay. (Voy. Ντέβας.) 147.
της (φρὶ), frère Pierre l'Ermite, qui prêcha
e croisade en 1096. 1.
). J'ai dit en note que je croyais trouver dans
sires de Plaissié, qui, suivant du Cange,
s racine dans les divers États possédés par les
outre-mer ; mais de nouvelles recherches me
qu'il s'agit plutôt des La Palisse, qui étaient
Morée, et dont un descendant, Hugues de la
Palisse, épousa secrètement une petite-fille du prince Guillaume, Mahaut de Hainaut. 31.

Πριέρην ou Πριένη (Οὔγγος ντὲ et Ρούγγος), Hugues de Brienne. Le chroniqueur grec l'appelle aussi Μπρένα, comme le fait aussi Muntaner. Hugues de Brienne, comte de Lecce, quitta Naples et vint épouser Hélène de la Roche, veuve du seigneur de Caritena, et en eut un fils nommé Gautier de Brienne, qui fut duc d'Athènes du droit de sa mère, et succéda dans ce duché à son cousin-germain, Guy II de La Roche. Il épousa en secondes noces la veuve de son beau-frère Guy I, duc d'Athènes, et en eut une fille appelée Jeannette. 187, 188.

Πριέρης (Οὔγγος ντὶ), Hugues de Brières. Il obtint dans le premier partage le fief de Caritena, et fut un des hauts barons d'Achaïe. Ce fief de Caritena passa ensuite à Geoffroi, fils d'une sœur du prince Guillaume, mariée à un seigneur de Cicon. Je ne puis m'expliquer cette transmission qu'en supposant qu'Ode de Cicon, qui assista à la prise de Constantinople, épousa une sœur de cet Hugues de Brières, mort sans enfants, et que Geoffroi hérita ainsi, du droit de sa mère, de la seigneurie de Caritena. Ce qui donnerait quelque autorité à cette supposition, c'est de voir, sur la nouvelle de la mort du seigneur de Caritena, arriver de Champagne (206) un Geoffroi de Brières qui se dit son cousin et qui était probablement fils d'un frère du Hugues de Brières mentionné ici. (Voy. l'article ci-dessous.) 47.

Πριέρι (Τζεφρρὲ et Τζεφρὶς ντὶ), Geoffroi de Brières, cousin du seigneur de Caritena. Ce Geoffroi devait être fils d'un Brières, frère à la fois de Hugues de Brières qui avait obtenu dans le premier partage le fief de Caritena, et de la mère de Geoffroi de Caritena. Geoffroi de Brières, apprenant la mort de son cousin, arriva de Champagne pour réclamer son héritage, ignorant que ses collatéraux en avaient été dépossédés par une révolte. Il obtint en échange le fief de Morena (Voy. les gén.) 206, 207, 208, 210, 211, 212, 213.

Προβεντζάλοι, les Provençaux. 11.]

Προβέντζας (ὁ αὐθέντης τῆς), le seigneur de Provence, Raymond Bérenger, dont la fille épousa Charles d'Anjou. 134, 125.

Προβέντζας (ὁ κόντες τῆς), le comte de Provence, Charles d'Anjou, mari de Béatrice. 138.

Προβέντζας (ἡ κονταίσα τῆς), la comtesse de Provence, Béatrice, fille de Raimond Bérenger et femme de Charles d'Anjou. 138.

P

Ῥέγου (ῥὲ, ῥεὶ, ῥει, ῥῆγας, écrit aussi en un seul mot, Ῥέῤῥεγου), le roi d'Aragon, que la Chronique appelle aussi roi des Catalans, et qui devait épouser une fille de Pierre de Courtenai, cette même Agnès qui épousa Geoffroi II de Ville-Hardoin. 28, 60, 62, 63, 144.

Ῥίμουν (Μαῖος), Mahieu ou Mathieu Raimond. Il obtint, lors du premier partage, le fief de Veligosti, et fut un des douze hauts feudataires de Morée. 48.

Ῥιτζάρδος, Richard, comte de Céphalonie en 1296. (Voy. Κεφαλένια.) 196.

Ῥοζιέρης et Ῥοντζιέρης (Γαλτιέρης ντὲ), Gautier de Ronchères. Il obtint, lors du premier partage, le fief d'Akova en Messarée, et fut un des grands feudataires. Il mourut en 1270. 47, 170.

Ῥομπέρτος, Robert de Courtenai, empereur de Constantinople, frère de Baudoin II et non de Baudoin Ier (27), et frère et non pas père d'Agnès qui épousa Geoffroi II de Ville-Hardoin. 27, 29, 60, 61, 63, 144, 176.

Robert de Champagne, cousin de Guillaume de Champ-Litte, reçut de son parent la seigneurie de Morée, et en fut dépossédé par Geoffroi de Ville-Hardoin. 50, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59.

Ῥουμπέρτου (ἡ θυγάτηρ), la fille de l'empereur Robert. Agnès de Courtenai n'était pas la fille, mais la sœur de Robert. (Voy. les gén.) 60.

Ῥούγγος, Hugues. (Voy. Οὔγγος.) 47.

Ῥώμης, (ὁ πάπας τῆς), le pape de Rome. 13, 139.

Ῥωμαῖοι et Ρωμίοι, les Grecs, héritiers de l'empire romain. Il donne toujours aux Grecs anciens le nom d'Hellènes (voy. ce mot). 2, *et presque à chaque page jusqu'à la fin.*

Σ

Σαλίκ, Salik, nom d'un des chefs des Turcomans. 121, 122.

Σάλο (Γουλίαμος ντὲ), Guillaume de Champ-Litte; peut-être ce mot du texte est-il mis là pour Châlons. Le chroniqueur l'appelle toujours le Champenois, ὁ Καμπανίσης. 33.

Σαλονίκης et Σαλονικίου (ὁ ῥήγας), le roi de Salonique, Boniface, marquis de Montferrat. 24, 25, 36, 37, 38, 77, 82.

Σαλόνου (ὁ αὐθέντης), Thomas, seigneur de Salona. 79. 85.

Σανοῦς (Νικόλαος ντὲ), Nicolas Sanudo, duc de Naxos. Il épousa Jeannette, fille de Hugues de Brienne, par son second mariage avec Anne Ange, veuve de Guy I, duc d'Athènes. 188.

Σαντομὲρ (Ἀμπελαὶ), Abel ou Bélas de Saint-Omer, père de Nicolas, de Jean et d'Othon. (Voy. les gén.) Il avait épousé la sœur du roi de Hongrie, et ses fils étaient cousins-germains du duc d'Athènes.

Σαντομὲρ (Νικόλας ντὲ), Nicolas de Saint-Omer, sire de Thèbes, fils d'Abel ou Bélas de Saint-Omer. Il était frère de Jean et d'Othon. Nicolas épousa en premières noces Marie, princesse d'Antioche (189), et en secondes noces la princesse de Morée, veuve du prince Guillaume. Il fut investi, vers l'année 1291, du bailat de Morée, et pendant ce temps fit construire à Thèbes le beau château de Saint-Omer, qui fut ensuite détruit par les Catalans, puis la place forte de Navarin (nouveau Navarin), et un fort dans le Magne pour tenir tête aux Vénitiens. 79, 144, 171, 173, 174, 17 177, 178, 180, 188, 189, 192, 193, 206, 2

(Τζὰν ντὲ), Jean de Saint-Omer, frère du pr Il épousa (171) Marguerite, fille du seigneur sava, de la famille Neuilli, veuve de Gilbert d et en eut un fils nommé Nicolas de Saint-Omer, droit de sa femme, devint maréchal héréditair rée, et fut de son propre droit seigneur de Th réclama vainement au nom de sa femme l'hérit seigneurie d'Akova; il fut débouté de sa dem obtint de la largesse du prince le tiers de cette rie, dont le reste fut donné par le prince à s fille puînée, Marguerite, dame de Matagri 171, 172, 178, 180, 181.

(Ρότος ou Ὅτος ντὲ), Othon de Saint-Omer, fils d'Abel ou Bélas, et frère des deux précéd 171.

(Νικόλας ντὲ), Nicolas de Saint-Omer, fils d Saint-Omer et neveu d'un autre Nicolas. Il de droit de sa mère, Marguerite d'Akova, maréch taire d'Achaïe. 189, 199.

Σαλίρνου (ὁ πρίγκιπας τοῦ), le prince de Salern froi, bâtard de l'empereur Frédéric II et tuteur rad. Il devint ensuite roi des Deux-Siciles. 1

Σαρακῆνοι, les Sarrazins. 1, 2.

Σγοῦρος, Léon Sgure. Pendant l'affaiblissement pire grec, il s'était emparé de la tyrannie à Na Corinthe, et occupait la citadelle de cette ville ment où les Français s'emparèrent de la Morée épousa Eudoxie, fille de l'empereur Alexis et Mourtzouphle. 35, 36, 37.

Σέρβοι, les Serviens. 87, 88.

Σικελίας (ὁ ῥήγας τῆς), le roi de Sicile, Charles 141.

Σκὲρ (Γγιπὲρ ντὲ). Gilbert de Score. Il épousa l Jean de Passava, et, lorsqu'il fut mort, elle devi de Jean de Saint-Omer. 79.

Σκορτῖνοι, les Scortins, appelés ailleurs par erreu tins. Ce sont les habitants des défilés de S Tzaconie. 108, 129, 130, 131.

Σουλῆς (Ρούσος ντὲ), Hugues de Sully, dit le Rou cause de ses cheveux roux. Du Cange l'appell Soliman de Rossi. Le nom de Σολύμας, que lui les auteurs grecs, n'était rien autre chose qu'u gnation de sa haute taille, Sully-le-Magne, c nom de Rousseau (le Rossi de Ducange), était Latins la désignation de la couleur de ses cheve envoyé comme bail en Morée par Charles d'An 1278. Jusqu'à son arrivée, cette dignité avait é pée, depuis la mort du prince Guillaume, par l connétable Jadre, et elle le fut après la mort d de Sully, arrivée en 1283, par Guillaume ou G la Roche, duc d'Athènes, par La Trémouille e colas de Saint-Omer. Ainsi les baux de Mo 1. Jean de Katava, pendant le voyage du Corinthe; — 2. Galeran de Brie, pour prend

la seigneurie directe au nom du roi Charles, en
roy. Γαλαράνος); — 3. le connétable Jadre,
bail d'office après la mort du prince; — 4.
n de Sully; — 5. Guillaume de la Roche, duc
es; — 6. La Trémouille; — 7. Nicolas de
mer, vers 1290, et 8. Guy II de La Roche,
départ d'Isabelle de Ville-Hardoin, en 1304.
4, 185, 187.
lofianos, citoyen de Monembasie qui apporta
e Guillaume les clefs de la ville et en reçut des
1 côté de Vatica. 72.
l'Hôpital, c'est-à-dire l'ordre des chevaliers
iers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ils reçurent
en Morée lors du premier partage. 50, 65, 66.
ienne Mavros ou le Noir. Il épouse une fille de
'Aunoi, seigneur d'Arcadia. (V. Μαῦρος). 213

T

ος ντὲ), Pierre de Douay. (Voy. Ντέθας.) 103.
'ordre des Templiers. Il reçut des fiefs en Mo-
du premier partage. 48, 50, 65, 66.
Τζάνε et Τζάνης ντὲ), Jean de Jadres, grand-con-
et grand-amiral de Morée. Il fit un voyage à
avec le prince, fut bail de Morée à sa mort, et
a beaucoup au mariage de Florent de Hainaut.
possible que Τζάδρος ne fût qu'une abréviation
de Roy. 160, 181, 182, 190, 193.
ἀδελφὴ τοῦ), la sœur de Jadres. Elle fut envoyée
tantinople en 1263 comme un des otages du
170.
ς (ὁ κόντος τῆς), le comte de Champagne, Thi-
, qui devait être le chef de la quatrième croi-
32, 33.
ironiqueur appelle aussi de ce même nom, par
Guillaume de Champ-Litte, désigné la plupart
s par le nom seul de Champenois. 57, 58.
a de Neuilly. (Voy. Ναούλη et Πασαβᾶ). 48.
de Saint-Omer (voy. ce nom).
de Katava (voy. ce nom).
de Jadres. (Voy. Τζάδρος.)
de Tournai, seigneur de Calavryta. (Voyez
ρνᾶ.)
eannette, fille d'Hugues de Brienne et d'Anne,
de père de Gautier de Brienne, duc d'Athè-
le épousa Nicolas Sanudo, duc de Naxos. 188.
n, seigneur de Charpigny. C'était le nom que
Hugues de l'Ile, qui prit en Morée celui de
r de Vostitza. Le nom de Hugues de Charpi-
e de la Voustice, se retrouve dans la confirma-
ne donation faite en 1304 par Philippe et Isa-
Achaïe à leur fille Marguerite. (Voy. mes *Éclair-
nts.*) 48.
ἀφραὶς, Τζεφρὲ Βιλλαρδουῆν, Geoffroi de Ville-
n, le maréchal de Champagne, auteur de la
Chronique française et oncle du prince de Morée.
6, 7, 9, 10, 15.
Geoffroi Ier de Ville-Hardoin, neveu du maréchal de Champagne et prince de Morée après le départ de son ami Hugues de Champ-Litte. (Voy. mes Éclaircissements sur la principauté française d'Achaïe.) Il le confond (47) avec son oncle le maréchal de Champagne. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jacques d'Andravida. Il laissa deux fils, Geoffroi, né en France, Guillaume, né à Calamata, et une fille, qui épousa le seigneur de Cicon, dont elle eut un fils, nommé aussi Geoffroi comme son grand-père et son oncle. Geoffroi Ier avait obtenu, dans le premier partage, les seigneuries d'Arcadia et de Calamata. Ce dernier fief servit d'apanage à son second fils Guillaume, qui en prit le nom de Guillaume de Calamata. 28, 36, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60.
Geoffroi II. Il épousa Agnès de Courtenai, dont il n'eut pas d'enfant. Il fut enterré à côté de son père dans l'église de Saint-Jacques d'Andravida. 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 114.
Geoffroi, seigneur de Caritena (voy. Καριτένα), neveu des deux précédents et petit-fils de Geoffroi Ier. C'était un des chefs les plus braves parmi les Français de Morée. 81, 133, 134, 167.
Geoffroi de Brières, cousin du seigneur de Caritena. (Voy. Πριέρης.) 208, 210.
Geoffroi de Tournai, seigneur de Calavryta. 190, 193.
Τομᾶς et Ντομᾶς, Thomas, seigneur de Solana. 79.
Τοσκάνοι, les Toscans. 162, 164.
Τουδίσκοι, les Allemands, de l'italien *Tedesco*. 164.
Τουλούζας (ὁ κόντος τῆς), Raymond VI, comte de Toulouse. 5, 9, 22.
Τουρκομάνος, le Turcoman, nom d'un beau cheval que montait le grand-domestique Alexis Caballarios. 112.
Τουρκομάνοι, les Turcomans, venus de la Scythie en Europe. 24.
Τούρκοι, les Turcs. 20, 23, 24, 26, 27, 28, 30, 87, 88, 109, 113, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 130, 131, 152, 161, 162, 169, 200.
Τουρνᾶ (Ῥοῦ ντὲ), Raoul de Tournai. Il obtint, lors du premier partage, la seigneurie de Calavryta, et devint un des douze hauts feudataires d'Achaïe, investis du droit de bâtir forteresses. 48.
(Τζὰν ντὲ), Jean de Tournai, seigneur de Calavryta, probablement le fils du premier. Il partit pour Naples avec le prince Guillaume. 160.
(Τζεφρὲ ντὲ), Geoffroi de Tournai, seigneur de Calavryta, probablement le fils de Jean et petit-fils de Raoul. 190, 193.
Τρέμουλα (Ρουμαίρτος ντὲ), Robert de La Trémoille, appelé plus exactement par Dorothée Imbert. Il fut, lors du premier partage, rangé au nombre des hauts

feudataires, et h le fort de Chalatritza dans le pays qu'il avait obtenu. 8.

Un La T e, sans autre désignation, occupa le bailat après Guy II de La Roche, duc d'Athènes. ses d'Achaïe désignent aussi un La Tremo e coupable de forfaiture, et en conséquence prive de ses fiefs de Morée. 189.

Φ

Φερδερῖγος, l'empereur Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi de Sicile, père de Conrad et de Mainfroi, et grand-père de Conradin. 136, 138.

Φιλάνδριας et Φιλάνδρας (ὁ κόντος τῆς), Baudouin IX, comte de Flandres. 5, 9, 23.

Φιλανθρώπινος, général de l'armée impériale des Grecs de Morée. 201.

Φιλόκαλος, Filocalos, nom du châtelain d'Araclovon. 210.

Φλαμέγγοι, les Flamands. 25.

Φλωρᾶς, Florent de Hainaut, fils du comte de Hainaut. (Voy. la gén. des empereurs français de Const.) Il était établi à Naples; ce fut là qu'il épousa Isabelle de Ville-Hardoin en 1291. Avant de quitter Naples il fit avec le roi Charles II (192) un traité en vertu duquel il déclara que, s'il n'avait qu'une fille pour héritière, cette fille ne pourrait se remarier sans la permission du roi de Naples. Les réflexions faites au sujet de ce traité par le chroniqueur me semblent s'appliquer à ce qui arriva à cette fille, nommée Mahaut de Hainaut, lorsque, après la mort de son mari Louis de Bourgogne, elle fut persécutée et emprisonnée par Jean de Sicile, comte de Gravina, qui recherchait sa main, et qui ajouta par ses prétentions aux troubles qui désolaient la Morée à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 139 Il s'en suivrait qu'il faudrait porter peu après 12 la composition de cette chronique métrique. 190, 19 194.

Φράγκοι, les Français et en général les Francs. Ce m est pris (52) pour Latins, ou membres de l'Église l tine ou romaine, par opposition à l'Église grecque; (159) pour Guelphes, par opposition aux Gibelins Allemands. 3 et à presque toutes les pages.

Φραντζέζοι, les Français. 22.

Φράντζας (ἡ ῥήγαινα τῆς). La reine de France, Marguer de Provence, femme de saint Louis. 138.

Φράντζας (ὁ ῥέγας τῆς), Philippe-Auguste, roi de Fra de 1180 à 1223. 31, 44.

Saint-Louis, roi de France de 1226 à 1270. Ce lui qui nomma Guy de La Roche duc d'Athènes (pendant son voyage d'expiation à Paris, en 1258. 82, 83, 102, 135, 137, 139, 159.

X

Χαλανδρίτζας (ὁ ἀυθέντης τῆς), le seigneur de Chalatrit C'était un La Trémoille qui occupait alors les fonctio de bail de Morée. 189.

Χριστιάνοι, les chrétiens. 1, 2.

Ω

ν (ὁ ἐπίσκεπος τῆς), l'évêque d'Olène, un des su ragants du métropolitain de Patras. Il précéda Léona de Verule dans les fonctions de chancelier d'Acha Il fut plus tard envoyé en ambassade au roi Char d'Anjou. 146, 147, 207.

FIN DES INDEX.

TABLE

DES OUVRAGES ET DES MATIÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages.

. S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans.
la Chronique anonyme de Morée.
e la première édition de 1825. I
e cette première édition de la Chronique mé-
recque à la princesse Marie Soutzo. V
la branche des Ville-Hardoin de Morée, dont il
lou dans le deuxième livre de cette Chronique. *ib.*
e cette deuxième édition, première du texte
ns son entier. IX
ionne de l'auteur de la Chronique métrique et
rait fait de cet ouvrage par Dorothée. XII
de la Chronique grecque de Dorothée sur l'é-
ient des Français en Morée. XVIII
Ramon Muntaner. XLIII
:handrinos, par Théodule (Thomas Magister),
rec du XIVe siècle. LXII
Bernard d'Esclot. LXIX
la Chronique anonyme de Jean Prochyta. LXXI
ns sur le vers politique. LXXIII
otions sur les feudataires et les fiefs de Mo-
LXXIV
énéalogiques, dressés d'après des documents
nix et contenant :
mpereurs français de Constantinople récls et ti-
s, et la série des empereurs grecs de 1185 à 1453.

Pages.

II. Les rois de Salonique de la famille Mont-Ferrat, les seigneurs de Zante, de Lesbos et de Messénie.
III. Les grands feudataires de la principauté française d'Achaie, des familles Brienne, Saint-Omer et Sommariva.
IV. Les rois de Bulgarie de la famille Asan; les despotes d'Arta de la famille Ange; et les Centurione, princes de Morée.
V. La branche des Ville-Hardoin princes d'Achaie, et les divers princes de Morée des familles de Savoie-Achaie, de Sicile-Anjou et de Majorque, tirant leurs droits des Ville-Hardoin.
VI. Les douze pairies. — 1re pairie, duché d'Athènes et familles La Roche, Brienne, Acciaiccoli; et Sicile-Aragon pour le duché de Néa Patras.
VII. 2e pairie, duché de Naxos.
VIII. 3e, 4e et 5e pairies, baronnies de Négrepont; 6e pairie, comté de Céphalonie; 7e pairie, baronnie de Calavryta; 8e pairie, baronnie de Passava; 9e pairie, marquisat de Bodonitza; 10e pairie, baronnie de Cariténa; 11e pairie, baronnie de Patras; 12e pairie, baronnie de Matagrifon.
IX. Les rois d'Aragon, de Majorque et de Sicile issus de Jacques-le-Conquérant; les descendants d'Othman.
X. Les sultans seljoucides d'Iconium.

CHRONIQUE DE MORÉE.

PREMIER LIVRE ou INTRODUCTION.

-C. Pierre l'Hermite, témoin des outrages com-
les Sarrazins contre les chrétiens dans la Terre-
se décide à venir invoquer le secours des sou-
de l'Occident. 1
nt trouver le pape, qui ordonne une croisade. 2
lisés passent par Constantinople. Alexis promet
uivre. 3
aversent l'Arménie et arrivent à Antioche. *ib.*
mparent d'Antioche, y passent l'hiver, traver-
Syrie et s'emparent de Jérusalem, dont Gode-
Bouillon est nommé roi. 4
omtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse
nt une quatrième croisade. Mort du comte de
agne qu'ils avaient choisi pour chef de l'armée. 5
roi de Ville-Hardoin, maréchal de Champagne,
ver successivement les comtes de Flandre et de
se, et parvient à réorganiser la croisade aban-
après la mort du comte de Champagne. 6
ix comtes se réunissent en Bourgogne en con-
décide d'offrir le commandement à Boniface,
s de Montferrat. Geoffroi est envoyé auprès de
rencontre à Saluce. 7
quis part pour consulter le roi de France, arrive
et communique à Philippe-Auguste la propos-
i lui a été faite. D'après le conseil du roi, il ac-
retourne en Savoie et y convoque l'armée des
. 8
itôt la réunion opérée en Savoie, Geoffroi de Ville-Hardoin est envoyé à Venise pour obtenir des moyens de transport. 9
1203 Geoffroi traverse la Savoie, le Piémont, le Montferrat, la Lombardie, et arrive à Venise où il est favorablement accueilli du doge Henri Dandolo, qui convoque les grands et le peuple dans l'église de Saint-Marc. 10
— Geoffroi, après avoir stipulé des conventions avec Venise, traverse la Lombardie, vient en Montferrat trouver le marquis, et retourne de là vers le comte Baudoin en Flandre. Les Provençaux manquent aux conditions du traité et s'embarquent de leur pays avec le comte de Toulouse. 11
— Le comte de Flandre et le marquis de Montferrat arrivent à Venise. Les Vénitiens se plaignent des Provençaux pour lesquels des vivres et des vaisseaux avaient été préparés. Les croisés décident d'indemniser Venise en allant prendre Zara en Esclavonie. Prise de Zara. 12
— Isaac Vataces est détrôné par son frère qui lui fait crever les yeux. Son fils Alexis vient en Occident réclamer des secours. L'empereur d'Allemagne écrit en sa faveur au pape. 13
— Innocent III, pour gagner l'Église grecque, engage, par un légat qu'il envoie à Zara, les croisés à abandonner l'expédition de Jérusalem pour celle de Constantinople à laquelle il réserve les mêmes indulgences. Quelques croisés refusent, mais le plus grand nombre accepte. Les Vénitiens et leur doge se réunissent à l'expédition. 14
— Description de Constantinople. Les croisés l'attaquent et s'en emparent. Ils tirent Isaac de sa prison et le replacent sur le trône. Geoffroi les engage à lui commu-

Pages.

niquer sur-le-champ la proposition faite par son fils Alexis de réunir les deux Eglises. 15.

1203 Isaac consent à cette proposition, et son fils Alexis est couronné empereur avec lui. Mauvais conseils donnés par les Grecs au jeune empereur Alexis. Ceux des Francs qui étaient restés dans l'intérieur de la ville sont passés au fil de l'epée. 16

1204 L'armée des Francs, campée à l'extérieur de la ville, rentre à Constantinople qu'elle livre au pillage, et détruit tout jusqu'à Andrinople et à cinq journées de marche de Constantinople. Allocution du vieil empereur à son fils Alexis. 17

— Alexis désigne ses complices auxquels on fait crever les yeux. Isaac propose aux chefs francs l'adjonction de son fils à leur armée jusqu'à Jérusalem. 18

— Alexis s'engage lui-même à suivre les Francs, aussitôt que ses préparatifs seront terminés. Les Francs, sans méfiance, se mettent en route et s'arrêtent près d'Héraclee d'Asie. Aussitôt après leur départ, Mourtzouphle fait assassiner Alexis et usurpe l'empire. 19

— Les Francs, informés de cette révolution, reviennent d'Héraclée sur Constantinople. Douze chefs sont désignés pour élire un empereur franc. Le duc de Venise rejette ses chances à l'empire. 20

— Le comte de Flandre est élu et proclamé empereur. Un débat s'élève avec les Lombards en faveur du marquis de Montferrat. Dandolo intervient. 22

— Il propose de faire un établissement séparé au marquis en le nommant roi de Salonique. Partage de l'empire grec entre les croisés. Venise obtient le quart des pays conquis et la huitième partie de la ville de Constantinople. Carlo-Jean, despote de Vlachie, apprend le partage de l'empire par les Francs. 23

— Il fait venir de Cumanie dix mille cavaliers cumans et turcomans et fait la guerre aux Francs. Il marche contre le roi de Salonique. Les troupes en viennent aux mains. 24

1205 Les Grecs et Cumans harcellent incessamment les Lombards et le roi de Salonique. Baudoin entreprend la guerre contre Joannis et réunit ses troupes à Andrinople. Les Francs sont défaits. 25

— Baudoin persévère dans son attaque et est tué dans la mêlée. 26

1206 A cette nouvelle, Dandolo réunit les troupes et marche sur Andrinople. Le frère de Baudoin est élu empereur. 27

1218 Robert de Courtenai envoie sa fille (lisez sa sœur) au roi d'Aragon qui doit l'épouser. Elle débarque à Pontikos en Morée. Geoffroi de Ville-Hardoin, seigneur de Morée, la retient et l'épouse. Les Grecs tentent de reconquérir l'empire de Constantinople sur les Francs. Théodore Lascaris se fait proclamer empereur à Nicée. Il prend à son service des Alains, des Zigues et des Bulgares, et attaque les Francs aux environs de Nicee, dans la Philadelphie. 28

1222 Mort de Lascaris. Michel Paléologue se fait associer à l'empire (1259) et fait étrangler le jeune empereur. 29

1261 Il réunit des troupes nombreuses de Turcs et Grecs et fait la guerre aux Francs. Il cède Galata aux Génois et conclut avec eux, à Ninfée, un traite d'alliance. Les Grecs ouvrent Constantinople à Paléologue. Baudoin se réfugie d'abord dans l'ancien palais et s'embarque au moment d'y être bloqué. 30

— Baudoin arrive à Monembasie et y est fort bien accueilli par le prince Guillaume de Ville-Hardoin. De là il se rend en Occident. Quelques-uns de ses feudataires, après avoir vainement attendu son retour, restent en Morée avec le prince; tels sont les sires de Toucy, du Plaissier, de Bracy, de Chappes, d'Aunoi et de Las Pigas.

Pa

DEUXIÈME LIVRE,

OU ÉTABLISSEMENT FRANÇAIS DE MORÉE.

1205 Guillaume de Champ-Litte, petit-fils de Hugues Ier, mais dans une ligue illégitime, et arrière-cousin de Thibaut III, comte de Champagne, qui avait dû être le chef de la quatrième croisade, se décide à aller s'établir en Romanie, en laissant son frère à la tête de la seigneurie de famille en France.

— Il rassemble beaucoup d'hommes en Bourgogne, reçoit des secours d'argent de son frère, arrive à Venise et s'y embarque au mois de mars. Le 1er mai il débarque en Achaie, à quinze milles en-deçà de Patras.

— Il y établit un château-fort en briques, et, après avoir fait débarquer ses chevaux, il marche sur Patras; il la cerne et s'en rend maître; puis se concerte avec les gens du pays et marche sur Andravida. Les habitants vont au-devant de lui et il est reçu comme seigneur. Ils se lient avec lui par des serments réciproques.

— Il laisse quelques troupes à Andravida, dans l'Achaie, et à Patras, se fait suivre par sa flotte, et se dirige par Vostitza sur Corinthe qu'il cerne. Léon Sgure se retire dans la citadelle, ou Acro-Corinthe, avec les femmes et les enfants.

— Prise de la ville de Corinthe sans la citadelle, par Guillaume de Champ-Litte. Les habitants de Damala et d'Hagion-oros le reconnaissent comme seigneur. Pendant cette expédition, Boniface, roi de Salonique, s'était avancé en Vlachie pour marcher sur la Morée et la réunir à son royaume. Boniface et son ami et conseiller Geoffroi de Ville-Hardoin le jeune apprennent les exploits de Guillaume de Champ-Litte et résolvent de venir se joindre à lui. Ils arrivent à Corinthe, réunissent leurs forces à celles de Guillaume et marchent sur Argos.

1206 Les deux armées franques combinées s'emparent d'Argos. Léon Sgure profite de leur éloignement de la ville de Corinthe pour descendre de l'Acro-Corinthe et massacrer les Français restés dans la ville. A cette nouvelle, Guillaume approvisionne Argos, y laisse une bonne garnison et revient à Corinthe où il séjourne huit jours avec le roi de Salonique. Avant de prendre congé de lui, Boniface lui accorde la seigneurie supérieure d'Athènes.

— Il lui accorde aussi la seigneurie supérieure de trois seigneuries à Negrepont et de deux à Bodonitza. Ces divers vassaux reconnaissent Guillaume comme leur seigneur. Geoffroi de Ville-Hardoin le jeune obtient de rester en Morée avec son ami le Champenois.

— Geoffroi de Ville-Hardoin prend conseil des Grecs sur la manière de compléter la conquête de la Morée. Il engage son ami Guillaume à renoncer pour le moment à la conquête du nord de la Morée ainsi qu'aux forts d'Argos et d'Anapli, pour se diriger par la côte vers le midi où existent plusieurs villes importantes situées en plaine. Le Champenois se rend à cet avis, revient approvisionner Corinthe et se dirige sur Andravida où il avait convoqué les chefs moraïtes.

— Geoffroi les harangue. Les chefs de la Morée et de toute la Messarée réunis à Andravida font un traité d'alliance avec le Champenois.

Pages.

i engage son ami Guillaume à marcher sur
Arcadia, Coron et Calamata, en se faisant
r sa flotte. Cette proposition est adoptée et
ıcution. On s'empare de Ponticos, près d'Ar-
41

s entrent à Modon, que les Vénitiens venaient
r. Ils marchent sur Coron qui se rend, et de
amata qu'ils prennent d'assaut. A cette nou-
Grecs de Nicli, de Véligosti, de Lacédémonia
s les villages de la Laconie se réunissent à
dans le lieu appelé l'Olivette de Condouros,
re fait suivre de leurs bâtiments arrivés de
42

tre les Francs et les Grecs, qui sont défaits,
lus nombreux; c'est la seule batail e livree à
que de la conquête de Morée. Le Champe-
le ses bâtiments de Calamata. Les Grecs l'en-
iriger ses forces sur Véligosti, puis sur Nicli,
louze places fortes de la Morée, puis sur La-
ı. Geoffroi lui donne le conseil de marcher sur
de se contenter, pour le moment, de s'em-
ı petit fort qui domine les défilés de Scorta,
clovon. 43

re devant Arcadia qui se rend. Des messa-
ent de France et annoncent au Champenois
: son frère aîné, possesseur du fief de fa-
désir du roi de France, son suzerain, de le
ir dans son fief paternel. 44

consulte les chefs, et, d'après leurs avis, dix
, à la tête desquelles est Geoffroi de Ville-
ont chargées du partage des terres avant
., et on dresse un registre de ce partage.
en récompense à Geoffroi de Ville-Hardoin
ıt Arcadia en toute propriété. 45

e l'investiture de cette manse par l'anneau
fait son homme-lige. Il le nomme de plus
rée en son absence, sous la condition que
ıtervalle d'un an, il envoie quelqu'un en son
froi lui remettra la souveraineté, ou sinon
-vera pour lui. 46

ıtions sont écrites et jurées, et le Cham-
ıbarque avec douze chevaliers et douze ser-
Venise, et de là retourne en Champagne.
ıté chef en Morée, réunit tous les Francs à
, et fait apporter le registre des dons du
s. Gauthier de Ronchères avait vingt-quatre
valiers en Messarée et il y bâtit Acova.
Brienne, vingt-deux dans les défilés de
il y bâtit un fort à Caritena. 47

seigneu de Caritena fut donné depuis à un
ils) de Geoffroi. Guillaume Alaman obtient
ıthieu Remond, quatre fiefs avec Véligosti;
eut Nicli; Guy de Nevelet, Gheraki en Tza-
ul de Tournay, Calavryta; Hugues de l'Isle,
ont il prend le nom au lieu de celui de sieur
gny; Lucas eut Gritzena et Tzaconie; Jean de
Passava avec le titre de maréchal hérédi-
rt de la Trémouille, Chalantritza, dont il prit
ıôpital Saint-Jean, quatre fiefs; le Temple,
ırdre Teutonique, quatre, dans le pays de
49

ue de Patras, huit fiefs, et ses six suffra-
évêques d'Olène, de Modon, de Coron, de
'Amyclée et de Lacédémonie, chacun quatre
t leur chapitre. Plusieurs chevaliers obtin-
ıl fief. Des règlements fixèrent les droits ré-
Le seigneur de quatre fiefs sera baronnet
ı sa bannière un chevalier et douze ser-

Pages.

gents; le seigneur de plus de quatre fiefs sera tenu d'entretenir un chevalier ou deux sergents à cheval pour chaque fief; les seigneurs d'un fief unique servi ront en personne et prennent de là le nom de sergents de la conquête. Chaque feudataire est tenu de servir quatre mois en garnison pour le prince et quatre mois à l'armée pour son seigneur particulier; les autres quatre mois lui appartiennent. 49

1208 Le prince désigne les quatre mois de service qui lui sont dus. Les évêques et ordres militaires ne sont pas tenus au service de garnison, mais doivent suivre l'armee en cas d'attaque ou de défense. Ils doivent, comme tous les autres chefs, lever bannière en cas de guerre. Ils doivent aussi prendre leur place dans les cours de justice, sauf dans les jugements de meurtre ou de sang. Ces règlements rendus, l'armée se dispose à assurer la conquête du pays. On marche sur Veligosti et on s'empare d'un fort placé sur un monticule, puis on se dirige sur Nicli, dont les hautes murailles sont fabriquées de chaux. 50

1209 Les Nicliotes se rendent, sauf leurs biens. Geoffroi marche sur Lacédémonia, qui est prise après cinq jours. On conserve aux habitants leurs propriétés et privilèges. Les troupes françaises se répandent en Tzaconie pour piller; mais Geoffroi les rappelle, à la demande des archontes qui avaient des fiefs en Tzaconie. 51

— Les chefs grecs s'offrent à lui faire rendre les places fortes de Corinthe, d'Anapli, de Monembasie et d'Argos, s'il veut leur garantir la liberté du culte grec, et il y consent. Les Moraïtes l'engagent à conserver la souveraineté au lieu du baïlat. Geoffroi y consent et prend ses mesures avant l'arrivée de celui que le Champenois pouvait lui envoyer pour le représenter. Il expédie un de ses chevaliers à Venise auprès du doge pour le prévenir. 52

— Il expédie un autre chevalier en Champagne. Pendant ce temps, Guillaume de Champ-Litte était revenu en Champagne, et de là était allé voir à Paris le roi de France qui l'avait reçu fort bien. Après huit mois il se décida à envoyer en Grèce un de ses jeunes cousins, nommé Robert, auquel il céda la Morée, et il lui donna beaucoup d'argent pour son voyage. 53

— Il lui donna de plus quatre chevaliers et vingt-deux sergents. Robert part de Champagne en novembre. Il est retenu plus d'un mois en Savoie par les neiges, va en Lombardie et arrive à Venise à la fin de janvier. Le duc de Venise, tout en le fêtant, ordonne à son amiral de retarder son départ autant qu'il lui sera possible. Robert passe à Venise le mois de février et de mars; puis enfin il s'embarque à bord d'une galère envoyée en Crète. Cette galère le débarque à Corfou. Robert, abandonné à Corfou, parvient à noliser une barque pour passer en Morée. 54

1210 Le gouvernement de Corfou défend au patron de la barque de transporter Robert; pendant ce temps, la galère vénitienne envoie un messager à Geoffroi, à Andravida, pour le prévenir de l'arrivée de Robert. Geoffroi part d'Andravida pour Vlisiri afin d'y attendre Robert. Robert trouve enfin une barque de la Pouille et arrive à Saint-Zacharias en Morée. De là il expédie un sergent à Andravida pour prier Geoffroi de lui envoyer des chevaux. Le gouverneur d'Andravida vient avec tout son monde au-devant de Robert à Saint-Zacharias. 55

— Ils l'emmènent avec eux à Andravida et lui font fête. Robert, voyant s'approcher le terme du contrat, se fait donner des chevaux et des guides et va à Vlisiri, comptant y trouver Geoffroi; mais Geoffroi, à son ap-

Pages.

proche, avait quitté Vlisiri et était arrivé à Véligosti à midi. Robert quitte donc aussi Vlisiri pour aller à Véligosti; mais il n'est pas plus tôt arrivé à Calamata, que ses guides le quittent pour retourner à Vlisiri. Le châtelain de Calamata lui en donne d'autres pour continuer sa route vers Véligosti. Il n'y trouve pas Geoffroi qui, à son approche, avait quitté Véligosti pour aller à Nicli. Le chevetain de Véligosti fit donc accompagner Robert à Nicli; mais Geoffroi venait de quitter Nicli pour aller à Lacedémonia où le trouvèrent enfin les messagers chargés de lui annoncer l'arrivée de Robert. 56

1210 Geoffroi va au-devant de lui et ils reviennent ensemble à Lacédémonia. Le conseil est convoqué. Robert fait lire les lettres du Champenois par le chancelier, puis Geoffroi, à son tour, fait lire les conventions stipulées entre eux deux, et on consulte le conseil. 57

— Le conseil déclare que Robert a perdu son droit, attendu qu'il a dépassé le terme prescrit, et la seigneurie de Morée est adjugée à Geoffroi, qui offre à Robert de lui céder une part de ce qu'ils conquerraient ensemble. 58

— Robert refuse. Geoffroi lui donne des fêtes, et, avant son départ, il lui remet déclaration écrite de ce qui a été fait. Il le comble de présents et l'accompagne en personne à Andravida. Robert s'embarque et retourne en France, et Geoffroi prend désormais le titre de seigneur de Morée au lieu de celui de bali, et organise l'administration du pays. 59

1216 Testament de Geoffroi Ier. Il laisse deux fils, Geoffroi et Guillaume, dit de Calamata, du lieu de sa naissance *ib.*

— Mort de Geoffroi Ier. Guillaume, son second fils, reçoit la seigneurie de Calamata, et Geoffroi II, l'aîné, est reconnu pour souverain de Morée. 60

1218 L'empereur de Constantinople envoie sa fille (sa sœur) en Aragon pour la marier avec le roi de ce pays. Elle part sur deux galères et vient mouiller à Pontikos, près d'Andravida. Geoffroi II était alors tout près de là, dans la ville de Vlisiri. *ib.*

— Il va à sa rencontre, se fait conduire à sa galère et l'invite à descendre avec ses chevaliers qui y consentent. Elle débarque; on lui donne des fêtes. Les conseillers de Geoffroi II le décident à lui offrir sa main. L'évêque d'Olène se charge de presser la jeune fille et elle y consent. 61

— L'empereur, apprenant le mariage de sa fille (sa sœur), en ressent un vif mécontentement. Geoffroi lui envoie des messages pour faire agréer ses excuses; il offre à l'empereur d'être son homme-lige, de relever la Morée de lui et de l'aider de ses troupes. 62

— L'empereur consulte son conseil sur ces propositions. On l'engage à les accepter. Il se rend à Larisse. Geoffroi vient l'y trouver et y est fort bien accueilli. L'empereur lui donne la Dodécanèse, pour laquelle il doit relever de lui, et lui confère le titre de prince. 63

— Il le crée de plus grand-domestique de Romanie, lui donne le droit de guerre et l'autorise à frapper des deniers tournois. Il lui remet un exemplaire des Assises de Jérusalem pour le guider dans le bon gouvernement du pays et retourne à Constantinople. Geoffroi, de son côté, retourne près de la princesse d'Achaie, sa femme, et consulte ses chefs qui lui conseillent de s'emparer sans retard des places fortes de Monembasie, Corinthe, Argos et Anapli qui tenaient encore. 64

1224 Geoffroi réclame les secours des prélats, qui refusent. Il fait saisir leurs biens et bâtit à leurs dépens la forteresse de Chlomoutzi. Les prélats l'excommunient. Il retient leurs revenus pour trois ans; puis, la place une fois terminée, il envoie des messagers auprès du pape, qui lui accorde son pardon.

1224 Geoffroi mande devant lui l'archevêque de Patras et ses suffragans ainsi que les commandants du temple et de l'hôpital, et leur montre les lettres d'absolution du pape, en justifiant la nécessité de sa conduite avec eux.

1246 Geoffroi II tombe malade; il fait venir devant lui son frère Guillaume.

— Il le prie de bâtir une église pour renfermer ses restes et ceux de son père. Il lui donne ses instructions sur le bon gouvernement du pays, l'engage à se marier et meurt.

— Guillaume est reconnu prince de Morée. Les Grecs occupaient encore Monembasie, Corinthe et Anapli qui étaient approvisionnées par les bâtiments de l'empereur de Nicée. Guillaume forme le projet de conquérir définitivement ces places.

— Il envoie des ambassadeurs à Venise et conclut avec le duc un traité par lequel la république s'engage à lui fournir quatre galères payées par lui jusqu'à ce qu'il se soit emparé de Monembasie et d'Anapli, et dont l'équipage serait payé par la république et l'entretien par le prince, pour servir à la garde du pays. En égard à ce service, le prince leur fait cession de Coron et de Modon. Le traité conclu, il mande ses grands-feudataires, entreprend le siége de Corinthe et bloque étroitement cette ville.

— Corinthe capitule, et le prince se dispose à aller attaquer Monembasie et Anapli. Pendant ce temps arrivent les galères vénitiennes avec la ratification du traité. On leur livre Coron et Modon dont elles prennent possession, sous la condition que les fiefs relèveraient du prince, et que le reste du pays appartiendrait aux Vénitiens. Les Vénitiens par mer et le prince par terre font le blocus d'Anapli.

1247 Anapli capitule. Des deux châteaux, l'un est livré aux Français, le plus faible reste aux Grecs. Le prince Guillaume donne au mégas-kyr d'Athènes la propriété héréditaire d'Anapli et d'Argos. Le mégas-kyr retourne à Thèbes pour y passer l'hiver.

— Au mois de mars commence une nouvelle campagne. Le mégas-kyr, les clercs de l'Eurîpe, le comte de Céphalonie et les quatre galères vénitiennes se réunissent au prince et font avec lui le blocus de Monembasie.

1251 Monembasie, pressée par la famine, capitule après trois ans, sous la condition de ne servir le prince que par mer et en recevant une solde. Trois citoyens, Mamounas, Monolannis et Sophianos, apportent les clefs de la ville, et le prince leur accorde des présents et des terres du côté de Vatica.

— Les Tzacons révoltés se soumettent. Le prince congédie ses feudataires et les Vénitiens et va passer l'hiver à Lacédémonia. Il fait construire près de cette ville, sur un monticule dominé par une plus haute montagne, un fort auquel il donne le nom de Mesithra, pour dominer l'entrée du défilé des Mélinges. Sur une autre partie de ce défilé, il fait bâtir le fort de Maina.

1252 La population du défilé des Mélinges se soumet, sous la condition qu'on n'établira pas de fiefs chez elle et que les habitants ne seront tenus qu'au service militaire, comme ils l'étaient avec l'empereur grec. Le prince, pour s'assurer de leur fidélité, fait bâtir près de Ghisterna, sur le rivage, un fort appelé Leutros, et à

Pages.

trois forts de Mesithra, Maina et Leutron, ièrement toute la contrée des Slaves. Théoris régnait alors dans l'Anatolie. 74

, en mourant, laisse son fils encore enfant elle de Michel Paléologue qui le fait étrangler e de l'empire. A cette nouvelle, le despote refuse de reconnaître Paléologue pour pai. Paléologue lui déclare la guerre. Le des- s'allie avec les seigneurs français de Morée, de Négrepont. Il meurt et laisse ses sei- ses enfants; Nicéphore obtient le despotat, héodore la Vlachie. 75

Ducas Comnène, fils bâtard de Calo-Jean, seigneurie en Vlachie et forme le projet de toute la Vlachie et le despotat. Il fait bâtir e de Neopatras et va trouver l'aléologue me sébastocrator. Théodore se dispose à despote Nicéphore son frère, qui de son lle en donnant sa sœur Anne Ange en ma- soixante mille perpres d'or, à Guillaume de in. Le mariage a lieu dans l'ancien Patras, 76

une fois conquise, les Français de Morée mmencé à se faire la guerre entre eux. Ils s bâti des forts et en avaient pris le nom au ms qu'ils portaient en France. Une querelle itre le prince Guillaume et le mégas-kyr d'A- ou Guillaume, qui avait refusé, ainsi que les l'Euripe et de Bodonitza, de lui prêter hom- avénement à la principauté, ainsi que cela oncédé aux princes de Morée par le roi Thessalonique, pendant son séjour à Co- 77

Guillaume convoque tous les feudataires lésiastiques, les ordres militaires et les bour- éunir à Nicli pour marcher contre le mégas- es, qui de son côté fait appel à ses amis. r de Cariténa, neveu du prince, mais qui é une sœur du mégas-kyr se décide à quit- de son oncle pour se réunir à son beau- 78

r de Cariténa arrive à Thèbes où le mégas- blait ses troupes. Le prince Guillaume ras- si les siennes, arrive à Corinthe et traverse ce les défilés de Mégare. Le mégas-kyr a rencontre avec ses trois frères qui étaient Le combat a lieu sur le sommet de la mon- arydi, et le mégas-kyr, vaincu, prend la le seigneur de Cariténa. 79

oursuit ses ennemis et les assiége dans Thè- evêque de Thèbes engage le mégas-kyr à e pour arrêter le pillage. Le mégas-kyr pro- nce, s'il veut se retirer sur Corinthe, d'aller rouver à Nicli dans un délai fixé. Le prince se retire d'abord à Corinthe, puis à Nicli. tyr arrive à Nicli avec une suite nombreuse aux pieds du prince. Le prince le baise sur et lui fait grâce. 80

déclare s'en rapporter, pour la réparation due, à la décision du roi de France. Quant u prince, Geoffroi, seigneur de Cariténa, li la hart au cou, aux genoux du prince qui e, sous la condition de ne relever que de lui, ouvoir transmettre son fief qu'à ses héritiers mégas-kyr arme deux galères, s'embarque, indes et arrive à Paris au moment des fêtes côte. Le prince Guillaume avait, de son côté,

Pages.

envoyé un chevalier pour exposer au roi ce qui s'était passé. 81

1258 Le roi de France se fait exposer les faits en audience solennelle et déclare suffisante la réparation donnée par le voyage en France. 82

— Le mégas-kyr, sur l'invitation du roi de lui demander une faveur, demande à prendre le titre de duc au lieu de celui de mégas-kyr, ainsi que le portaient autrefois les anciens seigneurs d'Athènes. Cette faveur lui est accordée, et il est intronisé dans l'intérieur du palais. 83

— Le chroniqueur retourne aux affaires de la Grèce. Il expose les préparatifs de la guerre de Pélagonie, le mariage du prince avec la sœur du despote, son alliance avec le despote, et la guerre entreprise par l'empereur et par Théodore Ducas contre le despote. *ib.*

— Le despote envoie des messagers à son beau-frère, le prince Guillaume, pour lui demander une entrevue. Le prince l'attend à Patras. Le despote arrive à Lépante; de là passe à Drepanon, puis à Patras. Le conseil décide que les deux souverains marcheront au printemps suivant à travers la Vlachie, ravageront la Romanie et livreront bataille à l'armée impériale. Le despote retourne à Arta pour rassembler ses troupes et le prince à Andravida, où ses forces doivent se réunir au mois d'avril suivant. 84

1259. Dès le mois de mars, le prince envoie convoquer les troupes des îles, part pour Pyrgos, traverse le golfe de Lépante, et fait sa jonction avec le despote à Arta. Ils prennent ensemble le chemin de Joannina, passent en Vlachie, et là ils attendent les troupes des îles, de Thèbes, d'Athènes, et celles du seigneur de Salona, qui arrive lui-même tout droit par Sidero-Porton. Ils opèrent leur jonction à Tialas-inou. Un conseil est tenu. Les uns sont d'avis de bloquer Patras et Zeitouni. 85

— Les autres conseillent de ravager la Romanie et de marcher sur Salonique, et d'occuper la Vlachie au retour. L'armée se met en marche conformément à ce plan, et, après avoir passé par Servia, elle traverse la Vlachie jusqu'à Catekalon qui se trouve sur les limites de la Vlachie et de l'empire grec. On annonce aux alliés que le sébastocrator a passé par Andrinople et est très près de Salonique. Les chefs, réunis en conseil, décident qu'on marchera à la rencontre de l'armée impériale et qu'on lui livrera bataille. 86

— Les alliés montent à cheval et arrivent en Pélagonie. Théodore Ducas, avec un corps nombreux de Cumans, d'Allemands, de Hongrois, de Servieus, de Bulgares, de Grecs et de Turcs, s'avance à leur rencontre. Il dispose les paysans avec leurs troupeaux sur les montagnes, de manière à leur donner l'air d'un corps de cavalerie, et envoie en secret un espion au despote. 87

— L'espion se présente à Nicéphore. Il cherche à l'effrayer sur les forces du bâtard Théodore son frère. 88

— Il l'engage à partir et à retourner dans le despotat. Le despote promet à l'émissaire de partir dans la nuit. L'espion recommence les mêmes arguments auprès du prince Guillaume et retourne tout conter au sébastocrator. Un conseil est tenu dans l'armée des alliés; les uns sont d'avis de fuir; le seigneur de Cariténa donne un démenti à l'espion et engage à rester. 89

— Son conseil est repoussé et les chefs alliés décident qu'ils fuiront dans la nuit. Le seigneur de Cariténa, par une sorte de monologue, avertit les soldats de la trahison de leurs chefs. Le prince lui reproche son indiscrétion. 90

— Persuadé par le seigneur de Cariténa, le prince se décide à rester, et tous les Français de Morée s'en ré-

Pages

jouissent. Les Grecs du despotat s'en effraient et engagent leur seigneur à abandonner les Français. Les Grecs quittent en secret leurs cantonnements au milieu de la nuit. 91

1259 Le sébastocrator, averti par son espion du départ du despote et de la résolution du prince de rester, part le samedi pour la Pélagonie. Dès le dimanche, le combat s'engage. Le prince harangue ses troupes. 92

— Bataille entre les Français et les Grecs. Les Allemands sont massacrés par les Français. 93

— Le sébastocrator rallie ses troupes. Le seigneur de Carituna est fait prisonnier, malgré le renfort que vient lui apporter la présence du prince Guillaume. 94

— L'armée française et le prince lui-même sont faits prisonniers. Discours du sébastocrator au prince et au seigneur de Carituna. 95

— Fière réponse du prince. Colère du sébastocrator. 96

1260 Le prince est conduit par le sébastocrator à Paléologue (non pas à Constantinople, qui n'était pas reprise alors, mais en Asie). L'empereur accueille très bien son prisonnier, puis il le fait mettre en prison, et, après huit jours, le mande pour s'entretenir avec lui. 97

— Il demande au prince de lui céder la Morée. Réponse du prince qui lui expose l'état réel de son droit envers ses compagnons. 98

— Le prince prouve que, suivant la charte de la conquête, il n'a pas le droit de céder la Morée. 99

— Il offre de l'argent pour sa rançon. L'empereur refuse et fait reconduire le prince et les siens en prison. 100

1263 Les seigneurs francs, compagnons du prince, fatigués d'un long emprisonnement, engagent le prince à satisfaire l'empereur. Du consentement du seigneur de Carituna, le prince promet de céder à l'empereur Monembasie, Maina et Mesithra. *ib.*

— Le prince devient parrain du fils de l'empereur. Le seigneur de Carituna est envoyé en Morée pour faire opérer livraison des places. 101

— Il sort de Constantinople accompagné des officiers impériaux. Il traverse la Romanie, entre en Vlachie et arrive à Thèbes où il trouve le mégas-kyr, son beau-frère, de retour de France. Le mégas-kyr refuse de consentir à l'abandon des trois places fortes qui ouvraient le pays aux Grecs. Après être restés une semaine à Thèbes, ils partent ensemble, traversent Corinthe et arrivent à Nicli où se trouvait la princesse avec toutes les dames. 102

— Elles y tenaient des conférences avec Léonard de Vérules, chancelier de la principauté, et Pierre de Douay, au sujet des intérêts de leurs maris. Le seigneur de Carituna se présente au conseil et raconte ce qui a été concédé par le prince. Après lui le mégas-kyr prend la parole. 103

— Réponse du seigneur de Carituna. 104

— Le seigneur de Carituna part de Nicli, va à Mesithra, puis à Monembasia et à Maina, et livre ces places aux officiers de l'empereur. Il leur fait de plus remettre en otage la fille de Jean de Neuilli, seigneur de Passava, maréchal héréditaire de Morée, et la sœur du grand-connétable Jadres, qui sont envoyées à Constantinople. Le prince sort alors de sa prison et revient en Morée. Il visite Lacédémonia. Les Grecs, auxquels on venait de livrer Mesithra, apercevant le prince du haut de leurs remparts, s'imaginent qu'il vient les attaquer, et ont des pourparlers avec les habitants des défilés de Mélinges. 105

— Ils envoient aussi à Monembasie pour prévenir Cantacuzène qui y commandait pour l'empereur. Celui-ci envoie sur-le-champ un messager à Constantinople pour prévenir l'empereur de ce qui se passait. L'empereur envoie aussitôt en Morée son cousin Macrynos avec des troupes d'élite turques et grecques.

1263 L'empereur écrit par lui aux habitants du défilé des Mélinges et de la Tzaconie pour les appeler à la révolte. Macrynos arrive à Monembasie et écrit aux chefs du pays. Vatica, la Tzaconie et les Mélinges se soumettent à l'empereur. Le prince, instruit de ce débarquement, convoque ses grands feudataires étrangers, les seigneurs d'Athènes, de l'Euripe et des îles, qui refusent. Il rassemble ses propres troupes à Nicli, et se rend en personne à Corinthe, pour persuader à ses feudataires de l'aider de leurs secours. Macrynos fait part à l'empereur de la soumission de la Tzaconie et du pays des Mélinges.

— L'empereur engage le grand-domestique, son frère, à aller se réunir en Morée à Cantacuzène et à Macrynos qui faisaient le siége de Lacédémonia. Tous deux décident de marcher d'abord sur Carituna où se trouvait le prince avec six mille hommes de cavalerie et une infanterie innombrable, qui se composait des troupes de Dragalivon, de la Tzaconie, des Mélinges, du Magne et des Scortins. Ils marchent dans la direction du mont Chelmos et s'avancent sur Véligosti.

— Ils brûlent le marché-public de Véligosti, arrivent le lendemain dans la plaine de Carituna, le surlendemain à Lidoria, descendent le long de l'Alphée, brûlent le monastère d'Isova, marchent sur Prinitza et y dressent leurs tentes. Jean de Catava, qui avait été laissé par le prince comme son bail en Morée au moment de son départ pour Corinthe, quoique goutteux, déploie une grande activité, mais il ne peut réunir que trois cent douze hommes. A leur tête il marche, dans la direction de Carituna, à la rencontre de l'armée impériale. Il suit les rives de l'Alphée, et dès qu'il aperçoit l'armée grecque dans ses cantonnements de Prinitza, il passe derrière elle et arrive dans une gorge très étroite appelée Agridi Kounoupiza.

— Il harangue ses troupes.

— Le grand-domestique, campé sur un monticule près de Prinitza, aperçoit la petite troupe des Francs, et ordonne la charge. Le combat s'engage.

— Le grand-domestique prend la fuite, traverse Levita et Kapelon, et arrive à Mesithra. L'armée grecque est protégée dans sa fuite par les bois et les montagnes.

— Les Francs se dirigent sur Servia et Vlisiri. Jean de Catava envoie annoncer sa victoire au prince à Corinthe. Le grand-domestique est consolé dans sa défaite par un Franc qui lui avait été envoyé en message par l'empereur.

— Le Franc engage le grand-domestique à marcher sur le prince, qui vient de revenir à Andravida.

— Le grand-domestique assemble son conseil. Macrynos et Cantacuzène l'engagent à attendre jusqu'au printemps pour une nouvelle attaque.

— Au printemps, un rendez-vous est donné dans les plaines de Sapicon; les habitants de la Tzaconie, du défilé des Mélinges et de tout le pays qui s'étend de Monembasie aux défilés de Scorta, y sont réunis. L'armée grecque campe à Carituna, descend l'Alphée et passe devant Prinitza; de là à Serviana, puis à Mesicli, lieu situé sur une hauteur, à l'est de Prinitza, dans le lieu où se trouve une église dédiée à saint Nicolas. Le lendemain le prince arrive et marche sur Serviana.

Pages.

ıandement du premier corps de l'armée grec-
lonné à Cantacuzène. 116

ral de Cantacuzène l'emporte, s'embarrasse
ronces et tombe avec son cavalier qui est à
ué par les Francs. Les Grecs épouvantés se
ur Nicli. Le prince fait bloquer Nicli et se re-
ndravida. Le grand-domestique réprimande
. 117

s lui annoncent leur résolution de le quitter,
ent à Cariténa où ils passent la nuit. 118

-domestique leur envoie deux messagers pour
ocher leur départ. Les Turcs se justifient en
t leur résolution d'aller se joindre aux Francs. 119

s se mettent en effet en marche ; ils suivent les
l'Alphée, traversent Périgardi, Servia, Vlisiri
nt de là deux messagers à Andravida pour
au prince Guillaume leur intention de se
lui. Le prince Guillaume accueille fort bien
messagers et envoie au-devant d'eux Ancelin
, avec trois cents hommes, jusqu'à Vlisiri. 120

arrivent avec Ancelin de Toucy, et rencon-
les rives de l'Eliacos (Penée) le prince, qui
au-devant d'eux. Tout en continuant avec
oute à cheval vers Andravida, les deux chefs
lik et Salik, lui racontent leurs sujets de
otre le grand-domestique. 121

s et Turcs réunis se mettent en marche pour
rel es troupes impériales à Lacédémonia. Les
t placés à l'avant-garde. Après quatre jours
e, à l'aide de guides du pays, ils arrivent à
, près d'Arcadia, et prennent leurs quartiers
a, près d'une belle fontaine. Ils renvoient
n arrière au prince, pour le prévenir que, le
samedi, ils attaqueront les Grecs. Le prince
eil. Ancelin de Toucy annonce que le grand-
ıe arrivé à Véligosti, avait fait occuper tous
ces des montagnes. 122

ait occuper aussi tous les défilés de Makri
la Longue-Côte. Ancelin demande que, pour
de la fidélité des Turcs, on les place au cen
taque. Ancelin débouche de la plaine de Ka-
porte sur Makri Plaghi. Il harangue ses
. 123

es franques montent Makri Plaghi, arrivent
ımenon, au sommet de la montagne. Ancelin
les siens. Les Turcs réunis à lui attaquent
avec vigueur. Ancelin manifeste son désir de
ınnier un chef grec pour l'échanger avec son
ınnier en Romanie. 124

ımain, un de ses sergents, le mène sur une
lui montre, dans un ravin, les chefs grecs
és entre les mains des Turcs. 125

amène prisonniers au prince, qui aussitôt
défaite de l'armée impériale était rentré à Vé-
sont envoyés les prisonniers en grand nom-
rince reproche au grand-domestique d'avoir
ncé la guerre. 126

du grand-domestique. 127

du prince, qui envoie le grand-domestique et
zès en prison à Chlomoutzi, et répartit les au-
nniers dans diverses places. Il convoque en-
conseil. 128

est d'avis d'occuper la Lacédémonie. Ancelin,
n chef, et Jean de Catava, maréchal de l'ar-
oivent l'ordre de tout disposer. Ils appren-
les Grecs ont abandonné le pays et la ville
ımonia pour se réfugier dans le fort de Me-

Pages.

sithra. Le prince prend possession de Lacédémonia et la fortifie, puis il envoie ravager Vatica, Hélos et tout le pays jusqu'à Monembasie, Dragalivon et la Tzaconie. Il apprend à Lacédémonia que les Scortins se sont de nouveau révoltés. 129

1263 Les Scortins bloquent Araklovon et envoient des troupes sur Cariténa. A cette nouvelle le prince fortifie Lacédémonia et arrive à Véligosti. Il consulte Ancelin de Toucy sur le parti à prendre à l'égard du seigneur de Cariténa, son neveu, qui s'était sauvé en Pouille avec une femme, et à l'égard de la conduite des Scortins, et il l'engage à partir avec les Turcs pour ravager le pays de Scorta. Ancelin communique cette résolution aux Turcs qui en sont charmés. 130

— Les Turcs se jettent dans les défilés de Scorta et mettent tout à feu et à sang. Les Scortins gagnent les hauteurs des montagnes et envoient au prince solliciter leur grâce. Le prince la leur accorde et rappelle les Turcs à Véligosti. Ensuite il licencie ses troupes et rentre lui-même dans la Morée. Arrivé à Andravida, les Turcs demandent leur congé. Ils reçoivent leur solde et des gratifications. Le prince leur demande de rester avec lui six mois de plus. Discours de Mélik. 131

— Les Turcs retournent en Vlachie. Quelques-uns s'établissent en Morée et deux d'entre eux sont créés chevaliers par le prince. Le seigneur de Cariténa, qui avait enlevé la femme de Jean de Catava, la conduit en Pouille en pèlerinage. Le roi Mainfroi manifeste le désir de voir ce guerrier célèbre. 132

— Mainfroi le mande devant lui et lui adresse des reproches sur sa conduite. 133

— Le seigneur de Cariténa reconnaît sa faute, part pour Brindes, et, après trois jours de navigation, arrive à Clarentza ; de là il se rend auprès du prince son oncle, à Andravida. Digression sur le comte de Provence et ses filles. 134

— L'une des filles du comte épouse Charles d'Anjou, frère du roi de France. 135

— Querelle entre l'empereur Frédéric et le pape. Mort de Frédéric. Mainfroi, son fils naturel, devient roi de Sicile et est excommunié comme l'avait été son père. 136

1264 Le pape envoie offrir à Charles d'Anjou la couronne de Sicile. La première pensée de celui-ci est de refuser, pour ne pas faire courir à son frère, le roi de France, les chances d'une guerre. 137

— Débat entre la reine de France et sa sœur, la comtesse de Provence, au sujet de la préséance. La comtesse de Provence laisse entrevoir son humiliation à son mari. 138

— Elle lui raconte ce qui s'est passé. Le comte promet de la venger. Il va aussitôt trouver son frère saint Louis et lui communique son dessein d'accepter l'offre du pape Clément, et il lui demande des secours d'hommes et d'argent. 139

1265 Le roi encourage son frère à accepter. Charles passe en Provence, rassemble des troupes, s'embarque et arrive à Rome. Joie du pape. 140

— Le pape va à sa rencontre, l'accueille avec grands honneurs et le couronne roi de Sicile. Charles prend congé du pape. 141

1266 Il rassemble les Guelfes de toute l'Italie, part avec la bénédiction du pape et se rend en Pouille. Mainfroi, à la tête des Allemands, des Lombards, des Toscans du parti gibelin, ainsi que des troupes de Sicile et de Calabre, vient attendre le roi Charles à Bénévent. Grande bataille. 142

— Mainfroi est tué et Charles règne en paix en Sicile. 143

— Reprise du récit des affaires de Morée. A son retour

Pages.

en Morée le seigneur de Cariténa rentre dans sa seigneurie, sous la condition qu'elle ne sera plus transmissible qu'à ses héritiers en ligne directe, et, à leur défaut, qu'elle fera retour à la principauté. Le prince de Morée se réjouit de la victoire de Charles et de l'établissement fait par les Français dans le royaume de Naples. 143

1266 Pour contrebalancer la force prise par l'empereur en Morée, il forme le projet de s'unir avec le roi Charles de Naples en lui donnant sa fille pour bru. Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes, le fortifie dans cette opinion. 144

— Il l'engage à faire comme son frère lorsqu'il épousa la fille de l'empereur de Constantinople. 145

— Son frère devint alors l'homme de l'empereur; lui doit devenir l'homme du roi de Naples. Cette proposition est acceptée, et deux ambassadeurs, Pierre de Douay et l'évêque d'Olène sont envoyés par le prince au roi de Naples. Ils arrivent à Brindes. 146

1266. Le roi convoque son conseil à Naples et explique la demande du prince, qui est approuvée. Le roi Charles envoie aussitôt au prince un évêque, deux bannerets et deux chevaliers lui porter sa réponse. Ils s'embarquent à Brindes, avec les deux ambassadeurs du prince, arrivent à Glarentza, et rencontrent le prince à Andravida. L'évêque d'Olène et Pierre de Douay les introduisent, et ils expliquent l'objet de leur mission. 147

— Le roi priait le prince d'amener sa fille aînée Isabelle à Naples, afin de faire célébrer le mariage avec son fils et faire en même temps hommage de sa principauté. 148

— Le prince accepte. 149

— Les ambassadeurs de Charles retournent annoncer à leur souverain l'acceptation du prince. 150

1267 Le prince s'embarque avec deux galères, l'une de l'Euripe, l'autre de Glarentza, avec sa fille Isabelle, débarque à Brindes et se rend par terre à Naples. Le roi va à sa rencontre, entre avec lui à cheval dans l'intérieur du palais, et tient cour plénière en son honneur. 151

— Les messagers font leur rapport au conseil; le prince Guillaume annonce lui-même son adhésion, et le roi prend la parole après lui. Les conventions sont rédigées, le mariage célébré, et hommage de la principauté est fait au roi Charles. Celui-ci en investit son fils Louis, qui aussitôt la rend à son beau-père pour en jouir sa vie durant. 152

— Le prince apprend à Naples qu'un neveu de l'empereur de Constantinople a fait une descente à Monembasie avec une troupe nombreuse de Cumans, de Turcs et de Grecs de Lycie. *ib.*

— Il prend congé du roi, s'embarque à Brindes, et après dix jours de traversée arrive à Glarentza, puis à Andravida, et prend ses dispositions de défense. Le roi Charles ordonne à Galeran de Brie de lui conduire des troupes auxiliaires avec le titre de bail. 153

— Galeran de Brie s'embarque à Brindes, arrive à Glarentza et vient trouver le prince à Vlisiri. Le prince quitte Vlisiri à cette nouvelle et vient au-devant de lui. Ils se rencontrent près du fleuve Eliacos (Penée) à Criseva, et tous deux reprennent la route de Glarentza. On fait venir des chevaux pour porter le bagage des soldats, et on se met en route le long de l'Alphée. Les chevaliers de Morée étaient déjà réunis avec leurs troupes à Isova. 154

— On décide qu'on marchera sur Nicli. L'armée quitte Isova et arrive le soir à Cariténa. Le seigneur de Cariténa et Gautier de Ronchères, seigneur d'Akova, viennent se réunir à eux. Le prince tient conseil, et on continue à l'engager à se diriger sur Nicli. L'armée répartie en différents corps se met en marche. Elle Gardikivon et ravage la Tzaconie.

1267. Après un pillage de cinq jours, les troupes fr revinrent à Nicli. Le chef grec, d'après l'ordre d pereur, se tenait pendant ce temps immobile Lacedémonie. Le prince tient conseil. Quelq donnent l'avis de marcher tout droit sur le grec; d'autres font envisager le danger de s'a par un pays montueux et boisé où on peut êt celé par les archers sans les atteindre eux-m d'autres proposent de rester à Nicli, d'occuper sages et de cerner les Grecs, de manière qu'ils n sent pénétrer ni dans les défilés de Scorta, ni v gos, ni dans la Messarée. Cet avis n'est partagé Galeran ni par ses troupes salariées qui ne tr pas de quoi subsister dans le pays.

— Le prince fortifie Nicli où il laisse pour comm Guy de Nevelet, et il le charge de la défense des jusqu'à Véligosti et au mont Chelmos. Il retou suite à Glarentza et licencie ses troupes. Il consul nard de Vérules son chancelier, qui était de la pour savoir comment il pourrait récompenser de Brie de sa coopération, et manifester ainsi connaissance au roi de Naples de son secours.

— Galeran de Brie est nommé bail pendant la vie de et en son nom, et reçoit l'investiture avec le g

1268. Digression sur l'expédition de Conradin contr les d'Anjou.

— Conradin arrive en Lombardie, se met à la t parti Gibelin, et se dirige sur la Poulle. Char semble ses forces de son côté. Il écrit à son o roi de France qui lui envoie le comte d'Artoi deux mille chevaliers. Il écrit aussi au pape.

— Le pape engage les souverains à venir au secou son gonfalonnier. Le roi Charles écrit de son c prince de Morée, qui conclut une trêve d'une avec le chef des Grecs de Mesithra, amène avec meilleurs chevaliers, le seigneur d'Akova, le connétable Jadres, Jean de Tournay, seigneur de vryta, débarque à Brindes, et réunit ses trou celles du roi à Bénévent.

— Préparatifs du combat de Bénévent. Le prince d'utiles conseils au roi.

— Le prince dispose le combat qui a lieu, non à vent, comme le dit le chroniqueur, mais à T cozzo.

— Les Allemands sont défaits. Conradin est pris et tranche la tête.

— Regrets prétendus du roi Charles sur la mo Conradin. Distribution du butin; le prince Guil reçoit en partage la tête du duc de Carinthie, Fr de Zeringhen.

— Le prince retourne voir sa fille à Naples et reste trois jours avec elle, mais apprenant que les avaient rompu la trêve, il prend congé du roi c donne quelques troupes auxiliaires, et il retourn Brindes à Glarentza.

1269. Aussitôt son arrivée, le prince prend ses dispo militaires et envoie son neveu le seigneur de Ca dans les défilés de Scorta. Le seigneur de Cariténa ses troupes sur l'extrême frontière des défil Scorta, à Arachovala-la-Graude, du côté du pa cupe par les Grecs Une dyssenterie se déclare l'armee, par suite des eaux de montagne. Mort d gneur de Caritena.

— Son héritage est divisé en deux parties, l'une q vient au prince, l'autre à sa veuve, sœur de Guy

Pages.

qui avait porté le titre de mégas-kyr. Le
nes envoie offrir la main de sa sœur à Hu-
emne, comte de Lecce, qui était en Pouille.
Brienne arrive à Andravida; le duc d'Athè-
Thèbes et se rend dans la même ville; le
t célébré, et les deux nouveaux époux re-
en Pouille. Peu de temps après elle; de-
inte, et elle a de Hugues de Brienne un
Gautier de Brienne. 168

diqueur porte un coup d'œil sur les événe-
récents, et mentionne comment Gautier de
cède à Guy de La Roche au duché d'Athè-
e époque, les Catalans avaient été appelés
) La Roche, pour faire valoir les droits de
Mahaut de Hainaut) sur la principauté de
tier, en arrivant, s'était d'abord arrangé
rcs et Catalans pour porter la guerre en
puis il se brouilla avec eux, et une bataille
15 mars 6817 (1309). 169

sur Marguerite, dame de Passava. Le sei-
ova étant venu à mourir sans enfants, elle
ter de ce fief, puisqu'elle était fille de sa
) Jean de Passava; mais elle était alors en
le prince à Constantinople. 170

ur elle réclama; mais on lui opposa que,
§ plus d'un an et un jour, elle avait perdu
Conformément aux lois, elle réclama une
is une troisième fois, mais inutilement. On
a de se donner un mari puissant, et elle
a de Saint-Omer, fils d'Abel et frère de Ni-
ur de Thèbes, et d'Othon. 171

session du maréchalat héréditaire par ce
an de Saint-Omer arrive avec ses frères en
femme le présente au prince comme son
ean réclame justice. 172

éunit la cour dans l'église de Sainte-Sophie
a. Nicolas de Saint-Omer prend la parole en
a belle-sœur. 173

épond à Nicolas de Saint-Omer. 174

nde si c'est faveur ou justice qu'il réclame.
Saint-Omer répond que c'est justice. Sur
use, le prince déclare qu'une cour va être
pour prononcer d'après les Assises. 175

t convoquée à Clarentza. Nicolas de Saint-
d les fonctions d'avocat de sa belle-sœur; le
lare qu'il prend les fonctions d'avocat de
procureur général, et il confie la présidence
, en son lieu, au chancelier Léonard de Vé-
i remettant la verge du commandement ou
icolas expose la cause. 176

explique les stipulations des Assises qui
délai à toutes réclamations sur les succes-
onclut au rejet de la demande de Margue-
tant absente, n'a pu se présenter dans le
u. La cour prononce un arrêt conforme à
dence des Assises. 177

confie au chancelier les bonnes intentions
eues de montrer toute faveur à Marguerite
i en lui donnant la moitié de la seigneurie
lont il aurait réservé l'autre moitié à sa
: Marguerite, intention dont l'effet a été ar-
fierté de Saint-Omer, qui réclamaient jus-
i de faveur. 178

Il veut se rappeler que c'est pour lui que
: était absente, et il ordonne au chancelier
) avec lui Colinet, le maréchal de la princi-
ffiviser en trois parties les vingt-quatre fiefs
omie d'Akova, de mettre dans une des trois

Pages.

parties les fiefs les meilleurs pour les revenus, et de rédiger un privilége de concession de fief pour cette troisième partie à Marguerite. 179

1269. L'acte est scellé et placé sous le lit de justice; Marguerite est mandée, et le prince la revêt du fief par son gant. 180

— Le prince fait rédiger un autre privilége de concession de fief pour les deux autres tiers de la baronnie d'Akova, et le donne à sa seconde fille Marguerite. 181

1277. Le prince tombe malade à Calamata, où il était né, et qui était son propre domaine; il convoque ses feudataires pour prendre ses dernières dispositions, et nomma le grand-connétable Jadres bail de Morée. *ib.*

— Il lui fait ses dernières recommandations et ordonne que ses restes seront transportés dans l'église de Saint-Jacques-d'Andravida, qu'il avait fait construire et avait donné aux Templiers; qu'ils seront placés dans le monument élevé par lui à son père, de manière que lui sera à la gauche, et son frère aîné, Geoffroi, à la droite de son père. Toutes ses dispositions prises, le prince Guillaume meurt. Le bail Jadres le fait savoir au roi Charles de Naples. 182

1278. Le roi envoye comme bail de Morée Rousseau de Sully, qui arrive à Clarentza au mois de mai. On convoque aussitôt tous les chevaliers et prélats à Clarentza. Ceux-ci s'assemblent, et Benoît, archevêque de Patras, est chargé de prendre la parole au nom de tous. 183

— Il explique au bail les Assises de Morée. Le prince doit commencer par prêter serment en personne, et ce n'est qu'après cette formalité que les liges doivent lui rendre hommage; car les droits comme les honneurs et les devoirs sont égaux entre les seigneurs et les liges; et si le prince se faisait remplacer, les liges ont droit de refuser leur hommage. 184

— Lors même qu'ils voudraient renoncer à leurs droits, ils ne pourraient le faire hors de la présence des douze pairs, dont six le duc d'Athènes, les trois tierciers de Négrepont, le duc de Naxos et le marquis de Bodonitza étaient établis hors de la principauté. Mais pour pourvoir au gouvernement du pays, si le bail veut jurer sur l'Evangile de gouverner le pays conformément aux lois, eux, sans lui prêter hommage, jureront d'être fidèles au roi et à lui. Rousseau de Sully y consent et les formalités sont remplies. Rousseau remplace les principaux dignitaires, le protovestiaire, le trésorier, les provéditeurs, les châtelains des forts. 185

— Il aggrandit le pouvoir souverain au nom du prince Louis-Philippe, mari d'Isabelle. Mort de Louis-Philippe, fils cadet du roi Charles. La souveraineté de Morée revint au roi Charles, qui en avait investi son fils. 186

— Le chroniqueur revient sur ce qui concerne le duché d'Athènes. Lorsque Guy d'Athènes revint de France, en 1260, avec le titre de duc, il n'était pas marié. Quelque temps après il se lie avec Théodore Ange, seigneur de Vlachie. *ib.*

— Il épouse sa fille et en a un fils, appelé comme lui, Guy de la Roche, qui plus tard épouse Mahaut de Hainaut, fille d'Isabelle. Guillaume ou Guy son père survécut au prince Guillaume, et succéda à Rousseau de Sully comme bail de Morée pendant toute sa vie. Ce fut à cette époque qu'il fit construire Dimatra dans les défilés de Scorta. Mort de la comtesse de Brienne, veuve du seigneur de Carlténa, et, longtemps après, mort de Gautier de Brienne, tué par la compagnie Catalane à Armyros. Guy meurt après sa sœur. 187

— Le chroniqueur revient sur ses pas et raconte que le

Pages.

comte de Hugues de Brienne veuf de la sœur du duc d'Athènes, épousa sa belle-sœur la duchesse veuve d'Athènes. 187

1278. Il eut une fille appelée Jeannette, mariée à Nicolas de Sanudo, duc de Naxos, cette seconde femme mourut deux ans après, et Hugues de Brienne retourne dans le comté de Lecce laissant à Athènes le fils que sa seconde femme la duchesse avait eu de son premier mariage le jeune Guy de La Roche. 188

— La princesse de Morée, veuve du prince Guillaume et sœur du despote Nicéphore, reste en Morée. Elle était dame de Maina, Platamons, Glylly et plusieurs autres lieux. *ib.*

— Nicolas de Saint-Omer, qui avait perdu sa première femme, la princesse d'Antioche, épouse la veuve du prince Guillaume, et fait bâtir à Thèbes le château de Saint-Omer et une habitation magnifique; mais, plus tard, les Catalans détruisirent ces beaux édifices. Il fit aussi bâtir un fort, contre les Vénitiens, dans le Magen, et la place de Navarin, pour en faire un fief destiné à son neveu Nicolas, le grand-maréchal. Il devint aussi bail de Morée après la Trémouille, qui avait succédé dans cette dignité à Guy de La Roche, duc d'Athènes. 189

1290. Le chroniqueur revient à la princesse Isabelle de Ville-Hardoin. Isabelle était à Naples; deux chevaliers de Morée, le grand-connétable Jadres, nommé grand-amiral de la principauté, et Geoffroi de Tournay, allaient fréquemment voir le roi à Naples, et s'y lièrent avec Florent de Hainaut, qui s'y trouvait alors. 190

— Florent les prie d'appuyer ses prétentions à la main de la princesse Isabelle. Ils épient un moment favorable et font valoir auprès du roi l'utilité de cette alliance. 191

— Le roi consent, avec la clause que, si de ce mariage ne sortait qu'une fille, elle pourrait régner, mais ne pourrait se marier sans le consentement du roi de Naples. Florent épouse Isabelle à Naples, et le roi le revêt du titre de prince d'Achaie. Florent se rend aussitôt avec sa femme par Brindes à Glarentza. 192

— Nicolas de Saint-Omer, bail de Morée, convoque une cour plenière à Andravida, dans l'église des Frères mineurs, pour faire reconnaître le prince. Florent prête serment, et les feudataires lui font hommage. Il change le protovestiaire, le trésorier, les provéditeurs, les châtelains, et commence à s'occuper des affaires du pays. 193

1291. On l'engage à faire la paix avec les Grecs Impériaux. Il envoie deux messagers au chef impérial; celui-ci envoie un messager à l'empereur en appuyant cette demande. L'empereur se préparait alors à une campagne dans le despotat d'Arta. 194

— Le despote, se voyant menacé, envoie solliciter l'alliance du prince Florent. Un traité est conclu entre eux, et le despote envoie son fils Thomas en otage au prince Florent, à Andravida; ici de là Thomas est transféré à Chlomoutzi. 195

— Le despote négocie également avec le comte Richard de Céphalonie et lui donne sa fille en otage. Le comte et le prince arrivent avec leurs forces, chacun de leur côte, auprès du despote, qui en éprouve une vive joie. Il vient leur faire visite et les trouve en conseil. 196

— Le prince lui explique ses vues. 197

— On décide qu'on commencera aussitôt à se mettre en marche, et le lendemain on se dirige sur Joannina. A la nouvelle de leur approche, le grand-domestique prend la fuite par le chemin par lequel il était arrivé en Romanie. 198

1291. Les alliés arrivent le soir même à Joannina demain ils se mettent à la poursuite des Grec voient demander au grand-domestique de s pour accepter la bataille.

— Le grand-domestique s'excuse sur l'indiscipl Turcs et des Cumans de son armée. Les alli gent alors tout le pays. Deux jours après ils s nent que des troupes impériales venaient de quer à Prévéza sur les galères génoises, et qu dirigent sur Arta.

— Le despote fait sonner la retraite. (Ici une comblée en note, et qui donne la fin de la cam

— Digression sur Geoffroi de Brière, qui, pendan ministration de Nicolas de Saint-Omer, vient ré l'héritage de son cousin le seigneur de Caritène froi de Brière met ses domaines en gage, p Champagne avec les certificats propres à const parenté, arrive à Naples, obtient des lettres pour Nicolas de Saint-Omer son bail, arrive en et soumet sa demande et ses lettres à la cour à Glarentza.

— L'évêque d'Olène lui explique *comment le fief* gneur de Caritané ne lui avait *été rendu après* volte que sous la condition de n'être transm qu'aux héritiers de son corps. Geoffroi, désap a recours à la ruse pour obtenir justice. Il ar Xenochori et feint de tomber malade.

1292. Sous prétexte de demander de l'eau de citer cessaire à sa maladie, il envoie un sergent exam place d'Araclovon. Dix jours après, Geoffroi c du châtelain de le recevoir dans l'intérieur de teau pour mieux soigner sa maladie.

— Il déclare qu'il est près de mourir, pour qu'on fas nir ses sergents près de lui afin d'assister à son ment. Il communique à ses sergents son proj s'emparer d'Araclovon et d'obtenir sa seigneur Cariténa en menaçant de livrer Araclavon aux et il leur fait part des moyens d'exécution.

— Ils doivent aller boire avec les gens du châtel enivrer, s'emparer des clefs, se jeter dans le f en garder la porte. Ce projet s'exécute fidèle Geoffroi écrit au chef impérial pour lui offrir A von. Le chef impérial s'avance avec ses forc châtelain Philocalos prévient le chevetain de la messire Simon de Vidone, de ce qui se passe. cerne Araclovon et prévient le bail messire Mi

— Le bail arrive lui-même et fait bloquer tous les p ges qui défendent les défilés de Scorta, et il e en même temps deux messagers à Geoffr Brière.

— Les deux chevaliers font sentir à Geoffroi l'in de sa conduite. Réplique de Geoffroi, qui de que sa cause soit portée en appel au roi de Na

— On s'arrange avec lui et on lui donne le fief de na. Il épouse Marguerite d'Akova, dame de Lisa en a une fille appelée Hélène. Hélène épouse d'Aunoi, et en a un fils appelé Erard et une fille a Agnès. Agnès épouse Etienne Mavros; mais ils pas d'héritier, et leur fief revient à Erard, se d'Arcadia.

CHRONIQUE DE RAMON MUNTANER.

Pages.

Où sont racontées les grâces que Dieu fit à
t qu'il fait à tous ceux qui l'aiment du fond
ur. 217

TRE I. Comment, étant en son lit, En Ramon
eut une vision qui lui fit entreprendre cet
ib.

Dans lequel l'auteur réclame l'attention de
rs sur la matière dont il doit parler, c'est-à-
es faits et les prouesses de la maison d'Ara-
ib.

. Comment les prud'hommes et les consuls de
r furent toujours attentifs à prévenir les maux
ient arriver à leur ville, et comment la nais-
seigneur roi En Jacques fut l'effet d'un miracle
nt l'œuvre de Dieu. 219

IV. De la réponse que fit le chevalier aux
e Montpellier, ainsi que des prières et oral-
urent faites; et de l'accord conclu entre eux
e au sujet de leur projet. 220

Comment le roi ne devina point quel était
prières et des jeûnes dont il était témoin; et
la chose vint à une heureuse fin, quand le roi
au auprès de qui il avait été en déduit. 221

. Comment le seigneur roi partit de Mont-
comment madame la reine accoucha d'un
t nommé En Jacques, et couronné roi d'Ara-
ment il épousa la fille de don Ferdinand, roi
e, et ensuite la fille du roi de Hongrie, de
eut trois fils. *ib.*

PRISE DE MAJORQUE.

VII. Où on raconte sommairement les gran-
sses du roi En Jacques; et comment, n'ayant
e vingt ans, il s'empara de Majorque par la
ses armes. 223

II. Où il est dit pourquoi le seigneur En Jac-
t devant Majorque fit le serment de ne point
s lieux qu'il n'eût pris par la barbe le roi des
; et comment, après avoir pris Majorque, Mi-
Yviça, il en reçut des tributs, et quels furent
ns qui les premiers peuplèrent l'île de Major-
ib.

ÊTE DE VALENCE ET DE MURCIE.

IX. Comment le seigneur roi En Jacques,
prise de Majorque, s'en retourna en Catalo-
solut de faire la guerre au roi de Valence;
il prit Valence et le royaume, et dans quel
temps il fit la prise et la conquête de Mur-
224

X. Comment les Maures du royaume de Va-
ondés par les rois de Murcie et de Grenade,
rent; et comment le seigneur roi En Jac-
t en Catalogne, envoya son fils, l'infant En
vec une troupe de cavaliers; et comment
ut prise et le royaume pacifié. 225

. Comment le seigneur roi En Jacques ma-
, l'infant En Pierre, à la reine Constance, fille
infroi de Sicile; l'infant En Jacques, avec Es-
e, fille du comte de Foix; et comment l'infant
e fut fait archevêque de Tolède. 226

I. Comment le roi Don Alphonse de Cas-

Pages.

tille vint pour la première fois dans le royaume de Valence, avec la reine sa femme et ses fils, pour voir le roi d'Aragon, et le bon accueil que celui-ci lui fit; des traités qu'ils conclurent relativement à la conquête du royaume de Murcie, et comment le roi En Jacques se chargea de s'en emparer. 227

1238. CHAP. XIII. Comment, après le départ du roi de Castille, le roi En Jacques réunit ses barons et riches-hommes, et leur fit part de ce qu'il avait promis au roi de Castille; comment il envoya l'infant En Pierre courir le royaume de Murcie; et les grands butins qu'il fit en ce royaume. 228

— CHAP. XIV. Comment le seigneur infant En Pierre revint du royaume de Murcie; des fêtes que lui donna le roi En Jacques; et comment le roi décida d'aller en Aragon et de laisser pour son lieutenant et pour chef suprême de tout le royaume de Valence le seigneur infant En Pierre. 229

— CHAP. XV. Comment le roi En Jacques entra en Aragon et alla à Montpellier; et comment Montpellier, qui était de la couronne d'Aragon, s'unit à la France; et comment l'infant En Pierre fit la guerre au roi sarrazin de Murcie. 230

1239. CHAP. XVI. Comment le seigneur roi revint à Valence au jour indiqué, avec de grandes forces, et forma le siege de la ville de Murcie; comment il s'en rendit maître par capitulation; et en quelle année ces choses se passèrent. 231

— CHAP. XVII. Comment Murcie fut peuplée de Catalans; comment le roi En Jacques livra toute sa portion au roi de Castille, son gendre; et comment, de retour à Valence, il fit tenir une cour plénière dans laquelle il nomma procureur et vicaire général du royaume d'Aragon et de Valence l'infant En Pierre, et de Majorque l'infant En Jacques. *ib.*

1266. CHAP. XVIII. Comment le seigneur infant En Pierre fit chevaliers les nobles En Roger de Loria et En Conrad Llança, et fit épouser à En Roger de Loria la sœur d'En Conrad Llança. 232

— CHAP. XIX. Comment, après avoir obtenu l'attention, comme cela est juste, l'auteur raconte le grand combat que le noble En Corral Llança livra, avec quatre galères, à dix galères du roi de Maroc. 233

— CHAP. XX. Où il est raconté comment le roi donna des récompenses aux veuves des chrétiens morts dans cette bataille; comment les bons seigneurs font les bons vassaux; et combien on est heureux d'être sujet de la maison d'Aragon plutôt que de toute autre. 234

— CHAP. XXI. Comment le roi En Jacques d'Aragon reçut un bref du pape pour se rendre au concile qui eut lieu dans la cité de Lyon; et comment le roi Alphonse de Castille lui fit dire qu'il désirait se rendre au concile et passer sur ses terres. 235

— CHAP. XXII. Comment le roi Alphonse de Castille fit savoir au roi d'Aragon qu'il désirait passer par Valence, et dans quel temps. *ib.*

— CHAP. XXIII. Comment le roi En Jacques se disposa à se rendre au concile; et des fêtes qu'il fit au roi de Castille qui passait chez lui pour s'y rendre aussi. 236

— CHAP. XXIV. Comment le seigneur roi En Jacques partit pour aller au concile; comment il y fut reçu par tous ceux qui s'y étaient rendus; et comment il reçut

Pages.

du pape, des cardinaux et des rois plus d'honneurs qu'aucun des rois qui s'y trouvèrent. 237

1276. CHAP. XXV. Comment, après être revenu du concile et avoir visité ses terres, il voulut voir comment ses enfants avaient gouverné ; comment il en fut très satisfait, fit reconnaître pour roi d'Aragon l'infant En Pierre, et pour roi de Majorque et de Minorque l'infant En Jacques, et ordonna qu'on leur prêtât serment. 238

— CHAP. XXVI. Comment le roi En Jacques fut malade à Xativa ; comment les Sarrazins tuèrent Garcia Ortis, lieutenant du fondé de pouvoir royal et vicaire général du roi En Pierre dans le royaume de Valence. 239

— CHAP. XXVII. Comment le roi En Jacques, étant affaibli par la maladie, se fit porter sur une litière avec sa bannière, pour aller combattre les Sarrazins ; et comment, avant son arrivée, l'infant En Pierre y était allé si fort brochant qu'il les avait vaincus. *ib.*

— CHAP. XXVIII. Comment le roi En Jacques, après s'être confessé et avoir reçu le corps précieux de Notre Seigneur Jésus-Christ, rendit son âme à Dieu ; et de la coutume observée par les fondateurs de Majorque jusqu'à ce jour. 240

— CHAP. XXIX. Comment, après la mort du roi En Jacques, ses deux fils furent couronnés rois, c'est-à-dire l'infant En Pierre roi d'Aragon, Valence et Catalogne, et l'infant En Jacques roi de Majorque, Minorque et Cerdagne ; et comment la Catalogne vaut mieux que toute autre province. 241

1278. CHAP. XXX. Comment le seigneur roi En Pierre déposa Mira-Boaps, roi de Tunis, qui ne voulait pas payer le tribut, et mit à sa place son frère Mira-Busach ; et comment En Corral Llança commanda deux galères dans cette expédition. 242

— CHAP. XXXI. Comment le roi En Pierre fit armer dix galères et chargea En Corral Llança des conventions et traités qu'il devait faire avec Mira-Busach ; et comment les ordres du roi furent exécutés. 243

CONQUÊTE DE NAPLES ET DE LA SICILE,

PAR CHARLES D'ANJOU.

— CHAP. XXXII. Comment l'empereur fut en guerre avec l'Eglise, et comment la paix fut faite, à condition qu'il irait outre-mer à la conquête de la Terre-Sainte ; comment le comte d'Anjou fit la conquête de la Sicile, et quelle fut la cause de cette entreprise. 244

— CHAP. XXXIII. Comment le comte d'Anjou se présenta au pape et lui demanda la permission de faire la conquête de la Sicile ; comment le pape la lui accorda et lui donna la couronne dudit royaume ; comment dès ce jour il prit le titre de roi, jour fatal, né pour le plus grand malheur de la chrétienté. 246

— CHAP. XXXIV. Comment le roi Charles entra en Sicile, vainquit et tua le roi Mainfroi dans une bataille, parce que les troupes de Mainfroi passèrent du côté du roi Charles ; et comment il s'empara de tout le pays dudit Mainfroi, roi de Sicile. *ib.*

1279. CHAP. XXXV. Comment le roi Conradin vint d'Allemagne avec une grande armée pour venger la mort de ses deux frères, et comment le roi Charles, s'étant emparé de sa personne, lui fit trancher la tête à Naples, et resta sans opposition maître de la Sicile. 247

— CHAP. XXXVI. Comment le roi En Pierre alla régler et mettre en ordre son royaume ; comment il fut satisfait de la bonne conduite d'En Corral Llança ; et du bon ordre que doit introduire le roi d'Aragon dans l'établissement de ses galères. *ib.*

1279. CHAP. XXXVII. Comment le roi En Pierre d'Ara résolut de venger la mort du roi Mainfroi et de frères les rois Conradin et Enzio ; comment il se re en France pour voir la reine sa sœur ; et de son mité avec le roi de France.

1280. CHAP. XXXVIII. Comment le roi En Pierre se pour assuré du roi de France ; comment le seigneu de Majorque se plaignit à son frère le roi En Pierr certains torts que le roi de France lui faisait à M pellier ; et comment, à ce sujet, les trois rois se vi à Toulouse avec le prince de Tarente ; et des ventions qui eurent lieu entre eux.

— CHAP. XXXIX. Comment le roi de Majorque fut par le roi de France qui échangea l'évêché de M lonne et prit possession de Montpellier, au grand gret des prud'hommes.

1282. CHAP. XL. Comment le roi En Pierre voulut s'as des intentions de la maison de Castille ; et comm ayant appris la mort de son neveu *Don Ferdinand*, de Castille, il s'y rendit, prit les deux fils dudit r les mit au château de Xativa ; comment, peu apre roi En Sanche de Castille vint voir le roi Don Pie et comment les deux rois firent entre eux ces traités.

— CHAP. XLI. Comment le roi, de retour à Val trouva des envoyés du roi de Grenade qui dema une trêve, qu'il lui accorda pour cinq ans ; et ment il s'occupa à recueillir de l'argent dans to royaumes.

— CHAP. XLII. Comment le prince de Tarente, l'entrevue de Toulouse, se rendit auprès du r père, et lui raconta le mauvais accueil qu'il av du roi En Pierre ; et comment le roi En Pierre, s en ses seules forces, ne se mit point en peine de c pourrait faire ledit roi En Pierre.

— CHAP. XLIII. Où l'on raconte quelle fut la cau fit révolter l'île de Sicile contre le roi Charles ; ment ledit roi assiégea Messine ; et comment l s'insurgea contre son frère Mira-Busach, et couronner roi de Bugia.

— CHAP. XLIV. Comment Bugron, fils de Boaps et r Constantine, envoya des députés au roi d'Aragon lui faire dire qu'il voulait se faire chrétien et de son homme, et lui donner Constantine et tout pays ; et de l'immense armement que fit le r Pierre pour passer à Alcoyll.

— CHAP. XLV. Comment le roi de Majorque et l'infan Sanche prièrent le roi En Pierre de leur dire q étaient ses intentions ; et comment le roi En P refusa de le dire ; seulement il confia son pays à fant don Sanche.

— CHAP. XLVI. Comment, après le départ de l'infan Sanche, le roi En Pierre commença à reconnaît côtes de la mer, à faire préparer des biscuits et a objets, et à envoyer ses ordres écrits à tous ceu ses sujets qui devaient le suivre.

— CHAP. XLVII. Comment le pape, le roi de Fran autres princes chrétiens envoyèrent leurs mess devers le roi d'Aragon, le priant de leur dire q étaient ses intentions ; et comment chacun d'eux la même réponse.

— CHAP. XLVIII. Comment le roi En Pierre, après terminé ses visites, tint ses cortès à Barcelone, lesquelles il régla les affaires du royaume, et fit son fils En Jacques-Pierre, qu'il chargea de sur les travaux qui se faisaient en Catalogne, ainsi

Pages.

sion des galères; et comment, au jour fixé, monde fut réuni au port Fangos. 257

.XLIX. Comment le roi En Pierre fit publier que ein était de s'embarquer au port Fangos et de congé; et comment le comte de Pallars, au tous, pria le roi de lui dire quelles étaient ses s, ce qu'il ne voulut point faire; et des pré- qu'il prit pour en faire part aux patrons et ra. *ib.*

. Comment la flotte du roi En Pierre entra à port de Minorque; et de la grande méchan- e le Moxérif de Minorque fit au roi En Pierre, nt cause qu'on coupa la tête à En Bugron. 259

I. Comment le roi En Pierre aborda au port l, et comment il apprit la mort d'En Bugron, affligea beaucoup; du grand nombre de Moabi- se réunirent, tandis que les nôtres se forti- et des hauts faits d'armes qu'ils firent, au les heureux secours que leur fournit la Cata- *ib.*

II. Comment le seigneur En Pierre étant à Al- roya le noble En Guillem de Castellnou au pape, prier de le seconder par son argent et la prédi- l'une croisade, afin de pouvoir faire la con- la Barbarie. 260

III. Comment les Sarrazins se disposaient à ne grande bataille et détruire la bastide du e Pallars; et comment leur projet fut dévoilé Sarrazin du royaume de Valence. 262

IV. Comment des envoyés de Sicile vinrent le roi, pleins de douleur et de tristesse; de la satisfaisante qu'il leur fit; et comment les sont cruels là où ils ont le pouvoir. *ib.*

V. Comment le Sarrazin de Valence vint, la combat, dire au roi En Pierre de se tenir mment on se prépara et comment on rem- victoire; et comment les Siciliens furent ravis émoins de la bravoure des troupes du roi. 263

VI. Comment le noble En Guillem de Castell- int de la mission qui lui avait été confiée au- pape; et comment la réponse fut, que le pape it en rien seconder le roi En Pierre. 264

VII. Comment de nouveaux députés de Mes- le Palerme vinrent trouver le roi En Pierre à avec encore plus de pleurs et de douleur que iers; et comment l'armée, tout d'une voix, ci au roi En Pierre, pour qu'il voulût bien se- s Siciliens. *ib.*

VIII. Comment le seigneur roi En Pierre d'Ara- sentit à passer en Sicile avec toute sa suite pour cette île, et comment il y arriva en trois jours. 265

IX. Comment les Sarrazins n'osèrent de quatre approcher d'Alcoyll; et des grandes réjouis- u'ils firent quand ils surent que les chrétiens partis. *ib.*

X. Comment le roi En Pierre passa en Sicile et au port de Trapani; des grandes fêtes qu'on t comment il y fut reconnu pour seigneur et roi. 266

XI. Comment le roi En Pierre envoya dire au les de sortir de ses terres et de son royaume; ent le roi Charles répondit, que pour lui ni autre il n'en sortirait. *ib.*

XII. Comment le roi En Pierre ordonna que mme de quinze à soixante ans se trouvât à Pa-

Pages.

lerme bien armé et approvisionné pour un mois; et comment il envoya de ses compagnies au secours de Messine. 267

1282. CHAP. LXIII. Comment le roi En Pierre fut couronné roi de Sicile à Palerme; et comment il sortit de Palerme pour aller au secours de Messine. *ib.*

— CHAP. LXIV. Comment les habitants de Messine furent bien fâchés, quand ils virent les almogavares aussi mal accoutrés; comment les almogavares, voyant cela, firent une sortie et tuèrent plus de deux mille hommes dans le camp du roi Charles; et comment les Messinois furent honteux de leur jugement. *ib.*

— CHAP. LXV. Comment le roi Charles, instruit que le roi d'Aragon venait à Messine avec toutes ses forces, passa à Reggio; et comment les almogavares mirent le feu aux galères que le roi Charles faisait préparer pour passer en Romanie, ce dont le roi En Pierre fut très fâché. *ib.*

— CHAP. LXVI. Comment le roi Charles s'était fait débarquer à Catona, afin de mieux réunir ses gens; et comment les almogavares tuèrent tous ceux qui étaient restés en arrière; et pourquoi le roi Charles ne voulut point attendre la bataille que le roi En Pierre se disposait à lui livrer. 368

— CHAP. LXVII. Comment le roi Charles donna ordre à toutes ses galères de retourner chez elles; comment le roi d'Aragon les fit poursuivre par les siennes, qui les attaquèrent et les battirent; et comment il prit Nicotera. 269

— CHAP. LXVIII. Comment les galères du roi En Pierre ramenèrent les galères du roi Charles qu'elles avaient prises; et comment les gens de Messine s'imaginèrent que c'était la flotte du roi Charles. 270

— CHAP. LXIX. Comment le roi Charles se prit à rire quand on lui dit que les galères du roi En Pierre allaient chassant ses galères; et du grand chagrin qu'il éprouva en apprenant que ses galères avaient été prises. 271

1283. CHAP. LXX. Comment les almogavares et les varlets des menées prièrent instamment le roi de leur permettre d'aller à Catona, attaquer le comte d'Alençon; comment le roi accéda à leur demande; et comment ils tuèrent ledit comte. 272

— CHAP. LXXI. Comment le roi Charles, apprenant la mort du comte d'Alençon, en ressentit une vive douleur; et comment il résolut de se venger du roi En Pierre. 274

— CHAP. LXXII. Comment est fait mention du parti que prit le roi Charles dans cette extrémité; et comment il envoya au roi En Pierre un défi, d'où il résulta un rendez-vous de bataille entre les deux rois; et comment les princes et les seigneurs doivent avoir dans leurs conseils des hommes mûrs et qui connaissent les affaires. 275

— CHAP. LXXIII. Où l'on raconte que le combat entre les deux rois devait avoir lieu à Bordeaux, de cent contre cent, devant Edouard, roi d'Angleterre; comment le bruit de ce combat fut répandu dans tout le monde; et comment le roi Charles demanda, en attendant, la suspension des hostilités, ce que refusa le roi d'Aragon. 277

— CHAP. LXXIV. Comment le roi En Pierre d'Aragon mit en liberté douze mille hommes qu'il avait pris au roi Charles, leur donna des vêtements et leur dit de se rendre dans leur pays. 278

— CHAP. LXXV. Comment le roi En Pierre passa en Cala-

Pages.

bre pour attaquer le roi Charles; comment il se rendit au port de Catona, où il apprit que le roi était parti; comment il s'empara de Reggio et de bien d'autres châteaux et cités, et régla toutes choses en Sicile et en Calabre; et comment l'infant En Jacques-Pierre, son fils, fut mis au nombre de ceux qui devaient prendre part au combat des cent. 278

1283. CHAP. LXXVI. Comment le seigneur roi nomma amiral le noble En Roger de Loria, et ordonna tout pour aller à Bordeaux pour le combat; et comment, ayant pris congé de chacun, il passa en Catalogne avec quatre galères remplies de Catalans. 279

— CHAP. LXXVII. Comment le roi Charles alla trouver le pape et lui demanda, en présence de tout son sacré collége, de le secourir contre le roi d'Aragon, au moyen d'un interdit, d'une croisade et des trésors de l'Eglise. 281

— CHAP. LXXVIII. Comment le Saint-Père, le pape Martin, accorda au roi Charles ce qu'il lui demandait; et comment il porta une sentence d'interdit contre le seigneur roi En Pierre et ses partisans; et comment il accorda indulgence plénière à tous ceux qui marcheraient contre ledit roi En Pierre. 282

— CHAP. LXXIX. Comment le roi Charles requit le roi de France et les douze pairs de le conseiller et aider dans ses affaires; comment le roi de France, n'osant y accéder, à cause du serment qui le liait au roi En Pierre, fut délié dudit serment et de toutes ses promesses par le légat du pape Martin. 283

— CHAP. LXXX. Comment le roi de France promit au roi Charles de l'aider de sa personne et de ses gens contre le roi d'Aragon, et résolut d'aller avec lui à Bordeaux; et de la perfidie qu'il prépara contre le seigneur roi d'Aragon, laquelle fut confirmée par les douze pairs de France. *ib.*

— CHAP. LXXXI. Comment le roi Charles fit armer vingt-cinq galères, qui eurent pour commandant Guillaume Cornut, dans l'intention de les envoyer à Malte à la recherche d'En Roger de Loria, afin de l'attaquer et de l'amener mort ou vif. 285

— CHAP. LXXXII. Comment l'amiral En Roger de Loria, après avoir couru les côtes de Calabre et s'être rendu maître de villes et villages, s'empara des trois galères que l'amiral marseillais avait envoyées pour s'informer d'En Roger de Loria; et comment ledit En Roger alla lui-même à la recherche des Marseillais. 286

— CHAP. LXXXIII. Comment l'amiral En Roger de Loria vint au port de Malte, et reconnut la flotte marseillaise; et comment il se montra présomptueux dans l'ordonnance de la première bataille qu'il livrait. 287

— CHAP. LXXXIV. Comment l'amiral En Roger de Loria s'empara de Malte et de Gozzo; et de la grande fraternité qui dès lors s'établit entre les Catalans et les Siciliens. 289

— CHAP. LXXXV. Comment le roi d'Aragon partit de Trapani pour se rendre au combat de Bordeaux, en côtoyant la Barbarie; et comment il s'aboucha avec les gens d'Alcoyll, qui lui assurèrent que, lors de son expédition avec sa flotte, les Sarrazins avaient perdu plus de quarante mille soldats. 290

— CHAP. LXXXVI. Comment, après avoir demeuré un jour à Alcoyll, le roi prit le chemin de Cabrera et Yviça; comment il aborda au Grao de Cullera au royaume de Valence; et comment il envoya des lettres aux cent chevaliers qui devaient se trouver au combat avec lui. 291

1283. CHAP. LXXXVII. Comment le roi En Pierre noble En Gilbert de Cruylles au roi d'Angle s'assurer s'il lui garantirait le champ; et co apprit du sénéchal de Bordeaux, que le roi venait avec douze mille hommes pour le mettr

— CHAP. LXXXVIII. Comment le roi Charles se de nombreux partisans; comment il envoya d'Artois au Saint-Père pour lui demander de et le chargea de défendre la Calabre et de fa de mal possible aux Siciliens; et comment il deaux le jour désigné.

— CHAP. LXXXIX. Comment le seigneur roi d'A disposa à se rendre à Bordeaux au jour fixé combat, sans que personne en sût rien; et de et merveilleux courage qu'il déploya pour se serment.

— CHAP. XC. Comment le seigneur roi En Pierr gon entra au champ à Bordeaux et le parcu jour désigné pour le combat; comment il fit par écrit qu'il avait comparu de son corps; ment, ayant parcouru toute la lice, il n'y trou sonne.

— CHAP. XCI. Comment le sénéchal de Bord dire au roi de France et au roi Charles que le ragon s'était rendu au champ à Bordeaux; de l peur qu'ils en eurent; et comment ils furent l cieux.

— CHAP. XCII. Comment le roi d'Aragon revint lieu de ses sujets, en passant par la Castille; grande joie qu'ils en ressentirent tous, et part ment madame la reine et les infants.

— CHAP. XCIII. Comment l'amiral En Roger de assiéger le château de Malte par son beau-f Mainfroi lança; et comment ledit amiral prit

— CHAP. XCIV. Où il est rendu compte de la dont les cortès furent tenues à Saragosse et à lonne; comment le roi d'Aragon y confirma sa d'envoyer la reine et les infants en Sicile; ment il fit de grands présents aux cent ci chevaliers qui avaient été désignés pour com ses côtes au champ.

— CHAP. XCV. Comment madame la reine et l En Jacques et En Frédéric prirent congé du ragon; comment l'infant En Alphonse et l'i Pierre prirent congé de la reine; et comme de Majorque et les riches-hommes adextrèrent la reine jusqu'au rivage.

— CHAP. XCVI. Où on raconte le bon voyage d la reine et les infants; et comment toute la conduite par la main de Dieu.

— CHAP. XCVII. Comment madame la reine et l prirent port à Palerme, et des grands honne leur rendit

— CHAP. XCVIII. Comment En Raimond Marqu Béranger Mayol envoyèrent au roi En Pierre faire savoir que la reine et les infants étaien heureusement à Palerme.

— CHAP. XCIX. Comment madame la reine r tenir les cortès Palerme; et comment mes de Procida parla dans ces cortès en faveur d la reine et des infants; et comment on la decl et dame légitime.

— CHAP. C. Comment madame la reine et l se rendirent par terre à Messine, où se reun lement; et comment ils reçurent la nouvelle d du château de Malte par le noble En Mainfro

Pages.

i CI. Comment le seigneur roi En Pierre, après
de la reine et des infants, avait résolu de ne
ter Barcelonne qu'il n'eût reçu de leurs nou-
uelles lui étaient arrivées promptement. 309

II. De l'entrevue du seigneur roi d'Aragon
oi de Castille don Sanche, où le seigneur roi
voulut connaître les intentions du roi don
irent de le seconder contre qui que ce fût
310

Comment le roi de France et le roi Char-
ent d'envoyer monseigneur Charlot, le plus
du roi de France, avec le cardinal, vers le
r qu'il lui fit don du royaume d'Aragon; ce
pe Martin, né Français, lui accorda. 341

IV. Comment les messagers du seigneur roi
furent mal accueillis par le Père apostolique;
dure réponse qu'ils eurent de lui et du roi de
ib.

V. Comment l'amiral En Roger de Loria dé-
ente-six galères et en battit et prit vingt-cinq
nt sorties de Naples avec huit comtes et six
gneurs bannerets, dans l'intention de débar-
cfalu. 313

VI. Comment messire Augustin D'Availles, Fran-
avec vingt galères du prince de Matagrifon à
laquelle il prit et saccagea; et comment le
dant de ces vingt galères s'enfuit à Brindes,
rande peur qu'il eut d'En Roger de Loria. 316

VII. Comment messire Augustin D'Availles fut
ès avoir été vaincu par le seigneur infant En
317

VIII. Comment le seigneur infant En Jacques
tait le château d'Agosta, le fortifia et le peupla
ans; et comment il s'empara de Soterrera et
au de Cefalu. 318

X. Comment le noble En Bérenger de Vilaragut,
douze galères, prit un grand nombre de nefs
s du roi Charles, et ravagea Gallipoli, Villanova
ille. *ib.*

. Comment le seigneur roi d'Aragon, ayant
résultat de la bataille des comtes et ce qu'a-
En Vilaragut, voulut mettre ordre à ses affai-
avoyer dire à l'infant ce qu'il devait faire des
319

XI. Comment le roi En Pierre marcha contre
, gouverneur de Navarre, qui avait pénétré
ragon, avec quatre mille chevaux; et com-
it Eustache se retira avec tout son monde. 320

XII. Comment le seigneur roi d'Aragon ex-
En Raimond Marquet et à En Béranger Mayol
il faisait faire si peu de galères pour s'oppo
ipe, au roi de France et au roi Charles; et de
se qui lui fut faite dans les cortès de Barce-
321

. CXIII. Comment l'amiral En Roger de Loria
oute la Calabre, et des grandes prouesses qu'il
nent il fit prisonnier le prince de Matagrifon,
du roi Charles, et fit rendre la liberté à ma-
nfante, sœur de la reine d'Aragon; et du grand
l'il imposa aux habitants de Naples. 323

XIV. Comment les cortès furent convoquées
e; comment le prince fut condamné à mort;
ent le seigneur infant En Jacques, après avoir
ier la sentence de mort par toute la Sicile,
ié de pitié et ne voulut point la faire mettre à
. 327

Pages.

1284. CHAP. CXV. Comment le seigneur infant En Jacques envoya le prince, fils aîné du roi Charles, en Catalogne, au roi d'Aragon son père. 328

— CHAP. CXVI. Comment le seigneur infant En Jacques passa en Calabre et la conquit, ainsi que la principauté, jusqu'à Castello dell' Abate, et aussi d'autres villes et lieux. *ib.*

— CHAP. CXVII. Comment l'amiral En Roger de Loria courut l'île de Gerbes, la Romanie, Chio, Corfou, Céphalonie, et comment les Sarrazins de Gerbes reçurent autorisation du roi de Tunis de se rendre au seigneur roi d'Aragon. 330

1285. CHAP. CXVIII. Comment le roi Charles eut recours au pape et au roi de France, et passa à Naples avec deux mille chevaliers; comment ledit roi trépassa de cette vie, et comment le gouvernement du royaume passa aux mains du fils du prince, qui se trouvait alors prisonnier à Barcelonne. 331

EXPÉDITION FRANÇAISE EN CATALOGNE.

— CHAP. CXIX. Comment le roi de France envoya le légat du pape et le sénéchal de Toulouse au roi de Majorque, pour demander passage sur son territoire; et comment il se disposa à pénétrer avec toutes ses forces en Catalogne et par terre et par mer. *ib.*

— CHAP. CXX. Comment le seigneur roi En Pierre envoya des messagers à son neveu le roi don Sanche de Castille, pour le requérir de l'aider de ses chevaliers; et comment ses troupes se réunirent au col de Panissas pour s'opposer à ce que le roi de France pénétrât en Catalogne. 333

— CHAP. CXXI. Comment le roi de France essaya de forcer le passage de Panissas; comment lui et son armée eurent beaucoup à souffrir; et de la grande cruauté qu'ils exercèrent contre le clergé et les habitants d'Elne, dans la fureur qu'ils éprouvèrent à cause de ce qui leur était arrivé. 334

— CHAP. CXXII. Comment quatre moines fournirent au roi de France le moyen de pénétrer en Catalogne par le col de la Massane; et comment, en quatre jours, ils construisirent une telle route que les charrettes y montaient toutes chargées. 335

— CHAP. CXXIII. Comment le roi de France marcha avec toutes ses forces sur Péralade dont il forma le siége; et des prouesses du seigneur infant En Alphonse. 337

— CHAP. CXXIV. Comment une femme de Péralade, vêtue en homme, portant une lance en main, une épée à la ceinture et un écu au bras, prit un chevalier français brave et revêtu de bonnes armures. 338

— CHAP. CXXV. Comment le seigneur roi, l'infant En Alphonse, les riches-hommes et les barons sortirent de Péralade pour aller mettre le royaume en état; et de la grande méchanceté que les almogavares firent à Péralade en la mettant à feu et à sang. 339

— CHAP. CXXVI. Comment le comte de Castellon, suivi de vingt vaillants hommes, alla demander au seigneur roi ce qu'il devait faire de Castellon; et comment le seigneur roi leur permit de se rendre au roi de France et les dégagea de leurs serments. 340

— CHAP. CXXVII. Comment le roi de France mit le siége devant Gironne, et de la grande méchanceté et cruauté que l'amiral des galères du roi de France exerça à Saint-Féliu. 342

— CHAP. CXXVIII. Comment le seigneur roi En Pierre mit Besalu en état, ainsi que les châteaux des environs de Gironne, au moyen desquels ses troupes causaient de grands dommages à l'ost du roi de France; et de la valeur d'En Guillaume Galeran de Cartalla. *ib.*

Pages.

1285. CHAP. CXXIX. Comment En Raimond Marquet et En Béranger Mayol, avec l'approbation du seigneur roi d'Aragon, entreprirent, avec onze galères et deux lins, de s'emparer de vingt-cinq galères du roi de France qui se trouvaient à Roses; et comment le seigneur roi envoya à Naples vers l'amiral. 343

— CHAP. CXXX. Comment En Raymond Marquet et En Béranger Mayol prirent congé du seigneur roi d'Aragon pour aller s'emparer des vingt-cinq galères du roi de France, qui étaient à Roses; et comment ils les battirent et prirent toutes. 345

— CHAP. CXXXI. Comment, après avoir reconnu leurs prisonniers et s'être rafraîchis, les gens d'En R. Marquet s'embarquèrent; et comment les cinquante galères de l'amiral du roi de France, ayant eu connaissance de la perte des galères, poursuivirent En R. Marquet, mais ne purent l'atteindre. 348

— CHAP. CXXXII. Comment le roi de France et ses gens furent bien mécontents quand ils apprirent qu'ils avaient perdu vingt-cinq galères; et comment le roi se courrouça contre le cardinal de ce qu'il avait ourdi et préparé cette guerre. 349

— CHAP. CXXXIII. Comment En R. Marquet prit la voie de Barcelonne avec les vingt-deux galères; comment, lorsqu'elles furent reconnues par les habitants, la joie fut grande; et comment elles furent mises en bon état, et tous les hommes payés pour quatre mois. *ib.*

— CHAP. CXXXIV. Comment, le jour de madame Sainte-Marie d'août, le seigneur roi d'Aragon, à la tête de deux cents almogavares, se battit contre quatre cents chevaliers français, qui étaient en embuscade avec le comte de Nevers; et comment il les vainquit et tua ledit comte. 350

— CHAP. CXXXV. Comment la galère et les deux lins que le roi envoya à madame la reine, aux infants, et à l'amiral En Roger de Loria, arrivèrent à Messine; comment ledit amiral en repartit avec soixante-onze galères; et comment à Las Hormigas il défonit la flotte du roi de France et lui prit cinquante-quatre galères. 353

— CHAP. CXXXVI. Comment En Raymond Marquet et En Béranger Mayol se réunirent à l'amiral, le jour même de la bataille; comment il leur livra toutes les galères dont il s'était emparé; comment ledit amiral prit vingt-cinq autres galères du roi de France, qui se trouvaient à Roses, et comment il attaqua et prit Roses. 354

— CHAP. CXXXVII. Comment l'amiral, ainsi qu'En R. Marquet et En B. Mayol, retournèrent à Roses; et de la grande joie qu'éprouvèrent les gens de Castellon, mais qu'ils n'osèrent point faire paraître, par la raison que les deux infants du seigneur roi de Majorque se trouvaient alors à Paris. 355

— CHAP. CXXXVIII. Comment le seigneur roi d'Aragon alla au col de Panissas pour écraser les Français; comment le roi de France étant tombé malade leva le siége de Gironne, et, avant de mourir, pria son fils Philippe de retourner en France; et comment le seigneur roi d'Aragon lui fit la grace de le laisser passer sain et sauf. *ib.*

— CHAP. CXXXIX. Comment le roi Philippe de France avec son frère, le corps de son père, le cardinal et l'oriflamme, sortirent de Catalogne, et du grand dommage que leur causèrent les almogavares en tuant leurs gens et brisant leurs coffres. 357

— CHAP. CXL. Comment le seigneur roi d'Aragon revint à Péralade, remit en état tout le pays, et fit coup de dons et de grâces; comment il donna o l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampuria toutes les provisions de bouche et le vin qui s'y valent; et comment il alla à Barcelonne, où se fir grandes fêtes.

1285. CHAP. CXLI. Comment le seigneur roi d'Aragon m l'infant En Alphonse à Majorque avec de grandes de cavaliers et d'almogavares, pour s'emparer cité, attendu que le Saint-Père méditait de ren roi de France maître de l'île de Majorque, laqu seigneur roi En Pierre voulait garder.

— CHAP. CXLII. Comment, après avoir pris connais de la lettre du seigneur roi d'Aragon, le roi d jorque envoya, par une barque armée, des lett crètes au noble En Pons Saguardia, son lieute Majorque; et comment le seigneur roi En Pierre Xativa pour délivrer ses neveux et faire don Alp roi de Castille.

— CHAP. CXLIII. Comment le seigneur roi En Pierre ragon, partant de Barcelonne pour se rendre à V tomba malade d'un refroidissement; comment, à Villefranche de Panades, la fièvre le prit; et ment il fit son testament et reçut le precieux de Jésus-Christ.

— CHAP. CXLIV. Comment le seigneur infant En Alp passa dans l'île de Majorque; comment il assié cité, et, peu de jours après, entra en pourparler les prud'hommes.

— CHAP. CXLV. Comment le roi En Pierre d'Ara publier une seconde fois son testament, en pr de l'archevêque de Tarragone et devant huit ev et comment il laissa l'infant En Alphonse héri versel du royaume d'Aragon, de la Catalogne royaume de Valence, et l'infant En Jacques, Sicile.

— CHAP. CXLVI. Comment le seigneur roi En d'Aragon trépassa de cette vie, et fut enterré a nastère de Sainte-Croix; et comment les exec testamentaires envoyèrent une galère à Majorq seigneur roi En Alphonse d'Aragon, et en Sicile a gneur roi En Jacques, roi de Sicile.

1286 CHAP. CXLVII. Comment on reçut à Majorque Sicile la nouvelle de la mort du seigneur roi En Pi et de la douleur et des gémissements des habitan Messine.

— CHAP. CXLVIII. Comment l'infant En Jacques fut ronné roi de Sicile à Palerme; des grandes fêtes furent faites; et comment il fit armer vingt-cinq dont il nomma capitaine En Beranger de Sarria.

— CHAP. CXLIX. Comment le noble En Beranger de ria, avec vingt galères, parcourut toute la côte malfi jusqu'au fief de Rome, et prit galères, la barques.

— CHAP. CL. Comment le roi En Jacques de Sicile p en Calabre pour guerroyer, et comment il se r maître de tout le pays, excepté du château de S

— CHAP. CLI. Comment le seigneur roi d'Aragon, a appris la mort de son père, se hâta de telle ma qu'il s'empara promptement de Majorque et d'I et revint à Barcelonne où on lui fit fête.

— CHAP. CLII. Comment l'amiral En Roger de Loria courut toute la côte de Provence et ravagea Serig Agde et Vias, épargnant les femmes, les enfants au sous de quinze ans et les hommes au-dessus de soix ans.

Pages.

XLIII. Comment le seigneur roi En Alphonse alla à Sainte-Croix, où il fit faire des absoutes ps de son père, et y fonda à perpétuité cinmses par jour. 370

XIV. Comment l'amiral En Roger de Loria tose avec sa flotte, et laissa, pour tout le il assistait au couronnement du roi, comme mmandant de la flotte, son neveu En Jean de *ib.*

V. Comment le seigneur roi En Alphonse d'Acouronné à Saragosse; des fêtes et des jeux nt; comment En Jean de Loria mit à feu et eurs endroits de la Barbarie; et comment embarqua pour passer en Sicile. *ib.*

XI. Comment le seigneur roi En Alphonse résolut de venger le manque de foi du roi e de Castille envers son père En Pierre, de Xativa les enfants de l'infant don Ferdi-Castille, et de proclamer l'un d'eux roi de 371

VII. Comment le seigneur roi En Alphonse ayant pris conseil, résolut de défier le seilon Sanche de Castille, et envoya deux che les défis; et comment l'infant En Pierre se entrer en Castille. 372

VIII. Comment le seigneur roi En Alphonse uronne du royaume de Valence et retira ses Xativa; comment il décida d'entrer en Castoutes ses osts, et comment, étant arrivé e de Castille, il reçut un message du comte s, qui le prévenait que les Français faisaient rer en Lampourdan. 373

X. Comment l'amiral En Roger de Loria, Sicile, ravagea les terres de Barbarie, par de Gerbes et Tolometta, remporta la vicatagrifon, se battit à Brindes contre les eur enleva le pont, et arriva à Messine où on 374

L. Comment le seigneur roi En Alphonse fit publier dans son ost de Catalogne, qu'il yer pour quatre mois; et comment il entra sts en Roussillon, pour voir si les Français nétré en Lampourdan. 376

LI. Comment le seigneur roi En Alphonse d'Ame joute à Figuières de deux cents contre ; et comment il combattit contre le vicomte rti et En Gilbert de Castellnou. *ib.*

LII. Comment des messagers du pape et France et d'Angleterre arrivèrent au seid'Aragon pour lui demander de faire la paix rendre le roi Charles qu'il tenait prison*ib.*

LIII. Comment le seigneur roi En Jacques de ut de passer en Calabre et dans la princi toutes ses osts et de conquérir Naples et 377

LIV. Comment le comte d'Artois, instruit du ement qui se préparait en Sicile, se prépara ec toutes ses forces, et avec les secours du , à Naples et à Salerne. 378

LV. Comment le seigneur roi En Jacques de oute pour Salerne, et comment l'amiral cô la côte d'Amalfi, enleva toutes les nefs et port de Naples, et assiégea Gaëte. *ib.*

LVI. Comment le seigneur roi En Alphonse

Pages.

d'Aragon eut une entrevue avec le roi d'Angleterre et épousa la fille dudit roi d'Angleterre; et des grandes fêtes, jeux et danses qui eurent lieu. 378

1287 CHAP. CLXVII. Comment le roi d'Angleterre négocia la mise en liberté du roi Charles; et comment ledit roi Charles, étant encore en prison, il lui vint une vision dans laquelle il lui était prescrit de chercher le corps de madame sainte Marie-Madeleine, et comment il le trouva en effet dans le lieu désigné par la vision. *ib.*

1288 CHAP. CLXVIII. Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon partit d'Oloron accompagné du roi d'Angleterre; et comment le roi Charles eut une entrevue avec le roi de Majorque et le roi de France. 380

— CHAP. CLXIX. Comment le roi Charles envoya ses trois fils avec vingt fils des nobles hommes de Provence, pour otages, au roi d'Aragon; et comment, ayant appris que le roi de Sicile faisait le siége de Gaëte, il demanda des secours au roi de France et au Saint-Père. *ib.*

— CHAP. CLXX. Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon se mit en tête de conquérir Minorque, et l'envoya dire à son frère le seigneur roi de Sicile, ainsi qu'à l'amiral En Roger de Loria, pour qu'il eût à venir avec quarante galères armées; et comment il vint et alla conquérir Minorque. 381

— CHAP. CLXXI. Où on raconte le grand miracle qui eut lieu à l'occasion d'un almogavare de Segorbe qui voulut manger de la viande la veille de Noël. 382

— CHAP. CLXXII. Comment une grande tempête surprit le roi d'Aragon et sa flotte au moment où il allait conquérir Minorque; comme il conquit toute l'île et de quelle manière; et comment, en s'en retournant en Sicile, il fut encore battu de la tempête, et courut la mer jusqu'à Trapani. 383

1289 CHAP. CLXXIII. Comment le seigneur roi En Alphonse envoya ses messagers à Tarascon pour traiter de la paix avec le roi Charles; comment la paix s'y fit, ainsi que le seigneur roi d'Aragon le voulait, au très grand honneur du seigneur roi de Sicile; et comment le seigneur roi En Alphonse tomba malade d'un abcès. 384

1291 CHAP. CLXXIV. Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon sortit de cette vie, des suites d'un abcès qu'il eut au haut de la cuisse. 386

— CHAP. CLXXV. Comment le comte d'Ampurias et autres riches-hommes furent choisis pour aller en Sicile, afin de ramener en Catalogne le seigneur roi En Jacques de Sicile; et comment madame la reine sa mère, et l'infant En Frédéric son frère restèrent comme gouverneurs et chefs de la Sicile et de la Calabre. 387

— CHAP. CLXXVI. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon s'embarqua à Trapani pour passer en Catalogne et débarqua à Barcelonne, où il fit célébrer des messes pour l'âme du roi En Alphonse son frère, et à Sainte-Croix pour l'âme du seigneur roi En Pierre son père, et comment il fut couronné à Saragosse, et promit aide à don Alphonse de Castille. 388

— CHAP. CLXXVII. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon vint à Valence, et prit la couronne du royaume; comment des envoyés du roi don Sanche de Castille vinrent le trouver, pour lui demander d'établir la paix entre lui et le roi de Castille et ses neveux. 389

— CHAP. CLXXVIII. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon et de Sicile maintint tout son royaume en paix, et comment il apaisa les factions qui s'élevaient dans les cités et dans les villes, et principalement

Pages.

celles qui existaient à Tortose entre les Garridells, les Carbons et les Puix. 391

1291. CHAP. CLXXIX. Comment l'amiral En Roger de Loria tint un tournoi à Calatayud, et comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon et de Sicile et le roi de Castille y assistèrent, ce qui fut pour lui un grand honneur. *ib.*

— CHAP. CLXXX. Comment l'amiral En Roger de Loria retourna en Sicile et passa en Calabre avec le seigneur infant En Frédéric; et comment ils gouvernèrent le pays avec justice et vérité. 392

1295 CHAP. CLXXXI. Comment le roi Charles voulut faire la paix avec la maison d'Aragon, et comment, à ce sujet, le Saint-Père envoya, d'accord avec le roi Charles, un cardinal au roi de France, le priant de faire la paix avec la maison d'Aragon; comment monseigneur Charles n'y voulut pas consentir, à moins que le roi Charles ne lui fit donation du comté d'Anjou. 393

— CHAP. CLXXXII. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon confirma la paix conclue entre lui et le roi Charles et la maison de France; du mariage qui eut lieu entre ledit seigneur En Jacques d'Aragon et madame Blanche, fille du roi Charles; et comment le fils aîné du roi Charles et le fils aîné du roi de Majorque renoncèrent à la royauté et entrèrent dans l'ordre de monseigneur saint François. 394

— CHAP. CLXXXIII. Comment madame la reine Blanche pourchassa du seigneur roi En Jacques d'Aragon, afin qu'il donnât des terres à l'infant En Pierre, et qu'il le mariât; et comment il prit pour femme madame Guillelmine de Moncade. 396

— CHAP. CLXXXIV. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon envoya des messagers en Sicile à En Raymond Alamany et à En Vilaragut pour qu'ils eussent à abandonner la Sicile; et comment les habitants s'emparèrent des châteaux et autres lieux pour l'infant Frederic. *ib.*

1296 CHAP. CLXXXV. Comment le seigneur infant Frédéric prit possession du royaume de Sicile, et assigna un jour auquel tous devaient être réunis à Palerme; et comment, avec une grande solennité, il prit la couronne dudit royaume. 397

— CHAP. CLXXXVI. Comment le seigneur roi d'Aragon rendit au roi de Majorque, son oncle, les îles de Majorque, Minorque et Yviça, et alla auprès du pape pour traiter de la paix entre son frère, le roi Frédéric, et le roi Charles; et comment le roi de Castille défia le seigneur roi En Jacques d'Aragon. 398

— CHAP. CLXXXVII. Comment la guerre se ralluma entre le seigneur roi En Jacques d'Aragon et le roi Ferdinand de Castille; comment l'infant En Pierre entra en Castille avec grande puissance, et assiegea la ville de Leon; et comment le seigneur roi En Jacques résolut de pénétrer par le royaume de Murcie, tant par terre que par mer. 399

— CHAP. CLXXXVIII. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon prit de vive force la ville d'Alicante et le château, ainsi que bien d'autres châteaux et villes de Murcie, et la plus grande partie du royaume; et comment, ayant mis tout en état, il laissa pour son lieutenant le noble En Jacques Pierre, son frère. *ib.*

— CHAP. CLXXXIX. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon apprit que l'infant En Pierre, son frère, était mort à Leon, ainsi qu'En Raymond d'Anglesola; et comment ils revinrent en Aragon, enseignes déployées. 401

1297 CHAP. CXC. Comment deux chevaliers de messire Virgile de Naples rendirent la cité d au duc Robert, fils aîné du roi Charles, qu gneur roi En Jacques d'Aragon avait laissé lorsqu'il était allé une seconde fois vers le pape

— CHAP. CXCI. Comment trois barons vinrent d à la tête de trois cents chevaliers, en aide Charles, et dans l'intention de venger la mort parents; et comment, voulant pourchasser la comte Gallerano et de don Blasco d'Alagon, l chassèrent leur propre mort.

1299 CHAP. CXCII. Comment le roi Charles env fils le prince de Tarente en Sicile avec deux chevaux armés et cinquante galères; et con fut battu à Trapani par le seigneur roi En Fre Sicile, fait prisonnier et renferme au château falù.

— CHAP. CXCIII. Comment le roi Charles et l Père firent dire au roi Philippe de France d son frère messire Charles en Sicile, le pape lui venir en aide avec le trésor de Saint-Pierre, fut accordé par le roi et les douze pairs de Fra

— CHAP. CXCIV. Où on raconte le commence frère Roger, qui depuis s'éleva si haut, et les prouesses qu'il fit dans sa vie.

1300 CHAP. CXCV. Comment le duc Robert assie sine avec toutes ses forces; comment à cet velle le seigneur roi Frédéric envoya à Mess Blasco et le comte Gallerano avec des sec comment le duc Robert passa en Calabre, furent très fâchés tous ceux de Messine.

1302 CHAP. CXCVI. Comment Messine étant en de se rendre par famine, elle fut ravitaillée p Roger avec dix galères chargées de froment; ment le duc, le lendemain de ce ravitaillem forcé de lever le siége et de retourner à Ca

— CHAP. CXCVII. Comment messire Charles de passa en Sicile avec quatre mille cavaliers, pa à Termini et assiegea Sciacca, où, de quatr hommes, il n'en put sauver que cinq cents, autres étant morts de maladie.

— CHAP. CXCVIII. Comment se fit l'entrevue du roi Frédéric de Sicile et de Messire Charles, pr tabellotta; comment la paix fut traitée et con comment le seigneur roi Frédéric de Sicile s avec la fille du roi Charles, nommée Eleonor

EXPÉDITION DE ROMANIE.

1302 CHAP. CXCIX. Comment frère Roger comm s'occuper du passage de Romanie et envo messagers à l'empereur de Constantinople, faire savoir qu'il était prêt à passer auprès avec les Catalans, et pour lui demander de l ner en mariage sa nièce, fille du roi Asan, titre de mégaduc, ce qui lui fut accordé par l reur.

1303 CHAP. CC. Comment les envoyés de frère revinrent de Constantinople à Messine, munis actes nécessaires et de tous privilèges; com fut fait mégaduc de toute la Romanie; et co le seigneur roi Frédéric de Sicile lui fit don galères et deux lins, et le fournit d'argent et visions suffisantes.

— CHAP. CCI. Comment frère Roger, mégaduc manie, prit congé du seigneur roi de Sicile, et

Pages.

: mille cinq cents cavaliers armés, et cinq gavares et piétons, en Romanie. 416

:II. Comment le mégaduc prit terre à Mal- issa à Constantinople, où il fut bien accueilli ereur et son fils, et comment les Catalans ls eurent une querelle, dans laquelle mou- ls mille Génois. 417

I. Comment le mégaduc passa dans l'Ana- it terre au cap d'Artaki, à l'insu des Turcs. il les combattit, et arracha à la captivité terres qui avaient été soumises par les alla hiverner à Artaki. 419

:IV. Comment le mégaduc s'en alla à Cons- pour y laisser la mégaduchesse; comment l'empereur la paie pour quatre mois, et s dons qu'il fit à toute la compagnie. 421

. Comment le mégaduc eut, avec sa com- second combat contre la gabelle de Cesa comment il les vainquit et les tua près de ie. 423

I. Comment les Turcs furent vaincus à ar En Corberan d'Alet, qui y fut blessé e et mourut; et comment En Béranger de int à Constantinople avec deux galères et s cavaliers, et à Ephèse où est le tombeau gneur saint Jean l'évangéliste. 424

II. Comment le mégaduc alla à Ayasaluck, échal de l'ost En Beranger de Rocafort; et ils mirent en déroute les Turcs de la ga- qui, s'étant réunis à tous les autres Turcs, seconde fois défaits; et comment il en pé- huit mille à la Porte de Fer. 425

:VIII. Comment l'empereur de Constanti- oya dire au mégaduc que, toutes affaires il retournât à Constantinople pour le venir ontre le frère du roi Asan, qui avait usurpé . 427

X. Comment le mégaduc, ayant reçu le l'empereur de Constantinople, tint conseil l devait faire, et comment il résolut d'aller up trouver l'empereur. *ib.*

. Comment, sur la nouvelle de l'arrivée du le roi des Bulgares traita avec l'empereur ntinople en se soumettant à faire tout ce rait; et comment le débat se mit entre de Constantinople et le mégaduc. 428

XI. Comment le noble En Beranger d'En- en Romanie joindre la compagnie, et fut luc par frère Roger. 429

II. Comment, après quatre cents ans que ait été sans césar, frère Roger fut créé cé- mpereur de Constantinople; et comment mer à Philadelphie; et comment, selon ce te convenu, il se disposa à passer en Ana- *ib.*

:XIII. Comment le césar résolut d'aller onge de Kyr Michel, malgré sa belle-mère le, qui étaient bien assurées de l'envie que Kyr Michel. 432

IV. Dans lequel on raconte quelle est la allipoli, quelles forces il y a, et où on fait ion de l'histoire de Pâris et d'Hélène. 433

V. Comment le cesar vint en la cité d'An- our prendre congé de Kyr Michel, lequel fit ur et tous les siens par Circon, capitaine

Pages.

des Alains; comment il n'en échappa que trois, et comment il envoya à Gallipoli des troupes pour courir le pays et exterminer toute la compagnie du césar. 434

1307 CHAP. CCXVI. Comment la compagnie du césar décida de défier l'empereur, et comment l'empereur de Constantinople fit tuer l'amiral En Ferrand d'Aunès, ainsi que tous les Catalans et Aragonnais qui étaient à Constantinople. 436

— CHAP. CCXVII. Comment les messagers envoyés à Constantinople vers l'empereur pour le défier furent pris et écartelés dans la ville de Rodosto; et du miracle du golfe de Marmora, où furent égorgés un grand nombre d'innocents par Hérode. 437

— CHAP. CCXVIII. Comment En Béranger d'Entença, après avoir ravagé Héracléa, fut rencontré par dix-huit galères des Génois, et fut pris par eux, étant leur hôte sur leur foi; et comment moi, En Ramon Muntaner, je voulus donner dix mille perpres d'or pour qu'ils me le livrassent. *ib.*

— CHAP. CCXIX. Comment nous autres à Gallipoli, ayant su la prise d'En Béranger d'Entença et la mort de nos envoyés, nous décidâmes en conseil de défoncer nos galères et tous nos bâtiments, afin que nul ne pût songer à échapper ni fuir sans combattre. 439

— CHAP. CCXX. Comment la Compagnie délibéra de combattre contre ceux que Kyr Michel avait envoyés sur Gallipoli, et comment la Compagnie les vainquit et en tua bien vingt-six mille, entre gens de pied ou de cheval. *ib.*

1308 CHAP. CCXXI. Comment la Compagnie, ayant su l'approche de Kyr Michel, fils aîné de l'empereur, décida de férir sur son avant-garde, qu'elle vainquit, et comment Kyr Michel s'échappa, blessé au visage par un épieu ferré. 441

— CHAP. CCXXII. Comment la Compagnie ravagea la cité de Rodosto et celle de Panido, et fit aux habitants de Rodosto ce qu'ils avaient fait à nos envoyés; et comment, lorsqu'ils étaient entre Rodosto et Panido, En Ferrand Ximenès d'Arénos vint les trouver. 444

— CHAP. CCXXIII. Comment En Ferrand Ximenès d'Arénos fit une excursion jusqu'auprès de Constantinople, et, en plein jour, attaqua et prit d'emblée le château de Maditos; et comment la Compagnie se divisa en trois bandes. 445

— CHAP. CCXXIV. Comment sire Georges, de Christopolis, au royaume de Salonique, fondit sur Gallipoli avec quatre-vingts hommes de cheval, lesquels je défis, moi, Ramon Muntaner, avec quatorze hommes de cheval. 447

— CHAP. CCXXV. Comment En Rocafort fit une excursion à Stenayre, et y brûla et incendia toutes les nefs, galères et terides qui s'y trouvaient; comment la Compagnie délibéra d'aller combattre les Alains, et comment le sort tomba sur moi, En Ramon Muntaner, pour rester à la garde de Gallipoli. 448

— CHAP. CCXXVI. Comment la Compagnie partit pour aller combattre les Alains; comment ils tuèrent Circon leur chef, abattirent ses bannières et massacrèrent toute sa troupe; et ce qui advint à un cavalier des Alains qui voulut délivrer sa femme des mains de notre compagnie. 449

— CHAP. CCXXVII. Où il raconte le traité que Ser Antoine Spinola fit avec l'empereur de Constantinople; et comment il défia la Compagnie de la part de toute la commune de Gênes, et vint assiéger Gallipoli, où il fut tué, et tous les siens mis en déroute. 450

Pages.

1308 CHAP. CCXXVIII. Comment le Turc Isaac Meleck voulut se joindre à notre Compagnie avec quatre-vingts hommes à cheval; et comment notredite Compagnie fut grossie de dix-huit cents Turcs à cheval. 454

— CHAP. CCXXIX. Comment le seigneur roi En Alphonse d'Aragon fit sortir En Béranger d'Entença de sa prison; comment celui-ci alla vers le pape et vers le roi de France pour leur demander aide; et comment, aide lui étant refusée, il passa à Gallipoli; et du différend qui s'éleva entre lui et En Roçafort. 455

— CHAP. CCXXX. Comment le très haut seigneur infant En Ferrand de Majorque vint en Romanie, à Gallipoli, où était la Compagnie, avec certains accords au nom du seigneur roi Frédéric de Sicile; comment il fut reçu, et comment on lui prêta serment comme chef et seigneur, excepté En Rocafort et ceux de sa compagnie, qui voulaient être commandés par En Rocafort et non par le seigneur roi de Sicile. 456

— CHAP. CCXXXI. Comment ledit seigneur infant et la Compagnie partirent du royaume de Macédoine, abandonnèrent Gallipoli et le château de Maditos, y mirent le feu et s'en allèrent au royaume de Salonique, pour guerroyer. 460

— CHAP. CCXXXII. Comment la Compagnie se mit en marche pour aller au royaume de Salonique, et comment, étant à deux journées de Christopolis, une querelle s'éleva parmi ceux de la Compagnie, où Béranger d'Entença fut tué par les gens de la compagnie d'En Rocafort. 461

— CHAP. CCXXXIII. Comment En Rocafort fit persister sa compagnie dans la résolution de ne reconnaître d'aucune manière le seigneur infant En Ferrand, au nom du seigneur roi Fréderic de Sicile, mais seulement en son propre nom, sur quoi le seigneur infant se sépara de la Compagnie et s'en retourna en Sicile, et avec lui moi, En Ramon Muntaner. 463

— CHAP. CCXXXIV. Comment Ser Ticino Zaccaria vint à Gallipoli me prier, moi, Ramon Muntaner, de lui donner aide pour aller de compagnie ravager le château et la ville de Phocée, où se trouvaient trois reliques que monseigneur saint Jean laissa sur l'autel quand il se renferma dans le tombeau à Ephèse. 464

— CHAP. CCXXXV. Comment le seigneur infant En Ferrand fit voile vers le port d'Armiro, et brûla et rasa tout ce qu'il y avait, d'où il alla à l'île de Scopelos dans laquelle il attaqua le château et ravagea la ville; et comment il arriva au cap de l'île de Négrepont où il fut pris par les Vénitiens, contre la foi jurée. 467

— CHAP. CCXXXVI. Comment la Compagnie fut charmée de me voir de retour, moi, Ramon Muntaner; et comment En Rocafort résolut de se rapprocher de messire Charles de France, et, à son grand dam, fit reconnaître par serment, pour capitaine de toute la Compagnie, Thibaut de Cepoy, au nom de messire Charles de France. 469

— CHAP. CCXXXVII. Comment les galères des Vénitiens quittèrent la Compagnie, et moi, Ramon Muntaner, avec eux, pour recouvrer ce qu'on m'avait pris; et comment j'allai à la cité de Thèbes pour prendre congé du seigneur infant En Ferrand, et pour obtenir qu'on le traitât avec honneur. 470

— CHAP. CCXXXVIII. Comment moi, Ramon Muntaner, je pris congé du seigneur infant En Ferrand pour venir en Sicile; comment les galères des Vénitiens se rencontrèrent avec celles d'En Raimbaud Des-Far; comment ils envoyèrent le seigneur infant au roi Robert; et comment il fut ainsi hors de sa prison. 471

1309 CHAP. CCXXXIX. Comment En Rocafort par la Compagnie et livré à Thibaut de Cep à l'insu de la Compagnie, l'emmena et le li Robert, qui le fit mettre en un cachot à A il mourut de faim.

— CHAP. CCXL. Comment le duc d'Athènes lai ché au comte de Brienne, et comment led étant délié par le despote d'Arta et par le de la Vlaquie, et par l'empereur, appela l gnie à son secours, et recouvra toute sa voulut faire périr ladite Compagnie; mais il même et les siens.

— CHAP. CCXLI. Comment les Turcs se séparè Compagnie, et comment ceux qui étaient re de Gallipoli furent tués par l'empereur de C nople.

1310 CHAP. CCXLII. Comment la Compagnie é chef l'infant Mainfroi, second fils du roi de lui prêta serment comme à son chef et sei comment, l'infant étant si jeune encore, le roi leur envoya pour capitaine, au nom de En Béranger Estanyol, qui gouverna *Iougle* avec sagesse.

— CHAP. CCXLIII. Comment En Béranger Estan mort, le seigneur roi de Sicile envoya à la Cor au nom de l'infant Mainfroi, Alphonse-Fred fils; et comment, l'infant Mainfroi étant mor coururent pour chef et seigneur Alphonse-l et comment on lui donna pour femme la messire Boniface de Vérone.

— CHAP. CCXLIV. Où il raconte ce que fut me niface de Verone et sa lignée; et commen d'Athènes reçut l'ordre de chevalerie dudit Boniface de Vérone, et lui fit de grands dons neurs le jour qu'il fut armé chevalier.

CONTINUATION DES CHRONIQUES D'

— CHAP. CCXLV. Comment la paix fut traitée seigneur roi d'Aragon et le roi de Castille, tion que le fils du roi En Jacques d'Aragon rait la fille du roi Don Ferrand de Castille.

— CHAP. CCXLVI. Comment il fut convenu entr gneur roi d'Aragon et le roi de Castille d'aller vement avec toutes leurs forces contre le roi nade, qui avait rompu les trèves; et comme de Castille alla assieger Algésiras et le roi Alméria.

— CHAP. CCXLVII. Comment le roi de Castille siége d'Algésiras à l'insu du roi d'Aragon; le seigneur roi d'Aragon livra bataille à Alm tre les Sarrazins; comment l'infant En Fer le fils du roi de Cadix, Sarrazin; et comment Grenade demanda une trève au roi d'Aragon

— CHAP. CCXLVIII. Comment En Roger de Lori l'amiral En Roger de Loria, avec l'aide du roi Frédéric de Sicile, alla faire lever le siége bes qui était assiegée par le roi de Tunis; ment, en passant à Naples, il mourut, et passa à son frère En Charlet.

— CHAP. CCXLIX. Comment les gens du parti *cona* unis à quelques-uns de ceux du parti *tia*, assiegèrent le château de Gerbes; et c En Charlet, avec les secours du seigneur ro cile, allant à Gerbes, en chassa toute la e et mourut peu de temps après; et comment,

Pages.

ie seconde fois, le seigneur roi envoya En Castellar qui y mourut aussi. 487

CL. Comment En Simon de Montoliu requit d'En Roger, madame Saurine, le pape et ert de lui prêter aide et secours, et comleur refus, il s'adressa au seigneur roi de nvoya, avec dix-huit galères, messire Pétui, lequel fut vaincu et pris. 488

L. Comment En Simon de Montoliu cria eigneur roi de Sicile, Frédéric, le suppliant mettre à qui bon lui semblerait le châerbes et la tour de Querquens; et comigneur roi offrit à moi, Ramon Muntaner, e de Gerbes; et comment je me disposai à cette île. 489

LI. Comment moi, Ramon Muntaner, je à Gerbes comme capitaine, et pris possesiteau, et reçus hommage de tous ceux qui comment, par trois fois, je citai devant moi de Miscona, et Alef leur chef, et les défiai, ai dans un coin de l'île, où ils éprouvèrent mine qu'ils faisaient du pain avec la sciure rs. 491

LII. Comment Alef sortit de l'île et revint mille hommes à cheval et quatorze barquoi il déconfit les chrétiens du passage; it moi, Ramon Muntaner, je les attaquai, is, leur enlevai dix-sept barques, et me tre du passage. 492

LIV. Comment tous ceux de Miscona, ainsi aurent se rendre à moi, En Ramon Munment le seigneur roi de Sicile envoya mesd Llança avec vingt galères pour prendre de tout ce qui avait été fait, et comment de l'avant-garde fut confiée à moi, En Ramer. 493

LV. Comment nous livrâmes bataille aux Miscona, les battimes, et primes douze mes, entre femmes et enfants; et comgneur roi Frédéric de Sicile, de sa grâce e fit don de l'île de Gerbes et des Querl'espace de trois ans. 494

LVI. Comment la guerre du seigneur roi de roi Robert recommença, et comment le i de Sicile passa en Calabre et y prit châlles. 496

LVII. Comment l'infant En Ferrand de Maa en Sicile pour la seconde fois, et des u'on lui rendit; comment En Béranger de rouva avec sa suite à Palerme; et comlman de Castellnou passa en Calabre en apitaine, et se disposa à faire la guerre. *ib.*

LVIII. Comment le roi Robert passa en Sicile, Palerme, s'empara de Castel-a-Mare et apani; et comment le seigneur roi envoya Ferrand au Mont Saint-Julien, d'où il fit lommages audit roi Robert. 497

LIX. Comment moi, Ramon Muntaner, étant noble En Béranger Carros vint pour asfle avec grandes forces pour le roi Romment, lorsque je me disposais à la dét à Pantanella un message du roi Robert, dit dire de retourner à Trapani. *ib.*

LX. Comment le seigneur roi de Sicile, Frérmer soixante galères pour détruire toute roi Robert; et comment la reine, mère du et belle-mère du seigneur roi d'Aragon eur roi de Sicile, l'ayant appris, fit faire

Pages.

une trêve d'un an entre le seigneur roi de Sicile et le roi Robert. 498

FAITS DE MORÉE.

1314 CHAP. CCLXI. Où il est fait mention comment le seigneur de la Morée descend du duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, dont madame Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, descend en ligne directe. 500

— CHAP. CCLXII. Comment les barons de la principauté de la Morée résolurent de faire le mariage de la jeune princesse de la Morée avec Philippe, second fils du roi Charles; et comment le mariage fut convenu, avec la condition que le fils du comte d'Andria épouserait la sœur de ladite princesse, qui était dame de Matagrifon. 502

— CHAP. CCLXIII. Comment le seigneur infant Ferrand prit, pour femme madame Isabelle, fille du comte d'Andria et petite-fille du prince de Morée; et comment la dame de Matagrifon laissa en héritage à sa fille la baronnie de Matagrifon, et tous les droits qu'elle avait sur la principauté de Morée. 507

— CHAP. CCLXIV. Comment moi, Ramon Muntaner, j'envoyai un message au seigneur roi de Sicile, pour le prier de vouloir bien m'autoriser à me rendre à Catane où était le seigneur infant En Ferrand avec l'infante sa femme qui accoucha d'un fils, lequel fut nommé Jacques; et comment ledit seigneur infant se disposa à passer en Morée. 509

1315 CHAP. CCLXV. Comment madame l'infante Isabelle, femme du seigneur infant En Ferrand de Majorque, trépassa de cette vie; et comment moi, Ramon Muntaner, je rendis au seigneur roi de Sicile les îles de Gerbes et des Querquens, et allai là où était le seigneur infant Ferrand. 510

— CHAP. CCLXVI. Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque me confia, à moi, Ramon Muntaner, le seigneur infant En Jacques, son cher fils, pour que je le portasse et livrasse à la reine sa mère, et me donna une procuration par laquelle j'étais autorisé à faire tout ce que je jugerais à propos. 511

— CHAP. CCLXVII. Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque passa en Morée et prit Clarentza de vive force, et fut maître de toute la contrée; et comment tous ceux de Clarentza et de la Morée le reconnurent pour maître et seigneur, et lui prêtèrent serment. 512

— CHAP. CCLXVIII. Comment moi, Ramon Muntaner, je me disposai à passer en Catalogne avec le seigneur infant En Jacques, pour le remettre à son aïeule; comment j'appris que ceux de Clarentza avaient armé quatre galères pour enlever ledit infant; et comment, le jour de la Toussaint, je débarquai à Salou. 514

— CHAP. CCLIX. Comment moi, Ramon Muntaner, je remis le seigneur infant En Jacques à madame la reine son aïeule, qui était à Perpignan, et le lui remis avec toute la solennité qu'exige la remise d'un infant et d'un fils de roi. 516

— CHAP. CCLXX. Comment le seigneur infant En Ferrand de Majorque envoya chercher des chevaliers et hommes de pied; et comment, avant leur arrivée en Morée, ledit infant trépassa de cette vie; et comment monseigneur Jean, frère du roi Robert, s'empara de tout le pays. 517

Pages.

CONQUÊTE DE SARDAIGNE.

1323 CHAP. CCLXXI. Comment le seigneur roi En Jacques d'Aragon résolut d'envoyer l'infant En Alphonse, son fils, à la conquête du royaume de Sardaigne, avec l'aide du seigneur roi de Majorque, qui lui fournit vingt galères. 523

— CHAP. CCLXXII. Où se lit le sermon que moi, Ramon de Muntaner, j'envoyai au seigneur roi à l'occasion du passage de Sardaigne et de Corse, afin de donner conseil au seigneur infant, ou au moins le disposer à se souvenir de toutes choses. 525

— CHAP. CCLXXIII. Comment le seigneur infant En Alphonse partit de Port Fangos et prit terre à Palmas de Sulcis, où le juge d'Arboree et une grande partie des habitants de la Sardaigne le reconnurent pour seigneur; et comment il envoya l'amiral assiéger Cagliari. 530

— CHAP. CCLXXIV. Comment le seigneur infant En Alphonse, ayant pris Iglésias vint assiéger le château de Cagliari, et fit élever devant ledit château de Cagliari un autre château et une autre ville qui fut nommé le château de Bon-Aria. *ib.*

1324 CHAP. CCLXXV. Comment le comte de Donartico vint secourir Cagliari avec huit cents cavaliers allemands, quarante Pisans, six mille hommes de pied et trente galères; comment ils livrèrent bataille au seigneur infant En Alphonse; comment le comte prit la fuite, et tous les Allemands et Pisans furent tués, et comment le comte, à peu de temps de là, mourut de ses blessures. 531

— CHAP. CCLXXVI. Comment ceux de Cagliari crurent entrer au château de Bon-Aria; comment le seigneur infant En Alphonse les déconfit; des méfaits que commirent ceux de Cagliari envers En Gilbert de Centelles et autres chevaliers; et comment les Pisans résolurent de faire la paix avec le seigneur infant En Alphonse. 535

— CHAP. CCLXXVII. Comment le seigneur roi d'Aragon envoya vingt galères légères au seigneur infant En Alphonse; et comment l'envoyé des Pisans traita de la paix avec messire Barnabo Doria, qui s'entremit pour traiter de la paix entre la commune de Pise et le seigneur infant. 536

— CHAP. CCLXXVIII. Comment se fit la paix entre le seigneur infant En Alphonse et les Pisans; et comment ceux de Bonifazio et d'autres lieux de la Corse firent hommage au seigneur infant En Alphonse. *ib.*

— CHAP. CCLXXIX. Comment le seigneur infant retourna en Catalogne, et laissa pour son lieutenant général le noble Philippe de Saluces, pour capitaine du château de Bon-Aria le noble En Béranger Carros, et pour trésoriers de l'île En P. de Lesbia et Augustin de Costa. 538

— CHAP. CCLXXX. Comment le seigneur roi En Sanche de Majorque trépassa de cette vie et laissa pour héritier son neveu, l'infant En Jacques, fils du seigneur infant En Ferrand; et comment il fut inhumé à Perpignan, en l'église de Saint-Jean. *ib.*

1325 CHAP. CCLXXXI. Comment le seigneur roi d'Aragon rendit au Saint-Père Reggio et les autres châteaux que le seigneur roi de Sicile possédait dans la Calabre, pour qu'il les tint en séquestre; et comment, peu après, le pape les livra au roi Robert, ce dont le seigneur roi de Sicile fut très mécontent. 539

— CHAP. CCLXXXII. Comment les galères du roi Robert détruisirent les thonaires de Sicile, ce qui fit renaître la guerre entre le seigneur roi de Sicile et le r bert; et comment ledit roi Robert envoya le di fils avec de grandes forces en Sicile, lequel fut de retourner en Calabre sans avoir rien fait d'av geux.

1325. CHAP. CCLXXXIII Des grands méfaits que les mes de la commune de Gênes ont faits au seigneu de Sicile, et qu'ils firent de tout temps à la ma d'Aragon.

— CHAP. CCLXXXIV. Comment deux galères légère Pisans, chargées de vivres, entrèrent dans la p sade du château de Cagliari; et comment l'amir François Carros les prit avec tout l'équipage; et les Pisans ayant appris, ils résolurent de venir se rir le château de Cagliari.

— CHAP. CCLXXXV. Comment le juge d'Arborée quatre-vingts Pisans et les envoya à l'amiral, qui même en avait pris cent cinquante; comment jour de Noël, il arriva cinquante bâtiments, entre lères et lins, devant Cagliari pour le secourir comment l'amiral En Carros en prit sept, et com les autres furent déconfits et prirent la fuite.

— CHAP. CCLXXXVI. Comment les galères des Pisa des Génois, qui s'étaient échappées des mains d miral En Carros, attaquèrent la nef du noble En Péralta; comment, après avoir perdu trois cent nois, ils furent contraints d'abandonner ladite fort dolents; et comment les Pisans résolurent rompre tous les engagements qu'ils avaient av seigneur infant.

— CHAP. CCLXXXVII. Comment les bannières de l'a En Carros et du noble En Raymond de Peralta s posèrent à entrer dans Stampace, l'emportèrent vive force, et eurent une telle lutte avec les hab de Stampace qu'ils n'y laissèrent en vie ni homm femmes, ni enfants; et comment ladite ville fut avec juste raison de tous ses méfaits.

— CHAP. CCLXXXVIII. Comment l'on donna pour f au seigneur roi En Jacques de Majorque, le tr et pieux seigneur monseigneur En Philippe de que, son oncle, lequel traita et conclut que gneur roi de Majorque aurait pour femme ma Constance, fille du seigneur infant En Alphonse

— CHAP. CCLXXXIX. Comment le seigneur roi d'A et le seigneur roi de Majorque envoyèrent de t cours à Bon-Aria, que tous ceux de Cagliari se t pour perdus, et comment les Pisans traitèrent paix avec ledit seigneur roi et lui livrèrent le ch de Cagliari.

1326 CHAP. CCXC. Comment, en tout temps, Dieu tout homme qui viole la paix; comment les rendirent le château de Cagliari au seigneur r ragon, et en son nom au juge d'Arborée, et so par la porte de mer; et comment l'étendard r les pennons flottèrent sur la tour de Saint-Pancr

— CHAP. CCXCI. Comment la dame infante, fem seigneur infant Alfonse, trépassa de cette vie, qu'il en eut eu l'infant En Pierre et l'infant En Je et une fille; et comment l'auteur continue à enu les cinq fils du seigneur roi En Jacques d'Aragon madame la reine Blanche.

1327 CHAP. CCXCII. Comment le seigneur roi En J d'Aragon, après s'être plusieurs fois confessé e reçu les sacrements de l'église, trépassa de cet comment il fut inhumé à Sainte-Croix; et comm royaume d'Aragon et de Valence demeura à gneur infant En Alphonse.

Pages.

CCXCIII. Comment le seigneur roi En Alphonse vint avec tous ses frères et riches-hommes à le Mont-Blanc, où il tint conseil pour savoir en partie de ses possessions il irait; comment il il à Barcelonne, et prêta serment aux usages tés garantis à tout Catalan, et comment les s lui prêtèrent serment en qualité de chef eur. 554

CCXCIV. Comment le seigneur roi En Alphonse ordonna que les prélats, riches-hommes et ers de son royaume fussent à Saragosse, au Pâques, parce qu'il voulait se faire chevalier, dre la bienheureuse couronne du royaume. *ib.*

CCXCV. Comment le roi En Alphonse partit de me, vint en la cité de Lerida, et visita une partie de ce pays; comment les rois de Tléme- de Grenade lui offrirent des présents et de riches joyaux; et comment tous les nobles hommes commencèrent à s'appareiller pour se rendre au couronnement à Saragosse. 554

1328 CHAP. CCXCVI. Des nobles que le seigneur roi En Alphonse arma chevaliers nouveaux à son couronnement, et de ceux qu'armèrent l'infant En Pierre et l'infant En R. Béranger, et de beaucoup d'autres chevaliers nouveaux qui furent alors armés. 556

— CHAP. CCXCVII. Comment le seigneur roi En Alphonse s'arma lui-même chevalier à Saragosse, et de quelle manière et avec quelle solennité il reçut la sainte couronne du royaume. 558

— CHAP. CCXCVIII. Comment, après que le seigneur roi En Alphonse eut reçu la couronne du royaume, on lui prépara un riche siége, où il s'assit avec ses riches-hommes et chevaliers, et comment En Romaset et En Comi, jongleurs, chantèrent devant lui. 563

CHRONIQUE DE BERNARD D'ESCLOT.

. Com lo bon comte de Barcelona exella mos- Guillem Ramon de Muncada. 566

om lo rey d'Arago assetja Fraga e y mori. 567

om lo bon comte de Barcelona pres huna filla del rago per muller, a la qual era romas lo regne. 568

n qual manera lo rey En Pere de Arago engenra lo rey En Jaume que prech lo regne de Mallor- 569

V. Com Miramoli, Serray molt poderos, feu pas- n Spanya, e com los tres reys de Spanya li ixeren ntre, e desbarataren tots los Serrayns, e pren- certes ciutats e viles; e fon a XVI de joliol 1212. 571

VI. En qual manera morí lo rey En Pere d'A- quell que fon a la batalla de Ubeda. 576

II. Com lo comte de Barcelona ana en Ala- sol ab hun cavaller per companyo, per scusar eradriu de Alamanya. 577

II. Com lo companyo del comte, que havia ame- Alamanya, li fogi; e com lo bon comte de Bar- entra en lo camp. 579

X. Com lo comte del Barcelona guanya la ba- com s'en torna a Barcelona 580

. Com la emperadriu de Alamanya ana cercar lo omte de Barcelona, e com l'emperador li dona tat de Prohença. 581

. XI. De la coronacio del infant En Jaume, fill y En Pere de Moret. 582

III. De les fayçons del rey En Jaume qui pres ques e Valencia e tots los regnes. *ib.*

IIII. Quant lo rey En Jaume assetja Paniscola. 583

IIII. Com lo rey d'Arago En Jaume tench parla- en Barcelona per lo passatge, per pendre la ylla llorques. *ib.*

V. Com respos l'arquebsbe de Taragona. 584

VI. Com parla lo bisbe de Barcelona. *ib.*

VII. Com parla lo bisbe de Girona. *ib.*

VIII. Com respos l'artiacha de Barcelona. *ib.*

IX. Com respos lo sagrista de Barcelona. *ib.*

X. Com parla lo sagrista de Girona. 585

XI. Com respongueren los prelats e los clergues. *ib.*

1227. CAP. XXII. Com respongueren los Templers. 585

— CAP. XXIII. Com parla lo comte En Nuno. *ib.*

— CAP. XXIV. De ço que dix lo comte d'Ampuries. *ib.*

— CAP. XXV. Com respos lo prous vescomte En Guillem de Moncada. 586

— CAP. XXVI. Com respos En Guillem Ramon de Moncada. *ib.*

— CAP. XXVII. Com parla En Pere Berenguer o Ramon Berenguer. *ib.*

— CAP. XXVIII. Com parla En Bernat de Senta-Eugenia. *ib.*

— CAP. XXIX. Com los barons del comtat de Barcelona han feta lur resposta. E torna a parlar hun poch del comte de Barcelona. *ib.*

— CAP. XXX. Com lo rey En Jaume de Arago mana fer galeres e lenys e altres vexells per passar a Mallorques. 587

— CAP. XXXI. Com lo rey de Arago En Jaume se parti de Leyda e ana s'en en Arago. 588

— CAP. XXXII. Dels companyons que mena ab si lo comte En Nuno. *ib.*

1228. CAP. XXXIII. Dels companyons que mena ab si En Guillem de Moncada. 589

— CAP. XXXIV. Com lo rey En Jaume de Arago se recolli ab tota sa ost per passar a Mallorques. *ib.*

— CAP. XXXV. Com la ost del rey d'Arago pres terra en la ylla de Mallorques a hun lloch al qual dien Senta-Ponça. *ib.*

— CAP. XXXVI. Com la ost del rey d'Arago se mescla ab la ost del rey serray, e com morí En Guillem de Moncada. 591

— CAP. XXXVII. Com lo rey En Jaume d'Arago desbarata lo rey serrayn e assetja la ciutat de Mallorques. 592

— CAP. XXXVIII. Com lo rey serray de Mallorques entra en ciutat celadament. 593

— CAP. XXXIX. Com lo rey d'Arago sabe quel rey serray era tornat en la ciutat, e com se acunsa hun rich Moro de les muntanyes ab lo rey d'Arago. 594

— CAP. XL. Quant lo rey feya combatre fort la ciutat, e com lo rey serray feu metre los catius crestians al mur, per que no tirassen, e com començaren a fer caves. 595

Pages.

1228. CAP. XLI. Com lo rey serray de Mallorques comença de fer parlar al rey, e plach li al rey. 596

— CAP. XLII. Com lo rey de Arago feu fer hun castel de fusta per combatre la ciutat. *ib.*

— CAP. XLIII. Com lo comte de Ampuries feu cavar lo mur a la part de ponent. 597

— CAP. XLIV. Com se aparellaren tots per entrar e per pendre la ciutat de Mallorques. *ib.*

— CAP. XLV. Com hun rich-hom serray de lla ylla de Mallorques vench a convidar lo comte En Nuno. 598

— CAP. XLVI. Quant lo rey En Jaume de Arago feu hun cavaller novell que havia nom En Caroç. 599

— CAP. XLVII. Com lo rey En Jaume de Arago pres 'la ciutat de Mallorques, e fon en l'any de Nostre Senyor 1228, a 31 de dehembre. *ib.*

— CAP. XLVIII. Com lo rey En Jaume de Arago se parti de Mallorques e torna s'en en Catalunya. 600

1238. CAP. XLIX. Com lo rey En Jaume de Arago pres la ciutat de Valencia ab tot lo regne, e fo a 18 del mes de setembre, any 1238. 601

1248. CAP. L. De la guerra que fo entre lo rey de Arago e lo rey N'Amfos, son gendre. 605

1256. CAP. LI. Com l'infant En Pere de Arago pres per muller la filla del rey Manfre de Cecilia. 606

1262. CAP. LII. Com lo apostoli feu donacio al comte Carles del regne de Cecilia. 607

— CAP. LIII. Com lo comte Carles se aparella per anar a la terra del rey Manfre. *ib.*

— CAP. LIV. Com lo comte Carles trames à N'Anrich de Castella en Tunis que li prestas los seus tresors, e com los hi presta. *ib.*

— CAP. LV. Com lo comte Carles ab tota sa ost s'en vench al pont de Xipre. 608

— CAP. LVI. Com lo rey Manfre tench consell ab sos barons. *ib.*

— CAP. LVII. Com lo rey Manfre e lo comte Carles estaven caseuns aparellats per fer la batalla. *ib.*

— CAP. LVIII. Com lo rey Manfre fon vencut e desbaratat per lo comte Carles. *ib.*

1267 CAP. LIX. Com Corali, nebot del emperador e del rey Manfre, vench sobre lo rey Carles. 609

— CAP. LX. Quant N'Anrich de Castella desafia lo rey Carles e s'en ana à Roma. *ib.*

— CAP. LXI Aparellament de la gran batalla que fon entre Corali, nebot del rey Manfre, e Carles. 610

— CAP. LXII. De la gran batalla que fon entre Corali, nebot del rey Manfre, e lo rey Carles. *ib.*

— CAP. LXIII. De la preso de Corali e de sos companyons e de la sentencia qu'eu en Napols, de mort a tots. 611

1268 CAP. LXIV. De la gran nomenada per totes parts del mon de aquest rey Carles. 61

— CAP. LXV Com lo rey En Jaume de Arago, ab lo infant En Pere son fill, prengueren Murcia ab tot lo regne, e fo en l'any 1266. 613

1276 CAP. LXVI. Com lo rey de Castilla ana a parlar ab lo apostoli. 614

— CAP. LXVII. En qual manera los Serrayns paliers del regne de Valencia se alçaren contra lo rey de Arago, e fo migant juny, any 1276. 615

— CAP. LXXIII. Quant En Ferrand Sanches germa del infant En Pere guerrejava ab ell e ab son pare. 616

— CAP. LXIX. Quant l'infant En Pere assetja hun castel d'En Ferran Sanches son germa bort. *ib.*

1276. CAP. LXX. Quant l'infant En Pere feu negar En Fe Sanches so germa bort.

— CAP. LXXI. Com lo comte de Ampuries se va metre en poder del infant En Pere.

— CAP. LXXII. Com l'infant En Pere perdona al c d'Ampuries d'avant los barons e tot lo poble.

— CAP. LXXIII. Com lo rey En Jaume de Arago mor lo darer dia de agost, en lo any de Nostre Senyor

— CAP. LXXIV. Quant lo rey En Pere pres la vil Muntesa e cobra tot lo regne.

1280. CAP. LXXV. Com lo rey En Pere de Arago pres los barons de Catalunya en Balaguer, e fo en lo m Joliol, any 1280.

1281. CAP. LXXVI. Com lo rey En Pere de Arago hac v ab lo rey de França e ab lo rey de Castella.

1282 CAP. LXXVII. Dels missatgers qu'hun Serray, stava en Constantina pres Alcoll, trames al rey En de Arago.

— CAP. LXXVIII. De la resposta quel rey En Per Arago trames al Serray de Alcoll.

— CAP. LXXIX. Com lo rey En Pere de Arago m de anar a Constantina, e recolli ab totes ses gent passar a Alcoll.

— CAP. LXXX. Com lo rey En Pere de Arago ab sa ost terra en Alcoll, terra de Serrayns.

— CAP. LXXXI. Com les gents del regne de Cecilia d tots los Francesos qui staven en Cecilia per Carl fon a 14 de maig, 1282.

— CAP. LXXXII. Com lo rey Carles ab totes ses osts sa en Cecilia.

— CAP. LXXXIII. Dels ardiments que feyen les gent rey En Pere de Arago estant a Alcoyll.

— CAP. LXXXIV. Com lo rey En Pere d'Arago tench sell ab sos barons.

— CAP. LXXV. Com lo rey En Pere de Arago, stant villa de Alcoyll de Barberia, trames sos missatge apostoli.

— CAP. LXXXVI. De la resposta que feu lo apostoli al satgers del rey En Pere d'Arago.

— CAP. LXXXVII. Com les gents del regne de Cecili gueren son consell per lo fet de Carles.

— CAP. LXXXVIII. Com los grans homens e totes les del regne de Cecilia trameteren llurs missatgers En Pere d'Arago en Alcoyll.

— CAP. LXXXIX. De hun gran ardiment que feu lo En Arnau Roger, comte de Pallars.

— CAP. XC. Com lo rey En Pere de Arago ab t ost s'en vench en Cecilia.

— CAP. XCI. Quant lo rey En Pere de Arago s'en v Palerm per tenir consell.

— CAP. XCII. Quant lo rey En Pere d'Arago tra missatgers al rey Carles.

— CAP. XCIII. De ço quel rey Carles dix e feu dir satgers del rey En Pere d'Arago.

— CAP. XCIV. Com lo rey Carles e tota sa ost s'en ren a Regols.

— CAP. XCV. Com lo rey En Pere de Arago s'en v Mecina.

— CAP. XCVI. De la gran honor que tota la gent cina feren al rey En Pere de Arago.

— CAP. XCVII. Com lo rey Carles dona comjat res de sa gent.

— CAP. XCVIII. Com quatorze galeres del rey de desbaratareu quaranta galeres del rey Carl prengueren vint e dos.

Pages.

IX. Com lo rey Carles trames missatgers al Pere d'Arago e quel reptassen de part sua. 642

Quant lo rey En Pere d'Arago e lo rey Carles daren de fer batalla ells abdos a Bordeu. *ib.*

. Com lo apostoli trames en ajuda del rey Carles ns rs francesos. 644

rey En Pere d'Arago e de Cecilia ab Regols, e occiren gran res de los 645

almogaver, que prengueren les la Morea, se combate ab hun ca- e com madona la reyna, muller En Pere d'Arago, s'en vench en Cecilia. 647

IV. Com lo rey En Pere d'Arago se parti de Ce- 'en ana a Bordeu per fer la batalla ab lo rey Car- m entra en lo camp. 648

V. Com lo rey En Pere d'Arago parti de Bordeu orna en son regne. 652

VI. Com lo rey Felip de França trames deu milia a cavall e molta gent a peu a correr en Arago. 654

VII. Com lo rey En Pere d'Arago apparella satgers per enviar al rey de França. 655

VIII. Com los missatgers del rey d'Arago En aren al rey de França. *ib.*

IX. Com lo rey de França no volgue parlar ab satgers del rey d'Arago. 656

X. Com lo rey Carles feu armar vint galeres a e madona la reyna de Arago vint a Mecina. 657

XI. Com les galeres dels Prohençals vengueren *ib.*

XII. Com les galeres des Katalans vengueren ai Malta. 658

XIII. Com les galeres del rey d'Arago desbara- prengueren les galeres del rey Carles. *ib.*

XIV. Com En Roger de Lluria s'en torna ab les leres e ab aquelles que hac preses, a Mecina. 659

XV. Com torna a parlar lo libre del princep fill Carles. 660

XVI. Com les galeres del rey d'Arago e de Ce- ren gran mal en Calabria e en lo principat e a la ribera tro a Napols. *ib.*

XVII. Com lo rey de Arago En Pere asselja la le Albarazi ab tota sa ost. *ib.*

CXVIII. Com lo rey En Pere d'Arago e de Ce- es la ciutat de Albarazi e la forni be, que negu no es noure. 661

XIX. Quant madona la reyna feu armar trenta- galeres e d'altres lenys a Mecina. 665

XX. Quant la reyna feu armar trenta-quatre e d'altres lenys a Mecina. 665

XXI. Com En Roger de Lluria, almirall del rey e d'Arago e de Cecilia, preyca a les sus gents de armada. *ib.*

XXII. Com lo princep, fill del rey Carles, feu ar- Napols vint e huyt galeres e d'altres lenys. 665

XXIII. Com l'amirall del rey d'Arago hac consell gent qual via fahesen. *ib.*

XXIV. Quant la armada del rey d'Arago passa t Napols, e aço fo en lo mes de juny, en l'any *ib.*

XXV. Com lo princep ab sos cavallers muntaren sues galeres e feren la via de les galeres del rey o. 666

Pages.

— CAP. CXXVI. Com l'amirall del rey d'Arago feu fer huna escala de vint galeres, e les altres feu metre en reguarda. *ib.*

— CAP. CXXVII. Com En Roger de Lluria, almirall del rey d'Arago, pres lo princep, fill del rey Carles, e desbarata totes ses galeres. 667

— CAP. CXXVIII. Com lo princep, fill del rey Carles, feu retre al almirall de rey d'Arago la germana de la reyna de Arago que ell tenia presa. *ib.*

— CAP. CXXIX. Quant l'amirall del rey d'Arago s'en torna a Mecina ab lo guany que havia fet. 668

— CAP. CXXX. Com lo rey En Pere de Arago e de Cecilia ana ab ses osts en Tudela de Navarra. *ib.*

1285 CAP. CXXXI. Com lo rey de França ajusta e feu son pertret per terra e per mar, per venir contra lo rey d'Arago e a la sua terra. 669

— CAP. CXXXII. Com lo rey En Pere de Arago tench parlament a Saragoça ab los homens de Arago. 670

— CAP. CXXXIII. Com lo rey En Pere feu roceguar e pengar a'n Berenguer Oller de Barcelona ab set de sos companyons. 671

— CAP. CXXXIV. Com lo rey En Pere d'Arago ana sobre son frare, lo rey de Mallorques. 675

— CAP. CXXXV. Com les gents de la vila de Perpinya se llevaren contra lo rey d'Arago. 677

— CAP. CXXXVI. Com lo rey En Jaume de Mallorques trames sos missatgers al rey de França contra son frare lo rey d'Arago. 680

— CAP. CXXXVII. Com lo rey de França vench ab tot son poder sobre lo rey d'Arago e sa terra, ço es en Catalunya. 682

— CAP. CXXXVIII. Com lo rey de França se atenda en la orta de Perpinya. 684

1285 CAP. CXXXIX. Com lo noble rey En Pere d'Arago ab fort pocha companya, s'en puja al coll de Panisars. 686

— CAP. CXL. Com lo rey de França ab tota sa ost s'en tornen al pla de Rosello. 688

— CAP. CXLI. Com los Francesos prengueren la ciutat de Euna per força d'armes, e mataren totes les gents de la ciutat. 690

— CAP. CXLII. Quant lo rey En Pere d'Arago ana a Kopliure per haver lo castell de Copliure. 692

— CAP. CXLIII. De hun gran ardit que feu N'Uguet comte d'Ampuries contra los Françesos. 695

— CAP. CXLIV. Dels missatgers quel rey de Franca e el cardenal trameteren al rey En Pere d'Arago. 695

— CAP. CXLV. Com les gents de la ost del rey de França s'en tornen molts en lurs terres. *ib.*

— CAP. CXLVI. Com los Francesos entran en Katalunya per hun mal pas qu'es sobre la vila de Peralada. *ib.*

— CAP. CXLVII. Com lo rey En Pere d'Arago ab totes ses osts se lleva del coll de Panissars e trames alguns dels seus al pont de Girona. 697

— CAP. CXLVIII. Com lo rey En Pere d'Arago s'en vench a Figueres. 698

— CAP. CXLIX. Com lo rey En Pere de Arago tench consell ab sos barons e cavallers en la vila de Peralada. 700

— CAP. CL. Com les gents e els cavallers del rey d'Arago desempararen la vila de Peralada. 701

CAP. CLI. Com lo rey En Pere de Arago tench consells ab los homens de Kastello. 702

— CAP. CLII. Com lo rey En Pere d'Arago ab sa cavaleria se exi de Kastello e vengueren s'en a Girona. 70

Pages.

— CAP. CLIII. En qual manera lo rey En Pere d'Arago feu establir la ciutat de Gerona, e com la acomana a'n Ramon Folch. 705

— CAP. CLIV. Com les galeres del rey de França vengueren a Blanes qui es a quatre legues prop de Barcelona, e com los Francesos prengueren lo castel de Lerz. 707

— CAP. CLV. Com lo cardenal mes en possessio de la terra de Katalunya a Karlot, fill del rey de França. 708

— CAP. CLVI. Com lo rey de França ab tota sa ost s'en vench attendar apres Gerona. *ib.*

— CAD. CLVII. Dels ardiments que feyen los cavallers de Catalunya quis posaren en frontera e corrien tot dia a fer mal a la ost del rey de França. 710

— CAP. CLVIII. Com onze galeres del rey d'Arago desbararen vint e quatre galeres del rey de França. 714

— CAP. CLIX. Com lo rey d'Arago ab tota sa cavalleria passa denant la ost dels Francesos; aço fo lo san jorn de santa Maria d'Agost, en lo any de Nostre Senyor 1285. 715

— CAP. CLX. De la gran pestilencia de les mosques que Deus trames sobre los Francesos. 720

— CAP. CLXI. Com lo rey de França feu fer huna gran cava per enderocar lo mur de la ciutat de Gerona. *ib.*

— CAP. CLXII. Dels guasts quel rey de França fe la ciutat de Gerona.

— CAP. CLXIII. Dels castels e dels cadafals que França feu fer per pendre la ciutat de Gerona

— CAP. CLXIV. Com lo rey de Franç[illegible] moltes maneres per scalar los murs rona.

— CAP. CLXV. Com lo rey de França a En Ramon Folch, e com En Roger mada qui era en gecilia, vench en I

— CAP. CLXVI. Com en Roger de Ll del rey d'Arago e de gecilia, desba rey de França.

— CAP. CLXVII. Com lo rey de Franç cesos ixqueren de la terra de gatalun[illegible] ren ab gran dan que y prengueren, que tos riren o gran res.

— CAP. CLXVIII. En quel manera lo noble rey E Aragolcobra Gerona e tota la sua terra; e en nera morí; e del gran dol que fon fet per sues terres e per totes les sues gents

CHRONIQUE DE LA CONSPIRATION DE JEAN PROCHYTA, traduite du sicilien.

INDEX philologique de la Chronique métrique de Morée.

INDEX géographique de la même chronique.

INDEX onomastique de la même chronique.

FIN DE LA TABLE DES CHRONIQUES ETRANGÈRES.

ERRATUM.

Page 288, première colonne, lignes 5 et 6, *au lieu de :* Levant la rame, dit : attendez, attendez, qu'ils soient [illegible] à combattre; *lisez :* Fit à l'instant même lever les rames, et les laissa se revêtir de leurs armures et se prépare descendit, etc.

DC 82
A2 B9

DC 82 .A2 B9
Chroniques etrangeres relative
Stanford University Libraries
3 6105 041 382 263

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305